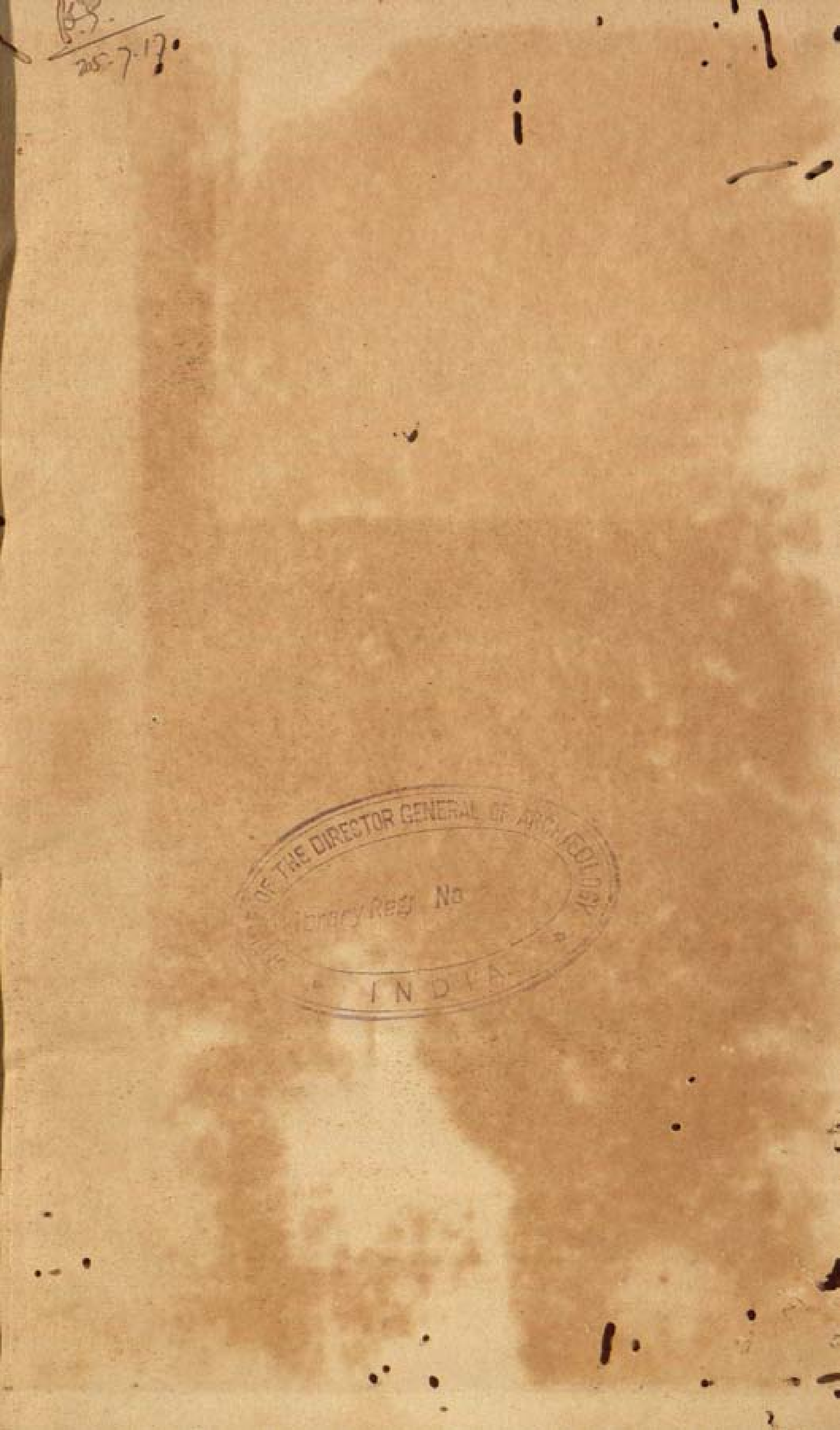

205-7-17
OF THE DIRECTOR GENERAL OF
No
INDIA

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

VINGT-UNIÈME ANNÉE

I

(Nouvelle Série. — Tome XXIII).



REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

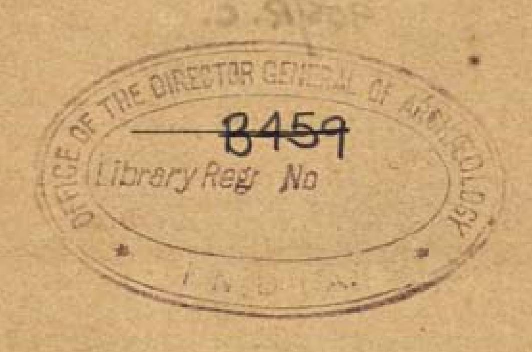
MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la Rédaction : M. A. Chuquet

VINGT-UNIÈME ANNÉE

PREMIER SEMESTRE

Nouvelle Série. — Tome XXIII



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

1887

ANNÉE 1887

TABLE DU PREMIER SEMESTRE

ARTICLES

TABLE ALPHABÉTIQUE

art pages

TABLE PAR ORDRE DE MATIÈRES

Langues et littératures orientales.

Langue et littérature grecques.

Langue et littérature latines.

Archéologie et épigraphie.

Langue et littérature françaises.

Langues et littératures germaniques.

art. pages

Arts et histoire de la Renaissance.

Géographie.

Divers.

Pages

CHRONIQUE

Pages

VARIÉTÉS

CORRESPONDANCE

PÉRIODIQUES

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE

ANGLAIS

The Academy, nos 762-787, 11 décembre 1886 — 4 juin 1887.
The Athenaeum, nos 3085-3110, 11 décembre 1886 — 4 juin 1887.

ALLEMANDS

Altpreussische Monatsschrift, 1886, VII et VIII Heft; 1887, I et II Heft.

BELGES

LE PUY, IMPRIMERIE MARCHESSOU FILS, BOULEVARD SAINT-LAURENT, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 1 — 3 janvier — 1887

1. — **Geschichte der griechischen Philosophie von Dr A. Schwegler,** herausgegeben von Dr Karl KŒSTLIN, professor in Tübingen. Dritte und verbesserte Auflage. Freiburg I. B. und Tübingen, Mohr. 1882. In-8, VIII-462 p.

Cette excellente histoire de la philosophie grecque est devenue classique en Allemagne, comme le montre le chiffre des éditions qu'on en a données. Elle mériterait d'être plus connue en France qu'elle ne l'est. Même après l'ouvrage de Zeller, si bien traduit en français par M. Boutroux, celui-ci ne fera pas double emploi. L'Histoire de Zeller est un monument ; il faut toujours y avoir recours Mais Schwegler, beaucoup plus bref, est par là même beaucoup plus commode si l'on veut acquérir une notion rapide du développement des systèmes et saisir nettement les grandes lignes de cette histoire. J'ajouterai qu'il est, à mon sens, plus agréable à lire. Le procédé d'exposition de Zeller, très précis, est aussi très sec, et le développement prodigieux des notes, pleines de choses, ne laisse pas que de fatiguer le lecteur, dont le regard est constamment obligé de sauter du haut au bas de la page, où il reste souvent assez longtemps pour oublier la phrase commencée dans le texte. L'histoire de Schwegler, sous sa dernière forme surtout, est très suffisamment complète, riche en textes bien choisis, et remarquablement claire. Nos étudiants en philosophie ne sauraient, je crois, s'attacher à un meilleur guide pour acquérir une connaissance générale et déjà précise de la philosophie grecque.

Alf. C.

2. — I. **Selections from the dialogues of Plato**, with introductions and notes by John PURVES, M. A. etc. and a preface by the Rev. B. JOWETT, M. A. etc. Oxford, 1883, in-8, XXIX-404 p.

— II. **The Theaetetus of Plato**, with a revised text and English notes, by Lewis CAMPBELL, M. A. etc. 2[e] edition. Oxford, 1883, in-8, LXXII-284 p.

Le premier de ces deux ouvrages s'adresse spécialement aux écoliers, comme tous les recueils de Morceaux choisis et d'Extraits. L'utilité des ouvrages de ce genre est forcément limitée au pays même qui les produit; nos lycées ne peuvent adopter un recueil d'extraits de Platon dont l'introduction et les notes sont en anglais. C'est pourtant dommage. Ce petit volume de classe est fait avec beaucoup de soin et de goût. L'Introduction, due à M. Jowett (le traducteur de Platon et de Thucydide), est solide et élégante. Les Extraits, pris en dehors des parties abstraites et difficiles des dialogues, sont de nature à donner une juste idée du charme exquis de Platon. Enfin le texte et les notes portent la trace d'une véritable compétence philologique.

Le *Théétète* de M. Campbell appartient à la catégorie des éditions que nous appelons en France des éditions savantes. Il est donc aussi intéressant pour nous que pour les compatriotes de l'auteur. La première édition de cet ouvrage avait paru en 1861. L'auteur a revu son travail et l'a tenu au courant. Parmi les travaux publiés sur le Théétète entre la première et la seconde édition de M. Campbell se placent en première ligne ceux de M. Schanz, dont on sait toute l'importance pour la constitution critique du texte de Platon. L'éditeur anglais a collationné de nouveau, après Schanz, le ms. B (de la Bodléienne), et, comme il arrive toujours en matière de collation de mss., il a trouvé encore à glaner même après les travaux si consciencieux de son prédécesseur. Les résultats de cette collation sont consignés dans quatre pages de la préface. Le volume contient, outre le texte et les notes, une Introduction de quarante-deux pages sur le Théétète, et divers appendices sur des questions que peut soulever la lecture du dialogue.

Les deux volumes dont je viens de parler sortent de la *Clarendon Press*. C'est assez dire que l'exécution typographique en est fort belle.

Alf. C.

---

3. — Ch. WADDINGTON. **Mémoire sur l'authenticité des écrits de Platon.** Paris, Alphonse Picard, 1886.

M. Waddington a soutenu, dans ce Mémoire écrit pour l'Académie des sciences morales, un certain nombre d'opinions sur lesquelles nous voudrions appeler l'attention des historiens de la philosophie. Il a d'abord vivement critiqué l'emploi des preuves dites internes et le mépris des témoignages extérieurs qui règnent trop exclusivement parmi les historiens allemands de la philosophie, depuis Schleiermacher, Ast, Socher, Her-

mann et Stallbaum, jusqu'à MM. Munk et Teichmüller. Il a fort bien montré avec Grote que Schleiermacher et ses imitateurs se sont posé un problème insoluble, en cherchant si Platon a écrit des ouvrages sur lesquels ne s'était élevé jusque-là aucun doute, mais qu'on est décidé à rejeter si leur contenu ne répond pas à l'idée qu'on s'est faite de leur auteur; car cette idée n'étant pas la même pour tout le monde, les uns admettront, les autres rejetteront un même dialogue, par ce seul motif qu'il leur paraîtra digne ou indigne de Platon (p. 16). L'autorité des grammairiens et des bibliothécaires d'Alexandrie, la conservation non interrompue des manuscrits de Platon à l'Académie, l'accord des anciens qui admettent le canon platonicien sous la forme que lui a donnée en dernier lieu Thrasylle, suffisent à M. W. comme à Grote pour établir la valeur de ce canon (p. 27).

M. W. s'occupe ensuite de la classification des écrits de Platon. Schleiermacher a été suivi par Trendelenburg; ils ont construit un système qui repose sur deux postulats : l'un, que Platon a écrit tous ses dialogues avec une intention systématique et d'après un plan arrêté dès le début; l'autre, que ce plan a été réalisé par fragments dans l'ordre même que Schleiermacher a supposé. Or, quelle est la valeur de ces deux hypothèses? Il est invraisemblable, dit fort bien M. W., que Platon ait conçu un plan systématique à l'âge de vingt-deux ans et qu'il y ait inflexiblement persévéré pendant plus de soixante ans; et d'ailleurs s'il en était ainsi, comment personne, même parmi ses disciples, ne s'en serait-il douté avant Schleiermacher? (p. 31). A l'aide des témoignages extérieurs, M. W. établit que Platon n'a pas écrit du vivant de Socrate et que l'Apologie est le premier de ses ouvrages. De même, en s'appuyant sur Aristote *(Mét. XIII, 4)* et sur Cicéron *(De fin., V, 19)*, il montre, en se séparant de Grote, qu'il faut distinguer parmi les dialogues ceux dans lesquels Platon ne fait qu'exprimer la pensée de Socrate et ceux où il a exposé sa propre pensée sur les essences séparées auxquelles il attribue une existence séparée. Il croit même, qu'en tenant compte des relations de Platon avec Archytas, de ses voyages en Sicile, on pourrait distinguer parmi les seconds ceux qui ne trahissent aucune inspiration pythagoricienne, ceux qui, comme le *Timée* et les *Lettres*, nous montrent Platon pythagorisant, et enfin les ouvrages de politique composés sans doute à l'occasion des révolutions de Syracuse (p. 42).

Nous regrettons que M. W. n'ait pas cru devoir construire un système complet. En mettant en première ligne les témoignages extérieurs, en tenant compte ensuite des preuves internes, dont l'autorité resterait toujours subordonnée à celle des témoignages externes, il eût pu nous donner, sur cette question si difficile et si controversée, un travail de haute valeur, Nous espérons bien d'ailleurs que M. W. ne laissera pas sa tâche inachevée. Quoi qu'il en soit, il a fort bien établi que les témoignages externes doivent jouer le premier rôle dans les questions d'authenticité et d'ordre de composition; il a fort bien montré que l'historien

de la philosophie doit être d'abord historien, qu'il doit examiner les faits, critiquer les sources et les témoignages, connaître les pays et les temps, sous peine de substituer le roman à l'histoire; qu'il ne peut se passer de la philologie, non seulement quand il parle de la Chine ou de l'Inde, mais même quand il s'agit de la Grèce ou de Rome (p. 6). Il a de même contesté qu'il faille une doctrine pour raconter la vie, exposer les travaux des philosophes et l'influence qu'ils ont exercée, car ce sont là des faits à constater, non des thèses à démontrer. Et il a lui-même fait abstraction de ses opinions spiritualistes bien connues, en acceptant une grande partie des conclusions auxquelles est arrivé le positiviste Grote sur l'authenticité des écrits de Platon, en citant Condillac à côté de Cousin parmi les philosophes familiers avec les recherches historiques (p. 6).

M. Waddington a donné un fort bon exemple aux historiens de la philosophie, trop souvent plus occupés de reconstruire et de juger les doctrines que de les exposer fidèlement; de prêter leurs idées et celles de leurs contemporains aux philosophes dont ils parlent que de les faire revivre dans le milieu où ils ont passé leur vie, en tenant compte des renseignements que peuvent fournir l'histoire des peuples et des religions, des littératures, des arts et des sciences, la critique des textes et la philologie. Il serait bon que cet exemple soit suivi.

F. Picavet.

---

4. — E. Hesselmeyer. **Die Ursprünge der Stadt Pergamos**[1]. Tübingen, Fues, 1885. In-8, 46 p.

M. Hesselmeyer a interrogé l'étymologie et la mythologie sur les origines de la ville de Pergame en Mysie, et voici les conclusions auxquelles il est arrivé. Le nom de Pergame, rapproché de Κέραμος, ville de Carie, et de Ἴμβραμος, dieu carien, indique une origine carienne. Le culte des dieux Cabires, attesté par Pausanias, représente une occupation mysienne. Vinrent ensuite des conquérants arcadiens, chassés de leurs foyers par l'invasion dorienne : à eux appartiennent la légende de Télèphe, l'introduction du culte d'Asclépios. Enfin le mythe de Pergamos a conservé le souvenir d'une deuxième couche de conquérants ou de colons, descendus de l'Epire (Molossie). Ainsi quatre peuples, représentés par quatre cultes, ont contribué successivement à la fondation de la future métropole de l'Asie mineure.

La méthode d'investigation suivie par M. H. est hasardeuse, et quoiqu'il y ait déployé de la finesse et de l'érudition, les résultats restent hypothétiques. Sur la colonie arcadienne (tégéate), on lui donnera facilement raison ; mais pour tout le reste, Cariens, Mysiens, Molosses, la

1. L'auteur préfère avec raison cette forme au neutre Πέργαμον qui ne se trouve qu'à partir de Polybe.

discussion reste ouverte — je ne parle même pas des vues ingénieuses, mais risquées, que l'auteur émet sur les premières migrations dans le bassin de la mer Egée. Parce que deux noms cariens se terminent en αμος, je ne vois pas pourquoi *tous* les noms de lieux qui présentent cette terminaison seraient d'origine carienne ; en particulier, j'ai peine à admettre que la ville de Pergame en Piérie ait été fondée par les Cariens. Quant aux Molosses, M. H. paraît avoir ignoré qu'un texte de Varron (*De re rustica*, II, 2, 1) mentionne un district d'Epire appelé *Pergamis*. Ou bien il faut admettre une coïncidence de noms fortuite — et alors la légende de Pergamus n'a pas d'autre origine que cette coïncidence même ; ou bien la Pergamis épirote et la Pergame mysienne ont été peuplées primitivement par une même race, et cette race ne peut avoir été celle des Cariens. J'inclinerais, pour ma part, vers la première hypothèse.

M. H. ne pouvait pas connaître l'importante inscription pergaménienne, dite d'Oronte, que j'ai eu la bonne fortune de publier récemment dans la *Revue historique* (nos de sept. et nov. 1886). De mon côté, je n'ai pas pu me procurer en temps utile la dissertation de M. H. et je le regrette, car elle m'aurait évité quelques inadvertances[1]. Toutefois les deux dissertations ne font pas double emploi : M. H. s'est tenu de préférence sur le terrain préhistorique tandis que j'ai surtout étudié l'histoire de Pergame en tant que cité hellénique. Peut-être M. H. aurait-il mieux fait de ne pas aborder du tout ce dernier chapitre, car il n'y apporte que des erreurs. Il semble douter (p. 15) de l'existence de la ville de Teuthrania, quoiqu'elle soit attestée par de nombreux textes, par un témoin oculaire (Xénophon) et par des médailles. — Il n'est même pas possible, comme il le suppose, que Teuthrania occupât le site de la Pergame classique, puisque Xénophon cite séparément les deux villes et que Strabon indique leur distance. La présence de nombreux juifs à Pergame dès le VIIIe siècle *(sic!)* n'est pas moins invraisemblable, malgré deux textes de Josèphe, allégués à l'appui. Le premier (*Antiquités*, XIV, 10, 22) est un décret de Pergame parlant de rapports amicaux entre Pergaméniens et Juifs « qui remonteraient au temps d'Abraham. » C'est là une simple phrase, qui a peut-être pour origine une confusion volontaire entre les Κήτειοι, habitans primitifs de la Mysie, et les Hittites de la Bible. Le second texte (*Contre Apion* I, 22 = *F. H. G.* II, 323) est une citation de Cléarque de Soles, d'après laquelle Aristote aurait rencontré *à Atarné* un juif complètement hellénisé. Il n'y a qu'un malheur : c'est que le texte de Cléarque (dont l'authenticité est d'ailleurs suspecte) ne parle nullement d'Atarné, mais de l'Asie, en général, ou

1. Je n'aurais pas dû parler à diverses reprises d'une colonie *dorienne* à Pergame; c'est *achéenne* ou *arcadienne* qu'il fallait dire. De même, les « deux Pergame de Thrace et de Macédoine » que j'ai citées n'en font probablement qu'une : l'une est mentionnée par Hérodote (VII, 112), l'autre par Ptolémée (III, 2, 7). Voir la note de Müller sur ce dernier passage.

Aristote a pu faire des voyages étendus. Dès lors les mots ἐκ τῶν ἄνω τόπων, qui désignent le pays où habitait ce juif, prennent un sens tout à fait vague et rien n'autorise à les traduire, comme le fait M. H., par « de Pergame. » — Enfin le tableau que trace M. H. de l'état politique de la région pergaménienne à la fin du IVe siècle est de pure fantaisie : « Le grand roi avait donné en apanage Pergame, Teuthrania, Alisarna à la famille de Démarate; Gambrion, Myrina, Grynion à la famille de Gongylos. Le chef des deux principautés, résidant à Pergame, était alternativement pris dans les deux familles. » Un pareil arrangement serait bien extraordinaire, mais il n'en est nullement question dans les textes, comme pourrait le faire croire le nom de Xénophon, cité en note. Xénophon dit simplement que la *mère* de Gongylos résidait à Pergame, et que cette ville fut conquise par Thibron *en même temps* que les villes de Démarate. En réalité, Pergame était une ville libre, gouvernée par des prytanes indigènes, descendants des anciens rois.

Ces légèretés, une érudition bibliographique un peu neuve, qui ne se contente pas de se déployer, mais s'étale [1], suffiraient pour prouver, quand même l'auteur n'en ferait pas l'aveu, que nous avons à faire à une œuvre de débutant. C'est, somme toute, un début honorable; M. Hesselmeyer a déjà plusieurs des qualités du philologue; il ne lui reste plus à acquérir que la rigueur et la sobriété.

Théodore Reinach.

---

5. — **Principien der Sprachgeschichte**, von Hermann Paul, Professor der Deutschen Sprache und Litteratur an der Universitæt Freiburg. Zweite Auflage. Halle, Max Niemeyer, 1886. In-8, x-368 pp.

M. Paul publie pour la seconde fois son grand ouvrage, dont la première édition, épuisée depuis deux ans, avait dès l'abord rallié tous les suffrages du monde savant. Ceux-là même qui n'envisagent pas sans méfiance les doctrines de l'école néo-grammaticale, à laquelle se rattache l'auteur, sont les premiers à reconnaître le mérite de son livre et les progrès que la méthode linguistique a dus à sa pénétrante analyse. C'est qu'il ne s'agit point ici d'un manifeste d'école ou de secte, mais d'un exposé de principes généraux, applicables à toute recherche linguistique, et pour la plupart d'une vérité saisissante, bien que longtemps et souvent encore méconnus.

---

1. Parfois très mal à propos. Disons en passant que les « Recherches sur les Rois de Pergame *in den* Mémoires de littérature de l'Académie des inscriptions et belles lettres, Amsterdam 1743, *Band* XVIII » ne font qu'un avec la dissertation de l'abbé Sévin (au tome XII des Mémoires de l'Ac. Insc. Paris 1740), citée à la ligne précédente.

Evidemment la linguistique, comme toutes les sciences, a eu sa méthode avant qu'un théoricien s'occupât d'en poser les principes; mais une méthode qui s'ignore, à quelles défaillances n'est-elle pas sujette? D'ailleurs, on ne saurait se le dissimuler, la voie qu'elle suit a bien changé depuis le jour où Bopp l'a victorieusement ouverte. Pour le fondateur il s'agissait surtout de remonter, de comparaison en comparaison, jusqu'à un état primitif du langage indo-européen, où tous les éléments morphologiques, nettement isolés et aisément reconnaissables, apparaîtraient chacun avec sa fonction propre et la marque de son origine, où en particulier tous les suffixes, ramenés de leur infinie diversité à un fort petit nombre, s'expliqueraient par l'agglutination de racines encore vivantes dans la langue : ainsi, dans l'indice de l'optatif, Benfey retrouvait le verbe *yâ* « aller », qui marquait la tendance. A mesure qu'on avançait, on a mieux compris que la langue indo-européenne, en quelque passé qu'on la reculât, était déjà vieille comme l'homme sous la forme où il nous est donné de la saisir, et que, si elle éclaire les origines des idiomes qui en sont issus, elle est aussi impuissante que toute autre langue à rendre raison d'elle-même. Que saurions-nous du français, s'il n'avait jamais eu de littérature et que le latin fût perdu ainsi que toutes les autres langues romanes? Or telle est exactement notre situation à l'égard du parler proethnique. Bref, ce qui fut pour Bopp le but suprême de la recherche linguistique a presque disparu des ouvrages récents ; ce qui à ses yeux n'était que le moyen est devenu le but : étant donnés des idiomes aussi différents que le portugais et le russe, le gaélique et le sanscrit, les ramener à l'unité en étudiant les influences qui les ont fait diverger. Savoir suivre historiquement la filière des formes, apprendre comment on supplée légitimement à la tradition historique quand elle fait défaut, tout est là, et tout linguiste est tenu de se pénétrer de cette méthode, je ne dis pas seulement l'indogermaniste, mais quiconque s'intéresse au progrès de la science, depuis le chercheur aventureux qui parcourt les domaines inexplorés de l'Afrique ou de l'Amérique, jusqu'au modeste et méritoire grammairien de quelque obscur patois.

Le livre de M. P. les mettra en garde contre cette illusion du langage, qui nulle part n'est plus décevante que dans la science même du langage. Que de fois, dans des ouvrages d'ailleurs estimables et consciencieux, ne rencontre-t-on pas une expression qui détonne, une impropriété qui jette un jour fâcheux sur les vues de l'écrivain [1]? C'est « une langue trop *jeune* pour avoir perdu *conscience* d'elle-même », ou « trop *vieille* pour avoir pu *produire* un suffixe nouveau », ou « une *voyelle* qui devait tomber, mais qui a été *tenue en bride* par l'analogie », abus de mots qui trahissent le vague de la pensée, la croyance à l'existence réelle de la langue, du mot, de la syllabe, du

1. Ai-je besoin d'ajouter que cette critique est aussi un *mea culpa*? On n'est jamais plus sévère que pour les défauts dont on se croit corrigé.

phonème, l'oubli enfin de ce principe fondamental qui domine la science tout entière : il n'y a dans le langage qu'une réalité objective, le sujet parlant à l'instant où il parle, et qu'une série discontinue de phénomènes variables, les sons qui s'échappent de sa bouche, au moment précis où ils s'en échappent.

Un exemple choisi entre cent, montrera ce que ce principe, constamment mis en lumière, apporte de rectitude au jugement et de secours à la saine intelligence des faits linguistiques. L'auteur étudie (p. 208) cette irrésistible tendance du langage qui, entre les deux termes d'un doublet quelconque, soit *frêle fragile*, ne tarde pas à introduire une nuance, parfois une différence très accentuée de signification. « Autant il est inévitable qu'une langue se charge de mots superflus, autant d'autre part il lui est impossible de les garder tels quels. La langue proscrit absolument le luxe. Qu'on ne m'objecte pas que, s'il en était ainsi, elle s'opposerait à l'introduction du luxe. La langue est incapable de prévenir le mal qui la menace ; elle ne peut que réagir quand il l'a atteinte... » Jusqu'ici la terminologie ne sort pas de l'ordinaire ; mais l'entité un instant évoquée va disparaître pour faire place au sujet parlant. «... L'individu qui, à côté d'un mot déjà existant dans la langue, introduit un autre mot synonyme, dans le moment où il le fait, ne songe point du tout à l'existence du premier mot, soit qu'en effet il l'ignore, soit qu'à ce moment précis elle lui échappe. En général ce sont d'autres individus qui, recueillant à la fois de la bouche des uns le néologisme, de celle des autres le mot ancien, les emploient indifféremment tous deux », et le doublet se trouve ainsi constitué. Est-il possible de mieux dire ?

L'ouvrage est plein d'aperçus aussi délicats. Aucune lacune, aucune défectuosité grave n'en dérange le plan magistral. A peine pourrait-on souhaiter que l'auteur se fût expliqué plus nettement sur une question qui a soulevé récemment de sérieuses controverses, celle de la constance des lois phonétiques. Personne n'a analysé plus finement que M. P. le mécanisme du changement phonétique, ni mieux montré comment, le lieu d'une articulation venant à se déplacer insensiblement, l'impression tactile ressentie par le sujet parlant *(bewegungsgefühl)* n'en est point affectée, en sorte qu'il croit encore, par exemple, prononcer le *k* vélaire quand déjà il n'articule guère qu'un *k* palatal. Un pareil processus implique évidemment la constance de la mutation, et l'on sait que, pour ma part, je n'y contredirai point [1]. Mais, s'il est vrai, comme l'a objecté M. Schuchardt, que les mots très usuels se soient modifiés en dehors de toute loi phonétique — et il semble bien difficile de récuser tous les exemples de ce genre [2] — comment concilier ce fait avec la théorie ? Est-ce que, la position de l'organe se modifiant, l'impression tactile reste plus aisément semblable à elle-même dans les mots fré-

1. Cf. *Revue critique*, XX, p. 133, et XXI, p. 221.
2. Cf. pourtant *Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 99.

quemment prononcés ? On croirait que ce dût être plutôt le contraire. Ou bien, l'impression tactile étant bien perçue différente, serait-ce ici l'impression sonore qui ne changerait pas ? Autrement dit, celui qui prononce « *syouplè* » aurait bien conscience de ne pas dire « *s'il vous plaît* », mais il sait que l'oreille de l'auditeur y suppléera, et en effet ce dernier, trompé par l'habitude, entend « *s'il vous plaît* » ; puis la locution toute faite, léguée à la génération suivante, est répétée par elle sans égard au sens des mots, et ainsi, de génération en génération, deviennent possibles les changements qui parfois la rendent méconnaissable (esp. *usted* = *vuestra merced*). Je ne sais ce que vaut cet essai d'explication ; mais, plus je m'en défie, plus je regrette que cette face de la question ait échappé à l'attention du sagace écrivain.

Sur d'autres points encore un supplément d'informations serait utile, sinon pour le linguiste de profession, du moins pour les lecteurs qui chercheront dans ce livre si clair et si attachant une facile initiation aux principaux problèmes de la linguistique. Car il est évident — les citations littéraires, les exemples tirés des langues les plus usuelles en font foi — que M. P. n'a pas écrit pour ses confrères seuls, mais pour tous les esprits curieux. C'est à ce public que je songe, à ceux qui n'ont jamais lu ni entendu dire rien d'équivalent à « *incluta urbs Romam* » ou « *nous lire, jouer et travaillons* », quand je lis le chapitre où l'auteur traite de l'accord des parties du discours et fait très justement ressortir le caractère hystérogène et tout artificiel de cet accord tel que nous le concevons (p. 255). Il y fallait, ce semble, donner une plus large place aux exemples tirés des langues qui n'en ont aucune idée ou n'en offrent qu'une trace rudimentaire, à des tournures telles que celle du magyar « *Masodik István Vladimir orosz fejedelemtöl Halicsot elfoglalta*, Etienne II a conquis la Galicie sur le prince russe Vladimir »[1], ou de l'aléoute « *llyam ighamaná anán ighaχtalik, ighayuχtalik, tutalik, khaghaχtánakh aχtakukh*, le bon fils honore, respecte, écoute, aime sa mère »[2], où le défaut d'accord s'impose par la logique même du mécanisme de la phrase. De même on peut s'étonner que M. P. ait consacré un chapitre au mélange des langues (p. 337), sans dire un mot, même en passant, de ces étranges hybrides, anglais-pigeon de Canton, français-créole de la Martinique ou de Bourbon, où le vocabulaire est indo-européen, la structure chinoise ou africaine. On sent que l'auteur a restreint à dessein son horizon : à ce point de vue, mais à celui-là seulement, ses *Principes* le cèdent à ceux de M. Sayce, qui n'a pas craint les excursions parfois hasardeuses en dehors du domaine classique[3]. En récompense, comme sûreté de méthode, il reste partout irréprochable.

1. Le nom commun seul à l'ablatif, les deux autres aussi dépourvus d'affixe que le sujet même de la proposition.

2. Le mot *llya*-(fils) au cas-sujet, l'adjectif *ighamana*- sans affixe ; le verbe *khaga*-(aimer) seul à la 3e pers. du sg. de l'aoriste d'habitude, les trois autres au gérondif invariable ou infinitif.

3. Cf. *Re* *ritique*, XVIII, p. 409.

A ces observations générales j'en joindrai quelques-unes de moindre portée; car, dans un ouvrage de ce genre, le plus mince détail peut avoir son importance. Je ne relève pas, bien entendu, les simples fautes d'impression que chacun corrigera sans peine à la lecture. — P. 88, l. 4, *vater*, lire *vaters*. — P. 96, l. 30, c'est des consonnes finales du français qu'il est question : le mot *anlautenden* est un lapsus pour *auslautenden*. — P. 129, au bas (citation de Calderon), *sangue*, lire *sangre*. — P. 137, l. 23 et 24, *generals*, lise *general's*. — La distinction de *zu* accentué et de *ze* proclitique signalée (p. 162) en vieil-allemand entre l'adverbe et la préposition, existe dans certains dialectes modernes même pour l'adverbe. On dira, par exemple, en alsacien, dans la conversation courante « *er isch ze dumm*, il est trop sot » (pour faire telle ou telle chose), mais en exclamation « *der isch zue dumm* », équivalent à la phrase française « oh! il est trop bête celui-là ! » — Le sanscrit *andhari* (p. 179) est un barbarisme : M. P. a-t-il voulu mettre *adharát?* — P. 238, l. 36, *exprimé*, lire *exprimée*. — P. 252, l. 1, *dread*, lire *dead*. — L'usage respectif des locutions *c'est* et *ce sont* en français est plus compliqué que l'auteur ne paraît le croire (p. 258) : l'usage ancien, maintenu par la langue populaire, laisse le verbe au singulier, *c'est eux;* mais, à la seule exception de quelques écrivains (le plus obstinément fidèle à l'ancien usage est Balzac), le pluriel prévaut dans la langue littéraire et pousse ses empiètements si loin qu'on le rencontre là même où la grammaire usuelle le proscrit. On lit dans V. Hugo : « *C'étaient* Éponine et Azelma », et même : « Qu'*étaient-ce* que ces paroles? » — P. 279, *de bonne air*, lire *de bonne aire*. — Au grand jamais je n'ai lu ni entendu la phrase française « il a des belles lettres », citée p. 286. — On s'étonne de rencontrer encore dans le livre d'un linguiste la graphie *illico* [1] (p. 291). — Le juron *cordieu* (p. 292) signifie non « par le cœur », mais « par le corps de Dieu » (l'Eucharistie). — Il ne m'appartient pas de discuter le sentiment linguistique d'un Allemand sur des locutions propres à sa langue; je dois dire pourtant, en ce qui me concerne personnellement, que, malgré l'analogie de *knaben erziehen*, il ne m'est jamais arrivé de songer à un accusatif dans les composés *knabenerzieher*, *knabenerziehung*, (p. 310), non plus que dans *sonnenfinsternisz*. — P. 322 i. n., *conjugation*, lire *conjunktion*. — P. 333, l. 15, *mann*, lire *man*. — En comparant (p. 335) les deux mots *Clermont* et *clair*, il eût été bon d'ajouter que la vraie orthographe était *cler* et que l'autre épel est dû à l'influence savante. — Enfin, comme s'il était écrit que le livre le plus solidement pensé, le plus consciencieusement composé dût contenir au moins une énormité, on voit s'étaler au bas de la page 86, dans une formule de déclinaison élémentaire, le barbarisme *hortibus*.

C'en est assez de ces minuties. Y en eût-il cent fois davantage à discuter, le mérite de l'œuvre de M. Paul n'en serait pas amoindri. Il a su dégager un principe, et, ce qui vaut mieux encore, le suivre pas à

1 Cf. *Mém. Soc. Ling.*, V, p. 229.

pas jusqu'en ses dernières conséquences avec une inflexible rigueur. Soit qu'il étudie les causes et les conditions du changement phonétique, ou les imperfections de l'écriture, ou les conséquences de l'hybridation, soit qu'il analyse les processus analogiques qui corrompent les langues en les enrichissant, ou les extensions et restrictions de sens qui de siècle en siècle modifient le lexique, c'est pour avoir partout, constamment et résolument, substitué le sujet parlant à l'entité vieillie du langage, qu'il a mérité d'écrire un livre qui est déjà, et qui deviendra davantage dans la suite, espérons-le, non seulement le bréviaire des linguistes, mais encore l'auxiliaire indispensable des recherches du philosophe. Car toute saine méthodologie linguistique implique nécessairement une psychologie, restreinte, mais d'autant plus précise; et à son tour l'histoire des querelles philosophiques n'est-elle pas en grande partie celle des infirmités du langage humain?

V. Henry.

---

6. — **Gesta abbatum Fontanellensium,** recensuit S. Loewenfeld (dans l'édition des *scriptores rerum Germanicarum in usum scholarum*). Hannoveræ, Hahn, 1886. 60 p. in-8.

M. Löwenfeld, quoique jeune encore, a déjà bien mérité de l'histoire. En 1877, il présentait à l'Université de Göttingen une thèse sur Léon, évêque de Verceil au début du xie siècle, thèse qui fut remarquée. Depuis, il a pris une part active à la nouvelle édition des *Regesta pontificum Romanorum* de Jaffé. Dans ses voyages en France et en Angleterre, il a recueilli des bulles inédites qu'il a résumées ou publiées dans le *Neues archiv*. Aujourd'hui, il nous donne l'édition in-8° des *Gesta abbatum Fontanellensium*, dans la collection des *Monumenta*.

Cette édition ne ressemble point à l'édition in-fol. que Pertz publia en 1829 (Script. II, p. 270 sqq.). Depuis cette époque, un manuscrit très important des *Gesta*, qui remonte peut-être au xe siècle, a été retrouvé à la bibliothèque du Havre. M. L. a décrit et collationné ce manuscrit, et il a pu établir le texte d'une façon bien plus satisfaisante.

Dans une courte préface latine en tête de son édition et dans un article plus développé des *Forschungen zur deutschen Geschichte* (t. XXVI, p. 95.) M. Löwenfeld nous fait connaître ce qu'il pense de la valeur historique des *Gesta*. Il démontre que cette chronique est l'œuvre d'un seul auteur, moine à Saint-Wandrille, sous la direction de l'abbé Foulque (834-845). Le chroniqueur s'est servi de traditions orales, mais il a puisé aussi à des sources écrites. Il a mis en œuvre les diplômes qui étaient conservés aux archives de son monastère; il a de plus emprunté des renseignements à la *Vita Wandregesili*, à la *Vita s. Columbani*, aux *Gesta Zachariae papae* dans le *liber pontificalis*, à l'histoire ecclésiastique de Bède, à la vie de Charlemagne par Einhard, aux Annales

dites d'Einhard, aux *Annales Petaviani*. Les *Gesta* contiennent en outre quelques phrases qui se retrouvent dans les *Annales Mettenses;* Pertz en concluait que les Annales de Metz les avaient prises dans les *Gesta*. M. Löwenfeld veut, il semble avec raison, que les deux chroniques aient une source commune.

L'édition est faite avec grand soin. Les passages empruntés à d'autres écrivains sont imprimés en plus petits caractères : si bien qu'on distingue immédiatement ce qui est l'œuvre propre du moine et ce qu'il a copié. Les identifications des noms propres de lieux sont bien faites d'après l'ouvrage de Le Prevost « *Anciennes divisions territoriales de la Normandie*. »

Ch. Pfister.

---

7. — **Notice sur Jean Hays du Pont-de-l'Arche,** conseiller et avocat du roi au bailliage et siège présidial de Rouen. Rouen, imprimerie Cagnard, 1886.

Cette petite plaquette de trente-six pages, coquettement imprimée, contient quelques extraits d'un poète normand, Jean Hays, sur la vie duquel on a fort peu de renseignements. Il naquit au Pont-de-l'Arche, et publia à Rouen, vers la fin du xvie siècle, en 1598, un volume de poésies diverses, *les Premières Pensées*, titre tout à fait moderne qu'on a pu remarquer de nos jours sur la couverture jaune des œuvres de quelque poétereau contemporain. Ce volume, qui renfermait des chansons, un épithalame, de nombreux sonnets, cela va sans dire au xvie siècle, et même une tragédie, *Cammate*, divisée en sept actes, ce qui est, je crois, assez original, fut dédié à la reine Marguerite, sœur de Charles IX et de Henri III. Les extraits que nous donne M. J. Deschamps suffisent amplement à faire apprécier la valeur poétique de Jean Hays : il y a là dix-huit sonnets tout pleins de ces antithèses faciles et de ces hyperboles ridicules que l'on rencontre trop souvent chez les meilleurs poètes de cette époque, mais qui, chez notre poète normand, ne sont rachetées par aucun sentiment vrai, par aucune beauté. Il dit que l'amour est « Un tison qui bruslant englace notre ame » ou bien encore que « C'est un idole faux qui dans le bers avorte ». Comprenne qui pourra ces belles choses alambiquées! Lorsque Jean Hays est tolérable et qu'il exprime des sentiments à peu près naturels, c'est quand *il plagie* les poètes contemporains. Par exemple, les deux premiers vers du sonnet qui commence ainsi : « Que de plaisir de voir deux colombelles Mille baisers se donner tour à tour », sont assez impudemment volés à Philippe Des Portes. Cet autre sonnet qui débute par « Je n'ai nerf, ny tendon, muscle, artere ny veine qui ne sente d'amour », est un autre vol à peine dissimulé fait à Ronsard, si je ne me trompe, ou à quelque autre

poète de la Pléiade [1]. M. J. Deschamps qui paraît être « feru d'amour » pour son poète normand, Jean Hays, prétend qu'il mérite « d'avoir sa place marquée parmi ceux qui sont la gloire de notre littérature », sans doute à côté des Corneille, des Molière, des Hugo. Gardons-nous donc de pareilles exagérations.

A. D.

---

8. — **Les Femmes de France,** poètes et prosateurs. Morceaux choisis avec une introduction, des notices biographiques et littéraires et des notes philologiques, littéraires, historiques, par P. JACQUINET. Paris, Eugène Belin, 1886.

M. Jacquinet a été longtemps inspecteur général de l'Université : les professeurs des Lycées, je parle de ceux de mon âge, ont pu apprécier son esprit fin et délicat, sa haute culture classique, son exquise politesse, et cet art très rare de donner des conseils sans poser ni peser, sans jamais blesser d'un mot l'amour-propre le plus susceptible. Il y a deux ou trois ans il fit paraître une édition classique des *Oraisons funèbres* de Bossuet, enrichie de notes ingénieuses et savantes, et à laquelle l'Académie française décerna une récompense justement méritée. L'ouvrage vraiment nouveau qu'il publie aujourd'hui est fait avec le même soin, et composé d'extraits qui ont été choisis avec beaucoup de goût. Il est plus difficile qu'on ne pense de faire un recueil de ce genre, et M. J. n'en dissimule pas la raison : « C'est, dit-il, qu'il n'a été donné qu'à un petit nombre de femmes, et rarement dans les œuvres de longue haleine d'atteindre à la beauté sans tache, à l'éclat sans nuage de la perfection classique. » En d'autres termes, au bas de chaque page, même des plus illustres, on ne pourrait écrire : beau, sublime, harmonieux. Mais si les femmes auteurs n'ont pas l'admirable perfection de Racine, le style superbe et triomphant de Bossuet, la raison de Boileau, l'art merveilleux de La Bruyère, la verve et l'esprit intarissable de Voltaire, elles savent, en revanche, écrire des lettres pleines d'enjouement, de grâce, d'urbanité, et raconter avec un heureux choix de mots les plus jolis riens du monde. De ce côté, M. J. n'avait qu'à prendre : mais là encore il n'a voulu donner que ce qui était excellent. « *Forma dei munus* », a dit quelque part le poète Ovide : voulez-vous avoir un délicieux commentaire de ce mot ? Lisez dans ce recueil le morceau intitulé « Mademoiselle au bal », et dites-nous si jamais on a mieux exprimé, plus vivement manifesté la joie d'être belle et splendidement parée que ne l'a fait celle qui fut plus tard Mme de Lauzun ? Nous avons les yeux éblouis « de sa robe chamarrée de diamants, de sa belle taille, de sa bonne mine, de sa blancheur, de l'éclat de ses cheveux blonds qui

1. Ce mot « pléiade » semble n'avoir pas été bien compris par M. J. Deschamps qui, dans son Avant-propos, s'en sert pour désigner un nombre indéterminé. On entend par « pléiade » une réunion de sept personnes, ni plus, ni moins.

ne la paraient pas moins que toutes les richesses qui brillaient sur sa personne. » C'est une princesse des *Mille et une Nuits* qui s'avance vers son trône, toute rayonnante de beauté et de pierreries, éclairant tout sur son passage. Assurément ni Mme de Staël, cette femme en habits d'homme, ni la pédante Mme de Genlis n'auraient pu écrire ces pages étincelantes. Lorsque les femmes ne veulent pas faire les philosophes, les raisonneuses, les savantes en un mot, qu'elles se contentent de mettre en œuvre les dons ravissants qu'elles ont reçus de la nature, comme Mme de Sévigné, Mme de Lafayette et de nos jours George Sand dans quelques-uns de ses romans, la lecture de leurs écrits est proprement un charme. Dans sa notice sur la marquise de Rambouillet et sa fille Mme de Montausier, M. J. énumère avec complaisance les services que ces Précieuses de qualité ont rendus à la conversation et à notre langue : je ne les nie pas, mais il y a une ombre bien noire au tableau. A force de vouloir épurer, affiner la langue française, elles l'avaient appauvrie, desséchée, et c'est sans doute après avoir entendu leurs dissertations quintessenciées que Richelieu écrivait ceci dans ses *Maximes d'État :* « La science d'une femme doit consister en modestie et retenue. Celles doivent estre dittes les plus habiles qui ont le plus de jugement. Je n'en ay jamais veu de fort lettrée qui n'ayt tiré beaucoup d'imperfection de sa grande cognoissance. Et il est vrai de dire qu'ainsy que les hommes employent leur capacité à bien, les femmes l'employent à mal. » Le jugement est très dur, mais quand on vient de lire le *Dictionnaire des Précieuses par le sieur de Somaise*, on donne tout à plein raison au sévère cardinal. Heureusement que l'élite des grandes dames du XVIIe siècle ne se laissa pas séduire à ces raffinements de politesse exagérée, et que Molière était là. S'imagine-t-on bien ce qu'auraient pu devenir les charmantes lettres de Mme de Sévigné revues dans la *chambre bleue* par Ménalide ou corrigées par un Valère ou un Bélisandre? Courier n'aurait jamais eu à dire que « la moindre femmelette de ce temps-là valait mieux pour le langage que les Jean-Jacques, Diderot, d'Alembert, contemporains et postérieurs. » Mme Deshoulières qui savait « parfaitement la langue d'Hespérie et d'Ausonie, » a été touchée de la contagion : aussi elle a fait « Les petits Moutons » sans compter d'autres méchants versiculets que je ne m'attendais pas à trouver dans ce Recueil, et ce qui est monstrueux, ce qu'on ne peut guère lui pardonner, elle a préféré Pradon à Racine. Il est à remarquer qu'on ne trouvera pas dans ce Recueil une seule pièce de vers vraiment magistrale, sauf deux ou trois morceaux de Mme Ackerman : celle-là a eu le feu sacré, l'esprit divin ; mais elle fait exception. Les femmes, ces créatures légères et ailées, n'aiment pas à parler dans la langue des dieux, et quand elles se hasardent à le faire, elles atteignent tout juste une honnête médiocrité. Tant que la poésie sera ce je ne sais quoi qui « s'eslance plus brusquement et nous fiert d'une plus vive secousse », ce quelque chose qui « monte aussi vite au ciel que l'éclair en descend », ni Mme Tastu, ni Mme Desbordes-Valmore, ni sur-

tout Mme de Girardin, ne mériteront d'être saluées du nom de « poètes ». Sans doute on reconnaît dans leurs vers de la facilité, de l'harmonie, de la grâce surtout, mais la grâce continue ennuie.

Dans la pensée de l'auteur, ce Recueil est destiné aux jeunes filles, ce qui n'empêchera pas les gens du monde de le lire avec fruit. Les notices littéraires de M. Jacquinet ne disent que juste le nécessaire, mais elles le disent avec beaucoup de délicatesse et de goût, et quant aux notes, il n'y en a pas une qui soit inutile.

A. Delboulle.

---

9. — A. Genevay. **Le style Louis XIV. Charles Le Brun décorateur, ses œuvres, son influence, ses collaborateurs et son temps.** Paris, Rouam, 1886, 258 p. et de nombreuses gravures, dans la *Bibliothèque internationale de l'Art.*

L'auteur dit au début : « L'oubli a été long, mais à cette heure où l'on semble enfin vouloir remettre en honneur les arts décoratifs... il nous a paru juste, naturel, utile, de réveiller la mémoire de Charles Le Brun et de replacer au rang qui lui appartient ce peintre, le plus grand des décorateurs français. » On le voit, Le Brun n'a point perdu pour attendre et son nouvel historien n'est pas d'humeur à lui marchander les éloges. Historien ? Disons plutôt panégyriste. M. Genevay en a le ton ; il ne craint pas d'introduire dans son style quelque peu d'emphase et de pompe, au besoin même d'emboucher la trompette sonore des Renommées classiques. Au demeurant, cela sied bien à qui veut parler de Le Brun et donne au livre plus de saveur.

Sans doute Le Brun n'a jamais été si méprisé qu'on le croirait parfois en lisant M. Genevay. Il y a longtemps qu'on a reconnu sa grande influence, sa merveilleuse activité, son talent d'organisateur et sa grande entente de la décoration. Pour la postérité aussi bien que pour les contemporains il est le véritable vice-roi des beaux-arts à la cour de Louis XIV. Cependant on était trop disposé à ne voir en lui qu'un très habile compilateur, excellant à grouper les éléments qu'il empruntait de tous côtés. Il fallait un livre comme celui de M. G. pour mieux mettre en lumière son originalité réelle ; il est à souhaiter qu'il soit connu de nos artistes, de nos ornemanistes et qu'il leur apprenne combien l'étude du xviie siècle peut être féconde pour eux.

M. G. en avertit à plusieurs reprises. Il n'a pas voulu faire un ouvrage complet sur Le Brun et son époque, mais plutôt un essai général sur l'art décoratif du xviie siècle. Il est donc inutile de le chicaner sur les détails et de remarquer que, dans la vie même de Le Brun, plus d'un point, sa lutte avec Mignard, par exemple, est laissée de côté ou seulement indiquée. Mais, d'après le titre même qu'il a choisi, on s'étonne qu'il n'ait pas consacré un chapitre à définir le style Louis XIV,

à en analyser les éléments, à montrer comment il a transformé ce qui lui venait du dehors, de l'antiquité ou de l'Italie.

Après plusieurs chap. sur Le Brun, M. Genevay en a réservé un fort long à ses principaux collaborateurs, c'était justice. Il a procédé par notices individuelles qu'il a disposées, je ne sais pourquoi, d'après l'ordre des dates de naissance. D'autre part, on ne s'explique pas comment l'auteur n'en a point accordé à maint artiste qui semblait y avoir droit plutôt que tel ou tel de ceux qu'il a choisis : ainsi il a exclu Rigaud, Largillière, que Le Brun a distingués et protégés, Bon Boulogne qu'il a souvent employé, notamment à Versailles; Licherie, qui a été un de ses lieutenants aux Gobelins; de La Fosse, qui fut son élève; Verdier, son neveu et son disciple qui travailla à Versailles; Le Pautre, etc., en revanche, pour ceux dont il s'est occupé, il a donné souvent des détails nouveaux et rectifié plusieurs dates.

Les illustrations sont très bien choisies et d'une excellente exécution; elles suffisent déjà pour donner aux lecteurs une idée précise et heureuse de l'art officiel à la cour de Louis XIV.

C. Bayet.

---

10. — **The German Classics from the fourth to the nineteenth century,** with biographical notices, translations into modern German, and notes by F. Max Müller, a new edition revised, enlarged and adapted to Wilhelm Scherer's « History of German literature », by Lichtenstein. Oxford, Clarendon Press, 1886. In-8, deux volumes, xix et 711 p., 677 p.

Il suffit de lire le titre de ces deux beaux volumes pour savoir ce qu'ils contiennent : des morceaux choisis de la littérature allemande depuis les origines jusqu'à la mort de Gœthe. Ces morceaux sont « adaptés » à l'*Histoire de la littérature allemande* de Wilhelm Scherer qui vient d'être traduite en anglais par Mme Conybeare et publiée par M. Max Müller. Ils suivent pas à pas, pour ainsi dire, l'excellent travail de Scherer qui est cité en tête de chaque article. Une courte notice sur l'auteur et sur l'œuvre précède chaque extrait. Tout ce qui est gothique, ancien-haut-allemand et moyen-haut-allemand (jusqu'à Sébastien Brant), est traduit dans l'allemand actuel; le texte et la traduction figurent sur la même page, en deux colonnes. Ces *classiques allemands* seront très utiles, et nous souhaitons, sans trop l'espérer, qu'un livre semblable paraisse un jour en France; on a beau se récrier contre les morceaux choisis; comme Gœthe l'a dit du Shakspeare de Dodd, (*Dichtung und Wahrheit*, XI, p. 44) ces recueils, tout en présentant les auteurs en lambeaux, produisent quelques bons effets; nous ne sommes pas toujours, ajoute le grand écrivain, en état d'accueillir un ouvrage entier selon son mérite, et les jeunes gens auxquels

manque une culture approfondie, reçoivent des passages brillants une très bienfaisante impression.

C.

---

11. — **Die Geschichte der ersten sozialpolitischen Arbeiterbewegung in Deutschland mit besonderer Rücksicht auf die einwirkenden Theorieen.** Ein Beitrag zur Entwickelungsgeschichte der sozialen Frage, von Dr. Georg ADLER. Breslau, Trewendt, 1885. 1 vol. in-8 de VI-333-XIII pages.

Un travail d'ensemble sur le mouvement social qui agite en ce siècle la vieille Europe et le nouveau monde devrait comprendre, il me semble, deux parties principales : en premier lieu, un exposé critique des causes profondes de ce malaise et de ces aspirations douloureuses vers un nouvel ordre de choses, en second lieu, une étude sur les théories sociales et sur les principaux représentants du socialisme dans les deux mondes.

C'est une contribution à la seconde partie de ce grand ouvrage que nous donne M. G. Adler : l'auteur a restreint ses recherches à l'Allemagne et à la première moitié de ce siècle : il entre en matière avec Ludwig Gall en 1818 ; il nous présente ensuite Wilhelm Weitling qui prit part aux premiers essais de socialisme international (1844); il passe avec Aug. Becker et Sebast. Seiler au mouvement ouvrier et communiste de Suisse, en 1848; il arrive enfin à Karl Marx et à Friedrich Engels.

Les théories socialistes sont bien exposées : les systèmes divers de propagande et d'organisation sont très suffisamment indiqués.

L'auteur ne dépasse guère l'année 1850 : il a voulu nous donner une idée du mouvement social et ouvrier en Allemagne, avant l'avènement de la génération actuelle : il y a parfaitement réussi. Une bibliographie socialiste et communiste, correspondant à la période traitée, termine le volnme.

P. V.

CHRONIQUE

FRANCE. — La congrégation des Bénédictins de France vient de publier, à l'occasion du jubilé sacerdotal d'un de ses membres, qui s'est acquis depuis longtemps un des noms les plus connus de l'érudition ecclésiastique par l'abondance et la valeur de ses publications, une *Bibliographie des Œuvres de son Ém. le card. Pitra, évêque de Porto..., bibliothécaire de la sainte Église romaine.* (Solesmes, imprim. Saint-Pierre, 1886, 24 pp. grand in-8°). Ce catalogue, imprimé avec grand luxe, comprend trois divisions : Patristique, Histoire, Mélanges. La première partie en

particulier peut rendre service aux historiens des premiers siècles de l'Église, car elle donne l'indication de tous les écrivains ecclésiastiques que D. Pitra a fait connaître pour la première fois dans les quatre volumes du *Spicilegium Solesmense* et dans les trois volumes des *Patres Antenicaeni*. — G. L.-G.

— M. Alphonse Goovaerts, chef de section aux Archives générales du Royaume, à Bruxelles, et M. Henri Stein, archiviste aux Archives nationales, à Paris, viennent de publier une brochure fort importante pour l'histoire de l'art en général, pour l'histoire de Rubens en particulier (*Le n° 427 du Musée du Louvre. L'Adoration des Mages de Rubens provenant des Annonciades de Bruxelles*. Anvers, imprimerie veuve de Backer. Paris, Alph Picard, 1886, grand in-8° de 56 p.). Les deux archivistes ont raconté avec une précision parfaite, en s'appuyant sur de nombreux documents inédits des grands dépôts publics auxquels ils sont respectivement attachés, les destinées du splendide tableau qui, dans le catalogue actuel du Louvre (école flamande) est inscrit sous le n° 427. On avait cru longtemps que cette *Adoration des Mages* avait été peinte par Rubens en 1621, pour les archiducs Albert et Isabelle. C'était confondre le tableau des Annonciades avec celui que Rubens fit pour l'église Sainte-Gudule à Bruxelles. Les deux habiles critiques établissent que le tableau qui est au Louvre avait été commandé à l'illustre chef de l'École flamande par le célèbre chancelier de Brabant, Pierre Peckius, ou par la veuve de cet homme d'État, pour l'église des Annonciades à Bruxelles, dans laquelle celui-ci avait désiré être inhumé. Non contents de nous donner les détails les plus abondants sur l'histoire même du chef-d'œuvre que Louis XVI fit acheter à Bruxelles, MM. Goovaerts et Stein nous font connaître tous les personnages qui jouèrent un rôle dans cette histoire, Pierre Peckius le vieux, savant jurisconsulte, son fils Pierre Peckius, le chancelier, ami de Rubens, Barbe Boonen, femme du chancelier et sœur de l'archevêque de Malines, le comte Charles-Claude d'Angiviller, directeur-général des bâtiments du roi de France, un des protecteurs les plus zélés et les plus éclairés des sciences et des arts au xviiie siècle, etc. Parmi les documents, on remarque une ordonnance de Charles de Lorraine, du 5 juin 1777, une lettre de Pierre, premier peintre de Louis XVI (du 7 juillet 1777), plusieurs lettres du comte de Vergennes, du comte d'Angiviller (juillet, août et septembre 1777), etc. — T. de L.

— Les *Statuts et règlements de l'ancienne universtié de Bordeaux, 1441-1793*, viennent d'être recueillis et publiés par M. Henri Barckhausen, professeur à l'École de droit de Bordeaux et un des plus vaillants travailleurs de la Société des Archives historiques de la Gironde (Bordeaux et Libourne, 1886, in-4° de liv-168 p.). Le beau volume si bien imprimé sur magnifique papier par Georges Bouchon (imprimerie Libournaise), et dont le frontispice est orné du dessin, par M. Leo Drouyn, du sceau de l'université bordelaise, contient : une *Préface*, une *Notice sur l'ancienne université de Bordeaux*, 61 documents, la plupart inédits, précédés d'une Table chronologique et suivis d'un *Index* et d'un *Plan du collège des lois et du collège de médecine*. Les documents sont extraits des Archives nationales, des Archives départementales de la Gironde, des archives municipales de Bordeaux, de la bibliothèque de cette ville. Le premier en date est la bulle d'Eugène IV fondant l'université de Bordeaux (7 juin 1441) ; le dernier est l'état descriptif et nominatif de l'université de cette ville en 1793. Ces diverses pièces, magistralement analysées dans la *Notice*, ont été publiées avec tout le soin que l'on pouvait attendre d'un des plus actifs éditeurs de la collection si estimée intitulée : *Archives municipales de la ville de Bordeaux*. Le recueil de M. Barckhausen a le grand mérite de combler une lacune très regrettable : on ne possédait aucun travail sérieux sur l'Université de Bordeaux et

il faut savoir gré au savant professeur d'avoir réparé la négligence des érudits qui ont écrit l'histoire de la capitale de la Guyenne. — T. DE L.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 24 décembre 1886.

L'Académie, sur la proposition de M. Gaston Paris, président, fixe sa prochaine séance au mardi 29 décembre, au lieu du vendredi 31.

L'Académie, après discussion en comité secret, procède à l'élection de deux correspondants étrangers et d'un correspondant français. Sont élus MM. de Goeje, Bretschneider et Chabaneau.

M. le Président annonce que la famille de feu M. Ernest Desjardins se propose d'offrir à l'Académie la collection d'estampages d'inscriptions romaines qu'il avait réunie.

M. Heuzey communique le texte grec d'une inscription bilingue, palmyrénienne et grecque, gravée sur une pierre sépulcrale provenant de Palmyre. Ce texte est ainsi conçu :

ΜΑΡΚΟϹ
ΙΟΥΛΙΟϹ
ΜΑΞΙΜΟϹ
ΑΡΙϹΤΕΙΔΗϹ
ΚΟΛΩΝ
ΒΗΡΥΤΙΟϹ
ΠΑΤΗΡΛΟΥ
ΚΙΛΛΗϹΓΥ
ΝΑΙΚΟϹΠΕΡ
ΤΙΝΑΚΟϹ

Μάρκος Ἰούλιος Μάξιμος Ἀριστείδης κόλων Βηρύτιος πατὴρ Λουκίλλης γυναικὸς Περτίνακος. Il s'agit d'un citoyen de la colonie romaine de Beyrouth, *colonia Julia Augusta Felix Berytus*. Les habitants de cette cité se déplaçaient volontiers. Une autre inscription, connue depuis longtemps, mentionne des habitants de Beyrouth établis à Pouzzoles, près de Naples. Le texte palmyrénien paraît être une simple réimpression du texte grec. M. Heuzey en dépose un estampage pour la commission du *Corpus inscriptionum semiticarum*.

Ouvrages présentés : — par M. Paul Meyer : R. J. CUERVO, *Diccionario de construccion y régimen de la lengua castellana*, t. I, A-B ; — par M. Renan : 1° CLERMONT-GANNEAU, *Recueil d'archéologie orientale*, fasc. II ; 2° Philippe BERGER, *Rapport sur quelques inscriptions araméennes inédites ou imparfaitement traduites du British Museum* ; 3° Philippe BERGER, *Camillus* ; 4° LEDRAIN, *Dictionnaire des noms propres palmyréniens* ; — par l'auteur : Léon HEUZEY, *le Roi Dounghi à Tello* et *la Plus ancienne Sculpture chaldéenne* ; — par M. Georges Perrot : HOMOLLE, *les Archives de l'intendance sacrée à Délos* et *De antiquissimis Dianae simulacris Deliacis* (thèses pour le doctorat ès-lettres) ; — par M. Schlumberger : KONDAKOFF, *Histoire de l'art byzantin considéré principalement dans la miniature* (*Bibliothèque internationale de l'art*, publiée sous la direction de M. Müntz).

Julien HAVET.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séances des 17-24 novembre 1886.

M. de Baye entretient la Société d'une collection d'objets et d'armes de l'époque barbare découverts à Testona, en Lombardie, et qui vient d'être acquise par le musée de Turin.

M. Courajod présente la photographie d'un groupe de Bertoldo, fondu par Adriano Fiorentino et conservé dans la collection d'Ambras, à Vienne.

MM. Mowat et Babelon entretiennent la Société de diverses antiquités qui ont été vendues récemment à Londres avec la collection d'Hérisson.

M. de Villefosse communique les photographies de deux mosaïques antiques récemment découvertes à Tebessa. L'une représente le cortège d'Amphitrite, l'autre une sorte de jeu.

Séances des 1er et 8 décembre 1886.

M. Courajod lit une note sur une statue du musée de Versailles dans laquelle il a reconnu Renaud de Dormans.

M. Bapst présente les photographies d'une série de vases découverts au Caucase et qui rentrent dans la série de ces précieuses antiquités découvertes depuis un certain nombre d'années dans le gouvernement de Perm et dans la Russie méridionale.

M. de Baye communique le moulage d'un bracelet barbare découvert à Testona, en Lombardie.

M. Courajod communique une note du marquis de Fayolle sur un dessin de l'Albertina de Vienne représentant une cheminée composée par Barthélemy Prieur pour le château de Sy. Prieur exécuta ce dessin en 1599 pour le marquis de la Vieuville.

M. Mowat présente une romaine trouvée près de Beyrouth et portant une inscription au pointillé.

M. Roman communique une matrice de sceau découverte en Tunisie et ayant appartenu à Raymond de Montauban, chevalier dauphinois, qui accompagna saint Louis à la dernière croisade.

Séance du 15 décembre 1886.

M. l'abbé Duchesne communique le dessin d'une coupe chrétienne en verre, gravée, récemment trouvée à Vermand (Aisne); au centre est figurée la résurrection de Lazare.

M. l'abbé Duchesne entretient ensuite la Société de l'inscription de l'autel de Ham. Aucun des nombreux auteurs qui l'ont publiée n'a remarqué qu'elle est métrique; c'est un petit poème de même rythme que la fameuse hymne *Pange lingua* due à Fortunat

M. de Baye présente la photographie de deux fibules trouvées aux environs de Chiusi, en Italie, et qui offrent une grande analogie avec celles qu'on trouve en France et sur les bords du Rhin.

M. l'abbé Thédenat communique le texte d'une inscription récemment découverte à Fréjus.

M. Héron de Villefosse lit une lettre de M. Duvernoy sur une découverte de lingots de bronze faite récemment dans les mines de Mandeure.

M. de Laurière communique le dessin d'une importante mosaïque chrétienne trouvée aux environs de Palma dans les Baléares. On y voit Adam et Eve, et Joseph vendu par ses frères.

M. de Lasteyrie lit une note de M. Castan sur un fort beau vase romain en verre à deux couches représentant une scène priapique. Ce vase a été trouvé à Besançon.

Le Secrétaire,
R. DE LASTEYRIE.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 2 — 10 janvier — 1887

12. — **The Life of the Buddha** and the early history of his order derived from tibetan works... translated by Woodville Rockhill. Trubner et Co. London, 1884, x, 273, in-8.

M. Rockhill est un déterminé tibétaniste. Je ne sais vraiment pas si, après Csoma, quelqu'un a lu plus de tibétain que lui. Le nouvel ouvrage [1] qu'il nous présente est une histoire du Buddha et des premiers temps du bouddhisme formée de textes pris dans les différents volumes du Dulva (Discipline), première section du Kandjour, disposés suivant l'ordre chronologique des faits, et distribués en chapitres. Le premier chapitre est une sorte d'introduction; il est composé de textes relatifs à l'origine du monde et à son histoire jusqu'au règne de Çuddhodana père de Çâkyamuni. La vie du Buddha comprend trois chapitres : 1° depuis sa naissance jusqu'au commencement de sa carrière religieuse; 2° depuis le commencement de sa carrière religieuse jusqu'au règne d'Ajâtaçatru; 3° depuis le règne d'Ajâtaçatru jusqu'à la mort du Buddha. Les deux chapitres suivants contiennent : 1° une histoire du Bouddhisme pendant le siècle qui a suivi la mort du Buddha, et 2° un exposé de l'histoire des Ecoles bouddhiques d'après quelques traités du Kandjour. L'avant-dernier chapitre (le VII°), est consacré à l'histoire primitive du Tibet, et le dernier (VIII°) à l'histoire du pays de Li-yul (région au nord du Tibet et spécialement le Khotan) d'après les livres de la classe *Vyâkarana* qui renferment des prédictions, et, sous cette forme, retracent l'histoire des temps ultérieurs.

M. R. a complété son travail par deux appendices; l'un, fourni par M. Ernest Leumann, est la traduction d'un passage de l'ouvrage Jaïn

1. Ce « nouvel » ouvrage porte la date de 1884; je ne l'ai reçu que vers le milieu de 1885. C'est être encore bien en retard; mais pour des livres de cette nature un aussi long retard a moins de gravité.

Bhagavatî sur la rencontre de deux docteurs rivaux du Buddha; l'autre dû à un Japonais, M. Bunyiu Naujiyo, est la traduction d'un fragment de deux versions chinoises du *Samanya-phalasuttam*. On sait que le texte pâli de ce Sûtra a été traduit par Eugène Burnouf et figure dans les appendices de son *Lotus de la Bonne Loi*. Le travail de M. Bunyiu Naujiyo prouve qu'il a existé de bonne heure plusieurs versions de ce texte important. Les deux appendices ont principalement pour objet de faire connaître la doctrine de Gosala, un des six tîrtkikas (docteurs brâhmanistes adversaires du Bouddha.

Deux index terminent le volume et en facilitent l'usage. Le premier est une liste de tous les noms cités dans le livre avec renvoi aux pages où l'on peut les trouver. La majorité de ces noms est sanskrite, parce M. R. a généralement rétabli dans leur forme originale les noms tibétains, tous traduits du sanskrit à peu d'exceptions près. Le deuxième index, qui est plutôt une concordance, donne la liste des mots tibétains cités dans le volume avec le mot sanskrit dont ils sont certainement ou sont présumés être la traduction.

Nous n'avons que des éloges à donner au soin avec lequel ce volume a été fait, au choix judicieux et à l'arrangement régulier des textes choisis, à l'exactitude avec laquelle ils ont été traduits, à l'attention que l'auteur a eue d'indiquer la source des textes allégués, de manière qu'on puisse remonter à l'original et les retrouver dans la vaste collection du Kandjour, aux notes savantes mises au bas des pages, soit pour élucider les passages obscurs, soit pour signaler les travaux où tel ou tel point a été traité, soit pour signaler ou expliquer les différences et quelquefois les contradictions des textes. Car non-seulement les récits des mêmes faits accusent souvent des différences notables entre la version du Nord et celle du Sud, mais les récits multiples d'un même fait dans la littérature du Nord ne sont pas toujours absolument concordants.

Nous remercions donc et nous félicitons encore une fois M. Rockhill de sa laborieuse activité.

L. Feer.

---

13. — **Etymologisches Wœrterbuch der slavischen Sprachen,** von Franz Miklosich. Wien, Braumüller, 1886, 1 vol. in-8 (*).

M. Miklosich a publié il y a quelques mois, comme complément à sa

* Les slavistes verront certainement avec peine à quels procédés défectueux le manque de caractères nous a obligé de recourir dans ce compte-rendu pour la transcription des mots slaves. Nous espérons néanmoins qu'ils reconnaîtront aisément quels signes il faut substituer aux types conventionnels que nous avons dû employer. Par exemple, nous avons transcrit le *u* bref et le *i* bref par υ et ι grecs; — les voyelles nasales par *en* et *an*; — les chuintantes fortes, à la polonaise par *cz*, *sz* et la douce par *zs*, à la hongroise, etc.

célèbre *Grammaire comparée des langues slaves*, un *Dictionnaire étymologique* où tous les idiomes de la famille ont trouvé place [1]. Un tel travail n'avait pas encore été tenté : M. M. l'a exécuté avec la méthode, l'exactitude, l'ampleur qui caractérisent ses ouvrages. Son livre fera certainement époque dans l'histoire de la philologie slave : car il résume de la façon la plus nette et la plus sûre les progrès accomplis dans ces dernières années, en même temps qu'il ouvre largement la voie aux recherches nouvelles, en indiquant clairement ce qui reste à faire, en signalant les points obscurs ou douteux. Un ouvrage de cette importance mérite d'être étudié en détail et, à cet effet, il convient de l'examiner à un double point de vue : d'abord, sans sortir du domaine slave, relativement au groupement, à l'analyse et à la comparaison des mots, puis au point de vue plus général de l'étymologie proprement dite.

L'auteur a cru devoir réduire le plus possible les familles de mots à des prototypes purement théoriques placés en tête de chaque article. Ainsi, les formes historiques *glava*, *glowa*, *golova*, doivent se chercher sous le primitif **golva* ; — *rendъ*, *red*, *rjad* sous **rendъ* ; — *rabъ*, *rob* sous **orbъ* ; — *sedmь*, *sedem*, *semj* sous **sebd-*, et ainsi de suite [2]. Sans discuter ici la valeur scientifique de ces prototypes [3], on peut regretter du moins de n'y point voir figurer les sonnantes *r* et *l*. Ainsi, une série *brъdo*, *brdo*, *bardo* est ramenée à un primitif **berdo*, absolument comme une série *brêgъ*, *brijeg*, *bereg* est ramenée à **bergъ*. Il aurait peut-être été plus clair de distinguer d'une part un type *brdo*, de l'autre un type **bergъ*, et de même d'écrire par exemple **cz̧rnъ*, **plnъ* au lieu de **cz̧ernъ* 1, **pelnъ* 1, — opposés à **cz̧ernъ* 4, **pelnъ* 2, etc. : disposition qui eût d'ailleurs mieux répondu à la réalité historique.

Quant au travail lexicographique lui-même, il a reçu le développement le plus large et le plus complet : les vocabulaires des quinze langues slaves ont été dépouillés et coordonnés, tous les mots mis en parallèle et analysés dans leurs moindres éléments, les dérivés et les

1. L'auteur a introduit dans son livre même le Russe Blanc, le Cachoube et le Polabe dont il ne s'était occupé jusqu'ici qu'incidemment.

2. Outre l'inconvénient matériel qu'il y a à chercher, par exemple, *vъ*, *v* à **on* et *ladija* à * *oldija* (un index volumineux facilite, il est vrai, les recherches), — on est choqué de trouver, à côté de ces créations théoriques, de ces formes fictives, et dans une parfaite identité de plan, des vocables d'un tout autre âge, des mots empruntés d'hier, comme par exemple *bazarъ*, *archimanъdritъ*, *fortuna*, *fromentinъ*, etc. Il eût peut-être été plus simple de se borner ici comme dans la *Grammaire* aux formes historiques, de faire par exemple de la forme paléoslovène la tête d'article dans les mots foncièrement slaves, et, en même temps, de distinguer dans l'impression les mots empruntés ou récents, particuliers à tel ou tel dialecte.

Je signale ici quelques inconséquences dans ces prototypes : par exemple, l'analogie de *morje* exigerait l'établissement d'un primitif *polje* et non *polije* ou inversement ; — on attendrait *pelna* et non *pelena* ; — *telkъ* et non *tъlkъ* ; — *jъgos* et non *igos* (cf. *jъ*, *sjъ*) ; — *tьma* et non *tema* (cf. *mьgla*), etc.

3. Dans son *Avant-propos*, M. Miklosich expose quelques-unes de ses idées sur la phonétique indo-européenne. Signalons notamment un plaidoyer ingénieux en faveur de la vieille théorie des renforcements.

composés les plus divers rangés sous les racines avec une rigueur et une clarté qui rendent facile la lecture des plus longs articles [1]. Signalons comme particulièrement intéressants les articles *ken- (načęnlo, konь* « commencement », *konьсь* « fin », *zakonъ* « loi »); — *dê-1 (odežda,* « vêtement », *nadežda* « espérance »); — *ched-;* — *sed-;* — *kъ 1;* — *tъ 1*.

Les omissions, inévitables dans un ouvrage de cette nature, sont du reste rares et sans grande importance : par exemple, serbe *tane,* « balle »; serbe *sat,* « heure » (mot turc); russe *destj,* « main de papier » (du persan *dest)*; bas-wende *zalba, ztunda*, formes curieuses de l'allemand *salbe*, *stunde*; etc.

A la Rac. *ver-1*, « bouillir », on aimerait à voir le russe *samovar;* à la Rac. *tek-*, « courir », la jolie expression serbo-bulgare *tekovina*, qui désigne les travaux publics, m.-à-m. « les travaux courants »; à la Rac. *li-*, « verser », le russe *slivki*, « crême, lie », et *sliv*, « abaissement des eaux »; au mot *vaga,* le russe *otvažnyj*, « audacieux », et le serbe *odvažni* qui s'entend fort bien aux environs de Belgrade. — Au mot **dervo*, une forme d'une réelle importance, le serbe *drve*, génit. *drveta*, usitée dans les districts de l'Est et supposant un thème **drvent-*, est passée sous silence. Enfin, au mot **kaldarъmъ*, « pavimentum », l'auteur donne comme étymologie le turc *kaldэrэm :* il aurait pu ajouter que le mot turc lui-même n'est que le grec καλὸς δρόμος.

Ce qui frappe dans le livre de M. M., c'est la place relativement restreinte accordée à l'étymologie proprement dite. En général, l'ouvrage fait plutôt l'effet d'un *Jardin des Racines slaves* que d'un véritable dictionnaire étymologique; les excursions en dehors du domaine slave ont un caractère très secondaire, les rapprochements sont sobres, les discussions rares. Sont particulièrement incomplets sous ce rapport les articles *nebes*, *okos*, *serna (cornu*, *çrnga*, etc.), *gostь*, *losь* (got. *lasivs* « débile »), etc.

Le mot *člověkъ* lui-même, qui a tant exercé la sagacité des philologues et pour lequel nombre d'explications ont été proposées, est donné sans aucun commentaire. De même, au mot *dъšter-*, « filia », la comparaison du grec θυγ-ά-τηρ et du skr. *duh-i-tar* appelait peut-être une remarque sur la perte du sheva indo-européen en slave [2]; on attendrait aussi, à ce même article, quelques mots sur les curieuses formes du slovène et du serbe, *hči* et *kći*.

1. Certains articles cependant semblent écourtés : par exemple, au mot *polije* manque le serbe *polje*;— au mot *lonka* le russe *luka;* — au mot *gnada*, allem. « gnade », le bas-wende *gnada* (cf. *ta gnada naschogo Knėsa*, Fabr.), etc.

Dans nombre d'articles, des formes purement slavonnes sont données sans indication comme russes : par exemple, *dščerj* à l'art. *dъšter-; govjado* au mot *govendo* (terme purement jugoslave), etc. — Par contre, une forme très caractéristique de l'ancien russe, la forme *mežsu, mežju*, qui se rencontre jusque dans le dialecte *slavonisant* de Nestor, est omise à l'article *medja*, « medius ».

2. Au mot *jentry*, lat. *jan-i-trices*, grec εἰν-ά-τερες, l'auteur fait une discrète allusion au fait en question.

Je signalerai encore au mot *bebrъ, bobrъ*, l'absence du skr. *babhru* à côté du lat. *fiber*; — à l'art. *menso*, « chair », on regrette de ne pas trouver le lat. *membrum* (pour **mens[e]rum, menθrum)*; — à l'art. *slabъ*, « faible, qui cède », à côté de *slepan*, *schlafen*, le lat. *lâbor* (cf. *labentes oculi, labitur somnus in artus)*; — au mot *sventъ*, « saint », zend *speñta*, le got. *svinths*, « fort », fournirait au mot slave un témoignage précieux pour la reconstitution de son histoire.

M. Miklosich cependant n'a pas reculé devant des rapprochements souvent très hardis. C'est ainsi qu'il rattache sans hésiter le mot *gospodь* à *pati*, *faths*, πόσις; qu'il identifie *imen* et ὄνομα, *nâman*, etc.; qu'il compare l'adv. *vonъ* au skr. *vinâ*[1].

Je me permettrai une dernière critique. A l'article *tъ*, « ille », l'auteur explique les formes *ten*, *ton*, particulières à quelques dialectes, comme une juxtaposition du pronom *tъ* et d'une prétendue particule **nъ*, qui serait identique au *nu* démonstratif des Hindous. Il serait peut-être plus sûr de ne voir dans la forme *ten*, *ton*, opposée au panslave *tъ* (= préslave ** tom)* qu'un doublet syntactique, formé exactement de la même façon que *vъn-iti*, *sъn-iti* (= *von* + *iti*, *son* + *iti)* en regard de *vъ-jahati*, *sъ-jahati*. A une certaine époque on devait dire d'une part *tъ bratrъ*, « ille frater », de l'autre *tъn otьcь*, « ille pater », et c'est probablement cette forme *tъn* qui a prévalu partout dans les dialectes en question (polonais, wende et tchèque).

Il va sans dire que ces quelques observations n'enlèvent rien à la valeur de ce bel ouvrage qui reste l'une des œuvres les plus importantes publiées par la philologie slave.

F. GEO. MÖHL.

---

14. — **Publii Virgilii Maronis opera**, édition classique, par Jules DUVAUX, agrégé de l'Université. Paris, Ch. Delagrave, 1886.

Cette édition classique de Virgile, quoique toute récente, est des plus arriérées. M. J. Duvaux est tout à fait étranger aux travaux philologiques publiés dans ces vingt dernières années; il ne paraît même pas qu'il ait jamais eu entre les mains le Dictionnaire étymologique de MM. Bréal et Bailly. S'il l'eût consulté, il y aurait trouvé d'excellentes leçons pour améliorer son texte. C'est ainsi que dans le vers 444, liv. IV des Géorg. : « *Verum ubi nulla fugam reperit fallacia In sese redit* », M. Bréal rétablit *pellacia*, leçon bien plus significative, citée par un scholiaste. Au lieu de « *At furiis caci mens effera* », (En. VIII,

1. Cf. également les rapprochements très douteux proposés aux art. *jezykъ*, *gnězdo* et quelques autres. — Au contraire, M. M. s'est peut-être montré trop sévère en séparant le mot *dělo*, « œuvre, fait, affaire », de la Rac. *dē-*, « facere, τίθημι ».

205) il faut lire, suivant Servius « *At furis caci mens effera* », leçon justifiée par le sens de « *furtum* » dans l'ancien latin. J'aurais adopté aussi sans hésitation (En. I, 640) « *Munera laetitiamque dii* », et non pas « *dei* ». « *Tenuis ubi argilla* » doit être écrit « *Tenvis ubi argilla* », et il faut préférer à « *poenitet* », l'orthographe antique « *paenitet* », qu'on adopte ou qu'on rejette l'étymologie « *paene* ». En admettant que M. D. n'eût pas voulu accepter ces corrections, il était au moins nécessaire de les citer au bas de la page : le professeur, sinon l'élève, aurait pu choisir. Il y a dans les Géorgiques (liv. III, 116), un endroit très controversé :

Frena Pelethronii Lapithæ gyrosque dedere
Impositi dorso, atque equitem domuere sub armis
Insultare solo, et gressus glomerare superbos.

L. Quicherat, dans ses *Mélanges Etymologiques* a fait une dissertation fort intéressante sur ce passage. Aulu-Gelle, Macrobe, Servius, sans compter bon nombre de commentateurs modernes, y compris Quicherat qui se range à leur opinion, interprètent « *eques* » par « *equus* ». Ne pouvait-on pas condenser dans une note de quelques lignes les raisons de cette explication? Quicherat a encore discuté deux passages de la première Eglogue : 1° le sens de « *molles* » dans « *castaneae molles* » (v. 82); 2° celui du mot « *aristas* » (v. 72), sur l'interprétation duquel il est en complet désaccord avec M. Benoist. Enfin il a aussi combattu avec vivacité la leçon « *produxit miseros* » (Eglog. I, 73); il a prouvé par des arguments victorieux, il me semble, qu'on a donné à ce verbe un sens qu'il ne saurait avoir ici, et qu'il faut le remplacer par « *perduxit* ». Il est fâcheux, je le répète, que M. D. n'ait pas connu ou ait négligé des ouvrages qui doivent être dans les mains de tous les professeurs et de tous les latinistes. Aidé simplement du Dictionnaire étymologique, il aurait évité dans ses notes bien des erreurs et des à peu près. « *Squalens* » (Géorg. IV, 13) signifie bien « couvert d'aspérités, d'écailles », mais il fallait dire pourquoi. « *Ob* » qui signifie « au devant » dans ce vers « *Cunctus ob Italiam terrarum clauditur orbis* » (En. I. 233) n'a pas été compris par M. D. qui donne en note : « *ob Italiam*, pour les empêcher d'arriver en Italie ». Le vers « *Interea magnum sol circumvolvitur annum* » (En. III, 284) est commenté par « *Circum volvendo se efficit magnum annum* », explication qui ne fait qu'enténébrer le texte. Je renvoie M. D. au Dictionnaire étymologique sub V° *annus*. Une note complètement insignifiante explique « *inferni janua regis* » (En. VI, 106) par « la porte qui conduit à la demeure de Pluton » : il eût mieux valu dire l'origine et partant le sens exact de ce mot « *janua* ». Le vers fameux « *Ibant obscuri sola sub nocte per umbram* » (En. VI, 268) est accompagné de cette remarque : « *obscuri sola*, pour *obscura soli* ». On ne peut pas être plus retardataire que M. Duvaux. Il définit « *labrum* » (Géorg. II, 6) « un vase à bord plein et rond, se relevant à l'extérieur comme la lèvre humaine », et semble

par conséquent croire que ce mot se rattache à « lambo », tandis qu'il dérive de « *lavere* ». « *Quantum instar in ipso est* » (En. VI, 865) est resté obscur pour l'annotateur, parce qu'il n'a pas cherché la signification primitive de « *instar* ». — « *Limus* » (En. XII, 120) n'est pas, comme il est dit dans la note « une sorte de jupon, tombant de la ceinture aux pieds, et bordé dans le bas tout autour d'une bande de pourpre » : on entend par ce mot, qui se rattache à « *limus* » (pour « *licmus* » = oblique, de travers?) une ceinture passée autour du corps, qu'on portait, je cite toujours M. Bréal, à certaines cérémonies. Dans ce vers « *nocte sedens serum canit importuna per umbras* » (En. XII, 864), « *serum* », est expliqué par « pendant la nuit », quoique Servius eût rendu le vrai sens de cet adjectif par « *triste*, ». Il n'y a aucun rapport d'origine entre « *intemeratus* » et « *merum* » (note 9, p. 264), et l'explication de « *indigetes* » (Géorg. I, 498) est tout à fait erronée. — Ce ne sont pas les notes qui manquent dans cette édition, elles abondent au contraire, surtout les notes géographiques et étymologiques, mais il n'y en a pas toujours où il en faudrait. Par exemple « *fas et jura* » (Géorg. I, 269) sont des mots dont il importait de déterminer la valeur précise ; « *sinere* » dans ce passage « *neu propius tectis taxum sine* » (Géorg. IV, 47) était digne de remarque, parce qu'il est employé ici dans sa signification étymologique. M. D. se tait aussi sur l'emploi curieux de « *facere* » dans « *cui nomen amello fecere agricolae* » (Géorg. IV, 273) ainsi que sur le sens qu'il faut donner à « exigere » dans « *decrevit que mori, tempus secum ipsa modumque Exigit* (En. IV, 632). Il n'eût pas été inutile de faire remarquer que *mater* (En. VIII, 632) a souvent le sens de « nourrice », et de donner à l'appui un passage de Plaute rapporté par Nonius Marcellus. Il y avait de bonnes choses à prendre dans ce grammairien pour établir ou fortifier le sens d'un grand nombre de mots employés par Virgile : mais il fallait le lire, et je crains bien que M. D. ne se soit pas donné cette peine. Il est aussi regrettable qu'il ne signale point, à de rares exceptions près, ou qu'il n'explique pas les singularités de prosodie, ce que l'on est convenu d'appeler assez improprement « les licences poétiques ». Enfin dans une édition de Virgile destinée aux classes supérieures, on ne devait pas être avare de notes littéraires : il eut été bon de montrer aux élèves, par des rapprochements courts et bien choisis, comment nos meilleurs écrivains ont su, en imitant le grand poète romain, souvent l'égaler et parfois même le surpasser. Ce n'est pas assez de faire trois ou quatre citations de La Fontaine : on pouvait puiser à pleines mains dans Ronsard, Racine et surtout Bossuet. — Pour conclure et dire franchement ma pensée, M. Duvaux n'a pas fait, il a tout simplement fabriqué une édition de Virgile.

A. DELBOULLE.

---

15 — 1. **Altdeutsche Sprachproben**, hrsg. von Müllenhoff, vierte Auflage besorgt von Max Roediger. Berlin, Weidmann, 1885. In-8, vii et 150 p.

2. **Beitræge zur Quellenkunde der altdeutschen Literatur**, von Karl Bartsch. Strassburg, Trübner, 1886. In-8, 392 p.

3. **Pfalzgræfin Mechthild in ihren litterarischen Beziehungen**, ein Bild aus der schwæbischen Litteraturgeschichte des XV. Jahrhunderts, von Philipp Strauch, Tübingen, Laupp. 1883. In-8, 68 p. 1 mark 50.

4. **Die galante Lyrik**, Beitræge zu ihrer Geschichte und Charakteristik, von Max Freiherr von Waldberg. Strassburg, Trübner, 1885. In-8, ix et 152 p. 4 mark.

5. **Frau Gottsched und die bürgerliche Komœdie**, ein Kulturbild aus der Zopfzeit, von Paul Schlenther. Berlin, Hertz, 1886. In-8, 267 p. 5 mark.

6. **Generalmajor von Stille und Friedrich der Grosse contra Lessing**, von Richard Fisch. Berlin, Weidmann, 1885. In-8, 96 p.

7. **Jonathan Swift und G. Ch. Lichtenberg**, zwei Satiriker des achtzehnten Jahrhunderts, von Richard M. Meyer. Berlin, Hertz, 1886. In-8, viii et 84 p. 1 mark 60.

8. **Gesammelte Aufsætze zur klassischen Literatur alter und neuerer Zeit**, von Adolf Schœll. Berlin, Hertz, 1884. In-8, viii et 394 p. 7 mark.

9. **Christian Friedrich Scherenberg und das literarische Berlin von 1840 bis 1860**, von Theodor Fontane. Berlin, Hertz, 1885. In-8, 260 p.

10. **Les poètes lyriques de l'Autriche**, nouvelles études biographiques et littéraires, par Alfred Marchand. Paris, Charpentier, 1886. In-8, 323 p. 3 fr. 50.

1. La quatrième édition des *Altdeutsche Sprachproben* de Müllenhoff avait été confiée par le savant germaniste à M. Max Rœdiger. Ce dernier a remplacé les fragments du *Manteau* par des extraits d'*Iwein* (manuscrit A); il a complété les citations de l'*Heliand* par la description de la fuite en Egypte et du massacre des Innocents, grossi d'un chapitre les extraits de Williram, etc. Il a revu tous les morceaux sur les nouvelles éditions ou sur les meilleures. Tel qu'il est, le volume — l'éditeur a droit de le dire — n'a éprouvé que d'heureux changements qui n'auraient pas déplu à Müllenhoff et ne nuiront pas à son utilité.

2. Depuis quelques années M. Bartsch songe à donner une *Quellenkunde der altdeutschen Poesie* qui doit renfermer la liste, par ordre alphabétique, de toutes les poésies allemandes jusqu'à l'an 1500, avec l'indication de tous les manuscrits et fragments ainsi que des publications où ces poésies ont été imprimées en tout ou en partie. Il vient de faire paraître, en attendant, des « contributions » à cette *Quellenkunde;* il a voulu, dans cet ouvrage : 1° faire connaître de l'inédit; 2° ajouter aux matériaux déjà publiés des matériaux inconnus; 3° examiner ou comparer utilement des sources déjà connues. Ces *Beiträge* se divisent donc naturellement en trois parties : 1° on trouve parmi l'inédit : un fragment de la Paraphrase du Cantique des Cantiques, de Brun de Schönebeck (p. 168-170 et 386), les fragments d'un poème retrouvé dans les papiers de Wilhelm Grimm, copié par lui et qu'il intitule *Ritterpreis* (p. 176-195); des vers proverbes sur les vertus et les vices (du xive siècle, p. 268-274); des extraits d'un recueil de

Meisterlieder écrit dans la seconde moitié du xv[e] siècle (p. 275-301); un *Kyrieeleison* (p. 302-304); des chants populaires (p. 305-310); des chants mystiques, tirés d'un manuscrit de Colmar (p. 310-333); des extraits de poésies religieuses qui se trouvent dans un manuscrit de la bibliothèque universitaire de Strasbourg (p. 334-354); enfin un fragment de drame (bibliothèque de Gotha, xv[e] siècle, p. 355-358) dont le sujet est la vengeance que Titus exerce sur les Juifs meurtriers de Jésus; 2° à ce qu'on connait déjà, M. B. ajoute les morceaux suivants : une reproduction de fragments de la *Vie de Marie* de Wernher, déjà consultés par Faifalik (p. 1-57) et du texte du *Weinschwelg* d'après le ms. de Carlsruhe (p. 87-94); les variantes de trois nouveaux ms. du *Steinbuch* de Volmar (p. 95-106); le texte, établi d'après cinq ms. de la préface rimée d'un *Kräuterbuch* (p. 171-175); un fragment du *Väterbuch* (p. 196-206); des fragments du poème de Henri de Neuenstadt, *Gottes Zukunft* (p. 207-228); du *Renner* (p. 228-245), du poème *Der sêle cranz* (p. 246-261), de König vom Odenwalde (p. 263-267); 3° notons parmi les critiques de textes celle du *Flore und Blanscheflur* de Conrad Fleck (p. 60-86), celle des sermons de Berthold de Ratisbonne publiés récemment par M. Strobl (p. 107-156), celle de l'*Engelhard* de Conrad de Würzbourg (p. 157-169). Enfin, M. Bartsch a clos son volume par un spécimen de son futur catalogue des poésies de l'ancien allemand; on trouve p. 359-385 le commencement de ce *Verzeichnis*, de A à AL : sont marqués d'un astérisque les inédits, les lieder perdus et dont on ne connaît que le début, les poèmes qu'on n'a pas réimprimés depuis le xv[e] siècle et les premières années du xvi[e]; cet échantillon promet beaucoup et nous souhaitons à l'infatigable savant assez de temps et de loisir pour mener à bonne fin cette *Quellenkunde* qui sera si utile.

3. La comtesse palatine Mathilde (1419-1482), mariée d'abord au comte Louis de Wurtemberg dont elle eut un fils, Eberhard, le premier duc de Wurtemberg et le fondateur de l'Université de Tubingue, se remaria au duc Albert VI d'Autriche, mais se sépara de son second époux pour vivre dans la petite ville de Rottenburg sur le Neckar. M. E. Martin lui avait déjà consacré une biographie complète [1]; M. Ph. Strauch a repris une partie du sujet traité par M. E. Martin, la partie littéraire, et on peut dire qu'il l'a épuisée. Il montre que la cour de Mathilde fut un centre intellectuel de grande importance. La demoiselle d'Autriche, comme on la nommait, était en rapports avec deux représentants de la poésie chevaleresque déjà mourante, Hermann de Sachsenheim qui lui dédia deux poèmes *Der Spiegel* et *Die Mörin* et y chanta ses louanges, et Püterich de Reichertshausen qui adressa à la princesse en 1462 son *Ehrenbrief*. Mais la comtesse Mathilde eut des relations plus étroites avec un représentant des temps nouveaux,

1. Dans la *Zeitschrift der Gesellschaft für Beførderung der Geschichts = Altertum = und Volkskunde von Freiburg*, II, p. 163 et suivantes.

avec le premier et l'un des plus remarquables champions de l'humanisme dans le sud de l'Allemagne, Nicolas de Wyle. Elle le connut, lorsqu'il était greffier d'Esslingen, et Nicolas traduisit pour elle, en allemand, plusieurs œuvres d'Aeneas Sylvius. Ajoutons que la comtesse contribua à la fondation des Universités de Fribourg et de Tubingue, et que le premier recteur de Tubingue fut Vergenhans, le précepteur de son fils Eberhard. Cette analyse montre assez tout l'intérêt de l'étude de M. Strauch. Il l'a fait suivre de notes nombreuses et fort instructives (p. 29-68). Nous appelons particulièrement l'attention, dans cet appendice, sur tout ce qui concerne Nicolas de Wyle et Püterich.

4. L'étude de M. de Waldberg sur la poésie lyrique, qu'il nomme la *lyrique galante*, est fort recommandable, car l'auteur est un érudit qui a du goût; il a pris la peine de lire un grand nombre d'ouvrages rares et il a su traiter avec aisance un sujet difficile, trouver des aperçus neufs et intéressants. Il définit d'abord ce qu'il entend par poésie *galante*, cite des exemples du mot et les définitions du genre données par Thomasius, Neumeister, etc. Il croit fort justement que la « poésie galante » des Allemands est une imitation du style des *Précieuses* et n'a guère eu que des modèles français; il la fait commencer vers 1670, à la même époque que la seconde école de Silésie, mais il montre que les adversaires mêmes de cette école, Canitz, Günther, Weise, lui payèrent tribut; il lui assigne comme dernière limite de son influence l'année 1720. Les deux chapitres les plus importants de cette étude sont intitulés *Innere Form* (p. 27-108) et *Aeussere Form* (p. 109-138). M. de W. énumère les sujets traités par la poésie galante et les procédés dont elle usait : portraits, épithètes, comparaisons, périphrases, pointes, etc.; il étudie son vocabulaire, ses formules (le *Ich weiss nicht was*, *Ich bin nun so)*; il prouve qu'elle combattit de dessein prémédité la lyrique populaire; il la distingue finement de la poésie galante des Français; il apprécie les formes diverses qu'elle revêtit : sonnet, madrigal, épigramme, ode, cantate, épitre amoureuse, tenson. C'est en somme une étude détaillée sur l'histoire du style au XVIIe siècle. M. de Waldberg aurait dû toutefois développer davantage ses considérations sur l'influence de la littérature allemande du moyen âge; il n'insiste pas assez sur l'imitation des romans de Mlle de Scudéry et de La Calprenède; il oublie trop que la poésie a des *allgemeine Motive* qui sont, pour lui emprunter son expression, un bien commun de toutes les littératures (p. 57) et, par exemple, que de tout temps les poètes, « galants » ou non, ont comparé à la pierre et au tigre le cœur d'une belle insensible; il ne cite pas, en parlant des laideurs de la femme que le poète « galant » transforme en beautés, les vers du *Misanthrope* (II, 5) d'ailleurs imités de Lucrèce; il passe sous silence les noms de fantaisie qu'on donnait à la bien-aimée. Remarquons encore qu'il est impossible que Voiture ait servi de modèle à l'auteur des *Heldenbriefe;* ce n'est pas la lettre qu'il écrit, au nom du roi de Suède *encore vivant*, à Mlle de Ram-

bouillet, mais les *Héroïdes* d'Ovide, qu'a imitées Hoffmannswaldau (p. 131). Ces critiques, et d'autres qu'on pourrait faire encore, n'enlèvent rien à la valeur de cette étude qui se lit aisément, malgré les nombreuses fautes d'impression, et qui renferme une foule de curieuses citations et de vues ingénieuses.

5. M. Schlenther vient de consacrer à Mme Gottsched une monographie pleine de particularités curieuses et de remarques utiles, composée avec soin, et en fort bon style. Il ne laisse pas de donner prise aux objections. Il écrit *Brumois* pour Brumoy (p. 99), *Dufreny* pour Dufresny (p. 134) et cite très inexactement le vers du maréchal-des-logis dans le *camp de Wallenstein* sur « les fines manières et le bon ton » (p. 89). Il vise trop à l'esprit, et commet parfois des phrases d'un goût douteux, par exemple, lorsqu'il dit, à propos du mariage de Gottsched, « la jeune fille gagna son cœur, si tant est qu'il en avait un » (p. 17). Il donne aux chapitres de son livre des titres humoristiques, comme *auf der gelehrten Galeere*, ou vagues, comme *Fürstenideale*, et qui déroutent le lecteur par leur brièveté obscure. Il lui échappe des expressions qu'on pardonne à un feuilletoniste, mais qu'on s'étonne de trouver dans une œuvre de critique : il dit de Frédéric, dont on connaît les goûts littéraires, « *literarisch interessiert wie immer* » (p. 67), et de Georges Dandin qu'il compare à Willibald : « *er wird seinen Kopf mit samt den Hörnern noch weiter tragen* » (p. 186). Enfin, il n'a pas rempli toute sa tâche, et laisse quelques points dans l'obscurité. Il a beau nous dire qu'il a mieux aimé publier « des observations esthétiques » que de « fouiller et d'accroître les matériaux de l'histoire littéraire ». On aurait voulu plus de détails précis en certains endroits : ainsi, sur la société où Mme Gottsched joua un rôle, sur ce *Jungleipzig* dont parle Danzel, sur l'*Alzire* de Voltaire ; (Mme Gottsched avait traduit cette pièce, mais la Neuber préféra la traduction de Stüve ; Gottsched se plaignit et somma la comédienne de jouer la traduction de sa femme, et non celle de Stüve ; la Neuber fit la sourde oreille, et de ce moment date la mésintelligence entre l'actrice et l'irritable auteur). On pourrait reprocher encore à M. S. de n'avoir pas comparé les traductions de Mme Gottsched à celles de ses contemporains et de ne donner que de sèches informations sur les représentations des pièces composées ou traduites par Adelgonde Culmus, et sur l'accueil que leur fit le public. Enfin il eût peut-être fallu consacrer un chapitre au style de Mme Gottsched dans ses comédies originales, et on regrettera de ne trouver au bas des pages et à la fin du volume ni renvoi ni note. Mais M. S. a raconté d'une façon intéressante et agréable la jeunesse d'Adelgonde Culmus, ses débuts poétiques, son commerce de lettres avec Gottsched, son mariage. Il sait nous émouvoir par le récit de cette existence vouée au plus âpre labeur littéraire, éclairée d'abord par un rayon de gloire, puis insensiblement assombrie. On plaint la pauvre femme que l'impitoyable professeur contraint de traduire et de traduire encore ; on sent en lisant ses premières

lettres à Mme de Runckel qu'elle est désenchantée; puis viennent les polémiques ardentes et brutales; le prestige de Gottsched s'évanouit peu à peu; Adelgonde elle-même n'est pas épargnée dans ces querelles littéraires; elle n'a pas d'enfant qui la console et la rattache à la vie; elle découvre que Gottsched, ce grave moraliste, la trahit indignement; l'infortunée Sapho, comme elle-même se nomme, meurt, attristée, frappée au cœur, et son mari, qui la pleure publiquement et se proclame inconsolable, se remarie presque aussitôt. Le récit de cette douloureuse existence (p. 1-82) est suivi d'une longue appréciation des comédies en prose qui sont l'œuvre principale d'Adelgonde Culmus (p. 85-222). Après nous avoir présenté rapidement les devanciers de Mme Gottsched, Gryphius, Weise, Reuter, Henrici, König, M. S. expose les règles que le « dictateur de Leipzig » voulait imposer à ses contemporains et que sa femme suivit docilement. Il analyse la *Pietisterei im Fischbeinrocke*, œuvre mi-traduite et mi-originale, *die ungleiche Heirath, die Hausfranzösin oder die Mammsell, das Testament, der Witzling*, et montre avec grand détail que ces comédies, où l'on trouve à tout instant des imitations de Molière, de Destouches et de Holberg, marquent la transition entre Gryphius et Lessing, que leurs personnages ne sont ni des types ni des caractères, bref que l'œuvre de Mme Gottsched est *hausbacken*. N'oublions pas le chapitre consacré aux traductions; M. S. prouve par des exemples topiques tirés du *Misanthrope* [1] et du *Dissipateur* que Mme Gottsched a très lourdement traduit ses modèles, qu'elle ne comprend pas les finesses du français, qu'elle emploie des expressions vulgaires et même grossières (elle rend « petite friponne » par *kleines Aas*, p. 150-170). Le travail de M. Schlenther est donc plein d'intérêt, et l'auteur a eu raison de lui donner comme sous-titre *ein Kulturbild aus der Zopfzeit;* c'est en effet un tableau de l'époque du rococo, et un tableau où il y a beaucoup plus à louer qu'à blâmer.

6. Dans une note de son livre sur « Frédéric II prince royal » — que nous analyserons prochainement, — M. Reinhold Koser dit que le livre de M. Fisch sur « le général-major de Stille et Frédéric contre Lessing » est « sehr unbedeutend », très insignifiant. Ce jugement est peut-être trop sévère, car M. F. a du moins le mérite d'avoir rassemblé en quelques pages tout ce qu'il est possible de savoir sur ce Stille, homme de goût et d'esprit qui fut l'ami de Gleim et de Lange. Mais il n'a pas fait un livre; il n'a même pas tracé le portrait de Stille et de Lange; il s'est contenté de réunir, sous un titre assez vague et bizarre, une foule d'extraits des correspondances de l'époque. Il a d'ailleurs exagéré singulièrement le crédit et l'influence de Stille sur Frédéric. Il rompt une

1. On sait qu'elle rendit Alceste par *Herr von Eigenfels*, Oronte par *Herr von Hochwitz*, Celimène par *Baronessin von Stachelberg*, Philinte par *Herr von Gutmannsdorf*. M. S. juge que Mme Gotsched fit preuve d'esprit en traduisant par *Masuren* le nom de Desmazures; il doit cette remarque à M. de Loeper (*Dichtung und Wahrheit*, II, p. 264).

lance en faveur de ce pauvre Lange si cruellement malmené par Lessing; mais il aurait dû dire que le critique rendit à la littérature allemande un service signalé en démontrant à ses contemporains que cette traduction tant vantée des poésies d'Horace était, comme le *Mercure* dont parle La Bruyère, immédiatement au-dessous de rien. Il prétend sans preuve aucune que Frédéric se détourna de la littérature allemande, après avoir entendu parler du *Vademecum*. Avec la même hardiesse il affirme que la polémique de Lessing contre le pasteur de Laublingen indisposa vivement Frédéric (p. 78 « *einen immensen Widerwillen* »), tandis que le monarque se souvenait au contraire des querelles du jeune magister avec l'auteur du *Siècle de Louis XIV*. Il croit naïvement que le roi de Prusse avait lu la plupart des œuvres qu'il mentionne dans sa correspondance, dans ses conversations et dans le factum de 1780, qu'il éprouvait *eine persönliche Teilnahme* « un intérêt personnel » pour la littérature allemande (p. 93), qu'il s'était « occupé avec détail (*eingehend*, p. 96) et souvent des poètes de l'Allemagne, excepté de Lessing » [1]. Il ignore que les mots de Frédéric sur le poème qui ne vaut pas une charge de poudre, s'appliquent, non aux *Nibelungen*, mais au *Parzival (id.)*. Il s'imagine que « les Français de Berlin commençaient à ne pas regarder comme indignes » les œuvres allemandes (p. 25) parce que La Mettrie traduisait la *Doris* de Haller; mais La Mettrie n'avait cure de la poésie allemande; il voulait faire pièce à Haller et lui jouer un bon tour, car il imprima sa traduction de *Doris* dans *l'Art de jouir*, et le bon Haller s'empressa de s'excuser d'avoir chanté autrefois sa maîtresse (voir Desnoiresterres, *Voltaire et Frédéric*, p. 43-45, et Nérée Quépat, *La Mettrie*, p. 31). Signalons à M. Fisch, s'il remanie son travail, un mot de Kretschmann dans son *Ehrengedächtniss Ewalds von Kleist* (II, v. 23) « Ihn liebt Held Stille ».

7. On croirait, d'après le titre du *Büchlein* de M. R. M. Meyer, qu'il a voulu comparer Swift et Lichtenberg. Il n'en est rien; son opuscule contient, l'une suivant l'autre, deux études distinctes sur l'auteur de *Gulliver* et sur le caustique professeur de Gœttingue. L'étude consacrée à Swift ne renferme rien de nouveau. Mais les pages sur Lichtenberg se lisent avec intérêt (p. 52-84); on y trouve de la finesse et un style clair et rapide. M. R. M. Meyer refait avec plus de détails le portrait autrefois tracé par Gervinus; il retrace la vie du spirituel professeur; il montre en lui le psychologue raffiné, le physionomiste — mais non à la façon de Lavater, — l'homme passionnément épris de l'originalité; il caractérise son humour et son esprit, son *Witz*, autant qu'il est possible de définir ces choses si délicates et si subtiles. On sait ce mot de Lich-

1. M. Fisch et d'autres ont beau dire; le mot peu connu d'Archenholz, grand admirateur de Frédéric, sur Ewald de Kleist est la vérité même, et ce mot s'applique à tous les écrivains allemands de la période qu'on nomme aujourd'hui *das Zeitalter Friedrichs des Grossen* « von seinem Kœnig wegen seiner *Deutschheit* verkannt » (*Hist. de la guerre de Sept Ans*, édit. de 1793, I, p. 245).

tenberg, le seul qui lui ait survécu [1], et qui désigne une existence impossible : « un couteau sans lame et auquel manque le manche » ; l'étude de M. R. M. Meyer, si courte qu'elle soit, inspire le désir de lire les œuvres de Lichtenberg et d'y chercher bien d'autres mots piquants, de réflexions profondes, d'aphorismes curieux aujourd'hui oubliés.

8. Le volume de Schöll renferme dix études : le style de Pindare (ce qu'on lui reproche d'*altfränkisch*), l'ancienne comédie attique et les *Grenouilles* d'Aristophane, Eschyle et Euripide, Shakspeare et Sophocle, *Le songe d'une nuit d'été*, Herder et l'antique, le *Fiesco* de Schiller, Eichendorff, Uhland, la trilogie des Nibelungen de Hebbel. Ces études sont instructives et témoignent du savoir étendu de Schöll qui connaissait l'antiquité grecque presque aussi bien que son Gœthe et que la littérature allemande du XVIII[e] siècle. Elles sont, en outre, écrites avec soin et non sans élégance. Elles ne méritent pas néanmoins tous les éloges qu'on leur a donnés de divers côtés. Schöll est souvent diffus et vague. Il a beaucoup d'esprit, mais il en abuse. Il s'abandonne trop volontiers à ses « velléités philosophiques », *philosophische Velleitäten*, comme on dit au-delà du Rhin. Il définit assez bien le style de Pindare et donne une traduction réussie de la neuvième Olympique, il raconte avec charme sa liaison avec Uhland et il apprécie justement Hebbel. Mais il traite trop longuement de *Fiesco* et il a le grand tort, en jugeant cette pièce, de ne pas se servir des textes historiques consultés par Schiller; il exagère les mérites d'Eichendorff et montre trop d'indulgence pour le romantisme ; il compare Wolfram d'Eschenbach à Eschyle (p. 94); il prétend que Schiller et Gœthe ne furent pas de grands comiques, non parce qu'il leur manquait le talent comique, mais parce qu'il leur manquait « un monde idéal tout formé, costumé et familier au public » (p. 87). L'étude consacrée à Herder, quoique surchargée de citations, est la meilleure du volume; on y trouve une fine analyse des jugements du grand critique et de ses œuvres les plus remarquables.

9. Le livre de M. Fontane sur Scherenberg n'est pas un livre, à proprement parler; c'est une suite de feuilletons — au nombre de vingt-cinq, — mais de feuilletons intéressants, écrits avec beaucoup de verve et d'esprit. M. F. a connu Scherenberg; dès 1850 il écrivait pour la *preussische Zeitung* une biographie de l'auteur de *Waterloo;* il a fait avc lui de longues promenades dans le Thiergarten ; enfin il a eu entre les mains des papiers de famille que lui a communiqués la fille du poète. Il raconte la jeunesse encore assez obscure de Scherenberg, son amour du théâtre, la vie qu'il menait à Magdebourg (1818-1838) où il fut d'abord acteur, puis secrétaire des avocats chargés de défendre les *donataires* [2], son divorce, les deux premières années de son séjour à Ber-

1. C'est le seul que cite Büchmann, *Geflügelte Worte*, 14[e] édit., p. 69.
2. Ceux qui réclamaient les domaines que leur avait donnés Napoléon et qu'avait repris le gouvernement prussien. M. F. aurait dû ajouter quelques lignes de plus sur ce curieux procès.

lin (1838-1840). C'est ici que s'ouvre la partie la plus intéressante du livre de M. F., celle qui vaut à l'ouvrage son sous-titre « *le Berlin littéraire de 1840 à 1860* ». M. F. nous introduit, en même temps que Scherenberg, dans le *Berliner Sonntagsverein* ou *Tunnel* que Saphir avait fondé en 1827 et qui se composait de poètes ou de gens sérieusement épris de poésie. Il nous donne la liste des membres du Tunnel, avec leurs noms de guerre : Louis Schneider, acteur, rédacteur du *Soldatenfreund* et lecteur de Frédéric-Guillaume IV, se nommait Campe le Caraïbe; Geibel, Bertrand de Born; Bernhardi, Leisewitz; Strachwitz, Götz de Berlichingen; H. de Mühler, Cocceji; Friedberg, Canning; Scherenberg s'appela Cook. Les amis les plus dévoués qu'il trouva dans ce cercle littéraire, furent Louis Schneider qui le recommanda au roi, et surtout Friedberg, plus tard ministre de la justice; Friedberg paya les frais d'impression de ses premières poésies (1844). Un an après, Scherenberg publiait *Ligny* et quatre ans plus tard (1849) ce *Waterloo* qui lui valut la sympathie des cercles militaires, que Schneider lut à Sans-Souci devant le roi et la reine, que des rhapsodes et parmi eux l'emphatique et amusant Julius Schramm allèrent réciter de ville en ville. Une nouvelle époque commençait pour Scherenberg et pour le Tunnel; M. F. nous fait le portrait des hommes les plus remarquables de la société et les plus attachés au poète dans cette période de 1849-1852 : Adolphe Widmann, Henri d'Orelli [1], le lieutenant de Saint-Paul, — type original du bohême, — le lieutenant de Lepel; il nous montre Scherenberg employé à la bibliothèque du ministère de la guerre et soumis à la tyrannie administrative, s'assombrissant peu à peu, s'éloignant de Schneider, trouvant enfin dans le comte de Bismarck-Bolhen un protecteur puissant qui lui fait donner une pension [2]. On sait que Scherenberg n'eut plus de succès semblable à celui de *Waterloo; Hohenfriedberg* passa presque inaperçu; lorsqu'il mourut le 9 septembre 1881, on le croyait mort depuis longtemps. M. Fontane apprécie, à la fin de son volume, le caractère de Scherenberg; il loue ses qualités et blâme sa fausse modestie et son égoïsme naïf; il nous semble sévère pour son vieil ami, mais *magis amica veritas.* Le jugement qu'il porte sur l'œuvre de Scherenberg est trop bref et méritait de plus longs développements; toutefois l'appréciation de l'anonyme — qu'il insère p. 235-243 — nous paraît définitive, et lui-même a raison de donner aux poésies de Scherenberg la préférence sur les épopées; il faudra, lorsqu'il sera question de l'auteur de *Waterloo*, « mettre l'accent principal sur les poésies », et en effet des pièces comme *Der verlorene Sohn* et trois ou quatre autres méritent de rester.

10. Terminons cette revue de livres allemands par l'appréciation d'un livre français. M. Marchand vient de publier un volume qui renferme quatre études sur des lyriques autrichiens : Maurice Hartmann,

1. Voir une lettre enthousiaste sur Gervinus, p. 104-106.
2. A remarquer, p. 203-207, le récit d'une visite chez Lassalle.

Joséphine de Knorr, Robert Hamerling et Lorm. Je ne sais trop si Lorm et Joséphine de Knorr méritaient une étude aussi détaillée; mais les deux essais que M. Marchand consacre à Maurice Hartmann et à Robert Hamerling sont très attachants. Il apprécie fort bien le talent aimable et gracieux de Hartmann ; il analyse avec éclat l'*Ahasverus in Rom* de Hamerling et indique avec autant de finesse que d'impartialité les qualités et les défauts de cette brillante épopée; peut-être aurait-il dû parler plus longuement de *Teut* et de *Danton et Robespierre*. Nous sommes d'autant plus à l'aise pour louer notre compatriote qu'un des recueils les plus estimés de l'Allemagne, un de ceux que nous résumons sur la couverture de la *Revue critique*, a fait tout récemment l'éloge de son livre et y signale « des jugements qui portent, une intelligence pénétrante du génie allemand, de remarquables aptitudes critiques et une forme pleine d'agrément et de goût [1] ».

A. CHUQUET.

VARIÉTÉS

Un manuscrit de la bibliothèque de Digne.

Parmi les 35 manuscrits fort insignifiants que renferme la bibliothèque municipale de Digne — la plupart ne sont que des exercices d'élèves — il y en a un qui fait une exception heureuse et mérite de fixer l'attention, autant par son bon état de conservation que par les écrits qu'il contient; porté au catalogue sous le nº 15, c'est un petit in-quarto en papier de 469 pages, ayant 260 millimètres de hauteur sur 180 de largeur, et relié en basane unie, sans aucun signe qui en puisse faire découvrir la provenance. Ce manuscrit est évidemment de la première moitié du XVIIᵉ siècle et est ainsi de peu postérieur à l'écrivain dont il renferme les œuvres, et qui n'est autre que saint François de Sales. On peut juger d'après cela de son importance.

Ce ne sont pas toutefois, et cela se comprend, toutes les œuvres du charmant prosateur qu'on trouve dans le manuscrit de Digne; mais seulement ses sermons ou plutôt une partie de ses sermons, 34 sur 69 qu'on lui attribue d'ordinaire; mais ce qui fait le prix de cette collection, c'est qu'elle renferme neuf sermons du saint qui ne se trouvent pas dans les éditions « complètes » de ses œuvres, que j'ai pu consulter. Il m'a semblé qu'il y avait là un fait digne d'être signalé aux bibliophiles et aux futurs éditeurs du célèbre évêque de Genève. Voici d'ailleurs le titre du manuscrit avec celui des 34 sermons qu'il contient; je les donne tels que les ai relevés sur l'index, dans une courte visite

1. *Deutsche Litteraturzeitung* du 16 octobre 1886, art. d'A. Schœnbach.

que j'ai eu l'occasion de faire récemment à la bibliothèque de Digne.

Prédications de Bienheureux le Reverendissime evesque et prince de Geneve, Nre bienheureux Pere et instituteur[1].

1. Sermon pr. le Jô de la Circonsision de N.-S.
† 2. Sermon pr. l'octave des Roys.
† 3. Sermon pr. le Jô des Roys.
† 4. Sermon pr. le Jô de la Purification, le 2 fevrier.
5. Sermon pr. le mesme Jour.
6. Sermon pr. le Jô de St Blaise le 3 fevrier.
† 7. Sermon pr. le Jô de Ste Brigide d'Ecoses le 1er fevrier.
† 8. Sermon pr. le Jô de St Antoine abé le 17 janvier.
9. Sermon pr. le Jô des Sandres.
10. Sermon pr. le 2e jeudy de Caresme.
11. Sermon pr. le 3e jeudy de Caresme.
† 12. Sermon pr. le 4e jeudy de Caresme,
13. Sermon pr. le 5e jeudy de Caresme.
14. Sermon pr. le 1er dimanche de Caresme.
15. Sermon pr. le 2e dimanche de Caresme.
16. Sermon pr. le 4e dimanche de Caresme.
17. Sermon pr. le Jô des Rameaux.
18. Sermon pr. le vendredy saint.
19. Sermon pr. le mesme Jour.
20. Sermon pr. le 3e Jô de Pasque.
21. Sermon pr. le Jô de Pentecoste.
22. Sermon pr. le mesme Jô.
23. Sermon pr. le Jô de la Visitation Ntre Dame le 2 juillet.
24. Sermon pr. le mesme Jour.
25. Sermon pr. le Jô de Magdeleine le 22 juillet.
† 26. Sermon pr. le Jô de N.-D. des neiges le 5 aoust.
27. Sermon pr. le Jô de la Somption.
28. Sermon pr. le Jô de St Augustin.
† 29. Sermon pr. le mesme Jô 28 aoust.
† 30. Sermon pr. l'octave de la nativité Ntre Dame le 8 septembre.
31. Sermon pr. le Jô de la Nonciation de Ntre Dame le 25 de mars.
32. Sermon pr. le 2e dimenche de l'avan.
33. Sermon pr. le Jô de Tousaints le 1er novembre.
34. Sermon pr. le mesme Jô.

J'ai marqué d'une croix les sermons qui manquent dans les éditions de saint François de Sales. On voit que le manuscrit de Digne en renferme deux pour le jour de la Purification, ainsi que pour la fête de Saint-Augustin, tandis que les œuvres imprimées n'en donnent qu'un.

---

1. Ce titre semble indiquer que ce manuscrit a été fait dans un couvent de la Visitation, à moins qu'il ne soit l'œuvre d'un membre de la Confrérie de la Croix.

Mais ce n'est pas tout; si on compare le texte des sermons 5 et 28 de ces deux fêtes avec celui des sermons analogues qui ont été publiés, on remarque qu'il présente avec ce texte des différences considérables; il en est de même pour la plupart des 23 autres sermons déjà connus; ces variantes nombreuses, il n'est pas besoin de le dire, ne font qu'augmenter encore l'importance et la valeur du manuscrit de Digne.

Charles JORET.

CHRONIQUE

— M. Hartwig DERENBOURG a fait tirer à part l'esquisse biographique de Silvestre de Sacy qu'il a publiée dans la première moitié du IIIe volume de l'*Internationale Zeitschrifte für allgemeine Sprachwissenschaft*. Il résume d'abord la biographie du grand orientaliste; puis il détache de l'œuvre de Sacy les livres relatifs à la science du langage en général, à la langue arabe en particulier; enfin il étudie le professeur dans sa féconde activité et le montre « se consacrant avec une ardeur d'apôtre au culte et à la propagation de la vérité. »

— La librairie Klincksieck vient d'ajouter quatre volumes à sa « nouvelle collection à l'usage des classes » : une *Étude sur l'armée grecque*, pour servir à l'explication des ouvrages historiques de Xénophon, d'après F. VOLLBRECHT et H. KŒCHLY, par C. PASCAL (in-12, 10 figures dans le texte et 3 planches doubles, 2 fr. 50); une *Syntaxe latine*, d'après les principes de la grammaire historique, par O. RIEMANN (in-12, 4 fr.); une *Métrologie grecque et romaine*, par J. WEX, traduite de l'allemand sur la 2e édition et adaptée aux besoins des élèves français, par P. MONET, avec Introduction par H. GOELZER (in-12, 2 fr. 50); un *Petit manuel d'archéologie grecque*, d'après J.-P. MAHAFFY, par F. GACHE et H. DUMÉNY.

— Sous le titre *La comédie de Molière, l'auteur et le milieu*, M. Gustave LARROUMET vient de réunir en un volume (Paris, Hachette. In-8°, VI et 397 p.) les études qu'il avait publiées dans la « Revue des Deux-Mondes ». L'ouvrage comprend six chapitres : I. Un bourgeois de Paris au XVIIe siècle, Jean Poquelin. — II. Une comédienne au XVIIe siècle, Madeleine Béjart. — III. La femme de Molière. — IV. Le jeune premier de la troupe de Molière, Charles Varlet de La Grange. — V. Molière et Louis XIV. — VI. Molière, l'homme et le comédien. — Appendice, les biographes de Molière.

— L'ouvrage en deux volumes, *Shakspeare et l'antiquité*, de M. Paul STAPFER, était suivi d'un opuscule intitulé *Molière, Shakspeare et la critique allemande*. M. Paul Stapfer réimprime aujourd'hui cet opuscule, après y avoit fait certaines additions et des changements sensibles qui s'étendent au titre lui-même (*Molière et Shakspeare*. Hachette. In-8°, 392 p.). On y retrouve aussi quelques passages d'un volume publié par l'auteur en 1866, *Petite comédie de la critique littéraire ou Molière selon trois écoles philosophiques*. L'ouvrage est ainsi divisé : I. Paradoxes allemands sur Molière. II. Critique du dogmatisme en littérature. III. Analyse du jugement de goût. IV. Le comique et la poésie dans Molière et dans Shakspeare. V. Les caractères de Molière comparés à ceux de Shakspeare. VI. Définitions partielles de

l'humour. VII. Philosophie de l'humour, avec un aperçu sur l'histoire de ce genre d'esprit. VIII. L'humour dans Aristophane, Shakspeare et Molière. — Appendice, Une cure d'homéopathie morale dans le théâtre de Shakspeare.

— Les *Nouveaux mélanges d'histoire et de littérature* que M. D. Nisard vient de publier (Calmann Lévy. In-8°, 332 p.) renferment les études suivantes : Louis XVI, Marie-Antoinette et Madame Elisabeth; Billaut; La philosophie en France au XIXe siècle, par Félix Ravaisson; Daniel Stern, à propos de *mes Souvenirs;* Rubens diplomate et négociateur; Les post-scriptum de Sainte Beuve; Zoïle.

— M. Eug. Müntz a fait tirer à part la notice qu'il avait lue dans la séance du 24 mars 1886, à la Société des antiquaires de France, sur *quelques artistes avignonnais du pontificat de Benoît XIII* (1394-1409).

— Un des plus savants jurisconsultes du XVIe siècle, François Roaldès, que Cujas comparait à un « riche magasin des antiquités les plus cachées », a laissé, entre autres ouvrages, un *Discours de la vigne.* Ce *Discours* vient d'être publié par M. Ph. Tamizey de Larroque, qui s'est adressé, pour bien l'annoter, à M. Reinhold Dezeimeris, à la fois humaniste et viticulteur. A la suite du *Discours,* commenté d'ailleurs avec un véritable luxe, M. Tamizey de Larroque a réuni dix lettres inédites de Roaldès à Pierre Pithou et d'autres documents intéressants. L'ouvrage qui comprend 106 pages, a paru chez Gounouilhou, à Bordeaux.

— *Chroniques de Genève écrites au temps du roi Henri IV;* tel est le titre d'une intéressante brochure de M. Eugène Ritter (Genève, 1886, grand in-8°, de 36 p.), extraite du tome XXII des *Mémoires et Documents publiés par la Société d'histoire et d'archéologie de Genève.* Cette brochure contient une analyse et des extraits d'un manuscrit offert par le baron Édouard de Septenville à la Société d'Histoire, et portant le n° 231 dans la collection des manuscrits de ladite Société. Les *Chroniques de Genève* qui occupent dans le manuscrit en question trois cents pages d'une écriture serrée, ne s'identifient point avec les *Chroniques de Bonivard,* dont on a deux éditions, avec les *Chroniques de Roset,* qui sans doute en auront bientôt une, avec les *Annales de Savyon,* dont une partie a été mise au jour par M. Fick ; elles ne sont connues que par le manuscrit de Septenville, et lui donnent en conséquence une grande valeur. M. Ritter établit très bien que cette œuvre originale d'un écrivain anonyme a été écrite un peu avant ou un peu après l'année 1600. Le savant critique se demande ensuite si l'on ne pourrait pas attribuer les *Chroniques de Genève* « au pasteur Simon Goulart, ce laborieux et fécond écrivain, qui fit partie de notre clergé dès 1566, qui est mort à Genève, le 3 février 1628, et qui, dans cet espace de 60 ans, n'est sorti du pays que rarement et pour peu de temps ». Il ajoute que « la comparaison des écritures donne beaucoup de vraisemblance à cette hypothèse, que rien ne paraît contredire ». En attendant que la question de paternité puisse être définitivement résolue, M. Ritter publie les premières pages du manuscrit empruntées à divers chapitres intitulés : *De la situation et assiette de la ville de Genève ; de la fondation et antiquité de Genève ; de la commodité et revenu de Genève et païs circonvoisins ; des conditions et mœurs de ceux de Genève ; de la conférence de l'ancienne avec la moderne ville de Genève ; des temples et hospitaux ; de l'ancienne église de Genève et des fondateurs d'icelle ; quelle a esté la ville de Genève du commencement.* Si l'on en juge par l'échantillon qui nous est ainsi donné, il serait désirable que les *Chroniques de Genève* fussent publiées en entier. Je n'ai pas besoin de dire quel devrait être l'éditeur. — T. de L.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 29 décembre 1886.

M. le Ministre de l'Instruction publique invite par lettre l'Académie à présenter deux candidats pour la chaire de grec moderne qui se trouve vacante, par le décès de M. Emmanuel Miller, à l'École spéciale des langues orientales vivantes. L'assemblée des professeurs de l'École a présenté en première ligne M. Émile Legrand et en seconde ligne L. Jean Psichari.

Sont élus membres de la commission du prix Gobert, pour l'année 1887, MM. d'Arbois de Jubainville, de Boislisle, Longnon et Croiset.

M. Bergaigne expose la suite de ses recherches sur l'histoire de la Rig-Véda-Sanhitâ. Dans un premier mémoire, il avait étudié les principes numériques du classement des hymnes et signalé comme suspects les morceaux qui violent ces principes. Il a cherché depuis, par d'autres calculs, à distinguer dans le recueil plusieurs couches d'interpolations. La Sanhitâ, composée, déjà sans doute par des additions successives, de dix livres nommés *mandalas*, a été plus tard divisée pour les besoins de l'étude, et sans aucun égard pour le classement primitif, en 64 *adhyâyas* (leçons), groupés par 8 en *ashtakas* (huitièmes), et qui n'ont d'autre raison d'être qu'une égalité aussi exacte que possible. M. Bergaigne établit que le principe de cette égalité n'est pas, comme on l'avait cru, le nombre des *vargas*, mais celui des *praçnas*, comptés d'après les indications du Prâtiçâkya. Selon ce calcul, 50 *adhyâyas* sur 64 sont aussi rigoureusement exacts qu'on pouvait les faire en respectant l'intégrité des hymnes. Aucun, dit M. Bergaigne, n'est au dessous de la moyenne; mais 14 la dépassent notablement, plusieurs d'un chiffre considérable. Tous ceux-là renferment précisément des hymnes déjà suspects, dont quelques-uns au moins ont dû être interpolés postérieurement à la division. D'autre part, les *mandalas* eux-mêmes ont été divisés en parties égales, appelées *anuvâkas*, etc.

M. Schlumberger lit un mémoire sur une nouvelle monnaie inédite, à légende grecque, de la dynastie des fils du Danischmend, émirs turkomans de Cappadoce au XIIe siècle.

Ouvrages présentés : — par M. Hauréau : *Une grammaire latine inédite du XIIIe siècle, extraite des mss. n° 465 de Laon et n° 15462 (fonds latin) de la Bibliothèque nationale*, par Ch. Fierville; — par M. Boissier : 1° C. Jullian, *Histoire d'une inscription*; 2° Id., *Inscriptions de la vallée de l'Huveaunes*; 3° Horace, *Art poétique*, publié par Maurice Albert; 4° E. Muntz, *les Antiquités de la ville de Rome aux* XIVe, XVe et XVIe *siècles*; 5° Louis Havet, *Abrégé de grammaire latine*.

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 22 décembre 1886.

M. de Baye communique des dessins de fibules franques qui montrent la dégénérescence du type du griffon buvant dans un vase.

M. Babelon donne lecture d'une lettre de M. de Laigue sur deux découvertes de statues antiques faites en Italie aux environs d'Orbitello.

M. l'abbé Thédenat complète les renseignements qu'il avait jadis donnés à la Société sur le trésor de Montcornet.

M. de Lasteyrie donne lecture d'une note du Père de la Croix, sur des fouilles qu'il a faites à Pressac (Vienne) et qui lui ont fait découvrir un petit sanctuaire fort curieux et une pierre ornée d'un chrisme qui lui a semblé provenir d'un autel mérovingien.

Le Secrétaire,
R. de Lasteyrie.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 3 — 17 janvier — 1887

16. — **Eléments de grammaire grecque,** par L. RŒRSCH, professeur à l'Université de Liège et à l'Ecole Normale des Humanités et P. THOMAS, professeur à l'Université de Gand. Gand, librairie Clemm (H. Engelcke successeur), 1885. Un vol. in-8 de XVIII-264 pp.

On a beau disserter sur les questions les plus simples en apparence qui touchent à l'enseignement (nous ne disons pas à la pédagogie), les esprits restent divisés. Qu'il y ait des discussions sur le rôle plus ou moins important que doit jouer la mémoire dans l'instruction, nous le comprenons ; encore pourrait-on, ce semble, savoir sur quels objets doit s'exercer la mémoire ; et c'est ce qui n'est pas. Il y a quelque temps, MM. Tournier et Riemann, dans leurs *Premiers éléments de grammaire grecque*, avaient cherché à réduire autant que possible le nombre des paradigmes tant pour la déclinaison que pour la conjugaison. Les auteurs du livre annoncé ci-dessus, deux professeurs belges bien connus, sont partis du principe absolument opposé. Ils ont, disent-ils (p. VI), « fourni des paradigmes de toutes les variétés de thèmes » pensant « que l'enseignement y gagnerait en clarté et en facilité ». Le contraire nous paraît vrai. Il est à la fois plus intéressant et plus aisé pour l'écolier, étant donné un modèle de déclinaison, qu'il saura par cœur, d'arriver à décliner plusieurs groupes de mots en rapprochant de chaque thème nouveau les mêmes désinences, à condition de suivre quelques règles que la grammaire lui indique. Ainsi MM. Rœrsch et Thomas donnent en entier la déclinaison, non-seulement de γίγας et de λαμπάς, mais, parallèlement, de γίγας et de ὀδούς. N'y a-t-il pas là quelque abus ? Une fois connue la déclinaison de λαμπάς, quoi de plus simple que de décliner γίγας, si l'on est d'ailleurs prévenu par une remarque (que MM. R. et T. sont néanmoins obligés de faire) que ce sont les deux dernières lettres du radical, non plus la dernière, qui tombent devant le σ du nominatif et du datif pluriels, et que le mot γίγας possède une forme particulière de vocatif, facile à trouver d'après la règle générale sur la terminaison des mots grecs. A plus forte raison déclinera-t-on ὀδούς, où le vocatif seul est différent. La question est, croyons-nous, importante : on ne saurait trop exercer la mémoire *active ;* pour la mé-

moire *passive*, la mémoire des mots, ce n'est pas dans les études grammaticales que l'on en trouvera le meilleur emploi. Deux paradigmes, un du masculin-féminin, un du neutre, et quelques règles sur la formation des nominatif, datif, vocatif suffisent pour décliner tous les noms de la 3e déclinaison, sauf naturellement les noms contractes, syncopés et *anomaux* ou irréguliers. Nous ne croyons pas faire là une pure chicane : en matière de science et surtout d'enseignement, l'inutile et le nuisible se touchent de près. Pour être conséquents avec eux-mêmes, d'ailleurs, les auteurs auraient dû nous donner la conjugaison entière de τρίβειν, de κλέπτειν, de γράφειν, comme ils nous donnent les déclinaisons de ποιμήν, de ῥήτωρ, d'Ἕλλην. Ils ne l'ont pas fait, ils ne pouvaient le faire : l'encombrement eût été trop sensible.

Nous indiquons là un point qui prête à la controverse, et naturellement nous ne pouvons faire un grand reproche à MM. R. et T. d'en juger autrement que nous. Le manque de concision est pourtant, à nos yeux, le défaut grave de leur livre, remarquable du reste.

MM. R. et T. sont bien au courant des travaux grammaticaux de ces dernières années, livres élémentaires ou recherches érudites. Mais s'ils ont fait de sages emprunts à Krueger, à Madvig ou encore à la *Clef du vocabulaire grec* et aux *Eléments* de MM. Tournier et Riemann, s'ils ont suivi surtout en maint endroit la grammaire de Koch [1], ils savent à l'occasion montrer de l'originalité dans la manière ou de disposer les matières ou de formuler les règles. Plusieurs parties de leur livre sont excellentes. Ainsi les règles de formation des temps seconds sont exposées d'une manière à la fois claire et *concise*; j'en dis autant de leur classification des verbes *dont le radical est élargi au présent*. Les règles de la formation des mots sont heureusement résumées. Dans la syntaxe, nous citerons particulièrement le chapitre sur le génitif, qui, n'était une définition un peu obscure, pourrait passer pour un exemple d'*élégance*, s'il y a une élégance grammaticale comme il y en a une en géométrie. L'analyse du sens des radicaux de temps est aussi bien présentée; de même, sauf quelques lacunes, l'étude de l'emploi de οὐ et μή.

Un des points les plus délicats de la syntaxe, l'emploi des modes et des temps dans les propositions suppositives, est traité avec une grande connaissance du sujet et exposé avec clarté. On y voudrait seulement parfois un peu plus de précision : l'emploi de l'imparfait dans le sens du conditionnel passé est donné comme une exception; rien pourtant n'est plus ordinaire. Il nous semble aussi qu'on admet généralement une corrélation trop intime entre les deux termes d'une phrase conditionnelle, celui qui formule l'hypothèse et celui qui marque la conséquence; ils sont plus indépendants l'un de l'autre, au point de vue de l'emploi des modes, qu'on ne le dit d'ordinaire. Mais ce n'est pas le

1. Nous sommes heureux d'annoncer qu'une traduction française, avec notes, de cet excellent livre va prochainement paraître (chez Armand Colin) par les soins de M. l'abbé Rouff.

lieu de discuter la question. MM. R. et T. n'ont fait que suivre l'usage. L'ouvrage se termine par deux appendices qui donnent brièvement les principales particularités de la langue d'Hérodote et de la langue épique, et par deux Index, l'un des matières et des expressions françaises dont la grammaire donne l'équivalent, l'autre des mots grecs étudiés au cours de l'ouvrage.

Les auteurs ont tenu compte des études de grammaire comparée, sans leur accorder trop de place. Il faut les approuver entièrement de n'avoir pas hésité à donner, aussi succinctement que possible, à l'élève l'explication des constructions qui pourraient l'étonner, en lui rendant un compte exact du sens propre de chaque cas ou de chaque préposition. Ils ont su garder la mesure, surtout dans la syntaxe. En ce qui concerne la morphologie, il leur est arrivé de se mettre en contradiction avec des résultats qui paraissent bien fondés ou de s'attacher à une hypothèse au moins très ébranlée. Ainsi (p. 10) parlant de la chute des dentales précédées de la nasale devant σ, ils écrivent : « Pour compenser la perte de ντ, νθ, νδ, la voyelle qui précède s'allonge *(allongement par compensation)* ». On sait que la théorie de l'allongement par compensation a été battue en brèche, depuis les récentes études sur la *vocalisation*. Nous serions tentés pourtant de ne pas repousser complètement l'expression, de la conserver même, à condition de la présenter comme la pure constatation d'un fait extérieur, non comme une explication. C'est donc surtout la rédaction qui nous semble donner prise à la critique. — P. 33, nous trouvons : μείζονες ou μείζους (μείζο-ες). Il serait bon d'avertir l'élève que μείζο-ες ne provient pas, comme il pourrait le croire, de la chute du ν. — P. 71, nous voyons figurer dans le tableau des désinences personnelles de λύειν la désinence -μι, donnée pour *la 1re personne sing. des temps principaux.* Or cette désinence ne se rencontre qu'à l'optatif, qui est en somme un temps secondaire (cf. la forme παιδεύοιν). La signaler dans λύω = λύομι, ainsi que le font MM. R. et T., c'est affirmer ce qui n'est rien moins que sûr, ce que l'on est même assez disposé actuellement à nier tout à fait, et les auteurs, à qui nous n'aurions garde de faire la leçon là-dessus, le savent mieux que personne.

Une des nouveautés (car c'en est encore une) de ce petit livre est de ne donner que des formes attiques bien constatées. Les formes « rares » qui encombraient les anciennes grammaires, et qui ressemblaient fort parfois à des barbarismes, ont disparu : ainsi le duel de l'article féminin, τά, ainsi la forme λυόμεθον au moyen-passif. Le fameux infinitif parfait actif, λέλυκε, λελυκέτω et le reste, figure encore dans le paradigme de λύειν, mais entre parenthèses. C'est peut-être encore trop d'honneur; il vaudrait mieux le bannir complètement, sauf à dire dans une note qu'on trouve quelques formes d'impératif en ε pour des parfaits ayant le sens du présent. Les formes en -τωσαν de l'impératif sont données entre parenthèses dans le tableau de λύειν et, nous ne savons pourquoi, sans parenthèses le reste du temps.

L'arrangement des parties, que nous avons loué, ne s'explique pas toujours. Ainsi ce n'est qu'après l'étude complète de λύειν, de la formation de ses temps et modes qu'est donnée la classification des verbes en -ω. On s'est donc trouvé forcé d'écrire (p. 78) : « Les verbes non contractes (en -ω pur) se conjuguent exactement comme λύω », quand il était si simple de donner cette classification plus haut, et λύειν comme exemple. — P. 130, ἀποθνήσκειν (il faudrait l'écrire ainsi, avec l'ι souscrit) est donné parmi les verbes dont le radical se termine par une consonne, tandis que μιμνήσκειν (μιμνῄσκειν) est rangé parmi ceux dont le radical se termine par une voyelle. Or si le radical θνη = θαν, le radical μνη = μαν et les auteurs l'ont indiqué eux-mêmes; les deux verbes devraient être dans une même catégorie.

Il est à regretter que l'ouvrage auquel nous faisons ces chicanes semble rédigé avec un peu trop de précipitation. Parmi les observations qui vont suivre et qui prouveront au moins à MM. R. et T. que nous avons lu leur livre avec soin, beaucoup ne font que relever dans la rédaction des traces visibles de hâte. Mais souvent une expression vague ou équivoque peut causer dans l'esprit du lecteur inexpérimenté ou une confusion ou une erreur. P. 1, le grec est donné comme une langue « *sœur* de l'allemand ». On entendra sûrement l'allemand actuel, qui est en somme fils d'une sœur du grec. — P. 2, nous lisons : « Ainsi se forma le *dialecte commun* (ἡ κοινή), dans lequel écrivirent la plupart des prosateurs postérieurs au IVᵉ siècle, Polybe, Strabon, Plutarque, Lucien, etc. » Le nom de Lucien n'est là évidemment que par inadvertance. Il devrait être cité, avec ceux d'Arrien, d'Alciphron, etc., parmi les *atticistes* qui voulurent faire revivre la langue des classiques. — P. 4 : « Quand les deux voyelles ne font pas diphtongue, mais doivent être prononcées séparément, la seconde (ι ou υ) est marquée du tréma (¨) : αϊ, prononcez *aï* comme dans *haïr*. Cette séparation des sons s'appelle *diérèse*. » Mais il n'y a diérèse que lorsqu'on sépare ainsi les deux sons dans un mot où elles forment d'habitude une diphtongue : il n'y a pas plus diérèse dans *haïr* (puisque c'est l'exemple donné) qu'il n'y a synérèse dans μναῖ. — P. 7, il faudrait dire que la *crase* n'est pas toujours marquée ni par l'union des deux mots, ni par la *coronis* (p. ex. dans ἐγὼ οὐ, μὴ οὐ). — P. 11, ἄχρι et ἄχρις ne se rencontrent pas « concurremment » : la bonne époque ne connaît que ἄχρι. — P. 14. En signalant comme enclitiques les formes disyllabiques du présent de εἰμί, il serait bon de renvoyer au moins à la p. 116, pour les cas où l'on accentue ἔστι. — P. 16, nous trouvons « sont neutres : les noms de fruits.... les infinitifs et autres parties du discours pris substantivement. » Outre que l'infinitif n'est pas une des *parties du discours*, les participes pris substantivement ne sont pas nécessairement du neutre. La phrase n'est pas claire. — P. 27, κήρυξ, d'après Hérodien, serait mieux accentué κῆρυξ. — P. 28. A propos des noms à radicaux en -κτ, il faudrait signaler le vocatif ἄνα de ἄναξ, ou au moins renvoyer à une règle générale. — P. 41. Le génitif donné pour ἄστυ est ἄστεος et on remarque que la désinence du génitif

singulier « dans les substantifs neutres » est « d'ordinaire ος ». Cependant la forme autorisée est ἄστεως. — P. 79. Il ne serait pas inutile de dire que les contractions -ᾶν et οῦν à l'infinitif des verbes contractes supposent l'existence d'une désinence autre que -ειν. Autrement l'élève y verrait une dérogation, non expliquée, aux lois de la contraction. Dans la même page, un peu plus haut, à propos des contractions des verbes en -άω, on écrit : α « suivi de ο ou de ω, donne ω ; ι se souscrit, υ disparaît ». Cette dernière assertion n'est pas juste, c'est une manière bien extérieure et *mécanique* d'exposer les faits ; pourquoi ne pas dire que αου se réduit à ω? — P. 85. Δεῖν, lier, fait δῶ même à la première personne de l'indicatif présent : δέω est une forme postérieure. — P. 96. « La 2e pers. sing. de l'impératif actif (dans les aoristes 2) a l'accent aigu sur la dernière syllabe dans les verbes : εἰπέ, etc. » Il y a ici des négligences de rédaction. Il semblerait que l'accent de la dernière reste toujours aigu : il aurait suffi de dire « l'accent » puisque ε ne peut porter l'accent circonflexe. De plus, il fallait dire : « les deuxièmes personnes sing. de l'impér. aor. 2 actif qui suivent : εἰπέ, etc. », ou bien, en en conservant la tournure adoptée : la 2e pers..... dans les *verbes* λέγειν, ἔρχεσθαι, etc. »

P. 133. « Les verbes que nous avons vus jusqu'ici peuvent se ramener en définitive à un même radical plus ou moins modifié. » Singulière négligence de rédaction : cette phrase, analysée, ou n'a pas de sens, ou n'a que ce sens étrange : les verbes étudiés jusqu'ici (ἕπεσθαι, πίπτειν, etc.) ont tous le même radical. Elle signifie que *dans les verbes étudiés jusque-là, les différents radicaux de temps se ramènent tous à un même thème*. — Même p., parmi les verbes anomaux devrait figurer πωλεῖν, vendre, fut. ἀποδώσομαι, aor. ἀπεδόμην, parf. πέπρακα, omis, on ne sait comment, dans la plupart des grammaires. — P. 136, προῖκα est rapporté au nominatif προίξ, mais la forme attique est προίξ, monosyllabe. — P. 139. « Les substantifs en -μος sont oxytons. » Il faut restreindre la remarque aux substantifs dérivés de verbes ou dire : la plupart des substantifs, ni κόσμος, ni νόμος n'étant oxytons. Au même endroit, à tant que de donner des règles d'accentuation, pourquoi ne pas noter que les dérivés en -σις reculent l'accent le plus loin possible? De même pour les dérivés neutres en -μα. — P. 141, on s'attendrait aussi à trouver la règle d'accentuation des diminutifs en -ιον (les trisyllabes formant dactyles sont paroxytons, les autres proparoxytons). — P. 151, il est dit que quand les Grecs « parlent d'un objet indéterminé, ils mettent (!) le nom seul ou se servent de l'adjectif indéfini τις, *quidam*. » Mais cela n'est pas juste : on désigne par τις, comme par *quidam*, un objet *déterminé*, mais qu'on ne veut pas faire connaître avec précision. L'exemple cité le prouve : γυνή τις ὄρνιν εἶχεν, une *certaine* femme, parfaitement déterminée, avait une poule [1].

1. Je relève un peu plus bas une faute typographique : *antécedent*. L'impression du volume est fort nette, sinon belle. L'errata relève presque toutes les fautes. Il

P. 154. « En grec comme en français, l'article ne détermine pas le nom devant lequel il est placé ; il annonce seulement que le nom est pris dans un sens déterminé. » Cela non plus n'est pas tout à fait juste. L'article *peut* aussi à lui seul déterminer un substantif ; de là son emploi au sens possessif (ἀναβὰς ἐπὶ τὸν ἵππον τὰ παλτὰ εἰς τὰς χεῖρας ἔλαβεν, Xén. Anab. I, 8, 3) et au sens démonstratif (ὁ ἀνήρ = cet homme). Un peu plus bas, ὁ τῶν Ἀθηναίων δῆμος donné comme exemple, est une expression rare : on dit plutôt ὁ Ἀθηναίων δῆμος (ou ὁ δῆμος ὁ Ἀθηναίων). — P. 167, MM. R. et T., qui ne craignent pas, au besoin, une répétition (voyez la préface, p. VII), auraient pu noter la différence de construction du génitif partitif et du génitif de possession, en renvoyant, p. ex., au chapitre de l'article (p. 155). — P. 182. On est étonné de trouver, au chapitre de l'aoriste, la tournure τί οὖν οὐκ ἔλεξας ; donnée comme s'employant au lieu de λέγε. De ce qu'on peut la rendre par un impératif (et ne peut-on la traduire littéralement ?), il ne s'ensuit pas qu'elle doive être citée à ce titre : elle figurerait mieux dans une stylistique. Il y a bien d'autres tournures de sens analogue, en grec comme dans d'autres langues, que les auteurs ne citent point, et avec raison. — La tournure P. 209. Parmi les manières de répondre affirmativement, il faudrait citer l'emploi de γάρ, noté du reste p. 216. — P. 211. A côté de οὔ φημι = *nego*, pourquoi ne pas citer οὐκ ἐᾶν = *vetare*, si souvent employé ? — P. 217. Le sens des particules οὖν, τοίνυν, etc., n'est pas nettement indiqué. Cependant le chapitre de Koch et surtout l'article de Y. (*Revue de Philologie*, t. VII, p. 136), permettraient de donner sur leur signification des idées précises.

Ce ne sont là, le plus souvent, que des vétilles, de petites taches qu'il sera facile à MM. Rœrsch et Thomas d'effacer dans une prochaine édition. Ils ne tarderont guère, si leur livre rencontre l'accueil qu'il mérite.

A. M. Desrousseaux.

---

17. — Horace. **Art poétique.** Texte latin publié d'après les travaux les plus récents de la philologie avec un commentaire critique et explicatif et une introduction, par Maurice Albert. Paris, Hachette, 1886.

M. Maurice Albert, au début de son édition de l'*Art poétique* d'Horace, rend à la science de M. E. Benoist un hommage qui va au cœur de tous ceux qui apprécient cet éminent professeur par ses travaux, et surtout de ceux qui s'honorent de compter parmi ses élèves. Les sentiments de M. A. à l'égard de notre maître nous autorisent à nous appuyer sur l'opinion du savant éditeur de Virgile pour juger l'œuvre

est fâcheux que le caractère grec soit désagréable à la vue ; je citerai comme particulièrement hideux l'ῶ avec accent circonflexe, de forme écrasée et lourde. Je note encore, p. 216, dern. ligne, γὰρ pour γάρ ; p. 218, l. 8, μὴ pour μή.

que la librairie Hachette vient de publier. M. Benoist a, en effet, clairement indiqué dans l'introduction de son *Virgile* ce que doit être une édition *savante*. La tâche de celui qui entreprend un travail de ce genre est double : il doit donner un commentaire qui soit à la fois critique et explicatif, *critique*, c'est-à-dire qu'il doit tout d'abord constituer aussi solidement que possible le texte qu'il éclaircit, adopter tel ou tel classement des manuscrits qui lui paraîtra préférable, « faire un choix réfléchi entre les leçons ou les corrections admises dans le texte des éditions critiques, savoir les accepter ou les repousser, » en un mot faire œuvre d'érudition, *explicatif*, c'est-à-dire qu'il doit montrer que la science philologique « n'est pas à elle-même son propre but, » mais qu'elle n'est que « l'auxiliaire d'une connaissance exacte et sûre des monuments de l'art. » En un mot, l'auteur d'une édition *savante* doit se montrer à la fois philologue et littérateur. Comment M. A. a-t-il compris ce double aspect de la tâche d'un éditeur ?

M. A. mérite à coup sûr des éloges pour la partie littéraire de son œuvre. Il peut se vanter d'être un des premiers qui aient donné en France un commentaire complet de l'*Art poétique* d'Horace. Ce commentaire a beaucoup de qualités. M. A. s'est efforcé le plus souvent de résoudre avec clarté et netteté les difficultés si nombreuses que présente le texte d'Horace. C'est, en effet, la clarté qui distingue ce commentaire, et M. A. reconnaitra bien volontiers avec nous qu'il porte l'empreinte du brillant enseignement que son auteur a reçu. Ce qui appartient en propre à M. A., c'est la façon dont il sait exprimer sa pensée. Il y met beaucoup de finesse et d'esprit. On s'aperçoit qu'il aime l'auteur dont il s'occupe ; et le commentaire explicatif de l'*Art poétique* d'Horace, comme l'introduction qui le précède, montre que M. A. a fait ce travail, comme il le dit lui-même, *avec plaisir*. Mais nous aurons une légère critique à lui adresser pour la partie explicative. Pourquoi n'a-t-il pas fait précéder ce commentaire d'un plan ou d'une analyse sommaire de l'*Art poétique* ? Sans doute il indique les divisions de l'Epître aux Pisons dans ses notes. Cela est insuffisant, et surtout peu pratique. On aimerait bien, avant de lire l'œuvre d'Horace, à savoir ce qu'elle contient, quelles idées y sont développées, et comment ces idées s'enchaînent.

Quant au commentaire critique, nous regrettons que M. A. n'ait pas cru lui devoir donner dans son édition assez d'importance. Sans doute il ne néglige pas de signaler les corrections introduites par ses devanciers dans les principaux passages du texte d'Horace; il les discute, il les adopte ou les repousse[1]. Il indique aussi quelquefois les variantes,

1. Disons en passant que nous ne sommes pas d'accord avec M. A. sur le vers 114 :

Intererit multum divus ne loquatur an heros

Nous préférons la leçon *Davus*. L'opposition est plus complète. Ne pourrait-on pas comparer v. 237 : *Ut nihil intersit Davusne loquatur, et audax* Pythias... — Nous n'approuvons pas davantage la leçon v. 197 amet *peccare timentes*. La leçon de

mais avec une trop grande parcimonie. — Pourquoi M. A. n'a-t-il pas ajouté à son introduction un chapitre sur l'histoire du texte d'Horace [1]? Pourquoi ne nous a-t-il pas appris comment il a constitué le texte de l'Epitre aux Pisons? Pourquoi enfin ne nous avoir pas donné un choix de variantes? Une édition *savante* ne comporte pas nécessairement un apparat critique complet, mais au moins une liste de toutes les variantes qui intéressent un lecteur attentif. S'il était nécessaire de prouver combien un commentaire *critique* d'Horace est indispensable, il suffirait de se reporter à l'article si substantiel que M. Benoist a publié dans le *Journal des Savants* au mois de septembre 1883, et que nous regrettons de ne pas voir cité par M. Albert. On y voit combien l'établissement du texte d'Horace a suscité de discussions, de controverses. Nous aurions voulu connaître le sentiment de M. Albert à ce sujet. Adopte-t-il la manière de voir de MM. Keller et Holder, ou est-il un partisan de Cruquius? C'est là une question, entre beaucoup d'autres, qu'il aurait pu discuter avec cette chaleur, cet entrain, et cette clarté dont son édition de l'épitre aux Pisons nous fournit tant de preuves.

Isaac Uri.

---

18. — **Œuvres de A. de Longpérier,** réunies et mises en ordre par G. Schlumberger, tome VII, nouveau supplément et table générale. Paris, 1887, E. Leroux, in-8 de 131 pages.

Voici enfin le complément du précieux ouvrage consacré aux nombreux mémoires et notes que Longpérier avait éparpillés dans une foule de revues françaises et étrangères. M. Schlumberger qui, avec une persévérance infatigable, a élevé ce monument à la mémoire de l'un des plus éminents maîtres de l'archéologie au XIX[e] siècle, a tenu à faire lui-même une table générale des six volumes qui forment la collection; il a réalisé ainsi un vœu que tous les lecteurs ont formulé et que personnellement je n'ai cessé de renouveler. Cette table était une œuvre difficile à accomplir à cause de la multitude de noms et de faits qu'il était indispensable de relever et de classer dans un ordre mé-

---

Bentley *pacare tumentes* qui s'accorde si bien avec le commencement du vers nous semble préférable. — Remarque d'un autre genre : M. A. (v. 55-56 en note) cite parmi les tournures grecques introduites dans la langue par Horace : *immane quantum. Immane quantum* se trouve déjà dans Salluste, *Hist.* II, fr. 76 Kr. — Signalons aussi une inadvertance. V. 97, il y a une erreur sur le sens de *projicit.*

1. Si M. A. avait fait cette histoire, il aurait vu que les remaniements du texte d'Horace n'ont pas été, à proprement parler, *commencés* (Introd. VI, n. 4) par Bentley, mais qu'une tentative de ce genre avait été faite antérieurement par un philologue français, François Guyet. Voir à ce sujet *Philologus*, t. 35, p. 477-486, et sur la comparaison qu'il convient d'établir entre Bentley et Guyet ma thèse de doctorat p. 165 et 166 et la n. 1. Voir aussi sur le véritable caractère de la critique de Bentley *Keller et Holder* Epilegomènes, III. 805 *supra.*

thodique et facile pour les recherches ; personne ne pouvait mieux le faire que M. Schlumberger, qui non-seulement est un archéologue éprouvé, mais encore celui qui a vécu le plus étroitement dans l'intimité de Longpérier. Nous lui sommes très reconnaissants du temps qu'il a consacré à ce travail véritablement réussi, qui est le fil conducteur destiné à trouver rapidement, dans ce trésor d'érudition, les moindres détails utiles aux travailleurs.

A. DE B.

---

19. — **Documents historiques.** Discours du roi Henri IV au parlement prononcé le 16 février 1599. Deux billets du roi Henri IV, 1600. Trois pièces concernant l'accusation du duc de Biron, 1602, publiées par Eugène HALPHEN, d'après les manuscrits de la Bibliothèque nationale. Paris, imprimerie Jouaust et Sigaux, novembre 1886, in-8 de 34 p. imprimé à huit exemplaires.

Ce nouveau recueil de l'infatigable M. Halphen est bien petit, mais bien important. Le joyau principal de l'écrin est le discours dont Pierre de l'Estoile parle ainsi (*Mémoires-Journaux* de février 1599, édition Jouaust, t. VII, p. 177) : « Ce jour [1], le Roy, aiant mandé ceux de sa Cour de Parlement pour la vérification de son Édit de pacification, leur tinst les propos suivans, recueillis fidèlement de la bouche de Sa Majesté, peu divulgués et toutefois très notables... ». L'Estoile, dit M. H., dont je vais reproduire les observations, d'abord parce qu'elles sont très judicieuses et très curieuses, ensuite parce qu'elles sont consignées dans une plaquette destinée à un si petit nombre d'élus, « l'Estoile a laissé un blanc pour inscrire ce discours ; mais, soit par oubli, soit qu'il l'ait mis dans ses paquets, ce qu'il faisait pour les documents intéressants, le blanc n'a pas été rempli, et pendant longtemps ce discours a été perdu. Les historiens ne font même pas allusion *à ces propos peu divulgués :* les uns ne les ont pas connus, les autres savaient que le Roi voulait que le public ignorât ce discours prononcé devant sept auditeurs, la porte fermée et gardée. Le Roi avait convoqué les gens du Parlement en corps le 7 janvier et le 7 février précédents ; le 16 il mande sept personnes seulement pour leur communiquer ses volontés, leur ordonnant de les transmettre particulièrement à chacun des conseillers seul à seul. Ayant été peu obéi malgré deux discours prononcés

---

1. Le *mardi 17*, a écrit l'Estoile, mais, comme le remarque M. H., c'est un *lapsus calami*, le mardi étant le 16. Au sujet de cette note rectificative, disons combien il est regrettable que l'édition des *Mémoires-Journaux* n'ait pu, par suite de circonstances plus fortes que la volonté des éditeurs, être enrichie des *nombreux documents inédits* et du *commentaire historique, biographique et bibliographique*, promis sur le titre de chaque volume. C'était surtout la collaboration de M. Halphen qui assurait aux lecteurs les plus précieux documents inédits et le plus exact commentaire. J'affirme qu'aucun de ceux qui devaient avoir l'honneur de travailler auprès de lui à cette partie de l'édition, ne me démentira.

à un mois d'intervalle, il espérait, agissant sur chaque conseiller isolément, obtenir plus de soumission. Cependant ce discours secret a été transcrit par deux auditeurs au moins, car nous avons deux exemplaires qui présentent de notables différences et par les expressions et par la disposition des paragraphes. L'un, remis à Aersens, ambassadeur des Pays-Bas, a été retrouvé dans les archives d'Utrecht, annexé à la dépêche d'Aersens du 22 février 1599 [1], l'autre est celui que je publie d'après le manuscrit 323, f° 49 et suivants du fonds Dupuy. C'est probablement celui que l'Estoile a connu, car il y avait, entre les deux curieux, communication continuelle de documents. La version de Dupuy me semble la meilleure; elle est beaucoup plus du style de Henri IV, les idées se suivent plus naturellement, et enfin elle reproduit des phrases et même des paragraphes entiers qui manquent à l'autre. Dupuy a probablement reçu sa copie de quelque secrétaire bien placé pour entendre et pour écrire. Le scribe d'Aersens a moins bien transcrit des paroles mal entendues. Saisissant les idées plus que les mots, il écrivait, je le suppose, sur des feuillets détachés, qu'après la séance il a mis en ordre de souvenir, ce qui explique la disposition absolument différente des deux textes. Il était facile à Dupuy, par ses amitiés de palais, de s'assurer de la valeur du texte, et il ne l'aurait pas inséré dans ses recueils si l'exactitude n'eût pas été certaine. Le Roi était exaspéré par les résistances à son Édit de Nantes qu'il considérait comme nécessaire à la paix publique [2]. C'était le troisième avertissement qu'il donnait au Parlement dans l'espace de cinq semaines. Henri IV n'était pas, je crois, improvisateur, la correction ne lui venait qu'avec la réflexion, et peut-être quand il avait la plume à la main. Nous en avons une preuve dans la célèbre allocution du 4 novembre 1596, aux notables, à Rouen, dont la Bibliothèque nationale possède le brouillon écrit et corrigé de sa main. On voit avec quel art il modifiait ses pensées, se préoccupant des expressions et même de l'harmonie des mots. La harangue actuelle n'a été ni préparée ni corrigée. Prononcée de colère, les répétitions y sont fréquentes; elle est violente et désordonnée. Le scribe a noté comme il a entendu; c'est une sorte de photographie sans retouches qu'il nous a transmise; elle peut être utile pour l'étude littéraire des œuvres de ce grand Roi, quand il en avait le loisir, grand écrivain. »

On ne saurait mieux juger, ni mieux dire. Aussi n'ajouterai-je rien à cette remarquable appréciation des *Paroles du Roy à MM. de la Cour de Parlement pour la vérification de l'Édit de Nantes*.

Les *deux billets du roi Henri IV*, conservés à l'état de copie dans le fonds français (vol. 15894, f° 376, et vol. 15894, f° 376) sont adres-

---

1. Il a été publié dans le *Bulletin de l'histoire du protestantisme français*, Ire série, t. II, p. 132.

2. On lit (p. 6) : « La paix de l'Estat est la paix de l'Eglise. Si donc vous aymez la paix et vous m'aymerez aussy, ce que vous n'avez pas faict en doubtant de moy, car vous faictes ce que les estrangers et mes ennemys mesmes n'ont voulu faire. »

sés, l'un à Dom Juan de Médicis, oncle de la reine Marie de Médicis, l'autre à Dom Anthonio de Médicis, frère de la même reine.

Les *trois pièces concernant l'accusation du duc de Biron* sont trois mémoires écrits de la main de Charles de Gontaut et prouvant les relations du traître avec le duc de Savoie. Tous les historiens les mentionnent, ainsi que le constate M. Halphen, Palma Cayet les résume, le président de Thou les analyse, mais on ne trouve nulle part imprimées ces trois pièces si souvent citées : elles sont publiées ici d'après une copie de la main du chancelier de Bellièvre (Fonds français, nº 15894, fº 498), copie qui offre la plus complète garantie d'exactitude, car le chancelier a eu les originaux entre les mains.

T. de L.

VARIÉTÉS

Un dernier mot sur les faux poèmes tchèques.

La *Revue critique* a souvent entretenu ses lecteurs, depuis vingt ans, des fameux manuscrits qui contiennent la prétendue épopée tchèque [1], et les a tenus au courant des recherches et des découvertes successives qui ont mis de plus en plus en lumière la fabrication, soupçonnée dès le premier jour, de ces documents. Nous demandons la permission de revenir une dernière fois sur ce sujet, en communiquant à nos lecteurs l'article suivant, qui nous est envoyé de Prague, et qui résume l'état actuel de la question. En réalité, il n'y a plus de question pour tous ceux qui ne sont pas aveuglés par un patriotisme mal compris; mais il est intéressant de voir par quels procédés on est arrivé à rendre intenable une position qui avait été très habilement établie, qui a été défendue avec un rare acharnement, et qui est encore, paraît-il, occupée par quelques attardés de bonne foi. — G. P.

Pendant longtemps on n'a opposé à l'authenticité des deux manuscrits qui contiennent les prétendus restes de l'épopée tchèque que des arguments historiques ; encore plusieurs d'entre eux reposaient-ils sur des erreurs. Comme d'ailleurs les attaques étaient venues presque exclusivement de savants allemands, on n'y vit qu'une marque de haine nationale et on put les réfuter avec une conviction entière. La critique philologique ne pouvait s'appliquer à ces textes, puisqu'ils étaient censés appartenir l'un au ixe, l'autre aux xiie-xiiie siècle, et qu'on n'avait pas d'autres monuments du même âge. La grammaire de l'ancien tchèque ayant été fondée exclusivement sur les manuscrits en question, il est clair qu'ils ne contenaient pas d'infractions à cette grammaire. C'est ce qui fait que de grands savants et aussi de grands patriotes, comme Schafarik et Palacky, ont pu défendre jusqu'à la fin le manuscrit de Kralove-Dvor et même celui de Zelena-Hora. Ils ont manqué certainement,

---

1. Pour la dernière fois, voyez l'année 1878, t. I, p. 375.

en ne voyant pas le cercle vicieux où ils s'enfermaient, à la méthode rigoureuse, mais non à la probité scientifique.

C'est le grand mérite de M. Gebauer[1] d'avoir démontré que le poème de Jaroslav, et par conséquent tout le manuscrit de Kralove-Dvor (car il est écrit d'une seule et même main), ne peut remonter plus haut que la seconde moitié du XIVe siècle. Or de cette époque, on possède une quantité de monuments tchèques, dont plusieurs ont une grande étendue. Il en résulte la possibilité d'une comparaison de ce manuscrit avec des textes contemporains et même plus anciens.

Certaines découvertes importantes vinrent bientôt après faciliter la confrontation devenue possible. En 1877, MM. Patera et Baum découvrirent que plusieurs centaines des gloses tchèques insérées dans le glossaire connu sous le nom de *Mater verborum* étaient falsifiées; beaucoup d'entre elles présentaient des mots qu'on ne retrouvait ailleurs que dans des manuscrits suspects. Or l'auteur démontré de la falsification du glossaire était V. Hanka, le même qui avait fabriqué la prophétie de Liboucha, l'évangile de saint Jean, la chanson du Vychehrad, la chanson du roi Wenceslas, le même enfin qui avait joué le premier rôle dans la découverte du manuscrit de Kralove-Dvor et dans la mise au jour de celui de Zelena-Hora.

Si, dès ce moment, les savants tchèques n'ont pas, comme on aurait pu s'y attendre, abandonné le rôle d'avocats d'une cause si gravement compromise, il faut l'attribuer, indépendamment d'une obstination patriotique, à deux causes principales : d'une part, à la grande autorité des noms de Schafarik et de Palacky ; d'autre part, à la croyance où on était encore qu'une falsification aussi considérable était impossible au commencement de ce siècle. Cette impossibilité était devenue un dogme national.

Le premier qui ait attaqué la question d'une manière vraiment scientifique est Antoine Vachek, qui, né en Silésie, était moins imbu des préjugés tchèques que les savants nés en Bohéme. Voici quelle fut son argumentation : Etudions les monuments authentiques de l'ancien tchèque sans tenir aucun compte des manuscrits en litige ; étudions ensuite ceux-ci et comparons les résultats. Le fruit de cette étude, méthodiquement irréprochable, fut la condamnation des manuscrits épiques. Toutes les réfutations opposées à l'ouvrage de Vachek furent impuissantes à en entamer l'inéluctable conclusion. On prit sa revanche en l'accablant d'outrages et en l'écrasant sous les noms des illustres champions de l'authenticité. Le malheureux Vachek ne put que s'écrier en mourant : *Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor !*

Le vengeur ne tarda pas à venir. Cinq ans après la mort de Vachek, M. Gebauer fit paraître (février 1886) un article où il rendit compte de ses recherches sur la langue des manuscrits. On avait objecté à Vachek

1. Voyez *Revue critique*, 1878 t. I, p. 377 (G. Paris); *Westminster Review*. octobre 1879 (W. R. Morfill).

le petit nombre des monuments dont il s'était servi. M. Gebauer a étudié de près, pendant des années, la langue de tous les manuscrits connus et accessibles. En outre, il a montré que, dans des centaines de cas, les fautes qui se trouvent dans les manuscrits se trouvent également et dans la grammaire de Hanka, écrite avant leur découverte, et dans les falsifications notoires dont la plupart ont pour auteur le même Hanka. Si dans l'histoire des débats sur l'authenticité de ces manuscrits célèbres, la priorité de la bonne méthode appartient à Vachek, c'est à M. Gebauer qu'on en doit l'application rigoureuse.

I. *Les griefs de la grammaire historique*. Les deux manuscrits appartenant à des époques très différentes, l'uniformité de leur langage est déjà très suspecte ; mais en outre ils présentent souvent les mêmes fautes contre la grammaire historique. Pour faire saisir à des lecteurs qui ignorent le tchèque, le caractère des différences que ces manuscrits présentent avec les monuments authentiques, il faut recourir à un moyen détourné. Si en 1817, date de la découverte des deux manuscrits tchèques, on avait fabriqué un texte en ancien français, quand même le faussaire aurait eu pour son époque les connaissances les plus profondes, on serait en mesure, grâce aux progrès de la philologie, de déceler sûrement la fraude. La grammaire historique du français possède aujourd'hui, sur le développement de la langue, des notions si précises, si fines et souvent si compliquées, qu'il est absolument impossible que personne, il y a soixante-dix ans, eût pu éviter tous les écueils qu'il devait rencontrer dans la phonétique, dans la morphologie, dans la sémantique et dans la syntaxe. A ces différents points de vue, nous allons tâcher de trouver les équivalents français des faits principaux qu'a dévoilés l'étude comparative des manuscrits tchèques authentiques et soupçonnés.

Grammaire. La première conjugaison française *j'aime*, *nous aimons*, etc., est le résultat de la lente assimilation de formes diverses : *j'aim*, *tu aimes*, *il aime*, *nous amons*, *vous amez*, *il aiment*. L'alternance de ces formes est toujours, en ancien français, régulière. Le document fabriqué est le seul à montrer pêle-mêle des formes comme *am* et *aim*, *amons* et *aimons*. C'est un désordre qu'on ne retrouve dans aucun texte ancien et qui ne peut provenir que de la fausse interprétation de faits mal connus. — En ancien français, dans certains cas, aujourd'hui parfaitement déterminés (*chief*, *daignier*, *legier*, *traitier*, etc.), l'*a* latin tonique était rendu par *ie* et non par *e*. Le faussaire, ne comprenant pas les faits et ne connaissant pas la loi qui les régit, crut que l'ancien français mettait au hasard *e* ou *ie*. En conséquence, il écrivit soit *leger*, *chef*, etc., soit *chantier*, *nief*, *parlier*, etc. On voit qu'il imite machinalement l'extérieur de la graphie des anciens textes sans en comprendre la valeur. Il y a une vingtaine d'espèces semblables, chacune comprend beaucoup de spécimens ; le nombre des fautes de l'espèce désignée en second lieu, par exemple, s'évalue à quatre cents. — Le même

désarroi se manifeste dans la morphologie, la sémantique et la syntaxe.

L'existence de semblables fautes suffirait à faire condamner les manuscrits tchèques ; mais le plus grave, c'est que non seulement beaucoup de ces fautes sont communes aux deux manuscrits, mais qu'environ deux cents d'entre elles coïncident littéralement d'une part avec la grammaire de Hanka, d'autre part avec les falsifications dont Hanka est sûrement ou très probablement l'auteur.

II. *Les griefs de l'histoire littéraire.* Pour les sujets, la forme, (absence de la rime) et les idées, ces poèmes contrastent avec toute la littérature dont ils prétendent être contemporains. L'enthousiasme pour la nationalité, l'humanité, l'idéalisation des temps païens, sont incompatibles avec l'esprit de la poésie du moyen âge. La chronique rimée de Dalimil respire sans doute la haine des Allemands ; mais on n'y trouve point de traces de ce patriotisme rétrospectif qui apparait dans les poèmes tchèques, et qui se décèle comme tout moderne. « Il n'est pas louable de chercher le droit chez les Allemands. » « Ses ordres (de Charlemagne) sont pour nous de la fumée. » — Les poètes de nos manuscrits pleurent le temps où il était permis d'adorer les dieux dans les forêts, où on pouvait chaque soir demander une nouvelle femme, tandis que maintenant les lois des étrangers ordonnent, avec des mots étrangers, de se contenter d'une seule femme, depuis le printemps (de la vie) jusqu'à la Morana (déesse de la mort). C'est au temps de Klopstock, de Herder, du barde Sined, de Châteaubriand, que les savants et les poètes s'exaltèrent à ces idées romantiques, mêlées aux idées révolutionnaires. Mais pour l'époque où le chroniqueur Cosmas juge la vie de ses ancêtres païens en disant que *more pecudum vivebant*, et en général pour le moyen âge, il est impossible d'admettre de pareils sentiments, qui auraient excité l'horreur, et appelé sûrement l'excommunication.

Bien d'autres objections d'ordre littéraire ont été faites depuis longtemps aux prétendus poèmes tchèques, et elles n'ont rien perdu de leur force par les réfutations qu'on en a essayées.

III. *Paléographie.* Des circonstances extérieures condamnent aussi les manuscrits. On y remarque de nombreux grattages, ayant pour but de substituer à des formes récentes des formes plus archaïques. Le faussaire perfectionnait son œuvre au fur et à mesure qu'il s'instruisait. Deux bandes de parchemin détachées d'une feuille blanche, ont été préparées de manière à avoir l'air d'être les restes de feuilles couvertes d'écriture ; mais on remarque, après des mots inachevés, du côté de la coupure, des lacunes laissant de la place pour deux ou même trois lettres. Il est évident qu'on n'a pas coupé réellement des feuilles écrites, mais qu'on n'a écrit sur ces bandes qu'après qu'elles étaient détachées des feuilles. La paléographie proprement dite, dont l'aspect peut faire illusion au premier coup d'œil, présente dans certains traits, et notamment dans les abréviations, de graves différences avec les monuments authentiques.

IV. *Chimie*. Les défenseurs de l'authenticité ont fait grand bruit des conclusions d'une commission de chimistes qui ont déclaré n'avoir aucune objection contre l'ancienneté de l'encre employée dans ces manuscrits; mais ces mêmes chimistes ont avoué que leur science n'était pas en état de décider si une encre était vieille de soixante-dix ou de six cents ans.

Quand même la sentence de la chimie serait encore plus favorable, il est clair qu'elle n'a aucune valeur contre les conclusions de la paléographie, de la philologie et de l'histoire littéraire. Une science ne peut jamais assurer l'authenticité d'un monument; elle peut seulement déclarer qu'elle n'y trouve rien de suspect, et l'importance de cette déclaration varie suivant la compétence de chaque science. Or, s'il s'agit d'un manuscrit très adroitement fabriqué, on devine quelles sont les sciences qui ont le plus de compétence, si on se demande ce qui a dû offrir le plus de difficultés au falsificateur. On peut se procurer du vieux parchemin, on peut avoir de l'encre irréprochable, on arrive avec du travail à imiter l'écriture ancienne; mais les idées d'une époque sont déjà très difficiles à reproduire, et la langue fournit le criterium qui dévoilera toujours les faussaires dans les cas où il sera possible de contrôler leurs produits à l'aide d'un nombre suffisant de monuments authentiques. La conséquence de ces réflexions et des faits qui viennent d'être sommairement exposés est la condamnation des manuscrits de Kralove-Dvor et de Zelena-Hora. C'est un arrêt dont ceux-là seuls peuvent encore appeler qui sont aveuglés par la passion, ou qui ne sont pas capables de comprendre la portée des considérants qui l'ont motivé.

F. JOKL.

CHRONIQUE

FRANCE. — On vient d'inaugurer à Albi le buste de Rochegude. En lisant les discours prononcés, à cette occasion, par le colonel Teyssier, président du comité de souscription, et par M. Soulages, maire d'Albi, j'ai constaté que le nom de Rochegude manque au *Dictionnaire historique de la France*, à la *Biographie universelle*, à la *Nouvelle biographie générale*, etc. Je crois donc devoir résumer en quelques lignes les renseignements fournis par les deux orateurs sur le savant auquel on doit le *Recueil de poésies occitaniennes* et l'*Essai d'un glossaire de la langue occitanienne* (Toulouse, 1819). Henri de Pascal de Rochegude naquit à Albi le 18 décembre 1741; il était capitaine de vaisseau et chevalier de Saint-Louis quand il fut élu (septembre 1792 membre de la Convention nationale qui le promut au grade de contre-amiral. Il mourut dans sa ville natale, le 16 mars 1834, âgé de 93 ans. En 1826, il avait, par testament, légué à la commune d'Albi son hôtel, le beau parc qui entoure cet hôtel et sa riche bibliothèque, donnant en même temps aux pauvres, représentés par l'hospice de la charité d'Albi, son domaine du Mas-

Grand. Comme le colonel Teyssier, nous dirons de la collection de livres et de manuscrits de Rochegude : « Nous faisons des vœux pour que cette *Belle au bois dormant*, dont la vue a été dérobée à tous les regards pendant plus d'un demi siècle, revoie prochainement le jour et soit mise à même de recevoir la visite fréquente des amis des lettres. » — T. de L.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 7 janvier 1887.

L'Académie procède à divers scrutins.

Les premiers ont pour objet le renouvellement annuel du bureau. M. Bréal est élu président pour l'année 1887. M. le marquis d'Hervey de Saint-Denys est élu vice-président.

L'Académie vote ensuite pour la présentation de deux candidats à la chaire de langue grecque moderne à l'école spéciale des langues orientales vivantes, laissée vacante par le décès de M. Miller. M. Emile Legrand est présenté en première ligne, M. Jean Psichari en seconde ligne.

Les commissions annuelles de l'Académie sont ainsi composées pour 1887 :

Commission des travaux littéraires : MM. Ravaisson, Renan, Maury, Delisle, Hauréau, de Rozière, Girard, Barbier de Meynard;

Commission des antiquités de la France : MM. Maury, Delisle, Hauréau, Desnoyers, de Rozière, Gaston Paris, Alexandre Bertrand, Schlumberger;

Commission des écoles françaises d'Athènes et de Rome : MM. Delisle, Girard, Heuzey, Perrot, Weil, Paul Meyer, Boissier, Croiset ;

Commission du nord de l'Afrique : MM. Renan, Pavet de Courteille, Duruy, Perrot, Barbier de Meynard, Schefer, Maspero, Héron de Villefosse ;

Commission administrative : MM. Delisle et Deloche.

Ouvrages présentés : — par M. Schlumberger : F. de Mély, *le Grand Camée de Vienne* (extrait de la *Revue archéologique)*; — par M. Gaston Paris : Maurice Vernes, l'*Histoire des religions*; — par M. Ravaisson : Louis Courajod, l'*Imitation et la Contrefaçon des œuvres d'art antiques au* XV*e et au* XVI*e siècle*; — par M. Héron de Villefosse : Vicomte de Caix de Saint-Aymour, *Histoire des relations de la France avec l'Abyssinie chrétienne sous les règnes de Louis XIII et de Louis XIV*.

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 29 décembre 1886.

M. Courajod communique le moule de deux têtes de marbre conservées au musée du Puy et au musée d'Aix, en Provence, et qui ressemblent beaucoup aux masques de marbre déjà signalés jadis par lui. Il les rapproche des figures de sainte Marie et de sainte Marthe, du rétable de saint Lazare dans l'église de la Major à Marseille, et il conclut que toutes ces figures proviennent d'un atelier d'artistes italiens qui auraient travaillé en France à la fin du XVe siècle.

M. Max Verly communique des morceaux de coffret de bronze de l'époque romaine découverts à Gondrecourt (Meuse).

M. l'abbé Thédenat lit un mémoire sur l'embranchement de la voie Aurélienne qui passait par Vence, Castellane et Riez.

M. Flouest lit une note de M. Lafaye sur deux fragments de sarcophages chrétiens inédits.

Le Secrétaire,
R. de Lasteyrie.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 4 — 24 janvier — 1887

20. — **Dionysii Thracis ars grammatica** qualem exemplaria vetustissima exhibent subscriptis discrepantiis et testimoniis quae in codicibus recentioribus scholiis erotematis apud alios scriptores interpretem Armenium reperitur edidit Gustavus Uhlig. Praemissae sunt praeter prolegomena : Adalbert Merxii de versione Armeniaca disputatio atque Syrii interpretis lectiones. Subjecta sunt : Supplementa artis Dionysianae indices tabulae photolithographicae duae Lipsiae in aedibus B. G. Teubneri mdccclxxxiii, in-8 (c et 224 p.)

Le titre que nous avons transcrit indique clairement le but de l'éditeur : il a voulu donner le texte des plus anciens manuscrits. On n'a donc pas sous les yeux une édition critique ni même le texte tel qu'on le lisait au ve siècle, comme l'a cru un critique de la *Deutsche Litteraturzeitung*.

U. s'est exprimé sans ambages sur ce qu'il a voulu faire, dans des Prolégomènes fort instructifs et nullement prolixes, n'en déplaise au même critique. L'ancêtre de tous les traités de grammaire actuels, et qui a exercé en Occident et en Orient une influence plus considérable qu'aucun ouvrage profane, méritait bien les 56 pages d'introduction que U. lui a consacrées.

U. traite d'une manière approfondie des travaux de ses devanciers depuis Fabricius jusqu'à I. Bekker ; puis il décrit avec grand soin les mss. suivants : le Grottaferratensis (G) du xie ou plutôt du xiie siècle, le Monacensis (M) qui ne contient qu'une partie de la *Techne* et le Leidensis (L) incomplet aussi, mais moins que le précédent, dont il dérive vraisemblablement. Dans M. les lettres sont écrites sur la ligne « quae res testimonio nobis est codicem exaratum esse certe ante saeculum undecimum ». Chez L « litterae de lineis pendent, at infra undecimum saeculum exemplar non detruserim ». La présence des lettres au-dessus ou au-dessous de la ligne n'est pas un criterium absolument sûr. Je ne serais pas surpris que M fût de la fin du xe siècle[1]. L me paraît être du xiie siècle. Voir, pour le détail de ces mss., les *Verhandlungen der 34. Philologenversammlung zu Trier*.

Le stemma des mss. (p. xxx et suiv.) est satisfaisant dans son ensem-

1. L'écriture de M. rappelle celle du fameux *Sigma* auquel il est postérieur.

ble; il est inutile de le donner ici, car il n'est sans doute pas définitif. Il est un point où je me sépare du savant éditeur de Denys : U. veut faire de G le représentant de la seconde famille. Voici quelques exemples, au contraire, qui montrent, je crois, la parenté de G avec M L.

P. 28, 5 βραδύτατος] M L G; 39, 1 πνευστικὸν] M[1] L G; 95, 1 κατα] M L G (κᾶτα ceteri).

On pourrait rattacher cet exemple, moins probant toutefois que les précédents :

P. 36, 3 ὁ' ἵλεός M, ὁ ἵλεος L, ὁ ἱλέως G. Les autres manuscrit sont οἱλέως (en un seul mot).

Voici des exemples où G se rapproche de L (pour les 2 premiers M manque) :

P. 16, 1 αἴ / λέλαψ | L[2] L[1] αἰ / λελαψ | G

P. 15, 2 στοιχεῖ ἐστί] G. L : στοιχεῖ à la fin de la ligne, ά ἐστι au commencement de la suivante.

81, 1 οἵ] G οἵ || ον] L (comme le précédent).

96, 1 εἵ] G εἵ || οἱ] L.

Je reconnais que G fourmille de fautes qui lui sont ou particulières ou communes avec la 2e famille. Je crois néanmoins qu'il dérive de L par un intermédiaire et qu'il a été interpolé par un ms. de la 2e famille dans quelques-unes de ses parties. C'est à ce ms. que G doit peut-être l'ordre dans lequel les différents chapitres de la *Techne* sont placés : d'abord §§ 11-20, excepté § 14, puis le Supplément I, les §§ 1-10, excepté 6, le § 14, une notice sur l'origine de l'alphabet, § 6, etc. C'est en étudiant les mss. qui présentent cet ordre ou du moins qui s'en rapprochent le plus qu'on pourra rétablir sans trop d'invraisemblance la filiation de G.

U. traite ensuite des commentaires continus (Héliodore, Melampus, Diomède) et des collections de scholies composées à l'aide des interprétations de différents auteurs. Malgré la sagacité souvent heureuse de Hörschelmann *(De Dionysii Thracis interpretibus veteribus)* et de Hilgard *(De artis grammaticae ab Dion. Thr. compositae interpretibus veteribus in singulos commentarios distribuendis)* la répartition des scholies entre leurs différents auteurs reste un problème difficile. Espérons que la collection des scholies du Musée Britannique dont U. a pris copie, ainsi que celle de Madrid, permettra de se rapprocher davantage de la solution.

U. passe en revue les commentaires et les paraphrases d'époque plus récente, entre autres le petit commentaire édité par Hilgard (ouvr. cité, p. 24-46) et dont l'origine n'est pas encore fixée.

Viennent ensuite les Erotemata, intéressants pour la critique du texte et surtout pour l'histoire des théories grammaticales (Voy. le programme d'Egenolff, Mannheim, 1880 et l'*Appendix artis Dionysianae* d'U.), les interprétations arménienne et syrienne (v. le précédent ouvr.). U. traite

enfin des 4 Suppléments à la *Techne* qu'il a édités. Ils sont attribués à Denys parce qu'ils se trouvent soit dans les mss. de Denys, soit avec les scholies sur cet auteur; les traducteurs orientaux les connaissent en partie. Ce ne sont pas les seuls suppléments, il en reste 23 que U. se propose de publier.

Adalbert Merx, auquel on doit la découverte des 2 versions du syriaque, traite de l'interprétation arménienne; il en fait ressortir l'importance en ces termes : « Non potest esse dubium quin caute adhibita interpretatio armeniaca sit instrumentum exercendae criticae utilissimum et eo magis auctoritatis, quo magis vetustate superat ceteros testes paene omnes. » Elle est, selon lui, du v[e] siècle. W. Studemund *(Neue Jahrb.*, 1885, p. 747) remarque avec justesse que la connaissance des anciennes scholies arméniennes fera avancer la question.

Les Addenda et Corrigenda contiennent en outre les leçons de l'interprétation syriaque qui est presque contemporaine de l'interprétation arménienne.

Le texte est constitué d'après M L, et G, quand ils font défaut. Au-dessous du texte sont les variantes des mss., puis les variantes et les témoignages des scholies, des Erotemata et des auteurs qui se sont servis de Denys, enfin les leçons de l'arménien retraduites. L'édition critique est réservée à une *recensio posterior*. Toutefois dans l'*Appendix* cité plus haut, dans la *Festschrift z. Begrüssung der 36. Philologenversammlung*, et même dans la présente édition où les mots entachés d'intrusion ou d'interpolation sont précédés d'une croix, U. nous fait toucher du doigt les corruptions du texte et donne quelques conjectures, le plus souvent très vraisemblables.

Au moyen de la conjecture Δίων, il écarte l'objection que Lehrs a tirée du mot Τρύφων contre l'authenticité de la *Techne*. Que l'on admette ou non Δίων à la place de Τρύφων, la thèse de Lehrs n'en est pas moins mauvaise, bien qu'Egenolff l'ait reprise dans les *Jahresberichte* de Bursian, 12[e] année. Un nouveau défenseur de la *Techne*, Hörschelmann (ouvr. cité, p. 78), a montré avec raison qu'Héphestion, comme Apollonius Dyscole, avait corrigé et complété les théories de Denys.

P. 53, 3-4 ὧν συγγένειαι τρεῖς, ἐνεστῶτος πρὸς παρατατικόν, παρακειμένου πρὸς ὑπερσυντέλικον. L[x], c'est-à-dire la 2[e] ou la 3[e] ou la 5[e] main de L a altéré la 1[re] leçon ἐνεστῶς en ἐνεστῶτος, en corrigeant l'ω en ο et en mettant au-dessus τω. Au-dessus du second πρὸς, L[x] a mis τοῦ que U. est tenté de rapporter à παρακειμένου. Je crois qu'il y a là une correction destinée à ἐνεστῶς, qu'on voulait changer en génitif, et mise par suite d'un bourdon au-dessus du second πρὸς. Cette hypothèse ne tiendrait pas si l'on démontrait l'identité de main dans les deux endroits.

Le texte des Suppléments (περὶ προσῳδιῶν, π. τέχνης, π. ποδῶν, tabula flexionum verbi τύπτω) est établi avec le même soin que celui de la *Techne*. Le dernier Suppl. nous vaut la jolie phrase : « Nunc abolita est sicut in nostris quidem ludis ipsa verberandi actio, cum remaneat et paradigma et paedagogica amandi ».

L'index grec qui fait suite est d'une grande importance pour la technologie grammaticale et peut servir de commentaire au texte. L'index latin se rapporte à la présente édition, aux travaux qui l'accompagnent et que nous avons cités. Une table générale, 2 planches de photolithographie d'une bonne exécution terminent le volume.

Un des attraits de l'édition est le ton de parfaite urbanité qui y règne. L'éditeur d'Apollonius Dyscole s'est bien gardé d'imiter ses procédés de polémique. Lehrs, qui a contesté l'authenticité du manuel, n'est pas appelé εὐήθης ou même « stupor », mais « ὁ πάνυ ». C'est un plaisir que d'entendre célébrer l'érudition et la sagacité de Bekker, bien que son édition des scholies ne réponde pas aux exigences de la critique.

Le latin est facile et élégant; je n'ai guère à reprocher, pour faire l'office de critique, que « bonitate*que* (bien que Varron emploie « tunicareque ») sagacitate*que*; hunc mirum Sanctum me secaturum esse dixit », est un germanisme un peu prononcé. « Inductus », dans le sens d'effacé, prête à l'équivoque. U. regrette de voir imprimé, p. 10, ἀφ' || ἑαυτῶν, au lieu de ἀ || φ' ἑαυτῶν. La correction d'U. ne serait-elle pas une « Verballhornung »? (cf. K. E. A. Schmidt, *Beiträge*, p. 147).

Un critique ne doit pas rester ἀσύμβολος. Ni Studemund, ni Schömann (*Phil. Anz.*, 1885) ne se sont soustraits à cette obligation. Je me borne, et c'est peu, à confirmer la leçon du Par. 1983 : παιδαγώρας (Uhl., p. 2).

Il ne me reste plus qu'à remercier Uhlig des services qu'il a rendus aux études de la grammaire dans l'antiquité.

Henri Lebègue.

---

21. — **Les Sarcophages chrétiens de la Gaule**, par Edmond Le Blant (Collection de documents inédits sur l'histoire de France, publiés par les soins du Ministère de l'Instruction publique). Paris, Hachette, 1886. Un vol. in-fol. de xx-171 p., accompagné de 59 pl. hors texte.

Les Sarcophages chrétiens de la Gaule font suite aux *Etudes sur les Sarcophages d'Arles*, dont j'ai rendu compte ici même [1]; ils forment, avec ces derniers, le recueil complet de ceux de ces monuments qui sont conservés dans notre pays, ainsi que dans l'ancienne province Belgique première (Metz et Trèves). Grâce au dévouement et à l'érudition de M. Le Blant, la France peut se glorifier de posséder un *Corpus* définitif, avec les reproductions les plus fidèles, avec les commentaires les plus précis et les plus rigoureux, tandis que pour les monuments similaires de l'antiquité classique, on attendra sans doute des années encore la publication promise depuis si longtemps par l'Académie de Vienne sur les stèles, celle de l'Académie de Berlin sur les sarcophages, et que d'autre part, pour les sarcophages chrétiens de l'Italie,

1. *Revue critique* du 29 mars 1879.

nous en sommes réduits aux déplorables gravures du P. Garrucci et à ses commentaires souvent anti-scientifiques [1]. Tous ceux qui savent quels services rendent de pareils inventaires, scrupuleusement dressés, sauront gré à M. Le B. d'avoir mené à fin une telle œuvre.

Le volume débute par une introduction, dans laquelle l'auteur a retracé l'histoire des sarcophages gallo-romains, en même temps qu'il en a dégagé les caractères généraux, marqué les différences ou les analogies qu'ils offrent, soit comme iconographie, soit comme style, avec les sarcophages italiens. Cette histoire, ces vicissitudes sont du plus vif intérêt ; car de même que les sarcophages païens, urnes ou baignoires, qui, jusqu'en plein XVIIIe siècle, ont servi de sépultures à un si grand nombre d'évêques, de cardinaux ou de papes, (Clément XII † 1740 repose dans une baignoire de porphyre, provenant du Panthéon), les sarcophages chrétiens ont été de bonne heure, je ne dirai pas détournés de leur destination première, mais affectés à des personnages autres que ceux pour lesquels ils avaient été faits. L'histoire archéologique de ces monuments n'est pas moins curieuse. Au XVIIe et au XVIIIe siècle, l'érudition a créé des légendes qui n'ont rien à envier, comme naïveté, à celles du moyen âge ; elle a vu, dans la plupart des scènes sculptées sur les sarcophages, non ces allégories chrétiennes si transparentes, dont le sens n'échappe plus aujourd'hui aux débutants les moins préparés, mais des scènes païennes nettement caractérisées.

Au point de vue de l'iconographie, comme aussi à celui de l'ornementation, les sarcophages chrétiens de la Gaule procèdent avant tout, ainsi que ceux de l'Italie, des sarcophages païens. On y retrouve des victoires ou des génies accostant l'« imago clypeata », des génies tenant une torche renversée, les personnifications des fleuves, de l'Océan, du ciel, les Dioscures, le masque de Méduse, des griffons, des hippocampes, des lions dévorant des chevaux, des combats de coqs, des strigiles, des pectens, des festons, des oiseaux, des vases ; bref, la plupart des ornements propres à l'art gréco-romain. Aussi la persistance de ces motifs est-elle faite pour embarrasser singulièrement les symbolistes à outrance : elle prouve combien d'idées plastiques et pittoresques du paganisme ont été adoptées par les premiers chrétiens, uniquement en raison de leur élégance, et sans qu'ils songeassent à leur donner une signification symbolique.

Dans d'autres cas, les sculpteurs des sarcophages, renonçant à copier textuellement, ont introduit des motifs païens dans des compositions chrétiennes. Dans la Création de l'homme, par exemple, on voit le Père éternel modelant, comme Prométhée, une figure d'argile posée sur une base.

1. Un exemple entre cent montrera comment l'auteur, d'ailleurs si ingénieux, de la *Storia dell' arte cristiana* procédait. Dans la description de la pl. CCCXXII il s'étend longuement sur le sarcophage de Junius Bassus, conservé dans les Grottes du Vatican, mais pour dérouter le lecteur, il a bien soin de taire le nom de Bassus et de lui dire qu'il s'agit d'un monument célèbre entre tous.

Comparés aux sarcophages italiens, ceux de la Gaule — ceux d'Arles compris — offrent un assez grand nombre de représentations rares ou nouvelles : le Massacre des Innocents, la Mort d'Ananie, le Saint-Sépulcre, l'Ascension du Christ, le Jugement des calomniateurs de Suzanne, Abacuc apportant à Daniel les pains et les poissons eucharistiques [1], David combattant Goliath, une femme, que l'on croit être Plautille, debout près de saint Paul chargé de chaînes, une autre assistant au Sacrifice d'Abraham, Tobie et le poisson, le Christ au jardin des Oliviers, le Baiser de Judas, Moïse quittant Pharaon, la Chute des cailles dans le désert, etc., etc., enfin des Scènes de chasse.

Quant au style, les sarcophages de la Gaule peuvent souvent affronter avantageusement la comparaison avec les sarcophages de l'Italie : les proportions des figures sont en général satisfaisantes, avec une certaine tendance, peut-être, à exagérer la grosseur des têtes ; les draperies ont de la noblesse ; les gestes de la netteté, sinon de l'éloquence. Il serait difficile, toutefois, de trouver parmi eux des sculptures aussi fines, aussi achevées, que, par exemple, le sarcophage de Junius Bassus, ou certains sarcophages du Musée du Latran (Roller, *Catacombes*, t. II, pl. LII, LVIII, LX, etc.)

Comme ordonnance et comme ornementation, les sarcophages de la Gaule, s'ils rappellent à tout instant les modèles italiens, affirment cependant assez souvent des tendances particulières. On y constate le désir de grouper les personnages selon les besoins de la décoration, de les séparer les uns des autres par des colonnettes lisses ou par des pilastres (pl. XI, XVI), parfois même par des arbres (pl. XI). Ces colonnettes, à leur tour, sont surmontées d'arcades, de frontons triangulaires ou semi-circulaires, qui se détachent souvent sur de petites niches en forme de pectens. Une disposition plus rare en Gaule, mais que l'on rencontre fréquemment en Italie, notamment dans les peintures ou les mosaïques des IVe, Ve et VIe siècles, consiste à suspendre entre les colonnettes des draperies (pl. XIX, XXII), qui encadrent à merveille chacun de ces petits tableaux.

En résumé, comparés aux sarcophages italiens, les sarcophages de la Gaule ont plus d'indépendance et plus de variété. Les scènes superposées, d'un effet si malencontreux, sont rares (pl. XVII, XVIII, XXIII, XXIX, XXXV, XXXVIII) ; il en est de même des paysages. Avec un sentiment fort juste des lois du haut-relief ou du bas-relief, les sculpteurs n'ont en général employé qu'un rang unique de figures occupant toute la hauteur du sarcophage. Il serait particulièrement intéressant de rapprocher un certain nombre de sarcophages, avec leur groupement si

1. Je dois cependant faire observer que ce sujet, s'il ne se rencontre pas sur les sarcophages italiens, figure sur des bas-reliefs romains, datant, selon toute vraisemblance, du VIe siècle : les portes en bois de Sainte-Sabine, à Rome ; on y voit un ange saisissant Abacuc par les cheveux et le portant, avec les provisions dont il est muni, auprès de Daniel.

net, si rigoureusement symétrique, des autels ou des châsses de l'époque romane (par exemple, pl. XIII) : les affinités de style entre les deux périodes ne sont pas discutables.

Mais même, comparés entre eux, les sarcophages des différentes provinces de la Gaule offrent quelques différences fondamentales ; ceux du bassin du Rhône, qui procèdent des modèles romains, sont souvent faciles à distinguer de ceux du Sud-Ouest de la Gaule. Ces derniers, d'après M. Le B., outre qu'ils sont les plus récents et par conséquent les plus barbares, se distinguent par l'étroitesse de leur base, s'évasant par le haut, par la simplicité des ornements, enfin par l'absence d'un grand nombre de sujets adoptés en Provence ; on y trouve, par contre, un certain nombre de motifs d'une grande antiquité : les génies vendangeurs, les génies funèbres, les Dioscures.

A la suite de l'introduction, dont je viens d'essayer de résumer les traits les plus marquants, M. Le B. a placé la description et l'appréciation des sarcophages entiers ou des fragments qui existent encore en original ou qui sont connus par des gravures ou dessins anciens. La collection qu'il a pu constituer ainsi est des plus riches ; elle comprend 216 numéros, allant du IVe au VIe siècle et répartis entre la Lyonnaise 1re et 2e, les deux Belgiques, la Viennoise, les deux Aquitaines et les deux Narbonnaises. On remarquera que, bien que répandus sur toute la surface de notre pays, les sarcophages abondent surtout dans le Midi. Indépendamment d'Arles, ils se rencontrent en nombre plus ou moins considérable à Nîmes, à Vienne, à Aix, à Avignon, à Marseille, à Toulouse, à Narbonne, à Auch et à Agen. Plus au nord, deux villes seulement nous en offrent une série quelque peu importante, Poitiers (5) et Clermont (10).

On connaît les procédés de travail de M. Le Blant ; on sait que sa méthode sévère n'a rien à envier à la philologie ou à l'épigraphie. Dans le volume que je viens d'analyser, l'éminent directeur de l'Ecole française de Rome a accentué encore, si possible, sa réserve à l'égard des hypothèses, sa crainte des généralisations trop hâtives. Les *Sarcophages chrétiens de la Gaule* se recommandent donc, non-seulement par l'importance des matériaux si bien préparés et si bien classés, mais encore comme un modèle de critique scientifique. Quand j'aurai ajouté que les illustrations sont dues à M. Dujardin, les lecteurs de la *Revue critique* se joindront très certainement à moi pour féliciter le service des travaux historiques d'avoir enrichi de cette importante publication la *Collection des documents inédits sur l'histoire de France.*

Eugène MÜNTZ.

---

22. — R. Chantelauze. **Portraits historiques.** (Philippe de Commynes, le Grand Condé, Mazarin, Frédéric II, Frédéric XV et Marie-Thérèse.) Paris, Perrin et Cie, 1886, in-8.

M. Chantelauze est, tout à la fois, un très savant et un très habile historien. Tout ce qui tombe de sa plume est précieux. Il le sait, et il rend de nouveau le public juge de cette opinion en lui soumettant le recueil intitulé : *Portraits historiques*. Ces figures paraissent tout d'abord rapprochées un peu au hasard. Mais M. Ch. nous avertit qu'elles ont pourtant un trait commun. En effet, les personnages qu'elles représentent *ont plus ou moins directement été mêlés aux affaires des Flandres*. Va pour les Flandres! Il faut reconnaître pourtant que M. Ch. est un auteur très ingénieux.

Il est aussi très aimable, très hospitalier. Se souvenant probablement de la bonne grâce avec laquelle Sainte-Beuve offrit aux premières études sur le cardinal de Retz l'abri du *Port-Royal*, il prend à son tour, par la main, un jeune écrivain, nouveau venu, je crois, sur le champ des études historiques et lui confie la mission d'écrire la notice biographique sur Commynes qui ouvre la galerie des Portraits Historiques.

Les travaux de M. Ch. sur Ph. de Commynes ont déjà été appréciés ici [1]. Je ne puis que renvoyer à cet article; quant à la notice de M. Valery-Radot, c'est un résumé élégant et qui paraît complet des renseiments recueillis jusqu'ici sur le conseiller de Louis XI.

La partie véritablement personnelle du livre de M. Ch. est celle qui touche à cette période de notre histoire où vécut son héros favori, c'est-à-dire à la minorité de Louis XIV. Il n'est pas un lecteur qui ne se laisse entraîner à l'agrément d'une œuvre aussi facilement écrite que facilement composée.

Le morceau sur le grand Condé est une sorte de résumé des études du duc d'Aumale; il garde de cette origine comme un reflet académique convenable au héros dont la gloire tient entre l'*Oraison funèbre* de Bossuet et l'*Histoire des princes de Condé*.

L'étude sur « les derniers jours de Mazarin » paraît plus neuve. Elle contient notamment quelques fragments inédits empruntés aux archives des Affaires étrangères. Mais l'exposition toujours piquante de M. Ch. met parfois en défiance. La discussion qu'il aborde, dès le début, du motif qui détermina Mazarin à signer prématurément (dit-on) la paix des Pyrénées est un peu légère : si l'influence d'Anne d'Autriche avait dû se manifester si vivement en faveur de son frère, la reine n'eut pas attendu si tard pour en user. La vérité est que le royaume était épuisé, le ministre lui-même lassé d'un si long effort; que Paris, la France entière reprochaient au cardinal de prolonger la guerre pour rendre ses services indispensables; en un mot qu'il fallait finir. Certainement on pouvait combattre encore et, peut-être, continuer à

1. Voy. *Revue critique*, nº du 6 février 1882, 2e série, t. XIII, p. 106.

vaincre. Mais même cette conquête définitive des Flandres que M. Ch. assigne comme but aux nouveaux efforts, n'était pas si assurée. Il y avait un demi-siècle que l'on parlait de ne faire qu'une bouchée de la monarchie espagnole. Elle se défendait pourtant et, si l'on me passe la trivialité de l'expression, se mettait en travers. Elle eut pu résister longtemps encore. Les historiens devraient se persuader une fois pour toutes que les villes et les empires ne se conquièrent pas aussi facilement dans la réalité que sur le papier. Mais c'est là une vérité que les hommes politiques eux-mêmes, malgré les durs avertissements de la pratique, sont trop souvent enclins à négliger.

A ce propos, je n'aime pas l'expression que M. Ch., emprunte à Saint-Evremont, pour qualifier le cardinal de Richelieu. Il l'appelle « âme immodérée ». « Ame immodérée » est dur. Je suis d'avis, tout au contraire, que ce qui caractérise le génie politique de Richelieu, c'est la mesure. Il serait facile de prouver que s'il eût vécu plus longtemps, il eût conclu la paix plus tôt encore que n'a pu le faire Mazarin. Il y aspirait de toute son âme, et je n'en veux pour preuve, — outre les négociations qu'il engagea de divers côtés, — que la phrase qui sert de titre au premier chapitre de son *Testament politique :* « Jusqu'à la paix faite en l'an... » Le chiffre restait en blanc; mais le cardinal espérait bien l'écrire lui-même et atteindre à « ce repos » dont il parle sur la fin du même chapitre.

M. Ch. me paraît aussi attacher une confiance un peu trop aveugle aux Mémoires de Brienne. Ils fourmillent d'anecdotes. Si l'anecdote est le piment, elle est aussi le poison de l'histoire, et M. Ch. fait lui-même la meilleure critique des récits de Brienne en observant qu'ils ont été écrits quarante ans après les évènements.

Le volume de M. Chantelauze se termine par un morceau sur Frédéric II, Louis XV et Marie-Thérèse, inspiré presque uniquement par les études de M. le duc de Broglie. La Flandre et l'Académie relient ces pages à celles qui précèdent. On peut les lire; mais elles ne dispensent pas de recourir aux beaux écrits qu'elles analysent.

G. H.

---

23. — **Labadie et le Carmel de La Graville près de Bazas,** par Ant. de Lantenay, membre correspondant des académies de Metz et de Dijon. Bordeaux, Féret, 1886, grand in-8 de 88 p.

Jamais peut-être homme n'a été plus *ondoyant et divers* que Jean Labadie. Ses étranges métamorphoses ne sont qu'incomplètement décrites dans le titre d'un des nombreux opuscules publiés contre lui : *Advis charitable à Messieurs de Genève, touchant la vie du sieur Jean Labadie, cy devant jesuite dans la province de Guyenne, et après chanoine à Amiens, puis janséniste à Paris, de plus illuminé et Ada-*

mite à Tholose, et ensuite carme et hermitte à la Graville, au diocèse de Bazas, et à présent ministre audit Genève [1]. Toutes ces variations expliquent le mot de Chaufepié : « Il est assez difficile de démêler la vérité au milieu des circonstances de la vie de Labadie [2] ». Heureusement que M. de Lantenay possède, soit comme savant travailleur, soit comme fin critique, toutes les qualités requises pour *démêler la vérité* parmi tant d'obscurités. S'il s'attache surtout à un épisode de l'existence si aventureuse et si tourmentée de Labadie, à son séjour au Carmel de la Graville [3], il ne néglige pas, pour cela, les autres multiples phases de la première partie de cette existence. Voici, du reste, les divisions principales du récit : I. *Le Carmel de La Graville ;* II. *Labadie ;* III. *Labadie à La Graville ;* IV. *Dispersion et ruine.* Dans chacun des quatre chapitres, toutes les ressources imaginables ont été habilement mises à profit, les plaquettes les plus rares du XVII[e] siècle, comme les documents inédits extraits des Archives départementales de la Gironde, des Archives de l'archevêché de Bordeaux, des manuscrits de la Bibliothèque nationale et de ceux de la Bibliothèque de Genève. C'est de ce dernier établissement que provient une notice très détaillée consacrée à Jean Labadie [4] et à laquelle il soupçonne ce dernier d'avoir eu large part, conjecture que ne dément pas l'exagération vraiment gasconne des éloges qui y sont prodigués au bizarre sectaire. Tant de moyens d'information, rapprochés les uns des autres et contrôlés les uns par les autres, ont permis au spirituel biographe de le suivre pas à pas dans tous ses insaisissables changements ; de Bourg-sur-Gironde, où Labadie naquit le 13 février 1610, nous le voyons aller étudier chez les jésuites à Bordeaux, recevoir des mains du cardinal de Sourdis la tonsure en cette ville, s'y lier par les vœux simples à la Compagnie de Jésus dont il se sépara en 1639 ; nous le retrouvons successivement à An-

---

1. L'*Advis*, œuvre de l'abbé François Mauduict, est daté *de Lyon, ce 1[er] juillet 1662*. Du caméléon si plaisamment fustigé par Mauduict, on peut rapprocher cet autre caméléon, son compatriote et son voisin, le Bordelais Isaac de la Peyrère, pour lequel La Monnoye a fait la piquante épitaphe-épigramme que tout le monde connaît :

> La Peyrère ici gît, ce bon Israélite,
> Huguenot, catholique, enfin préadamite, etc.

2. *Nouveau Dictionnaire historique et critique*, article *Labadie* « où il y a des choses remarquables », selon les *Mémoires de Trévoux* de septembre 1754. On trouve aussi « des choses remarquables » dans l'article *Labadie* (en six grandes colonnes) du *Dictionnaire de Moréri*, auquel il faut joindre l'article *Labadistes*. On regrette que Bayle ne se soit pas occupé de Labadie dans un article spécial. Quel beau sujet pour sa bonne humeur et sa pétillante verve !

3. Commune de Bernos, à 7 kilomètres de Bazas.

4. Si détaillée que l'on y voit des indications aussi minutieuses que celle-ci touchant l'extrême petitesse de Labadie enfant : « Il étoit si petit que, se mêlant parmi les mauves et autres herbes qui croissoient plus hautes que lui dans la place d'armes de la citadelle [de Bourg], il y étoit si peu visible qu'il le falloit vêtir de rouge afin de le discerner entre leur verd ». Labadie resta toujours petit, comme l'atteste un autre passage de la *Notice de Genève* rapporté par M. de L. (p. 17).

goulême, à Périgueux, à Bourg, où il fit la connaissance d'une campagnarde-prophétesse, laquelle devint sa digne émule en matière de révélations ; à Paris, où, repoussé par l'Oratoire, il monta dans la chaire de S. Nicolas du Chardonnet ; à Amiens, où il prêcha l'Avent et le Carême ; à Péronne, où son éloquence aurait été, dit on, admirée du cardinal de Richelieu ; à Abbeville, où il donna une mission ; de nouveau à Paris, où il fut choyé par Port-Royal ; à Bazas, où il passa quelques mois ; à Toulouse, où l'archevêque Charles de Montchal l'accueillit d'abord fort bien, l'autorisant à « faire la mission », à Pibrac et autres lieux et le frappa ensuite d'interdit ; chez son ami Douvrier [1], à une lieue de Toulouse, où il se réfugia et où l'on fut obligé de le cacher dans un coffre ; à la Graville, où il séjourna de la fin de 1649 à la fin d'avril 1650 ; au château de M. Doujat, du côté de Toulouse [2] ; au château du comte de Fabas, à Castets, près de Bordeaux ; enfin à Montauban, où, le 16 octobre 1650, il abjura la religion catholique, et d'où il devait être chassé peu de temps après, comme *séditieux*, selon les uns, comme *immoral*, selon les autres [3]. M. de L. dit (p. 67) : « A partir de son apostasie, Labadie n'appartient plus à ce travail ». C'est grand dommage que l'excellent biographe n'ait pas raconté la seconde partie de la vie de Labadie [4]. Son heureuse sagacité aurait eu à s'exercer sur certains points à demi-obscurs de l'histoire du plus errant des visionnaires, et notamment sur les circonstances de sa mort qui jusqu'à ce jour n'ont pas été indiquées avec une précision suffisante, car voici ce que nous lisons dans l'article déjà cité du *Dictionnaire de Moréri* : « La guerre l'en ayant chassé [de la Thuringe], il alla à Altona, dans le Holstein, où il mourut d'une colique violente, âgé de 64 ans, entre les bras de mademoiselle Schurman [5]. On ne sait où le père Catron a pris qu'il fut jetté dans l'eau par un mari de la femme duquel il étoit directeur, et qu'il s'y noya. »

---

1. M. de L. est tenté d'identifier ce Douvrier avec le Languedocien Louis Douvrier, qui imagina pour Louis XIV la devise : *Nec pluribus impar*. J'incline à croire qu'il s'agit là de quelque parent, car l'auteur de la fameuse devise semble avoir habité Paris beaucoup plus que les environs de Toulouse. Voir *Lettres de Chapelain* (t. I, pp. 223, 319, 480, 722.)

2. Rien n'autorise à confondre le Doujat qui aurait subi l'*ascendant fascinateur de Labadie* (p. 59), avec Jean Doujat, professeur au Collège de France et membre de l'Académie française.

3. Voir *Moréri*, la *France protestante*, la *Nouvelle Biographie générale*, etc. J'ai eu l'occasion de m'occuper de l'incident scandaleux de Montauban à propos de la savante Judith de Calonges, qui fut mêlée à cet incident. Voir *Documents inédits pour servir à l'histoire de l'Agenais*, 1874, in-8°, pp. 271, 272.

4. On trouve, du moins, sur le séjour de Labadie à Genève, de 1659 à 1666, de très intéressants détails donnés par M. Th. Dufour dans une lettre que le savant directeur général des archives de Genève m'a fait l'honneur de m'adresser et qui est une des meilleurs pièces du dossier de M. de L. (p. 67-68.)

5. Anne-Marie de Schurman, la fidèle et mystique amie de Labadie, fut auprès de lui la rivale d'Antoinette Bourignon.

Parmi les pages les plus curieuses de l'étude de M. de L., étude, où, comme dans la vie de Labadie, règne la plus grande variété, citons, soit dans le texte, soit dans les notes, fort copieuses, ce qui regarde le père Sébastien Michaelis (p. 1) ; la querelle des Carmes avec les Bollandistes (p. 3) [1] ; Henri de Gournay, comte de Marcheville, ambassadeur du roi Louis XIII à la cour de Turquie (p. 4) ; les ermitages ou déserts en général et les déserts de la Guyenne en particulier (p. 4-5) ; le père J.-B. Agathange Lafaurie, docteur de Sorbonne et professeur de théologie en l'Université de Bordeaux, collaborateur à la *Bibliotheca Carmelitana* de son confrère, le père Colme de Villiers (p. 7) ; la liste des livres ou livrets écrits sur Labadie, liste qui n'est point empruntée à tel ou tel bibliographe, mais qui est dressée d'après les exemplaires vus à la Bibliothèque nationale, à la bibliothèque Sainte-Geneviève, à l'Arsenal, à la bibliothèque de Lyon, etc. (p. 9-11) [2], le père André Dabillon (p. 25), le janséniste abbé Drilhole, archidiacre de Bazas (p. 30), l'oraison funèbre par Godeau de l'évêque de Bazas, Henri Listolfi Maroni (p. 32) [3], la fin du monde annoncée par Labadie pour l'an 1666, et, à ce propos, citation d'une lettre écrite de Gênes le 1er février 1710 au marquis de Toursis sur une autre annonce faite en Italie du même évènement pour l'an 1719 (p. 49), des vers de Labadie — aussi mauvais poète que mauvais prophète — reproduits d'après son *Journal* inédit (p. 50-55), Samuel Martineau de Turé, successeur de Listolfi Maroni sur le siège de Bazas (p. 62.)

Voilà bien des richesses et cependant je n'ai pas encore tout indiqué, car l'*Appendice* contient trois morceaux rares : la *Bulle de fondation du Carmel de la Graville*, du 4 mai 1639, extraite du *Bullarium Carmelitanum*, Rome, 1718 ; la *Lettre du R. P. Antoine Sabré, prestre religieux solitaire, escrite au sieur Labadie*, etc., (à la solitude de La Graville, ce 26 novembre 1650), imprimée à Bazas cette même année et réimprimée à Paris en 1651 ; enfin la *Lettre escrite de Bazas par un Ecclésiastique à un prestre de Sainct-Sulpice, au faux-bourg Sainct-*

---

1. M. de L., dont la plume est toujours facile et agréable, rappelle que « cette autre guerre de Trente-Ans (1668-1698), fit couler bien des flots d'encre, et ne fut terminée que par un bref du pape Innocent XII, défendant, sous peine d'excommunication, d'agiter à l'avenir, la question de l'institution primitive et succession de l'Ordre des Carmes par les prophètes Elie et Elisée ».

2. Voir d'autres indications bibliographiques (p. 28, note 3). Un docte critique, M. Alphonse Willems, n'a pas trop exagéré en disant au sujet de Labadie (*Les Elzevier*, p. 496) : « On ferait sans peine une bibliothèque de ses ouvrages, en les réunissant à ceux dont il a été l'occasion ».

3. Voir plus loin divers renseignements sur ce prélat (p. 34-43). En cette dernière page, M. de L. établit que Listolfi Maroni mourut le 22 mai 1645, et non le 18, comme l'ont avancé les auteurs du *Gallia Christiana* et Hugues Du Tems. C'est une faute d'impression évidemment, ajoute-t-il, qui fait dire à Sainte-Beuve que sa mort arriva le 22 *mars* (*Port-Royal*, t. II, p. 339). Signalons (p. 42, note 1), la rectification d'une autre petite erreur chronologique du *Gallia* et du *clergé de France*.

Germain, contenante l'Apostasie d'un janséniste, nommé Labadie, etc., (Paris, 1651.)

T. DE L.

---

24. — **Une excursion pédagogique aux champs de bataille de Ligny et de Waterloo.** Conférences faites aux associations philotechniques de Neuilly-sur-Seine et de la section Caumartin à Paris, les 15 et 24 novembre 1886. Paris, Léopold Cerf, 1886. In-8, 46 p. et une carte.

L'auteur de cette brochure — on ne lit son nom qu'à la fin de la préface adressée à M. Nisard — est M. Léonce Person, l'infatigable érudit qu'on rencontre sur tant de domaines. Pendant une excursion en Belgique, M. P. a visité Waterloo; il a voulu savoir sa bataille, et il a joint à la connaissance du terrain la lecture des ouvrages de Charras, de Brialmont et de Chesney et des brochures de l'époque (Grouchy, Gourgaud, Berton, etc.) Il divise la fameuse journée du 18 juin en cinq actes : I. la Sambre; II. Ligny, de deux heures du soir à trois heures un quart et la bataille des Quatre-Bras; III. La Bédoyère et Drouet d'Erlon, fin de la bataille de Ligny; IV. Mission de Grouchy et poursuite des Anglais jusqu'au plateau de Mont-Saint-Jean; V. Waterloo, Sart-à-Walhain, Wavre, La Chapelle-Saint-Lambert, Plancenoit, Papelotte et Fichermont. En somme, M. P. voit avant tout dans ce terrible désastre le concours des faits et des circonstances plus encore que la faute des hommes. Son travail — dont il faut louer le style alerte et entraînant — mérite d'être consulté par les historiens, au même titre que les gros volumes qu'on a publiés sur le sujet. On y trouve même plus de savoir, plus de vues neuves, plus d'aperçus ingénieux que chez la plupart de ses devanciers. Trois points nous ont frappé surtout. Pourquoi Napoléon, au lieu de commander notre droite à Ligny, n'a-t-il pas pris le commandement de notre gauche aux Quatre-Bras, et confié à Ney le soin de combattre et de battre les Prussiens à Ligny? Ney n'aurait-il pas vaincu? N'aurait-il pas conduit au feu, avec sa bravoure ordinaire, les soldats de Gérard et de Vandamme? Napoléon, en même temps, sûr de lui-même, n'aurait-il pas exécuté aux Quatre-Bras, la double conception stratégique qui consistait à arrêter les Anglais et à envoyer un secours efficace aux combattants de Ligny? (p. 23-25). En outre, pourquoi Napoléon n'a-t-il pas, après Ligny, laissé les Prussiens battre en retraite jusqu'à Wavre? Pourquoi n'a-t-il pas emmené avec lui Grouchy et son corps d'armée de 30,000 hommes, pour l'envoyer, le matin même de la bataille de Waterloo, prendre position entre Plancenoit et Ohain, surveiller ainsi le bois de Paris par où déboucha Bülow, disputer aussi longtemps que possible à Blücher la route accidentée qui traverse le village d'Ohain et, pendant une grande partie de la journée, couper, à Ohain même, les communications des Anglais et des Prussiens?

(p. 37-38). Citons enfin la conclusion de M. P. « Pour parvenir à battre avec 125,000 soldats deux armées composant un ensemble de 222,000 hommes, il fallait un plan merveilleux, idéal. Ce plan, Napoléon l'avait conçu. Mais il a été victime de cette perfection idéale, en rêvant une exécution également idéale. Un plan parfait peut-il jamais s'exécuter à la lettre? Or, les Prussiens et les Anglais avaient le moyen, avec 222,000 hommes, de supporter des accidents. Ces accidents, ils purent y remédier par leur nombre même. Bülow est retardé, en défilant dans Wavre, par un incendie ; il perd deux heures dans ce village. Il avait le moyen de les perdre, parce qu'il apportait avec lui, un peu plus tôt, un peu plus tard, une masse d'hommes suivie bientôt d'autres masses. Mais avec les 125,000 hommes de Napoléon, de pareils accidents devaient nous être fatals. Non seulement nous n'avions pas le moyen de commettre une *faute;* mais nous n'avions pas même le moyen de subir un *accident* quelconque. Les combinaisons de l'empereur m'apparaissent comme un admirable mouvement d'horlogerie; tous les rouages devaient marcher avec la plus rigoureuse précision; arrive un grain de sable, et voilà toute cette merveilleuse machine qui se détraque; le ressort s'arrête; le temps perdu ne peut se rattraper; l'horloge est en retard; ou bien le ressort se casse et le rouage est de nouveau compromis. Ce rouage admirable est à la merci d'un grain de sable. C'est sa perfection même qui fait sa fragilité. » (p. 44-45).

A. CHUQUET.

---

25. — **Notice sur des manuscrits du fonds Libri** conservés à la Laurentienne, à Florence, par M. Léopold DELISLE, membre de l'Institut, administrateur général de la Bibliothèque nationale. Extrait des *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale,* etc. Tome XXXII, 1re partie. Paris, imprimerie nationale, 1886, in-4 de 120 p.

M. L. Delisle, invité par le savant abbé Anziani à venir jeter un coup d'œil sur un nouveau fonds de manuscrits confié à sa garde, a résumé dans la notice dont on vient de lire le titre, les observations faites pendant une dizaine de jours sur différents manuscrits de ce fonds, qui, par des motifs divers, lui ont paru intéresser d'une façon particulière notre pays. Il retrace d'abord ainsi les circonstances qui ont permis à l'Italie d'accroître aussi heureusement son domaine littéraire : La collection de manuscrits formée par le dernier comte d'Ashburnham comprend quatre séries différentes : le fonds Libri, le fonds Barrois, le fonds Stowe et l'Appendice; en 1883, les trustees du Musée britannique avaient voté l'acquisition de ces quatre séries, et la retrocession à la France de 166 articles, 100 du fonds Libri et 66 du fonds Barrois, que M. Paul Meyer, M. Julien Havet et M. Léopold Delisle, après un rapide examen, avaient reconnus être irrégulièrement sortis de

quelques-unes de nos bibliothèques publiques [1]; la décision des directeurs du Musée britannique ne fut point ratifiée par le gouvernement anglais, mais de nouvelles négociations entamées avec le comte d'Ashburnham aboutirent, la même année, à l'achat, pour la somme de 45,000 livres sterling, du fonds Stowe, dont les manuscrits ont été partagés en deux lots, tout ce qui intéressait directement l'histoire et la littérature irlandaise ayant été confié à l'Académie royale d'Irlande à Dublin, le reste ayant été attribué au Musée britannique. Peu de mois après la cession des manuscrits Stowe au gouvernement anglais, le gouvernement italien, représenté par le professeur P. Villari, acquit le fonds Libri, qui se composait, pour une très forte partie, de manuscrits relatifs à l'Italie ou sortis de collections italiennes. Le négociateur italien déclara ne pas avoir à s'occuper des cent numéros du fonds Libri, qui s'appliquaient à des manuscrits indûment sortis des bibliothèques publiques de la France. L'Italie, dit M. D. (p. 3), « a ainsi reconnu en 1884, comme l'Angleterre en 1883, qu'il convenait de ne rien faire pour nous empêcher de rentrer en possession des documents dont nous avons été frustrés. Le comte d'Ashburnham s'est rendu aux raisons courtoisement développées par M. Villari. Il a consenti à traiter du fonds Libri, en laissant à part les articles suspects, qui, un jour ou l'autre, nous feront retour, puisque aucun État, aucun institut, en Europe ou en Amérique, ne pourrait essayer de les acquérir sans encourir le reproche d'être moins délicat que l'Angleterre et l'Italie ».

Le catalogue du fonds Libri, tel que l'a rédigé le fameux voleur — « *j'appelle un chat un chat et Rolet un fripon* », — et tel que l'a fait imprimer le comte d'Ashburnham (Londres, in-4°, sans date), tel aussi que l'a publié la commission des monuments historiques de la Grande-Bretagne (Londres, 1881, in-fol.) contient 1,923 articles. Après en avoir défalqué les articles réclamés par la France, il en restait 1,823. C'est cette série de 1,823 manuscrits, augmentée de 10 manuscrits de Dante, que le comte d'Ashburnham s'est décidé à vendre à l'Italie pour une somme de 23,000 livres sterling [2]. M. D. salue en termes chaleureux (p. 6) la généreuse décision en vertu de laquelle la patrie des Médicis, « par un heureux retour à ses anciennes traditions », a augmenté si considérablement les richesses de la bibliothèque Laurentienne.

1. La liste des articles qui devaient ainsi nous faire retour n'avait point encore été publiée en France; elle a été insérée dans les papiers parlementaires de la Grande-Bretagne. M. D. a reproduit cette liste à la fin de son travail (p. 109-114), non sans l'accompagner d'excellentes remarques.

2. On a imprimé à Rome une liste des manuscrits cédés par lord Ashburnham (1884, in-fol. de 85 p.), laquelle est purement et simplement la traduction italienne de la liste imprimée à Londres pour la commission des manuscrits historiques. Cette liste qui comprend 1,826 numéros, n'est pas rigoureusement exacte; on y mentionne plusieurs articles qui n'ont pas été fournis à l'Italie, mais qui, du reste, ont été remplacés par une centaine d'autres manuscrits qui ne figuraient pas au catalogue, bien qu'ils appartinssent en réalité au fonds Libri.

« L'ensemble de la collection », dit l'éminent paléographe, « méritait à coup sûr le sacrifice qu'on s'est imposé pour l'acquérir. Je suis convaincu que plus on l'étudiera, plus on en appréciera la valeur. Les manuscrits de Libri fourniront pendant longtemps un aliment à l'activité des savants de toutes les nations, et l'Italie s'est grandement honorée, elle a bien mérité de la république des lettres, en assurant au public la libre disposition de tant de volumes utiles à consulter pour l'histoire et la littérature de l'antiquité, du moyen âge et des temps modernes ».

M. D. donne ensuite de curieux renseignements sur la manière dont Libri a formé en une dizaine d'années une collection d'environ deux mille manuscrits. Le savant critique s'est principalement servi : 1° d'un volumineux recueil de papiers, saisis en 1848 au domicile de Libri et qui est passé du greffe du tribunal de la Seine à la Bibliothèque nationale (fonds français des nouvelles acquisitions n°s 3254-3284); 2° du *Catalogue des manuscrits acquis par Guillaume Libri pendant son séjour en France*, publié par Paul Lacroix dans le *Bibliophile belge* (1872-1874), d'après les communications de son indigne ami; 3° des catalogues des principales ventes de livres faites en France et en Angleterre depuis 1834 jusqu'en 1847. Les renseignements tirés de ces divers recueils constituent une histoire fort instructive du nouveau fonds déposé à la Laurentienne. M. D., après avoir indiqué les achats de Libri aux principales ventes de la période comprise entre 1834 et 1847, achats parmi lesquels on remarque la correspondance de Daniel Huet et la correspondance de Gassendi [1], passe en revue (p. 23-102) les nombreux manuscrits de la Laurentienne « dont l'origine et le contenu sont de nature à intéresser spécialement les savants français ». Il serait superflu de louer l'exactitude des indications données par M D., mais j'appellerai l'attention du lecteur sur leur abondance. Parmi les articles qui, soit au point de vue de la description et de l'analyse, soit au point de vue des extraits, ont reçu le plus de développements, je citerai ceux-ci : n° 54 (*Psautier à l'usage de l'église de Beauvais*, p. 28-32); n° 83 (*De conflictu viciorum et virtutum*, etc., p. 40-42); n° 188 (sorte d'encyclopédie naturelle, p. 46-48); n° 409 (*Il libro del cortegiano*, p. 51-53) [2]; n° 1545 (ouvrage du XIIIe siècle sur la *Composition*, p. 63-70);

---

1. Libri acquit de M. de Rancogne, le 8 février 1842, les lettres de l'évêque d'Avranches pour une somme de 4,000 francs. M. D. suppose avec vraisemblance que les lettres de Gassendi proviennent de la collection de Perrin de Sanson, vendue en 1836, et où l'on remarquait la correspondance de Nicolas Toinard et celle des frères Sainte-Marthe. Les deux volumes in-fol. qui contiennent la *Correspondance autographe et inédite de Gassendi avec les hommes les plus célèbres de son temps* ont été rangés naturellement parmi les manuscrits réservés pour la France.

2. Ce manuscrit original du célèbre ouvrage de Castiglione avait fait partie d'un des cabinets français les plus célèbres du XVIe siècle, celui de Jean Grolier : il a été enlevé par Libri à la bibliothèque de Carpentras. Voir sur divers autres larcins et pillages de Libri à Carpentras les pages 88, 89, 93. M. D. énumère avec une implacable précision toutes les sources impures d'où provient une partie de la collection cédée à l'Italie. Voir les notices des manuscrits 38, 81, 82, 83, 89, 100, 105,

n° 1554 (collection canonique, p. 70-75); n° 1814 (*Vies des Papes*, p. 81-87); n° 1836 (*Chartes de Saint-Martin de Tours*, p. 89-93); n° 1879 (*Chronique de Sens*, p. 93-96).

M. D., poursuivant au sujet de l'origine des manuscrits du comte d'Ashburnham, l'enquête qui l'a conduit à s'occuper des ravages faits par Libri dans les bibliothèques de Paris, de Lyon, de Tours et d'Orléans, va prochainement montrer combien ont été grandes les dévastations du terrible *bibliophile* dans la bibliothèque de l'école de médecine de Montpellier. Le zèle infatigable de M. Delisle mérite une récompense que tous ses lecteurs lui souhaiteront : la joie de voir nos bibliothèques remises bientôt en possession des trésors qui leur ont été ravis et dont elles devront la restitution à ses admirables efforts.

T. DE L.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Salomon REINACH, vient de publier le catalogue du musée des antiquités nationales au château de Saint-Germain en Laye (1 vol. in-8°, 221 pages, avec deux gravures, 1 fr. 50.) Cette riche collection n'avait pas encore été cataloguée ; l'inventaire sommaire que vient de publier notre collaborateur pourra servir de modèle aux conservateurs des musées de province pour la rédaction de notices analogues.

— *Répertoire général de bio-bibliographie bretonne*. — Je me suis occupé ici, l'an dernier, du premier fascicule de cette importante publication. Le second fascicule (*An-An*, p. 161-368) vient de paraître (Rennes, Plitron et Hervé, décembre 1886). Je ne referai pas l'éloge du *Répertoire* de M. René KERVILER. Je me contenterai de signaler les articles les plus intéressants du nouveau fascicule : *Le P. Yves Marie André* (p. 170-173), *Mgr Angebault*, évêque d'Angers, dont on n'énumère pas moins de 225 publications (p. 183-189), *Anne de Bretagne* (p. 205-218), *Bertrand d'Argentré* (p. 260-264), le *roi Arthur* (p. 292-294), les quatre princes de la maison de Bretagne du nom d'*Arthur* (p. 294-298), *Audiganne* (p. 336-339), la famille *Audren* (p. 351-360). L'article consacré à la reine Anne de Bretagne est surtout remarquable par l'abondance comme par l'exactitude des détails. En voici les divisions : *Vies, éloges et notices générales ; notices partielles* (mariage d'Anne avec Charles VIII ; avec Louis XII ; mort et funérailles d'Anne) ; *étude et documents divers imprimés, à consulter pour l'histoire d'Anne, en dehors des publications précédentes ; documents manuscrits et inédits sur Anne ; Romans, chansons et pièces de théâtre sur Anne ; Iconographie* (statues, médailles, *portraits peints, gravures*). M. K. demande

409, 1054, 1097, 1814, 1824, 1836, 1906, 1913 et 1914. Me sera-t-il permis de reproduire ici ce que j'ai entendu dire à Carpentras par des gens dignes de foi ? On m'a raconté que Libri, quand il fut interné, comme réfugié politique, dans la capitale du Comtat, portait un paletot muni de poches gigantesques, effrayantes, dans lesquelles — on l'a compris plus tard — s'engloutissaient, comme dans de profonds abîmes, les livres et les manuscrits de l'Inguimbertine.

instamment qu'on lui adresse des « renseignements supplétifs ou rectificatifs ». Je n'ai que deux petites corrections à indiquer : Le nom du meilleur des biographes d'Anne de Bretagne doit être écrit Le Roux de Lincy et non *Leroux* de Lincy (pp. 205, 207) ; le prénom *Robert* ne semble avoir jamais été porté par le trouvère Wace (p. 293). — T. de L.

— *Origines du Parlement de Bordeaux.* — M. E. Brives-Cazes, docteur en droit, conseiller à la cour d'appel de Bordeaux, vient de publier des pages excellentes sur les origines du Parlement de Bordeaux, 1370-1462 (Bordeaux, Gounouilhou, 1887, in-8°, de 210 p.). La notice, extraite des *Actes* de l'Académie de Bordeaux, se divise en quatre parties : *Cour supérieure anglaise* (1370-1451); *Cour souveraine de Charles VII* (1451-1452); *Commissaires royaux de 1454; Grands-jours de Bordeaux de 1456 et de 1459.* En tête de chaque partie on trouve un aperçu historique, à la suite duquel sont réunis tous les renseignements désirables sur l'organisation intérieure desdites cours et commissions, leurs attributions, les affaires jugées, les actes de juridiction, etc. Le savant magistrat a consulté les meilleures publications anciennes et modernes relatives aux cours de justice qui en Guyenne ont précédé l'établissement du Parlement : son travail, fait avec beaucoup de soin, beaucoup de critique, devra, à son tour, être consulté par tous ceux qui désormais s'occuperont de l'histoire de Bordeaux et de son Parlement. La notice est accompagnée de notes fort nombreuses et fort intéressantes et d'une Table alphabétique des noms. — T. de L.

— M. Gaston Boissier a publié, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1er avril 1871, de remarquables pages sur : *Un savant du* XVIIIe *siècle. Jean-François Séguier, antiquaire, d'après sa correspondance inédite.* Cet article vient d'être complété dans une plaquette intitulée : *Donations de Séguier (Jean-François) à l'Académie de Nîmes avec la participation de Mgr de Becdelièvre, évêque de Nîmes, documents inédits publiés par* Charles Liotard, secrétaire perpétuel de l'Académie de Nîmes (Nîmes, imprimerie Chastanier, 1886, grand in-8° de 31 p.). Les documents extraits par M. Liotard des anciennes minutes de notaires de la ville de Nîmes et des archives départementales du Gard (septembre 1780-3 messidor an IV) sont relatifs à la maison que Séguier, après son retour d'Italie en novembre 1755, fit bâtir pour s'y loger commodément avec ses riches collections et qui devint la propriété de l'Académie, grâce à la généreuse intervention de Mgr de Becdelièvre, le zélé protecteur de cette savante compagnie. On trouve dans la brochure de M. Liotard l'histoire complète de la maison Séguier depuis l'époque de la donation jusqu'à l'époque de la dépossession de l'Académie. A cette intéressante histoire sont mêlés divers détails sur les collections de Séguier, notamment sur son cabinet d'histoire naturelle qu'il fut question, un moment, d'annexer au Jardin du roi à Paris, sur le buste en marbre que l'Académie fit exécuter de son docte bienfaiteur, sur le *Corpus inscriptionum* en 4 volumes in-fol. formé par Séguier, précieux manuscrit qui a disparu de Nîmes en 1805, sans qu'on sache ce qu'il est devenu, etc. Les curieux aimeront à rapprocher le nouveau travail de M. Liotard, de son étude analytique sur la correspondance de Séguier avec Carlo Allione, de Turin (1771-1774), étude qui a paru dans les *Mémoires de l'Académie du Gard*, pour l'année 1863-64. — T. de L.

— M. Victor Pierre vient de publier *La Terreur sous le Directoire, histoire de la persécution politique et religieuse après le coup d'Etat du 18 fructidor, d'après les documents inédits.* (Paris, Retaux-Bray. In-8°, XXII et 481 p.) Les principaux résultats de ces études avaient déjà été accueillis dans la « Revue des questions historiques » ; le travail primitif a subi un remaniement complet et de notables additions ; le livre I, intitulé *Le dix-huit fructidor* et le livre IV, *La persécution religieuse*, sont entièrement inédits. Nous reviendrons sur cet ouvrage important.

— Nous avons récemment parlé d'un volume qui inaugurait la série des inventaires de la *Correspondance politique* des Archives du Ministère des affaires étrangères; ce volume, publié par M. Kaulek, renfermait la correspondance politique de MM. de Castillon et de Marillac, ambassadeurs de France en Angleterre (*Revue critique*, 11 oct. 1886, art. 237). Le deuxième volume de la série vient de paraître, par les soins de M. Kaulek; il contient les *papiers de Barthélemy*, ambassadeur de France en Suisse, année 1792. La publication se continuera par les volumes suivants : III. *Angleterre*, 1546-1549, ambassade de M. Selve, par M. Germain Lefèvre-Pontalis; IV. *Papiers de Barthélemy* (1793), par M. Kaulek.

— M. Charles Henry vient de faire paraître des *Lettres inédites de Mademoiselle de Lespinasse* à Condorcet, à d'Alembert, à Guibert, au comte de Crillon, publiées avec des lettres de ses amis, des documents nouveaux et une étude. (Paris, Dentu. In-8°); un de nos collaborateurs parlera plus longuement de ce volume.

ALLEMAGNE.— La librairie Henninger a fait paraître une seconde édition de la première partie de l'introduction à l'étude de l'anglo-saxon (*Einleitung in das Studium des Angelsæchsischen*. In-8°, VIII et 90 p. 2 mark) de Karl Kœrner. Cette seconde édition a été revue par M. Adolf Socin; elle contient la phonétique et la morphologie.

— Paraîtront prochainement dans la collection des *Deutschen Literaturdenkmale des XVIII. u. XIX Jahrhunderts* que dirige M. Seuffert (Heilbronn, Henninger), les œuvres d'esthétique et les drames d'Elias Schlegel et le *Buch der Lieder* de Henri Heine, d'après les premières éditions et les manuscrits. Le plus récent volume de la collection contient les *Kleine Schriften zur Kunst* de Henri Meyer. (Vol. XXV, CLXIX et 258 p. 4 mark 20.)

— Le manuel de littérature allemande, *Grundzüge der deutsche Litteraturgeschichte* de M. G. Egelhaaf — annoncé il y a un an dans notre revue — vient d'arriver à sa cinquième édition. (Heilbronn, Henninger, 2 mark.)

— L'éditeur Teubner, de Leipzig, annonce, comme devant prochainement paraître, les ouvrages suivants : 1° *Scholia in Sophoclis tragoedias vetera post Petrum Ehnsleium* e codice Laurentiano denuo collato edidit, commentario critico instruxit P. N. Pappageorgius; 2° *Vitae Sanctorum metricae*, ex codicibus Monacensibus, Parisiensibus, Bruxellensi, Hagensi saec. IX-XII ed. G. Harster; 3° *Arte, vocabulario y confesionario de la lengua de Chile* compuestos por Luiz de Valdivia, publicados de nuevo par J. Platzmann (18 mark).

— La première partie d'une *Geschichte der Universitæt Heidelberg*, par M. August Thorbecke, a paru tout récemment (Heidelberg, Kœster). Elle est fort bien faite, et nous l'analyserons en détail, lorsque la publication sera complète. Disons seulement que cette première partie, formant le premier livre de l'ouvrage, renferme trois chapitres : 1° la fondation; 2° histoire extérieure de l'université depuis Robert Ier (1386) jusqu'à la mort de Louis IV (1449); 3° l'organisation de l'université et des facultés. Les remarques et notes, très copieuses, sont rejetées à la fin du volume.

— M. Herman Grimm a remplacé W. Scherer, comme collaborateur de la grande édition historico-critique des œuvres de Gœthe entreprise sous les auspices de la grande-duchesse de Saxe-Weimar.

— On annonce que M. K. Brugmann, professeur à Fribourg, vient d'accepter la chaire de grammaire comparée à l'université de Leipzig.

— Le 28 nov. 1886 est mort à Munich, à l'âge de soixante-seize ans, Joseph Haller, connu surtout des romanistes pour son ouvrage en deux volumes sur les vieux proverbes espagnols.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 14 janvier 1887.

L'Académie fixe au 11 février l'examen des titres des candidats à la place de membre ordinaire vacante par la mort de M. de Wailly.

M. Gaston Paris complète une communication faite à une précédente séance : Mme veuve Desjardins, se conformant à une volonté souvent exprimée par son mari, a donné à l'Académie et déposé à la bibliothèque de l'Institut la collection d'estampages d'inscriptions latines qu'il avait formée. Cette collection comprend huit liasses : la première est consacrée aux inscriptions recueillies en diverses villes de France, la seconde à la table alimentaire du musée de Parme, les quatre suivantes aux monuments du musée de Budapest, la septième aux inscriptions de la Roumanie et de la Bulgarie, et la huitième à celles de l'Algérie et de la Tunisie.

M. de Nadaillac présente un bâton de commandement en bois de renne, qui provient de la grotte de Montgaudier (Charente). On y voit des gravures au trait, d'une rare perfection et très supérieures à toutes celles qui ont été découvertes jusqu'à ce jour. Elles représentent des animaux de la faune quaternaire, qui ressemblent, les uns à des phoques, les autres à des anguilles. M. de Nadaillac croit pouvoir affirmer que ce travail remonte à une antiquité des plus reculées. Il met sous les yeux des membres de l'Académie d'autres spécimens d'os gravés, qui témoignent de la grande habileté des artistes, dans ces temps antérieurs à toute histoire.

M. Georges Perrot communique deux lettres qui annoncent des découvertes archéologiques faites en Afrique. Près de Sfax (Tunisie), M. le docteur Vercoutre, chirurgien militaire, a exploré une nécropole punique et y a trouvé un *graffito* punique de plusieurs lignes. A Cherchell (Algérie), M. Victor Waille, professeur à l'école supérieure des lettres d'Alger, a découvert de nouveaux débris de l'époque romaine, qui présentent de l'intérêt pour l'histoire de l'art et pour l'épigraphie.

M. Croiset, au nom de la commission du prix Gobert, énumère les ouvrages déposés pour le concours de cette année. Ce sont les suivants :

1° GUILLOTIN DE CORSON, *Pouillé historique de l'archevêché de Rennes;*

2° Baron DE RUBLE, *le Mariage de Jeanne d'Albret*, et *Antoine de Bourbon et Jeanne d'Albret;*

3° Noël VALOIS, *Inventaire des arrêts du conseil d'Etat;*

4° H. BOUDET, *la Vraie Langue celtique et le Cromlech de Rennes-les-Bains;*

5° DEHAISNES, *Histoire de l'art dans la Flandre, l'Artois et le Hainaut, etc.;*

6° Fréd. GODEFROY, *Dictionnaire de l'ancienne langue française;*

7° Em. BOURGEOIS, *Hugues l'Abbé, margrave de Neustrie, etc.*, et *le Capitulaire de Kiersy-sur-Oise;*

8° DELAVILLE LE ROULX, *la France en Orient au* XIVe *s. : expéditions du maréchal Boucicaut;*

9° L. AGUESSE, *Histoire de l'établissement du protestantisme en France;*

10° Paul DURRIEU, *les Archives angevines de Naples;*

L'Académie procède au scrutin pour l'élection des commissions chargées de juger les divers concours de cette année. Ces commissions sont ainsi composées :

Prix ordinaire (examen de la Bibliothèque de Photius) : MM. Jules Girard, Weil, Schlumberger, Croiset.

Id. (langue des inscriptions latines) : MM. P.-Ch. Robert, Weil, Boissier, Héron de Villefosse;

Id. (instruction des femmes au moyen âge) : MM. Delisle, Hauréau, Gaston Paris, Siméon Luce;

Id. (étude sur un ancien obituaire) : MM. Delisle, Hauréau, Siméon Luce, d'Arbois de Jubainville;

Prix de numismatique Allier de Hauteroche : MM. P.-Ch. Robert, Deloche, Schlumberger, Héron de Villefosse;

Prix Bordin (noms des saints en langue d'oui et en langue d'oc) : MM. Delisle, Gaston Paris, Paul Meyer, Longnon;

Id. (étude sur l'art étrusque) : MM. Maury, Georges Perrot, Heuzey, Boissier;

Prix La Fons-Mélicocq : MM. Delisle, Siméon Luce, d'Arbois de Jubainville, Longnon;

Prix Brunet (bibliographie des traductions d'ouvrages grecs en arabe, d'après le *Fihrist*) : MM. Renan, Derenbourg, Barbier de Meynard, Schefer;

Prix Stanislas Julien : MM. Maury, Pavet de Courteille, Oppert, Schefer;

Prix Delalande-Guérineau : MM. Delisle, Hauréau, Paul Meyer, d'Arbois de Jubainville;

Prix de la Grange : MM. Delisle, Gaston Paris, Paul Meyer, Siméon Luce.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 5 — 31 janvier — 1887

26. — **Histoire de la science politique dans ses rapports avec la morale,** par M. Paul Janet, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des lettres de Paris. Troisième édition, Alcan, 1887.

Depuis la première édition, l'ouvrage de M. Janet a presque doublé, et l'on peut dire de la troisième qu'elle est un ouvrage nouveau. Une importante introduction a pris place à la tête du premier volume; des chapitres entiers, sur les encyclopédistes, la philosophie morale et politique en Italie et en Ecosse, les publicistes américains et les publicistes français de 89, Mirabeau et Sieyès, des notes, une conclusion et un appendice bibliographique considérable, voilà ce que M. J. vient d'ajouter à la seconde édition, déjà beaucoup plus complète que la première, de son ancien travail. Qu'on nous permette d'admirer cette persévérance, cette probité, ce perpétuel souci du mieux. Il est rare, il est de bon exemple de poursuivre, pendant près de quarante années, une investigation de plus en plus exigeante, sur le même sujet. Cette continuité de labeur, — qui n'a pas empêché M. J. de produire tant d'autres livres remarquables, — fait en quelque sorte l'unité de sa vie intellectuelle, et si, comme nous l'espérons bien, l'auteur nous donne prochainement un troisième volume consacré à l'histoire de la science politique au xixe siècle, nous aurons alors l'œuvre capitale et achevée du maître qui a marqué d'une si forte empreinte la science et l'enseignement philosophiques de notre temps.

Je ne puis m'étendre sur les caractères et les mérites généraux de l'ouvrage. Je n'oublie pas d'ailleurs que la seconde édition a été ici même l'objet d'une étude approfondie. Je voudrais seulement insister, et encore brièvement, sur quelques points, qui m'ont paru particulièrement intéressants.

L'introduction est une apologie, aussi ferme que judicieuse et modérée, des principes théoriques de la Révolution française et de la déclation des droits de l'homme. M. J. montre que les Français n'ont pas le monopole des principes abstraits en matière politique, et que nos pères de 89 et de 91 ont été précédés dans cette voie par les Américains émancipés. Il étudie de près les constitutions de la plupart des Etats-

Unis et il y trouve une déclaration des droits, souvent plus absolue encore et plus métaphysique que la nôtre. Sa démonstration, toute de faits et de citations, nous paraît décisive. Loin de plaider d'ailleurs les circonstances atténuantes en invoquant des précédents, M. J. pense que ce fut un honneur pour la France d'avoir fait si largement entrer la philosophie théorique et les idées générales dans la politique, les constitutions, les évènements de l'histoire. Nous sommes entièrement de son avis. Nous savons que nous nous mettons par là en désaccord avec l'école évolutionniste; mais nous pensons que la loi d'évolution n'est pas une cause et qu'elle n'explique rien. Les évènements historiques sont l'œuvre collective des libertés, et les libertés obéissent, plus ou moins, à des idées. De ces idées, les plus puissantes sont les idées générales, parce qu'elles sont simples et qu'elles saisissent fortement les esprits. Ce sont les théoriciens qui mènent le monde, mais le monde ne s'en doute pas toujours. Les idées générales, formulées par les penseurs, donnent seules une conscience, une expression, aux besoins, aux souffrances, aux revendications, aux aspirations d'une époque; elles impriment une direction et fixent un but lumineux au tumulte confus des forces mécontentes qui s'agitent dans le sein des sociétés en voie de dissolution. Je crois que sans elles, l'histoire ne serait que ruines irrémédiables, et l'humanité ne serait jamais sortie de la sauvagerie que pour y retomber aussitôt. Les besoins, les souffrances, la haine désespérée contre un état social intolérable peuvent produire la révolte des esclaves de Sicile, la Jacquerie, l'insurrection des Anabaptistes : il faut des idées générales pour produire et expliquer la Révolution française dans ce qu'elle eut de légitime et de bienfaisant. Les passions ne font que détruire : les idées, les théories, en abolissant un passé funeste, contiennent et dessinent par avance les grandes lignes d'un avenir plus équitable et plus heureux. Elles sont toujours, si radicales qu'elles paraissent, plus ou moins organiques et la raison seule, fût-ce la raison pure, peut préparer lentement dans l'histoire l'avènement de la raison.

On dira que ce radicalisme théorique ne peut enfanter le mieux qu'au prix de bouleversements, de violences, de réactions dont l'évolution, abandonnée à sa marche naturelle, eût fait l'économie. Je n'en suis pas bien sûr. Il est des époques dans l'histoire où le progrès n'est possible qu'au prix de ce que Fourier appelait un *écart absolu*. Quand l'injustice, unanimement dénoncée par ceux qui la subissent, avouée même par beaucoup de ceux qui en profitent, ne veut pas mourir ou abdiquer, il faut bien qu'on la dépossède par force, ou qu'on la tue (j'entends non les personnes, mais les institutions et les abus). Et la responsabilité en est alors tout entière à l'injustice. M. J. montre admirablement que tel fut le cas pour l'ancien régime. Non-seulement il ne voulut pas mourir, mais il prétendit subsister, après avoir solennellement fait l'aveu de son impuissance par la convocation des Etats généraux. Et M. J. montre encore que les idéologues de la Constituante

ne revendiquèrent après tout que l'indispensable, ce sans quoi l'on ne pouvait plus vivre, ce qui est resté la conquête définitive de la Révolution, et par elle, du genre humain, ce qu'aucun gouvernement n'a pu tenter de reprendre sans se condamner lui-même à périr. Après ce beau morceau de philosophie politique, la question nous paraît jugée.

Les théories de l'antiquité avaient été étudiées dès la première édition, avec un soin, une connaissance des textes, une pénétration de critique qui laissaient peu à faire à la plus scrupuleuse révision ; sur quelques points cependant, des travaux plus récents ont pu modifier quelque peu les vues de M. Janet. Je vois, par exemple, qu'il a adouci la sévérité de son jugement sur les sophistes. Il ne va pas,comme Grote, jusqu'à les réhabiliter ; mais il pense, avec Zeller, qu'ils ont pu être plus calomniés qu'on ne le croyait il y a quarante ans, et qu'en tout cas, tous les sophistes ne doivent pas être rendus responsables des écarts de quelques-uns. Je croirais même volontiers que la célèbre distinction entre le juste selon la nature et le juste selon la loi n'est pas tout à fait aussi impudente qu'on l'a dit. Sans doute, le juste selon la nature, c'est bien, pour le Calliclès du Gorgias, le droit du plus fort ; mais c'est aussi pour quelques-uns, l'égalité originelle et essentielle de tous les hommes. Il ne faut pas oublier que pour la plupart des Grecs, il n'y a d'autre justice que celle qui est écrite et formulée dans la loi, et c'est contre les iniquités consacrées par cette justice légale que protestent quelques-uns des audacieux novateurs. Au nom du juste selon la nature, Lycophron déclare que la noblesse est un avantage imaginaire ; Alcidamas, que la distinction entre l'esclave et l'homme libre est sans fondement ; d'autre vont jusqu'à dire qu'aux yeux de la nature, l'esclavage est injuste. Cette grande parole ne trouvera d'écho que chez les derniers stoïciens ; qu'il soit beaucoup pardonné à la sophistique, pour l'avoir inspirée.

M. J. apprécie avec une haute impartialité l'utopie célèbre de la République de Platon. Il insiste sur ce qu'elle n'est ni immorale ni absolument chimérique, car elle n'est que la théorie de certaines constitutions politiques qui ont réellement existé, celles de Sparte et de Crète. J'ajouterais qu'on n'a pas toujours assez remarqué le but que se propose Platon : il veut fonder une cité guerrière, mais dont les citoyens soient moins brutaux, moins batailleurs que les Spartiates. De là le système uniforme d'éducation et la suprématie des philosophes. Mais d'autre part, des soldats sous les armes ne sauraient être propriétaires, ni même avoir le droit de se marier comme bon leur semble et d'élever des enfants. La cité de Platon est un camp, et dans un camp, le soldat est soldat, non citoyen. L'interdiction de la propriété individuelle s'y comprend parfaitement. Quant à la communauté des femmes, elle est si loin d'exister, que les unions sont formées par les magistrats. Sans doute l'Etat, chez Platon, intervient dans les maria-

ges d'une façon qui nous paraît choquante et monstrueuse ; mais trouve-t-on mauvais que dans notre société, si *individualiste*, un officier en activité de service ait besoin, pour se marier, de l'autorisation du ministre de la guerre? Et s'il était prouvé que certaines maladies, la folie par exemple, se transmettent toujours des parents aux enfants, devrait-on nécessairement regarder comme attentatoire une loi qui interdirait le mariage aux aliénés ? Les vues platoniciennes sur la propriété et l'union des sexes paraîtront un peu moins étranges si on les apprécie à la lumière de ces remarques.

On n'en finirait pas, d'ailleurs, si l'on voulait énumérer toutes les autorités, les unes sacrées, les autres profanes, qui, sur le point spécial du droit de propriété, pensent comme Platon. Je reproduis quelques citations : « La terre, dit saint Ambroise, a été donnée en commun aux riches et aux pauvres. Pourquoi, riches, vous en croyez-vous à vous seuls la propriété? » — « La nature a créé le droit commun. L'usurpation a fait le droit privé. » — « L'opulence est toujours le produit d'un vol, » dit saint Jérôme. « Le riche est un larron, dit saint Basile; c'est l'iniquité qui fait la propriété privée, dit saint Clément. « Le riche est un brigand, » dit saint Chrysostome. Enfin Bossuet lui-même s'écrie dans le sermon sur les *Dispositions relatives aux nécessités de la vie :* « Les murmures des pauvres sont justes : pourquoi cette inégalité des conditions? » Et dans le sermon sur l'*Éminente dignité des pauvres :* « La politique de Jésus est directement opposée à celle du siècle [1]. » Je ne parle pas de Pascal, ni de Rousseau, mais voici Montesquieu, dont M. J. signale l'admiration pour Lycurgue et les Jésuites du Paraguay, et qui écrit, « ceux qui voudront faire de pareilles institutions établiront la communauté des biens comme dans la République de Platon ; » et, comme Platon, Montesquieu veut des lois qui imposent l'égalité et la frugalité, c'est-à-dire des lois agraires et des lois somptuaires, des lois qui, le partage fait, le maintiennent, en réglant « les dots des femmes, les donations, les successions, les testaments, enfin toutes les manières de contracter. Car s'il était permis de donner son bien à qui l'on voudrait, chaque volonté particulière troublerait la disposition de la loi fondamentale. » — Il faut de plus, pour maintenir la frugalité, que les portions de terre soient non-seulement égales, mais petites; et il se prononce en principe pour l'impôt progressif, afin que « la grandeur de la taxe sur le superflu empêche le superflu. » Si je rapporte tous ces textes, ce n'est pas pour glorifier le communisme, mais pour montrer combien l'erreur de Platon est excusable, par le nombre et la supériorité intellectuelle ou morale de ceux qui l'ont partagée.

C'est aussi la Grèce antique qui a légué au moyen âge et aux temps

1. Guyau, *l'Irréligion de l'avenir*, p. 196-197. M. Janet, qui cite quelques uns de ces textes, remarque, il est vrai, que le christianisme propose un idéal, sans abroger le droit de chacun. Que penser cependant des épithètes de *brigand* et de *voleur*, adressées au riche? — Ce ne sont peut-être que des hyperboles oratoires.

modernes une des questions les plus importantes de la morale politique : savoir s'il est permis, dans certains cas, de s'insurger contre le gouvernement établi. Chez les anciens, cette question se ramène à celle, beaucoup plus simple, du tyrannicide, et la solution, presque constante, c'est que le tyrannicide est légitime et même obligatoire. On a prétendu que la même doctrine se retrouve dans saint Thomas : M. J. montre fort bien qu'elle n'y est pas; saint Thomas n'accorde que le droit de destituer un tyran. Mais avant lui, un pieux évêque, Jean de Salisbury, écrit en propres termes « qu'il est permis et glorieux de tuer les tyrans, pourvu qu'on ne soit engagé envers eux par aucun lien de fidélité [1]. » Ce qui prouve au moins l'existence d'une tradition scolastique, qui, à défaut de saint Thomas, a bien pu inspirer les prédicateurs de la Ligue; et il y aurait peut-être quelque rapport à établir entre la morale utilitaire, que J. Salisbury est, à notre connaissance, le seul à professer explicitement au moyen âge, et cette doctrine de l'assassinat politique qui ne peut évidemment invoquer en sa faveur que la maxime, plus ou moins bien interprétée : *Salus populi suprema lex esto.*

Dans les temps modernes, le point de vue s'élargit et la question du tyrannicide devient celle du droit d'insurrection. Il est curieux qu'à l'égard de ce prétendu droit, l'esprit si libéral de Kant se prononce absolument et sans restriction pour la négation. J'aimerais à savoir s'il ne s'est pas inspiré, sans le dire, de Berkeley, qu'il avait lu, et dont, entre parenthèses, il n'a ni compris, ni équitablement jugé l'idéalisme. Berkeley avait discuté avec assez d'étendue, sinon de profondeur, le problème dans un écrit intitulé : *Passive obedience, or the christian doctrine of not resisting the supreme power, proved and vindicated upon the principles of the law of nature* (1722). Il n'y a pas de rapport entre la morale de Berkeley, qui est un utilitarisme théologique, et celle de Kant; mais il est remarquable que l'un et l'autre fondent le devoir absolu d'obéissance au gouvernement établi sur une loi universelle, indépendante des circonstances, des lieux, de l'origine ou du caractère de l'autorité politique. Berkeley fait valoir, il est vrai, des considérations empruntées à l'intérêt même du corps social, pour qui les maux de l'anarchie seront toujours pires que ceux dont le pouvoir constitué, si détestable soit-il, pourra être l'auteur, mais elles sont chez lui d'importance secondaire. Quelques-uns des arguments des deux penseurs sont identiques : celui-ci, par exemple, que pour que le peuple fût autorisé à la résistance, il faudrait qu'un tel droit fût formellement exprimé dans la constitution. Kant et Berkeley s'accordent également sur ce point que le devoir d'obéissance n'exclut pas le *refus de concours*, et Berkeley va jusqu'à faire à tous les subordonnés d'un pouvoir tyrannique

1. V. *Le Policratitus* l. VIII, ch. 20 : Bibl. patr. t. XXIII, Lugd., 1677. Jean de Salisbury avait composé sur le tyrannicide, un ouvrage spécial intitulé : *De exitu tyrannorum*. Ce traité a été perdu. Voir la thèse sur J. de Salisbury, par l'abbé Demimuid, p. 102.

une obligation morale de ne pas consentir à exécuter ses ordres.

Cette doctrine où, pour la force des arguments, Kant ne nous paraît pas l'emporter sur Berkeley, est combattue par M. J. avec une mesure, une délicatesse de dialectique, qui font de cette discussion un chef d'œuvre. On remarquera que Berkeley et Kant avaient cru pousser à l'absurde la théorie du droit de résistance en ne le reconnaissant comme légitime que dans le cas où la constitution l'aurait explicitement consacré. Une telle hypothèse est contradictoire, aux yeux de Kant, car elle implique que la législation souveraine contient une disposition d'après laquelle elle ne serait plus souveraine. Or c'est précisément cette contradiction dont nous offrent l'exemple quelques-unes des constitutions des Etats qui forment la grande république américaine; tant il est vrai que dans le domaine où se meut la liberté de l'homme, on ne saurait *à priori* poser les limites du possible. La constitution de 93 va plus loin, et fait de l'insurrection contre la tyrannie un *devoir;* mais elle n'a jamais été appliquée.

Je ne puis évidemment signaler dans les limites étroites de cet article tous les points du beau livre de M. J. qui méritent de fixer les méditations du philosophe et de l'homme d'Etat. Je voudrais, en terminant, faire ressortir une des qualités les plus remarquables de l'œuvre : c'est la proportion. Ces deux volumes forment près de 1,400 pages, et l'on trouvera que c'est peu, pour une histoire de la science politique depuis l'Inde antique jusqu'au seuil de notre siècle. L'auteur a dû choisir et se borner au strict nécessaire, à ce qui présente un intérêt de doctrine. Il a dû sacrifier des noms souvent célèbres, des parties importantes de systèmes, quand elles ne se rattachaient pas rigoureusement à son sujet. Ce travail de choix et d'élimination est certes un des plus difficiles, parce qu'il exige un discernement qui n'est pas sans analogie avec le bon goût en littérature. Il est si aisé de tout dire! Il est si commode de prodiguer les notes, les menus faits, d'exhumer livres et auteurs inconnus! Qui donc empêchait aussi M. Janet d'être piquant par les détails dans l'exposition de toutes les utopies politiques et sociales, depuis la République de Platon, jusqu'à celle de Salente, et au projet de gouvernement de Fontenelle? — Il ne l'a pas voulu et nous l'en louons hautement. Il s'en est tenu à la philosophie de son sujet et l'a traitée avec une sobriété magistrale. Les simples fantaisistes, comme on dit aujourd'hui, il les exclut; les ambitieux déçus, comme Bolingbroke, qui voudraient nous faire prendre pour théories impersonnelles et science désintéressée l'expression de rancunes ou d'espérances égoïstes, il les exclut ou ne les nomme qu'en passant [1]. Plus on y regarde de près, plus on voit que l'auteur dit tout ce qu'il faut dire, et ne dit que cela. Les jugements sont inspirés par l'esprit le plus impartial, et si l'auteur ramène tant de systèmes divers à la mesure de sa doctrine, c'est que

1. V. sur Bolingbroke, les travaux récents de M. Leslie Stephen, *History of English thought in the eighteenth century*, et le livre de M. Robert Harropp.

sa doctrine est assez large, assez tolérante pour être équitable envers chacun. Cette doctrine n'est, après tout, que la morale fondée sur le respect absolu de la liberté humaine et le caractère inviolable du droit. Elle croit au progrès parce qu'elle croit que cette liberté, condition du droit comme du devoir, est en même temps raison. Elle ne croit pas au progrès nécessaire et qui se fait tout seul, ainsi que le veut l'évolutionisme, précisément parce qu'elle croit à la liberté. Elle est profondément humaine et libérale, ayant l'intelligence émue et sympathique du passé et la foi virile en l'avenir. Elle est patriotique, aussi, dans le sens le plus élevé du mot, car c'est au nom du droit éternel qu'elle revendique, dans la belle introduction de cette édition nouvelle, les titres de la philosophie française et de la Révolution de 89, à la reconnaissance du genre humain. Et ce n'est pas une phrase banale de dire de tels livres qu'ils font honneur au pays.

L. Carrau.

---

27. — **Les Noms topographiques devant la Philologie,** par Ferd. Pennier. Paris, Vieweg, 1886. Gr. in-8, 160 pp.

Il y a sur l'étymologie des noms de lieux tant de travaux intéressants et utiles à faire, qu'on ne peut que déplorer l'absence absolue de méthode qui caractérise la plupart des ouvrages de ce genre. Celui de M. Pennier ne fait malheureusement pas exception.

L'auteur commence par déclarer en toute sincérité qu'il s'affranchira des règles usuelles en matière d'étymologie (p. 16). Quant à ses propres principes phonétiques, ils se résument en deux pages et demie (pp. 32-34), desquelles il résulte que les permutations vocaliques sont arbitraires et que celles des consonnes ne le sont guère moins. Qu'on joigne à ces permutations l'aphérèse, la synérèse, la crase, l'apocope, l'antithèse (?) et autres gracieuses fées, et l'on n'aura pas de peine à comprendre comment les mots se transforment et rentrent les uns dans les autres au toucher de leur baguette magique. Ces transformations sont établies par de longues nomenclatures qui remplissent presque tout le livre.

Rien n'égale la satisfaction modeste avec laquelle M. P. expose sa découverte, si ce n'est peut-être l'ironie avec laquelle il raille ses devanciers. Il ignore d'ailleurs avec bonheur « les érudits d'outre-Rhin » (p. 21) et fait le plus grand cas de Court de Gébelin (p. 77).

Mais enfin M. P. a fait une découverte, et je ne veux pas qu'on m'accuse de l'avoir dissimulée. La voici, telle qu'elle est formulée en petites capitales à la page 26 : « La plupart des noms topographiques anciens[1] proviennent de trois mots celtiques signifiant eau et de quatre

1. Entendez par là, non-seulement tous les noms de lieux européens possibles, jetés pêle-mêle, mais encore le nom de l'Asie, celui d'Afrique, celui de l'Arabie, celui du Soudan !

qualificatifs du même idiome qui signifient bas, long, profond, sinueux. »

Le plus triste, c'est que l'auteur trouvera peut-être quelques lecteurs qui le croiront sur parole, alors qu'il se réclame de la philologie (p. 159), et rendront notre chère science responsable de pareilles rêveries : « Si je me suis égaré, c'est elle, dit-il, qui m'aurait trompé, et ce serait un nouveau grief à ajouter à son dossier, déjà si chargé. » (?)

Que la philologie se rassure : elle est bien innocente de l'œuvre de M. Pennier.

V. Henry.

---

28. — **Les Origines de l'ancienne France.** *Le Régime Seigneurial* (xe et et xie siècle), t. I, par Jacques Flach, professeur d'histoire des législations comparées au collège de France, professeur à l'Ecole des sciences politiques. Paris, Larose et Foriel, 1886.

C'est une tâche particulièrement délicate de rendre compte d'un ouvrage incomplètement paru.

Le livre de M. Flach, le « Régime seigneurial, » n'est que le premier d'une série qui aura pour objet de nous exposer les origines de l'ancienne France ou plus exactement la première partie (les deux premiers livres) d'une étude sur le Régime seigneurial. C'est donc sous toutes réserves et sauf recours à un examen postérieur de l'ensemble de l'ouvrage que nous disons notre sentiment sur le volume paru.

Ce volume contient : une introduction de 25 pages où l'auteur nous retrace la genèse de son ouvrage et en explique le plan ; un catalogue utile des sources consultées, qui sont très nombreuses ; les deux premiers livres de l'ouvrage. Dans le premier, M. F. étudie les différentes formes du principe de la protection et de la recommandation personnelle dans le monde romain, la société gauloise et le monde germanique, dans les royaumes francs et enfin dans la société carolingienne. Dans le second livre, il étudie la dissolution de la société au xe siècle, tant au point de vue du pouvoir central qu'à celui des diverses attributions de la souveraineté, de la justice en particulier, à celui de la propriété, du commerce, de la guerre, etc.

A considérer le livre de M. F. en lui-même, comme analyse des formes diverses de la protection et de l'état social au xe siècle, on peut n'avoir que des éloges à lui adresser. Il a dépouillé un nombre énorme de textes ; il les a classés avec soin ; il en a tiré des renseignements d'un véritable intérêt. Les notes de son livre sont à elles seules une lecture instructive et attachante.

Si des faits nous passons aux doctrines, aux théories sur la formation du régime seigneurial, nous nous trouverons plus embarrassés. Les doctrines, dans ce premier volume, n'apparaissent pas avec une

clarté suffisante, et nous craignons de faire fausse route dans nos critiques, qui risquent de reposer sur un malentendu. En tout état de cause, il nous semble toutefois que, quelle que soit l'importance du fait de la protection et de la recommandation, ce fait n'explique pas à lui seul toute la société du moyen âge, et que le premier livre, malgré ses mérites, est une base un peu étroite pour un ouvrage sur les origines de l'ancienne France. D'autre part, si nous avons bien compris, l'idée générale du livre tout entier est bien risquée; et c'est sur ce point que nous demanderons à M. F. la permission de présenter des observations de quelque étendue.

L'idée maîtresse du livre, l'idée qui lui a donné naissance et où se trouve la raison des opinions particulières de l'auteur sur les différents points de l'histoire du droit qui s'offrent à lui est celle-ci : rectifier, compléter Championnière, d'une part en se servant des travaux allemands, d'autre part en établissant solidement sur des textes et en tenant compte des dates, ce que Championnière avait entrevu d'instinct et peut-être avec quelque confusion.

M. F. a-t-il rempli la tâche qu'il s'est imposée? — On sait, dans ses grandes lignes, le résultat des études de Championnière sur le Régime seigneurial : comme résidu de toutes les institutions de l'époque, deux éléments irréductibles, deux ordres d'institutions tout à fait distinctes : la propriété dans ses différents modes (alleu, fief, etc.) — et les *Justices*. — La véritable difficulté de l'étude du Régime seigneurial, c'est l'origine des justices. Cet ensemble de droits — les justices — qui ont pour caractère commun l'exploitation fiscale du sujet et ne peuvent se ramener comme origine aux différents contrats ou combinaisons issus de la propriété, préexistent au Régime seigneurial. Ce sont les institutions implantées par la conquête romaine sur le sol de la Gaule, les divers modes d'exploitation imaginés par le vainqueur sur le vaincu, — hérités des Romains par les rois barbares, finalement tombés, avec l'hérédité des charges, dans l'appropriation privée des anciens agents du pouvoir public. — Le droit de juridiction du seigneur sur ses hommes, c'est le droit de juridiction que possède naturellement autrefois le représentant du pouvoir public, tombé, comme les autres justices, dans l'appropriation privée. — Les cadres territoriaux du Régime seigneurial, — le territoire du justicier, par exemple, — ce sont les anciens cadres administratifs romains et barbares. — Telle est la théorie de Championnière.

Comment M. F. va-t-il rectifier et compléter? C'est sur le droit de juridiction, un droit qui en un sens domine tous les autres, que la discussion s'institue et roule.

Les justices seigneuriales ne sont pas les institutions romaines et barbares persistantes. La preuve, c'est que la part à faire à la tradition dans l'origine des justices se laisse presque indéfiniment restreindre, réduire, presque éliminer. Ce que Championnière a pris pour des cadres territoriaux anciens (le territoire du justicier entre autres),

c'est, au contraire, une création postérieure, propre à la période de plein épanouissement du régime seigneurial. Le caractère de la justice, au début de la féodalité, pendant les xe et xie siècles, n'est pas d'être *territoriale* mais au contraire *personnelle*. Plus tard seulement le principe de la *personnalité* cède peu à peu au principe de la *territorialité*. Ce qui se produit au cours des xe et xie siècles, en effet, ce n'est pas une modification plus ou moins profonde d'une tradition existante, c'est littéralement un recommencement de la société. En dehors et tout à fait indépendamment des anciens groupements sociaux, de nouveaux groupements se produisent et chacun se trouve naturellement justiciable du groupe dont il tient en réalité la part qu'il peut avoir de sécurité et d'indépendance. Le droit de juridiction naît ainsi des conditions générales même qui déterminent l'apparition du Régime seigneurial. — La plupart des autres droits seigneuriaux n'ont pas une autre origine.

Mais M. F. ne parvient pas à mener jusqu'au bout sa démonstration. Les différents modes de juridiction existants ne se laissent pas ramener à son principe de la personnalité de la justice. L'élément traditionnel qu'on veut éliminer résiste. Force est à M. F. d'avouer l'existence, au moment même où naît et se développe cette justice personnelle dont il fait le trait distinctif du Régime seigneurial à son premier moment, — de juridictions territoriales. Alleux, immunités (ecclésiastiques ou laïques), autant de cadres terriens où le droit de juger s'exerce non plus sur la base de relations personnelles, — mais sur la base d'une relation exclusivement *territoriale*. Force lui est encore d'ajouter que cette juridiction territoriale a dû contribuer à la naissance de la future seigneurie. P. 212. « C'est donc directement du franc-alleu que la seigneurie a pu sortir ».

Et pour lui comme pour Championnière, cette question qu'il a tout d'abord tenté d'écarter, se pose : D'où cette justice territoriale? D'où ce droit de juridiction de l'alleutier, de l'immuniste sur les libres, habitant l'alleu ou l'immunité?

P. 204. « La juridiction était considérée comme de l'essence même de l'alodialité... Elle en découlait de plein droit comme un attribut nécessaire de la propriété libre. » P. 209. « Tous nous désignent comme base de la juridiction la propriété du sol. » C'est à l'alleu et à l'alleu seul qu'est attaché le droit de juridiction. L'immuniste ne jouit pas de ce droit de juridiction en sa qualité proprement d'immuniste, mais en sa qualité d'alleutier. L'immunité ne confère pas, en effet, de droits nouveaux. Elle consacre un état de fait (p. 100-103). Elle garantit à l'immuniste la jouissance de ses droits préexistants d'alleutier. Championnière explique ce droit de juridiction par la rencontre accidentelle, dans les mêmes mains, d'un droit d'ordre privé : la propriété, et d'un droit d'ordre public : la juridiction. Championnière a tort.

Toutefois M. F. éprouve le besoin — et avec raison — d'expliquer cette fécondité singulière de son droit de propriété.

La propriété, l'alleu emporte la juridiction parce que, à l'époque précédente, elle a été le *mitium*, d'où est directement sortie la *potestas*, laquelle est à son tour la même chose que l'alleu.

Qu'est-ce que le *mitium?* et comment expliquera-t-il l'efficacité de ce droit de propriété génératrice d'un droit tel que la juridiction : un droit d'ordre public? On a recours aux derniers résultats de la science allemande. Le *mitium* est le *mundium* agrandi, étendu, dépassant le cercle de la famille, s'étendant sur toute une catégorie d'individus qui ne sont ni membres de la famille, ni recommandés; c'est « le *mundium* revêtant le caractère de souveraineté territoriale. » (P. 88.) Mais comment se fait cette transformation du *mundium* en souveraineté territoriale? C'est ce que ne nous dit pas M. Flach. « De pouvoir sur les hommes résultant d'un lien personnel (mundium) et de pouvoir sur les choses résultant d'un droit de propriété, le *mitium* a abouti à une souveraineté foncière. » Cela ne suffit pas. M. F. ajoute : « Dans les législations primitives, pouvoir sur les hommes et pouvoir sur les choses sont pouvoirs presque identiques, p. 89, note 3 ». Cela non plus ne nous paraît pas concluant.

Quant à savoir comment ce *mitium*, cette propriété territoriale confère à son propriétaire le droit de juridiction sur ses tenanciers libres : c'est encore moins clair. M. F. l'affirme, p. 92 : « Quant après la conquête il se trouva sur les terres d'un *vir potens* des personnes autres que celles placées dans le *mundium*, des colons, des tenanciers, le propriétaire, en sa seule qualité, eut autorité et juridiction sur eux. » P. 94. « La justice appartient au grand propriétaire. »

M. F. l'affirme, mais Meyer, mais Sohm, mais la plupart des historiens allemands les plus récents le nient. M. F. se contente de dire quelque peu dédaigneusement : p. 92. « On a voulu le contester. Voyez notamment Meyer. » Ce n'est pas assez.

D'autre part, au point de vue de la conception générale de l'ensemble du droit public franc, ce droit de juridiction sur des libres, ainsi abandonné à des particuliers, c'est chose grave : ce sont ces mêmes libres retranchés de toute participation au droit public, perdus pour le corps politique. Or il est acquis que les tenanciers libres continuent à participer à la vie politique commune, tout au moins par leur obligation du service militaire. Le lite, lui-même, pour la plupart des savants allemands, participe au droit public. La loi populaire (Volksrecht) n'est pas la loi d'une classe; elle est au même titre la loi de toutes les classes du peuple (sauf celle des esclaves, qui juridiquement n'existe pas) et semble emporter pour chacune le recours possible au même mode de réalisation, c'est-à-dire à une juridiction commune, la juridiction publique.

Le problème du droit de juridiction est donc singulièrement plus complexe et plus difficile à résoudre que ne semble le croire M. Flach.

L'obstacle à ce droit de juridiction qu'il accorde, sans la moindre hésitation, au propriétaire, c'est le droit public franc entier, tel du moins qu'il a été compris jusqu'à nos jours.

Mais alors le dédain de M. F. pour la théorie adverse ne saurait guère être interprété autrement que comme une défaillance. [Sa thèse reste toute entière suspendue dans le vide. Pas plus que son principe de la personnalité de la justice, sa théorie de l'alleu ne suffit à expliquer l'origine des justices.

La dernière partie du livre de M. F. (à partir du ch. XIV du livre II) est consacrée à établir la filiation, par là même une classification d'après leur origine, des droits seigneuriaux autres que la juridiction. C'est de beaucoup la moins importante et aussi la moins originale. Il est aisé de reconnaître que cette classification des droits seigneuriaux a été empruntée presque intégralement à Championnière.

M. F. dit de l'ouvrage de Championnière : P. 383. « C'est le système imaginé, il y a quarante ans, dans un livre de circonstance, par un auteur d'une érudition plus ingénieuse que solide. Il a, par une apparence séduisante de clarté et de logique et, en mêlant le vrai et le faux dans une intimité peu commune, obtenu quelque faveur. Je ne débrouillerai pas l'écheveau : la tâche serait fastidieuse et sans profit. » M. F. n'a-t-il pas à se reprocher à son endroit un peu d'ingratitude ? Il se peut que Championnière paraisse confus. Mais c'était un homme d'une rare pénétration d'esprit ; nul ne l'a lu sans profit.

M. Flach, qui est très au courant de tous les travaux antérieurs au sien, a cru que son ouvrage gagnerait à être débarrassé de toute critique et de toute polémique, à être présenté comme un *proles sine matre creata*. Nous croyons qu'il s'est trompé. Il a constamment présents à la pensée les travaux qu'il combat ou ceux qu'il suit, et ses idées seraient plus nettes pour nous si nous étions mis au courant des controverses secrètes dont elles sont sorties.

G. PLATON.

---

29. — **Petite bibliothèque d'art et d'archéologie.** La bibliothèque du Vatican au XVIe siècle. Notes et documents par Eugène MÜNTZ, ancien membre de l'Ecole Française de Rome, conservateur de l'Ecole nationale des Beaux-Arts. Paris, E. Leroux, 1886, in-18 de IV-139 p. Prix : 2 fr. 50.

L'histoire de la bibliothèque du Vatican, dit M. Müntz en tête de sa courte *introduction*, « est si intimement liée à l'histoire du mouvement scientifique, philosophique et littéraire des quatre derniers siècles, qu'en retraçant les vicissitudes de cette collection célèbre, on touche à tout instant aux annales mêmes de l'esprit humain. Aussi les recherches sur la formation et le développement de la bibliothèque papale ont-elles commencé de fort bonne heure. « Néanmoins, » ajoute-t-il, « la

période si intéressante dont je me propose de m'occuper, la première moitié du XVIe siècle, n'a donné lieu jusqu'ici à aucun travail spécial. » Le savant critique constate que les informations recueillies par Onofrio Panvinio, par Muzio Pansa, par Angelo Rocca, par les Assemani, par Marini, par Roscoe, par Blume, par les auteurs de la *Description allemande de Rome*, par Greith, par Dudik, M. Zanelli, Bethman, et divers autres auteurs contemporains, ne se distinguent ni par leur abondance, ni même toujours par leur exactitude [1]. M. le Commandeur de Rossi lui-même, dans le travail d'un si haut intérêt qu'il a consacré à la Vaticane (1884), a laissé dans l'ombre cette période.

M. M. a voulu combler une lacune si regrettable, au moyen des matériaux par lui recueillis dans les archives et les bibliothèques de Rome. Les documents qu'il reproduit ou qu'il analyse font suite à ceux qu'il a publiés, en collaboration avec M. Paul Fabre, dans un volume de la *Bibliothèque des Ecoles française d'Athènes et de Rome*, intitulé la *Bibliothèque du Vatican au* XVe *siècle*. Il est inutile d'ajouter que le savant critique n'a point la prétention de nous donner en son élégant petit volume l'histoire de la Vaticane au XVIe siècle; il a seulement eu l'intention « de fournir aux érudits qui entreprendront cette tâche méritoire un certain nombre de pièces inédites ou peu connues, comprises entre le pontificat de Jules II et celui de Paul III (1503-1549), c'est-à-dire appartenant à l'âge d'or de la Renaissance italienne ».

Le recueil se compose des morceaux suivants : *Jules II* (1503-1513), *Léon X* (1513-1521), *Documents divers*, *Adrien VI* (1521-1523), *Clément VII* (1523-1534), *Pièces comptables*, *Paul III* (1534-1549), *Les inventaires de la Vaticane et du château Saint-Ange sous Paul III*, *documents divers*, enfin un appendice comprenant 1° l'*Inventaire des manuscrits renvoyés d'Avignon à Rome, en 1566* et la *Description de la Vaticane* par Montaigne [2]. Mentionnons, de plus, la *liste des principaux personnages* qui figurent dans le volume, soit comme *préfets*, *custodes*, *employés divers de la Vaticane*, soit comme *copistes*, soit comme *miniaturistes*, soit comme *libraires*, soit comme *relieurs*, soit comme *savants et littérateurs*, soit comme *artistes divers*.

Parmi les curiosités de l'attrayant recueil il faut citer les achats de manuscrits faits par Jules II quand il n'était encore que le cardinal della Rovere (p. 5); la description des salles richement décorées ajoutées par Jules II à la Bibliothèque construite par Sixte IV, description tirée de l'*Opusculum de mirabilibus novæ urbis Romæ*, par un contemporain, Albertini (p. 6); une autre description de cette magnifique

---

1. L'auteur dit du travail de Bethman (*Archiv.*, de Pertz, t. XII, p. 210 et suiv. : « cette publication posthume fourmille d'erreurs. »

2. On apprendra avec plaisir que l'éminent professeur de Pise, M. A. d'Ancona va publier une traduction italienne du *Journal de voyage* de l'auteur des *Essais*, traduction accompagnée de notes aussi abondantes que savantes. J'ai eu la bonne fortune d'en voir quelques pages qui donnent de l'ensemble l'idée la plus flatteuse.

succursale tirée d'une lettre de Bembo adressée à Jules II (p. 7); la description d'une Bible manuscrite avec les commentaires de Nicolas de Lyre, enluminée par le fameux miniaturiste florentin Attavante, offerte par Jules II au roi Emmanuel de Portugal et conservée aujourd'hui à l'abbaye de Belem (p. 8); le bref par lequel Jules II nomma custode de la Vaticane (6 juillet 1511) Laurent Parmenius de San-Ginnesio en remplacement de Demetrius de Lucques (p. 11); le bref de la nomination en même qualité (1er septembre 1512) de Romulus Mammacinus, chanoine d'Arezzo (p. 13); des détails sur le prêt qui continua à être pratiqué sous Jules II, comme il l'avait été sous Sixte IV, mais avec de certaines précautions, telles que le dépôt d'un gage, par exemple, une tasse d'argent (p. 14); un bref par lequel Jules II ordonne que désormais nul ne pourra garder chez lui pendant plus d'une semaine les documents appartenant aux archives de la Chambre apostolique, ni en prendre des extraits sans une permission spéciale (p. 15); le bref de Léon X, lequel « en ce qui concerne la Vaticane, montra cette ardeur éclairée, cette libéralité sans bornes dont son père Laurent le Magnifique lui avait donné l'exemple », bref du 24 août 1513 où est régularisée la situation des deux bibliothécaires et où l'héritier des Médicis se glorifie d'avoir passé son existence au milieu des livres, à partir de sa plus tendre enfance (p. 23); le bref de ce même grand pape, du 5 septembre 1516, nommant Philippe Béroalde bibliothécaire du sacré Palais, le jour même de la mort d'Inghirami (p. 39) [1]; une pièce de vers latins dans laquelle Faustus Sabœus, « poète de talent, mais quémandeur plus insigne encore » ose se plaindre de la parcimonie de Léon X, qui, à l'en croire, aurait laissé sans récompense convenable ses efforts pour arracher de leur prison, chez les barbares, tant de manuscrits précieux (p. 32) [2]; le règlement de la Vaticane tel que nous l'a conservé

1. Au sujet de Jérôme Aleander qui succéda (27 juillet 1519) au dominicain Zanobi Acciajuoli, successeur lui-même de Ph. Béroalde, M. Müntz relève ainsi (p. 29) une inexactitude fréquemment commise : « Les auteurs modernes rapportent qu'il donna sa démission en 1538, au moment de sa promotion au cardinalat. Il y a là une légère erreur; Aleander reçut la pourpre en 1536, non en 1538. S'il résigna ses fonctions en 1538 seulement, c'est donc qu'il continua de les exercer pendant deux ans encore après sa promotion. » M. Müntz reproche (note 2) à Moréri d'avoir placé en 1520 la nomination d'Aleander à la préfecture de la Vaticane. A mon tour (c'est mon seul reproche) je demande à M. Müntz pourquoi donc il refuse au nom de Moréri l'accent qui lui appartient incontestablement. Je relève le même minuscule péché d'omission dans la toute récente plaquette de M. E. Halphen si splendidement imprimée par Jouaust (*Documents historiques*, novembre 1886, p. 19, ligne 4 de la note 1). En revanche, comme je l'ai souvent constaté ici, on donne trop souvent au nom de Niceron l'accent aigu dont on prive le nom de Moréri.

2. Sabœus semble avoir été attaché à la Vaticane dès le règne de Léon X, mais ce ne fut certainement pas, comme l'ont affirmé divers auteurs (notamment Greith, dans le *Spicilegium vaticanum*, Frauenfeld, 1838, p. 5), avec le titre de custode, réservé à Parmenius et à Mammacinus. Sabœus devint custode de la Vaticane sous le pontificat d'Adrien VI; en 1533, lui et son collègue Nicolas Majorano rédigèrent le catalogue conservé à la Vaticane sous le n° 3951. M. Müntz nous apprend (p. 66)

Claude Bellièvre, de Lyon, qui visita Rome à la fin du règne de Jules II, ou au commencement de celui de Léon X (p. 38); divers extraits de l'inventaire de la bibliothèque de Léon X (p. 41). Je suis obligé de négliger bien d'autres particularités dignes d'attention, mais je tiens à reproduire le témoignage favorable que rend M. Müntz (p. 79 et p. 112) à un pape victime d'un long déni de justice : « La plupart des auteurs qui se sont occupés de l'histoire de la Vaticane passent sous silence les services rendus à l'établissement pontifical par Paul III (les Assemani, Tiraboschi, Blume, l'auteur de l'*Iter italicum*, etc.). Nos documents établissent avec la dernière évidence combien fut féconde l'influence exercée par Paul III sur le développement de la Vaticane. Une nuée de copistes s'occupa, sous ses auspices, de transcrire ou de remettre en état les manuscrits les plus précieux; de nouveaux catalogues prirent naissance; une partie des manuscrits ou des documents laissés à Avignon firent retour, en 1542, à la collection pontificale de Rome... Paul III, si ardent pour l'accroissement de la Bibliothèque du Vatican, ne montrait pas moins d'énergie lorsqu'il s'agissait d'assurer le recrutement de certaines bibliothèques conventuelles, et, du même coup, le succès des ouvrages auxquels il s'intéressait. Un bref du 8 avril 1548 nous révèle la singulière façon dont il procédait : il enjoignait aux prieurs d'acheter qui trente, qui cinquante exemplaires de ces ouvrages. En résumé, au point de vue du travail intérieur, le pontificat de Paul III est un des plus importants dans l'histoire de la Vaticane, et c'est à bon droit que nous venons de revendiquer pour ce pape une place distinguée parmi les organisateurs de la grande collection romaine. »

Je ne veux pas terminer ce compte-rendu sans rendre un reconnaissant hommage, au nom des rédacteurs et des lecteurs de la *Revue critique*, à S. S. Léon XIII, qui, dépassant les plus illustres de ses prédécesseurs, a daigné mettre avec tant d'admirable libéralité, à la disposition des travailleurs, les trésors des collections du Vatican, ayant ainsi à jamais bien mérité de tous les amis des lettres et des sciences.

T. de L.

---

30. — **Doria et Barberousse**, par le vice-amiral Jurien de la Gravière, membre de l'Institut. (Paris, Plon, 1886, in-18).

Sous ce titre, M. l'amiral Jurien de la Gravière donne une suite aux travaux déjà nombreux qu'il a publiés sur les *Marines* d'autrefois. Tout le monde sait que cette longue série n'est autre chose que la soutenance d'une thèse chère à l'auteur; il cherche, et souvent avec bonheur, à en

---

que N. Majorano fut nommé, non en 1534, comme le rapportent Panvinio et les Assemani, mais en 1532, au plus tard.

faire prévaloir les conclusions par les exemples qu'il va chercher dans le passé ; en un mot, c'est l'application des études historiques à la préparation de la guerre navale. La clarté de l'exposition, l'agrément du style, ont fait lire ses œuvres avec un vif intérêt, que vient encore accroître le patriotisme communicatif de l'écrivain. Il est peu de lectures plus agréables; l'attention se trouve sans cesse réveillée par quelque chose d'imprévu. Au moment où la flotte des Perses se déploie, nous voyons apparaître Duguay-Trouin ou le Bailli de Suffren ; nous combattions avec les Argyraspides, et les zouaves d'Inkermann et de Santa-Inès surgissent devant nous. Ces rapprochements inattendus ne colorent pas seulement le récit ; ils y ajoutent un charme tout spécial, en rappelant sans cesse l'attention vers le but visé : — Voilà le passé, nous disent-ils, songez à l'avenir !

Le nouvel ouvrage, dans lequel nous retrouvons les qualités de ses devanciers, se divise en deux parties; la première, *Le Siècle inquiet*, nous décrit l'Europe au moment de l'invasion des Turcs et de la prise de Constantinople; l'historien y esquisse à grands traits la rivalité de Gènes et de Venise, les conquêtes de Mahomet II, et nous montre comment les luttes intestines de la chrétienté faillirent un moment la livrer au joug de l'Islam. Dans la seconde partie, nous assistons à l'établissement des Turcs en Barbarie, à la fondation de l'Odjëac d'Alger, et à la longue lutte de Doria et de Barberousse. Du portrait de l'amiral génois, nous ne dirons rien, sinon que nous trouvons bien amoindrie la figure de celui que Charles-Quint traitait avec un respect filial, et qui dut la plupart de ses revers aux haines jalouses qui l'accompagnèrent pendant toute sa vie; mais le tableau des origines de la domination turque en Afrique est entaché de quelques défectuosités. M. l'amiral J. de la G. semble avoir pris pour guide principal *Le R'azaouat*, publié en 1837 par MM. Sander-Rang et F. Denis, traduction enrichie par ces deux érudits de notes nombreuses, très consciencieuses, qui résument tout ce qu'on savait à cette époque sur les Barberousses. Mais cet ouvrage est déjà vieux de près d'un demi-siècle, et, depuis ce temps, nombre de documents ont vu le jour, dont il est absolument nécessaire de tenir compte; car ils rectifient ou démentent bien des allégations produites à la légère par d'anciens auteurs [1]. Par exemple, il n'est pas exact de dire : *que Bougie fut prise par Pedro Navarro en 1510* (p. 87), alors qu'une inscription indiscutable nous donne la date 1509 [2]; qu'*Aroudj essaya d'enlever Bougie par un coup de main avec 50 hom-*

1. Voir, entre autres, les pièces publiées à l'appendice de la *Cronica de los Barbarojas* de Gomara (éd. de Madrid, 1854, in-8) et les *Documents inédits sur l'occupation espagnole*, traduits par M. de la Primaudaie dans la *Revue africaine*, t. XIX, XX et XXI.

2. Ferdinandus V. Rex. Hispaniæ. Inclytus. vi armorum perfidis Agarenis hanc abstulit urbem anno MDVIIII. (Inscription de la Casba de Bougie.)

mes seulement [1] (p. 87); *qu'il chassa les Génois de Gigelli* [2] (p. 88); — Alger n'était pas, *à cette époque, une ville mauresque fondée par les fugitifs de Grenade* (p. 91); fondée vers le milieu du xe siècle sur les ruines d'Icosium par Bolloguin, fils de Ziri, El Djezaïr était déjà une grande ville en 1068, comme nous l'apprend le géographe El Bekri; un siècle environ plus tard, Edrisi nous en fait une description plus flatteuse encore; quant aux Mores d'Espagne, leur grand exode vers Alger est bien postérieur aux Barberousses, et date de 1570 et de 1609. En 1578, Haëdo n'en comptait que mille familles, c'est-à-dire, moins du douzième de la population de la ville [3]. — L'officier qui commandait l'attaque de 1516 se nommait Diego de Vera, et non *Francisco de Vero* (p. 98); les *trois cent vingt navires, et les quinze mille hommes* du R'azaouat [4] doivent être réduits à trente-cinq petits bâtiments et à trois mille hommes environ. — Aroudj ne périt pas *dans une embuscade* (p. 101); il fut poursuivi, au moment où il venait de s'échapper de Tlemcen, dont les habitants s'étaient insurgés contre lui; l'Alferez Garcia de Tineo l'atteignit, après avoir couru sur ses traces pendant près de vingt-quatre heures, et le tua de sa propre main [5]. — La prise du Peñon doit être datée du 27 mai 1529, et non *du 6 mai 1530* [6] (p. 189). L'auteur, parlant de l'injuste et atroce traitement infligé à l'héroïque Martin de Vargas, nous dit : *Rien ne prouve que Kheïr-ed-Din ait ainsi déshonoré sa victoire* (p. 191). Nous voudrions partager cette conviction; mais comment croire que l'abbé de Fromesta, toujours si véridique et si bien informé, ait inventé les détails du supplice qu'il nous raconte dans le Dialogo de los martyres [7]? — La Goulette n'est pas *un château fort* (p. 241), mais bien le petit canal qui fait communiquer le lac de Tunis avec la mer. Quant à la bizarre étymologie proposée *(Hol-Kol-Ouad, le Hausse-Col)*, elle ne nous offre aucun

1. Voir l'*Epitome de los Reyes de Argel*, de D. Diego de Haëdo, abbé de Fromesta. (Valladolid, 1612, in-4°.) cap. I, § 4. — Aroudj avait sous ses ordres un millier de Turcs, de l'artillerie, et plus de trois mille Kabyles.

2. Si les Génois ont jamais eû un établissement à Gigelli, (ce qui est très douteux) il y avait longtemps qu'ils ne le possédaient plus au moment de l'arrivée des Turcs. D'après M. de Mas-Latrie, les souverains de Tunisie leur avaient autrefois concédé quelques avantages commerciaux sur la côte kabyle; mais il n'a jamais été question d'un poste fortifié, jusqu'au jour où le Sultan donna Tabarque aux Lomellini comme rançon de Dragut.

3. V. les chap. xi, xii, xiii, xiv, xv, xviii, de la *Topografia de Argel.* L'auteur, captif de 1578 à 1581, compte 2,500 familles de Baldis, 500 de Berranis, 1,500 de Turcs, 6,000 de renégats, 600 de spahis, 150 de Juifs, et 1,000 seulement de Mores d'Espagne, Andalous ou Tagarins.

4. Voir, dans l'appendice de Gomara, d. c., les instructions de Diego de Vera et les lettres de Nicolas de Quint, gouverneur du Peñon d'Alger.

5. Voir, dans l'*appendice de Gomara*, d. c., les lettres de noblesse conférées à l'alferez Garcia de Tineo.

6. V. dans les *Documents inédits sur l'occupation espagnole*, d. c., la lettre de D. Pedro de Godoy à Alarcon, du 7 juin 1529.

7. *Dialogo de los Martyres*, f° 153, r° et v°, et 154, r°.

sens; la vraie leçon, donnée depuis des siècles [1], et restée en usage parmi les indigènes, est : *Halk el Oued, la gorge du canal;* ce vocable dérive du même ordre d'idées qui a fait naître le mot français *Goulet.*

En se reportant aux sources indiquées [2], M. l'amiral Jurien de la Gravière fera aisément disparaître ces légères inexactitudes dans les futures éditions de son intéressant ouvrage. Nous n'avons plus qu'à le féliciter de la sagacité avec laquelle il a écarté la fausse interprétation de Baba-Aroudj [3] (pour Barberousse), et à le remercier d'avoir mis en lumière la vraie figure des fondateurs de la Régence, en lesquels trop d'historiens se sont obstinés à ne voir que des chefs de bandits.

H. D. de Grammont.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. le général Faidherbe publie à la librairie Leroux un ouvrage intitulé *Langues sénégalaises, wolof, arabe-hassania, soninké, sérère, notions grammaticales, vocabulaires et phrases* (in-8°, 266 p.). Ce livre, dit l'auteur dans son avant-propos, n'est pas destiné à ceux qui veulent se livrer à une étude scientifique des langues sénégalaises, ce que n'ont le temps de faire ni les commerçants, ni les officiers, ni la plupart des fonctionnaires; mais les personnes qui, dans un but tout pratique, veulent se servir d'une langue indigène pour les besoins ordinaires de la vie ou les relations commerciales, peuvent se contenter de ce traité.

— M. Camille Jullian a fait paraître chez Savigné, imprimeur-éditeur à Vienne (Isère), une forte brochure de 110 pages renfermant le texte et le commentaire des *Inscriptions de la vallée de l'Huveaune* (Bouches-du-Rhône). Prix : 5 fr. — Du même auteur nous signalons des *Notes d'épigraphie*, concernant également des inscriptions de Marseille et de la Provence. (Savigné, Vienne, 1 vol. in-8 de 44 p.; prix : 2 fr. 50.)

— La librairie Leroux met en vente un nouveau volume de notre collaborateur M. Maurice Vernes, intitulé *L'histoire des religions ; son esprit, sa méthode et ses divisions, son enseignement en France et à l'étranger*. M. Vernes y a réuni des indications complètes sur la place faite en différents pays à l'histoire des religions aux divers degrés de l'instruction publique; il montre également la situation présente de cet enseignement en France et insiste sur quelques lacunes qu'il voudrait voir combler. Mais la partie la plus neuve du livre est dans la question de méthode qui est abordée de front et tranchée dans un esprit assez différent tant de l'école ety-

---

1. V. entre autres les *Voyages* du Dr Schaw, t. I, p. 195.

2. Il est juste d'y ajouter; *Le Peñon d'Alger*, de M. Berbrugger (Alger, 1860, broch. in-8) et les nombreux travaux publiés sur les Barberousses dans la *Revue africaine* (années 1865, 1873, 1878, etc.).

3. Etymologie qui n'a d'autre base qu'une vague assonnance, et qui n'a été adoptée que par ceux qui ignorent que ce fut Kheïr ed Din, et non son frère, qui reçut des Européens le surnom de Barberousse, ainsi que l'affirme formellement le R'azouat, et que le confirment les lettres des contemporains. (V. les *Négociations de la France dans le Levant*, t. I, p. 83, 201, 266, etc.)

mologique et mythologique de Max Müller que de l'école philosophique et dogmatique de MM. Tiele et A. Réville. M. Maurice Vernes conteste les principes de classement préconisés par ces différents savants et fait ressortir ce qu'il y a d'hypothétique dans les restitutions et les filiations qu'ils proposent. Il renonce à établir un classement des religions soit d'après une religion primitive des Aryens ou des Sémites dont aucun témoignage direct ne nous est parvenu, soit d'après la distinction devenue classique entre animisme-fétichisme, polythéisme et monothéisme. Pour lui ce ne sont pas là trois états successifs, mais trois côtés simultanés, trois faces contemporaines, que l'examen retrouve dans toutes les grandes religions du passé et du présent. L'étude des religions doit, en conséquence, être abordée, en dehors de toute idée préconçue, selon un ordre emprunté aux seuls cadres de la géographie et de l'histoire générales.

— Le premier numéro des *Annales de l'Ecole libre des sciences politiques* de l'année 1887 contient les articles suivants : Aucoc, De la délimitation du rivage de la mer et de l'embouchure des fleuves et rivières. — Lebon, La constitution allemande et l'hégémonie prussienne. — Em. Morlot, Les congrégations religieuses. — Gaidoz, Les vallées françaises du Piémont (Le val d'Aoste, les vallées vaudoises, Bardonnèche, vallées de la Doire-Ripaire, de Fénestrelle, de Château-Dauphin; les chasseurs alpins; M. G. conclut que le prétendu principe des nationalités, établi sur la communauté du langage, a été surtout un engin de guerre dont certains Etats se sont servis pour élever des prétentions sur les territoires voisins, mais « on n'a pas encore ouï dire que l'Italie ait sollicité la France d'adopter pour frontière politique entre les deux pays la frontière des nationalités, ni qu'elle ait offert de nous rendre ces compatriotes d'au delà des monts qui montrent pour notre langue un tel attachement »). — Fuzier, La réorganisation de l'impôt sur les terres en Italie. — Djuvara, Chroniques roumaines. — Analyses et comptes-rendus. — Mouvement des périodiques.

— Il s'est fondé, il y a quelques mois, une *Société d'histoire diplomatique* qui compte aujourd'hui plus de cent cinquante membres. Elle a pour organe la *Revue d'histoire diplomatique* dont le premier numéro vient de paraître. L'objet de la *Revue* est d'étudier, au point de vue critique, dans leurs origines historiques, les questions internationales, de retracer les rapports, de quelque nature qu'ils soient, de la France avec les divers pays, de publier ou de signaler les pièces intéressantes recueillies chaque jour dans les dépôts d'archives. La *Revue* se composera chaque année de quatre fascicules in-8° d'environ 160 pages chacun ; elle publiera des articles de fond sur la spécialité qui la concerne, des documents, des comptes-rendus d'ouvrages, une chronique bibliographique et des indications sur tous les travaux qui, sans s'occuper directement de l'histoire de la diplomatie, y toucheront par quelque côté. Le directeur de la *Revue* est M. de Maulde ; le comité de rédaction se compose de MM. Schefer, président; de Mas-Latrie, Geffroy, de Vorges, Funck-Brentano, d'Avril et R. Lavollée. Le n° 1 de la première année renferme les articles suivants : duc de Broglie, Un manifeste diplomatique de Voltaire; baron d'Avril, L'Autriche et la confédération germanique (1850-1851); Rothan, L'alliance de l'Allemagne et de l'Autriche en 1879; Bikélas, La formation de l'Etat grec depuis le congrès de Laybach; Ed. de Barthélemy, Struensee d'après les dépêches du ministre de France; de Maulde, L'extradition au XIVe siècle en Genevois; Funck-Brentano, Le caractère religieux de la diplomatie au moyen âge; Mano, Ferrero et Vayra, Relations diplomatiques de la monarchie de Savoie. (Conditions d'abonnement : un an, Paris, 20 fr.; départements, 22 fr.; étranger, 23 fr.)

— M. Albert Jahn vient de faire paraître une nouvelle édition du texte de saint

Eustathe réfutant l'homélie d'Origène sur la question de la pythonisse d'Endor, édition accompagnée du texte de l'homélie réfutée. Ce travail a pour titre : *Des h. Eustathius Erzbischof von Antiochien Beurtheilung des Origenes betreffend die Auffassung der Wahrsagerin I. Kœn. (Sam.) 28, und die bezügliche Homilie des Origenes, aus der Münchner Hds. 331 ergænzt und verbessert mit kritischen und exegetischen Anmerkungen.* (Leipzig, Hinrichs, 8). Le savant philologue bernois, après avoir indiqué sommairement, dans son Introduction, les sources bibliographiques et littéraires, s'étend davantage sur le ms. de Munich, membranaceus attribué au xe siècle, dont il a fait la base de sa récension, jugeant inutile de consulter les autres, conservés à Turin et dans la collection de Th. Philips, à Cheltenham. Il traite ensuite de la valeur du texte d'Eustathe, sous le double rapport du fond et de la forme. Un chapitre est consacré au texte d'Origène. Le premier éditeur de l'un et de l'autre est Léon Allatius (1629), le dernier, l'abbé Migne (1857), reproduisant l'édition de « Gallandi » (nous disons Galland), Bibliotheca patrum (1768) en y faisant quelques corrections, lesquelles, au dire de M. J., ne sont pas toujours très heureuses. Une lecture d'ailleurs assez rapide de cette nouvelle édition — projetée par l'auteur depuis 1838 — nous a laissé l'impression la plus favorable. — C. E. R.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 21 janvier 1887.

M. le secrétaire perpétuel lit les lettres des candidats à la place de membre ordinaire, laissée vacante par la mort de M. Desjardins. Ils sont au nombre de trois, MM. Anatole de Barthélemy, Louis Courajod et Paul Viollet.

M. le Ministre de l'instruction publique invite par lettre l'Académie à lui présenter deux candidats pour la chaire d'épigraphie et d'antiquités romaines au Collège de France, vacante par la mort de M. Desjardins. L'assemblée des professeurs du Collège de France a présenté en première ligne M. Cagnat, en seconde ligne M. Jullian.

L'Académie décide qu'elle élira, à sa prochaine séance, une commission de quatre membres, chargée de lui présenter des candidats à la place d'associé étranger, vacante par la mort de M. Madvig.

M. Alexandre Bertrand fait une courte communication sur un coffret de bois, orné de lames de bronze, qui vient d'être découvert dans une tombe de femme de l'époque mérovingienne, à Gondrecourt (Meuse). Les lames de bronze sont finement estampées. On remarque surtout deux tableaux, représentant deux personnages nus. C'est un assez bon travail romain, du ive ou du ve siècle. Dans l'intérieur du coffret se trouvaient tous les bijoux de la défunte : la plupart sont des objets mérovingiens, qui ne peuvent être plus anciens que le vie siècle. Il n'est pas très commun de rencontrer ainsi mêlées les œuvres de la civilisation romaine et celles de la civilisation franque.

L'Académie se forme en comité secret pour l'examen des titres des candidats à la place de M. Desjardins.

Ouvrages présentés : — par M. Schlumberger : Théodore Reinach, *Essai sur la numismatique des rois de Cappadoce*; — par M. Croiset : Isaac Uri, *Un Cercle savant au xviie siècle, François Guyet (1575-1655), d'après des documents inédits* (thèse de doctorat ès-lettres); — par M. Heuzey : Edm. Pottier et Salomon Reinach, *la Nécropole de Myrina, fouilles exécutées au nom de l'Ecole française d'Athènes par E. Pottier, S. Reinach, A. Veyries (Bibliothèque des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome)*; par M. Ch. Nisard : Ch. Henry, *Lettres inédites de Mlle de Lespinasse à Condorcet, à d'Alembert et au comte de Guibert*; — par M. A. Bertrand : Salomon Reinach, *Catalogue sommaire du musée des antiquités nationales* (à Saint-Germain-en-Laye); — par M. de Mas-Latrie : Agrippa d'Aubigné, *Histoire universelle*, publiée par le baron Alphonse de Ruble, tome Ier; — par M. Boissier : C. Jullian, *Inscriptions romaines de Bordeaux*; — par M. Maspero : 1° Vincenzo Grossi, *il Fascino e la Jettatura nell'antico Oriente*; 2° *Mémoires publiés par les membres de la mission archéologique française au Caire*, 3e fascicule.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 6 — 7 février — 1887

31. — **Grundriss der vergleichenden Grammatik der Indogermanischen Sprachen,** von Karl Brugmann, ord. Professor der vergl. Sprachwissenschaft in Freiburg. Erster Band. — Strasbourg, K. J. Trübner, 1886. In-8, xviij-568 pp.

Après avoir autant que personne, par de nombreuses et savantes études de détail, contribué depuis plus de dix ans à éclaircir les principaux problèmes de la linguistique indo-européenne, ces problèmes qu'au temps de Bopp on croyait résolus, et dont aujourd'hui l'on recommence à chercher laborieusement l'exacte solution, M. Brugmann a voulu les fixer dans un vaste travail d'ensemble et doter la science d'un nouveau *Compendium*. Alliant dans une juste mesure la puissante méthode déductive de Schleicher, à laquelle il rend maintenant pleine justice, et les pénétrantes inductions de l'école actuelle, il nous promet à bref délai un ouvrage qui résumera les données les plus récentes et les plus sûres de la grammaire comparée. Le tome I[er], le seul paru jusqu'à présent, est exclusivement consacré à la phonétique.

Quelques linguistes se sont demandé, non sans inquiétude, si l'heure était déjà venue de refaire l'œuvre des premiers maîtres, si l'on pouvait sans ingratitude mettre tant d'empressement à démolir ce que leur patient labeur avait édifié, si, en cet instant où la science semble traverser une phase de transition, il n'était pas plus sage d'enregistrer un à un les résultats acquis, que d'essayer de les codifier trop vite au risque de solutions hâtives et contradictoires, si enfin l'on ne courait pas le danger d'élever à grands frais une construction peu solide, à laquelle les nouveaux progrès en expectative apporteraient bientôt de graves atteintes et peut-être une ruine prématurée.

Sans méconnaître la valeur de ces considérations, je crois néanmoins que l'initiative de M. B. est de celles dont il faut se louer et féliciter l'auteur. Si parfois son ardeur novatrice l'a rendu trop sévère pour ses devanciers, il leur témoigne aujourd'hui sa déférence en adoptant leur plan pour refondre l'exposé de leurs doctrines. Quant aux modifications nouvelles qui s'imposeront dans l'avenir, on peut dès à présent prévoir

qu'elles ne porteront que sur des points isolés et que les grandes lignes demeureront désormais intactes. La variété du vocalisme primitif, l'existence proethnique de nasales et de vibrantes vocaliques, celles des deux séries de gutturales et de sourdes aspirées dans les quatre ordres de consonnes, ont passé du domaine de la polémique dans celui de l'enseignement courant. Le caractère absolu des lois phonétiques, contesté en théorie seulement par d'excellents esprits, est admis dans la pratique comme la base de toute recherche sérieuse et poursuivi dans ses moindres applications avec une rigueur toujours croissante. Si l'on se défie de telle ou telle explication analogique en particulier, la puissance de l'analogie en tant qu'agent perturbateur et créateur du langage [1] est absolument hors de cause, et l'on a depuis longtemps renoncé à chercher dans l'indo-européen restitué, qui n'est qu'une langue comme une autre et moins connue que toute autre, l'*ultima ratio* du verbe humain. Voilà des points acquis, sur lesquels rien ne fera revenir notre science. L'ouvrage de M. B. arrive donc à son heure. Qu'il doive peu à peu subir d'importants remaniements, des additions considérables, qui en doute? L'essentiel est qu'il réponde parfaitement aux besoins et à l'état actuels de la science, qu'il fasse le départ exact de ce qu'elle constate, de ce qu'elle conjecture, de ce qu'elle ignore, qu'il précise enfin l'œuvre du passé et la tâche de l'avenir. Tous ces mérites, et d'autres encore, nul ne sera tenté de les contester au livre que j'ai sous les yeux.

Après une courte généalogie de la famille indo-européenne et quelques considérations générales d'une substantielle sobriété (pp. 1-19), l'auteur aborde la phonétique. Il traite successivement des voyelles proprement dites (pp. 32-110), des voyelles en tant que consonnes (*i*, *u* devenus *y*, *w* [2], pp. 110-184) des nasales et des liquides consonnes et voyelles (pp. 164-246), de l'apophonie vocalique (pp. 246-261) [3], des consonnes explosives distinguées suivant le lieu et suivant la nature de leur articulation (pp. 261-408), des consonnes fricatives (pp. 408-454), des mutations phoniques qui résultent de combinaisons de voyelles et de consonnes (pp. 454-530), enfin de l'accentuation (pp. 530-565). Ce chapitre, à coup sûr le plus intéressant malgré les inévitables lacunes du sujet, clôt dignement le volume, que compléteront sans nul doute, quand l'ouvrage sera terminé, de copieux index indispensables aux recherches. On regrette seulement de ne point rencontrer çà et là les grands tableaux synoptiques, si commodes pour la consultation rapide et bien connus des lecteurs du *Compendium*. M. B. a-t il pensé que, vu la complication de certaines concordances, pareils tableaux risqueraient d'être soit incomplets soit trop chargés? ou se réserve-t-il de combler cette lacune dans un des tomes suivants?

1. Ici je pense surtout aux belles et fortes pages que M. Psichari vient de consacrer à cette question dans le dernier *Annuaire de l'Association des études grecques* (1885).

2. Je ne dispose pas d'autres signes pour transcrire *i* et *u* consonnes.

3. Cette partie m'a paru un peu écourtée et superficielle.

Dans une telle œuvre on doit s'attendre à rencontrer beaucoup de propositions sujettes à controverse. L'auteur ne peut s'attarder à les discuter, il donne son avis, indique les sources pour l'opinion contraire : c'est tout ce qu'on est en droit de lui demander. Mais sur certaines questions encore pendantes il est permis de le trouver trop décisif : ainsi les lois de la contraction proethnique (pp. 106-109) ne me semblent pas mieux démontrées aujourd'hui que le jour même où M. Osthoff les a promulguées, et en particulier la formule $a + o = \hat{a}$ ne s'appuie que sur le subjonctif dorien du type δύναμαι (α long), que rien ne nous garantit plus légitime que le type attique δύνωμαι. Si j'insiste sur le caractère hypothétique de ces lois, c'est que l'école en a tiré, entre autres, toute une théorie du subjonctif au sujet de laquelle j'ai déjà fait mes réserves [1] : le vrai subjonctif grec aurait été *φέραμεν (α long), et φέρωμεν serait dû à l'analogie de l'indicatif (p. 97 i. n.); le lat. *amês* se ramènerait à un optatif par **amâyês* (p. 459). — M. B. connaît-il un type grec *τιμαίης? — et le lat. *ferês* équivaudrait à φέροις (p. 75). J'avais essayé de démontrer qu'entre *ferês* et φέρῃς il n'y avait que la différence de l'ι adscrit, lequel est hystérogène ; mais l'étude plus ancienne de M. Thurneysen est seule connue de M. Brugmann. Au même linguiste est exclusivement rapporté l'honneur de la découverte d'une loi tonique propre à l'Europe occidentale (p. 539), et la question est reprise avec détail à propos du latin (p. 548), sans la moindre mention des mémoires français qui l'ont si remarquablement élucidée [2]. Une telle insuffisance d'informations a de quoi surprendre dans une encyclopédie vivante.

Je terminerai par quelques observations de moindre portée. — On ne voit pas trop pour quelle raison M. B. substitue au ç, généralement affecté à la transcription de la sifflante palatale sanscrite, un autre signe (p. 25) qui peut avoir l'inconvénient de dérouter les débutants en les exposant à confondre la palatale avec la cérébrale. — Sur la question de l'o proethnique donnant en âryen *â* ou *a* suivant qu'il se trouve en syllabe ouverte ou fermée, M. B. se borne à maintenir un peu brièvement son ancienne opinion (p. 70), sans nous renseigner sur le côté physiologique de cette mutation.—L'arm. *shun* (chien) se ramène moins bien, ce semble, à **kuôn* (p. 84) qu'au thème des cas faibles **kun-* étendu par analogie, cf. p. 303. — L'α long de πράττω vient-il d'un η préattique (ion. πρήσσω)? A ce compte, a dit M. Meisterhans [3], pourquoi n'aurait-on pas en attique *ῥάτωρ = ῥήτωρ? Je ne crois pas que l'objection soit péremptoire, mais M. B. n'y répond point (p. 99). — P. 119, l'auteur enseigne que *τόσyο est devenu *τοῖσο, puis τοῖο ; p. 422, c'est le groupe σ + *y* qui a simplement donné *y* : contradiction d'au-

1. *Esquisses morphologiques*, III : *le subjonctif latin*, Douai, 1885.
2. *Mém. Soc. Ling.*, VI. p. 11 sq.
3. *Grammatik der Attischen Inschriften* (Berlin, 1885, thèse de Zurich) p. 5. Cf. G. Meyer, *Gr. Gramm.* [2], p. xxxiii i. n. Mais la distinction admise par ce dernier auteur n'est vérifiée que pour l'ionien de Céos et Naxos, *ibid.*, § 39.

tant plus étrange que nous sommes renvoyés au premier passage. — Le type *neunt* (p. 122) est des plus suspects; en tout cas il est peu probable qu'il y faille voir une forme primitive. — Pourquoi admettre (p. 152) que *to* procède de *tvo* dans l'italien *morto* et l'espagnol *muerto* = *mortuus* ? Il a bien pu exister en latin populaire un verbal régulier **mortus* = μορτός. — Le skr. *yâtás* (gén.), par rapport à l'accus. *yấntam* (p. 168), est évidemment une simple répétition analogique de la relation *satás sántam*. — Le mot μογοστόκος ne signifie pas « qui cause des douleurs » (p. 173), mais « qui accouche difficilement » : par suite, l'étymologie est à revoir. — Les exemples de la concordance arm. *h* = i.-e. *p* sont trop peu nombreux (p. 268) pour qu'il soit permis d'en négliger un aussi certain que *hur* (feu). — A la p. 270, l'auteur n'ayant pas encore formulé la loi qui exige la permutation d'*f* latin médial en *b*, son § 338 en devient inintelligible pour les non initiés. — « *Gegisch* » (p. 310) : M. B. n'a dit nulle part que le guègue est un des deux grands dialectes de l'albanais. — « Le latin conserve l'*s* souvent à la finale » (p. 427), est-ce là une formule bien satisfaisante ? En matière de lois phonétiques il faudrait, dans un ouvrage de principes, éviter toutes les expressions qui pourraient donner prise au soupçon d'inconstance. — Sur quoi se fonde la restitution *σθέναρ pour θέναρ (p. 484) ? — Je ne sais ce qu'on peut induire du type skr. *sasrmānás* (oxyton) quant à l'accentuation primitive du type grec λελειμμένος (p. 545) ; car visiblement le suffixe n'est pas le même, et aux participes sanscrits en *-māná-* semblent répondre, ainsi que je l'ai dit ailleurs [1], les substantifs grecs en -μονή.

Parmi les innovations heureuses dues à M. Brugmann, je ne dois point passer sous silence l'introduction définitive de l'arménien et même de l'albanais dans la comparaison des formes. On voit que son *Grundriss*, dès à présent classique, marque une étape de la science du langage au même titre que la *Grammaire* de Bopp et le *Compendium* de Schleicher. Sa place est marquée dans toutes les bibliothèques de linguistes, auprès de ces vénérables monuments, qui ont droit à tous nos respects, mais ne répondent plus à nos besoins.

V. Henry.

---

32. — Emanuel Lœwy, **Inschriften griechischer Bildhauer**, mit Facsimiles herausgegeben, Leipzig, Teubner, 1885. Un vol. in-4, xl-410 pages.

On n'a pas moins de plaisir à louer ce livre que de profit à l'étudier ; car l'auteur inspire autant de sympathie que l'ouvrage mérite d'estime. Il porte dans les études d'érudition, avec une science toujours sûre, une réserve pleine de simplicité, une courtoisie vraiment aimable. Dans ce travail qui ne lui a pas coûté moins de cinq années, il met tant de soin

---

1. *L'Analogie dans la Langue grecque*, n° 61.

à reconnaître la part d'autrui, qu'il semble parfois oublier la sienne. La bibliographie générale qui accompagne l'introduction (p. XXVII-XXXVII), est extrêmement riche; celle qui précède chacun des articles, plus abondante encore; les commentaires, dont chaque inscription est suivie et qui prennent parfois l'étendue de véritables dissertations [1], exposent avec tant de conscience toutes les opinions, que l'auteur paraît ne point décider entre elles; il sait choisir pourtant, mais il met à affirmer une singulière discrétion; il laisse deviner son sentiment, au lieu de le proclamer. La préface (p. III-VI) est toute remplie des remercîments que l'auteur adresse à toutes les personnes, qui de près ou de loin ont collaboré à son œuvre; elle rend justice et plus à chacun, sauf à M. Loewy lui-même. On n'en est que plus heureux de le remercier à son tour pour le labeur qu'il s'est imposé, de le féliciter du plein succès avec lequel il l'a exécuté, et de reconnaître les services qu'il rend chaque jour. Le livre ne laisse rien à désirer; l'impression en est fort belle, la correction parfaite.

Les inscriptions, qui portent des signatures ou des noms d'artistes, ont été réunies une première fois par M. G. Hirschfeld [2]. Elles tenaient déjà à côté des textes une place considérable dans l'utile recueil d'Overbeck [3], et formaient avec eux le fondement solide de la célèbre *Histoire des artistes grecs* de H. Brunn [4]. Mais si rapide est le développement de l'épigraphie grecque, que les recueils de textes ont besoin d'être sans cesse complétés et périodiquement refaits. Pour ce qui est des signatures, Lessing, quand il écrivit le *Laocoon*, n'en connaissait guère qu'une quinzaine; M. Hirschfeld en donna au-delà de 200, un tiers de plus que M. Brunn, et dès 1872 il devait publier un supplément [5]. Puis vinrent les fouilles d'Olympie, d'Athènes, de Délos, de Pergame, d'Epidaure, les *Tituli* apparurent tout à fait insuffisants. M. Benndorf, qui, depuis vingt années, de concert avec MM. Kékulé et Schoene, composait une collection d'estampages et de fac-similés des signatures d'artistes, sentit que le moment était venu de rééditer ces inscriptions; il chargea de ce soin M. Loewy, son élève, à qui M. Hirschfeld confia de son côté toutes les notes [6] réunies par lui depuis 1872. M. Loewy mit tout en œuvre pour faire honneur à ses patrons : études et voyages, il ne néglige rien. En 1881, il consacrait sa thèse à l'étude de Pausanias et de Pline, considérés comme historiens de l'art grec; en 1883, il complétait ce travail et le publiait dans les *Abhandlungen* du Séminaire épigraphique et archéologique de Vienne [7]; en 1880, il visitait Olympie,

---

1. Je citerai, par exemple, les commentaires des nos 4, 49, 93, 154-5 (Pergame), 224, 242, 298, l'introduction aux inscriptions de Rhodes, p. 127-132, etc.
2. *Tituli statuariorum sculptorumque graecorum, cum prolegomenis*, Berlin, 1871.
3. *Schriftquellen zur Geschichte der bildenden Kunst*, Leipzig, 1868.
4. *Geschichte der griechischen Künstler*, Braunschweig et Stuttgart, 1853-59.
5. *Archaeol. Zeit.* 1872. —Voir aussi « Neubauer, Zu den griechischen Künstlerinschriften » (*Arch. Zeit.*, XXXIV, p. 67-71).
6. Elles sont indiquées dans le recueil par le signe HH.
7. *Untersuchungen zur griechischen Künstlergeschichte*, Wien, 1883.

et en 1882, l'île de Rhodes; en 1885, il était à Athènes, où j'eus le plaisir de le rencontrer. Il embrassait dans ses études l'histoire de l'art tout entière et voulait se rendre maître également de toutes les sources, littéraires ou épigraphiques; il tenait autant que possible à voir tous les monuments de ses yeux.

C'est en effet l'originalité du nouveau recueil que les textes y sont donnés, soit en entier, soit partiellement en *fac-similés*, et la signature toujours, sauf le cas d'impossibilité. Comme on n'a souvent d'autre indice du temps où vivait un artiste que la paléographie des inscriptions, il importait de mettre sous les yeux du lecteur les formes mêmes des lettres. En effet, les différences d'écriture ne se décrivent pas, elles ne se traduisent pas suffisamment avec les jeux les plus complets de caractères épigraphiques d'impression; elles se montrent à un œil exercé, moins dans la forme caractéristique de telle ou telle lettre, que dans le style général de l'écriture; elles se sentent, mais seulement sur l'original, ou dans une copie tout à fait fidèle.

Calquer toutes les inscriptions sur l'original ou sur des estampages, faire réduire ensuite toutes ces épreuves de grandeur réelle par les procédés de la zincographie, était un travail considérable; ce n'était cependant que la préparation matérielle de l'œuvre elle-même.

Les cinq cent cinquante-six textes, dont elle se compose, sans compter les numéros doubles et les additions, sont divisés en deux classes : 1° signatures d'artistes; 2° inscriptions dans lesquelles des artistes sont nommés incidemment.

La première classe (p. 3-352, nos 1-524 d) comprend elle-même plusieurs catégories distinctes : Signatures conservées en original (nos 1-394);

Inscriptions que l'on peut, avec vraisemblance, considérer comme des signatures d'artistes (nos 395-474);

Signatures conservées par des copies antiques (nos 475-496);

Signatures suspectes ou fausses (nos 497-524).

Dans la seconde partie (p. 355-381, nos 521-559) sont groupés tous les textes, autres que les signatures, dans lesquels sont nommés des artistes, soit en cette qualité, soit à tout autre titre (comptes de travaux publics ou contrats, épigrammes, dédicaces, inscriptions funéraires, etc.); tous ceux aussi qui semblent se rapporter à des artistes ou mentionnent des descendants ou parents d'artistes.

Le titre de l'ouvrage indique assez, sans qu'on y insiste, qu'il ne s'agit que des sculpteurs, et que du recueil sont exclus tous les autres artistes, coroplastes, potiers, peintres de vases [1], graveurs en médailles [2] ou en pierres fines.

1. Pour les peintres de vases, voir Klein, *Griechische Vasen mit Meistersignaturen* (*Abhandl. der Wiener Akad.*, XXXIII, 1883) et les additions de P.-J. Meier. *Beitræge zu den griech. Vasen mit Meistersignaturen* (*Arch. Zeit.*, 1884, p. 252, 1885, p. 179-186). M. Klein vient de donner de son recueil une seconde édition.

2. Voir A. von Sallet, *Die Künstler inschriften auf griechischen Münzen*, Berlin, 1871; Rud. Weil, *Die Künstlerinschriften der sicilischen Münzen*, Berlin, 1884.

La première partie est de beaucoup la plus considérable; la seconde n'est en réalité qu'un appendice.

Le plan, on le voit, est tout à fait conforme à celui qu'avait adopté M. Hirschfeld; il comporte aussi des prolégomènes et des *indices*. M. Loewy ne se sépare de M. Hirschfeld qu'en excluant les signatures conservées par les textes des auteurs anciens et les artistes ou artisans romains [1]. Le cadre était bon, et l'on n'avait en effet qu'à s'y tenir; mais M. Loewy l'a partout élargi : il nous offre une matière beaucoup plus riche, et la traite avec plus d'ampleur à la fois et plus de précision, de façon à rendre son ouvrage et très utile et très nouveau.

Le nombre des textes est double de celui que contiennent les *Tituli;* la distribution chronologique et géographique en est plus rigoureuse et plus claire. Une notice développée indique la provenance de chaque monument, en contient la description; la bibliographie minutieusement exacte n'omet rien; le commentaire, parfois très long, touche à tous les points intéressants ou contestés, traite tous les problèmes auxquels peuvent donner lieu le texte, sévèrement établi par l'examen des originaux et la collation des variantes, la date du monument, la personne de l'artiste, l'œuvre qu'accompagnait la signature. La critique des textes faux ou contestés, plus à l'aise dans un livre plus étendu, raisonne et donne ses preuves. Que l'on compare ce programme à celui de M. Hirschfeld, on verra combien il est plus compréhensif.

Je ne sais si dans son désir de ne rien omettre M. L. n'a pas quelquefois dépassé la mesure : il est certains textes qu'il ne donne, il est vrai, que comme des signatures problables, qui n'ont pour garants ni la notoriété d'un nom, ni la présence d'une formule [2]. C'est se plaindre de l'embarras des richesses, dira-t-on; encore n'ont-elles tout leur prix qu'autant qu'elles sont pures de tout alliage. On ne saurait trop louer, en revanvanche, le soin avec lequel l'auteur se tient et nous tient au courant de toutes les découvertes, complète son œuvre par des appendices, l'améliore par des corrections, au cours même de la publication, et nous promet encore des suppléments [3]. Par lui, nous avons eu presque dès leur découverte les inscriptions d'Oropos [4]; il vient de donner dans l'Ἐφημερὶς ἀρχαιολογική d'Athènes, une signature de deux artistes thébains, Stroton et Polynicos [5], dans les *Mittheilungen* de l'Institut d'Athènes, une nouvelle signature de Lysippe, trouvée à Mégare [6]. Cependant d'autres textes étaient recueillis à Délos, à Perdico-Vrysi, à

1. *Tituli*, p. 163, 171, 28 et 13 numéros.

2. Ainsi les nos 430, 431, d'autres encore en assez grand nombre.

3. *Nachtrag*, p. 382-396; inscriptions nouvelles, ou meilleures copies d'inscriptions anciennes; *Zusætze und Berichtigungen*, p. XVII-XXVI.

4. MM. Léonardos et Mylonas lui en avaient envoyé les copies avant même de les publier; d'autres savants ont fait de même pour d'autres textes.

5. Base trouvée à Atalanti. — Loewy, Ἐφ. ἀρχ., 1885, p. 199-200.

6. *Mitth.*, X, p. 149. Dédicace par Théraménès, f. de Timoxenos, avec un fac-similé. (Loewy.)

Rhodes, dans l'Asie-Mineure, en Thessalie [1]. La production ne s'arrête pas; elle montre par un exemple particulier quelles ressources on peut attendre de l'épigraphie pour la connaissance de l'antiquité.

Les textes sont partagés chronologiquement en six chapitres : VIe siècle; — Ve siècle subdivisé en deux sous-groupes; — IVe siècle jusqu'à Alexandre; — période hellénistique, depuis Alexandre jusqu'au milieu du IIe siècle; — du IIe siècle à la fin de la république romaine; — époque impériale. Dans chacun des chapitres les inscriptions sont rangées en séries géographiques, d'après la provenance des inscriptions ou la patrie des artistes. L'examen seul de la table et des chiffres donne donc un aperçu frappant de la production relative des diverses époques et des différents pays.

Les commentaires font du livre un véritable manuel de l'histoire des artistes. Le classement chronologique reste souvent encore bien incertain, on le comprend, puisqu'on n'a souvent pour guide que la paléographie, ou des noms encore non identifiés. Certaines opinions m'ont, je dois l'avouer, étonné : je ne saisis point par exemple les raisons pour lesquelles M. L. distingue deux Caïcosthénès; l'écriture des nos 116 et 220 me paraît semblable, et je trouve assez peu probable que deux Caïcosthénès et deux Diès aient, à plusieurs générations de distance, collaboré ensemble. Les raisons par lesquelles on combat l'opinion proposée par Bœckh et admise depuis lui sur l'inscription de Delphes (no 101), qui porte les signatures d'Hypatodros et d'Aristogeiton, ne m'ont pas convaincu [2], et je persiste à croire que l'archaïsme en est plutôt affecté. Le fait n'est pas unique dans l'histoire des artistes, et des inscriptions du même temps prouvent que dès lors on avait admis en Béotie l'écriture ionienne.

Sur quelques points mes propres recherches me permettent de confirmer en les précisant, ou de modifier les conclusions de M. Loewy.

Le Praxias qui travailla pour Délos est bien, comme il l'avait supposé (nos 127, 127a, 146), celui dont les signatures existent à Athènes et à Oropos; car les personnages nommés sur l'inscription de Délos appartiennent au IVe siècle.

La date exacte de la dédicace de la statue élevée à Massinissa (no 212) peut être déterminée à une année près, par les considérations suivantes: l'auteur de la dédicace se nomme Hermon, fils de Solon; or, ce personnage remplissait en 180, sous l'archontat de Démarès, les fonctions

---

1. Une signature d'Iphicartidès, du début du VIe siècle av. notre ère, deux signatures nouvelles d'Eutychidès, inédites; une de Phylès d'Halicarnasse (*Journal of Hell. St.* VI, p. 345); un nouvel artiste délien, Aristothalès. — *Bull. de corr. hellén.*, 1886, p. 78 ... ωτος ἐποίϜεσε (Holleaux); — 1885, p. 525: Βότρυς Λευκίου ἐχαλκούργησε (Foucart). — 1886, p. 425: Σιμίας Πυθοκρίτου Ῥόδιος, à Kédréai; p. 444: Εὔπορος Ζωπύρου, à Larissa (Diehl, Dürrbach).

2. L'autre inscription, où sont nommés Hypatodoros et Aristogeiton, est écrite dans un alphabet de transition et en partie moderne (*Bull. de corr.*, III, p. 140).

de Sitône [1], et il présida, comme tel, à la vente du blé dont le roi Massinissa avait fait présent à la ville de Délos. Le rapprochement des deux mêmes personnages dans ces deux circonstances ne me paraît pas laisser de doute sur la relation qui existe entre la libéralité de l'un et l'hommage rendu par l'autre. L'œuvre de Polianthès est donc de l'année 180 ou de la suivante.

On sait quelles incertitudes existaient sur le temps où vécut Héphaistion, fils de Myron [2]; j'ai démontré déjà qu'on ne pouvait pas le ramener en deçà de l'année 88. Il faut en réalité le reporter encore plus haut, vers l'année 130 av. J.-C. La preuve est faite par une liste de prêtres de Sérapis, qui se rajuste à la partie supérieure de celle qui a été publiée par M. Hauvette [3], et qui contient six lignes avant Staséas de Colone le nom de *Démophilos d'Alopêké*, et sept lignes encore plus haut celui de *Néon de Leuconoé* [4], c'est-à-dire ceux des deux prêtres de Sérapis, l'un en charge, l'autre honoraire, mentionnés dans le texte qui porte la signature d'Héphaistion [5]. Or, Staséas est de l'année 122 [6], ce qui donne pour les deux sacerdoces antérieurs les années 128 et 135, et pour la dédicace de la statue l'année même de 128.

L'artiste délien, fils de Sarpédon (nos 206, 207) doit être appelé Agorallos; on restitue son nom au moyen des comptes du temple de l'année 193. — Sarpédon exécuta pour les hiéropes une statue de Dionysos en 250, date exacte de l'archontat de Sosisthénès.

Je ne saurais que louer M. L. pour la parfaite connaissance qu'il possède de tout ce qui a été écrit sur chaque sujet; pouvait-il lui-même reprendre tous les problèmes, et, en nous en fournissant toutes les données connues, n'a-t-il pas rendu tout le service qu'il était en son pouvoir de rendre? Je le chicanerais plutôt sur l'embarras que l'on éprouve à reconstituer en quelques points la série chronologique des artistes, si je ne comprenais combien il a dû être difficile de concilier l'ordre géographique et la suite des temps [7], et si je ne le trouvais pas en ces questions, d'ailleurs assez obscures de chronologie, un peu trop catégorique parfois et trop confiant dans les indices toujours incertains de la paléographie [8].

---

1. *Bull. de corr. hell.*, 1882, p. 14-15, l. 102, 104, 105 de l'inscription.
2. Overbeck, *Schriftq.*, nos 2245-6, « nach Boeckh aus der Zeit der Unterwerfung Griechenlands unter Rom, vielleicht aber auch erst aus augusteischer Zeit ».
3. *Bull. de corr. hell.*, 1882, p. 350, cf. 1886, p. 11.
4. Νέων Λευκονοεύς — [Σω]κλῆς Φλυεύς — [Εὔδι]μαχος ἐκ Κεραμέων — [Λυκ]ίσκος Ἀχαρνεύς — [Ἀθ]ηναγόρας Μελιτεύς — [Θ]εόφαντος — Δημήτριος Μαραθώνιος — Δημόφιλος Ἀλωπεκῆθεν — Διοκλῆς Τυρμείδης — Δημήτριος Περγασῆθεν — [Δ]άμων ἐ<κ>γ Μυρρινούττης — [Τ]ήλεφος Ὀτρυνεύς — Διονύσιος Παιανιεύς — [Στασ]έας Κολ[ω]νῆθεν.
5. Ces deux noms sont estropiés dans la copie de Boeckh, *C. I. G.*, 2293, mais on les rectifie aisément avec les autres inscriptions de Délos.
6. *Bull. de corr. hell.*, 1886, p. 6 et suiv.
7. Il s'agit des œuvres de la fin du second siècle et du commencement du premier.
8. Voir l'introduction aux inscriptions de Rhodes, p. 127 et suiv.

J'ajouterai seulement quelques remarques sur les Prolégomènes, ou plutôt j'en donnerai une rapide analyse. M. L. les a intitulés « *Observations statistiques* » (p. VII-XVI); c'est en effet par des chiffres qu'il essaie de résoudre les diverses questions que l'on peut se poser au sujet des signatures d'artistes, savoir : la place qu'elles occupent, la forme qu'elles reçoivent, les formules qu'on y emploie. On les inscrivait sur l'œuvre elle-même, ou sur la plinthe attenante, ou sur la base indépendante qui la portait ; l'inscription sur la statue s'observe surtout à l'origine ou à l'époque gréco-romaine, et sur les statues destinées à l'exportation [1]. Les signatures sont rédigées en prose ou en vers; les rapports des deux formes sont, selon les temps

	VI[e] s.	V	IV	III	II	I	Empire	
Vers	5	6	3	0	2	1	1	= 18
Prose	9	25	49	50	90	91	73	= 387

Les formules se composent d'éléments variables. Deux sont essentiels, le nom propre, un mot indiquant l'acte créateur. L'emploi du seul nom propre au génitif ou au nominatif est exceptionnel, et les exemples n'en paraissent généralement pas bien authentiques. L'autre mot est un verbe (ποιέω d'ordinaire — ἐργάζομαι — τεύχω rarement) ou un substantif (ἔργον) [2]. Le verbe est à l'imparfait ou à l'aoriste. On a donné de ces différences de temps des explications très ingénieuses, mais tout aussi fausses, on a voulu en déduire des règles de chronologie, l'auteur fait justice des unes et réduit les autres à leur valeur [3]. Des indications accessoires accompagnent fréquemment le nom : ce sont le patronymique et l'ethnique, ou le démotique. Toutes autres additions, telles que le nom du professeur de l'artiste, celui de son maître, s'il était affranchi, la mention d'un titre ou de fonctions exercés par lui, les allusions à son œuvre sont exceptionnelles et très rares. M. L. recherche comment cette partie des formules a pu changer selon les temps et les régions. Il examine encore la question déjà posée par M. Hirschfeld de la portée du patronymique. Ce savant pensait avoir établi que le père est désigné, quand il avait été lui-même artiste et maître de son fils. Sur tous ces points M. L. est beaucoup moins affirmatif que son devancier [4] ; une enquête minutieuse et portant sur un

1. Voir p. 238 : Attische Künstler in Italien. Vorbemerkung.

2. 347 fois ποιέω, contre 19 les autres mots, encore ceux-ci se rencontrent-ils 9 fois dans des inscriptions métriques.

3. L'aoriste employé 260 fois contre 87 l'imparfait ; les exmples se répartissent ainsi :

VI[e] s.	V	IV	III	II	I	Empire
11	24	36	51	64	56	18
4	4	0	0	8	24	47

Ces chiffres montrent que s'il y a des préférences à certaines époques pour ceux des deux formes, aucune d'elles ne vaut date.

4.

	VI	V	VI	III	II	I	Empire
Pères artistes	2	1	3	5	5	5	2
Pères non connus comme tels	3	3	1	9	22	50	24

nombre bien plus considérable d'exemples ne lui inspire que la crainte de formuler des règles trop souvent démenties. Il déclare [1], avec un esprit de critique bien digne d'éloges après un tel effort, que les règles, si l'on en pouvait établir quelques-unes, n'auraient encore qu'une valeur toute relative et provisoire, valable seulement pour les faits connus et à la merci de la première découverte nouvelle. Rien enfin n'est négligé, pas même l'ordre des mots qui composent les formules [2], et l'excès seul de la conscience pourrait être repris, si c'était un défaut.

Il faut mentionner encore les *indices*, si complets, si commodes, et que l'auteur promet d'enrichir d'une liste des noms propres contenus dans les inscriptions jointes aux signatures [3]. On voit quel travail a été dépensé, quels soins ont été donnés à cette œuvre. Elle est de celles où l'on met beaucoup de son temps, et beaucoup plus de soi qu'il ne paraît, sans en recueillir tout l'honneur que l'on retire souvent de travaux plus brillants, et pourtant plus faciles. C'est le devoir de la critique de les remettre à leur vraie place, de leur rendre la pleine justice à laquelle elles ont droit. Elles ont d'ailleurs une récompense légitime, c'est qu'étant indispensables elles sont partout citées. On ne pourra plus s'occuper de l'histoire de l'art grec sans recourir sans cesse au livre de M. Loewy.

Th. Homolle.

---

53. — **Glossarum Hibernicarum e codicibus Wirziburgensi Carolisruhensibus aliis editorum supplementum,** congessit Henricus Zimmer. Berlin, Weidmann, 1886, in-8, 15 pp.

Cette courte brochure se divise en deux parties : la première, qui contient cinq pages, renferme quelques textes latins où l'on a trouvé des gloses irlandaises qui n'avaient pas été insérées dans les *Glossae hibernicae ;* la seconde partie, deux fois aussi longue que la première, contient un *errata* des *Glossae hibernicae*. Les corrections à l'édition des gloses de Wurzbourg donnée par M. Zimmer dans les *Glossae hibernicae* occupent, à elles seules, cinq pages. Le savant auteur n'a pas pensé à dire qu'un recueil de corrections à son édition des gloses de

1. Page VII, au début même de ces observations.

2. Voici la liste des chapitres : Place des inscriptions. — Rédaction des inscriptions : variantes dans les signatures d'un même artiste. — Eléments de la signature : Père et patrie, en Attique, à Olympie, à Rhodes, ailleurs, et en chaque siècle. — Forme, prose et vers. — Expressions employées. — Temps du verbe. — Variantes dialectales. — Ordre des mots. — Collaboration. — Pères d'artistes. — Des artistes connus par les sources littéraires et les inscriptions.

3. P. 399-403. I. Noms d'artistes. II. Noms des pères d'artistes. III. Ethniques et démotiques des artistes. IV. Lieux d'origine des inscriptions à signatures. V. Famille des artistes. VI. Sujets représentés. VII. Divers. VIII. Des œuvres signées qui subsistent.

Wurzbourg a été publié par M. Whitley Stokes dans le *Literarisches Centralblatt* du 24 novembre 1884, et qu'il a eu même en communication le texte manuscrit de la collation faite par M. Whitley Stokes. Il a eu beau relire le manuscrit de Wurzbourg, son travail n'est que la seconde édition de l'œuvre d'un autre, et par une distraction bien naturelle chez un si savant homme, il a négligé d'en prévenir ses lecteurs. Cet oubli n'a rien d'étonnant, quand on sait que plusieurs des textes édités dans les *Glossae hibernicae* par M. Z. après M. Wh. Stokes n'ont pas été même collationnés avec les originaux par ledit Zimmer. Je croyais naïvement le contraire, quand j'ai reçu d'Henry Bradshaw, aujourd'hui défunt, une lettre en date du 23 mars 1883 où le savant bibliothécaire, me parlant de mon rapport sur les manuscrits irlandais de la Grande-Bretagne, travail dont il avait eu entre les mains une épreuve, me dit ce qui suit : « On looking at the proof again, which I corrected « at Cambridge, I must add a few words. I have asked you to correct « your statement about Zimmer, as it looks as if Zimmer had seen the « things himself. As a matter of fact Zimmer only reprints Stokes, and « this ought to be said, — not out of compliment to Stokes at all, — « but because you ought to distinguish the second-hand from the first- « hand editor, for the sake of ordinary scientific accuracy. »

Copier les gens sans vérifier est une marque de confiance, un bon procédé ; ce n'est pas une mauvaise action. Cet excellent M. Z. est coutumier du fait. On sait aujourd'hui qu'il n'a pas mis les pieds à Saint-Gall et que sa copie des incantations comprises dans le manuscrit nº 1395 de la Bibliothèque de la cathédrale est simplement une mauvaise reproduction de l'édition donnée dans la *Grammatica celtica*, car dans l'édition de M. Z. il y a trois fautes : *méimu* pour *méinni, ceinsæth* pour *ceingeth*, et *ond* pour *and*, dont la *Grammatica celtica* avait donné la bonne leçon. Le savant professeur a emprunté ces fautes à une transcription défectueuse fournie par un copiste ignorant dont il ne nous fait pas connaître le nom ; d'autre part, une erreur grave commise dans l'édition donnée par la *Grammatica celtica* a échappé à ce copiste : c'est *cani* seconde personne du singulier de l'indicatif présent absolu pour *cain* seconde personne du singulier de l'impératif du verbe *canim* « je chante ». Ce *cani* était imaginaire. MM. Windisch et Wh. Stokes l'ont constaté chacun à quelques jours d'intervalle dans une excursion faite à Saint-Gall l'automne dernier. Ils ont été l'un comme l'autre tout étonnés d'apprendre que M. Z. n'avait pas vu le manuscrit. Cet étonnement ne m'étonne pas : j'ai constaté, il y a quelques années, avec le même étonnement, les différences qui existent entre le texte du manuscrit de Cambrai, alors momentanément déposé à la Bibliothèque nationale à Paris et la reproduction qu'en prétend donner M. Z., *Glossae hibernicae*, p. 213 et s. L'édition de M. Z. est en deux colonnes. La première colonne est censée reproduire le texte tel qu'il est conservé par le manuscrit ; la seconde donne ce texte corrigé.

Ce qui est surtout amusant est de voir qu'une partie des corrections corrige des fautes qui ne sont pas dans le manuscrit. Ainsi, dans l'édition de M. Z., le texte du manuscrit tel qu'il est reproduit par cette édition offre un certain nombre d'exemples de mots coupés en deux. Une partie de ces coupures tient à l'ignorance du copiste moderne qui souvent, dans la transcription que M. Z. avait sous les yeux, a fait des coupures quand un mot irlandais, commencé à la fin d'une ligne, se terminait à la ligne suivante dans le manuscrit du VIII[e] siècle. Ainsi, au folio 37, colonne 3 de ce manuscrit, *arenindurbe* « afin qu'il chasse » commence sur la ligne 28. Les deux dernières lettres n'ayant pu tenir sur cette ligne, ont été reportées à la ligne 29 par le scribe auquel nous devons ce manuscrit si précieux. M. Z., trompé par une récente et mauvaise transcription moderne, écrit en deux mots : *arenindur be* dans sa première colonne, et dans la seconde il corrige avec raison cette lecture défectueuse en lui substituant *arenindurbe* en un mot ; mais c'est la leçon du manuscrit. De même, dans le manuscrit, *ocus* « et » a ses trois premières lettres à la fin de la ligne 29 et sa dernière lettre sur la ligne 30. Dans l'édition de M. Z., première colonne, il y a un blanc entre *ocu* et *s* et cette faute est corrigée à la seconde colonne, etc. Les *r* du manuscrit de Cambrai ont de grandes queues qui s'étendent fort loin à droite [1]; trompé par ce phénomène graphique, l'auteur récent de la copie dont M. Z. a fait usage a plusieurs fois imaginé de placer après ces *r* un blanc séparatif de mots. Par exemple, f° 37, col. 3, ligne 19 du manuscrit de Cambrai, *mar tri ;* f° 37, col. 4, l. 3, *honer a* en deux mots ; pour *martri*, *honera*, etc. Ainsi, la transcription du manuscrit de Cambrai telle que la donne M. Z. contient en grand nombre des divisions de mots qui sont erronées et dont le scribe du VIII[e] siècle n'a pas la responsabilité. Voici une autre circonstance où l'erreur attribuée à tort au manuscrit par M. Z. est le résultat d'un phénomène différent. M. Z. écrit, colonne première, en un mot, *incoicsathfilus ;* ce serait une grosse faute ; *incoicsath* termine une phrase ; *filus* en commence une seconde ; mais *incoicsath* est le dernier mot de la ligne 9 du folio 38, col. 1, du manuscrit de Cambrai ; *filus* est le premier mot de la ligne 10. Il n'y a aucun indice que le scribe du VIII[e] siècle ait considéré ces deux mots comme n'en faisant qu'un.

M. Z., dans son supplément, ne donne que quatre corrections à son édition du manuscrit de Cambrai. Une de ces corrections consiste à mettre dans sa deuxième colonne, qui contient le texte corrigé, une fois *martre* au lieu de *marte*, qui est en effet une faute ; M. Z. ne s'est pas aperçu qu'il avait commis deux fois cette faute et qu'on la trouve p. 216, col. 2, non seulement à la ligne 4, mais à la ligne 2, et il n'a pas vu que le point de départ de ce *lapsus calami* se reconnaît dans sa fantaisiste reproduction du manuscrit où on lirait, suivant lui, *marte*, *Glos-*

1. On sait que ce ms. est d'écriture continentale.

sae hibernicae, p. 216, col. 1, l. 5; tandis que le manuscrit porte bien *martre*, f° 38, col. 1, l. 15.

Mais nous ne désespérons pas de voir paraître un nouveau supplément où M. Z. nous remerciera de lui avoir signalé ces défauts de sa transcription du manuscrit de Cambrai et reconnaîtra enfin ce qu'il doit à M. Wh. Stokes. Il n'y a que le premier pas qui coûte. Dans le supplément dont nous rendons compte, M. Z. reconnaît que le professeur Windisch, traité par lui avec tant de mépris, pourrait bien quelquefois avoir raison contre son éminent critique : *Quae contra opinionem Ern. Windisch, v. d. de aetate codicis protuli, eo refutantur quod codex in illis regionibus non scriptus est*. Voici en quels termes il avait énoncé l'assertion qu'il retire : *Codicem nostrum saeculo octavo conscriptum esse censet Ern. Windisch, quo longius a vero nemo quisquam aberrare potest*. C'était peu aimable et, dans son supplément, M. Z. fait en quelque sorte à M. Windisch des excuses publiques. Nous ne désespérons pas de lui voir un jour adresser à M. Wh. Stokes en termes exprès celles qu'il lui doit[1]. Il faudra quelques mots un peu plus explicites dans un second supplément, et ce supplément sera motivé d'ailleurs. Le recueil de M. Z., malgré l'addition du supplément, que nous avons entre les mains, ne donne pas encore toutes les gloses irlandaises contenues dans les manuscrits de l'époque carlovingienne, et les textes que M. Z. a réunis dans ce supplément ne sont pas toujours correctement publiés. M. Wh. Stokes en a donné la preuve dans un récent numéro de l'*Academy*. Des fautes comme *concellata* pour *cancellata*, *annectabantur* pour *annectebantur*, *mutat* pour *mittit*, *sagna* pour *sagma*, toutes réunies comme ornement dans une seule page, méritent un *errata* que la librairie Weidmann s'empressera certainement de publier, si M. Zimmer le lui demande, comme nous y comptons bien.

H. d'Arbois de Jubainville.

---

34. — **Artisti francesi in Roma nei Secoli XV, XVI e XVII,** ricerche e studi negli archivi romani per A. Bertolotti. Mantoue, typographie G. Mondovi, 1886, in-8 de 256 pp.

— **Fra Bartolommeo della Porta et Mariotto Albertinelli,** par G. Gruyer. Paris et Londres, librairie de l'*Art*, s. d., in-4 de 109 pp.

— **Raphaël, sa vie, son œuvre et son temps,** par Eug. Müntz. Paris, Hachette, 1886, in-4 de 714 pp.

Des trois ouvrages sur l'art italien que nous avons à présenter au

1. Et auxquelles il a donné jusqu'ici une forme beaucoup trop peu claire, quand, à titre de réparation, il adopte les doctrines du savant anglais sans le citer, abandonnant, par exemple (*Supplementum*, p. 9, ligne 12), la lecture *ecoir* (ms. de Wurzbourg, p. 33 c, 15), qu'il a soutenue si ardemment contre lui (*Gœttingische gelehrte Anzeigen*, 1882, p. 725), pour admettre avec une légère correction (*cl*[illegible]*ir*) la leçon *coir* que M. Stoker, a indiquée et qui offre le sens opposé; revenant à la lecture *cunois* (*Supplementum*, p. 12, ligne 19) (Bède de Carlsruhe), après avoir défendu contre lui une leçon différente (*Gœttingische gel. Anzeigen*, 1882, p. 729).

lecteur, le premier appartient à l'érudition pure, les deux autres, appuyés sur une érudition solide, s'adressent au grand public.

Le dépouillement des archives dans le but d'en extraire les pièces relatives à l'histoire de l'art, ou plutôt à l'histoire des artistes, est plus que jamais à l'ordre du jour. En Italie, M. Müntz, par ses recherches sur *Les Arts à la cour des Papes,* a provoqué un mouvement considérable. L'auteur des *Artisti francesi in Roma* est certainement, parmi les savants italiens, l'un de ceux qui ont le plus dépensé d'activité et de patience en des travaux de ce genre. Ses recherches déjà publiées sur les artistes italiens et flamands sont continuées par ce nouveau volume; il l'a consacré à ceux de nos compatriotes qui ont travaillé dans la ville pontificale, à l'époque où elle était encore le centre artistique de l'Europe, et où les meilleurs artistes du monde chrétien venaient lui demander soit la fortune, soit la consécration de leur talent [1]. Le plan de M. Bertolotti embrasse non seulement les peintres, les sculpteurs, les architectes, les graveurs, qui se rattachent ou semblent se rattacher à la France et dont il a recueilli le nom dans des pièces d'archives; il s'occupe également de miniaturistes, mosaïstes, orfèvres, chanteurs, typographes, et même des ingénieurs, armuriers, tapissiers, luthiers, papetiers, etc.

On voit que le cadre est vaste, et que c'est en somme un véritable catalogue de tous les Français qui ont exercé à Rome, pendant trois siècles, une profession d'ordre un peu relevé. Sur beaucoup d'entre eux, on n'a qu'un simple nom, recueilli dans une énumération d'ouvriers ou un compte de paiement; mais, si de tels renseignements isolés paraissent tout à fait stériles, leur accumulation ne laisse pas que d'être instructive: nous y voyons à quel point l'art français et l'industrie française se sont développés en Italie pendant la Renaissance et le XVII[e] siècle, et nous constatons l'étendue de l'immigration intelligente provoquée par la cour romaine. Nous sommes renseignés en même temps sur la vie des Français à Rome, sur leur mélange avec la population, et des pièces de procès assez curieuses nous font pénétrer dans leurs mœurs privées. Ne nous plaignons donc pas si, pour un seul nom qui rappelle à la mémoire quelque souvenir, nous rencontrons des centaines d'inconnus. Au reste, la biographie des grands artistes eux-mêmes a quelque chose à prendre dans le travail de M. B. Il apporte sur Claude Lorrain et sur Poussin des renseignements qui ont leur prix, particulièrement un testament de ce dernier, daté de 1643, et qui fut annulé dans la suite par la mort de sa femme, en faveur de qui il était fait. Pour le XV[e] siècle, l'auteur n'a guère eu qu'à extraire des ouvrages de M. Müntz ce qui est relatif aux artistes français; mais pour le XVI[e] et le XVII[e] siècle, il a réuni une foule de matériaux précieux, dont la France particulièrement doit le remercier.

Malheureusement le livre est d'une exécution matérielle défectueuse.

1. M. B. annonce: *Artisti tedeschi* et *Artisti sardi, siciliani, corsi e maltesi in Roma nei secoli XV, XVI e XVII.*

Je ne parle pas de la singularité typographique, qui place toutes les citations, tous les renvois dans le texte même, et ne laisse *pas une seule note* au bas des pages ; mais les fautes d'impression abondent ; les textes français rapportés en assez grand nombre, auraient eu besoin presque tous d'être revus par un Français ; les noms propres, ce qui est plus grave, subissent des déformations regrettables, qui ne sont pas toutes imputables aux documents. L'identification des personnages pouvait être poussée plus loin : on trouve, par exemple, p. 74, un *Claude Duchet*, enterré à Saint-Louis-des-Français, et neveu d'Antoine Lafréry, le célèbre marchand d'estampes, qui est certainement le même que *Claude Dughet*, peintre, dont il est question page 35 ; l'identité frappe au premier regard, d'après les documents analysés par M. B. lui-même, et le malheur veut que les deux artistes soient nettement distingués à l'index. Lafréry figure dans le même index, on ne sait pourquoi, sous trois noms différents. L'ambassadeur de France à Rome envoie à François I[er] des marbres antiques, en 1541 ; la pièce qui l'établit désigne cet ambassadeur, d'après M. B., sous le nom de *Monsignore de Todes ;* il fallait évidemment lire *Rodes*, Georges d'Armagnac, l'ambassadeur d'alors, étant évêque de Rodez [1].

Je n'insiste pas sur ces observations, qu'il serait facile de multiplier, et qui frapperont les yeux de tous les lecteurs français à bien des pages de ce livre. M. B., remarquons-le, a imprimé en province, loin des ressources d'une grande ville, et ne doit pas être rendu responsable de tous les défauts de son œuvre ; de plus, la correction, en ces matières, est difficile à obtenir ; il faut, de la part de l'auteur, un grand effort d'attention, de la part de l'imprimeur, un grand effort de bonne volonté, qu'on ne trouve pas toujours réunis. Mais on ne devrait jamais oublier que les travaux d'érudition sont avant tout des travaux de précision, et que le seul mérite de ces minuties de la science, c'est leur irréprochable exactitude.

Il est à regretter que les recherches si utiles faites par M. B. dans les archives de Rome soient en ce moment interrompues. On ne s'explique pas qu'après les preuves de persévérance et d'intelligence qu'il y a données, il ait été envoyé à Mantoue, loin du champ d'études qu'il connaît si bien et qu'il cultivait au grand profit des lettres italiennes. L'auteur en exprime quelque part le regret ; il verra s'y associer tous les étrangers qui ont pu apprécier sa libéralité et la bienveillance avec laquelle il sa-

1. On trouve, pp. 39-44, l'inventaire dressé en 1560 des antiquités du Cardinal Jean du Bellay, que M. Clédat avait déjà imprimé dans le *Courrier de l'art* (1883), d'après une copie donnée par M. Bertolotti. Je signale aux deux éditeurs un témoignage supplémentaire, qui a l'avantage d'être très précis. En face d'un profil d'Aristote (?) gravé dans les *Imagines et elogia virorum illustrium... ex biblioth. Fulvii Ursini* (Rome, 1570), p. 56, on lit : *Ea vero, quam nos edendam curavimus Aristotelis imaginem, expressa diligenter est e tabella quadam ex marmore, e Neapoli superioribus annis Romam allata et in Galliam deinde a Joanne cardinali Bellaio translata.*

vait guider les travailleurs dans les grandes archives qui lui étaient confiées. Ces qualités ne sont pas assez communes chez les archivistes d'Italie, profanes ou sacrés, pour qu'on ne doive pas encourager et soutenir ceux qui les possèdent.

Le livre de M. Gustave Gruyer appartient à la série des biographies d'artistes inaugurée par l'éditeur Rouam. Cette collection a un caractère de vulgarisation qui ne nuit cependant pas à sa valeur sérieuse, et le travail de M. G. tient dignement sa place à côté des précédents. Son héros principal, Fra Bartolommeo, est étudié avec cette sympathie qui est toujours, quand il s'agit d'un artiste, une condition pour le bien comprendre. Par exception, deux peintres sont réunis en un seul volume : le grand dominicain de San Marco ayant eu plusieurs fois pour collaborateur son ami Mariotto Albertinelli, il était impossible de séparer la vie et l'œuvre de ces deux Florentins. Un catalogue de leurs peintures et dessins termine le volume, suivant la louable habitude de la série des *Artistes célèbres*. A part les gravures qui reproduisent des dessins, l'illustration paraît un peu défectueuse.

Le *Raphaël* de M. Müntz est une seconde édition, mais entièrement refondue et telle que le livre est nouveau à beaucoup d'égards. Il a été augmenté d'un index des noms cités, d'une centaine de gravures, et le nombre des pages est monté de 658 à 714. On sait combien de travaux spéciaux ont été écrit sur le sujet en ces dernières années, et combien la « question Raphaël » a passionné les érudits. Le besoin se faisait sentir de fixer les résultats acquis et de résumer les discussions. M. M. s'en est chargé et nul n'avait pour le faire plus d'autorité. Cette monographie est aujourd'hui l'histoire la plus complète et la mieux renseignée du plus grand peintre de la Renaissance. On sait de plus qu'à côté de l'étude chronologique et critique de l'œuvre de Raphaël, le livre présente un tableau du temps où il a vécu et de la société qu'il a fréquentée, à Pérouse, à Florence, à Rome. Il faut particulièrement signaler deux chapitres, l'un sur la Rome de Jules II, l'autre sur la Rome de Léon X, qui seront lus avec fruit par les lecteurs pressés, qui veulent être orientés rapidement et avec exactitude sur une époque qu'il n'est pas permis d'ignorer.

Plutôt que d'analyser davantage un livre qui est depuis longtemps connu et jugé, nous préférons soumettre à l'auteur quelques observations. Dans un document publié dans la *Gazette des Beaux-Arts* de 1884 (II, pp. 427-436) et qui n'est autre que l'inventaire des tableaux et dessins possédés par Fulvio Orsini, on a fait connaître plusieurs œuvres attribuées à Raphaël, et dont M. M. ne fait nulle part mention. Il faut pourtant attirer l'attention des chercheurs sur ces objets, assez précisément décrits dans l'inventaire, et particulièrement sur les quatre portraits suivants : *Raphaël* peint par lui-même (nº 4), *Luigi de Rossi*, neveu de Léon X (nº 5); *Andrea-Matteo d'Acquaviva*, le célèbre Mécène des humanistes (nº 10); *Giovanni-Andrea Cruciano* (nº 111). A mon

avis, ces portraits doivent être encore dans les collections Farnèse, aux musées de Naples ou de Parme ; on les trouvera soit enfouis dans les magasins, soit exposés avec l'indication *ignoto*. La chance de retrouver des œuvres nouvelles de Raphaël vaudrait, ce semble, la peine de recherches minutieuses. — Dans la partie du même inventaire qui est relative aux pierres gravées et qui a été publiée dans les *Mélanges d'archéologie et d'histoire* de 1884, il semble être fait mention de l'un des élèves de Raphaël, ce *Baviera* qui avait soin de sa maîtresse, et sur qui M. M. n'a pas réuni de renseignements postérieurs à Léon X (p. 665). On peut croire qu'il vivait encore à Rome au temps d'Orsini, puisque celui-ci eut d'un Baviera plusieurs camées ou intailles antiques de haute valeur.

M. Müntz consacre tout un chapitre aux emprunts faits par Raphaël à l'antiquité classique, et aux études que le peintre ombrien, subissant l'influence de son temps, a poussées dans ce domaine. J'y ajouterai prochainement un emprunt resté jusqu'à présent inaperçu et qui a été fait par Raphaël aux miniatures du Virgile du Vatican.—Le voyage d'Erasme à Rome est rappelé fort à propos, p. 303, mais avec diverses inexactitudes. On ne trouve pas « l'humaniste flamand à Rome en 1507, en 1509 et au commencement de 1513 ». Erasme a bien séjourné à Rome trois fois, mais les trois fois pendant l'année 1509. Il n'est, par suite, pas juste de dire que le voyage de Luther, en 1510, est antérieur au sien. Ajoutons qu'Erasme n'a pas pu visiter l'atelier de Raphaël « en compagnie de son ami Sadolet », puisqu'il n'est entré en relations avec Sadolet qu'à partir de 1524. Ces erreurs de fait doivent disparaître d'une page intéressante et judicieuse. Mais, en somme, devant ce bel ouvrage, où la forme extérieure, riche et soignée, est entièrement digne du fond, on n'a qu'à dire à l'éditeur *pulchre*, à l'auteur *recte*.

P. de Nolhac.

---

35. — **Herder nach seinem Leben und seinen Werken dargestellt**, von R. Haym. Zweiter Band (Schluss des Werkes). Berlin, Gærtner, 1885. In-8, xv et 864 p. 20 mark.

Nos lecteurs connaissent déjà les deux premiers volumes du grand travail de M. Haym sur Herder. Voici le troisième et dernier tome de cette biographie. L'auteur y a mis cinq ans, et il a traité cette dernière partie de l'existence et de l'œuvre de son héros avec ce soin extrême et cette critique pénétrante dont il fait preuve dans ses études précédentes.

Il a divisé ce volume en trois livres. Le premier (le cinquième de l'ouvrage entier) traite de l'arrivée de Herder à Weimar, de ses nouvelles relations, de ses œuvres de 1777 à 1779, *Éloge de Winckelmann*, les *Chants populaires*, les *Lettres théologiques*, l'étude sur Les-

sing, l'*Esprit de la poésie hébraïque*. Le deuxième livre qui montre Herder « au plus au haut point de son activité », est consacré aux *Idées sur la philosophie de l'histoire*, au « *Büchlein* » dont Spinoza est le sujet, aux trois premiers recueils des *Zerstreute Blätter*, au voyage d'Italie. Le troisième livre retrace les dernières années de Herder et l'assombrissement de son humeur, ses impressions durant l'époque révolutionnaire, l'esprit théologique qui se réveille en lui, la nouvelle attitude qu'il prend à l'égard de la poésie contemporaine, sa lutte contre la philosophie kantienne, la publication de l'*Adrastea* et du *Cid*.

On ne peut parler de ce beau livre, aujourd'hui terminé, qu'avec les plus vifs éloges. S'il y a çà et là de menues erreurs [1], si l'auteur se pique trop d'impartialité, s'il est quelquefois presque injuste envers son héros et s'il parle des écarts de l'imagination ardente et poétique *(licenciae poeticae*, comme disait Hamann) de Herder, sur le ton rigoureux d'un philosophe, sur un ton quasi kantien, — on sent à chaque page qu'il connaît son sujet à fond. Il ne s'est pas contenté de lire Herder, et de le lire dans l'admirable édition de M. Suphan, cette grande entreprise, — dit-il lui-même, — dont il faut souhaiter le prompt achèvement. Il a consulté les papiers de Herder que lui ont communiqués et le ministre de l'instruction publique de Prusse et un petit-fils du grand écrivain. Il a tiré parti d'un grand nombre de lettres inédites de l'époque, de celles de Georges Müller qui sont à la bibliothèque de Schaffouse, d'autres qui sont à Munich. Tous ces documents, imprimés et manuscrits, cités d'ailleurs au bas des pages avec une scrupuleuse exactitude, sont mis en œuvre avec art. M. H. ne plie pas un seul instant sous la masse d'informations et de témoignages qu'il a recueillis de tous côtés. Il cite souvent les contemporains de Herder, et le caustique Merck, et le sensible Jacobi, et le savant Heyne, et l'obscur Hamann, et le fade Gleim, et le prétentieux Nicolai, et le bon Knebel, et le prince philosophe Auguste de Gotha; mais il juge, lui aussi, et il juge avec liberté, sans accepter, comme on le fait d'ordinaire, des appréciations toutes faites. Peut-être est-il en certains endroits un peu longuet. Il sait beaucoup, et il disserte volontiers; mais on serait bien fâché de n'avoir pas ces observations qu'il sème à pleines mains, et quoiqu'il les développe tout à son aise, ce ne sont pas d'inutiles digressions. C'est un artiste, et on nous pardonnera de répéter, en parlant de cette œuvre si largement conçue et si habilement disposée, ce mot d'*art* dont nous venons de nous servir. M. H. est vraiment fidèle au titre de son livre; il a représenté Herder *nach seinem Leben und seinen Werken*. Il mêle

1. Au lieu, par exemple, p. 476 de parler d'un combat livré à Dommartin sous Hans (on ne s'est pas du tout battu à Dommartin ni dans le voisinage) et de renvoyer à la *Vie de Dumouriez* de Boguslawski, il fallait dire que Herder parlait et du combat de Valmy où s'affaiblit le prestige des « cavaliers prussiens » et des négociations entre le quartier-général, établi à Hans, et Dumouriez qui porta un coup sensible à « l'honneur de la couronne prussienne ».

fort adroitement, sans confusion et sans désordre, le récit de l'existence de Herder et l'appréciation de ses œuvres ; la vie du personnage, ses rêves et ses illusions, ses déboires, son irritabilité, ses explosions de mauvaise humeur, ses amitiés et ses haines, ses productions de toute sorte, les aperçus ingénieux de cette intelligence toujours éveillée, toujours infatigable et inépuisable jusqu'à son dernier instant, les réformes qu'il voudrait entreprendre, les jugements qu'il porte sur les évènements du passé et sur l'histoire qui se fait sous ses yeux, les généreuses idées qu'il dépose dans chacun de ses écrits, ce qu'il a de fébrile, de nerveux et d'exalté dans sa pensée et dans le style, les critiques amères et injustes qui lui échappent, l'action puissante qu'il avait sur ses contemporains et qu'exerce encore ce grand esprit, cet *océan*, comme disait Jean Paul, tout cela revit dans le livre de M. H. et tout cela est fortement et solidement lié.

Il faudrait relever un grand nombre de passages fort intéressants qui témoignent à la fois d'une érudition étendue et d'une remarquable finesse. Qu'on lise, par exemple, l'endroit où M. H. explique la sympathie de Herder pour Valentin Andreä et les affinités étroites qui unissaient l'un à l'autre le critique du XVIIIe siècle et le théologien de la guerre de Trente-Ans, « chez tous deux même universalité et même mobilité d'esprit, même soif précoce de savoir, même ardeur et même abondance communicative, même désir de combattre, tous deux également ennemis de la scolastique stérile et du mysticisme confus, représentants d'un christianisme vivant et agissant ; tous deux enfin doués pour la poésie et portés vers elle, mais ne sachant trouver la poésie que lorsqu'elle exprime des vérités sensibles ou une grave morale... » M. H. montre très joliment que Herder s'est peint lui-même dans son portrait d'Andreä. Qu'on lise également ce que dit M. H. de la préface mise par Herder en titre de l'ouvrage de son admirateur passionné, Georges Müller, sur les *Confessions des grands hommes ;* il fait voir comment Herder a, dans cette préface, visé Lavater, l'homme « au pieux délire et à l'imagination crédule », comment surtout Herder songeait à lui-même et puisait dans sa propre expérience lorsqu'il parlait des maladies de l'âme, de la difficulté de se connaître soi-même, du véritable examen de conscience, de la nécessité d'élever son âme et de l'acheminer vers la perfection.

Il prouve, en certains endroits, et comme en passant, que Herder restait presque toujours conséquent avec lui-même. Les éloges exagérés que l'auteur de *Bild, Dichtung und Fabel*, a faits de la fable, ne nous étonneront plus lorsque nous nous souviendrons des entretiens sur Spinoza ; si Herder prétend que la fable nous montre « les lois morales de la création même et les lois du système éternel des choses dans leur intime nécessité », c'est que l'auteur des *Gespräche* parle par la bouche du critique littéraire. Il en sera de même dans l'*Adrastea*, et il en était de même dans l'*Aelteste Urkunde* où Herder regardait le mythe de la chute

originelle comme une fable qui était cependant plus qu'une fable, dans l'*Ebräische Poesie* où il assurait que la fable avait été la véritable éducatrice de la raison humaine.

Tous les écrits de Herder sont fort justement appréciés par son biographe. C'est ainsi que M. H. juge l'étude sur Lessing « un chef d'œuvre exquis » et conclut, après l'avoir analysée, que Lessing ne pouvait être loué *lessingischer*, d'une façon qui rappelle mieux Lessing. Il critique dans l'*Esprit de la poésie hébraïque* la hardiesse de l'auteur, sa précipitation, l'insouciance avec laquelle il néglige les détails et tranche les difficultés ; mais il reconnaît que Herder avait remis la Bible en honneur et placé l'histoire de la poésie de l'Ancien-Testament sur la même ligne que l'histoire littéraire des autres nations ; qu'il avait ouvert de nouvelles sources au génie allemand, lui avait fait connaitre de nouveaux accents et des formes nouvelles ; aussi Gœthe a-t-il cité Herder et Eichhorn dans ses notes du *Divan*. M. H. consacre un long chapitre aux *Idées sur la philosophie de l'histoire* ; on le louera d'avoir observé — ce que n'ont guère fait ses devanciers — « la façon dont Herder caractérise les peuples et les époques, dont il serre et condense le récit des faits » ; M. H. prononce à ce propos le nom de Jean de Müller, et remarque que Herder, de même que l'écrivain suisse, arracha le genre historique à la sécheresse, à la pauvreté, à la rudesse qui s'attachaient aux anciennes histoires de l'empire, des empereurs et de l'Église (p. 261).

Une des parties les plus attachantes de l'ouvrage est celle que M. H. intitule « sous l'influence des évènements du temps ». Il montre qu'il n'était guère difficile de deviner l'attitude que prendrait Herder lorsque éclata la Révolution française. L'homme qui jugeait des choses de la politique tantôt confusément, tantôt sans préjugés, qui parlait avec tant d'enthousiasme de la destinée humaine et affirmait avec un optimisme excessif la victoire de l'*Humanität*, cet homme-là n'eut alors ni la logique implacable du théoricien, ni la calme sagesse de l'homme d'État ; il oscilla entre l'éloge et le blâme, l'admiration et l'horreur ; il était épris des idées de la Révolution, et en principe opposé à toute révolution (p. 468).

Citons enfin les pages relatives au déclin de l'amitié de Gœthe et de Herder, à la rupture entre les « Dioscures » et l'auteur des *Zerstreute Blätter* qui devenait, comme dit M. H., l'étroit avocat de la morale après avoir si chaudement admiré *Götz*, *Werther* et *Egmont*. L'auteur n'a pas terminé son volume par un jugement d'ensemble ; il s'arrête, après le récit de la mort et des funérailles de celui qu'il appelle « notre ami », *unser Freund ;* mais il en a dit assez dans le courant de son livre pour qu'on n'ait pas besoin de cette appréciation générale.

M. H. a un style. On sent partout qu'il s'intéresse profondément à l'homme dont il retrace la vie. Il semblerait même que la flamme de Herder ait passé par instants dans la langue de son biographe, qui, en

de nombreux passages, s'anime, s'échauffe, se colore, emprunte à Herder même, sans effort toutefois et sans violence, ses comparaisons favorites. Nous citerons entre autres les pages où M. H. retrace le voyage de l'écrivain en Italie, son séjour à Naples, le curieux mélange de joie et de tristesse chez cet enthousiaste de l'antiquité qui rêvait de devenir un Grec, et qui gardait néanmoins à un si haut degré « la sensibilité de l'homme moderne » (der empfindsame moderne Mensch) qui n'avait jamais été, de son propre aveu, aussi heureux et en même temps aussi mélancolique que dans « les jardins d'Adonis, » des environs de Naples, et au milieu des îles de l'Adriatique, « les Sirènes de Parthénope ». Toutefois, le style de M. H. n'a rien d'éclatant; il est grave et simple; style du savant qui ne sacrifie pas aux vains ornements, qui ne songe qu'à instruire, et qui, d'un pas toujours égal, s'avance au travers du sujet, attentif à tous les détails, ne négligeant pas ce qui peut plaire et attacher, n'omettant pas les traits curieux, les anecdotes piquantes et les agréables descriptions, mais n'hésitant pas à traiter avec le même soin les parties arides et à s'étendre consciencieusement sur des questions sèches et difficiles qui rebutent le lecteur ordinaire.

Pour bien comprendre Herder et pour bien l'apprécier, il fallait être ce que Herder était dans son temps, à peu près universel ; avoir touché, comme lui, à beaucoup de choses; avoir abordé de nombreux domaines; être à la fois historien, philosophe, philologue, archéologue, théologien. M. Haym est tout cela, ou, si l'on veut, et puisque le *non omnia possumus omnes* est surtout vrai de notre temps, un peu de tout cela. L'auteur de l'*Ecole romantique*, de *Hegel et son temps*, de *Guillaume de Humboldt*, — trois ouvrages où le nom de Herder s'était déjà présenté, — le professeur de l'université de Halle, était donc mieux préparé que personne à traiter ce grand sujet; il connaît sa littérature allemande du XVIIIe siècle aussi bien que son Herder ; il est comme chez lui lorsqu'il retrace le grand mouvement poétique et scientifique de l'époque de Gœthe et de Kant, il parle des *Idées*, de la *Metakritik*, de la *Kalligone* avec autant de compétence que des *Silves* et des œuvres purement littéraires de son héros, et nous n'hésitons pas à dire que la biographie qu'il vient de nous donner, après seize ans de labeur, est la plus complète, la meilleure et la plus belle à tous égards qu'on ait jamais composée en Allemagne. Herder est plus heureux que ses rivaux de gloire; voici que paraissent presque au même instant, et par les soins de deux hommes qui se sont encouragés l'un l'autre dans leur œuvre, une biographie de sa vie et une édition de ses œuvres qu'on peut regarder toutes deux comme définitives.

A. CHUQUET.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Albert Sorel vient de publier, à la librairie Plon, la seconde partie de l'ouvrage qu'il a entrepris sur *l'Europe et la Révolution française;* le volume a pour sous-titre : *La chute de la royauté;* nous y reviendrons prochainement.

— La collection des classiques populaires dirigée par M. Emile Faguet et publiée par la librairie Lecène et Oudin, s'est augmentée d'un nouveau volume, consacré à *Virgile*, par M. A. Collignon, professeur de rhétorique au lycée de Nancy.

— M. Alfred Rambaud, professeur à la Faculté des lettres de Paris, a fait paraître le second volume de son *Histoire de la civilisation française* (Colin); ce tome va depuis la Fronde jusqu'à la Révolution; il est suivi d'un aperçu de la civilisation contemporaine.

—. Vient de paraître, à la librairie Dupret, une *Histoire de la Corse*, par J. Monti (avec une carte et des gravures. In-8°, 191 p., 2 fr.).

ALLEMAGNE. — La librairie Henninger, de Heilbronn, vient de publier un joli volume, intitulé *Le gai chansonnier français* (extrait du troisième volume des Κρυπτάδια, p. 1-160); on y trouve un grand nombre de chansons du xvie, du xviie et du xviiie siècles, empruntées à des ouvrages imprimés rarissimes dont on connaît à peine deux ou trois exemplaires.

— M. Bernhard Suphan poursuit, avec une régularité que rien ne vient interrompre, la publication de Herder; il nous donne aujourd'hui le tome XXIV des œuvres complètes du grand écrivain, et, comme plusieurs volumes sont en préparation depuis longtemps déjà, on peut prévoir la date rapprochée où l'entreprise si habilement conduite du vaillant éditeur touchera à sa fin. Le volume qui vient de paraître contient la suite de l'*Adrastée*, dont les trois premiers livres avaient été publiés dans le tome précédent, les *Lettres de Persépolis (Persopolitanische Briefe)*, monument curieux de l'intérêt porté par Herder au monde oriental et en particulier à l'histoire de la Perse antique, dont on commençait à entrevoir le merveilleux passé; enfin, à côté de cette œuvre posthume de Herder, les *Petits écrits de ses dernières années* (1801-1803). Je n'ai pas besoin de dire que ce volume a été édité avec le même soin que les précédents et que M. B. Suphan a redoublé d'efforts, avec ses collaborateurs, pour nous donner des ouvrages qu'il contient et que les circonstances où ils parurent avaient défigurés ou rendus incomplets en plus d'un passage, une édition aussi correcte que possible. Le texte a été partout revu, amendé, et les erreurs d'une publication hâtive ou posthume réparées. C'est un plaisir de lire les dernières œuvres de Herder sous cette forme élégante et définitive, et l'*Adrastée* surtout occupe une place trop grande dans l'histoire de ses idées pour qu'on ne doive pas une reconnaissance toute particulière à M. B. Suphan, qui nous l'a si complètement et si bien rendue. — Ch. J.

— *Die Meisterwerke der deutschen Literatur in mustergültigen Inhaltsangaben* (Hamburg, 1886, in-8°, de 331 p.), sous ce titre le Dr. Maximilien Kohn, vient de publier un « recueil d'études » sur les œuvres les plus belles de la littérature allemande depuis ses origines jusqu'en 1830; dues à la plume des critiques les plus en renom, ces analyses sont destinées à nous faire connaître, dans ses manifestations les plus hautes, la poésie germanique; c'en est comme une histoire faite à l'aide de descriptions ou de portraits détachés. Ce recueil d'une espèce nouvelle s'ouvre par le *Walther d'Aquitaine*, puis viennent les *Nibelungen* et *Gudrun*, le *Pauvre Henri* et

l'*Invein* d'Hartmann d'Auc, le *Parcival* de Wolfram d'Eschenbach, et le *Tristan et Isolt* de Gottfried de Strasbourg ; ils représentent avec le *Jeu de Dame Julten* de Theodorich Schernberg et le *Reineke Fuchs* la poésie du moyen âge. La *Lettre à la noblesse chrétienne de la nation allemande* de Luther, quelques *Mascarades* de Hans Sachs, le *Gargantua* et l'*heureux Bateau* de Fischart, les *Schildbürger* et le *Livre de Faust* caractérisent la littérature du XVI[e] siècle; celle du XVII[e] n'est représentée que par des noms, Andréas Gryphius et Grimmelshausen, l'auteur du *Simplicissimus*, Klopstock et la *Messiade*, Lessing avec ses quatre pièces principales, la *Dramaturgie* et le *Laocoon*, Klinger et ses drames de *Drang und Sturm* et des *Jumeaux*, le *Julius de Tarente* de Leisewitz, l'*Othon de Wittelsbach* de Babo, ainsi que l'*Obéron* de Wieland et le *Cid* de Herder doivent nous faire connaître, avec les œuvres importantes de Schiller et de Gœthe, le mouvement littéraire du XVIII[e] siècle ; quant au premier tiers de ce siècle, Kleist, Grillparzer et Hebbel seuls en représentent la poésie. C'est peu ; on s'étonne de ne pas y trouver Tieck, le chef véritable de l'École romantique; on se demande aussi pourquoi Klinger est placé avant Leisewitz et Wieland, ainsi que Schiller avant Gœthe; l'on trouve également que le *Cid* seul est trop peu pour caractériser Herder, et qu'*Obéron* n'est pas suffisant pour permettre de juger Wieland. Une introduction de 19 pages renferme un résumé rapide de l'histoire littéraire de l'Allemagne à ses diverses époques; en nommant la plupart des écrivains et des œuvres omis dans le recueil, elle en comble les lacunes trop manifestes. J'ajouterai que l'exécution typographique de ce volume est soignée et en rend la lecture plus agréable. — Ch. J.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 28 janvier 1887.

L'Académie procède à l'élection d'un membre ordinaire en remplacement de M. Ernest Desjardins. Le scrutin donne le résultat suivant :

M. Paul Viollet.. 19 voix.
M. Anatole de Barthélemy.............................. 11 —
M. Louis Courajod.... .... 3 —

M. Viollet est élu. L'élection sera soumise à l'approbation de M. le Président de la République.

L'Académie vote ensuite pour la présentation de deux candidats à la chaire d'épigraphie et d'antiquités romaines au Collège de France. M. Cagnat est présenté en première ligne, M. Jullian en seconde ligne.

M. Bréal, président, annonce la mort de M. Germain, doyen honoraire de la Faculté des lettres de Montpellier, membre libre de l'Académie. La séance est levée en signe de deuil.

Julien HAVET.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séances des 5, 12 et 19 janvier 1887.

PRÉSIDENCE DE M. HÉRON DE VILLEFOSSE

Installation du nouveau bureau pour 1887 : MM. Héron de Villefosse, président ; Longnon, de Rozières, vices-présidents ; Corroyer, secrétaire ; Pol Nicard, archiviste-bibliothécaire ; Ed. Aubert, trésorier.

M. de Laurière présente des photographies d'anciens thermes découverts à Chamiers près Périgueux et donne des explications sur la construction de ces thermes et sur la distribution particulière du conduit de chaleur.

MM. de Laurière et Ch. Ravaisson-Mollien sont élus membres résidants de la Société en remplacement de MM. Demay et Ramé décédés.

M. Mowat communique une inscription gauloise en caractères grecs gravée sur un cippe, découverte à Orgon (Vaucluse).

M. Müntz présente la photographie d'une miniature conservée à Milan, exécutée par Simone Martini et destinée à orner le Virgile de Pétrarque.

Le Secrétaire,
Ed. CORROYER.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 7 — 14 février — 1887

36. — Victor Duruy. **Histoire des Grecs.** Nouvelle édition, illustrée. Tome Ier. Paris, Hachette, 1887. Grand in-8, 822 p.

M. Victor Duruy, après l'heureux achèvement de sa grande *Histoire des Romains*, nous offre aujourd'hui le premier volume d'une *Histoire des Grecs*, conçue sur le même modèle. De même que sa compagne, cette histoire n'est pas précisément un ouvrage nouveau. L'auteur a largement utilisé pour le texte l'*Histoire* en deux volumes qu'il a publiée il y a trente-cinq ans, et qui a servi de guide à tant de générations de professeurs ; mais le livre a été consciencieusement revu, amélioré, mis au courant [1] ; certains chapitres ont été entièrement refaits; d'autres, comme ceux qui sont relatifs au mouvement littéraire et artistique, ont été fort développés, et ce ne sont pas les moins bien venus de l'ensemble.

Ce premier volume nous conduit jusqu'aux guerres médiques; il traite donc de la période la plus difficile, la plus obscure, celle des origines du peuple grec et de la formation des diverses républiques. On ne peut pas dire que l'auteur ait renouvelé le sujet, mais il en a présenté le tableau le plus attrayant et, en définitive, le plus exact, qu'il soit possible de faire dans l'état actuel de la science. La manière chaude et brillante de M. D. n'est d'ailleurs plus à louer. L'érudition, si étendue qu'elle soit, n'est pour lui qu'un moyen et non un but; il ne travaille pas pour être consulté, mais pour être lu, et il mérite de l'être, non pas seulement de la jeunesse, à laquelle il s'adresse de préférence, mais de tous ceux qui aiment l'antiquité.

L'illustration de ce premier volume a dû paraître un peu archaïque à quelques gens du monde, mais le sens historique de l'art est aujourd'hui trop développé dans le public pour que cet archaïsme, imposé par le sujet, nuise au succès de l'ouvrage. Nous aurions même désiré qu'il

1. Les indications bibliographiques ne sont pas toujours irréprochables. Elles ne pouvaient être complètes, mais le choix aurait pu être meilleur. Ainsi, dès la première page, parmi les ouvrages relatifs à la géographie de la Grèce, le livre classique de Bursian n'est pas nommé.

fût encore plus conséquent, et qu'on n'admit aucun monument postérieur aux guerres médiques ; les paysages aidant, la matière n'aurait pas manqué. L'auteur et ses collaborateurs pour l'illustration, MM. Haussoulier et Babelon, ont quelquefois dépassé cette limite, surtout pour les médailles. Sauf cette concession inutile au goût classique, et quelques répétitions inévitables dans un ouvrage qui paraît par fascicules, — ainsi un même tétradrachme de Cymé est reproduit deux fois, aux pages 539 et 686, — on ne peut qu'approuver le choix et l'exécution des nombreuses figures qui font de ce volume un livre d'étrennes incomparable. Beaucoup de savants même iront désormais y chercher des reproductions de monnaies inédites ou de planches difficiles à trouver ailleurs.

En somme, bon et beau livre, qui fait honneur à l'école historique française, dont M. Duruy est aujourd'hui le doyen respecté, étonnant par une verdure de cœur et d'esprit que beaucoup de « jeunes » pourraient lui envier.

Théodore Reinach.

---

37. — J. Wex. **Métrologie grecque et romaine**, traduite de l'allemand sur la 2e éd. et adaptée aux besoins des élèves français, par P. Monet, boursier d'agrégation, avec préface, par H. Gœlzer, maître de Conférences à la Faculté des lettres de Paris. Paris, in-12, xii-146 pp. Klincksieck, 1886.

Le manuel de M. Wex, professeur de mathématiques dans un gymnase de Bavière, contient, dans un petit nombre de pages, une foule de renseignements difficiles à trouver ailleurs ainsi condensés. Ce n'est pas, du reste, un recueil aride de tableaux d'équivalences qui font d'ordinaire ressembler ces sortes d'ouvrages à une table de logarithmes. Le sujet est étroitement lié à l'histoire économique de l'antiquité : aussi M. W. fait l'histoire succincte des mesures en même temps qu'il en indique la valeur, et rend ainsi la lecture de cette métrologie facile et presque attrayante.

Voici l'indication de quelques lacunes que l'on pourrait combler sans altérer le caractère précis et élémentaire du livre. Dès les premières pages, on constate un mélange de deux systèmes de numération, le système décimal et le système duodécimal ; une courte introduction sur l'histoire et l'emploi de ces systèmes dans l'antiquité ne serait pas inutile [1]. Dans les tableaux, avant le nom de la mesure, on pourrait donner les sigles de ces noms relevées sur les monnaies ou les inscriptions. Pp. 15-16, il serait bon de remarquer que les indications de mesures sur les milliaires n'avaient pas une exactitude rigoureuse ; elles étaient le résultat de comptes faits sur la route par les voyageurs, et les milliaires placés à l'entrée des bourgs et des villes n'indiquaient qu'une dis-

1. La p. 79 est trop succincte et ne traite qu'une partie de la question.

tance approximative, puisqu'elle est toujours exprimée en nombres ronds. P. 35, on aurait encore pu mentionner dans une note les vastes capacités découvertes en divers lieux, qui sans être de vraies mesures, devaient servir d'estimations approximatives, comme aujourd'hui les *foudres* dans certains pays. Dans une note également, il était utile de parler des indications de poids gravées sur certaines pièces d'orfèvrerie, et, dans le texte, des poids antiques dont la découverte est si fréquente.

Enfin, — et ceci s'adresse surtout au traducteur, — puisqu'il jugeait bon de supprimer l'appendice de W. consacré aux mesures hébraïques, n'eut-il pu le remplacer par un aperçu des résultats acquis en numismatique gauloise et surtout par une note sur la lieue? Le livre de W. est « adapté aux besoins des élèves français » : ce n'était pas manquer aux promesses du titre que de leur indiquer la valeur ancienne de cette mesure nationale et les rendre capables de lire les distances gravées sur les milliaires du nord de la Gaule.

Malgré ces lacunes qui concernent spécialement la partie archéologique de la métrologie, ce manuel rendra service, et c'est un des plus utiles de la collection dont il fait partie. M. Monet l'a traduit avec la simplicité élégante qui convient au sujet [1]. La préface de M. Gœlzer indique, en termes très justes, les mérites du travail de Wex; il faut le remercier d'avoir, par son initiative, provoqué et encouragé cette traduction et mis, à la portée de tous, un livre d'une utilité si évidente.

P.-A. L.

---

38. — **Inscriptiones Italiæ Inferioris dialecticæ in usum præcipue academicum** composuit Iohannes Zwetaieff. — Mosquæ, O. Herbeck, MDCCCLXXXVI. Prostat Lipsiæ apud F. A. Brockhaus. Gr. in-8, viij-184 pp., 3 pl.

L'éloge des travaux de M. Zwetaïeff n'est plus à faire, et la faveur hautement justifiée qui a partout accueilli ses deux précédents recueils [2] me dispensera de m'étendre longuement sur le mérite du dernier, qui n'est autre chose qu'une seconde édition de l'un et de l'autre, mais une édition refondue, abrégée, complétée par de nouveaux essais d'interprétation, mise enfin, par son bas prix, à la portée des bibliothèques particulières.

Pour atteindre ce résultat, l'auteur a dû commencer par supprimer

---

1. Je me permets de lui signaler quelques lapsus : p. 38, une répétition déplaisante de « du peuple »; p. 42, l'expression de « décret populaire », accompagnée deux fois d'un autre adjectif; p. 103, l. 13, « les *Dioscorides.* ».

2. *Sylloge Inscriptionum Oscarum (Inscriptiones Aequiculana, Frentanae, Samniticae, Picenae, Tarraciniensis, Campanae, Lucanae, Bruttiorum, Sicilianae, tituli nummorum)*. Petropoli MDCCCLXXVIII. 2 vol. in-8 et in-f°. — *Inscriptiones Italiae Mediae dialecticae (Picentinae, Marrucinae, Sabina, Vestina, Paelignae, Marsae, Aequiculanae, Volsca, Faliscae)*. Lipsiae MDCCCLXXXIV. 2 vol. in-8 et in-f°.

les deux volumes de planches, que l'on pourra toujours au besoin consulter dans une bibliothèque publique. Il a élagué les notices qui accompagnaient chaque inscription, n'en laissant subsister que l'essentiel, supprimé çà et là quelques traductions, en tant qu'elles pouvaient être aisément suppléées par le renvoi aux sources ou le recours au glossaire, fait disparaître enfin les inscriptions trop illisibles, comme le nº 78 *Ital. Med.*, ou trop douteuses, comme les documents non cotés qui terminent le même recueil. Quant au glossaire de la nouvelle collection, il comprend les deux glossaires des précédentes, fondus en un seul ordre alphabétique; les gloses y sont en général abrégées, mais encore fort suffisamment détaillées. Cette disposition étant adoptée, peut-être eût-il été bon qu'à la tête de l'article un type d'impression différent distinguât les mots osques de ceux des dialectes de l'Italie moyenne. J'observe en outre que, dans le remaniement assez considérable qu'a exigé cette fusion des deux lexiques, certains mots, par exemple *actud* Osc. (p. 89), *Decimatrus* Fest. (p. 99), *ecuf* Pael. (p. 103), se sont égarés hors de leur place naturelle; mais ils n'en sont jamais loin et il est aisé de les retrouver.

A cela ne s'est pas bornée l'œuvre de M. Z. Le total même de ses numéros, présentement au nombre de 290, comparé aux deux totaux antérieurs (*Ital. Med.* 79 + *Osc.* 191 = 270), accuse un gain net de 20 inscriptions, accru encore par le fait des suppressions déjà constatées. Parmi les suppressions, je regrette celle de la notice qui devait accompagner le nº 54 (52 *Ital. Med.)*, qui en devient tout à fait inintelligible. Parmi les additions, je signalerai surtout le nº 285, à savoir l'important document latin tout récemment découvert et déjà célèbre sous le nom d'inscription de Duenos; l'auteur y a joint (pp. 81-83) les six interprétations auxquelles il a donné naissance jusqu'à présent, plus une septième inédite de M. Deecke (p. 180). Les nºˢ 45 *Ital. Med.* et *Osc.* 1, 7, 30 ont été, après mûr examen, renvoyés aux apocryphes probables (resp. nºˢ 288, 289, 287 et 286). Au nº 129 (*Osc.* 50, tablette de plomb) ont été ajoutées, à la suite de la traduction de M. Bücheler, une traduction nouvelle de M. Bugge, et en appendice (p. 181) une autre inédite de M. Deecke; au nº 231 (*Osc.* 142, table de Bantia), l'interprétation de M. Bréal figure en interligne sous celle de M. Bücheler. Le lexique, lui aussi, s'est enrichi des plus récentes observations de M. Bréal, notamment sous *Herentatei*, *Herukinai* (pp. 112-113), et celles qui ont suivi la correction des dernières épreuves ont trouvé place dans un appendice (p. 166), ainsi que les contributions déjà citées de M. Deecke [1] (pp. 171-184). Enfin trois excellentes planches, parmi lesquelles la table de Bantia, complètent le volume à titre de spécimen épigraphique.

1. Dans ces notes, l'expression « abfall des *s* und *m* vor *l* und *r* » (p. 179, nº 15) ne me paraît pas concorder avec les exemples de doublets syntactiques auxquels elle se rapporte. Il faudrait « abfall des *s* vor *s* und des *m* », etc.

On voit que rien n'a été négligé pour que le livre fût au courant des derniers progrès. Il est difficile d'imaginer un ensemble plus satisfaisant, et à tous égards M. Zwetaïeff a bien mérité de la science.

La correction typographique est à la hauteur de l'œuvre savante. J'ai relevé (p. 41, l. 4) *piede*, lire *pede*, et (p. 81, l. 14) *campagna*, lire *compagna*.

V. Henry.

---

39. — J. Psichari. **Essais de grammaire historique néo-grecque.** L'article féminin pluriel au moyen-âge et de nos jours et la première déclinaison moderne. Paris, Leroux, 1886, xxiii, 299 p. in-8.

Je n'hésite pas à regarder comme faisant époque dans l'histoire des études néo-grecques le livre, dont je viens de donner le titre. L'auteur réunit des idées très justes sur le néo-grec et sur la vie du langage en général à une connaissance approfondie des papyrus et de la littérature grecque, assez vaste, du moyen âge. Exempt des préjugés qui ont empêché si longtemps le développement d'une philologie néo-grecque, il traite le grec avec cette méthode sévèrement historique qui, depuis J. Grimm et F. Diez, a porté de si beaux fruits dans le domaine des langues germaniques et des langues romanes. Espérons que M. Psichari ne restera pas seul, et que bientôt il trouvera des imitateurs, surtout dans la Grèce elle-même.

Le premier chapitre démontre qu'on écrit à tort l'art. fém. pl. ἡ. Cette orthographe, en effet, ne date que du xvii[e] siècle, parce qu'on commença alors à y voir une forme ionienne. Mais οἱ fém. n'est, suivant M. P., que l'article masc. transporté au fém. J'ai quelque peine à admettre cette explication. Pourquoi un tel empiètement du masc. sur le fém. n'a-t-il lieu qu'au nom. pl. ? M. P. compare l'anc. grec τώ masc. fém. duel, mais le cas est tout à fait différent [1]. C'est la phonétique, qui explique οἱ fém. Devant les voyelles, αἱ devient *y* cp. ὡραῖος : *oryo's*, de même αἱ ἀδελφέ : *yadelfé*, mais αἱ μητέρες : *emitéres*. Alors seulement que, dans beaucoup de cas, le nom. plur. est devenu le même pour les deux genres par voie phonétique, la forme *i* fém. fait peu à peu disparaître *e;* assez lentement du reste, comme on le voit bien dans le livre de M. Psichari. J'ajoute que ceux des dialectes grecs de l'Italie qui gardent εο, conservent de même αἱ fém. pl. Les premiers exemples de οἱ fém. seraient de l'an 165 av. J.-C., puis, rien, jusqu'au ix[e] siècle. C'est surprenant, aussi vois-je dans les deux exemples des papyrus de simples fautes. Comme le changement de εο en *jo* est antérieur au ix[e] siècle, on ne peut plus trouver la répartition régulière entre οἱ et αἱ dans nos textes. — L'acc. plur. ταίς, c'est-à-dire τές, est calqué sur les substantifs, ou ας acc. pl. III et I est remplacé par ες nom. pl. III. Plus tard,

1. Voyez maintenant G. Meyer, *Griechische Grammatik*, 2[e] édit., § 382.

ταίς cède à τίς, que M. Ps. n'explique pas. J'y reviendrai ailleurs, et je me borne ici à dire, qu'il faut rejeter, avec plus de décision que l'auteur ne le fait, la possibilité d'un changement phonétique. Vient ensuite une étude sur les formes crétoises τσί = τῆς. — L'histoire de l'article est interrompue par un chapitre excellent sur la première déclinaison moderne qui renferme la première et la troisième antiques; on y voit très bien les progrès de l'analogie d'un siècle à l'autre.

La seconde partie du livre traite de questions générales, questions de principe, qui, en partie, seraient superflues dans tout autre domaine linguistique, mais qui sont d'une grande importance là où des théories à priori, sans fondement historique, des préjugés de toute espèce, ont induit en erreur un grand nombre de ceux qui, jusqu'à présent, y ont travaillé. Dans le premier chapitre : « Aperçu historique sur le développement du néo-grec », M. P. distingue quatre périodes : 1° le premier siècle avant et après J.-C., représenté par le Nouveau-Testament; 2° jusqu'au xe siècle; période de préparation; 3° 1000-1600 le grec médiéval; 4° le grec moderne. La base de cette classification est donnée par la fréquence des formes grammaticales modernes dans les auteurs : ce sont donc plutôt les époques de la langue littéraire que de la langue parlée, mais elles sont bien choisies. II. Les dialectes anciens et l'ancienne phonétique. Il ne faut pas chercher dans le néo-grec des anciennes formes dialectales; la langue moderne repose sur la κοινή, laquelle, comme toute langue littéraire, est uniforme dans la phonétique et dans la morphologie. C'est très vrai. III. La langue des auteurs médiévaux. Si, dans le chapitre précédent, l'auteur est d'accord avec M. Chatzidakis, le plus vaillant linguiste grec, et en général avec tous les savants qui avaient étudié le grec sans préjugé, dans celui qui suit, il se met en opposition avec tous. On avait regardé la langue des auteurs du moyen âge comme un mélange artificiel de formes modernes et antiques, pareil à celui que nous offre la langue littéraire de nos jours. M. Ps. au contraire prouve que ces textes nous donnent une image très fidèle de la langue parlée de leur époque. Plus nous remontons et plus les formes modernes sont rares, plus nous nous rapprochons du xviie siècle, et plus elles augmentent : c'est là le meilleur argument contre l'opinion dominante. En général, M. Ps. a raison, quoiqu'il faille faire quelque restriction. Il y a certainement des éléments purement et simplement classiques dans la littérature grecque du moyen âge (par exemple les formes en ττ pour σσ) comme il y en a dans l'anc. fr., dans l'anc. esp., etc. On ne peut pas nier une tradition littéraire médiévale, qui n'a rien à faire avec la tradition littéraire classique, mais qui, dans les textes, donne à certaines formes une plus grande vitalité, et qui fait que la proposition du nouveau et de l'ancien est autre dans les auteurs, autre dans la langue parlée. M. Ps. l'indique lui-même, p. 227; j'aurais aimé qu'il l'eût accentué davantage. Et cette tradition littéraire, dont l'intensité varie suivant la culture des écrivains, rend quelque peu

douteuse les conclusions sur l'âge des textes, tirées seulement des formes grammaticales. IV. Les études historiques et la langue moderne. Excellentes pages, qui devraient être traduites en grec et lues et relues dans toutes les écoles, afin que la langue littéraire, au lieu d'être une langue bâtarde, qui n'est ni ancienne ni moderne, devienne une langue pure au vrai sens du mot.

Voilà en quelques lignes le contenu du livre de M. Psichari ; j'ajoute que plus d'une question linguistique ou philologique (par exemple p. 66 sur les manuscrits de Prodrome, p. 217 sur les sources du Spaneas) y est traitée d'une manière excellente. Espérons que la seconde partie qui contiendra le tableau général et statistique des formes de la déclinaison ancienne, médiévale et moderne, paraîtra bientôt.

W. MEYER.

---

40. — **L'Europe et la Révolution française,** par Albert SOREL. Deuxième partie : La chute de la Royauté. Paris, Plon, 1887. In-8, 574 p. 8 fr.

La deuxième partie du grand ouvrage de M. Albert Sorel a suivi d'assez près la première. Elle renferme quatre livres : I. *Les nouveaux principes.* II. *Louis XVI et l'émigration.* III. *Les conflits.* IV. *La guerre.*

I. *Les nouveaux principes* [1]. M. S. retrace d'abord la destruction de l'ancien régime, l'impuissance de l'Assemblée constituante à rétablir le gouvernement, la première émigration « toute politique et toute féodale » qui entraîna des suites infiniment plus étendues que ne le comportaient la médiocrité de ses chefs et la vanité de leurs desseins, l'œuvre de la Constituante qui « affranchit les personnes et les biens, attacha plus intimement les citoyens au sol de leur pays, rendit publique et populaire cette grande notion de la patrie que les siècles avaient lentement insinuée dans les âmes » (p. 7), les premiers effets de la Révolution en Europe, l'admiration qu'elle excita chez les penseurs, les mouvements populaires qu'elle souleva, les contre-coups qu'elle produisit à l'étranger. Mais si les peuples admiraient, les cabinets ne comprenaient pas, et M. S. montre, par une suite d'exemples bien choisis, que les politiques ne portaient sur les affaires de France que des jugements superficiels et erronés ; ce qui intéressait les hommes d'État dans la Révolution, c'était l'effacement de la France ; tout entiers à la lutte qui s'engageait en Orient et qui menaçait d'envelopper toute l'Europe du Nord, ils ne songeaient qu'à se passer de la France ou à profiter de sa faiblesse ; « ils l'abandonnèrent à sa crise intérieure et ne s'en occupèrent plus ; la Révolution suivit sa voie, la vieille Europe continua de suivre la sienne ; elles furent près de deux ans à se méconnaître de la sorte »

1. Ce livre est divisé en trois chapitres : 1° *L'Assemblée nationale et l'Europe* ; 2° *La révolution belge* ; 3° *Le droit de paix et de guerre.*

(p. 35). Un seul homme d'État discerna le cours de la Révolution et en pressentit les destinées; ce fut Mirabeau qui, après avoir déchaîné la Révolution, prétendit la diriger. M. S. expose en un brillant chapitre les plans du grand orateur, mais, dit-il, « la fatalité de sa vie voulut, pour le malheur de son pays, qu'il ne fût jusqu'à son dernier jour qu'un tribun prodigieux. Ses contemporains ne voyaient que ses inconséquences, ses faiblesses ou ses vices. Il les entraînait quand il s'adressait à leurs passions; il était impuissant à les modérer quand il tentait de s'adresser à leur raison » (p. 47). A ce moment éclatait la Révolution belge et mourait Joseph II. M. S. raconte les efforts heureux du « Florentin » Léopold qui débute par un coup de maître; la crise de l'Europe semble s'apaiser, et les puissances, divisées depuis un an, se rapprochent; on songe déjà à la France, et le choc n'est-il pas inévitable? La Constituante n'a-t-elle pas été entraînée par la force des choses et la logique des idées à se heurter à l'Europe? A l'instant même où l'Assemblée se berce de l'illusion d'inaugurer une ère de paix perpétuelle entre les nations, la question d'Alsace, l'affaire des possessionnés et celle d'Avignon, la propagande, le caractère redoutable de cette Révolution qui, selon le mot de Tocqueville, était compréhensible pour tous et imitable en cent endroits à la fois, cet esprit d'apostolat qui, comme disait Mounier, avait saisi les esprits les plus ardents et cherchait à se répandre au dehors, la fermentation des passions, que de choses concourent à précipiter la rupture entre l'Europe et la France! On remarquera, dans la fin de ce premier livre, les ingénieux aperçus de l'auteur sur le changement que les décrets de l'Assemblée apportaient dans la condition des personnes et des biens en France et en Allemagne et surtout les pages relatives aux affaires d'Alsace et d'Avignon. M. S. insiste sur le problème qui se posait alors « le plus subtil et le plus redoutable de tous ceux que la Révolution devait poser entre la France et l'Europe ». Il montre fort bien qu'il y avait là deux questions à résoudre, l'une de droit naturel et imprescriptible des peuples, l'autre de droit positif, de contrats et de textes. Il explique finement comment les légistes de la Révolution trouvèrent un arbitre, non dans la raison d'État, mais dans la raison pure, universelle, infaillible, dans le droit nouveau et naturel qui « permettait à la France de se rendre au vœu des Avignonais et interdisait aux étrangers de dépouiller la France en rétorquant contre elle ses propres maximes ».

II. *Louis XVI et l'émigration.* Mais — M. S. n'hésite pas à le dire — c'est Louis XVI qui en appelle à l'Europe, c'est lui qui la sollicite, c'est lui qui provoque l'intervention des puissances et déchaîne en France la guerre civile. Non point par des raisons d'État, mais à la suite d'un événement plus religieux que politique, après les décrets de l'Assemblée sur la constitution du clergé. « Il fallait une incursion aussi violente dans un domaine aussi sacré pour amener les Français à se combattre au lendemain des effusions de 1789, et pour conduire le roi

à engager la lutte malgré la nonchalance de son esprit, la répugnance qu'il éprouvait à verser le sang et l'irremédiable défiance qu'il conservait de lui-même et de ses ministres... Il sanctionna le décret du 27 novembre 1790, mais avec l'intention secrète de le rapporter dès qu'il aurait recouvré la force nécessaire. Il ne pouvait transiger avec le schisme et l'impiété, il se révoltait. Il ne lui restait plus d'autre ressource que la lutte. Tant qu'il ne s'était agi que de son pouvoir et de sa sécurité personnelle, il avait patienté; il s'agissait maintenant de son salut éternel et de celui des âmes dont il estimait que Dieu lui avait confié la garde; il ne se jugeait plus maître de son sort. Le roi avait enduré les humiliations, le chrétien ne supportait pas les remords » (p. 115-129). La lutte commence; Marie-Antoinette tente de sauver la monarchie; Breteuil est chargé de sonder les puissances. Mais de cruelles désillusions attendent la famille royale; vainement les émigrés demandent avec instance l'appui de l'étranger et intéressent à leur cause les petits princes de l'Empire; vainement Louis XVI a décidé de fuir et sollicite le congrès armé. Pitt a besoin de la paix. Léopold ne pense qu'à prévenir la révolution en Hongrie, à étouffer les troubles de Belgique, à traiter de la paix d'Orient; il ébauche avec Bischoffswerder l'« esquisse d'une *Sainte-Alliance* ». Catherine pousse l'Autriche et la Prusse à restaurer en France la monarchie absolue, mais n'a d'autre objet direct et personnel que la Pologne. Seul, Gustave III, ardent et un peu fou, se proclame le champion de Louis XVI. Soudain éclate l'évènement de Varennes. M. S. montre fort justement que cet évènement bouleversa tout; que Léopold (circulaire de Padoue), regarda désormais la ligue des princes comme une nécessité; qu'on songea de toutes parts à combattre *l'épidémie française;* mais « avant de s'engager sur le chemin de la Terre-Sainte, la croisade avait à débrouiller un terrible écheveau d'intérêts enchevêtrés » (p. 239) [1].

III. *Les conflits.* Les premières pages de ce troisième livre sont peut-être les plus remarquables du volume. M. S. y traite de la fameuse conférence de Pillnitz. « Lorsque Léopold et Frédéric-Guillaume se virent à Pillnitz pour signer un traité d'alliance, ils ne résolurent pas, comme on le crut alors et comme on l'a répété depuis, l'invasion de la France. Ils n'invitèrent même pas le comte d'Artois à cette conférence. Ce fut d'Artois qui se rendit à Pillnitz, de son propre mouvement, et les deux monarques se bornèrent à déclarer que la situation de Louis XVI intéressait tous les souverains; qu'ils emploieraient les moyens les plus efficaces pour affermir son autorité, mais seulement *dans le cas* où les autres puissances de l'Europe se joindraient à eux [2]. » Telle est, brièvement retracée, l'histoire de la déclaration du 27 août 1791. M. S. la raconte amplement. Il entre dans tous les détails, si curieux et parfois

1. Ce livre comprend quatre chapitres : *Les plans de la cour, Dispositions de l'Europe, Les émigrés, Varennes.*

2. Voir notre *Invasion prussienne*, p. 2.

si piquants, de cette déclaration pleine de sous-entendus et de restrictions qui, dans la pensée des signataires, la rendaient insignifiante. Il nous expose par le menu ce que Mallet du Pan appelait déjà une comédie auguste. Il conclut que deux classes de personnes travestirent le sens de l'acte du 27 août et en faussèrent la portée : les émigrés et les révolutionnaires; les premiers, pour faire croire à une coalition de l'Europe en leur faveur; les seconds, pour en tirer la preuve d'une trahison de la cour. « Les Français interprétèrent avec leurs passions cette pièce rédigée par un rédacteur très retors pour des diplomates de profession qui ne lisent qu'entre les lignes et ne parlent qu'à mots couverts; le fin des choses leur échappa, mais ce n'est point par le fin des choses que l'on saisit les imaginations populaires; le peuple veut des idées simples; celles qui ne le sont pas, il les simplifie, sauf à en altérer le sens » (p. 263). Dès lors, en effet, se précipitent les évènements que la déclaration de Pillnitz devait retarder. La Constitution est votée, et Louis XVI l'accepte. Mais qu'arrive-t-il? En se réconciliant publiquement avec la nation, le roi rend inutile le congrès qu'il réclamait; ses alliés font semblant de le croire sincère, pour n'avoir point à le secourir; ses frères trahissent son secret pour forcer le secours de l'Europe; « Louis XVI passa pour le complice des étrangers au moment où ceux-ci l'abandonnaient » (p. 277), et si l'intervention eut lieu, si les souverains s'émurent, ce fut parce que la France, ou mieux la Révolution atteignit, en l'automne de 1791, les rois dans leurs intérêts propres (progrès de la propagande en Belgique et à Liège). Déjà, dans la nouvelle assemblée Législative, se formait un parti de la guerre; déjà les questions qui agitaient le plus les représentants de la nation et les clubs de Paris, conduisaient à des conflits diplomatiques; les Girondins rêvaient une guerre d'affranchissement dont Condorcet écrivait le manifeste ou mieux le « code idéal » (p. 319); les modérés ou constitutionnels étaient écrasés entre les deux partis extrêmes, entre l'émigration qui voulait le rétablissement de l'ancien régime et les jacobins de toutes couleurs qui marchaient à la République. Narbonne arrivait au pouvoir et s'efforçait de réorganiser l'armée; Delessart négociait; mais « tandis que le ministre préparait une guerre limitée avec l'électeur de Trèves et l'empereur, que Barnave préparait une médiation bienveillante de Léopold, et la cour une intervention armée de toutes les puissances, l'Assemblée et le public de Paris déchaînaient la guerre réelle et passionnée, la guerre nationale où la haine séculaire contre l'Autriche s'enflammait de toutes les ardeurs de la propagande révolutionnaire; tous ces frêles échafaudages de diplomatie et d'intrigue allaient être bouleversés en France comme en Europe » (p. 342). Avec une netteté merveilleuse et la plus vaste connaissance des documents imprimés et inédits, M. S. nous fait voir l'inquiétude croissante des souverains, les craintes de plus en plus évidentes des diplomates qui commencent à découvrir dans la Révolution de formidables nouveautés, la pensée d'une guerre contre la France

agitée très sérieusement entre la Prusse et l'Autriche. Ici se place un des plus attachants épisodes du volume; la mission du jeune Custine à Brunswick, celle de Ségur à Berlin, celle de Talleyrand à Londres. Custine vient proposer au duc Ferdinand le commandement de l'armée française; Ségur s'efforce de gagner la Prusse; Talleyrand doit obtenir la neutralité de l'Angleterre et, s'il est possible, disposer les esprits à une alliance. Mais Custine essuie un refus courtois; Ségur se voit accueilli froidement; Talleyrand ne reçoit que de bonnes paroles. L'alliance austro-prussienne était conclue, non pas, il est vrai, sans « stipulations équivoques et clauses ambigues »; Léopold atermoyait encore, mais lorsqu'il mourut brusquement le 1er mars 1792, lorsque lui succéda François II, le parti de la guerre prit le dessus. D'ailleurs — comme le dit si justement M. S. — le ministère français « pouvait-il consentir aux conditions que l'empereur et le roi de Prusse mettaient au maintien de la paix? Pouvait-il restituer Avignon au pape, fournir aux possessionnés une indemnité en terres, réprimer la propagande, rendre du ressort à l'autorité royale?[1] »

IV. *La guerre.* La guerre est inévitable; les Girondins la veulent, parce qu'elle leur donnera le pouvoir. Le ministère feuillant tombe, et l'un des hommes les plus remarquables de la Révolution, Dumouriez, devient chef du cabinet. Rien de plus intéressant dans le volume de M. S. que le récit des actes de ce genial aventurier et de son essai de révolution dans la diplomatie. Ce chapitre sera désormais classique. L'auteur nous présente les agents du nouveau ministre, nous expose ses plans, les instructions qu'il médite et trace à la hâte, les négociations adroites et subtiles qu'il engage de tous côtés. Mais « Dumouriez comptait sans la tempête, c'est-à-dire sans la force même des choses qui avait fait de lui un ministre de Louis XVI. Il avait sainement jugé l'Europe; mais il se trompait sur l'état de la France, sur la nature de la Révolution, sur ce caractère singulier qui allait joindre à l'enthousiasme patriotique les emportements d'un fanatisme sectaire, et transformer en un prosélytisme conquérant le premier élan de la défense nationale. Il trouva devant lui, concourant à entraver sa politique, la propagande révolutionnaire, la diplomatie secrète de la cour, les intrigues de l'émigration. La trame était trop subtile; elle ne pouvait résister à ce triple engrenage » (p. 423-424). Les négociations de Dumouriez à Londres et à Berlin avortent. La guerre est déclarée le 20 avril 1792 par la Législative à la maison d'Autriche, et, en réalité, à la vieille Europe. Le ministre voit s'enflammer une croisade révolutionnaire, et non une entreprise toute politique. Il tombe. Les Tuileries sont envahies le 20 juin et prises d'assaut le 10 août. La déchéance est proclamée. Les Prussiens marchent. Nous touchons à la conclusion du volume, et à cet instant, M. S. parcourant, comme il dit, le champ de bataille, con-

1. Ce troisième livre renferme, comme le précédent, quatre chapitres : *Pillnitz*, *La constitution*, *Les partis et la guerre*, *L'alliance austro-prussienne.*

sidère dans un tableau d'ensemble les troupes en présence, les routes qu'elles ont prises, les desseins qui les mènent, les chefs qui les dirigent, les forces morales et les idées qui les animent et les gouvernent. Ce tableau est digne de tous les éloges. L'auteur retrace les progrès de la Révolution ; il constate qu'il n'y a plus de gouvernement en France, que l'Assemblée se voit avilie, que le règne des violents et des fanatiques commence, que la Révolution est maîtresse de l'Etat et que naît la Terreur. Mais cette Terreur qui s'annonce, est-elle la cause des grands succès de la défense nationale et de la conquête du vieux monde par les idées françaises? Non. Les Français savent qu'ils possèdent le secret de régénérer le monde et ils ont tous la même foi intense que les Jacobins. Mais, comme toujours, ils voient dans la guerre une vocation nationale et une glorieuse aventure ; surtout, ils la regardent comme une nécessité de salut public ; ils veulent, avant de convertir l'étranger, se sauver eux-mêmes; c'est leur liberté qui est en jeu, c'est leur indépendance qui est en question. Ils obéissent au jacobinisme parce qu'il gouverne, parce qu'il tient le pouvoir absolu ; mais ils apportent dans les camps une passion indomptable, le patriotisme. L'armée se bat et ne demande pas autre chose que de se battre, et, comme dit M. S. après M. Taine, « elle présente à l'Europe l'image glorieuse et immaculée de la France. La Révolution y demeure à l'état d'idéal. L'enthousiasme s'y maintient dans sa pureté première. Tandis que la cité n'est que tyrannie et factions, la République se réalise dans les camps. Mais cette république n'a de romain que le geste et le jargon ; toutes les pensées, toutes les passions, toutes les vertus y sont françaises. Les soldats de la Révolution ont beau parler en métaphores classiques : ce qui revit en eux, ce n'est point la Grèce ou la Rome de Plutarque, mais la France de la chanson de Roland. La nation avait enfanté, pour soutenir cette lutte gigantesque, la plus extraordinaire génération d'hommes de guerre qui eût encore paru » (p. 538-539). M. S. nous décrit l'armée française, nous fait le portrait de ses officiers et de ses généraux, nous montre la faiblesse de la coalition : « Faute d'idées et de principes, l'Europe ne pouvait réduire la Révolution que par la force, et la force lui fait défaut. » Mais il faut — et le lecteur nous en saura gré — reproduire les principaux traits de la conclusion. « La guerre était inévitable. La France est en révolution. Les éléments de cette révolution sont disposés de telle sorte que le gouvernement appartiendra nécessairement aux plus violents et que ceux-ci, ne pouvant s'élever que par la force, ne sauront s'imposer que par la Terreur. Il est faux de dire que la Terreur, née d'une sorte d'inspiration sauvage, sera la condition détestable, mais fatale, du salut public. La Terreur ne sera indispensable qu'aux seuls terroristes, pour usurper le pouvoir et proscrire leurs rivaux. Les Français n'auront pas besoin, pour défendre leur pays et leur révolution, qu'on les y force le couteau sur la gorge, à coups de plat de sabre ou à coups de verges. Ils se battront en hommes libres, non en esclaves

armés ou en gladiateurs. Ce n'est pas la vue de la guillotine qui enflammera dans leurs cœurs les sentiments qui décideront de tout : l'amour de la patrie, la haine des étrangers, l'horreur de l'ancien régime. Ils en sont, au contraire, si pénétrés qu'ils oublient tout pour y obéir et qu'ils sacrifient tout aux exigences de la lutte. Ils ne demandent aux gouvernants que de soutenir la guerre. Ceux qui se montrent les plus fanatiques de la bataille paraissent au peuple les plus intéressés à la victoire, et il les suit, sans se soucier de leurs origines, de leurs brigues, de leurs doctrines ou de leurs rivalités. Les terroristes ne susciteront pas ces passions, ils en abuseront et s'en feront un moyen de gouvernement. Mais la France portait en elle seule les instruments de son salut. Les idées pour lesquelles elle combattit, étaient depuis longtemps populaires, les hommes qui décidèrent la victoire, étaient depuis longtemps aux armées, lorsque commença le règne des terroristes. La force d'expansion de ces idées et la vaillance de ces soldats ne procédaient pas de l'inspiration monstrueuse de quelques brouillons fanatiques ou de quelques sophistes sanguinaires; elle résultait, comme la Révolution même qui les développa, de tout le passé de la France. » (p. 565-566)[1].

Ce volume de M. S. est, de même que le précédent, plein de choses, plein de détails et d'idées. Comme toujours, l'auteur connaît son sujet à merveille. Il a consulté tous les livres sur la matière et il a puisé à pleines mains dans nos archives des affaires étrangères. Nous signalerons surtout, parmi les points nouveaux qui intéresseront les chercheurs et tous les studieux de la Révolution, la mission du duc d'Orléans à Londres (p. 59), épisode peu important, sans doute, mais qui présente une première tentative, encore indécise et confuse, de la révolution de la diplomatie française et qui, inspirée par les doctrines de Favier, se rattache aux sérieuses négociations de Talleyrand et de Dumouriez. Citons encore la mission de Ternant que Montmorin avait chargé de visiter les princes possessionnés et de conclure avec eux des transactions personnelles (p. 83), celle de Breteuil dont M. S. puise le récit dans les *Mémoires* de Bouillé, dans le *Louis XVI et Marie-Antoinette* de M. Feuillet de Conches, dans Fersen et dans le récent opuscule de notre collaborateur Flammermont (p. 141-143), celle du juif Ephraïm « le plus insidieux courtier d'affaires interlopes dont disposât la chancellerie de Berlin » (p. 156-159), les débuts du futur ministre des affaires étrangères Lebrun-Tondu, les pourparlers de Jarry[2], les conférences de Talleyrand avec Pitt et Grenville, son second voyage en Angleterre avec

1. Trois chapitres forment ce quatrième livre : *La rupture avec l'Autriche*, *La déchéance*, *La France et l'Europe en 1792*.

2. On retrouve ce Jarry — soit dit en passant — à l'armée de Luckner (*Invasion prussienne*, p. 198) et en Belgique où il s'abouche avec Mercy (voir la correspondance de ce dernier avec Starhemberg, dans le recueil de Thurheim).

Chauvelin, Duroverai, Reinhard et Garat (p. 439), l'envoi de Maret en Belgique, les agissements de Bonne-Carrère, etc.

Les diverses parties de ce volume où s'agitent et se mêlent tant d'événements, se rattachent étroitement les unes aux autres, et, chemin faisant, M. S. n'a pas négligé de poursuivre la démonstration qu'il avait si bien et si vigoureusement commencée : à savoir que la Révolution française est la suite naturelle et nécessaire de l'histoire de l'Europe. Il remarque, par exemple, que les étrangers s'adressaient à l'Assemblée et que le duc de Dorset en usait avec la Constituante comme les envoyés de Mazarin l'avaient fait avec le Parlement anglais au temps de Charles Ier (p. 31) et que l'enthousiasme provoqué en France par la révolution des Pays-Bas s'accommodait fort bien avec les passions nationales et la tradition de notre diplomatie (p. 53). Il observe que l'ancienne politique des rois, la politique d'accroissement territorial et de suprématie, pénétra pareillement dans la Révolution, et que la nouvelle France exerça sur les peuples la domination que l'ancienne s'attribuait sur les Etats : « Les hommes de 1789 prétendent rompre les traditions ; ils ne s'aperçoivent pas qu'ils les renouent et les prolongent ; la France se perpétue, pour ainsi dire, dans la Révolution à l'insu de ses législateurs » (p. 106). Si Louis XVI se condamne à la duplicité et à l'équivoque, s'il ne recule pas devant le sacrilège, s'il signe les décrets qu'il réprouve, s'il négocie l'intervention des alliés, c'est qu'après tout, il ne prend que des mesures politiques qui relèvent uniquement de la raison d'État, et, pour combattre la Révolution, les royalistes invoquent la formidable maxime du salut public qu'à son tour, la Révolution invoquera pour les anéantir (p. 188). Presque toujours, les publicistes qui interprètent le droit nouveau, le ramènent à la mesure de l'ancien ; presque toujours ils reviennent à la coutume de l'ancien régime, et le 3 mai 1791, Barère déclare que la France peut user des mêmes droits qu'avaient exercés Louis XIV et Louis XV (p. 203). On voit la Constituante confondre la conduite du clergé réfractaire avec celle de l'émigration armée et placer les insermentés hors la loi commune des citoyens ; elle suit le système de l'ancien régime à l'égard des dissidents, le système de Louis XIV à l'égard des réformés (p. 307). Les Girondins font déclarer la guerre ; mais un de leurs orateurs n'a-t-il pas dit que « si, dans la guerre de Saxe, Frédéric eût temporisé, son successeur ne serait peut être que le marquis de Brandebourg ? » (p. 361). Le plan de la guerre méditée par Dumouriez n'est-il pas autre chose que l'application des idées courantes à la fin du XVIIIe siècle parmi les diplomates et les militaires sur l'extension de la France et le système de ses frontières (p. 411)? Cette guerre que fait déclarer Dumouriez, si révolutionnaire qu'elle soit par l'esprit, n'use-t-elle pas des mêmes procédés, des mêmes moyens, des mêmes acteurs que l'ancien régime? La France ne doit-elle pas, pour envahir l'Europe, passer par les routes anciennes? La Révolution n'a-t-elle pas, elle aussi, sa diplomatie secrète et ses intrigues de chancel-

lerie? Ne verrons-nous pas, à côté du prosélytisme humanitaire et des passions nationales, les « mœurs politiques d'un siècle où les roués menaient les affaires? » (p. 435). L'Europe attaque la France, mais selon les anciennes mœurs et pour son propre intérêt ; elle veut supprimer la propagande en rétablissant le gouvernement royal ; elle veut refouler la France au-delà de ses frontières ; elle veut exécuter les plans qu'elle formait autrefois pour affaiblir la monarchie et en revendiquant l'Alsace et la Flandre, ne fait que relever, sous de nouveaux prétextes, de très anciennes prétentions. Les Français la repoussent en invoquant un droit public qu'ils ont institué ; elle, au contraire, s'appuie sur un droit public qui est celui de tout le continent et que les Français ne reconnaissent plus (p. 519).

Après avoir retracé dans son premier volume les mœurs politiques, les traditions, les idées, les intérêts des nations et des États de l'Europe au moment où éclata la Révolution française, M. S. est entré, avec ce deuxième tome, dans le récit des évènements. Il ne refait pas l'histoire des luttes des partis à l'intérieur. Il ne s'occupe que des effets de la Révolution en Europe et de l'influence de la politique européenne sur la Révolution. Rien n'était plus difficile. Il fallait, avant tout, être clair ; il fallait rendre aisée et intéressante cette histoire des relations extérieures de la Révolution, si agitée, si féconde en incidents et en complications; il fallait faire comprendre et expliquer l'indifférence des cours à la Révolution et au sort de Louis XVI, la faiblesse de leurs efforts pour nouer une coalition, leurs vues cachées, leurs sourds conflits, leurs négociations secrètes avec la cour de France et l'émigration ; il fallait porter la lumière dans le dédale des intrigues qui se croisaient alors de toutes parts. C'est à quoi M. S. a réussi. La lumière l'accompagne toujours au milieu de toutes ces allées et venues d'émissaires, de toutes ces brigues et machinations, de toutes ces manœuvres de la politique occulte et de la politique officielle. On se rappelle avec quelle admirable précision l'auteur avait pénétré, dans son précédent ouvrage, aux sources de la vieille diplomatie et montré ses artifices et ses vues, ses actes et ses procédés. Après avoir exposé ce que pensaient et sentaient les négociateurs du siècle dernier, M. S. nous les montre, dans le présent volume, agissant, entretenant des intelligences, travaillant les esprits, fomentant les troubles, cherchant à se tromper les uns les autres, toujours en méfiance et en défiance, s'entretenant gravement en un « jargon de brocanteur ». La déclaration de guerre est l'épisode le plus dramatique du livre et en forme comme le centre. Mais avant la grande séance du 20 avril, nous avons assisté aux conférences de Reichenbach, à la formation des nouveaux plans de politique qu'amène la chute de Hertzberg, aux tergiversations calculées et subtiles de Léopold, aux agissements de Catherine II — dont l'auteur analyse avec pénétration les conséquences dans l'histoire de la Révolution française ; nous avons vu la tsarine lancer Gustave III contre la France, les puissances ajourner le congrès,

leur intervention lente et inévitable tourner peu à peu à la conquête, la Prusse consentir au partage de la Pologne malgré le traité de 1790. Après la déclaration de guerre, nous voyons les Russes envahir la Pologne en même temps que les Français envahissent la Belgique, et s'accomplir les préparatifs d'un partage; nous voyons se poser la question des indemnités.

Ce récit qui déroule devant nous tant de faits et de déductions avec une clarté lumineuse, est plein de mouvement, d'éclat, et comme d'une entraînante chaleur. Nous renvoyons le lecteur aux citations que nous avons faites chemin faisant. Mais on a peint rarement avec autant de vigueur la puissance nationale de la Révolution et l'élan de cette guerre d'affranchissement des peuples qui ressemble, non pas à l'invasion musulmane, mais à la croisade (p. 533). Les portraits abondent dans l'ouvrage; tous sont d'une facture vivante; tous laissent dans l'esprit une impression durable. Voici Dumouriez « plus près de l'état-major de Frédéric que de celui de Cromwell et de Washington » (p. 408); voici Brissot « propageant avec une exubérance brouillonne d'aventurier de lettres les doctrines de Favier et joignant aux mœurs d'un agent secret de l'ancien régime l'exaltation communicative d'un sectateur de la philosophie » (p. 302); voici Talleyrand (p. 384-386), et, parmi les souverains, Marie-Antoinette « femme, tout simplement » (p. 130-132) et son neveu François II : « On devait le voir, dans ce règne qui dura plus de quarante-trois années, engager la guerre contre la Révolution et en consacrer ensuite le triomphe par une alliance de famille, travailler au renversement de la dynastie qu'il avait unie à la sienne, entrer deux fois à Paris pour y consommer la ruine de son petit-fils, y rétablir une monarchie dont il avait auparavant sanctionné la chute, et la voir tomber à son tour sous l'effort de cette Révolution qu'il combattit un demi-siècle sans jamais la comprendre; témoin imposant et impassible de catastrophes immenses, au milieu desquelles un ministre d'un talent supérieur lui tailla un rôle de premier ordre; un de ces hommes que leur destinée dépasse, qui représentent l'histoire de leur temps et qui ne la font point; grande figure terne et vague que l'on s'étonne de voir passer dans cette épopée et se dresser au premier plan de la scène, dans le plus grand drame du monde moderne » (p. 374-375) [1].

---

1. J'ose à peine soumettre à l'auteur quelques vétilles. Il faut lire Mme de C... (Coudenhoven) et non Mme de G. (p. 167). Lors même que l'autorité de Lafayette n'eût pas été ébranlée, était-il capable d'une restauration militaire? (p. 334). Le fameux mot de Bischoffswerder « n'achetez pas trop de chevaux » est tiré, non des *Mém. d'un homme d'Etat*, mais des *Mém.* de Massenbach (I, 27). Benoît avait-il l'entière confiance de Dumouriez et reprit-il en Champagne la conversation au point où il l'avait laissée à Berlin? (p. 416 et 448); ce que je sais, c'est que Dumouriez fut mécontent de Benoît et refusa nettement de l'employer (lettres à Danton et à Servan du 28 septembre). Servan n'était pas « officier du corps des ingénieurs » (p. 480), mais colonel du 104e régiment d'infanterie. Enfin, j'aurais voulu que M. S. montrât

Nous avions dit (*Revue crit.*, 1885, n° 24, p. 447) que la publication de M. Sorel, œuvre d'un historien qui est en même temps un juriste et un penseur, était l'une des plus remarquables de notre temps ; nous retrouvons dans ce second volume les mêmes qualités que dans le premier : étendue et précision des connaissances, profondeur de l'analyse, hauteur et impartialité des vues, intelligence pénétrante des idées et des résultats des faits, chaude et brillante peinture des personnages, en un mot, beauté et solidité de l'exécution.

A. Chuquet.

CORRESPONDANCE

RÉPONSE DE M. HÜFFER A M. DUCROS [1].

M. Ducros prétend (1886, n° 52, p. 518-519) qu'il a répondu à *toutes* mes critiques et qu'il les a réfutées *une à une*.

1° M. D. ne répond rien au reproche que je lui ai fait, d'avoir nommé les chevaliers d'empire des « chevaliers d'industrie ».

2° M. D. ne répond rien au reproche, d'avoir pris la ville libre impériale de Cologne comme exemple de la corruption des électorats ecclésiastiques.

3° M. D. fait de Frédéric Schlegel l'*illustre père* de Guillaume Schlegel. Je crois que M. D. n'ignore pas, d'après ce qu'il nous apprend, que les Schlegel étaient deux frères; mais la faute existe et certainement elle n'est pas une preuve d'exactitude.

4° M. D. dit que G. Schlegel « s'était fixé pour quelques années seulement à Bonn », et ajoute dans sa réponse que Schlegel quitta Bonn en 1827 pour aller à Berlin; Schlegel a été professeur à Bonn de 1818 à 1845, il y habita une maison qui lui appartenait, il y fut comme le centre de la société; son séjour à Berlin ne dura que quelques mois.

5° M. D. a raconté toute sorte de détails romanesques sur les étudiants de Bonn et leur costume; je ne les ai pas relevés; j'ai montré seulement que M. D. avait commis une erreur en disant que Heine avait été chassé de l'Université de Bonn, à la suite d'un duel.

6° M. D. traduit *Behrenstrasse* par « rue des ours »; je ne lui en fais pas un grand reproche; je remarque, en passant, que le nom de la rue vient de celui qui l'a créée, l'ingénieur Behr.

7° M. D. prétend que Heine assistait le 20 août 1824 à la représentation (unique) et à la chute de son *Almansor* à Brunswick. Double erreur : la pièce fut représentée le 20 août 1823, et non 1824, et Heine était alors à Ritzebüttel. J'ai rectifié la date, sans rien dire, et me suis borné à constater l'absence de Heine. M. D. croit me réfuter en répétant la date inexacte de 1824.

---

plus nettement et avec plus de force encore à quel point les dernières notes de Kaunitz étaient provocantes et comme rédigées exprès pour surexciter violemment l'opinion de la France et blesser son orgueil (cp. *Invasion prussienne*, p. 9).

---

1. Nous avons inséré la réponse de M. Ducros; nous insérons aussi la réplique de notre collaborateur M. Hüffer; le débat est clos (*Réd.*)

8° M. D. dit que, pour *William Lowell*, il a donné la date de la publication du livre, 1795. Mais, je le répète, le héros de Tieck est à Paris au temps de l'ancien régime, lorsque règnent « l'éclat de la royauté et l'orgueil de la noblesse ». Or, M. D. assure que Lowell décrit *le Paris de 1795* et il se moque d'un personnage qui s'endort *dans le Paris volcanique de 1795*. L'année de la publication d'un roman fixe-t-elle les évènements qu'il raconte?

9° M. D. écrit que *J. B. Rousseau fut littéralement mis en pièces*; j'avais dit, puisque M. D. avoue qu'il m'a copié, que des femmes furieuses *cherchèrent* (suchten) à mettre Rousseau en pièces.

10° M. D. affirme que les Poésies de l'*Intermezzo* appartiennent à la réalité; j'affirme, à mon tour, que Heine n'a pas obtenu, comme le conclut M. D., de sa bien-aimée des baisers, des aveux et les serments d'un amour éternel.

11. M. D. ne dit plus rien de la faute évidemment typographique et corrigée par moi-même, qu'il me reprochait comme « un opprobre ». Je laisse à lui de juger si l'expression était convenable.

12. Je reconnais que le nom d'Immermann se trouve plus « d'une fois » dans le livre de M. D., mais ce que je blâmais surtout, c'était l'appréciation tout à fait insuffisante de ce personnage important et de presque tous les amis de jeunesse de Heine. Ce reproche reste fondé comme auparavant.

Mon article n'était ni dur ni injuste; j'ai trouvé — et je le répète très volontiers — dans le livre de M. D. des « choses vraies », de « justes remarques », des « observations intéressantes »; j'ai fait des critiques, et la réponse de M. Ducros les confirme au lieu de les refuter.

H. Hüffer.

CHRONIQUE

FRANCE. — La Société des Anciens textes français (chez Didot), vient de mettre en distribution trois volumes qui complètent l'exercice de 1885, à savoir : *Évangile de Nicodème*, trois versions rimées, publiées par MM. G. Paris et A. Bos; *Fragments d'une vie de Saint Thomas de Cantorbéry*, publiés pour la première fois d'après les feuillets appartenant à la collection Gœthals Vercruysse, avec fac-similé en héliogravure de l'original, par M. P. Meyer (ces fragments, qui appartiennent à une vie en vers anglo-normands, d'ailleurs inconnue, ont fait l'objet d'une communication à l'Académie des inscriptions; voy. *Rev. crit.*, n° du 24 août 1885, p. 148), *Le Mistère du Viel Testament*, publié par M. le baron J. de Rothschild, t. V. Prochainement seront publiés par la même Société la chanson de geste d'*Aimeri de Narbonne*, éditeur M. L. Demaison; le tome I des œuvres poétiques de Christine de Pisan, éditeur M. Maurice Roy; et le *Roman de Merlin*, en deux volumes, éditeurs MM. G. Paris et J. Ulrich.

— Le n° 58-59 de la *Romania*, qui va paraître, est en grande partie occupé par un long mémoire, depuis longtemps annoncé, de M. P. Meyer, sur les manuscrits français de l'Université de Cambridge. Le même fascicule contient le commencement d'un mémoire littéraire et bibliographique de M. Émile Picot sur le monologue dramatique dans l'ancien théâtre français. Le n° 60 de la *Romania*, déjà presque entièrement imprimé, contiendra une série de mémoires relatifs à la légende de Tristan.

BOHÊME. — L'Université tchèque de Prague compte cette année 2,035 étudiants dont 901 pour la médecine, 871 pour le droit, 202 pour la philosophie.

DANEMARK. — A l'occasion du 4e centenaire de la fondation de l'Université de Copenhague, s'est formée dans cette ville, sous le nom d'*Universitets-Jubilæets danske samfund*, une association bien digne d'être connue et imitée, composée des membres les plus distingués du grand établissement d'enseignement supérieur et du corps enseignant tout entier du Danemark; elle s'est donné pour mission de publier les écrits les plus propres à faire connaître le passé historique, littéraire et linguistique de ce pays; sous ses auspices ont paru, depuis le commencement de 1881, trente cinq fascicules, contenant les œuvres les plus diverses. Parmi ces œuvres, il en est une sur laquelle je ne crois pas inutile d'appeler l'attention des lecteurs de la *Revue critique*, c'est un Dictionnaire de l'ancien danois — *Ordbog til det ældre danske Sprog* — (1300-1700), par M. Otto Kalkar; cet important ouvrage, qui ne doit pas contenir moins de 150 feuilles, en est arrivé au mot *Hov*, 12 fascicules de 5 à 6 feuilles chacun, ont déjà paru; on peut donc prévoir la date assez prochaine où la publication en sera achevée. Ce sera un monument précieux et tel que peu de littératures en pourraient montrer un semblable : richesse de renseignements, sûreté des informations, méthode excellente, tout se réunit pour en augmenter la valeur; c'est dire qu'il fait le plus grand honneur à M. O. Kalkar et à l'association qui a pris l'initiative de sa publication. — Ch. J.

ESPAGNE. — *L'étude de la langue arabe : son importance coloniale; sa méthode.* Tel est le titre sous lequel D. Eduardo Saavedra vient de publier, dans la *Revista de geografia comercial* de Madrid (numéro daté de juillet-septembre 1886), une traduction espagnole des conclusions pratiques que notre collaborateur, M. Hartwig Derenbourg, a tirées de son exposition sur *La science des religions et l'islamisme* (vol. XLVII de la *Bibliothèque orientale elzévirienne*. Paris, Leroux, 1886).

RUSSIE. — M. A. Wesselowsky publie une *Histoire du roman* en plusieurs volumes; le premier traite de la période byzantine.

SLAVES MÉRIDIONAUX. — L'Académie d'Agram vient de publier le second volume du grand *Dictionnaire serbo-croate*. Il comprend les lettres C et D. Ce dictionnaire, l'une des œuvres les plus remarquables de la lexicographie slave, a été commencé par feu Danicic. Il est continué par MM Valavac et Budmani. — L. L.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 4 février 1887.

M. Bréal, président, prononce un discours dans lequel il rend hommage à la mémoire du membre libre que l'Académie vient de perdre, M. Germain, doyen honoraire de la faculté des lettres de Montpellier.

M. le secrétaire perpétuel donne lecture d'un décret en date du 2 février, par lequel le Président de la République a approuvé l'élection de M. Paul Viollet à la place de membre ordinaire laissée vacante par la mort de M. Desjardins. M. Viollet est introduit et prend place.

M. Le Blant, directeur de l'Ecole française de Rome, envoie la copie de quelques inscriptions latines récemment découvertes à Rome et aux environs.

M. le secrétaire perpétuel donne lecture de son rapport semestriel sur les travaux de l'Académie.

L'Académie nomme une commission de quatre membres chargée de présenter des

candidats pour la place d'associé étranger, devenue vacante par la mort de M. Madvig. Sont élus membres de cette commission MM. Renan, Georges Perrot, Gaston Paris et Boissier.

M. le marquis d'Hervey de Saint-Denys met sous les yeux de ses confrères divers objets qui lui ont été envoyés par M. le capitaine Delaunay, de l'artillerie de marine. Ce sont : 1° un morceau d'étoffe de coton; 2° un écheveau de fils de soie de cinq couleurs; 3° un petit miroir; 4° un imprimé bouddhique en langue chinoise. Ces quatre objets étaient renfermés à l'intérieur d'une idole, dans l'un des temples de Hué (Cochinchine). Le morceau imprimé porte une date qui répond à l'an 1830 de notre ère. Nous avons là un exemple moderne d'une pratique ancienne, décrite dans certains ouvrages chinois. On pensait que l'étoffe représentait la chair; les fils de soie, les nerfs et les veines; le miroir, l'intelligence : le tout devait compléter l'incarnation de la divinité figurée par la statue. C'est sous la dynastie des Han, vers le commencement de notre ère, après l'introduction du bouddhisme, que les Chinois ont commencé à représenter des esprits sous des formes sensibles; mais c'est seulement sous les Tang (du VIIe au IXe siècle) que l'on a imaginé pour la première fois de renfermer les symboles matériels dans l'intérieur des idoles.

M. Alexandre Bertrand présente une collection de bijoux francs, recueillie dans un cimetière mérovingien, exploré par M. Philippe Delamain, à Courbillac, près Jarnac (Charente). C'est le premier cimetière de ce genre qu'on découvre dans la région comprise entre la Loire et la Garonne. Jusqu'ici les antiquités franques de l'époque mérovingienne n'avaient été trouvées que dans le nord-est de la Gaule.

M. Deloche confirme le caractère essentiellement franc des objets présentés par M. Bertrand. Il est disposé à croire que ces bijoux auront été apportés dans l'Aquitaine par les compagnons de Charles Martel.

Ouvrages présentés : par M. Wallon : Victor Pierre, *la Terreur sous le Directoire*; par M. P.-Ch. Robert : 1° Aug. Prost, *la Cathédrale de Metz, étude sur ses édifices actuels et sur ceux qui les ont précédés*, etc.; 2° A. Heiss, *les Médailleurs de la Renaissance*, tome II, *Venise*; — par M. de Boislisle : *Tribunal de Senlis, affaire de la pelouse de Chantilly, rapport d'expertise* (par MM. de Boislisle, G. Picot et A. Tardif, experts); — par M. Schlumberger : W. Heyd, *Histoire du commerce du Levant au moyen âge*, traduite par Furcy Raynaud; — par M. Croiset : 1° Edmond Bouvy, *De Sancto Isidoro Pelusiota*; 2° le même, *Poètes et mélodes : études sur les origines du rythme tonique dans l'hymnologie de l'Eglise grecque*; — par M. Pavet de Courteille : Hartwig Derenbourg, *Silvestre de Sacy* (extrait de l'*Internationale Zeitschrift für allgemeine Sprachwissenschaft*); — par M. Hauréau : G. Monod, *les Mœurs judiciaires au* VIIIe *siècle* (extrait des *Mélanges Renier*); — par M. G. Perrot : Barclay V. Head, *Historia numorum, a manual of Greek numismatics*; — par M. Oppert : A. Amiaud et L. Méchineau, *Tableau comparé des écritures babylonienne et assyrienne archaïques et modernes*.

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 26 janvier.

PRÉSIDENCE DE M. HÉRON DE VILLEFOSSE

M. Molinier donne à la Société l'explication de l'expression (ouvrage de semin) que l'on rencontre dans un compte du temps de François Ier; il établit que ce terme est calqué sur le mot italien (azzemina) qui désigne un travail particulier d'incrustation d'or sur un autre métal.

M. Guiffrey communique un document découvert par M. Tuetey, concernant Pierre Bontemps, sculpteur, employé aux ouvrages de stuc faits en 1536 au château de Fontainebleau.

M. Ch. Ravaisson-Mollien fait une observation sur le buste Talleyrand conservé au Musée du Louvre, salle du Plafond de Diane.

Ed. Corroyer.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 8 — 21 février — 1887

41. — **Herodoti historiae.** Recensuit Alfred Holder, vol. I, Pragae, in-12, VIII-407 p.

En rendant compte, dans un précédent article (*Revue critique*, 13 septembre 1886), de l'édition d'Hérodote publiée récemment par M. Stein, j'exprimais le double regret, que le savant éditeur n'eût pas ajouté à ses travaux antérieurs sur le texte d'Hérodote la collation nouvelle de quelque manuscrit, et qu'il eût fait une si petite place dans ses notes aux corrections proposées par la critique contemporaine.

Voici que M. A. Holder nous donne aujourd'hui, des quatre premiers livres d'Hérodote, une édition qui ne mérite du moins ni l'un ni l'autre de ces reproches. Ce volume, qui fait partie de la *Bibliothèque des écrivains grecs et latins*, publiée sous la direction du Professeur Charles Schenkl, de l'Université de Vienne, nous offre, avec un grand choix de conjectures, les leçons d'un manuscrit fort mal connu jusqu'à ce jour. Ce n'est pas que le *Vindobonensis* (V) ne soit depuis longtemps classé au nombre des principaux manuscrits d'Hérodote; mais on n'en possédait qu'une collation extrêmement défectueuse, communiquée jadis à Wesseling par un inconnu. C'est d'après les leçons citées par Wesseling, que M. Stein jugea le manuscrit dans sa préface de 1869, et lui assigna, à côté du *Sancroftianus*, une des dernières places dans la série des manuscrits de la seconde classe. Depuis lors plusieurs savants, en particulier M. Gomperz, signalèrent le *Vindobonensis* à l'attention des philologues, et, au mois d'août 1885, M. Abicht écrivait, dans un article de la *Berliner philologische Wochenschrift*, que la critique d'Hérodote réclamait encore une étude sérieuse de ce manuscrit. Grâce à l'intervention de MM. Brambach et Schenkl, le *Vindobonensis* put être confié à M. H., qui en a fait une collation méthodique. Les résultats de ce travail méritent d'être relevés.

Et d'abord, que vaut la collation de M. Holder? On serait mal venu à la juger en elle-même, puisque l'original nous manque; mais on peut trouver que le système adopté par M. H., pour simplifier l'apparat critique de son édition, ne lui permet pas de mettre assez en lu-

mière les leçons particulières du manuscrit qu'il a collationné. En groupant sous la rubrique α les mss. de la première classe, et sous la rubrique β ceux de la seconde, M. H. a certainement l'avantage d'opposer l'une à l'autre les deux autorités en présence : à cet égard, c'est une disposition heureuse que celle qui débarrasse le lecteur d'une quantité infinie de variantes. Mais, tout en observant cette méthode pour les mss. dont la collation était ancienne, M. H. n'aurait-il pas pu isoler complètement les variantes de V, et les donner, par exemple, entre le texte et l'apparat critique, comme vient de faire M. Croiset, dans son édition de Thucydide, pour les leçons du ms. *Cisalpinus?* Le plus souvent, il est vrai, M. H. écrit entre parenthèses la leçon de V, quand ce ms. se sépare de R *(Romanus)* et de S *(Sancroftianus)*; mais il ne signale pas toutes les différences, du moins si je compare cette collation aux leçons de V qu'a citées M. Gomperz dans ses *Herodoteische Studien* (I, p. 18-19). Certains détails d'orthographe ou d'accentuation, qui ne constituent pas sans doute des variantes essentielles, mais qui ont une valeur incontestable pour la classification des mss., nous échappent tout à fait dans la collation de M. Holder. Citons deux exemples sur huit que donne M. Gomperz. Au ch. III du liv. I, la vraie leçon ἐωθώς, des mss. de la première classe, est devenue, suivant M. Gomperz, ἐωρθὼς dans R, εωρθῶς *(sic)* dans V, enfin dans S ὀρθῶς. M. H. réunit ces trois variantes sous une forme commune εωρθως, qu'il attribue à β, l'archétype de la seconde classe. Ailleurs (II, c. 106), je ne trouve pas signalées dans l'apparat critique de M. H. les variantes suivantes, qui nous permettent de reconnaitre les déformations de la leçon originale: les mots ἐς Φώκαιαν ἔρχονται (dus à la première classe de mss.) deviennent ἐς Φώκαι ἀνέρχονται dans R, ἐς Φῶκαι ἀνέρχονται dans V, et ἐφ' ᾧ καὶ ἀνέρχονται dans S. — A propos de variantes analogues, M. Gomperz cite une leçon de V, au ch. 114 du liv. I : μετήχθη. M. H. lit ἐμετήχθη. Laquelle des deux formes est la vraie? Peut-être la différence ne tient-elle ici qu'à une faute d'impression. Mais voici un cas plus grave, où MM. G. et H. sont en complet désaccord. Au ch. VI du liv. III, M. Gomperz *(Herod. St.*, II, p. 45-46) s'autorise, pour corriger le texte, de la leçon suivante du ms. V : δι' ἔτους ἔτεος ἑκάστου. Dans ces mots il retrouve à la fois le texte original et une glose : δι' ἔτους (pour δι' ἔτεος), signifiant *toute l'année*, et l'interprétation erronée ἔτεος ἑκάστου. Or M. H. signale la leçon du ms. S, δι' ἔτεος ἑκάστου, qu'il adopte, et la variante δι' ἔτους qu'il attribue à β, c'est-à-dire ici à R et à V. De la répétition δι' ἔτους ἔτεος ἑκάστου, il ne dit pas un mot. Lequel des deux a raison [1]?

Mais ce sont là des détails. Voyons maintenant quelle idée il faut se faire en général, d'après les quatre premiers livres d'Hérodote, du ms.

1. Dans un des derniers numéros de la *Deustche Litteraturzeitung* (15 janvier 1887), M. Th. Gomperz, rendant compte très sommairement de l'édition Holder, maintient l'exactitude de la leçon δι' ἔτους ἔτεος ἑκάστου dans le manuscrit de Vienne.

de Vienne. Il est permis de regretter d'abord que M. H. ne donne pas de ce ms. une courte description, et n'en signale pas quelques traits caractéristiques. Il aurait épargné facilement beaucoup de peine à ses lecteurs, en leur disant, par exemple, que le ms. V porte la trace de corrections assez nombreuses dans les deux premiers livres, et que ces corrections disparaissent dans le IIIe et le IVe. De plus, ne serait-il pas intéressant de savoir de quelle main, de quelle époque sont ces corrections? Qu'est-ce que c'est aussi que cette seconde main, V^2, que je ne rencontre plus après le livre II, ch. XLVI, l. 15 de l'éd. Holder? Si je relève ces leçons de V^2, je constate qu'elles sont bonnes en général, mais qu'elles dérivent de mss. connus, et qu'elles n'ont rien d'original. I, 43, l. 6, la leçon ὦν, au lieu de σὺν, est commune à S et à V^2. — I, 89, l. 10. La première main de V donne θάρισον, qui n'a aucun sens; V^2 donne κάτισον, leçon des meilleurs mss. — I, 180, l. 12. Ἑστήκεσαν, leçon commune à V^2 et à S. — II, 46, l. 15. La forme ionienne ἐπίδεξιν, pour ἐπίδειξιν, est la leçon de V^2, mais aussi de B et de R. — Quant aux corrections, sur six que je rencontre (je ne prétends pas n'en laisser échapper aucune), cinq sont communes à V et à l'un ou à plusieurs des principaux mss. (I, 108, l. 7; 180, l. 3; 191, l. 24; II, 8, l. 3; 44, l. 5); la sixième (II, 29, l. 5) se trouve à la fois dans V et dans P, ce ms. que M. Stein rattache si étroitement à R, comme un des représentants de la seconde classe, mais que M. H. met au nombre des *Codices contaminati vel mixti*. Enfin M. H. signale deux grattages dans le ms. V; mais, au ch. VII du liv. II, la bonne leçon, Πῖσαν, écrite dans le grattage, était déjà dans B^1; au ch. XXXII du liv. I, la bonne leçon, donnée uniquement par V, avait été restituée par tous les éditeurs d'après Stobée [1].

Les mêmes observations s'appliquent aux leçons de première main que présente le ms. V: dans le plus grand nombre de cas, ces leçons ne se distinguent que par un détail insignifiant des leçons correspondantes des mss. de la même classe; quelquefois cependant elles se rencontrent avec celles des mss. de la première classe ou du ms. P; mais M. H. n'admet pas une seule fois dans son texte une leçon de V qui ne soit déjà dans quelque ms. d'Hérodote. Je fais exception pour un seul cas (I, 22, l. 12), où V est le seul ms. qui ne présente pas la forme étrangère à Hérodote, ξυμμάχους, au lieu de συμμάχους. Encore tous les éditeurs avaient-ils sans hésitation rétabli la vraie leçon.

Il faut donc reconnaître que la collation du ms. de Vienne ne sera pas d'une grande utilité pour l'établissement du texte d'Hérodote, et sur ce point on ne peut que donner raison à M. Stein, qui en avait jugé ainsi depuis longtemps. La thèse même de M. Gomperz, suivant laquelle le ms. V serait assez souvent préférable, non seulement à S,

---

1. Les mots *post rasuram*, employés ici par M. Holder, fort différents de *in rasura*, me paraissent ne pouvoir signifier que *après un grattage, à la suite d'un grattage;* mais alors il serait bon de dire sur combien de lettres environ s'étend ce grattage.

mais encore à R, se trouve, je crois, assez gravement compromise. M. Gomperz n'a cité que deux passages où la leçon de V soit en effet un peu meilleure que celle de R (*Herod. St.*, I, p. 20). Je rencontre moi-même quelques autres exemples du même fait : I, 31, l. 7, ὀρτῆς, au lieu de ἑορτῆς (AR) ; II, 29, l. 3, ἀκοῇ (leçon de V et de S), au lieu de ἀκουῇ (AR) ; IV, 129, l. 6, πάσῃ (αV) au lieu de πᾶσι (R). On pourrait sans doute, à ces exemples, en ajouter d'autres ; mais combien ils sont plus rares et moins frappants que les exemples du fait contraire ! M. Gomperz n'attache pas une grande importance à la chute de quelques lettres, comme dans le cas suivant : III, 63, ἐπιθέμενον α, ἐπέμενον R, ἐπένον V. Soit ; mais la répétition fréquente du même fait sera bien de nature à prouver la supériorité du ms. où ces chutes de lettres se rencontrent le moins sur celui où elles se rencontrent le plus. Dans cette catégorie d'exemples, je citerai : II, 55 ; l. 2, δωδωναίων α, δωδωνέων R, δωνέων V ; II, 86, l. 11, μυξωτήρων α, μυξητήρων R, μητήρων V. Une altération analogue se produit, quand, au lieu d'une chute de lettres, c'est une addition de lettres qu'on trouve. Exemples : II, 86, l. 22, βυσσίνης α, συσσίνης RS, συνσίννης V ; IV, 39, l. 4, ἐκδεκομένη α, ἐκδομένη R, ἐκδεδομένη V et S. Mais, ce qui est plus grave, et tout à fait contraire aux affirmations de M. Gomperz, c'est que certaines altérations évidentes de V sont le résultat, non d'une simple erreur, mais d'une correction inintelligente. Voici trois exemples caractéristiques de ce fait : III, 78, l. 18, ἐπεστεώς α, ἔτι ἑστεώς RS, ἔστι ἑστεώς V. — IV, 119, l. 15, ἐπίῃ α, ἐπείῃ R, ἐποίει V. — IV, 155, l. 14, οἰκιστῆρα α, οἰκίζοντα RS, ὀρκίζοντα V. — Après ces citations, que je pourrais multiplier, est-il nécessaire de signaler une quantité de fautes d'orthographe, comme θυγατροῖσι (V) pour θυγατρῆσι (R) et θυγατράσι (α), Πέρσοισι pour Πέρσῃσι, πλήθεσθε pour πλήθεσθαι, τετριμένος pour τετρημένος, etc... ? Enfin, pour être complet, je dirai que le plus grand nombre des différences signalées par M. H. entre le ms. V et les mss. de la même classe consiste dans l'omission de l'iota souscrit et ascrit et dans l'addition du ν euphonique devant les voyelles.

Les exemples que je viens de citer nous ont montré la supériorité de R sur V, mais en même temps l'origine commune de ces mss., et leur étroite parenté. Le nombre des leçons exactement semblables dans les deux mss. serait infini à noter, et M. H. nous paraît pleinement autorisé à supposer un ms. unique, β, d'où sont dérivés, d'une part, R, de l'autre V[1], source commune de V et de S. Ainsi se trouve ramené à sa juste valeur le ms. R, dont M. Cobet, induit en erreur par l'apparat critique de M. Stein, tendait à exagérer beaucoup l'importance. De même, la valeur de P, dont le rôle paraissait à M. Stein devoir être considérable dans la critique du texte d'Hérodote, est légèrement réduite. Dans bien des passages, où M. Stein citait PR comme une autorité, c'est β qu'il faut dire, puisque les mêmes leçons se trouvent dans V et dans S. Toutefois M. H. n'explique pas l'origine des leçons de P qui

ne se rencontrent ni dans α ni dans β; quelques-unes de ces leçons lui sont communes avec le ms [illegible]omme l'a déjà remarqué M. Stein; mais d'autres, qui lui appartienn[illegible] propre, ne sont pas moins bonnes. Sans sortir du livre I, j'en t[illegible]uve au moins cinq qu'ont adoptées à la fois MM. Stein et Holder (I, 51, 77, 90, 108 et 171). Ce sont sans doute des corrections, mais des corrections excellentes; car elles ne visent pas seulement à rétablir çà et là une forme plus ou moins altérée, elles ressemblent par certains côtés aux corrections des savants modernes, qui se proposent parfois avec succès d'améliorer la construction même d'une phrase (cf. I, 90, l. 14). Nous sommes loin, on le voit, des leçons si peu originales de V!

Enfin, l'édition critique de M. H. met bien en lumière la supériorité des mss. A et B, réunis sous la désignation commune de α. A cet égard, le nouvel éditeur est pleinement d'accord avec M. Stein. Sans doute, en attribuant à la source β une autorité directement empruntée à l'archétype commun, il se donne le droit de préférer β à α plus souvent que ne fait M. Stein. Mais cette tendance ne va point jusqu'à mettre ces deux groupes de mss. sur le même rang. Si je m'en rapporte à un calcul, nécessairement incomplet, que j'ai fait sur plusieurs pages, prises au hasard dans l'édition nouvelle, voici quel est en moyenne, dans l'édition Stein (1884) et dans celle-ci, le rapport des leçons de α et de β admises dans le texte : sur 7 passages où α diffère de β, M. Stein préfère 5 fois α et 2 fois β ; M. H. préfère 4 fois α et 3 fois β. On voit que les deux textes ne s'écartent pas très sensiblement l'un de l'autre. D'ailleurs, la méthode des deux éditeurs est la même, en ce qui concerne les formes dialectales. On sait combien M. Stein se soucie peu d'assujettir la langue d'Hérodote à des règles rigoureuses. Si dans sa dernière édition il s'est décidé à écrire partout θῶμα, au lieu de varier l'orthographe (θῶυμα ou θῶμα) suivant les variations mêmes des mss., cette concession à l'analogie ne l'empêche pas de conserver l'une à côté de l'autre des formes comme ἀποπλέοντας et καταπλώσαντας, ποιέοντες et ποιεῦντες, ποιέουσι et ποιεῦσι, etc... M. H. procède de la même manière, mais il va plus loin encore : tandis que M. Stein suivait de préférence les leçons de α, c'est tantôt dans α et tantôt dans β que puise M. H. pour établir l'orthographe du texte, et on le voit écrire φοιτέοντες d'après α (II, 63, l. 2) et φοιτῶν d'après β (II, 174, l. 11), là où M. Stein écrivait du moins φοιτέων et φοιτέοντες avec les meilleurs manuscrits. De même, M. Stein écrit tantôt κομέουσι (II, 36), tantôt κομόωσι (IV, 191), mais en s'appuyant toujours sur la même autorité : M. H. adopte, là, la leçon de α, κομέουσι, ici la leçon de β, κομῶσι. Enfin, en dépit même des mss., M. Stein admet pour le génitif féminin pluriel de tous les adjectifs, pronoms et participes, quel qu'en soit l'accent, la terminaison εων : τουτέων, ὀλιγέων, οἰκεομενέων, comme πασέων, αὐτέων, etc... ; M. H. repousse toujours τουτέων, mais il écrit διηκοσιέων ἑξακισχιλιέων, δισμυριέων (I, 32), à côté de τῶν οἰκεομένων χωρέων (III, 107). J'avoue que la raison de ces anomalies m'échappe.

J'ai dit en commençant que M. H. avait joint aux variantes un nombre considérable de conjectures modernes. Les noms de MM. Cobet et van Herwerden reviennent ici au bas de chaque page, je dirais presque à satiété, si ce n'était pour tous les hellénistes un plaisir délicat et un profit véritable, que de lire, à côté du texte traditionnel des auteurs, les ingénieuses corrections de ces éminents philologues. M. Holder cite ces corrections, sans toujours les accepter, et je ne saurais le blâmer de partager sur ce point la réserve de M. Croiset : « Ce sont des hypothèses pleines d'esprit, et, si l'on veut, de vraisemblance, mais ce ne sont pas des acquisitions pour la science [1]. »

Am. Hauvette.

---

42. — Jules Poiret. **Essai sur l'éloquence judiciaire à Rome,** pendant la République. Paris, E. Thorin, 1887, 299 p. in-8.

En écrivant son *Essai sur l'éloquence judiciaire à Rome pendant la République,* M. Poiret s'est proposé de peindre le milieu où Cicéron a prononcé ses plaidoyers. Descendant tout d'abord sur le forum, il l'a, « par la pensée, entouré et repeuplé de ses édifices. » Puis, il a étudié l'orateur lui-même, cherché à quelles passions il puisait son éloquence, retracé son éducation, sa vie laborieuse et agitée, l'histoire dont il fait partie et jusqu'à sa vie privée et ses moyens d'existence. Il nous a successivement présenté les juges, l'adversaire, l'accusé, les groupes d'amis et d'ennemis, les habitués et le public, et mis tout ce monde en action dans la mêlée judiciaire. Mais le portrait de l'orateur n'était pas achevé : il a fallu, pour reconnaître en lui ces signes de race qu'on a relevés chez les Attiques, le comparer, à l'aide des fragments et des traités de rhétorique que nous possédons, avec les autres orateurs romains, afin de distinguer quels traits et quels mérites ceux qui avaient obtenu des succès durables pouvaient avoir en commun avec celui qui en avait obtenu le plus. Enfin il s'agissait de séparer dans ces caractères ceux qui étaient plus particulièrement accusés dans l'orateur romain de ceux qui le rapprochaient des *Attiques*, et suivant M. P., ces caractères-là sont l'*urbanitas* et la *gravitas*.

Voilà, en quelques lignes, l'ouvrage de M. Poiret. Comme on le voit, c'est une œuvre d'un genre mixte, moitié historique, moitié littéraire. Elle est écrite avec beaucoup d'esprit, de verve, de clarté et de précision, et on lit ce livre avec agrément. On peut ne pas accepter, les yeux fermés, toutes les conséquences que M. P. tire quelquefois trop ingénieusement de prémisses un peu hardies. On peut aussi reprocher à la composition de l'ouvrage de manquer quelquefois de rigueur. Pages 87, 103, et 116, M. P. est obligé de reconnaître qu'il relègue plus loin des

1. Thucydide, éd. Croiset, *Avant-propos*, p. XVI.

questions qui seraient peut-être mieux à leur place au point où il est arrivé de son développement. Il a tort de laisser ainsi en suspens l'esprit du lecteur. Le style même, d'ailleurs si élégant, est déparé çà et là (p. 105, p. 114, 115) par des expressions empruntées à un langage trop moderne ou trop familier. Enfin nous regrettons que M. P., qui nous a donné une table des matières si bien faite, n'ait pas cru devoir ajouter à son livre un index bibliographique. — Ce sont là des critiques de peu d'importance. Le livre de M. Poiret n'en sera pas moins consulté avec un très grand profit par tous ceux qui voudront connaître l'éloquence judiciaire à Rome au temps de la République et étudier sérieusement les questions qui touchent aux plaidoyers de Cicéron.

Isaac Uri.

---

43. — **Il monastero di S. Erasmo,** presso S. Stefano rotondo, nella casa dei Valerii sul Celio, par M. de Rossi. Rome, Cuggiani, 1886, in-8, 25 pages.

L'histoire des monastères grecs de Rome, dans l'antiquité chrétienne et au moyen-âge, ne fournirait jamais qu'une brève monographie : ces monastères ont été si peu nombreux, — à peine en compterait-on une douzaine, S. Silvestre *ad aquas Salvias,* SS. Etienne et Cassien, Ste Lucie *de renatis,* S. Denys *ad SS. martyres in schola graecorum*, S. Silvestre *ad caput*, S. Basile, S. Sabas *in cella nova,* S. Anastase, S. Grégoire *in clivo Scauri,* etc., — et l'existence de chacun d'entre eux a été si éphémère ou si effacée! Cette monographie n'en serait pas moins une précieuse contribution à l'histoire de l'hellénisme dans la Rome pontificale, et c'est un sujet sur lequel on ne voudrait s'en rapporter qu'à un archéologue romain : qu'il vienne vite! En attendant, M. de Rossi ouvre la voie par la publication de cette plaquette [1] consacrée au monastère de S. Erasme : il n'est pas besoin de dire quel intérêt et quelle érudition l'illustre maître a su répandre dans le cadre étroit de ce petit sujet.

L'origine du couvent de S. Erasme est des plus nobles : on en connaît exactement l'emplacement, à gauche de la porte principale de la basilique de Saint-Etienne-le-Rond, et cet emplacement était celui de la demeure des Valerii. C'est là, en effet, que l'on découvrit, au xvie siècle, les bases des statues des Aradii Rufini Valerii Proculi, jadis dressées dans l'atrium de leur demeure, et au xviiie siècle, celle d'un L. Valerius Poplicola Balbinus Massimus. Au ive siècle, les Valerii formaient encore une famille des plus considérables de Rome, et qui comptait dans ses rangs des membres restés fidèles au vieux culte, d'autres convertis au christianisme : les uns étaient loués par Symmaque, les autres par S. Paulin de Nole! Valerius Severus, préfet de Rome, en

1. Cette brochure est une *festschrift* dédiée au cardinal Pitra, à l'occasion de son jubilé sacerdotal.

382, était chrétien : M. de R. pense que c'est à lui qu'appartenait cette lanterne de bronze [1], trouvée précisément au même endroit que les bases de statues des Valerii, et qui est une preuve positive de sa foi, et il suppose que c'est encore le même, ou un de ses parents, qui fit enterrer sa femme, *clarissimae memoriae femina,* dans la basilique Vaticane [2]. Nombre d'inscriptions témoignent du haut rang et aussi de la conversion des Valerii du mont Cœlius.

Au commencement du ve siècle, la maison des Valerii dut être, c'est une hypothèse, distraite de leur patrimoine pour devenir peut-être un hôpital, comme était celui de Pammachius à Porto. Toujours est-il qu'au viie siècle le monastère de S. Erasme est mentionné par le *Liber Pontificalis* dans la vie du pape Adeodat (671-676), qui y avait passé ses jeunes années, et qui, devenu pape, ne l'oublia pas dans ses largesses. A ce moment, S. Erasme était un couvent grec, ou au moins un couvent où l'on parlait grec : nous possédons une longue inscription grecque, dont l'authenticité est aussi sûre que la grécité barbare, et qui nous présente une liste des bien-fonds, des προάστεια ou *Casalia,* du couvent [3]. Mais on peut remonter un peu plus haut : dans la vie de S. Grégoire d'Agrigente, écrite en grec à Rome, par un higoumène du couvent de S. Sabas, sur l'Aventin, il est raconté que l'homme de Dieu, pour fuir la dignité épiscopale qu'on était venu lui offrir dans son monastère de S. Sabas, essaya de se cacher dans celui de S. Erasme : c'était en 590, à s'en tenir au calcul de Morcelli [4]. Notre couvent existait donc à la fin du vi^e siècle ; au viie, il était riche et considéré, et il pouvait donner l'hospitalité aux disciples de S. Benoît, chassés de Subiaco. Ces quelques faits sont toute son histoire, car il n'est plus mentionné dans aucun document, et si le Regeste de Subiaco en parle, aux environs de 938, c'est pour nous apprendre qu'il était depuis longtemps désert.

P. B.

---

1. Elle est aujourd'hui aux Uffizi. L'inscription est celle-ci : DOMINVS LEGEM DAT VALERIO SEVERO EVTROPI VIVAS.

2. *I. C.* 340.

3. *Liber Pontificalis* (éd. Duchesne), I, 347.

4. Et ce calcul est le bon, semble-t-il. Quant à l'opinion de M. Lancia di Brolo, dans sa *Storia della chiesa in Sicilia*, que M. de Rossi expose avec soin, elle n'a rien de personnel. M. Lancia distingue deux Grégoire, tous deux évêques d'Agrigenta, l'un de la fin du vi^e siècle, l'autre du viie : cette opinion est celle de Gaëtani (*Vitae sanctorum siculorum*, Palerme, 1657, t. I, p. 167), et je ne vois pas que M. Lancia l'ait fortifiée de nouvelles preuves. Cf. Morcelli, *S. Gregorii II pontificis Agrigentinorum libri decem explanationum ecclesiasticarum* (Venise, 1791), p. LVII, sqq., et dans Migne, *P. G.*, t. XCVIII.

44. — **Un gentilhomme des temps passés.** François de Scépeaux, sire de Vieilleville, par Mme C. Coignet. Paris, Plon, 1886, in-8.

Mme Coignet poursuit avec une activité infatigable ses études sur la fin de la vieille France. L'an dernier, elle donnait un François Ier; aujourd'hui elle a passé au fils de ce prince; l'an prochain, elle traitera le sujet des guerres religieuses.

On apprécie avec plaisir dans ces travaux, l'aimable esprit philosophique qui les anime, un libéralisme bien entendu, quelque talent de description et surtout une grande facilité de production. Mais on se défiera toujours un peu de ce genre de facilité.

Le volume publié en cette présente année est consacré, on l'a dit, au règne de Henri II. Mme C. a vu ce règne dans la vie, ou plutôt la biographie de Vieilleville par Vincent Carloix, secrétaire de ce capitaine. De là un vice de composition. Le livre n'est pas l'histoire complète de Vieilleville, puisque, très détaillé jusqu'en 1559, il condense en trois chapitres, à partir de cette époque, la partie la plus importante de la vie du personnage, celle où il devient vraiment un personnage. La caractéristique même de Vieilleville fait défaut. Elle se trouve remplacée par des digressions nombreuses, dont la plus inutile est le récit de la retraite de Charles-Quint, d'après M. Mignet.

Le livre n'est pas davantage une peinture exacte du règne de Henri II. A cette époque, Vieilleville ne fut presque qu'un subalterne, et l'on aurait tort d'ajouter foi au récit de son biographe, ou mieux de son panégyriste. Il y aurait même une étude utile à faire pour corriger toutes les erreurs de Carloix. En attendant qu'on y pense, il faut proclamer que son œuvre ne mérite pas de créance.

Carloix fait de son maître et de son héros une sorte de Bayard au petit pied, plein de sentiments chevaleresques et désintéressés, je dirai mieux, un Don Quichotte qui se donne pour mission de faire régner la justice sur la terre, et cela sous Henri II. La tâche n'était pas facile. Aussi le biographe grossit-il démesurément son homme. Prend-on une résolution capitale, s'empare-t-on d'une place de premier ordre? Vieilleville est la tête et le bras. S'agit-il de faire respecter les rangs, de remettre à l'ordre les plus hauts personnages? Vieilleville assume les fonctions de censeur. Un censeur pénible et pédant, qui se mêle de tout, et d'abord de ce qui ne le concerne pas. C'est la mouche du coche. La plupart des hauts faits attribués à Vieilleville n'ont d'ailleurs pour garant que Carloix.

Qu'est Vieilleville, je vous prie? Son panégyriste a beau prétendre que, dès 1540, M. de Châteaubriant lui offre le gouvernement de Bretagne, que François Ier, à son lit de mort, le désigne comme maréchal de France, qu'en 1567 il refuse la succession du connétable de Montmorency : n'en croyez rien.

Jusqu'en 1553, Vieilleville n'est qu'un simple lieutenant. A cette

époque seulement, il devient gouverneur de la place de Metz; puis, il succède à M. d'Humières à la tête d'une compagnie de gendarmerie. Voilà tout ce que fut cet homme soi-disant considérable au temps de Henri II. Il ne fut capitaine que peu avant la mort de ce roi, et maréchal que sous Charles IX, en 1562.

Quoiqu'il s'élève quelques doutes timides dans l'esprit de Mme C. sur certaines allégations de Carloix, elle donne dans la plupart des erreurs de ce romancier. La collection qu'en relèvent chaque jour les auteurs contemporains est déjà respectable.

Carloix s'est fait le détracteur, trop écouté, de Montmorency; pourquoi? Parce que Vieilleville avait à se plaindre des procès de succession gagnés par le connétable sur ses parents. Son témoignage n'est pas recevable en l'affaire. Jamais non plus le connétable, le plus grand *rabroueur* du siècle, n'eût toléré chez Vieilleville le ton que Carloix lui fait prendre, jamais, ni le connétable, ni personne du reste. Dans son travail sur Pfyffer, M. de Segesser a déjà constaté les erreurs que commet Carloix en parlant de l'ambassade de Vieilleville en Suisse. Le panégyriste prête à ce dernier des manières de matamore qui n'étaient pas de circonstance dans un pays travaillé par les intrigues du Pape et du Roi catholique. C'est Pfyffer qui fit réussir le renouvellement de l'alliance française que Vieilleville, lui troisième, venait solliciter.

Que dire enfin du prétendu désintéressement de Vieilleville dont tous les historiens, sur la foi de Carloix, se sont fait l'écho? Il faut malheureusement en rabattre. Un témoin d'autant plus impartial que Vieilleville n'est point huguenot, l'ambassadeur d'Espagne, en fait bonne justice. Vieilleville, loin de détester le régime des confiscations, s'en attribuait des moins fondées, jusque-là qu'il réclama pour lui la dépouille d'un pauvre tapissier flamand dont on avait, sans raison, saisi les marchandises à Saint-Quentin (« El de Vieilleville esta satisfechissimo y no dexa de emprender las confiscaçiones, etc. » Cf. Archives nationales, K. 1507. B. 21, 61).

Après de telles constatations, il est regrettable que l'ouvrage de Mme C. ne soit qu'une paraphrase du panégyrique de Carloix. C'est une suite de variations sur le thème de ce Cantique des Cantiques entonné par le valet à la gloire du maître. On s'étonne même de voir cette femme d'élite raconter avec complaisance, et comme les approuvant, les traits de coquetterie déshonnête de Mme de Montejehan et les coquineries de Vieilleville, ses brutalités à l'égard du vice-légat d'Avignon, envoyé en parlementaire, son assassinat sur la personne d'un maître d'hôtel. Peut-on admirer les calomnies que ce perfide courtisan distille sur le compte du feu duc d'Orléans dans l'oreille de Henri II, au moment où ce prince pleure en voyant passer le cercueil de son frère? Y avait-il de la discrétion chevaleresque dans des consolations de ce genre? Vieilleville n'en est pas moins le type du gentilhomme des temps passés, pour Carloix d'abord, pour Mme C. ensuite.

Cependant Mme C. s'est efforcée de contrôler son auteur. Elle a tenu compte des critiques adressées à son *François Ier*. Elle renvoie aux manuscrits, aux fonds Gaignières et *Béthunes (sic)* — pourquoi ne pas suivre la désignation nouvelle? — surtout aux portefeuilles de Fontanieu, aux copies de Clairambault, dont les transcriptions sont cependant d'une lecture moins intéressante que l'original, répandu un peu partout dans le fonds français. Elle cite aussi nombre d'auteurs, ainsi que les correspondances, qui ont une portée historique incomparablement supérieure à celle des mémoires. Elle aborde même *la Correspondance des Kaisers (sic)*, soit le recueil de Lanz. Il faut savoir gré à l'auteur de tant de recherches, mais s'étonner aussi qu'avec un tel contrôle, il se soit si peu convaincu des inepties de V. Carloix.

Pour cela, il était nécessaire de pénétrer plus longtemps et plus à fond dans la connaissance du temps. Mme C. reste souvent étrangère à tout ce monde. Que de lieux, que de personnages ignorés, non identifiés! Tels *Estouville*, pour Estouteville, *d'Ampville* pour de Damville, *Boissy* pour Boisy, le *prince Porcian* pour de Porcien, *Hunoday* pour La Hunaudaie. Orthographiez toujours *Saluces*, *Monluc*, *Carloix*. Ce dernier est l'auteur de tout le mal.

Pour les noms étrangers, c'est encore pris : duc d'*Urbain*, pour d'Urbin, comte de *La Myrande*, pour La Mirandola, *Melphes* pour Melfi, *Ringraff* pour Rheingraf, en français Rhingrave, etc. Tant d'inexactitude ferait croire qu'il n'y a pas une simple faute d'impression dans « les *pères* ecclésiastiques de France » (p. 92).

Ajoutons que, sous Henri II, il n'y avait ni *duc* de Rohan, ni *duc* de Gié, ni *baron de* Chabot. Ni le duc de Montpensier, ni le prince de La Roche-sur-Yon ne sont frères d'Antoine de Navarre : ce sont ses oncles, à la mode de Bretagne. Ce ne fut pas en Piémont, mais en Provence, que Montejehan se fit prendre (p. 20). La Lorraine n'est pas fief de la couronne. En 1547, le fils aîné du connétable, âgé de 17 ans, ne fait pas partie du Conseil du Roi. Que dire de cette étrange confusion? Mme C., trompée par le titre de *général* (c'est-à-dire général des finances) que porte Gilbert Bayard, appelle ce pacifique secrétaire un « brave militaire! »

Un peu plus de connaissance de l'époque aurait permis d'éviter ces erreurs qui gâtent l'ouvrage, d'ailleurs intéressant, de Mme Coignet. Un peu de critique n'aurait pas nui non plus. Dans la *Revue bleue*, où Mme C. se sent les coudées franches, elle a pris à partie feu M. Paulin Paris, qui s'était occupé autrefois des mêmes matières qu'elle, et dont M. Gaston Paris a publié les deux volumes sur François Ier. Elle reproche à cette œuvre de n'apprendre rien de nouveau et d'être inutile. Permettez. M. P. Paris a précisément présenté sous un jour inattendu, la cour de François Ier. Il a su réagir contre les légendes malveillantes qui se sont formées autour de cette société, et c'est la nouveauté de ses aperçus qui fait son mérite. Cette œuvre est utile,

parce qu'elle tend à soustraire les historiens du jour à l'influence des leçons quelque peu préconçues de Sismondi et de Michelet. Mme C. ne s'en est-elle pas ressentie elle-même? Dans l'article qu'elle a consacré à M. P. Paris, elle parle déjà de Louise de Savoie avec beaucoup plus de considération que dans son ouvrage antérieur sur François Ier.

En attaquant M. P. Paris, Mme C. revendique pour elle seule la qualification d'historien et traite de simples érudits les auteurs qui ont pour principe de n'avancer que des faits prouvés par les documents authentiques et comparés.

Qu'elle nous permette de distinguer deux écoles en effet, l'école critique, qui garantit la vérité, et l'école purement narrative, celle de Mme C., qui peut plaire sans donner la moindre confiance. Ces deux écoles devraient se faire de mutuelles concessions. Que le critique arrive à dissimuler ses immenses recherches sous son récit, que le narrateur, pour ne pas dire le conteur, mette plus de solidité et de conscience dans le sien, alors, mais seulement alors, l'un et l'autre mériteront également le noble titre d'historien. En faisant cet effort, chacun y gagnera. C'est donc par un appel aux concessions que se terminera cet article. Quand Mme Coignet aura fait celles qu'on lui demande, elle ne produira plus que des œuvres dignes d'une approbation complète.

F. Decrue.

---

45. — Marc-Monnier, **Histoire de la littérature moderne.** Paris, Didot, 2 vol. in-8, 1885.
— T. I. **La Renaissance,** de Dante à Luther, II, 528 pages.
— T. II. **La Réforme,** de Luther à Shakespeare, IV, 495 pages.

« Mener toutes les littératures de front; montrer à chaque pas l'action des unes sur les autres; suivre ainsi, non plus seulement en deçà ou en delà de telle frontière, mais partout à la fois, le mouvement de la pensée et de l'art : cela paraît ambitieux et difficile; on y arrive cependant à force de vivre dans son sujet qui, petit à petit, se débrouille, s'allège, s'égaie, se met à la portée des jeunes gens et des simples curieux. Ainsi est né ce livre en quatorze années d'enseignement public; je l'ai écrit parce qu'il manquait encore en France. » J'ai tenu à citer ces paroles, si fières et si vraies dans leur noble simplicité, que Marc-Monnier a inscrites en tête de son premier volume; on y trouve exposé, dans toute sa largeur, le vaste plan qu'il avait conçu et que la mort l'a empêché de mener à bonne fin; aux deux volumes dont on vient de lire le titre, un troisième, en effet, devait faire suite et retracer le mouvement artistique et littéraire de l'Europe occidentale depuis Shakespeare jusqu'à la Révolution; le vaillant écrivain n'a donc pu remplir qu'une partie de sa tâche; mais si l'on ne peut trop regretter qu'une

mort cruelle l'ait ainsi arrêté au milieu de sa carrière, les deux volumes qu'il a laissés suffisent pour juger son œuvre, toute incomplète qu'elle est restée, et pour apprécier ce qu'il y a porté de finesse d'aperçus, de connaissance intime du sujet, en même temps que de talent d'exposition et de grâce de style.

Je n'ai point la prétention d'analyser en détail les deux volumes de M.-M.; je voudrais essayer seulement d'en mettre en lumière l'idée-mère, de faire voir ce qu'il y a de nouveau dans son œuvre si largement conçue, et comment elle comble vraiment une lacune dans notre histoire littéraire. Nous avions le tableau si admirable de fine critique que Villemain a donné de la littérature au XVIIIe siècle; nous avions aussi, du même maître, un tableau moins étudié du mouvement littéraire au moyen âge; mais nous ne possédions aucune étude comparée de la littérature pendant le XVIe et le XVIIe siècles, et il nous fallait, pour cette époque, avoir recours à l'ouvrage que Hallam, il y a cinquante ans, a écrit sur l'histoire de la littérature en Europe, du commencement du XVe à la fin du XVIIe siècle; mais, malgré ses mérites, cet ouvrage a vieilli et le point de vue en est depuis longtemps dépassé; enfin ce n'est pas l'œuvre d'un Français; M.-M. nous a affranchi du tribut que nous étions forcés de payer à l'étranger, en même temps que, par la hauteur de ses vues et la justesse de ses appréciations, il a laissé une œuvre appelée à durer.

Le premier volume s'ouvre avec Dante et le second se termine par Shakespeare: que de noms célèbres nous rencontrons pour aller de l'auteur de la *Divine comédie* à celui d'*Hamlet !* Ce n'est rien de moins que l'histoire entière de la Renaissance et celle des premiers temps de la Réforme qui passent ainsi sous nos yeux. Si l'auteur de la *Divine comédie* inaugure vraiment la littérature moderne, il se rattache aussi à celle du moyen âge, dont il a résumé dans son poème les aspirations et les croyances; c'est à lui aussi qu'est consacré le premier chapitre du livre de M.-M.; tous les problèmes que soulèvent la vie obscure ou mystérieuse, ainsi que les œuvres, du poète florentin, y sont étudiés avec finesse et résolus dans le sens le plus vraisemblable; le patriote et l'artiste sont soumis à un examen pénétrant et curieux, et, chemin faisant, le critique-historien nous trace de la civilisation et de la littérature contemporaine un tableau exact et frappant.

La poésie italienne n'est pas née avec Dante; s'il a fait oublier les écrivains qui l'ont précédé, l'auteur de la *Vie nouvelle* n'en eut pas moins des précurseurs; M.-M. a été ainsi naturellement amené à nous parler des écoles poétiques du XIIIe siècle, ainsi que de l'influence des troubadours en Italie à cette époque; il a ensuite étudié les commencements de l'humanisme, transition naturelle qui le conduit à Pétrarque et à Boccace. Le sujet ici était moins vaste; que de questions cependant encore à examiner, surtout pour la vie de Pétrarque, tour à tour Gibelin et républicain, mais toujours ami de sa patrie et des lettres! M.-M. a

su faire revivre cette physionomie sympathique et curieuse; mais il me semble qu'il a été moins heureux au sujet de Boccace; il a du moins étudié d'une manière trop rapide à mon sens l'auteur du *Décaméron*.

Après Boccace et Pétrarque, l'Italie n'a plus de grand nom littéraire à citer pendant près d'un siècle; la Nouvelle seule fleurit alors dans la Péninsule; la poésie avait en France sans doute encore moins de représentants dignes d'attirer l'attention; mais la prose y compte un chroniqueur de génie, Froissart; en Allemagne, le Minnegesang est également en pleine décadence, mais le mysticisme y crée la prose littéraire. C'est seulement en Espagne et en Angleterre que la poésie brille maintenant d'un éclat incontesté; en Espagne, les romances inaugurent cette poésie à la fois populaire et savante, qui pendant deux siècles fera la joie de la nation tout entière, et en même temps Pierre d'Ayala crée la prose et l'histoire. En Angleterre, Chaucer fixe la langue de sa patrie et a l'honneur d'en être le premier poète moderne.

Le XV[e] siècle nous ramène, avec l'humanisme, tout d'abord à l'Italie; la Péninsule, en prenant l'initiative de l'étude de l'antiquité, s'empare, pour de longues années, de l'hégémonie intellectuelle de l'Europe; son influence bienfaitrice se répand et s'exerce successivement dans tous les pays voisins, en Espagne d'abord, plus tard en France, en Angleterre et en Allemagne; les érudits italiens, comme le Pogge, Philelphe, Laurent Valla, font partout autorité; mais le culte de l'antiquité, auquel ils se vouent, ne devait pas pour toujours étouffer, dans leur patrie, la littérature nationale; elle se réveille avec Politien, Pulci, en attendant que l'Arioste et Machiavel la portent à son plus haut degré de perfection.

Les écrivains des autres contrées de l'Europe pâlissent singulièrement devant ces grands noms; M.-M. n'a guère trouvé à citer que Sébastien Brandt et les trois « Hans », en Allemagne, Villon et surtout Comines en France; mais s'il a passé rapidement, trop rapidement même sur eux, il s'est arrêté longuement, et il ne faut pas s'en plaindre, car, il y a là un de ses meilleurs chapitres, sur Erasme et quelques-uns des grands humanistes contemporains, tels que Jules-César Scaliger, Reuchlin, et même Ulrich de Hutten, qu'il range parmi eux. Le portrait qu'il a fait d'Erasme abonde en traits heureux, et il était difficile de mieux caractériser la passion de polémique qui s'empare de Hutten, ainsi que l'ardeur infatigable de Scaliger et de Reuchlin. Mais pourquoi avoir passé sous silence Guillaume Budé et les autres humanistes français du XVI[e] siècle?

La finesse d'analyse, trait distinctif du talent de M.-M., qu'on trouve à un si haut degré dans le chapitre consacré à Erasme, se révèle encore plus dans l'étude qu'il a faite de Machiavel et de l'Arioste, ainsi que de leurs œuvres; on dirait qu'il a voulu rivaliser avec les critiques éminents, qui, depuis deux siècles, se sont occupés de Machiavel, écrivain de race et penseur à l'égal des plus grands d'entre eux; il a tenu à juger à son tour l'œuvre si souvent énigmatique du célèbre Florentin, et,

sans se prononcer ouvertement, il a mis du moins ses lecteurs en état de réviser par eux-mêmes les pièces d'un procès qui restera encore longtemps indécis. Comme œuvre poétique, le *Roland furieux* de l'Arioste n'est guère moins difficile à juger que les écrits politiques de Machiavel; M.-M. ne l'a pas moins bien apprécié.

On donne d'ordinaire le nom de « Siècle des Médicis » aux dernières années du xve et aux premières du xvie siècle, M.-M. a préféré appeler cette époque « Siècle de Michel-Ange »; c'est autour du grand artiste qu'il groupe les hommes éminents qui illustrèrent alors l'Italie dans les lettres, comme dans les arts et la politique : Jules II, Léon X, le Bembe et Sadolet, Vida et Sannazar, Raphaël enfin, l'émule de Michel-Ange. On comprend à quels rapprochements curieux ces noms peuvent prêter; aussi le chapitre où ils se trouvent réunis renferme quelques-unes des pages les plus instructives et les plus piquantes du livre de Marc-Monnier.

Dans le tableau dont je viens de donner un résumé rapide, l'Italie occupe la plus grande place; c'est l'histoire de ses érudits, de ses poètes, de ses grands prosateurs qui remplit le premier volume presque entier; elle n'occupe, au contraire, qu'une place secondaire dans le second avec le Tasse, le poète de la réaction religieuse triomphante; avec Galilée, Campanella et Giordano Bruno, les représentants, dans la Péninsule, de la science et de la philosophie persécutées. Restée à peu près étrangère à la Réforme, qui agita alors toute l'Europe occidentale, subjuguée par l'Espagne, l'Italie s'efface nécessairement devant les pays d'où était parti le grand mouvement religieux du xvie siècle; la Renaissance même, dont elle avait été si longtemps presque exclusivement le foyer, se transporte ailleurs; en Espagne avec Cervantes et Lope de Véga, ses immortels représentants, dans l'Angleterre « rajeunie et renouvelée » avec Shakespeare.

C'est par Luther et l'étude de la Réforme dans les pays germaniques que s'ouvre le second volume; il se continue avec Calvin, le rival et l'émule de Luther, le fondateur de la Réforme dans les pays de langue française. Si tout a été dit sur Luther, M.-M. a montré qu'il n'était pas impossible cependant de rajeunir ce sujet si connu, tant il a su caractériser heureusement le réformateur allemand à la fois comme homme et comme écrivain; toutefois on comprend qu'écrivant à Genève, il se soit surtout attaché à peindre Calvin et son rôle politique et religieux. Mais M.-M. ne s'est pas borné à parler des fondateurs de la Réforme, il nous fait connaître aussi les écrivains qui se groupent autour d'eux, soit comme leurs adversaires, soit comme leurs disciples, Mélanchton, Marot, Théodore de Bèze, ainsi que du Bartas et Agrippa d'Aubigné, les deux grands écrivains de la seconde époque de la réforme française.

Ramené par eux à l'examen de notre littérature nationale, M.-M. a consacré le troisième chapitre, et l'un des plus importants du second

volume, à en suivre le développement pendant les deux derniers tiers du XVIe siècle ; il y a étudié tour à tour Rabelais et Montaigne, la Pléiade et Ronsard, la Ligue et ses polémistes, ainsi qu'Amyot, le paisible traducteur de Plutarque, en un mot tous ces écrivains « qui firent remonter la France, déchue depuis Jean de Meun, au rang de grande puissance littéraire ». L'histoire du mouvement religieux a naturellement conduit M.-M. à parler du Tasse, qui fut, en Italie, le poète de la réaction victorieuse, et de son œuvre si admirable au point de vue du charme de la langue et de la grâce du style, si étrange par le mélange de l'inspiration païenne et des souvenirs chrétiens. Avec le Tasse la poésie italienne jette un dernier éclat, avec le cavalier Marin sa décadence commence pour ne plus s'arrêter ; la Péninsule n'a de grand désormais que ses savants et ses philosophes : Galilée, Campanella et Giordano Bruno, et ils sont persécutés.

Si l'Italie après deux siècles et demi de grandeur littéraire et artistique offre ainsi, au commencement du XVIIe siècle, le spectacle de la décadence, il n'en est pas de même en Espagne et en Portugal ; avant d'être asservi par Philippe II, le Portugal s'était non-seulement illustré par ses expéditions lointaines et ses découvertes, mais aussi par le développement qu'y prirent alors la littérature et la poésie ; Camoens en fut le plus grand et le plus illustre représentant. Mais ce fut surtout en Espagne que la littérature occupa une place considérable vers l'an 1600 ; Cervantès jette sur elle avec son *Don Quichotte* un éclat incomparable ; Lope de Véga l'enrichit de ses mille chefs-d'œuvre, et Caldéron viendra couronner ce merveilleux épanouissement poétique qui remplit un siècle presque entier. A côté de ces grands noms prennent place Quevedo, Argensola, Gongora, le fondateur du cultisme et le précurseur de la décadence littéraire de sa patrie, bien d'autres encore ; tant l'Espagne fut alors féconde en poètes et en écrivains !

L'Angleterre ne présente pas un développement littéraire moins admirable, s'il fut de moins longue durée, et les poètes qui l'illustrèrent sont, l'un au moins, supérieurs aux poètes espagnols contemporains. C'est de Shakespeare bien entendu que je veux parler ; c'est par l'examen de son théâtre que se termine l'ouvrage de M.-M. ; mais il ne l'a abordé qu'après avoir successivement étudié Spencer, Sidney, Ben Jonson et François Bacon, c'est-à-dire les représentants anglais les plus célèbres de la littérature et de la science pendant le dernier quart du XVIe et les premières années du XVIIe siècle. L'habile critique a écrit sur l'œuvre philosophique de Bacon et le théâtre de Shakespeare quelques-unes de ses plus belles pages ; elles montrent avec quelle compétence il a su traiter les sujets les plus divers et quelle largeur de vues il porte dans leur appréciation et leur étude.

Cet éloge que je donne au dernier chapitre de l'histoire littéraire du XVIe siècle, tous le méritent également : littérature italienne ou française, espagnole ou anglaise, M.-M., les juge toutes avec la même con-

naissance ; également versé dans toutes, il suit sans peine, au milieu des œuvres diverses qu'elles présentent, la marche de la civilisation dans son expression la plus haute et la plus sublime : l'art et la poésie. Pour achever sa tâche, il lui restait à nous montrer l'établissement de l'école classique successivement en France, en Angleterre et en Allemagne, et à nous faire assister aux efforts tentés dans ces deux derniers pays par l'esprit national pour s'affranchir de l'influence étrangère, ainsi qu'à suivre le mouvement philosophique qui, avec Voltaire et Rousseau, remplit presque tout le XVIIIe siècle ; le champ était vaste, on le voit : on ne peut douter que Marc-Monnier ne l'eût aisément parcouru ; on ne peut douter davantage qu'il n'eût trouvé pour caractériser cette grande époque littéraire des aperçus nouveaux. C'est une raison de plus pour déplorer qu'un sort inexorable l'ait frappé au moment d'achever son œuvre ; mais ce qu'il en a laissé nous fait trop bien connaître les deux derniers siècles du moyen âge et celui de la Renaissance, pour ne pas rencontrer l'accueil le plus empressé, et l'Académie française, en donnant un de ses prix au premier volume de cette histoire de la littérature moderne, ne pouvait récompenser d'ouvrage plus digne de cette haute distinction.

Ch. J.

CORRESPONDANCE

FONDATION EN L'HONNEUR DE MICHEL AMARI.

Nous venons de recevoir de M. Renan la lettre suivante. Nous sommes heureux de nous associer à l'appel adressé aux savants français par notre illustre collaborateur. Michel Amari a prouvé, lors de la souscription ouverte pour le monument de Michelet, qu'il n'avait pas oublié l'hospitalité de la France ni l'accueil de ses savants. Nous nous chargerons avec plaisir de transmettre au Comité de Palerme les souscriptions qui nous seront transmises.

G. Monod.

LETTRE DE M. RENAN

Paris, le 6 février 1887.

Cher monsieur Monod,

Un grand nombre de patriotes et de savants siciliens ont résolu de fêter la 80e année de notre ami Michel Amari par une fondation qui porterait son nom, et dont les revenus seraient employés à récompenser des travaux sur la période musulmane de l'histoire de Sicile. Vous savez quelle trace lumineuse Michel Amari a laissée dans ces études. Le philologue, le critique ont été appréciés par toute l'Europe savante. Mieux que personne, j'ai pu connaître l'homme. Pendant près de dix ans, j'ai travaillé à côté d'Amari au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale. Il vivait, dans son exil, de la petite indemnité

qui lui était allouée pour faire le catalogue des manuscrits arabes. Son courage, sa sérénité, sa haute philosophie, qui me rappelait celle de Littré, m'ont laissé la plus vive impression. Dans sa forte et laborieuse vieillesse, Amari a gardé toute sa passion pour les belles études qui consolèrent son exil. En concevant l'idée d'une fondation destinée à continuer son œuvre, l'Université de Palerme et le public savant de la Sicile ont donc trouvé, avec un rare bonheur, la seule manière qu'il y eût de récompenser cette vie si pure, si noblement remplie.

Oserai-je vous prier, cher monsieur Monod, de recommander cette souscription excellente à ceux de nos confrères qui ont le goût du vrai en histoire? Veuillez croire à mes sentiments les plus affectueusement dévoués.

E. RENAN.

N. B. — On peut adresser les souscriptions à M. A. CHUQUET, 68, rue Monge ou 28, rue Bonaparte.

CHRONIQUE

FRANCE. — Le premier fascicule des *Annales de l'Est* vient de paraître. Il renferme 1° trois articles de fond, qui sont à suivre : A. DEBIDOUR, *Le général Fabvier*; Ch. PFISTER, *Jean Daniel Schœpflin*; V. BASCH, *Wilhelm Scherer et la philologie allemande contemporaine;* 2° des variétés : BLEICHER, L'archéologie préromaine et l'anthropologie au congrès de Nancy; A. COLLIGNON, *Une lettre inédite de Beaurepaire;* 3° des comptes-rendus critiques. On sait que la revue, publiée sous la direction de la Faculté des lettres de Nancy, est trimestrielle (prix de l'abonnement, 12 fr. par an, chez Berger-Levrault).

— M. A. AULARD, chargé du cours d'histoire de la Révolution française à la Sorbonne, dirige désormais la rédaction de la revue, *La Révolution française*. Nous nous en félicitons et nous comptons que le nouveau directeur donnera à ce recueil un caractère plus scientifique. Un avis, publié en tête du premier numéro de 1887, annonce que la *Révolution française* « n'admettra que des études originales, composées d'après les sources, commentera ces articles de fond au moyen d'estampes, de reproductions photographiques, de fac-similés et d'autographes, donnera dans chaque numéro des documents inédits, fera une part importante à la bibliographie. » Le numéro dont nous parlons renferme des articles de M. AULARD sur *la commission extraordinaire de l'Assemblée législative*, de M. Et. CHARAVAY sur *l'arrestation de Thérèse Cabarrus*, de M. Adrien DUVAND sur *l'insurrection et le siège de Lyon* en 1793, de M. Victor JEANVROT sur *Suzor, évêque constitutionnel de Tours*; des documents inédits publiés par M. Aulard (correspondance d'Angleterre du conseil exécutif provisoire élu après le 10 août 1792 jusqu'au moment de l'envoi de François Noël à Londres); une chronique et bibliographie des principaux articles sur la Révolution parus dans les revues et dans les journaux en 1886.

— M. H. GAIDOZ a fait tirer à part le remarquable article qu'il avait publié sur *les vallés françaises du Piémont* dans les *Annales de l'Ecole libre des sciences politiques* (n° 1 de 1887) et dont nous avions rendu compte ici-même.

BELGIQUE. — Sous le titre de *Pages détachées de littérature et de grammaire*, M. J. Delbœuf, professeur à l'Université de Liège, vient de publier cinq « Lectures faites (par lui) à la Société (belge) pour le Progrès des Etudes philologiques et historiques », dans le courant de ces dernières années ; la première traite de « L'hexamètre et (de) l'alexandrin », la seconde « A propos d'un subjonctif », nous donne une étude curieuse sur « Tacite et Agricola », la troisième nous entretient « De quelques définitions grammaticales », la quatrième a pour objet « Le parfait grec, sa signification et son emploi », enfin la cinquième renferme quelques « Variations grammaticales sur des termes connus », « A propos du passé défini ». Il était difficile, on le voit, d'aborder des questions plus différentes, il eût été non moins difficile d'y porter plus de compétence que ne l'a fait M. J. Delbœuf. Il y a plaisir aussi à le suivre, soit qu'il expose les délicatesses rythmiques et les ressources de l'alexandrin et de l'hexamètre, qu'il cherche à déterminer la valeur véritable du passé défini français ou du parfait grec, soit qu'il montre combien les définitions grammaticales réputées les plus claires, comme celles du substantif et de l'article par exemple, sont loin de satisfaire entièrement l'esprit, soit enfin que, après un commentaire ingénieux sur le *potuissem* de la phrase « ego qui non pecuniam..... parare potuissem » du chap. 37, au livre second des Annales, il nous dit ce qu'il faut penser, comme composition historique et littéraire, de l'*Agricola* de Tacite. Toutes les solutions proposées par M. J. D. de ces diverses questions ne sont pas également nouvelles, sans doute ; mais toutes sont présentées avec cet esprit philosophique et cette finesse d'observation qui rajeunissent même les choses les plus anciennes. Aussi peut-on recommander ces lectures à tous les amis des études philologiques et grammaticales ; ils ne pourront manquer d'y trouver le plus vif intérêt. — Ch. J.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 11 février 1887.

M. le secrétaire perpétuel lit les lettres des candidats à la place de membre ordinaire laissée vacante par la mort de M. de Wailly. Ils sont au nombre de quatre : MM. Clermont-Ganneau, Hartwig Derenbourg, l'abbé L. Duchesne et Léon Gautier. L'Académie se forme en comité secret pour examiner ces candidatures et pour entendre le rapport de la commission qui a été chargée de proposer des candidats pour la place d'associé étranger, vacante par la mort de M. Madvig.

La séance étant redevenue publique, M. Héron de Villefosse fait connaître une découverte faite récemment à Grand (Vosges). Cette localité est déjà connue par le grand nombre d'antiquités romaines qui y ont été trouvées à diverses époques. Les objets que M. Héron de Villefosse met aujourd'hui sous les yeux de ses confrères lui ont été communiqués par M. Maxe-Werly, conservateur du musée de Bar-le-Duc. Ce sont des vases de terre et de bronze, divers ustensiles de fer, une scie à main, *serrula manubriata*, pièce fort rare dans les collections, deux cadenas, et surtout un fragment de disque de bronze servant de calendrier.

Ce dernier objet, le plus curieux de tous, a fait l'objet d'une étude spéciale de M. le colonel G. de la Noë, qui lui a consacré une notice détaillée. Le disque a exactement un pied romain de diamètre. Il est percé, à peu de distance de la circonférence, d'une série de petits trous, qui correspondent chacun à un jour de l'année. Des inscriptions placées en face de quelques-uns de ces trous, désignent le 8 des calendes, les calendes, les nones et les ides de chaque mois. Il y avait ainsi quarante-huit jours dans l'année dont le nom était expressément inscrit sur le disque ; le nom des jours auxquels correspondaient les trous non pourvus d'inscriptions est dès lors facile à suppléer au moyen d'un calcul très simple. L'objet principal de l'instrument était d'indiquer la longueur du jour à chaque époque de l'année. Un point a été marqué dans le disque entre le centre et la partie de la circonférence consacrée aux mois d'hiver. Il a été choisi de telle sorte que sa distance aux trous

qui répondent aux différents jours est proportionnelle à la longueur de ces jours, et inversement proportionnelle à celle des nuits de la même époque de l'année. Chez les Romains, la connaissance exacte de la longueur des jours était nécessaire pour régler les horloges ou clepsydres. En effet, on comptait également douze heures, en toute saison, du lever au coucher du soleil; la durée de l'heure augmentait et diminuait donc selon la saison, en proportion de celle du jour. Le calendrier trouvé à Grand paraît avoir été dressé pour la latitude de Rome.

En communiquant la note de M. de la Noë, M. Héron de Villefosse fait observer que, selon toute probabilité, l'instrument devait porter une réglette graduée qui pivotait autour du point d'où se comptaient les distances. La lecture en était ainsi rendue aisée : il suffisait de tourner la réglette sur le jour cherché et de regarder le degré en face duquel se trouvait, soit le trou, soit le bord du disque. — Sur la demande de M. Bréal, M. Héron de Villefosse dit que ce calendrier paraît appartenir aux temps du haut empire, probablement au second siècle de notre ère.

M. d'Arbois de Jubainville fait une communication sur la propriété dans la Gaule avant la conquête romaine. Il pense que la propriété, au moins la propriété rurale, celle des fonds de terre, n'existait pas dans la Gaule au temps de l'indépendance. Il en voit la preuve dans certains passages de César, où il est dit que des peuples prirent la résolution de quitter leur pays pour se transporter en masse dans une autre région : ainsi les Helvètes s'expatrient et cherchent à passer dans le territoire actuel du département de la Charente-Inférieure. Pour qu'une telle décision pût être prise par l'assemblée du peuple, sans constituer une spoliation à l'égard des particuliers, il fallait que ceux-ci ne fussent pas propriétaires du sol. De même, quand les *Aedui* cèdent une partie de leur territoire aux *Boii* vaincus, qui y créent une cité nouvelle, cela suppose que le peuple était maître de disposer de ce territoire, sans avoir à tenir compte des droits des individus. L'État, pense M. d'Arbois de Jubainville, était donc, dans chaque peuple gaulois, seul propriétaire de la terre. Il l'affermait, par lots, à ceux des citoyens qui avaient une fortune suffisante pour pouvoir en entreprendre l'exploitation. L'effet de la conquête romaine fut de consolider la propriété de cet *ager publicus* entre les mains de ceux qui en avaient, sous le régime gaulois, la possession. Alors ces propriétaires gaulois, ayant reçu pour la plupart le droit de cité romaine, et avec ce droit un nom de famille romain ou *gentilicium*, donnèrent ce nom aux fonds de terre dont ils étaient devenus les maîtres. De là tous les noms de lieu en *acus*, dérivés de gentilices, tels que *Clippiacus* (Clichy) de Clippius, *Icciacus* (Issy) d'Iccius, *Antoniacus* (Antony) d'Antonius. On a eu le tort parfois de chercher à ces noms une étymologie celtique. Ils n'ont de celtique que le suffixe. Historiquement, ils sont la marque la plus ancienne, et peut-être l'une des plus durables, de la conquête de la Gaule, non pas seulement par les armes de Rome, mais encore par les idées et les institutions romaines.

Ouvrage présenté par M. P.-Ch. Robert : Emile Molinier, *les Plaquettes*, 2e partie.

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

PRÉSIDENCE DE M. HÉRON DE VILLEFOSSE.

M. Germain Bapst présente divers objets dits « mérovingiens », récemment trouvés au nord du Caucase; ce sont des boucles ou des phalères en or recouvertes de verroteries rouges.

M. Ch. Ravaisson Mollien ajoute à l'examen de l'état matériel du Jupiter Talleyrand dont il a parlé dans la séance précédente, d'après lequel il a proposé l'époque d'Hadrien, celui de la coiffure, et la compare à celle du bronze du Louvre, n° 439.

M. Molinier soumet à l'examen de la Société un coffret en velours orné de motifs en cuivre doré et conservé dans la collection du Louvre, et fait connaître que ce coffret a appartenu à Jeanne d'Albret.

M. l'abbé Beurlier communique une inscription de Pompéi sur les courses de taureaux dans l'antiquité ; les courses de taureaux sont originaires de Thessalie, elles ont été introduites à Rome par César.

M. de Montaiglon donne des explications confirmant la communication faite par M. Molinier relative à l'expression (ouvrage de semin) ; il a fait remarquer que l'explication formelle était déjà dans la table du volume visé (compte des Bâtiments du Roi).

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 9 — 28 février — 1887

46. — **Les Artistes célèbres.** PHIDIAS, par Maxime COLLIGNON. 1 vol. accompagné de 45 gravures, 128 p. Grand in-8. Paris, librairie de l'Art, 1886.

Dans la série des monographies d'artistes qu'a entreprise la *Librairie de l'Art*, celle de M. Collignon est la première et jusqu'à présent la seule qui ait pour objet un artiste de l'antiquité. Non-seulement M. C. s'est tiré à son honneur d'une tâche périlleuse, mais il a donné un modèle difficile à surpasser dans un genre où il n'avait guère de prédécesseurs. Ce n'est pas que l'on n'ait beaucoup écrit sur Phidias, en particulier dans ces vingt dernières années; mais il s'agissait de donner enfin un travail d'ensemble, accessible au public lettré, où le goût n'abdiquât point devant l'érudition, ni le besoin de l'exactitude devant les préoccupations littéraires et esthétiques. Pour écrire un petit volume sur un si grand sujet, il faut en savoir beaucoup plus long qu'on n'en dit, se résigner à ne pas dire tout ce que l'on sait et par dessus tout être écrivain et artiste. M. C. a toutes ces qualités; s'il n'ignore aucun des problèmes de détail soulevés par l'œuvre de Phidias, il a le talent et le courage de s'arrêter à des solutions précises, et ces solutions, dictées par le bon sens bien informé, sont en général celles qui s'accordent le mieux avec l'état des documents dont nous disposons. Thiers aimait à répéter qu'il n'y a pas de questions obscures, mais seulement des esprits obscurs; un livre comme celui de M. C. en est la preuve.

Par cela seul que M. C. doit prendre parti dans les controverses pendantes, on est exposé naturellement à se trouver en désaccord avec lui. Nous croyons, par exemple, que la colonne supportant la main de l'Athéna Parthénos n'est pas une addition postérieure; le texte de Plutarque, rappelé par M. Heydemann, nous semble décisif à cet égard [1]. La description des frontons du Parthénon est excellente, mais je ne pense pas, avec M. C., que le groupe des trois divinités féminines représente Thallo, Auxo et Karpo, les trois Kharites attiques; c'est là un

1. Plutarque, *Périclès*, XIII.

motif mythologique bien *local* pour le fronton d'un temple comme le Parthénon et, d'ailleurs, la diversité des attitudes semble indiquer des conceptions mythiques différentes. L'hypothèse de M. Petersen, qui y reconnaît Hestia, Aphrodite et Peitho, me semble, jusqu'à nouvel ordre, la plus vraisemblable. Je ne pense pas non plus que le fragment d'une statue féminine conservé à Venise ait rien de commun, comme l'a cru M. Waldstein, avec les frontons du Parthénon ; quoique fort remarquable, il ne soutient pas la comparaison avec les fragments authentiques. M. C. a parfaitement raison d'écarter du fronton occidental la tête en marbre de la Bibliothèque Nationale, qui n'est même pas dans le style de Phidias.

Après une discussion aussi élégante que sobre, M. C. se rallie à l'opinion de M. Müller-Strübing, qui fait passer Phidias en Elide après son acquittement à Athènes et le fait mourir honoré par les Éléens. Il admet que les frontons du temple de Jupiter étaient en place lorsque Phidias arriva à Olympie, se refusant à y voir des sculptures décoratives exécutées sous la direction du maître athénien. Il y a loin de là aux conclusions récemment formulées par M. Loeschke et que M. C. a très exactement résumées (p. 97) ; il eût été sans doute téméraire de les accepter sans preuves nouvelles, mais, dans l'hypothèse de M. C., on comprend mal l'analogie incontestable que présentent le fronton est du temple d'Olympie et le fronton ouest du Parthénon. On se demande aussi, si Phidias est mort à Elis, pourquoi l'on montrait son atelier à Olympie tandis qu'il n'est question nulle part de son tombeau.

Au sujet de la restitution du Jupiter olympien, M. C. aurait dû passer sous silence la singulière idée de M. Stephani, qui a cru reconnaître une copie de l'œuvre de Phidias dans une tête en marbre de l'Ermitage, d'un caractère entièrement différent. Ce que dit M. C. de l'Amazone d'Ephèse est insuffisant ; on s'étonne de ne pas même trouver une mention de l'hypothèse émise à ce sujet par O. Müller. En tous les cas, l'occasion était bonne de réunir sur une planche — moins mauvaise que celle d'Overbeck — les différents types de statues d'Amazones, où le motif créé par Phidias doit certainement avoir laissé quelque trace.

L'illustration du livre est satisfaisante. La plupart des grands sujets ont été gravés directement d'après des photographies ; d'autres sont des reproductions de dessins à la plume faits, en général, avec intelligence. Nous n'en signalerons que trois qui devraient être remplacés dans une prochaine édition : p. 27, la statuette du Varvakéion ; p. 31, l'intaille d'Aspasios (parfaitement publiée dans les *Jahrbücher der oesterreichischen Kunstsammlungen*, 1884, pl. I) ; p. 54, la tête de la collection Laborde, qui mériterait une photogravure.

Comme cette seconde édition ne doit sans doute pas se faire attendre, nous relevons ici quelques petites erreurs faciles à corriger. P. 7, 4e ligne avant la fin, je ne comprends pas à quels bas-reliefs d'Ephèse M. C. fait allusion ; s'il s'agit des fragments archaïques du British

Museum, ils sont assurément trop mutilés pour permettre une appréciation du style ionien. — P. 11, note 2, le titre du livre de Beulé est mal indiqué. — P. 40, note 1. Lire *Schneider* au lieu de *Schreiber*. — P. 77, note 3, M. Collignon n'hésitera pas à faire disparaître de son travail toute mention des « esquisses originales de Phidias » découvertes par M. Waldstein. — P. 94. Le bas-relief en question n'a nullement été trouvé au Pirée, mais sur l'Acropole, à la gauche de la porte dite de Beulé [1]. — P. 113. Il n'y a aucune raison pour mettre en doute le transport du Jupiter Olympien à Constantinople; même un Théodose II ne pouvait pas brûler la statue avec le temple.

Salomon REINACH.

---

47. — **Sources of the Etruscan and Basque Languages**, by Robert ELLIS, B. D. London, Trübner, 1886. Pet. in-4, viij-166 pp.

On retrouvera dans le dernier ouvrage de M. Ellis toutes les qualités et tous les défauts familiers à quiconque a seulement feuilleté son *Europa Scythica :* une science de polyglotte; une abondance de documents qui confine à la confusion; une fougue d'étymologiste qui déconcerte plus qu'elle n'entraîne ; cent aperçus suggestifs, pas un absolument convaincant; par dessus tout, la fâcheuse habitude de supposer ce qui est en question, en juxtaposant des formes et des mots empruntés à un grand nombre d'idiomes souvent fort surpris de se voir accouplés.

Il s'agit de démontrer que la langue étrusque est de souche thrace (qu'est-ce à dire?), et qu'elle appartient par sa grammaire à la famille indo-européenne, plus précisément au rameau asiatique de cette famille (p. 142), mais qu'elle a laissé s'infiltrer dans son vocabulaire beaucoup d'éléments étrangers (entre autre des noms de nombre) qu'on retrouve en basque, dans certaines langues anâryennes du Caucase, de l'Afrique, ailleurs encore. A cet effet, l'auteur se livre à des rapprochements dont le moindre vice est de porter à la fois sur une langue morte depuis plus de vingt siècles et d'ailleurs presque inconnue, et sur des idiomes contemporains, de l'évolution historique desquels nous n'avons et ne pouvons avoir la moindre idée. Un exemple entre mille : le basque *ogei* (vingt) est comparé au guinéen *ogu* (p. 143, n. 2); mais, pour ce que nous savons de l'origine de ce dernier mot, nous pourrions aussi bien faire intervenir le bas-breton *ugent* ou le chinois *ölshi*.

Entre temps on s'aperçoit que l'auteur, qui tient si fort à rattacher

1. M. C. remercie le directeur du *Bulletin de Corr. Hellén.* de lui avoir permis de publier une reproduction de la planche du *Bulletin*. Mais cette reproduction était de plein droit, puisqu'elle est faite par un procédé différent : il serait fâcheux que l'on pût supposer le contraire.

l'étrusque à la famille âryenne, a sur la grammaire de cette famille des notions surannées et même bizarres. On lit, par exemple, (p. 7) que le grec a pour désigner l'unité deux thèmes, *hen* et *mi*, (p. 55) que l'arménien appartient au rameau asiatique, (p. 125) que γένος et γαμβρός relèvent de la même racine. Enfin l'une des clefs de voûte du système (p. 57) est le mot *trutnvt* « haruspex », où se retrouverait une racine indo-européenne signifiant « oiseau »; mais les aruspices n'étaient pas des augures.

L'ouvrage est posthume. Si M. Ellis avait vécu, il aurait sans doute ordonné et remis au point un livre auquel la piété de sa veuve s'est naturellement interdit d'apporter aucun changement, et qui en l'état ne paraît pas devoir faire avancer beaucoup la question étrusque.

V. HENRY.

---

48. — **Une grammaire latine inédite du XIIIe siècle,** par Ch. FIERVILLE, docteur es-lettres. Paris, imprimerie nationale, 1886.

M. Fierville, ex-proviseur du lycée du Havre, aujourd'hui censeur au collège Rollin, est un de ces universitaires assez rares qui prouvent que les travaux de l'esprit, les recherches érudites, ne sont pas incompatibles avec les fonctions administratives, et que l'on peut très bien mener de front les uns et les autres. Ses *Documents inédits sur Philippe de Commynes* ont mérité les éloges de la *Revue historique*, et un autre ouvrage intitulé *Notices et Extraits des manuscrits de la bibliothèque de Saint-Omer* publié d'abord dans le *Journal des Savants*, a attiré sur lui l'attention des érudits. La grammaire latine inédite du XIIIe siècle qu'il vient d'offrir tout récemment au public savant est presque sa découverte, puisque feu Thurot dans son ouvrage *Notices et Extraits de divers manuscrits pour servir à l'histoire des doctrines grammaticales*, n'en avait pas aperçu l'importance au point de vue de l'histoire de l'enseignement au moyen âge. Il n'en connaissait d'ailleurs qu'un seul manuscrit, celui de la Bibliothèque nationale, très incorrect et fort maltraité. C'est sans doute pour cette raison que Thurot n'en avait publié que le Xe chapitre *De Rythmico dictamine*. Il en existait cependant un autre, décrit par M. Ravaisson dans le *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques des départements*, t. I, 248 : c'est ce dernier beaucoup plus complet et plus lisible qui a servi de base au texte donné par M. Fierville. Il n'a guère été possible d'établir l'histoire de ce manuscrit : il est au moins certain qu'il a appartenu un temps à quelque malicieux Picard (le Picard est ennemi né du Normand), car on lit au haut du folio 96 v° ces deux vers plus satyriques que corrects à l'adresse des Normands[1]:

Normanni rident quando polenta vident,
Et nisi viderent in omni tempore flerent.

On voit par là que le proverbe bien connu « Normand *boulieux*, Normand bigot », a une respectable antiquité [1]. Les deux manuscrits cités ci-dessus ne portent pas le nom de l'auteur de ce *Compendium grammaticæ*, mais on le trouve dans un troisième qui appartient à la bibliothèque de Bruges. Ce grammairien s'appelait César, et M. F. établit par des conjectures ingénieuses qu'il devait être d'origine italienne. Il ne faut pas s'attendre à trouver dans cette grammaire ce qu'on appelle un ordre méthodique et rationnel; les dix-neuf chapitres qui la composent semblent vraiment avoir été rassemblés au hasard par quelque copiste ignorant. Ainsi le *De constructione* qui devrait être placé après les neuf parties du discours, suit le second chapitre *De generibus nominum*, et celui *De re metrica*, qui aurait dû plutôt terminer l'ouvrage, occupe le beau milieu. Mais comme César, *Magister Cæsar*, ainsi qu'il est nommé dans le manuscrit de Bruges, emprunte à droite et à gauche, à Evrard de Béthune, à Priscien, à Sponcius surtout, et sans doute aussi à d'autres grammairiens qui nous sont restés inconnus, on peut supposer que pour dissimuler ses plagiats, il a lui-même interverti l'ordre des matières, de même qu'il a remplacé bon nombre d'exemples cités dans les ouvrages de ses prédécesseurs ou de ses contemporains par d'autres tirés de ses auteurs favoris, tels qu'Horace, Virgile, Lucain. Ces ruses, aussi enfantines que malhonnêtes, ont été en usage à toutes les époques. Cette grammaire est, en somme, assez claire, les définitions sont simples; elle était tout à fait propre à l'enseignement moyen, et il peut se faire que dans le Nord de la France elle ait disputé la place au *Doctrinale puerorum* d'Alexandre de Villedieu. Le latin en est assez intelligible; sauf dans quelques passages, il n'est pas encore arrivé au dernier terme de la corruption, ex. : « Grammatica est scientia recte loquendi, recteque scribendi, origo et fundamentum omnium liberalium artium. » — « La grammaire, base et fondement des autres sciences », répètera longtemps après La Bruyère. Le commencement du premier chapitre est assez curieux; il faut avoir cinq clefs, dit l'auteur, pour ouvrir la porte de la science : « *Prima est timor domini, secunda honor magistri, tertia assiduitas legendi, quarta frequens interrogatio, quinta memoria retinendi;* » ensuite viennent des citations à l'appui, tirées du Psalmiste, de Caton, (sans doute Dionysius Cato), de Sénèque et d'Horace. Est-il besoin de dire que cette grammaire, comme la plupart des ouvrages didactiques de ce temps, est hérissée de vers mnémoniques? M. Salomon Reinach, dans sa grammaire latine complète, dit quelque part qu'ils sont commodes : pour mon compte, je n'ai jamais pu comprendre comment les étudiants d'alors pouvaient se mettre dans la tête ces séries de vers baroques et de

---

1. Cet adjectif *boulieux* = mangeur de bouillie, a été employé deux ou trois fois par Vauquelin de La Fresnaye. Le Dictionnaire des trois langues en 1617 le cite encore : « *Boulieux*, poupart, mangiatore di polenta. » Il est toujours employé en Basse-Normandie. (Voir le Dict. de Moisy.)

mots qui n'offrent aucun sens suivi. La partie la plus intéressante et la plus nette est le chapitre IXe, *De re metrica*, qui n'est autre chose qu'un petit traité de prosodie dans lequel l'auteur donne seulement les règles de l'héxamètre. On y trouve cités deux hypermètres de Virgile qui ont été corrigés, à tort ou à raison, par les éditeurs modernes :

Inseritur vero ex fetu nucis arbutus *horrida*,
Et steriles platani malos gessere valentes. (Géorg. II, 69.)
Iuter se coisse viros *et discernere* ferro. (En. XII, 709.)

La découverte de l'importance de cette grammaire fait grand honneur à M. Fierville. Je ne doute pas qu'elle soit bientôt dans les mains de tous ceux qui s'intéressent aux études grammaticales et à l'histoire de l'enseignement au moyen âge. Ajoutons que des notes savantes éclairent le texte et augmentent encore l'intérêt de cette publication.

A. Delboulle.

---

49. — **Histoire de l'Art dans la Flandre,** l'Artois et le Hainaut avant le XVe siècle, par le chanoine Dehaisnes. Lille, Quarré, 1886, 3 vol. in-4, accompagnés de planches. T. I, VIII-665. T. II, XXII-520. T. III, 521-1065.

La France est à coup sûr, avec l'Italie et la Belgique, le pays où les monographies provinciales offrent le plus d'importance. L'Allemagne, qui le croirait, ne vient qu'au second rang dans ces études : c'est que ses érudits, en tacticiens bien avisés, préfèrent s'attaquer à des sujets en vue, tels que l'Italie, plutôt que de s'arrêter à des recherches d'un intérêt plus ou moins local. Aussi la topographie archéologique, le dépouillement des archives régionales, et la critique des œuvres d'art conservées dans les musées, y sont-ils moins avancés que dans plusieurs autres contrées. Il n'y a que trois ou quatre ans, que, prenant exemple sur le musée de Berlin, un certain nombre des collections ont commencé à publier des catalogues véritablement scientifiques. Mais actuellement encore, les trois quarts de ces institutions sont privées de ces indispensables auxiliaires.

L'ouvrage de M. le Chanoine Dehaisnes vient s'ajouter aux nombreuses et excellentes monographies que la province nous envoie périodiquement. Ce travail, qui représente toute une vie de recherches, n'est pas seulement de ceux qui épuisent un sujet : par l'abondance des documents recueillis avec tant de patience par l'auteur dans les archives, soit de la France septentrionale, soit de la Belgique, soit de la Bourgogne, il déborde également sur les contrées limitrophes. A n'en juger que par son titre, la Flandre, l'Artois et le Hainaut seraient seuls à profiter de ces consciencieuses investigations ; en réalité, tous les pays sur lesquels a rayonné l'influence flamande, et ce domaine embrasse la majeure partie de l'Europe, trouveront à glaner dans ces trois imposants in-quarto.

J'ajouterai qu'il est assez naturel que cette histoire de provinces dont les unes sont restées françaises et dont les autres ont été si longtemps gouvernées par des princes français, ait été écrite par un de nos compatriotes.

Le plan adopté pour la composition de l'ouvrage est excellent : le premier volume[1] est consacré aux généralisations que comporte le sujet, à la synthèse de l'art flamand jusqu'au XIVe siècle; quoique écrit pour des savants il offrira un vif intérêt pour le grand public. Quant aux deux autres volumes, ils contiennent le richissime cartulaire formé par M. D. : pièces comptables, extraits de chroniques, correspondances, etc., etc.

Le tome premier débute par une esquisse de l'art gaulois : l'auteur glisse sur ce sujet, et avec raison à mon avis, puis il s'occupe successivement du mouvement social et du mouvement intellectuel des Flandres, depuis l'invasion des Barbares jusqu'aux croisades, de l'histoire de la sculpture et de celle de la peinture pendant la même période, de l'histoire de l'art textile, de l'orfèvrerie, de la sculpture en ivoire, de la miniature. Pour cette période, les documents inédits sont naturellement assez rares : M. D. s'est dédommagé en dépouillant avec le soin le plus minutieux les sources imprimées.

Les découvertes deviennent surtout nombreuses à partir du XIIIe siècle. Plus d'une offre une importance fort grande. C'est ainsi que le plus ancien document jusqu'ici connu sur l'histoire de la tapisserie à Tournai remontait à l'année 1397 seulement. M. D. en produit de 1347, voire de 1324. Il en est de même de ses recherches sur l'ancienneté de la tapisserie à Arras; il a montré par des arguments irréfragables que l'on avait vainement cherché, dans les dernières années, à déposséder cette ville de son antique réputation[2]. La biographie de plusieurs des artistes les plus considérables du XIVe siècle, André Beauneveu et Melchior Broederlam, par exemple, n'a pas été moins complètement renouvelée. En ce qui concerne l'Ecole de sculpture de Tournai, dont l'importance avait été singulièrement exagérée par Waagen, l'auteur, tout en produisant une quinzaine de noms de sculpteurs tournaisiens, la réduit à ses véritables proportions. Bref, il n'est guère de point intéressant qui ne se trouve éclairé d'une lumière nouvelle. Les inventaires publiés par M. D. méritent une mention spéciale. Parmi les plus intéressants, je citerai celui du mobilier d'un seigneur de Naste (1337); ceux du Trésor de la cathédrale de Cambrai (1359 et 1401); du mobilier de Jeanne, dame de Cassel (1361); du Trésor de Saint-Pierre de Lille (1397); du mobilier de Philippe le Hardi (1404) et de Mar-

1. Il faut comparer ce volume à l'*Art chrétien en Flandre*, publié par M. Dehaisnes en 1860, pour se rendre compte du travail énorme réalisé par l'auteur dans l'intervalle entre les deux publications.

2. Un résumé de cette discussion si intéressante avait été dès 1879 lu par M. Dehaisnes à la réunion des Sociétés savantes et publié sous forme de brochure.

guerite de Flandre (1405). Plusieurs de ces documents sont comme le premier noyau de ceux qu'a publiés le marquis de Laborde, dans ses *Ducs de Bourgogne*, dont l'*Histoire de l'art dans les Flandres, l'Artois et le Hainaut* forme d'ailleurs à tant d'égards l'indispensable complément.

On comprend que dans un ouvrage de cette étendue la critique trouve à relever de ci de là quelques affirmations contestables, quelques lacunes. Si j'en cite un certain nombre, c'est pour montrer de quelle attention est digne ce travail. Tome I, p. 4. Le brave peintre douaisien Jehan Bellegambe, associé à Van Eyck et à Rubens et appelé « un des rois de la couleur » n'est-ce pas une hyperbole! P. 153. Le dessin représentant le tombeau de Marguerite d'Alsace reproduit, non pas un monument roman, comme le croit M. D., mais un monument du xve au xvie siècle, c'est-à-dire un de ces mausolées rétrospectifs si fréquents à cette époque; le caractère général de l'ouvrage et le style des anges en particulier ne laissent aucune place au doute. — P. 581 « Giovanni Alchiero » (Jean Alguier) n'est pas un Milanais, mais un Français. Les *Annali della Fabbrica del Duomo di Milano* (t. I, p. 224 et suiv.) lui donnent expressément la qualification de « francese ». P. 211, il résulte des recherches de M. Roman et des miennes que l'orfèvre Jehan ou Hennequin Lepot a travaillé à Avignon dans les premières années du xve siècle (*Bulletin de la Société des Antiquaires de France*, 1885). Mais cette note n'ayant point paru à l'époque où s'imprimait le travail de M. D., on ne saurait reprocher à celui-ci de l'avoir ignorée.

D'excellentes tables alphabétiques et un glossaire rédigé avec le plus grand soin facilitent l'usage de ce volumineux recueil. M. D. a relevé dans le glossaire tous les mots qui ne figurent ni dans Ducange, ni dans Roquefort, ni chez le marquis de Laborde, ni chez M. V. Gay. C'est une mine aussi précieuse à consulter pour les philologues que pour les archéologues. Quelques observations pourtant. Au sujet d'*Arest* ou *Aret*, M. D. hésite à se prononcer entre l'opinion de M. Francisque Michel, qui fait venir ce mot d'Areth, ville de Syrie, et celle de D. Carpentier, qui le fait venir d'Arras. Ce mot, dont la forme allemande est *Arrasch*, *Arreis*, *Harrass*, *Rasch*, *Rass*, me semble provenir de Rascia, étymologie qui a déjà été mise en avant par Muratori dans ses *Antiquitates*. Voyez aussi Dieffenbach au mot *Arracium*. — « Bancholia », dit M. D., sans doute pour « banchalia. » Le doute n'est pas possible. — Rome (tableau de l'ouvrage de). M. D. croit qu'il s'agit d'une mosaïque : Je serais disposé à croire qu'il s'agit d'une broderie, d'autant plus que dans l'un des documents visés (p. 181), il est question d'étoffes. L'inventaire de Boniface VIII (1295) mentionne une étoffe « brodata de auro de opere Romanie. » Je sais bien que les mots « opus romanum » employés par exemple dans une inscription de Sassovivo, près de Foligno, désignent une mosaïque, mais ce n'est pas une mosaïque portative, c'est une de ces incrustations fixes, faisant corps

avec le monument et auxquels la famille des Cosmati de Rome a donné son nom.

Souhaitons, en terminant cette trop rapide analyse, que l'ouvrage de M. Dehaisnes, véritable monument élevé à l'art flamand, rencontre en France ainsi qu'à l'étranger l'accueil auquel il a droit, et que l'auteur ne nous fasse pas attendre trop longtemps la suite, consacrée au XVe siècle et peut-être encore plus riche en révélations importantes.

Eugène MÜNTZ.

---

50. — **Gilles de Rais**, maréchal de France, dit Barbe-Bleue (1404-1440), par l'abbé Eugène BOSSARD, docteur ès-lettres, d'après les documents inédits réunis par M. René de MAULDE. Paris, Champion, 1886. In-8 de XIX-426-CLXVIII pages.

Ce gros volume se compose de deux parties distinctes, qui n'ont pas le même auteur et qui ne méritent pas la même appréciation.

Sous-préfet, en 1876, de l'arrondissement des Sables-d'Olonne, dans un pays où Gilles de Rais a laissé de profonds souvenirs, M. de Maulde songea à faire connaître, d'après les sources, le sinistre châtelain de Machecoul. Lorsqu'il eut réuni tous les documents et copié toutes les pièces du procès, il en sollicita la publication dans la collection des *Documents inédits relatifs à l'histoire de France*. Sa demande fut d'abord bien accueillie; mais une fois en présence des documents, les membres du Comité des travaux historiques furent épouvantés des détails scandaleux qu'ils contenaient sur les crimes de Gilles de Rais; ils estimèrent, en leur pudeur, que le gouvernement ne pouvait se rendre complice de pareilles horreurs en en subventionnant l'impression, si bien que M. de M. dut reprendre son manuscrit et l'enfermer avec soin dans un coffre secret. Il y serait sans doute encore si un homme ne s'était rencontré pour l'en faire sortir : cet homme est M. l'abbé Bossard qui, on le comprend, ne pouvait à lui seul avoir autant de pudeur qu'un comité tout entier. C'est grâce à lui que nous avons enfin, dans la seconde partie du volume, ce fameux procès tel, à quelques points de suspension près, qu'il se trouve dans les manuscrits; mais la publication en a été dirigée par M. de M. qui y a joint les notes indispensables. Cette publication est faite d'une façon assez satisfaisante; il y a trop de fautes d'impression, mais du moins la plupart sont corrigées dans un copieux *Erratum*. Je relève pourtant une singulière note à la page LXXVII : il est parlé dans le texte d'un livre que Gilles de Rais *conscribebat incausto*, c'est-à-dire écrivait avec de l'encre (quelques autres passaient pour être écrits avec du sang humain), et l'éditeur interprète *incausto* par *en émail*.

M. l'abbé B. n'avait donc à se livrer à aucune recherche personnelle pour écrire l'histoire de Gilles de Rais; il lui suffisait de mettre en œuvre les documents publiés et annotés par M. de Maulde. C'est ce qu'il a

fait, mais, franchement, on était en droit d'attendre mieux. Il nous a donné un gros livre indigeste, plein de digressions et de hors-d'œuvre, écrit dans un style lamentable [1], où Gilles de Rais sert trop souvent de prétexte à des amplifications de rhéteur. Je sais bien qu'il est difficile de trouver le ton pour parler, comme il convient, de ce personnage. Issu d'une des plus puissantes familles de la Bretagne et du Poitou, il accourt, à l'âge de vingt ans environ, auprès de Charles VII; il se distingue dans la plupart des faits d'armes qui ont lieu entre 1425 et 1430, et y gagne le bâton de maréchal de France; puis au moment où la victoire sourit enfin au roi légitime, lorsque la mission de Jeanne d'Arc a rallumé dans tous les cœurs le feu sacré du patriotisme, Gilles de Rais disparaît de la cour et de l'armée; il se retire dans ses châteaux de Machecoul, de Tiffauges ou de Champtocé et s'y plonge dans des abominations auprès desquelles celles des empereurs romains les moins retenus peuvent passer pour d'honnêtes distractions. Michelet a stigmatisé d'une empreinte ineffaçable ces dernières années du maréchal de Rais : « Ni les Néron de l'Empire, ni les tyrans de Lombardie n'auraient eu rien à mettre en comparaison; il eût fallu ajouter tout ce que recouvrit la mer Morte, et par dessus encore les sacrifices de ces dieux exécrables qui dévoraient des enfants..... On porte à cent quarante le nombre d'enfants qu'avait égorgés la bête d'extermination. » Il n'y a pas d'odeurs pour le chimiste, j'en demeure d'accord, et l'historien qui a le devoir de tout connaître peut réclamer le droit de tout dire. Il me semble pourtant que M. l'abbé B. a plongé trop longtemps sous les eaux de la mer Morte; il valait mieux, après tout, ne pas mettre de points de suspension dans le texte latin du procès que de s'arrêter complaisamment à la description approximative de ces ignominies.

Il est difficile, on l'avouera, d'avoir quelque sympathie pour Gilles de Rais; tout ce qu'on peut dire à sa décharge, c'est qu'il devait avoir quelque lésion cérébrale; si on lui constituait d'office un avocat, tout ce qu'il pourrait faire de mieux, c'est de plaider la folie et l'irresponsabilité. Mais Gilles de Rais à ses derniers moments a eu, paraît-il, la contrition parfaite, et c'en est assez pour que M. l'abbé B. transforme son supplice en une véritable apothéose : il le compare aux martyrs et pour peu il en ferait un saint. Il écrit à la page 338 : « Il est curieux de lire le récit de l'exécution de Jeanne d'Arc en comparaison avec le récit de la mort de Gilles de Rais. » Rapprocher le châtiment mille fois mérité du triste sire de Rais du martyre de la bonne Lorraine, cela peut

1. Pour justifier la sévérité de ce jugement, il faut citer quelques échantillons : « se laisser éconduire d'une succession — s'éteindre dans un repos tranquille — la vie de Gilles de Rais s'ouvre presque dans les ténèbres — sa venue (pour sa naissance) — protecteur des arts, il ne se contentait pas de les payer; il les cultivait lui-même — contrairement aux seigneurs de l'époque — il n'était ruse que ceux-ci n'employaient — la France était en lutte pour l'intégrité de son territoire tout entier. »

paraître curieux à M. l'abbé Bossard; pour moi, la seule pensée m'en semble odieuse [1].

Ant. THOMAS.

---

51. — **Lettres inédites du chancelier d'Aguesseau et de son fils le conseiller touchant un projet de substitutions**, publiées par Edmond FALGAIROLLE, avocat à la Cour d'appel de Paris, membre de la Société française d'archéologie. Paris, L. Larose et Forcel, 1887, grand in-8 de 32 p.

M. Rives publia, en 1823, deux volumes de lettres inédites du chancelier d'Aguesseau qui complétèrent l'édition donnée par M. Pardessus (1819, 16 vol. in-8°) des œuvres de l'illustre jurisconsulte. A son tour, M. Falgairolle complète le recueil de 1823 en mettant sous nos yeux 21 lettres écrites, du 14 mars 1730 au 6 avril 1751, les unes par le conseiller d'Etat, d'Aguesseau fils, sous la dictée de son père, les autres (n°s XVII et XIX) par le chancelier lui-même. Il a trouvé ces lettres en fouillant les archives de la maison de Génas, une des plus anciennes maisons du Languedoc, archives déposées au château de Cabrières (Gard) et gracieusement mises à sa disposition par Mgr de Cabrières, évêque de Montpellier; elles sont adressées à Daniel Bargeton, né à Nîmes le 24 juillet 1678, mort le 28 mars 1757 à Paris, avocat distingué du parlement de cette ville, jurisconsulte de valeur, comme le témoigne cette phrase du chancelier d'Aguesseau (lettre du 25 septembre 1640) : « On marche seurement quand on est éclairé par des lumières aussi supérieures que les votres. » Les lettres, qui sont précédées d'excellentes observations sur les *Projets de réformes judiciaires du chancelier d'Aguesseau*, principalement en ce qui regarde les substitutions, méritaient d'être publiées, dit M. F. (p. 8), « parce qu'elles touchent à un point important du Droit français au XVIIIe siècle et qu'elles contiennent un grand nombre de questions intéressantes sur les testaments et les substitutions avant la promulgation des ordonnances royales. » Je n'aurais que des éloges pour le recueil de M. Falgairolle, si cet enthousiaste éditeur n'avait énormément exagéré le si considérable mérite du chancelier en l'appelant trop méridionalement (p. 17) « ce génie incomparable, cet homme, grand parmi tous les hommes ». Souvenons-nous toujours du mot d'un des sept sages de la Grèce : *Rien de trop*.

T. DE L.

---

1. Dans le détail il y aurait beaucoup d'erreurs à relever; on sent trop souvent que l'auteur n'a pas fréquenté assez longtemps les hommes et les choses du temps de Charles VII pour apprécier chaque homme à sa valeur et mettre chaque chose à sa place. Un mot sur le dernier chapitre, consacré à Barbe-Bleue : il est peut-être un des meilleurs de l'ouvrage, mais je ne crois pas que l'auteur ait réussi à prouver sa thèse, sur l'identité de Gilles de Rais et du personnage légendaire de Barbe-Bleue.

VARIÉTÉS

Deux inscriptions bilingues de Tamassus.

L'épigraphie de l'île de Chypre vient de s'enrichir de deux nouvelles inscriptions bilingues, phéniciennes et cypriotes, d'un haut intérêt. Elles proviennent de Tamassus, qui n'avait pas fourni jusqu'à présent d'inscriptions phéniciennes.

La première a été publiée et traduite par M. W. Wright, dans les *Proceedings* de la Société d'archéologie biblique de Londres (7 déc. 1886, p. 47-51), d'une façon qui ne laisse place à aucun doute. L'inscription est entière et bien conservée.

La seconde est beaucoup plus effacée et avait été considérée comme à peu près désespérée. On ne s'en est pas occupé jusqu'à présent. La commission du *Corpus* en a reçu tout récemment, par l'intermédiaire de M. Wright, deux excellents estampages, que l'on doit à l'obligeance de M. Le Page Renouf, directeur des Antiquités orientales au British Museum. Grâce à ces estampages, on peut déchiffrer presqu'entièrement ce texte. L'inscription s'écarte, sur un ou deux points importants, des textes analogues qui ont déjà été publiés dans le *Corpus Inscript. Semit.* nos 10-13 et 88 à 95.

En voici le contenu :

« Au 16e jour du mois de Faalot, en
l'année 17(?) du roi Melekjaton, roi de
Citium et d'Idalion; ceci est la statue qu'a donnée
Abdsasam, fils de....., à son seigneur Resef-E-
lehitès. Vœu qu'il avait fait; parce que
Celui-ci a entendu sa voix. Qu'il le bénisse. »

Le dieu Resef-Elehitès, qui figure également, avec une orthographe différente, sur la première inscription de Tamassus, est un dieu nouveau pour nous, ou du moins une forme nouvelle d'une divinité déjà connue. Il fait pendant aux dieux Resef Heç et Resef-Mikal qui figurent sur les autres inscriptions phéniciennes de Chypre. Resef-Mikal est rendu, en cypriote, par Apollo Amykolos, dans lequel on avait cru depuis longtemps reconnaître Apollon d'Amyclée, près de Sparte en Laconie. On est donc assez naturellement amené à chercher dans Eleitès l'ethnique de la ville d'Hélos, située au fond du golfe de Laconie. Notre inscription apporte un argument décisif à cette hypothèse. En effet, sur l'inscription de Tamassus publiée par M. Wright, le nom était orthographié en phénicien « Eliit » et l'on pouvait se demander si la transcription Eléites, donnée par l'inscription Cypriote, n'était pas la traduction grecque d'un nom de lieu phénicien situé dans l'île de Chypre. Dans la deuxième inscription de Tamassus, au contraire, le mot est écrit en Phénicien « Elehitès », avec la terminaison grecque. Il en

résulte que cette divinité est bien une divinité grecque, identifiée par les Phéniciens de Chypre à leur dieu Resef. Quand les Phéniciens écrivaient Eliit, ils ne faisaient que traduire en phénicien un mot grec. La même conclusion s'impose dès lors aussi pour le nom de Mikal. Resef Mikal est bien Apollon d'Amyclée, de même que Resef Elehites est Apollon d'Hélos. Les inscriptions de Tamassus jettent ainsi un jour nouveau sur l'influence des idées grecques dans l'ile de Chypre; elles nous montrent le rôle prédominant de l'ancien élément Achéen dans la civilisation cypriote.

La découverte, à Tamassus, de deux inscriptions phéniciennes, datées du règne de Melekjaton, nous prouve encore que la domination phénicienne dans l'île de Chypre s'étendait sur Tamassus, contrairement à ce qu'on avait cru jusqu'à présent, dès le commencement de cette petite dynastie phénicienne que les inscriptions nous ont fait connaître, c'est-à-dire, dès l'an 350, et peut-être dès l'an 380 av. J.-C.

La deuxième inscription de Tamassus prêterait encore à plusieurs considérations intéressantes, qui devront faire l'objet d'une étude spéciale.

Philippe Berger.

VARIÉTÉS

Lettres extraites de la correspondance du général d'Arbois.

Joseph-Louis d'Arbois de Jubainville, né à Neufchâteau (Vosges), le 15 janvier 1764, entra comme cadet au régiment Dauphin-Infanterie le 20 mars 1779 et fut nommé sous-lieutenant le 20 juin 1781. il avait encore ce grade le 21 juillet 1789, quand sept jours après la prise de la Bastille, il écrivit à son père la première des lettres que nous publions; on y voit dans quel état d'esprit se trouvaient à cette date les troupes réunies auprès de Paris par le gouvernement royal.

Le jeune officier n'émigra pas et dût à la Révolution un avancement inespéré; lieutenant le 29 novembre 1789, capitaine le 1er mai 1792, chef de bataillon, le 5 novembre de la même année, veille de la bataille de Jemmapes, à laquelle il assista, il fut le 15 avril 1793, nommé adjudant-général provisoire à l'armée du Nord par le général Dampierre. Mais le 20 septembre de la même année il fut destitué comme suspect d'incivisme en qualité de noble. Il ne rentra en fonction que le 6 vendemiaire an IV (28 septembre 1795) jour où il reçut le grade de capitaine avec la fonction d'adjoint aux adjudants généraux de l'armée d'Italie. Le général en chef Bonaparte l'appela au quartier général et, le nommant chef de bataillon, lui donna l'ordre d'accompagner à Corfou, en qualité d'aide de camp, le général de division Gentili, 7 prairial an V (26 mai 1797). Il devint chef d'état-major de la division, et, en l'absence du général Gentili, fut quelque temps par intérim gouverneur de Corfou. Chargé par son général d'une mission, près de Bonaparte à Milan, il se trouvait dans cette ville, quand pour la seconde fois, le 28 novembre 1797, il fut, par mesure politique, suspendu de ses fonctions. Mais la protection de Bonaparte devait bientôt les lui faire rendre. Il était général de brigade, quand, fait pri-

sonnier par les Anglais, à Saint-Domingue, il mourut à bord d'un navire de guerre sur les côtes de la Jamaïque, 16 novembre 1803.

Les quatre dernières lettres que nous publions sont datées de Milan et ont été écrites pendant le séjour qu'il fit dans cette ville en 1797, à son retour de Corfou et au moment de sa seconde destitution. Les indications qu'elles donnent sur le général Bonaparte en font l'intérêt. Elles sont adressées à un frère et à la sœur du général d'Arbois.

H. d'A. de J.

I

A Monsieur
Monsieur d'Arbois, chev[alier] seigneur de Jubainville, etc.
à Neufchâteau, Lorraine.

A Fimes en Champagne, le 21 juillet 1789.

Après une nuit fort orageuse au camp de Saint-Denis, nous reçûmes l'ordre au point du jour, d'abandonner notre camp. La matinée se passa en préparatifs de départ, en distribution de pain et de viande aux soldats, qui ne nous permirent de nous mettre en route qu'à midi et demi. — C'était un spectacle affligeant de voir notre petite armée s'enfuir comme après une défaite, précipitant sa marche pendant la plus grande chaleur du jour, les officiers à pieds, l'œil abattu et consterné, à la tête de leurs troupes dont ils n'osent plus répondre. Enfin nous arrivâmes à Nanteuil à dix lieues de Saint-Denis, fatigués et inondés par un orage, il était onze heures du soir. Nous devions le lendemain faire encore une journée de douze lieues pour arriver à Soissons : tant de fatigues excitaient les murmures de nos soldats, et un grand nombre nous abandonnèrent pour aller à Paris : ce qui déplait le plus généralement c'est que nous fassions tant de diligence pour revenir à Givet. Après ces détails relatifs à nous, je dois vous dire ce qui s'est passé dans Paris. Dans la journée du seize, qui précéda cette nuit dont je vous ai parlé en commençant ma lettre, des députés de la ville de Paris s'addressèrent au Roy, pour obtenir de Sa Majesté qu'elle fit retirer ses troupes et qu'elle confiât à la Bourgeoisie sa garde et celle de la ville; le roy y consentit, et en conséquence nous reçûmes l'ordre de décamper. Le lendemain il fit son entrée dans Paris aux cris de *vive le tiers état*; il fut reçu à l'hôtel de ville où il signa une amnistie pour la ville de Paris, l'abolition de la Bastille que l'on doit convertir en une place dite nationale, et enfin l'engagement de ne faire jamais passer ses troupes à moins de dix lieues de la capitale. Il accorda aussi que le prévost des marchands soit électif. Le roy... ensuite aux acclamations du peuple qui ne proclama plus que le nom du Roy.

Je ne sais si le bulletin que je vous ai adressé du camp de Saint-Denis vous sera parvenu.

On disait ces jours derniers que M. Neker avait été rappelé. A mesure que nous nous éloignons de Paris, nous n'aprenons plus rien : tout est encore paisible dans les provinces de l'intérieur, on dit qu'il y

a de grands troubles à Rouen. On commence les récoltes qui sont de la plus grande beauté.

II

Au Citoyen
Charles d'Arbois, capitaine du G^{al} div^{re} Gaultier
à Trévise.

Milan, le 16 Brumaire [an VI].

Je viens de recevoir une lettre de Corfou. Joui m'instruit sans détail que depuis mon départ la Grimani et le Facchinei sont tombés dans l'opprobre : que toute la division a changé d'opinion sur Capadoce et Loverdo qui sont vus aujourd'hui avec plaisir et bien traités par la division, on ne me reproche plus que la fièreté avec laquelle j'ay méprisé les menées faites contre moi ? Tu vois que la révolution a été heureuse. Ici le général en chef n'a pas demandé à être instruit de mon affaire. Il m'a chargé de lui faire un tableau figuré de toutes les connaissances que j'ay acquises sur les isles pendant le séjour que j'y ai fait et d'y joindre un mémoire détaillé. J'ay travaillé à cela depuis 24 heures et j'ay remis mon travail à Vignolle pour le présenter au général en chef. Je ne sais point encore s'il en sera satisfait, et ce qu'il compte faire de moi. En attendant je me repose, je dine tous les jours chez Killemaine qui m'a promis de m'employer dans l'expédition d'Angleterre. A propos de cette expédition j'aurais envie d'y faire venir Alexandre, c'est un moyen sûr de le faire avancer. S'il en est heureux il sera fait aisément officier de Dragons ou de Chasseurs. Je compte le lui proposer. Tout ceci n'aura lieu qu'au mois de mars.

J'ay eu l'autre jour un plaisir infini à entendre parler Bonaparte sur les différens partis de la république. Croient-ils, disait-il, que le sang français a coulé pour ramener en France les règnes des Hébert et des Chaumettes? Ma tête tomberait bientôt sous de tels Brigands. Il traite avec une hauteur extrême les patriotes de Venise et de Lombardie qui blâment la paix qu'il a faite et prétendent qu'après avoir organisé la Démocratie en Italie, ils iront en France mettre ordre aux choses. Il a mal mené le directoire de Milan et trainé dans la boue le ministre de la police *Pono*. Il travaille sans cesse se dépêchant de terminer toutes les affaires militaires et administratives de la Lombardie et de disposer les opérations ultérieures de son armée pour ensuite se rendre au congrès de Rastadt.

Fais nos respects à ton respectable Général......... amitiés à Augier. Gentili s'est tué à Corfou [le Général en chef] ne sait par qui le remplacer. Il y envoye les Généraux Chabot et La Valatte avec environ 2700 h[ommes]. Quant à moi je suis bien déterminé à n'y pas retourner.

III

Au citoyen
Charles d'Arbois, cap. aide de camp du g^al div^re Gaultier,
à Venise.

Milan, le 26 brumaire, an VI.

J'ai reçu ta lettre, mon cher Charles, et je me suis acquitté de ta commission près du général chef de l'état-major Vignolle. Il m'a dit qu'il n'était pas certain de retrouver la pièce que je lui avais remise dans le temps, mais qu'il savait de quoi il s'agissait et qu'en lui renvoyant un certificat du général Gauttier joint à une pièce qui constatât la perte que tu as faite d'un cheval, le tout sous une date récente, il te ferait indemniser selon la loi.

Arrange donc cette affaire en règle et adresse-la-moi ensuite.

Vignolle est ministre de la guerre de la Répub[lique] Cisalpine; il entre en fonctions demain ou après.

Le général Killemaine dont je suis depuis hier l'aide de camp, par ordre de Bonaparte, va commander par intérim l'armée d'Italie. Le général en chef a reçu ces jours derniers une dénonciation contre toi et moi du chef de brigade *Godart* qui nous accuse d'avoir refusé de signer l'adresse que la division a faite au directoire. Il a communiqué cette lettre au général Killemaine qui m'a conseillé d'en écrire au général Bonaparte. En effet, j'ay démenti le fait comme calomnieux, en invoquant d'ailleurs le témoignage du général Gentili qui sait ce qui s'est passé à cet égard, et que je lui avais moi-même rédigé une adresse dans cette circonstance. Le Général en chef a paru indigné de cette lâcheté de la part du chef de Brigade, et m'a paru fort éloigné dans tous les cas, de nous faire un crime du refus que nous aurions pu faire de signer cette pièce quand même nous en aurions eu connaissance. Ces coquins sont aussi maladroits qu'ils sont mal intentionnés. J'aurais beaucoup d'autres choses à t'écrire, mais j'aime mieux attendre le moment où je te verrai pour te le dire de vive voix.

Je crois que le général Killemaine fera incessament une tournée dans l'armée. Je désirerais que ton général vint s'établir à Milan, nous serions réunis.

Adieu, je t'aime et t'embrasse; j'espère que ton rhume est passé; moi je me porte à merveille et me trouve très heureux de mon sort.

Ne m'oublies pas auprès de ton général et d'Augier.

Je reçois à l'instant ta lettre du 23; je suis bien aise que tu sois rétabli. Je viens d'écrire à Suci qui est maintenant à Turin, pour qu'il tache de découvrir le sort de ma caisse; écris de ton côté aux personnes que tu connais et qui pourraient donner des renseignements.

IV

A la Citoyenne
M. C. d'Arbois, chez son père
à Jubainville par Neufchâteau, *département des Vosges.*

Milan, le 7 frimaire, an VI.

Nous venons seulement d'apprendre, ma chère amie, que vous aves reçu le premier envoi que nous vous avons fait. Le tableau que vous nous envoyés de vos détails économiques nous a fait éprouver de très douces sensations, et j'espère qu'au second envoi vous vous trouverés tous à votre aise. Vous devés déjà en avoir reçu au moins la lettre d'avis.

Quoique je vous écrive au nom de deux, nous ne sommes cependant pas réunis ici Charles et moi, mais nous avons reçu vos lettres et nous portons de même.

Si par hazard vous entendés dire dans le monde que nous sommes suspendus de nos fonctions, n'en concevés point d'alarmes; c'est l'effet d'une calomnie qu'un peu de tems dissipera, et nous avons ici de nombreux et de puissants amis qui nous feront aisément triompher d'un lâche et plat coquin qui ne me pardonne pas d'avoir contribué au bonheur des Corfiotes en empêchant ses violences et qui, pour se venger, m'a accusé au Directoire, ainsi que Charles, d'être des *chouans*, et d'avoir refusé de signer l'adresse que la division du Levant a faite au Directoire exécutif avant la journée du 18 fructidor.

Bonaparte lui-même a reconnu la calomnie, et nous comptons beaucoup sur son appui dans cette circonstance.

Dans la crainte de troubler votre tranquillité, je ne vous aurais pas parlé de cette affaire, si les papiers publics n'avaient déjà semé l'annonce de notre suspension qui est réelle.

Je n'en ai pas moins l'espérance d'être employé dans l'armée d'Angleterre, et, peut-être, si les circonstances deviennent favorables, je pourrai encore utiliser d'autres personnes si elles ont de la bonne volonté.

Je ne sais point encore quel parti prendra Charles, s'il m'en croyait il retournerait chez nous où il faudrait tâcher de le marier. C'est un citoyen qui aime beaucoup ses aises et auquel il faut, si l'on le peut, les donner.

Je suis bien aise que le phisique de Joujou se soit développé, je vais m'occuper beaucoup de ce qui peut lui être avantageux, et si je ne suis pas trop contrarié par une certaine mauvaise étoile qui ne me permet jamais de remplir toutes mes vues, il connaîtra bientôt toute ma bonne volonté pour lui. J'en dis de même à Alexandre. Ils se conduisent si bien tous les deux, qu'ils méritent de sortir de l'inutilité dans laquelle ils languissent.

Fais nos respects à mon père et nos amitiés au reste de la famille.

Je vous embrasse bien tendrement.

Adresse toujours à l'aide de camp du général Kilmaine.

V

Au citoyen
Charles d'Arbois, aide de camp cap[itaine] du Gal Gaultier
à Trévise.

Milan, le 7 frimaire an VI.

Je te préviens, mon cher Charles, que sous peu [de] jours nous recevrons l'un et l'autre l'ordre de cesser nos fonctions. Cette nouvelle est arrivée hier ici imprimée dans un papier public intitulé le point du jour et conçue dans les termes suivants :

« Les deux frères d'Arbois l'un chef d'état major et l'autre aide de « camp à l'armée d'Italie division du Levant cesseront leurs fonc- « tions. »

Comme tu vois nos ennemis sont actifs : nous apprendrons peut-être les motifs de cette mesure du Gouvernement contre nous. Si les calomniateurs peuvent triompher un moment, nous n'en devons pas être alarmés et je compte fermement sur la justice du directoire et la pureté de notre conduite.

Communiquez cette lettre au Général Gauttier et munis-toi, tant pour toi-même que pour moi du témoignage que ne nous refuseront pas sans doute les militaires estimables de l'état major de l'armée d'Italie sous les yeux desquels nous avons servi. Tu pourras surtout demander qu'ils attestent nos principes et notre moralité.

Je prendrai ici de mon côté les mêmes mesures pour tous deux et nous agirons ensuite selon les circonstances.

Le Général Kilmaine m'a dit hier que ton Général était parfaitement le maître de choisir le lieu de sa résidence, je désirerais bien ainsi que toi qu'il vienne à Milan.

Adieu, je t'aime et t'embrasse.

D'Arbois.

P.-S. Il va sans dire que le brave Kilmaine nous appuira de tous ses moyens pour nous faire obtenir justice.

CHRONIQUE

FRANCE. — La librairie Plon, vient de mettre en vente une traduction, d'après la quatorzième édition, de l'*Allemagne à la fin du Moyen-Age*, de M. Jean Janssen (in-8°, xliii et 603 p.). On connaît cet ouvrage du savant Allemand. Nous rappelons brièvement qu'il contient trois livres : I. *L'instruction populaire et la science*

(diffusion de l'imprimerie ; les écoles élémentaires et l'instruction religieuse du peuple ; l'enseignement moyen et l'ancien humanisme ; les universités et les autres centres intellectuels. II. *L'art et la vie populaire* (l'architecture ; sculpture et peinture ; gravure ; musique ; poésie populaire ; poésies morales et politiques ; prose et littérature populaires). III. *Economie sociale* (vies et travaux des agriculteurs ; introduction d'un droit étranger ; politique extérieure et essais d'unification sous Maximilien Ier ; attitude des princes dans la question élective ; conclusion). M. G. A. HEINRICH, doyen honoraire de la faculté des lettres de Lyon, a fait précéder ce volume d'une introduction où il compare Janssen à M. Taine ; « le premier attaque la légende de la Réformation, comme M. Taine attaque celle de la Révolution française ; une foule de petits faits, avec leur impitoyable exactitude, opposent une négation décisive à cette glorification exagérée d'un mouvement national ; la violence et le désordre apparaissent là où l'on ne supposait que le courant irrésistible de l'opinion » (p. IX). Tout le monde n'est pas de cet avis ; mais le livre de Janssen, quelle que soit l'idée qui l'inspire, est plein de détails sur la vie industrielle, sociale et religieuse de l'Allemagne. Si Janssen fait le procès de la Réforme et prétend rendre un arrêt sans appel, il fait connaître un grand nombre de pièces instructives, et l'histoire profitera de l'immense enquête qu'il a faite.

— Vient de paraître à la librairie Cerf un nouveau volume de M. A. CHUQUET, intitulé *Valmy*. Il fait suite au volume paru l'an dernier sous le titre *La première invasion prussienne*. Il contient les chapitres suivants : I. *Sedan*. II. *L'Argonne* III. *Glorieux et Regret*. IV. *Grandpré*. V. *La Croix-aux-Bois*. VI. *Montcheutin*. VII. *La jonction*. VIII. *Somme-Tourbe*. IX. *Valmy*. X. *Les Islettes*. XI. *L'armée des princes*. Ce volume qui contient un plan de la canonnade de Valmy et une carte de l'Argonne, sera suivi prochainement d'un troisième et dernier volume qui clôra le récit de la première guerre de la Révolution et qui a pour titre *La retraite de Brunswick*.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 18 février 1887.

L'Académie procède à l'élection d'un membre ordinaire en remplacement de M. de Wailly. M. l'abbé Duchesne ayant retiré sa candidature, les candidats restent au nombre de trois. Deux tours de scrutin ont lieu et donnent le résultat suivant :

	1er tour.	2e tour.
M. Léon Gautier	14 voix.	26 voix.
M. Clermont-Ganneau	10 —	5 —
M. Hartwig Derenbourg	7 —	1 —
Bulletin blanc	1 —	

M. Léon Gautier est élu. L'élection sera soumise à l'approbation de M. le Président de la République.

M. d'Arbois de Jubainville termine sa communication sur la propriété foncière et les noms de lieu en Gaule. Les plus anciens noms de domaines ruraux, de fonds de terre, que l'on trouve en France, sont pour la plupart, dit M. d'Arbois de Jubainville, des dérivés en *-acus* de gentilices romains. Les autres sont des dérivés en *-acus* de *cognomina*, ou bien des composés dont *magus*, « champ », est le second terme et dont un *cognomen* est le premier terme. Tous paraissent avoir été formés aux premiers temps de l'empire romain. Les seuls noms de lieux habités qui remontent à l'époque de l'indépendance gauloise sont des noms de forteresses, de *vici* ou d'*urbes*. Les terres n'avaient pu recevoir des noms d'hommes au temps de la Gaule

indépendante, car alors la propriété privée du sol n'existait pas sur notre territoire. Polybe nous apprend que les Gaulois établis par la conquête dans l'Italie septentrionale, au IVe siècle avant notre ère, ne connaissaient pas la propriété foncière; chez eux, la fortune de chacun consistait exclusivement en objets mobiliers, surtout en or et en troupeaux. Le régime des biens entre époux, tel que César nous le montre en Gaule trois siècles plus tard, ne peut se comprendre si l'on n'admet pas que de son temps encore les fortunes privées étaient mobilières et que les troupeaux en faisaient l'élément principal. Alors le sol non bâti était partout en Gaule la propriété du peuple, ce que les Romains appelaient *ager publicus*. M. d'Arbois de Jubainville a donné d'autres preuves de ce fait dans sa dernière lecture. Ce sont les Romains qui ont constitué dans la Gaule la propriété foncière telle que nous la concevons.

M. Deloche demande quelques explications complémentaires. A l'époque où, par la conquête, Rome devint nominalement propriétaire du sol entier de la Gaule, à qui appartenait ce sol? à la Gaule entière représentée par l'assemblée des druides, ou aux divers peuples gaulois? qui en avait de fait, sous les Gaulois, puis sous les Romains, la possession et l'exploitation? — Au temps de l'indépendance, répond M. d'Arbois de Jubainville, chacun des trois cents peuples gaulois était propriétaire de son territoire. Le sol était exploité par les citoyens les plus riches, à qui le peuple en affermait la possession à titre essentiellement précaire. Par le fait de la conquête, toute la terre fut réunie en droit à l'*ager publicus* de Rome, mais les particuliers qui l'exploitaient en conservèrent la possession. Cette possession fut consolidée entre leurs mains par la création du cens et devint bientôt un droit tout à fait équivalent à la propriété.

M. Deloche rappelle ensuite qu'en Algérie les Français ont trouvé, parmi la population arabe, deux régimes de propriété des terres existant simultanément. La plus grande partie du sol était exploitée en commun par chaque tribu; le cheikh de la tribu désignait chaque année les terres à cultiver et celles qu'on devait laisser reposer. D'autre part, il existait des fermes, composées d'un bâtiment entouré d'un domaine, qui appartenaient à des particuliers. Ne pouvait-il y avoir de même, chez les Gaulois, à la fois une propriété commune et des propriétés privées? — M. d'Arbois de Jubainville ne le pense pas. Une ferme entourée d'un domaine rural s'appelle en latin une *villa*. César ne parle jamais de *villae*, mais seulement d'*aedificia*, et il témoigne que ces *aedificia* étaient généralement placés au milieu des bois.

M. Schlumberger présente, de la part de la Société des sciences, lettres et arts de Pau, les photographies de plusieurs fragments de mosaïques anciennes, découvertes à Lescar (Basses-Pyrénées).

Ouvrages présentés : — par M. Gaston Paris : B.-P. Hasdeu, *Sur les éléments turcs dans la langue roumaine*; — par M. Delisle : 1° L. Courajod, *Alexandre Lenoir, son journal et le musée des monuments français*, t. III; 2° Mossmann, *Cartulaire de Mulhouse*, t. IV; 3° P. Pierling, *Bathory et Possevino, documents inédits sur les rapports du saint-siège avec les Slaves*; 4° René Kerviler, *Répertoire général de bio-bibliographie bretonne*, t. I; 5° P. Lacombe, *Bibliographie parisienne : tableaux de mœurs de 1600 à 1780*; 6° Ad. de Bourmont, *Index processuum canonizationis et beatificationis qui asservantur in Bibliotheca nationali Parisiensi* (extrait des *Analecta Bollandiana*); 7° *Catalogue des Alsatica de la bibliothèque d'Oscar Berger-Levrault*, I-VII.

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 9 février 1887.

M. de Baye appuie, par quelques citations d'un ouvrage de M. Odocesco, les conclusions de M. G. Bapst sur l'origine scythique des populations germaniques.

M. de Barthélemy présente l'estampage de l'inscription de l'église de Germigny (Loiret), de la part de M. Julliot, associé correspondant. M. de Lasteyrie expose les raisons que l'on a de douter de l'authenticité de cette inscription.

M. Molinier présente le dessin d'un plat du musée de Pesaro, qui reproduit le revers d'une médaille inconnue, œuvre de Spérandio.

M. Mowat présente un mémoire de M. Aurès, qui établit, d'après les dimensions des chapiteaux gallo-grecs du musée de Nîmes, que le pied de roi, de 12 pouces, remonte à la plus haute antiquité.

Le Secrétaire,
L. Duchesne.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 10 — 7 mars — 1887

52. — A. Cartault, **De quelques représentations de navires empruntées à des vases primitifs provenant d'Athènes.** Extrait des *Monuments Grecs*, n° 11-13, 26 p. in-4 et une planche en couleurs. Paris, Chamerot, 1886.

« J'ai la conscience, écrit M. Cartault, d'avoir tiré l'archéologie navale de cet état d'enfance où elle languissait depuis la Renaissance, considérée par les érudits comme un champ ouvert à toutes les conjectures..... J'ai circonscrit le terrain de la discussion, et l'on peut espérer que cette branche de l'archéologie fera maintenant des progrès réguliers. »

La critique ne peut que s'associer au jugement que M. C. porte sur son œuvre ; elle l'a, d'ailleurs, devancé, en rendant pleine justice à sa belle étude sur *La trière athénienne*, publiée en 1881. Depuis cette époque, de nouvelles recherches ont été suscitées par le même problème, tant en France qu'en Allemagne, et M. C. en a fait son profit. Il a déjà donné une *retractatio* sommaire du sujet dans l'article *Classis* du *Dictionnaire* de M. Saglio. La bibliographie spéciale lui est naturellement très familière ; je m'étonne seulement qu'il n'ait pas connu le mémoire de Charles Tissot, imprimé à la suite du premier volume de la *Géographie de la Province romaine d'Afrique* (1884, pp. 672-677). Avec le concours d'un ingénieur des constructions navales, M. Jehenne, Tissot a reconstitué une trirème capable d'entrer dans les cales des ports d'Utique et de Carthage. A sa demande, M. Jehenne avait rédigé un petit mémoire technique sur la thèse de M. C. ; d'accord avec lui sur l'ensemble, il présente néanmoins un certain nombre d'objections de détail que je tiens à la disposition de l'auteur.

Dans le présent travail, M. C. examine d'abord les nouvelles études publiées par M. le contre-amiral Serre, M. Raoul Lemaître et M. Clémente Lupi. Tous sont d'accord pour admettre la superposition des files horizontales de rameurs, sauf peut-être M. Jurien de la Gravière, qui refuse de tenir compte des textes. A la superposition verticale des files horizontales, admise par M. C., on tend cependant à substituer la superposition dans un plan oblique à l'axe du navire. Comme, d'autre

part, l'application de plusieurs rameurs sur un seul aviron est contredite par le silence des textes, les marins eux-mêmes sont disposés à abandonner cette hypothèse, et dès lors le problème des polyères reste entier, c'est-à-dire insoluble.

Après avoir ainsi marqué l'état de la question, M. C. décrit les documents nouveaux qu'il apporte. Ce sont sept fragments de grands vases athéniens de style primitif (1), cédés au Louvre par M. Rayet, qui portent chacun la représentation plus ou moins complète d'un navire de guerre. Ceux-ci appartiennent à différents types, depuis la chaloupe jusqu'à la dière. Un type de transition remarquable est la chaloupe basse sur l'eau, munie d'un pont suspendu où s'installent les archers et les combattants (fig. 2). C'est l'origine des navires pontés et des navires cataphractes. « Le point de départ, dit M. C., est la chaloupe rasée sur l'eau, dont on fortifie et dont on élève l'avant et l'arrière, quand on la munit d'un éperon; puis, on réunit par un pont le gaillard d'avant et le gaillard d'arrière, et l'on passe ainsi d'un type de bâtiment très bas à un type très élevé au-dessus de l'eau. » C'est cette hauteur de la trière de MM. Graser et Cartault qui semble inadmissible à tant de marins; mais on peut répondre que les superstructures étaient très légères, et que, d'ailleurs, la trière athénienne, qui redoutait les gros temps, n'a jamais été un bâtiment très stable.

Un des fragments, publiés par M. C. (fig. 3), montre une barque complètement pontée; les rameurs sont au-dessous du pont, qui est chargé de cadavres. En plaçant deux nouvelles files de rameurs sur ce pont, on obtenait la *dière*, qui est représentée sur deux fragments d'une importance capitale, où l'on voit, *pour la première fois*, la superposition de deux files horizontales de rameurs. Les rameurs sont disposés en quinconce, comme l'avait supposé Graser et comme l'avait admis M. C.; il est moins certain que la superposition des files soit verticale. Quand même la file supérieure aurait été plus éloignée du spectateur que la plus basse, le peintre ne pouvait rendre ce détail sensible dans l'image qu'il nous a donnée. M. C. formule lui-même l'objection, qui laisse subsister un désaccord important entre M. le contre-amiral Serre et lui. Mais le fait même de la superposition des rameurs est aujourd'hui si bien établi qu'il n'y aura plus lieu de le défendre à l'avenir contre les critiques de marins mal informés.

De la nécessité de mettre à couvert les rameurs supérieurs de la dière est né le type classique de la trière, telle qu'elle est représentée par le célèbre bas-relief de l'Acropole. Malheureusement, comme M. C. l'a montré, ce bas-relief manque de précision, et l'un des *desiderata* les plus vifs de l'archéologie navale reste toujours la découverte d'une trière exactement dessinée.

La dière n'avait qu'un mât central, terminé par une hune en forme d'entonnoir. La trière avait deux mâts, comme l'a établi Bœckh;

(1) Hirschfeld, *Annali*, 1872, et *Monumenti*, t. IX.

M. Cartault a déjà reconnu, dans un article du *Dictionnaire* de M. Saglio, qu'il avait eu tort de lui en attribuer un troisième.

Salomon Reinach.

---

53. — Eduard Schwan. **Die altfranzœsischen Liederhandschriften**, ihr Verhæltniss, ihre Entstehung und ihre Bestimmung. Berlin, Weidmann, 1886. In-8 de viii-275 pages.

Le mémoire que vient de publier M. Schwan devait, dans sa pensée, servir de base à une édition des anciens trouvères français, particulièrement de ceux qui appartiennent au *Puy* d'Arras, au xiii[e] siècle. Nous espérons que cette édition ne tardera pas à paraître; quand elle aura paru, le travail qui lui a servi de base n'en restera pas moins utile à ceux qui songeraient à publier les œuvres de quelque poète français du Moyen-Age. M. Schwan a fait pour les chansonniers français ce que M. Gröber, son maître, avait fait pour les chansonniers provençaux : il a cherché à établir clairement la filiation de ces manuscrits, à déterminer l'origine et la valeur de chacun d'eux. Il me semble s'être acquitté d'une façon satisfaisante de sa tâche. M. Gaston Raynaud, qui a publié récemment une importante *Bibliographie des chansonniers français*, se plaît à reconnaître, dans le *Literaturblatt für romanische und englische Philologie*, la valeur du travail de M. Schwan, encore que sur quelques points il ne paraisse pas partager sa manière de voir.

Quelques négligences m'ont frappé. Parlant des chansonniers mentionnés dans les inventaires du Moyen-Age (p. 6), l'auteur intercale bizarrement Charles V entre Clémence de Hongrie, veuve de Louis X, et Philippe le Long. Une faute d'impression transforme d'ailleurs Charles V en Charles X (page 5). *Li cuens de Marche* (p. 94) au lieu de *li cuens de la Marche*. A deux reprises nous voyons mentionné le trouvère *Lambers li Avulés* (pp. 25 et 237) : il faut lire *li Avules*, c'est-à-dire *l'aveugle*.

Ant. Thomas.

---

54. — **Sul dialetto calabro**, studio di Francesco Scerbo. Florence, Lœscher et Suber, 1886. In-8 de x-159 pp.

Les études linguistiques consacrées jusqu'ici à la Calabre par MM. Comparetti, Morosi, Pellegrini, Del Camarda et Dorsa portent presque exclusivement sur les dialectes grecs et albanais de ce pays. M. Scerbo a voulu étudier le calabrais proprement dit, tel qu'il se parle à Marcellinara, petite ville de la province de Catanzaro, située dans l'intérieur des terres, à égale distance à peu près de la mer Tyrrhénienne et du golfe de Tarente. Né à Marcellinara, l'auteur en connait mieux

que personne le dialecte, et il ne saurait être question ici de contrôler son témoignage. Tout ce que je puis faire, c'est de juger sa méthode. Ainsi qu'il le reconnaît lui-même de bonne grâce, elle est un peu chancelante. Lorsqu'il a commencé à recueillir des matériaux pour ce travail, il n'était pas encore familier avec les procédés dialectologiques de la science moderne; il s'est efforcé peu à peu de se mettre à la hauteur de la tâche entreprise, mais on sent encore çà et là l'inexpérience d'un débutant. C'est surtout dans la phonologie qu'on pourrait relever plus d'une défaillance : l'auteur suit, par exemple, l'ancienne division des voyelles en longues, brèves, et en position, qui est depuis longtemps abandonnée comme inexacte; il met côte à côte (p. 23) les formes dérivées du latin *sic* et *foris*, comme si l'*i* dans ces deux mots était dans une situation identique; à l'article *j*, il enregistre (p. 29) la forme *arsira* (italien *jersera*) comme s'il prenait pour point de départ les formes italiennes et non les formes latines, etc., etc. Malgré tout, le travail de M. Scerbo dénote une application louable et il apporte une importante contribution à la connaissance de l'Italie dialectale. Un copieux dictionnaire termine ce volume : les étymologies et les rapprochements indiqués ne sont pas toujours heureux; en revanche on s'étonne parfois du silence de l'auteur à certains articles. Je relève « *Mbiatiddu*, maniera d'esclamazione, allorchè altri dice o fa cose di poco e nessun momento o che punto non lo riguardono. » Il n'était peut-être pas inutile de faire remarquer que la même exclamation existe en sicilien, que M. Pitrè, dans ses contes populaires, écrit *miatt'iddu*, ce qui n'est autre chose que l'italien *beato lui*.

A. Th.

---

55. — **Numismatique de l'Alsace**, par Arthur Engel et Ernest Lehr. Paris, E. Leroux, 1887. In-4 de xxiii et 272 pages; 46 pl. photyp.

Les numismatistes français accueilleront avec une vive sympathie ce volume qui a le double mérite de remplacer le recueil publié il y a près d'un demi-siècle par A. de Berstett, aujourd'hui très incomplet, et de rappeler, dans leurs cartons, une province qui depuis 1648 jusqu'à 1870 fit partie de la France. Les auteurs ont pris comme base de leur travail la carte du Dr M. Kirchner et se sont attachés à ne parler que des monnaies véritablement alsatiques; ils ont donc laissé de côté Lixheim qui appartient à la Lorraine allemande et Montbéliard qui a été traité en détail par MM. Plantet et Jeannez dans leur monographie monétaire de la Franche-Comté. Ils ont évité également de comprendre les monnaies des seigneurs d'Outre-Rhin qui possédaient, en Alsace, des domaines considérables, mais ont cependant parlé des comtes de Hanau-Lichtenberg : je ne vois pas pourquoi il y a eu une exception en faveur de ceux-ci. Rien ne permet de supposer qu'aucune des

228 pièces décrites dans le chapitre consacré à ces comtes ait été frappée dans l'un de leurs domaines alsaciens.

Des deux collaborateurs, l'un, M. Engel, a déjà fait ses preuves en numismatique ; il a visité toutes les collections publiques et particulières et a pu, ainsi, recueillir un grand nombre de monnaies dont les types étaient jusque-là inconnus. L'autre, M. Lehr, est au courant, mieux que personne, des détails généalogiques et héraldiques ; dans la numismatique d'Alsace la connaissance du blason est indispensable.

Dans l'*Introduction*, on trouve un coup-d'œil d'ensemble sur l'histoire monétaire de la province, sur les ateliers apocryphes, sur ceux dont les produits n'ont pas encore été retrouvés, sur la valeur des monnaies, sur les noms de celles-ci et les termes monétaires, enfin, une longue bibliographie qui paraît complète. Ces renseignements sont précieux, mais j'aurais souhaité qu'il y en eût encore davantage. MM. E. et L. ne peuvent manquer, dans quelques années, d'avoir à s'occuper d'un supplément. Des monnaies inédites leur seront signalées ; parmi les nombreuses pièces indéterminées, qu'ils ont eu l'excellente idée de figurer, il y en aura qui recevront une attribution. A ce moment ils penseront, peut-être, à faire droit à quelques desiderata que je me permets de leur soumettre. Par exemple, un *Corpus* de tous les textes relatifs au droit de frapper monnaie dans la province ; une étude sur les maîtres des monnaies et les monnayers ; quelques détails historiques succincts qui mettront le lecteur au courant des corporations, des jubilés religieux, de l'Académie de Strasbourg, etc. J'avoue que je tiens particulièrement aux textes. En effet, si je parcours le chapitre relatif à Ensisheim, je vois 331 pièces classées à cette ville et pas un mot qui me prouve que véritablement elles avaient été émises par cet atelier dont elles ne portent pas le nom.

Les localités, aujourd'hui connues comme ayant eu des monnaies locales, sont : Bergheim, d'abord aux évêques de Toul, puis aux bourgeois ; Colmar, aux bourgeois ; Ensisheim, aux landgraves de la Haute-Alsace ; Haguenau, atelier impérial ; Landau, également ville impériale, mais dont on n'a pas de souvenirs numismatiques antérieurs au XVIII[e] siècle ; Lichtenberg ; j'ai fait mes réserves sur l'opportunité de placer ici les nombreuses monnaies des comtes de Hanau [1] ; Malsheim, à l'évêché de Strasbourg au XVI[e] siècle ; Mulhouse, aux bourgeois ; Guebwiller à l'abbaye de Murbach ; Ribeaupierre, atelier féodal dont les monnaies sont encore à retrouver ; Rothau, Schlestadt, qui se trouvent dans les mêmes conditions ; Saltz, abbaye ; Strasbourg ; Thann, d'abord aux ducs d'Autriche, puis aux bourgeois ; Wissembourg, abbaye et ville.

---

1. Les mêmes réserves sont faites pour la monnaie inédite de Froberg, puisque MM. Plantet et Jeannez ont déjà parlé de ce fief dans leur ouvrage sur la Franche-Comté et pour Weinbourg qui, jusqu'à plus ample information, paraît être dans le même cas que Lichtenberg.

Puis viennent une série de 173 pièces à déterminer et la collection des médailles de Louis XIV relatives à l'Alsace.

Le grand nombre de gravures qui sont multipliées dans cet ouvrage n'est pas le moindre mérite de l'œuvre. Pour les monnaies bien conservées, la phototypie est un excellent moyen de faire connaître les pièces dont on a, sous les yeux, des reproductions qui valent les originaux; pour les monnaies frustes, le procédé est moins bon parce que l'empreinte devient très indécise; ici, la gravure au burin est préférable. Outre les planches phototypées, les auteurs ont intercalé un certain nombre de gravures sur bois dans le texte. Quelques-uns de ces bois sont parfaits; d'autres, moins nets, semblent avoir déjà servi et font un peu tache dans cette belle publication.

En résumé, la *Numismatique de l'Alsace* est un ouvrage intéressant, formant un catalogue raisonné d'une grande utilité pour tous ceux qui s'occupent des monnaies d'Alsace, et, en général, de celles du nord-est de la France; on y trouve des monuments classés avec soin, reproduits avec la plus scrupuleuse fidélité, décrits minutieusement. Il est commode d'y trouver des éléments sûrs d'étude pour l'origine et la filiation des types; il y a, aussi, tout ce qu'il faut pour faire de véritables découvertes parmi les pièces indéterminées. Il me semble bien difficile que les auteurs, si bien préparés, ne soient pas les premiers à exploiter, un jour, une mine aussi riche; si j'ai bonne mémoire, il me semble que Henri Hugot, archiviste du Haut-Rhin, avait réuni une collection considérable de textes destinés à établir la fabrication de menues monnaies locales dans un certain nombre de villes et de bourgs.

Anatole de Barthélemy.

---

56. — Alexandre Lenoir, **Son Journal et le Musée des Monuments français**, par Louis Courajod. Paris, Champion, t. I, 1878, CLXXV-212 p.; t. II, 1886, XLVI-270 p.; t. III, 1886, 464 p. in-8.

Chacun des volumes de l'ouvrage de M. Courajod répond à une situation spéciale du Musée dont il retrace l'histoire: dans le premier, l'auteur traite de l'origine, de la formation et du développement du Musée des monuments français; dans le second, il étudie les monuments provenant de ce Musée qui sont dispersés un peu partout et principalement ceux qui sont restés à l'Ecole des Beaux-Arts après l'ordonnance de 1816; dans le troisième, il passe en revue les sculptures que le Louvre a pu recouvrer après mille vicissitudes diverses, les étudie, propose des attributions et les classe à la place exacte qu'elles devront occuper dans le Musée. Ce volume contient en outre un assez grand nombre de mémoires détachés sur des pièces faisant depuis longtemps partie des collections du Louvre, mais dans le classement desquelles un remaniement est devenu indispensable; des notes sur des monuments sans emploi

actuellement, dont le Musée pourrait s'enrichir sans dépense pour l'Etat, et sur quelques nouvelles acquisitions, complètent ce volume qui est en résumé un tableau de ce que sera le Musée de la sculpture du Moyen-Age et de la Renaissance quand l'auteur aura pu mettre à exécution tous les classements, toutes les réformes qu'il a excellemment indiqués. Tel est, dans ses lignes générales, le plan de l'ouvrage très considérable de M. L. Courajod. On nous permettra d'en passer brièvement les diverses parties en revue.

Il est peut-être bien tard pour écrire un compte-rendu détaillé du premier volume paru en 1878, bien que l'étude des papiers de Lenoir, que l'auteur y a poussée aussi loin que possible, constitue en réalité toute la base de ses recherches subséquentes. La publication du *Journal de Lenoir* fut un véritable service rendu aux archéologues et aux amis de notre art national; que de monuments dont on ignorait la provenance exacte, malgré les publications de Lenoir, et dont grâce à ce document la généalogie a pu être adressée entièrement! Cette publication, les nombreuses correspondances, extraits de procès-verbaux, etc., qui l'accompagnent, jetaient un jour tout nouveau sur cette intéressante figure de Lenoir; une publication officielle entreprise depuis et dans des conditions qui ne sauraient d'ailleurs lui concilier la bienveillance des érudits doués de quelque critique, ne l'a certainement pas aussi bien mise en lumière. On a accusé l'auteur d'avoir montré de la passion dans l'*Introduction* de son ouvrage, d'avoir méconnu tous les services que la Révolution française avait rendus aux beaux-arts pour faire mieux briller le fondateur du Musée des monuments français. A vrai dire, on ne sait trop si ceux qui ont formulé un tel reproche avaient pris une connaissance suffisante des documents; et à quelque opinion que l'on appartienne, on ne peut, à coup sûr, que traiter de vandalisme la destruction des tombeaux de Saint-Denis, l'envoi à la monnaie des trésors des églises; ce sont là des mesures absurdes, des moyens financiers de la pire espèce, dont la royauté avait déjà maintes fois donné l'exemple; mais que ce soit Louis XIV ou la Convention qui préside à des actes de barbarie aussi déplorables, le droit strict de tout historien est de les qualifier comme il convient et comme le lui commande sa conscience d'artiste. La Convention, il est vrai, installa une commission des Arts qui trônait au Louvre et qui, le faux goût de l'époque s'en mêlant, devint plutôt un aide et un encouragement pour les démolisseurs, qu'une sauvegarde pour les monuments. Il est fort heureux, à ce compte, qu'à côté de ces personnages officiels, dont l'ignorance et le dédain n'avaient pas de bornes, il se soit trouvé un officieux comme Lenoir pour recueillir les parias que l'on envoyait aux moellons ou à la vente. Est-ce à dire que Lenoir, en avance à certains égards sur les idées de son époque, n'eut point avec ses confrères ou plutôt avec ses rivaux du Louvre certains traits de ressemblance? Est-il bien sûr qu'en édifiant ce Musée, qui a eu incontestablement une grande influence sur le

développement de l'école historique de notre siècle, il n'ait pas commis quelque peccadille et sacrifié au goût du jour? Certes bien des passages de la correspondance de Lenoir nous font sourire aujourd'hui, nombre de ses restitutions iconographiques côtoient la haute fantaisie; mais ce sont là péchés véniels, et nous ne voulons voir en lui que l'homme qui, en pleine Révolution, en 1793, ouvrait le *Musée des Monuments français* et fondait ainsi le premier établissement de ce genre qui ait existé en Europe. Celui-là certainement n'était point le premier venu et a tous les droits à notre respect.

Si la Révolution mérite quelque remerciement pour ce qu'elle a fait pour les arts, c'est certainement à Lenoir qu'elle le doit : car ce n'est que dans une époque essentiellement troublée qu'un simple particulier peut s'ériger tout à coup en défenseur, et à force de patience et d'abnégation, arriver à faire une œuvre pareille. En tout autre temps, Lenoir eût trouvé devant lui une administration qui aurait vite mis un terme à ses exploits; mais grâce au désordre qui régnait à cette époque, Lenoir put, à force d'habileté, se faufiler entre les mailles du filet qui, à une époque moins troublée, l'aurait certainement arrêté.

Voilà donc le Musée des Monuments français fondé, malgré tout; musée d'une richesse incomparable et qui ne pourra jamais être refait complètement. L'histoire de la sculpture française, de cet art dans lequel notre pays a brillé à toutes les époques d'une façon si particulière, se déroule sous les yeux des visiteurs émerveillés. Arrive la Restauration; une ordonnance de 1816 décide brutalement que les monuments qui composent le Musée seront rendus aux églises, aux particuliers, etc. Et voilà de nouveau la sculpture française dispersée aux quatre vents du ciel.

Parmi les monuments qui ne partirent pas pour Saint-Denis ou d'autres destinations, les uns entrèrent au Louvre, les autres restèrent aux Petits-Augustins, ou en d'autres termes, à l'Ecole des Beaux-Arts où ils sont encore aujourd'hui. Ce morcellement du lot qui demeurait la propriété des collections nationales n'avait pas de raison d'être; il fallait tout laisser ou tout emporter; et encore si ce partage avait été fait d'une façon intelligente; on peut en juger par ce fait qu'il est tel monument, le tombeau des Poncher ou le mausolée de l'amiral Chabot, par exemple, dont de très importants fragments restèrent à l'Ecole des Beaux-Arts, tandis que le reste trouvait un abri au Louvre. Abri est le mot, car ce qui restait à l'Ecole des Beaux-Arts était exposé à toutes les intempéries, dans un lieu où les amateurs du pittoresque peuvent en contempler encore une bonne partie. Mais les monuments ont la vie dure, et ils sont encore là, quelques-uns dans un triste état il est vrai, attendant qu'on veuille bien enfin leur donner un asile plus digne d'eux et de nous.

M. L. C., qui a entrepris de reconstituer sur le papier, en attendant qu'il puisse le faire d'une façon plus effective, le Musée des Monuments

français, a tenté de rétablir l'état civil de tous ces monuments : c'est là le morceau le plus important du second volume de son ouvrage. Pareille besogne, sorte de jugement dernier, n'était pas facile; presque tous ces fragments mutilés, séparés les uns des autres, n'ont plus qu'une individualité très vague et peu reconnaissable. L'auteur s'en est néanmoins tiré à son honneur et a pu retrouver l'origine de presque toutes ces pierres sculptées. Maintenant qu'elles ont leur généalogie et qu'elles peuvent s'abriter derrière des origines et des noms d'artistes que personne ne pourra contester, il faut absolument qu'elles rentrent au bercail. M. L. C. exprime ce vœu que Guilhermy avait déjà maintes fois formulé et dont le marquis de Laborde, s'il était resté plus longtemps au Louvre, aurait fait une réalité. On ne saurait que s'y associer et le renouveler au nom du respect que nous devons tous à l'art français. Il ne faut pas qu'on puisse dire que l'administration des Beaux-Arts en 1887 s'en tient toujours à l'abominable ordonnance de 1816.

On pensera peut-être que ces monuments étant à l'Ecole des Beaux-Arts, on peut les y laisser puisque, après tout, ils sont dans un établissement d'enseignement artistique. Ce serait là un raisonnement spécieux qui ne pourrait guère s'appuyer sur des raisons valables. Je ne vois pas en quoi des fragments du tombeau de Commynes, le lion du tombeau de l'amiral Chabot, la Catherine de Médicis de Girolamo della Robbia, de très nombreux fragments provenant de Gaillon pourraient servir à l'enseignement de l'Ecole des Beaux-Arts. On peut gager qu'aucun de ces monuments n'est recommandé comme modèle par les professeurs de l'Ecole; je crois même que tous, à moins qu'ils ne fussent poussés par un amour-propre mal placé, se prononceraient unanimement pour leur transport au Louvre, du moment que ce transport peut servir les intérêts de l'art et de la science. Je sais bien qu'ils sont actuellement en bonne mains et qu'ils n'ont rien à redouter du conservateur des collections de l'Ecole, qui en sait tout le prix; mais qui nous pourrait assurer qu'un jour ou l'autre ne reviendra point le beau temps où l'on calait les poêles avec les débris du monument des Poncher? Au surplus, les monuments déposés à l'Ecole des Beaux-Arts, comme ceux du Louvre, appartiennent à l'Etat, et du moment qu'il est démontré que ces monuments seraient plus à leur place et viendraient combler des vides ou même former des séries scientifiquement établies au Louvre, l'intérêt de tout le monde est qu'on les transporte sans délai là où ils seront le plus utiles. Que le directeur de l'Ecole des Beaux-Arts se laisse faire une douce violence, pour la forme, je n'y vois point d'inconvénient; mais que l'on sache bien, une fois pour toutes, que c'est là l'intérêt du public dont on me paraît faire, en cette occasion, singulièrement bon marché.

La même revendication était adressée en 1850 au directeur des Musées nationaux par le marquis de Laborde, en termes excellents, qui n'ont pas cessé un instant d'être vrais ; M. L. C. la formule de nouveau et la dé-

veloppe aujourd'hui : nous ne doutons pas qu'elle soit enfin accueillie favorablement par l'administration comme elle est déjà accueillie par l'opinion publique.

M. L. C. n'est point de l'école de ceux qui voient et raillent la paille qui se trouve dans l'œil de leur voisin et ne se méfient point de la poutre qui leur crève la vue. Après avoir épluché les restes du Musée des Monuments français, il passe en revue les *desiderata* du Musée de sculpture du Louvre ; ils sont nombreux : classement, attributions, tout enfin laisse un peu et même beaucoup à désirer. Cet examen de conscience forme la matière du troisième volume et on peut être assuré que l'auteur n'a point gazé les plaies. Mais à tout mal il y a remède, et certainement le jour où l'auteur nous donnera le *Catalogue* que lui seul peut écrire et dont les principaux éléments se trouvent dans ce volume, on possèdera enfin un inventaire digne du Louvre et digne des monuments qu'il renferme. Quelques-unes des dissertations que contient ce volume ont déjà paru dans divers recueils : on en trouvera ici un résumé qui permettra de juger avec quelle finesse de critique l'auteur sait disséquer un monument et en faire l'attribution. Procédant d'une façon tout à fait scientifique, il a divisé les monuments par provenances, par *fonds*, et il les étudie successivement : c'est ainsi que dans l'*ancien fonds* il traite des monuments conservés au Louvre, mais actuellement déplacés ou méconnus ; des monuments conservés en originaux à Versailles, dans les résidences nationales ou récemment acquis, tous monuments qui font dès maintenant partie du Musée ou sont susceptibles de venir le compléter. Il consacre un autre chapitre au *fonds de Saint-Denis* qui comprend les sculptures provenant du Musée des Monuments français, transportées à Saint-Denis, non employées dans la restauration de la basilique, et enfin rapportées au Louvre.

Dans l'ancien fonds, nous signalerons particulièrement les paragraphes relatifs aux fragments du tombeau de Paul II, à la cheminée de la salle des Cariatides, à la cheminée de la salle de Houdon, au buste de Le Tellier, par Coysevox, aux bustes sculptés par Simone Bianco, au buste de Jean de Bologne, par Pietro Tacca, à la statue équestre de Robert Malatesta, aux portes de bronze de l'armoire de Saint-Pierre-aux-liens, au buste de Jean d'Alesso, au faux portrait de Philibert de l'Orme, etc. J'arrête ici cette liste pour arriver à la partie la plus nouvelle du livre, je veux parler du chapitre relatif aux monuments conservés en originaux à Versailles.

L'auteur, possédé de son idée de reconstitution du Musée des Monuments français, a déjà commencé, sans sortir du domaine des Musées nationaux, l'opération qu'il serait si désirable de faire à l'Ecole des Beaux-Arts. Grâce à lui, nombre de statues du moyen-âge sont déjà revenues du Musée historique de Versailles où elles ont été remplacées par des moulages. Ce sont là les amorces d'un Musée de la sculpture du

Moyen-Age qu'il est honteux qu'un pays comme la France ne possède pas encore, alors qu'il serait si facile de le créer. Les statues ainsi rapportées ne sont pas, comme on pourrait le croire, les premières venues; qu'on en juge par celles-ci : la statue tombale de Philippe VI, provenant des Jacobins, œuvre admirable que l'auteur, grâce à une étude approfondie du style et des monuments similaires conservés à Saint-Denis, croit pouvoir attribuer à l'un des plus célèbres sculpteurs du XIVe siècle, André Beauneveu de Valenciennes; — Guillaume de Chanac, évêque de Paris († 1348); Jean de Dormans († 1380) et Renaud de Dormans († 1386); Philippe de Morvillier, catalogué faussement jusqu'ici sous le nom de Renaud de Dormans, et qui fait l'objet d'une judicieuse dissertation. Je pourrais continuer pendant de longues pages cette énumération. C'est en réalité un catalogue raisonné que nous donne là M. L. Courajod, et un catalogue où il se complait et où il fouille son sujet en homme qui connaît à fond le Moyen-Age, époque qui a toujours eu ses préférences. C'est là aussi que nous l'aimons mieux parce que nous aimons mieux le Moyen-Age que le XVIIIe siècle; loin de nous cependant de reprocher à l'auteur de chercher à élucider des problèmes que soulèvent des monuments relativement modernes; il y est obligé par son métier de conservateur, qu'il remplit en conscience.

Le Musée de sculpture du Moyen-Age au Louvre, ne manquera certainement pas de monuments importants; on verrait même, si l'énumération des monuments rapportés de Saint-Denis n'était pas trop longue à faire ici, qu'il ne manquera point de têtes de séries; quelques-unes sont fort respectables et de premier ordre au point de vue archéologique : tel est, par exemple, l'un des chapiteaux de la basilique des Saints-Apôtres, élevée par Clovis sur la montagne Sainte-Geneviève.

J'arrêterai ici ce long compte-rendu. L'auteur a fait œuvre d'érudit et d'archéologue en écrivant un livre qui témoigne d'une sagacité et d'une pratique des œuvres d'art qui ne se peut acquérir qu'en vivant au milieu des monuments. Il nous reste maintenant à souhaiter qu'il fasse œuvre de conservateur en classant et en mettant sous les yeux du public une foule de monuments que l'on ne connaît pas et dont seul il peut donner un catalogue scientifique et définitif. Le jour où le Musée des Monuments français renaîtra de ses cendres, l'administration des Beaux-Arts aura bien mérité de tous les amis et de tous les admirateurs de la sculpture française; elle aura fait en même temps acte de justice et de réparation.

Emile MOLINIER.

---

57. — Edmond R. Clay. **L'Alternative**: contribution à la Psychologie, traduit de l'anglais, par A. Burdeau, ancien élève de l'Ecole normale supérieure, ancien professeur de philosophie au Lycée Louis-le-Grand. F. Alcan, éd. 1886. (xx-629 p.)

M. Clay se flatte (p. 400) de mettre fin à un débat séculaire, d'avoir enfin trouvé la vraie définition de l'homme : l'homme est une marionnette consciente (p. 581 et pass.) ; c'est un être conscient mis en jeu par une force inconsciente. Mais il est capable de volonté, il peut devenir une personne; l'organisme mental, qui est une partie de l'esprit, se fait alors le serviteur de la volonté, et les actes qu'il produit ainsi constituent une activité personnelle. L'*Alternative* nous est, par suite, proposée ou de rester de simples marionnettes, dont toutes les intentions, toutes les actions ne sont pas, en dépit des apparences, délibérées, mais sont simplement les effets d'évènements inconscients dont l'organisme mental (le cerveau, en particulier) est le théâtre, — ou de devenir des personnes, et nous deviendrons des personnes si nous adoptons, comme idéal, un type humain contraire à celui où nous conduiraient nos penchants, si nous y conformons ensuite notre vie, au prix de quelque sacrifice que ce soit. Dans le premier cas, nous continuons à être les plus misérables des créatures; notre égoïsme nous rend semblables, suivant une comparaison de Carlyle, à un paquet de vipères, dont chacune s'efforce de monter par dessus les autres (p. 491), et nous sommes vraiment dans un enfer. Dans le second cas, grâce à l'esprit d'abnégation, qui seul peut nous sauver, nous nous délivrons de cet enfer *ante mortem*. Or, l'esprit d'abnégation est l'esprit chrétien, c'est celui dont le Christ a le premier donné l'exemple au monde, et, pour quiconque aura compris la nature humaine et reconnu les avantages d'une vie vraiment chrétienne, peu importe la vérité intrinsèque de la théologie : « le Christ fût-il même un Cagliostro au lieu d'être un Dieu, en tout cas, la route qu'il a indiquée est la route de la sagesse, la seule par où l'homme puisse échapper à la domination du principe infernal qui est dans la nature (p. 601). »

Il faut donc comprendre d'abord la nature humaine, et c'est la tâche de la psychologie que de nous la faire comprendre. Mais la psychologie, d'après M. C., est bien loin, jusqu'à présent, d'avoir rempli sa tâche. Il faut la reconstruire, en utilisant toutefois les notions acquises, et c'est là, en grande partie, l'objet de l'*Alternative*, qui est « non pas un traité complet de psychologie, mais un complément (p. 38). » Cette science y est, cependant, étudiée à fond, comme s'il ne s'agissait de rien de plus; « mais elle n'est pour moi, dit l'auteur, qu'une lentille dont je me sers pour examiner le christianisme, et pour découvrir que l'esprit chrétien est la condition première de la perfection pour l'homme; que sans lui, l'homme n'est qu'un embryon, et quand il lui est impossible de l'acquérir, un avorton, un débris; que tout le but du Calvaire a été de réaliser certaines conditions de l'ordre naturel, à la faveur desquelles l'homme pût se développer jusqu'à l'état de personnalité, c'est-à-dire

un état qui, en comparaison de l'autre terme de l'alternative, est un paradis (p. 35). »

On pourrait déjà se demander si une étude de la psychologie, entreprise en vue d'assurer ainsi une conclusion préméditée, mérite toute confiance. Quand l'auteur se met à l'œuvre, son siège est fait, et il est à craindre qu'il ne fasse fléchir, dans le sens de ses préférences, les données de l'observation. Mais il ne se trouve cependant pas dans une situation plus fâcheuse que le savant occupé à contrôler par une expérience une hypothèse, et peu importent aussi les circonstances de sa vie qui l'ont conduit à ces recherches : l'essentiel est de décider si l'expérience ou l'observation sont exactes.

Comment M. C. a-t-il donc procédé à cette reconstruction de la psychologie? A quels résultats est-il arrivé? Persuadé, comme Condillac, qu'une science n'est qu'une langue bien faite, il reprend en sous-œuvre la terminologie psychologique; il se fait une langue à lui. Le premier livre tout entier (pp. 41-397) est en effet rempli de *définitions reconstructives*, et il faut au lecteur beaucoup d'application et de mémoire pour s'y reconnaître : presque tous les mots anciens reçoivent ici un sens nouveau. L'expérience est « l'évènement mental qui donne naissance à une connaissance irratiocinative, non hallucinatoire, non communiquée (p. 239). » La distinction de ces trois sortes de connaissances, et de celles qui leur sont opposées, a été préalablement établie. La raison est « l'esprit en tant que faculté du discernement non appréhensif, de la question judiciaire ou quasi-judiciaire que le discernement implique, de la spéculation, de l'invention de l'hypothèse, du discernement de l'évidence, du quasi-jugement (p. 81). » Pour comprendre cette longue et bizarre formule, il faut avoir d'abord l'explication précise de tous les termes qui la composent : nous la trouvons dans les pages qui précèdent et préparent cette définition. Mais, à en juger par ces deux exemples, combien il serait facile de faire à M. C. des querelles de mots! Volontiers, on penserait que son livre a besoin d'être traduit une seconde fois.

Eh bien, il ne faut pas se laisser rebuter par ces hardiesses de langage. Je regrette de n'avoir pas ici assez de place pour montrer combien les psychologues, et tous ceux qui s'intéressent à la connaissance de l'homme, peuvent gagner à l'étude de cette œuvre originale. Elle présente un grand nombre de distinctions et de sous-distinctions finement établies et qui n'avaient pas encore été aussi bien faites, une infinité d'observations intéressantes, et neuves par quelque endroit, pour la plupart. L'abondance des divisions nous ferait sans doute souhaiter quelquefois d'avoir, comme disait un disciple de Kant, plus de dix doigts pour les marquer ensemble et les avoir toutes présentes à l'esprit; mais pourquoi l'anatomie de l'esprit serait-elle moins complexe que celle du corps? Toutes ces définitions ont paru nécessaires à l'auteur; il les a recherchées par répugnance pour les idées vagues ou

confuses ; elles ont coûté, quelques-unes du moins « bien des difficultés vaincues et des années d'efforts (p. 31). » Elles « sont comme un sentier — sentier de montagne — qui n'a pourtant pas été tracé sans difficulté, et qui n'est pas non plus facile à parcourir (p. 81). » Tout ce labeur, de part et d'autre, n'est pas stérile. Ces termes, nouveaux en leur signification, sont, dans une certaine mesure et assez souvent, les signes de choses nouvelles, inaperçues jusqu'à présent ; la psychologie a été, non renouvelée — je ne crois pas qu'il soit si facile de renouveler cette vieille science à laquelle tous les grands penseurs ont collaboré, — mais perfectionnée, complétée en un grand nombre de points, et quelques-uns très importants.

Je crains cependant qu'il n'y ait çà et là des exagérations, sinon de graves erreurs. Il est bon, sans doute, de faire aujourd'hui à la physiologie sa part. Est-ce une raison pour élargir, comme le fait M. C., le domaine de l'inconscient, pour attribuer à de simples *instincts intentionnels* tous les actes réputés *volontaires,* quand ils ne sont pas inspirés par un motif purement désintéressé, pour faire entrer dans l'esprit toute une partie de l'organisme ? Les mêmes idées, au fond, l'ancienne psychologie les exprimait d'une façon plus discrète et, je crois, plus juste. J'ai peur que cette théorie physiologiste et fataliste ne soit le résultat plutôt que la cause de la définition de l'homme, telle que M. C. l'a donnée, et ce qui m'inquiète encore davantage, c'est l'esprit qui anime toutes ces recherches.

Jamais philosophe n'a montré plus de mépris pour la philosophie. L'auteur de l'*Alternative* ne la trouve bonne que par le mal qu'elle peut se faire à elle-même, qu'elle s'est fait déjà : le scepticisme lui paraît la suite nécessaire et désirable de ses efforts. L'esprit humain est fatalement ballotté de doctrine en doctrine ; « l'évolution de la pensée a un cours déterminé, comme celui d'une rivière, par l'opposition des esprits ; elle va rejetée de cap en cap, et la structure mentale, qui fait le positiviste, est l'un de ces grands promontoires qui donnent à la philosophie sa direction (p. 264). » Il faut donc ne pas trop déprécier ses contradicteurs, s'habituer aux effets de cette sorte de *daltonisme*, qui empêche les autres de penser comme nous, et, au-dessus de ces opinions diverses, d'une diversité justifiée, en fait, par ces structures particulières, trouver une région où tous les esprits puissent se rencontrer et s'accorder.

Nous voilà dans les inconséquences du scepticisme mystique. S'il n'y a pas de criterium du vrai, si les opinions varient fatalement avec la structure primitive de chacun de nous, si l'homme est vraiment la marionnette consciente que nous savons, et si son âme, sous l'action de certains faits corporels, « est aussi passive que la motte de terre sur la bêche du laboureur et qu'un cadavre sous l'action du galvanisme (pp. 37, 489, 597), » si enfin « il existe une partie ou un accessoire inconscient de l'esprit qui est au conscient dans le rapport d'une lanterne magique au disque chargé de figures qu'elle projette sur l'écran (p. 115, 442), »

de telle sorte que les objets conscients avec tous leurs changements, soient des effets de la partie ou de l'accessoire inconscient et de ses changements, il ne faut pas parler ou rêver de cette région commune où tous les esprits pourront se rencontrer. Je ne comprendrais cette espérance que si l'auteur, en face de cette nature, par elle-même livrée à l'erreur et esclave des lois physiques, plaçait résolument une réalité absolue et inconditionnée. Seule, la conception de cette réalité peut éveiller à la vérité l'esprit et le déterminisme originel à la liberté.

Mais il faudrait croire à la métaphysique, au moins dans la mesure où Kant y croyait, et M. C., nous l'avons vu, n'y croit pas. Il affirme qu'elle est bien morte, et il nous dépeint quelque part avec plus de poésie que de vérité, sa fin tragique : le vague, la confusion des idées, « semblables, dit-il, aux vêtements mouillés d'Ophélie, l'ont entraînée, sans qu'elle s'aperçut du danger, vers une mort horrible, dans la fange (p. 31). » Et à quoi se trouve-t-il alors réduit lui-même, pour établir les vérités que l'expérience ne lui paraît pas capable de nous fournir, ou pour résoudre certaines difficultés? A faire appel au sens commun, à invoquer surtout une sorte d'arbitrage (pp. 15, 389, 408, 487, etc.) qui décide de ce que nous admettrons d'autorité. Je n'en veux donner qu'un exemple. Il s'agit de la liberté. Un acte libre est pour M. C., un fait sans cause. « L'agent n'est pas cause de son propre choix... Si cet agent est cause de tel ou tel choix, il devra aussi être cause de cette causalité, et ainsi de suite; la régression ira à l'infini. Mais si l'agent n'est pas nécessité à préférer tel ou tel des deux motifs en présence, alors l'évènement mental qui semble être un choix, est bien ce qu'il semble être : un évènement sans cause (p. 377). » On pourrait déjà faire remarquer que sans être nécessité, l'agent ne cesserait pas d'être lui-même cause de son choix. Mais je ne discute pas la définition, je m'occupe seulement de la méthode. Comment M. C. a-t-il concilié cette absolue liberté du choix, la réalité prétendue de ce fait sans cause avec les exigences du principe de causalité?« Le sens commun nous impose, dit-il, un peu d'éclectisme à l'égard des deux données (le choix n'est pas un effet, tout commencement a une cause) : il nous commande de les concilier au prix d'un faible sacrifice exigé de la moins importante des deux. D'aller démolir celle des deux qui sert de base à la religion, à la moralité, à la dignité humaine, ce serait là le contraire même de la sagesse. Nous qui tenons pour la liberté de l'agent, nous déclarons que nous ne saurions voir d'incohérence dans la donnée qui pose cette liberté, dans la donnée qui admet la possibilité d'un évènement sans cause (p. 378). » Il est difficile de donner, avec plus de désinvolture, une entorse au principe de causalité. Mais il le faut, dira-t-on : « Parfois les marins, pour éviter de sombrer, sont forcés de réparer le fond de cale en pleine mer : de même c'est la fonction de la Raison, de corriger et d'harmoniser les données qui constituent son point d'appui, et, dans une opération aussi délicate, l'esprit d'accommodation est toujours préférable au

radicalisme (p. 377). » L'esprit d'accommodation, quand il va jusqu'à vouloir concilier les contradictoires, n'est plus que l'arbitraire; c'est le règne du bon plaisir. L'auteur de l'*Alternative* veut affirmer la liberté, et il l'affirme. — Mais ce n'est que dans l'abnégation, selon lui, que l'homme se montre vraiment libre, et nous arrivons ainsi au but du livre tout entier.

Jamais, peut-être, la réaction contre le formalisme de la morale kantienne n'a été plus générale qu'à notre époque. On se refuse à croire que la moralité repose sur une simple abstraction, sur le respect de la raison et de la généralité de ses lois ou maximes. Au risque de tomber dans un excès opposé, on attribue au cœur un rôle important dans l'accomplissement du devoir. Nous connaissons déjà l'opinion de M. C. : c'est l'esprit d'abnégation, la grandeur d'âme, l'esprit chrétien, en un mot avec tous ses corollaires, qui seul peut nous dicter une conduite vraiment vertueuse, faire de la marionnette consciente une personne. Je n'ai pas qualité pour apprécier l'orthodoxie de ce christianisme désossé — si je puis ainsi parler — dont on rejette, dont on admet du moins qu'on puisse rejeter la partie théologique ou dogmatique, pour en garder seulement l'inspiration morale, et qui s'accommoderait au besoin de l'athéisme. Je conviens, cependant, que l'on ne peut guère placer plus haut et plus loin de toute divergence cette région, où tous les esprits, quelque divers qu'ils soient, devront se rencontrer. Mais n'y aura-t-il pas de récalcitrants? Pourquoi cette abnégation, dirai-je moi-même, cet esprit chrétien plutôt que l'égoïsme? Cet égoïsme a des conséquences atroces, en général, je le reconnais; il ne semble pas, en particulier, cependant, aussi infernal que vous le dites. S'il n'avait quelques avantages, réels ou apparents, l'humanité n'aurait pas attendu si longtemps pour se convertir. Pourquoi donc, à la place de la doctrine de l'intérêt, la doctrine d'Hutcheson, à laquelle ressemble fort celle que vous nous proposez? Je ne vois pas que l'on compare ici ces doctrines à un autre point de vue qu'à celui de leurs conséquences, et je doute que ce soit, en morale, un moyen suffisant d'appréciation. J'accorde volontiers que le cœur, dans l'accomplissement du devoir, a presque autant de part que la raison; je voudrais trouver chez Kant moins de défiance à l'égard de la nature, et je regrette qu'il méconnaisse si résolument les secours qu'elle nous donne quelquefois; mais je tiens toujours pour la prépondérance en morale d'un *absolu*, que je cherche vainement dans le livre de M. Clay. L'alternative qu'il nous propose reste toujours dans le domaine du relatif, et j'y découvre, en dépit de certaines expressions (pp. 494, 607), non pas une règle qui commande mon obéissance, mais seulement des biens à préférer. En langage théologique, il y manque la *foi*, sans laquelle il n'y a que des œuvres mortes; pour parler en philosophe, il y manque la ferme croyance en un absolu dont nous participons de quelque manière, et que nos actions aussi doivent manifester.

Mais n'est-ce pas se tromper sur le compte de l'*Alternative* que de

juger ainsi ce grand ouvrage? A voir les nombreuses allusions de l'auteur à ses propres expériences, n'avons-nous pas affaire ici à un cas intéressant, le cas de M. Clay, plutôt qu'à une doctrine? Nous apprenons, dans ce livre, ce qu'un homme d'un haut mérite, mais dont les fortes études et la constante réflexion sur soi-même ont abouti au scepticisme, a fini par trouver pour vivre en paix. Ce sage convie ses lecteurs à douter comme il doute, avec les mêmes fruits et la même sérénité vertueuse. Or, si de tous les traités de morale, il n'en est pas qui fassent plus d'effets que ceux où la morale est présentée en action, j'imagine et j'espère que la lecture de ce beau livre, si plein de saveur personnelle, si rempli, en outre, d'observations fines et profondes, d'images originales, et si bien traduit, aura sur une foule d'esprits la plus salutaire influence.

A. PENJON.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. DE BIBERSTEIN KAZIMIRSKI vient d'enrichir la littérature persane d'un document qui sera favorablement accueilli du public lettré : c'est le texte et la traduction du *Divan de Ménoutchèhri*, poète qui vivait au ve siècle de l'hégire, le onzième de notre ère, sous le règne du sultan gaznèvide Mas'oud. On ne connaissait jusqu'ici que quelques vers de cet auteur, épars dans les recueils indigènes connus sous le nom de *tezkérès*. Grâce à ses relations avec les mirzas érudits de la Perse, M. de B. a pu se procurer un manuscrit complet, sinon entièrement authentique, de ce monument de la littérature néo-persane, presque contemporain du *Schahnamèh* de Firdousi. Ce serait faire un médiocre éloge de l'édition de M. de B. que de dire seulement qu'elle est de beaucoup préférable à celle qui a paru à Téhéran, il y a quelques années : on sait avec quelle négligence, avec quelle absence de critique les éditeurs orientaux procèdent à la publication d'un texte inédit, surtout quand ce texte est vieux de sept ou huit siècles. M. de B. a révisé le sien avec un soin minutieux et s'est efforcé dans sa traduction d'en reproduire la physionomie exacte. C'est là, à vrai dire, la plus grande difficulté de ce genre d'ouvrages. La muse persanne n'aime guère le costume étriqué de l'Occident : elle y est gauche et mal à l'aise; M. de B. a réussi du moins à ce qu'elle n'y parût ni méconnaissable, ni encore moins ridicule. Dans les notes qui accompagnent et expliquent les passages difficiles, il a prodigué, au grand profit du lecteur, les richesses de son érudition arabe et persane. Enfin, pour bien faire connaître l'époque où vivait Mènoutchèhri et les circonstances qui ont inspiré ses panégyriques et ses satires, l'introduction nous donne une analyse très développée des mémoires historiques de Beïhaki dont le témoignage a le mérite d'être contemporain des évènements qu'il raconte et relativement impartial. On le voit, le travail de M. de B. intéresse à la fois la littérature et l'histoire de l'Orient musulman; nous sommes heureux de reconnaître que le vénérable doyen des études orientales en France vient de s'acquérir par là un nouveau titre à nos remerciements. — B. M.

— On lit avec un vif intérêt la *Note sur quelques mots de la langue des Francs au XIIe siècle d'après l'autobiographie d'Ousâma Ibn Mounkidh* que vient de publier M. Hartwig Derenbourg (in-8°, 17 p.). On y trouve un relevé des noms propres et des noms communs de la « langue des Francs » cités par Ousâma qui mentionne les *Al-Ifrandj* presque à chaque page de son autobiographie (*Dankarî*, Tancrède; *Roûbart*, Robert; *Roûdjâr*, Roger, etc.). On remarquera la liste des mots qui ne sont pas entrés dans le vocabulaire de l'émir, mais qu'il a transcrits « parce qu'il en avait trouvé comme imprégné l'air qu'il respirait » : *bourdjâsî*, marchand; *baroûns*; *al-biskond*, le vicomte; *al-batrik*, le patriarche; *dâmâ*; *sirdjand*, etc. L'inventaire, dressé par M. H. Derenbourg, prouve, comme il dit, que les relations entre l'Orient et l'Occident avaient amené au Moyen-Age des échanges considérables, non-seulement de marchandises, mais encore de pensées et de mots.

— M. Jules Loiseleur, bibliothécaire de la ville d'Orléans, publie, sous le titre *Les privilèges de l'Université de lois d'Orléans*, une étude lue, le 28 avril 1886, au Congrès des Sociétés savantes tenu à la Sorbonne (Orléans, H. Herluison, 1887, grand in-8° de 55 p.). Cet érudit s'occupe successivement, dans son intéressante étude, de la collection de Bastard au point de vue de l'histoire d'Orléans; du rôle universitaire du 4 juin 1412, document inédit fort important à propos duquel a été rédigé le présent mémoire, extrait du Recueil de la Société archéologique et historique de l'Orléanais; des premiers privilèges accordés à l'Université d'Orléans; des Universités de Paris et d'Orléans dans leurs rapports avec les prévôts et avec le fisc; des extensions des privilèges et des abus qui en résultèrent et qui furent préjudiciables au commerce local; du nombre exagéré des suppôts affiliés, des charges imposées anx Orléanais par les privilèges, des querelles et désordres qui en furent la conséquence; des efforts faits pour atténuer les inconvénients des privilèges, du tarif général des logis et marchandises, de l'altération des monnaies, nouvelle source de discordes; des querelles avec le fisc, des résistances et fraudes, des aides extraordinaires pour fait de guerre, de l'explication du rôle de 1412. A la suite de ces divers chapitres, qui complètent heureusement tout ce que l'on avait publié jusqu'à ce jour sur l'Université d'Orléans et ce que M. Loiseleur en avait publié lui-même, nous trouvons le texte du rôle dressé par le recteur et le collège de ladite Université, « lesquels y ont inscrit les noms de tous les docteurs, licenciés, bacheliers, écoliers et officiers qui avaient droit de jouir des privilèges et franchises. » Cette liste des ayants-droit au privilège de salarité en 1412, a été fournie à M. Loiseleur par M. Léopold Delisle, qui doit s'applaudir d'avoir mis une telle pièce en d'aussi bonnes mains. — T. de L.

— M. Armand Gasté étudie dans la première de ses *Notes sur Segrais* (Caen, 1887, grand in-8° de 7 pages), l'édition caennaise des *Divers Portraits* de Mlle de Montpensier. Il nous apprend que ce recueil fut tiré à 38 exemplaires; que l'on en connaît seulement quatre, dont deux sont conservés à la Bibliothèque nationale, un signalé par V. Cousin, le quatrième possédé par M. le Conseiller Guicherd, que l'impression fut faite à Caen, chez Poisson, en Froide-Rue, à la fin de 1658; que le personnage qui dirigea, avec Segrais, la première édition des *Divers Portraits*, était Pierre-Daniel Huet, lequel ne songeait pas encore à entrer dans les Ordres. M. Gasté termine sa piquante note par une curieuse description de l'exemplaire que lui a communiqué M. Guicherd, exemplaire présentant certaines particularités qui le rendent « singulièrement précieux », la première feuille, celle qui porte la signature A, étant couverte, en marges, de corrections manuscrites qu'après un examen comparatif, le soigneux critique déclare être de l'écriture de Segrais. D'autres « minuscules remarques », il conclut ceci (p. 6) : « Si Mademoiselle a chargé Segrais et

Huet de faire tirer son *Recueil de Portraits* à trente exemplaires seulement, elle a été quelque peu trompée par l'un de ses deux, sinon par ses deux confidents. Il a dû y avoir, au moins, un trente-unième exemplaire, composé d'une feuille d'épreuves, et probablement de feuilles de passe que Segrais s'est appropriées, et qu'il a fait relier pour les donner à un de ses amis de Caen. » — T. de L.

— Sous le titre de *Melchior Grimm, l'homme de lettres, le factotum, le diplomate* (Calman-Lévy, in-8, de 477 pages), M. Edmond Scherer vient de faire paraître en volume, corrigée et augmentée, la belle étude qu'il a publiée l'année dernière, dans la *Revue des Deux-Mondes*, sur l'auteur de la *Correspondance littéraire*. Il serait superflu de faire ici l'éloge de ce livre que tout le monde a admiré sous sa première forme, et sur lequel nous reviendrons prochainement en détail. Qu'il nous suffise de dire pour le moment qu'il tient tout ce qu'on était en droit d'attendre de l'éminent critique, dont il est l'œuvre. Il n'est pas un côté de l'activité de Grimm qui n'y soit mis en lumière, pas un trait de cette figure plus originale que sympathique, qui ne soit marqué d'une touche sûre et fidèle. L'écrivain allemand a trouvé chez nous ce qu'il n'avait pas rencontré dans sa patrie, un historien aussi impartial et équitable que bien informé. Les 86 pages de notes, d'analyses, de documents ou de témoignages contemporains, que M. E. S. a mis à la suite de son étude, nous montrent avec quelle conscience de recherches il l'a écrite, et nous font en quelque sorte assister au travail d'élaboration de son beau livre, dont la place est marquée dans la bibliothèque de tous les amis de la littérature et du XVIIIe siècle. — Ch. J.

— M. Charles Gruber, professeur au lycée de Lyon, vient de publier une nouvelle et excellente édition d'un texte allemand l'*Entêtement* (ou « der Eigensinn ») de Benedix (Paris, Belin, In-8°, x et 47 p.). Cette édition mérite les mêmes éloges que celle du *Procès* qu'avait donnée l'année précédente M. Gruber. Les notes, courtes et précises, témoignent d'un vaste savoir grammatical et d'une rare connaissance de la langue allemande et de ses finesses. On remarquera dans l'introduction le point suivant : Benedix n'a pas, comme on l'a dit, imité la pièce de Léon Gozlan *Dieu merci! le couvert est mis*; la comédie de Gozlan date de 1851, et celle de Benedix, de 1847; c'est Gozlan qui s'est inspiré de l'auteur allemand qu'il a connu par une adaptation russe.

— Le dernier fascicule de la *Gazette archéologique* (nos 11-12 de l'année 1886), contient les articles suivants : R. de Lasteyrie. *Etude archéologique sur l'église de Saint-Pierre-d'Aulnay* (Charente-Inférieure), monument du XIIe siècle, précieux au point de vue de l'ornementation et d'une conservation remarquable (3 planches). — A. Cartault. *Pan et Nymphe; Ajax et Cassandre.* — Terres cuites grecques (pl.). — Al. Sorlin Dorigny. *Buste d'Hadrien au Musée Britannique.* — E. Babelon. *Satyre dansant.* Statuette de bronze du cabinet des médailles (2 pl.). — L. Courajod. *La porte du tabernacle de la cuve baptismale du baptistère de Sienne* (pl.). — Eug. Piot. *Sur un missorium* de la collection de M. E. Piot (fin). Nous reviendrons prochainement plus en détail sur les différentes études qui composent le volume aujourd'hui terminé de la *Gazette archéologique* de 1886.

— La Société des Félibres de Paris vient de publier le programme du concours qu'elle a institué pour 1887. Le premier des sujets proposés est ainsi formulé : « Prix du ministre de l'instruction publique à la meilleure étude en prose française sur ce sujet : *Les femmes troubadours jusqu'à Clémence Isaure inclusivement.* » Cet « inclusivement » est grave. Il impose aux concurrents la nécessité de faire la biographie d'un personnage purement imaginaire. Nous voulons croire que si les

auteurs de ce curieux programme ignorent le mémoire du docteur Noulet sur Clémence Isaure, les concurrents ne le connaîtront pas davantage. Autrement les juges du concours pourraient avoir quelque peine à décerner le « prix du ministre de l'instruction publique ».

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 25 février 1887.

M. le secrétaire perpétuel donne lecture d'un décret par lequel le Président de la République a approuvé l'élection de M. Léon Gautier en remplacement de M. de Wailly. M. Gautier est introduit et prend séance.

M. Le Blant, directeur de l'École française de Rome, adresse une lettre dans laquelle il communique diverses nouvelles archéologiques. La plus curieuse est celle de la découverte d'un fragment de marbre antique, qui portait, sculptés en bas-relief, deux squelettes, l'un dansant, l'autre jouant de la double flûte. Le premier a été maladroitement détruit. L'autre a pu être reproduit par la photogravure; une épreuve de la reproduction est jointe à la lettre.

Sir Henry Rawlinson est élu associé étranger de l'Académie, en remplacement de M. Madvig.

M. Homolle communique une note intitulée : *Iomilcos et Iéchomélekh*. Les inventaires des temples de Délos mentionnent fréquemment un certain *Iomilcos*, qui, au IVe siècle, avait consacré deux couronnes d'or, l'une à Apollon, l'autre à Artémis. On a reconnu depuis longtemps que ce nom grec représente un nom phénicien *Iéchomélekh*. M. Six a proposé d'identifier l'auteur de ces dédicaces avec un roi de Byblos, de ce nom, mentionné dans une inscription insérée au *Corpus inscriptionum Semiticarum* (I, 8, planche 1), quoique les éditeurs de ce texte eussent indiqué des raisons graves de le rapporter à l'époque des Achéménides. M. Homolle, au contraire, avait pensé que le Iomilcos de Délos n'était autre qu'un ambassadeur carthaginois, nommé dans une inscription d'Athènes, de la fin du IVe siècle, où son nom, incomplet du commencement, est écrit ...ΟΔΜΙΛΚΑΣ. Cette dernière supposition vient de recevoir une confirmation presque certaine par la découverte d'une nouvelle inscription de Délos, où le Iomilcos des premiers textes est qualifié de Carthaginois : Ἰωμίλκου Καρχηδονίου. Ceci ruine définitivement le rapprochement tenté par M. Six entre le Iomilcos de Délos et le Iéchomélekh de Byblos, et permet de s'en tenir, sur le temps où vivait ce dernier, à l'opinion de la commission des inscriptions sémitiques.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, M. de Lasteyrie présente des observations sur une inscription de l'ancien monastère de Correns (Var). L'original de cette inscription est perdu; le texte en a été publié par Mabillon dans les *Annales ordinis sancti Benedicti*. Dans cette édition, il est divisé en deux parties qui semblent former deux épitaphes distinctes, celle d'un personnage nommé *Domnus*, en vers hexamètres, et celle d'un autre personnage du nom d'*Humbertus*, toute en pentamètres. Cette dernière particularité est par elle-même fort étrange. De plus, le texte de Mabillon présente, dans le détail, de nombreuses difficultés. En compulsant un volume des papiers de Peiresc, conservés à Paris, M. de Lasteyrie y a rencontré des estampages de ces deux morceaux : il a reconnu alors que c'étaient les deux moitiés d'une seule épitaphe, écrite en distiques et disposée sur deux colonnes, les vers hexamètres d'un côté et les pentamètres de l'autre. En lisant alternativement les vers des deux textes, on rétablit les distiques et on obtient un bien meilleur sens. Le prétendu nom propre *Domnus* disparaît alors et redevient un nom commun, appliqué à *Humbertus*. Cette épitaphe paraît être de la seconde moitié du XIIe siècle.

Ouvrages présentés par M. Siméon Luce : 1° André JOUBERT, *Étude sur les misères de l'Anjou aux XVe et XVIe siècles;* 2° Piâre MARCUT, *In Jharbot de bouquet saintonghoué tout frei thiuyit;* 3° l'abbé PIGEON, *Deux Rois de France commendataires du Mont-Saint-Michel, de 1769 à 1788.*

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 11 — 14 mars — 1887

58. — Barclay V. Head. **Historia numorum**; a manual of greek numismatics. Oxford, Clarendon press, 1887. In-8, LXXX-808 p.

Je voudrais être des premiers à remercier M. Head du service éminent qu'il vient de rendre aux études de numismatique grecque. La *Doctrina numorum,* l'ouvrage classique d'Eckhel, est vieux déjà d'un siècle, et, malgré l'excellence de la méthode et de la critique, est devenu sur bien des points un guide insuffisant, sinon dangereux. Des séries entières, ignorées d'Eckhel, ont été constituées par d'heureuses découvertes depuis une cinquantaine d'années : satrapes d'Asie-Mineure, statères d'électrum de Cyzique. D'autres, comme les séries de Corinthe et d'Elide, connues mais mal classées, ont reçu leur véritable attribution. Le déchiffrement des alphabets chypriote, lycien, indien, a livré la clef de légendes qui étaient lettre close pour les numismatistes d'autrefois. L'histoire de l'art, la métrologie étaient dans l'enfance à l'époque d'Eckhel; elles sont aujourd'hui fixées dans leurs grandes lignes, sinon parachevées.

Pour toutes ces causes, la composition d'un nouveau Manuel de numismatique grecque était devenue nécessaire, on peut dire urgente. François Lenormant l'avait compris et s'était mis à l'œuvre, mais son ouvrage, conçu sur un plan trop vaste, a été arrêté par sa mort prématurée; il n'en est resté qu'une colossale préface en trois volumes qui témoigne à la fois de l'universalité des connaissances de l'auteur et de l'intempérance de son érudition. Le savant conservateur adjoint du Musée britannique s'est proposé un but plus modeste : condenser en un volume d'un format maniable l'ensemble des renseignements utiles à celui qui aborde l'étude de la numismatique grecque, énumérer toutes les séries et les types principaux de chaque série, enfin donner des indications bibliographiques précises qui permettent au lecteur de compléter son information sur un point déterminé. Ce but, on peut le dire en toute conscience après avoir parcouru l'*Historia numorum,* M. H. a su l'atteindre.

La disposition générale du nouveau Manuel est conforme à celle d'Eckhel, c'est-à-dire excellente. Une partie introductive, rédigée d'une façon fort concise, résume l'histoire de la monnaie grecque, la métrologie, la classification des types et symboles, les styles, enfin les principales mentions que l'on rencontre sur les légendes : noms de rois, de peuples, de magistrats, fêtes, titres, alliances monétaires, dates, etc. Le corps de l'ouvrage, qui tient le milieu entre un simple aperçu et un catalogue complet, range les monnaies par ordre géographique, en commençant par l'Espagne pour finir par la Mauritanie, après avoir décrit le tour de la Méditerranée. De nombreuses figures, exécutées suivant un procédé un peu brutal, mais exact, sont insérées dans le texte même, disposition très pratique qu'avait inaugurée François Lenormant dans son charmant petit volume *Monnaies et Médailles*. Enfin l'ouvrage se termine par une série fort utile d'index, de tables de poids et mesures et de tableaux d'alphabets.

L'ouvrage de M. H. est considérable; il paraît avoir été rédigé assez vite; rien d'étonnant, par conséquent, à ce qu'une critique méticuleuse puisse y découvrir des lacunes et des erreurs. Les défauts les plus graves sont des défauts de proportion : certaines séries ont été développées plus ou moins longuement suivant qu'elles étaient plus ou moins représentées au Musée britannique; c'est un procédé qui n'a évidemment rien de bien scientifique, mais qu'on peut reprocher à Eckhel lui-même. D'ailleurs est-ce la faute de M. H. si seul des grands cabinets de l'Europe, le Musée britannique a commencé et poussé assez loin son catalogue de monnaies grecques? Quant aux erreurs, il est évident que chaque spécialiste pourra en signaler dans la province qu'il a particulièrement cultivée; il fera même bien de les relever, soit dans des articles critiques, soit dans des communications particulières, pour que M. H. puisse faire profiter de ces observations la seconde édition, que j'appelle de tous mes vœux; mais il serait puéril de prendre avantage de ces *paucae maculae* pour condamner un ouvrage qui vise à l'utilité, non à la perfection [1]. On ne peut demander à un Manuel d'être en avant de

1. Pour donner le bon exemple, je transcris ici quelques *errata*. P. 423. Amasée n'est pas « *the birth-place of Mithradates* »; c'est Sinope (Strab. XII, 3, 11). — P. 429. Il n'existe pas seulement des tétradrachmes de Mithridate VI, mais encore des drachmes. Pharnace n'est pas mort à la bataille de Zéla et Asandre n'était point son beau-frère. — P. 430. L'usage de réunir sous une même rubrique les rois de Pont et du Bosphore devrait être abandonné; c'est absolument comme si l'on rangeait les Séleucides et les Ptolémées dans la série de Macédoine. — P. 432. L'orthographe *Aboniteichos* est vicieuse; il faudrait choisir entre *Abonuteichos* et *Abonutichus*. — P. 433. Ce n'est pas Pompeiopolis, mais Nicopolis, qui a été fondée sur l'emplacement de la victoire de Pompée. — P. 437, 443, etc. L'identité des ères de Bithynie et de Pont peut se soutenir pour les monnaies royales de Bithynie; mais elle devient absurde pour les monnaies de magistrats romains frappées dans des villes bithyniennes après l'annexion de 74. C'est ainsi que M. Head assigne la date de 62 av. J.-C. à une monnaie de Pansa *portant la tête de Jules César*. César n'était à ce moment qu'un simple préteur. Voy. d'ailleurs le Mémoire de Borghesi

la science du jour; c'est déjà beaucoup qu'il soit à hauteur, et celui-ci l'est presque toujours. Espérons que le tirage n'en a pas été trop considérable et qu'après avoir fait marcher la science, il marchera avec elle.

Un dernier mot. Maintenant que nous avons un nouvel Eckhel, nous faudra-t-il attendre longtemps un nouveau Mionnet? M. H. fait allusion dans sa préface à ce *Corpus numorum* que le xx[e] siècle, élèvera dit-on, comme pendant au *Corpus inscriptionum* du xix[e]. Je ne demande pas mieux que d'y croire, mais les assises indispensables d'un pareil *Corpus* sont des catalogues complets des collections de Paris, de Berlin, de Vienne, sans parler de plusieurs collections particulières, bien plus riches pour certaines séries que les musées publics. Ces catalogues, quand se décidera-t-on à les faire? Quand cesserons-nous de rougir chaque fois qu'il parait un nouveau volume du catalogue de Londres? La critique a le droit de poser ces questions; ce n'est malheureusement pas à elle qu'il appartient de les résoudre.

Théodore Reinach.

---

59. — Léon Heuzey, membre de l'Institut. **Les opérations militaires de Jules César, étudiées sur le terrain par la Mission de Macédoine.** Ouvrage accompagné de cartes et de vues d'après nature. Paris (Hachette), 1886. Un volume grand in-8, II-144 pp. 10 fr.

Si les opérations militaires de Jules César dans les Gaules, dans un pays dont la géographie n'a de mystères pour personne, ont pu donner lieu, par suite de la brièveté même et du vague de certains passages des *Commentaires*, à tant de discussions stratégiques et topographiques, comment s'étonner que la lutte entre César et Pompée, qui a eu pour théâtre l'Epire et la Thessalie, c'est-à-dire une région dont certaines parties étaient tout récemment encore aussi peu connues ou aussi inexactement figurées sur les meilleures cartes que s'il s'était agi du bassin du Congo, présente tant d'obscurités et qu'elle ait suscité tant de controverses? Il est question cependant d'évènements qui marquent une date non-seulement dans l'histoire de Rome, mais même dans l'histoire universelle:

Sull'era bitinica, Œuvres, tome II. — P. 634. Comane de Cappadoce a parfaitement des monnaies : elles portent le nom de Hiérapolis. Voir Imhoof *Portrætkœpfe*, p. 40 et Babelon, *Revue numismatique*, 1886, 4[e] trim. — P. 635. La monnaie d'Ariaus appartient à la Cappadoce (Tyane) et non à la Sophène. Le roi Tigrane est mort non en 36 mais vers 56. — Je ne m'occupe pas ici de la classification, souvent erronée, des monnaies royales de Cappadoce, M. Head ayant eu l'obligeance de renvoyer sur ce point à ma monographie qui était sous presse en même temps que son Manuel. — P. 322. La série VI, 3 des monnaies athéniennes ne date certainement pas de l'an 86. La chronologie ne permet pas d'admettre plus de deux séries durant la tyrannie d'Aristion (fin 88 à mars 86) et ces deux séries sont les numéros 4 et 42.

les opérations autour de *Dyrrachium* et la journée de Pharsale. Personne n'ignore le résultat de ces faits militaires; on sait bien que César a débarqué en Epire, qu'il a dû lever le blocus de *Dyrrachium* et qu'il a battu les Pompéiens à Pharsale. Mais à quel endroit précis a-t-il débarqué? En quoi consistaient les travaux de fortification des partis autour de *Dyrrachium?* Où est le lieu précis de la bataille de Pharsale? Voilà autant de questions sur lesquelles les commentateurs les plus autorisés, les écrivains militaires les plus savants [1] ont émis les opinions les plus contradictoires et à peu près toutes également erronées, parce qu'ils n'avaient étudié la géographie de ces faits de guerre que dans leur cabinet. L'ouvrage de M. Heuzey, au contraire, est une étude faite toute entière sur le terrain; c'est sur les lieux eux-mêmes, par une étude exclusivement scientifique des localités et en laissant à part toutes les controverses, toutes les questions de personnes et de partis, que l'auteur a élucidé ces problèmes si intéressants de topographie historique.

Les données précises dont vient de s'enrichir l'histoire militaire des années 49-48 avant J.-C. sont l'un des résultats de l'exploration archéologique de la Macédoine, faite avec tant de succès par MM. Heuzey et Daumet. Il y a plus de vingt-cinq ans, en 1861, la Mission de Macédoine avait exploré l'Epire, l'Illyrie, la Thessalie, en vue de fournir des documents à l'*Histoire de César* que préparait alors l'empereur Napoléon III. Cette étude spéciale des opérations de César n'avait pas été publiée dans la *Mission de Macédoine*, parue de 1864 à 1876; elle voit aujourd'hui le jour pour la première fois. Trois grandes parties composent cet ouvrage : I, Le débarquement sur la côte d'Epire (pp. 1-34 : La traversée, Le débarquement, La prise d'*Oricum*); II, Le blocus de *Dyrrachium* (pp. 34-90 : Opérations antérieures au blocus, La ville et le pays de *Dyrrachium*, Opérations du blocus, Rupture du blocus); III, La bataille de Pharsale (pp. 91-142 : Opérations antérieures à la bataille, Etude critique du champ de bataille, Recherche toporographique du lieu de la bataille). Quatre vues panoramiques, hors texte, par M. Daumet; huit plans à grande échelle, dont trois hors texte et en couleur, exécutés les uns et les autres avec une fidélité rigoureuse et jusque dans le plus minutieux détail, permettent de suivre les relevés géographiques, aussi nombreux que précis, qui sont le fond même de ce remarquable ouvrage. Le meilleur moyen de montrer la valeur et la nouveauté de ces trois mémoires est de présenter sommairement les résultats auxquels M. H. a été conduit en contrôlant à

---

1. M. Heuzey a eu l'occasion de montrer qu'un écrivain militaire allemand, auteur d'un ouvrage dont la partie théorique n'est pas sans valeur (Général August von Gœler, *Die Kæmpfe bei Dyrrachium und Pharsalus*, Karlsruhe, 1854), s'est trompé plusieurs fois, pour avoir dressé le plan des opérations d'après les cartes ordinaires de l'Epire et de la Thessalie.

chaque pas les assertions des textes classiques [1] par l'étude topographique du terrain.

César mit à la voile de Brindes dans la soirée du 15 (?) octobre 49 avec une flotille marchande qui portait six légions et cinq à six cents cavaliers et qu'escortaient douze bâtiments de guerre. Le lendemain, vers le milieu du jour, la flotte avait franchi les quatre-vingts milles marins qui séparent la côte d'Italie et la côte d'Epire, sans qu'aucune des cent dix galères pompéiennes de Bibulus, mouillées à Corfou, eût seulement signalé son passage. A quel point de la côte des monts Cérauniens s'est effectué le débarquement? M. H. identifie pour les meilleures raisons « les sables de *Palæsté* » dont parle Lucain avec la plage de Mégali-Khôra, longue de mille huit cents mètres, qui s'étend au pied du village de Paliassa, l'ancienne *Palæsté*, entre la baie d'Avlona au nord et le port de Palermo au sud. Les soldats de César escaladèrent aussitôt les sentiers horriblement pénibles des monts Cérauniens en côtoyant le torrent de Strada-Bianca, pour déboucher au nord sur la place importante d'*Oricum*, qui était gardée par dix-huit galères pompéiennes; la soirée du débarquement, la nuit et la matinée suivantes furent employées à franchir les sentiers de la montagne. Vers le soir du deuxième jour l'armée découvrit *Oricum;* elle fit halte pendant la nuit et le lendemain se présenta sous les murs de cette ville. M. H. en a retrouvé l'emplacement, avec le port intérieur séparé de la mer par un banc de sable, dans des ruines situées au sud-ouest de la baie d'Avlona, que les habitants appellent Palæokastro. *Oricum* fut occupé sans difficulté, avant que la flotte de Bibulus eût eu le temps de venir croiser dans la baie. De là César continue dans la direction du nord, en longeant les montagnes qui bordent à l'est la baie d'*Oricum* ou d'Avlona, et il prend, sans coup férir, la grande ville d'Apollonie (Avlona, Valona). Il avait à présent une base solide d'opérations : il pouvait se présenter devant *Dyrrachium,* qui était la plus importante des garnisons de Pompée (aujourd'hui Durazzo d'après la forme italienne, qui est la plus usitée, Doûrès pour les Albanais et Drasch pour les Turcs).

Cependant Pompée venait d'arriver de la Haute-Macédoine par la vallée du *Genusus*, le Shkoummi ; il se posta en avant de *Dyrrachium* pour mettre cette place à l'abri. Le coup de main de César perdait par là toutes chances de réussir; il résolut donc d'établir ses cantonnements dans la plaine de l'*Apsus* (Bératino), dont le cours le séparait du camp de Pompée [2], et d'y passer l'hiver. C'est là qu'il fut rejoint vers le 22 mars de l'année suivante (48) par Antoine qui était arrivé d'Italie en débar-

1. Remarquons à propos des textes l'excellent usage que M. H. fait de maint passage de Lucain; il dit avec raison de l'auteur de la *Pharsale* « qu'il se montre, en plus d'un endroit, le plus détaillé et non le moins exact des historiens de la Guerre civile » (p. 8).

2. N'y a-t-il pas un lapsus dans ces mots de la p. 38, l. 17 « Il [Pompée] se contenta de quitter Dyrrachium pour s'établir sur la rive gauche de l'*Apsus* » ? Ne faut-il pas lire : sur la rive *droite*?

quant à *Nymphæum* (S. Giovanni di Medua), au nord des bouches du Drin, et qui était parvenu à échapper à Pompée par une marche dans l'intérieur du pays. Les opérations recommencent au printemps. Pompée avait établi son camp, après la jonction de César et d'Antoine, à *Asparagium* (Bashtova sur le Shkoummi), au sud de *Dyrrachium* et non au nord, comme plusieurs écrivains l'avaient affirmé par erreur. Mais, lorsque César se fut mis en marche du sud au nord pour bloquer par terre *Dyrrachium*, et lorsqu'il se fut établi, à la suite d'un mouvement tournant qui déroba sa marche à Pompée, sur le plateau d'Arapaï au sud-est de *Dyrrachium*, entre l'Erzan et la mer, Pompée vint alors établir son camp sur la colline de *Petra*, aujourd'hui le massif de Shkamm ou de Pietra-Bianca, sur les bords même de la baie de *Dyrrachium* et au sud de la position des Césariens. Par suite César était menacé d'être bloqué dans son camp, entre *Dyrrachium* d'une part, située en face de lui, et les Pompéiens d'autre part, établis sur ses derrières. C'est alors qu'il forme l'audacieux projet de rendre à Pompée blocus pour blocus, en l'entourant du côté de la terre au moins, car Pompée établi sur la côte ne pouvait être coupé de la mer, d'une ceinture de retranchements. Grâce à une étude minutieuse des collines inextricables du massif de Shkamm, étude qui est un véritable modèle de relevé topographique, M. H. est parvenu à fixer de la façon la plus plausible la direction des lignes concentriques des Césariens et des Pompéiens, longues les premières de vingt-trois kilomètres, les autres de dix-neuf. Ces détails de topographie ne peuvent se résumer ; il faut les lire dans le chapitre même et sur l'excellent plan qui l'accompagne [1]. On sait comment ces opérations aboutirent à un demi-échec pour César qui ne put forcer Pompée et qui faillit être forcé lui-même. La disette se mit dans son camp; ses soldats ne mangeaient plus qu'un pain grossier fait d'une racine nommée *chara* (M. H. l'identifie avec une espèce d'*arum* qu'il a trouvée à profusion autour de Durazzo; les Albanais, qui s'en servent parfois aussi pour faire du pain, l'appellent *Kelkâss)*. Aussi, vers les premiers jours de juillet, César, convaincu que les opérations contre *Dyrrachium*, qui duraient depuis le commencement d'avril environ, n'avaient plus de chances de succès, abandonna en un jour tous ses ouvrages et prit le chemin de la Thessalie pour attirer les Pompéiens à une grande bataille en plaine.

Avant même la campagne de Pharsale et pendant le blocus de *Dyrrachium*, les lieutenants de César avaient opéré en Macédoine et en Thessalie contre Metellus Scipion, le beau-père de Pompée. M. H. place dans le voisinage du village de Kaisaria (r. g. de la Vistritza,

1. M. H. a signalé dans la *Mission de Macédoine* le curieux rapprochement qui existe à plus de onze siècles de distance entre les opérations de Jules César autour de *Dyrrachium* et celles de Robert Guiscard autour de Durazzo. Voy. aussi son *Discours* à la Société des Antiquaires de Normandie. (Séance publique du 12 décembre 1878).

l'ancien *Haliacmon)* le centre des opérations entre Scipion et le Césarien C. Domitius Longinus. Quant à César, il s'était replié du plateau d'Arapaï sur Apollonie; il avait remonté la vallée de l'*Aoüs* (Vojuza), franchi le Pinde au col de Metsovon et débouché sur le Penée ou Salemvrias; c'est là, à la ville d'*Æginium*, aujourd'hui Kalabaka, qu'il rejoignit Domitius. Devant lui se dressait le quadrilatère thessalien avec *Tricca* (Trikkala), *Pelinnæon* (Gardhiki), *Gomphi* (Palæa-Episkopi), *Metropolis* (Palæokastro). Gomphi et Metropolis furent prises, et César se trouva par là maître de la Thessalie. Quelques semaines plus tard, le 9 août 48, César rencontra à Pharsale Pompée qui s'était mis à sa poursuite, mais en prenant par la voie Eguatienne, au nord de la route que César avait suivie; Pompée venait d'opérer sa jonction avec Scipion à Larisse. M. H. a consacré à l'étude topographique du champ de bataille de Pharsale une quarantaine de pages, dans lesquelles il a soumis à la critique la plus scrupuleuse d'abord les témoignages fournis par les textes, c'est-à-dire les passages de César, d'Hirtius, de Strabon, de Lucain, de Frontin, de Plutarque, d'Appien, ensuite les témoignages fournis par la topographie de la vallée de l'Enipée, enfin en troisième lieu « les données mêmes que fournissent les lois abstraites de la stratégie. » Sa conclusion est que la bataille n'a pu avoir lieu qu'à deux endroits, à Vlatani, rive droite du Kutchuk Tchanarli, l'ancien *Enipeus*, ou à Khaïdaria sur la rive gauche. M. H. se prononce de préférence pour cette dernière position. Il y a été amené par la présence sur la rive gauche entre Pharsale (Phersala) et *Palæpharsalos* (mont Koutouri, au nord-ouest de Phersala) d'un nombre considérable de tumulus qui n'offrent aucun caractère commun avec les tumulus ordinaires de la région : M. H. a retrouvé dans tous ces tumulus des couches épaisses d'os calcinés. Le lecteur, entre les mains duquel M. H. a mis tous les éléments de la question et qui pourra refaire lui-même le voyage de l'auteur, grâce à une carte excellente de la région de Pharsale, conclura lui aussi que le champ de bataille de Khaïdaria, situé sur la rive gauche de l'Enipée et à côté de la ville actuelle de Phersala, est celui qui répond le mieux aux indications fournies à la fois par les textes, par la topographie du pays et par les lois de la stratégie.

Notre résumé n'énumère que les résultats principaux des études topographiques de la Mission de Macédoine sur la côte d'Epire et dans la plaine de l'Enipée : il suffira cependant pour donner une idée de la valeur de la « contribution » apportée par M. Heuzey à l'histoire militaire de Jules César, et pour montrer que son ouvrage est indispensable à quiconque veut connaître les évènements militaires de 49-48. Mais c'est seulement à la lecture du livre lui-même qu'on pourra se rendre compte du caractère rigoureusement scientifique de ce travail et qu'on pourra sentir l'attrait véritable d'études de topographie conduites et présentées avec tant de méthode, de précision et de clarté.

G. LACOUR-GAYET.

60. — **Cristoforo Nyrop.** *Storia dell'epopea francese nel medio evo*, prima traduzione dall'originale danese di Egidio Gorra. Firenze, Carnesecchi, 1886. In-8 de xvii-495 pages.

Le livre de M. Nyrop, dont M. Gorra nous offre une traduction italienne, a paru en 1883 à Copenhague sous ce titre : *Den oldfranske Heltedigtning*. C'était une édition révisée et augmentée d'un mémoire couronné par l'Université de Copenhague sur un sujet qu'elle avait mis au concours en 1881. Dès l'apparition du livre, tout le monde put voir que l'Université avait été bien inspirée en choisissant un pareil sujet, puisqu'il s'était trouvé en Danemark un jeune auteur capable de le traiter aussi heureusement que l'avait fait M. Nyrop. La *Romania*, dont l'opinion peut faire autorité en la matière, salua l'ouvrage de ces lignes flatteuses : « Nous reparlerons en détail de ce livre important ; disons tout de suite qu'il mérite beaucoup d'éloges, qu'il comble une lacune sensible, que la bibliographie qui le termine, notamment, sera fort utile, et qu'il serait souhaitable que l'auteur le traduisît en français. »

Le souhait de la *Romania* ne s'est pas réalisé. Bien que M. N. parle le français aussi bien que sa langue natale, il n'a pas trouvé le temps de traduire son ouvrage à notre usage. Nous devons donc savoir gré à M. Gorra de la traduction qu'il nous offre; l'italien est plus abordable que le danois, et le livre de M. N. se trouve ainsi à la portée d'un bien plus grand nombre de lecteurs français.

La table des matières donnera une idée exacte de la façon dont l'auteur a traité son sujet :

Livre I, § 1. Origines de l'épopée. — § 2. Son apogée. — § 3. Sa décadence.

Livre II, § 1. Le cycle national : poèmes mérovingiens, carolingiens, capétiens, provinciaux, de la croisade. — § 2. Le cycle étranger : poèmes celtiques, poèmes classiques. — § 3. L'épopée hors de France.

Livre III. Observations littéraires et linguistiques. — § 1. Trouvères et jongleurs. — § 2. Structure et développement des poèmes épiques. — § 3. Valeur de l'épopée. — § 4. Histoire, poésie et mythe.

Appendices. Arbres généalogiques : la geste de Guillaume, la geste de Doon, la geste lorraine, la geste de Rainouard, la geste de Nanteuil. — Bibliographie.

Il n'est peut-être pas très exact de donner le nom d'épopée aux poèmes celtiques et classiques dont la forme, au moins à l'origine, est absolument différente de celle des chansons de geste; mais, au point de vue pratique, on ne saurait en vouloir à M. N. d'avoir compris dans son étude cette sorte d'épopée adventice, car son livre nous offre sur cette matière un grand nombre de renseignements et de faits que l'on ne trouve nulle part aussi commodément groupés. Sur tous les points

de son vaste sujet, il est au courant des travaux parus et il les résume avec fidélité; partout il porte un esprit net qui lui fait voir le côté vraiment intéressant des choses et la moyenne de vérité contenue dans les opinions les plus diverses. Ce sont là de grandes qualités, et si ce livre ne peut pas être mis sur le même pied que l'œuvre si profondément personnelle de M. Rajna, qui a été, en son temps, appréciée dans cette revue, il n'en est pas moins indispensable à tous ceux qui s'intéressent à la France du Moyen-Age.

L'édition italienne diffère quelque peu de l'édition danoise. La plupart des changements, fait par l'auteur lui-même, ont été motivés par l'apparition du livre de M. Rajna, dont on s'est attaché à résumer les vues si neuves et si originales. Les observations critiques que l'ouvrage avait provoquées dans sa première édition ont été mises à profit; la bibliographie, notamment, a été complétée et mise au courant.

Il y a peu de chose à dire de l'œuvre du traducteur. Les deux notes sur l'épopée française en Italie qu'il a ajoutées sont assez insignifiantes, il est vrai qu'il reconnaît lui-même qu'il y aurait beaucoup à dire sur le sujet et déclare qu'il ne l'a pas fait pour ne pas abuser de la liberté que lui avait laissée l'auteur de faire des additions; mais, franchement, le scrupule est un peu exagéré. Un critique italien a reproché à M. Gorra la négligence de son style [1]. Il est difficile à un *forestiere* de se prononcer à ce sujet. Il est difficile également, pour quelqu'un qui n'entend pas couramment le danois, de vérifier s'il a toujours fidèlement traduit; je note cependant un curieux *lapsus* à la page 109 dans l'analyse de la chanson de geste d'*Aiquin*. Il y a dans l'original danois: *og deres Hovedby, Guidalet, indtages*, c'est-à-dire *et leur capitale, Guidalet* [*est*] *prise*, et dans la traduction italienne : *e il loro capo, Guidalet, preso :* c'est ce qu'on appelle prendre le Pirée pour un homme. Les fautes d'impressions sont malheureusement trop nombreuses; beaucoup sont relevées dans les *correzioni e aggiunte*, mais il en reste encore passablement : ainsi page 235, *Le Willemarqué ;* le texte danois porte correctement *La Villemarqué*.

Ant. Thomas.

---

61. — **Uitgaven der Antwerpsche Bibliophilen**, n. 12, n. 15. *Correspondance de Christophe Plantin*, publiée par Max Rooses, conservateur du Musée Plantin-Moretus. T. I et II. Anvers, Buschmann, 1883-85, 2 vol. in-8 de v-320 et 320 pp.

Bien que le deuxième volume de la correspondance de Plantin porte la date de 1885, il est d'apparition assez récente. Cette importante publication, qui formera huit ou dix volumes, ne marche pas assez vite

1. Article de M. Crescini dans le *Rivista critica*, mai 1886.

au gré du public qu'elle intéresse. Ce public est assez étendu, car, parmi les correspondances du XVIe siècle, qui s'impriment aujourd'hui en si grand nombre — en trop grand nombre —, il n'en est aucune qui mérite plus que celle de Plantin les honneurs d'une édition intégrale. A vrai dire, la collection réunie par M. Max Rooses est surtout formée par des lettres de Plantin lui-même, restées en minutes dans ses archives de famille, et devenues, en 1876, avec le reste des trésors du musée Plantin-Moretus, la propriété de la ville d'Anvers. L'architypographe Christophe Plantin, le fondateur de la maison, a reçu des milliers de lettres de tous les coins de l'Europe, de tous les savants, bibliophiles, imprimeurs et libraires de son temps. Il ne s'en est conservé, paraît-il, que quelques douzaines, recueillies par M. R. avec tout le soin que mérite leur rareté. Mais il est vain de regretter ces documents perdus, et puisque nous avons presque toutes les réponses de Plantin, au moins à partir de 1567, tâchons d'en montrer l'utilité pour le travailleur et le parti qu'en peut tirer l'histoire littéraire.

Quand l'index aura été dressé par M. R., à la fin du dernier volume, on sera surpris de la quantité de faits nouveaux apportés, sur les hommes et sur les choses du XVIe siècle, par la correspondance du grand imprimeur. La plupart des érudits du temps, au moins parmi les catholiques, ont sollicité l'honneur de voir quelqu'un de leurs livres édités par lui. Il a été protégé par le cardinal de Granvelle et l'une des parties les plus curieuses des volumes déjà parus est formée par ses lettres au cardinal, qui doivent être rapprochées de la grande *Correspondance* publiée par M. Poullet[1]. Le ministre de Philippe II s'occupe des intérêts de Plantin auprès du roi ; avec Gabriel de Çayas, il lève les obstacles au projet de la *Bible polyglotte;* il intervient dans l'accord entre Paul Manuce et Plantin, pour l'exploitation, dans les Pays-Bas, des bréviaires et missels du Concile de Trente ; il assure la sécurité du transport des manuscrits et les relations de l'imprimeur avec les auteurs. En revanche, il s'institue le conseiller et le grand censeur de l'imprimerie plantinienne ; il est le surveillant de l'orthodoxie, l'inspirateur des dédicaces ; ses moindres désirs sont exécutés comme des ordres, et il suffit qu'il recommande un ouvrage pour que Plantin se hâte de l'imprimer, quels que soient le malheur des temps et les difficultés de la vente.

Les détails de la vie intérieure et extérieure de la grande imprimerie, les traités avec les libraires, les rapports avec les auteurs, les embarras créés par les autorités espagnoles, les voyages à Paris, les achats à la foire de Francfort, tout est raconté et mis en relief dans ces lettres françaises ou latines, d'un style clair, d'un esprit précis. Comme je ne peux analyser cette correspondance internationale, on me permettra de réunir

1. Dans nos *Lettere inedite del card. de Granvelle*, Rome, 1884, il est aussi très souvent question de Plantin.

quelques détails intéressant la France [1]. Les principaux Français en relations épistolaires avec Plantin sont : l'imprimeur Martin le jeune, son correspondant à Paris en 1558 (lettres 2 sqq.), Guillaume Roville et Charles Pesnot, ses correspondants à Lyon (19, 24), Pierre Daniel, qui lui écrit en 1567 (46, 60), François Richardot, évêque d'Arras (162, 264, 267, 323), Germain Vaillant de Guellis, dont Plantin imprima le *Virgile* (221, 257, 280), Gilbert Génébrard, l'hébraïsant (313), Guy Le Fèvre de la Boderie (314). On doit une mention spéciale à Guillaume Postel, qui était, comme Plantin, affilié à la secte de Henri Niclares, sur laquelle leur correspondance jette quelque lumière (30, 31, 72, 85 ; cf. t. I, pp. 72, 157, 186, et t. II, p. 295). Je souhaite que ces indications, en l'absence d'index, puissent être utiles à nos érudits. Ils trouveront çà et là, en feuilletant le volume, une foule de détails à noter. On verra, par exemple, les papeteries françaises recevoir les commandes de Plantin : il propose à Çayas, en 1566, de faire venir, pour la *Bible*, du papier de Troyes ou de la Rochelle (t. I, p. 49) ; puis il se décide à en commander une partie en Auvergne (p. 185). On remarque d'ailleurs qu'il était le client des papeteries d'Auvergne dès 1561 (p. 13), et Pierre Gassen lui envoie même de Paris, en 1565, des fromages de ce pays (p. 37) [2].

Peut-être trouvera-t-on trop peu étendue l'annotation de M. Rooses. Il faut lui savoir gré, au contraire, de s'être ainsi restreint, car il ne tenait qu'à lui d'augmenter indéfiniment la grosseur des volumes par des éclaircissements et des renvois. Le désir de ne pas surcharger une publication déjà considérable l'a certainement arrêté. Au surplus, les identifications qui manquent se retrouveront à l'index. Je dois cependant lui indiquer deux notes, peut-être nécessaires, qui font défaut au deuxième volume. Ce n'est pas *Motellus* qu'il faut lire à la page 127, ou, si le manuscrit le porte, il faut au moins identifier le personnage avec l'érudit Jean Metellus. (Sur le sujet traité dans ce passage, on peut se rapporter à une lettre originale de Metellus dans le *Vat. lat. 4103*, f. 112). P. 123, l'attention doit être attirée sur un nom mentionné dans un compte de paiement fait à Paris par Gilles Beys, au nom de Plantin ; les rapports de Nicolas Vergèce [3] avec l'imprimerie d'Anvers y sont attestés par cette mention : *A mons. Vergetius Graecus, pour divers livres grecs, le 4e febvrier* [1570], *100 lb 16 s.* — Nous ne pouvons, en

1. On sait que Plantin tient à la France par son origine et ses premiers travaux. Il est né à Saint-Avertin, près de Tours, et a vécu successivement à Lyon, à Orléans, à Paris et à Caen, où il s'est marié. Voy. la lettre de Pierre Porret (t. I, p. 74), et surtout Max Rooses, *Christophe Plantin*, Anvers, 1883.

2. Sur la religion de Lambin, v. I, 250 (cf. II, 223). Sur Jacques Grévin, v. I, 121, 173) : nous apprenons en note que le musée Plantin possède un exemplaire du théâtre de Grévin (Paris, Sertenas, 1562) corrigé de la main de l'auteur, en vue d'une deuxième édition qui n'a pas eu lieu. Avis aux historiens de notre théâtre.

3. Il s'agit bien de Nicolas et non d'Ange Vergèce, mort en avril 1569, comme l'a rappelé M. Defrémery dans la *Revue critique*, 1872, I, p. 256.

terminant, que souhaiter l'achèvement de cette publication, qui fait grand honneur au biographe de Plantin, et qui tient dès à présent la meilleure place, au point de vue de l'intérêt général, dans la collection bien connue des bibliophiles d'Anvers.

P. DE NOLHAC.

---

62. — **Les maîtres italiens au service de la maison d'Autriche.** Leone Leoni, sculpteur de Charles Quint, et Pompeo Leoni, sculpteur de Philippe II, par Eugène PLON. Eaux fortes de Paul Le Rat. Paris, Plon, 1887, in-4 de IV et 439 pages.

M. E. Plon continue la série de monographies qu'il avait, il y a quatre ans, splendidement inaugurée par un livre désormais classique sur Benvenuto Cellini[1]. Dans ce nouvel ouvrage l'habile critique a réuni deux artistes du XVIe siècle, qui, s'ils ne comptent pas parmi les plus grands, prennent rang en tout cas immédiatement après ceux-ci. Leone Leoni et son fils Pompeo, ces continuateurs de Michel Ange, méritaient certes de trouver un historien qui décrivît leur œuvre en la plaçant dans son milieu et en l'éclairant par un récit circonstancié des péripéties d'une existence passablement aventureuse. M. P. a puisé dans les bibliothèques et les archives d'Espagne de quoi illustrer très complètement la carrière des deux Leoni; ce qu'on savait avant lui était maigre, ce qui reste à trouver ne changera rien d'essentiel aux résultats obtenus par le labeur le plus soutenu et le plus sagace.

Vilain homme que ce Leone d'Arezzo, digne compatriote du plus cynique des pamphlétaires; et son biographe, s'il rehausse en lui, comme il convenait, le talent et l'habileté, ne se fait pas faute de condamner le caractère. Leone a-t-il tenté vraiment d'empoisonner son émule, Cellini? On ne le sait trop, le seul témoignage du vindicatif Benvenuto n'étant guère probant; en tout cas il fut condamné aux galères pour avoir très grièvement balafré Pelegrino, le joaillier de Paul III. En 1544, à Venise, il tente d'assassiner un de ses ouvriers, Martino Pasqualigo. Plus tard, il s'en prend au fils du Titien qu'il blesse, pour un motif difficile à démêler, de plusieurs coups de dague. La lettre à Philippe II du père de la victime, beau morceau d'éloquence indignée et qui paraît absolument véridique, montre que tous les torts étaient du côté de Leone. Dans sa correspondance Leone laisse percer en maint endroit sa jalousie inquiète, sa haine contre ses rivaux, sentiments qui s'allient mal avec les qualités éminentes de l'artiste, la conscience scrupuleuse qu'il apportait à ses œuvres, mais qui n'étaient que trop communs alors et dont les plus illustres n'ont pas toujours su se garder. Un seul homme trouve grâce à ses yeux; mais c'est son maître, Michel Ange; à celui-là il écrit respectueusement.

1. Voir *Revue critique*, 1883, premier semestre, p. 117-118.

Orfèvre, médailleur, puis statuaire, Leone fut de bonne heure appelé auprès de Charles-Quint par ses deux puissants protecteurs, Ferrante Gonzaga, gouverneur du Milanais, et surtout par l'évêque d'Arras, Antoine Perrenot de Granvelle; la correspondance très suivie de ce dernier avec le sculpteur arétin est une des plus heureuses trouvailles de M. P., qui en a tiré un excellent parti. Grâce à ces hautes influences Leone devint comme le statuaire attitré de la cour d'Espagne et par là il peut en grande partie revendiquer (avec son fils Pompeo) la gloire d'avoir initié l'Espagne aux procédés de la grande école italienne. L'art espagnol de la seconde moitié du XVI[e] siècle doit beaucoup à ces deux Italiens, dont l'influence évidente sur la sculpture et l'architecture péninsulaires, quoique signalée déjà, n'avait pas encore été suffisamment mise en lumière : les Espagnols plus que d'autres auront à prendre et à apprendre dans le livre de M. Plon.

L'historien des Leoni n'a pas seulement expliqué et classé les œuvres connues des deux sculpteurs italiens, statues et bustes en bronze et en marbre de Charles-Quint, de Philippe II et d'autres membres de la famille impériale, travaux considérables de sculpture à l'Escurial (retable du grand auteul et mausolées); il a de plus, à l'aide de pièces de comptabilité des plus probantes et d'inventaires, par exemple celui de l'atelier de Pompeo dressé à Madrid en 1582, notablement enrichi le catalogue des ouvrages de Leone et de son fils, de ce dernier surtout. Sa plus belle découverte est sans doute celle du monument funèbre du grand inquisiteur, Fernando de Valdes. Perdu dans un bourg des Asturies, cette œuvre admirable n'avait pas encore éveillé l'attention des historiens de l'art : nul ne soupçonnait qu'elle appartînt à Pompeo Leoni. M. P. la lui restitue définitivement et sans qu'aucun doute puisse s'élever désormais sur son authenticité. Chemin faisant, M. P. complète et rectifie ce qu'on savait des autres productions de Pompeo exécutées en Espagne, ses belles statues du duc et de la duchesse de Lerma (musée de Valladolid), du marquis et de la marquise de Poza. Il s'occupe aussi du collectionneur. Pompeo, en effet, eut la chance d'acquérir plusieurs volumes des dessins de Léonard de Vinci, et c'est à lui qu'on doit d'avoir sauvé l'un des plus célèbres, l'*Atlantique*, qui appartient aujourd'hui à la bibliothèque Ambrosienne; un autre passa d'Espagne en Angleterre où il a été recueilli au château de Windsor.

Nous n'avons donné qu'une faible idée de la valeur et de l'intérêt exceptionnels du livre de M. Plon, admirablement exécuté — l'imprimeur n'a rien à envier à l'auteur et l'on peut bien assurer qu'ils ne seront pas jaloux l'un de l'autre, — et enrichi de nombreuses planches qui mettent sous les yeux du lecteur, auquel les originaux ne sont pas accessibles, tout ce qu'il est essentiel de connaître de l'œuvre des deux Leoni. Ce splendide volume ne démérite pas de son aîné et figurera en très bon lieu parmi les travaux si remarquables de notre nouvelle école d'érudition artistique.

Alfred Morel-Fatio.

63. — **Histoire universelle par Agrippa d'Aubigné**, édition publiée pour la Société de l'histoire de France, par le baron Alphonse de Ruble. Tome I, 1553-1559. Paris, librairie Renouard, H. Laurens, successeur, 1886, in-8 de 384 p.

On avait vivement regretté que MM. Réaume et de Caussade n'eussent pas fait entrer l'*Histoire universelle* dans leur édition des Œuvres complètes d'Agrippa d'Aubigné. Louons la Société de l'Histoire de France de réimprimer un ouvrage devenu aussi rare et qui est aussi important. Louons la, de plus, d'avoir confié le soin d'éditer cet ouvrage à l'érudit qui était le mieux préparé pour mener à bien une telle entreprise. Le zèle et l'érudition de l'éditeur des *Commentaires et Lettres* de Blaise de Monluc, des *Mémoires* de Michel de La Huguerye, le biographe d'Antoine de Bourbon et de Jeanne d'Albret, sont trop connus des lecteurs de la *Revue critique*, pour qu'ils ne sachent pas d'avance que la nouvelle édition est à peu près irréprochable.

Nous n'aurons que plus tard l'introduction dans laquelle M. de Ruble s'occupera de la vie et des œuvres de d'Aubigné et appréciera la valeur de l'*Histoire universelle*. Le volume que j'ai sous les yeux ne contient pas le plus petit avertissement. M. de R. a été beaucoup trop discret, et, en attendant l'étude biographique et bibliographique qui nous sera livrée avec le dernier volume, on aurait trouvé avec plaisir deux ou trois pages explicatives en tête de l'ouvrage.

Autour d'un texte dont je n'ai pas besoin de signaler la parfaite correction, M. de R. a groupé, selon sa vieille habitude, un grand nombre de notes substantielles. Quelques-unes de ces notes indiquent les emprunts faits par d'Aubigné aux historiens et chroniqueurs qui l'ont devancé, tels que Palma Cayet, le président de Thou, Fr. de Rabutin [1], Boyvin du Villars, etc.; des notes beaucoup plus nombreuses sont consacrées aux divers personnages français ou étrangers mentionnés dans la *Préface* et les deux premiers livres de l'*Histoire universelle*. Mais ce qui mérite une attention particulière, c'est la nouveauté des renseignements contenus dans plusieurs passages du commentaire relatifs à certains évènements. Par exemple, M. de R., après avoir constaté (p. 32) que d'Aubigné ne dit pas un mot des causes de la reprise de la guerre de 1552, renvoie (p. 33) à trois considérables mémoires diplomatiques sur l'origine de cette guerre, non encore utilisés

1. François de Rabutin, l'auteur des *Commentaires des guerres entre Henri II et Charles-Quint* (1555, in-4°) a été transformé par une plaisante faute d'impression (p. 49, note 5) en son arrière-neveu Bussy-Rabutin. En revanche nous trouvons cette intéressante révélation (p. 260, note 3) sur le nom réel d'un homme de guerre célèbre : « D'après l'enquête sur les troubles de Lyon, du 8 septembre 1560 (Arch. des Basses-Pyrénées, E. 582), le capitaine Saint-Cyr ne serait autre que Jean de Maligny, l'aîné des deux frères connus par leur haine contre les Guises. M. de Bastard, n'ayant pas connu cette pièce, n'a pu mentionner ce déguisement de l'aîné des Maligny dans la savante notice biographique qu'il a consacrée à ce personnage (*Vie de Jean de Ferrières de Maligny*, in-8°, 1858) ».

par nos historiens, le premier conservé dans le fonds français, vol. 3108, f° 21; les deux autres dans le volume 3125, f° 28 et 35. Veut-on une liste complète des documents à consulter sur le siège de Metz (19 octobre 1552, 1er janvier 1553? La voici tirée de la note 2 (p. 45) : « Les vol. 57 et 58 et 345 de la collection Clairembault, 271 et 272 de la collection Fontanieu et 20959 du fonds français contiennent des recueils de pièces sur ce siège mémorable, dont Bertrand de Salignac a écrit un récit détaillé qui a été publié dans les grandes collections sur l'histoire de France et réimprimé avec un plan et des notes par M. Chabert, en 1856 ». Reproduisons de précises indications sur le siège de Térouanne (p. 46, note 2) : « La ville de Térouanne avait été assiégée par les Impériaux au mois de novembre 1551 (lettre d'Antoine de Bourbon au duc de Guise, du 21 novembre 1551; f. fr. vol. 20470, f. 35). Le siège, poursuivi avec des alternatives diverses (lettre du même, du 10 mai 1552, f. fr. vol. 3131, f. 108), aboutit enfin le 20 juin 1553. La ville fut prise, saccagée et détruite (lettre du même au duc de Guise; f. fr. vol. 20692, f. 131). » Mentionnons encore les renvois aux sources de la page 56 (révolte des Siennois contre l'Empereur. Traité conclu entre Henri II et la république de Sienne, 20 janvier 1553, f. fr. vol. 3112, f° 1; lettre de la république de Sienne au roi, du 21 juin, f. fr. vol. 20455, f° 201), de la page 57 (bataille de Marciano, du 2 août 1554. Récit inédit de la bataille dans la collection Dupuy, vol. 500, f° 39. Lettres des cardinaux Farnèse et du Bellay, f. fr. vol. 20442, f° 13, et 20447, f° 141), de la page 58 (siège de Sienne. Correspondance du cardinal du Bellay, du 18 mai 1553 au 20 mars 1555, f. fr. vol. 20447), de la page 128. Négociations de Cateau-Cambrésis. Diverses correspondances inédites conservées dans le f. fr. (vol. 3153, 3253, 5139, 15839 et dans la collection Dupuy, vol. 177), etc.[1].

Toutes nos histoires de France pourront être soit complétées, soit rectifiées à l'aide des minutieuses recherches de l'éditeur de l'*Histoire*

---

1. M. de R. a soin de rapprocher de ces correspondances inédites un recueil imprimé attribué à Henri de Mesmes et intitulé : *Traité de paix fait à Chasteau-Chambrésis*, in-4°, 1632 et 1677. Du reste, les renseignements bibliographiques les plus riches et les plus exacts abondent dans tout le commentaire. Souvent l'éditeur cite des ouvrages rarissimes, comme (p. 50) le recueil de quatre lettres écrites par Bernard de Salignac au cardinal de Ferrare, du 12 juillet 1554 au 19 septembre de la même année, in-4°, 1554, comme (p. 100) une prétendue lettre du prêtre Jehan publiée à la fin du xve siècle, in-4° de 12 feuillets gothiques, sans lieu ni date, ni nom d'imprimeur, oubliée par M. Gustave Brunet dans la Bibliographie des ouvrages qui concernent le légendaire personnage (*Actes de l'Académie de Bordeaux*, 1877). Je reproduis, à titre d'échantillon, l'énumération des principaux imprimés relatifs au siège et à la bataille de Saint-Quentin (p. 65, note 2) : « Voyez la Relation du siège de Saint-Quentin, composée par Coligny, publiée par Chevalier, *Recueil des mémoires*, 1623, in-4°, p. 120, souvent réimprimée depuis, notamment dans toutes les grandes collections sur l'histoire de France : les *Mémoires* de Claude de la Chastre; les *Commentaires* de Pierre de la Place; le *siège de Saint-Quentin* par M. Gamart, in-8°, 1859, ouvrage enrichi de notes et de plans ».

universelle. Voici, par exemple, deux notes (p. 299 et 302-303) dont auront à profiter ceux qui s'occuperont de la mort et des funérailles du roi François II : « François II expira à cinq heures du soir, suivant La Planche (p. 341), à dix heures, suivant Chantonay, celui de tous les témoins dont les informations nous présentent le plus de certitude (Lettre du 8 décembre à Philippe II; Arch. nat. K. 1493). Il est confirmé par un extrait des registres du Parlement (F. fr. vol. 18534, f° 387). » — « Le 8 décembre, le cœur de François II fut porté à la cathédrale Sainte-Croix, à Orléans, par le prince de la Roche-sur-Yon. Le 23 décembre, le corps fut conduit à Saint-Denis. Les obsèques solennelles ne furent célébrées que le 5 décembre 1561. Les lettres du roi y relatives et le récit de la cérémonie sont conservés dans un extrait des registres du Parlement (F. fr. vol. 18534, f° 387 et suiv.). — D'Aubigné exagère la pauvreté du cortège. Outre les deux seigneurs nommés ci-dessus [Jean Prévot de Sansac et Jacques de la Brosse], il y avait Louis Guillart, évêque de Senlis, six gentilshommes de la Chambre et trois chevaliers de l'Ordre (Lettre de Chantonay, du 29 décembre; Arch. nat. K. 1494, n° 11 [1]. »

Aux éloges de tout genre mérités par le savant éditeur, je ne mêlerai que peu d'observations. M. de R. aurait pu (p. 64, note 2) dire quelque chose de plus du Périgourdin Jacques de Salvoison, en interrogeant les travaux généalogiques laissés par la comtesse Marie de Raymond aux Archives du département de Lot-et-Garonne [2]. Deux fautes d'impression ont un peu changé (p. 113, note 4) les noms de l'ambassadeur à Constantinople qui s'appelait Gabriel de Luetz, baron d'Aramon, et non Gabriel de Lui*t*z, baron d'Aramon*d* [3]. Sur Nicolas Durand, seigneur de Villegaignon, M. de R. n'a pas cité un remarquable travail de notre collaborateur M. H. D. de Grammont [4], travail fort utilisé et fort loué par M. Henri Bordier dans l'article *Durand* de la nouvelle édition de la *France protestante* [5]. M. de R. signalant

1. L'Appendice contient quatre excellents morceaux sur l'*Histoire de France de La Popelinière* (p. 371-376), sur l'*Histoire universelle du président de Thou* (p. 376-379), sur *la date de la naissance de Henri IV* (p. 379-381. M. de R., adoptant, après M. G. B. de Lagrèze, le témoignage de Claude Regin, évêque d'Oloron, qui tenait au jour le jour le registre des actes de naissance et de décès des princes de la maison d'Albret, fixe la venue au monde de Henri IV au 14 décembre 1553), sur *Henri d'Albret, roi de Navarre* (p. 381-382).

2. Voir les notices consacrées à Mme la comtesse de Raymond (1886), par MM. Ad. Magen et G. Tholin, d'un côté, et, d'autre côté, par celui qui écrit ces lignes.

3. Autres petites fautes d'impression : p. 177, note 2 : Arnaud de *B*ovinhan, évêque d'Agen, pour *R*ovinhan; p. 178, note 2 : Dom Vaisse*tte* pour Dom Vaissete.

4. *Relation de l'expédition de Charles-Quint contre Alger, par* Nicolas Durand de Villegaignon, *suivie de la traduction du texte latin par* Pierre Tolet, publiées avec avant-propos, notice biographique, notes et appendice (Paris et Alger, 1874, grand in-8°).

5. Tome V, 1886, seconde partie, p. 982. L'article *Durand de Villegaignon* est un des plus étendus et des plus curieux de tout le fascicule.

(p. 132, note 1) diverses conjectures sur l'origine du mot *huguenot*, rappelle que le premier document original où il a trouvé cette appellation, est une lettre de Ventadour au connétable, du 18 mars 1560 (F., fr., vol. 3158, f° 74). J'ai publié *(Documents inédits relatifs à l'histoire de l'Agenais*, 1874, in-8°, p. 72) un procès-verbal dressé par le juge de Monclar contre divers habitants de cette ville, de la nouvelle religion, pour assemblées séditieuses, du 17 janvier 1560, où sont mentionnés les *hugoneaulx* [1]. A propos de l'origine des cagots (p. 192, note 1), le livre si bien fait de M. de Rochas, dont j'ai rendu compte ici, mériterait d'être cité à côté de l'*Histoire des races maudites* de M. Francisque Michel. La note sur la ville de Bollène « à sept lieues de Malaucène » (p. 286) est insuffisante. Pourquoi ne pas dire que ce chef-lieu de canton du département de Vaucluse fait partie de l'arrondissement d'Orange, qu'il est situé à 20 kilomètres de cette ville et à 52 kilomètres d'Avignon ? Enfin, si M. de Ruble a raison (p. 292, note 1) de corriger l'erreur de La Planche et du président de Thou qui ont pris une ville de l'Agenais pour une ville de l'Angoumois, il a tort d'écrire le nom de cette ville *Verteil* et non *Verteuil* [2].

T. de L.

CHRONIQUE

FRANCE. — Le onzième fascicule du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, dirigé par MM. Daremberg et Saglio, vient de paraître (Hachette, gr. in-8°). Il renferme entre autres articles : *Cupido* (Collignon) ; *cura, curatio, curator, curatores* (Thédenat), *cura annonae, curia, custodia, debitum, decemprimi, decemviri, decoctor, decumae, decuria, decurio, delator* (Humbert) ; *curator civitatis* ou *reipublicae, curialis* (Lacour-Gayet) ; *curetes, Cyclopes, Dactyli* (de Ronchaud) ; *currus, cursores, cybium, cyclas, cylindrus, decursio, deigma* (Saglio) ; *cursus* (Bussemaker) ; *cyathus, dactyliotheca, Daedalus, datyloton, dedicatio* (Poitier) ; *cybaea, cymba* (Roschach) ; *Cybele* (Decharme) ; *Cyceon, Cyziceni, Daduchus, daeirites, Daricus, decanummium, decussis* (F. Lenormant) ; *Daemon* (Hild) ; *Daidala* (Hunziker) ; *Dalmatica* (C. Bayet) ; *Damnum* (F. Baudry) ; *Damosia, Datetai, Deilias graphè, dekarchia, dekadouchoi, dekarchia, dekatè* (Caillemer) ; *Danaides* et *Danaus* (Giraud-Teulon) ; *Daphnephoria* (P. Paris) ; *Dea dia* et *decurialis* (Jullian) ; *Decanus* (Cagnat) ; *decennalia* (Babelon) ; *declamatio* (G. Boissier) ; *defensor* (A. Desjardins) ; *Delia* (Homolle).

---

1. Littré n'a pas connu cette variante du sobriquet donné par les catholiques aux calvinistes. Ce philologue a trouvé le mot *huguenaulx* pour la première fois dans une lettre du comte de Villars, lieutenant-général en Languedoc, du 11 novembre 1560.

2. Le Verteuil du département de Lot-et-Garonne est une simple commune du canton de Castelmoron, arrondissement de Marmande, à 51 kilomètres d'Agen.

— M. Maurice Vernes, en rendant compte ici-même de la seconde édition de l'*Introduction historico-critique aux livres de l'Ancien-Testament* de Kuenen, promettait de revenir prochainement sur la question de date des principaux documents dont la réunion a formé le Pentateuque et sur le rapport qu'on doit reconnaître entre les différents essais législatifs contenus en ces documents. Il s'acquitte de sa promesse par la publication d'une étude consacrée aux *Mélanges de critique biblique* de feu G. d'Eichthal (*Une nouvelle hypothèse sur la composition et l'origine du Deutéronome, examen des vues de M. G. d'Eichthal*, brochure gr. in-8°, de 53 p. Paris, Ernest Leroux : prix 1 fr. 50.) M. V. approuve la principale des thèses soutenues par M. G. d'Eichthal, à savoir la diversité d'origine qu'il reconnaît entre la législation deutéronomique proprement dite (chap. XII à XXVI) et le grand discours d'exhortation morale et religieuse (chap. V à XI), que l'on considère d'habitude comme la préface ou l'introduction à ladite législation. Ce point acquis, M. V. fait voir que les raisons que l'on a d'attribuer le *Deutéronome* à l'époque du roi Josias sont des plus fragiles et que l'arrêt de la critique sur ce point doit être soumis à une sévère révision. D'accord avec M. d'Eichthal, M. V. estime que l'esprit des principales parties du *Deutéronome* n'est pas celui des anciens royaumes juifs, mais des temps de la Restauration et du second temple. Il passe ensuite à l'examen des rapports entre le *Deutéronome* et le livre du prophète *Jérémie*, et montre que la parenté très réelle de ces deux écrits n'a pas le caractère qu'on lui a attribué d'après un examen superficiel. Le principal auteur de *Jérémie*, d'après M. V., n'a pas connu la législation insérée au *Deutéronome*, mais seulement le grand discours (chap. V à XI) dont M. d'Eichthal a si heureusement rétabli le véritable sens et la portée. Le livre qui porte le nom du prophète contemporain de Josias n'est pas le témoin fidèle des derniers temps du royaume de Judas, mais un écrit composé après la captivité et où se reconnaît la marque de plusieurs plumes différentes. Arrivé en ce point, M. V. jette un coup-d'œil sur la position actuelle des questions d'authenticité et d'origine des livres bibliques et conteste qu'on puisse considérer comme acquises les vues soutenues à cet égard par la nouvelle école critique dont les chefs sont MM. Reuss, Kuenen et Wellhausen. Tout cet édifice repose sur l'origine reconnue au *Deutéronome*, et c'est ce fondement lui-même que dans l'état présent des recherches bibliques, on doit tenir pour ébranlé. M. V. croit que les trois principaux documents du *Pentateuque* et que les trois législations qu'ils renferment appartiennent, les uns comme les autres, à l'époque du second temple et, au lieu d'être les témoins de trois civilisations et organisations religieuses profondément distinctes, sont seulement trois éditions d'une même manière de voir et d'une même pratique du culte qui est celle des temps de la Restauration. C'est la première fois qu'une pareille proposition est avancée : elle ne peut manquer de soulever de vifs débats.

— La librairie Hachette prépare la publication d'une grande *Histoire de l'art pendant la Renaissance*, en Italie, en France, en Allemagne, dans les Flandres, en Angleterre et en Espagne. Cet ouvrage, dont la rédaction a été confiée à M. Eugène Müntz, paraîtra dans le même format que l'*Histoire de l'art dans l'antiquité*, de MM. Perrot et Chipiez, et formera de quatre à cinq volumes de 800 pages chacun. La première livraison sera publiée le 1er novembre prochain.

— M. E. Beauvois vient de publier une étude qui fait suite à la *Jeunesse du maréchal de Chamilly*, dont nous avons rendu compte ici même; elle est intitulée *Les trois Chamilly pendant et après la guerre de dévolution 1667-1671* (Beaune, impr. Arthur Batault, 1887. In-8°, 100 p. extrait des Mémoires de la Société d'histoire, d'archéologie et de littérature de Beaune) ; nous y reviendrons prochainement.

— Annonçons également l'étude de M. Gustave Vallat, docteur ès-lettres, sur

la vie et les œuvres de Thomas Moore (Paris, Arthur Rousseau, 1887. In-8°, 293 p.). Un de nos collaborateurs parlera plus longuement de ce volume.

— Parmi les ouvrages récemment parus à la librairie Plon, et qui feront plus tard l'objet d'un compte-rendu spécial, signalons en attendant : *Une ambassade française en Orient sous Louis XV, la mission du marquis de Villeneuve, 1728-1741*, par Albert VANDAL (in-8°, XV et 461 p.); *Un royaliste libéral en 1789, Jean-Joseph Mounier, sa vie politique et ses écrits*, par L. DE LANZAC DE LABORIE (in-8°, 341 p.); *Georges Cadoudal et la chouannerie*, par son neveu Georges de CADOUDAL (in-8°, XI et 476 p.); *Histoire de la seconde république française*, par Pierre DE LA GORCE (deux vols. in-8°, III et 493 p., 628 p.)

— Chez Alphonse Picard a paru en même temps un nouveau travail de M. Léonce PINGAUD, *Choiseul-Gouffier, la France en Orient sous Louis XVI* (in-8°, 297 p.).

— *La vie des mots étudiée dans leurs significations*, sous ce titre M. Arsène DARMESTETER vient de publier à la librairie Ch. Delagrave (in-12 de XII, 212 pages) un nouvel ouvrage plein d'aperçus nouveaux et des vues les plus originales. La *Revue* reviendra sur ce livre curieux et finement pensé; je me bornerai aussi à l'annoncer, en en faisant connaître l'esprit et l'économie. Il se divise en trois parties : Comment naissent les mots? Comment les mots vivent entre eux? Comment les mots meurent? Telle est la triple question que M. A. D. examine et résout tour à tour. C'est surtout dans la première partie que se trouve résumée et expliquée sa doctrine; c'est là qu'il a déployé sa plus pénétrante analyse; l'étude du passage du sens primitif des mots aux sens dérivés ou figurés qu'ils prennent — ce que M. A. D. appelle d'une expression heureuse « les néologismes de significations » — est un chef-d'œuvre de dialectique; jamais le savant professeur de la Sorbonne n'avait montré plus de profondeur ni de pénétration; M. A. D. a dédié son livre à ses « auditeurs de la Faculté des lettres », sans doute en souvenir de la religieuse attention avec laquelle ils ont écouté les théories qu'il leur exposait; ses lecteurs ne les accueilleront pas avec moins d'intérêt, ni une moins sympathique curiosité. — Ch. J.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 4 mars 1887.

M. le Secrétaire perpétuel donne lecture : 1° d'un décret du Président de la République, par laquelle l'élection de sir Henry Rawlinson à la place d'associé étranger, vacante par le décès de M. Madvig, est approuvée; 2° d'une lettre de sir Henry, qui remercie l'Académie de son élection.

M. d'Arbois de Jubainville est désigné pour lire, au nom de l'Académie, à la prochaine séance trimestrielle de l'Institut, son mémoire sur la propriété foncière en Gaule.

L'Académie décide qu'il y a lieu de pourvoir au remplacement de M. Germain, membre libre, décédé. L'examen des titres des candidats est fixé au 18 mars.

M. Heuzey fait une communication sur quelques monuments de l'Asie-Mineure qui ont été ajoutés récemment aux collections du musée du Louvre. La conservation des antiquités orientales, dit-il, s'est occupée de constituer une série nouvelle, formée des monuments de l'Asie-Mineure, provenant de populations antiques qu'il est de mode de grouper aujourd'hui sous le nom, bien ou mal trouvé, de Hittites. Les objets les plus précieux de cette série sont dus à la libéralité d'un savant amateur français, M. Dorigny, qui les a recueillis en Orient et en a généreusement fait don aux musées nationaux. M. Heuzey signale surtout plusieurs cylindres et cachets en hématite, trouvés aux environs d'Aïdin, sur les anciennes frontières de la Carie et de la Lydie. Le dessin des figures gravées rappelle celui des produits de l'art chaldéen et babylonien. Mais ce qui caractérise tout particulièrement la glyptique

de l'Asie-Mineure et la distingue de celle de l'Assyrie et de la Chaldée, c'est le développement exceptionnel de la partie purement décorative, bordures, encadrements, zones de séparation. On y remarque, entre autres, un système d'enroulements superposés qui se rencontre aussi à profusion sur les monuments de Mycènes. L'examen des objets recueillis par M. Dorigny a permis de compléter la série, en rattachant à l'art de l'Asie-Mineure plusieurs cylindres qu'on avait regardés jusqu'ici comme des ouvrages babyloniens, assyriens, ou même perses.

M. Georges Perrot, à l'occasion de la communication de M. Heuzey, attire l'attention de ses confrères sur un mémoire que vient de publier M. Gust. Hirschfeld, professeur à Kœnigsberg : *die Felsenreliefs in Kleinasien und das Volk der Hittiter* (extrait des *Abhandlungen* de l'Académie de Berlin). Il signale en même temps une nouvelle qui a été donnée dans un des derniers numéros du *Times*. Selon le journal anglais, le capitaine Conder, du *Palestine Exploration Fund*, a trouvé la clé du déchiffrement des inscriptions hittites et se propose de publier prochainement le résultat de ses recherches.

M. d'Arbois de Jubainville communique une remarque due à un philologue espagnol M. Sanchez Moguel, professeur à l'université de Madrid. La plus ancienne grammaire qui ait eu pour objet une langue néo-latine, depuis la grande rénovation des études provoquée par l'invention de l'imprimerie, est la grammaire espagnole du célèbre humaniste Lebrija. M. Sanchez Moguel a reconnu que le grammairien espagnol du XVe siècle a le premier découvert et expliqué le mode de formation du futur et du conditionnel des langues néo-latines, composés, comme on sait, à l'aide de l'infinitif et d'un temps du verbe *avoir*, le présent de l'indicatif pour le futur, l'imparfait pour le conditionnel.

Ouvrages présentés : — par M. Wallon, de la part de M. G. Humbert : *Manuel des antiquités romaines*, par Th. MOMMSEN et J. MARQUARDT, traduit sous la direction de M. Gustave HUMBERT, t. I : *Droit public romain, par Th.* MOMMSEN, traduit par Paul-Frédéric GIRARD ; — par M. Maury : J. VAN DEN GHEYN, *les Populations danubiennes, étude d'ethnographie comparée* (extrait de la *Revue des questions scientifiques*) ; — par M. Heuzey : 1° par M. Ch. DAREMBERG et Edm. SAGLIO, *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, IIe fascicule (Cup-Del) ; 2° Ernest DE SARZEC, *Découvertes en Chaldée*, publiées par les soins de M. Léon HEUZEY, 2e livraison, 1er fascicule ; — par M. Boissier : Otto RIEMANN, *Syntaxe latine* ; — par M. de Rozière : 1° C.-Ch. CASATI, *la Gens, origine étrusque de la gens romaine* ; 2° L. TANON, *l'Ordre du procès civil au* XIVe *siècle au Châtelet de Paris* ; — par M. Delisle : 1° *Inauguration du monument élevé à la mémoire de dom Lobineau, 3 mars 1886* (contenant un éloge de Lobineau, par M. A. DE LA BORDERIE) ; 2° J. LOISELEUR, *les Privilèges de l'université de lois d'Orléans* ; 3° G. MARCEL, *Note sur une carte catalane de Dulceri de 1339* ; 4° Guillelmi FICHETI, Parisiensis theologi *Quam ad Robertum Gaguinum de Johanne Gutenberg et de artis impressoriae in Gallia primordio... conscripsit Epistola*... Edidit Ludovicus SIEBER.

Julien HAVET.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 23 février 1887.

PRÉSIDENCE DE M. HÉRON DE VILLEFOSSE

M. le Président annonce la mort de M. Olivier Rayet, membre résident ; il fait l'éloge du savant et exprime ses regrets de sa fin prématurée, regrets auxquels s'associe la Société des Antiquaires.

M. Maxe Verly communique à la Société des fragments d'une plaque en bronze provenant d'un calendrier romain trouvé sur le territoire de Graud (Vosges).

M. Maillet du Boulay, conservateur du musée de Rouen, soumet à l'examen de la compagnie un scarabée, en terre cuite émaillée, du temps de Ramsès III.

M. Roman présente les dessins de sceaux des gouverneurs du Dauphiné aux XIVe et XVe siècles.

M. de Lasteyrie communique diverses inscriptions découvertes en Algérie par les soins de la commission des monuments historiques.

M. Mowat présente une inscription romaine trouvée par lui dans les papiers de Dom Houpeau et trouvée par ce dernier à Saumur, au XVIIIe siècle.

Le Secrétaire,
ED. COURAJOD.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 12 — 21 mars — 1887

64. — Emile Egger. **Essai sur l'histoire de la critique chez les Grecs**, 2° éd., revue, corrigée et augmentée. Paris, Pedone-Lauriel, 1886, x-588 pages.

L'*Histoire de la critique* est le premier ouvrage considérable par lequel M. Egger ait marqué sa place dans l'érudition comme helléniste ; c'est aussi le dernier qui l'ait occupé. Il en préparait une nouvelle édition quand la mort l'a frappé à la fin d'août 1885. Heureusement le travail de révision était achevé, et la piété de ses fils a pu donner au public l'édition promise : elle a paru il y a quelques mois.

La nouvelle édition diffère de la précédente surtout par des additions nombreuses. Sans que le plan de l'ouvrage ait été modifié dans son ensemble, il s'est beaucoup élargi sur certains points. Les derniers chapitres, en particulier, se sont notablement étendus. Sur les critiques grecs de la période impériale, sur le *Traité du sublime*, sur Dion Chrysostôme, on trouvera beaucoup de pages nouvelles. De plus, la première édition manquait de conclusion : cette lacune a été comblée.

L'*Histoire de la critique* est trop connue depuis près de quarante ans pour qu'il soit nécessaire, même après les modifications qu'elle vient de subir, de la présenter au public comme un ouvrage nouveau. L'ouvrage, sous sa première forme, servait d'introduction à une traduction de la *Poétique* d'Aristote. Aussi est-ce l'étude des théories de la *Poétique* qui en forme le centre et qui en occupe près de la moitié. Mais, avant Aristote, l'auteur remonte jusqu'aux rhapsodes homériques, et, une fois en règle avec la *Poétique*, il conduit son histoire jusqu'aux derniers siècles de l'hellénisme. Une foule de noms et d'œuvres passent ainsi successivement sous les yeux du lecteur. Une des difficultés de ce sujet est dans l'infinie variété des faits qu'il embrasse. La curiosité d'esprit de M. Egger, l'étendue de son érudition le préparaient à merveille à en aborder toutes les parties. Elle le disposait moins peut-être à en faire sentir l'unité. Il y a bien des manières d'écrire l'histoire des faits ou des idées. Celle de M. Egger consiste avant tout à multi-

plier les détails instructifs, à recueillir, chemin faisant, le précepte de goût ou même la leçon morale qui s'en dégage, à enchâsser dans son récit de belles citations qui plaisent et qui font penser. Il y a dans son procédé quelque chose qui rappelle les faiseurs d'anthologies. C'est presque une Anthologie de la critique grecque que cette *Histoire*, mais une Anthologie accompagnée de toutes les indications érudites qui peuvent aider à mieux comprendre les morceaux cités. Il ne faut pas y chercher de théories esthétiques : le mot et la chose faisaient peur à M. Egger. Mais les esprits qui veulent avant tout, en matière d'histoire littéraire, des informations exactes et agréables, liront son ouvrage, sous cette nouvelle forme encore plus que sous la première, avec plaisir et avec profit.

Alfred Croiset.

---

65. — **Dizionario epigrafico di Antichità romane** di Ettore de Ruggiero. Roma, 1886, in-8. Editeur : Loreto Pasqualucci (fasc. 1-4, 128 pages).

Voici encore un dictionnaire d'antiquités romaines qui fait son apparition. Au premier abord on peut être tenté de s'en effrayer : nous en avons déjà tant et dans toutes les langues! Heureusement le nouveau venu ne ressemble pas absolument à ceux qui l'ont précédé ; il en diffère même, sur plus d'un point, d'une façon notable, et c'est ce qui en fait le mérite particulier.

Le but que l'auteur s'est proposé en composant ce dictionnaire est de rendre moins difficile l'étude de l'épigraphie latine en en retranchant les difficultés techniques et en fournissant à ceux qui voudront lire et utiliser, en vue de leurs travaux personnels, les inscriptions romaines, tous les renseignements nécessaires pour les comprendre à fond, sans avoir recours à aucun autre ouvrage. Les recherches que chacun de nous est obligé de faire, à droite et à gauche, à propos d'un mot ou d'une institution, M. de Ruggiero les a faites une fois pour toutes et nous en expose le résultat. En conséquence, il a donné place dans son travail, comme il le dit lui-même au cours de sa préface, à toutes les parties de l'antiquité romaine : « La mythologie, dit-il, avec ses sacerdoces, ses institutions et ses rites, l'organisation politique de Rome, de l'Italie, des provinces et des municipes, l'administration financière, judiciaire et militaire et les diverses branches de cette administration, mines, monnaies, postes, routes, frumentations, aliments, travaux publics, etc. ; les différents offices de la cour, du patrimoine impérial, de la chancellerie, du conseil d'Etat, des bibliothèques de l'empereur ; les sources du droit privé, lois, sénatusconsultes, édits et constitutions du souverain, les ordres de la société et les corporations de toute nature qui existaient dans le monde romain, les professions, les arts, les métiers, les jeux publics, les fêtes populaires, les nombreux usages et objets

de la vie journalière, voilà, en somme, le vaste champ où je puiserai la plus grande partie des mots auxquels j'ai donné place dans mon dictionnaire. »

Le champ est bien vaste, en effet, et un tel plan, adopté sans restriction, aurait tout simplement amené l'auteur à écrire un dictionnaire latin beaucoup plus volumineux que ceux qui existent et existeront probablement jamais. C'est pour éviter ce danger, en limitant sa tâche, qu'il s'est imposé comme règle de n'admettre dans son travail que les termes qui se rencontrent dans les inscriptions. Ce dictionnaire n'est donc, en réalité, qu'un *index* du *Corpus Inscriptionum latinarum*, développé et raisonné; le titre du livre le marque nettement : « Dizionario *epigrafico* di Antichità romane. » Une pareille conception pourra paraître singulière à plus d'un; il est, en effet, assez étrange d'omettre volontairement tel ou tel mot qui a son importance, uniquement parce qu'on n'a pas encore trouvé de texte épigraphique où il est mentionné, alors qu'on en découvrira peut-être demain où il figurera. Ce plan est évidemment peu rationnel; mais, il ne faut pas se le dissimuler, il a un grand avantage, qui est de proportionner l'œuvre entreprise aux forces d'un seul homme, lorsque cet homme est un travailleur infatigable comme l'auteur, et aussi à la bourse d'un éditeur et de souscripteurs. M. de R. n'ayant pas à compter sur des collaborateurs plus ou moins actifs, plus ou moins occupés ailleurs, pourra mener rapidement la besogne et nous verrons s'achever, dans une période relativement courte, un travail dont nous tirerons grand profit. Il est des cas où la théorie doit fléchir devant la pratique.

Nous admettrons donc le plan de M. de R.; nous ne lui demanderons ni les *nomina*, ni les *cognomina*, à l'exception de ceux des empereurs, des membres de leur famille et des consuls, puisqu'il nous les promet, ni les noms géographiques qui ne figurent pas sur les inscriptions. Aussi bien, nous les trouverons dans le dictionnaire d'un de ses compatriotes, Vincent de Vit, qui se chargera de compléter les lacunes voulues du *Dictionnaire épigraphique*.

Mais si la liste des mots contenus dans ce dictionnaire est formée exclusivement par les inscriptions, l'article consacré à chacun d'eux, au contraire, met à profit tous les documents sans exception, inscriptions, textes des auteurs, légendes monétaires; à la fin de chaque article, une bibliographie donne les références nécessaires à ceux qui voudront étudier la question de plus près encore.

J'ai fait mes réserves sur le plan lui-même; je reviendrai plus loin sur la façon dont certains articles sont rédigés; quant à la bibliographie, je dirai de suite qu'elle me paraît un peu courte et qu'elle aurait gagné à être plus hospitalière. Sans chercher bien loin un exemple, à l'appui de ma critique, je prendrai le premier mot du dictionnaire, *Abacus*. Comment l'article du dictionnaire de Daremberg et Saglio n'est-il pas mentionné? M. de R. connaît-il beaucoup de livres où l'on

puisse trouver, au sujet du mot *Abacus* autant de renseignements condensés et éclaircis par d'aussi bonnes figures? Qu'on ne réponde pas qu'un article de dictionnaire n'est pas précisément à sa place dans une bibliographie scientifique. La *Real-Encyclopaedie* de Pauly n'étant pas exclue (cf. l'article relatif aux legions I et II *Adjutrix*), il n'y a pas de raison pour que d'autres le soient. Ce que je dis à propos de la bibliographie du mot *Abacus* pourrait s'appliquer à bien d'autres articles.

Je reprendrai aussi l'auteur sur le système d'abréviations qu'il a cru devoir adopter pour ses références, au cours de ses articles. Je ne vois pas quelle raison majeure peut l'avoir poussé à employer des formules qu'on dirait empruntées à l'algèbre ou à la chimie, mais je vois clairement quel inconvénient il y a à imposer au lecteur un travail supplémentaire et tout à fait inutile pour les trois quarts des renvois qu'il rencontre. Est-ce par économie de papier ou de frais d'impression? D'abord KAA X Ed. n'est pas beaucoup plus court que Kiepert, X Ed, ni BRh que Bramb. qui seraient clairs. Mais je vais plus loin, les abréviations adoptées seraient-elles pour l'auteur l'occasion de gagner vingt ou trente pages de texte, je n'admets pas qu'il faille une clé ou une table de sigles pour lire un ouvrage et savoir que AI désigne les *Annali*, AZ l'*Archaeologische Zeitung*, CR, les *Comptes-Rendus de l'Académie*, AM les *Annales des missions scientifiques*, MOe les *Mittheilungen* d'Autriche, etc. Cette table explicative, M. de R. nous la donne en détail au dos de chaque couverture, pour les abréviations contenues dans le fascicule, et il la donnera complète à la fin de son livre. Peine inutile qu'il eût dû s'éviter et nous éviter. Il y a déjà assez de difficulté, pour les épigraphistes même, à déchiffrer les sigles qui se rencontrent dans les inscriptions, sans qu'on aille volontairement en créer de nouvelles dans un dictionnaire qui est précisément destiné à diminuer cette difficulté.

Ces réserves que je devais faire étant nettement formulées, je suis heureux de reconnaître la grande valeur du travail. Il est fait avec une science de l'ensemble et du détail et avec un esprit de méthode tout à fait remarquables, j'ajouterai avec un soin minutieux qu'on ne saurait trop louer. L'impression en est correcte et les références généralement très exactes. Sans doute le fond des articles n'est pas nouveau — il ne pouvait pas l'être — mais on y rencontre plus d'un aperçu qui appartient en propre à l'auteur, ce qui est à noter dans un dictionnaire, où la sûreté des informations et la clarté de l'exposition sont les qualités que l'on cherche avant tout. Quand on songe à ce qu'il a fallu de travail, de lecture et de persévérance pour amasser tous les faits accumulés dans ce dictionnaire, pour les coordonner, pour les mettre en œuvre, on est pris à la fois d'une grande estime scientifique et d'une singulière reconnaissance pour l'homme qui n'a pas reculé devant un tel labeur et qui n'a pas hésité à nous faire participer généreusement au fruit de ses

pénibles recherches. Ce dictionnaire fera un véritable honneur à son auteur et à la science italienne.

Afin de compléter son œuvre, M. de R. nous promet d'étudier l'élément paléographique et extérieur des inscriptions dans un manuel d'épigraphie qui paraîtra pendant la publication du dictionnaire. Je n'ai pas besoin de l'assurer que j'attends, pour ma part, ce manuel avec une certaine impatience.

Les quatre premiers fascicules du Dictionnaire épigraphique, les seuls qui aient paru, contiennent plus de cent articles de *Abacus* à *Advocatus*. Il y a, parmi tous ces articles, à côté de détails contestables, en petit nombre et de légères omissions [1], des choses excellentes. Je recommande surtout les articles d'administration, particulièrement les suivants :

Accensi — *Achaïa*, où se trouve la liste chronologique de tous les magistrats ou fonctionnaires connus de la province d'Achaïe, depuis Auguste, proconsuls, légats pro-préteurs du proconsul, légats propréteurs de l'empereur, questeurs, pro-questeurs, procurateurs, arkarii; l'auteur y a fait aussi une étude intéressante sur l'organisation intérieure de la province, et a dressé une nomenclature des cités libres, des cités stipendiaires, et des colonies; enfin il a rassemblé divers renseignements relatifs aux impôts (agri vectigales, metalla, XX hereditatium, etc.) — *Acta*. Division adoptée : acta senatus, urbis, militaria (j'y remarque une distinction qui me semble excellente entre les commentarienses, les librarii, les actarii, les notarii, les tabularii, les capsarii), acta magistratuum, principis, ordinis, collegii, forensia. — *Actor*. Division : *actores* des particuliers et de l'empereur; *actores* employés dans les administrations publiques, dans les municipes, dans les collèges. — *Adclamatio*. Voir surtout, dans

---

1. Je réunis ici quelques-unes des observations que j'ai notées, plutôt pour montrer combien le travail échappe à la critique, que pour reprendre des imperfections :

Abbir Cella. Des mots *civitas* et *municipium Julium Philippum* que donnent les inscriptions, il y aurait eu à tirer des renseignements sur la transformation politique de la ville; ils auraient dû être indiqués en deux mots. Le titre de *civitas* a été porté par la cité avant celui de *municipium;* pourquoi celui-ci est-il donné en tête?

Abolla. Colonia *Julia* Zaraï est inexact. Wilmanns a démontré que Zaraï n'était pas une colonie *Julia*. — Même article, p. 17, col. 1, l. 18; Zibau, corr. Ziban; l. 19 Djerib, corr. Djerid.

Acci. Quel intérêt pour l'histoire de la ville a l'inscription de *Magnia Urbica* citée à la fin de l'article? Il eût fallu la réserver pour l'article qui sera consacrée à cette princesse. — P. 28, col. 1, l. 34, lire *ducenarium* et non *ducenarum*.

Adjutrix (legio I). Omissions dans le personnel de la légion. — Légats : T. Flavius Longiuus Q. Marcius Turbo, *Mittheilungen aus Oesterreich*, 1884, p. 20 n. 6.; A. Larcius Lepidus (*C. I. L.*, x, 6659. Cf. mon *Cours élémentaire d'épigraphie*, p. 196.) — Tribun : M. Marius Titius Rufinus (*C. I. L.*, IX, 1584). — Signifer? (*Eph. Epigr.*, V, 24).

cet article, la liste de toutes les acclamations ou autres, saluts et souhaits aux défunts et aux vivants, injures et malédictions, sentences, dialogues, etc., qui se lisent sur les inscriptions.—*Adjutor*. On trouvera dans cet article tous les genres d'adjutores connus jusqu'ici. — *Adjutrix* (legio I et II); leur histoire, leurs surnoms, liste de leurs légats, de leurs préfets, de leurs tribuns, de leurs primipiles, de leurs centurions, de leurs praepositi principales et soldats privilégiés; enfin, mention des inscriptions remarquables, relatives à ces troupes.—*Adoptio*. L'article comprend une théorie de l'adoption, une étude sur les noms que prenait l'adopté en sortant de sa famille naturelle et une autre sur la question de savoir si l'adopté quittait la tribu de son père naturel pour celle de son père adoptif.—*Advocatus*, *advocatus fisci*. Article qui n'est pas terminé dans le quatrième fascicule, mais est déjà très intéressant.

J'aurai l'occasion de parler encore dans la *Revue* de ce remarquable travail lorsqu'un certain nombre de fascicules nouveaux auront paru, et je serais bien étonné si j'étais obligé de revenir sur les éloges que le début mérite si hautement.

R. Cagnat.

---

66. — **Etudes historiques sur le XIVe siècle.** La politique du roi Charles V, la Nation et la Royauté, par Charles Benoist, avec une préface de M. H. Baudrillart, membre de l'Institut. Paris, librairie Léopold Cerf, 1886. 1 vol. in-18.

Il y a quelques années, l'Académie des sciences morales et politiques proposait pour sujet d'un des prix qu'elle décerne, une étude sur la politique du roi de France Charles V. C'est pour participer à ce concours que M. Charles Benoist s'est mis à l'œuvre. Il ne put malheureusement pas achever son travail en temps utile, et cela est fort regrettable : il eut certainement été distingué.

Le livre débute par un portrait ou plutôt un panégyrique de Charles V d'après Christine de Pisan. *Le livre des fais et bonnes mœurs du sage roi Charles* est en effet, pour ce point spécial, la source par excellence. M. B. eut fait sagement néanmoins de mettre le lecteur en garde contre l'exagération au moins probable dans un pareil ouvrage, sur un pareil sujet. Trois chapitres consacrés à l'administration et surtout aux finances complètent la première partie du livre intitulée. *Le Dauphin régent et les instruments du règne (1356-1364)*. On y trouvera une analyse lumineuse des travaux de M. Vuitry sur la matière.

Dans la deuxième partie de son Etude, *Le règne et ses résultats*, M. B. passe en revue les grandes affaires politiques, militaires et diplomatiques du temps de Charles V : les démêlés avec Charles le Mauvais, Jean de Montfort, Pierre le Cruel, la lutte contre les Anglais et les grandes compagnies, le schisme d'Occident. Sans entrer dans le détail des évènements, l'auteur s'attache à dégager le rôle du roi, à préciser

les vues qui ont présidé à ses résolutions. Il nous montre Charles V toujours prudent, toujours prévoyant, et sachant tirer en véritable homme d'Etat, le meilleur parti possible des situations les plus périlleuses. Sa conduite à l'égard de la Bretagne, que sa précipitation rejeta dans les bras de Montfort et des Anglais est peut-être, selon M. B., la seule grande faute politique qu'on puisse lui reprocher.

La troisième et dernière partie de *la Politique du roi Charles V* a pour rubrique *La Royauté, l'Etat et la Nation*. Elle est divisée en trois chapitres : 1° Théorie du Droit divin des rois ; 2° Les Trois ordres et le Quart-Etat; 3° L'idée de Patrie et le principe monarchique. Les sources principales auxquelles M. B. a puisé pour écrire les deux derniers livres de son œuvre sont les grandes chroniques de Saint-Denis, Jean de Venette, les Mémoires de Secousse sur Charles le Mauvais, l'Histoire littéraire de la France et la belle publication des mandements de Charles V que l'on doit à M. Léopold Delisle.

La Politique du roi Charles V n'est pas un livre d'érudition, l'auteur lui-même a pris soin de nous dire dans son *Avertissement* qu'il n'apportait aucun document inconnu; c'est peut-être même un livre de seconde main, mais c'est à coup sûr un livre bien fait. Les matières y sont bien disposées, les idées judicieuses. Le style est toujours clair, souvent agréable, parfois élégant et coloré. Il faut louer aussi M. B. d'avoir fait une large place au côté économique du sujet qu'il traitait et d'avoir même cherché à éclairer par les données de la sociologie moderne certains côtés d'une époque déjà si éloignée de nous. Ces diverses qualités font de *la Politique du roi Charles V* un livre qui devrait se trouver entre les mains de tous les professeurs d'histoire de l'enseignement secondaire et de tous les bons élèves de nos lycées.

Et maintenant que j'ai dit de son œuvre tout le bien que j'en pense, qu'il me soit permis de mettre M. Benoist en garde contre des affirmations aussi générales que celle qui se lit à la p. 57 : « Ce même caractère de prédominance royale se retrouve à un haut degré dans le fait que l'impôt est perçu en dehors des terres de la couronne; là, pour la première fois, apparaît l'idée de la patrie; et, de la féodalité qui s'en va, se dégage le germe d'un Etat où l'émiettement excessif fait place à une centralisation excessive peut-être dans le sens contraire, le germe *d'une société selon la forme moderne, qui est*, sauf les modifications de détail, *la forme définitive de toute société.* » Je sais de bons esprits qui pensent le contraire.

Jean KAULEK.

---

67. — **Sammlung mittelalterlicher Welt- und Seekarten italienischen Ursprungs und aus italienischen Bibliotheken und Archiven,** herausgegeben und erlautert von Dr Theobald Fischer, Prof. der Erdkunde an der Universitæt Marburg. Venedig. Verlag von Ferdinand Ongania, 1886, 254 p. in-8.

L'éditeur Ongania, de Venise, a publié, il y a quelque temps déjà, une collection photographique de cartes marines conservées dans les bibliothèques italiennes. L'ouvrage de M. le prof. Fischer, qui a dirigé cette publication, se compose de notices sur quelques-unes de ces cartes, et d'une longue introduction sur l'histoire des cartes marines et la puissance maritime italienne au Moyen-Age. La publication de documents de ce genre n'intéresse pas seulement l'histoire de la géographie, on en peut tirer également bon parti pour l'histoire du commerce. Il suffit pour s'en convaincre de voir sur la carte catalane de 1375, en Afrique, Tombouctou avec l'indication qu'on trouve dans ces parages beaucoup d'ivoire, à cause du grand nombre des éléphants; en Asie, une caravane partie des bords de la mer Noire et en marche vers le Cathay. Il est d'ailleurs presque indispensable que ces documents soient reproduits par la photographie. Les meilleurs fac-similés sont encore trop fautifs pour qu'on puisse se fier entièrement à eux. La collection Fischer est le premier grand recueil pour lequel la photographie ait été employée. Malheureusement les cartes sont trop réduites, les noms trop souvent illisibles, même à la loupe. La photographie ordinaire a d'ailleurs l'inconvénient, pour des documents coloriés, de donner des masses noires qui ne se distinguent plus les unes des autres. Les procédés de l'héliogravure employés pour la reproduction de quelques documents géographiques de notre Bibliothèque nationale, lors de l'Exposition géographique de 1875, et tout récemment pour une publication de portulans conservés en France, entreprise par M. G. Marcel, donnent de bien meilleurs résultats. Beaucoup de cartes de la collection Fischer ne pourront pas rendre plus de services que de simples croquis.

Dans sa préface, M. F. étudie successivement la part des Italiens dans l'histoire des découvertes, l'influence qu'ils ont exercée sur le développement de la marine des peuples riverains de l'Océan, les rapports commerciaux de l'Italie avec le Nord-Ouest de l'Europe, puis la naissance des cartes marines, leur constitution, enfin les principaux cartographes italiens du Moyen-Age.

Il eut été peut-être plus logique de commencer par étudier les cartes marines, avant de s'occuper des questions qu'elles peuvent aider à éclaircir. On nous permettra de suivre cet ordre.

On sait dans quel sens il faut entendre que Flavio Gioja d'Amalfi est l'inventeur de la boussole. On connaissait depuis longtemps la propriété qu'a l'aiguille aimantée de se tourner vers le Nord. La plus ancienne mention d'une application de cette propriété à la navigation

se trouve dans les œuvres d'Alexandre Heckam, qui enseigna à Paris de 1180 à 1187 non pas à l'*Université* comme le dit un peu légèrement M. F. mais, *au pied de la montagne*, sur le petit Pont. Il ne s'agit encore que d'une aiguille aimantée flottant sur l'eau. Il ne peut rester à Flavio Gioja que le mérite d'avoir fait tourner l'aiguille sur un pivot placé au centre d'une rose des vents.

Quoiqu'il en soit, les marins utilisèrent cet instrument perfectionné pour la construction de leurs cartes. Ils savaient, grâce à une longue pratique, apprécier, *à l'estime* la vitesse du navire, et, par conséquent, la distance du point de départ au point d'arrivée; la boussole leur indiquait dans quelle direction cette distance devait être comptée. Ces deux données étaient suffisantes pour déterminer exactement les différents points de la carte. Or les premières cartes marines que nous ayions, celles de Pierre Visconti de Gênes (1311 et 1318) sont déjà, pour le bassin de la Méditerranée d'une exactitude telle qu'on n'en fera pas de meilleures avant le XVIIIe siècle. D'autre part, les perfectionnements qui ont fait de la boussole un instrument commode ne datent que de la fin du XIIIe siècle : le problème consiste à expliquer comment, du premier coup, selon toute apparence, l'art de dresser des cartes marines a pu atteindre cette perfection.

Il est impossible d'admettre que ces cartes générales n'aient pas été précédées de nombreuses cartes de détail. M. F. donne toutes les raisons qui doivent nous faire croire à l'existence de ces cartes. Il cite une ingénieuse remarque d'Amari, le savant traducteur italien d'Edrisi, d'après laquelle il devait y avoir déjà au milieu du XIIe siècle une carte de la Sardaigne. Il rappelle le texte controversé de Raymond Lulle, où, parmi les objets nécessaires à la navigation figurent : *chartam, compassum, acum* et *stellam maris*; le passage si intéressant de Guillaume de Nangis, où il est question de cartes, que pendant une tempête les pilotes apportèrent à Saint-Louis pour lui montrer où ils étaient. Il établit que les anciens déjà, avaient pour la navigation côtière des itinéraires, des routiers, donnant la succession des ports et des différents accidents de la côte, que ces routiers ont dû se transmettre par les Grecs de Byzance aux Italiens, et que de ces listes de noms à des croquis d'abord très grossiers, la transition est toute naturelle. M. F. voudrait même réserver à ces routiers qui se sont perpétués longtemps encore, le nom de *portulans*. Jomard avait déjà signalé la nécessité de distinguer entre le portulan et la carte marine que l'usage s'est obstiné à confondre [1]. M. F. pourrait se prononcer plus nettement encore. Il existe un document qui nous prouve l'existence, au moins de fragments de cartes, antérieurs à la boussole. C'est une petite carte manuscrite de la côte de Vénétie, depuis la Piave jusqu'au Pô, qui doit

1. *Introduction à l'Atlas des monuments de la Géographie*, par feu M. Jomard, publiée par E. Cortambert. Paris, 1879.

être, d'après la légende, une copie d'une carte faite en 1205 sous le doge Ziani par un certain Théophanès [1].

Toute la première partie de l'Introduction est consacrée à l'histoire de la marine italienne. Ici nous reprocherions plutôt à M. F. d'être trop affirmatif. Le fameux problème de la priorité des découvertes sur la côte occidentale de l'Afrique, qui a tant passionné autrefois le vicomte de Santarem, est aujourd'hui complètement résolu. Il est incontestable que les Italiens, et particulièrement les Génois avaient découvert les Canaries, Madère et les Açores, longtemps avant que les Portugais, suivant simplement les indications fournies par les cartes marines, les eussent retrouvées. D'Avezac faisait remonter la découverte des Canaries par les Génois à 1275. M. Pietro Amat di San Filippo établit que la date est certainement antérieure à 1304. M. F. résume tous ces arguments; il en trouvera un nouveau dans la belle carte récemment découverte de Dulceri, en possession de M. Lesouëf. Sur cette carte marine, d'origine catalane, signée et datée de 1339, et qui est le prototype de la grande carte catalane de 1375, le pavillon génois est placé sur les Canaries [2]. La cause de l'Italie est donc entièrement gagnée. Mais M. F. ne rabaisse-t-il pas beaucoup trop le mérite des Portugais? Si les Italiens ont découvert ces iles, quel parti en ont-ils tiré? Ils n'ont pas eu cette netteté de vue, cet esprit de suite qui sont la gloire du prince Henri le Navigateur. L'entreprise italienne des frères Vivaldi, quand elle serait véritablement un essai de circumnavigation, ne semble avoir été qu'une entreprise de marchands. Pour les Portugais les découvertes furent une œuvre nationale. Le sentiment religieux les y poussait, autant que le désir du lucre. M. F. ne saurait donc parler de l'injustice du sort, et l'amertume de ses regrets ne s'explique guère, même après la précaution bien inattendue qu'il a de déplorer, avec celle de l'Italie, la triste destinée de l'Allemagne trop longtemps dupe elle aussi de son désintéressement et de son « cosmopolitisme ».

M. F. est-il bien sûr encore de ne pas dépasser la mesure quand il déclare qu'à l'égard de la France « le rôle de l'Italie n'a été guère moins considérable »? Nous ne voudrions pas renouveler pour la France le débat autrefois engagé par les Portugais; mais en laissant de côté Marseille, dont M. F. ne parle pas, et dont l'importance maritime ne saurait être mise en question [3], est-il vrai que nos marins de l'Océan aient été les élèves des Italiens? M. F. relève avec soin les noms d'ami-

---

1. Cette carte est reproduite dans le *Bulletin de la Société de Géographie*. Année 1866.

2. Voir la communication faite sur cette carte à la Société de Géographie par M. G. Marcel. Compte-rendu des séances de la Société de géographie. 1887, nº 1, p. 28.

3. Voir l'édition nouvelle des « Relations et Commerce de l'Afrique septentrionale avec les nations chrétiennes au Moyen-Age », par le comte de Mas Latrie, Paris 1886.

raux italiens que les rois de France engagèrent à leur service. L'histoire de la marine militaire française est maintenant beaucoup mieux connue. De récents travaux ont montré que sa création remonte jusqu'à Philippe le Bel. Mais s'il affrétait des galères génoises, et même *portugaises* et *espagnoles*, ce n'était que pour suppléer à l'insuffisance de sa flotte naissante. En même temps qu'à l'étranger, il empruntait à la marine marchande française les galères qui lui manquaient.

Les comptes de Girard le Barillier nous font connaître plus de deux cents noms de patrons de galères prises au service du roi en 1296 dans les seuls ports de Normandie et de Bretagne [1]. Parmi les amiraux de France au temps de Philippe le Bel, on peut citer, à côté du Génois Grimaldi, Thiébaud de Cépoy et Bérenger Blanc. Sous les règnes des successeurs de Philippe, le commandement passe à Gentian Tristan et à Pierre Mège. Pendant les règnes de Charles V et de Charles VI les flottes étaient commandées par Jean de Vienne. Alors, que de l'aveu de Barros, les vaisseaux portugais n'osaient encore perdre la terre de vue, Jean de Béthencourt et Gadifer de la Salle, à la tête d'une escadre française, ne cinglaient-ils pas droit vers les Canaries? On ne peut évidemment pas comparer l'activité commerciale de nos ports de l'Océan et de la Manche avec celle des Italiens au Moyen-Age. Il n'y a pas de portulans français du XIVe et du XVe siècle, mais les marins de la Hanse n'avaient pas non plus de portulans, ce qui ne ruine pas toute croyance à leur habileté maritime. Il ne faut pas laisser dans l'ombre une marine qui, au lendemain des découvertes des Cabot et des Cortereal envoie déjà ses pêcheurs sur les bancs de Terre-Neuve. Les archives de Dieppe ont malheureusement péri, mais n'y a-t-il pas assez de témoignages indirects des établissements dieppois fondés sur la côte occidentale de l'Afrique au XIVe siècle, et d'une activité maritime si malheureusement ralentie par la guerre de Cent Ans?

M. F. étudie encore, à propos des cartes, quelques autres questions comme celles des îles fantastiques répandues dans l'Océan Atlantique, et qui reculent sur les cartes à mesure qu'avancent les découvertes. Il ne serait pas éloigné d'admettre que les Italiens ont pu aller jusqu'aux vraies Antilles, parce qu'une île d'Antille figure déjà sur la carte de Weimar de 1424. Mais on ne peut guère voir dans cette île qu'une création de l'imagination, comme celle de l'île de Saint-Brandan. D'ailleurs l'Antille est encore sur les cartes, même après les découvertes de Colomb, comme sur la Mappemonde de Ruysch du Ptolémée de 1508. Les cartes lui fournissent enfin un supplément de preuves pour le commerce de l'Italie avec l'intérieur de l'Afrique. D'après la carte de Giovanni di Carignano de 1333 on voit que les Génois étaient dès lors en

1. Voir cette longue liste reproduite dans le mémoire de M. Ch. Jourdain sur la marine militaire au temps de Philippe le Bel. Mémoires de l'Acad. des Inscriptions, t. XXX, première partie.

relations avec Sigilmessa, un des centres du commerce transsaharien et avec d'autres points de l'intérieur.

La notice, chargée de faits, de M. F. est donc, malgré les réserves faites, un bon document à consulter. On y trouvera traitées toutes les questions qu'on peut se poser à propos des cartes marines italiennes, et on a pu voir que ces questions ne manquent ni d'intérêt ni de variété.

Les notices consacrées aux cartes elles-mêmes sont faites avec le plus grand soin. M. Fischer s'est occupé plus particulièrement de deux documents qui sont en effet parmi les plus importants de la collection, l'un est l'Atlas, dit de Médicis, de 1351, qu'on peut considérer comme donnant le résumé des connaissances géographiques italiennes au XIVe siècle. L'autre est la carte génoise de 1447, très intéressant mélange, comme la mappemonde un peu postérieure de Fra Mauro, des notions fournies par les navigateurs et les voyageurs, et de celles qu'apportait la Renaissance de Ptolémée.

L. GALLOIS.

CORRESPONDANCE

La classification des religions.

Dans la *Revue critique* du 31 janvier, je trouve (p. 94), l'analyse d'un livre que M. Maurice Vernes vient de publier sous ce titre : *l'Histoire des Religions*. On y dit entre autres choses :

« Mais la partie la plus neuve du livre est dans la question de méthode qui est abordée de front, etc... M. Vernes renonce à établir un classement des religions, soit d'après une religion primitive des Aryens ou des Sémites.... soit d'après la distinction devenue classique entre animisme-fétichisme, polythéisme et monothéisme. Pour lui ce ne sont pas là trois états successifs, mais trois côtés simultanés, trois faces contemporaines, que l'examen retrouve dans toutes les grandes religions dirigée du passé et du présent. »

La *Revue critique* présente cette opinion comme nouvelle et propre à M. M. Vernes. Puisque les choses sont ainsi présentées, et dans la *Revue* et sans doute aussi dans le livre même de M. Vernes, on me permettra de rappeler que j'avais nettement posé la question en ces termes dans la *Revue de l'Histoire des Religions* de 1880, (t. II, p. 69), dirigée alors par M. Vernes lui-même :

« Une des erreurs les plus répandues même chez de savants et bril-
« lants écrivains, et dont l'influence empêche de se faire une idée nette
« de la religion d'un peuple ou d'une époque, est la classification même
« dans laquelle on prétend ranger les religions et par suite les nations
« du globe. C'est la grande division des religions en trois classes :

« 1° Religions monothéistes; 2° Religions polythéistes; 3° Religions « fétichistes. Cette distinction est radicalement fausse. Et en effet, pour « qu'une religion soit réellement monothéiste, il ne suffit pas qu'elle af- « firme un dieu unique dans sa théologie; il faut que ses croyants ne « révèrent et n'invoquent aucun personnage secondaire auprès ni au- « tour du Dieu unique. Pour qu'une religion soit strictement poly- « théiste, il ne suffit pas que le pouvoir divin soit proportionnellement « réparti entre un certain nombre de dieux, il faut que ces dieux ne « soient pas dominés par un Fatum inexorable; il faut aussi qu'à côté « d'eux on n'adore pas également des objets de la nature, des fétiches. « Et enfin pour qu'une religion soit purement fétichiste (à supposer « qu'il en existe) il faut que l'homme ne révère aucun esprit au-dessus « ou à côté des objets inanimés qui sont l'objet le plus prochain de son « culte.

« Cette division est donc arbitraire, et nous serions tentés de dire « qu'une classification scientifique des religions n'est pas dans les reli- « gions prises en elles-mêmes et considérées d'une façon arbitraire, « qu'elle est dans l'âme humaine, dans la façon dont un homme, ou « un groupe d'homme, comprend les rapports de son être avec les for- « ces de la nature et le monde qui l'environne. La même religion — « et nous en avons la preuve dans ces deux grandes religions, Chris- « tianisme et Islamisme, qui vivent devant nos yeux, — la même reli- « gion, dis-je, peut être, selon l'intelligence ou l'ignorance de ses adep- « tes, un monothéisme presque philosophique, — un polythéisme aux « rôles nombreux, — le culte prédominant de certains objets matériels. « Il n'y a pas de monothéisme qui ne puisse, chez les organismes infé- « rieurs de la famille humaine, être compris et pratiqué d'une façon « fétichiste : peut-être inversement n'y-a-il pas de fétichisme qu'on ne « puisse élargir et ennoblir par l'abstraction et par le symbolisme. »

Je n'avais pas, en 1880, à développer ces idées. Mais, invité par M. Vernes à écrire dans sa Revue sur la mythologie gauloise, je voulais, dès le début, indiquer que j'abordais ces études d'un point de vue différent du point de vue ordinaire. Je posais le principe qui me paraissait le point de départ nécessaire, et je passais. Les développements et les applications ont, du reste, leur mérite et leur utilité; et, cette rectification faite, je m'applaudis de voir un écrivain aussi actif que M. Vernes essayer de répandre dans un public plus étendu, en 1887, les idées que j'exprimais dans sa Revue, pour le public érudit, en 1880.

H. Gaidoz.

CHRONIQUE

FRANCE. — Nous trouvons dans le n° de mars de la *Revue historique* une note intéressante relative à notre regretté collaborateur Karl Hillebrand. Lorsqu'il quitta

la France, en 1870, pour se retirer à Florence, il fut accusé par quelques personnes de n'avoir pas eu à l'étranger, vis à vis de son pays d'adoption, l'attitude que lui commandaient un séjour de 20 années, les nombreuses amitiés qu'il laissait à Paris, les fonctions officielles qu'il avait sollicitées et obtenues du gouvernement français. Ces accusations ayant toujours eu un caractère très vague, Hillebrand ne put jamais y répondre; il en souffrit en silence. Mais tout récemment ces accusations ayant reparu avec des détails précis dans l'important ouvrage de M. Rothan, *Souvenirs diplomatiques* (II, 261), les amis que Hillebrand a laissés à Florence jugèrent à propos de faire à ce sujet une enquête dont M. P. Villari nous donne les résultats dans le 4e numéro du IIIe volume de la *Rivista storica italiana*. D'après M. Rothan, Hillebrand aurait été l'ami et le conseiller de l'ambassadeur de Prusse en Italie, M. Brassier de Saint-Simon, et il aurait pendant la guerre de 1870-71 soufflé la haine contre la France dans des correspondances du *Times*, de la *Gazette d'Augsbourg* et de la *Gazette de Cologne*. Il résulte de l'article de M. Villari que Hillebrand n'était ni l'ami ni le conseiller de M. Brassier de Saint-Simon; que, comme correspondant italien du *Times*, il ne s'est presque jamais occupé de la France, et que, lorsqu'il en parlait, c'était avec la plus grande réserve; qu'il n'a pas écrit une seule ligne en 1870-71 à la *Gazette d'Augsbourg*, dont le correspondant était M. Homberger; enfin, qu'il a expressément refusé d'envoyer des articles politiques à la *Gazette de Cologne*, donnant pour raison que sa situation d'Allemand de naissance, resté fidèlement attaché à son ancienne patrie, et de Français d'adoption, lui interdisait de s'occuper de politique au moment où il y avait une lutte entre ses deux patries. Nous enregistrons avec plaisir ces déclarations. Tous ceux qui ont connu de près Karl Hillebrand savent ce que lui a fait souffrir la guerre de 1870-71; ils savent aussi qu'il était incapable de tenir vis à vis de la France une conduite déloyale et de prendre part à la lutte contre elle dans des articles anonymes.

— Nous apprenons avec un vif regret la mort de notre collaborateur M. Olivier Rayet, professeur d'archéologie à la Bibliothèque nationale. Né en 1848, M. Rayet passa par l'École normale et fut nommé, en 1868, membre de l'Ecole d'Athènes. Son séjour en Grèce, bien qu'interrompu par les évènements de 1870, fut fécond en résultats scientifiques. Il comprit un des premiers l'intérêt des figurines de Tanagre, que des fouilles clandestines commençaient à répandre dans le commerce; la collection de ces statuettes que possède le Louvre a été en partie acquise par lui. En 1874, il entreprit, avec le concours de M. Thomas, des fouilles au temple d'Apollon à Milet; les œuvres d'art qu'il rapporta ont été données au Musée du Louvre par MM. de Rothschild, qui avaient fait les frais de l'exploration. M. Rayet a publié, dans les *Archives des Missions*, une monographie de l'île de Cos; le grand recueil intitulé *Monuments de l'art antique*, qui restera le modèle du genre; un catalogue très remarquable de la collection d'antiquités qu'il avait formée en Grèce; de nombreux articles dans le *Bulletin de Correspondance hellénique*, la *Gazette des Beaux-Arts*, la *Revue archéologique*, la *Revue critique*, la *République française*, etc. Il laisse inachevés la relation de ses fouilles à Milet, dont trois livraisons ont paru sous le titre de *Milet et le golfe Latmique*, et une histoire de la céramique grecque qui sera terminée et publiée par M. Collignon. Suppléant de Beulé à la Bibliothèque en 1873, de M. Foucart au Collège de France en 1879, il devint, après la mort de F. Lenormant, professeur à la Bibliothèque nationale. Il a enseigné aussi pendant plusieurs années à l'Ecole pratique des hautes études. Ses leçons ont eu pour sujets la céramique, l'épigraphie grecque et la topographie d'Athènes, question qu'il connaissait admirablement mais sur laquelle il n'a malheureusement rien publié. Sa

mort prématurée est une très grande perte pour la science et un deuil pour l'Ecole française d'Athènes. — S. R.

— *Le temps passé, mélanges de critique littéraire et de morale*, tel est le titre de deux volumes où l'on vient de réunir les articles que Mlle de Meulan, plus tard Mme Guizot, avait, pendant près de dix ans, écrits dans le *Publiciste* sur tous les sujets. (Librairie académique, Perrin. In-8°, 484 p. et 572 p.) On y trouve aussi les articles que M. Guizot inséra dans le même journal lorsqu'une maladie força Mlle Pauline de Meulan à suspendre son travail.

ALLEMAGNE. — Depuis le milieu de janvier paraît, par livraisons, une édition critique des œuvres complètes de Henri Heine qui comprendra cinq volumes; l'éditeur est M. Ernst Elster, chargé de conférences sur la grammaire et la littérature allemande à l'Université de Glasgow.

— M. Waldemar Kawerau travaille à une *Histoire du théâtre de Magdebourg*.

— Une Histoire de la poésie lyrique du moyen âge allemand, *Geschichte der mittelhochdeutschen Lyrik*, paraîtra prochainement; l'auteur est M. Richard Meyer.

— Une *Zeitschrift für den deutschen Unterricht* doit paraître à la librairie Teubner; le rédacteur en chef est M. Otto Lyon qui s'est assuré la collaboration de M. Rudolf Hildebrand.

— M. Erich Schmidt remplace W. Scherer à l'Université de Berlin; M. Bernhard Suphan devient directeur des archives de Gœthe à Weimar; M. W. Creizenach a été nommé professeur ordinaire à l'Université de Cracovie; MM. Edward Schroeder et Julius Hoffory, professeurs extraordinaires à l'Université de Berlin.

— On nous annonce la mort de M. Mahn, décédé à Steglitz près de Berlin, à l'âge de 85 ans (fin janvier), et de M. Karl Frommann, directeur du musée germanique, décédé à Nuremberg le 6 janvier.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 11 mars 1887.

M. Joachim Menant écrit pour poser sa candidature à la place d'académicien libre vacante par la mort de M. A. Germain.

M. Georges Perrot communique une note de M. de la Blanchère, qui rend compte de plusieurs travaux exécutés en Tunisie, par le service beylical des antiquités et des arts, jusqu'au mois de décembre 1886. Ces travaux ont eu principalement pour objet l'exploration des antiquités chrétiennes du pays. A Lamta, l'ancienne Leptis, on a continué les fouilles sur l'emplacement d'un cimetière chrétien découvert en 1882, par MM. Cagnat et Saladin; on a recueilli quelques épitaphes nouvelles. A Sullecthum, aujourd'hui Arch Zara, on a mis au jour toute une catacombe, dont la disposition rappelle celle des catacombes de Rome. Enfin à Sfax, l'antique Taphrura, on a découvert les restes d'une importante nécropole chrétienne, comprenant une église, un baptistère, des mosaïques, etc. La note de M. de la Blanchère est accompagnée d'un plan de la catacombe d'Arch Zara et d'un croquis des édifices découverts à Sfax.

M. J. Delaville Le Roulx lit un mémoire sur les statuts de l'ordre de l'Hôpital. L'ordre militaire de l'Hôpital de Saint-Jean de Jérusalem (connu aux temps modernes sous les noms d'ordre de Rhodes et d'ordre de Malte) fut peut-être à l'origine soumis à la règle de Saint-Benoît; mais, de très bonne heure, il eut sa règle propre, qui ne lui était commune avec aucun autre ordre. Cette règle, en 19 chapitres, fut édictée par Raymond du Puy, avant le milieu du XIIe siècle. Elle fut complétée, dans le cours des siècles suivants, par une série de décisions additionnelles, délibérées par les chapitres généraux de l'ordre. En 1185, le pape Lucius III confirma la règle, sans faire aucune mention des résolutions complémentaires qui avaient déjà été arrêtées à cette date. A la fin du XIIIe siècle, un recueil des dispositions primitives et des dispositions additionnelles fut formé par un chevalier italien, Guillaume de San Stefano. En 1489, le recueil subit un nouveau remaniement; un classement méthodique des dispositions fut substitué au classement chronologique qui avait été suivi jusqu'alors.

M. Julien Havet communique des recherches sur l'écriture secrète de Gerbert, pape sous le nom de Silvestre II (999-1003). Le recueil de la correspondance de ce per-

sonnage célèbre comprend des pièces importantes pour l'histoire du xe siècle, principalement les lettres politiques qu'il écrivit, en son nom et au nom de diverses autres personnes, au moment de la chute de la dynastie carolingienne et pendant les premières années de Hugues Capet; il était alors secrétaire de l'archevêque de Reims Adalbéron. La dernière édition de ses œuvres, donnée par M. Olleris, a révélé dans ces lettres l'existence d'un certain nombre de passages en écriture chiffrée ou secrète. Les signes de cette écriture ressemblent à première vue à ceux de la tachygraphie antique, à laquelle les paléographes donnent aujourd'hui le nom de notes tironiennes; mais les savants les plus versés dans la connaissance de cette tachygraphie ont reconnu qu'elle ne fournissait pas la clé de la cryptographie de Gerbert. M. Julien Havet a trouvé cette clé ailleurs.

Plusieurs érudits avaient remarqué, depuis quelques années, deux ou trois bulles de Silvestre II, au bas desquelles se trouvent des signatures qui semblent écrites en notes tironiennes. Un paléographe allemand, M. W. Schmitz, directeur du gymnase de l'empereur Guillaume à Cologne, a étudié ces signatures et en a donné le déchiffrement. En examinant les résultats de son travail, on constate que l'écriture de Silvestre II dérive des notes tironiennes, auxquelles il en avait emprunté en majeure partie les éléments, mais aussi que cette écriture constitue un système à part, qui a ses lois et ses principes propres. M. Julien Havet, après avoir constaté ces lois et ces principes, a essayé de les appliquer au déchiffrement des passages secrets des lettres de Gerbert. Cette tentative a réussi; plus de la moitié des passages en question ont pu être déchiffrés, et il ne faut pas abandonner l'espoir de déchiffrer également les autres.

Cette cryptographie, commune aux lettres de Gerbert avant son pontificat et aux bulles qu'il rendit sous le nom de Silvestre II, lui était personnelle; les souscriptions ainsi écrites, dans ses bulles originales, peuvent donc être considérées comme autographes. Il était probablement seul à connaître le secret de cette écriture. En ce qui concerne ses lettres, en effet, on a des raisons de croire qu'il ne s'en servait que dans les brouillons, d'où elle aura passé dans les manuscrits de la correspondance; les originaux devaient toujours être entièrement rédigés en écriture ordinaire.

Ouvrages présentés : — par M. Delisle : 1° Henri Harrisse, *Excerpta Colombiana ;* 2° G. Guiffrey, *la Tapisserie de la chaste Suzanne ;* — par M. Gaston Paris : Hartwig Derenbourg, *Ousâma ibn Mounkidh, un émir syrien au 1er siècle des croisades : note sur quelques mots de la langue des Francs au XIIe siècle, d'après l'autobiographie d'Ousâma ibn Mounkidh* (extrait des *Mélanges Renier);* — par M. Paul Meyer : 1° Paul Meyer, *les Manuscrits français de Cambridge. II, la Bibliothèque de l'Université* (extrait de la *Romania);* 2° *Fragments d'une Vie de saint Thomas de Cantorbéry en vers accouplés,* publiés, etc., par Paul Meyer (publication de la Société des anciens textes français).

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 2 mars 1887.

PRÉSIDENCE DE M. HÉRON DE VILLEFOSSE

M. d'Arbois de Jubainville donne lecture d'un mémoire expliquant quels sont les pays auxquels les anciens donnaient le nom de *Celtique*.

Le mot *celte*, en gaulois et en latin *celta*, en grec κελτός, a eu jusqu'ici trois sens qui s'étendent à son dérivé *celtique*. Le moins étendu de ces trois sens fait son apparition chez César, dans le premier livre des Commentaires. L'auteur romain nous apprend qu'à cette date les peuples libres, établis au nord de la province romaine, entre la Garonne au sud-ouest, la Seine et la Marne au nord-est, s'appellent dans leur langue *Celtae*, dont le synonyme latin est, suivant lui, *Galli*. Celta est le nom gaulois d'un groupe de peuples qui, au temps de César, occupaient une partie de la région appelée Gaule dans la géographie de l'empire romain.

M. le Président présente à la Société M. Odobesco, connu par ses savants travaux sur les antiquités de la Roumanie et qui donne lecture d'un chapitre d'un de ses ouvrages ayant pour objet les « anneaux ».

M. de Rougé présente un fragment d'une stèle égyptienne trouvée à Tell-el-Maskhutah, près d'Ismailia.

Le Secrétaire,
Duchesne.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 13 — 28 mars — 1887

68. — G. Lœschke, **Boreas und Oreithyia am Kypseloskasten.** Programme de Dorpat, 1886, 12 p. in-4.

Il y a plus de vingt ans, dans son article *Griechische Kunst* de l'Encyclopédie d'Ersch et Gruber, Conrad Bursian émit l'hypothèse que le coffret de Cypsèle aurait été sculpté par un artiste d'Asie-Mineure ou de Corinthe, sous l'influence de modèles asiatiques. Faute de documents archéologiques assez nombreux, la question ne pouvait être que posée à cette époque : aujourd'hui, la science est mieux armée et M. Lœschke reprend, avec des preuves à l'appui, l'hypothèse de Bursian.

L'épisode principal dont il s'occupe, non sans y mêler quelques digressions, est l'enlèvement d'Orithye par Borée sur le coffret de Cypsèle. Pausanias, qui nous donne ce renseignement, observe que Borée était représenté « avec des queues de serpents en guise de pieds. » Βορέας ἐστὶν ἡρπακὼς Ὠρείθυιαν, οὐραὶ δὲ ὄφεων ἀντὶ ποδῶν εἰσιν αὐτῷ (V, 19, 1.) La légende d'Orithye est généralement considérée comme purement attique : il est donc surprenant de la trouver sur une œuvre corinthienne datant de 600 ans environ av. J.-C. La difficulté a été sentie par M. C. Robert, qui a proposé de reconnaître Typhon dans le personnage que Pausanias appelle Borée. M. L. refuse avec raison d'accepter une solution aussi arbitraire. Mais alors il ne reste qu'une conclusion, à savoir que la légende de Borée et d'Orithye n'est pas purement et exclusivement attique.

C'est ce que M. L. a essayé de démontrer avec ce luxe de savoir mythologique, cet heureux mélange d'arguments empruntés aux textes et aux monuments de l'art, qui caractérisent la manière du brillant professeur de Dorpat. On ne le suit ni sans admiration ni sans inquiétude; on se demande s'il n'y a pas quelque excès d'audace à vouloir ainsi dégager la vérité de l'alliance du spécieux avec le vrai. Dans l'impression qui me reste, c'est l'inquiétude qui domine; mais j'avoue que l'admiration a aussi sa part. Voici la thèse, réduite à ses éléments essentiels.

Suivant la tradition mythologique la plus ancienne (*Iliade*, XVIII, v. 39 et suiv.), Orithyie est une Néréïde, c'est-à-dire une nymphe ma-

rine. Dans la tradition attique, c'est une princesse, fille d'Erechthée. Or, la légende attique d'Erechthée s'est confondue de bonne heure avec celle de Ποσειδῶν Ἐρεχθεύς, le dieu de la mer qui fend les rochers. Alors l'Erechthide marine Orithye est devenue la fille du roi attique Erechthée. Ce nom, comme l'a remarqué M. de Duhn [1], est celui du dieu de la mer chez les Ioniens primitifs. L'enlèvement d'Orithye par Borée n'est qu'un doublet de la légende de Thétis et de Pélée. En général, les êtres de la mer se métamorphosent pour échapper au vainqueur. Quelle forme prit Orithye pour se soustraire à Borée? M. L. répond hardiment qu'elle se métamorphosa en cavale. Dans l'acrotère de Délos représentant l'enlèvement d'Orithye (*Arch. Zeit.*, 1882, p. 339)[2], on voit, aux pieds de la nymphe, un petit cheval lancé au galop, qu'on n'a pu expliquer jusqu'à présent : pour M. L., ce cheval est une forme d'Orithye [3]. On trouve de même des animaux divers représentés sur les vases où figure la lutte de Thétis et de Pélée. Mais il y a plus. Dans l'*Iliade* (XX, v. 239), Enée parle des cavales d'Erichthonios, dont s'éprit Borée; elles donnèrent le jour à douze cavales « qui glissaient au sommet des vagues sur le large dos de la mer ». La cavale est ici la vague, incessamment agitée et fugitive; or, le maître du troupeau des vagues est Poseidon Erechtheus. Les deux légendes sont parallèles : d'une part, Borée, sous la forme d'un étalon, se mêle aux cavales d'Erichthonios et engendre avec elles des cavales légères comme le vent; de l'autre, il s'enflamme d'amour pour la fille d'Erechthée et engendre les deux démons ailés Kalais et Zetes. Ce sont deux mythes analogues reflétant un même phénomène naturel : le jeu du vent avec les vagues. Lors du triomphe de l'anthropomorphisme dans la pensée grecque, Borée reçoit une forme humaine et ne poursuit plus qu'*une seule* des Erechthides. Enfin, quand le père de l'Erechthide s'identifie au héros attique, Orithye prend pied sur la terre ferme et la légende l'assimile aux autres filles de rois, qui sont enlevées au moment où elles cueillent des fleurs ou sur le chemin d'un temple. On voit la conclusion : la légende de Borée et d'Orithye est primitivement ionienne, elle s'est localisée en Attique, mais c'est l'influence de l'art ionien qui l'a introduite sur un objet d'art de Corinthe.

D'après la description de Pausanias, Borée portait Orithye dans ses bras; il ne s'agit pas d'une scène de poursuite. Or, les groupes du premier genre, représentant un enlèvement, sont fréquents dans les œuvres ioniennes, par exemple sur le trône de l'Apollon Amycléen (Paus., III, 18), alors qu'ils ne paraissent point sur les vases de Corinthe. Les pieds

---

1. Duhn, *Bemerkungen zur Würzburger Phineusschale, Heidelberg. Festschrift zur Philologenvers. in Karlsruhe*, 1882, p. 104.

2. Cette interprétation est de M. Furtwængler, mais ne nous paraît nullement prouvée.

3. Cette prétendue cavale est probablement un chien, comme dans les groupes de Dircé et de l'enlèvement de Ganymède.

de serpent donnés à Borée attestent également une origine ionienne : on a Typhon et Echidna sur le trône d'Amyclée, Zeus foudroyant Typhon sur une hydrie de Munich. Les représentations corinthiennes analogues sont d'une époque plus tardive, nées sous l'influence des produits chalcidiens. En outre, le type y paraît toujours *ornamental* et non pas mythologique. Si les Ioniens ont donné des pieds de serpent à Borée, le vent du nord, c'est par analogie avec Typhon, le père des souffles brûlants. La présence du groupe de Borée sur le coffret de Cypsèle n'est pas due à une tradition littéraire : c'est l'imitation d'une œuvre d'art importée de Chalcis ou de Milet.

Peut-être les noms ont-ils eu le même destin que les types. Cebriones est le conducteur du char d'Hector sur un vase corinthien (*Monumenti*, 1855, pl. xx), sur un vase attique inspiré d'un modèle chalcidien (*Arch. Zeit.*, 1881, p. 39) et sur un vase de Chalcis (*Auserlesene Vasenb.*, 322). Faut-il admettre que les céramistes de Chalcis et de Corinthe se soient autorisés indépendamment d'une même tradition (*Iliade*, VIII, v. 318)? M. L. aime mieux croire que le passage d'Homère où Cebriones remplace Archéptolemos sur le char d'Hector, a inspiré quelque céramiste voisin de Cébrène, par exemple un peintre de Milet, et que de là l'image et le nom du compagnon d'Hector ont passé à Chalcis, à Corinthe et à Athènes. Qu'un céramiste corinthien ait lu ou entendu l'*Iliade* et l'*Odyssée*, M. L. l'a nié il y a six ans, dans son programme de 1880, et le temps écoulé n'a fait que le confirmer dans son opinion.

Ainsi, conclut M. L., l'importance attribuée jusqu'à présent à l'art corinthien tend à diminuer d'une manière sensible. Pour des séries entières de types, il n'est qu'un terrain de transit, *ein Durchgangspunkt*. Ce que perd Corinthe, l'Ionie et Chalcis doivent le gagner, résultat archéologique en accord avec les grands faits de l'histoire.

Les découvertes récentes de Naucratis fortifient, loin de la contredire, cette conclusion générale de M. Lœschke.

Salomon Reinach.

---

69. — **Le Parlement de Paris de Philippe-le-Bel à Charles VII (1314-1422).** Son organisation, par Félix Aubert, ancien élève de l'Ecole des Charles, archiviste-paléographe. Paris, Picard, 1886, xiv-434 pages, in-8. Prix : 8 francs.

De toutes les institutions de l'ancienne France, aucune n'est moins bien connue que le Parlement de Paris; le nombre immense des registres et des cartons à dépouiller, l'impossibilité de séparer l'histoire de ce corps judiciaire ou politique de celle de la monarchie, tout s'est réuni pour décourager les érudits. A vrai dire, on ne saurait écrire de cette cour souveraine une histoire comme celle du parlement de Rouen,

de Floquet; sauf quelques rares intervalles, le Parlement de Paris joue un rôle tellement important, qu'entreprendre un pareil travail, serait se condamner à refaire les annales de notre pays du xve au xviiie siècle.

Le siècle, objet des recherches de M. Aubert, n'est plus l'âge héroïque du Parlement; les ordonnances de Philippe-le-Bel ont fixé cette cour, lui ont donné une permanence, une organisation intérieure, qui jusqu'alors lui avaient manqué. Mais ce nouveau-né n'est pas encore en possession de tous les organes dont il a besoin; ces organes naîtront peu à peu des besoins de chaque jour, des nécessités de la vie sociale et politique. Le xive siècle tout entier, une partie du xve sont consacrés à ce développement insensible; dès le règne de Charles VII, le Parlement est bien le corps que nos ancêtres ont connu avant 1789, la cour suprême du royaume, et la dernière barrière opposée au pouvoir absolu des Valois et des Bourbons; en un mot, il possède dès lors les attributions judiciaires et politiques qu'il gardera jusqu'à la fin de la monarchie.

On comprend combien difficile est l'étude de cette époque de transformations et de changements perpétuels; le dépouillement des registres du Parlement pouvait seule fournir les éléments d'un pareil travail, c'est sur ce dépouillement qu'est fondé le travail de M. Aubert. Quiconque demande ce qu'était le Parlement aux xive et xve siècles a trois questions à poser : comment fonctionnait-il, quelle était son organisation; qui jugeait-il, quelle était sa compétence; comment jugeait-il, quelle était sa procédure? C'est à la première de ces trois questions que répond le volume de M. A.; l'auteur nous promet dans un avenir prochain deux autres tomes sur la compétence et la procédure de la cour.

Très sagement, à notre gré, M. A. ne s'est point occupé des origines même du Parlement; on sait combien d'érudits anciens et modernes ont cherché sans succès à le rattacher aux assemblées des deux premières races. C'était chercher bien loin la solution qu'ils avaient sous la main; la cour du roi des premiers Capétiens est le germe duquel devait naître le Parlement de saint Louis et de Philippe-le-Bel; son pouvoir, sa compétence, son ressort se sont accrus; elle est devenue le tribunal suprême du royaume, mais elle n'en garde pas moins des traits dénotant sa première origine; elle est la cour royale par excellence, supérieure à toutes celles de France, de même que le roi est au-dessus de tous les barons; et c'est au nom du roi, censé présent, qu'elle rend ses arrêts.

M. A. a donc pris pour objet de ses recherches le Parlement tel que l'avaient constitué les ordonnances de 1296 et de 1303. Le dépouillement minutieux des registres de la cour de 1314 à 1422 lui a fourni la plupart des faits réunis par lui. Le plan adopté par lui est des plus simples; au surplus il s'imposait : constitution intime du Parlement; grand'chambre; enquêtes et requêtes; rapports de la cour avec le chan-

celier et rôle de celui-ci; mode de nomination des membres du Parlement; rôle, attributions, prérogatives et gages des présidents et des conseillers; sessions du Parlement; conseil; plaidoiries; après-dînées, etc.; séances royales; lits de justice; gens du roi; avocats et procureurs au Parlement; greffe; huissiers; enfin, concierge du palais. Des pièces justificatives, choisies au milieu de plusieurs milliers d'actes, complètent et éclairent ce premier volume; presque toutes sont de bons types d'une espèce d'actes déterminée.

Chacun des chapitres du livre de M. A. forme un tout homogène, et dans chacun d'eux on observe la même loi de développement lent et progressif signalée plus haut. Dès les premières pages, nous voyons le nombre des membres de la cour s'accroître insensiblement; il s'accroît, disons-nous, mais tandis que le nombre des légistes devient de plus en plus grand, les barons cessent de siéger volontairement, la royauté écarte peu à peu les prélats, si bien qu'en 1389 Charles VI défend à ces derniers de siéger sans ordre spécial; la séparation entre l'ancienne *curia regis* et le Parlement est dès lors bien tranchée. De même pour les procès sur enquêtes, on commence par désigner des membres de la cour chargés de procéder à ces enquêtes; dès 1306, ils forment une chambre spéciale, qui ne reçoit un nom qu'en 1316 et dont l'organisation ne devient définitive qu'en 1345.

Le chapitre II, sur le chancelier et le Parlement est également très curieux; M. A. y montre la part prise par la cour sous Charles V et Charles VI à l'élection de ce haut dignitaire; le fait avait déjà été indiqué par M. S. Luce; M. A. donne à ce sujet de nouveaux détails et retrace succinctement la carrière des chanceliers de ces deux règnes. Durant toute une partie du XIVe siècle le Parlement recrute lui-même, grâce au droit de présentation (à partir de 1345); parfois le roi impose d'office ses candidats, mais le plus souvent l'accord a lieu, et même sous Charles V, le Parlement élit lui-même son président. Sur la question, si controversée, de l'inamovibilité, M. A. conclut qu'elle existait en fait, sinon en droit; certains magistrats purent perdre leurs charges, mais ce fut un effet des troubles des règnes de Jean II et de Charles VI.

L'analyse des chapitres consacrés aux présidents, aux conseillers et aux gages et prérogatives du Parlement nous entraînerait trop loin; on doit néanmoins signaler les très intéressantes notices données par M. A. sur les présidents du XIVe siècle. Le chapitre intitulé « Sessions » renferme un tableau de la vie publique de la cour, audiences, délibérations, plaidoiries, rôle joué par elle dans les réjouissances et les cérémonies, etc. Sur tous ces points, M. A. a dû être assez bref, sans d'ailleurs omettre aucun détail essentiel. Ceux qui ont du goût pour l'histoire du cérémonial, pourront se reporter aux registres cités par lui.

La cour du roi est devenue un rouage important de l'État, mais elle n'a pas rompu tous liens avec la royauté dont elle est l'émanation. Tantôt le souverain intervient personnellement dans ses délibérations, tan-

tôt il lui interdit la connaissance de certaines causes importantes et s'en réserve l'examen. Lits de justice et évocations sont des procédés révolutionnaires par essence et qui n'ont jamais rien valu; l'ancienne monarchie en a abusé jusqu'en 1789, sans autre résultat que d'amoindrir le prestige de la justice. Dès le xive siècle les Valois usaient de ces deux expédients, et les conséquences en étaient déjà déplorables.

Les attributions et l'autorité des gens du roi, c'est-à-dire des procureurs et avocats généraux forment le sujet du chapitre IX. M. A. fait dater du règne de Philippe III, la création des offices de procureurs royaux de bailliages et de sénéchaussées; dès le règne de saint Louis, croyons-nous, la fonction, sinon le titre de procureur a existé. Il était, d'ailleurs, difficile au roi de se passer de ce défenseur officiel des droits et aussi des prétentions de la couronne, surtout dans le Midi de la France, où l'autorité des Capétiens rencontrait mille obstacles. Quoiqu'il en soit, M. A. montre bien comment, dès le xive siècle, le procureur général exerce la plupart des attributions dont il jouissait encore au xviiie siècle. Le ressort du Parlement de Paris tout entier est soumis à sa surveillance, et gardien jaloux des prérogatives royales, il s'oppose à tout arrêt qui pourrait leur porter préjudice. L'auteur donne une biographie succincte des différents magistrats chargés de ces fonctions importantes durant le xive siècle.

Le chapitre suivant, *les Avocats au Parlement*, est moins nouveau que les précédents; le travail excellent de M. Delachenal a dispensé M. A. d'entrer dans de longs détails; on y trouvera du moins un bon résumé du sujet et nombre de faits curieux. L'étude des fonctions des procureurs au Parlement, et plus loin des huissiers, conduit l'auteur à dire quelques mots de la chicane et de la procédure, sujets dont il fera plus tard l'objet d'un volume spécial. L'examen des règles présidant à la constitution du greffe du Parlement termine le volume.

Cette brève analyse donnera au lecteur un aperçu de l'intérêt que présente l'ouvrage de M. Aubert. Nous lui signalerons, en terminant, non point quelques erreurs de détail, toujours faciles à relever dans un travail aussi étendu, mais une lacune fâcheuse, que l'auteur tiendra sans doute à combler. Chacun des chapitres du livre forme un tout homogène et bien complet. On regrette néanmoins que l'auteur n'y ait pas joint une introduction montrant l'influence des évènements politiques sur la vie intime et le développement organique du Parlement. Des ordonnances promulguées par la royauté au cours du xive siècle, M. A. note successivement les articles qui regardent chacun des rouages étudiés par lui, mais nulle part il n'indique le caractère de telles ou telles réformes profondes, apportées à l'institution tout entière. En un mot, il n'a pas fait l'histoire externe du Parlement. Sans refaire l'histoire entière du xive siècle, il suffisait de noter les faits qui ont pu ralentir ou accélérer le travail de formation de la cour royale. Que M. Aubert joigne à l'un des prochains volumes qu'il nous promet cette courte introduction his-

torique, et cette histoire et son livre y gagneront en intérêt et en clarté.

A. MOLINIER.

---

70. — A. GEFFROY, membre de l'Institut. **Madame de Maintenon d'après sa correspondance authentique.** Choix de ses lettres et entretiens. Paris, Hachette, 1887, 2 vol. in-16 de LXXXI-349 et 413 p.

Ces deux volumes contiennent plus de 400 lettres de Mme de Maintenon et une douzaine de ses entretiens ou instructions. A ces documents tous de bon aloi, tous parfaitement publiés et dont plusieurs voient le jour pour la première fois, sont joints une introduction et un commentaire qui facilitent à merveille la lecture de textes aussi précieux. Mais, objectera-t-on peut-être, pourquoi nous donner un choix seulement et non un recueil complet, puisque la publication frelatée de La Beaumelle ne compte pas et puisque l'insuffisante publication de Lavallée ne compte guère [1]? M. Geffroy, après avoir dit (p. I) : « C'est assurément une étrange lacune de notre littérature historique et morale que nul recueil n'existe encore offrant dans son ensemble la correspondance qui raconte une telle vie », montre fort bien (p. II) qu'une « édition complète de ce qu'a écrit Mme de Maintenon, une édition scrupuleusement exacte, comme celle qu'obtiennent de notre temps les grands écrivains, est à peine possible, ou même désirable » au moment où nous sommes. D'abord, déclare-t-il, il y a de graves lacunes, qu'on peut espérer de voir se combler. Ensuite, une infinité de lettres de Mme de Maintenon « ne subsistent aujourd'hui qu'en des cahiers de copies exécutés à Saint-Cyr, et composés de fragments sans cesse répétés, mais en même temps mêlés, émondés, expurgés pour servir de lectures édifiantes aux religieuses et aux demoiselles. Tant qu'on n'aura pas retrouvé soit les originaux, soit, si elle exista jamais, une copie plus autorisée que les autres, comment tirer de cette confusion des textes authentiques? D'ailleurs beaucoup de ces pages donnent jusqu'à la satiété le très menu détail de préceptes méticuleux. Ne risquerait-on pas de noyer dans un fouillis obscur, que doit dédaigner l'histoire, les parties vives d'un grand et beau monument à la foi historique et littéraire? »

M. G., ne pouvant publier la correspondance complète, a voulu nous donner un choix critique des lettres qui font le mieux connaître Mme de Maintenon dans l'ensemble de sa vie, et particulièrement pendant la dernière période du règne de Louis XIV, où elle a joué un rôle qui a été exagéré, mais qui reste considérable; il s'est surtout préoccupé de fournir « à l'historien d'une époque brillante, plus célébrée que

---

1. Voir sur ces deux publications les justes remarques des pages I et LXXI. En ce qui regarde le crime littéraire de La Beaumelle, voir encore les pages X à XV.

connue, des informations sûres », et de rendre insoutenables à jamais « des opinions vagues ou peu justes, fondées sur des falsifications éhontées qui conservent encore leur ridicule crédit »[1].

L'habile éditeur a pleinement réalisé le programme qu'il retrace ainsi (p. III-IV) : « Il faudrait que le lecteur trouvât ici, grâce à un choix raisonné des lettres les plus intéressantes, tous les aspects d'une physionomie plus variée qu'on ne le croit d'ordinaire. A la verdeur du style, à la franchise de l'expression quand elle écrit à son frère, la petite fille d'Agrippa d'Aubigné paraîtra non sans quelque arrière-goût du XVIe siècle. Sa longue correspondance avec son directeur, l'honnête abbé Gobelin, rapprochée des *Entretiens* qu'elle eut plus tard avec les dames de Saint-Cyr, nous livrera en traits fidèles l'histoire assez peu connue, incomplète encore, de sa jeunesse et de son élévation première. Devenue presque reine, ses lettres aux religieuses de Saint-Louis d'une part, et d'autre part à l'archevêque de Paris, bientôt cardinal de Noailles, offriront un double aspect du rôle auquel elle se vit appelée, et aideront à en comprendre le vrai caractère. Et, pendant que ses billets à des amies telles que Mme de Dangeau et Mme de Caylus montreront dans son âge avancé sa vie quotidienne et familière, sa vaste correspondance avec le duc de Noailles et avec la princesse des Ursins la fera voir observant avec une exacte sollicitude les affaires d'Espagne, suivant avec anxiété les vicissitudes de nos armées, fière de leurs succès, abattue de leurs revers : le très réel patriotisme de Mme de Maintenon n'a pas été signalé autant qu'il convient. Pour avoir observé la règle d'une synthèse logique, un tel recueil ne devra pas être moins utile à l'historien ni au biographe, mais il agréera sans doute aussi au moraliste; nul doute que les lecteurs habitués à rechercher dans l'histoire autre chose qu'une succession de faits extérieurs et sans lien, s'ils veulent suivre attentivement la série de ces lettres et les apprécier pas à pas, n'y trouvent, à mesure qu'ils y pénétreront, la matière d'une étude attachante sur un personnage et sur un temps très dignes de leur attention. »

Quelques lecteurs, il faut s'y attendre, estimeront tout d'abord que M. G., dans l'*Introduction*, se montre trop favorable à Mme de Maintenon. Mais, comme il le fait remarquer, la correspondance authentique réhabilite sur tous les points une femme qui a été jugée presque toujours d'après « la légende créée par les pamphlétaires du XVIIe siècle, dont Saint-Simon s'est fait le formidable interprète[2], et par les falsifi-

1. M. G. ajoute (p. III) : « Je ne pourrais citer que bien peu de livres, jusqu'en ces derniers temps, — y en a-t-il deux ou trois ? — qui s'abstiennent enfin de mettre sur le compte de Mme de Maintenon, en des citations voyantes, les inventions les plus grossières de La Beaumelle ». Voir (p. XII) quelques-unes de ces citations « qui ont fait une illégitime fortune, et qu'il importe de condamner à l'oubli ».

2. M. G. insiste un peu plus loin (p. VI-IX) sur les torts, à l'égard de Mme de Maintenon, d'un ennemi aussi passionné que Saint-Simon « moins historien que prodigieux artiste, que poète ». Cette discussion est très concluante. L'excellent critique accorde moins d'attention (p. VI) aux bavardages injurieux de la mère du Régent

cations étranges du XVIIIe siècle, inspirées de tendances différentes, mais également éloignées de la vérité historique et morale ». Puisant à « cette source d'informations tout à fait capitale », il établit que Mme de Maintenon ne fut ni une ambitieuse, ni une hypocrite, et qu'au contraire elle eut « un grand fonds de religion et une réelle passion d'honneur ». Après avoir invoqué d'incontestables témoignages, M. G. a eu le droit de résumer en ces deux mots toute la vie d'une des femmes les plus calomniées de notre pays (p. XVII) : « Sa ferme raison et sa religion sincère l'ont conduite; elle y est restée constamment fidèle » [1].

L'*Introduction* est si pleine de choses, que j'aurais encore à y signaler bon nombre d'aperçus très intéressants. L'étude sur Mme de Maintenon à Saint-Cyr est particulièrement attachante (p. XXVII-XLIV) : M. G. y loue fort les beaux côtés de Saint-Cyr, mais, en historien impartial, il en indique non moins nettement les défauts [2]. Mentionnons encore le chapitre où il recherche quelle fut la part prise par Mme de Maintenon aux évènements politiques des trente dernières années du règne, et où il montre que la seconde femme de Louis XIV n'a pas agi sur le roi autant qu'on l'a cru, et, que, par conséquent, on doit renoncer à parler de son influence funeste sur les affaires générales. Dans le chapitre suivant M. G., traitant spécialement une question

---

et aux anecdotes de La Fare contées « avec une légèreté impertinente et ignorante qui lui enlève toute autorité. » A ces trois adversaires de son héroïne, il ne manque pas d'opposer (p. IX-X) Voltaire, juge si équitable de Mme de Maintenon et qui a devancé, dans l'œuvre de réparation, Lavallée, le duc de Noailles, Saint-Marc Girardin, Sainte-Beuve, etc. Revenons à Saint-Simon pour dire qu'il est encore question (p. XXIV-XXV) de ses attaques contre Mme de Maintenon (au sujet du prétendu empoisonnement de Louvois). Voir, de plus, pour d'autres méfaits de l'auteur des *Mémoires*, les pages XLVIII, LII, LIX, LXVII, etc.

1. Examinant en détail ce qui a été raconté des légèretés de Mme Scarron, M. G. place en regard de fort invraisemblables accusations, les certificats de vertu indirectement délivrés à la future reine par des contemporains, des témoins, tels que le chevalier de Méré, Gilles Boileau, Segrais, Sorbière, Mme de Sévigné, etc. Il dit avec raison (p. XVII) : « Ceux qui croient trouver dans l'histoire de sa jeunesse les taches de l'inconduite s'égarent, pour ne pas vouloir entendre que ce caractère et cette vie ont été tout d'une pièce. Il ne faut plus se laisser tromper ni par les invectives de Saint-Simon, ni par les grossièretés de la Palatine, ni par des lettres fabriquées, comme celle qui est attribuée à Ninon de Lenclos sur le marquis de Villarceaux et la fameuse chambre jaune ».

2. Dans le chapitre sur Saint-Cyr, Fénelon, considéré comme auteur du traité *De l'éducation des filles*, est admirablement apprécié. Ceux qui pourraient être tentés de croire que M. G. surfait Mme de Maintenon, seront désabusés en lisant (p. XXXVI) les réflexions que voici : « Mme de Maintenon n'a certes pas cette claire intelligence et ces lumineuses perspectives. L'esprit et le programme de son enseignement sont autres, et plus étroits ». En ce même chapitre M. G. s'occupe, en passant, de Molinos, de l'« ardente et éloquente Mme Guyon », de « sa cousine Mme de la Maisonfort ». A cette occasion encore, il n'hésite pas à blâmer sévèrement Mme de Maintenon (p. XLII) d'avoir trop facilement sacrifié d'anciennes amitiés qui devenaient compromettantes : « On a beau, dit-il, se rappeler qu'en somme elle avait raison contre le quiétisme avec Bossuet et Louis XIV, on trouve ses paroles bien dures et sa rupture bien sèche ».

mille fois agitée, la résout de telle façon qu'il ne sera plus permis désormais de faire peser sur la petite fille d'Agrippa d'Aubigné la responsabilité de la désastreuse révocation de l'Edit de Nantes. Citons enfin les judicieuses et fines observations de M. G. sur les relations de Mme de Maintenon avec la princesse des Ursins (p. LIII-LVIII), sur sa conduite à l'égard du duc du Maine et du duc d'Orléans (LXVI-LXVIII), sur le reproche qu'on lui a tant adressé et qu'on lui adresse encore de n'être pas restée au chevet du roi jusqu'au dernier moment (p. LXIX-LXX).

On peut dire que les 70 premières pages de l'*Introduction* sont occupées presque entièrement par l'apologie la plus convaincante qui ait jamais été faite de Mme de Maintenon, apologie où, entre toutes les qualités d'érudit et d'écrivain qui distinguent M. G., le *droit sens*, comme il dit lui-même à propos des *Lettres et entretiens, brille en mille traits.* Les dernières pages renferment de curieux détails sur les secours dont l'éditeur a disposé pour donner des textes dignes de toute confiance. M. G. décrit avec amour (p. LXXI), entre autres trésors qui lui ont été libéralement prêtés, « les trois magnifiques volumes de lettres autographes de Mme de Maintenon que M. le duc de Mouchy a reçus en présent de M. le duc de Cambacérès, il y a quelque vingt années, vénérables in-folio aux tranches rouges, à la pleine reliure, datant sans conteste du XVIIIe siècle ». Il passe ensuite tour à tour en revue un volume également autographe, d'un plus petit format in-folio, du même genre de reliure, composé de lettres au duc de Noailles, et appartenant à M. le baron de Longuerue, les papiers des Dames de Saint-Cyr conservés au grand séminaire de Versailles, les documents divers (originaux ou copies) du Musée britannique, de la Bibliothèque nationale, de plusieurs collections particulières parmi lesquelles on doit citer en première ligne la collection de S. M. le roi de Hollande et celle de M. Morrisson (de Londres) [1].

Arrivons au recueil des lettres de Mme de Maintenon. Le choix en a été très heureusement fait. Tous les aspects de la physionomie morale de l'écrivain s'y réflètent tour à tour. On y trouve, par exemple, une lettre au cardinal de Noailles sur les affaires de l'Église, à côté d'une lettre aux Dames de Saint-Cyr sur l'éducation ; une lettre au duc de Noailles ou à la princesse des Ursins sur les affaires d'Espagne, à côté d'une lettre à Mme de Caylus pour quelque distribution d'aumônes. Le recueil emprunte à cette perpétuelle variété une piquante saveur. Presque chaque pièce nous présente quelque chose de remarquable, depuis la première, adressée à Mme de Villette par Françoise d'Aubi-

1. M. G. nous révèle, avec l'effusion d'une touchante reconnaissance (p. LXXX), le concours que lui a prêté une main amie : « Il est une collaboration véritable, qui veut rester anonyme, que j'ai eue sans cesse à mes côtés, qui m'a été plus utile et plus chère que je ne puis le dire ici, et à laquelle le lecteur sera lui-même redevable, s'il croit trouver dans ces volumes quelques vues délicates, justes et sensées, un sentiment vrai de ce qu'a été Mme de Maintenon. »

gné, alors âgée de treize ou quatorze ans, jusqu'à la dernière, écrite à la marquise de Dangeau le 9 février 1719, un peu plus de deux mois avant que la mort glaçât la main de celle qui fut un des meilleurs écrivains du grand siècle. Sans doute la plupart de ces documents avaient été déjà imprimés. Mais comment l'avaient-ils été? Si peu fidèlement, qu'ils deviennent presque tous, après la plus attentive des revisions, en quelque sorte des documents nouveaux. Telles sont notamment les lettres au cardinal et au duc de Noailles à partir de l'année 1702. Jamais on n'avait eu le texte authentique de cette partie si considérable de la correspondance : seul la Beaumelle, ce roi des falsificateurs, l'avait donnée, en l'altérant profondément.

Parmi les lettres qui paraissent pour la première fois dans le recueil de M. Geffroy, on distingue : une lettre à Mme de Brinon du 6 septembre 1669 (t. I, p. 18), qui est d'une grande importance pour l'histoire morale de Mme de Maintenon, car elle inflige indirectement un démenti écrasant à l'historiette des amours de Mme Scarron et du marquis de Villarceaux; une autre lettre à la même religieuse, du 20 septembre 1685 (*Ibid.*, p. 163), lettre très belle, où l'on trouve un enthousiaste récit des conversions en Guyenne, en Saintonge, en Angoumois, en un mot un peu partout, et où je relève cette phrase inspirée par une sincère piété : « C'est quelque chose de bien délicieux à une chrétienne de travailler incessamment pour Dieu [1] », ainsi que cette phrase si affectueuse, pour Louis XIV : « Je vais courre le cerf avec le Roi qui Dieu merci! a presque autant de santé que vous lui en désirez » [2]; une autre lettre à cette même amie, du 14 mars 1686 (*Ibid.*, p. 170) où, au sujet de la fistule qui mit la vie de Louis XIV en danger, Mme de Maintenon dit avec une éloquente simplicité : « Je respire sur le mal du Roi, qui nous a donné de cruelles inquiétudes » [3]. Tirons d'une autre lettre inédite de 1686 à la même (*Ibid.*, p. 180) cet éloge de Mme de Motteville : « Revenons à Mme de Motteville, que je vous prie de recevoir comme une personne d'un mérite singulier, tant pour la vertu que pour l'esprit, qui a été aimée tendrement par trois reines, et que moi,

1. Rapprochons-en comme contraste, cette ironique et spirituelle saillie tirée d'une autre lettre et citée (p. XXIX) : « Le premier citron qui fut confit le fut par un dévôt ».

2. Vingt-cinq ans auparavant, le 27 août 1660, la jeune Mme Scarron écrivait à Mme de Villarceau, à propos de l'entrée du Roi dans Paris (t. I, p. 7) : « La reine dut se coucher hier au soir assez contente du mari qu'elle a choisi ». Le mot, un peu gaulois, appartient à une lettre dont l'authenticité est incontestable. En revanche, un mot sur Louis XIV avant son second mariage, mot encore plus souvent cité, a été imaginé par ce coquin de La Beaumelle, comme vient de le rappeler M. Hervé dans son discours de réception à l'Académie française : « Je le renvoie toujours affligé et jamais désespéré. »

3. Dans une lettre également inédite adressée encore à Mme de Brinon (t. I, p. 172), Mme de Maintenon dit de la guérison du Roi : « C'est un si grand bonheur que je ne puis me le persuader. Ce n'est pas le changement d'état qui m'affligerait. Mais j'ai le cœur tendre et faible pour ce que j'aime... »

indigne, j'aime très fort aussi. C'est elle qui m'attira les bienfaits de la Reine Mère : c'est assez en dire pour que vous la traitiez bien ».

Citons encore une lettre au comte d'Ayen, du 18 juin 1702 (t. II, p. 6), contenant un vif éloge des talents militaires du duc de Bourgogne; divers billets fort bien tournés au duc de Noailles (*Ibid.*, pp. 37, 63); une lettre à M. de Marsay, du 30 avril 1706, où Vendôme est porté aux nues (*Ibid.*, p. 81); une bien curieuse au duc d'Orléans, du 25 septembre 1706 (*Ibid.*, p. 95) [1]; une à la marquise de Dangeau, du 16 juillet 1707 (*Ibid.*, p. 130), une à l'évêque d'Auxerre (Caylus), du 26 juin 1709 (*Ibid.*, p. 215), laquelle est une véritable page d'histoire; deux au cardinal de Noailles, du 3 juillet 1709 et du 28 juin 1711 (*Ibid.*, pp. 216 et 284); deux au duc de Noailles, du 23 janvier 1712 et du 7 septembre 1715 (*Ibid.*, pp. 296 et 374); une au roi d'Espagne, d'avril 1714 (p. 342).

Les notices qui précèdent ou suivent plusieurs lettres [2] et les notes mises au bas des pages ont été rédigées avec un soin extrême, avec ce même soin que l'on retrouve, du reste, partout dans les deux volumes, soit qu'il s'agisse, pour chaque document, de l'indication des sources ou de l'indication des dates, soit qu'il s'agisse de la *Table des matières* ou de l'*Index alphabétique*. Notices et notes expliquent, confirment, complètent le texte et ajoutent singulièrement, par leur agrément comme par leur exactitude [3], à la haute valeur d'un recueil que de-

1. L'éditeur a reproduit (t. II, p. 92) d'après deux sûres copies, la réponse du duc d'Orléans (de Briançon, 10 octobre 1706), mal donnée par La Beaumelle. Déjà (t. I, p. 253) M. G. avait publié (t. I. p. 253) un fragment inédit d'une lettre de Fénelon à Mme de Maintenon. C'est le cas de signaler aux futurs éditeurs des œuvres complètes de l'archevêque de Cambrai diverses pages de l'illustre écrivain qui n'ont jamais vu le jour et qui sont conservées dans la bibliothèque du Grand-Séminaire de Versailles.

2. Tome I, pp. 1-4, 4-7, 11-12, 18-20, 24-26, 34-36, 37-38, 58-59, 72-73, 76-77, 81-82, 90, 101-102, 112-113, 116-117, 135, 145-146, 154-155, 161-163, 190-192, 195-197, 206-207, 224-225, 244-245, 262-264, 285-286, 292-293, 304-305, 314-315, 339; tome II, 33-34, 82-83, 129-130, 131-132, 180, 193-194, 280, 284-285, 350-351, 360, 373-374, 381, 394. A cette dernière notice est jointe une lettre de la duchesse du Lude à Mme des Ursins, sa cousine (12 mai 1719) sur la mort de Mme de Maintenon.

3. Je ne trouve guères à relever dans ces notices et notes que de simples fautes d'impression, comme (t. I, p. 311) chevalier d'*Aidy* pour d'*Aydie*. Tout au plus désirerait-on l'addition de quelques détails dans un petit nombre de notes biographiques, telle que la note un peu trop vague sur l'avocat Nublé (t. I, p. 14) et la note un peu trop courte sur Pierre Bonzi (*ibid.*, p. 28). Certaines indications bibliographiques pourraient être améliorées. M. G., à propos de Lauzun (t. I, p. 26, note 3), renvoie le lecteur à l'édition des *Mémoires* de Mlle de Montpensier de la collection Michaud et Poujoulat, édition également insuffisante pour le texte et pour l'annotation, et non à l'édition si préférable à tous les points de vue donnée par M. Chéruel. Sur Troisville, il cite (t. I, p. 29) Saint-Simon, l'abbé Blampignon, M. G. Servois, même Alexandre Dumas, et il oublie de citer un excellent et récent travail de M. de Jaurgain où, à la légende dont la verve du brillant romancier a tiré un si heureux parti, est substituée, d'après les meilleurs documents, la parfaite vérité (*Troisvilles, d'Artagnan et les trois mousquetaires. Esquisses biographiques*

vront consulter tous les historiens, et qui permettra d'attendre sans trop d'impatience la publication de la correspondance entière de Mme de Maintenon.

T. DE L.

Nous nous associons pleinement aux éloges que M. Tamizey de Larroque donne à l'ouvrage de M. Geffroy; nous admirons avec lui le soin avec lequel M. Geffroy a établi le texte des lettres, la précision des notes qui les relient entre elles, la délicatesse et la justesse avec lesquelles dans l'introduction il réfute les plus graves accusations portées contre Mme de Maintenon. J'aurais voulu cependant que, non content de corriger des impressions fausses ou exagérées, M. Geffroy résumât son jugement personnel et tentât de faire le portrait de Mme de Maintenon. En se bornant à la défendre contre des accusateurs, il donne d'elle une idée, à ce qu'il me semble, trop favorable. On ne voit pas assez tout ce qu'il y eut en elle d'ambition, de calcul, disons le mot, d'égoïsme; qu'elle aima moins la vertu que la réputation qui s'attache à la vertu; qu'elle fut modérée dans les avantages qu'elle tira de son élévation moins par désintéressement que par prudence et par crainte des retours de la fortune. On ne sent pas assez tout ce qui dût lui manquer en élévation de caractère et en dignité morale pour être d'abord l'amie de Mme de Montespan et pour la supplanter ensuite, en sensibilité pour approuver les rigueurs contre les protestants par crainte de devenir suspecte, et pour quitter le roi mourant trente-six heures avant qu'il expirât, en délicatesse de conscience pour employer tour à tour à la conversion de ses nièces la ruse et la violence. Ses lettres à son méprisable frère, publiées par M. Geffroy, si amicales et si confiantes en dépit des reproches qu'elle lui adresse, laissent, malgré la sagesse pratique qu'elle y montre, la plus pénible impression. Ce frère nous apparaît comme un associé qu'elle tient au courant des succès et des risques de l'entreprise. Il est difficile de ne pas voir, avec M. Brunetière, en Mme de Maintenon une personne durement ballotée et humiliée par la vie, qui a cherché avant tout à s'assurer une position sûre et qui la dédommageât de tant d'affronts subis, de tant de souffrances endurées.

Je me demande également si, en voulant décharger Mme de Maintenon de toute responsabilité dans les fautes et les désastres de la fin du règne de Louis XIV, M. Geffroy n'a pas trop diminué son rôle. Pour croire qu'une femme qui a su ramener et conserver à la vertu un prince tel que Louis XIV (la fistule et la goutte y ont pu être pour quelque chose, mais la dévotion et Mme de Maintenon y furent pour plus encore), qui a été initiée à toutes les affaires, dont la chambre à coucher était la chambre du conseil, n'a exercé aucune influence sur le gouvernement

et héraldiques. Paris, Champion). Les autres observations que j'aurais à présenter seraient moins graves encore et M. G. n'aura certes pas grand'chose à faire pour rendre, dans une prochaine édition, son commentaire absolument irréprochable.

et l'État, il faudrait admettre, avec M. Brunetière, qu'elle était essentiellement médiocre, et incapable de se hausser à l'intelligence des choses politiques. Or, ni les témoignages des contemporains, ni la lecture de ses lettres ne nous permettent de voir en elle une personne médiocre; et il est presque impossible d'admettre que Louis XIV, après l'avoir épousée par admiration pour son esprit et sa raison, n'ait pas cherché auprès d'elle des avis et des conseils. Qu'elle n'ait pas eu de vues politiques, cela est certain; elle avait confiné son esprit dans un cercle trop restreint de préoccupations pratiques, pédagogiques et religieuses. Mais c'est par là précisément que son influence me paraît avoir été grande et aussi funeste. Non-seulement sa dévotion a marqué de son empreinte les trente dernières années du grand règne, non-seulement sa main se retrouve dans le testament de Louis XIV, mais il est incontestable, M. Geffroy le reconnaît, qu'elle a été constamment mêlée à la distribution des grâces, des hautes fonctions diplomatiques, militaires et religieuses. Dès 1686, le marquis de Sourches, ce témoin si exact, écrivait, à propos de la nomination de M. de Villette, cousin de Mme de Maintenon, comme chef d'escadre : « L'autorité de Mme de Maintenon était si généralement reconnue qu'à peine y eut-il aucun capitaine de vaisseau qui osât demander cette charge. » (I, 359). L'honnête et impartial Spanheim, qui disculpe Mme de Maintenon de toute part directe à la Révocation, nous la montre soutenant après la mort de Colbert Seignelay et Croissy contre Le Tellier et Louvois. Or, sous un gouvernement absolu, le choix des personnes, c'est presque toute la politique. Mme de Maintenon n'ayant point de vues générales, mais des préoccupations personnelles, et se laissant guider, dans les choix qu'elle recommandait, par des raisons d'amitié, de moralité et de religion, contribua certainement à faire prévaloir dans le gouvernement de Louis XIV un esprit de coterie et de petite intrigue. Ce fut un bonheur — et un hasard — si Villars se trouva parmi ses protégés. Elle avait aussi bien soutenu et poussé Villeroy.

Il est de mode aujourd'hui d'attaquer Saint-Simon, de récuser son témoignage et ses jugements [1]. Après la confiance excessive qu'on a pendant quelque temps accordée à tout ce qu'écrit ce grand seigneur méprisant, fantasque et haineux, cette réaction est légitime; mais on la pousse trop loin. Ce pamphlétaire était un honnête homme, et un homme merveilleusement renseigné sur les personnes et les choses; il est bien rare que ses amitiés et ses haines se soient tout à fait trompé d'adresse. Il est certain qu'il a calomnié Mme de Maintenon, et qu'elle ne méritait pas les outrages dont il a accablé sa mémoire, mais il ne

1. Comme exemple de la sévérité qu'on témoigne aujourd'hui à Saint-Simon, je peux renvoyer à la p. LII de la préface de M. Geffroy, où il qualifie « d'hypocrite et d'insidieuse » la politique recommandée à l'égard des protestants dans le *Parallèle des trois rois Bourbons*. Comment faut-il parler alors de celle que prônait Mme de Maintenon, et qu'elle pratiquait à l'égard de sa propre famille?

s'ensuit pas qu'elle n'ait été sur le trône ou auprès du trône qu'une humble maîtresse d'école uniquement occupée d'empêcher le roi d'avoir des maîtresses et de régénérer la noblesse en élevant les demoiselles de Saint-Cyr. Le portrait véridique de Mme de Maintenon est encore à faire. M. Geffroy aura l'honneur d'avoir contribué, plus que personne, à rendre possible l'exécution de ce portrait.

G. M.

---

71. — **Essai sur le patois normand de la Hague**, par Jean FLEURY, lecteur à l'Université de Saint-Pétersbourg. Paris, 1886, in-8 de IV, 388 pages.

Le patois de la Hague est un des idiomes populaires les plus curieux, en même temps qu'un des moins connus, de la Normandie, M. Jean Fleury a donc été bien inspiré quand il a résolu de l'étudier; originaire du pays, y ayant été élevé, s'il l'a quitté depuis longtemps, il n'a pu oublier la phonétique si originale de son parler natal, et les renseignements nombreux qu'il a reçus de ses compatriotes l'ont mis à même de compléter ses souvenirs effacés; d'ailleurs ce n'est pas l'œuvre d'un jour qu'il offre au public, depuis de longues années cette étude a pris une partie de ses studieux loisirs, et l'Essai qu'il publie aujourd'hui n'est que le développement d'un travail qui avait paru, il y a trois ans, dans les *Mémoires de la Société de linguistique*. Je ne veux pas dire pourtant que l'étude de M. J. F., si louable qu'elle soit, nous donne du patois de la Hague une idée toujours nette et juste; en tout cas, il est difficile de ne pas être en défiance contre quelques-unes de ses affirmations; l'esprit de système auquel il a trop sacrifié, la prétention de voir dans des sons évidemment modernes des formes d'une haute antiquité, le peu d'exactitude dans les citations, non moins que l'à peu près par trop grand des étymologies, enfin l'idée singulière de trouver dans un patois français des sons et des formes slaves qui n'existeraient que là, tout cela fait naître des doutes involontaires dans l'esprit de celui qui parcourt son Essai. Evidemment on eût aimé une méthode plus sévère, plus rigoureusement scientifique, et dans un ouvrage, venu le dernier de ceux qui, depuis 35 ans, s'occupent des patois normands, on était en droit de l'exiger.

Les défauts que je signale se manifestent dès les premières pages du livre de M. J. F., dans sa théorie phonétique. Les patois actuels du Cotentin septentrional (Hague et Val de Saire) substituent à l'*e* final français, sorti de *a* latin accentué, les sons *a*, *ai* ou *o*; comme on l'a remarqué, ces sons sont des modifications récentes de l'*e* devenu de plus en plus ouvert et guttural, modifications qu'on rencontre d'ailleurs, la première dans le patois du Haut-Maine, la dernière dans certains patois picards. Pour M. J. F. les choses se sont passées autrement; l'*a* du bas-contentinais actuel n'est autre que l'*a* latin qui a persisté; « les

vieillards, dit-il, que j'ai interrogés dans mon enfance m'ont assuré que leurs ancêtres n'avaient jamais prononcé autrement », et sans doute pour donner raison à ces vieillards et aussi pour mettre en évidence cette prétendue conservation de l'*a* latin, M. J. F. écrit, au lieu de *ai* (*aï* = *y* anglais), *aë*, c'est-à-dire *a* plus un *e* très légèrement articulé; malheureusement les chartes, autorité bien autrement importante que les vieillards consultés par M. J. F., ne nous apprennent rien de semblable; elles nous montrent, au contraire, partout *e* ou *ei* et non *a* ou *ae;* il en est de même de la *Vie du Bienheureux Thomas Hélie*, texte cité par M. F. lui-même; il est vrai qu'il échappe à cette dernière difficulté en supposant l'existence d'un patois haguais méridional, où l'on aurait *ei* et non plus *ae;* mais ce n'est guère là qu'une hypothèse; à Barneville, bien au sud de Surtainville, où commencerait la forme *ei,* on ne connaît que la transformation *ai*.

Mais comment expliquer la forme *o?* C'est évidemment l'assourdissement ordinaire et naturel en *o* de *a* sorti de *è;* M. J. F. y voit l'*a* latin changé en *o* par une influence noroise; « chez les Scandinaves, dit-il, l'*a* a une tendance à passer à l'*o;* » soit; mais si l'influence scandinave a changé l'ancien *a* du dialecte neustrien en *o* dans tout le Val de Saire, pourquoi ne l'a-t-elle fait qu'exceptionnellement dans la Hague, où il a dû s'établir au moins autant de Norois que sur les bords de Saire? et pourquoi le rencontre-t-on en Picardie où il n'y a pas eu d'établissements norois?

Sans insister davantage sur ces contradictions, je passe à l'examen d'un autre son des patois du Cotentin septentrional, son que M. J. F. appelle « *r* mouillé », dénomination aussi peu exacte qu'obscure; M. A. Romdahl avait vu dans cet *r* un *r* uvulaire, ce qui prouve combien il l'avait mal observé, puisqu'il est dental; il a depuis été étudié dans la *Romania*, et on a montré qu'il y avait non pas un seul *r* dans les patois du Val de Saire et de la Hague, mais plusieurs variétés de cette trémulante, qui est tantôt alvéolaire, tantôt postdentale, et qui a même parfois fait place à la spirante *th*, dernière transformation qu'on retrouve aussi dans un patois de Jersey et qui a été signalée également dans les patois de l'Yonne; M. J. F. ne tient aucun compte de ces faits, et, au lieu d'admettre l'existence incontestable et remarquée par les habitants du pays eux-mêmes de ces diverses trémulantes, il s'en tient à une seule, « l'*r* mouillée », qu'il identifie avec l'*r* russe, encore qu'elle en soit très différente.

Le vocalisme haguais est très riche, comme celui du Val de Saire; M. A. Romdahl en avait donné une idée incomplète et fausse à bien des égards, mais claire; M. J. F. en a repris la théorie et a comblé plusieurs lacunes de son devancier; il a signalé l'existence d'un *i* que n'avait pas observé le jeune savant suédois, ainsi que celle d'un *e* tout particulier qui lui était également échappé; mais comme il ne donne aucune définition scientifique des voyelles, dont il constate l'existence,

il est difficile de savoir ce qu'elles peuvent être au juste; M J. F. peut-il croire nous avoir suffisamment renseigné en disant que « l'*i* grave est à l'*i* aigu comme l'*e* grave est à l'*e* aigu? » Quelle idée aussi pourrait-on bien se faire de l'*e* faible et de l'*e* enclitique qu'il représente par le même signe *ĕ*, ainsi d'ailleurs qu'un *e* rapide, dont il parle, p. 17, et qui ne figure pas dans le tableau de la page 21? On voit dans quelle incertitude on se trouve nécessairement. Il en est de même au sujet des voyelles nasales; M. J. F. en compte neuf, quatre de plus que M. A. Romdahl; quelle en est au juste la valeur? nous l'ignorons pour la plupart. La théorie des diphthongues renferme également bien des points obscurs; après avoir établi l'existence des fortes *ai* et *ei*, par exemple, M. J. F. dit, p. 31, que dans « j'ai, j'aimerai, *ai* = é aigu », dans « j'aimais, j'aimerais, *ai* = è grave », alors *ai* n'est plus une diphthongue; les terminaisons *iei* sont représentées par M. A. Romdahl avec grand raison par *ie; ei* n'est donc pas, dans ce cas, davantage une diphthongue; pourquoi se servir d'un signe qui fait croire à sa présence, comme à celle de *ai*, dans *j'ai, j'aimerais*, etc.?

La phonétique proprement dite a été traitée fort longuement par M. J. F.; il aurait pu facilement l'abréger; il l'a d'ailleurs obscurcie, en ne traitant pas à part les groupes de voyelles et de gutturales; il n'est pas exact, par exemple, de dire que *o* bref peut devenir *iei*, c'est *o* bref + *c* (j) qui a donné naissance à ce son, *u* long n'a pu davantage donner *i*, c'est de *u* + *c* (j) qu'est sortie cette voyelle. Ce qui est plus grave, c'est que M. J. F. apporte parfois des exemples qui sont en contradiction avec les règles qu'il propose ou ne peuvent servir à les établir; ainsi *esseu* ne venant pas d'*axis*, ne peut prouver que *a* accentué « passe quelquefois à *e* fermé »; *possim*, qui d'ailleurs n'était pas une forme populaire, n'a pu donner *pieisse*, ni *plectere pleissiei; épi* vient de *spicus*, non de *spica;* le premier *i* de *trifolium*, pas plus que celui de *piscionem*, n'est accentué, ces mots ne peuvent donc servir à établir la règle des transformations de cette lettre, quand elle est tonique; M. J. F. aurait dû être le premier à voir que *docere* n'a pu donner *duire;* qu'est-ce aussi, p. 33, que ce *faix*, qui viendrait de *fastigium?* etc.

Le consonnantisme donnerait lieu à des observations analogues. Ainsi il n'est pas exact de dire que « *d* et *t*, en haguais comme en français, tombent *généralement* entre deux voyelles »; ils tombent toujours; comment parler aussi du *v* disparu de *pouais*, puisque ce mot vient de *potebam?* etc. On voit à combien d'objections donne lieu la phonétique de M. J. F.; ses étymologies prêtent malheureusement bien plus encore à la critique. Il y a, malgré des erreurs et des incertitudes dans son mode de transcription, un effort très louable pour représenter les sons du patois haguais, un progrès sur la plupart des dictionnaires qui ont précédé le sien; dans la partie étymologique de son dictionnaire, au contraire, M. J. F. a reculé volontairement jusqu'à MM. Duméril.

Le Glossaire de M. J. F. contient 2,300 mots; on est surpris qu'il

n'en renferme pas davantage; on l'est aussi de ne pas y trouver des vocables comme *gveu*, *pouliche*, *pouchin*, etc., si bas-normands, quand on y rencontre les mots français *cornet*, *tuile*, etc. « Parmi les mots inscrits, lit-on p. 97, 170 sont d'origine incertaine... 200 environ sont français... le haut-allemand a fourni environ 150 mots, le bas-allemand 50; le norois et islandais, une trentaine... le breton figure pour 150 mots et l'écossais pour 24. Les 24 mots écossais sont étrangers à l'anglais et peuvent être rattachés *grosso modo* à l'apport celtique, qui s'élève ainsi à 184 mots dûment constatés... Le norois, l'islandais et le suédois réunis n'ont fourni que 51 mots. » Cette statistique si précise a de quoi faire rêver et elle cache tout un système. « On trouve à la Hague, dit M. J. F., p. 10, deux types principaux d'individus, qui n'ont rien de romain... (les uns) se rattachent au type scandinave ou germanique... (les autres) à la race gauloise ou... à la race ligure ». C'est sans doute pour justifier cette théorie ethnographique que nous trouvons tant d'étymologies celtiques; mais pourquoi n'y en a-t-il pas aussi de ligures? Au reste, elles n'ont pas été très difficiles à trouver. « Il est inutile de dire, remarque M. J. F. en parlant des étymologies qu'il donne — ce qui met ses critiques à leur aise — qu'il en est bon nombre de conjecturales... J'ajoute que j'ai cru ma tâche accomplie, quand il m'a été permis de montrer un mot tout à fait similaire dans une des langues voisines. »

On se demande comment vingt ans après les pages si justes qui terminent la grammaire historique de Brachet, M. J. F. a pu écrire ces lignes, qui sont la négation même de la science étymologique; il a porté aussi la peine de son laisser-aller scientifique, et plus des deux tiers, je pourrais dire les neuf dixièmes des étymologies qui sont de lui, sont de pures hypothèses, trop souvent sans aucun fondement; on voudrait croire parfois à des fautes d'impression, comme il y en a sans doute; mais il faut bien admettre qu'ailleurs on a les formes et les mots mêmes que M. J. F. a voulu donner.

Je n'ai point la prétention de passer en revue toutes les étymologies de l'*Essai sur le patois de la Hague*, qui m'ont paru fausses, je me bornerai à en signaler quelques-unes, afin de donner une idée de la méthode de M. Jean Fleury. P. 105, *abri* tiré d'*abre* (arbor); p. 107, *accoté* dérivé de l'ags. *cot*, isl. *cott* — lire *kot*—; p. 108, *ad intus* proposé comme l'étymologie de *adens*, comme si le *d* de *ad* n'avait pas dû tomber; p. 111, *agios* « évidemment » d'ἅγιος; p. 120, *apos* rapproché d'*opus* (est); p. 123, *avayndre* « rattaché » à l'al. *ab fangen*; p. 130, *bec* (ruisseau), tiré du celtique; p. 135, *blet* (image), rapproché de l'al. *bild*, quand ce n'est autre chose que le diminutif de *bellus*; p. 140, *boués* tiré de *boulus, « ancien nom du bouleau »; p. 152, *calynae*, R. *ca* + un dérivé de *lucere : lucina, luna* »; comment M. J. F. n'a-t-il pas vu que *calunae* n'est qu'une autre forme de *caliner*, dérivé de *calin* « éclair de chaleur », R. *cal(ere)*? p. 154, *capille*, « R. *capillus* »,

primitif de *gveu*; p. 155, *calvitium* n'aurait pu donner que *cauveiche*; p. 158, comment *chafetae* pourrait-il venir de *chavette* qui n'existe pas, en normand du moins? P. 165, peut-on tirer *cllaquiei* de *collocare* et *quenalle* de *Knabe*, ou même, p. 365, du gaul. *cnos?* P. 168, dans quel dialecte breton M. J. F. a-t-il trouvé le mot *cok?* Quant à l'ags. *coc*, c'est un mot récent emprunté au latin; même page, *coquène*, — comme *cofrène*, *covèche*, mots qu'on ne trouve point dans le dictionnaire du patois de la Hague, — est un composé du préfixe péjoratif *co* et non de *cok;* p. 178, il est évident que *tantzen* n'a pu donner *danchiei;* p. 179, quel rapport peut-il y avoir entre le norm. *date* et l'éc. *dam?* P. 180, *coactare* n'a pu donner que *cachiei*, comment donc pourrait-il entrer dans la composition de *décassae?* Est-il possible de mettre dans une même famille des mots aussi différents d'origine que, p. 182, *dégalliei*, *gai*, *gaillard* et *galette*, ou, p. 196, « *clifoire, cllipet, éclaboussure*... et même *clystère*, etc. »? Il aurait fallu laisser ces rapprochements fantaisistes à M. Le Héricher; p. 195, c'est l'ang. *scatches* qui dérive du franç. *escaches* et non celui-ci de l'anglais; quant à **excoctiare*, p. 196, il aurait donné *écouëchiei* et non *écochiei;* p. 197, est-ce que *écréle* peut être un diminutif de l'al. *krebiz*, et comment l'al. *falben* aurait-il donné *[é]fabi?* Avec la meilleure volonté il est impossible de voir aussi comment l'a. h. a. *furban*, « purifier, balayer », aurait pu servir à former le mot *éfouërbi* « sortir de la première enfance »; p. 201, M. J. F. dérive *émitae* « noircir » du néerl. *smitten* — lire *smijten* — mais ce mot signifie « jeter, lancer » et ne peut, dès lors, avoir aucun rapport avec *émitae;* p. 203, comment *corotulare*, qui donne *crouler*, serait-il le primitif de *crouae?*

P. 205, M. J. F. écrit *eniei* « aujourd'hui » et dérive ce mot de *inhodie*, le français *anuit* et les formes normandes *anieu, agneu, anié*, nous reportent nécessairement à *ad + noctem;* p. 211, on a peine à comprendre que M. J. F. ait pu songer à dériver *essiaou* de *ex + iaou* (eau); *essiaou* est tout simplement le pluriel d'*essé*; p. 212, *ex + tortare* n'aurait pu donner qu'*éteurtae*, *éteurtre* vient de *extorquere;* p. 216, il n'aurait pas fallu emprunter à Brachet l'étymologie **famicem* de *fangue;* comment aussi est-il possible de rapprocher *gâpes* de *asper?* p. 228, si M. J. F. avait connu la forme haut-normande *gerner*, il n'aurait pas eu l'idée de tirer *gênae = gerner* du douteux *genere (gignere)* ou du barbarisme **genare;* p. 229, il suffisait d'ouvrir Brachet ou Littré, pour ne pas tirer *gisiei* de *jecur*; p. 241, y a-t-il un rapprochement possible entre *hergage* et *hergehen?* p. 253, comment dériver *loces* de *loqui*, qui n'aurait donné que *luëre*, et *lousse* de l'al. *lügen?* p. 258, *mèle* « moitié d'agrafe », cf. isl. *mal;* il faut lire *malr*, mot d'origine étrangère et qui signifie non pas *maille*, mais *malle* et ne peut dès lors être le primitif de *mèle;* p. 260, qu'est-ce que le breton *michodein* peut avoir à faire avec le normand *migoe*, dont l'origine germanique est d'ailleurs connue depuis longtemps? p. 265, « Diez le

(nabot) rapproche de *napus*, il semble préférable d'y voir l. *nanus*, suivi du suffixe *bot* » ; Diez a rejeté l'étymologie *napus* pour tirer *nabot* du nor. *nabbi*, ce qui est plus vraisemblable que l'inadmissible *nanus*; p. 267, *obicem* « obstacle », dont l'*i* est bref, est donné comme l'étymologie de *obiche*, qui signifie « intelligence »; p. 272, *panagiei* « nourrir » est tiré de *panem agere*; p. 273, *paonleire* du néerl. *panlikker*; p. 278, on lit que *Perche-pierre* est le nom de la *Crista marina*, il faut *Chrithmum maritimum*; p. 283, *platilla* est donné comme étymologie de *plie*, dérivé de *platissa* ou *plica*, et *pôté* tiré de *positus* au lieu de *postellus*; comment, p. 284, *pous* (bouillie) peut-il être donné comme dérivé de *pulsus* et *prechiei* rapproché de *sprechen?* p. 287, *querre* (corde) est tiré du br. *ker* « habitation » et, p. 289, *raguênae*, « ramasser », de *r* + ang. *again*, il est vrai avec trois points d'interrogation, mais *raprume* « au surplus » est dérivé, sans aucun point de ce genre, de *hora prima*; p. 296, *riessie* « collation », vient de *re* + *esse*, et, p. 299, *salae* « saler » de *salire*; p. 302, bien que *surgere* n'ait pu donner que *sourdre*, il est indiqué comme le primitif de *suerguette*; p. 306, *tou* est dérivé non de *totus*, mais de l'ang. *too*; p. 307, *trabeuqueiei* est tiré de *tra* et de l'isl. *busk* « broussailles », mot qui n'existe pas, et p. 308, *tremutu*, de *tre* + *mutare*, lequel ne saurait donner que « muer », il est, en outre, rapproché de l'isl. *thrumu* « tonnerre » sans qu'on sache trop pourquoi; p. 309, *treuliei* « péteux » est donné comme dérivé du « br. *truill*, même sens »; mais *truill* veut dire « guenille » et non péteux; *tuche* « intelligence » transformation vraisemblable de *(as)tuce*, est rapproché de l'ang. *to teach*. Je me hâte d'en finir; il faut cependant citer encore *vastibousae* dérivé de *vastum* + *boves* et *véchiei*, tiré de « *vescere* ou plutôt *vescare* ».

On voit par ces exemples, que j'aurais pu facilement multiplier, combien est peu exacte la partie étymologique du glossaire de M. J. F.; il n'a pas voulu s'astreindre à une méthode rigoureuse, et s'est ainsi exposé à commettre des erreurs bien peu explicables; mais pourquoi, quand pour lui une étymologie consiste en un simple rapprochement, n'a-t-il pas essayé de donner celles de tant de mots de son glossaire comme *mièle*, *muchiei*, *parei*, *pave*, *pllentae*, etc., sur lesquels on ne trouve aucune explication et dont il n'était rien moins que difficile de trouver l'origine?

Après le glossaire viennent « quelques mots sur les patois voisins » ce qui peut paraître un peu en dehors du sujet; en tout cas il aurait fallu citer toujours exactement et ne pas enregistrer comme des mots véritables des formes évidemment erronées; il m'a été impossible de trouver « porte » comme un des sens d'*ajet* dans le Dictionnaire du patois du Bessin; *ganie*, forme donnée par M. A. Romdahl, est évidemment une faute de transcription pour *galénie*; *haïtie* n'a jamais non plus signifié « omelette » dans le Val de Saire, etc. Puis viennent différents textes jersiais, guernésiais, etc., assez peu utiles;

enfin nous trouvons des contes, randonnées, proverbes, etc., vraiment haguais; ceux-là sont les bien-venus et ils terminent heureusement cette publication, qui, malgré des défauts, a un mérite incontestable, et qui témoigne de la manière la plus honorable des patientes recherches de M. J. F. et du vif intérêt que, dans son éloignement, il ne cesse de porter à l'idiome populaire de sa province natale.

X.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Gilliéron, maître de conférences à l'Ecole pratique des Hautes-Etudes et M. l'abbé Rousselot, membre de la Société de linguistique, fondent à Paris une *Revue des patois gallo-romans*. Elle a pour but « de recueillir tout ce qui reste encore des patois parlés dans les limites de l'ancienne Gaule et des colonies françaises; de propager un système graphique uniforme qui permette de représenter exactement les sons et de comparer sûrement entre elles les données fournies par les différents patois; enfin de publier des articles de fond qui intéressent les études de patois et de philologie gallo-romane. » La nouvelle *Revue* est donc le complément des revues de langues romanes et des revues de folk-lore. Elle vient à son heure, au moment où nos patois semblent condamnés à disparaître, et elle permettra de contrôler par l'étude de la langue *parlée* les théories construites à propos de la langue *écrite*. Il faut espérer qu'elle fera aussi une place au langage de l'enfant, qui, sans être un patois, est une des déformations les plus importantes du parler vivant. La *Revue des patois* paraît en fascicules trimestriels de 5 feuilles d'impression et le prix d'abonnement est fixé à 12 fr. pour la France et à 14 fr. pour l'étranger. On reçoit les souscriptions dès maintenant à l'adresse de M. Gilliéron, 3, rue Saussier-Leroy, Paris.

— M. l'abbé Ulysse Chevalier continue vaillamment à compléter, en ce qui regarde le Dauphiné, l'*Art de vérifier les dates* (*Itinéraire des dauphins de la troisième race, Anne et Humbert Ier, Jean II, Guigues VII et Humbert II.* 1282-1355. Valence, mars 1887, in-8° de 29 et 19 p.). L'itinéraire des divers dauphins, établi avec une rigoureuse exactitude, a permis au savant paléographe de faire justice de plusieurs légendes admises par les historiens du Dauphiné, notamment par Valbonnais. M. l'abbé Chevalier rectifie aussi le *Gallia Christiana*, montrant contre les auteurs de ce recueil que Henri, le plus jeune des fils d'Humbert Ier, fut nommé par le pape Jean XXII, évêque de Metz en 1319 et non 1318. Les notes sont fort dignes d'attention et j'en indiquerai particulièrement deux dans la même page qui sont bien intéressantes, une sur la situation du château de la Perrière, qu'un archéologue a transporté à tort de la commune de Saint-Julien-de-Ray dans la commune de Viry, l'autre sur les neuf opinions différentes exprimées au sujet du jour de la mort de Guigues VII, lequel décidément expira le 28 juillet 1333. M. l'abbé Chevalier prie ses confrères en érudition de lui communiquer des renseignements complémentaires qui seront utilisés dans le *Régeste dauphinois*, dont l'*Itinéraire des dauphins* n'est que le préambule. — T. de L.

— Sous le titre d'*Etudes méridionales, la Renaissance italienne et la philosophie de l'histoire* (Cerf. In-8°, ix et 270 p.), M. Emile Gebhart a réuni les études sui-

vontes : I. La Renaissance italienne et la philosophie de l'histoire. II. L'honnêteté diplomatique de Machiavel. III. Fra Salimbene, franciscain du XIIIe siècle. IV. Le roman de don Quichotte. V. La Fontaine. VI. Le palais pontifical et le gouvernement intérieur de Rome. VII. La vérité sur une famille tragique, les Cenci.

— M. Marius Tallon vient de publier, avec introduction et notes, un *Fragment de la guerre des Camisards*, dans les environs d'Alais, de Vernoux, le Cheylard, etc., par un anonyme, 1692-1709 (Privas, imprimerie typogr. du *Patriote*, XLI et 105 p.).

— Le recueil que M. Ph. Khuff, professeur au collège Chaptal, vient de publier sous le titre *Lied und Legende, recueil de poésies allemandes* (Fischbacher. In-8°, 309 p., 3 fr.), est fait avec beaucoup de tact et mérite d'être regardé comme un des meilleurs recueils de ce genre publiés en France et en Allemagne. M. Khuff n'a pas groupé les morceaux dans l'ordre chronologique de l'histoire littéraire, ni par genres; il a adopté un ordre psychologique : *printemps, forêt et prairie, matin et soir*, etc. Les poésies sont choisies avec un goût très sûr, et ce charmant recueil nous présente l'Allemagne chez elle, dans sa vie de famille comme dans sa vie publique, dans ses aspirations et ses manifestations les plus variées, ses joies, ses douleurs, ses affections, ses haines privées et nationales, ses espérances et ses souvenirs. Nos écoliers, comme dit l'auteur, entendront la chanson qui berce l'enfance allemande et mena les pères au combat ; son livre leur révèle un aspect, et des plus intéressants, du *deutsches Wesen* qui leur échappe d'ordinaire.

ALSACE. — La librairie Heitz et Mündel, à Strasbourg, commence une série de *Beitræge zur Landes=und Volkeskunde von Elsass-Lothringen*. Le 1er cahier s'intitule : *Die deutsche franzœsische Sprachgrenze in Lothringen*, von Constant This, 34 p., in-18, avec une carte. L'auteur dédie sa brochure au professeur Grœber; il a été précédé, dans sa spécialité, par Nabert, 1844-1847, dont le travail a été traduit dans la *Revue d'Alsace*, 1859, et mentionné par Gaidoz et Sébillot dans : *Bibliographie des traditions de la littérature populaire de l'Alsace*, Strasbourg, Noiriel, 1883. Il distingue l'allemand d'Alsace, l'allemand de Sarreguemines et l'allemand de Luxembourg ; entre celui de Sarreguemines et celui de Luxembourg, on peut intercaler celui de Boulay (Bolchen). Le patois français se divise en *vazé* ou vosgien, ou patois de la montagne, et en *sano*. *Sano* vient de Saulnois *(Salinensis pagus)*, pays qui s'étendait plus loin que l'idiome ainsi appelé et parlé aujourd'hui depuis Freiburg et Longenberg jusqu'à Bourdonnaye. Il ressort du tableau annexé à la brochure que le domaine allemand n'est pas beaucoup plus considérable que le domaine français, c'est la seule conclusion que nous voulions tirer de cette étude qui n'en offre pas de bien nettement exprimée. — P. R.

ANGLETERRE. — Nous souhaitons la bienvenue à la *Classical Review*, revue mensuelle de philologie classique, dont le premier numéro vient de paraître (Londres, chez David Nutt, 13 francs par an). Le cadre de la *Revue* est très vaste : il embrasse tout ce qui concerne la Grèce et Rome jusqu'à Charlemagne en Occident, et la chute de Constantinople en Orient. Les articles doivent être courts et ne porter que sur des questions bien définies. La bibliographie, le dépouillement des périodiques spéciaux et les rapports sur les découvertes archéologiques y occuperont une place considérable. Le premier numéro contient, entre autres, une liste dressée par M. Cecil Smith, des dernières acquisitions du Musée britannique. Les articles originaux sont de MM. Murray, Hicks et Sidgwick; les notices bibliographiques sont soignées, mais on pourrait souhaiter qu'elles fussent encore plus concises. Si la *Classical Review*, qui doit aborder un grand nombre de sujets dans un espace assez restreint, a pour effet d'enrayer la prolixité des philologues anglais, elle aura rendu

un grand service à la science chez nos voisins et méritera la reconnaissance de tous ses lecteurs. — S. R.

BELGIQUE. — Sous le titre de *L'enseignement de la Philologie romane à Paris et en Allemagne* (1883-1885) vient de paraître à Bruxelles le « Rapport (adressé) au Ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique (en Belgique), par M. M. Wilmotte, professeur à l'école normale des Humanités » de Liège, sur les cours de langues et de littérature romanes qu'il a suivis de 1883 à la fin de 1885, tant en France qu'en Allemagne. Il ne pouvait être question dans ce rapport, on le comprend sans peine, de toutes les chaires de philologie néo-latine qui existent dans ces deux pays; M. M. W. n'a étudié en réalité qu'à Paris, à Halle et à Berlin, et c'est des professeurs qu'il a entendus dans ces trois villes que parle presque exclusivement son mémoire; mais ce mémoire n'en est pas moins intéressant à lire et à méditer; les renseignements qu'il renferme sur les cours suivis par M. M. W. dans ces trois centres universitaires, l'impression profonde que ces cours ont faite sur un esprit aussi indépendant et curieux que le sien, sont choses dignes d'être notées et retenues. Il était difficile de caractériser d'une manière plus heureuse que ne l'a fait le jeune professeur les leçons et les travaux des maîtres dont il s'est fait tour à tour le disciple; venant d'un étranger, l'hommage qu'il leur rend acquiert un double prix. Combien a été fécond pour lui l'enseignement qu'il a reçu, M. M. W. ne pouvait mieux le prouver qu'en donnant, comme il l'a fait, à la suite de son rapport, deux textes qui prouvent hautement sa connaissance approfondie de l'ancien français. Le premier, qui n'est qu'un fragment de 57 vers, — c'est le début de la *Vengeance d'Alexandre* de Jehan le Venelais ou le Nivellois, — n'est reproduit qu'afin de montrer que le poète ne peut être mis, comme l'a dit A. Dinaux, au rang des « trouvères brabançons ou flamands ». Le second texte a une toute autre importance; c'est celui des *Louanges de la sainte Vierge*, poème religieux du XIII[e] siècle, dont M. Paul Meyer, qu'on rencontre presque toujours quand il s'agit de la découverte d'anciens textes français ou provençaux, a signalé le premier l'existence dans la Bibliothèque de Madrid; il existe aussi dans la Bibliothèque de l'Arsenal; M. M. W. le publie d'après le manuscrit de Berlin, Hamilton anc. 191, où M. Van Hamel l'a découvert. Si l'on peut regretter qu'il n'ait pas cru pouvoir en donner une édition critique, les variantes, tirées des parties publiées par M. Paul Meyer du manuscrit de Madrid et du manuscrit entier de l'Arsenal, permettent de retrouver dans ses traits généraux le texte véritable de cette œuvre curieuse; aussi on ne peut que remercier M. M. W. de l'avoir publiée dans son entier et avec un soin qui mérite tous les éloges. Mais n'était-il point possible de découvrir la patrie de l'auteur? — Ch. J.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 18 mars 1887.

M. le Ministre de l'Instruction publique écrit à l'Académie pour l'informer qu'il a chargé un statuaire, M. Cougny, d'exécuter pour l'Institut le buste de M. Emile Egger.

L'Académie procède à l'élection des membres de la commission du prix Fould. Sont élus MM. Ravaisson, Maury, Heuzey et Georges Perrot.

L'Académie se forme en comité secret pour l'examen des titres des candidats à la place de membre libre, laissée vacante par la mort de M. Germain. Ces candidats sont au nombre de quatre, MM. J. Ménant, Célestin Port, Robiou et Saglio.

La séance étant redevenue publique, M. R. Mowat fait une communication sur une *Inscription osque accompagnée de types monétaires*. Les archéologues ont remarqué depuis quelque temps un certain nombre de stèles de terre cuite trouvées aux environs de Capoue. On en possède environ une dizaine. Ce sont des blocs quadrangulaires, qui portent chacun une inscription osque de deux ou trois lignes

(quelquefois répétée sur les deux faces), et des ornements divers moulés en relief dans la marge du texte : Apollon casqué, Minerve, Junon, et souvent un sanglier ou une laie courant vers la gauche. Ces ornements sont toujours tournés de telle façon que pour les voir suivant leur à-plomb naturel, il faut dresser la stèle debout sur l'un des petits côtés; l'inscription, au contraire, se lit en largeur, en posant le bloc sur l'un des grands côtés. On ignore le motif de cette disposition singulière.

M. Mowat met sous les yeux des membres de l'Académie le moulage d'une de ces stèles, qui appartient au Musée britannique. L'inscription, en trois lignes, est incomplète; on lit seulement :

Vircium...
Vesulia...
deivin...

A côté de ces mots on voit deux ornements en relief : 1° une laie courant à gauche, dans un encadrement rectangulaire; 2° une tête de Minerve, de face, coiffée du casque à trois aigrettes, dans un médaillon circulaire, avec une large bordure munie de deux oreillettes de suspension. On reconnaît dans ces figures les types de deux anciennes monnaies italiques. L'une est un *quincussis*, lingot rectangulaire, de la valeur de cinq as, qui porte d'un côté l'image de la laie, de l'autre celle d'un éléphant (sans doute en mémoire de la capture des éléphants de Pyrrhus, à la bataille de Bénévent, en l'an 275 avant notre ère). L'autre est un as libral, dont la face porte la Minerve casquée, le revers l'image d'un bœuf avec le mot *Roma*. On peut conclure de ce rapprochement que ces deux pièces, ainsi que la stèle en question et les autres stèles analogues, appartiennent toutes à une même époque et à une même région. On est donc autorisé, d'une part, à classer parmi les monnaies de Capoue le *quincussis* à l'éléphant et l'as libral à la Minerve; d'autre part, à assigner aux stèles de Capoue et à l'as libral, comme au *quincussis*, la date de 275 avant notre ère ou environ.

Il est probable que l'inscription de la stèle du Musée britannique est un texte votif. L'auteur de la dédicace, pense M. Mowat, avait offert à une divinité locale un *quincussis* et un as libral, ce dernier enchassé dans un cadre rond à oreillettes, et on aura surmoulé ces deux objets pour en joindre l'image en relief à l'inscription qui relatait l'offrande.

Ouvrages présentés : — par M. Nisard : Georges Monval, *le Laquais de Molière* [provençal]; — par M. Bergaigne : Katyayana's, *Sarvânukranani of the Rigveda, with extracts from Shadyurucishya's commentary*, edited by A. A. Macdonell (*Anecdota Oxoniensia, Aryan series*, vol. I, part IV); — par M. Senart : 1° H. de Charencey, *Fragments sur la langue chauabal* (extrait du *Muséon*); 2° Barth. Roldan, *Cathecismo en lengua chuchona y castellana*, publié par H. de Charencey (extrait des *Actes de la Société philologique*); 3° E. Senart, *les Inscriptions de Piyadasi*, tome II; — par M. Siméon Luce : Louis Barbaza, *Annales de la ville de Castres, depuis les origines jusqu'à la réunion du comté de Castres à la couronne, 647-1519*; — par M. d'Hervey de Saint-Denys, au nom de M. d'Abbadie, de l'Académie des sciences : John Campbell, *Etruria capta*; — par M. Héron de Villefosse : 1° l'abbé Ferdinand Saurel, *Clairier, véritable emplacement d'Aéria*; 2° Réaumur, *Lettres inédites* [publiées par Georges Musset].

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 9 mars 1887.

PRÉSIDENCE DE M. HÉRON DE VILLEFOSSE

M. Alexandre Bertrand présente un glaive romain trouvé près de Saintes. Il prélude par quelques observations à la communication qu'il se propose de faire sur la question des Celtes et des Galates.

M. de Baye communique les photographies d'objets en bronze de l'époque gauloise trouvés aux environs de Novare. M. A. Bertrand insiste sur l'intérêt de cette découverte.

M. Guiffrey fait l'histoire des réparations exécutées pendant le xviie siècle au tombeau du roi Childebert à Saint-Germain-des-Prés.

M. Cournault communique divers objets de bronze trouvés aux environs de Nancy, notamment une statuette.

M. Ravaisson-Mollien présente quelques observations sur la coiffure de Jupiter Trophonius, dans un buste du Musée du Louvre.

Le Secrétaire,
Ed. Corroyer.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 14 — 4 avril — 1887

72. — **Die Aussprache des Griechischen.** Ein Schnitt in einen Schulzopf, von Eduard ENGEL. Iena, Hermann Costenoble, 1887. In-8, 166 pages.

M. E. Engel nous apprend (p. 3) qu'il avait commencé à s'occuper de son travail au mois de mai dernier : au mois de novembre, son livre était terminé; entre temps, nous dit-il, il avait pu se mettre au courant de la question et dépouiller presque toute la bibliographie de son sujet, ce qui lui a fait faire, à ce qu'il nous confie lui-même *(ibid.)*, des lectures bien ennuyeuses. M. E. nous informe aussi (p. 1) qu'il n'appartient pas à « *la tribu des philologues classiques* »; même il s'irrite quelque peu de voir que ceux-ci se croient avoir seuls le droit de s'occuper de philologie *(ibid.)*[1]. Il nous prévient de plus *(Vorwort)* qu'il n'a pas voulu, par un vocabulaire technique trop compliqué, donner à son volume les apparences rébarbatives d'une fausse érudition. Il est d'avis que pour traiter de questions scientifiques, il n'y a aucune nécessité à se servir d'un style inintelligible et peu récréatif : M. E. préfère amuser le lecteur. Ailleurs (p. 4), il en a contre « un *certain* Frédéric Blass » *(sic)*, et recommande aux philologues de ne pas tant faire de *philologie*, mais de s'adonner aussi quelque peu à l'étude de la *philologique (Philologik)*. Enfin, comme M. E. est un homme d'esprit, je rappelle le sous-titre badin : *Coup de canif dans une perruque scolaire*.

Après ces simples citations, il semble que tout compte-rendu détaillé soit superflu. En effet, je ne m'appesantirai pas sur ce volume. La polémique en fait tous les frais. Voilà la vieille querelle des *érasmiens* et des *reuchliniens* remise en honneur. M. E. est reuchlinien, cela va de soi. Il était digne de l'être. Mais qui le forçait à le dire, surtout à l'écrire? L'auteur croit, à n'en pas douter, que tout le monde est obligé d'avoir une opinion dans la question de la prononciation du grec. C'est là peut-être une erreur. Quand on est si peu au courant de toutes choses — philologie, linguistique, grec ancien et grec moderne, — quand on n'a d'autres raisons pour se mêler de grec qu'un voyage récemment

1. En réalité, l'auteur, dans tout son livre, vise plus particulièrement les linguistes, et c'est d'eux qu'il veut parler. Mais nous n'en sommes pas à quelques distinctions près.

accompli en Grèce[1], il nous semble, au contraire, qu'on aurait bien quelques droits au silence. M. E. n'était pas tenu de s'improviser linguiste. Pourquoi relit-il jusqu'à trois fois (p. 4) le livre de M. Blass, du moment que les travaux de ce genre doivent rester pour lui lettre close? Mais M. E. ne doute de rien; c'est certainement M. Blass qui a tort de ne pas se faire comprendre. L'auteur n'hésite même pas (p. 5-6) à adresser un reproche d'ignorance à G. Curtius et regrette que celui-ci ne se soit pas mis à l'école linguistique de M. E. Curtius, qui sait au moins le grec moderne et qui le lui aurait enseigné[2]. Le mouvement scientifique de l'Allemagne échappe à notre auteur. Il s'en montre même exaspéré. Aussi (p. 166) finit-il par nous déclarer que la routine philologique est hostile à tout progrès; et comme la prononciation moderne du grec est la seule bonne, la seule vraie, c'est en dépit des pédants et par un ordre d'autorité supérieure qu'il faudra l'introduire dans les écoles.

M. E. est très fier de savoir le grec moderne, et c'est au nom de cette science fraîchement et faiblement acquise dans une récente traversée en Grèce, qu'il foudroie les érasmiens, les philologues et les linguistes. La connaissance du grec moderne est à la base de toute étude sur la prononciation ancienne du grec : telle est la thèse de M. E., et ici il n'est plus seul à la soutenir; il a pour lui tous les reuchliniens. Je voudrais un moment me placer sur ce terrain; je voudrais examiner la théorie de l'auteur et de ses partisans, en me mettant au même point de vue. La question de la prononciation du grec est frappée d'un tel discrédit aujourd'hui auprès du monde savant, le livre de M. E. mérite si peu les honneurs d'une discussion, que j'hésite à en parler, même à ce point de vue plus général. Cependant un des côtés de la question ne me paraît pas avoir été touché jusqu'ici : il s'agirait justement de rechercher si l'étude du grec moderne confirme ou contredit les principes de la prononciation érasmienne et quel genre d'éclaircissements elle peut nous fournir sur le grec ancien.

Il me semble tout d'abord que la question a toujours été prise d'un mauvais biais. La voici, telle qu'elle est discutée depuis l'origine : Le grec ancien se prononçait-il, oui ou non, comme le grec moderne? Suivant qu'on répond par l'affirmative ou la négative, on est reuchlinien

---

1. *Griechische Frühlingsreise*, Iéna, 1886. Ce livre n'est pas moins réjouissant que celui dont il est question en ce moment.

2. Est-il nécessaire d'ajouter que l'auteur fait ces reproches avec sa légèreté ordinaire? Il compare κἀγώ et καὶ γώ, qu'il écrit à tort κι ἐγώ, et ne sait pas qu'il n'y a pas la moindre crase dans καὶ γώ, mais tout simplement réunion en une seule voyelle de deux voyelles contiguës semblables, comme cela est de règle. Je me refuse, du reste, à entrer dans les critiques de détail. Qu'il me suffise de renvoyer à la p. 35 : M. E. ignore que le grec ancien ne souffre pas la combinaison d'une aspirée et d'une sourde (φτ), et qu'il n'admet que les groupes φθ ou πτ. Aussi M. E. s'étonne-t-il qu'on ait trouvé à redire à *éfkolos* (εὔκολος) et qu'on déclare cette prononciation mal sonnante : il y découvre, nous dit-il, au contraire, une extrême harmonie pour l'oreille.

ou érasmien, selon les vieilles désignations qui durent encore [1]. Mais la réponse, quelle qu'elle soit, porte à vide ; le principal terme de comparaison n'a jamais été élucidé : comment se prononce donc le grec moderne? C'était là le premier point à éclaircir. Or, il faut bien le dire, la prétendue prononciation *moderne*, sur laquelle roule tout le débat, est en grande partie artificielle et ne répond à aucune réalité : elle est tout aussi *savante* et peu moderne que la langue puriste elle-même. Elle ne doit donc pas être prise en considération. La thèse favorite des reuchliniens est de dire que la meilleure autorité à consulter, quand il s'agit de déterminer la prononciation d'une langue dans le passé, c'est le peuple qui, encore aujourd'hui, parle cette langue. Conformément à ce principe même, le peuple seul doit faire foi, et non pas une classe de citoyens se trouvant dans des conditions spéciales. Un témoignage dans cet ordre d'idées aura d'autant plus de poids qu'il proviendra d'un homme plus ignorant. Si je veux savoir comment se prononce aujourd'hui la combinaison ντ, je m'adresse à la grande masse de la nation et j'entends partout dire *vd*, *πάνδες*, au lieu de *πάντες* ; voilà un bon renseignement ; mais si, par hasard, un homme cultivé s'efforçait devant moi de dire *πάντες* pour *πάνδες*, il est évident que ce témoignage ne vaudrait rien [2]. Je ne crois pas devoir insister davantage sur cette vérité trop évidente ; les reuchliniens n'en ont jamais tenu aucun compte.

Je n'en veux citer qu'un exemple entre mille : en grec moderne, tout *e* et tout *i* se palatalisent devant *a o u* (ου) et se prononcent comme un *jod* (*j* allemand dans *ja, je ;* français *iya (ijà)* pour *il y a)*. On dit donc *timjos* (τίμιος), *kerjaki* (κυριακή), *anipsjús* (ἀνεψιοῦς), *ljondári* (λεοντάριον) ; il importe peu que *e* ou *i* soient accentués ou non ; le traitement est le même : *peδjú* (παιδίου), *njós* (νέος), etc., etc. Naturellement *i* peut-être représenté par υ *(δjó = δύο)*, υι *(jós = υἱός* [3]), ει *(δuliá = δουλεία)*, οι *(mniάζο = ὁμοιάζω)*, ι *(jatrós = ἰατρός)* ; *e*, à son tour, peut être représenté par αι *(paljós = παλαιός)*. Voici donc, il me semble, le champ de la discussion singulièrement circonscrit en ce qui concerne αι, ει, υι, οι, υ, η et même ι : toutes les fois que ces sons se trouveront devant les voyelles *a o u*, il ne s'agira plus de se demander s'il faut prononcer *aï, eï, uï, oï, ü, è, i*, ou bien *e* et *i :* il faudra dans tous ces cas faire sentir le *jod*. Alors seulement on pourra dire qu'on prononce à la moderne. Les reuchliniens, s'ils veulent être conséquents avec eux-mêmes, devront dire non point *paleos* mais *paljos*. *Paleos* est une prononciation purement factice. Et qu'on ne s'imagine pas que les savants conservent la véritable prononciation ancienne dans *paleos*, en vertu d'une tradition

1. Voir plus loin p. 265, note 1.

2. Je vois (Ἐφημερίς, 1887, N° 29, p. 3, col. 2) qu'un M. Skylitsis espère, avec le temps, ramener la prononciation de l'esprit rude! Voilà assurément un témoignage qui sera à négliger.

3. D'abord υι s'est réduit à un simple *i*, et ce degré nous est conservé dans Spanéas I, 198 ; ce texte ne connaît pas encore le *jod*.

mystérieuse transmise de génération en génération, et réservée par je ne sais quel privilège à l'élite de la nation : les savants prononcent tout bonnement d'après la *lettre* [1] : ils savent que αι dans καινός, je suppose, se dit *e* : ils disent de même *e* dans *paleos*, parce qu'ils le voient écrit par ce même αι qu'ils ont lu dans καινός. De même, en France, plusieurs personnes s'efforcent naïvement, croyant bien faire, de prononcer *Pôl* au lieu de *Pol*, à cause de l'orthographe artificielle *Paul*, et en Allemagne, quelques maîtres d'école s'acharnent à faire sentir dans *sehen* une *h* qui n'existe plus que sur le papier [2].

Il y a plus : la question peut et doit être délimitée d'une façon encore plus rigoureuse. La *prononciation* moderne ne saurait être étudiée en dehors de la *phonétique* moderne; phonétique et prononciation sont une seule et même chose : la prononciation, c'est de la phonétique. Je reprends l'exemple de αι donné plus haut à propos de παλαιός ; αι initial atone subit l'aphérèse aujourd'hui : on dit donc γιαλός *(jalós)* et non αἰγιαλός, etc. Dans des cas analogues, il n'y a donc plus à s'occuper de savoir si tel phonème doit se prononcer à l'érasmienne ou non, puisque, en réalité, il ne se prononce pas du tout. De même un η initial atone, comme celui de ἡμέρα, ne saurait plus être pris en considération, du moment que l'on dit μέρα. Ainsi donc, qu'on soit reuchlinien ou érasmien, le débat devra être toujours strictement limité : rien que pour αι, il faudra déjà éliminer tous les cas où αι se trouve devant *a o u*, tous ceux où il est initial atone, tous ceux enfin où il est final et s'élide devant la voyelle initiale du mot suivant. Souvent, il faudrait laisser des syllabes entières de côté, comme βι et δι dans βιβάζω et διδάσκαλος, qui ne sont plus connus aujourd'hui que sous les formes régulières modernes βάζω, δάσκαλος [3]. D'autre part, les reuchliniens devraient suivre en tout la prononciation moderne, et, par exemple, abandonner le ν final partout où la langue commune le laisse tomber : il ne faudrait plus dire τὸν λόγον mais τὸλόγο [4]. On voit que nous arrivons à l'absurde : soutenir que la prononciation n'a pas changé, c'est dire que la langue, c'est-à-dire l'ensemble des phénomènes phonétiques et morphologiques, n'a pas varié.

Il ne suffit pas d'ailleurs de parler de la prononciation moderne d'une

1. Et M. E. lui-même met en exergue sur la couverture : *Der Buchstabe tœtet*. La prophétie était sinistre.

2. Cf. *Zeitschrift für rom. Philol.*, VIII, 2, p. 244, note 1.

3. Ces deux formes sont dues à la chute régulière de *i* atone (ββάζω, δδάσκαλος) entre deux consonnes dans la protonique, et à la simplification en une seule de deux consonnes contiguës semblables (βάζω, δάσκαλος). On sait que la langue commune (κοινή moderne) a aujourd'hui perdu toute réduplication.

4. Avec τολόγο, on serait encore plus près de l'antiquité qu'on ne croit. On n'a qu'à penser aux nombreuses graphies comme τολλόγον des inscriptions. J'espère démontrer prochainement d'ailleurs que la chute du ν final est due à l'assimilation de ce ν avec la consonne initiale du mot suivant, puis à la simplification de la double consonne ainsi obtenue. Certains dialectes ont encore conservé l'étape τολλόγο τολλόγο, etc. Devant κ π τ, ν subsiste, justement parce que là il n'y a pas assimilation.

façon aussi générale. Il serait nécessaire et logique d'examiner les différentes prononciations dialectales. A l'heure qu'il est, il y a peut-être en Grèce autant de nuances, autant de finesses phonétiques distinctes qu'il y a de villages, et ce pays réserve plus d'une surprise, plus d'un enseignement aux linguistes. On pourrait presque affirmer qu'en fait de prononciation tout s'y trouve. Il s'agirait de tout noter, de noter tout au moins le plus possible. On n'est pas autorisé à nous proposer comme modèle la prononciation moderne, sans faire aucune distinction de dialectes. S'il est question de l'ionien, je suppose qu'il vaut mieux aller prendre ses renseignements sur les côtes de l'Asie-Mineure et dans les îles qu'en Macédoine, et si c'est le dorien qui est en jeu, il faut aller en pays dorien. De quelle prononciation moderne s'agit-il donc? Dans certaines régions de la Grèce, γ après ρ se prononce comme une explosive : *pírgos*; dans d'autres, γ n'est plus qu'une fricative : *pírγos*. Les reuchliniens n'ont donc rien dit en affirmant qu'il faut prononcer à la moderne : *pírgos* et *pírγos* sont *modernes* tous deux. Il faudra donc commencer par choisir. On pourrait dans cet ordre d'idées multiplier les exemples à l'infini. On aura à se décider entre les prononciations *tse, tsje (s* palatalisé), *tsché, tschje* pour κε, *sje, sche* pour σε, etc., entre *érkome, érχome, érχume,* entre *éa, éγa, éja, aïγa* (Chypre?), quatre formes différentes de αἶγα, etc., etc. Ainsi donc, pour que la question puisse réellement exister, on devra nous dire : 1° quelle est au juste la prononciation *moderne* (populaire); 2° quelles sont les diverses prononciations dialectales. Tout ouvrage qui ne tiendrait pas compte de cette double exigence devra être écarté; de la sorte se trouverait finalement ruinée une question qui n'aurait jamais dû naître.

Mais le terrain une fois ainsi déblayé, le problème se pose d'une façon beaucoup plus intéressante, beaucoup plus *scientifique*. Il suffit de mettre la question sous son vrai jour, et ce n'est plus une question oiseuse. On peut se demander, en effet, quels éclaircissements il est possible de tirer de la prononciation, pour parler mieux, de la phonétique du grec moderne sur la prononciation et sur la langue anciennes. Tout d'abord, la prononciation érasmienne ou, pour mieux dire, ancienne [1], se trouverait confirmée par une pareille étude, au rebours de ce que pensent M. E. et les reuchliniens avec lui. Il faudrait d'abord éliminer de cet examen les prononciations prétendues anciennes et qui paraissent

1. Ces mots, *prononciation érasmienne,* n'ont plus guère de sens pour nous aujourd'hui. Quelle qu'ait été l'intuition de génie qu'avait eue Erasme, nous devons les notions que nous avons actuellement sur la prononciation ancienne à la grammaire comparée d'une part, de l'autre à une connaissance plus approfondie du grec ancien lui-même. Ce qui reste d'Erasme, c'est un *principe* : l'ancien ne se prononce pas comme le moderne. L'application du principe est une tout autre question. les Anglais, par exemple, ne prétendent pas eux-mêmes qu'ils prononcent comme les anciens quand ils prononcent un ι à l'anglaise : *ai*. La prononciation érasmienne est susceptible de réformes; mais ces réformes doivent être poussées dans le sens érasmien. C'est là ce que nous disons et pas autre chose.

telles au premier abord. Il n'y aurait nul compte à tenir de phénomènes comme *χrusós* (χρυσός = χρυσοῦς), *emís* (ἐμεῖς = ἡμεῖς), *jerós* (ὑγιηρός), etc. Ces phénomènes sont tout récents et ne reposent pas sur une transmission directe. Ainsi tout *i atone* devant *r* se change en *e*, cf. plus haut *kerjakí* (κυριακή)[1]. D'autres prononciations, au contraire, ne peuvent remonter qu'à l'antiquité : il faut admettre qu'elles ont persisté, depuis l'origine, à peu près intactes. Par exemple, tout β et tout δ après μ et ν se prononcent aujourd'hui *b* et *d* : *béno* (ἐμβαίνω), *kómbos* (κόμβος), *θambóno* (θαμβόω), *Imbro* (Ἴμβρος); *éndeka* (ἕνδεκα), *andrós* (ἀνδρός), *Léxandros* (Ἀλέξανδρος)[2]. On peut se représenter le passage de *kombhos* à *kombos*, par l'abandon de l'aspiration; mais on ne peut admettre un retour de *komβos* à *kómbos*. Il faut donc bien que le *b* ici soit ancien. Les reuchliniens trouvent ce *b* barbare : en réalité, c'est la seule vraie prononciation. Au contraire, la prononciation *kómβos* ou *anδrós* n'est d'aucun temps ni d'aucun pays : elle n'est ni ancienne ni moderne. Elle est artificielle et due uniquement à l'influence de l'écriture. Voilà déjà un point où la prononciation ancienne se trouve pleinement confirmée pour β et δ. S'il est démontré que β se prononçait *b* en grec ancien après μ, il faut reconnaître qu'il se prononçait *b* partout : ce son *b* n'aurait pas pu se développer après *m* d'un son β *(v)*; au contraire, après que *b* s'était adouci en β entre voyelles, il est tout naturel qu'il soit resté *b* sous l'influence de *m*.

Le travail le plus fécond consisterait à rechercher, à l'aide de la langue moderne, les éclaircissements que celle-ci peut nous fournir sur la langue ancienne. Les résultats obtenus par des recherches de ce genre pourraient être étendues bien au-delà de la question spéciale qui nous occupe et auraient vite fait de briser le cadre toujours un peu étroit de notre sujet. Mais je ne veux parler ici que de la prononciation. D'après le traitement que les formes anciennes ont eu au moyen âge et de nos jours, on peut déterminer la valeur de ces formes dans l'antiquité. Pour fixer les idées, voici quelques exemples pris au hasard. Dans certains dialectes, entre autres à Trébizonde, on dit ἀτός pour αὐτός : cette forme ἀτός n'est explicable que si on remonte à une époque où αυ était encore diphthongué, et il doit y avoir certainement des villages où ce traitement de αυ doit être constant : il ne nous est connu que pour ἀτός, pour

1. Chatzidakis, Μελέτη ἐπὶ τῆς νέας ἑλληνικῆς, p. 46. Le traitement de *a*, *o*, *i*, s'y trouve confondu et les choses y sont présentées pêle-mêle, à la hâte, comme on doit s'y attendre dans un livre de polémique, et la polémique contraire, par essence, à toute exactitude, tue la science. M. Wilhelm Meyer se propose de montrer prochainement dans son édition de S. Portius qu'il s'agit précisément d'un *i atone*. Je lui emprunte d'avance cette distinction.

2. Des formes comme σιδέω (συνδέω), συβουλή (συμβουλή) ne sont pas en contradiction avec ce fait. Ces mots sont d'importation savante, et ils ont été introduits dans la langue au moment où ν tombait devant toutes les spirantes; or, β était déjà spirante, et les savants prononçaient συμβουλή d'où συβ. Il y a eu même de cette façon des formes refaites : bien que *kindinos* existe, on entend souvent prononcer aujourd'hui *kiδinos*.

la raison que les phonétiques dialectales, rigoureusement étudiées dans les villages, sont jusqu'ici complètement inconnues. D'autre part, dans la langue commune (κοινή moderne), ν tombe devant θ φ χ : cet abandon[1] de ν n'a jamais pu avoir lieu dans l'ancienne langue, parce que θ φ χ n'étaient pas spirantes comme aujourd'hui, mais aspirées, et que le premier élément était une sourde τ π κ. Si θ φ χ avaient été spirantes dès ce temps, ν serait déjà tombé, puisque la combinaison d'une spirante et de la nasale ν n'est pas et n'eût pas été alors plus possible qu'aujourd'hui. La morphologie n'est pas moins concluante : si η avait toujours été prononcé *i*, la confusion entre πόλιν et δούλην, d'où résulte le nominatif régulier πόλη (passage des thèmes en -ι fém. à la Décl. I), eût eu lieu chez les anciens absolument de la même façon que la confusion entre νεώς attique et ἥρως, ce qui nous donne l'acc. analogique ancien ἥρων. Par une corrélation remarquable, c'est au contraire aujourd'hui sur les thèmes en -ο de la Décl. II que se façonne un nomin. comme ἥρως. Nous aurons donc ἥρος (Georg. Belis. 560, 757 leçons du ms.), ἵδρος (ἵδρως), προεστός (προεστώς), et cela d'une façon constante, toujours par suite de la même coïncidence phonétique entre les voyelles du nominatif, qu'on remarque dans ἥρως, νεώς. En grec ancien, ἥρως peut subir l'analogie de νεώς, jamais celle de λόγος.

Je pourrais multiplier les exemples. C'est surtout ici que la connaissance des dialectes pourrait être précieuse. J'espère y revenir prochainement. Quand nos études seront plus avancées, il deviendra même possible de recourir au grec moderne pour résoudre certaines difficultés du grec ancien, de la même façon qu'on peut à l'aide des langues romanes tirer plus d'un éclaircissement sur le latin. On a trop souvent répété que les longues et les brèves anciennes avaient été traitées toutes indistinctement comme brèves dans le grec moderne. Il est un dialecte pour lequel je puis dès aujourd'hui affirmer le contraire, en ce qui concerne ο et ω (le dialecte de Pyrgi, Chio). Dans des cas pareils, si ο et ω ne donnent pas les mêmes résultats, si α (bref) et α (long) sont traités différemment dans une région donnée cela peut nous servir à fixer la quantité restée inconnue d'un α ancien, etc. Déjà, à un autre point de vue, le fait que tous les verbes en -όω ancien sont représentés par des verbes en -ώνω *(-óno)* modernes nous permet de restituer des verbes inconnus aux lexiques[3].

Au lieu de vouloir confondre les deux prononciations, on voit donc

---

1. Abandon pour chute. J'emprunte cette heureuse locution à une communication faite par M. de Saussure à la Société de Linguistique.

2. Le nominatif ἥρωας est un nomin. mi-savant mi-populaire ; il est dû à la persistance de l'accus. ἥρωα dans la langue savante. Il a évincé aujourd'hui le nomin. régulier ἥρος. Comme ἥρος, des nom. comme μέγας peuvent être à la fois anciens (μέγας, μεγάλου) et modernes (τοῦ μέγα) sur νεανίας, πατέρας, etc.

3. Ce n'est pas sans raison que M. Comparetti (K Z. XVIII, 132; cf. *Revue critique*, 1884, p. 456) se plaint depuis longtemps qu'on regratte les moindres mots des lexicographes et qu'on néglige à tel point les témoignages vivants de la langue.

qu'il y a intérêt pour la science à les séparer rigoureusement. L'étude du grec ancien n'y gagne pas moins que l'étude du grec moderne. La science bien entendue, exige une délimitation nette des frontières entre les deux langues. A bien prendre les choses, on ne voit même pas un seul point où la prononciation moderne serait bonne à adopter. Pour ma part, je l'avoue, je ne voudrais même pas que l'on apprît aux élèves à mettre les accents. Il ne mettront jamais sur λόγος qu'un accent d'intensité, et cela leur brouillera les idées à tout jamais : ils s'imagineront toujours que les Grecs y mettaient le même accent que nous. Or, on sait quel rôle capital l'accentuation joue dans l'histoire des langues et quelle différence caractéristique elle établit entre les langues anciennes et les langues modernes.

Je suis confus, en terminant, d'avoir à répéter des vérités trop simples : ai-je besoin de l'ajouter? Le patriotisme n'a rien à voir à des questions d'un ordre purement historique, comme la prononciation. Il n'y a aucune déchéance à reconnaître que la prononciation a changé : il y a, au contraire, tout profit à l'admettre, ne fût-ce que pour la rectitude générale de l'esprit. Le français de la *Chanson de Roland* ne se prononçait pas comme le français d'aujourd'hui ; personne a-t-il jamais songé à tirer de là cette conclusion que, depuis, les Français ont dégénéré, et que ce ne sont pas les mêmes Français? Il n'y a dans ces études aucune question ethnographique engagée. Il me semble même que le patriotisme, bien entendu, consiste tout d'abord à se mettre au courant de la science contemporaine. Un pays tout entier éviterait de la sorte à se voir accusé d'étroitesse d'esprit et de routine. Quoiqu'il en soit, puisqu'en Grèce on se montre toujours inquiet sur ces questions, et qu'on s'y informe avec anxiété de l'opinion publique en Europe, voilà un livre rassurant. Le volume de M. E. rend à la Grèce un bien grand service. Il faut le reconnaître : quand on a combattu la prononciation érasmienne à Athènes, on s'est toujours du moins efforcé de réunir des preuves, de présenter la question sous un jour scientifique [1]. Quelque ardeur qu'on ait mise au combat, quelle qu'ait été la violence de certaines attaques, nous n'aurons plus le droit désormais de reprocher à la Grèce seule l'intolérance en pareilles matières. Le livre de M. Engel est là pour la défendre : jamais en Grèce on n'a écrit pareilles inepties.

Jean Psichari.

1. Bien des savants en Grèce admettent déjà la différence des deux prononciations.
Tel doit être certainement l'avis de M. Chatzidakis. On aimerait cependant voir un
jour son opinion nettement exprimée sur ce sujet; on serait heureux de lui entendre
dire expressément s'il reconnaît oui ou non le *principe* de la prononciation érasmienne, s'il croit que le grec ancien se prononçait comme le grec moderne, et sur
quels points doit porter la différence, si, par exemple, β se prononçait *v* ou *b*, η i
ou è, etc., etc., enfin, s'il admet, en gros, les conclusions du livre de M. Blass.

73. — **S. Augustini Liber qui appellatur Speculum et liber de diuinis scripturis siue Speculum quod fertur S. Augustini,** ex rec. Fr. Weihrich, 1 vol. in-8, LII-725 pp. Vindobonae, 1887.

Ce volume est le volume XII, sect. III, part. I, du *Corpus scriptorum Ecclesiasticorum latinorum*, édité par l'Académie de Vienne. Il reproduit le *Speculum*, un recueil d'extraits bibliques composé par saint Augustin à la fin de sa vie dans un but moral. L'autre *Speculum* est, comme on le sait depuis longtemps, une œuvre apocryphe. Cette publication sera très agréable à ceux qui s'occupent de l'histoire des versions latines de la Bible. Dans son intéressante préface, M. Weihrich arrive aux conclusions suivantes : 1° saint Augustin a bien composé le *Speculum*, comme le prouvent les témoignages de Possidius, de Cassiodore et d'Eugippius, ainsi que l'accord de certaines assertions du *Speculum* avec des idées et des théories exposées dans les *Retractationes;* 2° les textes groupés dans le *Speculum* n'ont pas été conservés tels que saint Augustin les avait cités d'après la traduction latine de la version des Septantes, mais, à une époque très ancienne, ils ont été interpolés d'après la version de saint Jérôme ; 3° l'interpolation a pour origine un texte semblable à celui du *codex Amiatinus* de la Vulgate ; 4° certains passages n'ont pas été interpolés et remontent à la source primitive. Ajoutons que M. Weihrich a donné une notice détaillée des vulgarismes de deux manuscrits, le *Monacensis* lat. 14513 (IXe s. ; *i* pour *a : griciam; e* pour *u : ut = et ; g* pour *i* et pour *gi : magestatis, litigosum;* fut. analogiques : *benedicebunt, audebit = audiet ;* construction de *a, cum, de, ex, in*, avec l'acc. pour l'abl.) et le *Sessorianus* 58 (VIIIe-IXe s. ; *u* pour *e : ut = et;* addition régulière de *m* finale : *lignum uiridem : s = ti : sapiensa ; s* pour *r : Oree, orases ;* ind. prés. pour impérat. : *fers, aufers ;* formations analogiques : *plebis* n. s., *facies* g. s., *alio* dat. ; etc.).

P.-A. L.

---

74. — Maurice Vernes. **L'histoire des religions.** Paris, Leroux, 1887. In-12, 281 p.

Il faut savoir gré à M. Maurice Vernes d'avoir réuni dans ce petit volume un certain nombre d'articles et de leçons, disséminés dans diverses Revues, et qui méritaient d'être sauvés de l'oubli. Au premier abord, on serait tenté de lui reprocher d'avoir si scrupuleusement conservé aux uns et aux autres leur forme primitive, au risque de laisser subsister bien des répétitions et même quelques contradictions : toute réflexion faite on reconnaît qu'il a eu raison d'agir ainsi. Les essais qui composent ce livre, en effet, ne sont pas seulement d'utiles contributions à la science des religions, considérée dans son esprit, sa méthode

et ses divisions; ils marquent encore, pour la plupart, des dates dans l'histoire de l'introduction en France, de cet enseignement nouveau. M. V. a donc bien fait de leur conserver leur caractère en quelque sorte documentaire; tout au plus peut-on regretter qu'il n'en ait pas fait disparaître quelques négligences de style [1]. Quant aux contradictions, ou plutôt aux « repentirs », loin d'en faire un grief à M. V., je l'en louerai volontiers. Presque toujours sa seconde opinion est en progrès sur la première; elle témoigne d'une vue plus exacte des difficultés de l'heure présente, d'une appréciation plus juste des concessions que la science doit faire à l'état social, sans rien sacrifier des droits de la vérité. Dans ces tâtonnements il faut donc voir une nouvelle marque de la parfaite sincérité de l'auteur et du vigoureux effort intellectuel d'où est sorti ce livre.

Deux sujets paraissent avoir surtout préoccupé M. V. dans ces derniers temps : la méthode et la classification de l'histoire des religions — l'organisation de l'enseignement de cette étude. Sur le premier point, il fait entendre de sages conseils, qui empruntent une singulière autorité au tour d'esprit de l'auteur. Quand on voit un écrivain aussi connu pour sa hardiesse — j'allais dire : sa roideur — crier casse-cou, faire le gendarme, suivant sa propre expression, après avoir fait la trompette, il faut bien croire qu'il y a un peu d'intempérance dans les généralisations prématurées de nos hiérographes à la mode. Et, en effet, M. V. n'a pas de peine à démontrer que la science des religions, qui en est à ses débuts, a le tort de prendre les allures d'une science faite; que la filière par où l'on veut que toutes les religions aient passé, et dont on fait un principe absolu de classification, n'est pas aussi générale qu'on veut bien le dire; que trop souvent on supplée aux lacunes de la tradition par des hypothèses aventureuses ou des analogies forcées; qu'on explique le connu par le peu connu, et le peu connu par l'inconnu; qu'enfin les prétendus « stages naturels » des religions — fétichisme, animisme, polythéisme, nomisticisme *(sic!)*, monothéisme — loin de représenter un ordre chronologique invariable, correspondent plutôt à des directions d'esprit simultanées, à des degrés de culture différents qui peuvent parfaitement coexister à la même époque et dans le même pays : il y avait des païens monothéistes — M. V. va jusqu'à dire que tout polythéiste, au moment où il s'adresse à une divinité particulière, devient en fait monothéiste, — il y a des catholiques polythéistes et même fétichistes. La conclusion qui s'impose, c'est que, pour le moment, le seul classement scientifique des religions, le seul qui ne préjuge pas les résultats ultimes de l'investigation, le seul, en un

1. « Malgré, et je dirai presque : à cause de la diversité des conditions » (p. 8). — « Les philosophes, avant et depuis Lucrèce, ont blâmé ces agissements » (p. 23). — « Ce travail mérite d'être relevé pour la compétence qu'apporte l'auteur à la tractation de son sujet. » (p. 171). M. Vernes abuse aussi du mot « propos. » Il s'en sert à tout « propos. »

mot, qui n'implique pas de pétition de principe, est celui qui prend simplement pour base l'ordre historique et géographique, en le modifiant seulement pour les religions universalistes.

Tout cela est vrai; nous ne savons cependant si M. V. n'est pas allé un peu loin dans sa défiance envers les classifications actuelles. A vrai dire, le principe de classement qu'il propose d'y substituer est purement artificiel : lui-même en convient franchement (p. 86). Mais une classification artificielle est par cela même provisoire; tôt ou tard, elle devra céder la place à une classification naturelle, comme la classification de Linné, en botanique, a fait place à celle de Jussieu. Quelle sera la classification naturelle des religions, le jour où les études de détail sur chacune d'elles seront assez avancées? Je ne pense pas que ce soit celle de MM. Tiele et Réville. L'évolution qu'ils décrivent serait peut-être vraie d'un peuple absolument soustrait à toute influence étrangère, et néanmoins assez bien doué pour ne pas s'attarder dans une éternelle enfance; mais c'est là une pure hypothèse, un peuple de théorie. En réalité aucune nation n'a vécu entièrement isolée, et les idées religieuses sont, avec les symboles artistiques, les produits intellectuels qui voyagent le plus facilement. La véritable classification religieuse reposera donc sur un principe de filiation; elle se traduira, comme tend à se traduire la classification zoologique ou botanique, par un tableau généalogique. M. V. ne croit pas beaucoup à cette filiation religieuse, ou du moins à la possibilité de l'établir : scepticisme d'autant plus singulier que l'auteur s'est occupé toute sa vie d'une partie de la science des religions où la filiation des croyances apparait claire comme le jour. A l'analogie tirée de la grammaire comparée, il répond que la méthode comparative, en linguistique, ne s'applique utilement qu'aux langues dont on connait la souche, comme aux langues néo-latines, par exemple. C'est une erreur de fait : M. V. ferait-il fi de la grammaire comparée des langues indo-européennes? Certes on a renoncé à voir dans le sanscrit la langue-mère du groupe; l'on reconnait qu'il est chimérique de vouloir reconstituer dans son entier, grammaire et vocabulaire, la langue indo-européenne primitive; il n'en est pas moins vrai que l'existence de cette langue est un fait à peu près aussi certain que celle du latin, et que sans cette hypothèse nécessaire les analogies du grec, du latin, du sanscrit, des idiomes slaves et germaniques, restent en l'air comme des faits miraculeux et inexpliqués. Eh bien, ce qui est vrai de la grammaire comparée, l'est aussi de la religion comparée. Nous ne dirons pas, comme M. V. le fait dire à ses adversaires, non sans une pointe d'exagération « que les religions spéciales ne sont que les modifications nécessaires et fatales d'un premier état, dit primitif », mais lorsque l'examen scrupuleux des faits aura révélé entre les pratiques, ou les croyances de deux peuples des ressemblances qui ne peuvent s'expliquer ni par le hasard, ni par l'emprunt, nous croyons que l'hypothèse d'une descendance commune s'impose et qu'elle fournit le principe d'une classification rationelle.

Je n'oublie pas toutefois que les éléments religieux en voyageant d'un pays à l'autre se métamorphosent, s'adaptent à leur nouveau milieu. Ce phénomène d'adaptation est commun aux langues, aux arts, aux religions, mais c'est en matière religieuse que son importance est la plus grande, parce que la religion tient de plus près aux racines mêmes de l'être moral d'un peuple. En réalité, il n'y a que les formes des religions qui voyagent, leur esprit leur est insufflé par les gens qu'elles visitent. Lorsque cet esprit demeure le même tout en changeant de milieu, c'est que l'emprunteur était arrivé au même point et au même genre de civilisation que le prêteur, mais cette transmission intacte est bien rare; le fait général est la modification plus ou moins profonde : voyez ce qu'est devenu le bouddhisme en passant de l'Inde en Chine, le christianisme en passant de la Judée dans le monde gréco-romain. Dès lors on peut se demander s'il est légitime de considérer la religion, ainsi transformée par la greffe, comme le simple prolongement de la religion primitive; qui doit l'emporter dans la classification, la matière ou l'esprit? La question est embarrassante : je crois cependant qu'ici encore le linguistique doit servir de modèle. Il est fort possible que si nous connaissions la langue des anciens Gaulois, nous trouverions plus d'analogie entre la structure générale, le tour de cette langue et celui de la nôtre, qu'entre le français et le latin; de même, les érudits de la Renaissance ont déjà remarqué que sur beaucoup de points de syntaxe, le français est plus voisin du grec que du latin. Néanmoins il n'y a que des fous ou des rêveurs qui puissent songer, dans une classification rationnelle des langues, à ranger le français avec le celtique ou le grec plutôt qu'avec le latin, qui lui a fourni les trois quarts de son vocabulaire et toutes ses flexions. Il en est de même des religions. Quelque transformation que le génie national fasse subir à une religion d'emprunt, la classification devra faire ressortir, avant tout, le lien d'origine, la filière, quitte à montrer qu'en matière d'évolution religieuse, comme ailleurs, les fils ne ressemblent pas toujours à leurs pères. En d'autres termes, dès que l'on admet une science des religions, c'est-à-dire qu'on envisage les religions comme des objets d'étude séparés, la *summa divisio* doit prendre pour base les rapports de filiation des diverses croyances; mais le savant ne doit jamais oublier que les religions, pas plus que les langues, ne constituent de véritables unités concrètes, qu'elles ne sont, au fond, que des organes ou des produits de la civilisation d'un peuple, isolés pour la commodité de l'étude; que tout en vivant de leur vie propre, elles participent de la vie de l'ensemble organique auquel elles appartiennent; en un mot, l'hiérographe, comme le linguiste, ne peut se passer de l'historien, ou plutôt il faut qu'il soit lui-même un historien, ne s'absorbant jamais dans sa recherche particulière au point de perdre de vue l'objet général des sciences morales: l'homme présent et passé, dans toute sa complexité.

Ceci me mène à dire deux mots du second sujet abordé par M. V. : la place que la science des religions doit occuper dans l'enseignement

supérieur. Cette place, M. V., la trouve dans les facultés des lettres, et je ne puis qu'approuver cette opinion. Les facultés des lettres sont, au fond, des facultés d'histoire, en prenant ce mot dans le sens le plus large. De toutes les matières qui peuvent y être enseignées, la métaphysique est la seule qui ne rentre pas, par quelque endroit, dans la science de l'homme moral, laquelle se confond avec l'histoire ; or la métaphysique ne s'enseigne guère, ou ne s'enseigne pas. Si l'on distribuait les chaires de la Sorbonne d'après un plan rationnel, on pourrait les grouper sous les chefs suivants : 1° étude de l'humanité actuelle (géographie politique, sociologie, psychologie, etc.) ; 2° étude générale de l'humanité dans le passé (histoire politique, histoire de la civilisation) ; 3° histoire des divers produits intellectuels de l'humanité : art, philosophie, langues, littératures. On voit que la religion se place tout naturellement sous cette dernière rubrique, et c'est bien ainsi que l'entend M. Vernes. L'existence de facultés spéciales pour les sciences religieuses n'avait de raison d'être que lorsque l'enseignement de ces sciences poursuivait un but essentiellement pratique, comme celui du droit et de la médecine. Du moment que l'Etat a renoncé à former lui-même les futurs prêtres — et M. V., qui n'a pas demandé la suppression des facultés de théologie catholique, s'en console assez aisément — la science des religions, devenue purement laïque et théorique, n'est à sa place qu'à la faculté des lettres, en contact intime avec les autres enseignements historiques, où elle doit sans cesse se retremper. L'existence de facultés de théologie laïcisées en Hollande s'explique historiquement, mais elle ne peut se justifier rationnellement.

En ce qui concerne l'enseignement supérieur, M. V. a obtenu à peu près gain de cause, puisqu'outre la chaire du Collège de France, la science des religions est aujourd'hui professée dans une section de l'École des Hautes-Etudes, qui n'est qu'une annexe de la Faculté des lettres. Mais il ne se contente pas de ce résultat. Il réclame trois chaires d'histoire des religions dans chaque faculté des lettres (une chaire générale, une consacrée au judaïsme, une au christianisme). C'est beaucoup ; trouvera-t-on partout, dès à présent, *the right man for the right place?* Provisoirement, du reste, M. V. se contenterait dans la plupart des facultés de deux chaires ou même d'une seule, à la condition que cet enseignement eût une sanction : il demande que la licence et l'agrégation de philosophie comportent désormais une interrogation sur l'histoire religieuse. Je goûte peu, pour ma part, ce mariage de la philosophie et de la religion, qui n'ont jamais fait bon ménage ensemble que lorsqu'elles étaient, l'une ou l'autre, assez malades. Je goûte encore moins l'idée de M. V. de faire à l'histoire religieuse une part plus large dans l'enseignement secondaire et de l'introduire dans l'enseignement primaire. Le paragraphe qu'il propose d'insérer dans le programme d'histoire des lycées : « Jésus de Nazareth », ferait pousser les hauts cris

aux ennemis de l'Université et suffirait à éloigner d'elle bien des familles timorées. Quant aux instituteurs primaires, comment supposer qu'ils aient assez de science et de tact pour enseigner cette « histoire sainte laïcisée » que rêve M. V., après M. Astruc, sans tomber dans l'un ou l'autre écueil, ou de ressusciter l'ancien enseignement du catéchisme, ou de froisser les consciences? Certes il est regrettable de voir des élèves quitter les bancs de l'école sans avoir jamais entendu parler de Moïse ni de Jésus, sans pouvoir rien comprendre, par conséquent, à tant de chefs-d'œuvre de l'art et de la littérature qui ont puisé leur inspiration dans la Bible et l'Evangile; mais dans l'état actuel des partis, je ne vois pas de remède à ce mal, et après tout c'est une infime minorité d'enfants qui ne reçoit aucune instruction religieuse. J'aurais mauvaise grâce à insister : M. V. lui-même s'exprime aujourd'hui avec plus de réserve et se borne à souhaiter des temps meilleurs. Je les souhaite avec lui.

Ce compte-rendu est déjà bien long; je ne voudrais cependant pas quitter ce livre si suggestif sans rendre hommage à une de ses qualités maîtresses. M. Vernes parle toujours de la religion et des religions d'un ton libre et respectueux, qui n'exclut pas la critique mais qui implique la sympathie. C'est bien dans cet esprit qu'il faut aborder l'étude dont il a été, en France, l'un des plus ardents promoteurs. L'« hiérographie » ne pourra s'acclimater définitivement chez nous que si elle répudie toute solidarité avec les ramasseurs des balayures de Voltaire, avec les fanfarons de misothéisme, — pour tout dire, avec les ignorants et les imbéciles.

Théodore Reinach.

---

75. — **Grundriss der romanischen Philologie,** unter Mitwirkung von fünfundzwanzig Fachgenossen, hgg. von Gustav Grœber. Strasbourg, Trübner, 1886. 1re livraison, gr. in-8 de 280 pages.

L'Allemagne est la terre bénie des manuels; il y en pousse dans tous les domaines de la science humaine; qui les baptise *Grundriss*, *Grundzüge*, *Grundlinien*, qui, moins modestement, *Encyklopaedie*. La philologie romane a pris un tel développement, dans ces vingt ou vingt-cinq dernières années, qu'il était désirable qu'on la réduisit en formules. La même idée est venue, à peu près en même temps, à M. Körting, professeur à l'Académie de Münster, et à M. Gröber, professeur à l'Université de Strasbourg et directeur de la *Zeitschrift für romanische Philologie*. M. Körting est allé de l'avant avec une dévorante activité. En 1884, il publiait le premier fascicule d'une *Encyklopaedie und Methodologie der romanischen Philologie*, et aujourd'hui, il a mené à bien, sans le secours d'aucun collaborateur, cette œuvre considérable. Tout autre est le plan de M. G., et le *Grundriss* qui se publie sous son

nom est le résultat de la collaboration de vingt-cinq spécialistes : grâce à cette circonstance, on peut prédire que le *Grundriss* paraîtra beaucoup plus lentement que l'*Encyclopædie*, mais ce léger inconvénient sera largement compensé par les fondements plus solides que trouveront ainsi les différentes parties de l'œuvre.

On sait quelle ampleur on donne en Allemagne au mot *philologie* appliqué à l'antiquité. Les romanistes l'emploient dans le même sens : la philologie romane est l'histoire des peuples romans envisagés sous toutes les faces de leur activité intellectuelle, mais où on laisse pourtant une part prédominante à l'histoire des langues et des littératures. Nous n'avons encore sous les yeux que le premier fascicule du *Grundriss* : il donne l'idée la plus favorable de ce que sera l'ensemble de l'œuvre. En tête se trouve (p. 3-139) une histoire de la philologie romane par M. G. Ce large tableau historique ouvre dignement le *Grundriss*, et il est d'autant plus précieux que le sujet n'avait pas encore été traité, du moins avec cette ampleur. L'auteur remonte jusqu'à l'époque où les peuples romans ont commencé à réfléchir sur la langue qu'ils parlaient, c'est-à-dire au *Donat proensal* d'Uc Faidit et aux *Razos de trobar* de Raimon Vidal, et il nous montre ainsi au XIIIe siècle, en Provence et en Catalogne, le berceau de la philologie romane. Depuis cette époque jusqu'à nos jours M. G. distingue cinq périodes : 1° le Moyen-Age; 2° la Renaissance, jusqu'à la fin du XVIIe siècle; 3° le XVIIIe siècle (jusqu'en 1814); 4° de 1814 à 1859; 5° de 1859 à nos jours. La date de 1814 paraît choisie parce que cette année vit enfin reprendre la publication de l'*Histoire littéraire de la France*, interrompue depuis près de 40 ans. Celle de 1859 se rapporte à la fondation par Ebert et Wolf du *Jahrbuch für romanische und englische Sprache und Literatur* qui a exercé la plus heureuse influence sur les progrès de la philologie. Malgré ces divisions, l'exposé historique de M. G. manque un peu d'air; les noms et les faits les plus importants se perdent dans la masse des détails insignifiants, lorsqu'ils devraient se détacher d'une façon lumineuse. Je n'insisterai pas cependant sur cette légère critique, car je reconnais que la tâche que s'est donnée M. G. n'était pas facile : il a tenu à être complet avant tout et il faut lui en savoir gré. Dans la masse énorme de noms et de faits qu'il a cités il s'est glissé plus d'une inexactitude. Je crois lui rendre service en lui signalant celles qui m'ont frappé : un *Grundriss* est forcément destiné à avoir de nombreuses éditions, et il est à espérer que ces petites taches disparaîtront dès la prochaine [1].

---

1. Page 9 : l'auteur ne cite à la suite de Dante, qu'Antonio da Tempo et Gidino da Sommacampagna comme ayant écrit sur la poétique italienne au moyen-âge il fallait y ajouter Francesco da Barberino (voir un article de M. Antognoni dans le *Giornale di filologia romanza*, IV, 78, etc., où est publié *un breve trattato di ritmica italiana*, extrait du commentaire latin des *Documenti d'Amore*). — P. 10 : entre l'*Art de Dictier* d'Eustache Deschamps (1392) et l'*Art de Rhétorique* d'Henri de Croy (1493) il fallait citer la *seconde Rhétorique* de Baudet Hérenc (1432) inédite, il est vrai, mais signalée depuis longtemps dans les *Archives des missions*, I, 267. — P. 21 : au

Après quelques pages sur le but et les divisions de la philologie romane (p. 140-154, art. de M. G.) vient l'*Anleitung* qui se compose de deux parties distinctes : I les sources; II le traitement des sources. M. Wilhelm Schum a été chargé des sources écrites, et pour répondre à ce titre il a écrit de bons résumés d'épigraphie et de paléographie. Quatre planches sont annexées à ces résumés qui rendront d'incontestables services aux étudiants. M. G. traite lui-même des sources orales (patois et *folk-lore)* et de la méthode à suivre dans les recherches linguistiques; M. Tobler a décrit à la suite la méthode à suivre dans les recherches philologiques. La réunion de ces différentes matières sous le nom un peu élastique d'*Anleitung*, pour former un *methodischer Theil*, offre quelque chose d'assez étrange. L'épigraphie et la paléographie sont des sciences distinctes, auxiliaires de la philologie comme de l'histoire; M. Schum en a donné un résumé qu'aucune liaison réelle ne rattache à la *Methodik* telle que la comprennent MM. Tobler et Gröber. A part ce défaut de plan, il n'y a qu'à louer l'exécution des différentes parties. La *Methodik* est pleine d'excellentes observations que tous les professeurs liront avec intérêt et profit; quant aux élèves, ou je me trompe beaucoup ou ils ne pourront guère y mordre avant de longues années d'études, et pour ces études il leur faut avant tout un *realer Theil* dont ils verront bientôt sans doute la publication.

Ant. Thomas.

---

76. — **La terre des merveilles**, promenades au Parc National de l'Amérique du Nord, par Jules Leclercq, président de la Société R. belge de géographie, etc. Ouvrage orné de 40 fig. et 2 cartes. Paris, Hachette, 1886, in-18 de 377 p.

Sans prétendre que Saint Brandan ait visité la Terre des Merveilles, quoiqu'il ait dû s'en approcher, s'il fit réellement un voyage de qua-

---

lieu de *G. Torry*, lisez *G. Tory*. — P. 27 : au lieu de *Labbé*, lisez *Labbe*. — P. 41 : au lieu de *Bréguigny*, lisez *Bréquigny*. — P. 42 : au lieu de *Péquilhan*, lisez *Péguilhan*. — P. 62 : au lieu de *Vaissette*, lisez *Vaissete*. — P. 63 : au lieu de *Du Quesclin*, lisez *Du Guesclin*. — P. 64 : Guessard n'a jamais été directeur de l'Ecole des Chartes. — P. 65 : au lieu de *Montmerqué*, lisez *Monmerqué*. — P. 67 : au lieu de *Talbert*, lisez *Talbot*. — P. 69 : un livre de Nettement est cité sous ce titre incomplet : *Hist. de la litt. franç. sous le gouvernement*; ajoutez *de juillet*. — P. 73 : le nom de M. E. Renan arrive d'une façon inattendue; c'est évidemment un *lapsus* singulier pour E. Littré, puisqu'il est désigné comme l'auteur d'articles sur la langue française publiés dans le *Journal des Savants* en 1854; cette date est d'ailleurs inexacte : il faut lire 1855. — P. 75 : l'auteur confond Louis Quicherat, auteur du *Traité de versification française*, avec Jules Quicherat. — P. 76 : le célèbre poète gascon Jasmin est étrangement défiguré et transformé en *Jansenin*. — P. 78 : au lieu de *Lamenais*, lisez *Lamennais*. — P. 104 : au lieu de *commendare*, lisez *commentare*. — P. 105 : c'est au Collège de France et non à la Sorbonne que M. Bréal professe la grammaire comparée.

rante jours à travers le grand continent transatlantique, quelques-unes des scènes extraordinaires qui sont décrites dans sa légende ne passeront plus pour des fables : elles ont des pendants fort authentiques au Parc National des Etats-Unis. Cette réserve que le gouvernement central a retranchée au parcours, de plus en plus resserré, des chasseurs de bisons et en même temps soustraite au pic et à la sape des mineurs, à la hache et à la charrue des colons, surtout à l'accaparement des spéculateurs, mérite bien le nom séduisant qui lui a été donné. Aussi M. J. Leclercq, dans le cours de son voyage de New-York au Mexique, passant à proximité, c'est-à-dire à 2,000 kilomètres seulement, de la merveilleuse contrée, se décida-t-il à y faire une excursion. Il arrivait bien à point : comme le Northern Pacific venait d'être inauguré jusqu'à Livingstone City avec embranchement le long de la haute Yellowstone, il put aller en chemin de fer presque jusqu'à l'entrée du Parc, et n'eut besoin de voitures et de chevaux que pour en parcourir l'intérieur.

Tout y était encore dans un état primitif; à part un hôtel inachevé, les touristes ne pouvaient trouver d'abri contre les pluies diluviennes et les violents orages que dans des baraques en bois ou des tentes; peu de chemins étaient carrossables ou même tracés pour les montures; il faut s'imposer bien des fatigues et des privations pour parcourir ce terrain accidenté de 9,000 kilomètres carrés; mais on en est bien récompensé par des vues grandioses, des spectacles étranges et des émotions poignantes en présence des convulsions volcaniques d'une nature perpétuellement tourmentée. Nulle part l'action du feu souterrain n'est si visible sur un territoire d'une telle étendue; c'est elle qui a bouleversé le sol, qui le modifie sans cesse, qui fait jaillir des cratères l'étincelle ou la lave incandescente, et des geysers de hautes colonnes d'eau ou des torrents de boue. Il est vrai que ce laboratoire de Vulcain n'est pas toujours et partout en activité; il y a des intermittences; mais, endormi ou non, Typhon respire et, si ce n'est pas par tel soupirail, c'est par tel autre que s'échappe son souffle puissant. Il suffit donc de se déplacer pour avoir constamment sous les yeux quelque manifestation des forces latentes du plutonisme. Ce ne sont que jets d'eau avec des vasques naturelles que l'art le plus inventif ne saurait surpasser; ce ne sont que feux d'artifices. Au commencement l'on en est ébloui et l'on croit ne pouvoir se rassasier de ce spectacle; mais bientôt, on réclame le bouquet et, comme cette nature prodigue s'est, dès le commencement, livrée toute entière, sans rien garder pour le *crescendo*, la contemplation de ces merveilles deviendrait fatigante à la longue, si l'auteur, non moins français par l'art de la composition que par le style, n'avait fait son profit des sages conseils de Boileau à l'écrivain qui,

> . . . . Trop plein de son objet,
> Jamais sans l'épuiser n'abandonne un sujet.

Il sait donc se borner; il glisse sans trop appuyer et pour consoler les

curieux insatiables, il les renvoie aux nombreux ouvrages, rapports et mémoires qui ont été publiés sur la Terre des Merveilles; il en a dressé une liste de cent deux; encore n'est-elle pas complète. On ne s'occupe pourtant de ce *Pays enchanté*, comme l'appelle Strahorn, que depuis 1870; mais les descriptions que l'on en a données ont eu tant de succès que chaque année en voit éclore de nouvelles, surtout aux Etats-Unis et naturellement en anglais. Nos compatriotes n'étaient pas gâtés à cet égard, quoiqu'ils pussent recourir à quelques articles de revues belges et françaises; mais ils n'avaient pas sous la main de description complète, quoique brève, faite par un témoin oculaire, qui sût tout à la fois voir, sentir et exprimer. Celle que vient de leur offrir M. J. Leclercq tiendra dignement sa place à côté de tant d'autres qu'on lui doit déjà et pour lesquelles il mérite toute notre gratitude.

E. Beauvois.

CHRONIQUE

GRÈCE. — L'édition de l'*Antigone* de Sophocle, par le professeur D. Ch. Semitelos, vient de paraître (chez Perris). Cette grande édition, contenant plus de deux cents corrections, fait partie de la collection Zographos. Les *Phéniciennes* d'Euripide, de la même collection, par D. Bernardakis, sont sous-presse.

— Parmi les autres livres récemment publiés en Grèce, nous signalerons les *Σύνθετα τῆς ἑλληνικῆς γλώσσης*, par Tsérépis, dont la première livraison avait été annoncée dans cette *Revue*. L'ouvrage entier en quatre livraisons est terminé. Une seconde édition du bon livre élémentaire de Th. Bénizelos, *Τὰ πολεμικὰ τῶν Ῥωμαίων*. Les *Μεσαιωνικὰ νομίσματα τῶν δυναστῶν τῆς Χίου*, par Paul Lambros. Les *Στοιχεῖα ἑλληνικῆς γραμματολογίας*, par S. C. Sakellaropoulos. L'histoire de la philosophie des Grecs, par Zeller, en un volume, traduite par M. Evangelides. La *Γεωγραφία τοῦ νομοῦ Ἀργολίδος καὶ Κορινθίας νέα καὶ ἀρχαία*, par A. Miliarakis, Les *Σημειώσεις τινὲς περὶ τῆς Μικρασιανῆς Ἀρίας ὁμοφυλίας*, par P. Karolides et le *Περὶ ὀφθαλμολογίας καὶ ὠτολογίας τῶν ἀρχαίων Ἑλλήνων*, par le docteur G. Kostomiris.

— M. S. Lambros a été nommé professeur extraordinaire d'histoire à l'Université d'Athènes, et M. S. Vassis, professeur extraordinaire de philologie latine à la même Université.

ITALIE. — M. G. Gozzadini a fait extraire des *Atti e memorie della R. deputaz. di Storia Patria per le provincie di Romagna*, un mémoire précieusement documenté intitulé *Di alcuni avvenimenti in Bologna e nell' Emilia dal 1506 al 1511*, Bologne, 1886. Il s'agit, comme on le voit par les dates, de la légation des cardinaux Ferrero et Alidosi; le récit (qui n'est qu'une première partie) s'ouvre sur le départ de Rome de Jules II à la tête de son armée, le 27 août 1506, pour réduire Bologne révoltée et le parti des Bentivogli; il se ferme sur l'entrée triomphale d'Alidosi dans Bologne le 19 août 1509, au moment où il croyait avoir conquis les Romagnes. A ses réflexions sur la papauté belliqueuse de ce temps, pourquoi l'auteur n'a-t-il pas joint celles d'Erasme qui voyageait alors en Italie et a été témoin des événements

de Bologne? M. Gozzadini pourra recueillir dans les œuvres du grand Hollandais ces témoignages qui ont un double prix, venant d'un étranger et d'un philosophe. — P. N.

— Le préfet de la Bibliothèque Marcienne, M. C. CASTELLANI a publié dans *Il Bibliofilo* (VIe année) une note en réponse à une découverte faite par Henri Omont, à la Bibliothèque de Paris, de feuillets imprimés par Paul Manuce. Cette note est intitulée : *Di una supposta edizione Aldina 1559 del trattato di Dionigi d'Alicarnasso De Thucydidis charactere testo greco.* L'auteur conclut que ces feuillets ne peuvent constituer une édition princeps, et que l'impression commencée par Manuce n'a jamais été terminée.

— L'agréable ouvrage de M. E. NUNZIANTE, intitulé : *Un divorzio ai tempi di Leone X da XL lettere inedite de Jacopo Sannazaro* (Rome, Loreto Pasqualucci, 1887) nous fait connaître un coin fort intéressant de la société napolitaine au XVIe siècle. Le ménage dont il s'agit est celui d'Alfonso Castriota, marquis d'Atripalda, et de Cassandra Marchese, l'amie du poète Sannazar. Toute une série de lettres trouvées au British Museum et publiées en appendice, permettent à l'auteur de reconstituer l'histoire de leur divorce. Elles seront utiles pour la biographie de Sannazar, en même temps qu'elles constituent une contribution importante pour l'étude des mœurs de la Renaissance.

— Le second volume du travail de M. Maurice FAUCON, *La librairie des papes d'Avignon, sa formation, sa composition, ses catalogues*, vient de paraître chez Thorin. La *Revue* a déjà rendu compte du premier volume; celui-ci ne contient que des appendices, notamment le catalogue de la grande bibliothèque du château de Peniscola, et les index.

— M. Eugène MÜNTZ vient de publier un petit volume, aussi curieux qu'instructif, intitulé *La Bibliothèque du Vatican au XVIe siècle, Notes et documents*, Paris, Leroux, 1886. Un de nos collaborateurs en rendra compte en même temps que du travail sous presse du même auteur, intitulé *La Bibliothèque du Vatican au XVe siècle*, et composé en collaboration avec M. Paul Fabre.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 25 mars 1887.

M. Robiou retire sa candidature à la place d'académicien libre laissée vacante par le décès de M. Germain.

M. Le Blant, directeur de l'Ecole française de Rome, adresse une lettre dans laquelle il communique quelques nouvelles archéologiques.

L'Académie procède à l'élection d'un membre libre en remplacement de M. Germain. Deux tours de scrutin ont lieu et donnent les résultats suivants :

	1er tour.	2e tour.
M. Edmond Saglio	18 voix.	31 voix.
M. Célestin Port	14 —	9 —
M. Joachim Ménant	8 —	» —
	40 —	40 —

M. Saglio est élu. L'élection sera soumise à l'approbation de M. le Président de la République.

M. Heuzey lit un mémoire intitulé : *la Colonne en briques inventée par les architectes chaldéens.*

Ce qui semblait manquer, dit M. Heuzey, aux massives constructions de l'antique Chaldée, c'était la connaissance et l'emploi des supports. Une découverte faite en 1881 par M. de Sarzec, non dans le palais de Tello, mais dans une autre partie des ruines, a révélé sur ce point des faits d'une grande nouveauté pour l'histoire de l'architecture. M. Heuzey met sous les yeux des membres de l'Académie le plan d'un remarquable pilier chaldéen, composé en réalité de quatre colonnes circulaires assemblées. Il est construit avec des briques rondes, triangulaires ou échancrées, dont l'appareil est une véritable œuvre de maîtrise.

En comparant les inscriptions de ces briques multiformes, M. Heuzey y a relevé un fait important : c'est qu'elles contiennent deux lignes de plus que les inscriptions ordinaires de Goudéa ; et ces deux lignes supplémentaires mentionnent une construction nouvelle du célèbre *patési*. D'après les lectures proposées par plusieurs assyriologues, il s'agirait d'un lieu où se prononçaient des arrêts, ou, pour mieux dire, des oracles. En effet, la construction est désignée comme faisant partie du sanctuaire du grand dieu local *Nin-Ghirsou*, qu'on identifie avec le *Ninip* assyrien. Ajoutons qu'elle est décrite comme faite en bois de cèdre, détail qui se trouve précisément confirmé par un certain nombre de fragments de ce bois, recueillis dans les fouilles.

M. de Sarzec a encore découvert deux piliers semblables, précédés par un large perron de deux marches, ce qui semble bien indiquer une entrée monumentale. M. Heuzey fait divers rapprochements entre cette entrée et certains détails de l'architecture hébraïque, tels que les deux colonnes placées à l'entrée du temple de Jérusalem, le portique du Jugement, lambrissé de cèdre, au palais de Salomon, etc. Au sujet de la forme même des piliers de Tello, il rappelle les colonnes égyptiennes figurant une quadruple tige de lotus et les piliers à faisceau de nos cathédrales. Ces comparaisons donnent une idée beaucoup plus avancée qu'on ne pouvait le supposer du développement de la science architecturale dans l'ancienne Chaldée.

M. de Lasteyrie communique le texte d'une inscription du moyen âge trouvée en 1878 à Arnac-Pompadour (Corrèze) et conservée aujourd'hui au musée de Brive-la-Gaillarde. C'est l'épitaphe d'un prévôt de l'église d'Arnac, nommé, en latin, *Gerardus Piscis*. Elle paraît être du temps de Philippe-Auguste; l'église d'Arnac a dû être bâtie à peu près à la même époque. Au-dessous du texte, on remarque un petit bas-relief qui représente la cérémonie des funérailles : un prêtre encense le corps, d'autres clercs tiennent le goupillon, le livre, la croix, etc.

Ouvrages présentés : — par M. Delisle : 1° H. Stevenson et J.-B. de Rossi, *Codices palatini latini bibliothecae Vaticanae descripti ;* 2° F. de Mély, *les Inventaires de l'abbaye de Saint-Père-en-Vallée de Chartres* (extrait de la *Revue de l'art chrétien*); — par M. Gaston Paris : Paul Regnaud, les *Lois phonétiques sont-elles absolues au sens où l'entendent les néo-grammairiens ? non ;* — par M. Barbier de Meynard : *Traité de médecine pehlevi*, traduit et commenté par L.-C. Casartelli (extrait du *Muséon*); — par M. Senart : Vallabhadeva, *the Subhâshitâvali*, edited by Peter Peterson and pandit Durgaprasada (n° XXXI du *Bombay Sanskrit series)*.

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 16 mars.

PRÉSIDENCE DE M. HÉRON DE VILLEFOSSE

M. Petit communique à la Société copie d'une charte du XIIIe siècle trouvée dans les archives de Saône-et-Loire, relative à la fondation de l'abbaye de Saint-Serge en Syrie.

M. de Baye soumet les dessins de croix en or trouvées dans un groupe de sépultures aux environs de Milan et conservées aux musées de Nuremberg et de Cividale.

M. Courajod présente un moulage qui reproduit la tête de la statue en marbre de Charles d'Anjou, comte du Maine, dont le tombeau se trouve dans la cathédrale du Mans. Cette statue, attribuée à Laurana, offre cependant cette particularité que la tête ne ressemble pas à celle de la médaille de Charles d'Anjou dont Laurana est certainement l'auteur et qui est conservée au cabinet de France.

M. Charles Ravaisson fait une communication relative à une lettre de Léonard de Vinci à Louis Le More et aux feuillets de la collection His de la Salle attribués à Verocchio; certains de ces feuillets appartiennent, selon M. Ravaisson, à Léonard de Vinci.

M. Mowat attire l'attention de la Société sur l'armement des guerriers de Darius, notamment sur la partie inférieure de la lance, et rappelle à ce sujet la communication qu'il a faite précédemment sur la bouterolle à ailettes des Gaulois.

M. Héron de Villefosse communique le dessin d'un bas-relief en pierre récemment découvert à Rom (Deux-Sèvres) et les dessins de quelques fragments de terre cuite découverts à Carthage qui paraissent être les débris de petites stèles votives et appartiennent à un culte d'origine orientale.

Le Secrétaire,
Ed. Corroyer.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 15 — 11 avril — 1887

77. — H. BAZIN. **L'Aphrodite Marseillaise du Musée de Lyon.** Paris, Leroux, 1886. 34 p. in-8 et une héliogravure.

Cette intéressante brochure est consacrée à une sculpture archaïque de grand prix, *l'Aphrodite à la colombe* découverte à Marseille, qui a été transportée, on ne sait dans quelles circonstances, au musée de Lyon. Insuffisamment publiée par Grosson, Clarac et F. Lenormant, elle méritait les honneurs de l'héliogravure et d'une étude minutieuse. L'héliogravure est de M. Dujardin, ce qui dispense de dire qu'elle est excellente. L'étude contient des aperçus nouveaux sur le traitement des cheveux dans l'art grec archaïque. M. Bazin a reconnu que la partie supérieure de la chevelure, dans la statue marseillaise, est comme emprisonnée dans un serre-tête qu'il identifie au κεκρύφαλον attribué par Homère à Andromaque. La πλεκτὴ ἀναδέσμη, dans le même passage, représenterait les bandes d'étoffe qui tombent à droite et à gauche du cou, bonnet et bandelettes ne formant qu'une seule parure. L'auteur donne encore des détails intéressants sur les traces de couleur qu'a conservées la statue, malgré les lavages successifs dont elle a sans doute été victime, et sur ses boucles d'oreilles à trois pendeloques, analogues aux ἕρματα τρίγληνα μορόεντα prêtés à Héra par Homère. L'Aphrodite de Marseille étant une œuvre de la sculpture ionienne, il y a grand intérêt à la rapprocher des descriptions homériques. M. B. établit fort bien qu'elle a été importée d'Ionie par les colons phocéens, vers le milieu du VIe siècle avant notre ère ou un peu plus tard.

Un article de la *Gazette archéologique*, signé *Christos Papayannakis* et cité par M. B., est en vérité de F. Lenormant, qui avait adopté ce pseudonyme en même temps que ceux de Trivier, Mansell, Liénard et bon nombre d'autres. La liste des pseudonymes de F. Lenormant a récemment été dressée par M. de Witte dans la savante notice qu'il a consacrée à son élève et ami.

Pour terminer par une critique, nous engagerions M. Bazin, qui écrit avec facilité et élégance, à rechercher davantage la concision. Il explique trop longuement des choses très connues, familières à tous les archéolo-

gues. Son étude aurait gagné à être réduite; ses idées personnelles se seraient dégagées plus nettement. *Ramos compesce fluentes.*

Salomon Reinach.

---

78. — **La Vie des Mots,** étudiée dans leurs significations, par Arsène Darmesteter, professeur de littérature française du moyen âge et d'histoire de la langue française à la Faculté des Lettres de Paris. — Paris, Delagrave, 1887. In-12, xij-218 pp.

Avant et surtout depuis le grand ouvrage de M. Whitney [1] on a beaucoup parlé de la vie du langage; mais je ne sais si l'on est toujours tombé parfaitement d'accord sur la valeur et la portée de ce terme. Volontiers les uns le proscriraient comme une vaine métaphore ou une entité scolastique, et, si je pouvais me flatter que mes articles fussent de ceux dont le lecteur se souvient, je risquerais sans doute d'être rangé de ce bord [2]. Les autres au contraire parlent du langage comme d'un véritable organisme vivant : oubliant que, si une langue peut mourir, c'est de mort accidentelle, et non jamais de décrépitude, qu'en réalité la langue ne naît ni ne meurt et qu'à aucun moment de son existence elle n'est ni jeune ni vieille, ils s'exposent à transporter *a priori* à l'évolution du langage un certain nombre de données d'histoire naturelle qui y demeurent sans application ou ne s'y vérifient qu'à demi. D'autres enfin, convenant que le langage n'est pas un être, que pourtant presque tout s'y passe comme s'il était doué de vie, se bornent provisoirement à cette constatation et ne cherchent pas à concilier l'antinomie. C'est peut-être le plus sage, en attendant que ces notions encore un peu confuses aient été toutes soumises au contrôle de l'expérience. Raison de plus dès lors pour applaudir aux études telles que celle de M. Darmesteter, où s'allient la science et la méthode du linguiste qui observe et classe les phénomènes, et la pénétration du philosophe qui les interprète et en dégage la synthèse.

Il est bien clair en effet que l'antinomie signalée doit se résoudre en une synthèse supérieure et dès à présent entrevue : le mot, phénomène phonétique, n'a d'existence qu'au moment précis de l'articulation et de l'audition; mais le mot en tant que concept fait partie de notre organisme mental et vit de notre propre vie. Comparables à ces objets qui impriment leur image sur notre rétine et que pourtant nous ne voyons pas, faute d'y porter notre attention, que nous apercevons dès que notre attention s'éveille, les mots sommeillent au-dedans de nous, prêts à répondre au premier appel de notre parole extérieure ou intérieure : la pensée est une série de mots qui s'enchaînent, le rêve une suite de mots incohérents, la vie de l'esprit est un langage ininter-

1. *La Vie du Langage.* Paris, Germer-Baillière, 1875.
2. Cf. *Revue critique*, XXIII, p. 7.

rompu. Le langage est donc un des modes de la substance vivante, et à ce titre, il doit être soumis aux lois biologiques. Dans quelle mesure? l'avenir en décidera; mais dès aujourd'hui on peut sans témérité penser avec M. D. (p. 176) « que l'esprit et la matière ne sont que les deux faces d'une même force à jamais inconnaissable, l'Être. »

Redescendons de ces hauteurs. S'il n'y a de réel que les réalités métaphysiques, il n'y a d'observable que le phénomène. Or c'est à une œuvre d'observation et d'expérience que nous convie M. Darmesteter. Il a étroitement circonscrit son champ d'étude et s'est presque interdit toute excursion en dehors de la langue française. Évidemment toute autre langue pourra se prêter aux mêmes recherches, à la condition d'être moderne et d'avoir derrière elle un assez long passé littéraire : moderne, non pas que les langues anciennes soient impuissantes à nous rendre raison d'elles-mêmes — les beaux travaux étymologiques de M. Bréal sur le latin en font foi — mais parce que les nuances de la pensée ancienne nous seront toujours moins aisément perceptibles que celles du langage contemporain; littéraire, puisque la littérature seule conserve et fait revivre à nos yeux les sens éteints. Le français remplit à merveille cette double condition, et au début d'une science il y a certainement avantage à en limiter les ambitions. Les progrès de la sémantique seront d'autant plus sûrs qu'elle procèdera par monographies.

L'auteur a divisé son étude en trois parties. Après une introduction (pp. 1-27), où il résume les principes fondamentaux de la science du langage [1], il examine successivement comment naissent les mots (pp. 29-120), comment ils vivent entre eux (pp. 121-148), comment ils meurent (pp. 149-176). En appendice on lit une liste des mots qui n'ont pas changé de sens depuis le latin, et le curieux chapitre de La Bruyère sur les mots tombés de son temps en désuétude, rectifié et commenté avec toutes les ressources de la philologie actuelle. L'ouvrage se termine par un index si abondant qu'on s'étonne que tant de mots aient pu être étudiés en si peu de pages, alors surtout qu'il en est qui passent plusieurs fois sous les yeux du lecteur.

I. Comment naissent les mots. — Qu'on n'entende point par là l'évolution qui transforme, par exemple, un mot latin en mot roman. C'est le rôle de la phonétique de nous apprendre comment *ministerium* est devenu *métier*. La sémantique, science des concepts entés sur le langage, étudie, non la transformation des mots anciens, mais la création de néologismes [2] amenée par les besoins croissants ou les transformations de la pensée. Il en est de deux sortes : ceux de mots, par exemple quand du mot *opportun* la langue du journalisme tire le

1. C'est avec une bien vive satisfaction que je vois un maître tel que M. D. se rallier presque sans réserve (p. 9) à la théorie de la constance des lois phonétiques.

2. Par conséquent le problème tant et si vainement agité de l'origine du langage rentrerait dans le domaine de la sémantique si l'on pouvait espérer qu'il cessât un jour d'être insoluble.

qualificatif *opportuniste;* et ceux de significations, par exemple, quand le mot *timbre,* qui signifie « tambour », arrive, par un enchaînement aussi logique que compliqué, à désigner une marque officielle appliquée sur le papier (p. 81 sq.). C'est le second cas surtout qui intéresse le psychologue, et M. D., tout en restant fidèle à la doctrine connue qui voit dans les figures dites de rhétorique, métaphore, synecdoque, catachrèse, l'essence même du langage et des mutations sémantiques [1], marque d'un trait plus précis qu'on ne l'avait fait jusqu'à lui les procédés d'esprit qui donnent naissance à ces figures. En particulier dans la synecdoque (p. 54 sq.), la théorie de l'absorption du déterminant par le déterminé (« l'Ascension » pour « l'Ascension de Notre-Seigneur ») ou du déterminé par le déterminant (« la capitale » pour « la ville capitale »), est de nature à éclaircir un grand nombre de problèmes. Celles du rayonnement et de l'enchaînement (p. 73 sq.), phénomènes beaucoup plus complexes, ne sont pas moins satisfaisantes. Ce sont des généalogies rigoureuses de significations que M. D. substitue aux formules souvent élastiques et complaisantes de nos dictionnaires.

II. Comment les mots vivent entre eux. — Ils s'influencent mutuellement : par contagion, lorsqu'un mot prend le sens d'un autre auquel il est fréquemment uni, comme *fauve*, qui ne désigne qu'une couleur et qui finit par signifier « farouche » à force d'être associé aux noms des bêtes sauvages; par réaction, cas dans lequel rentre l'association de mots que les Allemands nomment *Volksetymologie*, par exemple *miniature* (ornementation au minium) prenant le sens de « peinture mignonne » ; par concurrence vitale, lorsque l'un des termes d'un doublet élimine l'autre; par synonymie, quand les deux termes subsistent avec une nuance de signification différente, fait étudié naguère à la lumière des *Principes* de M. Paul [2].

III. Comment les mots meurent. — Ils sortent de l'usage avec les objets mêmes auxquels ils s'appliquent; ou bien, le sens d'un mot venant à changer, il devient synonyme d'un autre dont il était auparavant très distinct, et la langue choisit entre les deux synonymes; ou bien enfin les mots sont sujets à diverses affections destructives, dont le détail échappe nécessairement à cette rapide et incomplète analyse.

Tel est ce livre, où l'auteur s'est beaucoup moins proposé de révéler des faits nouveaux que de classer dans un meilleur ordre nombre de faits en grande partie déjà signalés par d'autres et surtout par lui-même; car il y a condensé le résultat de quatorze années de féconds travaux, la substance de ses deux grands ouvrages, bien connus du public lettré, et du *Dictionnaire général de la langue française* qu'il prépare en collaboration avec M. Hatzfeld. Ce petit livre en est comme l'introduction et peut nous faire juger de ce que nous apprendra le *Dictionnaire*, dans l'avenir prochain où il nous sera donné de le consulter.

---

1. Cf. G. Gerber, *die Sprache als Kunst*, et *Revue critique*, XX, p. 271.
2. *Revue critique*, XXIII, p. 8.

Je voudrais hasarder une seule observation de détail. Autant il est certain (p. 102) que le préfixe latin *bis-* a pris dans les langues romanes une signification parfois péjorative, autant il me paraît douteux que le préfixe péjoratif δυσ- (p. 101) remonte à une racine signifiant « deux ». En sanscrit du moins il se retrouve côte à côte avec un verbe *dush* (gâter), auquel Curtius le rattache par hypothèse [1] et M. Whitney sans aucune réserve [2]. D'autre part, il est difficile de concevoir comment le latin **dvis* a pu donner à la fois *bis* et *dis-*, bien qu'on ne connaisse pas pour ce dernier préfixe de meilleure étymologie.

Ajouterai-je que cet ouvrage, pour savant qu'il soit, est de ceux que tout lettré lira sans fatigue, avec intérêt pour le sujet et sympathie pour l'auteur? L'éloge serait presque déplacé : le lecteur qui ouvre un livre de M. Darmesteter sait fort bien d'avance qu'il y trouvera plus et mieux que de l'érudition.

V. Henry.

---

79. — Benjamin I. Wheeler. **Der griechische Nominalaccent**; in-8, p. viii-148. Strasbourg, Trübner, 1885.

La question de l'accentuation grecque est encore loin d'être résolue; les théories aujourd'hui à peu près universellement admises ne sont pour ainsi dire qu'un premier pas vers une solution entière, un essai d'explication admissible pour certains cas; mais elles ne sauraient définitivement nous rendre compte de ce mécanisme général auquel obéit la langue grecque dans l'application de la règle d'accentuation, dite règle des trois syllabes, selon laquelle l'accent ne peut être placé plus loin que sur l'antépénultième d'un mot. L'accent, dans le verbe fini, n'est qu'un représentant de l'*enclise;* c'est un fait acquis à la science par Wackernagel (*Zeitschr. f. vergl. Sprachf.*, XXIII, p. 457 suiv.); mais que savons-nous au-delà? Savons-nous pourquoi cet accent, appelé *récessif* ou *régressif* (expression justement critiquée par M. Wheeler, notamment p. 41) ne dépasse jamais la troisième syllabe à partir de la fin? Et si nous avons, grâce à la théorie de l'enclise, l'explication du désaccord qui règne entre l'accent verbal sanskrit et grec, la même théorie suffit-elle pour résoudre la contradiction fréquente que l'on constate pour l'accent nominal? Bloomfield (*Amer. Journ. of Philol.*, IV, p. 21 suiv.) tenta d'expliquer l'accent nominal par voie d'analogie : l'accentuation du nom se serait modelée sur celle du verbe; mais outre que l'analogie ne saurait ici être mise en cause, on ne voit pas clairement, dans cette théorie, si c'est l'atonie primitive du verbe ou l'accent régressif, successeur historique de cette non-accentuation, qui passa au nom. M. W., qui criti-

1. *Griech. Etym.* [5], p. 240.
2. *Skr. Gramm.*, § 225.

que ainsi les théories de Wackernagel et de Bloomfield (p. 1-8), nous propose une autre explication plus générale : l'accent de φεροίμεθα pour * φεροιμεθα (* ζυγόμφεροιμεθα = skr. *yugám bharemahi)* est de même nature que celui de ἀνεπίθετος pour * ἄνεπιθετος = skr. *ánapihitas*, de ἡδίων pour * ἥδιων = skr. *svádīyān*, de πεντέποδες pour * πέντεποδες = skr. *páñcapādas* (p. 8, cf. p. 41) ; l'accent nominal et l'accent verbal ne diffèrent pas quant à leur origine. M. W. cherche donc à démontrer que les apparitions primitives de l'accent dit *régressif* sont les effets d'une loi phonétique qui agit sur tout le matériel de la langue ; le résultat fut le développement d'un accent qui se porta là où à partir de la fin d'un mot ou d'un groupe de mots équivalent trois *moræ* successives sont atones, c'est-à-dire que cet accent, d'une manière générale, affecta la troisième *mora* à partir de la fin (la quatrième dans les finales trochaïques) ; il y eut une période de flottement, pendant laquelle coexistèrent avec un poids égal l'accent primitif idg. et ce nouvel accent secondaire [1] ; enfin, suivant la place respective de ces deux accents simultanés, l'un ou l'autre l'emporta et devint l'accent historique tel que nous le connaissons (p. 9-12). Après cette introduction, M. W. expose les règles qui, selon lui, déterminèrent la puissance de l'un au détriment de l'autre : 1° Les formes où l'accent secondaire ne trouve pas de place (monosyllabes et disyll. à finale brève) conservent l'accent primitif ; 2° l'accent primitif étant au-delà de l'accent secondaire, celui-ci prévaut ; 3° l'accent primitif persiste quand les deux accents occupent la même place ; 4° les oxytons à fin dactylique deviennent paroxytons ; 5° dans le cas où l'accent secondaire précède l'accent primitif, l'accent se fixe après une période d'incertitude sans qu'il soit toujours possible de déterminer les raisons du choix. L'ouvrage se termine par l'étude de l'accent secondaire dans l'enclise. Index par L. Sütterlin.

On ne saurait qu'applaudir à cette tentative d'apporter de l'ordre dans un domaine où règne encore une certaine confusion ; M. W. procède généralement avec méthode et clarté, des exemples nombreux appuient l'énoncé des règles à démontrer, et on lit avec intérêt de fort bonnes parties, par exemple les paragraphes sur l'accent des comparatifs en -ίων, p. 39 suiv., des vocatifs, p. 49 suiv., et surtout le chapitre sur l'enclise et la théorie de l'anastrophe des prépositions, p. 98 suiv. Je passe sur certaines critiques de détail ; p. ex. p. 17, l'accentuation exceptionnelle du gén. plur. de certains monosyllabes n'est pas expliquée, ou plutôt l'explication donnée ne satisfait pas M. W. lui-même ; p. 24, note, on ne peut admettre la raison proposée pour l'aigu de θυμοί, etc. Je n'insisterai pas davantage sur l'exécution typographique, bien qu'on

1. Soit dit en passant, M. W. aurait mieux fait de ne pas mettre en parallèle la variation apparente de l'accent dans le français moderne ; il s'agit là d'un phénomène tout différent, et qui n'est rien moins que démontré en ce qui touche au τόνος proprement dit. V. Becq de Fouquières, *Traité général de versif. franç.*, p. 178, et Pierson, *Métrique natur. du langage*, §§ 162 et 164.

ne puisse excuser des fautes comme μυρωπώλα, p. 53, l. 2; παρασκευασμένος, p. 68, l. 25; *perispomena* à quatre reprises différentes, p. 128 et 129, pour *properisp.*; elles prouvent, ainsi que des accents omis ou placés à faux assez fréquemment, que les épreuves auraient pu être revues avec plus de soin, et que l'*erratum* final est tout à fait insuffisant. Je ferai à M. W. une critique plus sérieuse à propos de sa règle IV: « Les oxytons terminés par un dactyle deviennent paroxytons »; non que le fait soit contestable, car il reste vérifié pour la majorité des cas; mais il est regrettable que ce soit précisément dans cette partie, où l'auteur a fait une découverte originale, qu'on ait à relever une contradiction avec les principes posés dès le commencement. Soit *ποικιλός = skr. *peçalá-*, devenu ποικίλος; où retrouvons-nous l'accent secondaire? Car on ne peut supposer qu'une catégorie de mots ait échappé à cette loi, posée comme générale, sans quoi une partie de la théorie s'écroulerait. Il faut donc poser de deux accentuations l'une, ou ποὶκιλός, ou ποικὶλός; la théorie générale s'opposant à cette dernière, nous devons conclure que l'accent historique occupe une place que n'affectaient ni l'accent secondaire ni l'accent primitif. Il en est de même dans les composés du type θυοσκόπος, et M. W. ne peut s'empêcher lui-même pour ces derniers de proposer timidement une autre explication (p. 91, n. 1): « Le point de soudure se trouvant généralement entre la pénultième et l'antépénultième, ce fait n'aurait-il pas eu sur l'accent une influence égale à la longueur de l'antépénultième? » Mais alors, si cette raison est valable, il n'est pas besoin, en ce qui concerne les composés, d'avoir recours à l'analogie pour rendre compte de l'accentuation δημοβόρος. La règle posée est séduisante, et l'on ne demande pas mieux que de l'adopter; mais elle ne peut avoir qu'une valeur empirique, et l'on voudrait qu'elle s'appuyât sur un principe solide; or la tendance de la langue « à faire précéder le ton principal par une syllabe longue » (p. 104) est loin d'être prouvée, et une accentuation ποικίλος ne peut se concilier avec la théorie générale de l'accent secondaire, telle du moins que nous l'expose l'introduction.

MY.

---

80. — **J. Racine. Les Plaideurs,** nouvelle édition classique, par J. Favre, professeur agrégé au Lycée Lakanal. Paris, Garnier frères, 1886.

— **Les Plaideurs,** comédie de J. Racine, par Armand Gasté, professeur à la Faculté des lettres de Caen. Paris, Eugène Belin, 1884.

On sait que cette comédie fut mal accueillie aux premières représentations. Comme le dit justement M. Favre dans sa *Notice sur les Plaideurs* « le peuple le plus spirituel de la terre fut béotien pendant quarante-huit heures », quand il ne comprit pas la finesse malicieuse, les traits piquants dont cette pièce est parsemée d'un bout à l'autre. Il

fallut qu'on la jouât à la cour et que le Roy y « fit de grands éclats de rire », pour en déterminer le succès : « Regis ad exemplar totus componitur orbis. » Lorsque Louis XIV disait à Mme de Sévigné, après la représentation d'*Esther* : « Racine a bien de l'esprit », il est probable qu'en portant ce jugement sur le poète, il pensait autant aux *Plaideurs* qu'à la tragédie où il venait d'assister. On a dit que la comédie n'avait jamais corrigé personne, sans doute parce que « Le fabricateur souverain nous créa besaciers tous de même manière » : cependant je crois que si la pièce de Racine n'amenda point les enragés chicaneurs, elle ne fut pas sans exercer une influence salutaire sur les juges et les avocats du temps. Il ne faudrait pas croire que Racine a grossi, exagéré les défauts de l'éloquence judiciaire à cette époque : on ne peut rien lire de plus pédantesque, j'allais dire de plus grotesque que la plupart des harangues et des plaidoyers imprimés de l'an 1600 à 1680. Pierre Mathieu, dont V. Hugo nous vante quelque part, je ne sais pas trop pourquoi, le rare mérite comme écrivain, nous rapporte dans son *Histoire de Henri IV* trois discours prononcés dans une affaire criminelle, et qu'il trouve, je n'ai pas besoin de le dire, *magnifiques*. Les deux avocats pour et contre la partie parlent dans leurs plaidoyers du siège de Troie, de Télèphe fils d'Hercule, d'Achille, de l'Oracle d'Apollon, du mont Pélion, de Chiron, d'Achille, de Tirésias et de sa fille Manto, des Egyptiens, de Palamède et de son père Nauplius, d'Oreste, de Clytemnestre, de Minerve, d'Appian, de César, de l'empereur Martian, de saint Athanase, de Scipion, de Macrin, de Trajan, etc., etc. L'avocat général que Pierre Mathieu appelle « cet autre Démosthène de France », ne veut pas être en reste ni avec l'accusateur, ni avec le défenseur : aussi il commence par citer dès son exorde Statius Cœcilius, Apulée, Denys d'Halycarnasse, Socrate, Aratus, et continue ainsi jusqu'à la fin, faisant raisonner aux oreilles de ses auditeurs tous les noms connus de l'histoire, de la jurisprudence et de la mythologie. « Et voilà comme on plaidait en ce temps-là », s'écrie avec enthousiasme Pierre Mathieu. Il y a entre cent autres un plaidoyer de Claude Expilly (édit. de 1621) pour un horloger contre la ville de Grenoble (cet horloger s'était chargé de *conduire* les horloges de la ville, et il voulait rompre son bail), où sont allégués soixante dix auteurs tant sacrés que profanes, prophètes, poètes, jurisconsultes, historiens, théologiens, philosophes, et encore je n'ai pas tout compté. On y rencontre la citation de l'Intimé, « *Pausanias en ses Corinthiaques*, » et cette autre, « *Aristote peri politicon.* » Racine connaissait-il Claude Expilly? Cela n'est pas impossible. Du reste, même de son temps, il y avait encore de nombreux exemples de cette éloquence ampoulée et toute bouffie d'une érudition indigeste. M. Gasté en cite à la fin de son édition de bien curieux spécimens extraits des harangues de Me Antoine Le Maistre, de Gautier surnommé *la Gueule*, et même de Patru, trop vanté par Boileau.

Ces deux éditions des *Plaideurs* sont faites avec beaucoup de soin : bibliographie, notice sur les *Plaideurs*, comparaison et rapprochements avec les *Guêpes* d'Aristophane, rien n'y manque. Les notes sont nombreuses, mais il y a dans cette comédie tant de termes de pratique obscurs pour les élèves et même pour les maîtres, que presque toutes sont aussi utiles que justes. Je n'en citerai que deux ou trois qui me paraissent contestables. Sous le vers « mais fripon le plus franc qui soit de Caen à Rome (412) », M. Gasté met cette note : « De Caen à Rome. Cet hémistiche indiquerait que dans l'intention de Racine la scène des *Plaideurs* doit se passer à Caen. » Pourquoi à Caen plutôt que dans toute autre ville de la Basse-Normandie? — Plus loin, vers 627, il est dit en note, ce qui est juste, que le mot *authentique* dans l'ancienne langue avait le sens de *grand, considérable, éclatant,* et M. Gasté cite « *fleurs authentiques,* » qu'on rencontre, d'après lui, dans le *Roman de la Rose,* vers 67. J'ai cherché dans le *Roman de la Rose* (édit. Marteau) à l'endroit indiqué, mais je n'ai rien trouvé de semblable.—« Foin de moi ! » (vers 451) ne veut pas dire, comme le suppose Saint-Marc Girardin cité par M. Favre, « je n'y suis pour rien, » puisque Chicaneau sait très bien et ne peut nier qu'il a frappé l'Intimé, mais c'est une sorte d'imprécation qu'il fait contre lui-même, ou plutôt contre sa brutalité. A propos de cette locution « graisser le marteau », et plus loin « graisser la patte », on pouvait dire que cette locution proverbiale remonte très haut. Un fableau du XIIIe siècle, assez plaisant, est intitulé : « *De la vieille qui oint la palme au chevalier* », et au XVIe siècle, dans la traduction d'Hérodote par Saliat on la retrouve à peu près dans les mêmes termes : « Soit qu'il eust les mains ointes de la part de Mardonius, ou bien soit qu'il trouvast bon tel expedient. » Je ne crois pas que Racine se soit souvent donné la peine de lire Ronsard ; il me semble pourtant qu'il a eu sous les yeux ces vers du chef de la Pléiade (cfr. avec les vers des *Plaideurs,* 801-809) :

Avant l'ingenieuse ordonnance du monde,
Le feu, l'air et la terre, et l'enfleure de l'Onde
Estoient en un monceau confusement enclos,
Monceau que du nom grec on nomme le chaos,
Sans forme, sans beauté, lourde et pesante masse,
Comme un corps engourdy ne bougeoit d'une place.

(Ronsard, *Poèmes,* VI, 218, Bibl. elz.)

A. DELBOULLE.

---

81. — **Bibliothèque d'un curieux.** Œuvres de Louise Labé, publiées par Charles Boy. Paris, Alphonse Lemerre, 1887, 2 vol. in-12 écu de III-204 et 173 p. Prix : 10 fr. les deux volumes.

Cette édition des Œuvres de Louise Labé est, comme le rappelle M. Boy (*Avertissement au lecteur),* la 13e depuis celle que donna

Jean de Tournes en 1555, et la 8e « qui soit accompagnée d'une de ces études plus ou moins historiques, dans lesquelles la Belle Cordière a été si diversement appréciée ». La prose et les vers de Louise Labé sont reproduits d'après la seconde édition revue et corrigée par l'auteur (Lyon, Jean de Tournes, 1556). Il n'y avait, observe le nouvel éditeur, rien à ajouter, rien à retrancher, rien à modifier [1]. Nous avons donc, dans le premier des élégants volumes de M. Boy, le *Débat de folie et d'amour*, les trois *Elégies* et les vingt-quatre *Sonnets*, le tout tel absolument que le lurent les curieux de l'année 1556. On trouve, à la suite, le Recueil des *Escriz de divers poëtes, à la louenge de Louïze Labé lionnoize*, recueil où l'on ne chante pas seulement en français, mais en italien, en latin et même en grec, les mérites divers de l'auteur; le *Testament de Louïze Labé*, rédigé par Pierre de la Forest, notaire et tabellion royal à Lyon, le samedi 28 avril 1565 et publié pour la première fois dans l'édition de L. Boitel (Lyon, 1845); la *Bibliographie*, morceau excessivement soigné, où tous les travaux antérieurs (y compris l'article du *Manuel du Libraire*) sont complétés et rectifiés, et dont M. B. nous parle ainsi (p. 199): « La description des éditions anciennes de Louise Labé a été faite avec une minutie qui n'était pas inutile, des bibliographes très estimables ayant commis, à leur sujet, des inexactitudes reproduites journellement dans des livres et dans des catalogues [2] »; enfin les *Notes et variantes*, où l'on remarquera de fort piquants rapprochements, mais plus encore d'excellentes observations dont devront tenir compte ceux qui s'occuperont de l'histoire littéraire du XVIe siècle. Ainsi, par exemple, M. B. établit (p. 193) qu'une pièce

---

1. M. B. s'excuse ainsi (t. I, p. 184) de donner un recueil moins complet que celui de 1875 : « Les derniers éditeurs [Blanchemain et Jouaust] ont cru pouvoir ajouter aux œuvres de Louise Labé un sonnet qui figure en tête des *Amours* d'Olivier de Magny, quatorze vers sur le tombeau d'Hugues Salel attribués à *Castianire*, la bien-aimée du poète quercinois, et un sonnet d'une écriture du XVIe siècle, trouvé sur les gardes d'un Nicandre (Paris, G. Morel, 1557), et portant en titre : *Sonnet de la belle C...* L'attribution de ces trois morceaux — fort peu remarquables du reste — à Louise Labé n'ayant paru nullement justifiée, on n'a cru devoir ni les ajouter au texte, ni même les reproduire ici. »

2. A la description des douze éditions publiées de 1555 à 1875, M. B. a joint des détails sur deux éditions partielles des œuvres de Louise Labé, l'édition rarissime du *Débat de folie et d'amour*, mis à la suite de *Daphnis et Chloé* (Paris, Jean Parent, 1578), et la traduction en vers provençaux de quelques pièces (sonnets et élégies) de la Belle Cordière et de deux de ses admirateurs, le premier, du XVIe siècle, Olivier de Magny, le second, de notre temps, Joséphin Soulary, charmante anthologie publiée en 1882 (Montpellier, Hamelin), par A. de Gagnaud, pseudonyme, comme chacun sait, de M. Léon de Berluc-Perussis, « un fin ciseleur de sonnets, » ainsi que l'appelle M. Boy. Mentionnons encore la citation (p. 183) d'un passage de l'*Almanach de Lyon*, de 1790, où, au sujet d'un drapeau de la garde nationale sur lequel l'image de la Belle Cordière était représentée auprès de celle de Guillaume Tell, on assure qu'elle composa, en 1550, un poème sur la liberté. Inutile de dire, ajoute M. B., que seuls parmi les bibliophiles, les gardes nationaux ont eu connaissance de ce poème.

de vers du Recueil des *Escriz de divers poètes* (p. 115-116) doit très probablement être portée au compte de Jean de Vauzelles, prieur de Montrotier et curé de Saint-Romain [1], et qu'en revanche c'est sans aucune raison valable qu'on attribue généralement les *Estreines* (p. 119) à Clément Marot, lequel, ne l'oublions pas, n'a dit le plus petit mot, dans ses œuvres complètes, de la Belle Cordière, tandis qu'il y mentionne plusieurs Lyonnaises [2].

Le second volume est à peu près en entier rempli (sauf 10 pages de *Glossaire)* par des *Recherches sur la vie et les œuvres de Louise Labé.* Ces recherches sont fort intéressantes, et comme M. B. est à la fois un sagace érudit et un spirituel écrivain, on a double plaisir à le suivre dans sa curieuse enquête. Le nouveau biographe s'occupe d'abord des œuvres de son héroïne. Proclamant, avec Sainte-Beuve, la supériorité de la prose de la Belle Cordière sur sa poésie, il déclare que son œuvre capitale est le *Débat de folie et d'amour* (p. 5), que (p. 7) « c'est un type achevé de finesse et d'observation féminines, un petit chef-d'œuvre, laissant bien loin derrière lui, comme pensées, l'ensemble des vers de Louise Labé, et pouvant, au point de vue de la forme, être mis à côté des meilleures pages écrites au milieu du XVI[e] siècle ». Mais si M. B. préfère, dans le petit bagage littéraire de Louise, sa prose à sa poésie, il n'en reconnaît pas moins (p. 9) que « son vers jaillit avec une justesse, une netteté et un bonheur d'expression remarquables ». Il ajoute *(ibid.)* cette remarque qui me semble neuve : « Aucun critique, à ma connaissance du moins, n'a fait remarquer que les sonnets de Louise Labé ne sont pas des morceaux détachés, sans suite entre eux, et disposés au hasard de la plume ou suivant le caprice de l'imprimeur. Chacun d'eux représente en miniature un épisode du poème inépuisable de l'amour, et l'ensemble forme comme un collier de camées dont les figurines nous en représentent les rêves, les aspirations, les troubles et les désirs, puis les bonheurs, puis le réveil, et la désillusion, avec son cortège de larmes, de regrets et de désolations [3] ».

M. B. examine ensuite ce que nous ont dit de Louise ses contemporains (François de Billon, Jacques Peletier du Mans, Calvin, Paradin, Claude de Rubys [4], Pierre de Saint-Julien, La Croix du Maine, An-

1. Le style amphigourique et ascétique du morceau, dit M. B. (p. 193), rentre dans la manière ordinaire du prieur; de plus, son premier quatrain est imité d'un quatrain de Pétrarque, et presque tous les ouvrages de Jean de Vauzelles sont des traductions ou des imitations italiennes.

2. M. B. (p. 193) n'hésite pas à regarder Anthoine Fumée, grand rapporteur de France, celui qu'Olivier de Magny appelait « docte et gentil Fumée », comme l'auteur de l'ode catulienne qui a pour titre : *De Aloysæ Labææ osculis.* Cette attribution est-elle incontestable? Un peu plus loin (p. 195) M. B., plus prudent, se contente de dire du magistrat qui fut un des plus anciens et des plus constants amis de la Belle Cordière : « Ces initiales désignent sans doute A. Fumée, rapporteur de France, *qui serait l'auteur des strophes De Aloysæ Labææ Osculis.* »

3. Voir à ce sujet (p. 134-136) une note très développée et très explicite.

4. Voir encore sur ces deux historiens de Lyon, le premier si favorable, le second

toine du Verdier, Jean Dagoneau) et, après Pernetti, les biographes et critiques de notre époque (Cochard, Breghot du Lut, Sainte-Beuve, Monfalcon, Edouard Turquety, Prosper Blanchemain). Très piquante est cette revue de tant d'opinions exprimées sur la femme et sur l'auteur et agréablement commentées par M. B., qui se montre parfaitement maître de son sujet : s'il a tout lu avec grand soin, il apprécie tout avec grande finesse. Signalons sa réfutation décisive (p. 19-24) de la thèse de Turquety, reprise et développée par Blanchemain, et d'après laquelle les sonnets de Louise Labé appartiendraient peut-être autant à l'amant (Olivier de Magny) qu'à l'amante. M. B. constate, non sans quelque malice, que cette thèse résulte uniquement du rapprochement des vers de Louise Labé avec ceux du poète de Cahors. A ce rapprochement, dit-il (p. 23), a jailli la lumière, lumière si intense qu'elle dispensait Blanchemain et son ami Turquety de chercher à s'éclairer autrement [1]. D'ailleurs, ajoute-t-il, toute argumentation est devenue inutile : « L'histoire ingénieusement échafaudée sur le passage à Lyon de Jean d'Avanson, se rendant à Rome avec Olivier de Magny, vers 1550, s'écroule d'elle-même par le seul rapprochement de deux dates. Il est certain que Jean d'Avanson n'est pas parti pour Rome avant le 25 novembre 1553, et le privilège des œuvres de Louise Labé est daté du 13 mars 1554. Quand d'Avanson partait de Paris, le placet de la Belle Cordière, sollicitant un privilège pour son livre, était peut-être déjà arrivé à Fontainebleau [2]. »

Sur la famille de Louise Labé, sur sa naissance, sur sa jeunesse, M. B. nous donne divers renseignements nouveaux. Il n'a pas trouvé l'indication précise de l'année où la Belle Cordière vint au monde, mais il rejette pour d'excellents motifs la date généralement adoptée (1525 ou 1526) et il prouve que la naissance de Louise est antérieure à 1524, époque où Pierre Labé est veuf de sa femme en secondes noces, Etiennette Compagnon. M. B. a-t-il aussi bien réussi à montrer (p. 31) que « très certainement » Louise vit le jour à Parcieu en Dombes? J'avoue qu'à cet égard la discussion de l'habile critique m'a paru plus subtile que convaincante, et je lui demande la permission de continuer à croire, malgré l'appui que semble prêter à son assertion le témoignage obscur et vague du poète qui composa les *Louanges de dame Louise*

---

si hostile à Louise Labé, le chapitre IX qu'avec Pontus de Tyard ils occupent en entier (p. 76-86).

1. En un autre endroit M. B. se moque doucement de la manie de ses devanciers, qui ont exécuté des broderies si différentes sur le canevas des poésies de la Belle Cordière (p. 137) : « Il est à propos de remarquer ici que les trois derniers biographes de Louise Labé ont cherché son histoire dans ses sonnets et dans ses élégies. Cochard y a découvert un seul amour, qui remplit à peu près toute son existence; M. Monfalcon y en a trouvé deux, presque d'égales dimensions ; quant à M. Blanchemain, il y en a vu deux grands entre deux petits. »

2. Cf. la thèse si intéressante de M. Jules Favre sur *Olivier de Magny* (Paris, 1885, p. 111 et suiv.).

Labé, que l'auteur du gracieux *Débat de folie et d'amour* a eu le droit de signer son livre : *Louise Labé, lyonnaise*. En revanche, on doit approuver sans réserve l'explication que donne M. B. (p. 38) de l'aventure de Perpignan, qui tient une si grande place dans toutes les notices sur la Belle Cordière. Ces mots : *aventure de Perpignan*, dit-il, éveillent l'idée d'une chevauchée dans les Pyrénées ; et, en effet, les derniers biographes de Louise ont tous cru qu'elle avait suivi une expédition réelle contre les Espagnols, alors qu'il s'agit d'un tournoi, auquel elle prit part sans s'éloigner du Rhône, et peut-être sur le champ de Bellecour [1].

A propos du mariage de Louise avec Ennemond Perrin, M. B. tire grand parti d'un acte du 2 avril 1551, par lequel le cordier, « agissant tant pour luy que pour Loyse Charly, dicte Labbé, sa femme », fait l'acquisition d'une maison qui joignait un jardin et une autre maison possédés par l'époux en son nom propre, à l'angle de la rue Confort. Cet acte, comme le remarque M. B. (p. 48), tranche une question souvent débattue, celle de savoir si Louise Labé était mariée lorsqu'elle publia ses œuvres. Il est certain maintenant qu'elle était mariée, mais nous ignorons depuis quand ; de même que nous ignorons si réellement son mari était, comme on l'écrit partout, beaucoup plus âgé qu'elle : c'est possible, mais ce n'est pas prouvé ».

Il faut louer la discrétion avec laquelle M. B. a effleuré ce qui regarde la société de la Belle Cordière, particulièrement les gens de lettres qui venaient chez elle *prendre le thé*, c'est-à-dire goûter d'*exquises confitures* [2], en faisant de la musique, en lisant des vers et en devisant des livres nouveaux. Aussi incorruptible ami de la vérité que les précédents biographes ont, pour la plupart, été les complaisants amis de la fantaisie, il n'a pas succombé à la tentation de s'étendre sur un sujet non moins attrayant que dangereux. Il a même eu le courage de reconnaître

1. M. B. énumère ainsi (p. 41) les invraisemblances accumulées comme à l'envi par ses devanciers : « Pour croire avec les rédacteurs de la notice de 1762 que Louise Labé suivit en Roussillon son père ou son frère *exerçant dans l'armée quelque emploi utile* (!) ; pour croire, avec les éditeurs de 1843, que le *patriotisme de Jeanne Hachette ou de Jeanne d'Arc* l'avait poussée aux combats ; pour croire, avec celui de 1875, que sa jeune et folle tête lui fit faire cette *équipée semi-guerrière, semi-amoureuse ;* pour croire enfin, avec tous les biographes modernes, qu'elle a réellement pris part au siège de Perpignan, déguisée en homme et sous le nom de *capitaine Louys*, il faudrait, ce me semble, quelque chose de plus que les deux vers du poète anonyme tout enthousiasmé de son *panache* ».

2. C'est Antoine du Verdier, sieur de Vauprivas, qui, dans sa *Bibliothèque* (1585), mentionne la *collation d'exquises confitures* que Louise offrait à ses invités. C'est encore lui qui, seul entre tous ses contemporains, a osé dire qu'elle était « de médiocre beauté ». On ne lui opposerait pas seulement les unanimes éloges des poètes et même des prosateurs, mais encore le délicieux portrait gravé par P. Woëiriot, en 1555, portrait qui justifie le cri d'enthousiasme poussé par Guillaume Paradin, curé de Beaujeu : *face plus angélique qu'humaine*. Voir sur la beauté de Louise une jolie page de M. Boy (p. 56).

(p. 57) que « le cercle des habitués de la maison ne semble pas avoir été aussi étendu qu'on le dit généralement ».

Au sujet des amitiés de Louise Labé, M. B. combat avec autant de verve que de raison (p. 60) un récit qui a été trop facilement accepté : « Une grande intimité, a-t-on écrit, suivie d'une brouille éclatante, aurait existé entre Clémence de Bourges et Louise Labé *qui lui enleva son amant*. Cette intimité, cette brouille et cet amant, n'ont jamais paru que sous la plume d'Irailh [1]. Cette méchante langue d'abbé du XVIIIe siècle a fait battre tous les gens de lettres, depuis Homère, et il nous a donné le spectacle de ces batailles jusque dans leurs plus menus incidents. Il est entré avec des frétillements de joie dans la maison de la Belle Cordière, ce *temple des Muses et de la volupté*, et il a tout vu, tout entendu et tout raconté, sauf le nom de l'heureux mortel dont Clémence et Louise se seraient disputé le cœur; il sait tout, — comme si c'était arrivé, — et il nous narre la scène avec une précision et un luxe de détails inimaginables. Son chapitre débute ainsi : « *C'étaient les deux Sapho du XVIe siècle. Elles lui ressemblaient par la beauté du génie, par leur talent de faire des vers enjoués, délicats et faciles, et par le dérèglement de leur conduite.* Le dérèglement de la conduite de Clémence de Bourges! — Passons [2]. »

M. B. n'a pu retrouver la date exacte de la mort de Louise, fixée par les uns au mois de mars 1566, par les autres au mois d'avril. Cette mort, en tout cas, fut antérieure à la fin du mois d'août de cette même année, car on lit sur les registres de Delaforest : *Le vendredi, 30 août 1566, Claude de Bourg, tailleur de pierres de Bourg en Bresse, demeurant à Lyon, confesse avoir reçu du sieur Thomas Fourtin* [3], *présent, la somme de douze livres deux sols t., pour avoir taillé une pierre de tombeau et sur icelle fait les escripteaux et armes de la feu dame Loyse Charly pour icelle eriger sur son vase à Parcyeu.*

---

1. Le livre de l'abbé Irailh est dépourvu de toute valeur historique. J'ai eu l'occasion, en rendant compte ici, il y a quelques années, d'un livre de M. Deschamps sur la philosophie de Bayle, de reprocher à l'auteur des *Querelles littéraires* diverses erreurs... voulues. Malheur à qui suit un tel guide!

2. Ce dédaigneux *passons* est expliqué dans les touchantes lignes consacrées en la page précédente à celle qui ne fut qu'en poésie la rivale de Louise : « Quand la fille de Claude de Bourges mourut, bien jeune encore, sept ans environ après que la Belle Cordière lui avait dédié son livre, les contemporains furent unanimes dans l'éloge, et le peuple lui-même s'associa à ces éloges des poètes et des historiens, alors qu'on la portait au cimetière avec le visage découvert, la robe blanche et la couronne de fleurs des jeunes filles. »

3. Il s'agit là du Florentin Fortini. Ce fut, dit M. B. (p. 72), le seul des amis de Louise qui lui resta fidèle jusqu'à la fin. C'est *au lit, malade*, en la maison d'habitation de Thomas Fortini, que la Belle Cordière dicta son testament. C'est lui qui, de son vivant, administrait sa fortune, c'est lui qu'elle fit son exécuteur testamentaire, et, enfin, c'est à lui qu'elle laissa l'usufruit pendant vingt ans de sa propriété de Parcieu, en le dispensant formellement de fournir caution... »

Ce serait faire injure à M. B. de croire qu'il n'aime pas beaucoup cette Louise Labé dont il s'est occupé, pendant plusieurs années, avec un zèle et une constance dont j'ai été l'heureux témoin. Mais ce serait lui faire une injure plus grave de croire qu'il n'aime pas encore plus la justice. Aussi, s'éloignant autant des enthousiastes exagérations des uns, que des injurieuses appréciations des autres, et estimant que la Belle Cordière n'a mérité « ni cet excès d'honneur, ni cette indignité », il termine ses pénétrantes recherches (p. 86) par ces lignes impartiales : « Rien de sérieux n'autorise le biographe à faire de Louise Labé autre chose qu'une femme jolie, spirituelle, et honnête à la manière de son temps. Ce fut une amoureuse, mais ce ne fut pas une courtisane ; seuls, quelques lettrés du XVIe siècle ont pu trouver que c'était dommage. »

Dans l'*Appendice*, M. B. a réuni, comme suite aux *Escriz de divers poètes*, le texte même de tout ce qui a pu être recueilli au sujet de Louise Labé dans les œuvres des poètes ou des prosateurs de son temps, c'est-à-dire de ceux qui l'ont connue ou qui ont pu la connaître. Cette série de pièces justificatives est formée de quatorze fragments empruntés à un anonyme (vers 1555), à François de Billon (1555), à Jacques Peletier du Mans (1555), à un anonyme (1557), à Olivier de Magny (1559), à Calvin, à Guillaume Paradin (1573), à Claude de Rubys (1573), à Pierre de Saint-Julien (1584), à La Croix du Maine (1584), à Antoine du Verdier (1585), à Claude de Rubys encore (1604), à Dagoneau (dont le manuscrit : *La Rose des Nymphes illustres*, est conservé à la Bibliothèque de Reims), à Pernetti (1757). On trouve encore dans l'*Appendice*, sous le n° II, l'analyse de divers documents inédits sur *les Labé* ; sous le n° III, une note sur *la famille de Bourges* (avec détails tirés d'un bouquin presque introuvable, publié par le beau-frère de Clémence de Bourges : *Premier livre de Gaspard de Saillans, gentilhomme citoyen de Valence en Dauphiné*. Lyon, 1569) ; enfin, sous le n° IV, une note sur *Gabriel de Saconay et Calvin* (avec citation de la partie bibliographique du testament du Précenteur de l'église de Lyon, c'est-à-dire de la page du testament où l'auteur donne la liste de ses ouvrages).

Après M. Boy, malgré toutes ses heureuses qualités de chercheur et de critique, il reste à trouver bien des choses. Mais son travail a le grand avantage de dégager le terrain, de supprimer tout ce qui est inacceptable dans les travaux antérieurs, de reproduire, en les complétant, les résultats acquis. L'on peut dire en toute vérité que si jamais on possède sur Louise Labé et son groupe un ouvrage définitif, c'est surtout aux deux précieux volumes de M. Boy que le mérite en reviendra.

T. de L.

CHRONIQUE

FRANCE. — La librairie Vieweg entreprend la publication d'une *Revue des Patois*, recueil trimestriel consacré à l'étude des patois et anciens dialectes romans de la France et des régions limitrophes. Le directeur de la nouvelle *Revue* est M. Clédat, professeur à la Faculté des Lettres de Lyon, qui compte s'y occuper d'une façon particulière des patois de la région lyonnaise. Le premier numéro est sous presse.

— M. le chanoine Ferdinand Saurel, correspondant du Ministre de l'Instruction publique, a publié, en 1884, un mémoire ayant pour titre *Aeria, recherches sur son emplacement*, où il a fort habilement prouvé que cette ville antique était située sur la montagne de Clairier, contre-fort du mont Ventoux, non loin de Malaucène, en la commune de ce nom (départ. de Vaucluse) [1]. Dans la nouvelle brochure que nous annonçons, il complète sur un grand nombre de points son premier travail, en confirme les conclusions, répond avec une verve spirituelle et une vigueur irrésistible aux objections qui lui ont été adressées, et établit définitivement que Clairier (anciennement Venteron) est le véritable emplacement d'Aeria (Paris, Alph. Picard, 1887, grand in-8° de 62 p.). Instructives autant qu'intéressantes sont les pages où M. l'abbé Saurel examine de nouveau les textes et les commentaires qui en ont été donnés, retrace l'histoire de la lutte engagée autour de son premier mémoire, ajoute de nouveaux arguments à ceux qui lui avaient déjà valu la victoire, reproduit les témoignages approbateurs d'un érudit provençal, M. Paul de Faucher, et de deux autres érudits parisiens, feu M. Ernest Desjardins et M. A. de Barthélemy. Aux *Appendices* on trouve une note étendue sur les *Inscriptions gauloises de Malaucène* (avec les observations de plusieurs épigraphistes, M. Allmer, M. Emile Ernault, M. Héron de Villefosse), une autre note tirée d'un travail étymologique du baron de Coston, sur la signification du nom d'Aeria. Comme en matière très controversée on n'a jamais trop raison, comme la conversion de certains archéologues est d'une difficulté presque désespérante, nous insistons pour que l'on exauce le vœu ainsi exprimé par l'auteur dans une lettre à M. le Ministre de l'Instruction publique, mise en tête de la nouvelle dissertation : « Jusqu'à ce jour, la montagne de Venteron et tout le territoire de l'ancien Oppidum n'ont jamais été sérieusement explorés. Des fouilles intelligentes pratiquées par vos ordres, Monsieur le Ministre, pourraient fournir des preuves matérielles indéniables de l'existence d'Aeria sur le sommet que j'indique; dans tous les cas, elles amèneraient des découvertes précieuses pour nos antiquités nationales. » — T. de L.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 23 mars 1887.

PRÉSIDENCE DE M. HÉRON DE VILLEFOSSE.

M. le comte de Rougé attire l'attention de la Société sur un scarabée égyptien, présenté dans une des dernières séances; à son avis, cet objet serait faux ou tout au moins l'inscription aurait été ajoutée récemment.

M. Ch. Ravaisson communique des observations relatives à l'écriture de François Melzi, et émet l'hypothèse que la lettre de Léonard de Vinci à Ludovic Le More en 1483, celle de Modène du 18 septembre 1507, et quelques textes de l'Atlantique sont de Léonard de Vinci.

M. Nicard signale un ouvrage de Bertolotti, publié à Mantoue, indiquant la présence à Rome, du xvᵉ au xviiᵉ siècle, d'un grand nombre d'artistes français, et qui donne des renseignements précieux sur leurs travaux et notamment sur ceux du Poussin.

Ed. Corroyer.

1. Voir *Revue critique* du 5 janvier 1885, p. 17.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 16 — 18 avril — 1887

Sommaire : 82. Rosen, Les manuscrits persans de l'Institut des langues orientales. — 83. Vischer, L'Apocalypse de Saint-Jean. — 84. Droysen, Histoire de l'hellénisme, III. — 85. Cadet, L'éducation à Port-Royal. — 86. Beauvois, Les trois Chamilly pendant et après la guerre de dévolution. — Chronique.

82. — **Les Manuscrits persans de l'Institut des langues orientales**, décrits par le baron Victor Rosen, avec trois planches. S[t] Pétbg, Eggers, 1886, in-8, 369 p. (forme le t. III des *Collections scientifiques de l'Institut des langues orientales du Ministère des Affaires étrangères*).

Les catalogues des nombreuses collections orientales appartenant aux différents établissements scientifiques de Pétersbourg se succèdent avec une rapidité qui fait honneur et aux directeurs de ceux-ci et aux auteurs de ceux-là. A cette dernière catégorie appartient M. V. Rosen, qui nous donne aujourd'hui, après le Catalogue des mss arabes [1], celui des mss persans de l'Institut des Affaires étrangères. Les cent trente-trois volumes persans appartenant à cet établissement avaient d'abord été décrits plus longuement par M. R., mais la publication du remarquable catalogue de M. Rieu [2] survenue entre la rédaction et l'impression de son propre travail, l'a forcé à élaguer bien des choses et à se borner, dans le plus grand nombre des cas, à de simples renvois à l'ouvrage de son devancier. Il a consacré l'espace dont il recouvrait la libre disposition à des notices quelquefois très étendues sur des ouvrages moins connus; de longs passages de textes sont souvent reproduits, et les descriptions sont assez détaillées pour qu'on soit mis à même d'identifier les fragments ou les ouvrages incomplets de Pétersbourg avec les exemplaires complets qu'on peut rencontrer ailleurs.

Sous les n[os] 1 et 2 (pp. 1-50) sont portés deux ouvrages *bâbi*. Le n° 1 correspond aux ff. 1-284 du n° 1070 du Sup. Pers. de la Bibliothèque Nationale, et est un commentaire persan sur un texte arabe. Ce dernier est, selon toute vraisemblance, celui que Gobineau a traduit dans son curieux et attachant ouvrage *Les religions et les philosophies de l'Asie*

1. Forme le t. I de la série : *Collections scientifiques de l'Institut des langues orientales : I Manuscrits arabes*, Pétersbourg, 1877. Il ne faut pas confondre cette publication avec celle de l'Académie des sciences. M. Rosen a également mis au jour, sous le patronage de cette dernière, les *Notices sommaires des mss. arabes du Musée asiatique*, 1re livraison, Pétersbourg, 1881. Nous ignorons pourquoi cette première livraison est jusqu'à présent restée sans suite.

2. Voyez la *Revue critique*, 18 juillet 1881 et 27 nov. 1882.

centrale, et doit se retrouver [1] dans le n° 2511, Sup. Ar. de la B. N. Ce dernier ms. (23 ff. à 19 l.), qui finit par les mots formant les l. 7-12, p. 543, 2e éd. de la traduction Gobineau), comprend les dix chapitres ou *unités (wâhid)*, tandis que le commentaire porté sous le n° 1 Rosen, de même que le n° 1070 S. P., s'arrête au dixième *bâb* de la neuvième unité. Le titre de *Livre des préceptes* [2] s'applique donc au texte arabe, et notre commentaire doit constituer le *Beyân* (correspondant au deuxième *Beyân* de Gobineau, et rédigé, dit cet auteur, p. 312, en persan) ou tout au moins le traité ainsi dénommé. C'est par ce nom de *Beyân* qu'il est désigné dans une note marginale du f. 285 r. de notre n° 1070, note assez longue et dont je ne puis reproduire ici le texte, disant en substance que « c'est à tort que l'on a copié et relié avec le *Beyân* les feuillets qui suivent », c'est-à-dire les f. 285 et s.

Et en effet, les ff. 285-356 renferment le commencement d'un autre ouvrage bâbi dont on trouve une rédaction un peu plus courte, semble-t-il, dans le n° 1071 S. P.; on compte dans celui-ci 198 ff. à 15 l., et le f. 66 v. correspond au dernier f. du n° 1070. Paris possède encore deux autres ouvrages de théologie *bâbi :* le Korân du Bâb [3] (369 f. à 19 l. ; les sourates y sont désignées par leur ordre numérique, et la 73e, qui est la dernière indiquée, figure au f. 307 v.), et un opuscule analogue, sans titre ni préface (44 ff. à 10 l.) et divisé en courts chapitres dont les premiers sont ainsi intitulés : « *et-tahmîd*, onze versets *(âyât)* — *et-tasbîh*, 14 versets — *et-ta'zîm*, 13 versets — *et-takdîs*, 14 versets — *ech-chehâda*, 14 versets, etc. On voit donc qu'aux neuf mss., formant cinq ouvrages, dont M. R. (p. 50) signale l'existence dans différentes mains, on peut ajouter les cinq mss de Paris, le tout représentant sept ouvrages différents.

Pétersbourg a longtemps passé pour posséder un exemplaire complet du rarissime *Zobdet et-tevârîkh* de *H*âfiz Abroû. Il n'en est rien malheureusement, M. R. a pu s'en assurer. Il se livre à ce propos à une longue et savante étude (pp. 52-111), bien qu'un peu confuse, où il arrive à conclure qu'une chronique anonyme qu'il a sous les yeux et qui a été écrite sous Châhrokh, est l'œuvre de *H*âfiz Abroû. Nous ne pouvons pas même songer à résumer ici la discussion à laquelle il se livre; d'ailleurs nous ne sommes pas bien convaincu encore que cette chronique anonyme, dont la B. N. aussi possède la première partie (n° 160 S. P., ancien 20 Arsenal), doive recevoir cette attribution.

Mentionnons encore les ouvrages suivants, comme ayant quelque titre à appeler l'attention :

---

1. Mon éloignement de Paris ne me permet pas de contrôler les notes que j'ai prises rapidement il y a quelque temps sur les mss. arabes et persans relatifs aux *Bâbis*, acquis par la Bibl. Nat. à la vente Gobineau.

2. *Kitâb-i hikam*. J'ignore d'où Gobineau, qui écrit *Ketab è hukkam*, a tiré ce titre.

3. Il faudrait comparer cet exemplaire avec celui qui est décrit dans les *Mél. Asiat.* de Pétersbourg, V, 224 et 279.

N° 9, la chronique de Façih Khowâfi;

N° 17, le recueil par Cherif Râkim de chronogrammes relatifs aux évènements qui ont eu lieu dans l'Asie-Centrale de 736 à 1054 H.; la liste complète de ces chronogrammes remplit les pp. 117-136;

N° 23, le *Houmâyoûn Nâmeh*, de Khondemir;

N° 24, l'*'Adjâ'ib el-Makhloûkât* de Toûsi (?);

N° 26, *Inchâ* contenant 148 pièces dont les intitulés sont reproduits, et dont la plupart paraissent être des pièces officielles remontant à l'époque du Seldjoûkide Sandjar b. Melikchâh (513-552 H.);

N°s 43-45, *Koulliyyât* de Sa'di, avec diverses remarques corrigeant et complétant les travaux de M. Bacher [1]. Le *Pend Nâmeh* ne figure pas dans ces exemplaires [2].

N° 79, le *Veli Nâmeh*, rédaction versifiée du *Tezkiret el-evliyâ* de 'Attâr; cette œuvre d'un certain 'Allâf remonte à 821;

N° 80, un *Koulliyyât* de Djâmi, qui paraît bien être autographe et dont, par suite, M. R. s'est servi (pp. 215-259) pour apporter la lumière sur la question des trois *divans* du poète;

N° 107, le *Khizân ou behâr*, recueil de contes tirés en partie du *Faradj ba'd ech-chidda*;

N° 116, un petit ouvrage sur les usages que doivent suivre les femmes; il en existe une édition lithographiée (sans indication de lieu) en 1262;

N° 124, l'*Ikhtiyârât-i Mozafferi* de Mahmoûd b. Mas'oûd Chirâzi, + 710; traité d'astronomie dont il est transcrit un passage ayant trait à la troisième inégalité lunaire; peut-être y a-t-il là une arme nouvelle pour les défenseurs de la gloire d'Aboul-wéfâ;

Le n° 127 est un traité d'hippologie dont le titre *Mizmâr dânich* serait traduit d'une façon plus précise par « science de l'entraînement » (proprement, dégraissement).

Nous félicitons vivement M. Victor Rosen des soins qu'il a donnés à la rédaction de cet important catalogue.

E. FAGNAN.

---

1. ZDMG. xxx, 81; Sa'di's *Aphorismen*, préf.; cf. *Rev. crit.*, 27 septembre 1879.
2. Cf. *Rev. crit.*, 27 novembre 1882, p. 422.

83. — E. Vischer. **Die Offenbarung Johannis,** eine jüdische Apocalypse in christlicher Bearbeitung mit einem Nachwort von Ad. Harnack. III. Heft des II Bands der Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Litteratur von O. Gebhardt und A. Harnack. Leipzig, 1886, 137 p. in-8.

Il s'agit ici d'une nouvelle hypothèse sur l'origine et la composition de l'Apocalypse de Saint-Jean, qui ne peut manquer d'attirer l'attention et de provoquer un nouvel et fructueux examen de ce livre déjà tant discuté. Nous ne voulons pas encore la juger ni en prédire la fortune; mais elle est de nature, si notre première impression ne nous trompe pas, à rendre bien plus facile et plus sûre l'interprétation des passages de ce document qui embarrassent encore les exégètes. Rappelons d'abord comment elle a vu le jour. M. le professeur Harnack raconte que l'un de ses élèves, M. Vischer, avait à préparer un travail de séminaire sur la théologie de l'auteur de l'Apocalypse. M. V. vint trouver le maître et lui expliquer qu'il ne pouvait se tirer d'affaire qu'en voyant dans ce livre une Apocalypse juive remaniée par un auteur chrétien pour l'accommoder aux idées chrétiennes. « Au premier moment, dit M. Harnack, je le reçus assez mal. Frappé cependant par les arguments qu'il me développa, je l'engageais à revenir dans quelques jours et je me mis immédiatement à relire le livre à ce nouveau point de vue. » M. Harnack n'a pas su traduire autrement son impression qu'en disant qu'il lui sembla que des écailles tombèrent de ses yeux, et qu'après tant de tentatives infructueuses d'élucider ce texte, le nouvel essai d'explication lui fit l'effet de l'histoire de l'œuf de Christophe Colomb. A la seconde visite de M. V., il le félicita cordialement de son ingénieuse idée et l'engagea à la développer dans une dissertation qu'il lui offrait d'insérer dans sa collection de *Textes et de Recherches sur l'ancienne littérature chrétienne,* voulant lui laisser tout l'honneur et tout le mérite de sa découverte.

Peut-être suspectera-t-on un peu cet enthousiasme du professeur pour son élève. Mais, qu'on accepte ou non la solution proposée, le travail de M. V. n'en est pas moins très remarquable. Il n'y a point en science, comme le dit encore très bien M. Harnack, de *beneficium senectutis*, et tout le monde a le droit d'être entendu.

La dissertation de M. V. se compose de trois chapitres. Le premier qui n'est guère qu'une introduction, tend à établir que rien, dans l'antiquité, n'était plus habituel ni mieux admis que le procédé de remanier les Apocalypses pour les tenir au courant de l'histoire et les remettre au point. La nécessité de ces remaniements était dans le genre apocalyptique lui-même. Pas un des livres de ce genre que nous possédons ne nous est arrivé sous sa forme première. Le livre de Daniel a reçu des additions successives jusqu'au Moyen-Age. Le livre d'Hénoch, l'Apocalypse d'Esdras, le Testament des douze Patriarches ont des traces évidentes d'interpolations postérieures. Toute cette littérature, parce qu'elle avait un air prophétique et portait les noms les plus vénérés,

jouissait de même parmi les chrétiens de la faveur et de l'autorité la plus grande. Le christianisme n'a pas créé d'apocalypses, mais il s'est emparé bien vite des livres juifs en les accommodant à son usage. Il n'y aurait donc rien d'étonnant à ce que l'Apocalypse de saint Jean présentât le même phénomène et fut le produit de ce même travail d'appropriation chrétienne.

Dans le second chapitre, M. V., pose les bases de sa démonstration. Il est certain que d'un bout à l'autre de l'Apocalypse règne un double caractère, l'un universaliste et chrétien, l'autre strictement juif et national. Deux Messies sont juxtaposés : celui des chrétiens, l'agneau immolé, presque égal à Dieu, et le Messie juif, fils de la théocratie d'Israël, simple instrument du Dieu suprême pour exécuter ses vengeances. Tant qu'on persiste à voir dans ce livre un simple produit chrétien, on se heurte à une série de textes qui résistent à toute explication. Au contraire dès qu'on admet que ces textes proviennent d'une plume juive, ces difficultés exégétiques s'évanouissent comme par enchantement. Tout devient simple et intelligible. M. V. en donne deux exemples décisifs : le premier est fourni par les chapitres XI et XII, le second par le chapitre VII. Il est certain que ces passages ont épuisé le génie des commentateurs les plus subtils. Il est impossible de les faire rentrer sans violence dans une série quelconque des conceptions chrétiennes primitives. Voici par exemple le récit de la naissance du Messie au chapitre XII : « Un grand signe fut vu dans le ciel, une femme vêtue du soleil, la lune sous ses pieds et sur la tête une couronne de douze étoiles. Elle était enceinte et déjà dans les douleurs de l'enfantement. Et une autre image fut vue dans le ciel, un grand dragon rouge ayant sept têtes et dix cornes et sept diadèmes sur ses têtes, et sa queue balaie le tiers des étoiles du ciel et les jette sur la terre. Et le dragon se tenait devant la femme qui allait enfanter pour dévorer son enfant. Elle mit au monde un enfant mâle destiné à paître les nations avec une verge de fer. Et cet enfant fut enlevé auprès de Dieu et placé près de son trône, et la femme se sauve au désert. » Il s'agit évidemment ici de la naissance du Messie. Tout est clair si l'on y voit le Messie juif dont la naissance est encore attendue. Tout s'embrouille, tout devient impossible si l'on veut mettre ce texte en rapport avec la naissance de Jésus. Nous avons ici non-seulement deux conceptions messianiques divergentes, ce qu'à la rigueur on pourrait admettre chez un judéo-chrétien ; mais deux Messies qui ont deux histoires tout à fait différentes, en sorte qu'en pensant à l'un il est impossible de penser à l'autre. D'une part, la femme en travail et couronnée de douze étoiles, c'est la théocratie israélite, la nation fidèle. Le dragon rouge c'est l'empire romain, l'organe du diable, et vous avez tout de suite une saisissante image de la nation élue pleine de ses espérances et désarmée, enfantant le Messie devant la force romaine prête à le détruire et à le dévorer. L'enfant élu vient au monde, et dès sa naissance il est emporté au ciel pour être dérobé au dragon,

tenu en réserve jusqu'au jour prochain où il va revenir sur les nuées et écraser tous les ennemis de sa mère. Encore une fois, cela est purement juif et n'a pu être écrit par un chrétien qui savait tout le contraire, savoir : que le Messie était né à Bethléhem, que loin d'avoir été enlevé au ciel, dès sa naissance, il était resté sur la terre et y était mort crucifié. Faire rimer ces deux histoires des deux Messies, paraît impossible. On le voit bien à la série d'allégories de toutes sortes par lesquelles les commentateurs ont essayé d'échapper à la clarté limpide du texte.

Une fois la dualité intime de l'Apocalypse prouvée par des passages aussi décisifs, il restait à réaliser l'hypothèse d'une double origine, en séparant le texte juif et les additions chrétiennes. C'est dans le troisième chapitre que M. V. tente cette opération délicate. Ici sans doute on pourra contester, mais il faut dire qu'en somme le dédoublement du livre se fait avec une facilité étonnante et donne un résultat très satisfaisant.

Au premier abord, en effet, se détachent d'eux-mêmes le commencement et la fin du livre (chap. I-III et XXII, 6-21). Les trois premiers chapitres, avec les lettres aux sept églises d'Asie, même dans l'hypothèse de l'unité du livre, ne sont qu'une introduction destinée à recommander aux lecteurs l'Apocalypse elle-même qui ne commence véritablement qu'au chapitre IV. La coupure n'est pas aussi évidente en ce qui concerne la conclusion chrétienne du livre actuel et nous sommes disposés à penser qu'ici, il y a eu plutôt transformation de l'ancien texte qu'interpolation ou addition toute simple. Mais il n'en est pas moins certain que cette fin répond à l'introduction et y renvoie et qu'elle apparaît également de formation secondaire. Reste donc le corps de l'Apocalypse du chapitre IV au XXI *in globo*. M. V. examine d'abord tous les passages où paraît l'*agneau*, *l'agneau immolé* et qui par cela même se désignent eux-mêmes comme chrétiens. Ces passages peuvent se réduire à une vingtaine. Or, à peu près tous, ils paraissent avoir été plaqués sur l'œuvre primitive et se détachent du contexte avec une surprenante facilité. Ils n'y laissent aucun trou ni aucune obscurité. Au contraire le plus souvent ils rompent la suite des idées de telle façon que l'exégète, lui-même, sans préoccupation critique, est forcé, pour la retrouver et la rétablir, d'en faire abstraction. Voici quelques exemples : XIII, 8; VI, 16; XIV, 10; XV, 3; XVII, 14; etc. Les passages de couleur chrétienne qui ne renferment pas le nom de l'agneau ne se laissent pas moins aisément distraire du reste. Sur deux points seulement l'opération laisse après elle une déchirure sensible, savoir au début et à la fin, chap. V et ch. XXII. Ici l'éditeur chrétien a plus profondément transformé le texte de l'œuvre primitive et il n'est pas possible de retrouver ce dernier avec certitude. Mais, en tout le reste, rien de plus conservateur que son procédé. Il s'est borné à intercaler çà et là quelques expressions ou phrases chrétiennes dont la disparition rend plus visible et plus simple la contexture de l'écrit original. Dès qu'on se met à ce point de vue, chacun peut refaire la même opération critique

et il arrive forcément à un résultat à peu près identique, tant l'évidence s'impose dans la plupart des cas. Ainsi M. Harnack qui faisait le même triage en même temps que M. V., put constater que sauf deux ou trois points d'importance secondaire, son travail coïncidait avec celui de son élève. Ce qui est plus remarquable encore, un critique hollandais, M. Wylandt, tombant sur la même idée sans connaître l'étude de M. V. et la réalisant de son côté tout à fait spontanément, arrivait à un résultat identique sur tous les points, à trois ou quatre exceptions près. Nous-mêmes, nous croyons qu'à la fin du livre le remaniement chrétien a été plus étendu et plus profond que ne le croit M. V.; nous jugeons également très risquée la manière dont il rétablit le mot λέων à la place d'ἀρνίον, V, 6. Mais cela ne peut nous empêcher de reconnaître que presque partout ailleurs, un esprit non prévenu résistera difficilement aux évidences internes.

Le résultat final obtenu peut se résumer ainsi : Nous n'avons pas deux livres fondus ou mêlés l'un à l'autre, car les additions chrétiennes ne forment pas un ensemble cohérent; nous avons quelque chose de plus simple et beaucoup plus concevable, savoir l'édition chrétienne d'une apocalypse juive, pourvue d'une introduction et d'une fin nouvelles, et ornée çà et là de notes intermittentes destinées à rendre cette vieille prophétie utilisable et profitable dans les cercles chrétiens du commencement du second siècle.

Cette hypothèse à laquelle il est étrange qu'on n'ait pas plutôt songé, rend singulièrement plus facile, comme nous le disions en commençant, l'intelligence de ce livre singulier et reçoit de l'exégèse une confirmation plus intéressante encore. On avait toujours été arrêté par les doctrines contraires qui se heurtaient dans cette apocalypse : universalisme chrétien et particularisme national, idéal du Messie immolé et idéal d'un Messie juif qui ne vit pas sur la terre et ne connaît pas la souffrance; le premier presque égal à Dieu et exerçant le jugement, le second ne l'exerçant pas et simple créature absolument subordonnée; enfin, d'une part, grossier matérialisme messianique animé de tout l'esprit de vengeance des juifs opprimés, et de l'autre mysticisme spiritualiste, piété intérieure et patiente qui fait songer à l'école de saint Jean. Or, il se trouve qu'à la suite du dédoublement opéré dans le texte par la critique, toutes les doctrines purement juives tombent dans l'apocalypse juive primitive, et toutes les autres dans les additions chrétiennes postérieures.

Les choses enfin ne sont pas moins facilitées en ce qui concerne la date du livre. On sait qu'en découvrant dans la bête Néron César et dans le nombre 666 le calcul arithmétique des lettres hébraïques de ce nom, la critique moderne a fixé d'une façon très sûre la date de l'Apocalypse de Jean, à la veille de la ruine de Jérusalem, en pleine guerre juive. Ce résultat reste acquis. Mais il n'était pas moins vrai qu'il était difficile de concevoir comme écrites à cette date les lettres aux sept

églises d'Asie et encore plus d'admettre à ce moment les longues souffrances de l'Église et le grand nombre de martyrs pagano-chrétiens que certains passages supposent. Avec l'hypothèse nouvelle tout se concilie encore aisément. L'apocalypse juive primitive reste toujours de l'époque fixée, c'est-à-dire, de l'an 68 ou 69, et il n'est pas étonnant que cette terrible crise, où périt la nation juive, ait provoqué ce pamphlet furieux comme la persécution d'Antiochus Epiphane avait fait surgir l'apocalypse vengeresse de Daniel. Mais l'édition chrétienne du livre aura été faite vingt ou trente ans plus tard environ, et ainsi se trouvent avoir raison à la fois et la critique moderne qui nous donnait la date de la guerre juive et la tradition ecclésiastique qui plaçait la composition du livre sous Domitien.

Maintenant n'y a-t-il aucune objection à faire à cette heureuse hypothèse? Comment les juifs n'ont-ils pas gardé le souvenir d'une apocalypse qui leur appartient? En outre, on peut, sur quelque points, dénoncer avec raison ce qu'a d'artificiel la reconstruction tentée par M. V. du document juif primitif. Nous l'avons fait nous-mêmes. Mais deux ou trois réfutations de détail ne sauraient compromettre l'ensemble de la démonstration, ni faire méconnaître l'extrême vraisemblance du résultat général obtenu. On peut faire valoir encore l'unité d'inspiration du livre. Mais cette unité est précisément des plus contestables car, au fond, nous en avons trouvé deux, une purement juive et l'autre purement chrétienne, semblables à deux fleuves coulant dans le même lit sans mêler leurs eaux. L'objection la plus forte sera tirée du style. L'unité du style dans toutes les parties est indéniable. L'hypothèse nouvelle ne se tient debout qu'à une condition : c'est que l'éditeur chrétien aura trouvé devant lui, non un document grec, mais un document hébreu et qu'il l'aura tout à la fois traduit et remanié. L'unité du style s'explique de cette manière. Toute la question revient donc à celle-ci. Notre apocalypse a-t-elle existé d'abord en hébreu et le livre que nous lisons aujourd'hui est-il une traduction? Tous les symptômes d'esprit hébraïque, les incorrections de style, les aramaïsmes, etc., ne sont pas ici également probants. Le style de Marc, par exemple, n'est-il pas araméen à un degré étonnant? Presque toute la langue du Nouveau-Testament a ce caractère. Ce n'est plus alors qu'une question de plus ou de moins.

Si l'auteur de l'Apocalypse fut un judéo-chrétien sachant mal le grec, et pensant en hébreu, pourquoi n'aurait-il pas pu écrire comme il l'a fait en réalité dans les trois premiers chapitres? Toutefois quand on le voit confondre, comme il le fait assez fréquemment dans la partie juive de l'Apocalypse, les temps des verbes et en particulier le parfait et le futur ; quand il est nécessaire de retraduire le texte en hébreu pour le comprendre, quand il est constant que le chiffre de Néron 666 n'est obtenu qu'en langue hébraïque, il devient assez probable que nous avons devant nous la traduction d'un livre hébreu ou tout au moins

araméen. Voyez les exemples : IV, 11 ; X, 11 ; V, 5 ; etc. On pourrait relever encore l'emploi de ἵνα avec le futur qui est presque constant. Toutefois cela, nous l'avouons, n'est pas démonstratif. Ce qui le serait davantage ce seraient des fautes évidentes de traduction. Or, il paraît bien qu'on en peut signaler. Au chapitre IX, 4, il est question des quatre anges enchaînés sur l'Euphrate qui seront déchaînés et arriveront suivis d'une armée immense. Or ces quatre anges paraissent bien être quatre rois, comp. XVI, 12. Ils est très naturel de supposer que l'auteur a lu dans son texte le pluriel du mot *mélèk*, roi, très facile à confondre avec le pluriel du mot *maleach*, ange. Des observations de cette nature, si elles se multipliaient, seraient décisives. N'en pourrait-on pas faire en sens inverse ? Il sera toujours étonnant que l'Apocalypse hébraïque, si elle a véritablement existé, ait disparu sans laisser de trace. Il n'est pas très facile non plus d'expliquer comment elle a pu être attribuée à Jean. Mais nous laissons la question ouverte.

Il nous suffit d'avoir montré sous quel aspect nouveau se présente aujourd'hui ce problème littéraire qui, depuis Irénée, a tourmenté la pensée de l'Eglise et celle de la science comme la plus irritante des énigmes.

A. SABATIER.

---

84. — DROYSEN, **Histoire de l'Hellénisme**, traduite sous la direction de Bouché-Leclercq. Tome III, 1 vol. in-8 de 786 p. Paris, Leroux, 1885.

Avec le présent volume s'achève l'ouvrage de Droysen, qui s'étend, comme on sait, jusqu'à la bataille de Sellusie (221 av. J.-C.). Les traducteurs sont cette fois MM. Bouché-Leclercq et A. Chuquet. C'est dire que nous avons là une reproduction aussi exacte et aussi élégante que possible du texte original. Un important appendice est consacré à établir la succession des rois de Macédoine. L'Index général des trois volumes n'occupe pas moins de 83 pages. Enfin une table chronologique dressée par M. Bouché-Leclercq permet au lecteur de s'orienter sans peine au milieu de cette multitude innombrable de faits.

Nous devons les plus vifs remerciements à M. Bouché-Leclerq pour le soin et la persévérance qu'il apporte à son entreprise. Il nous avait déjà donné l'*Histoire grecque* de Curtius ; voici le dernier volume de Droysen ; et déjà il nous annonce la publication prochaine du premier volume de l'*Histoire de la Grèce sous la domination des Romains*, par Hertzberg. Le mérite, de sa part, est d'autant plus grand, qu'il peut mieux que tout autre employer son temps à produire des travaux personnels. Mais son activité suffit à cette double besogne, et ses traductions ne l'ont pas empêché d'écrire récemment cet excellent *Manuel des institutions romaines*, qui est plus qu'un livre de vulgarisation savante et précise.

P. G.

85. — **L'Education à Port-Royal**, par Félix Cadet, inspecteur général de l'Instruction publique. Paris, Hachette, 1887.

Même après Sainte-Beuve on peut parler et bien parler des solitaires de Port-Royal, comme maîtres, comme éducateurs de la jeunesse : ce livre de M. F. Cadet le prouve assez. Une introduction sobrement écrite et toute nourrie de faits nous montre à l'œuvre ces hommes dévoués dont tous les actes, tous les écrits n'ont eu qu'un seul but : instruire en édifiant, ou pour mieux dire encore, en sanctifiant. En effet, s'ils aimaient les enfants, s'ils se montraient tout remplis de charité à leur égard, c'est qu'ils voyaient en chacun d'eux une âme à sauver, à arracher au monde pour la rendre capable de servir l'Eglise. De là le mépris qu'ils avaient pour toute autre science que celle qui conduit à Dieu ; Saint-Cyran, tout plein de sa sombre théologie, dédaignait les lettres et la poésie, et pour prix de ses beaux vers condamnait Virgile à l'Enfer, parce que le poète ne les avait faits, disait-il, que par vanité et pour plaire au monde. Nicole, celui que l'on appelait le tendre Nicole, n'était pas moins dur que lui pour toutes ces sciences « qui sont l'objet et le fondement de la vanité et de la curiosité des hommes. » Le cœur, la conscience des jeunes gens, voilà ce qu'avant tout ils voulaient élever au ciel et diriger dans la voie des vertus chrétiennes : le reste, c'est-à-dire les sciences humaines, ils les enseignaient sans doute, mais comme par surcroît. J'ai dit qu'ils étaient bons, d'une charité à toute épreuve pour leurs élèves ; cependant ils n'avaient pas pour ces enfants une indulgence ridicule. On punissait peu souvent à Port-Royal, mais quand un enfant commettait une faute vraiment sérieuse, on le passait néanmoins, chose rare, par les verges. Aujourd'hui nous sommes beaucoup plus doux, quoique moins charitables assurément que les Port-Royalistes, et il y a longtemps que Montaigne a inspiré à tout le monde l'horreur « de ces tronçons d'osier sanglants », qui jonchaient les classes : un *pensum* de quelques lignes copiées sous la dictée d'un maître, (ce que j'ai entendu appeler « une punition intelligente » !) est simplement infligé à l'élève le plus récalcitrant. On a vu des parents trouver cette punition excessive, et des proviseurs incliner du côté des parents. Voilà ce que n'eût jamais fait Saint-Cyran : il ne se chargeait d'un enfant que s'il en était entièrement maître, et l'on sait quelles conditions il imposa à la duchesse de Guise qui venait pour lui confier l'éducation de son fils. On a reproché avec quelque raison aux maîtres de Port-Royal de trop sacrifier l'éducation intellectuelle à l'éducation morale, ce qui ne les a pas empêchés de faire des livres précieux pour l'enseignement, et d'inventer des méthodes que les gens du siècle ont bien fait de mettre à profit. Il n'y a pas longtemps encore qu'on introduisait dans l'enseignement de l'Université bon nombre de sages réformes qu'on doit à eux seuls, telles que la suppression des vers latins pour les élèves qui n'avaient point de *talent* pour cet exercice, et celle des longues et nombreuses leçons apprises par

cœur. Ils ont été les premiers à condamner la multiplication des devoirs dictés, à recommander les exercices oraux et l'étude du français, à proscrire les niaises amplifications de l'ancienne rhétorique ainsi que l'abus des trop fréquentes compositions. Tel ouvrage élémentaire composé par l'un d'eux pour les Petites Ecoles, peut encore aujourd'hui être lu avec utilité. J'ai feuilleté beaucoup de grammaires du XVI[e] et du XVII[e] siècle : outre qu'elles sont pour la plupart écrites en latin, aucune d'elles n'est comparable pour la méthode, la clarté et le bon sens pratique aux grammaires grecque et latine de Lancelot. Qui voudra bien connaître la valeur de ces hommes, les services qu'ils ont rendus à l'enseignement public, en dépit de ce que nous sommes portés à appeler « leurs idées étroites », lira avec profit la seconde partie de l'ouvrage de M. Cadet : *Extraits des Ecrivains de Port-Royal*. Quoique nous ayons fait incontestablement beaucoup de progrès, tous ceux qu'intéressent les questions d'enseignement trouveront dans la lecture de ces extraits plus à prendre encore qu'à laisser.

M. Félix Cadet qui a été, je le sais par expérience, et je suis heureux de lui rendre ici ce témoignage de reconnaissance, un excellent professeur, a fait un bon livre où perce moins la critique que l'admiration : il a été juste pour les Port-Royalistes.

A. DELBOULLE.

---

86. — **Les trois Chamilly pendant et après la guerre de dévolution** 1667-1671, par E. BEAUVOIS. Notice biographique faisant suite à *La Jeunesse du maréchal de Chamilly*. Beaune, imprimerie A. Batault, 1886. Grand in-8 de 100 p. (Extrait des *Mémoires de la Société d'histoire, d'archéologie et de littérature de Beaune*).

J'ai dit ici, l'an dernier, tout le bien que je pensais de la *Jeunesse du maréchal de Chamilly*. Etant donné un travailleur tel que M. Beauvois, j'étais bien sûr de pouvoir appliquer à la suite de ses études sur les Chamilly, les mêmes éloges qu'au premier fascicule. L'excellent chercheur a trouvé, soit dans les imprimés, soit dans les manuscrits du temps [1], tout ce qui était nécessaire pour rendre substantiels en toute leur étendue et nouveaux en bien des passages, les six chapitres intitulés : *Situation des trois frères en 1667; négociations de Hérard Bouton; invasion de la Franche-Comté; fin de la guerre de dévolution; Noël Bouton au siège de Candie; les seigneuries bourguignonnes de Chamilly*. La brochure intéresse, on le voit, non seulement l'histoire provinciale, mais encore l'histoire nationale et l'histoire étran-

1. Parmi les imprimés, M. B. s'est surtout servi des renseignements officiels fournis par la *Gazette de France*. Quant aux manuscrits, il a puisé dans les archives de la Côte-d'Or et dans la collection Moreau de la Bibliothèque nationale, où abondent les lettres de Condé.

gère. On suit avec curiosité dans les récits de M. B., exacts jusqu'à la minutie, si l'on pouvait jamais être minutieux dans une monographie [1], les trois frères qui coopérèrent avec une noble émulation à la conquête de la Franche-Comté, mais parmi lesquels la première place est due à Hérard Bouton, comte de Chamilly, que le prince de Condé, dont il fut l'habile auxiliaire, qualifiait si justement, dans une de ses lettres, d'*homme sûr et intelligent*. A propos des ruses employées par le diplomate, M. B. cite un pittoresque passage d'un livre où Cl. Bigeot (*Le Bourguignon intéressé*, p. 44-45) compare le comte de Chamilly aux personnages homériques : « Les belles et émiellées promesses qu'il faisoit, n'avoient point d'autre but que de surprendre la trop grande croyance de ceux qui ne voyoient pas le serpent qui estoit caché sous l'herbe; l'on peut dire de lui ce que Hélène reprochoit à Pâris, après l'avoir receu dans son palais : *Qui sic intrabas hostis at hospes eras.* »

Le chapitre sur l'invasion de la Franche-Comté complète tous les travaux antérieurs, depuis les relations contemporaines (Chifflet, Pellisson, etc.) jusqu'à la récente *Histoire de la réunion de la Franche-Comté à la France* par M. de Piépape. Voici une rectification qui frappe en pleine poitrine l'ancienne et vénérable Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (p. 55) : « La Comté avait été conquise en quinze jours. Montglat (*Mém.* p. 364) dit seulement douze jours, parce qu'il compte à partir de l'investissement de Besançon, le 6 février. Son opinion est donc encore soutenable, mais on ne sait pourquoi l'Académie des Inscriptions fit graver dans l'exergue de la médaille *Victori celeritas*, frappée à cette occasion, les mots *Sequanorum provincia decem diebus subacta*, figurée dans *Hist. de Louis XIV*, par Bruzen de la Martinière, t. III. (La Haye, 1741, in-4°, p. 341). »

Le chapitre sur le siège de Candie est particulièrement intéressant. Tout en nous faisant admirer le beau rôle que Noël Bouton joua dans cette expédition, M. B. donne diverses indications peu connues sur divers compagnons d'armes du marquis de Chamilly, notamment sur deux Bourguignons mortellement frappés auprès de ce dernier, son cousin René de Saulx-Tavannes, fils de Jacques, le célèbre général de la Fronde, et François de Comeau, écuyer, sieur de Sainte-Baville, qui, malgré son jeune âge (dix-neuf ans), était déjà à sa troisième campagne.

Couronnons cette rapide analyse par une citation qui montrera mieux que tous les éloges combien la brochure de M. B. est attachante et ins-

---

1. M. B. dit très bien (p. 29) : « Ceux qui ne tiennent pas à la précision nous accuseront de minutie; ils ne nous empêcheront pourtant pas de remplir ici tous les devoirs d'un historien critique. Il eut été plus facile et plus agréable de broder sur le sujet; mais mieux valait, nous semble-t-il, nous efforcer d'éclairer, d'après les sources les plus diverses, un petit point de l'histoire de France : la mission du comte de Chamilly. »

tructive (p. 70-72) : « Les pluies, qui inondaient les tranchées pendant la saison d'hiver, paralysaient les assiégeants, de sorte que le duc de Roannez, ne voyant plus rien de considérable à entreprendre, résolut de regagner la France avec les survivants de sa petite troupe; il ne laissa qu'une vingtaine de malades à Candie. L'embarquement eut lieu le 6 janvier 1669; mais, le vent étant contraire, on ne put sortir du port que dix-neuf jours après. On n'arriva aux îles d'Hières que le 23 février. Les assiégés avaient vu de mauvais œil ce départ; mais qu'auraient pu faire de plus ces vaillants auxiliaires? Fallait-il qu'ils se fissent tous tuer jusqu'au dernier? C'eut été trop exiger de volontaires qui avaient fourni si largement leur contingent pour cette dernière croisade. L'historien vénitien, Andrea Valiero, leur rend la justice de déclarer que le retour de La Feuillade ne fut pas infructueux, à cause des rapports qu'il fit et des exhortations qu'il adressa à ses compatriotes. Celles-ci, en effet, ne contribuèrent pas peu à l'envoi de six mille Français, commandés par le duc de Navailles et embarqués sur la flotte du duc de Beaufort. Cette nouvelle expédition, beaucoup plus considérable que celle de La Feuillade, l'a éclipsée au point d'être confondue avec elle par des écrivains étrangers, comme J. de Hammer [1] et César Cantu, et même, ce qui est plus inexcusable, par Voltaire. Ce dernier, trop enclin à tout juger d'après ses théories utilitaires, ne manque pas de dire : *Ce secours de La Feuillade ne servit qu'à retarder la prise de quelques jours et à verser du sang inutilement.* Le marquis de la Fare, chez qui l'on remarque une même tournure d'esprit, avait dit auparavant : *La Feuillade ne fit rien d'utile pour le salut de la place.* Les appréciations, déjà citées, des Italiens Valiero et Brusoni, nous semblent beaucoup plus justes. Les assiégeants eux-mêmes se montrèrent plus équitables. Après la reddition de la place, ils demandèrent à être mis en rapport avec ceux qui leur avaient si rigoureusement résisté à la Sablonnière, et La Feuillade avec ses compagnons était du nombre de ceux dont ils faisaient le plus d'éloges. Nous ne pouvons donc regarder comme des émules de Don Quichotte ces gentilhommes qui pouvaient bien être séduits par le côté romanesque de l'expédition, mais qui n'obéissaient pas moins à des mobiles vraiment chevaleresques. On pouvait, en général, leur appliquer le jeu de mots fait par l'incomparable épistolière sur son propre fils Charles de Sévigné, qui avait servi à Candie dans la brigade du comte de Saint-Pol, par conséquent, sous les ordres de Noël Bouton; elle le qualifiait de *vago di fama*, qui peut signifier à la fois *avide de renommée* et *errant pour la gloire* ».

T. de L.

1. *Hist. de l'empire Ottoman*, trad. par J. J. Hellert. Paris, in-8°, t. XI, 1838, p. 322. Hammer appelle « duc de Noailles » le chef de la seconde expédition française.

CHRONIQUE

FRANCE. — On sait quel succès a obtenu en France et à l'étranger l'opuscule de notre collaborateur Pierre de NOLHAC : *Le Canzionere autographe de Pétrarque, communication faite à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* (Paris, 1886). Ce travail est confirmé et complété par une nouvelle brochure intitulée : *Fac-similés de l'écriture de Pétrarque et appendices au Canzionere autographe avec des notes sur la bibliothèque de Pétrarque.* Extrait des *Mélanges d'archéologie et d'histoire,* publiés par l'École française de Rome, t. VII. Rome, 1887, grand in-8° de 38 p. Voici une incomplète énumération des choses curieuses que l'on trouve dans ces 38 pages : une lettre de l'auteur à M. Rodolfo Renier, un des directeurs du *Giornale storico della letteratura italiana* (20 juin 1886) ; une lettre de M. Giosuè Carducci à l'auteur, du 4 août 1886, apportant une pleine adhésion aux conclusions du *Canzoniere autographe;* une note sur *Beccadelli et les autographes de Pétrarque; deux lettres du cardinal Bembo à Girolamo Quirino,* d'août et de septembre 1544 ; *une lettre de Fulvio Orsini à G. Pinelli,* de mars 1581 ; une note sur *quelques manuscrits égarés ;* une note *sur une prétendue découverte du manuscrit en 1825 ;* une note *à propos des publications de MM. Appel et Pakscher ;* des *Notes sur la Bibliothèque de Pétrarque* (première série fort importante, la seconde série devant paraître bientôt dans le chapitre VIII de *La Bibliothèque de Fulvio Orsini*). M. de Nolhac dit au sujet des reproductions héliotypiques dont sa brochure est enrichie : « J'ai tenu à multiplier autant que possible ces renseignements paléographiques précis, non tant pour démontrer l'authenticité de la seconde partie du *Canzoniere,* que pour permettre à d'autres travailleurs des études nouvelles ; j'espère qu'on pourra se mettre désormais avec fruit à la recherche des manuscrits écrits ou annotés par Pétrarque, qui sont enfouis depuis cinq siècles dans l'oubli des bibliothèques et qu'il serait précieux de retrouver. » A mon tour, j'espère que le jeune et savant critique aura lui-même la joie, en un prochain voyage au-delà des Alpes, de découvrir plusieurs de ces manuscrits. A bon chasseur bon gibier. — T. DE L.

— M. Henri OMONT vient de donner une suite à ses importantes études sur les manuscrits grecs de la France et de la Belgique, en publiant le *Catalogue des manuscrits grecs des bibliothèques de Suisse* (Leipzig, Otto Harrassowitz, 1886, in-8° de 68 p.). Les manuscrits inventoriés par l'infatigable paléographe sont au nombre de 176, répartis dans sept villes : Bâle, Berne, Einsiedeln, Genève, Saint-Gall, Schaffhouse, Zurich. Un excellent *Index alphabétique* (p. 61-68) ajoute encore à la valeur de la description des manuscrits. Mais M. Omont ne se contente pas de mettre peu à peu entre nos mains le Catalogue des manuscrits grecs conservés dans tous les dépôts publics de l'Europe : il a mis en lumière l'*Inventaire sommaire des archives de la chambre syndicale de la librairie et imprimerie de Paris. Manuscrits français 21813-22060 de la Bibliothèque nationale* (Paris, 1886, grand in-8° de 22 p. Extrait du *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France,* t. XIII). Ce Catalogue, très bien dressé, est très curieux : on y remarque surtout les articles relatifs aux livres supprimés, aux libraires de province, aux imprimeurs ordinaires du Roi (de 1486 à 1694), à divers imprimeurs célèbres tels que Frédéric Morel, Antoine Vitré, etc. Tous les bibliophiles verront avec intérêt la nouvelle publication d'un travailleur qui, par son savoir comme par son zèle, se montre un des plus dignes lieutenants de M. Léopold Delisle. — T. DE L.

— M. X. MOSSMANN vient de consacrer une biographie fort attachante — en dix-

neuf chapitres — à l'un des hommes de ce temps qui ont fait le plus noble usage de leur fortune, Frédéric Engel-Dollfus (*Un industriel alsacien. Vie de F. Engel-Dollfus.* Mulhouse, imprimerie Brustlein. In-8°, 249 p.). Fr. Engel-Dollfus a fait décerner par la Société industrielle à M. Hanauer, l'auteur des *Études économiques sur l'Alsace ancienne et moderne*, un prix de 2,500 francs qui permit d'entreprendre l'impression de ce bel ouvrage. Il a fondé une *Société pour le développement du musée historique du vieux Mulhouse*. Il a assuré la publication de l'*Histoire littéraire de l'Alsace à la fin du XVe siècle et au commencement du XVIe siècle* de M. Ch. Schmidt, et des quatre premiers volumes du *Cartulaire de Mulhouse*. Lorsqu'il eut vu de ses yeux l'insuffisance de la Bibliothèque de l'École française de Rome, il mit 30,000 francs à la disposition du directeur de l'École et s'entendit avec quelques amis pour constituer à l'établissement une dotation spéciale de 40,000 francs. Enfin, comme le dit M. Mossmann, il convient de rappeler, au milieu des discussions que soulève le problème social de notre temps, les leçons et l'exemple que donna Fr. Engel-Dollfus, les solutions qu'il préconisa et dont Mulhouse éprouva l'efficacité, « car c'est à elles que ses ouvriers doivent l'indéniable amélioration de leur sort, comme aussi une conciliation équitable et acceptable de leurs intérêts et de ceux de leurs patrons... Mais le mérite et la vraie grandeur de Fr. Engel-Dollfus, c'est, non d'avoir contribué pour une si large part aux progrès des institutions ouvrières de Mulhouse; c'est d'en avoir dégagé l'esprit, d'en avoir saisi la signification et la portée, d'en avoir conclu, à l'encontre des doctrines économiques, que le seul salaire ne tient pas le patron quitte envers ses ouvriers, que ce n'est là que le pain de chaque jour, qu'il y a pour l'âme et le corps un au-delà auquel il doit pourvoir. »

— Voici quelques nouvelles publications de M. Ch. Henry : 1° *La théorie de Rameau sur la musique*; c'est un exposé des principes du célèbre musicien qui tenta le premier de constituer une esthétique musicale et crut même avoir découvert un principe général d'esthétique; 2° *Wronski et l'esthétique musicale*; 3° *Les voyages de Balthasar de Monconys, documents pour l'histoire de la science*, avec une introduction. On sait que Monconys a conversé avec les savants les plus célèbres de son temps, qu'il assista aux débuts de la Société royale de Londres et nous donne des comptes-rendus de ses séances, qu'il constate la diffusion des idées de Galilée en 1646 à la cour de Portugal, qu'il s'est beaucoup intéressé aux possédées et qu'il eut, en 1646, une entrevue avec Magdeleine de La Palud. M. Henry a publié le texte des *Voyages* conformément à l'édition princeps, en gardant tout, orthographe, ponctuation, coquilles, signes et sigles (Paris, Hermann, 8, rue de la Sorbonne). Ajoutons que M. Charles Henry vient aussi de republier à la librairie académique la *Correspondance inédite de Condorcet et de Turgot* (1770-1779). Ces lettres, de la plus haute importance pour l'histoire de Turgot, comme le témoignent les emprunts qui leur ont été faits par tous les historiens récents de cette période, sont précédées d'une introduction qui a été signalée déjà à nos lecteurs et ornées d'un beau portrait de Condorcet par Augustin de Saint-Aubin.

— Le 19 mars est mort un de nos collaborateurs et de nos abonnés de la première heure, Léonce Person, professeur au lycée Condorcet. Il avait publié *Notes critiques et biographiques sur Rotrou* (1882); *Histoire du véritable Saint-Genest de Rotrou* (1882); *Le Venceslas de Rotrou* (1883); *Les papiers de Pierre Rotrou de Saudreville* (1883); *Jean-Baptiste-Edouard Person* (1884); *Excursion pédagogique au champ de bataille de Waterloo* (1886). C'était un esprit à la fois brillant et solide, très ouvert, propre à toutes les tâches, attiré en même temps par l'histoire et par la philologie. Le travail auquel il se livrait avec une infatigable ardeur, a usé Léonce Person; mais, comme l'a dit M. Michel Bréal (n° 6 de l'*Université*), la perte

de cet homme de cœur et d'intelligence sera vivement sentie par tous ceux qui ont été en rapport, même passager, avec lui; elle sera un deuil durable et profond pour tous ceux qui l'ont bien connu.

ITALIE. — Nous recevons le 2e volume de la *Bibliographie italico-française* de M. Joseph Blanc (Milan, Paris, 1886). La *Revue* a déjà parlé l'an dernier du premier volume; celui-ci paraît fait avec plus de soin et il semble que les critiques recueillies par l'auteur de divers côtés aient profité à la seconde moitié de son œuvre. Ajoutons que les parties qu'il renferme sont, dans l'ensemble, fort intéressantes et fort neuves. On y trouvera la liste méthodique des traductions du latin et de l'italien qui ont été faites en langue française, et le dépouillement des articles disséminés dans divers recueils. Citons les *Mémoires* de l'Académie des inscriptions et de l'Académie des sciences morales, la *Revue des Deux-Mondes*, la *Bibliothèque universelle*, la *Revue britannique*, etc. Il y a quelque arbitraire dans le choix : la *Revue historique*, par exemple, y figure et la *Revue des questions historiques* n'y figure pas; la *Gazette des Beaux-Arts* est dépouillée et l'*Art* ne l'est pas. Des tables complètes terminent l'ouvrage qui arrive à 1889 pages. Quelles que soient ses imperfections, il est appelé à rendre de grands services aux études italiennes et même aux études latines, et l'auteur doit être félicité d'avoir mené son œuvre à bonne fin. — Il annonce une *Bibliographie de l'archéologie grecque et romaine* depuis la Renaissance jusqu'au moment de la publication (mœurs, cultes, histoire, écrits, arts) et fait appel aux communications des érudits spéciaux, pour les thèses, articles, rapports, etc., qui pourraient échapper à ses recherches. — P. N.

SUISSE. — La librairie J. Huber, de Frauenfeld, édite, comme on sait, une *Bibliothek aelterer Schriftwerke der deutschen Schweiz* ou Bibliothèque des anciennes œuvres de la Suisse allemande. Cette collection est dirigée par MM. Jakob Baechtold et Ferdinand Vetter. Elle comprenait jusqu'ici cinq beaux et forts volumes, dont la *Revue critique* a rendu compte : I. *Die Stretlinger Chronik;* II. *Niklaus Manuel;* III. *Albrecht von Hallers Gedichte;* IV. et V. *Schweizerische Volkslieder.* Un sixième volume vient de paraître : *Die Schweizer Minnesænger*, avec introduction et remarques par Karl Bartsch; nous y reviendrons. En même temps la librairie Huber annonce pour Pâques une Histoire de la littérature allemande en Suisse, *Geschichte der deutschen Literatur in der Schweiz*, par M. J. Baechtold; l'ouvrage paraîtra en quatre ou cinq livraisons. Une publication, paraissant également par fascicules à la même librairie, est le *Schachzabelbuch* de Konrad d'Ammenhausen, dont l'éditeur est M. Ferdinand Vetter (environ six livraisons, chacune au prix de 2 mark 40). M. Huber promet en outre de faire paraître une collection de *Neudrucke* ou réimpression d'ouvrages allemands dûs à des Suisses; le premier volume de cette collection qui sera la bienvenue, et qui aura certainement le même succès que les collections analogues dirigées par M. Braune et M. Seuffert, renfermera les *Discurse der Maler*, de Bodmer et de Breitinger.

— Le 11e fascicule du *Schweizerisches Idiotikon, Wœrterbuch der schweizerdeutschen Sprache*, publié par MM. Fr. Staub, L. Tobler et R. Schoch, vient de paraître. Il forme la deuxième livraison du tome II et va des composés de *gelle* à *ûsgünggerle.* (Frauenfeld, librairie Huber, p. 210-367. 2 fr. 50.)

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 17 — 25 avril — 1887

87. — **Les Civilisations de l'Inde,** par le Dr Gustave Le Bon, chargé par le Ministère de l'Instruction publique d'une mission archéologique dans l'Inde. Ouvrage illustré de 7 chromolithographies, 2 cartes et 350 gravures et héliogravures, d'après les photographies, aquarelles et documents de l'auteur. Paris, Firmin Didot et Cie, 1887, VII-743 p. in-4.

A plusieurs reprises déjà, le Dr Le Bon a entretenu le public de son voyage dans l'Inde. Au cours même de sa mission, le journal *Le Temps* [1] a inséré de lui une série de lettres écrites de verve, inter medias res. La *Revue scientifique* [2] a publié son exposé d'une méthode expéditive pour effectuer le lever et la mensuration des monuments. Un récit très intéressant de sa visite au Népal a paru accompagné d'admirables gravures dans Le *Tour du monde* [3]. L'ensemble des résultats de sa mission se trouve déposé au Ministère sous la forme de 5 volumes in-folio, comprenant plus de 400 planches et photographies. Le présent ouvrage en est en quelque sorte le résumé mis à la portée du grand public; mais un résumé présenté sans aucune sécheresse, en un récit animé, souvent brillant, encadré avec art de considérations générales d'une justesse parfois contestable, mais toujours intéressantes, parce que l'expérience directe y a fourni sa part.

Les livres richement et solidement illustrés sur l'Inde n'ont pas fait défaut en ces derniers temps. Pour ne pas sortir de France, je ne rappellerai que les relations de voyage de MM. Grandidier et Rousselet, publiés par la maison Hachette, où la partie artistique est irréprochable. Aucun de ces livres n'approche pourtant sous ce rapport de la per-

1. Nos des 8 et 16 janvier, 21 février et 8 avril 1885.
2. N° du 11 juillet 1885 : *L'étude de l'Inde monumentale. La méthode.* Aussi tiré à part.
3. Livraisons 1318-1320, avril, 1886 : *Voyage au Népal par le Dr Gustave Le Bon.* Quelques-uns des bois de cette publication sont reproduits dans le présent volume. Avec les chromolithographies, ce sont à peu près les seules planches qui ne soient pas obtenues par des procédés directs, ne laissant rien à l'interprétation de l'artiste.

fection atteinte dans le volume de M. L. B., qui est hors de pair, tant pour le nombre et le choix méthodique des planches, que pour leur admirable exécution. Sauf un très petit nombre, ces planches sont en effet la reproduction directe, absolument exacte, des épreuves photographiques, et, bien qu'imprimées typographiquement, elles ont la valeur de ton et d'effet des originaux. On n'y trouve presque pas de trace de cette couleur terne et grise qui dépare d'ordinaire les produits de la photogravure en relief. Au fini de la photographie, elles joignent, au contraire, toute la vigueur de la taille douce, dont l'emploi serait revenu trois ou quatre fois plus cher, au bas mot. Comme perfection de procédé, je ne connais rien, je ne dirai pas de mieux, mais d'aussi bien réussi que les vues, par exemple, de Bénarès, des gorges de la Narmadâ, de la colline d'Ajantâ, des rochers de Mahâvellipour, qui se trouvent aux pages 19, 27, 191 et 431. Les chromos, sauf les deux derniers, qui représentent des objets de costume et de mobilier, sont médiocres. Mais tout le reste est excellent : tout au plus le format aurait-il pu être parfois un peu moins réduit. Ces planches comprennent 4 séries : vues générales et paysages, 20 pl.; types de races et de costumes [1], 45 pl.; monuments, 242 pl.; objets d'art industriel, 50 pl. De ces 4 séries, la 3e, celle des monuments, est la plus importante et la plus instructive. Elle comprend des spécimens bien choisis de l'architecture et de la sculpture [2] de toutes les régions et de toutes les époques de l'Inde, depuis le temple à demi-chinois du Népal, jusqu'aux grandes pagodes de l'extrême Sud; depuis la caverne à peine dégrossie et le stûpa massif des premiers siècles, jusqu'au palais et au sanctuaire contemporains. Il n'est pas un indianiste qui ne doive de la reconnaissance au Dr L. B. pour ce riche apport de documents, auquel on ne peut comparer jusqu'ici que les diverses collections de photographies publiées sous les auspices de l'administration anglaise [3], toutes d'un prix nécessairement élevé et dont l'ensemble ne se trouve peut-être au complet qu'au musée de South-Kensington.

1. L'auteur a indiqué parfois la provenance de celles de ces planches qui ne lui appartiennent pas en propre ou qui ne sont pas inédites. Il aurait dû le faire toujours. La plupart de ses types de races, par exemple, sont la reproduction de photographies déjà publiées, soit sous les auspices du gouvernement de l'Inde, dans la grande collection *The People of India* (1868-1875, huit volumes in-folio), soit ailleurs et en France même. Pour les paysages et les monuments, l'identification est plus difficile : mais, là aussi, il m'a semblé parfois rencontrer une figure de connaissance.

2. La série des sculptures est fort belle. La peinture, comme de juste, tient moins de place. Il est à regretter pourtant que l'auteur n'ait pas ajouté à ses spécimens des fresques d'Ajantâ l'admirable composition du « prince mourant ».

3. Celles du Dr L. B. l'emportent toutefois sous deux rapports : il ne s'y trouve pas de non-valeurs, et, grâce à un procédé aussi simple qu'ingénieux, elles donnent la mesure des monuments avec une approximation suffisante. Il convient d'ajouter que, grâce aux progrès réalisés dans l'application de la lumière artificielle à la photographie, M. L. B. a pu donner une intéressante série de vues d'intérieurs, dont la reproduction était impossible auparavant.

Quel dommage que toutes ces belles images ne soient pas accompagnées d'un véritable texte, et combien je regrette, en les parcourant, de seulement entrevoir le livre qu'il eût été si facile à l'auteur de nous faire, s'il avait bien voulu raconter et décrire davantage, livre charmant, instructif, utile à tous, au spécialiste comme au grand public, et parfaitement vendable, puisque chacun y eût trouvé son compte. M. L. B. a l'expérience des voyages. Il est excellent observateur et il sait faire voir aux autres ce qu'il a vu lui-même. Nous n'aurions certainement pas perdu notre temps avec lui, même à le suivre par les routes battues. A plus forte raison nous serions-nous attachés à lui quand il prend par les sentiers écartés ou qu'il s'engage en plein désert. Mais c'est lui qui se dérobe et qui nous fausse compagnie. C'est ainsi qu'il nous apprend qu'il a visité, à 19 kilomètres d'Oudeypour, une citée ruinée et déserte du nom de Nagda, qui a conservé un admirable groupe de temples, et il nous en rapporte même 4 images, mais pas le moindre renseignement qui puisse nous éclairer davantage. Nous avons vaguement connaissance de plusieurs agglomérations semblables de ruines dans un rayon de quelques lieues autour d'Oudeypour : mais les noms diffèrent, et, comme cette région est restée jusqu'ici en dehors du cercle d'opérations de l'*Archaeological Survey*, que, de plus, la feuille d'Oudeypour manque encore à la carte du *Trigonometrical Survey*, nous n'avons aucun moyen d'identifier ce site de Nagda. Quelques indices le feraient chercher à Tambanagar, le Saint-Denis des râjas d'Oudeypour; mais la position qu'il occupe sur la petite carte de M. L. B. s'y oppose. Quelle bonne occasion c'était là pour l'auteur de nous donner un peu de topographie, de synonymie, d'archéologie locale, même légendaire, quelques souvenirs enfin personnels et précis, lui eût-il fallu pour cela sacrifier plusieurs pages de considérations sur Manu et sur les proverbes du Pancatantra. Est-ce à dire que je reproche à l'auteur de ne pas avoir écrit une simple relation de voyage ou un livre à l'usage des érudits qui ne s'intéressent qu'au détail? Nullement. M. L. B. est un penseur : il demande aux choses leur théorie, et ce serait mutiler son livre, le priver de quelques-unes de ses plus belles pages, que d'en retrancher les vues générales de philosophie historique. Mais que d'occasions il aurait eues de nous les présenter au cours même de ses expériences, avec infiniment plus d'à propos et, ajouterai-je, avec ce correctif que comporte le voisinage des faits et qui manque toujours un peu à l'exposition *ex-professo*.

Mais il ne s'agit pas du livre qu'aurait pu, et que, selon moi, aurait dû faire M. L. B. ; il s'agit de celui qu'il a fait. Ce livre est fort bien dénommé par le titre : c'est bien un essai de restitution des diverses civilisations qui se sont succédées dans l'Inde depuis les origines jusqu'à nos jours. Quelles sont les raisons qui ont pu déterminer M. L. B. à tenter une aussi grosse entreprise, avec un bagage, en somme, assez léger? Peut-être la légèreté même du bagage en est-elle une. Mais j'en

vois deux autres : l'une tout à l'honneur de l'Inde et de M. Le Bon. L'Inde a fait visiblement sur l'auteur une impression vive et profonde. En présence de cette infinie diversité des hommes et des choses, de ce mélange d'institutions, de croyances, de coutumes séparées chez nous par des siècles et qui vivent là-bas côte à côte, il a eu pour ainsi dire la vision du passé. Comme jadis à Volney, le génie de l'histoire est venu lui parler parmi les ruines, et c'est une sorte de révélation qu'il s'est senti la mission de nous apporter. Et ici nous touchons à sa troisième raison : c'est qu'il croit beaucoup de choses plus neuves qu'elles ne sont en réalité. Les indianistes, nous dit-il, ont bien écrit sur tout cela ; mais n'ayant pas vu l'Inde, ils n'y ont pas compris grand chose [1]. Quant à une véritable synthèse, elle resterait encore à essayer. Faut-il apprendre à M. L. B. que Lassen, un fort savant homme, a travaillé toute sa vie à une synthèse semblable; qu'Elphinstone, un érudit doublé d'un penseur, d'un artiste et d'un homme d'état, a tracé de l'Inde ancienne un tableau qui est resté un modèle, bien que certaines parties en aient vieilli; que M. Hunter, avec sa rare expérience de l'Inde contemporaine, a essayé d'en faire autant pour l'époque moderne? Des résumés et des généralités sur l'Inde, mais nous en avons jusqu'à des manuels, M. L. B. ne l'ignore pas. C'est précisément parce que j'estime pour le moins aussi haut que lui les mérites de l'observation directe, de l'autopsie, comme disent nos voisins, que je regrette l'ouvrage dont je parlais tout à l'heure, et que j'aurais voulu trouver chez lui un peu plus de souvenirs personnels, un peu moins de ce qu'il a pu recueillir à la hâte dans des livres après son retour.

J'ai dit, car avec quelque expérience on ne s'y trompe pas, que le bagage de l'auteur était léger et ramassé un peu à la hâte. Je m'empresse d'ajouter qu'il s'entend merveilleusement à en tirer parti. Les erreurs matérielles, les fautes proprement dites, tant de commission que d'omission, ces multiples méprises auxquelles les plus prudents n'échappent pas toujours dans un sujet qu'on ne possède pas à fond, sont relativement rares chez lui, et pour peu qu'on soit au courant des questions, on admirera le bonheur, ou, pour être juste, le tact, le vrai sens historique avec lequel il a su éviter les pièges et passer à côté des fondrières sans y verser. Il n'a pas réussi à ne pas s'embourber un peu à propos du Veda [2]; mais il n'a eu garde de se fourvoyer dans l'exploitation de la

1. *Non cuivis homini contingit adire Corinthum*, hélas oui ! Mais M. L. B. ne sait-il donc pas que les quatre cinquièmes au moins des indianistes, non seulement ont visité l'Inde, mais y ont vécu, la plupart, pendant plus d'années qu'il n'y a passé de mois? Il y a pourtant un fond de vérité dans ce reproche. Les professeurs de sanscrit nous ont fait parfois une singulière histoire de l'Inde, et quelques chapitres de cette histoire sont venus, de ricochet en ricochet, se loger jusque dans le volume de M. Le Bon. Il est vrai que beaucoup d'*old Indians* ont été moins sages encore.

2. Les Aryens védiques n'auraient connu que la famille et la race. Aucun groupe intermédiaire de tribu, de classe, de gouvernement, ne les séparaient. Ni riches, ni pauvres; tous égaux. La religion elle-même n'était que le culte de la race et de la

légende épique, et si, au début, il a pris quelque part, chez M. Wheeler, je suppose, son Râma faisant la conquête de Ceylan quinze cents ans avant Jésus-Christ, il n'y est plus revenu dans la suite, où il a suivi de meilleures autorités. Il a eu tort de nier l'existence de la féodalité dans l'Inde [1]; mais sa description du régime bien autrement important du clan, description qu'il a empruntée aux admirables *Études* de sir Alfred Lyall, est excellente : elle serait même absolument irréprochable, s'il n'avait pas confondu le clan râjpoute et l'état râjpoute, deux choses bien différentes, même dans le Râjasthan [2]. Il a estimé au-dessous de leur valeur l'importance et le nombre des inscriptions [3], et

famille. Les dieux se confondaient avec les ancêtres, et les sacrifices à ces ancêtres, les banquets funèbres étaient le centre du culte. Tout ce tableau, maîtrement fait du reste, est de pure fantaisie. L'auteur a de même beaucoup exagéré les scrupules de ces peuples à l'endroit de la pureté du sang. S'unir à une étrangère, corrompre la pureté de la race, c'était perdre à jamais la parenté qui rattachait tout Aryen à Agni. Ils auraient même eu la notion fort nette des funestes effets physiologiques et moraux du métissage. Sans doute, comme tous les peuples, ils avaient leur orgueil national et ils maudissaient leurs ennemis. Mais alors, comme dans la suite, même après la rédaction des çâstras, ils ne se faisaient pas faute de prendre parmi les populations vaincues, sinon leurs femmes, du moins leurs concubines. Leurs livres ne le diraient pas, qu'on le lirait dans les traits de leurs descendants et rien qu'à la couleur de leur peau. — L'Aryen une fois ainsi dépeint, l'auteur ajoute qu'il était optimiste. Il faut en conclure sans doute que, à ses yeux, le pessimisme si profondément empreint dans la pensée hindoue est un trait touranien. Il est assez singulier que M. L. B., qui n'est pas un fanatique de la race aryenne et qui a fort bien vu que ce n'est pas le même sang qui coule dans les veines des Hindous et dans les nôtres, se soit laissé entraîner à ces exagérations. Mais ce n'est pas le seul cas où l'observation juste du voyageur ait été troublée chez lui par les données de la lecture. Le fait est que nous n'avons aucun moyen de nous prononcer sur la pureté de sang des Aryens védiques. Nous ne savons pas davantage si le Veda a été ou non, à l'origine, la propriété commune des populations de langue aryenne de l'Inde, et si d'autres tribus de même langue n'y ont pas précédé celles dont faisaient partie les rishis.

1. Elle s'y est développée autrement que chez nous; le fief n'y est pas sorti de l'alleu; mais le fief y a existé presque jusqu'à nos jours et dans ses formes les mieux caractérisées, par exemple en ce qui regarde les immunités.

2. La petite notice que « vers le IVe siècle de notre ère, l'Inde fut envahie par un peuple aryen, les Râjpoutes », doit être marquée d'un triple point d'interrogation. Nous n'en savons absolument rien.

3. Il parle de « quelques inscriptions » pour une époque où le nombre seul de celles qui sont dès maintenant cataloguées et qui ont une portée historique, se chiffre par milliers. — A ce propos, je suis obligé de dire que M. L. B. n'a pas été juste pour les efforts du gouvernement anglais et pour l'*Archaeological Survey*. Sa propre œuvre et celle qu'a fondée et si longtemps dirigée le général Cunningham, ne doivent pas être comparées, car leur objet est différent. Photographier et faire graver des monuments pour le plus grand bien de ceux qui ne peuvent pas y aller voir, est une excellente besogne. Reconnaître et déterminer les anciens sites, faire des fouilles, déblayer des ruines, rassembler des monnaies, des statues, des bas-reliefs, copier des inscriptions, prendre note des traditions locales, en est une autre et plus nécessaire. Si M. L. B. a pu dater approximativement la plupart de ses monuments, c'est aux recherches de l'*Archaeological Survey* qu'il le doit, aux points de repère et aux cadres en quelque sorte qu'elles ont fournis. Je ne partage pas non plus son

il a exagéré la pauvreté de l'Inde en livres historiques; mais il a eu le sentiment très net et très salutaire des mirages trompeurs que présente la tradition écrite des Hindous : il ne s'est pas laissé séduire par l'histoire qu'on en a parfois tirée et qui a cours encore dans bien des publications.

Cette prudence est d'autant plus méritoire chez M. L. B. que, par tempérament, il est ami des hardiesses. Il est enclin à forcer la note, à abuser de la formule; il aime à éclairer l'histoire particulière avec des théories générales et, à cet effet, il lui arrive parfois de savoir au-delà de ce que nous pouvons légitimement connaître. On trouve chez lui des arrêts comme celui-ci : les phases d'une société sont la famille, la tribu, le clan, la féodalité, la nation. Inutile de lui objecter que bien des nations n'ont jamais connu ni le clan, ni la féodalité, car il ne l'ignore pas. Je dois pourtant lui faire observer que, pour les deux premiers stages, sa doctrine paraît retarder. Dans l'école, on s'accorde maintenant à renverser l'ordre, à placer la tribu avant la famille, et il devrait, ce semble, être lui aussi de cet avis, puisqu'il admet l'universalité primitive du matriarchat polyandrique, tel qu'il subsiste chez les Nairs du Malabar [1], régime qui suppose la tribu, mais duquel la famille peut tout au plus *sortir*. La caste aussi a pour lui moins d'obscurités que pour bien d'autres : il en connaît l'origine [2] et l'évolution; il sait que les vaiçyas sont des Touraniens et les çûdras des tribus à peau noire. Ceux qui ont étudié la question en détail, ne trouveront pas qu'il l'ait grandement éclaircie [3].

---

dédain pour les plans géométriques et les esquisses où l'on se borne à reproduire des détails reconnus comme caractéristiques. Ils ne sauraient tenir lieu de la vue pittoresque, d'accord; mais celle-ci ne les remplace pas davantage. Il y a eu progrès d'ailleurs; l'élément pittoresque n'est plus sacrifié dans les publications qui se rattachent directement ou indirectement au *Survey of Western India* dirigé par M. Burgess. S'il y a des réserves à faire, ce n'est donc pas sur la direction même imprimée à ces travaux; c'est plutôt sur la façon dont ils ont été parfois exécutés. Ainsi que l'observe M. L. B., le mauvais goût y frise parfois le vandalisme. On croit rêver en lisant, par exemple, dans le dernier volume, le XXII[e], la restauration de certain Buddha colossal trouvé à Kasia. On voudrait aussi y voir plus de critique et d'exactitude. Sous ce rapport, l'épithète de « sûrs » décernée par M. L. B. aux documents consignés dans les volumes du *Survey* n'est pas précisément celle que je voudrais leur appliquer.

1. C'est là-bas, selon lui, que nous pouvons étudier les institutions de nos premiers ancêtres. J'espère, pour ma part, qu'on n'en fera rien et que, tout en comparant les choses, on voudra bien les laisser chacune à sa place.

2. Elle serait à chercher dans la volonté parfaitement consciente des anciens législateurs désireux d'opposer une barrière aux funestes résultats du mélange d'éléments ethniques par trop dissemblables.

3. M. L. B. a traité d'une autre question encore, sur laquelle il a été beaucoup écrit au point de vue évolutionniste, celle de la propriété collective dans l'Inde, et il l'a fait avec prudence et modération, ce dont je lui sais beaucoup de gré. Pour le patrimoine indivis entre les membres d'une même famille, si haut que nous remontions, nous trouvons en face de lui la propriété individuelle parfaitement établie et sur le même pied. Quant à la propriété collective du village, elle a toujours été spo-

Ceci m'amène à dire quelques mots de la partie ethnographique de l'ouvrage. M. L. B. a beaucoup étudié la question des races. Il en a traité dans un ouvrage spécial [1] et il l'a reprise dans sa *Civilisation des Arabes* [2]. Il s'est formé, à cet égard, des vues arrêtées, qui ne manquent pas d'originalité, qui n'ont, en tout cas, rien de banal et sont dignes du plus sérieux examen. Pour lui, les races répondent à ce que sont les espèces en histoire naturelle. Elles ne se reconnaissent ni à la nationalité, ni à la religion, ni à la langue, ni même aux caractères anatomiques. Leur unique critérium est un ensemble d'aptitudes intellectuelles et morales confirmées par l'hérédité, un certain état mental constituant le génie de la race, lequel est indélébile. On trouvera peut-être que c'est là un signe distinctif bien vague pour une chose aussi nettement tranchée que des espèces. Mais je n'ai pas le temps d'examiner ici ces théories de M. L. B.; j'aurai à montrer plus loin quelles conclusions, à mon sens, exagérées, il en a tiré pour le prochain avenir de l'Inde. Pour le moment, je me contente de faire observer qu'elles ne se rattachent pas bien au tableau qu'il nous présente ensuite des races de l'Inde. C'est une doctrine abstraite, sans la contre-épreuve de la réalité, un programme en quelque sorte, auquel il ne manque que la pièce. M. L. B. énumère, en effet, bien des races dans l'Inde, mais il ne nous en montre qu'une : en fait d'état mental, il n'est question chez lui que de l'état mental des Hindous [3] « in globo ». Et il ne pouvait pas en être autrement, car ces races sont avant tout des entités linguistiques. Aryens, Dravidiens, Kolariens, Tibeto-Birmans, etc., diffèrent bien parfois par leurs traits et surtout par leur degré de civilisation ; mais leur classement est l'œuvre de linguistes travaillant sur des vocabulaires et sur des grammaires, et se souciant la plupart médiocrement du génie des races. Où le critérium de la langue fait défaut, il reste parfois une tradition, plus rarement un vrai témoignage historique : au-delà s'ouvre le champ de l'hypothèse pure. Pour M. L. B., les Koulis de Gujarât sont des Kolariens, les Bhills des Dravidiens : en réalité, on n'en sait rien, puisque ces tribus ne parlent plus leur langue. Quant aux Touraniens, dont l'auteur fait une si grande consommation, Touraniens-Protodravidiens, Touraniens-Dravidiens, Touraniens venus par la porte touranienne, c'est-à-dire la vallée d'Assam, Touraniens venus par la porte aryenne, c'est-à dire la vallée de Kaboul [4], l'ethnographie positive n'a rien à faire de

radique et, là où elle n'est pas la conséquence forcée de la nature même de l'exploitation du sol, pâture, rizières, etc., elle paraît être due à des circonstances historiques secondaires. Rien ne nous en garantit la haute antiquité.

1. *L'homme et les sociétés. Leurs origines et leur histoire.* 1881, 2 vol. in-8°.

2. 1884. Un volume in-4°.

3. Comme morceau littéraire, ce tableau de l'état mental des Hindous est bien enlevé. Comme exactitude, la peinture est sans doute un peu poussée à l'effet : mais, autant que j'en puis juger pour avoir pratiqué les Hindous dans leurs livres, les traits sont justes, bien choisis et bien observés.

4. M. L. B. donne ces deux termes comme étant les dénominations « anglaises » pour ces deux vallées ; il aurait bien dû nous dire de qui il les a pris. J'ai bien sou-

tout cela; car, ainsi employé, le nom n'est plus qu'un mot[1]. Je n'en veux retenir qu'un point fort bien vu par M. L. B. et auquel il paraît être arrivé indépendamment, bien qu'il n'ait pas été le premier à l'établir, c'est que les Aryens de l'Inde ne sont frères que par la langue de ceux de l'Occident et qu'ils s'y sont mêlés ou ont achevé de s'y mêler profondément à des peuples d'une tout autre descendance. D'où venaient ceux-ci et quels étaient-ils? dravidiens, aborigènes, malais? Nous n'en saurons peut-être jamais rien. Mais sûrement ce n'étaient pas des Touraniens, comme le veut M. L. B., et il n'est guère plus probable qu'ils soient venus du nord-est, par sa porte touranienne; car ils avaient la peau brune ou noire, les cheveux bouclés, les pommettes peu saillantes, les yeux bien dégagés et fendus droit.

Je ne suivrai pas M. L. B. dans son appréciation de la littérature et de l'art hindous. L'une n'est pas son fort et sur l'autre il a été infiniment trop avare de ses souvenirs[2]. Pour les religions, je ne m'attacherai qu'à ses jugements sur le bouddhisme, où il a mis le plus du sien. Sur deux points, ses vues s'écartent nettement de ce qu'on lit dans beaucoup de livres : il établit que le bouddhisme n'a pas été une religion sans divinités, et qu'il n'a pas été extirpé violemment de l'Inde par le fanatisme de la caste sacerdotale. M. L. B. croit avoir lu cela dans les

venance de les avoir rencontrés quelque part; mais, à coup sûr, ce ne sont pas des expressions reçues dans la science anglaise, et c'est lui faire un méchant cadeau que de les lui endosser à ce titre.

1. Les Touraniens ont été introduits dans l'ethnographie de l'Inde à deux titres : 1° comme ancêtres des peuples dravidiens, à cause de certaines affinités linguistiques qu'on a cru saisir entre les langues dravidiennes et les langues parlées par les nomades de l'Asie centrale. Ces affinités restent encore à prouver. Les seuls qui paraissent bien établies, nous reportent au nord-ouest, chez les Brahuis de l'Afghanistan. Les Dravidiens étant presque noirs et les Touraniens blancs ou légèrement jaunes, il ne pourrait s'agir du reste, que d'une parenté linguistique; — 2° comme résidu des hordes qui ont dominé pendant plusieurs siècles dans le nord-ouest de l'Inde, hordes sans doute fort mêlées, mais dont le noyau paraît avoir été formé par des tribus tartares. Ces envahisseurs qui ont certainement été fort nombreux, ont dû faire souche dans le pays. Des ressemblances de noms propres ont fait chercher leurs débris chez divers peuples du Penjab ou de l'Hindoustan, notamment chez les Jâts. Mais jusqu'ici, nous n'avons rien de positif sur ce sujet.

2. Je m'étonne que M. L. B., qui admire si vivement l'art hindou, ne soit pas plus indulgent pour la littérature. Celle-ci est pourtant bien la sœur de l'autre. Ils ont mêmes qualités et mêmes défauts; même fini minutieux dans le détail, dans la main-d'œuvre; même faiblesse dans l'ensemble, où ils ne connaissent guère d'autre procédé que l'amoncellement. A mon sens, le *Râmâyana* est l'exact pendant du Kailâsa. Il est vrai que l'un ne peut pas, comme l'autre, s'embrasser d'un seul regard. Mais en pareille matière, il ne faut pas juger sur la simple impression. Bien que toujours encore sous le charme, l'auteur n'a pourtant pas reproduit la proposition faite par lui jadis, d'envoyer là-bas nos pensionnaires de la villa Médicis, et il a eu bien raison. L'Inde peut nous éblouir ; elle ne saurait, sous aucun rapport, contribuer à notre éducation. Quoi qu'on dise, avant l'arrivée des Musulmans, elle n'a point connu la science de bâtir. Son architecture propre manque essentiellement de proportions, parce qu'elle manque de jours : elle est restée enfantine et cyclopéenne, bien qu'à la surface, la pierre y revête parfois l'aspect de la dentelle.

temples d'Ellora et du Népal. Il serait parti avec la pleine persuasion que le bouddhisme était une religion athée, absolument distincte des autres cultes hindous, et il aurait été fort étonné, en arrivant là-bas, d'y trouver des sanctuaires remplis d'idoles et parfois des mêmes idoles que celles des temples brahmaniques. Je me demande s'il ne se fait pas à cet égard quelque illusion, et si son étonnement a été réellement aussi complet qu'il veut bien le dire. Car, enfin, réduites à leurs justes proportions, ces vues ne sont pas aussi neuves qu'il semble le croire. Il n'en est pas moins vrai qu'elles font honneur à sa perspicacité, de quelque façon qu'il y soit arrivé ; car les opinions contraires non seulement sont répandues dans la croyance commune, mais encore présentées avec une certaine emphase même dans des livres savants. Le premier bouddhisme qu'on ait connu en Europe, est précisément ce bouddhisme touffu et idolâtre qu'a retrouvé M. Le Bon. Plus tard, quand on a pu étudier cette religion dans ses textes et dans ses origines, on a dû la déclarer philosophiquement athée. Il se peut que, par réaction contre les opinions anciennes, celles-ci aient été laissées par la suite un peu trop dans l'ombre, et depuis, par la marche même des études, le même fait s'est plus d'une fois reproduit. C'est peut-être la faute des savants ; mais une opinion savante est toujours plus ou moins polémique et, pour bien l'apprécier, il faut connaître l'opinion antérieure à laquelle elle répond, c'est-à-dire qu'il faut être de la partie. Mais, en affirmant que le bouddhisme, en tant que secte philosophique religieuse (et pendant longtemps il n'a été que cela, nullement un culte), était athée, on n'a jamais songé à nier qu'il avait hérité du panthéon brahmanique et, qu'en outre, il s'en était fabriqué un à son usage. Les textes dits népalais, jusqu'ici publiés, appartiennent à la classe de ces écrits la plus pénétrée de mythologie ; ils ont été pourtant acceptés immédiatement comme valables par le bouddhisme indien, nullement comme particuliers à celui du Népal. Ces temples souterrains mêmes, qui ont appris tant de choses à M. L. B., n'ont pas tardé à être reconnus comme bouddhistes, précisément à cause des images qu'ils contiennent, et ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on est en possession d'une véritable iconographie religieuse de ce qu'on est convenu d'appeler un peu improprement le bouddhisme du Mahâyâna. Quant à l'extermination violente du bouddhisme, il y a longtemps qu'elle est reléguée parmi les légendes dans les ouvrages faisant autorité, et il n'y a plus guère que le général Cunningham pour la défendre. Cette disparition graduelle du bouddhisme ou, comme dit M. L. B., son absorption dans le brâhmanisme, faut-il se l'expliquer comme il le fait, en supposant que les deux religions se seraient rapprochées au point de se confondre ? Je ne le pense pas : les faits connus ne nous enseignent rien de semblable [1], pas même au Népal, et ce n'est

1. M. L. B. se demande, à propos des monuments d'Angkor, sur le caractère desquels on est resté longtemps incertain, si la solution ne serait pas simplement que ces monuments ne sont ni bouddhistes, ni brâhmaniques, ou plutôt qu'ils sont à la

pas ainsi que s'éteignent d'ordinaire les sectes hindoues qui ont un clergé. Elles changent bien intrinsèquement ; mais elles meurent surtout parce qu'elles ne se recrutent plus, et il est probable que telle aussi a été la fin du bouddhisme. S'il a survécu au Népal, c'est, nous dit M. L. B., que ce pays est aujourd'hui dans la même phase d'évolution où était l'Inde au x[e] siècle. De cela je ne sais absolument rien ou, plutôt, j'en doute beaucoup. L'histoire particulière doit s'expliquer par des raisons particulières. J'ignore celles qui ont pu agir au Népal ; il en est une pourtant que je crois apercevoir et qui a pu exercer quelque influence : actuellement, il n'y a guère de vrais brâhmanes au Népal et il est permis de supposer qu'il en est ainsi depuis longtemps.

L'ouvrage se termine par des considérations sur l'Inde actuelle et sur son avenir. M. L. B. rend hommage à la grandeur de l'œuvre accomplie par l'Angleterre ; mais on dirait qu'il le fait à contre-cœur. Il retire d'une main, et avec usure, ce qu'il vient de donner de l'autre. En somme, il est injuste. Il constate les grandes qualités de probité, de fermeté, de dignité de la plupart des fonctionnaires britanniques, l'Angleterre, mieux avisée que d'autres nations, envoyant là-bas son élite ; et pourtant il semble n'attribuer leur ascendant qu'à leur morgue. Il ose dire que « jusqu'à la révolte des cipayes, le gouvernement de l'Inde fut l'exploitation pure et simple de 200 millions d'hommes par une compagnie de marchands, protégés par des bandes de mercenaires », quand il est bien avéré pourtant que la substitution de la couronne à la compagnie ne fut, en réalité, que la consécration officielle d'un état de choses depuis longtemps établi de fait. Il y a plus ; ce régime d'exploitation durerait encore ; car, parmi les cinq principes généraux qui, selon lui, dirigent la politique coloniale de l'Angleterre, le 3[e] est : « Qu'une colonie doit être considérée comme une propriété qu'il faut exploiter uniquement au profit de la métropole. » S'il entend par là dire simplement que l'Angleterre ne fait pas de politique sentimentale, qu'elle n'agit pas sciemment contre ses intérêts, c'est un *truism*. Nul peuple ne fait cela à bon escient. Nous-mêmes, est-ce par générosité ou par ineptie que nous avons introduit, dans ce qui nous reste là-bas, la plus coûteuse et la plus malfaisante de toutes les cultures, celle du politicien ? Si, au contraire, et comme je le crains, il veut dire que la conduite de l'Angleterre est froidement égoïste et sans entrailles, je dis que cela est faux et je regrette, pour M. L. B., qu'il ait parcouru l'Inde entière sans s'en apercevoir.

Pour l'avenir, l'auteur l'envisage en pessimiste. D'après lui, l'Angleterre est en train de miner son œuvre par l'éducation qu'elle donne aux

fois l'un et l'autre, qu'ils sont mixtes. On sait maintenant que les anciens monuments khmers sont bien brâhmaniques. Si on a hésité si longtemps à le reconnaître, ce n'est pas parce qu'on se faisait une fausse idée du bouddhisme, mais parce qu'on répugnait à admettre une force d'expansion aussi grande chez le brâhmanisme.

indigènes : cette œuvre périra par le *babou*[1]. En s'efforçant d'inculquer nos idées à des cerveaux qui ne sont pas faits pour elles, on produit des êtres malfaisants auxquels il faudra bien, tôt ou tard, céder une part de plus en plus grande des pouvoirs publics. Ce sera le commencement de la ruine. Que le *babou* soit trop souvent un être impertinent et insupportable, et que l'éducation publique soit dans l'Inde un problème tout particulièrement compliqué et même gros de périls, personne n'en doute. Mais tout ce morceau, où l'on dirait entendre l'écho des polémiques passionnées soulevées dans la presse anglaise et anglo-hindoue par les mesures de lord Ripon, est empreint d'une évidente exagération. Depuis 50 ans et plus que la question des écoles est à l'ordre du jour dans l'Inde, elle a été envisagée sous toutes ses faces et bien des systèmes ont été essayés. Je me demande quel serait celui de M. Le Bon. Voudrait-il que l'Angleterre élevât une muraille de la Chine autour de sa colonie? Le pourrait-elle? Et si elle le pouvait, le devrait-elle, pour se conformer à des lois anthropologiques qui ne sont peut-être pas aussi absolues que l'auteur nous les donne? On a connu le *babou* ailleurs que dans l'Inde; on le trouverait même chez nous au besoin. Tous les indigènes, ayant reçu une éducation anglaise, sont, du reste, loin de lui ressembler, et si M. L. B. veut bien prendre un abonnement d'un an au *Calcutta Review*, il s'y trouvera en compagnie de gentlemen qui n'ont rien de commun avec les types décrits dans le livre de M. Malabâri, un ouvrage fort spirituel, mais qui, chez nous, appartiendrait à la littérature boulevardière. Certes, s'il s'agissait de faire des Hindous autant d'Anglais, il faudrait partager toutes les craintes de M. Le Bon. Mais la loi des races espèces ne défend peut-être pas de leur communiquer nos connaissances, de leur apprendre à s'en servir, de les former peu à peu aux affaires publiques. Dès maintenant, il y a dans l'Inde des assemblées urbaines composées d'indigènes, plus libres dans leur sphère que nos conseils municipaux de France, et il ne paraît pas qu'on s'en soit mal trouvé. Espérons donc, avec beaucoup d'Anglais bien informés, que les fils du *babou* vaudront mieux que leur père et que l'Angleterre n'aura pas un jour à défendre son œuvre contre un ennemi bien autrement formidable. Jusqu'ici, elle n'est pas sérieusement menacée du dehors. Mais si, en suite d'évènements semblables à ceux qui ont fait de l'Autriche une puissance orientale, la Russie devait se résigner un jour à être une puissance asiatique, de ce jour-là, l'empire de l'Angleterre dans l'Inde serait bien malade. A elle d'y veiller.

Ainsi posée, la question de l'avenir de l'Inde vise avant tout l'Angleterre. Mais, à la considérer de haut, on voit qu'elle ne forme qu'un côté

---

1. Titre honorifique qui, pris en mauvaise part, s'emploie pour désigner les indigènes employés dans l'administration et sachant écrire l'anglais. Par extension, il se dit des indigènes affectant les allures européennes. Je doute que, même dans le *cant*, on l'applique, comme le fait M. L. B., à tout indigène sachant l'anglais, par exemple à des conducteurs de locomotives.

d'un problème bien autrement gros de menaces, l'avenir de l'Asie en général. Qu'arrivera-t-il, se demande M. L. B., quand ces immenses fourmillières humaines cesseront d'être simplement des débouchés pour nos fabriques et des marchés où nous cherchons nos matières premières, le jour, qui ne saurait être bien éloigné, où, en outre de ce qu'elles possèdent, la main-d'œuvre à vil prix, elles disposeront de ce qui, actuellement, leur manque, l'outillage et le capital? Et il les voit affamant la vieille Europe par la guerre des tarifs, et y semant plus de misères et de ravages que ne firent jamais ni Djenghiskhan, ni Tamerlan. Que de ce côté il faut s'attendre à bien des souffrances et que le problème vaut la peine qu'on y réfléchisse, tout le monde en conviendra. L'Amérique a dès maintenant sa question des Chinois et, chez nous, ceux qui font du blé n'ignorent plus qu'il en pousse aussi dans l'Inde. Je ne crois pourtant pas qu'il faille, dès maintenant, en perdre le sang-froid. M. Le Bon ne paraît pas s'être dit qu'avec le capital, viendrait là-bas, comme partout, le renchérissement du travail. Les salaires ont beaucoup haussé depuis 20 ans dans certaines parties de l'Inde. La population ne s'y accroît pas non plus aussi rapidement qu'il le suppose. Avant le recensement de 1871, on n'a aucun chiffre auquel on puisse se fier même approximativement. Ce recensement même de 1871, de l'aveu de M. Hunter, ne donne, pour beaucoup de parties du territoire, à commencer par la ville de Calcutta, que des résultats fort sujets à caution, et des 12 millions que celui de 1881 accuse en plus, il faut certainement en retrancher quelques-uns pour obtenir l'accroissement décennal. Heureusement, la balance qui règle ces grands mouvements, ne s'affole pas aussi aisément, ou, comme dit un proverbe allemand : il a été pourvu à ce que les arbres n'aillent pas crever le ciel.

A. Barth.

---

88. — **La découverte du bassin hydrographique de la Tunisie centrale** et l'emplacement de l'ancien lac Triton (ancienne mer intérieure d'Afrique), par le Dr Rouire, médecin-major, membre de la mission de l'exploration scientifique de Tunisie. Paris, Challamel aîné, 1887, in-8. xix-184 pp. avec 9 cartes.

Ce livre est le développement de nombreux articles ou mémoires que M. Rouire a consacrés, depuis 1883, au problème de géographie comparée qu'il appelle *tritonique* ou *tritonien*. Nos lecteurs connaissent déjà la théorie de M. R.; sa prétention d'identifier le bassin du Triton avec celui de l'oued Bagla repose, comme nous l'avons montré ici même (*Revue* du 19 janvier 1885), sur un tissu de contre-sens et d'erreurs. On était pourtant en droit d'espérer que le nouveau volume, écrit à la suite d'un voyage en Tunisie, marquerait quelque progrès sur les opuscules qui l'ont précédé. Cet espoir est absolument déçu. La partie relative à la géographie moderne n'apprend rien à ceux qui possèdent la

carte au 200,000ᵉ publiée par le Dépôt de la Guerre ; et quant à la géographie antique, aux textes des auteurs grecs et romains, M. R. les a traités avec une négligence qui pourrait difficilement être surpassée. Voici un spécimen de la traduction d'un passage de Scylax, publié avec le texte grec en regard (p. 54) :

Ἀπὸ δὲ τῆς νήσου εἰς Ἔπιχον πλοῦς ἡμέρας ἡμισείας.	De cette île à la ville d'Épichos la navigation est *d'une journée et demie*.
Παράπλους ἀπὸ Νέας πόλεως εἰς Ἑρμαίαν ἡμέρας καὶ ἡμίσεως.	De Néapolis *au cap Minerve* la navigation est d'un jour et demi.
Παράπλους ἀπὸ τοῦ ποταμοῦ ἐντεῦθεν εἰς Καρχηδόνα ἥμισυ ἡμέρας.	Le trajet depuis le fleuve jusqu'à Carthage est *d'une journée et demie*.

Dans un passage que M. R. s'imagine avoir découvert, Ptolémée énumère des villes situées au sud de Carthage, entre le Bagrada et le Triton ; puis il donne une seconde liste de villes situées entre Hadrumète et le même fleuve. J'avais fait remarquer à M. R., qui n'y avait rien compris, le parallélisme de ces listes, dont l'une commence par les mots ὑπὸ μὲν Καρχηδόνα, l'autre par ὑπὸ δὲ Ἀδρύμητον (*Rev. crit.*, 1885, I, p. 56). M. R. avait d'abord conclu que la seconde liste comprenait les villes situées *au sud du Triton à partir d'Hadrumète*, ce qui venait à l'appui de son paradoxe en plaçant Hadrumète au sud du Triton. Que fait maintenant l'ingénieux géographe ? Il donne comme il suit (p. 105) le texte de Ptolémée, avec la traduction en regard :

Ὑπὸ μὲν Καρχηδόνα	*Au-dessus* de Carthage sont :
(*Suit une liste de villes.*)	(Suit une liste de villes.)
Ἀπὸ δὲ Ἀδρούματον πόλιν (*sic*).	*A partir* d'Hadrumète sont situées :
κ. τ. λ.	etc.

En faisant suivre ἀπό d'un accusatif, M. R. a commis un grossier solécisme, mais en altérant le texte qu'il avait sous les yeux afin de donner le change aux lecteurs naïfs, il a commis un solécisme beaucoup plus grave, que je signale, mais que je m'abstiens de qualifier.

Je pourrais me dispenser de continuer l'examen d'un livre dont l'auteur se permet d'aussi fâcheuses libertés. Il n'en prend pas de moins grandes avec la langue française [1] et même avec le bon sens [2]. Les erreurs de détail et les étourderies sont innombrables. Un renvoi à Nonnus, au sujet du dieu Triton, est accompagné de cinq chiffres, dont un seul est exact (p. 2). A la même page, on est renvoyé à Nonnus et à Pomponius Mela tout court ; puis il est question des *Fragmenta Historiarum graecarum* de Müller. Cinq fois de suite (p. 100-103), Macomades est nommée *Macadome*. Callimaque et Apollonius de

1. Les missions qu'il reçut *de la part* du ministre (p. XVII). — *Son laconisme n'avait rien à envier* à celui de son prédécesseur (p. 8), etc.

2. Mannert ne se faisait nullement illusion sur les impossibilités de nature *épigraphique* et topographique de sa thèse (p. 21 ; l'épigraphie n'a jamais rien eu à voir dans la question du Triton). — Le périple de Scylax, destiné à être mis *entre les mains de Portulans* (p. 99).

Rhodes *vivaient vers l'ère chrétienne* (p. 152). Pindare *paraît avoir vécu au commencement du* v^e *siècle* (p. 163). Différents lacs ont reçu le nom de Triton qui a signifié primitivement *lac de la tête, lac situé à l'extrémité supérieure, lac qui est situé au haut du pays* (p. 161). Pomponius Mela écrivait *vers l'an 43 avant J.-C.* (p. 95). Enfin, M. X. Charmes est directeur de l'enseignement supérieur ! (p. xviii).

Les neuf cartes, qu'il était cependant facile de copier sur celles de la Guerre, sont gravées avec une incroyable négligence : on dirait que M. R. n'a même pas regardé les épreuves. L'orthographe des noms y est défigurée au point d'être tout à fait méconnaissable et change brusquement d'une carte à l'autre. Soussa s'appelle *Souze* (pl. i), Takrouna est une rivière (pl. ii), l'oued Merg-el-Lil est l'oued *Marquelil* (pl. ii), la Sebkha Melah mta el Gharra est la *Sebkha Melah intaa el Gahra* (pl. iii), Hammamet est *Hammomet* (pl. iii), Sidi Abd el Goui est *S. Abd el Goulet* (pl. iii), l'oued Nebhan, nommé *O. Nebham,* est une ville non moins que l'*O. Bargou,* l'*O. Saïdan* et l'*O. el Feka* (*sic,* pl. iii). On trouve *Dar el Boy* (v), *Chott Merghir* (vii), *Tyrtis* parva (viii), *Lotophagarum* (ix), etc. La carte n° ii est ornée d'un beau titre indiquant qu'elle est gravée « d'après KIÉPER ».

Nous ne parlerons pas des erreurs d'impression, des fautes d'accentuation dans le grec : ce sont là des vétilles qu'on relève dans les bons livres. Un sentiment qu'on ne contestera pas à M. R., c'est celui de sa valeur personnelle. Dans une dédicace pompeuse au général Saussier (il y en a une autre adressée à M. J. Grévy), M. R. appelle son livre « le premier ouvrage scientifique sur la Tunisie paru depuis l'occupation française » (p. x). Quant à l'*Afrique romaine* de Tissot, l'auteur, selon M. R., a rendu service « en résumant et classant les documents antérieurs » (p. xvi). M. R., lui, n'est pas un compilateur : il découvre du nouveau, au besoin il en invente, mais il ne veut pas encore tout dire : « Par expérience, nous le savons, il n'est pas naturel (?) de jeter dans la circulation scientifique trop de faits à la fois » (p. 183).

Nous n'aurions pas insisté sur ce livre, si l'auteur ne se qualifiait, sur la couverture, de « membre de la mission de l'exploration scientifique de Tunisie ». Ayant eu l'honneur d'être, pendant trois ans, secrétaire de la commission archéologique de Tunisie, je tiens à dire que les élucubrations de M. Rouire n'ont rien à voir avec cette commission et qu'il doit seul porter, aux yeux de ceux qui savent quelque chose, la responsabilité de ses tenaces erreurs.

Salomon Reinach.

---

89. — Amédée Hauvette-Besnault. **Les stratèges athéniens.** Paris, Thorin, 1885, in-8 de 190 p.

Voici une bonne monographie qui, sur certains points, arrive à des conclusions définitives. Il y a eu jusqu'ici des travaux méritoires sur

les stratèges. Mais nous n'en connaissons pas qui vaille celui-ci. Ce n'est pas que la question ait été épuisée par M. Hauvette-Besnault. On pourrait lui reprocher d'avoir négligé tout un côté de son sujet. Mais il nous avertit lui-même qu'il s'est proposé « moins de signaler les transformations successives » de cette magistrature, « que d'en étudier le jeu et le fonctionnement dans la constitution athénienne. »

Sauf cette réserve, il faut avouer que son livre est complet, et que l'institution des stratèges y est décrite sous toutes ses faces. Tous les problèmes qu'elle soulève y sont examinés avec soin, et les solutions présentées par M. H.-B., pour n'être pas toutes de lui, sont généralement appuyées sur d'excellentes raisons. Je signalerai à cet égard le chapitre qui traite de la nomination des stratèges et de l'organisation du collège (p. 19-63), le paragraphe qui est consacré au στρατηγὸς αὐτοκράτωρ (p. 74-87), enfin celui où l'auteur recherche dans quelle mesure et de quelle manière s'exerçait la responsabilité de ces magistrats (p. 107-122). Il a eu dans ces discussions le double mérite de détruire une fois pour toutes quelques hypothèses mal justifiées, et d'asseoir ses propres assertions sur des arguments solides.

On sera peut-être un peu moins satisfait par la deuxième partie de sa thèse. Ce n'est pas qu'elle renferme de graves erreurs. Elle pèche surtout par omission. Les stratèges ont eu, en matière politique, une importance considérable, puisqu'ils ont été les vrais chefs du pouvoir exécutif. M. Hauvette-Besnault ne montre pas assez quel était leur rôle dans l'intérieur de la cité. Deux pages à peine lui suffisent pour déterminer « leurs rapports avec l'assemblée du peuple et le conseil des Cinq-Cents » (p. 123). C'est évidemment trop peu. Les documents d'ailleurs ne manquent pas. Nous possédons assez de renseignements sur la pratique de la constitution athénienne pour pénétrer la nature du rôle qu'elle assignait aux stratèges.

P. G.

---

90. — **(Sammlung Indogermanischer Wœrterbücher.) Etymologie und Lautlehre der Ossetischen,** von H. Hübschmann. — Strasbourg, K. J. Trübner, 1887. In-8, x-151 pp.

L'ossète, on le sait, est un rameau détaché de la souche éranienne. De lui comme de tous ses congénères modernes, le persan seul excepté, on peut dire qu'il n'a ni passé ni littérature, et que d'incalculables et séculaires altérations l'ont fait dévier du type originaire. Géographiquement, il appartient à la région du Caucase, cette Babel presque inexplorée. M. Hübschmann, bien connu à la fois comme éraniste et comme indogermaniste, a entrepris de le soumettre à une analyse étymologique approfondie et de déterminer les lois de concordance phonétique qui le rattachent, soit aux idiomes néo-éraniens, soit surtout au

vieux-bactrien (zend), au vieux-perse, au sanscrit, et par eux à toute la famille indo-européenne.

La tâche était méritoire et des plus épineuses. L'ossète en effet ne se laissant saisir que dans son état actuel, telle forme étant donnée qui prête au rapprochement, il y a toujours lieu de se demander si la coïncidence n'est pas accidentelle ou si l'on n'a pas affaire à quelque emprunt récent. Le persan, l'arménien, le kurde, d'autres langues encore moins connues et plus voisines ont apporté leur contingent au lexique ossète. Le départ de ces éléments hétérogènes présuppose la connaissance précise des lois qui ont présidé aux transformations du phonétisme primitif; et, comme à leur tour ces lois ne peuvent être induites que de la comparaison des vocabulaires, il semble que la linguistique soit condamnée à se mouvoir dans un cercle vicieux. Mais elle a plus d'une fois prouvé que sa méthode sait rompre le cercle à force de sagacité et de patience, et l'ouvrage de M. H., que l'auteur lui-même est loin de nous donner pour définitif, est du moins un modèle de rigoureuse investigation et de probité scientifique.

Il se divise en quatre parties. Dans la première (pp. 1-15), l'auteur établit et classe le matériel phonétique de l'ossète, dont il distingue trois dialectes : tagaure (plus exactement ironien) au N.-E., digore au N.-O., et tual au S.[1] La II[e] (pp. 16-73) est un vocabulaire des mots ossètes qui procèdent, avec plus ou moins de probabilité, du fonds éranien commun : cette liste comprend 325 articles. Certains rapprochements pourront paraître insuffisamment motivés, c'est surtout affaire d'appréciation personnelle; mais aucun n'est invraisemblable, et l'auteur, qui n'avance sur ce terrain qu'avec une légitime réserve, n'attend jamais que le lecteur lui propose ses raisons de douter. Il sait de lui-même ou le prévenir ou le rassurer.

La III[e] partie (pp. 74-117) résume d'après le vocabulaire, les lois phonétiques jusqu'à présent découvertes ou soupçonnées. Là tout était à faire, ou peu s'en faut, et M. H. ne se flatte pas non plus d'avoir tout fait. Plusieurs concordances restent encore énigmatiques; d'autres, incomplètes ou sporadiques, réclameront plus tard une révision attentive. Mais les mutations fondamentales sont dès à présent reconnues avec une certitude ou une approximation suffisante[2], eu égard à l'état actuel des questions néo-éraniennes. Pour pousser plus avant, il faudra, ce sem-

1. Je remarque que M. H. représente par *x*, et non par *χ*, la spirante vélaire, et, comme j'en ai fait autant jadis dans une *Grammaire Aléoute* (1879), je suis heureux de me couvrir de son autorité pour légitimer cette innovation. L'entrelacement de caractères latins et grecs produit un effet bizarre, auquel il semble qu'on ne doive se résigner qu'à la dernière extrémité, et l'*x*, ne pouvant, en bonne phonétique, servir à remplacer le groupe *ks*, demeure disponible pour un autre usage.

2. Notons en passant une fort curieuse périphonie *(a, æ)* qui offre quelque analogie avec celle que M. G. Meyer a si délicatement analysée dans les pluriels albanais, et une prodigieuse tendance à la métathèse de certains groupes consonnantiques, qui transforme, par exemple, le zd. *brâtar* (frère) en oss. *ærwad* (parent).

ble, une série d'études parallèlement dirigées, suivant l'esprit et la méthode du livre de M. H., dans toutes les parties de cet important domaine.

Dans une dernière division (pp. 118-136) sont relevés les mots d'emprunt. Il y en a beaucoup, et de provenance très diverse. Comme toutes les langues sans culture, peu répandues, exposées à des contacts journaliers avec des idiomes de convertisseurs, de conquérants ou de simples voisins, l'ossète a pris de toutes mains, et son lexique paraît fort bigarré. En Europe, l'albanais en est un digne pendant. L'ouvrage se termine par quelques pages d'additions, et par un index des mots non ossètes où j'ai relevé quelques légers oublis : ainsi zd. *cathwârô* (quatre), qui renvoie à 72, devrait aussi renvoyer à 109; le moyen-haut-allemand *smac* (p. 131) n'est pas repris à l'index, non plus que le grec γῆρυς (p. 33), qu'au surplus je ne vois aucune raison *(ibid.)* de séparer du latin *garrio*, cf. le dorien γαρύω.

Le Caucase n'a pas encore dit son dernier mot, mais M. Hübschmann est de ceux qui le lui arracheront.

V. Henry.

---

91. — B. Aubé. **L'Eglise et l'Etat dans la seconde moitié du IIIe siècle (249-284).** Paris (Perrin), 1886, 1 vol. in-12, deuxième édition [1re édit., 1885, in-8], xvi-548 pp.

M. Aubé a fait paraître en 1875 le premier volume de son *Histoire des persécutions*, qui embrassait les deux premiers siècles. Depuis lors il a poursuivi d'une façon régulière, sans se laisser détourner par d'autres travaux, le cours de ses études d'histoire religieuse. Le volume publié en 1885 sous le titre : *L'Eglise et l'Etat*... etc., et réédité en 1886, est le quatrième de cette série. L'auteur, qui est parti en 1875 de la première apparition du christianisme à Rome sous le règne de Claude, est arrivé à présent au seuil du règne de Dioclétien, à la veille du plus terrible assaut que l'Eglise ait jamais supporté. Le succès des livres de M. A., les attaques très vives que ses premiers volumes ont provoquées chez quelques critiques, nous dispensent de revenir sur la méthode de l'auteur et sur l'esprit qui l'anime. On sait, en effet, avec quelle conscience et quelle sincérité M. A. a compris son métier d'historien. On sait encore qu'il ne se rattache pas à l'école dont M. P. Allard est aujourd'hui peut-être un des plus brillants représentants; ceci d'ailleurs est une question toute subjective qui n'a rien à faire avec l'érudition et avec la critique.

L'avant-propos mis en tête de ce volume est une sorte de philosophie de l'histoire des persécutions pendant les trois premiers siècles; il serait difficile, croyons-nous, de caractériser avec plus de justesse et de mesure l'histoire des rapports de l'Eglise chrétienne et de l'Etat romain. La formule que l'auteur applique à l'histoire du christianisme pendant

les deux premiers siècles : « La persécution a été l'exception, et elle est venue plus d'en bas que d'en haut », cette formule sera pour tout juge impartial la traduction exacte de la vérité, à condition bien entendu de l'enfermer dans les limites chronologiques que M. A. lui assigne. Elle cesse d'être vraie, en effet, à partir de la fin des Antonins. L'Empire entreprend alors une persécution méthodique, persécution d'Etat et officielle contre ceux qu'il considère, à tort ou à raison, comme ennemis publics : le IIIe siècle et les premières années du IVe deviennent ainsi l'âge vraiment héroïque du christianisme. Le livre de M. A. embrasse trente-cinq années de cette histoire de sang, depuis la mort de Philippe l'Arabe (249) jusqu'à l'avènement de Dioclétien (284).

L'ouvrage se divise en huit chapitres : I, Les édits de Trajan-Dèce et la persécution à Rome ; II, La persécution de Trajan-Dèce dans l'Afrique proconsulaire ; III, La persécution dans les provinces orientales ; IV, Les faillis et les libellatiques pendant la persécution de Dèce ; V, L'Eglise et l'Empire depuis la mort de Dèce jusqu'à la persécution de Valérien ; VI, Les deux édits de Valérien ; VII, La persécution de Valérien ; VIII, L'Eglise et l'Etat depuis la fin de la persécution de Valérien jusqu'à l'avènement de Dioclétien.

M. A. a réuni en appendices deux actes de martyrs et une étude sur l'épilogue apocalyptique du *Carmen apologeticum* de Commodien. On avait déjà remarqué ces documents et cette dissertation dans la *Revue archéologique ;* on sera heureux de les trouver réunis ici. Les actes publiés par M. A. ont été, comme on sait, découverts par lui ; ils se rapportent tous deux à la persécution de Dèce en 250-251. Ce sont les actes des martyrs Carpos, Papylos et Agathonicé, et les actes de Nestor, évêque de Pamphylie, les uns et les autres rédigés en grec. Pour le poème de Commodien, il serait de 260, quand l'empereur Valérien tomba aux mains des Perses.

M. Aubé déclare à la fin de sa préface que son livre a été inspiré par « le seul souci de donner du passé une image aussi ressemblante qu'on la puisse faire. » Il a raison de le dire. Etude impartiale ; peinture fidèle et frappante de trente-cinq années d'histoire religieuse : voilà, en effet, l'impression que ce livre laissera à ses lecteurs.

G. LACOUR-GAYET.

---

92. — I. **Voltaires Leben und Werke,** von Richard MAHRENHOLTZ. Oppeln, 2 v. in-8.

— Ister. **Teil** : Voltaire in seinem Vaterlande (1697-1759), 1885, VIII, 255 pages.

— IIter. **Teil :** Voltaire im Auslande (1750-1778), 1885, II, 208 pages.

— II. **Voltaire.** Ein Charakterbild, von W. KREITEN, S. J. Zweite, vermehrte Auflage. Mit Voltaire's Bildniss. Freiburg im Breisgau, 1885, in-8 de XVI pages. Prix 8 m.

La date seule de la publication de ces deux biographies de Voltaire, avec lesquelles je suis d'ailleurs bien en retard — elles ont paru la

même année — et non leur ressemblance, m'amène à en parler dans un même article; si toutes deux témoignent de l'intérêt volontaire ou forcé qu'inspire aujourd'hui le grand écrivain français en Allemagne, leurs auteurs ont obéi, en les composant, à des mobiles bien différents; M. Richard Mahrenholtz s'est proposé, à l'aide des documents contemporains mieux connus et mieux étudiés, de donner de la vie et surtout de l'activité littéraire de Voltaire un tableau plus complet et plus vrai qu'on ne l'avait fait jusqu'ici; M. W. Kreiten, s'il n'a point dédaigné les sources, quoique le plus souvent il se serve d'ouvrages de seconde main, a voulu opposer à la biographie trop élogieuse et trop répandue de Strauss, une histoire du chef de l'*Aufklaerung* en France qui mît les lecteurs en garde contre ses doctrines et leur inspirât, au lieu de l'admiration, la haine ou le mépris qu'il mérite. Nous avons donc ici une œuvre de parti, écrite dans un but de polémique, tandis que le livre de M. R. M. répond à toutes les exigences de l'impartialité et de la critique. Si l'on peut lire aussi le premier, non sans profit, c'est dans le second seulement qu'on peut, en réalité, espérer apprendre quelque chose de nouveau. C'est de lui seul aussi que je parlerai avec quelque étendue.

I° Je n'ai point toutefois l'intention, on le comprendra sans peine, de donner une analyse détaillée de l'ouvrage de M. R. M.; c'en est l'esprit seulement et la méthode que je voudrais faire connaître. Le premier chapitre intitulé « Les sources et documents » nous permet déjà de nous en faire une idée exacte, car il nous montre avec quel soin le nouvel historien de Voltaire est remonté aux origines, avec quelle critique sévère il discute les documents dont il doit se servir et en apprécie la valeur véritable; impossible de douter après cela — la lecture de son livre le confirme entièrement — qu'il n'ait toujours travaillé d'après les sources les plus authentiques et que toutes ses assertions ne reposent sur les meilleures autorités. Aussi est-ce avec une entière confiance qu'on parcourt sa longue et consciencieuse étude. M. R. M. a suivi l'ordre chronologique, se bornant à l'occasion à grouper ensemble les faits de même nature et que leur rapprochement pouvait éclairer mutuellement. Après nous avoir fait connaître la famille de l'auteur de l'*Essai sur les mœurs*, il nous montre quelle éducation il reçut et quels furent ses débuts littéraires; on est surpris seulement que M. R. M. ne dise rien de la date de la naissance de Voltaire, et l'on se demande ce que peut bien signifier celle de 1697 qu'on lit sur le titre et que rien ne vient expliquer.

L'*Œdipe* a rendu célèbre le jeune écrivain, la *Henriade* va encore augmenter sa réputation; mais déjà se révèle son esprit inquiet et jaloux, ses rapports avec J.-B. Rousseau en sont la première manifestation. Puis vient son exil volontaire en Angleterre; M. R. M. a apprécié avec une grande justesse l'influence qu'exerça sur Voltaire son séjour de près de trois ans dans la patrie de Newton et de Locke; j'approuve

moins ce qu'il dit au sujet de Shakespeare; le jugement que l'auteur d'*Œdipe* a porté sur le grand tragique n'a guère changé; si Voltaire s'est, dans ses dernières années, laissé emporter jusqu'à l'injure dans ce qu'il a écrit sur Shakespeare, dès le premier jour le poète anglais a été pour lui une énigme, qu'il a en vain cherché à deviner pendant un demi-siècle et qu'en sa qualité de chef de l'école classique il ne pouvait arriver à comprendre et à expliquer. Après l'incertitude des quatre années, qui suivent le retour d'Angleterre et pendant lesquelles parurent la *Vie de Charles XII*, le *Brutus*, le *Temple du Goût* et les *Lettres sur les Anglais*, Voltaire trouve enfin un repos de cinq années dans la solitude studieuse de Cirey. C'est l'époque de ses premiers écrits philosophiques, comme de l'apparition de quelques-unes de ses tragédies les plus célèbres; c'est aussi celle de ses premières relations avec Frédéric II, qui devaient se terminer par son voyage et son séjour en Prusse.

Tout éloigné de Paris et de Versailles qu'il était, Voltaire aspirait à être attaché à la cour et à entrer à l'Académie; on sait comment il atteignit le double but qu'il poursuivait, mais combien il fut peu heureux dans le rôle politique qu'il voulut jouer. M. R. M. a très bien montré comment ce maître en finesse fut la dupe de sa vanité et de Frédéric II. Bien qu'il aspirât ainsi au rôle de diplomate, Voltaire ne renonçait pas à la poésie; *Mérope*, l'un de ses triomphes dramatiques, en est la preuve; sa rivalité avec Crébillon contribua d'ailleurs à le faire rester fidèle au théâtre, en l'engageant à reprendre quelques-uns des sujets traités par le vieux poète; il n'y eut pas jusqu'à ses querelles avec Fréron, qui n'aient eu leur retentissement sur la scène.

Le départ de Voltaire pour Berlin l'arrache à ces jalousies et à ces haines, mais sans lui faire trouver la paix; sa dispute avec Maupertuis amena avec son puissant protecteur une rupture, que l'humeur difficile du poète devait un jour ou l'autre rendre inévitable. Rentré en France, après la publication du *Siècle de Louis XIV*, cet ouvrage, à moitié proscrit, ne pouvait guère permettre à Voltaire de reparaître à Versailles ou même à Paris; l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations* devait encore plus lui interdire d'y revenir; il reste aussi sur la frontière, errant d'une ville à l'autre, écrivant entre temps les *Annales de l'Empire* et l'*Orphelin de la Chine*, encourageant l'Encyclopédie et y collaborant activement. C'était se rendre tout retour impossible dans sa patrie. Voltaire en prit son parti et son établissement à Ferney montra qu'il avait renoncé à y rentrer.

Cet établissement, en assurant sa liberté, affranchit en même temps Voltaire des ménagements et des précautions qu'il avait jusque là dû garder dans sa polémique contre les institutions régnantes; son influence s'en accrut d'autant, et le solitaire de Ferney régna pendant 20 ans sur l'opinion, non seulement en France, mais dans toute l'Europe. Si le *Commentaire de Corneille* ajouta peu à sa réputation, le

Dictionnaire philosophique augmenta encore son immense renommée, et sa polémique en faveur de Calas, de Sirven, de Labarre, ces victimes du fanatisme ou de l'intolérance, y mit le comble. Le voyage de Voltaire à Paris, en 1778, fit éclater l'enthousiasme des admirateurs du grand écrivain, mais l'apothéose dont il fut l'objet hâta aussi sa mort. M. R. M. a raconté sobrement, exactement et avec une entière sincérité les péripéties de l'existence active, tourmentée et aventureuse de Voltaire; écrite à un point de vue entièrement objectif, la biographie qu'il vient à son tour de donner du chef du parti philosophique, se distingue par une grande impartialité, autant que par une connaissance approfondie des faits; les jugements littéraires eux-mêmes, la vraie pierre de touche pour un étranger, sont justes dans leur ensemble; mais ce qui recommande surtout le livre de M. R. M., ce sont les renseignements tirés des documents étrangers, restés en partie inconnus des biographes français de Voltaire; par là, il rachète ce qu'on pourrait lui reprocher au point de vue de la forme; non que je veuille dire que le livre de M. R. M. soit mal écrit, mais dans une biographie de Voltaire on eût pu désirer un style plus léger, plus brillant, il n'eût servi qu'à donner à son œuvre une couleur locale plus grande [1].

II° On entre dans un monde tout différent quand on quitte la biographie de M. R. M. pour celle de M. W. Kreiten; la gravure, ou plutôt la caricature, mise en tête du volume nous apprend déjà que ce n'est pas à une froide et impartiale étude que nous avons maintenant affaire, mais à une œuvre de passion; l'auteur a d'ailleurs exprimé clairement, à la fin de la préface, le but qu'il s'est proposé dans son livre: « Puisse, dit-il en la terminant, cette nouvelle édition éveiller dans beaucoup, beaucoup de cœurs l'horreur de Voltaire et de son œuvre; car nous regardons comme une tâche nécessaire de notre temps de jeter les faux dieux du passé dans la boue où ils ont essayé de traîner le vrai Dieu et la vérité. » Cette citation suffit pour montrer dans quel esprit a été écrit le livre de M. W. Kreiten, c'est l'œuvre d'un croyant et d'un polémiste, et telle qu'on devait peut-être l'attendre d'un membre de la Société de Jésus écrivant la vie de l'auteur de la *Pucelle*. On ne discute pas avec la foi; il serait donc superflu de relever les différents points où je pourrais être d'un autre avis que le pieux historien; voulant inspirer à ses lecteurs la haine de l'écrivain dont il fait la biographie, M. W. Kreiten a insisté naturellement sur tout ce qui était défavorable à Voltaire; mais non seulement il critique ce qu'on peut et doit légitimement blâmer dans sa conduite et dans ses écrits, emporté par son désir de rabaisser le chef du parti philosophique, il va jusqu'à contester ou défigurer ses actions

1. Les noms et mots français ont été malheureusement trop souvent défigurés dans cette biographie; ainsi t. I, p. 18, Compardon pour Campardon; p. 22 et 23, « Du Vernet » et « Duvernet »; p. 22, le Président Hérault; p. 31, « Saint-Marc, Girardin »; p. 56, Lamatte; p. 237, Gremin pour Grimm; t. II, p. 32, paignard (poignard), bornera (bornera); p. 117, Fréron pour Frélon; p. 177, Goerman (Goezman), etc.

les plus généreuses, l'assistance donnée à la petite nièce de Corneille, la défense généreuse de Calas, etc.

De quelle autre mesure M. W. Kreiten se sert quand il s'agit des adversaires de Voltaire ou de personnages étrangers à la secte philosophique! Quelle indulgence pour Desfontaines, par exemple! Quelle bienveillance élogieuse aussi pour Dubois! Mais comment avoir osé (p. 51) mettre au dessus de Richelieu et de Mazarin le précepteur du duc d'Orléans! Ces exemples prouvent à quel point l'impartialité et la critique historiques sont étrangères au pieux biographe de Voltaire; qu'il accepte sans hésiter les accusations les moins fondées des adversaires du célèbre écrivain, qu'il se serve de préférence pour le faire connaître et le juger des pamphlets où il est attaqué, c'est chose à laquelle on doit s'attendre; l'épigraphe même du livre est tiré de l'un d'eux, et l'« examen (soi-disant) critique des sources d'informations relatives aux circonstances de la mort de Voltaire » n'a d'autre but que de justifier le récit de ses ennemis les plus déclarés. Tout ne doit-il pas être permis contre l'écrivain qui personnifie en lui les multiples tendances de la Révolution [1], et dont le but unique a été la conquête de la tolérance religieuse et de la liberté politique » (p. 56)?

M. W. Kreiten a trouvé sans doute d'autres reproches plus fondés à adresser à Voltaire; mais ce dernier est trop caractéristique de son livre pour que je n'aie pas tenu à le relever. Est-ce que tout a ainsi le caractère du pamphlet dans cet ouvrage? Non, sans doute, et de temps en temps on rencontre des pages écrites avec plus de sérénité de pensée et moins de préoccupations de doctrines. S'il y a des longueurs, comme dans le chapitre intitulé « Pendant la guerre de Sept-Ans », si l'auteur se contente trop souvent de témoignages de seconde main, sa biographie est néanmoins bien composée et bien écrite, et bien qu'il n'ait rien ajouté de nouveau à ce qu'on savait, on y trouve aussi quelques aperçus curieux, par exemple ce qu'il dit de l'influence de Voltaire sur Lessing; il est vrai que la plus grande partie en est tirée de la biographie de l'auteur de *Nathan le Sage,* par Éric Schmidt [2].

Ch. J.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 1er avril 1887.

M. le Secrétaire perpétuel donne lecture d'un décret du Président de la République, en date du 31 mars, par lequel l'élection de M. E. Saglio, à la place d'académicien ordinaire, laissée vacante par la mort de M. A. Germain, est approuvée. M. Saglio est introduit et invité à prendre place parmi ses confrères.

1. P. 361, « Luther und Calvin, Marat und Robespierre, Mirabeau und Mazzini sind alle nur ausgesprochene Vertreter je einer Richtung der Revolution, — Voltaire vereinigt sie alle in einer Person. »

2. M. W. K. a commis plus d'une erreur de détail que je crois inutile de relever; mais où a-t-il pris que le tombeau du marquis d'Argens se trouve à Toulon?

M. Philippe Berger communique une inscription bilingue, phénicienne et cypriote, qui a été trouvée récemment à Tamassus (île de Chypre) et qui est maintenant conservée au Musée britannique. C'est une dédicace à Apollon d'Hélos, dont le sanctuaire était, avec celui d'Apollon d'Amyclée, l'un des plus célèbres du Péloponnèse. Le culte de ces deux Apollons avait été importé par les Achéens du continent grec dans l'île de Chypre, où la population phénicienne avait traduit leurs noms par ceux de Resef Eléhitès et Resef Amykolos.

La comparaison entre le texte phénicien et le texte cypriote de l'inscription permet de rectifier la lecture d'un caractère de l'alphabet syllabique de Chypre. D'après le système de transcription adopté jusqu'ici, le surnom ajouté au nom d'Apollon se lirait, au datif, 'Αλασιώτᾳ; mais le phénicien porte *Eléhitès;* il faut donc lire 'Αλαιώτᾳ, et par conséquent le caractère qu'on transcrit habituellement σι doit signifier, en réalité, ἰ. — M. Bréal indique un autre fait à l'appui de cette conclusion. On avait lu la prétendue syllabe σι dans des inscriptions cypriotes où figure le mot κασίγνητος, frère; or, Hésychius témoigne formellement que dans le dialecte de Chypre ce mot se prononçait καίγνητος.

Voici, selon M. Berger, la traduction de l'inscription phénicienne étudiée par lui et la transcription, en caractères grecs ordinaires, du texte cypriote :

« Au 10ᵉ jour du mois *paalot*, en l'année XVII... du roi Melekjaton, roi de Citium et d'Idalion : c'est ici la statue qu'a donnée Abdsasam, fils de .....s, à son dieu Resef Eléhitès, vœu qu'il avait fait parce que celui-ci a entendu sa voix; qu'il le bénisse; »

'Α[ν]δρίας ὂν ονο (?) ἔδωκεν 'Αβδίσωμος ὁ ΣάμαFος τῷι 'Απόλωνι τῷι 'Αλαιώτᾳι ἰν τύχαι.

M. Abel des Michels, professeur à l'école spéciale des langues orientales vivantes, commence la lecture d'un mémoire sur l'ouvrage chinois intitulé : *Chi lou koue kiang yu tchi*. C'est une géographie statistique de seize royaumes, pour la plupart d'origine hunnique, qui furent fondés au commencement de l'ère chrétienne par des usurpateurs dans le nord de l'empire chinois. Il communique une traduction de la préface de l'auteur chinois et fait connaître la composition de l'ouvrage. Il s'attache à mettre en lumière l'érudition de l'auteur, tout en signalant quelques-uns de ses défauts et des points où il se trouve en contradiction avec d'autres livres, tant chinois qu'européens. M. des Michels prépare une traduction du *Chi lou koue kiang yu tchi*, qui mettra à la disposition des historiens et des géographes de l'Occident une source d'information des plus abondantes.

Ouvrages présentés : — par M. P.-Ch. Robert : Raymond Serrure, *Dictionnaire géographique de l'histoire monétaire de la France (région du nord-ouest)*, fascicules I et II, *Abbeville-Cambrésis;* — par M. Deloche : A. Bardoux, *l'Ecole de géographie et la Société de topographie de France*, suivi de : *De la constitution de la science géographique, etc.*, par L. Drapeyron; — par M. d'Arbois de Jubainville : 1° Louis Duvau, *l'Epopée irlandaise, histoire du cochon de Mac Dathó* (extrait de la *Revue archéologique);* 2° A. Vachez, *Des echea ou vases acoustiques dans les théâtres antiques et les églises du moyen âge* (extrait des mémoires du *Congrès archéologique de Montbrison).*

Julien Havet.

Séance du 6 avril 1887.

M. Edmond Le Blant, directeur de l'Ecole française de Rome, adresse à l'Académie la description d'un sarcophage antique, qui vient d'être acquis par Mgr de Wall, pour le petit musée chrétien du *Campo santo dei Tedeschi*. On y voit figurées plusieurs scènes religieuses : par devant, au milieu, une femme en prière, debout, les bras en croix; à droite, le bon pasteur, portant une brebis sur ses épaules, tandis qu'une autre, à ses pieds, lève la tête et le regarde; à gauche, encore un pasteur, vêtu d'une tunique courte, levant la main gauche sur une corbeille de pains et de la droite tenant une baguette dont il touche un sarcophage. Cette dernière image représente évidemment le Christ opérant les deux miracles de la multiplication des pains et de la résurrection du fils de la veuve. Sur la face latérale de droite du sarcophage sont sculptées huit brebis éparses dans un champ, sans gardien. Enfin, sur la face latérale de gauche, on voit le baptême du Christ.

M. Philippe Berger communique une nouvelle inscription phénicienne de l'île de Chypre. Elle a été trouvée le 6 mars dernier, près de Dali, par MM. Richter et Kostantinidès. Elle est tracée sur un bloc de marbre blanc, aujourd'hui encastré dans le mur de l'église d'*Hagios Giorgios* (Saint-Georges); elle ne comprend qu'une ligne, mais cette ligne n'a pas moins de 1ᵐ20 de longueur. C'est la dédicace d'une vasque de métal, offerte à la déesse Anath par un roi de Citium. L'inscription donne à deux reprises le nom de ce roi, celui de son père et celui de son grand-père : cette double mention en fait un texte de premier ordre pour l'histoire de Chypre. Ces trois rois, Baalmélek Iᵉʳ, Abaal et Baalmélek II, formèrent une dynastie qui régna sur une partie de l'île au vᵉ siècle. Le retour de la prédominance grecque mit fin à son pouvoir, vers l'an 410; mais un peu plus tard, à la chute d'Evagoras, une nouvelle dynastie phénicienne, qui a laissé un grand nombre d'inscriptions,

s'établit dans le pays. Celle-ci se maintint jusqu'à l'arrivée des Ptolémées, vers l'an 312 avant notre ère.

Voici la traduction de la nouvelle inscription de Dali :

« Au ..... jour du mois de Merpaïm, en l'an III du règne de Baalmélek, roi de Citium et d'Idalie, fils du roi Azbaal, roi de Citium et d'Idalie, fils du roi Baalmélek, roi de Citium : c'est ici la vasque qu'a offerte Baalmélek, roi de Citium et d'Idalie, fils du roi Azbaal, roi de Citium et d'Idalie, fils du roi Baalmélek, roi de Citium, à la déesse Anath ; qu'elle le bénisse ! »

M. Bréal, président de l'Académie, lit une lettre de M. Clermont-Ganneau, qui présente des observations complémentaires sur la lecture de l'inscription cypriote communiquée par M. Berger à la dernière séance. Au début de ce texte, M. Deecke avait lu : Ἀ[ν]δριὰς Πνυτοῦ. Ἔδωκεν, Ἀφάσωμος, etc., et M. Berger : Ἀ[ν]δριὰς ὃν υτο (?) ἔδωκεν, etc. M. Clermont-Ganneau fait remarquer, d'une part, que le caractère qu'on a lu ι paraît être plutôt celui de la syllabe νυ, et, d'autre part, que dans les inscriptions cypriotes on trouve l'expression composée ὅ νυ à la place du pronom démonstratif et le mot τὸν à la place du relatif ὅν. Il propose donc de lire : Ἀ[ν]δριὰς ὅ νυ τὸν ἔδωκεν, c'est-à-dire : Cette statue est celle qu'a donnée, etc. Le début de l'inscription grecque se trouve ainsi calqué mot pour mot sur celui de l'inscription phénicienne : *Semel az ech y atan*...

M. A. Luchaire communique un mémoire intitulé : *Sur les « Annales regni Francorum » contenus dans le manuscrit latin 5949 A de la Bibliothèque nationale.* Ce manuscrit contient la copie d'une chronique universelle de 1057 à 1270, en latin, écrite dans la seconde moitié du XIVe siècle, par un moine de Saint-Denis. L'auteur a inséré, dans le cadre chronologique fourni par l'ouvrage de Guillaume de Nangis, les différentes histoires spéciales qui ont été traduites dans le recueil des Grandes Chroniques de France, mais en y ajoutant, pour les règnes de Henri Ier, de Philippe Ier, de Louis VI et de Philippe-Auguste, un certain nombre de détails qui ne se retrouvent dans aucune des sources imprimées. De plus, cette compilation, à laquelle M. Luchaire propose de donner le nom de *Grandes Annales latines de Saint-Denis*, permet d'améliorer et de compléter sur un assez grand nombre de points le texte de la *Vita Ludovici* de Suger. Ces Annales ont dû être autrefois plus complètes qu'elles ne le sont aujourd'hui : elles avaient probablement une première partie, aujourd'hui perdue, qui comprenait l'histoire de France depuis les origines de la monarchie jusqu'en 1057. Elles ont été connues de deux de nos vieux historiens, Nicole Gilles et Belleforest, qui les ont traduites en les abrégeant, et du premier historien de Saint-Denis, Doublet, qui en a publié des extraits.

Ouvrages présentés : — par M. Gaston Paris : 1° trois publications de M. C. Chabaneau, *Paraphrase des litanies en vers provençaux*, *Paraphrase des psaumes de la pénitence en vers gascons*, *Sainte Marie-Madeleine dans la littérature provençale* ; 2° Robert de Balsac, *le Chemin de l'Ospital*, nouvelle édition, publiée par Ph. Tamizey de Larroque ; — par M. Bergaigne, au nom de M. Barbier de Meynard : *Histoire de l'empire de Kin ou Empire d'Or*, traduite du mandchou par C. de Harlez ; — par M. Ravaisson : Aug. Castan, *Musées de Besançon : catalogue des peintures, dessins, sculptures, antiquités*, etc., 7e édition.

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 30 mars.

PRÉSIDENCE DE M. HÉRON DE VILLEFOSSE.

M. d'Arbois de Jubainville entretient la Société des noms géographiques de la France, de l'intérêt qu'ils présentent au point de vue de l'étude des langues des diverses populations qui ont habité notre pays.

M. Flouest communique à la Société un anneau sigillaire mérovingien, en or, trouvé aux environs de Viviers, dans l'Ardèche.

M. Mowat soumet à la Société un projet de proposition ayant pour objet d'empêcher l'Hôtel des monnaies de jeter à la fonte les monnaies et bijoux antiques avant d'avoir été examinés par une commission compétente pour statuer sur leur conservation.

Le Secrétaire,
Duchesne.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 18 — 2 mai — 1887

93. — **The Book of the Bee,** the syriac text edited from the manuscripts in London, Oxford and Munich with an english translation by Ernest A. Wallis Budge M. A. late scholar of Christ's college, Cambridge, and Tyrwhitt scholar Assistant in the Departement of egyptian and assyrian antiquities, British museum. Oxford, at the Clarendon press, 1886, in-4; préface et glossaire I-XVI, texte 1-160, traduction et index 1-155 p.; forme le volume I et la partie II des séries sémitiques des *Anecdota Oxoniensia*.

Le livre syriaque que M. Budge vient de publier, a été écrit au XIIIe siècle par Salomon, métropolitain de Basra, et porte le titre de *Livre de l'Abeille*. Dans une préface, Salomon justifie ce titre et explique que, à l'exemple de l'abeille qui compose son miel du suc des fleurs, il a extrait du paradis des Livres divins et des œuvres des Pères et des Docteurs les matériaux de son ouvrage qui commence à la création du monde et finit aux Apôtres. Le but que se proposait Salomon était d'écrire une histoire des temps anciens d'après les traditions; son livre n'est, en fait, qu'un recueil de légendes greffées sur les récits les plus saillants de l'Ancien et du Nouveau-Testament. La littérature apocryphe, si goûtée des Juifs dans les premiers siècles, avant et après notre ère, trouva bientôt des imitateurs dans la Mésopotamie chrétienne. Nul doute que du temps de saint Ephrem déjà, on n'ait connu à Edesse et retravaillé dans un sens chrétien les légendes qui s'étaient formées autour des noms d'Adam, d'Enoch, de Melchisédec, de Noé et d'Abraham. Le livre intitulé : *La Caverne des trésors*, que M. Bezold rapporte au VIe siècle de J.-C. [1], a été certainement composé d'après des documents plus anciens, et l'attribution de la paternité de cet apocryphe à saint Ephrem est un indice que les légendes qu'il renferme étaient déjà consacrées comme des traditions depuis longtemps. Le *Livre de l'Abeille* n'a rien d'original et c'est là, à nos yeux, son principal mérite. C'est une compilation faite de différents morceaux empruntés à la littérature apocryphe, notamment au livre de *La Caverne des trésors* que nous venons de mentionner; les passages, mis en parallèle par M. B.

1. V. Bezold, *Die Schatzhœhle*, Leipzig, 1883, p. x.

dans les notes de sa traduction, édifient complètement le lecteur à cet égard. Pour les temps des Patriarches, les sources juives sont encore visibles; on retrouve dans le *Livre de l'Abeille* les traditions qui avaient cours dans les écoles juives de la Palestine et de la Mésopotamie et que les Talmuds, les Targoums et les Midraschim nous ont conservées en partie; les citations de M. B. qui pourraient être encore augmentées, en font foi; le texte lui-même en porte trace : dans le chapitre sur les Anges, p. 45, l. 18, le mot *schekhînta*, qui désigne la Majesté divine, est hébreu; la désignation du 10ᵉ mois par *Schebat* (pour Tébet), au lieu de Kânoun, est d'origine juive. Naturellement, Salomon ne connaissait pas les originaux juifs, mais les textes syriaques qu'il compilait, contenaient ces vestiges. Les légendes chrétiennes pour les temps postérieurs tiennent une grande place dans le *Livre de l'Abeille*. Nous avons là, bien conservés, plusieurs produits de la littérature apocryphe qu'on retrouve, à l'état fragmentaire, dans les commentaires des Pères de l'Eglise ou dans les lexiques syriaques. Un récit où se donne cours une merveilleuse imaginative, est celui des pérégrinations que subissent les trente pièces d'argent de Térach, le père d'Abraham, avant d'arriver aux mains de Judas Iscariote.

A son livre, Salomon a ajouté : une liste des patriarches nestoriens, continuée par les copistes jusqu'au xviᵉ siècle; une liste des rois et empereurs ayant régné en Asie et à Rome; un extrait du livre apocryphe intitulé : *La Révélation à Méthodius en prison*, relatif à la fin des temps, à l'invasion des peuples de Gog et de Magog et à la venue de l'Antechrist; et quelques chapitres consacrés à l'exposition de la doctrine nestorienne sur la séparation de l'âme et du corps, la résurrection et la vie future, les différents degrés de la béatitude céleste et des châtiments de l'enfer.

Assemani avait déjà utilisé le *Livre de l'Abeille* pour sa *Bibliotheca orientalis*, notamment dans la dernière partie consacrée à l'histoire des Nestoriens. M. Schoenfelder en a donné, en 1866, une traduction latine, souvent fautive, d'après un seul manuscrit. L'excellente édition de M. B. montre que, si un texte publié sans traduction ne peut être utilisé que par un nombre restreint de spécialistes, on ne saurait, d'un autre côté, se servir en toute confiance d'une traduction faite sur des manuscrits.

M. B. donne un texte très correct établi d'après quatre manuscrits; il aurait peut-être pu ajouter les variantes des manuscrits du Vatican pour quelques noms propres, dont la forme primitive n'est pas facile à reconnaître, comme les noms des Mages, des Apôtres et des Disciples. La traduction nous a paru très fidèle toutes les fois que nous l'avons comparée avec l'original; elle est éclairée par de judicieuses remarques et des références aux sources. En tête du livre figure un glossaire des mots qui ne se trouvent pas dans le dictionnaire de Castel-Michaelis, ou qui y sont insuffisamment expliqués; quoiqu'il comprenne dix colon-

nes, ce glossaire aurait pu recevoir encore quelques additions, au point de vue spécial de l'auteur, c'est-à-dire, abstraction faite des travaux de lexicographie postérieurs à Michaelis. A la fin de la traduction, on trouve un index des noms propres et une liste des passages bibliques cités par Salomon. Enfin le texte syriaque est suivi de quelques chapitres de la traduction arabe du *Livre de l'Abeille*.

Nous reproduisons ici quelques notes que nous avons prises au courant de la lecture :

IV, 14, au lieu de : *John of Enzelli (near Resht, on the south shore of the Caspian see)*, lire : Jean d'Anzal (ville au nord du lac d'Ourmia). A notre connaissance, il n'y a jamais eu de Syriens à Enzeli.

41. 5 et 15, il est digne de remarque que Salomon place la ville de Harrân, où séjournait Abraham avant son entrée en Chanaan, non pas en Mésopotamie, mais, comme le veut M. Halévy, en deçà de l'Euphrate : l. 5 : « Après qu'Abraham eut passé le fleuve de l'Euphrate et eut habité à Harrân..... » ; l. 15 : « Dieu lui ordonna (à Abraham) de passer l'Euphrate et d'habiter à Harrân. »

64. 20, lire : *man dalâhâ* au lieu de *dalâhâ man*.

123. 7, la leçon *hâtheh (h)i* de B est la seule bonne, celle du texte ne donne pas de sens.

124. 11, lire *bkêfê* au lieu de *bkêbê*.

142. 2, *urha dmardîthhôn* signifie « la route de leurs parcours », c'est-à-dire, la route qu'ils parcourront, et non pas « the path of their chastisement » ; *mardîthâ* et *mardûthâ* ne sont pas synonymes.

146. 19, le mot *karkûshtâ* « ichneumon » est expliqué par *qatû* « chat » parce que l'ichneumon était autrefois en Asie l'animal domestique que le chat a ensuite remplacé, ainsi que nous l'avons montré dans les Mémoires de la Société de linguistique de 1885.

147. 3, la leçon *Joppé* n'est pas douteuse ; la destruction de Gog et de Magog dans la plaine de Joppé fait allusion au récit d'Hérodote sur l'invasion des Scythes anéantis en partie à Ascalon. V. Halévy, *Revue des Etudes juives*, juillet-septembre, 1886.

149. 19, lire *aikâ dzâdeq*.

151. 15, *'al mân* signifie simplement « pourquoi ».

Parmi les versets bibliques cités par Salomon et que M. B. a omis de noter, nous signalerons les suivants : Exode, XIV, 18, cité p. 51, 19 ; Jean, I. 48, cité p. 95, 17 ; Matth., V, 26, cité p. 160, 19 et 161, 18 ; Luc, XII, 47 et 48, cité p. 161 *ult*.

Il est rare qu'une publication d'une aussi longue haleine donne si peu prise à la critique. Ce livre honore son auteur qui a fait preuve d'une parfaite connaissance de la langue syriaque et de nombreuses lectures ; il est aussi un nouveau témoignage du solide et fructueux enseignement de M. Wright, professeur de langues orientales à l'université de Cambridge, auquel il a été dédié par M. Budge, son ancien disciple.

Rubens DUVAL.

94. — E. Buchholz. **Vindiciæ carminum Homericorum**, vol. I. Leipzig, Engelmann, viii-158 pages, 1885.

L'auteur de ce volume est un partisan résolu de l'opinion qui admet l'unité primitive des poèmes homériques. Non qu'il aille pourtant, en ce qui concerne l'*Iliade*, jusqu'à proclamer l'authenticité du *Catalogue* ou de la *Dolonie ;* la *Dolonie* lui semble une addition relativement récente, et sur le *Catalogue*, il fait observer justement que ce genre d'énumération n'a rien de commun avec l'inspiration ordinaire de la poésie homérique (p. 123). Mais, ces réserves faites, il est franchement conservateur. Il ne nie pas les contradictions qu'on a relevées dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée*, mais ces contradictions ne l'embarrassent pas : elles lui semblent la conséquence nécessaire des conditions dans lesquelles les poèmes homériques ont été composés et transmis. Voici, en deux mots, sa théorie à ce sujet. Il y a eu un Homère qui a créé l'*Iliade* et l'*Odyssée* à peu près telles dans leur ensemble que nous les avons encore aujourd'hui. Ce poète ne se servait pas de l'écriture. Si Shakespeare et Schiller, qui écrivaient leurs ouvrages, ont pu y laisser passer par inadvertance de prodigieuses contradictions (p. 138 et suiv.), il n'est pas étonnant qu'on puisse en relever dans l'œuvre d'un poète qui n'écrivait pas; d'autant mieux que cette œuvre s'est transmise oralement pendant plusieurs générations, et qu'elle a failli se dissiper, pour ainsi dire, et tomber en pièces un peu avant Solon et Pisistrate. Mais, au-dessus de ces contradictions de détail, il y a dans toute l'œuvre homérique une unité qu'on ne peut méconnaître. Pour ne parler que de la topographie (p. 137), malgré les menues divergences qu'on y a relevées, elle présente dans l'ensemble une fixité qui serait inexplicable, selon M. Buchholz, si l'*Iliade* était un composé de pièces et de morceaux. En résumé, si on lit les poèmes d'Homère comme il faut les lire (p. 138), sans s'arrêter à des vétilles, mais en se laissant aller à l'impression de l'ensemble, on y voit éclater l'unité supérieure d'une composition vraiment dramatique contre laquelle ne sauraient prévaloir des difficultés de détail qui sont à dédaigner dans les créations d'un art encore primitif.

Le travail de M. B. est écrit dans un latin fort clair et agréable : c'est déjà un mérite. Il en a d'autres plus importants. L'auteur a le sentiment très net qu'une œuvre d'art comme l'*Iliade* ou l'*Odyssée* ne saurait être le résultat du rapprochement d'un certain nombre de morceaux composés d'une manière complètement indépendante les uns des autres et artificiellement rapprochés sans qu'on sache pourquoi. Il est l'ennemi déclaré et très persuasif de la théorie *atomistique* de Lachmann. Mais les théories plus mitigées de G. Hermann, d'O. Müller, de Grote, de Bernhardy, ne trouvent pas davantage grâce devant lui. Il les critique avec beaucoup de force et sur certains points avec succès.

Et cependant, même en prenant acte de ses concessions sur le chapitre des imperfections et contradictions nécessaires dans des œuvres aussi anciennes, est-il possible de suivre M. Buchholz jusqu'au bout? Je me

garderai bien de m'engager ici à l'improviste dans la discussion de la question homérique. On ferait une bibliothèque des écrits que ce problème a suscités, et il ne semble pas près d'être résolu, si l'on en juge par les tendances absolument opposées des ouvrages qu'on a consacrés à ce sujet seulement depuis dix ou quinze ans. Je m'abstiens d'autant plus volontiers que, dans le premier volume, actuellement sous presse, d'une histoire de la littérature grecque que je prépare en collaboration avec mon frère (ce premier volume est l'œuvre de mon collaborateur), cette éternelle et irritante énigme qui s'appelle la question homérique se trouvera longuement examinée. D'ailleurs, sur un sujet pareil, il est impossible d'être bref : sans méconnaître la force de l'impression qui résulte d'une lecture même rapide de l'ensemble des poèmes homériques, il faut bien en revenir, quoiqu'on fasse, à l'examen minutieux du détail : c'est la seule manière de voir en quoi consiste au juste cette unité qui se sent dans l'ensemble d'une manière plus ou moins vague; c'est, par conséquent, la seule manière aussi de résoudre le problème qui est le fond même de la question homérique, à savoir si l'unité de l'*Iliade* et celle de l'*Odyssée* sont de nature à ne pouvoir s'expliquer que par la conception primitive du *plan* qui se révèle aujourd'hui dans ces poèmes, ou si ce plan lui-même ne semble pas plutôt être sorti du développement organique, spontané, naturel, mais successif et non prévu d'abord, d'un *germe* vraiment fécond.

Alfred CROISET.

---

95. — L. E. UPCOTT. **An Introduction to Greek sculpture.** Oxford, Clarendon Press, 1887. In-8, VI-132 pp.

Ce manuel est un guide à l'usage des étudiants qui visitent la galerie des moulages installée par les soins de l'auteur à Marlborough College. Cette destination excuse le manque de gravures, auxquelles M. Upcott a suppléé d'autre part en renvoyant le lecteur, à propos des différentes œuvres qu'il énumère, aux *Denkmäler* de Wieseler et aux *Monuments* de Rayet. Le plan du livre est assez bien conçu et la rédaction en est souvent heureuse; mais il est évident que M. U., malgré de louables efforts, connaît insuffisamment le sujet qu'il veut enseigner. Un petit manuel comme celui-ci, compilé à l'aide de trois ou quatre autres, devrait être exempt d'erreurs matérielles : on en trouve cependant, et de fort graves. — P. 5. Il n'est pas exact que les sculptures de Pergame soient le premier exemple de la sculpture historique *dealing with contemporary events*. — P. 8. Dans l'indication des sources de l'histoire de la sculpture, je ne vois ni les *Inschriften griechischer Bildhauer* de Loewy ni les *Tituli* de Hirschfeld. — P. 9. Au sujet des progrès attribués à Dédale, M. U. cite le scholiaste de Platon au lieu de Diodore (IV, 76), qui dit les mêmes choses plus exactement et avec

plus d'autorité. — P. 12. Il n'est pas exact que Pythagore de Rhégium soit natif de Samos; cf. Loewy, n° 23. — P. 16. Je ne sais pourquoi le *Guerrier de Marathon* est qualifié de *pedantic;* l'épithète est au moins obscure. — P. 24. Je ne vois pas le *magnificent anger* de l'Apollon du Belvédère, dont le front ne porte même pas une ride. — P. 32. On ne doit plus mentionner la forme *Geladas* du nom d'un sculpteur d'Argos, puisque la forme vraie, *Agelaidas,* s'est rencontrée sur une inscription (Loewy, n° 30). — P. 37. Il est inexact que l'Athéna Promachos se soit élevée à la hauteur de 60 pieds; c'est une vieille erreur déjà souvent réfutée. — P. 39. Les dessins de Carrey ne sont pas au Louvre, mais à la Bibliothèque nationale. — P. 43. On ne peut plus parler aujourd'hui du groupe de Thalassa et Aphrodite au Parthénon. — P. 57. Faire du Discobole Massimi une réplique *en bronze*, est une énormité; il n'est pas moins fâcheux de décrire comme un bronze l'Artémis archaïsante de Naples (p. 124), alors que les photographies de ce beau marbre sont très répandues.

Arrêtons-nous ici : ce qui précède suffit à prouver que le livre de M. U. a besoin d'une révision sévère. Nous lui reprocherons aussi de faire quelquefois des phrases sentimentales, par exemple au sujet de l'Hermès d'Olympie, qui a déjà inspiré tant d'extravagances (p. 76) et de parler de fouilles à Ephèse postérieures à celles de M. Wood (p. 86). Un critique anonyme, dans l'*Academy,* qualifiait récemment d'« admirable » le précis de M. Upcott : la critique anglaise a l'admiration facile.

Salomon Reinach.

---

96. — E. Mérimée. **De antiquis aquarum religionibus in Gallia meridionali ac præsertim in Pyrenæis montibus.** Paris, in-8, 109 pp. 1886.

La thèse latine de M. Mérimée comprend deux parties : l'une contient les détails concernant chaque divinité des fontaines, des lacs, fleuves et rivières, des eaux thermales; l'autre, des observations générales sur les noms de ces divinités, la forme et la répartition des *tituli*, le culte des eaux et les superstitions populaires encore existantes. On le voit, les différentes parties du sujet ont été abordées, sinon traitées complètement. Mais, il manque à ce travail une idée maîtresse qui domine les mille et une questions de détail.

Le culte des eaux et les superstitions qui s'y rattachent ont en réalité peu de rapports avec les mythologies et les religions nationales. On doit distinguer les noms des divinités, qui sont gaulois, puis romains, puis chrétiens, et leur culte, leur légende qui n'appartiennent en propre à aucune civilisation, mais sont le legs d'une époque où les habitants, vivant à l'état sauvage, voyaient dans tous les êtres naturels des person-

nes vivantes. Ce sont les survivances d'un état primitif, et elles ont été conservées sans grandes altérations jusqu'à nos jours. On pourrait donc grouper en tête ce qui fait l'objet du dernier chapitre de M. M.; les contes et légendes et les pratiques superstitieuses relatives aux eaux. C'est précisément la partie la plus courte du travail de M. M.; il se contente de quelques indications rapides et d'une bibliographie certainement incomplète. Il ne parle guère que des pratiques superstitieuses et laisse de côté les légendes. Dans un travail de mythologie, il est cependant difficile de séparer le culte du dieu de son histoire. Pour ne citer qu'un exemple, emprunté à un livre récent, je ne trouve nulle part mention des « Sept-Belles-Demoiselles de Lectoure, qui savent tout ce qui se fait et tout ce qui se fera, qui toute l'année vivent cachées au fond de l'eau pour n'en sortir que la nuit de la Saint-Jean et danser dans les prés depuis minuit jusqu'à la pointe de l'aube [1]. »

Les évènements extérieurs, même les changements profonds, comme l'apparition d'une religion nouvelle, ne font guère que modifier la forme de ces traditions. Elles ont traversé ainsi trois âges historiques, l'âge gaulois, l'âge gallo-romain, l'âge chrétien. Le premier nous présente des documents très rares et nous ne pouvons avoir de renseignements complets sur cette période qu'en nous reportant à la suivante. Celle-ci est assez riche en textes et M. M. a traité le sujet d'une manière complète. Il n'a pas assez insisté, ce semble, sur les transformations provoquées par l'occupation romaine et l'organisation de la conquête. P. 89, il dit que l'assimilation des dieux gaulois aux dieux romains avait pour but de donner plus d'éclat aux petites divinités locales : c'est possible. Mais il y avait là une mesure politique appliquée à toutes les provinces conquises : certains cultes furent même interdits et remplacés par d'autres. C'est ainsi qu'en Afrique on substitua le culte de *Juno Caelestis* à celui d'Astarté.

A ce propos, M. M. n'a pas relevé dans les inscriptions l'association des divinités locales à la divinité de l'empereur. On pourrait croire que c'est parce que le fait est trop connu : mais il rentrait dans le sujet et la soutenance paraît avoir prouvé que ces formules de dédicaces n'étaient pas toujours comprises. Enfin M. M. a parlé trop sommairement à notre gré de la forme chrétienne revêtue par les superstitions des eaux. On n'a pas l'idée du nombre de *faux saints* qui sont vénérés dans les campagnes et se glissent même parfois dans le calendrier [2]. Et ici il faut distinguer ce qui est propre au culte des eaux d'avec les superstitions

1. Bladé, *Contes populaires de la Gascogne*, 2, 284-5. M. M. omet de citer les travaux de M. Bladé, *Poésies populaires de la Gascogne* et *Proverbes et Devinettes populaires*. Plus loin, à propos du même érudit, je signalerai une omission plus grave, parce qu'elle devait être évitée, même si on se place au point de vue étroit de l'auteur de la thèse.

2. Dans un travail qui, je l'espère, ne tardera pas à paraître, j'indiquerai quelques-unes de ces légendes pour le département de la Côte-d'Or. Je serai forcément incomplet, comme on ne peut l'éviter dans une excursion rapide.

développées autour des monuments antiques. En effet, chaque débris, chaque pierre « qui vient des Gaulois » a sa légende : tantôt c'est le diable qui l'a lancée à la tête d'un saint (milliaire de Saulieu), tantôt un chrétien y a été attaché et y a subi le martyre (milliaire de Moutier d'Ahun). De là une nouvelle espèce de légendes et de superstitions qui se développent à côté des anciennes et en plus d'un cas se mêlent et se confondent avec elles.

Je demande pardon à M. M. de lui demander un autre livre que celui qu'il a voulu faire. Mais ce sont bien là cependant les *antiques superstitions* annoncées par le titre. Sa thèse aurait gagné du même coup en originalité. En somme, il ne fait que grouper des textes déjà connus. On ne pouvait pas exiger qu'il vérifiât toutes les copies d'inscriptions, mais il ne nous dit pas s'il a fait le travail pour celles qui étaient à sa portée. Car il cite les inscr. du musée de Toulouse d'après le catalogue de Roschach : on sait à quoi s'en tenir sur la valeur de la partie épigraphique de cet ouvrage [1]. Il semble ne pas se méfier assez de du Mège [2]. P. 45, n. 1, *e)* l'inscription est probablement fausse [3]. Voici quelques rectifications que j'emprunte au travail de M. Bladé, *Epigraphie antique de la Gascogne* (1885) que M. M. semble n'avoir pas connu. P. 60, n. 1, *d)* lire NVMI //// | MANV | SACRA /// | RVTAEN /// | V·S·L· //// [4]. P. 76, n. 2, *a)* lire *Ageioni* [5] ; *b)* //// DEO | *a*GHONI | [*P*] AVLINI *(us)* | [*T*] AVRINI *(f.)* | V·S·L·M [6]. P. 85, l. 3, lire FAGO [*deo*] | HARAVS [*oni*] | [*Bai*] CORRITSE | HE etc. [7]. P. 86, l'inscription d'Hasparren est très problablement authentique et moins certainement de la fin du IIIe s ; le dernier vers, cité n. 1, forme 3 lignes dans le texte.

Encore quelques remarques de détail. Il est fâcheux que M. M. n'ait n'ait pu donner les inscriptions en capitales. Dans ses transcriptions, il ne paraît pas très au fait des usages : l'emploi continuel des parenthèses ne permet pas de distinguer les restitutions des compléments de sigles. Quelques renvois bibliographiques sont insuffisants, par ex., p. 34, n. 3 : qu'est-ce que Herzog, *Eph. épigr.*, n. 78 ? P. 88, les noms gaulois de divinités n'ont pu être pris qu'assez tardivement pour des épithètes locales : ce qui le prouve, c'est que M. M. ajoute immédiatement : on trouve les dédicaces *Marti Harixoni* et *Harixoni*, *Marti Leherenni* et *Leherenni*, *Herculi Illuni* et *Illuni*.

Je terminerai par une critique plus grave, parce qu'elle est générale. Quelles sont au juste les limites géographiques dans lesquelles M. M. s'est tenu ? Le titre est très vague et c'est pourtant le renseignement le

1. Cf. Bladé, *Ep. ant. de la Gasc.* p. VI et *passim*.
2. Cf. *Ib.*, p. V, etc. et surtout p. 191.
3. *Ib.*, p. 141.
4. Bladé, n° 37.
5. Bladé, n° 153.
6. *Id.*, n° 152.
7. *Id*, p. 213. Lecture de M. Allmer.

plus précis que nous ayons. Dans un travail de ce genre, les limites ne peuvent être que conventionnelles, mais il faut les marquer.

Ces critiques n'empêchent pas la tentative de M. Mérimée d'être intéressante. Les savants locaux apportent trop souvent dans ces études une préparation insuffisante et un amour-propre de clocher qui n'a rien de scientifique. Rien de pareil n'était à craindre ici. Il n'y a plus qu'à espérer que l'auteur n'en restera pas là, et à souhaiter pour l'ancienne Aquitaine un inventaire complet des superstitions des eaux.

P.-A. L.

---

97. — **Gazette archéologique,** recueil de monuments de l'antiquité et du moyen-âge, publié par les soins de J. DE WITTE et R. DE LASTEYRIE. 11[e] année, 1886. Paris, A. Lévy, gr. in-4 de 337 pages et 41 planches.

Nous avons tenu nos lecteurs au courant de cette belle publication, en leur donnant le sommaire de chacun des numéros au moment de leur apparition. Bien qu'il soit difficile de faire un choix parmi des articles qui ont tous de la valeur, nous croyons utile néanmoins de signaler plus particulièrement ceux qui nous ont paru éclaircir quelque point important de l'histoire de l'art.

I. *Archéologie antique.*

ODOBESCO (A.). — *Coupe d'argent de la déesse Nana-Anat* (pl. 10, 11, 12). — Fin d'une étude très détaillée entreprise l'année dernière. L'auteur profite de l'objet qu'il a à décrire pour attirer l'attention des érudits sur divers spécimens remarquables de l'art asiatique du Moyen-Age, qui se rattache à la même famille que la coupe en question : une aiguière d'argent de la collection du baron Seillière, figurant des musiciens; une autre, charmante, de la collection du comte Stroganoff, à Saint-Pétersbourg; et un plat d'argent du musée de l'Ermitage dans la même ville. Ces objets sont reproduits ici par de remarquables photogravures.

MONCEAUX (P.). — *Statue de Cherchel, provenant du Musée des rois Maures à Caesarea* (pl. 7). — Il faut remarquer surtout la statue de femme; les membres sont cassés, mais la draperie est d'une finesse et d'une délicatesse rares, d'un style digne des Grecs. L'auteur donne la liste des 21 principales sculptures trouvées dans les mines de Cherchel.

HEUZEY (L.) — *La plus ancienne sculpture chaldéenne* (pl. 7). — Etude approfondie sur un bas-relief de très peu de saillie, dont le sujet est tiré de la légende poétique de cette civilisation reculée. Le fragment provient, ainsi que deux autres plus petits, également reproduits ici, des fouilles exécutées par M. de Sarzec et acquises par le Louvre.

REINACH (S.). — *Le prétendu « Inopos » ; marbre grec du musée du Louvre* (pl. 22). — L'auteur appuie l'opinion de M. F. Ravaisson qui

voit dans ce fragment de premier ordre et bien connu, un portrait authentique d'Alexandre le Grand.

Collignon (Max.). — *Torses archaïques en marbre, provenant d'Actium.* Musée du Louvre (pl. 29). — L'auteur donne des détails sur les projets de fouille de M. Champoiseau, d'après un rapport de celui-ci qui fait connaître dans quelles conditions les statues du Louvre ont été trouvées lors des fouilles qu'il a faites en 1867-1868. — L'auteur a joint à cette étude une liste des provenances des monuments à origine indiscutable que l'on peut dresser dans cette série des œuvres de l'art primitif, premiers essais de type masculin.

Mély (F. de). — *Le grand Camée de Vienne* (pl. 31). — Histoire et description d'un superbe camée, parfaitement reproduit ici. Cette œuvre précieuse a été conservée en premier lieu, pendant plusieurs siècles, au trésor de Saint-Sernin de Toulouse, où il est inventorié dès 1246 (et non comme on le croyait, sur la foi de Peiresc, au couvent des religieuses de Poissy, fondé en 1304, par Philippe le Bel). François Ier se le fit remettre en 1533, et depuis 1560, on le perd de vue jusqu'au xviie siècle, époque où il se trouve dans le trésor de l'Empire à Vienne.

Nicaise (A.). — *Sur un buste antique en marbre, trouvé au Châtelet, Haute-Marne* (pl. 32). — Cette sculpture remarquable et bien conservée, a été acquise par l'auteur à Saint-Dizier. Il l'attribue à l'époque de Hadrien. La figure est celle d'un personnage jeune, dans le genre des Antinoüs.

Babelon (E.). *Satyre dansant. Statuette de bronze du Cabinet des médailles* (p. 39-40). — C'est une des plus remarquables pièces de la collection de la Bibliothèque nationale, et admirablement reproduite ici sous deux aspects. Elle a 40 c. de hauteur, et la conservation est exceptionnelle. — Etude intéressante et détaillée sur les types de Satyres, entre lesquels celui-ci tient un rang distingué, qu'on n'avait pas encore relevé, et sur leurs divers attributs.

II. *Archéologie médiévale.*

Linas (Ch. de). — *Le « livre d'ivoire » à la Bibliothèque publique de Rouen* (pl. 4). — Il s'agit d'un livre provenant de la cathédrale de Rouen, assemblage factice de documents relatifs au monument et à son histoire. L'auteur étudie le ms. au point de vue paléographique et artistique et s'arrête surtout aux deux plaques d'ivoire qui ornent la reliure et qu'il fait remonter à la fin du ive siècle ou au début du ve. L'œuvre est belle, encore qu'un peu exagérée par l'auteur, qui l'attribue à un artiste grec contemporain de Théodose.

Molinier (E.). — *Les architectes du Palais de Fontainebleau.* — C'est une question fort obscure, que M. Palustre avait tenté d'élucider, en faisant justice du préjugé qui attribue toutes les constructions de Fontainebleau à des artistes italiens, mais dans laquelle il est allé un peu trop loin. Il y a des réserves à faire sur Chambiges; puis tous

les artistes ne sont pas français. Ainsi l'auteur de la *Grotte des Pins*, s'il n'est pas Serlio, comme on le disait, est certainement italien, le Rosso peut-être.

Bouchot (H.). — *Le portrait de Louis II d'Anjou, roi de Sicile, à la Bibliothèque nationale* (pl. 8, 20). — L'auteur montre que c'est bien une œuvre française, et prend soin d'établir l'inanité de la confusion qui a été faite de la tête représentée ici, avec celle du roi René. — D'autres portraits sont aussi décrits et reproduits, celui de René d'Anjou et un autre de Louis II.

Delisle (L.). — *Exemplaires royaux et princiers du miroir historial* (XIVe siècle) (pl. 13-16). — Il est question dans cette importante étude de la traduction française, exécutée par Jean du Vignay, du célèbre *Speculum historiale* de Vincent de Beauvais. L'auteur insiste avec raison sur l'importance qu'il y a à établir autant d'exemples que possible de miniatures à date certaine, attendu que c'est là une des sources les plus précieuses pour l'histoire de l'art et des mœurs et coutumes du Moyen-Age. Il examine ici trois mss. particulièrement riches, dont deux sont à la Bibliothèque nationale, et un, très important, à Leyde; il dresse même la liste de toutes les miniatures de ce dernier ms.

Durrieu (P.). *Un portrait de Charles Ier d'Anjou, roi de Sicile, frère de saint Louis*, peint à Naples en 1282 par le miniaturiste Jean moine du Mont-Cassin, dans un ms. aujourd'hui à la Bibliothèthèque nationale de Paris (pl. 23).

Courajod (L.). — *La statue de Philippe de Morvillier au musée du Louvre* (pl. 26). — Cette belle statue, parfaitement conservée, provient du musée de Versailles, où elle était placée sous le faux nom de Renaud de Dormans, chanoine de Paris, et attribuée à l'année 1386. Elle est, au contraire, de la première moitié du XVe siècle.

Jeannez (E.). — *Le Retable de la Passion de l'église d'Ambierle en Roannais* (pl. 27-28). — Description d'un magnifique ouvrage, œuvre capitale de l'art flamand primitif, donnée en 1466 par Michel de Changy, et d'une conservation merveilleuse, parce qu'il ferme à volets. Divers textes permettent à l'auteur de l'article d'en attribuer le mérite à Rogier Van der Weyden, qui était en relations avec le donateur. Les quatre panneaux, remarquablement reproduits ici par la photogravure, représentent quatre personnages, le donateur, sa femme et ses parents, à genoux, et ayant derrière eux, selon l'usage, les portraits, debout, de leurs patrons : saint Michel, saint Jean-Baptiste, saint Laurent et saint Guillaume.

Lasteyrie (R. de). — *Etude archéologique sur l'église Saint-Pierre d'Aulnay (Charente-Inférieure)* (pl. 34-36). — Eglise du XIIe siècle située sur les confins du Poitou et de la Saintonge, remarquablement conservée et qui renferme de précieux spécimens de sculpture ornementale de l'époque romane. Son éloignement de toute communication directe et facile, l'a laissée dans un oubli qu'il était intéressant de

rompre. Le plan est simple et de belles proportions. Les dispositions des voûtes montrent dès l'abord que l'on a affaire à un édifice poitevin. — L'auteur, qui sait manier avec la plus grande dextérité du monde cette langue technique, souvent si aride, de l'archéologie, s'applique spécialement ici à décrire le côté iconographique de la décoration du monument, côté dont l'intérêt fait oublier un peu la barbarie des types.

H. de Curzon.

---

98. — **La Langue Chiapanèque.** Observations grammaticales, vocabulaire méthodique, textes inédits, textes rétablis, par Lucien Adam. — Vienne, 1887. Alf. Hœlder. In-8, viij-117 pp.

La langue chiapanèque n'était guère connue jusqu'à présent que par la grammaire et les documents publiés dans la *Bibliothèque Américaine* de M. Pinart [1], et, si précieuse que fût à tous égards cette unique publication, elle ne valait pour le linguiste que ce que peut valoir la reproduction intégrale et scrupuleuse d'un manuscrit défectueux ou mutilé. Non seulement le résumé d'Albornoz ne saurait, cela va sans dire, répondre à aucune des exigences de la grammaire scientifique; mais, même au point de vue pratique, il est incomplet, mal ordonné, et ressemble bien moins à un *Arte* méthodique qu'à une série de notes jetées au hasard sur le papier. Certains passages, maltraités sans doute par quelque copiste, sont presque inintelligibles, et les textes colligés par Barrientos ne laissent pas moins à désirer. En l'état, M. Fr. Müller n'a pas cru pouvoir, dans son *Grundriss,* consacrer au chiapanèque autre chose qu'une brève mention.

C'est à ces documents que s'est vaillamment attaqué M. Adam. Il y a joint deux volumes manuscrits de la Bibliothèque Nationale, qu'il lui a été donné d'étudier à fond, et, contrôlant, éclaircissant les unes par les autres les indications trop sommaires de Barrientos, de Nuñez et d'Albornoz, il a été assez patient et assez heureux pour en tirer une grammaire, sinon complète et définitive, du moins rationnelle et dégagée autant que possible des inextricables confusions où s'étaient complu ses devanciers. Le chiapanèque y apparaît comme une langue moyennement agglutinante, qui forme ses mots dérivés et conjugue ses verbes à grand renfort de préfixes et de suffixes, qui possède pour ses verbes transitifs un système de conjugaisons objectives fort compliqué (« de uno a uno » sujet et régime au singulier, « de uno a muchos » sujet au singulier et régime au pluriel, « de muchos a uno », « de muchos a muchos »), qui distingue, comme beaucoup de langues américaines, un pluriel inclusif et un pluriel exclusif de première personne, mais qui exprime les rela-

1. *Arte de la Lengua Chiapaneca*, por Fray Juan de Albornoz, *y Doctrina Cristiana en Lengua Chiapaneca*, por Fray Luis Barrientos. Paris et San-Francisco, 1875.

tions casuelles par des prépositions et, en général du moins, n'affixe pas au nom les particules possessives. M. A. n'a pas exagéré en constatant qu'avec sa grammaire, son vocabulaire et ses corrections, les textes de Barrientos ne présentent plus guère de difficulté sérieuse. Les traits généraux sont dès à présent fixés; pour le détail, il y a sans doute beaucoup à attendre de la comparaison grammaticale du chiapanèque et du mangue, dont on a reconnu l'affinité.

En matière aussi ardue, la collaboration la moins compétente peut avoir son prix : l'éminent auteur me permettra donc de lui soumettre quelques-uns des doutes suggérés par la lecture de son livre. — On trouve constamment le signe *qh* devant *e*, *i*, et le signe *c* devant *a*, *o*, *u* : M. A. en conclut qu'ils représentent une seule et même articulation. Cela est fort possible en effet; mais en ce cas pourquoi les missionnaires auraient-ils écrit *qh*, alors que la lettre *q* ou *k* toute seule leur rendait le même service? Je croirais donc volontiers à une articulation plus énergique ou plus profonde de la gutturale devant *e* et *i* : *qh* serait-il vélaire et *c* palatal? Malheureusement le voisinage y contredit. — On lit dans le *Pater* : *copouahome* « notre père », et M. A. donne aussi cette forme (p. 7, l. 19), puis au même endroit, comme forme « de muchos a muchos », c'est-à-dire, si je comprends bien, « nos pères », il cite incl. *copouahmi*, excl. *copouahmime*. Mais p. 33, l. 20 on lit encore *copouahmi* et *copouahmime* avec la traduction « notre père ». N'est-ce pas un lapsus? et pourquoi *poua* n'est-il pas relevé au lexique [1]? — Dans la même prière on lit *qhalame* « qu'il arrive », et au lexique *qhelame*. Laquelle des deux formes est la vraie? et, si *qhe-*, indice ordinaire de l'impératif, est sujet à assimiler sa voyelle à celle de la racine verbale, ne serait-il pas bon d'en avertir le lecteur? — On ne s'explique pas bien la place donnée dans le lexique à la lettre *y* (entre *n* et *o*), d'autant que cette place n'est pas toujours fidèlement observée : ainsi *peyo* (p. 69) vient entre *patola* et *peca*. Il y a de plus une forte interversion à la fin de la lettre T. Mais la commodité des recherches en souffre à peine.

Il faut savoir gré à M. Adam de n'avoir pas reculé devant un travail aussi pénible. Mais ce qu'on ne saurait trop louer, c'est la modestie avec laquelle il déclare qu'il restera encore fort à faire après lui. L'un des premiers américanistes d'Europe pouvait se permettre un pareil aveu : on ne l'en croira jamais qu'à demi.

V. HENRY.

---

1. On n'y trouve que *youa*, père, sans autre explication.

99. — Léon-G. Pélissier. **Les amis d'Holstenius. II. Les frères Dupuy.** (Extrait des *Mélanges d'archéologie et d'histoire* publiés par l'École française de Rome, t. VII). Rome, imprimerie de Ph. Cuggiani, 1887, grand in-8 de 105 p.

J'ai dit ici, l'an dernier, à propos du fascicule des *Amis d'Holstenius*, consacré à l'archevêque de Toulouse Charles de Montchal, combien l'entreprise de M. Pélissier mérite les plus sympathiques encouragements. Le fascicule II, plus intéressant et plus important encore que le premier, me fournit l'occasion de recommander avec une nouvelle insistance la série de notices et de documents inédits que le zélé travailleur veut mettre peu à peu entre nos mains. Sur Holstenius, comme sur les frères Dupuy, M. P. nous apprend beaucoup de choses. Tout en retraçant l'histoire complète des relations qui unirent les doctes frères, et particulièrement Pierre Dupuy au géographe allemand, il nous donne force curieux détails d'histoire littéraire et de bibliographie.

Le recueil est formé : 1° de cinq lettres de Pierre Dupuy à Holstenius, extraites de la Bibliothèque Barberini (26 août 1627, 15 janvier 1631); 2° de treize lettres de Jacques Dupuy, prieur de Saint-Sauveur, à l'érudit Hambourgeois, tirées du même dépôt (13 juin 1642, 24 avril 1648). Aux Appendices nous trouvons : 1° divers fragments de lettres de Dom Christophe Dupuy, prieur du couvent des Chartreux à Rome, écrites à ses frères (4 juin 1636, 20 novembre 1645) et qui proviennent de la Bibliothèque nationale [1] ; 2° une lettre de Pierre Dupuy au cardinal F. Barberini, du 22 novembre 1646 (Bibliothèque Barberini) ; 3° une lettre latine de Lambecius [2] à Jacques Dupuy, du 28 septembre 1648 (vol. 688 du fonds Dupuy); 4° une lettre de Peiresc, écrite de son lit de mort, à M. de Valavès, son frère (Bibliothèque Barberini).

Non seulement, comme je l'ai déjà constaté, ces diverses lettres nous font mieux connaître à la fois Holstenius, dont le caractère nous apparait bien moins louable que le savoir [3], et les frères Dupuy, qui, tout

---

1. M. P. dit (p. 43, note 2) : « Les lettres que le prieur des Chartreux, Dom Christophe Dupuy, écrivait de Rome à ses frères sont du plus haut intérêt pour l'histoire politique et littéraire de l'époque. On en tirerait le plus piquant tableau des mœurs de la Cour et de la Société Romaines, et de la vie publique et privée sous le pontificat d'Urbain VIII. Sur le conclave qui suivit la mort de ce pontife, Dom Dupuy a des détails et des mots qui font songer aux célèbres lettres du président de Brosses. Elles forment trois volumes de la collection Dupuy (n°s 730, 731, 732) et sont encore inédites. »

2. Sur ce neveu d'Holstenius, les renseignements abondent dans ce fascicule (voir pp. 41, 52 à 57, 77, etc.). M. P. aurait pu ajouter encore quelques autres indications sur cet humaniste qui, en bon allemand, dit-il, paraît avoir eu du goût pour *les grandes beuveries ;* il aurait trouvé, par exemple, quelques particularités nouvelles dans les *Lettres de Jean Chapelain* (t. II, 1883, *passim*).

3. Tout n'est pas encore dit sur Holstenius. M. P. s'exprime ainsi (p. 48, note 4) : « Quand la Bibliothèque Vallicelliane nous aura livré le secret du fonds Allatius, les lettres d'Holstenius qui y sont conservées éparses dans les 238 liasses de la collection nous donneront sans doute bien des renseignements. »

au contraire, se montrent à nous si obligeants et si aimables, mais elles nous entretiennent encore du cardinal F. Barberini, de Daniel Heinsius, de Saumaise, d'Aleandro [1], de Grotius, de Rigault, du P. Petau, du P. Sirmond, de F.-A. de Thou, le fils du grand historien; de Gabriel Naudé, de Bourdelot, d'Isaac Vossius, du libraire Cramoisy, des Elzevier, de J.-J. Bouchard, d'Annibal Fabrot, de Boulliau, du P. Labbe, d'Henri de Valois, etc. Les publications de la plupart de ces savants y sont mentionnées, ce qui autorise l'éditeur à déclarer (p. 57) que l'on possède dans la correspondance des Dupuy avec Holstenius, l'histoire presque quotidienne de plusieurs des travaux qui honorent le plus l'érudition française, particulièrement de la Byzantine du Louvre.

Les notices dont M. P. a fait précéder ces documents et les notes dont il a pris soin de les entourer, sont excellentes. Quelques-unes de ces notes atteignent des dimensions considérables, comme celles qui concernent les catalogues des manuscrits des bibliothèques de Rome (p. 45-46), l'érudit Neuhusius (p. 53-54) [2], le travail d'Holstenius au sujet de Porphyre (p. 67-68) et au sujet de Procope (p. 73-75), le Théophane et le Syncelle de la Byzantine (p. 77-79), l'Alexias d'Anne Comnène (p. 80).

Soit comme éditeur, soit comme commentateur, M. P. n'a rien à redouter des critiques les plus exigeants [3] et c'est avec une entière confiance que les lecteurs des *Amis d'Holstenius* peuvent attendre les prochains fascicules, parmi lesquels un contiendra la correspondance de Nicolas Rigault, un autre la correspondance de Sébastien Cramoisy, le fournisseur attitré de la Bibliothèque Barberini, cette dernière correspondance devant montrer Holstenius dans l'exercice de ses fonctions de bibliothécaire, et permettre à M. Pélissier de nous donner des renseignements nouveaux sur la formation de cette Bibliothèque Barberini d'où il tire tant de trésors.

T. de L.

---

1. M. P. fournit (p. 43, note 1) l'indication que voici : « La correspondance de P. Dupuy et d'Aleandro, encore inédite (mais pour peu de temps seulement, je l'espère), se compose de 21 lettres de Dupuy (Bibl. Barberini XLIII, 158) et de 24 lettres d'Aleandro (Paris, Bibl. nat., fonds Dupuy, 705).

2. On a là deux de ses billets inédits, en langue latine, tirés de la Bibliothèque Vallicelliane.

3. A peine si l'on peut relever deux ou trois taches dans les cent pages du fascicule. Le président *Fabre* de Saint-Jorry (p. 61, note 1, et p. 80, note 1) s'appelait en réalité *Du Faur* de Saint-Jorry. Ce docte humaniste était un cousin de Guy du Faur de Pibrac. M. P. nous présente (p. 64, note 3) l'abbé de Barclay comme « l'illustre ami de Peiresc »; c'est confondre l'auteur de l'*Argenis*, Jean Barclay, époux de Louise de Bonnaire, avec l'abbé, leur fils, qui ne fut jamais *illustre*. Le nom de l'éditeur des lettres latines de G. Naudé (p. 73, note 1) doit s'écrire *La Poterie*.

100. — **Deutsches Stil-Musterbuch,** mit Erlæuterungen und Anmerkungen, von Daniel Sanders. Berlin, H. W. Müller, 1886. Un volume grand in-8. Prix : 8 francs.

Ce nouveau livre de M. Sanders est une sorte de complément pratique des traités qu'il a publiés jusqu'ici : c'est un choix de textes pris dans les meilleurs prosateurs, suivis chacun d'un commentaire détaillé sur la langue et sur le style. Les morceaux sont empruntés surtout aux auteurs du xviiie siècle et du commencement du xixe, M. S. se réservant de donner dans un deuxième volume un choix d'extraits des contemporains. Comme de juste, la place la plus large est faite à Lessing (110 pages), puis à J. J. Engel (68 pp.), qui passe pour le plus pur parmi les prosateurs allemands. Suivent des extraits beaucoup moins considérables de Wieland et de Herder, puis des fragments plus courts encore de Göthe, Charles-Auguste de Saxe-Weimar, Schiller, W. et Al. de Humboldt, de la reine Louise de Prusse, de Jean-Paul Richter, J.-P. Hebbel (qui méritait peut-être une place plus large), Hegel, Börne, Heine, enfin de L. de Ranke, Ad. Stahr, B. Auerbach, ce qui permet à M. S. de parler un peu de la langue contemporaine. Un index excellent termine le volume.

Si le commentaire paraît offrir çà et là trop de longueurs, peut-être même un peu de prolixité, la raison en est que M. S. désire mettre ses explications à la portée du plus grand nombre de lecteurs possible : il s'adresse, en effet, surtout aux gens du monde, et aux membres si nombreux de l'enseignement élémentaire et moyen ; et il a pensé avec raison qu'il vaut beaucoup mieux leur offrir un peu trop que trop peu [1].

On constate avec plaisir que M. S. a eu le courage de ne pas se soumettre à l'absurde orthographe officielle, introduite depuis quelques années dans les écoles publiques, quoique sévèrement interdite pour les documents administratifs par une ordonnance de M. de Bismarck. L'auteur a conservé l'orthographe qu'il a adoptée depuis longtemps, et défendue par d'excellentes raisons.

Je profite de l'occasion pour présenter quelques réflexions sur les programmes des examens d'allemand que doivent subir nos professeurs. Il n'existe encore aucune grammaire allemande qui réponde, même de loin, aux besoins des professeurs obligés d'enseigner l'allemand à des étrangers ; bien entendu, je ne parle pas des grammaires écrites en

1. Je rejette en note quelques remarques de détail. P. 288, 6 : l'expression *als wodurch* pourrait être relevée comme vieillie. P. 309, l. 13, *Wœhnlichkeit* devrait être signalé comme un provincialisme pour *Wohnlichkeit*, de même, l. 30, *Stræusser* pour *Stræusse*. — P. 360, 11, il faudrait une remarque sur *Wenn*. — P. 393, 11, déclinaison de *Normann* au singulier? — M. S. nous paraît aussi combattre avec par trop d'ardeur les *mots étrangers ;* nous croyons que dans le livre présent, il ne faudrait pas donner, à propos d'un mot étranger, tout un choix de mots allemands correspondants, mais seulement les mots allemands qui pourraient être employés dans le passage en question ; ainsi, p. 206, 30, *Radien* peut bien être remplacé par *Strahlen*, mais non par *Halbmesser*, qui a une valeur exclusivement mathématique.

français, qui ne méritent même pas qu'on les discute. Et même en faisant abstraction de ces besoins, les traités allemands sont ou très arriériés, ou présentent une confusion déplorable des différentes théories grammaticales, confusion qui se communique nécessairement à leurs lecteurs allemands ou étrangers.

Seuls, les livres de M. D. S. sont composés à un point de vue essentiellement pratique : dédaignant toute discussion théorique oiseuse, il se borne à examiner l'usage des meilleurs auteurs, et essaye d'en dégager des règles, si cela est possible, en ne poursuivant pas la filiation historique au-delà du XVI[e] siècle, lorsque ce procédé paraît nécessaire pour l'examen d'un point en litige.

Or, on a décidé depuis peu, qu'une des deux dissertations du concours de l'agrégation porterait désormais sur « une question de langue », sans spécifier. On aurait pu s'attendre à ce qu'on inscrivît, en conséquence chaque année, parmi les auteurs prescrits, quelques chapitres choisis dans les traités de M. Sanders. Au lieu de cela, on a prescrit pour le concours de cette année, le croirait-on? *L'origine du langage* par Herder! Je n'insiste pas.

Alfred Bauer.

CHRONIQUE

FRANCE. — La librairie Thorin doit publier très prochainement le premier volume d'une *Histoire de la littérature grecque* par M. Alfred Croiset, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des lettres de Paris, et M. Maurice Croiset, professeur de langue et de littérature grecques à la Faculté des lettres de Montpellier. Ce premier volume, par M. Maurice Croiset, est consacré à *Homère*, *Hésiode*, *la poésie cyclique*.

— Dans son étude intitulée *Jeanne d'Arc à Reims, ses relations avec Reims, ses lettres aux Rémois, notice accompagnée de documents originaux et publiée à l'occasion du projet d'érection de la statue de Jeanne d'Arc à Reims* (Reims, Michaud. In-8°, VII et 135 p.), M. Henri Jadart a voulu, dit-il, présenter au lecteur rémois une simple narration suivie de figures et de pièces authentiques colligées et révisées sur les originaux. Il n'apporte rien d'inédit; les seuls documents inconnus qu'il ait recueillis sont des extraits de P. Coquault, relatifs aux présents du sacre et à la conspiration avortée d'un chanoine. Mais, à l'aide des textes anciens qu'il cite dans l'original, il retrace d'une façon très intéressante les grandes scènes qui ne se renouvelèrent à aucun autre sacre. Il fait voir l'approche et l'entrée de la Pucelle qui, comme on sait, tenait son étendard près de l'autel, tandis que le duc d'Albret, remplissant l'office de connétable, tenait l'épée nue devant Charles VII. Il raconte les circonstances du séjour de Jeanne d'Arc à Reims (du 16 au 21 juillet), et de celui qu'y firent aussi son père Jacques, son frère Pierre et Durand Laxart. Il rappelle, en passant, que le voyage de la mère, Isabelle Romée, n'est prouvé par aucun document contemporain, mais que le père de la Pucelle fut hébergé aux frais de la ville (« a esté

délibéré de paier les dépens du père de la Pucelle et de lui baillier un cheval pour s'en aler »). Enfin, M. Jadart retrace le départ du cortège royal, reproduit les lettres que Jeanne adressait à ses chers et bons amis de Reims, pour les réconforter et les affermir dans le dévouement à la patrie, relate les divers témoignages de gratitude rendus à sa mémoire par les descendants de ceux qu'elle avait délivrés du joug de l'étranger. Ce nouveau travail du secrétaire général de l'Académie de Reims s'ajoute dignement à tant d'autres bons et solides travaux qu'il nous a déjà donnés.

— M. Henri OMONT a publié dans l'*Annuaire-bulletin de la Société de l'histoire de France* en 1886, et fait tirer à part en 1887 un petit recueil de *Lettres d'Emeric Bigot à Gilles Ménage et à Ismaël Bouillaud au cours de son voyage en Allemagne lors de l'élection de l'empereur Léopold Ier, 1657-1658* (Paris, A. Picard, grand in-8° de 33 p.). M. O., après avoir rappelé que les extraits de la correspondance de l'érudit normand avec d'Achery, Mabillon, Du Cange, etc., publiés par M. Delisle (*Bibliotheca Bigotiana manuscripta*, Rouen, 1877, in-4°), montrent tout ce que l'on pourrait tirer des lettres de Bigot pour sa biographie, qui n'a pas encore été faite et qui formerait un curieux chapitre de l'histoire littéraire du XVIIe siècle, ajoute que l'historien politique peut aussi trouver à glaner dans cette correspondance. Les seize lettres qu'il met en lumière, et qui sont tirées de deux manuscrits de la Bibliothèque nationale, contiennent le récit des moindres incidents du voyage que le docte helléniste fit en Allemagne pour aller assister à l'élection de l'Empereur. On trouvera là d'intéressants renseignements sur les préliminaires de l'élection, les entrées des électeurs à Francfort, les visites et sollicitations qu'ils reçoivent, les différends et les querelles de préséance des envoyés français et espagnols, Grammont et Lionne, La Fuente et Peñaranda. Signalons encore une tirade contre le Havre (p. 7), un éloge enthousiaste de La Haye (p. 7), des détails sur Jacques Carpentier, sieur de Marigny (p. 7), sur Wicquefort (p. 7), sur la foire de Francfort (p. 8), sur les vins du Rhin (p. 8), sur Elzévir, tour à tour hôte et compagnon de voyage de Bigot (p. 9), sur la bibliothèque et les *boesles* de Strasbourg (p. 9), sur l'érudit strasbourgeois J. Henri Boecler (p. 9), sur le *Térence* de Guiet (p. 9), sur un autre érudit strasbourgeois, Conrad Dasypodius, éditeur d'Euclide, sur la laideur du roi de Hongrie, qui « a le visage long et de couleur rouge bleue, une grosse lèvre qui luy descend sur le menton, aucun feu dans les yeux, etc. » Les seize lettres si intéressantes du recueil de M. Omont donnent le vif désir de voir paraître une édition complète de la correspondance de Bigot. Je suis heureux de pouvoir ajouter que je connais un excellent travailleur qui songe à nous donner cette édition. — T. DE L.

— M. Ph. TAMIZEY DE LARROQUE a réimprimé le petit traité de morale de Robert de Balzac, *Le chemin de l'ospital*, (in-8°, 39 p.). Il raconte dans une introduction la vie de Robert qui fut à la fois homme de guerre et écrivain. Le texte qu'il nous donne de ces pages où Robert « devenu vieux et se faisant ermite, a réuni tant de sages propos » (p. 21) est à peu près inconnu et « il s'en exhale, vague, mais encore reconnaissable, une agréable senteur gasconne ». Comme toujours, l'annotation est riche, et on trouve dans l'appendice de considérables extraits d'importants documents inédits relatifs à Tournon.

— M. Tibulle HAMONT, l'auteur d'un *Dupleix* dont il a été rendu compte ici même, vient de publier à la librairie Plon un ouvrage intitulé *La fin d'un empire français aux Indes sous Louis XV, Lally-Tollendal, d'après des documents inédits* (In-8°, 328 p. avec cartes). Le livre, sur lequel nous reviendrons, comprend neuf chapitres : I. *Jeunesse et aventures de Lally*. II. *Préparatifs de l'expédition de l'Inde*. III. *Evacuation du Dékan*. IV. *Premières discordes*. V. *Siège de Madras*. VI. *Mésintelli-*

gence entre Bussy et Lally. VII. *L'abandon et l'épuisement*. VIII. *Blocus de Pondichéry*. IX. *Procès et exécution de Lally*.

— A la librairie Plon vient de paraître également un livre de M. H. CHOTARD, doyen de la Faculté des lettres de Clermont, sur *Le pape Pie VII à Savone*, d'après les minutes des lettres inédites du général Berthier au prince Borghese et d'après les mémoires inédits de M. de Lebzeltern, conseiller d'ambassade autrichien (In-8°, IX et 194 p.).

— M. F. ROUVIÈRE a terminé le premier volume d'une *Histoire de la Révolution française dans le département du Gard*. L'ouvrage se publie par voie de souscription ; il formera trois volumes à 5 francs chacun, payables au moment de la livraison. On souscrit à la librairie Catelan, à Nîmes.

— La commission instituée par le Ministre de l'Instruction publique pour la recherche et l'impression des documents relatifs à l'histoire de la Révolution française, a décidé de publier les actes et la correspondance du Comité de salut public. M. AULARD est chargé de cette publication en collaboration avec M. RAMBAUD. La même commission a confié à M. Auguste DIDE la publication de la correspondance politique de Mirabeau depuis 1787.

— Dans le numéro de *Mélusine* du 5 avril, M. GAIDOZ rend compte du nouvel ouvrage de M. le comte GOBLET D'ALVIELLA, *Introduction à l'histoire générale des religions*. A propos du chapitre intitulé : « De la nécessité d'introduire l'histoire des religions dans l'enseignement public », M. Gaidoz s'exprime ainsi : « Ce dernier « point est, pour nous, une question de mesure ; or, c'est justement de mesure que « manquent, surtout en France, les partisans de cet enseignement nouveau. A les « entendre, ce devrait être un enseignement à part, et l'histoire des religions deviendrait une sorte de religion nouvelle, de religion laïque, dont ils seraient les cu- « rés, curés constitutionnels, avec chaires et prébendes ; car ceux qui demandent « avec ardeur qu'on sépare l'Église de l'État, ne demandent pas d'ordinaire qu'on « sépare la « libre-pensée » de l'État. Il semble même à quelques-uns que l'État « manquerait à son devoir d'État « moderne » si, en supprimant les chaires de théo- « logie, il ne les remplaçait pas par des chaires d'anti-théologie, et cela à leur pro- « fit. N'a-t-on pas été jusqu'à proposer d'enseigner « la science de l'histoire des re- « ligions » dans les collèges et dans les écoles primaires ! — Du moment que l'État, « devenu indifférent, n'intervient plus dans l'enseignement des sciences théologi- « ques, il n'a qu'une chose à faire, se désintéresser de ces questions en les ignorant, « et garder son argent (l'argent de tout le monde), pour les dépenses d'ordre pure- « ment civil. »

— M. GAIDOZ a récemment publié chez Picard un livre sur lequel nous reviendrons plus longuement, *La rage et saint Hubert* (in-8°, 224 p.). L'ouvrage est divisé en six chapitres : la rage dans l'antiquité classique, ses causes, survivances thérapeutiques ; saint Hubert et sa légende ; saint Hubert guérisseur de la rage, son pèlerinage, son culte ; la cautérisation sacrée ; autres saints antirabiques ; recettes et remèdes profanes.

— La *Société française d'archéologie* tiendra la 54e session du *Congrès archéologique* cet été à Soissons et à Laon. La séance d'ouverture aura lieu à l'Hôtel-de-Ville de Soissons le 23 juin, à 2 heures et celle de clôture, à l'Hôtel-de-Ville de Laon, le jeudi 30, à 2 heures.

ALSACE. — Statistique de l'Université de Strasbourg pendant l'année scolaire 1885-1886. Faculté de théologie : point de thèses. Faculté de droit, huit thèses, dont trois par des Alsaciens. — Faculté de médecine, quarante-six thèses, dont cinq par des Alsaciens. — Faculté de philosophie : quarante-une thèses, dont quatre par

des Alsaciens. — Faculté des sciences, dix-sept thèses, dont deux par des Alsaciens. — Voici les titres des quatre thèses de lettres d'Alsaciens. HORST : *Le livre d'Elie de Nisibe sur les preuves de la vérité de la foi*, Colmar, Barth.—CHRISMANN : *De temporum et modorum casu Ammianeo*, Argentorati, Trübner. — KAHL : *Die Lehre vom Primat des Willens bei Augustinus, Duns Scot und Descartes*. Strasbourg, Trübner. — RAUSCHER : *De scoliis Homericis ad rem metricam pertinentibus*. Argent. Trübner.

ALLEMAGNE. — M. E. MARTIN a enfin terminé son édition du *Renart* en livrant au public le troisième volume, contenant les *Variantes* des divers manuscrits (611 p.). Il y donne, en outre, la description du manuscrit 12583 fonds franç. de la Bibliothèque Nationale, qui, on ne sait par quel hasard, lui avait échappé jusqu'à la dernière heure. Comme supplément à cette édition, M. E. M. va faire paraître prochainement une brochure, *Observations sur le roman du Renart*, qui renfermera aussi une table des noms propres contenus dans le poème. — A. B.

— La faculté de philosophie de Gœttingue a proposé le sujet suivant pour le concours Beneke de l'année 1890 : « Zenonis, Cleanthis, Chrysippi, stoicorum principum et discipulorum quae supersunt reliquiae ad res ethicas, politicas, divinas spectantes colligantur et pertractentur ita, ut libri cujusque quantum quidem fieri possit et argumentum illustretur et vestigia apud posteriores scriptores latentia indagentur. » Les travaux devront être écrits en latin et remis avant le 31 août 1889. Le premier prix est de 1,700 mark; le second, de 680. Les prix seront proclamés le 11 mars 1890, anniversaire de la naissance du fondateur.

— Le « programme d'invitation à l'examen public du collège royal français de Berlin » (4 avril 1887) est une étude intéressante et bien écrite de M. B. MANGOLD, sur *la ville homérique*.

— Le « séminaire » des langues orientales de l'Université de Berlin sera ouvert, selon toute prévision, dès cette année; des répétiteurs ou *Adjuncte* que le ministère des affaires étrangères a été chargé de trouver, seront adjoints aux professeurs ordinaires; on sait que M. A. WEBER doit enseigner le sanscrit, et M. SACHAU, l'arabe; à M. Sachau sera adjoint M. AHLWARDT, le professeur de Greifswald, qui s'occupe en ce moment à Berlin de déchiffrer des manuscrits arabes.

— Le ministère prussien a ordonné que désormais toutes les Universités et *Hochschulen* prussiennes publieraient dans le courant du semestre d'été une *chronique* complète de l'année précédente.

— Le 10 avril est mort, à l'âge de 75 ans, à Iéna, l'historien Adolphe SCHMIDT. Il était né à Berlin et y avait fait ses études; successivement privat-docent à Berlin (1840) et professeur à Zurich (1851) et à Iéna (1860), membre du parlement de Francfort (1848) et du Reichstag (1874-1876), il avait composé les ouvrages suivants : *Forschungen auf dem Gebiete des Alterthums* (1842) et *das Perikleische Zeitalter* (1877), *Zeitgenœssische Geschichten* (1867-1871); *Pariser Zustænde wæhrend der Revolutionszeit 1789-1800*; *Epochen und Katastrophen* (1874). Citons encore *Preussens deutsche Politik* (1850); *Elsass und Lothringen* (1859); *Schleswig-Holsteins Geschichte und Recht* (1864).

— On dit qu'on a trouvé dans les papiers de Ranke un *Journal* détaillé que tenait le grand historien, et un manuscrit renfermant des maximes de gouvernement et de politique rédigées autrefois pour le roi Max II de Bavière; ces documents formeraient la partie la plus importante du *Nachlass* de Ranke.

— M. Rod. de GOTTSCHALL doit abandonner, à la fin de cette année, la rédaction en chef des deux revues éditées à Leipzig par la maison Brockhaus, *Blætter für literarische Unterhaltung* et *Unsere Zeit*.

BELGIQUE. — M. D. STECHER, professeur à l'Université de Liège et membre de

l'Académie royale, a publié une *Histoire de la littérature néerlandaise en Belgique* (Bruxelles, Lebègue. In-8°, VIII et 370 p.). Voici, en attendant notre compte-rendu, la table des matières du livre qui est divisé en quinze chapitres : Les origines. — Poésie narrative du moyen âge flamand. — Versification thioise et épopée bourgeoise. — Poésie des cloîtres et romancero flamand. — La poésie ridactique. — Littérature dramatique du moyen âge. — Littérature gnomique et origine de la prose. — Les rhétoriciens, la transition. — La Renaissance et la Réforme. — Les Flamands en Hollande, la littérature de l'émigration. — L'isolement. — La décadence. — La littérature flamande sous la domination française. — La période d'union néerlandaise. — Indépendance et renaissance.

COCHINCHINE. — *Contes Tjames. Texte en caractères tjames accompagné de la transcription du premier conte en caractères romains et d'un lexique, par A. Landes, Administrateur des affaires indigènes, Directeur du Collège des Interprètes.* Saïgon, Collège des Interprètes, 1886. — Sous ce titre, M. A. LANDES, dont la *Revue* a annoncé récemment les *Contes Annamites* (n° du 25 octobre 1886, p. 315), a fait autographier deux contes en langue tjame, le premier texte étendu qui ait été publié en cet idiome de l'antique royaume de Campâ. Le manuscrit original a été écrit par des Tjames ramenés du Binh-Thuân à Saïgon en 1885 par M. Aymonier, et c'est d'après les explications fournies par ces mêmes hommes, que M. Landes a rédigé le glossaire. L'exactitude bien connue de M. Landes est une garantie que le volume contient les matériaux nécessaires pour une étude sérieuse de la langue tjame. Malheureusement il manque la traduction. De sorte que ceux-là seuls qui voudront entreprendre cette étude, pourront apprécier à son mérite cette nouvelle publication de l'infatigable travailleur. Le texte remplit 256 pages; le glossaire en comprend 238. — A. B.

GRANDE-BRETAGNE. — Le pasteur de Brandisburton, dans le Yorkshire, Dr. HYMERS, a légué sa fortune, estimée à environ cent cinquante mille livres sterling, à la ville de Hull, pour la fondation et la dotation d'une université.

ESPAGNE. — La librairie Eusebio Lopez, de Tolosa, dans le Guipuzcoa, annonce la prochaine publication d'une nouvelle édition des *Annales* et *Investigaciones del reyno de Navarra*, de dom Moret.

ÉTATS-UNIS. — La *Société de Shakespeare* de New-York doit publier très prochainement la seconde partie de ses *Digesta Shakspeariana* qui renfermera une bibliographie de toute la littérature de Shakespeare jusqu'au commencement de cette année.

GRÈCE. — L'Université d'Athènes a célébré le 3 avril le cinquantenaire de sa fondation.

INDE. — *Twenty-three Inscriptions from Nepâl collected at the expense of H. H. the Navâb of Junâgadh. Edited under the Patronage of the Governement of Bombay, by Pandit Bhagvânlâl Indrâji. Together with some considerations on the chronology of Nepâl. Translated from Gujarâtî by Dr. G. Bühler.* Bombay, éducation society's Press, Biculla. 1885. — Sous ce titre, le Pandit BHAGVANLIL INDRAJI et M. G. BÜHLER ont publié à part leur Mémoire sur les inscriptions népalaises insérés d'abord dans l'*Indian Antiquary* (t. IX, p. 163-194 et t. XIII, p. 411-428.) Ils ont ainsi rendu accessible à un plus grand nombre de lecteurs cet excellent travail, dont l'éloge n'est plus à faire et qui a enrichi d'un nouveau chapitre l'histoire authentique de l'Inde. Si on ajoute, en effet, au contenu de ces 53 pages les données que M. Bendall a tirées depuis des manuscrite (*Catalogue of Buddhist Sanskrit mss. in the Cambridge University Library*. Cambridge 1883. Introduction) et les textes épigraphiques nouveaux que le même savant a rapportés plus récemment de son

voyage au Népal *(A Journey of Literary and Archaeological Research in Nepal and Northern India, during the winter of 1884-5.* Cambridge, (1886), on aura réuni tout ce que nous savons de positif des anciennes annales de cet étrange pays, si fermé aux recherches et d'où nous sont venues pourtant déjà tant de révélations. Ce n'est pas d'ailleurs pour le passé du Népal seul que ces documents sont de première importance. Ils éclairent aussi, et parfois d'une lumière décisive, l'histoire de l'Inde. Il suffit de rappeler ici que c'est une inscription de M. Bendall qui, en même temps que d'autres preuves, venant de l'Inde centrale, a établi d'une façon indubitable que l'ère des rois Guptas et, par conséquent, aussi celle des rois de Valabhî date de 319 A. D. — Je profite de l'occasion pour remarquer que, chez M. Bendall (dont les transcriptions ne sont pas à l'abri de tout reproche), dans l'inscription IX, l. 1, p. 83, il faut lire avec le fac-simile *garakarane* « sous le karana Gara. » C'est un des exemples jusqu'ici assez peu communs de la mention du *karana* dans un document épigraphique. — A. B.

ITALIE. — On va vendre, si l'on n'a déjà vendu, aux enchères, un couvent italien, le couvent bénédictin de Pontida (à six kilomètres de Bergame et de Lecco); c'est là que fut conclue la *Lega lombarda* ou ligue des villes lombardes contre Frédéric Barberousse. Le couvent renferme, outre de nombreux et précieux tableaux, une cour bâtie par Sansovino et une église de style gothique.

— Vient de paraître chez L. Pasqualucci le 5e fascicule du *Dizionario epigraphico di Antichità Romane* par Et. DE RUGGIERO. Il comprend quatre articles de *Aeacus* à *Aedicula.*

— Le premier volume de l'édition revue de la *Vie de Savonarole* de M. VILLARI a été publiée tout récemment, et sera suivi, dans quelques mois, du second.

POLOGNE. — D'après les journaux polonais, les papiers du poète J. J. KRASZEWSKI renfermeraient, outre divers récits, une *Histoire du théâtre polonais,* des fragments d'une *Histoire de la civilisation en Pologne*, un recueil de lettres du ministre de Saxe Brühl et une œuvre écrite en français et intitulée *Lettres sur l'Allemagne* que des éditeurs parisiens avaient offert d'imprimer, mais que le poète refusa de publier, pour « ne pas irriter » les Allemands après son procès.

SUISSE. — M. L. SIEBER, conservateur de la bibliothèque universitaire de Bâle, vient de réimprimer, d'après le seul exemplaire connu, à l'occasion du jubilé de deux professeurs de l'Université, la lettre de Guillaume Fichet à Robert Gaguin, qui contient comme on sait un témoignage très précis sur Gutenberg considéré comme inventeur de l'imprimerie : GUILLEMI FICHETI *Parisiensis theologi quam ad Robertum Gaguinum de Johanne Gutenberg et de artis impressoriae in Gallia primordiis, necnon de orthographiae utilitate conscripsit epistola, ad exemplar, ut videtur, unicum, in aedibus Sorbonae anno MCCCCLXXII impressum nunc in bibliotheca Basiliensi adservatum edidit* LUDOVICUS SIEBER. Basileae, ex typographia Schweighauseriana. MDCCCLXXXVII, in-8°. Sur ce précieux document on peut voir Claudin, dans le *Livre,* 1883, pp. 369-72, et J. Philippe, *Origine de l'imprimerie à Paris,* 1885, pp. 172-81. La réimpression de M. Sieber est très soignée et de forme très élégante.

— M. EGLI, professeur à l'Université de Zurich, vient de publier la lecture qu'il a faite à Dresde, au sixième Congrès des géographes allemands, sur l'*Histoire des progrès de la toponomastique* de 1600 à 1840 (Berlin, 1886, in-8°, de 12 pages). Les renseignements curieux qu'on y trouve sur les travaux dont cette partie des sciences géographiques a été l'objet durant ces deux siècles et demi donnent à ce court mémoire un intérêt tout particulier; Adrien de Valois et l'abbé Le Beuf, William Cambden, Georg Schottelius et Leibniz, plus tard Maltebrun, d'Anville, Joh. Huber,

bien d'autres encore, qui se sont fait un nom dans la géographie, passent successivement sous nos yeux; c'est un résumé substantiel de l'histoire de la toponomastique, depuis le siècle de la Renaissance jusqu'au jour où l'étude étymologique des noms de lieu l'a fait entrer dans une voie nouvelle et élevée à la hauteur d'une science véritable. M. Egli qui a tant fait pour en assurer de nos jours les progrès, était mieux que personne désigné pour raconter cette histoire; on ne peut que le féliciter de la manière dont il s'est acquitté de cette tâche. — Ch. J.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 15 avril 1887.

M. Charnay communique un mémoire intitulé : *Monnaie de cuivre en Amérique avant la conquête.* Il rappelle que les habitants du Mexique et du Chili, avant la conquête espagnole, connaissaient et travaillaient le cuivre. Ils en fabriquaient des haches très brillantes, que les Espagnols prirent tout d'abord pour des armes d'or. Certains textes mentionnent des tributs de 100, 80 ou 40 haches de cuivre, payés par divers villages aux anciens rois mexicains. M. Charnay met sous les yeux des membres de l'Académie des spécimens de deux sortes d'objets de cuivre en forme de hache, qui peuvent être attribués à la vieille industrie indigène. L'un est une véritable hache, trouvée dans l'Etat mexicain de Guerrero. Les autres sont de petites tablettes de métal, trop petites et trop minces pour avoir pu servir d'armes; plusieurs textes prouvent qu'elles étaient employées comme monnaie. On a trouvé, au bourg de Zochoxocotlan, à une demi-lieue d'Oaxaca, jusqu'à vingt-trois douzaines de ces petits objets, tous pareils entre eux, renfermés ensemble dans un pot de terre.

M. Buhot de Kersers annonce par lettre la découverte d'une sépulture gauloise, trouvée dans un petit tumulus, près de Lunery (Cher). Cette sépulture renfermait un squelette, à côté duquel étaient déposés une épée de fer, un bracelet de bronze et un petit disque ou rasoir de bronze. M. Buhot de Kersers donne une description détaillée de ces divers objets.

M. Le Blant adresse à l'Académie quelques observations sur divers objets antiques recueillis à Rome, parmi lesquels il signale particulièrement un fragment de verre orné de peintures.

M. Charles Joret, professeur à la faculté des lettres d'Aix-en-Provence, fait une communication sur deux manuscrits de la bibliothèque *Estense* de Modène, qui ont été étudiés récemment par M. Jules Camus. Ces manuscrits sont tous deux du XVe siècle. L'un renferme un *Tractatus de herbis*, qui paraît être l'original d'où a été tiré le traité de matière médicale connu sous le titre de *Circa instans*. L'autre contient un *Livre des simples*, en français, analogue au célèbre *Arbolayre* ou *Grant Herbier* et qui n'est autre chose qu'une traduction du *Tractatus de herbis*. Là s'arrêtent les observations de M. Camus; M. Joret s'est attaché à les compléter. Le copiste du *Tractatus de herbis* était un Français, nommé, comme il nous l'apprend lui-même, le Petit Pelous; c'était un de ces nombreux étrangers qui, au XVe siècle, allaient étudier la médecine dans les universités italiennes. Le traducteur auquel on doit la rédaction française était, selon toute vraisemblance, un Bas-Normand, probablement un Contentinais. C'est du moins ce que M. Joret conclut de l'examen d'un certain nombre de termes qu'il a relevés dans l'ouvrage et qu'on retrouve, pour la plupart, dans le dialecte actuel du département de la Manche; tels sont *fueille* ou *feule*, *meindre*, *nercir*, *chepue* (cépée), *perche* (perce), *troquelet*, *moisson* (moineau), *nous* (nœuds), *poulz* (bouillie), et divers noms de plantes, *amouroque*, *avène*, *bouix*, *cheue* (cigue), *doque*, *marquin* (marrube), *seu* (sureau), etc.

M. Salomon Reinach lit des observations sur un célèbre bas-relief de marbre, conservé aujourd'hui au Musée britannique, qui représente l'Apothéose d'Homère. Aux deux registres inférieurs de ce bas-relief, on voit onze personnages, que les archéologues s'accordent à reconnaître pour Apollon, les neuf Muses et la Pythie de Delphes. Or, les dernières fouilles de Myrina ont amené la découverte d'une figurine de terre cuite, qui ressemble exactement à la prétendue Pythie et qui tient un rouleau à la main. C'est donc une Muse, et la même conclusion s'impose pour la figure correspondante du bas-relief; celle-ci tient également un rouleau, qu'on a pris mal à propos pour une patère. Parmi les autres figures de femmes, M. Reinach en remarque une plus grande que les autres, qui domine le reste du tableau et dans laquelle on a voulu voir Melpomène : il n'hésite pas à y reconnaître Mnémosyne, la mère des neuf sœurs.

M. Collignon communique une notice sur une statue attique d'ancien style, dont

les fragments viennent d'être acquis par le musée du Louvre. C'est la figure d'un homme, debout, nu, les mains fermées. Elle devait être conforme à un type bien connu des archéologues par une longue série de monuments, dont le prétendu Apollon de Ténéa est le spécimen le plus remarquable. Ce type ne s'était pas encore rencontré dans les œuvres de la statuaire athénienne à l'époque archaïque.

L'étude de plusieurs bases de monuments funéraires attiques, qui portent des inscriptions d'artistes, avait conduit M. Loeschcke à supposer que ces monuments étaient décorés chacun, non d'une stèle ornée d'un bas-relief, mais d'une statue du défunt, du même type que celle de Ténéa. M. Collignon est disposé à reconnaître, dans les fragments qui viennent d'entrer au Louvre, les débris d'une de ces anciennes statues funéraires.

Ouvrages présentés : par M. Gaston Paris : Arsène Darmesteter, *la Vie des mots étudiée dans leurs significations* ; — par M. Heuzey : Mougins de Roquefort et Gazan, 1° *Découverte d'un petit autel votif à Vallauris (Alpes-Maritimes)* ; 2° *Fragment d'inscription votive trouvée sur la façade de la paroisse d'Antibes* ; 3° *Une Inscription tumulaire grecque à Antibes* ; 4° *Notice sur un ossuaire découvert dans l'église paroissiale d'Antibes* ; — par M. Bréal : *Vendidad ba nirang*, publié par Dinshaw Manekji Petit (en guzerati; Bombay, 1886, in-fol.).

Julien Havet.

Séance du 22 avril 1887.

M. Croiset lit un travail sur les historiens modernes de la littérature grecque, extrait d'une nouvelle *Histoire de la littérature grecque*. Rappelant à grands traits les travaux dont l'antiquité grecque a été l'objet depuis la Renaissance, il montre comment l'esprit historique s'est développé peu à peu dans cet ordre d'études. Bacon déjà, dans une page mémorable, définissait avec profondeur l'histoire littéraire, en proclamait la nécessité et regrettait qu'on n'eût encore rien fait pour elle. Au xviie et au xviiie siècle, les érudits se bornent à en préparer les matériaux, tandis que les lettrés, dominés par l'esprit dogmatique, s'abandonnent à des disputes stériles sur le mérite des écrivains de l'antiquité. A la fin du xviiie siècle et au commencement du xixe, la révolution historique est complète. M. Croiset fait une revue rapide des travaux de la nouvelle école et la termine par une appréciation de l'*Histoire de la littérature grecque*, de K.-Otfried Müller, qui est, dit-il, le fruit le plus parfait de l'esprit philologique moderne dans la première moitié du xixe siècle.

M. Abel des Michels termine sa communication sur le *Chi lou koue k'iang yù tchi*.

Ouvrages présentés, de la part des auteurs : — par M. Maspero : Philippe Virey, *Études sur le papyrus Prisse, le livre de Kaqimna et les leçons de Ptah-hotep* (70e fascicule de la *Bibliothèque de l'École des hautes-études*) ; — par M. Maury : J. Halévy, *Recherches bibliques*, 6e fascicule ; — par M. Paul Meyer : J.-A.-H. Murray, *a New English Dictionary on historical principles*, part iii, batter-boz ; — par M. Delisle : 1° Julien Havet, *Vir inluster ou Viris inlustribus?* (extrait de la *Bibliothèque de l'École des Chartes*) ; 2° Grégoire de Tours, *Histoire des Francs, livres I-IV, texte du manuscrit de Corbie*, publié par H. Omont ; 3° *Catalogue des manuscrits conservés dans les dépôts d'archives départementales, communales et hospitalières* ; 4° Lucien Merlet, *Registres et Minutes des notaires du comté de Dunois (1369-1676), inventaire-sommaire* ; 5° *Coutumes des chevaliers de la Table-Ronde* [publiées par L. Merlet] ; 6° Brièle, *Collection de documents pour servir à l'histoire des hôpitaux de Paris*, t. IV, 2e fascicule ; 7° Michel Hardy, *la Mission de Jeanne d'Arc prêchée à Périgueux*.

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 6 avril 1887.

M. Rey communique deux chartes relatives à l'abbaye du mont Sion, et à son transfert de Jérusalem à Acre, puis en Sicile, et enfin à Saint-Samson d'Orléans.

M. Frossard, associé correspondant, présente une pierre sculptée, du xve siècle, provenant de l'église des Jacobins de Bagnères de Bigorre.

M. Molinier présente une agrafe en émail cloisonné à jour, qui fait partie de la collection de M. Piet-Latauderie, il rappelle que Benvenuto Cellini a décrit le procédé employé pour fabriquer les émaux à jour, parlant ensuite des émaux vénitiens, il exprime l'opinion que ces émaux ont été fabriqués par les ouvriers de Murano.

M. Germain Bapst entretient la Société des diamants de la couronne au xvie siècle, à ce propos, il entre dans des développements sur le rôle de la joaillerie dans l'habillement des femmes, et dans la vie privée, à cette époque.

M. Rupin, correspondant à Brives, envoie la photographie d'un objet en corne de renne, en forme de double phallus.

Duchesne.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 19 — 9 mai — 1887

101. — Amédée Hauvette-Besnault. **De archonte rege.** Paris, Thorin, 1884, in-8 de 124 p.

La thèse de M. Hauvette-Besnault se divise en deux parties. Dans la seconde, qui est la plus étendue, il étudie les attributions du βασιλεύς, à l'époque où ce magistrat n'avait plus aucun caractère politique. Sa compétence se réduisait alors à deux objets, la religion et la justice; encore faut-il noter que son autorité judiciaire, même dans les causes de meurtre, découlait de son pouvoir religieux. M. H.-B. détermine avec beaucoup de précision et d'exactitude cette double fonction de l'archonte-roi. On goûtera surtout les pages où il recherche dans quelle mesure ce personnage jugeait les procès d'impiété (γραφαὶ ἀσεβείας), et s'il est vrai de dire qu'Athènes eût en lui une sorte de grand inquisiteur. La première partie est beaucoup plus courte; mais elle soulève un certain nombre de questions délicates. Il y a là tout un ensemble de difficultés que les textes ne permettent guère de résoudre, et que l'on a essayé d'élucider par des hypothèses plus ou moins ingénieuses. M. Hauvette-Besnault discute avec sagacité toutes les conjectures de Curtius, Lange, Philippi, et il arrive à des conclusions qui peuvent en général être approuvées. C'est à peine si, sur quelques points de détail, nous nous écarterions de lui.

P. G.

---

102. — **La comédie grecque,** par Jacques Denis. Paris, Hachette, 2 vol. in-8, 510 et 552 p.

On n'avait jusqu'ici, ni en France, ni même en Allemagne, une histoire complète et suivie de la comédie grecque. M. Denis a essayé de l'écrire. Il faut lui savoir gré de cette tentative dont la difficulté n'échappera à aucune personne tant soit peu au courant de la question.

Non content d'écrire cette histoire, M. D. a voulu que son livre pût servir à la fois aux étudiants des facultés et au public lettré. Il a voulu indiquer aux uns, comme il le dit lui-même, « toutes les questions vraiment littéraires qui touchent à la comédie grecque », et offrir aux autres des analyses détaillées et précises, avec de longues citations, de tout ce qui nous est parvenu de la comédie grecque. Si telle a été l'intention de M. D., on peut dire qu'il y a réussi, au moins en partie. Les étudiants trouveront dans son livre, sinon la solution raisonnée de tous les problèmes que soulève la lecture des poètes comiques grecs, du moins l'indication de ces problèmes, et souvent la solution personnelle de l'auteur. Je n'oserais dire que le public lettré y prendra autant de plaisir; l'ouvrage est encore trop touffu, trop lourd, pour ceux qui demanderaient à l'écrivain de lui faire goûter seulement la fleur et le suc des choses. La forme en est d'ailleurs un peu abrupte. Quant aux érudits, auxquels M. D. n'a pas pensé dans sa préface, et auxquels il ne s'adresse pas particulièrement, il est évident que cet exposé solide et consciencieux d'un sujet si complexe leur sera d'un grand secours. Il n'est pas moins évident, d'autre part, qu'ils ne devront pas y chercher une discussion serrée des questions innombrables d'histoire, de littérature ou de langue qu'un tel sujet comporte. Des discussions de ce genre conviennent à des monographies spéciales, mais ne pouvaient guère entrer dans un ouvrage d'ensemble. Tout au plus reprocherai-je à l'auteur d'avoir parfois trop insisté sur des points peu importants, et d'en avoir, au contraire, comme j'essaierai de le démontrer tout à l'heure, un peu trop négligé certains autres tout à fait essentiels, où il fallait, à tout prix, entrer dans le détail.

Il était nécessaire de bien déterminer d'abord le dessein de M. D., afin que nul ne pût se méprendre sur le caractère de son livre. Voyons maintenant comment il a réalisé ce dessein. M. D. a choisi pour son exposé l'ordre chronologique. Commençant par les origines de la comédie grecque, il a d'abord raconté l'histoire de la comédie dorienne à Mégare et en Sicile, en s'arrêtant plus particulièrement, comme il était naturel, sur l'œuvre d'Epicharme. Passant ensuite à la comédie attique, il nous en montre les commencements, et passe successivement en revue les fragments des devanciers d'Aristophane, dont les uns, comme Cratinus, Phrynichus, Eupolis, se rattachent, dit-il, à la comédie politique, les autres, comme Cratès et Phérécrate, à la comédie allégorique et morale.

Vient ensuite Aristophane. Après un chapitre d'introduction sur l'esprit de la comédie aristophanesque, l'historien entre dans l'analyse des comédies du grand comique. Au cours de cette analyse, il présente, chemin faisant, les réflexions de tout genre que le sujet suggère, se bornant à diviser les comédies d'Aristophane en quatre séries : comédies politiques, comédies philosophiques, comédies littéraires et comédies sociales. Un dernier chapitre sur les comiques contemporains d'Aris-

tophane termine l'étude de la comédie ancienne proprement dite.

M. D. étudie ensuite la comédie moyenne, à laquelle il fait sa part traditionnelle; enfin il poursuit l'étude de la comédie nouvelle à travers les fragments de Philémon, de Diphile, et surtout de Ménandre, pour aller ensuite jusqu'aux derniers vestiges de la comédie grecque, jusqu'aux essais variés et informes de la comédie italiote.

L'ordre chronologique adopté par M. D. a de grands avantages; il est le plus simple, et il déroule à nos yeux l'évolution d'une littérature qui s'est développée selon des lois très régulières. Mais cet ordre a aussi ses inconvénients. Les questions qui se rattachent à l'étude de la comédie sont infiniment délicates; en les traitant à mesure qu'elles se présentent dans l'ordre chronologique, on risque de ne les exposer qu'incomplètement et confusément. Le lecteur n'en prend pas une idée claire et précise. Cet inconvénient est surtout sensible quand il s'agit d'un poète comme Aristophane, qui a touché à tant de choses. Il est nécessaire de montrer en lui le pamphlétaire et le poète, et dans les comédies de ce poète, la composition, les caractères, le dialogue, le lyrisme, l'expression, et sur chacun de ces points on rencontre une foule de problèmes obscurs qui se renouvellent avec chaque comédie. On voit donc qu'il sera bien malaisé de faire comprendre ces problèmes d'une manière saisissante, ou même satisfaisante, par des analyses successives de chaque pièce. L'exposé même de l'action et les citations du poète prendront inévitablement la plus grande place et n'en laisseront qu'une très restreinte aux commentaires du critique. M. D. a bien senti cette difficulté, puisqu'avant d'entrer dans l'examen des pièces d'Aristophane, il a écrit un chapitre intéressant sur ce qu'il appelle *l'esprit de la comédie aristophanesque* ou, plus exactement, l'esprit de la comédie *ancienne*. J'aurais voulu que ce chapitre et les questions qui y sont traitées tinssent plus de place dans l'ouvrage de M. Denis. L'impression d'ensemble serait plus forte et plus nette.

Sur la plupart de ces questions, M. D. est certainement au courant; il a lu non seulement les textes anciens, mais la plupart des travaux modernes. Je dis la plupart, car il y en a qui ont échappé à l'auteur, et il n'en pouvait guère être autrement; il y en a même qu'il n'a pas voulu lire, en quoi il a peut-être eu tort. De l'ensemble de ces lectures, M. D. s'est fait une opinion tout à fait personnelle, et c'est de quoi surtout il convient de le féliciter. On peut n'être pas toujours d'accord avec lui; on peut lui reprocher quelquefois, avec raison je crois, de trop dédaigner les travaux d'érudition parus de l'autre côté du Rhin, on peut trouver qu'il exprime sa manière de voir d'un ton un peu tranchant, et en homme qui n'aime beaucoup ni les doutes, ni les hypothèses; mais ce qu'on ne peut contester en lisant son livre, c'est qu'on a affaire à un esprit libre, net, droit et maître de la science qu'il expose. M. D. ne prend le mot d'ordre de personne; au besoin, il aimerait mieux contredire que d'avoir l'air de suivre les autres. Et pourtant, les opinions ex-

primées dans son ouvrage ne sont nullement paradoxales; c'est surtout la façon de les présenter qui leur donne parfois cette apparence.

Je ne puis, dans ce rapide compte-rendu, énumérer tous les passages du livre de M. D. qui m'ont frappé, ni les points sur lesquels je ne suis pas de son avis; une telle énumération me conduirait trop loin. On me permettra seulement d'en signaler quelques-uns, ne serait-ce que pour montrer à quel degré je me suis intéressé à cette lecture, et le cas que je fais du livre et de l'auteur.

Je crains que M. D. n'ait consacré beaucoup de pages aux origines de la comédie, sans éclaircir une question qui restera toujours obscure. Je ne puis voir l'origine de la comédie dans les mimes des dikélistes, lesquels persistèrent à côté de la comédie proprement dite et n'en furent pas plus la cause que les parades de nos foires n'ont été la cause de notre comédie. Sur la question même de l'origine mégarienne de la comédie, je garderais encore plus de réserve que l'auteur. Il combat avec vivacité l'opinion de Wilamowitz Mollendorf qui, dans un article de l'Hermès (IX, 319-341) a nié, avec un peu trop d'audace sans doute, l'existence de la comédie de Mégare. Il est vrai que le critique allemand ne s'appuie lui-même que sur des hypothèses; mais si téméraire que paraisse au premier abord sa critique, j'en adopte volontiers la conclusion, qui est très modeste. « Il ne nous reste aucun point, dit-il, d'où nous puissions partir pour une expédition dans ce pays inconnu. Nous voyons seulement que nous ne pouvons rien savoir. » J'ajoute, contrairement à l'opinion de M. Wilamowitz et à celle de M. D., que le passage d'Aristote sur la comédie mégarienne (*Poét.*, ch. 3), m'a souvent paru d'une authenticité douteuse, et que plus je l'examinais, plus je le considérais en lui-même et dans ses rapports avec ce qui l'entoure, plus il m'avait l'air d'une note ajoutée au texte. C'est d'ailleurs un doute que j'exprime et non une affirmation.

La partie la plus intéressante de l'ouvrage est naturellement celle qui concerne la comédie attique ancienne. C'est sur cette partie qu'il y aurait le plus à louer et à discuter. Je n'insisterai pas sur les questions de dates si importantes souvent, et la plupart du temps si obscures. M. D. fait mourir Cratinus entre 423 et 421, entre la représentation de la *Bouteille* et celle de *la Paix;* on peut être d'un autre avis, mais la question n'est pas grave. Ce qui importe davantage, et sur ce point je partage entièrement l'opinion de M. D., c'est de ne pas reculer jusqu'à l'année 525 la naissance de Cratinus, et de ne pas admettre qu'il ait commencé à remporter des victoires dramatiques à l'âge de soixante ou soixante-dix ans. Sur ce point, la tradition était en défaut, et M. D. le reconnaît. Il admet — probablement d'après l'anonyme III — que Cratinus débuta en 454. Nous n'avons aucune preuve de l'exactitude de cette date; en réalité, la première date à peu près certaine d'une comédie de Cratinus est celle des *Archiloques*, jouée en 444 et non en 448, comme l'affirme M. Denis. Pour la date de la naissance d'Aristophane, égale-

ment douteuse, M. Denis adopte l'année 452, et suit en ce point la tradition. Si l'on s'en tient aux expressions mêmes d'Aristophane (parabase des Nuées) et aux notes des scoliastes, Aristophane aurait composé les Détaliens avant sa majorité et serait, par conséquent, né vers 446.

J'aurais voulu m'arrêter à l'étude que M. D. a consacrée à Aristophane. Je le louerai tout d'abord de n'avoir pas, comme on l'a fait trop souvent, transformé Aristophane en un philosophe profond, animé d'un ardent amour de la vérité et de la justice, un Thucydide poète et moraliste, n'ayant de haine que pour le mal, et signalant à la postérité, avec autant de conviction que de verve, les vices de son temps. M. D. fait délibérément justice de cette légende et nous montre plutôt dans Aristophane l'esprit léger et frondeur, préoccupé seulement de faire rire aux dépens de ses ennemis, et n'épargnant, pour y réussir, ni les grossières insultes ni les calomnies. Il serait donc tout à fait inique de juger la démocratie athénienne par les comédies d'Aristophane. « Conservateur entêté et aveugle, dit M. D. (p. 500), *plus peut-être par métier et par position de fortune que par tempérament et par génie*, il avait trop d'esprit et un esprit trop critique pour être complètement dupe des préjugés qu'il soutenait. » Voilà, à deux mots près, la note juste. Mais il arrive parfois à M. D. de la forcer, et par là son livre ne me satisfait pas complètement. Il était bon de montrer en quoi les portraits d'Aristophane étaient des caricatures, mais il était nécessaire aussi de faire voir en quoi ces caricatures étaient ressemblantes. La démocratie athénienne valait mieux que ne le dit le poète, mais elle valait peut-être moins que M. D. ne le croit ou ne le laisse croire.

Malgré son indépendance presque jalouse à l'égard des critiques allemands, on dirait que M. D. a subi l'influence du livre si vivant, si savant et si aventureux de Müller Strübing *(Aristophanes und die historische Kritik)*. Mais le livre de Müller Strübing est un livre de polémique, un plaidoyer contre la critique traditionnelle; M. D. a voulu écrire un livre d'histoire. Il manque donc, à mon sens, dans plusieurs chapitres de ce livre, une contre-partie. Quand l'auteur examinait, soit la politique, soit la philosophie, soit les opinions littéraires d'Aristophane, il devait, sans doute, faire la part des préjugés, des mensonges volontaires, des nécessités dramatiques, mais aussi celle de la vérité. La situation personnelle d'Aristophane et des autres poètes comiques de son temps les obligeait à combattre pour le parti des riches (et à ce propos, je me demande sur quels textes s'appuie M. D. pour soutenir, à deux reprises, (p. 292 et p. 500) qu'Aristophane était noble, riche et chevalier); mais, si douteuse que soit leur sincérité, on ne peut toujours contester leur clairvoyance et la justesse de leurs satires. Il fallait donc entrer dans le détail plus que ne l'a fait l'auteur, et consacrer à l'histoire du temps plus de place qu'il ne lui en a donné.

M. D. n'a pas insisté non plus, autant qu'il l'aurait fallu, sur les questions de critique littéraire et particulièrement sur la constitution

de la comédie. Sur la manière dont se succédaient les épisodes, sur le rôle et la composition du chœur, sur la parabase, M. D. a glissé rapidement, et à dessein. Pourtant, s'il y avait dans son ouvrage une lacune grave, ce serait celle-là. Je doute qu'un étudiant y trouve, sur ces questions, les indications indispensables. On a peut être surfait — moins cependant que ne le pense M. D. — la poésie lyrique d'Aristophane. Il n'en est pas moins vrai que ces morceaux lyriques sont composés suivant certaines lois très précises qu'il importait d'expliquer, et qu'ils ajoutent beaucoup à l'originalité de la comédie ancienne. On a pu (M. Agthe) écrire tout un livre sur les parabases dans Aristophane. Je me garderais de regretter que M. D. n'en ait pas fait autant; je regrette seulement qu'il n'ait pas pris la peine de dire sur ce point ce qui était nécessaire. La question a plus d'importance qu'il ne semble, au premier abord, car la composition d'une comédie dépendrait en grande partie de l'emploi de la parabase, si l'on entendait par ce mot, comme M. Agthe, tout morceau lyrique chanté ou récité en manière d'intermède, et à l'adresse, non plus des acteurs, mais des spectateurs. Le style d'Aristophane, car c'est par là surtout qu'il est grand, méritait aussi une étude particulière et approfondie.

J'aurais désiré enfin que M. D. s'appliquât davantage à discuter les opinions des critiques sur l'état dans lequel nous sont parvenues les comédies d'Aristophane. Combien, en effet, notre jugement sera différent, selon que nous aurons sous les yeux des œuvres mutilées ou des œuvres intactes ! M. D. condamne, en passant, d'une appréciation sommaire, un savant allemand, M. Brentano qui, dans un travail d'ailleurs très curieux, a étudié de fort près cette question délicate. M. Brentano soutient, après les avoir examinées minutieusement, que les pièces d'Aristophane, telles que nous les avons, sont faites de pièces et de morceaux mal soudés les uns aux autres. M. D. reproche à M. Brentano, sans l'avoir lu d'ailleurs, de s'être livré à une opération délétère. Délétère est joli et même vrai, du moins à mon avis, mais il ne serait pas absolument impossible que M. Brentano eût raison. Dans tous les cas, il était opportun de faire voir en quoi il avait tort. Presque toutes les pièces d'Aristophane présentent des incohérences incontestables. Faut-il en imputer la responsabilité au poète, ou aux éditeurs de ses pièces? M. D. devait entreprendre cette démonstration, au moins à propos des scènes où les incohérences sont le plus flagrantes. Je rappelle, par exemple, dans les *Acharniens*, la première apparition de Lamachus, scène où il est présenté comme stratège, tandis qu'il ne l'est plus à la fin de la pièce; — dans les *Chevaliers*, la seconde parabase et la scène finale; — dans les *Nuées* surtout, des contradictions qui ne tiennent pas seulement, comme le veut M. D., à l'inconsistance du personnage de Socrate (v. 627-700); dans les *Guêpes* une partie de la parodos (v. 437-463) etc.

Sur certains points d'histoire, M. D. a peut-être trop volontai-

rement négligé les travaux les plus récents; je n'en citerai qu'un exemple. A propos des *Chevaliers* d'Aristophane, M. D. admet comme démontrée la thèse de *Müller Strübing* que Cléon était intendant général des finances « ταμίας τῆς κοινῆς προσόδου », et il voit la démonstration de cette thèse dans tous les traits de la comédie. On reconnait aujourd'hui universellement la fausseté de cette thèse. Ne pouvant tenter ici une démonstration qui serait trop longue, je me borne à renvoyer M. D. à l'ouvrage déjà presque ancien d'O. Gilbert, *Beiträge zur innern Geschichte Athens*, qui a traité longuement cette question (p. 90 et suiv.), et à celui de M. Beloch, *die attische Politik seit Pericles*, p. 36. La charge d'intendant général des finances n'existait pas au temps de Cléon, et les expressions dont se sert Aristophane pour désigner le rôle de Cléon dans la maison de Démos, n'ont pas le sens que leur donne M. Denis.

J'aurais voulu citer d'autres passages à propos desquels je ne suis pas complètement d'accord avec M. D., entre autres, son interprétation des *Oiseaux*. Je suis de ceux qui pensent que les satires directes et personnelles ayant été interdites au moment de l'expédition de Sicile par le décret de Syracosios, Aristophane, écrivant les *Oiseaux*, voulut écrire une pièce où son imagination poétique se livrerait carrière et où le souvenir des évènements du jour n'apparaîtrait que dans le lointain d'une vague allégorie. Pour préciser, je doute que le personnage principal de la pièce, Pisétère ou Pisthétère, soit Alcibiade. Les relations d'Aristophane avec Alcibiade sont, d'ailleurs, une des questions les plus controversées de l'histoire de la comédie ancienne.

J'hésite aussi, plus que M. D., sur l'application du mot de *comédie moyenne* par lequel on désigne ordinairement cette courte période de l'histoire de la comédie grecque qui s'écoule entre Aristophane et Philémon. La thèse de *Fielitz*, adoptée par beaucoup de critiques, repose sur des fondements assez solides, et j'incline de ce côté. Je reconnais, d'ailleurs, que le fond des choses n'en est pas changé.

Mais je me laisse entraîner au-delà des limites permises. J'ai voulu donner une idée du livre de M. D., de sa valeur, des doutes et des réflexions qu'il provoque. J'aurais mal exprimé ma pensée si je ne terminais par un éloge. Je comprends, m'en étant occupé moi-même, ce qu'il a fallu à l'auteur de lecture, d'études attentives, de volonté et de vigueur d'esprit pour arriver à traiter d'une manière presque satisfaisante, une matière si obscure, si compliquée, comprenant la période la plus agitée de l'histoire d'Athènes, et n'offrant à nos recherches, à côté des onze comédies conservées d'Aristophane, qu'une masse confuse de fragments trop souvent presque inintelligibles. L'ouvrage de M. Denis soulèvera sans doute des contradictions, mais personne ne contestera ni la science de l'auteur, ni l'utilité et l'importance de son nouvel ouvrage.

A. COUAT.

103. — Histoire abrégée des **Empereurs** romains et grecs et des personnages pour lesquels on a frappé des médailles depuis Pompée jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs avec la liste des médailles, leur rareté et leur valeur d'après Beauvais, par le vicomte de Colleville, associé correspondant de la Société des Antiquaires de France, membre de plusieurs sociétés savantes, officier de l'Instruction publique, commandeur de Saint-Stanislas de Russie. Paris, Alph. Picard, 1886 (1er volume). In-8 jésus, IV, 402 p.

Avant de procéder à l'examen du livre qu'annonce ce titre pompeux, je crois nécessaire, pour la parfaite édification du lecteur, de reproduire quelques extraits d'une longue réclame, qu'on a pu lire dans le *Triboulet* du 20 février dernier :

« L'ouvrage complet formera 3 volumes in-8°. Il sera exclusivement tiré sur papier de Hollande, à 300 exemplaires seulement. Imprimé avec le plus grand luxe, ce livre sera à sa place dans les bibliothèques des bibliophiles les plus difficiles. Prix de chaque volume, 20 francs...

« Cet important ouvrage d'histoire et de numismatique, conçu dans un ordre tout nouveau, est appelé à rendre les plus grands services aux savants et à faciliter singulièrement aux débutants l'étude si pénible de la numismatique...

« L'auteur, dont l'étude sur les Padouans est devenue aujourd'hui classique, a traité la première partie (la nomenclature des médailles) avec une haute compétence, et s'est entouré, en outre, des conseils de savants qui veulent bien l'honorer de leur amitié.

« La seconde partie (l'histoire des empereurs), de beaucoup la plus étendue.... est une véritable œuvre de bénédictin : c'est un des travaux historiques les plus remarquables qui aient paru depuis longtemps... »

Ce boniment, que j'abrège de moitié, ne peut laisser aucun doute dans l'esprit du lecteur sur la paternité de l'ouvrage en question : l'auteur en est bien M. le vicomte de Colleville, dont le nom se détache en lettres rouges sur la couverture, et dont les « autres ouvrages » sont énumérés au dos. Quant à Beauvais, numismatiste distingué du siècle dernier, mentionné dans une phrase incidente du titre, on ne manquera pas de croire qu'il n'a été mis à contribution que pour « la liste des médailles, leur rareté et leur valeur », c'est-à-dire pour la « première partie » du livre; dans la seconde, « de beaucoup la plus étendue », comme dit le *Triboulet*, M. de C. a volé de ses propres ailes, et c'est elle qui constitue son principal titre au nom glorieux de bénédictin.

Or j'ai le regret de dire qu'un examen même superficiel du contenu du volume renverse complètement cette hypothèse. M. de C. a.... plané partout, mais nulle part de ses propres ailes.

Et d'abord, l'histoire biographique des empereurs est copiée *mot pour mot* dans un livre de Guillaume Beauvais, intitulé comme celui-ci : *Histoire abrégée des empereurs... depuis Pompée jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs*, par M. Beauvais, de l'Académie de Cortone; Paris, 1767, 3 vol. in-12. M. de C. s'est borné à quelques chan-

gements de rédaction absolument insignifiants et inutiles, comme d'intervertir l'ordre de deux épithètes, ou de remplacer un substantif par un pronom. Voilà pour « l'œuvre de bénédictin. »

Les « choix de médailles » qui suivent chaque biographie impériale sont composés par la simple juxtaposition de deux listes : 1° celles de Beauvais, dans l'ouvrage précité; 2° celles de Mionnet, dans l'ouvrage bien connu *De la rareté et du prix des médailles romaines* (Paris, 1815). Quant à la « nomenclature », qui remplit les cent premières pages du livre, — suite de tableaux chronologiques et numismatiques, où les médailles sont rangées par métal, module et date — j'ai tout lieu de croire qu'elle est purement et simplement copiée d'un autre opuscule de Beauvais : les *Tables de la valeur et de la rareté des médailles impériales*, publiées à la suite de la traduction allemande et de la 2e édition française de sa *Manière de discerner les médailles antiques de celles qui sont contrefaites* (Dresde, 1794, in-4°) [1]. Comme ces deux réimpressions manquent à la Bibliothèque nationale, je n'ai pu vérifier le fait directement; mais le style *sui generis* de tout le morceau en révèle clairement la provenance. J'en citerai seulement deux échantillons, en conservant la disposition typographique : ils donneront en même temps une idée de la correction avec laquelle le livre de M. de C. est imprimé :

117 à 138. HADRIEN, cousin germain de Trajan. (SUITONNE, Secrétaire d'Etat.) } Révolte des juifs, destruction de ces peuples en 134.

Sabine, fille de *Mathidie* et femme d'Hadrien.
Aelius César, frère de *Saustine mère*.

....

237 à 238. PUPRIEN, fils du serrurier Maxime.

238 à 244. GORDIEN PIE. { Victoire du général Aurélien sur les français.

....

Reste à mentionner les notes que M. de C. a semées avec une grande profusion non-seulement au bas, mais tout autour de son texte. De ces notes, les unes sont signées *Beauvais* ou *Mionnet*, ou des initiales B et M : de celles-là je n'ai rien à dire; elles proviennent de la même source que le corps de l'ouvrage. Mais la plus grande partie est extraite d'autres livres que le compilateur a pris la peine d'indiquer, pour faire ressortir son érudition de « bénédictin ». Or, neuf fois sur dix, la source... n'est autre que Bouillet, *Dictionnaire de l'antiquité;* le reste du temps, c'est un répertoire du même genre désigné par l'abréviation *Biogr. class.*, plus rarement quelques ouvrages archéologiques démodés ou d'un intérêt tout spécial, tombés par hasard entre les mains de M. de C., et qu'il cite à tort et à travers pour des faits qui se passent

1. Voyez Brunet, *Manuel du libraire*, VI, 1698, n° 29689.

parfaitement d'autorité. Par exemple, p. 62 : « La solde militaire chez les Romains s'acquittait en deniers d'argent. Ladoucette, *Histoire des Hautes-Alpes*, p. 608. » Ou encore, p. 96 : « Lucullus fut non moins célèbre par l'excès de son luxe que par ses victoires. Champollion Figeac, *Antiquités de Grenoble*. » N'est-ce pas absolument la *scie* classique : « Les Romains furent vaincus à Cannes, comme dit Bossuet? »

Arrêtons-nous ici; aussi bien, doit-on être suffisamment éclairé sur le caractère de ce livre, annoncé à si grand fracas. Nous sommes en présence d'un véritable plagiat, et d'un plagiat qui n'est même pas habile, d'abord parce qu'il se découvre facilement, ensuite parce que le geai, au lieu de plumes de paon, s'est paré de la dépouille d'un vieux corbeau défraîchi. Le livre de Beauvais, en effet, ne méritait pas l'honneur d'une réimpression : la partie biographique, mal écrite, n'a jamais eu de valeur; la partie numismatique, bonne pour son temps, n'en a plus aujourd'hui. Beauvais, aussi bien que Mionnet, est complètement annulé, en ce qui concerne les médailles impériales, par le *Corpus* de Cohen, dont la 1re édition a paru dès 1857, dont la seconde édition (par M. Feuardent) est en cours de publication. Chacun sait cela, hormis M. de C., car ce prétendu numismatiste ignore jusqu'à l'existence du livre de Cohen! Non-seulement il ne le nomme jamais, non-seulement il passe sous silence les deux tiers des médailles de Cohen, et conserve de fausses attributions dont on a fait justice depuis longtemps, mais encore, et ceci est « un comble », il reproduit sans sourciller les estimations de prix de ses deux guides, Beauvais et Mionnet, alors que ces estimations sont parfois supérieures, mais presque toujours inférieures du tiers, de moitié ou davantage, aux prix courants actuels qu'il aurait trouvés dans Cohen-Feuardent. Se figure-t-on la déconvenue du pauvre diable qui, sur la fois de M. de C., aura vendu 400 francs à un marchand de Paris la médaille d'or de Julie, fille de Titus, laquelle, d'après Cohen, vaut aujourd'hui 1,200 francs? Un pareil livre, on le voit, n'est pas seulement inutile; il est positivement dangereux.

J'ai dit que M. de C. est un plagiaire maladroit; est-il du moins un plagiaire inconscient? A la vérité, bon nombre de paragraphes de son livre sont suivis de la mention *Beauvais* ou *Mionnet*, en toutes lettres ou par initiales; mais cette précaution est loin d'indiquer l'étendue des « emprunts » faits par M. C. à ces deux auteurs. A la vérité encore, une vingtaine de notes environ sont signées « L'éditeur », mais elles ne feront qu'accroître l'embarras de l'acheteur qui voyant M. de C. prendre la qualité d' « auteur » sur la couverture, et celle d' « éditeur » dans les notes, ne saura plus à quel saint se vouer. D'ailleurs, si le titre équivoque du livre et le boniment du *Triboulet* pouvaient laisser subsister la moindre incertitude sur l'intention coupable de M. de C., sa préface en dirait assez long. Cette préface, intitulée *Préface de l'auteur*, sans aucune mention explicative, *n'est autre que la préface textuelle que*

Beauvais a mise à son Histoire des empereurs *déjà nommée!* Le copiste — et ici la préméditation est manifeste — n'en a retranché que deux alinéas par trop compromettants, où il était question d'un « jeune numismatiste de beaucoup d'avenir, l'abbé Barthélemy. » Mais, « toujours par quelque endroit... plagiaires se laissent prendre » et le nôtre ne s'est pas aperçu que sa préface était tout aussi clairement datée et par le style préhistorique et par la phrase finale : « Si à cet ouvrage on joint la *Science des médailles* du P. Jobert, on aura tout ce qui est nécessaire pour parvenir à la connaissance de la numismatique. » Après tout, un auteur qui n'a jamais entendu parler de Mommsen ni de Cohen peut bien s'imaginer que le Manuel de Jobert est resté le *nec plus ultra* de la « Science des médailles. »

Un dernier mot. La faute de M. de C. pourrait bien être une récidive. Sur la couverture de son volume figure, en effet, parmi les « ouvrages de l'auteur », une dissertation intitulée *Manière de discerner les médailles antiques de celles qui sont contrefaites :* c'est sans doute « l'étude classique sur les Padouans » du *Triboulet*. Par malheur, il existe une dissertation de Beauvais publiée sous le même titre, où il est fort question des « Padouans » et que M. de C. s'est probablement contenté de démarquer [1]. Si la critique l'avait prévenu dès cette première tentative qu'il s'engageait dans une mauvaise voie, peut-être n'y aurait-il pas persévéré. Mieux vaut tard que jamais, et j'espère sincèrement que M. de Colleville, averti par la *Revue critique*, s'empressera de mettre au pilon une élucubration qui, sans profit pour la science, finirait par compromettre le savant.

Théodore Reinach.

---

104. — Paul Allard. **Histoire des persécutions pendant la première moitié du troisième siècle (Septime Sévère, Maximin, Dèce), d'après les documents archéologiques.** Paris, Lecoffre, 1886. In-8, xv-524 pp.

M. P. Allard a publié presque coup sur coup deux volumes de son *Histoire des persécutions*. Le premier embrassait les deux premiers siècles; le second comprend seulement une soixantaine d'années, de Septime Sévère à Dèce. La pauvreté des renseignements pendant la première période, l'abondance et la richesse des sources pendant la seconde expliquent et justifient cette apparente disproportion. Les remarques générales qui ont déjà été présentées avec quelque détail à propos du premier volume (voy. *Revue critique*, 7 décembre 1885) seraient à répéter ici : c'est la même méthode, la même abondance et dans l'ensemble la même sûreté d'informations, la même conscience

1. La publication de M. C. n'est pas entrée à la Bibliothèque nationale; je ne l'ai jamais eue entre les mains.

dans l'érudition, les mêmes qualités d'exposition et de style. Si ce volume se distingue du précédent, c'est peut-être par un accent plus convaincu encore et plus triomphant. M. A. qui a mis en appendice une étude littéraire et historique sur Polyeucte, trahit parfois dans son style quelque chose de l'enthousiasme généreux du héros de Corneille : il citera au besoin (p. 122) deux strophes des *Odes et Ballades*. Ce n'est pas à dire que la verve de l'auteur, que la couleur qu'il met à ses récits nuisent à l'exactitude de ses informations; mais il n'est pas commun de trouver une histoire érudite du christianisme écrite avec autant de chaleur.

Les dix chapitres de ce volume portent pour titres : I, *Les chrétiens au commencement du règne de Septime Sévère*; II, *L'édit de 202*; III, *La persécution de Septime Sévère*; IV, *Les derniers temps de la persécution, Caracalla*; V, *La paix d'Alexandre Sévère et la persécution de Maximin*; VI, *Le premier empereur chrétien* [Philippe]; VII, *La persécution de Dèce en Occident*; VIII, *La persécution de Dèce en Afrique*; IX-X, *La persécution de Dèce en Orient*. — Les soixante-dix dernières pages sont occupées par quatre appendices. Les deux premiers : *Les domaines funéraires des particuliers et des collèges, Les domaines funéraires chrétiens*, forment deux dissertations très érudites qui résument avec précision l'histoire des collèges funéraires. Dans le troisième, *La conversion de Philippe*, M. A. s'occupe de nouveau de ce « premier empereur chrétien », plus connu peut-être comme ancien chef de bandes et comme meurtrier de Gordien III; il demande pour l'empereur arabe « sinon les respects, du moins la pitié de l'histoire. » Signalons à l'auteur, à titre de curiosité, une rareté bibliographique sur la question du christianisme de Philippe : *Entretiens historiques sur le christianisme de l'empereur Philippe, dans lesquels on établit ce christianisme...* (par P. de La Faye, ministre du saint Evangile), Utrecht, 1692. A. Graf donne aussi sur ce sujet quelques indications curieuses empruntées aux légendes du moyen-âge, au second volume de sa *Roma nella memoria e nelle immaginazioni del medio evo* (Turin, 1883). — Le dernier appendice de M. A. a pour titre : *Polyeucte dans la poésie et dans l'histoire*.

Nous ne croyons pas que M. A., d'habitude bien renseigné, ait mis à profit le chapitre de l'*Essai sur la vie et le règne de Septime Sévère* de A. de Ceuleneer (Bruxelles, 1880) relatif à la situation du christianisme sous l'empereur africain; il y aurait trouvé l'indication de plusieurs dissertations allemandes sur cette partie de son sujet. La science allemande est peut-être un peu pauvrement représentée dans ce livre, qui est bien au courant pour les publications érudites de France et d'Italie. Cette lacune et différentes critiques de détail — par exemple, quel est le nom de la place de Smyrne antique qui peut bien se cacher sous ce singulier lapsus, « le forum Martha » (p. 381)? — ne sont pas d'ailleurs pour diminuer la valeur réelle de l'ouvrage de M. Allard.

G. Lacour-Gayet.

105. — **Un Village normand sous l'ancien Régime,** par Gabriel Gravier, secrétaire général de la Société normande de Géographie, etc., etc. Rouen, imprimerie de Espérance Cagniard, 1886.

Cet ouvrage, comme bien d'autres qui sont sortis de ses presses, et que les bibliophiles se disputent déjà, fait honneur à M. Cagniard qui mérite vraiment d'être surnommé le *Jouaust* de la Normandie, mais il est fâcheux que le livre de M. Gravier ne vaille quelque chose que par le papier et les caractères de l'imprimeur. Sous le fallacieux prétexte de nous faire l'histoire d'un petit village normand, Héricourt-en-Caux, M. G. s'abandonne à toutes sortes de divagations qui ne se rapportent guère à son sujet. Il nous dit dès la première page, et de but en blanc, que « pour le peuple, les longs siècles monarchiques furent un enfer, un temps de misère profonde, de désespérance, d'humiliation et d'abrutissement ». — Si *abrutis* qu'aient été nos aïeux, ce sont eux pourtant qui ont fait la France de Charlemagne, de saint Louis, de Philippe-Auguste, de Henri IV, de Louis XIV : voilà ce que M. G., il me semble, ne peut méconnaître. Il va sans dire que « dans ces temps d'oppression, d'écrasement, de *misère profonde* (l'auteur aime à se répéter), l'ignorance était soigneusement entretenue « par le gouvernement », et surtout par « son compère le clergé ». Même sous la Restauration et le second Empire « la sainte ignorance » (comme tout cela est spirituellement dit!) trôna dans notre pays, à tel point sans doute que M. G. atteint du mal dont tout le monde souffrait, *a ignoré et ignore* encore peut-être le merveilleux épanouissement littéraire et scientifique de la première moitié de ce siècle. Par conséquent, jusqu'en 1870 nous avons été enveloppés d'épaisses ténèbres, livrés à nos instincts brutaux (je me sers des propres paroles de M. G.), sans aucune morale, et la preuve en est « qu'à Gremonville, par exemple, on a été dix ans sans faire le catéchisme et sans parler de Dieu; qu'à Bretteville et à Saint-Aubin, les enfants ne savaient même pas s'il y avait un Dieu ». Voilà des arguments très péremptoires, et qu'on ne réfute pas. Maintenant si l'on veut savoir pourquoi la vigne ne fleurit plus à Héricourt-en-Caux « en face des moulins et des côteaux », ce n'est pas que le pommier l'ait expulsée, car « le pommier était fier de la voir ramper [1] à distance respectueuse de son ombre », mais c'est parce que les commis des aides, « cette vermine », fourmillaient, « s'accrochaient au vigneron et au marchand de vin et s'en nourrissaient *(sic)*. J'ai entendu dire qu'il y avait encore aujourd'hui de ces *rats de cave* que M. G. traite si irrespectueusement, et je sais que l'on paie toujours des impôts et de lourds impôts pour le vin et les autres denrées. Sans être admirateur exclusif des siècles passés, je connais et j'aime trop la vieille France pour jamais admettre qu'elle a été aussi vile, aussi abjecte, aussi esclave que M. G.

1. Des vignes qui *rampent* devaient rapporter de jolis fruits. M. G. confond sans doute *ramper* et *grimper*.

se plaît à nous la représenter. Ce n'est pas sous cet aspect que je l'ai vue dans nos trouvères, dans nos chroniqueurs, dans Joinville, dans Froissart, dans le *Siècle de Louis XIV* par Voltaire, pour ne citer que ceux-là. S'il fallait en croire M. G., qui ne nous parle guère de son Héricourt-en-Caux, il n'y aurait eu que les catholiques qui fussent intolérants au XVIe siècle. Le protestantisme aurait, au contraire, donné l'exemple de toutes les vertus, et surtout l'exemple de la tolérance. Je lui conseille de lire, pour être une bonne fois édifié sur ce sujet, un petit livre de Bonivard, protestant convaincu et honnête homme (c'est Littré qui lui accorde cet éloge), livre intitulé : *Advis et Devis des difformez reformateurs*, et il modifiera peut-être ses appréciations. M. Gravier dénigre, maudit tout ce qui a existé avant 1789 : antérieurement à cette époque, il n'y a ni commerce, ni industrie, ni agriculture; tout le monde alors mourait de faim, excepté le roi, les nobles et le clergé. On ne voyait dans les campagnes et dans les villes que contrebandiers, vagabonds, voleurs, mendiants de toute espèce. Paris même sous Louis XIV « était la proie des voleurs et des assassins ». Il y avait pourtant des juges, et même « une fourmilière de juges », mais ils ne prenaient que le pauvre peuple dans leurs filets. Tout cela, comme on doit s'y attendre, *est attesté et prouvé* par des anecdotes de choix, par des témoins et des témoignages triés sur le volet [1], « et voilà justement comme on écrit l'histoire ». Je crois, et c'est là ma conclusion, que ce n'est pas avec des ouvrages de cette espèce qu'on sert la France et qu'on la fait aimer.

A. Delboulle.

---

106. — **Le château de Sourches,** au Maine, et ses seigneurs par le duc des Cars et l'abbé A. Ledru. Un beau volume in-8 orné de deux gravures. Paris, H. Lecène et H. Oudin, 1887.

Ceux qui s'intéressent aux choses du passé liront avec plaisir la nouvelle étude que M. l'abbé Ledru vient de consacrer à l'histoire de Sourches. Les origines de ce château étaient restées fort obscures. Un Manceau aussi laborieux que modeste, M. de Lestang, écrivait, il y a trente ans, à un ami : « Je vous plains d'avoir accepté Sourches. Je ne connais rien au monde de plus embrouillé. » M. de Lestang disait vrai. M. Bonneserre de Saint-Denis abandonna l'entreprise.

M. L. n'a pas craint d'aborder ce problème. Il s'est mis résolument à l'œuvre. Il a puisé dans le chartrier du duc des Cars des documents dont le nombre témoigne d'un travail de bénédictin. Dans cette riche moisson, si consciencieusement recueillie, tout érudit pourra trouver

1. *L'Ancien régime* de M. Taine, par exemple, est cité plusieurs fois. Mais M. G. ne prend dans cet ouvrage que les extraits favorables à sa thèse, ou pour mieux dire, à son élucubration de fantaisie.

son compte. L'auteur établit que le fief de Sourches, possédé par Renaud de Brizay, fut partagé entre Bouchard et Hugues, seigneurs de Marigné, ses deux fils. Deux mercs, deux mottes féodales s'élevèrent dans le fief démembré; l'une fut le siège de la seigneurie de Sourches le Bouchard, nommée plus tard Sourches d'Anthenaise, Sourches Chamaillart, l'autre fut appelée Sourches le Marigné, Sourches le Voyer, du nom des seigneurs qui s'y succédèrent. M. L. suit parallèlement l'histoire de ces deux fiefs réunis de nouveau dans les mains d'Honorat du Bouchet, seigneur de Sourches le Voyer, à qui le roi vendit, en 1594, la seigneurie de Sourches Chamaillart.

En observateur impartial, l'auteur apprécie chaque époque et chaque personnage. Après les Sourches, les Chamaillart, les d'Anthenaise, dont de rares documents lui ont révélé l'existence, il nous montre les Le Voyer luttant contre l'étranger avec une patriotique énergie. Le roi de France en témoigne lui-même : « Patry le Voyer, dit Charles VII, est « homme suivant la guerre, qui a accoutume d'aller en plusieurs lieux « et places de la frontiere de nos ennemis les Anglais, ne faisant aucune « résidence ni demeure en lieu certain, mais l'une fois, est à Pescheray, « l'autre fois à Sablé et avec les gens d'armes sur les champs... » Cette constatation suffit à la gloire des Le Voyer. Qui peut en effet rêver de plus nobles états de services ?

Après Patry, paraît Jean de Vassé, son cousin, dont la bravoure ne peut pallier les criminels excès. Paillard sans vergogne, prodigue jusqu'à la folie, il ne recule devant aucun méfait. Sa fille épouse Guillaume Bouchet, connétable du Mans, fils d'un avocat enrichi pendant les guerres. Depuis lors jusqu'à nos jours, l'histoire de sa race s'identifie avec celle du château. Guillaume est la tige de cette puissante maison du Bouchet qui a donné six grands prévôts de France et s'est éteinte en 1870 dans la personne de la duchesse des Cars, mère du duc actuel, dont le nom figure en tête du volume.

Nous ne pouvons analyser dans tous ses détails ce volume qui fait grand honneur à M. Ledru. Nous signalerons au littérateur les pages relatives aux œuvres poétiques de Louis-François du Bouchet, aux mémoires publiés sous son nom et à ceux de la marquise de Tourzel, femme du cinquième grand prévôt; à l'artiste, les détails de la reconstruction du château par Pradrel ; au paléographe, vingt-quatre pièces justificatives si soigneusement choisies qu'elles nous font regretter la suppression malheureuse de plusieurs autres.

L'ouvrage est précédé de conclusions philosophiques que M. le duc des Cars a crues certainement à leur place en tête d'un travail d'érudition. Il est terminé par une table alphabétique incomplète, incorrecte, et publiée, comme l'indique une note d'ailleurs fort inutile, sans le concours de M. l'abbé Ledru.

S. Menjot d'Elbenne.

---

107. — **The methods of historical Study**, by Edward A. Freeman. London, Macmillan, 1886, vi-335 p. in-8.

En 1884, M. Freeman a été nommé professeur royal d'histoire moderne à l'Université d'Oxford, à la place de M. William Stubbs, devenu évêque de Chester. Il a débuté en octobre 1884 par un discours d'ouverture, suivi de huit leçons consacrées à la méthode historique; et, pour n'en rien perdre, il a les réunis en un volume, celui que nous annonçons à présent.

Certes, si quelqu'un semblait d'avance qualifié pour traiter *ex-professo* de la méthode historique, c'est bien le célèbre auteur de la « Conquête normande », et de tant d'autres écrits sur l'histoire, tant ancienne que moderne. M. F. est à l'aise, je ne dis pas qu'il en prend à son aise, avec tous les peuples et tous les âges de notre Europe et de notre civilisation. Il en parle avec un singulier mélange d'érudition profonde et de fantaisie enthousiaste. Il sait le fort et le faible des historiens modernes, envers qui il ne dissimule pas plus ses amours que ses haines. Il connaît les sources originales et s'y plonge avec délices. Le nombre considérable d'auditeurs, qui s'est pressé au pied de la chaire du nouveau professeur, prouve que l'on avait fondé sur son enseignement les plus légitimes espérances. Il nous est facile maintenant de savoir ce qu'il leur a dit; que leur a-t-il donc appris?

Que l'histoire n'est point une étude aussi aisée qu'un vain peuple pense, qu'elle touche à toutes les sciences, et que l'historien vraiment digne de ce nom devrait tout savoir; que la certitude historique est impossible à obtenir, et que, pour s'en rapprocher le plus possible, il faut recourir sans cesse aux sources originales; qu'il faut connaître et pratiquer les meilleurs parmi les historiens modernes, mais sans jamais tenir ce qu'ils ont écrit pour parole d'évangile, serait-ce le plus récent ouvrage allemand sur la question; qu'il faut posséder la géographie historique, ou « science des noms que les différentes parties de la surface terrestre ont portés aux différentes époques de l'histoire ». Et voilà tout!

Je me trompe : M. F. est professeur d'histoire moderne, et il demande avec une ironique insistance, que ses auditeurs n'ont peut-être pas trouvée tous si plaisante, ce qu'on peut bien entendre par ces mots d'« histoire moderne ». Quels sont les caractères distinctifs de l'histoire moderne? Où la fera-t-on commencer? A la première olympiade ou à la Révolution française? En réalité, il n'y a pas pour M. F. d'histoire moderne; par exemple, on ne saurait aborder la « mystérieuse » époque de l'impératrice Marie-Thérèse sans remonter aux origines de l'État autrichien, et à l'histoire primitive des peuples qui le composent, sans être fixé d'avance sur les destinées antiques des peuples aryens et touraniens. L'histoire est une, et c'est un pur jeu de l'esprit que de chercher à y tracer des divisions. Cependant, pour ne pas se brouiller avec ses collè-

gues chargés d'enseigner l'histoire ancienne, M. F. consent à commencer seulement avec le v[e] siècle de notre ère, avec l'établissement des peuplades germaniques sur les ruines de l'empire romain. Puisqu'on lui interdit de prendre l'an 776 avant J.-C. pour point de départ, il se résigne à commencer en l'an 407 de notre ère; mais il ne veut pas promettre de s'interdire toute incursion sur le domaine interdit.

Je crois très sincèrement avoir indiqué tout ce que le livre de M. F. contient d'essentiel; ce n'est point ma faute si cette analyse paraît singulièrement banale et vide. Ses trois cents auditeurs ont pu l'écouter avec plaisir, car M. F. ne manque ni de verve ni d'*humour;* mais il est probable qu'ils auront profité davantage lorsque le savant professeur aura, selon sa promesse, traité certaines époques particulières de ce qu'il appelle l'histoire moderne et, par exemple, étudié avec eux Grégoire de Tours. M. Freeman leur enseigne mieux sans doute la méthode historique par la pratique qu'il n'a réussi à le faire par la théorie.

Ch. BÉMONT.

CHRONIQUE

FRANCE. — Le 3[e] volume du *Recueil des instructions* données aux ambassadeurs et ministres de France depuis les traités de Westphalie jusqu'à la Révolution française, vient de paraître à la librairie Alcan. Il est consacré au *Portugal.* Il renferme une introduction et des notes dues à M. le vicomte de CAYX DE SAINT-AYMOUR. On sait que la publication sera continuée par les volumes suivants : *Angleterre,* par M. JUSSERAND; *Prusse,* par M. E. LAVISSE; *Russie,* par M. A. RAMBAUD; *Turquie,* par M. GIRARD DE RIALLE; *Rome,* par M. HANOTAUX; *Hollande,* par M. MAZE; *Bavière et Palatinat,* par M. André LEBON; *Espagne,* par M. MOREL-FATIO; *Danemark,* par M. GEFFROY; *Savoie et Mantoue,* par M. ARMINGAUD; *Naples et Parme,* par M. J. REINACH; *Venise,* par M. J. KAULEK; *Pologne,* par M. Louis FARGES. Ajoutons également que l'*Inventaire analytique des archives du ministère des affaires étrangères,* qui compte déjà deux volumes *(Corresp. de Castillon et Marillac* et *Papiers de Barthélemy, année 1712)* se continuera par les volumes suivants : *Angleterre. 1546-1549, ambassade de M. Selve,* par M. Germain LEFÈVRE-PONTALIS, et *Papiers de Barthélemy, 1793,* par M. Jean KAULEK.

— Notre collaborateur A. GAZIER, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris, a publié un ouvrage dont nous parlerons prochainement plus au long, *Etudes sur l'histoire religieuse de la Révolution française, d'après des documents originaux et inédits, depuis la réunion des Etats généraux jusqu'au Directoire* (Colin. In-8°, XI et 424 p.). L'ouvrage est divisé en trois livres (I. L'abbé Grégoire à la Constituante, institution civile du clergé; II. Grégoire, évêque de Loir-et-Cher; III. Grégoire et l'Église de France sous la Convention) et suivi d'un appendice (Notre-Dame de Paris après la Terreur) ainsi que de pièces justificatives.

— Voici le douzième fascicule de M. Philippe TAMIZEY DE LARROQUE sur les cor-

respondants de Peiresc. Il est consacré à *Pierre-Antoine de Rascas, sieur de Bagarris*, dont il renferme des lettres inédites, écrites d'Aix et de Paris à Peiresc dans les années 1598-1610 (Aix, imprim. Illy et Brun, 20, rue Manuel. In-8°, 118 p.). Bagarris, qui fut maître des cabinets des antiques du Roi, est celui qui initia Peiresc à la connaissance des antiquités et des médailles, et il avait formé un cabinet qui fut un des plus remarquables du XVIIe siècle ; M. T. de L. donne, dans une pièce de l'appendice, un inventaire complet des richesses de ce musée. Les lettres qu'il écrit à Peiresc et que nous communique l'heureux et infatigable chercheur, sont au nombre de quatorze. Elles nous font mieux connaître les deux correspondants, leurs travaux, leurs collections ; malgré leur style un peu âpre et quelques répétitions fatigantes, elles intéresseront les archéologues et tous ceux qui aiment Peiresc. Inutile d'ajouter que le nouveau travail de M. Tamizey de Larroque est accompagné de ces notes si utiles, si instructives qu'il répand en grand nombre dans toutes ses publications.

— Viennent de paraître, dans la nouvelle collection des classiques français de la maison Hachette (format petit in-16, cartonné) : *le Cid* et *Horace*, par M. Petit de Julleville. Un de nos collaborateurs rendra compte prochainement de cette collection dans un article d'ensemble.

— Signalons aussi parmi les classiques anglais qu'édite la librairie Hachette, l'*Autobiographie* de Franklin, publiée par M. P. Fiévet, professeur au lycée Lakanal, et un *Choix de poésies* de Thomas Gray, publié par M. Em. Legouis, maître de conférences à la Faculté des lettres de Lyon.

— M. Paul Ginisty vient de publier la deuxième année de son *Année littéraire* (avec une préface par Henry Fouquier. Paris, Charpentier. In-8°, XII et 414 p.). On y remarquera que la plupart des ouvrages que le critique range sous la rubrique « histoire, mémoires, politique, philosophie », sont à peine mentionnés. Tout en ne citant guère que des titres, M. G. a laissé pourtant échapper quelques erreurs ; il nomme « Joliet » M. Joret, l'auteur de *Tavernier* (p. 149) ; il prétend que le salon de Mme Mohl « a été célèbre au commencement de ce siècle » (p. 123) ; il affirme que le général René Moreaux a été « *tué* devant Luxembourg » (p. 312). On trouve à la fin du volume une liste fort incomplète des principaux ouvrages parus à l'étranger en 1886 ; l'ouvrage de M. Hugo Schuchardt *(Romanisches und Keltisches)* est intitulé par M. Ginisty « *Rœmisches und Keltisches* » et la plupart des titres des livres allemands sont estropiés (« neuneren astfetik » pour *neueren Aesthetik*, « vernehme » pour *vornehme*, etc.)

— Voici le programme des conférences, pour le deuxième semestre de l'année 1886-1887, de la section des sciences religieuses à l'École pratique des Hautes-Études : *Religions de l'Extrême-Orient*. Directeur-adjoint, M. de Rosny. Examen des théories bouddhiques de diverses écoles, dans leurs rapports avec les systèmes transformistes et les données actuelles de la science physiologique. Explication de la Chrestomathie religieuse de l'Extrême-Orient. — *Religions de l'Inde*. M. Sylvain Lévi. Études des sectes indiennes vers le VIIIe siècle, d'après le Çankara-vijaya. Explication de textes bouddhiques dans la Chrestomathie pâli de Frankfurter. — *Religion de l'Égypte*. M. Lefébure. Études sur l'astronomie et la géographie sacrées de l'Égypte. — *Religions des peuples sémitiques*. Directeur-adjoint, M. Vernes. Les origines nationales des Hébreux, les royaumes de Juda et d'Israël. Les débuts de l'humanité d'après la Genèse et les traditions des peuples orientaux. Directeur-adjoint, M. Hartwig Derenbourg. Explication des plus anciens morceaux du Coran. Étude et classification des divinités de l'Arabie méridionale, d'après les inscriptions sabéennes et himyarites. — *Religions de la Grèce et de Rome*. M. André Berthelot.

Études sur la mythologie homérique. Histoire de l'Oracle de Delphes. — *Histoire des origines du christianisme.* Directeur d'études, M. Ernest Havet. L'épître de Paul aux fidèles de Rome. Les Évangiles dits synoptiques. — *Littérature chrétienne.* Directeur-adjoint, M. A. Sabatier. Examen critique du contenu de l'Apocalypse de saint Jean et de ses origines. M. L. Massebieau. Les rapports de la littérature chrétienne primitive avec les Œuvres de Philon. — *Histoire des Dogmes.* Directeur d'études, M. Albert Réville. Histoire du dogme de la Trinité pendant les sept premiers siècles. — *Histoire de l'Église chrétienne.* M. Jean Réville. Les Origines de l'épiscopat dans l'Église chrétienne. La vie et l'œuvre d'Ulric Zwingli. — *Histoire du Droit canon.* M. Esmein. Études sur les contrats dans le droit canonique. La Pragmatique Sanction de Charles VII expliquée et rapprochée du Concordat de 1516.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 29 avril 1887.

M. Le Blant, directeur de l'École française de Rome, adresse à l'Académie la description de deux objets antiques qui lui paraissent offrir de l'intérêt.

L'un est un collier de bronze, trouvé dans une tombe de Frascati, avec un squelette d'esclave. Il porte une inscription destinée à assurer l'arrestation de l'esclave et sa restitution à son maître, en cas de fuite : *Tene me et reboca me Aproniano Palatino ad Mappa Aurea in Abentino, quia fugi.* C'est la première fois qu'on rencontre, dans un texte épigraphique, la mention du lieu de Rome appelé *Mappa Aurea*, dont l'existence était déjà connue par le témoignage de deux auteurs anciens.

L'autre objet est un vase peint, trouvé à Civitá-Castellana, qui a été communiqué à l'Institut archéologique par M. Gamurrini. On y voit les figures de Jupiter, de Ganymède, de Minerve et de l'Amour, avec ces mots : GANVMEDE .....SPATER CVPICO MENERVA. Les inscriptions, en langue latine, sont très rares sur les vases peints.

M. Bréal, président, annonce à l'Académie une nouvelle que quelques-uns de ses membres ont déjà pu apprendre par les journaux. M. le baron de Witte, associé étranger de l'Académie, vient d'acheter, à la vente de M. de Ponton d'Amécourt, un lot considérable de médailles romaines, et en a fait don à la Bibliothèque nationale, pour compléter une série qu'il avait déjà donnée au même établissement. Ce n'est pas, dit M. Bréal, la première preuve que M. de Witte a donnée de sa générosité quand il s'agit des intérêts de la science. Le président se fait l'interprète de la compagnie pour lui exprimer ses félicitations et ses remercîments.

M. E. du Rieux, ingénieur civil à Gouraya (Algérie), adresse à l'Academie la copie d'une inscription latine récemment découverte.

M. Alexandre Bertrand communique des observations sur un os de renne gravé, conservé autrefois au musée de Cluny et aujourd'hui au musée des antiquités nationales, au château de Saint-Germain-en-Laye (salle I, vitrine 2). Les catalogues du musée de Cluny, y compris le dernier, publié en 1878, décrivent cet objet dans les termes suivants : « Série d'objets celtiques trouvés dans le département de Maine-et-Loire. Manche en corne, représentant un sujet gravé en creux, de la plus haute antiquité. Donnés par M. Joly-Leterme, architecte à Saumur (1853). » Il y a là, dit M. Bertrand, plusieurs erreurs graves. Il ne s'agit pas d'un manche de corne, mais d'un os de cerf ou plus probablement de renne, qui ne peut avoir servi de manche. Cet os ne provient pas du département de Maine-et-Loire. Il a été trouvé par M. Joly-Leterme, dans la grotte du Chaffaud, commune de Savigné, près Civray (Vienne). Il provient donc de la même région, que l'os de renne de Montgaudier (Charente), communiqué à l'Académie par M. le marquis de Nadaillac, à la séance du 14 janvier dernier.

M. Croiset annonce, d'après une communication de M. G. Constantinidès, directeur de l'Ecole normale hellénique de Philippopolis, la découverte qui vient d'être faite en cette ville d'un nouveau manuscrit de plusieurs ouvrages d'Aristote. Ce manuscrit appartenait à un employé du chemin de fer, M. Jean Siagounis, qui le conservait avec d'autres livres qu'il avait reçus de ses parents, sans y attacher d'importance. Deux professeurs de l'Ecole normale, en relation avec lui, eurent connaissance du manuscrit et le communiquèrent à M. Constantinidès, qui s'empressa de le signaler dans une note adressée au Παρνασσός et aux *Neue Jahrbücher*. Le manuscrit est,

dit-on, du XIVe siècle et ne contient que des ouvrages déjà connus. On ignore encore quelle valeur il peut avoir pour l'établissement du texte.

M. Joseph Halévy commence une lecture sur la langue du peuple asiatique connu des Egyptiens sous le nom de *Kheta*, des Assyriens et des Hébreux sous ceux de *Hatti* et de *Hittim*, et généralement désignés aujourd'hui sous celles de *Hetéens* ou *Hittites*. On sait que ce peuple nous a laissé un grand nombre d'inscriptions, dont l'écriture et la langue sont encore un mystère. Laissant de côté ces textes d'où personne n'a pu encore rien tirer, M. Halévy cherche à deviner quel pouvait être l'idiome parlé par les Hittites à l'aide de l'étude des noms d'hommes et de lieux de leur pays qui sont mentionnés dans les inscriptions assyriennes. Sa conclusion est, contrairement à l'opinion générale, que les Hittites parlaient une langue sémitique, intermédiaire entre le phénicien et l'assyro-babylonien.

M. Oppert fait ses réserves sur cette conclusion. Il est vrai que beaucoup des noms cités par l'auteur de la communication paraissent être d'origine sémitique; mais, pour d'autres, il est impossible de dire de quelle langue ils viennent. En tout cas, on ne saurait tirer de l'étymologie de quelques noms propres des conséquences certaines sur la langue parlée par une population.

M. Moïse Schwab communique le texte d'une inscription latine du XVIe siècle, qu'il a découverte, aux trois quarts cachée sous le plâtre, à Guerville, près Mantes-sur-Seine (Seine-et-Oise). C'est l'épitaphe d'un député aux états généraux d'Orléans et de Blois (1560 et 1576), Eustache Pigis, qui mourut le 20 avril 1587, dans sa 90e année. Au-dessus du texte sont gravés plusieurs emblèmes dont la signification est obscure, une flamme et des rayons, surmontés d'une étoile et d'un croissant, le tout au-dessus d'un puits. Rien dans le texte ne permet de juger si Eustache Pigis était un catholique ou un réformé.

Ouvrages présentés : — par M. Alexandre Bertrand : l'*Ami des monuments*, revue publiée sous la direction de Charles NORMAND, année 1887, n° 1 ; — par M. Schlumberger : TAMIZEY DE LARROQUE, *les Correspondants de Peiresc*, XII, *Pierre-Antoine de Rascas, sieur de Bagarris*.

Julien HAVET.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séances des 13 et 20 avril 1887.

M. E. Muntz fait connaître les noms des sculpteurs, peintres, miniaturistes, orfèvres, brodeurs, etc., employés de 1378 à 1394, par le pape d'Avignon Clément VII. Il communique en outre la photographie qu'un archéologue d'Avignon, M. Digonnet, vient d'exécuter d'après la statue tombale, encore inédite, de ce pontife.

M. Caron, associé correspondant, présente une pièce de monnaie appartenant à la ville de Bourbon-Lancy, et à la famille de Châteauvillain.

M. Flouest présente à la Société un torques en bronze, trouvé dans un tumulus fouillé dans la forêt de Châtillon (Côte-d'Or).

M. Prost entretient de nouveau la Société des tombeaux de Merten (ancienne Moselle) et de Heddernheim (Prusse Rhénane) et de la découverte de monuments de même caractère faite tout récemment en Bretagne.

M. Courajod signale de nouveau de petits monuments en bois sculpté, portant une marque d'école caractérisée par une main frappée au fer rouge; une communication a été faite déjà sur ce sujet par MM. Courajod et Corroyer. M. Courajod croit que l'étude de ces petits monuments est des plus intéressantes pour la découverte des provenances des œuvres d'artistes flamands, lesquels ont eu une grande influence sur la sculpture française. Les deux sculptures en bois présentées à la Société viennent d'être données au Musée du Louvre par M. Charles Stein.

Ed. COURAJOD.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

// REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 20 — 16 mai — 1887

Sommaire : 108. Babelon, Description historique et chronologique des monnaies de la République romaine. — 109. Omont, Inventaires des manuscrits grecs. — *Variétés :* Clermont-Ganneau, Notes d'archéologie orientale, XXVIII, Inscription funéraire de Qaloniè; XXIV, Pégase et pégnumi; XXX, Apollon Agyieus et le Reseph-Houç phénicien. — Chronique. — Académie des Inscriptions. — Société des Antiquaires de France.

---

108. — **Description historique et chronologique des monnaies de la République romaine, vulgairement appelées consulaires,** par Ernest Babelon. Tome 2e, Paris, Rollin et Feuardent, 1886, in-8 de 669 pages.

Le second volume est digne du premier et le complète en donnant satisfaction aux quelques *desiderata* que nous avions soumis à l'auteur (*Rev. crit.*, 1886, p. 25-29). Il contient la description des monnaies républicaines de Rome, depuis la famille Julia jusqu'à la famille Volteia ; deux appendices traitent des monnaies de cette série qui ont été restituées par les augustes du Haut-Empire, et de celles qui ont été copiées par les peuples barbares de la Gaule et des bords du Danube. On trouve, à la fin du volume, une table très détaillée, qui permet de recourir facilement à toutes les questions numismatiques et archéologiques traitées dans l'ensemble de l'ouvrage.

Nous recommandons tout particulièrement ce livre à ceux qui s'occupent de l'histoire et de l'archéologie romaines. M. Babelon a réuni dans ses deux tomes une collection précieuse de documents; il a résumé, avec critique, les travaux de ses devanciers; il a mis beaucoup du sien : des propositions désormais acquises à la science, des conjectures qui peuvent être discutées. Chacun est certain d'y trouver son profit et aussi le sujet de recherches nouvelles et de découvertes. Les livres de cette valeur sont à la fois des ouvrages de doctrine et des ouvrages de vulgarisation.

Anatole de Barthélemy.

---

109. — **Inventaire sommaire des manuscrits grecs** conservés dans les bibliothèques publiques de Paris autres que la Bibliothèque Nationale, par Henri Omont. Paris, 1883, in-8. (Extrait du *Bulletin de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile de France*), 10 pp.

— **Catalogue des manuscrits grecs** des départements, par H. Omont. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1886, in-8. 80 pp.

— **Inventaire sommaire des manuscrits du supplément grec** de la Bibliothèque Nationale, par Henri Omont. Paris, A. Picard, 1883, in-8, xvi-135 pp.

— **Inventaire sommaire des manuscrits grecs** de la Bibliothèque Nationale, par Henri Omont. Première partie, ancien fonds grec. Théologie. Paris, Picard, 1886, in-8, vi-299 pp.

— **Notes sur les manuscrits grecs** du British Museum, par H. Omont. Paris, 1884, in-8. (Extrait de la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*), 40 pp.

— **Catalogue des manuscrits grecs** de la bibliothèque royale de Bruxelles et des autres bibliothèques publiques de Belgique, par Henri Omont. Gand, Vanderhaegen. Paris, A. Picard, 1885, in-8, 61 pp.

— **Catalogue des manuscrits grecs** des bibliothèques de Suisse, Bâle, Berne, Einsiedlen, Genève, St-Gall, Schaffhouse et Zürich, par Henri Omont. Leipzig, Otto Harrassowitz, 1886, in-8, 68 pp.

Les philologues, les érudits et les paléographes ne sauraient avoir trop de reconnaissance envers M. Omont pour ces inventaires et ces catalogues qui se suivent à des intervalles si rapprochés et apportent tous quelque chose de nouveau et d'intéressant. L'auteur, dès 1881, avait donné dans la *Bibliothèque de l'École des chartes* (t. 42) un supplément aux listes des copistes et des mss. datés de M. Gardthausen [1]; il y faisait connaître vingt-sept copistes et trente-et-un mss. datés. Vint ensuite l'*Inventaire sommaire des mss. grecs des bibliothèques publiques de Paris*, dans lequel M. O. a appelé l'attention sur cinquante-quatre mss. peu connus, dont treize portent le nom de leur copiste, cinq le nom du copiste et une date. Onze d'entre eux, bien qu'antérieurs à l'an 1600, n'avaient pas été mentionnés dans les listes de M. Gardthausen [2]. La même année (1883) parut l'*Inventaire sommaire des mss. grecs des bibliothèques des départements*; c'est cet ouvrage que M. O. nous rend aujourd'hui développé, complété et corrigé, sous le titre de *Catalogue des mss. grecs des départements*, avec trois fac-similés de l'Evangéliaire de Carpentras. La première fois, M. O. n'ayant pu voir lui-même tous les mss., avait dû se borner à donner sur quelques-uns des renseignements très brefs et parfois peu complets. Le nouveau catalogue ne laisse rien à désirer. On y trouve

1. Le nom de M. Gardthausen reviendra souvent dans cet article, car nous signalons un assez grand nombre de corrections et d'additions à faire à sa *Griechische Palaeographie*. Nous prions nos lecteurs de ne pas voir là une intention de déprécier le livre du savant paléographe; mais ses listes étant les plus complètes et les mieux faites que l'on possède, nous avons dû nécessairement renvoyer à son ouvrage.

2. L'*Inventaire des mss. grecs des bibliothèques Mazarine, de l'Arsenal et Sainte-Geneviève* avait déjà paru dans les *Mélanges Graux*.

les dimensions de tous les mss., en centimètres et millimètres, de courtes et substantielles notes historiques sur les bibliothèques et les mss. qu'elles renferment; et, à la fin, des notices très importantes sur douze mss. grecs de la bibliothèque de M. le marquis de Rosanbo. L'historique de la bibliothèque de Besançon est accompagné de trois inventaires des mss. grecs du cardinal de Granvelle. Celui de la bibliothèque d'Agen, d'une liste de 25 mss. qui proviennent de J. Scaliger et sont aujourd'hui au British Museum (fonds Harley) et à la Bodléienne. M. O. donne encore, d'après le ms. latin 13073 de la Bibliothèque nationale, un catalogue de treize mss. grecs qui se trouvaient à l'abbaye de Saint-Taurin d'Evreux en 1689, puis des extraits des catalogues de la bibliothèque des Jésuites de Lyon en 1722, et de celle des Augustins de la même ville. Nous trouvons enfin, dans ce nouveau catalogue, un ms. de l'Académie de Mâcon et un de Perpignan qui ne figuraient pas dans le premier inventaire; le dernier a été copié à Venise, en 1552, par Jean Murmuris de Nauplie. Outre ces deux mss., les suivants manquent aux listes de M. Gardthausen : Bayeux, Musée municipal, acte d'union des églises grecque et romaine au concile de Florence en 1439. — Besançon, n° 5, copié en 1548 par Jean Mavromate. — Carpentras, n° 75, écrit en 1574 (?). — Évreux, n° 4, copié en 1607 par Jean de Sainte-Maure. — Lille, n° 1, écrit en 1581. — Montpellier, n° 405 (s. d.), écrit en partie par *Noel de la Brô*, chevalier de Rhodes [1]. — Montpellier, n° 127, copié en 1540 à Venise par Valeriano Albini. — Montpellier, n° 446, copié par *Grégoire* en 1346. On trouvera encore parmi les auteurs de copies les noms de Herbert, de Phil. Le Bas, de D. Lobineau.

L'*Inventaire sommaire des mss. du Supplément grec* est précédé d'un tableau des accroissements successifs de ce fonds depuis 1740, d'une liste de copistes et d'une autre de mss. datés, dans lesquelles figurent dix-sept nouveaux noms de copistes et trente mss. datés non signalés jusqu'alors [2]. A cet inventaire, est venu s'ajouter, en 1885, une liste de 34 numéros (ce qui porte à 1044 le nombre des mss. du *Supplément grec)*, publiée dans la *Bibliothèque de l'École des chartes.* Ici encore nous voyons un nouveau nom de copiste du XIV[e] siècle, Philippe τοῦ Σιδεροπράτου, et deux mss. datés; l'un, le n° 1034, de l'an 1364; l'autre, le n° 1040, de l'an 1801, écrit par Théophile de Libye. Dans cet Inventaire du Supplément grec, M. O. n'a pas cru devoir donner le format des mss., nous espérons qu'il comblera cette lacune dans une prochaine édition, comme nous le fait prévoir la liste addi-

---

1. Les noms en italiques sont ceux qui ne se trouvent pas dans l'ouvrage de M. Gardthausen.

2. Il y a quelques obscurités au commencement de la première de ces listes, mais comme ce catalogue doit être prochainement réimprimé avec corrections, il n'y a pas lieu d'insister. Dans la seconde, il faut supprimer l'astérisque devant 1298 et lire : supplément 681 ; puis ajouter un astérisque devant 1564.

tionnelle, où les formats sont indiqués au moyen des lettres G M P (grand, moyen, petit).

M. O. a ensuite abordé les bibliothèques étrangères sur lesquelles nous reviendrons tout à l'heure, puis il a entrepris la rédaction d'un *Inventaire sommaire* de l'ancien fonds grec, dont la première partie a paru en 1886. Ce volume contient tous les mss. théologiques, au nombre de 1318, dont cent cinquante-six sont datés, parmi ceux-ci quatre-vingt-dix-neuf portent en même temps le nom de leur copiste; cent deux n'ont que le nom du copiste sans la date [1].

Voici, par ordre de dates, le relevé de soixante-deux manuscrits datés qui ne figurent pas dans les listes de M. Gardthausen ou qui y figurent avec une date erronée : 724, écrit par le moine *Etienne* [2] en 974 (et non 1074). — 529, écrit par *Théophane* [3], moine, en 1020. — 675, an 1034. — 1068, écrit par *Christodule*, moine et prêtre, en 1044. — 164, écrit par *Sisinnius*, en 1070. — 81, écrit par Nicéphore, en 1092 [4]. — 11, écrit, en partie, par *Léon*, en 1186. — 999, a. 1272. — 734, a. 1273. — 118, a. 1291. — 856, a. 1296. — 341, a. 1325. — 917 A, écrit par le moine Thomas, en 1348. — 1129, écrit par *Joasaph*, en 1353 [5]. — 967, écrit par *Ignace*, moine, en 1377 [6]. — 1308, a. 1389. — 351, écrit par le hiéromoine *Sophonias*, en 1390. — 571 A, écrit par Etienne, en 1415. — 408, écrit par *Sophronius*, en 1418 [7]. — 456, a. 1426. —

1. Nous faisons entrer dans ce nombre les mss. que M. O. a attribués à tel ou tel copiste dont il a reconnu l'écriture.

2. Nous mettons en italiques les noms de copistes que nous n'avons pas trouvés dans l'ouvrage de M. Gardthausen. Bien entendu, nous ne prétendons pas identifier les copistes dont nous ne soulignons pas les noms avec ceux qui ont été cités par le même savant. — Six mss. de la B. N. portent le nom d'Etienne, ce sont les nos 317, 571 A, 724, 911, 1086 et 2889; ils ne se ressemblent nullement. Le plus ancien me paraît être le mss. 911 (souscription fol. 329 v°) que M. Omont fait remonter au xe siècle avec raison. Il y a une grande analogie entre l'écriture de ce ms et celle du 2934 (Σ). Le n° 1086 me paraît avoir été écrit à la fin du xie siècle.

3. Il faut ajouter chez M. Omont, ce nom de Théophane qu'un accident typographique a dû faire disparaître.

4. Il faut, ici, corriger l'indication de M. Gardthausen, p. 333, qui attribue au même copiste les mss. 47 et 81. La sousctiption du cod. 47 est une souscription de donateur, qui constate que le ms. a été écrit à Constantinople en 1364, puis donné à un monastère par Nicéphore τοῦ χαννάδη. Quant à la souscription du cod. 698, où nous lisons: Nicéphore clerc τοῦ λοῦλε, elle a été évidemment recopiée; du reste ce ms. a été restauré et se compose de parties d'âges différents; celle qui paraît la plus ancienne va du fol. 114 au fol. 123 ; je noserais affirmer qu'elle remonte au xie siècle.

5. M. Omont donne pour date à ce ms. l'an 1354. Il y a ici une petite difficulté; le ms. est daté du samedi 12 avril 6861, indiction 6 = 1353 ap. J.-C.; mais en l'année 1353, le 12 avril tombe un vendredi, il tombe un samedi l'année suivante. L'an du monde et l'indiction concordant, je suis porté à croire que le copiste a fait erreur sur le quantième. Dans cette partie du catalogue, un autre copiste du nom de Joasaph a écrit les deux mss. nos 348 et 1242.

6. Nous avons comparé ce ms. avec le 1088 écrit aussi par un Ignace, moine, il n'y a entre eux aucune ressemblance.

7. Ce n'est pas le même que le copiste du Coislin 361.

430, a. 1439. — 1048, a. 1442. — 1279, a. 1442. — 1110, écrit par *Nicolas Cladios*, en 1465. — 1155, copié par Grégoire, en 1483. — 1235, a. 1495. — 1060, a. 1518. — 1082, a. 1524. — 941, a. 1535. — 1261, écrit par *Jean Tamprelas*, en 1537. [1] — 452, copié par Valeriano Albini, en 1538. — 810, a. 1540. — 1184, a. 1540. — 458, écrit par Constantin Palaeocappa, en 1541. — 798, écrit par Christophe Auer, en 1541. — 777, 1029 et 1243, écrits par Christophe Auer, en 1542. — 240, copié par le même, en 1543. — 459, a. 1543. — 1240, copié par Chr. Auer, en 1544. — 416, a. 1557. — 37, copié par *Cyrille*, en 1558. — 149, a. 1560 (1561). — 413, a. 1561. — 371, écrit par le prêtre *Jean Dracopoulos*, en 1562. — 848, écrit par *Constantin Coccos*, en 1569. — 388, a. 1573. — 947, écrit par *Georges* de Corfou, en 1574. — 1095, a. 1575. — 949, écrit par Pantaléon Mamouka, en 1581. — 834, a. 1585. — 1306, a. 1585. — 1183, a. 1590. — 1245, écrit par Jean de Sainte-Maure, en 1603. — 952, a. 1608 — 100 A, écrit par *Lucas* ἀρχιθύτης, en 1625. — 953, a. 1625. — 424, a. 1672. — 431, a. 1672. — 432, a. 1672 et 1676. — 1043 A, copié par *Sebastos Trapezuntios*, en 1697.

Nous avons encore relevé dans ce volume quelques noms nouveaux de copistes, dont les mss. ne sont pas datés : Anthime, XIVe s. n° 1233. — Antoine, moine, XIe s. n° 1062 A [2]. — Basile, moine, IXe s. n° 63. — Constantios, XVIe s. nos 840, 847 et 851. (Ces mss. sont attribués à ce copiste par M. Omont.) — Constant ὁ Ἀλιτρός, XVIe s. nos 998 et 1007. — J. B. Cotelier, XVIIe s. n° 896. — Daniel, hiéromoine, XVIe s. n° 1318 [3]. — Etienne, moine et prêtre, Xe s. n° 911. — *Gérasime*, XIVe s. n° 1200. [4] — Grégoire, moine, XIe s. n° 863. — Jean, XVe s. n° 1311. — Jean, chantre, XVe s. n° 1001. — Jean, moine, XIVe s. n° 1032. — Jean Zagorinos, prêtre, XV-XVIe s. n° 326. — Longin, XIIIe s. n° 465 (ce Longin n'est pas le même que celui qui a copié le 443). — Michel, XIIIe s. n° 653 [5]. — Moyse, moine, XVe s. n° 266. — Néophytos, XVIIe s. 173 A. — Nicolas, moine, XIIIe s. n° 837 A. — Olymbrius, lecteur, XVIe s. n° 808. — Théophylacte, moine, XIIe s. n° 319.

On trouvera encore des mss. à ajouter aux listes de ceux qui sont mentionnés à la suite des noms des copistes comme Ange Vergèce, André Darmarios, Constantin Palaeocappa, etc. Nous nous bornons ici

---

1. Ce copiste n'a écrit que les feuillets 1-127vo et 176-311 vo.

2. Nous pouvons répondre au point d'interrogation de M. Gardth. (p. 314) qu'il n'y a pas identité entre ce copiste et ceux du 637 et du Coislin 205. De même (p. 335 l. 41) les mss. 78 et 1097 ne sont pas dûs au même Paul. Quant au 648, il n'a qu'une souscription de possesseurs et est antérieur à l'an 1051.

3. On ne doit que les feuillets 153-156, à ce Daniel, dont le nom se lit au fol. 156 dans une souscription cryptographique. Ce copiste n'est pas le même que celui du Coislin 306.

4. Ce Gérasime n'a rien de commun avec les copistes des mss. 1139 et 2874.

5. Ce n'est pas le même que le cop. du supplt 464.

à quelques points principaux pour montrer l'intérêt que présente la publication de M. Omont [1].

Comme nous l'avons dit plus haut M. O. s'est aussi occupé de dresser le catalogue des mss. grecs que possèdent les bibliothèques étrangères. Dès 1884 il a fait paraître des *Notes sur les manuscrits grecs du British Museum*. Ces mss. sont au nombre de 760, répartis dans huit collections. M. O. en donne les numéros et la classification. En tête de sa brochure il a placé une histoire succincte, mais très claire, du British Museum et de ses accroissements, la liste des collections qui y sont entrées et des catalogues qui en ont été dressés. Nous trouvons ensuite, dans l'ordre alphabétique, les noms des établissements et des personnages auxquels ces mss. ont autrefois appartenu; puis la liste des copistes avec le texte de leurs souscriptions; quelques-uns figurent dans cette liste, quoiqu'ils n'aient pas signé leur travail, parce que M. O., grâce à sa profonde connaissance des mss., a pu reconnaître leur écriture. C'est ainsi que trente-sept mss. sans souscription sont notés comme dûs, quatre à Constantin Palaeocappa, deux à Christophe Auer, neuf à Antonius Episcopulus, cinq à Ange Vergèce, deux à Arsène de Monembasie, un à Georges Hermonyme, cinq à Jean Rhosus, trois à Jean de

1. Voici cependant quelques points de détail qu'il sera utile de noter :
Pour le nº 70 M. O. repousse les conclusions de Montfaucon et date seulement ce ms. du xᵉ s. — Chez M. Gardthausen, p. 316, l. 11, à Regius 3437, ajoutez = P 1315. *Ibid.* p. 345, l. 34, lisez Colbert. 3054 = P 784. *Ibid.* p. 348, l. 39, lisez : a. 1131. *Ibid.* p. 344, l. 4, au lieu de Colbert., lisez *Regius*; au lieu de P 1111, lisez : P 1115. *Ibid.* p. 348, l. 25, lisez : a. 1020, Scr. Théophane, moine. *Ibid.* p. 345, l. 5, lisez : an. 967. *Ibid.* p. 337, l. 39, lisez : P 83. *Ibid.* p. 337, l. 44, supprimez : a. 1426. Ni M. Omont, ni moi, n'avons pu découvrir une trace de chiffre dans la souscription informe qui termine ce ms. *Ibid.* p. 321, l. 25, Galterius n'est pas le copiste du cod. 207; mais celui qui l'a fait exécuter. *Ibid.* p. 356, l. 13, lisez : a. 1368. *Ibid.* p. 336, l. 17, lisez : Petrus ὁ Ἀλήμμανδρος de Corona. *Ibid.* p. 330, l. 34, lisez : Matthaeus Θυτοραχενδύτης. *Ibid.* p. 327, l. 38 : Regius 2942, ajoutez : = P 1033, xiᵉ s. *Ibid.* p. 332, l. 18, ajoutez : 4588 = P 381. *Ibid.* p. 317, l. 18, ajoutez : = P 393. *Ibid.* p. 327, l. 3, au lieu de 1475 lisez : 1478. *Ibid.* p. 355, l. 7, lisez : a. 1348. *Ibid.* p. 326, l. 6, ajoutez : = P 445. *Ibid.* p. 313, l. 35, au lieu de a. 1302, lisez : a. 1299. *Ibid.* p. 332, l. 13, à *Reg.* 1899, ajoutez : = P 467. *Ibid.* p. 331, l. 7, au lieu de 1083, lisez : 1073. *Ibid.* p. 352, l. 39. Ajoutez : Scr. Johannes ἱερεύς. *Ibid.* p. 354, l. 49, lisez : Scr. Johannes presbyter. *Ibid.* p. 362, l. 6, lisez : P 508. Ce ms. du xiiᵉ s. n'est nullement de la main de Démétrius Léontarès. Le ms. 580 (Colb. 413 du xiᵉ s.) non plus; il faut donc effacer ce nº chez M. Gardth., p. 320, l. 8. Quant au cod. 1639 il est bien de la main de ce Démétrius et a été exécuté de 1474 à 1475, comme le prouvent trois souscriptions aux fol. 84, 103 et 194 vº. *Ibid.* p. 338, l. 15, ajoutez : = P 1004. *Ibid.* p. 338, l. 37, ajoutez : = P 1086. *Ibid.* p. 356, l. 9, ajoutez : Scr. Joasaph; ce copiste est le même qui a écrit le P 348. *Ibid.* p. 323, l. 16, lisez : Gerasimus hieromon.; et l. 17 ajoutez : = P 2874; les deux mss. ne sont pas de la même main. *Ibid.* p. 333, l. 44, lisez : Nicodemus monachus, Regius 3315 = P. 2809, etc. En revanche ajoutez à *l'erratum* de M. Omont : Nº 872, *lisez* : 1500, au lieu de 1552. Nº 990, *lisez* : 1030 au lieu de 1049. Nº 1305, *lisez* : 1533, au lieu de xviᵉ s. Nº 1001, *lisez* : copié en partie; Jean n'a écrit que les ff. 1-62. Nº 1181, *lisez* : copié en partie; on ne doit à Nicolas que les feuillets 62-229 vº. Nº 448, *lisez* : Lepentrenos.

Sainte-Maure, trois à Michel Apostole, un à Michel Damascène, un à Nicolas de la Torre, deux à Valeriano Albini.

Nous avons encore relevé, ici, quelques mss. datés qu'il faudra ajouter aux listes de M. Gardthausen : Additional 5111-5112, copié par *Gregorios* ὁ Συγκελιώτης (a. 1189). — Additional 31919, cop. p. *Ignatios* ὁ Σηλυβρίας (a. 1431). — Harley 5631, écrit p. Georges de Constantinople (a 1555). — Harley 5736, copié p. Antoine Eparque (a. 1560?). — Old Royal 16 C. IV, cop. p. Pierre Moreau 1565. — Old Royal 16 C. XVIII, de la main d'André Darmarios (a. 1580). — Burney 53, de la main de Jean de Sainte-Maure, était terminé en l'année 1585. — Addit. 19062 écrit par *Matthaeus*, hieromonachus Moscovita (a. 1596). — Addit. 10375, cop. par *Jean*, prêtre, surnommé Κυνηγός (a. 1597). — Harley 5783, cop. p. *Michael Antristos* d'Athènes (a. 1601).

Outre les noms de copistes que nous avons écrits en italiques en voici quelques autres que nous n'avons pas trouvés ailleurs : Marcus (à Florence), Burney 96. — Michael ὁ τοῦ Αυγγέως, Arundel 545. — Michael Patricius βασιλικὸς νοτάριος, Arundel 549. — Nicéphore (IX-Xe s.) Arundel 532. — Nicéphore, lecteur, Harley 5650. — Nicodemus, hieromonachus Romanus, Additional 15315. — Philippe de Rhodes, Old Royal 16 C. XXV. — Petrus Brabus de Vérone, Harley 6290. — Jacques Sirmond (le P.) Additional 22039 (a. 1593). — Sophonias monachus (XIIe s.), Harley 5582 [1]. — Zagorinos (surnom ; le nom manque), Addit. 16183 (XIe s.) [2].

Ces *Notes* ont été bientôt suivies du *Catalogue des mss. grecs de la Bibliothèque royale de Bruxelles et des autres bibliothèques publ. de Belgique*. Il y a en Belgique 127 mss. grecs, dont 121 à Bruxelles, un à Anvers, trois au Musée Plantin et deux à Louvain. La liste de ces mss. est accompagnée d'un *Appendice* en quatre parties. La première contient le catalogue des mss. grecs de Pierre Pantin († 1611). M. O. ne s'est pas contenté de transcrire ce catalogue tel qu'il est dans Fabricius; mais il a eu soin de renseigner le lecteur sur la destinée des mss., en indiquant leur numéro dans les collections auxquelles ils appartiennent aujourd'hui. La deuxième partie de l'*Appendice* donne le catalogue des mss. grecs d'A. Schott [3]. La troisième, celui des mss. de la maison

1. Nous omettons à dessein *Theodosios* qui, dans une souscription de l'an 1380 ajoutée à un ms. du XIIe s. (Harley 5567), fait suivre son nom de la mention *τοῦ μεγάλου βασιλέως*.

2. Corrigez chez M. Gardthausen, p. 313, dern. lig. 1544 en 1543. P. 345, l. 27, lire 5598 au lieu de 5589. Ajouter p. 317, l. 36 : Trapezuntius au nom de Christophorus. P. 350, l. 23, ajouter : cop. p. Métaxarès. Page 318, lire Constantinus Mesobotes. — Chez M. Omont, p. 25, l. 18, 1546 au l. de 1554. P. 31, l. 12, 1469 au lieu de 1569.

3. Comme les mss. de Pantin passèrent entre les mains de Schott et que la bibliothèque de ce dernier échut aux Jésuites d'Anvers, on ne doit pas s'étonner de voir certains numéros actuels répétés dans les deux catalogues de Pantin et de Schott. Des 47 mss. de Pantin, sept (mieux vaudrait peut-être dire six, car deux ont été réunis en un seul) sont aujourd'hui à Paris dans le *Supplément grec* de la

professe des Jésuites d'Anvers. La quatrième est la liste des mss. grecs transférés à Paris et rendus à la Belgique en 1815. Un index alphabétique termine ce catalogue, où nous avons encore recueilli ces quelques nouveaux mss. datés : 11336, copié par Jean Rhosus a. 1443. — 18170-73, écrit en Crète par *Aristobule Apostolidès* a. 1489 [1]. — 7020-21, écrit à Padoue par Hieronymus Agninus a. 1532. — 613, copié à Venise par *Constantin*, grec, a. 1533. — 11261, copié par *Jean Livineius* a. 1572. — 21836, écrit par Jean, prêtre, ὁ Εὐριπιώτης, a. 1576. — 11329-31, écrit par André Darmarios a. 1579. — 11276-77, écrit par le même a. 1580. — 2102-3, copié par *Marcus Velserus* a. 1598. — 14870, copié par *Alexandre*, logothète, en 1603 [2]. — 11381, copié par *Daniel Hoeschel* a. 1614. — Fétis-1342, copié par *F. L. Perne* en 1822.

Outre les noms de copistes soulignés ci-dessus, on peut relever encore les suivants : Athanase, hiéromoine, de Grottaferrata, n° 8368-71. — Combefis, à qui l'on doit une partie du n° 18864-74. — Georges, n° 4280-83 (xv° s.). — Georgius Cribellus, n° 11400 (xvi° s.). — Hortensius Lambert, Anvers, n° 426 (antérieur à 1594). — Lucius Æmoerius (?), n° 11342 (xv° s.). — Vossius Isaac, n° 21942 (antérieur à 1637).

Voici maintenant treize nouveaux manuscrits datés que nous avons relevés dans le *Catalogue des mss. grecs des bibliothèques de Suisse* : Zürich (Bibl. de la ville) C. 27, cop. à Constantinople par Manuel Tzycandyles en 1374. — Genève (B. de la v.), n° 23, a. 1387 [3]. — Genève (B. de la v.), n° 32, copié par *Jean*, prêtre, protopapas τῆς Πεδιάδος, a. 1400 (?). — Zürich (B. de la v.) C. 163, écrit par *Zwingli*, a. 1517. — Einsiedlen (B. de la v.) n° 683, cop. à Paris p. *Jean Coryletus*, a. 1518. — Bâle, F. I. 8 b, écrit par Nicolas Murmuris de Nauplie de 1543 à 1546. — Bâle, F. I. 7, copié par Jean Mavromate de Corcyre, a. 1548. — Bâle, A. III. 2, copié à Venise par Jean Murmuris de Nauplie, a. 1551. — Bâle, A. III. 9, copié par *Cyrille*, moine, a. 1564 [4]. — Bâle, E. II. 12, copié en 1572. — Bâle, D. IV. 6, copié en 1574. — Bâle, F.

B. N., et 29 sont à Bruxelles ; le sort des autres est inconnu. Des 52 mss. de Schott, sept ont passé dans le *Supplément grec* (mais quatre numéros se confondent avec ceux de Pantin et tous portent dans l'*Inventaire sommaire* de M. O. la mention de provenance *Jésuites d'Anvers*), 32 sont à Bruxelles. Sur les 21 mss. du catalogue de la maison professe des Jésuites d'Anvers, un est venu à Paris à la bibliothèque de l'Arsenal, deux dans le *Supplément grec* de la B. N., et douze autres sont à Bruxelles.

1. On doit encore à ce copiste les mss. 11377-80, 3529 et une partie du 11291-93.

2. C'est, je le crois bien, la date qu'il faut lire à cause de l'indiction. En tout cas, la date de 1593, dans le catalogue, p. 13, doit être corrigée.

3. Une portion au moins de ce ms. nous paraît avoir été copiée à cette date d'après la souscription reproduite par M. Omont.

4. Et non en 1574, comme une faute de typographie l'a fait dire à M. Omont. Peut-être, à cause du chiffre de l'indiction qui est 8, faut-il écrire 1565, et croire que le copiste s'est trompé d'une unité en moins sur le chiffre de l'année.

V. 28, copié par *Samuel Battierus*, . 1697. — Bâle, F. I. 14ª, écrit par le même, a. 1718.

Nous croyons devoir signaler encore les noms de copistes qui suivent : Alexius (Berne, B. de la v. 48, postérieur à 1478). — Basilius (Bâle, B. II. 14), XIIIᵉ s. — Choniates (Bâle, A. VII. 1), XIVᵉ s. — Drach (Jean), (Bâle, F. VI. 54), XVIᵉ s. — Georges ὁ II... (Bâle, A. III. 5), XIVᵉ s. — Jean (Genève, Bibl. de la v. 24), XVᵉ s.

Nous n'avons fait le dépouillement de ces intéressants catalogues qu'au point de vue paléographique, et encore n'est-il pas complet; car on trouvera un grand nombre de mss., non datés, à ajouter à la suite des noms des copistes connus dans les listes de M. Gardthausen. Mais ce qui précède suffira, ce nous semble, pour montrer l'importance de publications poursuivies par leur auteur avec une activité et un soin dignes de tous éloges. Il est vraiment extraordinaire que dans une telle quantité de numéros, de dates et de noms, si peu d'erreurs se soient glissées. De pareils travaux ne sauraient être trop encouragés. M. Omont nous fait espérer « un chapitre de l'histoire de la renaissance des études classiques au XVIᵉ siècle en Belgique », nous l'attendons avec impatience. Mais ce que nous souhaitons surtout, c'est qu'il nous donne une histoire de la formation du fonds grec de la Bibliothèque Nationale, et fasse pour ce fonds ce que M. L. Delisle a fait pour les fonds latins et français; c'est, je crois, un vœu auquel s'associeront tous les amis de la science.

Alfred JACOB.

VARIÉTÉS

Notes d'archéologie orientale.

XXVIII

Inscription funéraire de Qaloniè (environs de Jérusalem).

Lors de ma dernière mission en Orient, en 1886, j'entendis parler, en passant à Jaffa, de la découverte d'un curieux sépulcre à Qaloniè, petit village des environs de Jérusalem que l'on traverse peu avant d'arriver dans la ville sainte. Je me proposais d'aller l'examiner au retour de mon excursion en Phénicie. Malheureusement je ne pus donner suite à ce projet, l'état de la mer ne m'ayant pas permis de débarquer de nouveau à Jaffa.

Le dernier numéro du *Quarterly Statement* [1] du *Palestine Exploration Fund* contient le plan et la description de ce tombeau relevé

1. January, 1885, p. 51 et suiv.

depuis par M. Schick. C'est une chambre sépulcrale creusée dans le roc et ornée de peintures à fresques intéressantes qui représentent, entre autres choses, des anges ailés et des espèces de chérubins ou oiseaux à tête humaine [1] tenant des couronnes à l'intérieur desquelles sont peintes des inscriptions. M. Schick donne la copie de ces inscriptions. L'une est ainsi conçue :

ΕΙϹΘΕΟϹ
ΚΑΙΟΧΡΙϹΟϹ
ΑΥΤΟΥ

La formule Εἷς θεὸς καὶ ὁ Χρισ[τ]ὸς αὐτοῦ, *un seul Dieu et son Christ*, est bien connue par d'autres inscriptions de Syrie. J'en ai fait une étude particulière dans mes *Rapports sur une mission en Palestine et en Phénicie entreprise en 1881* [2]. Si l'omission du τ de Χριστός est imputable à l'artiste, et non au copiste moderne, nous pourrons en tirer argument pour l'explication de la seconde inscription qui offre quelque obscurité:

ΩϹΖΗ
ΜΝΗϹΕΝ
ΒΑΡΩΧΙϹ

La traduction sommaire de M. Schick « Lord, remember me » est insuffisante. ΜΝΗϹΕΝ doit être évidemment corrigé en ΜΝΗϹΘΗ, μνησθῇ, « soit rappelé », et il faut chercher à la troisième ligne un nom propre au nominatif : Βαρωχις. A première vue, la terminaison ις pourrait faire prendre Βαρωχίς pour un nom féminin, ce qui semblerait s'accorder avec le sexe qu'on a cru pouvoir attribuer au squelette couché dans un des *loculi;* mais ce dernier point n'est rien moins qu'élucidé. Je pense plutôt que la terminaison ις est ici, comme dans beaucoup d'autres cas, l'abréviation de la terminaison ιος ou ίας et que Βάρωχις est pour Βαρώχιος ou Βαρωχίας. Ce nom est visiblement une transcription plus ou moins exacte du nom juif *Baruch*, ברוך ou *Baruchias*, ברכיה (Βαραχία); il est à rapprocher de celui que j'ai déchiffré dans un titulus funéraire de Jaffa [3], au génitif : Βαρουχίου. Nous avons donc affaire à un judéo-chrétien ; ce fait prend une signification toute particulière si on le rapproche de la présence de la formule εἷς θεός gravée sur le chapiteau bilingue d'Emmaüs, à côté d'une inscription hébraïque en caractères pseudo-archaïques [4], et aussi sur un des deux chapiteaux [5] que j'ai trouvés à Ni'ané avec ce beau plat de bronze ciselé [6] où sont repré-

1. Rappelant singulièrement les sirènes funéraires et les éperviers égyptiens anthropocéphales qui appartiennent au même bestiaire iconologique.

2. P. 21 et suiv., cf. p. 105. Elle se trouve notamment sur des inscriptions datées de l'an 378 et de l'an 483.

3. Voir mon *Recueil d'archéologie orientale*, p. 99. Cf. *Rev. crit.*, 6 juillet 1885, p. 14.

4. Voir mes *Rapports*, etc., p. 20-32.

5. *Id.*, p. 63.

6. *Id.*, p. 78. Les monuments rapportés par moi sont exposés au Louvre.

sentés, entre autres symboles juifs, le chandelier à sept branches et l'armoire aux rouleaux sacrés.

Reste à expliquer la première ligne de l'inscription. La leçon ΩCZH est une énigme. Je suis tenté de corriger [Φ]ΩCZ[Ω]H, c'est-à-dire Φῶς, Ζώη, *vie*, *lumière :* le Φ initial a pu disparaître si le stuc sur lequel il était tracé s'est détaché du rocher à cet endroit, accident qui est arrivé à d'autres parties de la fresque. Quant à l'omission du ω, on peut l'attribuer soit à l'artiste, soit au copiste, comme l'omission certaine du τ dans Χριστός.

Φῶς, Ζώη est une formule chrétienne dont j'ai constaté plusieurs fois l'existence en Syrie [1]. Ces deux mots sont souvent disposés en croix :

Z
ΦΩC
H

il faut, je pense, en chercher l'origine dans l'évangile selon saint Jean, ἐν αὐτῷ ζωὴ ἐστιν, καὶ ἡ ζωὴ ἦν τὸ φῶς τῶν ἀνθρώπων (I, 4), passage qui doit être rapproché d'un autre du même évangile (VIII, 12) : « Celui qui me suit n'errera pas dans les ténèbres, mais il a la *lumière de la vie* (τὸ φῶς τῆς ζωῆς). » Il convient de rapporter au même axiome dogmatique la légende souvent répétée sur ces *lychnaria* [2] de Jérusalem, dont j'ai fait connaître le premier spécimen il y a une vingtaine d'années : Φῶς Χ(ριστο)ῦ φένι πᾶσιν, *la lumière du Christ brille pour tous ;* ici encore c'est le texte de saint Jean qui a inspiré cette eulogie : καὶ τὸ φῶς ἐν τῇ σκοτίᾳ φαίνει (I, 5) ; ἦ τὸ φῶς τὸ ἀληθινόν ὃ φωτίζει πάντα ἄνθρωπον (I, 9) ; ἐγὼ φῶς εἰμι τοῦ κόσμου (VIII, 12).

XXIX

Πήγασος *et* πήγνυμι.

Les fouilles pratiquées en 1885 par M. Ohnefalsch-Richter dans les ruines de Tamassos, en Chypre, ont amené, entre autres découvertes, celle d'un vase de terre cuite orné de peintures d'un style grossier mais d'un rare intérêt archéologique, que vient de faire connaître M. S. Reinach [3]. L'une des scènes représente, selon toute apparence, la décollation de Méduse par Persée : au milieu, le tronc décapité du monstre, aptère, agitant convulsivement ses bras ; à droite, le héros en armes [4], tenant à bras tendu la tête qu'il vient de trancher et dont il semble éviter de regarder la face pour échapper à son pouvoir pétrifiant ; à gau-

1. Cf. ma *Note* VI *d'archéologie orientale* (*Rev. crit.*, 10 septembre 1883, p. 194-196).

2. Tel est le véritable nom de ces petites lampes de terre cuite palestiniennes, avec ou sans inscription, comme nous l'apprend la légende inscrite sur l'une d'elles, qui fait partie de ma collection : λυχνάρια καλά.

3. *Revue archéologique*, janvier-février 1887, p. 78 et suiv.

4. Persée a seulement la lance et le bouclier ; il est singulier qu'on n'ait pas représenté l'arme avec laquelle il vient d'opérer la gorgotomie.

che, un personnage brandissant d'une main un marteau à deux têtes et tenant de l'autre un long clou qu'il se met en devoir d'enfoncer dans le cou de la Gorgone. « L'épisode du fichement du clou, dit M. Reinach, doit correspondre à quelque détail de la légende que les auteurs ne nous ont pas transmis ou qui s'est modifié de bonne heure. » Le fait est que cet épisode additionnel est absolument déroutant pour l'exégèse mythologique, et y voir simplement un exemple de la *clavi fixio*, considérée comme prophylactique, est une explication trop vague pour qu'on s'en contente.

Devant cette difficulté, l'on me permettra peut-être d'émettre une conjecture. La décollation de la Méduse qui a, comme je l'ai déjà indiqué autrefois, les plus étroits rapports avec l'ἀποκεφαλισμός d'Isis par son fils Horus, et la décapitation de la fille du Kronos phénicien par son père [1], est généralement accompagnée d'un détail essentiel qui manque tout à fait ici : la naissance de Chrysaor et de Pégase issant du cou béant de Méduse qui les avait conçus de Poseidon [2]. L'omission est d'autant plus frappante dans l'espèce que cette complication n'était pas ignorée des artistes cypriotes, ainsi que le prouve le sarcophage de Golgos [3], qui doit être, il est vrai, d'une époque sensiblement postérieure à celle du vase de Tamassos [4].

Nous constatons donc à la fois dans notre scène, si elle représente bien la gorgotomie, une omission et une addition : l'absence de Chrysaor et de Pégase est, en quelque sorte, compensée par la présence d'un personnage armé d'un marteau, et enfonçant un clou précisément dans l'organe de la Méduse d'où devraient sortir les deux êtres dont elle est la mère. Ce que nous avons en moins ne serait-il pas, en réalité, figuré par ce que nous avons en plus? Je m'explique. L'étymologie du nom de Πήγασος est des plus incertaines, qu'on le rapporte à πηγή ou à πηγός ; pourquoi les anciens, à tort ou à raison, ne l'auraient-ils pas, eux, rapporté à πήγνυμι, *enfoncer, ficher, clouer* [5] ? C'est, d'ailleurs, au radical de ce verbe qu'on s'accorde à rattacher les mots πηγή et πηγός.

---

1. Sanchoniathon (*Ph. de Bybl.*, éd. Orelli, p. 30 ; cf. p. 34).

2. Ce sujet est représenté avec diverses variantes sur plusieurs monuments antiques bien connus.

3. Publié pour la première fois par mon regretté ami, M. G. Colonna-Ceccaldi (*Revue archéologique*, XXIX, p. 22 et suiv.).

4. Le culte de Persée semble avoir eu une certaine importance à Chypre. Deux inscriptions de Kourion (Colonna-Ceccaldi, *Monuments antiques de Chypre*, etc., p. 209-210) nous font connaître une divinité Περσεύτης, qui se rattache vraisemblablement à Persée et sur laquelle les témoignages de l'antiquité sont muets. M. Colonna-Ceccaldi (*op. c.*, p. 155) a très bien vu que ce dérivé local de Persée, le grand patron d'Argos, devait avoir sa source dans la tradition argienne ; en effet, Hérodote (V, 113) et Strabon (XIV, 7) nous apprennent que Kourion était une colonie argienne. Perseutés apparaît encore dans une inscription cypriote de Kourion (Collitz-Deecke, *Sammlung*....., n° 45).

5 En tout cas, nous savons par leur propre aveu que c'est au verbe πήγνυμι qu'ils demandaient l'étymologie du nom de Παγαί, la ville où avait été construit le

Voilà pour Pégase. Quant à Chrysaor, si l'on veut bien se rappeler les affinités, depuis longtemps signalées [1], qu'il offre avec le Zeus Chrysaoreus ou Labrandeus de Carie, armé de la bipenne, il ne serait pas impossible qu'il eût ici pour équivalent plus ou moins direct l'acolyte de Persée armé du marteau à deux têtes.

Ces données une fois admises, le problème n'est pas formellement résolu, mais ce serait déjà quelque chose que d'avoir réussi à en déterminer les éléments. L'image que nous discutons exprime-t-elle, avec une littéralité compliquée, mais réelle, un mythe préexistant? ou bien, au contraire, appartient-elle à un type qui a contribué, par suite d'une interprétation arbitraire, à la naissance d'une des parties essentielles de la légende? La question est singulièrement ardue et mériterait d'être traitée par la méthode iconologique dont j'ai essayé autrefois, ici même, de fixer les principes. Je la recommande à l'attention des mythographes de profession, en faisant observer qu'il y a peut-être lieu de tenir compte, dans une certaine mesure, pour l'explication rationnelle de cette image, d'une autre légende, où le clou joue un rôle important. C'est la légende de Talôs, le gardien fabuleux de l'île de Crète, qui accueillit les Argonautes à coups de pierres. Ce Talôs, au corps d'airain, passait pour être l'œuvre d'*Héphaistos* (cf. le personnage au marteau [2]); la seule partie vulnérable de son individu était, soit le talon, soit une veine ou une artère qui allait du *cou* jusqu'aux pieds, et qui était *obturée par un clou d'airain;* ce clou enlevé, Talôs devait succomber à une hémorrhagie.

Au point de vue purement plastique, la scène du vase de Tamassos me semble devoir être comparée dans son ensemble à un motif assez fréquemment traité par l'art antique et dont la composition est peut-être le dérivé parallèle d'un prototype commun : au milieu un trophée, sorte de mannequin cuirassé et casqué; à droite, le héros vainqueur, tenant la lance et le bouclier; à gauche, la Victoire, un marteau à la main, enfonçant un clou dans le casque du mannequin acéphale.

XXX

Apollon Agyieus et le Reseph-Houç phénicien.

Dans les inscriptions phéniciennes de Chypre figure à plusieurs reprises un dieu qui porte le nom de רשף, *Reseph* [3], accompagné de divers vocables dont l'un, au moins, ne me paraît pas avoir encore été l'objet d'une explication pleinement satisfaisante.

---

fameux navire Argo. Strabon, au contraire, penchait pour πηγή. Cf. la forme Πάγασος = Πήγασος et la tradition antique assez populaire d'après laquelle Pégase aurait été simplement un navire.

1. Preller, *Griech. Myth.*, 2e éd., I, 109; II, 65, 203.

2. Remarquer que la divinité phénicienne correspondant à l'Héphaistos hellénique, est appelée Χρυσώρ dans les fragments de Sanchoniathon (éd. Orelli, p. 13).

3. La vocalisation réelle de ce nom n'est pas connue. Voir ce que je dis plus loin à ce sujet. Je conserve provisoirement celle qui a cours.

L'inscription bilingue d'Idalion, inscription phénicienne et cypriote, qui a donné la clef de l'écriture cypriote, nous avait fait connaître depuis longtemps, et d'une façon certaine, le sens d'un de ces vocables, en nous prouvant que רשף מכל, *Reseph-Muk'l* correspondait à *Apollon d'Amyclée. Muk'l* transcrit assez exactement le nom de la ville laconienne Ἀμύκλαι, ou plutôt le dérivé de ce nom Ἄμυκλος [1], *Amycléen*, forme qui semble avoir été usitée dans le dialecte grec de Chypre, de préférence à la forme classique Ἀμυκλαῖος; l'aphérèse du Ἀ, dans la transcription phénicienne d'Ἄμυκλος, n'a rien de surprenant, d'autant plus qu'on pourrait lui trouver des précédents en grec même [2].

Ce document nous apprend, du même coup, que les Phéniciens de Chypre avaient identifié d'une façon générale à leur dieu Reseph l'Apollon adoré par leurs voisins helléniques. J'ai apporté, dans le temps, à cette identification une confirmation tout à fait topique, et montré que ce n'était pas un simple accident local mais bien une convention consentie entre Grecs et Phéniciens ailleurs qu'à Chypre, en établissant que le nom, jusqu'alors inexpliqué, de la ville arabe d'*Arsoûf*, qui s'élevait au Moyen-âge sur l'emplacement de l'*Apollonias* des Séleucides, non loin de Jaffa, nous avait fidèlement conservé, avec la simple addition d'un *a* prosthétique [3], l'antique nom de *Reseph*, c'est-à-dire de l'*Apollon* phénicien [4].

Deux autres inscriptions bilingues, cypriotes et phéniciennes, récemment découvertes à Tamassos et successivement étudiées par MM. Piéridès, Wright, Deecke, Euting et Berger, nous révèlent deux nouvelles

---

1. Le texte cypriote porte : *to. a-po-lo-ni* | *to. a-mu-ko-lo-i*. = τῷ Ἀπό(λ)λωνι τῷ Ἀμύκλοι. L'existence à Chypre du culte de l'Ἀπόλλων Ἀμυκλαῖος est confirmée par d'autres inscriptions de cette île, en grec pur. Cf. Ἀμύκλας.

2. Ἀμυκλαΐσδων, ὁ τῆς τῶν Ἀμυκλαίων χρώμενος διαλέκτῳ, ἀντὶ τοῦ τῶν Λακώνων... Μυκλαΐσδων δέ φησιν, κατὰ μετάθεσιν τοῦ α, ἀμυκλαΐζων, dit le scholiaste de Théocrite à propos du vers 13 de l'idylle XII, se terminant par les mots : φαίη χὡμυκλαΐσδων. Il est possible que ὁ Ἄμυκλος (= ὁ Ἀμυκλαῖος, d'une façon absolue, sans Ἀπόλλων, Pausanias III, 19 : 6) fut prononcé couramment ὁ 'μυκλος, ὥμυκλος, comme ὦ 'γαθέ, ὡνήρ, pour ὦ ἀγαθέ, ὁ ἀνήρ.

3. Depuis, une inscription de Carthage (*Corp. Inscr. Sem.*, nº 251), où le nom du dieu est écrit ארשף, *Arseph*, avec addition de l'*a* prosthétique, est venue apporter à mon rapprochement un argument décisif. L'on peut même se demander aujourd'hui, avec plus d'assurance encore que je ne l'ai fait, si la forme arabe *Arsoûf* ne nous a pas conservé la véritable vocalisation du nom de רשף, et si ce nom ne se prononçait pas, en réalité, *R'souph* ou *R'soph*. Comparez la transcription égyptienne du nom de notre dieu phénicien : *Rspou*, où le signe final *ou* est peut-être à reporter à l'intérieur du mot : *R'soup*. Cependant le nom d'homme Ἀβεδράφας, qu'on croit pouvoir lire dans une inscription de Syrie (à Maarra, *Corp. Inscr. gr.*, nº 4464), que nous ne connaissons malheureusement que par une copie très fautive de Pococke, s'il correspond bien à une forme עבדרשף (Mordtmann, ZDMG, XXXI, 98 ; XXXII, 559), impliquerait plutôt pour רשף la vocalisation *Rasph*, *Reseph*.

4. J'ai montré, en outre, que le descendant fabuleux d'Ephraïm auquel les *Chroniques* (I, 7 : 25) donnent le nom de *Reseph*, n'était autre que le représentant éponymique de la ville de Reseph-Arsouf-Apollonias, qui appartient justement par sa situation, au territoire d'Ephraïm.

formes de Reseph, *Reseph-Eleyit* et *Reseph-Alahyotas*, qui nous cachent encore un Apollon hellénique, à en juger par le texte cypriote où elles correspondent respectivement à Apollon Ἑλεϝίτας et Apollon Ἀλασιώτας. L'on s'est accordé avec raison à reconnaître dans la première l'Apollon de Hélos, ville voisine d'Amyclée. La seconde est plus obscure, car il est difficile d'admettre que Ἀλασιώτας = *Alahyotas* soit une simple variante de Ἑλείτας = *Eleyit* [1]; en tout cas, c'est bien probablement aussi la transcription d'un surnom topique ou ethnique d'origine grecque [2].

A côté de *Reseph-Muk'l*, *Reseph-Eleyit* et *Reseph-Alahyotas*, dont l'individualité ne peut plus faire question, vient se placer naturellement une autre combinaison de ce dieu qui figure dans les premières inscriptions phéniciennes trouvées à Chypre : רשף חץ. On a lu généralement ces mots jusqu'à présent *Reseph-Heç*, en supposant que *heç* est le même mot que l'hébreu *heç (heçç)* « flèche, trait »; l'on aurait ainsi associé au nom de l'Apollon phénicien un des attributs principaux de son collègue hellénique. Mais, dans cette hypothèse, l'on ne voit pas bien, il faut l'avouer, la forme grecque réelle qui doit exister sous cette dénomination phénicienne, car l'analogie nous entraîne à penser qu'ici encore le phénicien s'est efforcé de reproduire un vocable étranger ; les épithètes ἑκατηβόλος, ἑκάεργος, ἑκηβόλος, etc., données couramment à Apollon, et qu'on est tenté tout d'abord de rapprocher, ne sont pas suffisamment caractéristiques, et ne répondent pas à des types d'Apollon assez spéciaux pour être mises en ligne de compte; d'ailleurs, elles seraient singulièrement rendues, il semble, par ce simple mot *heç* « flèche », directement accolé au nom de Reseph Au premier abord, l'on pourrait être amené à se demander si *heç* ne représente pas ici, comme *Muk'l*, *Eleyit*, *Alahyotas*, quelque nom de ville inconnue. J'ai cherché autrefois dans ce sens [3], mais je pense qu'il faut y renoncer.

Si, pour les raisons données plus haut, nous écartons le mot *heç*,

---

1. Même en admettant que Ἀλασιώτας soit une forme cypriote représentant une forme grecque classique : Ἀλασιώτας.

2. Peut-être est-ce ce vocable d'Apollon qu'il faut retrouver dans une inscription grecque de Pyla (en Chypre), publiée par M. G. Colonna-Ceccaldi (*Monuments antiques de Chypre*, p. 199-200). Cette inscription « en caractères hâtifs et négligés », est une dédicace à l'Apollon surnommé ΛΑΚCΕΙΙΗΙ *(sic)* avec une *lettre en surcharge* au-dessus de ΛΑ; faudrait-il rétablir la transcription (Α)ΛΑCΙΩΤΗΙ = Ἀλασιώτῃ ?

3. En raisonnant dans l'hypothèse où *Reseph Heç* serait l'équivalent de l'*Apollon Hylatès*, dont le culte était très répandu à Chypre, comme nous l'apprennent les auteurs et les inscriptions ; le nom de la ville de Ὕλη, qui en était le centre d'origine, aurait eu pour équivalent sémitique עץ, *lignum*, *materia*, forme qui semble avoir pu s'échanger avec חץ (I, *Samuel*, 17 : 7 ; cf. II, *Samuel*, 21 : 19 et I, *Chroniques*, 20 : 5). D'autres savants ont proposé de voir dans *Heç* la transcription directe d'un nom de ville hellénique; mais la nature même des deux lettres qui constituent ce mot, la gutturale *heth* et, surtout, la sifflante emphatique *çadé*, le marquent d'un cachet franchement sémitique ; et c'est, en tout cas, dans le vocabulaire sémitique qu'il convient d'en chercher l'origine.

« flèche » ; si, d'autre part, il est impossible de retrouver dans חץ soit la traduction, soit la transcription d'un nom de ville hellénique, il ne nous reste plus qu'une ressource, c'est d'y voir tout simplement le mot houç « rue, place publique ». Cette lecture est tout aussi légitime *a priori* que celle de *heç*, l'omission de la voyelle médiale étant de règle en phénicien.

Ramené à cet état, le mot se prête à un rapprochement bien frappant avec le grec. Il y a, en effet, une forme d'Apollon des plus populaires, Ἀπόλλων Ἀγυιεύς ou Ἀγυιάτης, qui n'est autre chose que l'Apollon de l'ἀγυία, c'est-à-dire de *la rue, du quartier ;* c'est une conception très particulière et très personnelle de ce dieu considéré comme protecteur de la rue et, par extension, de la cité. Le culte de l'Apollon Agyieus existait notamment à Argos, à Sparte, à Tégée, à Mégalopolis, sans parler d'Athènes. Apollon Agyieus constituait une véritable entité mythologique, à telles enseignes que l'image et l'autel qui le représentaient, et avec lesquels il faisait pour ainsi dire corps, portaient son nom : on disait un *agyieus* comme on disait un *hermès*. Coïncidence remarquable, ce symbole matériel du dieu avait la forme des ἀργοὶ λίθοι ou pierres sacrées, une sorte de colonne ou de cippe se terminant en pointe ; nous en avons des figurations qui font songer aux bétyles sémitiques ; certes, il n'y avait pas là de quoi dérouter les Phéniciens.

Est-il téméraire de conclure de ces faits que les Phéniciens de Chypre avaient calqué leur vocable *Reseph-Houç* sur celui d'Apollon Agyieus, et que ce vocable est à interpréter non pas par le *Reseph-flèche* ou le *Reseph à la flèche,* mais par le Reseph, c'est-à-dire l'Apollon *de la rue?*

Cette explication aurait le double avantage de faire rentrer Reseph-Houç à une place bien délimitée, dans le groupe congénère des diverses variétés d'Apollon adorées en Chypre par les Phéniciens, tout en tenant compte de la nécessité de conserver au second élément du vocable sa nationalité notoirement sémitique. L'épigraphie gréco-phénicienne de Chypre nous fournit un exemple certain d'un autre vocable divin traduit littéralement, dans des conditions analogues, du grec en phénicien. Dans une dédicace bilingue gravée sur le rocher à Larnax Lapithou *(Corp. Inscr. sem.*, n° 95), Ἀθηνᾶ Σώτειρα est rendu par ענת עז בים, qui signifie non pas *Anath vis viventium* ou *robur vitae*, mais, à mon avis, *Anath salus vitae*, Anath étant l'équivalent mythologique de Athena, comme Reseph celui d'Apollon, et le mot עז rendant exactement σώτειρα, si on le prend dans le sens de *salut* qu'il a fréquemment en hébreu [1].

L'on peut faire à cette nouvelle explication du nom de Reseph-Houç deux objections. D'abord, ne serait-on pas en droit d'attendre, dans la construction de ce vocable, le pluriel : *Reseph-Houçoth*, l'Apollon *des rues*, au lieu du singulier *Reseph-Houç*, l'Apollon *de la rue?* A cela on peut répondre que l'objection frappe avec plus de force encore l'in-

1. *Psaumes*, 28 : 8; 62 : 8; *Isaïe*, 49 : 5, etc.

terprétation reçue de *Reseph-Heç* = l'Apollon *à la flèche;* la flèche n'est guère une arme, et surtout un attribut que l'on soit habitué à considérer en unité, comme l'arc ou la lance; un archer a *un arc,* mais il a *des flèches.* D'ailleurs, dans le sentiment de l'antiquité, ἀγυιεύς passait pour être dérivé d'ἀγυιά plutôt que d'ἀγυιαί; ἔστιν οὖν τὸ μὲν ἀγυιεὺς ἀπὸ τοῦ ἀγυιά, dit Etienne de Byzance[1], et il précise sa pensée en comparant la forme d'ἀγυιεύς à celle des ethniques Μοψοπιεὺς, Ἐρετριεὺς, Φωκαεὺς, Θεσπιεὺς tirés de Μοψοπία, Ἐρέτρια, Φώκαια, Θέσπια, (Θεσπιαί). Au point de vue de la conception religieuse, l'Apollon Agyieus n'était pas un dieu banal, l'Apollon *des rues* en général — ce qui est une idée moderne, — mais l'Apollon *de la rue* proprement dite, de l'ἀγυιά même où s'élevait son symbole et sur laquelle s'étendait sa protection[2]. C'est ainsi que le Ζεὺς Πολιεύς n'était pas le Zeus de toutes les πόλεις indifféremment, mais bien le Ζεύς de la πόλις par excellence, de la ville où il était adoré. Il y a là une nuance peut-être un peu subtile, mais réelle.

L'on peut objecter ensuite que nous n'avons pas encore rencontré à Chypre, dans les inscriptions cypriotes ou grecques, parmi les divers vocables d'Apollon, celui d'Agyieus; mais ici encore la même réserve peut être faite en ce qui concerne le vocable grec qui correspondrait à *heç* « flèche ». Une trouvaille heureuse peut, du reste, d'un moment à l'autre, venir nous apporter cet indice qui fait jusqu'ici défaut. C'est peut-être de Kourion qu'il y aurait le plus de chance de voir sortir une dédicace à Apollon Agyieus, cette ville ayant été colonisée par les Argiens, à ce que nous apprend Hérodote (V, 113) et les Argiens adorant Apollon Agyieus, au dire de Pausanias (II, 19 : 8).

CLERMONT-GANNEAU.

CHRONIQUE

FRANCE. — Le second volume de la *Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire* vient de paraître. Il contient les six premiers livres de *Grégoire de Tours*. Le texte a été établi par M. OMONT, d'après le manuscrit de Corbie. On annonce, pour paraître cette année, *Textes relatifs aux institutions publiques et privées aux époques mérovingienne et carolingienne*, p. p. M. THÉVENIN; *Les traités de la guerre de Cent-Ans*, p. p. E. COSNEAU; *Grégoire de Tours*, livres VII-IX, p. p. OMONT; Suger, *Vie de Louis VI*, p. p. A. MOLINIER.

— La *Grande Encyclopédie* a terminé la publication de son troisième volume. On remarquera dans les livraisons 70 à 75 les articles de M. Maxime Petit sur l'*Ar-*

---

1. S. V. Ἀγυιά.

2. Ce qui montre bien le particularisme inhérent à Apollon Agyieus, c'est ce que nous raconte Pausanias au sujet des Tégéates (VIII, 53 : 6), chez qui l'on voyait *quatre Agyieus*, un pour chacune des quatre tribus Κλαρεῶτις, Ἱπποθοῖτις, Ἀπολλωνιᾶτις et Ἀθανεᾶτις.

ménie, de MM. Quellien et Vélain sur l'*Armorique*, de M. Tourneux sur la famille des *Arnauld*, de M. Henry Martin sur l'*Arsenal*, de M. André Michel sur l'*Art*, de M. de Pauw sur *Artevelde*.

— La librairie académique Perrin (Didier) met en vente l'*Inde anglaise, son état actuel, son avenir*, avec une introduction sur l'*Angleterre et la Russie*, par M. Barthélemy Saint-Hilaire.

— M. Arthur Chuquet a publié le troisième volume de ses guerres de la Révolution. Ce volume, intitulé *La retraite de Brunswick*, comprend huit chapitres : Paris et Châlons ; — La négociation de Manstein ; — Le camp de la Lune ; — Le camp de Sainte-Menehould ; — L'évacuation du territoire ; — Dispersion des émigrés ; — Lille et Thionville ; — Conclusion.

— La Société des traditionnistes, publie une revue mensuelle, *La Tradition*, « revue générale des contes, légendes, chants, usages, traditions et arts populaires » dont le premier numéro vient de paraître. (Paris, Dupret, 3, rue de Médicis). Le Comité de rédaction est composé de MM. Em. Blémont, Henry Carnoy, Raoul Gineste, Ch. Lancelin, Fr. Ortoli et Gabriel Vicaire. Prix de l'abonnement annuel : 12 francs.

— Paraîtra prochainement à la librairie Dupret une *Histoire de la littérature arabe*, par M. Jules Preux.

— Sont sous presse à la librairie Alcan, le tome VI et dernier de la traduction française de l'*Histoire de l'Europe pendant la Révolution française* de M. de Sybel ; *La science hellène de Thalès à Platon*, par M. Tannery ; une *Histoire contemporaine de l'Italie*, par M. Elie Sorin.

— Nous apprenons avec un vif plaisir que M. Louis Farges, dont l'on connaît et la compétence et la complaisance, a été nommé sous-chef du bureau des archives au ministère des affaires étrangères.

— M. Ch. Joret a obtenu à la Société de géographie le prix Jomard pour son livre sur *Jean-Baptiste Tavernier*.

— Le deuxième fascicule des *Annales de l'Ecole*, revue trimestrielle publiée sous la direction de la Faculté des lettres de Nancy, qui vient de paraître, renferme : 1° une étude sur *David Richard d'après des lettres inédites de Lamennais et de Georges Sand*, par M. A. Campaux (on sait que David Richard a dirigé de 1840 à 1859 l'asile de Stephansfeld ; dans un premier article, M. Campaux trace une rapide esquisse de la vie de Richard et marque les principaux traits de l'amitié qui liait ce savant et excellent homme à Lamennais) ; 2° une étude de M. E. Krantz sur *Palissot et son cercle, histoire d'une première représentation sur le théâtre de Nancy en 1755* ; 3° la suite de l'important travail de M. Pfister sur *Jean-Daniel Schœpflin* ; 4° une variété de M. Albert Martin sur *Les manuscrits de la Bibliothèque publique de Nancy*.

ALSACE. — Vient de paraître : le *Bulletin du Musée historique de Mulhouse*, année 1886 (Mulhouse, Bader, in-8°). Il contient : *Auguste Stœber, sa vie et ses œuvres*, par Henri Ehrismann, avec portrait. — *Scènes de mœurs colmariennes du temps de la guerre de Trente-Ans* par M. Mossmann. Cet essai a paru en 1871, dans la *Bibliographie alsacienne* de M. P. Ristelhuber ; depuis lors le dossier qui a fourni la substance de cette esquisse a grossi et a permis d'élargir le tableau primitif. — *Rapport sur les études préhistoriques de MM. Faudel et Bleicher*, par Mathieu Mieg. — Prix du Comité d'histoire et de statistique de la Société industrielle de Mulhouse.

ALLEMAGNE. — M. Elard Hugo Meyer avait publié, il y a quelques années, le premier volume d'un ouvrage intitulé *Indogermanische Mythen* ; ce volume qui avait pour sous-titre *Grandharven-Kentauren*, vient d'être suivi d'un deuxième, *Achilleis*. (Berlin, Dümmler.)

— La librairie Teubner, de Leipzig, annonce, comme devant prochainement paraître, 1° *Corpus glossariorum latinorum editum auctoritate societatis litterarum regiae Saxonicae*; 2° Thraemer, *Pergamos, Untersuchungen über die Frühgeschichte Teuthraniens und der Nachbargebiete*; 3° *Plutarchs de proverbiis Alexandrinorum libellus ineditus*, rec. et præfatus est O. Crusius; 4° *Platonis dialogi secundum Thrasylli tetralogias dispositi* post C. F. Hermann recogn. M. Wohlrab, vol. I (Bibliotheca Teubneriana); 5° M. Wohlrab, *die Platonhandschriften und ihre gegenseitigen Beziehungen*.

— Le XI° volume de l'*Altfranzœsische Bibliothek* dirigée par M. W. Foerster, est sous presse : il renfermera les œuvres du troubadour N'at de Mons publiées pour la première fois par M. Wilhelm Bernhard.

— Le quatrième et dernier fascicule du cinquième volume des *Franzœsische Studien* va paraître et contiendra une étude, avec carte, par M. Adolf Horning : *die ostfranzœsischen Grenzdialekte zwischen Metz und Belfort*; le premier fascicule du sixième volume renfermera un essai de M. E. Mackel, intitulé *die germanischen Elemente in der altfranzœsischen und altprovenzalischen Sprache*.

— Va paraître à la librairie Henninger, de Heilbronn, un ouvrage de M. Lorenz Morsbach, privat-docent de philologie anglaise à l'Université de Bonn : *Ueber den Ursprung der neuenglischen Schriftsprache*.

— M. Richard Mahrenholtz vient de publier à la librairie Eugène Franck (George Maske) d'Oppeln une étude sur Regnard, *Jean François Regnard, eine Lebensskizze* (prix : 80 pfennigs, ou 1 fr.).

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 6 mai 1887.

M. de Witte met sous les yeux des membres de l'Académie sept médailles d'or de l'empire romain qu'il a achetées de ses deniers, à la vente de M. le vicomte de Ponton d'Amécourt, pour en faire don au cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale. Ce sont les numéros suivants du catalogue :

N° 538. Postume. Quatre bustes.
N° 540. Postume. FELICITAS AVG.
N° 543. Postume. SALVS AVG.
N° 545. Postume. VIRTVS POSTVMI AVG.
N° 547. Lélien. VIRTVS MILITVM. La Valeur tenant une enseigne militaire sur laquelle on lit le chiffre XXX, sans doute un numéro de légion. Cette pièce extrêmement rare a été trouvée, dit M. de Witte, en Belgique, dans la Campine, près de l'endroit où j'habite.
N° 549. Victorin. INVICTO AVG.
N° 551. Victorin. PROVIDENTIA. Tête de Méduse.

M. Alexandre Bertrand, revenant sur sa communication de la séance précédente, annonce qu'il a reçu du fils de M. Joly-Leterme une lettre qui contient quelques détails nouveaux au sujet de l'os gravé du musée de Cluny. M. Joly, chef d'escadron du génie, assure que son père avait reconnu dès le jour même de la découverte l'importance de ce dessin et l'avait signalé à Prosper Mérimée comme une preuve de l'existence de l'homme à l'époque quaternaire. Mérimée, n'osant prendre partie sur la question, en référa à Elie de Beaumont, qui ne voulait pas admettre l'existence de l'homme quaternaire : sur son avis, l'os gravé fut classé parmi les monuments des temps historiques. C'est ainsi, dit M. Bertrand, que le nom de Joly-Leterme ne figure pas parmi ceux des précurseurs de Boucher de Perthes : il paraît juste de réparer cette omission.

M. Oppert analyse quelques contrats babyloniens du temps de Nabuchodonosor et de ses successeurs, dans lesquels sont mentionnés des Juifs vivant en Babylonie. Dès le règne de Sargon, en 708 avant notre ère, on rencontre un contrat par lequel un Phénicien vend à un Egyptien trois esclaves juifs, savoir, deux hommes,

nommés, l'un Heiman, l'autre Melchior, et une femme dont le nom est effacé.

Plus tard, les textes mentionnent un Israélite nommé Yuqub (Jacob), qui avait été amené jeune à Babylone et vendu, 37 ans plus tard, à un homme très riche, du nom de Nabu-akhî-iddin. Cette vente fut contestée par un tiers et donna lieu à un procès en revendication. Ceci se passait sans doute après la destruction du premier temple.

Ailleurs, il est question de Juifs de condition libre. Un de ces Juifs, Idihi-el, fils de Dinaha, fut poursuivi pour avoir tué un esclave appartenant à un personnage nommé Sargina et condamné à payer à celui-ci, à titre de dommages-intérêts, la somme d'une mine et 5 drachmes d'argent, qui équivaut, selon M. Oppert, à 120 francs de notre monnaie.

M. Pavet de Courteille lit la préface d'une traduction du *Tezkereh* qu'il vient d'achever, d'après un manuscrit ouïgour de la Bibliothèque nationale. Ce manuscrit contient une traduction ou plutôt une adaptation libre, en turc de l'Asie centrale du xvᵉ siècle, de l'ouvrage persan du célèbre Ferid-ed-din Attar. Il y est question de 72 docteurs musulmans qui se sont distingués par leur sainteté et par la pureté de leur doctrine. Pour compléter ces biographies, qui manquent un peu de précision et qui sont notamment dépourvues de toute indication chronologique, M. Pavet de Courteille a fait des recherches dans divers autres ouvrages persans et turcs. Il a surtout consulté avec fruit l'ouvrage inédit de Mir Ali Chir Nevaï, en turc djagataï, dont la préface donne des détails très intéressants sur les conditions nécessaires, selon les docteurs musulmans, pour arriver à une sainteté parfaite.

M. d'Arbois de Jubainville communique des remarques sur une opinion qui a été soutenue jadis par Amédée Thierry et qui a cours encore parmi les érudits français. On admet, d'une part, comme une chose certaine, l'identité des Cimmériens d'Homère et des Cimmériens qui envahirent l'Asie-Mineure au viiᵉ siècle avec les Cimbres vaincus par Marius en 101 : d'autre part, on affirme que les Cimbres était des Gaulois : on en conclut que les Gaulois sont mentionnés par Homère sous le nom de Cimmériens. C'est une double erreur. Si quelques auteurs anciens ont dit que les Cimbres étaient Gaulois ou Celtes, cela vient de ce que les Romains, jusqu'à César, n'ont pas su distinguer les Gaulois des Germains. Mais, à partir de la conquête de la Gaule, ils ont vu plus clair dans l'ethnographie de ces peuples, et plusieurs témoignages antiques attestent la nationalité germanique des Cimbres : ce sont ceux d'Auguste, dans le monument d'Ancyre, de Strabon, de Pline l'Ancien, de Tacite. Quant à l'identification des Cimbres avec les Cimmériens, elle a été proposée d'abord, à titre de simple conjecture, par Posidonius, qui voyagea en Gaule vers l'an 100 avant notre ère, et elle a été répétée comme une conjecture par Diodore de Sicile et par Strabon : Flavius Josèphe le premier l'a présentée, sans aucune raison, comme une chose certaine.

M. Maury adhère entièrement à l'opinion de M. d'Arbois de Jubainville sur le fond de la question, mais il ne croit pas que l'erreur combattue par son savant confrère soit aussi universelle qu'il le dit. Déjà M. Roget de Belloguet, dans son *Ethnogénie gauloise*, a protesté contre la confusion qu'on a faite trop souvent entre les Cimmériens ou les Cimbres, d'une part, et les Gaulois de l'autre.

Ouvrages présentés : — par M. Barbier de Meynard : 1° H. Sauvaire, *Matériaux pour servir à l'histoire de la numismatique et de la métrologie musulmanes* (extrait du *Journal asiatique*); 2° René Basset, *Manuel de langue kabyle (dialecte zouaoua)*; — par M. Schlumberger : J. Delaville Le Roulx, *les Sceaux des archives de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem à Malte* (extrait des *Mémoires de la Société nationale des antiquaires de France*, t. XLVII).

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 27 avril 1887.

M. Müntz rend compte d'un voyage qu'il vient de faire à Avignon. Il communique des renseignements nouveaux sur l'architecte Bernandus de Manso, qui se trouve avoir dirigé la construction d'une partie des remparts d'Avignon et sur l'orfèvre Joannis de Bartolo de Sienne qui, d'après une note de M. Caron, a exécuté à Avignon une précieuse châsse conservée à Catana. Il entretient également la Société des tombeaux de Jean XXII et d'Innocent VI, dont il a apporté des photographies.

M. Courajod communique une série de photographies se rapportant à ses recherches sur les origines de la Renaissance qui, à son avis, aurait pris naissance en France et non en Italie, comme on le croit généralement.

Le Secrétaire,
Ed. Courajod.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 21 — 23 mai — 1887

110. — L. Oberziner. **Il Culto del Sole presso gli antichi Orientali.** Vol. I, Trento, G. B. Monauni, 1886, in-8, x-218.

Le premier volume de cet ouvrage est consacré presque tout entier à l'Egypte. Après une *Introduction* d'une quarantaine de pages, où sont développées quelques idées générales sur le culte des astres, sur l'infini de Max Müller et sur son application à l'astrolatrie, sur l'antériorité des cultes lunaires par rapport aux cultes solaires, M. Oberziner aborde résolument l'étude du Soleil chez les anciens Égyptiens. M. O. n'est pas égyptologue, cela ne se voit que trop à certains détails [1], mais il aurait pu compenser jusqu'à un certain point cette infériorité par la lecture et la comparaison minutieuse des mémoires que les égyptologues de profession ont consacrés à des sujets de religion. Dès les premières pages, on s'aperçoit qu'il n'a pas eu le loisir ou la volonté de faire toutes les recherches nécessaires à cet égard et que sa connaissance de la bibliographie égyptienne est des plus limitées. Il a puisé à quatre sources principales : Brugsch, *Religion und Mythologie der alten Ægypter;* Wilkinson, *Manners and Customs* (édit. Birch); Pierret, *Panthéon égyptien;* Lepage-Renouf, *Lectures on the Origin and Growth of religion, as illustrated by the Religion of Ancient Egypt*. Vers la fin de l'ouvrage il s'est servi encore des Litanies solaires de Naville. Les travaux de Lefébure, de Grébaut, de Dümichen, de Chabas, de Lanzone, de Lepsius, de Dévéria, n'apparaissent qu'incidemment, et cela est d'autant plus à regretter que beaucoup des idées qui ont cours sur la mythologie solaire de l'ancienne Egypte, et qui sont exposées dans les

1. Ainsi, p. 50, note 1, il parle d'Osiris qui « porta tal volta il soprannome « d'*Uerdehet* o *Uerdebet* ». M. Oberziner renvoie au *Dizionario di Mitologia* de Lanzone (p. 177), où, en effet, le nom du dieu, autographié, est écrit de façon assez indistincte pour qu'il soit difficile de distinguer s'il y a Uerdehet avec *h* ou bien Uerdebet avec *b*. Si M. Oberziner avait connu quelque peu l'égyptien, il aurait vu que la forme hiéroglyphique, placée à côté de la forme transcrite en caractères européens, l'obligeait à lire Uerdehet avec *h*, et se serait épargné l'erreur singulière dans laquelle il est tombé.

ouvrages de Brugsch, de Pierret et de Lepage-Renouf, dérivent de l'*Hymne à Ammon-Râ* et des *Yeux d'Horus* de Grébaut et du Mémoire de Lefébure sur le chapitre xv du Rituel funéraire. Lepsius, qui a si bien élucidé une partie des problèmes relatifs aux dieux des quatre éléments, est presque entièrement absent du livre. E. de Rougé dont les Etudes sur le Rituel funéraire, et, en particulier sur le chapitre xvii, ont servi de point de départ à tous les travaux entrepris sur l'origine du monothéisme solaire, est cité surtout pour sa reconstitution de l'histoire des six premières dynasties de Manéthon. Enfin, M. O, dont l'ouvrage a paru en 1886, paraît ignorer complètement l'existence des deux mille lignes de textes religieux de l'Ancien-Empire, trouvées dans les pyramides royales de Saqqarah, et publiées de 1881 à 1884 dans le *Recueil.* Il y aurait pourtant relevé bien des renseignements importants et des détails nouveaux sur les religions du Soleil dans la plus ancienne Égypte.

Il suffit d'indiquer les auteurs que M. O. a consultés de préférence pour comprendre la tendance générale de l'ouvrage. La manie solaire, qui a fait tant de ravages dans les religions des autres peuples anciens, s'est donné libre carrière dans la religion égyptienne, et les aurores, les crépuscules, s'y sont développés récemment de façon alarmante. M. O., comme ses maîtres, voit partout le soleil et ne voit que lui. « Les noms et les formes de la divinité solaire se divisent, nous dit-il, en « deux catégories : 1° les noms et les formes du Soleil considéré comme « démiurge ou artisan cosmique ; 2° celles qui se rapportent aux diverses « phases de la course journalière du Soleil. A la première catégorie ap- « partiennent : Râ, Phtah, Khnoum et Sebek. A la seconde : Khepra, « Horus, Hur-tmâ, Hur-semt-ta, Harpochrate, Harmakhis, Haroéris, « Hur-sems, Mentou, Toum, Amon, Osiris, Sokaris et Af. » (P. 67-68). C'est en résumé tout le Panthéon égyptien accommodé en guise de Soleil. Il est bien assuré qu'à partir d'un certain moment les théologiens égyptiens travaillèrent, non pas, comme on le dit d'ordinaire, à ramener tous leurs dieux au Soleil, mais à fondre tous les dieux différents d'attributs et d'origine, dieux cosmiques, dieux des morts, dieux célestes, dieux terrestres, en un seul dieu qui avait les vertus de tous les autres et par conséquent représentait le Soleil, éclaireur du monde, aussi bien que Shou, le soutien du ciel, qu'Osiris le roi des Morts, que Montou le belliqueux, ou Khnoumou, le modeleur du monde. Mais cette opération, tout en attribuant à chacun d'eux en son particulier les qualités qui jusqu'alors avaient appartenu au Soleil, leur laissa leurs fonctions primitives : si Shou, par exemple, devient le fils de Râ et par conséquent devient le Soleil de chaque jour, il reste en même temps le support du monde, le dieu qui avait soulevé le firmament le jour de la création et l'avait établi sur ses quatre piliers. Chaque dieu avait donc, avant de revêtir plus ou moins complètement l'uniforme solaire, son caractère spécial que les monuments nous permettent de discerner. Khnoumou n'a rien du Soleil à

l'origine. Il pétrit la pâte du monde et en tire les choses et les êtres; il est originaire du sud de l'Egypte, et paraît avoir joué dans ces parages le même rôle de créateur que Shou dans la moyenne Egypte. Phtah est selon toute apparence, un dieu des morts, comme Sokaris et Osiris : du moins a-t-il le plus souvent la forme d'une momie. Râ est le Soleil, le disque vivant qui parcourt le ciel pendant le jour et en sort pendant la nuit pour traverser les régions situées au-delà du firmament, mais je ne suis pas bien assuré que Toumou ait été primitivement un Soleil. Il appartient au cycle d'Héliopolis comme Râ, et rien n'est plus étrange que de trouver dans le même cycle deux personnages différents pour représenter un seul dieu. Toumou a dû être au début un dieu créateur, ou plutôt, un dieu de ce qui existait avant la création du monde actuel : c'est après coup seulement qu'on aura reconnu en lui une personnification du soleil couchant ou du soleil couché. Quant à Sobkou, on ne sait rien encore de lui, non pas que les monuments nous fassent défaut, mais les égyptologues les ont négligés pour se lancer dans des spéculations à priori. Ainsi Brugsch rapproche son nom d'une racine qui signifierait *réunir, rassembler*, et naturellement M. O. reconnaît avec Brugsch que Sobkou réunit les éléments de la création épars dans le chaos pour en créer le monde. Il est bien vrai que Sobkou est représenté partout comme étant un crocodile ou un dieu à tête de crocodile, et appartient comme le taureau, comme le bélier, comme l'oie, comme le scarabée, comme le vautour, à la catégorie des dieux animaux. Mais M. Brugsch et M. O. ne voient là qu'un jeu de mots qui a pris corps. Un des noms du crocodile était Sobkou. « On établit un certain rapport « entre le dieu homonyme et l'animal ; le premier perdit son caractère « originaire de divinité cosmique, et devint, comme le crocodile, un être « redouté, un dieu à *la bouche terrible*, qui faisait trembler les enne- « mis du Soleil ». Si on examinait la série des dieux que M. O. range dans la seconde catégorie, on en trouverait plus d'un dont la nature solaire est douteuse, au moins à l'origine. Ainsi Montou d'Hermonthis, qui est un dieu de la guerre. Hor-mâ, ne signifie jusqu'à présent *Horus producteur de la vérité* que chez les égyptologues : chez les Egyptiens, il était l'*Hor qui perce*, l'Hor belliqueux armé de la lance et qui en traverse les ennemis, et il se confondait avec Anhouri où les Grecs reconnaissaient Arès. Aroëris, Hor l'aîné, ne paraît pas non plus avoir débuté par être le Soleil : il semble n'être qu'une doublure géographique du dieu créateur, comme Hor le jeune, Hor fils d'Isis, paraît n'être au début qu'une résurrection d'Osiris, c'est-à-dire, la seconde naissance d'un Dieu qui n'était pas le Soleil. Je ne pousserai pas plus loin cet examen : ce serait prendre à partie non plus M. Oberziner, mais les auteurs qu'il a consultés et dont je n'ai pas à critiquer les œuvres pour le moment.

Considéré comme un résumé des doctrines solaires de l'école égyptologique, l'ouvrage n'est pas sans mérite. Il est bien disposé, écrit d'un

bon style et plus clair que plusieurs des livres auxquels il a emprunté ses matériaux. Beaucoup des erreurs et des exagérations dans lesquelles il est tombé viennent de ce qu'il n'a pu vérifier et corriger sur les textes originaux les traductions faites depuis une vingtaine d'années dans les différents pays de l'Europe : mais pourquoi aborder, sans l'expérience préalable du déchiffrement, un sujet qui exige une connaissance parfaite de la langue et de l'archéologie égyptienne ?

G. Maspero.

---

111. — *Γεωγραφία πολιτική νέα καὶ ἀρχαία τοῦ νομοῦ Ἀργολίδος καὶ Κορινθίας μετὰ γεωγραφικοῦ πίνακος τοῦ νομοῦ ὑπὸ Ἀντωνίου Μηλιαράκη.* Ἐν Ἀθήναις. Βιβλιοπωλεῖον Ἑστίας. 1886. In-8. ις'-302 pages.

M. Miliarakis n'en est pas à ses débuts. Ce travailleur robuste et consciencieux a entrepris depuis quelques années déjà une série de monographies géographiques et historiques des diverses régions de la Grèce, soit des îles, comme il l'a fait pour Amorgos et Andros [1], soit du continent, comme dans l'ouvrage que nous annonçons aujourd'hui au public. Les voyages que M. M. accomplit en Grèce ne sont pas sans fruits, même pour les études philologiques, puisque dans son excursion à Andros il a eu le bonheur de découvrir une version inconnue du Digénis Akritas, dont il a ensuite donné une édition bien faite et soignée [2]. Cette fois-ci, l'auteur s'est strictement borné à la partie géographique et historique; le sujet était déjà assez vaste par lui-même. Nous ne saurions trop recommander ces bons livres, pleins de renseignements de première main et d'une utilité pratique : ce sont les meilleurs guides pour les voyageurs désireux de connaître la Grèce; ils s'adressent, non seulement aux amateurs, mais encore aux spécialistes et aux archéologues. Les élèves de l'Ecole d'Athènes en pourront profiter tout les premiers. Ces monographies n'étaient pas rares autrefois. La collection des *Archives des missions scientifiques* avait publié plusieurs travaux dans cet ordre d'idées; quelques-uns avaient fait époque. Il me suffira de rappeler les mémoires sur l'île d'Eubée, par M. J. Girard [3], sur le Pélion et l'Ossa de M. A. Mézières [4], sur l'île d'Egine d'Edmond About [5],

---

1. *Ὑπομνήματα περιγραφικὰ τῶν κυκλάδων νήσων κατὰ μέρος, ὑπὸ Ἀντωνίου Μηλιαράκη. Ἄνδρος, Κέως (μετὰ δύο γεωγραφικῶν πινάκων).* Ἐν Ἀθήναις, 1880, in-8°, ι'-276. — *Κυκλαδικὰ ἤτοι γεωγραφία καὶ ἱστορία τῶν κυκλάδων νήσων ἀπὸ τῶν ἀρχαιοτάτων χρόνων μέχρι τῆς καταλήψεως αὐτῶν ὑπὸ τῶν Φράγκων, ὑπὸ Α. Μηλιαράκη.* Ἐν Ἀθήναις, 1874. — *Ὑπομνήματα περιγραφικὰ τῶν κυκλάδων νήσων κατὰ μέρος. Ἀμοργός. Μεθ' ἑνὸς γεωγραφικοῦ πίνακος.* Ἐν Ἀθήναις, 1884.

2. *Βασίλειος Διγενὴς Ἀκρίτας, ἐποποιία βυζαντινὴ τῆς 10. ἑκατ. κατὰ τὸ ἐν Ἄνδρῳ ἀνευρεθὲν χειρόγραφον, ὑπὸ Α. Μηλιαράκη,* ἐν Ἀθήναις, 1881, 4778 vers avec un court lexique.

3. *Archives des missions scientifiques et littéraires.* Tome II, xi[e] et xii[e] cahier, Paris, 1852. C'est le premier en date.

4. *Archives*, III[e] volume, iii[e] et iv[e] cahier, Paris, 1853.

5. *Archives*, III[e] volume, iii[e] et iv[e] cahier, Paris, 1853.

sur l'île de Chio de M. Fustel de Coulanges [1], sur Lesbos de M. Boutan [2], et un rapport sur la Macédoine de M. Dozon [3]. Cette excellente tradition paraît abandonnée aujourd'hui. M. M. l'a reprise pour son compte. Il insiste beaucoup plus, il est vrai, sur la partie moderne, tant pour la géographie que pour la statistique; mais ses travaux rentrent dans la même série d'études et complètent la collection des Archives de la façon la plus heureuse.

Ces monographies sont conduites selon un plan simple et clair. La division du livre en rend la consultation aisée. M. M. a eu grand soin de séparer les moindres paragraphes de ses chapitres les uns des autres, fût-ce, au besoin, à l'aide d'artifices typographiques, tels que les lettres grasses, etc. L'aspect du volume est net et franc, et témoigne d'un esprit ordonné. Tous les renseignements relatifs à un point précis se trouvent groupés ensemble. Nous y voyons tout d'abord une description générale du nome; puis chaque éparchie est reprise en détail; viennent ensuite les dèmes un à un, avec toutes les particularités qui se rapportent à chacun d'eux. Nous passons ainsi en revue les diverses éparchies d'Argos, de Nauplie, de Corinthe, de Hydra et Trézène, de Spetsa et Hermionide, de Cythère. Chaque dème à son tour est traité en deux paragraphes bien distincts : dans le premier, l'auteur réunit toutes les informations qu'il a pu obtenir sur le dème dans les temps modernes; c'est la partie importante et originale du livre; dans le second paragraphe se trouve une courte histoire du dème dans l'antiquité, avec l'indication des sources principales. En esprit pratique et avisé, l'auteur n'a pas voulu compliquer son sujet, l'étendre outre mesure et s'y perdre. Il a préféré bien faire ce qu'il a fait. Il n'insiste sur l'histoire ou la géographie anciennes que quand il a à présenter une opinion personnelle, une vue nouvelle, comme il le fait pour Spetsa, l'Hermionide, Hydra, Trézène et Cythère dans l'antiquité. Les descriptions sont toujours précises, abondantes, nourries de faits et d'observations. Enfin, un index géographique très complet termine le volume.

La méthode suivie par M. M. ne mérite pas moins d'encouragements. Il ne se fie qu'aux sources de première main; il va lui-même visiter les lieux dont il nous parle (p. ζ'). Ses informations en fait de statistique proviennent de la liste de recensement de 1879; pour tout ce qui concerne les routes, phares, distances kilométriques, M. M. puise ses renseignements dans les différents rapports des ministères, dans les mairies des diverses localités, etc. ; cette enquête lui est naturellement plus facile qu'à tout autre. Il n'a pas moins tenu à noter la qualité et la quantité des produits de chaque dème et nous avertit de l'usage qu'il con-

1. *Archives*, Tome V, x[e], xi[e] et xii[e] cahier, Paris, 1856.

2. *Archives*, Tome V, vii[e] cahier, Paris, 1856.

3. *Archives*, Troisième série. Tome I, Première et deuxième livraisons, Paris, 1873. Voyez *Archives*, III[e] vol., ix[e] et x[e] cahier, le rapport de M. Guigniaut, pour l'année 1853, etc.

vient de faire des chiffres qu'il nous donne, de la valeur qu'on y peut attacher. On le voit, le travail de M. M. est nouveau. Il n'a eu guère de prédécesseurs dans sa partie : il n'a pu mettre à profit que quelques monographies isolées sur Cythère, Hydra et Spetsa. Il dresse une liste bibliographique détaillée de toutes ces sources [1], où il est toujours très peu question de la Grèce moderne. Pour la géographie ancienne, ses auteurs sont principalement E. Curtius, K. Bursian et L. Ross. Dans ses diverses excursions, ses guides ont été les cartes hydrographiques de l'amirauté anglaise, et surtout l'atlas de l'état-major français [2]. Il le reproduit à la fin du volume, mais en le corrigeant en maint endroit, et en le complétant de façon considérable.

M. M. est un savant trop désintéressé et trop consciencieux pour ne pas me permettre une légère critique, qui, tout d'abord, me donne l'occasion de le féliciter d'une heureuse innovation dans son livre. M. M. n'a pas admis dans sa nomenclature géographique les restitutions savantes des noms de villes; il ne désigne les lieux que par les noms généralement usités de nos jours — *τὰ κοινὰ ὀνόματα τῶν τόπων* (p. ια'). Si les noms modernes, dit-il avec raison, sont véritablement des traces de barbarie, comme on le prétend, cela ne peut toujours pas nous donner le droit d'effacer l'histoire; si, d'autre part, ils nous paraissent obscurs, c'est à nous à les rendre illustres, à leur donner par des actions d'éclat une gloire nouvelle. Et l'auteur cite l'exemple des Spetsiotes qui, en 1834, refusèrent obstinément de s'appeler δῆμος Τιπαρήνου, trop fiers de leur nom de Spetsiotes si brillamment porté pendant la guerre de l'Indépendance (p. ιβ'). Voilà un principe excellent et un patriotisme de bon aloi. Mais qu'il me soit permis d'établir ici une distinction nécessaire; il ne suffit pas de se servir du nom moderne : il faut encore nous donner ce nom sous sa forme populaire, c'est-à-dire vraiment *moderne*. C'est ce que M. M. ne fait pas toujours. Je m'explique : dans le passage même que je viens de citer et dans tout le cours du volume, il appelle Spetsa αἱ Σπέτσαι. Le nom est bien moderne; mais la forme du nom ne l'est pas; or, il n'y a guère que la forme *populaire* d'un nom de ville ou de village qui puisse avoir quelque intérêt scientifique, soit pour le linguiste, soit pour l'historien. Je vais essayer de le démontrer par deux exemples.

Revenons d'abord à ce nom Σπέτσαι. Dans ce pluriel se trouve engagée toute une petite discussion philologique, que M. M. n'a pas vue. A lire cette page, le lecteur qui veut être mis au courant se trouve désappointé; il voudrait apprendre, en effet, si c'est le singulier ou le pluriel

1. Je n'y retrouve pas cependant la *Γεωγραφία παλαιὰ καὶ νέα* de Mélétius, pas plus que la *Γεωγραφία νεωτερική* de Philippidis. Ces deux ouvrages, qui ne se rapportent pas spécialement à l'Argolide ni à la Corinthie et qui sont des traités de géographie universelle, donnent néanmoins — le dernier surtout — d'excellents renseignements sur les noms de lieux; voyez plus loin.

2. Carte de la Grèce, rédigée et gravée d'après la triangulation et les levés exécutés par les officiers du corps de l'état major, à l'échelle de 1/200,000. Paris, 1852,

qui est en usage pour Spetsa; tout ce qu'il voit, c'est que Σπέτσαι est inadmissible dans la morphologie moderne, où les désinences -αι sont chose morte. Or, il s'agit de savoir si on dit en réalité οἱ Σπέτσες ou bien ἡ Σπέτσα. L'auteur ne nous donne sur ce sujet aucune lumière. Le traitement des pluriels anciens préoccupe néanmoins à bon droit le philologue. M. Paul Meyer avait trouvé l'intéressante transcription *Estives* pour Thèbes (*Premières compilations françaises d'histoire ancienne*, Romania, XIV, p. 41 et note 2 *ibid.*); cela fait penser à un pluriel dans l'original. De mon côté, je trouve tantôt le singulier, tantôt le pluriel; cf. Bibl. Nat. grec 2898, fol. 3ª, col. 2, ligne 29 τῆς πόλης τῆς Ἀθῆνας; *ibid.*, fol. 8ᵇ, col. 1, ligne 1 Θῆβαν; même τῆς Θηβοῦ (Buchon, *Chroniques étrangères*, Orléans, 1875, p. 144, col. 2, v. 6). Ailleurs, je lis : Σέρρες Georg. Const. 760, 974; Ἀθῆνα, Θῆβα 982, *ibid.*; dans l'Erotokritos, on a presque constamment Ἀθῆνα, Erot. 24, 1321, 1721, 1741, etc. De même Jeann. 55, 50; pour Sétine, Sétinès, voyez entre autres Berger de Xivrey, *Traité de prononciation grecque moderne*, Paris, 1828, p. 73. Déjà, dans un document daté de 1172, je relève Συρακούσης, Italograeca, II, 81, 14 [1]. Je rappelle que le cap Phanae à Chio (Tite-Live, XLIX, 28; XXXVI, 43; Etienne de Byzance, *s. v.*; Strabon, XIV, 645) se dit aujourd'hui ἡ Κατωφανά (voyez Τὰ Νεαμονήσια, ἐν Χίῳ, 1865, p. 287). On pourrait multiplier les exemples. Tout le monde sait que le nom généralement employé pour Athènes dans la conversation, c'est Ἀθῆνα au singulier. Ἀθῆνες me paraît une forme mi-savante mi-populaire, due au pluriel savant Ἀθῆναι, que le peuple refait suivant les lois morphologiques de la langue vivante. Ma conclusion serait que régulièrement les pluriels ont partout disparu [2] et que, là où ils se maintiennent, nous n'avons pas la forme vraiment moderne. Cette hypothèse me paraît confirmée par le nom même de Spetsa : on dira fréquemment οἱ Σπέτσες, etc.; mais je suis en mesure d'affirmer que les vieux Spetsiotes et même les gens du peuple disent encore ἡ Σπέτσα et même τὴν Πέτσα [3]. Les puristes s'attachent, naïvement, à bannir les singuliers. Ils paraissent y voir une certaine déchéance. Ils pensent que Ἀθῆναι est beaucoup plus noble. Il convient de remarquer d'ailleurs qu'en réalité

1. Pour les abréviations, qu'on veuille bien se reporter à l'*Index auctorum* de mes *Essais de gramm. hist.*, tome I.

2. Remarquez qu'aujourd'hui *Paris, Bourges*, etc., etc., sont des singuliers; l'idée de peuplade disparaît, l'idée de ville reste seule. Par un procédé à peu près semblable, en Grèce une ville est conçue comme unité, ce qu'elle est réellement : une ville n'est plus aujourd'hui un amas de bourgades ou de villages, ce qu'*Athènes* était probablement à l'origine, d'où le pluriel; de nos jours, il forme à vrai dire contresens et n'a plus sa raison d'être. Ces questions, petites en apparence, nous ouvrent ainsi des aperçus soit sur l'état social, soit sur la psychologie d'une nation. On s'instruit plus à rechercher les causes de ces diverses appellations, qu'à condamner des singuliers ou des pluriels en vertu des règles d'une grammaire imaginaire.

3. Voilà une forme bien intéressante et que l'auteur n'eût pas dû manquer de relever, autrement que dans une indication bibliographique, p. ιϛ'.

le choix reste à faire entre Aθíne (prononciation actuelle, et non Ἀθῆναι) et Aθína. Aθíne n'est donc pas plus ancien qu'Aθína. Alors?.....

Au point de vue documentaire, la question est beaucoup plus grave. C'est la forme populaire seule qui compte. Plus un nom est altéré, plus il diffère de sa forme ancienne, et plus il témoigne en faveur d'une transmission directe et réelle. Seul il nous apprend si le nom ancien a vraiment subsisté, si, par conséquent, la ville elle-même a continué d'être habitée, si le souvenir s'en est tout au moins conservé, etc. Les questions ethnographiques se rattachent directement, on le voit, à ces problèmes de linguistique. Un nom savant ne nous donne aucune information digne d'intérêt sur ces matières, pour la simple raison qu'il est artificiel; un Allemand peut fabriquer ou refaire le nom ancien d'une ville grecque aussi bien qu'un Grec : cela ne prouve pas que le nom ait vraiment survécu. Au contraire, un nom savant devient aussitôt suspect pour l'historien. Ainsi le nom de Ἐλευσίς, que l'on s'obstine à maintenir au lieu de Λεψῖνα, contient une triple faute et choque tout homme tant soit peu instruit : il est imparisyllabique, tandis que la morphologie moderne n'admettrait que Ἐλευσῖνα; il nous donne la combinaison υσ = φσ, impossible dans la phonétique actuelle où nous devrions avoir Ἐλεψῖνα régulièrement; enfin, il ne pratique pas l'aphérèse de l'initiale atone ainsi obtenue : Λεψῖνα, qui se trouve être la vraie forme normale.

Le nom savant Ἐλευσίς prouve donc tout le contraire de la thèse que l'on soutient : il démontre que le nom ancien a été oublié, puisqu'on a été obligé de le rétablir tel quel. Au contraire, laissez dire Λεψῖνα : votre thèse a quelque chance de se voir confirmée : on voit de suite que le mot a suivi les destinées phonétiques de la langue commune; donc, il s'est réellement conservé dans le peuple. Le patriotisme lui-même se trouverait mieux servi par la vérité pure et simple que par la demi-science des puristes : ceux-ci compromettent la cause même qu'il défendent. Personne en France n'a jamais songé à débaptiser Lyon pour l'appeler Lugdunum.

J'en dirai autant du nom de Κόρινθος, que je suis étonné de ne trouver nulle part chez M. M. sous sa véritable forme moderne. Κόρινθος choque à première vue par les incorrections dont il est surchargé et ne peut, par conséquent, inspirer aucune confiance aux savants européens : le ν devant le θ y est contraire à la phonétique actuelle qui abandonne le ν devant toutes les spirantes : cela nous donne déjà Κόριθος; le ι atone entre deux consonnes dans la protonique ou la posttonique constitue une nouvelle irrégularité; nous arrivons ainsi à Κόρθος; mais θ après ρ devient muette, et nous obtenons de nouveau Κόρτος[1]; enfin, le féminin en -ος est une infraction aux lois de la déclinaison moderne, qui n'admet pas de σ aux nomin. féminins, et ne

1. Ceci prouve que dans les phénomènes tels que *érkume* (ἔρχομαι) Rhodes, le *k* est hystérogène.

souffre que des nomin. vocaliques ; l'application de ces diverses règles grammaticales nous conduit à rétablir le type Κόρτο, que nous aurions pu, je puis dire, restituer par conjecture, et qui se trouve être effectivement la forme moderne de ce nom. Or, ce sont là des notions de première importance : Κόρτο seul peut nous renseigner sur l'histoire de Corinthe au moyen âge. La phonétique des noms propres devrait être courante pour un spécialiste. Ce sont là les éléments du métier. En rétablissant ainsi les vieux noms, en proscrivant les formes populaires, il ne faut pas se dissimuler qu'on détruit à plaisir les documents historiques les plus précieux : on coupe tous les fils qui rattachent la Grèce moderne à l'antiquité. Il serait tout à fait urgent d'entreprendre un dictionnaire des noms de lieux. Un nom, même complètement différent du nom ancien, est plus précieux pour l'historien que toutes les fantaisies archéologiques. Je ne vois cependant pas que M. M. cite nulle part le nom de Παλιόκαστρο qui, si mes souvenirs ne me trompent, est le nom moderne de Τίρυνς. Τίρυνς ne nous apprend rien : Παλιόκαστρο nous donne, au contraire, un renseignement historique positif.

Je ne veux pas exagérer ma critique. J'ai tenu seulement à signaler un danger. Je m'empresse de reconnaître que M. M. le plus souvent donne la forme vraiment moderne de tous ces noms. P. 95 et 96, il insiste même très longuement sur le nom Ἀνάπλι pour Ναύπλιον. Dans l'Index géographique, je retrouve presque tous les noms dans leur morphologie moderne : Ἀδάμι, Βραχάτι, Ψάρι, etc. Nous voici bien loin du système généralement suivi jusqu'ici ; je ne parle pas de l'emploi prétentieux et légèrement ridicule de noms anciens comme Hermopolis, au lieu des noms modernes, mais de cette affectation plus enfantine encore qui consiste à refondre les mots populaires, à les enjoliver d'une désinence ancienne. On n'obtient de la sorte qu'une longue liste d'erreurs. Je lis dans un livre de M. Karavas sur Chio (Τοπογραφία τῆς νήσου Χίου, ἐν Χίῳ, 1866) les noms de villages suivants : Ὄλυμποι, Πύργιον, Βουνός, Φλιάσια, Νεώνητα, Μυρμήκιον, Θολοποτάμιον [1], etc. etc. Tous ces beaux nominatifs n'ont qu'un défaut, c'est qu'ils n'ont jamais existé que dans l'esprit de l'auteur, désireux sans doute de corriger les fautes *populaires* à l'aide de sa petite grammaire à lui, qu'il croit beaucoup plus régulière. M. M. ne tombe pas dans ce travers, il a le respect de l'histoire et de la vérité.

Voilà que je crains maintenant de ne pas avoir assez loué ce livre. L'auteur a de rares qualités auxquelles je veux rendre hommage en finissant; il est exact, scrupuleux ; il sait comprendre l'utilité des travaux modestes et il met son ambition à les bien exécuter. Ce sont les

1. Il faut lire : Ἐλύμποι, Πυργί, Βουνό, Φλάτσα, (sans doute pour Φλάτσια, chute régulière de ι atone et changement normal dans la région de *κj* en τσ) Νένητα, Μερμήγκι, Θολοποτάμι. Les formes de M. Karavas sont toutes incorrectes au point de vue de la morphologie moderne, et c'est à ce point de vue qu'il faut se placer, puisque les noms eux-mêmes sont modernes.

travaux de ce genre qui feront avancer la science en Grèce. Tel qu'il est, et malgré les réserves que j'ai cru devoir présenter, ce livre est indispensable à bien des bibliothèques, et les spécialistes y trouveront leur profit. Nous espérons que M. Miliarakis ne cessera pas de nous donner ces monographies scrupuleuses et si bien conduites. Qu'il veuille bien surtout, je l'en supplie, tenir compte des quelques observations que je me suis permis de lui faire : en fait de langue, comme en fait d'histoire, le document populaire seul a une valeur scientifique[1].

Jean Psichari.

---

112. — **L'Empereur Akbar.** Un chapitre de l'histoire de l'Inde au xvie siècle, par le comte F. A. de Noer. Traduit de l'allemand par G. Bonet Maury, professeur à la Faculté de Théologie protestante de Paris. Avec une introduction par Alfred Maury, membre de l'Institut de France. Vol. II. Leide, E. S. Brill, 1887, 433 p. in-8.

Dans ce volume, M. Bonet Maury nous donne la fin de sa traduction française de l'ouvrage que M. de Noer a consacré à l'histoire de l'empereur Akbar, ouvrage assez faible au point de vue de la conception et de la parfaite entente du sujet, mais consciencieux et exact dans le détail du récit[2], et dont la traduction en notre langue était dès lors justifiée, puisque nous n'avions rien jusque là qui pût en tenir lieu. Le volume contient le récit des vingt-neuf dernières années du règne : la défense et l'affermissement de l'autorité impériale dans l'Hindoustan contre les attaques sans cesse renaissantes des ennemis du dedans et du dehors, la conquête du Kashmîr, celle du Dékhan, les dernières douleurs d'Akbar (révolte de son fils Sélim, le futur Jéhanghir) et sa mort, 1576-1605. En rendant compte ici-même[3] du premier volume de la traduction, j'ai dû faire d'assez nombreuses réserves. Je suis heureux de n'avoir pas à les répéter pour celui-ci. Il y a progrès notable de l'un à l'autre. La version est plus fidèle et plus agréable à lire. La transcription est devenue uniforme et suffisamment exacte. Il y a pourtant encore un certain nombre de taches et de négligences que M. B. eût certainement fait disparaître, s'il avait soumis son travail à une nouvelle et dernière révision. Je me bornerai à quelques exemples, où j'ai été amené à comparer l'original, parce que je me trouvais arrêté par quelque chose d'insolite dans la traduction. P. 18, l. 1 : « Akbar ne voulait guère qu'accentuer sa suprématie ». Dans ce cas, il aurait pris un singulier moyen. Le texte dit : *seine Stellung betonen*, « accen-

---

1. Il y a aussi quelques orthographes regrettables comme Σπηληά, p. 233, pour Σπηλιά, ou bien Κεχριαῖς pour Κεχριές, p. 112. Il faut absolument rejeter ces -αι du pluriel et ces η ou ῃ(αι). Voilà du reste encore un pluriel sur lequel on aurait bien voulu être renseigné : Κεχριά doit certainement exister.

2. Cf. *Rev. crit.* du 9 janvier 1882.

3. *Rev. crit.* du 24 mars 1884.

tuer la position qu'il entendait garder, le point de vue auquel il se plaçait ». — P. 24, l. 7 : « nous continuerons à nous en abstenir ». L'original dit précisément le contraire. — P. 26, l. 5 infra : « en grand costume ». Lire « armé de toutes pièces », *in voller Rüstung*. — P. 27, l. 20 : l'équipement et la caisse de l'armée étaient tombés entre leurs mains ». « Equipement » pour *Ausrüstung*, est une traduction de dictionnaire. — *Ibidem*, l. 26 : « Eh bien ! malgré tout l'or... ». Cette négligence de style est du fait du traducteur. — P. 29, l. 4 : « Akbar... considéra avec le calme d'une statue le cours des évènements ». Si M. B. ne voulait pas traduire « avec un calme d'airain » *(mit eiserner Ruhe)*, il devait choisir quelqu'autre approximation plus exacte. — P. 31, l. 9 : « avant même que Ma'çoum Faranchoudi eût rejoint l'armée... à Djaounpour », est louche. Il fallait « se fût joint à l'armée... » (l'original dit : « eût reçu l'armée... »). M. F. se trouvait de longue date à Djaounpour. — P. 56, l. 4 infra : « l'armée passait le col de Khaiber ». Le texte dit correctement : « traversait le défilé de Khaiber [1] ». Il y a aussi quelques inexactitudes dans la traduction des noms propres. Khwadja (p. 18, 24, 25, etc.) est un titre. Il en est de même du premier terme de *Rai Rai Singh* (p. 49, etc.) et de *Kounwar* (p. 48, 55, 56, etc.). Mais ce sont là en somme de bien minces défauts dans une œuvre de longue haleine, dont la traduction, à défaut de difficultés littéraires, présentait à chaque pas des difficultés techniques et en quelque sorte matérielles. Ils ne sauraient en tout cas diminuer en rien la reconnaissance que nous devons à M. B. pour avoir mis à la portée du lecteur français ce livre de M. de Noer, qui, sans arriver à être une peinture complète et bien vivante, reproduit du moins avec fidélité les annales d'une des époques les plus remarquables de l'histoire de l'Orient. M. Bonet a donné à la fin, en errata, une liste de corrections pour le premier volume. Je regrette qu'il n'ait pas ajouté un Index alphabétique, qui manque du reste aussi dans l'original, et qui eût singulièrement facilité l'usage de ce livre un peu touffu. Je regrette aussi qu'il n'ait pas traduit l'avis placé en tête de l'édition allemande. Le lecteur français eût été ainsi averti que ce n'est plus le comte de Noer, mais M. Gustav von Buchwald, qui a mis la dernière main à la rédaction du deuxième volume [2].

A. BARTH.

---

1. A la page 55, il y a une note qui vise une assertion de mon premier article dans la *Revue critique* du 9 janvier 1882. A propos d'un trait de bonhomie d'Akbar, M. de Noer remarque que « un savant français » a peut-être eu tort de dire « qu'il n'avait rencontré de véritable *humour* que chez l'empereur Baber ». Je n'ai jamais dit cela. J'ai parlé de « bonne humeur », ce qui est bien différent. Quant à de l'*humour*, Akbar était trop mélancolique pour ne pas en avoir.

2. Voici quelques fautes d'impression : P. 19, l. 8; mettre un point après *Holstein*. — P. 47, l. 5; au lieu de *Bengale*, lire *Caboul*. — P. 56 et 57; les 2 notes paraissent transposées. Elles le sont du reste déjà dans l'édition originale.

113. — **Gabrielle d'Estrées et Sully**, par Desclozeaux. Extrait de la *Revue historique*. Paris, 1887, grand in-8 de 55 p.

En rendant compte ici, l'an dernier, de la remarquable étude critique des *Mémoires de Mme Campan* par M. Flammermont, j'exprimai le vœu que l'on examinât d'aussi près divers autres mémoires du xviiie siècle et aussi du siècle précédent. M. Desclozeaux vient de réaliser mon vœu en ce qui regarde une partie considérable des *Économies* de Sully, la partie consacrée à Gabrielle d'Estrées. Le travail de M. D. est fait avec beaucoup de soin et de sagacité. L'auteur ne méconnaît pas les divers mérites de Sully; il rend hommage à son esprit d'ordre, à son intelligente probité, à son zèle pour le bien public, il le proclame un grand ministre, mais il le montre « haineux, brutal, bourru, peu serviable », et il déclare que si le terrible livre de Marbault contient « une appréciation injuste de l'homme d'État », on y trouve aussi « une critique le plus souvent bien fondée de l'historien ».

Passant des considérations générales aux observations particulières, M. D. ajoute (p. 2) : « Nul n'a déchiré la mémoire de Gabrielle d'Estrées avec plus d'injustice, de persévérance et de succès. La manifestation de sa haine pour elle revient sous toutes les formes, et, lorsque ce n'est pas directement que les *Économies* témoignent contre elle, ce sont de prétendus documents attribués à des tiers qui sont chargés de parfaire le tableau et de la montrer sous les plus vilains aspects. Nous ne pourrions tenter d'écrire, avec quelque vérité, l'histoire de Gabrielle d'Estrées, qu'en étudiant l'œuvre de Sully et en vérifiant la sincérité de l'historien. Tel est l'objet de ce travail. »

Avec Bazin et avec Yung, M. D. constate que Sully a constamment cherché, dans les *Économies*, à se grandir lui-même autant qu'à diminuer les autres. S'il fallait en croire l'ancien ministre, il serait le véritable et unique auteur de tout ce qui s'est fait de bon et de grand sous le règne d'Henri IV. L'orgueil excessif du narrateur, les déceptions d'une longue disgrâce, les chagrins domestiques, enlevèrent à Sully la sérénité et l'impartialité nécessaires pour écrire l'histoire de son temps. Pour donner satisfaction à sa vanité sénile et à ses aigres rancunes, pour tromper doublement la postérité, Sully, dit M. D., n'a pas reculé devant l'altération ou la supposition de nombreux documents. A l'appui d'une aussi grave accusation, le futur historien de Gabrielle d'Estrées accumule (p. 7 et suiv.) des citations décisives. En regard des lettres d'Henri IV, reproduites dans les *Économies* et plus ou moins modifiées par Sully pour les besoins de sa cause, il a soin de placer, soit d'après le recueil de Berger de Xivrey, soit d'après les autographes de la Bibliothèque nationale, le texte réel, authentique. De l'intéressante discussion à laquelle se livre l'excellent critique, il résulte clairement que si plusieurs lettres d'Henri IV, en passant par les mains de Sully, ont subi de détestables travestissements, plusieurs autres lettres sont complète-

ment imaginaires. Telles sont, par exemple, les lettres sur les négociations relatives au divorce du roi et de la reine Marguerite, lettres qui ont été regardées comme authentiques par un érudit aussi perspicace que Guessard. M. D. a pu, sans trop de sévérité, dire à ce sujet (p. 30) : « Le récit des *Économies* est inexact, les pièces citées ne se sont jamais rencontrées ailleurs, leur fausseté est évidente et elles ne sont produites et invoquées que pour faire croire au public qu'aucune grande affaire du temps n'a échappé à la direction de Sully, et surtout pour satisfaire sa haine, en outrageant Gabrielle et en mettant sous la plume de la reine les plus grossières injures à son égard. »

La culpabilité de Sully ne nous apparaît pas moins grande, moins incontestable dans les chapitres sur le *Médecin Jehan Ailleboust*, sur *le baptême d'Alexandre Monsieur*, sur la *lettre de La Varane touchant la mort de Gabrielle*. Ce dernier document, qui a joué dans l'histoire un rôle si considérable, qui a été si souvent allégué avec la plus robuste confiance, sur lequel on s'est appuyé dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes* de 1842 *(Inventaire de Gabrielle d'Estrées)*, ce document est apocryphe [1], comme le démontre parfaitement M. Desclozeaux qui a pris, si l'on peut ainsi s'exprimer, l'auteur des *Économies* en flagrant délit de faux en écriture publique.

T. DE L.

---

114. — Fr. BEYER. **Das Lautsystem des Neufranzœsischen** (Kœthen, O. Schulze).

Nous pouvons saluer le travail de M. Beyer comme le premier traité vraiment scientifique des sons de notre langue. On sait que le système phonique du français, vu la différence profonde qui le sépare des systèmes germaniques, offre aux observateurs allemands des difficultés toutes particulières. Mais M. B. a tenu à honneur de faire mentir le vieil adage d'après lequel « la bouche teutonne se rebelle à la bonne prononciation française ». Nous ne pouvons que lui en savoir gré.

L'ouvrage de M. B. est écrit au moins autant à l'usage des professeurs de français que des linguistes de profession ; aussi les recherches théoriques qui en forment le fond sont-elles précédées d'une introduction dans laquelle l'auteur démontre la nécessité de commencer l'étude d'une langue par l'acquisition systématique des sons qui la composent ; et accompagnées de remarques sur les moyens les plus pratiques de faire apprendre les sons français aux élèves allemands. Je me conten-

1. Marbault et M. Jules Loiseleur, comme le rappelle M. D., n'ont pas douté de la fausseté de la lettre de La Varane, lettre qui a fait croire à tant d'écrivains, depuis Mézeray jusqu'à Sismondi et Michelet, que Gabrielle fut empoisonnée par le citron qu'elle mangea chez Zamet.

terai de regretter que ces remarques n'aient pas été réunies en un chapitre spécial : le tout, à mon sens, y eut beaucoup gagné en clarté.

Quant à l'analyse des sons, elle est exacte en général, remarquablement exacte même. La partie la plus intéressante, celle dans laquelle on trouve le plus d'observations curieuses — et aussi, il faut le dire, d'assertions discutables — est sans doute la description des voyelles. M. B. classe les voyelles d'après le système physiologique de Melville Bell; toutefois, il n'est pas complètement satisfait de ce système et s'efforce vainement d'y encadrer toutes les voyelles françaises. Sans prendre, d'une manière absolue, la défense du système de Bell, que je crois trop artificiel et qui a le tort de négliger *la relation normale* des positions de la langue et des lèvres, je me permettrai d'observer que quelques-unes des difficultés qui ont arrêté M. B. sont plus imaginaires que réelles [1]. Prenons, par exemple, l'*e* de *je, me, venir*, que M. B. représente par ə. Après avoir décrit la formation de cette voyelle d'une manière assez satisfaisante, M. B. se demande où il faut le placer sur la table de Bell. « Ce son est évidemment moyen-mixte et tendu; mais il est aussi arrondi [2]. Si nous cherchons la place qui devrait, en conséquence, lui revenir, nous y trouvons, d'après les derniers travaux de Bell, la voyelle du Yorkshire *come*, de l'irlandais *Dublin*, du français *homme*, et la base orale de *on*. Impossible donc d'y placer ə ». Voilà un singulier raisonnement. Si réellement ə est formé comme le dit M. B., il faut absolument le placer dans la case « mid-mixed-narrow-round ». Bell a pu se tromper en y plaçant la voyelle de *homme;* ou bien les deux sons peuvent différer par le degré de tension musculaire ou d'arrondissement des lèvres ; ou bien ils peuvent être formés, l'un un peu en avant, l'un un peu en arrière de la position normale moyenne-mixte. A mon avis, c'est de cette dernière manière que diffèrent les voyelles de *je* et de *comment* (non pas de *homme)*, qui se ressemblent du reste beaucoup.

De même, M. B. explique la formation de l'*a* de *madame* d'une manière qui me paraît exacte, et qui en fait la voyelle « basse-mixte-tendue » ; mais il ne paraît pas même penser à lui donner ce nom (sans doute parce que Sweet le donne à la voyelle de l'anglais *bird)*, et conclut que ce son n'a pas de place dans le schéma de Bell.

Du reste, M. B. a méconnu un trait caractéristique du vocalisme

[1. Quelle que puisse être la valeur du système de Bell, au point de vue purement scientifique, il est en tout cas impropre à servir à l'enseignement du français. D'abord, il est trop compliqué : les deux tiers des cases sont inutiles. Ensuite, il suppose un observateur très exercé et très subtil, comme il ne peut s'en rencontrer que parmi des phonétistes de métier. Comment l'élève espérera-t-il se reconnaître, quand il aura appris de M. Beyer que l'inventeur du système place dans une case notre mot *une*, et qu'un des plus éminents adeptes place dans une autre le mot *lune*? — *Réd.*]

2. Je traduis, aussi bien que possible, les mots anglais que M. B. emploie d'après Bell et Sweet : *mid-mixed, narrow, round*.

français : la tension musculaire qui accompagne l'articulation de toutes nos voyelles accentuées. Il a bien reconnu que l'*è* de *père* n'est pas le même que celui de l'anglais *men* et de l'allemand *nett*, et que nous avons, en français, une série de voyelles palatales « tendues » *i e-ä*. Comment l'analogie ne lui a-t-elle pas fait voir qu'il en est de même des voyelles arrondies *ü-ö-œ*, que l'*eu* de *heure* diffère de l'*eu* de *peu* de la même manière que l'*è* de *père* de l'*é* d'*été?*

Je reprocherai encore à M. B. de n'avoir pas reconnu la présence, en français, de deux voyelles inaccentuées autres que *ə* : l'*o* de *comment* et l'*e* de *les hommes*, qui toutes deux tendent à se rapprocher de la position « mixte », à se confondre avec *ə* et même à disparaître dans la prononciation vulgaire (c'mandon, c'manson, m'z anfan, l'z om, nou f'zon).

A côté de ces critiques, que de remarques fines et ingénieuses! Tout le chapitre sur les voyelles nasales, par exemple, est excellent. Personne avant M. B., je crois, n'avait remarqué que la voyelle nasale *an* est plus ouverte que la voyelle orale *á*. De même, les observations sur les soi-disant diphthongues françaises sont intéressantes et justes.

Dans l'analyse des consonnes, on pourrait signaler quelques lacunes, mais peu nombreuses et peu importantes. Une observation intéressante est celle qui a trait à *l*. D'après M. B., ce son, théoriquement produit en fermant le passage de l'air dans le milieu et en le laissant ouvert sur les côtés, serait presque toujours formé, en pratique, d'un seul côté de la bouche. — Une remarque plus importante a trait à l'explosive glottale, qui s'entend parfois au commencement d'une voyelle française, comme en allemand. On pourrait ajouter qu'elle s'entend aussi quelquefois à la fin, comme en danois.

L'auteur, dans ce travail, ne s'occupe que des sons pris isolément, et laisse entièrement de côté tout ce qui a trait à leur synthèse : quantité, ton, accent, etc. ; mais il nous promet de combler prochainement cette lacune. Pour ma part, c'est avec impatience que j'attendrai la suite de l'ouvrage de M. Beyer : je serais surtout curieux de voir ce qu'il dira au sujet de la question si controversée de l'accent français. En attendant, nous devons reconnaître en ce livre le travail consciencieux d'un observateur fin et juste, et en outre d'un admirateur de notre langue. Cela doit suffire pour le recommander à l'attention des linguistes.

Paul Passy.

LETTRE DE M. MONOD

Auriez-vous l'obligeance d'insérer dans le prochain numéro de la *Revue critique* l'erratum suivant qui s'applique à un double lapsus commis par moi dans la *Revue Historique* du 1er mai et que je ne veux pas attendre deux mois pour signaler? Dans le bulletin de la *Revue Historique*, p. 167, n° 2, j'ai reproché à M. Schérer d'avoir donné à Mme d'Epinay 33 ans en 1759 et 57 en 1781. Ce reproche est tout à fait erroné. C'est bien en 1783 que M. Schérer donne 57 ans à Mme d'Epinay. J'ai de plus imprimé deux fois dans cette note, l. 7 et 17 : *quelque fois* au lieu de *quelque peu*.

G. Monod.

CHRONIQUE

FRANCE. — Notre collaborateur, M. Barbier de Meynard, prépare [une édition des *Séances de Hamadani*, accompagnée d'une traduction et de notes philologiques : c'était un des désidérata des études orientales. L'œuvre de Hamadani, dont nous ne possédons plus qu'un fragment, est un des spécimens les plus rares et les plus estimés de la littérature arabe; cependant elle a été peu à peu délaissée en Orient au profit des *Séances de Hariri*, qui n'en sont qu'une imitation amplifiée. De l'aveu de S. de Sacy, auquel on doit l'édition magistrale des *Makamat* de Hariri, l'ouvrage de son devancier ne méritait pas cet oubli. Hamadani est un des meilleurs écrivains de l'époque classique; ses Séances sont plus courtes que celles de Hariri, le sujet en est plus varié, le style plus naturel et exempt de ces logogriphes qui rebutent le lecteur sans grand profit pour le lexicographe. Malheureusement les copies en sont extrêmement rares : pour une entreprise aussi difficile, l'éditeur ne peut disposer jusqu'à présent que d'un seul manuscrit et de deux éditions du texte, sans commentaires ni gloses, publiées en Orient et pleines de lacunes et d'interpolations. Aussi M. B. de M. fait-il rechercher de nouvelles copies à Constantinople et ailleurs. Il compte également sur le concours bienveillant de ses confrères d'Europe, et serait heureux de savoir ce qu'est devenu le ms. dit de Scheidins, possédé autrefois par M. de Sacy, qui en a fait usage pour publier six de ces Séances dans sa Chrestomathie arabe.

— M. Paul Bonnefon, sous-bibliothécaire à l'Arsenal, fera prochainement paraître une étude intitulée *Estienne de la Boétie, sa vie, ses ouvrages et ses relations avec Montaigne*.

— M. Henri Stein publie, d'après un manuscrit de la Bibliothèque nationale (F. Fr. 24719), le *Panégyrique de Jeanne d'Arc*, prononcé dans l'église Sainte-Croix d'Orléans, le dimanche 8 mai 1672 (Orléans, H. Herluison, 1887, grand in-8° de 24 p.). Cette publication vient combler un des vides de la liste des panégyristes de Jeanne d'Arc à Orléans, liste où 150 années séparaient Gauthier, prieur de Saint-Maclou, qui prononça publiquement l'éloge de l'héroïne le 8 mai 1604, et le Père Claude de Marolles, jésuite, l'orateur de la journée du 8 mai 1759. M. Stein, pour des raisons habilement exposées et qui rendent son opinion, sinon certaine, du moins probable, attribue le discours de 1672 au Père Senault, qui fut supérieur de l'Oratoire d'Orléans avant d'être supérieur général de l'Oratoire. Ce discours, où la canonisation de « l'incomparable pucelle » tient une bonne place, n'est pas indigne de la réputation d'éloquence dont jouissait le P. Senault, et il faut savoir gré à M. Stein d'avoir mis entre nos mains des pages qui sont également intéressantes au point de vue littéraire et au point de vue historique. Ajoutons que la brochure, élégamment imprimée, est ornée de diverses gravures parmi lesquelles on remarque la bannière peinte au XVIe siècle que l'on portait chaque année à la procession commémorative de la délivrance d'Orléans. — T. de L.

— Je n'ai pas le droit de rendre compte de l'ouvrage intitulé : *L'Ormée à Bordeaux d'après le journal inédit de J. de Filhot, publié et annoté par* A. Communay, membre correspondant du Comité des Sociétés des Beaux-Arts des départements, président de la Société des Archives historiques de la Gironde (Bordeaux, Féret, 1887, grand in-8° de 280 p.), l'auteur m'ayant fait l'honneur de me dédier ce volume. Mais il me sera permis sans doute d'appeler en quelques mots l'attention des

lecteurs sur l'importance d'une publication qui complète tout ce que l'on a écrit jusqu'à ce jour touchant la Fronde bordelaise. M. Communay ne s'est pas contenté de reproduire le très curieux *Journal* de Jacques de Filhot, qu'avait cité Dom Devienne dans son *Histoire de Bordeaux*, et que l'on croyait à jamais perdu, car le président Bescheron des Portes et Victor Cousin l'avaient bien en vain cherché un peu partout; il a fait précéder ces pages précieuses d'une étude développée sur la Fronde à Bordeaux, et il leur a donné pour complément une riche série de pièces justificatives tirées des dépôts publics de Paris, de Bayonne et de Bordeaux. Révélations et rectifications abondent dans le livre de M. Communay, principalement dans ses notes qui sont d'une extrême abondance et qui contiennent des renseignements biographiques, puisés aux meilleures sources, sur tous les personnages mêlés aux mouvements de Bordeaux. Signalons l'intérêt particulier des notes sur André d'Andrault, Etienne d'Espagnet, le marquis de Chambret (à propos duquel est indiquée une méprise de l'annotateur des *Historiettes* de Tallemant des Réaux), le marquis de Théobon, le marquis de Sauvebeuf, Thibaud de La Vie, le baron de Watteville, Jean-Charles de Baas, Du Mirat, Jacques de Guyonnet, Duretête (dont on a fait un ancien boucher, et qui était procureur au parlement), Raymond Cleirac (autre Ormiste trop souvent confondu avec son père le savant avocat Etienne Cleirac, auteur des *Us et Coutumes de la mer*), René Le Queux, sieur des Tranquars, Jean de Ponthelier, un des auteurs de la *Chronique Bourdeloise*, Mme de Calvimont, *l'amie* du prince de Conti (Catherine de Queux, fille du conseiller des Tranquars), etc. — T. DE L.

— La librairie Hachette a fait paraître le tome VI des œuvres du *Cardinal de Retz*. Ce tome, sur lequel nous reviendrons et que publie M. R. CHANTELAUZE, comprend les lettres épiscopales, mandements et autres actes et opuscules du cardinal pendant une période de neuf années, depuis son arrestation (19 décembre 1652) jusqu'à sa rentrée en France (14 février 1662).

— M. F. CORRÉARD, professeur au lycée Janson de Sailly, avait déjà publié deux parties d'un ouvrage destiné aux classes des lycées et intitulé *Histoire nationale et notions sommaires d'histoire générale* (la première « depuis l'époque gauloise jusqu'au milieu du XVe siècle »; la seconde « du milieu du XVe siècle jusqu'à la mort de Louis XIV »). La troisième partie de cet ouvrage, qui s'étend depuis la mort de Louis XIV jusqu'en 1875, vient de paraître à la librairie Masson (In-8°, 551 p., cartonné, 2 fr. 50). C'est un livre bien fait et qui répond au but qu'il se propose. Nous ferons seulement remarquer à l'auteur — entre autres chicanes et pour ne nous en tenir qu'à la seule période révolutionnaire — que Roland fut ministre, non de la justice, mais de l'intérieur (p. 300); que le bombardement de Lille a eu lieu, non du 20 septembre au 7 octobre, mais du 29 septembre au 6 octobre 1792 (p. 357); que Prieur de la Côte-d'Or, et non Prieur de la Marne, s'occupa du matériel (p. 363); qu'il est tout à fait inexact, sinon injuste, de dire, p. 301, qu'il faut consulter, sur la distinction entre les volontaires de 1791 et ceux de 1792, l'ouvrage de M. Rousset; c'est le livre de A. Chuquet (non pas *C.* Chuquet), d'ailleurs cité par l'auteur, qu'on doit consulter sur ce point que M. Rousset n'a même pas entrevu.

— Nous lisons dans la *Mélusine* du 5 mai 1887 (p. 407) un compte-rendu, signé E. R. des *Voceri de l'île de Corse*, par M. Frédéric ORTOLI (Paris, Leroux, 1887, XXXVIII et 324 p., 5 fr.). Ce volume, dit le critique, « ne contient rien d'original. La préface est, en grande partie composée d'extraits de l'article publié par Paul de Saint-Victor sous le titre « Les vocératrices de la Corse » dans son volume *Hommes et dieux*. La plupart des Voceri se trouvent déjà dans Tommaseo, Viale et Fee.

Nous regardons l'ouvrage de M. Ortoli comme n'ayant aucune valeur scientifique. »

— M. E. Rolland a fait paraître le tome III de son *Recueil de chansons populaires* (Paris: Lechevalier. In-8°, 75 p., avec 33 mélodies notées, 2 fr. 50). Le t. IV paraîtra prochainement.

ALLEMAGNE. — L'assemblée plénière de la direction centrale des *Monumenta Germaniae historica* a eu lieu à Berlin du 31 mars au 2 avril. Pour la première fois manquait l'homme qui avait organisé l'entreprise et l'avait fidèlement dirigée depuis 1874, Georges Waitz. A sa place, M. Wattenbach a reçu de l'assemblée plénière extraordinaire du 18 juin 1886 la présidence provisoire. L'Académie des sciences de Berlin a, de son côté, remplacé Waitz par Wilhelm Scherer, et celui-ci — qui est mort le 6 août 1885 — par M. Brunner. L'Académie de Vienne a nommé M. Alphonse Huber, d'Innsbruck, à la place de M. de Sickel qui reste membre de la direction centrale. Tous les membres étaient présents aux réunions du 31 mars-2 avril. On a acquis, pour le mettre à la disposition des collaborateurs, l'exemplaire des *Monumenta* de Waitz, couvert de notes. Dans le cours de l'année 1886-87 ont été achevés : dans la section des « Scriptores » la partie I du vol. XV; dans la section des « Antiquitates » *Necrologia Germaniae I, Dioeceses Augustensis, Constantiensis, Curiensis, pars prior*, rec. Fr. L. Baumann; *Poetarum latinorum medii aevi tomi III pars prior*, rec. L. Traube; le XII° vol. du *Neues Archiv der Gesellschaft für æltere deutsche Geschichtskunde*. M. Mommsen, qui dirige la section des « Auctores antiquissimi », espère terminer l'hiver prochain l'impression des petites Chroniques de la période de transition de l'antiquité au moyen âge. La publication des *Variae* de Cassiodore a été abandonnée par le savant qui en avait été chargé d'abord et ne pourra être achevée qu'après la comparaison de quelques manuscrits italiens. L'édition de Sidoine, ainsi que des lettres de Ruricius et de Faustus paraîtra dans peu de mois. M. Birt commencera sous peu l'impression de Claudien. La section des « Scriptores » est celle qui a été le plus gravement atteinte par la mort de Waitz; en outre, M. de Heinemann a été longtemps malade, et M. Pannenborg, malade lui aussi, a dû abandonner la publication du *Carmen de bello Saxonico*. Néanmoins, M. Holder-Egger fera paraître en automne la seconde partie du XV° volume, et l'impression du XXVIII° volume qui renferme les extraits des sources anglaises par M. Liebermann (avec des extraits des chroniques danoises, polonaises et hongroises) est très avancée. M. Krusch a poursuivi l'impression du premier demi-volume des *Scriptores rerum merovingicarum*, II (le prétendu Frédégaire et les « Gesta Theodorici » complètement, les « Gesta Francorum » en grande partie). M. E. Schrœder aura terminé en automne l'impression de la *Kaiserchronik*. Viendra ensuite une édition, par M Ph. Strauch, de la chronique d'Enenkel, et M. Seemüller, de Vienne, accepte de publier la chronique rimée d'Ottocar. En ce qui concerne la section des « Leges », dirigée par M. Brunner, M. K. Lehmann a achevé son édition de la *Lex Alamannorum*; M. Zeumer travaille à la *Lex Romana Curiensis* et aux *Leges Wisigothorum*; M. Boretius, malade, a dû interrompre son édition des *Capitulaires*, mais M. Brunner projette un recueil des Actes judiciaires des Francs. M. Maassen a poursuivi les travaux préparatoires d'un recueil des Actes des conciles francs. Dans la section des « Diplomata » a commencé l'impression des documents du règne d'Othon II. Dans la section des « Epistolae » M. Ewald a repris l'impression des lettres de Grégoire Ier, M. Rodenberg a continué celle du 2° volume des lettres, importantes pour l'histoire de l'Empire, des Regestes du Vatican (jusqu'en 1268) et M. Gundlach vient de publier dans le *Neues Archiv* la liste des lettres jusqu'en 911. Dans la section « Antiquitates », dirigée par M. Dümmler,

M. Traube a fait paraître la première moitié du troisième volume des poésies de l'époque carolingienne; M. Baumann a donné la première partie de ses *Necrologia Germaniae* (diocèses de Constance, Augsbourg et Coire); M. Herzberg-Frænkel travaille à Vienne aux nécrologies autrichiennes.

— M. E. de Sallwürk a fait paraître une étude intitulée *Fénelon und die Litteratur der weiblichen Bildung in Frankreich von Claudé Fleury bis Frau Necker von Saussure*; cette étude forme le XXV[e] volume de la *Bibliothek pædagogischer Klassiker*, qui est publiée à Langensalza par l'éditeur Hermann Beyer (prix : 3 mark 50).

— Le vingt-neuvième volume des « Publications des archives de l'état prussien » vient de paraître à Leipzig, chez Hirzel; c'est la seconde partie des *Correspondances diplomatiques* de la Prusse et de la France de 1795 à 1807; le volume a été publié par M. Paul Bailleu; nous y reviendrons.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 13 mai 1887.

M. d'Arbois de Jubainville commence la lecture d'un mémoire sur l'emploi des mots *vir inluster* ou *inlustris* dans les documents de la période mérovingienne.

Il y a deux ans, dit M. d'Arbois de Jubainville, M. Julien Havet a lu devant l'Académie un mémoire où il a établi qu'on devait lire, autrement qu'on ne l'avait fait jusqu'ici, la formule initiale des diplômes des rois de la première race. Cette formule n'est pas, comme on l'admettait ordinairement, *N. rex Francorum vir inluster*, mais : *N. rex Francorum viris inlustribus*. Les deux derniers mots désignent les fonctionnaires ou agents royaux auxquels les actes des princes mérovingiens sont toujours adressés. M. Havet, ajoute-il, a établi cette thèse principalement par des arguments paléographiques. M. d'Arbois de Jubainville se propose de la confirmer par des considérations d'un autre ordre, les unes historiques, les autres grammaticales.

Sous l'empire romain, les fonctionnaires publics étaient répartis en cinq classes, les *viri inlustres*, qui occupaient le rang le plus élevé, les *viri spectabiles*, les *viri clarissimi*, les *viri perfectissimi* et, au dernier rang, les *viri egregii*. Il y avait une tendance à élever sans cesse ces rangs : au temps d'Ammien Marcellin, aucun des fonctionnaires appelés *duces* ne dépassait le degré de *perfectissimus*; en l'an 400, tous les *duces* étaient *spectabiles*. Sous Théodoric, comme on le voit par les lettres de Cassiodore, les trois premières classes seules subsistaient, et les *viri inlustres* étaient en beaucoup plus grand nombre que les *spectabiles* et les *clarissimi*. Le même mouvement s'accentua encore, et, à l'époque mérovingienne, il n'y eut plus que des *viri inlustres* : tous les fonctionnaires laïques, depuis le maire du palais jusqu'aux agents des douanes, portaient indifféremment ce titre, qui les distinguait seulement des évêques, appelés *viri apostolici*, et des autres clercs, *viri venerabiles*. Mais le roi n'était jamais qualifié ni *vir* ni *inlustris* : les seuls mots employés pour le désigner étaient les substantifs *rex* et *dominus*, les adjectifs *gloriosissimus*, *praecelsus*, *praecellentissimus*; on trouve aussi des périphrases telles que *gloria vestrae potestatis*, *gloria celsitudinis tuæ*, *celsitudo* ou *clementia regni nostri*.

A la fin de la période mérovingienne, les maires du palais imaginèrent, pour se distinguer des autres fonctionnaires, de leur retirer à tous le titre de *vir inlustris* et de le garder pour eux seuls. Ainsi le maire du palais reçoit seul cette qualification dans un diplôme royal de 697, rédigé sous son influence, et dans tous les actes expédiés directement par la mairie du palais. Puis, quand Pépin le Bref, maire du palais, fut devenu roi, il garda ce titre et l'accola à son titre royal, sous cette forme : *Pippinus, rex Francorum, vir inluster*. Il est le premier qui ait employé cette formule. Ses deux fils, Carloman, qui ne régna que quelques années, et Charles ou Charlemagne, suivirent son exemple; puis Charlemagne y renonça pour adopter un autre titre qui, sous les Mérovingiens, était également considéré comme très inférieur à la dignité royale, celui de *patricius*.

M. d'Arbois de Jubainville traitera, dans une prochaine séance, le même sujet au point de vue grammatical.

M. le secrétaire perpétuel donne lecture d'une lettre de M. le Dr Fouquet, en date du Caire, qui décrit des peintures antiques découvertes au mois de mars dernier dans le Fayoum (le nome Arsinoïte des anciens). On a mis au jour une caverne qui renfermait un grand nombre de sépultures, accompagnées pour la plupart d'épitaphes en grec. Les parois étaient ornées de nombreux portraits. Malheureusement, les indigènes, auteurs de la découverte, ont détruit une grande partie des peintures et des inscriptions. Les photographies de deux des portraits qui subsistent sont jointes à la lettre de M. Fouquet, ainsi que le calque d'une des épitaphes.

M. Siméon Luce, au nom de la commission chargée de juger le concours ouvert pour le prix ordinaire, sur l'*Instruction des femmes au moyen âge*, annonce qu'un seul mémoire a été soumis à l'examen des commissaires : il porte pour devise une phrase commençant par ces mots : *Ad hoc tantum liberales artes*, etc. La commission ne décerne pas le prix. Une récompense de 1,000 fr., à titre d'encouragement, sera accordée à l'auteur du Mémoire, s'il se fait connaître. La question n'est pas maintenue au concours.

M. Delisle, au nom de la commission du prix Delalande-Guérineau (pour un ouvrage relatif aux études du moyen âge), annonce que la commission a décidé de décerner ce prix à M. Julien Havet, pour son ouvrage intitulé : *Questions mérovingiennes*, I-IV. La commission a regretté de ne pouvoir récompenser deux autres ouvrages qu'elle a particulièrement remarqués, le *Recueil de documents concernant le Poitou*, de M. Paul Guérin, et *le Parlement de Paris*, par M. Félix Aubert.

M. Théodore Reinach fait une communication sur le père et la mère de Mithridate Eupator, roi du Pont, l'ennemi fameux des Romains. On ne sait presque rien des commencements du règne de ce roi et l'on ignorait même jusqu'ici les noms exacts de ses parents. Appien seul dit que son père s'appelait Mithridate Evergète, et fut le premier roi du Pont qui fit alliance avec les Romains. Quelques découvertes récentes permettent de compléter cette indication :

1° Une belle médaille d'argent révèle l'existence d'un roi du Pont qui porta les noms de Mithridate Philopator Philadelphe.

2° Une inscription bilingue, en grec et en latin archaïque, trouvée à Rome, mentionne un traité d'alliance entre ce même Philopator Philadelphe et les Romains. Ce document, si on le rapproche du témoignage d'Appien, ne peut être rapporté qu'au père du grand Mithridate. Ce prince avait donc eu successivement plusieurs surnoms. A son avènement, il avait pris ceux de Philopator et Philadelphe, en mémoire des deux rois ses prédécesseurs, son père et son frère Pharnace Ier. Plus tard, la reconnaissance des sanctuaires grecs lui décerna celui d'Evergète, c'est-à-dire Bienfaiteur.

3° Une médaille du cabinet Waddington donne le portrait et le nom de la mère de Mithridate Eupator : elle s'appelait Laodice. On sait que cette reine, complice du meurtre de son mari, fut jetée par son fils dans une prison où elle mourut.

Ouvrages présentés : — par l'auteur : P.-Ch. Robert, *Observations sur deux inscriptions du nord-est de la Gaule* (extrait du *Bulletin épigraphique*) ; — par M. Delisle : 1° Ch. de Beaurepaire, *Entrée à Rouen du roi Henri IV en 1596* ; 2° Le même, *Recherches sur la répression de la mendicité dans l'ancienne généralité de Rouen* ; 3° H. Omont, *Catalogue des manuscrits grecs des bibliothèques des Pays-Bas, avec quelques notes sur les manuscrits grecs de Leyde* (extrait du *Centralblatt für Bibliothekswesen*) ; 4° N. Haillant, *Bibliographie vosgienne de l'année 1884 et supplément a l'année 1883*.

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 4 mai.

M. Homolle est élu membre résidant de la Société et M. Dangibant, associé correspondant à Saintes.

M. le baron de Baye communique à la Société la photographie d'une sculpture grossière découverte récemment dans la sépulture du Mas de l'Aveugle à Collergues (Gard).

M. le Président lit une lettre de M. de Laurière relative à des inscriptions latines qu'il a revues à Aléria (Corse) ; il communique les photographies d'un sarcophage romain conservé à Ajaccio et de la figure dite d'Apriciani (canton de Vico, Corse). Il présente une inscription latine trouvée dans la commune de Chagnon (Loire).

Ed. Corroyer.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 22 — 30 mai — 1887

115. — A. P. SINNETT. **Le monde occulte,** hypnotisme transcendant en Orient, traduit de l'anglais avec approbation de l'auteur par F. K. Gaboriau. Paris, G. Carré, Bruxelles, A. Manceaux, 1887, in-8, xxxv-267 p.

Ce petit volume est consacré en partie à réfuter les accusations dirigées contre Mme Blavatsky, l'un des chefs de l'école théosophique, en partie à raconter des phénomènes de clairvoyance, de matérialisation d'objets, de correspondance à distance par des voies invisibles et par des agents surnaturels. Les doctrines de la secte, celles du moins qu'elle a bien voulu communiquer aux simples curieux, n'y sont pas exposées avec assez de détail pour que je prenne occasion d'en donner un résumé plus exact que ceux qu'on a lus récemment dans des journaux quotidiens. Je me bornerai à dire qu'elles méritent d'attirer l'attention plus qu'on ne serait tenté de le croire au premier abord : quelques-unes d'entre elles renferment une part d'idées et de théories très anciennes, dont il ne serait pas difficile de reconnaître les analogies dans les religions de l'Orient ancien et dans les conceptions de la magie égyptienne.

G. MASPERO.

---

116. — **The Subhâshitâvali of Vallabhadeva.** Edited by Peter PETERSON, Elphinstone Professor of Sanskrit, and PANDIT DURGAPRASADA, son of Pandit Vrajalâla, one of the pandits attached to the court of the Maharaja of Jeypore, (Bombay Sanskrit Series, n° XXXI). Bombay, Education Society's Press, Byculla, 1886, IX-141-623-104 pp. in-8.

Les premières informations sur l'Anthologie de Vallabhadeva sont dues à M. Bühler qui, en 1875, en avait trouvé trois manuscrits, dont un fragmentaire, au Kashmîr. Dans son *Rapport* [1], l'ouvrage était attri-

1. *Journ. of the Bombay Branch of the Roy. As. Soc. Extra Number, 1877 : Detailed Report of a Tour in search of Sanskrit MSS. made in Kashmîr, Rajputana, and Central India. By Dr G. Bühler*; p. 61 et XIII, n° 203-205.

bué à Çrîvara. En 1883, M. Aufrecht donna quelques extraits de ces manuscrits dans les *Indische Studien* [1], sous le nom du véritable auteur, Vallabhadeva. En même temps, M. Peterson en trouvait un manuscrit à Jaypour, en la possession de son collaborateur actuel, le pandit Durgâprasâda, et il en donnait une notice étendue dans son *Rapport* publié dans le *Journal de la Société asiatique* de Bombay [2]. L'année suivante, il en obtenait un nouveau manuscrit à Alvar. C'est sur ces deux manuscrits de Jaypour et d'Alvar, dont le premier est également de provenance kashmîrienne, qu'est basée la présente édition. Les deux manuscrits complets de M. Bühler, retournés d'Europe dans l'Inde seulement après l'impression du texte, n'ont pu être utilisés que dans les notes. La publication est donc un des fruits déjà nombreux de cette admirable enquête des manuscrits de la présidence de Bombay, si bien commencée par MM. Bühler et Kielhorn et si dignement poursuivie par MM. Bhandarkar et Peterson [3].

On ne sait rien de précis sur le Vallabhadeva, auteur du recueil, si ce n'est qu'il a écrit au Kashmîr, à en juger par la provenance des principaux manuscrits et par le nombre des poètes kashmîriens dont il cite des vers, et qu'il n'est pas antérieur au milieu du xve siècle, puisqu'il mentionne une attaque du Kashmîr par un certain Mîr Shah sous le règne de Shahâb-eddin (mort en 1372 AD.) et qu'il emprunte des vers à Çrîvara et à Jonarâja, qui florissaient sous Zain-alâb-eddin (1416-1466 AD.). Il est distinct, par conséquent, d'un autre Vallabhadeva, également kashmîrien, qui vivait dans la première moitié du xe siècle et dont on possède un grand nombre de commentaires [4]. — Le recueil

1. XVI, p. 209.

2. *Extra Number, 1883 : Detailed Report of Operations in search of Sanskrit MSS. in the Bombay Circle, August* 1882 — *March* 1883. *By Professor Peter Peterson* ; p. 30-43.

3. Pour la part de M. Peterson, voir, outre le *Rapport* déjà mentionné, celui de la campagne suivante, également publié comme *Extra Number* dans le Journal de Bombay, 1884 : *A Second Report of Operations in search of Sanskrit MSS. in the Bombay Circle April* 1883 — *March* 1884, *By Professor Peterson*. Ces deux rapports établis sur le modèle de celui de M. Bühler, sont accompagnés de copieux extraits et abondent en données précieuses, entre autres sur la littérature des Jainas. Les *Rapports* de M. Bhandarkar, moins étendus, mais admirables par la précision et la sûreté des informations, sont publiés en une série de pièces officielles spéciale. Rappelons ici une autre entreprise, déjà annoncée dans cette *Revue* (Chronique du 10 mai 1886) et qui se rattache par des liens étroits à ces fructueuses campagnes : la création à Bombay de la *Kâvyamâlâ*, recueil mensuel qui publie, depuis le 1er janvier 1886, des textes rares et inédits et dont l'un des directeurs est le pandit Durgâprasâda, le collaborateur de M. Peterson pour la *Subhâshitâvali*.

4. Voir l'énumération dans la *Kâvyamâlâ*, I, p. 101, 102, 114. Il n'est pas sûr toutefois que ces commentaires soient du Vallabhadeva, grand-père de Kayyata, qui vivait au xe siècle, ni même qu'ils soient tous du même auteur. Celui du *Kumâra-sambhava* serait l'œuvre d'un jaina, d'après Bendall, *A Journey in Nepal*, p. 49. Mais ils sont, la plupart du moins, antérieurs au xive siècle. C'est à cet ancien (ou à l'un de ces anciens) Vallabhadeva que les éditeurs sont d'avis d'attribuer les vers recueillis sous ce nom dans la *Subhâshitâvali* et dans d'autres anthologies.

lui-même se compose de 3,527 stances distribuées sous 101 rubriques qui embrassent à peu près tout le champ de la poésie lyrique et sentencieuse des Hindous. Beaucoup de ces stances sont anonymes : les autres sont empruntées à plus de 360 poètes désignés par leurs noms et surnoms, depuis Vyâsa et Vâlmîki, jusqu'à des auteurs du XVe siècle ou, peut-être, plus récents encore. Elles ont fourni 579 pages compactes de texte et sont reproduites avec cette correction exemplaire qui distingue les publications du *Bombay Series*. Les notes, 104 pages en petit caractère, sont renvoyées à la fin du livre. Si elles ne peuvent pas tenir lieu d'une traduction, il faut convenir du moins que les éditeurs y ont fait leur possible pour éclairer les difficultés de toute sorte que présentent ces petites compositions isolées de leur contexte et hérissées d'allusions. Le volume comprend de plus un index alphabétique des commencements des stances, une table des 101 rubriques sous lesquelles elles sont réparties, une liste des passages que les éditeurs ont jugés corrompus ou particulièrement obscurs, et un index par ordre alphabétique des poètes admis et nommés dans le recueil. C'est sur ces deux derniers suppléments, comme les éditeurs nous y convient eux-mêmes, que nous allons présenter quelques observations.

Comme toute anthologie sanscrite qu'on ne fait pas soi-même, la *Subhâsitâvali* est un livre difficile. La plupart de ces « joyaux de diction » ont été choisis en raison même de la subtilité de la pensée et de son expression alambiquée. Ce sont des concetti, et, bien qu'une stance sanscrite perde moins qu'une autre à être isolée, ce n'est pas toujours impunément qu'elle est arrachée de son milieu. De là, même sans compter les corruptions toujours possibles du texte, des obscurités bien faites pour rendre perplexe. Faut-il corriger? Faut-il avancer quand même et faire une concession de plus à l'euphuisme hindou? Ces difficultés, un traducteur est obligé de les aborder de front; un commentateur peut se dérober. En dresser la liste bien en vue, en tête des notes, afin, comme il est dit dans la Préface, « d'attirer sur elles le feu de la critique », est un acte de franchise et de probité littéraire dont il faut savoir gré aux éditeurs. J'aurais désiré pourtant quelque chose de plus : je regrette qu'ils n'aient pas discuté plus souvent dans les notes les passages ainsi marqués, qui ne sont pas toujours des *loci desperati*, comme je vais essayer de le montrer en examinant les premières de ces stances dans l'ordre même de la liste.

No 1 = st. 42. La stance me paraît claire, plus claire que beaucoup d'autres, par exemple, que 41, qui précède immédiatement, et dont il n'est rien dit, ni dans la liste, ni dans les notes. C'est une scène de dépit amoureux entre Kr*ish*n*a* et sa maîtresse, probablement Râdhâ. La jeune femme vient de surprendre le dieu implorant en rêve une rivale : « Je te surprends infidèle, et ce serait à moi de te donner des preuves (de mon amour)! Que la bergère du Vraja t'accorde ses faveurs! dit-elle à Hari, le couvrant de confusion ». Le vœu est ironique, ce qui n'em-

pêche que la pièce soit rangée parmi les *âçîrvacâmsi*, les paroles de bénédiction et de bon augure. Cela montre que ces divisions ne doivent pas être prises trop à la rigueur et que, par conséquent, il n'y a rien à ajouter ni à reprendre au nº 3 de la liste = st. 99. La question que la main droite, au moment où elle tend l'arc, est censée adresser à Râma : « Je vais trancher les têtes de Râva*n*a ; faut-il ?[1] » est précisément l'*âçîrvacas* cherché.

Nº 2 = st. 70. La difficulté est expliquée dans la note. Seulement la rivalité de Pârvatî et de Sandhyâ n'a rien à faire ici. Il s'agit uniquement de la double nature de Çiva, dont la moitié de droite se recueille, prie et bénit, pendant que celle de gauche se démène furieuse, menace et tue.

Nº 4 = st. 191. Les lettres qui figurent un vers volé et introduit frauduleusement dans un poème, sont comparées à une noire rangée de fourmis, bêtes malfaisantes, qui détruisent, comme chacun sait, le milieu où elles pénètrent. Le seul mot qui puisse faire difficulté est *asthânadoshajaniteva* « né en quelque sorte du vice de ne pas être à la vraie place », épithète qui peut paraître maladroite, parce que ce n'est pas de cette façon là que naissent d'ordinaire les fourmis. Aussi l'auteur a-t-il pris soin d'ajouter *iva* « en quelque sorte », et, par excès de précaution, s'est-il ménagé un double sens. En effet, l'expression signifie aussi « né en quelque sorte d'une humeur corrompue, parce qu'elle est hors de son vrai siège ». Pour cela, il faut se rappeler que, avant qu'il fût volé, le vers était du *madhu* du « miel », et que, comme toute autre vermine, les fourmis sont censées nées de la corruption des humeurs.

Nº 5 = st. 431. Ici la fin de la stance est vraiment inintelligible. Il s'agit de la conduite des fourbes, qui ont un sentiment sur les lèvres et un autre dans le cœur, et cette conduite est illustrée par une comparaison. La première moitié du verset est si claire, qu'il faut s'attendre à trouver la deuxième très difficile. Cependant on a beau la retourner dans tous les sens : telle qu'elle est, il n'y a rien à en tirer. Il faut essayer de corriger. On obtiendrait à la rigueur un sens en changeant *dhuri* en *dhuni* et en le réunissant au composé qui suit : *dhunipaya*h-*pratibimbam iva*, « comme l'image reflétée dans une eau courante », une pareille image étant particulièrement instable. Mais la conjecture ne me satisfait pas, et je me demande si, dans *dhuri*, il ne faut pas chercher le nom sanscritisé du *Thar*[2], le désert indien. On aurait alors : « telle est la conduite des méchants, sans consistance, sans moyen pour la franchir (et aussi « sans bateau, *vitâraka* »), comme l'image de l'eau

1. Remarquer *bhindâni*, comme si le présent était *bhindati*. Mais peut-être faut-il corriger *bhinnâni*. Les groupes *nna* et *nda* se confondent facilement en écriture *çârada*. On aurait alors : « Les têtes de Râva*n*a sont tranchées, n'est-ce pas ? » et l'*âçîrvacas* n'en serait que plus expressif.

2. Dans l'écriture *çârada*, les caractères *dhu* et *tha* ne se distinguent que par un léger trait additionnel, qui peut facilement disparaître.

dans le désert ». Il va sans dire que je ne donne la conjecture que pour ce qu'elle vaut.

N° 6 = st. 463. Il est difficile de dire au juste quelle espèce de rongeur est désignée par *khatákhu*, cette « taupe à ciseau (?) » qui habite dans des trous au pied des arbres. Serait-ce la courtilière? Mais c'est aussi là le seul mot obscur de ce morceau bien tourné, où il y a à relever encore la jolie expression de *pindîçûratâ*, dite du parasite.

N° 7 = st. 604. La première moitié est un avertissement donné au lion de ne pas traiter la nuée d'orage [1] comme il a traité les éléphants. Je prends la deuxième moitié comme étant la réponse du lion : « La brisure des membres que fait prévoir, par ces grelons, cette montagne fendue par la foudre, me préserve à elle seule de la chute réservée à ceux qui sont trop prompts à bondir ». Le 4° pada me paraît amphigourique plutôt qu'obscur : l'amoncellement des mots y est voulu, afin de retenir plus longtemps le lecteur sur les fausses pistes où l'emploi de *patana* doit forcément l'attirer. Mais d'autres interprétations sont possibles; par exemple, en prenant *patana* métaphoriquement : « ... me préserve de retomber à l'avenir dans la mauvaise disposition de ceux qui sont trop prompts à bondir ». De toute façon, les éditeurs nous devaient un commentaire.

N° 8 = st. 607. Toute la stance est abandonnée comme obscure. Elle me paraît pourtant suffisamment claire : elle le devient même tout à fait, si, au 4° pâda, on change *labdha*m, gênant parce qu'il signifie surtout un gain acquis, passé, en *labhya*m [2], un gain possible, futur : « Le lion règne sur le désert des montagnes. N'en sois pas irrité, ô roi! considère plutôt quel (maigre) profit et au prix de quelle âpre poursuite, tu pourrais tirer de ce (prétendu rival) qui n'en veut qu'aux éléphants. »

N° 9 = st. 611. *Jâlîmâmsa*m du 1er pâda est donné dans la liste comme *asphuta* « obscure », et dans les notes comme un « mot inconnu ». Il n'est ni l'un ni l'autre. *Mâmsa* avec le sens de « pulpe d'un fruit », est bien connu, et *jâlî* « une sorte de concombre, *tricosanthes diœca, Roxb.* », a déjà passé de l'Amarakosha dans la 1re édition du dictionnaire de Wilson.

N° 10 = st. 621. Je cherche vainement ce qu'il peut y avoir d'obscur dans la deuxième moitié de cette stance : « Le lion (qui, dans la première moitié, vient d'épouvanter par ses seuls rugissements les troupeaux d'éléphants), dont le monde entier connaît le dédaigneux courage, se dérange-t-il pour des chacals, dussent-ils fatiguer les dix régions de l'espace de leurs hurlements continus? » Le scrupule des édi-

1. *Uccaihpade* est à tort écrit en deux mots.

2. La correction est graphiquement légère en écriture *çarada*. Tout aussi légère serait celle de *labdhavyam anâkulena*, au lieu de *labdham vyasanâkulena*. Mais *manasâ* devrait être reporté sur *cintyatâm* et l'emphase de *svenaiva* deviendrait bien lourde.

teurs porte-t-il sur *samhatabhâvato*, qui peut s'entendre presque indifféremment des chacals « attroupés » et de leurs hurlements « ininterrompus? » Ou se seraient-ils laissés arrêter par *kliçyatsu* dans le sens de *kliçnatsu?* Dans ce cas, il fallait le dire en note et, au besoin, corriger; car le sens ne saurait être douteux. Mais il y a des exemples de *kliçyati* avec signification transitive : voir l'article *kliç* dans le premier supplément de Böhtlingk et Roth et dans leur dictionnaire abrégé.

N° 11 = st. 658. L'objection des éditeurs porte sur *çringâriveshah*, qui serait *asphuta*. La stance décrit les allures extraordinaires d'un mâle d'antilope et les résume en disant qu'il est *çringârivesha* qu'il « se comporte en amoureux », c'est-à-dire que son allure est correctement conforme à celle que la poétique hindoue prescrit pour le rôle de l'amoureux. L'expression est donc parfaitement justifiée, et la correction proposée en note, *çringaviçeshah* « qui a de belles cornes », est absolument inadmissible, ne serait-ce que parce qu'elle viole le mètre. Il y a bien un point obscur dans la stance. En l'absence du contexte, on peut se demander si cette « bien-aimée aux grands yeux », qui est la cause de ces allures, est une antilope femelle ou une jeune femme, par exemple Pârvatî. Je pencherais pour la dernière supposition, la première étant un peu simple pour un bel esprit hindou. Mais quelque parti qu'on prenne, cela ne change pas un iota à la traduction.

N° 12 = st. 677. « Que le jeune câtaka satisfasse donc aujourd'hui le désir de sa tête qui aspire toujours à s'élever au plus haut! Mais il ne veut pas lui (faire) ce (plaisir). En effet, l'espace n'est-il pas, dans toutes les directions, rempli d'une eau pure, fraîche et douce? » *Asya* au 3ᵉ pâda, où les éditeurs voient une corruption, est le génitif bien connu de la personne au profit de qui quelque chose se fait : mot à mot « il ne veut pas cela pour elle ». On sait que le câtaka est représenté le cou toujours tendu et le bec ouvert, dans l'attente des premières gouttes de pluie, le seul liquide que l'oiseau veuille boire. Aujourd'hui, que la pluie tombe à verse, il n'a pas besoin de se donner cette peine.

N° 13 = st. 760. Encore une stance que les éditeurs abandonnent sans autre explication, comme *asphuta*. J'accepte leur leçon; je n'essaye pas, comme on pourrait en être tenté, de lire *caran* au 3ᵉ pâda, ni de couper autrement les mots, le vocatif *baka* étant nécessaire; je conserve à *tathâpi* le sens ordinaire de « néanmoins, tout de même » (on pourrait le prendre comme équivalent de *tathâ ca)*, et, comme l'empêchement auquel il répond, ne se trouve pas dans ce qui précède, je le cherche, comme cela est permis, dans ce qui suit; je le trouve un peu loin peut-être, pas trop pourtant, dans les génitifs qui terminent le vers et qui sont des génitifs absolus, et je traduis : « Puisque, répudiant (en apparence) les instincts (cruels) de ta propre espèce, tu veux te faire prendre pour un *hamsa* [1], tu n'as qu'à faire étalage de dévotion,

1. *Hamsa*, une espèce d'oie sauvage et aussi un des noms de l'ascète, est le sym-

ô héron. Cela te réussit quand même, bien que les hommes en fassent tout autant ».

N° 14 = st. 770. Le *kâka* [1] vient d'être décrit comme réunissant en lui tous les défauts, comme « le fruit arrivé à parfaite maturité de l'arbre du péché ». Après quoi, la stance ajoute : « Eh bien, ce dont (le malheureux) a honte jusqu'à en être malade et à tomber en pamoison, c'est *le (noir) luisant de son plumage, qui est (pourtant aussi) la livrée du kokila* (l'harmonieux chanteur, aussi aimé, malgré sa couleur noire, que le kâka est honni) ». Je me demande ce que les éditeurs peuvent trouver d'obscur dans les mots soulignés.

N° 15 = st. 771. *Labdhânvayena* serait *asphuta*. Il est parfaitement clair et à sa place. Il signifie « qui a trouvé une liaison, un point de contact », entendez « un moyen de s'introduire » dans la maison.

N° 16 = st. 775. La première moitié de la stance marquée comme obscure, énumère les mérites que le kâka se vante de posséder. Parmi ces mérites, il n'y en a que deux qui puissent faire difficulté : 1° le kâka est né « le jour du yuga ». La difficulté est levée dans la note sur la stance suivante; 2° il est « issu du seigneur des Maruts », c'est-à-dire d'Indra. Pour cette prétention, il suffit de se rappeler que *kâka* a pour synonymes *aindri* et *çakraja*.

N° 17 = st. 776. La note nous apprend que le dernier jour de Mâgha, qui est aussi la veille de l'anniversaire du kaliyuga, on honore les corneilles, c'est-à-dire qu'on leur donne double ration à l'offrande du *bali*. Ajoutez que c'est aussi l'époque où les hamsas regagnent les pays du Nord et où les dévots sont en route, visitant les lieux de pèlerinage. Après cela, il faudrait y mettre de la mauvaise volonté pour ne pas entendre cette série d'assez pauvres calembours : « Voici revenu le jour de l'avènement du kaliyuga [2], où les caravanes aquatiques des hamsas (et aussi « les caravanes des pieux visiteurs des étangs sacrés ») ont disparu, le dernier jour de Mâgha, où l'oiseau borgne [3] (et aussi « un brahmane borgne », être honni et de mauvaise augure comme le kâka), hélas! est invité respectueusement et festoyé dans chaque maison ».

Mais il est temps que je m'arrête. Il y a 88 stances ainsi marquées comme totalement ou partiellement inintelligibles. Je crois avoir montré, par cet examen des 17 premières, que, presque toujours, elles ne le sont ni plus ni moins que tous ces jeux d'esprit où se complait la pensée hindoue; qu'en tout cas, il ne suffisait pas d'en dresser la liste;

---

bole de la sainteté, de même que *baka*, le héron, est le type et un des synonymes de l'hypocrite. La stance joue sur cette synonymie.

1. La corneille, type du flagorneur envieux, médisant et effronté.

2. Notez que l'anniversaire n'est pas précisément celui d'un évènement heureux et que *praveça* est susceptible d'être pris en mauvaise part.

3. C'est-à-dire le kâka. La corneille est borgne chez les Hindous, comme l'est chez nous son équivalent, la pie.

qu'il fallait les accompagner au moins d'un essai d'interprétation. En cherchant bien, les éditeurs auraient presque toujours trouvé.

Je passe à leur deuxième supplément, la liste alphabétique des poètes, où ils se sont proposé de « rassembler tout ce qui est connu de ces personnages et, autant que cela se pouvait, toutes les conjectures ayant quelque vraisemblance qui ont été faites à leur sujet ». L'utilité d'un pareil travail n'a pas besoin d'être démontrée. Quelque opinion qu'on ait des mérites de cette poésie, et j'accorde volontiers à M. Peterson qu'elle est loin d'être toujours méprisable [1], il n'en est pas moins vrai que, pour nous, les recueils du genre de celui-ci valent avant tout comme documents historiques. Ils complètent, confirment, parfois contredisent les données venues d'ailleurs sur l'histoire littéraire de l'Inde, et il est permis d'espérer que quand on pourra en comparer un grand nombre, cette histoire présentera quelques lacunes et quelques obscurités de moins. La *Subhâshitâvali* est trop moderne, il est vrai, pour rendre de grands services comme crible chronologique. Mais sa valeur n'en est pas diminuée comme témoin de la tradition et, d'autre part, par son ampleur, par le grand nombre des poètes qui y sont désignés par leurs noms et surnoms, elle était particulièrement propre à fournir la base d'un répertoire semblable. Celui qui nous est donné ici, comprend, pour chaque poète : une notice, quand les éditeurs ont possédé sur lui quelque information; la liste des vers qui lui sont attribués dans le recueil; le renvoi, autant que faire se pouvait, à l'œuvre d'où les vers sont pris; l'indication de ceux de ces vers qui se retrouvent, soit sous le même nom, soit, ce qui arrive souvent et qu'il n'importait pas moins de constater, sous un nom différent, dans d'autres anthologies ou dans les traités de rhétorique; enfin, la liste des vers qui, en dehors de ses œuvres connues, sont attribués au poète ailleurs

1. M. Peterson, car c'est lui, je pense, qui tient la plume dans la partie anglaise du volume, aurait pu examiner plus sérieusement cette question, puisqu'il a tant fait que de la soulever. Il croit la résoudre en opposant à une boutade de M. Hall, faite à tout autre propos, un choix de citations qu'il accompagne de rapprochements, soit avec la poésie occidentale, soit avec l'Évangile. Ces derniers ont même scandalisé, paraît-il, quelques âmes pieuses dans l'Inde. Des rapprochements semblables se trouvent aussi dans les notes. Ils ont parfois le défaut d'être un peu « tirés par les cheveux », et, comme la provenance n'en est presque jamais indiquée, bien qu'ils ne fassent pas partie de ce que tout le monde est censé savoir par cœur, il s'y attache comme un parfum de pédanterie à rebours. En général, M. Peterson n'aime pas dire les choses simplement. Il a des accès de *fine writing;* il affecte les procédés indirects et le style à allusion. Cela le rend parfois obscur, et l'entraîne aussi à dire des choses inutiles. Parmi bien des exemples que je pourrais tirer, tant de ses *Reports* que du présent volume, je me contenterai d'un seul. Dès les premières lignes de la préface, il nous informe qu'en arrivant dans la bibliothèque du Mahârâja de Jaypour, il y avait trouvé un jeune brahmane lisant le Pandit et avec lequel il avait aussitôt lié conversation en sanscrit. Si le lecteur s'attend après cela à trouver un rapport quelconque entre cette rencontre et la Subhâshitâvali, il sera tout aussi étonné que je l'ai été moi-même, en constatant, en fin de compte, que c'est là un personnage simplement décoratif.

que dans la *Subhâshitâvali*. Exécuté d'une façon complète, ce serait là un plan admirable. Les éditeurs n'ont pas la prétention d'y avoir réussi du premier coup. Ils se contentent d'affirmer qu'ils n'y ont pas épargné leur peine, et on les croira volontiers. Ce qu'ils nous donnent est excellent et doit être accepté avec reconnaissance. En vue d'une nouvelle édition, je me permets toutefois de leur soumettre quelques désidérata.

Une liste pareille est moins faite pour être lue que pour être consultée. C'est, en quelque sorte, un dictionnaire de noms propres, où il importe que chaque article se suffise à lui-même. Par conséquent, il ne fallait pas placer sous *Vallabhadera*, où on ne les cherchera pas, une addition à l'article d'*Anandavardhana* et une correction à celui de *Kayyata*, ni partager arbitrairement entre les articles du répertoire et les notes, les informations relatives à l'identification des vers et à leur mention dans d'autres ouvrages. Parfois il y a conflit entre les données d'un article à l'autre : par exemple, Ajitâpî*d*a est placé en 844 à la page 16, et, à la page 127, en 813 AD. Les traditions légendaires qui s'attachent à quelques-uns de ces poètes, Pâ*n*ini, Vararuci, Bhart*r*ihari, Çankara, Râjaçekhara [1], etc., auraient dû être rappelées, n'eût-ce été que par un renvoi aux sources où on les trouve. Ce regret est particulièrement sensible par rapport à Kumâradâsa et sa relation avec Kâlidâsa. Il y a plus de trente ans que d'Alwis, dans son introduction au *Sidatsangarâva*, a signalé la tradition singhalaise qui les fait mourir ensemble et qui identifie le premier avec le roi de Ceylan Kumâradhâtusena; plus de quinze, qu'il a donné une analyse détaillée du *Jânakîharana*, dont une traduction singhalaise littérale s'est conservée à Ceylan. — Si les éditeurs s'étaient bornés à discuter les noms qu'il est possible d'identifier avec certitude ou, du moins, avec quelque probabilité, il n'y aurait rien à redire à propos de ceux qu'ils ont laissés sans notice. Mais on trouve chez eux des renseignements comme celui-ci : « Takshaka. Il y a eu un fils de Bharata de ce nom. » Du moment qu'ils faisaient cet honneur à un neveu du héros du Râmâya*n*a, ils auraient pu se montrer moins discrets ailleurs. Les observations que je fais suivre, ne sont que des notes prises rapidement au cours d'un premier dépouillement.

Avadhûta; rappeler le docteur çivaïte kashmîrien de ce nom, avec renvoi à *Râjatar.* I, 112. — *Anandaka (Râjânakânandaka);* cf. Râjânaka Ananda, commentateur du *Kâvyaprakâça* (Peterson, *First Report*, p. 13-15), et Ananda, fils du poète Çambhu, mentionné plus loin, p. 128, à l'article Çambhu. — *Arâdhya Karpûra;* serait mieux placé

1. Il se peut que la proposition de distinguer deux Râjaçekara, se confirme par la suite. Mais, dans l'état actuel de la question, on n'est pas autorisé à identifier purement et simplement le Mahendrapâla, patron du poète, avec le roi de Canoje dont on a une inscription datée (probablement de 761 AD.

sous Karpûra. En tout cas, il fallait renvoyer aux noms connus de Karpûra, Karpûraka, Karpûra Kavi. — *Indubhatta;* Indu est aussi le nom d'un Koshakâra. Aufrecht ap. ZdDMG. xxviii, 104. — *Içânadeva;* Içâna se rencontre aussi chez Hâla (les listes de ce recueil ne paraissent pas avoir été consultées), dans la famille et dans l'entourage de Bâna et comme lexicographe. — *Urvîdhara;* est plutôt Urvîdhara. — *Kapilarudraka;* cf. Kapilarudra chez Aufrecht, ZdDMG. xxvii, 14. — *Kamalâkara;* le poète a le titre de râjânaka, tandis que le commentateur du *Kâvyaprakâça* est qualifié de bhatta. A ce compte, il fallait aussi rappeler le Kamalâkara bhatta, auteur de nombreux traités sur la smriti. Le fait que ce dernier écrivait au commencement du xvii[e] siècle ne serait pas une objection, car on n'a pas de limite inférieure pour la date de la *Subhâshitâvali*. Cf. aussi le Kamalâkara bhikshu de la *Vâsavadattâ*. — *Krishnamiçra;* n'est pas de la fin du xii[e] siècle, mais de la fin du xi[e]. — *Gangâdhara;* il fallait aussi renvoyer à Aufrecht, ZdDMG. xxvii, p. 99, n° 257. Sans sortir du domaine de la poésie, on a encore Gangâdhara Kavi, dont Haeberlin a édité le *Manikarnikâstotra*, et Gangâdhara bhatta, qui a commenté l'anthologie de Hâla (Weber, *Das Saptaçataka des Hâla*, p. xxxii). — *Carpatînâtha;* est probablement le fameux yogin que la légende fait ministre du roi de Cambâ Çilavarman (viii[e] siècle). — *Jayamâdhava;* renvoyer à l'article *Lothaka*, qui est Jayamâdhavasûnu, et aussi à l'article *Vijayamâdhava*. — *Prakâçavarsha;* renvoyer de même à l'article *Darçanîya*, qui est Prakâçavarshasûnu. — *Bhâskara;* l'un des deux, celui qui est qualifié de jyautishikabhatta, ne devait pas être laissé sans notice. — *Muktâpîda* et *Muktâkalaça* ont été mentionnés par Kshemendra, comme nous le savons, pour le premier, par M. Peterson lui-même (notice sur l'*Aucityâlankâra*, p. 28), et, pour le second, par M. Schönberg (notice sur le Kavikanthâbharana, p. 8). — *Rai Rûpaka;* le texte porte Rupaka. — *Vâkpatirâja;* il n'y a guère de doute que le prince de ce nom, qui fut le patron de Halâyudha, soit Munja de Dhârâ. — *Vitavritta;* M. Peterson avait lu ce nom dans le *Kuttanîmata* de Dâmodaragupta (*Second Report*, p. 25). Il est vrai que le texte publié dans la *Kâvyamâlâ* v. 122, donne Vitaputra. Mais, graphiquement, les deux leçons diffèrent si peu, qu'il est plus que probable que, dans les deux cas, il s'agit du même personnage, un des anciens écrivains du *Kâmaçâstra*. — *Vidyâdhara;* est aussi appelé dans le texte Çushkatasûnu. — *Çûravarman;* rappeler le râjânaka Çûravarman, commentateur du *Vâkyapadîya*, probablement, à en juger par son titre, un kashmîrien, ainsi que les différents personnages de ce nom qui ont joué un rôle dans l'histoire du Kashmîr, notamment le demi-frère d'Avantivarman (*Râjatar*. v, 22, etc.). — *Sârvabhauma;* le nom d'Anangabhîma a été porté par le plus illustre des rois Gangâvamçis d'Orissa (xii[e] siècle). — *Sukhavarman;* rappeler Vidyâdhara Çushkatasu khavarman, et renvoyer aux différents Sukhavarman de l'histoire du Kash-

mîr, notamment au père d'Avantivarman, *Râjatar.* IV, 707, etc. [1].

Je ne voudrais pas qu'on se méprît sur le sens et la portée que j'attache aux critiques qui précèdent. Je les ai faites pour répondre au désir nettement exprimé par les éditeurs, qui n'ont pas trop présumé de leur travail, en estimant qu'il était au-dessus d'une approbation banale. Malgré quelques petites taches inévitables, ce travail est, en effet, excellent. Sans parler même des informations de toute sorte dont ils l'ont enrichi, il suffit de dire qu'ils ont publié correctement 579 pages de texte sanscrit. C'est un éloge qui en vaut bien d'autres.

A. BARTH.

---

117. — Fr. Ferd. SCHULZ. **Quibus ex fontibus fluxerint Agidis,** *Cleomenis Arati vitæ Plutarcheæ*. Berlin, 1886.

M. Schulz se propose de compléter et de corriger sur certains points les études consacrées par MM. Klatt et Goltz au même sujet. Il examine surtout les chap. XLVII à LIV de la biographie d'Aratus et XXX à XXXIX de celle de Cléomène. A son avis, c'est par l'étude de ces fragments de l'œuvre de Plutarque qu'on peut le mieux apprécier la méthode de composition et de recherche du biographe grec et celle de Polybe. En effet, faute de pouvoir considérer le témoignage d'Aratus et de Phylarque, on en est réduit, dans les premières parties des Vies de Cléomène et d'Aratus à présenter des conjectures plus ou moins autorisées sur les sources et l'origine du récit : au contraire, la comparaison devient instructive et peut donner des résultats précis dans les derniers chapitres des deux biographies. M. S. croit que de cette comparaison des textes de Plutarque et de Polybe on doit conclure à une plus grande variété d'informations de l'œuvre de Plutarque. Pour la « Vie d'Aratus » sa source est l'histoire de Polybe qu'il suit exclusivement, sans s'attacher à d'autres recherches. Quant à la dernière partie de la biographie de Cléomène, Plutarque l'a composée d'après plusieurs témoignages; sans doute il a étudié en détail les récits de Polybe, mais il a surtout emprunté à Phylarque, historien des derniers événements de la vie de Cléomène et de ses compagnons, afin d'exciter plus vivement l'émotion des lecteurs.

I. *Etude des sources de la biographie d'Agis.* — On admet en général que Plutarque s'est surtout inspiré, pour écrire cette biographie, des histoires de Phylarque, où il trouvait la plus grande abondance

---

1. Voici quelques fautes d'impression notées en passant : p. 37, l. 18, lire *Stutikusumâ°*; — p. 58, l. 14, au lieu de *before*, lire *after*; — p. 86, l. 11, supprimer le point et l'alinéa après Baktâmarastotra; — p. 90, l. 4, infra, lire 694; — p. 101, l. 8, lire *Jayâpîda*; — p. 105, l. 17 et 18, au lieu de AD, lire *samvat*; — p. 116, l. 24 et p. 117, l. 1, lire *Jhalajjhalikâ°*; — p. 137, l. 6, infra, lire *°siddhi*.

de renseignements et l'opinion la plus bienveillante pour le roi de Sparte. Cependant, observe justement M. S., comme nous connaissons Baton de Sinope par l'unique indication que nous fournit Plutarque au chap. xv de la biographie d'Agis, nous sommes incapables de déterminer la valeur des emprunts faits à cet écrivain.

II. *Etude des sources de la biographie de Cléomène.* — On voit clairement que les trente premiers chapitres ont été écrits, à l'aide des histoires de Phylarque. La difficulté commence au chapitre xxx. Certains philologues et historiens, parmi lesquels Klatt, pensent que Plutarque s'est inspiré de Phylarque, et aussi de Polybe dont le récit embrassait les mêmes évènements que celui de Phylarque, mais était plus bref; d'autres pensent que Polybe a surtout donné à Plutarque la matière de son récit et que Phylarque a seulement été consulté pour combler çà et là quelques lacunes. M. S. croit, et prouve, par des exemples heureusement choisis, qu'on doit reconnaître l'influence de Phylarque dans les passages où Plutarque présente son récit de la même manière que Polybe, mais avec plus de brièveté; Phylarque est alors la source commune, et l'hypothèse de Klatt est parfaitement justifiée. La classification des divers fragments de Plutarque et de Polybe qu'on peut rapprocher, l'étude des différences dans l'ordre du développement et dans le style même, sont fort ingénieuses (p. 20 à 29) : et l'opuscule de M. S. complète utilement à cet égard les travaux chronologiques de M. Klatt sur une époque si difficile de l'histoire. Il met d'abord en regard (p. 23 et 24) les passages des deux auteurs presque ou tout à fait semblables. Il cite ensuite ceux où Plutarque et Polybe, malgré quelques différences de détail, ont puisé sûrement à la même source. Puis il classe à part les développements qui appartiennent en propre à Plutarque. A une dernière catégorie se rattachent les versions qui diffèrent essentiellement et montrent que Plutarque et Polybe ont fait usage de sources différentes.

III. *Etude des sources de la biographie d'Aratus.* — M. S. procède à une classification du même genre et tâche de distinguer la part de chacun des ouvrages consultés par Plutarque. Les sources principales sont les « Commentaires d'Aratus », les histoires de Phylarque et de Polybe. On remarquera particulièrement l'intéressante étude sur le chapitre xxxiv (p. 37 à 39) que M. S. croit composé à l'aide des commentaires d'Aratus : il y combat avec raison l'opinion contraire de Goltz. Les arguments qu'il invoque contre Klatt, à propos du chapitre xxxv, nous paraissent moins probants : il nous paraît difficile d'admettre que le récit de la colère d'Aratus contre Aristomachos d'Argos soit tiré des propres commentaires du stratège achéen (p. 39-40). Les termes dont se sert Plutarque nous porteraient plutôt à croire que les histoires de Phylarque lui en ont fourni l'inspiration et la matière.

M. S. conclut avec beaucoup de sens que Plutarque dut se servir surtout, pour écrire ses biographies, d'extraits tirés d'œuvres antérieures,

mais qu'à l'occasion il eut sans doute recours aux sources originales. Souvent il négligea ses collections d'extraits pour relire les livres auxquels il les avait empruntés : de là, le singulier mélange de narrations exactes et de récits erronés qu'on remarque dans ses « Vies Parallèles ». L'opuscule de M. Schulz est une très utile contribution à l'histoire de la ligue achéenne et de Sparte, d'Aratus, d'Agis et de Cléomène.

Marcel DUBOIS.

---

118. — **Manuel des Antiquités romaines,** par Th. MOMMSEN et J. MARQUARDT, traduit sous la direction de M. Gustave Humbert, professeur honoraire à la Faculté de droit de Toulouse, ancien garde des Sceaux, vice-président du Sénat.
— **Le Droit public romain,** par Th. MOMMSEN, traduit par Paul-Frédéric Girard, professeur agrégé à la Faculté de Montpellier. Tome premier, Paris, Thorin, 1887.

Il suffira de signaler en quelques mots cette importante publication. L'éloge du Manuel de Mommsen et Marquardt (*Handbuch der Römischen Alterthümer*, Leipzig, Hirzel) n'est plus à faire. Il est, dans tous les pays, entre les mains de quiconque s'est occupé d'histoire et d'antiquités romaines. C'est le livre de chevet, le répertoire indispensable auquel il faut recourir à chaque instant. Toutefois on regrettait depuis longtemps qu'il ne fût pas d'un maniement plus facile pour toute une classe de lecteurs, peu familiarisés avec la langue allemande. Un éditeur intelligent vient enfin de combler cette lacune dans notre littérature savante. Il entreprend de ce vaste ouvrage une traduction dont il a confié la direction à M. Gustave Humbert, bien connu, dans cet ordre d'études, par les remarquables articles qu'il fournit à chaque fascicule du *Dictionnaire des antiquités* de Daremberg et Saglio comme par son récent ouvrage sur les Finances romaines. Un tel nom est à lui seul une garantie. Pour mener à bonne fin un travail aussi considérable, M. Humbert s'est assuré la collaboration de plusieurs professeurs de nos Facultés de Droit. On sait que le Manuel se divise en trois parties. La première, intitulée *Römisches Staatsrecht* (Droit public romain) et qui traite des magistratures et des assemblées, c'est-à-dire des institutions politiques, représente l'apport de M. Mommsen. L'originalité de ce puissant esprit se déploie là comme partout, dans la forme comme dans le fond. Les deux autres, dues à M. Marquardt, embrassent les institutions administratives et les antiquités privées. C'est une œuvre plus modeste où l'abondance et la sûreté des renseignements tiennent lieu de vues personnelles. M. Frédéric Girard, professeur à la Faculté de droit de Montpellier, en se chargeant du *Staatsrecht*, n'a donc pas pris la tâche la moins difficile et la moins délicate. C'est cette partie dont le premier volume vient de paraître. Le second est sous presse et ne tardera pas. Espérons qu'il en sera de même pour le

reste qui se répartit ainsi : l'*Organisation de l'Empire*, par MM. Weiss et Lucas, agrégés à la Faculté de droit de Dijon ; les *Finances et l'Armée*, par M. Vigié, doyen de la Faculté de droit de Montpellier, dont les connaissances spéciales se sont affirmées dans un mémoire sur les impôts indirects chez les Romains, couronné par l'Institut; le *Culte*, par M. Brissaud, agrégé à la Faculté de droit de Toulouse, et la *Vie privée*, de nouveau par MM. Weiss et Lucas. Quand la traduction tout entière aura paru, elle remplacera avantageusement, dans toutes les bibliothèques, l'édition allemande actuelle, surtout en ce qui concerne la première partie. Le travail de Marquardt, repris après la mort de ce savant, pour les *Finances et l'Armée*, par MM. Dessau et Domaszewski (1884), pour le *Culte*, par M. Wissowa (1885), pour la *Vie privée*, par M. Mau (1886), est au courant, ou peu s'en faut. On n'en saurait dire autant de celui de M. M. qui remonte à 1877. Depuis cette époque les volumes du *Corpus* se sont multipliés et M. Mommsen lui-même, dans les mémoires sortis de sa plume infatigable, a eu occasion de revenir sur quelques-unes de ses opinions premières, pour les modifier ou les développer. La traduction tiendra compte de ces conclusions nouvelles en même temps qu'elle ajoutera, partout où il sera possible, à côté du renvoi primitif aux recueils épigraphiques anciens, le renvoi correspondant au *Corpus*. Ces scrupules d'exactitude ne sauraient être trop loués. Ils contribueront, pour leur part, au succès que promettent à cette publication l'opportunité de l'entreprise et le concours de tant de talents et de bonnes volontés.

G. Bloch.

---

119. — **Libro de los fechos et conquistas del principado de la Morea**, compilado por comandamiento de don Fray Johan Ferrandez de Heredia, maestro del Hospital de S. Johan de Jerusalem.— Chronique de Morée aux XIIIe et XIVe siècles, publiée et traduite pour la première fois pour la Société de l'Orient latin, par Alfred Morel-Fatio. Genève et Paris, 1885, in-8, 63 pages et 177 ff.

La *Revue critique* est un peu en retard avec la publication de M. Morel-Fatio, mais il est toujours temps de signaler un bon ouvrage. La *Chronique de Morée* forme le tome IV de la série historique publiée par la Société de l'Orient latin; cette chronique présente un véritable intérêt pour l'histoire des principautés latines de Grèce, de plus elle constitue un curieux et important monument de l'ancien dialecte aragonais. La préface très étudiée de l'éditeur donne tous les détails désirables sur l'époque et les circonstances de la rédaction du *Libro de los fechos*, sur ses sources et sur sa valeur historique. Il fut écrit à la fin du XIVe siècle par ordre du célèbre Juan Ferrandez de Heredia, grand-maître de l'Hôpital. Ce personnage est bien connu, même en France, et les documents de ce pays le mentionnent souvent sous le

nom de *Chastellain d'Emposte*, du nom de la châtellenie d'Amposta, en Aragon, qu'il administra pendant plus de dix ans. Il jouit du plus grand crédit auprès des rois de France et des papes d'Avignon ; c'est d'Avignon qu'il gouverna son ordre pendant les dernières années de sa vie, c'est aussi dans cette ville qu'il mourut en mars 1396.

Guerrier actif et diplomate habile, Juan de Heredia avait également le goût des lettres, et si rien ne prouve qu'il ait écrit lui-même, il a du moins encouragé les écrivains de son temps. Grand amateur de livres, il s'était composé une riche bibliothèque de chroniqueurs et d'historiens, vantée par les lettrés du temps, et à l'exemple des rois de France, ses contemporains, il paraît avoir tenu à faire passer dans sa langue maternelle, l'aragonais, quelques-uns des plus célèbres écrits des anciens temps.

On possède plusieurs de ces traductions et M. Morel-Fatio en donne la bibliographie détaillée; ce sont d'abord 39 vies de Plutarque, retrouvées par le savant éditeur à la Bibliothèque nationale; on n'en connaissait avant lui qu'une adaptation italienne de la fin du xve siècle ; viennent ensuite des versions aragonaises de Paul Orose, de la *Fleur des histoires d'Orient* d'Hayton, un recueil de moralités intitulé *Rams de Flors*, la traduction du *Secretum secretorum* donné par tout le moyen-âge à Aristote ; une longue histoire d'Espagne, enfin *La grant cronica de los conquiridores*. La chronique de Morée publiée par M. M.-F. fait partie de ce dernier ouvrage; on n'en connaît qu'un manuscrit; conservé autrefois chez le duc d'Osuna, il appartient aujourd'hui au gouvernement espagnol.

Pour donner à l'histoire de la Morée une place aussi importante dans les compilations historiques entreprises sous ses auspices, le grand maître de Hérédia avait des raisons particulières. L'acquisition par l'Hôpital de cette riche principauté l'occupa, en effet, durant de longues années, de 1355 à 1389, et il paraît n'avoir jamais renoncé, malgré des échecs répétés, à ce projet favori.

Cette chronique de Morée n'est à vrai dire qu'en partie originale; les deux tiers, de 1207 à 1311, sont la reproduction du *Livre de la conqueste de Morée*, mais cette reproduction est loin d'être toujours textuelle ; le traducteur espagnol paraît avoir eu sous les yeux un texte français sensiblement différent aussi bien de la rédaction publiée par Buchon, que de la seconde rédaction en vers grecs. On a donc ici une troisième rédaction de cette célèbre chronique, pleine d'erreurs à vrai dire, mais qui n'en reste pas moins la source principale de l'histoire des principautés franco-grecques au xiiie siècle. La dernière partie de la chronique, de 1311 à 1377, est forcément plus originale; non seulement le rédacteur a dû utiliser des traditions orales, mais encore il semble avoir eu à sa disposition des fragments de chroniques françaises aujourd'hui perdues.

Le texte aragonais, publié par M. M.-F., est accompagné d'une tra-

duction française aussi littérale que possible; pareil appendice n'est pas inutile dans le cas présent, le dialecte aragonais n'étant ni des mieux connus ni des plus faciles. On peut regretter que l'éditeur se soit dispensé de toutes notes historiques; les travaux de Buchon, de Hopf et de M. de Mas-Latrie, ont, il est vrai, éclairci beaucoup de points obscurs de l'histoire de la Morée aux XIIIe et XIVe siècles. Sans relever toutes les erreurs du compilateur, il eût peut-être suffi de joindre au texte un sommaire de l'ouvrage, donnant la date exacte de chaque évènement mentionné et rectifiant les noms propres trop souvent estropiés. C'est là, à vrai dire, la seule critique qu'on puisse adresser à M. Morel-Fatio; le texte aragonais est publié avec le soin méticuleux que l'éditeur apporte à tous ses travaux, et la préface peut passer pour un excellent morceau d'histoire littéraire.

A. MOLINIER.

---

120. — **Les Explorations au Sénégal,** par J. ANCELLE. (Paris, Maisonneuve frères, 1887, in-12 de XL-444 p., avec carte).

Dans ce livre, l'auteur s'est proposé de faire connaître les explorations qui, depuis le VIe siècle (av. J.-C.) jusqu'à nos jours, nous ont dévoilé le Sénégal et les contrées voisines. L'utilité d'un semblable travail n'échappera à personne; il est indispensable, comme le fait très justement remarquer M. Ancelle, que les futurs voyageurs sachent parfaitement ce qu'ont fait leurs devanciers, sous peine de mécomptes et de nombreuses erreurs. Disons tout d'abord que l'ouvrage dont nous nous occupons nous semble atteindre le but visé; il nous offre un tableau très complet des nombreuses tentatives faites, à diverses époques, pour jeter de la lumière sur la carte, si longtemps obscure, de ces régions, et pour ouvrir des routes de pénétration dans le Pays-Noir. Le style est net, l'exposition claire, et enrichie de citations choisies avec goût; en somme, l'œuvre est recommandable à tous égards. Ajoutons que l'auteur a eu la bonne fortune de pouvoir commencer son livre par une *Notice ethnographique sur la colonie du Sénégal et dépendances*, due à M. le général Faidherbe, dont la haute compétence n'est, depuis longtemps, mise en doute par personne.

Nous avons cependant à proposer quelques observations critiques. Pour faire remonter à l'antiquité les explorations du Sénégal, M. A. nous parle du Périple d'Hannon et du Voyage des cinq Nasamons. Mais tout le monde sait que le Périple n'est qu'un roman géographique, dû à un faussaire grec [1]. En revanche, personne ne connaît exactement la route suivie par les cinq Nasamons (si tant est qu'ils aient ja-

1. Voir, entre autres, le Mémoire de M. Tauxier; (*Revue africaine*, 1882, p. 15-37). Ce mémoire a obtenu les honneurs d'une lecture publique devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

mais existé) et le texte est tellement obscur, qu'on peut aussi bien les faire arriver au Bahr el Gazal que sur le Niger [1]. Il eut été bon d'adopter, pour les noms propres, une orthographe uniforme; on lit, tantôt *Sarakhollé*, tantôt *Sarakhollets, Fouta-Djallon* et *Fouta Djalon*; (p. 29, 41, 66, 240, 273, etc.) la consonnance *ou* est rendue, tantôt par *ou*, tantôt par *w*; [2] (*Ouadan*, p. 107; *Ouaran*, p. 140, *Oualata*, p. 206, 210; — et *Walo*, p. 44; *Wassoulou*; p. 79, 84, etc.); il en résulte une confusion regrettable. Mais ce ne sont que de très légères incorrections, qui n'enlèvent presque rien au réel mérite de l'œuvre de M. le capitaine Ancelle.

H. D. DE GRAMMONT.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Albert LEBÈGUE, professeur à la Faculté des lettres de Toulouse, envoie au *Bulletin critique* la lettre suivante que nous reproduisons : « J'ai l'honneur de vous adresser le 1er fascicule de mon *Corpus* des circonscriptions du Languedoc. Il comprend les fastes de la Narbonnaise et les inscriptions de Narbonne. Je l'ai envoyé à quelques savants et à quelques bibliothèques, notamment à celle de l'Université. Quand l'ouvrage complet paraîtra, il sera précédé d'une préface où je remercierai les personnes qui ont bien voulu s'intéresser à ma tâche. Je les prie de me faire crédit, mais, dès à présent, je ne puis passer sous silence les noms de MM. Thiers et Berthomieu, qui ont rendu de grands services à l'épigraphie narbonnaise. M. G. François Germer-Durand et moi, succédant d'une part à Edw. Barry, et de l'autre à Emile Germer-Durand, nous nous sommes associés pour la publication de ce *Corpus*. M. F. Germer-Durand se charge de Nîmes et du Bas-Languedoc. Je publie les inscriptions de Narbonne, Perpignan, Carcassonne, Toulouse et Béziers. M. Allmer a dessiné les inscriptions de Narbonne. M. Privat ne l'avait pas encore appelé, sur ma demande, à nous prêter son savant concours, quand il m'a confié son manuscrit dont j'ai pris copie. Il était précieux, et par l'exactitude des dessins, et par l'ordre dans lequel les textes étaient classés. Je ne me suis pas contenté de collationner et de vérifier les documents que j'avais entre les mains; j'ai mis provisoirement de côté ce travail préparatoire et j'ai copié moi-même toutes les inscriptions. Ainsi Edw. Barry, M. Allmer et moi, nous avons chacun accompli notre tâche en entier, et je publie en quelque sorte une photographie clichée à l'aide des trois épreuves différentes. M. Privat m'a puissamment secondé dans mon œuvre en mettant à ma disposition un grand luxe de caractères. Je suis le seul auteur des

---

1. Hérodote ne disant pas combien de temps les Nasamons marchèrent dans la direction Nord-Sud, puis dans la direction Est-Ouest, les éléments du problème font presque complètement défaut.

2. Il serait bien temps de renoncer à l'emploi abusif de cette lettre W, qui n'est pas française, qui se prononce tantôt *v*, tantôt *ou*, et qui met si souvent dans l'embarras les lecteurs qui n'ont pas le bonheur d'être polyglottes. Le Dictionnaire de l'Académie française de 1811 n'accordait à cette lettre que trois mots; (Wigh, wisk, et wiski) c'était déjà une fâcheuse concession; le mal s'est bien augmenté depuis.

commentaires et des traductions; on verra, en les examinant, que M. Allmer, qui les a relues, m'a souvent communiqué de bons avis utiles à la science. J'ai tenu à marquer, en donnant à mes chapitres des textes français, en écrivant *Narbonne* et non pas *Narbo-Martius*, que je ne voulais pas faire œuvre de géographe; le temps m'aurait manqué. Dans chaque localité, les inscriptions sont classées suivant l'ordre adopté par le *Corpus*, mais j'ai tenu aussi à ce qu'on sût quels monuments d'origine diverse figuraient dans une même ville, dans un même musée. Quelques numéros supplémentaires, quelques notes m'ont permis d'accomplir cette double tâche. Le commencement du volume qui vient de paraître est imprimé depuis longtemps. Les *Fastes* surtout ne sont pas tout à fait au courant de la science; je ferai paraître un supplément devenu nécessaire. »

— M. Henri Omont a publié un *Catalogue des manuscrits grecs des Bibliothèques des Pays-Bas avec quelques notes sur les manuscrits grecs de Leyde*. (Extrait du *Centralblatt für Bibliothekswesen* (Leipzig, Otto Harrassowitz, 1887, in-8° de 30 p.). Il nous apprend que les manuscrits grecs aujourd'hui conservés dans les bibliothèques publiques des Pays-Bas, si l'on excepte la bibliothèque de l'Université de Leyde, sont au nombre de 63 volumes, répartis dans cinq villes différentes: *Amsterdam* (Bibliothèque de l'Université, 9 mss.; Bibliothèque des Remonstrants 5); *Deventer* (Bibliothèque publique, 1); *La Haye* (Bibliothèque Royale, 6; musée Meerman-Westreenen, 3); *Leeuwarden* (Bibliothèque provinciale de Frise, 9); Utrecht (Bibliothèque de l'Université, 30). Il nous apprend aussi que la bibliothèque de l'Université de Leyde possède à elle seule environ 377 manuscrits grecs dans les différents fonds de la Bibliothèque publique, de Joseph Scaliger, de Bonaventure Vulcanius et d'Isaac Vossius. En attendant que le bibliothécaire de l'Université, M. Du Rieu, secondé par M. de Vries, publie le catalogue détaillé de l'importante collection de manuscrits confiée à ses soins, M. Omont nous donne d'intéressantes notes sur l'histoire de plusieurs manuscrits grecs de Leyde, sur les copistes qui les ont transcrits: Christophe Auer, André Darmarios, Georges Hermonyme, Ange Vergèce, etc.), enfin sur les personnages célèbres auxquels ils ont appartenu du XVe au XVIIe siècle: (Pierre Bourdelot, Guillaume Budé, l'empereur Cantacuzène, Henri Estienne, l'intendant Foucault, le cardinal de Granvelle, Melchisedech Thévenot, Th. Linacer, le cardinal de Lorraine, Raimond de Massac (né à Clairac en Agenais; mort à Orléans, doyen de la Faculté de médecine, poète latin et traducteur des *Métamorphoses* d'Ovide), Peiresc, Alexandre Petau (le dr de Vries prépare une étude complète sur la célèbre bibliothèque, formée à Paris par les Petau au XVIIe siècle, et auj. dispersée à Leyde, au Vatican, à Genève, etc.), Pierre Ramus, le cardinal de Richelieu, Jacques Sirmond. — T. de L.

— Les *Petites notes sur l'art italien* de M. P. de Nolhac, attaché des Musées nationaux (Paris, imprimerie de l'*Art*, 1887, grand in-8° de 15 p.), sont consacrées aux sujets suivants: *Raphael et le Virgile du Vatican*; *Deux portraits inconnus de Raphael; sur quelques portraits de l'école de Titien; la fresque de Signorelli à la chapelle Sixtine; Giovanni Bellini à Rome*. Toutes ces petites notes sont très curieuses. Dans toutes on trouve quelque chose de nouveau, de piquant. M. de Nolhac y rectifie les erreurs des uns (tels que l'auteur de *Raphael et l'antiquité* et l'auteur d'*Indagini sulla bibl. Visconteo-Sforzesca)*; il y complète les indications des autres (tels que l'auteur de *Raphael, sa vie, ses œuvres et son temps* et les auteurs de *Tiziano, la sua vita e i suoi tempi)*. On saura gré au jeune et sagace érudit, en Italie comme en France, de cette première contribution à l'histoire de l'art. — T. de L.

— *Une lettre inédite de Jacques Amyot*. (Paris, Léon Techener, 1887, in-8° de 4 p.), M. Émile Du Boys, a trouvé dans un volume du fonds français de la Biblio-

thèque nationale (nº 6631, fol. 43), une lettre autographe adressée à Henri III par l'évêque d'Auxerre, le 8 août 1586. Il a très bien annoté, avec l'aide de M. Max. Quantin, ancien archiviste de l'Yonne, ce document dans lequel le grand aumônier, prévoyant la mort très prochaine de Germain le Clerc, bailli d'Auxerre, recommande au roi le neveu « du pauvre mourant », Henri le Clerc, lequel, en effet, ne tarda pas à succéder à son oncle (10 décembre 1586). La lettre est surtout intéressante par sa rédaction ; l'on y retrouve la grâce naïve et charmante du style du traducteur de Plutarque. On doit d'autant plus féliciter M. Du Boys de sa trouvaille, que les lettres connues d'Amyot sont plus rares et que, comme le rappelle l'heureux trouveur, on en compte à peine un peu plus d'une demi-douzaine : encore sur ce nombre trois sont-elles écrites en latin. — T. de L.

— M. A. Godin, directeur de l'École de Guîtres, correspondant de l'Académie de Bordeaux, vient de mourir, laissant inachevée une estimable *Histoire de la ville et du canton de Guîtres* qui, complétée et annotée par M. Hovyn de Tranchère, paraîtra bientôt à Libourne (imprimerie Libournaise, Allées de la République, 2-4, vol. grand in-8°, 5 fr. l'exemplaire sur papier vélin; 10 fr. sur papier de Hollande). Le collaborateur de feu A. Godin demande à tous ceux qui tiennent à honorer le travail et le dévouement, un acte de généreuse sympathie envers la famille du travailleur infatigable, qui, au prix de longues et difficiles recherches, avait réuni les principaux éléments de son livre et qui vient de mourir à la peine. Nous espérons que l'appel de M. Hovyn de Tranchère sera entendu, et que nombre de souscripteurs s'empresseront de rendre cet hommage à la mémoire du modeste et laborieux serviteur de l'Université. — T. de L.

— M. l'abbé R. L. Alis, curé de Mauvezin, vient de publier en un magnifique volume, sur lequel nous reviendrons prochainement, une *Notice sur le château, les anciens seigneurs et la paroisse de Mauvezin.*

— M. Olaf Skaebne a publié le *Catalogue des manuscrits danois, islandais, norvégiens et suédois* de la Bibliothèque nationale de Paris (Skalholt, Hammer). Le fonds des manuscrits en langue du Nord que conserve notre Bibliothèque se compose de vingt-huit volumes. Il faut signaler parmi ces manuscrits d'anciens exemplaires des recueils des lois municipales et provinciales de Suède, et diverses copies, également anciennes, des lois civiles et ecclésiastiques d'Islande. Les premiers manuscrits en langue du Nord qu'ait possédés la Bibliothèque, furent dus au zèle du comte de Plélo, ambassadeur de France en Danemark. Ce fut M. N. de Wailly qui, en 1880, fit retirer du fonds des manuscrits français les manuscrits dont M. Skaebne vient de rédiger l'utile catalogue.

— Le conseil municipal de Lyon vient de fonder un cours libre d'histoire de la Révolution française à la Faculté des lettres de cette ville. M. Bourgeois a été chargé de ce cours et l'a inauguré le 16 avril.

— M. Victor du Bled prépare une *Histoire de la Commune, de 1789 à 1794.*

— On annonce la prochaine publication des *Mémoires et correspondance du comte de Villèle.* L'ouvrage formera quatre volumes et sera édité par la librairie Perrin.

— On nous fait observer que dans le tome III de la *Grande Encyclopédie* (voir *Chronique*, p. 397) les articles sur les *Arnauld* appartiennent à M. Ferdinand Brunetière, et que M. Maurice Tourneux a traité les *Arnaud* du XVIIIe siècle et l'*Arnault* du XIXe.

— La librairie Dupret (3, rue de Médicis) a commencé la publication d'une jolie collection à un franc. Le premier volume renferme l'étude de Charles Graux sur l'Université de Salamanque (petit in-8°, 84 p.) et les discours prononcés sur la tombe de notre cher et regretté directeur par MM. Gaston Paris et Ernest Lavisse.

Le deuxième volume est intitulé *Richard Wagner et le roi de Bavière* (53 p.) et contient onze lettres du compositeur à Mme Elisa Wille sur ses relations, son *Liebesverhæltniss* avec le roi Louis, que Wagner nomme son « ange gardien » et qui ressent pour lui une « passion profonde et fatale ». Ces lettres ont été traduites par M. Jacques SAINT-CÈRE qui les a tirées d'une revue allemande.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 20 mai 1887.

L'Académie reçoit la nouvelle de la mort de l'un de ses correspondants, M. Francisque Michel, qui lui était associé en cette qualité depuis plus de trente ans.

M. d'Arbois de Jubainville termine la lecture de son mémoire sur l'emploi du titre de *vir inluster* ou *vir inlustris* dans les documents de la période mérovingienne. La première partie de ce mémoire a donné la preuve que ce titre, commun à tous les fonctionnaires royaux, ne pouvait convenir à la personne royale : il en résulte que, dans la première phrase des diplômes royaux, la suscription *N. (Childeberthus, Theodericus*, etc.) *rex Francorum v. inl* ne peut être lue comme on le faisait autrefois, *N. rex Francorum vir inluster* : les deux derniers mots ne peuvent désigner que les fonctionnaires auxquels l'acte est adressé et qui sont chargés de l'exécuter. En effet, les diplômes de cette époque sont toujours dressés sous la forme d'une lettre; c'est ce que prouve la formule *Bene valete*, régulièrement inscrite à la fin de l'acte. Il faut donc admettre que ces deux mots, dans la suscription en question, sont au datif. Est-ce au datif singulier ou au datif pluriel? c'est ce qu'il est impossible de décider aujourd'hui, car peut-être les expéditionnaires chargés de grossoyer les actes n'en savaient rien eux-mêmes. L'emploi, dans le corps d'un acte, d'une tournure telle que *Magnitudo seu utilitas vestra*, etc., n'implique pas qu'il fût adressé à plusieurs, car les rois mérovingiens ne tutoyaient pas leurs fonctionnaires. Le formulaire employé à la chancellerie devait porter l'abréviation *v. inl.*, calculée à dessein pour pouvoir s'adapter indifféremment à une adresse simple ou à une adresse multiple. Les scribes n'auraient pu compléter cette adresse qu'en s'informant chaque fois du nom des fonctionnaires compétents pour mettre le diplôme à exécution. Ils jugèrent le plus souvent que c'était une peine inutile : un acte dressé au nom du roi n'obligeait-il pas tous les fonctionnaires sans distinction? Il était plus simple de reproduire telle quelle l'abréviation du formulaire et de laisser la suite en blanc. C'est ainsi qu'aujourd'hui, dans les papiers administratifs expédiés sur des formulaires imprimés, on remarque presque toujours un certain nombre de blancs qui n'ont pas été remplis, parce que les employés ont jugé peu utile les indications qu'ils étaient destinés à recevoir.

M. Le Blant annonce une découverte paléographique due à un jeune ecclésiastique français, M. l'abbé Batiffol, qui s'occupe en ce moment, à Rome, de préparer une histoire du fonds *Basilien* de la bibliothèque du Vatican. Dans un manuscrit de ce fonds, le *Vaticanus graecus 2061*, M. Batiffol a trouvé les restes de quatre manuscrits en onciales non encore catalogués dans l'appareil critique du Nouveau-Testament, savoir : 6 feuillets d'un évangéliaire du VIIIe siècle; 8 feuillets d'un Evangile du VIIe siècle; 38 feuillets d'un Evangile du VIe ou du VIIe siècle; et 20 feuillets d'un manuscrit des Actes, des Épîtres de saint Paul et des Épîtres catholiques, du IVe siècle.

M. Derenbourg met sous les yeux des membres de l'Académie un cachet phénicien provenant de l'île de Chypre, qu'il a reçu de M. Reinach et qu'il offre à l'Institut. On y lit le nom d'un personnage nommé Melikram ou Malkiram.

M. Chodzkiewicz commence la lecture d'un mémoire sur les routes commerciales par lesquelles l'ambre arrivait, dans l'antiquité, des rives méridionales de la Baltique aux régions de l'Europe méridionale, habitées par les Grecs et les Romains.

Ouvrages présentés : — par M. Renan : *Corpus inscriptionum semiticarum*, 1re partie, 4e livraison (complétant le tome I de cette partie, consacrée aux inscriptions phéniciennes); — par M. Héron de Villefosse : Camille DE LA BERGE, *Etudes sur l'organisation des flottes romaines, mémoire posthume*, publié avec un supplément par R. Mowat; — par M. Georges Perrot : *A Catalogue of the Greek coins in the British Museum : Peloponnesus (excluding Corinth)*, by Percy GARDNER, edited by Reginald Stuart POOLE.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 23 — 6 juin — 1887

121. — **Rudrata's Çrngâratilaka and Ruyyaka's Sahrdayalîlâ** with an introduction and notes, edited by Dr. R. Pischel. Kiel, Hœseler, 1886, xxxi et 103 pages, in-8.

Le Çrngâratilaka est un Art poétique de l'Amour où Rudrata a repris, pour les traiter en détail, les chapitres xii-xvi de son grand ouvrage sur la rhétorique, le Kâvyâlamkâra. Dans un sujet ainsi restreint Rudrata a pu donner libre carrière à cette passion de l'analyse subtile, de la classification minutieuse, génie et manie à la fois qui caractérise l'esprit hindou. L'auteur a partagé la matière en trois chapitres : il énumère d'abord rapidement les sentiments généraux et leurs manifestations, insiste sur l'érotique (çrngâra), définit le héros, dont toutes les variétés se ramènent à quatre types fondamentaux, puis passe aux héroïnes dont il reconnaît *trois cent quatre-vingt-quatre* espèces. Le second chapitre passe en revue les dix états du cœur, indique les moyens de gagner les gens de la belle, de se ménager une entrevue et se termine par un catalogue des nuances et des troubles de l'amour. La dernière section reprend l'analyse des quatre sentiments généraux et définit le style propre à chacun d'eux. Il ne faut pas chercher la moindre originalité dans cette technique où les Indiens semblent passés maîtres dès leurs premiers essais : car elle apparaît déjà aussi enchevêtrée, aussi complexe dans le traité de Bharata qui est le premier en date. Le mérite et le charme du Çrngâratilaka consiste dans les stances érotiques qui illustrent le texte en servant d'exemple aux règles énoncées. Mais à qui convient-il d'attribuer ces stances? Rudrata les a-t-il composées lui-même, ou les a-t-il empruntées à d'autres œuvres? La solution du problème n'intéresse pas seulement la gloire de Rudrata; mais elle emporte nombre de conséquences d'une importance capitale pour l'histoire littéraire de l'Inde.

C'est cette question que M. Pischel discute, avec un luxe éblouissant de documents, dans l'étude sur Rudrata qui précède le texte. Ces vingt-cinq pages sont à coup sûr le plus riche chapitre qui ait encore été écrit sur l'histoire de la rhétorique indienne. M. P. ne se contente pas de recueillir toutes les informations relatives à Rudrata, à sa fa-

mille, à son activité littéraire; à l'aide de textes inédits, il fixe la date la plus moderne qu'on puisse assigner à cet écrivain, et, par des rapprochements habiles éclaire d'un jour inattendu la chronologie relative des plus vieux rhétoriciens connus : Bhâmaha, Udbhata, Vâmana. Rudrata ne peut avoir vécu avant le milieu du IXe siècle; Udbhata et Vâmana appartiennent au VIIIe siècle.

Ces bases une fois établies, M. P. entreprend de démontrer que les stances du Çrngâratilaka sont toutes sans exception l'œuvre de Rudrata. Il emploie à cette fin toutes les ressources d'une vaste érudition, d'un esprit subtil et pénétrant; mais les arguments qu'il donne sont insuffisants pour emporter la conviction, et le lecteur est plus porté à admirer M. P. qu'à le suivre. La comparaison de l'Amaru-çataka, tout ingénieuse qu'elle est, ne prouve rien en faveur de Rudrata. La conclusion tirée du vers I, 3, me paraît reposer sur une interprétation contestable. M. P. traduit ce vers.

Yair nihsîmasarasvatîvilasitam dvitraih padaih samhrtam

par « those who bring together the boundless sport of Sarasvatî in two or three verses » et il y trouve une allusion incontestable (beyond doubt) de Rudrata à ses « illustrations » [1]. On peut cependant sans forcer le sens en tirer une tout autre conséquence, et y voir une allusion aux poètes qui comme Rudrata résumaient en deux ou trois mots les mille caprices de la poésie : c'est une définition qui convient à tous les auteurs d'Art poétique. Quelques passages semblent contredire plus nettement encore la thèse de M. P. I, 81. Rudrata, au lieu de distinguer par des nuances les deux héroïnes *mugdhá* et *punarbhû*, les réunit en un seul type et s'en excuse sur cette raison : *atisûksmatayâ bhedah kavibhir nopadarçitah* « comme la différence en est très mince, les poètes ne l'ont pas montrée. » — II, 40, *parastrîgamanopâyah kavibhir nopadarçitah | sundaram kim tu kâvyângam iti matvâ nigadyate.* « Les poètes n'ont pas illustré le moyen de voir la femme d'autrui; mais, comme c'est un élément de poésie agréable, à mon avis, j'en parlerai. » Si Rudrata avait fait œuvre personnelle de poète dans toute l'étendue de son ouvrage, il n'avait point dans le premier cas à justifier son silence par l'absence d'exemple approprié chez les poètes; il n'avait qu'à en imaginer un de plus. Et pourquoi dans le second cas avertir le public que l'auteur fait œuvre originale de poète, s'il n'y a rien là de particulier? Il est fort problable que, selon l'usage ordinaire des rhétoriciens, Rudrata a composé une partie de ses exemples et emprunté le reste. M. P. qui sait user des statistiques s'étend longuement sur les auteurs qui ont illustré leurs traités de style avec des vers de leur crû. Mais à les exami-

1. Les dictionnaires ne donnent point au mot *pada* le sens de *vers* que lui prête M. P. Qu'on le traduise par *mot* ou *quart de vers*, l'expression *dvitraih padaih* « en deux ou trois mots » ou bien « en deux ou trois quarts de vers » ne se comprendra bien que des règles. Les exemples forment toujours une stance complète de 4 padas.

ner de près les témoignages de M. P. s'analysent ainsi : sur trois anciens rhétoriciens un seul (et au dire d'un scoliaste) cite exclusivement ses stances ; un autre cite *probablement de* ses vers ; le troisième a composé, de son propre aveu, *une partie* de ses illustrations ; pour les rhétoriciens modernes six n'ont cité que leurs propres vers ; dix mêlent leurs vers aux citations d'emprunt, sans compter un : *and others* qui montre combien il était facile d'augmenter cette seconde catégorie.

Parmi les auteurs dont nous venons de parler, nous avons à dessein laissé de côté le nom de Da*n*din. C'est en réalité vers lui que tend toute l'argumentation de M. P., et Rudra*t*a n'est là que pour préparer les voies. Fort d'un vers où Râjaçekhara déclare que trois ouvrages de Da*n*din sont fameux dans les trois mondes, M. P. prétend attribuer à Da*n*din, avec le Daça-kumâra et le Kâvyâdarça dont la paternité ne lui est point contestée, la M*r*cchaka*t*ikâ, ce drame si fameux et si énigmatique. Il y a trois ans, M. P. pensait (Gott. Gel. Anz. 1883, p. 1239 sqq.) que la pièce appartenait à Bhâsa. Mais depuis il a constaté que les exemples du Kâvyâdarça étaient l'œuvre personnelle de Da*n*din, pour des raisons analogues à celles qui lui font attribuer à Rudra*t*a tous les exemples du Ç*rn*gâratilaka. Parmi ces stances d'illustration, il en est une, longuement discutée dans le traité technique, qui se retrouve dans la M*r*cchaka*t*ikâ. Telle est la base sur laquelle est construit le système de M. P. On peut cependant observer que la tradition nomme, avec les deux ouvrages mentionnés plus haut, d'autres œuvres assignées à Da*n*din ; — que Râjaçekhara, poète dramatique, fort versé, semble-t-il, dans l'histoire de son art, n'énumère jamais Da*n*din parmi les classiques de la scène. M. P. reconnaît du reste en principe « qu'on ne saurait attacher une valeur particulière à ce simple fait que la même stance se présente dans deux ouvrages différents et que ce serait aller trop vite en besogne si on tirait de cette seule constatation des conclusions sur l'identité d'origine des deux ouvrages » (p. 18 au bas). Où ce principe aura-t-il donc plus de force qu'en ce cas spécial où il s'agit d'une stance qui s'impose comme exemple à tous les techniciens, si bien qu'un auteur comme Jayadeva qui compose lui-même les illustrations de ses règles emprunte par une infraction *unique* cette stance comme exemple à la M*r*cchaka*t*ikâ. L'auteur de ce beau drame reste encore à trouver ou à prouver[1].

1. A défaut d'une attribution certaine, le meilleur est encore de garder la vieille tradition qui rattache à la pièce le nom du roi Çûdraka. C'est là tout au moins un indice qui pourra peut-être servir quelque jour. Râjaçekhara mentionne une Çûdraka-kathâ dont les dramaturges Râmila et Somila étaient les auteurs en collaboration. (Tau çûdrakakathâkarau etc... V. Peterson's Report, 1883 84, p. 59). Vâmana, qui fut à peu près le contemporain de Da*n*din, cite avec honneur le nom de Çûdraka parmi les auteurs dramatiques, sans qu'on puisse lui attribuer une autre œuvre que la M*r*cchaka*t*ikâ. Et M. Pischel, qui fixe la date de Vâmana, déclare que « si l'on n'accorde pas que Da*n*din est l'auteur de la M*r*cchaka*t*ikâ, on ne saurait montrer d'une façon convaincante qu'il est antérieur à Vâmana » (p. 21, au bas). Que reste-t-il du système élaboré par M. P. après cet aveu ?

La Sahrdayalilâ de Ruyyaka, publiée dans le même volume est un simple formulaire en cinq pages. Chacun des quatre courts chapitres n'est qu'une liste de mots : 1° attributs et conditions de la beauté; 2° les parures; 3° la jeunesse; 4° le luxe qui relève la beauté. L'ouvrage, peut-être du XIIe siècle, est, comme dit M. P., « un curieux spécimen de de ce genre littéraire. » C'en est à peu près l'unique intérêt.

Je n'ai pas parlé de l'édition elle-même. Le nom seul de M. P. en dit assez sur la correction et la valeur du texte. M. P. a, par des renvois commodes, permis au lecteur de comparer rapidement les définitions de Rudrata à celles des principaux rhétoriciens; il a aussi dressé une liste alphabétique des stances citées. Bref la publication du texte nous met en possession d'une charmante anthologie érotique et l'étude préliminaire de M. Pischel, quelle que soit la valeur de ses conclusions, sera désormais un document indispensable aux indianistes.

Sylvain Lévi.

---

122. — **Thucydide. Histoire de la guerre du Péloponnèse.** Texte grec publié d'après les travaux les plus récents de la philologie, avec un commentaire critique et explicatif et précédé d'une introduction, par Alfred Croiset. Livres I et II. Paris, Hachette, 1886.

Après tant de Thucydides allemands, anglais, hollandais ou latins, on attendait avec impatience le Thucydide français, inscrit dès l'origine dans le programme des éditions savantes. Le Ier volume a paru, il contient les livres I et II, précédés d'un court mais substantiel avant-propos sur les sources du texte grec et d'une notice biographique et littéraire qui serait à elle seule un ouvrage important.

Rien de plus clair que les pages consacrées dans l'avant-propos à la caractéristique des principaux manuscrits et à l'exposé de la méthode à suivre pour les utiliser. Constatant chez les philologues de notre temps une tendance générale à exalter tel manuscrit de Thucydide aux dépens des autres, M. Croiset montre fort bien de quelles ressources on se prive pour la constitution du texte en réduisant comme à plaisir une base critique déjà très étroite par elle-même. Sur un point toutefois, l'éclectisme de M. C. nous paraît avoir tort. Dans la lutte engagée entre le Vaticanus et le Laurentianus, on allègue à l'avantage de ce dernier qu'il a beaucoup mieux conservé le véritable usage attique dudit euphonique. M. C. reconnaît le fait, mais il en diminue trop la signification. Il n'y a là, si l'on veut, qu'un détail, mais de nature à établir une sérieuse présomption en faveur de la tradition représentée par le Laurentianus.

Avant de blâmer des exagérations tendant à rabaisser tel ou tel d'entre nos manuscrits, M. C. avait à nous dire ce qu'il pensait des attaques dirigées contre l'ensemble de leurs témoignages, depuis qu'une découverte nous a rendu, en partie du moins, la teneur officielle du traité de paix

dont la copie se lit au chapitre 47ᵉ du Vᵉ livre de Thucydide. Dans une étude publiée par l'Hermès, M. Kirchhoff a constaté que cette copie ne s'écarte pas moins de trente fois du texte original, et cela sur un espace de quarante-cinq lignes d'impression de longueur moyenne. La conséquence était facile à tirer : il fallait rabattre beaucoup de l'estime singulière où l'on avait tenu nos textes. C'est ce que concluait Kirchhoff, dont l'avis a généralement prévalu. Parmi les adhésions, M. C. cite celle de M. Schœne; il pourrait mentionner aussi celle de M. Niese qui s'est prononcé après de consciencieuses recherches sur l'orthographe des noms propres dans les manuscrits de Thucydide. Pour sa part, M. C. ne se rallie pas à l'idée nouvelle. Sans aller aussi loin dans la défense de l'ancienne que M. Classen, qui lui paraît à bon droit suspect de partialité comme éditeur et commentateur du texte incriminé, M. C. s'efforce d'atténuer la portée de la découverte en question. Il nous semble montrer en cela, lui aussi, un excès de tendresse pour nos mss. Si la moitié des différences relevées par Kirchhoff ne consiste qu'en de simples écarts d'orthographe, moins négligeables peut-être que ne le veut M. C., mais enfin sans grande importance, il y a en nombre égal des omissions et des substitutions bien caractérisées. M. C. dit, p. VII, qu'il n'est nullement prouvé que la proportion des fautes doive être partout la même. Sans doute, mais il l'est encore moins qu'elle ne soit plus grande encore dans mainte partie du livre. Le texte du traité était parfaitement clair : que sera devenu sous la main des copistes, le texte de ces discours dont les littérateurs anciens les plus instruits, un Cicéron par exemple, avouent qu'ils ont peine à comprendre le sens ! M. C. répond qu'« un passage obscur excite et retient l'attention beaucoup plus qu'un morceau clair, verbeux, surabondant ». Je doute que cette réflexion rassure ceux des lecteurs de M. C. à qui une certaine pratique des mss. grecs a permis de voir à l'œuvre les copistes byzantins. Si l'on croyait d'ailleurs à quelque chose dans le domaine de la critique verbale, c'était bien jusqu'ici que le nombre des fautes de copie augmente en raison directe de la difficulté du texte original. Quant à suggérer, comme M. C. l'essaye en dernier lieu, p. VIII, que Thucydide avait sous les yeux une mauvaise copie du document, tirée par un amateur qui « attachait plus de prix au fond qu'à la forme » c'est là un moyen désespéré qui ne fortifiera pas la cause des manuscrits.

La notice proprement dite comprend quatre chapitres consacrés à la biographie de Thucydide, à ses prédécesseurs, à Thucydide historien et à Thucydide écrivain. Dans la biographie, M. C. avait à remplir une tâche des plus malaisées. A côté d'un petit nombre d'indications sûres, nous n'avons pour reconstituer la vie de Thucydide qu'un pêle-mêle de renseignements de deuxième, de troisième et de quatrième main, alliage grossier s'il en fût, où quelques parcelles de vérité et de vraisemblance ont été fondues avec une foule de choses fausses ou absurdes. Il faut une analyse d'une patience et d'une rigueur singulières pour déga-

gager le peu de témoignages dignes de ce nom, que renferment les compilations de Marcellinus, de Suidas et du biographe anonyme. Beaucoup avant M. C. avaient entrepris cette analyse, personne avec plus de bonheur. Peut-être quand il émet des doute sur la valeur de telle ou telle tradition, aurait-il dû se montrer plus résolument sceptique. Ainsi pour les rapports de disciple à maître entre Thucydide et Antiphon, lesquels ne reposent que sur une conjecture de Cécilius de Calacte; ainsi pour la bénédiction d'Hérodote à Thucydide enfant, laquelle ne repose sur rien. Ces inventions mettent en lumière la passion qu'avaient les Grecs d'exprimer sous une forme biographique des faits littéraires, c'est-là tout ce qu'elles ont d'instructif. Peut-être encore, M. C. aime-t-il trop à concilier les différentes versions d'un seul et même événement. Certains auteurs font mourir Thucydide à Athènes, d'autres à Scapté Hylé, d'autres en voyage. « Ces variations, dit M. C. p. 14, sont moins grandes qu'elles n'en ont l'air; elles signifient probablement qu'il mourut dans un voyage à Scapté-Hylé, mais que son corps fut transporté à Athènes ou du moins qu'un monument élevé à sa mémoire s'y trouvait ». Il est heureux que M. C. ait cédé rarement à son goût pour ce genre de synthèse; avec un pareil système, la distinction, si péniblement établie tout à l'heure, entre les assertions gratuites et les témoignages méritant créance, aurait vite fait de s'effacer de nouveau.

Une erreur fâcheuse dépare le dernier passage de cette biographie. M. C. dit p. 15, que le récit de Thucydide, s'arrête à l'année 408. Que n'a-t-il raison sur ce point! L'histoire de la guerre de Péloponnèse compterait un neuvième et un dixième livre; elle raconterait, entre autres choses, la grande bataille de Cyzique, le retour d'Alcibiade, ses dernières campagnes, et nous n'en serions pas réduits pour tout cela au maigre récit des Helléniques. Malheureusement Thucydide s'arrête au mois de septembre 411. L'erreur se répète en toutes lettres p. 83, où nous lisons que « la mort interrompit l'historien quatre ans avant la prise d'Athènes par Lysandre ».

Le chapitre sur les prédécesseurs de Thucydide résume ce que nous savons des essais dûs aux biographes et rappelle les principaux caractères du livre d'Hérodote. Il nous semble que s'il reconnaît bien l'immense supériorité d'Hérodote sur les logographes, M. C. le tient en revanche à une distance trop respectueuse de Thucydide, et que les qualités charmantes du vieux conteur, la naïveté de ses récits, la poésie de son imagination l'empêchent d'apprécier autant qu'il conviendrait, tout ce qu'il y a en lui d'esprit scientifique.

Le chapitre sur Thucydide historien, sa conception particulière de l'histoire, ses méthodes de recherche et d'exposition, dépasse beaucoup en valeur comme en étendue, les autres parties de l'introduction. A part quelques points secondaires que nous relèverons plus loin, il n'y a guère que l'opinion de M. C. sur les discours chez Thucydide qui, dans cette solide étude, soit vraiment discutable. En premier lieu, M. C.

n'explique pas d'une manière suffisante la présence même de cet élément conventionnel des discours dans l'œuvre de notre historien. Les discours dont l'épopée et le drame grecs abondaient, le rôle de la parole au ve siècle dans la vie politique d'Athènes, l'influence de la rhétorique, cet art qui naissait à peine quand éclatait la guerre du Péloponnèse et qui d'emblée agissait si fortement sur les esprits, tout cela évidemment n'était pas pour préserver Thucydide de la tentation, mais elle lui vint d'autre part. L'exemple d'un grand historien, le succès de son livre avaient déjà créé la tradition. Sans les beaux discours de Solon de Crésus et d'Artabane, il est plus que douteux que Thucydide eût fait parler Périclès et Cléon. En second lieu, M. C. ne s'avoue pas assez que chez Thucydide comme chez Hérodote, les discours, chaque fois qu'ils interviennent, faussent le caractère même de l'histoire, M. C. trouve qu'on a tort de considérer comme un abîme la différence qu'ils établissent entre Thucydide et les modernes. A l'en croire, cet abîme séparerait plutôt Thucydide, qui dans sa préface promet que ses personnages parleront ordinairement comme ils peuvent l'avoir fait, d'avec Hérodote qui ne s'inquiéta jamais, bien qu'il n'en voulût pas convenir, de mettre ce rapport de vraisemblance entre ses orateurs et leurs discours. Aux yeux de la vraie science historique, la distance de l'un à l'autre n'est pas si grande, du moment où, pas plus avec l'un qu'avec l'autre, on n'est sur le terrain de la réalité; elle est peu de chose comparée à celle qui les éloigne tous deux à cet égard des historiens modernes. Selon M. C. « c'est entre les modernes et Thucydide une différence de forme plus encore que de fond » (p. 79). « C'est le procédé d'expression, dit-il ailleurs, (p. 80) qui diffère ici du procédé moderne, plutôt que ce n'est le fond même de l'idée ». Cela pour les discours attribués à des personnages historiques, connus, que Thucydide désigne par leurs noms. Pour les discours où « il n'attribue à aucun orateur nominativement désigné, les réflexions qui lui paraissent être suggérées par les circonstances », M. C. va jusqu'à dire qu'« entre la manière dont un moderne dirait ces choses et celle qu'emploie Thucydide, il n'y a qu'une différence de guillemets » *(ibid)*. Qu'il s'agisse de la première ou de la seconde espèce de discours, nous croyons que M. C. a beaucoup trop rapproché les distances; nous croyons aussi qu'il aurait tort d'insister sur cette distinction entre les discours anonymes, n'exprimant que la pensée de Thucydide et les harangues attribuées par lui à des personnages historiques, et contenant la pensée réelle de l'orateur autant ou plus que celle de l'historien. Cette distinction a conduit M. C. à considérer les Athéniens, dans leur entretien avec la délégation de Mélos (liv. V, chap. 89, sq.), comme de simples porte-paroles de Thucydide, ce qui paraîtrait plus qu'étrange, étant donné leur rôle odieux dans toute cette affaire. D'un autre côté, la fameuse harangue de Cléon sur les Lesbiens (liv. III, c. 3, p. 199), qui, pour le dire en passant, précède celle de Diodote, contre la règle énoncée p. 78, commence par cette phrase remarquable entre toutes : « J'ai re-

connu en plusieurs occasions qu'un état démocratique est incapable d'avoir un empire au dehors ». Est-ce Cléon, le chef de la démocratie avancée, qui a pu faire au peuple d'Athènes cette accablante déclaration ? N'est ce pas Thucydide, et Thucydide seul, formulant ici le jugement qui ressort pour lui de toute l'histoire de la guerre du Péloponèse?

Quelques remarques de détail sur ce chapitre, en suivant l'ordre des pages. M. C. trouve, p. 28, que l'Athénien était « trop politique, trop affairé, trop raffiné pour avoir la curiosité vagabonde de l'Ionien ». Mais l'Athénien ne passe-t-il pas pour le plus curieux de tous les Ioniens? Il dit, p. 53, que « si nous ne lisions que Thucydide, nous ne saurions pas que Périclès avait la tête trop longue et qu'il portait toujours un casque, ni que Cléon avait la voix tonnante ou qu'Alcibiade bégayait ». Savons-nous si bien tout cela ? La voix tonnante de Cléon et le bégayement d'Alcibiade ne nous sont parvenus que par l'écho très grossissant des poètes comiques. Il paraît vraisemblable que Périclès avait la tête trop longue : mais où M. C. a-t-il pris qu'il portait toujours un casque? Page 58, nous lisons : « Les tétralogies d'Antiphon sont des modèles pratiques fort remarquables de cette souplesse d'esprit que réclamaient alors (c'est-à-dire dès avant Thucydide), les besoins de l'art récent des logographes ». Ce passage, ainsi qu'un autre plus étendu (p. 77), où M. C. parle de l'influence des tétralogies d'Antiphon sur le développement oratoire de Thucydide, est un vote formel en faveur de l'authenticité de ces singuliers exercices d'école. M. C. partage donc l'ancienne croyance que soutenait encore M. Blass dans son livre sur l'*Eloquence attique*. Mais MM. van Herwerden et Dittemberg sont arrivés depuis par un examen attentif de la grammaire et du vocabulaire de ces discours à confirmer le jugement tout à fait négatif que Pahl, Schœmann et M. Cobet avaient prononcé au nom de méthodes différentes. M. C. aurait dû nous dire pourquoi il s'en tenait malgré tout à l'opinion de Blass. Enfin, p. 66, M. C. qui cite, pour en combattre les conclusions, deux articles de M. Müller-Strübing sur la première année de la guerre du Péloponnèse, insérés dans les *Jahrbücher für Philologie*, année 1886, n'a pas mentionné l'étude sur le siège de Platée, publiée en 1883, dans la même revue par le même critique. Pourtant les attaques de M. Müller contre l'absolue crédibilité des récits de Thucydide sont cette fois beaucoup plus sérieuses.

En commençant le chapitre sur Thucydide écrivain, M. C. s'est promis de résoudre deux ou trois questions relatives à la manière dont l'histoire de la guerre du Péloponèse a été écrite et à l'état dans lequel cet ouvrage nous est parvenu. A vrai dire, M. C. s'est appliqué à nous mettre au courant de ces questions plutôt qu'à les résoudre. On ne trouve pas chez lui de solutions nouvelles, mais un résumé lumineux de celles qu'on a proposées jusqu'à présent. Peut-être le désir d'être impartial a-t il empêché M. C. de faire assez valoir celles de ces solutions où le portaient ses préférences. Ainsi dans le débat entre le sys-

tème de Classen, qui veut que Thucydide ait attendu pour la rédaction de son récit, l'issue définitive de la guerre du Péloponèse, soit l'année 404, et le système d'Ullrich suivant lequel Thucydide compose d'abord l'histoire des dix premières années, l'idée d'y joindre celle des dix-sept autres ne lui venant qu'après coup, M. C. penche visiblement pour le dernier. Nous croyons qu'il a raison, mais qu'il aurait dû l'affirmer plus catégoriquement. Il aurait pu dire que si tous les passages cités par Ullrich et ses disciples ne sont pas probants, si même la plupart s'expliquent presque aussi bien dans l'hypothèse de Classen, il en est plusieurs dont elle ne rend absolument pas compte. M. C. ne paraît pas se rappeler les concessions faites par Classen lui-même dans la préface du cinquième livre de son Thucydide, concessions qui ressemblent, d'étrange façon, à un abandon total de sa théorie.

Le reste de ce quatrième chapitre traite de l'art d'écrire chez Thucydide. Il y a là d'excellentes pages, pleines d'aperçus intéressants. Je regrette seulement que M. C. se soit astreint à suivre dans une partie de cette étude l'exemple d'un critique inférieur à lui pour la sûreté du goût littéraire. Il est probable, en effet, que sans l'auteur de l'*Eloquence attique*, M. C. n'aurait pas donné au jugement de Denys d'Halicarnasse sur Thucydide une place, que l'on trouvera, je crois, trop considérable.

Par contre, la conclusion en trois pages sur les continuateurs et les imitateurs de Thucydide, ainsi que sur ses critiques anciens et modernes, est beaucoup trop courte. Le sujet valait bien tout un chapitre.

Le corps même de l'édition offre, entre le texte grec et le commentaire, non pas un apparat critique complet, mais un choix raisonné de variantes et de conjectures. Nous pensons que M. C. a bien fait de ne pas attendre l'édition critique définitive de Thucydide. Il y aura d'ailleurs très utilement contribué en collationnant le Cisalpinus dont il a consigné en note toutes les leçons. Les conjectures sont, en général, bien choisies. On est surpris cependant de ne rencontrer aucune mention quelconque de celles qui, dans le dixième fascicule de la Bibliothèque de l'École des Hautes-Études, se rapportent au texte du II[e] livre de Thucydide. Les noms dont elles sont signées suffisaient à les recommander. Il y a là évidemment une omission très volontaire. Il faut dire — mais ceci ne nous console pas — que M. C. a fait la part très modeste à ses propres conjectures : il nous en donne une vingtaine en tout. Relevons les suivantes. Livre I, c. 41, 1, au lieu de ἐπιχρῆσθαι, être en rapport familier, M. C. propose ἐπιχρῆσαι, prêter, que le terme antithétique ἀντιδοθῆναι rend plausible; *ib.*, c. 112, 4, au lieu de διελθούσαι, il met ἀπελθούσαι; *ib.*, c. 132, 2, il écrit μὴ ἴσος βούλεσθαι <ἐν> τοῖς παροῦσι <καὶ> τά τε ἄλλα κ. τ. λ. et liv. II, 32, καὶ ἐνόμισαν <ἂν> ἐπιθέμενοι ῥᾳδίως κρατῆσαι, leçon qui serait acceptable sans une irrégularité de construction trop forte même pour Thucydide : κρατήσειν que donne Énée le tacticien doit simplement remplacer κρατῆσαι. *Ib.*, c. 36, 2,

M. C. conjecture ingénieusement ὅσην ἔσχομεν ἀρχήν. *Ib.*, 45, 1, πρὸς τῶν ἀντιπάλων est une bonne restitution.

Dans la discussion des variantes et des conjectures, la critique de M. C. est prudente avant tout. Cette prudence va bien loin quelquefois, et si M. C. a raison de ne vouloir corriger qu'à bon escient, il y a en plus d'un endroit un peu de parti pris dans sa manière de défendre le texte traditionnel.

Nous retrouvons dans le commentaire les mêmes qualités que dans les autres parties de l'œuvre : beaucoup de clarté, de mesure et de jugement. Presque jamais M. C. ne commet cette faute si ordinaire aux interprètes de glisser sur les passages obscurs pour expliquer au long ce qui se comprendrait de soi. Entre les divers commentateurs qui l'ont précédé, c'est surtout à M. Classen que M. C. a voulu être redevable. C'est que nul n'a consacré à l'œuvre de Thucydide une plus patiente et plus sagace étude; nul n'a offert au lecteur de ce livre austère un plus riche trésor d'éclaircissements et de secours de tout genre. M. C. y a longuement puisé, mais il n'a pas négligé les autres commentateurs, Poppo, Boehme, etc., ni oublié l'apport de remarques nouvelles qu'on était en droit d'attendre de lui. Nous signalons dans le nombre d'excellentes notes sur l'emploi et la signification des particules. On sait combien ce chapitre de la syntaxe attique a encore besoin de lumière après tous les ouvrages allemands et français où, par un procédé trop commode, on exprime, au moyen de soi-disant équivalents latins, le sens de ces insaisissables atomes grecs qui disent tant de choses. Pour l'étude des particules chez Thucydide même, l'insuffisance de ce procédé avait été reconnue par Bétant dans la préface de son lexique. Malheureusement, au lieu de conclure à la nécessité de les traduire en bon français, il avait mieux aimé les laisser complètement de côté, ce qui n'a pas facilité la tâche de M. Croiset.

En somme, le commentaire de M. C. offrira toutes les ressources nécessaires pour l'exacte interprétation du texte. Nous l'aurions voulu plus large, plus compréhensif en quelque sorte. Il n'y a pas que de l'exégèse verbale dans le Thucydide de M. C., mais il n'y a pas assez souvent autre chose. A cet égard, il ne soutient pas tout à fait la comparaison avec les meilleurs volumes de la collection Hachette. Pourquoi si peu de jugements d'ensemble, si peu de rapprochements entre Thucydide et ses contemporains ou ses premiers imitateurs, si peu de place faite aux questions intéressantes que soulève dans tous les domaines la lecture de son histoire? Bornons-nous à deux ou trois exemples. M. C. explique très bien les passages épineux qui abondent dans la description de la peste d'Athènes (liv. II, c. 48-53) et grâce à lui, nous ne perdons rien du diagnostic si scrupuleusement établi par Thucydide; mais il ne nous dit rien des recherches réitérées faites par nos médecins pour retrouver le nom moderne de la terrible maladie. Plus loin (*ib.*, c. 54), nous avons cette juxtaposition de λοιμός, peste et

de λιμός, famine, où les partisans de l'iotacisme ont vu bien à tort une preuve décisive en leur faveur. Quelques mots auraient suffi pour résumer la question. M. C. se contente de dire qu'« elle n'est pas aussi claire qu'on pourrait l'imaginer à première vue ». Un peu plus bas, dans l'oraison funèbre (*ib.*, c. 32), la phrase : χρώμεθα — ἑτέρους, où Périclès montre les lois athéniennes servant de modèles aux peuples étrangers, contient vraisemblablement une allusion à l'ambassade romaine de l'an 454 av. J.-C. Ce n'est là, si l'on veut, qu'une hypothèse, mais qui méritait d'être signalée. Un passage célèbre de ce même discours (c. 35), μέχρι γὰρ — ἤδη καὶ ἀπιστοῦσι rappelle à M. C. un texte du Catilina de Salluste, c. 3 : « Ubi de magno virtute — accipiet ». Mais à la place ou à côté de cette citation latine, qui de la grande édition de Poppo a passé dans la petite, puis dans le commentaire de Classen et finalement dans celui de M. C., n'aurait-il pas été bon de citer au moins un des auteurs grecs qui reproduisent à leur manière la pensée de Thucydide?

Nous dirons en terminant cet article, dont l'étendue même est un hommage à l'importance du travail de M. Croiset, que le premier volume de son Thucydide promet beaucoup pour les suivants et que, très estimable déjà, il sera sans aucun doute excellent en seconde édition.

Jules Nicole.

---

123. — **L'Allemagne et la Réforme.** L'Allemagne à la fin du moyen âge, par Jean Janssen. Traduit de l'allemand sur la 14ᵉ édit. avec une préface de M. G. A. Heinrich, doyen honoraire de la Faculté des Lettres de Lyon. — Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1887. In-8 de XIV-602 pages.

Dans ce savant ouvrage, M. Jean Janssen s'est proposé, d'une part, de peindre la condition intellectuelle, morale, économique où se trouvait l'Allemagne entre 1450 et 1520, et, de l'autre, d'étudier si cette condition réclamait la révolution qui a pris le nom de Réforme. Il eût peut-être mieux marqué l'unité de son livre, et en eût rendu la lecture aussi facile qu'elle est instructive, s'il n'avait pas poussé la conscience jusqu'à résumer dans le cours de ses divers chapitres, tous les innombrables écrits que l'Allemagne contemporaine a composés sur cette partie de son histoire, ou du moins s'il avait réservé pour des appendices bien des détails curieux, mais minutieux, sur les écoles, les Universités, les artistes et les littérateurs de ce temps.

Voici la thèse de M. Janssen : à la veille de la Réforme, l'Eglise dominait encore sur la société allemande tout entière, et y faisait fleurir la science, l'art, le bonheur et la vertu. Des Allemands propageaient l'imprimerie dans toute l'Europe et jusque dans une île du golfe de Guinée (Liv. I, ch. 1). Les instituteurs étaient quelquefois mieux payés que des chambellans (I, ch. 2). L'art représentait mieux qu'à aucune

époque antérieure ou postérieure le génie allemand composé de foi robuste et d'ardent patriotisme. Les auteurs allemands du xve siècle écrivaient dans une meilleure langue que tous ceux du xvie, sauf Luther, dont l'éloquence *innée et puissante* atteignit une *extraordinaire perfection* (p. 260). La plus grande partie du sol appartenait moins aux propriétaires fonciers qu'à leurs fermiers tenus simplement à une modique redevance ou à des corvées, et qui se les transmettaient de père en fils ; les propriétaires ne pouvaient leur retirer la ferme pour la louer à un prix plus élevé (p. 267-271). La teneur des baux montre les égards, la bonté, la générosité dont les seigneurs usaient envers leurs fermiers. Le servage, si fréquent après la révolution sociale du xvie siècle, n'existait presque plus nulle part (p. 267) ; les paysans, même attachés à la glèbe, avaient droit à l'usage des biens communaux, même quand la commune appartenait à un seigneur, de sorte que le pillage qu'on fit au xvie siècle des biens ecclésiastiques nuisit souvent aux cultivateurs (p. 277, texte et note 4). Les pauvres mangeaient beaucoup plus de viande qu'aujourd'hui (p. 293) ; les salaires des journaliers baissèrent de moitié au siècle suivant (p. 306). L'Allemagne était alors la nation la plus commerçante de l'Europe (Liv. III, ch. 3). L'Eglise encourageait l'ardeur des savants : nombre d'imprimeries étaient installées dans des couvents (I, ch. 1) ; c'était pour l'Eglise que les artistes produisaient leurs chefs-d'œuvre (Introduction au IIe liv.). Par ses promesses spirituelles, elle stimulait la générosité en faveur des indigents et de l'instruction publique. La piété des fidèles lui prouvait leur reconnaissance, témoin le débit des livres de piété (I, ch. 1), la construction de nombreuses églises à laquelle le peuple coopérait avec un zèle touchant (II, ch. 2), l'affluence des pèlerins dans les lieux consacrés par la dévotion et le culte rendu aux saints (p. 583) [1].

La révolte contre le catholicisme détruisit, selon l'auteur, cette prospérité. Les arts plastiques, en ressuscitant le paganisme, tombèrent dans l'aridité (Introduction au IIe liv.) ; la musique, loin de progresser, comme on l'a répété, déclina : Luther n'a que retouché ou traduit la plupart des cantiques qui portent son nom, et il est très douteux qu'il ait composé une seule des mélodies qu'on lui attribue (p. 205, note 4 ; p. 222, note 2). Enfin c'est de la deuxième école des humanistes, de celle qui rompit avec l'Eglise, que sortirent les légistes qui substituèrent au droit germanique, pénétré des maximes chrétiennes, le droit romain fondé sur le despotisme et l'esclavage, au nom duquel ils livrèrent les petits aux exactions des grands et aux extorsions des hommes de loi (IV, ch. 2).

M. J. n'avance rien qu'il n'appuie sur beaucoup de faits ; mais, sans s'en apercevoir, il rejette en note ou vers la fin de son livre, il cite sans commentaire ou il omet d'autres faits qui contredisent ses assertions. Il

1. Même dans les écrits satiriques et dans les divertissements du Carnaval, si l'on raillait les mauvais prêtres, on respectait l'Eglise et les dogmes.

vante l'influence bienfaisante du cardinal Nicolas de Cusa, ce *géant intellectuel*, comme il l'appelle [1]; mais on voit dans une note de la p. 5 que, peu de temps après sa mort, sur les cent vingt-sept abbayes qui lui avaient promis la stricte observance, soixante-dix seulement y restaient fidèles. Traitait-on les apprentis avec tant de douceur que M. J. le dit, à une époque où on leur *proposait* parfois de se soumettre à des épreuves barbares? (p. 347-8). M. J. loue le régime des corporations d'avoir admis, protégé le droit au travail, d'avoir empêché que des spéculateurs oisifs ne s'engraissassent des sueurs d'autrui (III, ch. 2); mais au même endroit il laisse voir que patrons et ouvriers se trouvaient en conflit alors comme aujourd'hui, et (p. 380) il accuse les directeurs des Compagnies commerciales du sud de l'Allemagne d'avoir alors *par leurs énormes capitaux, leur habile manière de faire hausser les prix, exercé dans l'Empire un pouvoir excessif*, qui contribua pour une bonne part à provoquer des troubles postérieurs. Ce ne pouvait être un siècle si vertueux, si heureux que celui où l'art du vol entrait dans l'instruction de la noblesse de Westphalie (p. 218), où les faibles vivaient dans l'oppression (p. 412-415), où les guerres privées désolaient le pays (p. 441). Pourquoi, sauf un mot de la p. 362 et un aveu rappelé plus haut, attendre la Conclusion pour constater les scandales de tout genre donnés par des ecclésiastiques, pour reconnaître que beaucoup de personnes de différentes classes attaquaient les dogmes catholiques (p 575-583)? Pourquoi une simple allusion presque inintelligible aux ennuis suscités à Reuchlin (p. 84)? Pourquoi le nom de Jean Huss est-il à peine prononcé (p. 580, par ex.) [2]?

Un mot suffit d'ailleurs : si les Allemands avaient cru, comme le veut M. J., devoir à l'Eglise leurs vertus, leur civilisation, leur bonheur, Luther n'eût pas réussi à les soulever contre elle.

Toutefois il paraît difficile de contester désormais que les Réformateurs s'exagérèrent beaucoup les abus qu'ils venaient combattre, que les doctrines et les institutions qu'ils rejetèrent produisaient autant de bien que de mal, et que notre siècle pourrait sans rougir prendre quelques leçons du moyen âge. M. J. aurait tiré de ses longues recherches une conclusion qui devrait être banale, mais qui, grâce aux préventions

1. Pour l'honneur de l'Allemagne et de l'Eglise, M. Janssen hasarde quelques fortes hyperboles : voy. ses appréciations sur un ouvrage pédagogique de Wimpheling, p. 63; sur les architectes d'Allemagne (I, ch. 2); sur le musicien Henri Isaack, p. 204. Mais quoique Prussien, il n'hésite pas à nous apprendre que Berlin n'a possédé sa première imprimerie qu'en 1539 et sa première librairie que cent vingt ans après (p. 76), à signaler l'ingratitude et la bassesse d'un électeur de Brandebourg (p. 351 et 355-6), à louer la magnanimité dans le malheur et la bonté de la maison de Habsbourg.

1. M. J. étudie d'abord l'état intellectuel et social de l'Allemagne au XV[e] siècle, puis son état politique durant cette période : l'ordre inverse, qui est celui de Voltaire dans le Siècle de Louis XIV, l'eût peut-être prémuni contre ses exagérations. Il est sans doute permis de citer Voltaire à propos d'un livre dont l'auteur se propose, lui aussi, de peindre la vie et les mœurs d'une nation.

des partis, demeurera toujours originale, s'il avait dit que les révolutions les plus ardemment souhaitées coûtent cher à la génération qui les accomplit.

Intéressant par les objections qu'il soulève et par les enseignements qu'il renferme, écrit avec une louable modération de langage [1], ce livre est indispensable à quiconque s'occupe de l'histoire de l'Allemagne ou de l'Eglise au xve siècle [2]. On doit donc remercier et féliciter le traducteur qui a pris la peine de le mettre à la portée de tous. L'excès de modestie qui l'a porté à cacher son nom n'empêchera pas le public lettré de lui témoigner l'estime que mérite, non seulement la parfaite connaissance qu'il possède de l'allemand, mais la patience qu'il a fallu pour faire passer dans une langue si différente par ses constructions et par ses tours, un ouvrage aussi étendu. Le livre de M. Janssen méritait ce dévouement.

Ch. Dejob.

---

124. — **La question d'enseignement en 1789 d'après les cahiers**, par l'abbé Allain, archiviste du diocèse de Bordeaux. Un vol. in-12 de VII-360 p. Paris, Renouard, 1886.

M. l'abbé Allain, dont les travaux sur l'Instruction publique en France sont connus de tous ceux qui étudient cette grave question, publie aujourd'hui un nouvel ouvrage, digne à tous égards de ceux qu'il a déjà publiés. M. A. a tiré des *Archives parlementaires* de MM. Mavidal et Laurent ce qui se rapporte de près ou de loin aux questions d'instruction publique ; il a compulsé avec le plus grand soin les 26 cahiers du clergé, les 20 cahiers de la noblesse, les 8 cahiers du tiers état et enfin les 600 cahiers de villes ou de villages qui remplissent les six volumes de MM. Mavidal et Laurent ; il a eu, en outre, la bonne fortune de découvrir aux archives de la Gironde quelques cahiers inédits ; et pour toutes ces raisons la publication de M. A. est très intéressante. Ajoutons qu'elle vient à son heure, puisque les études sur l'histoire de l'enseignement avant 1808 ont depuis quelques années le privilège de passionner l'opinion publique. Le livre de M. A. est bien composé, la lecture en est facile, les recherches y sont rendues commodes par un très bon index ; en un mot tout concourt à lui assurer un succès légitime.

La part de l'éloge étant ainsi faite, on peut sans crainte entamer le chapitre des restrictions. M. A. parle beaucoup de son impar-

---

1. Cette remarque s'applique même aux endroits où la préoccupation du présent suggère à l'auteur une accusation contre l'ambition des rois de France au xve siècle (p. 482-486), un mot de défiance sur la Russie (p. 506-507), une avance à l'Italie (p. 486-487).

2. Voy., par exemple, les pages sur l'empereur Maximilien Ier, qui corrigent le portrait plus vivant que fidèle tracé par Michelet.

tialité; tous ceux qui le connaissent lui rendront cette justice qu'il a toujours cherché à se montrer impartial; mais que l'impartialité *vraie* est chose rare en ce monde, et comme Voltaire avait raison de dire que la couleur des lunettes avec lesquelles on étudie l'histoire influe toujours sur les jugements que l'on porte! M. A. s'efforce de rendre justice aux électeurs de 1789, lesquels, sans vouloir détruire l'ordre de choses existant, réclamaient toutes les réformes utiles que la Révolution n'a pas eu le temps d'accomplir; il ne montre pas assez, ce me semble, que, *d'après les cahiers eux-mêmes*, l'état de l'instruction primaire en France était déplorable à la date de 1789. Dans la plupart des bailliages, le clergé, la noblesse et le tiers état s'occupent beaucoup, en rédigeant leurs cahiers, des chirurgiens, des sages-femmes, des universités, des collèges; combien parmi les auteurs de ces cahiers songent à l'instruction du pauvre? Voltaire, en 1763, remerciait La Chatolais de proscrire l'étude chez les laboureurs, et « présentait requête pour avoir des manœuvres, et non des clercs tonsurés. » Les auteurs des cahiers ne partageaient que trop ces idées, et ce qui ressort avec évidence de la lecture des documents classés par M. A. c'est précisément que beaucoup de villages n'avaient pas d'écoles, et que l'on ne songeait guère à leur en donner. C'est là un fait dont M. A. ne convient pas (ch. IV, p. 101 et sq.), mais je me permettrai de lui opposer son propre témoignage; c'est lui-même qui dit p. 102 : « Tout n'était pas fait assurément; bon nombre de paroisses manquaient d'écoles... » Quelques lignes plus bas, M. A. est heureux de pouvoir dire qu'il a trouvé près de 250 cahiers « où toutes les questions concernant les petites écoles sont discutées, souvent avec de longs développements et sous tous leurs aspects, toujours dans le sens de la diffusion la plus large et la plus généreuse de l'enseignement dans les masses. » Mais raisonnons un peu sur les données mêmes de M. A. Près de 250 cahiers sur 650, émettent un vœu relatif à l'instruction primaire, mais beaucoup se contentent, comme dit M. A., « de vœux généraux plus ou moins vagues, » et M. A. (p. 104) réduit de 250 à 117 le nombre des cahiers où l'on parle en termes « plus ou moins vagues » de l'instruction populaire. 76 seulement, dont 30 parmi les cahiers ecclésiastiques, « proposent la solution la plus libérale, qui consiste à « établir des écoles dans toutes les paroisses indistinctement. » Voilà des chiffres éloquents : 76 cahiers sur plus de 650! Il faut donc avouer que si l'on avait exaucé les vœux platoniques des cahiers, sept paroisses sur huit n'auraient pas eu d'écoles; 21 millions de Français sur 24 n'auraient su ni lire ni écrire. Mais l'impartialité de M. A. ne va pas jusqu'à faire ces calculs, et il se garde bien, à plus forte raison, d'en déduire les conséquences logiques.

Le clergé songeait plus que la noblesse et le tiers état à répandre l'instruction primaire, mais il lui fallait précisément ces clercs tonsurés dont Voltaire ne voulait pas. Il plaidait *pro domo sua*. Assurément les

rédacteurs des cahiers ont demandé quelques réformes, mais ils ne sont pas allés assez loin; ils ont laissé prodigieusement à faire aux régimes suivants, et la réalisation complète des vœux exprimés par eux nous eût laissés bien loin des résultats actuellement obtenus.

Il n'est donc pas vrai de dire avec M. A. (p. 124) que les textes cités par lui permettent de reconnaître « chez nos pères une large intelligence des besoins intellectuels des masses, et la volonté énergiquement manifestée de donner satisfaction à ces besoins. » Mais n'allons pas demander à un auteur plus qu'il ne peut donner; si M. l'abbé Allain était arrivé à des conclusions autres que celles qu'il adopte, il aurait dû garder son manuscrit en portefeuille, et l'on conviendra que c'eût été grand dommage.

A. Gazier.

P.-S. — Le livre de M. A. vient d'être couronné par l'Académie française; on ne peut qu'applaudir en voyant récompenser ainsi la patience de l'érudit jointe au mérite de l'écrivain.

CHRONIQUE

FRANCE. — La *Gazette archéologique* change de direction et ajoute à son titre « *Gazette archéologique*, fondée par Fr. Lenormant et J. de Witte », le sous-titre suivant : *Revue des musées nationaux*, publiée sous les auspices de M. Louis de Ronchaud, directeur des Musées nationaux et de l'école du Louvre, par E. Babelon, attaché au cabinet des médailles et des antiques de la Bibliothèque nationale, et E. Molinier, attaché à la conservation de la sculpture et des objets d'art du Moyen-Age et de la Renaissance au Louvre, secrétaire de la rédaction. La *Gazette* conserve son ancienne physionomie. Elle comprend toujours deux parties distinctes, 1° articles de fond, 2° bulletin des musées nationaux, courrier de l'étranger, bibliographie archéologique.

— M. C. Jullian, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux, a fait paraître le tome I des *Inscriptions romaines de Bordeaux* (gr. in-4°, orné de planches en héliogravure). Ce recueil appartient à la collection des archives municipales de Bordeaux, que la ville publie à ses frais.

— M. Strygowsky doit publier prochainement les miniatures du calendrier de Dionysius Filocalus, d'après les calques des bibliothèques du Vatican, des Barberini, de Berne, de Vienne et de Berlin.

— La librairie Thorin met en souscription les *Registres de Grégoire IX*, recueil des bulles de ce pape, publiés ou analysés d'après les manuscrits originaux des archives du Vatican, par M. Lucien Auvray, membre de l'Ecole française de Rome, ancien élève de l'Ecole des Chartes. Les *Registres* formeront deux volumes grand in-4° raisin, sur deux colonnes, et seront publiés par fascicule de 15 à 20 feuilles environ, au prix de soixante centimes par feuille. Aucune livraison ne sera vendue

séparément. L'ouvrage complet formera environ 150 à 160 feuilles. Le premier fascicule est sous presse.

— M. le comte de CIRCOURT prépare une histoire de la politique extérieure de la maison d'Orléans-Valois jusqu'en 1418.

— M. Eugène MÜNTZ vient de publier, en collaboration avec M. Paul FABRE, maître de conférences à la Faculté des lettres de Douai, un volume de près de 400 pages intitulé *La Bibliothèque du Vatican au* XVe *siècle d'après des documents inédits, contributions pour servir à l'Histoire de l'Humanisme.* Ce volume forme le t. XLVIII de la « Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome » et comprend l'histoire du Vatican depuis Martin V jusqu'à Alexandre VI. Il est accompagné de nombreuses pièces inédites, brefs, pièces comptables, inventaires, etc.

— La correspondance du comte d'Avaux, ambassadeur de France au congrès de Munster, sera prochainement publiée par les soins de M. BOPPE.

— La Faculté des lettres de Lyon a décidé, l'année dernière, de modifier les conditions et la forme de la publication scientifique qu'elle avait entreprise depuis 1883. Son *Annuaire*, qui se composait de fascicules d'histoire, de littérature, de philosophie, devient une bibliothèque analogue à celle que publie l'École des Hautes-Études, et formée de volumes entièrement indépendants les uns des autres. Le premier tome de cette nouvelle collection vient de paraître; il a pour titre *Neuchatel et la politique prussienne en Franche-Comté* (1702-1713), *d'après des documents inédits des archives de Paris, Berlin et Neuchatel*, par M. Emile BOURGEOIS (Paris, Leroux. In-8°, IX et 259 p.). Deux autres tomes, actuellement sous presse, paraîtront prochainement : II. *Mémoires inédits de Maine de Biran*, avec une introduction, par M. A. BERTRAND; III. *La chanson de Roland*, traduction en prose archaïque et rythmée, par M. L. CLÉDAT.

— M. Nérée QUÉPAT — tout le monde reconnaîtra sous ce nom M. René PAQUET, — va faire paraître très prochainement un *Dictionnaire biographique de l'ancien département de la Moselle*, qui formera un digne et bienvenu supplément à la *Biographie de la Moselle* de Bégin. Ce Dictionnaire contient, comme l'indique le sous-titre, toutes les personnes notables de cette région, avec leurs noms, prénoms et pseudonymes, le lieu et la date de leur naissance, leur famille, leurs débuts, leur profession, leurs fonctions successives, leurs grades et titres, leurs actes publics, leurs œuvres, leurs écrits et les indications bibliographiques qui s'y rapportent, les traits caractéristiques de leur talent, etc. Ce volume (grand in-8° de 600 pages, imprimé sur deux colonnes. Paris, Picard, 20 francs) est le fruit de plusieurs années de recherches assidues; toute appréciation politique en a été formellement exclue; il ne sera tiré qu'à 600 exemplaires sur papier chamois (500 seulement seront mis dans le commerce) et, comme on n'a pas fait de clichés, il n'aura pas de seconde édition et ne sera jamais réimprimé.

— Dans le volume intitulé *Souvenirs et visions* qu'il vient de publier à la librairie Plon (in-8°, IV et 320 p., 3 fr. 50). M. le vicomte E. M. DE VOGÜÉ a réuni les études suivantes « fort diverses par leur sujet, leur date, les pays où elles conduisent », mais témoignant toutes de « la passion de l'histoire qui poussait l'auteur par les chemins » : *Mariette-Bey en Égypte; Cortez au Mexique* (d'après la chronique de Bernal Diaz); *Le jubilé de la Réformation à Genève; Prague et les Bohémiens; L'exposition de Moscou et l'art russe; Dans la steppe du Donetz; En Crimée.*

— Le n° 2 de la *Revue d'histoire diplomatique* contient les articles suivants : Ad. FRANCK, Le rôle de la Guerre dans la formation des nations et de la société en général. BIKÉLAS, La formation de l'État grec depuis le congrès de Leybach (fin). Ed. ROTT, Philippe III et le duc de Lerme. A. BARRAL, Deux mariages de la maison de Bra-

gance. Funck-Brentano. La diplomatie et l'économie politique. Kervyn de Lettenhove, Talleyrand (janvier-mai, 1814. Von Schlossberger, Le roi de Wurtemberg, 1814. De Mas-Latrie, Lettres de Charlotte de Rohan au roi de Suède. Ch. Schefer, État de la cour de Brandebourg en 1694. (Relation de M. de la Rosière). De Maulde, Rapport secret de P. A. Pecci au cardinal du Bellay. Thuasne, Procès-verbal de l'amende honorable et de l'absolution des Florentins (13 déc. 1480). Ce numéro, très abondant autant qu'intéressant, se termine par des comptes-rendus.

— M. Th. Funck-Brentano doit donner, dans la collection elzévirienne que publie la librairie Plon, une édition complète de l'économiste Montchrétien.

— Nous apprenons avec un vif regret la mort de notre ancien collaborateur G.-A. Heinrich. Il était né le 4 décembre 1829. Il entra à l'École normale supérieure en 1848, voyagea en Allemagne et, à son retour (1855), se fit recevoir docteur ès-lettres avec les thèses suivantes : *Étude sur le Parcival de Wolfram d'Eschenbach* et *De origine juris septem principum electorum in imperio germanico*. Il a passé le reste de sa vie à Lyon où il était professeur titulaire de littérature étrangère (depuis 1859). Il avait été nommé en 1871 doyen de la Faculté des lettres. Il a édité les *Fragments sur l'art et la philosophie* d'Alfred Tonnellé (1859) et publié, outre deux ouvrages sur *les invasions germaniques en France* (1871) et sur *la France, l'étranger et les partis* (1873), une *Histoire de la littérature allemande* en trois volumes (1870-1873) qui fut couronnée par l'Académie française.

— En même temps que M. Heinrich, meurt un autre de nos anciens collaborateurs, Louis Eugène Benoist. Il était né à Nangis le 28 nov. 1831. Élève de l'École normale (1852), professeur au lycée de Marseille (1855-1867), professeur de littérature ancienne à la Faculté de Nancy, puis de littérature étrangère à la Faculté d'Aix, il avait suppléé M. Patin en 1874 à la Sorbonne pour la chaire de poésie latine, dont il était devenu titulaire en 1875. Outre ses thèses de docteur ès-lettres *Guichardin, historien italien du XVIe siècle* et *De personis mulieribus apud Plautum* (1862), il avait publié un *Recueil de lettres de Commynes tirées des archives de Florence* (1863), des éditions de la *Cistellaria* (1863) et du *Rudens* de Plaute (1864), des *Morceaux choisis* de ce poète (1871), et, une édition de *Virgile* (1867-1872, 3 vol.) qui est son travail le plus important.

ALLEMAGNE. — La librairie Elwert, de Marbourg, édite une nouvelle revue qui a pour titre *Phonetische Studien, Zeitschrift für wissenschaftliche und praktische Phonetik mit besonderer Rücksicht auf den Unterricht in der Aussprache*. La revue est dirigée par M. W. Vietor, qui s'est assuré le concours de MM. Bell, Ellis, Evans, Hoffory, Jespersen, Kewitsch, Lohmeyer, Lundell, Lytkens, Noreen, P. Passy, Schrœer, Sievers, Stjernstrœm, Sweet, Techmer, Trautmann, Vion, Western, Winteler, Wulff, etc. Elle paraît à intervalles indéterminés et formera trois ou quatre fascicules par an, chacun du prix de 2 mark à 2 mark 50.

— La publication de la treizième édition du *Conversations-Lexikon* de Brockhaus est terminée, et on vient de commencer l'impression du *Supplement-band*, comprenant quinze fascicules.

— Le comité du *Verein für niederdeutsche Sprachforschung* a tenu son assemblée annuelle les 26 et 27 mars à Rostock, à l'hôtel du Soleil. On lui a présenté la première feuille du *Waldeckisches Idiotikon*, de M. Collitz. Il a refusé provisoirement d'imprimer un vaste recueil des allitérations allemandes de M. Seitz, d'Itzehoe; mais il a accepté de publier une édition du *Düdescher Schlœmer* de Stricker, par M. Bolte, et du *Spegel des Antichristlichen Pawestdoms und Lutherischen Christendoms* de Nicolas Gryse (1593). M. Fr. Jostes, privat-docent à l'Université de Münster, a été nommé à la place de feu Culemann. Une réunion aura lieu à Stettin,

à la Pentecôte; M. Reifferscheid y fera une conférence *Ueber den Anteil Pommerns an der niederdeutschen Sprachforschung*, et M. Ulrich Jahn sur le *Volksmærchen* en Poméranie.

— Le conseil d'administration de la fondation Wedekind pour l'histoire d'Allemagne donnera un premier prix à l'éditeur des *Denkwürdigkeiten über Leben und Zeit Kaiser Sigismunds*, du Mayençais Eberhard Windeck, et un second prix à l'auteur d'une *Geschichte des Herzogtums Schwaben vom Beginn des X bis in die zweite Hælfte des XIII Jahrhunderts* Chaque prix est de 3,000 mark.

— On n'avait pas encore publié officiellement en Allemagne, comme nous le faisons en France, la liste des écrits parus pendant l'année dans les universités et facultés. M. Dziatzko, premier bibliothécaire de Gœttingue, avait demandé dès 1873 la publication d'un semblable catalogue. Ce catalogue, rédigé sous l'impulsion du directeur général de la bibliothèque royale de Berlin, vient enfin de paraître; il renferme les titres de tous les écrits parus dans les universités de Prusse et d'Allemagne, du 15 août 1885 au 14 août 1886 (*Jahresverzeichnis der an den deutschen Universitæten erschienenen Schriften*, I. Berlin, Asher. In-8°, 238 p. 5 mark).

— Le premier fascicule de la *Zeitschrift für den deutschen Unterricht* que nous avons récemment annoncée, a paru (à la librairie Teubner, de Leipzig). Il renferme une introduction de M. Rudolf Hildebrand qui expose le plan et le but de la Revue (« tous les maîtres d'allemand doivent y trouver un centre, où ils peuvent chercher ou donner conseil et enseignement, où doit être efficacement représentée et stimulée l'étude de la langue dans sa beauté, sa pureté et sa justesse »); une étude de M. Otto Lyon, le directeur de la Revue, *Das Schrifttum der Gegenwart und die Schule*; des articles de M. J. Sahr : *Gottfried August Bürger und sein Wilder Jæger*; de M. Alb. Richter : *Aus den Anfængen des deutschsprachlichen Unterrichts*; de M. Paul Schumann : *Aus der deutschen Sprachlehre*; et *Aufsatzthemen*; de M. Otto Lyon : *Einiges aus dem grammatischen Unterricht in Sexta*; de M. Fr. Kern, *Gœthes « Natürliche Tochter » im deutschen Unterricht*; de M. W. Scheffler, *der deutsche Unterricht und der Auslænder*. A la suite de ces articles, viennent des réponses à des questions posées par les abonnés, et des comptes-rendus. La Revue paraît six fois par an, au prix de dix marks.

— M. D. Sanders vient de fonder une *Zeitschrift für deutsche Sprache*, paraissant tous les mois chez le libraire J.-F. Richter à Hambourg. Elle donne des études dans le genre de celles qui composent son *Stil-Musterbuch*, des discussions sur divers points de grammaire pratique, des comptes-rendus de livres classiques, etc. Prix de l'abonnement : 12 marks par an. A recommander aux bibliothèques scolaires.

— Une nouvelle Revue doit paraître le 1er octobre prochain sous le titre *Archiv für Geschichte der Philosophie*. Elle a pour directeurs MM. Diels, Dilthey, Benno Erdmann, L. Stein et Ed. Zeller, et pour éditeur, M. Reimer, de Berlin. Elle se propose de réunir tous les travaux relatifs à l'histoire de la philosophie et épars dans les différents recueils. Elle renfermera des articles qui ne contiendront qu'une feuille de seize pages au plus et rendra compte de toutes les publications sur l'histoire de la philosophie. Elle paraîtra tous les trois mois par fascicules de dix feuilles en moyenne. Prix de l'abonnement annuel : 12 marks ou 15 francs.

ANGLETERRE. — Le XXIIe volume de l'*Encyclopaedia Britannica*, qui va paraître et qui terminera la lettre S, contiendra les art. suivants : Th. Watts, *The Sonnet*; Campbell, *Sophocles*; Morel-Fatio, *Spanish literature*; Gosse, *Swedish Literature*; Wright, *Syriac literature*; Socin, *Mount Sinai*; Harnack, *Sozomen*; H. Jackson, *Socrates* et *Sophists*; Hicks, *Stoics*; Morfill, *Slavs*; Ingram, *slavery*.

— M. H. J. Mathews, d'Exeter College, Oxford, met sous presse, d'après l'unique manuscrit hébreu de la bibliothèque du Vatican, le traité de grammaire de Joseph Kimchi, *Sepher Haggaluy*.

RUSSIE. — M. le sénateur Zaroudny vient de publier à Pétersbourg une traduction en prose russe de l'*Enfer* du Dante. Cette traduction est accompagnée d'un commentaire perpétuel. Il n'y a pas encore en prose russe de traduction complète de la Divine Comédie. — L. L.

— M. Kondakov, professeur à l'Université d'Odessa, a été chargé de publier les *Mémoires* du VI[e] Congrès archéologique qui s'est tenu dans cette ville en 1884. Le tome I est précédé d'une notice sur le comte Ouvarov, qui a été en quelque sorte le créateur des études archéologiques en Russie. Il renferme des travaux relatifs à l'époque préhistorique ou aux origines de l'histoire russe. Le 3[e] volume, non encore achevé, contient un important mémoire de M. Kondakov : *les Eglises et les Monuments byzantins de Constantinople*. Ce mémoire tiré à part forme un vol. de 226 pp. Le prix est de 10 roubles. — L. L.

SUISSE. — Notre collaborateur, M. Wilhelm Meyer, privat-docent à l'Université de Zurich, a été nommé professeur extraordinaire de philologie romane à l'Université d'Iena.

— M. Alfred Stern, qui vient de quitter l'Université de Berne pour aller professer l'histoire au Polytechnicum de Zürich, amasse les matériaux d'un grand ouvrage sur Mirabeau.

— Vient de paraître le premier fascicule de l'histoire de la littérature allemande en Suisse, *Geschichte der deutschen Litteratur in der Schweiz*, de M. J. Baechtold Frauenfeld, Huber. 1 mark 60).

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séances des 11 et 18 mai 1887.

M. Flouest présente de la part de M. de la Sizeranne, associé correspondant de la Drôme, trois objets antiques se rapportant à la période de l'âge du bronze, et trouvés à Rochetaillée, près de Seize, dans une sépulture.

M. Rey donne lecture d'un mémoire traitant de la topographie de la ville de Jérusalem au temps des croisades : ce mémoire se divise en trois chapitres, le premier consacré aux murailles et portes de la ville; le second aux rues, églises, monastères et autres édifices, et le troisième à la topographie médiévale des environs immédiats de Jérusalem.

M Mowat communique à la Société un travail de M. Julien, de Bordeaux, sur des inscriptions latines découvertes par lui à Toulon.

M. Babelon attire l'attention de la Société sur les pièces achetées par le cabinet des médailles à la vente de la collection des monnaies d'or de M. Ponton d'Amécourt. La Société s'associe aux éloges donnés par M. Babelon à la libéralité de M. le baron de Witte, qui a acheté à la vente d'Amécourt des monnaies d'or qu'il a données au cabinet des médailles; à l'unanimité, des remerciements sont votés et seront adressés au généreux donateur.

M. l'abbé Thédenat communique à la Société 1° de la part de M. l'abbé Laurent-Monnier, curé de Saint-Aubin, une stèle romaine trouvée à Tavaux (Jura); 2° des renseignements sur des travaux de démolition de la chapelle du collège de Juilly, qui remonte au XIII[e] siècle.

M. Flouest soumet à l'examen de la Société, de la part de M. le vicaire-général Desnoyers, associé correspondant à Orléans, un bracelet de poignet en bronze, portant une inscription en caractères latins dont il est impossible de trouver le sens.

L. Duchesne.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 24 — 13 juin — 1887

125. — **Scholia in Euripidem.** Collegit recensuit edidit Eduardus Schwartz. Vol. I. Scholia in Hecubam Orestem Phœnissas. Berlin, Reimer, 1887, xii et 415 p. in-8. Prix 9 m.

On sait que, sur les dix-neuf pièces d'Euripide qui nous sont parvenues, neuf seulement sont accompagnées de scholies ; les dix autres ont été conservées dans deux manuscrits n'offrant que de loin en loin quelques gloses insignifiantes, qui tiennent en un très petit nombre de pages. Les trois premières pièces, Hécube, Oreste et les Phéniciennes, ont été le plus souvent commentées. M. Schwartz en donne les scholies dans un premier volume, que nous avons sous les yeux ; il lui suffira certainement d'un second volume pour ajouter tout le reste.

Comment cette nouvelle édition se distingue-t-elle de l'édition de Dindorf, composée de quatre volumes, qui ont paru à Oxford en 1863 ? Telle est la première, et à peu près la seule question que nous poseront nos lecteurs. M. S. a fait lui-même une nouvelle collation des trois principaux manuscrits, le *Marcianus* 471 (M), le *Vaticanus* 909 (A), le *Parisinus* 2713 (B), et de plus, pour l'Oreste et les Phéniciennes, d'un manuscrit de Turin, B IV 13 (T). Ce dernier manuscrit, déjà comparé par Amédée Peyron, est très rarement cité dans Dindorf. Le nouvel éditeur s'est proposé de donner, grâce à ces quatre manuscrits, la recension des scholies antérieure au xie siècle. Il n'a fait que de rares emprunts aux autres manuscrits, quand ils pouvaient servir à compléter utilement les quatre manuscrits principaux. Quant à ces derniers mêmes, il a retranché les additions de deuxième et troisième main, et n'a d'ailleurs donné complètement que les scholies du *Marcianus*, tandis qu'il a omis les gloses insignifiantes des autres manuscrits, lorsqu'elles trahissaient à première vue une origine récente.

Son édition se trouve ainsi débarrassée d'un grand nombre de redites et d'inutilités qui encombrent les pages de Dindorf. Ce n'est pas à dire que, même réduits ainsi, ces commentaires ne contiennent beaucoup de non-valeurs. Il ne pouvait guère en être autrement. Il faut que le lec-

teur distingue autant que possible entre le bon et le mauvais, et, pour que cette distinction fût plus facile, M. S. s'est imposé deux règles excellentes. La première, c'est de commencer un nouvel alinéa pour toutes les scholies qui se trouvent séparées dans les manuscrits; la seconde, c'est d'omettre les particules de transition qui, dans les recensions plus récentes, en rattachant les scholies les unes aux autres, font naître l'apparence trompeuse d'un commentaire perpétuel, et de séparer par des blancs les remarques ainsi détachées. De plus il a marqué d'une croix celles qui lui semblaient plus récentes.

On voit que le nouvel éditeur a procédé par élimination : je ne pense pas que son volume offre beaucoup de choses qui ne se trouvent pas dans l'édition et dans les *Addenda* de Dindorf, si ce n'est quelques gloses négligées par les éditeurs précédents. Parfois la leçon a été corrigée, ou le manuscrit a été déchiffré avec plus de soin. En voici un exemple. Dans *Oreste*, v. 194, on lisait : ἐν τούτῳ ὑπομιμνήσκεται καὶ τῆς Ἠλέκτρας, mots dénués de sens; la nouvelle édition porte, d'après les mss. de Venise et de Turin : ἐν δὲ τῷ ὑπομνήματι καὶ ταῦτα τῆς Ἠλέκτρας. Les manuscrits donnent avec raison ce vers au chœur; cependant Nauck et Kirchhoff le partagent entre le chœur et Electre (Χο. δίκᾳ μέν. ΗΛ. καλῶς δ'οὔ) et se rapprochent ainsi partiellement de l'avis de cet ancien commentateur.

Signalons encore, dans les notes mises en bas des pages, la citation des fragments de vieilles scholies éparses dans les Etymologiques et Glossaires, ainsi que les renvois aux endroits des Lexiques et autres ouvrages ayant quelque rapport avec les scholies relatives à la mythologie. On voit que cette nouvelle édition, par ce qu'elle donne, et, peut-être, plus encore par ce qu'elle ne donne pas, est un instrument de travail commode et utile.

W.

---

126. — C.-H. PEARSON and Herbert A. STRONG. **D. Junii Juuenalis Saturae XIII,** thirteen Satires of Juvenal, edited with Introduction and Notes. Part II, Notes. Oxford, Clarendon Press, 1887. Pet. in-8, 162 pp.

Comme je n'ai reçu que la seconde partie de cette édition, que je n'en connais ni le texte ni les principes généraux, je me contenterai de quelques observations de détail.

P. 10, 1, 44, il eût fallu renvoyer à Suét., *Calig.*, 20, qui explique ce passage. — P. 39, IV, 5, les auteurs adoptent ici l'opinion de Reifferscheid qui fait de *refert* une construction avec le datif : *rei fert meai* : ce qui ne se comprend pas bien, et de plus comment expliquer *meai* devenu *mea*? Il y a là un problème qui n'a pas encore reçu de solution satisfaisante, malgré les hypothèses récemment émises par Hoffmann [1],

1. *Fleckeisens Jahrbücher f. cl. Phil.*, 117, p. 197.

Teuber [1] et Schöll [2]. En tout cas, il est impossible de le trancher rapidement dans une annotation d'auteur. — P. 44, IV, 105, M. Brugman n'est pas l'auteur de la syntaxe latine du *Handbuch* d'I. Müller. — P. 62, VII, 104, M. Boissier [3] a montré que le sens de ce passage était le suivant : « Un historien ne gagnera jamais ce que gagne un *reporter*. » Il ne s'agit donc pas de la lecture des *Acta diurna*. — P. 77, VIII, 157, il ne faut pas songer à identifier, comme le faisait Classen, Epona avec les dieux des *Indigitamenta*, comme *Bubona, Orbona* qui ont l'*o* long. Il est généralement admis que c'est une divinité d'origine celtique, comme le prouve la provenance des inscriptions et des images qui lui sont consacrées. Le passage de Juvénal contredit précisément l'opinion de Corssen, en donnant la quantité de l'*o* qui est bref (de même, Prud. *Apoth.* 197)[4]. — P. 85, X, 20, *contus* n'est pas un mot « sarmate »; il est emprunté au grec κοντός, avec lequel d'ailleurs les auteurs le comparent. Il eût été intéressant d'indiquer le sens exact de *contus* employé en cet endroit. — P. 88, X, 84, *Aiax* ne se rapporte pas à Tibère : cela s'accorderait mal avec le contexte. Il s'agit d'un des personnages qui peuvent être condamnés comme complices de Séjan. Pour l'interprétation de tout le passage, cf. P. Thomas, *Rev. de philologie* 1884, p. 108. — P. 93, X, 226, *sonabat* dans la citation de Virgile (*Ecl.* I, 28) est une inadvertance curieuse des éditeurs. Les copistes du Moyen-Age n'auraient pas mieux fait. — P. 128, XIV, 96, *metuentem* est employé à dessein en parlant des Juifs. C'est un mot technique, employé pour désigner les prosélytes du judaïsme; en grec, σεβόμενος ou φοβούμενος ont la même acception particulière [5].

Enfin on ne voit nulle part que, soit pour la satire IV, « le Turbot », soit pour les divers autres passages, les éditeurs aient tiré parti des *Annotazioni alle satire di Giovenale* de Borghesi [6] : il y a là une précieuse mine de renseignements.

Malgré ces détails, l'ensemble de cette annotation est satisfaisant. MM. Pearson et Strong ont tiré parti de l'énorme édition Mayor et de l'édition allemande de Weidner; ils sont au courant des questions relatives à Juvénal. Enfin ils ont donné des soins tout particuliers à la partie grammaticale, en distinguant avec soin les particularités de la langue de Juvénal de l'usage classique. Ce commentaire permettra d'attendre avec moins d'impatience la réédition de celui de Weidner [7].

P. A. Lejay.

---

1. *Ztschr. f. d. Gymn. w.* Berlin, 33 (1879) p. 431.
2. *Archiv für lat. Lexic.*, 2, p. 213.
3. *Rev. de philologie*, 1879, p. 14.
4. Cp. *Ausführlicher Lexicon der gr. u. röm. Myth.*, von Roscher, col. 1286 ss.
5. Bernays, *Abhandlungen*, II, 73, ss.
6. Borghesi, *Œuvres complètes*, V, 509.
7. Je dois ajouter que, par un scrupule bien anglais, cette édition ne contient que treize satires : les satires II, VI et IX manquent.

127. — **La Chaire française au moyen-âge,** spécialement au XIIIe siècle, d'après les manuscrits contemporains, deuxième édition corrigée et augmentée, par M. Lecoy de la Marche. Paris, Laurens (1886), un vol. in-8 de XVI-547 pages.

La valeur de cet ouvrage est indiquée par ce seul fait que, malgré son caractère franchement scientifique, il est arrivé en moins de vingt ans aux honneurs d'une deuxième édition. C'était justice, car si M. Lecoy de la Marche ne fait pas connaître suffisamment les sermons du XIIIe siècle, qu'il émiette et cite seulement par fragments très courts, en revanche il donne toutes les indications désirables sur les origines de la prédication en France, sur la vie et les œuvres des principaux sermonnaires du Moyen-Age, sur la nature et la composition des sermons; il permet enfin d'apprécier par certains côtés la société civile et religieuse du XIIIe siècle.

Il y aurait donc intérêt à étudier sérieusement cet ouvrage, mais le moyen de discuter avec un auteur qui le prend de si haut avec la critique? M. L. de la M. a éprouvé le besoin d'écrire dans sa préface les lignes que voici : « Peut-être aussi [ce livre] a-t-il « bénéficié de l'in- « dulgence de la critique, qui était acquise autrefois à tout écrivain « consciencieux. Depuis, des usages moins courtois se sont introduits « dans la grande famille des érudits. On n'analyse plus un ouvrage « pour initier le public à son contenu, à son genre d'intérêt; on s'ef- « force laborieusement de dresser une longue liste d'*errata* sans impor- « tance, et de faire valoir le critique aux dépens de l'auteur, qui paraît « ainsi n'avoir commis que des bévues..... Nous n'espérons donc pas, « cette fois, échapper au scalpel de ces vivisecteurs. »

M. Lecoy de la Marche se trompe, il ne sera pas « scalpé » par la *Revue critique*. On ne lui reprochera pas, preuves en mains, ses longueurs, ses digressions, ses plaidoyers ou ses réquisitoires, pas même les fautes d'impression qui pullulent dans son livre; mais aussi l'on ne dira pas de cet ouvrage le bien qu'on eût été heureux de pouvoir en dire.

A. Gazier.

---

128. — **La Bruyère dans la maison de Condé.** Etudes biographiques et historiques sur la fin du XVIIe siècle, par Etienne Allaire. Paris, Firmin Didot, 1886, 2 vol. grand in-8 de XV-570 et 643 p.

Après tout ce qui a été écrit sur La Bruyère, après surtout ce qu'en a écrit M. Gustave Servois dans son excellente édition, deux gros volumes encore, deux volumes qui, réunis, forment plus de 1,200 pages, certes c'est beaucoup. Il est vrai que M. Allaire ne s'occupe pas seulement de l'auteur des *Caractères*, mais aussi de la plupart des célèbres contemporains de son héros. Paris, Versailles, Chantilly, ne lui suffisent même pas; il fait plus d'une excursion en dehors des frontières de la

France, décrivant, par exemple, l'*état de l'Europe en 1690*, *en 1692*, et l'on peut dire que, dans l'histoire des dernières années du XVII[e] siècle, il touche à peu près à tout. Peut-être eût-il mieux valu moins s'étendre et laisser de côté tout ce qui était déjà bien connu. Mais, hâtons-nous de le constater, à côté de choses superflues, que de choses nouvelles on trouve dans les deux volumes! M. A., qui a été le précepteur du duc de Guise, et qui, en son *Avant-propos*, parle de la façon la plus touchante de son brillant élève mort, comme le héros de Virgile, en la fleur de son âge, a pu interroger à loisir les inappréciables archives des Condé et en a retiré les plus curieux documents sur la vie de La Bruyère, comme sur le vainqueur de Rocroy, sa famille et son entourage [1]. Toute la partie du livre écrite à l'aide des lettres et pièces diverses de la collection du duc d'Aumale abonde en révélations intéressantes. Un des personnages qui, après le grand Condé et son petit-fils le duc de Bourbon, occupent le plus de place dans les deux volumes, c'est Bossuet, le dévoué protecteur et ami de La Bruyère, et auquel nous devons, outre tant de chefs-d'œuvre qui lui sont propres, cet autre chef-d'œuvre qui s'appelle les *Caractères*, car l'influence du précepteur du Dauphin sur le précepteur du duc de Bourbon fut immense, et l'évêque de Meaux lui donna, avec les plus beaux modèles, les plus profitables leçons. La Bruyère eut encore, en quelque sorte, un autre bien illustre collaborateur dans Condé, dont la causerie si remarquable [2] prépara, et pour ainsi dire, dicta force pages des *Caractères*.

J'ai reproché tout à l'heure à l'ouvrage de M. A. d'être un peu trop long; je dois lui reprocher encore de n'être pas assez solide. L'auteur a voulu montrer que chaque paragraphe des *Caractères* a été écrit sous l'impression du moment et peut fort bien être expliqué par telles ou telles circonstances indiquées dans les journaux, les lettres, les mémoires, etc. J'en conviens, le livre de l'admirable moraliste est très souvent le reflet de ce qu'il a vu, l'écho de ce qu'il a entendu ; oui, l'histoire de son temps a été la grande source où il a puisé la matière de tant de fines remarques et de portraits *faits de main d'ouvrier*. Mais, à côté d'allusions évidentes à des faits et à des personnages du XVII[e] siècle, combien de passages échappent à tout rapprochement! Combien de réflexions sont des vérités d'un ordre général! Sans doute M. Allaire a soutenu sa thèse avec beaucoup d'habileté; il s'est montré très sagace, très ingé-

1. Indiquons particulièrement, dans cet entourage, le médecin Pierre Michon, dit l'abbé Bourdelot, et le poète Santeul, deux singuliers personnages au sujet desquels M. Allaire raconte de piquantes particularités pour la plupart tirées de ces archives de Chantilly qui viennent d'être données avec une si admirable générosité à l'Institut de France. Voir, pour Bourdelot et ses lettres inédites, t. I, p. 136 à 227, *passim;* pour Santeul, sa correspondance et son poème en l'honneur de Chantilly *(Cantilliaca)*, t. I, p. 193, 194; t. II, p. 334 à 609, *passim*.

2. Sur Condé spécialement considéré comme *parleur*, voir t. I, p. 186. C'est une des pages frappantes du livre. L'admiration de M. A. pour Condé ne l'empêche pas de noter les défauts du héros, par exemple son emportement dans la discussion.

nieux; il a deviné juste en force occasions. Pourquoi faut-il qu'à des conjectures heureuses il ait trop souvent mêlé des conjectures inacceptables, se contentant de l'à-peu-près, de l'apparence? N'insistons pas trop sur ces torts, car l'auteur lui-même a reconnu combien est mouvant et dangereux le terrain sur lequel il s'avance, et il dit (p. xv) avec une modestie qui doit désarmer la critique : « Notre ambition se borne à nous tromper le moins que nous pourrons [1]. »

T. DE L.

VARIÉTÉS

Notes d'archéologie orientale.

XXXI

Les noms gréco-phéniciens Ἀφάσωμος, Μνασέας *et* Ἄφης.

עבדססם, vocalisé, dans nos transcriptions conventionnelles, *Abdsasam*, est un nom d'homme phénicien, que l'on rencontre assez fréquemment dans les inscriptions de Chypre. Il a tout à fait les allures d'un nom théophore composé du mot *Abd*, « serviteur », et de *Sasam*, représentant l'élément divin, qui se combine régulièrement avec ce mot : *serviteur de Sasam*. La personnalité de ce dieu a été reconnue par M. Renan [2] qui rejette avec raison l'ancienne lecture *sousim*, « chevaux » (chevaux sacrés du soleil); son origine reste encore ignorée [3] et

1. Indiquons rapidement quelques petites fautes à corriger t. I, p. 30 : il s'agit du nonce *Bagni* et non *Bagné*; p. 48 : à *Gérard de Cordemoi* il faut substituer *Géraud de Cordemoy*; p. 158 : le prélat visé par La Bruyère n'est pas l'évêque de Grenoble, Le Camus, mais l'évêque de Châlons, de Noailles; t. II. p. 327 : l'évêque d'Autun ne s'appelait pas *de la Roquette*, mais *Roquette* tout court; p. 339 : M. *de* Walckenaer n'a jamais mis une particule devant son nom ; p. 595 : le *Dictionnaire historique de Dangeau* est inconnu de tous les bibliographes, mais comme M. A. ajoute : par Hurtaut et Magny, on voit qu'il est question là du *Dictionnaire historique de la ville de Paris*. Une faute d'un autre genre, une faute contre le goût, c'est celle-ci : M. A., voulant désigner Mme de Maintenon, s'exprime ainsi (t. I, p. 162) : « La veuve du cul de jatte Scarron ». Pourquoi ne s'est-il pas demandé ce que La Bruyère aurait pensé d'une telle appellation ?

2. *Corp. Inscr. Sem.*, n° 46.

3. Si c'est du côté de l'Egypte qu'il convient de chercher cette origine, comme semblent nous y inviter certains indices, tels que l'association du nom de *Abdsasam* à d'autres noms d'accointances notoirement égyptiennes, l'on pourrait songer soit à *sesen*, *sesennou* (l'octave divine); soit à *sems* (var. *semsem*), « l'aîné », titre divin très spécifique (Grébaut, *Hymne à Ammon-Ra*, p. 88-89); pour ce qui est de l'interversion possible de *sems* en *sesm*, on peut comparer l'homophone *sems*, *semsem* qui, dans le sens de *cheval*, nous reporte à SES = סוס (ססס). Il est probable que c'est à l'Egypte qu'il faut s'adresser pour avoir l'explication de certains noms singuliers de dieux adorés par les Phéniciens de Chypre; par exemple, est-ce

la prononciation même de son nom est à trouver, les voyelles, selon l'usage sémitique, n'étant pas exprimées.

Sur ce dernier point la seconde inscription bilingue de Tamassos pourrait nous fournir quelque lumière.

L'auteur de la dédicace porte, en effet, dans la partie phénicienne, le nom de *Abdsasam*, ainsi que l'a bien vu M. Berger, corrigeant fort justement la lecture de M. Euting. Or, d'autre part, le texte cypriote nous donne la transcription de ce nom. Cette transcription est *a-pa-sa-so-mo-se*, que M. Deecke rend en grec, sans hésiter, par Ἀψάσωμος. Il en résulterait que le nom phénicien devait être prononcé *Abd-Sasôm* (= Ἀϐσάσωμος avec élimination du *d*, étouffé pour ainsi dire entre le ϐ et le σ) et que, par conséquent, le nom de notre dieu énigmatique devait être vocalisé *Sasôm*. Ce serait là déjà une indication fort utile pour déterminer l'individualité de ce dieu. Mais il est permis de se demander si elle est aussi sûre qu'elle le paraît.

D'abord, étant donnée la règle générale de l'écriture cypriote qui n'exprime jamais la réduplication des consonnes, l'on serait en droit strict de rendre la transcription *a-pa-sa-so-mo-se* par Αϐα(σ)σάσωμος au lieu de Ἀψάσωμος (le *d* de *Abd*, *Abad* s'étant assimilé au σ initial de σάσωμος); je crois cependant que M. Deecke est ici dans le vrai, par suite d'une analogie qu'il n'a, d'ailleurs, pas connue et dont je parlerai tout à l'heure. Ce qui est plus sérieux, c'est que la transcription *sa-so-mo-se* du nom du dieu peut être sensiblement différente de σάσωμος.

Premièrement, en vertu de la loi des réduplications virtuelles que je viens de rappeler, on serait tout aussi autorisé à lire σά(σ)σωμος, ce qui correspondrait à une forme phénicienne *Sassom; Sassom*, avec les ressources de la phonétique sémitique, ouvrirait la porte à toute une série de combinaisons morphologiques, le premier des deux *ss* pouvant être le résultat d'une assimilation, et représenter, par exemple, un *r : sarsom*.

Secondement, il ne serait pas impossible que dans *sa-so-mo-se*, la syllabe écrite *so* eût une autre valeur que celle de σω (ou σο). En effet, lorsque deux consonnes se suivent dans l'intérieur d'un mot et que la première doit être prononcée sans voyelle, le système cypriote, ne connaissant que des syllabes ouvertes, composées d'une consonne et d'une voyelle, exige impérieusement que cette consonne à vide prenne la voyelle de la syllabe qui la suit ou qui la précède, selon les cas. D'après les analogies connues, un nom *sasm(os)* devrait être, il est vrai, écrit *sa-sa-mo-se* et non *sa-so-mo-se*. Mais nous sommes loin de connaître

---

un pur effet du hasard si le nom du dieu *Pumaï* se trouve être, on peut dire, identique à celui du Pharaon de la XXII[e] dynastie, *Pimaï* ou *Pamaï*? Est-il téméraire de supposer que certains rois divinisés ont pu devenir de véritables dieux fournissant des éléments de composition à des noms d'homme théophores? (Cf. dans mon *Rec. d'arch. or.*, p. 39 et suiv. *Les noms royaux nabatéens employés comme noms divins.*)

tous les cas possibles où l'on doit appliquer tantôt la première, tantôt la seconde de ces règles, et il se pourrait que, dans l'espèce, la syllabe *so* eût emprunté sa voyelle adjuvante *o* à la syllabe suivante *mo* et non à la précédente *sa* [1]. Dans ce cas, le nom du personnage serait à transcrire non plus Ἀφάσωμος, mais Ἄφασμος, ce qui donnerait pour le nom du dieu qui y est contenu la vocalisation *Sasm ;* au mot ramené à cet état on peut comparer le nom d'homme ססמי = Σέσμαος (au génitif?) qu'on lit, malheureusement avec quelque incertitude, dans l'inscription bilingue grecque et phénicienne de Larnax Lapithou.

La première inscription bilingue de Tamassos contient un autre nom d'homme prêtant également à quelques observations. L'auteur de la dédicace est un Phénicien qui porte le nom bien connu de *Menahem*, מנחם. Dans la partie cypriote, ce nom est rendu par *ma-na-se-se*, que M. Deecke transcrit Μανα(σ)σῆς, ce qui semblerait impliquer sur le terrain grec une confusion entre les noms sémitiques bien distincts *Menahem* et *Menasseh* (מנשה Μανασσῆ dans la version des Septante). M. Euting essaie d'expliquer autrement cette singulière divergence entre le phénicien et le cypriote. S'appuyant sur le fait que *h* et *s* paraissent s'être échangés parfois en cypriote, il serait tenté de croire que *ma-na-se-se* équivaudrait à *ma-na-he-se*. Mais cela ne rendrait pas compte de la disparition du *m* final de *Menahem*. Peut-être y a-t-il place pour une troisième explication à laquelle ni M. Deecke, ni M. Euting n'ont songé.

Quand un Sémite adoptait un nom grec, il pouvait procéder de trois façons dont nous avons de nombreux exemples : ou bien il transcrivait purement et simplement son nom ; ou bien il le traduisait ; ou bien il choisissait un véritable nom hellénique présentant avec son nom sémitique une assonance souvent très superficielle : c'est ainsi qu'un *Josué* devenait *Jason*, un *Joïaqim*, *Alkimos ;* un *Astartyaton*, *Stratôn*, etc... J'inclinerais à penser que nous avons affaire ici à un nom de cette dernière catégorie, à un nom paronomasique. En effet, *ma-na-se-se*, d'après la règle cypriote énoncée tout à l'heure, peut être lu : *m'-na-se-se*, ce qui nous conduit à un de ces noms grecs si fréquents commençant par Μνασ (Μνησ), tels que Μνασέας. Il n'y aurait pas à hésiter à lire Μνασέας, si le α était exprimé entre les deux signes *se ;* il se peut, au surplus, que le dialecte cypriote ait ainsi prononcé. Toujours est-il que nous savons pertinemment que ce nom de *Mnaseas* a été porté par des Phéniciens de Chypre : un Mnaséas, père de Gerysmôn, est l'auteur d'une dédicace grecque [2] faite à Idalion, à Apollon d'Amyclée (Reseph-

1. Surtout si l'on considère, non pas l'élément isolé *sa-so-mo-se*, mais l'ensemble *a-pa-sa-so-mo-se*, où le cas de la consonne à vide se présenterait deux fois de suite : *p(a)-sa* et *s(o)-mo ;* cf. dans ce cas la transcription *ka-ra-si-ti-va-na-xe* = ΚρατιϜάναξ (et, aussi, dans le cas d'une seule consonne à vide, *ka-ta-se-te-se* = κατέστησε).

2. G. Colonna Ceccaldi, *Monuments antiques de Chypre*, p. 197.

Muk'l), en l'an 47 de l'ère de Citium [1]; or, Gerysmôn est un nom notoirement phénicien *(Ger-echmoun* « l'hôte du dieu Echmoun ») qui nous révèle la véritable nationalité de Mnaseas. Je crois que ce Mnaseas d'Idalion s'appelait dans sa langue maternelle *Menahem*, comme l'auteur de l'inscription de Tamassos; cela nous permet de supposer que Menahem [2] était aussi le nom sémitique de Mnaseas le père de Zenon [3], le célèbre Phénicien, originaire de Citium, fondateur de l'école stoïcienne.

Le Phénicien Mnaseas de la dédicace d'Idalion, père de Gerysmôn, est lui-même fils d'un personnage appelé, au génitif, Ἄψητος. Ce dernier nom, inexplicable par le grec, est évidemment phénicien au même titre que celui de Gerysmôn. Si l'on compare Ἄψητος au nom Ἀψάσωμος, ou Ἄψασμος, de l'inscription de Tamassos, l'on est autorisé à le décomposer semblablement en *Ab-sètos*, et à considérer la syllabe initiale *ab* comme représentant non pas, ainsi qu'on aurait pu le croire à première vue, le mot *ab* « père », qui entre dans la formation de beaucoup de noms sémitiques [4], mais le mot *Abd* « serviteur », avec l'élimination du *d* entre *b* et la sifflante. Dans ce cas, *Abd-set*(ος) doit être un nom théophore où *set* joue le rôle d'élément divin. A quel dieu phénicien peut correspondre ce σητ? Selon toute apparence, à צד, *Çed*, que nous retrouvons dans la composition des noms propres *Çedyaton* (Çed a donné), *Gerçed* (l'hôte de Çed), *Yatonçed* (qu'a donné Çed), etc... Nous rencontrons même sur une stèle de Carthage [5] la forme exacte que je suppose devoir se cacher sous Αψητ(ος), עבדצד, *Abdçed* (serviteur de Çed), ce qui achève de prêter à cette supposition un haut degré de vraisemblance.

Un seul point reste un peu obscur : c'est le changement du *d* de Çed en τ, dans Αψητ(ος), au lieu de Αψηδ(ος). Ce changement peut avoir pour cause l'influence directe de la sifflante forte et emphatique *ç* sur le *d* final, tendant à le transformer en *t*; mais il est probable que le changement a dû se faire d'une façon plus secondaire au moment de l'incorporation du radical Αψηδ = *Abd-çed* dans les cadres de la déclinaison grecque : Αψηδ, rattaché à la troisième déclinaison, a dû devenir, au nominatif, Ἄψης pour Ἄψηδ-ς, d'où l'on a ensuite tiré régulièrement,

1. Qui a pour point de départ la mort de Pygmalion = Pumaiyaton, dernier roi de Citium, en 311 avant J.-C., ainsi que je l'ai démontré *(L'Instruction publique*, n° du 6 mars 1880).

2. Menahem se rencontre encore comme nom propre dans d'autres inscriptions phéniciennes de Chypre *(Corp. Inscr. sém.*, nos 55, 57, 87).

3. J'ai déjà montré dans mon mémoire sur les *Stèles peintes de Sidon (Gazette archéologique*, 1877, p. 102 et suiv.) que le nom de *Zenon* avait été pris par un grand nombre de Phéniciens comme équivalent de noms théophores sémitiques composés avec celui de Baal (= Ζεύς).

4. Cf., par exemple, Ἀψάλωμος = אבשלום, *Absalon*.

5. *R. Acad. de Lincei*, vol. VI, 3e série. J'ai montré précédemment *(Notes d'archéol. orient.*, I, *Rev. crit.*, 21 mai 1883, p. 413) que les noms théophores formés avec celui du dieu *Çed* (chasseur), quand ils n'avaient pas été transcrits, comme ici, avaient été rendus en grec par l'équivalent Θήρων.

par analogie, le génitif Ἄψητος, sur le type Πάσης, génitif Πάσητος.

Voici qui me paraît assez bien justifier cette façon de voir. Dans une inscription grecque d'Athènes[1] nous trouvons un Tyrien dont le père porte le nom de Ἄψου, au génitif. Qu'est-ce que Ἄψου? C'est encore, à mon avis, la transcription de notre nom phénicien *Abd-Çed*. Seulement qu'est-il arrivé ici? Tandis qu'à Chypre on rattachait Ἄψη(δ)ς = Ἄψης à la troisième déclinaison, à Athènes on inscrivait ce nominatif artificiel Ἄψης dans la première déclinaison, en le modelant sur le type Χρύσης, génitif Χρύσου.

M. Rangabé avait proposé d'expliquer le nom de Ἄψης, Ἄψου, de l'inscription d'Athènes, par l'hébreu אפס, *èpès*, « terme »; l'on aurait pu songer aussi, peut-être avec plus de vraisemblance encore, à חפץ *hépèç* « plaisir » (Cf. le n. pr. biblique *Hepçi-bah* = Ἀψιβά); mais il me paraît difficile de disjoindre le Ἄψης phénicien d'Athènes du Ἄψης phénicien de Chypre, et le génitif Ἄψητος de ce dernier tend à exclure les étymologies *èpès*, et *hêpèç*. Le père et le fils de l'Apsès tyrien d'Athènes portaient le même nom; il ne reste plus de ce nom que les terminaisons... ΩΝΟΣ dans un cas, et... ΡΩΝΑ dans l'autre, ce qui implique un nom au nominatif .... ΡΩΝ. M. Rangabé pense à [Τύ]ρων ou [Μύ]ρων. Ce pourrait être tout aussi bien [Θή]ρων; or, j'ai démontré autrefois[2] que le nom de Θήρων porté par un autre Tyrien (fils de Boudastratos = *Bodastoret*), dans un décret du sénat et du peuple de Cos lui accordant la proxénie, devait être l'équivalent d'un nom théophore composé avec celui du dieu *Çed* (le *chasseur*). Dans ce cas, Ἄψης et Θήρων seraient deux noms étroitement congénères, formés, l'un par voie de transcription, l'autre par voie de traduction, avec celui de notre dieu Çed, le premier : *Abd-Çed*, et le second *Çedyaton*, *Yatonçed* ou *Gerçed*. Il n'est pas hors de propos de faire remarquer que dans un des proscynèmes phéniciens du temple d'Abydos[3], nous trouvons justement encore un Tyrien appelé *Çedyaton* et fils de *Gerçed*, ce qui nous montre l'emploi à Tyr, dans la même famille, de noms de formes variées ayant pour thème théophore le nom de notre dieu Çed. Cela me paraît ajouter beaucoup de vraisemblance à la restitution [Θή]ρων que je propose pour le nom du père de Ἄψης = *Abdçed*. Quant à l'alternance, dans la même famille, de noms de forme phénicienne et de noms de forme hellénique, nous en avons de nombreux exemples qu'il est superflu de rappeler.

Il résulte de là, d'une façon générale, qu'il faudra désormais examiner avec soin les transcriptions de noms phéniciens commençant par Αψ..., qui pourraient se rencontrer, et vérifier si elles ne représentent pas des noms théophores formés du mot *Abd*, serviteur, et d'un nom de dieu, dont la première lettre est une sifflante. Si cette remarque est fondée, on peut s'attendre un jour à voir apparaître, par exemple, des noms tels

1. Rangabé, *Recueil d'antiquités helléniques*, II, p. 87, n° 417.
2. *Revue critique*, 21 mai 1883, p. 413.
3. *Corp. Inscrip. Semitic.*, n° 102, *a*.

que Ἀψάχων, Ἀψάφων, etc..., qui seraient à expliquer par *Abd-Sakoun* « le serviteur du dieu Sakoun », *Abd-Çaphon* « le serviteur du dieu Çaphon ».

XXXII

La suppression des nasales dans l'écriture cypriote.

Une des particularités les plus intéressantes du dialecte cypriote c'est assurément la disparition des nasales ν, μ, γ, devant une consonne quelconque, lorsqu'elles se trouvent en contact immédiat avec elle, soit au milieu d'un mot, soit à la fin d'un mot suivi d'un autre mot qui lui est assez étroitement lié par le sens pour pouvoir être considéré comme faisant en quelque sorte corps avec lui. C'est ainsi que τόνδε est écrit *to-te*, ἀνδρίας *a-ti-ri-a-se*, Ὄγκαντος *o-ka-to-se*, σὺν τυχᾳ *su-tu-ka*, ναὸν τόνδε *na-o-to-te*, τὸν χῶρον *to-ko-ro-ne*, πεμφαμέρων *pe-pa-me-ro-ne*, etc. Cette règle paraît être absolue, car on ne lui a pas trouvé encore une seule exception certaine. Tout en constatant l'existence de ce phénomène phonétique, on ne paraît pas, dans les travaux publiés jusqu'ici sur le cypriote, s'être préoccupé d'en découvrir la cause véritable [1]. A en juger par les transcriptions grecques où l'on restitue systématiquement entre parenthèses la nasale ainsi supprimée par le syllabaire cypriote, il semble que les cyprisants acceptent pour réelle cette suppression en admettant que la nasale non exprimée disparaissait effectivement dans la prononciation au contact de la consonne suivante. Cette façon de voir est-elle juste? Faut-il admettre que ce contact avait vraiment pour effet l'oblitération pure et simple de la nasale qui le subissait? Je ne le crois pas. J'estime que, dans ces conditions, la nasale, malgré les apparences matérielles, ne disparaît pas réellement, mais qu'elle subit seulement une *transformation;* toutefois, de cette transformation, il ne reste, et ne doit rester, étant données les conventions de l'écriture cypriote, aucune trace graphique.

Il existe, en effet, dans l'écriture cypriote, une autre loi, non moins générale que la précédente, en vertu de laquelle la réduplication d'une consonne ne s'exprime pas [2] : *a-po-lo-ni* = Ἀπό(λ)λωνι, *va-na-sa-se* = Ϝανά(σ)σας, *ki-li-ka-vo-se* = Γι(λ)λίκαϜος, etc.

C'est l'interférence de cette seconde loi avec celle dont nous recherchons le principe qui va nous fournir l'explication rationnelle du phénomène. Lorsque la nasale venait au contact immédiat d'une con-

1. Je dois dire cependant que M. Six, à qui j'ai eu occasion de soumettre ces idées, m'a dit qu'il était arrivé de son côté à des conclusions analogues. Cette rencontre avec un savant ayant autant d'autorité, ne peut que m'encourager à saisir les spécialistes d'une question qui, semble-t-il, aurait dû au moins être posée depuis longtemps, ne fût-ce que pour être réfutée.

2. L'écriture syllabique des Cypriotes ne leur fournissait aucun moyen pratique d'exprimer la réduplication, puisqu'elle n'était pas arrivée à dégager la consonne de la voyelle inhérente, bien que, contradiction curieuse, elle eût réussi à dégager la voyelle de la consonne.

sonne suivante, qu'arrivait-il dans la prononciation cypriote? Cette consonne exerçait sur la nasale une perturbation telle qu'elle la transformait dans une articulation semblable à elle-même; il se produisait, en un mot, une véritable assimilation se traduisant par la réduplication de la consonne perturbatrice. Ainsi τόνδε devait se prononcer τόδδε, σὺν τύχα = σὺτ τύχα; τὸν χῶρου = τὸχ χῶρον (τὸκ χῶρον, τὸγ χῶρον), etc. Mais cette réduplication, réelle dans la prononciation, demeurait virtuelle dans l'écriture, celle-ci n'ayant pas l'habitude, ou pour mieux dire, les moyens de rendre les réduplications. Il n'en faut pas moins, si l'on veut conserver aux mots cypriotes leur physionomie exacte, restituer dans les transcriptions cette consonne redoublée représentant la nasale, comme on le fait pour les consonnes redoublées ordinaires.

Cette explication, très simple en elle-même, ne sera peut-être pas admise sans répugnance par les linguistes de profession. Mais pour peu qu'on y réfléchisse, l'on verra qu'elle peut trouver l'appui d'analogies remarquables dans la phonétique grecque aussi bien que dans la phonétique générale. Le grec classique nous montre déjà l'assimilation régulière de la nasale devant les liquides, λ et ῥ : ἐλλείπω = ἐνλείπω, συῤῥέω = συνρέω; devant le γ : ἐγγράφω = ἐνγράφω; le changement de ν en μ devant β, π, φ, ψ, en γ devant κ, χ, ξ, est encore un acheminement marqué vers l'assimilation totale; devant les sifflantes, le ν subit aussi l'assimilation : elle est visible dans συσσιτέω = συνσιτέω, virtuelle dans συστέλλω = συνστέλλω, συζάω = συνζάω (la réduplication de la sifflante consistant dans une prolongation plus ou moins appréciable du sifflement). Voilà donc déjà une série nombreuse de cas où le phénomène dont j'essaie d'établir l'existence en cypriote est constant en grec classique. Il est confirmé par l'orthographe des inscriptions archaïques; et là, le rapprochement est plus frappant encore, parce que l'assimilation du ν s'opère dans les mêmes conditions qu'en cypriote, c'est-à-dire d'un mot à l'autre : ἐς Σιδῶνι = ἐν Σιδῶνι, τὸρ Ῥόδιον = τὸν Ῥόδιον, ὧλ λέγουσι = ὧν λέγουσι, etc. Ce qui achève de donner à ce rapprochement toute sa portée, c'est le fait que dans ces anciens textes nous constatons en même temps très souvent que les consonnes redoublées ne sont écrites qu'une fois; l'on obtient ainsi l'orthographe ἐστήλῃ pour ἐς στήλῃ = ἐν στήλῃ, ἐπόλι pour ἐππόλι = ἐν πόλι, ἐγραμένῳ pour ἐγγραμένῳ = ἐνγραμένῳ [1]. Ces derniers mots, relevés avec certitude dans des

1. Pour assurer à ces faits toute leur valeur, il est bon de rappeler que la mesure orthographique de la non réduplication d'une consonne réellement double, s'observe dans les mêmes textes, même lorsque la question de la nasale n'est pas en jeu : Ἱπομέδων pour Ἱππομέδων, ἀλέλοις pour ἀλλήλοις, etc. Il est permis de croire que la non réduplication graphique des consonnes redoublées dans la prononciation était la règle dans l'écriture grecque primitive, puisque c'était la règle dans l'écriture phénicienne d'où elle dérive. C'est peu à peu que la réduplication des consonnes a été, comme l'expression des voyelles, demandée par les Grecs à l'instrument graphique imparfait qu'ils avaient reçu d'Orient.

inscriptions, se présentent précisément à l'état où nous les montreraient des textes cypriotes, c'est-à-dire avec l'assimilation du ν et la réduplication purement virtuelle de la consonne ayant déterminé cette assimilation, le tout se réduisant à la suppression pure et simple de la nasale.

La nasale a donc en grec classique une propension avérée à s'assimiler à toute une série d'articulations avec lesquelles elle vient en contact, en en provoquant la réduplication, réduplication exprimée ou non graphiquement. Est-il téméraire d'admettre que dans le dialecte cypriote cette action de la nasale a pu s'étendre à toutes les articulations indistinctement? Il n'y a là, en tout cas, rien de contraire aux phénomènes de la phonétique générale. Il suffit, en effet, de se rappeler que dans les langues sémitiques, le *n* peut s'assimiler à toutes les consonnes devant lesquelles il se trouve placé; et là aussi cette assimilation a pour conséquence la réduplication de la consonne, réduplication qui ne laisse pas non plus de trace apparente dans l'écriture par suite des conventions de l'écriture sémitique. Le phénicien, en particulier, semble avoir eu une tendance marquée à pratiquer ces assimilations de la nasale. Il ne serait pas impossible qu'à la suite de la cohabitation séculaire dans l'île de Chypre de populations de langue phénicienne et de langue hellénique, il n'y ait eu une influence exercée par celles-là sur la prononciation de celles-ci, dans un sens déjà, d'ailleurs, indiqué par les habitudes du langage hellénique ordinaire.

CLERMONT-GANNEAU.

LETTRE DE M. ROUIRE.

La *Revue critique* du 25 avril 1887, p. 324, contient une appréciation de M. Salomon Reinach sur mon nouveau livre « *La découverte du bassin hydrographique de la Tunisie centrale et l'emplacement de l'ancien lac Triton* ». L'hostilité [1] de M. S. R. à mon égard est chose ancienne. (Voir *Revue critique*, 10 nov. 1884, 12 janvier 1885, 19 janvier 1885, 9 fév. 1885.) Mes études sur la géographie générale de la Tunisie et sur la géographie ancienne de la province d'Afrique n'ont pas le don de lui plaire, et les lecteurs de la *Revue critique* ont pu, dès le premier jour, deviner sa tactique. Au lieu d'examiner à fond et sans parti-pris une question capitale de géographie, il la prend par les petits côtés, cherchant à trouver en faute non la thèse, non la manière même dont elle est présentée, mais le côté matériel, mais l'impression [2]. A ce point de vue, la dernière analyse qu'il vient de faire paraître dans la *Revue critique* ne le cède en rien aux précédentes. — C'est ainsi que je suis accusé d'ignorance grossière, d'insouciance, d'étourderie, etc., etc., même de mauvaise foi (quel vilain mot, fi donc!) [3], car, sciemment, je cherche à donner le change

1. Nullement; je n'ai aucune hostilité à l'égard de M. R., mais je pense et j'ai toujours pensé que sa « théorie du lac Triton » est inadmissible. — S. R.

2. J'ai examiné et réfuté la thèse de M. R. dans la *Revue critique* du 19 janvier 1885; je n'avais pas à recommencer ce travail. — S. R.

3. Je n'ai jamais écrit ce « vilain mot ». — S. R.

aux lecteurs naïfs. Ceci est tout simplement imprimé. (*Revue critique*, 25 avril 1887, p. 325.) Et pourquoi suis-je si noir, s'il vous plaît? Parce que le mot ὑπό a été imprimé ἀπό, « au-dessous » imprimé « au-dessus » [1]. — Je pourrais répondre à cette plaisante critique que, dans mes publications antérieures, ὑπό a été toujours imprimé ὑπό. M. S. R. le sait bien, cependant, puisqu'il cite ce mot-là imprimé ainsi dans une analyse donnée antérieurement [2]. (*Revue critique*, 9 fév. 1885.) En ce qui concerne les autres erreurs typographiques que M. S. R. relève avec une infatigable ardeur, je pourrais répondre de même que, soit dans le cours de mes publications antérieures, soit dans le cours même du livre, objet du débat, Sousse est écrit Soussa et non Souze, Hammamet, Hammamet et non Hammomet, Abd-el-Goui, Abd-el-Goui et non Abd-el-Goulet, Dar-el-Bey, Dar-el-Bey et non Dar-el-Boy, Chott Melghir, Chott Melghir et non Chott Merghir. De même Syrtis Parva n'est pas écrit Tyrtis (!) Parva, Lotophagorum, Lotophagarum, Kiepert, Kieper; que si, une fois en passant, ces mots si souvent répétés dans cet ouvrage sont mal écrits, c'est affaire d'impression, qu'il n'y a par conséquent, de ma part, ni ignorance grossière, ni insouciance, ni ...., ni ...., etc. [3]. Mais à quoi bon? Qu'est-ce que tout cela fait à la thèse de l'assimilation du bassin du Triton et du bassin de la Tunisie centrale, et à la reconstitution de la géographie comparée de la province d'Afrique exposée dans cet ouvrage? M. Reinach s'appuie sur des coquilles pour juger le fond d'un ouvrage; la belle méthode, en vérité [4]! M. R., quand un ouvrage lui déplaît, ne veut pas admettre de coquilles. L'existence de coquilles involontaires de la part des imprimeurs, même les plus consciencieux, est cependant un fait réel. Dans un livre d'histoire naturelle, au lieu d'écrire : « L'autour est de la famille des buses » on imprima : « L'auteur est de la famille des buses », ce qui amena un sérieux dissentiment entre l'auteur et l'imprimeur. On m'a cité encore celle-ci : à la mort d'un avocat célèbre, on voulait écrire : « Maître X... vient de mourir après avoir brillé quarante ans au barreau », et l'on écrivit : « Maître X... vient de mourir après avoir braillé quarante ans au barreau. » Et encore celle-ci qui m'a été racontée tout dernièrement chez un de nos plus grands éditeurs. A côté du nom d'un loup de mer illustre, dans un des derniers Bottins, l'on lisait : « Monsieur X..., vice-animal, » au lieu de « vice-amiral ». Du coup, l'amiral protesta [5]. — Les coquilles existent, Monsieur Reinach. Mais vous-même n'en avez-vous pas commis? Il me semble que dans la première réponse que j'eus la bonne fortune de recevoir de votre main (*Revue critique*, 19 janvier 1885), vous en commettiez quelques-unes. L'une d'entre elles était tellement forte que j'eus la charité de croire que vous ne pouviez en être l'auteur. Vous preniez Thenæ pour Thapsus, et vous disiez que Thapsus était à 120 kil.

---

1. Singulière coquille! En même temps qu'ἀπό remplaçait ὑπό, *à partir de* remplaçait *au-dessus* dans la traduction imprimée en regard. Chose singulière encore, cette « coquille » altérait, en faveur de la thèse de M. R., un texte qui suffit à la condamner quand on ne l'altère pas. — S. R.

2. Oui, mais là M. R. commettait un gros contre-sens que sa « coquille » a l'air de faire disparaître. — S. R.

3. Le malheur, c'est que les mots en question ne sont pas *imprimés*, mais *gravés* en lithographie. Les imprimeurs ont bon dos : faut-il mettre le graveur en cause? Peut-être un auteur qui publie des cartes a-t-il le devoir d'en corriger les épreuves. — S. R.

4. Je répète que je n'avais pas à discuter « le fond » de l'ouvrage de M. R.; je m'étais acquitté d'ailleurs de cette tâche facile et j'ai eu soin de renvoyer à mon article de 1885. — S. R.

5. Cet utile complément à l'article *Coquilles* de Larousse n'est guère à sa place ici, puisque je n'ai pas reproché à M. R. *une seule* des très nombreuses fautes d'impression que l'on trouve dans son livre. J'ai dit au contraire (p. 326) que je ne les relèverais pas. Mais M. R. appelle *coquilles* ce qu'on appelle plus souvent *erreurs* ou *bévues* : c'est affaire de définition. — S. R.

du golfe de Hammamet, si j'ai bonne mémoire. Je vous sais si bon géographe! Tout ceci n'est pas sérieux [1]. Mais voici deux allégations contenues dans votre prétendue analyse [2] qui méritent d'être relevées. Vous dites que la partie de mon ouvrage relative à la géographie moderne n'apprend rien à ceux qui possèdent la carte au 200,000, publiée par le Dépôt de la Guerre. Erreur de votre part. La nouvelle carte publiée par moi en diffère quelque peu. Les contours de la Sebkha Djériba sont modifiés; les dimensions de la Sebkha Halk-el-Mengel augmentées des deux tiers; l'îlot d'Erghéla délimité d'une manière toute autre [3]. Ces détails sont assez importants pour avoir nécessité de ma part l'envoi d'une communication à l'Académie des Sciences sous ce titre : *Note sur la géographie et l'hydrographie du littoral de la Tunisie centrale.* (Acad. des sciences, Comptes-rendus, Séance du 24 mai 1886, p. 1150 [4]). — Autre allégation erronée. Vous dites que *je m'imagine* avoir découvert un passage où Ptolémée énumère des villes situées au sud de Carthage, entre le Bagrada et le Triton. Hélas! monsieur Reinach, la découverte de ce passage n'est pas de ma part imagination pure, c'est un fait réel. Oui, c'est moi qui l'ai découvert, de même que j'ai découvert [5] : 1° le passage de Scylax relatif à l'emplacement de la lagune de Triton; 2° le passage de Ptolémée relatif à la situation géographique comparée de l' Οὐσάλετον ὄρος et du Διὸς ὄρος; 3° le passage de Ptolémée relatif à la situation du même Οὐσαλέτου ὄρος par rapport à la Libye déserte; 4° la concordance des données d'Hérodote et de Ptolémée relatives à la nature des pays avoisinant le Triton. Ces quatre passages, ainsi que le passage de Ptolémée relatif aux villes placées entre le Bagradas et le Triton, ne se trouvent ni dans l'ouvrage de Shaw, ni dans celui de Mannert, ni dans celui de M. Tissot, ni dans celui de M. Victor Guérin, ni dans celui de M. Vivien de Saint-Martin, ni dans les publications de M. Roudaire, ni dans aucune des publications parues sur la question du Triton. Assurez-vous-en, monsieur Reinach.

Ces deux allégations sont les deux seuls griefs sérieux contenus dans les deux pages que M. Salomon Reinach a bien voulu consacrer à l'analyse de « La Découverte du bassin hydrographique de la Tunisie centrale et de l'emplacement de l'ancien lac Triton [6] ». On voit ce qu'elles valent. Il ne reste plus que les coquilles. Mais ceci ne suffit pas à juger un livre. Je suis trop charitable, moi, pour accuser de manque d'intelligence ou de mauvaise foi l'auteur de cette analyse singulière. Je n'irai pas jusqu'à avancer qu'il se moque de son public, mais qu'il me permette de lui dire que dans ses appréciations sur mes études, je trouve, moi auteur, qu'il s'attaque, non pas au fond de l'idée, mais toujours aux niaiseries de surface. Il me semble aussi que, moi lecteur, je trouverai la chose singulière, je serai profondément humilié même de voir qu'on ne m'estime pas assez intelligent pour m'apercevoir

1. En cela, je donne raison à M. R. — S. R.

2. Je n'ai jamais prétendu *analyser* ce livre. — S. R.

3. Voir la Carte des adaptations des données de Scylax et d'Hérodote aux indications topographiques du littoral de la Tunisie centrale. Planche II.

4. Je regrette de devoir dire à M. R. que ses prétendues corrections n'en sont point. Sa Sebkha de Djeriba a les mêmes contours que celle de la carte au 200.000e, sauf que cette carte distingue soigneusement le marécage du lac. Même observation pour la Sebkha Halk-el-Menzel. La « délimitation de l'îlot d'Erghéla » est de fantaisie, l'étendue occupée par les eaux, dans les sbakh du littoral tunisien, variant suivant les saisons et les pluies. Les cartes de M. R., je le répète, sont dénuées de toute valeur scientifique et fourmillent d'erreurs. — S. R.

5. Si *découvrir un passage de Ptolémée* signifie être le premier à le mal comprendre, je ne conteste plus les droits de M. R., mais je ne lui envie point sa découverte. — S. R.

6. Il y a peut-être autre chose, quand on y regarde de près. — S. R.

qu'on ne me présente pas une discussion d'idées, mais une discussion de coquilles typographiques [1]. Je serai tenté de croire que M. S. Reinach a manqué sa carrière, que sa place était dans un atelier, derrière un composteur, et qu'avec le temps, l'expérience aidant, il eût pu faire un correcteur honnête et ordinaire [2].

ROUIRE.

CHRONIQUE

FRANCE. — Notre collaborateur M. R. CAGNAT vient de faire paraître chez Vieweg, avec la collaboration d'un élève de l'École normale supérieure, M. J. TOUTAIN, la première livraison d'une traduction de l'*Histoire romaine* de MOMMSEN (t. V, IXe de l'édition française). Cette livraison contient les trois premiers chapitres de l'édition allemande et le début du quatrième, c'est-à-dire l'histoire des frontières septentrionales de l'Italie, de l'Espagne, de la Gaule et le commencement de l'histoire de la Germanie. L'ouvrage de M. Mommsen a donné lieu dans la *Revue* à un compte-rendu fait par M. Jullian, en 1886. Nous y renvoyons le lecteur qui voudrait se faire une idée d'ensemble du travail. La traduction qui vient de paraître lui fournira, au reste, le moyen de se former plus facilement lui-même une opinion sur l'œuvre de l'historien allemand. Trois cartes accompagnent cette première livraison. M. Cagnat a ajouté quelques notes explicatives dans les cas absolument nécessaires et a eu soin d'indiquer, au haut de chaque page, la page correspondante de l'édition allemande, pour ceux qui voudraient se reporter au texte original.

— La librairie Hachette publie une nouvelle collection intitulée *Les grands écrivains français, études sur la vie, les œuvres et l'influence des principaux auteurs de notre littérature*, c'est-à-dire de ceux qui « ont marqué dans la littérature universelle ou qui représentent un côté original de l'esprit français ». Chaque volume, avec un portrait en photogravure, se vendra deux francs. Viennent de paraître : *Victor Cousin*, par M. Jules SIMON et *Mme de Sévigné*, par M. Gaston BOISSIER. Paraîtront incessamment : *George Sand*, par M. E. CARO ; *Turgot*, par M. Léon SAY ; *Montesquieu*, par M. Albert SOREL ; *Voltaire*, par M. Ferdinand BRUNETIÈRE. Sont en préparation : *Villon*, par M. Gaston PARIS ; *d'Aubigné*, par M. Guillaume GUIZOT ; *Racine*, par M. Anatole FRANCE ; *Boileau*, par M. Ferdinand BRUNETIÈRE ; *Pascal*, par M. Ernest HAVET ; *Rousseau*, par M. Victor CHERBULIEZ ; *Joseph de Maistre*, par le vicomte Eugène Melchior DE VOGUÉ ; *Lamartine*, par M. DE POMAIROLS ; *Balzac*, par M. Paul BOURGET ; *Musset*, par M. Jules LEMAITRE ; *Sainte-Beuve*, par M. H. TAINE ; *Guizot*, par M. Gabriel MONOD, etc., etc.

— Le XIIIe fascicule des *Correspondants de Peiresc*, de M. Philippe TAMIZEY DE LARROQUE, est consacré à Gabriel Naudé (Paris, Techener. In-8°, 116 p.). Naudé avait vu Peiresc en 1631 et l'avait frappé d'étonnement par son érudition inépuisable et ses vastes connaissances bibliographiques. Il écrivit au châtelain de Belgentier, de 1632 à 1636, une série de lettres fort intéressantes que reproduit aujourd'hui M. T. de L. Naudé esquisse dans sa correspondance l'histoire littéraire de l'Italie pendant ces quatre années ; il juge les hommes et les livres ; il mêle à ses appré-

1. Je répète que je n'ai pas relevé *une seule coquille*, mais exclusivement des bévues et des manques peu équivoques d'inexpérience. — S. R.

2. Ce n'est déjà pas à dédaigner ; M. R. n'y saurait prétendre. — SALOMON REINACH.

ciations des anecdotes piquantes; c'est non-seulement un critique, mais un causeur. On trouvera, par exemple, dans ses lettres les noms des cardinaux François Barberini et de Bagni; de l'évêque Suarès; de Léo Allatius, le bibliothécaire du Vatican; de Jérôme Aleandre, l'archéologue-poète; de Liceti; de Holstenius; de Mascardi; de Tomasini. Mais c'est surtout sur Campanella qu'elles nous donnent nombre de curieuses informations; Naudé attaque Campanella avec ardeur et avec verve, et « les lettres où il dépeint si vivement l'étrange caractère de son ancien ami, resteront le témoignage le plus accablant qui ait été porté contre le philosophe calabrais. Ces pages si importantes pour la biographie de l'auteur de la *Cité du soleil* et où le style, enflammé par l'indignation, s'élève jusqu'à l'éloquence, suffiraient seules à rendre la correspondance de Naudé avec Peiresc digne de recommandation auprès de tous les esprits cultivés » (p. 4). Mais, à côté de ces révélations sur Campanella, on remarquera ce que dit Naudé de Gaffarel, de Gassendi, de Peiresc, de lui-même, et on remerciera vivement M. Tamizey de Larroque d'avoir publié une correspondance dont les récits et les jugements fournissent tant de renseignements intéressants et sûrs.

— M. Siméon Luce a fait paraître la deuxième édition de son livre *Jeanne d'Arc à Domremy, recherches critiques sur les origines de la mission de la Pucelle* (Paris, Hachette. In-8°, XIX et 334 p. 3 fr. 50). Le livre contient douze chapitres : I. La royauté française dans la vallée de la Meuse au XVe siècle. II. La famille de Jeanne d'Arc. III. Domremy et la châtellenie de Vaucouleurs (1412-1425). IV. Le culte de saint Michel au XVe siècle et la victoire du Mont Saint-Michel. V. La piété de Jeanne d'Arc et les visions de 1425. VI. Domremy et Vaucouleurs (1425-1428). VII. Jeanne d'Arc à Neufchâteau, à Vaucouleurs et à Nancy. VIII. Bedford et l'épiscopat de la province de Sens en 1429. IX. Les Dominicains à la cour de Bourgogne et les Franciscains à la cour d'Anjou-Sicile. X. Jeanne d'Arc et frère Richard. XI. Jeanne d'Arc, Colette Boilet et les pratiques de la dévotion franciscaine. XII. Jeanne d'Arc et le grand jubilé du Puy en 1429.

— Nous recevons deux tirages à part de la « Revue de l'enseignement secondaire et de l'enseignement supérieur » (Paris, Paul Dupont) : 1° *Les Essais de Montaigne, note bibliographique* pour servir d'appendice à l'étude critique « Montaigne et ses lectures », à l'usage des candidats aux examens supérieurs (licences et agrégations littéraires), par M. Gustave Allais : 2° *La question d'Etienne Marcel*, réponse à un article de M. Noël Valois (Bibliothèque de l'Ecole des chartes, mars 1887), par M. Jules Tessier.

— M. Jacques Rombaldi, qui vient de publier une étude sur *Sampiero Corso*, colonel général de l'infanterie corse au service de la France (Paris, Emile Lechevalier. In-°, 100 p.), prépare, d'après des documents inédits, un volume sur *La Corse pendant l'occupation française de 1748 à 1752*.

— Le premier fascicule (janvier-avril 1887) de la *Revue des patois*, dirigée par M. Clédat, vient de paraître chez Vieweg. Il contient : 1° un avertissement de la rédaction; 2° une introduction à l'étude de M. Clédat sur les patois de la région lyonnaise; 3° un article étendu de M. Philipon sur le dialecte bressan aux XIIIe et XIVe siècles; 4° des notices bibliographiques classées par départements.

— M. Bernard Perez publiera très prochainement une deuxième édition, complètement renouvelée, de son livre l'*Education morale dès le berceau*.

— Le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts est autorisé à accepter le legs fait à la Bibliothèque nationale par le sieur Angrand, suivant son testament, et consistant : 1° en sa collection d'imprimés, manuscrits, cartes, dont l'ensemble est évalué à 10,000 francs; 2° en une somme de 60,000 fr., à charge no-

tamment de fonder un prix quinquennal de 5,000 fr. en faveur du meilleur ouvrage sur l'histoire de l'Amérique.

ALLEMAGNE. — M. Lucian Scherman vient de publier chez Trübner, à Strasbourg, une rédaction remaniée de son mémoire couronné par l'Université de Munich: *Philosophische Hymnen aus der Rig-und Atharva-Veda-Sanhitâ verglichen mit den Philosophemen der ælteren Upanishad's* (VII-96 p. in-8°). Après avoir donné de chaque hymne une traduction nouvelle avec l'indication et la discussion des traductions antérieures et des passages parallèles, l'auteur passe en revue les passages des principales Upanishads qui reflètent les mêmes doctrines. Les derniers hymnes considérés sont ceux de l'Atharva-Veda qui célèbrent les vertus transcendantes de l'*ucchishta* et du *brahmacârin*. Cette partie du travail est moins complète, et l'auteur aurait peut-être mieux fait de la supprimer, du moment qu'il n'entrait pas dans son dessein de présenter une vue d'ensemble de ces excroissances bizarres de la spéculation hindoue. Des conclusions de M. Sch., qu'une même philosophie se fait jour dans les hymnes et dans les Upanishads, et que les textes où cette concordance se formule de part et d'autre avec le plus de netteté, doivent appartenir sensiblement à la même époque, la première ne sera guère contestée : la deuxième ne saurait être admise qu'avec réserve. Elle est probablement vraie pour plusieurs de ces hymnes; elle ne l'est certainement pas pour d'autres, comme cela ressort de la façon dont les Upanishads les citent et, pour ainsi dire, les commentent. Dans les cas où la question peut être posée utilement, elle relève avant tout de l'examen philologique, et l'argument général tiré de la conformité de doctrine ne saurait avoir qu'une valeur secondaire. Car, parmi ces rudiments de doctrine, il en est qui comptent certainement parmi ce que l'Inde nous a transmis de plus vieux. — A. B.

P. S. — Je profite de l'occasion pour corriger une faute qui s'est glissée dans l'annonce des *Contes Tjames*, n° du 2 mai, p. 357. Les contes publiés par M. Landes sont au nombre de *onze* et non pas de *deux*, comme on a imprimé en prenant pour un II romain le chiffre arabe 11 de mon manuscrit.

— On sait que M. J. JASTROW publie, à intervalles indéterminés, une collection intitulée « Recherches historiques » (*Historische Untersuchungen*. Gaertner, Berlin). Six volumes ont déjà paru; ce sont: I. *Die Volkszahl deutscher Stædte zu Ende des Mittelalters und zu Beginn der Neuzeit*, par M. J. JASTROW; II. *Die Wahl Albrechts II zum rœmischen Kœnig*, par M. W. ALTMANN; III. *Prolegomena zu einer rœmischen Chronologie*, par M. W. SOLTAU; IV. *Das Kœnigslager vor Aachen und vor Frankfurt in seiner rechtsgeschichtlichen Bedeutung*, par M. K. SCHELLHASS; V. *Der Reichstag zu Speier 1526 im Zusammenhang der politischen und kirchlichen Entwicklung Deutschlands im Reformationzeitalter*, par M. W. FRIEDENSBURG (ouvrage qui vient de paraître et contient près de six cents pages); VI, *Benzo vom Alba, ein Verfechter der kaiserlichen Staatsidee unter Heinrich IV, sein Leben und der sogenannte « Panegyrikus »*, par M. H. LEHMGRÜBNER.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 27 mai 1887.

M. d'Hervey de Saint-Denys, vice-président en l'absence du président M. Bréal, annonce la perte que l'Académie vient de faire en la personne de l'un de ses membres, M. Benoist, professeur à la Faculté des lettres de Paris.

M. Oppert continue sa communication sur quelques inscriptions de la Babylonie où sont mentionnés des Juifs. Il analyse un jugement rendu contre un esclave juif nommé Barachiel, qui réclamait la qualité d'homme libre et qui fut débouté de sa demande. Cet esclave, après avoir appartenu dix-sept ans à un premier maître, avait été vendu à une dame riche nommé Gâgâ, donné par celle-ci en dot à sa fille, puis mis en gage et enfin acheté par un receveur des finances. Ce dernier appartenait à une caste spéciale, la tribu d'Egibi, qui fournit un grand nombre de banquiers et de publicains. Quelques auteurs ont cru pouvoir avancer que cette tribu était une famille juive : c'est une supposition dénuée de fondement.

M. Georges Perrot communique une nouvelle note de M. Victor Waille, professeur à l'École supérieure des lettres d'Alger, sur les fouilles poursuivies à Cherchel (Algérie). De nouveaux fragments de mosaïque ont été découverts, tant dans l'espace compris entre la manutention et la prison civile que dans un terrain voisin, acquis par un Parisien, M. Edmond Dupont, qui s'est empressé d'accorder l'autorisation d'y pratiquer des fouilles. Parmi les objets recueillis au cours des travaux, on remarque un torse de Diane, de beau marbre blanc, d'un travail remarquable, et une tête de marbre colossale, creusée par derrière de manière à servir de rigole.

M. Clermont-Ganneau fait une communication sur un nouveau procédé de surmoulage appliqué aux estampages d'inscriptions. On sait tous les avantages qu'offre, à ceux qui veulent recueillir une inscription rencontrée au cours d'un voyage, le procédé de l'estampage : avec une feuille de papier non collé, une brosse et de l'eau, on prend instantanément une empreinte fidèle, préférable à la photographie elle-même. Toutefois, ce procédé a l'inconvénient de n'offrir qu'une empreinte retournée : il présente à l'envers et en relief les lettres gravées en creux sur la pierre; de plus, les estampages sont fragiles et ne peuvent se multiplier. M. Clermont-Ganneau a reconnu qu'il suffit d'enduire l'estampage, sur ses deux faces, d'une poudre de talc impalpable, puis d'y couler du métal en fusion sous une pression convenable, pour obtenir une contre-épreuve en relief, toute semblable à l'original et qui peut servir à son tour pour faire des photographies et de nouveaux estampages. Il met sous les yeux des membres de l'Académie des moulages ainsi obtenus, exécutés dans les ateliers du *Petit Journal :* le métal employé est l'alliage du plomb, d'antimoine et d'étain qui sert aux clichages typographiques. Le contact du métal fondu n'altère aucunement l'estampage : tout au plus lui donne-t-il une légère teinte bistre.

M. Chodzkiewicz continue sa lecture sur le commerce de l'ambre et les relations entre les bords de la Baltique et le monde grec et romain ancien.

Ouvrages présentés : — par M. Oppert : Louis DE CLERCQ, *Collection de Clercq, catalogue méthodique et raisonné, antiquités assyriennes;* — par M. Barbier de Meynard : 1° *Gujastak Abalish, relation d'une conférence théologique présidée par le calife Mamoun*, texte pehlvi publié pour la première fois, avec traduction, commentaire et lexique, par A. BARTHÉLEMY (69e fascicule de la *Bibliothèque de l'École des hautes études)*; 2° H. POGNON, *les Inscriptions babyloniennes du Wadi Brissa* (71e fascicule de la même *Bibliothèque)*; — par M. Siméon Luce : R. DE LASTEYRIE et Eug. LEFÈVRE-PONTALIS, *Bibliographie des travaux historiques et archéologiques publiés par les sociétés savantes de la France*, 3e livraison.

Julien HAVET.

Séance du 3 juin 1887.

M. Germain Arnaud, professeur de rhétorique au lycée de Marseille, fait connaître qu'il est l'auteur du mémoire sur l'instruction des femmes au moyen âge, auquel l'Académie a décerné une récompense sur les fonds de son prix ordinaire.

M. Georges Perrot communique un télégramme qui vient de lui être transmis par M. Salomon Reinach. Ce télégramme confirme les bruits qui couraient depuis quelque temps, relativement à des découvertes importantes faites à Saida (l'antique Sidon, en Syrie), par des explorateurs chargés d'une mission archéologique au nom du gouvernement ottoman. Il est daté de Beyrouth et ainsi conçu :

« Hamdi bey et moi, en mission à Saida, venons de découvrir plusieurs sarcophages anthropoïdes en marbre noir, couverts d'inscriptions hiéroglyphiques et phéniciennes.

« Démosthène BALTAZZI. »

M. Renan dit que des renseignements analogues ont été apportés par un télégramme adressé à M. Clermont-Ganneau. Ce télégramme signale la découverte d'un sarcophage anthropoïde de marbre noir ou plutôt de diorite, dont le couvercle est couvert d'hiéroglyphes : vers les pieds de l'espèce de momie qui constitue ce couvercle est gravée une inscription phénicienne de huit lignes. Il est bien probable que ce sarcophage appartient à la même famille que celui d'Eschmounazar; celui-ci, en effet, a dû être primitivement couvert, lui aussi, d'hiéroglyphes, mais on les aura

effacés pour faire place à l'inscription phénicienne qui s'y lit actuellement. On peut espérer que le nouveau monument apportera des renseignements sur la dynastie d'Eschmounazar et de Tabnith, et peut-être confirmera-t-il l'opinion de M. Clermont-Ganneau, qui veut que le monument d'Eschmounazar ne soit pas plus ancien que l'époque des Ptolémées.

M. Alexandre Bertrand, au nom de M. de Witte, met sous les yeux des membres de l'Académie les photographies d'une petite statuette de bronze, de 0m18 de hauteur, qui vient d'être acquise par le musée de Saint-Germain-en-Laye. Elle a été trouvée sur le versant occidental des Pyrénées. Elle représente un guerrier coiffé d'un casque à triple panache; sur sa cuirasse est figuré un taureau à trois cornes. En examinant les traits du visage, M. de Witte n'hésite pas à y reconnaître l'empereur Postume.

M. Hauréau, lit une notice sur un anonyme, auteur d'un récit de visions, dont l'ouvrage est conservé dans le manuscrit lat. 2592 de la Bibliothèque nationale. Cet auteur a vécu dans les dernières années du XIIIe siècle et les premières années du XIVe. Il était d'une famille riche de Salon, en Provence; il renonça à ses biens héréditaires pour se faire religieux, mais on ne sait quel fut l'ordre dans lequel il entra. Dans le récit de ses visions, on le voit obsédé principalement par deux sentiments : la crainte de l'Anté-Christ, qu'il croyait voir et entendre quand il était encore tout enfant, et l'horreur pour la corruption du siècle et de l'Eglise. La papauté lui paraissait atteinte, comme le reste du monde, par cette corruption, pourtant c'était de là qu'il espérait voir venir la réforme et le salut. Il rapporte dans ses écrits de longs discours qu'il dit lui avoir été dictés par la voix de Dieu et qu'il devait réciter, les uns à la foule des fidèles, les autres à l'abbé de Cluny, au pape Célestin et à d'autres personnages moins clairement désignés.

M. Halévy continue sa communication sur la langue des Hittites, d'après les inscriptions assyriennes.

M. Oppert formule quelques objections contre les conclusions de M. Halévy.

Ouvrages présentés : — par M. Ch. Nisard : TAMIZEY DE LARROQUE, *les Correspondants de Peiresc*, n° XIII : *Gabriel Naudé, lettres inédites écrites d'Italie à Peiresc, 1632-1636*; — par M. Schefer : Germain BAPST, *Etudes sur l'orfèvrerie française au XVIIIe siècle : les Germain, orfèvres sculpteurs du roi*; — par M. Jules Girard : Paul ROBIQUET, *Paris et la Ligue sous le règne de Henri III, étude d'histoire municipale et politique*; — par M. Gaston Paris : B. PETRICEICU-HASDEU, *Etymologicum magnum Romaniæ, dictionarul limbei istorice si poporane a Romanilor*, fasc. 4.

Julien HAVET.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 25 mai.

M. Frossard lit une note sur les fouilles exécutées récemment dans la nécropole de Carmona, près de Séville.

M. Mowat communique, de la part de M. Lafaye, une note sur les sculptures et les inscriptions découvertes en Corse.

M. Courajod énumère divers objets récemment acquis par le Musée du Louvre, section des monuments de la Renaissance et du Moyen-Age; il invite les membres de la Société à venir en prendre connaissance.

M. Ravaisson-Mollien présente quelques observations sur un Vitellius en buste, du Musée du Louvre, faussement réputé antique.

M. Babelon annonce à la Société que le cabinet des médailles vient de faire l'acquisition de deux cachets d'oculiste et d'une pierre gnostique portant le nom et l'image du dieu serpent Glycon.

Le Secrétaire,
Ed. CORROYER.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 25 — 20 juin — 1887

129. — **Gujastak Abalish**, Relation d'une conférence théologique présidée par le calife Mâmoun, texte pehlvi publié pour la première fois avec traduction, commentaire et lexique, par A. Barthélemy. 1 in-8, 80 pages, 1887. Paris, Vieweg.

Voici un début heureux qui promet aux études pehlvies en France un représentant consciencieux et compétent. M. Adrien Barthélemy, ancien élève de l'École des Hautes-Études pour les conférences iraniennes, et à présent drogman au Consulat de France à Beyrouth, a choisi, pour thèse de sortie d'école, un texte inédit d'un piquant intérêt, qui a été signalé plusieurs fois, mais n'a pas encore été publié ni traduit, la conférence d'Abalish. Ce texte est le procès-verbal d'une discussion qui aurait été tenue par devant Mamoun, émir des croyants (Amîr Mûminin), entre un apostat du Parsisme, Abalish, et le grand-prêtre des Parsis du Fars, Atar Farnbag, fils de Farrukhzât. On sait que Mamoun était grand amateur de discussions de ce genre et M. B. rapproche fort à propos une polémique de ce genre, tenue par devant le même Mamoun, entre Parsis et Musulmans, et dont l'exposé a été donné par un précurseur de Scharistani, Abu Mali Mohammed ibn Obeid Allah et publié par M. Schefer (*Chrestomathie persane*, I, 175) : les arguments mis en avant rappellent, d'une façon frappante, ceux de notre conférence, quoique le dénouement diffère : dans le compte-rendu musulman, le Parsi, discutant contre des docteurs musulmans, est naturellement confondu et pendu (ce qui était au temps de Mamoun le sort réservé aux controversistes malheureux : *Masoudi*, VIII, 301 ; dans le compte-rendu parsi, c'est non moins naturellement le docteur Parsi qui confond l'apostat.

Notre texte est-il le compte-rendu d'une conférence réelle tenue devant Mamoun et par suite est ce un texte historique? Ou bien, est-ce une fantaisie théologique, une œuvre édifiante? M. B. montre que la date d'Atar Farnbag, qui est un personnage historique très réel, peut, en effet, nous reporter à la date de Mamoun : Mamoun a régné entre 813 et 833 : or, Minoshcihr, grand-prêtre du Fars, dans une lettre écrite en 881, cite pour autorité l'ancien grand-prêtre Atar Farnbag

(le *Frobag* de M. West), fils de Farrukhzât; mais le prédécesseur immédiat de Minoshcihr est son père Yudân Yim (lire *Javân Jim)* : donc Atar Farnbag est antérieur à 881 d'au moins deux générations et *a pu* être contemporain de Mamoun. Si donc notre conférence n'est qu'un roman historique, du moins la couleur locale a été observée et il a dû être écrit à une époque où les souvenirs historiques des Parsis étaient encore bien vivants, ce qui nous fait remonter à une assez haute antiquité. Je ne serais pas étonné, pour ma part, qu'elle appartienne à l'époque de la grande floraison pehlvie du IXe et du Xe siècle.

Le manuscrit le plus ancien de notre texte est le manuscrit 20 de la collection Rask à Copenhague, écrit entre 1321 et 1351. Malheureusement, M. B. n'a pu avoir communication de ce manuscrit précieux qui tombe en lambeaux : il a dû se contenter d'un manuscrit de Paris, rapporté par Anquetil, qui, d'ailleurs, représente assez exactement celui de Copenhague. C'est ce texte qu'il donne, accompagné d'une transcription pazende, tirée du manuscrit 22 de la collection Haug à Munich, et d'une transcription parsie avec traduction persane interlinéaire, tirée du manuscrit 7 de la même collection. Il a donné encore des fragments de transcription parsies qui se trouvent épars dans le grand Rivaet de Paris. M. B. donne sur trois lignes le texte pehlvi et les deux transcriptions, avec transcription romaine au bas de la page et la traduction persane en note quand elle diffère de la transcription parsie. Cette disposition est lumineuse et permet au lecteur d'embrasser partout d'un seul coup l'ensemble des matériaux. Suit la traduction avec une série de notes explicatives où le traducteur appelle à son secours un grand nombre de textes parsis, la plupart inédits, et qui éclairent notre texte ou en sont éclairés. Vient enfin un vocabulaire de tous les mots pehlvis disposés dans l'ordre du Glossaire de West et qui le complète en marquant d'un astérisque les mots qu'il ajoute à ce lexique. Si nous avions beaucoup de lexiques spéciaux ainsi disposés, la composition d'un Dictionnaire général de la langue pehlvie ne serait plus qu'une affaire de classement de fiches. Parmi ces additions au lexique pehlvi, signalons *avzatâr,* meurtrier; *aubôyishn*, odorat; *êrakhtan*, confondre, convaincre de mensonge; *êrvajînîtan*, proposer des questions à résoudre; *sâmângar*, qui forme la limite; *kâdîk*, l'arabe *gâzi; nafrît*, maudit; *nasrusht,* = z. *nasush*, résultante de *nasush* plus *asrushti*.

Pour le fond des idées, notre texte est intéressant comme donnant, d'une façon plus complète qu'aucun autre, la polémique populaire contre le Parsisme. Il se tient moins haut, mais est, à un certain point de vue, plus instructif que le chapitre qu'Eznik, dans sa réfutation des hérésies, a consacré au Parsisme. Pourquoi le cadavre des purs souille-t-il la terre et non celui des impurs? Pourquoi l'eau et le feu, l'un et l'autre créés d'Ormazd, sont-ils ennemis l'un de l'autre? Ponrquoi se lave-t-on avec l'eau, après s'être lavé de *gomez* (urine de vache)? Pourquoi le feu divin, si puissant, a-t-il besoin d'être nourri par l'homme

qui l'invoque? Si le port du costi (ceinture du Parsi) est une œuvre pie, l'âne a plus de chance que le Parsi d'aller au paradis, puisqu'il a la sangle sept fois serrée autour du corps. Le grand-prêtre, bien entendu, a réponse à tout. Sur le port du costi, en particulier, il a des vues nouvelles, que nous n'avons rencontrées dans aucun autre texte imprimé[1]; le costi divise dans l'homme la partie supérieure et ormazdéenne, siège de lumière et d'entendement, et la partie inférieure, siège d'impureté, réceptacle de fumier, etc.

La traduction de M. Barthélemy est nette, précise et claire. Il distingue clairement ce qu'il comprend de ce qu'il ne comprend pas, ou n'est pas sûr de comprendre. Il a laissé çà et là en blanc la traduction de quelques lignes dont le texte est trop corrompu pour permettre de traduire en toute sûreté : une collation avec le texte de Copenhague permettra peut être plus tard de combler ces lacunes. Tel quel, ce travail fait le plus grand honneur à son auteur, qui se montre maître de la méthode, et absolument préparé pour des travaux de plus longue haleine.

James DARMESTETER.

---

130. — K. PENKA, **Die Herkunft der Aryer.** Neue Beitræge zur historischen Anthropologie der europæischen Vœlker. Wien und Teschen, Hofbuchhandlung von K. Prochaska, 1886. In-8 de XIV et 182 pages.

L'hypothèse de l'origine asiatique des Aryens a perdu beaucoup de terrain depuis quelques années. Les progrès de l'anthropologie préhistorique comme ceux de la linguistique ont eu pour résultat commun d'appeler l'attention sur les droits de priorité des races et des langues européennes. On ne croit plus que le sanscrit et le zend soient les mieux conservées des langues aryennes ni que les Védas et le Zend-Avesta soient des monuments de l'antiquité la plus reculée. Benfey avait déjà élevé des doutes, au nom de la linguistique, touchant l'origine asiatique des Aryens. En Angleterre, lord Lytton Bulwer (1842), et plus tard Latham, ont fait valoir des objections d'ordre ethnographique contre la même doctrine, alors presque universellement acceptée. Mais le premier qui ait envisagé le problème sous toutes ses faces, en appelant à son aide les témoignages de la linguistique, de l'anthropologie, de la paléontologie et de l'histoire, pour conclure à l'origine européenne des Aryens, est M. Penka. Déjà, en 1883, dans ses *Origines ariacae*, il avait nettement indiqué cette solution ; le volume que nous annonçons apporte de nouveaux arguments à la même thèse. La faveur avec laquelle il a été accueilli, non moins que l'importance du sujet, nous obligent à l'analyser avec quelque détail. M. P. écrit clairement, les

1. La même théorie se retrouve dans le grand Bundehesh et est courante parmi les Parsis modernes.

résultats des sciences naturelles lui sont familiers et il semble avoir lu avec attention les travaux de nos anthropologistes. Il lui arrive seulement, comme cela est presque inévitable pour un étranger, de citer sur le même rang, en leur attribuant une autorité égale, des compilations et des mémoires originaux ; mais il ne convient pas de s'arrêter à ces vétilles, non plus qu'aux fautes d'orthographe vraiment trop nombreuses commises par l'auteur dans la transcription des textes français.

Qu'est-ce qu'un Aryen ? Ce n'est pas un individu parlant une langue aryenne, puisque les langues peuvent être apprises ou oubliées indépendamment des affinités ethniques de ceux qui les parlent. Aujourd'hui même, les langues aryennes font de continuels progrès parmi des races étrangères aux Aryens. Toutefois, c'est la parenté de ces langues qui a d'abord donné l'idée de l'unité aryenne primitive ; si la langue est un critérium trompeur pour constituer un groupe ethnographique, l'anthropologie nous en fournira-t-elle un plus sûr ? M. P. n'hésite pas à le croire. Un Aryen, nous dit-il, est un dolichocéphale de taille élevée, aux yeux bleus et au teint blond. Ce type dolichocéphale est, en effet, le seul qui se rencontre dans tous les pays de langue aryenne, bien qu'il soit loin d'être le plus fréquent; en outre, c'est celui que les textes attribuent aux héros d'Homère, aux anciens Germains et aux anciens Gaulois, qui sont, d'après M. P., d'incontestables Aryens. Le groupe germano-scandinave est le seul qui ait conservé en grande partie ces caractères : partout ailleurs nous avons des anaryens conquis par la langue ou la civilisation aryenne et mélangés d'un petit nombre d'individus, descendants des conquérants, qui reproduisent par atavisme le type primitif.

La hardiesse d'une pareille théorie ne doit pas nous faire illusion sur sa valeur. Le premier anthropologiste allemand, M. Virchow, admet au moins deux types aryens primitifs : des dolichocéphales blonds et des brachycéphales bruns. A cela M. P. objecte que la nature n'a pu produire à la même époque et sous l'influence des mêmes circonstances extérieures deux formes fondamentales différentes d'un même type. La réponse est loin d'être concluante. M. P. est monogéniste, mais il ne croit pas que le premier des couples humains ait été aryen. Pour lui, comme nous le verrons tout à l'heure, le groupe aryen primitif ne s'est constitué qu'à la fin de l'époque quaternaire. Quelle preuve avons-nous de l'unité des caractères ethniques de ce groupe? Si haut que l'anthropologie puisse remonter, elle trouve des races mixtes, des caractères ethniques différents. C'est là même un des arguments que fait valoir M. de Quatrefages, qui est un monogéniste convaincu, pour rapporter à l'époque tertiaire l'apparition du premier couple humain. La paléontologie linguistique, pour employer l'expression de Pictet, semble prouver qu'à une époque reculée les Aryens ont formé un groupe vivant dans les mêmes conditions climatériques et jouissant d'une même civilisation rudimentaire ; mais de quel droit affirmer que tous les

hommes de ce groupe appartenaient à une même race, bien plus, qu'ils présentaient des caractères physiques identiques, que dans ce troupeau privilégié des Aryens primitifs il n'y avait pas une seule brebis noire ? L'hypothèse est d'autant plus téméraire que le groupe aryen de M. P., en voie de formation, habitait à côté d'autres dolichocéphales non aryens et de brachycéphales anaryens également. Ainsi les bases du système sont loin d'être solides : elles impliquent de véritables postulats impossibles à démontrer. Mais continuons notre analyse en laissant la parole à l'auteur, quitte à l'interrompre de temps en temps.

Si les dolichocéphales blonds sont seuls des Aryens, leur centre de rayonnement, dit M. P., doit être le pays où les caractères de la race primitive se sont le mieux conservés. Or, en Asie, le type brachycéphale brun domine et, en Europe même, il est d'autant plus fréquent que l'on s'éloigne plus de la Scandinavie. Bunsen déclare n'avoir retrouvé qu'en Scandinavie le type des Germains de Tacite. Dès le XVII[e] siècle, Conring constatait la rareté croissante de ce type en Allemagne. En France, en Italie, en Grèce, dans les pays slaves, il ne se rencontre plus qu'isolément. Si les types dolichocéphale et brachycéphale bruns ont pris le dessus, cela ne tient pas, dit M. P., à des influences climatériques qui auraient modifié le type aryen. La race aryenne est de toutes la moins susceptible d'acclimatation : là où le milieu ne convient pas à sa nature physique, elle ne se transforme pas, elle disparaît. Que sont devenues les hordes germaniques qui envahirent l'Italie au commencement du Moyen-Age? C'est à peine si l'on en retrouve les vestiges dans quelques districts montagneux. Ailleurs les dolichocéphales bruns de race ibérique et les brachycéphales originaires d'Asie ont seuls survécu, tout en adoptant la langue et la civilisation des Aryens.

Non-seulement la Scandinavie, et en particulier la Norvège, sont les pays où le type aryen est le plus richement représenté, mais c'est là que les dolichocéphales blonds sont les plus prolifiques, les plus grands de taille, les plus vigoureux : c'est là qu'il meurt le moins d'enfants en bas âge et que les centenaires sont les plus fréquents. Il y a donc parfaite harmonie entre le climat *insulaire* de la Norvège, climat très humide, égal et froid — différent des climats continentaux comme du climat polaire — et les exigences physiques des dolichocéphales aryens. La conclusion s'impose : *ubi bene, ibi patria*.

M. P. n'a cependant pas fait de la Norvège la patrie des Aryens, mais seulement le premier centre de rayonnement de la race qui s'est constituée plus loin vers le sud-ouest. En effet, l'anthropologie démontre que, dès l'époque quaternaire paléolithique, il existait dans l'Europe occidentale des dolichocéphales dont le teint nous est inconnu, mais dont les caractères anatomiques sont déjà ceux des Aryens. Contrairement à l'hypothèse, aujourd'hui partout abandonnée, de Retzius, M. P. n'admet pas que des brachycéphales se soient établis en Europe avant l'époque post-glaciaire que l'on appelle aussi l'*époque du hiatus*.

Les crânes de l'époque paléolithique que l'on a trouvés à Canstadt, à Eguisheim, à Engis et ailleurs, sont dolichocéphales et M. Virchow, si réservé en ces matières, a déclaré que le crâne d'Engis présentait tous les caractères des crânes germaniques, bien connus par les nécropoles mérovingiennes. La saillie de l'arcade sourcilière, très prononcée dans le fameux crâne du Néanderthal et dans plusieurs crânes de la même époque, est encore une marque distinctive des dolichocéphales scandinaves néolithiques. Ainsi les ancêtres des Aryens se trouvent en Gaule, en Belgique et en Germanie à l'époque du mammouth et du renne, alors que la Scandinavie n'était pas encore habitée. A côté de ces dolichocéphales proto aryens, existaient d'autres dolichocéphales ibériques, les représentants de la race dite de Cro-Magnon. Les Proto-aryens, troglodytes et chasseurs de rennes, habitèrent l'Europe occidentale pendant l'époque dite glaciaire, que d'autres préféreraient appeler *pluviaire*, où le climat était plus froid, mais surtout plus humide qu'aujourd'hui. Dans ce milieu, analogue à celui de la Norvège actuelle, la race aryenne prit graduellement les caractères physiques qui la distinguent et qu'elle a conservés si fidèlement en Scandinavie. On objecte que les Lapons, bien qu'habitant depuis plusieurs milliers d'années les régions septentrionales, ne sont pas encore devenus blonds; mais M. P., dont la pensée est loin d'être claire sur ce point, n'admet pas qu'une race, une fois constituée, puisse perdre les caractères physiques qui lui sont propres sous l'influence de milieux différents. Ceci ne concorde guère, soit dit en passant, avec la constitution du type *yankee*, qui s'est formé dans l'Amérique du nord presque sous nos yeux. M. P. n'essaye pas d'évaluer la durée de l'époque glaciaire, mais il répète à grand tort une fantaisie de M. de Mortillet qui estime ladite période à 144.000 ans environ. L'homme primitif qui, dans les alluvions de Saint-Acheul et de Chelles, a laissé tant de traces de sa supériorité sur les animaux, n'a certes pas eu besoin d'un millier et demi de siècles pour apprendre à polir ses outils. Ce sont là des contes à dormir debout, ce que Longpérier appelait, avec trop d'indulgence encore, le *roman préhistorique*. Mais passons.

Vers la fin de l'époque quaternaire, alors que le climat de l'Europe centrale commençait à se rapprocher du climat actuel, le renne émigra vers le Nord et les troglodytes proto-aryens suivirent leur gibier favori. L'époque de transition entre le quaternaire paléolithique et le néolithique est très obscure. La civilisation néolithique, avec ses haches polies, sa poterie, ses animaux domestiques, ses monuments mégalithiques, la culture des céréales, apparait, à l'aurore de l'histoire, comme une véritable énigme. Les traces d'un état intermédiaire faisant défaut, on a pensé naturellement à une invasion qui aurait introduit de toutes pièces en Europe une civilisation nouvelle. C'est la théorie généralement acceptée depuis trente ans; mais la nature du *hiatus* qui sépare les temps quaternaires de l'époque néolithique – *hiatus* qui se révèle, dans un grand

nombre de cavernes, par la présence de couches stériles, — est l'objet d'une discussion encore pendante où nous ne voulons pas nous mêler ici. Pour M. P., le *hiatus* existe en effet dans l'Europe occidentale, mais non pas sur les côtes du Danemark. C'est là, dans cette civilisation grossière qui nous est connue par les Kjoekkenmoeddings et dont M. P., à la suite de Steenstrup, évalue la durée à dix ou douze mille ans, que s'est élaborée la civilisation néolithique, œuvre des dolichocéphales aryens qui avaient fui vers le nord à la suite du renne. Il est vrai que le renne fait absolument défaut dans les dépôts de coquilles, mais M. P. ne s'en inquiète pas; peut-être les chasseurs proto-aryens avaient-ils tué le dernier renne fossile avant d'arriver sur les côtes du Danemark. M. P. croit que les types de transition entre les outils paléolithiques et néolithiques se rencontrent dans les Kjoekkenmoeddings. Sans doute, on a signalé de ces instruments *mésolithiques*, mais ils sont très rares. M. P. répond que l'art de polir les outils une fois découvert a dû se répandre avec une prodigieuse rapidité. Cette découverte serait le fait des Aryens, qui auraient en même temps domestiqué les animaux, créé l'agriculture et fabriqué les premières poteries. Voilà des mangeurs de coquilles bien inspirés et devenus tout à coup fort inventifs ! L'invraisemblance de ce roman saute aux yeux. M. P. exagère au-delà de toute mesure l'importance des Kjoekkenmoeddings. J'ai bien peur qu'il ne les connaisse, comme d'ailleurs tous les éléments des problèmes préhistoriques, que par les témoignages des livres et les discussions contradictoires des congrès. S'il avait étudié les musées de Mayence ou de Saint-Germain, il saurait que le néolithique scandinave est tout différent du néolithique de l'Europe occidentale : on ne peut faire rayonner d'un point commun des formes aussi diverses. Je laisse aux zoologistes le soin de réclamer en faveur de l'origine asiatique des espèces domestiquées, en particulier du cheval ; mais il est un autre élément de la civilisation néolithique dont M. P. n'a pas dit un mot. Je veux parler de ces haches polies en jadéite, en jade, en chloromélanite, que l'on recueille dans les dolmens armoricains, dans les stations lacustres, qui manquent absolument en Scandinavie et dont il faut bien admettre l'origine asiatique puisque ces pierres, aussi bien que la *callais* des dolmens, n'ont pas été retrouvées en Europe par les géologues. Le problème qui se rattache à ces outils ou ornements en pierres rares est de ceux qu'il n'est vraiment pas permis de passer sous silence quand on s'occupe de l'époque néolithique. Mais c'est une des forces de M. P. de ne point s'arrêter aux bagatelles : ce qu'il ignore ou ce qu'il tait ne le gêne pas.

Les Aryens, une fois sortis de leurs coquilles, pourvus de tout ce qu'il faut pour faire leur chemin dans le monde, se répandirent dans la Suède méridionale et dans l'Allemagne du nord, où se développa et fleurit la civilisation néolithique. Comme ils avaient dès lors les qualités prolifiques des Scandinaves actuels, ils durent bientôt envoyer des

colonies vers des terres nouvelles : ainsi se répandirent les langues aryennes et la civilisation néolithiques. Tandis que certains groupes d'émigrants descendaient en Asie après avoir traversé la Russie de l'ouest à l'est, d'autres revenaient dans l'Europe centrale d'où leur race était originaire. Sur bien des points, ils trouvèrent le terrain occupé par des brachycéphales venus d'Asie ou des Ibères dolichocéphales : de là des luttes sanglantes dont on a signalé les traces dans quelques cavernes, et qu'atteste, entre autres, le crâne de Cro-Magnon percé par une flèche néolithique. De la Belgique et de la Gaule, les Aryens gagnèrent l'Espagne et le nord de l'Afrique; on les voit, au XVI[e] siècle avant notre ère, en lutte avec les Pharaons d'Egypte. — Cette confusion tout arbitraire de la civilisation néolithique avec la civilisation aryenne conduit M. P. à l'affirmation étrange que les mégalithes sont l'œuvre des Aryens. Il n'essaye pas d'expliquer, il est vrai, la distribution géographique de ces monuments; il ne dit mot du groupe si embarrassant des dolmens de Palestine, non plus que de certains brachycéphales contemporains de l'Inde, les Kassias, qui élèvent encore aujourd'hui des monuments mégalithiques. Il n'explique pas pourquoi l'on ne rencontre de dolmens ni en Grèce, ni en Asie-Mineure, ni dans la vallée du Danube, alors qu'il reconnaît le caractère aryen des crânes de la nécropole de Hallstatt. Cette hypothèse des Aryens constructeurs de dolmens marquerait un recul énorme dans la science si elle risquait de trouver quelque crédit.

La paléontologie linguistique, selon M. P., est d'accord avec l'archéologie pour montrer l'identité de la civilisation aryenne primitive avec celle de la Suède néolithique et des stations lacustres. Tous les animaux dont les noms sont communs aux langues aryennes se trouvent dans les Kjoekkenmoeddings, sauf l'écureuil, le lièvre, le cheval, la chèvre et le mouton. Le chien, le cheval, le porc, le mouton, la chèvre et le bœuf paraissent dans les sépultures suédoises de l'époque néolithique. M. P. insiste beaucoup sur le nom de l'anguille, qui appartient à la langue mère aryenne : or, l'anguille ne se rencontre ni dans l'Asie centrale ni dans la Russie méridionale. Cet argument et d'autres du même genre me paraissent peu concluants. Le nom de l'anguille, qui est parent d'ἔχις, *serpent*, ne désignait pas nécessairement, dans la langue mère aryenne, une espèce bien déterminée. On connaît les différentes acceptions qu'a reçues le mot *fagus*, φηγός. — M. P. admet que les Aryens primitifs ont connu un métal, le cuivre; mais si l'on a cru constater les traces d'un âge du cuivre en Hongrie, c'est là, jusqu'à présent, une exception dont il n'est permis de rien conclure touchant l'emploi de ce métal à l'époque néolithique.

M. P. appelle également les légendes au secours de sa théorie scandinave. Ulysse, selon l'Odyssée, arrive dans le pays des Cimmériens, contrée située aux confins de l'Océan, dont les habitants sont enveloppés de ténèbres et de brouillard. Le nom des Cimmériens viendrait de

l'aryen * *khamara*, signifiant *ténèbres* ou *brouillard*, grec κέμμερον (Etym. magn.), κάμμερος (Hésych.), *hämärä* en finnois. Il s'agirait dans Homère des Cimmériens scandinaves et la tradition d'Ulysse, identique, selon Muellenhoff, à la légende germanique d'Orendel, serait le souvenir des voyages maritimes d'un ancien prince aryen en Finlande. L'analogie des outils néolithiques de la Finlande, en particulier des marteaux naviformes, avec ceux de la Suède, témoigne de rapports très anciens entre ces pays. Le fait est exact et reconnu depuis longtemps, mais l'explication scandinave de la légende d'Ulysse, qui n'est d'ailleurs pas nouvelle, ne me convainc en aucune façon. Ce n'est pas à dire que toute la géographie de l'Odyssée soit fabuleuse : le commerce de l'ambre a pu introduire, dans la Grèce de l'époque homérique, des notions assez précises sur les pays du Nord. Je ne crois pas qu'on puisse en dire davantage sans ajouter un roman érudit à une légende populaire.

Là où M. P. se meut sur un terrain plus solide, c'est lorsqu'il essaye de montrer que les pays scandinaves ont été le centre de rayonnement des nations germaniques avec lesquelles les Romains furent en contact. Il réhabilite, sur ce point, les témoignages de Jordanes et d'autres chroniqueurs, repoussés sans raison suffisante par Cluvier et les germanistes de notre siècle. La *Scandza insula*, avec sa population très prolifique et son sol pauvre, a pu être appelée avec raison *vagina gentium*. Comme M. Lindenschmit, M. P. conteste en principe l'hypothèse des migrations d'Orient en Occident : l'histoire, nous dit-il, montre bien plutôt le contraire. Ceci ne s'accorde point avec la présence des nombreux brachycéphales asiatiques que M. P. signale lui-même en Europe, où ils forment la plus grande partie de la population.

Outre la fécondité des Suédoises, on peut alléguer des phénomènes naturels pour expliquer les invasions des blonds Scandinaves dans l'Europe centrale. La côte de la Scandinavie du nord et celle de la Finlande s'élèvent, tandis que la Scandinavie méridionale, l'Allemagne du Nord et la Hollande s'abaissent. Une partie de la Hollande est déjà à un niveau plus bas que la mer. Le Zuidersée ne s'est formé qu'au XIII[e] siècle. Les tourbières sous-marines de la côte scandinave témoignent de phénomènes analogues. Ainsi s'explique la tradition qui fait reculer les Cimbres devant une invasion de la mer. M. P. justifie de même le texte de Timagène sur l'origine des Gaulois selon les Druides, *ab insulis extimis confluxisse et tractibus transrhenanis, crebritate bellorum et adluvione fervidi maris sedibus suis expulsos*. Les *îles lointaines* sont les îles du Danemark. Plutarque fait aussi franchir aux Galates les monts Riphées, qui, selon Mannert et M. P., ne peuvent être que les Alpes scandinaves.

L'importance du monde septentrional dans l'histoire des premières civilisations est un fait incontestable, longtemps méconnu à tort, sur lequel Omalius d'Halloy et les antiquaires scandinaves ont très légitimement, et à de nombreuses reprises, appelé l'attention. Mais ils n'ont

pas dit que la civilisation néolithique fût identique à la civilisation aryenne ni que tous les dolichocéphales blonds de l'ancien monde fussent des Scandinaves. Ils se sont gardés de généralisations et d'hypothèses téméraires qui reposent sur des axiomes indémontrables et sur une connaissance incomplète des faits. Si des études anthropologiques superficielles donnent le goût des synthèses romanesques, des recherches plus approfondies en détournent ou en guérissent. L'exemple de M. Virchow, ce modèle de science et de réserve, suffirait à le prouver. M. Penka a été encouragé par des critiques enthousiastes qui ont salué dans son livre « la solution définitive du problème aryen » : il nous permettra, tout en rendant hommage à son talent, de ne point nous associer à ses erreurs.

Salomon Reinach.

---

131. — A. Regnier. **De la Latinité des Sermons de S. Augustin.** 1 vol. in-8, xvi-211 p. Paris, Hachette, 1886.

Ce travail est une thèse soutenue en Sorbonne, il y a quelques mois. On lit dans l'introduction : « Le texte de saint Augustin n'a pas été récemment constitué ; je n'ai donc pu me servir que du texte traditionnel. J'ai fait usage de l'édition de l'abbé Migne, qui n'est autre que la reproduction de celle des Bénédictins ». Ces quelques lignes en disent long. Personne ne contestera les services immenses rendus par Migne et par les Bénédictins ; mais les textes de Migne sont malheureusement criblés de fautes d'impression et les Bénédictins ne se sont proposé que d'offrir aux historiens, aux prédicateurs, aux théologiens un texte lisible. Ce sont des garanties bien faibles pour un travail qui porte sur la forme des sermons.

S'il était prudent de ne pas faire porter une étude grammaticale sur un texte mal établi, il était encore plus hasardé de choisir précisément les sermons dans l'œuvre de saint Augustin. Les Bénédictins ont rejeté dans l'appendice une foule de sermons apocryphes, mais il reste encore dans la collection bien des morceaux suspects. Ce n'est que par une comparaison avec les autres ouvrages de saint Augustin et avec les autres sermonnaires, par une étude méthodique des manuscrits et de l'histoire des différents recueils qu'on peut arriver à des résultats solides. Je comprends que M. Regnier n'ait pas voulu faire ce travail. Cependant, avant qu'il soit exécuté, on s'exposera toujours à attribuer à saint Augustin ce qui ne lui appartient pas.

L'entreprise de M. R. était donc prématurée. Ces réserves faites, nous pourrions trouver dans cet ouvrage une exposition nette et assez exacte dans l'ensemble, et des catalogues très complets. Malheureusement considéré sous ces deux aspects, il laisse beaucoup à désirer.

On n'y trouve pas une caractéristique vive et précise de la langue et

du style des sermons de saint Augustin : ces recherches de détail manquent d'idées directrices. Il semble cependant qu'on pouvait tout subordonner facilement à quelques points de vue généraux : la nature de la langue contemporaine, l'influence du christianisme, les conditions du genre, le génie de l'auteur.

Un caractère commun des écrivains de l'époque, c'est une tendance à abuser de toutes les ressources, à forcer les significations et les constructions, à donner au style un coloris factice par l'exagération des procédés de la prose classique : en un mot, dans un sens large et compréhensif, une tendance à l'emphase. L'usure des mots et des tournures est telle que, pour rendre toute sa pensée, un écrivain est forcé de parler une langue travaillée et compliquée à l'excès. Ainsi les mots simples, surtout les verbes, sont remplacés par leurs composés (p. 195). On abuse des mots abstraits (p. 90). Sans doute, on en rencontre beaucoup dans Cicéron et souvent dans un emploi adjectif, comme dans cette phrase du *De Nat. Deorum* (2. 39) : *adde huc fontium gelidas perennitates, liquores perlucidos amnium, riparum vestitus uiridissimos, speluncarum concauas altitudines immensitatesque camporum.* Mais ce qui distingue les auteurs de la décadence, c'est l'emploi des mots abstraits comme sujets de verbes actifs (*Joannem parit sterilitas, Christum integritas*, Aug., *serm.*, 293. 1 ; R. p. 94). On recherche en même temps les archaïsmes. Les mots empruntés aux anciens auteurs par saint Augustin paraissent être assez nombreux ; mais M. R. en ne signalant pas les mots repris par saint Augustin dans les œuvres de Cicéron — qui était alors un ancien, — ne permet pas d'en évaluer exactement le nombre. Non-seulement on mettait en circulation des mots nouveaux ou vieillis, mais on altérait le sens des mots existants. Tantôt on donne à des mots techniques un sens moral et général, comme *praeuaricatio*, prévarication, puis désobéissance, péché ; tantôt par une métaphore on passe du sens propre au sens figuré (pp. 18, 25, 200 ss.) [1]. Mais cette recherche atteint aussi la syntaxe. Des tournures rares ou poétiques remplacent les constructions prosaïques de la bonne époque : personnification d'un nom de chose avec un verbe passif (*ut ab itinere fatigaretur*, p. 51), emploi poétique (vulgaire ?) de *de* pour indiquer l'instrument (p. 55), emploi de *absit* suivi de l'infinitif au lieu d'une proposition négative (p. 24, 78, 79), remplacement du génitif possessif par l'adjectif correspondant (*ut femineis manibus portaretur*, p. 102), mots et constructions poétiques de nature diverse (pp. 137, ss.).

En outre, la langue du IVe siècle offre un grand nombre de vulgarismes. Le besoin de clarté amène des répétitions (p. 144). La tendance à l'analyse, provoque la multiplication des prépositions (p. 50), l'emploi

1. On peut appliquer à ces phénomènes les lois établies par M. A. Darmesteter dans *La Vie des mots étudiée dans leurs significations*. Il est d'ailleurs assez difficile en pareille matière de distinguer le développement logique et inconscient des significations des changements introduits arbitrairement.

des auxiliaires (p. 28), l'emploi des verbes circonstanciels (factitif, pp. 27 et 72; *uelle dicere*, p. 26), la décomposition du verbe en ses éléments logiques (pp. 107 et 29, l. 3), la disparition graduelle de la proposition infinitive (pp. 111-113). L'analogie a pour résultat la confusion des formes (pp. 32 et 37). Le besoin de simplification donne naissance à des brachylogies remarquables (*tenebrare* = *tenebris inuoluere*, p. 7 ; substitution de l'infinitif à une proposition relative, p. 73; « propositions prises substantivement », p. 78 ; ellipses, p. 80 ; zeugma, p. 84, l. 6); pour la même raison on efface les distinctions délicates observées dans la bonne langue (confusions de *hic* et de *ille*, p. 103 ; de *alius* et de *alter*, p. 204 ; du réfléchi et du démonstratif, p. 96), ou bien par un tour vif et familier, on supprime l'expression des rapports logiques des propositions entre elles (coordination pour subordination, p. 86, l. 13; indicatif dans l'interrogation indirecte, p. 73 [1]; style haché, p. 149). On a là tous les caractères d'une langue familière et d'un latin qui va bientôt donner naissance aux langues romanes.

L'influence du christianisme a eu pour conséquence l'introduction de mots grecs désignant les institutions et les croyances de la religion nouvelle (pp. 174, 185, 193); d'un autre côté, l'analyse morale, plus subtile, a nécessité la création d'un grand nombre d'expressions abstraites et favorisé ainsi un goût commun à tous les écrivains du temps. Enfin chaque auteur chrétien a subi pour son compte l'influence des traductions de la Bible, soit par l'emploi inconscient d'expressions dont l'esprit est rempli, soit par suite d'une citation qui sert de texte à un développement. M. R. ne l'a pas compris et n'a pas mis à part ces cas particuliers : *hortulanus* (p. 97), cp. saint Jean, xx, 15; *quatriduanus* (p. 183), cp. saint Jean xi, 39; *chirographum* (pp. 21 et 133), cp. saint Paul *ad Col.*, 2, 14; *sepis*, (p. 33) est une citation; *exiet* (p. 38), se lit dans un texte cité *serm.* 200, 3; *domestici* (p. 101), cf. *Act. ap.*, 10, 7.

Le genre oratoire des sermons justifie ces tournures vives, ces figures fort bien cataloguées par M. R. (p. 115). Mais ici il est presque impossible de ne pas songer aussitôt au génie de l'auteur, à ce caractère ardent, qui discute avec violence, rudoie ses auditeurs, mêle la subtilité de l'exégète et du grammairien aux emportements de l'orateur, ajoute ses propres recherches à celles d'une langue déjà trop raffinée, force partout les antinomies du christianisme et les traduit par des antithèses hardies, s'amuse à jouer sur les mots et soudain s'élève aux considérations métaphysiques les plus élevées, génie mélangé, fait de rhétorique et de passion, de dialectique et d'éloquence, de théologie et d'observation morale, union de la fougue africaine avec le formalisme romain. L'antithèse, poussée jusqu'au jeu de mots, qui est le trait distinctif du style de saint Augustin — comme cette alliance des dons les plus opposés est celui de sa nature, — a exercé sur la latinité de l'écrivain une

1. L'emploi de l'indicatif — fort ancien d'ailleurs — peut s'expliquer dans bien des as par une parataxe : *Audi quis uocat* = écoute : qui t'appelle?

influence mal définie par M. Régnier. Dans bien des cas, des mots, nouveaux ou rares, sont amenés seulement par la symétrie : ainsi, p. 164 : *melius ergo Johannem audis o haeretice ; melius audis praecursorem recursor* ; p. 167 : *in obauditu auris obauditurus erat* ; p. 168 : *illatio* opposé à *dilatio*.

En résumé, la langue de saint Augustin, dans les sermons, paraît être une langue artificielle créée pour le besoin de l'exposition religieuse à l'aide des ressources de la langue contemporaine, du latin vulgaire et des formes déjà créées de la langue chrétienne.

On regrette que ces idées n'inspirent pas l'ouvrage et ne donnent pas l'explication de chaque fait mentionné. L'ordre des catégories grammaticales s'imposait ; mais il fallait corriger ce qu'il peut avoir d'artificiel et de mécanique en cherchant au fur et à mesure la cause des phénomènes et en groupant ces résultats dans la conclusion qui est vraiment trop courte. La langue, en usant du même procédé, n'obéit pas toujours à la même influence ; des phénomènes, classés sous la même rubrique par les grammairiens, peuvent avoir une explication très différente. Mais puisqu'il n'y a dans cette thèse que des faits, il faut les examiner. Dans les listes de M. R., il manque bien des choses et on trouve bien des choses qui ne devraient pas s'y trouver [1].

P. 37, *multum altum*, cf. Hor., *O.* 1, 25, 5 et *Arch. f. lat. Lexic.* 1, 94. — P. 37, *obliuiscerent* est une faute d'impression de Migne ; les Bénédictins donnent *obliuiscerentur*. P. 42, *flumen Jordanis*, cp. *flumine Loracinae*, Liv. ; — *persona corporis*, cp. les périphrases du vieux français avec les mots *corps*, *personne*, etc. ; — *imbres uerborum*, la métaphore est hardie, non l'emploi du gén. — P. 48, *quid* n'est pas complément de *digni* : c'est un neutre pronominal de relation, = « en quoi. » — P. 61, l. 6, ss., *homine*, *remissione* ne prouvent rien : ils peuvent être corrigés : *hominê*, *remissionê*. — P. 77, l. 5, à partir du bas : « *et qui eam* ; » mieux *et illi*, cp. Riemann, *synt. lat.*, § 17 ; l. 3, *ib.*, saint Aug. ne pouvait introduire un nouveau pronom sans amener un enchevêtrement inextricable : *et illis illi qui...* ; l. 1, *ib.*, phrase régulière. — P. 82, l. 12, cp. cependant Cic., *ad Att.*, 12, 22, 3 : *de hortis etiam atque etiam te rogo : paratissimi sunt Drusi, proximos puto Lamiae.* — P. 85, 5° *quam* ; cp. cependant : *statuit congredi quam refugere*. Cor., Nep., 14, 8, 1. — P. 87, *abscondita tenebrarum*, expression de saint Paul, *I. Cor.*, 4, 5 (cp. *caua terrae*, etc. dans Tite-Live.) — P. 88, ll. 3, ss., ce ne sont pas des tournures grecques, mais des prolepses ; cp. Draeger, *Hist. Synt.*,

1. J'adresserai à M. R. un autre reproche. Quand on rencontre un mot curieux ou une tournure insolite, il faut noter tous les passages, à moins que le fait soit particulièrement fréquent, et dans ce cas encore il faut l'indiquer. Voici quelques indications supplémentaires, que l'on pourrait facilement augmenter : p. 161, *susurro*, aj. 47, 12 ; p. 162, *deceptor*, aj. 130, 2 ; p. 168, *dilatatio*, aj. 225, 3 ; *humiliatio*, 363, 2 ; p. 169, *illuminatio*, 200, 3 ; p. 171, *impœnitentia*, 71, 22 ; p. 172, *numerositas*, 204, 3 ; p. 173, *morula*, 187, 2 ; etc.

§ 470. — P. 99, *de longinquo, de proximo*, etc., sont des locutions adverbiales qu'il aurait fallu classer à part. — P. 106, sur l'infinitif pris substantivement, cp. *Archiv*, 3, 70, qui ajoute plusieurs autres exemples (106, 11; 120, 1; 127, 13; 243, 3.) — P. 107, l. 8, les propositions construites avec *quia* sont sujets des deux verbes. — P. 112, *quod* après un verbe déclaratif est d'emploi vulgaire; en latin classique il ne peut signifier que « ce fait que »; cp. Riemann, *synt.*, § 172, r. 3 *a*. — P. 139, ajouter *mysticus*, Virg., (*serm.* 205, 1.) — P. 141, l. 13, cp. cependant *illucescet aliquando ille dies cum*. (Cic., *p. Mil.*, 26.) P. 149, dernier alinéa. Il est difficile d'être de l'avis de M. Régnier. La période du XVI[e] et du XVII[e] siècle est une œuvre artistique sortie précisément de l'imitation des périodes cicéroniennes; au contraire la vieille langue, surtout à l'origine, est absolument incapable de phrases complexes; cp. par exemple, *Roland*, vv. 662-664, où deux propositions logiquement subordonnées à une troisième sont juxtaposées sans lien grammatical. — P. 203, *sacramentum;* rapprocher Joinville, § 300 : « je... li deis que il feist tout à trait et tout belement son *sacrement*. » — 205, *rudis* a subi l'influence de *caecus, ignarus, ignotus* (cp. Berger, *stylistique*, § 18), il y a eu *réaction* (Darmesteter, *Vie des mots*, p. 129).

Voici des mots à ajouter aux listes de M. R. : *adimpletor*, 232, 3; — *exaltator*, 207, 1; — *falsator*, 84, 1; Goelzer [1], p. 48; — *fornicator*, 224, 2; 231, 4; Gœlzer, 48; — *portator*, 242, 11; — *spiculator*, 307, 1; Gœlzer, 51; — *supplantator*, 122, 3; Gœlzer, 51; — *suscitator*, 207, 1; — *obumbraculum*, 153, 11; Vulg.; — *mercimonium*, 130, 2; Gœlzer, 92; — *praesepium*, 204, 3 f.; Gœlzer, 282; — *adhaesio*, 216, 5; Gœlzer, 80; — *cachinnatio*, 175, 2; 351, 5; Gœlzer, 80; — *frequentatio*, 218, 1; Gœlzer, 81; — *manifestatio*, 203, 1; Gœlzer, 72; — *permansio*, 179, 3; Gœlzer, 82; — *reductio*, 2, 11; Gœlzer 82; — *relaxatio*, 210, 3; Gœlzer, 82; — *remansio*, 16, 43; Gœlzer, 82; — *consonantia*, 185, 3; Gœlzer, 250; — *allophylus*, 32, 3; Gœlzer, 205; — *botrus*, 37, 18; Gœlzer, 206; — *chirographum*, 58, 6; 110, 4; Gœlzer, 207; — *chrisma*, 122, 2; Gœlzer, 207; — *pascha*, 243, 8, etc.; — *reptilis*, 214, 2; Gœlzer, 141; — *longanimis*, 9, 1; Gœlzer, 168; — *reprobus*, 204, 3; Dig. (« de mauvais aloi, » en parlant de monnaies); — *interminatus*, 243, 8; Cic.; — *paruulus*, 117, 7; Gœlzer, 158; — *propheticus*, 202, 1; Gœlzer, 220; — *sublimatus* (adj.) 231, 4 (cp. *sublimare*, p. 189); — *siluesco*, 203, 3; *Archiv*, 2, 487; — *amaresco*, 203, 3; *Archiv.*, 2, 485; — *coaedifico*, 200, 4 (au fig.; au pr., deux fois, Cic.); — *prophetare*, 102, 2; Gœlzer, 221; — *conuersatio*, vie, 202, 4; Gœlzer, 270; *manifestari*, se révéler aux Gentils, 202, 1.

Il serait aisé de multiplier ces remarques, d'allonger surtout la liste

1. Pour l'histoire de ces mots, je renvoie, quand il y a lieu, à la thèse de M. Gœlzer sur la latinité de saint Jérôme, qui est un répertoire inépuisable de faits et de savantes remarques sur la langue ecclésiastique.

des omissions. Chacun le peut faire pour son compte en étudiant un ou deux sermons. Il est vrai, une telle vérification est rendue difficile par l'absence d'index. Rien n'est plus regrettable. Bien des choses curieuses se trouvent ainsi enfouies où personne n'ira les chercher. Ainsi M. R. cite trois constructions de *credere : credere diuinam Trinitatem, ad iustitiam, in Filium Dei* (pp. 47, 51, 61); mais elles sont en trois endroits différents du livre. Il eût été intéressant de les rapprocher et de les comparer.

La thèse de M. Regnier pourra donc donner une idée superficielle et générale du sujet; mais ce n'est pas un travail auquel la science puisse se fier entièrement. Il reste encore à faire.

P.-A. Lejay.

---

132. — **Euphues the anatomy of wit, by John Lyly M. A.** to which is added the first chapter of sir Philip Sidney's *Arcadia*, edited, with introduction and notes by Dr Friedrich Landmann. Heilbronn (Englische Sprach und Literaturdenkmale.. herausgegeben von Karl Vollmœller), 1887, 1 vol. in-8 de xxxii-150 pp. Prix : 2 m. 80.

L'ouvrage que publie M. Landmann n'est pas à proprement parler une édition de l'*Euphuès* de Lyly ; c'est seulement une partie importante de ce fameux roman, assez considérable toutefois pour permettre de s'en faire une juste idée. L'ouvrage original parut en deux volumes, le premier, à la fin de 1578 ou au commencement de 1579; le second en 1580. M. L. se borne à réimprimer le premier tome dont il omet toutefois deux fragments assez considérables. Il ajoute à ce texte le début de l'*Arcadie* de Sidney. Ainsi qu'il le fait observer, ce sont là les deux romans les plus fameux du temps d'Elisabeth et qui eurent le plus d'influence sur la littérature subséquente; ils atteignirent leur dix-septième édition, l'*Euphuès* (première partie) en 1636, et l'*Arcadie* en 1674. La masse d'allusions qui sont faites à ces singuliers ouvrages par les contemporains sont encore une preuve de leur succès; ils sont donc très dignes d'attention et l'on ne peut, sans les bien connaître, comprendre la marche de la littérature anglaise au temps de Shakespeare et d'Elisabeth.

La publication de M. L. facilitera grandement cette connaissance, moins par les textes mêmes qu'il nous donne que par l'excellente introduction qu'il y a jointe. Pour ce qui est des textes, en effet, il existait déjà une réimpression complète d'*Euphuès*, celle de M. Arber (Londres, 1868); et quant à l'*Arcadie*, le fragment donné est trop court pour suppléer à l'absence de toute édition critique de cet important roman. Toutefois, même au point de vue des textes, M. L. a rendu service à la littérature par sa découverte d'une édition de l'*Euphuès* inconnue jusqu'ici et qui paraît être la première. Le permis d'imprimer

est du 2 décembre 1578 et M. L. pense que l'édition mise par lui au jour dut paraître dans le courant de ce mois, probablement vers la Noël (p. IX); elle ne contient pas les corrections et additions que présentent les textes subséquents et en particulier l'édition de 1579 suivie par M. Arber. Les variantes des différentes rédactions sont données par M. L. au bas des pages.

Mais le véritable intérêt du livre est dans son introduction. L'auteur y résume le résultat de ses recherches sur les origines, la nature, la durée et l'influence du singulier langage appelé *euphuisme*. Il complète les indications qu'il avait déjà fournies aux membres de la New Shakspere Society (*Transactions*, 1880-5, 2[e] partie) et condense celles que contenait sa brochure : *Der Euphuismus*; en les publiant sous leur présente forme, il en assure la très désirable vulgarisation.

L'euphuisme avait été, avant M. L., l'objet de nombreuses études; mais on s'était attaché à montrer le ridicule de Lyly, à plaisanter ses exagérations et le mauvais goût de ses imitateurs, plutôt qu'à rechercher les origines de ce style et à le décomposer en ses divers éléments. C'était là la partie difficile et vraiment utile de la tâche : M. L. s'en est chargé et a résolu, définitivement, à notre avis, ces délicats problèmes.

Il analyse d'abord, exactement, la composition du style de Lyly; sa composition chimique, pour employer une expression pardonnable quand il s'agit du langage de cet auteur. Ses éléments caractéristiques et fondamentaux consistent dans les particularités suivantes : 1° un balancement régulier donné aux phrases au moyen soit d'incidentes, soit simplement d'expressions se faisant pendant les unes aux autres et disposées en antithèses dans les diverses parties de la période; 2° l'usage de sons similaires, et en particulier de l'allitération dans les membres de phrase qui se correspondent; et non pas l'allitération, ordinaire présentant une succession régulière des mêmes lettres initiales, analogue à la formule :

f — f — f — f —
l — l — l — l —

mais l'allitération alternée, d'après la formule :

f — l — g — m —
f — l — g — m —

exemple : « Although... I have *sh*rined thee in my *h*eart for a *t*rustie *f*riend, — I will *sh*un thee *h*eerafter as a *t*rothless *f*oe. » (p. xv); 3° la confirmation de chaque assertion par une kyrielle d'exemples tirés de la mythologie, de l'histoire ancienne, surtout d'une histoire naturelle fantastique et imaginaire, principalement de celle de Pline. La combinaison de ces trois caractères forme proprement le style euphuistique et ce n'est que par un emploi abusif de cette expression qu'on a pu l'appliquer à d'autres sortes de langage précieux.

C'est, de même, une erreur de considérer Lyly comme l'inventeur

de ce style, qui lui doit seulement son nom. M. L. démontre, sans que le doute soit possible, que l'apparition du roman d'*Euphuès* marque l'apogée et non le début de cette maladie du langage. Elle régnait déjà dans la fiction en prose, témoin le recueil de nouvelles de George Pettie : *A petite Pallace of Pettie his pleasure*, publié deux ans avant l'ouvrage de Lyly [1]. Bien plus, l'invention de ces artifices n'était pas anglaise mais espagnole; elle est dûe à Guevara dont les livres, fameux par toute l'Europe, furent traduits plusieurs fois en anglais et très souvent réimprimés dans cet idiome. La traduction du *Marc-Aurèle* de cet auteur, par lord Berners en 1534, puis par sir Thomas North en 1557, eut, en particulier, une grande influence pour la diffusion de ce style. Les agréments du langage de Guevara sont exactement ceux de Lyly, sauf que celui-ci les emploie avec une exagération extrême, ce qui est le propre des imitateurs, et qu'il ajoute aux sonorités répétées de Guevara l'allitération familière aux peuples de langue germanique. Lyly joue le même air, seulement il met la pédale. Il se fit par là mieux entendre; on oublia ses prédécesseurs, Guevara, Pettie et les autres, et, dès l'apparition de son roman, ce fut à lui seul qu'on fit honneur, et plus tard qu'on fit honte, de l'invention du style baptisé d'après son héros. On ne se souvint plus, en particulier, du rôle de Guevara et l'on perdit même de vue que Lyly lui avait emprunté non seulement son étrange rhétorique, mais même, comme M. L. le montre très bien, bon nombre des incidents de son roman.

L'euphuisme eut le sort de toutes les beautés de convention et dura ce que durent les modes; elles changeaient, au temps d'Elisabeth, un peu moins souvent qu'aujourd'hui; c'est pourquoi le règne d'Euphuès se prolongea pendant une douzaine d'années après l'apparition du roman de Lyly; 1590, marque le commencement de son déclin; bientôt après tout le monde le tourne en ridicule, et, plus que tous autres, les propagateurs des nouvelles modes et des nouvelles espèces de style précieux.

L'étude de l'*Arcadie* de Sidney semble avoir intéressé moins vivement M. L. qui, après avoir donné sur Lyly l'excellent essai dont nous venons de résumer les conclusions, s'est contenté pour Sidney de quelques indications sommaires. Sans doute il n'a pas voulu grossir son volume et nous serions assurément mal venus à lui chercher que-

1. Quant au langage de la cour, il n'y a pas de doute qu'il en était aussi infecté déjà. Toutefois les lettres de la princesse Elisabeth à Edouard VI, publiées par Lucy Aikin, auxquelles se réfère M. L. (p. 149) ne fournissent pas une preuve concluante. Le style en est fort précieux mais il ne présente pas les traits caractéristiques de l'euphuisme tels que M. L. lui-même le définit, ni même tous ceux du Guévarisme. Il y a bien des comparaisons, mais elles ne sont pas rangées en kyrielles comme dans Guevara et Lyly; et si elles renferment des traces d'allitération, ce n'est que de l'allitération simple et non « *transverse* », comme par exemple dans cette phrase : « As a dog hath a day, so may I perchance have time to declare it in deeds, which now I do write them but in words. » *Memoirs of the court of queen Elizabeth*, t. I, chap. IV.

relle sur ce point. Mais, alors, mieux eût valu peut-être réserver l'*Arcadie* pour une publication séparée; elle l'eût mérité mille fois mieux que beaucoup d'autres ouvrages, et autant au moins que l'*Euphuès* même : car, comme je l'ai rappelé plus haut, par une injustice inexplicable en notre temps de recherches savantes et d'éditions critiques, elle a été totalement négligée jusqu'ici. Elle n'a même pas eu les honneurs d'une réimpression : l'édition modernisée de Hain Friswell est bien loin de pouvoir en tenir lieu. C'est même un sujet de surprise de voir qu'un texte si important n'ait pas encore tenté l'infatigable M. Arber de Birmingham, à qui les amis de l'ancienne littérature anglaise doivent par ailleurs tant de reconnaissance.

Aussi, ce qui nous paraît surtout digne de critique dans les pages consacrées par M. L. à l'*Arcadie*, c'est qu'après avoir déclaré, et très justement, que cet ouvrage fut avec l'*Euphuès*, le roman le plus populaire du temps d'Elisabeth, il ne mette pas en lumière le grand mérite littéraire du récit de Sidney et laisse le lecteur de son livre sous l'impression que c'est là, sans doute, l'œuvre d'un homme de talent; mais qu'elle est curieuse principalement par ses ridicules fleurs de langage. L'examen même de ces fleurs semble aussi être moins minutieux et moins précis que celui auquel le style de Lyly est soumis par M. L.; c'est notamment désigner d'une façon un peu vague les habitudes de Sidney que de dire qu'il est « fond of playing upon words; » cette remarque peut s'appliquer à presque tous les auteurs du temps, sans en excepter Shakespeare; ils sont tous « fond of playing upon words », mais non pas tous de la même manière. Le *jeu* particulier auquel se plaît Sidney est bien défini; il consiste principalement dans la répétition voulue, non pas des mêmes lettres initiales comme chez Lyly, mais des mêmes mots dans chaque membre de phrase. Cette ornementation dont il fait régulièrement usage dans les passages qu'il veut rendre brillants donne à ses périodes un balancement analogue mais non identique à celui des phrases de Lyly; les mots se répètent comme des rimes et la période s'enroule, pour ainsi dire, en pas de vis, entraînant et enlaçant dans sa spirale le lecteur qui arrive tout contusionné au bas de la descente et tombe à moitié étourdi sur le point final. Voici un spécimen caractéristique, pris justement dans le fragment que publie M. Landmann : « No, no, let vs thinke with consideration, and consider with acknowledging, and acknowledge, with admiration, and admire with loue and loue with ioy in the midst of all woes : let vs in such sorte thinke, I say, that our poore eyes were so enriched as to behold, and our low hearts so exalted as to loue, a maide, who is such, that, as the greatest thing the world can shewe, is her beautie, so the least thing that may be praysed in her is her beautie. » (p. 132). Chaque partie de la phrase est rattachée ainsi à la précédente par une succession de mots semblables, qui rappelle l'enchaînement par la rime des strophes de certaines poésies lyriques.

Mais l'intérêt véritable de l'*Arcadie* est ailleurs; il est dans la puissance dramatique qui s'y révèle. Pour la première fois, à la très grande différence de l'*Euphuès* où les personnages ne sont presque que des abstractions, on voit paraître dans un roman anglais en prose, des individus vivants, passionnés, agissants; de ces personnages dont le théâtre d'Elisabeth offre de si nombreux et si admirables spécimens, mais dont le roman contemporain ne comptait jusque là aucun exemple. Telle est la reine Gynécia que dévore un amour coupable, et qui peut être parfaitement rapprochée des héroïnes au cœur farouche, de Ford et de Webster. La peinture, sans doute, est encore incomplète, et ce n'est là qu'un essai; mais quand on réfléchit à ce qui devait suivre, à l'influence que Sidney garda jusqu'au temps de Richardson lui-même et à toute cette littérature du roman destinée à absorber plus tard en son entier la force dramatique du génie anglais, il est impossible de ne point considérer comme mémorable ce premier effort de sir Philippe Sidney.

Cet effort n'est malheureusement point assez connu, et M. L. eut rendu à la littérature un service de plus en le signalant. Nous souhaitons, pour la mémoire du blessé de Zutphen, que M. L. lui consacre un jour une étude spéciale et le fasse profiter de ses vastes connaissances sur les questions d'art littéraire et de style au temps d'Elisabeth. Et en terminant par un *desideratum* le compte-rendu de l'excellent ouvrage de M. Landmann, nous tenons à bien spécifier la nature particulière de notre réclamation : nous ne nous plaignons point, bien au contraire, de ce qui nous est donné; seulement, comme Olivier Twist, « we want some more ».

J. J. JUSSERAND.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 10 juin 1887.

L'Académie, après discussion en comité secret, procède au scrutin pour l'attribution des prix fondés par le baron Gobert. Le premier prix est décerné à M. le baron Alphonse de Ruble, pour ses deux ouvrages intitulés : *le Mariage de Jeanne d'Albret* et *Antoine de Bourbon et Jeanne d'Albret*; le second prix à M. le chanoine Dehaisne, pour son *Histoire de l'art dans la Flandre, l'Artois et le Hainaut* et ses *Documents et Extraits divers concernant l'histoire de l'art dans la Flandre, l'Artois et le Hainaut*.

M. Héron de Villefosse communique le texte d'une inscription latine de la cité antique de *Gunugus*, près de Cherchell (Algérie). Cette inscription a été découverte par M. du Rieux, ingénieur civil à Gouraya. Elle est ainsi conçue :

q. IVL · Q · F · QVIR
c LEMENTI · AED
ii VIRO · ITERVM · II
v IRO · Q · Q · FLAM · AVG
t RIB · AB · ORDINE
LECTO · PAGI · SA
lu TARIS · SILONEN
si S · L · SEMPRONI
u S VENVSTVS · AMI
c O · OPTIMO · OB · MER

Ce qui en fait l'intérêt, c'est la mention d'un *tribunus ab ordine lectus*, c'est-à-dire d'un tribun militaire, commandant d'une milice locale, élu par l'*ordo* ou conseil de la cité. Cette découverte donne un grand poids à l'opinion soutenue dans l'Académie, en 1875, par M. Victor Duruy, sur le caractère municipal des *tribuni militum a populo*.

M. Héron de Villefosse signale ensuite une autre inscription latine, qui a été découverte près de Rome, sur la route de Palestrina, par M. l'abbé Le Louet, et dont l'estampage lui a été transmis par M. de Laurière. C'est l'épitaphe d'un marchand de Rome, originaire de Misène, qui s'était acquis, selon ce monument, une grande célébrité dans le commerce des porcs et des bestiaux :

D M
M·ANTONIO·M·FILIO
CLAVDIA · TERENTI
ORIVNDO · CIVITATE
MISENI · OMNIBVS
MVNERIBVS · ET
HONORIBVS PATRIAE
SVAE · PERFVNCTO
NEGOTIATORI
CELEBERRIMO · SVARIAE
ET · PECVARIAE
M · M · ANTONII
TERES·ET·PROCVLVS
FILII ... HEREDES
SECVNDVM·VOLVNTATEM
IPSIVS

Enfin, M. Héron de Villefosse entretient l'Académie d'une courte inscription gauloise trouvée en 1886 à Caudebec-lez-Elbeuf, l'ancienne *Uggate*. Elle est gravée en relief au revers d'une figurine de Vénus en terre cuite blanche et se lit ainsi :

REXTVGENOS SVLLIAS AVVOT

Une figurine analogue, portant la même inscription, a été trouvée en 1887 à Fégréac (Loire-Inférieure), et d'autres figurines de même caractère, avec le nom de Rextugenos, ont été signalées par M. P.-Ch. Robert : c'est évidemment le nom du fabricant. Quant au mot AVVOT, on en a d'autres exemples, notamment sur des marques de potier et sur les sculptures de l'arc de triomphe d'Orange; il est toujours précédé d'un nom au nominatif. Il y a tout lieu de croire que c'est un verbe et qu'il avait le même sens que le latin *fecit*.

Ouvrages présentés : — par M. Alexandre Bertrand : E. Vedel, *Bornholms Oldtidsminder og Oldsager*; — par M. Bergaigne : J. Hanusz, *Sur la langue des Arméniens polonais*; — par M. Weil : Léonce Pingaud, *Choiseul-Gouffier, la France en Orient sous Louis XVI*; — par M. Gaston Paris : *Sangen om Roland, fran det fornfranska originalet œfversatt* af Hugo af Schultén, med en inledning af Werner Sœderhjelm.

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 1er juin 1887.

M. Morel de Mirecourt communique une série de torques, de chaînettes et autres objets gaulois trouvés à Vieil-Toulouse, à Courtivols (Marne) et à Avant-Fontenay (Aube).

M. Maitre, de Nantes, présente des dessins et des photographies de statuettes, en terre cuite, de la Vénus gauloise, trouvées dans la Loire-Inférieure et à Caudebec.

M. Maxe-Verly communique les dessins d'une épée gauloise, en bronze, trouvée à Fains (Meuse).

M. Pilloy, de Saint-Quentin, présente divers objets en bronze trouvés dans une sépulture du IVe siècle à Vermand (Aisne).

Ed. Corroyer.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 26 — 27 juin — 1887

133. — Coemans, **Manuel de la Langue Egyptienne**, par E. M. Coemans, docteur en philosophie et lettres, chargé de cours à la section normale d'histoire à l'Université de Gand. Gand, librairie Clemm (H. Engelcke S^r), Paris, Ernest Leroux. Première partie, les *Ecritures Egyptiennes*, in-4, 153 p. autographiées. Prix : 7 fr. 50.

L'auteur est un débutant : je ne me rappelle pas avoir rencontré ouvrage d'égyptologie qui porte son nom. Il s'est formé évidemment, comme les autres égyptologues belges, à la lecture des livres français, et son *Manuel de la Langue égyptienne* procède directement de la Chrestomathie de M. de Rougé. C'est un ouvrage sagement conçu et honnêtement exécuté. Il diffère de tous les Manuels du même genre publiés jusqu'à présent en ce qu'il ne traite pas seulement de l'écriture hiéroglyphique : une partie importante du premier volume, le seul publié jusqu'à ce jour, est consacré à l'étude du Syllabaire hiératique (p. 82-127) et du démotique (p. 128-142). Un court appendice sur la paléographie copte (p. 143-152) complète cet examen des différents systèmes d'écriture qui ont servi à retracer les sons de la langue égyptienne.

Le syllabaire hiéroglyphique est très complet. Il renferme non-seulement les formes de l'époque classique, mais celles de l'époque ptolémaïque et romaine, et celles que nous ont fait connaître les monuments récemment découverts du temps des Pyramides. J'ai remarqué çà et là quelques omissions ou quelques fautes de classification. Ainsi (p. 27) sous la rubrique XI : *Bâtiments et parties de bâtiments*, le signe lu *khem* et *sekhem*, a aussi la valeur *min;* le signe lu *seb* a plus souvent la valeur *si;* enfin le signe lu *mer* n'est pas un bâtiment ou une partie de bâtiment, c'est ainsi que le prouvent les scènes figurées, et comme M. Coemans le dit lui-même un peu plus loin (p. 45), un coffre en bois surmonté de quatre plumes, et, comme tel, il devrait être reporté au paragraphe 13. Sous la rubrique XX : *Offrandes*, (p. 30), M. C. a placé le signe *mâ*. Ce signe, dont la forme la plus ancienne rappelle un clou sans tête, quelquefois recourbé légèrement à la pointe, re-

présente, aux époques ordinaires, soit une sorte de flûte à l'embouchure taillée en biseau, soit, comme on dit le plus souvent, une coudée. Sous la rubriques XXI : *Figures diverses,* (p. 30), je vois plusieurs signes qui devraient être répartis entre les rubriques précédentes. Ainsi le signe *mesen* n'est pas un *panier* (p. 49), mais la reproduction exacte du paquet funéraire, formé par le corps d'un enfant en bas-âge, enveloppé d'une natte ou d'une étoffe grossière en fil de palmier : c'est ainsi que j'ai trouvé les enfants ensevelis par centaines, dans certains quartiers réservés des nécropoles d'Abydos, de Saqqarah, et de Gebeleïn. Le signe *ap* est, ainsi que l'a vu Champollion, une stalle d'étable et devrait être classé sous la rubrique XI : *Bâtiments et parties de bâtiments* (p. 47). Dans l'*Errata,* M. C. admet pour le verbe *suivre*, la valeur *shems*, donnée par Pierret, au lieu de *shes*. La valeur *shems* n'a d'autre raison d'être pour elle que l'étourderie d'un scribe qui, dans une formule connue, a intercalé entre les lettres du mot *shes,* la préposition *m* que le sens exige. Partout ailleurs, et dans les textes des Pyramides, la lecture *shes* est constante.

Les chapitres consacrés à l'hiératique et au démotique sont excellents d'intention, médiocres d'exécution. La première condition à remplir pour qu'un syllabaire d'écritures cursives puisse être utile à ceux qui l'étudient, c'est que chaque signe y soit un fac-similé exact. M. C. ne s'est pas inquiété de donner aux formes qu'il a placées à côté l'une de l'autre l'aspect qu'elles ont dans les manuscrits d'où il les a tirées. Il a réduit toutes les variétés de l'hiératique et du démotique à une sorte de canon uniforme, sans type déterminé, où toutes les variantes d'un même caractère ont à peu près même hauteur et même largeur, où il n'y a ni pleins ni déliés, ni délicatesses de tracé, ni hardiesse de main. Les quelques pages qu'il transcrit du papyrus d'Orbiney ressemblent à la copie que M. Reinisch en a publiée dans sa Chrestomathie, mais ne reproduisent en rien la physionomie du manuscrit original. C'est la difficulté de reproduire en fac-similé les mille nuances de l'écriture cursive et les fantaisies des scribes qui avait déterminé M. de Rougé à ne donner dans les planches de sa Chrestomathie qu'un petit nombre de signes hiératiques bien reproduits. M. Coemans aurait dû imiter en cela la réserve du maître.

En résumé, le syllabaire est consciencieusement fait et pourra rendre quelques services aux commençants.

G. MASPERO.

---

134. — REINACH (Théodore). **Essai dans la numismatique des rois de Cappadoce.** Paris, 1887, Beillier et Feuardent, in-8 de 91 p. et 4 pl. (Extrait de la *Revue numismatique*).

En profitant des monnaies récemment connues par les découvertes, et des renseignements fournis par l'épigraphie, M. Théodore Reinach

a publié un travail qui a une sérieuse importance pour la numismatique et pour l'histoire; c'est un nouvel et éloquent témoignage en faveur des ressources que fournit l'archéologie pour compléter et souvent rectifier les textes classiques; et en outre, un argument de plus à l'appui de cette proposition que je répète sans me lasser, à savoir qu'isolés, les historiens et les archéologues ne peuvent rendre que des services incomplets. M. R. examine successivement l'état de la Cappadoce sous la domination perse (546-333 av. J.-C.), sous la dynastie des Ariarathe (333-100); sous celles des Ariobarzane (96-36 av. J.-C.); sous Archélaüs, roi intronisé par Marc-Antoine (36-17). La période perse est représentée seulement par une drachme qui paraît frappée à Sinope et porte le nom de Datame; les numismatistes les plus autorisés s'accordent à y reconnaître Datame, fils de Camisarès, gouverneur de la Cappadoce sous Artaxercès II; ce fait ne me paraît pas indiscutable en présence du laconisme des textes qui se contentent de nous faire connaître que Datame ne put se rendre maître de cette ville. Par contre, la série des Ariarathe et celle des Ariabarzane est classée avec une méthode et une critique qui ne laissent rien à désirer; la filiation des types, l'examen scrupuleux des surnoms pris par chacun de ces rois homonymes, tout concourt à reconnaître que M. R. n'a rien avancé sans être à même de fournir des preuves à l'appui de son système de classification; ici, il y avait un élément qui lui faisait défaut, je veux parler des dates. Les monnaies de Cappadoce ne mentionnent pas une ère locale, mais les années de chaque règne; il a su suppléer habilement à cette lacune et se passer d'un élément qui, ordinairement, est d'un secours précieux dans l'étude des monnaies grecques. Ajoutons que cet *Essai,* qui est une véritable monographie, contient un tableau chronologique exact de la série des rois de Cappadoce. Il est permis de penser que les monnaies nouvelles, que d'heureuses découvertes révéleront, se rangeront naturellement dans le cadre proposé par M. Reinach et ne feront que corroborer ses propositions.

A. DE BARTHÉLEMY.

---

135. — **Histoire du droit et des institutions de la France,** par E. GLASSON, membre de l'Institut, professeur à la Faculté de droit de Paris. Tome premier, **La Gaule celtique, la Gaule romaine.** Paris, F. Pichon, 1887; in-8 VIII-592 p.

Les cent cinquante et une premières pages de ce volume sont consacrées à l'histoire et à l'étude du droit de la Gaule avant la conquête romaine. C'est l'objet de la *première partie;* et dans la *seconde partie*, qui traite de l'époque gallo-romaine, en commençant par le récit de la conquête, il est souvent question des institutions et des faits qui ont précédé cette conquête. Ainsi une portion considérable de ce volume concerne les

études celtiques. En général, l'auteur travaille de seconde main; il a consulté, il a même lu une grande partie des publications dont son sujet a été l'objet en France dans ces derniers temps, et même au siècle dernier; il en donne un résumé avec beaucoup de clarté et son travail est digne des publications qui lui ont assuré un des premiers rangs en France dans le petit groupe des jurisconsultes érudits.

Malheureusement, il ne remonte à peu près jamais aux sources. Il connaît la traduction de l'histoire romaine de Mommsen par Alexandre, celle des auteurs grecs concernant la Gaule par M. Cougny. Il a lu une partie des ouvrages d'Ernest Desjardins, de MM. Alexandre Bertrand et Gaidoz. Il connaît la *Revue celtique.* Mais il croit que Polybe a composé ses « Histoires » après César et après Strabon; il croit que Diodore de Sicile est postérieur à Strabon. Nous n'inventons pas. Voici la phrase : « Après César et Strabon, on ne peut plus guère citer « que quelques rares passages d'écrivains postérieurs, notamment « parmi les Grecs, les historiens Polybe et Diodore de Sicile » (p. 92).

Le procédé qui consiste à se servir des auteurs anciens sans les avoir lus et en se contentant des analyses écourtées faites par des auteurs modernes, le mène à des conséquences dont ses lecteurs ne peuvent apprécier la valeur sans des recherches compliquées. Ainsi, parlant de la cavalerie qui se trouvait dans l'armée envoyée par les Gaulois au secours de Vercingétorix pendant le siège d'Alésia, M. Glasson dit que cette cavalerie « avait reçu un ordre de bataille qui lui était particulier : « elle marchait sur trois rangs, chaque cavalier du premier rang « ayant derrière lui deux servants d'armes » p. 104. Une note renvoie à Valroger, *Les Celtes et la Gaule celtique,* p. 127-128. Il faut se reporter à cet ouvrage pour voir que ce renseignement est tiré de Pausanias, et quand on consulte Pausanias, livre X, chapitre 19, § 9-12, édition Didot, p. 516-517, on voit que la cavalerie dont il s'agit dans ce texte est non pas celle qui essaya de délivrer Alésia, l'an 53 avant notre ère, mais celle des Gaulois qui envahirent la Grèce, en 280, c'est-à-dire, deux cent vingt-sept ans plus tôt.

Sur la question de savoir si les mots *Celte* et *Galate* ou *Gaulois* sont synonymes et sur une question inséparable de celle-là qui est de savoir si les Cimbres sont Galates ou Gaulois, M. Glasson a lu plusieurs auteurs français modernes. Il cite MM. Ernest Desjardins, Lagneau, Lemière, Alexandre Bertrand et même l'auteur du présent compte-rendu, (p. 30 et suiv.). Il paraît ignorer que sur ce point, la doctrine qu'il rejette n'est pas seulement celle de MM. d'Arbois et Desjardins; qu'elle est celle de savants allemands d'une très haute autorité, par exemple de M. Mommsen, et qu'elle s'appuie sur plusieurs textes antiques dont le témoignage n'est pas sans quelque importance; M. Mommsen affirme que les Cimbres sont des Germains[1] et, avant lui, le monu-

1. *Roemische Geschichte*, sixième édition, t. II, p. 171 : Dass die Kimbrer... nicht

ment d'Ancyre, le géographe Strabon, Pline le naturaliste, l'historien Tacite ont dit la même chose.

César est le premier qui ait découvert la différence ethnographique entre les Gaulois et les Germains. Avant lui, les Romains confondaient les deux races sous une dénomination unique, *Galli*, et les textes qui qualifient de Gaulois les Cimbres sont l'expression de cette doctrine inexacte qu'a produite l'ignorance ethnographique des prédécesseurs et des contemporains de César.

La doctrine qui confond les Cimbres avec les Cimmériens n'a pas plus de valeur. Elle a été adoptée par M. Glasson qui évidemment ne s'est pas donné la peine de vérifier sur quel fondement elle repose. C'est, comme nous l'apprend Strabon, une hypothèse de l'écrivain grec Poseidonios d'Apamée[1] qui écrivait dans la première moitié du premier siècle avant notre ère. Si nous nous en rapportons à Diodore de Sicile, qui est un peu postérieur à Poseidonios, cette opinion aurait été adoptée par quelques-uns des contemporains de Diodore; mais Diodore ne dit pas s'il l'accepte ou la repousse[2]. Strabon, soixante ans plus tard, est plus hardi. La conjecture de Poseidonios, dit-il, n'est pas mauvaise[3] : Cimmérien serait le nom que les Grecs auraient donné aux Cimbres[4]. Un demi-siècle après Strabon, la conjecture approuvée par Strabon prit le caractère de certitude absolue, d'où la thèse qui donne aux Gaulois pour ancêtre le Gomer du chapitre dix de la Genèse. Le plus ancien auteur où nous trouvions cette thèse est Flavius Josèphe. Il écrit Gomarès le nom de Gomer et il appelle les Cimmériens Gomareis; or nous lisons dans ses *Antiquités judaïques* que le peuple appelé maintenant Galates par les Grecs et qui porte le nom de Gomareis a eu pour fondateur Gomarès[5]. Dans cette phrase sont réunies deux erreurs : confusion des Cimmériens avec les Cimbres, confusion des Cimbres avec les Gaulois; c'est la doctrine de quelques modernes dont M. G. suit l'exemple sans avoir examiné combien est fragile la base sur laquelle ils fondent leur enseignement.

Quand on admet que les Cimbres sont Galates ou Gaulois, on reproduit une erreur des ethnographes antérieurs à César et ses contemporains qui ne distinguaient pas les Gaulois des Germains. Faire des Cimbres et des Cimmériens le même peuple, c'est attacher à la ressemblance des noms une importance imaginaire. Autant vaudrait dire qu'on

---

der Keltischen Nation angehœren der die Rœmer sie anfænglich zurechneten, sondern der Deutschen, sprechen die bestimmtesten Thatsachen.

1. Strabon, liv. VII, c. 2, § 2, édition Didot, p. 244, l. 1-16.

2. Φασί τινες ἐν τοῖς παλαιοῖς χρόνοις τοὺς τὴν Ἀσίαν ἅπασαν καταδραμόντας ὀνομαζομένους δὲ Κιμμερίους τούτους εἶναι βραχὺ τοῦ χρόνου τὴν λέξιν φθείραντος ἐν τῇ τῶν καλουμένων Κίμβρων προσηγορίᾳ. Diodore, l. V, c. 32, § 4; éd. Didot, t. I, p. 273, l. 36-39.

3. Οὐ κακῶς εἰκάζει. Strabon, livre VII, c. 2, § 2; édition Didot, p. 244, l. 2.

4. Κιμμερίους τοὺς Κίμβρους ὀνομασάντων τῶν Ἑλλήνων. Strabon, *ibidem*, p. 244, l. 5-6.

5. Τοὺς μὲν γὰρ νῦν ὑφ' Ἑλλήνων Γαλάτας καλουμένους Γομαρεῖς δὲ λεγομένους Γομάρης ἔκτισε. *Antiquités judaïques* livre I, c. 6, § 1; édition Didot, p. 14, l. 35-36.

a tort de distinguer les Champenois des Campaniens et que les Indiens de l'Amérique du Nord doivent être confondus avec ceux qui habitent les bords du Gange. Les sujets du roi des Pays-Bas s'appelant *Dutch* en anglais, tandis que *Deutsch* est le nom que portent dans leur langue nationale les citoyens de l'empire allemand, en conclura-t-on que le royaume des Pays-Bas et l'empire allemand sont le même État?

M. G. attache donc une importance exagérée à la ressemblance des termes ethnographiques. Aussi considère-t-il comme Slaves les *Ruteni* de la Gaule qui ont donné leur nom au Rouergue et dont Rodez était la capitale (p. 54). Un groupe de populations slaves est connu sous le nom de Rutènes; la concordance de ce nom avec celui du peuple Gaulois est le résultat d'un simple hasard. Pour la rendre plus complète, le savant auteur (p. 34, note) a imaginé d'écrire *Singidunum* l'ancien nom de Rodez, autrefois *Segodunum* [1]; on sait que *Singidunum* est actuellement Belgrade, capitale de la Serbie, qui est un royaume slave; il devient donc incontestable qu'à une époque préhistorique les Slaves se sont établis sur les bords de l'Aveyron!

Naturellement, M. G. considère comme certain que les Gaulois ou Galates forment un groupe ethnographique dont on doit distinguer les Celtes. Ce qui est particulièrement intéressant, c'est la façon dont il comprend un des textes qu'il cite à l'appui de cette théorie.

D'abord, dit-il (p. 31-32), Diodore de Sicile s'attache déjà à relever l'erreur des Romains qui voyaient dans les Celtes et Galates un seul et même peuple: « Il est bon de déterminer [dit Diodore] un point généra-« lement ignoré: les peuples qui habitent l'intérieur du pays, au-dessus « (c'est-à-dire au nord) de Marseille dans l'intérieur des terres, ceux qui « habitent la région des Alpes et la contrée sise en deçà des Pyrénées, « portent le nom de Celtes. Ceux qui sont au-delà de la Celtique dans « les contrées qui sont inclinées vers le Notus [c'est-à-dire vers le midi] « du côté de l'Océan ou du côté de la forêt Hercynienne, et derrière « eux les peuples qui s'étendent jusqu'à la Scythie sont dits Galates « *(Galli)* [2]. » Pour comprendre ce passage, il faut noter que Diodore de Sicile est du nombre des savants grecs chez lesquels le mot Galate désigne les Germains; les Germains que César alla combattre sur la rive droite du Rhin sont, chez Diodore, des Galates qui habitent au-delà de ce fleuve [3]. Diodore de Sicile semble comprendre donc sous l'expression

1. E. Desjardins, *Géographie de la Gaule d'après la Table de Peutinger*, p. 311, Ptolémée, II, 7, § 12; édition C. Müller, p. 207, liv. 6.

2. Diodore, livre V, c. 32, § 1; éd. Didot, t. I, p. 273. Comparez Cougny, *Extraits des auteurs grecs concernant la géographie et l'histoire des Gaules*, t. II, p. 393. Il y a dans ce texte une grosse erreur : νότον « midi », pour βορέαν ou ἄρκτον « nord », qui a été signalée par les éditeurs et qui échappe à M. Glasson.

3. Ὁ Ῥῆνος ὃν ἐν τοῖς καθ' ἡμᾶς χρόνοις Καῖσαρ ὁ κληθεὶς θεὸς ἐζευξεπαραδόξως, καὶ περαιώσας πεζῇ τὴν δύναμιν, ἐχειρώσατο τοὺς πέραν κατοικοῦντας αὐτοῦ Γαλάτας. Diodore de Sicile, V, 25, § 4; éd. Didot, p. 269, l. 34-37.

de Galates à la fois les Germains et les Belges qu'il oppose aux Celtes. Or que dit M. G.? Suivant lui, César s'exprime de la même manière. Ouvrons César pour vérifier si l'assertion de M. G. est exacte: dès la première page, que lisons-nous? « Qui ipsorum lingua Celtae, nostra Galli appellantur... Gallos ab Aquitanis Garumna flumen, a Belgis Matrona et Sequana dividit[1]. » Et plus loin: « Remi qui proximi Galliae ex Belgis sunt[2] ». Enfin: « Plerosque Belgas esse ortos ab Germanis, Rhenumque antiquitus traductos propter loci fertilitatem ibi consedisse, Gallosque qui ea loca incolerent expulisse[3]. » Ainsi, chez César, *Galli* est synonyme de *Celtae* et s'oppose à *Belgi* comme *Gallia* à *Belgium*. De plus, César distingue les Gaulois des Germains; sa doctrine est donc l'opposé de celle de Diodore.

Mais la question ethnographique sur laquelle ici César et Diodore se divisent n'a qu'un intérêt secondaire dans une histoire du droit comme celle qu'écrit M. Glasson. Une question beaucoup plus importante est de savoir si la juridiction des druides était purement arbitrale et s'exerçait seulement lorsqu'au préalable elle avait été librement acceptée par les parties, ou si une seule des parties pouvait imposer cette juridiction à l'autre, comme la juridiction des juges romains ou comme la juridiction des tribunaux européens modernes. J'ai soutenu la première thèse et je crois encore que c'est la vraie. M. G. tient pour la seconde. Il rend ma doctrine de la façon suivante (p. 122): « Il n'y aurait eu ni tribunaux « ni magistrats; les druides auraient été plutôt des arbitres purement « volontaires que des juges imposés aux plaideurs. » — « Cette opinion », « ajoute le professeur érudit, « nous parait de pure fantaisie, elle est « contredite par les *Commentaires* de César. »

Je n'ai pas dit qu' « en Gaule il n'y aurait eu ni tribunaux ni magistrats »; du reste, M. G. rend exactement ma doctrine. Reste à examiner si cette doctrine est contredite par les *Commentaires* de César et si M. G., qui allègue l'autorité de ce document, le connaît aussi bien que le code de procédure civile français qu'il enseigne avec un si remarquable et si légitime succès.

Avant d'entreprendre cet examen, je commencerai par étudier de près un passage de Strabon que M. Glasson intercale au milieu des citations extraites des *Commentaires*. Ici la méthode scientifique de M. Glasson consiste à fonder sa doctrine non sur le texte original, mais sur une traduction. Il ne paraît pas avoir lu l'original grec du passage qu'il cite: la traduction de M. Cougny lui suffit. « On a la plus haute opi- « nion de la justice des druides: à ce titre on s'en remet à eux du « jugement de TOUS litiges privés et publics »[4]. Je m'arrête provisoire-

---

1. *De bello gallico*, I, 1, § 1 et 2.
2. *De bello gallico*, II, 3, § 1.
3. *De bello gallico*, II, 4, § 1.
4. Cougny, *Extrait des auteurs grecs concernant la géographie et l'histoire des Gaules*, t. I, p. 139.

ment à ces mots pour intercaler une observation : le mot TOUS ne se trouve pas chez Strabon : δικαιότατοι δὲ νομίζονται καὶ διὰ τοῦτο πιστεύονται τάς τε ἰδιωτικὰς κρίσεις καὶ τὰς κοινάς :[1] « on les croit (les druides) très « justes, et à cause de cela on leur confie le jugement des procès publics et privés ». Rien dans ces termes n'indique une juridiction obligatoire.

Mais continuons à citer avec M. Glasson la traduction de M. Cougny : « C'est à ce point de vue qu'autrefois ils (les druides) étaient *arbi-* « *tres* même dans les guerres, arrêtaient les adversaires prêts à se ranger « en bataille, et qu'on leur confiait le soin de prononcer dans les affaires « de meurtre ».

M. Cougny se sert du mot *arbitres*, et il a raison. M. Glasson considère-t-il la juridiction arbitrale comme une juridiction nécessairement forcée ? Voici le texte grec : ὥστε καὶ πολέμους διῄτων πρότερον καὶ παρατάττεσθαι μέλλοντας ἔπαυον, τὰς δὲ φονικὰς δίκας μάλιστα τούτοις ἐπετέτραπτο δικάζειν[2] : « en sorte qu'autrefois ils (les druides) étaient arbitres des guer- « res, et apaisaient ceux qui allaient se ranger en bataille ; on confiait « surtout à leur arbitrage la solution des procès pour meurtre ». Y a-t-il rien là dedans qui indique autre chose qu'une juridiction volontaire ? M. Glasson, qui m'accuse d'avoir des doctrines de pure fantaisie quand je présente la juridiction druidique comme simplement arbitrale, a certainement dans sa bibliothèque un dictionnaire grec-français, mais je doute qu'il l'ait jamais consulté sur le sens des verbes διαιτάω et ἐπιτρέπω dans la langue judiciaire des Grecs ; s'il l'avait fait, ma thèse lui paraîtrait moins étrange qu'elle ne lui a semblé.

J'arrive aux *Commentaires* de César. Les *Commentaires* de César, dit M. Glasson, contredisent la doctrine de M. d'Arbois de Jubainville. Mais ce que le savant professeur appelle les *Commentaires* de César, c'est seulement le chapitre treize du sixième livre de cet ouvrage. Ce chapitre séparé de l'ensemble des *Commentaires* peut en effet présenter à première vue un sens qu'il n'a point. On y lit par exemple que les druides, chaque année, à une date déterminée, se réunissent dans le territoire des *Carnutes*, en un lieu consacré ; de toutes parts, tous ceux qui ont des contestations s'y assemblent ; ils obéissent aux décisions et aux jugements des druides : « Huc omnes undique, qui controversias habent, conveniunt, eorumque decretis judiciisque parent » (VI, 13, § 10). Que veut dire le mot *omnes ?* Ici nous ne sommes pas en présence d'un texte de loi. César raconte ce qu'il a entendu dire : quand on écrit par exemple que tout Paris a été voir telle pièce du Palais-Royal, cela ne veut pas dire que les deux millions d'habitants de Paris qui ont dépassé l'âge de quinze ans ont assisté aux représentations. Même les textes de lois ne peuvent être entendus de cette façon absolue. L'article douze du Code pénal porte que tout condamné à mort aura la tête

1. Strabon, livre IV, c. 4, § 4 ; éd. Didot, p. 164, l. 23-25. Cf. Cougny, *Ibidem*, p. 138.

2. Strabon, livre IV, c. 4, § 4 ; éd. Didot, p. 164, l. 25-27.

tranchée; cela ne veut pas dire qu'en France le nombre des décapitations exécutées par autorité de justice est égal à celui des condamnations à mort prononcées par les cours d'assises.

Un seul tribunal, dans une seule session chaque année, aurait jugé toutes les contestations qui surgissaient dans la population celtique; et cette population, suivant M. Glasson, était de onze millions d'âmes, le double au moins de la population qui habite aujourd'hui le ressort de la Cour d'appel de Paris. Parmi les Gaulois dont ce tribunal unique jugeait les procès se trouvaient les ancêtres des Normands et, suivant M. Glasson, depuis le temps de César, les caractères des populations n'ont pas changé. Comment expliquer cette contradiction apparente entre le texte de César et la possibilité matérielle? Le voici : *Tous* ces adversaires qui allaient soumettre leurs différends au tribunal des druides étaient préalablement convenus d'accepter la décision arbitrale de de cette juridiction sacrée; de ceux qui n'avaient pas fait ce compromis le texte de César ne parle point.

Si l'on n'admet pas cette explication, nombre de faits rapportés dans les *Commentaires* de César deviennent incompréhensibles. Ainsi, l'auteur latin nous parle en général des guerres qui, avant son arrivée, avaient lieu presque tous les ans en Gaule; alors, dit César, *tous* les chevaliers gaulois étaient en armes, les uns pour attaquer, les autres pour se défendre [1]. Mais si *tous* ceux entre lesquels s'élevaient des contestations avaient eu recours à la juridiction druidique, ces guerres n'auraient pas eu lieu.

Aussi y a-t-il un passage où César parlant de la juridiction druidique s'exprime d'une façon moins absolue que dans la phrase citée plus haut. Devant l'adjectif *omnes* « tous », il place le correctif *fere* « presque » : » Ils (les druides) jugent presque toutes les contestations publiques et privées. S'il a été commis un crime, si un meurtre a eu lieu, si à propos d'héritage, de limites, il y a une contestation, les druides décident, fixent les dommages-intérêts et les peines [2].

Presque tous est encore ici chez César une façon de parler qu'on ne peut entendre d'une façon absolue; autrement on serait à se demander comment il se fait que des nombreuses contestations entre Gaulois dont il est question dans les *Commentaires*, aucune n'ait été tranchée par les druides. Leurs jugements avaient une sanction redoutable : c'était l'interdiction des sacrifices, une sorte d'excommunication; les *Commentaires* ne nous offrent aucun exemple de l'application de cette peine.

---

1. Hi cum est usus atque aliquod bellum incidit (quod fere ante Caesaris adventum quotannis accidere solebat, uti aut ipsi injurias inferrent aut illatas propulsarent) omnes in bello versantur. *De bello gallico*, VI, 15, § 1.

2. Nam fere de omnibus controversiis publicis privatisque constituunt et si quod est admissum facinus, si caedes facta, si de hereditate, de finibus controversia est, idem decernunt, praemia poenasque constituunt. *De bello gallico*, VI, 13, § 5.

Avant l'arrivée de César, les *Arverni* et les *Aedui* se disputent le principat ; la question de savoir à qui revient cette dignité n'est pas jugée par les druides et les deux partis recourent aux armes [1]. Les *Aedui* vaincus perdent une partie de leur territoire, *multatos agris* [2] ; c'était le cas de s'adresser aux druides en intentant à leurs adversaires l'action *de finibus* dont parlent les *Commentaires* ; mais non : c'est à César que les *Aedui* ont recours. De même, quand les *Helvetii* veulent changer de territoire : ce n'est pas aux druides que s'adressent les peuples que ce projet mécontente, César est le juge de la question et la tranche par les armes. Inutile de continuer cette énumération. Presque toute l'histoire de la conquête de la Gaule s'explique par des querelles entre Gaulois qu'aucun tribunal national ne juge et où César s'interpose comme arbitre.

Je le répète, le mot tous, « *omnes* » chez César, n'a pas le sens absolu qu'à première vue pourrait lui attribuer un jurisconsulte habitué à raisonner sur des textes légaux. Quand l'auteur romain nous rapporte, par exemple, que dans la guerre des années qui ont précédé sa venue, toute la noblesse, tout le sénat, toute la chevalerie des *Aedui* ont succombés, *omnem nobilitatem*, *omnem senatum*, *omnem equitatum amisisse* [3]; cela n'empêche pas que Dumnorix, que Divitiacus, qu'Eporedorix n'aient survécu au désastre et que les *Aedui* vaincus n'aient donné comme otages à leurs vainqueurs les plus nobles de la cité, *nobilissimos civitatis*. *Omnes* dans ce passage veut dire « beaucoup ». Ce mot n'a pas un autre sens dans les endroits où César parle de la juridiction des druides.

J'arrête ici ma critique. Je ne discuterai pas les doctrines linguistiques du savant auteur qui ont pour base, nous dit-il (p. 29), « les travaux les plus récents de la linguistique, notamment ceux de « MM. Prichard et Pictet. » Que dirait-on à l'Ecole de droit si, à propos du Code civil, je citais Delvincourt comme l'auteur du commentaire le plus récent?

Du développement que j'ai donné à la contradiction dans cet article, on aurait tort de conclure que je conteste la valeur du travail de M. Glasson. Le contraire est la vérité. M. Glasson est un professeur de grand talent ; son livre est composé avec un art remarquable, mais l'auteur a partout travaillé de seconde main, et la plupart du temps il a cru pouvoir se former une opinion sans avoir lu les textes qui servent de base soit aux doctrines qu'il repousse, soit aux doctrines qu'il admet.

H. d'Arbois de Jubainville.

1. *De bello gallico*, I, 31.
2. *De bello gallico*, VII, 54, § 3.
3. *De bello gallico*, I, 31, § 6.

136. — **La vie littéraire dans une ville de province sous Louis XIV.** Étude sur la société dijonnaise pendant la seconde moitié du XVII[e] siècle d'après les documents inédits. Thèse présentée à la Faculté des lettres de Paris, par A. JACQUET, professeur agrégé de l'Université. Paris, Garnier, 1886, grand in-8 de XV-247 p.

Laissons M. Jacquet indiquer lui-même le plan qu'il s'est tracé et qu'il a si bien suivi (*Introduction*, p. XIII-XIV) : « Je me propose d'étudier d'abord, d'une manière générale, l'état des esprits en Bourgogne pendant la période où l'unité monarchique s'affermit dans tout le royaume, les opinions politiques et religieuses qui semblaient prévaloir, les idées et les mœurs dont la littérature locale devra nous offrir l'expression. Je rechercherai ensuite quelle impression emportait de son séjour dans la capitale l'étudiant dijonnais qui venait y compléter ses études. Il y aura lieu aussi d'examiner quelles influences étrangères ont pu contribuer à modifier ou à entretenir les dispositions naturelles de la société lettrée. Non seulement j'aborderai la question essentielle : quel était le sentiment des provinciaux sur Paris, sur ses hommes et sur ses œuvres? Je donnerai une place importante aux travaux de la société provinciale. Quelques physionomies originales, intéressantes par certains côtés, seront l'objet de chapitres distincts. Enfin, je m'efforcerai de résumer les impressions que pourra nous laisser l'étude des documents cités ou analysés. »

M. J. nous présente en ces termes (*Ibid.*, p. XI-XII) les principaux personnages dont il est question dans son livre : « Bernard de La Monnoye, l'infatigable chercheur, lisant, annotant, écrivant toujours ; le conseiller Jean-Baptiste Lantin, qui ne nous occuperait guère, s'il n'avait fait que traduire en vers latins les Éléments d'Euclide, mais qui, dans ses nombreux voyages à travers le monde et les livres, avait beaucoup vu, beaucoup retenu ; Pierre Legouz, digne émule de Santeul dans la poésie latine, et, ce qui nous importe davantage, auteur de plusieurs *anas* intéressants et d'un ouvrage très original qui peint au vif les mœurs de la province, ouvrage qui rappelle, au moins par le titre, les *Caractères* de La Bruyère; l'abbé Nicaise, chanoine de la Sainte-Chapelle de Dijon, le correspondant de Leibnitz [1], de Huet, de Bayle, le *facteur du Parnasse*, comme disait La Monnoye [2] ; Jean Bouhier, et Bénigne Bouhier, l'un grand-père, l'autre père du célèbre président, magistrats aussi versés dans la connaissance des *bonnes lettres* (c'est le mot de Jean Bouhier) que dans celle de la jurisprudence. »

C'est avec une plume facile et agréable que M. J. a écrit l'histoire littéraire et anecdotique de la ville de Dijon pendant la seconde moitié du XVII[e] siècle. Sa thèse contient beaucoup de choses nouvelles, extraites

1. Il aurait fallu écrire *Leibniz*, comme le grand philosophe écrivait lui-même.
2. M. J. cite l'épitaphe de l'abbé Nicaise d'après le ms. 12864 du fonds français de la Bibliothèque nationale; il aurait pu ajouter que la plaisante épitaphe a souvent été imprimée.

des manuscrits de la Bibliothèque nationale et de ceux de la Bibliothèque de Dijon [1]. Je comparerais volontiers cette thèse à une galerie où, auprès de toiles bien connues, mais perfectionnées et rajeunies par d'heureux coups de pinceau, on trouverait divers portraits, les uns vus pour la première fois, les autres à peine entrevus déjà. Parmi les figures qui nous sont familières, je citerai Nicolas Brulart, qui fut premier président du parlement de Dijon, de 1657 à 1692 (p. 3-9) [2], La Monnoye (p. 22, 28-30, 127-136, 164-180) [3], Bossuet (p. 78-81), Bussy-Rabutin (p. 122-126), l'abbé Nicaise (p. 139-163) [4]. Les physionomies peu ou point connues sont celles de Bénigne Bouhier, le père du célèbre président (p. 9-13, 31-42), du conseiller Lantin (p. 14-16, 24-26, 134-136) [5], du conseiller Pierre Legouz, considéré d'abord comme *étudiant bel-esprit* (p. 43-49), ensuite comme le *La Bruyère dijonnais* (p. 195-226).

Pour nous faire pénétrer dans l'intimité de B. Bouhier, M. J. s'est servi du manuscrit 22,238 du fonds français, qui renferme des fragments oratoires de ce magistrat, des maximes philosophiques, divers extraits et les lettres que, pendant son séjour à Paris en qualité d'étudiant, il échangea avec son père pendant deux années (1653-1654). Sur Lantin, il cite surtout le *Lantiniana* ou *Pensées ingénieuses et observations savantes tirées de la conversation de M. Lantin*, par P. Legouz (n° 23,253 du fonds français). En ce qui regarde ce dernier, il analyse tour à tour : 1° ses poésies formées de sonnets qui dorment dans le manuscrit 294 de la Bibliothèque de Dijon, sonnets bien mauvais, mais dont il dit spirituellement (p. 48) : « Sonnets cachés sont plus qu'à demi pardonnés » ; 2° son *Lantiniana* et son *Supplément au Menagiana* (fonds français n° 23,253) ; 3° ses *Caractères ou recherche de la vérité dans les mœurs des hommes* (manuscrit 204 de la Bibliothèque de Dijon). M. J. s'étend avec complaisance sur ce dernier ouvrage qui, parmi les productions de la littérature dijonnaise au XVII[e] siècle, lui paraît le plus intéressant à étudier, où il trouve plus que partout « la saveur piquante

---

1. Voir (p. XIV-XV) l'énumération des manuscrits consultés par le diligent auteur.

2. M. J. relève (p. 6, note 1) une erreur de M. Alex. Thomas, au sujet des harangues du président Brulart qu'il indique (*Une province sous Louis XIV*, p. 35) comme ayant été publiées : elles n'existent qu'en manuscrit (Bibliothèque de Dijon, n° 234). L'erreur de M. Thomas a été reproduite dans tous les recueils bibliographiques. Puisqu'il est question de rectifications, félicitons M. J. d'avoir douté (p. 5) de l'authenticité du mot fameux attribué à Louis XIV : *l'État, c'est moi*. Louis XIV ne l'a jamais dit. Qu'il l'ait pensé, à la bonne heure !

3. Dans ces dernières pages sont étudiés les *Noëls* de La Monnoye et ceux d'Aimé Piron.

4. M. J. n'a pas eu le temps de connaître deux récentes publications relatives à l'abbé Nicaise, dont il a été rendu compte en 1885 et en 1886 dans la *Revue critique*, le recueil de M. E. Caillemer et celui de M. de Budé.

5. M. J. a oublié de dire que Lantin fut un des amis de Peiresc dont il avait fait la connaissance à Aix, comme on le voit dans le *Moréri* de 1759, où l'article *Lantin* est riche en bons renseignements.

du passé et comme le goût de terroir » et il dit finalement (p. 226) : « Ce n'est pas seulement une peinture curieuse de quelques originaux de province, c'est un écrit qui se recommande par de sérieuses qualités littéraires. On ne saurait, certes, dédaigner un écrivain qui, même après La Rochefoucauld et La Bruyère, sait encore se faire lire avec intérêt. Assurément, il n'est pas de la taille de ces grands hommes; mais, en dépit de tout, il est un peu de leur famille. »

Bien d'autres noms se rencontrent, soit dans les citations empruntées aux manuscrits qui viennent d'être mentionnés, soit dans le travail personnel de l'auteur. Indiquons les noms d'Algernon Sidney [1] que Lantin avait connu à Paris en 1677 et avec lequel il avait souvent mangé à l'hôtel d'Antragues, dans la rue de Tournon (p. 14), Hobbes, que Lantin avait aussi vu à Paris, où il logeait sur le pont Saint-Michel et où il composa son *Léviathan* (p. 16), le chancelier Le Tellier, sur lequel Legouz porte un sévère jugement, conforme, du reste, à celui qu'en a porté l'abbé de Choisy (p. 16-17), Claude Malteste (1620-1696), conseiller au parlement de Dijon, auteur des *Anecdotes du parlement de Dijon* (octobre 1650-août 1652), publiées en 1866 par M. Ch. Muteau (p. 18), Morisot (1592-1660), avocat au parlement de Dijon, dont l'ouvrage le moins oublié est un recueil épistolaire en langue latine (p. 20), « le grand M. de Saumaise », comme s'exprime Lantin (p. 25), le conseiller Pierre Dumay (p. 53), Pierre Bayle, que La Monnoye, écrivant à l'abbé Nicaise en juin 1681, appelle « l'incomparable journaliste qui divertissait toutes les nations » (p. 56), l'abbé Boisot, de Besançon, un des correspondants de l'abbé Nicaise et un des admirateurs de Bayle (p. 57), Rabelais, Marot, Montaigne, Charron, jugés par La Monnoye (p. 66), Bodin, Balzac, Voiture, jugés par Lantin (p. 67-68), Descartes, jugés par le même et par d'autres écrivains dijonnais (p. 72-78), avec mention (p. 74) de Leibniz que Lantin avait vu à Paris, La Bruyère, jugé par ce dernier et par le président Bouhier (p. 85-86), Boileau et La Fontaine, jugés par La Monnoye en sa correspondance inédite avec l'abbé Nicaise (p. 88-90), Ménage exalté par le même critique (p. 92) et dont il est encore parlé fort abondamment au sujet du *Menagiana* (p. 100-114), Mlle de Scudéry portée aux nues par Lantin (p. 93) [2], Mme Deshoulières, « Muse dont l'astre n'a jamais pâli dans le ciel de la Bourgogne » et que La Monnoye salue du nom de Corinne (p. 93), le médecin Pierre Petit, poète latin (p. 94), d'Ablancourt, Saint-Amant, Varillas, jugés par Lantin (p. 95), Furetière,

1. On a imprimé *Algerton* Sidney. Un peu plus loin (p. 16), on a imprimé *Letellier*. Que dirait M. Jacquet si l'on ne faisait qu'un seul mot du nom de *son ami* La Monnoye ?

2. M. J. décoche une petite épigramme à celle que l'abbé Boisot appelait « l'illustre Sapho, un des plus grands ornements de ce siècle ». Il dit à propos des dix volumes du *Cyrus* envoyés par elle à Bosquillon, *comme bouquet*, le jour de sa fête : « Voilà un bouquet dont les fleurs devaient être passablement fanées ! »

et son dictionnaire très favorablement appréciés par La Monnoye (p. 98-99), le poète Santeuil en Bourgogne (p. 115-122)[1], etc.

M. Jacquet dit quelque part qu'il serait désirable qu'on étudiât le mouvement littéraire dans les capitales de nos autres provinces à la même époque. Je souhaiterais, en ce cas, à ses émules de traiter le sujet avec autant de compétence et autant d'agrément.

T. de L.

---

137. J. Grand-Carteret. **La France jugée par l'Allemagne.** Paris, in-12, vii, 511 pages.

Il était difficile de choisir un sujet plus intéressant que ne l'a fait M. J. Grand-Carteret, et j'ajouterai plus difficile à traiter : pour faire connaître les jugements portés sur la France en Allemagne, il fallait passer en revue, non-seulement tous les écrits suscités par la longue rivalité des deux pays depuis Charles V, — M. G.-C. ne remonte pas au-delà du xvi[e] siècle, — pamphlets, satires, chansons, etc, mais encore, car ce n'eût été de là qu'un côté de la question, nous dire ce que pendant ce long espace de temps la critique allemande a pensé de la littérature et de l'art français. On le voit, la tâche était immense ; M. G.-C. s'en est tiré à son honneur, et il a trouvé le secret de nous intéresser pendant 500 pages de longues et minutieuses citations.

Les rapports politiques de la France et de l'Allemagne prennent, on le sait, une grande importance au xvi[e] siècle; il eût peut-être été bon d'en parler plus longuement que ne l'a fait M. G.-C. ; il se borne à mentionner quelques voyageurs allemands venus en France à cette époque et les jugements qu'ils ont portés sur notre pays; la liste est loin d'être complète ; d'ailleurs c'étaient des armées entières qui venaient alors d'Allemagne en France ; c'est dans les écrits et la correspondance de ceux qui les commandaient qu'il fallait aussi surtout chercher des témoignages; M. G.-C. l'a trop négligé; ce n'est d'ailleurs, à vrai dire, qu'à partir de la guerre de Trente-Ans qu'il a véritablement abordé et traité avec détail son sujet. L'influence désormais toute-puissante de la France en Allemagne, les craintes qu'inspira bientôt, de l'autre côté du Rhin, l'ambition de Louis XIV, y excitèrent de vives protestations et donnèrent naissance à de nombreux écrits de circonstance; il y a là

1. Nous lisons avec un peu d'étonnement (p. 120) : « Au sujet de la mort de Santeul, je trouve dans le manuscrit des *Mélanges* quelques détails que je crois devoir citer, parce qu'ils semblent démentir la version de Saint-Simon ». Ces détails sont parfaitement connus depuis bien longtemps : on les voit consignés tout au long dans les *Souvenirs de Jean Bouhier, président au parlement de Dijon* (Paris, 1865, p. 69). Voir le compte-rendu de cette publication de MM. L. Larchey et E. Mabille dans la *Revue critique* du 24 mars 1866, p. 195. Je cite ce compte-rendu avec un plaisir tout particulier, car c'est le premier de ceux que je devais donner en si grand nombre à notre cher recueil.

une mine de documents, où il suffirait de puiser presque au hasard, pour savoir ce qu'on pensait alors en Allemagne de la France, de son gouvernement, comme de sa littérature. La question s'agrandit au XVIII[e] siècle et change de nature ; c'est moins à une lutte politique que l'on assiste entre les deux puissances voisines qu'à une lutte littéraire ; elle n'en offre pas moins d'intérêt, et le spectacle des efforts tentés par les écrivains allemands pour affranchir la littérature de leur pays de l'influence française est un des plus dignes de fixer l'attention que je connaisse ; M. G.-C. aurait eu avantage, je crois, à considérer son sujet de ce point de vue; cela lui eût permis d'échapper en partie à la monotonie de citations trop répétées ; mais il nous fait très bien connaître quelques-uns des écrivains qui ont alors parlé de la France[1], des voyageurs qui l'ont visitée; le chapitre V, qui a pour titre : « Les Français jugés par un roi prussien », il s'agit, on le sent, de Frédéric II, mérite surtout d'être lu.

Il n'y a pas moins de nouveauté, et il y en a peut-être davantage même, dans ce que M. G.-C. dit des voyageurs allemands en France pendant la Révolution et le premier Empire ; si quelques-uns, comme G. Forster, Campe, Arndt, Kotzebue, etc., sont bien connus, d'autres le sont beaucoup moins, et il y a intérêt à savoir ce que les uns, comme les autres, ont pensé et dit de la France, de ses institutions et de ses écrivains à cette époque. La guerre de l'indépendance, qui marque les deux dernières années de l'Empire, donne aux rapports de la France et de l'Allemagne un caractère particulier ; c'est l'âge de la poésie patriotique ; c'est celui aussi où la *gallophobie* de l'âge précédent reprend une force nouvelle. L'Allemagne se divise en deux partis, celui des *Franzosenfresser*, conduits par Menzel, celui des *Gallophiles* avec Bœrne en tête ; mais que d'autres noms célèbres nous rencontrons dans l'histoire de ces partis, à cette époque et durant la génération suivante, c'est-à-dire de 1815 à 1850, comme ceux d'Ed. Gans, de Gaudry, de Fr. de Raumer, enfin et surtout de Heine.

Il y a peu de choses à dire du chapitre X, « Pensées de Gœthe sur la langue, la littérature, les écrivains de la France » ; mais le chapitre suivant, qui nous fait connaître les « Voyageurs (allemands) de 1816 à 1850 », offre un grand intérêt, à cause de la valeur des ouvrages qu'ils ont consacrés à notre pays, comme l'*Album aus Paris* de Fanny Ewald, les *Zwei Jahre aus Paris* d'Arn. Ruge, *Paris und die Franzosen* d'Ida Kohl, les lettres ou articles de Guzkow, etc., Puis viennent « Les Allemands et le second Empire », sujet que M. G.-C. a étudié avec un soin particulier, et qui méritait de l'être, puisqu'on y voit se préparer la guerre funeste de 1870 ; les écrits sur la France se multiplient alors en Allemagne, les voyageurs qui viennent d'au-delà du Rhin visiter notre pays sont plus nombreux que jamais, mais on sent que le but poursuivi

1. Qu'est-ce que peuvent bien être, p. 73, les *Lettres sur la littérature française*, du « célèbre philosophe » Nicolaï ?

presque par tous est bien moins d'étudier la France que de ruiner son influence morale en Europe; la sympathie, même chez les plus impartiaux, a diminué ou a fait place à l'esprit de critique ou de dénigrement; une nouvelle moisson de haine se prépare; l'année 1870 la fera mûrir. Chants de victoire, diatribes violentes éclatent alors de toutes parts; à peine quelques voix isolées, comme celle de K. Vogt, font-elles entendre une parole de protestation ou de pitié dans ce concert de mépris et de haine; mais les écrits inspirés ainsi par l'ivresse de la lutte ou la joie de la victoire, sont utiles à connaître, comme tout ce qui se rapporte à cette époque terrible, et M. G.-C. a bien fait d'en rappeler le souvenir; le chapitre intitulé « Nouveau déchaînement gallophobe en 1870 », où il les étudie, est à ce titre du plus vif intérêt. Je n'essaierai pas de faire après lui l'énumération de tant d'œuvres diverses, pamphlets, récits historiques ou qui prétendent l'être, correspondances, etc., il y a là toute une littérature curieuse, que M. G.-C. possède à fond; on ne pourrait prendre de meilleur guide que lui pour apprendre à la connaître.

La guerre de 1870 a eu une trop grande importance pour que les écrits qui lui sont consacrés ne se soient pas multipliés en Allemagne longtemps après cette date mémorable, et il est inutile de dire qu'elle a été l'objet de travaux et de publications de la plus grande valeur; la plupart cependant, comme tous ceux qui se rapportent à la France pendant les dix années suivantes, sont inspirés par l'esprit de parti; il perce à chaque page dans l'*Histoire de la guerre de France* de Menzel, dans les *Dix ans de combats allemands* de Treitschke, même dans les *Quatre livres d'histoire allemande* de J. Scherr, et *La France et les Français* de Karl Hillebrand. Il faut arriver à l'année 1880 pour retrouver des ouvrages consacrés à notre pays, où règne l'impartialité historique et, encore plus, la sympathie; Sacher-Masoch, Ferd. Gross, Hermann Semmig rompent les premiers avec les habitudes de dénigrement systématique des écrivains de la génération précédente. La France est maintenant observée sans parti-pris, comme étudiée sans arrière-pensée, en elle-même et pour elle-même. Il y a beaucoup à apprendre aussi dans les études que Gottschall, Honegger, Spielhagen ont fait de notre civilisation et de notre littérature, non moins que dans *La France contemporaine* de M. J. Baumgarten.

L'examen des œuvres de ces écrivains et de quelques-uns de leurs contemporains nous amène à l'époque actuelle; là, à ce qu'il semble, devrait se terminer le livre de M. G.-C.; il a cru devoir y joindre encore deux chapitres, le premier intitulé « Appréciation des musiciens allemands », nous fait connaître les jugements que Gluck, Mozart, Beethoven, Weber, Mendelsohn et Wagner ont porté sur la musique et le goût français; c'est certainement le plus curieux; le « Théâtre français jugé par les Allemands », tel est le titre du second de ces chapitres, passe en revue ce que les critiques ou écrivains dramatiques allemands

les plus célèbres ont dit de notre théâtre depuis un siècle. On le voit, rien n'est oublié dans le livre de M. Grand-Carteret; on peut lui reprocher de s'être parfois un peu égaré dans les détails, d'avoir trop rarement su s'élever à une vue d'ensemble, mais il faut lui rendre la justice qu'il a voulu faire une œuvre sérieuse et utile, et reconnaître qu'il y a réussi. Ch. J.

CHRONIQUE

FRANCE. — La note ci-jointe qui forme le complément de l'article de M. Sylvain Lévi sur l'édition du Çṛṅgāratilaka. par M. R. Pischel (n° 23, art. 121), nous est arrivé trop tard pour être jointe au compte-rendu : « Au moment où s'imprime ce compte-rendu, nous recevons le numéro de mai de la Kâvyamâlâ, excellente revue publiée à Bombay depuis l'année dernière et déjà recommandée par M. Barth ici même. Le numéro de ce mois contient le premier chapitre (— vers 143) du Çṛṅgâra-tilaka, édité d'après plusieurs manuscrits autres que ceux de M. Pischel. Dans une courte introduction, les deux savants éditeurs indigènes dénient à Rudraṭa la paternité de l'ouvrage, qu'ils attribuent formellement à un poète nommé Rudra, en s'appuyant sur l'autorité d'un commentaire inédit : la Rasataraṅginî de Gopâlabhaṭṭa. Ils signalent de plus dans leurs notes quelques imitations que M. Pischel n'a pas indiquées. Ainsi la stance 43 est une imitation certaine d'un vers du poète cachemirien Candra; le vers 44 répète en partie un « vers ancien »; de même le vers 57. Ces indications jettent un jour nouveau sur la question des « illustrations » du Çṛṅgâra-tilaka. Il se pourrait que la plupart des exemples soient des retouches de versa nciens. — Un fait plus important encore, c'est que plusieurs des nouveaux mss., entre autres celui qui contient le commentaire, citent avant le vers 54 une stance empruntée au drame bouddhique, le Nâgânanda. Si la méthode appliquée par M. Pischel à la Mṛcchakaṭikâ triomphait, il faudrait attribuer le Nâgânanda à Rudraṭa. Je crois que pourtant M. Pischel se refusera à aller jusque-là. » — S. L.

— Vient de paraître à la librairie Maisonneuve et Leclerc (25, quai Voltaire) une nouvelle chrestomathie de l'ancien français sous le titre suivant : *La Langue et la Littérature françaises depuis le* IX*e siècle jusqu'au* XIV*e siècle*. Elle est signée du nom, bien connu dans les études romanes, de Karl Bartsch, qui s'est adjoint la collaboration d'un jeune romaniste, M. Adolf Horning. M. Horning a rédigé, d'après les textes de la chrestomathie, une grammaire (phonétique et morphologie) de l'ancienne langue, grammaire qui résume et met à la portée du public les principaux résultats de la philologie romane; M. Bartsch a fait le choix des textes qu'il édite avec un *apparatus criticus*, où sont en général données les principales variantes. Le recueil des textes est suivi d'un glossaire dû également à M. Bartsch. Ce nouveau recueil ne fait pas double emploi avec la *Chrestomathie* bien connue des romanistes à laquelle M. Bartsch a attaché son nom. Car, comme le déclare l'auteur, il s'est efforcé d' « éviter la reproduction de morceaux identiques à ceux renfermés dans la Chrestomathie ». Le nouveau recueil contient un certain nombre de textes inédits. L'ouvrage est entièrement rédigé en français et s'adresse au public français. C'est un volume in-4° de 62 pages (pour la grammaire) et de 926 colonnes (pour la chrestomathie et le glossaire), relié dans un élégant cartonnage à l'anglaise.

— M. Nizier du Puitspelu, toujours infatigable dans l'étude qu'il a entreprise du patois lyonnais et de ses monuments, vient de publier, en s'aidant de deux fragments restés inconnus de cette œuvre curieuse, une seconde édition d'*Un noël satirique* (Lyon, in-8 de 42 pages), qu'il avait fait connaître dès 1882. Les nombreuses notes, dont il a accompagné le texte de ce petit poème, en facilitent l'intelligence, en même temps qu'elles nous font connaître plus d'une particularité intéressante du parler populaire de Lyon. J'ajouterai que la beauté de l'impression répond à sa correction. Aussi ne peut-on que remercier le vaillant éditeur de nous avoir donné ce nouvel échantillon d'un patois jusqu'ici si peu étudié, et ce monument de la poésie populaire du Lyonnais, qui nous montre — M. N. le place en 1723 — ce qu'elle était dans les premières années du XVIIIe siècle. — Ch. J.

— Nous recevons trois nouvelles publications de M. Charles Henry : 2° *Lettres inédites d'Euler à d'Alembert*, renfermant une discussion célèbre touchant les logarithmes ; 2° *Lettres inédites de Lagrange*, recueillies en Italie et d'un intérêt surtout biographique. M. Charles Henry signale dans l'introduction un article anonyme sur le célèbre géomètre inséré dans le *Moniteur universel* du 26 février 1814, de beaucoup le plus intéressant et cependant peu connu ; 3° *Lettres inédites de Laplace publiées avec une première rédaction de sa méthode pour déterminer les orbites des comètes et une notice sur les manuscrits de Pingré*. Ces manuscrits, conservés à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, inventoriés pour la première fois dans ce travail, méritaient d'être connus.

— Le quatrième et dernier volume de l'édition nouvelle du *Théâtre de Pierre Corneille*, publiée par M. Félix Hémon (Delagrave, in-8, 588 p.) vient de paraître. Il renferme des études sur *Héraclius, Andromède, don Sanche d'Aragon, Pertharite, Œdipe, La Toison d'Or, Sertorius, Sophonisbe, Othon, Agésilas, Attila, Tite et Bérénice, Psyché, Pulchérie, Suréna*, et le texte complet de *Nicomède*, avec introduction et commentaire. Un de nos collaborateurs reviendra, dans un article d'ensemble, sur cette importante publication.

— La *Société des études historiques* décernera, en 1889, un prix de 1,000 francs et des médailles aux auteurs des meilleurs mémoires sur la question suivante : *Etude historique sur la traduction en langue française des principaux classiques grecs et latins, notamment depuis le milieu du XVIIIe siècle jusqu'à nos jours*.

— L'Académie de Nîmes met au concours deux études pour participer aux prix suivants : 1° médaille d'or de la valeur de 300 francs à décerner en 1888 pour le prix d'histoire locale : *Jean Nicot, seigneur de Villemain*, né à Nîmes en 1530, mort en 1600, secrétaire du roi Henri II, sa vie, ses écrits, son ambassade en Portugal ; 2° médaille d'or de la valeur de 500 francs à décerner en 1889 pour le prix d'histoire littéraire : *François Guizot, historien*.

— L'Académie de Rouen vient de publier le programme des prix proposés par elle pour les années 1887, 1888 et 1889. Parmi les sujets à traiter dans ces concours, nous relevons : 1888. *Prix Gossier*. L'Académie décernera un prix de 700 fr. à l'auteur de la meilleure notice sur la vie et les œuvres des frères François et Michel Anguier, sculpteurs, nés à Eu, au commencement du XVIIe siècle. Cette notice devra être suivie du catalogue de leurs travaux et de l'indication des gravures qui les ont reproduits. *Prix de la Reinty*. L'Académie décernera un prix de 500 fr. à l'auteur du meilleur ouvrage, manuscrit ou imprimé, écrit en français, ou de la meilleure œuvre d'art, faisant connaître, par un travail d'une certaine importance, soit l'histoire politique et sociale, soit le commerce, soit l'histoire naturelle des Antilles, présentement possédées par la France ou qui ont été jadis occupées par elle.

ALLEMAGNE. — M. Ludwig Pastor, professeur d'histoire à l'Université d'Inns-

bruck, a fait tout récemment paraître le premier volume d'une « Histoire des papes depuis la fin du moyen âge » *(Geschichte der Pæpste seit dem Ausgang des Mittelalters, mit Benutzung des Pæpstlichen Geheim-Archives und vieler anderer Archive.* Fribourg en Brisgau, Herder. In-8°, XLVIII et 723 p. 10 mark). Ce volume renferme l'histoire des papes à l'époque de la Renaissance jusqu'à l'élection de Pie II; le deuxième volume paraîtra à la fin de 1887, et l'ouvrage entier doit comprendre six volumes. Nous apprenons que M. Furcy Reynaud, le même qui a traduit naguère le premier tome de l'*Histoire du commerce du Levant au moyen âge,* de M. W. Heyd, traduit en français le premier volume de l'ouvrage de M. Pastor.

— Un *Corpus Schwenckfeldianorum* doit paraître, par les soins de M. Chester H. Hartranft, professeur au séminaire théologique de Hartford. Il comprendra seize volumes, chacun au prix de 20 mark (Leipzig, Breitkopf et Hærtel), et contiendra 1° le texte critique des écrits de Schwenckfeld, le gentilhomme et réformateur silésien; 2° une liste chronologique de ses œuvres; 3° les lettres qui lui ont été adressées ou qui se rapportent à lui; 4° des portraits; 5° des fac-similés; 6° une bibliographie; 7° une table des matières; 8° une histoire du *Mittelweg.* Mais la publication ne sera entreprise que si elle recueille un nombre suffisant de souscripteurs.

— Mme Ch. Blennerhassett, née comtesse Leyden, a publié à la librairie Paetel, de Berlin, le premier volume d'un ouvrage sur Mme de Staël, *Frau von Stael, ihre Freunde und ihre Bedeutung in Politik und Litteratur.*

— M. de Schlossberger va faire paraître le deuxième volume de sa publication sur la reine Catherine de Westphalie. Il donnera ensuite un troisième volume supplémentaire, tiré des archives de Prangins.

— Le professeur de l'Université de Bonn et notre collaborateur, M. Hermann Hüffer, a publié une étude complète sur un des meilleurs poètes de l'Allemagne contemporaine, Annette de Droste-Hülshoff. (*Annette von Droste-Hülshoff und ihre Werke, vornehmlich nach dem litterarischen Nachlass und ungedruckten Briefen der Dichterin.* Gotha, Perthes. 1887. In-8°, XII et 368 p.) Nous souhaitons qu'il trouve le temps de publier, comme il en a l'intention, une édition des œuvres complètes d'Annette de Droste-Hülshoff, car l'édition donnée dans ces dernières années par Kreiten est très défectueuse.

— Trois nouveaux catalogues sont sous presse à la librairie Brockhaus : 1° Histoire, langue et littérature de l'Angleterre (en partie de la bibliothèque de Carl von Noorden); 2° Langue et littérature italienne; 3° Philologie et antiquités classiques (bibliothèque de Herm. Gœll).

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 17 juin 1887.

M. Bréal, président, fait connaître les décisions de plusieurs des commissions chargées de juger les concours pour les divers prix. Le prix Stanislas Julien est décerné à M. G. Schlegel, pour son *Nederlandsch-Chineesch Woordenboek;* le prix de la Grange à M. Le Verdier, pour sa publication du *Mystère de l'incarnation et nativité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, représenté à Rouen en 1473.* Une somme de 3,000 fr., sur les fonds du prix Fould, est partagée entre M. de Sarzec, pour ses fouilles de Chaldée, et M. Dieulafoy, pour son exploration des ruines de Suse. Le prix Bordin, sur la question des *Noms des saints en langue d'oui et en langue doc,* etc., n'est pas décerné et le sujet est retiré du concours; une récompense de

2,000 fr. sera accordée à l'auteur du seul mémoire qui ait été déposé, s'il juge à propos de se faire connaître.

M. Renan présente, de la part de M. Letaille, les estampages de 52 stèles, portant pour la plupart des sculptures et des inscriptions puniques, qui font partie de la collection de M. le commandant Marchand, à la Riana, près de Tunis. Ce sont des monuments votifs consacrés à Rabbath-Tanit et à Baal-Hammon. Quelques-uns des bas-reliefs offrent un grand intérêt au point de vue archéologique.

M. Le Blant lit un mémoire intitulé : *les Premiers Chrétiens et le Démon*. Il s'attache à montrer combien, au temps des premiers chrétiens et de leurs persécuteurs, la croyance au surnaturel était répandue dans tous les esprits. La pensée de chacun était obsédée de la crainte du Démon, et l'on attribuait à son influence directe toutes les mauvaises actions et les mauvaises pensées. Pour se rendre compte de cet état intellectuel de la population, il faut l'étudier dans la littérature, où les histoires de démons malfaisants se rencontrent en abondance. Dans l'art, au contraire, on n'en trouve presque pas de trace, parce que les peintres et les sculpteurs avaient pour principe de ne mettre sous les yeux des fidèles que des représentations riantes. Ce n'est qu'au moyen âge qu'on a osé peindre et sculpter des diables.

M. Héron de Villefosse lit une lettre de M. J. Pierrot-Deseilligny, élève de l'école des hautes études, qui rend compte des fouilles entreprises par lui et son oncle, M. Lafon, professeur à la Faculté des sciences de Lyon, sur la colline de Fourvières. Ces fouilles ont amené la découverte des restes de l'un des deux amphithéâtres antiques de Lyon, celui qui était placé dans le voisinage du forum et du palais des empereurs.

M. Héron de Villefosse communique ensuite les inscriptions de trois bornes milliaires, découvertes au sud de Mascara, aux environs de Tagremaret, entre Saïda et Frendah, par M. Demaeght, commandant du recrutement à Oran. L'un de ces textes nomme l'empereur Quintille, frère de Claude le Gothique : c'est la seule inscription connue à son nom. Ces bornes milliaires font connaître les noms antiques de deux localités : la *cohors Breucorum*, aujourd'hui Tagremaret, et *Kaput Urbs*, qui paraît avoir été située dans la même région.

M. Halévy termine sa lecture sur la langue des Hittites.

Ouvrages présentés : — par M. Delisle : 1° E. Müntz et P. Fabre, la *Bibliothèque du Vatican au xve siècle* (fasc. 48 de la *Bibliothèque des écoles françaises d'Athènes et de Rome*); 2° Emile Du Boys, *Une nouvelle Lettre de Montaigne*; 3° le même, *Une Lettre inédite de Jacques Amyot*; — par M. Schefer : *Mittheilungen aus der Sammlung der Papyrus Erzherzog Rainer*, 1-2; — par M. Héron de Villefosse : Dr Rouire, *la Découverte du bassin hydrographique de la Tunisie centrale et l'emplacement de l'ancien lac Triton (ancienne mer intérieure d'Afrique)*; — par M. Siméon Luce : Noël Valois, *le Privilège de Chalo-Saint-Mard* (Extrait de l'*Annuaire-Bulletin de la Société de l'histoire de France*).

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 8 juin 1887.

M. Flouest fait hommage à la Société de la part de M. Aurès, associé correspondant de Nîmes, d'un exemplaire de son mémoire intitulé : *Nouvel essai de restitution de traduction et d'explication du texte de la troisième tablette de Senkereh*. En ouvrant la séance, M. le Président fait une communication ayant pour objet de proclamer M. le baron de Witte associé correspondant étranger honoraire et de lui offrir, au nom de la Société des Antiquaires, un diplôme d'honneur mentionnant ce titre que M. de Witte mérite à tous égards par ses nombreux travaux et les grands services qu'il a rendus à l'archéologie. Cette proposition est adoptée par acclamation.

M. Grellet-Balguerie communique à la Société deux monnaies mérovingiennes, dont un triens d'or, trouvées dans les ruines d'une église à Sainte-Petronille, près la Réole (Gironde).

M. Mowat annonce, de la part de M. Audiat, la démolition des remparts de la ville de Saintes et qu'on y trouve un grand nombre de fragments d'architecture romaine et des inscriptions funéraires.

Il annonce également la découverte faite au Muy (Var) par M. le baron de Bonstetten d'un cimetière antique et entre autres antiquités, d'une inscription funéraire romaine déposée chez M. de Geoffroy, ancien ambassadeur en Chine et Japon.

M. le Président lit une communication de M. Victor Quesnè, d'Elbeuf, concernant divers objets romains trouvés aux environs de Caudebec-lès-Elbeuf.

Ed. Corroyer.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 1 Vingt-unième année 3 janvier 1887

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 762, 11 décembre 1886 : Lady Burton's edition of her husband's « Arabian Nights », p. p. Mc. Carthy, I. — Laurie, Lectures on the rise and early constitution of universities, with a survey of mediaeval education, 200-1350 ; Thorbecke, Geschichte der Univ. Heidelberg, I ; Festschrift zur 500en Stiftungsfeier der Univ. Heidelberg. (Bass Mullinger.) — Elliott, An arctic province, Alaska a. the Seal Islands. (Keane.) — Two books on English travel : Champlin, Chronicle of the coach ; Hissey, On the Box-Seat ; Stables, The cruise of the landyacht « Wanderer ». — Some classical texts : Plutarchs Lives of the Gracchi a. of Sulla, p. p. Holden ; Euripides Medea, p. p. Heberden ; P. Terenti Adelphi, p. p. Sloman ; The Republic of Plato, I-IV, p. p. Luscombe a. Newham ; Plauti Comœdiæ, V. — « A noticeable man with large grey eyes » (E. Dowden). — The Kenites. (Neubauer.) — « The returne from Parnassus » (Sandys). — The supposed liturgical term « Twayte » (Doble). — « A Comtist lover » — Euclid revised, p. p. Nixon (Mackay). — Anderson, The pictorial arts of Japan et Descriptive a. historical catalogue of a collection of Japanese a. Chinese paintings in the British Museum (Cosmo Monkhouse). — The recent excavations at Mykenê.

The Athenaeum, n° 3085, 11 décembre 1886 : Dowden, The life of Percy Bysshe Shelley, 2 vols. (impartial etcomplet). — Wills, Persia as it is, being sketches of modern Persian life a. character. (Brillant.) — Andrew Lang, In the Wrong Paradise, and other stories. — Burrows, The family of Brocas of Beaurepaire a. Roche Court, hereditary masters of the royal Buckhounds, with some account of the English rule in Aquitaine (intéressant). — The Jewish Shetars (Neubauer). — The Pipe Roll Society.

Literarisches Centralblatt, n° 51, 11 déc. 1886 : Winterstein, der Episkopat in den drei ersten christlichen Jahrhunderten. (Manque de méthode.) — Harnack, die Quellen der sogen. apostol. Kirchenordnung. (Nouveau livre plein de soin et de talent.) — Kahl, die Lehre von Primat des Willens bei Augustinus, Duns Scotus u. Descartes. — Gerhard, Kant's Lehre von der Freiheit. — Heyd, Hist. du commerce du Levant, II, p. p. F. Reynaud. (Edit. française refondue.) — Geering, Handel u. Industrie der Stadt Basel, Zunftwesen u. Wirthschaftsgeschichte bis zum Ende des XVII Jahrh. (Travail solide et instructif.) — Bienemann, die Statthalterschaftszeit in Liv = und Estland, 1783-1796. — Friedeberg, Bilder von der Ostgrenze. — Bendall, A journey of literary a. archaeological research in Nepal a. Northern India. — Niese, de annalibus romanis observationes. (Résultat à désapprouver.) — Mahn, Grammatik und Wörterbuch der altprovenzalischen Sprache, I, Lautlehre u. Wortbiegungslehre. (La grammaire, si riche qu'elle soit en exemples et en citations, ne répond pas à l'état actuel de la science ; l'auteur ignore de parti pris tout ce qui a paru dans les trente dernières années.)

Deutsche Litteraturzeitung, n° 48, 27 nov. 1886 : Zahn, Abriss einer Geschichte der evangel. Kirche auf dem europ. Festlande im XIX Jahrhundert. (Benrath.) — W. A. Meyer, Hypathia von Alexandria. (Heitz : l'auteur eût mieux fait d'écrire un roman sur le même sujet.) — Schwarzlose, Die Waffen der alten Araber aus ihren Dichtern dargestellt. (S. Fränkel : fait avec soin et très utile.) — Hecht, Orthogr.-dialectische Forschungen auf Grund attischer Inschriften, II. (Blass.) — Gerber u. Greef, Lexicon Taciteum, VI. (Prammer : toujours le même soin et la même profonde exactitude.) — Henschke, Ueber die

Nachbildung griech. Metra im Deutschen. (Seemüller : des choses justes mais connues, le reste n'est que polémique.) — Tobler, Vermischte Beiträge zur franz. Grammatik. (Morf : excellent.) — G. Hüffer, der heilige Bernhard von Clairvaux, I. (W. Bernhardi : pénétrant et convaincant sur bien des points.) — Fester, die armierten Stände u. die Reichstagskriegsverfassung, 1681-1697 (Schirren : louable.) — Rathgeber, Elsässische Geschichtsbilder aus der franz. Revolutionszeit. (Etudes intéressantes.) — Tregear, The Aryan Maori. — Albrecht Adam, Aus dem Leben eines Schlachtenmalers, 1786-1862, p. p. Holland. — Jähns, Heeresverfassungen u. Völkerleben. (Œuvre d'un savoir étendu.)

Berliner Philologische Wochenschrift, n° 49, 4 décembre 1886 : A. Schneider, der troische Sagenkreis in der aeltesten griechischen Kunst. (E. Kroker : établit l'influence de l'ancienne épopée sur les monuments de l'art archaïque.) — Plutarch's Gracchi and Sulla edited by H. A. Holden. (Michaelis : méritoire.) — A. Chenevière, De Plutarchi familiaribus. (Michaelis : bien disposé.) — Martialis Epigrammaton libri erklaert von L. Friedlaender. (Gilbert : excellent.) — W. Soltau, Prolegomena zu einer roemischen Chronologie. (A. Mommsen : important.) — F. Ohlenschlager, Praehistorische Karte von Bayern. (C. Mehlis : bon.) — S. Reinach publie une lettre inédite d'Otfried Mueller à Raoul Rochette, datée de 1832.

Wochenschrift für Klassische Philologie, 27 octobre 1886, n° 43 : Fr. Elliot, Bilder aus dem alten Rom (Hülsen : peu satisfaisant). — Th. Mommsen, Die Oertlichkeit der Varusschlacht (von Rohden : le lieu de la bataille de Varus est enfin définitivement trouvé). — H. Buermann, Die handschriftliche Ueberlieferung des Isokrates. II. Der Urbinas (Keil : approuve les principes critiques de cet essai méritoire). — Corpusculum poesis epicae Graecae ludibundae. Fasc. II. Sillographos it. ed. C. Wachsmuth (Sitzler : excellent). — G. Schepss, Priscillian, ein neu aufgefundener lat. Schriftsteller des 4ten Jahrh. (Stangl félicite l'auteur de sa trouvaille importante et de la profondeur avec laquelle il l'a exploitée).

— 3 novembre 1886, n° 44 : Ed. Schultze, Ein geographischer und antiquarischer Streifzug durch Capri (Sieglin). — J. M. Hoogvliet, Studia Homerica (Dahms : l'auteur est un critique exercé et sagace, mais il y a trop d'arbitraire dans ses développements). — Poetae Lyrici Graeci Minores, ed. J. Pomptow, I. II. (Schrœder : la constitution du texte ne suffit nullement aux exigences de nos jours). — Justini Epitoma histor. philippicarum Pompeji Trogi ex rec. Fr. Ruehl (Sprenger). — Joh. Wiesler, Textkritische und exegetische Erörterungen zu dem Dialogus de oratoribus des Tacitus (Hergel : rien de neuf). — A. R. Lange, De substantivis femininis graecis secundae declinationis (Angermann : bon). — A. Goldbacher, Latein. Grammatik für Schulen. 2te Aufl. (Ziemer).

Le Puy, imprimerie Marchesson fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 3 Vingt-unième année 17 janvier 1887

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 764, 25 déc. 1886 : Plumptre, The Commedia and Canzoniere of Dante Alighieri. (E. Moore : il y a des critiques de détail à faire, mais l'auteur mérite la cordiale reconnaissance de tous les Anglais qui étudient Dante.) — Minchin, Growth of freedom in the Balkan Peninsula. (Evans.) — Lodge, Alexander Hamilton. (Doyle.) — James Graves. (Not. nécrol.) — A Latin sonnet, by Hugh Holland, attributed to Grotius. (Axon.) — The early history of Universities. (Laurie et Hutchison.) — Shakspere's accentuation of proper nouns. (Thomas.) — First discovery of coffee. (Redhouse.) — The meaning of the Hebrew word « Kipôd » (Davies). — An ethnological survey of India. — « The Guide of the Perplexed of Maimonides ». (Friedländer.) — Egypt Exploration Fund.

— N° 765, 1er janvier 1887 : Dicey, England's case against home rule. — E. S. Robertson, Life of Henry Wadsworth Longfellow. (W. Lewin.) — Remarks a. collections of Th. Hearne, vol. II, 1707-10, p. p. Doble. — A tour in France before the Revolution. — Schola Salernitana. — Tramps' language. (Norwood.) — « Tilhabé ». (W. Webster.) — Augurs a. haruspices.—Tiele, Babylonisch-assyrische Geschichte, I. (W. T. Smith.) — Eastern spread of Chaldean thought. (Edkins.)

The Athenaeum, n° 3087, 25 déc. 1886 : Fyffe, A history of modern Europe, II. 1814-1848. — The Odyssey of Homer, books I-XII, transl. by the Earl of Carnavon. — Rice, Reminiscences of Abraham Lincoln by distinguished men of his time. — Sir G. F. Duckett, Record-Evidences among the archives of the ancient abbey of Cluni 1077-1534. (Intéressant petit livre.) — Theological books. (Entre autres Eugippii Vita Sancti Severini p. p. Knoell et Luciferi Calaritani Opuscula p. p. Hartel.) — Rogers's letters. (Clayden.) — Stella's Dublin prophety. (Stanley Lane-poole.) — The welsh shires. (Milman.) — The woes of authors. (Wood.) — The petroleum wells of the Red Sea Coast of Egypt. (Schweinfurth.) — Exploration in Palestine. (Communications de M. Schumacher.) — Stothard's illustrations to Gessner. (Field a. Tuer.) — Notes from Athens. (J. Hirst.)

— N° 3088, 1er janvier 1887 : Continental literature in 1886. — Notes a. queries for a bibliography of the works of W. Makepeace Thackeray. — Head Masters' conference at Charterhouse.

Literarisches Centralblatt, n° 53, 25 déc. 1883 : Witte, Tholuck's Leben.—Karlowa, Maria Stuart's angebliche Briefe an Bothwell, ein Beitrag zur Prüfung ihrer Echtheit. (Conclut que les lettres sont fausses.) — Gindely, Waldstein während seines ersten Generalats. (Beaucoup de documents, mais n'a pas résolu les questions.) — York von Wartenburg, Napoleon als Feldherz, II. (Comp. *Revue critique*, 1886, art. 252, p. 330.) — Jadrinzew, Sibirien. — Kellner, Kurze Elementargrammatik der Sanskrit-Sprache *et* das Lied von Könige Mala. (Deux ouvrages faits avec soin.) — Meisterhans, Grammatik der attischen Inschriften. (Excellent recueil.) — Smyth, der Diphtong ει im griechischen (va trop loin). — Buchholz, Die homer. Psychologie u. Ethik (l'auteur est incapable de résoudre les problèmes qu'il s'est posés). — Kopp, Beiträge zur griech. Excerpten-Literatur. (« Curiosum » littéraire qui n'a rien de commun, avec les idées de méthode et de convenance littéraire qui règnent chez les peuples civilisés, comp. l'art. de M. Croiset « une calomnie littéraire » dans la *Revue critique*, n° 48, p. 430.) — Schwan, die altfranz. Liederhandschriften, ihr Verhältniss, ihre Entstehung u. ihre Bestimmung. (Solide et indispensa-

ble fondement pour l'étude critique des chansons.) — L. LANGE, Kleine Schriften aus dem Gebiete der classischen Alterthumswissenschaft, I. — von REBER, Kunstgeschichte des Mittelalters. — RÉE, Peter Candid, sein Leben u. seine Werke.

N° 1, 1er janvier 1887 : KRÜGER, Lucifer, Bischof von Calaris. — PAULUS, die Cistercienser-Abtei Babenhausen. — Regesta episcoporum Constantinensium, I, 1. — HEROLD, die tausandjährige Geschichte des Gemeinwesens Herzfeld. — TÄGLICHSBECK, die Fahnen des Inf.-reg. von Treskow, 17, 17 oct. 1806. — Von der WENGEN, Geschichte der Kriegsereignisse zwischen Preussen u. Hannover 1866, IV-VIII. — O. BRENNER, Die ächte Karte des Olaus Magnus vom Jahre 1539. (« un vrai trésor. ») — LEUWEN, u. MENDES DA COSTA, der Dialect der homerischen Gedichte, übers. von MEHLER. (Bien ordonné, manque de connaissances.) — LUDWICH, Aristarch's Homer. Textkritik nach den Fragm. des Didymos. 2 vols. (Clair et pénétrant.) — Stephani Grossi inscriptiones, carmina, commentationes. (A quoi bon?) — TEGGE, Studien zur lat. Synonymik (bienvenu pour les commençants). — Ed. MÜLLER, Sinn u. Sinnverwandtschaft deutscher Vörter (l'auteur en a pris à son aise). — GERATHEWOHL, die Reiter u. die Rittercenturien zur Zeit der röm. Republik. (Détaillé et riche en résultats.) — Mittheilungen zur Geschichte des Heidelberger Schlosses. — M. DIETZ. Gesch. des musikal. Dramas in Frankreich während der Revolution bis zum Directorium 1787-95. (Méritoire, mais trop d'histoire politique, et un style qui sent le roman).

Berliner Philologische Wochenschrift, n° 51, 18 décembre 1886 : F. UEBERWEG, Grundriss der Geschichte der Philosophie. Erster Teil : Das Altertum. 7e éd. par M. HEINZE (F. Lortzing : révision soignée et bien au courant). — LYSIAS ausgewaehlte Reden uebersetzt von W. BINDER (Thalheim : détestable). — E. SEIDEL, De usu praepositionum Plotiniano quaestiones (Kleist : utile). — M. FABI QUINTILIANI libri XII, ed. E. MEISTER (P. Hirt : excellente édition). — SÉNÈQUE, Ad Lucilium epistolae p. p. L. DAURIAC (Gertz : texte sans valeur). — R. HAEDERLI, Die hellenischen Astynomen und Agoranomen (Thalheim : premier travail d'un jeune philologue mort depuis, fait avec savoir et conscience). — HUBERT, Roemische Staatsaltertuemer (Egelhaaf : remaniement du précis de Kopp). — H. OMONT, Catalogue des manuscrits grecs des bibliothèques de Suisse (E. Hiller : très méritoire).

— N° 52, 25 décembre 1885 : W. PECZ, Beitraege zur vergleichenden Tropik der Poesie, Aeschylus, Sophokles und Euripides (Wecklein : utile recueil d'exemples). — BREDIF, DÉMOSTHÈNES, 2e éd. (E. Rosenberg : le critique déclare n'avoir jamais lu de livre plus spirituel et plus aimable). — C. WALTHER, Num quae imitationis Thucydideae vestigia in Demosthenis orationibus inveniri possint (G. Behrendt : sans valeur). — Die Vita Alexandri Magni des archipresbyters LEO (Historia de preliis) p. pour la première fois par G. LANDGRAF (Christensen : très intéressant). — H. BUHL, Salvius Julianus (M. Voigt : peu de nouveau, mais exact et soigné). — I. TOEPFFER, Quaestiones Pisistrateae (H. Landwehr : contestable). — F. F. SCHULZ, Quibus e fontibus fluxerint Agidis, Cleomenis, Arati vitae Plutarcheae (M. Klatt : méritoire).

— N° 1, 1er janvier 1887 : Die homerischen Hymnen, herausgegeben von A. GEMOLL (A. Ludwich commence un long compte-rendu). — HORATIUS Satiren erklaert von A. KIESSLING (Mewes : bon). — K. SITTL, Geschichte der griechischen Literatur, zweiter Teil (E. Heitz : fait à la hâte, beaucoup d'erreurs). — URBANITZKY, Elecktricitaet und Magnetismus im Altertum (S. Guenther : très bien fait). — F. G. KIESSLING, Auswahl von Schulreden (K. Bruchmann : de très belles choses). — J. BAUNACK commence l'étude grammaticale des nouvelles inscriptions crétoises découvertes par Halbherr et publiées par Comparetti.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 4 Vingt-unième année 24 janvier 1887

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 51, 18 déc. 1886 : Räbiger, Krit. Untersuch. über den Inhalt der beiden Briefe des Apostels Paulus an die Korinth. Gemeinde. — Ziegler, Geschichte der christl. Ethik. (Eucken.) — M. Schultze, Zur Formenlehre des semit. Verbs. (Landauer : naïf et téméraire.) — Kohm, Ein Beitrag zur Frage über die Echtheit der Tetralogien des Redners Antiphon. (Wilamowitz : ni meilleur ni pire que les précédents numéros de la littérature sur Antiphon.) — Olivier, Gramm. élém. du grec moderne. (W. Meyer : ne peut être recommandée.) — Bouché-Leclercq, Manuel des institutions romaines. (Merkel : complet, serré, précis, fait avec le plus grand soin; peut servir de modèle.) — Stengel, Beziehungen der Brüder Grimm zu Hessen. — Diercks, Nordafrika im Lichte der Culturgeschichte. (Joh. Schmidt : en somme, mauvaise compilation.) — Rustler, Das sogen. Chronicon Universitatis Pragensis. (Kaufmann.) — Baumgart, Die Literatur des In = und Auslandes über Friedrich den Grossen. (Naudé : complètement inutile.) — Von Czoernig, Die ethnolog. Verhältnisse des österreich. Küstenlandes. — Reissmann, die Oper in ihrer kunst = und culturhistor. Bedeutung dargestellt. (Plew : manque de connaissances et de jugement, des phrases.) — K. Lamprecht, Deutsches Wirthschaftsleben im Mittelalter. Untersuchungen über die Entwickl. der materiellen Cultur des platten Landes auf Grund der Quellen zunächst des Mosellandes. (Meitzer : quatre gros volumes pleins de détails curieux et inconnus.)

— N° 52, 25 décembre 1886 : Winterstein, der Episkopat in den drei ersten christl. Jahrhunderten. (Lüdemann : manque de maturité.) — Glökler, Andreä. — Woenig, die Pflanzen im alten Aegypten. (Krall : pensée heureuse, moins heureusement exécutée; pourtant travail utile.) — von der Pfordten, Zur Geschichte der griech. Denominativa. (Bezzenberger.) — Ludwich, Aristarchs homer. Textkritik nach den Fragmenten des Didymos, II. (Gemoll : très remarquable.) — Goetz, De Placidi glossis prolusio (Wissowa). — Sarrazin, Verdeutschungswörterbuch. (M. Heyne : ingénieux et rendra des services.) — Behrens, Beiträge zur Geschichte der franz. Sprache in England, I. Hausknecht : travail clair, fait avec grand soin et grande compétence.) — Willems, Le sénat de la République romaine, 3 vols. (Seeck : complet et indispensable.) — von Heinemann, Geschichte von Braunschweig u. Hannover, II (Zimmermann : exact et soigné.) — Hallwich, Töplitz. (Loserth : excellente monographie.) — Jansen, Poleographie der cimbrischen Halbinsel (Hasse). — A. Schneider, der troische Sagenkreis in der ältesten griech. Kunst. (Wernicke : de la sagacité et du soin).

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 24, 1er déc. 1886 : Memoriale ordinis fratrum Minorum a fratre Joanne de Komorowo compilatum ed. Liske et Lorkiewicz. (Bostel.) — Kühnau, Die Trishtubb-Jagâti-Familie. (Jacobi : une foule de précieux matériaux que les chercheurs mettront à profit, mais non dans le sens de l'auteur.) — Hasenclever, der altchristliche Gräberschmuck, ein Beitrag zur christlichen Archäologie. (Pohl : éclaircit la question, sans donner une réponse satisfaisante.) — E. Mayer, Zur Entstehung der Lex Ribuariorum. (Salis : contestable sur beaucoup de points.)

Theologische Literaturzeitung, n° 24, 27 nov. 1886 : Thayer, A Greek-English lexicon of the New Testament being Grimm's Wilke's Clavis Novi Testamenti. — Weiss (B.) Lehrbuch der Einleitung in das Neue Testament. (Harnack.) — Räbiger, Kritische Untersuchungen über den

Inhalt der beiden Briefe des Apostels Paulus an die korinth. Gemeinde. 2e édit. (Schürer.) — Hilgenfeld, Judenthum u. Judenchristenthum (Harnack.) — Kolberg, Verfassung, Cultus u. Disciplin der christlis chen Kirche nach den Schriften Tertullians. (Ritschl.) — Johanni-Euchaitorum metropolitae quae in codice Vaticano graeco 676 supersunt Bollig descr., P. de Lagarde, ed. (K. J. Neumann.) — Heidenhain, die Unionspolitik Landgraf Philipps des Grossmüthigen von Hessen u. die Unterstützung der Hugenotten im ersten Religionskrieg. (Schott : travail détaillé.) — Gaullieur, Histoire de la réformation à Bordeaux et dans le ressort du parlement de Guyenne, I. (Schott : donne une preuve glorieuse du soin et de l'énergie que mettent les protestants français à étudier leur histoire.) — G. Smith, The life of William Carey, shoemaker a. missionary, professor of Sanskrit, Bengali a. Marathi in the college of Fort William. (Loesche.)

Wochenschrift für Klassische Philologie, 10 novembre 1886, n° 45 : F. Ohlenschlager, Die römischen Truppen im rechtsrheinischen Bayern (Keller : excellent) — Homers Ilias XIII-XVIII, erkl. von Ameis-Hentze, 2e éd. (R. D. : révision faite avec le plus grand soin). — Ed. Lübbert, Meletemata in Pindari locos de Hieronis regis sacerdotio Cereali (Stengel : construction hardie dont les bases ne sont presque que des hypothèses). — Ciceros Rede für Murena, hrsg. von Koch-Landgraf (Tiedke : louable sous tous les rapports ; le texte et le commentaire ont été corrigés en beaucoup d'endroits dans cette nouvelle édition). — Vergilii Aeneis, erkl. von O. Brosin (Deuticke : édition conçue avec goût et rédigée avec application, digne d'attention et d'éloges). — F. Schultz, Kleine lateinische Sprachlehre (Ziemer).

— 17 nov. 1886, n° 46 : H. Gelzer, Sextus Julius Africanus und die byzantinische Chronographie, II, 1 (Hirsch : très méritoire). — E. Ritterling, De legione Romanorum X (Keller recommande ce travail à l'attention de tous les spécialistes). — Demosthenes ausgew. Reden erkl. v. Westermann-Rosenberg, II (Landwehr : R. a ramené cette édition à la hauteur de la science d'aujourd'hui). — Vergili Aeneis, erkl. von O. Brosin, I-III (Deuticke, 2e art). — Ed. Krah, Beiträge zur Syntax des Curtius, I (Max C. P. Schmidt ne voit pas l'utilité de ce travail). — Giornale Italiano di filologia e linguistica classica dir. da L. Ceci e G. Cortese, I (Ziemer recommande ce nouveau journal et donne un résumé du n° 1). — Deutscher Universitätskalender, Winter 1886-1887, hrsg. v. F. Ascherson.

— 21 nov. 1886, n° 47 : O. Schrader, Linguistich-historische Forschungen zur Handelsgeschichte und Waarenkunde, I (Blümner : très intéressant et suggestif, non seulement pour le philologue, mais aussi pour l'historien et l'économiste). — Ed. Kurtz, Tierbeobachtung und Tierliebhaberei der alten Griechen (Max C. P. Schmidt est d'avis que, dans ces recherches, les prosateurs doivent être exploités plus encore que les poètes). — G. Mair, Der Feldzug des Dareios gegen die Skythen (Hergel : intéressant). — G. Wolff et O. Dahm, Der römische Grenzwall bei Hanau (Keller : excellent). — B. Graef, De Bacchi expeditione indica monumentis expressa (Dütschke : fait avec beaucoup de soin). — Aristophanis comici quae supersunt opera. Rec. F. H. M. Blaydes (Kaehler [1er art.] trouve beaucoup à redire aux principes critiques et à la méthode de l'éditeur). — Demosthenis orationes ex rec. Dindorfii. Ed. IV corr. cur. Fr. Blass I (Landwehr : texte corrigé à beaucoup d'endroits). — Karlowa, Bemerkungen zu der Kritzschen Ausgabe des Taciteischen Agricola. — H. Schulz, De M. Valerii Messalae aetate (Wartenberg : nullement convaincant). — J. Gerstenecker, Anton Linsmayer. Nekrolog.

— 1er déc. 1886, nº 78 : Hiller de Gaertringen, De Graecorum fabulis ad Thraces pertinentibus (Gruppe : G. n'est pas encore à la hauteur de son sujet). — H. Jordan, Analecta epigraphica latina (v. Rohden). — B. Gerathewohl, Die Reiter und die Rittercenturien zur Zeit der röm. Republik (Genz : quelques chapitres sont excellents). — H. Haupt, Der römische Grenzwall in Deutschland (Keller : recommandable). — Aristophanis opera rec. F. H. M. Blaydes (Kaehler, 2e art.). — Livii liber I. Für den Schulgebr. erkl. von M. Heynacher — J. Büsse, De Taciti Agricola.

— 8 déc. 1886, nº 49 : G. Cousin et F. Durrbach, Bas-relief de Lemnos avec inscriptions, notes de M. Bréal ; S. Bugge, Der Ursprung der Etrusker durch zwei lemnische Inschriften erl.; C. Pauli, Eine vorgriechische Inschrift von Lemnos; W. Deecke, Die tyrrhenischen Inschriften von Lemnos (Gruppe : chacun de ces auteurs réfute presque toutes les raisons des autres). — F. Albracht, Kampf und Kampfschilderung bei Homer (Stengel : soigné, assez de remarques dignes d'attention). — Th. Zielinski, Die Gliederung der altattischen Komödie (Zacher [1er art.] : savant, sagace, ingénieux, mais arbitraire, sans méthode). — E. Seidel, De usu praepositionum Plotiniano quaestiones (Krebs : grand soin, bonne méthode, beaux résultats). — J. Marquardt, Römische Staatsverwaltung, 3e vol., 2e éd. p. G. Wissowa (Gruppe [1er art.] : refonte très méritoire). — K. Jahr, Schulwörterbuch zu G. Andresens Cornelius Nepos (Draheim : bon).

— 15 déc. 1886 : nº 50 : Th. Zielinski, Die Gliederung der altattischen Komödie (suite du compte-rendu de M. Zacher). — G. Kratt, De Appiani elocutione (Krebs : le travail offre une suite de fines remarques, mais il est trop peu arrondi). — J. Marquardt, Römische Staatsverwaltung (Fin de l'art. de M. Gruppe). — Communications : Studemund, Uber die Sprüche der sieben Weisen in den Codices Parisini 2720 und 1773.

Zeitschrift für Katholische Theologie 1886, IVe fascicule. Frins, Zur philosophie der Sittlichheit. — Grandebath, Speculative Erörterung über die Existens von Mysterien u. die Möglichkeit ihrer Offenbarung, II. — Limbourg, Vom Wirken des natürl. und übernatürl. Habitus. — München, Die Lehre der zwölf Apostel, eine Schrift des I. Jahrhunderts. — Duhr, die Anklagen gegen Edward Petre, Staatsrath Jacobs II. — *Recensionen :* Bosen-Brüll, der Katholicismus und die Einsprüche seiner Gegner (Helfer). — Denifle, Die Universitäten des Mittelalters, I. (Ehrle). — Marienwerder, Septililium H. Dorotheae Montov. (Laemmer.) — Schepss, Priscillian, ein neu aufgef. Schriftsteller (Geisar). — Kayser, Kirchenhymnen, II. — *Bemerkungen und Nachrichten :* Vatican. Berichte über die Protestantisierung u. die Kathol. Restauration im Böhmen zur Zeit Ferdinand II (Grisar). — Die röm. Charfreitagsfeier u. der Ordo rom. I. — Exegetische Studien in England. — Die Reformvorschläge für die engl. Staatskirche. — Die Umformung von Richter's Lehrbuch des Kirchenrechts.

Revue de l'Instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique, tome XXIX, 5e livraison : Grafé, De l'enseignement de la philosophie dans les universités allemandes. — *Comptes rendus :* Viollet, Précis de l'histoire du droit français. (De Ridder : « Ce travail n'est pas une sèche œuvre d'érudition; il nous ouvre des perspectives sur les problèmes les plus importants; il instruit, il intéresse, il élève la pensée ».) — Boeckh, Encyclopaedie u. Methodologie der philologischen Wissenschaften, hrsg. von Bratuschek, 2e édit. p. p. Klussmann. (De Ceuleneer.) — Willems, Les élections municipales à Pompei. (De Ceuleneer : voir *Revue critique*, nº 45, art. 258.) — De Nolhac, Le canzoniere autographe de Pétrarque. (De Ceuleneer : belle découverte.)

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 5 Vingt-unième année 31 janvier 1887

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 766, 8 janvier 1887 : Kington OLIPHANT, The new English, 2 vols. (la plus méritoire collection de matériaux pour l'histoire lexicologique de l'anglais). — HALL, Society in the Elisabethean Age (livre de grande valeur). — A LANG, In the Wrong Paradise and other stories. — The French colonial system : NORMAN, Colonial France ; de LANESSAN, L'expansion coloniale de la France ; BOUINAIS et PAULUS, la France en Indo-Chine. — Recent theology. — Robert of Brunne. (Hales). — The early history of universities. (Payne.) — Shakspere's accentuation of proper nouns. (B. Dawson.) — The Latin sonnet attributed to Grotius. (S. Waddington.) — Recent excavations at Gizeh. (Petrie).

— N° 767, 15 janvier 1887 : PRICE, A descriptive account of the Guildhall of the city of London. (Elton.) — R. T. SMITH, man's knowledge of man and of God. — WILLS, Persia as it is (beaucoup d'informations utiles). — Sir C. Gavan DUFFY, The league of North and South, an episode in Irish history, 1850-54. — Eug. Müntz, La bibliothèque du Vatican au XVIe siècle (Middleton ; fait avec le plus grand soin). — Sone books on the Bulgarian question. — « The Thousand Nights and a Night ». — The early history of universities. (Bass Mullinger.) — « The ancient laws of Ireland ». (W. Stokes.) — « Like i did », not a vulgarison. (Furnivall.) — Robert of Brunne. (Warner.) — Mr. Fleet's forthcoming volume of Gupta inscriptions. — Slavonic loan-words in German. — (Krebs.) — A forged Roman inscription. (Hoskyns-Abrahall.)

The Athenaeum, n° 3089, 8 janvier 1887 : SYMONDS, Sir Philip Sidney. (Livre où il y a des erreurs et des lapsus, et qui n'est guère qu'un résumé de l'ouvrage de M. Fox Bourne.) — Magdalen college a. King James II, 1686-88, p. p. BLOXAM ; The Bishops in the Tower, a record of stirring events, by LUCKOCK. — ELLIOTT, Our arctic province. — Mme COIGNET, Le sire de Vieilleville. (« A charming book. ») — Philological books ; JEVONS, A history of Greek literature, from the earliest period to the death of Demosthenes ; SWEET, Second Middle English Rimer. The Book of the Bee, p. p. BUDGE ; STRASSMAIER, Alphab. Verzeichniss der assyr. u. akkad. Wörter der cuneiform Inscriptions of Western Asia, II. — The Shelley-concordance (Ellis). — Oxford matriculations. (Foster.) — The Welsh shires. (Foulkes.) — The Tyndale Testament of 1535. — The art. « shorthand » in the Encyclopaedia britannica. — WILLIS, The architectural history of the university of Cambridge a. of the colleges of Cambridge a. Eton, edited with additions by CLARK, 4 vols. — L. ENGEL, From Mozart to Mario, reminiscences of half a century, 2 vols. — PHELPS a. Forbes ROBERTSON, The life and life and life-work of Samuel Phelps.

— N° 3090, 15 janvier 1887 : BENJAMIN, Persia a. the Persians. (Recommandable.) — The Commedia and Canzoniere of Dante alighieri, translated by PLUMPTORE, vol. I. Encyclopaedia britannica, vol. XXI, *Rot-Sia*. (A remarquer les art. sur les Rothschild, sur J.-J. Rousseau, sur Mme de Sévigné, sur Saint-Simon, sur Shakspeare, etc.) — Sir Tristrem, p. p. Mc NEILL. — FITZ-PATRICK, An autumn cruise in the Aegean, or notes of a voyage in a sailing yacht. — Theological books : KILLEN, the Ignatian Epistles entirely spurious, a reply to Lightfoot ; SCHAFF, S. Augustin, Melanchton, Neander, three biographies ; HARNACK, Die apostellehre und die jüdischen beiden Wege. — Notes a. queries for a bibliography of the works of Thackeray, II. — The art. « Shorthand » in the Encyclopaedia britannica. (Pocknell.) — « Romantic Spain » (O' Shea). — Welsh dioceses v. Welsh shires (Milman).

Literarisches Centralblatt, n° 3, 15 janvier 1887 : Schaff, August Neander. — Tiele, babylonisch-assyrische Geschichte, I, von den ältesten Zeiten bis zum Tode Sargon's II. (Manuel très utile, fait avec méthode et réflexion.) — H. Delbrück, die Perserkriege u. die Burgunderkriege. (Traite des batailles des Perses et prouve les impossibilités du récit d'Hérodote; expose ensuite les guerres des Suisses et des Burgondes.) — Gedeon, L'Athos. — Bruder, Studien über die Finanzpolitik Herzog Rudolf's IV von Oesterreich 1358-1365. — Knopp, der Fall des Hauses Stuart u. die Succession des Hauses Hannover, 1706-1707. — Helfert, Geschichte Oesterreich's, IV, déc. 1848-märz 1849. (Intéressant et détaillé, trop détaillé.) — Wehl, der Ruhm im Sterben, ein Beitrag zur Legende des Todes. (Trop court, trop inégal, écrit en style de feuilleton.) — Krumbacher, Griechische Reise, Blätter aus dem Tagebuche einer Reise. — Kiepert's polit. Wandkarte von Australien. — Kleinpaul, Menschen und Völkernamen, etymolog. Streifzüge auf dem Gebiete der Eigennamen. (Destiné au grand public, mais peut servir au spécialiste, malgré le trop d'anecdotes.) — Bergk, Kleine philolog. Schriften, hrsg. von Teppmüller, II. Zur Griech. Literatur. — Heinrich, A német irodalom törtenete, I. (Ier vol. d'une histoire de la littérature allemande, en hongrois.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 1, 1er janvier 1887 : Jülicher, Gleichnisreden Jesu, I. — A. Kuhn, Mytholog. Studien, hrsg. von E. Kuhn. I, Die Herabkunft des Feuers u. des Göttertranks. 2e ed. (E. H. Meyer.) — Elsas, Ueber die Psychophysik. — Briefwechsel des Beatus Rhenanus, p. p. Horawitz u. Hartfelder. (G. Voigt : très intéressant; on ne parle là dedans que de livres à chercher et à recueillir, d'émendations, d'interprétations, de publications.) — Von der Linde, Geschichte der Erfindung der Buchdruckkunst, 2 vols. (L. Müller : font bien augurer d'une œuvre qui sera des plus importantes par sa méthode et ses résultats.) — G. Curtius, Ausgewählte Reden u. Vorträge. (Jolly : suggestif). — Kopp, Beiträge zur griechischen Excerpten literatur. (A. Fresenius : il faut s'opposer à la honteuse attaque que l'auteur a dirigée contre l'honneur d'un savant de mérite; elle a été repoussée déjà par Alfred Croiset dans la *Revue critique* du 29 nov. 1886 et par Henri Weil dans le *Journal des savants*. Il eut fallu, pour la justifier, que l'auteur eût une profonde connaissance du sujet, une critique vigilante, une argumentation serrée; on est révolté en voyant qu'il réunit si peu ces qualités. Ce pamphlet auquel se mêlent des ingrédients de chauvinisme, prouve que Français et Allemands, repoussant en commun une indigne attaque, ont d'autant plus conscience qu'il n'y a qu'*une* science. qu'*un* honneur dans le monde des recherches scientifiques.) — M. Fabi Quintiliani Institutionis Oratoriae libri 12, p. p. Meister. I (H. J. Müller : fait avec grand soin). — Nederlandsche liederen vit vroegeren tijd, p. p. Scheltema (E. Martin : important). — Alscher, sir Thomas Wyatt u. seine Stellung in der Entwickelungsgeschichte der englischen Litteratur u. Verskunst. (Ten Brink : satisfaisant, mais non définitif.) — Böckh, die Staatshaushaltung der Athener, 3e Ausg. p. p. M. Fränkel. (Niese.) — Oesterley, Wegweiser durch die Litteratur der Urkundensammlungen (Bresslau : l'auteur eût pu faire davantage). — Schulthess' Europäischer Geschichtskalender. (O. Lorenz.) — Jadrinzew, Sibirien. — Engelhardt u. von Wensierski, Karte von Central-Ostafrika. — Lampadius, Felix Mendelssohn Bartholdy, ein Gesammtbild seines Lebens und Wirkens. (Bellermann.) — Formulae Merowingici et Karolini aevi, accedunt ordines judiciorum dei, p. p. K. Zeumer (Sohn : grand et important travail). — Puzürewski, Der polnisch-russische Krieg im Jahre 1831 (très recommandable). — G. Freytag, Gesammelte Werke, I (Erich Schmidt : commencement d'une bien attachante autobiographie).

— N° 2, 8 janvier 1887; SCHAFF, the Teaching of the Twelve Apostels, (Link.) — Gebetbuch der h. Elisabeth von Schönau, p. p. ROTH. — HARMS, Logik. — WISKOWATOW, Russische Litteraturgeschichte. (Nehring : petit livre concis et remarquable, très bon manuel.) — KALKMANN, Pausanias der Perieget. (Maass : l'auteur juge trop sommairement.) — Taciti Hist. II, p. p. MEISER. (Prammer : des critiques à faire.) — WEISSENFELS, Der daktyl. Rhythmus bei den Minnesängern (R. M. Meyer : travail très remarquable par la méthode et les résultats.) — MODERSOHN, Die Realien in den chansons de geste « Amis et Amiles » u. « Jourdain de Blaivies ». (Schultz : intéressant.) — FELTEN, Pabst Gregor IX. (Ewald : Schirrmacher est plus près de la vérité.) — BOULAY DE LA MEURTHE, Les dernières années du duc d'Enghien. (A. Stern.) — HÄBLER, die Nord=und Westküste Hispaniens; SCHUMACHER, de Tacito Germaniae geographo. — PAULUS, die Cistercienser-Abtei Bebenhausen. — H. Sumner MAINE, popular government *et* Essais sur le gouvernement populaire.

— N° 3, 15 janv. 1887 : Rothes Entwürfe zu den Abhandl'ungen über die Pastoralbriefe hrsg. von PALMIÉ. — DU BOIS-RAYMOND, Reden, II. — C. ENGEL das Schulwesen in Strassburg vor der Gründung des protestantischen Gymnasiums 1538. — Ganjeshayagan, Andarze Atrepât Mârâspandân, Mâdigâne Chatrang and Andarze Khusroe Kavâtân, the original pehlvi text, the same transliterated in Zend characters and translated into the Gujarati and English language, a commentary a. a glossary of select words, by Peshutan Dastur BEHRAMJÎ SANJANA. (W. Geiger : travail de grande valeur.) — Herodotus, p. p. Holder, I. (Gonperz : bon.) — Ovidi Heroides, p. p. SEDLMAYER. (Leo.) — W. SCHERER, Aufsätze über Gœthe (H. Grimm : ne trouvera que des lecteurs favorables). — BURGATZCKY, das Imperfect u. Plusquamperfect des Futurs im altfranz. (W. Meyer : utile contribution.) — Ed. MEYER, Geschichte des alten Aegyptens. Krall : guide agréable et indispensable.) — Urkundenbuch der Vögte von Weida, Gera, Plauen, etc. p. p. B. SCHMIDT, I, 1122-1136. — P. de LAGARDE, Deutsche Schriften, Gesammtausg. letzter Hand. (G. Kaufmann : suite d'essais instructifs.) — HAGER, die Marshallinseln. (Ruge). — E. HERMANN, das Mannheimer Theater vor hundert Jahren. (Minor : d'une valeur bien médiocre.)

Revue de l'Instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique, tome XXIX, 6e livraison : Société pour le progrès des études philologiques et historiques (séance du 1er nov. 1886). — GILLET, Quelle méthode convient au cours d'histoire en 7e dans les Athénées? — GRAFÉ, De l'enseignement de la philosophie dans les universités allemandes (suite). — *Comptes-rendus :* K. Un vers de La Fontaine (« c'est le fonds qui manque le moins », il faut entendre *manquer* dans le sens de « être stérile, ne pas rapporter, ne rien produire » : c'est le fonds qui produit le plus sûrement, dont la réussite est la plus certaine). — F. HENRY et DEFOIN, La composition littéraire. — THUM, Anmerkungen zu Macaulay's History of England, I. (Gittée : peut rendre de grands services.) — WOHLWILL, Georg Kerner, ein deutsches Lebensbild aus dem Zeitalter der franz. Revolution. (A. Chuquet : fait avec un soin extrême.) — Sal. REINACH, La colonne Trajane au Musée de Saint-Germain *et* Conseils aux voyageurs archéologues en Grèce et dans l'Orient hellénique (Lacour-Gayet : le premier de ces volumes est un guide très complet et très sûr; le second fournit tout ce qu'il faut savoir). — Lettre de M. Bourquin en réponse à l'art. sur le « Panthéisme dans les Védas » et réplique de M. L. Parmentier. — von ZMIGRODZKI, die Mutter bei den Völkern des arischen Stammes (L. Parmentier : rebute le lecteur par tous les côtés). — *Varia :* six inscriptions romaines à la citadelle de Namur.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 6 Vingt-unième année 7 février 1887

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 768, 22 janvier 1887 : GUILLEMARD, The cruise of the Marchesa to Kamschatka a. New Guinea, with notices of Formosa, 2 vols. — TROTTER, India under Victoria, 2 vols. (On consultera ces pages avec autant de plaisir que de profit.) — COURTNEY, Reconstructive ethics. — Classical school books. (Medea, p. p. GLAZEBROOK.) — « The Thousand Nights and a Night ». (Burton.) — The early history of universities. (Laurie.) — Egyptian ostraka. (Sayce). — « Câlin » and « wheedle ». (Mayhew.) — Two books of modern Latin verse : Itinerarium Rutilianum, Fred. Gul. Busselii de Exilio suo libri II ; Στεφάνος, carmina partim sua graeca et latina partim aliena elegit, recensuit, in ordinem redegit KORSCH. — Philological books : SCHRADER, Linguistich-histor. Forschungen zur Handelsgeschichte u. Warenkunde (très remarquable) ; POTT, Allgem. Sprachwissenschaft u. Carl Abel's aegyptische Sprachstudien ; HALE, The origin of languages. The Babylonian zodiac. (G. Bertin.) — The legendary history of the Cross, a series of sixty-four woodcuts from a Dutch book published by Veldener 1483, with introduction by J. ASHTON a. preface by Baring GOULD. — A school of biblical archaeology for Syria. (Hulbert.) — A forged Roman inscription. (Watkin.)

The Athenaeum, n° 3091, 22 janvier 1887 : The Greville memoirs (third part), a journal of the reign of Queen Victoria 1852-60, by the late Charles C. F. GREVILLE. — PENNELL, An Italian pilgrimage. — CHEVALIER, Histoire de la marine française sous le Consulat et l'Empire. (Ouvrage de grande importance, fort remarquable par son impartialité.) — LOWELL (J. R.), Democracy and other addresses. — Shelley's « mask of anarchy ». (F. S. Ellis.) — Londinium. (Wheatley.) — The Welsh Shires. (Foulkes). — « A curious dance round a curious tree » (Johnson). — Secretary Thurlo'es rooms in Lincoln's Inn. (Ranyard.)

Literarisches Centralblatt, n° 4, 22 janvier 1887 : BRADKE, Dyâus Asura, Ahura Mazdâ und die Asuras, Studien u. Versuche auf dem Gebiete alt-indogermanischer Religionsgeschichte (recherches menées avec une grande sagacité). — HELLENBACH, Geburt u. Tod als Wechsel der Anschauungsform oder die Doppelnatur des Menschen. — Ed. von HARTMANN, Moderne Probleme. — Päpstliche Urkunden u. Regesten 1295-1352, die Gebiete der heutigen Provinz Sachsen u. deren Umlande betreffend, bearb. von G. SCHMIDT. — G. HÜFFER, der heilige Bernhard von Clairvaux (fait avec mesure et compétence, mais ne convaincra pas ceux qui ne partagent pas les opinions religieuses de l'auteur). — HEIDENHAIN, die Unionspolitik Landgraf Philipp's des Grossmüthigen von Hessen u. die Unterstützung der Hugenotten im ersten Religionskrieg. — WENZELBURGER, Geschichte der Niederlande, II. (Remarquable, divisé en cinq chapitres, de nombreux portraits, une grande impartialité.) — BASTIAN, die Culturländer des Alten Amerika. — GANZENMÜLLER, Usegura u. Usaramo, Ukhutu, Usagara u. Ugogo. — G. CURTIUS, Kleine Schriften, 2 vols p. p. WINDISCH. — Ausonii opuscula, p. p. PEIPER (très bonne édition). — Manzoni, la sua famiglia, i suoi amici (réhabilitation de la seconde femme du poète). — ALSCHER, Sir Thomas Wyatt u. seine Stellung in der Entwickelungsgeschichte der engl. Liter. u. Verskunst. (N'est pas définitif, mais on en saura gré à l'auteur.) — MIKLOSICH, Etymologisches Wörterbuch der slavischen Sprachen (nouvelle et grande œuvre).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 4, 22 janvier 1887 : HARNACK, die Quellen der sogen. apostol. Kirchenordn. (Lüdemann.) — GRAY, Ancient proverbs a. maxims from Burmese sources, or the Niti literature of Burma. (V. Schroeder : d'une lecture intéressante et instructive.) —

Vogrinz, Beiträge zur Formenlehre des griech. Verbums. (Nullement convaincant.) — Speijer, Lanx satura. (Stangl : de bonnes critiques et interprétations.) — Süpfle, Gesch. des deutschen Cultureinflusses auf Frankreich, I. (V. Waldberg : de bonnes choses.) — Altmann, die Wahl Albrechts II zum röm. Könige (Quidde : détaillé). — Brosch, Oliver Cromwell u. die puritanische Revolution. (R. Koser.) — Sobolew, Der erste Fürst von Bulgarien. — Bibliotheca Lippiaca, p. p. Weerth u. Anemüller. — Die Museen Athens, p. p. Rhomaïdis, Text von Kavvadias (Milchhöfer.)

Berliner Philologische Wochenschrift, n° 2, 8 janvier 1887 : Aristotelis περὶ ἑρμηνείας interpretatus est D. F. Michalis (M. Wallies : des idées ingénieuses dans un latin déplorable.) — Plautus, Miles gloriosus erklaert von O. Lorenz (Sonnenschein : 2e édition améliorée.) — A. Terquem, La science romaine à l'époque d'Auguste (S. Guenther : bonne étude sur Vitruve.) — S. Reinach, conseils aux voyageurs archéologues (« ein liebenswuerdiges Buechlein. »)

— N° 3, 15 janvier 1887 : H. Guhrauer, Musikgeschichtliches aus Homer (H. Reimann : ingénieux et suggestif.) — P. Wendland, Quaestiones Musionianae (L. Stein : très soigné et instructif.) — G. Bilfinger, Die Zeitmesser der Alten (S. Guenther : du bon et du nouveau.) — K. Ohlert, Raetsel und Gesellschaftsspiele der alten Griechen (G. Knaack : première monographie sur cette question, méritoire malgré quelques erreurs.) — C. Rhomaides, Fouilles de l'Acropole, avec texte par P. Cavvadias (Belger : très intéressant : la tige métallique fixée sur la tête des statues était destinée à porter une sorte de disque pour les protéger contre la pluie. C'est le μηνίσκος mentionné par Aristophane, Oiseaux, v. 1114.)

Theologische Literaturzeitung, n° 25, 11 déc. 1886 : Bloch, die Ethic in der Halacha. (Siegfried : trop de rhétorique.) — Link, Christi Person und Werk in Hirten des Hermas. (Krüger.) — Hasenclever, Der altchristliche Gräberschmuck, ein Beitrag zur christlichen Archäologie. (J. Ficker : méthode et résultats qui, dans l'essentiel, doivent être approuvés.) — Scipio, Des Aurelius Augustinus Metaphysik, im Rahmen seiner Lehre vom Uebel dargestellt. (Harnack.) — Kahl, die Lehre vom Primat des Willens bei Augustinus, Duns Scotus u. Descartes. (Harnack : fait avec labeur et soin, bon exposé.) — Johannis Euchaitorum metropolitae quae in codice Vaticano graeco 676 supersunt, Bollig descr., P. de Lagarde ed. (Neumann.) — Simson, Die Entstehung der pseudo-isidorischen Fälschungen in Le Mans. (Wasserstehleben.) — Höhle, die Wiederaufrichtung der franz. reform. Kirche im XVIII Jahrh. durch Ant. Court, I.

— N° 26, 25 déc. 1886 : Pfleiderer, die Philosophie des Heraklit von Ephesus im Lichte der Mysterienidee. (Schürer.) — Old-latin Biblical texts, II, p. p. Wordsworth, Sanday a. White. (Ranke.) — Kayser, die Canones Jacob's von Edessa, übers. u. erläutert. (Harnack : très recommandable.) — Arnhard, Liturgie, zum Tauf-Fest der Aethiopischen Kirche (Harnack.) — E. Christ, Spanische Glaubenshelden, Reformationsbilder. (Kawerau : écrit avec fraîcheur et charme, mais trop fantaisiste et ignore la littérature du sujet.)

— N° 1, 15 janvier 1887 : W. Schneider, die Naturvölker, Missverständnisse, Missdeutungen und Misshandlungen. (Thönes.) — Stellhorn, Kurzgefasstes Wörterbuch zum griech. Neuen Testament. (Schmiedel : manqué.) — Zündel, Aus der Apostelzeit. (Thönes : utile à lire.) — Gothein, Ignatius von Loyola ; Gräber, der Jesuitenorden. (Rade : le travail de Gothein est très méritoire, celui de Gräber le complète ; le premier compte 181 pages, le second, 59.) — Barthold, Kierkegaards Persönlichkeit in ihrer Verwirklichung der Ideale. (Wetzel.)

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 7 Vingt-unième année 14 février 1887

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 769, 29 janvier 1887 : The Greville Memoirs, part III, 1852-1860, 2 vols. — The Vision of William concerning Piers the Plowman, in three parallel texts, together with « Richard the Redeless », by William Langland, ed. from numerous mss, with preface, notes a. a glossary by W. K. Skeat, 2 vols. (H. Bradley.) — Smeaton, The loyal Karens of Burma. — Beloch, Die Bevölkerung der griechisch-römischen Welt. (Richards : bon.) — German school books. — Shelley jottings. — « Câlin » and « wheedle » (Max Müller). — The early history of universities (Bass Mullinger). — The transliteration of Indian names (Keene). — The Iliad books I-12, by Leaf. (Haverfield : remarquable édition qui résume les meilleurs résultats des éditions précédentes.) — The Babylonian zodiac (Rob. Brown). — Another forged Roman inscription (Hoskyns-Abrahall).

The Athenaeum, n° 3092, 29 janvier 1887 : Morison, The service of man, an essay towards the religion of the future. — Corresp. de la reine Catherine et du roi Jérôme de Westphalie, ainsi que de l'empereur Napoléon Ier avec le roi Frédéric de Wurtemberg, p. p. Aug. de Schlossberger, tome I, du 8 oct. 1801 au 22 déc. 1810. — Mukaddasi, Description of Syria, including Palestine, translated from the Arabic a. annotated by Guy Le Strange. — The Rhetoric of Aristotle, transl. by Weldon. — Notes from Oxford. — Shelley's « Mask of Anarchy » a. Mrs Shelley's « Last Man » (H. B. Forman). — Londinium (Hall et White).

Literarisches Centralblatt, n° 5, 29 janvier 1887 : Hilgenfeld, Judenthum u. Judenchristenthum. — Die ältesten Verzeichnisse der Einkünfte des münsterschen Domcapitels bearb. von Darpe. — Rustler. Das sogen. Chronicon universitatis Pragensis, p. p. Bachmann. — Johannis Noviforensis, episc. Olomucensis, cancellaria, 1364-1380, p. p. Tadra. — Denifle, Die päpstl. Registerbände des XIII Jahrhunderts u. das Inventar derselben vom Jahre 1339. — Kitts, A compendium of the castes a. tribes found in India (travail méritoire). — Merugud Uilix mais Laertis, the Irish odyssey, p. p. Kuno Meyer (sera le bienvenu auprès des amis de la litterature du moyen-âge). — Das altfranz. Rolandslied, Text von Paris, Cambridge, Lyon u. den sog. lothring. Fragmenten mit Heiligbrodt's Concordanztabelle zum altfranz. Rolandslied hrsg. v. W. Förster. — Octavian, zwei mittelengl. Bearb. der Sage hrsg. v. Sarrazin (bon). — Haym, Herder nach seinem Leben u. seinen Werken; Nevinson, a sketch. of Herder a. his times (L'ouvrage de Haym est admrable). — Gardthausen, Catalogus codicum graecorum sinaiticorum.

Altpreussische Monatsschrift, 1886, VII et VIII Heft, octobre-décembre : *Abhandlungen*, Der bairische Geograph, aus den nachgelassenen Papieren des Herrn Victor von Keltsch. — Beckerrn, Die westliche Grenze der Landschaft Natangen. — Sembrzycki, Ueber masurische Sagen. — Eine nach heute zeitgemässe kirchenpolitische Denkschrift des Ministers von Schön. — Bezzenberger, Nachträge zu dem Aufsatz über das litauische Haus. — *Kritiken und Referate* : Perlbach, Nochmals die Chronik von Oliva. — G. Köhler, die Entwickelung des Kriegswesens u. der Kriegführung in der Ritterzeit von Mitte des XI Jahrhunderts bis zu den Hussitenkriegen. — Nürmberger, Handbuch der Provinz Ostpreussen für 1886-87. — Pederzani-Weber, Deutschlands erste Kulturstätte im Osten. — *Mitteilungen und Anhang* : Rogge, Wie der letzte Teufel umkam. — Bezzenberger, Käslausch, Kössligss. ein Beitrag zur Geschischte der Königsberger Mund-

art. — Reicke, Die Kant-Bibliographie des Jahres 1885. — Universitätschronik 1886. — Altpreussische Bibliographie 1885.

Archiv für Slavische Philologie. — Tome IX, 4e livraison. Kritische Bemerkungen zu altpolnischen Texten. (Semenovic.) — Eine serbische Evangelienhandschrift v. J. 1436 aus Zeta. (Al. Kotschubinskij.) — Ein serb. Textbeitrag zur Georgius-Legende. (V. Jagic.) — Ueber die Entstehung mancher Volkslieder, von St. Novakovic. (Démontre que des chants populaires publiés comme anciens, ont tout simplement leur origine dans des publications récentes.) — Ueber die Localendungen im Altböhmischen. (W. Vondrák). — Mythologische Skizzen, von Ed. Wolter. (Intéressante contribution à la mythologie lithuanienne.) — Anzeigen : Fr. Miklosich. Die türkischen Elemente in den südost-und osteuropäischen Sprachen. (Theodor Korsch.) (Importantes rectifications.) — Dr. L. Geitler, Beiträge zur litauischen Dialektologie, angez. von Ed. Wolter. — *Nouveaux mélanges orientaux*. Mémoires, textes et traductions publiés par les professeurs de l'Ecole spéciale des langues orientales vivantes, angez. von J. Hanusz. — Kleine Mittheilungen. Sach-, Namen- und Wortregister. (Al. Brückner.)

Gœttingische gelehrte Anzeigen, no 1, 1er janvier 1887 : Farrar, History of interpretation (Holtzmann : 8 conférences faites à Oxford en 1885, pleines de lectures et de savoir, non sans diffusion et rhétorique ; des esquisses et non des études). — Keller, die Waldenser und die deutschen Bibelübersetzungen (Kolde). — Vischer, die Offenbarung Johannis (Krüger). — Jülicher, die Gleichnissreden Christi, I. (Horst.) — Gwynn, On a Syriac mss. belonging to the collection of Archbishop Usser (de Lagarde).

Zeitschrift für Katholische Theologie, 1887, 1er fasc. : Anschütz, Johannes Kepler als Exeget. — Duhr, die Anklagen gegen Edward Petre Staatsrath Jacobs II. — Sasse, Zur Frage über die Analyse des Glaubensactes. — Frins, Zur Philosophie der Sittlichkeit, II. — Zingerle, Eine ungedruckte Homilie Jakob's von Sarug, Einleitung. — *Recensionen :* Pastor, Geschichte der Päpste seit dem Ausgange des Mittelalters, I, (Rattinger : « production scientifique de premier ordre et œuvre monumentale, indispensable à qui veut connaître l'histoire du xve siècle »). — Wiedemann, Geschichte der Reformation und Gegenreformation im Lande unter der Enns (Grisar). — Janssen, Geschichte des deutschen Volkes seit dem Ausgange des Mittelalters, V. (Richard). — Simar, die Lehre vom Wesen des Gewissens in der Scholastik des XIII Jahrhunderts (Heggen). — Papiu, Oriens catholicus et Traditionis concordantiae de rom. Pontiff. primatu. — Schneider, die bischöflichen Domkapitel (Lassberg). — Bautz, Weltgericht und Weltende (Hurter). — *Analekten* : Des Paulus Diaconus Vita Gregorii in ihrer ursprüngl. Gestalt nach den Handschriften (Grisar). — Die Theologie in der ersten Hälfte des XIX Jahrh. — Theodor's von Mopsuestia Psalmencommentar. — Maspero u. seine Darstellung der Religion Israels. — Ueber das feierliche Ordensgelübde der Keuschheit in den Militärorden (Nilles). — Die Angabe des Incestes bei Gesuchen um Ehedispens. (Biederlack). — Ein stichometrisches Verzeichnis der Kanon. Bücher (Grisar). — Studien über Wicliff (Zimmermann).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 8 Vingt-unième année 21 février 1887

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 770, 5 février 1887 : The collected works of D. G. Rossetti, 2 vols. — MORISON, The service of man, an essay towards the religion of the future. — STOKES (G. T.), Ireland a. the Celtic church from St. Patrick to the English conquest in 1172. (Dunlop : livre de grande valeur, que l'auteur devrait continuer.) — BENJAMIN, Persia and the Persians. (A. Arnold : intéressant.) — Recent theology. (CUNNINGHAM, St. Austin and his place in the history of Christian tought; BRUCE, The miraculous element in the Gospels; REUSCH, Nature and the Bible, transl. by LYTTELTON.) — The surname « Shakspere ». — « The book of the thousand Nights a. a Night ». (Clouston.) — Baron George Vega. (Hardy.) — The word « câlin ». (Mayhew.) — « Wedeln » a. « wheedle ». (K. Blind.) — Two editions of Juvenal. (Compte-rendu de la 4e édit. revisée de M. Mayer et de celle de MM. Pearson et Strong.) — Some books of Hebrew philology. (DELITZSCH, Prolegomena eines neuen hebräisch-aramäischen Wörterbuchs zum Alten Testament; JASTROW, A dictionary of the Targumim, the Talmud Babli a. Yerushalmi, a. the Midrashic literature; WÜNSCHE, der babylonische Talmud in seinen haggadischen Bestandtheilen.) — The Melanesian languages. (Fison.) — HAMERTON, Imagination in landscape painting. (Monkhouse.)

The Athenaeum, n° 3093, 5 février 1887 : GARDINER, History of the great civil war, I, 1642-1644. (Très remarquable.) — The autobiography of Sergeant William Lawrence, a hero of the Peninsular a. Waterloo campaigns. (Attachante autobiographie d'un soldat de l'armée de Wellington.) — FITZGERALD, The Book-Fancier or the Romance of Book-Collecting; Andrew LANG, Books a. Bookmen; BOUCHOT, Le livre, l'illustration, la reliure. — Tenth report of the Historical Manuscripts Commission, appendix V. — African travel : KERR, The Far Interior, a narrative of travel a. adventure; DENNETT, Seven years among the Fjort, being an English trader's experiences in the Congo district. — The odes of Horace, translated by CLARK. — Londinium. (Wheatley.) — The « portreeves » of London. (Round.) — The whoes of authors. (Poone.)

Literarisches Centralblatt, n° 6, 5 février 1887 : der Tractat Rosch ha-Schanah, übertr. v. RAWICZ; der Babylon. Talmud übers. v. WÜNSCHE. — Nassauisches Urkurdenbuch, I, p. p. SAUER. — Necrologia Germaniae, I, dioceses Augustensis, Constantiensis, Curiensis, I. — J. CARO, Geschichte Polens, V, 1. 1455-1480. (Mêmes grands mérites, mêmes qualités brillantes que dans les volumes précédents). — RATHGEBER, elsässische Geschichtsbilder aus der franz. Revolutionszeit. (Sans prétention.) — HALLWICH, Töplitz. (Histoire détaillée de cette ville de Bohême.) — RADDE, Reisen an der persisch-russischen Grenze, Talysch u. seine Bewohner. — Aristophanis comici quae supersunt opera, rec. BLAYDES, I et II. — STORCH, Angelsächs. Nominalcomposita; BODE, die Kenningar in der angelsächs. Dichtung. (Deux bons travaux qui sont faits avec soin.) — LEMKE, Volksthümliches aus Ostpreussen, 2 parties. — HAWEIS, die Tonkunst u. ihre Meister. — C. ENGEL, das Schulwesen in Strassburg von der Gründung des protestantischen Gymnasiums 1538. (Sera très utile.)

Deutsche Litteraturzeitung, n° 5, 29 janvier 1887 : W. HERRMANN, der Verkehr der Christen mit Gott. — Hartwig DERENBOURG, La science des religions et l'islamisme (A. Müller : beaucoup de choses en un petit espace; « Geschick und Gewantheit »). — WUNDT, Ethik.

— V. Reinholdt, Geschichte der russischen Literatur. (Brückner : ouvrage détaillé, destiné au grand public et qui n'est pas sans mérite.) — Albracht, Kampf u. Kampfschilderung bei Homer (J. Renner : tableau clair et complet). — Martialis Epigrammaton libri, p. p. L. Friedländer (Schenkl : justifie pleinement l'attente des érudits, texte sûr et commentaire satisfaisant). — A. Fischer, das Hohe Lied des Brun von Schenebeck (Schröder : bon). — Ramon Lull, Obras, p. p. Rossollo. — Necrologia Germaniae, I, dioc. Augustensis, Constantiensis, Curiensis, I, rec. Baumann. (Henning : très bon travail.) — Hanotaux, Etudes historiques sur le xvi[e] et le xvii[e] siècle en France (Marcks : instructif, mais non toujours convaincant). — Radde, Reisen an der persisch-russischen Grenze (Tomaschek). — Dewitz, die Externsteine im Teutoburger Walde. (Kraus.) — G. Köhler, die Entwickelung des Kriegswesens u. der Kriegführung in der Ritterzeit von der Mitte des XI Jahrh. bis zu den Hussiten-Kriegen. (Grand savoir militaire qui éclaircit les questions.)

— N° 6, Weizsäcker, das apostolische Zeitalter der christlichen Kirche (Holtzmann). — Lotze, Kleine Schriften, II. — Verzeichnis der Incunabeln der Cantonsbibliothek Solothurn, hrsg. v. Gisi, I. — Kühnau, die Trishtubh-Jagatî-Familie, ihre rhythm. Beschaffenheit u. Entwicklung. (Oldenberg : instructif, soigné, mais défaut fondamental de méthode.) — Porphyrii philosophi Platonici opuscula selecta iterum rec. Nauck (Gercke : instructif). — Ritterling, De legione Romanorum X gemina. (Dessau : très soigné et très sensé.) — K. Fischer, Erinner. an Moritz Seebeck; G. Richter, Moritz Seebeck (R. M. Werner). — Selbach, das Streitgedicht in der altprovenzalischen Lyrik (O. Schultz : un grand savoir et un jugement indépendant). — L. Schmid, die älteste Geschichte des erlauchten Gesammthauses der Königl. u. fürstl. Hohenzollern, II. (Kugler.) — Keussen, die polit. Stellung der Reichsstädte unser Friedrich II, 1440-1457 (Bernheim). — Bulle, Geschichte der neuesten Zeit, 1815-1885, I.— Stoll, Guatemala. — Gefechtskalender des deutsch-franz. Krieges 1870-1871, hrsg. vom grossen Generalstabe.

Berliner Philologische Wochenschrift, n° 4, 22 janvier 1887 : M. Von Wilamowitz-Moellendorf, Isyllos von Epidauros (G. Schultz recommande vivement cette dissertation, où il reconnaît du « génie »). — E. Schweder, Ueber die Weltkarte des Kosmographen von Ravenna (Detlefsen : intéressant). — H. Jordan, Analecta epigraphica latina (Chambalu). — Mehlis, Studien zur aeltesten Geschichte der Rheinlande. IX. Das Grabfeld von Obrigheim (G. Wolff : fouilles bien exposées). — Monumenta Germaniae paedagogica. Braunschweigische Schulordnungen herausgegeben von Fr. Koldewey (commencement d'un long compte-rendu analytique).

— N° 5, 29 janvier 1887 : E. Brey, De Septem fabulae stasimo altero (Wecklein). — E. Bruhn, Lucubrationum Euripidearum capita selecta (Wecklein : ingénieux). — Corippi quae supersunt rec. M. Petschenig (J. Partsch : en progrès sur l'édition des Monumenta procurée par le rapporteur; cf. un prochain art. de la *Revue critique*). — Ciceronis orationes selectae in usum scholarum ed. Nohl (Schmalz : bon). — Monumenta Germaniae paedagogica (fin du compte-rendu de Bressler). — M. Laurent Caton, L'Allemagne universitaire (C. Nohle : erreurs comiques sur la vie des étudiants). — K. Fischer, Festrede zur fünfhundertjährigen Jubelfeier der Universität Heidelberg (C. Nohle). — F. J. Scherer, Vademecum (L. Grasberger : recueil de curiosités, de proverbes et de citations).

— N° 6, 5 février 1887 : F. J. Schwerdt, Methodologische Beitraege zur Wiederherstellung der griechischen Tragiker (Wecklein : sans valeur). — G. Hart, Zur Seelen-und Erkentnisslehre des Demokrit (F. Lortzing : peu satisfaisant). — Strecker, Ueber den Rückzug der Zehntausend (Chr. Belger : bon). — Ciceronis pro Archia poeta oratio ed. C. Fumagalli (F. Müller). — Ciceronis Somnium Scipionis erklärt von C. Meissner (F. Müller : soigné). — Ciceronis liber IV de signis, publié par E. Thomas (J. H. Schmalz : très recommandable). — E. Krah, Beitraege zur Syntax des Curtius (J. H. Schmalz : bon commencement). — C. Diehl, Ravenne (G. D. signale le luxe de ces publications en France, très supérieures à celles de l'Allemagne). — B. Deipser, Ueber die Bildung und Bedeutung lateinischer Adjektiva (K. E. Georges : utile et approfondi).

Theologische Literaturzeitung, n° 2, 29 janvier 1887 : Radloff, das Schamanenthum u. sein Kultus. — Praetorius, Aethiopische Grammatik mit Paradigman, Litteratur, Chrestomathie u. Glossar. (Socin.) — Holtzmann, Lehrbuch der historisch-kritischen Einleitung in das Neue Testament. (Schürer : très instructif.) — Vischer. (Eber.), die Offenbarung Johannis eine jüdische Apokalypse in christlicher Bearbeitung, mit einem Nachwart von A. Harnack ; Weyland, Compilatie en omwerkingshypothesen toegepast op de Apocalypse van Johannes. (Overbeck : l'hypothèse de Vischer a un très haut degré de vraisemblance) — Zur Lehre der zwölf Apostel, III Artikel. (Harnack.) — Krüger, Lucifer, Brischof von Calaris u. das Schisma der Luciferianer. (W. Möller : fait avec soin, méthode et exactitude.)

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 9 Vingt-unième année 28 février 1887

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 771, 12 février 1887 : Three books on Africa : Dawson, James Hannington, first bishop of Eastern Equatorial Africa; Hore, To Lake Tanganyika in a bath-chair; Dennett, Seven years among the Fiort. — Jenkins, The story of the Caraffa (récit abondant et méritoire de ce remarquable épisode de l'histoire d'Italie). — Lang (A.), Books and bookmen (Beeching). — Eb. Vischer, Die Offenbarung Johannis, eine « jüdische Apocalypse in christl. Bearbeitung » mit einem Nachwort von Ad. Harnack. (Drummond : hypothèse dont il faudra tenir compte). — Some books on Roman history : Mommsen, The history of Rome, the provinces from Caesar to Diocletian, V; Arnold, The second Punic war; Bouché-Leclercq, Manuel des institutions romaines : fort remarquable et excellent; Morlot, précis des institutions politiques de Rome : très bon manuel; Willems, Les élections municipales à Pompéi; Soltau, Prolegomena zu einer röm. Chronologie; V. Duruy, History of Rome and the Roman people, 6 vols, edit. by Mahaffy. — *Correspondence :* the date a. history of the Great Latin Bible of Monte Amiata (Sarum). — Chaucer not a bastard (Furnivall). — The Maux Runic inscriptions (Isaac Taylor). — Shakspere's accentuation of proper nouns (B. Dawson). — The word « Câlin » (Max Müller). — « Wedeln » and « wheedle » (Mactlister). — Budge, The sarcophagus of Anchnesraneferab (Am. B. Edwards). — Forged Roman inscription at Orchard Wyndham (W. George).

The Athenaeum, n° 3094, 12 février 1887 : J. Skelton, Maitland of Lethington and the Scotland of Mary Stuart, a history, I. (Mérite l'attention). — Dennis, Industrial Ireland. — Court and private life in the time of Queen Charlotte, being the journals of Mrs. Papendiek, assistant-keeper of the wardrobe a. reader to Her Majesty, edited by her granddaughter Mrs. Vernon Delves Broughton, 2 vols. — Jebb, Homer, an introduction to the Iliad a the Odyssey (petit livre de deux cents pages qui rend un service signalé à l'étude scientifique de la littérature grecque). — Notes a. queries for a bibliography of the works of Thackeray.— Londinium. — A Roumanian Hebrew document. (Neubauer.) — The Dean of St. Paul's on « Sordello » (Orr). — The life of George Cruikshank (Chambers). — Notes from Crete (Hirst) — Halliwell-Philipps, The visits of Shakespeare's company of actors to the provincial cities a. towns of England, illustrated by extracts gathered from Corporale Records. — A Middlesex sessions record touching James Burbage's « theatre ».

Deutsche Litteraturzeitung, n° 7, 12 février 1887 : Holsten, Die synopt. Evangel. nach der Form ihres Inhaltes. — Kurth, Dr Dittes als philosophischer Kritiker (Günther). — Hofmeister, die Matrikel der Universität Rostock, I (Krause). — Das Buch Al-Chazarî des Abû-L-Hasan Jehuda Hallewi im arab. Urtext sowie in der hebr. Uebersetz. des Jehuda ibn Tibbon hrsg. von H. Hirschfeld, I. (Landauer : louable.) — Reisch, De musicis Graecorum certaminibus capita IV (Reimann : très remarquable et fécond en résultats). — A. Gellii noctium Atticarum libri XX rec. M. Hertz. (H. J. Müller : petite édition.) — Wilmanns, Beiträge zur Geschichte der älteren deutschen Litteratur, II. (Pniower : très instructif.) — Lessings Briefe, Nachträge u. Berichtig., p. p. Redlich. — Marc-Monnier, La Reforme, de Luther à Shakspeare (Herman Grimm : intéressant, instructif, « l'auteur ressemble à un patineur aisé et sûr de lui-même qui se soucie peu que l'eau qui est sous lui soit profonde d'un demi-mètre ou de cent mètres. ») — Codex traditionum Westfalicarum, II, das Domkapitel zu Münster, p. p.

Darpe. — Diefenbach, der Hexenwahn vor u. nach der Glaubensspaltung in Deutschland. (Rhamm : à consulter avec précaution.) — Von Huhn, aus bulgarischer Sturmzeit, der Handstreich von Sofia (« digne monument élevé au prince Alexandre et à son peuple, critique écrasante pour les agissements du gouvernement russe et de ses brutaux représentants »).

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 2, 15 janvier 1887 : Mach, Beiträge zur Analyse der Empfindungen. (Lippe.) — Bernatzik, Rechtsprechung u. materielle Rechtskraft (Gaupp). — Die Oberlausitz u. Hermann Knothe (Meitzen). — Perkins, Ghiberti et son école (Brun : méritoire). — Laistner, der Archetypus der Nibelungen (E. Martin : beaucoup de critiques à faire).

— N° 3, 1er février 1887 : Lamy, Sancti Ephraem Syri hymni et sermones, II (Nöldeke : texte qui n'est pas donné aussi négligemment que dans le premier volume). — Rudrata's Crngâratilaka and Ruyyaka's Sahrdayalila, p. p. Pischel. (Zachariae : très remarquable). — Peshutan Deshur, Ganjeshayagan, Andarze Atrepat Maraspandan, Madigare chatrang and Andarze Khusroe Kavatan, the original Pehlvi text, etc. (Justi.) — H. Ludwig, Johann Georg Kastner, ein elsässischer Tondichter, Theoretiker u. Musikforscher (Plew). — Güldenpennig, Geschichte des oström. Reiches unter den Kaisern Arcadius u. Theodosius II (Seeck : pas de résultat nouveau, style défectueux).

Theologische Literaturzeitung, n° 2, 29 janvier 1887 : Radloff, das Schamanentum u. sein Kultus. — Praetorius, Aethiopische Grammatik mit Paradigmen, Litteratur, Chrestomathie u. Glossar (Socin). — Holtzmann, Lehrbuch der historisch-kritischen Einleitung in das Neue Testamenty (Schürer : très instructif). — Vischer (Eberh.), die Offenbarung Johannis, eine jüdische Apokalypse in christlicher Bearbeitung, mit einem Nachwort von A. Harnack; Weyland, Compilatie en omwerkingshypothesen toegepast op de Apocalypse von Johannes. (Overbeck : l'hypothèse de Vischer a un très haut degré de vraisemblance.) — Zur Lehre der zwölf Apostel, III Artikel (Harnack). — Krüger, Lucifer, Bischof von Calaris u. das Schisma der Luciferianer. (W. Möller : fait avec soin, méthode et exactitude.)

Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique, tome XXX, 1re livraison : Hegener, projet d'organisation d'un stage professoral pour l'enseignement moyen. — Hurdebise, des traitements dans l'enseignement moyen — Grafé, de l'enseignement de la philosophie dans les universités allemandes (suite). — Keelhoff, Œdipe à Colone, v. 113-14. — Comptes-rendus : Salluste, Jugurtha, p. p. P. Thomas, 2e édit. (Gantrelle : édition améliorée dans le texte et les notes par une révision sévère) — Soltau, die Gültigkeit der Plebiscite (Willems : hypothèses rationnelles et topiques qui expliquent le développement ultérieur des institutions). — Pelzer, Chrestomathie latine (fait sur un bon plan). — Kurth, les origines de la civilisation moderne (Pirenne : fait à un point de vue trop exclusivement ecclésiastique, mais un des ouvrages les plus remarquables que la science historique ait produits depuis longtemps en Belgique). — Le catholicon de Lille, p. p. Scheler; Die Lais der Marie de France, p. p. Warnke u. Köhler; Die Lautverhältnisse der Quatre livres des Rois par P. Schlösser ; Constans, supplément à la chrestomathie de l'ancien français (compte-rendu détaillé de Wilmotte) — de Bastin, aperçu de la littérature française *et* Chrestomathie littéraire. — Reproduction d'une leçon de M. Bréal, Homère et le dialecte éolien, théorie de M. Fick.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 10 Vingt-unième année 7 mars 1887

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

Theologische Literaturzeitung, n° 3, 12 février 1887 : Thoma, Ein Ritt ins gelobte Land, Land u. Leute in Palästina vor 3000 Jahren. (Socin : vif et animé.) — Strack, Paradigmen zur hebräischen Grammatik (Schmiedel). — Weizsäcker, Das apostolische Zeitalter der christlichen Kirche (très long art. de Loofs sur cette œuvre instructive qui avancera la science). — Agricolae Islebiensis apophtegmata nonnulla, p. p. Daae. (Kawerau.) — Maurenbrecher, Staat u. Kirche im protestantischen Deutschland, Vortrag. (Gottschick.)

Wochenschrift für klassische Philologie, 22 déc. 1886, n° 51 : A. Schaefer, Demosthenes und seine Zeit. 2te Aufl. II. (Nitsche : beaucoup de corrections et d'additions dans les remarques.) — B. Niese, De annalibus romanis observationes. (Thouret : peu convaincant.) — U. Wilcken, Observationes ad historiam Aegypti provinciae romanae depromptae e papyris graecis berolinensibus ineditis. (P. von Rohden : méritoire.) — Homer, The Iliad ed. with English notes and introd. by W. Leaf. Vol. I. (Gemoll : édition qui repose sur de vastes et soigneuses études.) — Th. Zielinski, Die Gliederung der altattischen Komödie. (Zacher : conclusion.) — A. Zerdik, Quaestiones Appianeae. (Krebs : fait avec une grande application, mais l'opinion de l'auteur sur l'hiatus chez Appien est très contestable.) — C. von Reinhardstoettner, Plautus. Spätere Bearbeitungen plautinischer Lustpiele. (Anspach : ce travail est d'une grande valeur pour l'historien de la littérature, mais il contient beaucoup de répétitions et de longueurs.) — M. T. Cicerone, dell'oratore libri tre, rived. ed annot. da A. Cima, I, et A. Cima, Lectiones Jullianae. (Stangl : édition faite consciencieusement et avec circonspection.) — Krebs, Antibarbarus der lateinischen Sprache, 6te Aufl. von J. H. Schmalz. (Weissenfels : le livre a été élevé au niveau de la science moderne.)

— 29 déc. 1886, n° 52 : A. H. Post, Einleitung in das Studium der ethnologischen Jurisprudenz. (Schulthess : mérite l'attention des archéologues). — Euripides' ausgewählte Tragödien von N. Wecklein ; 4. Hippolytos. (Gloël : la constitution du texte et le commentaire ont une valeur personnelle.) — Fr. Krumbholz, De praepositionum usu Appianeo. (Krebs : beaux résultats.) — Ciceronis somnium Scipionis, erkl. von C. Meissner, 3te Aufl. (Eussner.) — E. Ballas, die Phraseologie des Livius. (Draheim ne voit pas l'utilité de ce livre.) — J. A. Heikel, Senecas Charakter und politische Thätigkeit. (Weissenfels.)

— 5 janvier 1887, n° 1 : W. Soltau, Prolegomena zu einer römischen Chronologie. (Thouret est d'avis que ce livre vient trop vite après les livres de Matzat et de Holzapfel.) — G. Hart, Zur Seelen- und Erkenntnislehre des Demokrit. (Brieger.) — Aristotelis Metaphysica. Recogn. W. Christ. (Susemihl : édition très précieuse et méritoire). — Galeni, de utilitate partium liber quartus. Ad codd. primum conlatos rec. G. Helmreich. (Marquard : ce *specimen novae editionis* du plus important ouvrage de Galien est fait avec le plus grand soin.) — E. Popp, De Ciceronis de officiis librorum codice Palatino 1531. (Schiche.)

— 12 janvier 1887, n° 2 : W. Liebenam, Die Laufbahn der Prokuratoren bis auf Diokletian. (P. von Rohden : insuffisant.) — H. Schütz, Sophokleische Studien, I Antigone. (Oldenberg : bien venu, instructif.) — G. Klinger, De decimi Livii libri fontibus. (Bonne méthode ; résultat contestable.) — A. St. Jezierski, De Ovidii epistulis Heroidum. (Hergel.) — Quintiliani, Institutionis orat. l. XII. Ed. F. Meis-

ter. (Kinderlin : bon.) — P. Klaucke, 1° Uebungsbuch zum Uebers. ins Lat. Für Untersekunda, 2te Aufl., 2° Regeln der lat. Stilistik und Synonymik, et B. Schmidt, Lat. Stilistik, 2te Aufl. (Draheim recommande ces trois livres destinés à l'école.) — D. Jacoby, Georg Macropedius. (Kübler : étude intéressante, bien faite.)

— 19 janvier 1887, n° 3 : Ph. Bersu, Die Gutturalen und ihre Verbindung mit v im Lateinischen. (Schweizer-Sidler : bonne solution d'une question proposée par l'Université de Berlin.) — J. Kuhl, Homerische Untersuchungen. III. ἐπεί bei Homer. (Gemoll : manqué.) — R. Beck, Zu Ciceros Rede in Clodium et Curionem. (Stangl : consciencieux, adroit dans la combinaison des détails.) — J. Obermeier, Der Sprachgebrauch des M. Annaeus Lucanus. (Schmalz : fait avec application, attachant.) — H. Schuchardt, Romanisches und Keltisches. (Ziemer : excellent, spirituel, aimable.) — E. Bachof, Abris der attischen Syntax. (Sitzler : recommandable.)

— 26 janvier 1887, n° 4 : Inscriptiones Italiae mediae dialecticae; Inscr. It. infer. dial.; Sylloge Inscr. oscarum, ed. J. Zvetajeff (Deecke [1er art.] loue le soin et la netteté de l'exécution dans ce travail.) — S. Lederer, Eine neue Handschrift von Arrians Anabasis. (Grundmann : cet essai fait désirer que l'auteur achève bientôt son édition critique de l'Anabase.) — Cicero de oratore, 6te Aufl. von Piderit-Harnecker, I. (Stangl : la nouvelle édition tient compte des progrès de la science.) — W. Kopp, Geschichte der griechischen Litteratur, 4te Aufl. von F. G. Hubert. (Sitzler : progrès sur l'édition précédente.) — K. Dietsch, Zur Methodik des lateinischen Unterrichts. III. (Zippel : recommandable.)

— 2 février 1887, n° 5 : Inscriptiones etc., ed. J. Zvetajeff. (Deecke, 2° art.) — Homeri Odyssea schol. in usum ed. P. Cauer. (Gemoll : l'essai d'introduire les résultats de la linguistique dans une édition classique d'Homère est manqué.) — Max C. P. Schmidt. Schulwörterbuch zu Curtius. (Krah : rendra de bons services à l'élève.) — Claudiani Mam. opera, rec. A. Engelbrecht. (Deutsch : méritoire.) — H. Stein, Lateinischer Lesestoff für Quarta. (H. B.)

— 9 février 1887, n° 6 : Ἀχ. Ποστολάκας Νομίσματα ἐν τῷ Ἐθνικῷ μουσείῳ. (Bürchner.) — Platons Phaedon. Für den Schulgebr. erkl. von M. Wohlrab. 2te Aufl. (Schirlitz.) — Des Hadoardus Cicero-Excerpte, v. P. Schwenke. (Stangl : la vaste matière est bien disposée et traitée consciencieusement.) — W. Gillischewski, Scidae Horatianae. P. I. (Faltin : peu de valeur.) — C. Peter, Zeittafeln der griechischen Geschichte, 6te Aufl. (Bahn : on connaît ce livre excellent, indispensable à tous ceux qui remontent aux sources de l'histoire ancienne.) — M. A. Seyffert und W. Fries, Lateinische Elementar-Grammatik, 2te Aufl. (E. A.)

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 11 Vingt-unième année 14 mars 1887

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 772, 19 février 1887 : Doyle, The English in America, the puritan colonies, 2 vols. (Sainsbury : la meilleure histoire des colonies de l'Amérique du Nord). — Caine, Life of Samuel Taylor Coleridge (Cotterell : soigné et juste). — The kernel and the husk, by the author of « Philochistus » and « Onesimus ». — Swainson, The folklore and provincial names of British birds. — Colenso, The ruin of Zululand. — Some books on education. — A topographical model of Syracuse. — The De Lys family in « Sir Percival ». — Rossetti a. Delacroix (Hamerton). — The codex Amiatinus (Sanday et Martin Rule). — The Manx Runic inscriptions (Vigfusson). — « Ireland and the Celtic church » (Stokes). — « Laying await » (Hickey). « Wedeln » a. « wheedle » (K. Blind). — Brugmann, Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogerm. Sprachen, I (Sayce : premier volume d'une œuvre très remarquable; comp. notre numéro du 7 février). — The Asiatic society of Bengal. — A new writing from South-Western China (Terrien de Lacouperie). — Egypt Exploration Fund, first report of M. Naville, season 1887. — The colossus of Rameses II (Rawnsley).

— N° 773, 26 février 1887 : Cheyne, Job and Salomon, or the wisdom of the Old Testament. (Benn.) — Buchanan, A book round literature. (Caine.) — Max Duncker, History of Greece from the earliest times to the end of the Persian war, II, translated by Alleyne a. Abbott. (Richards.) — Mayor, Chapters on English metre. — Books of travel. — The lending of mss. from the Bodleian (Robinson Ellis). — Rossetti a. Delaroche (E. Dowden). — The codex Amiatinus (F. J. A. Hort; Sarum; White; Martin Rule). The Manx Runic inscriptions (Kermode et Isaac Taylor). — The Seven against Thebes of Æschylus, p. p. Verrall (Mahoffy : travail original). — Pânini's « roots and suffixes » (Kielhorn). — J. Quicherat, Mélanges d'archéologie et d'histoire, vol. II (Middleton). — A Raphael drawing in the British Museum identified (Conway).

The Athenaeum, n° 3095, 19 février 1887 : Lloyd, Vauban, Montalembert, Carnot, engineer studies (clair et important). — Abbey, The English church and its bishops, 1700-1800, 2 vols. (Très recommandable.) — Hall, Society in the Elizabethan age. — E. Moore, The time-references in the Divina Commedia. — Philological books (Roget, An introduction to old French; Freeth, A condensed Russian grammar; Cunliffe, A glossary of Rochdale-with-Rossendale words and phrases). — Recent French literature (Ch. Henry, Lettres inédites de Mlle de Lespinasse : très intéressant; Delzant, Paul de Saint-Victor). — Notes from Cambridge. — Londinium (Round et Hall). — Mr. Philipp Bourke Marston (Watts : not. nécrol.). — « Sir Percival » (Shorthouse). — Eug. Plon, Leone Leoni et Pompeo Leoni (comp. le présent n° de la *Revue critique*).

N° 3096, 26 février 1887 : Mommsen, The provinces of the Roman empire translated by Dickson, 2 vols. (1er art.) — Conder, Syrian stone-lore. — Stebbing, Some verdicts of history reviewed. — Laurie, Lectures on the rise and early constitution of universities, with a survey of mediaeval education (manque de soin et ne connait pas la littérature du sujet). — Mother Goose (A. Lang). — Dante and Romeo and Juliet. (Hales.) — « Society in the Elizabethan age » (Hall). — W. Anderson, The pictorial arts of Japan, III a. IV.

Literarisches Centralblatt, n° 7, 12 février 1887 : Bloch, die Ethik in der Halacha. — Urkundenbuch der Stadt Strassburg, II, 1226-1332,

p. p. WIEGAND. — Acten der Ständetage Ost = und Westpreussens, p. p. TOEPPEN, V. — Turmair's gen. Aventinus bayer. Chronik p. p. LEXER, II, 2. — ERMAN, Nordenskiöld's Vegafahrt um Asien und Europa. — M. PAPPENHEIM, die altdänischen Schutzgilden. (Important.) — SCHEURL, zur Lehre vom römischen Besitzrecht. — PAUL, Principien der Sprachgeschichte. (2e édit. de ce « standard book ».) — Das Dhammapada, übertr. v. Th. SCHULTZE. (Traduction de seconde main.) — Sabbâg's Grammatik der arab. Umgangssprache in Syrien u. Aegypten, p. p. THORBECKE. (Très instructive publication.) — Bijdragen tot de taal-land-en volkenkunde van Nederlandsch-Indië, 1er vol. de la 5e série. — BETTELHEIM, Beaumarchais. (Biographie définitive.) — A. MARCHAND, Les poètes lyriques de l'Autriche, II. (Impartial et détaillé.)

— N° 8, 19 février 1887 : SZOLD, das Buch Hiob nebst einem neuen Commentar. — SALLES, Annales de l'Ordre Teutonique ou de Sainte-Marie de Jérusalem. Wien, Braumüller. (Compilation.) — MOLMENTI, die Venetianer, Geschichte u. Privatleben, übers. von BERNARDI. (Joli tableau.) — DELAVILLE LE ROULX, La France en Orient au XIVe siècle, expédition de Boucicaut. (Remarquable.) — BRUGMANN, Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogerm. Sprachen, I. (Indispensable.) — H. SCHMIDT, Synonymik der griech. Sprache, IV. (Fin de cette grande œuvre où il y a parfois des subtilités, parfois aussi des erreurs, mais qui témoigne de beaucoup de soin et de réflexion.) — ROERSCH et P. THOMAS, Eléments de grammaire grecque. (Satisfait en somme aux exigences et de la science et de la pédagogie.) — FRIEDERICHS, die Gipsabgüsse antiker Bildwerke in histor. Folge erklärt, p. p. WOLTERS.

— N° 9, 26 février 1887 : NEUMANN, Wellhausen's Methode kritisch beleuchtet. — Urkundenbuch der Stadt Worms, p. p. BOOS, I. — G. M. THOMAS, Handelsvertrag zwischen Venedig u. Granada, 1400. (Fait avec grand soin.) — Max LEHMANN, Scharnhorst, I. (Excellent.) — The Dharma-Sangraha, p. p. KASAWARA, Max MÜLLER a. WENZEL. — WHITNEY, die Wurzeln, Verbalformen u. primären Stämme der Sanskritsprache. (De grande importance.) — Sillographorum graecorum reliquiae, rec. WACHSMUTH, praecedit commentatio de Timone Phliasio ceterisque sillographis. (Laisse bien peu à désirer.) — Von der PFORDTEN, zur Geschichte der griech. Denominativa. (Rien d'essentiellement nouveau.) — FOERSTER u. KOSCHWITZ, altfranz. Uebungsbuch, I. Zusatzhefte, Rolandmaterialien. (Très utile.) — SÜPFLE, Geschichte des deutschen Cultureinflusses auf Frankreich, I. (Rempli de faits et de détails.) — MURRAY, A new English dictionary, II Ant.-Batten. — COSIJN, Altwestsächs. Grammatik, II, die Flexion. (Travail très solide.) — M. HARTMANN, Zeittafel zu Victor Hugo's Leben u. Werken. — DROUIN, Observations sur les monnaies à légendes en pehlvi et pehlvi-arabe. (Soigné et intéressant.)

Deutsche Litteraturzeitung, n° 8, 19 février 1887 : L. KELLER, die Waldenser u. die deutschen Bibelüberzetzungen. — Pânini's Grammatik, p. p. O. BÖTHLINGK, 1. (De nouveau, une publication fort méritoire.) — BONITZ, platonische Studien (3e édition). — JORDAN, der Tempel der Vesta u. das Haus der Vestalinnen (Hülsen : matériaux rassemblés avec le plus grand soin ; une foule de détails nouveaux et importants). — Gœthe, Hermann et Dorothée, p. p. A. CHUQUET (Suphan : très louable). — King Edward III, p. p. WARNKE a. PROESCHOLDT (Al. Schmidt : travail bien fait). — TOSTI, Storia della Lega Lombarda (W. Bernhardi : sans valeur pour la science). — Urkundenbuch der Stadt Strassburg, II, p. p. WIEGAND. — Max LEHMANN, Preussen u. die Kathol. Kirche seit 1640, V. — STADELMANN, Preussens Könige in ihrer Tätigkeit für die Landescultur, III. — STRECKER, Ueber den Rückzug der Zehntausend

(Partsch : remarques de détail). — BENVENUTI, La situla Benvenuti nel museo di Este (von Duhn). — SIEGEL, deutsche Rechtsgeschichte, ein Lehrbuch. — Schlachtenatlas des XIX Jahrhunderts.

— N° 9, 26 février 1887 : die Canones Jacobs von Edessa, erleut. von C. KAYSER. — REINISCH, die Bilinsprache, II, Wörterbuch der Bilinsprache. (Dillmann : bel ouvrage fait avec grand soin.) — SCHREIBER, manuel de la langue Tigraï (Dillmann : pratique). — COLIZZA, Lingua 'Afar nel nord-est dell' Africa (Dillmann). — Anecdota varia graeca musica, metrica, grammatica ed. STUDEMUND (Maas). — Archäol. epigraph. Mitteilungen aus Oesterreich. — Ungarn, hrsg. v. BENNDORF u. BORMANN, X. (J. Schmidt : digne de la tâche annoncée par la nouvelle direction.) — LINDENSCHMIT, Handbuch der deutschen Altertumskunde, I. (G. Kaufmann : fragment relatif à l'époque mérovingienne). — Seifried Helbling, p. p. SEEMÜLLER (Schönbach : bon et beau travail). — (G. LARROUMET, La comédie de Molière, l'auteur et le milieu (Mahrenholtz : forme claire et attachante, œuvre pleine d'esprit). — V. SCHRECKENSTEIN, die Ritterwürde u. der Ritterstand (Boss : diffus, sans aucun gain pour la science, servira néanmoins). — Von BELOW, die landständische Verfassung in Jülich u. Berg bis 1511. — Dufort de Cheverny, Mémoires (A. Stern). — KRUMBACHER, Griech. Reise; Ed. ENGEL, Griechische Frühlingstage (W. Meyer). — Em. MOLINIER, Les bronzes de la Renaissance, Les plaquettes, catalogue raisonné précédé d'une introd. I (Semper : travail solide et très important). — BAERNREITHER, die englischen Arbeiterverbände u. ihr Recht, I. — TUMA, die östliche Balkanhalbinsel dargestellt.

Berliner Philologische Wochenschrift, 12 février 1887, n° 7 : H. HOLTZINGER, Kunsthistorische Studien. (K. Lange : importante étude sur les basiliques.) — HERODOTOS, für den Schulgebrauch erklärt von K. ABICHT (W. Gemoll : 3e éd. qui n'est pas en progrès). — C. FRICK, Die Quellen Augustins im XVIII Buche de Civitate Dei. (H. Rönsch : bon.) — A. DELATTRE, L'Asie occidentale dans les inscriptions assyriennes. (Schrader : peu de nouveau.) — O. SCHRADER, Linguistisch-Historische Forschungen zur Handelsgeschichte und Warenkunde. (G. Meyer : très intéressant.) — H. COLLITZ, Die neueste Sprachforschung und die Erklärung des indogermanischen Ablautes. (H. Ziemer : panégyrique de J. Schmidt aux dépens des néo-grammairiens.) — Biographie de Madvig par CL. GERTZ.

— 19 février 1887, n° 8 : SOPHOCLIS Tragoediae, scholarum in usum ed. J. KRAL. (Müller : soigné.) — A. NEUPERT, De Demosthenicarum epistolarum fide et auctoritate. (W. Nitsch : croit les lettres apocryphes.) — P. VERGILII MARONIS Bucolica, Georgica, Aeneis recogn. O. GUETHLING. (W. Gebhardi : laisse à désirer.) — TITI LIVII historiarum libri qui supersunt, ex recensione MADVIGII quartum ediderunt J. N. MADVIGIUS et J. L. USSINGIUS. (Seyffert : encore amélioré.) — H. SAUPPE, De phratriis atticis. (Thalheim.) — N. H. MICHEL, du droit de cité romain. (P. Willems : diffus.) — H. BERGER, Geschichte der wissenschaflichen Erdkunde der Griechen. (D. Detlfsen : remarquable.) — G. J. ALLMAN, Greek Geometry from Thales to Euclid. (F. Hultsch.)

Theologische Literaturzeitung, n° 4, 26 fevrier 1887 : FINSLER, Darstellung u. Kritik der Ansicht Wellhausen's von Gesch. u. Religion des Alten Testaments (Baethgen).—H. A. W. MEYER, Kritisch exeget. Kommentar über das Neue Testament (Holtzmann). — Abercius von Hierapolis, nicht Hieropolis (Krüger). — Ern. RENAN, L'abbesse de Jouarre. (A. Harnack.)

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 12 Vingt-unième année 21 mars 1887

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 774, 5 mars 1887 : MUIRHEAD, Historical introd. to the private law of Rome. (Roby : occupe dignement une place qui manquait jusqu'ici dans la littérature anglaise). — P. FILZGERALD, The lives of the Sheridans (Dawkins). — ELPHINSTONE, The rise of the British power in the East. (Suite, mais différente de but et inférieure en valeur, de l'« History of India » du même auteur.) — HAWEIS, The Story of the Four. — GAIDOZ, Etudes de mythologie gauloise, le dieu du soleil et le symbolisme de la roue (Elton : très pénétrant et remarquable). — Some books : of reference. — The cercle Saint-Simon (Ralston). — « A look round literature » (R. Buchanan). — The codex Amiatinus (W. Sanday, Raine, Rule). — The lending of mss. from the Bodleian. (Chandler et Rost.) — The Marx Runic inscriptions (G. Vigfusson). — The surname « Shakspere » (Mayhew). — The decipherment of the Hittite hieroglyphs (lettre du capit. Conder). — Art books (de CHAMPEAUX, Le meuble; GENEVAY. Le style Louis XIV). — Raphael's drawings for the Ansidei Madonna (Conway.)

The Athenaeum, n° 3097, 5 mars 1887 : Karl MARX, Capital, a critical analysis of capitalist production translated. — MOMMSEN, The provinces of the Roman empire, transl. by DICKSON, 2 vols (2ᵉ art. sur une œuvre remarquable dont la traduction anglaise laisse à désirer). — MACKAY, Through the Long Day, or memorials of a literary life during half a century. — GNEIST, The English Parliament, in its transformations through a thousand years, transl. by SHEE. — « The Mask of Anarchy. » — Oxford Jews in 1268 (A. Neubauer). — Londinium (Wheatley et Kane). — The Mello library. — SCHARF, On a votive painting of St George and the Dragon, with kneeling figures of King Henry VII, his queen and children. — Notes of a short visit to Sicily in january 1887 (Penrose).

Literarisches Centralblatt, n° 10, 5 mars 1887 : CORNILL, das Buch des propheten Ezechiel. — EGELHAAF, Analekten zur Geschichte. (Recueil d'études un peu superficielles.) — Carve's Itinerarium eine Quellenschrift zur Geschichte des dreissigjährigen Krieges. — Kancelliets Brevböger vedrörende Danmarks indre forhold 1551-1555, p. p. BRICKA, II. — CHRIST, Eine Frühlingsfahrt nach den Canarischen Inseln. — HANUSZ, Ueber das allmälige Umsichgreifen der -n Declination im Altindischen. — The song celestial of Bhagavad-Gita, translated by Edwin ARNOLD. — REINISCH, die Bilin-Sprache, II, Wörterbuch. — SCHREIBER, Manuel de la langue tigraï. — Hundert altportugiesische Lieder, zum ersten Mal deutsch von W. STORCK. — FALCK, zur Geschichte des Liebhaberthaters, ein culturhistorischer Beitrag. (Curieux.) — L. Amaei Senecae dialogorum libri XII, p. p. GERTZ. (Travail distingué qui trouvera dans le monde philologique l'estime qu'il mérite.) — HABERL, Bausteine für Musikgeschichte, I. Wilhelm du Fay.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 10, 5 mars 1887 : Mihaïl Sabbâg's Grammatik der arab. Umgangsprache in Syrien u. Aegypten, p. p. THORBECKE. (Barth : très soigné.) — Aristotelis qui ferebantur librorum fragmenta, p. p. ROSE. (Heitz : sera accueilli avec satisfaction.) — R. SCHNEIDER, Ilerda. (Dittenberger : important et bien fait.) — Kormaks Saga, p. p. MÖBIUS. — THIEMANN, deutsche Cultur u. Litteratur des XVIII. Jahrhunderts im Lichte der zeitgenössischen italienischen kritik. (Von Waldberg : peu heureux.) — Acta Tirdensia, urkundliche Quellen zur Geschichte Tirols, I, die Traditionsbücher des Hochstifts

Brixen, p. p. O. REDLICH. — KRIEGER, Ueber die Bedeutung des IV. Buches von Coccinius' Schrift « de bellis Italicis » für die Geschichte Kaiser Maximilians I. (Heyck.) — JORET, J. B. Tavernier. (Suphan : très solide et très complet.) — Mitteilungen des kaiserl. deutschen archäolog. Instituts, röm. Abteilung, I, 1 et 2. (von Rohden.) — Der deutsch-dänische Krieg 1864, hrsg. vom Grossen Generalstabe, I.

Berliner Philologische Wochenschrift, 26 février 1887, n° 9 : GOTTFRIED SEMPER, Vortrag von O. SEMPER. (R. Borrmann : instructif.) — Le Rane di ARISTOFANE tradotte in versi italiani da AUG. FRANCHETTI con introduzione e note di D. COMPARETTI. (C. V. Holtzinger.) — R. WAGNER, De infinitivo apud oratores atticos cum articulo conjuncto. (W. Nitsche : recommandable.) — P. UHLE, Questiones de orationum DEMOSTHENI falso addictarum scriptoribus (W. Nitsche : à lire.) — SCHAEFER, Demosthenes und seine Zeit, 2te Ausgabe. (Thalheim : soigneusement revu.) — TH. OESTERLEN, Komik und Humor bei Horaz. (W. Mewes : de mauvais goût.) — J. ASBACH, Cornelius Tacitus. (A. Eussner : approfondi.) — A. CARTAULX, De quelques représentations de navires sur des vases d'Athènes. (E. Assmann : incomplet, peu convaincant.) — P. WILLEMS, Les élections municipales à Pompéi. (M. Voigt.) — H. D. LACOMBE, Le droit funéraire à Rome. (M. Voigt : utile, malgré des lacunes.)

Wochenschrift für klassische Philologie, 16 février 1887, n° 7 : R. WESTPHAL, Griech. Harmonik, 3. Aufl. (K. v. Jan [1er art.] : beaucoup à redire, la 3e éd. n'est pas en progrès sur la 2e). — Orphica. Rec. E. ABEL (Heidenhain : l'édition mérite notre reconnaissance, quoique le travail personnel de l'éditeur ne soit pas important). — LIERS, Geschichtsschreibung des Dionys von Halikarnass (fait avec soin ; l'auteur ne pénètre pas assez dans son sujet). — F. STOLZ, Latein. Laut und Formenlehre (Schweizer-Sidler : malgré quelques imperfections dans les détails, le livre est très méritoire; somme toute, il est à la hauteur de la linguistique d'aujourd'hui). — Graf A. OLSUFIEFF, Juvenal in der übers. von Herrn Fet (cette excellente étude philologique du brave général russe sera bien accueillie et admirée par tous les savants allemands). — M. WETZEL, Die wichtigsten lateinischen Synonyma (Feghe : recommandable). — HENNINGS, Elementarch zu der lat. Gramm. von Ellendt-Seyffert.

— 23 février 1887, n° 8 : Inscriptiones antiquae orae septentrionalis Ponti Euxini, ed. B. LATYSCHEW, I (Bürchner : excellent). — R. WESTPHAL, Griech. Harmonik, 3. Aufl. (K. v. Jan, suite et fin). — CICEROS Reden von HALM.—Laubmann, III, 12 Aufl. (Nohl : il faudrait reléguer dans l'appendice les nombreuses remarques de critique du texte). — K. HARTFELDER, Unedierte Briefe von Rud. Agricola (Kübler : publication méritoire, très intéressante pour tous les amis de l'humanisme). — Prüfungsaufgaben für das Absolutorium in Bayern 1886. — O. SEYFFERT, Lexikon der Klassischen Altertumskunde (très bon marché; à recommander aux élèves et aux bibliothèques d'école).

— 2 mars, 1887, n° 9 : G. CURTIUS, Kleine Schriften, herausg. von E. WINDISCH, I : Ausgew. Reden und Vorträge. Mit einem Vorwort von E. CURTIUS ; II : Ausgew. Abhandlungen wissenschaftlichen Inhalts (Immisch [1er art.] : compte-rendu détaillé de ces deux volumes, qui reproduisent les plus importants parmi les petits ouvrages du célèbre savant). — H. R. GOEHLER, De Matris Magnae apud Romanos cultu (Friedländer : absolument insuffisant). — HERODOTI historiae. I. Rec. A. HOLDER (Gemoll : l'édition ne répond nullement aux exigences de la science). — FR. BERNHARD, Die chronolog. Reihenfolge der Sophokleis-

chen Tragödien (Hergel : pas bien neuf, mais bon guide à travers les nombreux écrits sur ce sujet). — M. Wellmann, De Istro Callimachio (-k : riche et pénétrant). — E. Hurtz, Die Sprichwörtersammlung des Maximus Planudes.

— 9 mars 1887, nº 10 : G. Curtius, Kleine Schriften (Immisch, suite et fin). — F. Johansson, De derivatis verbis contractis linguae graecae (v. d. Pfordten : riche, savant, très recommandable). — F. Hiller de Gaertringen, De Graecorum fabulis ad Thraces pertin. (Wellmann). — R. Menge et S. Preuss, Lexicon Caesarianum, II (Wolff : fait avec le plus grand soin). — G. Hatz, zur Hendiadys in Ciceros Reden (Stangl : utile). — E. Schulze, Übersicht über die griechische Philosophie, et Grundriss der Logik (Hergel recommande ces deux petits manuels aux élèves de la « Prima »).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 13 Vingt-unième année 28 mars 1887

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 775, 12 mars 1887 : The duke of ARGYLL, Scotland at it was and as it is. — Lloyd SANDERS, Celebrities of the century, with contributions from eminent anthorities. — BALL, Notes of a naturalist in South America ; SIMSON, Travels in the wilds of Ecuador. — Two liturgical works : Breviarium ad usum insignis ecclesiae Sarum, III ; The Transactions of the Royal Irish Academy, on the Stowe missal, by MAC CARTHY. — Paul MEYER, Alexandre le Grand dans la littérature française, 2 vols. (Saintsbury : claire et excellente histoire littéraire du sujet.) — The Bishop's New Testament without verses (Dore). — The surname « Shakspere » (Bradley). — The codex Amiatinus (E. Maunde Thompson, Martin Rule, W. Sanday). — Lending from the Bodleian (Warren). — The Manx Runic inscriptions (Isaac Taylor). — PSICHARI, Essais de grammaire historique néo-grecque, l'article féminin pluriel au moyen-âge et de nos jours, et la première déclinaison moderne, I. (Tozer : fait avec un soin extrême et une remarquable sagacité). — The pronunciation of Latin. A. Stenzler (not. nécrol.). — Sir Walter Elliot (not. nécrol.). — Mediaeval chalices at Oxford (A. J. Butler). — Inscribed Egyptian ostraka (G. C. Chester). — Quicherat's papers on mediaeval architecture (M. Middleton, averti par une lettre que M. P. Meyer a adressée à l'*Academy*, et que toutefois ce journal n'a pas publiée, corrige quelques-unes des erreurs qu'il avait accumulées dans son compte-rendu des *Mélanges* de Quicherat, publiés par M. de Lasteyrie (Academy, 26 février). Il avait notamment reproché à Quicherat de n'avoir pas mentionné, dans ses mémoires sur Villars d'Honnecourt et sur la *Schedula* du moine Theophile, les éditions de ces ouvrages dues à M. Willis et à M. Hendrie; et il avait vu dans cette prétendue omission de « remarkable examples of the usual french ignorance of the works of English archaeologists ». M. Middleton n'avait pas remarqué, quoique cela fût expressément indiqué dans le volume dont il rendait compte, que les deux mémoires de Quicherat sont de bien des années antérieurs aux deux éditions susdites. Etant d'ailleurs professeur d'archéologie à Cambridge, M. Middleton aurait pu savoir que l'édition de Villars d'Honnecourt de M. Willis est dans une grande mesure une « adaptation » du mémoire de Quicherat et de l'édition française de Lassus, ce que du reste M. Willis a fort honnêtement indiqué sur le titre même de sa publication : « with commentaries and descriptions by. M. Lassus and M. J. Quicherat. »

The Athenaeum, n° 3098, 12 mars 1887 : HUGHES, James Fraser, second bishop of Manchester. — Duke of ARGYLL, Scotland at it was and as it is 2 vols. — The collected works of Danté Gabriel Rossetti, edited with preface a. notes by W. M. ROSETTI. — Notes from Oxford — Mother Goose (Martinengo-Cesaresco). — Londinium (Round). — Sir Walter Elliot (not. nécrol.). — The Mello library. — The rise of universities. — HEAD, Historia numorum, a manuel of Greeck numismatics. (Voir *Revue critique*, n° 11, art. 58) — Fa-Hiens description of the image of Maitreya Buddha (Douglas). Conjectural emendations in « Edward II » (Elze).

Literarisches Centralblatt, n° 11, 12 mars 1887 : SCHENZ, Einleitung in die canon. Bücher des alten Testaments. — STARCKE, Ludwig Feuerbach. — DOERING, Beiträge zur ältesten Geschichte des Bisthums Metz. (Recherches soignées et critique pénétrante.) — WARMINSKI, Urkundl. Geschichte des ehem. Cistercienser-Klosters zu Paradies. — KOSTOMAROV, Russische Geschichte in Biographien, I, 1, die Herrschaft des

Hauses Wladimirs des Heiligen, X-XVI Jahrhundert. (19 biographies fort bien traduites en allemand.) — BASTIAN, zur Lehre von den geographischen Provinzen. — H. JACOBI, Ausgewählte Erzählungen in Mâhârâshtrî, Grammatik, Text, Wörterbuch. (A juger très favorablement.) — JEVONS, A history of Greek literature from the earliest period to the death of Demosthenes. (A recommander à cause des pensées originales d'un homme bien instruit, qui a du goût et dont le livre rappelle celui d'O. Müller.) — Persii, Juvenalis, Sulpiciae saturae, recog. Jahn, ed. alteram cur. BUECHELER. (Travail fait avec clarté et précision.) — LUSSY, die Kunst des musikal. Vortrages. — NAUMANN, Illustrierte Musikgeschichte.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 11, 12 mars 1887 : Ed. BOEHMER, des Apostels Paulus Brief an die Römer. — SINCLAIR, Humanities *et* Humanitätsstudien, übers. v. H. S. MÜLLER. (Horawitz : remarques souvent spirituelles, mais tranchantes.) — K. BRUGMANN, Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogerm. Sprachen, I. (F. Hartmann : instructif pour le connaisseur, mais ne peut être confié aux commençants.) — Die homer. Hymnen, p. p. GEMOLL. (J. Renner : appareil critique complet.) — DAHL, Zur Handschriftenkunde u. Kritik des ciceronischen Cato major, II, codices Parisini. (Stangl : bon.) — v. GRIENBERGER, Die Ortsnamen des Indiculus Arnonis u. der Breves Notitiae Salzburgenses. (Kossinna : très scientifique.) — Ad. STERN, die deutsche Nationalliteratur vom Tode Gœthes bis zur Gegenwart. (Minor : décousu et superficiel.) — ELZE, Notes on Elizabethan dramatists, III. (Tanger : très fin et très sagace.) — PASTOR, Geschichte der Päbste seit dem Ausgang des Mittelalters, I, bis zur Wahl Pius II. (Ewald : souvent impartial, trop souvent « marqué de l'empreinte sentencieuse et ultramontaine », mais, en somme, très remarquable, très recommandable, moins dangereux que Janssen.) — G. WEBER, Allgem. Weltgeschichte, X, das Zeitalter der Reformation. — Berlin im Jahre 1786, Schilderungen der Zeitgenossen. — DURM, die Baukunst der Etrusker, die Baukunst der Römer. (Bohn.) — RAU, L'état militaire des principales puissances étrangères au printemps de 1886; H. VOGT, die europädischen Heere der Gegenwart.

Theologische Literaturzeitung, n° 5, 12 mars 1887 : FRITZ, Aus antiker Weltanschauung, die Entwicklung des jüd. u. griech. Volkes zum Monotheismus. — STANTON, The Jewish a. the Christian Messiah, a study in the earliest history of christianity. (E. Schürer). — GRAU, das Selbstbewusstsein Jesu. (Holtzmann.) — BIGG, The christian Platonists of Alexandria. (Harnack : louable à beaucoup d'égards.) — SEYDEL, Religion u. Wissenschaft, gesamm. Reden u. Abhandlungen. (Holtzmann.)

A. BOUCHÉ-LECLERCQ

HISTOIRE DE LA DIVINATION DANS L'ANTIQUITÉ

4 volumes in-8. . . . . 40 fr.

Tome I. — Introduction. — Divination hellénique (Méthodes).

Tome II. — Les sacerdoces divinatoires. — Devins, Chresmologues, Sibylles. — Oracles des dieux.

Tome III. — Oracles des dieux (suite). — Oracles des héros et des morts. — Oracles exotiques hellénisés.

Tome IV. — Divination italique (étrusque, latine, romaine). — Appendice. — Index général.

HISTOIRE GRECQUE

Publiée sous la direction de A. Bouché-Leclercq

9 volumes in-8. . . . . 79 fr. 50

Histoire Grecque, par Ernest Curtius. 5 volumes in-8. . . . . 37 50

Atlas de l'Histoire grecque, par A. Bouché-Leclercq. In-8. . . 12 »

Histoire de l'Hellénisme. Alexandre et ses successeurs, par J.-G. Droysen. 3 vol. in-8. . . . . 30 »

HISTOIRE DE LA GRÈCE SOUS LA DOMINATION ROMAINE

Par Hertzberg. 3 vol. in-8. . . . . 30 fr.

Le premier volume est en cours de publication, en fascicules à. . . 1 fr. 50

HISTOIRE INTÉRIEURE DE ROME

JUSQU'À LA BATAILLE D'ACTIUM

Tirée des *Römische Alterthümer*, de L. Lange

Par A. BERTHELOT et DIDIER, agrégés de l'Université.

Tome premier, in-8, 626 pages. 10 fr.

Tome second, en cours de publication, par fascicules à. . . . . . 1 fr. 25

Prix de souscription. . . . 10 fr.

LA RELIGION A ROME
SOUS LES SÉVÈRES

Par Jean RÉVILLE

Un volume in-8. . . . . 7 fr. 50

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 14 Vingt-unième année 4 avril 1887

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 776, 19 mars 1887 : The Pilgrimage to Parnassus, with the two ports of the Return from Parnassus, three comedies performed in St. John's College, Cambridge, p. p. Macray. (Hales : volume de réelle valeur.) — Dennis, Industrial Ireland. — Lowell, Democracy and other adresses. — Baird, The huguenots and Henry of Navarre; Heath, The Reformation in France from the dawn of Reform to the revocation of the Edict of Nantes. (Marzials : le premier livre est solide; le second est une esquisse.) — Recent theology. — « A look round literature » (Caine). — The Manx Runic inscriptions (Dryden, G. Vigfusson). — The surname « Shakspeare » (Mayhew). — The name « Oxford » (Kerslake). — The Papyrus in Europe (Hoskyns-Abrahall). — Grote's maps of Syracuse (Haverfield). — Arnault's « Pauvre feuille » (Martinengo Cesaresco). — « Wheedle » (A. Hall). — A charm (Hickey). — Philological books : Price, Comparative grammar a. philology for schools : écrit comme il l'aurait été il y a quinze ans; Zvetaieff, Inscriptiones Italiae Inferioris dialecticae : sera le bienvenu; Puschmann, Nachträge zu Alexander Trallianus; Petschenig, Flavii Cresconii Corippi quae supersunt; Dissertationes philologae Vindobonenses I; Reiter, De syllabarum trisema longitudine. — Art books. — Forgery of Irish antiquities (Hassé).

The Athenaeum, n° 3099, 19 mars 1887 : Paley, The Gospel of St. John, a verbatim translation from the Vatican ms. with the notable variations of the Sinaitic and Beza Ms. with brief explanatory comments. (Pourrait être meilleur.) — Miss Phillimore, Studies in Italian literature. (Pourrait être plus attrayant.) — Freeman, Exeter; Hunt, Bristol. — Long, Memoirs of Robert E. Lee, his military and personal history. (Ne fera que rehausser l'idée qu'on avait déjà de ce grand général au jugement toujours clair et qui s'entendait autant à l'offensive qu'à la défensive.) — W. Langland, the Vision of William concerning Piers the Plowman, in three parallel texts, together with Richard the Redeless, p. p. W. Skeat, 2 vols. (A la fois important et excellent.) — Mother Goose. (A. Lang.) — Notes a. queries for a bibliography of the works of Thackeray, IV. — A Hebrew Institute for Great Britain. (Davies.) — Educational needs. — Swainson, The folklore and provincial names of British birds. — An ethnographical map of Asia. (Vambéry.) — The image of Maitreya Bôdhisattva. (Legge.) — Notes from Athens. (Lambros.) — The tragedy of Dido. (Kinnear.)

Literarisches Centralblatt, n° 12, 19 mars 1887 : Tawrogi, der talmud. Tractat Derech erez sutta. — W. Richter, Handel u. Verkehr der wichtigsten Völker im Alterthume. (Soignée et utile compilation.) — Fressl, die Skythen-Saken die Urväter der Germanen. (Travail d'un homme appliqué et bien doué qui a pris une voie fausse et qui a besoin, avant tout, de connaître la vraie méthode historique.) — Sobolew, der erste Fürst von Bulgarien, Aufzeichnungen des russischen Generals und vormaligen bulgarischen Ministerpräsidents. — Justus Perthes' Elementar-Atlas, für Schulen des deutschen Reiches bearb. von Habenicht. — Rudrata's Crngâratilaka and Ruyyakas Sahrdayalila, with an introd. and notes edited by Pischel. (Introduction abondante, texte pour la première fois accessible, travail d'une très solide érudition.) — Hillebrandt, Veda-Chrestomathie. (Manuel utile.) — Sastri, folkore in Southern India. (Petit recueil intéressant.) — Colizza, lingua afar nel nord-est dell' Africa. (Sera le bienvenu.) — F. W. Schmidt, Kritische Studien zu den griechischen Dramatikern nebst einem Anhang zur

Kritik der Anthologie, I. zu Aeschylos und Sophokles. (Quatre cents conjectures dont un grand nombre mérite l'attention. — Ellis, Sources of the Etruscan and Basque languages. (Méthode absolument mauvaise.) — Oesterlen, Komik und Humor bei Horaz, die Oden. (Devrait laisser de côté l'insignifiant et viser à plus de précision.) — Ad. Tobler, Vermischte Beiträge zur franz. Grammatik. (Travaux d'un très grand prix.) — Turgeniew, Briefe, I. 1840-1883, übers. von Ruhe-Schweder, Ueber die Weltkarte des Kosmographen von Ravenna, Versuch einer Reconstruction. — Schwarzlose, die Waffen der alten Araber aus ihren Dichtern dargestellt. (Sujet heureux, matériaux abondants mis en œuvre avec réflexion.)

Deutsche Litteraturzeitung, n° 12, 19 mars 1887 : La Bible, trad. nouv. par Ledrain, I. (Nowack : bon, mais aux passage difficiles ne connaît pas la littérature exégétique et suit presque toujours les vieilles traductions). — Anselmi Cantuariensis archiepiscopi libri duo Cur deus homo, p. p. Fritzsch, 2e édit. (Kraus.) — Pfleiderer, die Philosophie des Heraklit von Ephesus im Lichte der Mysterienidee; Mohr, Heraklitische Studien. — H. Bois, La poésie gnomique chez les Hébreux et chez les Grecs, Salomon et Théognis (A. Müller : très estimable). — C. Walther, Num quae imitationis Thucydidiae vestigia in Demosthenis orationibus inveniri possint. (Nitsche : réponse négative.) — T. Livii historiarum romanarum libri qui supersunt, II, 1. p. p. Madvig et Ussing. (H. J. Müller.) — Nagl, Da Roanad, eine Uebertrag. des deutschen Tierepos in den niederöst. Dialect, I. — Cosquin, Contes populaires de Lorraine (Varnhagen : le premier ouvrage et le plus important sur le domaine de la littérature des contes depuis plusieurs années). — Kunze, Die polit. Stellung der niederrhein. Fürsten 1314-1334. — C. Coignet, Le sire de Vieilleville (Marks : sans valeur). — O. Lorenz, die Geschichtswissenschaft in Hauptricht. u. Aufg. kritisch erörtert. (E. Bernheim.)

Berliner Philologische Wochenschritt, 5 mars 1887, n° 10 : H. Collitz, Die neueste Sprachforschung und die Erklärung des I. G. Ablautes (Brugmann se défend contre les attaques de l'auteur). — G. Rauscher, De scholiis Homericis ad rem metricam pertinentibus (A. Ludwich : bonne idée, mise en œuvre contestable). — F. Müller, Dispositionen zu den Reden bei Thukydides (G. Behrendt). — B. Dahl, zur Handschriftenkunde und Kritik des ciceronischen Cato maior. II. Codices Parisini (H. Deiter : utile). — P. Schwenke, Des Presbyter Hadoardus Cicero-Exzerpte nach E. Narduccis Abschrift des cod. vat. reg. 1762 (H. Deiter : important). — E. Kurtz, Tierbeobachtung und Tierliebhaberei bei den alten Griechen (O. Keller : pour le grand public seulement). — A. E. Pott, Allgemeine Sprachwissenschaft und C. Abels ägyptische Sprachstudien (H. Ziemer).

— 12 mars 1887, n° 11 : F. W. Schmidt, Kritische Studien zu den griechischen Dramatikern. I. zu Aeschylos und Sophokles (Wecklein : très intéressant, bonnes conjectures). — H. Delbrück, Die Perserkriege und die Burgunderkriege (R. Schneider : études pénétrantes). — W. Klein, Euphronios, 2e éd. (E. Kroker : précieuses illustrations <ce sont les meilleures qui aient encore été publiées dans un ouvrage d'archéologie allemand >). — E. de Ruggiero, Dizionario epigraphico di antichita romane (A. Chambalu exprime à l'auteur la reconnaissance du public savant).

— 19 mars 1887, n° 12 : E. Buchholz, Anthologie aus den Lyrikern der Griechen (J. Sitzler). — J. D'Avenel, Le stoïcisme et les stoïciens (P. Wendland : mauvais). — Fr. Striller, De stoicorum studiis rhe-

toricis (P. Wendland : méritoire). — G. Curtius, Kleine Schriften (K. Brugmann). — Krebs, Antitarbarus, 6te Auflage von J. H. Schmalz (G. Landgraf : soigné). — P. Geyer und W. Mewes, Lateinisches Lesebuch (F. Müller). — W. Rickter, Handel und Verkehr der wichtigsten Voelker des Mittelmeeres im Alterthum (O. Keller : « feuilletonistisch. »)

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 15 Vingt-unième année 11 avril 1887

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 777, 26 mars 1887 : HUGHES, James Fraser, second bishop of Manchester, a memoir 1818-1885. (Axon.) — FYFFE, A history of modern Europe, vol. II, from 1814 to 1848. (Strachey.) — C. M. PHILLIMORE, Studies in Italian literature (H. F. Brown : renferme beaucoup de choses intéressantes et instructives). — H. S. HOLLAND, Creed and charakter. (Beeching.) — Current literature (MARZIALS, Life of Dickens). — Sir William Hardy (not. nécrol.). — The improvement of classical school books. — Correspondence : Shelley's « Julian and Maddalo » (Salt). — The Manx Runic inscriptions. (Isaac Taylor et Kermode.) — The surname « Shakspere » (Bradley et A. Hall). — « Butler's box » (Hales). — Babylonian Astronomy (George Bertin). — Iomilkos (M. H. C.) — Philology notes (SENART, Inscriptions de Piyadasi, II « the book is characterised throughout by unusual clearness of statement, as well as by urbanity in discussion »). — Art books (Bohn's classical library, Pausanias' description of Greece, translated, with notes and index, by SHILLETO; WORSAAE, The prehistory of the North, translated with a memoir of the author by H. F. Morland SIMPSON). — Rock graffiti in Upper Egypt. (Flinders Petrie.)

The Athenaeum, n° 3100, 26 mars 1887 : Anne Gilchrist, her life and writings, edited by H. H. GILCHRIST, with a prefatory notice by W. M. ROSSETTI. — MARZIALS, Life of Charles Dickens. (Petit livre qui est, non pas original, mais clair et intéressant.) — STUBBS, Lectures on the study of mediaeval and modern history. — Antiquarian books. — « Multatuli ». — The college of preceptors. — Carlson (not. nécrol. sur l'historien suédois, né à Upsal le 13 juin 1811, mort à Stockholm le 17 mars 1887). — A Hebrew institute (Terrien de Lacouperie). — Unpublished letters of Thackeray. — GENEVOY, Le style Louis XIV, Charles le Brun, décorateur, ses œuvres, son influence, ses collaborateurs et son temps (un des meilleurs volumes de la Bibliothèque internationale de l'art). — Fa-hien's description of the image of Maitreya Bodhisattva (Douglas). — Notes from Athens. (Lambros.)

Literarisches Centralblatt, n° 13, 26 mars 1887 : LOOFS, Leontius von Byzanz und die gleichnamigen Schriftsteller der griechischen Kirche, I Buch : das Leben und die polemischen Werke des Leontius von Byzanz. (Travail fait avec beaucoup de méthode, de prudence, de pénétration, et qui répand pour la première fois une claire lumière sur la personne, l'époque, les opinions et les écrits de ce Leontius.) — BASTIAN, die Seele indischer und hellenischer Philosophie in den Gespenstern moderner Geisterseherei. — Valerius Anshelm, die Berner-Chronik. herausg. von historischen Verein des Kantons Bern, II Band. — Briefe von Andreas Masius und seinen Freunden 1538 bis 1573, herausg. von Max LOSSEN (2e publication de la « gesellschaft für rheinische Geschichtskunde » et qui renferme la correspondance d'un homme qui fut l'agent du duc de Clèves et Juliers; importante contribution à l'histoire de l'humanisme et à l'histoire locale.) — Ed. ZELLER, Friedrich der Grosse als Philosoph (tâche accomplie de la façon la plus satisfaisante). — A. von HUHN, Aus bulgarischer Sturmzeit, eine authentische Darstellung des Handstreiches von Sofia und seiner Folgen (Œuvre du correspondant de la « Gazette de Cologne », écrite avec beaucoup de vivacité, fort attachante, puisée aux meilleures sources, et qui conservera une valeur historique). — Elisée RECLUS, Nouvelle géographie universelle, la terre et les hommes, livr. 574-638. — MEITZEN, Geschichte, Theorie und Technik der Statistik. — von STACKELBERG, Beiträge zur Syntax des

Ossetischen (travail qui renferme une foule de petites méprises et qui a même des fautes grossières, que l'auteur pouvait éviter; néanmoins préférable aux travaux précédents de Sjögren, car les exemples sont pris à de bons textes, faciles à contrôler). — Carlyle, Early letters, edited by Charles Eliot Norton, 2 vols.

Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique, tome XXX, 2e livraison : Grafé, De l'enseignement de la philosophie dans les universités allemandes (suite et fin). — *Comptes-rendus :* Iwan Müller, Handbuch der klassischen Altertums-Wissenschaft in systematischer Darstellung mit besonderer Rüksicht auf Geschichte und Methodik der einzelnen Disziplinen. (L. R : suite de traités, d'une étendue suffisante, classés dans un ordre systématique, et rédigés par des hommes connus, profondément versés dans la doctrine spéciale qu'ils ont à exposer; quelques défauts; trop de préférence pour des opinions individuelles, supposition chez les lecteurs de connaissances qu'il faudrait leur donner; mais, en somme, publication qui marquera dans l'histoire de la philologie et qui est appelée à rendre de grands services; on y trouve les résultats des dernières recherches et l'indication des livres qui peuvent le mieux renseigner). — Ducoudray, Histoire sommaire de la civilisation depuis l'origine jusqu'à nos jours (Thil-Lorrain : sera le bienvenu et semble digne de la plus sérieuse attention). — Joh. Baunack et Th. Baunack, Studien auf dem Gebiete des Griechischen und der arischen Sprachen, I, 1 (Parmentier : la première partie renferme 21 petites études relatives à la grammaire ou à l'épigraphie helléniques, et concises, pleines de faits, pour la plupart des modèles du genre; la deuxième partie commente les inscriptions récemment découvertes au Hiéron d'Epidaure). — Bücheler et Zitelmann, das Recht von Gortyn; Joh. Baunack et Th. Baunack, die Inschrift von Gortyn. (Parmentier.) — Gesenius, Grammaire élémentaire anglaise, adoptée à l'usage des Français, par C. Vogel. (Gittée : plein d'incorrections de toute espèce et ne mérite pas d'être mis entre les mains des élèves.) — Faucon, La librairie des papes d'Avignon, sa formation, sa composition, ses catalogues (1316-1420) d'après les registres de comptes et d'inventaires des Archives vaticanes (Lacour-Gayet : à remarquer l'introduction qui est un chapitre très curieux et très neuf d'histoire littéraire). — Gaidoz, Etudes de mythologie gauloise, I, le dieu gaulois du soleil et le symbolisme de la roue (Monseur : étude complète; enquête véritable sur le symbolisme solaire de la roue; riche recueil de faits éclairés au passage par des remarques piquantes qui en montrent le rapport, l'auteur a pratiqué cette excellente méthode des folkloristes qui consiste à enfiler sur une question tout un chapelet de faits, en apparence souvent insignifiants, afin que le sens s'en dégage tout seul).

MAISON QUANTIN
Compagnie générale d'impression et d'édition, 7, rue St-Benoît, Paris.

ALBUM
PALÉOGRAPHIQUE

OU

RECUEIL DE DOCUMENTS IMPORTANTS

Relatifs à l'Histoire et à la Littérature nationales

REPRODUITS EN HÉLIOGRAVURE D'APRÈS LES ORIGINAUX
DES BIBLIOTHÈQUES
ET DES ARCHIVES DE LA FRANCE

AVEC DES NOTICES EXPLICATIVES

PAR

LA SOCIÉTÉ DE L'ÉCOLE DES CHARTES

INTRODUCTION

PAR

M. LÉOPOLD DELISLE

DE L'INSTITUT
ADMINISTRATEUR DIRECTEUR GÉNÉRAL DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
PRÉSIDENT DU COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES
ET DU CONSEIL DE PERFECTIONNEMENT DE L'ÉCOLE DES CHARTES

Un album grand in-folio contenant 12 pages d'introduction, 50 grandes planches en héliogravure imprimées dans le ton des originaux et précédées chacune d'une notice.

Édition tirée à 350 exemplaires numérotés.

Prix, dans un fort cartonnage........................ 150 francs.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 16 Vingt-unième année 18 avril 1887

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

Deutsche Litteraturzeitung, nº 13, 26 mars 1887 : Fr. Bleek, Einleitung in das Neue Testament, 4ᵉ Auflage besorgt von W. Mangold. (Heinrici : nouvelle édition d'une œuvre instructive et originale qui gardera longtemps la place qu'elle a déjà prise.) — H. von Stein, die Entstehung der neueren Aesthetik. (Siebeck : repose sur une étude soignée des sources originales.) — Hornemann, Zur Reform des neusprachlichen Unterrichts auf höheren Lehranstalten, II. (Koschwitz.) — Johannes u. Theodor Baunack, Studien auf dem Gebiete des Griechischen und der arischen Sprachen. (Bezzenberger : études qui renferment quelques hypothèses erronées, mais aussi beaucoup de bonnes choses qui seront les bienvenues, bien des démonstrations sagaces et des idées ingénieuses.) — Joh. Geffcken, de Stephano Byzantio capita duo. (Niese : dissertation faite avec soin, bon préliminaire d'une future édition d'Etienne de Byzance.) — Oesterlen, Komik und Humor bei Horaz, ein Beitrag zur römischen Litteraturgeschichte. II. Heft, die Oden. (Schenkl : on ne peut approuver l'idée fondamentale de l'auteur et son interprétation dans l'ensemble, mais on trouvera dans le détail de bonnes et frappantes remarques, et la polémique contre d'autres érudits, en établissant certains points ou en soulevant des discussions, ne restera pas sans fruit.) — Schmeckebier, Deutsche Verslehre. (R. M. Meyer : n'a pas de prétentions scientifiques et ne fera faire aucun progrès à la science ; peut néanmoins, avec quelques remaniements, devenir un manuel très utile.) — G. v. Loeper, Zu Goethes Gedichten, mit Rücksicht auf die historisch-kritische Ausgabe, welche als Teil der Stuttgarter « Deutschen Nationallitteratur » erschienen ist. (R. M. Werner : les livres de Düntzer sont ennuyeux et il a la manie de donner — non pas des coups de massue, il n'en a point la force — mais des coups d'épingle aux « Gœtheforscher » ; il se regarde comme le seul et vrai grand-prêtre de la vérité sur le domaine de Gœthe. La patience a fini par échapper à M. de Loeper qui montre que l'édition de Gœthe, publiée par Düntzer dans la collection Kürschner, est pleine d'inconséquences.) — Karl Elze, Lord Byron, 3ᵉ umgearb. Auflage. (R. Mosen : prouve avec quel zèle infatigable l'auteur suit les traces de son héros et complète par d'habiles retouches la vivante image du poète.) — Codex diplomaticus Nassoicus, Nassauisches Urkundenbuch, I Band die Urkunden des ehemals kurmainzischen Gebiets, einschliesslich der Herrschaften Eppenstein, Königstein und Falkenstein, der Niedergrafschaft Katzenelnbogen und des Kurpfälzischen Amtes Caub, bearb. von W. Sauer. (A. Wyss.) — E. Schweder, Ueber die Weltkarte des Kosmographen von Ravenna, Versuch einer Reconstruction der Karte. mit zwei Kartenskizzen. (Partsch.) — Haberl, Bausteine für Musikgeschichte, I. Wilhelm Du Fay. (Spiro.) — Niederösterreichische Weisthümer, im Auftrag der Kaiserl. Akademie der Wissenschaften herausg. von G. Winter, I. Das Viertel unter dem Wiener Walde, mit einem Anhange westungarischer Weisthümer. (Schönbach.) — Hungerbühler, Die Schweizerische Militärmission nach dem serbisch-ungarischen Kriegesschauplatze, aus dem Berichte an den schweizerischen Bundesrat. (Bon travail ; l'auteur n'oublie qu'une chose « die numerisch stärkere serbische Armee wurde geschlagen, weil sie — eine Miliz-Armee in lockerem Rahmen — einem der Zahl nach schwächeren, aber von einem, in deutscher Heeresschule erzogenen, ritterlichen Kriegsherrn geschulten, stehenden Heere entgegentrat ».) — Volfram von Eschenbach, Parzival, Rittergedicht aus dem mittelhoch-

deutschen zum ersten Male übersetzt von SAN MARTE, 3e verbesserte Auflage, 3 Bände. (Niedner.)

Theologische Literaturzeitung, n° 6, 26 mars 1887 : GWYNN, On a Syriac ms. belonging to the collection of Archbishop Ussher, vol. XXVII, Transactions of the R. Irish Academy. (Nestle.) — EUBEL, Geschichte der oberdeutschen (Strassburger) Minoriten-Provinz, mit Unterstützung der Görres-Gesellschaft hrsg. (K. Müller : bon travail. — WURM. Johanne Valentin Andreä, ein Glaubenszeuge aus der Zeit des dreissigjährigen Krieges, mit Auszügen aus seinen Schriften VI Band, Calwer Familienbibliothek. — HERMENS, Karl Immanuel Nitzsch. — Herder's sämmtliche Werke, hrsg. von Bernhard SUPHAN. IV, VI, VII, X-XII, XVII-XXIII, XV-XVIII Bände. (Baur : nous avons maintenant, grâce à Suphan et à ses collaborateurs, le véritable Herder, et nous pouvons ajouter, en nous tournant vers nos collègues de théologie « venez et voyez! ») — HANSEN, Wilhelm Hey, nach seinem eigenen Briefen und den Mitteilungen seiner Freunde dargestellt. (Lindenberg.) — LAMERS, Begrif en methode van de zedekunde beschouwd als deel der wijsgeerige theologie (Jülicher). — Neue Christoterpe, ein Jahrbuch, hrsg. von KÖGEL, BAUR u. FROMMEL. — BASSERMANN, Akademische Predigten. (Achelis.)

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 17 Vingt-unième année 25 avril 1887

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 778, 2 avril 1887 : Gilchrist, Anne Gilchrist, her life and writings. — Two books on the eighteenth century : Ashton, Eighteenth-century waifs ; Stebbing, Some verdicts of history reviewed (Courtrey). — Bigg, The Christian platonists of Alexandria, Bampton lectures. (Owen : travail utile, quoique trop peu considérable.) — Arbuthnot, Persian portraits, a sketch of Persian history, literature and politics. (Ch. E. Wilson : livre intéressant et renfermant une grande quantité de matériaux importants dans un étroit espace ; il est ainsi divisé : Outlines of Persian history, a sketch of Persian literature, the greater poets, the lesser poets, tales and stories, domestic manners and customs, political conclusions.) — Current literature — Correspondence : Shelley's « Julian and Maddalo » (Edw. Dowden). — The Stowe missal (Whitley Stokes). — The etymology of « shire » (H. Bradley). — « Bounce » and « boggard » (Th. Muir). — The name « Oxford » (Stevenson ; Hoskyns-Abrahall ; A. Hall). — Hugh Sottovagine. (Raine.) — Butler's box (Hales). — « Wedeln » and « wheedle » (K. Blind). — Prof. Darmesteter on Parsi literature (conférence faite le 2 février à Bombay par M. James Darmesteter). — Woltmann a. Woermann, History of painting. (W. Bradley.)

The Athenaeum, n° 3101, 2 avril 1887 : Correspondence between Gœthe a. Carlyle, edited by Charles Eliot Norton. — The rise of the British power in the East, by the late hon. Mountstuart Elphinstone, edited by Sir E. Colebrooke (sixième édition de cet important ouvrage). — Percy Fitzgerald, The lives of the Sheridans. — Jessopp, Arcady, for better, for worse. — The Hebrew (or Semitic) Institute (T. Witton Davies et Hyde Clarke). — The « Dictionary of National Biography » (liste des futurs articles depuis Fabell jusqu'à Felton). — An evening with Carlyle (Thos. S. Baynes). — The Rolls series (J. H. Round). — Fa-Hien's description of the image of Maitreya Bodhisattva (S. Beal et James Legge). — The death of Jeremiah Clark (W. Barclay Squire).

Literarisches Centralblatt, n° 14, 2 avril 1887 : Rosenzweig, das Jahrhundert nach dem babylonischen Ende. (Beaucoup d'esprit et de savoir ; il manque la méthode scientifique.) — Cathrein, die Sittenlehre des Darwinismus. — Mach, Beiträge zur Analyse der Empfindungen. — Kühn (Fritz), Geschichte der ersten lateinischen Patriarche von Jerusalem. (Très détaillé.) — Lasonder, De saga van Thorwald Kodransson den Bereisde. — Stälin, Geschichte Württembergs, I, 2. 1268-1496. — Buchner, Aus Giessens Vergangenheit. — Thiemann, Deutsche Cultur u. Literatur des XVIII. Jahrhunderts im Lichte der zeitgenössischen italienischen Kritik. (De grand intérêt comme recueil de matériaux ; l'ordonnance fait défaut.) — Hunter, The Indian empire, its people, history and products. 2e édition. — Kuropatkin, Kritische Rückblicke auf den russisch-turkischen Krieg 1877-1878, nach Aufsätzen bearb. von Krahmer, neue Folge. I. Die Blockade Plewnas. — Judicia placiti regis Daniae justitiarii, p. p. Secher. — Martialis epigrammaton libri, mit erklärenden Anmerkungen von L. Friedländer. (Edition remarquable, faite avec goût et qu'on ne quitte pas sans une sincère satisfaction.) — Paul Meyer, Alexandre le Grand dans la littérature française du moyen âge. I. Textes. II. Histoires de la légende. (Quelques critiques à faire, mais qui n'empêchent pas d'être reconnaissants envers l'érudit français de l'abondance de bonnes choses qu'il nous offre.) — Beaumanoir (Philippe de Remi, sire de), œuvres poétiques, p. p. Suchier, I. (Edition qui est un modèle.) — Loewenthal, Grundzüge

einer Hygiene des Unterrichtes. — STEFFENHAGEN, Ueber Normalhöhen für Büchergeschosse, eine bibliothektechnische Erörterung.

Deutsche Literaturzeitung, n° 14, 2 avril 1887 : DILLMANN, die Bücher Numeri, Deuteronomium und Josua. (Wellhausen.) — LECHLER, Urkundenfunde zur Geschichte des christlichen Altertums. — OSWALD, die Erlösung in Christo Jesu nach der Lehre der kathol. Kirche Dargestellt. — CARMERI, Entwicklung u. Glückseligkeit, ethische Essays. — KEFERSTEIN, Schleiermacher als Pädagog (von Sallwürk). — FROMM, die Ausgaben der Imitatio Christi in der Kölner Stadtbibliothek, bibliographisch bearb. — SCHWAB (Jul.), das altindische Tieropfer, mit Benützung handschriftlicher Quellen bearb. (Oldenberg : très soigné et détaillé.) — Handbuch der klassischen Altertumswissenschaft in systematischer Darstellung, hrsg. von Iwan MÜLLER, IV Halbband. (Long article de Dittenberger.) — Zeitschrift für vergleichende Literaturgeschichte, hrsg. von Max KOCH, I, 1. (Burdach : n'est-ce pas plutôt une archive pour l'histoire littéraire qu'une archive pour l'histoire de la littérature comparée?) — BELOCH, die Bevölkerung der griechisch-römischen Welt. (Pöhlmann : travail méritoire qui apporte beaucoup de bon et de nouveau.) — STÖBER, Quellenstudien zum Laurentianischen Schisma 498-514. (P. Ewald : clair, réfléchi et impartial.) — H. von TREITSCHKE, Historische und politische Aufsätze. (O. Lorenz.) — Originalmitteilungen aus der ethnologischen Abteilung der königlichen Museen zu Berlin. (Gerland.) — L. KAUFMANN, Albrecht Dürer, 2e verb. Aufl. — ROSCHER, System der Finanzwissenschaft.

Zeitschrift für Katholische Theologie, II Quartalheft 1887 : *Abhandlungen :* DUHR, Die Anklagen gegen Edward Petre S. J., Staatsrath Jacobs II, Dritte (Schluss) Abhandlung. — Fr. SCHMID, Die neuesten Controversen über die Inspiration. — FRINS, Zur Philosophie der Sittlichkeit, II. — STRAAB, Zur Erklärung des göttlichen Heilswillens bezüglich der Kinder. — *Recensionen :* R. v. SCHERER, Handbuch des Kirchenrechtes, I, 1, 2 (Wernz). — ALLARD, Histoire des persécutions pendant les deux premiers siècles et pendant la première moitié du IIIe siècle (Kirsch). — SALEMBIER, Petrus de Alliaco (Kobler). — LOHRUM, Die sakramentalen Wirkungen der hl. Eucharistie (Biederlack). — De L'EPINOIS, La Ligue et les Papes (Cl. Jannet). — LÄMMER, Institutionem des kathol. Kirchenrechtes (Bergel). — PALMIERI, Commentarius in epistolam ad Galatas. (Flunk.) — *Analekten :* Bibliotheca apost. Vaticana jussu Leonis XIII descripta (Grisar). — Das Naturrecht, eine Quelle des Kirchenrechts (Wernz). — Von dem Ursprunge des bischöflichen Gewalt. (Wernz). — Evers' Lutherbiographie. — Die geheimnissvolle Gottesschrift Dan. (Flunk.) — Chaignon's Betrachtung für Priester (Müllendorff). — Das neue Professrecht im Deutschen Ritterorden (Nilles). — Zur Geschichte Irlands (Zimmermann). — Studien über den hl. Thomas Becket (Zimmermann). — Kürzere Mittheilungen.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 18 Vingt-unième année 2 mai 1887

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 779, 9 avril 1887 : A New English Dictionary, on historical principles founded mainly on the materials collected by the philological society, edited by James A. H. Murray, Part. III. Batter-Boz. (W. Skeat.) — J. Knight, Life of Dante Gabriel Rossetti. (Cotterell.) — Lloyd, Vauban, Montalembert, Carnot, engineer studies. — T. B. Reed, A history of the old English letter foundries. — Current theology (H. Ewald, The history of Israel. vol. VIII, the post-apostolic age, translated by F. Fr. Smith; Delitzsch, Biblical commentary on the Psalms, I, translated by D. Eaton; Pont, psalm lxviii, eene exegetisch-kritische Studie; G. d'Eichthal, Mélanges de critique biblique). — James Long (not. nécrol.) — Burke in the West Indie (Doble). — The Fitzmaurices of Ireland (Mary Hickson). — The etymology of the name « Zarathustra » (Casartelli). — Shakspere's accentuation of proper nouns (B. Dawson). — The name « Oxford » (Kerslake et Hall). — Thames and Thame (Sibree). — Toothache charms (Brierley et Hoskyns-Abrahall). — « Manyonerer » (Ramsay). — Philological books : R. Ellis, Sources of the Etruscan and Basque language: méthode « unsound »; Collingwood, Astrology in the Apocalypse, an essay on biblical allusions to Chaldean science : intéressant petit livre; Tregear, The Aryan Maori; Pennier, Les noms topographiques devant la philologie (curiosité de la littérature pseudo-scientifique).—A native writing in Formosa (Terrien de Lacouperie).—Emendation of a passage in the « Divyâvadâna » (R. Morris). — The Hebrew inscription at Riva (D. H. Müller). — Philology notes (Menant, Les langues perdues de la Perse et de l'Assyrie). — H. Thode, Franz von Assisi und die Anfänge der Kunst der Renaissance in Italien (Conway). — Discovery of a tomb temple at Sidon. — Archaeological discoveries in India (Burges).

— N° 780, 16 avril 1887 : H. Morley, English writers, an attempt towards a history of English literature, vol. I, Introduction, origins, old Celtic literature, Beowulf (H. Bradley : nouvelle édition considérablement augmentée d'une œuvre publiée sous le même titre, il y a vingt ans; mais, il faut le dire, malgré tout, « the only possible verdict is that it is very bad indeed »). — Gallenga, Italy, present and future. (Myers.) — Percy Goeg, A history of the United states. (Doyle.) — Lockhart, Life of Rosmini (Simcox). — The English Dialect Dictionary Fund (W. Skeat). — The proposed university for London (K. Pearson). — Salomon's jugdement in Chinese. — The Here Prophecy (W. Skeat). — The Manx Runic inscriptions (S. Walpole). — Lady Elizabeth of Clare (Ch. L. Feltoe). — The Irish classes and notes in the Bodleian Chalcidius (Whitley Stokes). — The unchanging East (Simmons). — The word blight » (Mayhew). — « Creel » (Maclean). — The etymology of « shire » (Zupitza). — « Manyonerer » (E. Maunde Thompson). — The Sacred Books of the East. vol. XXV, the Laws of Manu, translated, with extracts from seven commentaries by J. Büchler (J. Jolly : premier article). — Algerian notes (Sayce).

The Athenaeum, n° 3102, 9 avril 1887 : Laurence Oliphant, Haifa or life in modern Palestine. — Oliver, Madagascar, an historical and descriptive account of the island and its former dependencies, 2 vols. — Busk, Folk-songs of Italy. — Col. Frank S. Russell, The Earl of Petersborough and Monmouth, Charles Mordaunt, a memoir. 2 vols. (Intéressant, quoique l'auteur n'ait pas toujours assez de critique.) — Theological books. — The Anglo-Jewish historical exhibition (Sharpe). — « The above ». (Tuer.) — Chaucer's « Lymote ». (Hales.) — The

« Dictionary of National Biography ». (Liste des futurs articles de Fenn à Flitcroft.) — « Father » Long. — Carlyle on positivism. (Gilchrist.) — Jahrbuch der königlich preussischen Kunstsammlungen, VII Band. — Burgess, Archaeological survey of Western India, vol. IV, Tamil and Sanskrit inscriptions collected in the Madras presidency, with translations by S. M. Natesa Sastri. — Notes from Athens. (Leaf.) — Ad. Jullien, Richard Wagner, sa vie et ses œuvres.

— N° 3103, 16 avril 1887 : Charles L. Reade and Compton Reade, Charles Reade, dramatist, novelist, journalist a memoir, compiled chiefly from his literary remains. — St. Petersburg and London in the years 1852-1854, reminiscences of count Vitzthum, late Saxon minister at the court of St. James, edited by H. Reeve, translated by E. F. Taylor; Memoirs of Friedrich Ferdinand, count von Beust, with an introduction by baron Henry de Worms, 2 vols. Records of the borough of Nottingham, being a serie of extracts from the archives of the corporation of Nottingham, vol. III, 1485-1547, edited by Stevenson. — James Taylor, The great historic families of Scotland, 2 vols ; Extracts from the records of the royal burgh of Stirling. — Frith, Life of Giordano Bruno the Nolan, revised by Moritz Carrière. (Livre attachant et nullement ennuyeux, fait avec grand soin, qui mérite d'être comparé à l'Etienne Dolet de M. Christie et au Casaubon de M. Pattison.) — Philological literature. — An evening with Carlyle. (Baynes.) — The death of Roger North. (Jessopp.) — The « Dictionary of National Biography ». (De Flood à Fytton.) — « The above ». (Purnell.) — Unpublished letters of Thackeray. — Britten u. Holland, A Dictionary of English plant names, III. — The Palestine Exploration Fund. — W. Anderson, A descriptive and historical catalogue of a collection of Japanese and Chinese paintings in the British Museum. — Crowther, A guide to English pattern coins. — Das Münzcabinet des Moskau'schen öffentlichen und Rumianzowschen Museums, III. Katalog der orientalischen Münzen. von Trutowski.

Literarisches Centralblatt, n° 15, 9 avril 1887 : Kuenen, Historisch-kritische Einleitung in die Bücher des alten Testaments, p. p. Th. Weber. I, 1, 1. — Eugippii Vita Sancti Severini, p. p. Knoell (très recommandable). — S. Goldschmidt, Geschichte der Juden in England, I, XI u. XII Jahrh. (Beaucoup de matériaux.) — O. Lorenz, Deutschlands Geschichtsquellen im Mittelalter, I, 3e Aufl. in Verbind. mit Goldmann. — K. Fischer. Erinnerungen an Moritz Seebeck, wirkl. geheimen Rath u. Curator der Universität Iena. — J. Löwenberg, die Entdeckungs = u. Forschungsreisen in den beiden Polarzonen. — Below, die landständische Verfassung in Jülich u. Berg bis 1511. — Max Zoeller, Griechische u. römische Alterthümer. (Excellente publication qui sera fort utile.) — Thode, Franz von Assisi und die Anfänge der Kunst der Renaissance in Italien. (L'auteur connaît les sources et les monuments, sa critique est sûre, il ne fait pas d'hypothèses risquées et s'abstient de toute polémique ; son exposition est vivante, soignée.) — Engerth, Kunsthistorische Sammlungen des allerhöchsten Kaiserhauses. Gemälde. Beschreibendes Verzeichniss. III. Deutsche Schulen. — Strygoski, Iconographie der Taufe Christi.

— N° 16, 16 avril 1887 : Hoop-Scheffer, Geschichte der Reformation in den Niederlanden von ihrem Beginn bis zum Jahre 1531, p. p. Gerlach, mit einem Vorwort von Nippold. — Diefenbach, der Hexenwahn vor und nach der Glaubensspaltung in Deutschland. — Harms, Metaphysik. — Zimmels, Leo Hebraeus, ein jüdischer Philosoph der Renaissance, sein Leben, seine Werke u. seine Lehren. — Fal-

ckenberg, Geschichte der neueren Philosophie von Nikolaus von Kues bis zur Gegenwart. (Bon.) — Max Duncker, Geschichte des Alterthums, neue Folge, II. — Acta pontificum romanorum inedita, III, Urkunden der Päpste 590-1197, p. p. Pflugk-Harttung. — Fechner, die handelspolit. Beziehungen Preussens zu Oesterreich während der provinziellen Selbständigkeit Schlesiens 1741-1806. (Livre très important.) — Aug. Schneegans, Sicilien, Bilder aus Natur, Geschichte und Leben (ouvrage que devra lire tout Allemand qui voudra visiter la Sicile). — Wolfstieg, Verfassungsgeschichte von Goslar bis zur Abfassung der Statuten und des Bergrechtes. — Bezold, Kurzgefasster Ueberblick über die babylonisch-assyrische Literatur, nebst einem chronolog. Excurs zwei Registern u. einem Index zu 1700 Thontafeln des British Museums (travail qui témoigne d'un fort grand soin, d'une vaste lecture et de beaucoup de conscience). — Sievers, Angelsächsische Grammatik, 2e Aufl. (Jugement favorable à répéter.) — Egils Saga Skallagrimssonar, p. p. Jonsson, Den förste og anden grammatiske afhandling; Snorres Edda p. p. Pahlerup og Jonsson.

Altpreussische Monatsschrift, 1887 : Erstes und zweites Heft Januar-März : G. Conrad, Raths = und gerichtsverfassung von Königsberg um das Jahr 1722, ein Versuch, mit Benutzung archivalischer Quellen. — Wolsborn, Münzfunde aus Ost = und Westpreussen, Fortsetzung. — J. Gallandi, Die von Aweyden (mit zwei Stammtafeln und einer autograph. Tafel). — A. Momber, Daniel Gabriel Fahrenheit. (Vortrag, gehalten in der Sitzung der naturforschenden Gesellschaft zu Danzig am 26 mai 1886). — H. Frischbier, Der Konopka-Berg, masurische Sage, mitgetheilt. — *Kritiken und Referate :* Sarmaticus, Von der Weichsel zum Dniepr, geographische, kriegswissenschaftliche und operative Studie. — Elis. Lemke, Volksthümliches in Ostpreussen, II. (Frischbier.) — Urkundenbuch des Bisthums Culm bearb. von C. P. — Alterthumsgesellschaft Prussia, 1886. — *Mittheilungen und Anhang :* ein ungedruckter Brief Veit Dietrichs an den Mansfeldschen Kanzler Caspar Müller von Tschackert. — Universitäts-Chronik 1887. — Lyceum Hosianum in Braunsberg 1887. — Altpreussische Biographie 1886.— Preisaufgabe der Ruwenow Stiftung. — Druckfehler und Berichtigungen.

Theologische Literaturzeitung, n° 7, 9 avril 1887 : Pesch, der Gottesbegriff in den heidnischen Religionen des Alterthums, eine Studie zur vergleichenden Religionswissenschaft. (Horst : manque de clarté.) — Cremer, Biblischtheologisches Wörterbuch der neutestamentlichen Gräcität, 4e Auflage. — Ueber eine in Deutschland bisher unbekannte Fälschung des Simonides. (Harnack.) — Alb. Jahn, des h. Eustathius, Erzbischofs von Antiochien, Beurtheilung des Origenes, betreffend die Auffassung der Wahrsagerin, I, Kön. (Sam.) 28 u. die bezügliche Homilie des Origenes, aus der Münchener Hs. 331 ergänzt und verbessert, mit kritischen u. exegetischen Anmerkungen. (Overbeck.) — Gihr, die Sequenzen des römischen Messbuchen dogmatisch. u. ascetisch erklärt, nebst einer Abhandlung über die Schmerzen Mariä. — Steiner, der Zürcher Professor Johann Heinrich Hottinger in Heidelberg 1655-1661. (Kneucker : très instructif.) — Wiermann, Geschichte des Kulturkampfes, Ursprung, Verlauf und heutiger Stand, 2e bis auf die Gegenwart fortgeführte Aufl. II-VII. (Schluss.) Lieferungen. (K. Müller.) — Uhlhorn, Katholicismus und Protestantismus gegenüber der socialen Frage. (Ritschl.)

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 19 Vingt-unième année 9 mai 1887

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 15, 9 avril 1887 : Pünjer, Grundriss der Religionsphilosophie. — G. C. Robertson, Hobbes, p. p. W. Knight. — Mantegazza, Anthropologisch-culturhistorische Studien über die Geschlechtsverhältnisse des Menschen. — Diwan des Abraham Ibn Esra mit seiner Allegorie Hai Ben Mekiz, zum ersten Mal aus der Handschrift mit erleut. Anmerkungen p. p. Egers. (Hoffmann : édition correcte en son ensemble) — Platonis Protagoras, p. p. Kral, (Schanz : l'auteur de l'article assure que K. ne fait que reproduire son édition). — Die Hymnen Johanns von Jenstein, Erzbischofs von Prag, p. p. Dreves. — J. Neubauer, altdeutsche Idiotismen der Egerländer Mundart. (F. Hauffmann) — Cuervo, Diccionario de construccion y regimen de la lengua castellana, tomo I, A-B. (A Tobler : puissent la force et la persévérance rester fidèles à l'auteur jusqu'à l'heureux achèvement d'une œuvre si bien commencée !) — Akten der Ständetage Ost = und Westpreussens, hrsg. von Toeppen. V. 2. — Des Paulus Jovius Chronik der Grafen von Orlamünde, hrsg. von Mitzschke (Ermisch). — Karlowa, Maria Stuarts angebliche Briefe an den Grafen J. Bothwell, ein Beitrag zur Prüfung ihrer Echtheit. (Zschech : argumentation qui n'est pas convaincante) — Max Strack, Aus Süd und Ost, Reisefrüchte aus drei Weltteilen, II. Adria, Bilder aus Palästina u. Syrien, Aegypten. (Furrer). — Portig, zur Geschichte des Gottesideals in der bildenden Kunst — von Schreibershofen, die Wandlungen der Mariendarstellung in der bildenden Kunst.

— N° 16, 16 avril 1887 : Godet, Commentar zu dem ersten Briefe an die Korinther, p. p. Wunderlich. — Wiedemann, Geschichte der Reformation u. Gegenreformation im Lande unter der Enns, V. — Duboc, die Tragik vom Standpunkte des Optimismus, mit Bezugnahme auf die moderne Tragödie (Minor). — H. Schiller, Handbuch der praktischen Pädagogik für höhere Lehranstalten. (Kern). — Cappeller, Sanskrit-Wörterbuch, 1-2 Liefer. (Kaegi : excellent travail qui mérite d'être recommandé et qui, lorsqu'il sera terminé, offrira un dictionnaire commode du sanscrit.) — Undeudsche Psalmen u. geistliche Lieder oder Gesenge, welche in den Kirchen des Fürstenthums Churland und Semigallien gesungen werden, p. p. Bezzenberger et Bielenstein (Bechtel). — Le Rane di Aristofane, tradotte in versi italiani con introduzione e note di Castellani. — Striller, de stoicorum studiis rhetoricis (petit écrit où l'on trouve du savoir et de la méthode). — Kreyher, L. Annaeus Seneca u. seine Beziehungen zum Urchristenthum (Schultess : bon travail d'un homme qui a lu et sait se faire lire). — von Pfister, Mundartliche u. stammheitliche Nachträge zu Vilmar's Idiotikon von Hessen. (Schröder.) — Lenz, die sicilianische Vesper, hrsg. von Weinhold. (Suphan). — Henkel, das Gœthesche Gleichniss. (D. Jacoby : nouvelle édition.) — K. Körner, Einleitung in das Studium des Angelsächsischen, Grammatik, Text, Uebersetzung, Anmerk., Glossar, I. 2e Aufl. p. p. Ad. Socin. — Päbstliche Urkunden u. Regesten 1292-1352, p. p. G. Schmidt (Wenck). — Fauriel, les derniers jours du consulat, p. p. Lalanne (A. Stern) — Steindorff, bibliographische Uebersicht über Georg Waitz's Werke. (Holder-Egger.) — Bastian, Zur Lehre von den geographischen Provinzen (Hochegger : travail méritoire). — R. Haupt, die Bau-und Kunstdenkmäler der Provinz Schleswig-Holstein mit Ausnahme des Kreises Herzogtum Lauenburg (Kraus). — Kuropatkin-Krahmer, KritischeRückblicke auf den russisch türkischen Krieg 1877-1878 ; Neue Folge, 1, (v. W : prouve que la cavalerie russe remplit mal son devoir.)

Berliner Philologische Wochenschrift, nº 13, 26 mars 1887 : F. Schröter, Ad Thucydidis librum VII quaestiones philologicae (G. Behrendt : intéressant.) — T. Macci Plauti Comœdiae. Recensuit I. L. Ussing. Vol. V (O. Seyffert : critique sévère). — W. Kopp, Geschichte der griechischen Literatur. 4 Auflage von F. G. Hubert (E. Heitz : bon, mais il reste des erreurs.) — Th. Homolle, De antiquissimis Dianae simulacris Deliacis; les archives de l'intendance sacrée à Délos (Furtwaengler accueille favorablement ces deux thèses.) — M. A. Carnazza, La istituzione dei feziali (M. Voigt : simple esquisse.) — S. Perozzi, Dell' antica e dell odierna maniera di considerare e di studiare il corpus juris nei riguardi dogmatici (M. Voigt: suggestif.)—K. Zacher, Zur griechischen Nominal composition (H. Ziemer : excellent.) — H. Planer, De haud et haudquaquam negationum apud scriptores latinos usu (J. H. Schmalz : très bon.) — H. Menge, Repetitorium der griechischen Syntax (Th. Sorgenfrey.) — Reproduction de la biographie d'O. Rayet. publiée par S. Reinach dans la *République française* du 23 février.

— Nº 14, 2 avril 1887 : G. Helmreich, Γαληνοῦ περὶ χρείας μορίων βιβλίον τέταρτον (J. Ilberg.) — G. Gasda, kritische Bemerkungen zu Dio Chrysostomus und Themistius (G. Helmreich.) — Fragmenta poetarum Romanorum collegit et emendavit Æ. Baehrens (commencement d'un long compte-rendu de démolition.) — J. Schlueter, De satirae Persianae natura et indole (J. Peters : sera lu avec fruit.) — A. M. Alexanderson och O. V. Knös, grekisk fornkunskap (F. Gustaffsson : bon manuel.) — S. Reinach, La colonne Trajane au musée de Saint-Germain (R. Schneider : « allerliebst ausgestaltet. ») — M. Gisi, Verzeichniss der Inkunabeln der Kantons Bibliothek Solothurn (F. Rupp.) — Cl. Nohl, Pädagogik für höhere Lehranstalten (F. Müller.) — H. Warschauer, Uebungsbuch zum Uebersetzen in das Lateinische (F. Müller.)

— Nº 15, 9 avril 1887 : H. Usener, Altgriechischer Versbau (A. Ludwich : l'hexamètre ne serait qu'un double parémiaque.) — Fragmenta poetarum Romanorum collegit Baehrens (fin du compte-rendu de L. Müller, qui reproche à l'éditeur toutes les négligences et toutes les erreurs imaginables. L. Müller déclare qu'il « ignorera désormais un élève aussi mal réussi, jusqu'à ce qu'il se soit radicalement amendé. Puisse son exemple montrer à la jeunesse allemande où conduisent la manie d'écrire et l'infatuation ! » Le compte-rendu est rempli d'amabilités du même genre). — J. J. Bernoulli, Römische Ikonographie. II Teil, (R. Weil : bon, fait désirer la suite.) — A. H. Sayce, Alte Denkmäler im Lichte neuer Forschungen (F. Justi : intéressant.) — E. Engel, griechische Frühlingstage (Chr. Belger.) — H. Stein, Lateinischer Lehrstoff für Quarta (P. Hellwig.)

— Nº 16, 16 avril 1887 : H. Jordan, der Tempel der Vesta und das Haus der Vestalinnen (D. Richter : long compte-rendu très élogieux.) — Quaestiones grammaticæ ad Thucydidem pertinentes iterum edidit I. M. Stahl (G. Behrendt.) — L. Heck, Die Hauptgruppen des Tiersystems bei Aristoteles and seinen Nachfolgern (O. Keller : bon.) — A. Greifeld, De Andriae Terentiae gemino exitu (A. G. Engelbrecht.) —K. Brugmann, Grundriss der vergleichenden Grammatik (O. Bremer : le plus important ouvrage publié dans le domaine de la linguistique comparée).

Wochenschrift für Klassische Philologie, 16 mars 1887, nº 11 : H. Jordan, Der Tempel der Vesta (Zippel est d'avis que l'auteur a mal daté la construction du temple; les autres développements méritent l'attention). — R. Linde, De diversis recensionibus Apollonii Rhodii Argonauticon

(Rzach : satisfaisant). — Scholia Hephaestionea altera integra primum ed. W. Hoerschelmann (Reimann : cette édition est un « opus omnibus numeris perfectum atque absolutum », une « Editio princeps » dont tous les spécialistes ne peuvent assez remercier l'auteur). — A. Sperling, Apion der Grammatiker und sein Verhältnis zum Judentum (réhabilitation d'Apion très recommandable). — In Ketten und Banden. Ein Plautinisches Schönbartspiel, übers. von R. Meyer (Anspach). — M. Gitlbauer, Philologische Streifzüge, V (Wolff : digne d'attention). — Fr. Bulic, Inscriptiones Musei Salonitani (Hergel : n'est pas sans valeur).

— 23 mars 1887, nº 12 : B. Lorentz, Die Taube im Altertum (Schmidt : très riche de fond). — Fr. Studniczka, Zur Geschichte der griechischen Tracht (Weizsäcker accepte les résultats du livre sans approuver pourtant la polémique de l'auteur). — J. Rappold, Zur Kenntnis des Gleichnisses bei Aischylos, Sophokles und Euripides (Hergel : méritoire). — Fr. Cauer, Die römische Aeneassage von Naevius bis Vergilius (Baehrens : les résultats ne répondent pas aux peines que l'auteur a prises). — Th. Oesterlen, Komik und Humor bei Horaz (Faltin : raisonnement flottant. Horace a beaucoup supporté déjà ; de tels livres se rangeront bientôt parmi les innombrables ouvrages oubliés). — J. Vinkesteyn, De fontibus ex quibus scriptor libri de viris illustribus hausisse videtur (Opitz : dissertation savante et soignée). — M. Heynacher, Was ergiebt sich aus dem Sprachgebrauch Cäsars im bellum Gallicum für die Behandlung der lateinischen Syntax in der Schule ? 2. Aufl. (Babuck : très important).

— 30 mars 1887, nº 13 : Inschriften griechischer Bildhauer herausg. von E. Loewy (Weizsäcker : excellent, très utile). — K. Brugmann, Grundriss der vergleichenden Grammatik, I (Holthausen : profond et suggestif). — Homeri Iliadis carmina ed. G. Christ (Rzach [1er art.] : édition d'une grande valeur, surtout par ses prolégomènes). — Corn. Taciti Historiarum libri, erkl. von Ed. Wolff, I (Joh. Müller : très recommandable). — Fr. Devantier, Das latein. Relativum in der Verschränkung (Zillgenz : fait avec application, méritoire).

— 6 avril 1887, nº 14 : H. Osthoff, Die neueste Sprachforschung (Ziemer : polémique âpre, mais méritée contre l'essai de même titre de M. Collitz). — C. Maurer, De aris Graecorum pluribus deis in commune positis (Gloël : utile, fait avec une grande application). — Homeri Iliadis carmina ed. G. Christ (Rzach : 2e art.). — Aristotelis de anima libri III rec. G. Biehl (Dembowski : travail d'une très grande valeur). — A. Kalkmann, Pausanias der Perieget (Dütskke : très remarquable ; l'auteur prouve que Pausanias est un *Schwindler*, un compilateur dont l'« autopsie est » ordinairement feinte).

— 13 avril 1887 : nº 15 : W. H. Roscher, Lexikon der griech. und röm. Mythologie. 9. 10. (Zinzow fait quelques critiques de détail, mais reconnaît le savoir et l'application des auteurs.) — Moritz, Ueber das elfte Buch der Ilias. (Gemoll : pas neuf, mais utile ; jugement juste.) — H. Hersel, Qua in citandis scriptorum et poetarum locis auctor libelli περὶ ὕψους usus sit ratione. (Keil : recherches faites avec soin et succès.) — Persii, Juvenalis, Sulpiciae Sat. Rec. Jahn-Bücheler. (Weidner : nouvelle édition bien venue.) — Παρνασσός, 1885-1886. (Schneider rend compte des publications de cette société.) — Amor und Psyche. Aus Apulejus übers. von A. Mosbach. (Draheim : excellent.)

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 20 Vingt-unième année 16 mai 1887

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 781, 23 avril 1887 : Correspondence between Gœthe and Cartyle, edited by Ch. E. Norton (Dowden). — Hill, George Canning (Hamilton : judicieux et intéressant). — Miss Busk, Folksongs of Italy. (H. F. Brown.) — Court and private life in the time of queen Charlotte, being the journals of mrs. Papendick, edited by her granddaughter. — Al. Stewart, Our temperaments, their study and their teaching. — Books of travel. — « Nomen » (Max Müller). — The Manx Runic inscriptions (Dryden). — The Stowe missal (Warren). — Charms (Raine et Edmonds). — Jewish shtars (Hall). — « Blight » (Karl Blind). — The sacred books of the East, vol. XXV, the laws of Manu, translated, with extracts from seven commentaries by J. Bühler (Jolly : second art.). — The Moabite Stone (Neubauer). — Egypt Exploration Fund : M. Naville's report on the necropolis of Tell-El Yahoodieh. (Am. B. Edwards.) — The Rock Temple at Sidon. — The Dragon Cave at Pathosa (Cunningham).

— N° 782, 30 avril 1887 : The Odyssey of Homer, done into English verse by W. Morris, vol. I. — Some books on municipal history : Sir James A. Picton, City of Liverpool, municipal archives and records, 1700-1835 ; Records of the borough of Nottingham, 1155-1547 ; Ferguson a. Nanson, Municipal records of the city of Carlisle ; Freeman. Exeter ; Loftie, London ; Hunt, Bristol ; Essays introductory to the study of English constitutional history. (Elton.) — C. Weizsäcker, Das apostolische Zeitalter der christlichen Kirche (Drummond : une de ces œuvres larges, savantes, travaillées, de critique historique qui abondent en Allemagne et sont comparativement si rares en Angleterre). — G. Bryce, A short history of the Canadian people (Rob. Brown : réussi). — Current literature. — The Centenary Commemoration of Columbia College. — The history of the invention of printing, I. (Hessels.) — Portraits of Englishmen in Gœthe's house at Weimar (Max Müller). — Is Gordon dead? (Richard F. Burton.) — An Imperial University (Rhys-Davids). — The codex Amiatinus (G. F. Browne). — The names « Oxford » and « Tewkesbury » (Stevenson). — Irish « Aliens » (Henry Stuart Fagan). — « An easter vacation in Greece » (Sandys). — The Stowe missal (Warren et Olden). — Selections from Tibullus and Propertius, with introd. a. notes by G. G. Ramsay (R. Ellis). — The decipherment of the Hittite inscriptions. — The Moabite stone (Tomkins). — Discovery of a Roman altar at South Shields (Blair).

The Athenaeum, n° 3104, 23 avril 1887 : Creighton, History of the papacy during the period of the Reformation, vols III a. IV. (De 1464 à 1518 ; clair et impartial ; suite d'une œuvre très utile.) — A. Simsom. Travels in the Wilds of Ecuador a. the exploration of the Putumayo River. — Life of Agnes Strickland, by her sister J. M. Strickland. — Cheyne, Job and Salomon, or the wisdom of the Old Testament. — Clouston, Popular tales and fictions, their migrations a. transformations, 2 vols. (Ouvrage qui renferme de nombreux matériaux et qui doit être dans les mains de tout folkloriste). — The late Mr. Vansittart. (W. Mercer.) — Chaucer's Lymote. — « The above ». (Tuer.) — The Byron Quarto of 1805 reproduced in facsimile. — The « London Magazine ». — « Edward II ». (Br. Nicholson.)

— N° 3105, 30 avril 1887 : The Seven against Thebes of Aeschylos, with an introduction ; commentary and translation by Verrall.— Whipple, Recollections of eminent men. — Trotter, History of India under Queen Victoria, from 1836 to 1880. (Consciencieux.) — Bickersteth (M. C.), The life and episcopate of Robert Bickersteth,

bishop of Ripon 1857-1884. — « Pendennis ». (J. Horace Round). — Notes from New York. (Conway.) — Moses Mendelssohn's letter to bishop Robert Lowth. (Neubauer.) — The Quarterly Review on « National Biography ». (Henderson.) — « The above ». (Littledale.) — Charles Warne. (Not. nécrol.) — Notes and queries for a bibliography of the works of W. Makepeace Thackeray, V.

Literarisches Centralblatt, n° 17, 23 avril 1887 : Karpeles, Geschichte der jüdischen Literatur (très attachant). — Salomon, Ungarn im Zeitalter der Türkenherrschaft, übertr. von Jurany (abondant et intéressant). — Der deutsch-dänische Krieg 1864, hrsg von grossen Generalstabe, I. (exposé clair et qui épuise le sujet). — Strassmaier, Alphabet. Verzeichnis der assyr. u. akkad. Wörter der cuneiform inscriptions of Western Asia, vol. II. — Das Nibelungenlied nach der Hohenems-Mannheimer Handschrift A, in phototypischer Nachbildung, nebst Proben der Handschriften B u. C, mit einer Einleitung von L. Laistner (l'auteur du travail a l'imagination un peu vive). — Wetter, der Spectator als Quelle der Discurse der Maler. (Très soigné). — G. Brandes, die Literatur des XIX Jahrhunderts, II die romant. Schule in Deutschland (en somme, une réimpression pour la plus grande partie). — Kalewala, das Volksepos der Finnen, übers. von H. Paul (à recommander très chaudement). — Crane, Italian popular tales (109 contes très bien traduits).

N° 18, 30 avril 1887 : Jahn (A.), des h. Eustathius, Erzbischofs von Antiochien, Beurtheilung des Origenes betreff. die Auffassung der Wahrsagerin I, Kön. (Sam.) 28 u. die bezügl. Homilie des Origenes aus der münch. Hds. 331 ergänzt u. verb. mit kritischen u. exegetischen Anmerk. — C. W. Martens, die Besetzung des päpstlichen Stuhls unter den fränkischen Kaisern Heinrich III u. Henrich IV. (De nouveaux et importants résultats). — Edm. Scherer, Melchior Grimm, l'homme de lettres, le factotum, le diplomate. (Travail très étendu dont l'auteur montre partout grand savoir, sérieux, profondeur, impartialité, et en outre un exposé vivant et attachant.) — K. Biedermann, Mein Leben u. ein Stück Zeitgeschichte, 2 vols. — H. Preuss, Franz Lieber, ein Bürger zweier Welten. — Andree, die Anthropophagie, eine ethnographische Studie. — von Richthofen, Untersuchungen über fries. Rechtsgeschichte, III, 1. Das Gau Kinnem oder Kennemerland. — Nöldeke, die semitischen Sprachen, eine Skizze. (La tâche a été remplie avec tant de méthode, de jugement, de grâce même qu'on devinerait le nom de l'auteur, lors même qu'il ne figurerait pas sur le titre). — H. Müller, eine Abhandlung über Mensuralmusik in der Karlsruher Hs. St Peter Pergamen. 29 a. — H. Schuchardt, Romanisches und Keltisches, gesammelte Aufsätze. (Recueil de dix-sept essais qui méritaient d'échapper à l'oubli). — Gaedertz, Gœthes Minchen, auf Grund ungedruckter Briefe geschildert (quatre lettres retrouvées, mais où l'on ne rencontre pas, de l'avis du critique, les symptômes que croit remarquer l'auteur). — Rud. Hildebrand, Vom deutschen Sprachunterricht in der Schule und von deutscher Erziehung u. Bildung überhaupt, mit einem Anhang uber die Fremdwörter u. einem neuen Anhang über das Altdeutsche in der Schule (3e édition améliorée et augmentée d'un livre où il y a beaucoup de choses excellentes).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 17, 23 avril 1887 : Acta S. Marinae et S. Christophori ed. H. Usener (Heinrici). — Leskien, Handbuch der altbulgarischen (altkirchenslavischen). Sprache. (Brückner : 2e édition de cet excellent ouvrage.) — K. Zacher, Zur griechischen Nominalcomposition (Dittenberger : méthode sévère et jugement réfléchi). — Pigorini et Strobel, Gaetano Chierici e la paletnologia italiana (V.

Duhn). — Corippi quae supersunt, p. p. Petschenig (Ewald : texte critique où les historiens regretteront les notes). — Walther von der Vogelweide, Textausgabe von Wilmanns (Schönbach : fait avec soin). — Schüddekopf, Ramler bis zu seiner Verbindung mit Lessing (Sauer : attachant, avec beaucoup d'inédit). — Lettere disperse e inedite di Metastasio p. p. Antona-Traversi. — Delaville le Roulx, la France en Orient au xive siècle, expéditions du maréchal Boucicaut, 2 vols. (Kugler : très méritoire par l'abondance des documents.) — Busch, Cardinal Wolsey u. die englisch-kaiserliche Allianz 1522-1525 (Brosch : bon). — Allgemeine deutsche Biographie, XXIII vol. v. Münchhausen — v. Noorden. (Lorenz.) — Ed. Brückner, die Vergletscherung des Salzachgebietes. — W. Klein, Euphronios, eine Studie zur Geschichte der griechischen Malerei (Wernicke : 2e édition remaniée). — Falck, Zur Geschichte des Liebhabertheaters, ein culturhistorischer Beitrag (v. Weilen). — Seidensticker, Waldgeschichte des Altertums, 2 vols. I, von Caesar. II, nach Caesar. (Très instructif.)

Theologische Literaturzeitung, n° 8, 23 avril 1887 : Bredenkamp, der Prophet Jesaia, erklärt, I, 1-12.—Alb Hauck, Kirchengeschichte Deutschlands, I, bis zum Tode des Bonifatius (Loofs : en progrès marqué sur Rettberg). — Cordatus, Tagebuch über Martin Luther 1537, p. p. Wrampelmeyer (Enders). — Stähelin, Zwingli als Prediger, (A. Baur). — Alb. Ritschl, Geschichte des Pietismus, III, in der luther. Kirche des XVII. u. XVIII, Jahrhunderts, II. (Weizsäcker).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 21 Vingt-unième année 23 mai 1887

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 783, 7 mai 1887 : Max Müller, The science of thought. (Benn.) — H. Conrad, George Eliot, ihr Leben und Schaffen. (Herford : soigné et détaillé.) — Laurence Oliphant, Haifa or life in modern Palestine. (Isaac Taylor.) — Heltinger. Dante's Divina Commedia, its scope and value, from the german, edited by S. B. Bourden. (E. Moore.) — Some historical book (Labberton, New historical atlas and general history; J. W. Gerard, Peace of Utrecht; G. Masson, Mazarin; Luckock The bishops in the Tower, a record of stirring events affecting the church and nonconformists from the Restoration to the Revolution; S. A. Drake, The making of New England, 1580-1643; Leop. von Ranke, History of the Latin and Teutonic nations from 1494 to 1514, transl. by Ashworth; F. T. Vine, Caesar in Kent, the landing of Julius Caesar and his battles with the ancient Britons, with some account of early British trade and enterprise : de bonnes intentions, mais trop d'étymologie celtique). — The history of the invention of printing, II (Hessels). — One of the sources of the « Historia Britonum » (Whitley Stokes : c'est le « Book of Armagh »). — Etymological notes (Henry Bradley). — The Codex Amiatinus (Karl Hamann). — The Stowe Missal (F. E. Warren). — The name « Oxford » (Kerslake). — The centennial celebration of Columbia College (Ch. Waldstein). — L. Annaei Senecae dialogorum libros XII ad Codicem praecipue Ambrosianum recensuit M. G. Gertz, professor Harniensis. (Nettleship : très soigné et marque un progrès considérable). — The Anglo-Israelites (A. Neubauer). — The Buddhist term « Ekotibhâva » (Max Müller). — Old Pahlavi mss. (Houtum-Schindler.) — The Phoenician inscription lately discovered in Cyprus. (Pierides.) — Roman altar found at South Thields (W. Thompson Watkin).

The Athenaeum, n° 3106, 7 mai 1887 : The Odyssey of Homer, translated by W. Morris, vol. I. — Munthe, Letters from a mourning city, translated from the Swedish by M. V. White. — Freeman, the chief periodes of European history, six lectures read in the University of Oxford in Trinity term. 1885, with an essay on Greek cities under Roman rule. — Louisa Devey, Life of Rosina, lady Lytton. — The « Dictionary of National Biography. » — The late Mr. Satchell. — The Falkland Pedigree and Patrick Carey (C. F. S. Warren). — The temple of Jupiter Olympius.

Literarisches Centralblatt, n° 19, 7 mai 1887 : Lederer, Selbstbuch zum Selbstunterricht im babylonischen Talmud, ausgew. Meisterstücke. — Noiré, Logos, Ursprung, Wesen und Begriffe. — Eucken, Beiträge zur Geschichte der neueren Philosophie, vornehmlich der deutschen (instructif). — Holm, Geschichte Griechenlands bis zum Ausgange des VI Jahrhunderts vor Chr. (« Livre pour lire, et non instrument pour travailler, reposant sur une base critique, mais cachant le plus possible l'abondant apparat scientifique, cherchant à produire son effet par la réunion et l'assemblement des faits et des idées; en un mot, rapport sobre, critique et pourtant agréable sur ce qu'on sait de la plus ancienne histoire grecque, sur ce qu'on n'en sait pas et ce qu'on ne peut en savoir »). — Durrieu, Les archives angevines de Naples (œuvre de grand savoir et de grande importance). — Album studiosorum academiae Rheno-Traiectinae. (3e édition.) — F. Günther, der Harz, In Geschichte= Cultur= und Landschaftsbildern. — Geometria Culmensis, ein agronomischer Tractat aus der Zeit des Hochmeisters Conrad von Jungingen 1393-1407, hrsg. v. Mendthal. — W. Alex. Meyer, Hypatia von Alexandria, ein Beitrag zur Geschichte des Neuplatonismus. (Immole solennellement de vieilles erreurs mortes depuis longtemps;

tout, ordonnance et style, trahit le débutant.) — Wilamowitz-Möllendorf, Isyllos von Epidauros (toujours et entièrement « subjectif »; peu de citations et de renvois; mais beaucoup d'allusions, de parades et d'attaques; l'auteur veut, dit-il, enseigner la méthode; il ferait mieux de songer à ceux qui apprennent). — Lehmann, Quaestiones Tullianae, I, de Ciceronis epistulis. (Ouvrage de valeur, abondants résultats). — Könnecke, Bilderatlas zur Geschichte der Nationalliteratur, Lief. 7-10. (Fin d'une œuvre excellente.)

Deutsche Litteraturzeitung, n° 18, 30 avril 1887 : P. Christ, die Lehre vom Gebet nach dem Neuen Testament. — J. Kayser, Beiträge zur Geschichte und Erklärung der alten Kirchenhymnen, II. (Kraus : une foule de détails instructifs.) — L. Lange, Die geschichtl. Entwickelung des Bewegungsbegriffs und ihr voraussichtliches Endergebnis. — Jahresverzeichnis der an den deutschen Universitäten erschienenen Schriften, I. (Kochendörffer). — Die Inschrift des Königs Mesa von Moab, für akadem. Vorlesungen hrsg. von R. Smend u. A. Socin (Euting : tous ceux qui ont à s'occuper du monument, sauront gré aux deux éditeurs de tant de riches informations recueillies avec soin). — H. Usener, Altgriechischer Versbau, ein Versuch vergleichender Metrik. (Wilamowitz : système qui sera bientôt l'opinion dominante). — Langen, Plautinische Studien. (Leo : travail réfléchi et consciencieux.) — Siebs, die Assibilierung der friesischen Palatalen (Franck : les résultats acquis ne semblent pas justifier l'existence du travail). — Ed. Schwan, die altfranzösischen Liederhandschriften, ihr Verhältniss, ihre Entstehung u. ihre Bestimmung (Γ : travail complet fait avec méthode). — Ihne, Römische Geschichte, VI Band, der Kampf um die persönliche Herrschaft. (Joh. Schmidt : va de la mort de Sylla à la fuite des Pompéiens; tente trop de « sauver » Cicéron). — Beiträge zur Geschichte des Niederrheins, Jahrbuch des Düsseldorfer Geschichtsvereins, I. — Max Lehmann, Scharnhorst, I, bis zum Tilsitter Frieden (Kluckhohn : une des biographies les plus importantes publiées dans ces dernières années; peut passer pour modèle à plus d'un égard). — Penka, die Herkunft der Arier, neue Beiträge zur historischen Anthropologie der europäischen Völker. (Tomaschek : toujours l'hypothèse sur la Scandinavie). — H. Meyer, Kleine Schriften zur Kunst. — H. Schultze, Robert von Mohl, ein Erinnerungsblatt. — Engel, der Wert des Menschen, I, der Kostenwert des Menschen. — von Bilimek-Waissolm, der bulgarisch-serbische Krieg, 1885.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 5, 1er mars 1887 : D'Arbois de Jubainville, Essai d'un catalogue de la littérature épique de l'Irlande. (H. Zimmer : critiques acerbes et minutieuses; prétend que ce travail ne peut être regardé comme une œuvre scientifique.) — Usteri, die Selbstbezeichnung Jesu als des Menschen Sohn *et* Hinabgefahren zur Hölle. (Jülicher.)

— N° 6, 15 mars 1887 : Schlenther, Frau Gottsched und die bürgerliche Komödie. (Seuffert : fait avec soin, mais trop littéraire.) — Budge, The Book of the Bee, the Syriac text edited from the ms. (Nestle.) — Gardiner, History of the civil war 1642-1649, vol. I. (Stern : commencement d'une œuvre où le talent du narrateur répond entièrement à la grandeur du sujet.) — Zweiundsechzigster Jahresbericht der Schlesischen Gesellschaft für vaterländische Cultur. (Krause.) — Berger-Levrault, Catalogue des Alsatica de la bibliothèque de O. Berger-Levrault. (Kaufmann.)

PUBLICATIONS DU P. PIERLING

L'histoire des rapports entre Rome et la Russie est entrée dans une phase nouvelle depuis que les Archives du Vatican ont été ouvertes au public. Les documents romains ont été complétés par ceux de Venise et de Florence, analysés et mis en œuvre par le P. Pierling. Ses monographies répandent sur toutes ces questions un jour inattendu.

1° **Rome et Moscou.** De 1547 à 1579, les papes ont essayé, à cinq reprises, d'envoyer des émissaires auprès du tsar Ivan IV; tantôt la Pologne, tantôt l'Autriche s'y sont opposées. L'histoire de ces échecs est celle de la politique pontificale; elle mérite d'être connue à fond. (Prix 2 fr. 50.)

2° **Un Nonce du Pape en Moscovie (Préliminaires de la trêve de 1582).** Effrayé par les victoires de Bathory, Ivan IV s'adresse au pape Grégoire XIII. Le jésuite Possevino est chargé de pacifier le roi de Pologne et le tsar de Moscou par un acte d'arbitrage. Cet événement a été d'une haute portée historique, les rapports inédits de Possevino le font connaître dans tous ses détails. (Prix 2 fr. 50.)

3° **Le Saint-Siége, la Pologne et Moscou,** 1582-1587. Après la mort d'Ivan IV, Bathory et Zamoysky ont songé deux fois à la conquête de Moscou; ils semblent avoir eu pour objectif la création d'un grand empire slave avec l'hégémonie de la Pologne. Grégoire XIII et Sixte-Quint ont été mis en demeure de se prononcer sur ce sujet. (Prix 2 fr. 50.)

4° **Antonii Possevini Missio Moscovitica** est la réimpression (à petit nombre d'exemplaires) d'un opuscule excessivement rare, où la trêve de Iam Zapolski est décrite d'après les lettres du P. Possevino et de son compagnon le P. Campani. (Prix 2 fr. 50.)

5° **Rome et Démétrius d'après des documents nouveaux.** Le faux Démétrius a été en relations avec Clément VIII et Paul V. Les archives du prince Borghèse, où se trouvent les papiers de ces deux papes, fournissent les plus curieux renseignements sur ce personnage mystérieux. (Prix 7 fr. 50.)

6° **La Sorbonne et la Russie,** 1717-1747. Jubé de la Cour a eu l'étrange idée de convertir la Russie en un patriarcat janséniste. Il a passé quelque temps à Moscou, chez la princesse Dolgorouxi. Ses projets se rattachent aux pourparlers de Pierre I avec les docteurs de la Sorbonne. Il y a des incidents intéressants : la mort du prince Alexis, le concile des ivrognes, le palais de glace. (Prix 2 fr. 50.)

7° **Documents inédits sur les rapports des Papes et des Slaves. Bathory et Possevino.** Cette collection est un supplément nécessaire des collections de Tourguénev et de Theiner. Elle contient la correspondance intime de Possevino avec le cardinal de Côme, les rapports des ambassadeurs de Venise, les discussions du Conseil des Dix sur les affaires de Moscou. La mission de Possevino ne saurait être comprise et jugée sans le secours de ces pièces. Elles expliquent aussi la politique des papes, de la Seigneurie et d'Ivan IV. (Prix 10 fr.)

Prochainement : Les documents de la Propagande sur Moscou, le P. Pierling ayant obtenu l'accès des Archives de la Propagande, par une faveur exceptionnelle. — Ivan III et Sophie Paléologue, avec d'importants détails sur ce mariage, avec lequel commencent les prétentions de la Russie sur Constantinople.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 22 Vingt-unième année 30 mai 1887

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 784, 14 mai 1887 : Count Fr. Vitzthum von Eckstaedt, Saint Petersburg and London in the years 1852-1864, Reminiscences, edited with preface by Reeve, transl. by E. F. Taylor, 2 vols. (A. Arnold.) — Frothingham, Memoir of William Henry Channing. (W. Lewin.) — J. P. Mahaffy, Alexander's empire. (F. T. Richards : bien fait.) — Cowley's prose works, with introd. a. notes, by J. R. Lumby. (Dow.) — Lady Wilde, Ancient legends of Ireland. (Jane Lee : intéressant, mais l'auteur ne cite pas ses sources.) — Recent theology. — The history of the invention of printing. (Hessels.) — Shylock and his predecessors. (S. L. Lee.) — The glosses in Harleian ms. 1802. (Whitley Stokes.) — King Knut and Knutsford. (Tollemache.) — The Fitzmaurices of Ireland. (Mary Hickson.) — Thomas Kyd. (Ch. J. Robinson.) — The Mahâvansa. — The inscriptions of Naukratis. (E. A. Gardner.) — Prof. Maspero's lectures at the College de France. (Am. B. Edwards.) — Portraits of Gentile and Giovanni Bellini. (Sam. Butler.)

The Athenaeum, n° 3107, 14 mai 1887 : Admiral Semmes, Service afloat, or the remarkable career of the Confederate cruisers Sumter and Alabama during the war between the states. — Butler, Court life in Egypt. — Putnam, Literary property; Copyriht, national and international, with some remarks on the position of authors and publishers. — Edm. Stapfer, Palestine in the time of Christ, transl. by A. H. Holmden. — Comte de Franqueville, Le gouvernement et le parlement britannique, I, le gouvernement. (Remarquable et renfermant une foule d'observations intéressantes.) — Coïncidences. (Max Müller.) — The Quartery Review and Shelley. (E. Dowden.) — The « Dictionary of national biography ». (Henderson.) — The Moabite stone. (A. Löwy.) — Bibliotheca Lindesiana.

Literarisches Centralblatt, n° 20, 14 mai 1887; M. Vernes, L'histoire des religions. (N'approuve pas les vues de l'auteur.) — Ryssel, Untersuchungen über die Textgestalt u. die Echtheit des Buches Micha. (Très instructif et fait avec le plus grand soin.)— Bienemann, Konrad von Scharfenberg, Bischof von Speier u. Metz u. Kaiserlicher Hofkanzler 1200-1224 (soin, méthode, réflexion, mais on n'est pas mieux fixé qu'auparavant sur la cause et les limites de l'influence du personnage). — Horric de Beaucaire, die letzte Herzogin von Celle, Eleonore Desmier d'Olbreuse, 1665-1725, übertr. von Grote (de très abondants matériaux). — H. Schulze, Robert von Mohl (fait avec beaucoup de goût). — Simson, Die Entstehung der pseudo-isidorischen Fälschungen in Le Mans. (Modèle de recherches critiques.) — Junghahn, Studien zu Thukydides, neue Folge, Historisch-Kritisches, Exegetisches, Polemisches. (Rappelle à maint égard la manière de Müller-Strübing). — M. Terenti Varronis de lingua latina libri p. p. A. u. L. Spengel. — Alphita, a medico-botanical Glossary from the Bodleian ms. Selden B, 35, p. p. L. G. Mowat (bon et utile travail). — Meylan, Nonius Marcellus, collation de plusieurs ms. de Paris, de Genève et de Berne, suivie d'une notice sur les principaux ms. de Nonius pour les livres I, II, III, par L. Havet (communications à la fois importantes et abondantes). — Luciferi Calaritani opuscula, rec. Hartel (fait revivre le lutteur énergique qui parle de nouveau dans sa langue rude et sauvage). — Belli, Sonetti romaneschi, p. p. Marandi, III. — Crowe u. Cavalcaselle, Raphael, sein Leben u. seine Werke, aus dem englischen übers. von Aldenhoven; Herm. Grimm, das Leben Raphaels,

2e Ausg. des I Bandes u. abschluss in einem Bande. — Faulmann, Historische Grammatik der Stenographie, I.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 19, 7 mai 1887 : D. Thomasius, Die christliche Dogmengeschichte als Entwicklungsgeschichte des kirchlichen Lehrbegriffs, 2e Aufl. nach des Verf. Tode hrsg. von Bonwetsch u. Seeberg, I, die Dogmengeschichte der alten Kirche. (H. Holtzmann.) — Siebourg, De Sulevis Campestribus Fatis. (Wissowa.) — O. Meltzer, die Kreuzschule zu Dresden bis zur Einführung der Reformation, 1539. (Bressler : beaucoup de matériaux non encore utilisés.) — Trois comédies traduites du dialecte turc azeri en persan, par Mirza Dja'far et publiées d'après l'édition de Téhéran avec un glossaire et des notes par Barbier de Meynard et S. Guyard. (Sachau : excellente édition qui augmente heureusement les matériaux existant pour l'enseignement du persan.) — A Böckh, Encyklopädie u. Methodologie der philologischen Wissenschaften, hrsg. von E. Bratuschek, 2e Aufl. besorgt von Rud. Klusmann. (Dittenberger.) — Hubo, De Demosthenis oratione Ctesiphontea. (Keil : hypothèse qui manque de preuve.) — K. Borinski, Die Poetik der Renaissance und die Anfänge der literarischen Kritik in Deutschland. (Seuffert : sujet important et difficile, traité avec compétence et très grand soin, mais style diffus, emphatique, précieux.) — Eug. Reichel, Shakspeareliteratur. (Al. Schmidt : l'auteur démolit Shakspeare; il reprend le jugement de Voltaire et ne trouve dans les pièces du dramaturge anglais que des perles dans la boue; il prétend que Bacon est l'auteur des drames de Shakspeare, etc.; il aurait mieux fait d'apprendre l'anglais, qu'il ne sait pas.) — Freeman, zur Geschichte des Mittelalters, ausgewählte historische Essays, übers. von Locher. (O. Lorenz.) — Graf von Noer, Kaiser Akbar, II, p. p. G. von Buchwald. (Comp. *Revue critique*, n° 21, art. 112.) — Hora Siccama, Onze Prinsessen, eene geschiedkundige herinnering. (Von der Ropp : sur les femmes et quelques filles des stathouders de Guillaume Ier à Guillaume V; lecture d'après-midi à recommander aux lectrices qui savent le hollandais.) — Rohlfs, Quid novi ex Africa? (Ruge.) — Dainu Balsai, Melodien litauischer Volkslieder, gesammelt u. hrsg. von Chr. Bartsch. I. (Bezzenberger.) — Kuntze, die Obligationen im römischen und heutigen Recht und das jus extraordinarium der römischen Kaiserzeit. (Hölder : abondant et instructif, mais n'est pas exempt d'obscurités et d'exagérations.) — Geometrice Culmensis, ein agronomischer Traktat aus der Zeit des Hochmeisters Conrad von Jungingen, 1393-1407, hrsg. von Mendthal. (Grünbaum.) — Zur inneren Colonisation in Deutschland, Erfahrungen und Vorschläge. (Ruprecht.)

Berliner Philologische Wochenschrift, n° 17, 23 avril 1887 : A. Fick, Die homerische Ilias nach ihrer Entstehung betrachtet und in der ursprüenglichen Sprachform wiederhergestellt (commencement d'un long compte-rendu peu favorable). — Meusel, Lexicon Caesarianum, vol. I (R. Schneider : excellent, indispensable). — B. Lorentz, Die Taube im Altertum (O. Keller : utile). — H. Paul, Principien der Sprachgeschichte, 2e éd. H. Ziemer : très remarquable.)

— N° 18, 30 avril 1887 : A. Fick, Die homerische Ilias (suite du même compte-rendu). — L. Heuzey, Les opérations militaires de César en Macédoine (R. Schneider : très bon et ingénieux). — P. Gardner, The coins of the kings of Bactria and India in the British Museum. — W. Wroth, Greek coins of Crete and the Aegaean isles (R. Weil : suite de cette excellente publication.) — K. Penka, Die Herkunft der Aryer (F. Justi : compte-rendu enthousiaste; cf. un prochain article de la *Revue critique*).

— N° 19, 7 mai 1887 : A. Fick, Die homerische Ilias (P. Cauer : fin dn compte-rendu : l'ensemble de l'ouvrage est une erreur, mais beaucoup de résultats partiels sont à retenir. Le critique n'admet pas que l'on parle à la légère de la tentative de Fick pour rétablir le texte homérique sous sa forme primitive). — G. Attinger, Beitraege zur Geschichte von Delos (G. Egelhaaf : mal écrit, quelques idées justes). — A. Gueldenpeninng, Geschichte des ostroemischen Reiches unter den Kaisern Arcadius und Theodosius II (W. Fischer : laisse à désirer). — I. Uri, François Guyet (O. Seyffert : très instructif et bien fait). — Note de R. Schneider sur Uxellodunum (Puy d'Issolud).

— N° 20, 14 mai 1887 : Cicero de Oratore p. p. Piderit, 6 éd. par O. Harnecker (commencement d'un compte-rendu développé). — Wordsworth, Sanday, White, Portions of the Gospels according to Mark and Matthew from the Bobbio ms. (H. Roensch : très important). — Neue Philologische Erscheinungen aus Russland (H. Haupt : il existait dès 1830 près de 150 traductions françaises d'Horace, tandis que la première traduction russe de cet auteur a paru en 1884 ; elle est d'ailleurs l'œuvre d'un Allemand. Les savants russes actuels s'efforcent de combler les lacunes de leur littérature d'érudition et d'enseignement. Ainsi Modestov a dirigé la traduction du Reallexicon de Luebker. <Nous ne comprenons pas que l'on traduise une aussi médiocre compilation.> — L. Esmonnot, Néris, vicus Neriomagus (Chambalu : recherches utiles et bien exposées).

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 7, 1er avril 1887 : Rob. Vischer, Studien zur Kunstgeschichte (Springer). — Thode, Franz von Assisi und die Anfänge der Kunst der Renaissance in Italien (Dobbert : très solide ouvrage qui enrichit la littérature de l'histoire de l'art). — Hugo Berger, Geschichte der wissenschaftlichen Erdkunde der Griechen, I Abth., die Geographie der Ionier (K. J. Neumann : travail qui sera fondamental, « grundlegend » ; on ne peut que souhaiter que l'auteur poursuive et achève le plus tôt possible ses études sur la géographie des Grecs).

Wochenschrift für klassische Philologie, 20 avril 1887, n° 16 : Demosthenes neun Philipp. Reden v. Rehdantz-Blass, II, 2 : Indices, 4e éd. (Nitsche : revisée avec le plus grand soin.) — Euripides' Medea v. H. von Arnim. (Barthold : explications généralement bonnes, quelquefois artificielles ; le ton de l'éditeur est arrogant.) — H. Merguet, Lexikon zu Caesar, 3. Lief. (Neitzert : manque de soin, inférieur à l'ouvrage de Meusel.) — E. Wölfflin, Archiv für lat. Lexicographie und Grammatik, 3e année (1886), III, IV. (Landgraf.) — Ellendt-Seyffert, Lat. Grammatik, 30e éd. (Zillgenz.)

— 27 avril 1887, n° 17 : Joh. und Th. Baunack, Studien auf dem Gebiete der griech. und arischen Sprachen I. (Immisch : utile et intéressant.) — H. Berger, Geschichte der Erdkunde der Griechen I. (Partsch : le don le plus précieux que l'histoire de la géographie ancienne ait reçu depuis longtemps.) — J. M. Stahl, Quaestiones ad Thucydidem pertinentes. (Widmann : excellent.) — W. Ihne, Römische Geschichte, VI. (Faltin : simple et clair, mais n'a rien de ce qui captive le lecteur). — Plauti comoediae. Rec. Ritschl-Goetz, III 1 : Bacchides, ed. altera. (Anspach : bon.) — H. Merguet, Lexikon zu Caesar 4.-6. Lief. (Wolff.) — G. Schepss, Die ältesten Evangelienhandschriften der Würzburger Bibliothek. (Stangl : très utile.)

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 23 Vingt-unième année 6 juin 1887

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 785, 21 mai 1887 : S. R. Gardiner, History of the Great Civil War, 1642-1649, I vol., 1642-1644. (Seeley : ouvrage d'un historien dans le plus strict et le plus simple sens du mot ; l'auteur n'est ni un philosophe, ni un artiste, mais un historien ; son récit n'est ni original ni éloquent, mais fidèle.) — L. Devey, Life of Rosina, lady Lytton, a vindication. (W. Macdonald.) — Barstable, The theory of international trade. (Edgeworth.) — The history of the invention of printing, IV. (Hessels.) — The earliest papal catalogue (Dunelm). — Dean Aldrich and the duke of Ormond (Aitken). — « Ceiling » and « heling » (K. Blind). — Conder, Atlaic Hieroglyphs and Hittite inscriptions. (Sayce.) — A classical scholar in the Vatican (Rob. Ellis). — The Etruscan numerals. (Rob. Brown, jun.) — Maspero, L'archéologie égyptienne (Am. B. Edwards : « to his vast erudition as an Egyptologist Prof. Maspero unites not only the varied and special qualifications of the archaeologist, but the poetical knowledge of the explorer and the insight of the artist. ») — The Royal academy, II. (Claude Phillips.) — Pieter Clazse at the Dulwich gallery. (Radford.)

The Athenaeum, n° 3108, 21 mai 1887 : Lecky, History of England in the eighteenth century, vols V a. VI. (Très bon, le meilleur récit qu'on ait eu jusqu'ici des neuf premières années du ministère de Pitt.) — James A. H. Murray, A New English Dictionary on historical principles, founded mainly on the materials collected by the Philological Society, parts II and III. Ant-Boz. (Excellent.) — Sir Richard Temple, Journals kept in Hyderabad, Kashmir, Sikkim and Nepal edited with introd. by his son, R. C. Temple, 2 vols. — Duncker, History of Greece, transl. by Alleyne a. Evelyn Abbott, vol. II ; V. Duruy, Histoire des Grecs, tome I. — The Dictionary of National Biography. — Wills in the Court of Hustings. — The hon. I. G. N. Keith-Falconer (not. nécrol.) — The unpublished letters of Thackeray, III.

Literarisches Centralblatt, n° 21, 21 mai 1887 : Kaulen, Einleitung in die heilige Schrift Alten und Neuen Testaments, II, 2. Kähler, Visitation und Synode. — Wallaschek, Ideen zur praktischen Philosophie. — Wendt, die Entwickelung der Leibnizschen Monadenlehre bis 1695. Veltmann, Funde von Römermünzen im freien Germanien u. die Oertlichkeit der Varuschlacht. (Réfute Mommsen.) — Siegener Urkundenbuch, hrsg. von Philippi, I, bis 1350. — Meinecke, das Stralendorff'sche Gutachten und der Jülicher Erbfolgestreit. (Prouve la fausseté du document.) — Von der Wengen, General Vogel von Falckenstein u. der hannoversche Feldzug 1866. (Instructif.) — Kiepert, Schulwandatlas der Länder Europas. — Kuntze, die obligationen im römischen u. heutigen Recht, u. das jus extraordinarium der römischen Kaiserzeit, zwei Abhandlungen. — Usener, Altgriechischer Versbau, ein Versuch vergleichender Metrik. (Très bon.) — Krumbacher, Ein irrationaler Spirant im Griechischen (étude où il y a à apprendre). — M. Hertz, Opuscula Gelliana lateinisch u. deutsch (introduction excellente à l'édition et à l'étude d'Aulu-Gelle). — Dante Alighieri, commedia and canzoniere, a new translation with notes, essays a. a biographical introd. by Plumptre (talent, soin, patience). — Appel, Die Berliner Handschriften der Rime Petrarca's beschrieben. (Grand soin et remarquable pénétration.) — Wolff, Karl Gotthelf Lessing. (Bonne étude sur le frère du grand écrivain.) — Steiner, Grundlinien zur Erkenntisstheorie der Goetheschen Weltanschauung mit besonderer Rücksicht auf Schiller. — Sichler, Histoire de la littérature russe depuis les origines jusqu'à nos jours. (Fait avec précipitation ; transcription non

satisfaisante; foule de faux-sens et de notices tirées de travaux russes, mais non digérées; tout, l'essentiel et l'insignifiant, est mis sur le même plan.) — GAIDOZ, Etudes de mythologie gauloise, I, le dieu gaulois du soleil et le symbolisme de la roue (renferme beaucoup de matériaux intéressants). — WIESER, das langobardische Fürstengrab u. Reihengräberfeld von Civezzano. — R. SCHNEIDER u. BREMEN, das Volksschulwesen im preussischen Staate. — MARX, Jüdisches Fremdenrecht, antisemitische Polemik u. jüdische Apologetik.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 20, 14 mai 1887 : Des L. Eustathius' Beurteilung des Origenes, p. p. A. JAHN. — Die Indices librorum prohibitorum des XVI Jahrhunderts p. p. REUSCH. — Erich HAUPT, Plus ultra, zur Universitätsfrage. — Wilhelm Gesenius' hebräisches u. aramäisches Handwörterbuch über das Alte Testament, 10e verb. u. verm. Aufl. bearb. von MÜHLAU u. VOLCK, mit Beiträgen von D. H. MÜLLER. — F. W. SCHMIDT, Kritische Studien zu den griechischen Dramatikern, nebst einem Anhang : zur Kritik der Anthologie, I. Zu Aeschylos u. Sophokles, II. Zu Euripides. (Kaibel : de bonnes idées, parfois des émendations réelles, mais que de choses inutiles! Quand verra-t-on fermer toutes les fabriques de conjectures? La plupart des changements que propose l'auteur, sont faux ou superflus.) — M. Tulli Ciceronis scripta quae manserunt omnia, rec. C. F. W. MÜLLER, II, 3 continens orationes pro Sestio, in M. Antonium Philippicas XIV. (Stangl : indispensable pour la critique et l'interprétation non seulement à tout « Ciceroforscher », mais à tous ceux qui s'occupent de grammaire et de stylistique latine.) — O. ERDMANN, Grundzüge der deutschen Syntax nach ihrer geschichtlichen Entwickelung, I. Gebrauch der Wortklassen. (Ries : inspire un sentiment de désappointement; l'auteur s'est trop hâté et n'a pas mûri son travail.) — Die Lais der Marie de France hrsg. von WARNKE, mit vergleichenden Anmerk. von R. KÖHLER (Morf : recherches méthodiques et instructives). — SALLES, Annales de l'Ordre Teutonique ou de Sainte-Marie de Jérusalem, depuis son origine jusqu'à nos jours et du service de santé volontaire avec les listes officielles des chevaliers et des affiliés. (Point de vue strictement catholique et anti-prussien.) — K. BÜCHER, die Bevölkerung von Frankfurt am Main im XIV. u. XV Jahrhundert. Socialstatistische Studien (Schanz : activité et persévérance qui frappent d'étonnement). — Souvenirs du feu duc de Broglie, vols II-III. (Alfred Stern : ouvrage de haute valeur.) — SCHRANKA, Ein Buch vom Bier, cerevisiologische Studien u. Skizzen. (M. Heyne : superficiel et plat.) — G. BOHNSACK, die Via Appia von Rom bis Albano (Hülsen : sera utile). — BEISSEL, die Bilder der Handschrift des Kaisers Otto im Münster zu Aachen. — Spielmannsbuch, Novellen in Versen aus dem XII u. XIII Jahrhundert übertr. von W. HERTZ (traductions aisées et habiles des meilleures nouvelles du moyen âge français).

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 8, 15 avril 1887 : Nouveaux mélanges orientaux, mémoires, textes et traductions publiés par les professeurs de l'Ecole spéciale des langues orientales vivantes à l'occasion du septième congrès international des orientalistes réuni à Vienne en septembre 1886; Ousâma ibn Mounkidh, un émir syrien au 1er siècle des croisades 1095-1188, par Hartwig DERENBOURG, II, texte arabe de l'autobiographie d'Ousâma, publié d'après le manuscrit de l'Escurial; notes sur quelques mots de la langue des Francs au XIIe siècle, d'après le texte arabe de l'autobiographie d'Ousâma; A. CARRIÈRE, un ancien glossaire latin-arménien, von der Ecole des langues orientales vivantes Herrn J. B. Emin in Moskau zur solennité du jubilé cinquantenaire gewidmet (P. de Lagarde : fait un grand éloge de tous ces ouvrages; « M. Car-

rière est avec Baumgartner l'unique espérance de ceux qui attendent quelque utilité pour la science de l'étude de l'arménien et se montre très bien instruit de la littérature sur la matière; les deux textes publiés par H. Derenbourg sont excellents, et son Ousâma est un document inestimable »; suit un compte-rendu très favorable sur Houdas, L'écriture maghrébine).

Theologische Literaturzeitung, n° 9, 7 mai 1887 : Dillmann, Die Bücher Numeri, Deuterononium und Josua, für die 2 Aufl. neu bearb. von A. D. (Stade.) — Weidner, Biblical theology of the Old Testament, based on Oehler. (Kaniphausen.) — Kreyher, L. Annaeus Seneca und seine Beziehungen zum Urchristenthum (O. Ritschl : trop d'assertions absolument incertaines et insuffisamment fondées). — M. Carrière, Die philosophische Weltanschauung der Reformationszeit in ihren Beziehungen zur Gegenwart (Hartung : 2e édition). — Landenberger, Johann Valentin Andreae, ein schwäbischer Gottesgelehrter des XVII. Jahrhunderts. (Löber : bonne étude.)

Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique, tome XXX, 3e livraison : A. Wagener, Qui désignait le premier interroi? — *Comptes-rendus :* Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques en France, 19e année (A. W. : n'offre pas moins d'intérêt que les volumes précédents). — Félix Nève, L'Arménie chrétienne et sa littérature (L. R. : savant et important ouvrage qui ouvre l'accès d'une littérature peu connue). — Gillet, De l'amélioration des études littéraires en Belgique (L. R. : renferme un grand nombre de conseils excellents). — Sormani, De Johannis Schraderi philologi vita ac scriptis (dissertation pour le grade de docteur en lettres classiques de l'université de Groningue; l'auteur a dépouillé les nombreux papiers de Schrader, professeur à l'université de Franeker de 1744 à 1783 et l'un des critiques les plus distingués du xviiie siècle; composé une biographie étendue du personnage; présenté sous un jour nouveau ses démêlés avec Ruhnkenius et publié les Emendationes sur Lucain que Schrader avait communiquées à Oudendorp). — P. de Nolhac, Facsimilés de l'écriture de Pétrarque et appendice au Canzoniere autographe (Ad. de Ceuleneer : fournit la preuve paléographique de l'importante découverte que l'on connaît et ne laisse aucun doute; appendice d'un vif intérêt pour tous ceux qui s'occupent de l'histoire littéraire de l'époque de la Renaissance). — Baumgarten, Geschichte Karls V. I et II (Lonchay : l'auteur a mieux que ses devanciers, pénétré le caractère de son héros, et montre, non plus l'empereur légendaire, mais le Charles-Quint de l'histoire; ses deux premiers volumes rappellent les principaux évènements qui marquent l'administration de Charles-Quint depuis sa majorité jusqu'à la bataille de Pavie). — Delbœuf et Roersch, Eléments de grammaire française (de Bastin : rappelle l'article de la *Revue critique* du 20 décembre 1885 « grammaire excellente »). — Delbœuf, Pages détachées de littérature et de grammaire (reproduit encore l'appréciation de la *Revue critique*). — Actes officiels. — Varia.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 24 Vingt-unième année 13 juin 1887

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 786, 28 mai 1887 : Lecky, A history of England in the eighteenth century, vols V et VI. (Dunlop : premier article.) — Augustine Birrell, Obiter dicta, second series. (Gray.) — Charnay, The ancient cities of the New World, being travels and explorations in Mexico and Central America from 1857-1882, translated from the French by Gonino, and Helen S. Conant. (Keane.) — Edward Moore, The time-references in the Divina Commedia. (Morshead.) — Recent literature : Brandl, Coleridge and die englische Romantik; Noble, Morality in English fiction; Crane, Le romantisme français. (Article de bibliographie.) — « God save the Queen » in Sanskrit. — The history of the invention of painting, V. (Hessels.) — Shylock and his predecessors. (Sidney L. Lee.) — A literary coincidence. (Edward Peacock.) — « Makebate ». (A. Hall.) — The Rhetoric of Aristotle, translated with an analysis and critical notes, by Welldon. (Sandys : bon.) — The « Revue de l'histoire des religions ». (Lettre de M. Jean Reville : « La Revue a paru très régulièrement depuis sa fondation; pendant les années 1885 et 1886, elle a si peu dormi qu'elle a publié des articles de fond de MM..., etc. ».)

The Athenaeum, n° 3109, 28 mai 1887 : Simpson, Letters and recollections of Julius and Mary Mohl. — Couder, Altaic hieroglyphs and Hittite inscriptions. (L'autre ne peut être accepté comme une autorité et, malgré ses conjectures, il n'a pas augmenté nos connaissances.) — Capt. Samuels, From the Forecastle to the Cabin. — Reed, A history of the old English letter foundries, with notes, historical and biographical, on the rise and progress of English typography. — Our library table : d'Ideville, Le comte Pellegrino Rossi, sa vie, son œuvre, sa mort. — Anne Boleyn in France. (Aug. Filon.) — Notes from Florence. (V. L.) — Coincidences. (Florence Gautier.) — The « Alcestis » at Oxford. — The life of Shakspeare.

Literarisches Centralblatt, n° 22, 28 mai 1887 : Bleek, Einleitung in das Alte Testament, 5e Aufl. — Delitzsch, Prolegomena eines neuen hebräisch-aramäischen Wörterbuches zum Alten Testament. — Bärthold, die Wendung der Wahrheit in der Culturentwicklung. — Witte, Kantischer Kriticismus gegenüber unkritischem Dilettantismus. — Romundt, die Vollendung des Sokrates, Immanuel Kant's Grundlegung zur Reform der Sittenlehre dargestellt. — Historische Aufsätze, dem Andenken an Georg Waitz gewidmet. (Trop de travaux qu'on a étendus considérablement pour leur donner le même développement qu'aux autres.) — Bruno Gebhardt, Adrian von Cornato, ein Beitrag zur Geschichte der Curie und der Renaissance. (Fait avec soin; nous présente un homme bien doué et plein de singulières contradictions.) — G. Weber, Geschichtsbilder aus verschiedenen Ländern und Zeitaltern. (Essais de forme agréable). — Ditfurth, die Schlacht bei Borodino am 7 september 1812 (signale surtout la part que prit à l'action le contingent de cavalerie allemande, cuirassiers saxons et brigade légère wurtembergeoise). — Diercke u. Gaebler, Schulatlas über alle Theile der Erde für die mittleren Unterrichtsstufen. — J. Baunack u. Th. Baunack, Studien auf dem Gebiete des Griechischen und der arischen Sprachen, I, 1. (Suite de petites contributions grammaticales et épigraphiques.) — Aristotelis qui ferebantur librorum fragmenta, collegit V. Rose. (Travail solide.) — Fragmenta poetarum romanorum, collegit et emendavit Aem. Baehrens. (L'idée de ce recueil n'a été exécutée qu'incomplètement et avec une hâte, une négligence qui sont extraordinaires, même chez Baehrens; on ne peut se fier au texte des

fragments, et il ne faudra le consulter qu'avec une extrême circonspection, en se tenant toujours à l'apparat critique.) — LANGEN, Plautinische Studien (réflexions justes et modérées d'un homme compétent; on les approuvera en très grand nombre). — A. Gellii Noctium Atticarum libri XX, ex recens. Mart. HERTZ, ed. minor altera, vol. I, II (très recommandable). — HOLTHAUSEN, die Soester Mundart, Laut = und Formenlehre nebst Texten. (Etude satisfaisante.) — Friedrich Hebbel's Tagebücher, mit einem Vorwort hrsg. von F. BAMBERG. II. — RYDBERG, Underökningar; germanisk mythologi, I. (L'auteur du compte-rendu n'approuve pas la méthode et les résultats de Rydberg.) — Beschreibende Darstellung der älteren Bau = und Kunstdenkmäler des Königreichs Sachsen (Annaberg, Marienberg, Flöha) bearb. von STECHE. — Rich. HAUPT, die Bau = und Kunstdenkmäler der Provinz Schleswig-Holstein mit Ausnahme des Kreises Herzogthum Lauenburg, 1-4 Liefer. — H. SCHILLER, Handbuch der praktischen Pädagogik für höhere Lehranstalten. — WEISE Bibliotheca germanica, 1880-1885. (Semble avoir été fait avec grand soin.)

Deutsche Litteraturzeitung, n° 21, 21 mai 1887 : Die Propheten Jesaya und Jeremia, p. p. C. v. ORELLI. — KRÜGER, Lucifer, Bischof von Calaris und das Schisma der Luciferianer. (Bonwetsch : travail soigné, intéressant, original.) — KOEGEL, Lotzes Aesthetik. — ELLIS, Sources of the Etruscan and Basque languages. (Deecke : avance à peine la question et doit être jugé avec indulgence.) — JOHANSSON, De derivatis verbis contractis linguae graecae quaestiones. (Bezzenberger : recherches fécondes et instructives.) — Ad. RÖMER, Ueber die Homerrecension des Zenodot. (Gemoll : preuves en leur ensemble convaincantes.) — BURESCH, Consolationum a Graecis Romanisque scriptarum historia critica. (Gercke : travail qu'on ne pourra utiliser qu'avec grande précaution.) — J. von MÖRNER, Die deutschen u. franz. Heldengedichte des Mittelalters als Quelle für die Culturgeschichte. (F. N. : beau sujet, mais rien de nouveau, pas de progrès scientifique.) — Lewes, Gœthes Leben und Werke, neu übers. von LIPPERT. (Werner : à quoi bon cette nouvelle traduction qui ne corrige même pas les fautes de Lewes?) — Al. SCHMIDT, Shakspeare-Lexicon, a complete dictionary of all the English words, phrases a. construction in the works of the poet, 2e edit. 2 vols. (Zupitza : réimpression d'un ouvrage qui n'est plus à louer.) — Gesta abbatum Fontanellensium, rec. LOEWENFELD. (Holder-Egger : fait avec soin.) — BAUMGARTEN, Geschichte Karls V, II, 1 (Brieger : suite de ce louable ouvrage où tout est groupé avec clarté et exposé avec grand détail, mais sans fatiguer le lecteur). — HENNE-AM-RHYN, Culturgeschichte des deutschen Volkes. — Publicationen des königl. ethnographischen Museums zu Dresden, hrsg. von A. B. MEYER. — Lorenz von STEIN, Lehrbuch der Finanzwissenschaft, II T. Die Finanzverwaltung Europas.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 9, 1 mai 1887 : LAMPRECHT, Deutsches Wirthschaftsleben im Mittelalter, Untersuchungen über die Entwickl. der materiellen Kultur des platten Landes auf Grund der Quellen zunächst des Mosellandes, I. Darstellung. II Statistisches Material, Quellenkunde. III. Quellensammlung (von Inama-Sternegg : travail qui témoigne d'une grande persévérance et qui renferme d'abondants matériaux de toute sorte; l'auteur est à la fois historien et économiste). — GEERING, Handel und Industrie der Stadt Basel, Zunftwesen und Wirthschaftsgeschichte bis zum Ende des XVII Jahrhunderts aus den Archiven dargestellt. (G. Schanz : études fécondes.) — Alfred STERN, Abhandlungen und Actenstücke zur Geschichte der preussischen Reformzeit 1807-1815. (A. Fournie.r) — CHRISTIE, The diary a. correspondence of Dr. John Worthington, II, 2. (Alfred Stern.)

Wochenschrift für Klassische Philologie, 4 mai 1887, n° 18 : G. Hofmann, De iurandi apud Athenienses formulis (Lewy). — F. Müller, Dispositionen zu den Reden bei Thukydides (Widmann : bien venu). — Euripides, Medea... by C. B. Heberden (Barthold : l'auteur ne prétend pas à être original). — Dionysii Halicarnassensis antiq. Rom. quae supersunt. Graece et latine ex rec. Ad. Kiessling et V. Prou (Jacoby : l'édition des trois premiers livres due à M. Kiessling est satisfaisante, le reste sans valeur). — C. J. Rockel, De allocutione usu, qualis sit apud Thucydiden Xenophontem, Oratores Atticos, Dionem, Aristidem. (Keil : absolument insuffisant). — A. Feilchenfeld, De Vergilii bucolicon temporibus (Bitschofsky : bon). — A. Gerber et A. Greef, Lexicon Taciteum, VI, impertio — is (Wolff : excellent).

— 11 mai 1887, n° 19 : Denkmäler des klassischen Altertums, hrsg. von A. Baumeister, liv. 21-33 (Weizsäcker loue cet ouvrage dans son ensemble et fait quelques critiques de détail). — H. Herbrecht, De sacerdotii apud Graecos emptione venditione. Diss. Argentorat. selectae X (Stengel : étude soignée et savante). — Euripidis Medea, für den Schulgebrauch erkl. von S. Mekler (Barthold : la quatrième édition de Médée, publiée pendant l'été 1886 !). — J. Kohm, Über die Echtheit der Tetralogieen des Antiphon (Lewy : l'auteur défend l'authenticité des tétralogies; son jugement est discret et généralement bien fondé). — C. Th. Michaelis, De Plutarchi codice manu scripto Marciano 386 (Keil : recommandable). — Corippi Africani grammatici quae supersunt. Rec. M. Petschenig (Manitius : édition bien faite, beaucoup d'heureuses émendations de Corippus par Corippus lui-même). — H. Meyer, Kleine Schriften zur Kunst = Vol. 25 des Deutsche Litteraturdenkmale des 18. und 19. Jahrh., réédités par B. Seuffert (Blümner : chaudement recommandés aux archéologues et aux amis de Goethe; introduction excellente de Weizsäcker sur les rapport de Gœthe et Meyer). — Πρακτικὰ τῆς ἐν Ἀθήναις ἀρχαιολογικῆς ἑταιρίας τοῦ ἔτους 1885 (Schneider). — Deutscher Universitäts-Kalender, Sommer 1887.

— 18 mai 1887, n° 20 : W. Richter, Handel und Verkehr der Völker des Mittelmeers im Altertum (Blümner : bon, mais les illustrations ne sont pas toujours bien choisies). — Euripides Herakliden erkl. von Bauer-Wecklein (Gloël : excellente édition classique). — Carmina figurata graeca ed. C. Haeberlin et M. Rannow, Studia Theocritea (Knack : l'étude de H. est riche en belles découvertes, mais aussi en hypothèses insoutenables, celle de R. est un travail solide et utile). — A. Gercke, Chrysippea (Susemihl : satisfaisant). — Fr. Knoke, Die Kriegszüge des Germanicus in Deutschland (Andresen : important, basé sur des études soigneuses et étendues).

— 25 mai 1887, n° 21 : Fr. Ziemann, De anathematis graecis (Lehnerdt : peu de valeur). — R. Kayser, De interpunctione graecarum inscriptionum (Keil : le seul mérite de cette étude est la collection des matériaux). — H. Guhrauer, Musikgeschichtliches aus Homer. I. (K. v. Ian recommande chaudement ce travail comme le premier chapitre d'une histoire de la musique dans l'antiquité classique). — J. A. Heikel, Über die sogenannte βούλευσις in Mordprozessen, et W. Passow, De crimine βουλεύσεως (Herrlich : tous les deux prouvent que la βούλευσις n'est pas l'instigation au crime du droit moderne). — K. Schmidt, De Herodico Crateteo. I (Susemihl : démonstration évidente que les invectives contre Platon et d'autres disciples de Socrate qui se trouvent dans Athénée, sont empruntées au Πρὸς τὸν Φιλοσωκράτην d'Hérodicus de Babylone). — G. Götz, De Placidi glossis prolusio (Hagen : belle étude). — E. Wezel, Cäsars gallischer Krieg. Ein Uebungsbuch zum Uebersetzen (Radtke).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 25 Vingt-unième année 20 juin 1887

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 787, 4 juin 1887 : Lefevre, Peel and O'Connell, a review of the Irish policy of parliament from the Act of Union to the death of Sir Robert Peel (A. Arnold). — Clouston, Popular tales and fictions, their migrations and transformations, 2 vols. (Ralston : beaucoup d'informations). — Sidgwick, Outlines of the history of Ethics (Benn). — Walt Whitman, Specimen days in America (W. Lewin). — Some books on ancient history : Church, Carthage (fait avec succès); Jevons, The development of the Athenian democracy : intéressant, mais prête à discussion; Böckh, Die Staatshaushaltung der Athener, 3e edit. p. p. M. Fränkel; Ussing, Erziehung und Jugendunterricht bei den Griechen u. Römern, neue Bearbeitung; Junghahn, Studien zu Thukydides; Ad. Bauer, Thukydides und Müller-Strübing. — Prof. Spencer Baynes (not. nécrol.) — The meeting of the Weimar Gœthe Society and the new « Faust » ms. (H. S. White). — The history of the invention of printing, VI. (Hessels). — The name « Eadric Streona » (Stevenson). — Alleyne's « College of God's Gift ». (Hall). — The glosses in Harleian ms. 1802 (W. Stokes). — Coleridge's ode « Dejection » (E. Douglas). — The « Société de linguistique de Paris » (W. Stokes). — Compendiums in Greek Palaeography (Allen). — Correction of a corrupt passages in Ovid's « Tristia » (Owen). — The excavation of Sybaris. — Itinerary measures in Egypt. (Flinders Petrie). — Archaeological discoveries in India (Burgess). — The « Revue de l'histoire des religions » (Am. B. Edwards). — The « Alcestis » at Oxford. (E.)

The Athenaeum, n° 3110, 4 juin 1887 : Selections from the poetical works of Swinburne. — Chase, Chrysostom, a study in the history of Biblical interpretation. — Custumals of Battle Abbey in the reigns of Edward I and Edward II, from mss. in the public Record Office p. p. S. Bird. — Admiral D. Porter, The naval history of the Civil War. — Beveridge, The trial of Maharaja Nanda Kumar. — Christopher Smart. (Ed. Gosse.) — Thackeray on Mr Coventry Patmore. (Young.) — The Quarterly Review on Hobbes. (G. Croom Robertson). — « Pickwick » and its illustrations. — Prof. T. S. Baynes. — A discovery in the city (Welch).

Literarisches Centralblatt, n° 23, 4 juin 1887 : Ziegler, Geschichte der christlichen Ethik. — Weckesser, zur Lehre vom Wesen des Gewissens. — Hauck, Kirchengeschichte Deutschlands, I, bis zum Tode des Bonifacius. (L'auteur montre tout ce qu'il faut pour faire attendre un ouvrage remarquable.) — Mehlis, Studien zur ältesten Geschichte der Rheinlande, IX, das Grabfeld von Obrigheim. — Annalen des fränkischen Reiches im Zeitalter der Karolinger, II Hälfte, von der Thronbesteigung Ludwigs des Frommen bis zum Tode Ludwigs des Kindes, hrsg. v. Kohl. — Allgemeine Kriegsgeschichte der neuesten Zeit, hrsg. unter der Redaction des Fürsten Galitzin, aus dem russischen ins Deutsche übersetzt von Streccius. I. Die Kriege der ersten franz. Revol. u. der Republik, 1792-1801, I. Die ersten vier Jahre. (Bon livre.) — Wolf, Wallis u. Chamonix. — Ungedruckte wissenschaftliche Correspondenz zwischen Kepler u. Herwart von Hohenburg, 1599, p. p. Anschütz. — Von Volzogen, Ueber Sprache und Schrift, gesammelte Beiträge zur Ethnologie, Sprachwissenschaft, Stilistik und Orthographie. — Platonis Protagoras, ed. Kral. (Très remarquable par son indépendance.) — Johansson, De derivatis verbis contractis linguae graecae quaestiones. (Intéressant, parfois trop hardi.) — Schepss, Priscillian, ein neuaufgefundener lateinischer Schriftsteller des IV. Jahr-

hunderts, Vortrag. — Jean Fleury, Essai sur le patois normand de La Hague. (Du bon et du mauvais; ce qu'il y a de meilleur, c'est le glossaire.) — Seifert, Glossar zu den Gedichten des Bonvesin da Riva. (Travail qui fait honneur à l'auteur et à l'école qu'il a fréquentée.) — Söderhjelm, Petrarca in der deutschen Dichtung. (C'est plutôt une histoire des traductions allemandes de Pétrarque qu'une histoire de l'influence de Pétrarque sur la poésie allemande.)

Deutsche Literaturzeitung, nº 22, 28 mai 1887 : Charvériat, Les affaires religieuses en Bohême au xvie siècle depuis l'origine des frères bohêmes jusques et y compris la lettre de Majesté de 1609 (Loserth : « Ce livre n'a aucune valeur scientifique; ce n'est qu'un extrait de l'ouvrage de Gindely; l'auteur ne connaît pas les autres écrits parus depuis dix ans sur le sujet; quelques fautes de détail »). — P. Schanz, Commentar über das Evangelium des heiligen Johannes, II, 7. (Friedlieb.) — N. Bloch, die Ethik in der Halacha (programme de l'école des rabbins de Pesth; beaucoup de matériaux importants). — Pasquale d'Ercole, Notizia degli scritti e del pensiere filosofico di Pietro Ceretti accompagnata da un cenno autobiografico del medesimo intitolato « La Mia Celebrita ». — Schanzenbach, Aus der Geschichte der Eberhard-Ludwigs Gymnasiums; G. Wendt, Ueberblick über die Geschichte des Gymnasiums. — Catalogue des Alsatica de la bibliothèque de Oscar Berger-Levrault. — Radloff, die Sprachen der nördlichen türkischen Stämme, I, Proben der Volksliteratur; V, der Dialekt der Kara-Kirgisen; VI, der Dialekt der Tarantschi. (Très importante publication.) — Söhnel, die Rundwälle der Niederlausitz nach dem gegenwärtigen Stande der Forschung. (Petit ouvrage clair et complet sur le sujet.) — Hans Flach, Peisistratos und seine literarische Thätigkeit (R. Neubauer : l'auteur n'a pas réussi à donner les preuves de ce qu'il avance, ou du moins ses preuves sont insoutenables « nichtig und luftig »). — Virgilii Maronis grammatici opera ed. Joh. Huemer (Keil : très louable édition). — C. G. Franke, der obersächsische Dialekt; Holthausen, die Soester Mundart (Nörrenberg). — Tomaschek, Schillers Wallenstein; Rönnefahrt, Schillers dramatisches Gedicht Wallenstein aus seinem Inhalt erklärt. (Minor : deux nouvelles éditions.) — Edm. Franke, Französische Stilistik, ein Hilfsbuch für den franz. Unterricht. (Stengel.) — Waitz, Urkunden zur deutschen Verfassungsgeschichte im X, XI u. XII Jahrhundert, 2e édit. — Briefe von Andreas Masius u. seinen Freunden 1538-1573, hrsg. von Max Lossen; das Buch Weinsberg, Kölner Denkwürdigkeiten aus dem XVI Jahrhundert hrsg. von K. Höhlbaum (G. v. Below : très bonnes et utiles publications). — A. Vandal, Une ambassade française en Orient sous Louis XV, la mission du marquis de Villeneuve, 1728-1741 (Schirren : reproche à l'auteur de s'en tenir à la surface des choses). — Schultess, Europäischer Geschichtskalender, neue Folge, II Jahrgang, 1886, hrsg. von E. Delbrück. I. Das deutsche Reich. (O. Lorenz.) — Karten von Attika, aufgen. durch Offiziere u. Beamte des Königl. Preuss. Grossen Generalstabes, mit erleuterndem Text hrsg. von E. Curtius u. Kaupert, IV. — Vierteljahrschrift für Musikwissenschaft, hrsg. von Chrysander u. Spitta, redigirt von G. Adler, I Jahrgang 1885. — Wereschtschagin, In der Heimat und im Kriege, Erinnerungen und Skizzen eines russischen Edelmannes aus der Zeit vor und nach der Aufhebung der Leibeigenschaft 1853-1881, deutsch von A. von Drygalski. (Une des plus excellentes descriptions de la vie intime du peuple russe et de son armée).

— Nº 23, 4 juin 1887 : Theologischer Jahresbericht, V. Literatur des Jahres 1885. (Jülicher.) — J. E. Maude, The foundation of ethics, p. p.

W. James (von Gizycki). — Kiessling, Eine Auswahl seiner Joachimsthalschen Schulreden, hrsg. von A. v. Bamberg. (Von Sallwürk.) — Wahrmund, Praktisches Handbuch der neuarabischen Sprache mit Schlüssel. (Manuel pratique.) — G. Curtius, Ausgewählte Abhandl. wissenschaftl. Inhalts, hrsg. von Windisch (Jolly : 2e partie de ce choix). — R. Zimmermann, De nothorum Athenis condicione (Dittenberger : méritoire). — Carmina figurata graeca, p. p. Haeberlin (S. : 2e édition). — M. Fabi Quintiliani Institutionis Oratoriae libri XII, ed. F. Meister, vol. II, liber VII-XII; *id.*, liber X, ed. F. Meister. (H. J. Müller : bons travaux; l'auteur n'évite pas les difficultés). — Mestorf, Urnenfriedhöfe in Schleswig-Holstein, (Undset : travail fait avec soin et excellent). — Mountford, The life and death of Doctor Faustus made into a farce, with the humours of Harlequin and Scaramouche, London. 1697, mit Einleitung u. Anmerk. hrsg. v. O. Francke (R. Mosen : très recommandable réimpression). — Egelhaaf, Analekten zur Geschichte. (Pöhlmann : recueil d'essais de valeur inégale.) — Stälin, Geschichte Würtembergs, I, 2. 1268-1496 (Hartmann : toujours les mêmes mérites, jugement ferme et style clair). — Von Söltl, Ludwig I König von Baiern und Graf von Armansperg (Heigel). — Th. Kirchhoff, Californische Culturbilder (Holst). — L. Kaemmerer, die Landschaft in der deutschen Kunst bis zum Tode Albrecht Dürers. (V. Oettingen). — V. Scheurl, Zur Lehre vom römischen Besitzrecht. — Fechner, Die handelspolitischen Beziehungen Preussens zu Oesterreich während der provinziellen Selbständigkeit Schlesiens 1741-1806. (Schmoller : ouvrage important.) — Heinrich Heines gesammelte Werke, hrsg. von G. Karpeles, *id.*, von E. Elster. (A. Sauer.)

Theologische Litteraturzeitung, n° 10, 21 mai 1887 : Pierson et Naber, Verisimilia, laceram conditionem Novi Testamenti exemplis illustraverunt et ab origine repetierunt. (Harnack.) — Chrn. Friedr. Schmid, Biblische Theologie des Neuen Testamentes, hrsg. v. Weizsäcker, 5e Aufl. besorgt durch A. Heller. (Link.) — Ostroumow, Kritik der Zeugnisse des Eusebius von Cäsarea und des h. Hieronymus von Stridon über die griechischen Apologeten des Christenthums des II Jahrhunderts (Harnack : très soigné). — Frothingham, Stephen Bar Sudaili, the Syrian mystic and the book of Hierotheos (Baethgen). — Archiv für Literatur = und Kirchengeschichte des Mittelalters, hrsg. von Deniffe u. Ehrle. (Loofs.) — Vattier, John Wyclyff, sa vie, ses œuvres, sa doctrine. (Lechler : des lacunes et des jugements contestables.) — Mach, Die Willensfreiheit des Menschen. (F. A. Müller.)

Archiv für Slavische Philologie. Tome X, Fasc. I et II. Ueber die altrussischen Kolbjager. (Fr. Miklosich : Kolbjag représente le grec. Κολ-πιγγας, Scandinave Kylfingar.) — Zu der Frage nach den Quellen des Hedwigsbüchleins. (Mankowski.) — Die Altslavische Erzählung vom Trojanischen Kriege. (A. Veselovsky.) — Nochmals Mehmed Sokolovic und die serbischen Patriarchen. (Ruvarac.) — Skizze einer sociologischen Analyse der sogenannten Grüneberger Handschrift. (Masaryk : essaye d'expliquer avec quels éléments ce document apocryphe a été composé.) — Anerkannte Falsa der bœhmischen Literatur. (Jos. Truhlar : appendice au travail précédent.) — Zu den Gœtternamen der baltischen Slaven. (Maretic.) — Chemische und mikroskopische Prüfung der Kœniginhofer Handschrift. (J. Gebauer : cet examen non-seulement n'a pas confirmé l'authenticité du manuscrit contesté, mais encore a fait surgir de nouvelles objections.) — Bibliographie. (Publications allemandes, russes, polonaises, tchèques, etc.) — Kleine Mittheilungen.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 26 Vingt-unième année 27 juin 1887

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

Literarisches Centralblatt, n° 24, 11 juin 1887 : Gesenius, hebräisches u. aramäisches Wörterbuch, 10 Aufl. p. p. MÜHLAU u. VOLCK. — Anecdota oxoniensia, the book of the bee, translated by BUDGE (cp. *Revue critique*, n° 18, art. 193) — HURTER, Nomenclator literarius recentioris theologiae catholicae theologos exhibens, III. — O. LORENZ, die Geschichts-Wissenschaft in Hauptrichtungen u. Aufgaben kritisch erörtert. (Instructif et plein de pensées qui frappent juste.) — FOKKE, Rettungen des Alkibiades, II, der Aufenthalt in Sparta (des remarques sagaces, mais tâche manquée entièrement, œuvre fantastique). — VOSS u. STIMMING, Vorgeschichtl. Altertümer aus der Mark Brandenburg, mit Vorwort von VIRCHOW, 8-15. — LINDNER, die Aufhebung der Klöster in Deutsch-Tirol 1782-1787, ein Beitrag zur Geschichte Kaiser Joseph's II (intéressant). — K. JANSEN, Paläographie der cimbrischen Halbinsel, ein Versuch die Ansiedlungen Nordalbingiens in ihrer Bedingtheit durch Natur u. Geschichte nachzuweisen. (Clair et profond ouvrage sur le Schleswig-Holstein.) — NISSL, der Gerichtsstand des Klerus, ein französischen Reich. (Remarquable quoiqu'on ne puisse en approuver les résultats.) — REINISCH, die Afar-Sprache, II. — SUSEMIHL, De politicis Aristoteleis quaestiones criticae (compétence et sagacité). — Prisciani Lydi quae exstant, metaphrasis in Theophrastum et solutionum ad Chrosroem liber, p. p. BYWATER. (Publication très soignée.) — PENNIER, Les noms topographiques devant la philologie (absolument sans valeur; cp. *Revue critique*, n° 5, art. 271.) — Isotae Nogarolae Veronensis opera quae supersunt omnia, p. p. APPONYI, I u. II. (livre très important pour l'histoire de l'humanisme et de la Renaissance.) — Gœthe, Hermann et Dorothée, p. p. A. CHUQUET (très attachant et instructif, à recommander vivement à tous ceux qui enseignent l'allemand et en France et en Allemagne). — WACKERNELL, die ältesten Passionsspiele in Tyrol. — RÖSCH, Sang und Klang im Sachsenland, eine Blumenlese heimathlicher Volkslieder. — HÖRSCHELMANN, das Zeitalter der Frührenaissance in Italien (compilation des ouvrages antérieurs). — Kunstdenkmäler im Grossherzogthum Hessen. Provinz Starkenburg, Kreis Offenbach, p. p. G. SCHÄFER. — Beschreib, Darstellung der älteren Bau = und Kunstdenkmäler des Fürstenthums Schwarzburg-Sondershausen, I, die Unterherrschaft, p. p. APFELSTEDT. — LANDENBERGER, Pädagogische Studien. — HENKE, die Vorschulen der höheren Lehranstalten.

Deutsche Literaturzeitung, n° 24, 11 juin 1887 : G. d'EICHTHAL, Mélanges de critique biblique; M. VERNES, Une nouvelle hypothèse sur la composition et l'origine du Deutéronome. (Wellhausen.) — TOLLIN, Geschichte der französischen Colonie von Magdeburg, I. (Schott : très recommandable.) — CLASSEN, Ueber den Einfluss Kants auf die Theorie der Sinneswahrnehmung und die Sicherheit ihrer Ergebnisse. (Lasswitz.) — STERZEL, A. Comte als Pädagog. — POTT, Allgemeine Sprachwissenschaft und Carl Abels ägyptische Sprachstudien. (Erman.) — KARPELES, Geschichte der jüdischen Litteratur. (Egers : manque d'études personnelles et parfois des fautes grossières.) — Homeri Iliadis carmina p. p. RZACH, II, Carm. 13-23. (Rendra de bons services.) — Homeri Odyssea p. p. P. CAUER. (J. Renner : tâche accomplie avec habileté, édition qui est au courant et qu'on devait introduire dans les écoles.) — O. RIEMANN, Syntaxe latine d'après les principes de la grammaire historique. (Schmalz : travail original.) — LOUVIER, Sphinx locuta est, Gœthes Faust und die Resultate einer rationellen Methode der Forschung. (R. M. Werner : prétend que Faust et Gretchen sont des allégories, que Faust est la Raison et Gretchen la Naïveté; que

Mephisto est l'Egoïsme, que Valentin est le Bon Sens, que la langue du poème est une langue spéciale et toute particulière où Stadt signifie « Gehirn »; Stadtthor, « Mund »; Thürbank, « Lippen »; Mauer, « Schädel »; Mauerhöhle, « Augenhöhle »; Euphorion serait également l'art de l'aéronaute, etc., etc.; bref, l'ouvrage semble une parodie et relève, non du critique, mais de l'aliéniste.) — SANDER, Dante Alighieri der Dichter der göttlichen Komödie. (Zschech : 2e édition d'un livre recommandable.) — SANTE SIMONE, Il mostro della Puglia ossia la storia del celebre monastero di S. Benedetto di Conversano. (Winkelmann : louable exposé.) — BEHRING, Sicilianische Studien, II. (Winkelmann : recherches sur Gautier de Palerme et regestes de 1130 à 1197.) — WÜSTENFELD, Fachr ed-dîn der Drusenfürst und seine Zeitgenossen, die Aufstände in Syrien und Anatolien gegen die Türken in der ersten Hälfte des XI (XVII) Jahrhunderts. (A. Müller : publication de très grande valeur.) — Souvenirs du feu duc de Broglie, IV. (A. Stern.) — O. BRENNER, Die echte Karte des Olaus Magnus vom Jahre 1539 nach dem Exemplar der Münchener Staatsbibliothek. (Partsch.) — Rob. Schumanns Briefe, neue Folge, hrsg. von F. G. JANSEN. — Jurisprudentiae antejustinianae quae supersunt, p. p. HUSCHKE. — Allgemeine Kriegsgeschichte der neuesten Zeit, hrsg. unter der Redaction des Fürsten GALITZIN, aus dem russischen ins deutsche übersetzt von STRECCIUS, I.

Berliner Philologische Wochenschrift, 21 mai 1887, n° 21 : CICERO de oratore, erkl. von K. W. PIDERIT, 6 Aufl. von O. HARNECKER (Sorof : fin d'un long compte-rendu favorable). — A. GASQUY, Cicéron jurisconsulte (M. Voigt : idée heureuse, travail utile). — APULEJUS, Eros und Psyche, uebersetzt von A. MOSBACH (-t- : bon). — H. HERBRECHT, De Sacerdotii apud Graecos emptione venditione (H. Lewy : des erreurs). — M. ZOELLER, Griechische und römische Privatalterthümer (G. Egelhraf : précis, utile). — C. WEYMANN, Studien über die Figur der Litotes (W. Pecz : soigné). — H. OMONT, Catalogue des mss. grecs des départements (A. Ludwich : excellent). — E. COPPI, Le università italiane nel medio evo, 3e éd. (H. Bressler : recommandable).

— 28 Mai 1887, n° 22 : H. NISSEN, Griechische und römische Metrologie (J. Wex). — H. FLACH, Peisistratos und seine literarische Thätigkeit (H. Landwehr : l'argumentation d'après laquelle Pisistrate n'aurait eu rien à faire avec les poèmes homériques n'est pas convaincante). — Sammlung der griechischen Dialektmischriften, Wortregister zum 1ten Bande von R. MEISTER (W. Larfeld : très utile). — O. GUETHLING, Curae Vergilianae. Additae sunt G. LINKER, Emendationes Vergilianae (W. Gebhardi : mauvaises conjectures). — F. PUGLIA, Studi di storia del diritto romano. (J. Baron : contestable.)

— 4 Juin 1887, n° 23 : E. HUEBNER, Römische Epigraphik (A. Chambalu : très recommandable). — O. PERTHES, Die platonische Schrift Menexenus (Schmelzer : soutient l'authenticité). — M. TULLI CICERONIS scripta recogn. C. F. W. MUELLER, Part. II, vol. III (Schmalz : bonne critique). — A. DEPPE, Kriegszüge des Tiberius in Deutschland (A. Eussner : intéressant pour la topographie). — Dialectorum italicarum aevi vetustioris exempla selecta edid. ENG. SCHNEIDER (W. Deecke : commode). — Πρακτικὰ τῆς ἀρχαιολογικῆς ἑταιρίας, 1885 (Chr. Belger). — K. KRUMBACHER, Griechische Reise (E. Fabricius : des étrangetés, par exemple lorsque l'auteur, constatant la laideur des Lesbiennes d'aujourd'hui, tire de là des conclusions au sujet de Sappho). — A. GEHRING, Die Behandlung die griechischen Syntax in Obertertia und Sekunda (F. Müller).

Gœttingische gelehrte Anzeigen, nº 10, 15 mai 1887 : Julien HAVET, Questions mérovingiennes, I. La formule. N. rex Francorum v. inl. II. Les découvertes de Jérome Vignier. III. La date d'un manuscrit de Luxeuil. (Zeumer : résultats surprenants; de longues et importantes erreurs sont réfutées par des arguments simples et convaincants; travaux qui font honneur à la sagacité critique autant qu'à l'excellent exposé de l'auteur.) — HUBER, Geschichte Oesterreichs, I u. II (Bachmann : ouvrage digne de grands éloges. — Briefe von Andreas Masius und seinen Freunden 1538-1573 (Loserth : très bonne publication accompagnée d'un commentaire détaillé et d'une table exacte).

Theologische Literaturzeitung, nº 11, 4 juin 1887 : ZÖCKLER, Wider die unfehlbare Wissenschaft, eine Schutzschrift für konservatives theologisches Forschen und Lehren. (Schürer.) — HENLE, Kolossä und der Brief des hlg. Apostels Paulus an die Kolosser. (Jülicher : des détails estimables, pas d'ensemble.) — LIPSIUS, Die apokryphen Apostelgeschichten und Apostellegenden, ein Beitrag zur altchristlichen Literaturgeschichte, II, 1. (A. Harnack : premier article sur cet ouvrage très remarquable.) — K. MÜLLER, die Waldenser und ihre einzelnen Gruppen bis zum Anfang des XVI Jahrhunderts. (Zoepffel : excellente étude qu'il faudra continuer.) — WANDT, Ethik, eine Untersuchung der Thatsachen und Gesetze des sittlichen Lebens. (Gottschick.)

Wochenschrift für Klassische Philologie, 1er juin 1887, nº 22 : L. LANGE, Kleine Schriften I (Genz). — F. BENDER, Geschichte der griechischen Litteratur (Syttl : ouvrage destiné au grand public; bien fait; quelques erreurs de détail). — J. H. H. SCHMIDT, Synonymik der griechischen Sprache, IV (Mathias : magistral, de la plus haute valeur). — H. HOLLANDER, Die handschriftliche Uberlieferung der Homerischen Hymnen (Gemoll : travail soigné, excellent). — E. WEISSENBORN, Xenophons Memorabilien als Schullektüre (Vollbrecht : très recommandable). — M. R. CAGNAT, Cours élémentaire d'épigraphie latine (Hagen : d'une grande importance pratique). — M. SONNTAG, Beiträge zur Erklärung Vergilscher Eklogen (Deuticke). — J. H. SCHMALZ, Deutsche Vorlagen zum übersetzen ins Lateinische für Oberklassen (Radtke : fait avec beaucoup d'habileté).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

VINGT-UNIÈME ANNÉE

II

(Nouvelle Série. — Tome XXIV).

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la Rédaction : M. A. CHUQUET

VINGT-UNIÈME ANNÉE

DEUXIÈME SEMESTRE

Nouvelle Série. — Tome XXIV

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

1887

ANNÉE 1887

TABLE DU DEUXIÈME SEMESTRE

ARTICLES

TABLE ALPHABÉTIQUE

TABLE PAR ORDRE DE MATIÈRES

Langues et littératures orientales.

Histoire ancienne (grecque et romaine).

Histoire du moyen-âge.

Histoire moderne.

Géographie.

Langue et littérature françaises.

Langue et littérature allemandes.

Langue et littérature anglaises.

Langue et littérature espagnoles.

VARIÉTÉS

CORRESPONDANCE ET COMMUNICATIONS

PÉRIODIQUES

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE

ANGLAIS

The Academy, n° 788, 11 juin 1887 — n° 814, 3 décembre 1887.
The Athenaeum, n° 3111, 11 juin 1887 — n° 3137, 10 déc. 1887.

ALLEMANDS

Altpreussische Monatsschrift, III et IV, avril-juin; V et VI, juillet-septembre 1887.
Annalen des Historischen Vereins für den Niederrhein insbesondere die alte Erzdiœcese Cöln, XVI° fasc.
Berliner Philologische Wochenschrift, n° 24, 11 juin 1887, — n° 48, 26 novembre 1887.
Deutsche Literaturzeitung, n° 25, 18 juin 1887, — n° 50, 10 décembre 1887.
Göttingische gelehrte Anzeigen, n° 11, 1er juin 1887, — n° 23, 15 novembre 1887.
Literarisches Centralblatt, n° 25, 18 juin 1887, — n° 50, 10 décembre 1887.
Theologische Literaturzeitung, n° 12, 18 juin 1887, — n° 22, 5 novembre 1887.
Wochenschrift für klassische Philologie, n° 23, 8 juin 1887, — n° 45, 9 novembre 1887.
Zeitschrift für katholische Theologie, III° fascicule trimestriel. 1887.

BELGES

Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique, tome XXX, 4° et 5° livraisons

---

LE PUY, IMPRIMERIE MARCHESSOU FILS, BOULEVARD SAINT-LAURENT, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 27 — 4 juillet — 1887

138. — Th. Homolle. **De antiquissimis Dianae simulacris Deliacis.** Paris, Labitte, 1885.
— **Les archives de l'intendance sacrée à Délos** (315-166 av. J.-C.). Paris, Thorin, 1886.

Les deux thèses présentées à la Faculté des lettres de Paris ne donnent qu'une idée incomplète des importantes découvertes faites par l'auteur dans l'île de Délos. Elles sont la suite des nombreux articles du *Bulletin de Correspondance hellénique* qui a tenu le monde savant au courant de ces découvertes, et l'annonce du grand ouvrage (Délos, 4 vol. in-4°) qui en donnera le tableau d'ensemble.

Il est donc inutile de rappeler longuement ici les incidents des fouilles entreprises par M. Homolle à Délos de 1877 à 1885, de montrer avec quelle habileté ont été employées les modiques ressources mises à sa disposition, de vanter le scrupule méticuleux du directeur de fouilles, son intervention continuelle dans l'œuvre de la recherche, la merveilleuse impulsion donnée aux travaux de dégagement des sanctuaires antiques. Un vrai savant, comme lui, ne veut devoir les éloges qu'aux travaux purement intellectuels, qu'à la mise en œuvre des matériaux historiques et artistiques rendus à la science : pour lui, les épreuves physiques, les fatigues, les ennuis du séjour dans une île pauvre et sans ressources, la difficulté de mener à bien une entreprise si compliquée au milieu d'obstacles suscités par la nature ou la mauvaise volonté des hommes, le courage moral et la vaillance, tout cela compte peu. Ceux qui connaissent M. H. savent que pour lui le progrès de la science importe seul. A Délos tout a été mené vite, simplement, avec le sentiment austère du devoir accompli : dans la conduite des fouilles et dans la publication des résultats acquis, pas un fait, pas une ligne, pas un mot, n'a révélé cet amour de l'apparat qui peut fausser la science en donnant à l'archéologue, comme à l'explorateur, la tentation de grossir artificiellement l'importance de ses découvertes. Les précieuses conquêtes de la science à Délos ont été faites à petits pas, sans bruit,

avec une patience acharnée, grâce à un labeur de tous les instants et à une constance inébranlable.

La méthode employée dans les deux thèses de M. H. reflète les qualités qu'il a mises à Délos au service de l'École d'Athènes et de la science française. Tout s'y résume en la conscience, la simplicité, l'austérité même. Et pourtant rien n'y est sacrifié au vain plaisir de grouper à outrance ou de systématiser à l'excès les résultats des fouilles. L'auteur s'oublie dans ses livres, comme le directeur des travaux faisait là-bas abstraction de sa personne, soucieux seulement du bon renom de l'École française qu'il représentait. Il donne, sous forme de thèses, l'exposé exact, simple et franc d'une partie de ses découvertes. Les deux livres, latin et français, ont la même physionomie de profonde honnêteté scientifique et d'exactitude; ce sont œuvres mûries et méditées dans leurs plus petits détails, où un esprit capable de généraliser hautement à l'occasion et d'aborder l'histoire ancienne dans toute sa grandeur s'est plu et plié à de minutieuses besognes. Le passé de M. H. avait déjà montré, l'avenir montrera mieux encore que cette gymnastique laborieuse des études de détail, si funeste à d'autres, a pour seul effet de retremper et de grandir chez lui le caractère et les aptitudes d'historien.

La thèse latine, pieusement dédiée à la mémoire d'Albert Dumont, maître et ami de l'auteur, est une contribution précieuse à l'histoire de l'art, surtout de la sculpture archaïque. M. H. explique dans son introduction comment les statues découvertes à Délos doivent être étudiées et comparées aux autres monuments de l'art grec, et indique la méthode, simple et louable de tous points, suivant laquelle il procédera. La première partie est consacrée à la description aussi exacte que possible des statues parmi lesquelles il choisira, les mieux conservées et les plus capables, par la netteté de leurs caractères, de constituer une ou plusieurs séries à la fois indivisibles et irréductibles. C'est la collection des images d'Artémis. La seconde partie de la thèse se compose d'une suite de dissertations établissant que les statues ainsi classées en séries représentent bien cette divinité, se rapportent exactement à un même type traditionnel. Enfin le troisième chapitre assigne aux monuments de la sculpture grecque trouvés à Délos leur place chronologique dans l'ensemble des œuvres de l'art antique. M. H. qui a distingué deux séries de statues d'Artémis, l'une archaïque, l'autre plus récente, l'une remontant aux premières années du septième siècle, l'autre au début du cinquième, s'efforce de déterminer la part des influences orientales sur les sculpteurs de la période primitive. Il conclut qu'on ne saurait surprendre la moindre ressemblance de style entre les statues archaïques de Délos et celles de l'Egypte, de l'Assyrie et de la Phénicie. Ses découvertes seraient donc un nouvel argument en faveur de l'originalité profonde de l'art grec dès les âges les plus reculés.

Les juges compétents ont loué d'un commun accord et sans restric-

tion la belle et sévère ordonnance de cette dissertation artistique : la pureté, l'élégance du style doublent aux yeux des connaisseurs ce mérite d'atticisme. La même justice a été rendue à la profonde érudition de l'auteur qui connaît également bien les textes classiques, les monuments de l'épigraphie et les œuvres d'art. Toutefois la description du costume des statues a paru contestable dans quelques détails. M. H. n'aurait pas indiqué assez nettement non plus l'étendue ni l'importance de la période intermédiaire qui sépare les deux séries de statues trouvées à Délos. Enfin son ingénieuse et séduisante théorie de l'indépendance du génie artistique des Hellènes serait empreinte de quelque exagération. Nous n'avons qualité ni pour étendre ni pour restreindre la portée de la plupart de ces critiques.

La thèse française « *Les archives de l'intendance sacrée à Délos* », échappe à l'analyse par son caractère de stricte et rigoureuse démonstration, et laisse peu de prise à la critique, tant la marche en est géométrique, sage et bien ordonnée. Tous les matériaux qu'elle contient ont été découverts par l'auteur, sauf ceux dont il doit communication à MM. Hauvette, Reinach et Paris qui dirigèrent plusieurs séries de fouilles dans la même île. C'est un premier point dont il ne faut pas exagérer l'importance en thèse générale, mais qui a sa valeur dans le cas présent ; car le déchiffrement de cette multitude de textes épigraphiques, la composition de ces commentaires particuliers dont toute étude d'ensemble doit être précédée, voilà des mérites qui dépassent de beaucoup celui de la découverte et qui reviennent en entier à M. Homolle. Ajoutons que ce ne sont point là des documents épigraphiques de lecture ni d'étude facile, mais des tableaux de noms propres et de chiffres, des catalogues d'objets dont il fallait souvent déterminer pour la première fois la nature. Tirer de là une étude d'un intérêt historique véritable, un tableau exact et complet de l'administration des archives sacrées de Délos, était une œuvre réclamant à la fois de hautes facultés de généralisation, de comparaison, de rapprochement, et une patience infinie, les aptitudes de l'érudit et celles de l'historien. Le mérite d'un labeur minutieux, d'une conscience pointilleuse se rencontre à chaque page, sans effacer ni dissimuler jamais à l'observateur attentif, la trace des idées générales et des hautes préoccupations. Mélange singulièrement curieux et instructif que cette œuvre où les détails les plus petits ne font point tort à l'intérêt historique, où le désir d'élever et d'agrandir un sujet si particulier n'a jamais nui à l'exactitude des traits les moins saillants. M. H. a trouvé dans cette étude un objet digne de son talent ; son livre intéressera à la fois ceux qui ne craignent pas de voir la précision des sciences archéologiques tourner à la sécheresse, et ceux auxquels les abus de la dissémination et de la dissection historiques inspirent quelques craintes pour l'avenir.

Le plan de cette étude des archives, embrassant une période d'un siècle et demi, est net, précis et ingénieux. Une introduction montre

l'importance historique du sujet. Les intendants des temples de Délos sont, après l'archonte, les premiers magistrats; et « l'abondance des « documents répond à l'importance même de l'institution ». Mais comment classer ces documents, ces quatre cent cinquante inscriptions entières ou fragments d'inscriptions? M. H. (p. 3) détermine d'abord le fondement, les origines et les caractères de la propriété sacrée, recherche sur quelles idées repose le droit des dieux, de quels faits dérive la propriété, quels rapports elle soutient à l'égard de l'Etat; il examine ensuite quelles formes elles revêt et de quels éléments elle se compose; enfin il montre comment on doit dresser l'inventaire de ce que les dieux possédaient en terres, édifices religieux ou maisons de rapport, en matériel, objets précieux, offrandes ou œuvres d'art, et reconstituer la liste de leurs revenus divers. Cet aperçu général résume d'une part des études antérieures de M. H. publiées dans le *Bulletin de correspondance hellénique*, et trace le programme du grand ouvrage sur Délos dont la présente thèse est l'introduction. Aussi ne comportait-il aucun développement.

Le corps même de l'ouvrage se compose de trois parties. Le chapitre I (p. 7 à 23) est une revue critique des documents relatifs à l'histoire et à l'administration des temples déliens. L'auteur constate la rareté et l'insuffisance des témoignages littéraires, sans rien mettre dans son exposé de l'empressement naïf et triomphal avec lequel certains épigraphistes proclament l'infériorité des textes classiques et se font les apôtres exclusifs des révélations du marbre. Il déplore que des œuvres comme la Δηλίων πολιτεία d'Aristote, comme les Δηλιακά de Sémos, fils de Cosmiadès, aient disparu, et se réjouit que sa bonne fortune lui ait permis de reconstituer une partie de l'histoire délienne. Mais il sait encadrer les données de l'épigraphie au milieu des documents littéraires, réserver sa place et son rôle aux textes de l'une et l'autre catégorie; pour mieux dire, il répudie cette opposition factice qu'on a essayé d'établir entre les deux sources de l'histoire antique. A ce titre son livre est un exemple qu'on fera bien de méditer et de suivre.

C'est ce qui fait la valeur du second chapitre, consacré au classement relatif des archives. Les marbres y sont d'abord classés suivant leur qualité, suivant la dimension des stèles et les caractères paléographiques; des mots particuliers, des signes spéciaux, bien d'autres détails, servent d'indices sûrs à la chronologie. Puis voici une dissertation historique sur la durée de l'existence indépendante de Délos (p. 26 à 46), modèle de méthode dans l'emploi et le mélange de documents d'origine différente : la mise en œuvre y est d'une habileté surprenante, car on y voit clairement que sans l'intervention perpétuelle de Thucydide, Polybe, Tite-Live, Diodore, les détails fournis par les inscriptions ne formeraient point de tissu historique, et que sans ces détails les témoignages des historiens manqueraient parfois de clarté. Si l'on ajoute à ce curieux chapitre les études publiées ailleurs par M. H. sur la confédé-

ration des Cyclades, on comprendra que, sous les apparences d'un minutieux opuscule de chronologie, se cache une contribution importante à la grande histoire, à l'histoire générale de la Grèce. L'œuvre de Droysen est sur bien des points heureusement complétée ou corrigée.

Le chapitre III (classement absolu des archives de l'intendance sacrée fondé sur la chronologie des archontes déliens) n'a plus peut-être le même intérêt, du moins un intérêt si général, mais tout autant de mérite. Après une rapide revue des catalogues d'éponymes, se place un examen de méthode chronologique; les précautions nécessaires dans les calculs fondés sur des catalogues d'archontes y sont énumérées; l'auteur indique toutes les garanties de comparaisons indispensables à une solution rigoureuse. Mais l'histoire reprend ses droits aussitôt : et le classement chronologique des archontes (p. 58 à 96) élucide encore plus d'une question générale et importante. Citons l'étude des offrandes d'Antigone et des Ptolémées (p. 60 et suiv.), les considérations relatives au rôle du κοινὸν τῶν νησιωτῶν, aux luttes des princes macédoniens contre les Ptolémées pour conquérir l'hégémonie de la mer Egée. Sans doute Droysen avait déjà fort bien indiqué les vicissitudes de cette rivalité; mais il n'était pas inutile de contrôler par quelques observations de détail, ici une date, là un fait.

Deux appendices complètent la thèse; le premier (p. 101 à 111) est un tableau chronologique des archontes déliens de 302 à 166. Dans ce tableau synoptique figurent aussi les hiéropes, les trésoriers publics, les secrétaires des hiéropes, les secrétaires de la ville et même des fonctionnaires et employés de moindre rang comme les graveurs en lettres. Le second appendice est le catalogue chronologique et descriptif des monuments : on y peut apprécier une fois de plus la minutieuse patience et l'amour de l'exactitude dont l'auteur a donné tant de preuves.

L'une et l'autre thèse vont bientôt rentrer et se fondre dans un ouvrage considérable où seront exposés les résultats des fouilles de Délos. Les qualités qu'on y a remarquées préserveront M. H. du danger auquel succombent trop souvent les hommes d'étude dont l'attention a été exclusivement absorbée par un seul sujet : ils cèdent volontiers à la tentation de faire graviter l'histoire générale autour du menu détail, ce qui est en somme un moyen de diminuer et de retrécir leur œuvre sans accroître pour cela leur renom. M. H. tient en bride, de main de maître et d'historien, les innombrables faits qu'il a révélés à la science par ses fouilles; il les estime à leur juste valeur, les classe exactement à leur place. Il sait que l'histoire d'un centre religieux comme Délos ne doit pas être isolée de l'ensemble de l'histoire grecque; et sa connaissance de l'esprit politique du monde ancien, des évolutions de cet esprit public, l'empêche de croire que Délos ait toujours joué un grand rôle au milieu des puissantes républiques et des princes qui se disputèrent l'hégémonie de l'Archipel. Des vues de ce genre ne pouvaient trouver place dans une étude d'archives, dans des dissertations de chronologie; mais elles y sont

implicitement contenues, et l'on devine d'instinct la part importante qui leur sera réservée dans l' « exposé général des résultats des fouilles ». Nous apprenons que le gouvernement hellénique vient d'accorder à la France l'autorisation d'entreprendre aussi des fouilles sur l'emplacement des sanctuaires de Delphes; on ne peut mieux souhaiter à ceux qui les dirigeront et en feront connaître les résultats que d'employer la méthode dont M. Homolle nous a donné le modèle. Les œuvres d'art, les documents épigraphiques que le sol couvre seront retrouvés, sans aucun doute; cela est affaire de temps, d'argent, de main-d'œuvre. Mais ce qui importe à la science, en dehors du pittoresque de l'entreprise et des conditions purement matérielles, c'est la mise en œuvre de ces précieux monuments. Puissent les fouilles de Delphes trouver un historien consciencieux, mais capable aussi de vues hautes et générales, comme la bonne fortune de l'Institut et de l'Ecole d'Athènes l'a voulu à Délos.

Marcel Dubois.

---

139. — Léon Renier. **Inscriptions romaines de l'Algérie.** Publication posthume des Tables II-V, *des Addenda et Corrigenda*, in-fol. p. 561-580, avec feuille de titre et faux-titre. — Paris, Alphonse Picard, 1886.

On sait que par suite de difficultés provenant du fait de son ancien éditeur, Léon Renier n'avait publié à la fin de son grand recueil épigraphique que le premier des index qu'il lui destinait, *Noms d'hommes et de femmes*. Il était triste de voir ce beau volume rester privé des autres tables formant son indispensable complément. Désormais, les amis de l'illustre épigraphiste n'auront plus ce regret; M. Edouard Renier a retrouvé dans les papiers de son père les épreuves des tables II *(Noms propres et surnoms)* et III *(Tribus romaines)*, ainsi que le manuscrit des tables IV *(Dieux et déesses)* et V *(Noms géographiques)* et il en a décidé la publication. M. Chatelain a bien voulu en surveiller l'impresseon et a eu, en outre, la bonne pensée d'ajouter, sous la rubrique *Addenda et Corrigenda*, les notes marginales écrites de la main de l'auteur sur quelques pages de l'exemplaire pieusement conservé par son fils. On possède donc aujourd'hui l'œuvre du maître sous la forme complète et définitive que lui-même lui avait assignée, car il paraît probable qu'au moment où il confectionnait ces tables, il avait déjà renoncé à composer un deuxième volume qui aurait contenu, suivant l'annonce primitive, l'explication des principales inscriptions, les dissertations archéologiques, historiques et géographiques auxquelles elles peuvent donner lieu, enfin, deux cartes et nombre de gravures sur bois représentant les monuments les plus remarquables sous le rapport de la paléographie. C'est ce programme attrayant, qui répond si bien aux goûts et aux besoins des érudits français, que nous eussions aimé voir repris et mis à exécution par quelqu'un des élèves les mieux qualifiés

du maître disparu. Il y a là une œuvre d'archéologie nationale qui attend son ouvrier et dont les matériaux sont déjà réunis dans les huit tomes de notes et de dessins autographes du commandant De La Mare, classés par son ami dans l'ordre géographique adopté pour son recueil des inscriptions de l'Algérie [1]. Néanmoins, on ne devra pas oublier que le *Commentaire* projeté pendant quelque temps par Léon Renier, puis délaissé quand il s'éprit de l'épigraphie romaine de la Gaule, a été rédigé, au moins pour une bonne part, sous forme de fragments dispersés en diverses publications où l'on parviendra à les retrouver en s'aidant de quelques indications bibliographiques [2]. Grâce aux tables complémentaires dont nous signalons l'achèvement et qu'il sera toujours facile d'encarter, même dans les exemplaires reliés, le recueil des inscriptions de l'Algérie va reprendre son importance par la facilité rendue aux recherches; le tome VIII du *Corpus* latin ne dispensera pas d'en faire usage ni de le citer, pas plus que le futur *Corpus* grec n'effacera l'œuvre de Bœckh et de Franz.

Robert MOWAT.

---

140. — C. WEIZSÆCKER. **Das apostolische Zeitalter der christlichen Kirche.** Freiburg 1886. Academische Verlagsbuchhandlung von Mohr. 1 vol. in-8, p. 698.

Cette histoire critique du premier âge de l'Église chrétienne est la contribution la plus importante qu'ait fournie la théologie allemande depuis vingt ans sur cette matière. Les livres de Néander, de Baur, de Ritschl, de Lechler dessinent la ligne dans laquelle l'ouvrage de M. Weizsæcker vient de prendre place en la prolongeant d'une façon très heureuse. Il est original de fond et de forme : de forme d'abord; pas une note au bas des pages, point de littérature du sujet, point de noms de savants dans le texte; un genre de composition spécial à notre auteur, où s'unissent et se fondent perpétuellement l'exposition historique et la discussion critique. Ce n'est pas que M. W. ignore ou dédaigne les opinions de ceux qui l'ont précédé en ces recherches. Le lecteur compétent s'aperçoit bien vite au contraire qu'il tient compte de tout, et se met en règle avec tous les travaux scientifiques de quelque valeur. Mais il ne cite aucun livre, ne nomme personne, et c'est une surprise agréable que cette rencontre d'un écrivain allemand se débarrassant du fardeau devenu accablant de l'érudition bibliographique et n'ayant d'autre souci que d'exposer et de justifier sa propre pensée [3].

---

1. Msc. 22955, à la Bibliothèque de l'Université.

2. Voir, dans le *Bulletin épigraphique*, t. V, 1885, p. 160-163, la liste détaillée des mémoires, articles et notes publiés par L. Renier.

3. L'abstention de M. W. va même trop loin. Son livre n'a point de préface, ce

Ajoutons que cette pensée est bien à lui. Toute son exposition est non-seulement faite d'après les sources minutieusement et longuement explorées, mais encore elle a jailli d'une conception très personnelle. Et c'est là le second mérite de son livre. Nous n'avons pas devant nous une lourde compilation des idées ou du savoir des autres. D'autre part le souci de l'originalité n'emporte pas M. W. jusqu'au paradoxe. C'est un savant droit, consciencieux, examinant les textes à la loupe, faisant chaque jour une petite récolte d'observations fines, neuves souvent, justes presque toujours, puis les mettant en œuvre, les coordonnant dans un ensemble systématique et arrivant ainsi à nous présenter, sous un jour relativement nouveau et avec un air très grand de vraisemblance, un chapitre d'histoire qui semblait presque épuisé. Cependant la méthode de M. W. a son revers. A raconter ainsi directement et tout uniment l'histoire, à la construire en toute liberté, faisant la critique des documents par la seule manière dont on les utilise, on gagne sans doute une grande facilité d'allure et l'on est plus sûr d'intéresser le lecteur. Cette méthode convient très bien pour les temps où les témoignages abondent et sont d'une origine indiscutable. Mais, dans les époques primitives où tout doit être établi par des recherches qui souvent n'aboutissent qu'au doute, la méthode de narration directe de M. W. a peut être le tort d'ouvrir trop grandement la porte au subjectivisme historique. Aussi, après avoir lu son ouvrage, le lecteur un peu difficile, se demandera-t-il : Est-il vraiment possible d'écrire une histoire du siècle apostolique? La critique peut-elle au-delà de la discussion objective des documents?

Cette réserve faite, voici le plan et l'analyse de cette œuvre considérable. Elle comprend cinq chapitres principaux. Le premier est consacré à la première communauté juive-chrétienne et expose le cours probable des événements, de la mort du Christ à celle d'Étienne martyr. Le second appartient à l'apôtre Paul. M. W. discute d'abord la vocation de l'apôtre, puis expose sa théologie et enfin les rappports de l'apôtre des gentils avec la communauté juive-chrétienne de Jérusalem. Dans le troisième chapitre, à l'aide des grandes épitres de Paul, est racontée l'histoire des églises pauliniennes. Celle de l'église de Corinthe est reconstituée, en particulier, avec une précision remarquable. Comme documents véritablement pauliniens, M. W. n'accepte, à côté des quatre lettres aux Galates, aux Corinthiens et aux Romains, que la première aux Thessaloniciens et celle aux chrétiens de Philippe. Le quatrième chapitre suit tour à tour le développement de l'église de Jérusalem avec Jacques, celui de l'église de Rome avec Paul et sa tradition, celui de l'église d'Éphèse avec Jean. Enfin le cinquième et der-

---

dont nous ne nous plaignons pas. Mais il manque à la fin un registre des matières ou des questions traitées, indispensable pour se retrouver dans un volume de 700 pages très compactes.

nier expose les formes de réunions et de culte, la constitution des communautés, et les mœurs des premiers chrétiens.

Dans ce vaste ensemble de questions obscures et fort compliquées, le chapitre sur la renaissance du christianisme après la mort de Jésus, l'exposition de la théologie paulinienne et des grandes missions de l'apôtre des païens, l'histoire des rapports de Paul et de l'église de Corinthe, l'étude sur la vie intérieure des premières communautés chrétiennes et l'origine des charges ecclésiastiques m'ont paru tout à la fois les parties les plus originales et les plus satisfaisantes du livre. Sur maint détail il y aurait à discuter ; mais ce n'est pas ici le lieu. Il suffira de marquer la méthode critique de l'auteur. Encore ne dirons-nous rien de la seconde partie de son ouvrage, de celle qui va de la mort de saint Paul à l'apparition du quatrième Évangile. Il y a là un demi-siècle en pleine nuit et les questions critiques que soulèvent les documents que l'on rapporte à cette période, tels que l'épître aux Hébreux, les Evangiles synoptiques, l'apocalypse, l'évangile de Jean, etc. rendent la tâche de l'historien encore plus difficile, sinon impossible. Les conjectures de M. W. en valent d'autres, mais ce ne sont jamais que des conjectures.

En revanche, dans la vie de l'apôtre Paul, il y a une dizaine d'années éclairées par sa correspondance authentique et à peu près sûrement datée. C'est là, dans ce point lumineux, que l'historien doit s'établir pour pousser ensuite des reconnaissances soit en avant soit arrière. Cette méthode est la seule qui puisse conduire à des résultats scientifiques. M. W. l'a appliquée avec une rigueur plus grande qu'on ne l'avait fait avant lui. Peut-être faudrait-il lui faire le reproche d'avoir été trop systématique et d'avoir cru qu'on pouvait faire une histoire complète avec les allusions indirectes et toujours fragmentaires des épîtres pauliniennes, en abusant, pour écarter tout le reste, de l'*argumentum e silentio*. Nous sommes d'accord avec lui pour rejeter tout ce qui, dans les *Actes des Apôtres,* est en contradiction positive avec les indications de Paul. Mais nous ne le sommes plus pour croire qu'avec ces indications éparses on puisse faire une histoire complète et systématique.

Les épîtres authentiques de Paul supposent beaucoup plus de choses qu'elles ne nous en apprennent. Le livre des *Actes* est une source d'ordre secondaire, cela va sans dire ; mais il n'est pas, croyons-nous, d'une saine critique de l'écarter trop facilement et de montrer le scepticisme presque absolu que professe l'historien allemand, même à l'égard de la seconde partie de ce document. Voici un exemple de ce que nous voulons dire. Dans l'épître aux Galates, Paul dit qu'il a prêché l'évangile en Syrie et en Cilicie avant les conférences de Jérusalem (Gal. I, 22). M. W. en conclut qu'il n'est allé nulle part ailleurs et met en doute, sinon le fond historique du récit de mission en Galatie des chapitres XIII et XIV des *Actes*, au moins la date de cette mission et, par

conséquent, l'association missionnaire primitive de Paul et de Barnabas (p. 94). Quelques lignes plus loin, dans l'épître aux Galates (II, 5), l'existence des communautés galates au moment de la conférence de Jérusalem, est nettement supposée. Voilà comment, en systématisant rigoureusement les indications de Paul, on peut arriver à contracter outre mesure l'histoire réelle et, par conséquent, à la fausser.

Le rapport du récit des *Actes* avec les épîtres de Paul reste toujours la question décisive pour l'histoire du siècle apostolique. Or, nous doutons très fort que la critique s'arrête à la solution que M. W. lui a donnée soit pour l'ensemble, soit dans le détail. C'est un retour à l'opinion de Baur. La défiance du théologien allemand est justifiée à son point de vue. Il admet, en effet, que l'auteur de cette chronique apostolique a connu et exploité les épîtres de Paul, et, dès lors, il ne peut avoir eu pour dessein que de falsifier l'histoire au profit d'une dogmatique ou d'un parti. Si Luc, en effet, a connu les lettres de Paul, le jugement de M. W. est forcé. On ne peut plus faire aucun fond sur un document dont l'auteur, avec une préméditation bien consciente, a pris à l'égard des affirmations de l'apôtre de si étranges libertés. Mais a-t-il connu les letttres de Paul? Nous savons qu'en Allemagne on n'en doute guère. Pour notre part, nous en doutons beaucoup. Le contraire même nous paraît infiniment plus vraisemblable. La question n'a pas encore été examinée, au seul point de vue historique et littéraire, et il serait important qu'elle le fût. Toute la crédibilité historique du livre des *Actes des Apôtres* en dépend. Suivant que l'auteur a connu ou n'a pas connu les épîtres de Paul, l'aspect de son écrit change totalement. Dans le premier cas, on est scandalisé à bon droit des licences qu'il prend à l'égard de ses sources et de pareilles sources. Dans le second, au contraire, on ne peut qu'admirer qu'un chroniqueur, écrivant à la fin du premier siècle, recueille une tradition si précise et, sur tant de points essentiels, en harmonie si merveilleuse avec les indications éparses des lettres de Paul. Les différences ou les erreurs constatées étonnent beaucoup moins alors que les coïncidences imprévues, et l'on n'est plus porté à dédaigner une chronique qui, sans être indiscutable, renferme des renseignements du plus haut prix, comme dans les parties où le récit est fait à la première personne et vient certainement d'un témoin oculaire. Nous ne pouvons ici que poser la question en faisant entrevoir que, si elle venait à être résolue dans le sens que nous pensons, la plus grande partie de la construction du nouvel historien de l'âge apostolique en serait ébranlée. Après tout, n'est-ce pas le sort de toutes les constructions de ce genre? Fait-on jamais, dès qu'il s'agit de l'antiquité, de l'histoire définitive? Il suffit pour mériter l'éloge de la critique, qu'un livre pose les problèmes avec plus de rigueur, serre les textes de plus près, les analyse avec plus de finesse, présente des hypothèses nouvelles qui profitent à la science autant par la contradiction qu'elles soulèvent que par leur valeur intrinsèque. Or, l'ouvrage de M. W. est de cet ordre et rend tous ces services.

A. SABATIER.

141. — **The familly of Brocas of Beaurepaire and Roche Court hereditary masters** of the royal buckhounds with some account of the english rule in Aquitaine by Montagu Burrows capitain R. N., M. A., F. S. A. Chichele professor of modern history in the university of Oxford. London, Longmans, Green, and Co, 1886, grand in-8 de XII-496 p.

Le sous-titre du volume de M. Montagu Burrows pourrait être celui-ci : *Le contenu d'un vieux coffre.* Ce coffre, construit au XV[e] siècle, semblait perdu depuis une centaine d'années ; on n'en soupçonnait même pas l'existence lorsqu'il devint dans un héritage — ô l'heureux hasard ! — la part de l'auteur que son mariage rattachait à l'antique famille de Brocas, cette famille dont le nom a eu l'insigne honneur d'être célébré par Shakspeare. Dès que le savant professeur eût ouvert le coffre si longtemps oublié, il prit la généreuse résolution de déchiffrer les documents qui s'y trouvaient réunis au nombre de six cents environ. Les plus anciens de ces documents remontent à l'année 1271 ; les plus modernes appartiennent à l'année 1782. Malgré les difficultés de lecture que présentent la plupart de ces textes, M. B. leur a vaillamment arraché leurs secrets et, à force de persévérance et de zèle, il a reconstitué l'histoire entière des Brocas depuis la fin du XIII[e] siècle jusqu'à la restauration de Charles II, n'ayant pas jugé à propos de pousser plus loin un travail qui, à partir de cette époque, aurait été d'un intérêt beaucoup moins général. Comme l'histoire de cette grande famille est intimement mêlée à l'histoire des deux nations pendant toute la durée de la domination anglaise en Aquitaine et en Gascogne, on comprend l'insistance avec laquelle les savants de Londres et d'Oxford, consultés par l'auteur, lui ont conseillé de publier une monographie d'autant d'importance. M. B. regrette, trop modestement, dans sa Préface, que le soin de mettre à profit les liasses du vieux coffre n'ait pas été confié à des mains plus expérimentées : nul travailleur n'aurait plus consciencieusement, plus habilement, tiré parti des trésors contenus dans les archives de la maison de Brocas. La période pendant laquelle les Anglais occupèrent la région représentée par les provinces ecclésiastiques d'Auch et de Bordeaux est encore, à certains égards, comme le constate l'auteur, imparfaitement connue : sur divers points à demi-obscurs de ces trois siècles la lumière est projetée par l'histoire d'une famille dont plusieurs membres occupèrent successivement les plus hautes positions et furent investis de la confiance des rois qu'ils servirent avec le plus chevaleresque dévouement et jusqu'au sacrifice de leur fortune et de leur vie.

On accuse quelquefois les généalogistes de se montrer faciles et complaisants. Personne n'adressera pareil reproche à M. B. ; son cœur d'airain n'écoute que la voix de la vérité. Il écarte impitoyablement de son livre tout ce qui n'est pas établi par l'autorité des documents. Conjectures, légendes, trouvent en lui un adversaire résolu, et l'on pourrait dire que sa plume, en ces discussions sans merci, ressemble à la terrible épée de ce Bernard de Brocas, un des plus renommés guerriers du

xive siècle, lequel dort auprès de son maître, le roi Richard, sous les voûtes de l'abbaye de Westminster.

J'ai eu l'occasion de m'occuper d'une façon particulière, à la fois comme voisin et comme parent par alliance (voisin très rapproché, parent très éloigné), j'ai eu, dis-je, l'occasion de m'occuper de l'histoire de la branche française de la famille de Brocas, branche établie depuis très longtemps à Casteljaloux (Lot-et-Garonne). Les indications fournies par le savant anglais sur cette branche concordent avec les résultats de mes propres recherches. Du reste, M. B. n'a rien négligé pour donner à cette partie de son travail une rigoureuse exactitude : il est venu en Gascogne étudier sur les lieux toutes les questions relatives aux anciennes possessions de la branche française, et il a minutieusement compulsé les vieux papiers conservés dans les archives du château de Carnine, habité par M. le comte de Brocas [1].

Je ne puis analyser un travail aussi considérable que celui de M. B.; me contentant d'appeler l'attention sur les choses principales, je signalerai le très grand intérêt du chapitre intitulé : *Sir Bernard Brocas and the Black Prince.* Il y a là un curieux commentaire des récits de Froissart, ce chroniqueur dont M. B. vante avec enthousiasme les pages *enchanteresses.* Dans le très recommandable chapitre sur les de Brocas en France, je ne trouve qu'une lacune : le savant auteur n'a rien dit de ce capitaine Brocas qui se distingua au milieu des huguenots, dans les guerres de religion du xvie siècle et qui fut tué près de Marmande, en un combat admirablement décrit par d'Aubigné (*Histoire universelle*, t. II, p. 288). Les nombreux documents inédits, qui s'étendent du xiiie au xvie siècle, méritent aussi une mention spéciale (p. 285-317, 339-358, 375-424, 430-443, 449-470). Louons encore les tableaux généalogiques dressés avec tant de soin par M. B., le copieux index par ordre alphabétique des noms de lieux et de personnes, enfin les illustrations dont le volume est décoré (châteaux, chapelles, tombeaux, sceaux), illustrations qui, jointes aux qualités de l'impression et du papier, lui donnent autant de prix pour l'ami des beaux livres, qu'il avait déjà de prix pour l'ami des excellents travaux.

T. de L.

---

1. N'omettons pas de dire que M. B. a interrogé toutes les publications françaises qui pouvaient lui être utiles, par exemple celles de l'abbé Monlezun, de M. Rabanis, de M. Brissaud, de M. Francisque Michel, le recueil des *Archives historiques du département de la Gironde*, etc., il n'a pas même laissé échapper un travail aussi récent que la remarquable thèse de M. Ch. Bémont sur *Simon de Montfort* (1884). Il cite aussi la *Chronique des quatre premiers Valois*, et il appelle l'éditeur (pp. 90, 91) M. Siméon *de* Luce. C'est probablement la seule inexactitude de tout l'ouvrage.

VARIÉTÉS

Un faux Dieu.

Le dernier fascicule du *Bulletin de correspondance hellénique* publie une inscription de Myconos dont voici le début :

> ΙΔΙΜΕΡΑΝΩΙ ΚΑΙ ΘΕΑΙΣ ΝΥΝΦΑ
> ΛΟΥΜΕΝΟΣ, etc.

L'éditeur transcrit et restitue :

> Τῶ]ι Δὶ Μερανῶι καὶ θεαῖς Νύνφα[ις
> Φι] λουμενὸς, etc.

Il ajoute : « L'épithète de Μερανὸς appliquée à Ζεὺς se rencontre ici pour la première fois. »

Cette épithète ne doit point pénétrer dans les dictionnaires mythologiques. Nous avons ici un curieux exemple d'une *erreur par influence* dans la gravure d'une inscription. Le lapicide avait sous les yeux une copie manuscrite où ΜΕ figurait à la seconde ligne dans [Φι] ΛΟΥΜΕΝΟΣ, juste au-dessous des lettres qui suivaient ΙΔΙ dans la première. Il les a écrites une première fois là où elles ne devaient pas figurer. La correction est évidente ; il faut lire :

> Ἴσ]ιδι [κοι]ράνωι καὶ θεαῖς Νύνφαις.

L'épithète Κοίρανος, appliquée à Osiris, se lit dans une inscription grecque du Musée du Louvre *(Corpus*, n° 3724). Isis est appelé dans les inscriptions ἄνασσα, βασίλισσα, δέσποινα (*Corpus*, n°s 3724, 5039, 4945). Κοίρανος, épithète de femme, se trouve dans les Orphiques et dans Lucien (cf. le *Lexicon* de Pape, *s. v.*) Enfin, Délos, voisine de Myconos, a fourni de nombreuses dédicaces à Isis.

Salomon Reinach.

Lettre de M. Fleury.

La *Revue critique* a publié le 28 mars, à propos de mon *Essai sur le patois normand de la Hague*, un article signé X., qui, par suite de circonstances qu'il est inutile de mentionner, m'est arrivé tardivement. Me permettrez-vous de remercier l'auteur des compliments qu'il veut bien m'adresser en commençant et en finissant, et aussi de relever quelques-unes de ses erreurs [1] ? Je tâcherai d'être bref.

La Hague, comme chacun sait, est un petit pays à l'ouest de Cherbourg, entouré de trois côtés par la mer. Les Gaulois et les Scandinaves ont laissé à la Hague des descendants, encore reconnaissables, malgré les croisements. La langue aussi, par suite de l'isolement du pays, a conservé des particularités curieuses surtout dans son vocalisme. Je m'en tiendrai à celles dont M. X. s'est occupé.

L'*a* accentué des verbes latins en *are*, des participes en *atus*, des substantifs en *as*, *atem*, s'est conservé dans l'italien, le provençal, l'espagnol, le portugais et le roumain, c'est-à-dire dans toutes les langues issues du latin, à une seule exception près, le français du nord. Nous retrouvons cet *a* à la Hague et dans le langage des

1. M. Fleury veut dire sans doute de « mes erreurs », mais passons.

îles anglo-normandes; Aurigny, Guernesey et Jersey ; est-il possible de ne pas reconnaître là la voyelle *a* du latin, et de ne pas considérer cet *a* comme primitif [1]?

Ajoutons que deux circonstances ont contribué à maintenir cet *a* : le breton héritier du celtique, l'ancienne langue du pays [2], le scandinave parlé par les pirates qui s'y sont fixés [3], ont également *a* à l'infinitif de la majorité de leurs verbes.

M. Joret et M. X., qui le suit, ne veulent pas admettre cette conservation. Selon eux, l'*a* latin, qui s'est maintenu dans la plupart des langues, *n'a pas dû* se conserver à la Hague. Les Haguais, les Guernesiais *ont dû* changer l'*a* latin en *e* d'abord, et c'est après cette modulation en mineur qu'ils sont revenus à *a*. Toutes les vraisemblances sont contre cette évolution [4]; mais enfin,
Seulement pour être cru, l'invraisemblable doit être prouvé. Et nous sommes en face d'une simple supposition [5].

En quoi M. Joret a raison, c'est que dans une partie de la presqu'île de la Manche, plus rapprochée du domaine français, on a très anciennement remplacé cet *a* par *ei*. Un poème, qui paraît être du XIIIe ou du XIVe siècle, écrit ainsi les mots où *a* figure en latin à la terminaison, mais dans cette partie du pays on n'est pas retourné à l'*a* haguais et guernesiais. On y prononce *ei* aujourd'hui comme au temps où fut écrit le poème de Thomas Hélie [6], tandis qu'à la Hague, au Cotentin, à Guernesey, etc., on prononce toujours *a* comme au temps des Gaulois, des Romains et des Scandinaves [7].

Dans le Val de Saire, séparé de la Hague par Cherbourg et la Divette, cet *a* du latin est devenu partout *o*. Ce passage de *a* à *o* est un fait ordinaire dans les langues. En Scandinavie, où j'ai voyagé l'année dernière, j'ai vu le son *ô*, qu'on écrit *å*, remplaçant fréquemment un *a* primitif: *karl*, se prononce *kórl*, etc. [8]. On n'a même pas besoin d'aller si loin pour voir *a* passer à *o* : les paysans des environs de Paris nous en fournissent l'exemple. On s'explique donc très bien, d'une part l'*a* conservé, de l'autre *a* passant à *o*. Ce qu'on ne s'explique pas, c'est que de *a* on soit descendu à *e* pour remonter ensuite à la Hague à *a*, au Val de Saire à *o* [9].

---

1. Certainement cela est possible, et M. F. est seul à croire à la persistance de cet *a*.

2. Est-ce que le breton, (ce soi-disant) « héritier du celtique », n'a pas été la langue de l'Ile-et-Vilaine, bien plus sans doute que de la Hague? Pourtant l'*a* latin ne se retrouve pas dans son patois.

3. Quand les Scandinaves se sont fixés en Neustrie, l'*a* latin était déjà passé à *e*; d'ailleurs il y a eu autant de Scandinaves dans le bassin de la Basse-Seine que dans la Hague; pourquoi ne trouve-t-on pas *a* dans le patois de cette région?

4. M. F. se trompe; toutes les vraisemblances et l'histoire de la langue sont en faveur de cette évolution.

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable,

5. C'est M. F. qui fait une supposition; les chartes des Iles normandes nous montrent encore au XVIe siècle *è* ou *ei* (= *è*), là où il y a aujourd'hui *ai* ou *a*.

6. Ceci est entièrement inexact et non moins confus. M. F. affecte de dire que la Vie du Bienheureux Thomas Hélie a été écrite dans une « partie de la presqu'île du Cotentin où *a* latin, changé en *ei*, est resté *ei* » ; d'abord il n'y a pas dans le Cotentin de région dont le patois ait aujourd'hui *ei* pour *a*; d'un autre côté, l'auteur de cette Vie nous dit lui-même qu'il parle en « Hague language » ; donc ce parler, qui aujourd'hui dit *a*, *o*, pour *a*, disait autrefois *ei* ou même *è*.

7. Il est vraiment trop plaisant de parler de la prononciation du temps des Gaulois et des Scandinaves : qu'est-ce que M. F. en sait?

8. Qu'est-ce que la phonétique suédoise peut avoir à faire ici?

9. C'est pourtant ce qu'il est bien facile de s'expliquer, puisque nous voyons cet *a*, qui est *è* ou *ei* (= *è*), jusqu'au XVIe siècle, devenu *a* ou *o* aujourd'hui dans le haguais, comme dans la plupart des patois picards. D'ailleurs il en est de même de l'*e* latin transformé de *debere*, qui, après y avoir

Je me suis un peu étendu sur ce chapitre, parce que M. Joret et M. X. paraissent y attacher de l'importance. Je serai plus bref sur les autres.

M. X. prétend que l'*r* mouillée, l'*r* molle des Haguais, est très différente de celle des Russes. Je serais curieux de savoir où il a pris ce renseignement. Il ne manque pas de Russes en France : qu'il demande au premier venu de prononcer un mot français dans lequel *r* se trouve entre deux voyelles [1], qu'il fasse prononcer le même mot à un paysan haguais, je le défie de reconnaître la nationalité de celui qui aura parlé.

Le son que j'écris *y* est aussi l'*y* des Polonais, l'*i* grave des Russes. Ce son existe aussi en anglais : *strictly*, par exemple, ne se prononce ni *strictli*, ni *strictlé*, l'*y* a un son intermédaire entre *é* et *i* [2]. Seulement, comme ce son ne se trouve jamais sous l'accent en anglais, tandis qu'il est généralement accentué chez les Polonais, les Russes et les Haguais, le son de l'*y* anglais final est plus faible, mais c'est à peu près le même. Au reste je n'ai pas plus inventé le nom d'*i* grave que celui d'*r* molle ou mouillée. Ce sont les termes techniques.

M. Romdahl, me dit-on encore, écrit *ie* ce que j'écris *iei*. Je n'ai pas adopté *ie* parce que cette transcription est équivoque. Prononcée à l'allemande, c'est *ī*; prononcée à la française, c'est *ié*, *iè*, diphongues faibles, tandis que nous avons affaire à une diphtongue forte avec l'accent sur l'*i*. De plus, après l'*e*, on entend un *i* non accentué. Ma transcription me semble donc irréprochable [3].

Ce n'est pas d'aujourd'hui, du reste, que j'écris le patois de mon pays : mes premières études du folkslore de la Hague ont été imprimées en 1840, et à la même époque j'écrivais en patois dans le journal local des lettres dans le genre de Paul-Louis Courier — au talent près, bien entendu — et mes transcriptions semblaient parfaitement claires à mes lecteurs [4].

Si je n'ai pas mis dans mon Glossaire *calin* (éclair de chaleur), *cofrêne*, *covêche*, *pouchin*, c'est que pendant les vingt ans que j'ai passés à la Hague dans cinq localités différentes, je n'ai jamais entendu prononcer ces mots [5]. En revanche, j'ai entendu *chavette* pour *chouette* [6]. Quant à *pouliche*, ce mot est dans Littré, et je n'ai donné généralement place aux mots français que dans le cas où j'avais quelque chose de particulier à en dire [7].

---

donné *deveir*, est aujourd'hui *devai* ou *devo* dans les patois du nord du Cotentin. La transformation de *e* en *a* a été également signalée depuis longtemps dans les patois du Maine. Mais M. F. ferme les yeux à toutes les évidences, et, seul contre tous, il s'obstine à défendre une théorie que contredisent les faits les plus indéniables.

1. C'est aussi ce que je n'ai pas manqué de faire ; il y a d'ailleurs un fait qui tranche la question à priori ; il n'y a pas un, il y a dix *r* différents dans le patois du Cotentin septentrional, entre autres *r* = *θ*, est-ce que c'est là l'*r* russe ?

2. M. F. confond ici les sons les plus différents ; l'*i* haguais est guttural et nasal : quel rapport peut-il avoir avec l'*y* anglais de *strictly*, etc. ?

3. J'ai opposé la transcription de M. A. Romdahl à celle de M. F., non parce qu'elle me semble parfaite, mais parce qu'elle montre qu'il n'y a pas de diphthongue là où M. F. en met une.

4. Elles pouvaient sembler claires ; étaient-elles scientifiquement exactes ? Là est la question.

5. Cela prouve tout simplement de quelle manière imparfaite M. F. connaît le patois du Cotentin septentrional ou combien il l'a oublié ; *covêche* est très bien usité au S.-O. de la Hague, et M. A. Romdahl, qui n'a passé que quelques semaines aux environs de Cherbourg, n'a eu garde d'oublier *calun*, forme dialectale de *calin*, et primitif de *calunae*, que M. F. dérive si plaisamment de *ca* + *lucere*, *luna* ou *lucina*, au choix.

6. Comment, si *chavette* existe dans le patois de la Hague, M. F. a-t-il oublié ce mot si curieux ?

7. Je n'ai remarqué l'absence de *pouchin*, *pouliche*, etc., mots si essentiellement normands, que

Je regrette vraiment d'être si bavard, je me hâte de finir. On me reproche mon scepticisme en fait d'étymologies [1]. Il est des étymologies tirées du latin en vertu de lois bien établies, celles-là je les respecte, et ce ne sont pas les seules. Mais comment n'être pas pris de scepticisme lorsqu'en feuilletant les Dictionnaires les plus autorisés, on se trouve en face, pour le même mot, d'étymologies complètement différentes, quand on voit les auteurs, après avoir adopté une étymologie, l'abandonner pour s'attacher à une autre? Voyez plutôt les travaux de M. Joret. Quant à celles qu'on trouve dans mon livre, il y en a que je donne pour exactes, d'autres pour douteuses, pour très douteuses, etc. Celles-ci ne sont qu'une suggestion et l'on n'a pas le droit de me les imputer au même titre que les autres.

Entre celles que M. X. conteste, il en est bon nombre que je pourrais défendre. *Loces* se rattache incontestablement à *loqui* [2]; *enniei* est *in hodie*, et la nuit n'a rien à faire ici [3]; *qu'naille*, enfant, ne peut se rattacher à *canaille*, ital. *canaglia*, et il est plus raisonnable de rattacher ce mot à *knabe*, dont la signification est la même [4]; *salire* signifie frapper aussi bien que *salaé* [5]; *plleissiei*, *plleichiei* peuvent aussi bien dériver de *plectere*, que *fléchir* de *flectere* [6]; *peisson* peut aussi bien venir de *piscionem* que *poisson*, puisque *ei* haguais égale *oi* français [7]. Je pourrais ajouter que ne donnant que la racine, il m'était indifférent d'écrire *spicus* ou *spica* [8], *triflium* ou *trifolium* [9]. Quant à *pulsus* pour *puls*, c'est un *lapsus plumæ* [10]. J'arrive à quelques erreurs matérielles de mon contradicteur [11].

---

parce que M F. a mis dans son Dictionnaire des mots purement français et qui n'avaient rien de particulier.

1. Ce n'est pas son scepticisme que j'ai reproché à M. F., mais son manque de critique qui lui a fait accepter et imaginer les étymologies les plus fantastiques et invraisemblables, même pour des mots dont l'origine est parfaitement connue; ainsi *préchiè* (* praedicare), tiré de l'al. *sprechen*, etc , etc.

2. Cela ne peut paraître incontestable qu'à quiconque ignore ou a perdu de vue les règles de la dérivation.

3. *Enniei*, comme le montre le v fr. *anoit*, vient de *ad* + *noctem*, et rappelle l'habitude gauloise de compter par nuits.

4. *Qu'alle* ne peut venir de l'al. *Knabe*; pour trouver *raisonnable* cette dérivation, il faut ne rien entendre à la phonétique.

5. Ceci est inintelligible, et ici, comme dans les dix lignes qui suivent, M. F. a défiguré à dessein ce que j'ai dit, afin de se disculper. Qu'on en juge plutôt. Je lui ai reproché de tirer *salae* (saler), lequel dérive de *salare*, de *salire*; il répond « *salire* signifie frapper aussi bien que *salae* »; le verbe latin, autre que *salare*, qui signifie « saler », est *sallire*, et n'a rien à faire ici; quant à « saler », donner un coup, c'est une simple métaphore; *sallire* n'aurait donné et n'a donné que *saillir*.

6. M. F. devrait savoir, d'après Diez, que *pleissier* — il n'est point question de *pleichiei* dans le Dict. de la Hague — vient de *pleis*, dérivé de *plexus*.

7. J'ai dit p. 253 que « le premier *i* de *piscionem* n'étant pas accentué, ce mot ne peut servir à établir la règle des transformations de cette voyelle ». M. F. répond que « *peisson* peut aussi bien venir de *piscionem* que *poisson* », essayant ainsi de me prêter une niaiserie qui prouve seulement avec quel peu de scrupule il lit et respecte les textes.

8. Il n'est pas indifférent d'écrire *spicus* ou *spica*, puisque le premier mot donne *épi*, le second *épie*.

9. Je n'ai nulle part parlé de *triflium*, j'ai dit que le premier *i* de *trifolium* n'était pas accentué, comme paraissait le croire M. Fleury. Quant à *triflium*, il aurait donné *treifle* ou *troifle*, et non *trèfle*.

10. Je n'ai rien à dire de ce prétendu lapsus, sinon que *pulsus* pour *puls* se trouve déjà dans E. Duméril.

11. Est-ce que par hasard les fautes de lecture et d'impression de M. F. seraient de mon fait?

Il veut savoir dans quel Dictionnaire breton j'ai trouvé *cok* = rouge [1]. Je ne connais que deux Dictionnaires bretons. Celui de Troude enregistre ce mot p. 357, et le P. Grégoire le mentionne t. II, p. 394. S'il veut se donner la peine d'ouvrir un Dictionnaire islandais [2], il trouvera *mal* = *fibula*, qui signifie une agrate, aussi bien que le haguais *mèle*, non loin de *malr* dont je n'ai que faire. Il trouvera dans le même livre : *busk* = *virgultum*, bien qu'il prétende que ce mot n'existe pas [3].

S'il prend la peine d'ouvrir un Dictionnaire flamand, il trouvera à son rang : *smetten*, tacher, salir [4], haguais *émitae*, et plus loin *smijten*, qu'il cite et qui n'a rien à voir ici. Il est vrai qu'il y a dans mon livre une faute d'impression, *i* pour *e*. Mais quel livre est exempt de fautes d'impression ? J'en relève ici une autre qui est plus grave, une ligne oubliée [5]. Dans mon manuscrit, après *treulae*, péter, laissé sans étymologie, venait l'article : *Treule*, haillons, chiffons (ramasse tes trulles), et la racine : *truill*, bret. même signification. *Truill*, d'ailleurs, ne pourrait pas être un verbe en breton.

C'est aussi une faute d'impression que *porte* pour *perte*. [6] Il y en a encore d'autres, sans doute, dans mon livre. Il n'en peut guère être autrement dans un ouvrage imprimé à Chartres pendant que l'auteur demeure à Pétersbourg. Je me propose de faire imprimer un errata, où je confesserai mes fautes avec celles des autres, suivant la pratique ordinaire des confessions.

Je crains, Monsieur, d'avoir abusé de l'hospitalité que j'ai réclamée de vous. Veuillez m'excuser, je vous prie, et me croire

Votre bien sincèrement dévoué,
Jean FLEURY.

---

1. Je n'ai point demandé dans quel dictionnaire breton se trouvait *cok* = rouge ; j'ai dit que ce mot n'était pas authentique ; le fût-il, d'ailleurs, qu'il serait moderne, et il est absurde dès lors d'y chercher le primitif du mot *coq*, qui n'est autre que le *coccus* des lois barbares.

2. Je me suis donné cette peine, et le seul *mal* qu'on trouve dans le plus complet et le plus récent des Dictionnaires islandais, celui de Cleasby-Vigfusson, est le mot que j'ai indiqué ; quant au vocable norois qui signifie *fibula*, c'est *malla*, et non *mal*. Mais ne faut-il pas bien aimer l'extraordinaire pour aller chercher dans les idiomes scandinaves l'origine du norm. *mèle*, fr. *maille*, lequel, comme tout le monde le sait, vient de *macula* ? Malheureusement pour M. F., trouver une étymologie, ce n'est pas essayer de remonter historiquement à l'origine d'un mot, cela consiste à chercher dans un dictionnaire quelconque un vocable à peu près semblable à celui qu'on veut expliquer : faut-il après cela s'étonner qu'il ait donné des étymologies si étranges ?

3. *Busk* ne se trouve pas dans Cleasby-Vigfusson, ainsi que je l'ai dit ; d'ailleurs ce mot n'a rien à faire avec l'étymologie de *trabuquiei*, lequel vient de *trans*, nor. *bûk-r*, ags. *buc* (tronc).

4. Je n'avais pas à chercher *smetten*, puisque M. F. a écrit *smitten* ; d'ailleurs il est évident que *smetten* ne peut donner *émitae* ; si ce mot *émitae* est exact, ce dont on peut douter, il vient probablement du got. *smeitan*, nor. *smita* (?), primitifs de même racine d'ailleurs que le fl. *smijten*.

5. On comprendra qu'il m'était impossible de deviner cet accident ; je ne puis juger que de ce que je vois ; mais il est étonnant, il faut en convenir, que *treulae*, laissé sans étymologie dans le manuscrit, se trouve en avoir une absurde dans le dictionnaire imprimé.

6. Je compatis plus que personne aux fautes d'impression, en ayant beaucoup à me reprocher ; seulement il ne fallait ici mettre ni « porte », ni « perte », sens donné comme douteux et qui est certainement inexact.

CHRONIQUE

ALLEMAGNE. — Le dixième et dernier fascicule des *Druckschriften des funfzehnten bis achtzehnten Jahrhunderts in getreuen Nachbildungen* (Brockhaus) vient de paraître.

— La librairie K. Baedeker a fait paraître une huitième édition améliorée de la troisième partie de son guide de l'Italie, consacrée à l'Italie méridionale et à la Sicile. *Unter-Italien und Sicilien nebst Ausflügen nach den Liparischen Inseln, Sardinien, Malta, Tunis und Korfu* (avec 26 cartes et 17 plans, XLVIII et 412 p. 6 mark).

— Le 6 octobre 1886 a été fondé à Hanovre un *Deutscher Einheitsschulverein* dont le but est de créer une école supérieure, *une*, réunissant en elle et le gymnase et le gymnase réal; avant tout, le grec serait conservé, ainsi que l'anglais, et le nombre des heures de classe ne pourrait être augmenté. Adresser les adhésions (3 mark par an) à M. F. Hornemann, à Hanovre, Marschnerstrasse, 51. L'association se réserve de dresser prochainement un plan d'études.

— La Société des sciences de la Haute-Lusace, dont le siège est à Gœrlitz, décernera un prix de 150 mark à l'auteur du meilleur travail sur « le développement historique de l'instruction publique supérieure dans la Haute-Lusace ». Elle a décerné le prix sur les « traits essentiels de la langue écrite de Luther » *(die Grundzüge der Schriftspracke Luthers)*, à M. C. Franke, de Leisnig; ce travail paraîtra l'année prochaine dans le *Magazin der Oberlausitzer Gesellschaft*.

— La société Jablonowski, de Leipzig, avait mis au concours de 1886 la question suivante : *Die Laut = und Formenlehre der Niedersorbischen (niederlausitzisch-wendischen) Sprache*. Deux travaux ont été envoyés; le prix a été décerné à M. E. Mucke, professeur au gymnase de Freiberg. La société met au concours pour l'année 1890 la question qui suit (prix de 1,000 mark) : *Die Entwickelung, welche der Gewerbfleiss in Polen seit dem Aufhœren der polnischen Nationalselbstændigkeit gehabt hat*, le développement de l'industrie en Pologne depuis la perte de l'indépendance nationale.

— M. Erich Schmidt, a fait le 21 mai, à la réunion de la Société de Gœthe, une très importante communication. La grande duchesse de Saxe-Weimar l'avait chargé de fouiller les papiers de Mlle de Gœchhausen qui sont déposés à Dresde. Le savant professeur y a trouvé le *Faust* de Gœthe, tel qu'il avait été composé à Francfort ; cette première version du poème, commençant par les mots *Habe nun, ach, Philosophey* et se terminant par la scène de la prison, en prose, était jusqu'ici regardée comme perdue ; elle sera publiée dans l'automne de cette année.

— On a recueilli jusqu'ici pour l'érection du monument qui doit être élevé à Walther de la Vogelweide, une somme de 26,000 florins. Il manque encore, d'après la circulaire du comité de Bozen, 10,000 florins; si l'on réunit cette somme, la statue, qui aura près de onze pieds de haut et dont l'exécution a été confiée au sculpteur Henri Natter, pourra être achevée en l'année 1889; le comité de Bozen fait appel « aux frères du Nord et du Sud, et au-delà de l'Océan », et les prie de « contribuer à l'honorable entreprise ». Au pied de la statue seront gravés les vers de Hugo de Trimberg :

Hêr Walther von der Vogelweide,
Swer des vergaez', der taet' mir leide.

— L'Académie des sciences de Berlin avait perdu l'année dernière quatre de ses membres de la section philosophique et historique, Ranke, Waitz, Max Duncker et W. Scherer; elle les a remplacés par Max LEHMANN, C. E. SACHAU, J. WEIZSÆCKER et W. DILTHEY.

— M. A. DE DOMASZEWSKI, privat-docent à Vienne, dont la *Revue* analysait récemment l'ouvrage sur les enseignes de l'armée romaine (1886, n° 4, art. 20), a été nommé professeur extraordinaire d'histoire ancienne à l'Université de Heidelberg.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 24 juin 1887.

M. Antoine Thomas, chargé de cours à la Faculté des lettres de Toulouse, fait connaître qu'il est l'auteur du mémoire sur les noms des saints, en langue d'ouï et en langue d'oc, auquel la commission du prix Bordin a décerné une récompense de 2,000 fr.

L'Académie décide au scrutin qu'il y a lieu de pourvoir à la place de membre ordinaire laissée vacante par la mort de M. Benoist. L'examen des titres des candidats est fixé au vendredi 4 novembre.

M. Renan annonce que Hamdy Bey lui a envoyé les estampages, les photographies et la description du sarcophage royal, chargé d'inscriptions hiéroglyphiques et phéniciennes, qu'il vient de découvrir à Saïda. Hamdi Bey a voulu que l'Institut de France eût la primeur de cette découverte. « Par reconnaissance, écrit-il, pour un pays où j'ai fait mes études et où l'on m'a enseigné à apprécier ce qui est beau et grand, je tiens à faire hommage à l'Académie des inscriptions et belles-lettres du résultat de mes travaux à Saïda, avant qu'il soit connu du reste du monde archéologique. »

Le sarcophage découvert par Hamdy Bey appartient bien, comme l'avait pressenti M. Renan, à la même dynastie qu'Eschmounazar, dont le sarcophage est connu depuis longtemps : c'est celui du père de cet Eschmounazar, le roi Tabnit, fils d'Eschmounazar Ier. Voici la traduction de l'épitaphe phénicienne de ce roi :

« C'est moi, Tabnit, prêtre d'Astarté, roi des Sidoniens, fils d'Esmounazar, prêtre d'Astarté, roi des Sidoniens, qui suis couché dans cette arche. O homme, qui que tu sois, qui découvriras cette arche, n'ouvre pas ma chambre sépulcrale et ne me trouble pas. Car il n'y a pas d'argent, il n'y a pas d'or, il n'y a pas de trésors à côté de moi. Je suis couché seul dans cette arche. N'ouvre pas cette chambre sépulcrale; car un tel acte est une abomination aux yeux d'Astarté. Si tu ouvres ma chambre sépulcrale et si tu viens me troubler, puisses-tu n'avoir pas de postérité parmi les vivants sous le soleil, ni de lit parmi les morts! »

M. Bréal, président de l'Académie, fait connaître les décisions des commissions chargées de juger divers concours :

Le prix ordinaire, sur la langue des inscriptions latines, est décerné à M. Loth, à Versailles;

Le même prix, sur la question : *Examen de la Bibliothèque de Photius*, n'est pas décerné; une récompense de 1,000 fr. sera accordée à l'auteur du seul mémoire qui ait été déposé, s'il juge à propos de se faire connaître; la question ne sera pas maintenue au concours;

Le prix Brunet, sur l'ouvrage arabe intitulé *Fihrist*, est décerné à M. M. Steinschneider, à Berlin.

M. G. Schlumberger, au nom de la commission des antiquités de la France, annonce que la commission a décidé de décerner ainsi qu'il suit les récompenses dont elle disposait pour cette année :

1re médaille : M. Delachenal, *Histoire des avocats au parlement de Paris;*

2e médaille : M. J. Richard, *Une petite nièce de saint Louis, Mahaut, comtesse d'Artois et de Bourgogne;*

3e médaille : MM. Lespy et P. Raymond, *Dictionnaire béarnais ancien et moderne*

Mentions honorables :

1° M. J. Philippe, *Origines de l'imprimerie à Paris;*

2° M. B. de Mandrot, *Ymbert de Batarnay, seigneur de Bouchage*, etc.;

3° M. Haillant, *Essai sur un patois vosgien;*

4° M. Georges Guigues, *Récits de la guerre de cent ans : les tard-venus en Lyonnais, Forez et Beaujolais ;*

5° M. Ch. Bémont, *De la condamnation de Jean Sans-Terre par la cour des pairs de France en 1202 ;*

6° M. Maurice Faucon, *la Librairie des papes d'Avignon.*

M. Longnon annonce que la commission du prix La Fons-Mélicocq a décidé de ne pas décerner ce prix cette année et d'attribuer deux récompenses sur les fonds dont elle dispose :

La première, de 1,200 fr., à M. l'abbé Haigneré, pour ses deux publications intitulées, l'une : *Cartulaires des établissements religieux du Boulonnais ;* l'autre : *les Chartes de Saint-Bertin ;*

La seconde, de 600 fr., à M. le baron de Calonne, pour son livre : *la Vie agricole sous l'ancien régime dans le nord de la France* (2e édition).

M. Oppert commence une communication dans laquelle il donne la traduction d'un document récemment découvert au Musée britannique. C'est une chronique babylonienne, qui va depuis le règne de Nabonassar (an 747 avant notre ère) jusqu'à la première année de celui de Saosduchin (667 avant notre ère). Ce qui fait l'intérêt particulier de cette chronique, c'est qu'elle a été rédigée dans un esprit hostile à la dynastie des Sargonides et qu'elle contredit souvent les récits officiels écrits sous l'influence des rois de cette famille. Sargon, par exemple, se vante, dans ses inscriptions, de ses victoires sur le roi d'Elam ; la *Chronique* affirme que c'est lui qui fut battu. Sennachérib dit qu'il mit son fils Assurpadinsum ou Aparanadisos sur le trône de Babylone : mais la *Chronique* est seule à nous apprendre que ce fils fut déposé par ses sujets et que son père dut prendre les armes pour le rétablir, etc.

Ouvrage présenté, de la part des auteurs, par M. Héron de Villefosse : Jules DE LAURIÈRE et Eug. MÜNTZ, *Giuliano da San Gallo et les monuments antiques du Midi de la France au* XVe *siècle* (extrait du t. XLV des *Mémoires de la Société nationale des antiquaires de France.*)

Julien HAVET.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 15 juin 1887.

M. le Président lit une lettre de M. Buhot de Kersers communiquant une note sur une épée en fer et un rasoir en bronze trouvés à Lunery (Cher), en 1887.

M. Pol Nicard offre à la Société une note sur un monogramme d'un prêtre artiste du IXe siècle, par M. Desnoyers.

M. de Laurière communique des photographies de monuments qu'il a visités en Corse et en Sardaigne, et il donne des renseignements sur la stèle d'Apriciani.

M. Mowat lit une note de M. Lafaye sur un sarcophage antique dont il indique l'existence dans l'église de Sainte-Marie-Majeure, à Bonifacio (Corse).

M. de Geymuller signale de nouvelles découvertes faites à Rome récemment et qui fixent définitivement l'emplacement de la maison de Raphaël et dans laquelle il est mort.

M. Courajod, se référant à une précédente communication, présente à la Société une sculpture sur bois de la collection de M. Corroyer, marquée de la main coupée tracée au feu et provenant d'un atelier d'Anvers. Il rappelle qu'un grand nombre de figurines en bois portent la même marque, et signale en même temps des panneaux peints de l'École d'Anvers, frappés au revers du même fer ; ces panneaux font partie des collections Fetis de Bruxelles et Ozenfant de Lille.

Ed CORROYER.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

// REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 28 — 11 juillet — 1887

142. — MAX VAN BERCHEM. **La propriété territoriale et l'impôt foncier sous les premiers califes.** Etude sur l'impôt du *Kharâg*. Genève, H. Georg, 1886, 72 pp. in-8.

L'Islâm, à son origine, fut imbu de communisme : tous les musulmans recevaient, sur la masse, des pensions dont le montant variait selon la date plus ou moins ancienne de leur conversion : mais par une réciprocité naturelle, ils devaient abandonner à la caisse commune, sous forme d'aumône, la dîme de leurs revenus personnels. Cette association de secours mutuels entre coreligionnaires avait aussi un but plus large, la propagation de la foi musulmane par tous les moyens : prédication, diplomatie, guerre, convergèrent vers la conquête. A mesure que les Arabes, sortant de leur pays natal, implantèrent bon gré mal gré la foi nouvelle au milieu de populations chrétiennes, juives ou païennes, à côté de la question purement religieuse une autre question vint préoccuper les premiers successeurs du Prophète, la question politique et économique : quel devait être le régime de la terre conquise? Quelles charges devaient la frapper? Quels droits pouvaient être réservés aux anciens possesseurs du sol? Les premiers Khalifes ne purent se borner à être prédicateurs, pontifes et généraux : ils durent s'improviser hommes d'Etat et, il faut le reconnaître, l'un d'eux, 'Omar, fit vraiment preuve de sens politique. C'est aux institutions qu'il imagina que l'Islâm dut d'abord son développement, puis sa vitalité et son succès.

C'est l'étude de l'une de ces premières institutions musulmanes que M. Van Berchem vient d'aborder dans une monographie consacrée à la tenure de la terre et à l'impôt foncier sous les premiers Khalifes.

Prenant pour point de départ le chapitre relatif au *kharâdj* dans le traité de droit public et administratif composé par le Kâdî Abou'l Hasan 'Alî ibn Mohammed ibn Habîb *al Mawardî* (mort en 450 de l'hég. — 1058 de notre ère), M. V. B. examine successivement les origines de la propriété territoriale dans les pays musulmans, les premières redevances foncières, la situation juridique des alliés, les lois générales de la propriété territoriale sous 'Omar et sous ses successeurs immédiats; puis

il expose la répartition et les formes de l'impôt foncier; enfin il donne la traduction du fragment de l'ouvrage de Mawardi qui traite du *kharâdj*. Nous nous plaisons à rendre hommage aux recherches persévérantes de M. V. B., aux connaissances historiques dont il fait preuve, à la clarté de son exposition; nous ne voudrons pas trop le chicaner pour une certaine maladresse dans le maniement du langage juridique, mais il est un point capital sur lequel il nous est impossible de tomber d'accord avec lui.

M. V. B. se place uniquement sur le terrain historique qu'il entend séparer du terrain juridique; nous comprenons cette distinction et cette réserve, mais nous regrettons qu'elles aient été trop absolues; car un peu plus de rigueur dans la définition et un peu plus de précision dans l'analyse de l'institution du *kharâdj*, eussent amené, nous n'en doutons pas, l'auteur à voir comme nous dans le *kharâdj*, non pas l'*impôt* foncier payé par le propriétaire d'un immeuble à cet être de raison qui se nomme l'Etat, mais simplement la *rente* foncière payée par l'usager, fermier ou colon, à la communauté musulmane, seule propriétaire du sol. Nous allons développer rapidement les raisons qui militent en faveur de cette distinction qui peut sembler un peu subtile au premier abord.

M. V. B. reconnaît lui-même (p. 20) que le mot arabe *kharâdj* signifie à l'origine *revenu* et principalement *revenu de la terre*; on ne le trouve qu'une fois dans le Korân (Soûra 23, v. 74) et peut-être aussi d'après une variante dans la soûra 18, v. 93. Dans ces passages, il n'aurait d'autre sens que celui d'un payement considérable et obligatoire.

La racine *kh-r-dj* signifie en arabe sortir; par conséquent rien de plus naturel que de voir *kharâdj* appliqué au revenu sous sa forme la plus vague, puis, dans le langage de l'administration ottomane, à la capitation. On ne peut donc songer à délimiter d'une façon précise le sens du mot qui nous occupe, il a varié selon les objets et selon les époques.

Si, laissant de côté l'étymologie du mot, nous ne considérons que l'institution, nous voyons avec M. V. B. que lors des premières conquêtes musulmanes, il y eut deux situations bien distinctes; l'une, celle des peuples alliés, soumis à un tribut, hommage du client au protecteur, l'autre, celle des peuples dont les terres avaient été incorporées au territoire musulman, ou plutôt étaient censées avoir fait retour au domaine de la communauté musulmane, en vertu de cet adage juridique, de cette parole attribuée au Prophète lui-même : « La terre est à Allâh, à son Prophète et aux Musulmans. »

Les historiens des conquêtes citées par M. V. B. nous montrent que les non-musulmans restés fidèles à leur religion, malgré la conquête, ne peuvent ni disposer de leurs terres, ni même les délaisser, car alors les sources de revenu de la communauté musulmane risqueraient d'être taries; ils ne peuvent pas céder leurs terres, même en usufruit, aux Arabes conquérants, car le Khalife 'Omar voulut que ses soldats fussent tou-

jours sur le qui-vive et craignit que les travaux agricoles ne vinssent refroidir leur ardeur guerrière; les sujets non-musulmans n'avaient gardé qu'un droit, celui de cultiver à titre de tenanciers, les terres dont ils avaient été jadis les légitimes propriétaires, et d'en percevoir non la totalité, mais une partie des fruits. Il y avait là simplement un droit emphytéotique, une location perpétuelle sans bail écrit, une tenure comparable à celle du colon romain ou du *crofter* écossais d'aujourd'hui. En revanche, le tenancier ne pouvait être déplacé ni évincé sans compensation, et 'Omar reconnut formellement le droit du *dhimmî* d'occuper et de cultiver la terre; mais l'occupation n'est pas la propriété, laquelle, outre le droit de jouir de la chose, comprend le droit absolu d'en disposer. C'est la communauté musulmane, représentée par le Khalife, qui était seule propriétaire. Il ne faut donc voir dans le *kharâdj*, payé à la communauté par le tenancier, qu'une redevance foncière, dont il y avait deux types [1] : l'un, le *kharâdj misâha*, basé sur la mesure du sol, et prélevé soit en nature, soit en argent, n'est qu'un *fermage*, le tenancier payant au propriétaire telle somme ou tant de boisseaux par arpent. — Dans l'autre, le *kharâdj moqâsama*, identique à notre *métayage*, la redevance est proportionnelle aux produits du sol. Mohammed, lors de la conquête de Khaibar, de Fadak, etc., ordonna le partage des récoltes par portions égales ; le cultivateur gardait une moitié comme salaire de son travail, mais il devait remettre l'autre à la communauté musulmane.

Peut-on voir dans ces diverses prescriptions une ressemblance quelconque avec les règles de l'impôt? L'impôt est une prime payée par le citoyen à l'Etat qui, en échange, lui assure la sécurité et gère les affaires d'intérêt général; il y a entre les deux facteurs un rapport d'une nature si complexe qu'il est incompatible avec les débuts d'une civilisation. Bien plus simples et bien plus naturels sont les rapports de propriétaire à fermier.

Nous n'ignorons pas que la situation, telle que nous venons de l'esquisser, ne se prolongea pas longtemps. Le successeur même d''Omar, 'Othmân, qui se laissa trop facilement guider par des considérations temporelles, prit la funeste habitude de distribuer à ses généraux, à ses partisans, les terres de la communauté musulmane à titre de fiefs ou de leur en accorder même la pleine propriété. Les premiers Ommaiyades suivirent son exemple et peu à peu la notion du *kharâdj* changea avec la tenure même de la terre. Du jour où entre le possesseur, ou plutôt le propriétaire de la terre et l'Etat, il n'y eut plus de lien de droit, mais un simple lien fiscal, le kharâdj devint véritablement l'impôt foncier ; mais à l'époque où s'est placé M. V. B. dans son mémoire, sous les premiers Khalifes, l'impôt foncier n'existait pas et ne pouvait exister. La différence capitale que nous avons signalée dans l'essence de l'institution étudiée par M. V. B. n'en modifie en rien le fonctionnement ; le chapitre

1. Cf. V. B. p. 45 et suiv.

dans lequel Mawardi expose les règles de l'assise et de la perception de cette redevance, ne perd rien de son intérêt, et la monographie de M. Van Berchem continue à rester une source intéressante pour l'étude des institutions primitives du Khalifat.

J. PREUX.

---

143. — **Kleine Schriften aus dem Gebiete der classischen Alterthumswissenschaft**, von Ludwig LANGE. Band I mit Portræt und Lebensabriss des Verfassers. Gœttingen, Vandenhoeck et Ruprecht, 1887, XL et 429 pages.

L. Lange, qui enseigna successivement à Goettingue, Prague, Giessen et Leipzig, a été l'un des plus actifs parmi les érudits allemands contemporains. Son *Manuel des antiquités romaines*, dont trois volumes ont paru de 1856 à 1871 et dont une traduction partielle a été donnée par MM. Berthelot et Didier, est le résultat d'études approfondies qui l'occupèrent pendant près de quarante ans. Un grand nombre de travaux de détail, qui se rapportent au même sujet, ont été publiés par lui de 1846 à 1885. La science des antiquités grecques, la grammaire, la syntaxe comparée, la critique et l'exégèse des auteurs lui doivent aussi d'importantes contributions. La liste de ses œuvres, volumes, brochures et articles, a été dressée par son fils, M. K. Lange, en tête du volume de mélanges que nous annonçons : elle comprend plus de cent numéros, témoignant à la fois de sa force de travail et de la variété de ses connaissances. Lange n'a jamais écrit de seconde main ; ses moindres articles de Revues sont le fruit d'une étude personnelle et contiennent des aperçus nouveaux qu'il se réservait de développer plus tard. Déjà, de son vivant, il avait exprimé le désir de réunir ses opuscules pour la plupart dispersés dans des recueils peu accessibles. Comme le mauvais état de sa santé lui interdisait l'espoir de terminer son *Manuel des antiquités romaines*, il pensait que la collection de ses petits écrits sur la même matière suppléerait, dans une certaine mesure, aux lacunes du *Manuel* inachevé. M. K. Lange, bien connu lui-même par la part qu'il a prise aux fouilles d'Olympie et par un mémoire remarquable sur les frontons d'Égine, s'est chargé de mettre à exécution le projet de son père, prématurément enlevé à la science au mois d'août 1885. Le premier volume des *Kleine Schriften* comprend une biographie de l'auteur et la réimpression de 14 discours et dissertations dont nous donnons ici les titres : *Die classische Philologie in ihrer Stellung zum Gesammtgebiete der Wissenschaften* (1855); *Ueber das Verhältniss des Studiums der Philologie zu dem Berufe der Gymnasiallehrer* (1879); *Ziel und Methode der syntaktischen Forschung* (1852); *Gegensätze in den Ansichten über die Sprache* (1865); *Das römische Königthum* (1881); *Fried. Ritschl* (1876); *Rec. über K. Niemeyer, De equitibus Romanis* (1851); *Rec. über Jhering, Geist*

des röm. Rechts (1853); *Tabula Bantina* (1853); *Cicero über die servianische Centurienverfassung* (1853); *Zahl und Amtsgewalt der Consulartribunen* (1855); *De legibus Aelia et Fufia* (1861); *De legibus Porciis libertatis civium vindicibus*, I et II (1862-1863).

Le second volume contiendra la dissertation de Lange sur la *Transitio ad plebem*, son *De consecratione capitis et bonorum* et d'autres opuscules écrits principalement pendant son enseignement à l'université de Leipzig. Il se terminera par un index. Nous espérons que l'accueil fait à cette utile réunion des opuscules de Lange sur l'antiquité romaine engagera l'éditeur à nous donner aussi un choix de ses œuvres se rapportant à la grammaire, dont les plus connues sont le mémoire sur l'infinitif passif latin et le laborieux essai sur l'emploi de la particule εἰ dans Homère. Un grand ouvrage de Lange sur la syntaxe des cas, commencé par lui en 1851, alors qu'il s'occupait de sanscrit védique, est resté à l'état de fragment et ne sera jamais publié.

Salomon REINACH.

---

144. — **Mahaut**, comtesse d'Artois et de Bourgogne (1302-1329). Etude sur la vie privée, les arts et l'industrie, en Artois et à Paris au commencement du XIVe siècle, par Jules-Marie RICHARD, ancien archiviste du Pas-de-Calais. Prix : 10 fr. Paris, Champion.

Mahaut, comtesse d'Artois et de Bourgogne, dame de Salins *(domina de Salinis)*, était la petite-nièce de saint Louis et la petite-fille de Robert Ier, comte d'Artois, tué, comme on sait, à la Mansourah. Robert II, son père, que Guillaume Guiart appelle « le plus franc, le plus débonnaire, le plus hardi en toutes places », et Othon, son mari, comte Palatin de Bourgogne, périrent presque à la même époque, l'un à la bataille de Courtrai, l'autre à Mons-en-Puelle, sous les goudendas de « ces vilains Flamengailles », que leur fougue chevaleresque n'avait pas assez appris à redouter. Mahaut, restée veuve avec quatre enfants, administra depuis 1302 jusqu'en 1329 le comté d'Artois [1], que lui disputa à diverses reprises, mais toujours en vain, son neveu Robert. Elle eut aussi à soutenir une longue lutte contre les seigneurs féodaux qui ravagèrent ses terres, pillèrent ses châteaux, démantelèrent quelques-unes de ses forteresses, sous prétexte qu'elle attentait aux vieilles coutumes du pays, en réalité parce qu'elle s'attaquait à leur pouvoir; mais son indomptable énergie lassa tous ses adversaires. Elle a été accusée de duplicité, de fourberie : son entourage de légistes, les nombreux procès qu'elle poursuivit obstinément, tantôt contre les prévôts du roi de France, tantôt contre les villes et les seigneurs d'Artois, ont donné lieu et crédit à ces accusations. Mais

1. Dans l'*Histoire de la ville de Saint-Omer*, par M. Giry, on peut lire plusieurs ordonnances émanées de la comtesse Mahaut.

lorsqu'elle entendait « l'un hurler à sa droite, l'autre aboyer à sa gauche », je me sers de ses propres expressions, n'est-elle pas excusable d'avoir parfois cousu la peau du renard à celle du lion ? Quoi qu'il en soit, la comtesse Mahaut fut une femme généreuse, intelligente, ayant des goûts artistiques attestés par des documents sans nombre qui tous, ou presque tous, se rapportent à son gouvernement. C'est ce que l'on ne pourra guère nier après avoir lu l'excellent ouvrage que M. J. Richard consacre à la mémoire de la petite-nièce de saint Louis. Outre que les documents, à l'aide desquels ce livre est composé, nous font mieux connaître les goûts et les habitudes d'une grande princesse au commencement du XIVe siècle, ils servent encore à l'histoire générale de la société à cette époque. M. J. Richard y a relevé des détails plein d'intérêt sur la vie des grands et du peuple, sur les travaux, les salaires et la condition des artistes, sur l'habillement, les meubles, la cuisine, les livres, l'orfèvrerie, etc. Les trente-quatre chapitres qui composent cet ouvrage méritent tous d'être lus avec attention : l'auteur, on s'en aperçoit bien, traite son sujet avec amour, ce qui ne l'empêche pas de rechercher et de dire avant tout la vérité.

Je lisais, il y a quelque temps, le « *Compte des recettes et des dépenses du roi de Navarre* », celui que l'histoire a si justement appelé Charles le Mauvais. Certes, voilà un prince qui ne se ruinait pas en achats de manuscrits : une seule fois il dépense huit francs pour envoyer « a la royne de Navarre Donnest, accidens, declinoisons, regimen, Chatonnet, Theaudoullet, Ovide, Thobie et dotrinal ». Pour sa personne il est moins prodigue : on ne trouve dans ce compte de près de 500 pages que trois francs destinés à lui acheter à Paris de l'or et de l'azur pour enluminer ses Matines. Mahaut, au contraire, comme son père, comme son mari, aime les beaux manuscrits, les belles enluminures, les riches fermoirs, les étuis ouvragés pour ses livres d'heures : les écoliers d'Arras et d'Hesdin connaissent si bien ses goûts qu'ils viennent fêter la Saint-Nicolas à son hôtel. Entre les livres qu'elle possédait, M. J. Richard cite les « Croniques des Rois de France », exemplaire orné de lettres d'or, enluminé de vermillon et d'azur, plusieurs *romans*, comme l'histoire de Troyes, Perceval le Galoys, Tristan, les Enfances Ogier, les Vœux du Paon, le voyage de Marco Polo, trois ou quatre bibles avec la Vie des Saints. Elle aimait tellement sa petite bibliothèque qu'elle avait fait installer en son château de Hesdin un *estaplel* (pupitre) pour lire ses romans d'une manière plus commode; elle les emportait avec elle à Paris, en Artois, en Bourgogne, dans tous ses voyages qu'elle faisait très rapidement, franchissant en trois ou quatre jours, avec un nombreux personnel et des *impedimenta* de toute sorte, la distance de Paris à Arras, de Reims en Artois, sans qu'il arrivât jamais aucun accident sérieux. Les comptes de la cuisine et de la table sont aussi très curieux : les cygnes sont un mets de luxe et ont la valeur des plus beaux moutons. Les chevreuils, les daims, les cerfs, les sangliers abondent,

mais l'ours est rare, et la comtesse n'en goûte qu'en Bourgogne. En général, la cuisine est très épicée, et les repas de gala sont plantureux et interminables. Ainsi, au banquet donné par la comtesse en l'honneur de Thierry d'Hireçon, récemment promu à l'évêché d'Arras, on mangea 5 bœufs, 8 veaux, 2 porcs, 52 pourceaux de lait, 50 moutons, 8 lapereaux, 900 poulailles, 250 oisons, sans compter les hors-d'œuvre, les poissons, les pâtés et les tourtes; on but avec cela cinq tonneaux et demi de vin. Dans ce repas gargantuesque, il n'est pas étonnant que quelques centaines de pots, hanaps et verres aient été brisés par les convives « émoustillés ». On ne serait pas surpris qu'après de telles ripailles les braves Artésiens eussent eu besoin de recourir aux trois remèdes préconisés par Thomas Diafoirus, les seuls du reste que connussent et employassent les médecins au XIVe siècle (voir le chap. XIII, *les Médecins et les Médicaments*). Au milieu des fêtes et des embarras politiques, la comtesse n'oubliait pas les pauvres : les hôpitaux et les maladreries dont le comté d'Artois était couvert, avaient tous part à ses largesses; elle envoyait souvent aux malheureux « des pois, des pains et du fu pour cauffer », des vêtements, des souliers, des lits « blans et biaus pour herbergier toute maniere de povres ». Sa générosité s'étendait plus loin encore : elle ne néglige pas les hôpitaux de Paris et de Bourgogne, auxquels elle ne cesse point d'envoyer des secours soit en argent, soit en nature. Remarquez que les comptes sont là, et que personne ne peut mettre en doute cette bienfaisante prodigalité.

Cette princesse qui s'intéressait si vivement aux choses de l'esprit, aux ménestrels, aux enlumineurs, aux écrivains, avait aussi du goût pour les belles pièces d'orfèvrerie, pour les splendides constructions, pour la peinture, pour les œuvres de ferronnerie et les boiseries entaillées. Elle fait surtout travailler les orfèvres parisiens : à l'un elle commande des chapeaux d'orfèvrerie, semées de perles; à l'autre des couteaux à manche d'argent émaillés d'or, des bassins, des plats, des encensoirs, des nefs d'or ou de vermeil avec émaux; à celui-ci un calice de vermeil, à celui-là une couronne, « un treçoir », une ceinture. Les comptes donnent les noms des artistes et le prix de leurs œuvres, ce qui double l'intérêt. A Hesdin, à Bapaume, elle fait élever de superbes châteaux; ailleurs elle se contente de réparer et d'embellir. Elle emploie les imagiers et les « tailleurs au coultel » pour faire des autels, des statuettes, des tombeaux; « un banc entaillé à .IIII. bestelettes as bous » lui coûte dix livres parisis, prix très élevé pour ce temps là. Elle occupe à l'année et tient à ses gages des peintres pour décorer les châteaux de Lens, Rihoult, Hesdin, Conflans. Au château de Hesdin, entre autres peintures curieuses, il y avait une salle « où était figurée la chanson de Robin et Marion, popularisée par le trouvère Adam de la Halle. » — Je crois en avoir assez dit pour montrer combien la comtesse Mahaut est une figure historique intéressante : mais pour bien la voir avec son

cortège magnifique d'orfèvres, de ménestrels, de verriers, d'imagiers, de peintres et d'enlumineurs, il faut lire l'ouvrage de M. J. Richard.

A. Delboulle.

---

145. — **De historiarum cognitione quid senserit Joannes Bodinus.** Thesim proponebat Parisiensi litterarum facultati A. Jacquet, olim scholæ normalis alumnus, Gallicæ universitati agregatus. Paris, Garnier frères, sans date (1886), grand in-8 de VII-109 p.

M. A. Jacquet constate (*Prooemium*, p. V) qu'ils sont bien rares ceux qui ont lu tous les ouvrages de Jean Bodin ; il s'empresse d'ajouter que l'on ne doit pas s'en étonner, car cet auteur a très souvent mêlé le faux et le vrai, et ne s'est pas contenté de sommeiller *(dormitare)* quelquefois, mais est allé jusqu'à déraisonner complètement *(delirare)*. M. J. passe rapidement en revue les œuvres principales de Bodin, son *De Republica*, où il se montre l'émule d'Aristote et de Platon et le maître de Montesquieu, son *Amphitreatrum naturæ*, rempli de divagations et où il attaque ridiculement les théories de Copernic et de Galilée, sa *Démonomanie*, où il est honteusement superstitieux, son *Heptaplomeres*, où il affiche, au contraire, le plus hardi scepticisme et se déclare ennemi de toute religion. Le critique regrette qu'on ne se soit pas plus occupé jusqu'ici d'un des meilleurs ouvrages de Bodin, sa *Méthode pour étudier l'histoire* (1566). Il s'est proposé de faire connaître le mieux qu'il lui sera possible *(quantum in me erit)* ce livre si recommandable *(dignissimus liber)*. Il ne consacre pas moins de douze chapitres à retracer, d'abord, la vie de Bodin avant la publication de la *Méthode*, à rechercher, ensuite, quels furent ses précurseurs, ce qu'il pense de l'histoire en général, de la philosophie de l'histoire en particulier, quels sont les défauts du livre, quels jugements en ont porté les principaux critiques, etc. Cette étude sur Bodin et autour de Bodin est fort intéressante. M. J., dont les lectures ont été très vastes et très variées, y multiplie les curieuses citations, tantôt remontant jusqu'à l'antiquité, tantôt descendant jusqu'à l'époque où nous sommes [1]. Nous voyons défiler tour à tour devant nous Etienne Pasquier, François Hotman, François Baudouin, Sigonio, Robertello, Nicolas de Grouchy, Paul Manuce, Wolgang Lazius [2], Guillaume Budé, Goltzius, Laurent Valla,

---

1. M. J. cite même (p. 4) un livre aussi récent que la *Question du latin* de M. R. Frary. A propos du latin, n'omettons pas de dire que M. J. l'écrit avec clarté et élégance.

2. Son presque homonyme, Th. Lansius, l'auteur des *Consultationes de principatu inter populos Europæ*, a fait de nombreux et indiscrets emprunts à Bodin, et pour lui témoigner sa reconnaissance, il l'appelle vaurien *(nebulo)*, il l'accuse de vomir des charretées de mensonges *(mendaciorum plaustra evomentem)*, il le compare à un âne... Mais ici je laisse la parole à M. J. (p. 105) : « *Dixerat Bodinus in*

Erasme, Machiavel, Claude de Seyssel, Beatus Rhenanus, Schardius, Guichardin, dont l'histoire est comblée d'éloges par Bodin *(quam effusius laudat)*, Paul Jove, Nicolas Gilles, Paul Emile, Guillaume du Bellay, Du Haillan, qui avait promis plus qu'il n'a tenu et auquel est appliqué le vers cruellement ironique d'Horace :

Quid dignum tanto feret hic promissor hiatu?

Sleidan, plus louable s'il avait pu écrire sans passion *(sine ira et studio)*, Fr. Patrizzi, Christophe Milieu, Jean Jove Pontan, David Chytræus, Foglietta, Cornelius Agrippa, Pierre Bembo, le jésuite Possevin, Jean Funck, Mélanchton, dont la *Chronique* a été publiée sous le nom de Jean Carion, Ph. de Commynes, etc., sans compter la plupart des historiens de l'antiquité.

Chacun, adoptant les conclusions du judicieux critique, reconnaîtra avec lui dans l'ouvrage examiné de grandes qualités et de grands défauts, mélange auquel il applique les trois mots célèbres : *nova, pulchra, falsa*, et auquel il applique avec non moins de justesse le demi-vers de Virgile : *Commixtis igne tenebris.*

Je n'ai que deux regrets à exprimer : pourquoi M. Jacquet, au sujet de la vie de Bodin, n'a-t-il pas consulté le curieux et excellent article de M. C. Port dans le *Dictionnaire historique de Maine-et-Loire?* Et pourquoi n'a-t-il pas consulté, au sujet de l'appréciation du *Methodus*, le *Cours d'études historiques* de Daunou (t. VII, p. 51-53) ? [1].

T. DE L.

---

146. — **Les grands écrivains de la France...** Œuvres de Blaise Pascal. Nouvelle édition d'après les manuscrits autographes, les copies authentiques et les éditions originales, par M. Prosper FAUGÈRE. Tome premier. Paris, Hachette, 1886, CLXIV-435 pages.

Les admirateurs de Pascal auraient mauvaise grâce à taxer d'indifférence le public de nos jours ; de tous les auteurs du XVII[e] siècle, aucun, sauf peut-être Molière, dont les œuvres soient plus souvent réimprimées et plus passionnément étudiées. Ces dernières années, les manuscrits autographes de Pascal ont été revus à plusieurs reprises, et pour ne parler que des *Provinciales*, sans remonter plus haut que l'an-

---

tota fere Gallia, præsertim in agris Andium, robustissimos esse asinos; subjicit facete Lansius :

Dum laudas asinos patriæ, Bodine, quid erras?
Ignotumne tibi, Γνῶθι σεαυτόν, erat?

Agnosco Germanorum urbanitatem... »

1. Daunou, après avoir analysé dans ces trois pages le livre de Bodin, qu'il juge presque aussi sévèrement que Joseph Scaliger et La Monnoye, examine successivement les opinions du polygraphe angevin sur Diodore de Sicile (t. XII, p. 370), sur Denys d'Halicarnasse (t. XIII, p. 631), sur Tite-Live (t. XX, p. 229, 245).

née 1851, on pourrait compter au moins trois éditions critiques de cet ouvrage. La première en date, celle de M. l'abbé Maynard [1], rend encore aujourd'hui de réels services, et les notes théologiques de l'éditeur méritent d'être consultées; on doit seulement regretter l'acrimonie qui parfois les dépare, on y sent trop le désir de réfuter Pascal. Le travail de M. de Soyres, publié en Angleterre [2], est également fort intéressant, et les notes sont dignes de l'attention des éditeurs français. Enfin, le travail de M. E. Havet [3] n'est pas inférieur à celui du même savant sur les *Pensées*, c'est dire que l'apparition de cette édition a été un véritable évènement littéraire.

L'édition complète des œuvres de Pascal, entreprise par M. Faugère, suit donc des travaux considérables sur ce grand écrivain; admise à figurer dans une collection justement célèbre en France et à l'étranger, elle doit résumer tout ce qu'on sait aujourd'hui de la vie et des œuvres du grand penseur. Répond-elle à l'attente du public lettré? C'est ce que nous allons examiner.

Pour commencer, une remarque matérielle; si l'on en croit le titre du premier volume, le travail de M. F. appartient à la collection fondée et longtemps dirigée par feu. Ad. Régnier; mais pour le reste, disposition des notes, choix des caractères, il diffère absolument des autres volumes de la collection; comment expliquer cette anomalie?

Le premier tome renferme une copieuse introduction bibliographique, et le texte des douze premières *Lettres provinciales*. Ce qui frappe tout d'abord en parcourant le volume, c'est la brièveté des notes, leur disposition singulière, (le texte original des auteurs cités par Pascal est placé à la suite de chaque lettre), enfin le parti pris chez l'éditeur de ne citer aucun des travaux parus avant le sien. On peut ne pas adopter toutes les idées exprimées par M. Havet dans sa magistrale introduction, on peut le trouver trop sévère pour les casuistes, mais ne point le citer, passer tous ses travaux sous silence, est un procédé peu critique et encore plus dangereux. Le silence de M. F. ne saurait empêcher les amis de Pascal de consulter l'édition de son prédécesseur. Pour se montrer aussi dédaigneux du travail d'autrui, il faut vraiment être bien sûr de soi, disposer de ressources nouvelles, inconnues à ses devanciers, de documents jusqu'à ce jour inexplorés. Est-ce le cas de M. F.? Question délicate, que l'examen du texte adopté par lui va nous permettre de résoudre.

Un dieu malin, semble-t-il, a réglé le sort des œuvres de Pascal. Des *Pensées*, nous possédons le manuscrit autographe, mais dans un désordre incroyable ; des petits écrits scientifiques, il ne subsiste plus que des éditions informes, souvent peu correctes, enfin pour les *Provin-*

---

1. Paris, Didot, 2 vol. 8°.
2. The Provincial Letters of Pascal, Cambridge, 1880, 8°.
3. Paris, Delagrave, 1885, 2 vol. 8°.

ciales, l'éditeur moderne est obligé de choisir entre trois éditions différentes. Ce sont l'édition originale, in-4°, dans laquelle chaque lettre a sa pagination particulière, la petite édition in-18° de 1657, dite *le faux Elzévir*, enfin l'édition in-8° de 1659, en deux volumes. Le texte de chacune de ces trois éditions diffère sensiblement. Citons encore la traduction latine, publiée par Nicole sous le pseudonyme de Wendrock, traduction qui renferme des leçons dignes d'attention.

Si l'on s'en tenait aux règles ordinaires suivies par les éditeurs modernes, l'édition de 1659, dernière parue du vivant de Pascal, serait la meilleure, la seule à suivre; M. l'abbé Maynard a adopté ce parti en 1851. Des recherches plus récentes, notamment celles de M. Lesieur (1867), ont démontré au contraire que cette édition n'avait aucune valeur; les variantes qu'elle nous fournit ne sauraient être toutes attribuées à Pascal; quelques-unes sont peut-être de lui, mais leur examen minutieux prouve sans réplique qu'on ne saurait distinguer les corrections, les modifications dues à l'auteur de celles que lui imposèrent soit le purisme littéraire, soit les scrupules religieux de ses amis.

Un éditeur de Pascal doit donc aujourd'hui s'en tenir à l'édition originale; cette obligation avait été dès longtemps reconnue par M. Basse, le collectionneur bien connu, qui avait fait du texte des *Provinciales* une étude approfondie. M. Havet n'a eu garde de méconnaître cette nécessité, et c'est le texte primitif qu'il a donné dans son édition, rejetant en notes les leçons des éditions de 1657 et de 1659.

M. F. a adopté un système tout différent. Après avoir démontré péremptoirement que l'édition de 1659 n'est d'aucune autorité, il nous raconte (p. CIX) qu'il hésitait entre cette même édition et l'édition princeps, quand une découverte inattendue le décida à ne suivre ni l'un ni l'autre. La riche bibliothèque de M. de Saint-Albin, vendue en 1850, renfermait une copie manuscrite des *Provinciales*, dont M. F. se rendit acquéreur. La garde de cette copie portait la note suivante : « Manuscrit du grand Pascal. — Ce manuscrit est celui que l'auteur a refait pour la dernière édition de ses immortelles Provinciales. » Cette note, M. F. le reconnut de suite, renfermait une erreur matérielle ; le manuscrit n'était pas de la main de Pascal. C'est pourtant cette copie qu'il a suivie dans son édition. Voyons ses raisons.

M. de Saint-Albin, dit-il, (p. CXV), n'a pu inventer cette assertion; *il l'a énoncée d'après un témoignage maintenant ignoré, mais qui lui avait paru digne de confiance*. A ce compte, il faudrait tenir pour paroles d'évangile tout ce que les collectionneurs écrivent en tête de leurs livres, et les étiquettes mises par eux au bas de leurs tableaux. En affirmant que cette copie était de la main de Pascal, M. de Saint-Albin prouvait qu'il n'avait jamais vu l'écriture de cet écrivain ; cette remarque suffit pour faire écarter son témoignage.

Seconde supposition de M. Faugère. Nicole parle quelque part des scrupules d'écrivain de Pascal, du soin avec lequel il pesait chaque mot,

de la rigueur avec laquelle il se corrigeait. Le témoignage de Nicole, à vrai dire, est ici inutile, l'éditeur des Pensées n'avait qu'à citer le manuscrit autographe de cet ouvrage, criblé de corrections. M. F. en conclut qu'entre 1659, date de la dernière édition des *Provinciales*, et 1662, date de sa mort, Pascal récrivit les *Provinciales* tout entières.

C'est là une assertion dénuée de preuves. On peut même nier que Pascal, en ces deux ans et demi, ait eu le temps de se livrer à pareil travail. Sa santé était de plus en plus mauvaise; il s'occupait, dans les rares intervalles que lui laissaient ses souffrances, de la rédaction de ses *Pensées*, rédaction difficile, pénible même, à en juger par les retouches incessantes faites par lui. Ajoutons-y les préoccupations religieuses, les inquiétudes pour ses amis de Port-Royal, la part prise par lui aux discussions théologiques, et l'on conviendra qu'à défaut d'un témoignage contemporain bien net et formel, on ne saurait adopter l'hypothèse gratuite de M. Faugère.

Le nouvel éditeur a lui-même senti la faiblesse de ses arguments et jugé nécessaire de nous donner des preuves plus palpables. C'est dans le texte de la copie suivie par lui qu'il a cru les trouver; il a donc réuni (pp. CXVII-CXXVIII) les leçons du manuscrit qui lui ont semblé les plus remarquables, les plus propres à prouver que le texte adopté par lui représentait la dernière rédaction de Pascal. On peut dire qu'il a joué de malheur; les corrections données par lui, à titre d'exemples, prouvent sans réplique possible : 1° que l'auteur inconnu de cette révision était un grammairien quelconque à l'esprit étroit, un pédant, peseur de mots et de syllabes; 2° que la copie si vantée par M. F. est l'œuvre d'un copiste inintelligent et peu soigneux. Voici quelques citations à titre d'exemples; nous mettons sur deux colonnes le texte original et celui de M. Faugère.

Edition originale	*Faugère.*
La question sur cela est de savoir.....	La question est de savoir.....
ne donne à ceux qui en sauront l'histoire une impression toute opposée à la conclusion.....	une idée tout opposée à la conclusion...
qu'il étoit question d'examiner les plus grands principes de la grâce, comme si elle n'est pas donnée à tous les hommes, ou bien si elle est efficace; mais nous étions bien trompés.	comme si elle n'étoit pas donnée à tous les hommes, ou bien si elle étoit efficace, mais nous nous étions trompés.
Que les examinateurs même avoient dit en pleine Sorbonne.....	Que les examinateurs avoient dit, même en Sorbonne.....
Et avoir le pouvoir prochain de voir, lui dis-je, c'est avoir bonne vue et être en plein jour.....	C'est être en plein jour et avoir bonne vue.
Que tant d'éclatantes préparations.....	Que tant de belles préparations.....

ce point imperceptible.....	ce point si imperceptible.....
combien il y a d'utilité en cela. ...	d'utilité à cela.....
Mais seulement pour ce qu'il est M. Arnauld.....	Mais seulement parce qu'il est M. Arnauld.....
Tous ces excès me faisoient croire leur perte assurée, mais, mon Père, vous m'apprenez que ces mêmes excès rendent leur salut assuré.	que tous ces excès rendent.....
Ils couvrent leur prudence humaine et politique.....	Ils couvrent leur politique et leur prudence humaine.....
Voyez Diana qui a furieusement écrit; il a mis à l'entrée de ses livres.....	Qui a écrit furieusement; il a mis à la tête de ses livres.....
Ce sont des gens bien habiles et bien célèbres.	Ce sont des gens de bien, habiles et bien célèbres.
Car l'acceptation du duel consiste en l'intention de se battre.....	Car l'intention expresse de se battre fait seule l'essence de l'acceptation du duel.....
Pour mettre l'honneur à couvert.....	Pour mettre son honneur.....
Quelque esprit bizarre qui n'en tirât, de vos principes, quelque méchante conclusion.	Qui n'en tirât quelque méchante collusion.

La longue préface de M. F. ne traite que de la bibliographie des *Provinciales*. Les différentes parties de ce travail sont fort inégales, et il ne semble pas que M. F. ait tiré des textes réunis par lui tout le parti possible. Le *Journal* de Baudry d'Asson de Saint-Gilles, conservé à la Bibliothèque nationale, a été dépouillé par lui avec grand soin; les longs, trop longs passages qu'il en cite prouvent sans réplique que les dix premières lettres furent imprimées à Paris. M. F. n'en adopte pas moins une tradition sans preuves qui fait imprimer une partie de ces lettres à Vendôme, chez Sébastien Gyp ou Hyp. Cette tradition date au plus tôt de la fin du XVIIIe siècle; on ne saurait l'appuyer d'aucune preuve un peu solide; au surplus rien n'oblige à croire que les Jansénistes aient agi pour les lettres 11 à 18 autrement que pour les précédentes. M. F. n'en suppose pas moins fort gratuitement que renonçant aux imprimeries clandestines, les Jansénistes ont été choisir une ville à trois journées de Paris, pour y exécuter leur dangereuse besogne.

Nous citerons comme plus convaincante, la notice de M. F. sur les éditions in-12 de 1657; il semble avoir prouvé définitivement : 1° que l'avertissement qui précède quelques-uns des recueils du tirage in-4° fut rédigé pour être mis en tête de la première édition in-8°; ne mention-

nant que 17 lettres, il fut écrit après le 25 janvier et avant le 24 mars 1657; mais l'édition ne fut terminée qu'après cette dernière date, puisqu'elle renferme la 18e lettre non annoncée dans l'avertissement; 2° que la seconde édition de 1657, la seule utile pour les éditeurs de Pascal, fut entreprise après le 24 mars; 3° que cet avertissement fut peu après réimprimé pour servir d'en tête à des recueils factices, ne renfermant que les 18 lettres. Il en résulte que l'édition in-4° de 1657, inventée par M. Lesieur, n'a jamais existé. En faisant réimprimer dans le format in-4° l'avertissement écrit pour l'édition in-12, les jansénistes voulurent simplement tirer parti des exemplaires non vendus du tirage original. Telles sont les conclusions que nous croyons pouvoir tirer de l'exposé assez confus de M. Faugère (pp. LIII-LXIII).

L'introduction du nouvel éditeur est assez longue; elle eût pu être fort allégée, s'il avait eu le courage de sacrifier quelques-unes des notes prises par lui. On y chercherait d'ailleurs vainement l'opinion personnelle de M. F. sur la valeur religieuse et morale des *Petites Lettres*. Le lecteur impartial lira sans doute avec intérêt, mais non sans étonnement, le jugement du pape Pie IX sur les *Provinciales;* mais il tiendrait bien davantage à connaître l'opinion de l'éditeur. Quant celui-ci a passé comme M. F. quelque 40 ans dans la compagnie d'un auteur, il est tenu de faire profiter le public des réflexions qu'un si long commerce lui a suggérées. Il semble que M. F. ait voulu se dérober à cette obligation.

Le sujet traité par Pascal est double; d'une part, une question de dogme; de l'autre, une question de morale. Inutile d'ajouter que la première, la plus importante pour Pascal et ses contemporains, est la plus oubliée. Que Jansénius ait exprimé les cinq propositions condamnées, que ces propositions soient plus ou moins identiques avec la doctrine de S. Augustin, tout cela n'intéresse plus qu'un petit nombre de philosophes et de théologiens. Peut-être les admirateurs modernes de Pascal oublient-ils trop que cette doctrine abstruse de la grâce est le nœud même du système théologique et moral de ce grand penseur. Il n'en reste pas moins certain que ces propositions, vraies ou fausses, ont été condamnées par le Saint-Siège, et un catholique sincère ne saurait aujourd'hui en soutenir l'orthodoxie. La question morale traitée par Pascal est beaucoup plus intéressante pour nous, et en portant la querelle sur ce terrain, le défenseur de Port-Royal se montra bon stratégiste; toute personne sensée peut se prononcer sur les exemples cités par lui, et seul un défenseur déterminé des casuistes pourra approuver les singulières décisions d'Escobar, de Lessius et de leurs confrères. Le seul point à éclaircir est l'authenticité, la fidélité des citations. M. F. s'en est occupé, et il donne dans son premier volume la plupart des passages allégués par Pascal. Le lecteur a ainsi en main les pièces justificatives de ce grand procès pendant depuis deux siècles, entre les Jansénistes et leurs héritiers, les philosophes, d'une part, la Compagnie de

Jésus et l'Église catholique d'autre. Mais le nouvel éditeur s'est bien gardé de donner son avis sur le fond de l'affaire; en juge prudent, il s'est récusé; partisans et adversaires des casuistes regretteront cette réserve. Une étude approfondie du sujet permet d'affirmer l'authenticité absolue ou relative de la plupart des citations de Pascal; en général, le texte incriminé a bien le sens qu'il lui prête. Parfois il s'est trompé en généralisant un cas particulier, parfois il a omis, peut-être involontairement, une restriction de l'original. Mais dans l'ensemble il a été exact; on ne saurait, avec Joseph de Maistre, le traiter de vil calomniateur.

Ce n'est pas que les jésuites ne puissent trouver des arguments topiques pour leur défense. En voici deux qui, croyons-nous, n'ont jamais été suffisamment mis en lumière, et qui ne laissent pas d'avoir du poids. Ces livres tant reprochés par Pascal à la Compagnie, ne sont point destinés aux pénitents, mais aux confesseurs. Médecins de l'âme, ceux-ci en doivent connaître toutes les plaies; irait-on accuser d'immoralité tel grand savant, auteur d'un traité sur la guérison des maladies les plus viles du corps humain? Médecins de l'âme et médecins du corps manquent bien parfois de discrétion; leurs livres, s'ils apprennent l'art de combattre le mal moral et le mal physique, peuvent aussi donner des leçons de vice, et tel chapitre du célèbre *De matrimonio* de Sanchez en apprendrait aux plus habiles. Mais c'est là affaire d'usage; le confesseur expert saura choisir dans ces volumineux recueils, modifier ses questions, éviter les sujets dangereux et difficiles; question de tact pour lui comme pour le médecin.

Cette première raison est déjà puissante; en voici une autre encore plus forte à notre sens. A ne lire que Pascal, on croirait la Société de Jésus composée de novateurs immoraux, animés d'un seul désir, faire triompher partout l'influence de leur ordre, au risque même de ruiner la religion. Supposer ses adversaires de mauvaise foi n'a jamais porté bonheur à personne. Aucune congrégation religieuse ne fut plus attachée que la Compagnie aux traditions de l'Église catholique. Beaucoup des livres de casuistiques publiés par elle affectent la forme de commentaires sur la *Somme* de saint Thomas d'Aquin, et les doctrines qu'ils renferment sont le développement logique de celles de l'Église. Les exemples abondent, quelques-uns nous suffiront. On a principalement reproché aux casuistes leur grossièreté, et leur subtilité. Pour le premier point, leurs prédécesseurs n'ont rien à leur envier. Les anciens pénitentiels, le *Décret* de Bouchard de Worms, portent la trace visible de ces préoccupations malsaines tant reprochées aux théologiens jésuites; des ouvrages composés par leurs émules, clercs ou moines, par le célèbre sicilien Diana notamment, en fournissent d'autres exemples. Citons encore tel traité célèbre du pieux Gerson, cet illustre patron de l'Église gallicane. Quant à la subtilité, oserait-on leur en faire un crime? Leurs prédécesseurs, Thomas d'Aquin, Jean de Fribourg, Antonin de Florence, Navarre, n'étaient-ils pas subtils? Tout juriste ne l'est-il pas?

La subtilité, défaut ailleurs, est ici qualité; pour apprécier la valeur morale d'une action, ne doit-on pas en connaître les circonstances les plus minimes? N'est-ce pas la règle universellement suivie par la justice criminelle des peuples modernes?

En accusant les jésuites d'avoir corrompu le Christianisme, Pascal a donc commis une grave erreur de fait, et cette erreur dérive d'une opinion préconçue, commune à la plupart des écrivains catholiques. Dans leur effort pour ramener d'une part le dogme, d'autre part la discipline à leur pureté originelle, ils méconnaissaient la vérité historique. L'Église catholique ne s'est pas formée en un jour, elle est le produit de longs siècles de travaux et de modifications lentes. La morale de l'Évangile, si pure qu'elle soit, ne peut régler toutes les actions humaines, car il en est qu'elle n'a pas prévues, qu'elle ne pouvait prévoir. Elle naît à l'origine dans une communauté restreinte, détachée du monde et des intérêts temporels; le jour où le Christianisme devient la religion du monde occidental, il est bien obligé de se transformer, de s'accommoder aux besoins de l'homme. De là toute une série de modifications lentes, insensibles, que les écrivains scolastiques et leurs héritiers, les jésuites, enregistrent de siècle en siècle. Voici deux exemples entre mille. Une interprétation trop littérale des textes bibliques défendait aux chrétiens le prêt à intérêt, l'usure, mais comment le commerce existerait-il sans crédit? De là toute une série d'accommodements avec la règle de l'Église, dont le *Mohatra* tant reproché aux jésuites par Pascal n'est qu'une des formes les plus récentes. L'homicide volontaire est un crime horrible aux yeux de l'Église; celle-ci n'en est pas moins obligée de vivre dans un monde violent où la guerre est endémique, de régler les actions de gens pour qui le point d'honneur est tout, qui tuent un homme pour un soufflet, pour une pomme. Que fera-t-elle? Elle acceptera la guerre comme une nécessité inévitable; pour le duel, elle recommandera de l'éviter, ou tout au moins elle essaiera de le pallier au moyen de la direction d'intention. Les procédés recommandés par les casuistes nous semblent parfois enfantins; il ne faut pas oublier que beaucoup avaient été inventés dans des pays profondément catholiques, mais où la lettre avait tué l'esprit; ne peut-on affirmer que jamais peuples ne furent à la fois meilleurs catholiques et pires chrétiens que les Italiens ou les Espagnols? Mais c'est là justement la supériorité de la religion; elle sait admirablement s'approprier aux milieux, aux temps, aux mœurs. Véhicule des idées morales, elle devine d'instinct ce qui convient à chaque pays, à chaque nation, à chaque siècle.

A vrai dire, Pascal ne pouvait réduire à ce point le rôle du Christianisme. Mais ne doit-on pas qualifier sa polémique d'imprudente? Au XVII[e] siècle, il n'y avait pas place pour deux morales; celle des Jansénistes convenait à un petit nombre d'esprits d'élite, d'âmes éprouvées, elle ne pouvait servir à la masse des Français. La morale des jésuites,

avec son indulgence, ses restrictions, ses accommodements était beaucoup plus pratique. Pascal croyait n'attaquer que la Compagnie, c'était l'Eglise qui souffrait de la querelle, et les protestants au XVIIe siècle, les philosophes cent ans plus tard l'ont toujours à bon droit regardé comme un précieux auxiliaire dans leurs polémiques contre le catholicisme.

Ces réflexions, fruit d'une longue étude des *Provinciales*, nous ont un peu fait oublier l'édition de M. Faugère. Pour terminer, répétons ce qui a été dit plus haut: par suite de quels singuliers scrupules, cet érudit distingué s'est-il gardé d'exprimer nettement son opinion? L'absence de commentaire critique, le mauvais choix du texte, tout se réunit pour faire de ce premier volume un travail manqué. M. F. n'est plus là pour changer de système; espérons que son successeur, quel qu'il soit, saura se montrer moins réservé et réparer quelques-unes de ces erreurs. M. Faugère connaissait certainement mieux que personne en France les sources des *Provinciales;* il a dû laisser de nombreuses notes; ce sera à celui qui reprendra le travail de fond en comble à en faire profiter l'histoire littéraire.

A. MOLINIER.

CHRONIQUE

BELGIQUE. — M. Paul THOMAS, professeur à l'Université de Gand, fait paraître chez l'éditeur Klincksieck, de Paris, une édition de l'*Hécyre* de Térence, avec un commentaire critique et explicatif.

— Sous le titre *Etudes pour servir à l'histoire des sciences et des lettres en Belgique pendant la seconde moitié du* XVIIIe *siècle* (Bruxelles, Hayez, 1887. In-8°), M. MAILLY vient de publier, en deux fascicules, une suite de notices sur des membres de l'ancienne Académie des sciences et belles-lettres, sur l'astronome Zach, sur le premier secrétaire et l'un des fondateurs de l'Académie, Gérard, sur Rambaut Bournons, officier de génie, professeur au collège Thérésien à Bruxelles et l'un des rares mathématiciens de l'époque, sur le médecin Jean-Baptiste de Beunie, sur Théodoric-Pierre Caels. M. M. ajoute à ces notices une étude sur « le dessein qu'on avait formé en 1760 de faire l'acquisition du naturaliste Michel Adanson et de son cabinet pour l'Université de Louvain » (lettres échangées entre Adanson, l'abbé Nelis et le ministre plénipotentiaire, comte de Cobenzl), et une note sur « quelques mémoires concernant les comtes de Hainaut et le royaume de Lotharingie, présentés au concours de l'Académie ». Outre ces deux intéressants fascicules, M. Mailly a fait paraître en même temps une *Etude pour servir à l'histoire de la culture intellectuelle à Bruxelles pendant la réunion de la Belgique à la France* (Bruxelles, Hayez, 1887. In-8°, 47 p.). Il raconte successivement l'organisation de l'Ecole centrale du département de la Dyle, la création de sociétés savantes et littéraires à Bruxelles, celle du Lycée qui remplaça l'Ecole centrale, l'établissement de cours de médecine et d'une Ecole spéciale de droit, etc. Il montre avec beaucoup de clarté, et

en donnant à l'appui une foule de détails curieux, qu'on n'entreprit rièn pour relever l'enseignement primaire; que le Lycée de Bruxelles était bien supérieur à l'ancien collège d'humanités; que l'Ecole centrale, malgré son existence précaire, secoua la torpeur des esprits, rendit au français la place qui lui revenait, développa l'étude de l'histoire et de la géographie; que l'Académie de Bruxelles n'avait pas une faculté de médecine, mais qu'elle comprenait une faculté des lettres, une faculté des sciences et une faculté de droit; que six sociétés savantes et littéraires se constituèrent à Bruxelles pendant la domination française et que l'une d'elles était un Institut au petit pied; enfin que Bruxelles eut alors un jardin des plantes, un cabinet de physique et de chimie, un cabinet d'histoire naturelle, une bibliothèque, un musée de tableaux réunis dans le même local et entretenus en fort bon état. Chemin faisant, M. Mailly donne un grand nombre d'indications biographiques sur la plupart des hommes dont il cite les noms; il mentionne également leurs travaux littéraires ou scientifiques. On saura le plus grand gré à l'infatigable et savant académicien de cette *Etude* sur l'histoire de la culture intellectuelle à Bruxelles pendant la période de 1794 à 1814. Nous comptons que lui-même ou quelque jeune érudit essaiera un jour, en reprenant ce sujet intéressant, de l'étendre à la Belgique entière.

— Nous croyons utile de résumer le nouveau programme des examens requis pour l'admission au grade de professeur agrégé de l'enseignement moyen. Tout candidat doit présenter, deux mois avant l'ouverture de la session, une dissertation sur une matière relative à la philologie classique; il a le choix du sujet; il ne sera admis à l'examen que si sa dissertation est agréée par une commission de trois membres. L'examen de professeur agrégé pour la *philologie classique* comprend 1° une composition latine; 2° un thème grec; 3° discussion de la dissertation; 4° éléments de la grammaire comparée et syntaxe comparée du latin, du grec et du français; 5° interprétation d'auteurs grecs et latins (non seulement un passage isolé, mais l'ensemble de l'ouvrage expliqué et histoire du texte); 6° une leçon sur un auteur grec ou latin. — L'examen de professeur agrégé pour la *philologie française* comprend: 1° discussion de la dissertation; 2° histoire des littératures modernes; 3° grammaire comparée des langues romanes, 4° interprétation d'un auteur français moderne et d'un ouvrage en vieux français, 5° une leçon sur un sujet grammatical ou littéraire. — L'examen de professeur agrégé pour *l'histoire et la géographie* comprend: 1° discussion de la dissertation; 2° points principaux des grandes divisions de l'histoire universelle qui n'ont pas fait partie de la dissertation; 3° géographie ancienne, moderne et contemporaine, à l'exclusion de la section dans laquelle aura été choisi le sujet de la dissertation; 4° une leçon sur un sujet d'histoire et de géographie. — L'examen de professeur agrégé pour *la philologie germanique* comprend (outre la dissertation d'usage sur un sujet de philologie germanique, en flamand, en allemand ou en anglais): 1° une composition dans une des langues germaniques autre que celle dans laquelle la dissertation a été rédigée; 2° discussion de la dissertation; 3° grammaire historique flamande; 4° grammaire historique allemande ou anglaise; 5° histoire de la littérature flamande et histoire de la littérature allemande ou anglaise; 6° interprétation d'auteurs flamands et d'auteurs allemands ou anglais; 7° une leçon en flamand, en allemand ou en anglais sur un auteur germanique (la leçon devra être donnée en partie en flamand, si l'on désire prouver qu'on est capable d'enseigner le flamand). L'importance des épreuves est réglée de la manière suivante: *philologie classique*: dissertation, 24 points; composition latine et thème grec, 24; épreuve orale, 48; leçon, 24. — *Philologie française* et *histoire et géographie*: dissertation, 24 points; épreuve orale, 72; leçon, 24. — *Philologie germanique*: dissertation, 24; épreuve écrite, 12; épreuve orale, 60; leçon, 24. Le diplôme de professeur agrégé constatera

que l'examen a été subi d'une manière satisfaisante, avec distinction, avec grande distinction ou avec la plus grande distinction. Il ne sera accordé qu'aux candidats qui auront obtenu au moins la moitié des points attribués à chaque épreuve.

— M. KERVYN DE LETTENHOVE prépare, nous dit-on, une histoire du procès de Marie Stuart.

— Le concours pour le prix annuel de 25,000 francs, fondé par le roi de Belgique le 14 décembre 1874, avait, pour la période 1882-1885, un caractère mixte ou international. La question mise au concours était formulée comme suit, dans l'arrêté du 28 septembre 1881 : « Le prix à décerner sera attribué au meilleur ouvrage exposant les moyens à employer et les mesures à prendre pour populariser l'étude de la géographie et pour en développer l'enseignement dans les établissements d'instruction des divers degrés. » Le jury du concours était composé de sept membres : MM. Liagre, secrétaire perpétuel de l'Académie de Belgique, président; Le Bon, attaché militaire de la légation de France; Tchitchagoff, attaché militaire de la légation de Russie; Travers Twiss, membre de la Société de géographie d'Angleterre; Juan Valera, ministre plénipotentiaire d'Espagne; Van Beneden, professeur à l'Université de Louvain; Wauwermans, directeur des fortifications d'Anvers et rapporteur. Soixante ouvrages ou collections d'ouvrages, rédigés en huit langues différentes et provenant d'au moins dix-sept nations ou colonies diverses, furent soumis au jugement du jury. Six d'entre eux furent réservés et méritent d'être mentionnés honorablement : ce sont la *Methodik des geographischen Unterrichts*, de M. H. MATZAT (Berlin, 1885, in-8°, 382 p.); les *Beitræge zur Methodik des geographischen Unterrichts*, de M. Oscar SCHNEIDER (manuscrit de 88 pages); un travail manuscrit en anglais, de M. Richard OWEN, professeur à New-Harmony, dans l'Indiana; une étude manuscrite en français, par un Belge, portant pour épigraphe « Précision et répétition »; une série d'écrits publiés par un autre Belge, M. Jean-Baptiste GOCHET (en religion frère Alexis-Marie), professeur à l'École normale de Carlsbourg; enfin un manuscrit en langue allemande, de 220 pages, venant de Munich. Ce manuscrit a été reconnu comme « l'œuvre d'un homme expérimenté, ayant mûrement médité son sujet et sachant l'exposer avec autant de largeur dans l'ensemble que de finesse dans les détails ». Par six voix contre une, le jury a décidé de décerner le prix à ce mémoire dont l'auteur est M. Anton STAUBER, professeur au Realgymnasium royal d'Augsbourg.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 1er juillet 1887.

M. l'abbé Pierre Batiffol se fait connaître comme l'auteur du mémoire sur la Bibliothèque de Photius, auquel la commission du prix ordinaire a décerné une récompense.

M. Bergaigne annonce qu'en préparant la transcription des inscriptions sanscrites recueillies dans l'Annam par M. Aymonier, il en a remarqué deux d'une antiquité exceptionnelle. Elles ne sont pas datées, mais le caractère archaïque de l'écriture permet d'affirmer que l'une remonte au Ve et l'autre au IIe siècle de notre ère. Cette dernière a été trouvée dans la province annamite de Kanh-Hoa; elle prouve l'existence, dès cette époque, du royaume indien de Tchampâ, sur la côte orientale de l'Indo-Chine. Le géographe Ptolémée, vers le même temps, signala en effet dans ces parages des noms géographiques d'origine évidemment sanscrite.

M. Alexandre Bertrand rend compte des fouilles qui viennent d'être exécutées, dans la presqu'île de Saint-Maur-les-Fossés, par M. Ernest Macé, architecte, avec le concours de M. Abel Maître. Ces fouilles ont amené la découverte d'un certain nombre de sépultures gauloises, analogues à celles qui ont été trouvées dans les autres parties de la « Belgique » de César, telles que les départements de la Marne, de l'Aube, de l'Aisne, des Ardennes. Une salle du musée de Saint-Germain-en-Laye (n° VII) est consacrée spécialement à ces sépultures, qu'on croit antérieures à la conquête romaine

Le prix de numismatique ancienne (Allier de Hauteroche), est décerné à M. Ernest Babelon, de la Bibliothèque nationale, pour son ouvrage intitulé : *Description historique et chronologique des monnaies de la République romaine, vulgairement appelées monnaies consulaires.*

M. d'Arbois de Jubainville fait un rapport au nom de la commission chargée de juger le concours pour le prix ordinaire, sur cette question : *Comment doit être étudié, publié, etc., un ancien obituaire.* Ce prix est décerné à M. Auguste Molinier, conservateur à la bibliothèque Sainte-Geneviève.

M. Georges Perrot fait un rapport au nom de la commission du prix Bordin (*Etude critique sur les œuvres de l'art étrusque*). Le prix est décerné à M. Jules Martha, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris.

M. Oppert termine sa communication sur une chronique babylonienne conservée au Musée britannique.

M. Héron de Villefosse transmet des renseignements qui lui ont été fournis par M. le chanoine Julien Laferrière, sur des fouilles opérées à Saintes (Charente-Inférieure). Ces fouilles, qui se continuent, ont donné des résultats importants au point de vue de l'épigraphie romaine. M. Héron de Villefosse signale notamment l'épitaphe d'un soldat de l'*ala Atectorigiana*, corps de troupe dont le nom rappelle celui du chef gaulois Atectorix, de la cité des Santons, qui figure sur un grand nombre de monnaies gauloises de la même région.

M. Maspero donne quelques détails sur les inscriptions hiéroglyphiques du sarcophage récemment découvert à Saïda par Hamdi Bey, dont M. Renan a entretenu l'Académie à sa dernière séance. Ces inscriptions donnent le nom de l'Egyptien qui y a été enterré le premier, le général Penphtah ou Panephtah ; les autres parties du texte hiéroglyphique ne sont que des fragments de rituels. D'après les caractères archéologiques du monument, il ne doit pas remonter à plus d'une cinquantaine d'années avant les premiers Ptolémées. Ceci confirme la conjecture de M. Clermont-Ganneau, qui a avancé que la dynastie de Tabnit et d'Eschmounazar ne devait pas être antérieure à la fin de l'époque persane ou au commencement de l'époque grecque.

M. Siméon Luce lit une note intitulée : *Un Complot contre les Anglais à Cherbourg à l'époque de la mission de Jeanne d'Arc.* Ce complot fut formé en juillet 1429, peu de temps après les succès militaires de Jeanne d'Arc à Orléans et aux environs. Il eut pour auteur un nommé Philippe le Cat, qui paraît avoir été un musicien ambulant. Il avait entrepris de livrer la place de Cherbourg aux Français qui occupaient le Mont-Saint-Michel. Il fut découvert avant d'avoir rien pu exécuter, condamné et décapité le 18 juillet. On chercha ses biens pour les confisquer et les vendre, mais on ne trouva chez lui « aucuns biens meubles synon seulement une harpe de très petite valeur, laquelle, pour ce que l'en ne peult trouver aucune personne qui aucune chose en voulsist donner, fut donnée à ung chappelain qui la requeroit pour faire bien pour l'âme dudit deffunt ».

Ouvrages présentés : — par M. Croiset : Alfred et Maurice Croiset, *Histoire de la littérature grecque*, tome I ; — par M. Derenbourg : *le Roman d'Alexandre, texte hébreu anonyme, publié pour la première fois, etc.*, par Israel Lévi ; — par M. P.-Ch. Robert : H. Hoffmann, *Monnaies royales de France depuis Hugues Capet jusqu'à Louis XVI* ; — par M. d'Hervey de Saint-Denys : Lucien de Hirsch, *Orontobatès ou Rhoontopatès, mémoire posthume, précédé d'une notice nécrologique sur l'auteur* (extrait de la *Revue numismatique*) ; — par M. Ch. Nisard : *Collection des auteurs latins*, volume contenant : *Ausone, Sidoine Apollinaire* et *Fortunat.*

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 22 juin.

M. le Président donne lecture d'une lettre de M. le chanoine Julien Laferrière, de Saintes, concernant des découvertes importantes faites récemment, à Saintes, pendant la démolition des anciens remparts, notamment un pied de cheval en bronze et une inscription romaine.

M. Letaille communique 52 estampages de stèles puniques découvertes à Carthage et provenant de la collection du commandant Marchand.

M. l'abbé Duchesne signale une épitaphe grecque du IIe siècle, récemment découverte à Rome, dans le cimetière de Priscille. La défunte est gratifiée de veuve et de diconesse, mot qui désigne en réalité une fonction ecclésiastique, celle de diaconesse.

M. Charles Ravaisson-Mollien fait une communication sur la tunique, la ceinture et le manteau de la Junon, de Samos.

L. Duchesne.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 29 — 18 juillet — 1887

---

147. — **Flavii Cresconii Corippi** Africani grammatici quæ supersunt recensuit Michaël Petschenig. Berolini, 1886, Calvary. In-8 de xii et 260 pages.

Nous savons peu de chose de Corippus. Né dans la province d'Afrique, dont la topographie lui est très familière, il écrivit la *Johannide* après les victoires du patrice Jean sur les Maures en 548 et vint réciter ce poème à Carthage. Plus tard, devenu presque célèbre, il fut appelé à Constantinople et reçut sous Justinien une charge dans le palais. Après la mort de l'empereur il tomba dans la misère et dut implorer la protection du questeur Anastase et de l'empereur Justin. Son panégyrique de Justin est une œuvre de vieillesse, postérieure à 566, qui ne présente pas le même intérêt que la *Johannide*. Celle-ci, malgré des défauts qui sont ceux de l'époque, est loin d'être une œuvre vulgaire. Corripus trouve la couleur locale sans la chercher, grâce à sa connaissance parfaite des hommes et des lieux ; il est le seul poète latin qui ait décrit avec exactitude les tribus barbares contre lesquelles luttait la vieille civilisation. Ses Maures ont plus de réalité que les Carthaginois de Silius et les Gètes de Claudien ; il ne les affuble pas de costumes de fantaisie, ne leur prodigue pas les épithètes vagues, mais les peint avec une précision qui les rend vivants. A cet égard, les Maures de Corippus font penser aux Daces de la colonne Trajane : c'est du réalisme de bon aloi. La *Johannide* est particulièrement intéressante pour ceux qui connaissent l'Afrique moderne, où tant d'usage et d'aspects du passé ont survécu. Le plaisir qu'on éprouve à les y retrouver fait pardonner au poète son enflure, son obscurité et son mauvais style. Lui-même ne se dissimule point qu'il écrit mal en vers :

Forsitan et fracto ponetur syllaba versu.
Confiteor : Musa est rustica namque mea.

Mais cette Muse rustique ne manque pas de vigueur et, tout en imitant les poètes des siècles précédents, en particulier Virgile, Lucain et Ovide, elle trouve parfois des accents personnels et des expressions heureuses qui lui appartiennent en propre.

La *Johannide* et le *Panégyrique de Justin* ne sont connus l'un et l'autre que par un seul manuscrit. Le *Trivultianus* de Milan, qui contient la *Johannide*, a été découvert en 1814 et publié par Mazzucchelli ; le *Matritensis*, où est conservé le *Panégyrique*, a été édité dès 1581 par Ruiz. La critique s'était peu occupée de Corippus depuis les éditions de Mazzucchelli (1820) et de Bekker dans la *Byzantine* de Bonn (1836). Heureusement, il fut décidé qu'on en publierait un texte critique et exégétique dans la série des *Auctores antiquissimi* des *Monumenta Germaniae*. Cette édition fut confiée à M. Partsch, déjà connu par un remarquable travail sur le réseau routier de l'Afrique romaine — travail qui eut pour effet de décider Charles Tissot à commencer la publication du sien. M. Partsch collationna les manuscrits de Milan et de Madrid, corrigea par conjecture un certain nombre de passages et élucida par d'excellentes remarques les difficultés historiques et géographiques (1879). Cette belle édition suscita immédiatement des recherches de détail sur Corippus. MM. Amann et Manitius étudièrent en lui l'imitateur des poètes romains, M. Petschenig s'appliqua à l'amélioration du texte et à l'exégèse grammaticale. Les premiers travaux de M. P. (*Wiener Studien*, 1880-1884; *Sitzungsberichte der Akad. in Wien*, 1885) le préparèrent à donner une édition nouvelle de Corippus qui, loin de faire double emploi avec celle de M. Partsch, la complète de la manière la plus heureuse. Ce n'est plus la géographie et l'histoire, mais la critique conjecturale et la grammaire qui ont principalement appelé les efforts de l'éditeur. Pour les lectures des manuscrits il s'en est tenu au témoignage de M. Partsch, mais il a introduit un bon nombre de corrections définitives et rédigé un index *Verborum et locutionum* où l'étude du latin de la décadence trouvera bien des documents encore négligés. C'est dans cet index que M. P. a élucidé la plupart des difficultés que présente l'intelligence de Corippus. Désormais, le terrain est déblayé et il n'est pas probable qu'on puisse aller beaucoup plus loin sans la découverte de manuscrits nouveaux. Toutefois, ni M. Partsch ni M. P. n'ont pu, faute de connaissances linguistiques spéciales, étudier les noms propres libyens qui sont très nombreux dans la *Johannide :* c'est une lacune qui serait facilement comblée par M. Henri Duveyrier ou par l'un de nos berbérisants d'Algérie. Ch. Tissot avait déjà eu la pensée d'entreprendre un travail sur cette question, à laquelle les progrès de l'épigraphie africaine ont fourni beaucoup de matériaux.

Nous ne pouvons citer toutes les bonnes corrections de détail que le texte de Corippus doit à M. Petschenig : le nombre en est très considérable, et la plupart sont des modifications légères qui s'imposent avec évidence. Il y en a aussi quelques-unes qui semblent inutiles, par exemple, *Johann.* I, v. 232, où M. P. lit :

Et jam stella feras *maris asperat Hesperus undas*

au lieu du vers donné par le *Trivultianus :*

Et jam stelliferas *maris asperat Hesperus undas.*

Au second chant du même poème, v. 79, M. P., d'accord avec M. Partsch, lit *Talalateis arvis* au lieu de *Talanteis* que donne le manuscrit. Les *Talantea arva* sont inconnus, mais Talalati, comme l'a fait observer Tissot, est fort loin de Tillibaris, nommée au vers suivant, et d'ailleurs située dans le massif montagneux du Ghariân auquel ne convient guère le mot *arva*. Un peu plus bas (v. 120), M. Petschenig propose la lecture :

Tunc Velanidei, *verrunt qui stagna phaselis,*
Conveniunt populi......

Les *Velanidei* sont inconnus. M. Partsch, dans un excellent compte-rendu de la nouvelle édition (*Philol. Wochenschrift*, 29 janvier 1887) propose, avec raison selon nous, de lire *Vereniceis* (ms. *Velanideis*). *Vernicide*, dans le géographe de Ravenne, est le nom de la lagune de Bérénice. C'est le seul lac de la côte Syrtique, avec le *Zuchis lacus* ou lac de Bibân.

Salomon Reinach.

---

148. — **Codex diplomaticus Salemitanus.** Urkundenbuch der Cisterzienserabtei Salem, herausgegeben von Dr Fried. von Weech, Direktor des Generallandesarchives. Zweiter Band. (1267-1300). Karlsruhe, Braun, 1886, II, 684 p. in-8. Avec 15 planches photolithographiées.

Nous avons rendu compte autrefois dans la *Revue* [1] du premier volume de ce Cartulaire de l'abbaye de Salem ou Salmansweiser, située dans le voisinage du lac de Constance, l'une des plus riches de l'ordre de Citeaux, et qui échut en partage, après la dissolution du Saint-Empire-romain-germanique, au nouveau grand-duc de Bade. Sans être d'une importance majeure pour l'histoire générale, les documents que renferme l'ouvrage de M. de Weech présentent de l'intérêt pour l'histoire locale [2] et surtout aussi, vu la richesse des archives du monastère, qui n'ont jamais subi de pillage, pour l'histoire de la propriété foncière au moyen âge dans le sud-ouest de l'Allemagne. Rien que pour les années 1267 à 1300, le savant directeur des Archives de Carlsruhe a réuni dans le présent volume 1036 pièces, tant allemandes que latines, qu'il a publiées soit *in extenso*, soit sous forme de régestes. Les résumés, placés en tête des différentes chartes, sont d'ailleurs suffisamment détaillés pour qu'on puisse se rendre compte, d'un coup d'œil, de ce que chacune d'elles renferme en fait de matériaux utilisables. Le texte en a été établi par M. de W. avec un soin scrupuleux ; l'index des noms et celui des

1. Année 1883, nº du 13 août.

2. En dehors des simples mutations de propriétés, donations, échanges, contestations, etc., les chartes se rapportent principalement, en dehors de l'histoire de l'abbaye même, à celle de l'évêché de Constance, à celle de l'abbaye de Reichenau, des villes d'Ulm, d'Uberlingen, de Neuffen, etc.

expressions juridiques est complet; la description des sceaux est également des plus minutieuses, et les belles planches qui les reproduisent feront le bonheur de tous les amateurs de sphragistique. M. de Weech nous annonce un troisième volume qui terminera le *Codex Salemitanus*.

R.

---

149. — **Excerpta Colombiniana.** Bibliographie de quatre cents pièces gothiques françaises, italiennes et latines, du commencement du XVI[e] siècle, non décrites jusqu'ici; précédée d'une histoire de la Bibliothèque Colombine et de son fondateur, par Henri HARRISSE. Paris, H. Welter, 1887. In-8 de 2 ff., LXXV et 315 pp., plus 1 fig.

Les lecteurs de la *Revue critique* se rappellent avec quelle ardeur M. Harrisse a dénoncé les barbares qui ont dilapidé ou laissé dilapider les trésors rassemblés par Fernand Colomb [1]. Les articles de notre savant collaborateur ont porté leurs fruits. Nous ignorons s'ils ont arrêté le pillage de la Colombine; mais ils ont valu à M. H. une précieuse moisson. M. R. Zarco del Valle a mis à sa disposition une collection de notes prises à Séville, en 1841, par M. B.-J. Gallardo. Le bibliographe espagnol, tout en amassant des matériaux pour son *Ensayo de una Biblioteca española*, avait relevé avec le plus grand soin les titres d'une foule de pièces françaises, italiennes et latines contenues dans les recueils de la Colombine : ce sont ces notes qui nous sont offertes aujourd'hui. M. H. ne s'est pas contenté de nous faire participer à sa bonne fortune. Aux notes recueillies par Gallardo il a joint la description d'un grand nombre de petites pièces imprimées dans la première moitié du XVI[e] siècle que possède la Bibliothèque nationale. L'ouvrage perd peut-être en unité, mais il gagne sensiblement en intérêt. Ce n'est pas nous qui nous plaindrons jamais de la richesse d'un livre de bibliographie.

En raison des deux sources auxquelles a puisé l'auteur des *Excerpta*, son introduction renferme deux études très distinctes. Dans la première (pp. V-LXXV) nous trouvons une étude très développée et très nouvelle sur la typographie parisienne au commencement du XVI[e] siècle, en particulier sur les officines fondées par *Pierre Le Caron* et *Jehan Trepperel*; dans la seconde (pp. 1-53 du texte) nous avons toute l'histoire de la Colombine et de son fondateur. Les descriptions des pièces de Séville ou de Paris (au nombre de 448) occupent les pp. 55-255; enfin le reste du volume est occupé par divers appendices relatifs aux anciens catalogues de la Colombine et à la conservation de cette collection; puis aux documents manuscrits concernant l'histoire de l'imprimerie parisienne au XVI[e] siècle. Le tout se termine par des tables très copieuses.

Pour traiter de sujets aussi variés, M. H. n'a épargné aucune peine.

---

1. Voy. *Revue critique*, 1885, I, 388, 459; II, 78, 240.

Non seulement il a réussi à constituer un dossier considérable, mais, avec l'esprit sûr et positif d'un homme de loi, il a su tirer de ses documents des déductions d'une rigueur toute juridique. Si nous ajoutons qu'il n'est guère une seule personne capable de lui fournir des indications utiles que M. H. n'ait consultée, aussi bien à l'étranger qu'en France, on ne sera pas surpris de l'estime que nous professons pour son ouvrage.

Un livre de bibliographie ne se prête pas à l'analyse ; il peut même difficilement être l'objet d'une critique complète. Après avoir félicité M. H. des renseignements si curieux qu'il nous donne, nous ne pouvons qu'examiner certains passages de son livre. Nous laisserons de côté tout ce qui concerne Fernand Colomb et sa bibliothèque, pour ne nous attacher qu'aux notices relatives aux imprimeurs parisiens et aux livres eux-mêmes.

M. H., pour distinguer les productions de nos premiers typographes, a pris pour point de repère le T majuscule. Dans les fontes gothiques de 11 points il a relevé 15 T différents, qu'il a ingénieusement groupés dans un tableau (p. lxxij). C'est-là certes un moyen assez pratique de s'orienter ; mais, pour rendre les recherches tout à fait faciles, il eût été bon de donner, non pas en zincotypie, mais en photogravure douze ou quinze lignes de chaque type. Ç'aurait été le commencement d'un album typographique parisien dont le besoin se fait sentir chaque jour. Les explications dans lesquelles l'auteur a dû entrer pour justifier sa classification l'ont amené à s'occuper avec quelques détails de plusieurs officines parisiennes ; nous allons le suivre dans cette étude.

(P. xx-xlj). *Officine Le Caron-Nyverd.*

Le plus ancien livre que M. H. cite de Pierre Le Caron est daté du 5 septembre 1489. A partir de 1489, on ne connaît pas moins de quatre domiciles occupés par cet imprimeur, et le relevé en est indispensable pour le classement de ses productions. Il demeurait rue de la Juyfrie quand il fit graver une marque portant un mot mystérieux que tous les bibliographes, et M. H. lui-même, ont lu *Franboys* (p. xxj) ou *Francboys* (p. xxxvij). Nous pensons qu'il faut lire : *Hauboys*, interjection plus usitée sous la forme « haut le boys », et dont le sens paraît être celui de « gaiement ».

Pierre Le Caron eut pour successeur sa veuve *Marion de Malaunoy*, puis l'officine passa aux mains de *Guillaume Ier Nyverd*. Le changement de propriétaire eut lieu vers 1507. En effet *Nyverd* imprime d'abord avec la marque de son prédécesseur, mais, dès 1508, il possède une marque à lui [1].

1. Voy. *Le Débat des dames de Paris et de Rouen* (par Maximien), pièce qui a dû être imprimée au mois d'octobre ou de novembre 1508. Cette pièce, que M. H. cite lui-même à la p. xxv, nous paraît plus probante que la *Complainte de Venise*, laquelle n'appartient peut-être qu'au printemps de 1509.

Nous sommes en mesure d'indiquer approximativement l'année vers laquelle *Guillaume Nyverd* commença d'exercer, mais nous ignorons d'une façon absolue la date de sa mort. Une édition du *Grand Testament* de Villon porte qu'elle a été imprimée par *le veufve de feu Guillaume Nyverd* et *Jacques Nyverd*, puis nous ne trouvons plus que des livres au nom de *Jacques Nyverd* seul. Le plus ancien de ceux que M. H. ait rencontrés est daté du 8 février 1527 (1528, n. s.). Nous pouvons remonter un peu plus haut. Une édition du *Grant Herbier en françoys*, signée de *Jacques Nyverd*, dont la Bibliothèque de Toulouse possède un exemplaire [1] porte la date positive de 1521.

M. H. ne suit pas *J. Nyverd* au-delà de 1544; il exerçait encore en 1546 [2]; mais deux ans après on ne trouve plus que sa veuve, *Jacqueline Gaultier* [3]. Celle-ci exerça pendant plusieurs années, et ici nous comblerons une petite lacune de M. H.

Des *Lettres patentes et Ordonnances du roy nostre sire sur le faict du ban et arriére-ban*, publiées à Paris « le vendredy vingt troisiesme jour de apvril 1557, après Pasques », sont encore imprimées par la *veufve feu Jacques Niverd, imprimeur et libraire, demeurant rue de la Juifvrie* [4].

Quatre mois plus tard, Jacqueline Gaultier est morte ou s'est retirée des affaires. En effet, un *Edict du roy nostre sire sur le faict de son domaine, reglement et abreviation des procès*, édit publié à Paris « le vendredy seiziéme jour de juillet l'an mil cinq cent cinquante sept », porte : *On les vend à Paris par Guillaume Nyverd, imprimeur et libraire, l'an mil cinq cens cinquante sept* [5]. Les productions de Guillaume II Nyverd, ou de Nyverd, citées par M. H. se placent toutes entre 1560 et 1573 [6]. On vient de voir que Guillaume était imprimeur dès 1557; quant à la date de 1573, nous n'avons pu non plus la dépasser. Nous ignorons où Guillaume demeurait alors; peut-être avait-il transféré son officine dans la cour du Palais, où habita plus tard *Claude de Montr'œil*, qui paraît avoir été son successeur [7].

---

1. N° 138 du *Catalogue des incunables* dressé par M. le Dr Desbarreaux-Bernard.

2. Voy. *Reiglement sur les charges et entremises des mesureurs, porteurs de grain, cribleurs, muiniers et boulangiers, etc.*, pet. in-4, goth. (Cat. Claudin, sept. 1880, n° 22545); *Edict du roy nostre sire sur les vivres*, etc., in-8 (Cat. Seillière, 1887, n° 395).

3. Le texte cité par M. H. (p. xl), porte Jacqueline Gault. Nous croyons comme M. Brunet que le nom est abrégé.

Il faut s'en tenir aux renvois donnés par M. H. à l'année 1548. Celui du 11 janvier 1549 appartient, en réalité, à l'année 1550.

4. Cat. Claudin, n° 8181.

5. Cat. Lefèvre, de Bordeaux, n° 282.

6. Jusqu'à preuve contraire nous considérons comme inexacte la mention faite par MM. Deschamps et G. Brunet d'une édition des *Baliverneries* de Noel Du Fail imprimée par *Guillaume Nyverd* en 1549.

7. M. H. n'explique pas le sens du chiffre XII qui figure au bas de la marque de *Guillaume II* : ce chiffre doit être détaché des initiales; il appartient aux ornements du cadre et désigne la loi des douze tables.

Claude de Monstr'œil[1] exerçait dès 1578[2]; en 1589 il quitta Paris avec plusieurs de ses confrères et chercha un refuge à Tours[3]. Il s'y associa avec *Jamet Mettayer*, *Georges de Robet*, *Marc Orry*, *Sébastien Du Molin*, *Mathieu Guillemot* et *Jehan Richer*[4].

Il était encore à Tours en 1594[5]; mais l'année suivante nous le retrouvons à Paris, où il continue la société précédemment formée par lui avec *Jean Richer*[6]. Il mourut en 1604[7] et son officine fut quelque temps gérée par sa veuve, *Catherine Nyverd*, que nous suivons jusqu'en 1607[8].

Nous ignorons ce que devint ensuite la maison des *Nyverd*[9].

(P. xlj-lx) *Officine Trepperel-Janot-Lotrian-Chrestien.*

Nous sommes entré dans quelques détails relativement à Pierre Le Caron et à ses successeurs pour donner une idée des recherches aussi minutieuses que difficiles auxquelles s'est livré M. Harrisse. Malgré notre désir d'être bref, nous devons parler aussi avec quelques développements de *Jehan Trepperel*.

Trepperel, qui ne s'intitulait d'abord que « libraire et marchant »[10],

---

1. Telle paraît avoir été la vraie forme de son nom; on trouve cependant le plus souvent de *Montr'œil*; une fois même *Demontrueil* (*Vie, Legende, Miracle et Messe de Mgr. S. Mathurin de Larchant*, s. d., in-8. Biblioth. nat., Y 6140, Rés.). Une signature autographe reproduite par M. le Dr Giraudet (*Une Association d'imprimeurs et de libraires de Paris réfugiés à Tours au* XVIe *siècle*; Tours, 1877, gr. in-8, p. 36), porte : *De Montre' œil*; mais il est clair que l'apostrophe est ici tout à fait superflue.

2. Il imprima cette année *Les Premières Œuvres* de Jean de Boyssières et *Les Regrets et Lamentations de treshaute princesse Ysabel d'Austriche*.

3. Le *Traité de la puissance paternelle* de Pierre Ayrault porte la rubrique suivante : *A Tours, par Claude de Montr'œil et Jean Richer*, 1589.

4. L'acte d'association, publié par M. le Dr Giraudet, est du 6 octobre 1591.

5. *Les six Livres des Politiques ou Doctrine civile de Justus Lipsius*, in-16. Voy. Vander Haeghen, *Bibliographie Lipsienne*, II, 421.

6. *Voyages du seigneur de Villamont*, in-8 (Biblioth. nat., Inv. G. 30008).

7. Il existe en effet, sous la date de 1604, une édition des *Voyages du sr de Villamont*, dont le titre porte : *A Paris, par Claude de Monstr'œil et Jean Richer* (Bibliot. nat., Inv. G. 30011.) A la même année 1604, appartient le volume imprimé par la veuve de Claude de Monstr'œil que citent MM. Deschamps et G. Brunet (*Supplément au Manuel du libraire*, II, 777).

8. Voy. *Les Conseils et les Exemples* [*politiques de Juste Lipse*, 1606. Le titre porte : *A Paris, pour Catherine Nyverd, veufve de Claude de Monstr'œil, libraire, tenant sa boutique en la court du palais au nom de Jesus*. Le privilège est accordé à Catherine Nyverd le 12 octobre 1605. Vander Haeghen, *Bibliographie Lipsienne*, II, 159.

En 1607, Catherine s'appelle simplement : *Catherine Nyverd*. Voy. Brunet, II, 1491 (*Tragedies de Robert Garnier*).

9. *Georges Niverd*, libraire à Sens, appartenait sans doute à la même famille. Parmi ses productions on peut citer les *Senonensium archiepiscoporum Vitae Actusque*, de Jacques Taveau, 1608, in-4, et un volume sans date : *Meditation sur le pseaume* LXXIX *extraite des Œuvres de Nicolas Le Digne*, in-8.

10. *L'Art de fauconnerie* de Guillaume Tardif (Brunet, V, 657).

fonda, vers 1490, peut-être avant, une imprimerie florissante. Le plus ancien livre daté qui, à notre connaissance, soit sorti de ses presses, porte la date du 22 février 1492 [1]; le plus récent, celle du 7 juin 1511. Rien de plus obscur que l'histoire de l'officine de « l'Escu de France » après la mort de *Trepperel*. Des recherches comme celles que M. le baron Pichon a entreprises chez les notaires de Paris peuvent seules jeter du jour sur cette histoire. Dès aujourd'hui nous pouvons offrir à nos lecteurs quelques renseignements dûs à l'extrême obligeance du savant président de la Société des Bibliophiles français.

« Dans un acte du 12 mai 1569, Denis Picot, sieur d'Amboile [2], auditeur des comptes, et Louis Picot, sieur de Santeny en Brie [3], reconnaissent que leurs terres d'Amboile et de Santeny, ainsi que la maison de Denis Picot, rue de la Verrerie, à Paris, sont grevées de 25 livres de rente au profit de *Jean, Martin*, *Simon* et *Nicolas Janot* et des enfants mineurs d'autres *Simon Janot* (lesquels avaient pour tuteur *Janot* précité), comme fils et petit-fils d'un premier *Simon Janot*, fils et héritier de défunte *Macée Trepperel*, jadis femme et depuis veuve de *Jehan Janot*. Cette rente avait été constituée par les frères Picot, le 2 octobre 1537, au profit de maître Gilles d'Averly, procureur au parlement, qui l'avait transférée à *Macée Trepperel*.

« *Jehan II Trepperel* devait être le frère de *Macée*. Il ne semble pas qu'il ait fait de brillantes affaires. Il était propriétaire de deux maisons sises rue du Grenier saint Ladre, et portant pour enseigne l'image saint Laurent, comme la maison qu'habitait son père sur le pont Notre-Dame; or, dès l'année 1541, il avait commencé à les hypothéquer. Son principal créancier était Arnoul ou Raoul de Hacquemye, fondeur en cuivre, à qui par diverses ventes de rentes, faites en 1541, 1544 et 1547, il devait 20 livres de rente, ou 240 livres de capital. Sur ces deux maisons, louées 50 livres par an au même Hacquemye, le 12 décembre 1544, il devait en outre à trois autres personnes 38 livres de rente, ou un capital de 432 livres [4].

« Ainsi deux maisons dont le loyer ne s'élevait qu'à 50 livres étaient grevées d'une rente de 58 livres !

« En 1545, Jehan II, qui était alors à Orléans, fut poursuivi pour non-payement des arrérages; une condamnation intervint contre lui le 15 juin 1547. Ses maisons furent vendues et Hacquemye s'en rendit

1. Et non 1491. Ici, comme en plusieurs autres endroits, M. H. ne tient pas compte de ce que l'année commençait à Pâques.

2. Aujourd'hui Ormesson, canton de Boissy-Saint-Léger (Seine-et-Oise).

3. Ces Picot sont les ancêtres des Picot de Dampierre.

4. Parmi les créanciers de Jehan II Trepperel figure, au commencement de 1545 (n. s.), *Richard Roux*, compagnon imprimeur, pour une rente de 10 livres. Ce *Richard Roux*, que Lottin ne cite que de 1556 à 1562, avait donc commencé d'exercer beaucoup plus tôt. Nous connaissons un volume publié par lui en 1554 : *Rhetoricarum praeceptionum Tabulae, per Joannem Du Flos Atrebatem*, in-4 (Biblioth. nat., Biblioth. Mazarine).

adjudicataire, le 29 mai 1549. Le reliquat du produit de la vente, qui se montait, dettes et frais payés, à 19 livres, 5 sols, fut remis au fils de Jehan II, *Pierre Trepperel*, marchand libraire demeurant à Orléans, et ce, par les soins de Guillaume Du Chemin, examinateur au Châtelet. Jehan II était donc mort entre le 15 juin 1547 et le 29 mai 1549.

« Le 28 juillet 1571, *Pierre Trepperel* et *Galiot II Du Pré* passent un marché avec l'imprimeur *Fleury Prevost* pour l'impression des romans de *Palmerin d'Olive* et de *Primaléon de Grèce*; mais Pierre meurt avant d'avoir rempli ses engagements. Le 15 mai 1574, *Fleury Prevost* reconnaît par devant notaires que *Galiot Du Pré* lui a payé 525 livres pour l'impression de cent feuilles des deux romans, aux termes du marché précité; que *Galiot Du Pré* lui a de plus fourni le papier ; mais qu'il n'a rien reçu de *Trepperel* [1].

« *Pierre Trepperel* était mort avant le 30 juin 1573, date d'une procuration relative à sa succession, donnée par Guillaume Poiret, teinturier.

« Dans un autre acte en date du 16 juillet 1573, Jeanne d'Argent, femme de Jacques Morin, mercier au Palais, et Guillaume Poiret, déjà cité, se disent héritiers ensemble, pour un tiers, de *Pierre Trepperel*, leur cousin germain, et déclarent que Denise Jodelle, femme d'Amy Reversé (orfèvre, demeurant sur le pont au Change, à la Crémaillère) [2], est héritière pour un autre tiers. Dans cet acte, ils se qualifient d'héritiers simples, ce qui prouve que l'actif de la succession était supérieur au passif. »

Les renseignements recueillis par M. H., ceux que M. le baron Pichon a bien voulu nous communiquer et nos notes personnelles nous permettent de dresser un tableau généalogique de la famille *Trepperel-Janot*.

Jehan Ier Trepperel,
imprimeur à Paris, « sur le pont Nostre Dame, a l'image S. Laurent », 1492-25 octobre 1499; « rue sainct Jacques a l'enseigne S. Laurent », 1500; « rue Neufve Nostre Dame, a l'enseigne de l'escu de France », 1504-1511; m. vers 1512; ép. X, qui continue d'imprimer à l'escu de France jusque vers 1525.

Macée Trepperel, ép. *Jehan Ier Janot*, impr. à Paris dès 1488; établi à l'escu de France, 1515; associé avec la veuve de Jehan Ier, vers 1515; m. entre le 18 décembre 1521 et le 17 juin 1522; elle-même dirige l'imprimerie en 1522.	*Jehan II Trepperel*, libraire à Paris, rue Neufve Nostre Dame, à l'escu de France, 1527-1531; s'établit à Orléans; m. entre le 15 juin 1547 et le 29 mai 1549.

1. Brunet (IV, 875), cite le *Primaléon*, imprimé en 1572, mais il ne mentionne pas le *Palmerin*.

2. L'acte cité attribuait primitivement le troisième tiers à « la veufve dudit deffunct »; ces mots ont été effacés et remplacés par le nom de « Denise Jodelle, femme d'Amy Reversé », ce qui semblerait indiquer que Denise avait épousé en premières noces *Pierre Trepperel*.

Denys II Janot, impr. à Paris, rue Neufve Nostre Dame, à l'enseigne de l'escu de France, en société avec Alain Lotrian, 1531; même rue, à l'enseigne de sainct Jehan Baptiste, 1532; m. 1545; ép. *Jeanne de Marnef*, qui continue d'imprimer en 1545 et 1546.	*Simon Ier Janot*, associé de Denis, 1535	*Pierre Trepperel*, libr. à Orléans, 1548; m. vers 1573.

Simon II Janot, m. avant le 12 mai 1569, laissant des enfants mineurs.	*Jean II Janot.*	*Martin Janot.*	*Simon III Janot.*	*Nicolas Janot.*

Il est probable que *Jehan Ier Trepperel* avait eu une seconde fille mariée à *Alain Lotrian;* cependant on en est réduit sur ce point aux hypothèses. Nous ne possédons aucun document qui nous fasse connaître le lien qui unissait ce dernier imprimeur à *Trepperel* et à *Janot*.

Les dates données par M. H. pour *Alain Lotrian* et *Denis Janot* (p. lij-liij) doivent être ainsi rétablies : 7 décembre 1530, 23 février 1531 (n. s.), 17 juin 1531, 19 janvier 1532 (n. s.), 22 octobre 1532, 6 mars 1533 (n. s.) [1].

Lotrian exerce encore en 1546 ; mais, en 1547, la maison est passée aux mains de *Nicolas Chrestien* [2]. Nous suivons ce dernier jusqu'en 1556, puis bientôt on ne voit plus figurer que sa veuve : *Dauphine Lotrian*. Nous connaissons d'elle un livre daté de 1559 [3].

Il n'est pas impossible que *Nicolas Chrestien* et sa veuve aient eu pour successeur *Jehan Chrestien*, dont nous avons vu un livre daté de 1561 [4].

La date de 1563 donnée par Lottin pour *Claude Blihart* est fort probablement exacte.

(Pp. lxi-lxvj) *Officine de Jehan Sainct Denys, Pierre Sergent et Bonfons.*

M. H. ne sait rien de *Jehan Sainct Denys* avant 1524. Il est probable qu'il exerçait déjà depuis quelques années. Ce qui nous le fait croire, c'est l'édition imprimée pour lui par la veuve *Jehan Trepperel* du *Stille de Chartres* [5]. Le volume n'est pas daté, mais il ressort des faits

1. P. l, il faut lire également : 29 janvier 1515 (n. s.)

2. Voici le titre exact du volume imprimé par *Nicolas Chrestien* en 1547 : *La Division du monde, contenant la declaracion des provinces et regions d'Europe, Asie, Aphrique, les passages des Gaules en Italie, les noms des archeveschés et abbayes du royaume de France*, etc., in-16. (Librairie Baillieu.)

3. *Cronique et Histoire composée par Philippes de Commines*, in-16. Voy. Vander Haeghen, *Bibliotheca belgica*, vº Commines.

4. *L'Entrée, Sacre et Couronnement du roy Charles IX, faicte en la ville de Reims.* A Paris, pour J. Chrestien et J. Colloump, 1561. In-8. (Biblioth. nat., Lb 33. 24.)

5. In 8 goth. Biblioth. nat., F. 2196 (2), Rés.

précédemment connus que la veuve Trepperel avait dû disparaître peu après 1520.

Sainct-Denys mourut entre le 3 mars 1531 et le 9 décembre suivant [1]. Nous ne voyons pas comment il aurait succédé à *Jehan Herouf*, ou comment ce dernier lui aurait succédé. Il existe, en effet, de ce dernier un volume daté de 1527 [2]. Il faut croire que la maison de la rue Neufve Nostre Dame qui portait l'enseigne de saint Nicolas avait d'abord été occupé par *Herouf*, qui aura continué lui-même ses affaires dans un autre domicile, ou qu'un imprimeur et un libraire habitaient la même maison. *Sainct-Denys* ne paraît pas avoir jamais imprimé lui-même.

Sainct-Denys a pour successeurs : *Pierre Sergent* (1533-1547), *Jehan Bonfons* (1547—v. 1565), la veuve de *Jehan Bonfons* (v. 1565—v. 1570), *Nicolas Bonfons* (v. 1570-1618) et *Pierre Bonfons*.

Nous ne suivrons pas plus longtemps M. H. dans ses recherches sur les imprimeurs parisiens [3] ; nous avons hâte d'arriver à la partie principale de son livre. Voici quelques observations que nous suggère une première lecture :

1. *L'Abregié de la destruction de Troye la grant*. — Ce poème est connu par les manuscrits, notamment par un manuscrit de Valenciennes (Mangeart, n° 425, fol. 201).

11. *Aye memoire de la mort*. — Cette pièce, jointe à plusieurs éditions de la *Danse macabre*, se trouve dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale sous le titre de *Mirouer du monde*. Voy. Cat. Rothschild, I, n° 541.

13. *La Balade des lutheriens*. — Il y a lieu de rapprocher la chanson :

Lutheriens, Dieu vous mauldie, etc.,

d'une autre pièce du même temps, publiée dans le *Bull. de la Soc. de l'Hist. de France*, I (1834), p. 268, et dans les *Chants historiques* de Leroux de Lincy (II, 97) :

Mechans lutheriens mauldis, etc.

19. *Le Caresme prenant du cueur bien heureux*. — Le poème publié

1. Il y a dans la date du volume d'André Le Fournier cité par M. H. une particularité qui mérite d'être relevée. *Jehan Sainct-Denys* fait commencer l'année au 1er janvier, puisqu'il signe encore de son nom l'édition du 3 mars 1531 et que sa veuve apparaît dès le 9 décembre 1531.

2. *Missale itinerantium ad usum ecclesie Leodiensis* (impensis et sumptibus magistri Valeriani Natalis), in-8. Biblioth. Mazarine, n° 35030.

3. Relevons cependant une erreur qui est répétée plusieurs fois (pp. lxix, lxxiij, 300). Il n'y a jamais eu à Paris d'imprimeur appelé *Pierre de Vignolle*. Ce nom et la fausse rubrique de *Paris* ont été employés par *Pierre de Vingle*, imprimeur à *Genève*, puis à *Neufchâtel*, qui a eu recours du reste à plusieurs autres mentions de fantaisie pour égarer les lecteurs catholiques. Voy. *Le Catéchisme français de Calvin publié en 1537, réimprimé avec deux notices par A. Rilliet et Th. Dufour* (Genève, Georg, 1878, in-16, cxviij-clxiij).

sous ce titre singulier est de Marguerite d'Angoulême, reine de Navarre. Il se retrouve dans les *Marguerites* sous le titre d'*Oraison a nostre seigneur Jesus Christ* (éd. de 1547, fol. 135).

29. *La terrible et espouventable Cométe.* — La pièce a 4 ff. Un exemplaire de la même édition est conservé au Musée britannique (collection Grenville).

33. *La Complainte de l'escuiier a la dame.* — Ce petit poème est d'Henri Baude. Il porte ordinairement le titre de *Debat de la dame et de l'escuyer*. Voy. Montaiglon, *Recueil*, IV, 151, et Catal. Rothschild, I, n° 466.

34. *La Complaincte de nostre mére saincte Eglise.* — Cette édition paraît se confondre avec celle dont M. le duc d'Aumale possède un exemplaire (Cat. Cigongne, n° 647).

46. *Le Contre Rommant de la Rose.* — Cette pièce se retrouve, sous le titre d'*Epistre au dieu d'amours*, dans un manuscrit appartenant à l'abbaye de Westminster. Les premiers vers doivent se lire ainsi :

Cupido, dieu par la grace de lui,
Dieu des amans sans aide de nulluy,
Regnant en l'air du ciel tresreluisans...

Voy. *Bulletin de la Soc. des Anciens Textes franc.*, I (1875), 36.

60. *La Declaration de la régle des seurs de la vierge Marie :* Le frère Paul de Palme, etc. Lisez : je, frére, etc.

72. *Les Ditz des sages.* — Un exemplaire de la même édition est décrit dans le *Bulletin de la librairie Morgand*, n° 6085.

81. *Fleurs et Secretz de medecine*, de Raoul Du Mont Verd. — Une édition imprimée par *O. Arnoullet*, sans date, dans le format in-4, est décrite dans le *Catalogue de la librairie Lefebvre, à Bordeaux*, n° 268.

83. *Edict du roy.* — La date n'en est pas indiquée.

87. *La triumphante Entrée et Couronnement de Fernant*, etc. — Cette pièce est une simple traduction de la relation allemande intitulée : *Warhafftes Anzeygen Künigl. Mayestet zu Hungern vnd Beheim... Hörzug von Wyen ausz in Hungern bisz auff ein halb meyl vnder Ofen*, etc., 1527. Voy. Kertbeny [*alias* Benkert], *Ungarn betreffende deutsche Erstlings-Drucke*, n° 290.

Pour l'édition française de *Vosterman* et pour une traduction néerlandaise, voy. Vander Haeghen, *Bibliotheca belgica*.

96. *S'ensuyvent les Faictz du chien insatiable du sang chrestien*, 1526. — Pour l'original allemand *(Hernach volget des Bluthundts, der sich nennet eyn Türkischen Kayser, Gethaten*, etc.) voy. Kertbeny, *loc. cit.*, n° 260.

103. *Pronostication.* — L'original allemand est intitulé : *Pronostication oder weisz 'sagung ausz desz himels lauff durch Laurentiu Friesen gemacht. Aufl. das iar m. ccccc. xxxj.' Mars ist ain Herr dises*

Iars. s. l. in-4 goth. de 7 ff. non chiffr. et 1 f. blanc. (Cat. de J. Trübner, à Strasbourg, xxx (1881), nº 334.)

117. *Hystoire romaine de la belle Clariende.* — Cet opuscule a été réimprimé en 1875 par M. Georges Guiffrey, qui l'a restitué à Macé de Villebresme.

162. *Noelz.* — Il n'y a pas à corriger le mot *Fringuez.* On dit encore *fringant.*

180. *Police subsidiaire.* — Cet opuscule est de Jehan de Vauzelles. Feu M. le président Baudrier l'a fait réimprimer en 1875 à 150 exemplaires, d'après une édition toulousaine.

194. *Pseaulmes.* — Le libraire *Hierosme Denis* ne figure pas dans les listes de Lottin, mais il est cité par Panzer sous les dates de 1527 et 1530.

196. *Les quatre Choses.* — Cf. Cat. Rothschild, I, nº 41.

235. *La Vengence.* — Le volume décrit ne contient pas un mystère, mais une rédaction en prose du roman.

254. *La vray disant Advocate des dames.* — L'exemplaire de l'abbé Brochard a été récemment acquis à la vente Sellière par M. Morgand. Voici l'acrostiche qui le termine :

L'ouvrier suis de ce dicton
A la louenge aux dames faict.
Voyant qu'elles font, ce dict on,
Resjouyr l'homme en peu d' effait,
En ce cas ont le corps parfaict.
Nuyct et jour l'homme en est porté :
Soit de dueil ou tristesse infaict,
Bien tost par femme il est reffaict
Et doulcement reconforté.
L'homme a cueur froid d'el est festé
Jusques a ce qu'il ayt chaleur.
Ne les blasmez, car c'est malheur.

Le témoignage de Laurens Belin est bien formel, et cependant ses vers sont si mauvais qu'il nous est impossible de le considérer comme l'auteur du poëme. Il n'y a donc pas lieu, à ce qu'il semble, d'en refuser la paternité à Jehan Marot.

Nous arrêterons ici ces observations pour lesquelles l'espace nous manque[1]. En matière de bibliographie, il est presque toujours possible

1. Signalons cependant encore (p. 299) une liste d'imprimeurs et de libraires parisiens de la première moitié du XVIe siècle que La Caille et Lottin n'ont pas connus. Cette liste contient plusieurs noms qui devraient être supprimés, par exemple : *Claude Jomart* (la forme habituelle est *Jaumar*), *Jehan Mourand* (la forme habituelle est *Maurand*), *Pierre de Vignolles* (pseudonyme de *Pierre de Vingles*, imprimeur à Genève et à Neufchâtel). On pourrait, par contre, y ajouter bien des noms : *Salomon Anberre, dit Le Court* (1516, *Anthoine Ansart* (1521), *Symphorien Barbier* (1516-1549), plus tard établi à Lyon, *Nicolas Baultier* (1513), *Belart* (v. 1490), *Berauld Chaudière* (1516), *Fernand Chaudière* (1548), *Pierre Client* (1513), *Raoul Cousturier* (1512), *Jehan Du Pin* (1543), *la veuve de Jehan Du Pré* (1506), *Jehan II Du Pré* (1507-1549), etc., etc.

d'ajouter et nous pourrions continuer longtemps encore nos remarques sans diminuer en rien l'intérêt du livre de M. Harrisse.

Émile Picot.

---

150. — **La lettre M du Dictionnaire de l'ancienne langue française**, par F. Godefroy. Six fascicules, prix : 30 fr. Paris, Vieweg.

6e Article.

On comprend de moins en moins pourquoi M. Godefroy persiste à admettre, dans son *Dictionnaire de l'ancienne langue française*, des mots comme ceux-ci : « Mouton, mortepaye, musaraigne, mineral, mingrelet, miraculeux, myrtille, mesurément ou mesureement, marmouset, malcontent, malefice, mielleusement, maschurer (mâchurer), monopole, malfaiteur, mandibule, mere-perle, mangeaille, mençonge (mensonge) », et bien d'autres dont les formes variées ou les diverses acceptions ont été amplement signalées par Littré[1]. Certains articles gagneraient à être réduits de moitié et parfois des trois quarts, comme « manant, manoir, maintenir, massacre, masure, 2° mat, etc. ». A quoi bon, je le demande, faire suivre *mote*, *motte* = colline, tertre, de sept ou huit exemples? Des formes rares comme *manipoille* = monopole, *merisengue* = musaraigne, étaient à citer, mais ce sont justement celles-là qui échappent à M. Godefroy. Il donne *marinier* = homme de mer, et passe sous silence *marinier*, adj., au sens de « marin, de la mer, né de la mer, puissant sur la mer ». Quelques mots restés dans la langue moderne ont eu jadis, par rayonnement métaphorique, comme dirait M. A. Darmesteter, des significations curieuses qui ne sont point mentionnées, ex. : *maritime*, agité comme les flots de la mer, *murmure*, parole magique, *mondaniser*, répandre, publier par le monde, *miedi*, *midi*, cadran solaire, *manche*, rang, condition (femmes de basse *manche)*, *marteau*, dent molaire, *malhonneste*, malpropre, en mauvais état, *magique*, gros, grand (quelque beste ou oyseau *magiques)*, *maçonner*, démolir. D'autres comme *moderation* = règlement, arrangement, *modeste*, *modestie*, *modestement*, ont été fréquemment employés dans leur sens étymologique. Chez D'Aubigné, entre autres, *modestie* est presque toujours synonyme de « mesure, modération ». Il ne fallait pas davantage oublier *moralisation*, moralité, explication morale, *musicien*, adj., mélodieux, *memorable*, qui a de la mémoire. L'article *mesureor* était inutile, puisque M. G. ne fait que transcrire à peu de chose près celui de Littré : il n'a point connu *mesureor* = celui qui se mesure, se modère. Il manque comme toujours une infinité de

---

1. Il est arrivé à M. Godefroy d'obscurcir un mot très français par un autre de on invention. Il explique, par exemple, *moucheture* par « mouchetage ! »

mots, tant il est difficile d'être complet dans une œuvre aussi vaste. Je citerai seulement : *mainbot*, celui qui a la main contrefaite par quelque contracture, *machoirer*, meurtrir, (on a aussi composé *desmachoirer*), *marmotteux*, celui qui marmotte, *manifié*, manifeste, *matroner*, faire le métier de sage-femme, *matroniere*, sage-femme, *merilliere*, même sens, *martelure*, tache bleuâtre, *mastiquier*, arbre d'où découle le mastic, *marineux*, de mer, marin, *maulture*, mauvais temps, intempérie, *malicement*, malice, *malicier*, *malisser*, ourdir quelque méchanceté (d'où *enmalicier*, qui manque aussi à la lettre E), *manchereau*, manche de charrue, *marcessible*, qui se flétrit, *marcessir*, se faner, *mastrupateur*, *mescoigner* et *masconer*, meurtrir, *majestatif*, majestueux, *manternier*, le nerprun ou rhamnus, *man*, carreau de brique, *marigaut*, terme injurieux, *marteloge* et *marquelege*, sortes d'herbes, *marranisme*, doctrine juive ou païenne, *marquerolle*, espèce d'oiseau, *faire mitaine*, faire le doucereux, la chattemite, *menuesse*, qualité de ce qui est menu, *mellificature*, *membrature*, *mespriseresse*, *migeoller*, faire mûrir, *mergeon*, plongeur, *mignardiser* (*mignarder* que donne M. G. est dans Littré), *meserreor*, celui qui commet une faute, une maladresse, *musecorne*, cornemuse, *moderne*, sorte de bois de menuiserie, *mesploier*, ne pas ployer, *mesavancier*, repousser, perdre, *minorie*, minorité, *mogolle*, grand bocal de verre, *munerer*, gratifier, *moutoir*, outil de cordonnier, *matrouiller*, parler d'une manière enfantine, *monialité*, état de moine, *mordance*, médisance, *murette*, garum, *montagnois*, *montenois*, *montagnon*, *momie*, partie de débauche, *mesperer*, désespérer, *momiste*, plaisant, moqueur, *mondificateur*, *morpioniste*, *miton*, mite, *mor*, maladie des bestiaux, *moushaye*, roitelet, *mutineur*, celui qui excite à la rébellion, etc. M. G. nous donne un grand nombre de mots en tête desquels *mal* ou *mau* s'est juxtaposé et comme agglutiné ; quelques-uns cependant ont été omis, comme : *malvenue* = malheur, accident, *malpropice* = impropre, *maltraitable* = intraitable, *malné*, *malcaut*, *malchaste*, *malcertain*, *malopportun*, *malfidele*, *malsobre*, *malcourtois*, *maldiligent*, *malsain* = méchant, pervers, *malfortuné*, *malvivant*, *malversé* = inhabile, *malenhortant*, *malvoisous*, *maldire* = médire, *malconsiderant*, *malvexer*, *malengroigné*, *malentendu* = maladroit, *malgoustable* [1] = qui a mauvais goût, au fig., douloureux, amer ; *malentalenté*, *maulavé*, *maudolé*, *maucœureux*, qui a mal au cœur ; enfin *mauclerc*, mauvais clerc, étudiant tapageur, mot qui n'est cité dans le Dictionnaire que comme surnom donné au comte Pierre de Bretagne. Quelques articles sont incomplets ; ainsi *merveillable* se rencontre avec le sens de « étonné », *mesdouter* avec celui de « ne pas avoir peur ». J'ai trouvé *mesel* = malheureux, méchant, *merel* ou *meriel* = joie, plaisir, *mespas* = faux pas, *mirloret* = fanfreluche, *material* = de bois, *morillon* = cheville,

1. *Desgoutable* manque aussi à la lettre D.

mescourre = courir çà et là, *mitou* = simple, idiot, *marsé* = qui fleurit en mars, *maintenue* = bravoure, *malostruement* = rudement, avec violence, *marchas* = fumier, tas d'ordures. Les définitions sont généralement exactes, sauf quelques-unes. *Maculeux* signifie « qui tache et est taché ». *Marcheil* est expliqué par « marécage, marais », c'est une erreur: ce mot, dans les trois exemples qui viennent à l'appui, a le sens de « place publique, marché; » il est étonnant que M. G., qui cite un passage de la *Vie de saint Grégoire,* par frère Angier, n'ait pas été éclairé par cet autre du même auteur : « Un jor, ce dit, al passer Del noble *marcheil* Trajan (forum Trajanum) ». Il saute également aux yeux que « *moine* » est interprété à tort par « moineau » dans cet exemple : « J'estoie *moine* que moisson, Qu'aloue ne que pinçon, Qui ne poise pas demi once ». Il faut rétablir *moindre* = plus petit. *Moisel*, resté sans explication, est une forme variée de *maisel,* boucherie. *Montenbancque* désigne sans aucun doute un charlatan (celui qui monte sur un banc pour crier sa marchandise), (angl. *mountebank).*

A. Jacques.

VARIÉTÉS

Notes d'archéologie orientale.

XXXIII

Caesar et le nom punique de l'éléphant.

Une des inscriptions phéniciennes découvertes à Carthage par M. de Sainte-Marie [1], — une de ces banales dédicaces à la déesse Tanit qui se comptent par centaines, — présente un intérêt particulier à cause du nom assez étrange du père de l'auteur de cette dédicace, Hamilkat, fils de *Kaisar* ou *Kaichar.*

Les savants éditeurs du *Corpus Inscriptionum semiticarum* font remarquer que la lecture du nom de *Kaisar,* כישר, est confirmée par sa réapparition dans une autre inscription de Carthage [2]. Tout en s'abstenant de chercher à ce nom une origine sémitique, ils s'élèvent avec raison contre l'idée qu'on pourrait avoir, au premier abord, de le considérer comme la transcription phénicienne du nom romain *Caesar,* malgré la très grande ressemblance qu'il offre avec lui. En cela l'on ne saurait être que de leur avis; il y a peut être lieu, cependant, à un tout autre point de vue, de tenir quelque compte de cette frappante similitude. En effet, parmi les étymologies plus ou moins fantastiques que les anciens ont prêtées au nom de *Caesar*, il en est une, comme on va

1. *Corpus Inscr. Sem.*, n° 336.
2. Série Reinach, n° 97.

le voir, qui nous ramène expressément sur le terrain carthaginois et semble aboutir au nom même qu'il s'agit d'expliquer.

D'après Spartianus, des hommes fort savants estiment que le premier de la famille Julia qui porta le nom de Caesar reçut ce *cognomen* pour avoir tué un *éléphant*, animal *qui dans la langue des Maures s'appelle caesar* [1].

Servius, dans son commentaire sur Virgile, se fait l'écho de la même légende qu'il rapporte en termes un peu différents [2], en attribuant à la langue des Carthaginois, au lieu de celle des Maures, le mot *caesar* dans le sens d'*éléphant*. On la retrouve encore dans Constantin Manassés [3].

Il est à présumer qu'elle ne pouvait qu'être favorisée par l'existence de la monnaie bien connue représentant un éléphant avec le nom de CAESAR gravé au-dessous [4].

L'étymologie sur laquelle elle repose n'est assurément pas à prendre au sérieux, mais elle n'est pas non plus tout à fait gratuite et elle doit avoir pour point de départ un fait réel et suffisamment familier aux Romains qui avaient eu, en mainte rencontre, l'occasion de faire à leur dépens connaissance avec les éléphants de combat des Carthaginois : à savoir que le nom carthaginois de cet animal redoutable était *caesar*, καῖσαρ ou un mot très approchant. Cela admis, il faut reconnaître que le nom de *Kaisar* porté par le père de notre Hamilkat, répondrait singulièrement bien à ce mot qu'on a jusqu'à ce jour vainement cherché à déterminer [5]. Que le nom de l'éléphant ait été employé comme nom propre d'homme, cela n'a rien de surprenant. Nous avons, chez les Sémites, de nombreuses preuves de cette habitude, d'ailleurs universelle, de donner à des personnes des noms d'animaux ; il me suffira de rappeler par exemple, pour aller à l'autre extrémité de l'échelle, le nom d'homme, si fréquent dans l'épigraphie de Carthage, de עכבר, *Akbor*, « rat [6] ».

Sans parler du surnom de Ἐλέφας porté par le Macédonien Nica-

---

1. Spartianus ad *Ael Ver.*, c. 2 : « Caesarem ab elephanto, qui lingua Maurorum Cæsar dicitur, in prælio caeso, eum qui primus sic appellatus est, doctissimi et eruditissimi putant dictum. »

2. Servius ad Virg. *Aen*, I, 285 : « Caesar, vel quod caeso matris ventre natus est, vel quod avus ejus in Africa manu propria occidit elephantem qui Caesar dicitur Pœnorum lingua. »

3. Script. hist. byz. Συν. *ἱστορ.* 1810 et suiv.

Καίσαρες γὰρ ἐλέφαντες τοῖς Φοίνιξι καλοῦνται.

4. Cohen, *Descr. Gén.*, I, p. 156, nº 11 ; pl. xx, Julia, nº 10. CAESAR. Éléphant foulant aux pieds un serpent. Denier d'argent restitué par Trajan (cf. Cohen, *id.*, p. XXXIII, nº 20).

5. Gesenius, *Scr. ling. phœn. mon.*, p. 391 : « Ex Hebraicis id vindicari non potuit. »

6. Voir, dans mes *Sceaux et cachets israélites*, etc., p. 10 et 11, mes observations sur ce nom et ses similaires *Mus, Mustelus*, qui reviennent si souvent dans l'onomastique latine d'Afrique.

nor [1], je signalerai celui d'*Elefantus* apparaissant comme le *cognomen* d'un lapicide dans une inscription d'Espagne [2], qui est, il est vrai, d'une basse époque, mais appartient à un pays ayant subi une influence punique profonde et prolongée. En Afrique même, à Lambèse, je trouve un C. Mattius *Elephans* [3]. A défaut de ces cas formels, l'analogie et la vraisemblance eussent suffi à justifier la conjecture que le nom de l'éléphant a pu, comme celui d'autres animaux, être employé comme nom propre.

Je propose donc de voir dans notre nom propre carthaginois *Kaisar*, le mot punique désignant l'éléphant, c'est-à-dire le mot même qui a suggéré aux Romains l'étymologie populaire et parfaitement fausse, bien entendu, du nom de *Caesar*.

Si l'on admet cette conclusion, l'on est conduit à chercher dans le lexique sémitique l'origine de ce mot כישר ; mais l'on ne saurait nier qu'il ne nous offre à cet égard aucune donnée satisfaisante. Je suis tenté de croire, pour ma part, que ce nom de l'éléphant, bien qu'adopté par les Carthaginois, n'était pas primitivement un mot sémitique ; il semble très naturel d'admettre qu'il a été pris par les Phéniciens, aux populations indigènes, numides ou lybiques, avec lesquelles ils sont entrés en contact à leur arrivée en Afrique, et auxquelles ils ont dû emprunter, avec l'art d'en utiliser les services, le nom même du grand pachyderme africain. Spartianus, quand il nous dit que *Caesar*, dans le sens d'*éléphant*, appartient à la langue des Maures, semble serrer de plus près la vérité que Servius l'attribuant à la langue punique.

La physionomie même du nom כישר, le rapproche pour la forme du nom זיבק, *Zaibaq*, très fréquent dans l'onomastique punique, et qui, lui aussi, me paraît être de provenance plutôt lybique ou numide que sémitique.

CLERMONT-GANNEAU.

CHRONIQUE

BOHÊME. — Va paraître à Prague, chez l'éditeur Gustave Neugebauer, un ouvrage en français, intitulé *Système de la quantité syllabique et recherches orthoépiques et phonétiques sur la prosodie du français moderne*, par M. Anselme RICARD. Le volume, dont nous avons reçu successivement les bonnes feuilles, fera prochainement l'objet d'un compte-rendu.

1. Pol. 18, 7.
2. A Oretum. — C. I. L. II, n° 3222.
3. L. Renier. *Inscr. rom. de l'Alg.*, n° 60, D, 21. — Cf. C. I. L. VIII, n° 2554, *b* 21. M. Wilmanns prétend corriger la lecture de M. L. Renier en *Elepans*; l'on n'en voit vraiment pas la nécessité, l'avant-dernier caractère offrant les éléments voulus de HAN liés.

ÉTATS-UNIS. — M. Maurice Bloomfield de Johns Hopkins University a fait paraître en tirage à part son mémoire publié dans l'*American Journal of Philology*, vol. VII, n° 4, et intitulé *Seven Hymns of the Atharva-Veda*, Baltimore, 1886. Dans ce travail, dont un résumé avait déjà paru dans les *Proceedings* de la Société orientale américaine de mai 1885, mai 1886 et octobre 1886, M. Bl. fait bénéficier l'interprétation de l'Atharva-veda de quelques-uns des résultats que lui a fournis l'étude du Kauçikasûtra et de son commentateur Dârila. Non-seulement il précise le sens de plusieurs expressions employées dans les hymnes, mais il rectifie la portée générale de quelques hymnes, jusqu'ici imparfaitement entrevue. Il insiste avec raison sur ce fait que, si le rituel, dans l'usage qu'il fait des anciens textes, se décide quelquefois d'après les motifs les plus futiles, ce n'est pas par ignorance de la véritable portée de ces textes. Ces recherches, conduites avec beaucoup de soin, sont d'un excellent augure pour l'édition du Kauçikasûtra que M. Bloomfield a en préparation. — A. B.

— Le dernier numéro de l'*American Philological Journal* annonce que M. Super, professeur à l'*Ohio University*, prépare une traduction anglaise de l'*Ordre des mots dans les langues anciennes* de notre collaborateur Henri Weil, laquelle paraitra à Boston.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 8 juillet 1887.

M. J. Derenbourg communique quelques observations sur le sarcophage de Tabnit, roi de Sidon, fils d'Eschmounazar Ier et père d'Eschmounazar II, qui vient d'être découvert à Saïda par Hamdy Bey et Baltazzi Bey. L'inscription hiéroglyphique qui se lit sur le monument nouvellement découvert, au-dessus de l'inscription phénicienne, ne laisse aucun doute sur la provenance de ce sarcophage et de celui d'Eschmounazar II, conservé au musée du Louvre. Elle confirme la supposition de Mariette, qui pensait que le sarcophage d'Eschmounazar II avait dû porter aussi une inscription hiéroglyphique, qu'on avait ensuite grattée pour tracer le texte phénicien. Ces sarcophages égyptiens étaient entrés dans le commerce, selon la supposition de M. Maspero, à la suite des dévastations qui accompagnèrent la dernière domination des Perses en Egypte. La précaution prise par les deux rois de Sidon d'affirmer dans leur épitaphe que leur sépulture ne contient pas de trésor, était rendue nécessaire par leur inhumation dans ces sarcophages d'origine égyptienne; un cercueil égyptien devait toujours faire supposer une quantité d'objets de grande valeur, qu'on avait l'habitude d'y enfermer avec le mort. Tabnit se hâte d'aller au-devant de cette supposition : « N'ouvre pas, dit-il, la partie supérieure de mon cercueil et ne m'inquiète pas, car nous n'avons pas avec nous d'argent, nous n'avons pas avec nous d'or, ni rien de ce qui provient de l'œuvre de dévastation, et moi seul je suis couché dans ce cercueil, etc. »

M. Heuzey signale un fait qui confirme de nouveau la date relativement récente attribuée à la dynastie sidonienne de Tabnit et d'Eschmounazar. On a trouvé, dans le même caveau que le sarcophage de Tabnit, des objets égyptiens avec le nom de Psammétique et des monnaies de Ptolémée Ier.

M. Georges Perrot lit, au nom de M. Renan, le rapport adressé par Hamdy Bey, dont l'envoi accompagnait les estampages et les photographies du sarcophage de Tabnit. Ce rapport contient un récit détaillé des fouilles dirigées par Hamdy Bey et Baltazzi Bey à Saïda et des circonstances de la découverte.

M. Héron de Villefosse met sous les yeux des membres de l'Académie des photographies envoyées par M. le chanoine Julien Laferrière, qui reproduisent quelques-uns des monuments découverts à Saintes, au cours des fouilles dont l'Académie a été entretenue dans sa dernière séance.

Ouvrages présentés : — par M. P. Meyer : Urbain Bouriant, *Fragments d'un roman d'Alexandre en dialecte thébain* (extrait du *Journal asiatique*); — par M. De-

lisle : 1° *Monuments originaux de l'histoire de saint Yves*, publié par A. de la Borderie, l'abbé J. Daniel, R.-P. Perquis et D. Tempier ; 2° *Livre de comptes, 1395-1406, Guy de la Trémoille et Marie de Sully*, publié d'après l'original par Louis de la Trémoille ; — par M. Maspero : *Bulletin de l'Institut égyptien*, collection complète.

Julien Havet.

Nous donnons ici la transcription, en lettres hébraïques, de la nouvelle inscription découverte par Hamdi-bey. Le texte phénicien ne laisse place à aucun doute pour la lecture. L'écriture ressemble beaucoup à celle du sarcophage d'Esmounazar.

1 אנך תבנת כהן עשתרת מלך צדנם בן
2 אשמנעזר כהן עשתרת מלך צדנם שכב בארן
3 ז מי את כל אדם אש תפק אית הארן ז אל אל ת-
4 פתח עלתי ואל תרגזן כאי אדלן כסף אי אדלן
5 חרץ וכל מנם משדבלת אנך שכב בארן ז אל אל תפת-
6 ח עלתי ואל תזגרו כתעבת עשתרת הדבר הא ואם פת-
7 ח תפתח עלתי ורגז תרגזן אל י[כן לך] זרע בחים תחת שמ-
8 ש ומשכב את רפאם

Voici la traduction de ce texte. Les doutes d'interprétation ne portent que sur deux ou trois mots :

« C'est moi, Tabnit, prêtre d'Astarté, roi des Sidoniens, fils d'Esmounazar, prêtre d'Astarté, roi des Sidoniens, qui suis couché dans cette arche. O homme, qui que tu sois, qui découvriras cette arche, n'ouvre pas ma chambre sépulcrale et ne me trouble pas. Car il n'y a pas d'argent, il n'y a pas d'or, il n'y a pas de trésors à côté de moi. Je suis couché seul dans cette arche. N'ouvre pas cette chambre sépulcrale; car un tel acte est une abomination aux yeux d'Astarté. Si tu ouvres ma chambre sépulcrale et si tu viens me troubler, puisses-tu n'avoir pas de postérité parmi les vivants sous le soleil, ni de lit parmi les morts. »

Ligne 3. Ressemblance frappante avec la ligne 4 d'Esmounazar. Les deux lettres קנ auraient-elles été omises dans le texte de Tabnit? Je préfère lire :

מי את ....

La seconde personne תפק oblige presque à tourner la phrase ainsi. Comp. II Samuel, xviii, 12 : שמרו-מי בנער.

Ligne 4. אדלן reste à expliquer grammaticalement.

Ligne 5. משדבלת Nous laissons à nos confrères à expliquer ces six lettres. Nous n'avons pas d'explication assez plausible pour la proposer.

Ligne 7. Nous croyons qu'il y a deux ך omis.

אל י[כ]ן לך] זרע

Le ב de בחים est retouché, le graveur avait d'abord écrit ך.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 29 juin 1887.

M. le Président communique une inscription romaine, envoyée de Saintes, par M. Laferrière.

M. Collignon présente les calques d'une série de plaques en terre cuite, du ve siècle avant J.-C., représentant les diverses cérémonies du rituel funéraire athénien.

M. le Président communique une inscription grecque rapportée de Carthage par M. Letaille; c'est une dédicace à Sérapis; il communique aussi un fragment d'inscription latine récemment trouvé sur la route de Nîmes à Arles.

M. E. Muntz entretient la Société des tissus anciens, du vi^e^ au ixe siècles, trouvés dans des tombeaux coptes à Akmim (Egypte).

Ed. Corroyer.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, *imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent*, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 30 — 25 juillet — 1887

---

151. — **Dictionnaire des noms propres Palmyréniens**, par E. LEDRAIN, professeur à l'Ecole du Louvre. Paris, Ernest Leroux, 1887, in-8, 59 p.

Les noms propres que les monuments épigraphiques nous ont conservés, appartiennent à l'histoire des peuples anciens : l'étude comparée de ces noms fournit maint indice qui permet quelquefois d'arriver à la solution d'un problème historique. Chez les Sémites, les noms théophores abondent et jettent quelque lumière sur le panthéon encore peu connu de ces peuples ; il ne manque pas non plus de noms qui, par leur forme, offrent un intérêt linguistique. Lorsque le *Corpus Inscriptionum semiticarum* publié par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres sera achevé, le premier livre à en tirer sera un dictionnaire critique et comparatif de tous les noms propres sémitiques. En attendant, les Orientalistes sont obligés de faire ce travail pour leur compte personnel, en dépouillant les nombreuses publications qui ont paru sur ce sujet. Ils seront donc reconnaissants à M. Ledrain de leur épargner cette peine pour les noms palmyréniens connus jusqu'à ce jour. M. L. ne s'est pas borné à un simple travail de classification, en suivant l'ordre alphabétique et en indiquant ses sources ; il a relevé scrupuleusement toutes les informations qu'il rencontrait sur la filiation, la profession ou les titres honorifiques de chaque individu. Le champ restreint sur lequel il opérait, lui permettait d'entrer dans ces détails. On regrettera sans doute qu'il n'ait pas étendu ses investigations sur les domaines voisins. Les inscriptions araméennes de la Babylonie et de l'Egypte, les monuments nabatéens et les anciens documents arabes et syriaques offraient de nombreux termes de comparaison avec les noms des Palmyréniens, car les Araméens et les Arabes étaient liés plus ou moins étroitement entre eux par des alliances nées des relations commerciales.

La tâche du critique est de rechercher les éléments dont se composent les noms propres sémitiques ; son analyse a surtout de l'intérêt pour les noms théophores qui permettent de retrouver les divinités disparues.

Les trop rares étymologies proposées par M. L., empruntées pour la majeure partie au livre remarquable de M. de Vogüé, *La Syrie centrale*, ne sont pas toujours satisfaisantes : Elâhscha, Ἐλασσᾶ, p. 9, est expliqué par « celui que Dieu a soulevé », en supposant une contraction de *El-nascha*, formée par la chute du noun. Il faudrait admettre également cette chute du noun pour les noms qui ont la même terminaison, comme Taimascha (écrit par erreur *Thaimiça*, p. 55), ʻAlaischa, p. 44, Râmascha (expliqué par « celui que l'élevé a porté », p. 50). Ces noms sont composés d'un nom divin : Elâh, Taïm, ʻAla, Râm, et d'un déterminatif *scha* qui semble refléter l'arabe *scha'a* « vouloir, désirer ». Le même sens de « vouloir, plaire » se retrouve dans le composant *re'u*, comp. le nom biblique Re'uel, ou *reçu*, par exemple, dans Teimareçu. L'explication du nom Bolha par « celui que le Dieu Bol favorise » pour *Bol-hana* suppose également la chute d'un noun ; cependant, dans le nom Amtaha, on ne peut plus prendre le second élément *ha* dans ce sens, puisque le premier est un féminin ; du reste, dans les noms bibliques formés avec le verbe *hana* le noun ne disparaît pas. C'est encore dans l'hypothèse de la chute d'un noun que Bolqa est dérivé de *Bol-naqa* (écrit par erreur *Bol-qana*, p. 13) « celui que Dieu purifie », et Baʻki, de *Baal-yak* = *Baal-naka* « celui que Baal a frappé ». Sâba, p. 41, est un nom syriaque bien connu qui signifie « le vieillard » ou « l'aîné » et non pas « repos ».

Quelques fautes d'impression fâcheuses auraient pu être évitées : 16. 1, *Bené-Baçs'a* pour Benê-Bars'a ; 16. 15, *Moqeimn* pour Moqeimou ; 19. 13, *Amthischa* pour Amthiça ; 21. 11 *Schabia* pour Yabscha ; 21. 26 *dimen* pour di men ; 26. 16 *Dabd'athé* pour Zabd'athé ; 28. 7, *Αζιζον* pour Azizou ; 46. 17, *Athergathé* pour Ather'athé ; 47. 29, *Choracène* pour Characène. Qu'est-ce que le nom *Sagiân*, 52. 2 ?

M. Ledrain paraît avoir consulté avec soin tous les textes publiés jusqu'à ce jour ; son lexique est complet et c'est un grand mérite dans un ouvrage de ce genre. Il faut s'attendre à ce que de nouvelles trouvailles apportent quelque contribution à l'onomastique palmyrénienne, mais il sera facile de tenir au courant ce dictionnaire, les marges se prêtent aux annotations.

Rubens Duval.

---

152. — **Die Bevœlkerung der griechisch-rœmischen Welt**, par Julius Beloch, 1886. Leipzig, Duncker et Humblot, 1 vol. de xvi-520 p.

Le nouveau travail de M. Beloch a toutes les qualités et aussi tous les défauts de ce chercheur à la fois audacieux et patient : beaucoup d'idées, mais aussi beaucoup d'hypothèses, un nombre infini de précieux renseignements, mais trop de comparaisons hasardées et surtout de statistiques imprévues et de conclusions téméraires.

Le sujet abordé par lui est certainement le plus délicat de la science de l'antiquité : rechercher à l'aide des documents écrits et gravés quel pouvait être le chiffre et le degré de densité de la population du monde ancien. M. B. ne s'est épargné aucune investigation : tous les renseignements que les inscriptions et les textes nous fournissent sur le nombre des habitants des villes et des régions connues autrefois, il nous les donne, et c'est là la grande utilité de son livre. Nous y trouvons en particulier ce qui concerne l'effectif fourni par les différents peuples dans les grandes batailles de l'antiquité; — d'intéressantes statistiques sur l'âge des défunts d'après les épitaphes; — d'excellentes données sur le degré de culture et sur la vie économique des premiers Romains; — et, à la suite de cela, d'ingénieuses déductions sur le rapport du nombre des habitants avec celui de l'étendue et du caractère des pays.

Mais tout ce qui est conclusion générale sur la population d'ensemble paraît hasardé et contestable. D'une façon générale, M. B. a été beaucoup trop modéré dans ses évaluations, et c'est d'ailleurs la caractéristique de son livre. Rome, au temps de l'empire, aurait renfermé 800,000 habitants seulement, l'Italie jusqu'aux Alpes, cinq millions et demi tout au plus, au commencement de l'ère chrétienne; l'Espagne six millions, la Gaule cinq millions, l'Afrique six millions. Tous ces chiffres semblent trop faibles.

Pline par exemple compte pour les trois diocèses nord-ouest de l'Espagne 691,000 hommes libres: c'est le point de départ de M. B. pour arriver au chiffre de six millions. Mais il faudrait pour le justifier établir : 1° le rapport du nombre des esclaves avec celui des hommes libres; 2° de la densité de la population du nord-ouest avec celle du reste de l'Espagne. Et ce sont deux inconnues que rien ne nous permet de résoudre. Pour la Gaule Narbonnaise, M. B. donne un million et demi d'habitants à titre d'hypothèse; pour les *tres Galliae*, quatre millions et demi. Les deux chiffres nous paraissent beaucoup trop petits; il nous semble impossible, étant donné le nombre de ses inscriptions et de ses ruines, l'immensité de ses amphithéâtres, l'étendue de ses enceintes, que la Narbonnaise n'ait point renfermé deux fois plus d'habitants *au moins* que ne lui en assigne M. B. Malheureusement, ce sont autant de données que M. B., d'ordinaire très diligent, a entièrement négligé.

La tendance de M. B. à diminuer la population du monde ancien le pousse même à révoquer en doute les données qui le gênent. — César nous apprend que les Helvètes, d'après les registres trouvés dans leur camp, étaient au nombre de 368,000. M. B. ne croit pas à l'existence de ces registres. Il réduit ce chiffre à 150,000 environ, ce qui lui donne huit habitants par kilomètre carré. Nous préférons accepter la parole de Jules César et les registres des Helvètes. — César nous dit que 400,000 Gaulois combattirent en l'an 57; ce qui supposerait pour la population des peuples ayant envoyé des soldats, plus d'un million et demi, c'est-à-dire pour celle de la Belgique, soit dix-sept à dix-neuf habitants par

kilomètre carré. M. B. ne croit pas au chiffre de César. Comment, dit-il, la Belgique eût-elle pu avoir une population plus dense que celle de l'Espagne ? Mais que M. B. prouve d'abord son chiffre de six millions qu'il donne pour l'Ibérie, et auquel il nous permettra de croire moins qu'aux textes de César. — M. B. arrive de la manière suivante à donner son chiffre à lui. César nous dit que 270,000 hommes combattirent devant Alésia : ce nombre est sans doute celui des contingents que Vercingétorix espérait ou désirait. Supposons qu'il soit le dixième du nombre total des habitants de la Gaule, et nous arriverons à trois millions, six habitants par kilomètre carré. Joignons 200,000 âmes pour l'Aquitaine, qui arma à part 50,000 hommes, et nous aurons environ trois millions et demi, cinq millions avec la Narbonnaise. A notre avis, rien n'est plus arbitraire. Du moment que M. B. repoussait la parole de César, il devait chercher un appui solide *en dehors* de César, et non pas corriger ou utiliser ses évaluations. — Cet appui, il l'eût trouvé dans l'étude de l'étendue des villes de la Gaule; il eût pu savoir quel était, à peu près dans les trois premiers siècles, exactement au IVe, le circuit de Bordeaux, de Dax, de Périgueux, de Poitiers, de Beauvais, de Bourges, de Tours. Il eût pu voir que chacune de ces villes comportait au moins une population supérieure à celle que nous serions obligé de leur donner d'après son calcul. Il n'y aurait eu que 50,000 habitants dans le Périgord, 30,000 dans le Limousin au temps d'Auguste. Cela me paraît matériellement impossible. Quant Plutarque dit que César combattit trois millions d'hommes, en fit périr un million, en réduisit en esclavage un million, je ne crois pas à une exagération. Quand les historiens modernes estiment à dix, à quinze millions même la population de la Gaule, je crois plus volontiers à ces chiffres qu'aux cinq millions de M. Beloch. Un pays comme la Gaule, qui a colonisé une partie de l'Espagne, la vallée du Pô, la vallée du Danube, une partie de l'Asie-Mineure, l'Allemagne même un instant, un pays dont on vantait la fabuleuse richesse et dont on parlait comme nous parlons du Pérou et du Mexique, un pays qui pendant trois siècles a déversé sur le monde méditerranéen une si prodigieuse quantité de conquérants et d'esclaves, ne pouvait être réduit à cinq millions d'âmes au temps du dictateur. De même, quand M. B. nous dit que, sous Auguste, le monde romain pouvait contenir cinquante-quatre millions d'habitants, il m'est impossible d'accepter ce chiffre, Il serait trop long d'en discuter plus longtemps les éléments et d'établir ceux d'un autre nombre. Mais nous osons préférer aux idées de M. Beloch, bien qu'il ait beaucoup de science et infiniment d'esprit, les idées reçues [1] qu'il combat si hardiment et si opiniâtrement.

Camille JULLIAN.

---

1. Gibbon donnait, pour la population de l'empire, 120 millions, Wietersteim, 90 millions, les histoires courantes donnent 150 millions.

153. — **Essai d'un catalogue de la littérature épique de l'Irlande,** précédé d'une étude sur les manuscrits en langue irlandaise conservés dans les Iles Britanniques et sur le continent, par H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE. Paris, Thorin, 1883, in-8, CLV-282 pages.

Je prie les lecteurs de la *Revue critique* de me pardonner un acte doublement insolite : je viens leur parler moi-même d'un de mes livres, et ce livre est déjà une vieillerie puisqu'il a quatre ans de date. Mon excuse d'abord est le regain de nouveauté donné au volume dont il s'agit par les quarante-six pages de compte-rendu que vient de lui consacrer M. Zimmer dans les *Gœttingische gelehrte Anzeigen* du 1er mars dernier, — mon excuse, ensuite, ce sont les personnalités contenues dans l'article de M. Z. : ces personnalités expliquent une réponse.

Je sais beaucoup de gré à M. Zimmer, de la bonne volonté avec laquelle il m'offre si fréquemment l'occasion de faire de la polémique avec lui. Il n'y a pas pour moi de plus agréable distraction dans la monotonie d'une vie partagée entre mon cabinet de travail, mon cours et les recherches dans les bibliothèques publiques. En devenant érudit de profession, j'ai rompu avec des traditions de famille qui me donnaient le choix entre la carrière des armes et celle du barreau. M. Zimmer est pour moi un confrère contre lequel je plaide, et rien n'est amusant comme de l'avoir mis dans un état psychologique où la mauvaise humeur lui enlève une forte partie de ses éminentes facultés. M. Z. a souvent donné à ses polémiques une forme spirituellement ironique et légère, qui manque un peu à son long article des *Annonces de Gœttingue*. On n'a pas besoin de beaucoup de génie pour trouver dans son cerveau et jeter à la tête d'un adversaire des expressions comme *grobe Unwahrheit*, « grossière contre-vérité », (p. 167) *Unehrlichkeit, Unfähigkeit, Unwissenheit* (p. 199), « manque d'honneur, incapacité, ignorance. » Se servir d'expressions aussi énergiques n'est pas toujours très adroit, quand même on les croit exactes et justement appliquées.

Qu'a donc fait M. d'Arbois pour s'attirer ces gros substantifs?

Le plus grave est que M. d'Arbois se vante d'avoir étudié les manuscrits irlandais du British Museum, de la bibliothèque Bodléienne d'Oxford, de deux bibliothèques publiques de Dublin : à le lire, il semble que dans ces bibliothèques il passait non seulement les jours mais les nuits, ne cessant de manier les manuscrits :

> Vos exemplaria graeca
> Nocturna versate manu versate diurna [1];

tandis qu'en réalité, suivant M. Z., M. d'Arbois a simplement lu et analysé les catalogues de ces établissements. Voici les expressions de M. Zimmer : « M. d'Arbois, dans son *Catalogue de la littérature* « *épique de l'Irlande* ne connaît des manuscrits par lui *étudiés* que ce « qui se trouve dans les catalogues. Ces catalogues offrent-ils une la-

1. *Art poétique*, vers 268-269. Cf. *Gœttingische gelehrte Anzeigen*, p. 164.

« cune, les morceaux manquant dans le catalogue font défaut chez lui. « Contiennent-ils des indications fausses, ces fausses indications sont « reproduites par lui [1]. »

Le coup porté par mon jeune confrère est assez habilement donné. Les catalogues faits par O'Curry pour le British Museum, par O'Curry, O'Longan et O'Beirne Crowe pour l'Académie royale d'Irlande sont restés manuscrits. Parmi les savants allemands et les rares savants français qui lisent les *Göttingische gelehrte Anzeigen*, aucun ne se donnerait la peine d'aller à Londres ou à Dublin vérifier dans ces catalogues manuscrits l'exactitude des réponses que je pourrais faire à M. Z.; et quant aux savants anglais ou irlandais, la plupart avec raison s'intéressent très médiocrement à nos querelles et ne se donneraient pas pour si peu le moindre dérangement. L'avocat de M. d'Arbois perdrait donc son temps à dire, par exemple, que dans tel manuscrit du *British Museum*, le génitif *Conculainn* a été lu *Conchobar* par O'Curry, et que cette erreur n'a point pénétré dans le livre critiqué par M. Z. Il dirait en vain qu'un certain manuscrit du Collège de la Trinité de Dublin, pour lequel le catalogue d'O'Donovan s'arrête à la page 48, contient sur les pages suivantes un certain nombre de pièces qui sont mentionnées avec renvoi aux pages de ce ms. dans le volume intitulé *Essai d'un catalogue de la littérature épique de l'Irlande*. Une copie du catalogue d'O'Donovan, se trouve à la *Bibliothèque nationale de Paris;* l'avocat de M. d'Arbois agirait-il avec discrétion s'il priait même des amis intimes de son client d'aller vérifier dans cette copie l'exactitude de ses assertions? Heureusement pour M. d'Arbois existe le livre imprimé que Macray a intitulé : *Catalogi codicum manuscriptorum bibliothecae bodleianae partis quintae fasciculus primus, viri munificentissimi Ricardi Rawlinson J. C. D. codicum classes duas priores ad rem historicam praecipue et topographicam spectantes complectens. Confecit Gulielmus D. Macray. Oxford, 1862*. Aux colonnes 719-722 se trouve l'analyse du manuscrit irlandais coté B. 502. M. d'Arbois ne s'est pas contenté d'étudier ce manuscrit dans le catalogue de Macray; en voici une preuve. Dans le catalogue de Macray, col. 720, sous le n° VI de l'analyse on lit : « Prose account of the chai- « ning of Eochaidh son of Enna Cinselach king of Leinster to the « Hole stone near Tullow co. Carlow and of the reign of Nial of the « Nine Hostages, f° 47. » La pièce analysée de cette manière est indiquée de la façon suivante dans l'*Essai d'un catalogue de la littérature épique de l'Irlande*, p. 187 : Orgain Neill Noigiallaig, « Massacre de Niall aux Neuf Otages », avec renvoi à Bodleian library, Rawlinson B. 502, f° 47 r°. Et en effet dans le ms. B. 502 cette pièce commence ainsi : « Orcguin Neil Noigiallaich m*eic* Echa*ch* Muig*medoin* do laim Echach m*eic* Ennai Censel*aig*, etc. [2]. »

---

1. *Gœttingische gelehrte Anzeigen*, p. 165.
2. Commencement d'une note prise à Oxford le jeudi 18 août 1881, p. 618 B du

Je passe au manuscrit B. 512, catalogue de Macray, p. 728-732. M. d'Arbois a collationné ce catalogue de Macray avec le manuscrit ; en voici deux preuves : 1° La pièce que le catalogue de Macray, p. 729, désigne sous le n° 25 par les mots « Legend of Oilioll and Art », f° 51 b, figure dans l'*Essai d'un catalogue de la littérature épique de l'Irlande*, p. 151, sous ce titre : *Immarchor n- Aillella ocus Airt* (Voyage d'Aillell, [*lisez* Ailill] Olum et d'Art) avec renvoi au ms. Rawlinson B 512, f° 51 v° où l'on trouve ce titre non mentionné par Macray et où la suite nous apprend qu'il s'agit d'Ailill Olum ;

2° Sous le numéro 49 de l'analyse du manuscrit B. 512, colonne 731 du catalogue de Macray, on lit le titre que voici : *The dearth at the house of Buichet, a tale*, f° 122 ; c'est-à-dire : « La disette à la maison de Buchet, conte. » Or la pièce ainsi désignée par Macray figure dans le volume intitulé : *Essai d'un catalogue de la littérature épique de l'Irlande*, p. 127, sous le titre : *Esnada tige Buchat* « Chants de la maison de Buchat », avec le renvoi suivant : Oxford, Bodleian library, Rawlinson B. 512, f° 122 recto. Pourquoi? Parce que dans le manuscrit Rawlinson B. 512, la pièce en question est intitulée : *Easnam Tighe Buichet inso*, et commence ainsi : « Bai coire feile la Laigniu Buichet a ainm, tech aidhedh do feraibh Erend [1]. » Le même début « Bôi coire feile la Laigniu etc. » se trouve dans le livre de Leinster, p. 270, col. 1. Quant au titre, le livre de Leinster le renvoie à la fin de la pièce : *Esnada tigi Buchat*, p. 271, col. 1. Ma traduction d'*esnada* est empruntée à Windisch, *Irische Texte*, t. I, p. 530, col. 1 [2]. M. Z. se trompe donc quand, parlant du ms. Rawlinson B. 512 (*Göttingische gelehrte Anzeigen*, p. 182), il dit : « Jusqu'au folio 119 a, les indications du catalogue sont exactes, quand ensuite le catalogue devient erroné, c'en est fini de la science de M. d'Arbois. » La pièce intitulée : « Easnam Tighe Buichet » est après le folio 119 *a* et M. d'Arbois a rectifié les indications du catalogue.

M. Z. continue (p. 182) : « Une notice importante au point de vue « de l'histoire littéraire et qui, manquant au catalogue, est restée aussi « inconnue à M. d'Arbois, se trouve au folio 101 *a* ; ici commence le « texte intitulé : *Baile in Scáil*. »

Chose étrange, et qui montre avec quelle attention le savant critique a lu les catalogues des manuscrits irlandais, le *Baile in Scáil* est à la fois mentionné dans le catalogue de Macray, col. 730, n° 33, et dans le livre de M. d'Arbois, p. 43. La notice dans le catalogue de Macray a six lignes que voici et qui ont échappé à M. Zimmer : « Baile in « Seáil [3] (the warrior's madness) according to the ancient book of Dubh

recueil formé par moi dans les Iles Britanniques en 1881. Suit la copie des premières lignes du morceau.

1. Suivant ma copie faite à Oxford, le vendredi 19 août 1881, p. 615 du recueil manuscrit des notes que j'ai prises pendant mon voyage dans les Iles Britanniques.

2. On la trouve aussi chez Atkinson, *The book of Leinster*, Contents, p. 61, col. 2.

3. *Sic*, lisez *Scáil*.

« Da Leithe successor of Patrick, » « f° 101. An imperfect copy exists « in Harl. ms. 5280 [1] and it is doubtful whether another perfect copy « beside the present can be found. » La notice correspondante dans l'*Essai d'un catalogue* par M. d'Arbois occupe vingt et une lignes, p. 43-44, et là outre les manuscrits mentionnés dans le catalogue de Macray, deux autres sont signalés. Cette notice commence par les mots : « *Baile Cuinn Chetchathaig :* Extase ou vision de Conn Cetchathach, « pièce aussi intitulée *Baile in Scáil.* » Dans la préface du même livre de M. d'Arbois on trouve aussi le titre *Baile in Scáil* en italiques à la page XXXVII avec indication du ms. Rawlinson B. 512; enfin la table, p. 268, au mot *Baile in Scáil*, renvoie aux deux passages. Cette pièce a donc été signalée trois fois dans le livre de M. d'Arbois, et M. Z. n'a pas eu le talent de l'y découvrir, non plus que la notice qui dans le catalogue de Macray se rapporte à cette pièce. Le grand intérêt du *Baile in Scáil* résulte, suivant M. Z., de ce scribe qui a écrit le ms. 512 a copié le *Baile in Scáil* sur le livre de Dub da Lethe, et M. Z. s'imagine avoir le premier fait l'observation que le ms. B 512 indique cette source, tandis que Macray l'avait déjà dit dans son catalogue en 1862 : « according to the ancient book of Dubh da Leithe » (col. 730, n° 33).

Voilà comment M. Z. a lu, et les catalogues qui ayant précédé le mien m'ont servi de guides, et mon travail qu'il prétend leur comparer. Voilà sur quel fondement solide il appuie le reproche de malhonnêteté, *Unehrlichkeit* que son étourderie m'adresse.

Mais j'oubliais : il y a encore sur la conscience de M. d'Arbois un gros crime. M. d'Arbois s'est servi du travail d'O'Looney sur le *Táin Bó Cualnge*, et avec son honnêteté ordinaire, il s'est bien gardé de le dire. « O'Looney wird natürlich in gewohnter Ehrlichkeit verschwie- « gen » (p. 197). A cette imputation la réponse est bien simple; nous n'avons qu'à renvoyer à la notice consacrée au *Táin Bó Cualgne* dans l'*Essai d'un catalogue.* Tout le monde peut y lire, p. 215, ce qui suit : « M. O'Looney a donné dans les *Proceedings of the Royal Irish Aca- « demy*, second series, vol. I, *Polite Literature and Antiquities*, 1879, « p. 242-248, une étude sur le *Táin Bó Cualgne* dont il indique « les divisions, les préfaces et les suites. Il est à regretter que ce sa- « vant n'ait pas terminé l'édition qu'il avait entreprise de cette im- « portante épopée. » A cette citation, j'ajouterai une observation : M. O'Looney, dans le mémoire que je viens de citer, n'a pas jugé à propos de mettre aucune référence aux manuscrits dont il a fait usage, en sorte que les indications de manuscrits que je donne sont le résultat de mon travail personnel. Quoiqu'il en soit de ce détail, M. Z., quand il

1. Le Harleian ms. 5280 est celui d'après lequel a été faite l'édition d'O'Curry, *Mss. mat.*, p. 618. La mention de ce ms. est un renvoi implicite à l'édition d'O'Curry, qui est antérieure d'un an à la publication du catalogue de Macray.

m'impute des torts à l'égard de M. O'Looney prouve, de nouveau, qu'il ne m'a pas lu.

Le reproche de « grossières contre-vérités » *grobe Unwahrheiten*, s'applique, p. 167, au récit que j'ai fait de la façon dont j'ai été accueilli par les Franciscains de Dublin. Sous prétexte d'un règlement, on a refusé de me recevoir plus de trois heures par jour et on ne m'a pas accordé l'autorisation que j'ai demandée de tirer les manuscrits tous en même temps du coffre-fort où ils sont renfermés sans aucun classement, pêle mêle avec des imprimés. Je voulais les mettre dans l'ordre du catalogue dressé par M. Gilbert, les numéroter conformément à ce catalogue et voir ainsi clairement si les manuscrits indiqués par M. Gilbert existaient, si même il y en avait d'autres. Les révérends pères ont trouvé désobligeante mon observation sur le mauvais ordre de leur précieuse collection, et je suis parti, n'ayant pu voir qu'une portion des manuscrits. Ce récit est faux, répond M. Z.; le règlement dont parle M. d'Arbois n'existait pas : on m'a, dit-il, laissé étudier les manuscrits sept heures par jour au lieu de trois, comme le raconte M. d'Arbois, etc., etc.

Mais de ce que le règlement a été opposé à M. d'Arbois, il ne suit pas que ce règlement existe ou qu'habituellement il s'applique. Je n'en sais rien. M. d'Arbois a très mauvais caractère : tout le monde le sait; il a eu la maladresse de dire aux révérends pères des vérités peu agréables : on ne lui a ouvert la bibliothèque que trois heures par jour; bienheureux qu'on ne la lui ait pas fermée tout à fait. Le premier jour, 18 juillet 1881, il n'a pu obtenir qu'un seul manuscrit, le *Liber Hymnorum*, dont il a dû encore se contenter le 19. On a consenti le 20 à lui en communiquer un autre; le 21, il en a obtenu davantage, mais sans cependant recevoir réponse favorable à sa demande d'être autorisé à ranger les uns à la suite des autres, dans l'ordre du catalogue, tous les manuscrits. C'est alors qu'il a quitté les Franciscains pour ne plus les revoir.

M. Z., à l'opposé de M. d'Arbois, a, comme tout le monde le sait, le caractère le plus charmant, surtout quand il le veut bien. Il n'a dit aux révérends pères que des choses aimables et on ne lui a pas opposé un règlement qui n'existe point ou qui ne s'applique pas. Mais il ne suit pas de là que les manuscrits des Franciscains soient en ordre et qu'ils portent des numéros de catalogue; M. Z. est obligé de reconnaître implicitement cette fâcheuse situation, quand, page 176, il se vante d'avoir découvert que deux manuscrits du « Dialogue des vieillards, » *Agallam na Seneorach*, décrits par lui l'un aux pages 168-170, l'autre aux pages 170-175, sont identiques, le premier au nº IV, « Dialogue of sages », du catalogue de M. Gilbert; le second au numéro XXIX, « Dialogue of sages » du même catalogue. Il n'y aurait pas pour lui à être fier de cette trouvaille si les manuscrits avaient été l'objet d'un numérotage régulier, correspondant au catalogue. En

constatant le désordre dans lequel se trouve la précieuse collection des Franciscains, j'ai eu la maladresse de ne pouvoir contenir un sentiment d'indignation bien naturel chez un ancien archiviste qui a eu pendant vingt ans une bibliothèque publique sous sa surveillance. Ce sentiment qui persiste chez moi et que tout bibliothécaire partagera, me rend indifférent à l'irritation que mes paroles auraient, suivant M. Z., soulevée à Dublin, tant chez les Franciscains que chez leurs amis : « Die « Entrüstung über die oben angeführte Münchhausiade des Herrn d'Ar-« bois ist daher in Dublin nicht bloss bei den davon betroffenen Fran-« ziskanern zu treffen. » (p. 168). Cela m'est égal. J'ai dit la vérité. Tant pis pour ceux qu'elle blesse; tant pis pour ceux qui n'ayant ni la notion de l'ordre, ni le respect des livres, sont incapables de saisir ma pensée!

M. Z. réserve pour le coup de la fin (p. 198) un passage du livre de Leinster, que, suivant lui, M. d'A. n'a pas su lire, ou n'a pas su compris. Il s'agit des lignes 30-41 de la page 245. M. Z. les reproduit en en retranchant la partie centrale, c'est-à-dire la fin de la ligne 31, les lignes 32, 33, 34, 35 et le commencement de la ligne 36, et il arrive ainsi à un sens différent de celui que donne M. d'Arbois. Ce texte, abrégé comme l'a fait M. Z. par la suppression de presque moitié, peut se traduire ainsi : « Voici l'énumération des histoires préliminai-« res du *Táin Bó Cualnge*; il y en a douze, savoir : « La prise du « Sid, » etc. (ici la suppression). On dit aussi qu'aux histoires préliminaires appartiennent les récits dont le titre suit : « 1° Comment Cûchu-« lainn se rendit à la maison de Culann le forgeron; » « 2° Comment Cû-« chulainn prit les armes et monta en char pour la première fois; » « 3° Comment Cûchulainn alla à Emain Macha trouver les jeunes gens. » « Mais c'est dans le corps du *Táin Bó Cualnge* que sont racontées ces « trois dernières histoires. » De ce texte au milieu duquel un *etc.* remplace cinq lignes, M. Z. conclut que je me suis trompé quand j'y ai renvoyé pour justifier l'affirmation que les trois histoires mentionnées en dernier lieu font partie des histoires préliminaires du *Táin Bó Cualnge*. Je répondrai par une traduction intégrale du texte inconsciemment mutilé par M. Zimmer : « Voici l'énumération des histoires « préliminaires du *Táin Bó Cualnge;* il y en a douze : 1° La prise « du Sid ; 2° La vision du fils d'Oc ; 3° La dispute des deux porchers; « 4° L'enlèvement des vaches de Regaman ; 5° Les aventures de Nera ; « 6° La conception de Conchobar ; 7° La demande en mariage de ..... ; « 8° La conception de Cûchulainn; 9° L'enlèvement des vaches de Fli-« das ; 10° La demande en mariage d'Emer. On dit aussi qu'aux his-« toires préliminaires appartiennent les récits dont le titre suit : « 1° Comment Cûchulainn se rendit à la maison de Culann le forge-« ron; 2° Comment Cûchulainn prit les armes et monta en char pour « la première fois; 3° Comment Cûchulainn alla trouver les jeunes « gens à Emain Macha. Mais c'est dans le corps du *Táin Bó Cualnge* « que sont racontées ces trois dernières histoires. »

Ces trois dernières histoires sont des divisions du morceau intitulé : « Exploits juvéniles de Cûchulainn », *Macgnémrada Conculaind*. Dans les rédactions du *Táin Bó Cualnge* que nous ont conservées deux mss., l'un de la fin du XIe, l'autre du milieu du XIIe siècle, ce morceau est intercalé comme épisode dans le *Táin* bien que racontant des évènements antérieurs à ceux qui font le sujet de cette épopée. Il y avait une autre recension qui plaçait les « Exploits juvéniles de Cuchulainn » parmi les histoires préliminaires. Et, en effet, quand le rédacteur du passage que nous avons traduit veut énumérer les douze histoires préliminaires, il n'en peut trouver que dix, si l'on compte le titre incomplet « 7° Demande en mariage de..... », ou neuf dans le cas où l'on retrancherait ce titre incomplet qui peut être fait double emploi avec le n° 10, « Demande en mariage d'Emer ». Si l'on réduit l'énumération à neuf histoires préliminaires, il faut les trois divisions des « Exploits juvéniles » pour compléter le nombre de douze histoires. Si l'on maintient le chiffre de dix, en lisant par exemple, n° 7, « Demande en mariage de [Ferb] », les « Exploits juvéniles » fournissent deux numéros au lieu de trois dans la liste des douze histoires préliminaires. Quoiqu'il en soit, l'impossibilité où le rédacteur du livre de Leinster se trouve d'énumérer les douze histoires préliminaires qu'il annonce, nous donne le droit d'y comprendre, conformément à la tradition constatée par lui, les « Exploits juvéniles de Cûchulainn ». Voilà ce que M. Z. cache aux lecteurs de son article en ne leur offrant qu'un texte incomplet. Je ne songe nullement à incriminer sa bonne foi. Le pauvre garçon ! Il ne peut lire le nom de M. d'Arbois, et à plus forte raison tenir entre les mains un livre de M. d'Arbois, sans se trouver dans un état de surexcitation et de malaise qui lui trouble la vue. M. d'Arbois a eu de si grands torts envers lui !

Cependant je ne demande pas mieux que de rendre justice à M. Zimmer. Dans son mémoire, comme dans tout ce qu'il publie, il y a beaucoup d'excellentes choses. Ainsi on y trouve toutes sortes de détails intéressants et instructifs sur des pièces qui devraient être mentionnées dans un traité complet de la littérature épique de l'Irlande, mais qui, manquant de titre, restaient en dehors du cadre que s'est proposé de remplir l'auteur de l'*Essai d'un catalogue*, puisque son travail consiste en une nomenclature par ordre alphabétique de titres. Pour les pièces dépourvues de titre, un catalogue par ordre alphabétique des premiers mots du texte serait un très utile travail. J'ai réuni en partie les matériaux de ce travail ; mais je laisse à d'autres l'honneur de le faire ; jamais je n'ai pris l'engagement de m'en occuper, et personne n'a le droit de me reprocher de ne l'avoir pas entrepris.

Cependant M. Z. a de loin en loin signalé quelques pièces dont les titres m'ont échappé. Tel est le morceau intitulé : « Mort de Find », *Aided Find*, dont le titre manque dans Laud 610 f° 122, mais est donné dans Egerton 1782, f° 24 *b*. 2. M. Z. doit cette observation à M. Kuno

Meyer. Elle est parfaitement fondée. En effet, quand le samedi 20 août 1881, j'ai transcrit au British Musæum le commencement du morceau dont il s'agit, j'ai par distraction oublié de copier le titre, ainsi qu'il résulte du passage relatif à ce morceau, page 106 du recueil des notes que j'ai prises dans les Iles Britanniques. De là, dans *Essai d'un catalogue*, p. 24, cette mention erronée : « *Aided Find*. Cette pièce est perdue. » La pièce existe dans deux mss. Cette indication n'est qu'un exemple des quelques excellentes rectifications que l'on pourra trouver dans le mémoire très savant, bien qu'un peu passionné, de M. Zimmer. Mais, dans son intérêt même, que M. Z. se calme! Qu'il redevienne maître de lui-même, et qu'à l'avenir il lise avec un peu plus d'attention les livres qu'il critique, même les livres des gens qu'il considère comme ses plus grands ennemis, et qu'il étudie un peu plus froidement les documents qu'il leur oppose. — Que dis-je? J'oublie que je suis un des adversaires de M. Z. Je dois rentrer dans mon rôle. — Puisse M. Z. rester toujours le même, et continuer, lorsqu'il m'attaque, à se trouver dans un tel état d'irritation qu'il ne sache pas ce qu'il dit!

H. d'Arbois de Jubainville.

---

154. — **Giessener Studien auf dem Gebiete der Geschichte.** III. Beitræge zur neueren Geschichte von Wilhelm Oncken. Giessen, Ricker, 1886, II, 90 p. in-8.

Nous avons parlé déjà de ces *Giessener Studien*, renfermant des travaux sur l'histoire moderne, élaborés au séminaire historique de Giessen, et publiés sous la direction de M. W. Oncken, professeur d'histoire à l'Université de cette ville [1]. Le troisième volume de ces *Etudes* comprend quelques dissertations rédigées par M. O. lui-même et qui se rapportent, pour la plupart, à des critiques de détail dont certains travaux de l'auteur ont été récemment l'objet. La première de ces études est une réplique à M. Koser, archiviste à Berlin, qui dans la *Revue historique* de M. de Sybel, avait attaqué plusieurs données du *Siècle de Frédéric le Grand,* ouvrage savant et volumineux que M. O. a fait paraître dans la grande Histoire universelle *(Allgemeine Geschichte in Einzeladarstellungen)* qu'il dirige depuis une dizaine d'années. L'auteur y discute principalement la question de savoir si la rédaction du fameux manifeste de 1756 est due à Frédéric II lui-même, ou bien à son futur ministre Hertzberg, et se prononce pour la collaboration du ministre Finckenstein et du conseiller de légation Hertzberg. Sur quelques autres points encore, M. O. défend naturellement contre Koser la manière de voir qu'il avait exposée dans son grand ouvrage.

La seconde dissertation se rapporte à une prétendue lettre du baron de

---

1. *Revue critique*, 6 juillet 1885.

Stein. Dans son ouvrage, *Oestreich und Preussen im Befreiungskriege* (I, 230-231), M. O. avait publié une lettre de Breslau, datée du 17 février 1813, qu'il attribuait au célèbre ministre et patriote prussien. Sur les observations de M. Max Lehmann, il a dû reconnaître aujourd'hui que c'est d'un autre Stein, obscur gentilhomme silésien, qu'émane le document en question. Mais il a profité de l'occasion que lui offrait cette polémique pour donner d'intéressants détails sur le rôle joué par Stein (le vrai) dans les négociations entre Alexandre Ier et Frédéric-Guillaume III, détails qui écartent plus d'une donnée de la tradition courante à ce sujet.

Dans un troisième mémoire, *Zur Maria-Stuart Frage*, M. O. reproduit l'exposé des récentes controverses relatives à Marie Stuart qu'il a publié dans une revue illustrée allemande. Abstraction faite de sa polémique contre M. Gaedeke, l'auteur d'une *Vie de Marie Stuart*, à propos de quelques menus détails [1], il s'y occupe surtout de l'état actuel de la question des fameuses *lettres de la cassette*. Il démontre, ou cherche à démontrer, l'innocence de Marie Stuart par des extraits de la correspondance de Cécil, d'Elisabeth, de la comtesse de Lennox, etc. M. O. n'a pas grand peine à établir, après beaucoup d'autres, la probabilité d'une falsification, soit partielle, soit même absolue, des lettres de la reine, trouvées dans ladite cassette. Mais cette démonstration, très importante vis-à-vis des auteurs qui basaient uniquement sur elles leur opinion relativement à la culpabilité de Marie Stuart, n'est pas aussi décisive qu'on veut bien le dire, pour ceux qui n'admettent pas l'innocence absolue de la reine d'Ecosse, tout en ayant fait le sacrifice, depuis longtemps déjà, de cette correspondance si discutée. Nous aurions beaucoup désiré voir M. Oncken appliquer son remarquable talent d'historien à la discussion des autres charges qui pèsent sur Marie Stuart et surtout à celle de son attachement pour Bothwell, attachement qu'on a bien souvent nié, il est vrai, mais en fermant volontairement les yeux à l'évidence.

R.

---

155. — **Histoire du cardinal Le Camus**, évêque et prince de Grenoble, par l'abbé Charles Bellet. Paris, Alph. Picard, 1886, grand in-8 de xx-416 et 84 p.

M. l'abbé Bellet constate (*Préface*, p. ix) que si l'on met à part quelques rares et courtes biographies, on ne trouve sur le cardinal Le Camus aucun travail sérieux. Le seul écrivain qui l'ait entrevu sous son vrai jour, dit-il, est Sainte-Beuve qui, avec sa pénétration ordinaire, lui a consacré dans son *Port-Royal* (3e édit., t. IV, p. 528-55) une no-

1. La discussion sur l'orthographe du nom de Darnley (*Darley* ou *Darnley?*) joue encore ici un rôle trop considérable, eu égard à l'importance minime de la question.

tice sur laquelle il y aurait toutefois plus d'une réserve à faire. Aux renseignements vagues, incomplets, inexacts que l'on possédait sur le cardinal Le Camus, le nouveau biographe a substitué des informations précises, complètes, excellentes. Enumérant (p. xi) les sujets délicats, difficiles, qu'il avait à traiter en racontant une vie qui touche à toutes les graves questions qui agitèrent le xviie siècle, il promettait de les traiter « avec la plus entière franchise, dans une noble et calme indépendance ». Il a tenu parole, cherchant consciencieusement la vérité, se montrant partout narrateur scrupuleux et juge impartial, et méritant qu'on lui applique les sages paroles de Dom Mabillon qu'il cite en la page xiii : « L'historien doit s'affranchir de toute attache, donner pour certain ce qui certain, pour faux ce qui est faux, pour douteux ce qui est douteux, et ne se montrer ni favorable ni hostile à l'un ou l'autre parti. »

A ces grandes qualités de justice et de loyauté M. l'abbé B. a joint un zèle de chercheur qui n'a reculé devant aucune fatigue, zèle récompensé par une foule d'heureuses trouvailles. Soit dans le texte, soit dans les pièces justificatives, le nouveau abonde. L'auteur a fouillé partout, dans la bibliothèque publique de Grenoble, où l'on conserve plus de 120 imprimés spécialement relatifs à l'épiscopat de Le Camus, dans les bibliothèques des grands séminaires de Grenoble et de Romans, dans les riches collections particulières de MM. Chaper, Anatole de Gallier, A. Gazier, dans les archives de l'évêché de Grenoble, de l'évêché de Luçon, dans celles du département de l'Isère, dans les archives nationales, dans les archives du ministère des affaires étrangères, dans les grandes bibliothèques de Paris, dans la bibliothèque de Poitiers, etc. A cette masse énorme de documents, et principalement des lettres officielles du dépôt des affaires étrangères et des correspondances intimes du cardinal Le Camus avec l'abbé Dirois, secrétaire du cardinal d'Estrées à Rome, avec M. de Pontchâteau [1] et avec Henri de Barillon, évêque de Luçon, M. l'abbé B. en a tiré les plus fidèles indications sur les hommes et sur les choses. Pas une de ses pages qui ne soit instructive, depuis la première, où est analysé un manuscrit de la bibliothèque de l'Arsenal, contenant la généalogie de la famille Le Camus, jusqu'à la dernière, où sont décrits quatre sceaux du prélat. Quand on a lu les dix-sept chapitres si substantiels de cette monographie, et les documents rejetés à la fin du volume et parmi lesquels on remarque le testament du cardinal (23 mars 1706), on sait tout sur l'homme éminent que Saint-Simon et l'abbé Blache ont injustement attaqué, que

---

1. Parmi les lettres à M. de Pontchâteau, M. l'abbé B. en a reproduit (p. 24) une qui roule sur la foudroyante mort de Madame (p. 24), et dont il dit avec raison qu'on ne la lira pas sans intérêt, même après un des chefs-d'œuvre de l'éloquence humaine.

Louis XIV a méconnu, mais qu'ont tant apprécié Bossuet, La Fontaine, l'abbé de Rancé, Mme de Sévigné[1].

Je ne m'étendrais pas davantage sur un livre qui a déjà obtenu le succès qu'il mérite, car l'auteur en prépare une nouvelle édition. Dans cette édition qu'il perfectionne avec amour, je ne voudrais pas qu'il reproduisît un mot qui me semble bien douteux, quoiqu'il ait été rapporté par deux estimables historiens, c'est le mot qui termine le récit que voici (p. 242-243) : « Lorsque la bonne harmonie eût été rétablie entre les deux cours [de Rome et de Versailles], Louis XIV, sans lui rendre [à Le Camus] sa première affection, se montra plus juste à son égard. Après la mort de Nicolas Pavillon et de François de Caulet, trois évêques seulement osèrent contester les prétentions de la couronne : c'étaient, on le sait, Etienne Le Camus, le cardinal Grimaldi et Beaumanoir de Lavardin. Or, le grand roi, touché par le malheur, et revenu à de meilleurs sentiments, jugea mieux les choses et les hommes; la conduite complaisante de tant d'évêques courtisans le choqua vivement et son bon sens révolté lui dicta cette parole : *il n'a pas tenu à ces messieurs, que je n'aie pris le turban; je n'ai que trois évêques dans mon royaume*[2]. » Je demande avec d'autant plus de confiance à M. l'abbé Bellet le sacrifice de ce mot si invraisemblable dans la bouche de Louis XIV, de ce mot qu'aucun témoignage ne confirme et que tout, au contraire, vient démentir, je demande, dis-je, ce sacrifice avec d'autant plus de confiance, que l'historien du cardinal Le Camus a fait preuve de plus de critique en rejetant deux mots que l'on attribuait à son héros sans de meilleurs motifs. On ne sera pas fâché de lire la petite discussion dont ces *racontars* sont l'objet de la part du judicieux biographe (p. 116-117) : « Cette prescription de l'évêque [contre les danses] nous permet de relever un prétendu bon mot qu'on lui attribue. Nous l'empruntons à la *Biographie générale* publiée par Didot : Un de ses curés se plaignait à lui de ne pouvoir empêcher ses paroissiens de danser les dimanches et fêtes : *Eh! monsieur*, répondit-il, *laissez-leur au moins la liberté de secouer leur poussière*. Cette anecdote, qui nous avait toujours paru suspecte, est absolument controuvée, car Le Camus était, à bon droit, opposé aux danses. Puisque nous sommes sur ce sujet, relevons encore la fausseté d'une autre parole qu'on lui prête, et que nous trouvons dans la même *Biographie*. A propos de sa pro-

1. A ces grands noms, il faudrait joindre le nom de La Bruyère qui a fait un si beau portrait d'un évêque digne des temps apostoliques, dans lequel on a cru reconnaître Le Camus, (*Des jugements*, paragraphe 25). Mais il semble établi que La Bruyère a eu en vue un autre prélat, M. de Noailles, évêque de Châlons, ensuite archevêque de Paris.

2. Gérin, *Rech. histor.*, etc., 1re édition, p. 260, d'après Dom Piolin (*Hist. de l'église du Mans*, t. VI, p. 358), qui a trouvé le fait dans un registre manuscrit des religieuses hospitalières de l'hôpital Saint-Yves à Rennes. Comment une pauvre religieuse, au fond de sa province, aurait-elle su ce qu'a ignoré toute la cour, tout le monde?

motion au cardinalat, on nous dit que Louis XIV fut irrité de ce choix, car il patronnait Harlay de Champvallon, archevêque de Paris. Il manda le nouveau cardinal à Versailles et voulut lui faire des reproches. Mais l'évêque de Grenoble le désarma par une plaisanterie; en le saluant il lui dit, désignant M. de Harlay : *Sire, voilà le cardinal* CAMUS, *et voici le cardinal* LE CAMUS. Le roi rit de cette saillie, et l'affaire en resta là. Tout ce récit est absolument faux, et la raison en est simple : Etienne Le Camus, nommé en 1671 à l'évêché de Grenoble, ne remit plus les pieds à Paris ni à Versailles, et ne revit jamais Louis XIV. Et voilà comment on écrit l'histoire! Il est temps d'en finir avec tous ces mots d'esprit qu'on prête aux personnages, au nôtre en particulier [1]. »

T. DE L.

---

156. — **Notice sur le château**, les anciens seigneurs et la paroisse de Mauvezin (près Marmande), par l'abbé R. L. ALIS, curé de Mauvezin, précédée d'une description archéologique et accompagnée de nombreux dessins par Charles Bouillet. Agen, Michel et Médan, Mauvezin, au presbytère. In-8, x et 679 p. (tiré à 500 exemplaires).

Ce volume est d'une exécution magnifique et de nombreux dessins l'accompagnent. M. Tamizey de Larroque, bien connu de nos lecteurs, l'a fait précéder d'une lettre qui lui sert d'introduction. On le lit avec intérêt, même si l'on n'est pas de Mauvezin, ni de la Gascogne. L'auteur a su utiliser les documents, en grand nombre, qu'il a trouvés, les classer, les ordonner. Il a méthode et prudence; il marche, comme dit M. Tamizey de Larroque, sur le terrain historique avec la solidité d'un vétéran et il ne préfère jamais le clinquant de la fantaisie à l'or de la vérité. On ne trouvera pas seulement dans ce volume des notices généalogiques. Le château de Mauvezin a appartenu à quatre anciennes et célèbres maisons, les Malvoisin, les Ferrand, les Fargues et les d'Escodéca de Boisse; M. Alis donne de nombreux renseignements, recueillis de tous côtés, sur ces quatre grandes familles. Il fournit nombre d'informations sur les dîmes, sur le mouvement de la population, sur le cadastre de 1672, sur des procès dramatiques, sur la Révolution à Mauvezin. (Voir la déclaration du curé établissant l'état du bénéfice de cette

1. M. l'abbé Bellet n'a ni cité ni discuté un autre mot que je trouve rapporté dans ce passage du livre de M. Etienne Allaire sur *La Bruyère dans la maison de Condé* (t. I, p. 458) : « Les amis de M. de Harlay accoururent à Versailles pour faire donner ordre au nouveau cardinal de sortir du royaume, ou de renvoyer le bonnet au pape. Ils ne pouvaient supporter qu'on eût regardé un homme de rien, M. Le Camus, qui n'avait d'autres mérites que de manger des légumes et de mener une vie pénitente. Tout ce qu'ils purent obtenir fut qu'on lui fit entendre de ne point venir à la cour. *O mes chers légumes!* s'écria-t-il, *que je vous ai d'obligation!* » Je suppose que cette exclamation n'est pas plus authentique que les mots déjà rejetés par M. l'abbé Bellet.

paroisse, p. 305.) Notre collaborateur, M. Tamizey de Larroque, loue dans sa lettre à l'auteur les documents inédits répandus dans le texte, dans les notes, dans l'appendice. Une monographie sans pièces justificatives, écrivait-il à l'auteur, « est une dinde ordinaire qui n'a droit qu'à un succès d'estime, mais une monographie bourrée de documents inédits, c'est une dinde ornée de truffes exquises et qui mérite un succès d'enthousiasme. » Il y a plusieurs de ces *truffes* dans le livre de M. Alis : six chartes des XIIIe et XIVe siècles, une lettre de Mayenne, une autre de Sully, d'autres de Rose d'Escars, et surtout un petit et important récit de Fontenoy. C'est une lettre de Jean-Baptiste de Ferrand, lieutenant au régiment de Normandie, à son frère ; il raconte comment la maison du Roi a rompu le *bataillon carré* des ennemis, et quelle part éclatante son régiment a prise à la victoire. Le produit de la vente de ce bon livre est destiné par M. Alis à la restauration de l'église de Mauvezin.

A. C.

CHRONIQUE

GRANDE-BRETAGNE. — Les éditeurs Svan Sonnenschein et Cie ont entrepris la publication d'une collection de *Parallel grammars*, toutes rédigées au même point de vue, sur le même plan, et avec la même terminologie. M. SONNENSCHEIN, du Mason College, de Birmingham, dirige la collection et y publiera une grammaire latine ; la grammaire allemande sera rédigée par M. Kuno MEYER, de l'University College, de Liverpool, et la grammaire française, par M. L. MORIARTY, du King's College, de Londres.

— La collection d'histoire universelle (*The Story of the Nations*) publiée par la librairie Fisher Unwin et qui comprend déjà neuf volumes (Rome, The Jews, Germany, Ancient Egypt, Carthage, Spain, Hungary, Byzantium, The Norman), vient de s'augmenter de deux nouveaux volumes : l'*Empire d'Alexandre*, par M. MAHAFFY et *Les Maures en Espagne*, par Stanley LANE POOLE (*Alexander's Empire; The Moors in Spain*). Les deux ouvrages se distinguent par l'attention particulière qu'ont prêtée les auteurs à la littérature et à l'art des périodes qu'ils étudient.

— *Romances of chivalry told and illustrated in fac-simile* (Londres, Fisher Unwin, 1887; in-8°, 356 pages). Sous ce titre, M. John ASHTON raconte, en style légèrement archaïque et souvent en reproduisant le texte original des versions anglaises, l'histoire de Mélusine, Sir Isumbras, Sir Degarre, Sir Bevis de Hampton, Sir Tryamoure, The Squyr of lowe degre, Le chevalier au Cygne, Valentine et Orson, Sir Eglamoure d'Artoys, Guy de Warwick, Robert le Diable, Howbglas. Il a laissé de côté le cycle de Charlemagne et celui d'Arthur, qui méritent de former des séries indépendantes. Les illustrations sont prises des manuscrits et reproduites en fac-similé.

— M. W. J. WILKINS, missionnaire dans l'Inde, vient de publier, sous le titre de *Modern Hinduism* (in-8°, 494 pages; Londres, Fisher Unwin) un tableau de la re-

ligion et de la vie des Hindous dans l'Inde du Nord, en partie d'après les travaux de Wilson, etc., en partie d'après ses propres observations, au cours d'un long séjour au milieu du peuple. Il étudie tour à tour les cérémonies de la naissance et du premier âge, les sectes, les castes, le culte (privé, public, pèlerinage, etc.), la position de la femme, la morale, les rites funèbres.

— M. R. C. Seaton, anciennement au Jesus College de Cambridge, prépare une édition d'Apollonius de Rhodes.

— Un des nouveaux fascicules des « Anecdota Oxoniensia », renfermera un *Corpus chronicorum judaeorum medii aevi*, publié par M. A. Neubauer.

— Doit paraître très prochainement chez Longmans un livre de M. J. K. Laughton, *Studies in naval history*.

— M. Minto, prépare une nouvelle édition, en deux volumes, des œuvres poétiques de Walter Scott; le texte sera précédé d'un essai critique sur Walter Scott poète.

— Après avoir publié *Waterloo, the downfall of the first Napoleon*, M. George Hooper va publier *Sedan, the downfall of the second Empire*.

ITALIE. — M. Antonio Favaro vient de publier une étude bien curieuse et bien importante intitulée : *La libreria di Galileo Galilei descritta ed illustrata* (Rome, 1887, grand in-4° de 77 p.). Le savant professeur de l'université de Padoue, après avoir reconstitué le catalogue des livres de Galilée, a entouré ce document de tous les éclaircissements que l'on pouvait attendre d'un spécialiste tel que lui. Parmi les ouvrages dont se composait la collection de l'illustre astronome, je signalerai ceux que voici : *Les Méchaniques de Galilée, mathématicien et ingénieur du duc de Florence, avec plusieurs additions rares et nouvelles... traduites de l'italien par* L. P. M. M. (Paris, Henri Guenon, rue S. Jacques, 1634); *Les nouvelles pensées de Galilée... traduit de l'italien en français* (Paris, Pierre Rocolet, 1639); *Philolai, seu Dissertationes de vero systemate mundi. Libri IV. Ismaeliis Bullialdi. (Amstelodami*, 1638); *Famosi et antiqui problematis de telluris motu vel quiete...* A. Joanne *Baptista Morino* (Paris, *apud Authorem*, 1631); Joan. Babtistæ, *Morini Doctoris Medici et Parisiis regii mathematum professoris, Responsio pro Telluris quiete...* (Paris, *Sumptibus auctoris*, 1634); Petri Gassendi *Epistolica Exercitatio...* (Paris, *apud Sebast. Cramoisy*, 1630); *Borbonia Sydera... ex novis observationibus* Joannis Tarde [le chanoine périgourdin dont on va publier une chronique inédite]. (Paris, Jean Gosselin, 1620); Gotofredi Wendelini *Loxia (Antuerpiæ*, 1626); *De natura lucis. Auctore* Ismaele Bullialdo (Paris, Louis de Henqueville, 1638); *Universa Grammatica Græca, institutiones etymologicæ ex* Nicolao Clenardo, *cum scholiis... per* Alexandrum Scot *collectæ* (Lyon, 1595), etc. On remarque encore dans le catalogue, formé de 521 numéros, divers ouvrages de Saint-Antonin, archevêque de Florence, du cardinal Bellarmin, de Guevara, de Victorio, de Noël Le Comte, de Cremonini, de Fortunio Liceti (15 numéros), de Crinitus, de Plutarque (édition Guillaume Xylandre), du P. Campanella, de Sc. Chiaramonti, de Copernic, de Foscarini, de Melchior Inchofer, de Tycho-Brahe, de Chr. Clavius, de Kepler, de Velser, de Chr. Scheiner, de Paul d'Égine, d'Ortelius, de J. Nardi, de J.-B. Della Porta, de M. Ant. de Dominis, de Jérôme Cardan, de Juste Lipse, de Jules Pacius, de Louis Vivès, d'Ambroise Calepin, de Muret, de Dante Alighieri, de l'Arioste, de Boccace, de Pétrarque, de Barclay, de J.-J. Bouchard, de Ph. de Commynes (traduction de Lorenzo Conti), etc. Annonçons aux amis de la science, en général, et de Galilée, en particulier, une heureuse et grande nouvelle. Le gouvernement italien vient de charger M. Favaro de donner une édition définitive des œuvres complètes de l'homme de génie dont l'éminent professeur s'est occupé toute sa vie. Une aussi belle entreprise ne pouvait être confiée à de meilleures mains. — T. de L.

POLOGNE. — M. Th. WIERZBOWSKI, professeur de littérature polonaise à l'Université de Varsovie, qui avait donné en 1883 une édition des œuvres inédites de Christophe Warszewicki, vient de consacrer à ce personnage une importante monographie : *Christophe Warszewicki, sa vie et son œuvre* (un vol. in-8°; Varsovie, 1887). C'est une utile contribution à l'histoire du XVIe siècle. M. Wierzbowski a entrepris également une collection des *Poètes et des prosateurs polonais oubliés* du XVIe au XVIIIe siècle. Deux volumes de cette curieuse collection ont déjà paru. — L. L.

RUSSIE. — La société slave de Saint-Pétersbourg met au concours pour le prix Hilferding (1,000 roubles) une étude sur l'ethnographie de la Macédoine. Le travail écrit en langue russe, doit être adressé à la Société avant le 11 mai 1890.

— La société slave de bienfaisance de Saint-Pétersbourg décernera un prix à l'auteur du meilleur travail sur la question suivante : l'unité littéraire des Slaves est-elle possible et nécessaire? Le travail doit être à la fois ethnographique et historique; il doit retracer scientifiquement l'histoire de la « lutte pour le territoire » et l'influence réciproque de toutes les langues et dialectes anciens et modernes, romans, germaniques et slaves. Les manuscrits ou ouvrages déjà imprimés devront être envoyés à la Société avant le 11 mai 1888. Le premier prix est de 1,500 roubles; le second, de 500. Les travaux peuvent être rédigés en slave ou dans une langue de l'Europe occidentale, quelle qu'elle soit.

SUISSE. — L'édition des *Souvenirs politiques* de M. KERN est épuisée; il va en paraître une deuxième édition, probablement en langue allemande.

— La Faculté des lettres de l'Université de Genève a compté pendant le semestre d'été de cette année 37 étudiants et 44 assistants; la section de philosophie, 10 étudiants et 10 assistants.

— Vient de paraître le premier fascicule de l'histoire de la littérature allemande en Suisse, *Geschichte der deutschen Litteratur in der Schweiz*, de M. J. BAECHTOLD Frauenfeld, Huber. 1 mark 60).

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 15 juillet 1887.

L'Académie se forme en comité secret pour entendre le lecteur du rapport présenté, au nom de la commission des antiquités de la France, par M. G. Schlumberger.

La séance étant redevenue publique, M. Bréal, président, annonce la perte que l'Académie vient de faire en la personne de l'un de ses correspondants étrangers, M. Pott, et rappelle brièvement les titres scientifiques qui avaient fondé la réputation du défunt parmi les linguistes de l'école de Bopp.

M. Viollet lit un mémoire sur *les cités libres et fédérées et les principales insurrections des Gaulois contre Rome.*

Après la conquête de la Gaule par César, tout le pays ne fut pas réduit en province romaine. Ce sort n'atteignit que les peuples vaincus. Ceux qui avaient fait alliance avec les Romains ou gardé à leur égard une attitude pacifique restèrent indépendants, sinon de fait, du moins de droit, sous les noms de *cités libres* et de *cités fédérées*. Ces noms assuraient aux cités auxquelles ils étaient conférés un précieux privilège, l'exemption des impôts.

A partir du règne d'Auguste, les besoins croissants du trésor obligèrent le gouvernement impérial à supprimer ce privilège et à soumettre les cités libres et les cités fédérées à l'impôt qui pesait sur toute la province. Elles ne voulurent pas supporter cette exigence, qui leur parut une violation de leurs droits, et elles entreprirent contre Rome une lutte à main armée, où elles furent définitivement écrasées. Les grandes insurrections gauloises, celle qui eut lieu vers la fin du règne d'Auguste, celle de l'an 21 et celle de l'an 70 de notre ère, furent dirigées principalement par deux peuples libres, les Trévères et les Turons (Trèves et Tours), et par deux peuples fédérés, les Éduens et les Lingons (Autun et Langres).

M. Viollet ayant qualifié d'illégale et d'injuste la mesure par laquelle Rome retira aux cités libres et fédérées l'exemption des impôts, M. Boissier réclame contre ces

expressions. Le gouvernement romain assurait à ces peuples la sécurité intérieure et extérieure; il était en droit de leur faire payer l'entretien des troupes à l'aide desquelles il leur procurait ces biens. — M. Viollet répond que, dès la fin de la période républicaine, Cicéron s'indignait du peu de respect des fonctionnaires romains pour les populations provinciales; il n'y a pas de témérité à croire que, si Rome a eu des torts au temps de Cicéron, elle a pu en avoir encore quelque temps après lui.

M. Viollet ayant signalé, en l'an 70, le fait curieux de la défection de deux légions romaines, qui passèrent au parti des insurgés contre Rome, M. P.-Ch. Robert fait remarquer que ces deux légions étaient presque entièrement composées de Gaulois.

M. Chodzkiewicz continue sa lecture sur les routes du commerce de l'ambre, de la Baltique à la Méditerranée, dans l'antiquité.

Ouvrage présenté, de la part de l'auteur, par M. Gaston Paris : Armand Gasté, *Un Chapiteau de l'église Saint-Pierre de Caen, étude archéologique et littéraire.*

Julien Havet.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE

Séance générale.

La Société asiatique a tenu sa séance générale le vendredi 24 juin, à 4 heures, sous la présidence de M. Ernest Renan. Après la lecture du rapport des censeurs, M. Renan a communiqué le texte et la traduction de la nouvelle inscription du sarcophage de Tabnit, dont il venait de donner communication à la séance du même jour, de l'Académie des Inscriptions.

M. Darmesteter a lu un travail sur les points de contact entre le Mahâbhârata et le Shâh Nâmeh. Il rapproche la légende de la renonciation de Yudhishthira (dans le 17e livre) et celle de la renonciation de Kai Khosrau; les deux légendes ont un fond identique: des deux parts un prince, arrivé au faîte de la puissance et las du bonheur terrestre, quitte la terre pour le ciel; ses fidèles veulent l'accompagner, mais ils meurent tous en route et seul il arrive au but et entre vivant au ciel. Des raisons intrinsèques établissent que cette légende de Yudhishthira est une addition tardive dans le Mahâbhârata, tandis que la légende correspondante de Kai Khosrau se laisse suivre jusque dans l'Avesta, ce qui donne lieu de croire que les derniers rédacteurs du Mahâbhârata ont emprunté cette légende à la Perse. La mort de Duryodhana et celle d'Afrâsyâb offrent également des rapports qui font supposer un emprunt de l'Inde à la Perse. M. Darmesteter croit que ces emprunts se sont produits à l'époque des Parthes ou Pahlavas, et rassemble les faits qui montrent l'influence énergique exercée par la civilisation de l'Iran sur l'Inde occidentale sous les Indo-Scythes (Çakas) et les Parthes. La rédaction finale du Mahâbhârata se placerait vers le IIe ou le IIIe siècle de notre ère.

M. Halévy communique les résultats auxquels il est parvenu dans l'interprétation des inscriptions hittites. Il a étudié spécialement les cinq inscriptions de Hamath dont trois offrent des variantes du même texte. En partant du sceau bilingue de Tarkondemo, qui fait connaître les idéogrammes hittites de roi et de pays et le signe phonétique de la syllabe *me* ou *ma*, il est arrivé à isoler sur les inscriptions le groupe qui représente le nom de *Hamath*, à reconnaître le mot qui signifie roi et qui est *shar*, le mot qui signifie ville, *kar*, le nom de la ville de *Karkemish*; à établir que la langue hittite possède l'état construit et qu'elle forme le féminin par le son t; ensemble de faits concordants qui prouvent que le hittite est une langue sémitique du groupe nord. C'est la conclusion à laquelle conduisaient déjà l'onomastique hittite telle qu'on la trouve dans les inscriptions assyriennes et égyptiennes dans la nomenclature géographique du pays hittite.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 31 — 1 août — 1887

157. — **The Cyropædeia of Xenophon** books I and II with introduction and notes by the Rev. Hubert A. Holden, examiner in greek to the University of London. Cambridge, at the university press, 1887, 1 vol. en 2 tomes, in-16, LXVIII et 355 p.

Il n'existe pas en Angleterre d'édition complète, avec commentaire explicatif, de la *Cyropédie* de Xénophon, en dehors de celle de M. Gorham, parue il y a trente ans, et que les Anglais déclarent insuffisante. M. Holden s'est proposé de combler cette lacune. Son édition des deux premiers livres contient une introduction (p. XI-LXVIII), le texte grec (p. 1-84), des notes explicatives (p. 87-272), un appendice critique (p. 275-292), une table alphabétique des matières et un lexique de Xénophon (p. 294-355), qui devra, ce semble, être reproduit dans les volumes suivants.

Dans son introduction, M. H. cherche à déterminer le véritable caractère de l'œuvre de Xénophon, et à montrer que la *Cyropédie* n'est proprement qu'un *roman*. Il ne faut pas toutefois prendre ce terme dans son acception moderne; M. H. veut simplement faire entendre que la *Cyropédie* est une œuvre d'imagination plus encore qu'un ouvrage d'histoire. Xénophon a fait de Cyrus le modèle achevé du chef d'Etat, et pour que rien ne vint déparer cet idéal, il n'a pris dans l'histoire que ce qui convenait à son dessein. Soit ignorance, parfois, soit le plus souvent parti pris, il a altéré la vérité, ou du moins il ne l'a pas présentée telle qu'elle ressort pour nous des récits d'Hérodote, de Ctésias, etc. — La thèse soutenue, après d'autres auteurs, par M. H., parait juste; mais il semble un peu hasardeux de sacrifier ainsi Xénophon à Hérodote. Hérodote avait, lui aussi, une idée préconçue en écrivant son œuvre, et peut-être le désir de montrer partout la main puissante de la Némésis l'a-t-il quelquefois conduit à modifier, consciemment ou non, la vérité. — Les arguments invoqués par M. H. à l'appui de son opinion sont en général présentés nettement et de la façon la plus concluante possible. Un peu moins de concision ne nuirait parfois pas. En particulier (p. XXIX), la citation de W. S. Vaux : « La révolution dans laquelle Cyrus joua le principal rôle fut évidemment, à

un certain degré, une révolte religieuse », introduit dans la discussion une idée trop importante pour que quelques lignes suffisent à l'établir, ou même à l'exposer.

L'introduction est suivie d'un tableau chronologique indiquant, année par année, les principaux événements de la vie de Xénophon et les faits contemporains. Ce tableau est fait avec soin, mais ne convient pas plus particulièrement à la *Cyropédie* qu'à tout autre ouvrage de Xénophon. Il ne se rattache ici ni aux questions traitées dans l'Introduction, ni au sujet de la *Cyropédie*. De plus, comme il nous est absolument impossible de connaître par le menu les faits et gestes de Xénophon, il est évident que plus d'une fois la matière doit faire défaut pour ce tableau. Aussi y trouve-t-on des pages entières, la page LX, par exemple, qui ne renferment aucune allusion à la vie de Xénophon. Ailleurs, à propos de l'an 415, M. H. indique que Platon a 14 ans; quel rapport cela a-t-il avec Xénophon ? Ailleurs encore, que signifient ces indications : « 397, Philistos the historian », « 419, Hippias of Elis, Prodicos, the Sophists, Socrates », et bien d'autres du même genre? Il serait difficile d'être plus vague. Il y a beaucoup à élaguer dans ce tableau, qui devrait d'ailleurs être intitulé : Tableau chronologique de l'histoire d'Athènes pendant la vie de Xénophon, et non : Tableau chronologique des principaux évènements de la vie de Xénophon.

La carte jointe à cette édition est réellement insuffisante; il ne faut qu'un coup-d'œil pour s'en convaincre. Les montagnes et la plupart des fleuves n'y portent pas de nom; Ninive, Athènes n'y figurent pas, pas plus que Sardes ni aucune des villes de l'Asie-Mineure. Ce n'est pas là une carte destinée à faciliter la lecture d'un ouvrage comme la *Cyropédie*, mais une carte quelconque, prise dans un atlas vieilli.

« Le texte de la présente édition, dit M. H. (p. 279), est en général celui de Hug; pourtant j'ai comparé d'un bout à l'autre le texte de Hug avec celui de Sauppe, le plus conservateur des éditeurs, et j'ai noté dans mon Appendice les *discrepantia lectionis* jusque dans les plus petits détails. » J'avoue ne pas bien sentir les avantages de cette façon de procéder. Un appareil critique ainsi entendu ne saurait satisfaire les philologues, qui demandent à un nouvel éditeur de la *Cyropédie* autre chose qu'une simple reproduction de l'édition de Hug. Les élèves, d'autre part, n'ont nullement besoin d'avoir sous les yeux les variantes ou les corrections qui n'ont pas une réelle importance. Il suffit de leur indiquer, à l'occasion, les leçons ou les conjectures qui modifient le sens ou la syntaxe d'un passage, en leur donnant les raisons pour lesquelles on a établi le texte de telle ou telle façon. L'appendice critique de M. H. est donc insuffisant pour les érudits, trop chargé pour les élèves, auxquels il ne donne, de plus, qu'une idée assez vague de la méthode à suivre dans la critique des textes, les points sur lesquels M. H. s'écarte de Hug étant très peu nombreux et très peu importants.

Le même manque de mesure se retrouve dans le Commentaire. Les

notes, prises un peu de toutes mains, sont fort nombreuses. Elles portent tantôt sur la constitution, tantôt sur l'interprétation du texte, qu'elles éclairent soit par une paraphrase en grec, soit par des rapprochements avec des passages de Xénophon ou d'autres auteurs, soit enfin par une traduction pure et simple. Le principe est bon ; mais l'application m'en paraît défectueuse. Les notes explicatives sont beaucoup trop multipliées. M. H. l'avoue (p. VI), mais invoque pour sa défense l'intérêt supérieur des études et des étudiants. Est-ce bien entendre l'intérêt des études que de transformer une édition en une véritable traduction ? Les étudiants ignorent-ils à ce point la langue grecque qu'il soit nécessaire de leur indiquer que χώρια signifie « endroits » (p. 90, note 22), que τὸ λοιπόν veut dire « pour l'avenir » (p. 149, note 180), que ταῦτα ἔπραττον se traduit par « étaient occupés à cela » (p. 151, note 214), etc., etc. ? S'il en est ainsi, je doute fort que la multiplication des notes dans une édition leur donne l'érudition qui leur manque ; je croirais plutôt le contraire.

La justesse de ces notes me paraît d'ailleurs assez souvent contestable. Ainsi, bien que M. H. ne soit pas seul de son avis, il ne me semble pas évident que la phrase ἐνενοήσαμεν ὅτι Κῦρος ἐγένετο Πέρσης, ὃς ἐκτήσατο.. (I, 1, 3) soit pour ὅτι Κ. Πέρσης γενόμενος ἐκτήσατο. Ailleurs (I, 3, 5), dire que οὐκ ἀχθόμενοι ταῦτα περιπλανώμεθα est la même chose que οὐκ ἀχθόμεθα τ. περιπλανώμενοι, c'est exposer les élèves à oublier que le grec emploie très souvent un adjectif là où les langues modernes mettent plutôt un adverbe ; ailleurs encore (I, 4, 20), traduire λαβόντα par *with* sans prévenir que le participe conserve toute sa valeur temporelle, c'est pousser l'élève à méconnaître l'emploi de ce participe. — La règle donnée page 207 pour l'emploi de l'optatif avec ἄν me paraît absolument arbitraire. Il n'y a pas, dans ce cas, de différence temporelle entre le présent et l'aoriste de l'optatif. De plus, on ne peut pas dire que l'optatif avec ἄν « exprime la conviction de celui qui parle comme une conviction » ; la valeur purement hypothétique de cette tournure ne ressort pas du tout de cette définition. On ne comprend pas bien non plus pourquoi, dans certains cas, M. H. se contente de renvoyer à des grammaires, trop nombreuses d'ailleurs, tandis qu'en d'autres endroits il transcrit la règle tout au long.

On voudrait aussi voir M. H. se prononcer parfois plus catégoriquement. Ainsi, page 151, note 215, il cite l'opinion de Cobet, qui au lieu de σημανθέντων ὅτι voudrait σημανθέν ; mais on trouve en grec un grand nombre d'expressions analogues, et on ne saurait mettre trop tôt les élèves en garde contre les exagérations des critiques de textes.

Enfin, l'abondance de notes dont nous nous plaignons n'empêche pas les lacunes ; nous nous bornerons à un seul exemple : dans le passage ἐκ τούτου, etc. (I, 1, 3), M. H. relève (p. 91) la construction τῶν ἀδυνάτων ᾖ ; mais il paraît trouver tout naturel l'emploi, pourtant insolite, du subjonctif avec μή après μετανοεῖν.

En résumé, ce qu'il y a surtout de personnel dans l'édition de M. H., c'est le commentaire, puisque le texte est celui de Hug. Or ce commentaire, fait incontestablement avec le désir d'être utile aux élèves, nous paraît pécher par un réel manque de sens pratique dans le choix des notes, et, au point de vue grammatical, par une trop grande facilité à accepter des règles que l'étude des textes ne confirme pas. M. Holden se propose, nous l'avons dit, de publier toute la *Cyropédie ;* nous souhaitons trouver dans la suite de son édition beaucoup moins de notes, un peu plus de critique, et parfois d'originalité, ou, si l'on veut, d'initiative.

Ch. Cucuel.

---

158. — **Nicolaus Coppernicus,** von Leopold Prowe. Zweiter Band : Urkunden Berlin, Weidmann, 1885, vi, 551 p. in-8. Avec 5 planches.

Nous avons parlé du premier volume (ou, pour mieux dire, des deux premiers volumes) de M. Prowe dans la *Revue* [1], et nous avons signalé tout l'intérêt que présente, au point de vue de l'histoire de la civilisation, ce travail, fruit de toute une vie de recherches incessantes et fructueuses. Nous n'avons reçu que plus tard un volume supplémentaire de la biographie de Copernic, renfermant de nombreuses pièces à l'appui, que l'auteur avait mises au jour, en 1872 déjà, lors du quatrième anniversaire séculaire de Copernic, et qu'il a retrouvées seulement dans ces dernières années [2].

La première division du volume comprend une série de lettres et de mémoires de Copernic, relatifs à des questions économiques (p. ex. à la refonte des monnaies en Prusse) ; la traduction latine du texte grec des *Dialogues* de Théophylacte Simocatta [3] ; le *Commentariolus de hypothesibus motuum cœlestium;* des notices plus ou moins étendues sur les annotations de Copernic, retrouvées dans certains volumes de sa bibliothèque, etc.

La seconde division renferme des documents divers et des témoignages contemporains sur la vie et les doctrines scientifiques de Copernic, des lettres du chanoine Sculteti, de l'évêque Tiedemann Giese, surtout aussi des extraits des écrits de George-Joachim Rheticus, professeur à Wittemberg, qui eut le courage d'applaudir aux découvertes du maître, alors que les plus savants hésitaient encore, que l'Eglise blâmait ces nouveautés inouïes et que les novateurs religieux eux-mêmes, Luther

---

1. *Revue critique*, 10 août 1885.

2. Le volume se ressent un peu de cette composition qui date de 1872 à la fois et de 1885 ; à certains endroits il y a des répétitions; ainsi p. 139 et 401 ; p. 139 et 417.

3. Dans la table des matières (p. iv), il faut corriger la double faute d'impression *Theophylactus Sivocatta.*

et Mélanchton, tonnaient contre ce « libertinage de la pensée humaine. »

La troisième division se rapporte à l'histoire de la famille de Copernic; M. P. y a réuni toute une série de renseignements curieux sur le grand-père du célèbre astronome, Lucas Watzelrode, sur son oncle, qui portait le même nom, sur son père Nicolas Koppernigk, et sur son frère André. Dans le chapitre suivant sont groupés des documents relatifs à la Warmie et à son organisation politique et ecclésiastique. On y trouve aussi une description du pays empruntée principalement à l'évêque de Warmie, Martin Cromer, mort en 1589, et dont le nom figure avec honneur dans l'historiographie polonaise. Le tableau du mouvement religieux local à cette époque fait l'objet d'une division spéciale, dans laquelle l'auteur nous raconte avec quelque détail les vicissitudes par lesquelles passa la Warmie dans la première moitié du XVI[e] siècle, sous le gouvernement des trois évêques, Fabien de Lossainen († 1523), Maurice Ferber († 1537) et Jean Dantiscus († 1548), qui finirent par étouffer absolument les germes de révolution religieuse, que la sécularisation de l'ordre teutonique avait semés dans le pays.

M. Prowe annonce l'apparition prochaine d'un second volume de *Documents* dans lequel il groupera les témoignages sur Copernic, datant des années qui suivirent sa mort. Son ouvrage formera donc une véritable Encyclopédie copernicienne, à laquelle devront avoir recours désormais tous ceux qui voudront s'orienter sur la vie et les travaux du fondateur de l'astronomie moderne.

R.

---

159. — **Molière**, tome IX (collection des grands écrivains de la France, publiée sous la direction de M. Ad. Régnier, membre de l'Institut). Nouvelle édition revue sur les plus anciennes impressions et augmentée de variantes, de notices, de notes, etc., par MM. Eugène DESPOIS et Paul MESNARD. Paris, Hachette, 1886.

Avec ce tome IX se termine la partie littéraire de la publication commencée il y a déjà quatorze ans par M. Eugène Despois, et continuée avec tant de dévouement et de patience par M. Paul Mesnard. Après avoir publié seul une édition de Racine qui peut être considérée comme définitive, M. M. a composé les notices biographiques de La Fontaine et de Sévigné; on peut être assuré qu'il donnera prochainement une excellente notice sur la vie de Molière. Cette notice, le public l'attend avec une certaine impatience, de même que le Lexique de la langue de Molière; le jour où ces deux compléments indispensables de l'édition Despois-Mesnard auront paru, cet ouvrage pourra soutenir la comparaison avec les plus belles éditions de n'importe quel grand classique.

Les pièces contenues dans ce volume sont *les Femmes savantes, le Malade imaginaire, la Gloire du dôme du Val-de-Grâce,* et *les Poésies diverses*, le tout accompagné de notices littéraires qui ne laissent

rien à désirer. Celle des *Femmes savantes* est particulièrement remarquable; M. M., si grand admirateur de Molière, n'hésite pas à dire que la vengeance du poète est allée trop loin lorsqu'il a fait de Cotin non seulement un pédant ridicule, mais encore un malhonnête homme.

Je me permettrai seulement une observation de détail : c'est au sujet de la *Comédie des Académistes* de Saint-Evremond. M. M. émet quelques doutes sur l'authenticité de la comédie intitulée les *Académiciens*, publiée, dit-il, par des Maizeaux en 1753. Mais les indications fournies par des Maizeaux en 1711, et non en 1753, sont très précises. Il parle de la *Comédie des Académistes*, faite en 1643, imprimée d'une manière très défectueuse en 1650 à l'insu de son auteur, et refondue par ce même auteur en 1680. M. M. s'exprime ainsi parlant de cette pièce : « C'est une refonte des *Académistes* que l'éditeur dit avoir trouvée dans les papiers de l'auteur (p. 43). » Mais des Maizeaux affirme que Saint-Evremond « revit la pièce avec lui », et je ne vois pas de raison pour rejeter le témoignage d'un ami et d'un collaborateur aussi sérieux.

En somme, le tome IX est digne des précédents, c'est tout dire, et l'on ne saurait trop remercier M. Paul Mesnard et les éditeurs qui ont à cœur de continuer ainsi l'œuvre du regretté M. Adolphe Régnier.

A. Gazier.

---

160. — **Fragment de la guerre des Camisards** dans les environs d'Alais, Vernoux, le Cheylard, etc., par un anonyme, 1692-1709, publié avec introduction et notes, par Marius Tallon. Privas, 1887, grand in-8 de XII-105 p.

M. Marius Tallon, qui a été traité de *Calviniste endiablé* pour avoir simplement, dans son *Histoire des Vans*, donné raison aux huguenots, à une époque où ils n'avaient pas tort, déclare *(Avis au lecteur)* qu'il va donner tort à d'autres huguenots, parce qu'ils n'avaient pas raison, ajoutant que « ceux qui considèrent encore la révolte des camisards comme une légende sans tache, comme une chose sainte, » l'appelleront sans doute « écrivain impie, historien sacrilège ». Il se console de ces reproches contraires en s'appliquant spirituellement le mot de Montaigne : « Je fus pelaudé à toutes mains; au Gibelin j'estois Guelfe, au Guelfe, Gibelin ».

Trois choses, dit M. T. au début de son *Introduction*, s'opposeront éternellement à la glorification de la révolte connue dans l'histoire sous le nom de *Révolte des Camisards* : 1° l'heure où cette révolte prit naissance; 2° l'indignité morale de la plupart de ses chefs; 3° le nombre et l'énormité des crimes dont elle se rendit coupable. Il développe ces trois idées, démontrant tour à tour que jamais les protestants n'avaient été laissés aussi tranquilles qu'en 1702, époque où nos armées étaient partout hors de nos frontières, ce qui rendait la révolte anti-patriotique

et ce qui justifiait les protestations du pasteur Pierre Carrière [1]; que les chefs camisards, Laporte, Roland, Esprit Séguier [2], Ravanel, Vivens, Jean Cavalier lui-même, étaient des gens tarés; enfin que leurs œuvres furent exécrables, œuvres qui sont résumées (p. XXXI) en ces lignes saisissantes : « Églises brûlées [3], localités saccagées, familles ruinées, femmes, enfants égorgés, rien ne manque à l'actif des révoltés des Cévennes ». M. T. donne des détails minutieux (p. XXXII et suiv.) sur les meurtres commis par les Camisards, meurtres que « leur nombre incalculable signale moins à la malédiction publique que leur horrible raffinement ».

Après ce triple exposé vient une notice sur le manuscrit. Le *Fragment de l'Histoire des camisards* a fait partie, jusqu'à ces derniers temps, des archives du château du Pouget, près Casteljau, canton des Vans (Ardèche). L'auteur du manuscrit nous apprend qu'il a pris part aux évènements qu'il a racontés, au milieu des troupes chargées de maîtriser les révoltés des Cévennes. Il loue beaucoup le récit anonyme, lui attribuant une valeur historique réelle, affirmant que ce récit est « conforme à la vérité » et « presque absolument impartial ». C'est, dit-il (p. XLI) « la déposition d'un honnête homme dans un procès fameux sur lequel l'histoire prononcera, je crois, comme je me permets de le faire moi-même, en condamnant la révolte des camisards, sans pitié pour les chefs de mauvaise foi et sans moralité, avec indulgence pour les pauvres simples qui les suivirent ».

L'auteur du *Fragment* raconte d'abord « les guerres de M. de Rohan, en 1621 », comme il les entendit raconter à ses « prédécesseurs et à plusieurs autres personnes âgées de 80 ans ». Il retrace ensuite, presque jour par jour, l'histoire de la guerre des camisards, n'omettant pas les plus petits faits et nous faisant souvent connaître ses impressions personnelles, comme, par exemple, en ce passage (p. 11) : « L'auteur dit avoir passé le lendemain, étant en détachement, près ce château [le

1. *Mémoires de Pierre Carrière, dit Corteiz, pasteur du désert* (Strasbourg, 1871, p. 6).

2. M. T., oppose à cet emphatique éloge du prophète par Peyrat *(Histoire des pasteurs du désert*, p. 22, p. 305) : « Grande figure qui domine magnifiquement le soulèvement des camisards », les faits incontestables recueillis par Charles de la Baume, conseiller au présidial de Nîmes : Séguier était un ancien cardeur qui fut condamné aux galères pour divers larcins, qui fut aussi condamné par défaut à être pendu pour avoir violé une jeune fille.

3. On lit dans une note (p. XXXI) : « Court que, comme tout le monde, j'avais cru impartial et qui ne l'est pas toujours, avoue qu'il y eut 120 églises incendiées par les rebelles. Ce chiffre n'est pas exact. Il n'y avait guère que six mois que la révolte avait pris naissance que l'on comptait déjà plus de 230 sanctuaires catholiques incendiés ». Voir sur l'*Histoire des troubles des Cévennes*, une bonne appréciation, p. XVII, note 1. Voir *(ibid.*, note 2) une non moins juste appréciation de la *Relation historique de la révolte des fanatiques ou des camisards* de Ch. de la Baume. M. T. n'a pas négligé de consulter un autre ouvrage spécial resté inédit : *Histoire des troubles des Cévennes, par l'abbé Valette, prieur de Bernis*, 2 vol. in-4° conservés parmi les mss. de la Bibliothèque de Nîmes, sous le n° 13848.

château de M. de Vallesquière] où il vit sa femme et ses enfants fondant en larmes, les exhortant vivement de chercher avec soin ces barbares assassins qui étaient la cause de leur ruine ». Le récit de la résistance désespérée de Vivens et de sa mort (p. 13) est fort dramatique. Le narrateur nous apprend que le cadavre du révolté fut « traîné à la queue d'un cheval », que le sieur Jourdan, qui l'avait frappé à mort, reçut 500 écus de récompense ; que la veuve du sergent Canonge obtint 100 écus « pour la dédommager de la perte de son mari », tué par Vivens, etc. Il nous apprend encore, tant il tient à tout dire, que « ce jour là il y eust un brouillard si épais qu'on ne se voyoit pas l'un l'autre ». Une autre page émouvante, c'est la relation de l'assassinat de l'abbé du Cheyla au Pont-de-Montvert, le 23 juillet 1702 (p. 17) : « Le feu fut aux quatre coins de la maison. L'abbé du Cheyla et ses gens se voyant environnés de flammes et vivement pressés par le feu et la fumée sautèrent par la fenestre. Il tomba à l'instant entre les mains de ces scélérats qui assouvirent leur rage et leur fureur sur cette victime par plus d'une manière. Ils le traînèrent de rue en rue avec un poignard à leur main qu'ils enfonçaient de temps en temps dans différents endroits de son corps. » Sur Cavalier, les particularités abondent. Le *Fragment*, en somme, est très curieux et les notes dont l'a enrichi M. Tallon sont généralement excellentes [1].

A la suite du récit anonyme, l'éditeur a publié divers extraits et pièces complémentaires : N° 1. *Antoine Court et les inspirés ;* extrait des *Mémoires d'A. Court* publiés à Toulouse par M. Edmond Hugues, 1885; N° 2. *Relation de ce qui se passa à Vagnas le 10e février 1703 entre les troupes du Roy et les fanatiques, tirée par Me Jean Boisson notaire, sur les mémoires d'autre sieur Jean Boisson, son ayeul, dressés sur lieux dans la semaine d'après ;* N° 3. *Relation de ce qui se passa à Potellières le 13 septembre 1703.* Extrait d'un rapport du commandant du Roure, aux Archives du ministère de la guerre ; N° 4. *Soulèvement huguenot en Vivarais* de mars 1704.

T. de L.

1. Quelques indications bibliographiques manquent de précision. On ne cite plus guères Anquetil et, quand on le cite, il ne faut pas se contenter de dire, comme dans la note 1 de la page IX : « Voir Anquetil, *Histoire de France* ».

161. — 1. **Une ambassade française en Orient sous Louis XV.** La mission du marquis de Villeneuve, 1728-1741, par Albert VANDAL. Paris, Plon, 1887. In-8, XVI et 461 p. 8 fr.

2. **Choiseul-Gouffier.** La France en Orient sous Louis XVI, par Léonce PINGAUD, professeur d'histoire moderne à la Faculté des lettres de Besançon. Paris, Picard, 1887. In-8, IX et 297 p.

3. **La fin d'un empire français aux Indes sous Louis XV.** Lally-Tollendal, d'après des documents inédits, par Tibulle HAMONT. Ouvrage accompagné de cartes. Paris, Plon, 1887. In-8, IV et 328 p. 7 fr. 50.

Voici trois excellents ouvrages sur l'histoire du XVIIIe siècle ; on nous permettra de les réunir en un article d'ensemble.

I. Après avoir retracé, dans un chapitre préliminaire plein de détails curieux, la situation de la France en Orient au commencement du XVIIIe siècle, M. Vandal nous présente le marquis de Villeneuve, l'ambassadeur que, sur la recommandation du chancelier d'Aguesseau, le cardinal Fleury envoyait en 1728 à Constantinople et qui devait y rester jusqu'en 1740. C'était un de ces « serviteurs loyaux et consciencieux, rompus par une longue expérience à la pratique des affaires, les abordant avec sérieux, les suivant avec une prudente habileté, instruits enfin à continuer toutes les traditions du grand règne » (p. 69). Il remplit avec succès le rôle auquel il était soudainement appelé, toujours habile, toujours actif, dirigeant presque de son propre chef notre politique orientale, profitant des circonstances pour relever et augmenter notre influence. Il revendiqua d'abord pour la France le droit de châtier les Barbaresques par les moyens qu'elle choisirait et sut rétablir la paix avec Tripoli. Il évita à deux reprises de fâcheuses complications et arrêta le mouvement qui précipitait le déclin de notre influence. Puis, par instants aidé du rénégat Bonneval, qui poursuivait par intérêt le même but que lui, et profitant d'une révolution de palais, il obtint du capitan-pacha Djanum Khodja et du grand vizir Topal-Osman la restitution de tous nos privilèges commerciaux et de tous nos droits religieux. Une nouvelle révolution amena au Divan des hommes circonspects et timides, quoique sympathiques à la France ; malgré leurs hésitations, Villeneuve aurait réussi à les entraîner dans la guerre de succession de Pologne, si Fleury n'avait, selon le mot de Frédéric, escamoté la paix. Mais le plus beau moment de la carrière diplomatique de Villeneuve allait venir. La Russie qui voulait déchirer le traité du Pruth, et l'Autriche qui cherchait déjà des dédommagements sur le Danube, s'unirent contre la Turquie qui se trouva dans un extrême péril. Mais Villeneuve encouragea la résistance de l'Islam ; il inspira toutes les résolutions politiques et militaires ; reconnu médiateur, il profita des succès passagers des Ottomans pour conclure cette paix de Belgrade qui rendit un instant à la France la direction de l'Europe, qui assura à l'Orient près de trente années de paix et qui fait de la mission de Villeneuve, selon le mot de Hammer, la plus brillante que signale l'histoire dans les rapports de

notre pays avec le Divan. Ce résumé ne donne qu'une faible idée de ce contient l'ouvrage de M. Vandal. Le jeune auteur a consulté et mis en œuvre une foule de documents inédits renfermés dans les archives de Paris et de Venise, la correspondance du marquis avec le roi et ses ministres, les dépêches des bailes et ambassadeurs de Venise, les lettres de Villeneuve et de son ami M. de Caumont, celles qu'échangeait la Chambre de commerce de Marseille avec le secrétaire d'État de la marine, etc. Il mêle au récit des négociations et des intrigues un grand nombre de portraits et de descriptions qu'on lit avec le plus vif intérêt. Il nous peint Bonneval « l'un des derniers représentants de cet esprit aristocratique qui fit les grands révoltés des âges précédents » (p. 122). Il retrace avec éclat l'entrée de Villeneuve à Constantinople, sa première audience, son départ avant le fameux traité, son arrivée au camp du grand vizir où il improvise et préside un congrès. Peut-être abuse-t-il un peu de ces brillants exposés; peut-être ne court-il pas assez vite aux points essentiels de l'ouvrage ; peut-être s'est-il trop attardé et au portrait de Bonneval, et au siège de Danzig, et à la diète suédoise. Mais on serait bien fâché de n'avoir pas toutes ces pages si claires, si élégantes, si animées où l'on retrouve le talent de l'auteur de *Louis XV et Elisabeth de Russie* [1].

II. Un des successeurs de Villeneuve, Choiseul-Gouffier, est le héros d'un livre que vient de nous donner l'infatigable M. Pingaud. Choiseul-Gouffier représenta la France auprès de la Porte pendant huit années, de 1784 à 1792. Quelle était alors notre situation en Orient? Notre prestige s'était presque évanoui ; la Russie, faisant de plus en plus des progrès, ne dissimulait pas ses idées de conquête, et Catherine annonçait qu'elle prenait le chemin de Byzance. Fallait-il poursuivre la politique que M. de Villeneuve avait fait triompher si brillamment? Fallait-il s'efforcer encore de sauver l'homme malade? N'était-ce pas tenter l'impossible? Le futur conventionnel Carra n'annonçait-il pas comme prochain le partage de l'empire ottoman dans son *Essai politique* de 1777 et André Chénier ne saluait-il pas avec la nymphe du Bosphore la chute imminente du croissant? Ne valait-il pas mieux abandonner la Turquie et se rapprocher des Moscovites? Mais, en ce cas, il eût fallu sacrifier nos intérêts commerciaux. La question économique était en jeu. La France ne faisait-elle pas dans le Levant plus de trafic que tous les autres peuples ensemble? La Turquie n'assurait-elle pas à notre industrie un vaste débouché? L'intérêt commercial balançait donc, dans la pensée de nos hommes d'État, l'intérêt politique; « ce n'est pas les Turcs que le roi voudra défendre, écrit Choiseul-Gouffier, mais les millions de Français que nourrit l'indolence des musulmans tributaires de notre industrie », et Vergennes, qui connait le Turc à fond, est d'a-

1. P. 188, lire *Frédéric Guillaume I* et non « Frédéric I »; il s'agit du père, et non pas du grand-père de Frédéric.

vis qu'on ne peut régénérer l'empire ottoman, mais qu'il faut le soutenir. Voilà pourquoi, tandis que Ségur allait flatter Catherine II, Choiseul-Gouffier avait ordre de se rendre à Constantinople et de protéger les Turcs, de leur prêcher la prudence et la paix, en même temps de les organiser, car il emmenait avec lui une mission militaire composée des hommes les plus distingués. Lafitte, Le Roy, Saint-Remy. Il avait, il est vrai, réclamé publiquement l'indépendance de la Grèce, ce qui n'était pas autre chose que le démembrement de la Turquie. Mais il changea aussitôt ce passage de son *Discours préliminaire* et fit retirer tous les exemplaires en vente ou en circulation. Il s'efforça de cacher aux Turcs son passé de philhellène et de les défendre contre la Russie. Sa tâche était difficile et M. P. la compare assez ingénieusement à celle des représentants de Napoléon III près du Saint-Siège. La guerre éclata en 1787 et on vit combattre contre la Porte dans les rangs de l'armée russe des gentilshommes français, le prince de Nassau, Roger de Damas, Langeron, tous ceux dont M. P. nous a fait un brillant portrait dans son volume précédent [1]. Choiseul, abandonné par son gouvernement qui n'osait agir et se contentait de prêcher sur un ton ému les bienfaits de la paix, Choiseul ne recevant de Paris que des instructions vagues et tardives, tenta néanmoins d'imposer sa médiation aux Austro-Russes. Mais on repoussa ses bons offices; le prince de Ligne disait que la France existait encore un peu; Joseph II et Catherine croyaient qu'elle n'existait plus du tout. A Reichenbach, à Sistova, Choiseul fut laissé à l'écart. Il avait cependant conduit assez bien et même accru les affaires du commerce français. Il se proposait un double but : ouvrir par la vallée du Nil et la mer Rouge une route vers l'Inde, pénétrer par le Bosphore dans la mer Noire jusque-là inaccessible. M. P. nous a présenté dans Choiseul-Gouffier non seulement le diplomate, mais le savant et l'homme de goût. Il nous raconte sa jeunesse, son mariage, ses amitiés, ses relations avec Champfort; il analyse son *Voyage pittoresque;* il le montre reçu à l'Académie française ; il fait voir la cohorte de commensaux, d'émules et de collaborateurs qui entouraient Choiseul-Gouffier et donnaient à son ambassade l'allure et l'air d'une véritable mission scientifique; il retrace les explorations de Choiseul, son voyage en Troade, etc. Bref, l'ouvrage de M. Pingaud, composé avec le plus grand soin, écrit avec un réel talent, plein de documents curieux aussi bien que des détails de toute sorte, et qui ne semble avoir négligé aucune source, aucun texte imprimé, mérite l'accueil si favorable qu'on a fait à ses œuvres historiques antérieures [2].

---

1. *Les Français en Russie et les Russes en France*, cp. *Revue critique*, 1886, n° 22, art. 123.

2. Je ne lui reprocherais qu'une chose, de ne pas avoir fait, en passant, le portrait ou la biographie de Lafitte ou Lafitte-Clavé, comme il se nommait (voir notre

III. M. Tibulle Hamont a consulté, pour faire son livre, les mémoires de Lally, de Leyrit, de Bussy, les papiers de d'Argenson, la collection Ariel, les pièces du procès de Lally, les archives du ministère des affaires étrangères, celles de la marine où il a découvert les instructions du cabinet de Versailles à Lally et les dénonciations contre Bussy adressées au ministre. Grâce à tous ces documents qu'il a su mettre en œuvre avec une fort grande habileté, il a raconté en un livre qui sera pour longtemps définitif l'histoire de Lally et celle d'une période, celle de l'écroulement de l'empire français dans les Indes. Il narre d'abord la jeunesse et les aventures de son héros, puis le montre arrivant aux Indes et se querellant presque aussitôt avec Bussy, prenant l'offensive, et enfin, manquant de tout, rejeté dans Pondichéry et capitulant. Le récit est clair, dramatique, entraînant. Mais le plus grand mérite de l'auteur, c'est peut-être d'avoir fait un portrait exact et vivant des deux rivaux, Lally et Bussy. Il les peint tous deux absolument divers, l'un à la fois soldat et diplomate, éminemment pratique, plein de bon sens, de tact et de flair, absolument fermé aux chimères ; l'autre, au contraire, tout rempli de fougue et de passion, soldat dans l'âme, impérieux, cassant, sarcastique, ivre d'orgueil, ombrageux, défiant, entêté, manquant de jugement et n'ayant pas le sens du possible, énergique mais imprévoyant, pénétrant mais maladroit, brave au plus haut point, mais dépourvu de l'esprit d'organisation, ne consultant jamais ses états de situation, abandonnant aux commis le service d'approvisionnement. Le conflit entre ces deux hommes remplit presque tout le volume. On voit Bussy qui se rappelle sa collaboration avec Dupleix et sa domination sur le Dékan, Bussy qui aurait pu fonder l'empire français des Indes, résister d'abord à Lally, puis se décourager, se révolter dans sa fierté, s'indigner contre un homme qui lui paraît un fou furieux, enfin renfermer en lui-même sa colère et sa haine, garder vis-à-vis de son supérieur une attitude froide et méprisante, protester par son silence hautain et sombre contre l'anéantissement de ses desseins. Lally, de son côté, véritable émigré, convaincu qu'il a toujours raison, n'ayant jamais le moindre doute sur la valeur de ses projets, en arrive à regarder Bussy comme un traître. Il faut reconnaître toutefois avec M. H. que Lally ne fut pas si coupable qu'on l'a cru ; s'il n'eut que des vues étroites en comparaison des vastes et puissantes combinaisons de Bussy, on ne doit pas oublier qu'il était enfermé dans ses instructions, qu'il les suivit, et qu'en les suivant, il accumula les fautes ; mais, comme dit son biographe, ses fautes étaient le résultat inévitable de la ligne de conduite que le ministère lui avait imposée. C'était le ministre qui lui avait ordonner d'évacuer le Dékan, qui lui avait ordonné de ne pas s'ingérer dans les démêlés des princes du pays. Le seul tort de Lally, fut de ne pas savoir désobéir ; il aurait dû jeter de côté ses instructions, reprendre la

Valmy, p. 32). N'est-il pas curieux de retrouver en 1792, au camp de Sedan, en face de Dumouriez, le défenseur d'Otchakov ?

politique de Dupleix, s'inspirer des conseils de Bussy ; mais, — et nous terminerons par ce mot tiré du beau livre de M. Hamont, — qui donc reprochera à un soldat de se conformer à sa consigne [1] ?

A. CHUQUET.

CHRONIQUE

FRANCE. — Notre collaborateur Frédéric PLESSIS travaille à une nouvelle *Métrique latine* qui doit prendre place dans la collection classique de Klincksieck.

— Vient de paraître : *Etude historique sur la condition privée des affranchis aux trois premiers siècles de l'empire romain*, par M. Henry LEMONNIER (Hachette. In-8°, XXVIII et 323 p.). L'ouvrage, sur lequel nous reviendrons, comprend six livres (Idées générales ; L'affranchissement ; Rapports entre affranchi et patron ; Condition civile de l'affranchi ; Classes et degrés ; Situation et rôles) et, en conclusion, des appendices sur le nom des affranchis et sur le classement chronologique des édits qui les concernent.

— M. l'abbé Ulysse CHEVALIER prépare un *Répertoire de la poésie liturgique*.

— M. Gaston PARIS, membre de l'Institut, vient de faire paraître à la librairie Hachette (in-8°, 342 p.) des *Extraits de la Chanson de Roland et de la Vie de saint Louis par Jean de Joinville*. Le volume est précédé d'*Observations grammaticales* (p. 13-182) où l'on remarquera surtout un tableau sommaire de la prononciation française au XIe et au XIIIe siècle. Le texte de la *Chanson de Roland* a été établi en vue de la clarté et de la commodité du lecteur, de façon à offrir partout une leçon compréhensible et vraisemblable ; celui des extraits de Joinville a été fait d'après l'édition de M. de Wailly. Des notes expliquent tout ce qui peut présenter une difficulté et éclairent le texte par des rapprochements et des renseignements comparatifs. Les notes du *Roland* sont surtout littéraires et ont pour but de faire pénétrer dans l'esprit de notre ancienne épopée ; celles de Joinville sont en grande partie grammaticales, mais s'attachent aussi à faire comprendre les usages et les idées de la société féodale. Les glossaires (p. 165-220 et p. 281-340) auxquels a collaboré M. Daniel GRAND, « ont été rédigés avec un soin minutieux et de façon à être absolument complets. Un exercice très utile pour les étudiants sera de contrôler toutes les étymologies et d'expliquer toutes les formes qui s'y trouvent à l'aide des règles de phonétique et de flexion données dans les observations grammaticales ». M. G. Paris nous apprend dans l'*Avertissement* du volume qu'il a détaché ces Extraits d'un *Manuel d'ancien français* qu'il prépare depuis plusieurs années. Ce *Manuel* (XIe-XIVe siècle) comprendra quatre tomes : 1° une esquisse de l'histoire de la littérature française dans cette période ; 2° une grammaire sommaire de l'ancien français, accompagnée d'éléments de versification, de notions de paléographie, etc. ; 3° un choix de textes ; 4° un glossaire complet des mots contenus dans ces textes. L'esquisse est sous presse ; les trois derniers tomes sont en préparation ; les quatre tomes seront publiés séparément et pourront, par la suite, être réunis en un seul volume.

1. Voir la table des chapitres du volume dans la *Chronique* de la *Revue*, n° 18, p. 354-355. L'ouvrage est accompagné de deux cartes : carte de l'Inde et carte pour suivre les opérations dans le Carnate.

— La seconde série de la « nouvelle collection à l'usage des classes », que publie la librairie Klincksieck, et où a déjà paru la : *Short history of the English language and literature* de M. J. Parmentier, s'est enrichie d'un deuxième volume : une *Chrestomathie de l'ancien français, IXe-XVe siècles, texte, traduction et glossaire*, par M. Er. Devillard, professeur au lycée d'Angoulême. (In-12 cartonné, 288 p. 3 fr. 50.) M. Devillard a traduit presque littéralement tous les emprunts faits aux IXe, Xe, XIe et XIIe siècles ; il a introduit dans son glossaire toutes les formes et tous les sens un peu embarrassants ; il ne donne pas de variantes et renonce, dans un ouvrage tout à fait élémentaire, à l'appareil critique. Son texte est établi d'après les meilleures éditions françaises et allemandes, et en particulier pour une partie du XIIe siècle, d'après la *Chrestomathie* de Bartsch.

— Sous le titre de *Bibliothèque méridionale*, la librairie Privat, de Toulouse, va commencer une série de publications destinées à vulgariser les œuvres des principaux troubadours. Les textes ne seront pas accompagnés de l'appareil critique que donnent les éditions dites savantes, mais on s'efforcera de les mettre au courant des progrès accomplis depuis Raynouard dans le domaine de la philologie provençale. Chaque volume renfermera une introduction biographique et un glossaire. La série s'ouvrira par une édition de *Bertran de Born*, due à notre collaborateur M. Antoine Thomas. Cette édition contiendra, à la suite de l'introduction biographique, des extraits du cartulaire de Dalon, où l'on trouvera maints détails inédits sur Bertran de Born, sa famille et ses amis.

— Quelle est l'origine du mot *Comminge*? Telle est la question que M. Antoine Thomas a examinée, dans un article des *Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux*, qu'il vient de faire tirer à part : « Sur la formation du nom du pays de Comminge. » Le Comminge se trouvant dans la région habitée, à l'époque romaine, par les *Convenae*, et la terminaison romane *enge*, *inge* répondant au suffixe latin *enicum*, il semble, au premier abord, que le plus simple serait de dériver *Comminge* de *Convenicum*. L'historien, dit avec raison M. T., pourrait se contenter de cette explication, le linguiste y trouve une grave difficulté. On ne peut supposer, en effet, que *nv* se soit changé en *mm* dans un dialecte roman, et par suite *Convenicum* n'a pu y donner que *Covinge* ou *Convinge*, et non *Comminge*. Le problème serait donc insoluble si les habitants du pays de Comminge avaient été d'origine latine, mais il n'en est rien. Le primitif de *Convenicum*, fait remarquer M. T., a été employé relativement assez tard pour désigner une peuplade réunie et organisée par les Romains sous le nom de *Convenae;* mais cette peuplade était, comme son nom même l'indique, d'origine étrangère, et on peut admettre qu'elle prononçait le nom qui lui fut imposé d'une manière conforme à la phonétique de sa propre langue. Quelle était cette langue? Il n'est pas probable que ce fût le celtique, mais il est très vraisemblable, au contraire, que c'était l'aquitain ou basque ; or, dans cet idiome, *v* est remplacé par *m; Convenicum* y devient alors *Commenicum*, d'où se tire tout naturellement *Comminge*. On voit par quelle série de déductions ingénieuses M. T. est arrivé à cette conclusion. Comme nous connaissons, dans un texte de 788, la forme *Commenensis*, la légitimité de *Commenicum* s'ensuit tout naturellement. On ne peut donc qu'approuver l'explication, aussi claire que plausible, donnée de la formation du nom *Comminge* par le jeune et savant professeur de la Faculté des lettres de Toulouse. — Ch. J.

— M. Maurice Roy vient de publier, pour la Société des Anciens textes français, le tome premier des *Œuvres poétiques de Christine de Pisan*, contenant ballades, virelais, lais, rondeaux, jeux à vendre et complaintes amoureuses (Paris, Firmin Didot, grand in-8° de XXXVIII-320 p.). En attendant qu'un de nos collaborateurs

rende compte de ce volume, j'appellerai l'attention sur le grand intérêt que présente l'*Introduction* où la vie et les œuvres de Christine sont l'objet d'observations rapides, mais excellentes. L'éditeur, présentant son introduction comme un simple aperçu provisoire, nous promet une vie complète de Christine de Pisan, mais en ajoutant qu'elle ne pourra être utilement élaborée que le jour où les œuvres de cette femme célèbre auront été entièrement publiées et seront enfin sorties de l'oubli dans lequel elles demeurent injustement depuis plus de quatre siècles. Nous espérons que M. Roy ne se contentera pas de publier les *Œuvres poétiques* de son héroïne, mais qu'il nous donnera aussi toutes les œuvres en prose. Il aime trop Christine pour ne pas trouver ma demande légitime. — T. DE L.

— Une notice sur les *Imprimeurs moulinois au* XVIIe *et au* XVIIIe *siècle*, paraîtra prochainement dans la *Revue bourbonnaise*, que dirige l'auteur même de la notice, M. GRASSOREILLE.

— Signalons encore un travail de M. Ch. BARADAT DE LACAZE, *Nérac, fondation, coutumes, privilèges et autres documents historiques* (Champion. In-4°, 74 p.).

— M. Victor GAY a fait paraître le cinquième fascicule de son *Glossaire archéologique du moyen âge*; ce fascicule termine le premier volume de l'ouvrage et va d'*Épée* à *Guy*.

— J'ai dit un mot, il y a quelques mois, de la première partie des *Notes sur Segrais*, consacrée à l'*Édition Caennaise des Divers portraits de Mademoiselle de Montpensier*. Dans la seconde partie (Caen, juin 1887, grand in-8°, de 13 p.), M. A. GASTÉ s'occupe de *La carte amoureuse de la Basse-Normandie*, d'*Un projet de croisade sous Louis XIV* et de *La cour de Saint-Fargeau*. Le nouveau fascicule contient bien des choses intéressantes non-seulement sur les sujets principaux qui viennent d'être énumérés, mais aussi sur la première édition de la pastorale d'*Athys*, dont la bibliothèque de Caen possède un exemplaire enrichi de notes marginales de Segrais, sur l'*Athenæ Normannorum* du P. Martin, manuscrit de la même bibliothèque qui, selon les expressions de M. Gasté, « n'a pas encore (chose bien regrettable) trouvé un éditeur », sur Chapelain conseillant à Mlle de Scudéry d'insérer dans *Clélie* la carte de Tendre et engageant, au contraire, Segrais à supprimer, dans la seconde édition d'Athys, cette carte amoureuse qui représentait le pays où se passe l'action d'Athys et que « les ingénieurs et agents-voyers du département du Calvados admettraient difficilement ». — T. DE L.

— Le volume, que nous annoncions naguère, et où M. A. BOPPE a recueilli la *Correspondance inédite du comte d'Avaux* (Claude de Mesmes) avec son père Jean-Jacques de Mesmes, sieur de Roissy, a paru à la librairie Plon. La première lettre est datée du 7 décembre 1627 et la dernière, du 3 octobre 1642. Un de nos collaborateurs reviendra plus longuement sur cette publication.

— On trouvera dans le volume de 1885, qui vient de paraître, des *Actes de l'Académie nationale des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux*, un travail de M. Léo DROUYN sur Méiac (1630-1704).

— M. Lucien PEREY prépare actuellement un ouvrage sur le prince de Ligne (Charles-Joseph) et sera fort reconnaissant à tous ceux qui voudront bien lui communiquer les lettres et les documents inédits qu'ils possèdent sur le célèbre maréchal.

— M. Ch. HENRY, sous-bibliothécaire à la Sorbonne, vient de publier chez Dentu, à 500 ex. tirés sur Japon, quatre opuscules d'origine et d'intérêt très dissemblables. La *Vie d'Antoine Watteau*, par le comte de Caylus, colligée sur le mss. autographe, offre avec le texte découvert jadis par MM. de Goncourt de nombreuses variantes de détail : la plus importante est assurément celle où Caylus signale l'*Accordée de village*, peinte pour M. de Valjoin, et *le Bal*, exécuté pour le président de

Bandol, mentions qui ont disparu de la mise au net définitive. La *Vérité sur le marquis de Sade* résume, sous un titre quelque peu ambitieux, ce qu'on a pu recueillir jusqu'à ce jour touchant ce répugnant personnage, mais l'auteur ne se dissimule pas qu'il y aurait beaucoup à recueillir dans les archives de la famille et dans divers dépôts publics, « inabordables », au moins sur ce point : faut-il s'en affliger outre mesure? Ces communications, si elles avaient lieu, apporteraient sans doute une contribution plus importante à la tératologie morale qu'à l'histoire littéraire. Sous ce titre : *Voltaire et le cardinal Quirini*, M. Henry a réuni les lettres en italien et en français adressées par Voltaire au savant prélat, de 1745 à 1752, ainsi que le texte inédit d'une première rédaction de sa *Dissertation sur la tragédie;* l'introduction signale en outre un médaillon inconnu de Voltaire, frappé à Venise en 1773. L'existence de l'*Introduction à la chymie*, de Diderot, a été révélée à M. Henry par le *Catalogue des mss. de Bordeaux* de M. Jules Delpit; il l'a pu conférer et compléter sur diverses autres copies, et le texte qu'il en a établi nous paraît de tout point satisfaisant : il n'était pas aisé, en effet, de démêler ce qui appartient en propre au philosophe dans la rédaction des notes que les divers auditeurs de Rouelle prenaient à son cours. — M. Tx.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 22 juillet 1887.

M. Ravaisson commence la seconde lecture de son mémoire intitulé : *De quelques monuments de l'art grec relatifs à Achille.*

M. Chodzkiewicz continue sa lecture sur les routes du commerce de l'ambre dans l'antiquité.

Ouvrages présentés : — par M. Delisle : 1° Julien Havet, *Questions mérovingiennes*, IV, *les Chartes de Saint-Calais* (extrait de la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes)* ; 2° le même, l'*Ecriture secrète de Gerbert* (extrait des *Comptes-rendus* de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres); — par M. Bréal : Diego Vitrioli, *lo Xifia, carme latino.*

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 6 juillet 1887.

M. Babelon annonce à la Société que M. le baron de Witte a complété le don généreux qu'il a fait au Cabinet des médailles par un *aureus inédit de Victorin.*

M. Müntz continue ses communications sur les tissus du Ier siècle trouvés en Egypte dans des tombeaux coptes; il soumet quelques spécimens de ces tissus dont la technique est absolument la même que celle des tapisseries de haute lisse.

M. de Villefosse montre en même temps d'autres tapisseries de même provenance récemment acquises par le Musée du Louvre.

M. l'abbé Duchesne signale à ce sujet l'existence, au IXe siècle, de collections de tissus richement brodés conservées au Latran.

M. Flouest présente à la Société la photographie d'un autel de Laraire, découvert par M. Maurin, près du Nymphée ou temple de Diane, à Nîmes.

M. de Laurière signale la découverte récente d'une chapelle en Lombardie construite en 1518, par François Ier, sur le champ de bataille de Marignan, et il donne quelques détails sur des inscriptions dont il a parlé l'année dernière.

Duchesne.

Séance du 13 juillet 1887.

Lettre de M. Odobesco sur les monuments récemment découverts dans la Dobrutscha.

M. l'abbé Cornaut présente une plaque de cuivre jaune émaillé du XIVe siècle, provenant de la châsse du B. Jean de Montmirail, à Longpont (Aisne). M. Courajod fait ressortir l'intérêt de cet objet qui appartient à une catégorie dont on n'a que de rares spécimens. M. Cornaut présente ensuite une matrice de sceau et un fragment de poterie romaine; le sceau est celui de Guy-Ulysse de Preneste (1199-1206), 15e abbé général de Cîteaux.

M. Babelon présente un tetradrachme d'Erétrie, peu postérieur à la mort d'Alexandre; on y voit les initiales du nom du graveur; M. Babelon entre dans quelques détails sur le monnayage d'Erétrie.

Ed. Corroyer.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 32 — 8 août — 1887

162. — **Die semitischen Sprachen.** Eine Skizze, von Th. Nœldeke. Leipzig. T. O. Weigel, 1887 [1].

— **Die ghassânischen Fürsten aus dem Hause Gafna's,** von Th. Nœldeke. Berlin, librairie académique, 1887.

Les lecteurs de la *Revue* n'ont pas besoin qu'on leur présente M. Th. Noeldeke. L'auteur de l'*Histoire littéraire de l'Ancien-Testament*, de la *Grammaire mandéenne*, de la *Grammaire syriaque*, le traducteur du troisième livre du *Tabari* arabe et du *Karnâmak* pehlevi, le rédacteur infatigable de tant de mémoires classiques dans le domaine de la philologie et de l'histoire des peuples sémitiques, est depuis longtemps placé au premier rang des savants dont notre siècle se glorifie à juste titre. Les deux mémoires nouveaux que M. N. vient de publier sont conçus dans le même esprit de solidité et de mesure que ses œuvres précédentes et cette précieuse qualité de fond est rehaussée par l'intérêt des sujets traités qui, en regard l'un de l'autre, ne laissent pas de former un contraste des plus attrayants. Si dans son premier écrit M. N., à force de labeur et de logique, a réussi à condenser l'histoire des langues sémitiques dans un cadre étroit de soixante-quatre pages in-8°, dans le second écrit, il consacre soixante pages in-4° à l'histoire de la petite dynastie arabe des Ghassânides; et cette disproportion apparente, on ne tarde pas à s'en apercevoir, est précisément celle qu'exige la nature des recherches abordées. En effet, l'esquisse philologique s'exerce sur des faits connus dont elle se contente de présenter les côtés saillants après les avoir dégrossis et polis; l'investigation historique, au contraire, sonde un terrain indécis, encombré d'un remblai séculaire, où les fausses antiquités se confondent extérieurement avec les vraies; une œuvre pareille de discernement et de séparation demande naturellement de longs développements, si l'on veut faciliter le contrôle du résultat obtenu. M. N., avec son honnêteté ordinaire, n'a garde d'oublier les travaux des savants français qui ont traité avant lui les mêmes su-

1. Texte allemand revu et augmenté d'un article paru en anglais dans l'*Encyclopaedia Britannica*.

jets : l'*Histoire des langues sémitiques*, de M. Ernest Renan, et l'*Histoire des Arabes*, de Caussin de Perceval. Ces deux ouvrages magistraux présentent aujourd'hui, grâce aux découvertes épigraphiques et archéologiques faites depuis en Orient, trop de lacunes et d'hésitations pour répondre à l'état de la connaissance actuelle. Le point de départ, lui-même, a grandement besoin d'être modifié et rectifié à la lumière des monuments authentiques. Les illustres auteurs que je viens de nommer n'ont pas échappé au danger fondamental des grandes synthèses, la croyance que l'on peut reconstruire l'histoire d'une race ou d'un peuple avec le seul secours de l'induction ou des témoignages postérieurs. Ni les vues de l'école de Lassen sur le sémitisme, en général, ni les récits embrouillés des auteurs arabes sur la dynastie de Ghassân, en particulier, n'ont mérité la brillante fortune que leur a faite dans le monde savant le magnifique patronage de la science française. Je l'ai souvent dit et écrit depuis une quinzaine d'années. C'est donc avec un très vif plaisir que je vois M. N. consacrer sa plume autorisée à écarter définitivement les conceptions surannées qui encombrent le domaine de l'histoire et l'empêchent de progresser. Peut-être trouvera-t-on ce déblayage un peu trop timide ou trop peu décisif, mais on ne manquera pas d'apprécier l'immense valeur de la besogne faite. Cela dit, je passe au compte-rendu des mémoires de M. Noeldeke.

Comme de juste, le mémoire relatif aux langues sémitiques commence par énumérer les idiomes qui font partie de cette famille linguistique. M. N. signale, avec raison, l'usage commode de la dénomination de « sémitique » empruntée à la Genèse (p. 1-2), mais je doute fort que l'auteur hébreu ait voulu désigner sous le nom de Lud, fils de Sem, les Lydiens de l'Asie-Mineure (p. 1), qui n'ont jamais parlé une langue sémitique. Les Élyméens, dans le sens de la géographie ancienne, les habitants de la plaine susienne, parlaient un dialecte assyrien ; ils étaient donc des Sémites. On peut dire, en général, que les peuples, rangés dans la postérité de Sem, employaient des langues de la famille sémitique. Si l'auteur biblique a mis les Phéniciens et les Couschites d'Asie dans la souche hamitique, c'est la conséquence des haines politiques et religieuses qui régnaient entre ces peuples et les Israélites ; mais cette exclusion systématique ne peut infirmer l'idée que le classement des fils de Sem, dans la Genèse, repose principalement sur des considérations d'une parenté linguistique.

La parenté des langues sémitiques entre elles, pressentie par la Genèse et scientifiquement établie par le docteur juif Jehouda ben Koraisch (environ le commencement du xe siècle) et par les orientalistes chrétiens du xvie siècle, est beaucoup plus étroite que celle des langues indo-européennes. La trilittéralité des racines, les deux temps principaux, la grande importance des modifications vocaliques, la ressemblance dans la formation des thèmes nominaux et verbaux, la construction des formes verbales, voilà les traits les plus caractéristiques des langues sémiti-

ques. Le vocabulaire montre aussi une très grande parenté; au contraire, l'ordre syntactique varie considérablement de langue à langue, malgré l'analogie dans la construction de la phrase. Ces traits communs semblent se ramener à une langue-mère dont les idiomes de l'époque historique seraient les dérivés. M. N. fait remarquer avec raison, que l'espoir de reconstituer cette langue primordiale à l'aide des idiomes dérivés, est aussi chimérique que serait celui de refaire le latin à l'aide des langues romanes (p. 3). J'irai plus loin et révoquerai en doute l'existence même d'une langue-mère sémitique. Si la dérivation de plusieurs langues d'une source commune est un fait certain, ce procédé n'est pas le seul possible. On peut parfaitement imaginer que, dès son éclosion, le parler sémitique, pour ne mentionner que lui seul, ait présenté des variétés infinies dont la fusion inégale aurait produit, en dernier ressort, les principaux idiomes parvenus jusqu'à nous. Dans cet ordre d'idées, tel trait qui nous paraît archaïque pourrait bien n'être qu'une formation relativement moderne, dûe tantôt à un nouveau besoin de précision, tantôt à un simple entrainement d'analogie ou d'euphonie. En un mot, on ne saurait accorder à l'une de ces langues une plus grande antiquité qu'aux autres, pas même à la langue arabe qui est la plus riche de la famille. Parmi les acquisitions postérieures de l'arabe, je serais porté à désigner l'introduction radicale des consonnes dites emphatiques que l'on considère d'habitude comme primordiales (p. 4). Sous plus d'un rapport, l'hébreu semble d'une importance capitale, mais les autres langues sœurs, et même les dialectes modernes, ont besoin d'être consultés si l'on veut restituer les formes archaïques des mots et le sens primitif des racines (p. 5). C'est une opinion que j'ai moi-même défendue à plusieurs reprises contre ceux qui tendaient à voir, soit dans l'arabe, soit dans l'assyrien, le *sanscrit* des langues sémitiques [1].

La découverte de la littérature ancienne de l'Inde et de l'Iran, au début de ce siècle, a été fatale au jugement porté sur la race et les langues sémitiques dans les écoles les plus illustres de l'Europe. Mécontent du christianisme et croyant pouvoir désormais opposer avec avantage une *Bible aryenne* à la *Bible hébraïque*, source de l'Évangile, on a converti le dogme chrétien : « Hors de l'Église, pas de salut » en un dogme d'histoire intellectuelle : « hors de l'aryanisme, pas d'aptitude scientifique ». On faisait gracieusement exception en faveur des Égyptiens et même de la race jaune, mais en ce qui concerne la race sémitique, le dogme était conservé avec la dernière rigueur. D'après l'école de Lassen, les Sémites auraient été condamnés, dès leur origine, à n'avoir ni arts, ni sciences, ni organisation militaire ou politique, ni mythologie, ni épopée ; ils devaient toujours porter la tunique de Nessus des fils du désert : l'uniformité, la sécheresse de cœur et d'imagination, l'indolence,

1. Voir *Revue des Études juives*, n° 19-20, p. 297-305; n° 26, p. 305-308, et n° 27, p. 146-160.

le monothéisme instinctif, les appétits grossiers. Et quand les innombrables monuments de l'Assyrie et de la Babylonie, fruit d'une civilisation plusieurs fois millénaire, vinrent opposer leur véto à un dogme aussi inconsidéré, on se mit, pour sauver le système, à leur chercher des origines fantaisistes. Ne pouvant plus les attribuer aux Aryens, on fit intervenir les Scythes, les Touraniens, les Couschites, les Accadiens et Sumériens; on les aurait attribués volontiers aux Esquimaux ou aux Hottentots, pourvu que ce ne fussent pas les Sémites. M. N. avait, dès le début, montré un louable scepticisme à l'égard de ces entorses données à la vérité et il le renouvelle en cette occasion. Au sujet des organisations militaires et civiles, il rappelle les Phéniciens, Carthage, Hamilcar et Hannibal; il aurait pu ajouter l'organisation formidable du militarisme à Ninive et à Babylone; il eût aussi pu rappeler, ce qui est aujourd'hui une vérité indubitable, que l'administration des Achéménides, perpétuée à peu près en Orient jusqu'à nos jours, n'est, en réalité, autre chose que le système administratif qui a été inauguré pour l'Asie occidentale par les conquérants assyriens du VIII[e] siècle avant l'ère chrétienne.

Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, la physionomie générale des langues sémitiques, surtout la trilittéralité et l'irradicalité des voyelles, persiste même dans les dialectes les plus modernes et les plus mêlés d'éléments étrangers. C'est pourquoi, il est matériellement impossible d'établir entre elles, et les langues indo-européennes, une communauté d'origine (p. 7). Mais la même raison souveraine me semble exclure également toute parenté réelle entre les langues sémitiques et les langues dites couschites ou hamitiques de l'Afrique septentrionale, parenté que M. N. incline à admettre si bien qu'il n'est pas éloigné de considérer l'Afrique comme la patrie originaire de la race sémitique (p. 7-9). Je ne crois pas que l'analogie des pronoms et de quelques formes grammaticales puisse suffire à prouver cette parenté. Outre le fait dûment constaté que les peuples empruntent souvent des éléments très essentiels de leur langue à celle de leurs voisins, il faut toujours se méfier de la similitude extérieure qui peut être dûe au hasard. Ainsi, par exemple, le numéral égypto-berbère *sin* « deux » est sans aucun doute un dérivé de *son* « frère » et n'a rien de commun avec le sémitique *sh-n-y*. La ressemblance des pronoms dans les langues les plus diverses est un fait avéré quoique insuffisamment expliqué : je mentionnerai, entre autres, l'indice *t* qui marque le féminin en sémitico-hamitique et le neutre en indo-européen ; le bedja forme même le neutre par *to*, absolument comme le grec. Pareillement, la consonne *n* est l'indice du génitif en hamitique et en japonais. Du reste, le caractère fortuit de la plupart de ces assonances se révèle aussitôt que l'on examine leur sens primitif ; ainsi, l'*s* du causatif est dans les idiomes hamitiques un dérivé du verbe *as* « faire » ; en sémitique, au contraire, le *sh* ou *s* causatif vient probablement du verbe *yesh* « avoir, posséder » qui a aussi produit le relatif

sha « ce qui », littéralement : « possession de »; comparez le génitif *m'ta'* ou *b'ta'* de l'arabe vulgaire; de même, les désinences hamitiques *t* et *n* formant des verbes passifs et réfléchis, sont des racines usitées dans le sens de « être », ce qui n'est nullement le cas des préformantes sémitiques du *niphal* et du *hitpaël*. Un exemple curieux d'identité trompeuse nous est donné par le préfixe *i*, *ya* de la troisième personne, masculin, qui est commun aux deux familles linguistiques en question, sans cependant qu'il existe le moindre rapport entre eux : le préfixe hamitique a pour origine le verbe *a* qui, du sens propre de « dire, nommer » a passé à celui de « être », tandis que le préfixe sémitique présente la contraction du verbe *h-w-y* qui n'a que le sens de « être ». Suivant moi, la parenté des langues ne réside pas uniquement dans les procédés grammaticaux, ni dans la conformité syntactique qui sont des phénomènes purement psychologiques, mais il faut encore qu'aux procédés formatifs se joigne l'identité primordiale du vocabulaire; or, sous ce dernier rapport, la divergence entre les langues sémitiques et les langues hamitiques est aussi grande que possible, car les très rares coïncidences comme ham. *mou*, *aman* et sém. *mây* « eau » ne peuvent pas entrer en ligne de compte. Comme conclusion de ce qui vient d'être dit, on ne se trompera pas beaucoup en soutenant que la patrie des Sémites n'est pas hors de la région où on les trouve aux époques historiques et que nos moyens d'investigation ne permettent de préciser davantage (p. 12) [1].

Après avoir tracé d'une façon très nette la division des langues sémitiques en deux groupes bien définis (p. 12-16), M. N. traite de chaque langue à part. L'hébréo-phénicien ouvre naturellement la série du groupe septentrional et le savant auteur y consacre des pages intéressantes que tout le monde lira avec profit (p. 16-27). Certaines pièces de l'Ancien-Testament remontent au deuxième millénaire avant J.-C., surtout le chant de Débora (Juges V) qui éclaire vivement l'état des Israélites à cette époque. L'exil de Babylone marque la dernière floraison de l'hébreu ancien. Au retour de l'exil, l'hébreu recule peu à peu devant l'araméen, la langue officielle de l'administration perse. Au temps de Néhémie, les enfants juifs parlaient un langage hybride, moitié hébreu, moitié asdodéen, c'est-à-dire araméen. Dans le mémoire que j'analyse, M. Noeldeke, invoquant deux légendes de monnaies d'Asdod, déchiffrées par M. Hoffmann, avait soutenu que cent cinquante ans après Néhémie on parlait encore de l'hébreu pur dans cette ville, mais sur les observations que je lui ai faites par lettre relativement à l'impossibilité du déchiffrement proposé, M. N. m'a autorisé à annoncer qu'il retire tout ce qu'il a écrit à ce sujet à la page 20 et qu'il

1. L'idée que les Sémites sont descendus du plateau arménien a aussi fait son temps, comme le dit avec raison M. N. (p. 9-10), mais je ne comprends pas comment on peut identifier l'Arpakschad de la Genèse, où l'élément *Kschad* = Kasd « Chaldée » saute aux yeux, avec l'Arrhapachitis des Grecs, l'Albaq des modernes, qui a toutes les chances d'être une dénomination d'origine perse.

se rallie à mon opinion, confirmée par l'autorité de M. Six, suivant laquelle lesdites monnaies appartiennent à la Cappadoce et portent des légendes grecques. L'extinction de l'hébreu, comme langue populaire, en Palestine, était donc un fait accompli au IVe siècle avant notre ère et dès lors l'hébreu ne subsista plus que comme une langue sacrée et savante.

Non moins important et non moins instructif est l'historique des langues araméennes. M. Noeldeke est ici sur un terrain qu'il a le mieux cultivé et fécondé par ses travaux. La description qu'il fait de la littérature et des dialectes araméens peut être considérée comme le dernier mot de la science dans son état actuel (p. 27-40). Des réserves ne sont possibles qu'en ce qui concerne un petit nombre de points, pour la plupart d'ordre historique. Le nom hébreu *Aram* ne désigne dans l'Ancien-Testament que des pays voisins de Damas, et spécialement la région intermédiaire entre le Chrysorrhoas *(Amana)* et l'Euphrate; là était la Hârân des Abrahamides, ville située à sept journées de marche au nord du mont Galaad. L'identification d'*Aram Naharaïm* avec la Mésopotamie, et celle de Hârân avec *Carrhae*, dues à la version des Septante, ne soutiennent pas l'examen et doivent être définitivement abandonnées. De plus, il me paraît maintenant certain que les *Kheta* aussi bien que les habitants anciens de la Mésopotamie supérieure parlaient des dialectes phéniciens et nullement l'araméen [1]. Les Araméens sont, suivant moi, une race méridionale dont l'habitat primitif comprenait la partie sud du désert de la Syrie, aux frontières du Hidjâz et du Nedjd, ainsi que la région maritime de la Babylonie. Bien des traits communs à l'araméen et à l'arabe, comme par exemple la dentalisation des sifflantes, les noms propres à formes mi-assyriennes et mi-arabes, la conservation du relatif *ẓi* dans certains documents, tout cela s'explique très bien par le voisinage des Assyriens d'une part, des dialectes arabes du Çafa et d'el-'Ola d'autre part. Grâce à ces traits caractéristiques, l'araméen nous apparaît comme un idiome dans lequel s'opère régulièrement la transition des langues du nord aux langues du sud. Une autre question est celle de savoir si l'application du nom *Aram* à certaines parties de la Syrie n'est pas particulière aux écrivains bibliques. Les Assyriens ne connaissent d'Araméens qu'en Chaldée, aux embouchures du Tigre et de l'Euphrate; ils désignent la Damascène par un nom qui est énigmatique, mais qui doit être celui que se donnaient les indigènes eux-mêmes et n'ayant rien de commun avec l'appellation hébraïque. Il ne me paraît pas même bien certain que l'idiome national de la Damascène, avant sa soumission aux Assyriens, était réellement l'araméen. A en juger par les noms royaux, tels que *Ben-Hadad*, *Reçin*, *Ḥadad-eẓer* et *Rehôb*, on pencherait plutôt en faveur d'un dia-

1. Un premier essai de déchiffrement des inscriptions hittites a été communiqué par moi à la Société asiatique dans la dernière séance annuelle; j'y reviendrai dans le prochain numéro de la Revue des études juives.

lecte phénicien. L'expression araméenne mise dans la bouche de Laban par l'auteur de la Genèse, xxxi, 47, ne s'oppose nullement à cette conclusion, puisque la famille de Nahor était originaire de la Chaldée, le pays araméen par excellence; mais qu'est-ce qui nous prouve qu'à une époque postérieure les Nahorides eux-mêmes, tout aussi bien que les Abrahamides en Palestine, n'aient pas adopté la langue du pays qui était restée phénicienne jusqu'à la transplantation des nombreuses colonies araméennes par les rois d'Assyrie? Dans des questions aussi obscures, un peu de scepticisme n'est pas tout à fait hors de propos.

La langue des inscriptions de l'Assyrie et de la Babylonie n'est pas encore assez reconnue dans toutes ses parties. M. N. se contente donc d'en donner une esquisse très sommaire (p. 40-42). La grande affinité de l'assyrien et de l'hébréo-phénicien, en ce qui concerne par exemple les sifflantes et le relatif *sha* (p. 40) donne à penser qu'ils étaient en contact avant l'invasion de l'araméen dans la Mésopotamie supérieure. Depuis des époques très reculées, l'assyrien avait perdu l'usage des gutturales *aleph*, *hê* et *'aïn;* celui du *'hêt*[1] s'est mieux conservé et cette gutturale ne disparaît que dans un petit nombre de racines. C'est le cas de la langue officielle, mais il se peut que certains dialectes populaires aient été plus conservatifs à cet égard. Le nom divin babylonien écrit en hébreu *'Anammalek*, avec 'aïn, vient peut-être d'un de ces dialectes. Quant au nom hébreu de la Babylonie, *Shin'âr*, et aux noms des tribus *Shô'a* et *Qô'a* que la Bible met en connexion avec l'Assyrie (Ezéchiel, xxiii, 29), l'origine assyrienne en semble bien peu certaine. Je pense avec M. N. qu'on n'a pas encore dit le dernier mot sur la question de savoir si les voyelles finales de l'*m* de la soi-disant *mimmation* étaient réellement prononcées. Je ne vois pas ce qui oblige à admettre que la langue assyrienne ait déjà cessé d'être *parlée*, même avant la chute de Ninive (p. 42) : l'araméen n'était pas encore prépondérant en Babylonie au temps de Darius qui employa l'assyrien dans ses inscriptions. Je pense aussi que la complication de l'écriture cunéiforme n'a pas beaucoup enrayé la propagation de la littérature. Le nombre énorme d'inscriptions publiques dans toutes les villes de l'Assyrie et de la Babylonie n'aurait pas sa raison d'être si l'on ne pouvait pas compter sur de nombreux lecteurs. Du reste, les difficultés du système cunéiforme sont bien moindres qu'on se l'imagine en jugeant uniquement d'après les lenteurs et les hésitations inévitables du déchiffrement.

En tête du groupe méridional se place l'arabe, la langue la plus riche et la plus développée de la famille sémitique. M. N. le traite avec un soin particulier et signale tous les faits qui, grâce aux découvertes récentes dans le centre de l'Arabie, ont enrichi notre connaissance de cette contrée jadis si peu connue (p. 42-54). On connaît maintenant deux

1. Il s'agit du *hêt* doux, car le *Kh* dur des Arabes ne paraît pas avoir existé primitivement dans le groupe des langues sémitiques du nord.

dialectes septentrionaux représentés, l'un par les graffiti du Çafâ à l'est de Damas, l'autre par les inscriptions monumentales d'El-'Ola, au sud de Hidjr, l'ancienne *Egra*. La première épigraphie semble se rattacher aux textes que MM. Huber et Euting ont recueillis dans le Nedjd; celle d'El-'Ola a dû anciennement être en usage dans une grande partie du Hidjâz. Ces deux dialectes ont cela de particulier qu'ils forment l'article par *ha* comme l'hébreu et le phénicien et non par *al* comme l'arabe classique. M. N. se demande si les tribus que la Bible considère comme apparentées aux Israélites : Ismaélites, Midianites, Iduméens n'ont pas parlé ces dialectes qui marquent une certaine transition de l'hébreu à l'arabe (p. 43). La grande extension desdits dialectes vers le cœur de l'Arabie semble indiquer une population plus méridionale que ne l'étaient ces tribus. Si ce sentiment se confirmait, on serait conduit, pour expliquer le fait signalé, à admettre qu'avant l'arrivée des tribus abrahamides, les indigènes du nord du Hidjâz et de l'Arabie Pétrée parlaient des dialectes phéniciens. Fait digne de remarque, les noms géographiques anciens de la Péninsule sinaïtique, tel que *Edom* (Idumée) « rouge », *Sela'* (Pétra) « rocher », *Hôrêb* « sec », *Eçion Gaber* (ville située sur le golfe d'Akaba), ont une physionomie hébréo-phénicienne.

Sur l'origine du peuple nabatéen il subsiste une divergence de vue entre le savant auteur et moi. D'après M. N., les Nabatéens seraient des Arabes ayant employé l'araméen comme langue littéraire; je pense au contraire, que c'étaient des Araméens ayant emprunté quelques mots aux dialectes arabes voisins. Suivant moi, la désinence *ou* des noms virils simples n'est pas le cas nominatif de l'arabe classique (p. 43), mais une terminaison invariable, ne se changeant jamais en *î* au génitif, ni en *â* à l'accusatif. En tout cas, il me paraît inconcevable que les milliers de pâtres et d'hommes du peuple qui ont exécuté des légers graffiti depuis le Haouran jusqu'au Sinaï et à Egra, aient tous employé par pédanterie une langue et une écriture étrangères. Du reste, la forme particulière de l'idiome des inscriptions nabatéennes, montre déjà à elle seule que c'était une langue parlée et organiquement développée et non pas seulement une langue littéraire immuable.

L'arabe classique présente un problème encore plus compliqué et plus difficile à résoudre sans le secours de découvertes épigraphiques ultérieures. Les noms des localités énumérées par Ptolémée entre El-Hidjr et la Mecque ne montrent pas trace des formes caractéristiques de l'arabe propre : l'article *al* et la désinence *oun, ou* du nominatif; il est évident, par exemple, que pour transcrire *Egra* et *Iathrippa* (ancien nom de Médine), les Grecs ont dû entendre prononcer ces noms *Higr* et *Iathrib* et non *El-Hidjrou* et *Iathribou*. La conséquence de ce fait remarquable est toute simple : au IIe siècle après l'ère chrétienne la langue courante des villes du Hidjâz septentrional n'était pas l'arabe littéral. Cet idiome régnait-il alors à la Mecque? C'est peu vraisemblable, puisque les inscriptions de Taïf, au sud de cette cité religieuse et qui appartien-

nent bien à une époque tardive sont rédigées dans le dialecte d'El-'Ola. L'habitat primitif de l'arabe classique doit donc être reculé vers le cœur de l'Arabie moyenne. Dans l'espace de 300 ans, il avait déjà acquis une telle force d'expansion qu'il a pu remplacer les anciens dialectes du Hidjâz. Au VIe siècle, il est déjà la langue de la poésie et des beaux esprits aux cours des dynastes arabes de Ghassân et de Hîra, mais rien n'oblige à le considérer comme l'idiome général de l'Arabie à ce moment (p. 44) et il se peut bien que les anciens dialectes étaient encore en usage dans la plupart des contrées éloignées du Nord, surtout à Hira, dont les habitants se composaient en grande partie de tribus qualifiées de « Yéménites ». Si le poète chrétien de Hîra, 'Adi ben Ẓaïd, a fait des vers en arabe classique (p. 49), c'est que sa famille était originaire des Tamîm, de race Maáddite qui comprend les habitants du Yamâma et du Hidjâz. Quant aux vers arabes que les chefs des Bekr et Taghlib auraient adressés au roi de Hîra, ils me paraissent de la même fabrique qui a confectionné les poèmes attribués aux rois d'Himyar et à certain prince sassanide : l'histoire n'a rien à glaner dans ces œuvres apocryphes. Je dirai plus loin ce que je pense du royaume de Ghassân.

M. N. s'applique ensuite à détruire plusieurs erreurs courantes au sujet de la langue arabe. Il fait voir entre autres que l'arabe classique n'était pas le dialecte propre des Koréischites. Déjà au temps de Mahomet, l'idiome parlé dans les villes du Hidjâz différait sensiblement de celui que parlaient les Bédouins, et dans lequel chantaient les poètes. Ceux-ci ont été imités, souvent très malheureusement, par l'auteur du Coran et ils ont continué à servir de modèle aux poètes des premiers siècles de l'Islamisme (p. 47). Tout à fait inexacte est l'affirmation de quelques savants que l'arabe est impropre à traiter des sujets abstraits. Au contraire, peu de langues conviennent autant à être l'organe de la scolastique. Cet avantage l'a rendu très apte aux expressions philosophiques. Pour le développement d'une véritable éloquence seulement, les règles strictes de sa syntaxe ont constitué de sérieuses entraves (p. 51). Les divers dialectes de l'arabe vulgaire remontent en partie aux différences qui distinguaient déjà les idiomes des tribus préislamiques, et bien que ces dialectes ne modifient qu'incomplètement la grammaire, il ne faut pas s'imaginer que, par exemple, des gens de Mossoul, du Maroc, de Çanáa et de l'intérieur de l'Arabie puissent se comprendre sans difficulté (p. 53).

L'ancien idiome de l'Arabie méridionale, le sabéen, ne nous est connu que par l'épigraphie. On distingue deux dialectes, le sabéen ordinaire et le minéen. Les Minéens s'étaient établis à El-Ola dans le nord du Hidjâz, où ils ont laissé des inscriptions. M. N. indique les traits distinctifs de ces dialectes (p. 549). Je doute qu'ils fussent morts longtemps avant Mahomet et il me paraît vraisemblable qu'ils ont été absorbés par l'arabe par suite du progrès de l'islamisme. Fait curieux, les écrivains Jéménites des premiers siècles de l'hégire savaient encore lire les ins-

criptions sans les bien comprendre, circonstance qui les a souvent égarés quand ils voulaient en profiter pour reconstruire l'histoire de leur pays (p. 55-56). A l'est du Hadramaout, dans le Mahra, on parle encore un idiome différent de l'arabe, idiome qui paraît avoir quelque connexion avec le minéen, mais notre connaissance à ce sujet laisse beaucoup à désirer (p. 56).

La troisième langue du groupe méridional est le guëëz de l'Abyssinie, appelé abusivement langue éthiopienne. Le guëëz est plus près du sabéen que de l'arabe; il était la langue officielle du royaume d'Axum et possède une littérature assez riche surtout en écrits religieux. Vers l'an 1000, le guëëz céda sa place à des dialectes dérivés de lui dont les principaux sont le tigré, usité aux îles de Dahlak, à Massawa et chez les Habab au nord de l'Abyssinie; le tigraï ou tigriña, dans l'Abyssinie occidentale et l'amharique, langue officielle du royaume moderne et très répandue à l'est et au sud. Toutes ces langues modernes dévient beaucoup du type ancien, au point que l'on est porté à y voir des influences des langues hamitiques et particulièrement de l'agaou (p. 63). Il ne faut cependant pas perdre de vue que certains faits syntactiques qui nous étonnent dans les idiomes modernes de l'Abyssinie se retrouvent en assyrien, où il ne peut être question d'influences africaines. La chose nécessite encore bien des recherches pour arriver à une explication scientifique.

En terminant son intéressante esquisse, M. N. exprime l'espoir que le prix mis récemment au concours, par le roi de Suède, à la question, produira bientôt un ouvrage qui rendra à nos études actuelles les mêmes services que l'Histoire des langues sémitiques de M. Renan a rendus il y a vingt-cinq ans (p. 64).

L'autre mémoire de M. N. roule entièrement sur la dynastie des Ghassanides ou Gafnides en Syrie orientale. Le savant auteur procède avec une prudence extraordinaire et élimine bien des sources d'informations que l'on croyait autrefois très authentiques. Des investigations aussi minutieuses se prêtent peu à un compte rendu. Quelques faits généraux suffiront. Le premier roi de cette dynastie qui soit historiquement garanti est Al-Hârith ben Gabala qui a régné 40 ans (de 529 à 569 environ). Il était phylarque de « Palaestina secunda (ou tertia?) » et aida le gouverneur romain à étouffer l'insurrection des Samaritains en 529. Le *Gabalas* qui, d'après Théophane, avait, en 500, commis de terribles dévastations en Palestine, paraît être le père d'Al-Hârith (p. 10). Les écrivains arabes lui donnent plusieurs prédécesseurs et font remonter sa dynastie à un certain *Gafna*, d'où le nom de Gafnides. M. N. incline à y voir un personnage historique et paraît même admettre son identité avec l'ancêtre réputé des Médinois, qui porte le même nom (p. 6). Tout cela, il faut l'avouer, est bien conjectural, car les faiseurs de généalogies fantaisistes ne manquaient pas plus à l'islamisme naissant qu'aux temps modernes. La nationalité même des Gafnides est mal aisée à définir. On la considère comme purement arabe, mais qui nous garantit qu'elle ne

fût pas une simple prolongation de quelque petite dynastie nabatéenne indigène?

Ce qui semble favoriser un tel sentiment, c'est surtout cette circonstance que les noms propres rapportés par les historiens grecs ont une physionomie franchement nabatéenne. Si les Grecs avaient entendu prononcer *Al-Hârith, Gafna, An-Nou'mân,* ils n'auraient pas manqué de les rendre par Ἀλάριθος, Γάφνας, Ἀνούμανος, tandis que la transcription admise : Ἀρέθας Γλούφας Νάαμαν coïncide on ne peut mieux avec les formes nabatéennes *Haréthat*, *gnoubha*, *Na'amân*. Cela ferait croire que les poètes arabes accueillis à la cour des Gafnides ont arabisé les noms de leurs hôtes royaux. Une pareille manière d'agir se retrouve chez tous les peuples et n'a rien d'étrange. Un curieux exemple d'arabisation nous est fourni par le nom d'un couvent construit par un dynaste gafnide. Le nom purement araméen *Dyârâ dbêt hâlâ* « couvent de la maison de sable » a été transformé en *Dayr hâlî* « couvent doux ou agréable ». Cela étant, on se demande si ce n'est pas par un jeu analogue que le nom célèbre écrit en grec Ἀλαμούνδαρος, dont la forme nabatéenne peut bien avoir été *Alâh-moundhir* « Dieu exhorte », n'est pas devenu chez les Arabes *Al-moundhir* « L'exhortant ». Deux observations tendraient à appuyer ce sentiment. La forme abrégée *Moundhir* usitée chez les auteurs syriens serait inexplicable si la syllabe initiale *Al* était l'article arabe, inséparable dans les noms, tandis que l'élément divin *Alâh* peut être facilement omis. En second lieu, si les Grecs avaient conservé l'article arabe dans ce nom, ils auraient fait de même pour les noms *Al-Hârith* et *An-Nou'mân* précédemment mentionnés. Ces difficultés me semblent assez sérieuses et je ne puis mieux faire que de réserver tout jugement définitif. Une remarque est cependant nécessaire : si l'origine des Gafnides est douteuse, il n'en est pas moins vrai que quelques fractions des tribus du Hidjâz parlant l'arabe vulgaire, étaient déjà établies en Syrie orientale au siècle qui précède l'hégire. Les inscriptions arabes préislamiques de Haran et de Dmêr viennent de ces tribus. Bien des indices donnent à penser que l'écriture arabe est le résultat d'un mélange de syriaque et de nabatéen et non pas la fille du nabatéen seul comme on le croit d'habitude. Ainsi, les lettres *élif, hâ, yâ* (moyen), *râ* accusent des formes nettement syriaques. Toutefois, l'élément nabatéen prédomine. Faisons encore remarquer que l'auteur arabe de l'inscription de Haran écrit son nom en pur idiome nabatéen : *Scharahîl bar Thalimoû ;* cette forme paraissait donc alors plus noble que celle de l'arabe vulgaire [1].

M. N. examine avec autant de clarté que de précision les actes des Gafnides accessibles à l'histoire en même temps qu'il rejette sans pitié les noms et les romans semés à profusion par les écrivains postérieurs.

1. Les noms propres de l'inscription arabe de lebed se présentent également sous des formes nabatéennes, mais la lecture exacte de ces noms n'est pas encore bien établie.

Les seules sources qu'il met en ligne de compte sont les poètes préislamiques et les premiers historiens musulmans. Mais là même M. N. exerce une critique sévère et ne se départ jamais du but scientifique qu'il s'est tracé, en dédaignant les anecdotes amusantes qui auraient charmé les amateurs. Grâce à ses recherches, les évènements principaux du long règne d'Aréthas sont définitivement fixés et éclairés d'un jour nouveau (p. 10-23). Les vicissitudes de ses deux successeurs, Alamoundaros et Na'amân (de 569 à 583 ou 584), sont tracées avec la même sûreté de méthode. L'emprisonnement de Na'amân par les Byzantins désorganisa les tribus arabes de la Syrie et la mention des Gafnides disparaît chez les auteurs syriens et byzantins. En revanche, les écrivains arabes leur donnent de nombreux successeurs, mais non pas sans éprouver de fréquentes hésitations sur la suite chronologique des règnes. M. N. soumet à une critique très rigoureuse les données contenues dans les poésies d'An-Nabigha. Comme résultat de divers témoignages, il admet trois autres Gafnides : Al-Hârith II, Abou Hogr An-Nou'mân et son frère 'Amr Hogr ben An-Nou'mân (entre 583 et 614). L'invasion des Perses en Syrie dans les années 613 et 614 mit fin à la seconde dynastie gafnide et rien ne fait présumer qu'elle se fût reconstituée après cette catastrophe (p. 45). L'invasion des musulmans eut lieu vingt ans après (vendredi le 4 février 634) et le Gafnide Gabala ben Aiham combattit du côté des Romains. L'épithète de roi que la tradition arabe donne à ce personnage ne prouve pas qu'il ait réellement régné. Cette tradition, du reste, ignore l'interruption subie par la dynastie à la suite de l'invasion perse et ses données plongent souvent dans le roman (p. 45, 46).

M. N. consacre enfin une excellente dissertation au siège principal et à l'étendue de la domination gafnide (p. 47-52). Le noyau du royaume était certainement le Gôlân, et il est peu probable que, comme le prétend Hamza, quelqu'un de cette famille ait jamais résidé à *Aç-Çuffîn*, entre Raqqa et Bâlis, près de la frontière perse (p. 52). Non moins intéressante est la discussion des renseignements que fournissent les auteurs arabes sur les noms, la succession et la durée de la dynastie des Gafnides (p. 52-60); elle se termine par un tableau généalogique complet d'après Ibn Al-Kelbî et Hamza.

Ce qui précède suffit à donner une idée de l'importance des deux mémoires dont M. Nœldeke vient d'enrichir la science. Personne ne saura désormais traiter ces sujets sans les prendre pour guide et sans s'inspirer de la méthode sévère qui a présidé à leur élaboration. Telle page de ces articles, d'apparence si modeste, contient plus d'idées solides et apprend plus de faits ignorés ou mal observés que maint gros volume. Les travaux de M. Nœldeke sont de ceux qui récompensent amplement une lecture approfondie et réitérée; et je suis certain que le nombre des lecteurs empressés d'y puiser des notions exactes et vraiment historiques sera bientôt légion.

J. Halévy.

163. — **Uber das Rechtsverfahren Rudolf's von Habsburg gegen Ottokar von Bœhmen,** von Dr H. R. von ZEISSBERG. Wien, Carl Gerold's Sohn, 1887, 49 p. gr. in-8.

Nul n'ignore de quelle façon la question de savoir à qui reviendrait en définitive l'héritage des ducs d'Autriche fut tranchée entre Ottocar de Bohême et Rodolphe de Habsbourg, dans la plaine du Marchfeld, en 1278 [1]. Ce qui est moins connu, et surtout moins facile à tirer au clair, ce sont les préliminaires juridiques de ce conflit à main armée dans lequel sombra la puissance des Prémyszlides. L'attitude réciproque des deux concurrents à la couronne d'Allemagne peut naturellement être jugée à des points de vue très divers, et d'ailleurs les sources sont si peu précises pour certains détails qu'il importerait de connaître exactement, que les faiseurs d'hypothèses et les commentateurs auront toujours beau jeu. Il y a deux ans, M. Max Plischke s'est imposé la tâche de débrouiller cette question de procédure dans une thèse académique [2]; c'est en analysant et en critiquant cette dissertation que M. de Zeissberg s'est vu amené à traiter à son tour, *ex professo*, les différents points sur lesquels diffèrent les historiens allemands et slaves, approuvant presque partout son prédécesseur immédiat, le rectifiant parfois, ajoutant de nouveaux arguments à ses déductions et tâchant, en un mot, d'épuiser le sujet. Son exposition prend comme point de départ la diète de Ratisbonne, où Rodolphe de Habsbourg ayant réuni les princes allemands, en novembre 1274, leur demanda ce qu'il y avait à faire pour regagner au domaine royal les pays démembrés depuis la mort de Frédéric II, et quels droits conservait un vassal qui refusait de prêter hommage au suzerain légitime. Le tribunal arbitral qu'il avait constitué de la sorte, lui répondit que son devoir était de reprendre, même au prix d'une lutte, les domaines aliénés, et qu'un vassal récalcitrant perdait par là même tous ses droits. Cité deux fois devant le nouveau monarque, Ottocar refusa de comparaître aux diètes d'Augsbourg et de Würzbourg [3]; il refusa de reconnaître Rodolphe comme son suzerain, fut mis au ban de l'Empire et l'intervention seule du pape arrêta pendant quelque temps encore la lutte ouverte entre les monarques ennemis. Désireux de montrer sa puissance, désireux surtout de mener à bonne fin le projet de croisade qu'il rêvait, Grégoire X intervint entre les deux rivaux et crut pouvoir amener une entente, tout en engageant Ottocar à prendre la croix. C'est l'exposition et la discussion des diffé-

---

1. Voy. dans la *Revue critique* du 2 avril 1883 le compte-rendu du travail de M. Arnold Busson, professeur à l'Université d'Innsbruck, sur cette campagne de 1278.

2. *Das Rechtsverfahren Rudolf's von Habsburg gegen Ottokar von Boehmen*. Bonn, 1885, 8°.

3. Y eut-il *trois* citations, comme l'exigeait, à vrai dire, le droit féodal, ou *deux* seulement? C'est à ce dernier chiffre que s'arrête M. de Z. après une discussion minutieuse des sources, d'accord avec M. Plischke, mais pour des raisons différentes.

rentes phases de la politique pontificale à l'égard du roi de Bohême qui nous a semblé la partie la plus neuve et la plus intéressante du mémoire de M. de Zeissberg. On y verra comment elle échoua en définitive et comment la guerre parut, dès 1276, la seule façon possible de trancher une querelle, qui trouva sa solution définitive, deux années plus tard, sur le champ de bataille de Durnkrüt.

R.

---

164. — **Le Cardinal de Bernis depuis son ministère (1758-1794) : la suppression des Jésuites. — Le schisme constitutionnel**, par Frédéric Masson. Paris, Plon, 1884, un vol. in-8 de IV-568 pages.

C'est un ouvrage bien fait que ce livre consacré par M. Masson à l'histoire du cardinal de Bernis durant les trente-cinq dernières années de sa vie. M. M. aime sincèrement son héros et cherche à le faire aimer, mais il a l'adresse de demander peu afin d'obtenir beaucoup; il sacrifie le poète, l'écrivain, le correspondant auquel Voltaire avait infligé le surnom de *Babet la Bouquetière*, et il s'attache à mettre en pleine lumière le prélat exilé, puis l'ambassadeur chargé de négociations importantes. La suppression des Jésuites et la Constitution civile du clergé, que M. M. affecte d'appeler le schisme constitutionnel, sont célèbres dans les annales de la diplomatie, et Bernis, bien qu'il ne fût peut être pas suffisamment préparé à ce rôle, servit dans ces deux affaires d'intermédiaire entre le gouvernement français et la cour de Rome. Il ne fut pas, M. M. le reconnaît de bonne grâce, « le premier des négociateurs de son temps », mais du moins il rendit de réels services aux princes qui l'employèrent. Ces importantes négociations, M. M. les suit avec un soin minutieux, et comme il a eu la bonne fortune de pouvoir consulter, outre les documents officiels conservés dans les grands dépôts, une infinité de pièces d'archives ou de papiers de famille, son livre a beaucoup de valeur au point de vue de l'histoire diplomatique. Il aurait pu être plus court, plus précis, plus agréable même; on s'aperçoit en le lisant que l'auteur continue un travail commencé, qu'il suppose toujours les lecteurs au courant de ses recherches antérieures, et qu'il n'éprouve pas le besoin de mentionner les dates, d'indiquer les points de repère. Mais ce livre n'est évidemment pas destiné au grand public; il a été composé pour les érudits, et la conscience de M. M., jointe à la remarquable sûreté de ses informations, leur épargnera bien des recherches. En voici une preuve qui dispensera d'en citer d'autres. P. 258, M. M. affirme l'authenticité de la fameuse dépêche de Bernis à d'Aiguillon relativement à la suppression des Jésuites; j'en ai sous les yeux une copie certifiée avec la signature autographe de Clément, auteur des *Voyages d'Espagne et d'Italie*, et les négations persistantes des parties

intéressées ne sauraient prévaloir contre l'évidence reconnue de si bonne foi par M. Masson.

Le nouveau livre de M. Masson peut donc figurer avec honneur parmi les publications, assez nombreuses depuis quelques années, qui contribueront à bien faire connaître l'histoire de la diplomatie française durant la seconde période du XVIIIe siècle.

A. Gazier.

---

165. — **Le Roman au temps de Shakspeare**, par J.-J. Jusserand. Paris, Delagrave, 1887. In-8, 206 p. 2 francs.

On fait ordinairement commencer l'histoire du roman anglais à Defoe ou à Richardson, et on oublie une foule d'auteurs, féconds, très loués, avidement lus, qui vivaient au temps de Shakspeare. Voilà ce que le nouveau et joli volume de M. Jusserand contient, avant tout, d'intéressant et de neuf; il fait revivre quelques-uns des ancêtres littéraires des grands romanciers anglais du XVIIIe siècle. Après quelques pages d'introduction sur la *mort d'Arthur* de sir Thomas Malory et sur l'*Euphuès* de Lily, M. J. nous présente deux élèves de ce dernier, deux romanciers et dramaturges, mais plus turbulents et plus orageux que leur maître, Lodge et Greene. Il fait une analyse, en beaucoup d'endroits originale, de l'*Arcadie* de Sidney, « ce vaillant homme qui expire, le regard tourné vers l'ennemi, sans savoir que derrière lui, la victoire va se déclarer pour les siens, sans avoir connu Shakspeare, sans avoir su la défaite de l'Armada » (p. 83). Il est sévère pour le mauvais goût de Sidney, mais il loue avec raison le personnage de la reine Gynécia. Le deux derniers chapitres sont les plus curieux du volume. M. Jusserand y apprécie un roman de Nash, la *Vie de Jack Wilton*, un des spécimens les plus attachants du genre picaresque, ainsi que la longue *Parthénisse* de Roger Boyle, et cette *Zelinda* qui est une satire des œuvre de la Calprenède et de Scudéry. Le volume se termine par la reproduction du texte original des principales citations et par un index. On le lit avec autant de plaisir que de profit, et nous n'avons que bien peu d'observations à faire à l'auteur. C'est ainsi que le mot sur les « futurs Français » taillant en pièces les futurs Anglais (p. 17) nous paraît peu exact; qu'il eût fallu rappeler, à propos du sens que Sidney donne au mot « poème » ou « poésie » l'allemand *Dichtung* (p. 86); qu'on aurait aimé à relire en son entier, dans le texte comme dans la traduction, les paroles de Sidney sur l'impression qu'il éprouve en écoutant les vieilles ballades (p. 87).

A. C.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 29 juillet 1887.

M. Ravaisson termine la seconde lecture de son mémoire sur quelques monuments grecs relatifs à la légende d'Achille.

MM. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille sont élus commissaires pour la vérification des comptes de l'Académie pendant l'année 1886.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, M. J. Halévy lit une note sur un mot de l'épitaphe du roi Tabnit, récemment découverte par Hamdi bey à Saïda. Ce mot se lit *adlan* et n'a pu encore être traduit; il figure dans la phrase suivante : « N'ouvre pas ma chambre sépulcrale et ne me dérange pas, car il n'y a pas *adlan* d'argent, il n'y a pas *adlan* d'or, ni aucun trésor. » Selon M. Halévy, ce mot *adlan* ne serait autre que le grec εἴδωλον; il faudrait donc traduire : « Il n'y a pas d'idole d'argent, pas d'idole d'or, etc. » Si l'on admet cette opinion, on ne peut plus conserver de doute sur la date de la dynastie d'Eschmounazar. Il faut, comme l'a dit le premier M. Clermont-Ganneau, que cette dynastie ne soit pas antérieure à l'époque ptolémaïque. Avant cette époque, en effet, un mot grec n'aurait pu pénétrer dans la langue phénicienne. Au reste, M. Halévy pense que le roi dont on vient de trouver la sépulture, n'est pas le père d'Eschmounazar II, mais son fils, le dernier ou l'avant-dernier des rois de Sidon.

M. Halévy présente ensuite une remarque sur l'origine de la lettre phénicienne *thét*. Selon M. de Rougé, les Phéniciens avaient emprunté aux Egyptiens les vingt-deux lettres de leur alphabet. M. Halévy a soutenu, au contraire, qu'ils ne leur en avaient pris que douze ou treize et qu'ils avaient ensuite complété leur alphabet en dédoublant certaines lettres par l'addition d'un signe diacritique ou par d'autres modifications de forme. Aujourd'hui, M. Halévy applique cette théorie à la lettre *thét* : il pense que cette lettre, qui a la forme d'un O renfermant à l'intérieur une petite croix, a dû être composée par la réunion du *tâv*, qui a la forme d'une croix, et de l'*'aïn*, qui a celle d'un cercle.

Ouvrages présentés : — par M. Alexandre Bertrand : G. Closmadeuc, *Gavr'inis, dernières fouilles*; — par M. P.-Ch. Robert : Auguste Prost, *la Justice privée et l'Immunité*; — par M. Gaston Paris : J.-J. Jusserand, *le Roman au temps de Shakespeare*; — par M. Barbier de Meynard : le baron d'Estournelles de Constant, *les Congrégations religieuses chez les Arabes*; — par M. Wallon : l'abbé Guillotin de Corson, *Pouillé historique de l'archevêché de Rennes*.

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 20 juillet 1887.

M. le Président lit un mémoire de M. Rupin relatif à diverses pièces d'orfèvrerie découvertes dans quelques églises de la Corrèze et qui sont exposées à Tulle.

M. Müntz entretient la Société du mausolée du cardinal de Lagrange († 1402) dont une partie est conservée au Musée d'Avignon. Un dessin ancien qu'il a découvert à Rome lui permet de reconstituer cet ouvrage célèbre qui semble révéler, dans une de ses figures, la main d'un artiste de l'école de Claux Sluter.

M. Courajod annonce le résultat de la réclamation faite par la Société relativement à l'aliénation faite, par le curé de Breuil, d'une vierge en marbre du XVIe siècle; après un long procès, la commune est rentrée en possession de cette figure qui est actuellement conservée au musée de Cluny.

Ed. Corroyer.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 33 — 15 août — 1887

166. — George A. Grierson. **Seven Grammars of the dialects and subdialects of the Bihârî Language.** Spoken in the eastern portion of the North-Western Provinces and in the northern portion of the Government of Bengal. Parts I-VI. Calcutta, Bengal Secretariat Press, 1883-1886.

— **Bihâr Peasant Life,** being a discursive Catalogue of the surroundings of the people of that province, with many illustrations from the photographs taken by the Author. Prepared under Oders of the Government of Bengal. Calcutta, Bengal Secretariat Press; London, Trübner and C°, 1885, 431-clv pp. gr. in-8.

— A. F. Rudolf Hoernle and George A. Grierson. **A Comparative Dictionary of the Bihârî Language.** Published under the Patronage of the Government of Bengal. Part I, from *a* to *ag'mânî*. Calcutta, Bengal Secretariat Press. Sold by Trübner and C°, London; and W. Newmann and C°, Calcutta, 1885, 50-40-8 pp. in-4.

Nous réunissons ici ces trois ouvrages non-seulement parce qu'ils émanent des mêmes auteurs et qu'ils traitent du même sujet, mais parce qu'ils sont comme les parties d'une seule et même œuvre, l'exposition de la langue parlée du Bihâr, dont le *Dictionnaire* sera à la fois le résumé et le couronnement. A vrai dire, l'énumération ci-dessus ne donne encore qu'une idée bien imparfaite des travaux qui ont servi en quelque sorte de base à cette dernière publication. Sans parler de ceux qui sont restés en manuscrit, on ne saurait en séparer, pour la part de M. Hoernle, son admirable *Grammar of the Gaudian Languages,* dont il a été rendu compte ici même [1], ni, pour la part de M. Grierson, sa grammaire, accompagnée d'une chrestomathie et d'un vocabulaire, du dialecte Maithilî septentrional [2], ainsi que son *Essay* sur la déclinaison et la conjugaison bihârî [3]. Par un lien presque aussi étroit s'y rattachent

1. *Revue crit.* du 31 juillet 1882. — Y joindre : *A Collection of Hindi Roots, with Remarks on their Derivation and Classification;* avec un appendice : *Index of Sanskrit roots and words occuring in the collection. Journ. of the As. Soc. of Bengal,* xlix (1880), p. 53.

2. *An Introduction to the Maithilî Language of North Bihâr. Part I, Grammar. Part. II, Chrestomathy and Vocabulary.* Publié comme *Extra number* dans *Journ. of the As. Soc. of Bengal,* xlix (1880) et li (1882). La chrestomathie contient, entre autres textes intéressants, la version authentique des chants de Vidyâpati.

3. *Essays on Bihârî Declension and Conjugation,* avec une longue *Note* de M. Hoernle. *Journ. As. Soc. Beng.,* lii (1883), p. 119.

en outre un grand nombre d'autres mémoires de M. G., épars dans plusieurs recueils et consacrés soit à l'exposé de vues générales [1], soit à des éditions de textes en ces divers dialectes [2]. Les travaux de M. Hoernle embrassent un domaine plus vaste : ils s'étendent à l'ensemble des langues et des littératures prâkrites. Ils n'en doivent pas moins être rappelés ici, parce qu'ils ont contribué, chacun pour sa part, aux matériaux utilisés dans le *Dictionnaire*. A ceux que j'ai déjà mentionnés dans l'article cité plus haut et dont je ne reproduirai pas les titres ici, il convient d'ajouter ses éditions du *Prithirâj Râsau* de Cand [3] et de l'*Uvâsagadasâo* jaina [4], et ses beaux travaux sur les anciennes inscriptions prâkrites [5]. Il y a là toute une littérature, pour parler comme nos voisins et, à défaut de plus amples détails, la simple liste de ces publications permet

---

1. *A Plea for the People's Tongue. Calcutta Review*, July, 1880, p. 151. — *Hindi and the Bihar Dialects*, Ibidem, October 1881, p. 363.

2. *Maubodh's Haribans. Text. Journ. As. Soc. Beng.*, LI (1882). p. 129. — Le même : *Translation and Index. Twenty-one Vaishnava Hymns, edited and translated. The Song of Bijai Mal, edited and translated.* Ibidem, LIII (1884), special number. — *The battle of Kanarpi Ghât, edited and translated.* Ibidem, LIV (1885). p. 16. — *Two versions of the Song of Gopî Chand, edited and translated.* Ibidem, p. 35.

Some Bihârî Folk-Songs. Journ. Roy. As. Soc. Gr. Brit. and Ireland, XVI (1884), p. 196.

Selected Specimens of the Bihâri Language, edited and translated. Zeitschrift der Deutsch. Morgenl. Gesellsch., XXXIX (1885), p. 617.

Vidyâpati and his contemporaries. Ind. Antiq. XIV (1885), p. 182. — *The Song of Alhâ's Marriage, a Bhojpuri epic, edited and translated.* Ibidem, p. 209. — *A Summary of the Alhâ Khand.* Ibidem, p. 255. — Il faut y joindre un excellent travail de Madame Grierson : *An English-Gipsy Index. With an Introductory note by G. A. Grierson.* Ibidem, XV (1886), p. 14, etc., XVI (1887). p. 32, etc. — Et G. A. Grierson : *Gipsies in England and India.* Ibidem, XVI, p. 35.

A un domaine différent mais très voisin, le Bengalî septentrional, appartiennent : *Notes on the Rangpur Dialect. Journ. As. Soc. Beng.*, XLVI (1887), p. 186. — Et *The Song of Manik Chandra.* Ibidem, XLVII (1878), p. 135.

3. *The Prithirâj Râsau, an Old Hindî epic, commonly ascribed to Chand Bardaî, edited.* Part. II, vol. I. Calcutta, 1874-1886 (4 fascic. Biblioth. Indica). — *The Prithirâj Râsau of Chand Bardâî, translated from the original Old Hindî.* Part. II, fascic. I. Calcutta, 1881 (Biblioth. Indica). La publication de la première partie du poème est réservée à M. Beames.

4. *The Uvâsagadasâo, or the Religious Profession of an Uvâsaga expounded in ten lectures, being the Seventh Anga of the Jains, edited in the original prakrit, with the sanskrit Commentary of Abhayadeva, and an english translation with notes.* Fascic. I et II. Calcutta, 1885-1886. (Bibliotheca Indica.)

5. *Notes on a Rock-cut Inscription from Riwâ. Ind. Antiq.*, IX (1880), p. 120. — *Readings from the Bharhut Stûpa.* Ibidem, X (1881), p. 118 et 255 ; XI (1882), p. 25. — *Readings from the Arian Pali : The Sue Vihara Inscription.* Ibidem, X, p. 324. — *Revised Translations of two Kshatrapa Inscriptions.* Ibidem, XII (1883), p. 27 et 205. — *Notes on some Clay-seals found in the Panjab. Proceedings As. Soc. Beng.* September 1884. — A ces dernières publications, il faut joindre, comme appartenant au même domaine (le *Gathâ Dialect* de M. Hoernle, le « sanscrit mixte » de M. Senart), sa notice sur le manuscrit de Bàkhshâlî (dont l'édition est promise) : *Birch-Bark Manuscript*, dans *Proceedings As. Soc. Beng.* August, 1882.

d'entrevoir sur quel large ensemble de recherches personnelles reposent les ouvrages qui font l'objet de la présente notice et qui constituent l'effort le plus considérable et le plus méthodique réalisé jusqu'à ce jour pour arriver à l'intelligence complète d'un groupe déterminé de dialectes hindous.

Le groupe dont il s'agit ici, est celui des dialectes parlés des deux côtés du Gange moyen, dans des contrées qui ne forment pas une division physique bien définie, qui n'ont jamais non plus constitué une unité politique, et dont le tracé sommaire est à peu près le suivant. En prenant pour base, au nord, la frontière du Népal [1] dans toute son étendue, la limite occidentale est fournie par une ligne qui, partant de l'angle sud-ouest de cette frontière, passe à Lakhnau, franchit la Jumnâ à son confluent avec le Ken, remonte le cours de cette rivière et celui de son affluent supérieur le Biarni, coupe la Narmadâ près de Narsinhpur et vient aboutir à la ligne de faîte des monts Mahâdeva. La limite méridionale est formée par une ligne qui, passant par le Chilpî Ghat, rejoint, au sud de Bilaspur, le cours supérieur de la Mahânadi et le suit jusqu'au sud de Raigarh. De ce point, une ligne qui va couper le Gange à mi-chemin, entre Bhâgalpur et Rajmahal, et rejoint ensuite l'extrémité sud-est de la frontière népalaise, forme la limite orientale [2]. Ce tracé dépasse de beaucoup, à l'ouest, au sud-ouest et au sud, les limites du Bihâr : le nom de *bihârî* donné à ces dialectes, est donc conventionnel. M. Hoernle les avait compris d'abord sous la désignation de *Eastern Hindî*. Le nom nouveau a été choisi surtout afin de les distinguer plus nettement des dialectes hindî, leurs congénères de l'ouest. On sait, en effet, que M. Hoernle, d'accord avec M. G., les range avec l'Oriya et le Bengalî, parmi les dialectes aryens de l'est, les *Eastern Gaudians*. Si, à cette circonstance, on en ajoute une autre : que les œuvres littéraires rédigées en les deux seuls dialectes bihâri qui aient une littérature, le baisvârî à l'ouest et le maithilî à l'est, avaient été adjugées jusqu'ici, les unes au hindî, les autres au bengalî [3], on ne s'étonnera pas que la nouvelle nomenclature, reposant sur des vues non moins nouvelles, ait soulevé sur les lieux mêmes d'assez vifs débats, tant au point de vue de la doctrine que des conclusions pratiques que M. G. prétendait en tirer. Dans l'Inde, en effet, ce n'est pas là une simple question d'histoire et de linguistique. Elle se complique aussitôt de corollaires qui ont prise sur la vie réelle et affectent l'économie publique de nombreuses populations. Quelle sera la langue administrative et officielle ? Quelle sera la langue enseignée à l'école ? Admettra-t-on à cet

1. Ou plutôt une ligne parallèle à cette frontière et tracée un peu plus au nord On parle encore bihârî dans le Tarai népalais.

2. Ce tracé comprend, dans la partie sud et sud-est, des îlots d'une étendue parfois considérable, où se parlent des langues aborigènes. La population parlant les dialectes bihârî peut être évaluée à 36 millons.

3. C'est ainsi que Tulsîdâs est compté parmi les poètes hindis, Vidyâpati parmi les bengalais Les chants du dernier ont même été remaniés en ce sens.

honneur les divers dialectes, ou érigera-t-on l'un d'eux en une « langue bihârî » qui jusqu'ici n'existait pas, et fera-t-on l'un ou l'autre aux dépens de deux ou de trois langues littéraires bien assises et largement répandues, l'urdu, le hindî et le bengalî [1] ? Ce sont là des considérations dans lesquelles nous avons le droit, en Europe, de ne point entrer. Nous n'avons affaire qu'à l'œuvre philologique. Il s'agit de savoir si les dialectes étudiés ont été bien choisis, s'ils n'ont pas été délimités et groupés arbitrairement, et si l'étude en a été faite avec tout le soin désirable. Et encore, même ainsi circonscrite, notre appréciation, la mienne du moins, devra-t-elle être fort prudente. Il est tant de points sur lesquels j'ai tout à apprendre des auteurs, tant d'autres où je ne puis les contrôler que de loin !

La classification actuelle des langues de l'Inde est rattachée par les auteurs aux vues déjà plusieurs fois exposées par M. Hoernle sur l'histoire de leur développement dans le passé. En rendant compte de sa *Grammaire*, j'ai exprimé ici même des réserves au sujet de quelques-unes de ces vues et maintenant que celles-ci sont devenues plus arrêtées, je ne suis pas plus convaincu que je ne l'étais alors. Les données présentent jusqu'ici trop de lacunes, elles sont trop incertaines et, en partie, trop contradictoires, pour que la filiation de ces langues puisse être ramenée à des formules aussi précises. Je ne saurais voir, par exemple, que des conjectures dans la façon dont M. Hoernle localise l'apabhra*m*ça, la mâhârâsh*t*rî, l'ardhamâgadhî. Heureusement, bien que mise en rapport avec ces théories rétrospectives, la classification n'est nullement basée sur elles. Elle repose au contraire sur l'observation patiente et méthodique des faits actuels, comme en témoignent suffisamment la grammaire de M. Hoernle pour l'ensemble de ces langues, et les grammaires spéciales de M. G. pour les divers dialectes bihâris. On peut donc s'en remettre à eux quand ils déclarent que ces derniers constituent un groupe linguistique bien défini. Tout au plus pourrait-on marchander pour les idiomes frontières, un peu pour ceux de l'est, davantage pour ceux de l'ouest, et se demander, par exemple, si ces derniers, particulièrement ceux du sud-ouest, ne seraient pas aussi bien à leur place parmi les langues hindîs proprement dites. A la difficulté venant du fond des choses, s'ajoute ici une circonstance particulière. M. G. n'a pas traité spécialement de ces dialectes de la frontière occidentale et, en ce qui les concerne, les auteurs paraissent avoir eu à leur disposition moins de matériaux tirés de la langue parlée. Ils ont dû travailler surtout sur des documents littéraires farcis de *tatsamas* et de termes hindîs et, pour les dialectes du sud-ouest, le bandelkandi, ceux-ci mêmes paraissent avoir été rares. Il résulte de là, pour le vocabulaire

1. Voir à ce sujet : Syamachurn Gangooly; *Hindi, Hindustani and the Behar Dialects*, dans le *Calcutta Review*, July, 1882, p. 24 (en réponse aux deux articles de M. Grierson cités plus haut et publiés dans le même recueil), et la réplique de M. Grierson : *In Self-defense*, Ibidem, October 1882, p. 256.

surtout, un certain manque d'équilibre dans la représentation des divers dialectes, défaut qui pourra devenir moins sensible dans la suite, à mesure que les auteurs disposeront de collections plus complètes. Mais alors même, l'objection tirée de l'incertitude des limites subsistera : leur Dictionnaire bihârî aura toujours, même pour la langue parlée, une très large partie commune avec toute œuvre semblable qu'on pourra entreprendre pour les idiomes voisins. Sur ce point, leur excuse sera qu'il ne pouvait pas en être autrement. Du moment qu'on admet, et on ne saurait guère s'y refuser, que le *Survey* linguistique de l'Inde doit être sectionné, il faut admettre aussi que ces sections se couvriront plus ou moins les unes les autres le long de leurs frontières, avec quelque soin que celles-ci puissent être tracées. Dans cette œuvre grandiose, qui sera peut-être celle d'un avenir prochain, les auteurs ont choisi leur tâche : un certain nombre de dialectes qui, par leur grammaire, constituent un groupe à part. Ces dialectes, ils les étudient en linguistes consommés, et, avec l'unique réserve indiquée ci-dessus, à la fois sous leur forme populaire, dans la bouche des paysans, et sous leur forme plus savante, dans les monuments écrits. Que d'autres, de proche en proche, en fassent autant pour les groupes voisins, et, en dépit de répétitions inévitables, l'Inde sera en possession d'un inventaire de ses langues actuelles digne de servir de modèle dans plus d'un pays de l'Occident. — Ces observations générales faites, il ne me reste qu'à décrire brièvement les trois ouvrages qui sont l'objet de la présente notice.

Des *Seven Grammars* de M. G., il n'y en a encore que cinq de publiées. Elles traitent successivement : 1° du dialecte bhojpurî oriental, tel qu'il se parle dans l'éventail formé par les cours convergents de la Gandakî, du Gogra, du Gange et du Son, en Shâhâbâd, Sâran, Campâran et en une portion de Gorakhpur ; 2° du dialecte mâgadhî parlé à l'est du Son et au sud du Gange, en Patna et en Gayâ ; 3° du dialecte maithilî occidental, parlé sur la rive gauche de la Gandakî, dans la partie centrale et méridionale de Muzaffarpur, où le maithilî confine et se mêle au bhojpurî ; 3° du dialecte maithilî méridional parlé sur la rive nord du Gange, de la Gandakî au Kosi ; 5° du dialecte maithilî méridional parlé au sud du Gange, en Patna et en Mongir, où le maithilî confine et se mêle au mâgadhî. Les deux grammaires encore non publiées traiteront : 6° du dialecte maithilî méridional parlé au sud du Gange, en Bhâgalpur, et 7° du dialecte maithilî occidental parlé en Purnîya c'est-à-dire des deux variétés du maithilî parlées le long de la frontière où il touche et se mêle au bengalî. Avec la Grammaire du dialecte maithilî septentrional déjà mentionnée et qui a été publiée à part, dans le Journal de la Société de Calcutta, cette série de monographies embrasse donc toute la moitié orientale du domaine des langues bihâris, avec Darbhangâ, l'ancienne résidence de M. G., pour centre Quant à la moitié occidentale, nous n'avons un travail semblable que pour le bhojpurî occidental, parlé dans le pays de Bénarès, qui est le dialecte

type des *eastern hindîs* dans la Grammaire de M. Hoernle. Pour les idiomes non moins variés sans doute qui *se parlent* dans les contrées à l'ouest d'Oudhe et d'Allahâbâd et, vers le sud, dans les hauts bassins du Son, du Tons et du Ken, nous n'avons au contraire que des observations détachées et des données très générales. Ces grammaires de M. G. sont toutes rédigées sur le même plan, à la fois concises et complètes, avec de nombreux exemples et d'excellents tableaux qui permettent d'embrasser l'ensemble si compliqué des paradigmes. Elles sont précédées d'un fascicule d'introduction, où sont exposés les principes généraux de phonétique et de morphologie communs à tous ces idiomes, ainsi que les conventions d'orthographe et de transcription, et elles sont terminées chacune par un petit choix de morceaux, les mêmes pour toutes, et successivement reproduits dans chaque dialecte. La grammaire du bhojpurî contient en outre une collection de 34 chants populaires.

Le *Bihâr Peasand Life*, malgré son titre, est avant tout un ouvrage lexicographique; il embrasse le même domaine que les « Sept grammaires », à savoir le maithilî, le mâgathi et le bhojpuri oriental, laissant en dehors tous les dialectes et sous-dialectes parlés plus loin vers l'ouest et vers le sud-ouest. Mais, dans ces limites, c'est un admirable inventaire de la langue rustique et professionnelle que nous a donné là M. Gierson. En 1500 paragraphes répartis entre 14 divisions, il passe successivement en revue les termes qui se rapportent aux ustensiles agricoles, aux moyens de transport par terre et par eau, à l'outillage des industries rurales grandes et petites; au mobilier domestique, au vêtement, aux objets employés dans le culte; à la terre et à ses diverses espèces et qualités; aux travaux des champs depuis le labour jusqu'aux procédés d'irrigation; aux divers produits du sol et à leurs ennemis, insectes, plantes et maladies; au calendrier rural; au bétail et autres animaux domestiques et aux industries qui en dépendent; aux baux et aux gages, aux avances faites au travail et aux charges qui pèsent sur lui; aux divers modes de tenure; à la maison, à ses divisions et dépendances, et aux matériaux dont elle est faite; à l'alimentation; aux fêtes, cérémonies, croyances, usages et superstitions des campagnes; au commerce, notamment à celui de l'argent, au taux de l'intérêt et aux conditions du crédit; à la façon de tenir les comptes; aux poids et aux mesures. Pour chaque objet, la nomenclature vise à être complète, c'est-à-dire à ne rien omettre de ce que la langue elle-même distingue. S'agit-il, par exemple, d'un chariot, elle mentionnera jusqu'à la dernière cheville, si celle-ci a un nom spécial. Et pourtant le livre n'est rien moins qu'une sèche énumération de mots. Les objets de ces mots sont expliqués et décrits, au besoin représentés par des figures. Malgré leur très grande concision, ces descriptions parfois s'animent, quand il s'agit des travaux des champs et des opérations des métiers. Elles prennent alors la forme d'un journal rédigé sur le fait et nous montrent les pro-

cédés en action. Elles abondent en remarques variées qui dénotent un observateur expérimenté, en dictons populaires et en proverbes. Bref, sous une forme très abstraite, c'est toute la vie rurale de ces contrées qui nous est présentée, et, pour qui sait lire, il est peu de livres plus intéressants. Quant à moi, je n'en connais pas qui le vaille pour aucune de nos propres provinces. Le résumé qui précède a pu donner une idée générale du profit que tireront de ces notes prises sur le fait et absolument sincères, tous ceux qui étudient l'Inde à n'importe quel point de vue. Je n'ajouterai qu'un exemple particulier. M. Atkinson publie dans le Journal asiatique de Bombay une série d'articles très intéressants sur les usages religieux des populations de l'Himâlaya central [1]. D'une façon beaucoup plus sommaire, M. G. a fait un travail semblable pour les habitants du Bihâr. Qu'on compare les deux comptes-rendus, et on verra qu'ils diffèrent du tout au tout. La diversité des milieux observés et le plus ou moins de développement que les deux auteurs ont donné à leur travail, expliquent jusqu'à un certain point cette différence. Ils ne l'expliquent pourtant pas tout entière, et il est une autre raison encore qu'il faut faire entrer en compte. C'est que M. Atkinson, tout en observant fidèlement les faits, a pris pour guide un rituel écrit, conservateur des vieilles traditions de la Sm*r*iti, tandis que M. G. a complètement laissé de côté les livres. Nulle comparaison ne peut, mieux que celle-ci, faire apprécier combien les mêmes choses dans l'Inde changent d'aspect et tiennent une tout autre place dans la vie, selon qu'on les envisage à travers la tradition écrite, ou directement, dans le peu qui en subsiste dans les couches profondes de la population. — Un Index alphabétique de 155 pages permet de retrouver aisément tous les mots recueillis et qui, dans l'ouvrage, sont rangés par ordre de matière.

Le « Dictionnaire comparatif de la langue bihârî » élaboré en commun par MM. Hoernle et Grierson, est l'ouvrage capital destiné à couronner ce bel ensemble de travaux. Comme j'ai déjà eu l'occasion de le dire, il embrasse l'ensemble des dialectes bihâris, y compris ceux de l'ouest et du sud-ouest, pour lesquels les auteurs paraissent avoir recueilli jusqu'ici des matériaux moins variés et moins complets et, dans ces limites, il vise à reproduire à la fois la langue parlée et la langue écrite. La nomenclature, à en juger par la partie publiée, sera très riche, car, outre les mots pris à ces deux sources, l'une et l'autre très abondantes, elle comprend des éléments formatifs réservés d'ordinaire à la grammaire, les préfixes et les suffixes. Chaque article (les homophones ont des articles distincts) comprend le mot en devanâgarî et en transcription ; l'indication de sa catégorie grammaticale, s'il est *tatsama*, *tadbhava* [2] ou d'origine étrangère, substantif, adjectif, etc. ; ses formes

1. *Notes on the History of Religion in the Himâlaya of the N. W. Provinces, by E. T. Atkinson*. ap. *Journ. of the Roy. As. Society, Bombay*, 1884 et 1885.

2. L'explication de ce mot donnée p. 32 de la Préface, « de même nature que le sanscrit », ne saurait être acceptée, comme traduction du moins. *Tadbhava* ne peut signifier que « dérivé du sanscrit ». Le premier terme est un ablatif. De même, à

dialectales; ses divers sens munis chacun d'un chiffre et ramenés à l'ordre logique de leur filiation; les composés et les idiotismes qu'il sert à former; des exemples de son emploi avec traduction et indication de la provenance. Un second paragraphe donne la dérivation, c'est-à-dire l'histoire du mot, le terme étranger dont il est la reproduction ou sa forme en sanscrit et dans les différents prâcrits, avec référence aux sources. L'ordre de ces différentes parties est uniforme pour tous les articles. Quand à l'abondance avec laquelle chacune d'elle est traitée, un seul exemple en donnera l'idée. La syllabe *a*, dans ses divers rôles de lettre de l'alphabet, de suffixe, de préfixe et de mot, en tout 9 articles, occupe plus de 9 colonnes de texte, sur lesquelles 6 sont consacrées à la discussion phonétique du caractère. Cette richesse est même telle, qu'elle soulève, non une critique, mais une objection, la seule importante que j'aie à faire ici. Involontairement, on se demande si le plan n'est pas trop vaste, et combien d'années il faudra aux auteurs pour l'exécuter. La partie publiée comprend 80 colonnes : la même série alphabétique n'en occupe que 24 dans le Dictionnaire de Saint-Pétersbourg [1]. L'histoire si courte encore des études indiennes, a déjà eu à enregistrer plus d'une lamentable histoire de trains restés en détresse. Quel dommage, si cette belle et grande entreprise devait un jour fournir un nouveau terme à la liste!

Une si grande diversité de matières ne pouvait se condenser sans l'emploi d'un grand nombre de sigles et d'abréviations. Le Dictionnaire est donc un peu chargé sous ce rapport, et il faudra du temps pour acquérir le parfait usage de la longue liste de ces signes qui est donnée dans la Préface [2]. Mais c'était là un mal nécessaire, que les auteurs ont du reste atténué autant que possible par d'habiles dispositions typographiques. La Préface fournit aussi tous les renseignements désirables sur l'économie générale du Dictionnaire, notamment sur les principes suivis pour l'orthographe et pour la transcription. Ceux-ci sont à peu près les mêmes que, depuis la Grammaire de M. Hoernle, les auteurs ont adoptés dans leurs précédentes publications. Seulement, comme le comportait la nature de l'ouvrage, ils sont appliqués ici d'une façon plus complète et plus rigoureuse. L'orthographe est phonétique autant que possible, c'est-à-dire que, sans pousser jusqu'à la nuance, elle re-

---

la p. 34, *prâkrita* ne paraît pas exactement rendu par « natural, unelaborated, naturwüchsig », par ce dernier surtout. Sous la plume d'écrivains jainas, quand ils entendent revendiquer la priorité de leur idiome sacré, *prâkrita* a quelquefois la signification de « naturel », au sens de « primordial », la langue que l'homme a parlé d'abord spontanément. Mais partout ailleurs, comme terme technique, il signifie « ayant une *prakriti* », c'est-à-dire une source, une norme antérieure, laquelle, en dernière analyse, est le sanscrit.

1. La comparaison n'est pas bien juste; elle est du moins approximative; car, sans parler des *tadbhavas*, il y a beaucoup de *tatsamas* dans le Dictionnaire.

2. Dans cette liste, je regrette de ne rien trouver se rapportant aux anciennes inscriptions. Pour les « dérivations », c'est pourtant là une source d'importance capitale.

produit d'une façon conséquente les sons essentiels. Comme c'est là un principe qui prévaut déjà plus ou moins dans la notation de ces langues, il ne restait qu'à en rendre l'application plus régulière et plus précise. Pour cela, les auteurs ont dû faire un choix méthodique parmi les fluctuations de l'usage et éliminer aussi quelques influences de l'orthographe sanscrite, principalement dans des noms propres et dans un certain nombre de termes marquants et d'occurrence fréquente, qui ne sont des *tatsamas* qu'en apparence, par la façon dont on les écrit. Toutes les fois d'ailleurs que la nouvelle orthographe peut embarrasser, qu'elle déroge à un usage établi, les anciennes formes sont enregistrées à leur rang alphabétique. Pour un petit nombre de sons seulement, les auteurs ont dû recourir à des signes nouveaux : pour la voyelle neutre brève, jusqu'ici marquée généralement par *a;* pour l'*e* et l'*o* brefs, que le sanscrit a possédés sans doute, mais qu'il a rendus uniformément par *a*, que les prâcrits et les langues modernes ont notés, mais sans les distinguer des langues correspondantes. Ces deux derniers signes déterminaient en même temps ceux qui devaient marquer *ai* et *au* brefs, valeurs également propres aux langues modernes et que l'écriture ne distinguait pas davantage. Toutes ces innovations étaient nécessaires, et elles ont été réalisées de la façon la plus claire et la plus pratique. Une seule soulève de sérieuses objections, la notation de l'*a* fermé et de l'*a* ouvert. Sans les marques diacritiques, qui échappent si aisément au regard, le premier est figuré bref, même quand il est long, et l'autre, même quand il est bref, est rendu par le signe qui, dans toutes les écritures de l'Inde, est celui de la longue. Je crois qu'on pouvait trouver mieux; mais ici précisément les auteurs avaient été devancés par l'usage, pour les principaux éléments de leur réforme. — En même temps que le Dictionnaire, mais avec une pagination distincte, les auteurs se proposent de publier une série d'*Indices verborum* des principaux monuments de la littérature bihârî. Dans la présente livraison, on trouvera le commencement (10 pages) de celui du Râmâyana de Tulsîdâs.

Je termine en exprimant le vœu, qui est sans doute celui de tous les indianistes, que ce magnifique ouvrage soit aussi heureusement mené à bonne fin qu'il a été bien commencé.

A. BARTH.

---

167. — Chr. SIGWART. **Vorfragen der Ethik** (dédié à M. Zeller à l'occasion du 50e anniversaire de son doctorat). Freiburg, Mohr, 1886. In-4, 48 p.

— H. STEINTHAL. **Allgemeine Ethik.** Berlin, Reimer, 1885. In-8, xx-458 p. (9 mk.)

Si la philosophie dogmatique était du ressort de cette *Revue*, il nous serait facile de montrer comment ces deux ouvrages peuvent servir à illustrer l'aphorisme de Schopenhauer « *Moral predigen ist leicht, Mo-*

ral begründen schwer ». M. Sigwart et M. Steinthal sont certainement deux penseurs distingués, deux hommes respectables par leur caractère et leurs études, qui s'accordent pour recommander les mêmes vertus et flétrir les mêmes vices dans un excellent langage. Pourtant on ne saurait rien imaginer de plus dissemblable que les points de vue auxquels ils se placent et les principes fondamentaux qu'ils assignent à la morale. M. Sigwart, malgré son respect pour Kant, est un *eudémoniste* résolu. « On doit affirmer, écrit-il (p. 6), que non-seulement l'*eudémonisme* — la poursuite du plaisir en général — mais encore l'*égoïsme*, c'est-à-dire la poursuite du plaisir personnel, est contenu nécessairement dans toute volition humaine.. Même le sacrifice le plus désintéressé, comme on dit, pour le bien d'autrui, ou pour un but idéal, implique le retour sur soi-même, le souci de son propre bien-être ». Au contraire, M. Steinthal, disciple fervent de Platon, de Kant et d'Herbart, ne fait même pas à la morale du plaisir l'honneur d'une discussion. Le bien, comme le beau, est à ses yeux un fait primitif, irréductible, se manifestant au sujet pensant par des idées innées, aspects différents d'un même idéal — idées de la personnalité morale, de la bonté, de l'union, du droit, de la perfection. Réaliser ces idées est l'œuvre de la vie morale. Cette œuvre est libre, car la liberté consiste précisément dans la faculté de se déterminer d'après des motifs moraux. Et comme les « idées » ont pour siège véritable, non le sujet individuel, mais « le monde intelligible, l'esprit objectif » dont l'individu n'est que l'émanation, il s'ensuit que le devoir est la conformité voulue de l'homme *phénoménal* à l'homme *nouménal ;* c'est nous-mêmes nous dictant la loi à nous-mêmes...

Comment se fait-il que venant de points de départ si diamétralement opposés, MM. Sigwart et Steinthal aboutissent néanmoins à des conclusions pratiques à peu près identiques ? Comment se fait-il que M. Sigwart parvienne à ériger en lois morales obligatoires et générales les maximes empiriques qui tendent à l'acquisition du « souverain bien » tel qu'il paraît à chacun et que M. Steinthal tire de son idéalisme nébuleux des recettes très positives pour le bonheur des familles et des Etats, un libéralisme éclairé et tolérant, un socialisme épuré, un patriotisme qui n'a rien de farouche et un laïcisme qui n'a rien de sectaire ? C'est le secret de la dialectique philosophique, qui excelle à introduire dans des concepts en apparence fermés et stériles des éléments hétérogènes, des ferments invisibles qui en transforment peu à peu la substance — la charité dans l'égoïsme, l'utilitarisme dans le formalisme abstrait, l'homme sociable et social dans l'homme-loup, etc., — et cela si adroitement que le lecteur ne s'aperçoit de la substitution que lorsque le tour est joué et que les principes eux-mêmes s'étonnent des fruits qu'ils ont portés.

Miraturque novas frondes et non sua poma.

C'est aussi que l'humanité, sans se tourmenter des théories peut-être

vaines, et en tout cas abstruses des philosophes, a résolu depuis longtemps et continue à résoudre tous les jours les problèmes qui importent vraiment à la conduite pratique de la vie. La conscience humaine dicte les arrêts, et les philosophes rédigent les considérants.

T. R.

---

168. — **Le chevalier Dorat et les poètes légers au XVIII**[e] **siècle,** par G. Desnoiresterres. Paris, librairie académique. (Perrin et Cie), 1887, in-18, orné de trois portraits.

M. G. Desnoiresterres, à qui l'histoire littéraire du XVIIIe siècle est redevable de quelques-uns de ses meilleurs chapitres, vient d'accrocher dans sa galerie trois nouveaux portraits en pied, ceux de Dorat, de Fanny de Beauharnais et de Dorat-Cubières, sans parler des médaillons de Colardeau, de Pezay, de Bonnard, de Bertin, de Parny, en un mot de tout le groupe que Grimm comparait irrévérencieusement à une volière. L'auteur s'est moins attaché d'ailleurs à étudier les manifestations poétiques de cette petite école que les péripéties de leur existence littéraire et mondaine.

Si les amours y tiennent, comme de juste, la plus large place, les ambitions académiques, les déboires habituels aux auteurs dramatiques, et parfois même les déceptions ou les revirements de la politique y ont également joué leur rôle. Nous ne pouvons, on le comprendra, suivre pas à pas M. D. et reprendre un à un les douze chapitres où il a montré ses personnages aux prises avec leurs maîtresses, leurs rivaux ou leurs créanciers. Ses informations sont, comme toujours, puisées aux meilleures sources, et leur mise en œuvre a parfois tout l'attrait d'un roman. M. D. nous paraît toutefois d'une sévérité exagérée pour Cubières-Palmereaux ou Dorat-Cubières. Que le poète ait plus d'une fois, comme l'on dit, retourné sa casaque, cela n'est pas douteux; mais n'est-ce pas excéder la mesure que de le traiter de « bête féroce », parce qu'il avait accepté les fonctions de secrétaire-greffier de la commune révolutionnaire du 10 août, et qu'il avait, en cette qualité, écrit et signé un bon de deux brocs de vin « pour nos frères d'armes », daté du 3 septembre 1792? En vérité, le fonctionnaire ne faisait ici qu'exécuter un ordre et si son nom figure au bas d'une foule d'affiches de la même période, il n'est pas plus responsable de leur contenu que le typographe qui les imprimait. M. Ch. Monselet, dans une étude que, par parenthèse, M. D. ne cite pas une seule fois [1], s'est montré, selon nous, plus équitable. Cubières fut aussi éloigné d'être un monstre qu'un héros : il usa de son pouvoir pour rendre service à nombre d'amis et même d'adversaires; le témoignage formel de la *Biographie* Michaud, à cet égard,

1. *Les Oubliés et les Dédaignés*, Paris, Poulet-Malassis et de Broise, 1858, 2 vol. in-12.

n'est point suspect. S'il a plus tard chanté la palinodie, il n'a fait en cela qu'imiter d'illustres et nombreux exemples, et s'il accepta

Ce lis qui des Bourbons est un touchant emblême,

cette distinction tardive ne l'empêcha point de mourir de misère, ou peu s'en faut. Cette réserve faite, il ne nous reste plus qu'à souhaiter à M. Desnoiresterres un meilleur correcteur [1] pour ses épreuves, et à lui demander de mettre au jour d'autres études sur les *minores* du XVIIIe siècle qu'il a certainement en portefeuille.

Maurice TOURNEUX.

---

169. — **Dictionnaire biographique de l'ancien département de la Moselle,** contenant toutes les personnes notables de cette région, avec leurs noms, prénoms et pseudonymes, le lieu et la date de leur naissance, leur famille, leurs débuts, leur profession, leurs fonctions successives, leurs grades et titres, leurs actes publics, leurs œuvres, leurs écrits et les indications biographiques qui s'y rapportent, les traits caractéristiques de leur talent, etc., par Nérée QUÉPAT. Paris, Picard. Metz, Sidot, 1887. Un volume grand in-8, 625 p. sur deux colonnes. Prix : 20 francs.

Depuis le livre de Bégin, paru de 1829 à 1832, on n'avait pas eu de travail bibliographique d'ensemble sur le pays messin. Le volume de M. Paquet — qui est d'ailleurs d'une très belle exécution — forme le digne supplément de l'œuvre de Bégin [2]. Il est le fruit de plusieurs années de recherches assidues, si assidues que l'auteur a travaillé jusqu'au dernier moment à son œuvre, la tenant, pour ainsi dire, à jour, et qu'il lui a donné quatre suppléments (p. 511-565 ; p. 567-576 ; p. 577-588 ; p. 586-595). M. P. n'a rien négligé pour rendre ses notices précises et complètes. Pas une seule source d'informations qu'il ait laissée de côté. Il s'est mis en relation avec un grand nombre des personnes dont les noms figurent dans son ouvrage ; il a consulté à Paris et à Metz tous les documents imprimés ou manuscrits qui renfermaient des renseignements utiles à son œuvre et il les a soumis à un sévère contrôle ; il

1. Les seules erreurs imputables à M. D. sont bien minimes et méritent à peine d'être relevées ; il parle (p. 42) du *frère* de Mlle Dubois ; c'est la conduite du *père* de celle-ci qui provoqua en 1765 le scandale à la suite duquel Mlle Clairon quitta la Comédie Française. P. 341, il attribue à Grimm un jugement de Meister. A diverses reprises, M. D. cite le nom de Ginguenée (à qui sa *Confession de Zulmé* eut dû valoir ici une place qui ne lui a pas été accordée). Cette orthographe inexacte est-elle du fait de l'auteur ou de ses compositeurs ? Ceux-ci ont bien d'autres méfaits à leur actif : p. 105, les *Pipes (!)* pour les *Piples*, résidence du maréchal de Saxe ; p. 258, *Frinquelesse* pour *Trinquesse*, le portraitiste ; p. 267, *Lerson* pour *Person* ; p. 310, *Jobineau* pour *Jabineau* ; p. 321, *Bonzon* pour *Bentzon* ; etc., etc.

2. Il n'a été tiré qu'à 600 exemplaires, dont 500 seulement sont mis dans le commerce. Les 600 exemplaires sont tous tirés sur beau papier chamois. Il n'a pas été fait de clichés et par conséquent l'ouvrage n'aura point de seconde édition ; en outre il ne sera jamais réimprimé.

a dépouillé tous les recueils biographiques français, les notices individuelles, les revues littéraires, historiques et archéologiques publiées à Metz, tous les journaux messins parus depuis 1789 jusqu'à aujourd'hui ; enfin il a compulsé les actes de l'état civil de Metz et fouillé les archives municipales et départementales. On trouve, par exemple, dans l'ouvrage de M. P. les noms suivants : parmi les érudits, savants, ingénieurs, professeurs, Paul Albert, Barral, Daubrée, Delesse, Gandar, Gannal, Godron, Lorédan Larchey, Mézières, Michelant, Eugène Rolland, Th. de Puymaigre, Wiesener ; parmi les hommes politiques, Antoine, Bamberger, Bezanson, Bouchotte, de Bouteiller, Dornès, Frébault, de Geiger, Germain, Gisquet, Humbert, Jaunez, les de Ladoucette, Limbourg, Noblot, de Puymaigre, Rehm, Jean Reynaud ; parmi les généraux, Crémer, Danner, Dichon, Durand de Villers, de Geslin, Hanrion, Innocenti [1], Jamais, Lanty, de Ligniville, de Maud'huy, Poncelet [2], Putz, Thomassin, de Vercly, de Vernéville, Vesco, Zentz d'Alnois, etc., etc. Les notices biographiques n'ont pas un très grand développement, mais elles contiennent des dates, des faits rigoureusement exacts et méthodiquement groupés, des détails précis, sans appréciation politique d'aucune sorte, souvent aussi des passages entiers, empruntés à la critique impartiale et compétente [3]. L'auteur a donné le plus grand soin à la partie bibliographique. Il note, suivant l'ordre chronologique, les brochures, les plaquettes, les articles de journaux avec autant d'exactitude que les gros ouvrages en plusieurs volumes. C'est ainsi qu'il mentionne la plupart des comptes-rendus donnés à la *Revue critique* par un de nos collaborateurs ; ainsi qu'il énumère toutes les productions de M. Charles Abel (p. 2-5), toutes les publications de Bégin (p. 32-35), de M. Prost (p. 409-414), de M. Th. de Puymaigre (p. 418-422), d'E. de Bouteiller (p. 63 65) et de M. Fr. Bonnardot qui « n'est pas originaire de la Moselle, mais qui s'est spécialement occupé de l'histoire de cette région » (p. 51-52), tous les travaux si nombreux de M. Daubrée (p. 111-122), les plus beaux vitraux sortis des ateliers de Maréchal (p. 328-329). Il cite, à la suite de chaque notice, les ouvrages, brochures et articles à consulter. M. René Paquet avait déjà bien mérité de la science historique et du pays messin par son *Histoire de Woippy*, par ses *Recherches sur la Grande-Thury*, par son recueil de *Chants populaires messins*, par une bonne étude sur La Mettrie, que M. Du Bois Reymond a mise à profit. Son nouvel ouvrage comptera parmi nos meilleures biographies provinciales, et il faut souhaiter que tous les travaux de ce genre soient rédigés avec autant de conscience, de scrupule et de savoir que le *Dictionnaire biographique de l'ancien département*

1. M. Innocenti a communiqué à l'auteur une relation de ce combat de Chellala qui a été si mal jugé par les journaux.

2. L'auteur reproduit intégralement la brochure du général Didion sur Poncelet (1869) et la substitue à la notice de la *Biographie* Bégin qui s'arrête à l'année 1831.

3. Comme la notice du général Didion sur Poncelet, comme le jugement de René Ménard sur Maréchal.

de la Moselle, M. Paquet dit de Bégin que ses œuvres attestent l'étendue de son érudition et un grand attachement pour son pays natal; on peut lui décerner le même éloge, en ajoutant que son *Dictionnaire*, si exact, si minutieux, si complet surtout pour la partie bibliographique, est bien supérieur à l'ouvrage de son devancier [1].

A. C.

CHRONIQUE

FRANCE. — Notre collaborateur, M. P. de Nolhac, vient de publier dans le dernier numéro du *Giornale storico della letteratura italiana* un article intitulé *Pétrarque et son jardin*, avec quatre pages inédites du poète.

— M. Ferdinand Brunetière a publié une troisième série de ses *Etudes critiques sur l'histoire de la littérature française* (Paris, Hachette. In-8°, 326 p.); ces études sont au nombre de sept : *Descartes et la littérature classique* (p. 1-28); *De quelques travaux récents sur Pascal* (p. 28-62); *Le Sage* (p. 63-120); *Marivaux* (p. 121-187); *L'abbé Prévost* (p. 189-258, une des études les plus neuves et les plus intéressantes que renferme le volume); *Voltaire et Jean-Jacques Rousseau* (p. 259-290, où M. B. indique sur quels points le livre de M. Maugras gagnerait à être complété); *Classiques et romantiques* (p. 290-326, à propos du « Romantisme des classiques », de M. Em. Deschanel).

— Le volume que M. Albert Sorel a consacré à *Montesquieu* dans la nouvelle collection des « grands écrivains français » publiée par la librairie Hachette, vient de paraître (in-8°, 174 p.), et renferme dix chapitres. I. Caractère de Montesquieu. II. Les *Lettres persanes*. III. Le monde, le *Temple de Gnide*, l'Académie, les voyages. IV. Les *Considérations* sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains, le dialogue de *Sylla et Eucrate*. V. Plan et composition de l'*Esprit des lois*. VI. L'*Esprit des lois*, les lois politiques et les gouvernements. VII. L'*Esprit des lois*, les climats, les lois civiles, le droit des gens, les lois économiques, la théorie des lois féodales. VIII. Critique et défense de l'*Esprit des lois*, dernières années de Montesquieu. Son influence en Europe sous l'ancien régime. Ses vues sur le gouvernement français. IX. Montesquieu et la Révolution. X. Postérité de Montesquieu dans la politique et dans l'histoire. Montesquieu et la critique.

1. Voici, au passage, quelques observations : p. 12, lire *Landesausschuss* et non « Landessauchuss »; p. 166, on regrettera de trouver si peu de détails sur Fischer, voir les *Mém.* de Dumouriez, l. 2, qu'il valait peut être mieux citer que le général Susane; p. 264, lire *Wasserbillig* et non « Wasserbilling », *Maxence* et non « Maxens »; p. 302, *Clarke* et non « Clarcke », p. 303, autant qu'il nous en souvienne, M Limbourg a fait au lycée de Metz un cours de droit et d'économie politique; p. 348, il fallait citer la deuxième édition des *Récits de l'invasion* de M. Mézières; p. 447, on ne lit pas que Saint-Hillier commanda la place de Thionville; p. 452, voir sur Schauenbourg, pour plus de détails, notre *Invasion prussienne*, p. 212; p. 494, pourquoi n'avoir pas donné les titres des thèses de M. Thionville et dire de celles de M. M. Thirion qu'elles sont *très remarquables?*; p. 516, ajouter à l'art. Villers le recueil de lettres publié par Isler (Hambourg, 1879; cp. *Revue critique*, 1880, n° 36, art. 186); p. 592, M. Michelant, quoique né à Liége, méritait une notice plus étendue et toutes ses publications ne sont pas signalées.

— M. P. de Witt a fait tirer à trois cents exemplaires une plaquette sur la *Journée des brigands en Limousin*. Il y raconte comment, en 1789, au lendemain de la prise de la Bastille, le comte François de Douhet, accusé de s'être mis à la tête d'une bande de brigands, fut arrêté et conduit à la prison de Limoges, puis mis en liberté grâce à l'intervention de l'Assemblée nationale. Il y a joint le texte d'une brochure qui parut à Paris après cet événement, *La victoire des Auvergnats sur les aristocrates*.

— Notre collaborateur, M. Maurice Tourneux, va mettre sous presse le premier volume de sa *Bibliographie de la Révolution française à Paris*, et vient d'en publier un chapitre dans le numéro du 14 juillet de la *Révolution française;* ce chapitre est relatif à la Fédération parisienne du 14 juillet 1790 et on y trouve groupées, dans un ordre logique et chronologique rigoureux, toutes les brochures dont M. Tourneux a pu constater la présence à la Bibliothèque nationale et à la Bibliothèque de la ville de Paris.

— La Commission pour l'histoire de Paris pendant la Révolution vient d'approuver une proposition de M. A. Tuetey tendant à dresser un répertoire des documents manuscrits sur la Révolution à Paris, existant dans les dépôts publics de la capitale. Ce travail sera le complément de la bibliographie préparée par M. Tourneux. La commission a adopté le classement par ordre de matières, et adjoint comme collaborateur à M. Tuetey, M. Saint-Joanny, archiviste de la Seine, qui prépare depuis deux ans l'inventaire des documents confiés à sa garde.

— M. A. Aulard qui a visité, avec une mission du ministre de l'instruction publique, les archives départementales et communales du Sud-Ouest, a recueilli des textes intéressants sur les missions des commissaires envoyés par la Convention à l'armée des Pyrénées orientales et dans les départements du Midi, entre autres des deux Monestier, de Dartigoeyte, de Cavaignac et de Pinet.

— Vient de paraître, à la librairie Champion, une notice biographique de M. Francisque Mège sur *Bancal des Issarts;* nous y reviendrons.

— Le numéro du samedi 11 juin 1887, du *Sud-Ouest* (Agen, 12, rue de Cessac), contient une lettre autographe de Lacuée au contre-amiral Lacrosse, capitaine-général de la Guadeloupe; elle est datée du 13 nivose an X et renferme, outre des renseignements sur la famille de Lacuée et de Lacrosse, une curieuse appréciation sur le premier consul; Lacuée ne voyait pas encore Napoléon percer sous Bonaparte. « Le consul, dit-il, a bien besoin d'aimer la liberté pour ne point être tenté de l'opprimer, tant le Corps législatif et le Tribunat mettent d'entraves au bien qu'il veut faire. La connaissance que j'ai de la libéralité de ses idées me rassurerait quand bien même il serait forcé de prendre l'air de vouloir être seul maître. Il est trop grand; il connaît trop l'histoire et la vraie gloire pour vouloir être un César et un Cromwell. Oui, mon cher général, je crois que, si on le réduisait à faire un éclat, il serait encore homme à rétablir de suite les moyens et les droits du peuple. »

— Sous le titre *les Sénateurs du Consulat et de l'Empire*, un érudit qui garde l'anonyme, mais que nous croyons être M. Léonce de Brotonne, secrétaire d'ambassade, vient de faire tirer à 250 exemplaires un catalogue historique des sénateurs du premier Empire. Ce catalogue a coûté à son auteur de longues recherches : on y trouvera rectifiées des nombreuses erreurs transmises par les dictionnaires et les biographies.

— Le troisième volume de la petite collection à un franc que publie la librairie Dupret, contient un *Précis de l'histoire de l'Opéra comique* par MM. Albert Soubies et Charles Malherbe (67 pages).

— Le n° 3 de la *Revue d'histoire diplomatique* contient les articles suivants : René Lavallée, Les unions internationales; Ed. Rott, Philippe III et le duc de Lerme (fin); Alph. de Ruble, Le traité de Cateau-Cambrésis, 2 et 3 avril 1559; Ch. Schefer, Etat de la cour de Brandebourg en 1694 (fin); Kervyn de Lettenhove, Candidature du duc de Leuchtenberg au trône de Belgique (1831); Ed. de Barthélemy, Un souper chez le czar Pierre III; Vaesen, Du droit d'occupation d'une terre sans seigneur selon Louis XI; Jametel, Inscription commémorative du meurtre de deux ambassadeurs chinois au Tibet (1752); A. Leval, Lettre de Toannikios II, patriarche de Constantinople, en faveur d'un capucin français; de Mas-Latrie, Lettre de Charlotte de Rohan au roi de Suède.

— Le troisième fascicule de 1887, des *Annales de l'Ecole libre des Sciences politiques* contient les travaux suivants : *L'Influence de J.-J. Rousseau en Allemagne*, par M. Lévy-Brühl; *les Canadiens français et le développement des libertés parlementaires au Canada*, par M. E. Hulot; *Deux thèses de M. H. Sumner-Maine*, par M. E. Boutmy; *Bibliographie des finances au* XVIII*e siècle* (2e article), par M. R. Stourm; *La mission du marquis d'Eguilles en Ecosse* (1745-1746), par M. G. Lefèvre-Pontalis (suite); *Les lois sur l'enseignement primaire en Belgique*, par M. de Germon.

— M. G. Dolot a publié une *Notice historique sur la place Vendôme et sur l'hôtel du gouverneur militaire de Paris (sis au numéro 9 de ladite place)*. Cette notice a paru chez Quantin; elle est accompagnée de cinq planches hors texte et d'un plan de la place Vendôme.

— M. Ludovic Lalanne publie une seconde édition de son *Dictionnaire historique de la France* (Paris, Hachette). L'ouvrage est complet, mais il paraît aussi par livraisons hebdomadaires; il en formera 42, chacune au prix de 50 centimes; la première a paru le 25 juin.

— Nous avons à signaler la mort de M. H. d'Ideville (15 juin), auteur du *Journal d'un diplomate*, de *Vieilles maisons et jeunes souvenirs*, du *maréchal Bugeaud, d'après sa correspondance intime et des documents inédits*, du *Comte Pellegrino Rossi*; — de M. Jean Martial Delpit (12 mai); — de M. Henri Delpech, auteur de *la Bataille de Muret et la tactique de la cavalerie au* XIII*e siècle*, ainsi que de *la Tactique au* XIII*e siècle*; — de M. Edmond Sénemaud, archiviste des Ardennes et directeur de la *Revue ardennaise*, qui vécut trois ans, et où il publia de nombreux documents sur l'histoire de Champagne; — de M. B. Aubé, auteur d'une *Histoire des persécutions de l'Eglise jusqu'à la fin des Antonins*, des *Chrétiens dans l'empire romain, de la fin des Antonins au milieu du* III*e siècle*, de *l'Eglise et l'Etat dans la seconde moitié du* III*e siècle*; — de M. Fr. Martin-Bottier, auteur d'une *Histoire de l'imprimerie et de la librairie en Bresse depuis le* XVI*e siècle*.

LORRAINE. — Vient de paraître la 1re livraison de *Notice sur les pays de la Sarre et en particulier sur Sarreguemines et ses environs*, par M. Box. Metz, Béha, in-8. Cette livraison est consacrée principalement à l'explication du nom de Sarreguemines que l'auteur interprète par le celtique Sargwé-nun, gué du promontoire de la Sarre. Cette étymologie aura de la peine à remplacer l'étymologie ordinaire par *Gemünde*, embouchure. L'auteur ne veut pas de cette dernière, parce que l'embouchure de la Sarre est à Consarbrück. On peut lui répondre que, Sarreguemines s'étant d'abord appelé Gemünd, on sous-entendait la Bliese, qui se jette dans la Sarre à Sarreguemines (comparer Neckargemünde).

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 34 — 22 août — 1887

---

170. — **Einleitung in das Studium der ethnologischen Jurisprudenz,** von Alb. Hermann Post. Oldenburg, Schwartz, 1886, 53 pages, in-8.

— **Das Recht als Kulturerscheinung,** Einleitung in die vergleichende Rechtswissenschaft, von Dr. Jos. Kohler, 1885, 29 pages in-8.

— **Græco-italische Rechtsgeschichte,** von Dr. W. Leist, Iena, Fischer, 1884, 1 vol. in-8 de xviii-769 pp.

Les deux essais et l'ouvrage considérable que je voudrais en peu de mots faire connaître à nos lecteurs, sont consacrés aux études sociologiques.

— M. Post, dans son *Einleitung*, entreprend de défendre et de justifier la science à laquelle il a déjà consacré de si importants travaux : la « jurisprudence ethnologique » ou, comme nous dirions, la sociologie juridique s'édifie, écrit M. Post, suivant une méthode d'induction : elle procède donc du particulier au général et le domaine qu'elle cherche à reconnaître et à conquérir, c'est l'ensemble des idées et des notions juridiques de tous les peuples du monde : elle n'a rien de commun avec les philosophies du droit qui opèrent par voie de déduction. Ces larges préoccupations et ces féconds procédés d'études ouvrent aux chercheurs des voies nouvelles : tandis qu'on s'était jusqu'à présent préoccupé du droit des peuples les plus avancés en civilisation, la « jurisprudence ethnologique » s'attache, au contraire, de préférence aux peuples primitifs, à ceux qui n'ont pas marqué dans l'histoire du monde, parce que c'est là surtout qu'elle a chance de rencontrer les idées premières, le germe même des notions juridiques et des institutions sociales.

J'ajouterai que ces comparaisons se peuvent et se doivent poursuivre bien en deçà des périodes primitives : la croissance, le développement, la maturité, puis la caducité des sociétés humaines se ressemblent souvent en des pays très différents et se signalent par les mêmes symptômes.

— Le Dr Kohler nous communique, de son côté, quelques vues d'en-

semble qui se relient d'elles-mêmes à ce qui précède : le droit d'un peuple, affirme avec raison le Dr Kohler, est l'expression de son état de civilisation; certaines phases du droit qui se retrouvent sur les points les plus divers correspondent aux phases successives de la culture générale : le Dr Kohler passe ici rapidement en revue les étapes principales de l'histoire de la famille et du droit des obligations; il termine par quelques lignes vraiment éloquentes sur le progrès et sur la marche en avant de l'humanité : nul effort, à ses yeux, n'est perdu et l'on sent d'une extrémité de l'histoire à l'autre l'étroite solidarité qui unit tous les hommes.

— Les Grecs et les Romains des premiers temps font l'objet du livre du Dr Leist. Le Dr Leist appartient à la vieille école des jurisconsultes et historiens du droit; mais cette vieille école s'ouvre libéralement aux méthodes nouvelles. Que dis-je? Elle compte dans ses rangs des initiateurs et de hardis novateurs. Chose singulière : je ne vois pas que l'esprit nouveau qui pénètre nos études ait rencontré dans le monde des jurisconsultes autant d'obstacles ni soulevé autant d'objections que dans le monde des humanistes et des lettrés; c'est un fait que je ne prévoyais pas, il y a quinze ou dix-huit ans et qui, pendant quelque temps, m'a beaucoup surpris; il s'explique, si je ne me trompe, très simplement par la nature même des travaux auxquels se livrent les jurisconsultes : alors même que leur éducation historique consisterait tout simplement dans l'étude du droit de Justinien et du droit civil moderne brutalement rattachés l'un à l'autre (c'était là tout, en fait d'histoire, il n'y a pas fort longtemps), ce rapprochement grossier pourrait déjà produire sur l'esprit de l'écolier une impression générale assez heureuse, en lui montrant dès le début un droit qui évolue, un droit qui se meut. Il y a plus : si l'étudiant s'exerce à des discussions juridiques, s'il plaide, s'il argumente, il joue, je le reconnais, un jeu dangereux pour l'esprit et dont l'abus est terrible, mais il peut arriver aussi qu'il acquière par là, presque à son insu, un sentiment vrai de la malléabilité du droit, sentiment qui manque trop souvent aux lettrés et aux philosophes; il se débarrassera ainsi de toute tendance exagérée vers l'abstraction, vers l'absolu et, plus tard, si les circonstances le favorisent, il comprendra facilement les transformations et les métamorphoses du droit.

Ces réflexions viennent tout naturellement à l'esprit, à l'occasion des trois ouvrages dont nous nous occupons. Le premier est dû à un jurisconsulte, le second à un magistrat : l'un et l'autre se sont fait un nom dans les études sociologiques dont ils tiennent peut-être la tête en Allemagne. Le troisième a été écrit, lui aussi, par un jurisconsulte de profession, M. Leist, et ce livre est, si je ne me trompe, le premier que M. Leist ait consacré à la sociologie : c'est une œuvre d'une grande importance et d'une haute valeur historique. M. Leist, après avoir rappelé l'origine commune des Grecs et des populations italiotes, étudie chez les deux races l'histoire et l'organisation de la famille, décrit la *patria*

potestas en Italie et en Grèce, passe ensuite à l'étude des phratries et des phylé, des tribus et des curies. Telle est la matière du livre Ier. Dans les livres II et III, l'auteur étudie et compare, chez les deux peuples, le droit sacré, le droit criminel, le droit public et le droit international. La vaste étendue d'un tel ouvrage m'empêche de suivre pas à pas l'éminent historien et de rendre compte de son œuvre, comme je voudrais pouvoir le faire.

L'impression générale qui se dégage de cette lecture est extrêmement favorable à l'auteur qui fait preuve de beaucoup de science et de beaucoup de critique; j'éprouve cependant, en le lisant, je ne sais quelle inquiétude : M. L. me paraît tout ensemble trop précis et trop abondant. Comment donc en sait-il tant? Douter, s'abstenir est souvent le fait d'un grand artiste; ignorer, le cas d'un vrai savant.

Je crois apercevoir chez le Dr Leist une tendance quelque peu exagérée à différencier les Romains et les Grecs; est-il bien sûr, par exemple, que le procédé employé pour rompre les liens de la puissance paternelle ait pris de tout temps à Rome et ait pris exclusivement l'aspect formaliste si connu et si familier à tous de l'*émancipation?* Les Romains n'avaient-ils point pratiqué aussi, tout comme les Grecs, un système beaucoup plus simple et vraisemblablement plus primitif qui consistait à renier et à expulser sans grande formalité le fils dont on était mécontent et qu'on voulait exhéréder? Je fais allusion à l'*abdicatio* qui correspond parfaitement à l'ἀποκήρυξις des Grecs [1].

J'imagine que l'ἀποκήρυξις grecque et l'*abdicatio* romaine pouvaient procéder, à la rigueur, de l'initiative du fils aussi bien que de celle du père [2], du moins dans les temps primitifs, alors que la famille entière vivait, groupée autour de son chef. Il y a bien des circonstances où ce droit semble le contrepoids nécessaire des pouvoirs du chef. Si cette observation était exacte, il deviendrait légitime de songer, comme terme de comparaison, à la renonciation de la famille, pratiquée par les Germains [3]. Ces problèmes sociologiques et juridiques sont nouveaux, j'en conviens, et n'ont été encore ni abordés, ni, que je sache, signalés; mais ils naissent des textes eux-mêmes : les réflexions du Dr Leist, si ces questions capitales s'étaient posées à son esprit, nous eussent été, je n'en doute point, fort utiles.

Les peuples autres que les Grecs et les Romains ne sont pas négligés dans cet ouvrage, mais des rapprochements plus fréquents eussent pu jeter heureusement çà et là quelque lumière. — Je crains que ce qui est dit des Chinois à la p. 64 ne soit tout ensemble et trop précis et quelque peu inexact : l'auteur assure que les branches d'une même fa-

1. Voyez ici une thèse fort remarquable présentée à la Faculté de droit de Paris par M. Planteau du Maroussem, *Essai de théorie sur la nature de l'émancipation en droit romain*, Paris, 1887. Il ne faut pas que la loi 6 au Code (VIII, XLVII) donne le change sur cette institution.

2. Voyez Euripide, *Alceste*, vers 750-754; Servius, *Ad Æn.*, II, 156.

3. *Loi salique*, LX, *De eum qui se de parentilla tollere vult.*

mille ne peuvent se séparer, sans l'assentiment du chef de la communauté (Stammoberhaupt) et ce chef paraît, dans l'exposé du Dr Leist, se perpétuer indéfiniment, par ordre de primogéniture. Si je ne me trompe, le droit d'exiger le partage, droit dont on fait fort rarement usage, appartient aux héritiers, à la mort du père ou du grand-père, s'il existe; ce droit ne peut être exercé que le dernier jour du 27e mois qui suit le décès [1]. Toujours précis, M. Leist enseigne qu'en Chine l'aîné est héritier à titre universel, tandis que les cadets, bien que leur part soit égale à celle du frère aîné, ne doivent être considérés que comme des légataires : je me défie singulièrement de ces expressions empruntées à nos conceptions et à nos procédés juridiques.

A la p. 69, à propos de la majorité chez les Romains, il y avait autre chose à dire : on aurait pu rappeler les symptômes d'une majorité de douze ans [2], signaler la capacité de l'enfant romain impubère sorti de l'*infantia*, rapprocher ces divers traits du droit de plusieurs peuples germains ou, plus généralement, de plusieurs peuples jeunes.

Mais ces observations suffisent; je me contenterai d'ajouter qu'il manque à cet important ouvrage une table alphabétique : elle était indispensable.

Paul VIOLLET.

---

171. — Karl JOEL. **Zur Erkentniss der geistigen Entwicklung und der Schriftstellerischen Motive Platos** (Contribution à l'éclaircissement du développement intellectuel et des motifs littéraires de Platon). Berlin, Heyfelder, 1887. In-8, 90 p.

M. Joël distingue, d'après Schleiermacher, trois questions capitales dans la critique platonicienne :

1° La pensée de Platon a-t-elle subi une évolution qu'on puisse retracer dans ses dialogues ?

2° Pourquoi Platon s'est-il servi de la forme dialoguée ?

3° Quel fut le but de Platon en publiant ses écrits?

Voyons brièvement comment M. J. résout ces trois questions.

1° *Evolution intellectuelle de Platon*. M. J. se prononce résolûment en faveur de la thèse évolutive. Outre diverses allusions semées à travers les dialogues, les circonstances connues de la vie si mouvementée de Platon, l'analogie fournie par l'histoire de plusieurs grands philosophes modernes, il se fonde surtout sur un passage bien connu du *Phédon* (96 *a*-100 *b*) où Socrate raconte l'histoire de ses idées. Ce passage, d'après beaucoup de critiques, parmi lesquels se range M. J., se réfèrerait en

---

1. Kohler, *Aus dem chinesischen Civilrecht*, p. 380, et renseignements fournis par un Chinois.

2. Voyez Polybe, III, 20, 3, et quelques observations dans mon *Précis*, p. 428 et suiv.

réalité à Platon et non à Socrate : la preuve en est que le véritable Socrate, celui des *Mémorables*, tient sur Anaxagore un tout autre langage que celui que lui prête ici Platon. En outre, quoique Socrate et Platon condamnent tous deux les « physiciens », ils le font à un point de vue bien différent : Socrate est un homme pratique, qui dédaigne comme inutiles et vouées à la stérilité les recherches sur l'origine des choses ; Platon rejette les doctrines naturalistes parce qu'il en a reconnu l'insuffisance, mais il poursuit la solution des mêmes problèmes que leurs auteurs, quoique par d'autres méthodes.

Le principe de l'évolution intellectuelle admis, il faudrait le poursuivre à travers tous les dialogues — car M. J. pense que nous avons des écrits de Platon appartenant aux diverses phases de sa vie philosophique ; — mais la tâche était trop vaste pour être attaquée dans les étroites limites que M. J. s'était imposées : il la réserve pour une autre occasion.

2° *Forme dialoguée.* La forme dramatique adoptée par Platon dans ses écrits, les méandres à travers lesquels il faut poursuivre sa pensée et où trop souvent elle se dérobe, tout cela ne s'explique pas rationnellement, si l'on part de l'hypothèse du Platon commençant à écrire en pleine possession de son système. Il y a autre chose ici que l'artifice du logicien, le caprice de l'artiste ou l'imitation fidèle des procédés de Socrate. Cette « autre chose », l'hypothèse de l'évolution est seule capable de l'expliquer. La méthode ascendante, la forme dramatique ne sont que le vêtement naturel d'une pensée sans cesse en mouvement, fécondée par le contact d'autres penseurs et par ses propres retours sur elle-même, de cette pensée que Platon définit quelque part « un dialogue intérieur ».

Partant de là, M. J. distingue trois phases dans l'emploi de la forme dialoguée, qui correspondent à autant d'étapes de la pensée platonicienne. Dans la première, c'est un jeune lutteur plein de confiance en ses forces, non sans une pointe de présomption, qui met en scène des adversaires réels, leur prête un langage plus ou moins conforme à leurs idées, pour les étreindre par la puissance de sa dialectique, les terrasser aux applaudissements du public, et les couvrir de ridicule *in majorem Socratis gloriam.* Deuxième phase : le sens critique s'éveille et s'affine ; le disciple émancipé de Socrate reconnaît la portée de certaines objections naguère dédaignées ou mal comprises ; sa pensée hésite entre des influences contraires, elle voit la vérité partout et nulle part. Alors les contradicteurs de Socrate que Platon met en scène ne sont plus que ses propres objections habillées en chair et en os ; la lutte se poursuit, vive, acharnée, sans aboutir le plus souvent à une conclusion bien nette. Mais le doute ne devait pas verser dans le scepticisme. Comme on l'a dit d'un autre dramaturge : « Le soleil ne devait pas se coucher dans l'orage [1] ». Dans sa troisième période, Platon se ressaisit lui-même ; il a

1. James Darmesteter, préface de *Macbeth.*

conquis une certitude nouvelle, certitude faite d'imagination, d'esthétique et d'amour. Il renonce à faire sortir la vérité d'un duel dialectique; elle est affaire d'intuition, non de raisonnement; le plus beau système est le plus vrai. Dès lors plus de discussions serrées, précises, passes d'armes aux coups redoublés, mais de longues tirades où toute une conception de l'univers s'oppose en bloc à une autre conception. A la fin, l'esprit ne souffre plus la contradiction; les interlocuteurs de Socrate ne sont plus que de pâles fantômes, des confidents de théâtre dont tout le rôle se borne à donner la réplique. A proprement parler, ce n'est plus un dialogue, mais un monologue inspiré, rarement interrompu. L'âme, déployant ses ailes, s'envole dans les sphères du mythe, éprise de l'idéal qu'elle s'est créé. Après le critique acerbe qui raillait, après le douteur troublé qui s'interrogeait, voici le prophète qui annonce triomphalement, pacifiquement, une vérité nouvelle.

3° *But littéraire.* Dès qu'on a compris tout ce qu'il y a de passionnément sincère dans la nature de Platon, il devient presque puéril de se demander, comme on l'a fait, si ses écrits expriment vraiment sa pensée, s'il n'avait pas ses pensées « de derrière la tête », son enseignement ésotérique, dont il refusait l'accès au commun des lecteurs. Non, Platon dit bien ce qu'il pense, et tout ce qu'il pense; mais il ne faut pas en conclure qu'il écrive pour enseigner son système. Un passage décisif du *Phèdre* (274 *b*-278 *b*), dont la rédaction obscure a tourmenté bien des commentateurs, déclare en propres termes que la parole écrite n'a aucune valeur didactique, par la raison qu'elle ne peut pas se plier à la nature d'esprit variée de chaque lecteur particulier. M. J. prend ce texte au pied de la lettre; il repousse les atténuations qu'on en a tentées de divers côtés, et tout particulièrement celle qui attribue à Platon une restriction en faveur des ouvrages à forme dialoguée. Il n'y a rien de pareil dans le texte du *Phèdre;* les dialogues sont enveloppés dans la condamnation générale prononcée contre les livres, et si plus tard — dans les *Lois* — Platon s'exprime en termes plus favorables sur l'influence de la littérature, il n'en reste pas moins fidèle à son principe que pour agir efficacement le livre doit emprunter le secours du maître, que la parole écrite, morte, doit se transformer en parole vivante.

Si Platon n'écrit pas pour enseigner, pourquoi donc écrit-il? Lui-même va nous l'apprendre dans ce même passage du *Phèdre*. Il écrit « pour s'amuser et pour thésauriser ses propres impressions » (παιδιᾶς χάριν, ὑπομνήματα θησαυριζόμενος). Le livre ne peut instruire les ignorants, mais il a le mérite de faciliter à ceux qui savent déjà la réminiscence de la parole entendue; il est une jouissance pour eux et pour celui qui le compose. Voilà pourquoi Platon s'est fait écrivain; il aurait pu dire, comme Gœthe, « j'écris, comme l'oiseau chante ». Socrate, pas plus plus que Platon, ne croyait à l'utilité didactique du livre; qui peut affirmer cependant qu'il n'aurait pas écrit s'il avait senti la vocation litté-

raire, le besoin de couler ses idées dans une belle prose éternelle?

J'ai résumé fidèlement la dissertation de M. Joël. Ce n'est pas une œuvre banale. L'auteur a lu tout ce qui a été publié sur son sujet, en Allemagne du moins; mais il n'est pas écrasé par le fardeau de ses lectures, et quoique sa discussion se meuve le plus souvent dans de minutieuses analyses de textes et dans des « critiques de critiques », l'auteur sait conserver l'indépendance du jugement, et la hauteur des vues générales; le style est chaleureux — un peu emphatique peut-être — les grandes lignes se dégagent nettement. Quant aux conclusions positives de M. J., et aux critères qu'il prétend en tirer pour le classement chronologique des œuvres de Platon, ce sont choses sur lesquelles il convient de réserver son jugement jusqu'après la mise en œuvre détaillée. Peut-être ne saurons-nous jamais la vérité sur l'histoire des idées et des écrits de Platon; le plus vraisemblable, en l'absence de documents authentiques, risque de n'être pas toujours le plus vrai. Pourtant les spéculations de ce genre ont leur charme et même leur utilité; on peut en dire ce que Platon dit du mythe : Ψεῦδες ἀλήθες τι ἔχον [1].

Théodore REINACH.

---

172. — **Handel und Industrie der Stadt Basel,** Zunftwesen und Wirthschaftsgeschichte bis zu Ende des XVII. Jahrhunderts, aus den Archiven dargestellt von Traugott GEERING. Basel, F. Schneider, 1886, XXVI, 678 p. in-8.

Bâle a possédé de tout temps des érudits distingués dont les travaux ont projeté une vive lumière sur son développement historique et sur le passé politique ou religieux de la riche cité rhénane. Dans les dernières années, l'histoire économique de Bâle a été abordée, elle aussi, avec un véritable succès. Nous avons rendu compte, ici-même, de l'intéressant ouvrage de M. Schoenberg sur les finances bâloises au Moyen-Age [2].

Aujourd'hui, c'est un travail analogue, mais conçu sur un plan plus vaste, que nous voulons signaler à nos lecteurs. Un disciple de M. Schmoller, le célèbre économiste de Berlin, M. Geering, a été frappé

1. Quelques observations de détail. M. Joël paraît ignorer les commentateurs français de Platon (Cousin, Janet, Chaignet, Fouillée, etc.); nous l'engageons à combler cette lacune. — P. 36. Parlant après Thiersch de la structure dramatique régulière des dialogues, M. J. mentionne leur « division en 5 parties ». Mais la tragédie attique avait-elle donc 5 actes? — P. 64, note 1. Faute de rédaction qui rend la phrase inintelligible. Il faut sans doute *abgesprochen* et non *zugeschrieben*. (Au reste le texte du *Phèdre* 277 *e* est manifestement corrompu et M. J. passe trop vite sur les corrections proposées). — P. 87. « *Erst das Germanentum und zwar das durch die Religion vertiefte hat das Subjekt wie das Subjektive zu seinem hohen freien Wert emporgehoben.* » Phraséologie ampoulée qui n'est ni neuve ni vraie. Tout le passage est à retrancher. A la même page, l'auteur refuse trop absolument aux anciens la notion de l'évolution : elle est clairement indiquée chez Empédocle, Aristote et Lucrèce.

2. *Revue critique*, 6 décembre 1880.

de l'abondance des renseignements que ce dernier a pu tirer des archives pour son grand travail sur la Tribu des drapiers à Strasbourg, travail qui est devenu le modèle à suivre pour tous les jeunes historiens de l'économie politique en Allemagne. Il a résolument abordé le dépouillement des archives des corporations d'arts et métiers, à Bâle, archives très riches pour l'époque postérieure à 1356 [1]; il a tout parcouru, règlements professionnels, comptes, procès-verbaux des corporations, listes des bourgeois, recueils de jugements et d'arrêts, sachant intéresser le gouvernement et les corporations elles mêmes à ses travaux, associant divers collaborateurs à cet inventaire préliminaire, complétant ses fouilles par d'autres, entreprises aux archives de la ville, à celles de la communauté réfugiée française, etc. Le premier résultat de ces longues et pénibles recherches est le gros volume de 700 pages que nous annonçons ici. C'est une monographie des plus riches en renseignements curieux; c'est aussi, avouons-le, l'un des livres les plus difficiles à lire qui nous soient tombés entre les mains. A vrai dire, nous ne pensons pas qu'on puisse lire jamais le travail de M. G. d'une façon courante, tant il est dense et touffu. Mais ce serait se montrer bien vétilleux que de trop accentuer ce détail, en présence de l'abondance d'informations que nous offre l'auteur. En l'étudiant de plus près, on se convaincra, une fois de plus, combien peu nous connaissons encore, à vrai dire, la masse des menus faits économiques, qui sont pourtant la base indispensable de toute histoire politique sérieuse au Moyen-Age.

L'industrie et le commerce bâlois ont connu trois périodes bien distinctes. Bâle a débuté par le grand commerce, se faisant surtout par la voie fluviale; puis est venue la petite industrie corporative, qui, absorbant peu à peu les commerçants notables, a produit une décadence assez marquée de l'activité générale de la cité. Enfin, vers la fin du XVI[e] siècle, les *réfugiés* du dehors ont ramené dans Bâle à la fois des industries plus intellectuelles, si je puis m'exprimer ainsi, et ont en même temps renoué des relations plus suivies avec l'étranger. C'est ce développement industriel et commercial de Bâle que M. G. a suivi, dans une série de chapitres, depuis l'origine des anciennes corporations, encore ouvertes, jusqu'à l'organisation des *tribus;* c'est sous l'évêque Henri de Neuenbourg, l'adversaire de Rodolphe de Habsbourg, que s'opère le groupement des artisans, au point de vue politique. Jusqu'à la fin du XIV[e] siècle les quinze corporations d'arts et métiers seront toutes créées et finiront par l'emporter sur le patriciat urbain, qui forme deux ou trois groupes *(Stuben)* à part, et n'est plus qu'une faible minorité dans les conseils de la ville libre.

Nous ne suivrons pas M. G. dans l'analyse détaillée de l'organisation des corporations, dans la peinture de leur activité industrielle et com-

1. Il existe peu de documents antérieurs à cette date, le grand tremblement de terre de 1356 ayant bouleversé Bâle de fond en comble. Il est permis d'ailleurs de douter qu'il y eût alors déjà des archives corporatives dûment organisées.

merciale, l'énumération de leurs droits et prérogatives. Un chapitre qui nous a paru tout particulièrement intéressant est celui sur les voies de communication au Moyen-Age, sur le commerce du Rhin, sur les passages des Alpes, sur la fréquentation des grandes foires annuelles, sur l'organisation du crédit à cette époque. Le chapitre intitulé *Importance économique du concile de Bâle (1431-1449)* est également fort curieux et suggestif; c'est un exemple frappant à combien de points de vue divers on peut considérer les faits importants de l'histoire.

Nous appellerons encore plus spécialement l'attention sur le chapitre IX : *Fugitifs de Locarno et Huguenots*, qui, pour des lecteurs français, présente un intérêt spécial. Les calvinistes de Locarno apportèrent à Bâle l'industrie propre à la plaine lombarde, celle des soieries. Les huguenots de la fin du XVI[e] siècle implantèrent plus spécialement l'industrie drapière, sans en compter d'autres, moins importantes, comme les passementeries, les broderies sur soie, etc. [1]. Aussi ne saurait-on s'étonner du grand nombre de localités françaises avec lesquelles Bâle était en rapports suivis [2].

En somme, le travail de M. Geering est l'un des plus intéressants et des plus solides qu'on ait publiés dans les dernières années sur ces branches de l'économie politique qui confinent à l'histoire proprement dite et dont l'influence sur elle est de plus en plus reconnue par les érudits qui ne se tiennent pas seulement à la surface du développement historique d'une ville ou d'une nation [3].

R.

---

173. — **Corneille.** Le Menteur, édition annotée, par R. LAVIGNE, professeur au Lycée Henri IV. Paris, Hachette, 1886.

— **Racine.** Esther, édition annotée, par M. LANSON, professeur de rhétorique au Lycée de Toulouse. Paris, Hachette, 1886.

Je viens de relire le *Menteur* avec les bonnes annotations, avec l'excellent commentaire de M. Lavigne, et ç'a été pour moi un double plai-

---

1. Bien reçus au XVI[e] siècle, les immigrants français trouvèrent un accueil infiniment plus froid au siècle suivant, par suite de la jalousie des fabricants établis qui craignaient leur concurrence. « Les Welches nous sont nuisibles comme la gelée aux vignes » disait un conseiller bâlois en 1643. (p. 590.) A partir de 1648, aucun Français ne fut plus admis à la bourgeoisie.

2. Parmi ces villes, il faut nommer surtout Avignon, Baccarat, Bar-le-Duc, Besançon, Epinal, Lyon et Tours.

3. Voici quelques petites corrections à faire, relevées à la lecture du volume : P. 423. *St-Ludi (?)* est Saint-Ludan, qui fait partie de la commune de Hipsheim, dans la Basse-Alsace. — P. 435, il faut lire *Baccarat* au lieu de *Bacharach*. — P. 478. Quel peut être le Charles IX pour lequel on lève des troupes à Bâle en 1610? — P. 551, lire *Pfalzweyer* au lieu de *Pfalzweiler*. — P. 552, lire *Reichenweyer* pour *Richewihr*. — 560 lire *Courcelles* pour *Courselle*. — P. 561. Tonnerre n'est pas « *die Hauptstadt* des Departements Yonne. »

sir. — Quoique Corneille ait débuté par des comédies, il peut paraître étonnant qu'il soit descendu tout à coup des hauteurs sublimes où il s'était élevé avec le Cid, Horace, Cinna, Polyeucte, pour voir les hommes tels qu'ils sont après les avoir peints tels qu'ils devaient être. C'est qu'il avait la souplesse, la variété du génie. Mais qu'on ne s'y trompe pas cependant : il circule encore dans cette amusante comédie je ne sais quel souffle héroïque qui nous rappelle de temps en temps le vers du poète :

Corneille est à Rouen, mais son âme est à Rome.

Son Dorante qui ment avec tant de candeur et de *vérité* n'est pas un personnage comique odieux ou vulgaire. Les spectateurs s'aperçoivent dès l'abord que ses mensonges ne sont que des étourderies, des fredaines de jeunesse dont il se corrigera. Il invente les histoires les plus extravagantes pour « étonner et forcer à se taire les conteurs de nouvelles », pour « leur faire rentrer leurs nouvelles au corps. » Outre qu'il a de l'esprit, il est brave : à peine débarqué à Paris, il se met trois affaires sur les bras, un amour, un mariage et un duel, et il va tout de suite au-devant de celui qui « l'ose quereller. » Quant à Géronte, c'est un autre don Diègue, qui trouve des accents superbes pour gourmander son fils, et qui gronde d'une bouche indignée, « *tumido delitigat ore.* » C'est ainsi que Corneille, avec un art qu'on ne saurait assez faire ressortir, a mêlé le sublime au plaisant. Ne dirait-on pas qu'il a habité Paris toute sa vie lorsqu'il fait dire à Cliton :

Connaissez mieux Paris, puisque vous en parlez.
Paris est un grand lieu plein de marchands mêlés ;
L'effet n'y répond pas toujours à l'apparence :
On s'y laisse duper autant qu'en lieu de France ;
Et parmi tant d'esprits plus polis et meilleurs,
Il y croît des badauds autant et plus qu'ailleurs.

Ce Cliton, valet de Dorante, a pour le moins autant d'esprit que son maître. Molière ne l'oubliera pas, et dans Regnard, il fera rire maintes fois sous les noms d'Hector ou de Crispin. On rencontre çà et là dans le *Menteur* quelques *préciosités* de langage que M. Lavigne a eu soin de noter. Ainsi lorsque Dorante, essayant de se soustraire au lourd fardeau du mariage, dit à son père qu'il lui faut auparavant acquérir quelque nom dans les combats et signaler son bras par quelques exploits, Géronte lui fait cette réponse qui sent *le fin du fin* :

Avant qu'être au hasard, *qu'un autre bras t'immole.*

Ce trait et quelques autres semblables sont comme la marque de l'époque.

Du *Menteur* je passe sans transition à l'*Esther* de Racine, édition annotée par M. Lanson. Elle est précédée d'une biographie du poète, courte et sommaire, comme il convient, et d'une notice sur la pièce. M. L. a eu raison de ne pas voir dans cette tragédie, comme l'a fait

M. Deschanel, une longue série d'adulations à l'adresse de Louis XIV et de Mme de Maintenon; non pas que Racine ne fasse point quelques allusions au grand roi et à la favorite (le sujet choisi y prêtait naturellement), mais je ne crois pas qu'il soit paradoxal de soutenir que le poète, ainsi qu'il le dit lui-même dans sa préface, a évité, autant qu'il l'a pu, de mêler le profane au sacré, et qu'il a voulu montrer surtout qu'on pouvait tirer de beaux effets de l'Ecriture. Quoi qu'en dise M. Deschanel, la conversion de Racine était bien sincère, et de plus il était devenu

Tant de nos premiers ans l'habitude a de force!

aussi janséniste que ses anciens maîtres, si bien qu'il semble que ses deux dernières tragédies ont été faites moins pour faire sa cour que pour expier les premières. Il ne voulait pas écrire pour les « profanes amateurs des spectacles frivoles », et ce n'est point sa faute si *Esther* obtint dans la Maison de Saint-Cyr un succès tout mondain.

M. Lanson a mis en note tous les passages du *Livre d'Esther* traduits ou imités par Racine : de cette façon les élèves verront mieux à l'œuvre l'abeille industrieuse.

A. Delboulle.

---

174. — **Eléments de grammaire française à l'usage de l'enseignement moyen,** par J. Delbœuf et L. Rœrsch, professeurs à l'Université de Liège, 2e édition, revue et corrigée. Liège, Ch. Desœr, 1886. In-8 de XIV, 149.

« Il importe que, dans les premières années du collège ou de l'école moyenne, l'élève se fasse une idée juste de la nature des mots et des diverses fonctions qu'ils peuvent remplir dans la phrase. C'est dire qu'il faut lui donner des définitions simples et claires, mais avant tout exactes, l'exactitude étant d'ailleurs une condition indispensable de la clarté. Si les éléments ont été mal exposés ou mal compris, l'élève ne cesse de tâtonner dans tout le cours de ses études et subit, jusque dans l'enseignement supérieur, les conséquences d'une première instruction défectueuse ».

J'ai tenu à citer, dans son entier, ce passage de la préface que MM. J. Delbœuf et L. Roersch ont mis en tête de leur grammaire, parce qu'on y trouve nettement exprimé le programme qu'ils ont voulu — et ils y sont entièrement parvenus — réaliser en l'écrivant; ne donner à l'élève que des définitions claires et exactes; le faire passer, sans effort, du simple au composé; grouper ensemble les faits grammaticaux de même nature, de manière à en faire saisir les rapports et l'analogie, voilà quelques-uns des traits qui distinguent la grammaire des savants professeurs de l'université de Liège et qui lui assignent une place à part parmi les ouvrages du même genre.

Après quelques notions préliminaires, sur lesquelles je reviendrai —

il s'agit des sons et des lettres qui les représentent, des signes orthographiques et de l'accent — MM. D. et R. abordent l'étude des mots, la *Lexilogie*, comme ils l'appellent; là, apparaît tout d'abord l'effort qu'ils ont fait pour rompre avec la routine traditionnelle; depuis deux siècles, la plupart des grammairiens ont donné des diverses parties du discours, à peu près les mêmes définitions, quelque peu satisfaisantes qu'elles soient; MM. D. et R. ont cru que l'ancienneté de ces définitions n'était pas une raison pour les conserver, et ils se sont attachés à en donner d'autres plus complètes et plus compréhensibles pour les élèves auxquels elles s'adressent; ils ont fait plus encore; avant de les formuler, ils les ont fait précéder d'explications destinées à faire voir quelle est la vraie nature du mot dont il s'agit: espèce de définition préparatoire qui précise le sens des termes de la définition définitive. Ainsi, au chapitre du pronom : « En désignant les objets par leurs noms, lit-on p. 26, je rappelle l'idée de ces objets et leurs qualités; mais je puis aussi en parler au moyen de mots indiquant l'idée vague et générale d'être, ou celle d'un être avec une qualité purement relative, telle que la place occupée ou le rôle que jouent les personnes dans le dialogue. Les mots servant à désigner les personnes ou les choses sans rappeler, par eux-mêmes, aucune de leurs qualités distinctives, sont les pronoms. »

On voit quel est le procédé simple et méthodique employé par MM. D. et R., de quel genre d'exposition, nette et claire, ils se servent; on les retrouve à chaque ligne de leur *Lexilogie*. Néanmoins, c'est dans la syntaxe qu'ils ont surtout innové et se sont montrés vraiment originaux. Cela se conçoit; si on peut présenter les faits grammaticaux avec plus ou moins de clarté, on ne peut en changer la nature et le développement; après avoir parlé du genre, par exemple, dans le substantif, il faut nécessairement parler du nombre; le tableau de la conjugaison du verbe est de même suivi, non moins nécessairement, de la théorie des temps et de la liste des formes dites irrégulières. Il en est tout autrement dans la syntaxe; là, les grammairiens ont le droit de grouper les règles dans l'ordre qui leur paraît le plus logique, et plus cette partie de la science grammaticale a été négligée jusqu'ici, plus grande aussi est la faculté d'y innover. MM. D. et R. ont largement usé de ce privilège, et il faut les en féliciter.

Leur syntaxe s'ouvre par une étude générale de la proposition et de ses éléments; puis vient un chapitre consacré aux « Rapports des termes de la proposition », — il s'agit de l'« accord du verbe et de l'attribut avec le sujet »; — ensuite ils passent à l'étude des « compléments du sujet et des verbes attributifs ». Les deux chapitres où ils les examinent contiennent, rapprochées et s'éclairant ainsi les unes les autres, des questions qu'on trouve dispersées d'ordinaire et sans lien qui les unisse : emploi de l'article, accord de l'adjectif qualificatif et syntaxe des déterminatifs, puis les divers compléments du verbe, avec leur place, leurs

rapports, depuis le régime direct jusqu'aux adverbes de négation. On voit comme tout se tient et s'enchaîne dans les « Eléments » de MM. D. et R. et avec quelle facilité, grâce à cette heureuse méthode, l'élève peut saisir les règles les plus compliquées.

A l'étude des compléments succède celle des voix, des modes et des temps ; elle a été traitée avec un soin tout particulier ; M. D., qui avait autrefois dans une brochure, dont la *Revue critique* a eu occasion de parler, consacré quelques pages pleines de vues ingénieuses aux définitions grammaticales et à l'emploi des temps, ne pouvait manquer de mettre ici la marque de son esprit philosophique et précis. Les diverses définitions, données des modes et des temps, sont à retenir pour leur simplicité et leur clarté : « L'imparfait exprime l'action comme se faisant *à un moment du passé.* » — « Le passé indéfini présente l'action verbale comme faite, achevée *au moment de la parole.* » On voit comme cela est simple, facile à comprendre et à retenir. On en doit dire autant de la théorie des temps du subjonctif, parfois si obscure et ici si nette et si claire.

Un sixième chapitre, consacré à la construction et aux figures de syntaxe, termine, — je ne parle pas de l'Appendice, — les « Eléments » de MM. D. et R. ; il forme, avec le premier chapitre de la syntaxe, un cours d'analyse logique complet, mais débarrassé des subtilités qui l'obscurcissent trop souvent. On le voit, rien d'essentiel n'est oublié dans ce livre de 143 pages, et tout y est présenté avec une méthode, une clarté d'exposition qui en assure le succès. En quatre ans, il est arrivé à sa seconde édition, on ne peut douter qu'il n'arrive bientôt à la troisième, et l'on peut ajouter que ce n'est pas seulement en Belgique, mais en France, qu'il mérite d'être consulté ou employé. Les auteurs, dans l'édition nouvelle qu'ils devront bientôt préparer, tiendront, on peut l'affirmer, à rendre leur œuvre encore plus digne de l'accueil favorable qu'elle a déjà reçu et qui l'attend encore ; ils me permettront aussi de leur soumettre quelques observations sur des points de détail de la première partie ; je n'ai guère trouvé qu'à approuver et à louer dans la seconde.

P. 4, on lit, au sujet de la demi-voyelle *j* : « Elle est parfois représentée par *y*, on l'écrit *j* après les sons *ai* et *oi*, suivis d'une voyelle » ; jamais l'*i* consonne ou demi-voyelle ne s'écrit *j* en français ; il est difficile aussi, du moins pour un Français, de saisir ce que MM. D. et R. ont voulu dire. Il est également inexact de dire que, dans *pays*, le *j* joint a *i* n'est qu'un simple *i* ; si on prononce *abbé-ie* (abbaye), on ne prononce pas *pé-i*, mais *pé-yi* (pays). Est-il bien exact de dire, même page, que *i* ou *ou, o, u*, suivis d'une voyelle autre que *e* muet, forme une diphthongue ? Dans le premier cas, au lieu de *i*, on a *y*, dans le second, au lieu de *ou, o, u,* on a en réalité *w*. Plus loin, je lis que *u* de *cercueil, orgueil*, « fait partie de la consonne composée » ; s'il en était ainsi on devrait prononcer *eil* et non *euil* la syllabe finale ; *ue* est l'ancien équi-

valent de *eu*, *cercueil* est donc égal, non à *cercu-eil*, mais à *cerc-ue-il*. MM. D. et R. ont eu grand raison de parler, p. 9, de l'« importance grammaticale de l'accent tonique », mais cette importance, c'est dans la dérivation dont ils ne disent rien, non dans la forme actuelle des mots, qu'on peut la constater; l'ancienne langue disait *treuve* (* trobo), *trouvons* (* trobamus), parce que l'*o* de * *trobo* est accentué et l'*o* de * *trobamus* atone; bien que l'accent tonique n'ait point changé, nous disons aujourd'hui *trouve*, *trouvons*. Il faudrait donc modifier la règle et surtout en écarter les mots savants, comme *solitude*, ou ceux où, comme dans *vaux*, la voyelle composée provient de la transformation de *l*. — N'aurait-il point été bon, au sujet du double genre de certains noms, d'en indiquer les causes historiques? De même à propos de la formation du pluriel, MM. D. et R. auraient pu trouver dans les notions grammaticales du *Seizième siècle en France*, de M. A. Darmesteter, une explication de l'emploi de *x*, qui fait paraître moins étrange l'usage que nous faisons de cette lettre. Ils pourront y trouver aussi de quoi modifier quelques points de leur théorie de la formation du féminin des substantifs. Il ne faudrait pas, par exemple, laisser croire que la terminaison féminine *euse* vient de la désinence masculine *eur*, ni que la forme en *esse* est une exception. — La conjugaison en *ir* a été, avec grand raison, subdivisée en deux classes; mais je ne vois pas indiqué le motif de cette division; pourquoi aussi dans le tableau des formes temporelles n'avoir pas mis en évidence l'*iss*, qui distingue ces deux classes de verbes : *fin-iss-ons*, *sent-ons*? Il n'eût peut-être pas été inutile non plus de faire remarquer que si, des quatre conjugaisons, les deux premières sont si nombreuses, les deux dernières si peu, c'est que les unes sont vivantes et renferment tous les dérivés français, les autres mortes et ne comprennent que des verbes tirés du latin. — Du moment que MM. D. et R. écartaient de leurs « Eléments » la phonétique, il eût fallu, je crois, dans le chapitre de la composition, ne faire entrer que des dérivés français; l'élève comprendra sans peine, p. 63, comment de *règle*, viennent *régler*, *réglement*, *réglementer*, *réglementation*; verra-t-il, s'il ne sait rien de la phonétique, le rapport qu'il y a entre *roi*, *reine* et *régir*, entre *direct* et *droit*, etc.? Mais en voilà assez. Le petit nombre des remarques qui précèdent ne peut que faire ressortir tout ce qu'il y a de nouveau et d'excellent dans le livre de MM. J. Delbœuf et L. Roersch, et je ne les ai faites que pour montrer le soin, je dois ajouter l'intérêt, avec lequel je l'ai lu.

Ch. J.

---

175. — Gregor KREK. **Einleitung in die Slavische Literaturgeschichte.** Akademische Vorlesungen, Studien und Kritische Streifzüge. 2e Auflage. Un vol. in-8 de XI, 887 p. p. Gratz. Leuschner et Lubensky, 1887. Prix : 25 fr.

En rendant compte, il y a treize ans, de la première édition de cet important ouvrage [1] j'exprimais l'espoir de lui voir prendre place dans les bibliothèques à côté de l'œuvre de Schafarik et je signalais le service sérieux que l'auteur avait rendu à la science. Le public a confirmé mon appréciation. M. Krek n'a vu dans le succès qui a accueilli son travail qu'une raison de le perfectionner et il nous le rend aujourd'hui sous une forme entièrement nouvelle. L'édition de 1874 comptait 336 pages; celle de 1887 en a 887. L'index alphabétique, dont nous regrettions l'absence, occupe dans le volume actuel près de 50 pages. Tous nos remerciements à l'élève de M. K. (M. Hubad) qui a pris la peine de le dresser. L'auteur a bien voulu tenir compte également des observations amicales que nous lui avions adressées sur certaines transcriptions. On peut lui rendre cette justice qu'il n'a rien négligé pour se tenir au courant des travaux qui ont paru dans ces dernières années, non-seulement sur les origines slaves, mais encore sur les rapports linguistiques indo-européens. Les lacunes que l'on pourrait signaler dans le premier livre s'expliquent par une circonstance que M. K. signale dans sa préface : ce livre était déjà imprimé en 1884. Cette réserve indiquée, il n'existe actuellement, dans aucune littérature, aucun ouvrage qui fournisse sur les origines slaves un ensemble aussi complet d'informations et une aussi copieuse bibliographie. Je persiste à regretter que l'auteur n'ait pas traduit (au moins en abrégé) les titres des innombrables livres, brochures ou articles qu'il cite à chaque page. Ils donnent une idée excellente du mouvement scientifique des peuples slaves et si M. K. a écrit son livre en allemand, c'est évidemment pour qu'il ne soit pas lu seulement par des Slavistes de profession. Les notes — qui bien souvent engloutissent le texte — témoignent de lectures colossales. Aucun livre publié en Occident n'avait encore mis à la disposition de l'étudiant un pareil ensemble d'informations. Les Slavistes ne trouveront pas seuls à s'instruire chez M. K. Les folkloristes rencontreront dans l'*Einleitung* un précieux ensemble de renseignements. M. Krek a donné de très larges développements aux chapitres où il traite des traditions, des contes, des proverbes, des énigmes, des chansons, de l'étymologie populaire. Remarquons à ce propos qu'il met encore à profit les poèmes tchèques dont l'authenticité a eu à subir depuis quelque temps — même en Bohême — de si rudes assauts. *Si qua Pergama dextra!*

Quoi qu'il en soit, cette nouvelle édition d'un livre excellent annule complètement la précédente. Parmi les titres scientifiques dont l'auteur a fait suivre son nom, on regrette de ne pas trouver ceux de membre correspondant des académies de Vienne et de Pétersbourg. L'auteur de

1. Voir la *Revue critique*, de 1874.

l'*Einleitung* a tous les droits à cette double distinction qui ne saurait se faire longtemps attendre.

L. LEGER.

CHRONIQUE

ALLEMAGNE. — M. LUDWIG, de Prague, doit publier bientôt un lexique complet du *Rig-Veda*, qu'il a traduit récemment.

— L'explorateur Ed. GLASER vient de publier à ses frais et offre à tous ceux qui s'adresseront directement à lui (Prag, *Hybernergasse*, 4), une brochure, de 47 pages in-8, intitulée *Südarabische Streitfragen* « Controverses Yéménites ». C'est un nouvel épisode de la guerre qu'il soutient contre M. David Heinrich Müller, professeur ordinaire de langues sémitiques à l'Université de Vienne, sans conteste un maître de l'épigraphie sabéenne. Le combat se poursuivra sans doute encore longtemps entre les deux champions, et nous continuerons à rester spectateurs impassibles, mais non indifférents, de la lutte, où ils s'entredéchirent tout en parlant sans cesse de leur amour de la paix et en aspirant l'un et l'autre à une ère de concorde où ils travailleront ensemble au progrès de la science. Le malentendu, qui les divise, ne paraît point à la veille d'être dissipé. Dans de tels différends, ce sont toujours les médiateurs qui font défaut. Heureusement, un habile voyageur et un homme d'esprit comme M. Ed. Glaser ne prennent jamais la plume sans nous instruire. M. E. Gl. se laisse entraîner à quelques confidences géographiques, qu'il glisse à l'oreille de M. D. H. Müller, mais que chacun de nous s'empressera de saisir au passage. J'ai inscrit sur mes tablettes sans tarder ce qui se rapporte à *T*habyân et à Maifa', dans la région de Djabal *Had*our Nabbî Schou'aib. — H. D.

— M. H. WINKLER, de Breslau, déjà connu du public savant par ses remarquables études dans le domaine des langues ouralo-altaïques, vient de publier à la librairie Dümmler, de Berlin, un ouvrage intitulé : *Zur Sprachgeschichte, Nomen, Verb und Satz, Antikritik*. (In-8°, v et 306 p., 6 mark.) C'est une étude générale du langage humain, dans laquelle les langues sont classées, non par groupes morphologiques, mais d'après les affinités qu'elles présentent au point de vue de la structure de la proposition simple, autrement dit, de l'expression de la pensée. Rien n'est plus curieux que la variété des concepts, que la soi-disant analyse logique jette dans un moule uniforme : ce qui est sujet pour nous est objet pour le Cafre, possesseur pour l'Égyptien, instrument pour l'Australien ; ce que nous nommons verbe est prédicat dans la pensée des uns, objet possédé dans celle des autres, et ainsi de suite. Cette étude d'ensemble, conduite par M. Winkler avec toute la sûreté de méthode et d'érudition qui lui est propre, et illustrée de nombreux exemples, est plus que toute autre de nature à faire réfléchir le grammairien et le philosophe sur le caractère essentiellement relatif des catégories de l'entendement humain.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 35 — 29 août — 1887

176. — **Studien auf dem Gebiete des Griechischen und der Arischen Sprachen,** von Johannes Baunack und Theodor Baunack. — I, 1 : epigraphisch-grammatische Analekten von J. B.; Inschriften aus dem Asklepieion zu Epidauros von J. B. — Leipzig, S. Hirzel, 1886. In-8, x-218 pp.

Bien que ce volume s'annonce comme le premier d'une série publiée en collaboration, il est dû exclusivement à la plume de l'un des auteurs. Tous deux sont assez honorablement connus du public savant pour que les prémices de leur collection soient accueillies avec faveur et la suite impatiemment attendue.

La première partie (pp. 1-76) du livre de M. J. Baunack est surtout un recueil d'étymologies grecques. L'épigraphie proprement dite n'y revendique guère que la restitution partielle de quelques fragments d'inscriptions crétoises trouvées en Carie et un intéressant supplément à la grammaire de la Table de Gortyne [1]. Quant aux étymologies, toutes fort curieuses et témoignant d'un merveilleux esprit de recherche, toutes cependant ne sont pas convaincantes au même degré. Il y en a d'irréprochables, celle d'ἐνιαυτός, par exemple (ὁ ἐν ἴᾳ [2] * Ϝτῇ χρόνος, le mot * Ϝτ-ή présentant la forme réduite de la racine qu'on trouve à l'état normal dans Ϝέτ-ος, p. 28), ou bien encore celle qui tire le mot Εἰσπανία de la locution εἰς Πανίαν πλεῦσαι, Πανία étant le nom donné anciennement, soit à une colonie, soit à la terre ferme en général (cf. arcad. πάομαι, posséder, Πάν, dieu des troupeaux, Πανία, ancien nom de l'Arcadie, p. 73). La plupart sont très hasardées, sans qu'il y ait lieu d'en faire à l'auteur le moindre reproche : en science comme partout ailleurs il faut savoir risquer pour acquérir. Encore est-il pourtant que ces hardiesses ne vont point sans quelque danger, quand le profit à en retirer n'est pas en rapport avec l'effort qu'elles exigent et le risque qu'elles font courir. Tel est peut-être le cas pour l'étymologie conjecturale du mot Σαπφώ (p. 56). Supposons un instant qu'il soit démontré que Σαπφώ ou Ψάπφω est la

1. Cf. *Rev. crit.* (nouv. sér.), XX, p. 294.

2. Plus exactement ἰᾷ.

forme hypocoristique de *Ψαλλε-φίλα : qu'en revient-il à la science? l'étymologie d'un nom propre, et rien de plus; mais, d'autre part, quelles témérités ce précédent n'autoriserait-il pas chez les étymologistes trop disposés à croire que tout est dans tout, qui n'auraient pas, pour se prémunir contre le danger d'une imagination trop vive, la sévère méthode de notre auteur? Je lui soumets en passant cette simple réflexion, qui n'atténue en rien le rare mérite de son œuvre.

En revanche, tout est à louer sans réserve dans la seconde partie (pp. 77-218), où M. B. étudie, au double point de vue de la langue et des restitutions, les inscriptions de l'Asclépiéion d'Epidaure dues aux recherches de M. Cavvadias — pourquoi écrit-il « Kabbadias »? — en y joignant une longue inscription nouvellement découverte à Trézène en Argolide. Correction du texte, restitutions heureuses, emploi et critique sagaces des travaux antérieurs, index exact et complet, M. B. n'a rien épargné de ce qui constitue une publication définitive. Ils sont vraiment d'un intérêt encore actuel et méritaient l'honneur d'une pareille réédition, ces monuments authentiques du pouvoir suggestif des prêtres d'Esculape ou de la simplicité de ses fidèles. En lisant ces récits de guérisons miraculeuses, ces naïfs actes de foi qu'on peut prendre à volonté pour un hommage ou une réclame, on s'associe aux réflexions qu'ils inspirent à l'auteur (p. 145), et l'on répète, après M. S. Reinach, qui traduisait, peu après son apparition, la longue inscription de 126 lignes, véritable bréviaire de cette puérile thaumaturgie [1] : « Il y a quelque chose de presque humiliant à constater que la crédulité des hommes n'a pas fait un pas en arrière depuis deux mille ans. »

Parmi les trouvailles linguistiques auxquelles cette étude a conduit M. B., on doit mentionner les étymologies des trois mots Παιάν, Ἀπόλλων et Ἀσκληπιός, données à propos du Péan d'Isyllos (p. 152). Παιάν, en particulier, serait le produit d'une corruption bien singulière : il viendrait de la formule liturgique Ἰεπαιᾶν' ἰεπαιᾶνα, comprise et coupée Ἰὴ Παιάν, tandis qu'elle procède de la locution ἴ' ἐπ' Αἰᾶν', ἴ' ἐπ' Αἰᾶνα, c'est-à-dire ἴε ἐπὶ Αἰᾶνα (littéralement « va vers le Guérisseur »). *Αἰάν, dans cette hypothèse, équivaudrait à *αἰσά-Fων, et *αἶσα (guérison) contiendrait avec renforcement la racine ἰς de ἰάομαι. Si compliqué que puisse paraître ce processus, il faut savoir gré à M. Baunack d'une conjecture qui explique, non seulement un nom propre jusqu'à présent mystérieux, mais encore plusieurs des particularités liturgiques du culte d'Apollon.

V. Henry.

1. *Chronique d'Orient* de la *Rev. Archéolog.* 1884.

177. — **Scriptores rerum germanicarum in usum scolarum recusi.** Chronicon Moguntinum edidit Carolus HEGEL. Hannoveræ, Hahn, 1886, XXI, 103 p. in-8.

Ce n'est pas un texte inédit que nous présente ici le savant historien d'Erlangen. Il avait déjà utilisé le texte découvert à la Bibliothèque royale de Munich (cod. lat. 24163) dans sa collection des *Deutsche Staedtechroniken*, au milieu desquelles il avait inséré par exception ce texte latin, au tome XVIII, renfermant les chroniques de Mayence. Mais une nouvelle et soigneuse collation du manuscrit, faite par M. Aug. Wyss, a permis à M. Hegel de nous donner un texte qui, dit-il, est « multis modis emendatior et nitidior » que celui de la collection des *Chroniques*. Une introduction détaillée nous oriente sur les origines de ce récit primitivement rédigé vers 1350 par un clerc mayençais et continué par d'autres jusque vers la fin de la première décade du XVe siècle. La partie du *Chronicon* qui se rapporte à la seconde moitié du XIVe siècle est un document historique de haute valeur (*maximi momenti*, dit M. Hegel). L'éditeur examine également quels sont les historiens, anciens ou plus récents, qui, depuis l'époque de la Réforme, ont utilisé le manuscrit de Munich. Dans son précédent travail, il avait attribué la rédaction probable du *Codex* (qui renferme plusieurs autres fragments historiques, annales, catalogues d'évêques, etc.) à Frédéric Nauséa, théologien mayençais et plus tard évêque de Vienne (*Mainzer Chroniken*, II, p. 135). Aujourd'hui M. Hegel revient sur cette opinion et, par suite d'une comparaison plus exacte des écritures de l'époque, il croit pouvoir attribuer la compilation du manuscrit, d'où est tiré le *Chronicon Moguntinum*, à Laurent Truchsess de Bomersfelden, doyen du chapitre de Mayence depuis 1513, mort à Würzbourg en 1543.

R.

---

178. — **Die Schweizer Minnesænger,** mit Einleitung und Anmerkungen herausgegeben von Karl BARTSCH. (Bibliothek ælterer Schriftwerke der deutschen Schweiz, herausgegeben von Jakob Bæchtold und Ferd. Vetter. Sechster Band). Frauenfeld, Huber. In-8, CCXX et 474 p.

M. Bartsch a reproduit dans le sixième volume de sa « Bibliothèque des anciennes œuvres de la Suisse allemande » le texte des pièces de vers laissées par les Minnesänger suisses. Il compte trente-deux de ces minnesänger. Il retrace d'abord leur vie et, comme dans son édition des *Deutsche Liederdichter*, fait leur généalogie, mentionne tous les documents où paraît leur nom; ces biographies, consciencieusement faites et fournies de détails biographiques aussi abondamment que possible, sont suivies d'une appréciation du talent du minnesänger, des influences qu'il a subies, des mètres qu'il a maniés. On remarquera parmi ces étu-

des, dont quelques-unes comptent dix à vingt pages, celles sur Steinmar, sur le comte Wernher de Honberg, sur Hadloub. A la suite de cette copieuse introduction vient le texte des lieds (p. 1-402). Le volume se termine par un appendice qui renferme l'appareil critique. On pourrait reprocher à l'éminent érudit d'avoir été trop avare de notes explicatives dans une édition destinée au grand public, et plus d'un Suisse qui achètera le volume, souhaitera d'avoir la traduction en même temps que le texte. Mais cette légère critique ne diminue en aucune façon le mérite de ce beau et vaste recueil qui contient une partie — à peu près le cinquième — du *Minnesang* allemand. Il ne faut pas oublier en effet que le manuscrit de Paris — que M. B. a eu entre les mains il y a trois ans — a été composé en Suisse. Ajoutons que tous ces poètes que nous présente M. Bartsch n'ont pas été de remarquables génies et qu'ils sont bien au-dessous d'un Walther de la Vogelweide; mais ils marquent, dans une période de cent cinquante ans, les étapes du Minnesang; ils en représentent toutes les directions, ou à peu près; ils ont été aussi accessibles que les poètes d'Allemagne à l'influence française, et plusieurs d'entre eux appartiennent aux meilleurs des lyriques du XIIe et du XIIIe siècle.

A. Chuquet.

---

179. — **Le mystère des Trois Doms** joué à Romans en MDIX publié d'après le manuscrit original avec le compte de sa composition, mise en scène et représentation et des documents relatifs aux représentations théâtrales en Dauphiné du XIVe au XVIe siècle, par feu Paul-Emile Giraud, ancien député, ancien correspondant du Ministère de l'instruction publique, et Ulysse Chevalier, chanoine honoraire, membre non résidant du Comité des travaux historiques. Lyon, Auguste Brun, 1887, in-4 de CXLVIII-928 p. Tiré à 200 exemplaires.

Le *mystère des Trois Doms*, c'est-à-dire des trois saints martyrs Séverin, Exupère et Félicien, ouvrage du chanoine Pra, fut représenté à Romans aux fêtes de Pentecôte, les 27, 28 et 29 mai 1509. Il en est fait mention plus ou moins précise dans les temps postérieurs, d'abord en mai 1521, où le ms. fut prêté à Ponson Baudin fils, de Romans, pour l'aider à composer l'histoire de la vie de saint Ignace, puis un peu plus tard, quand Aymar du Rivail écrivait ses neuf livres sur les Allobroges publiés par M. de Terrebasse en 1844, ensuite à la fin du XVIIIe siècle, dans les *Affiches du Dauphiné* (1787), etc. En 1848 — je résume la savante introduction des éditeurs — parut un ouvrage qui, en l'absence de l'original du drame, renseigna sur bon nombre de questions intéressantes auxquelles il donnait lieu. C'était la *Composition, mise en scène et représentation du mystère des Trois Doms*, etc., *d'après un manuscrit du temps*, publié et annoté par M. Giraud. L'auteur donnait au public le texte d'un mémoire ou compte écrit dans le temps même, et où sont rapportés, jour par jour, les arrangements pris,

les marchés passés, les sommes payées ou reçues pour la composition, la mise en scène et la représentation de ce drame. M. Petit de Julleville, qui parle à plusieurs reprises de la pièce des Trois Doms dans la première partie de son ouvrage *Histoire du théâtre en France : les mystères*, n'a pas manqué de faire ressortir ce qu'il y a de neuf et de précieux dans le mémoire mis en lumière par M. Giraud, où, selon l'expression du savant professeur à la Faculté des lettres de Paris, l'histoire du mystère est retracée avec des détails que nous ne possédons sur aucun autre mystère [1]. Peu de temps après que M. Petit de Julleville se fut occupé de ce mémoire, le manuscrit du mystère des Trois Doms fut découvert à Romans, dans le grenier de Mme Sablières des Hayes, au milieu d'autres registres poudreux (décembre 1881). Acquis par M. Giraud, il fait actuellement partie de la belle bibliothèque qu'a héritée de son oncle M. Paul Giraud, conseiller à la cour d'appel de Lyon.

Les éditeurs, après avoir décrit (p. XIII), le ms. si heureusement retrouvé, recherchent dans quelles circonstances fut décidée et menée à bonne fin la représentation d'un mystère à Romans, quelles furent les causes déterminantes de la résolution prise à cet égard par le clergé et le peuple de la ville. Ils montrent (p. XXVII) que les Romanais, heureux d'avoir vu cesser la peste de 1505-1507 « songèrent à témoigner leur reconnaissance à Dieu et aux martyrs Séverin, Exupère et Félicien, dont ils avaient deux fois invoqué la puissante intercession. Les reliques de ces généreux confesseurs de la foi, que saint Barnard avait transférées de Vienne à l'église de Romans dès sa fondation, y reposaient enfermées dans une châsse consacrée par la vénération des fidèles; c'était donc une pensée populaire et pieuse que celle de célébrer leur martyre, et de reproduire aux yeux de tous les actes de leur vie et le tableau de leurs glorieux tourments ».

Les éditeurs racontent ensuite (p. XXVIII-XL) les incidents divers auxquels le Mystère des Trois Doms donna lieu à Romans. Ils nous présentent l'auteur de la pièce, le chanoine Siboud Pra, un des personnages considérables de la ville de Grenoble, et un autre poète dont on voulut faire son collaborateur, mais qui refusa de « besoigner avec le chanoine », ayant, il est vrai, consenti un peu plus tard à corriger l'œuvre de son confrère : c'était Claude Chevalet, natif de Vienne. La notice sur ce dernièr poète (p. XXXII-XXXVII) est fort intéressante et révèlera force particularités à ceux qui connaissent le mieux l'histoire littéraire de la première moitié du XVIe siècle [2]. Mentionnons, après

1. L'original du compte de la représentation a été donné par feu M. Giraud, le 14 septembre 1881, à la Bibliothèque nationale, où il est inscrit sous le n° 1261 des nouvelles acquisitions du fonds français.

2. Le nom de ce poète, lit-on (p. XXXII, note 1). « est bien *Chevalet* et non point *Chivalet*, comme l'écrivent Chorier (*Hist. de Dauph.* 1672, t. II, p. 536 de la n. éd.) et Guy Allard (*Biblioth. du Dauph.* 1680, p. 71), et après eux MM. Weiss (dans la *Biogr. univ.* de Michaud, 1813, t. VIII, p. 413) et Gust. Brunet (dans la *Nouv.*

cela, la liste des noms des acteurs tirée du ms. original du *Mystère des Trois Doms*, acteurs qui, au nombre de 96, appartenaient aux premières maisons de la ville et parmi lesquels figuraient un cordelier, un chanoine et l'official lui-même, c'est-à-dire l'ecclésiastique chargé des pouvoirs de l'archevêque de Vienne à Romans; la description du théâtre établi dans la cour du couvent des Cordeliers; l'énumération de ceux qui élevèrent ou décorèrent le théâtre (au nombre de ces derniers brille le peintre François Thévenot, artiste distingué sur lequel on ne savait presque rien); diverses indications sur le costume des acteurs, sur les répétitions accompagnées d'autant de collations (gâteaux appelés foyasses, fruits et vin); l'analyse du mystère laquelle ne remplit pas moins de seize pages (LIX-LXXIV), suivie d'une appréciation (p. LXXV) que nul trouvera trop sévère et que voici : « Faiblesse du plan, enchevêtrement des faits, prolixité fastidieuse, manque de goût, négligence de style, anachronismes singuliers, tout cela s'y trouve successivement ou même à la fois. L'expression surtout atteint souvent la grossièreté la plus odieuse ». Les judicieux critiques atténuent quelque peu (p. LXXVI-VII) ce rigoureux jugement [1], mais, en définitive, comme ils le disent

Biogr. génér., 1856, t. X, c. 336). Il suffisait, pour éviter cette erreur, de lire le titre même du Mystère imprimé en 1530, que nous citerons plus loin. Du Verdier et son annotateur La Monnoye (*Bibl. franç.* 1772, t. III, p. 314-5) ne s'y sont pas trompés, non plus que M. Petit de Julleville (ouv. cité, t. I, p. 331). » Voici une seconde note rectificative (p. XXXIII) : « Guy Allard, qui fait de Chevalet un gentilhomme du Viennois dont la famille porte de gueules au cheval échappé d'argent (*Dict. du Dauphiné*, 1864, t. I, c. 282), lui donne, ainsi que les frères Parfaict (*Hist. du théâtre franç.*, 1745, t. II, p. 259) et M. Rochas (*Biog. du Dauph.* 1856, t. I, p. 234) le prénom d'*Antoine;* Chalvet, dans sa nouvelle édition de G. Allard (*Bibl. du Dauph.* 1797, p. 113), celui de *Claude*. C'est à ce dernier qu'il faut s'arrêter, car les registres de la ville de Valence l'appellent à trois reprises *Claudius*, *Claudus :* seulement le nom y est toujours précédé de la qualité fort peu aristocratique de *mestre*. Quant à sa noblesse et à ses armes, rien n'est moins certain; nous n'avons à ce sujet que le témoignage de Guy Allard (reproduit sans autre preuve par M. de la Batie dans son *Armorial de Dauph.* 1867, p. 151) et cet auteur, en général peu exact et peu scrupuleux, est ici d'autant plus suspect que Chorier, qui entre au sujet de la famille *Chivallet* dans des développements étendus (*Estat polit.*, 1671, t. III, p. 186-7), ne parle nullement de l'auteur de *Sainct-Christophe*, dont il était cependant le compatriote... » Voir, sur *la vie de Sainct-Christofle*, une très bonne note bibliographique (p. XXXV).

1. « Gardons-nous d'ailleurs d'outrer le mal. S'il y a beaucoup à redire dans le Mystère des Trois Doms, si trop de scènes sont parsemées de mots de la rue, il est bon d'observer que c'est là le fait presque exclusif des personnages subalternes. Tout à côté — et ceux qui ont écrit sur les mystères ont peut-être trop glissé sur cette observation — on rencontre des formules d'exquise politesse, qui touchent même parfois à l'obséquiosité... Au point de vue littéraire, l'œuvre du chanoine Pra offre quelques passages qui tranchent avec bonheur sur le fond languissant et monotone du drame. On n'y trouve pas de scène irréprochable, mais il en est qui sont heureuses par certains côtés. Tel qu'il est, avec les défaillances, les longueurs et la pauvreté de style qui le caractérisent, cet ouvrage a dû atteindre son but, qui était d'arracher pour un moment toute une foule au prosaïsme de la vie vulgaire et de la mettre dans un contact plus intime avec les saints qu'elle aimait. »

avec une douce ironie, le *Mystère des Trois Doms* ne prendra pas place parmi les chefs-d'œuvre de l'esprit humain.

Dans le reste de l'*Introduction*, on trouvera le relevé de la recette des trois journées de représentation, appuyé sur des chiffres officiels (p. LXXX-LXXXVI), [1] une étude développée sur les trois martyrs Séverin, Exupère et Félicien (p. LXXXVII-CIV), enfin un substantiel résumé des nombreux documents réunis à la suite du mystère et qui remplissent le dernier tiers du volume. De ces documents publiés, comme le mystère lui-même, avec toute l'exactitude que l'on pouvait attendre de deux paléographes renommés, ont été tirées de curieuses indications sur les représentations théâtrales en Dauphiné depuis le milieu du XIVe siècle jusqu'au milieu du XVIe [2]. Tous les papiers des archives municipales de Die, de Grenoble, de Montélimar, de Nyons, de Romans, de Valence, de Vienne, ont été vaillamment consultés. M. l'abbé Chevalier, rappelant (p. CXIX, note 1) qu'abondance de biens ne nuit pas, n'a pas hésité à joindre aux trouvailles des deux éditeurs sur les mystères, ses propres trouvailles sur les entrées de divers princes ou gouverneurs, entrées qui, selon son expression (p. CXVIII) « sont pour l'historien une mine incomparable et presque inexplorée en Dauphiné. » De cette mine, il a tiré mille particularités, telles que celles-ci : présents portés au gouverneur Guillan de Vergy, torches et draps d'or fournis pour la sépulture de ce personnage ; dons au gouverneur Raoul de Louppy et à sa femme Marie de Conflans ; dépense pour le séjour à Romans (15 mai 1363) du roi de France, Jean II le Bon ; dons à Louis d'Anjou, frère de Charles V (18 décembre 1364) ; itinéraire de l'empereur Charles IV se rendant auprès du pape Urbain V (avril-juin 1365) [3] ; l'itinéraire de l'empereur Sigismond en 1415-16 (p. CXXX-CXXXVI), [4] l'organisation par le chanoine Pra, en

1. Le produit total fut d'un peu plus de 680 florins fournis par près de 14,000 spectateurs. La dépense fut beaucoup plus considérale que la recette et ne s'éleva pas à moins de 1737 florins. Les éditeurs (p. LXXXIV) évaluent le florin de 1509 à 12 fr. 73 c. ce qui représente une dépense de 22,120 fr. 87 c.

2. « Dans l'espace d'un peu moins de deux siècles, disent les éditeurs (p. CXLV), nous avons constaté la représentation de 35 mystères ou autres compositions dramatiques et d'un nombre supérieur d'histoires, farces, etc., lors des entrées de personnages importants. »

3. C'est à l'aide de documents locaux qu'a été établi (p. CXX-CXXIV) l'itinéraire de ce prince fort incomplet pour cette période dans les *Regestes* de J. J. Bœhmer. M. l'abbé C., qui ne se refuse pas le plaisir délicat des rapprochements littéraires, cite (p. CXXIV, note 4), au sujet de la messe pontificale à laquelle Charles IV assista, le 1er juin à Avignon, la phrase d'un chroniqueur sur ces *duo mundi capita*, et il ajoute :

« Ces deux moitiés de Dieu, le Pape et l'Empereur,

aurait traduit Victor Hugo *(Hernani)* ».

4. M. l'abbé C. fait observer (p. CXXIX, note 5) que Sigismond n'a pas encore été l'objet d'un de ces volumes de *Regesta*, « dans la rédaction desquels les Allemands excellent et qui rendent tant de services à l'histoire spéciale et à la chronologie » mais que divers documents locaux, dont plusieurs voient ici le jour pour la première

juin 1515 de l'entrée du roi François Ier dans Grenoble (p. CXLIII), achat d'habits aux enfants de la ville de Romans (août 1528) pour *jouer aulcunes chozes et farces* pour *faire honneur au grand maître de Rhodes* (p. CXLV), trois *histoires* (représentations figurées) à l'entrée à Vienne (31 octobre 1529) de l'archevêque Pierre Palmier, composées par Bermond du Mas, écrivain et fatiste de Lyon, etc.

L'*Introduction* qui, comme on le voit, est à elle seule tout un grand ouvrage, se termine par un chaleureux hommage rendu à la mémoire du principal auteur du volume, P. E. Giraud, mort le 30 septembre 1883 « plein de jours et de bonnes œuvres ». M. l'abbé Chevalier a mis un soin pieux à achever l'édition entreprise par son maître vénéré, et tous les érudits lui sauront gré d'avoir enrichi le volume de tant de documents et de notes [1] qui apportent un si précieux contingent à l'étude générale de la littérature dramatique.

T. DE L.

---

180. — **Le Cid, Horace, Cinna, Nicomède,** par P. CORNEILLE. Tragédies publiées conformément au texte des *Grands Ecrivains de la France*, avec notices, analyse et notes philologiques et littéraires, par L. PETIT DE JULLEVILLE, professeur adjoint à la Faculté des lettres de Paris. — Paris, librairie Hachette.

Ces quatre petits volumes, dont le format est à la fois si commode et si élégant, dont l'impression est si nette, font honneur au goût de la Librairie Hachette. Le texte, conforme à celui de la belle édition des *Grands classiques français*, est éclairé de notes nombreuses qui facilitent aux élèves l'intelligence du vieux poète rouennais. La langue de Corneille est si différente de celle que l'on écrit aujourd'hui, de celle même que l'on parlait à la fin du grand siècle, que pour la bien comprendre, les notes philologiques, les explications grammaticales sont tout à fait indispensables. Il faut féliciter M. de Julleville de s'être attaché surtout à expliquer nettement les passages obscurs, les locutions

---

fois, lui ont permis de préciser avec exactitude l'itinéraire de ce prince, lequel itinéraire est écrasant pour l'assertion de certains écrivains, tels que Wurth-Paquet, qui font faire à Sigismond un voyage à Paris en mai 1415.

1. En dehors des notes relatives aux représentations théâtrales, il convient de signaler quelques autres notes biographiques qui, presque toutes, renferment quelque renseignement nouveau, par exemple, les notes sur Aymar de Poitiers, seigneur de Saint-Vallier, grand sénéchal de Provence (p. 656); sur Antoine d'Alpinac, évêque d'Aire (p. 657); sur Laurent Ier Alleman, évêque de Grenoble, d'Orange et, de nouveau, de Grenoble (p. 667); sur Jacques Gélu, archevêque de Tours (p. 689); sur Louis de Villars, évêque de Valence et de Die (p. 719); sur Jacques de Montmaur, gouverneur du Dauphiné (p. 726-727); sur Charles VII et Charles VIII en Dauphiné (p. 755 et p. 787); sur Zizim, frère du sultan Bajazet (p. 785), sur le roi René en Dauphiné (p. 842). Ajoutons que M. l'abbé Chevalier a, de plus, eu le mérite de rédiger l'*Index onomastique* (p. 915-925) où les philologues trouveront quelques mots qui manquent au *Glossaire* de Du Cange et autres célèbres recueils.

vieillies, les mots tombés en désuétude, sans que pour cela il se soit interdit les remarques littéraires, les comparaisons avec les auteurs que Corneille a traduits ou imités, les rapprochements avec ses prédécesseurs ou ses contemporains. Les *Préfaces*, les *Dédicaces*, les *Examens*, les *Avertissements* précèdent le texte « publié du vivant de l'auteur et avoué par lui ; » on n'a pas négligé d'y joindre les variantes qui montrent aux yeux comment le grand poète savait se corriger, et parfois même céder trop humblement aux observations d'une critique étroite et mesquine. Ainsi l'Académie avec Scudéry ayant critiqué l'emploi du mot « *funérailles* » dans ce passage :

> Je l'ai vu tout sanglant, au milieu des batailles,
> Se faire un beau rempart de mille funérailles.

Il le remplaça par deux autres vers qui sont loin, à mon avis, de présenter une image aussi fière, aussi *romantique,* dirait M. Deschanel, qui voit partout du romantique, même dans les *Maximes* de Larochefoucauld. Il avait dit encore dans le Cid :

> Au milieu de l'Afrique *arborer ses lauriers.*

Mais l'Académie, d'accord avec Scudéry et Ménage, ayant prononcé qu'on ne pouvait pas dire *arborer un arbre*, le *bonhomme* Corneille, qui ne pouvait pas comme l'un de ses héros lutter contre trois, supprima cette poétique expression. Heureusement qu'il n'écouta point tous les censeurs, car ses plus belles pièces auraient fondu, comme disait la Bruyère, au milieu de la critique. « *Offenseur*[1] *n'est point français* », lui criait Scudéry. — Cette ardeur que dans les yeux je porte, sais-tu que c'est son sang? « Une ardeur ne peut être appelée sang par métaphore ni autrement », disait l'Académie. Un siècle ne s'était pas écoulé que Voltaire comprend encore moins cette langue énergique, puissante, dont le fond était tout latin, à tel point que dans les tournures, les locutions les plus usitées au XVIe siècle et du temps de Corneille, il ne voit que des barbarismes et des solécismes. On peut être en prose un écrivain de premier ordre, alerte, élégant, limpide, et n'entendre rien ou peu de chose aux mâles et fières beautés de la poésie cornélienne. Voltaire en est une preuve éclatante. Singulière théorie, du reste, que celle qui pose comme un axiôme que « les vers pour être bons doivent avoir l'exactitude de la prose ; que pour juger si des vers sont mauvais, il faut les mettre en prose, et que si cette prose est incorrecte, les vers le sont aussi. » Pour bien apprécier notre grand tragique, « l'auteur de quelques centaines de vers les plus prodigieux qu'ait entendus le monde poétique », il fallait se faire son contemporain par la pensée, connaître à fond la langue du XVIe siècle, et se rappeler aussi, comme on l'a dit fort justement que « ce génie hardi et quelquefois inégal était fait pour

1. Dans son *Lexique de Corneille*, M. Godefroy donne de ce mot un exemple du XVIe siècle, et M. de Julleville en indique un autre emploi par Robert Garnier. Il est plus ancien, car je l'ai trouvé employé deux fois au XVe siècle. On rencontre aussi l'adj. *invaincu* au XVe siècle, ce qui n'a pas été, je crois, remarqué.

être entendu bien plus que pour être lu. » C'est ce que les critiques et les lexicographes modernes ont bien compris, et M. de Julleville a su mettre à profit, non sans originalité, leurs observations judicieuses. Il y a dans le *Cid*, dans *Horace*, dans *Cinna*, dans *Nicomède* des notes ingénieuses, de fins aperçus littéraires qui lui appartiennent, mais il a eu raison de n'expliquer que ce qu'il fallait expliquer, de ne pas étouffer le texte sous les commentaires. Certaines éditions classiques en sont tellement chargées, inondées, que l'attention des élèves, inutilement distraite par tant de renvois, ne sait plus où se fixer. Quelques-unes vont jusqu'à mentionner tous les détails relatifs à la mise en scène, ainsi que les noms des acteurs du temps ; on y apprécie même le jeu de ces acteurs, et l'on cite là-dessus quelques anecdotes tirées des mémoires ou des gazettes de l'époque. Cela peut, sans doute, amuser les curieux et les oisifs, mais les jeunes lycéens ont bien autre chose à apprendre que de savoir si le rôle de Rodrigue, par exemple, était bien tenu par Mondory, ou si M[lle] Villiers interprétait avec talent celui de Chimène. Des notes grammaticales, nous ne saurions trop insister sur ce point, voilà ce qui est surtout important. Le Lexique de la langue de Corneille par F. Godefroy ou celui de Marty-Laveaux devait être consulté soigneusement : c'est ce que M. de J. n'a pas manqué de faire.

Chacune de ces pièces de Corneille est analysée acte par acte, et une biographie du poète est placée en tête de chacun de ces petits volumes. Je l'ai lue avec plaisir, parce qu'elle est courte, sobrement écrite, et rien pourtant n'y est oublié de ce qui est nécessaire. Un seul point me semble contestable : « Si grand que soit Corneille, dit M. de Julleville, il eût été plus grand encore, s'il fût né trente ans plus tôt, ou trente ans plus tard ». — Trente ans plus tard, oui, peut-être, car il eût été assurément l'ami de Boileau, et Corneille aurait encore plus gagné que Racine à suivre ses conseils ; il aurait appris à distinguer Lucain de Virgile. Mais s'il eût vécu trente ans plus tôt, il me semble que nous aurions un Robert Garnier en plus, c'est-à-dire un vrai poète encore avec plus de génie, mais qui n'aurait guère connu Malherbe, et par conséquent « le pouvoir d'un mot mis en sa place. »

A. Delboulle.

---

181. — **La France en Ethiopie.** Histoire des relations de la France avec l'Abyssinie chrétienne sous les règnes de Louis XIII et de Louis XIV (1634-1706), d'après les documents inédits des Archives du Ministère des Affaires étrangères, par le V[te] de Caix de Saint-Aymour, avec une carte. Paris, Challamel aîné, 1886 ; 1 vol. in-12, xv-373 pages.

Le volume que vient de publier M. de Caix de Saint-Aymour et qui complète heureusement son précédent ouvrage sur *les Intérêts français dans le Soudan Ethiopien*, se compose de trois parties distinctes : 1° une

étude sur les premières relations de l'Ethiopie avec l'Europe chrétienne; 2° l'histoire du voyage à la cour de France du prince éthiopien Zaga-Christ (1634-1638); 3° le récit détaillé des relations de la France et de l'Ethiopie sous Louis XIV.

Cette division n'est point artificielle comme elle le semblerait au premier abord. Les grandes lignes de notre histoire intérieure se reflètent dans celle de notre politique étrangère. Tant que la nation fut engagée dans les guerres civiles et religieuses pour sauver des factions l'unité de la patrie et dans ce grand duel de près de deux siècles avec la maison d'Autriche pour lui arracher l'hégémonie de l'Europe, il ne fallait pas songer à l'expansion coloniale. Mais, en revanche, quand cette ère d'efforts et de luttes se fut terminée à notre avantage, quand la nation se trouva concentrée toute entière sous la main d'un pouvoir intelligent et fort, il devint non seulement possible mais nécessaire de tout tenter pour assurer au-dehors notre influence politique et commerciale.

Ces côtés essentiels de notre histoire générale se retrouvent dans le point particulier qu'a étudié M. de C. Au XVI[e] siècle, nous laissons les Portugais et les Espagnols tenter de pénétrer en Ethiopie, absorbés que nous sommes par la double lutte intérieure et extérieure. Sous Richelieu, quand nous n'avons plus qu'à faire face à l'étranger, on songe à profiter du voyage à Paris de Zaga-Christ et à poser, en quelque sorte, des jalons en vue d'établir en Ethiopie l'influence française. Sous Louis XIV enfin, quand notre suprématie paraît définitivement établie en Europe, on essaye officiellement de nouer des relations avec les Négous.

C'est cette dernière partie qui est la plus importante du livre de M. de Caix. La première n'intéresse pas directement la France. Les aventures de Zaga-Christ et son séjour à la Cour de France sont un véritable roman que nous ne pouvons que conseiller de lire dans l'ouvrage de M. de Caix. Il en est autrement du voyage de Poncet et de la mission officielle de M. du Roule. Ce Poncet était une sorte d'aventurier qui, par une suite de circonstances minutieusement analysées par M. de C., se trouva l'un des rares Européens qui, au XVII[e] siècle, parvinrent à la cour du Négous. Désireux de se donner de l'importance, il joua certainement un rôle décisif dans l'intrigue à la suite de laquelle un certain Mourad vint jusqu'au Caire comme ambassadeur du roi d'Ethiopie. Peut-être espérait-il arriver, aux côtés de ce singulier diplomate, jusqu'à Versailles et jusqu'au Roi. Quoiqu'il en soit, les incartades de Mourad, autant que les instructions de la Cour, ne permirent pas à notre consul en Egypte, M. de Maillet, de laisser cette étrange mission dépasser le Caire. Mais elle n'en eût pas moins pour résultat d'attirer l'attention de la France sur les pays du Haut-Nil et de déterminer l'envoi en Ethiopie de M. Le Noir du Roule. L'assassinat de cet envoyé à Sennaar avec toute sa suite (1705) détruisit malheureusement les espérances que son voyage diplomatique avait pu faire naître. M. de Maillet essaya

vainement de tirer vengeance de cet évènement. Il quitta le consulat général d'Egypte en 1708 sans avoir pu y parvenir, et, après son départ, les relations de la France et de l'Ethiopie furent pour longtemps interrompues. Ce n'est qu'au milieu de ce siècle, que MM. Combes et Tamisier, Antoine et Arnaud d'Abbadie et enfin M. Rochet d'Héricourt, ont pu jeter les bases de nouvelles relations qu'il serait désirable de voir se développer.

M. de Caix a complété son volume par des pièces très intéressantes qu'il a extraites des Archives des Affaires étrangères et publiées en Appendice. Parmi elles, nous citerons tout particulièrement : le mémoire de M. de Maillet « sur les veues que l'on a de pénétrer en Ethiopie » et l'Instruction qui fut donnée à M. du Roule.

Ecrit en entier, d'après des documents originaux et la plupart du temps inédits, le livre que nous venons d'analyser est une étude aussi consciencieuse qu'intéressante d'un des côtés les moins connus de notre politique coloniale au xvii[e] siècle. Nous n'adresserons à l'auteur qu'une critique c'est de n'avoir pas assez rattaché son étude au grand mouvement de l'histoire générale. Il eût ainsi montré que nos tentatives, pour établir des relations avec l'Ethiopie, s'expliquent naturellement par le besoin d'expansion d'une nation qui s'est délivrée à la fois des difficultés intérieures et des périls extérieurs. C'est probablement dans les revers qui marquent la fin du règne de Louis XIV qu'il faut chercher le secret de l'indifférence de la Cour de Versailles à l'égard de M. de Maillet et de l'impunité accordée aux meurtriers de M. du Roule, et qui sait si l'on ne trouverait pas dans les intrigues sourdes de la lutte entre gallicans et ultramontains, l'explication de la conduite louche des Jésuites et de leurs amis.

Louis Farges.

---

182. — **Guida allo studio critico della litteratura,** Lezioni dettate ad uso delle scuole secondarie dal Dott. Pio Ferrieri, insegnante nel R. Liceo U. Foscolo e Prof. pareggiato di Letteratura Italiana nella R. Università di Pavia. Seconda edizione corretta ed aumentata. Torino-Roma, etc. In-12 de xxv, 405 pages. Prix : 3 fr. 60.

M. Pio Ferrieri ne s'est pas proposé, comme on pourrait le croire à première vue, d'écrire un *Guide,* analogue aux *Leitfaden* si communs en Allemagne, c'est-à-dire un résumé synoptique et commode de l'histoire de la littérature; ce qu'il a entrepris, c'est d'exposer non cette histoire elle-même, mais les notions générales d'esthétique et de rhétoriques, nécessaires à quiconque veut en aborder l'étude avec fruit. Il serait superflu de montrer l'utilité d'une œuvre pareille; M. F. l'a exécutée avec un véritable talent, et son livre donne une haute idée de l'enseignement des écoles secondaires en Italie.

Ce livre se compose de deux parties distinctes : la première est un cours abrégé d'esthétique, la seconde une rhétorique dans le sens ordinaire du mot. Je n'ai point l'intention de passer en revue toutes les questions abordées par M. F.; je me bornerai à en donner une analyse succincte et à faire connaître dans quel esprit il les traite. Parlant de l'art en général et de l'idée qu'on y doit attacher, M. F. rencontre d'abord la division connue des divers arts en arts du dessin ou figuratifs, et arts de la parole; puis il étudie le beau, cet objet commun aux divers arts; et, chemin faisant, il examine la part qu'on peut y faire au laid; on reconnaît dans toute cette théorie le disciple de Lessing. De l'étude du beau et de la définition du sublime qui la suit, M. F. passe à l'étude du « plaisir esthétique », c'est-à-dire du plaisir que nous donne la représentation du beau par l'art. Puis il définit et examine chacune des « facultés esthétiques »: le génie artistique, la sensibilité, l'imagination, l'inspiration, enfin le « talent de la forme », et le « talent critique », c'est-à-dire l'habileté de représentation, qui seule fait le véritable artiste, et le goût, qui le guide dans la reproduction du beau. M. F. montre en même temps comment du degré de ces diverses qualités dépend l'individualité plus ou moins grande de l'artiste, comment l'art lui-même varie chez les différents peuples, et y affecte des formes différentes.

Après ce long préambule, vient l'étude du principe fondamental de l'art : l'imitation. Que faut-il entendre par imitation dans l'art? Quel rôle y joue-t-elle? Ce que M. F. en dit se trouve résumé dans cette pensée aussi juste qu'ingénieuse : « L'artista imitando crea e creando imita. » Les bases de sa théorie esthétique ainsi établies, M. F. étudie l'art dans les deux formes qu'il a revêtues, ou successivement ou en même temps, chez les diverses nations : l'idéalisme et le réalisme. Les deux chapitres qui leur sont consacrés comptent parmi les meilleurs du livre; M. F. ne s'y montre pas moins bon historien que philosophe. Mais ce qui en rehausse l'intérêt, comme de ceux qui le précèdent, ce sont les exemples tirés, soit de l'histoire littéraire de l'Italie, soit de l'histoire des autres littératures. Non-seulement on y trouve la confirmation par le fait des théories qu'ils doivent servir à appuyer, mais il y a là une espèce de cours de littérature générale, aussi agréable qu'instructif et qui témoigne des profondes lectures de M. Ferrieri.

La seconde partie du *Guide*, en nous ramenant aux notions ordinaires de la rhétorique, offre peut-être un intérêt moins grand; néanmoins, par la manière ingénieuse dont il a présenté tout ce qui a trait à l'art de dire et d'écrire, ainsi qu'au style proprement dit, M. F. a su écarter l'aridité naturelle à des questions aussi connues et rebattues. Le chapitre où il parle du langage, et de ce qui en constitue les qualités et de les défauts, offre déjà plus de nouveauté, mais on lira surtout avec le plus vif plaisir ceux — le XV[e] et le XVI[e] — où il aborde « la question de la langue italienne » et de son origine. L'histoire des controverses que cette question a soulevées depuis Dante jusqu'au milieu de ce

siècle, est une page curieuse de l'histoire littéraire de l'Italie; M. Ferrieri l'a écrite avec une connaissance approfondie du sujet, et avec cette simplicité, cette précision de style, qui rehaussent le mérite de son livre, et qui en ont fait déjà et en assurent encore pour l'avenir le légitime succès.

Ch. J.

---

183. — A. Ricard. **Système de la quantité syllabique et de l'articulation des sons graves et aigus.** Recherches orthoépiques et phonétiques sur la phonométrie et les tons de la langue française.

Dans cet ouvrage, M. Ricard a-t-il voulu nous enseigner comment on prononce, ou nous dire comment, selon lui, on devrait prononcer? Dans le second cas, nous n'aurions qu'à nous incliner, tout en nous réservant de prononcer autrement; dans le premier, il nous faudrait reconnaître que sa connaissance du français laisse à désirer. Le malheur, c'est qu'il ne paraît pas distinguer très nettement les deux points de vue, et ne dit nulle part clairement si les règles qu'il édifie laborieusement sont la constatation de lois existantes ou le projet de lois désirables. De là une confusion qu'augmente l'ignorance manifeste de quelques-uns des premiers principes de la phonétique, et l'idée malencontreuse de prendre pour point de départ, non le système phonique du français, mais son orthographe d'usage.

Après avoir défini, avec une exactitude douteuse, les syllabes longues, moyennes et brèves, M. R. passe en revue les auteurs qui ont traité de la quantité française, et se plaint qu'aucun d'eux n'ait songé à en établir les règles. C'est une première erreur. Puisqu'il cite la *Phonetik* de M. Vietor, il aurait pu y trouver ces lois énoncées en quelques lignes, d'une manière très claire et très exacte (page 197 de la seconde édition). Ces quelques lignes suffisent, car notre quantité obéit précisément à des règles d'une simplicité merveilleuse.

M. R., au contraire, partant de la représentation conventionnelle de notre langue, nous donne des règles de prononciation nombreuses et compliquées, qu'il essaye vainement de simplifier par des prescriptions orthoépiques tout à fait arbitraires. Ainsi il nous apprend que *au* doit se prononcer comme *o* long et grave (c'est-à-dire fermé) devant une consonne suivie d'un *e* muet : *haute*, *taupe*, *saule*. A la bonne heure; mais dans *maure*, *centaure?* Eh bien, nous dit M. R., il faut prononcer *môre*, *centôre* (p. 58). « Les vraies longues sont toujours des pénultièmes précédant une désinence muette »; donc *cher*, *tard*, *tir*, ne sont pas longs, mais moyens, et diffèrent de *chère*, *tare*, *tire*, comme *loup* de *louve* et *repos* de *repose* (p. 58). Ne vous récriez pas : c'est la règle. « Une fois les règles fixées, ce sera à elles de commander et à l'*usage* d'obéir » (p. 47).

Nous ne pouvons qu'applaudir lorsque M. R. reproche aux grammairiens leur confusion constante entre la qualité et la quantité : « *a* est bref dans *patte* et long dans *pâte*, etc. ». Mais il tombe dans la même erreur qu'eux quand il reproche aux Parisiens (p. 22) de prononcer *a* bref dans *médaille* et long dans *bataille*, tandis qu'ils ne font ici qu'une différence de qualité, les deux *a* étant également longs.

Ajoutez à cela des citations inexactes. Je n'ai pas vérifié toutes les notations, parfois assez invraisemblables, qu'il attribue aux divers auteurs de traités de phonétique et d'ortoépie ; mais lorsqu'il me fait l'honneur de me citer (ce qu'il fait, d'ailleurs, de la manière la plus bienveillante), il met sur mon compte des formes auxquelles je n'ai jamais songé. C'est ainsi que, transportant les signes de quantité d'une voyelle sur l'autre, ou les confondant avec l'indication de la qualité, il m'attribue des prononciations bizarres comme tirânt, septembrisâdes, reprodûisait, tôûsse, frôîde, drôîte, pâs.

Les considérations purement phonétiques sont rares ; heureusement, si l'on en juge par l'échantillon suivant. Il s'agit des nasales liées, comme *mon ami*. M. R. veut qu'on dise *mo-na-mi*, et non *mon-na-mi* ; cette dernière prononciation, il l'appelle normande, ce qui veut dire, si les mots ont un sens, qu'elle existe en Normandie ; mais il ajoute une note très savante qui conclut ainsi : « Le système normand est phisiologiquement impossible. Les organes s'y refusent » (p. 16). Une prononciation dont on reconnaît l'existence, mais qui est impossible, c'est fort.

On voit par ce qui précède que l'ouvrage de M. Ricard ne présente pas les caractères d'un travail scientifique. C'est un exemple de plus des dangers auxquels on s'expose, lorsqu'on s'imagine qu'à la différence des autres sciences, la phonétique peut s'apprendre sans études spéciales et sans observations sérieuses et multipliées.

Paul Passy.

CHRONIQUE

ALLEMAGNE. — La librairie Teubner annonce comme devant prochainement paraître : 1° *Epicurea*, pp. H. Usener ; 2° *Marcelli de medicamentis liber*, pp. G. Helmreich ; 3° *Zosimi comitis et exadvocati fisci historia nova*, pp. Lud. Mendelssohn ; 4° la deuxième édition de *Das homerische Epos aus den Denkmælern erlæutert, archæologische Untersuchungen*, de W. Helbig.

— Vient de paraître le premier volume de la sixième édition de la *Griechische Geschichte* d'Ernest Curtius (Berlin, Weidmann. In-8°, VII et 711 p., 8 mark).

— M. Ad. Ebert a fait paraître le troisième volume de son histoire générale de la littérature du moyen âge en Occident (*Allgemeine Geschichte der Litteratur des Mittelalters im Abendlande*, Dritter Band, die Nationallitteraturen von ihren Anfængen

und die lateinische Litteratur vom Tode Karl's des Kahlen bis zum Beginne des xi Jahrhunderts. 12 mark, chez Vogel, à Leipzig).

— M. Fritz Hoenig travaille à une histoire d'*Olivier Cromwell*, au point de vue militaire ; l'ouvrage paraîtra en automne.

— Le *Roman comique* de Scarron vient d'être traduit entièrement en langue allemande par M. Karl Saar. La traduction comprend trois volumes (*Der Komœdianten-Roman von Scarron, übersetzt, eingeleitet und mit Anmerkungen versehen*. Berlin und Stuttgart, Spemann. In-8°, 212, 171 et 216 p., 12 mark). Elle est, comme l'indique le titre, accompagnée d'une introduction et de notes.

— Les éditeurs Henninger, de Heilbronn, annoncent, pour paraître prochainement, une *Einleitung in die englische Philologie, mit Rücksicht auf die Anforderungen der Praxis*, de M. W. Vietor (5 feuilles environ, à peu près 2 mark 50).

— Le 21 mai a eu lieu à Weimar la réunion générale de la *Société de Gœthe*. Le président, M. Simson, a d'abord exprimé la douleur inspirée par la mort récente de M. Scherer et du baron de Loën. M. Ruland a lu un rapport, d'après lequel le nombre des membres de la Société s'élève, au 1er mai 1887, à 2,629, y compris les 189 membres de la Société anglaise de Gœthe. M. Suphan a raconté la liaison de Gœthe et de Herder, à Weimar, pendant les cinq premières années où les deux écrivains étaient encore intimement unis. M. Erich Schmidt, a parlé de la découverte d'un manuscrit du premier *Faust*. Ajoutons que la bibliothèque de la *Société* s'est considérablement enrichie en acquérant la collection Cohn qui renferme 700 numéros, au prix de 16,000 mark.

— Nous avons déjà annoncé qu'il allait paraître, sous les auspices de la grande duchesse Sophie de Saxe, une édition monumentale des œuvres de Gœthe. Cette édition comprendra quatre sections : 1° les œuvres, en cinquante volumes ; 2° les œuvres scientifiques, environ en dix volumes ; 3° les journaux ou *Tagebücher* ; 4° les lettres. On ne peut encore déterminer le nombre de volumes que comprendront les « journaux » et les lettres. On ne pourra acheter un volume à part ; il faudra acheter toute une section ou *Abtheilung*. Chaque volume comprendra 20 à 25 feuilles et coûtera, pour la première section, de 2 mark 40 à 3 mark ; pour les trois autres sections, de 3 mark 20 à 4 mark, selon la grosseur du volume. Six volumes paraîtront en 1887 : le premier et le deuxième tome des *Poésies* ; la première partie de *Faust* ; le premier tome des *Tagebücher* (1775 à 1786) ; les deux premiers volumes des Lettres (jeunesse jusqu'à l'arrivée de Gœthe à Weimar). Le libraire-éditeur est M. Bœhlau, de Weimar.

— En septembre paraîtra la Correspondance de Gœthe avec Frédéric Rochlitz (*Gœthes Briefwechsel mit Friedrich Rochlitz* ; in-8°, 55 feuilles, prix : 8 mark), publiée par M. Woldemar de Biedermann.

— Annonçons aussi la publication : 1° d'un ouvrage de M. Victor Hehn, *Gedanken über Gœthe* (Berlin, Borntræger) ainsi divisé : I. *Südwest und Nordost*. II. *Gœthe und das Publikum*. III. *Naturformen des Menschenlebens*. IV. *Stænde*. V. *Naturphantasie* ; 2° des lettres de Christiane Vulpius à Nicolas Meyer (*Briefe von Christiane Vulpius an Nicolaus Meyer*. Strasbourg, Trübner) ; 3° de l'édition allemande de la correspondance de Gœthe et de Carlyle, *Gœthes und Carlyles Briefwechsel* (Berlin, Hertz) ; les lettres de Gœthe avaient été publiées pour la première fois cette année à Londres, par M. Norton ; celles de Carlyle, inédites jusqu'ici et trouvées dans les Archives de Gœthe à Weimar, sont reproduites et en anglais (dans l'appendice) et en allemand.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

// REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 36 — 5 septembre — 1887

184. — **Les Serments de Strasbourg**, étude historique, critique et philologique, par Armand GASTÉ, professeur à la Faculté des Lettres de Caen. Tours, 1887. In-8 de 35 pages.

Les Serments de Strasbourg ont été étudiés à bien des reprises et à des points de vue bien différents, mais ils n'avaient pas encore été l'objet d'une publication courte, tout en étant complète, élémentaire, mais précise, qui résumât ces travaux et permît de se faire une idée exacte de l'état actuel de la question : c'est cette publication qu'a entreprise M. A. Gasté, et on ne saurait trop l'en remercier, dans la brochure dont on vient de lire le titre.

Après avoir refait l'historique des Serments et décrit le manuscrit qui nous les a conservés, le savant professeur donne ce texte précieux sous sa double forme paléographique et complétée ; puis, après avoir passé en revue les auteurs qui s'en sont occupés, il en aborde à son tour l'étude philologique et grammaticale. C'est là naturellement la partie la plus importante de son travail. M. G. n'y apparaît point comme novateur sans doute ; il s'est même borné à résumer ce qui a été dit avant lui sur le sujet, et je suis loin de l'en blâmer : le texte du Serment a été tellement scruté, approfondi, commenté, qu'il reste bien peu à ajouter ou à changer aux explications qui ont été données des formes anomales ou incertaines que présente ce texte. Seulement je crois qu'il aurait fallu ne mentionner que les explications proposées par les maîtres incontestés de la science philologique, comme Diez, MM. G. Paris, P. Meyer, A. Darmesteter, Suchier, Cornu, Fœrster, Koschwitz, Lücking, Stengel et quelques autres ; agir autrement, c'était se mettre dans l'impossibilité de ne choisir que le vrai, par suite s'exposer à rappeler des hypothèses évidemment fausses ou sans fondement. C'es ce qui est arrivé à M. G., en particulier, au sujet de « in quant Deus savir et podir me dunat » ; il n'admet pas, avec grand raison, qu'il puisse y avoir là de proposition infinitive ; mais alors pourquoi mentionner cette explication qui ne soutient pas l'examen ?

Si M. G. avait suivi la règle dont je parle, il n'aurait rien donné non plus du commentaire de M. de Mourcin, commentaire où d'ailleurs tout est inexact et faux, pour ne pas dire davantage : par exemple ce qu'on y lit sur l'*e* final de *fradre*, — chose même qui n'a aucun sens, — l'étymologie du mot *cadhuna*, à propos de laquelle on trouve des remarques si étranges sur le changement de *o* en *a*, ou encore l'origine des noms *Ludher* et *Lodhowigs*, dans lesquels M. de Mourcin voit un composé du germanique *leut* « peuple », bien que ces mots aient pour premier élément *hlud* « célèbre » — lat. *(in)clutus*, gr. κλυτός, — comme le montrent les formes primitives *Hlodhari*, *Hludwig* [1], etc. Il va de soi aussi que quand on mentionne une explication, il faut l'attribuer à l'auteur qui le premier l'a proposée; M. G. ne l'a pas toujours fait; ainsi on est surpris de voir citer d'après une publication toute récente l'explication si ancienne de *puis* (possum).

A ces observations générales, j'en ajouterai seulement deux ou trois particulières; *il* ne vient pas de *ille*, comme il est dit p. 27, mais de *illic; ille* n'aurait pu donner que *el*, comme *illa* a donné *elle*. — P. 24, on lit : « *Posse* de la bonne latinité s'est successivement changé en *potere, podere, podir*; de là le français *podir, poïr*. Enfin on a eu *pooir, povoir, pouvoir* ». Tout cela est bien peu exact; à *posse* s'est substitué *potêre*, lequel est devenu *podér*, écrit *podir* dans les Serments, puis *podeir*, *poueir*, et dans les dialectes du centre et de l'est *pouoir* (plus tard *pouvoir*). De même *sapere* est devenu *savér* — écrit ici *savir* — *saveir* et *savoir*; pourquoi paraître tirer *savir* de *savirum*, ce qui ne fait que reculer la difficulté? P. 26, M. G. a examiné longuement [2] et avec raison, mais toutefois sans arriver à une conclusion, les différentes hypothèses que l'on a faites pour rendre raison de l'*f* de *dift*, dérivé suivant toute vraisemblance de *debet*. A l'époque des Serments le *b*, précédé de la tonique, n'était pas encore tombé; il s'était seulement affaibli en *v*; mais, devant *t*, cette sonore *v* est devenue nécessairement sourde, de là *déft*, pour *dév't*, et, par suite d'une transcription particulière au scribe des Serments, *dift*.

Mais c'est trop insister sur ces points de détail; j'aime mieux en terminant féliciter M. Gasté d'avoir eu l'idée de publier avec ce luxe de commentaires le plus ancien monument de notre langue; les élèves auxquels son travail est destiné y puiseront un véritable respect pour ce document vénérable, et ils y apprendront comment une critique habile

---

1. Quant au second élément *wig* de *Ludhowig*, il signifie « combat » et non « citadelle. »

2. Au cours de cet examen et à propos de la forme *dist=decet*, proposée par M. Storm et repoussée par M. P. Meyer, parce qu'elle ne peut se construire avec *om* sujet, M. G. fait l'objection : « Mais si *om* était un cas oblique? On pourrait alors construire *sic quomodo hominem... decet.* » A l'époque des Serments cette confusion de cas est inadmissible et *hominum*, on le sait, n'a pu donner que *homme*.

et patiente peut éclairer les textes les plus obscurs et rendre raison des formes les plus controversées.

Ch. J.

---

185. — **Seifried Helbling**, herausgegeben und erklært von Joseph Seemüller. Halle, Buchhandlung des Waisenhauses, 1886. In-8, viii, cxii et 392 p. 8 mark. (10 francs).

Cette édition du poème connu sous le nom de Seifrid Helbling est la bienvenue et sera désormais consultée, au lieu de celle qu'avait donnée Karajan dans le quatrième tome de la *Zeitschrift für deutsches Alterthum*. Elle comprend deux parties : l'introduction et le texte. Dans l'introduction, M. Seemüller retrace ce qu'il sait — et c'est tout ce qu'on peut savoir — du poète, de sa culture d'esprit, de ses sentiments. Il fixe la chronologie des morceaux qui composent le recueil et il adopte le même ordre que M. E. Martin. Il recherche les influences littéraires qui ont agi sur le prétendu Seifrid Helbling et montre que le poète connaissait Wolfram, Walther, Thomasin, Freidank, Steinmar, le poème de Meier Helmbrecht, Stricker, mais que le *Jüngling* de son compatriote Conrad de Haslau est l'œuvre principale qu'il imita. M. S. traite ensuite du style, de la métrique, des fragments du manuscrit A, du manuscrit complet du poème (b) qui serait, selon toute vraisemblance, une copie d'un manuscrit consulté par Strein. Il démontre que les poèmes qui constituent le *Lucidarius* ont d'abord paru séparément, puis ont été rattachés et réunis. Cette introduction, faite avec un fort grand soin et une méthode très rigoureuse, est suivie du texte. M. S. publie les morceaux selon l'ordre chronologique, mais en ayant soin de mettre en tête de chacun le chiffre de son rang dans le manuscrit et dans l'édition de Karajan. Au bas des pages il met variantes, corrections, lectures de Karajan, conjectures de cet érudit et de tous ceux qui se sont occupés de la critique de Helbling. Après le texte viennent les remarques qui sont à la fois nombreuses et utiles, car le texte du *Lucidarius* est un des plus difficiles du moyen âge allemand, et même après l'édition si distinguée de M. S., il offre encore plus d'une difficulté non résolue. Dans ces remarques, M. S. justifie ses lectures nouvelles et commente une foule de passages, soit en donnant le sens, soit en rappelant les évènements, les usages, les lois de l'époque (voir, par exemple, pour la pièce II tous les renseignements qu'il donne sur tous ceux dont se plaint le pauvre pays d'Autriche, sur l'abbé Henri d'Admont, etc.). M. Seemüller a déployé là beaucoup de savoir et de sagacité ; il a su deviner bien des allusions, dissiper bien des obscurités, établir la certitude sur bien des points. On ne saurait trop le remercier de cette excellente édition du satirique autrichien.

A. Chuquet.

186. — **Schweizergeschichte mit durchgængigen Angaben und in genauer Zeitfolge,** oder urkundliche Jahrbücher der Schweiz, von Dr E. von Muralt, Lieferung I-VI. Schaffhausen, Mann, 1877. Bern, Wyss, 1885, LII, 392 p. in-8.

Les livraisons I-VI de l'ouvrage de M. de Muralt, seules parues jusqu'ici, forment un ouvrage à part qui pourrait s'appeler aussi *Histoire primitive de la Confédération suisse.* C'est, nous dit M. de M., le fruit de vingt-sept ans de travail, mais d'un travail dont l'auteur ne semble pas toujours avoir été guidé par des principes de saine critique. En effet, nous rencontrons, dès les premières pages, des affirmations comme celle-ci : « Les Autrichiens et les Allemands, pour se venger de la défaite de leurs princes, essaient de faire évaporer en nuées mythologiques les héros du XIVe siècle [1]. » Si l'auteur en est encore à vouloir défendre la personnalité de Gessler et de Guillaume Tell, nous ne voyons pas trop ce que la science pourra gagner à ses élucubrations futures et nous sommes tout naturellement mis en défiance pour les époques antérieures. En général, nous ne comprenons pas très bien le caractère d'un ouvrage qui veut être purement documentaire *(rein urkundlich)* et qui, d'autre part, annonce qu'il accordera une importance particulière à la légende et à la tradition poétique *(Sage und Lied)*. Le groupement des sources dans l'introduction (p. XII-XXVIII) nous paraît également un peu confus, pour un travail scientifique.

Ce premier volume va des temps préhistoriques jusqu'à la mort de Rodolphe de Habsbourg (1291). Un premier chapitre comprend l'âge de pierre et de bronze; il nous donne le dépouillement scrupuleux de toutes les fouilles et trouvailles faites soit sur la terre ferme, soit dans les habitations lacustres. Un second chapitre traite de l'époque romaine. La période allemande est divisée, à son tour, en trois chapitres, dont l'un nous mène jusqu'à la déposition de Charles le Gros, le second jusqu'à l'empereur Frédéric II, le troisième enfin jusqu'en 1291. Il est assez difficile de donner une idée nette et claire du travail de l'auteur. Ce n'est pas une *histoire* de la Suisse, car M. de M. ne nous offre aucun récit suivi ; il a fait un relevé minutieux de tous les faits qu'il a pu trouver dans les cartulaires, les chroniques nationales et étrangères, les obituaires des couvents, etc., relativement à n'importe quel détail de l'histoire générale ou locale du territoire helvétique. Ces mille faits divers sont rangés par M. de M. dans l'ordre chronologique, de sorte qu'on rencontre sur la même page la mention d'un fait de guerre, d'un échange de terrain, de l'investiture d'un évêque, etc. L'auteur a ainsi accumulé une foule de détails qui pourront être très utiles aux historiens spécialistes et qu'on ne saurait trouver dans les histoires générales de la Suisse. Seulement il faudrait, pour s'orienter dans cet immense fouillis, une table des matières très bien faite et très

1. Muralt, p. IV.

détaillée; sans elle, l'utilité de ce long et pénible dépouillement ne sera pas considérable, car le volume de M. de M. n'est pas un livre de lecture, c'est un ouvrage à vérification [1]. De plus, si ce système annalistique est praticable pour les époques reculées où les documents sont encore rares, je me demande jusqu'où il entraînerait l'auteur, une fois arrivé au xv[e] ou au xvi[e] siècle. Même pour un territoire restreint comme celui de la Confédération suisse, l'exécution de son plan me paraît devenir impossible, à moins qu'il ne fasse un choix dans ses extraits; et d'après quels principes le fera-t-il, de façon à ne mécontenter ni les historiens politiques, ni les historiens ecclésiastiques, ni ceux qui s'occupent de l'histoire de la civilisation, sans compter les amateurs de légendes qu'on veut satisfaire aussi? Nous craignons donc que, de toute manière, M. de Muralt n'arrive point à mener une besogne aussi compliquée jusqu'au bout, de manière à satisfaire tout le monde et lui-même.

R.

---

187. — **Sampiero Corso,** par Jacques Rombaldi. Paris, Emile Lechevalier, 1887. In-8. 100 pages.

Sampiero est le héros populaire de la Corse. Soldat de fortune, condottière formé à l'école de Jean des Bandes Noires, il fut colonel des Corses au service de François I[er] et de Henri II, et se signala par sa bravoure dans les guerres d'Italie. Ce Corse, dit Brantôme, était « tout bon Français ». Il était Corse surtout. Il offre au cardinal du Bellay de « faire un bon coup de sa main, qui était de tuer Charles-Quint sur le pont Saint-Ange, à Rome, d'un grand coup de dague ». Il hait les Génois et veut affranchir la Corse de leur domination, pour la donner à la France. Il y réussit, mais la conquête de l'île est perdue à la paix de Cateau-Cambrésis. Sampiero ne renonce pas à la lutte contre Gênes; il soulève ses compatriotes; secrètement encouragé par Catherine de Médicis, il cherche du secours à Florence, à Constantinople; ni Cosme I[er], ni le Grand-Turc ne consentent à entrer dans ses vues. Rappelé brusquement en Corse, il termine une vie d'aventures par un drame horrible : sa femme est soupçonnée d'avoir noué des intrigues avec Gênes; il la tue; il est lui-même assassiné par un de ses écuyers. Cet épisode intéressant est raconté par M. Rombaldi dans une bonne langue, sobre et rapide. L'auteur a été aux sources; il a même trouvé quelques documents inédits.

C.....a

1. Sous ce rapport aussi, il faudrait être absolument sûr que toutes les citations fussent exactes. En tout cas, des indications comme *Jarhbücher von Korvei, Colmarer Annales*, etc., sont bien trop vagues; il faudrait citer au moins les pages, et d'après une édition spécialement indiquée, et toujours la même.

188. — **Documents concernant l'histoire de Neufchâtel-en-Bray et des environs** publiés pour la première fois, d'après deux manuscrits, avec introduction, notes et appendices, par F. Bouquet. Rouen, Ch. Métérie, 1884.

Il est étonnant de voir à quel point certains éditeurs s'illusionnent sur la valeur des documents inédits qu'ils publient : un brave homme nommé Adrian Miton, lieutenant particulier des eaux et forêts de la Vicomté d'Eu, né à Neufchâtel-en-Bray en 1551, mort en 1640, enregistre à la manière d'un greffier les mariages, les décès, les naissances, les vols et les pendaisons qui ont lieu dans sa petite ville natale de 1571 à 1620, et voici que l'on trouve un grand intérêt à cet inventaire qui offre, si nous en croyons l'éditeur M. Bouquet, « une mine abondante où pourront puiser les futurs historiens de Neufchâtel et de ses environs. » — Pour moi, je trouve la mine très pauvre, et je crois que l'on pouvait aisément réduire à une vingtaine de pages tout au plus les 183 qui composent ce *Mémoire*. Voici d'abord les faits très importants qui concernent l'auteur de ces Documents. — « Noces de moy Adrian Miton avec Marguerite Engren le 15e janvier, 1571. — En l'an 1573, jour de ma naissance, le dimanche 29e de mars, ma femme accoucha de deux fils sur les huit heures du matin. » Suivent les noms des parrains et marraines. Autres accouchements de ladite dame Miton en 1576, 1577, 1578, 1580, 1581, 1587, 1590, 1594. La mort de cette femme féconde qui multiplia les Mitons est notée en ces termes : « Deceds de Marguerite Engren, ma femme, âgée de 63 ans, le jour du Vendredi Saint, l'an 1614. » Le deuil de Miton est aussi court que ses notes, car la même année il contracte un second mariage : « Noces deuxièmes de moy, Adrien Miton, avec Claude Bodin, veuve de Me Jean Bit, avocat. » C'est la seule mention qu'il fasse de sa seconde femme. Trente-trois Miton figurent dans l'Index des noms propres à la fin de ce volume ; il va sans dire qu'Adrien Miton, en greffier exact et en honnête parent, n'oublie rien de leurs faits et gestes qui sont du reste absolument insignifiants. La nomination d'un curé, l'entrée d'un ou d'une novice au couvent, une prise d'habit, un prêtre qui chante sa première messe, la réparation des bancs ou de la porte d'une église, sont autant de gros évènements dont il remplit son journal. Il va jusqu'à rapporter qu'en 1603 il fit faire à ses dépens les bancs de l'église de Saint-Jacques, et qu'il lui en coûta 18 liv. 10 s. Neufchâtel à cette époque est tantôt occupé par les Ligueurs, tantôt par les troupes de Henri IV : de là des meurtres, des vols et des pillages de toute sorte, mais Adrien Miton ne nous apprend rien que nous ne sachions déjà par les chroniqueurs du XVIe siècle. Rien ne le frappe dans le spectacle varié qui se déroule sous ses yeux, ni les hommes ni les choses. Je ne troquerais pas cinq pages de Monluc ou de Brantôme contre tout son commérage. Aux prix des denrées et aux détails de cuisine, je préfèrerai toujours un portrait bien tracé et même une simple esquisse qui nous montre aux yeux, bien vivant, un personnage historique. Je reviens à Miton : ce

qui le touche plus particulièrement, c'est de voir que Palcheul, gouverneur de Neufchâtel pour Henri de Navarre, lui brûle deux maisons neuves trop voisines du château, et qu'il « n'en reçoit pas la récompense ». Soyons juste cependant : on rencontrera dans son fatras de notes quelques particularités intéressantes sur ce qu'il appelle « l'opinion de Calvin » : les protestants furent libres à Neufchâtel d'exercer leur religion depuis l'an 1560 jusqu'en 1572, et l'on ne voit pas que plus tard on les ait inquiétés bien sérieusement. Notons encore un détail curieux : « Les lundy et mardy gras de ladite année 1581 fut jouée la tragédie de *Romer et Jalliette* (Roméo et Juliette) au château dudit lieu » (Neufchâtel). Cette tragédie était l'œuvre de Chateauvieux, valet de chambre de Henri III. La pièce eut un grand succès : « Elle fut représentée avec la musique et les instruments, et y assista tous les deux jours plus de trois mille personnes, chascun estant libre d'y entrer et de sortie. » — Ceci prouve qu'il n'y a pas de livre si nul où l'on ne puisse rencontrer quelque renseignement utile.

A. DELBOULLE.

---

189. — **Etudes historiques sur le XVIe et le XVIIe siècle en France,** par Gabriel HANOTAUX. Paris, Hachette et Cie, 1886, un vol. in-12, VII-350 pp.

Les quinze études dont se compose ce volume et qui mènent le lecteur du règne de François Ier à la veille de la Révolution ont paru d'abord comme *Variétés* dans le *Temps* et la *République Française* [1]. La plupart d'entre elles ont été écrites à l'occasion des nombreuses publications historiques qui ont vu le jour en France depuis une dizaine d'années. Il semblerait donc qu'elles ne sont unies que par un lien assez lâche et que nous nous trouvons en présence d'une série de tableaux et de portraits isolés. Il n'en est rien cependant. Ainsi que l'auteur l'a fort justement dit dans sa Préface, ces études « tournent toutes en somme autour d'une même question : Comment expliquer la forme particulière de la civilisation française dans le grand siècle, dans le siècle classique, dans le siècle de Louis XIV ? Quelles sont surtout les origines de la situation politique de la France à cette époque ? Quelle part la nation elle-même eut dans le choix de son gouvernement ; quelle part lui revient dans les actes heureux ou funestes dont ce gouvernement a pris seul, jusqu'ici, la responsabilité devant l'histoire ? » En d'autres termes,

1. En voici les titres : Le pouvoir royal sous François Ier ; Catherine de Médicis et la Saint-Barthélemy ; De l'influence espagnole en France à propos de Brantôme ; Philippe II ; La Contre-Révolution religieuse au XVIe siècle ; La France sous Henri IV ; l'Enlèvement innocent ; Les Débuts du cardinal de Richelieu ; Richelieu premier ministre ; La minorité de Louis XIV ; Mazarin ; La fin de la Fronde ; Amours royales ; Les œuvres inédites du duc de Saint-Simon ; Les idées politiques du duc de Saint-Simon ; L'enseignement public en France avant 1789.

ce qui fait l'unité du livre de M. Hanotaux, c'est une théorie de l'origine et du développement des idées politiques qui se traduisirent en fait par l'établissement de la monarchie absolue. C'est à dégager cette théorie que nous allons nous appliquer.

Le règne de François I[er] fut le signal de l'avènement en France de l'autorité absolue des rois. Passionné pour la guerre et pour l'amour, à la fois autoritaire et charmeur, ce prince, dans lequel Louis XII ne voyait qu'« un gros garçon », mais que Louise de Savoie, en mère clairvoyante, appelait « son César », devait être le précurseur de Louis XIV bien plus que l'héritier de Louis XI. Mais si ses qualités comme ses défauts le prédestinaient à mettre pour ainsi dire les rois « hors de pages », il faut reconnaître qu'il eut la chance de régner à un moment décisif de notre histoire, au moment où se faisait jour nettement « la conception d'une nation puissante, disciplinée sous un gouvernement fort, pour faire face au péril extérieur. » Ces idées que des publicistes comme Jean Féraud et Charles de Grassailles avaient eues dès les premières années du XVI[e] siècle, furent mises en pratique par toute une école de légistes venus principalement de l'Auvergne et qui les avaient puisées dans l'enseignement de l'Université de Toulouse. Tandis que le jeune vainqueur de Marignan trônait brillant et radieux dans les splendeurs et les fêtes et ralliait à son sourire toute une folle noblesse énivrée de plaisirs et de combats, au-dessous de lui les Duprat, les Charles de Marillac, d'autres encore, préparaient patiemment, solidement la concentration du pouvoir entre ses mains royales et sur le terrain de nos rapports avec Rome livraient et gagnaient leur première et leur plus difficile bataille. Par le concordat de 1516, ils rendaient d'avance impossible en France le triomphe de la Réforme en intéressant la royauté au maintien de l'ordre de choses existant. Pourquoi après cet accord le roi aurait-il été l'adversaire du pape, alors qu'une telle lutte n'aurait eu pour résultat que de mettre aux mains de la noblesse la puissance énorme des richesses ecclésiastiques sécularisées et par contre d'enlever au pouvoir central le moyen de la tenir en suspens par le gras appât des bénéfices?

Ainsi donc à la fin du règne de François I[er] la théorie du pouvoir absolu des rois avait fait un énorme progrès dans la pratique. Le caractère personnel du roi s'était trouvé d'accord pour ce faire avec les doctrines de ses ministres, tandis que la menace continuelle des invasions impériales avait facilité cette concentration du pouvoir en la rendant nécessaire et détourné le pays de toute autre lutte que de la lutte extérieure.

Mais ce n'était pas qu'en France que l'absolutisme triomphait. En Italie, Machiavel en avait été le théoricien; en Espagne, Philippe II s'en fit le champion. Après le despotisme pour ainsi dire national de François I[er] et de ses ministres, notre pays devait, tour à tour, subir ces deux influences italienne et espagnole. La première vint de Florence à

la suite de l'énigmatique Catherine de Médicis; les Guises nous amenèrent la seconde et, par une fatalité de notre histoire, l'excès même de ces deux influences eut pour résultat une réaction qui ne devait servir qu'à fortifier le pouvoir royal.

On a dit et répété bien souvent comment s'est formé le parti des *Politiques*. On a expliqué fort bien comment ceux qui hésitaient entre l'inconnu de la Réforme derrière laquelle était l'avidité de l'Angleterre, et la soumission complète à Rome qui cachait mal l'ambition de l'Espagne, se réunirent naturellement en un groupe qui finit par embrasser la nation entière et qui, en religion comme en politique, fut avant tout et par-dessus tout français. Ce qui est moins connu et ce qu'il est curieux de voir, c'est comment ce parti qui, par toutes ses idées, par toutes ses traditions, devait être le soutien d'une monarchie sage, tempérée, s'appuyant sur les Parlements et les États-généraux, fut amené à désirer, lui aussi, la monarchie absolue et à travailler à la fortifier.

C'est dans la Contre-Révolution religieuse qui marque la fin du XVIe siècle qu'il faut chercher la cause originelle de cet échec partiel du parti politique. Ce sont les nécessités de la lutte contre l'ultramontanisme qui forcèrent les politiques à se serrer autour de la royauté et à la soutenir sans garanties de peur de diminuer sa force de résistance. Placés dans l'alternative d'agir ainsi ou, en laissant la disposition du bénéfice au pape et la juridiction au clergé, d'abandonner dans les mains de l'Église les fortunes et les consciences, ils ne pouvaient pas hésiter et, pour employer l'expression courante, de deux maux ils choisirent le moindre. Volontairement ou involontairement, le parti politique dès le début du règne de Henri IV « fit un pacte avec la royauté des Bourbons, parce que cette royauté promettait d'accomplir les deux points principaux de son programme, à savoir *l'établissement de l'unité au-dedans* par la tolérance religieuse et par la disparition des communautés particulières; *la grandeur de la France au-dehors* par l'abaissement de la maison d'Espagne, par la protection des protestants de Hollande et d'Allemagne et enfin par l'indépendance à l'égard du Saint-Siège ». Ce fut ce pacte latent qui assura le triomphe de Henri IV. Mais à partir du moment où la première partie de ce programme, l'unité intérieure, fut réalisée, les nécessités de la politique extérieure d'une part et de l'autre la tendance naturelle des gouvernants à augmenter leur pouvoir, firent dévier de plus en plus les politiques vers la monarchie absolue.

Chacun des gouvernements qui se succédèrent depuis 1600 contribua à l'affermir. Henri IV manqua à sa promesse de convoquer les États-généraux et rappela les jésuites; à la fin de son règne l'*Enlèvement innocent* nous montre « la Tyrannie » déjà organisée. Richelieu fut entraîné par les ardeurs de la lutte et par son tempérament. Sous Mazarin, la Fronde elle-même contribua aux progrès de l'absolutisme. Ce ne fut en effet, comme l'a fort bien montré M. H., qu'une tentative pour

retourner en arrière, vers les temps troublés de la Ligue et des guerres civiles. Ce qui restait du parti politique devait en triompher, mais par l'espèce de fatalité dont nous avons déjà montré le développement son triomphe allait faire faire le dernier pas à la monarchie absolue. Après la Fronde, toutes les résistances sont brisées, toutes les espérances de liberté sont éteintes, Mazarin meurt et le gouvernement personnel de Louis XIV commence. La France est arrivée au dernier degré de concentration et d'unité sous le pouvoir absolu et l'État c'est le roi.

M. H. a appelé le régime d'un mot très juste : « La monarchie bureaucratique ». Sous lui en effet c'est au roi et à lui seul qu'appartient la direction générale de la politique française. Avant Louis XIV on pouvait encore dire qu'en donnant le trône à Henri IV, qu'en assurant le ministère à des hommes comme Richelieu et Mazarin, le parti politique avait choisi et imposé ses chefs. Désormais il a abdiqué complètement, c'est le roi qui choisira lui-même ses ministres, et ces ministres seront des commis. Lionne, Le Tellier, Louvois, même Colbert, en effet, ne sont que cela. Ils apportent dans ces fonctions une intelligence admirable des affaires, une activité merveilleuse, mais c'est la pensée royale qui décide de tout l'ensemble de la politique, c'est la volonté royale qui la dirige. L'absolutisme est à son apogée.

C'est à ce point que s'est arrêté M. Hanotaux. Il a cependant montré le commencement du mouvement d'esprit qui devait amener la ruine de cet État politique et aboutir à la Révolution. Pour lui les théories politiques de Saint-Simon et de ses contemporains, Fleury, Levassor, Boulainvilliers, etc., sont les premiers symptômes d'opposition, les précurseurs de l'orage qui devait, cent ans plus tard, emporter l'ancien régime.

En même temps qu'autour même du trône le vieil esprit de liberté semble ainsi se réveiller, la diffusion de l'enseignement secondaire, qui aux mains des jésuites avait d'abord servi la royauté, lui prépare des adversaires. C'est dans la fréquentation et le culte de l'antiquité républicaine que vont se former les hommes d'Etat et les orateurs de la Constituante et de la Convention.

Ainsi donc la théorie de la monarchie absolue passe dans les faits sous François Ier à la fois, grâce aux qualités personnelles de ce prince et aux doctrines que ses ministres avaient apportées de l'école de Toulouse. Fortifiée sous ses successeurs par les influences italienne et espagnole, elle rallie les politiques par suite des nécessités de la double lutte : à l'intérieur contre les factions, à l'extérieur contre la maison d'Autriche et la Papauté. Le parti politique se trouve ainsi amené à être le plus ferme soutien des gouvernants qui penchaient vers l'absolutisme par leurs propres tendances autoritaires, et la monarchie bureaucratique de Louis XIV est la résultante fatale de ces forces différentes. Telle est, dans son ensemble, la thèse présentée par M. Hanotaux.

Ce résumé que j'en donne me fournira l'occasion de lui faire ma pre-

mière critique. M. H. n'aime pas le moyen-âge; il nous le dit lui-même très franchement. Qu'il me soit permis de le regretter, non pas seulement parce que ce sentiment empêche M. H. d'appliquer à l'histoire des idées politiques au moyen-âge les qualités de sa critique à la fois si originale et si acérée, mais aussi parce qu'il lui a peut-être fait négliger d'indiquer, même sommairement, combien l'évolution de la politique française vers l'absolutisme est antérieure à François Ier. Dès les derniers Capétiens, d'une part, la nécessité pour le Tiers-Etat de s'unir étroitement au roi afin de combattre la féodalité, et d'un autre côté les luttes terribles que la France eut à soutenir pour conserver son indépendance, tendirent à une concentration du pouvoir qui devait aboutir à la monarchie absolue. M. H. aurait également pu marquer avec plus de force la double influence des idées classiques et du protestantisme. Les premières à l'origine, sous François Ier, ont conduit les théoriciens politiques à attribuer au Roi tout ce que le droit romain attribuait à l'Etat; à la fin elles ont enseigné à séparer l'Etat, la chose publique, de la personne royale et d'une dynastie quelconque. Quant au protestantisme, si M. H. a fort bien établi que le Concordat de 1516 l'avait rendu impossible pour la masse de la nation, il n'en a pas moins eu un rôle des plus importants. Il a été le dernier et le principal obstacle à cette unité dans l'absolutisme qui était le terme final de la longue évolution que nous avons résumée. Ce n'est qu'après la révocation de l'Edit de Nantes que cette forme politique a été à son apogée. L'unité religieuse ainsi obtenue en principe, il n'y avait plus en France que cette monarchie de droit divin dont Bossuet a donné la théorie dans sa *Politique tirée de l'Ecriture-Sainte*, résumant et concentrant la nation dans la personne royale qui règne et gouverne au-dessus d'elle, en vertu d'un pouvoir supra-humain, émané uniquement de Dieu et ne relevant que de lui seul. Mais le rôle du protestantisme ne cessa pas après 1685. Par cela même qu'il n'avait plus d'existence politique légale, il devint plus fort et plus redoutable à la monarchie sur le terrain des idées pures. Il fut, si j'ose dire, un ferment, et c'est lui surtout qui remplit l'intervalle qui va de Bodin à Montesquieu. M. H. a raison de dire qu'entre eux il n'y a pas un publiciste qui les vaille. Mais à défaut d'une œuvre personnelle de la portée de *la République* ou de l'*Esprit des Lois*, il ne faut pas oublier qu'il y a un courant d'idées qui persiste. Défenseurs de la liberté religieuse comme Jurieu, ou sceptiques précurseurs comme Bayle, se passent de main en main le flambeau des idées de tolérance ou de liberté. Enfin il y a des faits, il y a les deux Révolutions d'Angleterre, filles toutes deux de la Réforme et dont l'influence nous reviendra par Locke au siècle suivant. L'*Essai sur le gouvernement civil* s'unira aux théories politico-nobiliaires de Saint-Simon et de Boulainvilliers et au vieil esprit républicain de l'antiquité dans le grand courant qui anima la Révolution.

Tel sont les quelques points sur lesquels je me sépare de M. Hano-

taux. En ces matières, le dernier mot n'est jamais dit et les opinions personnelles ont toujours une grande part. Il n'en est pas moins vrai que les études de M. H. auront le mérite d'avoir élucidé définitivement bien des côtés de la question. C'est un des plus ingénieux, des plus personnels et aussi des plus intéressants ouvrages écrits depuis longtemps sur le XVIe et le XVIIe siècle. Je ne saurais d'ailleurs oublier, en parlant du livre de M. Hanotaux, qu'on y retrouve l'écho fidèle de son cours de l'Ecole des Hautes-Etudes dont j'ai été l'auditeur, et que si je me permets de lui adresser quelques critiques, c'est à cet enseignement que je dois de les pouvoir faire.

Louis Farges.

---

190. — **Glosario etimologico de las palabras españolas** (castellanas, catalanas, gallegas, mallorquinas, portuguesas, valencianas y bascongadas), de origen oriental (arabe, hebreo, malayo, persa y turco), por D. Leopoldo de Eguilaz y Yanguas. Granada, 1886, XXIV et 591 pages. Pet. in-4.

L'auteur de ce glossaire des mots espagnols, ou, pour mieux dire, hispaniques, dérivés des langues orientales, était connu déjà par un travail consciencieux sur la représentation des lettres arabes en espagnol [1]; il pouvait se croire autorisé à dresser l'inventaire des richesses orientales du vocabulaire péninsulaire et à en expliquer les provenances. Sa compétence incontestable en arabe est appréciée par les spécialistes, et quoique le savant le mieux renseigné sur l'arabe d'Espagne, et par conséquent le plus qualifié pour juger du mérite de ce glossaire, ne soit malheureusement plus là pour nous donner son avis, on peut admettre que M. Eguilaz aura su perfectionner et compléter ce qu'avaient si bien commencé ces prédécesseurs, et notamment Engelmann et Dozy. Au reste, les arabisants se prononceront sans doute sur la valeur des étymologies nouvelles données par le professeur de Grenade.

On regrette de trouver M. E. beaucoup moins bien renseigné sur tout ce qui touche à la partie romane du sujet. Une médiocre connaissance des lois de la phonétique et de la dérivation romanes était déjà un des défauts les plus essentiels du glossaire Engelmann-Dozy. Il en est de même ici : M. Eguilaz trahit une inexpérience complète en la matière. Ni le *Dictionnaire étymologique*, ni la *Grammaire* de Diez n'ont même été convenablement mis à profit par le savant Espagnol, qui, au surplus, paraît ignorer tout ce qui est venu se greffer sur ces deux livres depuis vingt ans. On ne saurait cependant dans un travail de cette nature se contenter de ne connaître qu'un des côtés du sujet; il faut nécessairement embrasser les deux, sous peine de faire fausse route à tout instant. D'autant plus qu'il arrive souvent à M. E., pour certains mots

1. *Estudio sobre el valor de las letras arabigas en al alfabeto castellano y reglas de lectura.* Madrid, 1874, pet. in-4°.

dont l'origine orientale lui semble contestable, de proposer des étymologies latines : il n'aurait pas dû se risquer sur ce terrain là sans préparation plus sérieuse, et d'ailleurs personne ne le lui demandait. Il pouvait se taire, ce qui eût mieux valu, sur tout ce qu'il ne jugeait pas manifestement oriental. Que dire, par exemple, de cette étymologie fantastique du mot *abaceria*, boutique où se vendent huile, vinaigre, légumes secs, morue, etc. ? M. E. ne veut pas du persan *abzar* « plantes aromatiques, condiments », en quoi il me paraît avoir raison. Mais que propose-t-il ? Le latin *macellum*. « *De macella* par l'addition d'un *i* à *ll* on a fait *macellia*, comme de *castella*, *castillia*..... puis par la substitution de *b* à *m* et de *l* (lire *ll*) à *r*, on a *bacería*, et avec l'*a* prosthétique : *abacería*. » C'est ainsi, à peu près, que Ménage tirait *haricot* de *faba*. Au risque de m'exposer au dédain de l'imaginatif savant grenadin, je me permettrai de lui indiquer, une dérivation plus simple : je la donne d'ailleurs sous toutes réserves. A côté de *abacería*, le castillan connaît aussi *abacera*, la femme qui vend tout ce que peut contenir la boutique en question. Ce mot est écrit *habacera* dans la 2ᵉ partie du *Lazarillo de Tormes* (ch. 14) : « No ay hija de *habacera* que, si cassasse con quien no sea oficial, no presuma dende á ocho dias poner un *don* á la cola » etc., où les éditions modernes mettent *abacera*. Si *habacera* est la forme primitive, je crois qu'il faut voir dans ce mot un dérivé de *faba* ; le latin a *fabarius* et *fabacius*, un *fabacerius* est admissible et le sens convient parfaitement.

On pourrait également trouver à reprendre et beaucoup aux articles *arreo*, *bagage*, *badan*, *chalan*, *galan*, *pote*, *rincon*. En général l'auteur ne se préoccupe pas assez de rechercher si les mots espagnols qu'il examine existent ou non dans les autres langues romanes : c'était cependant la première chose à faire, car un mot commun à toute la famille néo-latine a bien des chances pour ne pas être d'origine orientale, tout au moins pour ne pas être arabe.

Nous aurions désiré aussi que M. E. nous indiquât avec précision quels sont les textes, non employés par ses devanciers, qu'il a pris soin de dépouiller. Souvent il fait d'utiles emprunts à des documents imprimés ou inédits que n'avait pas consultés Dozy ; mais on voudrait savoir jusqu'où cette enquête a été poussée, quand cela ne serait que pour ne pas recommencer à nouveau un très fastidieux travail. Les glossaires valenciens et les textes anciens écrits dans ce dialecte fourniraient, semble-t-il, encore bien des mots d'origine arabe ; la *huerta* de Valence a été tout aussi arabe de langue et de coutumes que l'Andalousie jusqu'au commencement du XVIIᵉ siècle : on ne voit pas que M. E. ait beaucoup grossi sur ce point la récolte de Dozy et des autres.

Les réserves qu'il a été nécessaire de faire sur la valeur de ce nouveau glossaire, ne l'empêchent pas d'être un livre fort utile et qui témoigne d'un labeur patient, sinon parfaitement éclairé; il rendra certainement de grands services et en Espagne et ailleurs, surtout si la

critique des arabisants vient confirmer les résultats que M. Eguilaz pense avoir obtenus.

A. M.-F.

---

191. — **Les Catholiques libéraux.** L'Eglise et le libéralisme de 1830 à nos jours, par Anatole Leroy-Beaulieu. Paris, Plon, 1885, 1 vol. in-12 de xx-298 pages.

La thèse libérale est enfin ramenée à ses vraies proportions : nous sortons des démonstrations d'école et des théories absolues ; un historien pouvait seul nous donner ce petit livre excellent qui condense et résume, en les pensant et en les analysant, les aspirations actuelles et traduit exactement l'état d'esprit des contemporains : je prends ce mot *contemporains* en un sens très étroit, étant obligé d'exclure la légion frivole qui parle, écrit, pérore et croit mener ou diriger quelque chose et songeant seulement à ces esprits réfléchis, rares en tout temps, qui s'efforcent à comprendre.

M. Leroy-Beaulieu prend le mouvement catholique libéral à ses origines avec l'abbé de Lamennais et l'*Avenir* et le suit jusqu'au concile du Vatican et même jusqu'à l'heure actuelle ; il apprécie, dans un esprit de parfaite justice et avec une admirable mesure, les nobles et vaillants efforts du P. Lacordaire, de Montalembert et de Mgr Dupanloup. Il ne pense pas que l'infaillibilité proclamée au dernier concile élève une barrière de plus entre l'Eglise et les sociétés modernes ; il estime que les catholiques seront forcément ramenés au libéralisme pratique par la démocratie triomphante et par les attaques de leurs adversaires ; car ils n'auront d'autre abri durable que les principes de la société moderne. La liberté sortira donc des nécessités de ce temps et même elle trouvera dans la conscience chrétienne la meilleure et la plus solide peut-être de ses garanties.

L'auteur sait trouver, le plus souvent, en ces matières délicates, l'expression juste : cette justesse d'expression donne à son style un charme particulier qui sera goûté par les difficiles et les délicats. Quant au lecteur plus superficiel qui ne soupçonne pas ces pesées savantes, il parcourra lestement et agréablement ce livre toujours facile et qui ne sent pas l'effort.

Je rendais compte ici même, il y a quelques années, d'un ouvrage considérable et d'une haute valeur sur *l'Eglise et l'Etat au concile du Vatican*, par M. Emile Ollivier ; ce petit volume doit en être rapproché ; il lui est, à tout prendre, supérieur : il en est surtout profondément différent par la méthode, bien que les conclusions soient analogues. M. Emile Ollivier s'avance à la manière antique, les mains pleines de vérités éternelles, bien choisies et sévèrement éprouvées. Beaucoup plus terre à terre, M. L.-B. ne m'impose aucun dogme

politique impérissable, aucune doctrine philosophique; il étudie des phénomènes, il analyse des faits : de cette analyse il induit des conclusions d'une valeur toute relative. M. L.-B. est un moderne; il a dépouillé le vieil esprit classique.

Je présenterai, en finissant, plusieurs observations de détail et j'aurai ainsi l'occasion de signaler à M. L.-B. quelques documents importants, mais peu connus, qui paraissent avoir échappé à son attention et qui pourraient être utilisés dans une seconde édition :

— Aux pp. 191, 192, je trouve, sur les origines du *Syllabus* et sur le premier *Syllabus* de 1862, resté secret et mis de côté, des conjectures inutiles; il suffisait de se reporter à ce *Syllabus* lui-même, publié dans la *Revue trimestrielle* d'octobre 1865 (12e année, t. IV, p. 82 et suiv).

— Aux pp. 193, 194, à propos du retentissement du congrès de Malines et des discours libéraux de Montalembert qui ont pu hâter la publication du *Syllabus*, il eût été bon de citer le fameux discours [1] dans lequel le P. Félix déclara ne pas redouter pour l'Eglise le régime du droit commun, le régime de la vraie liberté, sans nul privilège. Ce discours, irréprochable au point de vue théologique, ce discours du jésuite français le plus en vue, était quelque chose de bien plus grave et de bien plus important que toute l'éloquence de Montalembert.

— Pp. 230, 231, à propos de l'immense pétitionnement organisé par les ultramontains en faveur de l'infaillibilité, j'aurais vu citer avec plaisir cette tentative vraiment libérale [2] d'une démonstration en sens contraire, tentative que Mgr Dupanloup étouffa sans hésiter, soit qu'il s'inquiétât de sentir derrière lui des laïques indépendants qui entendaient agir d'eux-mêmes et sans aucun mot d'ordre, soit qu'il redoutât un échec relatif.

— Pp. 265-266, à propos des interprétations diverses des dogmes de l'infaillibilité, j'aurais aimé à voir citer le P. Buroni, esprit sage et théologien très estimé [3].

— A la p. 58, je lis : « La monarchie de droit divin, telle qu'on l'a « comprise au XIXe siècle, n'est en somme qu'une invention récente, « une nouveauté politique imaginée sous la Restauration. » L'invention est, à mes yeux, plus ancienne que ne le dit ici M. Leroy-Beaulieu [4].

1. *Discours du R. P. Félix au congrès de Malines, session de 1864*, Bruxelles, Haenen, 1864, in-8.

2. Cette phrase de l'adresse qui fut transmise à Mgr Dupanloup, avec les signatures recueillies, mérite peut-être d'être relevée : « En vous élevant contre tous ceux « qui n'ont pour la société moderne que des anathèmes, en combattant ces journa- « listes dont nous réprouvons les doctrines (*tendances* eût été plus mesuré), *mais* « *dont la liberté nous est singulièrement chère*, vous avez traduit plusieurs de nos « pensées et adouci quelques-unes de nos douleurs. » Ce respect de la liberté des adversaires était-il pour plaire beaucoup à Mgr Dupanloup ? De tempérament, ce digne prélat n'était rien moins que libéral.

3. Dans *Revista universale*, fasc. 151, 1875.

4. Voyez d'ailleurs M. L.-B. lui-même, p. 232, où il appelle Bossuet et nos vieux gallicans, fauteurs du droit divin des rois.

— P. 197, « Le *Syllabus*, écrit M. Leroy-Beaulieu, présentait *à la foi « des fidèles* des propositions détachées et souvent tronquées » ; outre que le *Syllabus* ne présente directement aucune proposition à la croyance des fidèles, puisqu'il n'est autre chose qu'une liste d'erreurs signalées *(qui notantur)* dans des documents pontificaux, il ne faudrait pas laisser entendre que toutes les contradictoires des propositions en question soient *de foi*, parce que ces propositions sont consignées au *Syllabus*. Ce serait une grave erreur théologique.

Cet exemple suffirait à montrer, s'il en était besoin, combien la terminologie est délicate et sensible dans les matières qui touchent à la théologie (comme dans celles qui touchent à toute science très vaste et depuis longtemps constituée).

Paul VIOLLET.

CHRONIQUE

ALLEMAGNE. — L'Institut bibliographique de Leipzig fait paraître une nouvelle édition historique et critique des œuvres complètes de Henri Heine. Cette édition paraît en fascicules ; elle en aura 36, qui comprendront 5 volumes (*Heinrich Heine's sæmmtliche Werke, mit Einleitungen, erlæuternden Anmerkungen und Verzeichnissen sæmmtlicher Lesarten*). M. Ernest ELSTER qui publie cette édition, la terminera en automne par une introduction générale biographique, littéraire et critique.

— Une commission s'est formée à Berlin pour mener à bonne fin une *Histoire des Juifs en Allemagne*. Cette commission se compose de MM. BÆRWALD, BRESSLAU, GEIGER, KRISTELLER, LAZARUS, STEINTHAL, STOBBE, WATTENBACH et WEIZSÆCKER. Elle a résolu de publier deux grands ouvrages qui commenceront à paraître dès cette année chez Léonard Simion, à Berlin : 1° *Regesten zur Geschichte der Juden in Deutschland* (jusqu'en 1723) ; 2° *Quellen zur Geschichte der Juden in Deutschland*. Le premier volume des *Quellen* ou « Sources » renfermera le *Judenschreinsbuch* des archives de la ville de Cologne, collection unique en son genre de documents latins et hébreux des années 1236-1341. Quant aux autres volumes des *Quellen*, ils contiendront les sources juives de l'histoire des croisades, les poèmes historiques dus à des juifs allemands, etc.

— Le quatrième et dernier fascicule du Ve volume des *Franzœsische Studien* vient de paraître ; il est dû à M. Ad. HORNING, professeur au lycée de Strasbourg, et il a pour titre : *Die ostfranzœsischen Grenzdialekte zwischen Metz und Belfort* (avec une carte). Le VIe volume contiendra une étude, déjà annoncée, de M. E. MACKEL, *Die germanischen Elemente in der altfranzœsischen und altprovenzalischen Sprache*[1] et de M. Max Friedrich MANN, *Das* Bestiaire divin *des Guillaume clerc de Normandie und seine Stellung in der physiologusliteratur, nebst dem Bestiarius Reg 2 C. XII des British Museum nach der Handschrift zum ersten Male verœffentlicht*.

— Le ministère de l'instruction publique en Prusse s'est rendu acquéreur de la bibliothèque de M. J. ZACHER, le professeur de Halle, mort récemment.

1. Elle vient de paraître.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 37 — 12 septembre — 1887

Sommaire : 192. E. de SARZEC, Découvertes en Chaldée. — 193. JOHANSSON, Les dialectes grecs. — 194. MORLOT, Précis des institutions politiques de Rome — 195. BOUCHER DE MOLANDON et A. de BEAUCORPS, Le tumulus de Reuilly. — 196. GINDELY, Wallenstein pendant son premier généralat à la lumière des sources contemporaines. — 197. Fénelon, de l'éducation des filles, p. p. GASTÉ. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

192. — **Découvertes en Chaldée,** par Ernest de SARZEC, consul de France à Bagdad, correspondant de l'Institut. Ouvrage accompagné de planches, publié par les soins de Léon Heuzey, membre de l'Institut, conservateur des Antiquités orientales, sous les auspices du Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. — Deuxième livraison (Premier fascicule). Feuilles 4-9. Planches, 9, 14, 15, 27, 32, 35, 37 et 39. Paris, Leroux, 1887. Grand in-folio.

M. Heuzey vient de nous donner la suite des *Découvertes en Chaldée* de M. de Sarzec, dont la première livraison a été annoncée ici-même il y a un an [1]. Cette nouvelle livraison, c'est le meilleur éloge qu'on en puisse faire, ressemble de tout point à la première; elle ne s'en distingue que par la place plus grande qu'y occupe le savant éditeur de cette publication monumentale.

Le texte, qui comprend 58 pages grand in-folio, nous mène presque jusqu'à la fin des fouilles de M. de Sarzec à Tello. On y trouvera un chapitre très curieux sur le massif à étages qui formait un des angles du palais, ainsi qu'un autre, non moins intéressant, contenant la description des fouilles exécutées dans la grande cour, où l'on a trouvées réunies presque toutes les statues de style archaïque qui ornent aujourd'hui le musée du Louvre. Ces statues n'étaient pas à leur place primitive. Elles ont été trouvées, sur un dallage de l'époque Achéménide, rassemblées comme tout exprès, dans un espace de 17 mètres sur 21, et formant deux groupes distincts; d'un côté, les statues debout, de l'autre les statues assises. Deux autres étaient, l'une à l'angle de la tour à étages, l'autre, la plus grande de toutes, à l'entrée de la porte principale du palais. M. H. a parfaitement démontré que ces statues, déjà vieillies de plus de mille ans, avaient été mises dans la cour d'honneur, ou à des places en évidence, par un roi de l'époque persane, Hadadnadin-Akhès, dont on a retrouvé le nom sur des briques bilingues, comme pourraient l'être dans un palais moderne des œuvres d'art grecques et romaines.

Il faut aussi noter les passages qui ont trait à la restitution des an-

1. Voyez : *Revue critique* du 3 mai 1886.

ciens fondements et du mur d'enceinte. On y trouvera une quantité d'indications précieuses soit pour l'histoire de l'architecture, soit à un point de vue plus général. Une des principales difficultés, en présence de ces ruines qui embrassent une longue période de siècles, consiste à déterminer ce qui appartient à chaque époque. Non-seulement les anciens matériaux ont été souvent réemployés, les constructions primitives ont été continuées et englobées dans des massifs d'une époque beaucoup plus récente, mais il faut faire une large place aux accidents qu'il est impossible de prévoir et d'expliquer après coup par des raisons d'ordre général. Il en est comme des grandes œuvres anonymes des littératures primitives. On peut bien reconnaître, d'une façon générale, à certains traits distinctifs, les apports successifs dont elles ont été formées, mais il serait téméraire de vouloir reconstituer l'œuvre telle quelle a dû être aux différentes époques, et assigner à chaque détail une date précise.

Il est pourtant nécessaire d'arriver à distinguer les monuments d'époques si diverses qui sont groupés dans un si petit espace. Pour cette détermination, M. H. s'appuie principalement sur des considérations architectoniques. Il faut lire, p. 52-53, la longue note où il résume les conclusions qui résultent de l'étude des fouilles et retrace l'histoire du palais de Tello, sans se départir de la réserve que commande ce genre de restitution. Nous recommanderons aussi la lecture de la note des pages 30-31, où M. H. démontre que la construction, aujourd'hui détruite, qui formait un des angles du palais, était une tour à plusieurs étages en retrait l'un sur l'autre, analogue à celles que l'on trouve à Our, à Erekh, à Khalneh, dans les plus anciens centres de la civilisation chaldéenne. Ces notes sont de vrais modèles de petites dissertations scientifiques. M. H. a d'ailleurs été singulièrement aidé dans sa tâche par la conscience et la scrupuleuse exactitude des descriptions et des relevés de M. de Sarzec. Toutes ces explications paraîtront encore plus claires quand nous aurons sous les yeux le plan détaillé du palais, dressé d'après les indications de M. de Sarzec et auquel le texte renvoie à chaque page. Les atlas qui paraissent par fascicules présentent nécessairement des lacunes qui disparaissent le jour où l'ouvrage est achevé.

Les planches de cette livraison comblent un ou deux désiderata que nous avions exprimés dans un précédent article. On se rappelle ces deux statues presque identiques où le roi Goudéa (?) est représenté assis, tenant sur ses genoux une tablette avec le stylet à écrire et une règle à divisions. L'une d'elle porte même, gravé sur la tablette, le plan d'une forteresse. L'auteur a évidemment voulu représenter le roi en train de construire une place forte. M. H., qui avait déjà reproduit ces deux statues sous tous leurs aspects, consacre cette fois une planche entière [1] à la reproduction des deux tablettes. Il nous donne même la règle à divisions aux dimensions de l'original. C'est une sorte de dou-

1. Planche 15.

ble décimètre, avec des divisions graduées, qui rappellent la disposition des millimètres et des centimètres sur notre échelle métrique. Cette règle, qui nous donne les dimensions exactes de l'ancien étalon de mesure chaldéen avec ses subdivisions, sera d'une importance capitale pour l'étude de la métrique antique.

Le plan de la forteresse n'est pas moins intéressant. Il nous fournit la disposition exacte des moyens de défense dans la poliorcétique des Chaldéens. Nous y voyons, comme dans un cours de fortifications, les rentrants, les saillants, la disposition des portes avec les doubles tours qui en défendaient l'accès. On y remarque même certains détails très curieux, tels que cette sorte de contre-garde, ou de tenaille renversée, qui paraît destinée à protéger la courtine de l'angle. La comparaison de ces données, qui ne sont pas restituées par conjecture, mais prises sur le plan même de l'architecte, avec le résultat des fouilles de M. de Sarzec, ne pourra manquer d'être fort instructive.

M. H. avait aussi donné, dans la première livraison, d'après des estampages, les inscriptions cunéiformes qui recouvrent deux grands cylindres en terre cuite qui ressemblent à des barils. Cette fois nous en trouvons les photographies prises directement sur l'original [1]. On aura ainsi entre les mains tous les instruments de travail nécessaires pour étudier ces textes. Il faut enfin signaler la planche 39, qui contient les reproductions de figurines archaïques trouvées dans les ruines de Tello. Isolées, ces figurines paraîtraient insignifiantes; leur rapprochement les met en valeur et nous fournit une succession de types qui acquièrent une signification. On retrouve dans ces planches le sens artistique et archéologique et le soin extrême dans l'interprétation du détail qui ont conduit M. H., dans son *Atlas des figurines antiques de terre cuite du Musée du Louvre*, à de si heureux résultats. Un bon atlas n'est pas chose aussi aisée à faire qu'on serait tenté de le croire. Des planches peuvent induire en erreur ou provoquer des découvertes, éveiller des doutes ou procurer la certitude. Le choix des figures et les rapprochements qu'on sait établir entre elles équivalent souvent à une véritable démonstration.

On entrevoit dès à présent l'étendue et l'importance des problèmes historiques, archéologiques, ethnographiques que soulève la publication de M. de Sarzec. M. H. ne les a abordés jusqu'à présent que dans des notes le plus souvent très concises. Nous les verrons reparaître dans la troisième livraison, où toutes les questions qui s'y rapportent seront traitées d'ensemble. Cette partie, qui sera l'œuvre propre de M. Heuzey, promet de présenter un intérêt de premier ordre. Nous avions annoncé qu'on n'y trouverait pas la traduction des inscriptions dont ces monuments sont couverts. Peut-être paraîtront-elles en appendice, sous la responsabilité d'un savant assyriologue. Il est certain que les inscriptions forment un élément capital du problème, et que la

1. Planche 35.

première pensée de tous ceux qui verront ces statues couvertes de caractères cunéiformes sera de se demander ce que ces inscriptions signifient et ce qu'elles nous apprennent de précis sur la date de ces monuments et sur la langue, la religion et l'histoire de ceux qui les ont écrites. Mais c'est un point sur lequel les assyriologues ne sont pas encore entièrement d'accord et leurs doutes justifient pleinement le parti auquel M. Heuzey s'est arrêté.

Philippe Berger.

---

193. — **Nagra ord om Dialekter specielt de Grekiska,** af Karl Ferdinand Johansson. (Aftryck ur Upsala Universitets Arsskrift, 1887). In-8, 38 pp.

Ce modeste et excellent opuscule est bien moins une contribution à l'étude des dialectes grecs qu'un exposé complet de l'état actuel de nos connaissances sur la matière, un court et substantiel memento des principales particularités de chacun d'eux. L'auteur débute par quelques considérations sur les dialectes en général et sur leur origine, oppose l'une à l'autre les deux théories de la descendance et de l'ondulation, et insiste sur l'importance de l'étude des patois actuels pour la bonne intelligence de la dialectologie ancienne. Les dialectes grecs sont ensuite classés, suivant l'usage, en non-ioniens et ioniens : les non-ioniens, à leur tour, en doriens (laconien, messénien, pamphylien [1], etc.), éléen, achéen, septentrionaux (étolien, locrien, phocéen, etc.), béotien, thessalien, éolien (lesbien) et arcado-cypriote; les ioniens, en attique [2] et ioniens proprement dits (Eubée, Cyclades, Dodécapole). L'ouvrage se termine par quelques conjectures sur la marche et l'expansion des premiers immigrants hellènes dans la Péninsule.

C'est une tâche méritoire et ingrate que de se borner à résumer les travaux d'autrui. Quand c'est un maître qui l'assume, il l'en faut louer deux fois, et M. Johansson a montré récemment, par un livre original et hardi [3], qu'il est de ceux qui savent enrichir la science de leurs propres idées.

V. Henry.

---

1. Je ne sais jusqu'à quel point cette dernière attribution n'est pas prématurée : que sait-on du pamphylien?

2. Sur l'α pur attique, M. J. pose, sans la résoudre, la question de savoir s'il représente l'α hellénique ancien ou s'il est le substitut d'un η panionien et préattique : il eût pu ajouter que les savants les plus autorisés penchent pour la seconde opinion. — Sur le dialecte attique, il ne cite que la II[e] partie du mémoire de M. Riemann (cf. *Rev. de Phil.*, V, p. 145.)

3. Cf. *Rev. crit.*, XXII, p. 461.

194. — **Précis des Institutions politiques de Rome,** depuis les origines jusqu'à la mort de Théodose, par Emile Morlot, docteur en droit, auditeur au Conseil d'Etat. Paris, Dupret, 1886. In-12 de 504 p. 5 fr.

Ce petit livre rendra évidemment des services aux étudiants et au grand public et donnera aux profanes une idée juste et saine de la constitution romaine. La matière est bien divisée : le groupement des chapitres est fait suivant un ordre logique; le style est remarquablement clair, et la pensée de l'auteur se dégage toujours nettement, ce qui n'est pas un mince mérite quand on a à parler de sujets ardus et de questions controversées comme tout ce qui a trait à l'antiquité politique de Rome. Le livre est complet et va des origines à la fin du IVe siècle. On pourrait reprocher à l'auteur de s'arrêter, du moins il le dit dans son titre, à la mort de Théodose, date qui n'est une fin de période que dans les programmes officiels. Toutes les branches de l'administration romaine sont passées en revue et pour chacune d'elles M. Morlot dit l'essentiel.

Ce précis n'a aucune prétention à l'érudition : l'auteur résume très brièvement les principales discussions et indique l'état de la science, sans d'ailleurs se refuser jamais à prendre un parti. Je crains qu'il ne l'ait souvent pris trop vite et trop complètement : car précisément, hélas ! l'état de la science des antiquités romaines exige presque à chaque instant la plus grande réserve et un certain scepticisme. M. Morlot est trop absolu et résout trop franchement les questions : même dans un précis, c'est un devoir constant de recommander le doute et de suspendre son jugement.

Il y a beaucoup trop de fautes d'impression.

L'auteur prépare un *Précis des Institutions civiles de Rome.*

---

195. — **Le tumulus de Reuilly,** son vase funéraire à cordons saillants de l'age primitif du bronze, par M. Boucher de Molandon et le baron Adalbert de Beaucorps. Orléans, Herluison, 1887. Extrait du tome XXII des *Mémoires de la Société archéologique et historique de l'Orléanais,* 33 p. et une planche en couleurs.

Le tumulus de Reuilly est situé à 14 kilomètres vers l'est d'Orléans et à 5 kilomètres de la Loire; la carte de l'Etat-major le désigne sous le nom de *Butte-Moreau (Butte-aux-Hommereaux* dans la toponymie locale). Au mois d'août 1885, MM. Boucher de Molandon et de Beaucorps y ont pratiqué deux tranchées cruciales d'un mètre de largeur chacune, se coupant au centre du tumulus. A $0^m,50$ de profondeur, on trouva une écuelle en terre grossière, retournée le fond en dessus et recouvrant des ossements calcinés; puis, à $1^m,30$, un demi-mètre au-dessus du sol naturel, un récipient de bronze du type des *cistes à cordons* contenant des ossements calcinés, posé debout au milieu de pier-

res dispersées, de restes de bois carbonisé ou pourri. L'intérieur de la ciste, qui est en très mauvais état, porte des traces de deux tissus, l'un de l'espèce appelée *sergé croisé,* l'autre plus épais et semblable à nos tricots ; ces étoffes peuvent avoir servi d'enveloppe aux os calcinés et aux fragments d'objets en fer (une pointe de javelot et deux anneaux), qui étaient superposés aux ossements dans la ciste). Un détail curieux est l'existence d'un couvercle de la ciste, formé, à ce qu'il semble, d'une écorce de bouleau (*Arbor Gallica* de Pline, XVI, 30, 3) et offrant par places, sur les faces interne et externe, des dessins géométriques obtenus par gaufrage et par estampage. Quelques fragments de cette écorce ont été déposés au Musée de Saint-Germain (nº 29722).

L'aire géographique des cistes à cordons, telle qu'elle a été déterminée par des découvertes déjà nombreuses, laisse Orléans à une assez grande distance vers l'ouest ; cette circonstance ajoute à l'intérêt de la fouille pratiquée dans le tumulus de Reuilly. MM. Boucher de Molandon et Adalbert de Beaucorps ont conduit eux-mêmes cette recherche avec un soin minutieux, et l'on ne peut que les remercier d'en avoir publié le procès-verbal. Peut-être leur mémoire eût-il gagné à s'interdire les considérations synthétiques et l'exposition, incomplète d'ailleurs, de faits déjà connus. Voici quelques critiques de détail. P. 5, je ne sais ce que signifie la phrase « l'art étrusque proprement dit, *celui que l'on considère comme représenté par les chambres sépulcrales de Poggio Renzo* ». — P. 7, lire *Cenabum* et non *Genabum*. — P. 9, que signifie l'épithète de *préhistoriques* attribuée aux *Grottes* de Buthiers ? Les auteurs parlent de poteries identiques aux poteries gauloises qui ont été recueillies dans ces grottes ; cela n'a rien de *préhistorique*. — P. 21, les auteurs citent une « lettre particulière » où il est dit que les Gaulois travaillaient très habilement l'écorce du bouleau. On voudrait savoir où a été pris le renseignement, car il faudrait de bons yeux pour le découvrir dans Pline. — P. 23, je retrouve cette vieille erreur [1], sans cesse répétée : « On sait que la soudure du bronze fut inventée par Glaucus, selon Pline, vers le VIIe siècle avant notre ère. » Pline ne parle pas de la soudure du bronze, mais de celle du fer, *ferruminatio*, σιδήρου κόλλησις (Hérodote, I, 25). On ne peut donc rien conclure de l'absence de soudure pour la date des objets en bronze trouvés dans l'Europe centrale. — P. 26, ce qui est dit des cistes à cordons est insuffisant. L'hypothèse chalcidienne de Helbig et la statistique de Tröltsch sont ignorées des auteurs. La ciste du musée de Bonn, donnée, d'après M. Bertrand, comme provenant de Belgique, a fait partie de la collection Genthe et doit être rhénane ou italienne. Disons, à ce propos, qu'une liste plus complète des seaux à côtes, récemment publiée par M. Mosinsky dans la *Ungarische Revue*, a été reproduite,

1. Elle a été commise, entre autres, par M. Brunn, dans sa *Geschichte der Künstler*, et par M. E. Curtius dans son *Histoire grecque*. Cf. Bergk, dans les *Jahrbücher des Vereins von Alterthumsfreunden im Rheinlande*, t. LVII, 1876, p. 180.

très incorrectement d'ailleurs, dans les *Matériaux pour servir à l'histoire de l'homme* (1887, p. 152-154).

Salomon Reinach.

---

196. — **Waldstein waehrend seines ersten Generalates im Lichte der gleichzeitigen Quellen,** 1625-1630, von Anton. Gindely. Prag, Tempsky, Leipzig, Freytag, 1886, vii, 424, iv, 396 p. in-8. Prix :

Ce n'est pas, à coup sûr, parce qu'elle n'a pas été suffisamment étudiée, que la *Wallensteinfrage* n'est pas encore mûre aujourd'hui. Il lui est arrivé, au contraire, ce qui s'est reproduit d'ailleurs pour bien d'autres problèmes historiques contemporains ; à force de la retourner en tous sens, elle en est devenue plus obscure. La quantité d'écrits, et d'écrits de valeur, consacrés à Wallenstein et à sa trahison véritable ou prétendue, depuis une quinzaine d'années seulement, est prodigieuse. Ranke, Tadra, Hildebrand, Hallwich, Goedeke, Schebek, etc., ont tour à tour soutenu l'affirmative et la négative sur la question, apportant chacun des documents nouveaux à la discussion, si bien qu'en fin de compte une certaine fatigue s'est emparée de ceux qui, par devoir professionnel, assistent attentivement à ce long tournoi. Néanmoins, quand un champion de la valeur de M. Gindely s'avance dans la lice, l'attention se réveille, et l'on est curieux de voir comment il se tirera d'un débat qu'il a caractérisé lui-même, et non sans raison, de « travail de Sisyphe ».

L'avouerons-nous ? Ce n'est pas sans un certain sentiment de regret que nous avons vu le savant professeur de Prague se mêler à cette controverse. Quelque précieux que puisse être le concours d'un homme aussi qualifié que lui, pour débrouiller ce problème spécial, ce travail le détourne de sa grande *Histoire de la guerre de Trente-Ans* dont nous attendons le cinquième volume depuis 1880 ; et, quel que soit le mérite du présent travail, nous nous intéressons forcément davantage au tableau des grandes complications européennes, retracé par un savant tel que M. G., qu'à un épisode de la vie du fameux général de Ferdinand II. Plus de 800 pages pour exposer cinq ans de la vie de Wallenstein, c'est peut-être aussi un peu trop d'abondance, quand on songe que la question capitale, pour le moment, dans cette biographie, la question de la culpabilité morale et matérielle de Wallenstein, n'y est pas même encore abordée, au moins d'une façon systématique, car l'auteur ne cache pas son opinion et se dit convaincu, dès la préface, de la trahison du généralissime impérial. Les cinq années de son premier commandement furent, au dire de M. G. « comme une préparation au métier de traître » (I, p. 7). On peut discuter sans doute la justesse de cette thèse ; mais il est de fait qu'en accompagnant Wallenstein à tra-

vers les différents stages de sa carrière, depuis la rébellion de Bohême jusqu'au congrès de Ratisbonne, en étudiant tous les documents fournis en si grande abondance par l'auteur, on ne peut s'empêcher de constater deux choses : l'une, que l'ambition de Wallenstein a été insatiable dès le commencement de son rôle; l'autre, qu'il a très mal servi les intérêts de Ferdinand II, soit dans sa campagne contre Chrétien IV de Danemark et Mansfeld, soit dans celle des années 1627-1629. Ce que M. G. fait ressortir encore avec non moins d'évidence, c'est son avidité pécuniaire, et les moyens peu délicats, les tromperies même — c'est le mot propre — qu'il employait pour augmenter ses domaines ou pour accaparer de l'argent comptant [1].

Il ne faut pas oublier, d'autre part, que la guerre engloutissait alors des sommes énormes. Quand on voit (vol. I, chap. 7, et vol. II, chap. 2) le détail des frais d'entretien et de solde pour l'armée de Wallenstein, on comprend qu'il lui *fallait* voler et piller sans cesse pour entretenir une armée de près de 100,000 hommes, sur pied de guerre, alors que l'empereur payait rarement, très rarement, les régiments recrutés en son nom [2]. C'est bien aussi ce qui nous explique l'inaction de Ferdinand à l'égard de son général; il n'ignorait pas absolument tous les trafics honteux que Wallenstein se permettait en Bohême. Assurément il aurait pu le déposer; mais alors que serait-il advenu de l'armée? S'il la licenciait, ces mercenaires courraient s'engager, fût-ce à moitié prix, chez ses ennemis, plutôt que de rentrer dans leurs foyers. S'il les gardait, tout en renvoyant leur chef, un nouveau général viendrait, moins entreprenant peut-être, mais tout aussi peu scrupuleux, qui continuerait le système de Wallenstein, et ruinerait comme lui les provinces [3]. Alors à quoi bon le renvoyer?

Ce qui ressort également des documents fournis par M. G., c'est que, de très bonne heure, l'entourage de l'empereur, les envoyés du pape et du roi d'Espagne, crurent Wallenstein capable de tout, fût-ce d'aspirer à la couronne impériale, et que, par conséquent, ils travaillèrent ardemment à sa chute [4]. Mais l'auteur lui-même déclare que Wallenstein,

---

1. La captation de l'héritage de l'idiot Smiricky est vraiment topique à cet égard. Voy. vol. I, appendice.

2. En moyenne, chaque soldat de Wallenstein lui revenait à 3,000 thalers par an, ce qui, d'après le pouvoir de l'argent au xvii[e] siècle, ferait environ 24,000 francs de monnaie actuelle! Le total des contributions de guerre fournies par l'Allemagne de 1625 à 1630, oscille, d'après M. G., entre 200 et 250 millions de thalers, et cela à un moment où l'industrie et le commerce étaient à peu près anéantis et l'agriculture paralysée sur de vastes étendues. L'auteur a bien raison d'appeler l'armée de Wallenstein « *eine organisierte Raeuberbande* » (II, p. 256).

3. Voy. au chapitre xii du premier volume, le tableau des souffrances de la Marche de Brandebourg. En 1630, la Poméranie avait à entretenir, depuis trois ans, *trente mille* hommes de troupes impériales (II, p. 252).

4. Voy., p. ex., la dépêche du nonce Palcotto au cardinal Barberini, expédiée le 10 juin 1628 (II, p. 26), ou bien celle du marquis d'Aytona à Philippe IV, du 27 mai de la même année (II, p. 38).

quoi qu'il ait pu penser à ce sujet, n'a jamais dit ou laissé dire en son nom qu'il visait un but pareil (II, p. 27). Sous l'influence de semblables conseillers, l'attitude de Ferdinand ne pouvait guère être franche vis-à-vis de son général; il est certain, par exemple, qu'il mit fort peu d'empressement à le nommer duc de Mecklembourg et grand-amiral de la Baltique. Plus fausse encore fut l'attitude des princes catholiques de l'Empire à son égard, surtout celle de Maximilien de Bavière, qui n'avait point, *à ce moment*, à se plaindre de Wallenstein, car celui-ci n'avait encore mis aucun de ses corps d'armée en quartier d'hiver sur le territoire bavarois. Les négociations secrètes du congrès des électeurs catholiques, tenu à Bingen, en juillet 1628, nous fournissent des preuves curieuses de cette disposition des esprits. Celle-ci ne pouvait rester naturellement inconnue à Wallenstein, qui avait ses affidés et ses espions partout, et de là des colères et des antipathies qui allèrent croissant, si bien que les princes catholiques, pour se débarrasser du généralissime impérial, résolurent de faire la paix avec le Danemark, même si Ferdinand n'y consentait pas [1]. Les princes et les diplomates protestants entrevoyaient bien ce jeu souterrain, ces sourdes rivalités, mais sans se rendre nettement compte des motifs qui poussaient les uns contre les autres [2]. Ce qui aggrava encore le conflit, ce fut l'attitude que Wallenstein prit contre l'Edit de Restitution. Il avait dans son armée plusieurs généraux et beaucoup de colonels protestants; il avait besoin de leurs fidèles services, s'il voulait se maintenir contre la Ligue catholique qui avait juré sa perte. Il ne pouvait donc leur demander d'aider à exécuter l'édit, en chassant les protestants du nord de l'Allemagne de tous les évêchés et domaines ecclésiastiques, sécularisés depuis 1555. Par contre, son attitude négative indignait d'autant plus les chefs de la Ligue et l'empereur lui-même; elle exaspérait surtout les Jésuites, tout-puissants à la cour de Vienne, et c'est bien à eux, au P. Lamormain surtout, le confesseur de Ferdinand, qu'il faut faire remonter, d'après M. G., la chute retentissante du généralissime, décidée au congrès de Ratisbonne (II, p. 292).

Ni les vainqueurs du moment, ni le vaincu lui-même ne pouvaient deviner alors par quel bizarre et prompt revirement de fortune le gentilhomme bohême, rentré profondément ulcéré dans ses terres, serait appelé, douze mois plus tard, à ressaisir le commandement dans des conditions infiniment plus onéreuses pour son maître. Wallenstein voulut prendre alors ses précautions contre une disgrâce nouvelle. Il posa des conditions tellement exorbitantes à l'empereur qu'une suite ininterrompue de victoires aurait pu seule réconcilier le monarque avec des demandes pareilles. Mais Wallenstein s'était mis ainsi lui-même la

1. Lettre du conseiller bavarois Joecher au nonce Bagni, à Paris, du 9 février 1629 (II, p. 147).

2. Voy. la curieuse conversation du chancelier saxon, de Schoenberg, avec le comte de Schwarzenberg, ministre de l'électeur de Brandebourg, vol. II, p. 120.

corde au cou. Une fois battu à Leipzig, il devait fatalement tomber plus bas encore que la première fois, et comme il s'était placé trop haut pour qu'on osât le déposer une seconde fois, on se décida finalement à le tuer. Sachant ou devinant ce qui se tramait à la cour de Vienne, se voyant à deux doigts de la ruine, Wallenstein voulut conjurer le sort en s'alliant aux Suédois, puis, abandonné par son armée, se sauver du moins auprès d'eux. Il s'y prit trop tard et succomba, comme on sait, à Eger, sous le fer des assassins, le 24 février 1634, victime d'une trahison qu'il méditait lui-même. Cet attentat stigmatise autant, à notre avis, le prince pusillanime qui l'ordonna que le sujet orgueilleux qui le rendit nécessaire. Il donne un air de grandeur à la fin d'un homme qui ne fut ni un grand caractère, ni même un général hors ligne [1], mais seulement un égoïste ambitieux, doué d'une volonté de fer, concentré sur lui-même et qui sut merveilleusement mettre à profit la situation extraordinaire de son pays, l'incapacité politique et la mollesse de caractère de son souverain [2].

R.

P.-S. — Au moment de terminer ce compte-rendu, nous recevons une brochure de M. Gindely (*Zur Beurteilung des kaiserlichen Generals im 3ojaehrigen Kriege Albrechts von Waldstein. Eine Antwort an Dr Hallwich, von Anton Gindely*. Prag, Tempsky, 1887, 38 p., 8°), destinée à répondre plus spécialement aux virulentes attaques qu'un des spécialistes en cette matière, M. Hallwich, a formulées contre l'ouvrage dont nous venons de rendre compte. Ces attaques témoignent, ou bien d'une véritable animosité personnelle contre l'auteur, ou bien d'une admiration aveugle pour Wallenstein ; mais aucun de ces deux motifs ne peut excuser le ton de la polémique dirigée contre le savant professeur de Prague. On peut discuter, nous l'avons dit, l'affirmation de M. G., qui voit la trahison de Wallenstein se préparer lentement de longues années avant sa chute, et nous comprenons parfaitement qu'on n'admette pas ce point de vue. Mais ce qui est inadmissible, c'est de nier les mille faits exposés par l'auteur d'après les sources les plus authentiques, c'est de l'accuser de n'avoir écouté que les témoignages défavorables au général, d'avoir « accumulé la boue » sur le personnage principal de son récit, etc. Ce qui est plus ridicule encore, c'est de reprocher à M. G. (qui depuis un quart de siècle explore toutes les archives d'Europe), d'être incapable de s'élever jusqu'à la compréhension de l'ensemble de la guerre de Trente-Ans, alors qu'on n'a qu'à jeter un regard sur les quatre premiers volumes de sa grande Histoire pour s'as-

1. Nous sommes heureux de constater cette opinion de M. G. (II, p. 383), alors qu'en ces derniers temps encore les admirateurs de Wallenstein ne tarissent pas sur ses capacités et son génie militaires, qualités qui nous ont toujours paru problématiques.

2. Vol. II, p. 39, il faut lire Philippe IV, au lieu de Philippe II.

surer du contraire. Des attaques aussi passionnées et frivoles ne nuisent qu'à ceux qui les risquent, et M. Gindely a été bien bon de se donner la peine d'en donner une réfutation, qu'on peut appeler d'ailleurs véritablement topique.

---

197. — **De l'Education des filles par Fénelon.** Texte revu sur l'édition originale (1687), et publié avec une introduction et des notes critiques, grammaticales et littéraires, par Armand Gasté, professeur à la Faculté des lettres de Caen. Paris, librairie Eug. Belin.

M. Gasté n'est pas de ces professeurs qui s'endorment dans leur chaire de Faculté : c'est lui qui a restitué à leur véritable auteur, à l'avocat Jean Le Houx, les jolies chansons attribuées depuis si longtemps à Olivier Basselin; c'est lui encore qui, tout récemment, publiait les *Noëls et Vaudevires* du manuscrit de Jehan Porée, si curieux pour l'histoire de la poésie populaire. Une traduction en latin étymologique de deux cents vers de la *Chanson de Roland*, travail très utile destiné aux candidats à la licence ès-lettres, nous prouve qu'il se tient au courant du progrès des études romanes. Il n'a point dérogé à sa qualité de professeur à la Faculté des lettres en publiant quelques éditions classiques, car toutes sont faites avec le plus grand soin, enrichies de notes savantes et ingénieuses, témoin le *Traité de l'Éducation des filles*, par Fénelon. Je remercie M. G. de m'avoir donné l'occasion de relire une fois de plus cet ouvrage si sage, si pratique, où l'on ne trouve absolument rien de « cet esprit chimérique » qui inventa la république de Salente. En tête est une introduction aussi nette qu'instructive où sont comparés entre eux « les plus glorieux disciples de Fénelon », Mme de Maintenon et J.-J. Rousseau. Je remarque que M. Gréard, dans une édition de ce Traité qu'il a publiée chez Jouaust, n'a pas dédaigné de la mettre à profit : il a bien fait, et il aurait encore mieux fait s'il l'eût citée.

Avant Fénelon, on ne manque certes pas de préceptes et de systèmes pour élever et instruire les garçons, mais sur l'instruction des filles, on écrit peu ou point. Au XVIe siècle, où se firent jour tant d'idées neuves et originales, à cette époque où Rabelais s'égaie et s'amuse en sa *mirifique* institution de Pantagruel par Ponocrates, où Marnix de Sainte-Aldegonde écrit en latin le plus sérieux des petits livres pour l'instruction des enfants, il ne vient presque à l'esprit de personne que les femmes aient besoin d'apprendre quelque chose. On en était resté aux idées de l'antiquité et du moyen âge : « Or est asseis, fait Aganor, laixiés les dames ez chambres baisier et acoleir, et lor crins paignier et galoneir, que iteil doit estre li lours mestiers. » C'est une réponse brutale qui revient à tout moment dans nos vieux *romans*, dans nos

Chansons de geste, chaque fois que les femmes veulent intervenir dans les affaires des nobles chevaliers. On ne leur demandait pas autre chose que d'être gracieuses, gentilles, et de « clere façon ». Chose curieuse! C'est une femme, et une femme dont la réputation est restée douteuse, Louise Labé, qui, l'une des premières, revendique pour « les dames vertueuses » le droit à l'instruction, et qui essaie de les tirer de leur servage intellectuel ; c'est elle qui les prie « d'élever un peu leurs esprits par-dessus leurs quenouilles et leurs fuseaux, et de s'employer à faire entendre au monde que, si elles ne sont faites pour commander, elles ne doivent pourtant pas être dédaignées pour compagnes, tant ès affaires domestiques que publiques, de ceux qui gouvernent et se font obéir ». On ne peut être plus modéré, plus raisonnable. Peu à peu l'idée fera son chemin. Montaigne, plus tard, dira que les femmes ne sont pas aptes à traiter les matières de théologie, mais il leur permettra (*Essais*, liv. III, ch. 3) la poésie comme un amusement propre à leur besoin, l'étude de l'histoire et de cette partie de la philosophie « où elles prendront les discours qui les dressent à juger de nos humeurs et conditions, à porter humainement, avec bien d'autres petites misères, l'importunité des ans et des rides ». Fénelon ajoutera peu à ce programme : il recommandera qu'on apprenne aux jeunes filles à lire et à écrire correctement (précepte très important à cette époque, et qui n'a pas cessé de l'être depuis); qu'on les forme à une piété *raisonnable*, qu'on leur enseigne les vérités essentielles de la religion, les quatre règles de l'arithmétique, les principales règles du droit, qu'on ne leur laisse pas ignorer l'histoire de France et celle des pays voisins, étude qui agrandit l'esprit, le tout « avec une exacte sobriété ». Il ne leur interdira pas la lecture des poètes et des orateurs, pourvu qu'on y apporte de la discrétion, et ira jusqu'à permettre d'apprendre la langue latine. J'accorde que ce programme est un peu sommaire, si on le compare à celui dont on a écrasé de nos jours les jeunes filles de quatorze à quinze ans : morale, langue française et littérature, langues vivantes, histoire et géographie, mathématiques, physique et chimie, physiologie, économie domestique, hygiène, dessin, histoire de l'art, musique vocale, sans compter les travaux à l'aiguille et la gymnastique, voilà ce qu'on veut faire entrer dans leurs faibles têtes, dans leurs esprits à peine affermis, c'est-à-dire l'encyclopédie des connaissances humaines presque tout entière, de quoi effrayer un membre de l'Institut! Nous passons toujours d'un extrême à l'autre; nous avons oublié ce que Fénelon avait toujours en vue, qu'il s'agit avant tout de former de bonnes mères de famille, plus raisonnables que raisonneuses, moins instruites que lettrées. En supposant qu'il y ait parmi les jeunes filles quelques *monstres* capables de dévorer ce programme, n'est-il pas à craindre qu'elles ne puissent le digérer, et que tout ce prétendu savoir mal ordonné ne se tourne en pédanterie? Je dirais volontiers avec Montaigne en changeant légèrement sa phrase : « Il y a dans les sciences des estendues et des

enfonceures que les jeunes filles feront bien de laisser là », sous peine de s'égarer dans les unes, de s'abîmer dans les autres. C'était l'avis de Mme de Maintenon qui se conforma presque en tout pour les élèves de la maison de Saint-Cyr aux préceptes, aux conseils de Fénelon ; c'était celui de son grand-père Agrippa d'Aubigné, ainsi qu'on peut le voir par cet extrait d'une lettre adressée à ses filles : « Je viens à vous dire mon advis de l'utilité que peuvent recevoir les femmes par l'excellence d'un tel savoir : c'est que je l'ay veu presque toujours inutile aux demoiselles de moyenne condition comme vous, car les moins heureuses en ont plus tost abusé qu'usé : les autres ont trouvé ce labeur inutile, essayant ce que l'on dit communément, que quand le rossignol a des petits qu'il ne chante plus. Je dirai encor qu'une eslevation d'esprit desmesurée hausse le cœur aussy, de quoy j'ay veu arriver deux maux, le mespris du mesnage et de la pauvreté, celuy d'un mary qui n'en sçait pas tant, et de la dissension ». (*Œuvres de d'Aubigné*, I, 449, Réaume et Caussade). « Le rossignol ne chante plus quand il a des petits ! » Il y a comme cela des perles dans ces vieux auteurs du XVIe siècle. S'ensuit-il, parce que je cite avec plaisir ces quelques mots de d'Aubigné, qu'il faille revenir absolument à Fénelon, et rayer d'un trait de plume le programme actuel ? J'espère que l'on aura mieux compris ma pensée.

A. DELBOULLE.

CHRONIQUE

FRANCE. — Le numéro 3 (juillet 1887) des *Annales de l'Est* renferme la suite et fin de l'article de M. A. CAMPAUX sur *David Richard*, d'après des lettres inédites de Lamennais et de George Sand, la suite des articles de M. A. DEBIDOUR sur *le général Fabvier*, et de M. Ch. PFISTER sur *Jean Daniel Schœpflin*, et des comptes-rendus critiques très sérieux (*La Lorraine illustrée*, la première partie du *Catalogue du musée lorrain*, les *Beitræge zur æltesten Geschichte des Bisthums Metz*, de M. O. Doering; l'*Ancien régime dans une bourgeoisie lorraine*, de M. Munier-Jolain).

— Les *Mélanges Renier*, qui forment le 73e fascicule de la Bibliothèque de l'École des Hautes-Études, viennent de paraître (Paris, Vieweg. In-8°, LX et 468 p.). Nous avions déjà annoncé la mise sous presse de ce recueil de travaux, publiés par la section des sciences historiques et philologiques de l'École pratique des Hautes-Études, en mémoire de son président Léon Renier. Il contient, outre la dédicace, un avant-propos d'Ernest Desjardins et les travaux suivants : Arthur AMIAUD, *Cyrus, roi de Perse;* Abel BERGAIGNE, *La syntaxe des comparaisons védiques;* Gaston BOISSIER, *Commodien ;* Michel BRÉAL, *Comment les langues réparent les points faibles de leur grammaire;* Emile CHATELAIN, *Un important fragment de Virgile* (Bibl. nat. latin 7906); Arsène DARMESTETER, *Le démonstratif* ille *et le relatif* qui *en roman ;* James DARMESTETER, *L'apocalypse persane de Daniel ;* Hartwig DEREN-

BOURG, *Note sur quelques mots de la langue des Francs au* XII*e* *siècle, d'après le texte de l'autobiographie d'Ousâma Ibn Mounkidh*; Joseph DERENBOURG, *Elazar, le Peitan*; l'abbé Louis DUCHESNE, *Le concile d'Elvire et les flamines chrétiens*; H. GAIDOZ, *Les gâteaux alphabétiques*; Jules GILLIÉRON, *Mélanges gallo-romans*; Paul GUIEYSSE, *Réprimande à un fonctionnaire égyptien*; Joseph HALÉVY, *Notes sémitiques*; Bernard HAUSSOULLIER, *Note sur les trois tribus doriennes en Crète*; HAUVETTE-BESNAULT, *Episode des grains de riz écrasés*; Louis HAVET, Ve *en grec*; Ant. HÉRON DE VILLEFOSSE, *Bibliographie des travaux de Léon Renier*; Alfred JACOB, *De nonnullis codicibus graecis palimpsestis in bibliotheca majore Parisiensi asservatis*; Aug. LONGNON, *La civitas Rigomagensis*; Gabr. MONOD, *Les mœurs judiciaires au* VIII*e* *siècle, d'après la* Paraenesis ad judices *de Théodulf*; Alfred MOREL-FATIO, *Note sur l'article dérivé de* ipse *dans les dialectes catalans*; Jules NICOLE, *Athénée et Lucien*; Pierre de NOLHAC, *Notes sur Pirro Ligorio*; Jules OPPERT, *Inscription d'Antiochus I Soter*; Gaston PARIS, *L'*appendix Probi; Jean PSICHARI, *Le poème à Spanéas*; Othon RIEMANN, *Remarques sur l'attraction du démonstratif et du relatif en latin*; Félix ROBIOU, *L'enseignement de Pythagore contenait-il des éléments égyptiens?*; Jules ROY, *Conférence de Vincennes et conflits de juridiction* (1329-1350); Ferd. de SAUSSURE, *Comparatifs et superlatifs germaniques de la forme* inferus, infimus; Marcel THÉVENIN, *Etude sur la propriété au moyen âge, les « communia »*; Edouard TOURNIER, *Observations sur le texte de l'*Economique *de Xénophon*; Henri WEIL, *L'auteur du premier discours contre Aristogiton est-il bien informé des institutions d'Athènes?*

— M. Eugène MÜNTZ a publié dans la *Gazette archéologique* une fort intéressante notice sur *Pétrarque et Simone Martini (Memmi) à propos du Virgile de l'Ambrosienne* (Paris, A. Lévy, 1887, in-f° de 11 p., tirage à part à très petit nombre d'exemplaires, avec deux gravures, une représentant le frontispice du Virgile de Pétrarque, peint par Simone Martini, l'autre le prétendu portrait de Laure, d'après une fresque du palais des papes, à Avignon.) M. M. a réuni en quelques pages une foule de particularités curieuses sur Simone Martini, « ce maître pur et suave entre tous, véritable Fra Angelico du XIV*e* siècle »; sur Pétrarque et notamment sur les connaissances qu'avait ce poète en matière d'archéologie, question déjà traitée par l'auteur dans ses *Précurseurs de la Renaissance*, mais sur laquelle il revient ici très heureusement, à la suite d'investigations nouvelles; sur la fresque qui ornait autrefois le porche de Notre-Dame des Doms, à Avignon, et qui a disparu en 1828, au sujet de laquelle il cite une description très peu connue, que nous a conservée Valladier, dans son étrange livre intitulé *Labyrinthe royal de l'Hercule Gaulois* (Avignon, 1600), et, à cette occasion, sur les divers portraits de la femme chantée par Pétrarque. — T. DE L.

— Il a été fait mention ici (n° du 25 juillet dernier, *Chronique*, p. 78) du catalogue de la bibliothèque de Galilée, reconstitué avec autant de savoir que de sagacité par M. A. Favaro. Mentionnons quelques indications relatives aux relations du grand astronome florentin et de l'obscur astronome périgourdin, Jean Tarde, qui viennent d'être données dans le *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord* (tome XII, 1887, p. 99), d'après le ms. inédit des voyages du chanoine en Italie, lequel ms. est possédé par M. Frut : « Tarde part d'Avignon le 3 mai 1593... A Florence, il décrit les monuments et les jardins du Pratolino qui avaient excité si fortement la curiosité de Montaigne. A Rome, il assiste à un consistoire, se met en rapport avec l'illustre antiquaire Fulvio Ursino, admire les splendeurs du Vatican. Après un séjour de quatre mois, il retourne en France par Sienne, Lucques, Gênes, et rentre à Avignon le 19 octobre. Le second voyage est

fait en compagnie de l'évêque de Sarlat [Antoine Ébrard]. Parti de Sarlat le 21 septembre 1614, Tarde passe par Cahors, Albi, Castres, Béziers, Montpellier, Nîmes, Avignon, Orange, la Sainte-Baume, Marseille, Nice, Villefranche, Gênes, Pise, et s'arrête à Florence. C'est là que, le 12 novembre, il vit *le seigneur Galilœus Galilœi, philosophe et astrologue très fameux, lequel se trouvoit dans son lit à cause de quelque indisposition.* L'entretien rapporté en détail, roule sur les satellites de Jupiter, sur Saturne, Vénus et les taches du Soleil. Tarde interroge Galilée sur la construction des télescopes et des microscopes. Avec ce dernier instrument, Galilée dit *avoir veu des mouches qui paroissoient grandes comme un aigneau et avoir apprins quelles sont toutes couvertes de poils et ont des ongles fort pointus.* Le lendemain 13, l'évêque de Sarlat accompagne Tarde chez Galilée. L'astronome, ce jour-là, parla à ses visiteurs *du corps lunaire et de sa surface aussi rabouteuse que celle de la terre.* Enfin, le 15, Tarde prend congé de Galilée, qui lui promet de lui écrire à Rome, ainsi qu'à M. Balfour, principal du collège de Guyenne à Bordeaux, et, de plus, *de luy envoyer le cristal d'un bon télescope.* » (Dans l'entre-filet du n° du 25 juillet cité ci-dessus, j'annonçais que l'on allait publier un ouvrage inédit de Jean Tarde. Depuis ce jour, l'ouvrage a paru sous ce titre : *Les Chroniques de Jean Tarde, chanoine théologal et vicaire-général de Sarlat, contenant l'histoire religieuse et politique de la ville et du diocèse de Sarlat*, annotées par le vicomte Gaston de Gérard. Paris, Oudin et Picard, in-4°). — T. DE L.

— M. Achille LE VAVASSEUR, archiviste paléographe, a donné dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes* (tomes XLVII et XLVIII) un remarquable travail intitulé : *Valeur historique de la Chronique d'Arthur de Richemont, connétable de France, duc de Bretagne (1393-1458), par Guillaume Gruel. Etude critique* (Paris, Alph. Picard, 1887, grand in-8° de 80 p.). M. L. V. examine successivement les jugements divers qui ont été portés sur la Chronique de Gruel, les renseignements que fournit ce document sur la jeunesse d'Arthur de Richemont, sur la prépondérance de ce connétable, sur sa disgrâce, sur ses campagnes contre les Anglais jusqu'aux trêves de 1444, sur son attitude pendant les trêves et sur la conquête de la Normandie, sur le connétable considéré comme gouverneur de Normandie, puis duc de Bretagne, enfin le caractère général de la Chronique. L'étude de M. Le Vasseur est très bien faite à tous égards et donne la meilleure idée de l'édition qu'il prépare pour la Société de l'Histoire de France, de la *Chronique d'Arthur de Richemont.* — T. DE L.

— Le troisième fascicule du *Répertoire général de bio-bibliographie bretonne, par René* KERVILER, *bibliophile breton*, vient de paraître (Rennes, Plihon et Hervé, 1887, grand in-8°). Ce fascicule renferme les noms compris entre *Au* et *Bar* (p. 369-417 et 1-112). Le travail de M. Kerviler et de ses dévoués auxiliaires continue à mériter tous les éloges. Les renseignements biographiques et bibliographiques sont aussi précis qu'abondants. Plusieurs anonymes et pseudonymes inconnus à Barbier et à Quérard sont dévoilés çà et là. Parmi les notices les plus remarquables, il faut citer la notice d'*Avaugour* (p. 395-405), consacrée à plusieurs familles de ce nom, que les Nobiliaires confondent généralement toutes en une seule. M. Kerviler dit à cet égard (p. 395) : « Il faudra beaucoup d'ordre pour éviter les confusions qui se sont répétées, comme à plaisir, à leur sujet, et nous espérons y avoir réussi. » Je n'ai que deux petites observations à présenter au courageux et savant auteur du *Répertoire général* : « Il croit (p. 21) que « le jurisconsulte Napoléon Bacqua de Labarthe est mort à *Paris*, il y a quelques années. » Je puis affirmer que ce jurisconsulte est mort à *Lavardac* [Lot-et-Garonne], le 19 décembre 1882. — A propos du Père Jean Bagot, on cite (p. 35) diverses notices et on a oublié de citer la plus importante au point de vue bibliographique, celle qui figure dans la *Bibliothèque*

des écrivains de la Compagnie de Jésus, par les PP. de Backer et Sommervogel (t. I, in-f°, 1869, colonnes 367-368). — T. de L.

DANEMARK. — Le Danemark va avoir, comme l'Angleterre, sa *National Biography*. La publication devra être terminée dans douze ans ; elle est dirigée par le secrétaire des archives d'État.

ÉTATS-UNIS. — Une nouvelle université vient d'être fondée à Worcester, dans le Massachusetts, par la libéralité de M. Jonas G. Clark ; l'université prendra le nom de son fondateur ; sa dotation s'élève à deux millions de dollars.

— La bibliothèque de Wilhelm Scherer a été achetée par un élève du regretté germaniste pour l'université de Cleveland, dans l'Ohio.

— Depuis l'an dernier paraît à Cincinnati, chez l'éditeur Rosenthal, une revue trimestrielle, dirigée par M. H. A. Rottermann et intitulée *Deutsch-Amerikanisches Magasin, Vierteljahrschrift für Geschichte, Literatur, Wissenschaft, Kunst, Schule und Volksleben der Deutschen in Amerika, unter Mitwirkung deutsch-amerikanischer Geschichts=und Literaturfreunde.*

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 5 août 1887.

M. Georges Perrot communique une note de M. de la Blanchère, directeur du service beylical des antiquités et des arts, en Tunisie, sur une mosaïque romaine acquise par le musée du Bardo. Cette mosaïque, longue de plus de 13 mètres, large de près de 10, a été découverte à Sousse, l'ancienne Hadrumète, et mise au jour par le 94ᵉ régiment de tirailleurs, sous la direction du général Bertrand. D'autres pièces ont été trouvées dans la même ruine, notamment un médaillon de mosaïque, représentant une panthère, « d'une exécution merveilleuse », dit M. de la Blanchère, et un tableau carré, de mosaïque également, où sont figurés des chevaux que viennent couronner des génies : ces deux belles pièces ont été attribuées au régiment, par arrêté rendu sur la proposition du directeur du service beylical des antiquités et des arts, pour la décoration de la salle d'honneur. La grande mosaïque, qui vient d'être transportée au Bardo, formait le pavage d'une vaste salle. Elle représente un sujet qui se rencontre fréquemment sur les monuments de ce genre, surtout en Afrique, le cortège du Neptune. L'enlèvement de cette énorme pièce et son transport au Bardo ont été très longs et très difficiles ; M. de la Blanchère donne des détails sur la façon dont a été effectuée cette délicate opération.

M. Edmond Le Blant lit une note sur une pierre gravée de l'époque carolingienne, qui n'est connue que par une figure du recueil de Gruter. C'est un onyx, intaille ou camée, nous l'ignorons, sur lequel est gravée une porte flanquée de tours. De chaque côté, un personnage debout, vêtu du *pallium*, tend le bras vers cette porte. Au-dessus se voit une main descendant du ciel et sortant d'un groupe de nuages et de rayons. Sous la porte on lit CÆNOM, abréviation de *Cœnomannis*, le Mans : c'est le nom de la ville que représente cette porte. Sous la main divine sont les lettres DEX, *dextera*, la main (de Dieu) ; sous les personnages les noms abrégés des patrons de l'église du Mans, saint Gervais et saint Protais : GERBA, PROTA. A propos de ce monument, M. Le Blant cite un grand nombre de textes qui montrent que les anciens, les païens, comme les chrétiens, croyaient chaque ville placée sous la protection spéciale de quelque personnage céleste : aux yeux des païens, la ville avait ses dieux tutélaires ; aux yeux des chrétiens, ses saints patrons.

M. Paul Viollet donne une seconde lecture de son mémoire intitulé : *les Cités libres et fédérées et les principales insurrections des Gaulois contre Rome.*

L'Académie se forme en comité secret.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 38 — 19 septembre — 1887

Sommaire : 198. KALKMANN, Pausanias le Périégète. — 199. Cartulaire de Mulhouse, p. p. MOSSMANN, III-IV. — BÉRENGIER, Belsunce. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

---

198. — A. KALKMANN, **Pausanias der Perieget.** Berlin, Reimer, 1886, 295 pages, in-8.

Le procès de Pausanias se poursuit sans relâche en Allemagne depuis une dizaine d'années : dans le temps même où les fouilles d'Olympie semblaient devoir éclairer la question d'un nouveau jour, par la découverte de tant de documents précieux, M. U. von Wilamowitz-Möllendorff soulevait les doutes les plus graves sur l'authenticité des voyages de Pausanias, et contestait le fait, jusqu'alors universellement accepté, que le soi-disant périégète eût recueilli lui-même sur place les renseignements archéologiques, mythologiques et historiques qui constituent le fond de son livre [1]. Cette hypothèse fit rapidement son chemin, parce qu'elle parut de nature à expliquer certaines lacunes que les fouilles d'Olympie révélaient dans la description de l'Altis et dans la liste des des vainqueurs olympiques. Aussi MM. Hirschfeld [2] et Treu [3] n'hésitèrent-ils pas à l'adopter. D'autres savants, au contraire, MM. Curtius [4], Brunn [5], Purgold [6], et récemment M. Weizsäcker [7], se portèrent garants de l'authenticité de ses descriptions. Le savant éditeur de Pausanias, M. Schubart, ne devait pas rester neutre dans la lutte : à plusieurs reprises, il se jeta dans la mêlée, pour y défendre son client [8]. Au milieu de ces attaques et de ces répliques incessantes, personne n'avait

1. U. von Wilamowitz-Mœllendorff, *Die Thukydideslegende*, dans *Hermes*, 1877, t. XII, p. 326 et suiv. — Cf. P. Hirt, *De fontibus Pausaniae in Eliacis*, diss. Gryphiswald, 1878.

2. G. Hirschfeld, *Pausanias und die Inschriften von Olympia*, dans *Archæol. Zeitung*, 1882, p. 97 et suiv.

3. G. Treu, *ibid.*, p. 72 et suiv., et *Neue Jahrb.*, 1883, t. 127, p. 631 et suiv.

4. M. E. Curtius a fort nettement exprimé son opinion à ce sujet dans une communication faite au 36e congrès des Philologues à Karlsruhe en 1882, *Neue Jarhb.*, 1882, t. 126, p. 589.

5. Brunn, *Pausanias und seine Anklæger*, dans *Neue Jarhb.*, 1884, t. 129, p. 23 et suiv.

6. Purgold, *Olympische Weihgeschenke*, dans *Hist. und philolog. Aufsætze Ernst Curtius gewidmet*, p. 242.

7. Weizsæcker, *Neue Jarhb.*, 1886.

8. Schubart, *Neue Jarhb.*, 1883 et 1884.

encore songé à résumer le débat, pour en tirer une conclusion d'ensemble. C'est la tâche que vient de se proposer M. A. Kalkmann, privat-docent d'archéologie à l'Université de Berlin. Dès le début de sa préface, M. K. se déclare en principe partisan résolu de l'hypothèse émise par Wilamowitz. C'est dire que ce livre a peu de chance de rallier tous les suffrages. Du moins se recommande-t-il par des mérites incontestables : bien composé et vivement écrit, il se distingue par une érudition à la fois solide et légère, par une critique ingénieuse et originale. C'est assez pour que nous croyions devoir indiquer sommairement les principales lignes de ce travail.

Tout d'abord, une démonstration est nécessaire : avant de rechercher les sources écrites de Pausanias, il faut montrer qu'en effet Pausanias, au lieu de voir et de décrire par lui-même, a eu sous les yeux des livres, et qu'il les a copiés. Toute la question est là : Pausanias est-il réellement un périégète, un voyageur, ou seulement un compilateur et un sophiste? M. K. se prononce pour la seconde de ces deux opinions, et c'est à cette démonstration qu'il consacre l'introduction de son livre, ainsi que le chapitre 1[er] tout entier; c'est aussi sur ce point qu'il insiste surtout dans sa conclusion.

Le second siècle de l'ère chrétienne, suivant M. K., voit se produire un genre littéraire que Lucien tourne en ridicule dans son *Histoire véritable :* c'est le roman de voyage (die Reiseromantik). En entreprenant d'écrire lui-même une fantaisie de ce genre, Lucien prétend se distinguer des autres écrivains, du moins en un point : il déclare d'abord qu'il n'a rien vu de ce qu'il raconte, et qu'il n'en faut rien croire [1]. Par ce début original, il démasque la supercherie de ceux qui affectent de donner à leurs récits des airs d'authenticité, alors même que ces récits contiennent les plus grandes absurdités du monde. Cette sorte de supercherie littéraire est en effet à la mode, au temps de Lucien : elle se glisse jusque dans les ouvrages en apparence les plus sérieux. Comment Pausanias aurait-il échappé seul à ce courant de fiction, de tromperie, de mensonge, qui entraîne toute la littérature de son temps?

Les exemples de cette supercherie abondent, et M. K. en cite plusieurs, qui donnent une idée singulière de l'audace des écrivains et de la naïveté du public. Elien avouait, au témoignage de Philostrate, qu'il n'avait jamais dépassé les limites de l'Italie, qu'il n'était jamais monté sur un navire [2], et cependant, lorsqu'il parle d'un bœuf à cinq pieds qui se trouve à Alexandrie, il ne manque pas d'ajouter qu'il l'a vu lui-même de ses propres yeux [3]. Ailleurs, au moment de raconter l'histoire du lézard aux yeux crevés, qui, grâce à un traitement merveilleux, recouvre la vue au bout de neuf jours, Elien croit devoir rassurer d'abord le lecteur sur l'authenticité du fait : οὐ δεήσομαι μάρτυρος

1. Lucien, *Histoire véritable*, I, ch. 4.
2. Philostr., *Vies des Sophistes*, II, c. 31.
3. Elien, *Histoire des animaux*, XI, 40.

ἐνωαῦτα πρεσβυτέρου, ἃ δὲ αὐτὸς ἔγνων λέγω [1]. Les formules analogues, αὐτὸς παθών, οὐ παρ' ἄλλου ἀκούσας, reviennent à chaque instant dans les prétendus historiens de l'époque, surtout quand il s'agit de faits incroyables. Une autre rubrique consiste à rapporter le fait comme si on le tenait d'un vieillard, d'un ancêtre. Plutarque ne raconte les exploits accomplis par un chien dans la poursuite d'un voleur, qu'en s'autorisant du témoignage de ses pères : ὃ δὲ οἱ πατέρες ἡμῶν ἔγνωσαν [2]. Elien veut-il rapporter l'histoire extraordinaire du lièvre qui met bas? Le fait lui a été attesté par un chasseur émérite et honnête [3]! C'est d'un habitant d'Ithaque même qu'Apion déclare tenir l'explication du jeu de dés auquel se livraient les prétendants de Pénélope [4]. Ainsi des récits, puisés simplement dans des livres, passent pour des informations personnelles : avec un léger accroc fait à la vérité, on intéresse davantage le lecteur, on se met soi-même en scène, on se fait écouter comme un témoin oculaire. L'exemple le plus curieux peut-être de cette supercherie est le traité qui nous est parvenu sous le nom de Lucien « *Sur la Déesse Syrienne* ». Le pastiche d'Hérodote est manifeste, non-seulement dans l'emploi du dialecte ionien, mais dans les tours de phrase mêmes, et dans les formules, comme celle qui ouvre le traité : γράφω δὲ Ἀσσύριος ἐών, καὶ τῶν ἀπηγέομαι, τὰ μὲν αὐτοψίῃ ἔμαθον, τὰ δὲ παρὰ τῶν ἱρέων ἐδάην, ὁκόσα ἐόντα ἐμεῦ πρεσβύτερα ἐγὼ ἱστορέω. Tous les détails que l'auteur nous donne sur le culte singulier qu'il décrit, il les a vus lui-même (c. 3, τῶν ἐγὼ πλεῖστα ὄπωπα), ou il les tient d'un homme sage (c. 15, σοφὸς ἀνήρ), ou d'un homme du pays (c. 8, ἀνὴρ Βύβλιος). Le plus extraordinaire de tous les miracles qu'il rapporte, il l'a observé de ses propres yeux pendant son séjour dans la ville de Byblos (c. 7). Rien, suivant M. K., ne donne mieux que ce traité *de la Déesse Syrienne* l'idée du genre que Pausanias a suivi en décrivant les sanctuaires de la Grèce. C'est la même curiosité religieuse, la même recherche du merveilleux et de l'incroyable, et en même temps la même fiction : un compilateur singeant le témoin oculaire.

Passant à Pausanias lui-même, M. K. signale d'abord les ressemblances avec Hérodote; à ses yeux, c'est une imitation voulue, cherchée, qui n'a rien de naïf ni de sincère. D'après ce principe, quand Pausanias prétend avoir appris tel ou tel fait d'un indigène qu'il dit avoir consulté, nous devons voir si ce n'est pas là une simple reproduction de la formule d'Hérodote : ταῦτα αὐτοὶ Αἰγύπτιοι λέγουσιν (Hérod., II, 47 et passim). Quand il discute sur place une question de géographie, prenons garde d'être sa dupe, et demandons-nous si la même discussion ne se trouve pas déjà dans des géographes antérieurs. Pausanias invoque-t-il l'autorité d'un témoin? Voyons s'il n'attribue pas à ce personnage plus

1. Elien. *Hist. des animaux*, V, 47.
2. Plutarque, *Sur l'intelligence des animaux*, XIII, 11.
3. Elien, *Hist. des animaux*, XIII, 12.
4. Athénée, I, 16 f.

ou moins fictif une opinion qu'il a trouvée dans un livre ou inventée lui-même. Rapporte-t-il un de ces faits extraordinaires, une de ces histoires fabuleuses comme il y en avait tant en circulation dans le monde romain du IIe siècle? Au lieu de l'avoir recueillie sur place, comme il le dit, examinons s'il ne l'aurait pas simplement détachée d'un de ces recueils de παράδοξα, dont M. K. prouve l'existence. Ne nous fions pas à des formules trompeuses : elles ne sont qu'un cadre destiné à mieux faire ressortir le tableau, à lui donner plus de relief et de vie. Enfin l'exégète est un personnage commode que Pausanias substitue le plus souvent à une source écrite : ὁ ἐξηγητὴς ὁ ἐν Ὀλυμπίᾳ n'est autre chose que la personnification du livre qui a servi de guide à Pausanias dans sa description d'Olympie. Ainsi, voyages, recherches locales auprès des indigènes, conversations avec les vieillards, avec les exégètes, avec les savants du pays (οἱ τὰ ἀρχαῖα μνημονεύοντες), tout cela n'est qu'un masque, et il a fallu, pour nous tromper si longtemps, l'apparence sincère de Pausanias, les airs naïfs qu'il affecte de prendre, et, pour nous servir de l'expression pittoresque de Wilamowitz, « jenes Rococomäntelchen sophistischer ἀφέλεια ». En réalité, il n'y a dans l'ouvrage de Pausanias aucune observation sur les mœurs des pays qu'il décrit, aucune allusion à une expérience personnelle, aucun incident de route ou autre chose semblable, qui puisse faire supposer que l'auteur rapporte des impressions de voyage. A cet égard, Pausanias ne se donne même pas la peine de nous tromper, et cela peut nous faire sentir combien il prend lui-même peu au sérieux le masque qu'il a adopté.

Avec quelques restrictions, c'est la même idée qu'expose M. K. dans sa conclusion. S'il admet que Pausanias ait vu, par exemple, la Niobé du Mont-Sipyle et peut-être quelques autres curiosités de la Grèce, il ne doute pas qu'il n'ait puisé dans des sources écrites l'essentiel, le meilleur de ce qu'il a mis dans son livre. Il ne faut pas considérer Pausanias comme un périégète, mais comme un écrivain, comme un sophiste. Heureusement, ajoute M. K., ce sophiste n'a pas cherché autre chose qu'à arranger agréablement une matière ingrate ; il a donné une forme à des matériaux épars, mais il n'a pas falsifié lui-même ces matériaux ; il n'y a rien ajouté de son propre fonds. C'est là sans doute un mérite négatif; mais ce mérite, aux yeux de M. K., a encore assez de poids, puisque l'autorité de Pausanias, au point de vue archéologique, n'en est nullement diminuée : au contraire, au lieu du témoignage médiocre d'un voyageur peu intelligent du IIe siècle, nous nous trouvons avoir pour guides des écrivains mieux renseignés d'une époque plus éclairée.

Nous n'avons pas abordé, dans cette rapide analyse, la discussion qui tient le plus de place dans le livre de M. K., c'est-à-dire la recherche des sources écrites de Pausanias, dans ses descriptions d'Athènes, de Delphes, d'Olympie, etc. Quelque intéressante que puisse être cette partie de l'ouvrage, elle n'emprunte toute sa valeur qu'au principe

même qui sert de point de départ à M. Kalkmann. Or ce principe est-il suffisamment démontré? On peut faire à M. K. quelques objections, que nous allons brièvement indiquer.

Il nous est impossible de voir autre chose qu'un procès de tendance dans l'assimilation de Pausanias aux sophistes de son temps. Les exemples de supercherie littéraire signalés par M. K. sont incontestables : il est certain que beaucoup d'écrivains du IIe siècle, pour ne pas remonter plus haut, ont voulu faire illusion à leurs lecteurs, en se servant des formules mensongères dont se moque Lucien. Mais qu'est-ce que cela prouve? Le mensonge adopte précisément le langage de la vérité, et, parce que des écrivains fantaisistes ont employé certaines formules, faut-il croire que personne n'ait pu les employer de bonne foi? Si Elien peut être convaincu de mensonge, quand il dit εἶδον ou θεασάμενος οἶδα, les mêmes mots ne peuvent-ils être pris à la lettre dans Pausanias?

Quant à l'imitation d'Hérodote, elle est flagrante; mais une préoccupation littéraire de ce genre ne peut-elle pas se concilier avec un voyage réel? M. Wernicke a récemment mis en lumière les principaux emprunts faits par Pausanias à Hérodote [1]; il n'a pas été jusqu'à nier les voyages de Pausanias. N'arrive-t-il pas constamment qu'un voyageur peu lettré, voulant écrire ses impressions de voyage, s'inspire des écrivains qui avant lui ont su mieux voir et mieux peindre?

D'autre part, dire que Pausanias n'a pas interrogé les indigènes, parce qu'effectivement ce qu'il a appris d'eux se trouvait déjà dans des livres, est-ce faire un raisonnement juste? Prenons quelques-uns des exemples cités par M. Kalkmann. Au livre V, ch. 6, § 2, Pausanias raconte qu'il a cherché en Messénie et en Elide les ruines de la ville d'Aréné, et qu'il n'a pu recueillir à ce sujet aucune indication précise; mais il incline vers l'opinion de ceux qui assimilent Samicon à l'ancienne ville dont parle Homère, et il appuie cette opinion sur ce fait, que près de Samicon est un fleuve qui répond bien à l'indication fournie par Homère : ἔστι δέ τις ποταμὸς Μινυήϊος εἰς ἅλα βάλλων ἐγγύθεν Ἀρήνης. Or la même assimilation se trouve déjà dans Strabon [2]. Il y a donc, dit M. K., une forte présomption pour que Pausanias n'ait fait qu'utiliser et copier Strabon, en se donnant l'air, aux yeux du lecteur naïf, d'avoir examiné lui-même et discuté sur place ce problème géographique. — Comment accorder beaucoup de valeur à de pareilles hypothèses? Ne voit-on pas que si Strabon a cherché par lui-même à identifier l'emplacement de l'antique Aréné, d'autres avaient pu le faire avant lui, comme Pausanias a pu tenter après lui la même recherche? La géographie homérique a dû de tous temps préoccuper les Grecs, et il ne devait pas être rare, au Ier ou au IIe siècle de notre ère, de rencontrer en Grèce, jusque dans les plus petits villages, des hommes empressés à faire auprès des voyageurs l'étalage de leur science archéologique, en même

1. C. Wernicke, *De Pausaniae studiis Herodoteis*, Berlin, 1884.
2. Strabon, VIII, 346.

temps que les honneurs de leur pays. — Au livre VI, ch. 24, § 9, Pausanias, décrivant l'agora d'Elis, parle d'un monument en forme de temple, qui ressemblait à un tombeau, et il ajoute : les gens du pays ne disent pas de qui est ce tombeau, « εἰ δὲ ὁ γέρων ὅντινα ἠρόμην εἶπεν ἀληθῆ λόγον, Ὀξύλου τοῦτο ἂν μνῆμα εἴη ». Or Strabon (X, 463) parle d'une statue d'Oxylos à Elis. Qui ne voit, dit M. K., que Pausanias a imaginé d'attribuer à ce vieillard d'Elis une hypothèse qu'il avait faite lui-même, d'après le passage de Strabon, ou qu'il avait trouvée toute faite dans l'une de ses sources? — Cette explication ingénieuse aurait sans doute quelque valeur, s'il était prouvé que Pausanias n'a pas voyagé; mais c'est là précisément la question, et dès lors de pareils arguments ne prouvent rien. J'en dirai autant du raisonnement que fait M. K. à propos des récits merveilleux rapportés par Pausanias, de ces παράδοξα qui se trouvaient, nous dit-on, réunis dans des recueils. Parce que ces παράδοξα étaient ainsi publiés dans des livres, est-ce une raison pour que la tradition locale les eût oubliés? Pausanias n'a-t-il pas pu les recueillir sur place, dans les endroits mêmes où les avaient déjà trouvés les auteurs de ces recueils?

Enfin l'absence de détails précis, de descriptions pittoresques, d'impressions de voyage dans le livre de Pausanias ne permet en aucune façon de supposer qu'il n'a pas parcouru la Grèce. Nous devons prendre l'œuvre de Pausanias pour ce qu'elle est : n'y cherchons ni les aventures d'un touriste, ni les notes topographiques et ethnographiques d'un géographe, ni les observations d'un moraliste : c'est une description des principaux temples de la Grèce, faite par un admirateur pieux de la religion et de l'art antiques, et voilà tout!

Les objections qui précèdent ne tendent pas à prétendre que Pausanias n'ait employé absolument aucun livre pour rédiger son ouvrage. Telle n'est pas notre pensée, bien au contraire : sur plus d'un point, les recherches savantes de M. K. nous paraissent aboutir à des résultats fort vraisemblables. Ce qui nous semble encore contestable, c'est l'opinion qui représente Pausanias comme un simple sophiste, comme un compilateur qui se dissimule sous le masque d'un périégète. Sur ce point, les raisons générales et les discussions de détail de M. K. ne nous ont pas pleinement convaincu, et certains faits, qu'il est inutile de rappeler ici, parce qu'ils ont été cités bien des fois dans ces derniers temps par MM. Brunn, Schubart et Purgold, subsistent incontestablement, qui prouvent que Pausanias a souvent vu par lui-même les sanctuaires qu'il décrit : nous ne pouvons donc pas, avec M. Kalkmann, lui refuser entièrement l'autorité d'un témoin oculaire.

Am. Hauvette.

---

199. — **Cartulaire de Mulhouse**, par X. Mossmann, archiviste de la ville de Colmar. Ouvrage couronné par la Société industrielle de Mulhouse. Strasbourg, Heitz, Colmar, Barth, t. III-IV, 1885-1886, VII, VIII, 589 p. in-4. Prix du volume : 25 fr.

Nous avons rendu compte des deux premiers volumes du *Cartulaire de Mulhouse* dans la *Revue* du 1er juin 1885. Depuis, deux nouveaux volumes, de dimensions plus considérables encore, sont venus s'ajouter à leurs aînés et montrer avec quel zèle et quel entrain M. Mossmann se consacre à l'œuvre capitale d'une carrière scientifique et littéraire déjà longue. Les premiers tomes embrassaient les six premiers siècles de l'histoire de Mulhouse ; leurs successeurs ne nous présentent, dans leurs 1,200 pages, que les documents relatifs aux trente dernières années du XVe siècle et aux quinze premières du siècle suivant. C'est que, pour cette époque, les documents abondent dans les archives alsaciennes et suisses, se rapportant non-seulement aux évènements contemporains d'une importance majeure, mais aux mille et mille épisodes de la vie féodale d'alors et de ses incessantes querelles. C'est d'abord, dans le troisième volume, le tableau des luttes de Mulhouse contre les seigneurs voisins, vassaux de la maison d'Autriche, puis ses rapports, pacifiques ou hostiles, avec la puissance bourguignonne qui tend à remplacer un instant, en Haute-Alsace, l'hégémonie des Habsbourgs. Dans le quatrième volume, nous assistons au dénouement de cette crise, qui semblait devoir mettre fin à l'indépendance de Mulhouse, englobée dans le Sundgau, alors que Pierre de Hagenbach, le grand-bailli de Charles le Téméraire, guette la petite ville libre et croit déjà la tenir. La fin subite de Hagenbach, puis les victoires de Granson, de Morat et de Nancy qui se succèdent, délivrent Mulhouse de ce danger ; mais il reparaît sous une forme nouvelle. Maximilien d'Autriche, le gendre et l'héritier du Téméraire, convoite à son tour ce petit territoire, perdu dans les possessions héréditaires de sa famille. Il lui fait offrir sa « protection perpétuelle » par lettre du 11 mai 1502 (IV, 393), mais Mulhouse n'éprouvant aucune envie d'aliéner son indépendance, et l'empereur revenant sans cesse à ces propositions de tutelle amicale, la ville, pour y échapper, finit par signer avec Bâle, sa plus proche voisine, un traité d'alliance perpétuelle, le 5 juin 1506. Elle prépare de la sorte son entrée dans la Confédération helvétique, qu'elle réclame auprès des *Eidgenossen* en août 1514 et que ceux-ci lui accordent par le traité de Zurich, signé le 19 janvier 1515. Le 1er juillet suivant, le magistrat de Mulhouse prête le serment solennel qui le rattache « à perpétuité » aux cantons helvétiques et bientôt les citoyens de la ville libre scellent cette alliance de leur sang en combattant aux côtés des fameux lansquenets suisses, dans la plaine de Marignan. C'est à cette date de septembre 1515 que s'arrête le tome quatrième.

On voit qu'il y a, dans ces nouveaux volumes du *Cartulaire*, bien des matériaux intéressant l'histoire générale de l'époque et l'histoire particu-

lière des Etats différents de l'Europe centrale. Mais ce qui nous a le plus captivé — c'est le mot propre — ce ne sont pas ces documents d'une portée plus générale, ce sont les nombreuses pièces, disons mieux, les dossiers se rapportant à certaines querelles locales, avec les seigneurs voisins de Mulhouse, avec les bandes d'aventuriers qui désolaient alors la Haute-Alsace, et qui nous permettent d'entrer dans le vif des mœurs d'alors, dans tous les détails de l'existence urbaine et rurale des gens du xv[e] siècle, et nous procurent, pour ainsi dire, la sensation immédiate du passé. Il y a là une mine féconde à exploiter, soit pour des tableaux strictement historiques, soit pour des récits fictifs, à la Walter Scott, le jour où la mode reviendrait aux romans d'histoire sérieux. Nous citerons les nombreuses pièces relatives à la guerre déclarée à Mulhouse par Conrad Kueffer, varlet du chevalier Frédéric de Montreuil (1466-1467); les pièces relatant l'enlèvement d'une jeune fille de Cernay par quatre bourgeois de Mulhouse (III, p. 22-31); le récit des aventures des députés de la ville, Nicolas Rüsch et Conrad Wockenstein, se rendant aux conférences de Bâle (III, p. 133-137); le *Journal de ce qui se passa dans la guerre de Mulhouse*, du 29 mai au 18 juin 1468, et la continuation, d'août 1468 à avril 1470 (III, 235 suiv.; III, 450-456); l'attentat de Frédéric zu Rhein sur le juif Isaac de Mulhouse (IV, p. 215-226); la curieuse enquête sur les méfaits d'un chef de bandes, nommé Ulrich Traber (IV, p. 231-249), etc.

Dans un autre ordre d'idées, nous relèverons encore le *Règlement militaire* des bourgeois de Mulhouse, entrant en campagne, en 1467 (III, p. 40-42); la lettre par laquelle Pierre de Hagenbach offre à la ville la protection de Charles le Téméraire, en 1473 (IV, p. 95-100); la correspondance de Maximilien I[er] avec Mulhouse pour l'engager à prendre part à la guerre contre la France (III, p. 381-385); enfin les très curieux rapports de Jean-Oswald Gamshart, greffier de la ville, sur ses missions diplomatiques auprès de Maximilien d'Autriche, en 1505 (IV, p. 420-424) et du pape Jules II, en 1513 (IV, p. 474-496).

Ayant exposé longuement, dans notre premier compte-rendu, le plan de l'ouvrage de M. M. et l'agencement matériel du *Cartulaire*, nous n'avons pas besoin d'y revenir ici. Disons seulement que l'auteur, désireux de perfectionner son travail, a joint à chacun des nouveaux volumes des suppléments, renfermant des pièces découvertes depuis, surtout aux archives de Strasbourg, et de nombreux errata pour les textes du tome premier et second. Nous n'avons qu'un seul regret à exprimer au sujet de l'index; nous l'avions formulé déjà dans notre premier article, et nous devons y revenir ici. M. M. a rédigé son ouvrage en français, d'où découlait pour lui l'obligation de mettre dans son répertoire des noms de personnes et de lieux, la forme française de ces noms, qui dans ses textes mêmes, se rencontrent toujours sous leur forme allemande, souvent très dissemblable et parfois même absolument méconnaissable. Nous lui proposions alors de parer à cet inconvénient en pla-

çant dans l'index la forme véritable, autochthone, de ces noms, sauf à y joindre un renvoi à la désignation française. De la sorte, tout le monde aurait été content, mais j'ignore pourquoi M. M. n'a point voulu faciliter de la sorte la tâche d'un certain nombre au moins des travailleurs qui voudront utiliser son *Cartulaire*. On ne peut demander vraiment à quelqu'un, qui n'a pas vécu toute sa vie au milieu des chartes alsaciennes, comme le savant archiviste de Colmar, de savoir, par exemple, que *Habkuzhen* (III, 148, 160, 194) est *Habsheim*; *Yltzich* (III, 178, 180, 181) *Illzach*; *Sanen* (III, 203) *Gessenay*; *Judenhin* (III, 235) *Didenheim*, etc. Comment deviner qu'il faut chercher *Pusabontz* (IV, 491) sous *Poggibonsi*; *Dietrichsbern* (IV, 474) sous *Vérone*, et *Pfeydt* sous *Faido?* Je n'ai pas réussi, pour ma part, à retrouver dans l'index la localité de *Perlysin* (IV, 492). Or le répertoire d'un Cartulaire, c'est — personne ne l'ignore — la partie capitale de l'ouvrage, au point de vue pratique s'entend. Ce qu'on n'y trouve pas du premier coup, n'existe pas, ne peut pas exister pour l'immense majorité des érudits, qui n'ont pas le loisir de feuilleter de nombreux volumes pour y découvrir un nom de lieu ou de personne [1]. Il est fâcheux qu'un travail si soigneux à tous égards, et digne de tant d'éloges, prête, à ce point de vue, à des critiques que je ne puis m'empêcher de trouver légitimes [2]. Je sais bien que M. M. pourra répondre qu'il met la forme française des noms de lieux et des personnes, dans le sommaire placé en tête de chaque pièce de son *Cartulaire* et qu'on n'a qu'à l'y chercher; mais c'est encore là un travail d'identification qu'on ne peut demander à tout le monde et d'ailleurs il y a des documents, et des plus importants, où les noms de localité ne sont nullement tous indiqués dans les sommaires [3]. Si, par impossible, M. M. songeait jamais à refondre en une table générale des matières les répertoires spéciaux de ses différents volumes, je l'engagerais vivement à tenir compte des observations qui précèdent; cela ne grossirait guère le nombre de ses pages ni surtout la somme de son labeur personnel.

Au début de l'impression de son travail, il y a cinq ans, M. M. an-

1. Notons encore en passant que *Heitwiller* [Heidwiller] (IV, 179) manque à l'index; après le nom de *Berenfels*, Hans de, il faut ajouter encore le nº 1146; après celui de *Ruttenstock*, le nº 1191. Le nom de *Kolner*, Hans (IV, 286), est imprimé *Kelner* au répertoire; Au vol. III, p: 453, figure un *Purlin*, et p. 455, un *Burlin*; rien n'indique que ce soit le même personnage et cependant *Burlin* figure seul au répertoire. Au vol. III, p. 571, je lis dans l'index : Songern, localité inconnue. Je puis me tromper, mais je comprends autrement que M. M. la pièce 1155 où se rencontre ce nom, qui me semble être celui d'un bourgeois ou d'un allié de Soleure, *der zu Songern* « le sire de Songern ». — IV, 452, on désirerait connaître le sens du nom propre *Eglifurern*; est-ce le nom d'une localité?

2. Dans les sommaires, au moins, il faudrait conserver toujours la même orthographe aux noms propres; ainsi, pourquoi appeler (IV, 563) *Zoigler* le bourgmestre de Bâle, qui jusque-là est toujours nommé *Zeigler*?

3. Par exemple dans les comptes de voyage du greffier Gamshart, lors de son ambassade à Rome.

nonçait à ses souscripteurs que l'ouvrage serait complet en quatre volumes. Depuis les matériaux se sont accumulés entre ses mains à tel point, que le dernier paru ne va que jusqu'en 1515, et qu'il lui reste de quoi remplir encore deux nouveaux volumes, pour mettre au jour l'ensemble des pièces réunies sur l'histoire de Mulhouse, jusqu'au moment de sa réunion à la France. Il espère que les hommes de bonne volonté, dont le concours a rendu possible, dans une certaine mesure au moins, l'exécution de ce grand travail, lui prêteront encore leur concours bénévole pour le mener à bonne fin. Il serait vraiment honteux qu'il pût en être autrement, et que la réussite matérielle d'une œuvre capitale pour l'histoire de Mulhouse et de l'Alsace, pût être mise en question, quand il s'agit d'une cité si riche dans le présent et si justement fière de son passé ! Nous souhaitons vivement que M. Mossmann se trouve bientôt à l'abri de pareilles inquiétudes et qu'il puisse continuer, avec la même rapidité que le passé, et terminer heureusement cette œuvre monumentale élevée à la gloire de sa ville d'adoption.

R.

---

200. — **Vie de Monseigneur Henry de Belsunce**, évêque de Marseille, par le R. P. dom Théophile Bérengier, bénédictin de la Congrégation de France. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1887, deux volumes in-8 de xix-453 et 407 pages.

Il fut un temps où les bénédictins français se livraient avec ardeur aux travaux historiques; ils avaient nom Mabillon, Montfaucon, Martène, Louvard, Calmet, etc. ; quelques-uns d'entre eux étaient peut-être jansénistes ou gallicans, peu importe, tous ont mérité l'estime et l'admiration de la postérité. Le xixe siècle a changé tout cela ; on ne s'en aperçoit que trop en lisant la vie de Belsunce publiée cette année même par le bénédictin dom Bérengier. L'auteur de cette monographie en deux volumes a des prétentions à la science : il parle d'archives et de documents tout comme un bénédictin du siècle dernier, et il est heureux de dire (p. xiv) qu'il « cède un peu, comme tant d'autres, à ce goût si vif de notre temps pour tout ce qui tient à l'inédit ». Mais quelle science ! et comme on serait tenté de conseiller à ce bénédictin les occupations plus modestes et plus lucratives de quelques-uns de ses confrères qui, du moins, ne distillent pas de venin !

En effet, dom B. entend l'histoire d'une façon toute particulière : dès la première page de son livre, il met flamberge au vent contre ceux qui ont « outragé la glorieuse mémoire » de son héros, contre les « démagogues et radicaux » partisans des « funestes principes de 1789 », contre les « jansénistes, gallicans ou parlementaires » coupables de n'admirer pas sans réserve l'ex-jésuite Belsunce qui a bataillé toute sa vie pour la plus grande gloire des Jésuites et de Marie Alacoque. Il

s'attend, dit-il ingénûment, à être attaqué, mais par qui? — Par des sectaires dont les accusations nécessairement très « sottes » ne sauraient l'émouvoir; il sait fort bien qu'on ne pourra lui opposer que des « pamphlets odieux », et il a conscience de les avoir réfutés d'avance.

La question du jansénisme a surtout le privilège de mettre dom B. hors des gonds; il lui a consacré, au début même de son livre, une étude spéciale, une Introduction historico-théologique qu'il considère comme un « flambeau » destiné à éclairer tout l'ouvrage. Je ne suivrai pas dom B. sur ce terrain; il connaît si mal l'histoire de Port-Royal qu'il ne saisirait pas la portée de mes critiques. On ne discute pas avec un historien qui ne sait même pas écrire les noms de Fontaine et d'Arnauld (il confond ce dernier avec Arnaud de Baculard [1]) et qui ressasse des calomnies mille fois détruites, comme celle des *Monita secreta* du Jansénisme, document *inédit* découvert en 1667 par le P. Rapin, et plus tard, en 1740, par l'évêque de Montpellier, Charancy, alors qu'il était *imprimé* en 1654 et réduit à néant par Pascal, dès 1656, dans une de ses immortelles « Menteuses [2] ».

Je laisserai donc absolument de côté ce qui concerne la « lutte doctrinale de Belsunce » et ses attaques contre des auteurs morts depuis 40 ans ou contre des évêques dont il avait été le subordonné très humble, dont il avait même accepté les bienfaits; arrivons à l'histoire proprement dite, et relevons quelques-unes des erreurs, quelques-unes des *habiletés* du nouvel historien.

Dom B. nous apprend que Belsunce voulait être jésuite, mais qu'il dut renoncer à son projet, et quitter « ce saint institut » parce qu'il était affligé d'une maladie « assez pénible et difficile à guérir en communauté » (I, 20). Pourquoi laisser ainsi le champ libre à des interprétations malveillantes? Pourquoi ne pas dire simplement que Belsunce avait alors la gale? C'était au XVIIe siècle, si nous en croyons Thomas Corneille, une maladie aristocratique; dans certaines familles on considérait comme bâtards ceux qui ne l'avaient pas, et l'on pouvait s'en voir affligé sans recevoir le nom de brebis galeuse, réservé aux partisans de Port-Royal. Je signale ce détail en passant pour montrer le procédé constant de dom B. Il prétend (p. XV) qu'il s'est toujours « défié de cette tendance au panégyrique qui est presque naturelle à tous les biographes »; mais depuis le commencement de son livre jusqu'à la fin, il n'a qu'une préoccupation, exalter son héros; et pour cela, tantôt il passe sous silence tout ce qui ne pourrait pas entrer dans le panégyrique d'un saint, tantôt il fait subir aux textes des *modifications* que la

1. Ailleurs (I, 146), il cite les *Epîtres et Evangiles pour toute l'année* par *Praland* (Paris 1705); c'est un ouvrage du P. Quesnel, publié chez le libraire Pralard. Au reste, dom B. est on ne peut plus malheureux quand il s'agit de bibliographie; on pourrait relever au moins CENT UNE bévues dans la liste des écrits de Belsunce qu'il donne à la fin de son livre.

2. V. à ce sujet la *Revue historique* de M. Gabriel Monod (année 1878, p. 196); la question s'y trouve traitée avec de grands détails.

critique a l'habitude de qualifier sévèrement. Ainsi (I, 164) dom B. cite le fragment suivant d'une lettre autographe de Belsunce au Régent : « Si j'ai peut-être paru vif dans cette affaire, ce n'a été que par des motifs de conscience et de religion ; cette prétendue vivacité cesse dès que ces mêmes motifs ne subsistent plus. » Il fallait citer le commencement et la fin de cette lettre de soumission aux ordres du Régent : « L'envie de plaire à V. A. R.... Je n'ai pas de plus forte passion que celle d'obéir à vos ordres. » Il fallait surtout parler des circonstances dans lesquelles la lettre fut écrite : il s'agit d'une adhésion donnée par Belsunce du « meilleur de son cœur » aux *Explications* du cardinal de Noailles *sur la bulle Unigenitus*. L'évêque de Marseille contresigna cet écrit avec cent autres évêques, sauf à dire plus tard qu'il avait agi à contre-cœur, et c'est la seule fois que ce prélat ait fait preuve de tolérance dans la discussion. Dom B. ne dit pas un mot de cette affaire, et c'est apparemment pour n'avoir pas à déplorer une défaillance de son héros.

En revanche, il s'évertue à laver sa mémoire d'une accusation de défaillance bien autrement grave, car il s'agit de la conduite de Belsunce durant la peste de 1720. Dom B. raconte longuement les évènements de cette affreuse année ; il nous apprend même les causes morales qui ont amené le fléau, et l'une des causes physiques qui l'ont aggravé. La peste a eu pour cause les mœurs dissolues des Marseillais, *et le jansénisme public ou caché de quelques-uns d'entre eux* (I, 79) ; les grands feux que la municipalité fit allumer dans les rues pour purifier l'air « ne firent qu'augmenter la mortalité » (I, 230). Le rôle des médecins qui vinrent de Montpellier à Marseille et celui de Belsunce sont appréciés de la manière suivante (I, 233) : « Pendant que les médecins les plus dévoués, comme les Verny, les Bertrand, les Chycoineau, les Peysonnel, ne s'aventuraient plus dans les hôpitaux et les infirmeries qu'avec ce luxe de précautions (masque de maroquin avec des yeux de cristal, énorme nez en forme de bec de corbeau ou de perroquet tout rempli de parfums, etc.), *Belsunce se mêlait aux morts et aux mourants sans en prendre aucune*, etc. » C'est tout simplement le contraire de la vérité. Si dom B. avait lu le *Journal* de Pichatty qu'il paraît si mal connaître, il aurait vu (p. 124) comment se conduisaient les médecins de Montpellier, Chycoineau, Verny et Deidier : « Ils approchent des malades, dit Pichatty, de sang-froid, sans répugnance et *sans précaution ;* ils s'asseoient même sur leurs lits, touchent leurs bubons et charbons, et restent là avec tranquillité autant de temps qu'il en faut pour se bien informer de l'état où ils sont, des accidents de leur maladie... ; ils vont partout, ils parcourent tous les quartiers, ils abordent tous les malades, dans les rues, sur les places publiques, dans les maisons, dans les hôpitaux ; on dirait qu'ils sont invulnéraires *(sic)*. »

Quant à Belsunce, il prenait bel et bien de grandes précautions ; il s'en allait dans les rues, c'est lui-même qui l'a déclaré, avec une « sou-

tane de gros de Tours, parce que la soie prend moins que la laine, » il avait grand soin de la « relever bien haut » et de la retrousser même sous son bras; il avait constamment sous le nez une éponge trempée dans le vinaigre [1]. Il finit même par trouver ces précautions insuffisantes, et au plus fort de la peste, alors que le fléau emportait 1,500 personnes par jour, il s'enferma dans son palais, sans communiquer en aucune manière avec ses diocésains qui le croyaient mort. Cette séquestration volontaire dura de 15 à 25 jours, durant lesquels périrent plus de 20,000 pestiférés. Dom B. contestera-t-il la vérité de ces assertions? J'ose espérer que non, car il cite, non sans les tronquer, quelques passages d'une lettre de Belsunce, datée du 4 septembre 1720, où se lisent les lignes que voici : « Le spectacle et l'odeur des cadavres dont les rues sont pleines m'ont empêché de sortir DEPUIS NOMBRE DE JOURS (mots omis par dom B. [2]), ne pouvant soutenir ni l'un ni l'autre. J'ai même demandé un corps de garde pour empêcher que l'on ne mette encore des morts dans les rues qui m'environnent... (I, 246.)

Le 14 septembre, il sortit de l'évêché « le soir » et alla loger chez le Premier Président Le Bret; et puis, quand la contagion eut sensiblement diminué, quand il n'y eut plus dans les rues ni cadavres ni malades, quand on eut constaté dans les hôpitaux mêmes de nombreux cas de guérison, il fit les processions que tout le monde connaît, et il leur attribua sans hésiter la diminution du fléau [3]. J'avais donc raison de dire ici même, en 1884, ce qui a si fort scandalisé dom B., que Belsunce ne doit pas confisquer à son profit exclusif la gloire qu'ont méritée aussi bien et mieux que lui le bailli de Langeron, le chevalier Rose, le marquis de Pilles, les médecins de Montpellier et beaucoup d'autres encore. M. Maxime du Camp avait raison de dire que Belsunce « se sentant moins fort que le fléau, abandonna tout à coup la partie, » et je doute que, malgré sa « loyauté bien connue », l'honorable académicien se fonde sur la lettre du 4 septembre 1720 pour modifier son jugement.

Après avoir ainsi montré, par deux ou trois exemples, quelle est la valeur historique des assertions de dom B., je ne crois pas nécessaire de pousser plus loin cette enquête; je passerai donc sous silence le vilain chapitre XIII, qui est relatif aux Oratoriens de Marseille, coupables d'avoir appelé de la Bulle *Unigenitus* et attiré par là une peste que les appels réitérés de Noailles, de Colbert, de Soanen et de plusieurs autres auraient bien dû attirer sur leurs diocèses respectifs. J'omets à dessein

1. Ce n'est probablement pas ainsi que le représente la statue de 1853.

2. Cette omission est grave, car elle laisse croire que Belsunce n'est pas sorti le jour où il écrit sa lettre, mais qu'il est sorti les jours précédents. La lettre en question est aux Archives de Marseille.

3. Les dates ont ici leur importance; la peste diminua sensiblement dès les premiers jours d'octobre, dit Pichatty dans son journal; le 8, il n'y avait plus de pestiférés dans les rues; le 11 on constatait des guérisons dans les hôpitaux; la grande procession de Belsunce eut lieu le 1er novembre, c'est-à-dire 23 jours plus tard.

les détails relatifs au « vénérable » Père Girard, directeur de « l'infâme » la Cadière, au saint cœur de l'Egérie de Belsunce, de cette visitandine assez héroïque pour s'écrier, elle dont le couvent n'a pas eu un seul malade [1] : « O heureux fléau, qui doit apporter à mon Sauveur la gloire [de voir établir le culte du Sacré-Cœur]. » Tout cela n'a rien à voir avec l'histoire, non plus que l'épiscopat de saint Lazare le ressuscité, premier évêque de Marseille, ou les pèlerinages de Marie-Madeleine que les anges transportaient sept fois par jour de la Sainte-Baume au Saint-Pilon (I, 56). Quand on raconte sérieusement de telles choses, on emprunte l'idiome des légendes dorées ou celui des troubadours, on n'écrit pas en français.

Pour tout dire en un mot, ce livre de dom Bérengier me paraît pouvoir être lu « avec édification » dans quelques réfectoires de visitandines ou de bénédictins; c'est là sa véritable place; il encombrerait inutilement la bibliothèque de ceux qui aiment l'histoire sérieuse et sincère.

A. Gazier.

CHRONIQUE

ALLEMAGNE. — La librairie Teubner annonce, comme devant paraître prochainement, les ouvrages suivants : 1° *Comicorum atticorum fragmenta*, edidit Theod. Kock, vol. III, Novae comœdiae fragmenta, pars II, et adespota; 2° *Demosthenis de corona oratio* in usum scholarum iterum edidit J. H. Lipsius; 3° *Servii grammatici qui feruntur in Vergilii carmina commentarii*, rec. G. Thilo et H. Hagen, vol. III; 4° *Orationes ex Sallusti, Livi, Curti, Taciti libris selectae*, in usum Gymnasiorum, ed. P. Vogel; 5° *M. Tulli Ciceronis Laelius de amicitia*, für den Schulgebrauch erklært von C. Meissner; 6° *Lateinische Formenlehre*, von G. Bronig.

— La librairie Henler, de Berlin, entreprend la publication d'une *Germanische Bibliothek* qui comprendra deux parties; la première, contenant des textes inédits ou déjà connus, importants au point de vue de la littérature et de la langue, et qui seront accompagnés d'une introduction, de notes et d'un glossaire; la seconde, renfermant des recherches sur l'histoire de la civilisation, de la littérature et de la langue des peuples germaniques. Trois ou quatre volumes paraîtront chaque année au prix de souscription de 12 mark. La première année, seront publiés : I. *Orendel*, par M. Arnold E. Berger; II. Nicholas Udall, Ralph Royster Doyster, p. p. M. Ottmar Habersang (première série). I. *Die Metrik Lessings*, par M. Edouard Belling (vi, 140 p. 4 mark, ouvrage qui vient de paraître à l'instant); II. *Untersuchungen über das Beowulfepos, ein Beitrag zur Geschichte altgermanischer Sage und Dichtung*, par M. Gregor Sarrazin (seconde série.) — Sont en préparation : la légende de *saint Oswald*; *Beowulf*, édition critique avec commentaire perpétuel; *Roméo et Juliette* de Shakspeare; œuvres complètes de Kleist; *La métrique de Gœthe*, etc., etc.

---

1. La peste de 1720 fut sans contredit le plus démocratique de tous les fléaux : sur 50,000 morts, on n'en compta pas 1,000 « au-dessus du petit peuple et de l'artisan. »

— La Société des libraires allemands a décidé de continuer la *Geschichte des deutschen Buchhandels*, interrompue par la mort de Frédéric Kapp. M. Adolf Koch, privat-docent à l'Université de Heidelberg, a été chargé de cette continuation à laquelle la Société affecte un fonds de 15,000 marks. On sait que cette Société comprend 1,636 membres et qu'elle dispose de 506,000 marks.

— La commission historique de la province de Saxe a tenu sa réunion annuelle la treizième, le 21 et le 22 mai à Torgau; M. Dümmler était président; M. Schmidt, vice-président; M. Schum, secrétaire. La publication du *Chronicon Windeshemense* de Jean Busch et de son *Liber de reformatione monasteriorum* a été achevée en 1886-87 par M. K. Grube. Prochainement seront également achevés : 1° la correspondance de Mutian par M. Gillert; 2° le recueil de documents des couvents de Mansfeld par M. Krühne; 3° la seconde partie des *Schœffenbücher* de Halle, par M. Hertel. Paraîtront en 1887-1888 : le premier volume de l'*Urkundenbuch* de la ville d'Erfurt, par M. Beyer, et la correspondance entre Melanchton et Camerarius, par M. Nic. Müller. L'année d'après, paraîtront l'*Urkundenbuch* de Goslar, par M. Bode, et les Documents et régestes pontificaux de 1352-1378, par M. Kehr. Sont en préparation : l'*Urkundenbuch* de la ville de Wernigerode par M. Jacobs; le *Register* des actes de l'Université d'Erfurt, par M. Hortzschansky; l'*Urkundenbuch* de Nordhausen, par MM. Rackwitz et Meyer; l'*Urkundenbuch* d'Eichsfeld, par M. Jæger; celui de Pforta, par M. Bœhme, et celui de l'évêché de Merseboug — qui paraîtra, il est vrai, à une date plus lointaine — par M. Erich Schmidt. M. Bœhme publiera également au nouvel an de 1888 *Kloster Pforta in seiner culturgeschichtlichen Bedeutung*. Les fascicules I et II des *vorgeschichtliche Forschungen*, préparés par M. Kloppfleisch, n'ont pu paraître; mais on a pu donner le III[e] et le IV[e] fascicule, par M. de Borries (fouilles de Rœssen, Kuckenburg, Giebichenstein, Dœllingen et Schkœlen), ainsi que les V[e], VIII[e] fascicules, par M. Jacob (Rœmhild). Suivra une publication de M. Friedrich sur les fouilles et trouvailles faites à la Rosstrappe. Ajoutons que M. Herbers travaille à un atlas historique de la province. C'est à Quedlinbourg qu'aura lieu la prochaine réunion annuelle de 1888, qui sera la quatorzième.

— Le 31 mai, le 1[er] et 2 juin a eu lieu à Stettin la 17[e] assemblée de la Société historique de la Hanse *(Hansischer Geschichtsverein)*. Un très grand nombre de membres étaient présents, entre autres MM. Frensdorff, de Gœttingue; Schæfer, de Breslau; Hœhlbaum, de Cologne; Koppmann, de Rostock; Brehmer, de Lubeck, etc. M. Lemcke a lu une étude sur Stettin et le développement de cette ville; M. von der Ropp, de Giessen, un travail sur les relations de la Hanse avec les Etats d'Allemagne au XV[e] siècle; M. Ulrich Jahn, un essai sur les contes populaires de la Poméranie. Ajoutons que M. Reifferscheid a fait une conférence sur la part de la Poméranie aux recherches sur le bas-allemand et M. Frensdorff, sur la factorerie allemande de Novgorod. La fondation Wedekind, de Gœttingue, a, comme l'année précédente, mis à la disposition du *Verein* une somme de 3,000 mark. La prochaine assemblée aura lieu à Osnabrück.

— Les représentants des comités du plat allemand *(Plattdeutsche Vereine)* ont tenu les 5 et 6 juin à Dresde une réunion où, après de nombreuses discussions et entre autres points intéressants, il a été décidé que l'union des comités fournirait son appui à l'érection de trois monuments de Fritz Reuter à Stavenhagen (9,000 mark), à Neu-Brandenbourg et à Jena.

GRANDE-BRETAGNE. — La librairie Murray fera paraître prochainement un ouvrage de M. du Chaillu, *The Viking age, the early history, manners and customs of the ancestors of the english-speaking nations illustrated from the antiquities dis-*

covered in mounds, cairns and bogs, as wells as from the ancient Sagas and Eddas L'ouvrage aura deux volumes et renfermera plus de 1,200 dessins et gravures.

— Une revue trimestrielle juive doit se fonder bientôt, sous la direction de MM. Claude MONTEFIORE et Israel ABRAHAMS; elle prendra pour modèle la *Revue des études juives*, de Paris; on cite déjà parmi les collaborateurs MM. FRIEDLÆNDER et GRAETZ.

— M. Thorold ROGERS a mis sous presse deux volumes nouveaux de son *History of agriculture and prices en England ;* ils vont de 1583 à 1702 ; l'auteur compte terminer son œuvre jusqu'à la fin du XVIIIe siècle.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 12 août 1887.

M. Barbier de Meynard rend compte des résultats d'une excursion archéologique et linguistique qui vient d'être faite par M. René Basset, professeur à l'école supérieure des lettres d'Alger, dans les environs de Feriana (Tunisie), près des ruines de l'ancienne *Thalepte*. Avec le concours de MM. Aubert, chef d'annexe, et Ollier, interprète militaire, M. Basset a relevé diverses inscriptions latines et arabes, tant à l'Henchir Gousa, à l'ouest de Feriana, qu'à Qasrîn et ailleurs. De plus, il est entré en relations avec plusieurs indigènes et a recueilli de leur bouche un grand nombre d'éléments nouveaux pour l'étude des dialectes berbères.

M. Pavet de Courteille lit une étude sur la littérature populaire des Kara-Kirguiz ou Kirguiz Noirs, d'après le cinquième volume de l'ouvrage du Dr. Radloff, *Proben aus der Volsklitteratur der türkischen Stæmme Süd-Sibiriens*. Cette littérature est surtout épique ; les bardes kirguiz racontent en vers, devant un auditoire toujours avide de les entendre, les divers épisodes de l'existence nomade et aventureuse de ce peuple, principalement occupé à diriger des expéditions guerrières contre les troupeaux des nations voisines. Comme dans l'Iliade, on y voit les combattants s'attaquer en paroles avant d'en venir aux mains, se disputer des captives, etc. On rencontre de nombreuses traces des superstitions païennes, qui ont subsisté malgré la conversion apparente des Kirguiz à l'islamisme.

M. Julien Havet communique un mémoire intitulé : *la Tachygraphie italienne du Xe siècle*. Dans un premier mémoire, lu à l'Académie au mois de mars de cette année, M. Havet avait étudié une espèce d'écriture secrète qui figure dans quelques passages des lettres de Gerbert et en avait donné pour la première fois le déchiffrement. Aujourd'hui, il établit que cette écriture n'était pas particulière à Gerbert; c'était un système de tachygraphie qui était en usage en Italie et que le savant français a appris à l'école des clercs italiens. M. Julien Havet a pu recueillir plusieurs spécimens de cette écriture, empruntés à divers dépôts d'archives de l'Italie ; il en met les reproductions sous les yeux des membres de l'Académie. Il n'a eu, pour les déchiffrer, qu'à appliquer les procédés à l'aide desquels il a lu déjà les parties secrètes de la correspondance de Gerbert. Il termine en faisant appel aux érudits qui pourraient rencontrer d'autres monuments de cette tachygraphie, et particulièrement aux bibliothécaires et aux archivistes italiens. Il serait important de signaler et de publier ces morceaux ; c'est tout un chapitre de l'histoire de la tachygraphie, qui est resté entièrement ignoré jusqu'ici et qu'il faut reconstituer.

M. U. Bouriant communique un fragment d'un livre de médecine en langue copte. Pour connaître la médecine des anciens Egyptiens, on trouve, dans les papyrus, des documents assez abondants, mais, malheureusement presque inintelligibles pour nous : nous ne savons, en effet, comment traduire les noms des plantes et des autres substances qui entrent dans la composition des médicaments. Pour avoir la clef de ce vocabulaire, il faudrait posséder les traités de médecine en langue copte, qui ont formé la transition entre la science égyptienne et la science arabe. La plupart de ces traités sont perdus; il est possible, cependant, d'en retrouver parfois quelques traces, et c'est ainsi que M. Bouriant a pu découvrir, à Akhmim, un fragment copte sur les maladies du sein. Il communique à l'Académie la traduction complète de ce morceau.

M. J. Halévy lit une note sur un détail mentionné dans le chapitre XIV de la Genèse. Ce chapitre rapporte une guerre soutenue contre Abraham par un roi d'Elam ou de Susiane, nommé Chodorlogomor, assisté de trois vassaux, Amraphel, roi de Babylone, Ariok, roi d'Ellasar, et Tidal, roi de Gayîm. La plupart des détails du récit biblique ont été déjà confirmés, dit M. Halévy, par les découvertes de l'Assyriologie; mais on n'avait pas encore reconnu, dans les textes de l'Assyrie, le roi Amraphel. M. Halévy s'attache à établir qne c'est le même que les assyriologues appellent Hammurabi et qu'il convient de nommer plutôt, d'après les textes, Kimtu-rapaltu ou Am-rapaltu.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 39 — 26 septembre — 1887

201. — **Die Stadt Syrakus im Alterthum.** Autorisierte deutsche Bearbeitung der Cavallari-Holm'schen Topografia archeologica di Siracusa von Bernhard Lupus. Strasbourg, J. H. Ed. Heitz, 1887. In-8 de 344 et xii p., avec deux cartes en couleurs et des vignettes dans le texte.

L'étude de la topographie de Syracuse a provoqué les recherches des érudits depuis le commencement du xvi° siècle. Il en est traité avec détail dans deux ouvrages de cette époque, l'un et l'autre reproduits dans le *Thesaurus* de Graevius : M. Aretii *Siciliae Chorographia* (Palerme, 1527) et Th. Fazelli *de rebus Siculis decades* II (Palerme, 1558-1560). Au commencement du xvii° siècle nous trouvons le premier traité spécial sur la matière, accompagné d'une carte en 9 feuilles, où la fantaisie, suivant l'usage du temps, tient une place trop grande; c'est la *Dichiarazione della pianta delle antiche Siracuse*, par D. Vincenzo Mirabella e Alagona (Napoli 1613). Les erreurs de D. Vincenzo furent rectifiées en partie dans la *Sicilia Antiqua* de Cluver (Leyde, 1619). Au xviii° siècle, on a surtout des récits de voyageurs et des descriptions pittoresques accompagnées de belles gravures (Ph. d'Orville, *Sicula*, publié par Burmann Second, Amsterdam, 1764; Houel, *Voyage pittoresque des îles de Sicile*, Paris, 1782-87, etc.). De notre temps, le premier travail scientifique, celui qui a frayé la voie à tous les autres, est l'*Essai critique sur la topographie de Syracuse au commencement du v° siècle*, publié en 1812 par Letronne, alors âgé de vingt-cinq ans (réimprimé dans ses *Œuvres choisies*, 2° série, vol. I, p. 17-76). L'essai de Letronne servit à tous les éditeurs de Thucydide, Goeller, Arnold, Blomfield, Classen, etc. Mais déjà la période des fouilles avait commencé et le terrain, habilement interrogé, allait éclaircir les témoignages des auteurs. De 1832 à 1842, le duc de Serradifalco publia ses *Antichità di Sicilia*, en 5 volumes in-fol. avec 174 planches; le 4° volume, consacré à Syracuse, contient beaucoup de plans et de vues partielles dues à l'ingénieur Fr. Saverio Cavallari, qui resta dès lors l'âme des études dont la topographie syracusaine fut l'objet.

M. Holm, qui publia en 1870-74 sa *Geschichte Siciliens im Alterthum*, fut amené à s'occuper de la topographie de Syracuse jusqu'à l'époque de Hiéron II et ses recherches le mirent en rapport avec Sav. et Cristoforo Cavallari, le père et le fils. L'Allemagne comptait alors un autre topographe passionné pour Syracuse, M. Julius Schubring, directeur du *Catharineum* de Lubeck, qui vint passer plusieurs mois en Sicile et publia des mémoires remarqués sur les conduites d'eau de la ville antique, le temple d'Artémis à Ortygie, etc. (*Philologus*, t. XXII, p. 577-638; t. XXIII, p. 361-367.) On attendait de M. Schubring une *Topographie de Syracuse*, mais il n'a encore publié à ce sujet aucun travail d'ensemble. Le gouvernement italien, en 1885, fit les frais d'un plan de Syracuse en 15 feuilles dressé par MM. Saverio et Cristoforo Cavallari; le texte, en trois livres, fut rédigé en grande partie par M. Holm. Cette publication luxueuse, qui annule toutes les précédentes et dont on peut dire, sans abuser du terme, qu'elle a *fait époque*, avait besoin d'être condensée et mise à la portée des travailleurs sous un format commode. C'est la tâche dont s'est acquitté M. Lupus. Du texte rédigé par les Cavallari et Holm il a donné tantôt une paraphrase libre, non sans additions importantes, tantôt une traduction fidèle; il a réduit les 15 feuilles de l'atlas à deux cartes très claires, qui rendront les mêmes services sans être encombrantes. Les quelques vignettes insérées dans le texte sont intéressantes et le livre se termine par un excellent index.

Tous les éditeurs de Thucydide et de Tite-Live seront obligés, à l'avenir, de recourir au volume de M. Lupus. Nous regrettons d'autant plus qu'il soit si mal écrit et si indigeste. Il n'y a pas de notes, c'est-à-dire que les documents et les conclusions, les faits essentiels et les remarques, sont juxtaposés au hasard et confondus. Grâce à l'index, on pourra consulter cet ouvrage; grâce à la science de MM. Cavallari, Holm et Lupus, on le consultera avec confiance; on sera heureux d'y trouver la transcription de tous les textes antiques accompagnée des derniers résultats des fouilles modernes; mais on regrettera que le fruit des recherches de quatre hommes de talent, sur un des emplacements les plus célèbres de l'ancien monde, soit un livre ennuyeux, rédigé sans art et presque illisible.

Salomon Reinach.

---

202. — **Histoire des herbiers**, par le Dr. Saint-Lager. Paris, Baillière, 1885. In-8 de 120 pages.

Qu'est-ce qu'un herbier? Quels sont les plus anciens herbiers? Si ce n'était là qu'une question de botanique, je n'aurais pas à m'en occuper dans la *Revue critique*; mais l'érudition du Dr Saint-Lager est si sûre et si variée, qu'il a su donner à ce problème, purement scientifique en

apparence, le plus grand intérêt historique; c'est là ce qui m'amène à en parler.

Dans le latin classique, le mot *herbarium* signifie un « ouvrage de botanique », comme *herbarius* un « botaniste », c'est ce sens qu'*herbarium* a conservé pendant tout le moyen âge et même pendant presque tout le XVIe siècle; c'est celui qu'a eu d'abord aussi le mot français *herbier*; le *Grant Herbier en françois*, imprimé à la fin du XVe siècle, n'est autre qu'un traité des plantes, et en particulier des plantes médicinales, les seules à peu près dont on s'occupât à cette époque; il est vrai qu'elles l'étaient presque toutes. Ce que nous appelons « herbier » aujourd'hui, porta d'abord le nom de *hortus hiemalis, hortus siccus;* mais ces termes n'apparaissent qu'au commencement du XVIIe siècle, dans l'*Isagoge in rem herbariam* d'Adrien Spiegel (1606). Depuis combien de temps connaissait-on l'objet qu'ils servaient à désigner?

« Nous ne croyons pas nous tromper, remarque le Dr S.-L., p. 29, en disant que le livre imprimé a inspiré aux botanistes l'idée de composer des livres de plantes sèches »; ainsi, l'invention des herbiers serait postérieure à l'invention de l'imprimerie et ne serait venue que quinze siècles après la fondation du premier musée et l'établissement du premier jardin botanique[1], qui remontent à Aristote. Dans une digression pleine d'intérêt, M. S.-L. suit la destinée de ces institutions si utiles; il nous les montre disparaissant avec l'empire romain, ainsi que la tradition scientifique elle-même, qui passe chez les Arabes. C'est de là qu'elle reviendra en Occident. Charlemagne, dans ses Capitulaires, ordonna bien l'établissement de jardins botaniques; mais, cette « institution officielle de l'enseignement de la botanique au moyen de plantes vivantes » ne survécut pas à la ruine de l'empire carolingien. L'étude de la botanique se réfugia alors au monastère du Mont-Cassin et à l'École de Salerne qui en est sortie. Platearius, qui l'a illustrée, résume, dans son enseignement, la tradition des Grecs et des Arabes, on pourrait ajouter la science de la médecine et de la botanique au moyen âge. C'est à Salerne aussi que fut établi, en 1317, le premier jardin botanique moderne. Mais quand fut formé le premier herbier?

L'historien de la botanique, Ernest Meyer, a cru qu'il le fut par Luca Ghini, professeur à Bologne, de 1534 à 1544, et à Pise de 1544 à 1556; mais, bien avant cette époque, Amatus Lusitanus parle, dans ses *Enarrationes in Dioscoridis libros*, d'une collection de plantes desséchées faite par l'Anglais Falconer, et l'on peut croire que ce n'est pas la première, encore moins la seule qui ait existé au commencement du XVIe siècle. Quoiqu'il en soit, la plus ancienne que l'on possède est celle d'Aldrovandi, commencée, comme le montre M. S.-L., en 1553; vient ensuite l'herbier du Lyonnais Jean Girault (1558), puis celui de Césal-

1. Y eut-il réellement un jardin botanique à Athènes, comme l'admet le Dr. S.-L.? E. Meyer en doute, non sans raison, et croit qu'il s'agit d'un simple jardin d'agrément.

pin (1563), et de Rauwolf (1560-63), l'herbier du Jardin ducal de Ferrare, découvert en 1882, enfin, l'herbier de Gaspard Bauhin. C'est à l'étude de ces six herbiers, les plus anciens que l'on possède, que s'est borné le Dr S.-L.; à partir du XVIIe siècle, ils deviennent si communs et si connus qu'il serait trop long et d'ailleurs sans grand intérêt d'en refaire ou d'en suivre l'histoire. Il n'en est pas de même pour ceux dont il vient d'être question; là, que de points obscurs à éclaircir, que de faits à débrouiller! Le Dr S. L. l'a fait avec un rare bonheur; les pages consacrées à Aldrovandi et au mouvement scientifique qu'il résume et personnifie en lui; les renseignements curieux donnés, à propos de J. Girault, sur l'étude de la médecine et de la botanique à Lyon, ainsi que sur J. Girault lui-même, quand, établi à Paris, il se fait connaître par son habileté dans la lithotomie, tout cela n'est pas moins fait pour intéresser l'historien que le botaniste ou le savant. Le dernier chapitre, où il s'agit de Gaspard et Jean Bauhin, les deux plus grands botanistes de la seconde moitié du XVIe siècle, est plein aussi, quoiqu'ici le sujet soit plus connu, de renseignements d'un haut intérêt. « Nous osons espérer, dit en terminant le Dr S.-L., que, malgré son imperfection, notre travail sera jugé avec indulgence par les savants qui s'intéressent aux recherches rétrospectives se rapportant aux manifestations de l'esprit humain, à quelque ordre d'idées qu'elles appartiennent. » M. Saint-Lager est trop modeste; ce n'est pas avec indulgence, mais avec faveur que son travail mérite d'être jugé, et il sera accueilli avec reconnaissance, non seulement par les savants, mais par les historiens de la civilisation pendant l'antiquité et le moyen âge.

CH. J.

---

203. — **Œuvres poétiques de François de Maynard,** publiées par Gaston GARRISSON. T. II. Paris, Alphonse Lemerre, 1887. Prix : 7 fr. 50.

Je ne m'étais pas trompé : Maynard est bien décidément le plus terne à la fois et le plus emphatique, le plus insignifiant et le plus affété de tous ces poétereaux de transition qui ont suivi Ronsard et précédé Corneille. S'il manque absolument de cette opulence de langage, de cette allégresse lyrique qui charme tant dans les poètes de la Renaissance, il n'a rien non plus de la sobriété, de l'élégance, de la pureté de goût qui distinguent ceux du XVIIe siècle. On ne s'explique guère que « le Philandre » ait eu en cinq années quatre éditions, et encore moins que le sévère Malherbe en ait estimé l'auteur « l'homme de France qui sçavait le mieux faire des vers. » Le célèbre réformateur garda une tendresse aveugle pour le poète toulousain, son disciple : mais comment Malherbe aurait-il pu se fâcher contre un admirateur qui le comparait « aux dieux », et qui pour le louer dignement aurait voulu « emprunter l'éloquence des Anges? » La louange, même maladroite et exagérée,

est un nectar pour les poètes, et les plus rébarbatifs l'avalent à longs traits. — Je viens donc de lire jusqu'au bout, non sans quelque courage, « le Philandre », poème divisé en cinq livres. L'éditeur de Maynard, M. Garrisson (T. I. VIII, *notice)* se débarrasse en trois ou quatre lignes de la difficulté de l'analyser : « Ce poème, dit-il, célèbre les diverses amours des bergers et des bergères ; il est d'une facture brillante, les vers en sont faciles et harmonieux, la langue s'épure, les hiatus deviennent rares. » Ce jugement serait à discuter dans toutes ses parties, mais il vaut mieux analyser en quelques lignes le poème, et montrer ainsi aux yeux les belles inventions de Maynard.

Le berger Philandre, « au plaisant avril de ses mois », entend par hasard dans la forêt « la charmeuse voix de Florize, nymphe des bois. » Il s'éprend « de cette belle Sirène, de ce soleil nouveau », et le voilà qui prie tous les dieux et toutes les déesses de favoriser son amour. Les rochers pleurent avec lui, les ruisseaux plaignent ses souffrances, et son mal ne cesse d'empirer. Il aborde enfin « la belle dédaigneuse, son parfait soleil d'amour, son soleil amoureux, son soleil étincelant, le soleil de son cœur, le soleil de son espérance. » (il y a dans ce poème un abus de *soleils* tout à fait extravagant) et il lui expose ses tourments dans une langue à faire pâmer d'aise les Cathos et les Madelons de ce temps-là. Florize dédaigne de répondre, et il ne reste plus à l'infortuné berger qu'à « se fondre en langueur. » Mais le dédain de la nymphe n'était que « feintes affectées »; c'est elle maintenant qui court se jeter à la tête de Philandre. Les deux amants sont dans toute l'ivresse de la joie : malheureusement, Zéphyr, « ce dieu mignard » intervient pour tout gâter. Tandis qu'il répandait sous les pas de Florize l'ombre et le frais, il a vu toutes les beautés de la bergère, et la félicité de Philandre fait qu'il va se consumant de jalousie. Avant de mourir, pour se venger des mépris de la nymphe, il prie le Soleil de dessécher les campagnes et les bois, en sorte que Florize, saisie tout à coup d'une fièvre ardente, ressemble à « à un corps qu'au tombeau on desvalle ». Philandre, désespéré et tout en larmes (il pleure tellement que « son cœur de douleur traversé fait de son œil une rivière », ailleurs « une source »), adresse une plainte à l'Amour qui, se souvenant que les yeux de Florize lui avaient fait remporter maint glorieux trophée, guérit l'intéressante bergère.

Il n'est pas nécessaire d'analyser les livres suivants : *ab uno disce omnes*. Je ne puis cependant passer sous silence un épisode du second livre où le disciple surpasse le maître. On se souvient peut-être que, dans un poème intitulé les *Larmes de saint Pierre*, Malherbe fait pousser à l'apôtre repentant des cris « qui s'esclatent en tonnerre, et des soupirs qui combattent les chênes ». Philandre traversé dans ses amours fait mieux et plus fort que cela : il verse tant de pleurs qu'il en noie la terre et « ses vapeurs soucieuses » s'exhalant dans l'air, font étinceler la foudre, gronder le tonnerre, et dégringoler les rochers de la cime

des montagnes. Au moins Malherbe se guérit de bonne heure de ces « éclatantes folies », mais Maynard en resta toujours atteint. Les poésies diverses qui viennent à la suite du *Philandre*, odes, sonnets, stances, épigrammes, valent sans doute un peu mieux que ce poème, mais il serait très difficile d'en extraire quelques vers bien frappés : le tout est d'une médiocrité plate, « sans force et sans pointe », comme l'avouait un jour Malherbe dans un accès de franchise. « Les poètes gaillards ont artifice à part », a dit je ne sais plus qui : le poète toulousain ne sera jamais mis au nombre de ceux-là.

A. Delboulle.

---

204. — **Histoire politique de la France**, par C. de Loisne, ancien gouverneur de la Martinique. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1886. Un vol. in-8, 434 pp.

Le titre de ce livre faisait croire que M. de Loisne y avait étudié les origines et le développement de la formation politique de la France, en y établissant l'action réciproque de notre histoire sur nos idées politiques et de nos idées sur notre histoire. On pouvait espérer qu'après avoir étudié de quels éléments se sont formés la France et la nation française, quelle influence ont eu sur le vieux fond gaulois la civilisation romaine et les invasions germaniques, l'auteur montrerait comment la royauté capétienne, à force de sagesse, d'habileté et d'énergie avait su grouper peu à peu autour de son domaine primitif non-seulement la plus grande partie de la France du Nord, mais même l'héritage des comtes de Toulouse, et comment, dans cet État jeune encore, les misères de la lutte contre les Anglais avaient amené l'explosion du sentiment national personnifié dans Jeanne Darc, tandis que les nécessités de cette même lutte conduisaient à la concentration du pouvoir. Avec Charles VII, à partir du moment où les Anglais sont chassés de France, commence pour notre développement politique une nouvelle période. Jusque-là les évènements eux-mêmes s'étaient chargés de conduire la France vers la centralisation et le pouvoir absolu, désormais cette évolution politique va devenir consciente et de la part de certains, volontaire. Les écrits de certains publicistes sont là pour le prouver. Les troubles de la féodalité sous Louis XI, ceux des guerres de religion sous les derniers Valois, de la Fronde sous Louis XIV vont amener les meilleurs esprits à désirer et à assurer la concentration du pouvoir pour faire face au péril extérieur causé par la grandeur des maisons de Bourgogne et d'Autriche. Ce pouvoir absolu concentré dans la personne royale qui représente et résume pour ainsi dire la nation, atteint son apogée sous Louis XIV avec un tel éclat, une telle plénitude de développement, que lorsque les changements de la situation politique intérieure ou extérieure arrivent à le rendre inutile ou même nuisible, il

est visible à toutes les intelligences éclairées qu'on aura besoin d'une révolution pour s'en débarrasser et d'une révolution complète et profonde.

Mais ce n'est pas l'historique de ce développement qu'a étudié M. de Loisne. Sous le titre d'*Histoire politique de la France,* il s'est borné à résumer l'histoire intérieure de notre pays. Son ouvrage se partage en cinq livres consacrés : le premier aux Mérovingiens et Carlovingiens ; le deuxième aux Capétiens ; le troisième et le quatrième aux Valois ; le dernier aux Bourbons. Or de ce qui précède on peut voir que ces divisions ne répondent à rien de réel et de précis au point de vue de l'histoire politique. De Charles VII à Louis XIV, par exemple, la monarchie absolue poursuit sa marche ascendante ; c'est une période bien tranchée et bien nette ; avec la division adoptée par M. de L. elle se répartit dans trois livres.

Ce défaut de plan n'est malheureusement pas le seul reproche que nous ayons à faire à son œuvre. M. de L. n'est aucunement au courant des progrès de la science historique ; il en ignore les meilleurs et les plus solides travaux. Je ne parle pas seulement de ceux qui sont d'une date récente, comme les études de M. Luchaire sur les Institutions des premiers Capétiens ; mais croirait-on que, dans un livre intitulé : *Histoire politique de la France,* il ne cite pas une fois l'*Histoire des Etats-généraux,* de M. G. Picot. Il a été ainsi conduit à commettre une foule d'erreurs de détail. Pour lui, le capitulaire de Kiersy a créé l'hérédité des bénéfices (p. 17). Il fait remonter à Charlemagne et à l'institution des Scabini l'origine des communes (p. 24), et aux curies romaines les municipalités du Midi (p. 57). C'est Richelieu qui a créé les intendants (p. 281), etc. En revanche, nous retrouvons la vision de Chilpéric (p. 6) ; le « qui t'a fait roi » du comte Aldebert de Périgord (p. 43), et la réponse du vicomte d'Orthez à Charles IX (p. 199), qui franchement n'avaient guère besoin d'être réimprimés une fois de plus. J'avoue, en outre, ne pas comprendre ce passage : « Charles de Guise, troisième fils du duc Claude, avait épousé une des filles de Diane de Poitiers. Son père était cardinal..... » (p. 167). Ce n'est pas Charles, mais bien Claude de Guise, marquis de Mayenne, puis duc d'Aumale, tué au siège de la Rochelle, le 3 mars 1573, qui avait épousé une fille de Diane de Poitiers, et je ne sache pas que son père Claude de Guise ait jamais été cardinal.

Un mot en terminant sur l'exécution matérielle. L'ouvrage, malgré l'*Errata* qui le termine, renferme de nombreuses fautes d'impression. Je citerai : *Bisserte* pour *Brisserte* (p. 38) ; le Roman *du Bon* pour le Roman *de Rou* (p. 47) ; le comte Dunois pour le comte *de* Dunois ; *Dommartin* pour *Dammartin* (p. 112) ; *Duplessy*-Mornay pour *Duplessis*-Mornay (p. 250) ; le président de *Mesmer* pour de *Mesmes* (p. 257) ; *Brunswich* pour *Brunswick* (p. 287), etc.

On le voit, l'ouvrage de M. de Loisne n'apporte aucun élément nouveau. C'est purement et simplement un médiocre résumé de ce qu'on

savait sur l'histoire intérieure de la France avant le vigoureux essor des études historiques dans ces vingt dernières années.

Louis FARGES.

---

205. — **Publicationen aus den K. preussischen Staatsarchiven,** veranlasst und unterstützt durch die K. Archiv-Verwaltung. Neunundzwanzigster Band. P. BAILLEU. Preussen und Frankreich von 1795 bis 1807, Diplomatische Correspondenzen, Zweiter Theil. Leipzig, Hirzel, 1887. In-8, LXXXVII et 647 p.

Les documents publiés par M. Paul Bailleu, dans ce second volume consacré à l'histoire des rapports entre la Prusse et la France depuis 1800 jusqu'à 1807, sont tirés, pour la plupart, des mêmes archives et collections que les documents renfermés dans le premier volume. C'est surtout aux archives de notre ministère des affaires étrangères que M. B. a fait une riche moisson, et, soit dit en passant, il remercie notre administration de sa *Liberalität*. Il n'y a presque rien trouvé de nouveau et d'essentiel sur la politique française; tous les renseignements ou à peu près, sont déjà dans la correspondance de Napoléon. Mais il a recueilli d'abondantes informations sur la situation et les personnages de la cour de Berlin, surtout en 1805 et en 1806, dans les rapports de l'envoyé français, toujours bien informé, Laforest (ces rapports n'avaient encore été mis en œuvre que par Lefebvre), et dans la correspondance, jusqu'ici inédite, de Talleyrand et d'Hauterive. Les archives secrètes de l'État prussien ont fourni pareillement nombre de documents utiles et attachants : non-seulement les lettres du ministère et de l'ambassade de Paris, mais des copies d'actes émanés du cabinet de Frédéric Guillaume III, où l'on voit comment, surtout en 1803, de profonds dissentiments s'étaient élevés entre le monarque et son ministère. Malheureusement M. P. n'a pu retrouver les documents relatifs au traité du 23 mai 1802 — restés probablement en possession de Lombard et perdus avec tous les papiers politiques du secrétaire royal — et les documents relatifs aux évènements qui précédèrent immédiatement la guerre de 1806 — brûlés sur l'ordre du comte de Haugwitz [1]. En revanche, les papiers de Lucchesini, récemment acquis par les Archives de l'Etat prussien, ont donné une quantité de renseignements d'une haute valeur, et, dans le nombre, il faut citer des lettres et mémoires de Hardenberg, de Lombard et d'autres, très importants pour l'histoire des années 1802 et 1806. En outre, M. B. a tiré des archives de l'état-major général les rapports de Blücher et d'autres documents qui éclai-

1. Le jugement de M. B. sur Haugwitz mériterait d'être cité en entier, p. XLVI : « Il voyait l'avenir avec de graves soucis. Comme on le connaissait peu, lorsqu'on l'a regardé comme frivole ou comme fermant les yeux aux dangers qui menaçaient de France! Sur tous ses mémoires de ce temps flotte comme un pressentiment de la catastrophe prochaine, etc. »

rent la *Vorgeschichte* de la guerre franco-prussienne. Il a divisé sa publication en huit parties, selon les années, depuis 1800 jusqu'à 1807. Il l'a fait précéder d'une longue introduction qui comprend six chapitres : I. Le traité du 23 mai 1802. II. La négociation de Hanovre (on sait, et M. B. le démontre avec une très vive clarté, que la politique prussienne fut comme dominée par la prise de possession du Hanovre par les Français). III. La neutralité de la Prusse entre la France et la Russie (1804-1805). IV. L'alliance avec la France (1805-1806). V. Rupture de l'alliance avec la France (1806). VI. Guerre et paix (1806-1807). Cette introduction est un fort remarquable morceau d'histoire. Elle résume fort nettement, à l'aide des documents nouvellement publiés, l'histoire extérieure de la Prusse dans ces décisives années, et marque en traits sûrs et frappants (voir notamment p. LXXX-LXXXI) l'absolue et inévitable nécessité du choc final, l'une des deux puissances poursuivant sans cesse sa marche conquérante, et l'autre reculant et cédant toujours. On nous permettra d'en citer la conclusion : « Ainsi avait été atteint le but, qui flottait déjà en 1798 aux yeux des hommes d'État du Directoire, et que Napoléon s'était proposé dans l'automne de 1806 avec précision et certitude : la Prusse était rejetée au-delà de l'Elbe, et détachée, comme l'Autriche, de toute union avec les autres États de l'Allemagne. Entre la France et la Prusse s'élevait le royaume de Westphalie, État intermédiaire qu'il avait été si souvent question de créer, et les États du nord encore intacts, dont la Prusse avait si longtemps protégé la neutralité, étaient admis dans la confédération du Rhin. Mais, comme tout traité de paix, le traité de Tilsitt ne marque pas seulement le terme d'un développement : la Prusse achevant de se détacher de l'Allemagne. Ce traité forme aussi le début d'un nouveau développement : au moment même où s'accomplit la séparation extérieure, commence l'union intérieure entre la Prusse et le reste de l'Allemagne ; le *Preussenthum* se fond avec l'esprit allemand ; la Prusse entre dans l'Allemagne, se mêle à elle, grandit avec elle, d'une façon plus ferme et plus intime qu'auparavant. » (P. LXXXVI-LXXXVII). M. B. a joint, en appendice, aux documents qu'il publie 1° une lettre de Frédéric-Guillaume III à Napoléon (28 avril 1805); 2° des extraits de la correspondance de Talleyrand et d'Hauterive (jugements très curieux et très justes de ce dernier sur l'armée prussienne); 3° une apologie de Lombard (1806); 4° un mémoire du représentant de la Bavière, De Bray, sur la retraite du comte de Haugwitz ; 3° des documents tirés des papiers de Lucchesini, et, entre autres, le récit court, mais singulièrement vivant et expressif, de ses impressions depuis le jour où il quitta Paris, en 1806, jusqu'à son arrivée à Königsberg. M. B. aurait pu dire comment ces papiers de Lucchesini sont arrivés aux archives prussiennes. Voilà douze ans passés que M. Hüffer en avait révélé l'existence en Italie. On retrouve dans cette nouvelle publication du jeune et savant archiviste, l'exactitude scrupuleuse qu'il met dans tous ses travaux, et

celui-ci, qui sera d'un si grand secours pour la connaissance des évènements des huit premières années de notre siècle, comptera parmi ses meilleurs [1]; c'est une des sources les plus précieuses que puissent consulter les futurs historiens du premier Empire.

A. C.

---

206. — **Undeudsche Psalmen und geistliche Lieder oder Gesenge,** welche in den Kirchen des Fürstenthums Curland und Semigallien in Liefflande gesungen werden. Kœnigsperg bey George Osterbergen. 1587. Zur Feier des 300 jæhrigen Jubilæums der lettischen Litteratur mit zwei Facsimile-Beilagen neu herausgegeben von A. Bezzenberger u. A. Bielenstein. Mitau, E. Behre. Hamburg, Geb. Behre, 1886. Gr. in-4, xxxiv et 86 p. 5 mark.

Le peuple lette a célébré l'année dernière le trois centième jubilé du premier écrit publié en sa langue. Après la dissolution de l'Ordre Teutonique, Gotthard Rettler, qui avait reçu la couronne de Courlande, avait fait traduire de l'allemand en lette quelques sermons de prédicateurs luthériens. En 1586 parut : 1° le petit catéchisme; en 1587, 2° un recueil de chants d'église; 3° les évangiles et les épîtres des dimanches et fêtes; 4° l'histoire de la Passion et de la mort de Jésus. Ces quatre écrits portent le titre commun de Manuel ou *Enchiridion* des Lettes. Depuis trois cents ans, il n'y a pas un enfant lette qui n'ait appris ce petit catéchisme luthérien, pas un qui n'ait chanté les chants publiés en 1587. « Des centaines d'autres livres lettes ont fleuri pour se flétrir ensuite et tomber dans l'oubli; mais le petit catéchisme de Luther, le livre de chants, l'Evangile ont vécu et vivent encore, et vivront toujours tant qu'on parlera lette dans le monde, et ils seront constamment une bénédiction pour l'église, l'école et la maison des Lettes au milieu des changements de leurs destinées extérieures » (p. x). Le catéchisme avait été réimprimé en 1875 par M. Bezzenberger. En 1886, la Société littéraire lette a réimprimé le livre de chants; c'est M. Bezzenberger qui a reproduit le texte avec la plus scrupuleuse exactitude; c'est M. Bielenstein qui a rédigé l'introduction où il traite de l'origine, du but et du texte de la traduction, et les remarques où il donne de nombreux et instructifs détails sur l'orthographe et la langue. Cette réimpression, exécutée avec luxe et qui fait grand honneur à l'éditeur autant qu'à la Société littéraire lette, ne peut manquer d'être accueillie avec reconnaissance.

C.

---

1. Mentionnons encore une table, fort bien rédigée, des noms des personnages qui sont cités dans le cours du volume.

VARIÉTÉS

Une lettre de La Condamine.

La lettre suivante de La Condamine à Bottari, que je crois inédite, fait partie, avec quelques autres, d'un recueil manuscrit de la bibliothèque Corsini, dont la formation est récente et l'origine singulière : l'avant-dernier préfet de la Corsinienne, l'abbé Rezzi [1], prenait plaisir à remanier les collections manuscrites — documents historiques ou littéraires, — mélanges de toutes sortes, — si nombreuses dans ce fonds, et pour satisfaire ce goût malfaisant, il a mis dans un désordre complet bon nombre de volumes. Une de ses idées les plus bizarres a été de prendre dans des volumes ou dans des portefeuilles anciennement formés, déjà décrits et catalogués, diverses lettres d'hommes illustres pour en former un album d'autographes [2]. Le pis est qu'en inscrivant cette collection au Catalogue [3] (IIe partie, Index alphabétique par noms d'auteurs), sous la rubrique *Lettere di Uomini Celebri*, Rezzi a négligé, peut-être volontairement, d'y marquer la cote du nouveau recueil. Aussi ce volume sans passé, perdu derrière d'autres in-quartos sur un rayon peu accessible de la bibliothèque, est-il resté presque ignoré jusqu'à aujourd'hui. Dans une rapide visite au palais de la Lungara, M. Müntz a pu en extraire, avec une intéressante lettre de J.-J. Barthélemy, une lettre et un billet adressés par La Condamine à Bottari. Il signale une troisième lettre, celle que je publie ici [4]. J'ai eu

1. Le successeur de l'abbé Rezzi, M. le chevalier Cerrotti, est mort récemmen (31 janvier 1887). On ne lui a pas donné de successeur. Le fonds Corsini sera désormais administré, tout en gardant son autonomie, par le préfet de la bibliothèque des Lincei. M. Cerrotti était un homme obligeant et doux, qui connaissait à merveille sa bibliothèque. Il a publié en 1881 le Catalogue des imprimés de la Bibl. Romana Sarti léguée à l'Académie Romaine de Saint-Luc par son fondateur l'architecte Sarti. Il s'occupait, en ces temps derniers, de rédiger le catalogue du richissime cabinet d'estampes de la Corsinienne.

2. Bien que composé sans méthode et sans goût, cet album est intéressant, car plusieurs écrivains célèbres y figurent. Citons entre autres Fénelon, Voltaire, Boerhaave, J.-P. Séguier, La Condamine, J.-J. Barthélemy. Plusieurs de ces lettres à Fénelon ont été publiées par Mgr Chaillo dans ses *Analecta juris pontificii*, et par l'abbé Rezzi dans une plaquette imprimée à Rome (place de Venise, n° 114) en 1853, sous le titre : « Lettres inédites retrouvées dans la bibliothèque du prince Corsini. »

3. Le Catalogue des manuscrits de la bibliothèque Corsini, volume grand in-folio de 566 feuillets, est divisé en trois parties : description dans l'ordre du classement, nos 1 à 2132 ; index alphabétique par noms d'auteurs et titres d'ouvrages anonymes ; index alphabétique par matières notables. — Notre manuscrit porte le numéro d'ordre 2028, mais ce numéro ne suffit pas à retrouver un manuscrit si l'on n'en connaît pas la cote de classement composée de deux chiffres et d'une lettre indiquant la travée, le rayon et la place sur le rayon, par ex. <32, G, 15>.

4. « Lettres inédites de savants français à leurs confrères ou amis d'Italie (XVIIe, XIXe siècle), publiées par M. Eugène Müntz, (extrait de la *Revue critique*), et dans la *Revue critique*, 1882, tome XIII de la nouvelle série, p. 371 à 515 ». — Le même

quelque difficulté à retrouver le volume que l'on croyait perdu et que l'on refusait sans phrases. Toutefois, sur ma demande, l'un des attachés de la bibliothèque, l'obligeant M. Bracony, a bien voulu faire pour moi une nouvelle enquête, et, après de patientes recherches, il a retrouvé sous le numéro <32, G, 15> le volume désiré. Mais dérelié, la plupart des feuillets décousus ou déchirés, ce recueil presque en lambeaux (quelles mains l'ont réduit à cet état lamentable!) a dû être envoyé à l'atelier de reliure pour y subir une restauration complète. L'obligeance de M. Sciraparelli, le savant conservateur de la bibliothèque de l'Académie des Lincei, m'a permis de l'examiner au passage et d'y copier cette lettre.

Cette lettre, probablement détachée par Rezzi des recueils de la correspondance de Bottari, renferme, comme celle qu'a publiée M. Müntz, de curieux détails sur le caractère de La Condamine. Si dans l'une il se montre égoïste, mari satisfait mais peu enthousiaste, se rappelant volontiers les agréments de l'indépendance perdue, dans l'autre on reconnaît, sous les plaisanteries et les amers paradoxes, sous les bizarres utopies que lui inspirent l'absurde politique de Louis XV et les désastres de Frédéric II, malgré le scepticisme et l'ironique légèreté du ton, l'accent sincère d'un profond patriotisme.

Lettre de La Condamine.

Paris, le 5 décembre 1757.

Monsieur et très-cher prélat,

La nouvelle année n'ajoute rien aux sentimens que je vous ai voués, mais elle me sert d'occasion pour vous en renouveler les assurances. J'espère que vous voudrez bien vous charger de présenter mes respectueux hommages à LL. EE. Madame la duchesse Corsini, Mesdames ses filles, à Son Eminence, à Monsieur le Duc, à Messieurs les Princes ses fils [5], et à tout ce qui leur appartient. J'ay appris avec une véritable

---

volume contient une lettre de La C. en date du 5 décembre 1757. — M. Müntz ayant publié ces lettres sans aucun commentaire, on me permettra de signaler la légère erreur de La C. qui fait naître Pereira à Lisbonne, alors qu'il naquit dans l'Estramadure espagnole. L'histoire de ce malheureux juif de Carpentras montre une fois de plus de combien de vexations administratives se composait la tolérance du Saint-Siège à l'égard des Israélites.

5. Voici quelques renseignements biographiques sur les divers membres de la famille Corsini au milieu du XVIII[e] siècle, pour identifier les personnages cités ici et dans la lettre du 30 mai 1757. Je les tire d'un tableau généalogique inédit conservé à la bibliothèque Corsini. *La duchesse Corsini* est Octavia Strozzi, mariée le 23 décembre 1727 à Filippo C., dont elle eut sept enfants: Vittoria, Bartolomeo, Lorenzo, Teresa, Andrea, Lucrezia, Giovanna. — *Mesdames ses filles* : Maria-Vittoria (21 nov. 1728-17 février 1797), mariée le 10 avril 1747 à D. Livio II Odescalchi, duc de Sirmio et Bracciano; (c'est elle que La C. dit avoir saluée à Milan). *Teresa-Maria* (1[er] nov. 1732-30 avril 1779, mariée le 1[er] nov. 1757 à D. Francisco Michelangelo Caetani, duc de Sermoneta). Lucrezia (1740-1784, devenue duchesse Giuseppe d'Al-

joye la conclusion du mariage de Mme la duchesse de Sermoneta. Je ne cesse de faire des vœux pour la santé et la prospérité de cette respectable maison et je ne perdrai jamais le souvenir des bontés dont LL. EE. m'ont honoré.

Vous auriez plus souvent de mes nouvelles si j'en avois d'intéressantes à vous mander. Mais je passe la moitié de ma vie en province, où l'on est fort mal instruit de ce qui se passe. Quant aux nouvelles d'Allemagne, vous les savez plus tôt que nous. Elles n'ont pas fait jusqu'ici assez d'honneur à nos armes pour m'être pressé de vous les mander [1]. On m'avait dit qu'on rappelait le prince de Soubise [2]. Je ne sais ce qui en sera, mais cela me paraîtrait inconséquent : le maréchal d'Estrées qui avait gagné une bataille a été rappelé [3], si on traitait de même le

---

temps). *Giovanna* (1742-1763), mariée à Giuseppe di Girolamo Mattei). *Son Éminence* est Neri Maria Corsini (1685-1770), frère de Filippo, cardinal du titre de Saint-Adrien, membre de toutes les congrégations et préfet du tribunal della segnatura di giustizia. C'est à ce tribunal que fait allusion La C. dans la lettre du 30 mai. C'est le cardinal Neri Maria qui acheta aux Riario leur palais de la Lungara qu'il remplaça par le palais actuel. Avec Bottari, il forma une riche bibliothèque qu'il ajouta à celle que son oncle avait achetée au cardinal Gualtieri. — *M. le Duc* : Filippo Corsini, né le 30 sept. 1706, mort le 30 nov. 1767, capitaine de la garde noble sous Benoît XIV. — *Ses fils* : *Don Bartolomeo*, fils aîné de Filippo, né le 9 oct. 1729, mort le 22 février 1792 à Florence, marié en octobre 1758 à D. Maria-Felice del principe D. Giulio Cesare Barberini, morte le 30 juillet 1817, membre de l'Accademia fiorentina en 1766; capitaine de la garde-noble, créé chambellan impérial par Joseph II, ambassadeur de l'empire au conclave en 1774; chevalier de la Toison d'or; créé conseiller d'Etat par Léopold II en 1791. Lorenzo, né le 26 novembre 1730, mort à Vienne le 28 janvier 1802; chevalier de Malte, créé, en 1734, prieur de Pise avec dispense par son grand-oncle Clément XII; créé grand-écuyer en 1765 par Pierre-Léopold Ier de Toscane, conseiller intime par Marie-Thérèse et François; en 1769, majordome général de Marie-Louise, femme de Léopold de Toscane. Il fut l'ami et le protecteur des lettrés, entre autres du savant Lorenzo Pignotti, et devint membre de plusieurs académies, entre autres de celle des Etruschi (1779). *Andrea Corsini*, né à Rome le 11 janvier 1735, mort le 11 janvier 1795; cardinal en 1752 du titre de Saint-Angelo in Pescaria, évêque de Sabine et vicaire de Rome. Il fut un des plus violents adversaires des Jésuites et ne contribua pas peu à la promulgation de la bulle de suppression. Il fut chargé par Clément XIV de garder dans le château Saint-Ange le R. P. Ricci, général de l'ordre. — Parmi « *ce qui leur appartient* » figurait probablement ce chevalier Pecci qui accompagnait le chevalier Lorenzo dans son voyage à Paris de 1757. Dans leur « Genealogia dei conti Pecci » (Pise, 1880), Fumi et Lisini ne donnent aucun renseignement qui permette d'identifier ce personnage. Toutefois, en 1757, le nom de cavalier Pecci ne peut convenir qu'à Carlo Pecci, fils d'Antonio, né en 1733, soldat comme son père, et mort en 1776. Carlo d'Antonio est le grand-père de Léon XIII.

1. L. C. oublie Kloster-Zevern pour ne penser qu'à Rosbach.

2. Soubise fut rappelé en effet peu de temps après Rosbach, et Richelieu le suivit de près. On les remplaça par l'abbé de Clermont,

3. L'engagement du 26 juillet 1757, dont tout l'honneur revient du reste à Chevert, fut une victoire pour d'Estrées, mais troublé par une manœuvre hardie de F. de Brunswick, il ne sut pas en profiter. Son rappel fut motivé par ses lenteurs et son inaction. Il lui arriva le 27 juillet 1757 : cette coïncidence entre la victoire et la disgrâce éveilla, en faveur de M. d'Estrées, la sympathie de l'opinion.

général qui l'a perdue, ce ne serait pas juste. Les Hanovriens ont repris les armes [1]; le maréchal de Richelieu marche à eux, à ce qu'on prétend [2]. Tout cela n'est pas bien éclairci et chaque jour une nouvelle détruit l'autre. Nous savons mieux ce qui se passe en Silésie qu'en Westphalie. Hier un courrier extraordinaire apporta la nouvelle de la défaite du prince de Bevern sous Breslau [3], après un combat de huit heures. Son camp attaqué par quatre endroits à la fois a été forcé et il a laissé, dit-on, vingt mille morts ou blessés. Avec le temps, on saura (et vous savez peut-être déjà) combien il en a coûté aux vainqueurs. *Quidquid delirant reges plectuntur Achivi.* Si vous n'entendez pas cela, Madame la Duchesse de Bracciano vous l'expliquera.

Madame du Bocage se [4] trouve si bien de Rome que je pense qu'elle fera comme moi. Si je ne m'étais pas marié, je crois que j'y serais encore, et si j'avais eu ma femme avec moi, j'y serais resté. La voilà toute portée avec tout son ménage, car elle n'a pas d'enfants (j'entends Mme du Bocage). Jusqu'ici je n'en ai point non plus, dont Dieu soit loué! Je vous jure que j'en suis plus que consolé, quoique je sache bien que Sa Sainteté n'en aura pas meilleure opinion de moi pour cela. Nous n'en faisons pas moins bon ménage, ma nièce et moi, et il y a toute apparence que le Saint-Père n'aura point à se repentir d'avoir formé nos liens.

Je m'en rapporte à l'abbé Barthélemi pour vous mander des nouvelles ecclésiastiques. Tout ce que je sais, c'est que le dernier bref sur les doutes a beaucoup déplu aux Constitutionnaires, et qu'il s'en est peu fallu qu'il ne fût enregistré au Parlement. Sans la guerre cela ferait beaucoup plus de bruit. Notre nouvel ambassadeur [5] ne part point; à présent qu'il est sûr du chapeau, je crois qu'il est moins pressé.

Il y a des paris sur ce que deviendra le roi de Prusse. Voici ce que j'imagine, il sacrifiera quelques millions, lui et les Anglais, pour gagner les nouveaux ministres de la Porte à la faveur du nouveau gou-

---

1. Après la violation de la capitulation de Closter-Zevern par Pitt.

2. Ce fut F. de Brunswick qui recommença les hostilités. L'hiver les arrêta bientôt.

3. Après la prise de Schweidnitz par les Autrichiens, la défaite du prince de Bevern par Daun venait de faire perdre encore Breslau à Frédéric II (11-22-24 novembre 1757).

4. « *Forma Venus, arte Minerva* », Marie-Anne Le Page, veuve du receveur du Boccage, était alors dans tout l'éclat de sa gloire. Successivement admise au sein des académies de Bologne, Lyon, Rouen et Padoue, elle fut reçue à Rome comme membre de l'Académie des Arcades. On y forma un gros volume des vers écrits à sa louange. Il n'est pas étonnant qu'elle aimât Rome.

5. M. de la Rochechouart, évêque de Laon et cardinal, remplaça à Rome, comme ambassadeur, Choiseul-Stainville, après un an d'intérim rempli par les chargés d'affaires Boyer, l'abbé de Meyère et l'abbé Delvincourt. — Ce Boyer est précisément celui auquel La C. dit demander des nouvelles de Bottari en l'absence de Barthélemy et à défaut de nouvelles directes (Voir la lettre du 30 mai, *R. c.*, t. XIII (n. s.), p. 492).

vernement et des changemens que la mort du sultan peut occasionner [1]. Ils donneront pourboire aux Janissaires, qui doivent s'ennuyer d'une si longue paix [2]. Il ira discipliner les Turcs, se mettre à leur tête quand il sera dépouillé de ses Etats, et leur promettra de les amener à Vienne. Quelque extravagante que soit cette idée, Dieu veuille qu'elle ne se réalise en aucune manière : tout le poids de la guerre d'Allemagne retomberait alors sur nous. Je ne vois qu'un boulet de canon qui puisse donner la paix à l'Europe.

Adieu, mon cher et aimable prélat, etc.

De Condamine.

Léon G. Pélissier.

CHRONIQUE

— La trente-neuvième assemblée des philologues et pédagogues allemands aura lieu, cette année à Zurich, du 28 septembre au 1er octobre; les présidents sont M. Virz, directeur du gymnase, et M. le professeur H. Blümner.

— Le *Deutscher Einheitsschulverein*, dont nous avons annoncé récemment la fondation, vient de commencer la série de ses publications qui paraissent sous forme de fascicules ou « Hefte ». Le premier *Heft* renferme les articles suivants : Frick, *Die Mœglichkeit der hœheren Einheitsschule*; Lothar Meyer, *Mathematik und Naturwissenschaften in der Einheitsschule*; Hornemann, *die Pflege des Auges und der Anschauung in der Einheitsschule*; ainsi qu'une introduction « *die Ziele des Deutschen Einheitsschulvereins* ». Le deuxième fascicule contiendra une étude de M. Hornmann, intitulée *Die Zukunft unserer hœheren Schulen* (Hanovre, Carl Meyer. Prix de chaque fascicule, 2 mark).

— La Société philosophique de Berlin avait proposé, en juin 1884, la question suivante : « Exposé historique et critique de la méthode dialectique de Hegel ». Trois travaux ont été présentés, tous trois en langue allemande; ils ont été jugés insuffisants, et la Société n'a pas décerné de prix.

— L'Académie des sciences de Vienne a nommé membres correspondants MM. Beyrich et A. Weber, de Berlin; Th. Nœldeke, de Strasbourg; H. Usener, de Bonn; C. Hegel, d'Erlangen.

— M. Rod. Sohm, professeur ordinaire de droit à l'Université de Strasbourg, a été appelé, en la même qualité, à l'Université de Leipzig.

— L'éditeur du *Berliner Tageblatt*, M. Rudolf Mosse, offre un prix de 10,000 mark à l'auteur du meilleur ouvrage sur le développement de l'idée de l'unité allemande. Les juges du concours sont MM. les députés Bulle, Hænel et de Stauffenberg, le bourgmestre de Forckenbeck et le professeur Th. Mommsen. Les travaux devront

---

1. Othman III, mort en 1757 après trois ans de règne, fut remplacé par son cousin Mustapha III (fils d'Achmet III), qui régna de 1757 à 1774.

2. La Turquie était en paix avec les puissances européennes depuis le traité de Belgrade de 1740, en grande partie dû au pacha Bonneval (V. sur ce personnage la conférence faite par M. Vandal au cercle Saint-Simon et publiée par L. Cerf).

être remis avant le 2 septembre 1888; « es gilt die Entwickelung des Einheitsgedankens im deutschen Volke, seinen Einfluss auf die Bildung und Stellung der politischen Parteien und seine Verwirklichung durch das deutsche Kaiserthum auf Grund wissenschaftlicher Forschung in Form abgerundeter Geschichtsbilder von Anfang dieses Jahrhunderts ab bis zur Kaiserproclamation von Versailles zu einer volksthümlichen, mœglichst gedrængten Darstellung zu bringen. »

— L'Université de Kiel compte actuellement 567 étudiants, dont 71 appartiennent à la faculté de théologie, 40 à celle de droit, 292 à celle de médecine, 164 à celle de philosophie. Elle compte 82 étudiants de plus que l'an passé.

— Un monument a été élevé en l'honneur de Ranke à Wiehe, où est né le grand historien.

— Il y a cinq ans, s'était formé à Berlin un comité qui avait entrepris d'élever un monument à Chamisso. Le comité n'a pas encore recueilli la somme d'argent nécessaire, et il vient de faire un nouvel appel aux habitants de Berlin en faveur de « l'aristocrate né Français qui sut se transformer en un citoyen allemand dans le meilleur sens du mot et mieux encore en un poète véritablement allemand. » Non, — ajoute le comité, « le nom de Chamisso a toujours le même son; son image littéraire n'a point pâli; l'intérêt qu'inspirent ses poésies, ne s'est pas évanoui. Demandez à l'enfant qui récite avec enthousiasme son *Abdallah* et qui, avec le martyr de *Salas y Gomez*, attend, désespéré, sur le rivage solitaire de l'océan! Demandez à la jeune fille, à la femme qui pressent et voit dans *Frauenliebe und Leben* sa propre vie et son propre amour, comme dans un miroir de cristal! Demandez au jeune homme qui court avec *Peter Schlemihl* après les ombres de ses espérances et de ses desseins! Demandez au savant quelle haute estime il ressent pour l'homme qui, lorsqu'il n'y avait encore ni lignes de bateaux à vapeur ni des chemins de fer aux milliers de lieues, faisait le tour de la terre et savait décrire si fidèlement et si modestement tout ce qu'avait vu son clair regard! Non, le souvenir de Chamisso n'est pas éteint parmi nous! »

— Un comité qui s'est formé à Kreuznach et qui a pour président M. Agricola et pour secrétaire M. R. Schmithals, vient de lancer un *Aufruf* ou appel pour l'érection d'un monument en l'honneur de Hutten et de Sickingen. Les statues des deux vaillants hommes du XVIe siècle seraient élevées sur cet Ebernburg que Hutten nommait « l'auberge de la justice ».

— Viennent de paraître à la librairie Weidmann, de Berlin, les *Commentationes philologae in honorem sodalitii philologorum Gryphiswaldensis secundum lustrum A. D. IV. Kal. Aug.* CIƆIƆCCC-LXXXVII *condentis scripserunt veteres sodales* (In-8°, 67 p. 1 mark 60). Le recueil renferme les études suivantes : *Zu Aelians varia historia*, par M. Aug. Brunk. — *De reconditioribus quibusdam nominum in ΥΣ exeuntium formis*, par M. G. Schulze. — *Properz und Tibull*, par M. Waldemar Olsen. — *De fabulis nonnullis Cyzicenis*, par M. G. Knaack. — *Zu Hygins schrift de apibus*, par M. Paul Rusch. — *De Hellanici Troicis*, par M. Maximilien Wellmann.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 40 — 3 octobre — 1887

207. — **Stephen Bar Sudaili** the syrian mystic and The Book of Hierotheos by A. L. Frothingham. Leyde, Brill, 1886, in-8, p. v et 111.

La renaissance du mysticisme panthéiste qui se manifesta en Syrie à la fin du ve siècle, engendra plusieurs œuvres apocryphes que leurs auteurs placèrent sous l'autorité des Pères de l'Église du premier siècle en les signant de leur nom. On possède de cette époque tout un corps de traités attribués à Denys l'Aréopagite, le converti de saint Paul, et un livre intitulé : Le livre d'Hiérothée, comme s'il était l'œuvre d'Hiérothée, le disciple de saint Paul et le maître de Denys. On comprend que les panthéistes se soient réclamés de saint Paul en s'appuyant sur le verset : « Afin que Dieu soit tout en tous » (1 *Cor.*, xv, 28). Les critiques voient généralement dans l'auteur du pseudo-Denys un disciple de Proclus. Quant au livre d'Hiérothée, la question est plus douteuse, car le texte syriaque qui nous est parvenu, est donné comme une traduction d'un original grec, or Barhebræus, auteur du xiiie siècle, attribue la paternité de l'œuvre à un hérésiarque syrien du ve siècle, Etienne Bar Sudaili. Les critiques considéraient que l'attribution de Barhebræus était de trop basse époque pour mériter quelque crédit, mais les recherches auxquelles M. Frothingham s'est livré sur cette question, l'ont amené à soutenir la même thèse. Cette thèse, il l'appuie par des arguments intrinsèques tirés de la conformité de la doctrine du livre d'Hiérothée et de celle de Bar Sudaili, telle que des documents contemporains nous la font connaître. Il montre, en second lieu, que l'attribution du livre d'Hiérothée à Bar Sudaili n'est par une simple conjecture de Barhebræus, mais qu'elle est conforme à la tradition ; en effet, p. 65-66, il cite : 1° un passage de Cyriaque, patriarche d'Antioche (793-817), que Barhebræus nous a transmis et qui est ainsi conçu : « Le livre qui porte le nom d'Hiérothée n'est pas de lui, mais probablement de l'hérétique Etienne Bar Sudaili » ; 2° un passage de Jean, évêque de Dara (viii-ix s.), qui, après avoir mentionné le livre d'Hiérothée, ajoute : « Il n'est pas en réalité de lui, mais il fut composé par un autre en son nom, c'est-à-dire, par Etienne Bar Sudaili. » A la vérité, ces passages ne sont pas aussi affir-

matifs que M. F. le pense. Cyriaque dit seulement : « Le livre soi-disant d'Hiérothée n'est pas de lui, mais il semble *(dômyô)* qu'il soit d'Étienne Bar Sudaili, l'hérétique. » Quant à la phrase de Jean de Dara, M. F. lui donne un sens qu'elle ne comporte pas, elle signifie à la lettre : « La même voie fut suivie par le livre qui est attribué à Hiérothée et qui n'est pas de lui en réalité, mais qui a été composé par un autre sous son nom ; et par celui (le livre) d'Étienne Bar Sudaili. »

Quant aux preuves intrinsèques tirées des documents, M. F. estime avec raison que les critiques, pour se former un jugement, doivent avoir ces documents sous les yeux. Il se propose donc de publier ceux qui sont encore inédits. Le livre dont nous rendons compte, renferme le texte syriaque avec une traduction anglaise d'une lettre de Jacques de Saroug à Bar Sudaili et d'une lettre de Philoxène de Mabbog contre l'hérésie de Bar Sudaili, adressée à Abraham et à Orestes, prêtres d'Edesse. Ces lettres ne nous étaient connues que par l'analyse qu'Assemani en avait donnée dans sa *Bibliotheca orientalis*. La lettre de Jacques de Saroug réfute la première hérésie de Bar Sudaili qui niait l'éternité des châtiments de l'enfer. Elle paraît antérieure à la divulgation des théories panthéistes de Bar Sudaili. La lettre de Philoxène, au contraire, s'attaque au principe fondamental de la doctrine, à savoir : la confusion finale de tous les êtres, bons et mauvais, dans la divinité ou plutôt le chaos éternel. Au moment où elle fut écrite, Bar Sudaili cherchait à se créer des adeptes et à propager ses idées, sans oser cependant les publier au grand jour. Cette lettre est donc un document de première valeur.

M. F. espère nous donner bientôt le texte complet du livre d'Hiérothée et plusieurs fragments arabes et éthiopiens relatifs à la doctrine de Bar Sudaili. Le livre d'Hiérothée se trouve dans un manuscrit syriaque du *British Museum*, accompagné d'un commentaire de Théodose, patriarche d'Antioche (887-896). Ce manuscrit est justement l'exemplaire dont se servit Barhebræus pour le résumé qu'il fit du livre, et qu'il n'avait pu se procurer qu'avec difficulté. Théodose d'Antioche avait dû également faire plusieurs démarches avant d'acquérir le manuscrit qu'il commenta, tellement cette œuvre tenue secrète circulait peu. Le manuscrit du *British Museum*, a été décrit inexactement dans le catalogue de Rosen et Forshal. M. F. nous informe que, après une introduction de Théodose, vient une courte préface ou plutôt une dédicace adressée par l'auteur de la traduction du grec en syriaque à un certain Philios (ou Philéas), à la requête duquel avait été entreprise cette traduction. A la fin du livre une clausule de la même main mentionne que la traduction achevée sera envoyée avec une lettre à celui qui l'avait sollicitée. Si Bar Sudaili est l'auteur du livre, celui-ci a été écrit en syriaque et la dédicace et la clausule sont une supercherie de Bar Sudaili qui, voulant mettre son œuvre sous l'autorité du nom d'Hiérothée, devait faire croire qu'il avait été écrit en grec, puis traduit en syriaque. Telle est la conclusion à laquelle arrive M. F. qui a lu le manuscrit et qui n'a rien

trouvé qui trahisse un original grec. La publication du texte confirmera, nous l'espérons, cette conclusion.

La recherche de la paternité du livre d'Hiérothée a conduit M. F. a étudier le système philosophique de Bar Sudaili et à le mettre en parallèle avec les théories prêtées à Hiérothée, tant dans le livre qui porte son nom, que dans les œuvres apocryphes de Denys l'Aréopagite. Il y a partout une concordance parfaite qui autorise à considérer Bar Sudaili comme l'auteur ou l'inspirateur de ces théories, et les écrits du Pseudo-Denys comme postérieurs au livre d'Hiérothée.

M. F. a fait de Bar Sudaili une biographie aussi complète que le permettent le peu de renseignements qu'il a pu recueillir sur cet hérésiarque ; et il termine par une analyse sommaire du livre qu'il croit être l'œuvre de celui-ci.

Les textes syriaques sont corrects et généralement bien traduits. Pour la lettre de Jacques de Saroug, M. F. aurait sans doute mieux fait de ne pas reproduire servilement le ms. A, mais de choisir pour le texte les leçons des autres manuscrits, quand elles étaient meilleures, au lieu de les laisser dans les notes, comme 14 *o*, 18 *h* et *y*, 20 *m*. Voici quelques corrections qui nous paraissent mériter d'être signalées : 10. 12, traduire : « C'est l'ombre du soir qui a hâte de passer et de laisser passer la clarté du jour. » — 12 *penult.* : « Des richesses que l'on ne peut posséder d'une manière durable », *cf. Kal. et Damn.*, *ed.* Bickell, 67 *antep.* et *penult.*, et *ed.* Wright, 194. 5, 379. 7 — 28. 4. le mot *sefîrâ* signifie simplement « docte, instruit », même ligne, lire *w'ômar*. — 39. 9, traduire : « ce qui a été dit (dans les Evangiles) serait superflu et ne devrait pas être approfondi. » — 39. 19 « qu'ils (tous les hommes) seront en Dieu et avec lui en une union qui en fera un tout, et cela résulte, ainsi qu'il le dit au sujet du mystère du dimanche, de ce que dans ce jour... » — 32. 13 « et qu'il n'a pas consulté les docteurs... » v. le même verbe avec le même sens, 46. 3, 10, 12 — 34. 1 « qui se complaît avec ceux qui se complaisent avec lui. » — 34. 3 « Le créateur et les créatures qui sont entièrement distincts », *hônô Kulleh* signifie « entièrement. » — 34. 10, « il a exclu les autres (jours) », lire (h)*riné*. — 36. 14, lire *l'meqtlokh* — 38. 23 *rômez* — 42. 14, lire *hwô* et traduire : « il fut son propre maître. » — 42. 18 *dantareç*. — 42 *penult*. hôzayô ne signifie pas moines mais témoins oculaires. — 44. 11 *n'qabbel* habrôthô signifie « qu'il reçoive des blessures » et non « become compagnion. » — 44. 20, traduire : « lui qui jusqu'à présent ne sut pas être un disciple », c'est-à-dire, ne sut pas étudier les docteurs, *cf.* 32. 13 ; Philoxène ne pouvait pas dire qu'il ne lui connaissait pas un disciple, puisque, quatre lignes plus bas, il nomme un de ses disciples.

Nous souhaitons que la publication du livre d'Hiérothée, si vivement attendue, confirme les importantes conclusions de M. F. et les rende définitives. Dès maintenant, M. Frothingham a fait faire un grand pas aux questions qu'il a reprises et examinées à nouveau et son livre sera

accueilli avec reconnaissance, non seulement par les syrologues, mais par les savants qui s'occupent de l'histoire du monophysisme panthéiste en Syrie.

Rubens Duval.

---

208. — **Fontes Juris romani antiqui** edidit Cur. Georg. Bruns, editio quinta cura Theodori Mommseni. Friburgi in Brisgavia, in libraria... Mohrii, 1887, 1 vol. in-8 de xvi-422 pages.

Consacré par un succès parfaitement mérité, cet excellent recueil de textes juridiques, empruntés à des sources très diverses, presque[1] toujours autres que le *Corpus*, se présente une cinquième fois au public, enrichi de plusieurs documents nouveaux et revu avec soin : les deux noms de Bruns et de Mommsen sont d'ailleurs, à eux seuls, des garanties du premier ordre et on serait presque tenté de louer ce recueil, les yeux fermés et sans aucune vérification. On ne se trompera jamais, en en disant un grand bien et en le recommandant à tous les travailleurs. Qu'on ne s'imagine pas cependant que l'œuvre soit parfaite. Elle me paraît, à certains points de vue, très éloignée de la perfection. Quelques textes d'une grande importance sont omis : je citerai avant tout la *Lex regia*, cette loi fondamentale de l'empire romain que M. Mispoulet a rééditée avec soin et traduite, en 1882, en l'accompagnant d'un excellent commentaire. Je citerai encore un passage précieux de Servius (III, 30) sur les cités libres, fédérées et *stipendiariæ* (omission d'autant plus singulière que les extraits de Servius occupent 5 pages dans le recueil) ; un fragment très utile de Nonius Marcellus sur l'*abdicatio* (liv. VII, édit. Quicherat, p. 522. Les Extraits de Nonius Marcellus occupent dans l'ouvrage que nous analysons près de 4 pages); les décrets de la colonie de Pise, textes très célèbres, que M. Lupi a de nouveau édités et parfaitement commentés, en 1879. Mais que sont ces oublis, en regard de l'omission incroyable de la *Lex regia* ou mieux de la *Lex de imperio?*

Au point de vue bibliographique, l'ouvrage est très inégal : le petit préambule bibliographique mis en note pour chaque document publié est quelquefois excellent, assez souvent très incomplet et très défectueux. Exemples : — P. 16, note 1, *Leges XII Tabularum*. M. M. cite seulement Schoell et Dirksen. Pas un mot du grand ouvrage de Voigt d'une si haute valeur, *Die zwölf Tafeln*, Leipzig, 1883, 2 vol. 8. — P. 177, note 1, *S. C. Claudianum (oratio Claudii) de jure honorum Gallis dando*. On est surpris de ne pas voir citée la *Monographie de la table de Claude* par Montfalcon, 1853, 1 vol. in-fol. — P. 228, note 1,

1. Je suis obligé à cette restriction *presque* à cause de l'*Edictum perpetuum prætoris* qui est reproduit pp. 188-213 d'après la restitution de Lenel ; mais si le *Digeste* est ici le point de départ nécessaire, il faut ajouter que le travail d'agencement et de restitution donne aux textes une valeur toute nouvelle.

Decretum Commodi de saltu Burunitano. L'art. de Mommsen dans l'*Hermes* est mentionné : pas un mot de l'excellent commentaire de M. Esmein dans le *Journal des Savants*, 1880, pp. 686-705. — P. 242, note 12, *Leges aræ Augusti Narbonensis*. Bibliographie presque nulle : Herzog seul est cité. Naturellement il n'est fait nulle mention du récent et important travail de M. Cuq, *Les juges plébéiens de la colonie de Narbonne* dans *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, 1881.

En fait de bibliographie, je suis très ambitieux : j'aimerais à trouver, sous chaque paragraphe, l'indication sommaire des divers commentaires de ce paragraphe : une annotation de ce genre pour un recueil comme celui qui nous occupe, rendrait de très grands services; mais les éminents éditeurs n'ont pas ainsi compris leur tâche : je ne saurais leur en faire un reproche : ce qu'on était en droit d'attendre de M. M. qui a pris la responsabilité de cette édition, c'était que la bibliographie générale de chaque article fût traitée partout également et partout complètement : sous ce rapport, le collaborateur que M. Mommsen s'est choisi (egregius juvenis Behrendt Pick) aurait pu montrer plus de diligence.

Paul VIOLLET.

---

209. — **T. O. Weigel's systematisches Verzeichniss der Hauptwerke** der deutschen Literatur aus dem Gebiete der Rechts-und Staatswissenschaften von 1820-1882. Bearbeitet von Dr. Jur. G. Mollat. Leipzig, Weigel, 1886, 1 vol. in-4 de 106 pages.

Ce livre sera utile, comme tout recueil bibliographique ; mais il ne mérite pas de très grands éloges. On a voulu nous donner une liste systématique des travaux juridiques *les plus importants*, publiés en Allemagne de 1820 à 1882. Un pareil choix sera toujours arbitraire : ce qui paraît important à celui-ci paraît secondaire à celui-là ; cependant il y a des ouvrages qui, de l'aveu général, sont fondamentaux ; ces ouvrages figurent-ils tous dans la bibliographie en question? Je n'y trouve pas, en fait de droit public romain, le livre de Marquardt, *Römische Staatsverwaltung*, 1re édit., 1873-1878 ; 2e édit., Leipzig, 1881-1885, 3 vol. in-8 (*Handbuch der röm. Alterthümer*, t. IV-VI) : dans la liste des revues, pp. 3-7, je ne vois figurer ni le *Civilistisches Magazin* de Hugo, 4e édit., Berlin, 1823-1837, 6 vol. in-8 ; ni la *Kritische Zeitschrift für Rechtswissenschaft und Gesetzgebung der Auslandes* de Mittermaier, Mohl et Warnkœnig. Les travaux divers de l'illustre Hugo sur le droit romain, réédités depuis 1820, ne sont pas mentionnés ; j'en dirai autant de ceux de Thibaut : ces dernières omissions ne s'expliquent pas par cette circonstance qu'il s'agit de rééditions, car l'*Histoire du droit romain au moyen âge* de Savigny est dans le même cas et elle n'est pas

omise. Dans ces conditions, il me paraît difficile de dire que le but que s'est proposé l'auteur de cet ouvrage ait été atteint.

P. V.

---

210. — **Notice sur une mappemonde portugaise** anonyme de 1502 récemment découverte à Londres, par le Dr E.-T. Hamy, publiée dans le *Bulletin de Géographie historique et descriptive*. Année 1886, in-4. (Paris, Leroux).

C'est une véritable revue de Géographie que le *Bulletin*, publié par la nouvelle section de géographie historique et descriptive du comité des travaux historiques. Elle ne fera d'ailleurs pas double emploi avec les publications déjà existantes, si elle conserve bien le caractère scientifique et historique qui reste un peu trop étranger à nos revues et bulletins de géographie. La notice publiée par M. le Dr E. T. Hamy, secrétaire de la nouvelle section, inaugure bien cette publication. Elle est consacrée à l'étude d'une carte marine, d'un *portulan* récemment découvert à Londres, et qui est contemporain des grandes découvertes. Cinq planches nous donnent des réductions de différentes parties de ce portulan et de portulans analogues qu'il est intéressant de comparer avec lui. Les parties les plus curieuses de la nouvelle carte sont l'Afrique, les régions du Nord et l'Amérique. L'Asie n'y est reproduite encore que suivant le type usité au xve siècle. C'est l'Asie du globe de Béhaim, c'est-à-dire l'Asie de Ptolémée complétée à l'aide des données fournies par Marco Polo. Un seul nom fait allusion aux nouvelles découvertes portugaises : *Colochuti* (Calicut). L'Afrique nous est, pour la première fois, présentée sur cette carte avec sa forme exacte. La carte dressée vers 1500 par Juan de la Cosa, n'est, en effet, exacte et riche en noms que pour la côte occidentale. La carte de M. le Dr H. qui, par sa nomenclature, est certainement portugaise, donne la côte orientale jusqu'à Mélinde, point où les navires portugais quittaient la côte et cinglaient droit vers l'Inde. Les régions du Nord sont conformes au type du xve siècle. Le Jutland s'incurve vers l'Orient, la Scandinavie se rattache au continent par un mince pédoncule; au nord de celle-ci une autre péninsule rattachée de la même manière au continent porte le nom d'*Euglovelant*. C'est évidemment le nom de Groënland. M. le Dr H. identifie avec raison cette terre avec la Laponie du nord, plutôt qu'avec notre Groënland actuel. Il faut, en effet, remarquer que sur les cartes du xvie siècle la nomenclature est encore peu arrêtée, et que les mêmes noms se retrouvent sur des régions très différentes. D'ailleurs sur la carte manuscrite du Ptolémée de Nancy [1], qui est le prototype des cartes modernes du Nord, cette terre septentrionale, prolongée à l'ouest jusqu'aux limites de la carte, ne se sépare pas du Groënland actuel, et

1. Cette carte a été reproduite en *fac-similé* dans les Studien und Forschungen de Nordenskiœld.

porte le nom de *Gronlandia*. Plus tard la scission s'est faite, et le nom de Groënland est reste appliqué tantôt à l'un, tantôt à l'autre des deux tronçons.

La partie relative à l'Amérique ne possède, pour ainsi dire, pas de noms. Il semble que le cartographe n'ait pas osé adopter une nomenclature encore variable et non fixée par l'usage. La côte américaine s'y compose de cinq fragments non rattachés les uns aux autres, et qui nous offrent le tableau des connaissances portugaises au commencement du XVIe siècle. Notre carte présente, d'ailleurs, pour toute cette partie, la plus grande analogie avec la carte no II de l'Atlas de Kunstmann. Nous trouvons, en commençant par le sud : la *Terra Sanctæ Crucis;* c'est la côte du Brésil reconnue par Alvarez Cabral et Coelho. Au nord-ouest de cette terre sont figurées une partie des découvertes espagnoles : les îles de *Cuba*. d'*Isabella*, des parties de la côte de Venezuela et des Guyanes correspondant aux découvertes faites par Hojeda et Juan de la Cosa en 1499. Enfin, au nord, et très à l'est de la ligne de démarcation, se trouvent une portion de côte : *Terra Cortereal*, puis une île : *Terra Laboratoris*. Ces terres sont le résultat des découvertes faites par les Cortereal et correspondent probablement, la première à la côte est de Terre-Neuve, la seconde à la côte du Labrador.

En examinant avec soin l'état des connaissances portugaises, sur différents points de cette carte, M. le Dr Hamy a pu montrer qu'elle a été établie à l'aide de documents datant de 1502.

On voit quel est l'intérêt de ce portulan, et combien il importe de recueillir avec soin et de publier des documents de ce genre. Il se passe peu d'années sans qu'on en signale de nouveaux. L'an dernier c'était la très curieuse carte catalane de Dulceri de 1339, appartenant à la collection de M. Lesouëf. Il reste, probablement encore, dans nos dépôts publics, des documents ignorés; un inventaire sérieux de nos richesses mettrait peut-être au jour non-seulement des cartes manuscrites, mais peut-être ces cartes gravées du commencement du XVIe siècle, qui ont disparu en si grand nombre.

L. Gallois.

---

211. — **Bibliographie parisienne. Tableaux de mœurs** (1600-1880), par M. Paul Lacombe, Parisien, avec une préface par M. Jules Cousin, conservateur de la Bibliothèque et du Musée historique de la ville de Paris. Paris, P. Rouquette, 1887, in-8.

En 1845, un polygraphe, dont les compilations ne sont pas toutes sans valeur, Eusèbe Girault, de Saint-Fargeau (Yonne), publiait chez Firmin-Didot une *Bibliographie historique et topographique de la France*, extraite, pour la majeure partie, de son *Dictionnaire des com-*

munes. Il avait fait tirer à part le chapitre consacré à Paris (in-8°, 47 p.) et il appelait spécialement l'attention du public lettré sur cette partie de son travail : « La bibliographie de Paris, comprenant plus de douze cents articles, dit-il, est sans contredit la plus complète et la plus curieuse que l'on connaisse; de savants bibliographes ne l'ont pas parcourue sans étonnement ». En 1887, la seule série des *Tableaux de mœurs* à laquelle M. Paul Lacombe s'est restreint pour cette fois, lui a précisément fourni 1287 numéros : le même chapitre dans l'essai de Girault de Saint-Fargeau en comporte 80 : encore a-t-il placé sous la rubrique des *Tableaux de mœurs,* l'*Histoire édifiante et curieuse du* Journal des Débats, les *Carrosses à cinq sols* de Monmerqué, les *Mystères de Paris*, d'Eug. Süe, etc. ! Aussi, selon la remarque de M. Jules Cousin, ce qu'on peut dire de mieux de cette *Bibliographie*, c'est qu'elle n'existe pas.

On ne sera, certes, pas tenté d'adresser le même reproche à M. Paul Lacombe. Il l'emporte sur son rival par le nombre, par la certitude, par le choix de ses informations. Il a dépouillé, la plume à la main, les séries spéciales de la Bibliothèque nationale et de la Bibliothèque de la ville; il n'a rien décrit que *de visu,* sauf pour quelques cas de force majeure; il a écarté enfin tout ce qui ne lui paraissait pas rentrer dans le cadre qu'il s'était tracé. On conçoit ce que des investigations si laborieusement poursuivies ont pu lui fournir d'additions précieuses, mais on appréciera aussi la somme d'efforts qu'exige une pareille enquête. La première des difficultés auxquelles M. L. s'est heurté, — après avoir exclu les romans et les pièces de théâtre, — a été, je le suppose, de déterminer ce que, dans une bibliographie aussi vaste que celle de Paris, on entend par *Tableaux de mœurs,* et je n'affirmerais pas que ses choix soient toujours irréprochables [1], mais c'est là l'écueil de toute classification méthodique. Ensuite, ses notes une fois prises, il a dû les grouper dans l'ordre chronologique, sans trop se soucier des disparates que ce rapprochement pouvait provoquer : c'est ainsi que l'*Itinerarium Galliæ* de Jodocus Sincerus se trouve placé entre le *Cartel de deux Gascons* et les *Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné. Enfin, chaque article est accompagné d'une note qui en résume le contenu, dévoile le nom de son auteur, si l'ouvrage est anonyme, et signale les diverses éditions ou réimpressions dont il a été l'objet. L'intitulé est suivi de la cote (placée entre crochets) du livre à la Bibliothèque nationale ou à Carnavalet et le plus souvent à ces deux établissements : de cette façon, le travailleur peut immédiatement vérifier, soit rue de Richelieu, soit rue de Sévigné, le détail qu'il lui importe de connaître.

1. Les *Chroniques parisiennes*, de Sainte-Beuve et les *Jeudis de Madame Charbonneau*, de M. de Pontmartin, appartiennent beaucoup plutôt à l'histoire littéraire qu'à la série étudiée par M. Paul Lacombe où, par contre, on chercherait en vain les *Tableaux de siège*, de Th. Gautier, et surtout l'*Histoire de la Société française pendant la Révolution et sous le Directoire*, par MM. de Goncourt, dont l'absence constitue une véritable lacune.

Après avoir exposé l'économie générale du plan de l'auteur, je me reprocherais de ne pas insister sur certains articles qui constituent à eux seuls de véritables monographies : telles sont les descriptions du *Journal* de Martin Lister (un ex. d'une édition inconnue a fourni à l'auteur, auquel il appartient, l'occasion de signaler d'importantes variantes), du *Tableau de Paris* de Mercier, de *Paris ou le Livre des Cent-et-un*, du *Nouveau tableau de Paris*, des *Physiologies* qui ont pullulé de 1840 à 1850, des *Français peints par eux-mêmes*, de la *Grande ville*, du *Diable à Paris*, etc. [1]. En revanche (et à ce point de vue, le livre ne tient pas toutes les promesses de son titre), M. L. s'est montré très sobre d'indications sur le chapitre de la pornographie proprement dite; il a pensé sans doute que ce sujet, pour être traité à fond, devrait prendre place dans une section d'histoire médicale, et il s'est contenté, cette fois, d'énumérer ce qui a trait au Palais-Royal et à divers jardins publics.

Divisée comme M. Lacombe l'a comprise, la bibliographie de Paris peut et doit fournir de nombreuses séries : le plan du catalogue méthodique de la Ville, intercalé par M. Jules Cousin dans sa spirituelle préface, en montre les divisions naturelles. M. Lacombe a déjà exploré celles de l'Histoire religieuse durant la Révolution [2] et des Tableaux de mœurs; il travaille, croyons-nous, à celle des *Guides* et des Descriptions : le champ est vaste, comme l'on voit : le succès qui a récompensé l'auteur nous est un sûr garant qu'il ne s'en tiendra pas à ces premières tentatives.

Maurice Tourneux.

---

212. — **La science des autographes.** Essai critique par Etienne Charavay, archiviste paléographe. Paris, Charavay frères, 1887, in-4 de LVI p. Extrait du catalogue de la collection d'autographes de M. Alfred Bovet [3]. Tirage à part.

La notice de M. Et. Charavay, qui sert de préface au catalogue de la célèbre collection Bovet, est un traité complet sur la matière, fait par le

1. Notons, en passant, deux ou trois erreurs ou omissions. Bruun-Neergard, archéologue, minéralogiste et, avant tout, ami des arts, ne saurait être qualifié de « poète danois », n'en déplaise à la *Biographie* Didot (n° 416); le *Paris comique sous le second Empire* de M. Pierre Véron (n° 1068) est en réalité le même volume que son *Année comique* de 1862; dans la série des répliques provoquées par le fameux discours de Dupin (n° 1111), sur le luxe effréné des femmes, la brochure intitulée *Vive le luxe!* doit être restituée à Hipp. Babou : anonyme signalé d'ailleurs dans la dernière édition de Barbier.

2. *Essai d'une bibliographie des Ouvrages relatifs à l'histoire religieuse de Paris pendant la Révolution*, 1789-1802, in-8, Poussielgue frères, 1884 (Extrait, à cent ex., du *Bulletin d'histoire et d'archéologie du diocèse de Paris)*.

3. *Lettres autographes composant la collection de M. Alfred Bovet, décrites par Etienne Charavay*, ouvrage imprimé sous la direction de Fernand Calmettes. Vol.

plus compétent des spécialistes. L'auteur s'occupe successivement de la recherche des autographes, des causes de leur conservation et de leur destruction, de leur utilité pour les historiens, de leur commerce, de leur authenticité, de leur prix, des collections publiques, des collections particulières, des divers genres de collections (générales, spéciales, etc.), du classement des collections, de la collection Alfred Bovet, une des plus précieuses qui aient jamais existé, des catalogues raisonnés et du catalogue Bovet, etc. En quelques pages d'une forme attrayante, M. C. a résumé tout ce qu'il y avait de plus intéressant à dire sur les autographes et auteurs des autographes, joignant aux indications les plus sûres, bon nombre de piquantes particularités. Sa plume d'homme d'esprit touche à mille sujets : tantôt nous sommes transportés en plein xvi[e] siècle, en l'agréable compagnie de l'auteur des *Essais;* tantôt nous faisons une rapide excursion en Chine avec Feuillet de Conches « le prince des amateurs d'autographes ». Nous saluons, un peu plus loin, le glorieux fondateur de l'École historique moderne, Augustin Thierry, l'École des chartes et ceux de ses élèves qui sont devenus des maîtres. Puis défilent devant nous Villenave, « l'initiateur du commerce des autographes », Jacques Charavay, qui eut l'honneur de transformer ce commerce en une véritable science, son successeur Aug. Laverdet, M. Thibaudeau, et le savant rédacteur du catalogue de la collection Alfred Morrison [1], laquelle est la plus belle de l'Angleterre, comme celle de M. Bovet était la plus belle de la France, Vrain-Lucas, Guillaume Libri, M. Léopold Delisle, MM. H. Bordier et L. Lalanne, Ph. de Béthune et Royer de Gaignières, et, à côté de ces deux grands collectionneurs d'autrefois, tous les collectionneurs français et étrangers d'aujourd'hui. En lisant la notice de M. Charavay, chacun se dira : Ah ! qu'il fait bon voir traiter un sujet intéressant par un homme qui le possède à fond !

T. de L.

---

grand in-4° de 1,000 pages, imprimé par Claude Motteroz, sur papier de luxe, avec encadrement rouge à chaque page. Tiré à 500 ex. numérotés, dont 320 mis dans le commerce, 20 sur Japon à 300 fr., 240 sur papier vergé teinté à 150 fr., 60 sur papier vélin blanc à 150 fr. M. Charavay a pu dire avec une juste fierté, de la part prise par lui à ce travail (p. LII) : « Je me suis dévoué tout entier à cette œuvre capitale et je lui ai consacré trois années de ma vie. » Voir encore (p. LVI) des renseignements à cet égard qu'on ne lira point sans une vive sympathie.

1. Je demande la permission de joindre à l'adjectif *savant* l'adjectif *aimable*, car je garde le plus reconnaissant souvenir de l'extrême gracieuseté avec laquelle M. Morrison m'a communiqué diverses lettres autographes de Peiresc. Payons une autre dette : M. Charavay — c'est sa seule omission ! — n'a pas mentionné la remarquable collection de feu l'abbé Eglée, vicaire-général de l'archevêché de Paris, collection dont une partie me fut très généreusement donnée par son possesseur, vieil ami de ma famille.

213. — **Les peuplades de Madagascar,** par M. Max Leclerc. (Paris, Leroux, 1887, broch. in-8 de 68 p.)

En 1886, à la séance publique annuelle des cinq Académies, M. Grandidier prononça un discours fort remarquable sur *Madagascar et ses habitants.* Après avoir décrit succinctement le sol, la flore et la faune de la grande île, le savant académicien recommandait à ses auditeurs l'étude de l'ethnographie madécasse : « S'il y a, disait-il, un intérêt réel à observer les animaux et les plantes de Madagascar au double point de vue des sciences naturelles et de la géographie du globe dans les temps anciens, il y en a un non moins grand à étudier ses habitants dans leurs origines, dans leur histoire, et dans leur état actuel. » — C'est au désir exprimé dans les lignes qui précèdent, que M. Max Leclerc donne aujourd'hui satisfaction. Il passe rapidement en revue les groupes divers de cette population, qui, bien que composée de vingt familles différentes, ne parle qu'une seule et même langue, sauf quelques altérations insignifiantes. C'est, d'abord, la race nègre; (Vazimbas, Sakalaves. Antankares); l'auteur croit qu'elle a été la première habitante de l'île, sans toutefois oser l'affirmer formellement, en présence du désaccord qui existe à ce sujet entre M. Grandidier et lui. C'est ensuite la race jaune; (Malais, Tagals, Indonésiens); puis les Polynésiens, jetés sur les côtes par les *tornados;* les Sémites; (Arabes Musulmans, Juifs ou Phéniciens); les Aryens; (Persans, Indous, et les descendants des forbans anglais et languedociens.) Tous, quelle que soit leur origine, parlent *une langue parfaitement unie et cohérente, de la grande famille des langues malaises* (p. 5). Mais (chose importante à noter), les noms des animaux domestiques sont africains, ce qui est un bon argument en faveur de l'opinion de M. Leclerc.

Cette petite brochure est le fruit d'un très grand travail; il est facile de voir que l'auteur a étudié presque tout ce qu'on a écrit sur Madagascar. Nous lui indiquerons pourtant une source qui semble lui être restée inconnue; en 1665, la Congrégation de la Mission envoya à la Compagnie des Indes Orientales six prêtres et trois frères, sous les ordres du P. M. Montmasson [1]. Quelques lettres de ces Lazaristes ont été publiées dans les *Mémoires de la Congrégation de la Mission;* (T. II, p. 396-425) un grand nombre d'autres doivent se trouver aux archives de l'ordre; il serait d'autant plus intéressant d'en avoir connaissance que le P. Montmasson semble avoir été un observateur sagace, et qu'il avait appris la langue des indigènes.

Nous ne terminerons pas sans féliciter M. Leclerc d'avoir mis le lecteur en garde contre les nombreuses erreurs (souvent commises de parti pris) qui remplissent les livres que les auteurs anglais ont consa-

1. C'est le même qui fut cruellement martyrisé et attaché à la bouche du canon, le 5 juillet 1688, à Alger, où il était vicaire apostolique. Ce meurtre fut commis en représailles du bombardement exécuté par le maréchal d'Estrées.

crés aux Malgaches [1], et nous attendons avec confiance le grand ouvrage dont son instructive brochure n'est sans doute que la préface.

H. D. de Grammont.

---

214. — **Studia Etymologica** commentatio academica scripsit Per Persson. — Upsaliae, Edv. Berling, MDCCCLXXXVI [2]. In-8, 123 pp.

Les intéressantes conjectures par lesquelles M. Persson apporte sa contribution à l'étude de l'étymologie indo-européenne, ne manquent ni d'originalité ni même de hardiesse : parfois, l'échafaudage qui les étaie semble si léger que l'auteur hésite à s'y aventurer (v. g. p. 95, n. 2), comment le lecteur ne partagerait-il pas ses scrupules? Mais la méthode est saine, les recherches consciencieuses, les connaissances très étendues, et, si l'œuvre est, comme tout le fait supposer, le premier essai d'un débutant, il n'est pas besoin d'indulgence pour y voir un début plein de promesses.

La thèse de M. P. consiste à retrouver en sanscrit, en grec et en latin — ce n'est que très accessoirement qu'il traite des autres langues de la famille — les restes d'un ancien thème démonstratif *ara*, dont on reconnaîtrait encore la trace dans un certain nombre de suffixes dérivatifs contenant un *r* (pp. 84-118). Cette dernière partie est de beaucoup la plus hypothétique, ce qui ne saurait surprendre; car, s'il est peut-être abusif d'assimiler le suffixe dérivatif de δο-τό-ς au thème démonstratif **tó-*, dont l'existence est avérée, à bien plus forte raison se refusera-t-on provisoirement à admettre dans la finale de ὑπέ-ρ la trace d'un démonstratif *r* encore mal défini. Il est vrai que M. P. a préalablement établi l'existence de ce thème, entre autres preuves, par le sk. *áram, arvák, ṛdhak*, etc. (pp. 5-15), par la particule grecque ἄρ ἄρα ῥα (encl.) ἆρα, etc., dont à cet effet il a discuté et analysé les divers sens avec le soin le plus méritoire (pp. 15-58), enfin par les préfixes latins *ar (ar-cessô, ar-biter)* et *re (red redi)* de *re-cêdô, red-dô*, etc. (pp. 59-75). Il y a certainement beaucoup d'excellentes choses à prendre dans toutes ces pages; mais j'ai peur qu'elles ne soient moins liées qu'elles ne le paraissent au premier abord, et que, de ce système quelque peu artificiel, la science ne doive en définitive retenir que de nombreuses et ingénieuses vues de détail. Sans doute, l'auteur lui-même ne s'est point fait illusion à cet égard; mais, en tout cas, réduite même à cette mesure, son œuvre marque pour la grammaire comparée un réel progrès, en même temps qu'elle atteste de sa part un effort extraordinaire et une rare pénétration.

---

1. Voir la note de la p. 4, pour J. Mullens; celles des p. 6 et 7 pour S. Wake et L. Dahle, etc., etc.
2. Le post-scriptum est daté du 10 juin 1887.

Avant tout, j'aurais souhaité que M. P. s'expliquât plus nettement sur la nuance vocalique du monosyllabe qu'il désigne par les schèmes *ar, ra* et *r*. Quelle est au juste la valeur de l'*a*? Est-ce un *a* véritable? Mais, indépendamment de la question de savoir si une syllabe *ar ra* peut se réduire en *r*, question qu'avec M. Brugmann je résoudrai volontiers par l'affirmative [1], il est impossible de concevoir comment cet *a* aurait donné un ε en grec (dans ἐρι-αύχην, p. 57) et un *e* en latin (dans le préfixe *re-*). Posera-t-on, au contraire, *er re?* Alors c'est ἀρί-γνωτος, et *ar-cessô* qui deviennent absolument énigmatiques. Certes, ce ne sont pas là des objections phonétiques péremptoires : on en rencontre de pareilles dans toutes les décompositions de particules, éternel et cher tourment des étymologistes ; mais peut-être eût-il été bon d'en prendre moins aisément son parti.

Le système admis toutefois, j'en voudrais indiquer une conséquence qui semble avoir échappé à M. P. : c'est que deux formes au moins du médiopassif latin pourraient bien être le produit de l'agglutination d'un verbe et d'un enclitique, comme le serait en grec, selon M. Osthoff, le parfait δέδωκε = * δέδω κε. Supposons en effet que le celto-latin préhistorique ait dit * *vehet r*, * *vehont r*, locutions équivalentes à celles du grec ἔχει ῥα, ἔχουσί ῥα : le réflexe latin serait naturellement *vehitur, vehuntur*. Il resterait à rechercher par l'effet de quelle analogie ces locutions auraient pris le sens passif en regard de *vehit* et *vehunt ;* mais phonétiquement l'hypothèse serait irréprochable. Si elle se vérifiait, on voit ce dont nous serions redevables à M. Persson.

Je terminerai en lui signalant quelques points où sa vigilance habituelle m'a paru en défaut. — Il est bien difficile de croire, avec M. Danielsson (p. 49 i. n.), que *ipse* équivaille à *ápi sá;* car d'abord on attendrait au neutre * *iptud* ou tout au moins * *ipsud*, et ensuite la locution *reâpse* en deviendrait inexplicable. — J'ai peine à comprendre comment κῆνος serait dérivé de l'instrumental κῆ (p. 10 i. n.) : κῆνος est lesbien et dorien, tandis que κῆ est exclusivement néo-ionien, et d'ailleurs interrogatif. Mais peut-être M. P. veut-il parler d'un * κη démonstratif, dont rien toutefois n'atteste l'existence. — Quelque opinion qu'on se fasse de *cûr* = *cû-r* = *quô-r* (? pp. 87 sq.), il faut, ce semble, admettre que ce mot a la même forme que les illatifs *hû-c, illû-c*, etc., qui ont comme lui un enclitique surajouté : ainsi *cûr* signifierait étymologiquement « dans quel but? ». — Sur le type *patraster*, *mâtertera*, le dernier mot paraît avoir été dit par M. Bréal [2]; sur le pronom δεῖνα, par MM. Baunack [3], qui ne sont pas cités (pp. 91 et 117). — Enfin, sur la disjonction nécessaire de *sê* et *sed*, M. Persson s'est à peu près rencontré avec moi (p. 70 i. n.) [4] : ce que je constate beaucoup moins

1. Cf. *Grundriss*, I, n° 318.
2. *Mém. Soc. Ling.*, V, p. 346.
3. *Stud. auf dem Gebiete d. Gr. u. d. Ar. Spr.*, I, 1, p. 46.
4. Cf. *Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 91.

pour revendiquer la priorité que pour m'applaudir de la coïncidence.

Bien que l'ouvrage soit de médiocre étendue, l'absence d'un index des mots s'y fait assez vivement sentir. Aucun livre de grammaire comparée, à plus forte raison d'étymologie pure, ne devrait se refuser ce complément nécessaire.

V. HENRY.

CHRONIQUE

FRANCE. — C'est de Jérôme Maurand, prêtre d'Antibes, que M. Hippolyte BAZIN, directeur du petit lycée de Saint-Rambert à Lyon, s'occupe dans une brochure bien courte, mais pleine de choses (Vienne, 1887, grand in-8°, de 12 p.). Dans le tome V, seconde partie, du *Corpus inscriptionum Latinarum*, M. Mommsen, donnant en tête du chapitre CXII, p. 915, des notices sommaires sur les épigraphistes auxquels il a fait des emprunts pour la région de Nice et de Cimiez, mentionne en six lignes l'érudit, objet de la notice de M. Bazin. On voit qu'il en ignore jusqu'au nom exact, puisqu'il l'appelle *Maurandus* ou *Mauritanus*. Tout ce qu'il en dit est emprunté au titre d'un recueil de la Bibliothèque nationale (ms. 8957, fol. 218) : *Li epitaphi antichi da diverse parti, raccolti per messer Hieronymo Maurando, pretio Antipolitano*. Les études entreprises par M. Bazin sur les antiquités antiboises lui ont donné l'idée de faire des recherches sur ce prêtre archéologue si peu connu, un des premiers en date parmi les épigraphistes provençaux. Dans le registre VIII de la collection Peiresc à l'Inguimbertine de Carpentras, est conservé le récit du voyage à Constantinople de Jérôme Maurand d'Antibes, aumônier de Paulin de la Garde, envoyé en 1544 par François Ier en mission extraordinaire auprès de Soliman. M. Bazin analyse ce curieux document qui fut dédié à Catherine de Médicis. Il établit, d'après les notes que l'auteur a jetées sur la couverture et sur les marges de sa relation, qu'il avait formé une remarquable collection d'inscriptions, de médailles, d'autres objets antiques, que venaient admirer les savants français et étrangers dont l'archéologue a énuméré les noms et les titres. M. Bazin, après avoir critiqué les transcriptions de Maurand, termine ainsi son excellente notice : « On n'en doit pas moins rendre justice à son activité scientifique ; on lui est redevable de la préservation du texte de plus de dix inscriptions d'Antibes aujourd'hui perdues ; il fournit sur l'emplacement où d'autres ont été découvertes d'utiles renseignements ; enfin il n'a pas tenu à lui que nous n'ayons une riche collection archéologique, dont nous tirerions le plus grand profit pour l'histoire de la Provence au temps des Romains. — T. DE L.

— *Un chapiteau de l'église de Saint-Pierre de Caen*. Sous ce titre, M. Armand Gasté vient de publier une plaquette luxueusement imprimée, ornée de trois belles planches, et qui contient une étude archéologique et littéraire fort intéressante (Caen, Henri Delesques, 1887, grand in-f° de 54 p.). L'abbé De La Rue *(Essais historiques sur la ville de Caen)* avait signalé le chapiteau de l'église Saint-Pierre comme un des plus curieux morceaux d'architecture qu'on puisse rencontrer. M. Gasté, développant ce que l'abbé De La Rue s'était contenté d'indiquer, décrit avec le plus grand soin les huit sujets sculptés sur le célèbre chapiteau ; il accompagne cette minutieuse description d'explications non moins exactes qu'ingénieuses. Divisant en trois groupes

les différentes figures du chapiteau, il met ensemble 1° celles qui sont tirées des *Bestiaires;* 2° celles qui sont prises dans les romans de *la Table-Ronde;* 3° enfin celles qui proviennent des poèmes satiriques, des fabliaux. Le savant professeur cite en de curieuses pages, tantôt des textes du moyen âge, tantôt des vers du XVI[e] siècle (par exemple les vers de Du Bartas sur le pélican), tantôt diverses assertions de nos érudits contemporains, notamment de MM. Comparetti, E. Hucher, Ed. du Ménil, Paulin Paris, Gaston Paris. Il fait faire ainsi à ses lecteurs, autour du chapiteau de l'église Saint-Pierre de Caen, un voyage très instructif et parfois très amusant, surtout quand le voyage nous amène devant un rapprochement aussi inattendu, aussi piquant que le rapprochement établi (p. 52) entre le récit d'un trouvère normand et celui de M. Émile Zola en un de ses romans les plus fameux. Ne nous séparons pas de M. Gasté sans dire que ses études si attachantes sur l'*Édition caennaise des divers portraits de Mademoiselle* et sur la *Carte amoureuse de la Basse-Normandie*, mentionnées ici à deux reprises, viennent d'être réunies dans une splendide brochure intitulée : *Notes sur Segrais. Études normandes* (Caen, Henri Delesques, grand in-8° de 33 p.). Cette brochure, que tous les bibliophiles voudront posséder, est ornée de la reproduction de la carte allégorique mise en tête d'*Athys*, poème pastoral (1653), carte qui semble bien avoir été le prototype de la carte *du Tendre*. — T. DE L.

ITALIE.—La Bibliothèque nationale Victor-Emmanuel (Rome) travaille activement à la rédaction des catalogues de ses manuscrits ; ces mss. proviennent des fonds de couvents et églises déclarés propriétés nationales après septembre. Ils portent aujourd'hui deux numéros, celui de leur classement dans leur fonds primitif, et celui de leur classement dans le nouveau fonds général. La plupart de ces mss. sont modernes (du XVI[e] au XVIII[e] siècle) et consacrés à des questions théologiques. Citons parmi les catalogues récemment mis à la disposition des travailleurs : 1° fonds de *Farfa*, 33 mss. (parmi lesquels le fameux regeste en cours de publication, par MM. Giorgi et Balzani); 2° fonds de *S. Pantaleo in urbe*, 125 mss. : n° 29-125, Conclavia diversa tempore cardinalis Ludovisii deinde Gregorii XV et Maphei Barberini card. (Urbani VIII) necnon J. B. Pamphili (Innocentii X); 3° fonds de *S. Andrea della Valle*, 132 mss. : 4-1734, Caracciolo vita di Paolo IV, 132-LXI, Index librorum bibliothecæ S. Andreae de Valle MDCCXIIIC; 4° fonds de *San-Gregorio*, 111 mss., 1 (616), Istruzioni di governo date dal doge Giov. Cornaro a Juan-Morosini destinato luogo tenente nella terra di Udine ed in tutto la patrià del Friuli (1626) ; 11-596, Lettera di uno del conclave ad un nobile veneto (elezione del Rezzonico) ; 23-711, Girolamo Malipieri, Chroniche Veneziane (sec. XVI); 26-710, J. J. Caroldo, Storia Veneta (sec. XVII); 30-628, A. Dandulus, Chronica Venetiarum (sec. XVII); 50-546, Diplomatum atque instrumentorum ad monasterium classense S. Apollinaris pertinentium copiæ e monasterii ejusdem archivio conscriptae. — Copies du XVIII[e] siècle : 67-715 (n° 18), Lettera dello Spanheim ad un amico dove si rende conti d'un libro che ha per titolo Istoria critica del vecchio Testamento (de Richard Simon) publicata a Parigi nel 1678. — Dans le vol. 90-1037, lettres au cardinal Zurla. J'en note une de Louis XVIII, six de Charles X, trois de Louis-Philippe I[er] et quatre de la reine Marie-Amélie; — 5° fonds de *Sainte-Marie della Vittoria*, 102 mss.; n° 31-224, Il falso Bacchettone (Le faux dévot) commedia dal francese (imitation du Tartufe); 6° fonds de *San-Lorenzo in Lucina*, 200 mss., 25-1024, 146-1130, Conclavi diversi; 26-1025, Domenico Rossi, Relazione del sacco di Roma; 29-1029, Vita di R. Borgia (Alessandro VI) e di Cesare; et dans le 65-1020 (recueil factice) les morceaux suivants, 10 (p. 326) : Fuga del re d'Inghilterra; 12, p. 330, morte del duca di Lorena Carlo V; 16, p. 456, Lettre du prieur de Breteuil au général de la congréga-

tion de S. Maur sur l'arrivée à Breteuil du roi d'Angleterre; 17, p. 510; Estratti del Diario di Paride Grassi; 19, Ricordi di Paolo III al card. Farnese. — L. G. P.

— M. Angelo SOLERTI a découvert dans un manuscrit de Turin de nombreuses et importantes lettres inédites de Torquato Tasso qu'il compte publier avec d'autres lettres imprimées dans divers recueils.

— M. Vito LA MANTIA vient de publier à Palerme une excellente étude sur les sources du droit gréco-romain et les lois des rois normands de Sicile (*Cenni storici su le fonti del diritto greco-romano e li assisi dei re di Sicilia*, Turin et Palerme, 1887, 1 vol. in-8).

— Vient de paraître le 6e fascicule du *Dizionario epigrafico* de M. DE RUGGIERO; il comprend la suite du mot *Aedes*.

— Nous recevons de M. Antonio FAVARO, professeur à l'Université royale de Padoue, la lettre suivante : « L'Italie va entreprendre sous peu, aux frais de l'Etat et sous le patronage de S. M. le Roi, une nouvelle édition, aussi complète que possible, de toutes les Œuvres de Galilée. Ayant été chargé de diriger cette édition, j'ai l'honneur de m'adresser à cet effet à tous les directeurs d'archives, ou de bibliothèques, aux collectionneurs d'autographes, aux savants, aux amateurs et aux chercheurs de tous les pays, pour en obtenir l'indication des autographes ou des copies des travaux de Galilée, de ses lettres, de celles à lui adressées par d'autres, ou bien entr'autres se rapportant à lui, des documents relatifs à ses études ou à sa vie.... enfin, de tout ce qui peut contribuer à rendre la nouvelle édition complète et définitive. Les noms des personnes, qui auront eu l'obligeance de me communiquer ces documents, seront honorablement mentionnés dans l'ouvrage, et tous les frais qu'elles auront eu à supporter seront immédiatement remboursés. »

— La librairie Carlo Triverio, de Turin, fait paraître une *Biblioteca di autori italiani* que dirige M. Rodolfo RENIER et dans laquelle ont déjà paru : I. *L'Arcadia* di Jacopo Sannazaro, riscontrata sull' autografo e annotata da Michele SCHERILLO (5 fr.). II. *Le Odi* di Giovanni Fantoni (Labindo) con prefazione e note di Angelo SOLERTI (In-8°, 320 p. 5 fr.). Sont en préparation : III. *Canzoniere* di Matteo Boiardo, a cura di Annibale CAMPANI ; IV. *Le rime del Cariteo*, p. p. Er. PERCOPO ; V. *Le novelle del Straparola*, p. p. Arturo GRAF ; VI. *Le farse e le commedie carnascialesche di Georgio Allione*, testo, commento linguist. e glossario p. p. C. SALVIONI e studio critico a cura di A. COTRONEI.

— La même librairie publie une *Biblioteca di testi inediti o rari*, dirigée également par M. Rod. RENIER. Y paraîtront : *La Istorietta Troiana e altri testi inediti*, avec une introduction sur les légendes de Troie en Italie, par M. Egidio GORRA ; *Le lettere del Calmo*, annotées par M. Vittorio ROSSI ; *Dai Ragionamenti di Pietro Aretino*, estratti di Alessandro LUZIO ; *I sonetti del Pistoia secondo l'apografo Trivulziano*, p. p. Rod. RENIER.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 41 — 10 octobre — 1887

215. — W. STREIT. **Zur Geschichte des zweiten punischen Krieges in Italien nach der Schlacht von Cannae** (Berliner Studien, tome VI, 2[e] fascicule). Berlin, 1887, in-8, 57 pages, chez Calvary.

Cet opuscule est un essai de critique historique telle qu'on la comprend de nos jours, surtout en Allemagne, un de ces travaux méritoires de patiente érudition où l'on essaie de discerner la vérité, à travers les récits des historiens anciens qu'on ne veut pas croire sur parole, en les opposant les uns aux autres et surtout en pesant la valeur des sources où ils ont puisé. L'auteur fait remarquer que, pour la deuxième guerre punique, nous ne possédons que la tradition romaine, et nous met judicieusement en garde contre elle, la personnalité d'Hannibal ayant eu le don d'effrayer à la fois les Romains et de surexciter leur patriotisme; ce qui, avec d'autres considérations, a fortement influé sur les relations qui nous ont été gardées de la lutte de Rome contre Carthage, en Italie. Puis il aborde l'étude de Tite-Live par le détail, examinant successivement et avec grand soin chaque évènement particulier de la guerre, les trois batailles de Nola, le siège de Casilinum, la prise d'Arpi par les Romains, etc. La conclusion est que le récit de Tite-Live est peu digne de foi et que, si la fausseté de ses assertions ne peut être matériellement démontrée pour chaque point spécial, il n'en reste pas moins de graves soupçons contre la véracité de l'historien ou plutôt des annales qu'il a consultées. « Le temps est venu, ajoute l'auteur en terminant, de balayer tout cet amas de faussetés et de méprises et de rendre aux faits leur physionomie véritable. » Noble ambition! Le difficile est de suivre ce programme et le danger, de substituer un roman moderne au roman antique qu'on repousse. M. Streit, malgré la sévérité de sa méthode, est-il certain de l'avoir toujours évité?

R. C.

---

216. — Le P. Edmond Bouvy. **Poètes et mélodes**, étude sur les origines du rythme tonique dans l'hymnographie de l'église grecque. Thèse pour le doctorat. Nîmes, 1886. In-8, xv-384 p.

Les hymnes de l'église grecque, composées du vi^e au xve siècle par des poètes restés pour la plupart inconnus, sont construites d'après un système de versification qui, sauf la substitution de l'accent à la quantité, offre la plus grande analogie avec celui de l'ancienne poésie éolienne et de certaines odes de Pindare. Une strophe initiale, divisée en membres de longueur inégale, est suivie de plusieurs autres strophes ou *tropaires* qui reproduisent identiquement la division, le nombre de syllabes et la disposition des accents de la strophe type. A l'intérieur de chaque strophe, entre les différentes incises, règnent l'acrostiche, l'assonance initiale ou finale, la rime plate ou croisée, etc. Afin de ne pas surcharger la mémoire des chanteurs d'une trop grande diversité de rythmes et de mélodies, la strophe de telle hymne célèbre, avec la mélodie correspondante, servait de type (εἱρμός, *hirmus*) à beaucoup d'autres hymnes composées par des mélodes postérieurs. Les manuscrits indiquent toujours, en tête de chaque hymne, sur quel *hirmus* elle doit être chantée — absolument comme dans nos recueils de chansons ou dans nos vaudevilles nous lisons en tête d'un couplet « sur l'air de *Malbrouck*. »

Ces règles de l'hymnographie byzantine, longtemps méconnues, ont été élucidées dans ces derniers temps par plusieurs savants, notamment le cardinal Pitra, MM. Christ et Stevenson. Pour le chapitre qui s'y rapporte, le dernier de son livre, M. Bouvy n'a guère eu qu'à reproduire et à compléter sur certains points les explications de ses devanciers; mais il s'est, en outre, proposé un objet propre, qui fait l'originalité de sa thèse. D'où vient, comment s'est constitué ce système de versification particulier, qui apparaît tout à coup, armé de toutes pièces, à la fin du vi^e siècle, et se substitue, dans l'usage ecclésiastique, aux rythmes savants des Synésius et des Grégoire de Nazianze? Telle est la question que s'est posée M. B.; il la résout en ramenant l'origine du « rythme tonique » à une double cause : d'une part l'insuffisance démontrée de la versification classique — quantitative — devenue purement érudite et artificielle, inaccessible au commun des fidèles, impropre à rendre les sentiments nouveaux de l'Eglise; d'autre part, le triomphe graduel du principe de l'accent sur le principe de la quantité dans la prononciation du grec, dans la prose soutenue, dans la poésie destinée à la lecture et finalement dans la poésie chantée. On connaissait depuis longtemps certains épisodes de cette évolution, commune d'ailleurs au grec et au latin : les hexamètres de Commodien, les scazons de Babrius, les trimètres byzantins de Prodrome, avec leur pénultième invariablement accentuée. M. B., sans négliger les faits connus, en a ajouté de nouveaux qui permettent de mieux suivre les progrès du principe tonique, d'abord allié intermittent et modeste du principe

quantitatif, ensuite associé constant, enfin rival et conquérant sur toute la ligne. On remarquera en particulier l'excellente analyse de certaines homélies byzantines en prose, qui, pendant des pages entières, offrent des suites ininterrompues de membres de phrases se terminant invariablement par deux groupes proparoxytons, deux « dactyles toniques. » Il y a là une recherche d'harmonie, baptisée par M. B. du nom inexact de *Syntonie* [1], qui est évidemment la source immédiate de la versification accentuée, telle qu'elle nous apparait dans des couplets isolés d'abord (tropaires, idiomèles), puis dans les grandes compositions hymnographiques elles-mêmes.

On le voit, le sujet choisi par M. B. est intéressant — sinon « hardi et difficile » comme le pensait M. Egger (p. 304); — la thèse est en outre claire et bien écrite, malgré quelque abus des élégances de collège et des floscules de séminaire [2], mais j'ai des réserves sérieuses à faire sur le plan suivi par l'auteur et sur quelques-unes de ses théories métriques. Sur le premier point, la modestie de M. B. me désarme un peu. Il confesse si ingénuement (p. 349) le « défaut de proportion » de ses chapitres, les « développements superflus donnés à des questions incidentes », que je n'ai pas le courage d'insister : il est trop clair que le livre est de moitié trop long, que les cent premières pages et plus de cent autres, réparties un peu partout, auraient pu disparaître non seulement sans inconvénient, mais au grand profit de l'ouvrage. C'est surtout en matière d'érudition qu'il est vrai de dire avec le proverbe : μέγα βιβλίον μέγα κακόν.

Passons aux questions de métrique. M. B., qui n'est pas philologue de profession, a fait un loyal effort pour se mettre au courant des grands faits de la métrique classique, qui formaient le préliminaire indispensable de son sujet. Il a lu et souvent transcrit le *Pindare* de M. Croiset, la *Métrique* de M. Christ. Ce sont deux bons livres, assurément. Suffisent-ils à donner une connaissance complète et surtout un *sentiment* exact de la versification grecque? Il est permis d'en douter. Si M. B. avait un peu plus étendu ses recherches, il ne se serait pas exposé à trébucher toutes les fois que ses deux auteurs favoris, ou, pour mieux dire, ses deux guides exclusifs venaient à lui manquer ; bien

1. Je ne puis admettre en effet la traduction que donne M. B. (p. 193) de la phrase d'Himérius ἀνεῖναι τὴν ἁρμονίαν τὴν σύντονον, « conformer le style à l'harmonie des rimes d'accents ». Ἀνεῖναι (ἀνειμένη) et σύντονος sont les termes musicaux techniques, relatifs à la manière d'accorder le tétracorde, et qui sont employés ici par métaphore. Pour exprimer l'idée que M. B. a en vue, c'est ὁμότονος, et non σύντονος, qu'aurait écrit le sophiste, et c'est ainsi d'ailleurs que s'exprime Théodore d'Alexandrie, cité p. 270.

2. Signalons notamment le mauvais pathos des p. 70 et suiv. ; la p. 18 où le néologisme « s'extériorer » détonne au milieu d'une tirade en style soutenu ; enfin quelques incorrections grammaticales (*thymélé* du masculin, p. 83 ; *scolie* dans le sens de chanson — τὸ σκόλιον — du féminin, p. 115 et *passim*).

plus, il ne se serait pas exposé à commettre des contre-sens en les lisant, à travestir ou à méconnaître leur pensée.

Justifions ces reproches par quelques exemples. Je ne ferai pas un crime à M. B. d'avoir parlé des « alexandrins » d'Apollinaire (p. 47) — bien que cela fasse penser à certain candidat au baccalauréat qui définissait l'alexandrin « un vers employé par les poètes d'Alexandrie » — ni d'avoir noté, comme un symptôme de la décadence des rythmes lyriques, que « les hymnes de Callimaque et de Cléanthe sont *déjà* en hexamètres » (p. 25) (et ceux d'Homère?) : ce sont là évidemment de simples *lapsus*, et qui touchent d'ailleurs plutôt à l'histoire littéraire qu'à la théorie métrique [1]. Mais voici déjà des fautes plus graves. M. B. n'a pas sur la nature de la *quantité* antique des idées bien précises. Il écrit (p. 78) que « les voyelles brèves de nature deviennent longues de position lorsqu'elles sont suivies de deux consonnes. » — Ce n'est pas la *voyelle* qui devient longue, c'est la *syllabe*. Le caractère des rythmes n'est pas mieux défini : « L'anapeste était de tous les anciens mètres le plus rapide et le plus vivant » (p. 117). Cette définition conviendrait parfaitement à l'iambe ou au trochée, mais non à l'anapeste, rythme à quatre temps, dont Aristophane oppose sans cesse la gravité à l'allure légère, sautillante des rythmes iambico-trochaïques. D'autres fois, ce sont des vers que M. B. ne sait pas scander. Il trouve (p. 118) douze syllabes dans le vers

Θέτι κυανέα, Θέτι πηλεία

où je n'en vois que onze. Il reconnaît une *anaclase* [2] dans des vers ioniques de Synésius (p. 177)

Λαγόνων ἐξ ἀγάμων Χριστὸς ἐτέχθη,
διὰ τὴν παρθενίην ἥρασ, θέχλη ·

qui précisément ne présentent pas cette particularité. Il attribue (p. 89) une importance démesurée à la théorie de l'*isosyllabie* — c'est-à-dire de la correspondance des strophes syllabe par syllabe — dont il fait, bien à tort, honneur à M. Weil, et pour la rétablir dans un passage des *Choéphores* (v. 947-955) où elle est violée, il n'hésite pas à faire du mot ψάλιον un iambe « par synérèse! » En revanche, il répète, d'après

1. On en pourrait relever bien d'autres. P. 29, à propos des métaphores accumulées dans l'*Hymne des enfants*, « l'art grec se refuse à toute brusque succession de symboles et d'images. » Quoi! Pindare et Eschyle n'ont jamais commis de cascades d'images? — P. 86. L'invention de l'épopée est donnée comme postérieure à celle du lyrisme : c'est le contraire qui est vrai, du moins en Grèce. — P. 222. « Déjà dans le vocabulaire du lyrisme classique le mot τρόπος avait le sens de rythme et de mélodie. » Ni l'un ni l'autre; il signifie *ton* ou *style*.

2. M. B. paraît d'ailleurs (p. 123) ignorer la signification de ce terme qui indique simplement l'insertion d'une mesure à 6/8 dans un morceau écrit à 3/4 — mélange qui se retrouve dans la musique moderne.

M. Croiset, paraît-il, que la « théorie des pieds irrationnels » aurait « introduit dans les rythmes grecs un véritable chaos. » Loin d'« introduire un chaos » dans l'analyse lyrique, la théorie des pieds irrationnels a au contraire pour but — sinon pour effet — de débrouiller le chaos existant, en ramenant à une commune mesure, exigée par notre sentiment musical, les pieds d'inégale longueur que les poètes grecs associent dans une même strophe, souvent même dans un seul vers [1].

J'arrive maintenant à des erreurs encore plus regrettables parce qu'elles touchent au fond même de la thèse, je veux dire à la lutte de l'accent avec la quantité. Dès le début (p. 106) M. B. m'inquiète en reproduisant, sans la condamner expressément, une théorie monstrueuse de Villoison suivant laquelle l'accent aigu aurait allongé d'un demi-temps la durée de la syllabe brève qu'il frappait. Ailleurs (p. 101), M. B. constate que dans une ode de Pindare trois vers correspondants de trois strophes se terminent l'un par un mot périspomène, μαστῷ, l'autre par un propérispomène, πρῶτον, le troisième par un paroxyton, θέμισσιν. « En vertu des seules lois du rythme métrique, écrit-il, les syl-« labes de même rang avaient dans toutes les strophes la même valeur, « mais, dans l'exécution musicale, il faut admettre que l'artiste tenait « compte de l'acuité ou de la gravité tonique, et que la première syllabe « de πρῶτον se trouvait surélevée par l'accent au-dessus de la première de « μαστῷ et de la seconde de θέμισσιν. On conçoit que pour observer de telles « nuances, sans déroger à l'uniformité du rythme et du chant, on em-« ployât les intervalles délicats du genre enharmonique. » Il est difficile d'accumuler plus d'erreurs en aussi peu de mots. Un texte célèbre de Denys d'Halicarnasse (*De comp. verb.*, c. 11) devenu presque banal à force d'être cité, nous apprend *formellement* que, dans la composition de leurs mélodies, les poètes lyriques grecs ne tenaient *aucun compte* de la place de l'accent tonique ; par exemple, il pouvait très bien se faire que sur le mot θέμισσιν la mélodie de Pindare exécutât une gamme *ascendante* au lieu de la gamme *descendante* qu'on eût fait entendre dans la récitation. En d'autres termes, l'accent disparaissait *complètement* dans la poésie chantée, et c'est ce qui est pleinement confirmé par les fragments de musique grecque qui nous sont parvenus (hymnes de Denys et de Mésomède). D'autre part, si, par impossible, le musicien avait voulu tenir compte de la distribution des accents dans le dessin de sa mélodie, le genre enharmonique ne lui aurait été d'aucun service, car ce genre se caractérise par l'emploi d'intervalles très rapprochés (quarts de ton), et les anciens nous apprennent que l'intervalle entre une syl-

1. Je n'insiste pas sur les « licences métriques » d'Homère, sur ses vers « acéphales, étranglés, miures » mentionnés par M. B. dans le même passage. Un coup-d'œil jeté sur la *Métrique* de M. Havet, p. ex., le convaincra que rien de tout cela n'existe : Homère a sa quantité et son orthographe, il n'a pas de licences — si ce n'est celles de ses copistes et de ses interpolateurs ignorants.

labe accentuée et une syllabe atone, dans la conversation, était d'une *quinte!* M. B. a-t-il voulu dire que dans la mélodie de la *Pythique* — laquelle devait se reproduire identiquement pour chaque strophe — la première syllabe de μαστῷ se chantait, par exemple, sur *ut* et la première de πρῶτον sur *ut et quart?* Dans ce cas, il se fait de la musique grecque une image bien cacophonique!

L'idée exagérée de l'importance de l'accent à l'époque classique a entraîné M. B. dans d'autres erreurs. Il s'imagine, par exemple (p. 135), que l'accent jouait un rôle dans la métrique du mimographe Sophron (v[e] siècle). Il reproduit (p. 141) le paradoxe de Lucien Müller suivant lequel les césures de l'hexamètre latin auraient eu pour but « d'opposer au début du vers la quantité à l'accent afin de mieux mettre en relief leur réconciliation dans la cadence finale. » Cette théorie est inexacte de tous points; même pour les derniers poètes grecs (classiques), sans vouloir nier d'une manière absolue la recherche des coïncidences d'*accent* et d'*ictus*, je me montrerais beaucoup plus circonspect que M. B. dans la constatation de ces coïncidences; surtout je me garderais de les attribuer à l'influence des poètes latins, Claudien ou autres. Par exemple M. B. parle longuement (p. 145) de la métrique de Nonnus, mais il oublie la principale innovation métrique de ce poète, qui consiste dans l'emploi presque exclusif de la césure féminine (τομὴ κατὰ τρίτον τροχαῖον). Or cette pratique, qui eut pour conséquence la fréquence du dactyle et de la césure bucolique au 4[e] pied, peut expliquer à elle seule un grand nombre de ces coïncidences de l'accent avec l'*ictus* aux deux derniers pieds, qui ont si fort intrigué M. Bouvy. M. B. n'a pas été plus heureux dans ses remarques sur l'origine du *vers politique* de 12 syllabes. Suivant lui, ce vers dériverait en droite ligne, par l'intermédiaire des trimèdes byzantins, du trimètre classique, lequel, dans la majorité des cas, était déjà accentué sur la pénultième. Cette accentuation serait devenue peu à peu la règle: « L'accent affectait la pénultième par *compensation* et non par *accumulation.* » Voilà une explication qui suppose chez les versificateurs byzantins ou trop de finesse ou trop de barbarie; je ne pense pas qu'elle détrône l'hypothèse ingénieuse de Ritschl d'après laquelle l'influence du scazon de Babrius — où l'*accumulation* est incontestable — aurait été déterminante dans la transformation du trimètre iambique.

On voit que, sur bien des points de doctrine, je suis obligé de me séparer de M. B., mais ce que je regrette encore plus que ses erreurs — ou ce que je crois être des erreurs — c'est une lacune singulière, avouée dans la préface. Quelle était au juste la valeur de l'accent dans l'hymnographie byzantine, où l'on a vu qu'il servait de principe régulateur? Etait-il purement mélodique comme à l'époque classique, ou bien était-il devenu intensif? En d'autres termes, la voix *s'élevait*-elle seulement sur la syllabe accentuée, ou *appuyait*-elle également sur cette syllabe? Dans sa préface, M. B. laisse la question indécise en ajoutant — bien à

tort — « la solution de cette difficulté ne m'appartient pas. » Dans la *Conclusion*, il paraît au contraire la trancher dans le second sens, car il écrit (p. 355) : « Les syllabes accentuées coïncident exactement *avec les temps forts de la mélodie.* » Si j'entends bien le français, les temps forts d'une mélodie sont les notes *appuyées*, et la « coïncidence » indiquée par M. B. signifie tout simplement que l'accent a une valeur intensive. Est-ce bien ce que l'auteur a voulu dire et, si oui, que signifie alors la phrase dubitative de la préface ? Pourquoi d'ailleurs ne citer aucune preuve à l'appui ? Mais il y a plus : nulle part dans son livre, que j'ai lu attentivement, M. B. n'apporte la démonstration *documentaire* que le dessin de la mélodie des hymnes grecs — tels qu'on les exécute encore au Mont-Athos et ailleurs — suive véritablement la « courbe des accents » ; cela valait cependant la peine d'être dit et démontré. Certainement le soin qu'apportent les hymnographes à faire correspondre les accents des différents tropaires d'un hymne suffit à prouver que l'accent, à l'inverse de ce que nous avons constaté chez Pindare et Euripide, déterminait la mélodie. Mais en déterminait-il le rythme, la mélodie ou l'un et l'autre ? C'est ce qu'on aurait été curieux de savoir.

Qu'on le remarque bien : je ne cherche pas une simple chicane à M. Bouvy. La question que je pose a une réelle importance au point de vue de l'histoire générale de l'accent dans les langues indo-européennes. Le changement de *nature* de l'accent grec à l'époque byzantine est un fait incontestable et qui s'explique par la composition de moins en moins raffinée des populations qui parlaient grec ; mais la date de cette transformation est encore incertaine et la constatation que je demande eût singulièrement aidé à la fixer. Si l'accent, dans les plus anciens *hirmus*, est déjà intensif en même temps que mélodique, la fin du VIe siècle marque l'époque précise de la transformation. Pour moi, qui n'ai jamais eu le bonheur d'entendre chanter un hymne au Mont-Athos, qui n'ai même jamais vu d'*hirmologe* pourvu de notation musicale[1], j'ai le droit de conclure par un *Non liquet ;* M. B. avait la possibilité de se renseigner et le devoir de nous instruire.

Je résume cette critique trop longue. M. Bouvy pouvait écrire une étude d'histoire religieuse, d'histoire littéraire ou de métrique : il a voulu faire tout cela à la fois, et, comme il arrive toujours, pour avoir trop embrassé, il a mal étreint. Son livre, plein de bonne volonté et de bonnes choses, instructif, mais mal composé et insuffisamment approfondi, intéressera plusieurs classes de lecteurs ; il n'en satisfera pleinement aucune.

Théodore Reinach,

---

1. L'*hirmologe* imprimé (de Constantinople) manque à la Bibliothèque nationale ; l'*hirmologe* manuscrit (Supp. fonds grec, n° 804) que j'ai consulté est dépourvu de notation.

217. — **Etude sur les misères de l'Anjou aux XVe et XVIe siècles,** par André Joubert, lauréat de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, etc. Angers, Germain et G. Grassin et Paris, Lechevalier. 1 vol. in-8 de xi-368 pages.

Le nouvel ouvrage de M. André Joubert comprend une série de dix études [1] (pp. 1-307) complétées par douze pièces justificatives (pp. 307-368).

Qu'il nous soit permis de regretter tout d'abord que l'auteur ne se soit pas servi des documents très intéressants qu'il avait en main pour en composer un tableau d'ensemble, au lieu de se borner, soit à des études, de valeur d'ailleurs fort inégale, soit à de simples publications de textes. La province dont il s'occupe avait été une des plus éprouvées par les guerres des Anglais. D'un autre côté, le voisinage de la Bretagne, où le duc de Mercœur lutta pour la Ligue avec le secours de l'Espagne jusqu'au traité de Vervins (1598), fit de l'Anjou l'une des parties de la France qui supportèrent le plus longtemps le fardeau des guerres étrangères et des guerres civiles. Sauf pendant la première moitié du xvie siècle, ce pays fut donc un de ceux qui eurent le plus à souffrir des luttes à main armée et de tout ce qu'elles apportent avec elles, la famine, les maladies épidémiques, l'abaissement général de la moralité. A ce point de vue spécial, les quatre dernières études de M. A. J. sont particulièrement curieuses (pp. 225-307). Les procès de Grégoire le Taillandier et de Guillemine la Robelotte, voleurs et empoisonneurs, montrent que les mêmes passions qui se voilaient à la cour d'une élégance et de raffinements empruntés à l'Italie, montraient toute leur crudité dans les paysans de la province chez lesquels les longues souffrances et les privations de toute sorte avaient éteint tout sens moral. Tandis qu'en haut l'imprimerie allait permettre l'essor à la fois artistique et littéraire de la Renaissance, et que la politique même s'apprêtait, sous la double influence des légistes et de Machiavel, à formuler et à mettre en pratique la théorie moderne de l'Etat; en bas il y avait encore des gens comme Mathurin Gruau et la femme Chasseboeuf qui s'en allaient « en vent et tourment.... à travers hays et bussons » mener le sabbat sur « la Grant lande » (p. 242).

Malheureusement M. A. J. a cru devoir se borner, pour les trois derniers procès, à une simple publication de textes et à rassembler, sous le titre de « Délits, crimes et supplices dans le Craonnais au xvie siècle, »

---

1. En voici les titres : Les Gueux en Anjou, leur organisation, leurs mœurs et leur langage. — Les misères de la guerre en Anjou et les doléances des habitants. — Les ravages de la peste en Anjou. — René de la Rouvraye, dit le Diable de Bressault (1560-1572). — Le Pique-Mouche, commenté et annoté (1592). — Les exactions de la garnison du Plessis-Bouné sous la Ligue (1593-1596). — Délits, crimes et supplices dans le Craonnais au xvie siècle. — Un procès de sorcellerie en Anjou au xvie siècle 1508). — Procès criminel de Grégoire le Taillandier, voleur et empoisonneur (1501). — Procès criminel de Guillemine la Robelotte, empoisonneuse (1501-1502).

une série de notes sur des documents qui lui ont été fournis par l'abbé Ledru. Le Pique-Mouche est également une publication. L'étude sur René de la Rouvraye, qui n'est que la reproduction d'une brochure publiée antérieurement par M. A. J., me paraît en général trop sévère. Il faut tenir compte des passions du temps auxquelles d'ailleurs le farouche huguenot savait quelquefois s'arracher, puisque nous le voyons, après la prise de Vire, se séparer de Montgomery « plutôt que de combattre avec l'étranger contre l'armée royale de France » (p. 160).

Les autres études du livre, tout en offrant un intérêt beaucoup moindre, appellent quelques critiques de détail.

P. 18. M. A. J. rattache l'étymologie de *jargon* au radical gréco-latin *garg*. L'opinion qui fait venir ce mot de l'expression jargonner (le jars jargonne), paraît plus probable (V. Littré. V° jargon). M. A. J., dans tout le cours de cette première étude, se réfère d'ailleurs constamment au travail de M. Vitu sur l'argot de Villon. Il aurait agi sagement en n'acceptant que sous bénéfice d'un rigoureux inventaire les explications de cet ouvrage tout plein d'une aimable fantaisie et où n'entre pour rien le spirituel scepticisme du chroniqueur.

P. 66. M. A. J. donne comme armes aux du Bouchet du Puy-Greffier : « *D'argent à deux fasces de sable papillonnées de gueules* ». D'après Denais, cette famille portait : *D'azur semé de chaussetrapes d'or sans nombre*. (Armorial général de l'Anjou, cité par MM. le duc des Cars et l'abbé Ledru. *Le château de Sourches au Maine et ses seigneurs*. Paris et le Mans, 1887, in-8°.)

P. 162. Dans l'expression « de cœur bon parfaict », il me semble que ce n'est pas le vitrail qui parle, comme le prétend M. A. J., mais bien que le mot *parfait* est pris ici dans le sens qu'on lui donnait au temps des Vaudois, c'est-à-dire comme synonyme d'hérétique.

En résumé, le livre de M. André Joubert se recommande par les documents intéressants qu'il renferme sur la vie privée en Anjou aux xve et xvie siècles. Il est regrettable que l'auteur n'en ait pas tiré un meilleur parti et qu'il se soit toujours tenu dans un genre de composition intermédiaire entre la publication pure et simple et l'élaboration originale et personnelle des matériaux qu'il avait recueillis.

Louis Farges.

---

218. — **Association fonétique des professeurs de langues vivantes.** Les sons du fransais, leur formation, leur combinaison, leur représantation, par Paul Passy, présidant de l'Association fonétique. Paris, Didot, sans date, 64 p. in-16. Prix : 0 fr. 75.

— **Phonetische Studien.** Zeitschrift für wissenschaftliche und praktische Phonetik mit besonderer Rücksicht auf den Unterricht in der Aussprache.... Herausgegeben von Wilhelm Vietor. Erstes Heft. Marburg in Hessen, Elwert, 1887.

— **Spelling,** a Magazine devoted to the Simplification of English Orthography, official Organ of the Spelling Reform Association. Vol. I No. I. May 1887. Boston, Library Bureau (London, Trübner. Leipzig, Stechert). Quarterly. — Abonnement annuel, 1 dollar ou 4 shillings.

La phonétique descriptive a été d'abord un simple instrument, un auxiliaire de la phonétique historique. Il y a une dizaine d'années, un linguiste qui se regardait dans la glace prononcer un *a* ou un *p* ne tenait guère au phonème présent pour lui-même ; il voulait, en l'étudiant, s'éclairer sur un fait du passé, un changement de prononciation survenue entre l'époque ario-européenne et l'époque latine, ou entre l'époque latine et l'époque romane. Ou bien, il cherchait à élucider les principes qui ont présidé à la création de l'alphabet dêvanâgari, et alors encore son but était l'histoire, non la description prise en elle-même.

Mais, dira-t-on, on ne peut faire l'histoire de ce qu'on ne connaît pas, et décrire est le moyen de connaître. N'y a-t-il pas à s'étonner que Bopp ou Curtius n'aient pas été plus phonétistes, et que tant de savants aient passé leur vie à raisonner sur les sons sans lire Brücke ou Sievers? Pourtant cela s'explique. La linguistique n'a vécu de vent qu'en apparence. Pendant plusieurs générations, elle a consommé son fonds de réserve, sa provision d'aliments sains et substantiels, le trésor des merveilleuses observations phonétiques des Hindous. Non pas qu'on ait beaucoup lu les prâtiçâkhyas; mais on pratiquait sans cesse, sans y faire même attention, le plus parfait alphabet qui ait jamais été en usage ; de plus, on apprenait la langue des Hindous, sinon à leur propre école, du moins dans des livres saturés de leur esprit, et où l'expression était souvent plus précise que la pensée du rédacteur européen. Le beau développement des études linguistiques a eu pour condition le mérite de quelques savants d'Occident; mais la meilleure part en revient à ce fait que leurs cerveaux se sont trouvés traversés à la fois par les deux grands courants de la grammaire, le courant logique qui vient de Grèce, le courant phonétique qui vient de l'Inde.

Depuis quelque temps, les linguistes s'aperçoivent qu'il est séant d'examiner l'objet qu'on étudie. Ils ne laissent plus aux Hindous d'autrefois (ou aux médecins d'aujourd'hui) le soin exclusif de définir ce dont eux-mêmes dissertent. Il y a maintenant des phonéticiens en Occident; il y a des cours de phonétique descriptive dans deux ou trois universités allemandes; l'exemple, sauf erreur, a été donné par la

Suède, qui a la première institué un *docent* de phonétique à Upsala.

La phonétique descriptive a pour champ d'observation directe les langues aujourd'hui vivantes. Et chaque phonétiste étudie avant tout les sons de sa langue maternelle : il y a tant à faire pour bien connaître les idiomes les plus classiques, qu'il est fort naturel que les langues exotiques et les patois restent provisoirement à l'arrière-plan. Or, l'étude des langues de grande culture conduit tout droit à des préoccupations d'ordre pratique : il y a la question des méthodes d'enseignement, et il y a la question de l'orthographe. L'anglais, l'allemand, le français sont enseignés à des milliers d'élèves étrangers, au point de vue de la prononciation comme au point de vue de la syntaxe ou du vocabulaire; le maître de langue doit donc se tenir au courant des travaux du phonéticien, et le mieux serait qu'il fût un peu phonéticien lui-même. D'autre part, quiconque est tant soit peu linguiste est choqué par l'absurdité des orthographes en usage dans les divers pays; or, elle est surtout choquante pour le phonéticien, qui la sent mieux que personne par la théorie, et pour le maître de langue, dont elle entrave tous les jours la pratique. De sorte qu'il y a, et qu'il doit y avoir, un lien étroit entre ces trois choses, la phonétique descriptive, l'enseignement des langues, la réforme orthographique. Voilà comment il existe une jeune école qui poursuit des visées en apparence distinctes, mais en réalité solidaires. Elle considère la phonétique descriptive comme un objet d'étude se suffisant à lui-même, et elle revendique pour elle, vis-à-vis de la phonétique historique, la même indépendance que la géographie a toujours eue à l'égard de l'histoire. En même temps, elle introduit dans l'enseignement des langues une nouvelle méthode (la méthode *fonétique)*, et elle réclame avec ardeur la réforme de l'orthographe des diverses langues.

L'esprit de cette jeune école a également inspiré les trois publications que nous signalons en même temps.

La revue américaine *Spelling* a un but strictement limité, diminuer l'incroyable complication de l'orthographe anglaise. Elle est imprimée en orthographe réformée ; en voici les premières lignes : « The purpose of this publication is exprest by its title. It wil treat of Spelling, and all that is pratically concernd with it. Spelling is the representation, by visibl symbols, of the sounds of human speech, in the order of their articulation. Todistinguish and describe these sounds and the mode of their articulation, is the business of fonetics ; to devize and apply intelligibl symbols for them is the business of spelling. » Rien de plus sagement modéré que la réforme dont on vient de lire un spécimen ; nous n'en dirons pas plus long ici, nous bornant à souhaiter que le prochain *Dictionnaire* de l'Académie perfectionne notre orthographe nationale exactement dans la même mesure.

La Revue allemande *Phonetische Studien* s'annonce comme ayant un programme à la fois scientifique et pratique; elle parle exclusive-

ment de phonétique proprement dite, non d'orthographe. Le premier numéro contient trois articles de fond : 1° *Die phonetik als universitätsfach*, par M. Lundell, d'Upsala ; 2° *Kurze darstellung des französischen lautsystems*, I, *Die sprachlaute ;* par M. Paul Passy, de Paris ; 3° *Der anfangsunterricht im englischen auf lautlicher grundlage*, par M. Walter, de Kassel. Ensuite viennent deux notes de M. Trautmann sur des détails de prononciation allemande, des comptes-rendus, une chronique... L'ensemble présente un caractère très sérieux. Peut-être la revue sort-elle un peu de son domaine en imprimant une polémique sur la prononciation à adopter pour le grec ancien ; c'est là une question de phonétique historique, non de phonétique descriptive. En revanche, elle rendrait service en mettant à la portée des phonéticiens non indianistes la doctrine descriptive des prâtiçâkhyas, sous forme d'extraits en traduction littérale avec commentaire.

La brochure de M. Paul Passy est l'expression complète de la tendance triple et une, définie tout à l'heure : curiosité pour la phonétique prise en elle-même, réforme pédagogique, réforme orthographique. M. Passy écrit le *langaje*, le *diafragme*, la *prononsiation usuèle*, le *raisonemant* (ce qui, pour le dire en passant, ne gêne en aucune façon la lecture) ; — il veut qu'on enseigne la prononciation des langues avant d'en enseigner l'orthographe, et à cet effet, à l'usage des maîtres de français étrangers, il transcrit des textes de prose et de vers en une sorte d'algèbre phonétique quelque peu rébarbative pour le lecteur ordinaire (plus rébarbative que l'anglais phonétique de M. Sweet, peut-être parce que, selon le point de vue où on se place, elle est ou trop algébrique ou trop peu) ; — enfin, M. Passy décrit les sons du français en vrai phonéticien, non à la façon des grammairiens qui parlent de *faire entendre l'u* dans *mou* ou d'*aspirer* la voyelle de *onze*.

L'exposition de sa doctrine phonétique a paru presque en même temps sous deux formes différentes : à l'usage de la science internationale dans les *Phonetische Studien* (voir ci-dessus) ; à l'usage d'un autre public, dans *Les sons du fransais*. « Ce petit volume, dit l'auteur, est surtout destiné à mes collègues de la Société de Réforme ortografique, à ceux du moins qui ne sont pas linguistes de profession. J'ai cru remarquer qu'un certain nombre d'entre eux ne se rendaient pas un compte très exact des dificultés que comporte un chanjemant radical de la représantation grafique d'une langue. Cela tient à ce que, préocupés surtout (à juste titre) du côté filantropique de la réforme, ils n'ont pas sufisamant étudié les donées siantifiques du problème. » Malgré la modestie de ce préambule, les spécialistes tout comme les profanes trouveront beaucoup à apprendre dans la brochure de M. Passy. Nous la recommandons, en particulier, aux savants qui s'occupent surtout des langues anciennes ; ils n'en seront plus réduits à cette humiliation, de connaître la structure phonétique du sanscrit plus exactement que celle de leur langue maternelle.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 19 août 1887.

Les héritiers de M. Louis Fould donnent par lettre leur assentiment au projet de modifier, dans un sens plus large, les conditions et le programme du concours du prix Fould.

M. Henri Weil commence la lecture d'un mémoire intitulé : *les Traces de remaniements dans les tragédies d'Eschyle.* Les tragédies de Sophocle et celles d'Euripide, dit M. Weil, ont été souvent jouées après la mort de ces deux poètes, dès le IVe siècle, par des acteurs qui ont pris de bonne heure des libertés avec le texte; il n'en est pas de même des drames d'Eschyle. Ceux-ci n'ont guère été remis sur la scène que dans la seconde moitié du Ve siècle et par des poètes de la famille du maître. Les remaniements qu'ils ont pu faire ne sauraient être ni considérables ni aisés à reconnaître. M. Weil, après un examen approfondi de l'*Orestie* et des *Sept chefs devant Thèbes*, est disposé à n'admettre d'interpolations que dans quelques passages des *Euménides* et dans la scène finale des *Sept*. Dans sa prochaine lecture, il se propose de réfuter l'opinion de ceux qui ont voulu retirer à Eschyle, pour les attribuer à des amplificateurs de dates postérieures, certaines parties du *Prométhée* et des *Perses*.

M. Clermont-Ganneau donne des détails sur une inscription grecque que M. Lœytved, consul de Danemark à Beyrouth, a découverte dans le Liban et dont il vient de faire libéralement présent au musée du Louvre. C'est une dédicace adressée au dieu phénicien Baal Marcod par un personnage nommé Dionysios, fils de Gorgias, qui se dit *deutérostatès* de ce dieu. Les objets offerts au dieu ne sont pas désignés d'une façon certaine, les dernières lettres de l'inscription ayant disparu; il semble que ce soient deux miroirs. Grâce au don de M. Lœytved, le musée du Louvre est la première et jusqu'ici la seule collection qui possède un monument grec relatif au culte de Baal Marcod.

M. Bréal communique un travail intitulé : *De l'importance du sens en étymologie et en grammaire.* Il y a, dit M. Bréal, en étymologie un guide dont on ne tient pas assez de compte : c'est le sens du mot. Par exemple, on a contesté que *meridies* vînt de *medius* et de *dies*, sous prétexte que le *d* latin ne se change, dit-on, jamais en *r* ; on a proposé une autre étymologie, *merus dies*. On aurait dû remarquer que ces deux derniers mots offrent un sens différent de celui de *meridies* et que, dans toutes les langues, le terme qui signifie « midi » est composé par la réunion de ceux qui signifient « milieu » et « jour », en grec μεσημβρία, en allemand *Mittag*, en français *midi*, etc. Cet argument est tellement péremptoire qu'il doit passer avant celui qu'on tire d'une prétendue loi phonétique plus ou moins bien connue. Il y a en français populaire un mot *anui* qui signifie « aujourd'hui » ; on l'a expliqué par *ad noctem*. Le sens de ce mot, dit M. Bréal, suffit pour qu'on doive rejeter cette étymologie et en substituer une autre : *in hodie*. Un grand nombre d'exemples, empruntés à divers idiomes, donnent lieu à des considérations analogues.

Julien HAVET.

Séance du 26 août 1887.

M. Bréal, président, annonce à l'Académie la perte de l'un de ses correspondants, M. le comte Giovanni Gozzadini, sénateur du royaume d'Italie, décédé dans sa villa, près de Bologne.

M. H. Weil termine sa communication sur les *Traces de remaniements dans les tragédies d'Eschyle.* Il expose les raisons pour lesquelles il refuse de retirer à Eschyle, pour les attribuer à des auteurs postérieurs, certaines parties des chœurs du *Prométhée.* Il n'est pas disposé non plus à voir dans le texte actuel des *Perses* un mélange de deux rédactions, dues l'une et l'autre à Eschyle, qui aurait revu sa pièce pour en donner une nouvelle représentation sur le théâtre de Syracuse ; le fait même que les *Perses* aient été repris en Sicile lui paraît très contestable.

M. Casati fait une communication sur la céramique étrusque. Il traite en particulier des vases de terre noire, dits *de Bucchero,* qu'on trouve principalement à Chiusi. M. Casati met sous les yeux des académiciens plusieurs fragments de vases de sa collection, recueillis, les uns à Chiusi, les autres à Cervetri. On a trouvé aussi à Chiusi beaucoup de *focolari* ou grands plateaux creux de terre noire, renfermant une quantité de petits vases d'usages variés. L'auteur de la communication s'attache à déterminer les caractères propres de la céramique de l'Etrurie et repousse l'opinion qui ne veut voir dans les œuvres de l'art étrusque qu'une imitation de l'art grec.

M. Bréal termine sa communication sur l'importance du sens en étymologie et en grammaire. Il cite des exemples de l'influence du sens des mots sur la forme qu'ils

prennent ou qu'ils gardent dans la langue. Ainsi, on sait que les substantifs avaient en vieux français deux cas, le cas-sujet, qui répondait au nominatif et au vocatif du latin, et le cas-régime, qui répondait à l'accusatif et aux cas obliques. On a remarqué depuis longtemps que, des deux formes de chaque nom, c'est celle du régime qui s'est conservée en français pour la plupart des mots, et celle du sujet, par exception, pour un petit nombre seulement. Mais on n'a pas fait attention à la cause de cette exception : elle porte sur les mots qu'on employait le plus souvent au nominatif, c'est-à-dire à ceux qui indiquent des noms de parenté ou des titres de dignité, et qu'on avait à faire figurer dans le préambule des actes officiels : *fils, sœur, prêtre, chantre, maire, sire*. Au contraire, les noms d'animaux, de plantes ou d'objets inanimés n'ont jamais conservé que la forme du cas-régime.

Julien Havet.

Séance du 2 septembre 1887.

M. Bréal, président, annonce à l'Académie la mort de l'un de ses membres libres, M. Jules Desnoyers, bibliothécaire du Muséum d'histoire naturelle, ancien secrétaire de la Société de l'histoire de France. M. Desnoyers est mort à l'âge de 86 ans, dans sa propriété de Launay, près Nogent-le-Rotrou. Le bureau a été informé de son décès par un télégramme de M. A. Milne-Edwards, son gendre.

La séance est levée en signe de deuil.

Julien Havet.

Séance du 9 septembre 1887.

M. Alexandre Bertrand annonce à l'Académie de nouvelles découvertes archéologiques dues à M. Démosthènes Baltazzi, directeur des antiquités en Asie-Mineure. A Magnésie du Méandre, dans les marécages qui entourent le temple d'Artémis Leucophryne, M. Baltazzi a trouvé douze frises appartenant au grand ensemble décoratif dont la partie la plus considérable a déjà été rapportée au Louvre par Texier. Ces frises représentent des combats de Grecs et d'Amazones; elles vont être photographiées et moulées. M. Baltazzi a découvert, en outre, un grand nombre d'inscriptions, dont plusieurs offrent un texte très étendu.

M. Maspero communique un travail intitulé : *Sur les noms de la liste de Thoutmos III qu'on peut rapporter à la Judée.* La liste de Thoutmos III, à Karnak, est un catalogue de localités illustrées, s'il faut en croire ce document officiel, par des victoires du souverain égyptien, pendant une campagne de deux mois qu'il dirigea contre la Galilée et la Judée. Elle contient 59 noms pour la Galilée et 60 pour la Judée; ce sont ces derniers que M. Maspero étudie aujourd'hui. Il les examine un à un, et, les comparant avec les noms hébreux, arabes, etc., fournis par les documents de toutes les époques, depuis la Bible jusqu'aux relations des voyageurs contemporains, il s'efforce de déterminer l'emplacement auquel répond chacun d'eux.

Il n'y a pas lieu de croire, fait observer M. Maspero, que Thoutmos III ait véritablement remporté en deux mois autant de victoires qu'il y a de noms dans son catalogue. Les listes de cette nature avaient avant tout un caractère décoratif, un peu comme celles qui figurent à Paris sur l'Arc-de-Triomphe. Il fallait remplir un espace déterminé, et, pour y arriver, on ne craignait pas de recueillir les noms des bourgades qui s'étaient soumises sans coup férir, ou même que l'armée de l'envahisseur avait simplement traversées dans sa marche, aussi bien que ceux des localités où avaient été livrés de véritables engagements. La liste de Thoutmos III est donc un document plus précieux pour la toponymie ancienne de la Judée que pour l'histoire militaire du pharaon qui l'a fait dresser.

M. Paul Meyer présente, de la part de M. Walter de Gray Birch, un recueil des notices biographiques qui ont paru dans différents journaux au sujet de son père, M. Samuel Birch, correspondant de l'Académie, décédé il y a peu de temps.

Julien Havet.

Séance du 16 septembre 1887.

M. Le Blant est désigné pour faire une lecture, au nom de l'Académie, à la prochaine séance trimestrielle de l'Institut; il lira son mémoire intitulé : *les Premiers Chrétiens et le Démon.*

M. Deloche donne la première lecture d'un mémoire intitulé : *Du régime monétaire dans l'Austrasie primitive, sous le règne de Théodebert Ier.* On possède un assez grand nombre de monnaies d'or qui portent le nom de Théodebert Ier, roi d'Austrasie, avec les noms en abrégé de diverses cités du royaume austrasien : Cologne, Mayence, Trèves, Metz, Toul, Verdun, Reims, Châlons-sur-Marne, etc. Les numismatistes ont admis tout naturellement que ces marques indiquaient le lieu où chaque pièce avait été frappée et que par conséquent Théodebert Ier avait eu à la fois des ateliers monétaires dans un assez grand nombre de villes différentes. M. Delo-

che élève contre cette hypothèse diverses objections, celle-ci notamment : toutes les monnaies de Théodebert ont un même poids (supérieur à celui des autres pièces du temps), un même titre, un même type et un même style. Il ne semble guère probable que l'administration royale eût pu obtenir une telle uniformité, si elle eût véritablement confié la fabrication des sous et des tiers de sous d'or à dix ou douze officines différentes. M. Deloche est donc disposé à croire que toutes les pièces en question ont été frappées dans un même atelier et qu'il faut chercher, pour les marques géographiques qu'elles portent, une autre signification. Selon lui, ces marques désignent les cités qui avaient fourni le métal employé dans la fabrication et auxquelles les pièces monnayées devaient être renvoyées. En d'autres termes, les noms de cités inscrits sur les monnaies servaient simplement à faciliter une opération de comptabilité, la balance à établir entre la recette métallique versée par les divers administrateurs provinciaux au trésor royal et les sommes que ce trésor devait leur renvoyer pour faire face aux dépenses publiques dans leur ressort.

M. Delisle commence la lecture d'un *Mémoire sur les opérations financières des Templiers*. L'objet de ce mémoire est d'établir que les Templiers, grâce aux richesses qu'ils avaient accumulées et à leur réputation bien établie d'honnêteté, étaient arrivés au XIIIe siècle à centraliser entre leurs mains le commerce de l'argent et à être les grands banquiers de la chrétienté. Ce rôle leur a été enlevé, vers la fin du siècle seulement, par les financiers italiens, qu'on appelait les Lombards.

Dans la partie du mémoire lue à cette séance, M. Delisle se borne à citer les documents qui prouvent l'usage répandu au XIIIe siècle de déposer dans les commanderies du Temple d'importantes sommes d'argent. Pendant environ un siècle, le trésor du roi de France fut conservé au temple de Paris. Les joyaux de la couronne d'Angleterre furent déposés, en 1204, au temple de Londres, et, en 1261, au temple de Paris, d'où ils ne furent retirés qu'en 1272. Un grand nombre d'actes privés mentionnent des capitaux confiés aux Templiers par des particuliers, nobles, ecclésiastiques et marchands. Beaucoup de personnes avaient leur fortune entière en fonds déposés dans une commanderie.

Dans la suite de ce travail, M. Delisle se propose de montrer les commanderies du Temple faisant, pour le compte du public, les diverses opérations financières qui constituent proprement ce que nous appelons la banque.

Ouvrages présentés : — par M. Boissier : *les Correspondants de Peiresc*, XIV, *Samuel Petit, Lettres inédites écrites de Nîmes et de Paris à Peiresc (1630-1637)*, publiées et annotées par Philippe TAMIZEY DE LARROQUE ; précédées d'une notice sur Petit, par Georges MAURIN (Nîmes, 1887, in-8°) ; — par M. Barbier de Meynard : 1° H.-D. DE GRAMMONT, *Histoire d'Alger sous la domination turque (1515-1830)* (Paris, 1887, in-8°) ; 2° H. SAUVAIRE, *Lettre à M. le Président de la Société française de numismatique et d'archéologie à propos d'un derham 'alide de Guilân appartenant à M. de Saint-Laumer* (extrait de l'*Annuaire* de la Société ; Mâcon, 1887, in-8°) ; — par M. Delisle : 1° Alfr. JACOB, *De nonnullis codicibus graecis palimpsestis in bibliotheca majore Parisiensi asservatis* (extrait des *Mélanges Renier* ; Paris, 1887, in-8°) ; 2° N. HAILLANT, *Bibliographie des cartes et plans géographiques des Vosges imprimés et manuscrits* (Épinal, 1887, in-8°) ; 3° Henry MARTIN, *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de l'Arsenal*, tome II (Paris, 1886, 1 vol. in-8° du *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France*) ; 4° J. ROMAN, *Tableau historique du département des Hautes-Alpes*, Ire partie (Paris et Grenoble, 1887, in-4°.)

Julien HAVET.

Séance du 23 septembre 1887.

M. Alexandre Bertrand communique des renseignements nouveaux sur les belles mosaïques découvertes à Sousse (Tunisie), l'ancienne Hadrumète, par les soins du 4e régiment de tirailleurs, sous la direction du général Bertrand. Une de ces mosaïques, qui représente le cortège de Neptune, a été transportée au musée du Bardo, à Tunis. Elle a été décrite par M. de la Blanchère, directeur du service beylical des antiquités et des arts, dans une note lue en son nom à l'Académie, le 5 août dernier, par M. Georges Perrot. Celles dont M. Bertrand entretient aujourd'hui ses confrères sont restées à Sousse. Sur la proposition de M. de la Blanchère, elles ont été attribuées au 4e régiment de tirailleurs, pour la décoration de la salle d'honneur. L'une représente une panthère, d'un beau mouvement et d'un coloris très vif. L'autre est formée de dessins géométriques, sur lesquels se détache, au centre, un paysage carré, d'environ deux mètres de côté : on y voit une source où viennent s'abreuver divers animaux, deux palmiers avec leurs régimes et quatre figures de chevaux de course, avec plusieurs inscriptions.

M. Héron de Villefosse propose une explication de ces inscriptions. Deux des figures de chevaux sont tournées de manière à présenter le côté gauche, sur lequel est écrit le mot SOROTHI ; les deux autres présentent le côté droit et l'on y voit des monogrammes qui semblent être une marque de propriété. Suivant une conjecture

due à M. Deloche, il ne faut voir là que le portrait de deux chevaux, représentés chacun successivement des deux côtés; *Sorothi* est le nom de leur propriétaire, au génitif. Les noms des deux chevaux sont écrits à côté de l'un des palmiers : PATRICIVS et IPPARCHVS. A côté de l'autre palmier, on lit le nom du site champêtre représenté dans la mosaïque : CAMPVS DILECTVS.

MM. Bertrand et Héron de Villefosse s'accordent à insister sur la reconnaissance qui est due à MM. les officiers du 4ᵉ régiment de tirailleurs, pour le zèle et le dévouement à la science dont ils ont fait preuve en cette occasion. Ils signalent les noms de ceux qui ont pris la part la plus active dans la direction et la surveillance des fouilles : le chef de bataillon Privat; le capitaine Rebillet; le lieutenant Delaunay; le sous-lieutenant porte-drapeau Kling; le sous-lieutenant Merlin; l'adjudant Simonin.

M. Delisle continue la lecture de son mémoire sur les opérations financières des Templiers. Il étudie successivement ces diverses opérations :

1° *Séquestres et consignations*. Dans le cas de litige sur une somme d'argent, on déposait fréquemment la somme litigieuse dans une commanderie du Temple, d'où elle ne pouvait être retirée qu'après le jugement du débat. Henri III, roi d'Angleterre, dut déposer ainsi entre les mains des Templiers de Paris une somme qui lui était réclamée par la comtesse de Leicester. Son prédécesseur, Jean sans Terre, ayant promis des pensions annuelles aux seigneurs de ses fiefs français qui lui étaient restés fidèles dans sa lutte contre le roi de France, imagina de déposer en garantie de sa promesse au Temple de la Rochelle le montant de plusieurs annuités des pensions promises.

2° *Prêts, avances et cautions*. Ceux qui déposaient des sommes d'argent dans les commanderies laissaient souvent aux chevaliers du Temple la liberté de les faire valoir en attendant le jour du remboursement. Cette faculté permit aux Templiers de faire, dans plus d'une occasion, des prêts importants aux souverains, aux princes ou aux seigneurs. Jean sans Terre eut plusieurs fois recours à cette ressource.

3° *Transmissions d'argents, paiements à distance*. Les différentes commanderies, ayant à effectuer en divers pays des opérations semblables, étaient à même d'effectuer des transmissions d'argent ou des paiements, d'une place sur une autre, par un simple mécanisme d'écritures, sans transport réel de numéraire. M. Delisle cite des exemples de plusieurs cas où les particuliers recoururent aux bons offices de l'ordre du Temple pour faire ou recevoir de cette façon des paiements à distance.

4° *Recouvrements et paiements pour les clients auxquels étaient ouverts des comptes courants*. Toutes ces opérations ayant donné aux Templiers une grande habitude du maniement de l'argent, c'était un avantage pour beaucoup de personnes de leur confier le soin de faire les recouvrements de deniers, de garder en dépôt les sommes perçues et de s'en servir pour effectuer les paiements aux porteurs de titres de créance. Parmi les personnages qui leur demandèrent de se charger de ce soin, il faut compter en première ligne les papes, qui leur confièrent notamment le recouvrement et la garde des sommes destinées aux croisades. Pendant tout le XIIIᵉ siècle, le Temple de Paris fut pour ainsi dire la caisse centrale de la Terre-Sainte. D'autre part, beaucoup de particuliers, à commencer par les plus grands seigneurs et les membres de la famille royale, prirent le parti d'abandonner purement et simplement aux chevaliers du Temple la gestion de leur fortune mobilière. Ainsi firent la mère de saint Louis, Blanche de Castille, deux de ses frères, Alphonse, comte de Poitiers, et Robert, comte d'Artois, un de ses fils, Robert, comte de Clermont, etc.

M. Casati commence une lecture sur les sarcophages étrusques conservés dans les musées d'Italie. Il indique les caractères qui distinguent les monuments de la statuaire des différentes villes de l'ancienne Étrurie ; ils sont assez précis pour permettre à tout connaisseur expérimenté de reconnaître à première vue la provenance d'un sarcophage. Il insiste en outre sur un caractère particulier de la statuaire étrusque, qui a déjà été remarqué par Pline : c'est qu'à la différence de la statuaire grecque, elle ne représente presque jamais de personnages nus; aussi les sculptures étrusques sont-elles d'un grand intérêt pour l'histoire du costume. On y voit, par exemple, des femmes vêtues de toilettes et parées de coiffures presque semblables à celles qu'on porte aujourd'hui à Paris ou à Londres. Les bas-reliefs étrusques font connaître aussi l'existence d'une sorte de grand char fermé, qui ressemble aux carrosses du temps de Henri IV.

Ouvrage présenté de la part de l'auteur, par M. Delisle : Siméon Luce, *Philippe le Cat, un complot contre les Anglais à Cherbourg, à l'époque de la mission de Jeanne d'Arc* (Caen, 1887, in-8°).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 42 — 17 octobre — 1887

219. — **Zur Sprachgeschichte** von Heinrich WINKLER. Nomen Verb und Satz. Antikritik. — Berlin, F. Dümmler, 1887. In-8, xj-306 pp.

« Pour ma part, je ne saurais dans aucune langue rien trouver de bizarre, et tout au contraire les particularités des idiomes ouralo-altaïques, celles même que d'autres auteurs taxent en effet de bizarrerie, m'apparaissent, non seulement comme justifiables, mais comme toutes naturelles et souvent les seules possibles. Cette disposition d'esprit tient sans doute à ce que j'ai autrefois négligé plus que de raison l'étude théorique et extérieure de ces idiomes, et pris une voie plus sûre, mais infiniment plus compliquée, en tirant presque exclusivement mes connaissances de la langue vivante, parlée et écrite ; à ce que de tout temps je me suis efforcé de me l'assimiler telle quelle, abstraction faite de tout préjugé d'éducation, d'en pénétrer l'esprit, de sentir en cette langue, bref de la comprendre en elle-même et non suivant la norme du type indo-européen. »

Ce témoignage, qui ne saurait déparer la modestie même la plus scrupuleuse, M. Winkler a raison de se le décerner à lui-même (p. 279) : c'est le rare mérite de son livre que cette large compréhension du langage humain, de ses délicates nuances et de son infinie variété. Sans doute le temps est passé pour toujours — bien qu'il y ait encore des retardataires — où, en formulant les règles d'une langue quelconque, australien, tamoul ou guarani, on en disposait soigneusement les formes nominales suivant les catégories du nominatif, du génitif, du datif, de tous les cas latins enfin, pas un de moins, pas un de plus : ce qui parfois amenait dans la syntaxe, également conçue sur le plan latin, des recettes de style du genre de celle-ci « en aléoute le sujet du verbe actif se met au génitif » [1]. Mais, si le vieux cadre est brisé, le concept indo-européen survit toujours, soit en général par suite de nos propres habitudes de pensée, soit plus spécialement dans l'esprit des savants qui ont débuté par l'indogermanisme avant d'aborder d'autres domaines ;

1. En réalité le prétendu verbe actif n'est ici qu'un thème nominal, et la proposition « Dieu ordonne » se rend tout simplement par deux mots qui signifient approximativement « de-Dieu son-ordre ».

et, comme ce début est le plus fréquent de beaucoup, il n'est jamais superflu de les mettre en garde contre les tendances exclusives auxquelles ils sont sujets. A cet égard, une grammaire française ou allemande écrite par un Chinois pourrait être fort précieuse ; car elle nous montrerait à quelle norme le Chinois rapporte une langue étrangère, et par contre-coup comment il pense sa propre langue. Malheureusement, en dehors des Hongrois et des Finlandais, il n'y a guère que des Indo-Européens qui jusqu'à présent s'occupent de linguistique théorique [1], en sorte que cette contre-épreuve de l'ordonnance de nos idées, démolie, puis reconstruite par un cerveau asiatique ou africain, nous est provisoirement refusée [2]. M. W. nous l'apporte, autant du moins qu'on la peut attendre d'un consciencieux et érudit chercheur, qui, à force de pratiquer l'ouralo-altaïsme, se l'est comme infusé dans les veines et s'en est fait une seconde nature.

Mais son étude a une portée plus générale encore : qui a pénétré à fond deux types linguistiques aussi différents que l'indogermanisme et l'ouralo-altaïsme, est tout préparé à en analyser d'autres et à tracer tout au moins l'esquisse d'une syntaxe comparée universelle. Soit, par exemple, une proposition aussi simple que celle-ci « Pierre bat Paul ». Nous la décomposons sans effort en sujet-verbe-objet, et ainsi fait le Chinois. Supposons-en quelque autre beaucoup plus longue, et tournons-la en autant de manières qu'il plaira à M. Jourdain : la nature n'en sera pas changée, le schème sujet-verbe-objet subsistera toujours, il semble que tel soit le cadre immuable de la pensée. Et maintenant, si nous sortons de notre domaine, nous verrons que le même concept revêtira successivement les aspects suivants : « par-Pierre Paul coup » — « à-Pierre coup Paul [3] » — « Pierre Paul lui-coup-lui [4] » — « de-Pierre Paul son-coup » — nombre d'autres encore. Inversement soit une proposition magyare aussi courte que « *várok vala* » : la grammaire pratique traduit sans hésiter « j'attendais » ; à la bonne heure ; et pourtant l'auxiliaire *vala* ne change pas, quelle que soit la personne, et l'on dit aussi *vársz vala* « tu attendais », *várunk vala* « nous attendions », et ainsi de suite. En réalité donc il n'y a dans *várok vala* rien qui ressemble à « j'attendais » ou à l'anglais « I was waiting » : *vár* n'est pas un verbe, mais le sujet ; *vala* n'est pas un auxiliaire, mais, comme nous dirions, le verbe, ou plus exactement un élément nomino-verbal indécis

1. Les Sémites, ici, ne se distinguent pas des Indo-Européens ; car, alors même que le mécanisme sémitique n'a plus pour eux de secrets, c'est toujours dans une langue européenne qu'ils ont appris à penser.

2. Elle existe pourtant dans les patois créoles, et l'on peut s'étonner que l'auteur, qui connaît la valeur de cette naïve transposition de notre syntaxe, se soit contenté d'y faire une brève allusion (p. 46, i. n.).

3. Et non pas « à-Paul coup Pierre », suivant l'idée exprimée par notre construction « Pierre donne des coups *à* Paul ».

4. Ou bien « lui-lui-coup », ou coup-lui-lui », ou simplement « coup-lui » avec ellipse du sujet ou de l'objet : toutes ces combinaisons se rencontrent dans l'agglutination dite objective.

impliquant le simple concept de l'être et le reportant à un certain passé : et l'ensemble se traduira, autant du moins qu'il est traduisible, « mon-attente était ». Qu'un pareil mécanisme puisse aboutir au développement d'une langue riche, flexible et civilisée comme le magyar, c'est un résultat dont s'étonneront ceux-là seuls qui en seraient encore à voir dans les procédés de la logique aristotélicienne les voies nécessaires et prédestinées de l'esprit humain.

C'est à la classification de ces divers aspects du concept verbal que M. W., après une introduction très suggestive (pp. 1-28), a consacré la Ire partie de son livre (pp. 28-120). Il en distingue huit principaux : 1° indifférent (annamite, siamois); 2° indifférent à nuance prédicative (polynésien, wolof, dakota, nahuatl); 3° l'agent conçu comme possesseur (algonquin, quichua, égyptien); 4° mixte, nuance à la fois prédicative et possessive (chiquito, aléoute, hottentot); 5° l'agent conçu comme instrumental (tibétain, langues du Caucase); 6° l'agent conçu comme datif (mingrélien); 7° l'agent conçu comme objet (groupe bantou); 8° le schème sujet-verbe-objet, *a)* à l'état rudimentaire (basque, dravidien), *b)* complètement développé (chamitique, sémitique, chinois, indo-européen). Le classement est irréprochable; mais évidemment on pourra discuter la place que l'auteur y assigne à telle ou telle langue en particulier : ainsi le quichua me paraîtrait, comme à M. de Tschudi [1], essentiellement prédicatif, et peut-être M. W. n'y contredirait-il pas (p. 69). Mais ce n'est pas ici le lieu de s'attarder à ces détails. Tout au plus doit-on regretter que M. W. n'ait pas relevé en passant, comme il l'a fait pour le basque et l'anglais (p. 91) [2], les faits de syntaxe analogues que présentent les langues les plus cultivées : ainsi le chinois, malgré son remarquable développement, semble presque revenu au stade de l'annamite, avec son verbe dont la place seule dans la phrase indique la relation; le sanscrit classique affectionne tout particulièrement la tournure par l'agent à l'instrumental *(tênôktam)*, et cette tournure, généralisée par les langues prâcritiques, a passé par elles à l'afghan, qui n'en connaît plus d'autre pour les verbes transitifs; enfin l'agent au datif se retrouve jusqu'en grec dans le tour ὡμολόγηται ἡμῖν, et la curieuse alternance signalée p. 134 a son pendant exact dans l'exemple classique τιμητέα ἐστὶν ἡ ἀρετή ou τιμητέον ἐστὶ τὴν ἀρετήν.

Cette dernière observation se réfère à la IIe partie de l'ouvrage (pp. 120-274), où l'auteur étudie la catégorie casuelle, et nommément les quatre catégories du sujet (nominatif), de l'objet (accusatif), du datif et de l'adnominal (génitif). Pour chacune d'elles il suit le même système d'analyse et de classification que pour le verbe : l'objet, par exemple, peut être, ou dépourvu d'indice, ou conçu comme sujet (l'agent étant

1. *Organismus der Khetsua Sprache*, p. 190.

2. L'observation, attribuée à M. Fr. Müller, appartient par droit de priorité à M. Max Müller (*Nouv. Leçons*, I, p. 24 sq.), qui lui-même l'emprunte en partie à l'abbé Darrigol.

conçu comme instrumental), ou conçu comme lieu de l'action, ou enfin envisagé plus ou moins clairement en qualité d'objet ; et ainsi de suite. Il va sans dire d'ailleurs que les affinités de syntaxe et de concept qu'on remarque d'une langue à une autre n'impliquent nullement, dans la pensée de l'auteur, un rapport de parenté prochaine ou éloignée entre ces langues ; tout au plus une vague concordance intellectuelle ; car, ici comme en matière de dialectes, si l'on s'avisait de réunir par des traits sur la carte tous les domaines linguistiques qui présentent en commun telle ou telle particularité, on n'arriverait qu'à couvrir le globe terrestre du lacis le plus confus, le plus étrange, le plus inextricable de lignes se croisant et se tordant en tous sens. Sous le bénéfice de cette restriction, il est intéressant de constater les similitudes qui unissent parfois des idiomes antipodes, de retrouver en bantou une construction usuelle pareille à celle du français populaire « ce cocher que son cheval n'a qu'un œil » (p. 251), ou de voir la règle classique *eo Romam* justifiée par de nombreux exemples analogues et par cette réflexion d'une haute portée (p. 124) : « De même que « chien-battre » constitue un concept unique, ainsi en est-il de « ville-aller », en tant, bien entendu, qu'il ne s'agit point d'aller *dans la* ou *hors de la* ville, mais bien d'un fait d'aller qui trouve dans la ville son objet, sa conclusion », tout comme le fait de battre dans le chien. Que devient ici l'artificielle distinction du transitif et de l'intransitif ?

L'ouvrage se termine par de très brèves considérations sur les catégories du nombre et du genre [1] et par quelques mots de réponse aux critiques, en général peu graves, qui ont accueilli les travaux antérieurs de l'auteur.

Au risque de m'attirer une semblable réplique — mais c'est plutôt plaisir de se voir réfuté avec tant de courtoisie — je ne tairai point un scrupule qui m'a pris à la lecture des pages 210-214 : cet esprit sévère et méthodique serait-il sujet à verser dans le symbolisme ? ou l'aurais-je moi-même mal compris ? Il m'a semblé, dans ce passage, assigner à la gutturale sourde la vertu singulière de créer un élément démonstratif à sens précis et rigoureux, comme à la dentale sourde une fonction démonstrative plus lâche et plus vague, l'une et l'autre fonction répondant d'ailleurs au caractère d'énergie respective de ces deux articulations. Signaler dans une langue une onomatopée, cela est licite, mais déjà chanceux ; y relever un rapport entre un ensemble de sons et l'objet qu'il désigne, c'est presque toujours pure fantaisie ; car ce rapport, c'est l'esprit qui le crée par association, loin qu'il ait présidé à la confection du mot ; mais saisir un lien entre tel phonème et telle nature de démonstratif me paraît de beaucoup le plus hasardé. Connaît-on l'origine première de ces démonstratifs ? sait-on les stades et les dégradations phoné-

1. Sur le nombre, M. W. renvoie au récent ouvrage de M. R. de la Grasserie ; sur le genre, il eût pu citer celui de M. L. Adam, *Du Genre dans les diverses Langues* (Paris, 1883).

tiques par où ils ont passé sans doute pour la plupart avant d'être réduits à une simple articulation? Pour le charretier français, *hue* c'est « droite » et *dia* c'est « gauche », et sans doute il ne concevrait pas qu'il en pût être autrement, ni son cheval non plus; mais nul autre ne croira à un rapport naturel entre le signe et la chose signifiée. Bref, j'aurais grand peine à suivre l'auteur sur ce terrain. Mais faut-il regretter qu'il s'y engage? Non, pour ma part : c'est dans les voies moins fréquentées que se font parfois les découvertes.

On pourrait encore relever çà et là dans ce livre quelques propositions obscures ou téméraires; mais on se refuse volontiers ce plaisir trop facile, en présence d'un ensemble aussi satisfaisant. D'ailleurs cette constatation elle-même est moins encore une critique qu'un éloge. Il y a pour un auteur deux façons de bien mériter de son lecteur : lui enseigner beaucoup, ou le faire beaucoup réfléchir. La première est pleinement à la portée de M. Winkler; mais il préfère très souvent la seconde. Le lecteur lui saura gré de cette marque d'estime.

A.-A. G.

---

220. — Antonio de SALVO. **Notizie storische et topographiche intorno Metauria e Tauriana.** Naples, 1886, grand in-8, 135 pages et un plan. Librairie Furchheim.

« Metauria et Tauriana sont deux antiques cités qui s'élevaient, nous dit l'auteur en commençant, sur le versant occidental de la grande Grèce, et qui figurèrent ensuite parmi les cités secondaires du Bruttium. » C'est l'histoire de ces deux villes, leur origine, leurs vicissitudes dans l'antiquité et au début du moyen âge que M. de Salvo a voulu étudier. Il l'a fait avec un soin minutieux et une abondance de renseignements qu'on ne saurait trop louer. Cette double monographie sera certainement appréciée des érudits qui habitent les villes voisines, héritières actuelles des deux cités antiques, et dont le nom est rappelé en tête du volume; mais il faut bien dire que l'intérêt du livre est tout local. Un plan des ruines de Tauriana figure avant le quatrième chapitre, qui n'en est qu'une explication; l'archéologie n'a pas beaucoup à en profiter, tant la cité a laissé peu de traces sur le sol; il est vrai qu'elle n'en a pas laissé beaucoup plus dans l'histoire.

R. C.

---

221. — **C. Sallusti Crispi Catilina Jugurtha Historiarum reliquiæ codicibus servatæ...** Henricus Jordan tertium recognovit. Berlin, Weidmann, 1887. In-12, xx, 172 p. (Prix : 1 mark 50 pf).

L'éloge de l'édition critique de Salluste par Jordan n'est plus à faire. Cette troisième réimpression — malheureusement posthume — se distingue notamment des précédentes par l'insertion des fragments nouveaux des *Histoires* découverts l'année dernière sur un *Codex ter scriptus* de la bibliothèque d'Orléans. Le premier éditeur de ces fragments, M. Ed. Hauler, a disséminé sa trouvaille dans divers recueils (*Archiv für lateinische Lexicographie, Revue de philologie, Comptes-rendus de l'Académie de Vienne*) et quoiqu'il ait depuis résumé et groupé ces publications partielles dans le tome IX des *Wiener Studien*, cette collection est si peu répandue en dehors de son pays d'origine, que pour beaucoup de savants, les fragments d'Orléans sont encore inédits. En tout cas, *ament meminisse periti :* on aura plaisir à les trouver soigneusement reproduits dans le présent volume, d'un format si maniable et d'un prix si modique. Ajoutons que M. Paul Krueger, à qui incombait la tâche de terminer la publication inachevée de Jordan, a fait au sujet des manuscrits des fragments une remarque qui a son prix : c'est que les feuillets du Vatican (R), auxquels nous devons quelques débris du IIIe livre des *Histoires*, sont détachés *du même manuscrit* que les feuillets de Berlin (B) et d'Orléans (A), dont l'identité avait été reconnue immédiatement. Cette circonstance est de nature à nous faire espérer qu'on découvrira ultérieurement, dans d'autres bibliothèques, quelques nouveaux feuillets de ce manuscrit, si malheureusement lacéré, du chef-d'œuvre de l'historiographie romaine.

Un mot encore sur les fragments d'Orléans. Ces fragments ne sont pas, par eux-mêmes, d'un intérêt bien palpitant; les détails nouveaux qu'ils apportent — sur les campagnes de Servilius en Isaurie et de Pompée en Espagne — concernent des évènements militaires de second ordre; l'importance de la découverte de M. Hauler consiste surtout, à mon sens, dans la preuve nouvelle et décisive qu'elle fournit de l'autorité prépondérante exercée par le récit de Salluste sur les meilleurs historiens de l'époque des Antonins, notamment Plutarque et Dion Cassius. Qu'on mette en regard l'un de l'autre les deux paragraphes suivants :

Salluste, livre II, fr. 16 (Jordan, p. 132-133).

Hae litterae [1] principio sequentis anni recitatae in senatu... Dein proxumi consules L. Lucullus et M. Cotta litteris nuntiisque Pompei graviter perculsi, cum summae rei gratia (?), tum ne exercitu

Plutarque, *Vie de Lucullus*, c. 5.

Διὸ καὶ χρήματα αἰτοῦντος αὐτοῦ (Pompée) καὶ γράφοντος, ὡς, εἰ μὴ πέμποιεν, ἀφεὶς Ἰβηρίαν καὶ Σερτώριον, εἰς Ἰταλίαν ἀπάξει τὰς δυνάμεις, συνέπραξεν ὁ Λούκουλλος προθυμότατα πεμφθῆναι τὰ χρήματα καὶ μηδ' ἀφ'

1. Il s'agit de la lettre menaçante de Pompée (demandant des renforts et de l'argent pour l'armée d'Espagne) qui nous a été conservée en entier par le *Codex Vaticanus* des *Orationes* de Salluste (Ed. Jordan, p. 118).

in Italiam deducto neque laus sua neque dignitas esset, omni modo stipendium et supplementum paravere, adnitente maxime nobilitate....	ἥστινοσοῦν προφάσεως ἐκεῖνον ἐπανελθεῖν ὑπατεύοντος αὐτοῦ · πάντα γὰρ ἐπ' ἐκείνῳ γενήσεσθαι τὰ τῆς πόλεως παρόντι μετὰ τοσαύτης στρατιᾶς.

Ce simple rapprochement, si on le corrobore par d'autres coïncidences analogues, montre que Salluste a été la source principale de Plutarque dans la *Vie de Lucullus ;* Plutarque l'a parfois suivi mot pour mot. Il est donc probable que le récit qui suit immédiatement chez Plutarque le paragraphe cité — intrigues de Lucullus auprès de Précia, maîtresse du tribun Céthégus, pour se faire décerner le gouvernement de Cilicie, devenu vacant — récit qui a excité les soupçons de quelques historiens modernes, est également emprunté à Salluste. Il n'en faudrait pas conclure que ce récit soit absolument conforme à la vérité ; Salluste rapporte souvent des on-dit calomnieux sans s'en porter garant, et il affectionne les « histoires de femmes » (voir les histoires de Fulvia, Sempronia, Orestilla dans le *Catilina*).

Le fragment 16 de Salluste, que je viens de reproduire, confirme l'opinion que j'ai exposée ailleurs [1] sur la date exacte de la 3e guerre mithridatique, faussement placée par la plupart des historiens (Clinton, Mommsen, etc.) en 74 av. J.-C. Nous voyons, en effet, par Salluste : 1º que l'Octavius, proconsul de Cilicie, que Lucullus remplaça en vertu d'un plébiscite spécial, n'est autre que le consul de l'an 75 [2] ; 2º qu'Octave ne se rendit dans son gouvernement, conformément à l'usage ordinaire, qu'à l'expiration de sa magistrature, c'est-à-dire dans le courant de 74. Comme il fallait six semaines pour se rendre de Rome en Cilicie, autant pour que la nouvelle de la mort d'Octavius parvînt à Rome, un temps considérable pour mettre en mouvement le corps électoral et gagner les gens influents, tout porte à croire que Lucullus ne partit pour la Cilicie qu'à la fin de son propre consulat (74) et ne put prendre le commandement de l'armée contre Mithridate qu'au début de 73. C'est donc par erreur que l'épitome de Tite-Live [3] l'appelle encore *Consul* au moment des premières batailles. Son véritable titre est donné par Velleius Paterculus : *ex consulatu sortitus Asiam* (lisez *Ciliciam)* [4]. D'ailleurs on m'a signalé tout récemment, au Cabinet des médailles de Berlin, un tétradrachme du roi Nicomède (III) de Bithynie portant la date ΔΚΣ = 224. L'année 224 de l'ère bithyno-pontique va d'octobre 74 à octobre 73 ; comme Eutrope [5] nous apprend que Nicomède mourut en 74, on voit que la date de sa mort est maintenant exactement déterminée et se place dans *le dernier trimestre* 74. Les

1. *Revue numismatique*, 2e trimestre 1887.
2. *Consules decretas a patribus provincias inter se partivere : Cotta Galliam citeriorem habuit, Ciliciam Octavius.....*
3. Tite-Live, *per.*, 93. 94.
4. Vell. Paterculus, II, 33.
5. Eutrope, VI, 6.

Romains eurent encore le temps de faire main-basse sur son royaume et d'enlever ses trésors avant l'invasion de Mithridate : celle-ci n'eut donc lieu qu'au printemps 73.

Théodore Reinach.

---

222. — **Correspondance de Rubens et documents épistolaires** concernant sa vie et ses œuvres publiés, traduits, annotés par Ch. Ruelens, conservateur des manuscrits à la Bibliothèque royale de Belgique, à Bruxelles. Tome premier 1600-1608. Anvers, veuve de Backer, 1887, in-4 de xviii-440 p.

M. Ruelens, au début de son *Introduction*, cite le mot de feu Armand Baschet : « Il ne faudrait rien ignorer de la vie d'un artiste tel que Rubens », et il ajoute : « Nous prenons cette parole pour épigraphe de notre travail, en y changeant un mot, et nous disons : il ne faut rien ignorer de la vie d'un homme tel que Rubens ». Ainsi formulée, cette parole exprime rigoureusement le principe qui préside à notre publication, principe adopté par le congrès d'Anvers, en 1877, et par l'Administration qui a fondé le comité chargé de recueillir les documents relatifs à la vie et aux œuvres de notre illustre compatriote. » L'excellent éditeur du *Codex diplomaticus Rubenianus* rappelle que Rubens n'a pas été seulement un des génies supérieurs de l'art, mais qu'il a été encore un grand citoyen, un savant, un lettré ; que, dans les missions diplomatiques dont il fut chargé, sans porter le titre d'ambassadeur, il accomplit, par le seul ascendant de sa haute intelligence, des choses que l'on peut qualifier de prodigieuses ; que, dans ses relations avec des savants de renom, il n'accuse aucune infériorité ; que, dans ses écrits, il fait preuve d'un esprit cultivé, fort au courant du mouvement littéraire. Si sa carrière artistique est connue, si les services politiques qu'il a rendus, longtemps ignorés, ne sont découverts que d'hier, pour ainsi dire, ses qualités d'écrivain, ses connaissances variées n'ont pas encore été suffisamment révélées. A cet égard, un jugement complet, définitif, ne pourra être porté sur Rubens, que le jour où l'on aura sous les yeux, non pas l'ensemble — hélas! impossible à recueillir — mais tout au moins une partie notable de ses écrits et de sa correspondance.

M. R., jaloux de nous faire connaître Rubens sous ses multiples aspects, réunit dans son beau recueil les témoignages les plus abondants. Aux lettres écrites par l'éminent artiste sont jointes celles qui lui furent adressées, et aussi celles qui se rattachent directement ou même indirectement à quelque circonstance de sa vie. On voit combien est large le programme du très zélé éditeur et combien sera précieuse cette série de pièces d'où la lumière rayonne sur Rubens, sur ses parents, sur ses protecteurs, sur ses amis, sur les milieux dans lesquels ont vécu d'aussi intéressants personnages, ce qui permettra d'écrire enfin l'histoire mi-

nutieusement exacte du merveilleux artiste, de son groupe et de son temps.

M. R., après avoir énuméré les publications de ses devanciers (MM. Armand Baschet, Gachard, Emile Gachet, Sainsbury, Villaamil, etc.), s'exprime ainsi (p. IV) : « Par ce résumé bibliographique, on voit que, jusqu'à présent, il n'y a pas eu de tentative de réunir, même partiellement, en un corps, les *documents épistolaires* de Rubens, en leur donnant cette extension qui, seule, les fera considérer comme des matériaux historiques de premier rang. C'est ce travail que nous avons entrepris. Nous recueillons donc, d'abord, tout ce qui a été publié avant nous; nous y ajoutons, ensuite, ce que nous avons puisé à différentes sources, ouvrages ignorés des éditeurs précédents, dépôts d'archives, bibliothèques publiques ou privées que nous avons été explorer en divers pays. »

La réputation de M. R. comme consciencieux et habile travailleur est tellement bien établie, que je regarde comme inutile de constater que tous les textes du recueil sont publiés « avec l'exactitude que l'on exige aujourd'hui dans la reproduction des monuments ». Pour ce qui regarde ceux de ces « matériaux historiques de premier rang » qui avaient déjà vu le jour, le diligent éditeur n'a voulu les réimprimer qu'après avoir religieusement collationné les textes sur les originaux à Aix-en-Provence, à Paris, à Mantoue, etc. Il a pu ainsi améliorer en bien des points les publications précédentes et, comme éditeur, arriver à la perfection.

Les lettres de Rubens sont, pour la plupart, en italien et en latin; un certain nombre sont en espagnol et en anglais; une quantité moindre est en flamand; quelques-unes sont en français. M. R. remarque très justement que cette diversité d'idiomes, qui n'était pas une difficulté pour Rubens, en serait une pour beaucoup de lecteurs. Afin de rendre le recueil accessible à tous, la Commission de publication a décidé de faire suivre chaque document d'une traduction française. Cette partie du travail ne mérite pas moins d'éloges que les autres parties : les versions de M. R. sont remarquables par leur fidélité. Le nouveau traducteur, se préoccupant beaucoup moins de l'élégance que de l'exactitude, s'est efforcé de rendre toujours le sens littéral et il y a toujours réussi.

Jusqu'à présent, les divers éditeurs de correspondances de Rubens avaient fait deux parts de celles-ci, en séparant les lettres diplomatiques des lettres particulières. M. R. a cru devoir adopter un procédé plus simple et plus logique : rapprochant les dépêches du diplomate des missives de l'homme privé, il a constitué un corps unique de correspondance, où les documents sont classés par ordre chronologique. Le système préféré par M. R. offre surtout un grand avantage pour les commentaires : il ne donne lieu ni à des répétitions, ni à des renvois; il assure une « continuité historique » à l'annotation.

Cette annotation était indispensable. M. R. dit très bien (p. VII) à ce

sujet : « Nous avons cru qu'il était impossible de publier ces documents sans essayer de les éclaircir et de les lier entre eux par un commentaire. Dans l'existence glorieuse et active de Rubens, les faits sont si multiples et si divers, ses relations ont été si nombreuses, qu'à chaque instant on voit apparaître de nouveaux personnages, l'on se trouve en d'autres milieux, l'on est en présence d'évènements ou de situations politiques inattendus. Le lecteur a besoin d'être guidé dans cet immense dédale. On peut l'affirmer hardiment, il faudrait avoir à sa disposition une très grande bibliothèque pour recueillir les renseignements sur les hommes et les choses dont il est question dans ces documents. Nous avons pensé que l'éditeur de ceux-ci rendrait service au public en se chargeant d'opérer pour eux ce travail quelquefois long et difficile. »

M. R. n'a pas voulu mettre des notes sommaires au bas des pages, avec renvois au texte : il a mieux aimé donné l'interprétation continue, explicative, d'une pièce ou d'un groupe de pièces. De cette façon, la lecture du texte n'est pas à tout moment interrompue et le commentaire peut recevoir des développements que ne comporte pas la simple annotation au bas des pages.

L'éditeur s'excuse ainsi (p. VII) de l'ampleur qu'il a été obligé de donner parfois à son commentaire : « Nous craignons un peu, qu'au premier coup d'œil jeté sur ce volume, le lecteur n'ait été surpris des développements de nos commentaires. Nous en avons été surpris de même. Mais si l'on nous taxe, çà et là, de prolixité, qu'il nous soit permis de dire, pour notre excuse, ce que nous écrivions dans la préface de notre petit recueil [1] : Ayant sous la main ces lettres de notre grand Rubens, nous n'avons pu résister au désir de faire des enquêtes sur les personnages et les faits dont il est parlé dans ces précieux documents, nous avons poussé nos investigations aussi loin qu'il nous a été possible d'aller, essayant de nous transporter, en quelque sorte, dans le temps de l'homme illustre. Cette étude offre un tel attrait qu'il est difficile de s'y livrer avec mesure. Les lettres de Rubens sont comme ses tableaux : des pages où abonde la vie. L'artiste n'est étranger à rien de ce qui se passe. Au même moment sa prodigieuse intelligence traite des questions de la politique, de la science, des lettres et des arts. Pour bien comprendre aujourd'hui tout ce qui s'agite dans la très petite partie de sa correspondance qui est parvenue jusqu'à nous, il faudrait des volumes de notes. Nous en avons la preuve dans les travaux considérables que MM. Sainsbury, Baschet, Villaamil, ont entrepris pour élucider une centaine de documents relatifs au peintre diplomate ou émanant de lui. Nous nous autorisons de l'exemple donné par nos savants prédécesseurs et nous espérons obtenir l'indulgence qu'ils ont obtenue. »

Je suis persuadé que tous les lecteurs du recueil, loin de reprocher à M. R. l'étendue de ses commentaires, lui en sauront un gré infini.

1. *Pierre Paul Rubens. Documents et lettres publiés et annotés par Ch. Ruelens.* Bruxelles, 1877, in-16.

L'abondance n'est fâcheuse que si elle est stérile. Ici, au contraire, tous les renseignements fournis sont utiles non moins qu'intéressants, et, pour ma part, je le déclare avec reconnaissance, j'y ai trouvé partout grand profit et grand plaisir.

Les documents insérés dans le tome premier de la correspondance de Rubens sont au nombre de 116, compris entre ces dates : 3 novembre 1600 [1] — 28 octobre 1608. Il y a là 13 lettres de Pierre-Paul Rubens, 17 lettres de son frère Philippe [2], diverses lettres de Balthazar Moretus, le petit-fils du grand typographe Christophe Plantin, de l'archiduc Albert, de Vincent de Gonzague, du cardinal Montalto, de Lelio Arrigoni, de Jean Richardot, de Juste Lipse, du duc de Mantoue, de Domitio Peroni, d'Annibal Iberti, de Gaspar Scioppius, d'Aderbal Manerbio, du pape Paul V, de Giovanni Magno, de Paul Augustin Spinola [3]. Tous ces documents, éclairés, vivifiés par le plus complet et le plus pénétrant des commentaires, feront les délices de tous ceux qui sont curieux des choses d'art et d'histoire.

N'insistons pas davantage sur l'extrême importance d'une publication dont j'aurai l'occasion d'entretenir de nouveau mes lecteurs, quand paraîtront les volumes suivants. Aujourd'hui je me contenterai de déclarer que, soit au point de vue de l'impression, soit au point de vue de l'érudition, le monument élevé en l'honneur de Rubens par la maternelle affection de la généreuse ville d'Anvers, sera digne à la fois d'elle et de lui.

T. de L.

CORRESPONDANCE

Réponse à M. d'Arbois de Jubainville.

Dans son numéro du 27 juin courant, la *Revue critique d'histoire et de littérature* a publié sur les cent cinquante et une premières pages

1. On sait que Rubens est né en 1577, probablement le 28 juin. Les documents commencent donc au moment où il atteignait sa vingt-troisième année et où il venait de partir pour l'Italie. M. R. n'a pas manqué (p. XI et suiv.) de résumer l'histoire des premières années de Rubens, afin d'introduire le lecteur, avec le peintre lui-même, dans la carrière qui s'ouvre pour celui-ci en Italie.

2. M. R. explique à merveille (p. VIII-X) pourquoi les lettres de Philippe Rubens et les lettres à Philippe Rubens ont été annexées aux lettres de Pierre Paul Rubens. Il régna toujours entre les deux frères une telle intimité que l'on ne peut s'occuper de l'un sans s'occuper de l'autre. C'était, suivant la belle expression antique, une même âme en deux corps différents. Comme les amitiés des deux frères leur étaient communes, on ne s'étonne pas de trouver, dans le recueil, des lettres adressées à Philippe, par Juste Lipse et par G. Scioppius.

3. Le volume est orné de six fac-similés, cinq pour des lettres de Pierre Paul et de Philippe, un pour une lettre de Vincent de Gonzague.

d'un volume consacré à *l'histoire du droit et des institutions de la France*, un article de M. d'Arbois de Jubainville que je ne puis laisser sans réponse. M. d'A. ne s'étonnera pas que je connaisse cet article, car il a pris la peine de me l'adresser lui-même et il a joint une lettre à son envoi. L'article est très brutal (1); la lettre, très courtoise, a pour objet d'excuser l'article. N'ayant pas l'honneur de connaître M. d'A., je me trompe peut-être en disant qu'il est un homme en deux personnes, que le savant aura fait l'article et que l'académicien aura écrit la lettre. Dans tous les cas, je regrette d'être obligé de répondre à l'auteur de l'article, et néanmoins je m'efforcerai de le faire comme si je m'adressais à l'auteur de la lettre. Dans une discussion scientifique, je ne comprends pas les excuses et je ne m'explique les violences de langage que de la part de ceux qui veulent masquer une défaite. Ce que je demande, c'est de la force dans les arguments et de la bonne foi dans la discussion. Sur les questions controversées reprises par M. d'A., mes observations seront faciles. Je me suis permis d'attaquer plusieurs opinions de M. d'A. sur des points importants; il prétend me répondre; c'est son droit et je m'étonne même qu'il n'en use pas plus largement. Si les arguments de M. d'A. me paraissaient décisifs (2), après un nouvel examen de telle ou telle difficulté, je n'hésiterais pas à me ranger de son côté, car je tiens moins à mes opinions qu'à la vérité historique. Mais trop souvent j'ai cherché les arguments de mon honorable adversaire sans les découvrir. Ainsi M. d'A. revient sur l'organisation judiciaire des Gaulois, et il prétend de nouveau que les druides étaient de simples arbitres volontaires. J'ai donné les raisons qui me décident en sens contraire et je ne les reprends pas; je me borne à constater que le système de M. d'A. revient à dire qu'il n'y avait pas de justice obligatoire parmi les Gaulois, même au temps de César. Ce serait là un état social bien étrange pour cette époque. M. d'A. se contente de m'objecter que j'ai le tort d'ajouter au texte de Strabon le mot *tous*, et grâce à cette remarque qu'il croit importante, il se donne la satisfaction de constater que je n'ai pas lu l'original grec! D'abord, qu'on ajoute ou supprime le mot *tous*, le sens du passage de Strabon ne change pas. L'argument de M. d'A. n'est donc, comme on dit au Palais, qu'une mauvaise chicane et je m'étonne qu'il n'ait rien trouvé de mieux à dire. Ensuite de ce que j'ai cité le texte même de la traduction de Cougny, il n'est pas permis de conclure que je n'ai pas vérifié avec l'original; M. d'A. paraît ignorer que le texte grec est placé en regard de la traduction dans les *Extraits des auteurs grecs concernant la géographie et l'histoire des Gaules* (3). Mais j'éprouve surtout un véritable étonnement lorsque j'apprends d'un homme aussi compétent en linguistique que tout dictionnaire grec-français me donnerait le sens exact des termes juridiques employés par les auteurs grecs. J'avoue que jusqu'à ce jour j'avais précisément cru le contraire. N'en déplaise à M. d'A. qui paraît plus disposé à donner des leçons qu'à en recevoir, la langue juridique des Ro-

mains elle-même est encore aujourd'hui une véritable énigme, non-seulement pour les auteurs de dictionnaires, mais même pour un grand nombre de savants très distingués qui n'ont pas étudié le droit. (Je fais exception pour le dictionnaire juridique latin-allemand d'Heumann, qui seul est exact). La création d'un cours de droit romain à l'Ecole normale et un certain enseignement de ce droit dans les Facultés des Lettres s'imposent chaque jour d'une manière plus pressante. Alors seulement les dictionnaires pourront nous donner le sens exact de la langue juridique des Romains. Pour le grec, la difficulté est encore plus grande. Les jurisconsultes eux-mêmes ne sont pas parvenus à donner à la langue juridique des Grecs un sens certain. Aussi l'étude du droit grec est-elle très délicate. Heureux ceux qui, à l'exemple de M. d'A., ne se doutent pas de ces périls! Ils en arrivent à nous exposer avec certitude les institutions de peuples dont on ne connaît même pas exactement la langue vulgaire (4).

Sur d'autres questions aussi graves que celle de l'administration de la justice, M. d'A. ne relève pas la controverse. Je les passe donc sous silence et je persiste d'autant plus fermement à croire, malgré l'opinion contraire de mon savant contradicteur, qu'Ambigathos n'a pas fondé un empire celtique formidable, car je n'en vois aucune trace dans les textes (5); je continue à soutenir qu'on ne peut pas reconstituer la procédure des Gaulois avec des coutumiers irlandais dont les plus anciens manuscrits datent du XIVe siècle (6).

Obligé de suivre M. d'A., je m'étonne qu'il m'attribue des opinions arrêtées sur des questions pour lesquelles je suis resté très indécis. Doit-on ou non distinguer les Cimmériens des Cimbres? M. d'A. me reproche d'affirmer que ces deux peuples sont de même race et de ne pas discuter la question par l'examen de tous les textes qui s'y rapportent. J'ai cependant pris la précaution de dire que cette solution est fort douteuse et tout lecteur de bonne foi reconnaîtra que j'indique la question plutôt que je ne la traite (p. 31, note) (7). M. d'A. avoue lui-même que c'est là un point tout à fait secondaire dans l'histoire du droit (voy. p. 507) et le fait est que si j'avais discuté à fond la question de l'origine des Cimmériens, on m'aurait avec raison reproché de m'être égaré. M. d'A. affirme que la doctrine à laquelle je me suis rallié est sans valeur et cite de son côté M. Mommsen; je pourrais, en ma faveur, invoquer l'autorité de savants anglais et qualifier de la même manière les opinions de M. d'A.; mais je le ferai pas pour rester fidèle à ma promesse de répondre à l'académicien (8).

Il n'est surtout nécessaire de me souvenir de cet engagement en abordant une autre partie du travail de M. d'Arbois. Le critique ne se borne plus à discuter; il juge, oubliant sans doute qu'on est mauvais juge dans sa propre cause; qu'en aucun temps, bien probablement même chez les Celtes, on n'a admis qu'un adversaire pût s'ériger en juge impartial. L'oubli de cette règle de prudence a conduit M. d'A. à des ap-

préciations et même à des procédés que je dois me borner à relever, sans m'attribuer de mon côté le rôle de juge, mais je confie cette mission au lecteur impartial.

La gravité du fait m'oblige à reproduire le passage *in-extenso.* « Le procédé qui consiste, dit M. d'A., à se servir des auteurs anciens sans les avoir lus et en se contentant des analyses écourtées faites par des auteurs modernes, mène M. G. à des conséquences dont ses lecteurs ne peuvent apprécier la valeur sans des recherches compliquées. Ainsi, *parlant de la cavalerie qui se trouvait dans l'armée envoyée par les Gaulois au secours de Vercingétorix pendant le siège d'Alésia,* M. G. dit que cette cavalerie avait reçu un ordre de bataille qui lui était particulier ; elle marchait sur trois rangs, chaque cavalier du premier rang ayant derrière lui deux servants d'armes. Une note renvoie à Valroger, *Les Celtes et la Gaule celtique*, p. 127. Il faut se reporter à cet ouvrage pour voir que ce renseignement est tiré de Pausanias, et quand on consulte Pausanias, liv. X, ch. 19, § 9-12, on voit que la cavalerie dont il s'agit dans ce texte est non pas celle qui essaye de délivrer Alésia l'an 53 avant notre ère, mais celle des Gaulois qui envahirent la Grèce, en 280, c'est-à-dire deux cent vingt-sept ans plus tôt ». Après avoir lu cette appréciation, qu'on veuille bien se reporter à ce que j'ai dit, p. 104. Le passage est très clair et ne comporte aucune équivoque. Je demande si j'ai fait la moindre allusion à la cavalerie envoyée au secours de Vercingétorix ! Comment peut-on prétendre sérieusement que cette page est consacrée au siège d'Alésia [1] ! Autant dire que tout le volume se

1. Voici le passage incriminé : « La nation gauloise se divisait en trois classes : celle des nobles ou chevaliers, celle des druides et le peuple. Ces deux premières seules exerçaient le pouvoir et tenaient la richesse. Ces chevaliers, *equites*, avaient droit aux fonctions purement politiques et militaires. Ils partageaient les premières avec les druides ; ils exerçaient seuls les secondes. La classe de la noblesse formait, comme son nom même l'indique, la cavalerie ; elle exerçait, en outre, tous les commandements dans l'armée. Ce service militaire était obligatoire pour les *equites ;* à proprement parler, ils composaient toute l'armée gauloise et avaient acquis une grande réputation [1]. L'infanterie, formée par la plèbe, n'était réunie que dans certaines circonstances, par exemple pour les grandes guerres. *Ainsi Vercingétorix, assiégé dans Alésia, demanda une levée en masse ; mais l'assemblée nationale vota seulement des contingents proportionnels à la population de chaque peuple* [2]. Aussi l'infanterie gauloise, ne formant pas une armée permanente, mais une sorte de milice irrégulièrement convoquée, n'avait pas la même force que la cavalerie. Celle-ci avait reçu un ordre de bataille qui lui était particulier : elle marchait sur trois rangs, chaque cavalier du premier rang ayant derrière lui deux servants d'armes [3]. Chaque chef gaulois emmenait d'ailleurs à la guerre ses clients qui portaient, chez les Aquitains, le nom de *soldurii* ou *devoti* [4]. L'institution de la clientèle était générale en Gaule : elle était pratiquée par les individus aussi bien que par les familles et même par les peuples. »

Tout esprit non prévenu reconnaîtra que le siège d'Alesia fait l'objet d'une simple incidente et qu'il n'en est plus question dès la phrase suivante, avant même que je parle de la cavalerie.

1. César, lib. VI, § 15 et lib. VII, § 65.
2. César, lib. VII, § 75.
3. Cpr. de Valroger, *Les Celtes et la Gaule celtique*, p. 127 et 128.
4. César, lib. III, § 22.

rapporte à cet épisode de la conquête romaine! Cela ne serait pas plus extravagant (9).

Je proteste énergiquement contre un procédé qui consiste à altérer la pensée très nette et très précise d'un auteur pour lui imputer ensuite, sans grand effort, une sottise qu'il n'a pas commise. En admettant que M. d'A. ait été de bonne foi (10), il faut bien reconnaître qu'il y a eu alors de sa part un véritable écart d'imagination, et je ne m'étonne plus maintenant qu'il interprète parfois d'une façon très fantaisiste les auteurs anciens, alors qu'il comprend d'une manière aussi étrange ses contemporains. Je pourrais relever plusieurs autres faits, d'ailleurs moins graves, des citations incomplètes, des généralisations dont on devine le but, des insinuations inspirées par un mobile qui ne s'appelle pas la bienveillance. Bref, M. d'A. en arrive à juger tout le livre après avoir reconnu au début qu'il ne s'attache qu'aux cent cinquante premières pages (11) et il termine en disant que je ne lis pas les textes, affirmation facile, mais dont il ne faut pas abuser, car on n'en peut pas donner la preuve (12). On est en droit de s'étonner qu'un historien sérieux puisse, pour tout argument, répondre par cette imputation. Pour moi, je ne l'accepte pas. D'après la lettre que j'ai reçue, je veux bien croire que M. d'A. aurait été plus réservé si je n'avais pas eu l'audace de soutenir qu'Ambigathos n'a jamais été un Alexandre et qu'on ne peut pas reconstituer la procédure des Gaulois avec des documents appartenant à un autre âge et à des autres peuples. Il n'en est pas moins vrai que celui-là n'a pas le véritable esprit scientifique qui ne sait pas rester impartial et de sang-froid en présence de la contradiction. Pour ce qui me concerne, je prie, en terminant, les personnes qui pourraient être disposées à croire que, dans cette réponse, j'ai parfois dépassé la juste mesure, soit pour le fond, soit pour la forme, de vouloir bien, avant de porter leur jugement, relire l'article de M. d'Arbois de Jubainville. J'ai entrepris une œuvre si vaste qu'il s'y trouve nécessairement des erreurs et des omissions; je suis le premier à les reconnaître et mes remerciements sont acquis à l'avance à ceux qui voudront bien me les signaler. Quant aux insinuations malveillantes et aux chicanes de mauvais aloi, elles ne m'empêcheront pas de poursuivre tranquillement ma tâche (13).

E. Glasson.

(1) J'ai dit que le livre de M. Glasson est écrit avec un remarquable talent d'exposition; mais que la partie de ce livre où l'auteur s'occupe des Gaulois est une œuvre de seconde main, et que M. G. n'a pas pris la peine de lire la plupart des textes antiques auquel il renvoie. J'en ai donné quelques preuves, je pourrais en ajouter bien d'autres si je ne craignais d'abuser de la patience des lecteurs de la *Revue critique*. En voici quelques-unes dont je n'ai point encore parlé.

M. Glasson, p. 33, écrit : « Homère dit déjà qu'au-delà des pays connus vers l'Oc-« cident habitent les Celtes ». Voici le texte d'Homère :

Ἡ δ'ἐς πείραθ' ἵκανε βαθυρρόου Ὠκεανοῖο,
Ἔνθα δὲ Κιμμερίων ἀνδρῶν δῆμός τε πόλις τε.

ODYSSÉE, XI, 13-14.

Ainsi M. Glasson, p. 33, rend ce texte en traduisant Κιμμέριοι par « Celtes », c'est-à-dire, en empruntant cette traduction à un auteur qu'il ne cite pas. Or, p. 34, il écrit : « Quant aux Galates parmi lesquels il faut compter les Cimbres ou « Kimmériens »; il veut donc, p. 34, que les Cimmériens soient Galates; et, p. 33, il vient d'en faire des Celtes; or il a consacré les deux pages précédentes (p. 31-32) à exposer comme quoi, suivant lui, les Galates ou Gaulois sont « un peuple entièrement distinct des Celtes ». S'il est vrai que cette distinction s'impose, comment les Cimmériens peuvent-ils être à la fois Celtes et Galates? La solution de la difficulté est que M. Glasson, n'ayant pas lu le passage de l'*Odyssée* que nous avons reproduit plus haut, ignore que les Celtes de la traduction qu'il copie représentent les Κιμμέριοι de l'*Odyssée;* et cependant il renvoie à ce passage de l'*Odyssée*, p. 35, note 1!

P. 33, M. Glasson dit : « Hérodote a écrit que l'Ister et le Danube prennent nais- « sance dans le pays des Celtes ». L'historien grec aurait donc parlé du Danube et en aurait fait un fleuve distinct de l'Ister. Il n'y a rien de pareil dans les deux passages d'Hérodote auxquels M. Glasson fait allusion dans la phrase que je viens de citer : Ἴστρος τε γὰρ ποταμὸς ἀρξάμενος ἐκ Κελτῶν, livre II, c. 33, § 2; — Ῥέει γὰρ δὴ διὰ πάσης τῆς Εὐρώπης ὁ Ἴστρος ἀρξάμενος ἐκ Κελτῶν, livre IV, c. 49, § 4.

P. 25, nous lisons chez M. Glasson : « César et Pline rangent au nombre des Aqui- « tains les *Gariti* et les *Vassaei* qui sont presque les homonymes des *Cariti* et des « *Vaccaei* de l'Hispanie ». Ceux qui liront cette phrase en concluront que César et Pline ont tous deux parlé des *Gariti* et des *Vassaei*. C'est faux. César n'a rien dit des *Vassaei*. Pline ne mentionne pas les *Gariti*. Si M. Glasson avait étudié le texte de César, il aurait appris que la leçon *Garites* (et non *Gariti*), *De bello Gallico*, III, 27, est contestée, qu'une autre leçon *Gates* est proposée, et que, si l'on corrige *Garites* en *Gates*, il n'est guère facile de trouver une ressemblance entre le nom de ce peuple aquitain et le nom du peuple espagnol, son homonyme prétendu, que M. Glasson écrit *Cariti*. Ce dernier nom lui-même, M. Glasson le copie de travers; s'il s'était reporté à la source, Ptolémée, livre II, c. 6, § 64, édition Diod., t. I, p. 188, il aurait vu qu'il faut écrire *Caristi* avec un *s* avant le *t*. On conviendra qu'il n'y a pas beaucoup de rapport entre *Gates* et *Caristi*.

P. 38, M. Glasson reproduit en italiques quelques noms de peuples de la Gaule en les agrémentant de fautes d'orthographe. Quelques-unes de ces fautes seront, si l'on veut, rejetées sur le compte de l'imprimeur, mais on ne peut rendre l'imprimeur responsable du transport des noms de la seconde déclinaison dans la troisième : *Trevices* (Trèves) [cf. *Eburovices*] pour *Treveri*, *Condruces* pour *Condrusi*. Celui qui écrit ainsi le nom de ces deux peuples gaulois, n'a pas lu César dans le texte original. — H. d'A. de J.

(2) Mes arguments ne paraîtront jamais décisifs à M. Glasson puisqu'ils consistent en textes antiques étrangers à la littérature juridique et que M. Glasson n'a pas le temps de lire ces textes-là. — H. d'A. de J.

(3) Cela ne prouve pas que M. Glasson ait pris la peine de le lire. — H. d'A. de J.

(4) Voilà un développement oratoire éloquent; mais, avocat, au fait. M. Glasson dans son livre prétend appuyer sa thèse sur un passage de Strabon où il se trouve des expressions qui appartiennent à la langue juridique. Or M. Glasson, dans sa réponse à ma critique, soutient que le sens de ces termes juridiques n'est pas connu. Si cette assertion est exacte, le texte grec est inintelligible; et alors pourquoi M. Glasson a-t-il accepté et inséré dans son livre une traduction de ce texte grec? Comment enfin prétend-il fonder ses doctrines sur cette traduction? — H. d'A. de J.

(5) Voici le texte : *Prisco Tarquinio Romae regnante, Celtarum, quae pars Galliae tertia est, penes Bituriges summa imperii fuit, ii regem Celtico dabant, Ambigatus is fuit*, etc. (Ambigatus envoie un de ses neveux dans la forêt Hercynienne, l'autre

en Italie. Tite-Live, l. V, c. 34. Ce texte est d'origine grecque. Les mots *Celta* et *Celticum* doivent être entendus dans le sens du grec Κελτός et Κελτική. La Celtique des Grecs s'étend de l'Océan à la Mer Noire. Les Celtes sont le peuple qui habite cette région. Les mots *quae Galliae pars tertia est*, sont une glose romaine empruntée aux *Commentaires* de César, elle contient un contre-sens. M. Glasson qui cite ce texte ne l'a pas lu, puisqu'il écrit *Ambigathos* le nom du roi *Ambigatus*. — H. d'A. de J.

(6) Je n'ai dit nulle part que la procédure gauloise fût la même que la procédure irlandaise. J'ai même écrit le contraire, *Revue celtique*, t. VII, p. 11 : « Nous ignorons comment en Gaule la partie lésée s'y prenait pour obtenir justice ». M. Glasson me rend le même honneur qu'à Homère, il me cite sans m'avoir lu.

Si M. Glasson avait jeté les yeux sur l'édition « des coutumes irlandaises dont les « plus anciens manuscrits datent du XIV[e] siècle », il saurait que ces documents se composent de deux éléments : une glose, dont les parties les plus récentes peuvent être contemporaines du manuscrit, et un texte beaucoup plus ancien. Mais M. Glasson connaît et juge les coutumes irlandaises par ouï dire comme les textes antiques grecs et latins, quand ils sont étrangers aux grands recueils juridiques. — H. d'A. de J.

(7) Voici le passage topique de M. Glasson, p. 34 : « Quant aux Galates parmi « lesquels *il faut* compter les Cimbres ou Cimmériens, les anciens auteurs nous ap-« prennent qu'ils habitaient dans une haute antiquité le midi de la région envahie « plus tard par les Scythes, la Crimée au sud de la Russie actuelle ». Le lecteur jugera si M. Glasson affirme oui ou non l'identité des Cimbres et des Cimmériens. — H. d'A. de J.

(8) M. Glasson pouvait certainement ne rien dire des Cimmériens, c'est même ce qu'il aurait dû faire : son tort a été de s'occuper d'eux et d'invoquer à leur sujet « les anciens auteurs », notamment Homère, sans les avoir lus. — H. d'A. de J.

(9) L'insistance de M. Glasson prouve que le savant et si compétent professeur de droit n'a aucune idée de la mission de l'historien. Il veut donner un tableau de l'organisation militaire des Gaulois, il ne paraît pas se douter que cette organisation a varié suivant les temps. Son tableau consiste en quatre traits : trois sont empruntés à César, *De bello Gallico*, milieu du premier siècle avant J.-C.; le quatrième est pris chez Valroger, qui l'avait trouvé chez Pausanias, et la source de Pausanias est un document antérieur à César au moins de deux siècles. Le sentiment de cet intervalle chronologique échappe à M. Glasson. Figurons-nous une peinture de l'armée française conçue dans le même système. « L'armée française comprend « une armée active, recrutée par un tirage au sort et une révision que dirigent les « préfets, une armée territoriale qui est une sorte de continuation de l'armée active « et une milice provinciale levée par les intendants. Viennent ensuite la légion « étrangère et les régiments suisses. Une partie de ces troupes porte un fusil chargé « par la culasse, une autre n'a que le mousquet. Il y a même des corps de troupes « françaises qui combattent avec l'arc et la flèche ». En supprimant la chronologie, voilà le résultat qu'on obtient pour la France. Tel est le procédé de M. Glasson quand il s'agit des Gaulois. — H. d'A. de J.

(10) La formule est-elle bien académique? — H. d'A. de J.

(11) J'ai parlé des matières que j'ai spécialement étudiées. — H. d'A. de J.

(12) M. Glasson a lu en fait de textes les livres et les dissertations des érudits modernes. Il n'a pas lu les documents antiques, je l'ai démontré. — H. d'A. de J.

(13) Je n'ai en aucune façon le projet d'empêcher M. Glasson de « poursuivre tranquillement sa tâche ». M. Glasson est un de nos professeurs de droit les plus distingués, il écrit comme il parle, c'est-à-dire fort bien. Mais, quand il ne s'occupe pas du *Digeste* et du *Code*, ses procédés sont-ils ceux de l'érudition? Je réponds : non. Ecrire comme lui l'histoire de seconde main n'est pas un crime. Au contraire. Rien de plus utile et de plus méritoire que les livres de seconde main et de vulgarisation. De grands et célèbres écrivains n'ont pas conquis la gloire autre-

ment, et, fiers de leur succès, ils n'ont senti pour les travaux d'érudition qu'une sorte de dédain bienveillant, le sentiment de l'architecte pour les pierres et les manœuvres. Quand on plane dans les hautes régions de l'intelligence, on regarde de haut les bas-fonds où combattent obscurément les grammairiens, les paléographes et les linguistes, et on ne distingue pas très clairement les travaux qui les occupent. Dans les sept pages de bibliographie qui précèdent son introduction, M. Glasson cite Edwards, *Recherches sur les langues celtiques*, ouvrage tout à fait arriéré, et plusieurs petites dissertations tant de M. Gaidoz que de M. d'Arbois de Jubainville, et il ne parle pas du livre qui est aujourd'hui la base de l'érudition celtique : Zeuss-Ebel, *Grammatica Celtica*. M. Glasson, p. 29, répète d'après d'autres que « Hécatée de Milet, le premier, fait mention de Celtes établis jusqu'aux bords de la « Méditerranée ». Il ne s'est pas aperçu que le texte d'Hécatée de Milet est imaginaire comme on peut le vérifier en consultant Etienne de Byzance d'après qui on le cite, et comme plusieurs savants en ont fait l'observation. Voilà comment M. Glasson est au courant de la science dans les questions de linguistique et de géographie qu'il traite.

Si M. Glasson s'était borné à citer les érudits de notre siècle dont il reproduit les doctrines, il n'y aurait que demi-mal. Mais son tort est de renvoyer directement aux textes antiques quand il ne les connaît que médiatement par les modernes : de là toutes sortes de résultats singuliers dont je pourrais donner une longue nomenclature si je ne me trouvais pas à quatre-vingts lieues de Paris; séparé de ma bibliothèque, je suis dans l'impossibilité de me reporter aux ouvrages modernes dans lesquels M. Glasson a copié les indications de documents antiques dont il a orné tantôt son texte, tantôt ses notes, sans savoir ce dont il est question dans ces documents. J'arrête donc ici ma réplique, prêt à la continuer dans quelques mois si on me le demande.

M. Glasson me reproche de n'avoir jusqu'ici parlé que des cent cinquante et une premières pages de son livre ; je pourrai, dans un nouvel article, m'occuper des pages suivantes, examiner si *Augustodunum* est la même ville que *Bibracte*, p. 182 ; si la forme la plus ancienne du nom de Lyon est *Longodunum*, p. 183 ; si l'on agit conformément aux procédés de la véritable érudition quand, dans les notes d'un livre, on met des citations comme celle-ci : Cicéron *pro M. Fonteio* sans indication de chapitre ni de paragraphe, p. 201 ; Gruter, *passim*, p. 205 ; Ruinart, *Acta sincera martyrum*, sans plus de détails, p. 541 ; si ce que dit M. Glasson de la conversion de la Gaule au christianisme et de l'apostolat de saint Denis, p. 542-543, est conforme aux données de la science. Voilà quelques exemples des questions que je pourrai traiter dans un nouvel article si les lecteurs de la *Revue critique* croient que je n'ai pas suffisamment établi quelle est, au point de vue de l'érudition, la valeur de la partie historique du livre écrit par la plume élégante du savant jurisconsulte qui, avec un si légitime succès et entouré de la sympathique admiration de ses élèves, professe la procédure française à la faculté de droit de Paris.

Jubainville, le 11 août 1887.

H. d'Arbois de Jubainville.

CHRONIQUE

FRANCE. — Notre collaborateur M. Rod. Reuss, conservateur de la bibliothèque municipale de Strasbourg, a fait paraître en même temps à la librairie Fischbacher deux ouvrages sur lesquels nous reviendrons : *Louis XIV et l'église protestante de*

Strasbourg, au moment de la révocation de l'édit de Nantes (1685-1686) d'après des documents inédits; *Charles de Butré, un physiocrate tourangeau en Alsace et dans le marquisat de Bade* (1724-1805), d'après ses papiers inédits, avec de nombreux extraits de sa correspondance avec le marquis de Mirabeau, Bergasse, Dupont de Nemours, La Tour d'Auvergne, Necker, Raynal, Turgot, etc.

— La collection des classiques populaires éditée par la librairie Lecène et Oudin (17, rue Bonaparte), s'est augmentée de deux volumes nouveaux : l'un, *Victor Hugo*, par M. Ernest Dupuy; l'autre, *Montesquieu*, par M. Edgar Zévort.

— M. Maurice Souriau, professeur-adjoint à la Faculté des lettres de Caen, a fait tirer à part les deux articles qu'il avait publiés dans les Annales de cette Faculté sur *Victor Hugo, rédacteur du Conservateur littéraire*. Il a recommencé le travail de M. Biré, mais dans un esprit tout différent; son devancier « a prononcé un réquisitoire ; sans répliquer par un plaidoyer apologétique. M. S. tâche de présenter des conclusions impartiales », et, comme il dit encore, « décrit un état d'esprit troublé, divisé entre de vieilles idées bien enracinées, et des idées nouvelles qui commençaient à surgir ·«

— Le n° 7 des publications du Cercle Saint-Simon, qui vient de paraître, renferme le texte de la conférence faite au cercle le 26 mars de cette année par M. Maurice Vernes sur *M. Gustave d'Eichthal et ses travaux sur l'Ancien-Testament.*

— M. Eugène Lefèvre-Pontalis, bibliothécaire du Comité des travaux historiques et scientifiques, vient de faire paraître une *Bibliographie des sociétés savantes de la France* (Paris, Imprimerie nationale). Le premier recueil de ce genre, publié en 1878 par M. Ulysse Robert, dans la *Revue des sociétés savantes*, ne comprenait que la bibliographie sommaire de trois cents sociétés savantes départementales, rangées d'après l'ordre alphabétique des villes où leur siège était fixé. M. Eug. L.-P. a adopté un plan tout différent; il classe les sociétés par département; ce qui facilite singulièrement les recherches. M. L.-P. a compris dans son travail toutes les sociétés qui siègent à Paris. Il cite également les sociétés de province fondées dans ces dernières années; il énumère les volumes publiés par toutes les sociétés depuis leur origine jusqu'à la fin de l'année 1886 — sans toutefois, et avec raison, faire entrer dans ce recueil les nombreuses sociétés d'horticulture et d'agriculture. Le catalogue qu'il a dressé, donne 665 associations historiques, archéologiques et scientifiques. Ajoutons les 12 sociétés savantes de l'Algérie et des colonies; ce qui fait 677 sociétés, dont les travaux sont réunis, tantôt dans des Mémoires ou des Bulletins, tantôt dans des ouvrages imprimés à part. L'ensemble de ces publications forme un total d'environ 15,000 volumes. Cette collection s'accroît chaque année de 500 livres en moyenne. Paris renferme 142 sociétés savantes; la Seine-Inférieure, 28; le Rhône, 16; le Nord, 24; la Gironde, 22; le Calvados, 20; les Bouches-du-Rhône, 26; l'Aisne, 15; la Haute-Garonne, l'Hérault et la Charente-Inférieure, 12; le Pas-de-Calais et Seine-et-Oise, 11; le Maine-et-Loire et la Meurthe-et-Moselle, 10. Les autres départements ne possèdent qu'un nombre de sociétés inférieur à ce chiffre; les Ardennes, la Corse, le Gers, les Landes, la Lozère et les Deux-Sèvres ne possèdent qu'une seule société; l'Indre n'en a pas du tout. La plupart des sociétés ont été fondées entre 1830 et 1880; quelques-unes remontent à une époque antérieure à la Révolution (académie française, 1635; académie de Caen, 1652; académie de Bordeaux, 1662; académie des sciences, 1666; académie de Nîmes, 1682; académie des Jeux Floraux, 1694; académie de Montpellier, 1706; académie de Dijon, 1725; de la Rochelle, 1732; d'Arras, 1737; de Rouen, 1744; d'Amiens et de Toulouse, 1746; de Stanislas à Nancy, 1750; Delphinale, 1772.) La bibliographie si utile que vient de publier M. Eugène Lefèvre-Pontalis, forme en partie le sommaire du grand ouvrage entrepris par le ministère

de l'instruction publique pour faire connaître le titre de tous les travaux historiques et archéologiques des sociétés savantes de France. Le premier volume de ce vaste travail auquel le jeune et actif archiviste a collaboré sous la direction de M. de Lasteyrie, sera prochainement terminé; il comprendra par ordre alphabétique les départements de l'Ain à l'Hérault, et en attendant que cette publication soit finie, c'est dans le recueil que nous annonçons aujourd'hui qu'on trouvera des informations suffisamment précises sur les sociétés savantes des autres départements.

— Le 4 septembre 1887 est mort Antoine-Louis Paris, ancien bibliothécaire de la ville de Reims et de la ville d'Épernay. Il était né à Épernay le 14 avril 1802. Il avait publié ou édité, entre autres ouvrages et documents inédits, *Reims pittoresque, ancien et moderne* (1836); *Chronique de Reims* (1837); *Négociations, lettres et pièces relatives au règne de François II* (1841); *Mémoires de Maucroix, chanoine de l'église de Reims* avec notes (1862, 2 vols.); les *Œuvres* du même (1854, 2 vols.); *Catalogue des imprimés de la bibliothèque de Reims* (1843-44, 2 vol.); *Remensiana* (1845); *Livres de la bibliothèque de Reims* (1846); *Indicateur du Grand Armorial général de France de Charles d'Hozier* (1865, tome I); *Les manuscrits de la bibliothèque du Louvre, brûlés sous la Commune* (1872); *Les papiers de Noailles de la bibliothèque du Louvre* (1875); *Histoire de l'abbaye d'Avenay* (1879, 2 vols.), etc. Il avait rédigé et publié de 1855 à 1877 le *Cabinet historique*.

ALLEMAGNE. — La librairie Teubner annonce, pour paraître prochainement: *Commentationes philologae quibus Ottoni Ribbeckio praeceptori inlustri, sexagensimum aetatis, magisterii Lipsiensis decimum annum exactum congratulantur discipuli Lipsienses*. L'ouvrage contient, entre autres études : I. *Zur griechischen Litteraturgeschichte und Litteratur*. O. Crusius, *Stesichoros und die epodische Composition in der griechischen Lyrik*. H. Freericks, *eine Neuerung des Sophokles*. E. Graf, *Chronologisches zu Plutarchs Moralia*. J. Ilberg, *de Galeni vocum Hippocraticarum glossario*. L. Pertsch, *hymni Graeci ex bibl. Goth. codice editi*. M. Schneider, *Marcelli Sidetae medici fragmenta*. R. Schulze, *animadversiones in oratores Atticos*. L. Sternbach, *gnomica*. R. Wagner, *de Apollodori bibliothecae interpolationibus*. II. *Zur rœmischen Litteraturgeschichte und Litteratur*. E. Zarncke, *Die Anfænge der rœmischen Prosa*. R. Hildebrandt, *quaestiones de Aetna emendanda*. G. Klinger, *de scriptorum Latinorum vestigiis quae in Dionysii Halic. historia Romana inveniuntur*. Th. Mathias, *emendationes ad L. Annaei Senecae opera*. R. Opitz, *quaestiones criticae in Senecae et Quintiliani declamationes*. E. Scheidemantel, *de quarta octava nona primi libri Tibulliani elegiis*. III. *Zur Chronologie und Quellenkunde*. Th. Zielinski, *die Schlacht bei Cirta und die Chronologie von 203/202*. C. Buresch, *die Quellen zu den vohandenen Berichten der Catilinarischen Verschwœrung*. P. Krumbholz, *quaestiunculae Ctesianae*. F. Violet, *die Parthica des Asinius Quadratus*. IV. *Antiquarisches*. F. Poland, *de Graecorum sollemnibus ex regum diadochorum nominibus appellatis*. V. *Mythographisches*. R. Holland, *de Alpheo et Arethusa*. J. Schmidt, *de Ulixis in fabulis satyricis persona*. VI. *Grammatisches*. E. Schneider, *quaestiones syntacticae de inscriptionibus priscæ latinitatis*.

— La même librairie annonce encore parmi ses prochaines publications : 1° G. Sotiriadis, *Zur Kritik des Johannes von Antiochia*; 2° K. Tümpel, *Die Aithiopienlænder des Andromedamythos, Studien zur rhodischen Colonisation*; 3° *Juli Frontini stratagematon libri quattuor*, éd. G. Gundermann; 4° *Julii Valerii Res Gestae Alexandri Macedonis, translatae ex graeco Pseudo-Callisthenis*, p. p. B. Kübler; 5° *Flores italici*, conlegit Th. Kock.

— M. Jean-Jacques Salverda de Grave prépare une édition du *Roman d'Eneas*;

et M. O. GLŒDE, un travail sur la rime et l'enjambement chez les poètes allemands du moyen âge.

— M. K. de REINHARDSTTOETNER, de Munich, avait entrepris une collection de réimpressions espagnoles du XVe et du XVIe siècle. Cette collection, qui paraît à la librairie Aug. Hettler, de Berlin, renfermera désormais des réimpressions portugaises. En 1886, avait paru l'*Amphitrion* de Fernan Perez de Oliva. A ce premier volume s'adjoindront successivement : 1° la *Tidea*, de Francisco de las Natas (1550); 2° la *Salamantina*, de Bartholome Palau (1552); 3° une chronique royale portugaise qui se trouve à la bibliothèque de Munich (cod. hisp. 32).

— La librairie Henninger, de Heilbronn, va publier une deuxième édition de l'ouvrage de M. Johan STORM, *Englische Philologie*, et un nouveau livre de M. Gustav KŒRTING, *Encyclopædie und Methodologie der englischen Philologie*.

— M. Alfred-Francis PRIBRAM vient de publier à Vienne, chez C. Gerold, les rapports de l'envoyé impérial François de Lisola (1655-1660). Cette publication, accompagnée d'une introduction et de notes, sera prochainement l'objet d'un compte-rendu.

— M. Hermann HÜFFER a fait tirer à part les articles qu'il avait consacrés à Alfred de Reumont dans l'*Allgemeine Zeitung* (Munich, Cotta. In-8°, 39 p.).

— Le troisième volume de la troisième édition du Lessing-Lachmann, publiée par M. Franz MUNCKER à la librairie Gœschen (Stuttgart), vient de paraître.

— M. K. A. Martin HARTMANN, vient de publier une chronologie des évènements de la vie de Victor Hugo et une liste de toutes les œuvres du poète, classées par année et par mois *(Zeittafel zu Victor Hugo's Leben und Werken, nach den Quellen bearbeitet und als Hülfsmittel für das Studium des Dichters*. Oppeln, Maske, 1886. In-8°, 53 p.).

ALSACE. — *X V Jahrebericht der Realschules in Barr*. Beitrag zur *Geschichte der Herrschaft Barr*, von D. THOMAS. Barr, Gaudemar, 1887, 14 p. in-4°. Ce programme contient le commencement de l'ancienne histoire de la seigneurie de Barr. C'est un écrit à tendance. Barr doit absolument être d'origine germanique, les Gaulois n'y sont pour rien, au dire du professeur allemand. Mais celui-ci nous doit ses preuves : ses arguments ne sont que de pures suppositions qui, comme des toiles d'araignée, restent suspendues en l'air. Il ne fera pas croire que les antiques chemins creux et tous les monuments mégalithiques, y compris le fameux mur païen, qui se rencontrent aux environs de Barr, ne témoignent pas de la présence des Gaulois dans la contrée. Les assertions de M. Alexandre Bertrand sur lesquelles s'appuie M. Thomas sont contredites par Henri Martin, Jules Quicherat, et Ferdinand Keller, de Zurich. Nous omettons à dessein M. Voulot, mais il faut citer les *Matériaux pour une étude des Vosges préhistoriques*, publiés par MM. Bleicher et Faudel.

ANGLETERRE. — La collection des *Simplified Grammars* de la maison Trübner, vient de s'enrichir d'une *Simplified grammar of the Serbian linguage* par M. W.-R. MORFILL. M. A. dont la Revue critique a déjà signalé les travaux. M. Morfill est le meilleur ou plutôt le seul *slavonic scholar* de l'Angleterre. Le résumé compte en tout 70 pages. Il suffit pour les personnes qui veulent simplement avoir l'idée général d'une langue sans avoir la prétention de l'approfondir. — L. L.

AUTRICHE. — Nous avons le regret d'annoncer la mort de M. Jean HANUSZ, docent de sanscrit à l'Université de Vienne. Cette mort s'est produite dans des circonstances particulièrement douloureuses. M. Hanusz, qui allait occuper prochainement une chaire de grammaire comparée à Cracovie, accomplissait un voyage scientifique en Europe. Il avait été étudier sur place les dialectes albanais, il allait entreprendre une tournée dans le pays de Galles. Doué d'une facilité merveilleuse, il avait étudié

toutes les langues indo-européennes; il en parlait un grand nombre. Il est à craindre que le surmenage intellectuel auquel il s'est livré n'ait hâté sa fin. Il a été enlevé en 3 jours à Paris par une fièvre maligne. Il venait de se faire présenter à la Société de linguistique et annonçait l'intention d'en devenir membre perpétuel. Il était né en Galicie en 1858. Il avait été élève de MM. Malinowski, Fr. Müller et Miklosich. Il avait publié de nombreux travaux, tous relatifs à la linguistique dans les revues polonaises, dans l'*Archiv für Slawische Philologie* et dans les Mémoires de l'Académie de Cracovie. Sa mort est une perte irréparable pour la science. — L. Leger.

BELGIQUE. — *La matière brute et la matière vivante,* tel est le titre d'une « étude sur l'origine de la vie et de la mort », que vient de faire paraître M. J. Delbœuf. (Paris, F. Alcan, in-12); si c'est à la *Revue philosophique* qu'il appartient de faire connaître, comme elle le mérite, cette nouvelle publication de l'infatigable professeur à l'Université de Liège, la *Revue critique* a du moins le droit de l'annoncer à ses lecteurs; ils y trouveront, dans ce mémoire de 186 pages, présenté sous toutes ses faces, le problème si obscur de la vie et de la mort; je ne veux pas dire que M. J. D. l'ait entièrement résolu; mais il l'a abordé avec une connaissance si approfondie du sujet; il a su si bien résumer tous les éléments de la question; toutes les manifestations de la vie lui sont si bien connues, qu'il y a plaisir, même pour ceux qui sont étrangers à ce genre d'études, à le suivre dans sa lumineuse et complète exposition. La transformation de la matière brute en matière vivante ou du stable en instable, le rôle de la nutrition, le développement progressif de l'individu, son identité persistante au milieu de ses changements continuels, la constitution de l'organisme et les causes qui la déterminent ou la modifient; tels sont les principaux sujets que M. J. D. passe successivement en revue et examine. Leur énumération suffit pour montrer quel intérêt présente son livre, et la compétence avec laquelle il les a traités promet à ses lecteurs autant de contentement que d'instruction. — Ch. J.

— Voici le programme des concours de la classe des lettres de l'Académie royale, pour 1888 : 1° Faire l'histoire des origines, des développements et du rôle des officiers fiscaux près les conseils de justice dans les anciens Pays-Bas, depuis le xv° siècle jusqu'à la fin du xviii°; 2° Apprécier d'une façon critique et scientifique l'influence exercée par la littérature française sur les poètes néerlandais des xiii° et xiv° siècles; 3° Faire le tableau des institutions civiles et politiques de la Belgique pendant la période qui s'étend depuis le couronnement de Pépin le Bref jusqu'à la confirmation de l'hérédité des fiefs par Hugues Capet en France et par Conrad le Salique en Allemagne; 4° Étude sur les mystiques des anciens Pays-Bas, y compris la principauté de Liège, avant la réforme religieuse du xvi° siècle, leur propagande, leurs œuvres, leur influence sociale et politique; 5° Étude sur les humouristes et les pamphlétaires en langue française en Belgique, de 1800 à 1848. (1,000 fr. pour les 3° et 4° questions; 800 fr. pour la première; 600 pour les deuxième et cinquième). — Pour 1889 : 1° Faire l'histoire des relations politiques du pays de Liège au xvii° et au xviii° siècle avec la France, les Pays-Bas espagnols et les Pays-Bas autrichiens; 2° Quelle a été en Flandre, avant l'avènement de Guy de Dampierre, l'influence politique des grandes villes et de quelle manière s'est-elle exercée? 3° Faire l'histoire de la littérature française dans les livres et les publications périodiques belges de 1801 à 1830; 4° Étude sur Jean Van Boendale au point de vue de l'état social du Brabant à son époque; 5° Faire, d'après les auteurs et les inscriptions, une étude historique sur l'organisation, les droits, les devoirs et l'influence des corporations d'ouvriers et d'artistes chez les Romains. (800 fr. pour chaque question). — Prix de Stassart : un prix de 1,000 fr. sera décerné à l'auteur de la meilleure notice sur la

vie et les travaux de David Téniers (1610-1690). — Grand prix de Stassart : un prix de trois mille francs à l'auteur du meilleur travail sur le sujet suivant : tracer sur la carte de la Belgique et des départements français limitrophes, une ligne de démarcation indiquant la séparation actuelle des pays de langue romane et des pays de langue germanique. Consulter les anciens documents contenant des noms de localités, de lieux-dits, etc., et constater si cette ligne idéale est restée la même depuis des siècles, ou si, par exemple, telle commune wallone est devenue flamande, et vice versa. Dresser des cartes historiques indiquant ces fluctuations pour des périodes dont on laisse aux concurrents le soin de déterminer l'étendue ; enfin, rechercher les causes de l'instabilité ou de l'immobilité signalée. — Prix de Saint-Genois : de mille francs, à l'auteur du meilleur travail, en flamand, sur la question suivante : *Letterkundige en wijsgeerige beschouwing van Coornhert's werken.* — Prix Teirlinck, de mille francs : histoire de la prose néerlandaise avant Marnix de Sainte-Aldegonde.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 30 septembre 1887.

L'Académie décide que sa séance publique annuelle aura lieu le vendredi 18 novembre.

M. Delisle termine la lecture de son mémoire sur les *Opérations financières des templiers.*

Les derniers chapitres de ce travail sont consacrés aux rapports des templiers avec les rois de France. Par un grand nombre de citations tirées des documents authentiques, M. Delisle prouve que le trésor des rois, depuis Philippe-Auguste jusqu'à Philippe le Bel, fut établi au Temple de Paris. Les templiers étaient chargés par le roi d'encaisser les deniers versés par les baillis et sénéchaux et de payer aux créanciers de la couronne les dettes ou les rentes assignées sur leur caisse. A la tête du trésor était un chevalier du Temple, le frère trésorier de la commanderie. M. Delisle donne la liste des frères trésoriers du Temple de Paris et fait connaître les renseignements biographiques qu'il a pu recueillir sur chacun de ces chevaliers.

Philippe le Bel, longtemps avant de supprimer les templiers, leur témoigna sa défiance par les innovations qu'il introduisit dans l'administration de ses finances. Au frère trésorier du Temple de Paris, il adjoignit des trésoriers de son choix, pris en dehors de l'ordre et dont les chevaliers durent subir le contrôle. Puis il créa un second trésor royal, entièrement indépendant de l'ordre, et il l'établit dans son château du Louvre. Les deux trésors royaux fonctionnèrent alors concurremment, mais l'importance de celui du Louvre s'accrut sans cesse.

Lors de la suppression des templiers, le trésor royal établi au Temple continua d'exister pendant quelque temps. Le compte ouvert entre l'ordre et le roi ne put être liquidé régulièrement et l'ordre de l'Hôpital, héritier des biens du Temple, fut contraint d'accepter une transaction dictée par le roi. Le règlement définitif n'eut lieu qu'après la mort de Philippe le Bel.

Dans un des derniers chapitres du mémoire, M. Delisle analyse un curieux fragment de registre conservé à la Bibliothèque nationale. Il montre que c'est le reste du journal des opérations faites à l'un des guichets du trésor du Temple de Paris, pendant une période de dix-huit mois, en 1295 et 1296. Il donne, d'après d'autres documents, des renseignements précis sur les écritures et le système de comptabilité en usage au Temple. Mais il regrette de n'avoir pu trouver de lumière sur la façon dont étaient rémunérés les services financiers rendus par l'ordre au roi et aux particuliers. En échange de la peine qu'ils prenaient et de la responsabilité qu'ils assumaient, les chevaliers du Temple devaient certainement toucher une remise sur leurs opérations, des intérêts pour les sommes qu'ils avançaient ; mais il ne nous en est parvenu aucune trace.

M. Deloche continue et achève la lecture de son mémoire sur les monnaies d'or du roi Théodebert Ier. Ayant établi, dans la première partie de ce mémoire, que toutes les pièces d'or frappées au nom de ce roi devaient, quoique marquées de divers noms de villes, avoir été frappées dans un même atelier, il examine ce qu'on

peut conjecturer avec vraisemblance sur l'emplacement et l'organisation de cet atelier. Il formule la conclusion de ses recherches en ces termes :

« Les monnaies de Théodebert ont, suivant une très juste expression, « un cachet tout romain ». Il y en a même dont le style italien très accentué a été depuis longtemps signalé. C'est qu'elles sont, selon toutes probabilités, l'œuvre d'un personnel d'artistes et d'artisans italiens, que Théodebert amena avec lui au retour de sa campagne victorieuse dans la péninsule, et qu'il installa sans doute à Metz, résidence habituelle et centre d'action des souverains d'Austrasie. »

Julien HAVET.

Séance du 7 octobre 1887.

L'Académie décide au scrutin qu'il y a lieu de pourvoir à la place de membre libre laissée vacante par la mort de M. Desnoyers. L'examen des titres des candidats est fixé au vendredi 4 novembre.

L'Académie décide qu'elle retire du concours la question suivante, qui avait été proposée pour 1887 : « Etude sur les contributions demandées en France aux gens d'Eglise depuis Philippe-Auguste jusqu'à l'avènement de François Ier. »

Les sujets suivants sont remis au concours pour 1890 (terme du concours, 31 décembre 1889) :

Prix ordinaire : « Etudier d'après les chroniques arabes et principalement celles de Tabari, Maçoudi, etc., les causes politiques, religieuses et sociales qui ont déterminé la chute de la dynastie des Omeyyades et l'avènement des Abassides. »

Prix Bordin : « Examen critique de la géographie de Strabon, etc. »

Prix Bordin : « Etude sur la langue berbère sous le double point de vue de la grammaire et du dictionnaire de cette langue; — insister particulièrement sur la formation des racines et sur le mécanisme verbal; — s'aider pour cette étude des inscriptions libyques recueillies dans ces dernières années; — indiquer enfin la place du berbère parmi les autres familles de langues. »

Une commission composée de MM. Derenbourg, Barbier de Meynard, Maspero et Bergaigne est chargée de proposer une question, tirée des études orientales, à mettre au concours pour le prix Bordin.

Une commission composée de MM. Maury, J. Girard, Weil et Croiset est chargée de reviser la rédaction du programme du concours sur la géographie de Strabon.

M. Charles Nisard lit un mémoire qui porte pour titre : *Des poésies de sainte Radegonde attribuées à Fortunat*. La plupart des auteurs ont admis qu'une certaine part devait être attribuée à sainte Radegonde dans la composition de quelques-unes des poésies de Fortunat : mais ils ont simplement entendu par là que ces pièces avaient été écrites sous l'inspiration de Radegonde et que Fortunat était le seul auteur des vers. M. Ch. Nisard appelle l'attention sur un petit poème de Fortunat qui n'a pas été assez remarqué jusqu'ici et où il trouve la preuve formelle que sainte Radegonde était poète elle-même et composait des vers charmants. En outre, il remarque, parmi les poésies attribuées à Fortunat, deux pièces qui, par leur mérite littéraire, lui paraissent l'emporter de beaucoup sur le reste du recueil, et où il se trouve justement que c'est Radegonde qui parle directement et en son propre nom. Il conclut que ces pièces sont l'œuvre de cette princesse et qu'il ne faut pas hésiter à les lui restituer.

Ouvrages présentés : — par M. Barbier de Meynard : 1° *Contes populaires berbères*, recueillis, traduits et annotés par René BASSET; 2° C. DE HARLEZ, *le Texte originaire de Yih-king, sa nature et son interprétation* (extrait du *Journal asiatique*) ; — par M. Croiset : 1° Paul TANNERY, *la Géométrie grecque, comment son histoire nous est parvenue, et ce que nous en savons*, 1re partie : *Histoire générale de la géométrie élémentaire ;* 2° LE MÊME, *Pour l'histoire de la science hellène : de Thalès à Empédocle.*

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 43 — 24 octobre — 1887

223. — Julius Jolly. **Tagore Law Lectures 1883.** Outlines of an History of the Hindu Law of Partition, Inheritance and Adoption, as contained in the original sanskrit treatises. Calcutta, Thacker, Spink and Cº, 1885, p. xi-347, in-8.

M. le professeur Jolly de l'Université de Würzbourg est, avec M. Bühler, le sanscritiste d'Europe qui s'est le plus spécialement occupé du droit hindou. Depuis sa traduction du « Code de Nârada » (1876), dont la *Revue* jadis a rendu compte [1], il n'a pas cessé de poursuivre cette étude avec une louable persévérance, publiant et traduisant des textes, comme la *Vishnusmriti* [2], ou écrivant des monographies sur des points d'histoire ou de doctrine [3]. J'ai eu l'occasion ailleurs [4] de signaler aux lecteurs français la plupart de ces publications. Je n'y reviendrai donc point ici. J'écarte aussi pour le moment celles qui sont en cours d'achèvement et qui ne sont pas encore assez avancées pour faire l'objet d'un compte-rendu [5]. D'ailleurs, pour les résultats géné-

1. Nº du 16 septembre 1876.

2. *The Institutes of Vishnu, together with Extracts from the commentary of Nanda Pandita called Vaijayantî; edited with critical Notes, an Anukramanikâ and Indexes of words and mantras, by Julius Jolly.* Calcutta, 1881. (Bibliotheca Indica.) — *The Institutes of Vishnu, translated by Julius Jolly.* Oxford, 1880. (Sacred Books of the East.)

3. *Ueber die rechtliche Stellung der Frauen bei den alten Indern nach den Dharmaçâstra.* Sitzungsberichte de l'Académie de Munich, 1876. — *Ueber das indische Schuldrecht.* Ibidem, 1877. — *Ueber die Smrititexte der Haug'schen Handschriftensammlung.* Zeitschr. d. deutsch. Morgenl. Gesellsch, 1877. — *Das Dharmasûtra des Vishnu und das Kathakagrihyasûtra.* Sitzungsberichte de l'Académie de Munich, 1879. — *Ueber die Systematik des indischen Rechts.* Zeitschr. für vergleich. Rechtswissensch, 1879. — *Die juristischen Abschnitte aus dem Gesetzbuch des Manu.* Ibidem, 1881.

4. Dans les *Bulletins* de la *Revue de l'histoire des religions.*

5. *Nâradasmriti, edited with critical Notes and Commentary*, fascic. I. Calcutta, 1885 (Bibliotheca Indica). Cette édition donne le fragment de l'ancienne rédaction retrouvé par M. Bühler, avec ce qui reste du vieux commentaire d'Asahâya. Elle confirme l'opinion que j'émettais ici même, dans mon compte-rendu de la tra-

raux, le présent ouvrage est en quelque sorte le résumé de tous les autres.

Les « Tagore Law Lectures » sont une de ces institutions comme l'Angleterre en fait naître partout où elle met le pied, et que ne connaissent guère les pays qui ont le bonheur de posséder un ministère de l'Instruction publique bien organisé. Fondées, il y a une vingtaine d'années, par un riche lettré bengalais, elles consistent en une série annuelle de leçons professées à l'université de Calcutta, sur un sujet de droit hindou, musulman ou anglo-indien, au choix du *lecturer*. Celui-ci est désigné chaque fois pour une année seulement (à l'origine, il l'était pour trois ans) par le Sénat de l'Université, dont le choix n'est soumis à aucune condition de titre, de profession ou nationalité, et qui d'ordinaire fait appel à des hommes désignés d'avance par leurs travaux. Les leçons une fois prononcées, sont publiées aux frais de la fondation. Appelé à cet honneur pour l'année 1883, M. J. se rendit de Würzbourg dans l'Inde [1] et, devant un auditoire bien nouveau pour lui, exposa ce qu'il entendait par l'histoire et le développement du droit hindou.

Les douze leçons de M. J. traitent successivement : I-III, des documents du droit hindou : 1° les commentaires et les digestes, la partie en général la plus moderne de cette littérature, consistant en œuvres souvent datées, nullement apocryphes, et qui approche le plus de ce que nous appelons une littérature juridique ; c'est à ces écrits que se rapportent les différences de doctrine que, depuis Colebrooke, on désigne du nom d'écoles ; 2° les textes qui nous sont parvenus sous la forme de *sûtras* et les *dharmaçâstras* ou « Codes de Loi » proprement dits ; les uns, quand ils n'ont pas été trop remaniés, se rattachant étroitement aux écoles védiques ; les autres constituant une littérature entièrement apocryphe [2] et, en général plus récente, bien qu'il s'en faille de beaucoup que les relations chronologiques entre les deux classes d'écrits soient tirées au clair ; 3° les petites smritis versifiées et les fragments, classe qui comprend des textes de tout âge, la plupart apocryphes et en nombre à peu près indéterminé. Il suffit de découper dans un Purâna,

duction du Code de Nârada, à savoir que la fameuse introduction placée en tête du code, ne doit pas être de beaucoup postérieure au reste de l'ouvrage, si, comme j'incline, à le croire, elle n'en est pas contemporaine. Elle se retrouve en effet essentiellement la même dans la vieille rédaction commentée par Asahâya. — *Manutîkâsangraha, being a series of copious Extracts from six unpublished Commentaries of the Code of Manu* (Medhâtithi, Govindarâja, Nârâyana, Râghavânanda, Nandana, Anonyme kashmîrien). Fascic. I, Calcutta, 1885. (Bibliotheca Indica.) — En ce moment même, paraît dans l'*Oriental Series* de Trübner, une nouvelle édition du texte de Manu, pour laquelle M. Jolly a utilisé les indications fournies par ces anciens commentateurs.

1. M. J. a raconté son voyage dans la « Deutsche Rundschau » de 1884 : *Eine Reise nach Ostindien*.

2. Ce qui n'entraîne pas nécessairement une idée de supercherie. L'attribution pseudonyme était avant tout une affaire de mode et de tradition littéraire.

ou n'importe où, quelques tirades sur une observance ou sur un point de coutume quelconque, de les coudre bout à bout et de les mettre au nom du premier *r*ishi venu, pour fabriquer un texte de ce genre. Il est juste toutefois d'ajouter que les anciens commentateurs ont établi un certain choix; — IV, de la famille : le mariage, la condition de la femme, la puissance paternelle, la condition des enfants, le droit de primogéniture; — V-VI, de la nature et du régime des biens et de la loi des partages avec les changements qu'elle a subis; — VII, de l'adoption; — VIII-IX, du droit de succession, de ses conditions et de ses limites; — X-XI, des biens propres de la femme et de la façon dont ils se transmettent; — XII, des incapacités en fait de succession. En appendice, M. J. a ajouté le texte sanscrit des nombreuses citations faites dans les leçons d'après des ouvrages inédits; une note sur le droit hindou tel qu'il s'est conservé en Birmanie, principalement d'après les travaux récents de MM. Jardine et Forschhammer; la traduction des chapitres du *Dattakaçiromani* (ouvrage sur le droit d'adoption) qui n'avaient pas encore été rendus en anglais; la liste des traités inédits auxquels il est référé dans les leçons; enfin un Index général, qui pourrait être plus détaillé.

Sauf la théorie des échanges et de la dette, c'est donc tout le droit civil hindou que M. J. a soumis à un soigneux examen, et, cet examen, il s'est attaché, conformément au titre du livre, à le maintenir sur le terrain historique. En d'autres termes, il étudie chaque institution de façon à faire ressortir les différences qu'elle présente à travers cette longue suite de textes, et il cherche à expliquer ces différences en les ramenant à un développement régulier. Les discussions, toujours nourries de fait, témoignent chez l'auteur d'une grande familiarité avec les questions de droit et de législation comparée; aussi personne ne se séparera de ce livre sans en avoir retiré un très grand profit. Les défauts sont le style, qui est d'un étranger écrivant dans une langue qui n'est pas la sienne, et la composition, qui est parfois confuse [1]. Mais je dois dire que cette confusion provient en partie du sujet même et du point de vue auquel il est envisagé ici. Tous les artifices du monde ne l'auraient pas fait éviter à l'auteur, du moment qu'il prétendait introduire un ordre historique dans des faits qui ne le comportent pas toujours. Ceci m'amène à dire quelques mots sur le point où je suis obligé de me séparer de M. Jolly.

Il y a plusieurs années déjà que M. Nelson, exagérant certaines vues de feu Burnell, poussa une charge à fond contre l'administration de la

1. Ces défauts sont rendus plus sensibles par la médiocre exécution matérielle du livre, imprimé à Calcutta, quand l'auteur était de retour en Allemagne. La correction rendue ainsi fort difficile, laisse beaucoup à désirer, et l'errata pourtant fort long, est loin d'avoir tout réparé. Trop souvent, au milieu de quelque discussion déjà embrouillée par elle-même, on est dérouté par une négation qui manque ou qui est de trop. En un endroit même, toute une demi-page est imprimée deux fois.

justice dans l'Inde. A l'entendre, il fallait demander soigneusement ses titres d'authenticité à cette législation suspecte et rendre surtout la justice d'après la coutume. Il y avait beaucoup de vrai dans cette attaque; mais, dans la pratique, elle aboutissait d'un côté à confondre la jurisprudence avec l'archéologie juridique et de l'autre, à l'anarchie [1]. M. J. a pris à peu près le contre-pied de la théorie de M. Nelson. Pour lui, cette littérature juridique est bien la législation de l'Inde. Ce n'est pas qu'il la confonde avec ce que l'Occident entend par ce mot, ni qu'il mette le Code de Manu de pair avec celui de Justinien. Mais il y voit la coutume écrite, non seulement tenue pour sainte, ce qui est incontestable, mais universellement pratiquée et régulièrement appliquée, comme elle l'est de nos jours, par les pouvoirs publics. Il estime qu'elle est toujours restée pour ainsi dire en contact avec la réalité des faits, se modifiant à mesure que ceux-ci se modifiaient, de façon à en donner toujours la vraie représentation. Je pense que, sur tout cela, il faut en rabattre. Je ne reviendrai pas sur les raisons plusieurs fois données ici-même [2], qui me font croire que la Smriti a toujours été médiocrement pratiquée, et d'autant plus médiocrement, qu'on remonte plus haut dans le passé. De nombreuses populations ne l'ont jamais adoptée que pour la forme et, même dans les milieux où l'on fait profession d'une orthodoxie correcte, elle n'a pas entièrement prévalu. Les râjas de Tanjore prétendaient certainement ne pas vivre en dehors de la loi sainte et, si je ne me trompe, l'un d'eux a même fait rédiger un de ces codes. Il n'en est pas moins vrai que, dans leur famille, la succession se fait jusqu'à ce jour dans la ligne féminine. Que devient avec cela la succession fondée sur le droit des *sapindas?* L'incapacité civile résulte (dans beaucoup de cas, encore maintenant, devant les tribunaux anglais) de la perte de la caste : celle-ci, à son tour, résulte d'infractions, entre autres, aux règles du connubium et de la commensalité, règles d'une variété infinie selon les localités, dont la minutie est allée toujours grandissante, et dont les textes écrits n'ont suivi le développement que *pede claudo*. Les faits semblables ne sont pas rares, qui établissent que la loi officielle n'a été souvent qu'une représentation très incomplète et parfois tout à fait infidèle de la coutume vraie, et que, chaque fois qu'il y a eu conflit entre les deux, c'est la première qui d'ordinaire a eu le dessous. Elle reconnaît du reste elle-même que la coutume fait loi et, si elle ajoute « à la condition de n'être pas contraire à la Smriti », c'est là une de ces restrictions dont nous pouvons lui faire grâce. Il y a donc dans la Smriti, même dans les chapitres qui sont relatifs au droit civil, un élément artificiel, arbitraire, de tradition plutôt littéraire que juridique, et dont la présence fait que les variations de cette Smriti ne constituent pas non plus, à proprement parler, un développement historique. La meilleure preuve en est peut-être le travail même de M. J. et la

1. Voir la *Revue* du 29 juin 1878 et du 28 août 1882.
2. Entre autres dans les trois articles rappelés ci-dessus.

peine qu'il a dû prendre pour établir ce développement. Il a beaucoup insisté sur les différences de doctrines connues sous le nom d'écoles, école du Bengale, école de Bénarès, écoles de Bombay, du Dekhan. Ces écoles représentaient-elles réellement le droit de ces régions? Y étaient-elles sorties de la coutume? Pour être édifié à cet égard, on n'a qu'à voir, dans les leçons de M. J., le désordre de leur tradition, la façon fantaisiste dont elles se font des emprunts, sans égard pour le voisinage géographique ni pour les affinités réelles des populations. Des doctrines peuvent bien voyager ainsi, mais non pas des coutumes. Que ces doctrines aient eu à la longue une influence sur le droit de ces régions, celui qui s'administrait obscurément dans les pancayats, et que cette influence soit devenue décisive avec l'organisation juridique anglaise, personne ne songera à le nier. Et j'ajoute que personne ne doit le regretter. Ç'a été le tort de M. Nelson de vouloir tirer des effets pratiques de ces discussions archéologiques, de même que c'est peut-être celui de M. Jolly de trop redouter ces mêmes effets. Etre sceptique à l'égard de cette législation dans le passé, ce n'est nullement en compromettre l'autorité dans le présent. Il faut à l'Inde un droit écrit et, d'ici à longtemps, les Anglais ne sauraient en trouver un qui fût plus à leur convenance que celui-ci; car, outre l'avantage d'une pratique rigoureuse bientôt séculaire, il a celui d'avoir toujours été accepté en théorie. L'essentiel est de l'appliquer avec discernement, en le tempérant par la coutume quand celle-ci est bien authentiquement établie.

A. Barth.

---

224. — Fr. Knoke, **Die Kriegszüge des Germanicus in Deutschland.** Berlin, 1887, in-8, 566 pages avec 4 cartes. Librairie Gaertner.

— Th. Mommsen, **Die Oertlichkeit der Varusschlacht.** Berlin, 1885, in-8, 64 pages. Librairie Weidmann.

Une des période les plus attachantes et les plus célèbres de l'histoire romaine au Ier siècle de notre ère est celle où Rome essaye de soumettre la Germanie soulevée à la voix d'Arminius, et de rétablir solidement sa domination dans la vallée du Weser. Germanicus est le dernier représentant de cette politique offensive et ce sont les expéditions malheureuses qu'il conduisit contre les Germains qui amenèrent l'empereur Tibère à renoncer définitivement à une entreprise aussi dangereuse qu'inutile à la sécurité de l'empire. Pour la première fois, Rome recule et cela, devant la Germanie.

On conçoit qu'un pareil sujet soit cher aux savants allemands. Aussi a-t-il été souvent étudié. Il suffit, pour s'en convaincre, de jeter les yeux sur la bibliographie qui commence le livre de M. Knoke; trois grandes pages, en caractères serrés, sont remplies par les titres des ouvrages relatifs à la question et qui tous, ou à peu près, ont été publiés

en Allemagne. Pourtant, M. K. n'a pas hésité à revenir sur ces faits déjà tant de fois examinés ; il l'a fait avec ce soin du détail, une science des menus faits, une perspicacité qu'on ne saurait trop louer. Il ne faut pas chercher dans ce livre des vues d'ensemble ou des récits colorés ; c'est une suite d'études topographiques presque méticuleuses qu'il faudra consulter toutes les fois qu'on voudra s'occuper des campagnes de Germanicus et des questions de toutes sortes qu'elles soulèvent.

Le travail débute, comme il convient, par une étude critique sur les ressources dont dispose l'historien pour connaître cette période : les textes des auteurs, Tacite, qui a certainement eu sous les yeux le récit d'un témoin oculaire des expéditions — « le nom de ce témoin est oublié, dit l'auteur, mais ses notes survivent dans les Annales de l'histoire ». — Dion Cassius qui, pour la catastrophe de Varus, reproduit aussi le récit d'un témoin oculaire, Zonaras, Ptolémée ; les restes des routes, des retranchements, des camps antiques qui subsistent encore ; les trouvailles d'armes et de monnaies qui ont été faites à certains endroits ; les noms géographiques modernes, et la topographie du pays.

L'auteur aborde alors son sujet et expose successivement les opérations militaires des années 14, 15 et 16. La partie relative à la campagne de l'an 15 est peut-être la plus intéressante. On sait quels furent les évènements. Ségeste délivré, l'armée romaine se mit en marche contre les Bructères ; le pays entre l'Ems et la Lippe fut ravagé ; puis, comme on n'était pas éloigné de la forêt de Teutobourg où étaient tombées les légions de Varus, on se détourna un peu pour donner la sépulture aux restes des malheureux soldats. Ce devoir rempli, on poussa plus avant. Ici commencèrent les malheurs. La cavalerie se laissa attirer par Arminius dans une embuscade dont l'infanterie la dégagea à grand peine et il fallut songer à la retraite ; ce fut au milieu de toutes sortes de dangers qu'on revint jusqu'au Rhin.

On ne pouvait se dispenser, à propos de cette campagne, d'étudier, sous le rapport de la topographie, la défaite de Varus ; l'auteur n'a pas reculé devant cette nécessité et ce n'est pas une des parties les moins originales de son livre. Il passe en revue toutes les opinions émises avant lui sur la question et les discute ; il s'attaque, en particulier, à celle que M. Mommsen a soutenue dans une brochure spéciale intitulée « Le lieu de l'affaire de Varus » et qu'il a reproduite dans une note du V[e] volume de son *Histoire romaine*. D'après M. Mommsen, le général romain quittant le camp d'été situé sur le Weser, peut-être dans les environs de Minden, se serait dirigé vers Osnabrück, et aurait été écrasé probablement dans la chaîne du Wiehen, située un peu au nord de cette ville et qu'il fallait traverser pour regagner ses quartiers d'hiver. L'armée aurait péri dans les marais qui avoisinent la ville de Venne. Cette opinion, qui semble parfaitement admissible en soi, repose surtout sur le fait qu'on a trouvé sur ce point un nombre relativement considérable de monnaies d'or, d'argent et de

cuivre, datant de la fin de la République ou du règne d'Auguste (antérieurement à l'an 9), tandis qu'on n'y a, pour ainsi dire, pas rencontré de monnaies d'une date postérieure. Ces pièces sont trop éparpillées et de trop de métaux différents pour appartenir à un trésor; de plus les Germains de l'intérieur n'avaient pas assez de commerce avec Rome à cette époque pour posséder tant de numéraire — Tacite dit même (*Germ.*, 5) qu'ils ne se servaient pas d'argent pour les échanges —; il semble donc que ces monnaies soient les restes d'une grande armée anéantie. C'est là le principal argument sur lequel s'appuie l'identification proposée par M. Mommsen. — L'originalité de cet argument, qui est très attrayant, la façon dont les faits sont présentés et la grande autorité de l'historien semblaient avoir entraîné la conviction générale.

Cette conviction, M. K. ne la partage pas; et il produit, à l'appui de l'opinion qu'il présente, des faits et des considérations qu'il n'est pas permis de négliger. Il fallait d'abord établir que les monnaies trouvées aux environs de Venne ne pouvaient guère provenir des soldats de Varus. M. K. l'a-t-il démontré aussi pleinement qu'il le croit? Si je saisis bien sa pensée, elle peut se résumer ainsi : On n'a pas trouvé en tout trois cents pièces de monnaies. D'un nombre aussi mesquin, vous ne pouvez pas conclure que vous êtes sur le lieu de la destruction de *trois légions*. Vous dites, il est vrai, que les Germains ayant eu tout le temps de dépouiller les cadavres, ces monnaies ont appartenu sans doute à quelques soldats ou officiers tombés à l'écart et dont les corps n'ont pas subi les profanations des vainqueurs; mais, en ce cas, ce n'est pas le gros de l'armée qui a péri là et votre conclusion repose sur une base fragile. C'est aller trop loin et s'en prendre aux termes plus qu'aux idées. On peut, ce semble, supposer sans trop de témérité et c'est, je crois, ce qu'a supposé M. Mommsen, que l'armée entière a été massacrée dans les environs de Venne, que les Germains ont fait main-basse sur la bourse des soldats romains morts, mais qu'un certain nombre de pièces de monnaies leur a échappé, ce qui était inévitable, et que celles qu'on a retrouvées dans la région sont de cette catégorie. Le tout est que cette hypothèse s'accorde avec les données topographiques que nous avons gardées sur la question.

C'est là où M. K. reprend l'avantage. Il discute point par point l'itinéraire adopté par M. Mommsen et fait ressortir les impossibilités qu'il y rencontre; — c'est ainsi qu'un certain épisode de l'action qui se passa, suivant Dion Cassius, sur un terrain argileux, aurait eu lieu, si l'on admettait les conclusions de M. Mommsen, sur un terrain sablonneux, puis il propose une solution toute différente. Suivant lui, Varus quittant Rehme sur le Weser aurait suivi d'abord la rive droite de la Verra, puis coupé cette rivière un peu au sud de son confluent avec l'Else dont il aurait longé le cours jusqu'à Uhlenberg; de là, il aurait franchi la Hase, gagné les hauteurs de Borgloh et marché vers le col d'Iburg qu'il n'aurait pu franchir; il se serait alors en-

gagé dans le pâté montagneux situé au sud de la Düte. La catastrophe finale aurait eu lieu dans le Habitschwald, pays boisé et marécageux, qui se trouve au S.-O. d'Osnabrück. Toutes ces identifications sont appuyées de faits très précis et observés sur place, à ce qu'il semble. Un dernier argument, et celui-ci d'un autre genre, vient couronner la démonstration. Le mot *Teutoburg*, conservé par Tacite, donnerait, en allemand moderne, Düteburg ou Düteberg, et s'applique à merveille au pays de forêts situé au sud de la Düte. Toute trace du *Teutoburgiensis saltus* n'a donc pas disparu dans la toponymie actuelle.

Quant à la présence des monnaies près de Venne, M. K. l'explique tout autrement que M. Mommsen. Dans l'expédition de Germanicus, en l'an 15, le général, après avoir donné la sépulture aux soldats de Varus, poursuivit les rebelles dans le pays d'Osnabrück. C'est alors qu'Arminius entraîna sa cavalerie dans une embuscade qui l'aurait amenée précisément près de Venne. Les pièces d'or, d'argent et de cuivre retrouvées dans les environs auraient appartenu aux soldats morts dans cette expédition et enterrés en toute hâte dans le pays par leurs compagnons d'armes, ou disparus dans les marécages où l'ennemi les avait poussés. Cette bataille n'est séparée de la défaite de Varus que par une période de six ans et les arguments chronologiques qu'on a fait valoir pour rapporter les monnaies trouvées près de Venne à la défaite de Varus s'appliquent également et mieux encore peut-être aux évènements de l'an 15. Le système est habilement bâti et appuyé d'arguments très sérieux auxquels il est bien difficile de ne pas se rendre, au moins dans l'ensemble.

Néanmoins on aimerait à savoir s'il a été fait, dans le Habitschwald, quelques-unes de ces trouvailles archéologiques qui signalent d'habitude les grands champs de bataille. L'auteur n'en parle pas; une semblable confirmation de sa théorie ne serait cependant pas inutile.

Le reste du livre mérite les mêmes éloges; je ne peux pas en parler avec autant de détails. Je tiens seulement à signaler les emplacements que l'auteur assigne aux deux combats livrés dans la campagne de l'an 16. La première eut lieu, on le sait, dans les plaines d'Idistaviso (non Idistavisus, d'après M. K.). On était à peu près d'accord jusqu'ici pour placer le lieu de la lutte entre Minden et Hameln. C'est aussi l'opinion qu'admet M. K., mais en précisant. La plaine d'Idistaviso s'étend, d'après lui, entre le Weser et les montagnes, dans le voisinage de la petite ville d'Eisbergen. Non-seulement le récit de Tacite nous mène à cette conclusion, mais encore *Idistaviso*, en allemand moderne, donne ou peut donner Eisfeld. Le même élément *Eis*, qui se retrouve dans les deux mots Eisfeld et Eisbergen, permet de les rapprocher l'un de l'autre et, par suite, de fixer la position du *campus Idistaviso*. De plus, Tacite raconte qu'avant la bataille, les Germains s'étaient rassemblés dans une forêt consacrée à Hercule. Or non loin d'Eisbergen, dans les montagnes, se trouve un lieu appelé Areusburg. Le premier élément de

cet ethnique *(Arensburg = Aresburg = Eresburg)* est Er *(Eor* ou *Her)* qui n'est autre que le nom de la divinité guerrière des Germains. On conçoit aisément que les Romains aient assimilé ce dieu étranger à Hercule, et le nom moderne expliquerait d'une façon très satisfaisante la tradition recueillie par Tacite. Ici encore les conclusions de M. K. sont aussi nouvelles qu'intéressantes.

La dernière bataille de cette campagne aurait été livrée non loin du lac de Steinhud, un peu au sud-ouest. C'est la position qu'on lui avait déjà assignée (Cf. Mommsen, *Röm. Gesch.*, V, p. 49, note 1).

Le livre se termine par des aperçus très justes sur le résultat des expéditions glorieuses, mais peu heureuses de Germanicus. Il s'y trouve naturellement quelques phrases chaleureuses à la louange des Germains; il faut reconnaître qu'elles sont à leur place et que l'auteur est resté dans une sage mesure.

R. CAGNAT.

---

225. — **Verisimilia.** Laceram conditionem Novi Testamenti exemplis illustrarunt et ab origine repetierunt A. PIERSON et S. A. NABER. Amstelodami apud P. N. Van Kampen et Fil., 1886. 1 vol. in-8, pag. 295.

La collaboration d'un théologien érudit et d'un helléniste de profession s'appliquant à la critique du texte du Nouveau-Testament, devait produire un ouvrage curieux à plus d'un titre. Les recherches de MM. Pierson et Naber, ont causé, en Hollande, en Allemagne, en France, une grande surprise et seront peut-être utiles, sinon par les résultats critiques auxquels ces deux savants sont parvenus, au moins par la forte secousse qu'ils ont donnée aux théologiens de profession, en mettant en question la solidité du terrain même sur lequel ils opèrent. C'est ainsi qu'en brouillant tout, les esprits les plus téméraires contraignent souvent les autres à un examen plus approfondi des questions et à une meilleure reconstitution de l'histoire du passé.

Il ne s'agit pas, pour MM. P. et N., d'améliorer par endroits le texte altéré ou douteux du Nouveau-Testament. Ce serait vouloir, selon leur propre devise, guérir un mal de doigt chez un hydropique. D'après eux, le texte des premiers livres chrétiens n'est pas un texte original; il est le résultat de l'aggrégation fortuite ou intentionnelle de fragments dont beaucoup sont antérieurs même à l'ère chrétienne, et qu'au second siècle des mains pieuses, mais maladroites, ont, tant bien que mal, cousues ensemble. Les lettres de Paul, au moins celles dont l'authenticité n'a jamais été sérieusement ébranlée, sembleraient devoir faire exception à cette manière de voir. C'est à ces épîtres que les deux savants se sont précisément attaqués de préférence, estimant sans doute que s'ils faisaient prévaloir leur explication pour les épîtres aux Galates, Corinthiens, Romains, Thessaloniciens, elle irait de soi, pour le reste des li-

vres. La tentative est originale et hardie, pour ne rien dire de plus; voyons ce qu'il en faut penser :

Le volume, où ils ont exposé en un latin courant leurs observations et leur théorie, se compose de deux parties fort inégales. La première est formée d'une série d'études critiques sur les épîtres de Paul dans l'ordre suivant : 1re épître aux Thessaloniciens; 2e épître aux Thessaloniciens; épître aux Galates; 1re épître aux Corinthiens; 2e épître aux Corinthiens; épître aux Romains. Cette première partie forme plus des deux tiers du livre. La seconde renferme une série de dissertations : 1° sur le caractère de Paul dans le livre des Actes des apôtres; 2° sur quelques morceaux du 4e évangile; 3° sur les diverses opinions des premiers chrétiens touchant le Christ, etc. Nous ne parlerons ici que de la première partie, non-seulement parce qu'elle est la plus importante, mais aussi parce que la méthode suivie par nos deux auteurs s'y montre avec plus de netteté et de logique.

On a vu quelle idée désespérée MM. P. et N. ont de l'état actuel et de la formation chaotique du texte des livres sacrés des chrétiens. Quelque étranges que soient les observations qu'ils nous livrent et l'hypothèse qu'ils en déduisent, il ne nous paraît pas cependant possible, dans l'état actuel de la science, de leur opposer une fin de non-recevoir. La tradition du texte actuel du Nouveau-Testament peut être remontée et contrôlée sûrement jusqu'aux temps d'Irénée. Mais de là jusqu'à l'apôtre Paul, le premier écrivain chrétien, il y a un siècle plein d'obscurités, d'agitations, de libres et audacieuses initiatives. Impossible de savoir comment les premiers textes chrétiens ont traversé cet intervalle, ce qu'ils y ont gagné ou perdu. Les livres, surtout les livres religieux, étaient un bien commun dont chacun faisait un peu ce qu'il voulait. Lorsqu'on est persuadé que les épîtres dites *pastorales* ont été rédigées alors; qu'on discerne dans l'*Apocalypse* des éléments de diverses origines; quand on se rappelle le problème singulier que pose à la critique littéraire la formation des évangiles dits *synoptiques*, ou seulement lorsqu'on constate que la fin de l'évangile de *Marc* actuel a remplacé la conclusion originale du livre; que l'anecdote de la femme adultère, dans le 4e évangile, n'appartient, en aucune façon, à ce document; que l'épître aux Romains a quatre ou cinq finales superposées; que dans la seconde aux Corinthiens, enfin, au chap VI, 13, a été inséré un feuillet égaré d'une autre épître; lorsqu'on réunit tous ces faits et qu'on en tient sérieusement compte, il est difficile de repousser *à priori* la suspicion générale dont MM. P. et N. sont partis dans leur investigation critique des lettres mêmes de Paul. Mais autre chose est une possibilité générale et abstraite, autre chose une démonstration. Or, nous n'hésitons pas à dire qu'au point de vue scientifique, le seul qui nous intéresse ici, celle qu'ont tentée les deux savants, est des plus malheureuses et des plus stériles. On trouvera ce jugement sévère, nous devons le justifier.

Il y a deux choses dans la discussion de MM. P. et N. : des observations directes sur le texte des épîtres de Paul et une hypothèse historique pour expliquer l'état de ce texte. Or les observations critiques sont faites d'après une fausse méthode, et l'hypothèse manque absolument de fondement et même de vraisemblance.

1° Sans doute il faut accorder à nos deux savants que les épîtres de Paul sont difficiles à entendre. Déjà au second siècle l'auteur de la seconde épître de Pierre y signalait des δυσνόητά τινα, et l'on sait que les commentateurs sont loin d'être d'accord sur tous les points. Mais de là à les déclarer absolument inintelligibles, il y a loin. Les tragédies d'Eschyle ou les odes de Pindare ne sont pas toujours très transparentes. Que dirait M. N. si, en raison des difficultés qu'elles présentent, nous soutenions qu'elles ne sont que des compilations informes d'un grammairien d'Alexandrie? Rien de plus superficiel et de plus arbitraire que les jugements de MM. Pierson et Naber. Ils se mettent à lire une épître de Paul : à chaque singularité de style ou de raisonnement, partout où l'auteur ne suit pas le bon sens le plus vulgaire, la logique ou la rhétorique classique la plus régulière, à la moindre ellipse un peu forte, à la première licence littéraire d'un génie créateur, impatient et primesautier, qui de plus écrit dans une langue qui n'est pas la sienne, nos deux savants s'écrient : *Hoc quidem est suspicionis plenum; quis sanus ita scribat?* Il y a des pages qui sont remplies de ces épithètes où se résume toute leur critique : *Inepte*, *absurdum*, *mediocris scriptor*, ou encore : *Hæc nimis languent*, etc.

A notre avis, cette critique toute subjective ne peut conduire à rien qu'à prouver que l'auteur des épîtres en question n'écrivait pas dans le goût et suivant la logique des savants de notre âge, ce qui *a priori* peut être accordé. La première règle de la critique historique, c'est de sortir de nos habitudes mentales pour nous transporter dans celles d'un temps ancien; il y a là un effort à faire, et l'effort est plus grand encore quand il s'agit d'un esprit original et qui, né et grandi dans une autre forme de penser que la nôtre, est appelé à remplir une mission aussi difficile et nouvelle que celle de l'apôtre des Gentils. Un savant disait précisément, à propos de textes juifs ou chrétiens, qu'il fallait savoir traduire « le sémitique en japhétique ». Mais pour cela, est-il encore besoin de savoir entrer dans les formes sémitiques de penser qui régnaient dans les premières communautés chrétiennes. Vous dites : « Cela est absurde. » C'est dire simplement que cela date d'une autre époque et provient d'un autre génie que les vôtres.

Cette règle est élémentaire et nous éprouvons quelque embarras à la rappeler ici. Mais comment ne pas le faire quand nous la voyons si naïvement méconnue? Nous avons essayé de découvrir par quelle règle, à défaut de celle-là, MM. P. et N. se sont laissé guider. Ils ne le disent nulle part d'une façon expresse; mais le procédé dont ils usent est si constant qu'on peut y voir l'application réfléchie d'une théorie. Ainsi,

en présence de 2 Cor. II, 5-11, ils écrivent ceci : « Verbum verbo reddere conabimur quo ingentes difficultates melius appareant. » Et devant ce mot-à-mot réalisé, ils s'écrient : « Quid attinet demonstrare neminem unquam tam hiulca et hiantia scribere potuisse? Quam stulta arrogantia! etc. (p. 100). Plus loin (p. 284), à propos d'un savant théologien allemand, ils émettent le vœu suivant dans lequel ils opposent leur méthode d'interprétation à la sienne : « Utinam requiescens ab omni polemicâ et apologeticâ, doctus vir Epistulam ad Galatas aliquando interpretari vellet, sive latino sermone, sive vernaculo. Modo ne paraphrastice, quemadmodum hodie solent, sed, quod fidi interpretis est, *verbum verbo.* » Comp. encore p. 290-291. Ainsi, d'après MM. P. et N., le seul moyen sûr de juger si un texte ancien enferme un sens admissible ou des absurdités et des non-sens, c'est de le traduire mot à mot dans une autre langue, comme le latin, ou même dans une langue moderne! Nous ne sommes plus étonné des jugements sommaires et péremptoires, des adverbes et des adjectifs vitupérants, dont leur travail est semé. Nous avons la clef de leur critique; la méthode étant donnée, le résultat ne pouvait être différent. Mais nous doutons fort que cette méthode ait jamais l'approbation des hommes qui visent à l'intelligence de l'antiquité ou d'une race éloignée de la nôtre. C'est le cas de répéter *tradutore, traditore*. Si le procédé du *verbum verbo* triomphait, c'en serait fait, nous l'avouons, des épîtres de Paul, mais nous demandons quel document grec, hébreu, chinois, arabe ou égyptien, résisterait à un pareil traitement? MM. P. et N. ne veulent pas de la paraphrase : soit, mais ne pouvons-nous pas faire un effort pour penser dans les formes mêmes d'une langue antique? S'ils avaient fait cet effort, nous osons croire qu'ils auraient jugé tout autrement les épîtres aux Galates, aux Corinthiens et aux Romains. Ils y auraient découvert une logique interne qui n'est pas toujours, sans nul doute, la nôtre, mais qui est d'une force singulière et sert de fil conducteur à tous ceux qui, convenablement préparés, s'engagent dans cette lecture. Malheureusement, les aspérités du détail, étudiées au microscope, les ont empêchés de saisir la puissante architecture de l'ensemble et l'unité de la construction entière.

2° Les observations critiques des deux savants ne sont pas désintéressées. Elles ont pour but de préparer la solution plus étrange encore qu'ils ont imaginée. Quand ils ont montré que tel morceau est inintelligible, ils le purifient, en élaguant tantôt quelques mots, tantôt de longs fragments qui ne sauraient provenir de la même main. Ils arrivent ainsi à décomposer les épîtres de Paul dans les éléments divers qui ont servi à les former. Ils en distinguent deux espèces principales : d'abord des morceaux d'une philosophie spiritualiste et rationnelle très hardie, où toute valeur est déniée à la loi de Moïse et où le culte en esprit et la foi intérieure sont substitués au culte de la lettre et des rites, culte sans attache particulière au Christ des Chrétiens, pas plus qu'à

aucune autre tradition historique : quelque chose comme « la religion dans les limites de la raison ». Ces morceaux, d'une si étonnante philosophie, proviennent, à les entendre, d'une secte juive toute spiritualiste, affranchie de toute servitude religieuse, et qu'ils nomment la secte des *pneumatici*. Elle était probablement antérieure au christianisme lui-même. Plus tard, au second siècle, un personnage énigmatique qu'ils nomment *Paulus episcopus*, préoccupé d'édification et de discipline ecclésiastique, a repris ces morceaux *pneumatiques*, les a adoucis, paraphrasés, expliqués en composant les lettres pastorales que nous avons aujourd'hui. Ainsi le Paul, apôtre des païens, l'adversaire des judaïsants, le théologien militant du premier âge, comme le grand missionnaire, disparaît de l'histoire et ses écrits avec lui.

Cette hypothèse vaut-elle beaucoup mieux que l'exégèse dont elle est le fruit? Le droit de faire des hypothèses est incontestable. Mais ici, comme en exégèse, il y a des règles à observer ou des conditions à remplir. Ce sont ces règles ou ces conditions qui distinguent une hypothèse scientifique d'une conjecture purement fantaisiste. Or, la première de ces conditions, c'est qu'une hypothèse ait un point d'appui résistant ou dans les faits contemporains ou dans les textes eux-mêmes. Or, celle qu'ont imaginée MM. P. et N., pour expliquer la formation des épîtres de Paul, est absolument en l'air.

Tout revient à ces deux éléments : la secte juive des *pneumatici*, et le *Paulus episcopus* du second siècle. Ce sont deux fictions historiques absolument gratuites.

Parlons d'abord du *Paulus episcopus*. En divers endroits et progressivement, les deux savants hollandais en ont dessiné la figure. On imagine sans peine maintenant comment ils y ont réussi. Mettant à part tout d'abord, dans les épîtres, les parties les plus hardies et les plus belles portées au compte d'un auteur juif de la secte des *pneumatici*, ils n'ont plus trouvé qu'un résidu d'exhortations édifiantes, un peu banales et sans mordant. De là, ils ont conclu à la physionomie paterne et doucereuse d'un bon évêque catholique, dont le plus grand mérite a été de sauver de l'oubli les beaux fragments d'un auteur juif plus ancien, en les noyant dans une sauce fade, mais propre à les faire goûter de ses ouailles. Vous demanderez où et quand ce bon évêque Paul a vécu; les deux écrivains ne nous en disent rien, et, pour ma part, je cherche vainement à caser cette figure et son œuvre à la fin du premier siècle ou durant le second; je ne sais où la mettre ni à quoi la rattacher dans l'histoire connue. Il me paraît bien, en lisant le morceau des deux critiques intitulé : *de Pauli ingenio in actis apostolorum*, qu'ils ont pensé rattacher leur *Paulus episcopus* au Paul des *Actes des Apôtres*. Mais eux-mêmes avouent que la concordance n'existe guère, et ils sont obligés, par une singulière ironie des choses, à plaider l'unité et la vraisemblance historique de ce portrait du livre des *Actes*, si inférieur par l'originalité à celui des épîtres. Voir dans le Paul des *Actes* un reflet

du problématique *Paulus episcopus* serait avouer encore que l'image est plus vivante, plus accusée, que l'original lui-même. Ainsi tout arrive à se contredire et à se confondre. Cette création imaginaire n'a donc aucun autre appui que l'exégèse de nos deux auteurs, et sera jugée comme elle...

Serons-nous plus heureux avec la seconde découverte historique de MM. P. et N., c'est-à-dire avec cette secte juive des *pneumatici* dont personne n'avait encore ouï parler? Si ces Juifs ont écrit les pages les plus hardies et les plus profondes de la littérature paulinienne, comme l'affirment nos deux critiques, il faut avouer qu'aux alentours de l'ère chrétienne il n'y eut pas de penseurs plus originaux et d'une portée philosophique plus haute. Ils dépassent de beaucoup Philon et son école. Mais plus ils paraissent distingués et plus leur existence devient invraisemblable, plus notre étonnement grandit de ne pas trouver d'autre trace de leur action dans l'histoire. Nos deux critiques hollandais l'ont senti, et, ici, ils ont essayé de trouver hors du Nouveau Testament des témoignages de l'existence de ces Juifs. Ils en citent deux : le premier est un passage bien connu de Josèphe (*Anti.* XX, 2, 4), où il est question de la conversion d'Izate, roi de l'Adiabène, par un certain marchand juif nommé Ananias. Malheureusement on ne nous le donne pas en entier et on en tire une conclusion tout à fait fausse. Ananias, par concession opportune et pour ne pas créer d'embarras au roi, son néophyte, le dispense de la circoncision. Mais est-ce qu'Izate aurait demandé d'être circoncis, si Ananias lui avait enseigné que la circoncision doit être abolie? Et n'est-il pas évident qu'Ananias, loin de nier comme Paul la valeur de cette opération, ne fait ici, selon la doctrine des rabbins mêmes de Jérusalem, que céder à la force des circonstances et aux dangers qu'il pouvait courir? Impossible de voir en ceci la doctrine profonde et radicale du paulinisme.

Un second témoignage est tiré de Strabon (page 760). Cet écrivain dit, en effet, que les commandements touchant les viandes et la circoncision n'appartenaient pas au Mosaïsme primitif, et que ce sont des superstitions surajoutées plus tard. Or, MM. Pierson et Naber veulent que Strabon rapporte ici le jugement d'une secte juive, des *pneumatici*. Mais c'est une pure conjecture, et, de plus, tout à fait improbable, car toute sa théorie de l'évolution religieuse, la même, d'après lui, chez tous les peuples, décèle, non pas une origine juive, mais une origine grecque et philosophique. Strabon ne pouvait avoir recueilli chez les Juifs les données erronées qu'il transcrit en racontant leur histoire.

Donc, ce second appui s'évanouit avec le premier, et les *pneumatici* doivent aller rejoindre le *Paulus episcopus*, ayant tout juste la même réalité que lui.

Nous nous sommes un peu longuement arrêté aux *Verisimilia*, qui méritent, on le voit, fort mal ce nom, non pas seulement parce que c'est un ouvrage curieux, mais surtout pour montrer, par cet exemple, où va

se perdre la critique historique lorsqu'elle s'affranchit des règles essentielles qu'elle doit s'imposer dans l'exégèse des textes anciens et dans la construction d'hypothèses nouvelles. Elle ne fait plus de la science, elle fait de la poésie et crée des légendes moins belles et beaucoup moins sérieuses que celles qu'elle veut dissiper. C'est la moralité qu'il faut tirer de l'aventure des deux savants hollandais, et par laquelle il nous paraît surtout que de ce long travail peut sortir quelque profit pour la science.

A. Sabatier.

---

226. — **Archives historiques de la Gascogne.** Fascicule douzième. Comptes consulaires de la ville de Riscle de 1441 à 1507 (texte gascon), publiés pour la Société historique de Gascogne, par Paul Parfouru, archiviste du Gers, et J. de Carsalade du Pont. Tome premier, 1441-1484. Paris et Auch, 1886, in-8, LXXIV et 343 pages.

La collection des Archives historiques de la Gascogne est bien connue des érudits méridionaux ; le premier volume a paru il y a quelques années à peine, et déjà elle compte 12 fascicules, presque tous excellents et des plus précieux pour l'histoire du nord-ouest de la France. On doit citer notamment les *Documents inédits sur la Fronde* (éditeur, de Carsalade du Pont); les *Documents relatifs à la chute de la maison d'Armagnac-Fézensague* (éd. Paul Durrieu) ; le *Voyage à Jérusalem du seigneur de Montautx* (éd. Tamizey de Larroque); les *Chartes de coutumes de la Gascogne toulousaine* (éd. E. Cabié); les *Archives de Lectoure* (éd. P. Druilhet), enfin le présent volume. Sept ou huit nouveaux fascicules sont sous presse ou attendent leur tour d'être livrés à l'impression ; encore quelques années, et on aura une véritable bibliothèque de 25 à 30 volumes, non moins intéressants pour l'histoire politique de la France tout entière que pour celle de la province de Gascogne. Il est à souhaiter que la Bibliothèque languedocienne, dont on annonce la prochaine publication à Toulouse, marche aussi bien et aussi vite; pour l'instant, on peut comparer les Archives de la Gascogne aux meilleures publications analogues : Archives du Poitou, Société de l'histoire de Normandie, *Analecta Divionensia*, etc.

Les directeurs de la collection ont tenu à ne négliger aucune des parties du vaste territoire composant l'ancienne Gascogne, et à traiter successivement les différents points de son histoire. Aux institutions municipales on a déjà consacré deux bons volumes, ceux de MM. Cabié et Druilhet, qui sont venus heureusement compléter la publication, ancienne déjà et assez défectueuse, des Coutumes de Gascogne de M. Bladé. Les érudits qui s'occupent de ces institutions auront également beaucoup à prendre dans l'excellente publication de MM. Parfouru et de Carsalade du Pont. La préface, très nourrie de faits et très

méthodique du premier de ces deux érudits, renferme une bonne étude sur la géographie, l'administration, le commerce, l'industrie, la situation morale et politique du comté d'Armagnac à la fin du xve siècle; l'auteur a employé non-seulement les comptes de Riscle, publiés par lui, mais une foule de documents inédits conservés aux archives de la préfecture du Gers et dans les autres dépôts du même département. On doit signaler principalement dans cette étude, nourrie de faits et écrite avec une grande sobriété, les paragraphes relatifs aux états d'Armagnac, utile complément du beau travail de notre confrère Antoine Thomas, à la répartition et à la levée des tailles et autres impositions, aux affaires militaires, si importantes à cette époque troublée, au prix des denrées, etc. Tout cela est excellent et dénote des recherches étendues.

Mais on aurait tort de croire que les comptes de Riscle ne fournissent que des renseignements d'un intérêt purement local; les historiens de Louis XI, de Charles VIII et de Louis XII auront également beaucoup à y prendre. Tout évènement en effet : mouvements de troupes, passages de souverains, levée d'impôts, réjouissances et services funèbres, impose aux communautés des dépenses plus ou moins fortes, notées soigneusement par les comptables. Or le pays où est située la petite ville de Riscle, principalement sous Louis XI et sous Charles VIII, fut le théâtre d'évènements importants; la féodalité méridionale y livre son dernier combat à Lectoure; un peu plus tard, la restitution des domaines d'Armagnac au dernier héritier de cette maison, Charles, est un des faits les plus saillants de la régence d'Anne de Beaujeu; pour tous ces faits, les comptes de Riscle fournissent mille renseignements détaillés, bien des dates précises. Il serait à souhaiter que l'exemple de MM. Parfouru et de Carsalade du Pont fut imité par les érudits languedociens; la publication, même partielle, des comptes de Toulouse, de Montpellier, de Narbonne et d'Albi rendrait les plus grands services aux historiens français, et fournirait des bases sûres pour la critique des chroniqueurs.

Le volume des comptes de Riscle fait grand honneur aux deux éditeurs; M. Parfouru a établi le texte et écrit l'introduction citée plus haut; M. de Carsalade du Pont s'est chargé de l'annotation, très copieuse et riche en renseignements empruntés à des sources inédites, souvent d'un difficile accès. On ne peut que souhaiter le prompt achèvement de cette utile publication; le tome II renfermera les comptes de 1485 à 1524, et probablement une table alphabétique, complément indispensable d'un tel recueil.

A. Molinier.

---

227. — **Recherches sur le poète Claude de Buttet et son Amalthée**, par Eugène Ritter, doyen de la Faculté des lettres de Genève. Genève, librairie Georg, 1887, in-8 de 32 p.

M. Ritter rappelle d'abord que Claude de Buttet, longtemps négligé de tout le monde, même de Sainte-Beuve, qui l'avait seulement nommé, en passant, d'après Pasquier, et sans l'avoir lu, a été grandement dédommagé d'un aussi long oubli dans ces dernières années. On a donné deux éditions de ses poésies, l'une à Lyon, avec une introduction par A. Philibert-Soupé, professeur à la faculté des lettres de cette ville (N. Scheuring, 1877), l'autre à Paris, avec une notice du bibliophile Jacob (Jouaust, 1880). Peu de temps après, MM. Aug. Dufour et François Rabut publièrent, dans le tome XIX des *Mémoires de la Société savoisienne d'histoire et d'archéologie* (1881), un poème inédit de Claude de Buttet en 905 vers : *Ode à Madame Marguerite de France, duchesse de Savoie*. De plus, le comte Amédée de Foras a rédigé *(Armorial et Nobiliaire de l'ancien duché de Savoie)* la généalogie de la famille de Buttet, encore aujourd'hui florissante; M. Théophile Dufour, dans un excellent travail fourni aux *Mémoires de la Société d'histoire de Genève* (t. XIX, 1877), a fait connaître le testament du poète et quelques autres actes notariés où son nom figure; enfin le comte d'Oncieu de la Batie a tiré du livre de raison de Jean de Piochet de Salins les éléments d'une *Note* instructive *(Mémoires de l'Académie de Savoie*, t. X, 1884) sur l'auteur d'*Amalthée*, qui était le cousin et l'ami d'enfance du seigneur de Salins. M. R., utilisant tous ces travaux et coordonnant avec autant de soin que de sagacité les indications que les vers de Buttet nous offrent pour retracer l'histoire de sa jeunesse, a raconté cette histoire avec beaucoup plus de précision qu'on ne l'avait fait jusqu'à ce jour.

On savait, par le témoignage de Jacques Peletier du Mans et par un renseignement indirect de Buttet lui-même, qu'il était né à Chambéry, mais la date de sa naissance était restée incertaine et flottante. Un des documents publiés par M. d'Oncieu permet de la fixer à quelques mois près : c'est l'épitaphe que Jean de Piochet avait composée pour son cousin et où il nous apprend que le poète, le jour de sa mort (10 août 1586) n'avait pas encore 56 ans complètement révolus. Il était donc né dans les derniers mois de 1530, ou dans les premiers de 1531. Sa mère, Jeanne-Françoise de la Mare, était fille du syndic genevois Jean de la Mare. C'est à la cour de France qu'il passa toute sa jeunesse et qu'il rencontra la beauté qu'il a célébrée sous le nom d'*Amalthée*. M. R. montre que ce n'était pas du tout une Iris en l'air, comme l'a cru le professeur Philibert-Soupé; et il établit que l'on doit placer en 1550 environ le moment où Buttet s'est épris d'Amalthée, jeune fille de grande fortune et de rang élevé, probablement de la suite de la reine Catherine de Médicis. Il retrouve dans les sonnets du poète les étapes de son amour, et, à l'aide de rapprochements ingénieux, il cherche à

reconstruire tout le petit roman que Buttet aurait voulu couronner par un bel et bon mariage. A ce propos, l'habile critique combat, s'appuyant sur la chronologie, une hypothèse qui a obtenu beaucoup trop de succès [1] : sur la foi de deux sonnets mal compris, on a identifié Amalthée avec Jacqueline, fille unique de Sébastien, comte d'Entremont, et de sa femme, Béatrix de Pacheco, laquelle Jacqueline épousa en premières noces (16 février 1561) Claude de Bastarnay, comte du Bouchage et baron d'Anton, mort à la bataille de Saint-Denis (10 novembre 1567), et en secondes noces (25 mars 1571) l'amiral de Coligny.

Claude de Buttet revint dans sa province natale après le mariage du duc de Savoie avec Marguerite de France (9 juillet 1559. « Il avoit honnestement de quoi », nous dit son ami Jean de Piochet, « oncques ne fut marié ». Il mena l'existence d'un gentilhomme campagnard qui a du goût pour les lettres et vécut ainsi doucement pendant 25 ans, ne quittant guère la Savoie que pour aller de temps à autre à Genève [2], où l'appelait l'administration des biens-fonds qu'il avait hérités de son oncle de la Mare; et c'est là que, suivant l'expression de M. Ritter, « la mort le surprit au seuil de la vieillesse [3] ».

On trouvera bien d'autres curieuses particularités dans la brochure, et sans parler d'une note sur les éditions de l'*Amalthée*, où sont complétées les indications du bibliophile Jacob, j'y signalerai la riche série des citations relatives au savoir peu commun de Buttet, citations empruntées à Ronsard, à Belleau, au seigneur de Coudray (sonnet publié par M. d'Oncieu), à La Croix du Maine, à Louis de Richevaux, et à Jean de Piochet, lequel déclare en son *Livre de raison* que « le seigneur de Buttet estoit très docte de toute science, mais surtout excelloit en la géomancie, faisant des preuves quasi miraculeuses, sans touttes foys aucune superstition. »

T. de L.

---

1. Cette hypothèse, qui a été présentée en 1845 dans un article (signé Reynaud) du *Courrier des Alpes*, journal de Chambéry, a été acceptée par M. Jules Philippe (*Des gloires de la Savoie*) et développée par M. Victor de Saint-Genis (*Histoire de Savoie*, t. II, 1869).

2. M. Philibert-Soupé a parlé (*Introd.*, p. XI) de « quelques excursions probables du côté de Paris ». C'est une conjecture sans fondement, dit M. R., qui ajoute que le poète ne fit qu'un petit voyage à Lyon, pour y faire imprimer la seconde édition de son *Amalthée*.

3. Les héritiers de Buttet firent transporter son corps à Chambéry, où il fut enterré dans l'église, aujourd'hui détruite, de Notre-Dame de l'Observance.

228. — **La lettre N du Dictionnaire de l'ancienne langue française**, par F. Godefroy. Paris, Vieweg.

7ᵉ Article.

La lettre N n'a fourni à M. Godefroy (récolte qui me paraît assez maigre) que la matière d'un seul fascicule, d'où l'on pourrait encore retrancher un certain nombre de mots restés dans la langue moderne, comme *nettoyeur*, *nubileux*, *nuptial*, une grande partie de l'article *noveleté* et particulièrement celui de *notonnier* qui est absolument inutile. Je me trompe : *nautonnier, ère*, adj., qui est relatif à la marine, à la navigation, devait trouver place dans le Dictionnaire, mais c'est justement ce qui a été oublié. On ne trouve pas *nasard*, celui qui a un grand nez, *nafre*, blessure (*navre*, autre forme de ce mot, est suivi d'un seul exemple), *naulager*, *naie* ou *née*, sorte de mesure pour le charbon et le bois ; *nage*, courant, *nacelle*, petite corbeille, vase en métal, *nacaireur*, *naquareur*, celui qui joue du nacaire, *naudin*, sot, niais, qui est resté comme nom propre ; *nasé* (un alambic nasé), *narinière* et *nasipurge*, remèdes pour purger le cerveau, *nabile*, navigable, *se nater*, se préparer à, s'empresser de, *naquissement*, naissance, *natural*, chose, objet : « Ahi chités ! font-il, saintisme *natural !* » Il y a lieu de s'étonner que M. Godefroy, dans ses immenses et nombreuses lectures, n'ait point rencontré *negocier* (negotiari), faire un travail quelconque, *nerver*, mettre une corde à un arc, *nerval*, nerveux et qui sert contre les maladies de nerf ; *negocieux*, celui qui est affairé et aussi embarrassant, difficile ; *neuchu*, noueux, *neanteux*, de néant. Citons encore : *neffre* = lèvre, *nigromancer*, *nigromant*, *nivelet* = sorte d'outil ou d'instrument aratoire ? *nectareux* et *nectarin*, *niveter* = jouer, folâtrer, *nielleux*, *nidoreux* qui vient de *nideur*, *niaud* qui a le même sens que *nieu*, *nitidité* = pureté, éclat, *niller* = nicher. *Noverque* ainsi que *novercal* et *novercalement* ont été omis par M. G., et pourtant le premier est fort usité dans tout le XVᵉ et le XVIᵉ siècle ; on pouvait aussi trouver des exemples de *nonnetier* au sens d'épinglier, et de *navigature* avec celui de navigation.

Dans le vieux français la particule négative *non* fait corps, comme l'on sait, avec beaucoup de substantifs et d'adjectifs ; un bon nombre de ces composés manquent ici, comme *nondigneté*, *nondigne*, *nonperissable*, *nonvouloir* = refus, *nonpur*, *nonfeal*, *nonsiantre* (à) = à l'insu, par ignorance, *nongreit* = mauvais gré, *nonpuisable* = inépuisable, *nonjustice*, *noncreance* et quelques autres. *Noterie*, connaissance (il est venu à ma *noterie* plusieurs choses, etc.), *nombrilleux*, rond, *nucament*, fleur ou feuille faite en manière de longue coquille, *nublée*, nuage, *noncée*, annonce, *nonciateur*, *nogranier ? nourrisserie*, chambre de nourrice, (XIVᵉ s.). mot auquel Molière a donné un sens nouveau, mais qu'il n'a pas forgé, comme le croyait Littré ; *nutritive*, nourriture,

nuitant, obscur, *nuiteux*, nocturne, *nuitier*, garde de nuit, *nominateur*, *nominable*, *novelesce*, nouveauté, *noctivage*, *nourrissonne*, nourrice, terme encore usité dans quelques endroits du nord de la France; *nonantin*, nonagénaire, *notement*, note, remarque, *noloboys*, peut-être bois taillis, *noos*, tripes de morue : tous ces vocables et bien d'autres ont échappé à M. Godefroy.

Quelques inadvertances, pour ne pas dire quelques bévues, se sont glissées çà et là. Par exemple, sous le mot *noe* = marais, on lit ce passage :

> Assez avez oï parler
> Comme Renart soleit enbler
> Les gelines costans de *noes*.

M. G. a eu tort de s'en rapporter à l'éditeur Hippeau qui interprète : « les gelines cotoyant les marais ». Il y a ici une allusion à une historiette du Roman du Renart : il faut lire *Costant Desnoes*, nom d'un vilain qui figure dans ce Roman, v. 8623, de l'édition Méon. Ces sortes de méprises sont trop fréquentes dans le Dictionnaire; ainsi sous *marchois* = marécage, est cité un exemple tiré de *Gui de Bourgogne* où ce mot a le sens de « monnaie de la Marche ». Ailleurs *domenche*, qui est une forme variée de *domesche* = apprivoisé, est expliqué par « barnache », sorte d'oiseau, *claverie* = recette, par « fabrique de clous », *baudas* = Bagdad par « joie, allégresse ». Ce sont là des fautes à corriger dans le supplément. *Navetast* ou *navetat* ne signifie point « chaume », mais « paille de colza »; quant à *nicole*, mot suivi de cet exemple :

> Et ot hueses d'antiquité
> Au ploi de *nicoles* pelees
> Et dures et ensanglantees.

Il faut l'expliquer par « étoffe ou drap de Lincoln ». On sait que le nom de cette ville est généralement écrit *Nicole* dans la plupart de nos trouvères, dans Rutebeuf, entre autres. Le nom de la ville, ce qui n'est point rare, a fini par désigner l'un de ses produits.

Ces quelques critiques ôtent peu de chose à la valeur et au mérite du Dictionnaire de M. Godefroy. Il laisse bien loin derrière lui le Glossaire de La Curne que M. Brunetière, dans un article sur le Dictionnaire historique de l'Académie *(Rev. des Deux-Mondes*, 1er avril 1887) a qualifié d'« excellent, d'admirable ». Ce jour-là M. Brunetière avait oublié la valeur des épithètes.

A. Jacques.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. l'abbé ROUFF, professeur au séminaire de N.-D.-des-Champs, vient de publier une traduction française de la *Grammaire grecque* de Ernest KOCH, « mise au courant des travaux les plus récents de la philologie ». Cette grammaire a été composée à l'usage des classes supérieures et des candidats à la licence et à l'agrégation. Il suffira, pour en faire apprécier la valeur, de rappeler que M. O. RIEMANN, dans une courte préface qui ouvre le volume, a mis en relief l'excellence de la grammaire elle-même et l'heureuse adaptation que M. Rouff a su en faire. — C. E. R.

— La librairie Alphonse Picard vient de faire paraître une nouvelle publication de M. Henri OMONT, *Fac-similés de manuscrits grecs des* XV*e et* XVI*e siècles reproduits en photolithographie d'après les originaux de la Bibliothèque nationale*. Ce recueil, absolument nouveau dans son genre, contient 50 planches qui présentent une page d'autant de copistes. Comme l'auteur l'observe avec raison, les publications analogues qui ont précédé celle-ci ne donnent qu'un nombre très limité de spécimens des écritures grecques de la Renaissance. Neuve et originale à ce point de vue, sa collection offre au lecteur français cet intérêt particulier que plusieurs des copistes, dont la main y est représentée, ont travaillé aux gages de plusieurs princes et autres grands personnages appartenant à notre pays. Les planches, classées dans l'ordre alphabétique des noms des copistes, sont précédées d'un texte où ces copistes sont l'objet d'une notice courte mais substantielle, terminée par la description du manuscrit auquel est emprunté le fac-similé, et par l'indication du texte qu'il renferme. Tous les paléographes salueront avec joie et reconnaissance l'apparition de cet élégant recueil, exécuté avec un soin qui fait le plus grand honneur à notre jeune et infatigable collaborateur. — C. E. R.

— *Lettres de la reine de Navarre*. — Suivant l'usage italien, M. Pierre de NOLHAC vient de faire hommage d'une plaquette à M. André Pératé, son camarade à l'Ecole française de Rome, et à Mlle Marguerite Fabre, à l'occasion de leur mariage célébré le 6 octobre. (*Lettres de la reine de Navarre au pape Paul III per le nozze Pératé-Fabre*, Versailles, imprimerie Cerf, petit in-8° de 12 p.) Dans sa jolie dédicace aux jeunes époux, M. de Nolhac leur présente ainsi sa plaquette : « Voici quelques pages d'une reine au nom charmant, cette *Marguerite des Princesses*, qui fut vraiment, pour la grâce, l'esprit et la noblesse du cœur, la perle de notre Renaissance ». Le petit recueil se compose de quatre documents inédits extraits des Archives de Parme (*Carteggio Farnesiano*) : trois lettres de Marguerite, la troisième écrite en commun par la reine de Navarre et par Henri d'Albret, son mari, et une lettre en latin de l'illustre diplomate Georges d'Armagnac, alors évêque de Rodez et futur cardinal. Les lettres de Marguerite sont très agréablement tournées et la spirituelle princesse avait bien tort de craindre « d'ennuyer » Sa Sainteté (p. 8). Une de ces lettres est relative au portrait de Vittoria Farnèse, petite-fille de Paul III, que ce pape voulait marier à Claude de Lorraine, comte d'Aumale. Dans la lettre de Georges d'Armagnac, autographe comme les trois autres, il est question de ce projet de mariage qui souriait plus à la cour de Rome qu'à la maison de Lorraine. La précieuse plaquette de M. de Nolhac n'a été tirée qu'à soixante exemplaires. — T. DE L.

— *La Satyre des Satyres*. — M. A. FABRE, qui s'est voué à l'étude spéciale de la littérature du XVIIe siècle et qui, après nous avoir donné d'excellents travaux sur *Fléchier*, nous donnera très prochainement un piquant travail sur *Les Ennemis de*

Chapelain, vient de publier la meilleure — ou, pour mieux dire, — la moins mauvaise des compositions de l'abbé Cotin (*La Satyre des Satyres*, Paris, E. Thorin, 1887, brochure grand in-4° de 24 p., tirée à cent exemplaires numérotés). La pièce était devenue fort rare et M. F. a dû chercher longtemps, avant de la trouver. Elle n'est pas dans « la triste collection » des œuvres de Cotin (*Recueil d'énigmes*, 1661; *Œuvres galantes*, 1663-1665). Elle n'est pas davantage dans les recueils du temps : ceux de Sercy, 1660, ou de Barbin, 1692, ni même dans un recueil publié à La Haye en 1694, et qui renferme plusieurs satires à l'adresse de Boileau. L'auteur du *Manuel du Libraire* n'en dit rien. L'abbé d'Olivet n'en fait pas même mention dans le *Catalogue des œuvres laissées par les académiciens*. Enfin, la Bibliothèque nationale ne possède pas *La Satyre des Satyres*, l'exemplaire cité dans le *Catalogue* de 1750 et dans l'édition de Boileau publiée, en 1837, par Berriat Saint-Prix, ayant disparu vers 1861. C'est à l'Arsenal que M. F. a découvert *La Satyre des Satyres* (sans nom d'auteur, sans lieu, sans date d'impression), reliée avec un opuscule en prose de Cotin, la *Critique désintéressée* (B. L. 6916). Cette réunion des deux pamphlets fait supposer qu'ils parurent en même temps (1666). On saura gré à M. F. d'avoir reproduit la curieuse pièce de Cotin, entourée de toutes les notes désirables et précédée d'une analyse et d'une appréciation qui forment un spirituel chapitre d'histoire littéraire. — T. de L.

ALLEMAGNE. — La librairie A. Hofmann, de Berlin, a entrepris une collection des *Monumenta Germaniae paedagogica*. Trois volumes ont déjà paru : I. *Braunschweigische Schulordnungen von den æltesten Zeiten bis zum Jahre 1828*, avec introduction, remarques, glossaire et tables de matières, par M. Fr. Koldewey (prix : 24 mark); II. *Ratio studiorum et Institutiones scholasticae Societatis Jesu per Germaniam olim vigentes*, collectae, concinnatae, dilucidatae a G. M. Pachtler, S. J. Tome I, de l'année 1541 à l'année 1599 (prix : 15 mark); III. *Geschichte des mathematischen Unterrichts im deutschen Mittelalter bis zum Jahre 1525*, par M. Siegm. Günther (prix : 12 mark). Trois autres volumes sont en préparation ou paraîtront dans le cours de cette année; IV. *Die deutschen Katechismen der bœhmischen Brüder*, édition critique avec recherches sur l'histoire de l'Église et du dogme, et un travail sur l'école des frères, par M. Jos. Müller, diacre à Herrnhut; V. le deuxième volume de la *Ratio studiorum et Institutiones scholasticae Societatis Jesu*, p. p. G. M. Pachtler (contiendra le premier projet de loi du général Aquaviva pour une *Ratio studiorum* de l'année 1586 et la définitive *Ratio studiorum* de 1599); VI. *Die siebenbürgisch-sæchsischen Schulordnungen*, p. p. M. Fr. Teutsch, de Hermannstadt (premier volume).

— L'*Encyklopædie der neueren Geschichte* ou « Encyclopédie de l'histoire moderne », fondée par W. Herbst, continue à paraître sous forme de livraisons. Nous venons de recevoir sept fascicules nouveaux de ce grand recueil, du 28e au 34e. On y remarque, entre autres articles importants, *Metternich*, *Mirabeau*, *Napoléon*, *Nordischer krieg* ou « guerre du Nord », *Nordamerikanischer krieg* ou « guerre de la Sécession », *Nubien*, *Nürnberg*, *O'Connell*, *Orlow*, *Ormond*, *Oesterreich*, *Ostindien*, *Parma*, *Peel*, *Peninsularkrieg*, *Persien*, les *Philippe* d'Espagne, *Pitt*, les batailles et sièges de *Prague*, *Prusse*, guerre prusso-austro-italienne de 1866, etc., ainsi que l'article consacré aux Pays-Bas, *Niederlande* qui, par suite d'une méprise ou d'un retard, a dû être inséré à la fin de la 34e livraison, après la lettre P. Nous signalons, au passage, l'absence des articles suivants : *Mendana* (qui découvrit les Marquises); satire *Ménippée*; duc de *Mercœur*; *Mesmer*; *Mittau* (exil de Louis XVIII); le comte *Mollien*; *Montclar*; *Monge* qui, sinon comme mathématicien, du moins comme ministre de la marine et principal fondateur de l'École poly-

technique, méritait une mention; *Montagne* et *Montagnards;* prince de *Montbarrey; Montezuma; Montyon; Moulin*, le membre du Directoire; les marquis de *Moustier;* comte du *Muy; Nesmond; Oberlin;* le diplomate français *Otto;* dona Maria *Pacheco* et don Juan de *Padilla;* de La *Palice;* le diacre janséniste *Pâris;* marquis de *Pastoret;* Guy *Patin;* droit de la *Paulette;* cardinal *Pellevé;* le ministre de la guerre *Petiet; Philadelphie* (1776); l'évêque canadien *Plessis; Pointis; Poltrot de Meré; Pontecorvo* (Bernadotte); *Pontiac; Port Royal; Puységur*, etc. Faisons encore remarquer que *Mercy* est né à Mercy; que les trois maréchaux faits prisonniers à Metz (p. 592) étaient Bazaine, Lebœuf et *Canrobert* (et non Changarnier qui ne fut jamais que général); qu'on a oublié à l'art. *Mézières* le siège auquel se rattache le nom de Bayard; qu'on a négliger de citer à l'art. *Mignet* les œuvres de l'historien et à l'art. *Minutoli* ses « souvenirs militaires » et son récit de la campagne de 1792; que *Montalembert* fut avec d'Arçon et Lacuée, un des collaborateurs de Carnot; qu'il faut écrire *Monluc* et non « Montluc »; que l'article du *Spectateur militaire* de 1852, sur René *Moreaux*, a paru, en volume, l'année dernière; qu'à l'art. *Négrier* — il s'agit du jeune général et on voit que l'Encyclopédie se tient au courant — on doit lire *Herbinger* et non « Herbringer »; qu'à l'art. *Orsini* (princesse des Ursins), on cherche vainement une allusion à la principauté que Mme des Ursins réclamait dans les Pays-Bas avec l'appui opiniâtre de Philippe V; que *Pache* fut nommé ministre par la Convention (et non par Roland) le 3 octobre (et non le 19) 1792; que l'auteur de l'art. *Périer* aurait dû citer le récent ouvrage de M. Thureau-Dangin, et que, par contre, l'auteur de l'art. *Pompadour* n'aurait pas dû citer le livre de Capefigue; qu'il fallait mentionner à l'art. *Picard* la publication de ses discours. Les lacunes et les petites erreurs que nous avons marquées, ne diminuent nullement l'utilité de ce grand recueil dont nous souhaitons le prompt achèvement et qui rendra de grands services aux travailleurs; tous ceux qui étudient l'histoire depuis le XVIe siècle jusqu'à nos jours, se trouveront bien de consulter l'*Encyklopædie der neueren Geschichte.* (Gotha, Perthes).

— La cinquième édition de l'ouvrage de M. K. Gustaf ANDRESEN, *Sprachgebrauch und Sprachrichtigkeit im Deutschen*, a paru à la librairie Henninger, de Heilbronn. L'arrangement des matières est resté le même que dans la troisième et la quatrième édition; mais le format est plus petit, et le nombre des pages a pu être augmenté. En somme, l'édition, revue et remaniée en maint endroit, n'offre pas de changements très considérables; quelques points ont été exposés d'une façon plus exacte et plus claire; quelques nouvelles questions ont reçu, sinon leur solution, au moins une réponse: plusieurs exemples inutiles ont été supprimés et remplacés par d'autres, plus topiques.

— Le 26 septembre est mort à Thorn Léopold PROWE, professeur au gymnase de cette ville et auteur d'une remarquable biographie de Copernic dont la *Revue* a rendu compte.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 14 octobre 1887.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance redevient publique.

M. Bréal, président, annonce que S. M. dom Pedro, empereur du Brésil, associé de l'Académie des sciences, assiste à la séance.

M. Bréal annonce ensuite que l'Académie, complétant les décisions prises à la dernière séance, a arrêté dans les termes suivants le programme des deux questions mises au concours pour les prix à décerner en 1890 en vertu de la fondation Bordin :

1° « Etudier la géographie de l'Egypte au moment de la conquête arabe, d'après les documents coptes et grecs. Relever dans les Vies de saints, chroniques, sermons,

en langue copte et grecque, les noms de lieux, nomes, villes, villages, couvents, montagnes et rivières, qui y sont cités, les identifier avec les noms arabes mentionnés dans les historiens et dans les cadastres modernes de l'Egypte. »

2° « Examen critique de la Géographie de Strabon. Les concurrents devront, après avoir résumé brièvement l'histoire de la constitution du texte de cet ouvrage, étudier les sources d'information et la méthode de Strabon. »

Les mémoires, sur l'une ou l'autre question, devront être déposés au secrétariat de l'Institut au plus tard le 31 décembre 1889.

M. Alexandre Bertrand communique des observations sur une série de monuments découverts en Gaule, statuettes et bas-reliefs, qui représentent uniformément un personnage debout, drapé, tenant de la main droite un vase, de la main gauche un grand marteau composé d'une longue hampe et d'un barillet. On pense depuis longtemps que cette figure est celle du Jupiter infernal des Gaulois, *Dispater*, dont les Gaulois, au dire de César, se considéraient tous comme les descendants. Une observation due à M. Salomon Reinach confirme cette hypothèse : dans une des statuettes de cette série, qui provient du Valais, le dieu porte sur la tête, au-dessus des boucles épaisses de sa chevelure, le *calathus* ou *modius*, qui est, dans l'art gréco-romain, l'attribut ordinaire de Sérapis, le Jupiter infernal.

Un trait commun entre Sérapis et le Dispater gaulois, c'est la disposition de la chevelure, qui, au lieu d'être relevée sur le front, retombe sur le devant en touffes épaisses. Cette remarque donne à M. Bertrand l'occasion de signaler un monument récemment découvert, qui mérite, par sa valeur artistique, d'attirer toute l'attention de l'Académie. C'est une admirable tête juvénile, d'une expression sombre et rêveuse, avec une chevelure semblable à celle de Sérapis; elle a été trouvée en 1885 à Eleusis par M. Furtwaengler. Il est facile d'y reconnaître une œuvre originale d'un grand artiste du IVe siècle. Or, parmi les divinités d'Eleusis, figurait le héros Eubouleus, frère de Triptolème, que les anciens identifiaient à Pluton; et Praxitèle avait fait un buste d'Eubouleus, dont on possédait encore à Rome, au siècle dernier, une copie de l'époque impériale, aujourd'hui perdue, avec l'inscription : ΕΥΒΟΥΛΕΥΣ ΠΡΑΞΙΤΕΛΟΥΣ. M. Bertrand ne doute pas que la tête trouvée par M. Furtwaengler ne soit l'original même de Praxitèle.

M. Deloche insiste sur l'importance de l'attribut placé dans la main du Dispater gaulois, le marteau à longue hampe. Cet emblème ne devrait-il pas être rapproché de celui du dieu Thor des Scandinaves?

M. Ravaisson rapproche le *calathus* de Dispater et de Sérapis et la corne d'abondance qui est, sur les monuments les plus anciens, l'attribut ordinaire de Pluton. Pluton en effet, comme Sérapis et comme Dispater, ne prit que plus tard le caractère de divinité infernale. A l'origine, tous ces dieux n'étaient que des formes diverses du grand dieu de l'univers, le Jupiter primitif.

M. Delisle commence la seconde lecture de son *Mémoire sur les opérations financières des templiers*.

M. Heuzey commence la lecture d'un mémoire intitulé : *le Bassin sculpté du palais de Tello et le Symbole chaldéen du vase jaillissant*.

M. Schwab communique le déchiffrement de trois inscriptions hébraïques, découvertes par M. Grave, à Mantes-sur-Seine (Seine-et-Oise). Toutes trois sont du XIIIe siècle. La première, sans date d'année, contient un nom de femme qui paraît nouveau en français, *Joète*. La seconde est datée du 28 décembre 1248, la troisième du 31 décembre 1292.

M. Héron de Villefosse communique plusieurs inscriptions romaines découvertes en Afrique, savoir :

1° Un fragment découvert à Tanger par M. de la Martinière, d'où il résulte que la province de Maurétanie Tingitane a été rattachée, vers l'époque de Marc-Aurèle, à l'Espagne, et a porté, au moins momentanément, le nom de *provincia Hispania ulterior Tingitana*;

2° Divers fragments, recueillis par le P. Delattre, à Carthage, sur la colline de Byrsa, qui donnent les noms de deux proconsuls, Maecilius Hilarianus, en 324, et Sextius Rusticus Julianus, de 371 à 373;

3° Un grand nombre d'inscriptions diverses, estampées par M. Joseph Letaille, d'après les originaux conservés dans la collection de M. le commandant Marchand, à la Riana, près Tunis.

Ouvrages présentés par M. Maspero : 1° E. Amélineau, *Etude historique sur saint Pachome et le cénobitisme primitif dans la haute Egypte d'après les monuments coptes* (extrait du *Bulletin de l'Institut égyptien*, 1886); 2° Le même, *Etude sur le christianisme en Egypte au VIIe siècle* (extrait des *Mémoires de l'Institut égyptien*, t. II); 3° Le même, *la Religion chez les anciens Coptes* (extrait de la *Revue de l'histoire des religions*, 1886); 4° Le même, *Un document copte du XIIIe siècle. Martyre de saint Jean de Phanédjoït* (extrait du *Journal asiatique*, 1886); 5° V. Loret, *la Flore pharaonique d'après les documents hiéroglyphiques et les spécimens découverts dans les tombes*.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 44 — 31 octobre — 1887

229. — **Catalogue of Indian Coins in the British Museum.** The Coins of the Greek and Scythic Kings of Bactria and India in the British Museum. By Percy Gardner, Litt. D. Edited by Reginald Stuart Poole; London, 1886, in-8, XXVI-193 pages, XXXII planches.

On connaît l'admirable collection de Catalogues des médailles du *British Museum* publiés sous l'habile direction de M. Reginald Stuart Poole. La richesse des collections anglaises fait de ces Catalogues un vaste ensemble où presque toutes les séries importantes sont représentées, et où toutes les richesses des collections étrangères viennent sans peine se classer à leur place et remplir les lacunes. C'est un large cadre formé d'avance, susceptible de s'élargir et de s'enrichir, et si même le progrès de la science doit modifier sur certains points le classement et l'attribution de telles séries, le seul groupement de tous ces matériaux est un instrument de travail incomparable et la condition de progrès de plus en plus rapides. Ils sont presque à la numismatique ce que les *Corpus* sont à l'épigraphie. A ce point de vue, le *Catalogue des monnaies grecques et scythiques de la Bactriane et de l'Inde*, de M. Percy Gardner, l'auteur bien connu de la *Numismatique des Parthes*, fera événement dans une des branches les plus obscures et les plus intéressantes de l'histoire orientale.

Il est peu de périodes historiques d'un intérêt plus fascinant que celle des quatre siècles qui ont suivi la mort d'Alexandre, dans la région limitrophe de la Perse et de l'Inde. Un empire grec en Bactriane, de l'Oxus à l'Hindou Kouch, qui franchit bientôt la montagne, englobe l'Afghanistan oriental, passe l'Indus, atteint la Djamouna à droite, la mer du Guzerate au sud, couvre les côtes indiennes de temples grecs dont les ruines subsistaient encore au IIe siècle, apporte dans l'Inde l'écriture grecque, l'art grec et tout ce que l'esprit d'un Hindou pouvait recevoir du génie hellénique. Une invasion de tribus turques qui viennent, jetées sur la frontière grecque par le même mouvement qui de

proche en proche allait jeter Attila jusqu'aux portes de Rome, détruire l'empire des successeurs d'Alexandre tout en recueillant leur héritage, refaire la route des Grecs dans l'Inde, introniser le Bouddhisme et, en même temps que le Bouddha, tout le Panthéon du zoroastrisme iranien. Entre les Grecs et les Scythes, des poussées plus ou moins profondes des Parthes qui envoient à l'Inde occidentale tantôt des gouverneurs pour les Arsacides, tantôt des aventuriers fondateurs de dynastie. De toute cette période confuse et féconde — car c'est de ce chaos qu'est sorti l'Inde moderne, — il reste quatre sortes de documents : quelques lignes plus ou moins vagues dans les écrivains classiques, quelques pages dans les Annales chinoises, quelques inscriptions des seuls Indo-Scythes, et des milliers de médailles. La numismatique a donc ici presque seule la parole. Nous allons résumer cette histoire en suivant le livre de M. G. et le complétant s'il y a lieu avec les découvertes toutes récentes que ce livre même a déjà provoquées.

La Bactriane resta province de l'empire séleucide jusque vers l'an 250 avant le Christ : vers cette époque, et presque simultanément, le Grec Diodotus se rend indépendant en Bactriane et le Parthe Arsacès en Parthie : c'est l'origine de l'empire gréco-bactrien et de l'empire parthe. Jusqu'à cette époque, c'est le monnayage séleucide qui a régné seul dans l'orient de l'empire : la seule monnaie non royale connue jusqu'ici est une monnaie d'un Androgoras, probablement le satrape de Parthie que renversa le premier Arsacès. Dans l'Inde même, Alexandre, en se retirant, a laissé derrière lui la tradition de monnayage grec : le général Cunningham a fait connaître des monnaies de Sophytes, le Sopheites des historiens d'Alexandre, qui régnait aux environs de Lahore au temps de l'invasion et qui frappe sur le type séleucide.

La dynastie de Diodotus ne compte que lui-même et son fils ; elle est renversée par Euthydème de Magnésie qui se fait reconnaître par Antiochus le Grand (vers 208). Sous son fils, Démétrius, les Grecs, déjà pressés au Nord par les Barbares qui approchent, descendent vers le Sud, passent le Paropanise (Hindou kouch ou Caucase indien), s'étendent dans le Caboul et le Penjab : c'est le commencement de l'empire indo-grec : les cités indiennes prennent leurs noms de princes hellènes : une Euthydemia sur la Ravi, une Démétrias en Arachosie.

Jusqu'à Démétrius, le grec est la seule langue des monnaies : avec son grand rival et successeur, Eucratides (190?)[1], les monnaies deviennent bilingues et la légende palie vient s'ajouter à la légende grecque : nous sommes en plein indo-grec. Il est impossible de dresser la série chronologique des rois indo-grecs : cet empire semble n'avoir fait un empire unitaire qu'à de rares intervalles et pour peu de temps : au temps même d'Eucratides, les monnaies révèlent un grand nombre de dynastes indé-

1. Usurpateur, roi, mais non fils de roi (Βασιλεὺς Εὐκρατίδης, Ἡλιοκλέους καὶ Λαοδίκης). M. Gardner repousse avec raison les étranges combinaisons imaginées par M. de Sallet (Introd., xxiv).

pendants, plus ou moins éphémères : Platon, dont la monnaie unique, qui est aussi la seule datée de tout ce monnayage, date de l'an 147 des Séleucides (166 avant le Christ) ; Pantaléon et Agathocles, les seuls qui emploient l'alphabet carré d'Açoka ; Antimachus, dont les monnaies proclament les victoires navales (sur l'Indus ?) ; ce sont sans doute ces princes de l'Arachosie, de l'Arie, de laDrangiane, dont les querelles avec la Bactriane amènent, selon Justin, l'épuisement et la chute de l'empire de Bactre. Hélioclès, fils, assassin et successeur d'Eucratides, est le dernier roi grec qui frappe monnaie au nord du Caucase indien ; il règne environ de 160 à 120. Vers 125, des tribus turques, appelées Scythes par les historiens classiques, Çaka par les Indous [1], Yueh-tchi par les Chinois, refoulées de l'Asie centrale par les Huns, passent le Jaxarte et détruisent l'empire grec de Bactriane.

L'empire grec continue un siècle au sud de l'Hindou Kouch et aux Indes, tantôt morcelé, tantôt unifié et par instant avec des réveils de splendeur. Les princes les plus connus par les médailles sont : Hélioclès, Apollodotus, Strato, Antimachus, Antialcidas, Lysias, Philoxenus, Ménander, Diomèdes, Amyntas, Hermaeus ; l'ordre de l'énumération est celui qu'a fourni au général Cunningham le degré relatif d'usure de 703 spécimens trouvés dans une même trouvaille ; méthode ingénieuse et qui serait dangereuse à elle seule si les indications ne cadraient avec celles que fournissent les types et la dégradation paléographique. Deux de ces rois sont connus par les classiques, Apollodotus et Ménander, dont les voyageurs grecs du 1er siècle de notre ère retrouvaient encore les monnaies circulant sur la côte de l'Inde. Ménander poussa les limites de l'empire plus loin qu'Alexandre, jusque dans le bassin du Gange : il laisse dans la tradition bouddhique le renom d'un saint [2].

Hermaeus est le dernier des rois indo-grecs. Les Scythes de Bactriane étaient divisés d'abord en cinq tribus et cinq royaumes indépendants ; unifiés sous l'hégémonie d'une de ces tribus, celle des *Kou-chans*, ils franchissent le Paropanise et envahissent l'Inde, vers l'an 25 avant notre ère. On connaît par les monnaies cinq de ces rois indo-scythes : *Kozoulo Kadphizes* (en caractères grecs ; en transcription palie *Kujulakasa* [3]), *Ooemo Kadphizes* (pali *Hima Kapisha*), *Kanerkes, Hooerkes, Bazodeo ;* les trois derniers sont déjà connus par les historiens de l'Inde ou par les inscriptions, sous les noms de *Kanishka, Huvishka* [4], *Vasudeva.* Kanishka est le plus célèbre, c'est le plus grand des Indo-Scythes et le plus puissant ; son em-

1. Plus tard *Turushka* (Turcs) ; il serait intéressant de savoir à quelle époque au juste cette dénomination est entrée dans l'Inde.

2. Sous le nom de *Milinda* (Hardy, *Manual of Buddhism* [2], 532). Est-ce une légende postérieure ou une tradition historique ? Un bronze de Ménandre porte la roue (emblème bouddhique de la loi) ; un autre rend l'épithète δικαίου par *dhramikasa*, l'homme du *Dharma* (*Catalogue*, p. 50, monnaies ζ et η).

3. *Kasa*, contracté de *Kaphsa* (p. 123) = Καδφιζ lequel est la base de Καδφιζ-ης.

4. Le *Jushka* de la *Rajatarangini* n'a pas été retrouvé sur les médailles.

pire s'étendait de Caboul à Mathura et du Sindh au Cashmire; il a laissé un long souvenir dans la tradition bouddhique du Nord, qui fait de lui le patron de la religion, le second Açoka, et même dans l'histoire générale de l'Inde, qui date de lui sa chronologie; car la fameuse ère Çaka (78 de notre ère) n'est point, comme le voulait l'orgueil national des Indous, la date de l'expulsion des envahisseurs scythes, mais celle de l'avènement du plus grand d'entre eux, *Kanishka* [1].

Ces rois scythes, au moins Kanishka et Huvishka, ont vu ou fait pénétrer dans leur empire tout le Panthéon et le protocole de la Perse zoroastrienne. Dès la découverte des premières médailles indo-scythes, on avait vu avec étonnement paraître sur les monnaies de ces barbares des divinités évidemment iraniennes, telles que *Mihiro*, Mithra; *Mao*, la lune, *(Mah)*; *Atharo*, le feu *(Atar)*. Un jeune savant hongrois, M. Mark Aurèle Stein, vient tout récemment de reprendre la question en examinant de près les monnaies du British Museum [2], et cet examen l'a conduit à des résultats d'une nouveauté et d'une précision remarquables. Les Indo-Scythes n'ont pas seulement connu *Mithra*, *Atar*, *Mâh*, l'étoile *Tîr* (Τειρο), mais *Apâm Napât* (sous le nom d'Αροοασπο = Aurvataspa); *Vanaiñti Uparatât* (Ουανινδα) et *Verethraghna* (Ορλαγνο), génies de la victoire; *Farna* ou *Hvarenô* (Φαρρο), la Gloire Royale, [3] et jusqu'à l'Amshaspand guerrier *Shahrevar* (Ραοριορο). Cette dernière identification, qui tout d'abord ne semble rien moins qu'évidente, est mise hors de doute par une observation des plus fécondes de M. Stein : le ρ apparent des noms de *Kanerkes*, *Ooerkes*, qui, répondant au sanscrit *Kanishka*, *Huvishka*, semble présenter un cas de rhotacisme, n'est pas en réalité un ρ; la haste est prolongée par le haut et on a là une lettre spéciale, assez semblable au *th* scandinave et qui est probablement le vieux *sampi*, repris pour rendre le *sh* sanscrit; c'est la lettre que l'on trouve dans Ραοριορο, qui doit donc se lire *shaorioro* [4]. La même lettre se retrouve dans le titre ethnique des rois scythes, Κορανο, qui est donc en réalité Koushan; dans le mot qui répond au Βασιλεύς des monnaies grecques et qu'on lisait Ραο en l'expliquant par le mahratte moderne *Rao*, roi, et qui est en réalité *shao*, le persan *shah*; enfin le titre énigmatique et inexpliqué Ραονανο Ραο n'est autre que notre vieille connaissance *Shahinshah*, le vieux *Khshâyathiyânâm Khshâyathiya*, Roi des Rois.

La période indo-scythique a donc vu se produire un puissant influx iranien dans l'Inde. Nous avons nous-même rassemblé ailleurs un en-

1. Fergusson, Oldenberg.

2. *Zoroastrian deities on Indo-Scythian Coins*, dans le *Babylonian and Oriental Record*, août 1887; cf. *Academy*, 10 sept.

3. Il n'est pas exact de dire que *farr* signifie feu et que φαρρο est un dieu du feu (Gardner, LXIV) : ce qui est vrai, c'est que la gloire royale descend sous forme de flamme; une flamme représente le feu royal avec la légende *nurâ zî âtar farn bag* (flamme du dieu Farr).

4. ο représente *h* dans *mioro* = *Mihr*, *mao* = *Mâh*.

semble de faits d'un autre ordre qui montrent toute la partie occidentale de l'Inde iranisée et mithraïcisée [1]. Nous avons essayé de montrer qu'à cette époque une partie des légendes qui font le fond de l'épopée persane avait passé dans l'Inde et a laissé sa trace dans l'épopée indoue. Ces conclusions, tirées de documents purement littéraires et historiques, trouvent une confirmation singulière dans le témoignage indépendant de la numismatique, arrivant de son côté et par les voies qui lui sont propres à des conclusions analogues.

Ces Indo-Scythes, si iranisés, étaient d'ailleurs très éclectiques; ils connaissent Helios, Salene, Sarapis; ils sont bouddhistes et connaissent Βοδδο, bien qu'ils en parlent moins qu'on ne s'y attendrait d'après le renom de Kanishka dans la tradition bouddhique. Enfin ils sont çivaïtes; car s'il est plus que douteux qu'*Okro* soit *Ugra*, il n'est point douteux que le Μαασηνο de Hoerkes ne soit *Mahâsena*, et le même Hoerkes connaît déjà les formes dérivées de Çiva, Σκανδο Κομαρο et Βιζαγο, c'est-à-dire *Skanda Kumâra* et *Viçâkha*. Un synchronisme intéressant, c'est qu'un contemporain de Hoerkes, le fameux grammairien Patanjali, mentionne précisément ensemble les idoles de Çiva Skanda et Viçâkha [2], ce qui prouve que les représentations figurées de ces divinités étaient déjà courantes et probablement que les monnaies qui les reproduisent, nous font voir ces représentations, encore très imprégnées du génie grec. Quatre siècles plus tard, à en juger d'après le canon de Varâhamihira [3], toute influence grecque a disparu et nous sommes en plein art indou.

Entre les Grecs et les Scythes, et en partie contemporains avec les premiers, se placent des séries de rois Parthes et une série, mal définie quant à son origine, que Gutschmid identifie avec les Sze [4] qui, selon les écrivains chinois, chassés de leur pays de Balkash et d'Issikul, s'établirent vers 161 avant notre ère dans la vallée de Cabul. A cette dernière série appartiennent Maues, Azes, Azilises, Onones, Spalirises; Maues (pali *Moa)* peut-être identique au *Moga* de l'inscription de Taxila, datée de l'an 78 d'une ère inconnue. A la première série, la série Parthe, appartiennent Pacores, Arsaces, Gondophares [5], Abdagases, ces deux derniers restés célèbres dans la légende de Saint-Thomas. La domination parthe s'établit sans doute à la suite des conquêtes de Mithridate le Grand, vers 150; la théorie royale arsacide reconnaissait une branche arsacide régnant « sur les Indiens voisins de la Perse » [6].

Un témoignage grec du milieu du premier siècle, le Périple de la mer

1. *Points de contact entre le Mahâbhârata et le Shâh Nâmeh*, dans le *Journal asiatique*, 1887, juillet-août.

2. Goldstücker, *Panini*, 228.

3. Brhat Sanhitâ, éd. tr. Kern; Reinaud, *Mémoire sur l'Inde*, 120.

4. Article *Persia*, dans l'*Encyclopædia Britannica*, part 71, p. 591.

5. Reinaud, *Mémoire sur l'Inde;* Gondophares est devenue le Gaspard de la légende des Rois mages (Gutschmid, *Rheinisches Museum*, 1864).

6. Agathange; cf. Saint-Martin, *Fragments Arsacides*, I, 36 sq.

Erythrée, nous montre à cette époque la domination parthe à l'agonie et expirant dans le Delta du Sindh. De ses débris sort la domination des rois Satrapes (les Kshatrapa des inscriptions, jadis abusivement désignés sous le nom de Sah), qui durent jusqu'aux Guptas [1].

Nous ne pouvons nous arrêter à toutes les questions d'importance que soulève l'examen de ces belles collections. Le lecteur les trouve la plupart indiquées dans l'introduction claire et nourrie que M. Gardner a mise en tête du catalogue et qui est tout un manuel de la question [2].

James Darmesteter.

---

230. — **Histoire générale du Languedoc. — Epigraphie de Narbonne** (Premier fascicule), in-4, 382 pages, Librairie Privat.

Le présent volume forme le premier fascicule du recueil des inscriptions romaines trouvées dans la province de Languedoc; il ne contient que les inscriptions de Narbonne. On a voulu le livrer au public avant les autres et dès maintenant pour prendre date, mais sans le mettre dans le commerce; on l'a envoyé seulement à quelques épigraphistes et à des bibliothèques. Ce compte-rendu aura donc pour objet d'enregistrer l'apparition du livre bien plus que de faire la critique d'une œuvre qu'on ne pourra juger véritablement que lorsqu'elle aura paru en entier.

Cette partie de l'*Histoire du Languedoc* est due à M. Lebègue, professeur à la Faculté des Lettres de Toulouse. Après avoir heureusement débuté dans la carrière scientifique par des recherches fructueuses dans l'île de Délos, M. L. s'est tourné vers les antiquités romaines et n'a pas craint d'aborder une œuvre de pure érudition épigraphique, œuvre absolument technique qui, comme tous les travaux de ce genre, rendra plus de services aux travailleurs qu'elle ne fera briller son auteur; il faut l'en remercier davantage.

Le livre débute par les *Fastes de la Narbonnaise*. Ce travail chronologique était-il complètement à sa place en tête d'un recueil des inscriptions du Languedoc qui correspond à une partie seulement de la Narbonnaise et à une portion de l'Aquitaine, ainsi que M. L. nous

---

1. Voir *Journal Asiatique*, l. l.

2. Dans les légendes palies, le mot qui répond au grec σωτηρ se lit plus volontiers *tradara* que *tradata* : d'une part le *t* pali ne se distingue pas de *r* et d'autre part *tradata* est une forme inexplicable, tandis que *tradara* est le pracrit attendu pour le sanscrit *trâtar*.

L'épithète du Satrape Ranjabala, *apratihatacakra*, « dont le disque ne peut se repousser », est intéressante comme spécimen de traduction d'une mythologie dans l'autre. Le revers porte en effet = le type de Pallas *promachos*, lançant la foudre : or, pour un Indou, une divinité qui lance la foudre, lance le *cakra*, le *cakra* irrésistible que rien n'arrête (*apratihata* = ανικητος).

l'apprend lui-même (p. 113)? Comme la ville même de Narbonne est comprise dans le Languedoc, on peut à la rigueur soutenir l'affirmative et par suite admettre le plan de l'auteur sur ce point. Ces *Fastes* étaient, paraît-il, prêts depuis longtemps ; je n'étonnerai donc personne et M. L. moins que tout autre, en disant qu'ils ne sont pas parfaitement au courant. Non-seulement on a fait de nouvelles découvertes depuis qu'ils ont été imprimés, mais encore, dans son dernier volume de la *Géographie de la Gaule romaine*, E. Desjardins a publié une liste des gouverneurs de la Narbonnaise, qui n'est que la reproduction abrégée des fiches de Borghesi. L'auteur n'a pas pu en profiter ; c'est dommage, mais le mal est facile à réparer. Il suffira d'y faire un supplément. Il y aura à corriger aussi quelques assertions inexactes [1], il y aura surtout à ajouter, dans un *index* chronologique, la date, exacte quand elle est connue, approximative dans bien des cas, où se place le gouvernement de chacun des proconsuls cités. Ceux-ci sont bien rangés par ordre dans le courant des *Fastes*, mais la date n'est indiquée que dans le courant du texte et souvent elle n'est pas précisée ; un ouvrage de chronologie, où les dates ne frappent pas les yeux, perd la moitié de son utilité pour les travailleurs.

La seconde partie du livre contient un catalogue des principaux manuscrits qui renferment des inscriptions du Languedoc ; il y avait là une œuvre de patiente recherche et de fastidieuse érudition dont l'auteur s'est tiré à son honneur ; il décrit chaque manuscrit, l'étudie, en recherche la provenance et en établit la valeur ; c'est un véritable service rendu à ceux qui voudront s'occuper désormais des inscriptions de la Narbonnaise.

La troisième partie renferme le recueil des inscriptions de Narbonne, avec bibliographie, lecture des inscriptions, traduction du texte et commentaire. Etabli non-seulement par M. L., mais par d'autres, notamment MM. Barry, Berthomieu, Allmer, le texte des inscriptions ne peut contenir que des incorrections de détail. La bibliographie paraît soignée et complète ; en tout cas, il faudrait, pour pouvoir la critiquer, refaire le travail de M. L. ; ce sera l'affaire des auteurs du *Corpus* allemand [2]. Les lectures sont généralement exactes [3], le commentaire

1. Par exemple : p. 38. La mention d'une des fonctions du vigintivirat qui disparaît vers l'époque de Sévère Alexandre, rend très peu probable que L. Ranius Optatus soit du temps de Gallien. Cf. sur la date de ce personnage, Klein, *Die Verwaltungsbeamten*, p. 172. — P. 40. L'auteur dit que les dilectateurs furent, à partir de Septime Sévère et de Caracalla, choisis parmi les chevaliers ; il sait bien pourtant que les dilectateurs italiens ont toujours été choisis parmi les membres de l'ordre sénatorial et ceux des provinces de l'empereur parmi les chevaliers. La distinction est signalée dans tous les manuels.

2. Je constate seulement un fait ; Wilmanns a donné dans ses *Exempla* sept ou huit inscriptions de Narbonne, d'après Herzog. Pourquoi la référence à Wilmanns est-elle donnée dans la moitié des cas (nos 5, 44, 95, etc.) et omise dans les autres, n. 78, 118, 119 (la division des lignes est différente dans Herzog ; M. L. n'en dit rien), etc.

3. Quand je reprocherais à l'auteur d'expliquer la sigle *θ* par *θανών* et non par *obi-*

conçu dans de sages proportions. Je signalerai surtout celui du fameux autel de Narbonne, que M. Cuq a heureusement inspiré. L'auteur admet avec M. de Rossi que nous ne possédons qu'une copie du texte original, copie faite au temps d'Antonin, mais seulement pour la face principale; la face latérale, au contraire, qui n'est pas creusée comme la première et a, par conséquent, gardé la forme primitive, porterait l'inscription contemporaine d'Auguste; la conclusion est intéressante à signaler.

Je reprocherai pourtant à M. L. de n'avoir pas indiqué la hauteur des lettres, non-seulement dans les inscriptions intactes où il n'y a que demi-mal, mais surtout dans les inscriptions incomplètes. Exemple : On lit au nº 60 un fragment d'inscription *gravée sur une table de marbre haute de 0m,10 et large de 0m, 13;* elle contient six lignes mutilées. « Cette inscription, ajoute M. L., a été découverte sur l'emplacement de l'ancien Capitole. Peut-être y trouvera-t-on les fragments qui doivent la compléter. » Je le souhaite, mais, en ce cas, il est bien probable que la longueur et la largeur des fragments nouveaux ne sera pas la même que celles du fragment déjà connu; c'est la hauteur des lettres qu'il serait utile de connaître pour faire le rapprochement. Pourquoi M. L. ne l'a-t-il pas signalée? D'autres fois, il indique la hauteur des lettres de la première ligne, et non celle des caractères des autres lignes, bien que cette hauteur soit différente. Ce détail est d'autant plus important, que M. L. a, le premier, rapproché les uns des autres, un certain nombre de fragments que d'autres n'avaient pas songé à joindre avant lui — sans séparer d'ailleurs ces fragments dans l'impression, ce qui est un tort. Comment a-t-il, dans bien des cas, omis de citer, à l'appui de ces rapprochements, l'argument le plus concluant peut-être qu'il pût apporter, puisqu'il est tiré de faits purement matériels et ne donnant lieu à aucune discussion? Faut-il donc que nous le croyions sur parole? Je ne demanderais pas mieux, pour ma part, s'il était permis aujourd'hui de se contenter du témoignage d'autrui.

Quoiqu'il en soit, M. Lebègue a fait un travail épigraphique très méritoire; et, même après la publication du *Corpus* de Gaule, ses lectures et ses commentaires pourront être utiles à consulter.

Le nom de M. Ed. Privat, qui a entrepris la publication de l'*Histoire du Languedoc* et en supporte les frais depuis longtemps, devait être rappelé à la fin de ce compte-rendu; mais nous ne pensions pas avoir à déplorer sa mort en signalant le service qu'il avait rendu à la science.

R. Cagnat.

---

tus, comme on le fait maintenant, ou d'avoir commis d'autres peccadilles de la même espèce, je ne prouverais pas qu'il est coupable de grands crimes épigraphiques.

231. — Eug. Muntz. **Les antiquités de la ville de Rome aux XIVe XVe et XVIe siècles**; topographie, monuments, collections, d'après des documents nouveaux. Paris, 1886, E. Leroux, in-8 de 176 pp., avec 4 pl. et plusieurs gravures intercalées.

Parmi les érudits, on trouve ceux qui, sans cesse à la recherche de documents inédits, les publient sans en tirer ce qui peut servir à l'étude de l'archéologie. Parallèlement il s'en rencontre d'autres qui, ne voyant que les monuments, les étudient, les classent et les datent par des comparaisons empruntées exclusivement à ceux-ci; ils dédaignent souvent les textes. Les uns et les autres rendent de signalés services au troisième larron qui sait se servir des textes et des monuments. L'érudit le plus complet est celui à qui ses connaissances permettent de chercher lui-même les témoignages écrits et de juger les faits archéologiques. C'est le cas de M. Müntz, l'un des plus infatigables fouilleurs d'archives et qui est, en outre, l'un de ceux auquel l'art italien et celui de la Renaissance sont les plus familiers.

L'ouvrage dont nous venons de transcrire le titre est un précieux travail sur l'étude de la topographie de la ville de Rome, à l'époque de la Renaissance, et sur le sort qui fut fait aux monuments antiques depuis la fin du xve siècle.

M. M. commence par résumer tout ce qui touche à l'histoire de la topographie romaine; il donne le dessin et la description d'un plan peint dans les *Heures* du duc de Berry, et énumère ceux qui ont déjà été publiés. Il parle ensuite de ce que les peintres ont emprunté soit à la topographie, soit aux monuments de Rome pour accompagner leurs œuvres; à cette occasion, il reproduit une curieuse fresque de l'église Saint-Augustin de Gemignano, jadis décrite succintement par lui à la Société des Antiquaires de France.

Arrivant aux monuments antiques, M. M. donne le texte du voyage de Bernard Bembo en 1504; celui d'un voyageur anonyme français de la fin du xvie siècle, décrivant en détail les murs et les portes de Rome; cette description est complétée par une copieuse collection de notes inédites, prises dans les archives et relatives aux travaux faits à ces murs et portes depuis le pontificat de Martin V jusqu'à celui de Paul III; à la suite, on trouve des indications du même genre pour le Capitole et plusieurs autres monuments.

Nous appelons l'attention sur le chapitre qui traite du vandalisme; il ne faut pas se figurer, en effet, que les papes respectassent strictement tous les souvenirs de l'ancienne Rome. A côté de brefs qui défendaient la démolition des édifices encore debout, on en voit qui autorisaient la destruction de ruines utiles à conserver; nous savons, par notre propre expérience, combien il est facile, lorsque l'on désire détruire un monument encore entier, de faire croire qu'il est sur le point de s'écrouler; pour avoir de beaux matériaux tout prêts, on a toujours « fait des ruines ». Mais à côté du vandalisme dont il ne faut pas faire un re-

proche exclusif aux papes, alors qu'en France, à cette heure, nous voyons certains faits dont on peut rougir — l'homme aime assez démolir — M. M. nous révèle, avec textes à l'appui, de nombreux détails de nature à réjouir le cœur de l'archéologue; ce qui a rapport au groupe de Laocoon et à sa découverte, à la statue de Cléopâtre, etc.; aux collections particulières, aux fouilles faites officiellement, aux bustes, statues envoyés à l'étranger, aux travaux entrepris au Mausolée d'Hadrien, etc.

La table détaillée qui termine ce volume prouve, par son étendue, quelle richesse de matériaux on est sûr d'y trouver.

M. Müntz donne prise à la critique sur un seul point. Il a été trop avare de notes. Il lui appartenait, à lui mieux qu'à tout autre, de fournir quelques commentaires moins rares aux textes qu'il publie le premier.

A. de Barthélemy.

---

232. — **Lettres inédites du roi Henri IV à Monsieur de Villiers, ambassadeur à Venise** (1601), publiées d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale, par Eugène Halphen. Paris, librairie des bibliophiles et H. Champion, 1887. In-8 de 60 pages. Tiré à 72 exemplaires.

Le nouveau recueil de M. Halphen se compose de onze lettres écrites par le roi Henri IV, du 11 janvier 1601 au 27 septembre de la même année. Ces lettres, publiées avec un soin qu'il est superflu de louer, la réputation de M. H. comme éditeur étant faite depuis longtemps, renferment des passages fort intéressants. Le 11 janvier, le roi de France rappelle en ces termes (p. 1) la modération dont il a usé : « Les advantages et prosperités que mes armes assistées de la grâce de Dieu et de la justice de ma cause m'ont donnés sur le duc de Savoie, m'ont plustost augmenté que diminué la volonté que j'ai tousjours déclaré et demontré par mes actions avoir au repos de la crestienté. » A la page suivante, Henri IV se plaint de n'avoir pu réussir, malgré toutes ses concessions, à satisfaire le cardinal Aldobrandin, neveu du Pape : « Et toutesfois il fault que je vous dise avec regret que je n'ay peu contenter led. Cardinal, lequel s'est monstré si partial pour le duc de Savoie, que j'ay tout occasion de m'en plaindre. » Reproduisons une curieuse appréciation (Lettre du 27 février, p. 14) de l'affaire du comte d'Essex : « J'ay icy depuis deux jours eu advis d'un accident advenu en Angleterre qui y pourra mettre de la brouillerie, et affin que vous le compreniez mieux, je vous envoie l'extraict de la lettre que m'en a escrite mon Ambassadeur, par où vous jugerez que le comte d'Essex et ceux de sa partie sont en grand danger de paier de leurs testes la faute qu'ils ont faicte, qui est grande pour le dessein, et n'est guere moindre en l'exécution. Mais pour cela la Royne d'Angleterre ne laissera pas d'en demeurer en

grande peine, car, cela lui arrivant sur la vieillesse de son aage et de sa fortune, il est pour en advenir de périlleux effects... »[1]. Citons encore une tirade remarquable par la fierté de l'accent contre les Espagnols qui auraient voulu attaquer Genève (Lettre du 24 avril 1601, p. 20) : « Il en succedderoit aultant de l'entreprise de Genève s'il [le roi d'Espagne] la faisoit, car elle est comprise aud. traicté de Vervins, soubs le nom général des ligues de Suisses leurs alliés et confederés, elle est aussi en ma protection particulière, ainsi qu'il a esté déclaré aux légats et ministres de sa S^{té}, et à elle mesmes faisant led. traicté et celui de Lyon, et hazarderois de rechef en tel occasion ma couronne et ma propre vie pour en empescher l'effect. Je me confie tant de la prudence et bonté de sa S^{té}, qu'elle ne se laissera jamais aller à chose qui me remette aux armes avec led. Roy, car il en arriveroit plus de mal à la religion crestienne qu'elle ne recevroit d'avantage de la ruine de lad. ville de Genève, l'entreprise de laquelle seroit encores très douteuse et incertaine, quoyque discourent ceux qui veullent croire que sa S^{té} et led. Roy d'Espagne en soit d'accord. Lesquels s'abusent aussi grandement, quand ils s'imaginent qu'il en arriveroit après l'execution, comme de la démolition du fort Ste-Catherine, car il faudroit conter avec moy, qui recevrois mal volontiers tel payement... ».

On trouve à la fin de l'excellent petit recueil le procès-verbal de réception de Philippe Canaye, sieur de Fresnes, successeur de Villiers, document par lequel ce dernier clôt son registre d'ambassade.

Espérons que M. Halphen trouvera encore quelques gerbes dans le champ où déjà il a tant et si heureusement moissonné.

T. DE L.

---

233. — **Le Développement de la Constitution et de la Société politique en Angleterre,** par E. BOUTMY, membre de l'Institut, directeur de l'Ecole libre des sciences politiques. Paris, 1887, Plon et Marescq aîné. Un vol. de 348 pp. Prix : 3 fr. 50.

Il n'y a guère, depuis le commencement du siècle, de pays civilisé qui ne se soit donné une constitution ; il y a même des pays qui en ont pris successivement plus d'une. Toutes ces constitutions, jusqu'à celles dont l'Égypte et la Turquie ont eu la gloire éphémère, ont été plus ou moins copiées sur la constitution anglaise, qui n'étant écrite nulle part se prête

1. Henri IV revient sur ce sujet dans une des lettres suivantes (16 mars, p. 18) : « Je croy que vous aurez sceu l'emprisonnement qui fut faict du comte d'Essex en Angleterre, pour une entreprise et soulevation du peuple que l'on dict qu'il a voulleu faire ; son jugement lui fut prononcé le premier de ce mois, par lequel il est déclaré traistre, et condamné en une mort cruelle, et jugé ignominieusement. L'exécution en a été différée jusques au VIIe qu'il eut ceste grâce sur la peine, qu'il n'eust que la teste tranchée, dans l'enclos de la Tour où il estoit prisonnier. » Notons, de plus, deux passages curieux sur le prétendu roi de Portugal (p. 14 et p. 31).

facilement aux adaptations. Rien de surprenant par suite qu'on se soit appliqué à rechercher les origines et à expliquer la formation du système de gouvernement de nos voisins, et c'est pourquoi les histoires de la constitution anglaise sont innombrables.

Malgré tant d'ouvrages dont quelques-uns sont admirables, par Guizot, Leplay, Freeman, Gneist, Stubbs, etc., etc., les lecteurs de M. Boutmy trouveront qu'il comble une lacune. Rien, en effet, d'aussi précis, d'aussi court et d'aussi attachant à la fois, n'avait été écrit sur ce grand sujet. De plus, M. B. est impartial ; son livre n'est pas, comme c'est parfois le cas pour les études de ce genre, un commentaire allégorique des évènements contemporains; il ne cherche pas non plus à démontrer, ce qui n'est pas rare encore dans ces travaux, la prééminence de telle race d'hommes sur telle autre race. Son livre a le mérite d'être un livre de bonne foi, mai n'est pas pour cela terne de couleur; il est écrit d'un style vif, brillant, catégorique qui relève le charme de cette qualité si honnête.

L'examen en un court volume d'une suite de phénomènes sociaux qui couvrent une étendue de huit siècles, de la conquête normande jusqu'à nos jours, est nécessairement sommaire, et il faut bien prendre garde, en lisant, que la série de graves et importantes affirmations qui marquent chez M. B. les jalons de la route parcourue, représentent des idées d'ensemble, des moyennes, des résultantes générales. L'espace et non la connaissance a manqué pour indiquer le détail et les exceptions. Dans l'élaboration d'œuvres pareilles on est toujours assailli par la préoccupation des détails contraires et des phénomènes en minorité; ils vous persécutent, ils demandent place; ils menacent si on les oublie, de devenir vos accusateurs et de vous faire taxer d'ignorance ou d'injustice. Si l'on n'a pas travaillé soi-même sur ces matières, on ne peut comprendre tout ce qu'il faut de courage pour résister à ces sollicitations, négliger ces menaces et se fier à l'intelligence du lecteur qui devra comprendre qu'il a entre les mains un travail d'ensemble dans lequel on a dû, pour la clarté, arrondir les chiffres et négliger les fractions. C'est ce qu'a su faire M. B. et il faut l'en féliciter. Il écarte tout détail qui n'est que curieux et tout phénomène qui n'est qu'exception. Mais aucun des changements importants dans l'ordre social dont il retrace à grands traits l'histoire, ne lui échappe, et chacun vient à sa date pour être examiné de près ou de loin, selon les conséquences plus ou moins graves qu'il devait entraîner par la suite.

Pour la période ancienne de son sujet, M. B. recherche les causes du double « paradoxe » présenté par l'histoire de France et par l'histoire d'Angleterre : comment dans le premier de ces pays une organisation faible du pouvoir central finit par aboutir au pouvoir absolu, et comment au contraire, dans le second, une royauté de conquête, irrésistible et despotique, aboutit à un gouvernement national, bientôt démocratique. Avec beaucoup de raison, à notre avis, M. B. ne cherche

pas la principale explication de ces différences, dans des différences de races, explication par trop facile et bonne à tout faire, équivalant à un renvoi à une cause mystérieuse; il la trouve avant tout dans la dissemblance des situations et des nécessités politiques (p. 52). Peut-être même M. B. eût-il pu aller plus loin encore dans ce sens; les dernières recherches archéologiques ont porté en effet une forte atteinte à la théorie jadis si commode d'une race purement germanique par le sang établie en Angleterre. La survivance, dans de très larges proportions, de l'élément breton est aujourd'hui hors de doute et serait même hors de conteste si quelques esprits, et non des moindres, n'avaient vu là affaire de patriotisme et n'avaient mêlé, dans une question où il n'avait que faire, ce sentiment respectable, mais, ici, légèrement déplacé peut-être.

L'organisation de la puissance royale anglaise au moyen âge est fort intéressante à rapprocher de l'organisation française du même temps : chez nos voisins point de provinces semblables à de petits royaumes, mais seulement des comtés, divisions administratives moins grandes qu'un de nos départements actuels; point de parlements locaux, et au lieu de cela des juges de paix commissionnés par le roi et des juges errants apportant une même loi et une même justice dans tout le pays; point de ces coutumes diverses, si nombreuses chez nous que, lorsqu'on les réunit sous Henri III, au XVIe siècle, on arriva au total de 285, dont 65 principales. En résumé : « un roi fort, un baronnage faible, un royaume homogène »; et comme conséquence une union plus étroite qu'en France entre l'aristocratie et le peuple qui luttent de bonne heure et d'un commun accord, non par générosité, mais par intérêt, pour la conquête des libertés. Le contrôle du pouvoir royal au moyen de ce Parlement qui nous est familier et qui fonctionnait avec tous ses organes principaux dès le XIVe siècle est le résultat de ce groupement particulier des forces nationales.

L'étude de la période plus récente dont les problèmes, posés au siècle dernier, ne sont point encore résolus et font aujourd'hui encore le sujet des débats à Westminster, présente un intérêt non moins émouvant. On voit croître à ce moment les grands domaines fonciers, les deux tiers de l'Angleterre et du pays de Galles devenir la propriété de 10,207 habitants; les deux tiers de l'Écosse, celle de 330 personnes; on voit grandir l'autorité et les privilèges de la *gentry* qui tend à s'attribuer le pouvoir absolu avec une persistance et une ambition égales à celle de notre noblesse, mais avec plus de clairvoyance; ce qui la sauve de la brusque catastrophe où sombra celle-ci. Ainsi que l'a très bien montré M. Taine dans son admirable *Ancien Régime*, toute classe privilégiée qui cesse de justifier ses privilèges par des services présents, est condamnée à mourir, et ni les lois, ni le roi, ni son propre désir de vivre et son courage ne peuvent la sauver : c'est pourquoi notre noblesse périt; et c'est pourquoi la gentry anglaise et la noblesse proprement dite de ce pays, payant en services locaux, en charités, en administration gratuite, ses

privilèges, a survécu à la tourmente. Toutefois, comme ses privilèges étaient cependant supérieurs à ses services, ils ont été graduellement diminués, et la lutte se continue encore pour les réduire, avec les résultats que l'on connaît, avec ces lois d'hier sur la propriété et ces actes moins récents sur le paupérisme, qui sont les uns et les autres du socialisme d'État [1].

M. B. rappelle ces luttes, leurs causes et leurs effets, et la manière dont s'est constituée, presque sous nos yeux, la nouvelle Angleterre manufacturière et coloniale, avec une brièveté et une sûreté qui permettent d'embrasser d'un seul coup-d'œil ce vaste et changeant tableau, et, en même temps, avec une éloquence qui fait comprendre que derrière ces chiffres, il y a des hommes et derrière ces règles et ces lois, des ambitions, des passions, des cœurs vivants. Dans la littérature de la constitution anglaise, un livre semblable manquait et M. Boutmy, venu après tant d'autres, a innové en l'écrivant.

J. J. Jusserand.

---

234. — **Lessing.** Minna von Barnhelm oder das Soldatenglück, texte allemand conforme à l'édition de 1770-B, avec une introduction et des notes, par A. Girot, agrégé de l'Université, professeur d'allemand au lycée du Havre. Paris, Delagrave, 1887. In-8, xxxvii et 174 p.

Voici encore un texte allemand qui paraît en France dans une édition fort méritoire. M. Girot reproduit dans son introduction les principaux jugements que les contemporains de Lessing ont portés sur *Minna de Barnhelm* et donne une bibliographie assez longue et complète des œuvres du dramaturge allemand. Il fait dans ses notes d'utiles emprunts à l'ouvrage de Lehmann sur la langue de Lessing; il indique l'intonation des mots les plus malaisés; il donne à propos l'étymologie de certains termes, et comme il a souvent fait traduire dans les classes la

---

1. Nous aurions sur quelques points de détail de menues observations à présenter. P. 35, il eut été bon de mentionner le grand instrument dont se servirent les Normands pour l'unification des traditions, savoir la littérature; chez leurs poètes et leurs historiens, Bretons, Saxons, Danois, Français de Grande-Bretagne, sont pour ainsi dire un même peuple; la naissance ou l'établissement dans le même pays, et non le sang, fait pour eux les seuls compatriotes. Les indigènes copient les poètes normands et adoptent leurs idées qui se répandent ainsi dans toute la nation; l'influence politique de cette littérature fut énorme. — P. 36, c'est placer trop haut « la fusion des vainqueurs et des vaincus » que de la fixer au xiie siècle; s'il en avait été ainsi, on n'aurait pas pris la peine de révoquer formellement, deux siècles plus tard, les règles du *présentement d'englischerie*. — P. 115. Les délégués des villes furent appelées au Parlement pour la première fois en 1213. — P. 209. Un passage de l'*Utopie* est cité en anglais; il eut été bon d'indiquer que ce passage est tiré de la traduction de Ralph Robinson. — Quelques noms propres ont été maltraités par le typographe: p. 30, l. dernière; p. 184, l. 18; p. 212, l. 4; p. 237, l. dernière. — P. 274-5, Fielding eût fourni des exemples saisissants, authentiques, contemporains et de tous point préférables à l'exemple tiré de Disraéli.

pièce qu'il édite, il résout les difficultés qui ont toujours arrêté ses élèves. Mais puisque ce livre est destiné à la quatrième, pourquoi M. G., par scrupule d'érudit, a-t-il laissé dans son texte des mots comme *verdrüsslich, kützeln, Kriepel, Gedrenge,* etc.? Il fallait sans hésitation sacrifier l'orthographe de Lessing à l'orthographe actuelle, supprimer les *y* (comme dans *Wayse),* les *h* (comme dans *Monath),* les *n* (comme dans *Gattinn),* etc. A quoi bon ces formes vieillies qui troublent et embarrassent l'élève? On regrettera pareillement que M. G. se soit borné à des notes strictement grammaticales ou explicatives; il aurait pu insérer dans son commentaire des notes empruntées aux ouvrages de nos historiens de la littérature allemande (comme celle de la p. 39, relative au caractère de Werner ou celle de la p. 54 sur la statue équestre du grand Frédéric). De même pour l'introduction; on n'y trouve que de courtes indications sur la composition de l'œuvre, le lieu et le temps de l'action. Ajoutons que çà et là, dans l'annotation, les remarques de M. G. sont vraiment trop longues, par exemple, p. 17 et 20 sur la suppression de l'auxiliaire, p. 43 sur *Muth* et ses composés, p. 49 sur le préfixe *miss,* p. 88 sur *gleich,* p. 91 sur les adverbes allemands (près de deux pages d'adverbes terminés en *s,* à propos de *besonders!),* p. 94 sur les composés en *weise,* p. 107 sur les substantifs qui entrent dans la composition d'adjectifs, etc. Enfin, il y a parfois dans ce commentaire de menues erreurs et des lacunes. Lorsque Minna dit *Bringen Sie mir alle seine Schuldner* (p. 58), M. G. observe justement que le mot *Schuldner* signifie « créancier » dans ce passage, mais il a tort de le regarder comme un terme du dialecte de la Haute-Lusace; au moyen-âge, déjà, le mot a les deux sens à la fois: « débiteur » et « créancier ». Pourquoi avancer que les noms propres « aujourd'hui, restent invariables au datif et à l'accusatif » (p. 18)? Pourquoi ne pas appeler l'attention sur la première phrase de la pièce, *Schurke von einem Wirthe* et traduire *Quark* par « vétille » (p. 102) sans donner le premier sens du mot? Pourquoi ne pas expliquer *aufmutzen* (p. 129) et s'exprimer si vaguement sur l'expression *den Stab brechen* (p. 162 « rompre le sceptre de la justice »)? Pourquoi tous ces renvois inutiles à Peÿ et à Sanders? Nos observations n'atténuent nullement la valeur de cette publication, et nous souhaitons que tous nos professeurs de langues vivantes mettent dans leurs travaux autant d'exactitude, autant de soin et de conscience que M. Girot dans son édition de *Minna de Barnhelm.*

A. Chuquet.

235. — **Grammaire de la langue française** d'après de nouveaux principes concernant les temps des verbes et leur emploi, par le Dr J.-M. Rabbinowicz. Paris, chez l'auteur et librairie Delagrave, 1886, xxxi, 167 p. in-8.

Comme le titre l'indique, c'est principalement à l'emploi des temps des verbes que l'auteur a consacré ses recherches personnelles. Les pages qu'il a écrites sur ce chapitre difficile de la syntaxe contiennent beaucoup d'aperçus nouveaux, de résultats désormais acquis, surtout beaucoup d'exemples instructifs et choisis on ne peut mieux. L'emploi des temps du passé y a été élucidé d'une manière beaucoup plus complète qu'on ne l'avait fait jusqu'ici, et c'est là le grand mérite de ce livre. Aussi la théorie des temps fait-elle avec le reste de l'ouvrage un contraste des plus surprenants. Cette étude des temps s'adresse aux spécialistes; le reste, qui n'offre qu'une répétition sommaire d'une grammaire d'écolier (et non de la meilleure), s'adresse aux commençants. A l'exception de la nouvelle — et mauvaise — dénomination de pronoms personnels « anté-verbaux » et « post-verbaux » pour conjoints (enclitiques) et absolus (accentués), il n'y a, dans cette partie, presque rien qui ne se trouve dans les grammaires de Noël et Chapsal, de Larousse, de Lemaire ou dans n'importe quelle grammaire élémentaire. Si courte d'ailleurs que soit cette partie, elle prête souvent à la critique. On est étonné de voir que l'auteur donne quatre cas à l'article et au pronom personnel; qu'il prétende (p. 153) que « *qui, que* s'emploient dans les questions indirectes », ce qui n'est naturellement vrai qu'à demi, *que* ne se trouvant ainsi qu'avec un infinitif elliptique : « je ne sais que faire » ; mais on ne dit plus, comme autrefois : « je ne sais qu'il va faire », etc. Pourquoi l'auteur ne s'est-il pas contenté d'écrire un simple mémoire sur la théorie des temps? Son œuvre serait excellente. En encadrant ce mémoire dans une mauvaise grammaire élémentaire, il court le risque de nuire à sa propre œuvre, qui ne peut que perdre à ce médiocre voisinage.

Mais acceptons le travail tel qu'il est, et arrivons à la seule partie importante du livre, la syntaxe des temps.

Il ne s'agit pas précisément de *principes*, soit nouveaux soit anciens, dans le livre de M. Rabbinowicz, bien au contraire, ces difficiles questions de principes sont en général écartées; et il n'y a pas lieu de le regretter, quoique le titre annonce une promesse que l'ouvrage ne réalise pas. Mais il y a dans cette *Grammaire* une foule d'observations spéciales sur l'usage des temps du passé. Ces observations font voir un sentiment très juste des finesses du style, une appréciation perspicace des motifs, des impressions passagères, des associations d'idées souvent inattendues qui ont conduit un auteur à se servir de telle ou telle forme. C'est seulement par des investigations pareilles sur les raisons qui ont dicté son choix, c'est par des recherches de ce genre, au fond purement psychologiques, qu'on parvient à s'expliquer les difficultés les plus dé-

licates du style ou de la syntaxe. Grâce à sa remarquable sûreté d'interprétation, M. R., en traitant du « narratif simple » (passé défini) et du « figuratif simple » (imparfait), a pu constater que le narratif indique le commencement d'une action (ce que reconnaît déjà Lücking, *Französische Schulgrammatik)*; que le figuratif a un caractère subjectif relativement au narratif, qui est objectif; que ce dernier temps exprime l'action opposée au caractère ou au sentiment; que le narratif donne plus d'énergie à l'action, etc. Tout cela est prouvé par une masse d'exemples pris dans les meilleurs auteurs et formant un vaste ensemble de preuves incontestables. Quand même tous les faits observés ne seraient pas nouveaux, personne ne les a encore énoncés d'une manière aussi explicite et convaincante. Les Français qui se sont en dernier lieu occupés spécialement de ces deux temps, M. Robert, dans ses *Questions de grammaire et de langue françaises élucidées* (Amsterdam, 1886), et M. Delbœuf, dans son article *A propos du passé défini (Revue de l'instruction publique en Belgique,* 1886), n'ont rien vu de tout ce qui vient d'être cité.

On pourrait sans doute ajouter encore aux constatations de M. R. sur les significations de ces deux temps. Un fait surtout paraît important. M. R. a très bien reconnu que le narratif exprime *conclusion;* mais apparemment ce temps exprime aussi, et pour la même cause, *exclusion*. Plusieurs exemples, que M. R. a interprétés autrement, semblent trouver là leur véritable explication; citons par exemple : *Il craignait le beau monde, il ne put jamais s'acclimater aux salons* (p. 97); *Ce n'était pas là et ce ne fut jamais l'esprit pur* (p. 100). La conclusion et l'exclusion sont ici des manifestations parallèles de la même valeur de totalité ou d'énergie.

L'auteur ne nous paraît pas avoir été également heureux en faisant sortir de significations générales les significations spéciales et variées qu'il reconnaît dans ces temps. Selon lui, *le passage d'un état à un autre* est la signification première et fondamentale du narratif; la *durée de l'état nouveau,* celle du figuratif. Mais il n'est pas possible de faire dériver de ce passage d'un état toutes les fonctions diverses du narratif. Ce temps possédait sans doute en latin déjà différentes significations également fondamentales, qui sont passées telles quelles dans les langues romanes, et parmi lesquelles on découvre facilement *action achevée, action commencée, énergie* et *simple indication d'un fait dans le passé.* Il serait trop long d'en fournir ici les preuves; nous nous bornerons à rappeler le fait que ce que nous appelons *perfectum* en latin, est un temps de provenance multiple, et l'origine ne peut être tout à fait sans influence sur la signification. Citons encore à l'appui de cette opinion un mot bien juste d'un célèbre philologue allemand. « On proposait souvent autrefois, » dit M. Delbrück dans ses *Syntaktische Forschungen,* IV, 1, à propos de l'aoriste grec, « comme significations fondamentales, les significations qui, selon l'opinion du philologue en

question, comprenaient le mieux les variations de l'usage dans un schéma général (par exemple la *possibilité* pour le subjonctif). De nos jours, on est revenu de ces tentatives, parce qu'on a compris que des généralisations pareilles n'ont pas une valeur historique... Il n'existe évidemment pour le génie du langage que des usages typiques, dont l'existence est prouvée par l'impossibilité de s'en écarter complètement, mais il n'existe pas une unité suprême de ces types ».

D'autre part, le point de vue paraît quelquefois inutilement divisé, surtout quand l'auteur distingue le figuratif comme *commentaire* (n° 3) et mis entre parenthèses explicatives ou complétives (n° 4), le figuratif qui, par sa signification de durée, sert à marquer un effet (n° 8, *e)* et celui qui engage le lecteur à « faire halte » au milieu d'un récit (n° 8, *f)*.

L'étude consacrée aux autres temps est beaucoup plus courte et plus faible. Il y a quelques bonnes observations, entre autres celle-ci, que les futurs peuvent figurer comme temps narratifs (observé aussi par Maetzner), mais il y a aussi des assertions insoutenables. Il n'est guère juste de dire que le « narratif parfait » (passé antérieur) indique le *commencement* et la fin d'une action ; il serait du moins plus sûr de dire que ce temps exprime la compréhension d'une action de manière à la représenter comme momentanée. Parlant du conditionnel, l'auteur répète à trois reprises (p. 6, 115, 120) que ce temps est formé du futur, méprise bizarre et inexplicable de la part d'un auteur qui cite Diez.

On vient de voir que l'auteur n'aime pas les dénominations communes de certains temps. Il en adopte d'autres qu'il défend dans la Préface, p. XXIV et suiv. Or, il est vrai que les dénominations « passé défini », « passé indéfini » et d'autres ne sont pas bien exactes, en tant qu'elles n'indiquent que quelques qualités secondaires et vagues des temps qu'elles désignent. Mais il en est de même de toutes les dénominations : « les noms ne sont pas justes, » comme disait Platon. En vérité, M. Rabbinowicz n'arrive pas à plus d'exactitude avec sa dénomination de « narratif », puisqu'il reconnaît lui-même que le caractère fondamental de ce temps est de marquer l'entrée d'une action ou d'un état. Entre philologues surtout on ne devrait pas se gêner avec les dénominations imparfaites mais acceptées, puisqu'ils savent mieux que personne que les imperfections des nomenclatures ont leurs fondements dans l'histoire même de ces nomenclatures [1].

Johan VISING.

---

1. La langue de l'auteur n'est pas toujours correcte. Je n'en citerai qu'un exemple : « La première façon de s'exprimer est la plus fréquente de toutes les autres » (p. 120). Cela n'a rien de quoi surprendre de la part d'un philologue qui est d'origine étrangère et vient — si nous ne nous trompons — de la Pologne russe. D'autant plus remarquables sont cette finesse d'analyse et cette intelligence profonde des faits les plus délicats et les plus obscurs que présente la syntaxe française!

CHRONIQUE

FRANCE. — La librairie Vieweg vient de publier une traduction du *Leitfaden der alten Geographie* de M. Henri KIEPERT. Cette traduction a été entreprise par M. Émile ERNAULT, maître de conférences à la Faculté des lettres de Poitiers (*Manuel de géographie ancienne*. In-8°, VII et 365 p.). Mais la description de la Gaule n'occupe, dans le résumé de M. Kiepert, que onze pages; il fallait lui donner un plus grand développement dans une traduction à l'usage des Français; on a donc substitué à la *Gallia* du « manuel » celle du *Lehrbuch der alten Geographie* paru en 1878. Mais, afin que la traduction française fût, en ce qui concerne la Gaule, au courant des derniers résultats acquis, M. Aug. LONGNON, a revu dans ce sens la traduction de M. Ernault; tout en respectant le texte de Kiepert autant qu'il était possible, il a supprimé çà et là un détail erroné, et refondu les notes où sont énumérés les noms géographiques de l'époque romaine qui subsistent encore aujourd'hui sous une forme vulgaire.

— M. DE PUYMAIGRE prépare une nouvelle collection des *Vieux auteurs castillans*, qu'il publiera à la librairie Savine en trois séries; la première de ces séries paraîtra au printemps de 1888 et contiendra l'*Histoire de la littérature espagnole et de ses rapports avec la littérature française du moyen âge jusqu'au règne de don Alfonso*.

— Paraîtra prochainement chez Léon Vanier (19, quai Saint-Michel, Paris), l'*Histoire du sonnet en Europe*, par M. A. DE MARTONNE, ancien élève pensionnaire de l'École des chartes. L'ouvrage, nous dit-on, est ainsi divisé : *Avant-propos*; I. *Les origines*; II. *Le sonnet chez les nations de race latine* (en France, en Italie, en Espagne, en Portugal); III. *Le sonnet chez les nations de race non latine* (en Angleterre, en Allemagne, dans le Nord et hors de l'Europe).

— M. Albert CHABRIER, professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand, a eu l'heureuse idée de publier un recueil de morceaux choisis qui ne contient que des discours politiques et qu'il intitule *Les orateurs politiques de la France, la tradition et l'esprit français en politique, choix de discours prononcés dans les assemblées françaises, états-généraux, conseils, parlements, chambres*, 1302-1830 (Paris, Hachette, in-8°, VIII et 582 p.). Outre une introduction, de Philippe le Bel à Louis XII (p. 1-23), l'ouvrage comprend trois livres : I. *L'ancien régime*, 1500-1789 (Anne du Bourg, Calvin, les Guises, l'Hospital, Henri III, Bodin, Ét. Bernard, du Vair, Henri IV, Richelieu, Savaron, Rob. Miron, Broussel, Louis XIV); II. *La Révolution française*, 1789-1799 (Mirabeau, Maury, Barnave, Isnard, Vergniaud, Danton, Robespierre, Lanjuinais, Napoléon); III. *La Restauration* 1815-1830 (Royer-Collard, de Serre, général Foy, Cam. Jordan, Benj. Constant, Manuel, duc de Broglie, Chateaubriand). « Il n'y a dans le choix des discours aucun parti-pris; ancien ou nouveau régime, monarchie ou république, c'est tout un, pourvu que l'homme et son œuvre soient français. » Nous comptons que l'ouvrage, tel qu'il est, sera favorablement accueilli.

— *Sainte Catherine de Fierbois, ses monuments et ses souvenirs de Jeanne d'Arc*, tel est le titre d'une « notice historique et archéologique », que vient de publier M. l'abbé J.-B. FOURAULT. (Tours, Bouvrez, in-8°, 65 p.)

— M. René de LESPINASSE a édité, sous les auspices de la Société nivernaise des lettres, sciences et arts, le *Cartulaire du prieuré de La Charité-sur-Loire* (Nevers, Morin-Boutillier. In-8°, XLIV et 483 p.).

— Dans une brochure de 30 pages (Le Mans, Monnoyer. In-8°), M. R. Triger a raconté *un épisode de l'histoire du Mans au XVIIe siècle, les prisonniers de Rocroy à l'abbaye de Saint-Vincent du Mans en 1643*.

— Le XIVe fascicule des *Correspondants de Peiresc*, de notre collaborateur Philippe Tamizey de Larroque, est consacré à *Samuel Petit*. Il renferme des lettres inédites écrites de Nîmes et de Paris à Peiresc dans les années 1630-1637, lettres publiées et annotées par M. T. de L. avec tout le soin qu'on connaît. La notice qui précède le texte des lettres, est due à M. Georges Maurin qui en a puisé les éléments aux archives communales de Nîmes, aux minutes des notaires de cette ville et aux manuscrits de la collection Peiresc de la bibliothèque de Carpentras; nous y lisons que Petit, qui occupe un rang honorable parmi les érudits de la première moitié du XVIIe siècle, fit ses études à Genève, occupa la chaire d'hébreu au collège de Nîmes, forma une collection de manuscrits, remarquable pour l'époque, devint, en 1627, principal du collège, se retira en 1634, mais demeura professeur de théologie à l'université protestante. On sait qu'en 1635 il publia son ouvrage capital, le recueil des *Lois attiques*, dédié à Aug. de Thou, qu'il prépara une édition de Josèphe, qu'il fit paraître, en 1641, sous le titre de *Observationum libri tres*, une série d'études et de commentaires sur divers passages d'auteurs grecs et latins. Les lettres de Petit, que nous donne M. T. de L., sont au nombre de 28 (la plupart reproduites d'après les autographes conservés à la Bibliothèque nationale, fonds fr. vol. 9544). Elles sont courtes en général, et il semble que Petit redoute de paraître importun; on y trouve néanmoins différents traits qui peignent favorablement le caractère de Petit et ses qualités morales; on y remarquera pareillement plusieurs détails intéressants sur les savants de l'époque, et ce fascicule nouveau n'est pas du tout, grâce à la notice de M. G. Maurin et aux copieuses notes de M. Tamizey de Larroque, indigne de ses devanciers.

— M. J. Masse a fait tirer à part (Grenoble, Allier. In-8°, 86 p.), un mémoire qu'il avait publié dans le tome XXI de la 3e série des « Bulletins de l'Académie delphinale » sur les *Tribunaux de Grenoble pendant les premières années de la Révolution 1790-1795*.

— M. Victor Pierre a publié, d'après des documents inédits, une curieuse brochure sur *l'Eglise de Saint-Thomas d'Aquin pendant la Révolution, 1791-1802* (Paris, Retaux-Bray. In-8°, VI et 65 p.).

— Signalons également une notice de M. H. Faye sur les *Sociétés populaires dans le département d'Indre-et-Loire, 1790-1800* (Nantes, Forest et Grimaud. In-8°, 52 p.).

— M. Léonce Pingaud, professeur à la Faculté des lettres de Besançon, a publié, dans cette ville, une brochure de trente-cinq pages sur *Jean de Bry et ses relations avec Charles Nodier et Charles Weiss*.

— M. François Rouvière vient de publier le premier tome d'une *Histoire de la Révolution française dans le département du Gard, 1788-1791*. (Nîmes, Catélan. In-8°.)

— Le sixième et dernier volume de l'*Histoire de l'Europe pendant la Révolution française*, par M. H. de Sybel, a paru à la librairie Alcan (in-8°, 457 p. 7 francs). Ce volume traduit, comme les précédents, par Mlle Marie Dosquet, comprend les guerres de la seconde coalition, la fin du Directoire, le coup d'Etat du 18 brumaire, le Consulat, Marengo, le Concordat, les négociations de Lunéville, et se termine avec la paix de 1801. Il est suivi d'une table alphabétique générale des matières.

— Tous les documents antérieurs à la Révolution et concernant la ville de Reims, qui étaient jusqu'ici aux archives municipales de Châlons, seront transportés à

Reims (fonds du collège des Bons-Enfants de l'Université, de l'archevêché, de l'officialité, du chapitre, des collégiales, des paroisses, des abbayes, des couvents, des commanderies).

— Les archivistes chargés de reconstituer les archives de la ville de Paris et du département de la Seine, ont retrouvé les registres des délibérations des districts de Sceaux et de Saint-Denis.

— Le conseil municipal de Bordeaux a voté l'érection d'un monument aux Girondins. Ce monument, surmonté d'une statue de la République, sera placé au centre des allées de Tourny. La dépense totale ne devra pas excéder deux cent mille francs.

— Le n° 4 (15 octobre 1887) des *Annales de l'Ecole libre des sciences politiques* (Paris, Alcan) renferme les articles suivants : E. BOUTMY, L'état et l'individu en Angleterre; DELAVAUD, La politique coloniale de l'Allemagne, MENANT, Du droit régalien en matière de mines (suite et fin); BEGOUEN, Le Kulturkampf (suite et fin); A. LEBON, A propos de la politique coloniale.

ALLEMAGNE. — La commission historique de l'Académie des sciences de Bavière a tenu, du 28 septembre au 1er octobre, sous la présidence de M. de Sybel, sa vingt-huitième séance plénière. Etaient présents : MM. de Sickel, de Liliencron, Baumgarten, Dümmler, Hegel, de Kluckhohn, Wattenbach, Weizsæcker, de Wegele; MM. de Dœllinger, Cornelius et de Giesebrecht; MM. de Druffel, Heigel, Stieve et Riezler. Depuis la dernière réunion, la commission a publié les œuvres suivantes 1° *Geschichte des ostfrænkischen Reichs*, par E. DÜMMLER, 2° édition, vols. I et II; 2° *Deutsche Reichstagsakten unter Kaiser Sigmund*, IIIe partie, 1427-1431, p. p. D. KERLER; 3° le troisième fascicule du XXVIe vol. des *Forschungen zur deutschen Geschichte;* 4° les livraisons 117-125 de l'*Allgemeine deutsche Biographie*. En outre, a été publié, avec l'appui de la commission : *Der Fondaco dei Tedeschi in Venedig und die deutsch-venetianischen Handelsbeziehungen*, par M. Henry SIMONSFELD, 2 vols. Avant la fin de l'année paraîtra le sixième volume des *Deutsche Reichstagsakten 1406-1410;* ce volume est dû à MM. BERNHEIM, QUIDDE et WEIZSÆCKER; les Xe et XIe, qui seront édités par M. QUIDDE, comprendront la fin du règne de Sigismond et le règne d'Albert II. MM. FRIEDENSBURG et WERDE ont commencé les travaux préliminaires de la deuxième série des *Reichstagsakten*, relatifs au règne de Charles-Quint; M. Friedensburg ainsi que M. de Kluckhohn, directeur de cette partie de l'entreprise, ont fait en même temps des recherches dans un grand nombre d'archives. M. LAMPRECHT, de Bonn, aidé de MM. HANSEN, FRANCK, ULRICH, et NŒRRENBERG, a presque achevé l'impression du premier volume des chroniques westphaliennes du Rhin inférieur, qui renferme les chroniques de Dortmund et de Neuss. M. KOPPMANN, de Rostock, travaille à la rédaction du sixième volume des *Hanserecesse*. L'impression du premier volume du recueil des actes du Vatican sur l'histoire d'Allemagne au temps de Louis le Bavarois, a commencé tout récemment par les soins de M. RIEZLER (paraîtra à Innsbruck, chez Wagner). Dans la collection de l'« histoire des sciences en Allemagne », la *Geschichte der Kriegswissenschaft* et la *Geschichte der Medinis* seront bientôt livrées à l'impression. Les *Jahrbücher der deutschen Geschichte* vont s'augmenter de volumes nouveaux; la seconde édition — par M. SIMSON —, du premier tome de l'histoire de Charlemagne, est sur le point d'être terminée; M. MEYER DE KNONAU commencera l'année prochaine, à Pâques, l'impression du premier volume des *Jahrbücher* de l'empereur Henri IV; M. WINCKELMANN, de Heidelberg, compte mettre sous presse, en 1888, le premier volume des *Jahrbücher* de Frédéric II. Enfin, la commission a accordé un subside pour l'impression de l'*Urkundenbuch* de la ville de Deux-Ponts, par M. L. MOLITOR.

BELGIQUE. — Vient de paraître la deuxième édition de l'ouvrage du comte de

Villermont, *Tilly ou la guerre de Trente Ans* (Lilles et Bruges, Desclée. 1887, In-8°, iv et 437 p. 4 fr.) Cette édition n'a qu'un volume, alors que la précédente en avait deux ; on en a retranché tout l'appendice qui renferme des documents inédits et un grand nombre de passages qui concernaient, non pas Tilly, mais l'ensemble des évènements militaires; le livre, destiné au grand public, est une biographie de l'homme de guerre.

ESPAGNE — D. Cesáreo Fernandez Duro, membre de l'Académie de l'Histoire, de Madrid et érudit plein de zèle, sinon très clairvoyant, vient, à la fois, d'enfoncer une porte ouverte et de semer quelques erreurs qu'il importe ne ne pas laisser se propager. Dans une note intitulée : « Un Espagnol du xv° siècle tenu pour Anté-Christ » et insérée dans le *Boletin de la Real Academia de la Historia*, t. XI, p. 175 à 180, il nous entretient, d'après la chronique de Mathieu d'Escouchy, d'un clerc espagnol venu à Paris en 1445 et qui, par son savoir et son adresse, émerveilla les docteurs de notre université au point de se faire prendre par eux pour l'Anté-Christ « ou de ses disciples ». Là dessus l'académicien espagnol cherche qui peut bien être le clerc, il tâte de côté et d'autre et finit par se décider pour Fernando del Pulgar, l'historien bien connu, quoique du Boulay, seul auteur que M. Fernandez Duro ait consulté sur son clerc, après Mathieu d'Escouchy et le *Journal d'un bourgeois de Paris*, le nomme en toutes lettres : *Fernandus Cordubensis*. « Mais, dit notre académicien, *on ne connaît pas de Fernando de Cordoba qui se soit distingué par sa science à l'époque indiquée* ». Ce n'est pas l'avis de M. Julien Havet, dont l'intéressant mémoire sur *Maître Fernand de Cordoue et l'université de Paris au* xv° *siècle*, publié dans les *Mémoires de la Société de Paris et de l'Ile-de-France*, t. IX (1882), p. 193 à 222, pourra renseigner utilement M. Fernandez Duro et couper court à ses hésitations. Quant à Fernando de Pulgar, qui, à aucun titre d'ailleurs, ne pouvait être confondu avec le clerc de 1445, il convient d'ajouter que nous connaissons parfaitement et la date et les motifs de son voyage en France par des documents authentiques conservés à la Bibliothèque nationale.

— A remarquer, dans la livraison de juillet-octobre, du *Bulletin de l'académie d'histoire*, les pièces publiées par le P. Fita, d'un procès intenté par l'Inquisition à des Juifs, des environs de Tolède, qui furent brûlés en 1491 pour avoir crucifié un enfant chrétien.

GRECE. — L'archéologie médicale vient de s'enrichir d'une œuvre importante, bien que le sujet soit très spécial, sous le titre suivant : *Περὶ ὀφθαλμολογίας καὶ ὠτολογίας τῶν ἀρχαίων Ἑλλήνων ἀπὸ τῶν ἀρχαιοτάτων χρόνων μέχρις Ἱπποκράτους* (Athènes, Perris, gr. in-8 de 250 pages). M. Georges-A. Kostomiris, docteur de l'Université d'Athènes, et spécialiste pour les yeux et les oreilles, a recueilli et analysé, dans un grec ancien très classique, tout ce que les anciens ont écrit sur la matière. Ce travail, fruit d'une lecture immense, n'est que la première partie d'un historique qui se poursuivra, si l'auteur est encouragé, depuis Hippocrate jusqu'aux temps modernes, et sera terminé par la période contemporaine, racontée cette fois en grec moderne. Nous souhaitons qu'un généreux évergète, comme la Grèce a l'avantage d'en posséder, vienne un jour seconder les efforts si méritants de M. Kostomiris. — C. E. R.

— M. Th. Bent a découvert, dans l'île de Thasos, un arc de triomphe de l'époque romaine, un théâtre situé devant la ville de Thasos, sur le penchant de la colline, enfin, sur un isthme, près des carrières de marbre qui formaient la principale richesse de l'île, les restes d'une ville considérable dont on ignore le nom, et un temple situé sur cinq gradins. Les fouilles de M. Bent ont été entreprises aux frais de la British Association et de la Hellenic Society.

ITALIE. — L'auteur de la *Secchia rapita*, Alexandre Tassoni, a publié en 1609,

à Modène, un livre intitulé : *Considerazioni sopra le Rime del Petrarca col confronto de' luoghi de' poeti antichi di varie lingue*... Ce travail tient une place considérable dans le développement de la critique littéraire en Italie. M. Orazio Bacci en a fait l'objet d'une étude soignée, accompagnée d'une table bibliographique des lettres publiées et inédites de Tassoni (Florence, Loescher et Seeber, 1887, 87 pp. in-16). C'est une contribution d'une réelle valeur à l'histoire du *pétrarchisme*.

— Notre collaborateur, M. P. de Nolhac, a retrouvé un certain nombre de lettres inédites d'Erasme, dont plusieurs sont fort intéressantes; elles vont prochainement paraître en volume (Klincksieck, éditeur), avec une étude sur le voyage d'Erasme en Italie, pendant les années 1506 à 1509.

ROUMANIE. — Le 11 août de cette année est mort, à Nieder-Ingelheim, dans la Hesse rhénane, Alexandre de Cziнак, auteur du *Dictionnaire d'étymologie dacoromane*.

SUISSE. — Ont paru tout récemment : 1° Les *Mémoires politiques* de M. de Segesser, gros volume de plus de 700 pages, relatif aux évènements politiques du canton de Lucerne; l'auteur a vu de près les incidents qui précédèrent la guerre du Sonderbund; on remarquera dans son livre les chapitres intitulés « 1841 à 1847 », « 1847 à 1852 », « gouvernement conservateur de 1871 », « sous la constitution fédérale de 1874 »; 2° Gottlieb von Jenner, *Denkwürdigkeiten meines Lebens* (Berne, Wyss); ces mémoires, publiés par un descendant de l'auteur, M. Eugène von Jenner-Pigott, avocat et membre de la Société d'histoire du canton de Berne, retracent l'activité politique d'un vieux Bernois de l'*Helvétique* et de la médiation en Suisse; ce fut lui, et non le ministre Stapfer, qui eut le principal mérite de sauver, en 1798, une partie considérable du trésor de Berne.

TURQUIE. — On annonce la vente aux enchères publiques de la collection numismatique de feu Subhi-pacha, ancien ministre de l'Evkaf. Cette collection comprend des monnaies grecques, romaines, byzantines, persanes, sassanides, turques et autres; un catalogue sommaire en a été rédigé par le Dr C. Makridès-pacha. La vente a commencé dimanche, 16 octobre, et a été continuée les mercredis et dimanches suivants; elle avait lieu au Cheikh-ul-islamat, bureau du Kassam.

— M. P. Gogos a publié en langue grecque une petite *Histoire de l'île de Lesbos* (84 p. in-12).

— M. Gédéon a fait paraître les quatre premières livraisons, formant 272 pages, de ses Πατριαρχικοὶ Πίνακες qui renferment de nombreuses informations biographiques et historiques sur les évêques de Byzance et les patriarches de Constantinople depuis saint André.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 21 octobre 1887.

M. Robiou écrit pour poser sa candidature à la place de membre libre, laissée vacante par la mort de M. Desnoyers.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, M. Heuzey continue sa communication intitulée : *le Bassin sculpté du palais de Tello et le symbole chaldéen du vase jaillissant.*

En avant du palais chaldéen de Tello, découvert par M. de Sarzec, les fouilles ont mis au jour un bassin de pierre décoré de sculptures, dont les principaux fragments ont été rapportés au Musée du Louvre. Les grands côtés portaient une file de figures de femmes, tenant dans leurs mains réunies des vases d'où jaillissaient deux gerbes liquides. Ce bassin monolithe, allongé, étroit, peu profond, reproduit la forme des auges ou canaux de bois où les populations pastorales font boire leurs troupeaux. Il devait servir à procurer aux caravanes qui faisaient halte devant le palais « l'hospitalité de l'eau », selon l'expression de M. Heuzey. On tirait probablement cette eau des puits du palais et on l'apportait au bassin dans des urnes.

Quant au motif de la décoration, M. Heuzey s'attache à établir que les vases jaillissants, emblèmes très populaires en Chaldée et en Assyrie, sont un attribut ordinaire des personnages divins, dont ils symbolisent la puissance bienfaisante. Les femmes qui portent ces vases, au bassin de Tello, sont donc des génies féminins de l'élément liquide, des « naïades » chaldéennes.

M. Héron de Villefosse présente à l'Académie les photographies des onze fragments de la frise du temple de Diane Leucophrys, récemment découverts à Magnésie du Méandre. Ces photographies ont été envoyées par M. Champoiseau, consul général de France à Smyrne. Elles sont accompagnées d'un plan des fouilles, exécuté par M. C. Humann, architecte, l'auteur des heureuses et célèbres découvertes de Pergame. On sait que la plus grande partie de la frise de ce temple avait été rapportée au Musée du Louvre, en 1843, par M. Ch. Texier. On peut espérer que quelques-uns des fragments nouvellement découverts permettront de compléter ceux du Louvre.

M. Bréal, président, fait connaître une décision prise par l'Académie pendant le comité secret. M. René Basset, professeur à l'Ecole supérieure des lettres d'Alger, est chargé d'une mission dans l'Afrique septentrionale, pour l'étude des dialectes berbères. Les fonds nécessaires seront pris sur la fondation de M. Benoît Garnier.

M. Charles Joret lit une notice sur deux manuscrits intéressants pour l'étude de la médecine et particulièrement de la matière médicale. L'un est le n° 277 de la bibliothèque de Montpellier, l'autre appartient à la bibliothèque de Breslau. Ce dernier contient le texte de deux prières que l'on recommandait de prononcer en cueillant certaines espèces de simples.

Ouvrage présenté, de la part de l'auteur, par M. Wallon : le P. Ch. Verdière, *Histoire de l'université d'Ingolstadt.*

Julien Havet.

Dans mon article sur la thèse de M. Bouvy (*Revue critique*, 10 octobre) j'ai écrit cette phrase (p. 245) « M. B. répète, d'après M. Croiset, *paraît-il*, que la théorie des pieds irrationnels aurait introduit dans les rythmes grecs un véritable chaos. » M. Croiset veut bien me faire observer que cette appréciation, empruntée à son livre sur Pindare, p. 35, vise non la théorie des pieds irrationnels *in genere*, mais la forme particulière que cette théorie a prise chez Westphal. Je lui donne d'autant plus volontiers acte de cette rectification, que la phrase suivante de mon article pouvait faire croire que M. Croiset voit un véritable spondée (c'est-à-dire quatre temps) dans le spondée *irrationnel* qui alterne avec le trochée ou l'iambe. M. C. est au contraire de ceux qui tiennent, avec Boeckh, que ce spondée équivaut *absolument* à un pied de 3 temps. Je crois, moi, avec Westphal, qu'il vaut environ 3 temps et demi.

Dans le même article (p. 247), une coquille m'a fait écrire : « L'accent, chez les hymnographes, déterminait *la mélodie*. Mais en déterminait-il le rythme ou *la mélodie?* » La première « mélodie » doit être remplacée par *phrase musicale*.

Th. Reinach.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 45 — 7 novembre — 1887

236. — **Histoire de l'Art dans l'Antiquité.** Tome IV : *Sardaigne, Judée, Asie Mineure*, par Georges Perrot et Charles Chipiez, 834 pp. Gr. in-8, avec 395 gravures et 8 pl. hors texte, 1887. Libr. Hachette.

Ce nouveau volume de la magnifique publication de MM. Perrot et Chipiez, ne le cède en rien aux trois qui le précèdent. Il mérite à tous égards les éloges unanimes avec lesquels ceux-ci ont été successivement accueillis par les juges les plus autorisés. L'on y retrouve au même degré cette richesse et cette sûreté d'informations, cette abondance de matériaux, cette habileté de mise en œuvre, cette justesse de coup d'œil, cet art dans l'exposition, cette science dans la discussion, cette pénétration dans le détail, cette largeur et cette hauteur de vue dans l'ensemble, qui, dès le début, ont assuré le succès de l'*Histoire de l'art dans l'antiquité*, en France et à l'étranger, aussi bien auprès des gens du métier qu'auprès du grand public. Ceux-là, dont nous avons exclusivement à nous occuper ici, auront beaucoup à apprendre et beaucoup à méditer en lisant ce volume avec l'attention dont il est digne. Il est encore consacré tout entier à l'Orient ; et ce n'est que naturel. Plus l'on va et plus l'on voit la nécessité d'élargir la part qui revient à l'archéologie orientale dans l'histoire de l'art antique. Nous serions le dernier à nous en étonner et à nous en plaindre.

Non seulement, ainsi que l'on devait s'y attendre, M. P. est admirablement au courant des questions complexes qu'il aborde cette fois, et qu'il traite, comme toujours, de main de maître, mais souvent même il devance l'état de la science, en nous livrant, chemin faisant, nombre de documents inédits, qu'il a su se procurer grâce à ses actives et vigilantes recherches, à ses relations personnelles avec les explorateurs, à sa curiosité toujours à l'affût des découvertes nouvelles, à son intime familiarité avec les collections publiques et privées de la France et de l'étranger. Aussi, goûtera-t-on plus d'une fois dans ce volume, comme dans les trois premiers — et ce n'est pas là un de ses moindres attraits — la saveur de véritables primeurs, et personne ne songera à critiquer si, par suite des exigences de l'actualité, tel ou tel monument

inconnu, ou mal connu, est reproduit, par voie de comparaison, à une place qui n'est pas toujours rigoureusement la sienne. Moyennant quelques renvois, l'ordonnance générale de l'ouvrage y trouvera finalement son compte et, en attendant, l'archéologue en fait son profit.

Ce volume débute par le livre IV, consacré à la Sardaigne. Déjà, au cours de son enquête sur les restes de la civilisation phénicienne dans le bassin de la Méditerranée, M. P. avait été conduit dans cette île fertile en antiquités de toute sorte, et particulièrement en antiquités phéniciennes. Cette fois, il y prend régulièrement pied pour nous montrer et nous expliquer les productions de l'art indigène. Après avoir tracé le tableau des tribus de l'intérieur et savamment examiné la question de leur origine africaine, il étudie leur architecture, représentée par les singulières constructions connues dans le pays sous le nom de *nouraghes* ; il établit avec une grande vraisemblance qu'il faut y voir, non pas des monuments funéraires, encore moins religieux, mais des sortes de *pyrgos* ou de *burg*, servant, en temps de paix, de dépôt aux choses les plus précieuses de la tribu, et, en temps de guerre, de forteresses où l'on se réfugiait, hommes et bêtes, à la première alerte pour résister aux rhazzias ou aux invasions. Il fait toucher du doigt les rapports étroits qui existent entre les *nouraghes* de Sardaigne, les *truddhu* de l'Italie méridionale, les *sesi* de l'île de Pantellaria, et les *talayot* des Baléares. Les monuments funéraires, c'est dans les *tombes des géants*, les pierres levées et les cercles de pierres, très nombreux dans l'île, qu'il convient de les chercher.

La Sardaigne nous a livré, à foison, des petits objets de bronze, qui nous prouvent que la métallurgie y avait atteint un notable développement. Les figurines d'hommes et d'animaux, bien que d'un style fort primitif, ne sont pas dépourvues d'un certain art. Ces objets nous fournissent en tout cas de précieux renseignements sur les anciens habitants de l'île, leurs armes offensives et défensives, leurs outils, leurs instruments, leur costume, leur culte, les bêtes sauvages et domestiques avec lesquels ils étaient familiers, etc... A signaler, comme propres à l'art sarde, ces longues épées votives en bronze avec un quadrupède du même métal, simple ou double, fiché sur la pointe, et des petites barques, en bronze aussi, également votives, agrémentées d'animaux plus ou moins reconnaissables. M. P. est tenté d'y voir l'image naïve des galères carthaginoises où prenaient passage les mercenaires sardes pour aller guerroyer en Afrique, en Espagne, en Sicile et en Italie. M. P. fait, entre temps, bonne et prompte justice de certains bronzes sardes, notoirement apocryphes, qui avaient réussi à se glisser dans ces séries et à surprendre la religion d'antiquaires tels que Gerhard et La Marmora.

La céramique sarde est bien moins riche que la métallurgie : quelques vases de terre grossiers, mal conservés, rarement ornementés et d'une façon rudimentaire, voilà tout ce que nous en avons. La conclusion de

M. P. c'est que l'art sarde, somme toute, doit le peu qu'il est, à l'art phénicien; le fait seul de l'apport de l'étain, indispensable à la fabrication du bronze, en est un indice suffisant. Peut-être est-ce bien rigoureux de mettre à l'actif, ou plutôt au passif de l'art phénicien, l'infériorité lamentable de l'art sarde, — s'il est permis de se servir d'un aussi beau mot pour une aussi laide chose — et de juger de la valeur absolue du maître par celle d'un pitoyable élève qui en est toujours resté aux premiers bégaiements de l'enfance. En retenant la formule même de M. P. : « tant vaut l'élève, tant vaut le maître », l'on ne peut s'empêcher de croire, lorsqu'on voit ce qu'ont su en tirer les Grecs, que l'enseignement phénicien avait tout de même du bon, et qu'il ne serait pas juste de le rendre entièrement responsable, si le grain qui a si merveilleusement levé en terre hellénique, a si misérablement avorté sur le sol ingrat de la Sardaigne.

Le livre V est consacré à la Judée. J'aurais mauvaise grâce à nier que c'est celui qui, dans ce volume, a le plus vivement attiré, et le plus longtemps retenu mon attention. L'on m'excusera si j'en parle avec avec quelque détail; je suis d'autant plus à l'aise pour le faire, que jamais peut-être M. P. n'a déployé plus à souhait que dans ce sujet, difficile entre tous, les brillantes qualités que je louais en lui en commençant cet article. L'historien s'y montre à la hauteur de l'archéologue.

Après avoir esquissé en quelques pages remarquables les caractères généraux de la civilisation hébraïque, fixé d'un trait large et sûr la place de la Judée dans l'histoire du monde, mis pour ainsi dire en perspective, en s'inspirant des dernières conclusions de l'exégèse, l'histoire propre et la religion d'Israël, et tracé le plan qu'il convient de suivre dans l'exposé du peu que nous savons de l'art des Hébreux, M. Perrot aborde l'examen détaillé des questions qu'il a ainsi préalablement circonscrites et posées. Il fait porter son principal effort sur la restitution du temple de Jérusalem, le seul édifice où, comme il le dit excellemment, Israël ait mis toute son âme, qu'il se soit attaché passionnément à fonder, à décorer, à développer, à reconstruire. Pour cela, il commence par replacer le Temple dans son milieu historique et réel, en étudiant la topographie de Jérusalem à laquelle la question du Temple est intimement liée, et dont elle constitue même à la fois, l'on peut dire, la base essentielle et la clef. S'inspirant des idées auxquelles la science n'est arrivée que par une lente évolution et dégageant des faits complexes révélés par les excavations systématiques dues aux persévérantes et hardies entreprises du *Palestine Exploration Fund*, une claire et lumineuse synthèse, il montre comment l'assiette du Temple doit être cherchée sur la colline étroite et allongée, comprise entre la vallée du Tyropœon [1], la vallée du Cédron et la branche orientale de cette vallée découverte par sir Charles Warren, colline que l'on désigne couramment mais abusivement

1. Qui n'est autre, suivant moi, que la *vallée de Hinnom* de la Bible.

sous le nom de Mont Moriah et qui n'est autre en réalité que le véritable Mont Sion. C'est là que s'étend aujourd'hui la vaste esplanade du Haram musulman, héritier direct du hieron juif.

Il soumet à une critique à la fois serrée et prudente les quelques restes antiques dont on a constaté la présence à l'intérieur de l'enceinte du Haram, et essaie de distinguer l'âge relatif des différents appareils intervenant dans la construction même de cette enceinte hétérogène, sans se dissimuler les incertitudes de cette laborieuse analyse. Le problème est, en effet, des plus compliqués, car des mains bien diverses ont posé ou remanié ces matériaux dissemblables; sans parler des travaux exécutés à tour de rôle sur ce champ commun par les Romains, les Byzantins, les Arabes et les Croisés, nous savons par l'histoire que trois temples, au moins, se sont succédé au même endroit : celui de Salomon, agrandi et transformé par ses successeurs; celui élevé au retour de l'exil; celui d'Hérode. Nous ne possédons, en fin de compte, jusqu'à ce jour, qu'une seule pierre dont on puisse dire avec assurance qu'elle a appartenu à l'une des « trois maisons de Yahveh », ou à ses dépendances immédiates. C'est la stèle portant le texte de l'inscription grecque qui interdit aux païens, sous peine de mort, l'accès du sanctuaire devant lequel elle se dressait. Si je rappelle l'existence de ce précieux monument, c'est pour insister sur l'un de ses côtés les plus intéressants auquel on n'a peut-être pas prêté assez d'attention. Nous en avons en lui un spécimen authentique d'une pierre mise en œuvre par les ouvriers d'Hérode, et, par conséquent, un prototype sûr qui, par voie de comparaison technique, peut nous servir d'élément spécifique pour diagnostiquer les éléments semblables des appareils variés des différentes portions de l'enceinte du Haram. J'ai autrefois montré, en établissant le principe de la *taille des Croisés*, le parti que l'on peut tirer de telles données pour la solution des problèmes les plus délicats de l'architecture historique. Au point de vue de la nature de la pierre, de ses dimensions, des traces caractéristiques laissées à sa surface par les outils qui l'ont dressée et taillée sur ses six faces, ce bloc, provenant incontestablement du temple d'Hérode, est un témoin qui pourrait nous fournir d'inestimables informations, et nous permettre peut-être de trancher ce grand débat sur les appareils dits salomonien et hérodien. Malheureusement, il n'a pas encore été interrogé sous ce rapport, et les conditions particulièrement défavorables dans lesquelles j'ai découvert cette stèle, il y a seize ans, ne m'ont pas permis à moi-même de procéder, comme je l'aurais voulu, à cet examen qui, pour être utile, doit être des plus minutieux. Je le recommande aux archéologues qui auront la possibilité de voir l'original aujourd'hui transporté à Constantinople, au Musée de Tchînli Kieuchk [1].

1. Le moulage intégral, que j'en ai fait exécuter pour le Louvre, ne saurait, à cet égard, tenir lieu de l'original. J'ai pu, cependant, y constater déjà qu'une des faces avait été retaillée à l'époque des Croisades.

L'assiette topographique du temple et de ses annexes une fois bien délimitée, il s'agit de reconstruire théoriquement sur ce terrain solide les édifices qui s'y sont successivement élevés. Là, les éléments matériels directs nous font totalement défaut. Nous n'avons, pour y suppléer, que les descriptions de la Bible, descriptions de valeur inégale, souvent fort détaillées, mais pleines d'obscurités tenant à la fois aux altérations du texte et à l'embarras où l'on est pour déterminer, à pareille distance, le sens des expressions techniques.

M. P. tient sagement en suspicion les informations de Fl. Josèphe[1] et du Talmud, parfois plus explicites, mais n'ayant, en général, de valeur que pour ce qui concerne le troisième temple, celui d'Hérode. De ce dernier, qui sort de son cadre chronologique, M. P. n'a pas à s'occuper. Il laisse également de côté le temple de Salomon, « édifice de grandeur médiocre qui, durant un siècle ou deux, ne joue, dans la vie religieuse d'Israël, qu'un rôle assez secondaire », ainsi que celui des derniers rois de Juda, détruit par Nabuchodonosor, « ensemble déjà bien plus compliqué, mais dont nous connaissons mal la disposition irrégulière et confuse ». Il consacre, en revanche, une étude approfondie à la reconstruction du temple dont nous possédons la description minutieuse dans les chapitres 40, 41, 42 et 43 d'Ezéchiel. L'on comprend que ce problème, qui a résisté à la sagacité de plus d'un savant, ait tenté un archéologue aussi consommé que M. P., doublé d'un architecte ingénieux et érudit comme l'est M. Chipiez. Quoi que l'on puisse penser des résultats auxquels ils sont parvenus, il faut avouer que jamais la question n'avait été traitée avec une telle ampleur, une telle connaissance de la matière, une telle rigueur dans l'interprétation des textes, une telle abondance de renseignements précis empruntés à la technique des peuples dont nous savons que l'art juif était tributaire. Les deux collaborateurs acceptent pour réels les données et les chiffres d'Ezéchiel, car celui-ci nous fournit, comme on le sait, de véritables cotes. Ils arrivent, en le suivant pas à pas, à donner un corps aux descriptions, j'allais dire aux visions du prophète et à dresser du Temple, tel qu'il nous le dépeint, des plans et des élévations véritablement remarquables, beaucoup plus logiques, en tout cas, que ce que l'on avait jusqu'ici essayé dans ce genre. Nous ne pouvons, naturellement, songer à analyser ici un pareil travail de reconstitution ; c'est seulement en se reportant aux belles planches de M. C. et aux savants commentaires de M. P., que l'on

1. Il ne faudrait pas cependant croire que Fl. Josèphe exagère toujours lorsqu'il nous transmet certaines données numériques qui peuvent paraître excessives au premier abord. Ainsi, il nous parle de *colonnes monolithes de 25 coudées de haut* dans le Temple d'Hérode ; l'on a crié à l'invraisemblance, et cependant j'ai vu de mes yeux, aux portes de Jérusalem, une de ces colonnes qu'on avait dû abandonner dans son lit de carrière par suite d'un accident ; elle mesure, en effet, plus de *douze mètres ;* le fût, en proportion, est engagé d'un quart dans un pilastre plat ; c'était une colonne d'applique.

pourra se faire une idée de la façon dont ils ont réussi à trouver, aux problèmes en apparence les plus désespérés, des solutions toujours élégantes, sinon toujours définitives.

Ils reconnaissent eux-mêmes qu'il doit y avoir une part d'imagination dans la description d'Ezéchiel, « unique et curieux mélange de réalité et de fiction. » Je ne suis pas bien sûr même que le temple du prophète ne soit pas toujours resté, comme l'on dit, à l'état de projet; mais je croirais volontiers que si celui qui l'a conçu pouvait voir avec quelle habileté son rêve a été réalisé sur le papier, il n'aurait pas à faire subir de corrections essentielles aux dessins de ses sagaces interprètes, et se rallierait même de bonne grâce à certaines variantes qu'ils ont pu y introduire.

M. P. procède avec la même méthode et le même succès pour la restitution, dans les mêmes conditions, du mobilier du Temple et de sa décoration. Il arrive ainsi à placer sous nos yeux des images conjecturales fort plausibles, et, en tout cas, justifiées, autant que faire se peut, par la comparaison de documents archéologiques, du chapiteau et du fût des deux célèbres colonnes de bronze, de la mer d'airain, des bassins mobiles, de l'autel des holocaustes, etc.

Dans un chapitre spécial (pp. 368-394), M. P. s'attache à nous faire comprendre ce que pouvait être, en dehors du Temple de Jérusalem, l'architecture religieuse des Israélites, représentée par les *bamoth*, ou hauts-lieux, les autels de pierres brutes, les cippes sacrés, les bétyles etc... qui disparurent lors de la grande réforme du culte de Jéhovah. Ici encore, l'on est obligé de recourir à des analogies, faute de monuments originaux. M. P. reproduit plusieurs de ces enceintes de pierres et de ces curieux dolmens relevés au-delà du Jourdain, dont quelques-uns pourraient avoir eu, comme ceux mentionnés aux pp. 340-343, une destination plutôt funéraire; c'est ce dernier caractère que je serais tenté d'attribuer, en tout cas, au cippe phénicien de Kition, gravé à la p. 385, d'après la teneur de l'inscription qu'il porte, la *maççebet* phénicienne désignant généralement un cippe funéraire, tandis que le cippe purement religieux est appelé *neçib*. M. P. tire un grand et heureux parti pour cette question des intéressants monuments araméens de Medâin Çâleh et de la Stèle de Teima, dédiée par le prêtre Araméen Çelemchezib à son dieu Çalm ou Çelem; les lecteurs de cette *Revue* n'ont peut-être pas oublié que la véritable interprétation de ce dernier document, telle qu'elle est aujourd'hui généralement admise, interprétation sur laquelle les premiers éditeurs s'étaient tout à fait mépris [1], a été proposée pour la première fois ici-même [2].

L'architecture funéraire semble, à première vue, devoir être mieux

---

1. Nœldeke et Euting, *Sitzungsberichte* de l'Académie des sciences de Berlin, 10 juillet 1884.

2. *Revue critique*, 24 novembre 1884, *Notes d'Archéologie orientale*, n° XVII, pp. 442 et suiv.

partagée que l'architecture religieuse, car ce ne sont, certes point, les sépulcres qui manquent aux environs de Jérusalem et dans toute la Palestine. Mais il y a bien peu de ces monuments auxquels on puisse assigner avec confiance une date suffisamment reculée pour avoir le droit de les porter à l'actif de l'art israélite. M. P. fait justice, en quelques lignes, d'hypothèses chimériques auxquelles s'est trop souvent laissé, sous ce rapport, entraîner l'imagination de certains savants explorateurs. A vrai dire, jusqu'à ce jour, l'on ne peut citer qu'un seul monument de ce genre notoirement israélite : c'est le petit édicule monolithe de Siloam évidé dans le roc, depuis que j'y ai constaté, en 1882, les restes d'une inscription en caractères phéniciens, c'est-à-dire contemporains des rois de Juda [1]. Aussi est-ce avec raison que M. P. donne de ce spécimen unique de l'architecture réellement juive, une étude détaillée rectifiant les inexactitudes des relevés de M. de Saulcy. J'ai dit : unique ; je me trompe. Il est un autre monument du même genre, tout voisin du précédent, qui mériterait aussi d'être mis sur la même ligne ; c'est un sépulcre (?) creusé dans le roc, au-dessus de la porte duquel j'ai découvert, en 1870, deux inscriptions de plusieurs lignes, en caractères également phéniciens [2] ; le plafond de la chambre est orné d'une moulure d'un profil remarquable. Je ne puis malheureusement m'en prendre qu'à moi-même, si ce monument, du plus haut intérêt pour l'archéologie aussi bien que pour l'épigraphie, est demeuré jusqu'à ce jour inédit, et n'a pas encore reçu dans l'histoire de l'antiquité juive la place qui lui revient.

M. P. touche en passant à la grosse question des tombeaux des rois de Juda. Il s'arrête judicieusement à l'opinion qui veut en chercher l'emplacement sur la colline dite d'Ophel, et il se demande s'ils n'appartenaient pas au type des sépulcres à l'intérieur desquels on accédait par *un puits*. Je suis sur ces deux points tout à fait de son avis, et, depuis bien des années, j'ai examiné attentivement ce terrain pour savoir où il conviendrait exactement d'entamer, dans cette direction et dans ce sens, avec des données précises que je crois posséder, une recherche qui, si elle réussissait, aboutirait à une découverte capitale. J'y reviendrai dans un instant à propos de l'aqueduc de Siloam. En attendant, j'oserai invoquer, en faveur de l'hypothèse d'un sépulcre à puits [3], le dire significatif de Fl. Josèphe, confirmé par Nicolas de Damas, au sujet du monument expiatoire qu'Hérode avait élevé sur, ou contre *la bouche*, ἐπὶ τῷ στομίῳ, de l'hypogée des rois de Juda violé et pillé par lui.

Quant à ce qui est de l'architecture civile, nous en sommes réduits, pour *la maison* du Liban, le palais royal, la maison de Millo et autres

---

1. Depuis, le capitaine C. R. Conder a contesté la réalité de ces caractères signalés par moi ; mais l'estampage que j'en ai pris et reproduit en héliogravure suffit pour réfuter ces doutes sans fondement.

2. Conservées aujourd'hui au British Museum.

3. Peut-être un puits (rectangulaire) à gradins, formant cage d'escalier ?

édifices mentionnés par la Bible, à des conjectures, comme pour le Temple. M. P. supplée, dans la mesure du possible, à cette pénurie de pièces tangibles par des rapprochements toujours ingénieux, souvent séduisants.

Le système extraordinaire de galeries souterraines, creusées dans le roc d'Ophel, pour capter les eaux de la source principale de Jérusalem, qui se déverse dans le Cédron, et les amener, par dessous la colline, à l'intérieur de la ville, dans le vaste réservoir à ciel ouvert établi dans la vallée du Tyropœon, ne pouvait manquer de fixer l'attention de M. P., la découverte d'une inscription hébraïque, en caractères phéniciens, à l'extrémité de la principale de ces galeries, permettant aujourd'hui d'en attribuer, avec certitude, l'origine à l'époque d'Ezéchias. Il a su exposer, de la façon la plus nette, en quelques pages illustrées de plans, coupes et vues, l'objet multiple et le mode d'exécution de ces travaux énormes qui font vraiment honneur aux ingénieurs d'Israël et dont ceux-ci, qui en étaient justement fiers, ont tenu à nous transmettre la mémoire dans cette inscription commémorative.

J'ai constaté avec plaisir que les idées de l'éminent archéologue, sur les aménagements successifs qu'avait subis la source et les diverses modifications apportées au régime de ses eaux, étaient pleinement d'accord avec celles que j'ai eu l'occasion de développer en 1882 devant l'Académie des inscriptions, en lui présentant le moulage du texte pris par moi dans l'aqueduc. Je profiterai de cette nouvelle occasion pour ajouter quelques observations. L'on sait que le percement dans le roc vif de ce tunnel de plus d'un demi-kilomètre de longueur, fut exécuté par deux équipes qui, parties des deux extrémités opposées et marchant à la rencontre l'une de l'autre, finirent, après quelques tâtonnements, par se rencontrer sous la colline, environ à moitié chemin. C'est, en petit, l'entreprise qui a abouti au percement des tunnels du Mont Cenis et du Saint-Gothard. L'on a constaté, à différents endroits (au moins deux) du tunnel-aqueduc de Siloam, l'existence de certains puits verticaux communiquant avec l'extérieur. Il est probable que ces puits ont dû, comme on l'a supposé, servir aux ingénieurs à contrôler et, au besoin, à rectifier l'orientation et la direction de leur cheminement souterrain ; cependant, je crois qu'ils jouaient aussi le rôle de *prises d'air*, l'aération de ces deux longs et étroits boyaux aveuglés étant, selon moi, une des principales, sinon, la principale difficulté de l'opération avant la jonction des deux tronçons.

Entre le point de départ, à la source, et le point d'arrivée, à la piscine, la différence de niveau n'est que de 30 centimètres, ce qui, pour un pareil parcours, se traduit par une pente de moins de $0^{m},0006$ par mètre, pente tellement faible qu'il faut, à mon avis, la tenir pour nulle et non intentionnelle. Je suppose que les ingénieurs avaient simplement conçu le fond du tunnel comme un palier horizontal, parfaitement suffisant pour permettre à l'eau, débordant de la source, de trouver son chemin

jusqu'à la piscine. A la rigueur, ils pouvaient, après coup, ravaler le fond de l'aqueduc de façon à lui donner une pente totale de quelques centimètres, inutile, d'ailleurs, pour assurer l'écoulement. Pour maintenir le palier horizontal d'un bout à l'autre de leur tracé, ils n'avaient besoin de mettre en œuvre que des moyens extrêmement élémentaires; un simple niveau de maçon, dans le genre de celui dont se servent encore aujourd'hui avec une remarquable ingéniosité les *mo'allems* arabes et que les Juifs devaient employer dans leurs constructions ordinaires, pouvait fort bien faire l'affaire : avec deux équerres à fil à plomb et un cordeau [1], l'on peut, ainsi qu'il est facile de s'en rendre compte par l'expérience, prolonger à volonté une ligne horizontale avec une très grande approximation.

Les deux équipes sont donc parties de deux points opposés, situés sensiblement à la même hauteur et préalablement déterminés par un nivellement extérieur exécuté, par les procédés pratiques que j'ai indiqués, sur le flanc oriental de la colline, le long du Cédron [2]. Cela simplifiait de beaucoup le problème de la jonction, puisqu'elles n'avaient plus à se chercher que dans un même plan horizontal invariable, sans déviations possible dans le sens de la verticale, n'ayant pas de pentes à calculer et à raccorder. Or, en examinant le plan de l'aqueduc, l'on est frappé de voir combien le tracé en est irrégulier : les deux points extrêmes, au lieu d'être reliés par une ligne se rapprochant autant que possible de la droite, le sont par une double courbe ressemblant grossièrement à un Z retourné ou à un S très étiré (voir le diagramme que je dresse, p. 339); de sorte que la longueur du tunnel qui, pratiqué en ligne droite, ne serait que de 335 mètres, est, en réalité, de 533 mètres, soit une augmentation, dans le parcours, de près de 200 mètres! Est-ce là le résultat de l'inexpérience des ingénieurs, comme on s'accorde à le dire? J'en doute fort, pour ma part. Si l'on avait voulu réellement marcher en droite ligne, on aurait pu le faire sans qu'il fût nécessaire d'être pour cela grand clerc en géométrie; un simple jalonnement intérieur avec des lumières, par exemple, repéré sur des signaux extérieurs, permettait de contrôler d'une façon permanente la rectitude de l'alignement, et si des déviations angulaires s'étaient produites dans ce tracé rectiligne, elles eussent été d'une tout autre nature que celles constatées par nous. Il est bien difficile de comprendre, dans l'hypothèse que je combats, que, d'emblée, au moment où il était le plus facile de s'orienter, les deux équipes opposées se soient, comme elles l'ont fait, dirigées presque parallèlement et en sens inverse. Ces énormes déviations initiales

---

1. Les Juifs avaient, entr'autres, la *michqoleth* correspondant à la *libella* des Romains, l'*anâk* et le *qau*.

2. Il est possible que, par suite d'une erreur initiale de nivellement, le point de départ sud, du côté de la piscine, ait été pris un peu trop haut; cela expliquerait la grande hauteur de la galerie à son débouché méridional, le fond de l'acqueduc ayant peut-être dû être, dans cette région, baissé après coup pour racheter la différence.

doivent avoir une raison d'être tout autre qu'une erreur imputable à l'insuffisance des moyens techniquesdont disposaient les ingénieurs israélites. En effet, l'erreur — si erreur il y a eu — a été finalement corrigée, puisqu'en somme on est arrivé à se rencontrer; or, il suffisait, pour l'éviter dès le début, d'employer les moyens mêmes qui auraient dû être employés plus tard, et bien plus difficilement, pour la corriger une fois commise. Mon impression est que ce tracé sinueux n'est pas accidentel, mais voulu, imposé, et que ces sinuosités ont visiblement pour but d'éviter *certains points* dans l'intérieur de la colline. Quels points? Je ne puis songer à traiter ici cette question à fond. Je me contenterai de consigner une idée qui me tourmente depuis bien longtemps et dont j'ai eu l'occasion quelquefois de faire part à diverses personnes. *L'hypogée principal des rois de Juda, creusé dans les profondeurs d'Ophel, ne serait-il pas un de ces points mystérieux?* Que l'on tire des deux extrémités de l'aqueduc, AA', une ligne droite les réunissant, (la ligne ponctuée AA'), l'on obtient, en la combinant avec le tracé même de l'aqueduc, une figure à deux panses, dont la supérieure est beaucoup plus petite que l'inférieure; c'est dans cette dernière, le long de cette droite idéale AA', et d'une ligne *xx* la recoupant à l'angle droit, que j'inclinerais à localiser l'hypogée des rois de Juda, dont les caveaux étagés doivent descendre au moins jusqu'au niveau de l'aqueduc. Il est clair que, dans ce cas, il fallait de toute nécessité modifier en conséquence le tracé normal de celui-ci, et lui faire contourner l'obstacle interposé, au-dessus ou au-dessous duquel il était impossible de le faire passer, puisque son niveau devait demeurer invariable [1]. L'existence de la petite boucle supérieure de ce

---

1. Si l'on part de l'extrémité sud, A, c'est-à-dire de la piscine, l'on voit que le tunnel marche d'abord assez franchement dans la direction de la source, vers le nord-est, tout en ayant cependant déjà une tendance marquée à s'écarter du trajet rectiligne pour appuyer sur la droite. Tout à coup, à un point que j'appellerai B, il s'infléchit brusquement vers le sud-est, en faisant avec sa direction première un angle ouvert, d'environ 120° : c'est qu'il a atteint la zone à éviter; il se dirige alors en ligne droite : il longe l'obstacle. Puis, en C, au premier puits d'aération et de vérification, il tourne subitement à angle droit, pointant au nord-est, et continue à marcher en ligne droite jusqu'au second puits, en un point D. Là, il fait un angle ouvert d'environ 130°, en appuyant sur la gauche, pour désormais rejoindre par le plus court, en E, la branche creusée par l'équipe nord. C'est cet angle droit, B C D, dont je considère les côtés comme longeant, à distance respectueuse, l'obstacle interposé qu'il s'agissait d'éviter, et qu'il s'agirait pour nous de retrouver.

Si mes inductions sont justes, l'axe général de l'hypogée doit se rapprocher sensiblement de la ligne ponctuée *x x*, et le plan général des caveaux, probablement à divers étages, dont il se compose, peut-être considéré comme inscrit dans un rectangle orienté NO-SE, dont le petit côté a une longueur moindre que celle de la ligne CP; le grand côté doit avoir une longueur au moins égale à celle de *x x*: il faut, en effet, admettre que l'obstacle s'étendait notablement dans le nord-ouest, et que les ingénieurs, ayant le choix, pour l'éviter, de passer à sa gauche ou à sa droite, se sont décidés pour cette dernière direction par ce qu'elle nécessitait un moindre détour.

diagramme s'explique probablement par un motif analogue [1].

Je crois trouver une confirmation indirecte de cette conjecture, que je me décide, après l'avoir tournée et retournée sous toutes ses faces



DIAGRAMME MONTRANT L'EMPLACEMENT PRÉSUMÉ DES SÉPULCRES DES ROIS DE JUDA

1. En partant de la source, la section nord du tunnel décrit, dans le nord-ouest, une sorte de parabole ou d'arc de cercle très concave, A'B'C', dont la droite idéale A'A, tirée entre la source et la piscine, forme la corde A'C'; le tunnel recoupe cette droite au point C', reconnu comme le plus bas de plafond ; puis, à partir de ce point, il se dirige franchement vers le sud-est, dans une direction sensiblement parallèle à la droite AA', c'est-à-dire au tracé normal idéal de l'aqueduc, de façon à rejoindre la branche partie de la piscine, branche à laquelle il se raccorde en E, après quelques tâtonnements. Il faut considérer le cheminement direct des deux équipes l'une contre l'autre comme n'ayant commencé, en réalité, qu'entre le point D, au sud, et le point C', au nord ; jusque-là elles avaient eu à éviter chacune un obstacle qui leur imposait respectivement un long détour. Et encore estimé-je qu'entre le point C' et le point D' l'équipe nord s'est dirigée *théoriquement* sur la piscine le long de la normale A'A : jusque en D' elle n'avait pas de notions précises sur le point où en était arrivée, de son côté, l'équipe sud ; c'est parvenue en D' qu'elle a dû commencer à percevoir, utilement pour l'orientation, le choc des pics de l'équipe sud ; elle a alors abandonné la direction normale sud-ouest, dans laquelle elle se maintenait prudemment jusqu'à plus ample informé, et a piqué vers le sud-est, guidée par le son. Il est à remarquer, en outre, que l'équipe sud, redevenue maîtresse de ses mouvements et de sa direction à partir du point D, où elle avait achevé de doubler l'obstacle qui l'avait condamnée à cette déviation considérable, n'a pas marché vers la source mais vers la droite normale AA' reliant la source à la piscine ; c'est qu'elle savait qu'en manœuvrant ainsi, son tracé recouperait celui de l'équipe nord qui, à partir de C', se maintenait le long de cette ligne, base commune et lieu convenu de ralliement de la double opération. Il ne serait pas moins intéressant, bien entendu, de déterminer la nature de l'obstacle *x'x'* englobé dans le segment nord, qui est compris entre la source et le point C', soit entre la courbe A' B' C' réunissant ces deux points et la droite idéale A' C' qui les joint.

Je me réserve, lorsque j'aurai à traiter à fond les graves questions que je me borne ici à soulever, de discuter dans quelle mesure l'existence de ces deux détours symétriques du tracé peut servir à élucider le passage énigmatique de l'inscription parlant de la *ẓadah* qui était dans le roc, à droite et à gauche, ou, au sud et au nord (les mots *yamin* et *semôl*, qui avaient été méconnus à l'origine dans les essais de déchiffrement ont été pour la première fois reconnus par moi à la suite de l'examen approfondi de ce texte auquel je me suis livré en 1881 dans le canal même.)

pendant des années, à livrer à la discussion, dans une obscure tradition juive dont l'écho nous a été conservé par saint Epiphane, Théodoret et le Chronicon Paschale; cette légende, qu'on a trop perdue de vue et qui m'a toujours beaucoup frappé, met dans une intime et très curieuse relation la « révélation du mystère du tombeau des Rois » et le percement de l'aqueduc de Siloam ordonné par Ezéchias.

Dans ces conditions, avec ces deux coordonnées, sur trois qui seraient nécessaires pour fouiller à coup sûr et tomber sur la *bouche* même de l'hypogée royal, l'on voit que ce problème, le plus grand et plus fascinant de toute l'archéologie biblique, se trouve singulièrement circonscrit; il suffirait, pour en avoir le cœur net, de l'acquisition de quelques terrains, dans la zone que j'indique avec précision sur la colline dite d'Ophel, aujourd'hui en grande partie cultivée par les *fellâhîn* du village suburbain de Selwân qui, eux, appellent cette colline la *D'hoûra*. L'enjeu vaut bien les quelques milliers de francs à risquer. Si l'on tarde trop, étant donné le mouvement de constructions qui, depuis quelques années, fait déborder la Ville Sainte de tous côtés hors de ses murs, la région deviendra inaccessible et l'opération à peu près impraticable; il faudra alors attendre, peut-être bien longtemps, l'un de ces caprices du hasard qui sont les bonnes fortunes des archéologues. Avis à qui de droit. Quant à moi, j'aurai fait mon devoir en disant ce que je crois être la vérité.

Les chapitres de la sculpture et de la peinture des Israélites se soldent par néant, comme on devait s'y attendre. Je signalerai, cependant, à M. P. un specimen unique de sculpture juive, bien intéressant sous plusieurs rapports, mais qu'il est excusable de n'avoir pas connu, car j'ai eu, encore cette fois, le tort de négliger une de mes vieilles trouvailles. M. P. décrit ces vastes carrières, dites *Cavernes Royales* qui s'étendent sous une partie de Jérusalem et d'où l'on a depuis des siècles tiré la pierre nécessaire aux constructions de la Ville Sainte. En les explorant en 1874, j'y ai découvert, gravé en creux sur le roc, un animal fantastique, vu de profil, dont voici le signalement sommaire: corps de taureau avec queue en trompette; tête humaine barbue coiffée du bonnet conique; deux ailes en cisailles. Le travail est naïf, tel qu'on peut l'attendre d'un simple tailleur de pierre; mais le style est des plus remarquables. Cet être symbolique correspond bien à l'image du *cheroub* telle qu'on la conçoit généralement; il date, du même coup, la région des carrières où il se trouve ou, plutôt, où il se trouvait; car j'ai fait exciser le roc pour détacher ce précieux monument, demeuré par ma faute, jusqu'à ce jour inédit, et qui doit se trouver actuellement dans les collections du *Palestine Exploration Fund*, pour le compte duquel j'opérais alors.

La céramique est représentée par quelques vases ou débris de vases de terre cuite, en général sans grand caractère et dont l'attribution est souvent bien douteuse; M. P., dans ses additions et corrections, a rejeté lui même, avec raison, à l'époque arabe un flacon de terre cuite qui

avait usurpé un rôle qui ne lui appartient pas (p. 459). Je serais tenté de reporter à l'époque byzantine le plat de terre noire n° 249, et la fiole double de verre agrémentée de filets d'émail bleuâtre n° 251, en ayant exhumé moi-même d'analogues dans des tombeaux notoirement chrétiens des environs de Jérusalem.

Les anses d'amphores, avec caractères phéniciens, découvertes par sir Charles Warren, à une grande profondeur au pied du mur sud-est du Haram, sont, au contraire, des morceaux du plus rare intérêt. M. P. me semble avoir adopté l'explication la plus rationnelle des courtes épigraphes en lettres phéniciennes qui y sont estampillées, en y voyant non point, comme le veulent quelques-uns, des noms de rois et de dieux, mais de vulgaires noms de potiers. Sont-ce vraiment des potiers israélites? L'aspect de certaines lettres serait de nature à le faire supposer, bien que les noms manquent de physionomie topique.

La glyptique est peut-être la seule branche de l'art israélite qui nous ait laissé quelque chose de sérieux à récolter, et dont nous puissions produire, en nombre appréciable, des spécimens certains. M. P. accorde la place qu'elles méritent à ces petites intailles archaïques, inscrites aux noms d'adorateurs de Jéhovah et dont le groupe s'accroît chaque jour. Je ferai observer que les deux beaux cachets de cette famille que j'ai rapportés de Jérusalem et que reproduit M. P., n°s 226 et 227, nous offrent précisément les deux éléments essentiels d'ornementation introduits dans la restitution des colonnes de bronze du Temple par M. Chipiez : la palmette et les guirlandes de grenades ; je suis heureux de lui fournir ces pièces justificatives, dont la seconde pourrait nous autoriser à admettre, pour les guirlandes de grenades, une disposition inverse de celle qu'il a adoptée dans ses deux charmantes planches VI et VII. Sur le cachet n° 228, de la collection du Louvre, lire *Chebanyaou, serviteur d'Ozzyaou*, au lieu de *Chebaniah, fils d'Ozziah*, qui est une fausse lecture de M. de Longpérier.

Après avoir résumé avec un rare bonheur d'expression, dans quelques pages dignes de celles qui servent d'introduction au cinquième livre, le caractère particulier des informations fournies à l'histoire de l'art par l'archéologie et la littérature hébraïques, M. P. nous fait pénétrer, avec le sixième et dernier livre du présent volume, dans un monde tout autre, celui des Hétéens de la Syrie septentrionale et de l'Asie-Mineure, les Hétéens occidentaux et les Hétéens orientaux.

Le livre précédent nous avait montré une histoire presque sans monuments ; celui-ci nous met en présence de monuments à peu près sans histoire. Les Hétéens ou Hittites, formaient dans la Syrie septentrionale un groupe politique plus ou moins cohérent, dont l'importance nous est attestée par ce que nous en disent incidemment les annales des Juifs, des Égyptiens et des Assyriens, qui ont été en contact avec eux. Ils ont fait leur entrée réelle sur la scène archéologique avec la décou-

verte, remontant à quelques années seulement, des textes de Hamath. C'est à M. W. Wright que semble revenir le mérite d'avoir le premier attribué à cette race mystérieuse l'écriture hiéroglyphique de ces inscriptions gravées sur basalte qui, malgré les efforts tentés par les plus hardis linguistes, n'ont pas encore livré leur secret.

Presqu'en même temps, la constatation de l'existence d'une inscription de même espèce à Alep, et surtout, peu après, l'apparition des importants monuments de Djérabis ou Hiérapolis, sur l'Euphrate, à la hauteur de Biredjik, vinrent étendre l'aire de cette civilisation jusqu'alors à peine soupçonnée. Puis, de nouvelles observations montrèrent qu'elle avait même dépassé l'Amanus et le Taurus. On en découvrit d'autres traces non équivoques à Marach, dans la région située entre le coude de l'Euphrate et le cours du Pyramos, et bien au-delà encore. A cet ensemble de monuments intimement liés au sol où ils s'élèvent, vint se rattacher naturellement tout un groupe de petits objets mobiles, sceaux, cachets, cylindres, etc., disséminés dans diverses collections publiques et privées et portant des légendes dans cette écriture dite hittite. En dehors des analogies épigraphiques qui rattachent entre eux tous ces monuments de provenance et d'espèces diverses, l'on remarqua qu'ils offraient en commun certaines particularités artistiques et archéologiques qui parurent suffisamment symptomatiques pour servir, à elles seules, à diagnostiquer tout un autre groupe de monuments dépourvus d'inscriptions, mais où l'on reconnaissait ces particularités. On allait être ainsi peu à peu conduit à élargir dans des proportions inattendues ce champ déjà vaste. Ce n'est plus seulement la Syrie septentrionale, la Cilicie et la Comagène, qu'on lui fait embrasser, mais des régions situées au cœur de l'Asie-Mineure, la Cappadoce, la Phrygie, la Lycaonie, la Lydie.

La question hittite, telle que l'ont posée la plupart de ceux qui ont eu à s'en occuper est une des plus épineuses et des plus considérables de l'archéologie orientale. C'est assurément dans l'ouvrage de M. P. qu'on en trouvera l'exposition la plus complète, et aussi la plus claire, si tant est qu'il y ait quelque clarté dans un sujet aussi obscur. Plus que tout autre, M. P. était qualifié pour intervenir dans ce grand débat qui est à l'ordre du jour, lui qui y a, pour ainsi dire, préludé et lui a apporté, par avance, des éléments essentiels, dans ses magistrales études sur l'art de l'Asie-Mineure. Pour tout ce qui concerne, par exemple, les monuments si curieux de la Ptérie, il n'a qu'à puiser à pleines mains dans cette belle *Exploration de la Galatie*, etc., qui a fondé sa réputation.

J'hésite à me prononcer sur les diverses théories, quelques-unes fort séduisantes, qui ont été mises en avant, à propos de la civilisation des Hittites, de ses origines, de son expansion. Il nous manque encore un élément indispensable : le déchiffrement des textes de Hamath et de Djerabis. Aucune des tentatives, faites dans ce sens, n'a eu de résultat jusqu'ici ; la dernière, si bruyamment annoncée et si piteusement

avortée, montre, à la fois, les difficultés et les dangers de ce problème épigraphique et philologique. Je me permets d'exprimer mon opinion sur ce point, parce que j'ai moi-même essayé, mais sans plus de succès que d'autres, de trouver la clef de cette écriture; je crois avoir réussi à pousser aussi loin qu'on le peut, dans l'état actuel de nos connaissances, l'analyse mécanique des textes, en isolant des phrases et même des mots à divers états grammaticaux; mais la principale inconnue, c'est-à-dire la phonétique et la langue, reste encore à dégager. On y arrivera un jour, je n'en doute pas; mais on n'y est pas encore arrivé. Jusque-là j'estime qu'il est prudent de réserver son jugement. Et lors même qu'on saura la langue qui se cache derrière les hiéroglyphes hétéens de Syrie, il s'agira de savoir si derrière les hiéroglyphes similaires d'Asie-Mineure se cache la même langue, et, dans ce cas encore, si derrière cette même langue se cache une même race, ou, tout au moins, une même nation — ce qui n'est pas la même chose — ayant eu une réelle unité politique et historique.

En tout cas, et cela ressort nettement du livre de M. Perrot et de ses conclusions, il est, dès à présent, hors de doute que les facteurs essentiels de cet art aux manifestations multiples qu'on peut, provisoirement, désigner sous la dénomination commode de hittite ou hétéen, sont, comme toujours, l'art de la vallée de l'Euphrate et celui de la vallée du Nil. Chaque fois que l'on veut remonter aux sources, prochaines ou lointaines, d'une civilisation quelconque de l'antiquité, n'est-ce pas à ces deux grands réservoirs de l'esprit humain que l'on aboutit fatalement?

CLERMONT-GANNEAU.

---

237. — Georg CURTIUS. **Ausgewaehlte Abhandlungen wissenschaftlichen Inhalts**, herausgegeben von E. WINDISCH. Leipzig, Hirzel, 1886; VII-270 p. in-8.

Dans un premier volume, d'un intérêt moins spécial que celui dont nous avons à parler ici, M. Windisch avait réuni quelques-uns des discours et conférences de Georg Curtius. Le deuxième et dernier volume des *Petits Ecrits*, est un recueil de douze articles, publiés de 1855 à 1878, sur différents sujets de linguistique, et, en particulier, de grammaire grecque et latine.

Le but de M. W. a été de donner une idée exacte de l'activité scientifique et de la méthode de Curtius, et c'est à ce point de vue qu'il faut se placer pour apprécier comme elle le mérite cette publication. Tout ce qu'il y avait d'excellent dans les travaux de Curtius est maintenant du domaine commun. Au point de vue purement scientifique, il reste aujourd'hui peu à glaner dans ces articles : mais, en les lisant, en lisant aussi la notice attachante et émue que M. Windisch a consacrée à Curtius dans la *Nécrologie* de Bursian [1], on verra ce qu'a été comme

1. Année 1886, p. 73 à 128.

homme et comme savant l'éminent auteur des *Principes de l'étymologie grecque*. On comprendra le souvenir reconnaissant qu'il a laissé chez tous ceux qui ont été ses élèves, chez ceux-là même qui s'éloignent maintenant le plus des théories qu'il leur avait enseignées.

Les principaux articles publiés à nouveau par M. W. sont les suivants :

II. *Le scindement du son* a *en grec et en latin*... — C'est le mémoire célèbre, paru d'abord dans les *Comptes-rendus de la Société des sciences de Saxe*[1], et qui a servi de point de départ aux recherches les plus récentes sur le vocalisme indo-européen.

VI. *Traces d'une conjugaison latine en* o.

VIII. *La théorie localistique des cas*.

Pour ne pas trop grossir le volume, M. W. a malheureusement dû exclure un des plus importants mémoires de C., le dernier auquel il ait mis la main, sur *Le parfait latin en* vi *et en* ui[2]. On sait que Curtius s'y rencontre avec M. W. Schulze[3], pour chercher dans certaines formes nominales du verbe l'origine de ce parfait difficile à expliquer. Cet accord — au moins sur le principe de l'explication, — de deux savants ayant travaillé séparément, donne beaucoup de vraisemblance à cette théorie ; et l'origine nominale du parfait latin en *vi* et en *ui* nous semble maintenant à peu près démontrée. Peut-être aurait-il été préférable que M. Windisch laissât de côté un des articles qu'il a insérés dans son recueil, pour donner à cet important mémoire de Curtius la place qu'il méritait mieux que tout autre.

Louis Duvau.

---

238. — **Adhémar, évêque de Genève (1385-1388)**, d'après de nouveaux documents, par Charles Le Fort. Berne, imprimerie Wyss, 1887, grand in-8 de 8 pages.

Notice courte, mais excellente. M. Le Fort y résume très habilement ce que l'on savait déjà sur l'évêque Adhémar, et ce que de récentes recherches ont apporté de nouvelles informations sur ce personnage. L'auteur rappelle qu'Edouard Mallet, en publiant d'après le texte original les *Libertés, franchises, immunités, us et coutumes de la cité de Genève*, sanctionnées en 1387 par l'évêque Adhémar, s'était efforcé de réunir tous les renseignements connus relatifs à ce prélat qui, par cet acte de sanction, devait marquer d'une manière ineffaçable dans l'histoire de Genève, et qu'il avait seulement pu découvrir deux documents faisant mention de lui avant son élévation à l'épiscopat (17 juillet 1385).

1. *Philolog.-historische Classe*, 1864, p. 42 ss.
2. Paru, seulement après la mort de Curtius, dans les *Comptes-Rendus* cités plus haut, année 1886, p. 421 ss.
3. *Kuhn's Zeitschrift*, t. XXVIII (3e fascicule), p. 266 ss.

Encore un de ces documents n'était-il pas applicable, comme on l'a reconnu depuis, à l'évêque Adhémar [1]. M. L. F. examine ensuite les travaux récents qui ont permis de compléter la biographie de l'ancien prieur du couvent des Dominicains de Genève : *l'Histoire des évêques de Saint-Paul-Trois-Châteaux au* XIVe *siècle* (1885), par M. l'abbé Albanès et *Une dépendance italienne de l'église de Bethléem, Varazze en Ligurie* (1886) par M. le comte Riant. D'après les documents recueillis par les deux savants critiques, le prieur Adhémar fut élu par Urbain V, évêque de Bethléem, le 13 novembre 1362; il fut appelé à exercer dans son diocèse d'origine les fonctions de vicaire général *in spiritualibus* de l'évêque de Genève, Guillaume Fournier de Marcossey (1366-1378); il devint évêque de Saint-Paul-Trois-Châteaux le 10 novembre 1378; il fut transféré à l'évêché de Genève par une bulle de Clément VII du 12 juillet 1385. Nous arrêtons à cette date, dit M. Le Fort, « la revue des documents parvenus en dernier lieu à notre connaissance au sujet de l'évêque Adhémar : il appartient dès lors à l'histoire de Genève. Mais il était important de montrer qu'au moment où ce prélat commençait un épiscopat de courte durée, qu'il devait illustrer par un acte de haute sagesse politique, il avait été mêlé depuis plus de vingt ans aux affaires et aux luttes ecclésiastiques, qu'il avait administré deux évêchés et acquis l'expérience des hommes et des choses. »

T. DE L.

---

239. — **Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France depuis les traités de Westphalie jusqu'à la Révolution française.** PORTUGAL, par le vte de CAYX DE SAINT-AYMOUR. Paris, Alcan, 1886. In-8, LIX et 426 p.

Après une courte et instructive introduction sur les rapports de la France et du Portugal aux XVIIe et XVIIIe siècles, M. de Cayx de Saint-Aymour donne une liste des ambassadeurs, ministres, chargés d'affaires, consuls ou autres agents des deux nations jusqu'en 1789. Puis vient le texte des instructions. Le marquis de Rouillac (1644-1645), envoyé par Mazarin pour obtenir une puissante diversion portugaise, échoue complètement dans sa mission. Le chevalier de Jant (1655) est plus heureux et, tout en entrepassant ses pouvoirs, conclut une *ligue formelle*. Ce traité n'est pas ratifié par Mazarin, et un nouvel envoyé, le comte de Cominges (1657) vient encore, « comme toujours, se heurter aux négociations calculées du gouvernement portugais ». Le marquis de Chouppes, dont on connaît les *Mémoires*, est chargé en 1659, d'une mission pénible; la France abandonne le Portugal et le jette ainsi dans les bras de

1. Ce document concerne un *Aymarus Fabri de Rupe*, curé de Rumilly, avec lequel on avait imprudemment identifié l'évêque de Genève.

l'Angleterre. Le successeur de Chouppes, le marquis de Saint-Romain (1665) ne peut vaincre l'influence de l'ambassadeur anglais Southwell et empêcher la paix entre l'Espagne et la maison de Bragance. Désormais le gouvernement français sait que la partie est définitivement perdue à Lisbonne et « ne pouvant plus posséder les réalités de l'amitié portugaise, se contente d'en avoir les apparences ». La succession d'Espagne décide la rupture; le Portugal entre dans la grande alliance conclue contre la maison de Bourbon et accepte, le 27 décembre 1703, ce traité de Methuen, le plus bref qu'on connaisse, — car il ne comprend que deux articles — mais qui « admet pour toujours en Portugal les draps et autres manufactures de laine des Bretons ». Les relations interrompues en 1704, après la mission du marquis de Chateauneuf, sont reprises dix ans plus tard, après la signature des traités d'Utrecht. L'abbé de Mornay, chargé d'instructions rédigées par Torcy, se rend à Lisbonne en 1713; mais malgré ses efforts, lorsqu'il regagne la France en 1720, il laisse l'influence anglaise plus prépondérante que jamais en Portugal. Il n'est remplacé à Lisbonne qu'en 1724 par l'abbé de Livry, et dès lors le gouvernement français n'envoie plus d'ambassadeur en Portugal que d'une manière tout à fait intermittente. La monarchie des Bragance cesse d'ailleurs de compter en Europe. Jean V, a, selon le mot de Voltaire, pour plaisirs des fonctions sacerdotales; pour bâtiments, des couvents; pour armées, des moines; pour maîtresses, des religieuses. Joseph Ier qui succède à Jean V, en 1750, a du moins la sagesse de prendre et de garder pour ministre l'énergique Pombal. Mais le Portugal reste le protégé de la Grande-Bretagne. La politique française n'est donc plus, vis à vis du Portugal, qu'une politique d'indifférence; elle tente un instant de le faire accéder au pacte de famille, puis l'abandonne et l'oublie, d'autant que ce malheureux pays tombe alors, par suite de la folie de la reine dona Maria, et de la mort du roi don Pedro et du prince de Beïra, dans une véritable anarchie. Le dernier ambassadeur de France en Portugal, avant la Révolution, est le marquis de Bombelles, et les instructions qu'on lui donne, tout en lui prescrivant d'arracher, s'il est possible, le Portugal au joug de l'Angleterre, reconnaissent que ce « royaume est trop faible pour être un allié utile et que le roi n'acquerrait point par là d'accroissement de forces ». (p. 399).

Le volume que publie M. de Cayx de Saint-Aymour est moins intéressant que les volumes précédents, consacrés à l'Autriche et à la Suède; mais il est bien fait, et, par l'introduction, par les notes, par la table alphabétique qui le termine, digne de la belle collection qu'entreprend la commission des archives diplomatiques du ministère des affaires étrangères.

A. C.

---

240. — **Zur Geschichte Oesterreichs im Zeitalter der franzœsischen Kriege und der Restauration**, 1792-1816, mit besonderer Rücksicht auf das Berufsleben des Staatsmannes Freiherrn Anton von Baldacci, von Dr. F. R. v. Krones. Gotha, Perthes, 1886. In-8, xx et 396 p. 8 mark.

Baldacci, le principal personnage du livre de M. de Krones, était en 1791, premier secrétaire de la chancellerie royale illyrienne et, en 1794, secrétaire du « Directorium in cameralibus ». Il fut chargé en 1799, d'un rapport officiel sur la Galicie occidentale, rapport que M. de K. analyse et résume. En 1803, il entrait, comme conseiller, au département du ministère d'État. Il devint l'homme de confiance de l'empereur François II, et si l'archiduc Jean blâme son opiniâtreté, sa violence et son « sang corse », il loue ses talents et son caractère incorruptible. Il haïssait la France et même après Wagram, poussait à la guerre; « il est tout feu et tout flamme, écrivait l'archiduc, il triomphe de tout, grâce au *landsturm* et aurait fait un bon aide-de-camp de Tamerlan » (p. 142). Il fut nommé en 1810 second vice-chancelier de la chancellerie réunie de la cour et remplit cette fonction jusqu'à la fin de sa vie. En 1813 et 1814, il accompagna l'empereur, comme intendant-général, ou, selon l'expression un peu étrange de M. K., comme ministre de l'armée, et pendant qu'il envoyait Saurau en Illyrie avec des instructions spéciales pour réorganiser l'administration de la province reconquise, il réglait l'occupation du territoire français envahi par les troupes autrichiennes. Il fut le « directeur du gouvernement-général autrichien en France » et, lors de la seconde comme dans la première occupation, présida pour l'Autriche le *conseil administratif*. C'est là pour nous la période la plus intéressante de la vie de Baldacci; M. de K. nous communique de nombreux extraits de sa correspondance, et dans les pages relatives à cet épisode, on remarquera surtout l'incident de Colmar (30 juin 1815), auquel se mêle le nom de Roger de Damas et le jugement du lieutenant-général de police Haw sur les Alsaciens, sur leur enthousiasme pour Napoléon et leur hostilité manifeste au retour des Bourbons (p. 332-333). C'est à l'année 1816 que se termine le volume de M. Krones. Il donne plus d'une fois prise à la critique. C'est ainsi que Junot, qui ne fut que général, est qualifié, p. 330, de maréchal de France; tous ceux qui ont lu Ségur, savent que le duc d'Abrantès perdit à Valoutina l'occasion d'obtenir le bâton de maréchal. Mais ce qu'on reprochera particulièrement à M. de K., c'est d'avoir consacré un si gros volume à un personnage qui, en somme, ne méritait pas tant d'honneur. Qu'est-ce que Baldacci auprès de Metternich? M. de K. ne reconnaît-il pas (p. 235) que Metternich était « supérieur à Baldacci dans sa conception des choses et son influence sur le monarque »? Ne dit-il pas (p. 91) que Baldacci « n'a pas tenu le gouvernail de l'État, qu'il n'a pas dirigé l'aiguille de la balance diplomatique, que les annales de l'histoire d'Autriche gardent le silence sur son nom, qu'on chercherait vainement sa trace dans les mémoires et la correspondance de Metternich

et de Gentz »? N'écrit-il pas (p. 371) que Baldacci n'a pas été un homme d'État bien remarquable, *ein Staatsmann, der durchaus nicht hervorragend genannt werden kann*, qu'il n'a été qu'un employé, un fonctionnaire, *durch und durch Beamte*, un « bureaucrate »? Aussi, toute proportion gardée, ne rencontrons-nous que fort rarement dans ce volume le nom de Baldacci. L'auteur retrace très longuement les évènements de l'histoire générale; il fait de copieux emprunts à Oncken et aux mémoires de Metternich; il disperse ainsi l'attention du lecteur qui parcourt souvent plus de vingt à trente pages à la recherche de Baldacci, et... ne le trouve pas. Il y a pourtant dans ce livre d'intéressants détails sur l'occupation étrangère en 1814 et en 1815. Il y a également de curieuses appréciations tirées du journal de l'archiduc Jean; en octobre 1807, l'archiduc s'écrie qu'il est près de verser des larmes de sang à la vue des misères de l'Autriche; le 9 juillet 1808, il écrit à l'archiduc Charles pour se plaindre des hommes incapables, ignorants, égoïstes, peut-être méchants, qui ne font qu'arrêter le cours des affaires: Baldacci, le médecin Stift, le chapelain Langenau, le conseiller aulique Somogyi, Bodokovicz, Ch. de Zichy. Citons encore les lettres de Marie Ludovika ou Louise, la troisième femme de François II, après les désastres de 1809 « plus de pensées, plus d'énergie, plus de résolution!... (p. 106) ma situation est celle d'un homme qui se trouve dans la ménagerie de Schönbrunn, au moment où l'on ouvre toutes les cages; il ne sait s'il se jettera d'abord sur le tigre, l'ours ou l'hyène ou s'il fuira devant eux » (p. 108). L'impératrice juge très sévèrement l'archiduc Charles: « lorsqu'on le nomma un héros, il était trop jeune; il s'est accoutumé à être loué tout seul, craint de remarquer chez d'autres un mérite militaire, opprime quiconque se distingue; trop faible pour bien agir, honteux d'avoir failli, il veut réparer ses échecs en rabaissant tous les autres » (p. 116). Toutes ces citations qui éclaircissent et complètent une foule de points traités déjà par MM. Beer, Fournier, Huber, Wertheimer, — sans oublier des notes abondantes et instructives qu'on trouve au bas des pages — rehaussent la valeur du nouveau livre de M. de Krones; mais c'est dommage qu'il soit si touffu et si mal composé.

A. Chuquet.

---

241. — L. Maïkov. **Batiouchkov, ego jizn i sotchinenia.** (Batiouchkov, sa vie et ses œuvres, un vol. grand in-8 de 354 pp. Imprimerie Balachev, Saint-Pétersbourg, 1887.)

Constantin Nicolaevitch Batiouchkov, né à Vologda en 1787, mort dans cette ville en 1855, a été un des précurseurs de la Renaissance de la poésie russe au xixe siècle. S'il fallait le comparer à quelqu'un de nos poètes, ce serait à Parny ou à André Chénier. Il a exercé sur Pouch-

kine la même influence que Parny sur Lamartine; et cette influence a été considérable. André Chénier a été brusquement enlevé par une mort tragique au milieu de sa carrière. A l'âge de trente-six ans, Batiouchkov a été frappé par une maladie plus cruelle que la mort, la folie. Il a végété trente ans de suite, étranger à la vie intelligente, en proie aux manies les plus bizarres et au délire des persécutions. Il a été lui aussi, à sa manière, une des victimes de cette implacable fatalité qui a moissonné les Griboïedov, les Pouchkine, les Venevitinov, les Lermontov, les Gogol, avant qu'ils n'eussent donné la pleine mesure de leur génie. Il mérite d'être placé à côté d'eux. Comme Chénier, comme Parny, ses vers représentent, en quelque sorte, la transition entre le classicisme vrai ou faux et la période romantique. A lire ses œuvres traduites, on aurait peut-être quelque peine à deviner qu'il est Russe; son éducation est toute française et toute italienne; ses sympathies vont surtout aux poètes érotiques, à ceux de notre XVIIIe siècle, à Horace, à Tibulle, aux anciens maîtres de l'Anthologie qu'il ne connaît que par des traductions ou des imitations françaises, aux Italiens, à Pétrarque, au Tasse, à l'Arioste. L'un des morceaux les plus célèbres de son œuvre, c'est une élégie sur *La mort du Tasse*. Un autre morceau non moins célèbre, est intitulé : « *Aux Mânes d'un ami.* » Ces titres disent assez le caractère de son œuvre. Il ne comprenait rien au moyen-âge, surtout au moyen-âge russe qui dure jusqu'au règne de Pierre-le-Grand : « L'histoire de Russie, écrivait-il à un ami, ne devient intéressante qu'à dater du règne de Pierre-le-Grand. » — La monographie que M. Léonide Maïkov a consacrée à Batiouchkov n'est pas seulement intéressante, au point de vue littéraire, elle l'est aussi au point de vue de l'histoire de la société russe. Tour à tour soldat, fonctionnaire, propriétaire rural, diplomate, Batiouchkov y jouait un rôle honorable et brillant. Il y a bien de l'esprit dans le récit où il dépeint l'aspect de la société moscovite, réfugiée à Nijny Novgorod, lors de l'occupation de Moscou par les Français; « société qui, vêtue à la française, dansait des quadrilles français, tout en maudissant, Dieu sait dans quel français, les Français envahisseurs. » Tout passionné qu'il fût pour la poésie française, Batiouchkov avait cependant aussi un faible pour l'Allemagne; la *Louise* de Voss « le mettait hors de lui ». Bon nombre de ses compatriotes partageaient cette admiration. Un de ses contemporains, Mouraviev-Apostol, le même, si je ne me trompe, qui fut compromis plus tard dans le complot des décembristes, écrivait, à propos de l'Idylle en vers, un parallèle entre la poésie française et allemande qui ne tournait pas précisément à notre avantage : « Nulle part, dit-il, chez les Français, on ne trouve les fleurs telles qu'on les voit dans la nature; un sérieux observateur devine, du premier coup, que ce tableau de la vie champêtre a été peint dans un boudoir parisien, que ces pasteurs à la Théocrite sont copiés sur des danseurs d'opéra. Et il ne peut en être autrement : les Français sont condamnés à n'écrire

que dans Paris; en dehors de la capitale, il ne leur est permis d'avoir ni goût ni talent. Comment alors faire la connaissance de la nature dont rien ne diffère plus que les grandes villes? Au contraire, en Allemagne, les écrivains vivent rarement dans les capitales; ils sont, pour la plupart, disséminés dans les petites villes; quelques-uns d'entre eux ont passé leur vie dans les villages. Aussi connaissent-ils mieux la nature. Voss a écrit *Louise* à Eutin : l'imitateur de Florian à Paris voit, par sa fenêtre, une rue boueuse et décrit les prairies de l'Andalousie émaillées de fleurs; ou bien il fait un tableau superbe des Pyrénées en regardant les hauteurs de Montmartre. » Malgré les infidélités qu'il leur faisait en faveur de l'Allemagne, c'étaient la France et l'Italie qui tenaient la première place dans le cœur de Batiouchkov. Ce ne fut pas seulement en soldat et en vainqueur qu'il entra dans Paris. En traversant la Lorraine il était allé visiter le château de Cirey pour rendre hommage à la mémoire de Voltaire et de Madame Du Chatelet. Il assistait à cette mémorable séance de l'Académie française où Villemain « à l'Institut candidat néophyte »[1] harangua l'empereur Alexandre. Il portait sur notre littérature d'alors un jugement assez singulier. M. Maikov a négligé de le citer, mais nos lecteurs me sauront certainement gré de leur faire connaître cette curieuse boutade : « Cette année, écrivait-il dans une lettre intime, l'Académie française a mis au concours *la mort de Bayard;* mais vu la faiblesse des pièces présentées, elle n'a point décerné de prix. Maintenant devinez quel sujet elle a proposé pour l'année prochaine : *Les avantages de la vaccine.* Vous pouvez juger par là, mon cher ami, de l'état des lettres françaises. Napoléon ne les aimait point... ce qui n'a pas peu contribué à la décadence de l'Académie. Un gouvernement doit caresser et gâter les Muses, sinon elles seront inféconde. D'après le cours normal des choses j'estime que le temps de la gloire est passé pour la littérature française et je doute qu'il revienne jamais. » Batiouchkov avait une plus haute idée de nos acteurs que de nos poètes; il suivait avec passion les représentations de Talma, de Brunet, de MM[lles] Georges et Duchesnois; il visitait assidûment le Louvre alors enrichi des dépouilles de l'Italie. « Quand j'ai vu l'Apollon du Belvedère, écrivait-il, je me sens meilleur. » Revenu en Russie, il se liait avec Joukovsky qui était alors le grand-maître de la littérature; il faisait partie de la Société Arzamas, qui fut à sa façon une sorte de brillant cénacle. Il donnait à Pouchkine, alors débutant, le conseil d'aborder quelque grande épopée; et le jeune poète s'excusait dans une pièce où l'on retrouve les vierges du Parnasse, Anacréon, Phœbus, Hébé et tout l'attirail mythologique du XVIII[e] siècle.

Malheureusement l'état de sa santé l'obligeait bientôt à quitter la Russie pour aller chercher en Italie un climat plus doux. Mais le séjour de la Péninsule, après avoir exalté sa sensibilité nerveuse, ne fit que

1. Barthélemy, *Némésis.*

redoubler l'hypocondrie à laquelle il était sujet, et bientôt il dut quitter Naples pour retourner dans sa patrie où l'attendait une folie incurable. Il y a bien du charme dans les pages où M. Maïkov a raconté cette vie errante et tourmentée. Un Sainte-Beuve en eût fait ses délices. Désormais les historiens de la littérature russe auront tous les éléments nécessaires pour tracer de Batiouchkov un portrait complet et définitif. J'ajouterai — et ceci n'est pas une mince louange quand il s'agit d'une œuvre russe — que l'ouvrage est d'une exécution fort élégante et digne en tout point du poète délicat auquel il est consacré. Autographe, portrait, pièces justificatives, rien n'y manque. A signaler, parmi ces dernières, un long rapport médical (en allemand), sur la maladie du poète. C'est un douloureux et précieux document pour l'étude de la pathologie mentale.

L. Leger.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Hartwig Derenbourg vient de publier dans une plaquette de 11 pages (Lanier, 14, rue Séguier; tirage à part de l'*Album* typographique de l'imprimerie Lanier), le texte arabe, avec une traduction française de la préface du *Livre du bâton* d'Ousâma Ibn Mounkidh, l'émir syrien qui vivait au premier siècle des croisades (1095-1188) et dont M. H. D. a publié déjà l'autobiographie, d'après le manuscrit de l'Escurial. Ce *Livre du bâton* mériterait l'honneur d'une édition critique, et M. le comte Carlo de Landberg doit la donner prochainement. M. H. Derenbourg a publié, en attendant, la préface de ce curieux volume dans lequel Ousâma passe en revue les bâtons les plus célèbres. « Si mon livre », dit Ousâma à la fin de sa préface, « manque de cette érudition qui embellit tant d'ouvrages et qui attire l'attention de l'élite des hommes, en revanche, il contient nombre de récits et de poésies qui lui gagneront des sympathies et qui lui vaudront le suffrage des lecteurs. J'ai ouvert la série en mentionnant d'abord le bâton de Moïse, puis le bâton de Salomon, fils de David. J'en suis venu ensuite à citer les anecdotes et les poésies où il est question du bâton. Je ne me flatte pas d'avoir épuisé la matière dans ma compilation; je me suis contenté de reproduire ce que je me suis rappelé et ce que j'ai entendu raconter. »

— Vient de paraître dans la « Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire », publiée sous les auspices de la Société historique (cercle Saint-Simon) la première partie des *Textes relatifs aux institutions privées et publiques aux époques mérovingienne et carolingienne* par M. Marcel Thévenin (Paris, Picard. In-8°, IV et 270 p.). Les fascicules suivants paraîtront pendant le courant de l'année 1887 : *Les traités de la guerre de Cent Ans*, publiés par M. E. Cosneau; Grégoire de Tours, *Histoire des Francs*, livres VII-X, p. p. M. H. Omont; Suger, *Vie de Louis VI*, p. p. M. A. Molinier. Les publications suivantes sont en préparation : *Textes relatifs à l'histoire ecclésiastique depuis les origines jusqu'au XI° siècle*, publiés par M. C. Bayet; *Lettres de Gerbert*, publiées par M. Julien Havet; *Annales de Flodoard*, publiées par M. Couderc; Aimé du Mont-Cassin, *His-*

toire de li Normant, publiée par M. l'abbé Delarc; *Textes relatifs aux institutions publiques et privées à l'époque des Capétiens directs*, publiés par M. A. Luchaire; Guibert de Nogent, *Histoire de sa vie*, publiée par M. Lefranc; *Textes relatifs à l'histoire du Parlement depuis les origines jusqu'au* XIVe *siècle*, publiés par M. Ch.-V. Langlois; *Les statuts du royaume d'Angleterre*, publiés par M. Bémont; Villehardouin, *Histoire de la conquête de Constantinople*, publiée par M. E. Daniel Grand; *Textes relatifs à l'histoire des États généraux au* XIVe *et au* XVe *siècle*, publiés par M. A. Coville; *Textes relatifs à l'histoire des États provinciaux de la France*, publiés par M. A. Cadier; *Textes relatifs aux rapports de la royauté avec les villes en France depuis le* XIVe *jusqu'au* XVIIIe *siècle*, publiés par M. A. Giry; *Textes relatifs à l'histoire de l'industrie et du commerce de la France au moyen âge*, publiés par M. Gustave Fagniez; *Textes relatifs à l'histoire des institutions de la France depuis 1515 jusqu'en 1789*, publiés par M. J. Roy; *Les grands traités du règne de Louis XIV*, publiés par M. Vast; *Textes relatifs aux rapports du clergé avec la royauté de 1682 à 1789*, publiés par M. Mention.

— Paraîtra incessamment dans la Bibliothèque de la Faculté des lettres de Lyon (4e fascicule) le *Nouveau Testament*, traduit au XIIIe siècle en langue provençale, reproduction en photolithographie du manuscrit de Lyon, publiée par les soins de M. L. Clédat.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 28 octobre 1887.

M. de Witte met sous les yeux de ses confrères la collection des monnaies qui viennent d'être frappées à Bruxelles pour l'Etat du Congo : une pièce de 5 fr., une de 2 fr., une de 1 fr. et une de 50 centimes. M. de Witte annonce qu'il a l'intention d'offrir ces pièces au département des médailles de la Bibliothèque nationale.

M. Heuzey termine sa lecture sur *le Bassin sculpté du palais de Tello et le symbole chaldéen du vase jaillissant*.

M. Delisle termine la seconde lecture de son *Mémoire sur les opérations financières des templiers*.

M. Amélineau communique une note sur un personnage de l'histoire d'Egypte que les historiens arabes appellent El-Mouqoqis et les auteurs modernes le Maqoqas ou le Makaukas. Ce qu'on sait de ce personnage, par les auteurs arabes, par Eutychius et par un récit du Synaxare jacobite, peut se résumer ainsi. Un peu avant l'arrivée des Arabes en Egypte, le Mouqoqis était à la fois archevêque melkite et collecteur général des impôts en Egypte, pour le compte de l'empereur Héraclius. Il se fit haïr des chrétiens coptes, qui refusèrent d'accepter la foi du concile de Chalcédoine et auxquels il tenta vainement de l'imposer. Il commit des malversations, s'appropria l'argent qu'il aurait dû verser au trésor de l'empereur, et, craignant la justice de celui-ci, il n'eut plus d'autre ressource que de livrer le pays à l'étranger; ce fut lui qui signa la soumission de l'Egypte aux Arabes.

M. Amélineau a trouvé à la bibliothèque Bodléienne, à Oxford, un très ancien fragment copte qui confirme ces divers points et qui donne un renseignement nouveau sur le nom de ce personnage. Il y est appelé, d'un mot grec, Καύχιος. C'est évidemment de ce mot que les Arabes ont tiré celui de Mouqoqis. Comment faut-il expliquer l'addition de la première syllabe? C'est un point encore douteux. Quant à Καύχιος, M. Amélineau le rapproche de καῦκος, nom d'une monnaie creuse en usage dans l'empire byzantin. Les Coptes, pense-t-il, avaient donné au collecteur des impôts un surnom tiré du nom des pièces de monnaie qu'il recevait en paiement.

Ouvrages présentés : — par M. Renan : Michele Amari, *Seconda Appendice alla Bibliotheca arabo-sicula* ; — par M. Le Blant : *le Talmud de Jérusalem*, traduit par Moïse Schwab, tome X ; — par M. Delisle : Emile Picot, *Catalogue des livres composant la bibliothèque de feu M. le baron James de Rothschild*, tome II.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 46 — 14 novembre — 1887

242. — **Nachtræge zu Alexander Trallianus.** Fragmente aus Philumenus und Philagrius nebst einer bisher noch ungedruckten Abhandlung über Augenkrankheiten. Nach den Handschriften herausgegeben und ins Deutsche übersetzt von Dr Theodor PUSCHMANN. Berlin, Calvary (Berliner Studien vter Bd. 2ter Heft), 1887, in-8 de 188 p.

Le docteur Puschmann, professeur d'histoire de la médecine à l'Université de Vienne, est l'auteur d'une édition et d'une traduction allemande des *Thérapeutiques* d'Alexandre de Tralles (Vienne, 1878, 2 vol. in-8), publication dont je n'ai eu malheureusement connaissance qu'après le tirage des fragments de cet auteur insérés dans le *Rufus d'Ephèse* commencé par Ch. Daremberg [1]. Les *Berliner Studien* nous apportent aujourd'hui des « Suppléments » à cette édition.

Philumène vivait au Ier siècle de notre ère. M. Th. P. le classe, comme Daremberg, parmi les médecins méthodiques. Il est cité dans les compilations d'Oribase et d'Aétius. Ses écrits traitent des sujets suivants : l'éléphantiasis, l'épilepsie, le délire, l'inflammation du cerveau, des amydales, de la matrice, des mamelles, le débordement de bile, la cachexie, diverses questions chirurgicales, la délivrance, l'extraction du fœtus. Les morceaux de Philumène reproduits par M. P., avec version allemande, ne nous sont parvenus que dans une vieille traduction latine. Ils ont pour titre : I. De Reumate ventris. II. De Dysenteria reumatica. III. De Coeliacis. IV. De Tenesmo.

Philagrius appartient au IVe siècle. Il pratiqua la médecine à Thessalonique. Il était frère du médecin Posidonius, que l'on a quelquefois confondu avec Posidonius de Rhodes ou plutôt d'Apamée, cité par Galien, et auquel je serais tenté d'attribuer un traité perdu sur les palpitations, περὶ παλμῶν, attribué, d'après Suidas, au philosophe stoïcien. Phliagrius avait composé un grand nombre d'ouvrages dont il ne reste que peu de fragments. Il avait, paraît-il, conquis une grande autorité par son diagnostic et son traitement des maladies de la rate. Il a écrit sur les pollutions nocturnes, les calculs des reins, la podagre, le dia-

1. Je n'ai pu que mentionner (*Rufus*, p. 654) trois ou quatre leçons nouvelles et une addition de quelques lignes dues à la récension de M. Puschmann.

bète [1], la goutte, la surdité, la phthisie; on lui doit des recettes contre diverses affections, telles que les indurations qui se produisent dans la podagre, l'inflammation d'estomac, les spasmes de l'utérus, les squirres, etc. M. P. renvoie, sur la matière des fragments qu'il publie de Philumène et de Phliagrius et sur leur importance pour l'histoire de la pathologie et de la thérapeutique, à deux passages étendus de l'introduction historique placée en tête de son *Alexandre de Tralles* (t. I, p. 218 et 247). Quant à Phliagrius, en voici l'énumération : 1° Ad Splenem ; 2° De Ventositate splenis; 3° Signa phlegmones splenis, si de solo sanguine fiat; 4° De Scirro splenis. Le savant éditeur publie ces deux textes d'après l'édition anonyme de Lyon, 1504, et l'édition latine donnée en 1556 à Bâle, par Guinter d'Andernach et les manuscrits du Mont-Cassin, n° 97 (MC), ceux de Paris, n°s 6681 et 6682 (P 81 et P 82). Ce dernier est, à son avis, le meilleur.

Vient ensuite le texte inédit περὶ ὀφθαλμῶν en deux livres. M. P. rappelle qu'Alexandre de Tralles déclare, au début du livre II de ses *Thérapeutiques* (t. II, p. 23 de l'éd. P.), avoir écrit « dans trois autres livres (*alias* dans d'autres livres) » sur les affections des yeux. Plusieurs raisons s'ajoutent à cette circonstance pour donner à penser qu'Alexandre est l'auteur de ce traité; mais d'autres surviennent qui rendent cette attribution douteuse, et M. P. préfère le laisser à l'état d'anonyme. On ne peut qu'approuver cette réserve. L'édition est établie sur le seul manuscrit contenant ce texte. C'est le codex M d'Alexandre de Tralles dans la nomenclature de l'éditeur (Bibliothèque de Saint-Marc à Venise, Appendix, V, 9), manuscrit du xve siècle.

Nous ferons une seule critique de cette édition, digne du médecin philologue qui a si bien mérité d'Alexandre de Tralles. Pourquoi M. P. n'a-t-il pas introduit une division arbitraire en paragraphes dans cette suite innombrable de recettes, précédées chacune d'un lemma? Ce procédé est parfaitement licite, pourvu que l'on place le numéro d'ordre entre crochets, ce que l'on aurait dû faire, pour le dire en passant, dans la collection médicale comprenant Oribase et Rufus; et il offre l'avantage de faciliter les renvois. Une autre observation — grammaticale, celle-ci; M. P., se soumettant à l'usage suivi communément aujourd'hui, a supprimé les esprits doux et rudes sur le ρ redoublé dans son Alexandre. Quelle raison avait-il pour les rétablir dans la publication de son *Anecdoton?* Je doute fort qu'il l'ait trouvé dans son manuscrit, qu'il date du xve siècle. Mais c'est là une simple chicane et je me reprocherais d'y insister. Terminons en exprimant le vœu que M. Puschmann, soit par ses propres soins, soit par l'autorité de ses conseils et sous sa haute direction, procure à la philologie médicale la publication d'un texte bien autrement considérable que le περὶ ὀφθαλμῶν, du

1. Pour les anciens, le diabète n'est autre chose qu'une sorte de diarrhée urinaire, comme le di[illegible] propres termes Alexandre de Tralles (t. II, p. 492, éd. Puschmann). Cp. Rufus [illegible]hèse, éd Daremberg et Ruelle, fragment n° 105.

moins par son étendue, celle de ce qui est encore inédit de la compilation d'Aétius. Il en existe plusieurs copies, notamment à Venise (cl. II, 171), à Paris (nº 1883) dont j'ai eu l'occasion de collationner avec fruit quelques pages. Sur les seize livres qui forment la *Synopsis* médicale, et qui ont été tous traduits en latin par Cornaro, sept sont encore à publier pour la première fois [1].

Il est à peine inutile d'ajouter qu'un index termine les *Nachtraege zu Alexander Trallianus* « Verzeichniss der Arznei = und Nahrungsmittel », index en deux parties, latine puis grecque, où chaque mot est accompagné de sa traduction en allemand [2].

C. E. Ruelle.

---

243. — **Ueber das frühchristliche Gedicht « Laudes Domini »** von W. Brandes. Braunschweig, 1887, 38 p. in-4.

Le travail de M. le professeur W. Brandes, de Brunswick, est un programme fort intéressant sur le poème chrétien « *Laudes domini* ». M. B. établit le texte d'après le ms. unique de Paris (B. N. lat. 7558) [3] et démontre que cette petite pièce a été fortement interpolée peu après sa composition. Ce morceau, d'un caractère populaire et d'une facture virgilienne, part de l'idée d'une prochaine arrivée du Christ et débute par le récit d'un miracle arrivé *in AEduico* (ce miracle n'a rien de commun avec celui de l'évêque Reticius, ap. Greg. Tur., *glor. conf.*, 75). Il célèbre ensuite le Christ créateur et sauveur et se termine par une prière pour un empereur Constantin. Parmi les remarques critiques, je détache la suivante, qui offre plus d'un enseignement. Le v. 9 : *qua fraterna Remo progignitur AEdua pubes*, corrigé sur le ms. par un humaniste du XVIe siècle en ... *Rheno*... et publié ainsi par Morel, le premier éditeur, a été donné sous la forme *qua fratrum Rheno* par Fabricius, ce qui rétablit la quantité sans offrir de sens. Rivinus restitue ensuite par conjecture *Remo* seulement et M. B. revient complètement à la leçon du ms., la seule possible. M. B. prouve que ce poème a été composé entre 316 et 323 et qu'il est l'œuvre d'un rhéteur ou d'un élève des rhéteurs de l'école d'Autun, rétablie par la mai-

1. Daremberg a inséré plusieurs chapitres du livre XI dans la partie publiée par lui de Rufus (p. 85 à 126). J'en ai donné le complément (p. 568-581). Deux chapitres du livre XII ont pris place dans le traité de la goutte attribué à Rufus (p. 282 et 283).

2. On remarquera dans l'index latin la première apparition, sauf erreur, du « vinum Aminaeum » dont le nom grec n'est connu que depuis peu, d'abord par un nouveau fragment de l'édit de Dioclétien qu'a récemment découvert et publié M. Paul Monceaux, et par plusieurs textes de la collection des alchimistes grecs inédits qui est actuellement sous presse.

3. Ce texte sera reproduit à la suite de l'éd. Huemer de Juvencus dans le *Corpus* de Vienne.

son de Constantin. C'est donc, après les œuvres de Commodien, le plus ancien poème chrétien écrit en latin.

Dans un appendice, M. B. établit d'après Ausone, *Parent.*, 3. 2, que Victorinus est l'auteur de la destruction d'Autun, très probablement en 269; par conséquent Victorinus aurait régné jusqu'à cette date. La cause de ce désastre fut vraisemblablement la présence à Autun d'un groupe militaire hostile à Victorinus, sans doute favorable au César Marius, peut-être la légion VIII Aug. Cette contribution à l'histoire de la littérature chrétienne et à celle de l'empire gaulois pourra donc exciter de l'intérêt en France, où nous laissons trop souvent à des étrangers le soin d'« illustrer » nos origines.

P. A. L.

---

244. — **Some 300 fresh allusions to Shakspere,** from 1594 to 1694 A. D., gathered by members of the New Shakspere Society, ...and edited by F. J. Furnivall. Londres, 1886, 1 vol. in-8 de xliv-372 pages.

— **The Pilgrimage to Parnassus,** with the two parts of the Return from Parnassus. Three comedies performed in St. John's college Cambridge, A. D. 1597-1601. Edited from mss, by the Rev. W. D. Macray. Oxford, at the Clarendon press, 1886, 1 vol. in-8, de xi-160 pages.

Le Dr. Ingleby a eu, il y a treize ans, l'idée de réunir en un volume toutes les allusions à Shakespeare ou les citations de Shakespeare faites pendant les cent ans qui ont suivi la plus ancienne de ces allusions, savoir celle que contient le *Groatsworth of wit* de Robert Greene, où le grand poète est traité de plagiaire, de Shake-scene, de geai paré des plumes du paon. Le volume qu'il composa ainsi et qui parut en 1874, sous le titre pittoresque de *Shakespeare's centurie of prayse,* contenait deux cent vingt-huit citations se rapportant à la période 1594-1694. L'idée était heureuse et utile ; rien de plus difficile et pourtant de plus nécessaire à connaître que l'influence des œuvres littéraires ; rien de plus délicat à reconstituer que l'histoire de la vie des chefs-d'œuvre, des unions qu'ils contractent et des procréations qu'on leur doit. Ce qui peut le mieux faciliter la préparation de ces sortes de biographies, ce sont des travaux dans le genre de ceux du Dr. Ingleby ; ils ont, à ce point de vue, la même importance que les anciens itinéraires royaux pour l'histoire des vies princières.

Ce premier essai toutefois était loin d'être complet et de nouvelles recherches, confiées à miss Lucy Toulmin Smith, furent entreprises sur l'initiative du Dr. Ingleby lui-même et de la New Shakspere Society. Le recueil des citations fut ainsi porté de 228 à 356 et fut imprimé comme deuxième édition de la *Centurie*, en 1879, par les soins de la Société. La *Revue critique* a eu, à diverses reprises, occasion de mentionner cette importante publication. Mais il paraît que le champ des recher-

ches est décidément beaucoup plus riche qu'on n'avait cru d'abord : car voici qu'un nouveau volume vient d'être distribué par la Société shakespearienne à ses adhérents, et il ne contient pas moins de trois cents citations ou allusions nouvelles à ajouter aux précédentes; d'autres sources à exploiter, en vue d'une publication subséquente, sont encore indiquées dans la préface. C'est à croire qu'on se trouve en présence d'un nouveau tonneau des Danaïdes, aussi difficile à vider que l'ancien l'était à remplir.

Quoi qu'il en soit, étant donné l'immense intérêt que présente pour l'histoire des lettres la *biographie* des œuvres de Shakespeare, on ne peut qu'applaudir à ces efforts et souhaiter qu'ils soient continués. Le présent volume contient les trouvailles des membres de la New Shakespere Society et principalement de son directeur, M. F. J. Furnivall qui a édité l'ouvrage. Grâce à ces additions, on peut constater que toutes les années du siècle, sauf une seule, l'année 1659, ont apporté leur tribut d'admiration au grand homme. M. F. fait appel aux chercheurs afin que cette unique exception disparaisse; il exprime aussi l'espérance que les amis de Shakespeare continueront le travail dont ce volume est un produit et le compléteront, s'il est possible, d'une manière définitive. S'il en est ainsi, dit-il « no one'll be gladder than I, if I'm alive to witness it. » Nous ne pouvons que nous associer à ce double vœu, avec l'espérance que les « Sculling fours, Kangaroo Bicycle, boat races... Sculling Eights and Fours », dont il est aussi question dans cette préface, contribueront à la réalisation du moins du second souhait.

Nous n'entrerons pas dans un examen détaillé des trouvailles réunies par M. F., ce serait dépasser le cadre de cet article; il suffira, pour permettre d'apprécier l'intérêt des recherches de ce genre, de signaler la table de la p. 372 qui permet de constater, d'après le nombre des allusions, les accroissements ou diminutions de popularité des diverses œuvres de Shakespeare. On voit ainsi décroître, à mesure qu'on s'éloigne de la date de la publication, le renom des poèmes *Venus et Adonis* et *Lucrèce*, si admirés du vivant de l'auteur, et grandir, au contraire, celui des drames de la dernière manière de Shakespeare, tels que le *Roi Lear*, la *Tempête* et *Macbeth*. Voici, en effet, pour ces différentes œuvres, le chiffre des allusions constatées :

	Avant 1642.	Après 1642.
Vénus et Adonis..................	33	7
Lucrèce..........................	20	6
La Tempête.......................	8	21
Macbeth..........................	9	19
Lear.............................	2	12

Les deux personnages qui semblent avoir été de beaucoup les plus populaires sont Falstaff et Hamlet. Mais malgré les gaîtés de l'un et les tristesses de l'autre, Shakespeare fut, pour un très grand nombre de ses contemporains, avant tout le « doux Shakespeare », l'interprète des pas-

sions de la déesse d'amour, l'auteur des poèmes de *Vénus* et de *Lucrèce*.

Un point digne de remarque, c'est que, pendant cet espace de cent années, sur le nombre total de plus de six cents allusions, recueillies jusqu'ici, il s'en trouve une seule, la plus vague et la plus insignifiante peut-être des deux volumes, qui soit due à un Français. Les relations, même littéraires, étaient pourtant assez étroites entre ces deux pays, puisque dans cette période est compris le temps du grand exode des nobles et des lettrés anglais pendant la guerre civile et l'époque de la Restauration qui vit briller nombre de Français à la cour des Stuarts : Saint-Evremond, Grammont, et le propre fils de Lionne. Il n'en reste pas moins vrai qu'une seule allusion sans plus, provenant de l'un de nos compatriotes, a été découverte; elle est due à Saint-Evremond, et elle est tirée, non pas de ses écrits sur le théâtre anglais, car il y nomme Ben Jonson et autres, jamais Shakespeare; mais bien d'une lettre à la duchesse de Mazarin, où il mentionne en passant le succès bruyant d'une reprise d'*Henri VIII*. Toutefois, il faut bien dire que cette chasse aux allusions n'a pas été faite chez nous avec beaucoup d'ardeur, et peut-être si on la commençait, ne serait-elle pas tout à fait sans résultat. Nous allons en donner quelques preuves, ce sera un premier pas vers la réalisation du vœu de M. Furnivall.

On sait que le surintendant Fouquet avait réuni dans son château de Saint-Mandé une très belle bibliothèque, la plus riche peut-être qu'il y eût alors en France en fait d'ouvrages étrangers. Elle contenait surtout une multitude de livres relatifs à l'histoire d'Italie, achetés par le surintendant lors de la vente de Nicolas Trichet, sieur du Fresne, libraire à Paris [1]; mais il s'y trouvait, en outre, un nombre assez considérable d'ouvrages anglais. L'inventaire en fut fait après l'arrestation de Fouquet, et ce document est conservé au département des mss. de la Bibliothèque nationale, fonds français, nº 9438, fol. Il porte le titre : « Inuentaire, Prisée et Estimation Des liures Trouués A. St-Mandé Appartenant ci deuant A monsieur Fouquet, ladite Inuentaire, Prisée et Estimation faicte Par nous Libraires Soubsignez suiuant L'arrest de Nosseigneurs De la Chambre De Justice du Vendredj dernier Jour de Juilliet mil six cent soixsante cinq. » Entre autres ouvrages anglais, on voit figurer dans cet inventaire, dont les auteurs ne paraissent pas avoir eu la plus petite notion du langage d'Outre-Manche :

« Leniathan of the mater forme, London, 1551......... 2 l.

(Il s'agit évidemment du livre de Hobbes : *Leviathan or*

---

1. Le catalogue de Trichet fut publié après sa mort, par sa veuve, en vue de la vente de ses collections : *Catalogvs Librorvm bibliothecæ Raphaelis Tricheti dv Fresne*. Paris, 1662, 4°; un certain nombre de livres anglais figurent dans ce catalogue; par exemple : « *Britannia the Histori*. London, 1614. — *The survey of London*. London, 1633, fol. — *Chronicle of the kings of England*, London, 1643, fol. — *The histor of S. Pauls cathedral*... Bij VVilliam Dugdal, London, 1658, fol. », etc.

the matter, form and power of a commonwealth. Londres, 1651, fol.)

Historj of housse of douglas, fol........................ 10 s.

14 volumes en anglois d'histoire........................ 30 l.

Parmi les « Livres in folio qui se trouuent dans le Grenier, » figurent : « Divers volumes de comédie en anglois, 3 l. », malheureusement sans autre explication. Plus loin, au fol. 54, est mentionné le « Dictionaire anglois de Code graue » (sic) inventorié à 5 livres. Enfin, au fol. 52, pour la vacation « du mercredi 12[e] Aoust de releué », figurent, après Dubartas, Ronsard, Chapelain, etc., les ouvrages suivants :

« Comédies de Jazon en anglois, 2 voll. London, 1640.. 3 l.

Idem, comédies angloises............................ 10 s.

Shakespeares comédies angloises...................... 1 l.

Fletcher, commédies angloises, London, 1647........... 1 l.

Voilà donc un exemple de catalogue où figurent les œuvres de Shakespeare à ajouter à la liste dressée par M. F., pp. XXXVII-XLIV de ses *Fresh allusions*. Il s'agit non pas de pièces séparées, qui auraient été comprises sous la rubrique générale de « comédies angloises », mais d'un exemplaire d'un des folios dont le titre (identique pour les deux) est ici reproduit en partie [1]. Il va sans dire que les « comédies de Jazon » sont les œuvres de Ben Jonson : *The Works of Benjamin Jonson*, Londres, Bishop, 1640, 2 vol. fol.

Un autre catalogue français, plus important encore, où figurent les œuvres de Shakespeare, mérite l'attention. De toutes les collections d'ouvrages que possède la Bibliothèque nationale, la série anglaise est peut-être la plus féconde en surprises. A côté de lacunes si extraordinaires qu'elles en sont amusantes, mais qui tendent à disparaître par les soins éclairés des bibliothécaires actuels, on se trouve parfois en face de richesses tout à fait inattendues, d'exemplaires très rares de premières éditions introuvables, de pamphlets et plaquettes uniques. Ces ouvrages ont des provenances souvent fort curieuses : dons, confiscations, achats en bloc de bibliothèques d'Anglais habitant la France — celle de « mylor Hapton » (sans doute Christopher baron Hatton of Kirby), par exemple, achetée pour le roi 3,322 livres par Carcavi, en 1666 —, prises sur l'ennemi. Ce dernier cas est celui de volumes qui rappellent un grand souvenir historique, étant entrés dans nos collections à la suite de la bataille de Fontenoy. Leur nombre devait être assez

1. Ce titre est, comme on sait, imprimé ainsi :

« M[r] WILLIAM
SHAKESPEARES
COMEDIES »
.... (etc.)

Les rédacteurs de l'inventaire ont copié ce qu'ils lisaient sans se rendre compte que l'*s* final ne faisait pas partie du nom de l'auteur.

considérable, puisqu'on fit faire un timbre exprès pour les marquer : il porte une fleur de lys entourée de palmes et la légende : « Pris sur les Anglois à Gand, 1745 » [1]; et il est assez curieux de penser que nous devons à l'habileté stratégique du maréchal de Saxe, entre autres avantages, la possession des comédies d'Etherege, par exemple, et du *David Simple*, de Sarah Fielding, ouvrages, il est vrai, médiocrement précieux. Toute une autre série de livres fut acquise par droit d'aubaine lorsque sir Kenelm Digby, le fameux inventeur de la poudre de sympathie pour l'entretien de la beauté des dames, rentra en Angleterre après son exil [2].

En ce qui regarde Shakespeare, la Bibliothèque nationale s'enorgueillit notamment de trois précieux volumes : un exemplaire du premier folio de 1623 et deux exemplaires du deuxième folio de 1632. Il eut été assez intéressant de vérifier si l'un de ces volumes serait le Shakespeare de Fouquet, dont la bibliothèque fut en grande partie acquise, pour le roi, sur le rapport de Carcavi [3]. On ne peut malheureusement pas le déterminer avec certitude, car aucun ne porte l'emblème du surintendant, l'écureuil, ni la marque grecque : Φ Φ. Tout ce qu'on peut dire, c'est que, s'il en est ainsi, il s'agirait d'un des exemplaires de 1632. Le spécimen du premier folio conservé rue de Richelieu, porte, en effet, des remarques écrites en anglais par un de ses possesseurs, postérieurement à l'arrestation de Fouquet et à la vente de la bibliothèque de Saint-Mandé : cela résulte d'une observation inscrite, à la table, en face du titre de la *Tempête*, observation ainsi conçue : « Better in Dryden. » Or, la ridicule adaptation du drame de Shakespeare, opérée en collaboration par Dryden et Davenant, fut jouée en 1667 (et imprimée en 1670). Cette remarque semble prouver, outre le mauvais goût de son auteur, le fait que ce volume devait être aux mains d'un particulier, postérieurement à l'arrestation de Fouquet : car il est peu probable qu'un Anglais serait venu lire Shakespeare à Paris, dans la Bibliothèque du Roi, et y inscrire ses observations personnelles. Quant aux exemplaires de 1632, l'un n'a été reçu à la Bibliothèque qu'après la restauration des Bourbons; l'autre, qui porte le timbre de l'ancienne Bibliothèque royale, pourrait seul être l'exemplaire de Fouquet.

En tous cas, ce volume figurait déjà dans le grand dépôt national en 1684, et il fut compris par Nicolas Clément, dans son premier catalogue

1. Fontenoy est du 11 mai; une des conséquences de la bataille fut l'occupation de Gand qui eut lieu le 10 juillet.

2. La plus grande portion de la bibliothèque de Digby futr achetée par le comte de Bristol et emmenée en Angleterre; une partie notable, cependant, demeura en France et entra dans la bibliothèque du roi. La partie rachetée fut finalement vendue aux enchères en 1680; un catalogue en fut imprimé à cette époque : *Bibliotheca Digbeiana* (Londres 4°); la littérature française: roman, théâtre, etc., y est très largement représentée.

3. *Pierre de Carcavy*, par Ch. Henry, Rome, 1884, 4°.

méthodique des imprimés, achevé par lui cette année là. Il y est inscrit en ces termes, sous la rubrique générale « Poetæ in-fol. » :

« Les œuures poetiques de Guillaume Shakespeares, Poete anglois, contenant diverses comédies, tragédies et histoires, Lond. 1632. »

Cette même traduction du titre, avec la même faute, consistant à prendre l'*s* possessif pour une lettre du nom de Shakespeare, est reproduite (avec la seule différence d'une interversion de mots), de la même écriture, sur l'un des feuillets de garde du folio de 1632, inscrit aujourd'hui à la Bibliothèque, sous la cote Y 6461. C'est donc bien l'exemplaire qui figurait dans le dépôt royal au temps de Louis XIV. Voilà ainsi un second exemple d'ancien catalogue français, où figurent les œuvres de Shakespeare et il ne s'agit de rien moins que de la propre bibliothèque du grand roi [1].

Mais il y a mieux. Clément, à qui on doit deux catalogues méthodiques (plus une table alphabétique) achevés, l'un en 1684, l'autre, peu après 1688 [2], avait préparé son travail au moyen de fiches aujourd'hui dispersées parmi les fiches de la Bibliothèque nationale. Je dois à l'obligeance de M. Barringer d'avoir pu prendre connaissance de la page relative à Shakespeare. Après avoir inscrit ce qu'il considère comme les œuvres du maître, Clément ajoute son opinion personnelle sur l'auteur d'*Hamlet*. Ces diverses indications sont rédigées en ces termes :

« WILL. SHAKSPEARE
Poeta anglicus

« Opera poetica, continentia tragœdias, comœdias et historiolas. Angl[e], Lond. Th. Cotes, 1632, f°.

« Eædem Tragœdiæ et comœdiæ anglicæ. Lond. W. Leake, 1641, 4°.

« Ce poete anglois a l'jmagination assés belle, jl pense naturellement, jl s'exprime avec finesse; mais ces belles qualitez sont obscurcies par les ordures qu'il mêle dans ses Comédies. »

Il faut noter que le deuxième ouvrage, attribué ici à Shakespeare, n'est pas de lui; il n'existe pas, en effet, d'édition semblable : aussi, l'exemplaire en question ne figure-t-il pas dans le catalogue de la Bibliothèque royale, imprimé (partie consacrée aux « Belles-lettres en 1750 »). Mais ce qui y figure, c'est le volume qui a dû causer l'erreur. Il contient un certain nombre de pièces par Beaumont et Fletcher, de dates différentes et imprimées séparément. La première du recueil est

1. L'existence d'un Shakespeare dans la bibliothèque de Fouquet avait été déjà signalée par Vatel : *Charlotte Corday et les Girondins*, 1864-72, t. I, p. XLVIII, et je l'ai connue grâce à une obligeante indication de M. Chuquet, secrétaire de la *Revue critique*. L'existence d'un Shakespeare dans la Bibliothèque royale au temps de Louis XIV, n'avait pas, à ma connaissance, été mentionnée jusqu'ici.

2. Il avait commencé le premier en 1675, *Notice sur les anciens catalogues de livres imprimés de la Bibliothèque du Roi*, par Léopold Delisle (Bibliothèque de l'École des Chartes, 1882).

« *The maids Tragedie*... written by Francis Beaumont and John Fletcher »... London, William Leake, 1641, 4°. En marge, à la main : « Diverses Tragedies et Comedies Angloises » ce qui est le titre transcrit en latin par Clément dans son catalogue, avec la substitution du « Eaedem » qui en a fait des œuvres de Shakespeare. Le fait qu'au verso de ce titre est, en grosses lettres, en tête des personnages, le mot SPEAKERS est peut-être pour quelque chose dans l'erreur; tandis que la main feuilletait rapidement le volume, l'œil aura cru saisir le mot Shakespeare que la mémoire aura retenu.

Quoi qu'il en soit, et en attendant quelque nouvelle découverte qui vienne le déposséder de cette qualité, le bibliothécaire royal, Nicolas Clément, doit être considéré maintenant comme le premier de nos compatriotes qui ait formulé son opinion sur Shakespeare : opinion, il est vrai, pleine de réserves comme il convenait à un contemporain de Boileau et de Louis XIV. Bien du temps devait se passer et bien des révolutions se produire avant qu'un autre Français, Victor Hugo, rangeât Shakespeare dans le groupe des « *hommes-océans* », avec Eschyle, Isaïe, Dante, Michel-Ange. En attendant, le bibliothécaire du Grand roi voulait bien reconnaître à l'auteur d'*Hamlet* « une imagination assez belle » et quelques menues qualités de finesse et de naturel, « obscurcies » toutefois par des « ordures ».

Parmi les additions nouvelles que contient le volume de M. F., les plus intéressantes pour la littérature shakespearienne, sont, sans comparaison, celles qu'il tire des deux comédies récemment mises au jour par M. Macray. On connaissait depuis longtemps une pièce intitulée *The Returne from Pernassus*, imprimée deux fois en 1606 et réimprimée récemment par M. Arber dans son *English Scholar's Library* et par M. W. C. Hazlitt dans son édition des *Select plays* de Dodsley. On savait qu'elle faisait partie d'une trilogie, les deux premiers drames de la série étant consacrés au voyage au Parnasse et au commencement du retour. Ces deux comédies, qui n'avaient jamais été imprimées et qui étaient perdues, ont été retrouvées par M. M., en ms., dans un des volumes de documents divers, réunis au XVIII[e] siècle par l'antiquaire Thomas Hearne, et conservés aujourd'hui à la Bodléienne. M. M. publie la trilogie complète et rectifie, dans plusieurs passages, le texte de la troisième pièce d'après un ms. en la possession de M. Halliwell-Phillips.

L'auteur de ces trois drames demeure comme auparavant inconnu; un vers du prologue du deuxième contient une allusion à son nom (Chessire seems to priviledge his name), mais elle reste jusqu'à présent inexpliquée. Ces comédies furent jouées au collège de Saint-Jean, à Cambridge, pendant les fêtes de Noël; la première, non pas en 1597, mais, comme M. J. W. Hales l'a montré [1] en 1599; la seconde, en 1600; la dernière, en 1601; elles se rapportent donc à une époque où

1. *Academy*, 19 mars 1887.

Shakespeare était dans toute la force de son génie et jouissait d'une grande popularité : c'est le moment où furent produits les *Merry Wives*, *Henry V*, *Julius Cæsar*, etc.

Les pièces de la trilogie offrent un mélange très singulier de vivacité juvénile et de pédanterie universitaire. Les citations abondent, la forme se rapproche de celle des anciennes moralités ; les personnages sont des abstractions, Consiliodorus, Luxurioso, Furor poeticus, Ingenioso, Gullio, etc. mais ils sont vivifiés d'une façon souvent fort spirituelle. L'auteur montre une grande indépendance de jugement et de langage ; il est très au courant, non-seulement des classiques étudiés à l'Université, mais de la littérature contemporaine, celle qui fait du bruit dans Londres et dont les jeunes se préoccupent avec passion. Shakespeare, Ben Jonson, Lodge, Sidney, Gascoigne, Spenser, Marston, Nash, Daniel, Drayton, Watson, Marlowe, Constable, Churchyard, Tarleton, Ronsard, Du Bartas, etc., etc., lui sont familiers ; il les nomme, cite leurs œuvres et les juge. Il apprécie tous ces modernes dans un esprit fort libéral, pour un *scholar*, mais néanmoins avec une certaine réserve dans l'admiration, parfois juste, parfois excessive, comme si le Génie classique, protecteur de l'Université, l'eût intimidé et l'eût retenu sur la pente d'une admiration complète et enthousiaste. Le plus grand des contemporains, Shakespeare, est, comme on va le voir, celui qui souffre le plus de ce souci de la respectabilité scolaire : de même en 1830, de tous les romantiques, Victor Hugo fut chez nous le plus attaqué.

Le sujet des pièces est un de ces voyages allégoriques comme la littérature du moyen-âge en avait fourni déjà de nombreux spécimens et dont la littérature anglaise devait compter encore un exemple fameux, le plus fameux de tous : le *Voyage du Pèlerin*, de Bunyan. Ainsi que M. M. eût pu le rappeler, il existait déjà en italien un Voyage au Parnasse, le *Viaggio di Parnasso*, de Cesare Caporali, petit poème qui avait fait assez de bruit sur le continent, et qui fut imité en espagnol par Cervantes, quelques années plus tard (*Viage del Parnasso*, Madrid, 1614, 16°). Toutefois, il ne paraît pas que l'anonyme anglais ait pu emprunter à Caporali autre chose que son titre et l'idée générale d'une expédition allégorique au mont d'Apollon. Il montre, au début, deux étudiants de Cambridge, Philomusus et Studioso, qui se préparent à partir pour le Parnasse ; Consiliodorus leur donne de sages avis, les uns touchants et éloquents, les autres, à ce qu'il semble, plus dignes de Polonius que de Minerve :

> Youe muste be warie pilgrims in the waye,
> Youe muste not truste eache glozinge flatteringe vaine ;
> Ofte when the sun shins bright, it straight will raine,
> Consorte not in the waye with graceless boys,
> That feede the taverne with theire idle coyne.

A cela il n'y a rien à dire : Consiliodorus n'a que trop raison. On reconnaît dans le dernier vers le style puissamment imagé, familier aux

poètes de la période; les spécimens en sont fort nombreux dans les trois pièces[1].

Les pèlerins se mettent en route; ils traversent d'abord l'île de Logique, se défiant des brigands qui désolent le pays, tels que Genus et Species, qui dépouillent les passants de toute leur imagination. Ils rencontrent Madido qui traduit Horace le verre en main et les détourne de poursuivre leur voyage. Le Parnasse est une sotte invention; le vrai Parnasse, c'est la taverne, et le véritable Hélicon ce sont les sources qui coulent des tonneaux; « Qu'on me donne à boire un *quart* de vin d'Espagne aux épices et si, avec deux sous de chandelle pour m'éclairer, je ne fais pas un meilleur poème que les satires de Kinsayder (*i. e.* John Marston), le *Fig for Momus* de Lodge, les épigrammes de Bastard, le *Trimming of Nash* de Lichfield, je donne ma tête au premier brave garçon qui en voudra faire un *memento mori.* » Pour lui, Madido, son pèlerinage qui s'est terminé à la taverne, a été des plus accidentés; il a traversé le pays de Syntaxe, et « l'île de Prosodie où l'on voit des hommes de six pieds de long que sir Jean de Mandeville n'a pas mentionnés dans ses voyages ». Les pèlerins continuent leur route et arrivent au pays de Rhétorique où s'est arrêté Stupido, parti dix ans avant eux et qui s'est fait « puritain »; c'est, conformément à l'usage du moment, le plus maltraité de tous les personnages rencontrés sur le chemin: les dramaturges du temps d'Elisabeth donnent d'habitude en effet aux puritains les rôles les moins enviables, témoin Ben Jonson et son Zeal-of-the-Land Busy. Après Stupido vient Amoretto, qui retient plus longtemps que tous les précédents les voyageurs dans sa société; puis Ingenioso, le philosophe, qui leur répète à son tour que le Parnasse est un lieu de misère: « Parnassus is out of silver pitifullie, pitifullie! J'en ai eu des nouvelles par un ami qui a eu récemment occasion de faire manger une botte de foin à son cheval, au pied de la colline; il m'a dit qu'Apollon avait dû envoyer chez Pluton emprunter vingt nobles pour payer la note de ses repas ». Les étudiants persistent; le drame est interrompu un instant par une scène de satire à l'adresse des clowns des drames ordinaires: on en voit un amené de force sur la scène au bout d'une corde, puis abandonné tout seul en face des spectateurs, demeurant fort empêtré: « Les voilà bien, en vérité, s'écrie le pauvre diable; quand ils n'ont personne à mettre en scène ils m'y amènent et me plantent là sans même me dire ce qu'il faut que je dise ». C'est une allusion à la liberté d'improvisation laissée aux clowns et dont ils usaient et abusaient à plaisir se faisant parfois, grâce à leurs inventions, comme Kemp et Tarleton, une sorte de réputation littéraire. Enfin les voyageurs arrivent au but et se perdent dans le bois sacré, aux sons d'une suave harmonie.

---

1. De même, ailleurs, pour dire: il y a sept ans que telle chose est arrivée, Consiliodorus s'exprime ainsi:

> Seaven times the earth in wanton liverie
> Hath deckt herselfe to meete her blushinge love,
> Since I..., etc. (p. 27.)

Les deux pièces consacrées au retour du Parnasse contiennent le tableau des mésaventures et déceptions des pèlerins qui ne sont pas longs à vérifier que l'Hélicon n'est pas le Pactole, et qui en sont réduits pour vivre, aux plus piteux expédients. Ils se mettent à écrire des lettres amoureuses pour les sots incapables de tourner un compliment, ou se font médecins, pour mieux dire charlatans, ou bedeaux, ou acteurs, ou précepteurs de jeunes phénomènes qu'on ne saurait reprendre sur la grammaire sans qu'ils menaçent le maître des réprimandes de leur maman : « Je soutiens qu'Athènes est un adjectif, et si je vais chercher ma mère, vous devrez bien en convenir. » Après toute sorte de déboires, les pauvres étudiants renoncent au monde et décident de se faire bergers.

Dans ces deux dernières pièces, les scènes de vive comédie abondent [1] et les discussions littéraires sont nombreuses et intéressantes. L'auteur raille avec esprit le jeu maladroit des étudiants qui veulent représenter des comédies ; le dialogue entre Kemp et Burbage, alors dans toute leur gloire, est instructif et montre combien l'art histrionique était apprécié en Angleterre et comment déjà, à cette époque où la scène conservait encore de si fortes traces de sa barbarie première, le public était connaisseur pour ce qui concerne le geste, l'élocution, l'attitude. « Rien de plus comique, dit Kemp, que de voir ces écoliers, dans les pièces, ne pas oser parler et marcher en même temps, et attendre, pour ouvrir la bouche, d'être tout au bout du théâtre, comme si, quand on se promène avec un camarade, on ne disait rien avant d'être arrivé à une barrière, une porte ou un fossé, un endroit où il faut s'arrêter, ne pouvant aller plus loin. » Des observations semblables confirment ce que nous savions de l'attention accordée à la bonne exécution des pièces par les remarques de Shakespeare lui-même dans *Hamlet* et celles de Nash dans *Jack Wilton* (1594) [2]. On peut conclure de cet ensemble de témoignages auxquels plusieurs autres pourraient être ajoutés que si, au point de vue du décor et du costume, les représentations anglaises laissaient infiniment à désirer et présentaient des bizarreries et des anachronismes qui feraient rire le public d'aujourd'hui, au point de vue plus important du jeu des acteurs, les résultats, grâce à la sévérité des auteurs et du public, étaient beaucoup plus satisfaisants.

Les jugements sur les auteurs mêmes sont plus curieux encore à noter. Les emphatiques (Marlowe probablement ou Kyd) sont traités de

---

1. Dans une ou deux occasions, l'auteur rencontre des idées comiques qui nous sont familières, parce qu'elles se retrouvent dans le théâtre de Molière. « — Il y a là des gens qui voudraient vous parler. » — « M'apportent-ils quelque chose ? S'ils ne m'apportent rien, dis que j'ai pris médecine. » — « Si l'on m'apporte de l'argent, dit Sganarelle, que l'on me vienne quérir vite chez le seigneur Géronimo, et si l'on vient m'en demander, qu'on dise que je suis sorti et que je ne dois revenir de toute la journée. » *Mariage forcé.*

2. Le *Roman au temps de Shakespeare*, 1887, chap. v, p. 134.

la belle manière, et Furor Poeticus fait leur éloge avec un entrain et un excès qui ne pouvait que décourager leurs imprudents imitateurs :

> Hang him whose verse cannot out-belch the wind :
> That cannot beard and brave Don Eolus,
> That when the cloud of his inuention breaks,
> Cannot out-cracke the scarr-crow thunderbolt [1] !

Les euphuistes, dont l'heure était passée, sont de même raillés sans pitié. « Il y a une bête en Inde, dit Luxurio, qu'on appelle un putois... et plus elle est loin de vous et moins on s'aperçoit qu'elle sent mauvais » (p. 72). Voilà des renseignements d'histoire naturelle plus faciles à croire que ceux de Lyly! Combien devait souffrir l'inventeur d'Euphuès, encore vivant, de voir ainsi ridiculiser ses ingénieux procédés! Spenser, en revanche, que ses contemporains considérèrent unanimement comme leur plus grand poète, trouve ici des éloges sans réserve, et il est assez touchant de voir les étudiants de Cambridge considérer que si les circonstances de sa mort ont été douloureuses, du moins c'est une consolation de le savoir enterré dans un sépulcre digne de lui, élevé dans Westminster, à côté de la tombe de son illustre devancier, Chaucer.

Notre anonyme est particulièrement sévère pour les auteurs dramatiques : cela n'est pas surprenant, tout ce qui était alors l'aristocratie littéraire avait cette même tendance à la sévérité pour les œuvres de théâtre : Sidney qui, il est vrai, ne connut que des précurseurs, n'a pas assez de railleries pour les dramaturges ; Bacon, qui vit les plus grands, les méprise et réserve ses sympathies pour le genre classique ; dans ce milieu-là, Shakespeare est considéré comme un poète à cause de sa *Vénus* et de sa *Lucrèce,* mais nullement à cause de ses drames : aussi n'est-ce pas un faible mérite chez la savante Elisabeth, traductrice de Plutarque et de Boèce, que d'avoir osé encourager Shakespeare dramaturge. Dans les universités, dont la trilogie du *Parnasse* reflète les impressions, on partageait les préventions de Sidney et de Bacon. Ben Jonson est fort durement traité ; on lui trouve sans doute beaucoup d'esprit « pour un maçon », mais on lui reproche, ce qui est précisément son grand mérite, sa faculté d'observation ; « ce n'est rien qu'un empirique », dit Ingenioso avec un dédain qui paraît aujourd'hui comique ; « il a si peu d'imagination qu'il ferait mieux de retourner à son ancien métier » (p. 87). Evidemment, pour plaire aux critiques de cette école, il aurait dû regarder de moins près aux hommes et aux choses, inventer des Arcadies imaginaires ou représenter des Didon ou des Cléopâtre, telles que les concevaient les Daniel, les Jodelle et les Garnier.

Pour Shakespeare, les appréciations sont plus curieuses encore : son éloge revient constamment, mais il est débité par le fanfaron, le fat, le sot, le Mascarille de la pièce, le seigneur Gullio, type, au point de vue littéraire, du philistin exécrable. Le grand poète est donc plus mal traité encore

1. P. 94 ; cf. le jugement analogue de Nash, le *Roman*, etc., p. 122.

que son ami Jonson ; on reconnaît, toutefois, qu'il fait grand bruit dans le monde et qu'il a le premier rang parmi les dramaturges populaires. Mais sa réputation est de mauvais aloi et indigne d'un vrai poète. On lui concède que *Vénus* et *Lucrèce* touchent le cœur et que tout le monde en aime la douce poésie ; « mais c'est dommage qu'il ne puisse s'attacher à quelque sujet plus grave, dépouillé des frivoles langueurs d'un vain amour » (p. 87). Notez que ce jugement est de 1601, postérieur, par conséquent, à toute la série des drames historiques ; mais pour l'auteur du *Parnassus*, les drames de Shakespeare ne semblent pas avoir été des œuvres littéraires ; ce passage est, du reste, de toute la trilogie, celui où l'auteur de *Roméo* est le plus avantageusement jugé. Ailleurs, dans la deuxième pièce de la série, Shakespeare est représenté comme l'idéal de la perfection pour les sots, pour le ridicule Gullio, qui cite à chaque instant le grand poète, veut avoir son portrait dans son cabinet de travail, et lorsqu'il part en conquête, débite ses vers aux dames pour les attendrir. Ainsi, on le voit se décider à écrire une épître amoureuse par les considérations suivantes (qui sont de la vraie comédie) : « Il y a des galants qui offrent des bijoux à leurs maîtresses, et on a pu, d'ailleurs, me le voir faire ; mais je trouve vulgaire maintenant de suivre l'exemple de tout le monde ; je veux donner aujourd'hui en présent les pierres précieuses de mon esprit, le diamant de mon ingéniosité, cadeau dont le prix échappe à l'évaluation. Toutefois, comme je suis en ce moment occupé d'importantes affaires de cour, je te chargerai, Ingenioso, de la fabrication, et je me réserve de réviser, polir et corriger ce que tu auras produit. » Le morceau devra être dans le style de Chaucer, ou de Gower, ou de Spenser, mais de préférence dans celui du « doux Mr. Shakespeare »[1] ; et Ingenioso, assourdi de citations tirées de cet auteur favori, se tourne dans un *à parte* vers l'auditoire et résume, dans ce jugement peu flatteur, son impression sur l'effet de vers en partie de *Roméo* : « Prenez garde, mes maîtres, il va vous tuer d'ennui avant que j'aie pu lui faire vider la scène » (p. 58).

D'autres admirateurs de Shakespeare figurent encore un peu plus loin dans le drame : ce sont deux des principaux acteurs de ses pièces, Burbage qui joua presque tous ses grands rôles tragiques, Romeo, Richard III, Brutus ; plus tard, Lear, Shylock, Othello, Hamlet ; et Kemp qui créa les rôles comiques de Dogberry dans *Much ado* et de Peter dans *Romeo*. Ils sont introduits sur la scène dans le même esprit de raillerie. On les montre recrutant des étudiants pour leur troupe de

1. Les ressemblances de Gullio avec Mascarille sont très curieuses ; il est, comme ce dernier, et avec la même raison, fier de ses habits, de son esprit et de ses prouesses militaires. Il raconte ainsi une de ses entrevues amoureuses : « I'le repeat unto you an enthusiasticall oration wherwith my new mistris' ears were verie lately made happie. The carriage of my body, by reporte of my mistriss, was excellent : I stood stroking up my haire, which became me very admirably, gave a low congey at the beginning of each period, made every sentence end sweetly with an othe », etc., p. 56.

comédiens; Kemp déclare que Shakespeare éclipse tous les auteurs qu'ait produits l'Université, lesquels ne sont que des pédants et il donne tout aussitôt la mesure de son savoir et de sa compétence en reprochant à ces derniers de rappeler de trop près « l'écrivain appelé Ovide et l'écrivain appelé Metamorphosis ». Burbage, de son côté, fait l'épreuve des dispositions des étudiants en les exerçant à débiter deux tirades dramatiques tirées de ses rôles les plus fameux et choisies par notre anonyme pour le ridicule qu'il y trouve, l'une est le passage universellement raillé de la *Spanish tragedy* de Kyd : « Who calls Hieronimo from his naked bed? » L'autre n'est rien moins que le monologue de Gloucester au début du *Richard III* de Shakespeare :

> Now is the winter of our discontent
> Made glorious summer by the sonne of Yorke.

Cette entrée en matière ne brille pas, il faut l'avouer, par sa simplicité, et n'est pas sans ressemblance avec le début de la *Spanish tragedy* elle-même, où on lit des vers comme ceux-ci :

> But in the haruest of my sommer ioyes
> Deaths winter nipt the blossome of my blisse, etc.

On voit par ces divers exemples que la réputation de Shakespeare, pendant la période 1599-1601 était très grande, mais très contestée, surtout, comme on pouvait s'y attendre, dans les universités, séminaires d'enseignement classique.

En permettant de déterminer ainsi plusieurs points de l'histoire de l'opinion publique sur Shakespeare, points d'autant plus importants qu'il s'agit du temps où il vivait et où sa réputation, immense auprès du populaire, était parfois battue en brèche par les gens instruits, M. Macray a rendu un grand service. Les deux drames qu'il a tirés de l'oubli complètent de la manière la plus heureuse, en les précisant, les appréciations qu'il était possible de formuler d'après la troisième partie de la trilogie, seule publiée jusque là. Son livre est imprimé avec beaucoup de soin et d'élégance. Il est regrettable seulement que le travail d'annotation ait été accompli d'une façon aussi sommaire. Trois pages de notes pour un texte qui fourmille d'allusions intéressantes et curieuses à élucider ne sont assurément point assez, surtout si l'on observe que les passages expliqués ne sont pas toujours les plus obscurs. Cette édition demande donc un complément, et il est très à souhaiter qu'il lui soit donné dans une prochaine réimpression.

J. J. Jusserand.

---

245. — **François Perrin,** poète français du seizième siècle et sa vie, par Guillaume COLLETET, publiée d'après le manuscrit aujourd'hui détruit de la Bibliothèque du Louvre, par Anatole de CHARMASSE, Paris, Champion.

Il y a encore des découvertes à faire dans l'histoire littéraire du XVIe siècle : cette étude en est la preuve. M. de Charmasse a largement complété la biographie du poète autunois par Guillaume Colletet [1], et de plus il a retrouvé tous les titres qui assurent à François Perrin une place honorable entre les *poetae minores* de son temps. On s'explique peu que Perrin, dont l'œuvre poétique est loin d'être sans importance, ait été si vite oublié après sa mort, même par ses concitoyens : c'est qu'il lui a manqué sans doute, pour que la postérité se souvienne de lui, d'être cité par Est. Pasquier dans cette « flotte nombreuse » de poètes qui illustra les règnes de Henri II et de Charles IX, ou qu'il n'eut point la bonne fortune, comme tant d'autres qui ne le valaient point, de « se frotter à la robe de Ronsard », et de voir son nom recommandé par lui aux siècles à venir. Il naquit à Autun vers 1533, et entra de bonne heure dans l'état ecclésiastique « auquel Dieu l'avoit appelé dès ses jeunes ans ». Cette vocation sérieuse explique le caractère religieux et moral de toutes les œuvres de Perrin dont les premières furent encouragées par quelques amis généreux qu'il avait à Nevers, entre autres par François Girard, seigneur de Chevenon et Sermoise, gentilhomme qui savait « marier dextrement les armes avec les arts ». Ce fut peut-être ce dernier qui excita le jeune poète à se produire sur un plus grand théâtre. Il quitta donc sa ville natale avec l'espoir sans doute d'y rentrer avec une « lyre crossée » ; mais, après sept ans de séjour à Paris et à la cour, il n'avait éprouvé que déceptions et déboires de toute sorte. Il s'aperçut un peu tard qu'il n'était pas homme à jouer le rôle de courtisan, à faire comme :

Ce poisson dont la peau decevante
Change autant de couleur qu'on luy change d'object.

S'il revint au colombier quelque peu blessé dans son amour-propre, en revanche il fut guéri de toute ambition, et il passa tout doucement à Autun le reste de sa vie qui fut longue (il mourut en 1610), estimé et honoré des siens, ayant reconnu la vérité du proverbe, « qu'il vaut mieux en somme être le premier dans son village que le dernier à Rome. »

M. de C. a soigneusement relevé et analysé, non sans en donner des extraits fort bien choisis, toutes les œuvres de Perrin. En voici la liste : 1° « *Le pourtraict de la vie humaine ou naifvement est depeincte la corruption, la misere et le bien souverain de l'homme, en trois centuries de sonnetz. A Paris, 1574* ». Je me contenterai de signaler deux petites pièces intéressantes pour ceux qui sont curieux de rapprochements lit-

1. Léopold Pannier, dans son *Essai de restitution* du manuscrit de Colletet, a cru que la biographie de Perrin était parmi celles qui ont été détruites. Il ignorait que M. de C. l'avait fait copier quelques années avant l'incendie de la Bibliothèque du Louvre.

téraires, l'une intitulée « la Cigale et la fourmi », l'autre « le Villageois et la couleuvre ». Ce qui est encore à remarquer, c'est une sombre peinture des misères du pauvre laboureur « sec comme un tronc de bois » qui :

Pour chambre tapissée et magnifique sale
Vous a une cabane, ou plus tost une hale
Percée tout autour ainsi qu'est un panier.

2° *Imploration de la Paix, extraicte du latin de maistre Lazaire Thomas, et mise en vers françois. A Lyon, 1576.* Ce poème était jusqu'ici resté inconnu ; il n'a pas échappé aux recherches de M. de C. qui en a retrouvé très probablement l'unique exemplaire. C'est un éloge du roi Henri III à qui le ciel réserve, comme à un nouvel Hercule, de détruire les monstres qui ravagent la terre. A la suite viennent « Treze sonnets de l'invention dudit Perrin », quelques-uns en l'honneur du roy et de la reine-mère dont la haute sagesse saura « estouffer les feux ensouffrez qui embrasent la France ». On sait comment se sont réalisées les prédictions de l'honnête Perrin. 3° *Cent et quatre quatraines de quatrains contenantz plusieurs belles sentences et enseignemens, extraicts des livres anciens et approuvez : lesdictes quatraines divisées en quarterons. A Lyon, 1587.* Le poète nous avertit naïvement qu'il composa ces quatrains « non pour les monstrer au public, mais pour tromper la douleur d'un malheureux rhume qui dez un an en ça ne luy avait pas laissé huict jours entiers et consequutifs en repos ». En dépit du rhume et malgré le titre barbare du poème, quelques vers sont bien frappés, comme ceux-ci par exemple :

Si tu veux qu'à tous coings la tourbe t'accompaigne,
Elle par longs sermons ne se veult pratiquer :
Mais qu'on ne voye point les presentz te manquer,
Car par banquetz frequentz et dons elle se gaigne.

Ce que l'auteur ne dit pas, c'est qu'il fut assurément engagé à composer ces quatrains par le succès de ceux de Guy du Faur de Pibrac, imprimés en 1574. 4° *Oraison de Jeremie apres la destruction de Jerusalem... avec les louanges ou actions de graces a Dieu apres la deffaicte des reistres, advenue environ la fin de novembre 1587. A Lyon, 1588.* Aucun bibliographe, dit M. de C., n'a cité cette œuvre ; il n'en reste qu'un seul exemplaire qui appartient à la bibliothèque de Lyon. 5° *Sichem ravisseur, tragedie extraicte du Genese, trente quatriesme chapitre. Paris, 1589.* La pièce est précédée d'un ample discours et de deux sonnets adressés au président Jeannin ; elle n'est pas sans valeur ni sans quelque originalité : ce que j'en ai lu me la ferait placer immédiatement après les *Juives* de Robert Garnier. 6° *Les Escoliers, comédie*, imprimée à la suite de *Sichem ravisseur*, rééditée à Bruxelles en 1866, par P. Lacroix. Cette comédie est en cinq actes et en vers de huit syllabes, comme la *Reconnue* de Remy Belleau ; le style en est assez alerte et enjoué, les caractères vrais, mais ce qui en fait surtout le mérite, c'est que l'auteur :

N'a pas voulu prendre
L'argument vers les estrangers,
Menteurs, imposteurs et legers,
Aymant mieux la façon gauloise
Que la phrigienne ou gregeoise ;
Car les fruicts luy semblent meilleurs
En noz propres vergers qu'ailleurs.

7° *Histoire tragique de Sennacherib roy des Assyriens. Paris, 1599.* Perrin composa ce poème, dit-il, pour échapper aux « incommoditez, indispositions et ennuis que les affaires lui versaient sur la teste. Car estant obstinément pressé soubs ce fais, je n'ay recours qu'a la musique harmonieuse et aux graves discours de l'histoire ». Les intentions étaient excellentes, mais l'auteur n'avait pas assez consulté son esprit et ses forces : il faut avoir les reins solides pour lutter avec la Bible.

Il ne me reste plus qu'à féliciter M. de Charmasse de nous avoir donné un ouvrage utile et instructif. Je ne lui ferai qu'une petite critique : il est regrettable qu'il n'ait pas mis à la fin du volume un index des noms propres et des ouvrages cités.

A. Delboulle.

---

246. — 1. **Louis XIV et l'église protestante de Strasbourg au moment de la révocation de l'édit de Nantes** (1685-1686), d'après des documents inédits, par Rodolphe Reuss. Paris, Fischbacher, 1887. In-8, 290 p.
— 2. **1724-1805, Charles de Butré,** un physiocrate tourangeau en Alsace et dans le margraviat de Bade, d'après ses papiers inédits, par Rodolphe Reuss. Paris, Fischbacher, 1887. In-8, 214 p.

1. On croit d'ordinaire que l'Alsace a vécu tranquille, sur la foi des traités de Westphalie, pendant que la persécution religieuse sévissait, après la révocation de l'édit de Nantes, dans le reste de la France. Le second volume des *Mittheilungen aus der Kirchengeschichte des Elsasses* de Roehrich, le travail de A. Kieffer, *Le gouvernement français et les protestants d'Alsace* (1868), les lettres de M. d'Angervilliers à la cour publiées par Spach (1878)[1], le *Mémorial* de l'ammeister Reisseissen édité par M. Rodolphe Reuss[2], le premier tome des *Ordonnances d'Alsace* prouvent au contraire qu'en nombre d'endroits il y eut des conversions achetées par l'or ou arrachées par la violence. Mais y eut-il une persécution à Strasbourg? L'Eglise protestante de cette ville fut-elle sauvegardée par la capitulation spéciale qu'avait signée Louis XIV? La question vient d'être résolue par M. R. Reuss dans le premier des volumes que nous annonçons. Le conservateur de la bibliothèque municipale de Strasbourg a dépouillé les vieux registres jaunis et à moitié brûlés qui contiennent les procès-verbaux du Conseil secret des Treize.

1. Cp. *Revue critique*, 1878, n° 44, art. 201.
2. Cp. *Revue critique*, 1878, n° 6, art. 29.

Il démontre que Louis XIV n'a pas respecté la capitulation qu'il avait jurée. A Strasbourg même, la violence ne fut pas employée; mais on acheta les consciences, on dépouilla peu à peu de ses privilèges et de ses édifices religieux le Magistrat protestant. Dans le territoire de Strasbourg et les bailliages voisins, Wasselonne, Illkirch, Barr, on fit pleuvoir les destitutions, les emprisonnements, les amendes. Le récit de cette persécution tracassière, entreprise sur l'ordre de Louvois par le zèle intolérant des fonctionnaires royaux et des représentants de l'Eglise romaine, est très intéressant. Nous ne citerons que les principaux faits racontés par M. R. Reuss. Un converti, Obrecht, est nommé préteur royal, et le vieil ammeister Dominique Dietrich, qui refuse d'embrasser le catholicisme, est exilé à Guéret, puis à Vesoul. Le *simultaneum* est introduit à Wasselonne, dans les bailliages, et on veut même l'étendre aux églises de Saint-Guillaume et de Saint-Thomas; l'église de Dorlisheim est occupée par les catholiques qui comptent à peine sept familles dans le village; des libraires protestants sont poursuivis et condamnés; des pasteurs, destitués ou expulsés; les jésuites qui arrivent à Strasbourg dès le lendemain de la conquête, obtiennent de précieux avantages pour leur collège. A tout instant ont lieu, de la part du parti catholique, des attaques et des usurpations Les protestants d'Illkirch se voient forcés d'observer tous les jours fériés catholiques. Une ordonnance royale défend de conserver plus longtemps dans les bailliages des administrateurs hérétiques et prescrit jusqu'à la déposition des plus humbles municipaux de village. Une autre décide qu'à Strasbourg « les charges du Magistrat seront *alternativement* remplies de catholiques et de luthériens, en sorte qu'il y ait toujours dans ledit Magistrat et dans les autres charges et emplois qui dépendent de la ville, un nombre de bourgeois et habitants catholiques et luthériens, proportionné à ce qu'il y aura dans la ville, de l'une et de l'autre religion »; mais cette proportionalité même n'est pas établie; il y a bientôt à Strasbourg autant de conseillers catholiques que de conseillers protestants, alors que les réformés composent les trois quarts de la population; toute place vacante est donnée à un catholique. On voit, par ce simple résumé, que M. R. Reuss a rassemblé assez de faits précis et indiscutables dans les protocoles officiels du Conseil suprême de Strasbourg pour trancher une question longtemps débattue : les accusations portées contre Louis XIV sont méritées.

2. C'est dans une bâtisse délabrée de la rue des Bestiaux, à Strasbourg, sous un hangar en ruines, parmi des paperasses à moitié pourries sur lesquelles avaient niché les poules, que M. Rodolphe Reuss a trouvé la correspondance et les manuscrits du baron Charles de Butré. Ce Butré, gentilhomme tourangeau, disciple de Quesnay, fut auprès du margrave Charles-Frédéric de Bade-Durlach « l'ambassadeur attitré de la physiocratie » (p. 18 et 28). Il greffait dans les jardins d'Ettlingen les arbres fruitiers de la margravine. Il correspondait avec Dupont de Ne-

mours, avec le marquis de Mirabeau, *l'ami des hommes*, la marquise de Pailly, Turgot, Raynal, La Tour d'Auvergne, etc. Il s'intéressait vivement aux expériences magnétiques qui « faisaient alors de Strasbourg une des villes les plus réputées dans le monde des médecins, des adeptes et des charlatans » (p. 64). En 1792, il se trouvait à Paris ; il y passa toute la Terreur, et, pour vivre, se fit jardinier dans la banlieue. De retour en Alsace, cinq ans plus tard, accusé de jacobinisme en pays de Bade et ne pouvant plus revoir ses pépinières d'Ettlingen, il demeura successivement à Niederhaslach, à Molsheim, à Strasbourg où il mourut le 18 janvier 1805. M. R. Reuss a reconstitué l'existence de Butré, et a su faire revivre cet inspecteur-général des vergers et des jardins du margrave de Bade qui fut et un physiocrate et un philanthrope. Mais son étude nous offre davantage : elle nous aide à mieux saisir quelques aspects du XVIIIe siècle, à mieux connaître certains côtés de l'histoire intellectuelle et économique de ce temps : le désir de réformer les abus, les rêveries sociales, les spéculations humanitaires, la *science hermétique*. « Quand on rencontre, dit M. Reuss, des personnages secondaires dont les hasards de la vie ont gardé la trace et conservé les épanchements intimes, on est sûr de trouver chez eux la note juste, exacte, la photographie, si l'on veut, de leur caractère, de leurs idées, de leurs passions et de celles de leur entourage » (p. 209).

A. CHUQUET.

CHRONIQUE

FRANCE. — Vont paraître prochainement à la librairie Alcan le IIIe et le IVe volume de l'« Inventaire analytique des archives du ministère des affaires étrangères » ; *l'ambassade de M. de Selve* en Angleterre 1546-1549, par M. Germain LEFÈVRE-PONTALIS et *les papiers de Barthélemy* (1793) par M. Jean KAULEK, ainsi que le IVe volume du « Recueil des instructions » : *Pologne*, avec une introduction et des notes, par M. Louis FARGES.

— Un volume de près de six cents pages, dont l'auteur est le P. H. CHÉROT, *Etude sur la vie et les œuvres du P. Le Moyne*, vient de paraître à la librairie Picard ; nous en rendrons compte très prochainement.

— Un nouveau livre de Mgr RICARD ; il est consacré à *l'abbé Maury* (1746-1791) et comprend deux parties : 1° *L'abbé Maury avant 1789 ;* 2° *l'abbé Maury et Mirabeau* (Paris, Plon. In-8°, 292 p. 3 fr. 50). L'auteur prépare un volume qui a pour titre *Le cardinal Maury (1791-1817)*.

— M. Alfred DUQUET a entrepris de raconter le drame de Metz et, comme ce drame se compose de deux parties distinctes, l'une, celle des grandes batailles, l'autre, celle du blocus et des négociations politiques, il a résolu de faire paraître deux volumes sur le sujet. Le premier est en vente et a pour titre *Les grandes batailles de Metz, 19 juillet-18 août* (Paris, Charpentier. In-8°, VIII et 341 p. 3 fr. 50, avec cinq cartes des opérations militaires). Voici la division des chapitres : *Ouverture*

des hostilités (p. 1-9); *Bataille de Forbach* (p. 10-56); *Retraite sur Metz* (p. 57-79); *Description de Metz* (p. 80-85); *Bataille de Borny* (p. 86-105); *Le quinze août* (p. 106-120); *Bataille de Rezonville* (p. 121-198); *Journée du dix-sept août* (p. 199-207); *Bataille de Saint-Privat* (p. 228-311). Le second volume, se rapportant plus spécialement aux négociations et à la capitulation, aura pour titre *Les derniers jours de l'armée du Rhin*.

ALLEMAGNE. — *Die arische Periode und ihre Zustænde*, tel est le titre d'un nouvel ouvrage de M. Fr. von Spiegel (Leipzig, Friedrich. In-8°, et 330 p., 12 mark). Ce livre forme le second volume de la collection des *Beitræge zur allgemeinen und vergleichenden Sprachwissenschaft*; le premier volume est, comme on sait, l'ouvrage de M. Aug. Fr. Pott, *Allgemeine Sprachwissenschaft und Carl Abel's ægyptische Sprachstudien*.

— Tout récemment a paru le troisième et dernier volume de la deuxième édition de l'ouvrage classique d'Arnold Schaefer, *Demosthenes und seine Zeit* (Leipzig, Teubner, in-8°, x et 496 p. 10 mark). C'est M. Max Hoffmann, de Lübeck, qui a revu l'édition et fait les changements indiqués sur l'exemplaire de l'auteur; lui-même, tout en respectant le texte de Schaefer, a fait de nombreuses additions (bibliographie, inscriptions, etc.); il n'a pas accueilli, dans la nouvelle édition, les *Beilagen* que contenait la seconde partie du troisième volume et les a remplacées par l'étude de M. Ad. Michaelis sur les portraits de Démosthène.

— Vient de paraître la première partie du III° volume du *Rœmisches Staatsrecht* de M. Th. Mommsen « *Bürgerschaft und Senat* » (Leipzig, Hirzel. In-8°, 15 mark). La seconde partie de ce troisième volume est en préparation; lorsqu'elle aura paru, l'ouvrage entier sera terminé.

— Müllenhoff avait, comme on sait, entrepris une *Deutsche Altertumskunde* dont le premier volume avait paru de son vivant (1878) et qui renfermait les chapitres suivants : *Die griechische Heldensage; Aviens ora maritima; Bernsteinhandel; Pytheas; Eratosthenes*. Après sa mort, son ami W. Scherer publia le cinquième volume de cette *Altertumskunde*, volume ainsi divisé : *Ueber die Echtheit der germanischen Mythen; Erlæuterung der Voluspa; Die poetische und prosaische Edda*. La librairie Weidmann, de Berlin, publie aujourd'hui le deuxième volume de l'ouvrage (avec quatre cartes de H. Kiepert). Voici le contenu de ce second tome : III. *Die Nord-und Ostnachbarn der Germanen (Germaniens Grenzen; die Sitones, die Aestii, die Veneti, die Fenni, die Slawen)*; IV. *Die Gallier und Germanen (Die Bastarnen; Die Kimbern und Teutonen, Posidonius der Rhodier; Der Name Germanen; die ælltesten Grenzen der Germanen nach den Flussnamen; die Keltenzüge; der Zug der Kimbern und Teutonen; Excurs zu Posidonius)*.

— La collection des *Historische Untersuchungen* de Jastrow (voir *Revue critique*, n° 24, p. 478) comprend trois fascicules nouveaux : VI, Lehmgrübner, *Benzo von Alba, ein Verfechter der kaiserlichen Staatsidee unter Heinrich IV, sein Leben und der sogenannte « Panegyrikus »* (4 mark); VII. G. Winter, *Die kriegsgeschichtliche Ueberlieferung über Friedrich den Grossen, kritisch geprüft an dem Beispiel der Kapitulation von Maxen* (5 mark); VIII. R. Maschke, *Der Freiheitsprozess im klassischen Altertum, insbesondere der Prozess um Verginia* (6 mark).

— La librairie A. Deichert, d'Erlangen, fera paraître très prochainement une *Rætoromanische Chrestomathie*, rédigée par M. C. Decurtins avec la collaboration de M. H. Morf.

— Signalons, dans le programme du gymnase royal de Wurzen pour 1887, l'étude de M. Paul Lange *ueber Ronsards Franciade und ihr Verhæltniss zu Vergils Aeneide*.

— La collection des « réimpressions françaises » que dirige M. K. Vollmœller (Heilbronn, Henninger) doit s'augmenter de deux volumes nouveaux ; le VII[e], *Le tretté de la grammère françoèze, fèt par Louis Meigrèt Lionoès* (1550) et le VIII[e], la *Sophonisbe*, de Mairet.

— M. Alex. Brückner doit publier une série de volumes intitulés *Bilder aus Russlands Vergangenheit*. Le premier volume vient de paraître sous le titre *Beitræge zur Culturgeschichte Russlands im XVII Jahrhundert* (Leipzig, Elischer, v et 451 p. 8 mark) et contient les études et essais suivants : *Zur Naturgeschichte der Prætendenten; die Pest in Russland 1654; die Herstellunsgkosten eines Buches im Jahre 1649; des Patriarch Nikon Ausgabebuch 1652; eine russische Gesandtschaftsreise nach Italien 1656-1657; eine russische Gesandtschaft in Paris im Jahre 1681; ein Kleiderreform-project vor Peter dem Grossen, Laurentius Rinhuber* (1667-1685); *Fürst M. W. Galizyn* (1643-1714); *Patrick Gordon* (1635-1699).

— Une deuxième réimpression, sans aucun changement, de la publication de Salomon Hirzel, *Der junge Gœthe, seine Briefe und Dichtungen von 1764-1776*, avec une introduction de Michel Bernays, vient de paraître à la librairie Hirzel, de Leipzig (3 parties, 10 mark).

— Les derniers volumes parus de la collection des « Réimpressions allemandes du XVIII[e] et du XIX[e] siècle », dirigée par M. Seuffert et publiée par la librairie Henninger, de Heilbronn, étaient : vol. 25, *Kleine Schriften zur Kunst*, de Henri Meyer, p. p. P. Weizsæcker (CLXVIII et 258 p. 4 mark 20) et vol. 26 *Johann Elias Schlegels aesthetische und dramaturgische Schriften*, p. p. J. von Antoniewicz (CLXXX et 226 p. 4 mark). Les prochains volumes (vol. 27 et 28) seront le *Buch der Lieder* de Henri Heine p. p. E. Elster et *die Mætresse*, comédie de Karl Gotthelf Lessing p. p. Eug. Wolff.

— M. J. Imelmann a traduit en allemand une remarquable étude de lord Acton sur les historiens contemporains de l'Allemagne, étude qui complète et rectifie à certains égards le livre de Wegele *(Die neuere deutsche Geschichtswissenschaft, eine Skizze*. Berlin, Gaertner. In-8°, 60 p. 1 mark 40).

ANGLETERRE. — M. Froude va publier chez Longmans le récit de son récent voyage dans l'Inde, sous le titre *The English in the West Indies or the bow of Ulysses*.

— Paraîtront prochainement dans la série des « eminent women » *Madame de Staël*, par Bella Duffy et *Hannah More*, par Charlotte Yonge.

— On annonce également un ouvrage de M. J. Sutherland, *William Wordsworth, the story of his life* (Elliot Stock).

— La librairie Walter Scott, de Londres, publie depuis quelque temps, une collection des « *Great writers* » qui compte déjà quatre volumes (un shilling le volume). Ce sont les biographies de Dickens, de Longfellow, de Dante Gabriel Rossetti et de Coleridge. Cette dernière biographie qui a paru peu après le livre allemand de M. Al. Brandl sur le même sujet, est intitulé *Life of Samuel Taylor Coleridge* (in-8°, XXI et 154 p.) et a pour auteur M. Hall Caine.

— Il se publie à Oxford une collection de *Diplomatic reproductions of Old. Welsh texts, illustrated by fac-similes*. Chaque année paraît un volume (« student's edition », 21 sh.; « library edition », 31 sh. 6 d.; « patron's edition », 42 sh.). Le premier volume, qui est dû aux soins de MM. J. Rhys et J. G. Evans, vient d'être mis en vente; il est intitulé : *The text of the Mabinogion and other Welsh tales from the Red Book of Hergest* (XXIV et 355 p. in-8°, 5 fac-similés. Oxford, J.-G. Evans, 7, Clarendon Villas). Il contient les textes que Lady Guest avait publiés en

1838-49 dans une édition coûteuse et maintenant fort rare, et entre autres, *Owein et Lunet*, *Peredur*, *Gereint et Enid*. Les éditeurs ont réservé pour un volume suivant l'*History of Taliessin*.

TURQUIE. — Le catalogue de la collection de monnaies de feu Subhi pacha, dont nous avons annoncé la vente dans notre avant-dernier numéro, est imprimé et se trouve en vente, au prix de dix francs, chez MM. Weiss et Lorentz et Keil, libraires à Péra.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 4 novembre 1887.

M. Wallon, secrétaire perpétuel, lit les lettres des candidats aux deux places vacantes parmi les membres de l'Académie. Ces candidats sont :

1° Pour la place de membre ordinaire, vacante par la mort de M. Benoist :

M. Anatole de Barthélemy ;
M. Clermont-Ganneau, directeur adjoint à l'École pratique des hautes études ;
M. l'abbé L. Duchesne, maître de conférences à l'Ecole pratique des hautes études ;
M. Robert de Lasteyrie, professeur à l'Ecole des chartes ;

2° Pour la place de membre libre, vacante par la mort de M. Desnoyers :

M. le docteur Hamy, directeur du musée d'ethnographie du Trocadéro ;
M. Joachim Menant ;
M. Emile Picot ;
M. Célestin Port, archiviste du département de Maine-et-Loire ;
M. Félix Robiou, professeur à la faculté des lettres de Rennes ;
M. Auguste Vitu.

L'Académie se forme en comité secret pour entendre l'exposé des titres de ces candidats.

Julien Havet.

OUVRAGES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA *REVUE CRITIQUE*

Correspondance de Marie Louise, 1799-1847, lettres intimes et inédites à la comtesse de Colloredo et à Mlle de Pontet, depuis 1810 comtesse de Crenneville. Avec trois portraits. Vienne, Gerold. — Duguet. Les grandes batailles de Metz et les derniers jours de l'armée du Rhin. Paris, Charpentier. — Jules Ferrand, Bibliographie du Dauphiné, histoire de la principauté de Donzère. Paris, Quantin. — (Van Hogendorp). Mémoires du général, publiés par son petit-fils. La Haye, Nijhoff et Paris, Pedone Lauriel. — Lavisse, Essais sur l'Allemagne impériale. Paris, Hachette. — M. L. Les bureaux de la guerre sous la Terreur. Paris, Baudoin. — Mgr Ricard, L'abbé Maury, 1746-1791, l'abbé Maury avant 1789, l'abbé Maury et Mirabeau. Paris, Plon. — J. Roman, Tableau historique du département des Hautes-Alpes, première partie, état ecclésiastique, administratif et féodal antérieur à 1789, histoire, biographie, bibliographie de chacune des communes qui le composent. Paris, Picard. — H. de Sybel, Histoire de l'Europe pendant la Révolution française, traduit de l'allemand par Mlle M. Dosquet, tome sixième et dernier. Paris, Alcan. — Textes relatifs aux institutions privées et publiques aux époques mérovingienne et carlovingienne, publiés par Marcel Thévenin. Institutions privées. Paris, Picard.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 47 — 21 novembre — 1887

247. — **Le Roman d'Alexandre,** texte hébreu anonyme publié pour la première fois avec une introduction et des notes critiques par Israël Lévi, rabbin adjoint au Grand rabbin de Paris; Paris, librairie Durlacher, 1887, in-8, xvi-82 p.

M. Israël Lévi s'occupe depuis plusieurs années de la légende d'Alexandre le Grand dans la littérature juive. Dans un savant mémoire paru dans la *Revue des études juives*, octobre-décembre 1881, p. 238-275, il a étudié les monuments de cette littérature dont les deux plus importants sont deux versions hébraïques du roman d'Alexandre. M. L. se proposait d'éditer ces versions; le livre qui vient de paraître réalise en partie ce dessein; il contient la version du ms. 671 de la Bibliothèque nationale sans titre ni nom d'auteur. L'introduction, en tête du livre, nous fait connaître le résultat des nouvelles recherches de M. L. sur les sources des versions hébraïques et les degrés de parenté qu'elles ont entre elles. Elle rectifie quelques-unes des assertions du mémoire mentionné plus haut et confirme les autres en les appuyant de nouvelles preuves. Voici en résumé le contenu de cette introduction.

Le ms. anonyme de Paris diffère du ms. du Jews' College de Londres [1] qui contient la version de Samuel ibn Tibbon; il s'écarte également de la version que renferme le *Josiphon*. Il a été traduit d'une version arabe qui ne s'est pas retrouvée. La version arabe n'avait pas été tirée directement du pseudo-Callisthènes, mais elle avait eu pour original la version latine du presbyter Léon connue sous le nom de : *Historia de præliis Alexandri magni*. Comparé avec le ms. de Londres, le ms. de Paris présente cette particularité que les deux premiers livres du roman donnent un texte différent, tandis que le troisième livre est le même dans les deux ms. Comment expliquer ce phénomène? Les deux ms. contiennent-ils deux recensions d'une même version hébraïque ou représentent-ils deux traductions différentes de la version arabe? Si l'on tient pour véridique la clausule du ms. de Londres qui attribue à

1. V. *Catalogue of the hebrew ms. in the Jews' College, by Neubauer, Oxford, printed for private circulation, 1886, n° 145.*

Samuel ibn Tibbon la version de ce ms., on pourrait supposer, dit M. L., que Samuel, ignorant d'abord l'existence d'une première version hébraïque, aurait traduit de l'arabe les deux premiers livres; puis que, arrivé au troisième livre, il aurait eu connaissance de cette version dans un ms. analogue au ms. de Paris et qu'il en aurait copié le troisième livre. Cette hypothèse a quelque chose d'extraordinaire. Il n'est pas rare de rencontrer dans les bibliothèques des ms. composés de morceaux étrangers les uns aux autres, soit que des cahiers de provenance différente aient été reliés ensemble, soit que les lacunes d'un ms. incomplet aient été comblées au moyen de copies postérieures. L'auteur du ms. de Londres aurait pu avoir sous les yeux un ms. de cette espèce. En aucun cas le ms. de Londres ne peut être la source du troisième livre du ms. de Paris, car celui-ci renferme des passages qui se retrouvent dans l'*Historia de prœliis* mais qui manquent dans le ms. de Londres. Quoiqu'il en soit, ces deux ms. révèlent l'existence de deux traductions hébraïques faites sur la version arabe de l'*Historia de prœliis*.

Quant au *Roman d'Alexandre* dans le *Josiphon* dont l'auteur vivait vraisemblablement au xe siècle, la première partie seule est semblable à la version de Samuel; les autres parties sont formées d'extraits du pseudo-Callisthènes, de la version de Valerius, de l'*Epitome* de Valerius, de l'*Historia de prœliis* et de la lettre d'Alexandre à Aristote. Samuel ibn Tibbon ayant vécu deux siècles après l'auteur du Josiphon, on pourrait supposer que cette première partie aurait été empruntée par Samuel au Josiphon, mais M. L. pense qu'elle a été interpolée dans le Josiphon après coup, car elle interrompt brusquement le récit de la naissance d'Alexandre qui reprend ensuite. Cependant le ms. de Londres renferme, de son côté, des passages qui paraissent empruntés au Josiphon; ces passages auraient-ils été intercalés dans la version de Samuel par un copiste postérieur?

La clausule du ms. de Londres qui indique Samuel ibn Tibbon comme l'auteur de la version de ce ms., ajoute qu'il circulait une autre version plus mauvaise que Harizi aurait faite d'un texte autre que l'arabe. Un mot omis dans cette clausule nous empêche malheureusement de savoir dans quelle langue était écrit ce texte; néanmoins, il ne nous est pas permis de supposer que l'auteur de cette notice fasse allusion au *Mousaré hafilosophim*, car Harizi dit expressément qu'il a traduit de l'arabe cet ouvrage. Mais Harizi a-t-il jamais traduit d'autres livres que des livres arabes? Quelle foi doit-on ajouter à cette notice? Si Harizi a fait réellement une traduction hébraïque du *Roman d'Alexandre*, il ne serait pas impossible que cette version eût fourni le troisième livre du ms. de Londres.

Un point important et parfaitement établi par M. L. est que la version arabe a été faite en Sicile et a passé de là en Espagne et dans le midi de la France vers le milieu du xiie siècle. D'un autre côté, M. Paul

Meyer estime [1] que l'*Historia de prœliis*, qui a vu le jour en Italie, n'a été répandue en France qu'au XIIIe siècle. On s'explique ainsi que les premières versions hébraïques parues en Espagne ou dans le midi de la France aient été faites sur l'arabe. C'est au XIVe siècle qu'Immanuel ben Jacob Bonfils de Tarascon traduit directement du latin en hébreu l'*Historia de prœliis*. Sa version est conservée dans deux ms., l'un à Paris, l'autre à Turin, qui présentent des lacunes, mais qui se complètent l'un par l'autre. M. L. a l'intention de publier aussi cette version.

Il nous a paru utile de faire connaître, par une analyse, cette introduction aux lecteurs de la *Revue critique*; d'abord, parce qu'elle fait ressortir, mieux que nous ne saurions le faire, l'intérêt des versions hébraïques pour la constitution du texte de l'*Historia de prœliis* et l'histoire de sa diffusion en Europe; et en second lieu, parce qu'elle est écrite en hébreu et n'est accessible qu'aux personnes qui lisent cette langue. Nous souhaitons que M. L. nous donne prochainement une traduction française de cette publication si intéressante. Il trouvera là l'occasion de reprendre quelques questions qui ne paraissent pas avoir encore reçu une solution définitive.

Les versions hébraïques du *Roman d'Alexandre* sont de basse date et ne se rattachent à l'original grec qu'à un degré très éloigné. La version syriaque et la version arménienne, au contraire, procèdent directement du grec et remontent très haut; elles ont une grande valeur pour la constitution du texte du pseudo-Callisthènes. Nous avons appris avec plaisir que M. Budge avait commencé l'impression de la version syriaque.

La version qui vient de paraître ne nous étant parvenue que dans un ms. unique, l'éditeur a reproduit fidèlement ce ms. avec ses incorrections, mais il a comparé avec beaucoup de conscience le ms. de Londres, le *Josiphon* et l'*Historia de prœliis*. Il a consigné les résultats de cet examen dans une longue liste de notes qui suivent le texte édité ligne par ligne, et indiquent les leçons et les variantes des autres versions. Cette édition est le fruit d'un travail de plusieurs années; elle témoigne chez son auteur d'un esprit de saine critique; du reste, l'éloge du savant gérant de la *Revue des études juives* n'est plus à faire. Nous renvoyons au dernier numéro de la *Revue des études juives*, au compte-rendu du livre de M. L. par M. Lœb, pour quelques corrections et observations qui y ont été insérées, à la demande de M. Israël Lévy.

RUBENS DUVAL.

---

1. *Alexandre le Grand dans la littérature française du moyen âge*, t. II, p. 39.

248. — **Oidipus Tyrannos**, erklært von J. Holub. Paderborn et Münster, 1887, XII-92 p. in-8.

La brochure que nous avons sous les yeux forme le premier fascicule d'une édition complète de Sophocle, que M. Holub se propose de publier, parce que, dit-il, « dans les derniers temps on a admis beaucoup de conjectures dans le texte de Sophocle sans raisons suffisantes, et d'autre part, on essaie de défendre, en de nombreux passages, des leçons insoutenables, uniquement parce qu'elles sont traditionnelles ». Autrement dit, sans se laisser décourager par le nombre et la valeur des travaux qu'a suscités l'étude du texte de Sophocle. M. H. s'annonce à son tour comme un éditeur nouveau, qui cherche sa voie propre, et ne veut devoir que le moins possible à autrui.

M. H. reconnaît, avec tous les critiques, l'autorité du *Laurentianus*, mais, de plus, il croit pouvoir poser en principe : 1° que la partie de ce manuscrit qui renferme les pièces de Sophocle a été écrite sous dictée d'après un archétype ne renfermant que peu de fautes; 2° que la personne qui dictait était un Grec, ou une personne dont la prononciation était affectée d'itacisme et de plusieurs autres défauts, comme de prononcer γ comme le *j* allemand devant ε ou ι, π comme *b*, etc. C'est sur cette double observation que M. H. fonde toute sa critique, et c'est ce qu'il y a de plus nouveau, nous ne disons pas de meilleur, dans sa nouvelle édition.

Il ne nous semble pas, en effet, que cette méthode l'ait conduit à de bien merveilleux résultats, pour ne citer que les trois passages corrigés, mis en vedette dans la préface. En vertu de ce principe que certaines fautes proviennent de ce que le copiste a mal entendu des mots mal prononcés, l'éditeur, au vers 724 et suivant, au lieu de : ὧν γὰρ ἂν θεὸς | χρείαν ἐρευνᾷ, propose de lire : ὃν γὰρ ἂν θεὸς | χρῇ ἄν γ' ἐρευνᾶν, ce que rendent également impossible le hiatus et la tmèse, car, pour M. H., ἄν γ' ἐρευνᾶν équivaut à ἀνερευνᾶν γε. — Au vers 1134, la correction κάτοιδε, νείμας, au lieu de la vulgate κάτοιδεν, ἦμος, ne rétablit pas la régularité de la construction, à laquelle on cherche à porter remède. — Enfin, aux vers 1307-1311, M. H. propose de lire ἡ ᾠδὴ μούνη ἐξ ἄλλου, en interprétant ἡ ᾠδὴ μούνη par ἡ μονῳδία. Cette conjecture fantaisiste n'a aucune valeur.

Quant aux notes explicatives, cette partie du travail de M. Holub n'offre rien de bien original. Ces notes dégénèrent trop souvent en un simple vocabulaire. En résumé, sous le double rapport de la critique et de l'interprétation, la connaissance du texte de Sophocle ne paraît pas avoir fait le moindre progrès par suite de la publication que nous venons d'examiner.

Émile Baudat.

---

249. — Dr. Wilhelm Busch. **Drei Jahre englischer Vermittlungspolitik** 1518-1521. Bonn, Marcus, 1884, 194 p. in-8. Prix 4 m. — Le même : **Cardinal Wolsey und die englisch-kaiserliche Allianz** 1522-1525. Ibidem. 1886, 97 p. in-8.

Ces deux volumes ne sont que les deux parties d'un même travail. M. Busch s'est proposé d'exposer le rôle diplomatique joué par le cardinal Wolsey, surtout à l'égard de la France et de l'Allemagne de 1516 à 1525. Il semble que ce soient les débuts de l'auteur dans l'érudition. Du moins le second des volumes mentionnés plus haut a été présenté, comme thèse d'« habilitation », à la faculté de philosophie de l'Université de Leipzig.

L'auteur connaît bien les documents du temps. Il n'apporte rien d'inédit; il travaille exclusivement d'après les textes déjà imprimés. Je ne lui en fais pas un reproche. Ces textes, il les a analysés avec une conscience méritoire; son jugement est sain. Mais il est trop terre à terre. Les divisions du sujet sont bonnes, mais elles sont trop remplies par le menu détail des négociations; rarement on rencontre des idées générales, des résumés précis et compréhensifs qui reposent l'esprit et éclairent le chemin. Les arbres empêchent de voir la forêt. C'est Wolsey qui est le centre des deux volumes; mais si l'on nous montre l'homme d'État à l'œuvre, on oublie trop souvent de nous montrer l'homme même et les motifs réels qui ont inspiré sa politique. Les péripéties et les résultats de son action diplomatique sont indiqués; mais on se demande, à la fin, quelle est aux yeux de M. Busch sa réelle valeur, jusqu'à quel point les desseins du puissant favori Henri VIII ont été sages et grands.

Les faits principaux qui se dégagent, non sans peine, de cette étude, sont ceux-ci : du jour où il commença de diriger réellement la politique extérieure de Henri VIII, c'est-à-dire à partir de 1513, ou mieux depuis le traité de paix signé avec Louis XII et l'avènement de François Ier, Wolsey essaya de se faire reconnaître comme l'arbitre de la paix européenne. Comment cette idée lui avait-elle été suggérée, et dans quel intérêt a-t-il déployé tant d'efforts ingénieux pour la réaliser? On ne le dit pas, sinon peut-être dans les premières pages du second volume, où l'on expose un peu tardivement les vues de Wolsey et les désirs de Henri VIII : le roi, avide de gloire, à condition qu'elle ne lui coutât pas trop cher, souhaitait pouvoir reprendre sur le continent la politique, si féconde en brillants résultats, de ses ancêtres, pendant la guerre de Cent Ans. Le ministre ne cherchait que l'intérêt bien entendu de l'Angleterre. Pour celle-ci l'ennemi vraiment sérieux était au Nord, non au Sud; c'est l'Écosse qu'il fallait contenir ou dominer, et le plus sûr moyen était encore de vivre en bons termes avec la France. C'est pourquoi le traité de juin 1514 fut renouvelé dès le 5 avril 1515, pour être bientôt remplacé par ceux du 9 juillet et du 4 octobre 1516,

qui stipulaient le prix du rachat de Tournai et le mariage éventuel du dauphin avec la fille de Henri VIII, Marie Tudor.

En même temps Wolsey désirait la paix universelle ; non qu'il pensât à réunir l'Europe dans une croisade contre les Turcs; Wolsey était trop de l'époque de Léon X et le roi n'était pas un autre Henri V. Mais à la faveur d'une paix due en partie aux bons offices de l'Angleterre, il espérait (ici encore M. B. manque de clarté) établir fortement la suprématie morale de l'Angleterre dans les affaires du continent. Il y réussit en partie. Si à aucun moment il n'a été, comme on l'a dit, « l'arbitre parmi les souverains de l'Europe », il réussit du moins à placer son pays à la tête des grands états chrétiens. Le traité du 4 octobre 1516 signé avec la France déclarait que la paix devait être générale, et fut, en effet, signée par l'empereur, l'Espagne et le pape. La mort de Maximilien mit fin à ce beau rêve. En face des prétentions de Charles d'Espagne et de François Ier à l'empire, la politique d'arbitrage de Wolsey pouvait-elle être efficace? Wolsey ne voulait pas la guerre; comment arrêter deux rivaux prêts à jeter l'un sur l'autre les forces ranimées de deux grands empires? Le cardinal négocia et échoua. Il voulait rester l'ami de tout le monde; mais il fut contraint de prendre parti. Aux deux candidats qui se disputaient à prix d'argent les voix électorales, il en eût volontiers opposé un troisième, et il laissa proposer sous main la candidature de Henri VIII qu'il désapprouvait au fond du cœur [1]; obligé de choisir entre l'Espagnol et le Français, « entre deux maux, disait-il, il préférait le moindre », et il conseilla d'élire Charles Quint, sans cesser d'entretenir avec François Ier les relations les plus cordiales.

M. B. n'a pas une épithète pour caractériser cette politique, double et chimérique. Il considère comme un triomphe pour Wolsey qu'il ait réussi à traiter séparément avec le roi et l'empereur. Il avait dû renoncer à la paix générale dont il eût été l'arbitre; il pouvait se féliciter d'être devenu officiellement l'ami de deux rivaux près d'en venir aux mains. M. B. serait-il assez naïf pour croire que Wolsey avait la moindre chance d'arrêter l'un ou l'autre de ses alliés? Sans doute, au début de la guerre indirecte que les Français et les Espagnols se firent d'abord en Navarre et autour de Mézières (1521), François Ier et Charles Quint prirent Wolsey pour arbitre. Ils rendaient par là un secret hommage à ses talents diplomatiques, et reconnaissaient la suprématie anglaise; mais il suffit que Léon X, après de longues hésitations, se décide à traiter avec l'empereur (8 mai 1521) pour que Charles, libre de ses mouvements en Italie, repousse toute idée de médiation et rappelle, au contraire, avec une insistance pressante, les promesses que Henri VIII lui avait faites secrètement, dès 1516, de l'appuyer dans une guerre contre

1. Il faut faire remonter l'idée de cette candidature au légat Campeggio, qui la conseilla au roi lui-même. Maximilien y avait déjà pensé, quand il songeait à abdiquer pour prendre la couronne impériale de Constantinople.

la France. Du coup la politique de Wolsey était renversée. Aux conférences de Calais (août-novembre 1521), Wolsey fut battu par le chancelier impérial, Gattinara, le partisan de la paix par le partisan de la guerre.

Ainsi la politique de médiation échoua, pour bien des raisons; mais surtout parce qu'elle prétendait rester avant tout pacifique. D'ailleurs Henri VIII ne partageait pas toujours les idées de son ministre, même alors qu'il le laissait agir avec le plus d'indépendance, qu'il le comblait des honneurs les plus enviés. Il écoutait aussi les prières de sa femme qui le poussait à l'entente cordiale avec l'Empereur, ou les cris de l'opposition aristocratique qui poussait à la guerre contre la France. Wolsey dut céder encore, et servir une politique qu'il désapprouvait. Il avait lui-même négocié avec l'empereur le traité secret de Bruges (nov. 1521); il fallut le déclarer l'année suivante et l'exécuter. Wolsey travaillait néanmoins à rompre une alliance avec l'empereur qui ne rapportait à l'Angleterre que des dettes avec peu de gloire : la trahison du connétable de Bourbon, en faisant naître de grandes espérances dans le cœur des ennemis de la France, déjoua de nouveau ses efforts. Il ne fallut rien moins que le désastre de Pavie et l'arrogance de Charles Quint pour ouvrir les yeux à Henri VIII et le ramener aux vues plus modérées de son ministre : la paix du 31 juillet 1525 avec l'Écosse, le traité du 29 août avec la France ont consacré le triomphe remporté par le cardinal sur le parti de l'aristocratie et sur celui de la reine qui perdit dès lors toute influence sur l'esprit de son mari.

On n'a jamais mis en doute l'habileté de Wolsey; on attendait de M. B., venant après tant d'autres, qu'il jugeât son œuvre autrement que par ses résultats. Il aurait aussi dû passer moins vite sur certains traits qui caractérisent à la fois l'homme et sa politique. Wolsey a-t-il été l'homme avide qu'a peint Mignet? M. B. se contente d'accuser en note Mignet de partialité. Jusqu'à quel point Wolsey a-t-il cru pouvoir devenir pape un jour? En 1520, l'année des entrevues de Douvres, d'Ardres, de Calais, François Ier et Charles Quint lui faisaient, chacun de son côté, entrevoir la tiare à la mort de Léon X; Wolsey repoussa catégoriquement cette pensée. Plus tard, quand Léon X fut mort et alors que Charles Quint était l'allié de Henri VIII, le cardinal rappela les promesses antérieures; mais Charles ne répondit pas, et Wolsey fut déçu dans son ambition comme il avait été déçu dans ses chimères. M. Busch ne nous parle de tout cela qu'en passant. Pour étudier exclusivement l'homme d'État, il a oublié l'homme même, et ne nous a pas donné toutes les raisons, les plus intimes et peut-être les plus actives, de sa politique.

C'est un défaut grave. L'auteur a trop limité son sujet. D'autre part, ses deux volumes n'ont, en réalité, ni commencement, ni fin; ils se terminent brusquement, comme ils entrent en matière sans préparation. On dirait deux fragments d'un ouvrage qui reste à écrire sur la politi-

que extérieure du cardinal Wolsey, à l'aide des documents de plus en plus nombreux qui sont mis à la disposition des historiens.

Charles Bémont.

---

250. — **Neufchâtel et la politique prussienne en Franche-Comté, 1702-1713,** par Emile Bourgeois, chargé de cours à la Faculté des lettres de Lyon. Paris, Leroux, 1887. In-8, viii et 259 p.

On sait ordinairement que la Prusse s'établit en 1707 à Neufchâtel, qu'elle garda au traité d'Utrecht. Mais on ignorait jusqu'ici l'histoire de cet établissement. Nous saurons désormais, grâce à M. Bourgeois que, tout d'abord, les évènements dont Neufchâtel a été le théâtre en 1707, ont une grande importance pour l'histoire du droit public de l'Europe au commencement du xvii[e] siècle. Le peuple fut consulté; ce furent les habitants de Neufchâtel qui appelèrent eux-mêmes, par un jugement qui n'avait de juridique que la forme, le roi de Prusse Frédéric I[er], aux dépens du prétendant français, du prince de Conti; Frédéric reconnut à ses nouveaux sujets le droit de disposer d'eux-mêmes, il leur promit tout ce ce qu'ils demandaient, indépendance, inaliénabilité du comté, libertés, privilèges, franchises des bourgeois et du peuple. Ensuite, — et voilà ce que le livre de M. B. contient surtout de neuf et d'intéressant, — le roi de Prusse voyait dans l'annexion de Neufchâtel la préface d'une entreprise autrement importante, la conquête de la Franche Comté. Il avait l'intention évidente d'envahir la France et de s'arrondir au-delà du Jura. Il chargea l'avocat Denormandie de rechercher les titres de la maison de Châlons et de Nassau relatifs aux biens de Bourgogne. Son agent, Ernest de Metternich, entretint le mécontentement des Francs-Comtois, accueillit tous les projets d'invasion qu'on lui soumettait, fit tous ses efforts pour engager Berne et Zurich dans une guerre contre la France. Son envoyé Spanheim proposa à Marlborough d'appeler en Franche-Comté l'armée du prince Eugène et les huit mille Prussiens qui servaient en Italie. Son diplomate Schmettau fit copier dans les archives toutes les pièces relatives aux propriétés d'Orange et de Bourgogne. Mais Louis XIV et Torcy connaissaient les desseins secrets de Frédéric I[er]; ils garnirent de troupes la frontière du Jura, et tinrent un si ferme langage que le comté de Neufchâtel protesta hautement de sa neutralité et que les cantons suisses s'engagèrent à ne rien entreprendre par Neufchâtel contre le pays de France. Frédéric I[er] était battu sur un point; il revint à la charge sur un autre et pensa à envahir la France par la trouée de Belfort; son plan échoua encore; Du Bourg défit entièrement Mercy sur la rive droite du Rhin [1]. Sans se décourager, le roi de Prusse résolut de frapper un grand coup pour obtenir aux négocia-

1. M. B. ne donne pas assez de détails sur cet épisode.

tions générales l'agrandissement de territoire qu'il rêvait. Le 28 mai 1709, aux conférences de La Haye, Schmettau remit aux alliés un mémoire décisif qui a jusqu'ici échappé à l'histoire et que M. B. a trouvé aux archives du ministère des affaires étrangères. Schmettau revendique la Franche-Comté au nom de l'empire germanique; « la Franche-Comté est une terre incomparable, qui fournit en abondance tous les nerfs de la guerre ; des revenus considérables; plus de vingt mille hommes de troupes réglées, des remontes, des fourrages pour la cavalerie, des denrées pour les magasins. » Selon Schmettau, l'Alsace ne peut se comparer à la Franche-Comté. « *Les habitants de l'Alsace sont plus Français que des Parisiens, et le roi de France est si sûr de leur affection à son service et à sa gloire qu'il leur ordonne de se fournir de fusils, de pistolets, de hallebardes, d'épées, de poudre et de plomb, toutes les fois que le bruit court que les Allemands ont dessein de passer le Rhin, et ils courent en foule sur les bords du Rhin pour en empêcher ou du moins disputer le passage à la nation germanique, au péril évident de leurs propres vies, comme s'ils allaient en triomphe. En sorte que l'empereur et l'empire doivent être persuadés que, en reprenant l'Alsace seule, sans recouvrer la Franche-Comté, ils ne trouveront qu'un amas de terre morte pour l'auguste maison d'Autriche, et qui couvera un brasier d'amour pour la France et de fervents désirs pour le retour de son règne en ce pays, auquel ils donneront toujours conseil, faveur, aide et secours dans l'occasion* [1]. » Mais Schmettau ne fut pas écouté; et, aux traités d'Utrecht, Frédéric Ier dut se contenter de la possession de Neufchâtel. — M. Bourgeois s'est servi, pour composer cette étude si attachante et si originale, d'un très grand nombre de document inédits qu'il a trouvés aux archives de Berlin, de Paris, de Neufchâtel, et il reproduit la plupart de ces documents dans de copieux appendices (p. 143-256).

A. CHUQUET.

---

231. — **Histoire de la seconde République française,** par Pierre de la Gorce, 2 vol. in-8. Paris, Plon, 1887, 493-628 p. 15 fr.

Une nouvelle histoire de la révolution de 1848 et de la seconde république, composée au point de vue de la droite de l'Assemblée législative, était-elle bien utile? Il semble que le livre de M. Victor Pierre occupait la place et la tenait très honorablement. Je ferais du tort à

1. « Il est assez piquant, remarque M. B., d'entendre un roi de Prusse affirmer en 1709, que l'Alsace, vingt ans après la conquête définitive, était devenue une terre bien française et que ses habitants se chargeaient de monter la garde pour la France sur la rive gauche du Rhin. La Prusse déclarait aux Allemands que les Alsaciens refuseraient de reconnaître le fait accompli. Elle prédisait cela au début du XVIIIe siècle, alors que l'union de la France et de l'Alsace n'était pas encore ratifiée et cimentée par deux siècles d'attachement réciproque et d'intimité confiante » (p. 128-129).

M. Pierre de la Gorce en lui demandant autre chose que ce qu'il a voulu faire; mais je ne puis dissimuler que son livre, malgré ses qualités propres et son incontestable mérite de recherches[1] et d'exposition, a l'inconvénient de faire double emploi. Je n'insiste pas davantage, et je me borne à ajouter que M. de la G. ne comble point la lacune qui existe entre l'apologie de Daniel Stern et la critique de M. Victor Pierre. La place est à prendre, et j'espère qu'elle tentera un de nos historiens. — Le livre de M. de la G. est un début; mais c'est le début d'un homme mûr, qui s'est fréquemment exercé à la parole et à la plume, qui a l'habitude de compulser les textes, d'analyser les faits, de composer et de juger : rien ne sent le débutant. Tout, au contraire, y indique le magistrat. Il l'a été, il ne l'est plus, et il indique que ce sont ses loisirs forcés qui l'ont jeté dans l'étude de l'histoire. Il y a porté ses habitudes de travail et d'esprit ; le tour oratoire qu'on y remarque, non seulement dans le style, mais dans le fond même de la pensée, doit venir de là. M. de la G. a, du reste, beaucoup des qualités de l'historien : il sait raconter, il sait exposer, il a de la couleur, il encadre bien les textes, il a du goût à pénétrer les caractères, il s'y efforce, il y réussit souvent; enfin, il a de la sympathie humaine, de l'élévation, le respect de la droiture et l'admiration du courage partout où il le trouve : étant donné ses sentiments et ses opinions, qu'il ne dissimule point, ses jugements sur Cavaignac et ses conclusions sur l'*Assemblée constituante* (II, p. 146) lui font honneur. Il est, en revanche, bien injuste pour Cavour. Il ne paraît avoir compris ni la profondeur de son génie ni la grandeur véritable de son caractère (II, 249). Il ne semble considérer en lui que les moyens de la diplomatie, lesquels ont été, je le reconnais, ceux de la plupart des diplomaties, c'est-à-dire souvent étroits et insidieux; mais il y a autre chose dans l'homme et dans l'œuvre; c'est ce qu'on peut voir et dire, même en demeurant très bon Français.

L'étude des causes de la Révolution de 1848 est un peu écourtée et superficielle. C'est un discours, plutôt qu'une analyse historique. M. de la G. ne donne point assez d'importance au contre-coup de la crise de 1840, qui a été en France, comme en Allemagne, une époque décisive : il s'y est fait sourdement de ces mouvements souterrains qui préparent, pour l'avenir, les révolutions de la surface. N'est-ce pas aller bien loin que de parler, à propos de l'état de la France sous Louis-Philippe, du « désordre des intelligences et des âmes » ? M. de la G. peint la France

1. Je donne ici une impression d'ensemble dans le détail, il y faut faire quelques réserves, voir :

Rectification historique sur les ateliers nationaux, par Louis Lalanne. Paris, Parisel, 1887, brochure, 9 pages, extrait du *Temps* du 6 octobre 1887. « M. de la Gorge, dit M. Louis Lalanne, fait abstraction complète d'un passage caractéristique du Rapport [de la commission d'enquête de l'Assemblée nationale], où se trouve démenti nettement par avance, son jugement sur ma gestion de Directeur des ateliers nationaux. »

après sept ans de gouvernement conservateur, comme M. Thureau Dangin la peignait après quinze ans de Restauration. Cela donne à réfléchir, et il semble que les réflexions qui s'ensuivent ne tournent point précisément contre la liberté. M. de la G. me semble donner bien de l'importance au roman-feuilleton et à Eugène Sue en particulier. Il est sévère à la poésie de Musset. Il est au contraire juste et pénétrant dans ce qu'il dit des classes alors dirigeantes et de la bourgeoisie. C'est un jugement qui se complètera et se confirmera dans toute la suite de l'ouvrage. C'en est, en quelque sorte, la trame et le fil conducteur.

Si M. de la G. est équitable pour l'*Assemblée constituante*, et, en général, pour le gouvernement provisoire ; s'il est juste pour la seconde république lorsqu'il conclut (II, p. 605) qu' « issu de l'anarchie, ce gouvernement était devenu, par une série de transformations, l'un des gouvernements les plus honnêtes et les plus libres que notre pays ait eus » ; il me paraît trop indulgent pour l'*Assemblée législative* qui n'a su que paralyser ce gouvernement, le rendre impossible et en préparer, pour sa propre confusion, la ruine finale. Je ne puis partager non plus l'admiration de M. de la G. pour la politique dite *de la liberté d'enseignement* ; il y faudrait des distinctions qu'il ne fait point, et il y a dans toute l'affaire un malentendu fondamental que M. de la G. ne contribuera pas à éclaircir.

Il a développé avec talent l'histoire des affaires italiennes. Il a tiré bon parti des papiers de Metternich et des documents anglais. Je ne vois pas qu'il ait connu le beau livre de Nicomede Bianchi, qui est capital dans la matière, et qui jette sur les négociations du gouvernement provisoire un jour plus favorable que celui qu'y porte M. de la G., notamment en ce qui concerne Bastide. Bien que M. de la G. ne se place pas au point de vue que je crois le juste pour apprécier les affaires italiennes en elles-mêmes et le rôle que la France y a joué, je mettrai ces chapitres parmi les meilleurs de son livre. J'y joindrai, avec les mêmes restrictions quant au fond, ceux qui exposent les conflits du Président de la République et de l'Assemblée, et découvrent les acheminements du coup d'État. Sur le coup d'État même, qui occupe la fin de l'ouvrage, je distinguerai le récit, qui est remarquable, du jugement final qui veut être discuté. Ce jugement résume, ce me semble, exactement l'esprit de l'ouvrage (II, p. 601) : « Si je ne me trompe, l'histoire dira de la seconde république que son origine mérite une sévère réprobation. Elle ajoutera que sa vie valut mieux que son origine. Arrivant enfin à l'acte de violence qui la frappa de mort, elle demeurera plus hésitante : cependant, obligée de prendre parti, elle dira que ce coup de force mérite, somme toute et malgré bien des obscurités, plus de blâme que d'approbation. » Voilà, en fait et en droit, une réticence qui demande une explication ; voici celle de l'auteur : « Le coup d'Etat rendit un inappréciable service, ce fut de déconcerter, pour un

temps, par une répression exemplaire la grande armée des perturbateurs et des factieux » (II, p. 609). Cavaignac avait montré, et M. de la G. l'a fait ressortir, qu'un coup d'État n'était point nécessaire à cet ouvrage. Les explications que M. de la G. donne du 2 décembre et du plébiscite, ne justifient pas plus l'attentat qu'elles ne ratifient l'absolution que le plébiscite y a donnée.

Quant aux derniers mots du volume (II, p. 611) je les regrette pour un ouvrage qui s'était soutenu jusque là sur le ton de l'histoire, de l'histoire faite au point de vue d'un parti, mais vue de haut et en perspective. On sent à cette phrase fâcheuse « ce vide d'une carrière prématurément brisée », que l'auteur laisse entrevoir dans sa préface, et dont il a su, en général, détourner sa pensée. Il me paraît enfin qu'il a trop d'inclination à déterminer dans les évènements qu'il raconte le rôle de la Providence. Est-ce habitude oratoire? est-ce conviction religieuse? Je crois que, dans tous les cas, c'est, en matière historique, un pléonasme ou une imprudence. Si l'on admet que la Providence mène tout, il faut reconnaître qu'elle ne nous dit le pourquoi de rien, et se garder d'en décider selon nos lumières. Il y a, pour les croyants, quelque impertinence à prétendre la pénétrer et quelque parcimonie à ne lui accorder, selon le mot de Buffon « qu'autant d'idées que nous en avons ». « Il y eut un moment, dit M. de la G., en parlant des réformes de Pie IX (II, p. 37), où la cause libérale et nationale... sembla digne de toutes les faveurs de la divine Providence. » Un peu plus loin (II, p. 51) : « A la fin d'avril et en mai 1848, l'antique empire d'Autriche parut abandonné de la Providence. » On ne peut mieux critiquer cet excès d'indiscrétions providentielles, qu'en rapprochant de ces phrases, un mot que M. de la G. reproduit, en le blâmant, bien entendu, quand il rapporte les scandales qui suivirent l'assassinat de Rossi : « Les plus ardents (des journaux démagogiques) louèrent le crime ; les plus modérés, craignant de l'approuver ouvertement, osèrent cependant écrire que le stylet qui avait frappé Rossi était l'instrument d'une *Providence terrible autant que juste*. » Confessons qu'ils n'en savaient rien et que M. de la Gorce n'en sait pas davantage. « La Providence avait bien donné commission à celui-là aussi bien qu'aux autres », disait Madame de Sévigné, à propos d'un boulet qui tua le cheval de M. de Lorges sans toucher le cavalier, quelques jours après qu'un autre boulet, avait, à peu près au même lieu, tué Turenne.

Albert Sorel.

252. — **Geschichte der Geographischen Namenkunde** von Dr J.-J. Egli, Professor der Erdkunde an der Universitæt und der Cantonsschule zu Zürich, etc., iv-430 p. in-8, avec une carte. Leipzig, Fr. Brandstetter, 1886. — Prix : 10 mk. (12 fr. 50).

En 1872, M. J.-J. Egli, professeur de géographie à l'Université de Zurich, publiait, sous le titre de *Nomina Geographica*, un ouvrage, le premier de ce genre, où il essayait de réunir les étymologies connues des principaux noms de lieu et de systématiser la science encore hésitante et disséminée de la toponomastique. A ce moment, nous avons, dans la *Revue Critique* (année 1873, 1er sem., p. 68-75), donné un compte-rendu du livre de M. E., en termes un peu trop sévères peut-être, car M. E., géographe de profession, arrivait à ces études avec une préparation géographique, non linguistique, et il se frayait avec peine un chemin dans une région peu cultivée et difficilement abordable des sciences géographiques.

Ce n'était pas une œuvre de circonstance; M. E. s'était voué spécialement à cette branche d'étude : la publication de son livre fut pour lui l'occasion d'élargir son domaine, de compléter et de renouveler ses matériaux; les critiques mêmes dont son livre fut l'objet furent pour lui l'occasion de rectifier ses procédés de recherche, de vérifier plus scrupuleusement les matériaux employés, et il eut, autant que possible, recours aux conseils des philologues spécialistes pour les différentes familles de noms de lieu dont il s'occupait. Aussi, quatorze ans plus tard, continuant sans relâche le même sillon, nous donne-t-il un nouveau livre sur la même matière, et d'une utilité bien supérieure à ses *Nomina Geographica*.

C'est l'histoire des travaux dont la toponomastique (ou étude des noms de lieu) a été l'objet jusqu'ici dans le monde entier. C'est une bibliographie raisonnée et systématique de la matière, mais c'est davantage; car M. E. apprécie en même temps l'activité des auteurs et le mérite de leurs travaux. Les principes et la raison d'être de la recherche toponomastique n'ont pas besoin d'être développés; M. E., du reste, les a, en plusieurs endroits, mis en lumière d'une façon très nette. Il n'y a pas de noms de lieu qui n'aient ou n'aient eu un sens; — ils sont le plus souvent formés d'un terme général accompagné d'un terme particulier comme déterminant; — pour expliquer un nom, il faut recourir aux formes les plus anciennes de chaque nom, et tenir compte, non pas toujours seulement de la langue, mais aussi de la phonétique dialectale : à défaut de formes anciennes, il faut procéder par analogie. Nous ajouterons qu'il faut tenir grand compte des modifications apportées par « l'étymologie populaire », cette cause de perturbation sans nombre dans le développement des langues.

L'étude scientifique des noms de lieu étant une application de la linguistique, comme le remarque très bien M. E. (p. 2), elle ne pouvait s'organiser avec des résultats certains ou probables que lorsque la lin-

guistique aurait créé son outillage de précision. Cette époque est arrivée, et nous avons aujourd'hui un grand nombre de travaux auxquels les géographes et les historiens pourront emprunter avec confiance des documents. Nous disons « des documents », parce que les noms de lieu sont eux aussi des documents, comme, par exemple, les monnaies, et qu'ils peuvent apprendre beaucoup sur l'histoire et la civilisation d'un pays. On peut voir, par exemple, par le dernier n° de la *Revue Celtique* (t. VIII, n° 1) quel heureux emploi M. d'Arbois de Jubainville en a fait pour aider à reconstituer l'histoire de la propriété foncière en Gaule, ou par une récente dissertation de M. Marjan [1], comment la présence de noms de lieu d'origine slave dans la région rhénane qui porte aujourd'hui le nom de Hunsrück confirme le témoignage d'Ausone sur l'établissement de Sarmates dans ce pays.

Lorsque M. Longnon publiera enfin le cours qu'il professe depuis plusieurs années à l'Ecole des Hautes-Etudes sur les noms de lieu de la France, on verra quelle lumière la toponomastique projette sur toutes les branches de l'histoire, quand elle est maniée par un maître en philologie et en histoire. Nous disons quand elle est maniée par un maître..., parce que dans ces recherches de micrographie historique, celui qui n'est pas un maître gâte la besogne et compromet les études auxquelles il s'applique. Aussi la critique doit-elle être impitoyable pour l'*ignavum pecus* des ignorants, dont les Celtomanes sont les plus nombreux et les plus agités ; elle doit, dès le premier jour, mettre en dehors de la discussion les productions des Obermüller et des Riecke (pour ne citer ici que des Celtomanes d'Outre-Rhin); M. E. les apprécie à leur valeur et les traite franchement de Celtomanes ; pourtant aurait-il pu être encore un peu plus sévère à leur égard.

M. E. a ainsi divisé son livre :

I. L'étude des noms de lieu. Cette section est partagée en deux grandes époques (chacune avec des subdivisions) : l'époque anté-philologique, c'est-à-dire avant 1840; l'époque contemporaine de 1840 à la date présente. Dans l'intérieur de ces divisions, M. E. groupe les ouvrages en question par pays; il caractérise rapidement le mérite et la méthode de chaque auteur et, suivant l'occasion, il analyse ou mentionne simplement ses résultats. Cette première section forme la plus grande partie du volume. Viennent ensuite : — II. L'orthographe et la prononciation des noms de lieu, c'est-à-dire l'analyse et la discussion des ouvrages et travaux consacrés à ces questions, aujourd'hui à l'ordre du jour des sociétés géographiques de différents pays, et où, malheureusement, il est difficile d'arriver à un résultat pratique satisfaisant. Et — III. La *Namenlehre* ou « théorie des noms de lieu », c'est-à-dire la mise en lumière des principes de la toponomastique et des résultats qu'on en retire pour l'histoire de l'homme, des races, des états et de la civilisation.

1. *Rheinische Ortsnamen, von Hubert Marjan.* Viertes Heft, Aachen, Alb. Jacobi, 1884, p. 13 et suiv.

La toponomastique a jusqu'ici tenu peu de place dans l'étude et dans l'enseignement de la géographie, et elle n'avait pas le droit d'en réclamer davantage avant le progrès de la linguistique et de la grammaire comparée. Mais elle a droit d'espérer un meilleur avenir ; les travaux qu'elle a suscités sont aujourd'hui nombreux, et une bonne part d'entre eux peuvent inspirer pleine confiance : l'ouvrage de M. E., indispensable au géographe et utile au linguiste, a le double mérite de centraliser et de passer au crible ce qui a été fait jusqu'ici dans le monde entier, et d'attirer l'attention des géographes sur cet ordre d'études. M. Egli a bien mérité de la géographie et de l'histoire en consacrant sa vie à cette étude spéciale et en se faisant à la fois son avocat et son historien [1].

Pour terminer par une critique, nous dirons que l'éditeur de ce livre est un de ces très rares libraires allemands, indifférents au progrès de l'industrie moderne, qui ne cousent pas leurs livres : c'est de la librairie préhistorique!

H. Gaidoz.

P.-S. — Une branche plus modeste de la toponymie, mais importante par le point de départ qu'elle présente et les éléments de comparaison qu'elle fournit, est l'étude des lieux-dits et des dénominations locales (rues, chemins, quartiers, fontaines, champs, prés, bois, etc.) d'une seule commune. Nos voisins de Belgique paraissent vouloir inaugurer une série de ces monographies, et M. Godefroi Kurth, professeur à l'Université de Liége, vient de publier comme exemple et modèle à suivre, un *Glossaire toponymique de la commune de Saint-Léger*, 98 p. in-8° et une carte (Namur, Lambert de Roisin, 1887). Ce travail se termine par une communication faite par M. Kurth au congrès archéologique de Namur, le 17 août 1886, sur « la méthode à employer dans la confection des glossaires toponymiques. » — Une œuvre de ce genre avait déjà vu le jour en Espagne : *Apuntes para un mapa topográfico-tradicional de la villa de Burguillos, perteneciente á la provincia de Badajoz*, par M. R. Martinez; forme le t. VI (1884) de la *Biblioteca de las tradiciones populares españolas*, publiée à Séville, à la librairie Alexandre Guichot. — Dans le même ordre de recherches, M. Maxe-Werly vient de publier un très intéressant

1. Comme nous avions communiqué à M. Egli, pendant la rédaction de son travail, ce que nous avions de notes bibliographiques sur la matière, nous n'avons presque aucune addition à signaler. Nous ajouterons pourtant, à la p. 235, que l'éminent linguiste H. Ebel s'est occupé du nom de Berlin dans les *Beitræge zur vergleichenden Sprachforschung*, t. IV (1865), p. 341-344; et nous remarquerons que l'ouvrage de M. Th. Lohmeyer sur les noms des fleuves allemands (p. 210), a été l'objet d'une critique sévère dans le *Literaturblatt für germanische und romanische Philologie*, 1882, col. 175 et suiv. Ajoutons aussi une polémique sur l'orthographe des noms de lieux de l'Afrique centrale, entre le capitaine R. F. Burton et M. W. D. Cooley, dans *The Ocean Highways* de Londres (numéros de mai, juin, septembre, novembre 1873 et janvier 1874).

mémoire que montre l'intérêt général et comme la philosophie de ce sujet : *Reconstitution, au moyen du cadastre, de l'état ancien du Barrois aux diverses époques de son histoire : Indications que peut fournir à l'histoire, à la topographie, à l'archéologie l'étude des noms des lieux-dits, par* L. Maxe-Werly, correspondant du Ministère de l'Instruction publique. (Extrait du Bulletin de la Société de Géographie de l'Est). Nancy, imprimerie Berger-Levrault et Cie, 1887; 50 p. in-8.

---

253. — **Rituale Romanum Pauli V Pont.** Max. Jussu editum et a Benedicto XIV Auctum et Castigatum cum Supplemento ad usum insignis Ecclesiæ Rothomagensis Illustrissimi ac Reverendissimi DD. Leonis-Benedicti-Caroli Thomas, Archiepiscopi Rothomagensis, auctoritate promulgatum. Rothomagi, ap. E. Cagniard, Typographum-bibliopolam, 1887.

Mgr Thomas, archevêque de Rouen, est un de ces prélats qui aiment les bons et beaux livres. C'est sous ses auspices qu'a eu lieu, à Rouen, au mois de mai dernier, dans les salles restaurées de la Bibliothèque de l'archevêché, une exposition curieuse de manuscrits et de livres anciens. Peut-être en rendrons-nous compte ici. Il faut féliciter Mgr Thomas d'avoir confié l'impression de ce Rituel à M. Cagniard, qui en a fait un vrai bijou typographique. Le texte sur beau papier vélin, légèrement teinté, est encadré dans des filets rouges; il est d'une admirable netteté, et la beauté du caractère réjouit les yeux. Il y a encore, comme on le voit, des imprimeurs qui font un art de leur métier.

Les papes Pie V, Clément VIII, Innocent X, Paul V, Urbain VIII, Benoît XIII et Benoît XIV, avec l'aide des plus habiles et des plus savants théologiens, « *accitis undequaque viris in sacra doctrina disciplinaque ecclesiastica versatis,* » ont apporté, chacun, successivement, leurs soins et leur expérience à la rédaction de ce Rituel. Il a été fait, comme il est dit dans la teneur d'une lettre du pape Paul V, pour corriger les erreurs, pour mettre l'ordre à la place du désordre, pour ôter les choses inutiles et rétablir celles qui étaient nécessaires, afin que l'Église catholique ne fût pas troublée dans l'unité de sa foi, et que, partout, on usât des mêmes chants et des mêmes prières, « *unum psallendi et orandi ordinem.* » Les préceptes donnés aux clercs pour l'administration des sacrements tiennent dans cet ouvrage, cela va sans dire, une place importante; on y remarque un esprit de sagesse et de discrétion qui ne laisse point de prise aux railleries ou aux attaques « des libertins. » Il est facile de voir, qu'en face de la Réforme, l'Église s'est observée et s'est recueillie; je ne crois pas qu'un homme de bonne foi trouve quelque chose à reprendre aux conseils, aux recommandations que l'on adresse aux confesseurs, aux prêtres qui visitent les malades. C'est sérieusement et religieusement que l'on fait intervenir Dieu

dans le commerce et la société des hommes. De tous les chapitres qui composent ce Rituel, un seul peut-être sent quelque peu le temps passé, celui qui est intitulé : « *De exorcisandis obsessis a Dœmonio.* » Mais il faut s'entourer de tant de précautions pour reconnaître un obsédé, on exige tant de signes et de preuves manifestes de la présence du *Mauvais*, que le cas doit être introuvable. Il y a encore, il y aura toujours des fous de toute espèce, il n'y a plus *d'énergumènes.*

A la suite de ce Rituel, auquel mit la dernière main Benoit XIV, le pape tolérant par excellence, ennemi seulement des thaumaturges et des visionnaires, vient un supplément destiné plus spécialement au diocèse de Rouen. La partie la plus curieuse est celle qui donne les formules des bénédictions autorisées par la Congrégation des Rites. Ces bénédictions sont très populaires dans la Normandie, surtout celles des navires, des calvaires et des enfants. Cette dernière a lieu dans chaque paroisse, le dimanche ou le lundi de Pâques : on n'a pas besoin d'être un catholique fervent, il suffit seulement d'avoir du cœur, pour comprendre, ce jour-là, la beauté du Psaume « *Laudate, pueri, Dominum,* » quand il retentit sous la voûte des hautes cathédrales ou dans une simple église de village.

A. DELBOULLE.

VARIÉTÉS

Lettre d'Ansse de Villoison à D. Wyttenbach.

(B. N. Nouv. acq. lat. 168, f°s 81 et 82).

A Paris, rue de Bièvre n° 22, ce 13 juillet 1800.

Monsieur et cher ami,

Votre eloge de notre savant ami Ruhnkenius [1], que je pleurerai sans cesse, est un chef-d'œuvre de sensibilité, de gout, d'erudition et de critique, parfaitement bien écrit, il fait autant d'honneur, Monsieur, à votre cœur qu'à votre esprit, et montre votre sensibilité profonde, comme l'étendue de vos connoissances, la pureté de votre style, et votre belle ame. Vous avez surpassé infiniment, et c'est tout dire, l'eloge que notre respectable ami avoit fait d'Hemsterhusius [2], et vous avez composé une vie beaucoup plus intéressante et instructive. Recevez, Monsieur et cher ami, tous mes remercimens de la maniere si flatteuse et si obligeante dont vous vous êtes exprimé sur mon compte, et de l'attention dont vous m'avez honoré. A ces traits je reconnois mon ancien ami.

1. *Vita Davidis Ruhnkenii, auctore Daniele Wyttenbachio.* Leide et Amsterdam, 1799, in-8°; Leide, 1824, in-8°; Fribourg, 1846, in-8°.
2. *Ruhnkenius. Elogium Tiberii Hemsterhusii*, Leyde, 1768, in-8°.

J'ai prêté votre excellent éloge, qui fait en même temps le votre, à M. Chardon de la Rochette. Il s'est offert à en rendre compte dans le *Magasin Encyclopédique*, où vous verrez de temps en temps quelques articles de ma façon [1]. Il a du vous écrire, ou vous écrira incessamment. J'avais écrit il y a déja assez longtemps à M. Luchtmans de Leyde pour le prier de me fournir, et de m'envoyer avec la note du prix que je lui ferai tenir sur le champ les *Acta-litteraria Societatis Rheno-Trajectinae*, tous les volumes qui en ont paru jusqu'à ce jour. Comptant sur votre ancienne amitié, je l'avais prié de vous demander pour moi un Exemplaire de votre excellente Edition de Plutarque et au neveu de feu Mr Bernard un Exemplaire de son Edition du Médecin Nonnius *(sic)* [2]. J'avais envoyé à mon ami feu M. Bernard quelques notes pour cette Edition, et je lui avois fait avoir la collation des mss. grecs par M. Corai. Le neveu de Mr Bernard m'avoit écrit dans le temps de la terreur pour me faire part de la mort de ce grand critique. Je n'ai pas pu lui répondre, parce que c'étoit dans un moment où toute lettre en pays étranger suffisoit pour rendre suspect, et de suite faire arrêter, et peut-être même guillotiner. L'ignorance de ceux qui décachetoient les lettres étoit alors telle, qu'une correspondance sur la littérature, où on auroit trouvé des mots grecs, auroit paru fort dangereuse, et auroit pu singulièrement compromettre. C'est ce que je vous prie de vouloir bien dire à Mr Bernard, en lui rappelant que feu Mr son oncle, dont la mémoire me sera toujours fort chère, m'avoit promis le premier exemplaire de son Nonnus *(sic)* par amitié, et par reconnaissance des notes et des variantes que je lui avois procurées. Si par hasard Mr Bernard le neveu ne jugeoit pas à propos d'acquitter cette dette, ou ce legs, de son oncle, d'après ce que vous lui aurez dit, ou écrit, vous voudrez bien prier Mrs Luchtmans de joindre un Nonnius de Mr Bernard aux *Acta Litteraria Societatis Rheno-Trajectinae*, de m'envoyer ces deux ouvrages par une occasion sure d'un Voyageur ou d'un Libraire, dont il me marqueroit l'adresse. Mrs Luchtmans mettroient *(sic)* la mienne sur le paquet très exactement d'Ansse de Villoison, rue de Bievre n° 22 (renvoi à côté) [3], et m'indiqueroit *(sic)* par sa lettre d'avis,

---

1. *Quo temporis spatio aliquot scripsit V. libellos Gallica lingua, in Millini Horreo Encyclopaedentico, ni fallimur, editos..... (Wyttenbach, Bibl. Crit.* P. xi, p. 127, sqq. et *Opuscula*, Leyde et Amsterdam, 1821, t. II, p. 78).

2. *Bernard* (Jean-Etienne), médecin et philosophe allemand, d'origine française (1718-1793). L'ouvrage dont il est ici question, a pour titre : « *Theophrasti Nonni epitome de Curatione morborum, graece et latine : ope codicum manuscriptorum recensuit, notasque adjecit*..... Gotha et Amsterdam (1794 et 1795), 2 vol. in-4°.

3. Voici ce renvoi :

« Je vous prie aussi, Monsieur, et cher ami, de tâcher de me trouver, le plus tôt possible, ou faire trouver, et m'envoyer par Mrs Luchtmans, un livre intitulé, *Entretiens sur les différentes méthodes d'expliquer l'écriture, de ceux qu'on appelle Cocceiens et Voëtiens dans les provinces Unies, avec un portrait des Hébraïsans*, et de leurs erreurs. Amsterdam, 1707, in-12 de 417 pages. J'aurois grand besoin de

la personne à laquelle je remettrois cet argent, ainsi que ce que Mr Quatremaire dont je lui ai procuré la connoissance, lui redoit pour le *Castelli Lexicon* [1]. Vous pourriez profiter de cette occasion pour m'envoyer votre Plutarque [2]. Je brûle d'envie de posséder ce bel ouvrage. Je vous prie de ne pas oublier de lire cet article (et la note d'à côté, le renvoi) à Mrs Luchtmans, après avoir reçu la réponse de Mr Bernard le neveu. Mille pardons de la peine que je vous donne, cher et ancien ami. On m'a dit que vous aviez eu la bonté de témoigner des inquiétudes sur mon sort dans la préface de votre Plutarque :

Vivo equidem, vitamque extrema per omnia duco.

La révolution m'a presque entièrement ruiné. Seul héritier de toute ma famille, je commençois depuis quelque temps à jouir d'environ vingt quatre mille livres de rente, placées sur la Nation, et sur des particuliers qui m'ont remboursé en papier ; ainsi j'ai perdu la plus grande partie de ma fortune, et je le regrette mille fois moins que la facilité de me livrer sans partage à la littérature grecque ma passion dominante, et à mon ouvrage sur la Grèce ancienne et moderne dont je m'occupe depuis mon retour du Levant, et pour lequel j'ai déja fait d'immenses recherches. Voila en peu de mots, cher ami, mon Histoire. Vous avez su dans le temps que j'avais eu le malheur de perdre ma mère et ma femme que j'aimois tendrement, deux oncles, ensuite mon bien. J'ai passé sept ans dans la Bibliothèque d'Orléans sans en sortir [3], mainte-

---

ce livre qui est de Joncourt, ministre de l'Eglise Wallonne à la Haye, et qui doit être commun en Hollande. »

Pierre *de Joncourt*, né à Clermont en Beauvoisis, vers le milieu du XVII[e] siècle, mort à la Haye en 1725. Voici le titre exact de l'ouvrage dont parle ici Villoison : *Entretiens sur les différentes Méthodes d'expliquer l'Ecriture et de prêcher de ceux qu'on appelle Coccéiens et Voétiens dans les Provinces-Unies, où l'on voit quel tempérament on doit apporter dans l'explication des types, des allégories, des périodes, des prophéties, et d'autres choses de ce genre, avec un portrait des hébraïsants et de leurs erreurs.* Amsterdam, 1707, in-12.

1. Edmond *Castell*, orientaliste anglais (1603 ou 1606-1685) : « *Lexicon heptaglotton, hebraïcum, chaldaicum, syriacum, samaritanum, aethiopicum, arabicum conjunctim, et persicum separatim, cui accessit brevis et harmonica grammaticae omnium praecedentium linguarum delineatio.* » Londres, 1669, et, avec un titre nouveau, 1686, 2 vol. in-fol.

2. *Moralia* de Plutarque, Oxford, 1795-1802, 5 vol. in-4°, gr. et pet. in-8°, auxquels il faut ajouter *Animadversiones ; — ibid.*, 1810-21, 3 vol. in-8°, et *Index graecitatis ; — ibid.*, 1830, 2 vol. in-8° ; — cette édition a été réimprimée à Leipzig, 1829, 6 vol. in-16, et à Paris, 1841-1855, 5 vol. gr. in-8° dans l'édition de Plutarque de Dübner.

3. Etienne Quatremère, dont il est parlé dans notre lettre et qui fut l'élève de Villoison, écrit *(Nouv. Biogr. Univ.)* : « Un décret de la Convention ayant expulsé de Paris tous les nobles, sans exception, Villoison fut obligé de fuir la capitale, et alla chercher un asile dans la ville d'Orléans. Là, comme on sait, se trouve une bibliothèque remarquable, composée en partie de celle de Prousteau, et qui renferme, entre autres trésors littéraires, les livres de Henri et Adrien de Valois, couverts de notes manuscrites des deux doctes frères. Villoison prit possession de cette bibliothèque, qui était alors complètement abandonnée, et se dit à lui-même :

Ce temple est mon pays, je n'en connais point d'autre.

nant me voilà de retour à Paris [1]. Et vous, cher ami, donnez moi des nouvelles de votre situation dans le plus grand détail. Vous savez le vif intérêt que je prends à tout ce qui vous regarde. J'espère que vous n'êtes pas marié : Τῷ σοφῷ οὐ γαμητέον. Τῷ σοφῷ οὐ πολιτευτέον [2]. Il faut présenter le moins qu'on peut de surface aux coups de la fortune, et se renfermer exclusivement dans la littérature grecque. Telle est la maxime que j'ai constamment suivie. Aimez toujours votre meilleur ami et sincère admirateur d'Ansse de Villoison.

CHRONIQUE

FRANCE. — A partir du premier trimestre de 1888 les publications de l'Association pour l'avancement des études grecques vont subir une transformation complète. Au lieu du volume compact qui paraissait en une fois, à la fin de l'année, l'Association publiera désormais une Revue trimestrielle intitulée *Revue des études grecques*, de 8 à 10 feuilles in-8°. Conformément à son titre, cette Revue embrassera dans son programme *tout ce qui touche à la Grèce ancienne, médiévale ou moderne*, philologie, archéologie, histoire, littérature, état économique et social. Chaque numéro comprendra quatre parties : 1° articles de fond; 2° mélanges et documents; 3° comptes-

---

Le bibliothécaire lui avait remis la clef de l'établissement confié à ses soins. Chaque matin, de bonne heure, Villoison entrait dans les salles désertes de la bibliothèque, s'y installait comme s'il avait été chez lui, et y restait sans interruption jusqu'à la nuit close..... Pour apprécier le courage que déploya Villoison dans ses explorations, il faut se rappeler qu'il passa dans la bibliothèque d'Orléans les journées de l'hiver terrible de 1794-5, le plus rigoureux de tous ceux dont la France a gardé la mémoire. »

1. « ... *Reversus V. Parisios, mox anno 1784 majus iter Constantinopolim et in Graeciam suscepit : iisque perlustratis, multarum rerum nemini antea animadversarum cognitione auctus, in patriam rediit a. 1787. Proximo anno editio Iliadis.... prodiit Venetiae; ipse gravissimum luctum suscepit obitu uxoris, nullis relictis natis, quacum per undecim annos conjunctus fuerat. — Hucusque, rerum ejus testes, habeo epistolas ab ipso ad me scriptas. Secuta sunt tempora sanguinolenta et optimo cuique perniciosa. Horum initio, anno 1790, ut homo nobilis et popularium insidiis petitus, voluntario exilio sese aggregavit nobilitati Confluentiam profugae. Mox has partes improbans, Parisios redux, incidit in medium belli civilis incendium et proscriptionis terrorem. Cui se subducens, in Aurelianorum urbem concessit, ibique septem annos occulte vixit in Literarum studiis, bibliothecam fratrum Valesiorum, Henrici et Hadriani, tractans, eorumque adversaria excerpens. Denique sedatis rebus Parisios rediit, parva patrimonii parte velut ex naufragio servata; sperati annui vectigalis viginti et quatuor millium librarum, non nisi sextante.....* » (*Bibl. Crit.* Pars XI, p. 127, sqq., et *Opuscula*, t. II, p. 77-78.)

2. Ruhnken écrivait à Wyttenbach en 1785 : « *De uxoris ducendae consilio, quod cum maxime agitas, quo diligentius cogito, eo magis Te ab eo deterreo. Si indolem Tuam tot annorum familiari consuetudine recte perspexi, videtur simillima esse ingenio* Rudolphi Agricolae, *de quo vide Ballium* (*Bayle*) *in Lex. Hist. et Crit. Quae igitur illum rationes, eaedem Te, si bene et tranquille vis vivere, a matrimonio ineundo revocare debent.* » (Cf. *Mahne, Vita Wyttenbachii*, Gand, 1823, in-8°, page 237.) Ce qui n'empêcha pas Wyttenbach d'épouser sa nièce.

rendus critiques ; 4° chronique. Cette dernière partie tiendra le public français au courant de toutes les découvertes archéologiques nouvelles, du mouvement des académies et des universités, etc. ; ce sera la partie *actuelle*, l'élément d'information immédiate qui manquait à l'ancien Annuaire. Dès à présent, la rédaction accueillera avec plaisir tous les renseignements *précis* et *documentés*. Le rédacteur en chef de la *Revue* est notre collaborateur M. Théodore REINACH qui recevra les communications au bureau de la Revue (chez M. Leroux, éditeur), *tous les jeudis de 4 à 5 heures.*

— Le fascicule III du *Recueil d'Archéologie Orientale*, par M. CLERMONT-GANNEAU, contient les mémoires suivants, accompagnés d'une planche héliographique et de cinq gravures dans le texte : *Segor, Gomorrhe et Sodome* (suite et fin). — *Le mot* CHILLEK « sauver » *en phénicien et dans l'arabe vulgaire.* — *Le sceau d'Abdhadad.* — *Inscription funéraire de Qalonié (environs de Jérusalem).* — *Pégase et* Πήγνυμι. — *Reseph-Heç ou Resouph-Houç et Apollon-Agyieus.* — *Quatre noms gréco-phéniciens.* — *La suppression des nasales dans l'écriture cypriote.* — *Explication d'un passage de l'inscription bilingue de Tamassos.* — *Une pierre milliaire arabe de Palestine du 1er siècle de l'Hégire.* — *Inscription du calife El-Mahdi relatant la construction de la mosquée d'Ascalon en l'an 155 de l'Hégire.* — *Explication d'un passage du traité conclu entre le sultan Qelâoûn et les Génois.* — *Le clichage des estampages* — *Caesar et le nom punique de l'éléphant.* — *Esculape et les chiens sacrés.* — *Une intaille bilingue égypto-araméenne.*

— M. Charles JORET vient d'enrichir d'un livre nouveau la série de ses travaux sur les patois normands (*Flore populaire de Normandie.* Maisonneuve, vol. in-8° de LXXXVIII-238 pages). La préface est un résumé intéressant et d'agréable lecture des divers travaux qu'a inspirés dans l'antiquité, au moyen âge et dans les temps modernes la nomenclature des plantes, et l'on y trouve plus d'un fait qui intéresse la lexicographie française. La *Flore* donne la liste des plantes indigènes ou naturalisées de la Normandie, classées d'après la nomenclature botanique, avec l'indication, pour chaque espèce, de tous les noms populaires, recueillis sur place par l'auteur ou ses correspondants ; — car l'ouvrage est fait sur les lieux et n'est pas une compilation de dictionnaires spéciaux. M. Joret suit le plan adopté par l'auteur de cette incomparable *Faune populaire de la France*, publiée chez le même éditeur. Mais son œuvre, plus restreinte, il est vrai, a sur celle de M. Eugène Rolland, l'avantage d'offrir dans un index alphabétique tous les noms vulgaires cités dans la *Flore*. Cet index, de près de *soixante pages à deux colonnes*, qui présente d'une façon commode pour les linguistes, les richesses éparses de la *Flore*, est une précieuse contribution à la lexicologie française, qui intéressera grandement les étymologistes. Signalons encore un *appendice* (pages 239-278), qui donne la liste, d'une richesse extraordinaire, des noms des pommes et des poires à pressoir. Ce n'est pas en vain qu'on est au pays du cidre. — A. D.

— La librairie Thorin met en vente, à cent vingt exemplaires seulement, le *Mystère de sainte Barbe*, tragédie bretonne, texte de 1557, publié avec traduction française, introduction et dictionnaire étymologique du breton moyen, par M. Emile ERNAULT, professeur à la Faculté des lettres de Poitiers. (Un vol. in-4°, 24 fr.).

— Le « Recueil de voyages et de documents pour servir à l'histoire de la géographie depuis le XIIIe jusqu'à la fin du XVIe siècle » (Leroux) doit s'augmenter prochainement de deux volumes nouveaux, le IXe, *Voyages de Varthema*, et le Xe, *Voyages d'Orderic de Pordenone.*

— M. SCHEFER doit publier prochainement l'Histoire de l'ambassade de France à Constantinople, par le marquis de Bonac.

— M. de Maulde prépare une *Histoire de Louis II d'Orléans* (plus tard le roi Louis XII), et pour la « Société de l'histoire de France » le premier volume d'une édition critique du chroniqueur Jean d'Auton.

— M. Delaborde travaille à une étude sur l'expédition de Charles VIII en Italie.

— Vient de paraître à la librairie Dupret (Paris, rue de Médicis, 3) « *Rabelais légiste, Testament de Cuspidius et Contrat de vente de Culita*, traduits avec des éclaircissements et des notes et publiés pour la première fois d'après l'édition de Rabelais » (in-24°, 50 et xviii p., avec deux fac-similés, 2 fr. 50), par Arthur Heulhard.

— La « Société des études historiques » décernera en 1888 un prix à l'auteur de la meilleure *Histoire de la Compagnie des Indes* (1719-1770).

— M. Stein a publié sous le titre *La presse locale à Montargis au* xviii*e* *siècle* (Orléans, Herluison. In-8°, 29 p.), une brochure où il analyse et cite de nombreux passages *des Affiches de Montargis ou Journal du Gatinais*. Cette feuille, dont le premier numéro parut le 19 janvier 1780, est, comme dit M. S., un « mémoire impartial des faits et gestes qui s'accomplissaient dans une petite ville de province à la veille et pendant toute la durée de la Révolution ». On remarquera, dans le travail de M. Stein, ce qui concerne les adjudications de biens nationaux, les fêtes patriotiques et les autres évènements locaux.

— Nous annoncions récemment l'ouvrage de lady Blennerhassett, née comtesse Leyden, *Frau von Staël, ihre Freunde und ihre Bedeutung in Politik und Literatur*. On nous dit qu'une traduction française de cet ouvrage paraîtra l'année prochaine chez l'éditeur Westhausser.

— Le volume de M. Alfred Duquet, *Les derniers jours de l'armée du Rhin*, n'a pas tardé à suivre son aîné « Les grandes batailles de Metz ». Il comprend sept chapitres : I. *Avant Noisseville;* II. *Bataille de Noisseville;* III. *Une phase du blocus ;* IV. *Derniers combats, Régnier-Bourbaki ;* V. *L'agonie;* VI. *La capitulation;* VII. *Le procès de Trianon.* Comme le précédent, ce volume, sur lequel nous reviendrons, est suivi de pièces justificatives et d'une table des auteurs et documents consultés. (Paris, Charpentier. In-8°, viii et 359 p. 3 fr. 50.)

— La librairie Félix Alcan vient de faire paraître *Pour l'histoire de la science hellène (de Thalès à Empédocle)*, par M. Paul Tannery (1 vol. in-8°, 7 fr. 50) et *Les sceptiques grecs*, par M. Victor Brochard (ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques, prix Victor Cousin, et imprimé à l'Imprimerie nationale, 1 vol. in-8°, 8 fr.) La même librairie annonce, pour paraître, au 1er mars de l'année prochaine, une traduction de la *Critique de la raison pratique*, de Kant, par M. Picavet. Sont également sous presse, pour paraître dans un délai prochain *Le monde comme volonté et comme représentation*, de Schopenhauer, traduit par M. A. Burdeau (3 vols.) et *La mimique et la physiognomonie*, de Piderit, traduit par M. A. Girot.

— M. Ernest Lavisse a réuni, sous le titre d'*Essais sur l'Allemagne impériale* (Paris, Hachette. In-8°, xxviii et 345 p. 3 fr. 50), des études qu'il avait publiées à intervalles inégaux dans la « Revue des Deux-Mondes ». Le premier de ces Essais, *L'invasion dans le département de l'Aisne* (p. 1-98), raconte l'entrée des Prussiens à Laon, le siège de Soissons et celui de La Fère, la défense de Saint-Quentin, la formation et les combats de l'armée du Nord dont l'histoire est « un glorieux épisode dans cette triste guerre », enfin les rigueurs de l'administration allemande dans le département de l'Aisne après l'armistice et la paix; signalons en passant, à la fin de cette remarquable étude, une foule de détails curieux puisés dans les documents de l'époque et de fines réflexions sur l'armée allemande. Les autres chapitres du vo-

lume énumèrent les embarras de la vie politique en Allemagne : *Une visite au parlement* (p. 99-130) ; *Les partis socialistes en Allemagne* (p. 131-165) ; *Les élections au parlement d'Allemagne* (p. 167-196 ; élections de 1874) ; *L'émigration allemande* (p. 197-216) ; *La crise économique en Allemagne* (p. 217-257) ; *Notes prises dans une excursion en Allemagne* (p. 259-287) ; *L'état politique de l'Allemagne* (p. 289-345). Citons encore, outre ces études dont la matière est trop récente et trop « actuelle » pour que la *Revue* y insiste plus longuement, l'*Avant-propos* où M. Lavisse montre la guerre certaine, et quelle que soit l'issue du duel, la chute du système politique qui régit l'Europe depuis trois siècles, la fin du système des grandes puissances.

— Le *Nouveau dictionnaire classique illustré* que notre collaborateur A. Gazier vient de publier à la librairie Colin (788 pages sur deux colonnes, 2 fr. 50) est absolument « nouveau » en son genre. Il contient tous les termes de la langue courante, donne de brèves et suffisantes indications d'histoire, de biographie, de géographie, distingue les mots les uns des autres en recourant le mieux possible aux équivalents et en signalant et les synonymes et les contraires, cite les étymologies les plus simples et les plus utiles, explique les locutions les plus usitées. Sous la rubrique générale « *encyclopédie* » (à peu près mille articles) se trouvent des renseignements sur les choses de la vie pratique. Des gravures (au nombre de 700, dont 70 figures d'ensemble très instructives, voir les mots *bœuf, château, église, navire, squelette*, etc.) et 19 cartes, formant à elles seules un petit atlas, constituent peut-être la partie la plus neuve de l'ouvrage. Ajoutons que les caractères gras sont employés pour les noms propres, les lettres penchées dites égyptiennes pour les locutions, les lettres italiques pour les exemples. M. Gazier a raison de « présenter avec confiance ce petit dictionnaire au public studieux ».

— Signalons encore parmi les nouvelles publications une *Etude sur la conjuration de Catilina, de Salluste*, par C. Thiaucourt (Hachette, 3 fr.) ; une *Histoire de Jules César, guerre civile*, par le colonel Stoffel (Plon. L'ouvrage, qui fait suite à l'« Histoire de Jules César », de Napoléon III, forme deux volumes in-4°, d'un total de 850 p., imprimés à l'Imprimerie nationale, et un atlas de 26 planches ; 100 fr.) ; la publication, d'après les manuscrits autographes conservés à Séville dans la Bibliothèque Colombine, du premier volume, *Viage de Sannio*, des *poèmes inédits de Jean de la Cueva*, par F. A. Wulff (Velter, in-8°, 164 p. 8 fr.) ; le *Journal* de Papillon de La Ferté, intendant et contrôleur de l'argenterie, menus-plaisirs et affaires de la chambre du roi, 1756-1780, avec une introduction et des notes par M. Ernest Boysse (Ollendorff. In-8°, 7 fr. 50) ; le premier volume des *Mémoires et correspondances du comte de Villèle* (Perrin. 7 fr. 50) ; l'*Histoire des sources du droit canonique*, par M. Ad. Tardif (Picard. In-8°, 410 p. 8 fr.) ; le tome deuxième du *Catalogue des livres* composant la bibliothèque de feu le baron James de Rothschild, rédigé par M. Emile Picot (Morgand. In-8°, 50 fr. ; un troisième volume, comprenant la fin du catalogue et des tables très copieuses, paraîtra prochainement) ; *Recherches anthropologiques dans le Caucase*, par M. Ernest Chantre (Reinwald. 5 vols. in-4°, 300 fr.)

— En préparation, pour paraître prochainement, la *Vie et la Correspondance de Charles Darwin*, publiées par son fils, M. Francis Darwin, traduit de l'anglais par Henry C. de Varigny (Reinwald. 2 vols in-8°, 20 fr.).

— Voici le sommaire du n° 4 (première année) de la *Revue d'histoire diplomatique* : Funck-Brentano, Le droit naturel au XVIIe siècle, Pascal et Domat, Puffendorf ; — duc de Broglie, Lettres de Louis XV au comte de Coigny, 1737-1745 ; — comte Bernard d'Harcourt, Négociations relatives à un projet d'établissement

colonial français en 1845; — PINGAUD, Jean de Bry et Joseph Bonaparte; — GEFFROY, Origines de la diplomatie, les plus anciens traités dans l'antiquité grecque; — ROTHAN, L'Allemagne au lendemain de la guerre de 1886; — THUASNE, Traité entre Charles VIII et la république de Florence (1494).

ALLEMAGNE. — Un nouvel ouvrage de M. Th. NŒLDEKE, le professeur de Strasbourg : *Aufsætze zur persichen Geschichte* (Leipzig, Weigel. In-8°, 4 mark); nous en parlerons prochainement.

— On annonce l'apparition prochaine d'une nouvelle revue bibliographique orientale, qui sera dirigée par M. Aug. MÜLLER, de Kœnigsberg, et paraîtra chez l'éditeur Reuther, de Berlin. Elle a pour titre *Orientalische Bibliographie*, et pour principaux collaborateurs MM. A. Bezzenberger, J. Müller, H. L. Strack, C. Vollers. Elle paraît quatre fois par an (prix de l'abonnement annuel : 6 mark). Elle comprendra « tout ce qui se rapporte aux peuples, à la religion, aux mœurs et aux usages, à la langue, à la littérature et à l'histoire des peuples de l'Asie, de l'Océanie et de l'Afrique. »

— M. Alfred de DOMASZEWSKI a fait paraître à la librairie Hirzel (Leipzig. In-8°, 2 mark 80), avec commentaire, le *Liber de munitionibus castrorum*, d'Hygin.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 11 novembre 1887.

M. Wallon, secrétaire perpétuel, donne lecture d'une lettre par laquelle M. R. de Lasteyrie retire sa candidature.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, l'Académie procède à l'élection d'un membre ordinaire, en remplacement de M. Benoist, et d'un membre libre, en remplacement de M. Desnoyers. Le scrutin donne les résultats suivants :

1° Pour le fauteuil de M. Benoist :

	1er tour.	2e tour.
M. Anatole de Barthélemy.....	18 voix.	21 voix.
M. Clermont-Ganneau........	10 —	8 —
M. l'abbé L. Duchesne.........	8 —	7 —

2° Pour le fauteuil de M. Desnoyers :

	1er tour.	2e tour.	3e tour.
M. Célestin Port..............	11 voix.	19 voix.	23 voix.
M. Joachim Menant...........	10 —	13 —	16 —
M. E.-T. Hamy...............	11 —	9 —	3 —
M. Emile Picot...............	7 —	1 —	
M. Félix Robiou.............	2 —		
M. Auguste Vitu.............	1 —		

MM. A. de Barthélemy et C. Port sont élus.

M. Gaston Paris lit un mémoire intitulé : *la Légende du mari à deux femmes*. Ce mémoire sera lu à la séance publique annuelle de l'Académie, vendredi 18 novembre; il sera imprimé et publié.

M. Foucart, directeur de l'École française d'Athènes, rend compte des fouilles commencées, sous la direction de M. Fougères, membre de l'École, à Mantinée. On a relevé le plan de l'enceinte de la ville ancienne, avec ses portes et ses tours, dégagé le théâtre et la scène, retrouvé l'emplacement de l'agora, de plusieurs portiques, etc. On a découvert un grand nombre d'inscriptions et de sculptures. Il faut signaler surtout, parmi ces dernières, de très beaux bas-reliefs, qui ornaient, selon Pausanias, la base d'une statue de Praxitèle, et qui représentent Marsyas et les muses. Les fouilles seront continuées l'année prochaine.

Ouvrages présentés : — par M. de Rozière : J.-Fr. BLADÉ, *Histoire du droit en Gascogne durant le haut moyen âge*; — par M. Delisle : R. DE LASTEYRIE, *Cartulaire général de Paris ou Recueil général de documents relatifs à l'histoire et à la topographie de Paris*, tome I, 528-1180 (un vol. gr. in-4°, de la collection de l'*Histoire générale de Paris*).

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 48 — 28 novembre — 1887

---

253. — **Aufsætze zur persischen Geschichte** von Th. Nœldeke. Leipzig, Weigel, 1887, vi-158 pp. in-8.

Ce volume contient l'original allemand de cinq articles relatifs à la Perse ancienne qui ont paru d'abord en anglais dans l'Encyclopédie britannique, la plupart à l'article *Persia*. Les deux premiers, les plus importants, sont une histoire sommaire de la Perse médique et achéménide et de la Perse Sassanide : la période intermédiaire est représentée dans l'Encyclopédie par l'admirable étude de Gutschmid sur les Parthes. Suivent trois courts articles sur Persépolis, les noms de *Perse* [1] et *Iran* et sur le Pehlvi [2].

Ces articles, quoique de forme populaire et déparés par les affectations de moraliste et de penseur familières à l'auteur, reposent, bien entendu, comme tous les travaux de M. Noeldeke, sur une étude directe et approfondie des sources, qui en fait un guide sûr pour les travailleurs de seconde main.

---

254. — **De compositione Theogoniæ Hesiodeæ**, thèse de doctorat, par Arthur Meyer. Berlin, 1887, 104 p. in-8.

La question de la composition de la *Théogonie*, souvent examinée par les critiques, a été résolue par eux dans des sens très différents. Les uns ont cherché à reconstituer la forme la plus ancienne du poème,

1. L'auteur explique heureusement l'ε de la forme Πέρσαι pour l'original *Pârsa*, par un ionisme (*Πηρσαι); cf. Mêdoi pour *Mâda* (cypriote Mâdoi); Ξέρξης pour Ξηρξης = *Kshayârshâ*.

2. Pag. 12 : « L'Avesta ne connait pas les Mages ». Comment l'auteur explique-t-il le zend *moghu-tbish*, l'ennemi du Mage (Pehlvi *man magû-gabrâan bishîd*).

celle sous laquelle il eût été digne d'Hésiode, l'émule d'Homère. Les autres affirment que ce travail est impossible de nos jours, soit parce que nos moyens d'information n'y suffisent pas, soit parce que, sous cette forme, le poème n'a jamais existé; ces derniers nient donc qu'Hésiode ait jamais écrit de *Théogonie*.

M. Meyer vient à son tour prendre position dans la question, en se rangeant à l'avis des premiers. Dans la *Théogonie*, telle que nous l'ont transmise les manuscrits, il faut voir un poème appartenant réellement à Hésiode, mais ce poème a été amplifié et développé par un interpolateur qui suivait un plan fixé à l'avance, voilà ce qu'a voulu démontrer l'auteur de l'opuscule qui nous occupe. D'après M. M., en effet, nous trouvons que d'une part quelqu'un a ajouté à la *Théogonie* différents fragments, dont le plus long et le plus important est la Titanomachie (v. 616-735), composée de morceaux de provenances diverses et dont aucun n'a jamais fait partie de la *Théogonie* primitive. D'autre part, l'on a ajouté des développements soit au préambule (1-115), soit à la conclusion (886-1023) du poème, et, selon toute vraisemblance, ces développements procèdent de la même main. Cela posé, M. M. estime qu'il y a lieu de croire que ces deux interpolateurs ne sont au fond qu'un seul et même personnage, qui a puisé dans les « catalogues » épiques la matières de ses amplifications. Seuls, les vers 736-880 et, de plus, quelques vers isolés appartiennent à un âge récent. Il y a donc un seul poète, auteur de la *Théogonie*, et un seul interpolateur. Le poète ne saurait être qu'Hésiode lui-même.

Pour terminer, M. Meyer examine trois passages des *Œuvres et des Jours*, la fable de Pandore, les deux *Eris*, les conseils relatifs à la navigation, et il les rattache aux parties de la *Théogonie* qu'il regarde comme originales. Il en tire confirmation de sa thèse.

Tel est ce travail ingénieux, dont les conclusions nous paraissent probantes, mais dont l'ordonnance et surtout le style laissent fort à désirer. L'exécution matérielle en est défectueuse. La feuille 3 (page 33 à 48) est complètement défigurée par des omissions et des transpositions de pages. M. Meyer aurait bien dû surveiller un peu mieux son imprimeur.

Emile Baudat.

---

255. — **La Commanderie et l'hôpital d'Ordiarp**, dépendance du monastère de Roncevaux, en Soule (Basses-Pyrénées). Etude historique sur les relations de l'Abbaye espagnole avec les diocèses d'Oloron, de Bayonne et de Pampelune, les Souverains de Navarre et les Rois de France, depuis le xiie siècle jusqu'au xixe, par M. l'abbé Dubarat, aumônier du Lycée de Pau.

Si l'on est en droit d'adresser un reproche à l'auteur de l'étude dont j'ai à rendre compte, ce n'est pas d'avoir négligé les pièces justificatives; les documents ont même pris dans cette publication une impor-

tance telle que l'ouvrage, en l'état où il a paru, est plutôt un recueil de textes (pp. 125-330) précédé d'une introduction (pp. 1-124), qu'une histoire proprement dite.

Ceci est d'ailleurs une simple constatation. Recueil ou histoire, il importe peu; l'essentiel est que le livre soit intéressant et sérieux, — et celui de M. Dubarat l'est assurément, surtout pour la période moderne. La partie la plus faible est, en effet, celle qui est consacrée aux premiers temps de la commanderie. On peut même se demander si l'auteur ne s'est pas trop hâté de prendre la plume et s'il n'a pas donné au public, sur un sujet imparfaitement étudié, des conclusions prématurées. La date de la fondation reste à déterminer; l'histoire de l'établissement à ses débuts est bien incomplète. Ne pourrait-on rien trouver de plus dans les grands ouvrages consacrés à la région? Je serais surpris que le P. Moret, que Yanguas, dans son *Diccionario de las antigüedades de Navarra*, qui n'est pas assez connu en France, n'aient rien dit au sujet d'Ordiarp.

Ce vague des renseignements qu'il a recueillis aurait dû peut-être amener M. D. à adopter un autre plan et des divisions différentes : l'incertitude continuelle des dates ne permettait guère de consacrer un paragraphe à chaque prieur. J'ajouterai que M. D. n'a pas suffisamment évité le défaut général des monographies et des études d'histoire locale : il s'est livré à des digressions à peu près inutiles sur les faits d'histoire générale et il a exagéré l'importance de son sujet et de ses héros, à qui il prodigue parfois les épithètes de célèbre et d'illustre. Ce n'est pas, comme le croit M. D., dans le seul but de régler les différends entre l'abbaye de Roncevaux et le chapitre de Bayonne qu'eurent lieu les conférences de Figuères; on pourra voir, par exemple, en jetant les yeux sur les articles 1368-1393 du fonds de l'Intendance du Roussillon (archives des Pyrénées-Orientales, série C) que nombre d'autres difficultés tout aussi graves y reçurent une solution.

J'ai relevé, trop consciencieusement peut-être, les imperfections du livre de M. Dubarat; ce que je ne puis dire, ce sont les détails intéressants, les traits de mœurs qui s'y trouvent : l'histoire de ce basque qui abat à coup de hache la chaire où prêchait l'évêque hérétique Gérard Roussel; celle du prêtre Clément de Jauréguiberry qui, furieux de ce que son curé refusait de lui laisser remplir les fonctions de sous-diacre, enferme les officiants dans la sacristie dont il emporte la clef, etc.

Je dois du moins signaler, parmi les pièces justificatives, des tableaux généalogiques où M. de Jaurgain a condensé les résultats de longues recherches sur ce pays de Béarn et de Navarre qu'il connaît si bien.

Auguste Brutails.

256. — **La Bibliothèque du Vatican au XVe siècle,** d'après des documents inédits. Contributions pour servir à l'histoire de l'humanisme, par Eugène Müntz, et Paul Fabre, anciens membres de l'Ecole française de Rome. Paris, Thorin, 1887, in-8 de viii-380 pages.

Les études sur l'humanisme, florissantes en Allemagne et en Italie, sont encore fort négligées chez nous, bien qu'elles soient la véritable introduction à toute l'histoire littéraire de la Renaissance. Nous pouvons du moins, grâce à M. Eugène Müntz, les considérer comme étant représentées en France; à côté de ses grands travaux sur l'Italie artistique du xive au xvie siècle, il a toujours réservé une place à l'examen des œuvres écrites; il s'est plu à montrer que la Renaissance des lettres est liée indissolublement à celle des arts, qu'elle la précède même d'ordinaire et en explique souvent les manifestations. Heureux est M. Müntz, qui peut embrasser sous ses deux faces l'ensemble du plus grand mouvement intellectuel qui se soit produit dans le monde.

Le livre de documents sur l'humanisme qu'il vient de publier en collaboration, sous ce titre *La Bibliothèque du Vatican au xve siècle*, ne sera pas un de ses moindres titres de savant. On aimerait qu'il en donnât beaucoup d'autres dans le même domaine, car l'œuvre est grande et les travailleurs font défaut sur plusieurs points. Le second des auteurs, M. Paul Fabre, ne sera malheureusement pas une recrue pour les études sur la Renaissance. Malgré les brillantes contributions qu'il leur apporte ici, il ne les a abordées qu'en passant, pour ainsi dire, et il est permis de craindre qu'il n'y revienne plus; d'importantes entreprises le réclament, et l'histoire ecclésiastique du moyen-âge compte beaucoup sur le jeune éditeur du *Liber censuum*. Examinons, en attendant, ce que contient le travail commun de ces deux anciens membres de l'Ecole de Rome, qui ont exploré, à dix ans de distance, les Archives et la Bibliothèque du Vatican.

Le plan du livre est fort simple : les auteurs se sont occupés des papes ayant régné de 1417 à 1503 (Martin V, Eugène IV, Nicolas V, Calixte III, Pie II, Paul II, Sixte IV, Innocent VIII, Alexandre VI); ils ont classé, sous chaque pontificat, les pièces d'archives, inventaires de manuscrits, documents, inédits ou non, relatifs à la bibliothèque pendant la période correspondante; ils ont relié le tout par un résumé placé en tête des diverses séries de pièces. Si l'on compare le petit nombre de renseignements déjà imprimés à la masse énorme d'inédit qu'apporte ce volume, on se rendra compte de l'importance documentaire d'un tel recueil, et on comprendra que, s'il n'épuise pas le sujet, il le renouvelle du moins de fond en comble. Les pièces les plus intéressantes sont l'inventaire d'Eugène IV, les inventaires de la collection latine et de la collection grecque de Nicolas V (celui-ci retrouvé par M. M. à la cathédrale de Vich), l'état de la collection de Sixte IV, et surtout, au point de vue spécial des études sur l'humanisme, le précieux registre de prêt de la Bibliothèque Vaticane, inauguré en 1475 par Platina et qui

se continue, avec peu de lacunes, jusqu'en 1487. On y voit quels personnages, clercs ou laïques, prélats ou simples copistes, empruntaient les manuscrits du Vatican, et quels livres faisaient l'objet de ces prêts à domicile, si libéralement accordés jusqu'au commencement du siècle suivant. Ce document, où tant de noms et de dates peuvent être relevés, n'occupe pas moins de trente pages d'un texte serré (pp. 269-298).

On n'a pas à insister ici sur les résultats généraux obtenus par ces patientes recherches, puisque M. M. a donné la primeur des plus intéressants aux lecteurs de la *Revue critique* (1886, II, pp. 282 sqq.). Rappelons seulement que si MM. M. et F. ont élevé un monument à la gloire des papes du xv[e] siècle, qui marchèrent presque tous à la tête de leur temps, ils ont réservé à Nicolas V la plus belle pierre; c'est au grand Thomas de Sarzane que revient en effet, à tous égards, le titre de fondateur de la Vaticane, honneur dont Sixte IV l'a trop longtemps frustré.

« Pour compléter cette histoire de la Vaticane au xv[e] siècle, dit M. M. dans la préface, il aurait fallu chercher à identifier les manuscrits cités dans nos inventaires avec les manuscrits qui figurent aujourd'hui dans la grande collection pontificale. » Ce travail n'a pas été fait; mais tous ceux qui ont poursuivi des recherches de ce genre, dans une bibliothèque dont ils n'avaient pas la libre disposition, comprendront les extrêmes difficultés d'une telle besogne et excuseront les auteurs d'avoir laissé aux fonctionnaires attachés à la Vaticane le soin d'entreprendre ces identifications. Au surplus, M. Fabre en a essayé un certain nombre et sa liste sera augmentée par chaque lecteur, suivant ses propres études. Signalons, pour notre part, l'identité du manuscrit d'Apulée, Végèce et Frontin, porté à l'inventaire de Nicolas V (p. 120), et du *Vat. 2193*, provenant de la bibliothèque de Pétrarque. (Cf. *Giorn. stor. della letter. ital.*, IX, pp. 406 sqq.)

Un livre fait de tant de détails, et où l'identification des noms de personne n'offre pas moins d'obstacle que l'identification des manuscrits, ne peut aller sans quelques inexactitudes. Voici les observations les plus utiles que nous suggère l'index alphabétique. — *Rali* désigne insuffisamment le copiste grec Démétrius Rhallès Cabacès (dont le nom est lu à tort Καβάνης, p. 288). — Jean Rhosos de Crète, autre copiste, a été oublié à l'index, sans doute parce qu'il n'a pas été reconnu dans Ἰωάννης ἱερεὺς ὁ ῥῶσος, qui figure dans un document de 1475 (p. 272). — Le *Messer Giovanni Andrea abate* mentionné comme copiste au service du pape, en 1459 (p. 127), pouvait être, avec grande vraisemblance, identifié avec le célèbre Giandrea de Bossi, dit *Andrea d'Aleria*, plus tard bibliothécaire de Sixte IV. — *Brentius (Andreas)* et *Patavinus (Brentius)* sont considérés à tort comme des personnages distincts. — C'est aussi un seul et même érudit qui paraît à l'index sous trois formes différentes : *Dionysiis (Giovanni Lorenzo de)*, *Laurentius (Johannes)*, *Lorenzo (Giovanni)*. Une erreur plus fâcheuse fait placer

cet humaniste dans la liste des préfets de la Vaticane, sous le nom de *J. L. Dionysio;* ce nom, qui serait, dans tous les cas, une désignation incomplète, n'a jamais été porté. Nous n'insistons pas ici, devant revenir prochainement sur Giovanni Lorenzi, de Venise, en latin *Johannes Laurentius de Venetiis* (origine paléographique, suivant nous, de la faute *de Dionysiis*). Une petite étude spéciale consacrée à ce bibliothécaire d'Innocent VIII complètera, sur un point tout à fait secondaire, un des chapitres de l'excellent livre de MM. Müntz et Fabre; d'autres travailleurs reprendront peut-être, à leur tour, quelques parties. Mais nos deux compatriotes ont eu le mérite d'ajouter beaucoup de détails neufs et importants à l'œuvre d'ensemble du grand historien de la Vaticane en notre siècle, M. de Rossi; ils sont les premiers à offrir un tableau, consciencieux et complet, des anciens fonds de manuscrits réunis par les papes de la Renaissance, et leur nom demeurera attaché à cette collection à jamais célèbre, dont ils ont raconté les origines.

P. de Nolhac.

— *P.-S.* Les lecteurs de la *Revue* connaissent déjà, par le compte-rendu de M. Tamizey de Larroque [1], un autre travail de M. M., intitulé *La Bibliothèque du Vatican au* XVIe *siècle,* et paru un peu avant celui dont nous venons de parler, avec la date de 1886. Ce curieux petit volume prend l'histoire de la Vaticane au règne de Jules II, et la conduit jusqu'à celui de Paul III inclusivement; il forme donc la suite naturelle du précédent et embrasse la première moitié du siècle, de 1503 à 1549. Parmi des notes recueillies par nous à Rome sur l'histoire de la Vaticane pendant la seconde moitié du XVIe siècle, nous trouvons la description d'un document relatif à la fin du règne de Paul III et à celui de son successeur, qui sera joint utilement à ceux qu'apporte en si grand nombre M. Müntz. C'est un manuscrit de 54 ff. contenant les comptes du savant cardinal-bibliothécaire Marcello Cervini, élu pape en 1555, sous le nom de Marcel II. Le titre est ainsi conçu : *Libro dove si registrano tutti i mandati che si faranno dal R*mo *Santa-Croce de denari che si pagaranno per conto della Libreria Apostolica, cominciando a dì 28 d'ottobre 1548.* La formule ordinaire des mandats est analogue à celle-ci (f. 1) : *R*do *mons. di Como, piacciavi far pagare da M. Piergiovanni Aleotto guardarobba di S. S*tà *a Emanuele scrittor di libri greci scudi sei et julii otto, quali sonno per un resto di la scrittura d'un libro greco de re militari chiamato Onosandro con altri authori di la medema faculta, qual libro si è fatto scrivare in Libraria Apostolica. Di casa alli 27 di nov. 1548.* — Δ *6* — *J 8* [2]. Les principaux copistes grecs employés par l'administra-

1. *R. C.*, 1887, I, p. 88.

2. Le même copiste avait déjà reçu dix écus le mois précédent pour la première partie de son travail.

tion de la Vaticane, sous Cervini, sont cet *Emanuele greco* (dont le nom est Emmanuel Embenes de Monembasie [1]), Pietro greco (vraisemblablement Pierre Devaris [2]), Gianfrancesco di Candia, Giovanni Onorio [3]. On trouve le nom de tous les employés de la Vaticane, avec le chiffre de leurs appointements [4]; il y a aussi un index alphabétique de tous les créanciers de la Vaticane, copistes, relieurs, marchands de papiers, libraires, personnes achetant des livres au nom de la bibliothèque [5]. Faustus Sabeus a consigné plusieurs fois dans le registre les achats de livres qu'il a faits lui-même ou les dons qui sont venus enrichir les collections; c'est ainsi une sorte de livre d'entrées [6]. Le dernier payement porté sur ce document est du 4 avril 1555; quelques jours après le cardinal-bibliothécaire entrait au conclave, dont il sortait pape. En voilà assez pour montrer que son registre de comptabilité *(Vat. 3965)* ne doit pas être négligé par les futurs historiens de la Vaticane.

P. N.

---

257. — 1. **Une ville seigneuriale en 1789,** Saint-Amand-Montrond, par F. Dumonteil. Paris, Picard, 1887. In-8, 286 p.

2. **Un royaliste libéral en 1789,** Jean-Joseph Mounier, sa vie politique et ses écrits, par L. de Lanzac de Laborie. Paris, Plon, 1887. In-8, 341 p. 8 fr.

3. **La mission de Sémonville à Constantinople,** 1792-1793, documents réunis et commentés par Georges Grosjean. Paris, Charavay, 1887. In-8, 40 p. 2 fr.

4. **Papiers de Barthélemy,** ambassadeur de France en Suisse, 1792-1797, publiés par Jean Kaulek. I. Année 1792. Paris, Alcan, 1887. In-8, x et 520 p. 15 fr.

5. Sylvanecte (Madame Georges Graux), **Profils vendéens,** préface de Jules Simon. Paris, Plon, 1887. In-8, xv et 262 p. 3 fr. 50.

6. **Georges Cadoudal et la chouannerie,** par son neveu Georges de Cadoudal, portrait et carte. Paris, Plon, 1887. In-8, iii et 476 p. 8 fr.

7. **La Terreur sous le Directoire,** histoire de la persécution politique et religieuse après le coup d'état du 18 fructidor (14 septembre 1797), d'après

1. Cf. Müntz, p. 67, et Gardthausen, *Griechische Palæographie*, p. 320.

2. Cf. Nolhac, *La Bibliothèque de Fulvio Orsini*, p. 78 et *passim*.

3. Cf. Omont, *Fac-similés de mss. grecs des* xve *et* xvie *siècles*, n° 28, et Nolhac, *l. c.*, pp. 162-165.

4. Le savant latiniste Gabriele Faerno (et non *Fermo*, comme dit l'inexact Zanelli) figure depuis 1549, et Federico Rainaldi, depuis 1553. A propos de ce dernier custode, il y a, au f. 45, une note postérieure rappelant qu'il fut nommé, quand Faustus Sabeus résigna sa charge, et qu'il mourut le 2 sept. 1590; cette note, accompagnée d'un éloge touchant, est de la main de son propre frère, Domenico Rainaldi.

5. On aura même, si l'on y tient, le compte des dépenses les plus minimes, l'achat du papier, de l'encre et des couleurs pour l'usage de la bibliothèque, les sommes payées pour faire régler le papier, etc.

6. Cf. *Vat. 3963*. De Rossi, *La Biblioteca della Sede Apostolica*. Rome, 1884, p. 45.

les documents inédits, par Victor Pierre. Paris, Retaux-Bray, 1887. In-8, xxii et 481 p.

8. **Le pape Pie VII à Savone,** par H. Chotard. Paris, Plon, 1887. In-8, ix et 194 p. 3 fr, 50.

9. **Lés historiens fantaisistes.** M. Thiers, histoire du consulat et de l'empire (troisième volume), par le comte de Martel. Paris, Dentu, 1887. In-8, ix et 468 p. 5 fr.

1. — En étudiant les élections de 1789 en Berry, M. Dumonteil a reconnu que le régime seigneurial et l'organisation municipale de Saint-Amand méritaient une étude spéciale. Il a donc entrepris cette étude et y ajoute une foule d'autres renseignements, de façon à donner un aperçu général de la situation de cette ville à la fin de l'ancienne monarchie. Il expose d'abord quelles étaient les redevances seigneuriales, personnelles, foncières, ce qu'étaient les monopoles au profit du seigneur (fours banaux et étaux des bouchers), la redevance connue sous le nom de *bretolle* (treize pintes de vin payées par toute personne qui se remarie aux « garçons ignares et non lettrés »), et — comme contre-partie de la Bretolle, — la fondation de Nevers (obligation du seigneur de donner chaque année une dot de cinquante livres à deux jeunes filles pauvres et vertueuses). M. D. examine ensuite quelle part prend le seigneur à l'administration de la chose publique (nomination des officiers de justice et de police). Il fait l'historique de l'organisation municipale de Saint-Amand, retrace la composition des Assemblées de communauté, des Assemblées de collecte et du Corps municipal, donne des détails sur le budget de la ville. Les renseignements qu'il a recueillis sur l'instruction publique à Saint-Amand, sont malheureusement trop rares. Mais il a rassemblé nombre de particularités intéressantes sur les fonctionnaires royaux, sur le subdélégué, les officiers de l'Election, etc. Il énumère les habitants de Saint-Amand qui étaient exonérés du paiement de la taille et des impositions accessoires, expose l'assiette, le recouvrement, la qualité des impôts. La situation religieuse de la ville fait également l'objet d'un chapitre ; mais les documents sont trop peu nombreux pour que la paroisse de Saint-Amand, telle que la décrit M. D., puisse être prise comme type de l'organisation ecclésiastique d'autrefois. Citons enfin les pages relatives à la bourgeoisie de Saint-Amand, aux corporations d'arts et de métiers, à la division de la propriété ; M. D. prouve que les roturiers non privilégiés possédaient les douze vingtièmes du sol (p. 169-170). M. Dumonteil complète son enquête en reproduisant les cahiers dressés à Saint-Amand à l'époque des élections de 1789 ainsi que d'autres documents et notices sur la ville. Les renseignements qu'il nous fournit dans son consciencieux travail, ont été tirés des archives de Saint-Amand et de celles du Cher.

2. — M. de Lanzac de Laborie a consulté, non seulement l'*Eloge*

de Berriat-Saint-Prix, l'article de Lally-Tollendal dans la *Biographie* Michaud, la notice du fils du Constituant, mais les procès-verbaux de la commission intermédiaire des états du Dauphiné, un certain nombre de pièces aux archives nationales et les papiers de Mounier à la Bibliothèque municipale de Grenoble et à la Société éduenne d'Autun. Il retrace d'abord la jeunesse de son héros, son entrée dans la vie politique, son rôle dans ces délibérations de Vizille qui furent les véritables préliminaires de la Révolution et à l'assemblée de Romans, sa popularité dans cette province du Dauphiné vers laquelle se tournaient alors les regards de la France, le programme politique qu'il esquisse dans ses *Nouvelles observations sur les États généraux*. Puis il montre Mounier à l'Assemblée nationale; Mounier propose à ses collègues, au Jeu de paume, de ne pas se séparer avant d'avoir établi la constitution; il figure en tête de la liste des secrétaires; il rédige le rapport sur l'ordre du travail de la constitution; il compose ses *Considérations sur les gouvernements et principalement sur celui qui convient à la France*, opuscule presque oublié, mais qui mérite une mention spéciale dans l'histoire de la Révolution; il défend avec ardeur la dualité des chambres et le *veto* absolu; il est élu président de l'Assemblée et, au 5 octobre, s'efforce de déterminer Louis XVI à quitter Versailles pour Fontainebleau ou Rouen et à rallier les députés auprès de lui. On sait qu'après les journées d'octobre Mounier se retira en Dauphiné, puis donna sa démission de député, et enfin émigra. A la fin de son volume, M. L. de L. raconte les dernières années de Mounier, qui alla ouvrir au Belvédère, près de Weimar, un établissement d'éducation, revint en France dans l'année 1801, et se laissa nommer par Bonaparte préfet d'Ille-et-Vilaine, puis conseiller d'Etat. Il analyse les œuvres où l'ancien constituant apprécia les évènements auxquels il avait été mêlé un instant, les *Recherches sur les causes qui ont empêché les Français de devenir libres* [1]; *Adolphe*; *De l'influence attribuée aux philosophes, aux francs-maçons et aux illuminés sur la Révolution de France*. Le livre de M. L. de L. est consciencieux, attachant, bien ordonné. C'est peut-être moins une biographie qu'une étude politique. L'auteur n'a pas entièrement réussi à fixer les traits définitifs de la figure de Mounier. Il raconte moins la vie même de Mounier que les faits qui se sont passés de son temps, que les débats où il intervint. Enfin, il y a dans ces trois cent quarante pages, trop de réflexions, trop de considérations qui ralentissent le récit et qui plus d'une fois provoqueraient la discussion. Est-il bien certain, par exemple, qu'au 20 juin 1789, Mounier eut le tort de méconnaître le droit de dissolution qui appartenait à la couronne? Où ce droit était-il écrit? Est-il sûr que Mounier montra plus d'habileté politique que Malouet,

1. Il fallait dire, en passant, que les *Recherches* ont été traduites, avec « remarques et additions » par Fr. Gentz (*Entwicklung der Ursachen, welche Frankreich gehindert haben, zur Freiheit zu gelangen*. Berlin, 1795.)

Maury et Cazalès, en partant pour sa province après octobre? Ce que dit l'auteur de la déclaration de Pillnitz est-il bien exact? Croit-on que la médiation armée, proposée par Mounier, eût mieux réussi que l'invasion du royaume? N'aurait-il pas fallu citer sur le séjour de Mounier au Belvédère le témoignage de Gœthe [1], rappeler qu'il eut quelque influence sur Wieland et sur la rédaction du *Nouveau Mercure allemand?* Doit-on accorder tant d'importance à l'épithète, alors si banale, de *vertueux* que les contemporains ajoutaient au nom de Mounier? Le constituant a-t-il montré, en se détachant si tôt de la cause de la Révolution, autant de « fermeté » que nous le dit l'auteur? Mais on lira avec intérêt et profit les analyses et extraits des ouvrages de Mounier ainsi que la première partie du volume où M. Lanzac de Laborie nous montre son héros forçant en quelques semaines la renommée, assemblant et unissant par son éloquence les trois ordres du Dauphiné, organisant les élections de sa province et entrant aux Etats généraux avec un plan tout formé de monarchie libérale.

3. — M. Grosjean raconte avec détail la mission de Sémonville envoyé par Dumouriez à Constantinople en 1792. Il reproduit les instructions que le successeur de Dumouriez, Lebrun, rédigea pour Sémonville : « Pressentir la Porte sur la possibilité d'un projet d'alliance offensive et défensive entre la République française et l'Empire ottoman, dans lequel entreraient la Prusse, la Suède et la Pologne ». Il expose comment les représentants des puissances ennemies de la France, Acton, Knobelsdorf et autres, résolus d'empêcher à tout prix la reconnaissance de notre ministre, le dénoncèrent unanimement comme décidé à bouleverser la Turquie; comment Choiseul-Gouffier, que Sémonville venait remplacer, se joignit à la coalition de ses collègues et remit à la Porte des mémoires violents contre son successeur; comment Selim III, cédant à cette intrigue, refusa de recevoir Sémonville. Mais l'envoyé français ne devait pas arriver à Constantinople; devenu suspect à la suite d'une lettre découverte aux Tuileries, il fut rappelé par Lebrun, puis chargé d'une mission secrète pour Florence, arrêté, ainsi que Maret, sur le territoire des Grisons, et emprisonné à Mantoue. Cet épisode de l'histoire de la diplomatie révolutionnaire est raconté par M. Grosjean d'après les documents des Archives des affaires étrangères. Le travail fait honneur à son auteur, qui est étudiant à la Faculté des lettres en même temps qu'à la Faculté de droit [2].

1. *Campagne de France* (fin) où Gœthe associe son nom à celui de Jordan.

2. L'arrestation de Sémonville et de Maret est assez inexactement racontée. Ce n'est pas à Coire que les deux Français furent arrêtés; d'après les lettres de Cronthal et de Wilczek à Thugut, ils arrivèrent à Coire le 8 juillet, en partirent le 12, et furent arrêtés le 25 à Novate « le podestà de Traona, moyennant l'intelligence dans laquelle il vivait avec Pozzi (notaire criminel de Milan) depuis plusieurs semaines, nous a parfaitement bien servi, en livrant ces boutefeux entre nos mains » (Wilczek à Thugut, 28 juillet 1793, Zeissberg, *Quellen*, I, p. 155) « On vient, ajoute

4. — Le volume publié par M. Kaulek continue la troisième série des publications des Archives du ministère des affaires étrangères, celle de l'inventaire analytique de la correspondance politique. Un premier volume a déjà paru; il contenait la correspondance de nos ambassadeurs en Angleterre, Castillon et Marillac, de 1537 à 1542 [1]. Celui-ci commence la publication des papiers de Barthélemy, ambassadeur de France en Suisse, de 1792 à 1797. Ces papiers sont fort importants : pendant tout le cours de la Révolution, le corps helvétique ne rompit pas les relations diplomatiques avec la France; Barthélemy fut donc, de tous nos envoyés, celui qui entretint avec son gouvernement la correspondance la plus régulière et la plus continue; d'ailleurs placé au centre des informations, avisé, expérimenté, diplomate de profession, connaissant fort bien son Europe, plus propre qu'aucun de ses collègues à tenir agence d'informations; ce fut lui qui négocia les traités de Bâle en 1795, et M. K. le nomme, non sans raison, le véritable ministre des affaires étrangères de la République. Le volume que nous annonçons ne renferme que les papiers relatifs à l'année 1792. Il n'y est guère question que des rapports entre la France et la Suisse, mais ces rapports étaient passablement tendus, et les instructions que Delessart donne à Barthélemy, représentent sa mission comme très ardue et très pénible; les cantons sont pour la plupart « prévenus contre la nouvelle constitution française et alarmés de l'esprit de prosélytisme que manifestent des personnes qui font de cette constitution l'objet d'un culte religieux, qu'elles croient devoir propager sur tout le globe » (p. 5). Dès son arrivée, Barthélemy doit traiter l'affaire des soldats du régiment suisse de Chateauvieux qui viennent d'être élargis; il trouve partout un accueil froid et même hostile; il ne sait où se fixer et va de ville en ville « fuyant le grand jour, errant sur les extrémités de la Suisse ». A l'affaire de Chateauvieux succède l'affaire du régiment d'Ernest, et Barthélemy commence à craindre que l'état de Berne ne « s'empresse de faire des démarches auprès de la cour de Vienne ». Mais Dumouriez arrive au ministère, et il envoie à notre ambassadeur des instructions fières et précises : Barthélemy dira que les officiers du régiment d'Ernest manifestaient des sentiments contraires à la Révolution; il assistera à la diète helvétique, comme Sancy et Bassompierre qui, dans ces diètes extraordinaires, « ont électrisé les Suisses »; il aura 80,000 francs d'appointement, et 30,000 francs en sus pour se faire des partisans; il se fixera à Soleure « antique résidence des ambassadeurs de France »; il réclamera l'expulsion des émigrés; il annoncera l'occupation des gorges de Porentruy et du territoire de l'évêque de Bâle qui ne

---

Wilczek, de trancher le cours à beaucoup d'inconvénients qui auraient pu résulter de la mission surtout de Sémonville à Constantinople. » Disons encore que l'adresse de Marseille, du 23 mars 1793, en faveur de Sémonville, a été lue à la Convention dans la séance du 27.

1. Cp. *Revue critique*, 1886, n° 41, art. 237.

fait pas partie de la confédération et qui ne doit pas être abandonné aux troupes autrichiennes; il justifiera l'amnistie accordée aux soldats suisses de Chateauvieux en proclamant la souveraineté de la nation française et il sommera le corps helvétique de recommander à ses officiers le respect de nos lois et de notre gouvernement, la plus grande circonspection dans leur conduite et leurs discours, l'estime de la cocarde tricolore; on doit « se glorifier de porter les couleurs d'une nation libre » (p. 57-60; 74-78). Barthélemy suivit ces instructions, et il put bientôt écrire à Dumouriez que l'état des choses et des esprits avait changé : « La vigueur et la promptitude de nos démarches ont inspiré une crainte salutaire ». Mais Dumouriez tomba; le 20 juin, puis le 10 août eurent lieu; les Suisses de la garde furent massacrés, les régiments des cantons licenciés. Barthélemy se trouvait dans une situation de plus en plus difficile au milieu de ce « peuple suisse que les derniers évènements avaient prodigieusement irrité » (p. 258). Lebrun qui avait pris le portefeuille des affaires étrangères, lui envoya de nouvelles lettres de créance. Mais Barthélemy sentait le danger; il remontra au ministre que ces lettres le « feraient égorger », qu'elles étaient comme « teintes du sang des Suisses », qu'il ne pouvait les présenter avant la réunion de la Convention nationale (p. 272-276). Lebrun permit à notre envoyé de remettre ses lettres lorsqu'il le jugerait à propos. Dumouriez était intervenu; il avait écrit à Lebrun qu'il fallait se montrer libéral à l'égard des Suisses, « mettre de la justice et de l'honnêteté, surtout de la générosité dans la liquidation de la facture d'honneur qu'on avait à solder », favoriser secrètement la propagande à Berne et à Bâle (p. 253). On vit bientôt Winterthur célèbrer la victoire de Jemappes, Berne grâcier le jacobin Laharpe, Soleure chasser les émigrés, Zurich laisser les soldats du régiment de Steiner retourner aux drapeaux français, les anciens sujets de l'évêque de Bâle former la république de Rauracie. C'est à ce moment que Montesquiou faisait la facile conquête de la Savoie. Genève, craignant pour sa sûreté, demanda un secours de 1,600 hommes aux cantons de Berne, de Fribourg et de Zurich; puis, sur les protestations de Montesquiou, réduisit ce chiffre à 500 hommes qui seraient chargés de la police intérieure; Montesquiou s'écria qu'il n'admettait même pas l'entrée d'un piquet de cinquante hommes, et que si les Genévois avaient besoin d'une garnison étrangère, il la leur offrait (p. 365). Le décret du 19 novembre organisait, il est vrai, la propagande révolutionnaire dans toute l'Europe; mais Lebrun écrivit qu'on exceptait la Suisse, « peuple neutre qui s'était donné librement sa constitution; l'insurrection d'une portion de ce peuple ne serait à nos yeux qu'une sédition à laquelle nous ne prendrions nulle part » (p. 441). Au milieu de tous ces évènements, Barthélemy avait montré beaucoup de calme et de prudence; il mandait au ministre que « chaque jour les douleurs se calmaient », que « les regrets s'apaisaient », que « les préjugés se dissipaient », que les cantons étaient « singulièrement

familiarisés avec l'idée d'admettre la reconnaissance de la République ». Ce résultat était dû, non seulement à la vigoureuse politique de Dumouriez et à ses victoires, non seulement au « tempérament froid » et au « génie lent » du peuple suisse, mais à l'activité, à l'habileté et au sang-froid de Barthélemy. Voilà ce que contient, en substance, le gros volume publié avec beaucoup de soin et de conscience par M. Kaulek; l'éditeur a publié les pièces tantôt intégralement, tantôt par extraits, selon leur importance; il les analyse toutes selon l'ordre chronologique; il les accompagne de notes qui éclairent le texte [1]; enfin, il a joint au volume une table analytique très longue et très utile. Puissent les tomes suivants de cette publication, dont la valeur est de premier ordre pour l'histoire de la diplomatie révolutionnaire, se succéder rapidement!

5. — Le livre de Mme Graux est agréable et se lit aisément. Après une introduction sur l'aspect et les mœurs de la Vendée, l'auteur esquisse le *profil* de d'Elbée, de Bonchamps, de Larochejacquelein, de quelques Vendéennes, MMmes d'Elbée et de Bonchamps, Jeanne Robin, qui « ont forcé l'admiration des plus sceptiques par le souffle puissant de tendresse, d'élévation de cœur et de dévouement qui les soutint » (p. 187). Ce livre, d'ailleurs impartial, a été composé d'après les mémoires du temps; on y trouvera nombre de renseignements que l'auteur a recueillis sur les lieux mêmes.

6. — M. Georges de Cadoudal, ancien rédacteur de l'*Union* et l'auteur du livre sur *Georges Cadoudal et la Chouannerie*, est mort le 1er avril 1885. Le livre, en vingt-deux chapitres, qu'il a consacré à la mémoire de son oncle, est édité par M. Edmond Biré. On peut le regarder comme une œuvre de parti et comme un panégyrique. Georges ressemble d'extérieur au Titus décrit par Beulé (p. 344); il avait l'âme « remplie de tendresse et d'ineffable bonté » (p. 93); il a ordonné des fusillades et pendant quelque temps il ne faisait plus de prisonniers, mais « il sacrifiait la commisération à la justice. » Naturellement, Georges avait « toutes les vertus martiales d'un général » (p. 343). Il n'a pris aucune part à l'affaire de la machine infernale, et il n'est « ni l'auteur, ni l'instigateur, ni le complice » de l'attentat de Nivose, alors que nous

1. Nous rejetons en notes quelques menues observations de détail. Lire d'Abancourt et non *Dabancourt* (p. 229); voir sur le capitaine Lußt (p. 421) *Revue critique*, 1885, n° 47, p. 403; écrire Razumowsky au lieu de *Razoumosski* (p. 411) et Ritter au lieu de *Rittier* (p. 257), *Salis-Seewis* au lieu de Salis-Scévis (p. 223; *Stadtbredimus*, au lieu de Waltredimus. (p. 263) et de Stad (p. 279, cp. *Invasion prussienne*, p. 223). L'éditeur donne des notes biographiques sur certains personnages, et pas sur tous; ainsi, Xaintrailles et Clavière sont cités p. 371, mais Clavière seul a une note. A notre avis, une note aussi brève que possible, sur chaque personnage cité dans l'ouvrage, est indispensable. Bacher, Descorches, Belland, Hennin, Gobel ont été l'objet d'une annotation; pourquoi excepter les autres? Au besoin, et pour gagner de la place, qu'on relègue ces notes à la table analytique.

avons une lettre de Georges au comte de la Chaussée (16 janvier 1801), où il regrette que la machine *ait maladroitement éclaté* et où il espère *la voir jouer de nouveau*. Il n'a toujours eu d'autre but que de transporter à Paris l'insurrection royaliste, et d'y attaquer la garde consulaire (p. 282), d'autre pensée que d'assaillir Bonaparte en plein jour, dans Paris même, à armes égales, corps à corps (p. 292), et, non pas de le tuer, mais de l'enlever vivant et de le mener jusqu'à la mer et à la flotte anglaise (pp. 300-301). Comme si Georges qui a fait fusiller tant de républicains, eût hésité à tuer Bonaparte! Comme s'il fallait croire aveuglément ses réponses [1] et les *papiers* de M. de Guilhermy! Comme si cet homme qui n'avait réuni que cinq à six chevaux et dont les compagnons ne disposaient que de pistolets et de poignards, aurait pu tenter une « attaque de vive force » contre l'escorte de grenadiers ou de chasseurs dont s'entourait le premier consul! Faut-il ajouter que l'auteur fait l'éloge de l'habileté que Georges déploya dans son interrogatoire? Il se garde bien de nous dire que Georges fut, au contraire, très malhabile et qu'il nia, avec une maladroite obstination, les faits les plus évidents avoués par ses complices. Il nous dit que Brune était un vieux soudard (p. 231); que les mémoires de Bourrienne sont de véritables souvenirs personnels (p. 321); que Frotté vivait encore après la mort de Georges (p. 344). Son récit est souvent confus (voir le chapitre consacré à Quiberon) et parfois même contradictoire. C'est ainsi qu'il nous raconte p. 249, que Mercier la Vendée, le frère d'adoption de Georges, « le Patrocle de l'Achille breton » fut surpris la nuit dans un hameau et qu'en sautant une haie, il tomba mort, percé d'une balle au cœur; plus loin, p. 256, il cite une lettre de Rio, d'après laquelle Mercier, ayant donné rendez-vous à un prêtre, fut soudainement assailli par une colonne de républicains, se défendit en héros, et, après avoir percé le cercle de feu qui l'entourait, eut encore la force de gagner un champ assez éloigné, où on le trouva le lendemain baigné dans son sang; quelle est celle de ces deux versions qu'adopte l'auteur? Le seul mérite de ce livre, c'est d'avoir été composé d'après des documents originaux, parmi lesquels les mémoires du lieutenant-colonel de la légion d'Auray, de Rohu, les papiers de l'abbé Guillevic, chef de la correspondance de l'armée du Morbihan, et les notes de Rio; c'est de contenir beaucoup de citations tirées d'ouvrages ou d'articles peu connus, et de donner, soit dans le texte, soit dans les pièces justificatives, nombre de petits détails inédits, souvent dramatiques, sur la guerre des chouans dans le Morbihan. Car il ne faut pas, comme l'a fait M. Thiers, voir dans Georges Cadoudal un Vendéen; il avait de l'influence en Bretagne, et non pas en Vendée et en Anjou.

7. — Le titre de l'ouvrage de M. Victor Pierre donne, dès l'abord,

1. Voir les nos 21 et 22 du *Recueil des interrogatoires subis par le général Moreau*, etc. (Paris, Impr. impériale, prairial an XII, pp. 113-124.

quelque prise à la critique. Y eut-il vraiment une *Terreur* sous le Directoire? Faut-il appeler de ce nom la persécution politique et religieuse qui suivit le coup d'État du 18 fructidor? Ne voyons-nous pas M. P. distinguer trois catégories de victimes: 1° les adversaires politiques du Directoire; 2° les émigrés; 3° les prêtres? En dehors de ces trois classes, la « persécution » a-t-elle atteint le reste des citoyens? On blâmera pareillement M. P. de n'être pas entré aussitôt dans le vif de son sujet et d'avoir écrit sur le 18 fructidor trois chapitres assez dénués d'originalité. Mais tout ce qui suit est neuf, curieux, puisé aux archives de la guerre et de la marine, aux archives nationales, dans les mémoires des victimes et les études d'histoire diocésaine et locale. M. P. prouve que La Réveillère-Lépeaux et surtout Merlin de Douai — dont la conduite fut si odieuse dans l'affaire des naufragés de Calais — sont responsables des violences commises depuis le 18 fructidor jusqu'au 18 brumaire. Il raconte la condamnation des ennemis du Directoire, leur odyssée douloureuse à travers la France, leur traversée, leur arrivée à Cayenne, leur établissement à Sinnamary, sous un climat meurtrier et parmi des privations de tout genre, si bien que, lorsque les moins robustes d'entre eux ont succombé à la *guillotine sèche*, lorsque Pichegru et sept autres se sont évadés, il ne reste plus que deux déportés qui rentrent en France sous le Consulat. Il énumère les condamnations prononcées par les commissions militaires contre les émigrés; il y en eut, en 18 mois, plus de cent vingt; un grand nombre d'exilés, croyant à la modération du nouveau gouvernement, avaient passé la frontière; on fit revivre contre eux les lois de la Convention; on les arrêtait, une commission militaire constatait leur identité et leur non-radiation; ils étaient aussitôt fusillés. Aux hommes politiques et aux émigrés succèdent les prêtres: le Directoire les contraint de prêter serment à la constitution civile du clergé; tout réfractaire peut être déporté, et on vit 9,969 prêtres condamnés à cette peine; parmi eux étaient 8,225 membres du clergé belge que la Terreur n'avait pas atteint jusque-là. Toutefois, un grand nombre de ces arrêts ne furent pas exécutés. M. P. compte 267 prêtres déportés à la Guyane, 920 à l'île de Ré et 192 à l'île d'Oléron. Il décrit la captivité de ces malheureux dans des pages fort intéressantes, et dans un appendice dont on lui saura le plus grand gré, cite, par ordre de départements, les noms de tous les ecclésiastiques que le Directoire fit déporter ou jeter en prison. On voit, par ce simple exposé, que le nouvel ouvrage de M. Pierre — quoiqu'un peu monotone et repoussant de parti pris, avec une extrême rigueur, toutes les circonstances atténuantes — a été fait avec le même soin, avec la même exactitude scrupuleuse que ses livres précédents; c'est une des meilleures études que nous ayons sur l'histoire tant négligée du Directoire [1].

1. P. 17, est-ce à Merlin de Douai — et non à Merlin de Thionville — qu'il faut attribuer les mots « les tyrans que je me suis engagé de poignarder » et j'aurais dû suivre « le 10 août la première inspiration qui me disait de vous épargner la peine

8. — Les lettres, jusqu'ici inconnues, que le général comte Berthier, chargé de la garde du pape Pie VII à Savone, adressait tous les jours au gouverneur du Piémont, prince Camille Borghèse, et les mémoires inédits d'un diplomate autrichien, M. de Lebzeltern, tels sont les documents dont s'est servi M. Chotard pour composer son livre. Il retrace, d'après les lettres du général Berthier, les impressions que produisaient sur le pontife les évènements politiques, ses angoisses, ses tourments, ses émotions de toute sorte dans cet humble logis de Savone où manquaient le bien-être et le confort. Il expose la mission dont Napoléon avait chargé M. de Lebzeltern ; le pape fit des concessions, mais se repentit aussitôt de les avoir faites ; il se résigne d'abord à rentrer dans Rome, comme chef spirituel, renonce tacitement à la souveraineté temporelle, déclare qu'il est aisé d'arranger les différends, d'obtenir le rappel de l'excommunication et la rentrée de Napoléon dans le sein de l'Église ; puis, épouvanté d'avoir tant accordé, se méfiant de lui-même, n'osant prendre un tel parti sans se sentir appuyé par ses conseillers, il reprend ce qu'il avait donné, revient sur les paroles qu'il avait prononcées dans un instant d'entraînement, et autorise simplement son interlocuteur à dire qu'il se soumet aux décrets de la Providence et ne désire pas de réconciliation aux dépens de sa conscience. Le récit de M. Chotard met en relief l'inflexible douceur du pontife. On le trouvera néanmoins un peu longuet, un peu trop orné et trop académique. L'auteur semble avoir voulu faire une étude morale et psychologique plutôt qu'une étude historique ; il insiste particulièrement sur les souffrances du pontife. « Nous avons, dit-il, pénétré dans cette vie captive ; nous en avons écouté les plaintes, nous en avons ressenti les chagrins... nous avons sondé des blessures qui, chaque jour atteintes, se creusaient au lieu de se fermer. Si nous ne nous trompons, c'est là qu'est le véritable intérêt de notre travail. Nous rapportons souvent ce qu'a dit le Saint-Père, mais plus souvent encore ce qu'il a pensé, ce qu'a pu lire dans ses yeux et sur ses traits le général qui l'approchait tous les jours ; c'est le fond de son cœur que nous avons dévoilé ; nous avons vu et nous avons fait voir ce qu'il cachait au plus profond de lui-même ». Une chose curieuse, c'est que M. Chotard qui ne craint pas le développement, ne nous ait absolument rien dit de la carrière antérieure du général Berthier ; il nous le peint fidèle à sa consigne, mais exécutant les ordres qu'il reçoit sans contrainte et sans roideur, conciliant, inclinant toujours vers la bienveillance, adoucissant autant que possible les rigueurs de la captivité du Saint-Père ; il ne nous donne même pas son prénom ; à

---

de juger longuement Louis XVI » ? (Qu'on se rappelle que Merlin de Thionville était membre de la Législative et que Merlin de Douai, ancien Constituant, ne pouvait appartenir à cette assemblée). — P. 33 Barthélemy était neveu, et non *frère* du savant abbé. — P. 226 M. P. dit qu'il n'existe nulle part un récit d'ensemble sur la *guerre des paysans* ; a-t-il consulté les travaux belges, et entre autres, celui de M. A. Orts ?

peine s'il daigne nous apprendre en passant que ce Berthier était « frère du major général de Napoléon ».

9. — M. de Martel continue sa vive et intéressante campagne contre l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* de M. Thiers. Il s'attaque, cette fois, à trois épisodes : la conspiration de Georges, Wagram, et la destitution de Fouché. Comme toujours, il donne, en signalant les erreurs commises par son devancier, beaucoup de pièces inédites. Comme toujours, il relève chez Thiers un très grand nombre d'erreurs, d'inexactitudes, de contradictions, et ce n'est pas à tort que derechef il l'accuse de laisser-aller et de légèreté, lui reproche de « substituer ce qui lui plaît à la réalité [1] ». Mais M. de M. se souvient trop de la carrière politique de M. Thiers et mêle à ses utiles critiques de l'historien trop d'inutiles attaques contre le ministre et le chef d'État. Nous avons déjà insisté sur ce point dans de précédents articles [2]. A quoi bon, par exemple, dans une œuvre sérieuse, le chapitre final sur *M. Thiers et ses contemporains ?* Ce chapitre est, il est vrai, très amusant et M. de Martel y a glissé plus d'une anecdote, plus d'un propos piquant sur ce « génie de l'intrigue » que M. Thiers avait réellement, sur son « intarissable fécondité en expédients », sur ses prétentions au rôle d'un Napoléon civil [3]. Nous appelons surtout l'attention sur le plan de campagne que M. Thiers avait conçu, dans un premier mouvement de fureur, à la nouvelle du traité du 15 juillet. Il écrivit au contre-amiral Lalande, non pas de rallier le port de Toulon, mais de profiter de l'irritation des marins français et anglais pour amener une collision et détruire, grâce à la supériorité du nombre, l'escadre de l'amiral Stopford ; il lui promettait le grade d'amiral, mais Lalande refusa de faire ce qu'il appelait plus tard *le coup en Orient* et, quelques jours avant sa mort, rendit généreusement la lettre à M. Thiers. Ce point d'histoire est très curieux, mais nous aurions voulu des preuves plus décisives, et nous souhaiterons, avec l'auteur, qu'on ne tarde pas à les donner.

A. CHUQUET.

1. « M. Thiers, dit M. de M. (p. 338-339), n'avait en histoire que des procédés, et pas de méthode... Il ne faisait pas ses recherches lui-même. Il examinait très superficiellement quelques-uns des documents qu'on lui remettait, causait avec celui-ci ou celui-là, faisant souvent la réponse en même temps que la demande, inventait des récits de faits, qui quelquefois n'avaient jamais eu lieu, puis en déduisait des considérations générales, qui, successivement étaient également fausses, et décidait *ex cathedra* les questions les plus controversées. »

2. *Revue critique*, 1884, n° 50; 1885, n° 44.

3. Mot de Metternich.

258. — **Gœthe und die Juden**, von Ludwig Geiger, p. 321-365 (tirage à part de la « Zeitschrift für die Geschichte der Juden in Deutschland ». Ier vol., 4e fasc. Braunschweig, Schwetschke u. Sohn.

M. Ludwig Geiger a eu raison de faire tirer à part le long article qu'il avait publié sur « Gœthe et les Juifs ». M. L. G. a l'intention de montrer dans une suite d'études ce que les écrivains allemands ont pensé des Juifs, comment ils les ont représentés dans les œuvres littéraires, romans, drames, etc., quelles relations personnelles ils ont eues avec eux. Il veut exposer également comment les Juifs, fidèles ou non à la croyance de leurs pères, ont « collaboré au travail de la civilisation allemande, ont introduit dans la littérature allemande de nouvelles idées, ont façonné en eux les idées régnantes et ont agi sur leurs contemporains par leur originalité ». L'étude sur *Gœthe et les Juifs* est la première de la série qu'entreprend M. L. Geiger. L'auteur rappelle que le jeune Gœthe voulut apprendre l'hébreu auprès du recteur Albrecht, traita des sujets de l'Ancien Testament, composa une dissertation *Israel in der Wüste* (1797); que le seul Juif qu'il ait personnellement connu est le juif Elkan de Weimar; qu'il accorda son attention à deux écrivains juifs, Salomon Maimon et Lazare Bendavid. Il cite les endroits où Gœthe a nommé les Juifs, et remarque que l'*humaner Sinn* du poète s'exprime dans certains de ces passages (voir surtout le discours de Lenardo dans les « Années de voyage »). Il retrace les sentiments de respect et d'enthousiasme que Gœthe inspirait aux Juifs de Berlin, et en particulier à Dorothée Schlegel, fille de Moïse Mendelssohn et femme de Frédéric Schlegel, à Henriette Herz, à Rahel Levin. A la fin de cette consciencieuse et fort intéressante étude, M. L. Geiger mentionne les attaques dont Gœthe fut l'objet, de la part de deux écrivains juifs, de Börne et de Heine. Des *Excurse* terminent ce travail; nous y remarquerons les notes sur le Juif Ephraim [1] (avec indications d'Alfred Stern), sur Israel Jacobsohn, et sur les vaines tentatives de Bendavid pour entrer dans l'administration de la justice.

C.

CHRONIQUE

FRANCE. — Les publications de l'École des langues orientales viennent de s'enrichir d'un nouveau fascicule du *Dictionnaire turc-français* auquel notre collaborateur M. Barbier de Meynard travaille depuis plusieurs années. C'est la deuxième livraison du tome II et, comme les précédentes, elle se recommande par le nombre et le choix des exemples qui font de l'ouvrage une sorte d'anthologie de la langue ottomane. Par la technologie scientifique, par la langue du droit et de l'administration, il confine à l'érudition, et en même temps, grâce aux locutions vulgaires, aux proverbes, aux légendes populaires que l'auteur y a réunis à profusion, nous y retrouvons la Turquie des anciens jours, celles que le *nizam* et les chartes de Gul-hanè n'avaient pu encore travestir à l'européenne.

1. lire *Léouzon* et non « Léonzon » (p. 360).

— M. Maxime COLLIGNON va bientôt publier l'*Histoire de la céramique grecque* commencée par notre regretté collaborateur Olivier Rayet. L'ouvrage qu'il s'est chargé de terminer, formera un volume grand in-8°, d'environ 400 pages, avec de nombreux bois et 16 planches hors texte ; il paraîtra chez l'éditeur G. Decaux.

— A paru, dans la collection bleue de l'éditeur Dupret, une traduction de l'*Eubéenne* de Dion Chrysostome, par M. Henri FAUVEL (53 p. 1 franc).

— On se rappelle que MM. A. Leroux, E. Molinier et A. Thomas ont publié en 1883 et en 1885 deux volumes de *Documents historiques bas-latins, provençaux et français concernant principalement la Marche et le Limousin* (Limoges, Ducourtieux). MM. E. RUBEN et L. GUIBERT ont également fait paraître le tome III des *Registres consulaires de Limoges, 1592-1662* en 1884 (Limoges, Chapoulaud); MM. A. LEROUX et Aug. BOSVIEUX, des *Chartes, chroniques et mémoriaux pour servir à l'histoire de la Marche et du Limousin* (1886. Tulle, Crauffon); M. L. GUIBERT va, avec le concours de MM. A. LEROUX, LECLERC et J. DE CESSAC, publier des *Livres de raison et registres de famille limousins et marchois*. Voilà cinq volumes de textes historiques sur la Marche et le Limousin ; mais ils n'ont pas épuisé la matière, et l'infatigable M. A. LEROUX, aidé de M. René FAGE, vient de se déterminer à entreprendre, sous le titre d'*Archives historiques de la Marche et du Limousin*, un recueil périodique, analogue à ceux que possèdent déjà les provinces voisines, Bordelais, Saintonge, Poitou, etc. MM. A. Leroux et R. Fage insèreront dans ce recueil toutes les pièces qui méritent d'être connues sous leur forme intégrale, et ils comptent que quinze à vingt volumes suffiront à contenir tout ce que les archives des trois départements limousins offrent d'important. Le tome I de ces *Archives historiques* est sous presse ; il comprendra, sous le titre de *Nouveaux documents historiques*, 1° Les cahiers de doléances des 34 corps constitués et corporations de Limoges en 1789 ; 2° une quarantaine de pièces concernant les Réformés d'Argentat, Aubusson, Beaulieu, Châteauneuf-la-Forêt et Limoges ; 3° Divers extraits des archives de l'évêché de Limoges, faits au XVIIe siècle par un anonyme ; 4° Bernardi Guidonis catalogus episcorum Lemovicensium continuatus auctoribus incertis ; 5° pièces diverses : une transaction entre les consuls et le seigneur abbé de Beaulieu (en provençal, XIVe siècle) ; — un curieux placard d'ostension (1533) ; — deux longues transactions entre les habitants et le seigneur de Magnac (XVIe et XVIIIe siècles).

— M. Alfred LEROUX a publié en même temps, dans la collection des Inventaires sommaires des archives départementales antérieures à 1790 (série H, suppléments, archives hospitalières), l'inventaire des archives des hospices et hôpitaux de Limoges, — séries E à H et Fonds unis, — des hôpitaux Saint-Martial, Saint-Gérald, de la Maison-Dieu, de l'hôpital des Arènes ou de Saint-Jacques, de la confrérie de N.-D. de la Conception ou de Saint-Laurent des Trépassés, de la confrérie de N.-D. la Joyeuse ou des Pastoureaux, de la confrérie de N.-D. de la Règle ou des Tailladours, de la confrérie des Pauvres à vêtir, ainsi que l'inventaire des archives hospitalières de Bellac (séries B, C, D, E, G), de Dorat (séries B, C, D, E, F, H), de Magnac-Laval et de Saint-Yrieix (séries A à H). Le volume est suivi d'une table des matières, d'une table des noms de personnes, d'une table des noms de lieux (Limoges, impr. Gély, 1884-1887).

— Paraîtra prochainement, dans la « Bibliothèque internationale de l'art », un volume nouveau de M. Eugène MÜNTZ, *Les collections des Médicis au XVe siècle, le musée, la bibliothèque, le mobilier* ; l'ouvrage est un appendice aux *Précurseurs de la Renaissance* du même auteur et paraît à la librairie de l'Art (29, cité d'Antin).

— M. Louis LÉGER prépare une deuxième édition de son *Histoire de l'Autriche-Hongrie* (Hachette).

— M. Ch.-L. Chassin avait été chargé de publier, sous le patronage du conseil municipal, un recueil de documents relatifs aux *Elections et cahiers de Paris en 1789*; il vient de publier le premier tome de cette publication.

— La librairie Fischbacher a fait paraître des *Etudes sur le Cher pendant la Révolution*, par M. Th. Lemas (In-8°, 306 p.) où l'on trouvera des « études » sur l'assemblée du tiers-état de Berry en 1789, sur l'élection de l'évêque du Cher en 1791' sur l'assemblée électorale réunie à Vierzon pour nommer les députés à la Convention, sur les conventionnels du Cher, sur la Société populaire de Bourges. M. Lemas doit publier prochainement une biographie de l'évêque Torné.

— Les rapports du baron Sturmer, commissaire du gouvernement autrichien à Sainte-Hélène, avaient été publiés l'an dernier à Vienne par M. H. Schlitter ; ils viennent d'être traduits en français par M. Jacques Saint-Cère, sous le titre *Napoléon à Sainte-Hélène, rapports officiels du baron Sturmer* (Paris, librairie illustrée, 7, rue du Croissant. In-8°, xxxix et 293 p. 3 fr. 50).

— Vient de paraître, en deux volumes, avec quatre portraits et deux autographes, l'*Histoire des œuvres de Théophile Gautier*, par M. Charles de Lovenjoul (Charpentier).

— Le n° 6 des *Annales de l'Est* (première année, octobre 1887), contient la fin de l'article de M. E. Krantz sur *Palissot et son cercle*, une étude de M. Alex. Martin sur *Regnault-Warin*, de Bar-le-Duc (l'auteur du roman semi-historique. « Le cimetière de la Madeleine » auquel le parti royaliste fit un succès de vogue), la suite du travail de M. V. Basch, sur *Wilhelm Scherer et la philologie allemande* et des « variétés » qui renferment cinq lettres inédites de Michel Ney (1800-1802) et trois lettres, également inédites, d'Alfred de Musset (septembre-octobre 1834). Quatre lettres de Ney — communiquées par M. A. Collignon — sont relatives aux opérations de Moreau contre les Autrichiens dans la campagne de 1800, et l'une d'elles a été écrite le soir même de la bataille de Hohenlinden. Dans les trois lettres de Musset, données aux *Annales* par M. Krantz, il ne s'agit que de faire venir de Strasbourg à Bade une somme de cinq cents francs et d'en accuser réception avec courtoisie et correction; M. Krantz y a joint deux autres lettres, l'une de Buloz père, l'autre de Mme Levrault, pour servir d'encadrement et de commentaire explicatif. Le numéro se termine par des comptes rendus critiques . *Contes d'Alsace sur les âges de la pierre et du bronze* (Bleicher) ; Mampell, *die Heidenmauer auf dem Odilienberg im Elsass*; Cosquin, *Contes populaires de Lorraine* (G. Cousin) ; Engel et Lehr, *Numismatique de l'Alsace* (Mossmann); correspondance du comte d'Avaux avec son père, p. p. Boppe, etc.

— Signalons parmi les cours professés cette année à la section coloniale de l'Ecole libre des sciences politiques les suivants qui sont de nouvelle fondation : droit annamite (M. Silvestre) ; législation coloniale (M. Wilhelm); monnaie, crédit et change (M. Arnauné); géographie coloniale (M. Paul Pelet) ; la France dans l'Afrique du Nord (M. Louis Vignon).

ALLEMAGNE. — Depuis le commencement de cette année paraît à Brunswick, chez l'éditeur Schwetschke, une *Zeitschrift für die Geschichte der Juden in Deutschland*. Cette « revue pour l'histoire des Juifs en Allemagne » est dirigée par un comité formé de MM. Stobbe (Leipzig), Wattenbach, Weizsæcker, Bresslau, Geiger (Berlin), Baerwald (Francfort), et des délégués de l'association israélite allemande, MM. Kristeller, Lazarus et Steinthal. Le rédacteur en chef est M. Ludwig Geiger. La revue paraît quatre fois par an, par fascicules de vingt-cinq feuilles (abonnement annuel, 8 mark ou 10 fr). Elle contient « des *Abhandlungen* et *Forschungen*, dissertations et études, des documents inédits ou difficilement accessi-

bles, lettres, récits historiques, des mélanges, des notices bibliographiques, des descriptions et extraits de manuscrits ». Nous relevons, parmi les articles parus dans les quatre fascicules de cette année, les suivants : Jacob AUERBACH, *Mendelssohn und das Judenthum* (p. 1-44); Franz MUNCKER, *Mendelssohn und die deutsche Literatur* (p. 45-64); HOENIGER, *Zur Geschichte der Juden im früheren Mittelalter* (p. 65-97 et 136-15); BRESSLAU, *Diplomatische Erlæuterungen zu den Judenprivilegien Heinrichs IV* (p. 152-159); STOBBE, *die Judenprivilegien Heinrichs IV für Speier und für Worms* (p. 205-215, avec un appendice fourni par M. Bresslau, p. 294-295); J. KRACAUER, *Die Confiscation der hebræischen Schriften in Frankfurt. a. Main, 1509-1510* (p. 160-176 et 230-248); G. WOLF, *Zur Geschichte der Juden in Oesterreich*; L. NEUSTADT, *die Bedeutung der jüdischen Gemeinde in Frankfurt. a. Main seit dem XVI Jahrhundert* (p. 190-193); Moritz STERN, *Beitræge zur Geschichte der Juden am Bodensee und in seiner Umgebung* (p. 216-229 et 297-308); L. GEIGER, *Gœthe und die Juden* (p. 322-365 ; nous parlons plus longuement de cette étude dans le présent numéro). Citons encore des lettres de Mendelssohn, et, dans les *Mélanges*, les articles suivants : ARONIUS, *Ein getaufter Jude Bischof von Metz* (p. 98); BRESSLAU, *Juden und Mongolen, 1241* (p. 99-102); M. STEINSCHNEIDER, *Hebræische Drucke in Deutschland*, etc.

— La librairie W. Friedrich, de Leipzig, a fait paraître tout récemment une « histoire de la littérature russe » *(Geschichte der russischen Litteratur von ihren Anfængen bis auf die neueste Zeit)* par M. Alex. von REINHOLDT, et une « histoire de la littérature grecque » *(Geschichte der griechischen Litteratur)* par M. Ferdinand BENDER.

— La *Zeitschrift für vergleichende Litteraturgeschichte* que dirigeait M. Max KOCH, professeur à l'Université de Marbourg, a fusionné avec la *Vierteljahrschrift für Kultur und Litteratur der Renaissance* que dirigeait M. Ludwig GEIGER, professeur à l'Université de Berlin. Le nouveau recueil qui paraît sous la direction de MM. Koch et Geiger, prend le titre de *Zeitschrift für vergleichende Litteraturgeschichte und Renaissance-Litteratur* et embrassera en général tout le domaine de la littérature comparée et en particulier le mouvement intellectuel des XIVe, XVe et XVIe siècles. Le premier fascicule de la Revue ainsi transformée comprend une étude sur *Gœthe als Denker*, par M. M. CARRIÈRE, des études sur le premier *Hamlet* allemand, sur le folklore de Hongrie, *Schiller et Virgile*, etc.

— La treizième édition du *Konversations-lexikon* de Brockhaus est complètement terminée; le quinzième et dernier fascicule du *Supplementband* vient de paraître.

— Trois nouvelles publications de la librairie Weidmann, de Berlin : *Die Musen in der antiken Kunst*, par M. Oscar BIE (19 figures dans le texte. In 8°, VI et 106 p. 2 mark 89); *Index Thucydideus ex Bekkeri editione stereotypa confectus*, par MM. H. N. von ESSEN (In 8°, IV et 457 p. 12 mark); et *Interpolationen in den Pandekten*, études critiques par M. Otto GRADENWITZ (In 8°, X et 246 p. 6 mark). A la même librairie a paru la deuxième édition remaniée du *Kommentar zur preussischen Schulorthographie* de W. WILMANNS : *die Orthographie in den Schulen Deutschlands* (in-8°, XII et 269 p. 3 mark 60.)

— Vient de paraître un ouvrage de M. Théodore LINDNER sur la Vehme *(Die Veme.* Paderborn et Münster, Schœningh. In 8° 692, p. 12 mark.) Il contient les chapitres suivants : *Die Freigrafschaften und die Freistühle. — Die Rechtsquellen. — Die Freigerichte. Uebergang und Entwickelung. — Das Gerichtsverfahren. — Urkunden. — Verzeichniss der Freigrafen.* Suit une table des noms de livres et de personnes. L'auteur assure avoir fouillé plus de quarante archives, avoir consulté un grand nombre de manuscrits inédits et, entre autres, plus de deux mille pièces.

— M. Berthold LITZMANN, le biographe de Liscow, professeur de littérature alle-

mande à l'Université d'Iena, vient de publier sous le titre *Schræder und Gotter, eine Episode aus der deutschen Theatergeschichte* (Hambourg et Leipzig, Voss. In-8°, v et 136 p.) des lettres de Fr. L. Schrœder à Gotter, 1777-1778. M. Litzmann prépare un grand travail sur Frédéric Louis Schrœder; la première partie de cet ouvrage paraîtra dans quelques mois.

— Le deuxième et dernier volume du beau livre de M. Max Lehmann sur *Scharnhorst* « *Seit dem Tilsiter Frieden* » a paru à la librairie Hirzel, de Leipzig (In-8°, xvi et 662 p.). Nous publierons aussitôt que possible un article sur l'ouvrage complet.

— La quatrième édition améliorée « verbessert » du dictionnaire étymologique de la langue allemande, *Etymologisches Wœrterbuch der deutschen Sprache* de M. F. Kluge, professeur à l'Université d'Iena, vient de paraître, par fascicules, à la librairie Trübner, de Strasbourg. La nouvelle édition, lisons-nous dans une sorte d'avant-propos imprimé sur la couverture, s'en tient fermement à l'ancien programme de l'ouvrage, mais s'efforce d'approfondir et d'élargir en tous sens les problèmes relatifs à l'histoire des mots; partout on pourra reconnaître les efforts qu'a faits l'auteur pour résoudre les questions étymologiques; il a tenu compte des progrès de la science et a pu, en beaucoup d'endroits, satisfaire les désirs, mettre à profit les indications et les critiques. Le premier fascicule qui commence à *a, ach*, se termine à *da*, au premier article de la lettre D, et comprend 48 pages. Dans la première édition, le même fascicule ne contenait que 44 pages environ.

— M. Erich Schmidt vient de publier l'*Urfaust*, le *Faust* primitif de Gœthe dont il avait trouvé la copie à Dresde, dant les papiers de Mlle de Gœchhausen (*Gœthes Faust in ursprünglicher Gestalt nach der Gœchhausenschen Abschrift*. Weimar, Bœhlau. In-8°, xxxviii et 110 pages 1 mark 60).

— M. Bartsch, malade depuis plus d'un an, renonce à faire désormais, dans sa *Germania*, la bibliographie des ouvrages concernant les littératures germaniques; il donnera encore, s'il est bien portant, la bibliographie de l'année 1885, mais à l'avenir ce travail « long et soigné avec amour » sera confié à d'autres.

— Le comte Adolphe-Frédéric de Schack, vient de publier ses mémoires en trois volumes, sous le titre « Un demi-siècle, souvenirs et notes » *(Ein halbes Jahrhundert, Erinnerungen und Aufzeichnungen*. Stuttgart, Deutsche Verlagsanstalt).

— M. Gustave Karpeles travaille à un livre sur Henri Heine et ses contemporains *(Heine und seine Zeitgenossen)* qui renferme des lettres inédites du poète et de nouveaux renseignements sur ses rapports avec Gœthe, Liszt, Grillparzer, Laube, L. Hillebrand, Hiller, George Sand, Mme Jaubert, etc.

— Le 28 octobre est mort Karl Goedeke, l'éditeur de Lessing, de Schiller, de Gœthe et l'auteur du *Grundriss der deutschen Dichtung*.

— Sous le titre *Wissenschaftliche Bibliographie der Weltlitteratur* paraît, depuis le mois de juin, chez MM. Herbich et Rapsilber (Leipzig, Kœnigsstrasse, 25), une « biographie scientifique de la littérature universelle ». Elle donne un choix de tous les ouvrages importants, des publications académiques et des articles de revues. Elle paraît tous les quinze jours et contient au moins seize pages (5 fr. par semestre).

AUTRICHE. — On sait que M. Albert Sorel a publié récemment le recueil des *Instructions* données par le ministère des affaires étrangères à nos ambassadeurs à Vienne. Une publication semblable est sur le point de paraître en Autriche. MM. Rouillier et A. de Gyœry vont publier le recueil des *Instructions*, données par l'Empereur à ses ambassadeurs en France, depuis la paix de Westphalie jusqu'en 1789.

CANADA. — M. Chauveau, ancien ministre de la province de Québec et ancien président du Sénat canadien, a fait, tout récemment paraître une étude sur l'histo-

rien national de son pays, *François Xavier Garneau, sa vie et ses œuvres* (on sait que Garneau a écrit en quatre volumes l'histoire du Canada) et une *Notice sur la publication des registres du Conseil souverain et du Conseil supérieur de Québec* (ce conseil souverain ou comme il se nomma plus tard, supérieur, a prêté main forte aux gouverneur de la colonie et aux intendants, entre autres à Talon).

GRANDE-BRETAGNE. — La « London Philological Society » vient de publier (Trübner) *The old Irish glosses at Würzburg and Carlsruhe*, avec traduction, par M Whitley Stokes.

— Il va paraître une nouvelle édition remaniée de la *Chamber's Encyclopaedia*, par les soins de M. David Patrick. Parmi les articles les plus importants du premier volume on cite *A* et *Alphabet* (Taylor), *Addison* (Courtehope), *Aeschylus* (Mahaffy), *Afghanistan* (Delmar Morgan), *Africa* (Keane), *Alpine Club* (Clinton Dent), *Alps* (Geikie), *Americanisms* et *anthropology* (Grant Allen), *Arctic, Antarctic* et *Atlantic Ocean* (John Murray), *Apparitions* et *Arthur* (Baring Gould), *Aquinas* (Law), *Archaeology* (J. Anderson), *Aristophanes* (Holden), *Asia* (prince Kropotkine), *Assyria* et *Babylonia* (St. Chad Boscawen), *Athens* (Martin L. D'Ooge), *Bacon* (Sidney L. Lee), *Beaconsfield* (Groome), *Aryan, Beast-fables* et *Barlaam and Josaphat* (Max Müller), *Ballad* (Ablingham, Child, Andrew Lang et Veitch), *Basques* (Lucien Bonaparte, Van Eys, Vinson et W. Webster.)

— On annonce la publication prochaine d'une traduction anglaise du premier volume de l'*Histoire du peuple d'Israel*, de M. Renan, par M. C. B. Pittman. (Chapman et Hall.)

— M. W. R. Inge du King's College, Cambridge, doit faire paraître à la librairie Murray un ouvrage intitulé *The social life of Rome in the first century*.

— La collection des « Epochs of Church History » que publie la librairie Longmans, de Londres, comptera prochainement deux volumes nouveaux : *The Arian controversy*, par M. H. M. Gwatkins, du St. John's College, Cambridge, et *The Church and the Eastern Empire* par M. H. F. Tozer, de l'Exeter College, Oxford.

— Viennent de paraître (Londres, Blackwood), les deux premiers volumes d'une *History of the Catholic Church of Scotland ;* ils sont traduits par le P. Hunter Blair, de l'ouvrage allemand du chanoine Bellesheim, d'Aix-la-Chapelle.

— La « Scottish History Society » vient de distribuer à ses membres deux volumes *Pococke's Tours in Scotland* (1747-1760), et le *Cunningham's Diary* (1673-1680). Elle publiera l'année prochaine une épopée latine intitulée : *Gramiad* où un témoin oculaire raconte les campagnes de Claverhouse (avec traduction par M. Murdoch) et les *Registers of the Kirk Sessions of St. Andrew's* (1559-1582), publiés par M. Hay Fleming. La même Société annonce la publication d'une version anglaise du *de Gestis Scotorum*, de John Major, imprimée pour la première fois en 1521, et qui sera éditée par MM. Archibald Constable et T. G. Law.

— M. Arthur Parnell est sur le point de publier une Histoire de la guerre de succession d'Espagne, d'après les documents originaux.

— Les prochains volumes de la série des « Great Writers » qui paraît à Londres, chez Walter Scott, seront consacrés à *Smollett* (auteur, M. David Hannay) et à *Goldsmith* (auteur, M. Austin Dobson).

— Le *Shakespeare Memorial* de Stratford on-Avon comprend un théâtre, une galerie de peintures et une bibliothèque. Cette bibliothèque contient environ 2,000 volumes, dont 1,400 des éditions anglaises. La littérature shakespearienne étrangère est peu représentée. La bibliothèque désire acquérir tout ce qui a été publié à l'étranger sur Shakespeare et d'une façon générale sur le drame et l'histoire du drame, la bibliothèque de Stratford devant devenir une bibliothèque dramatique dans le sens le plus large du mot. Tous les envois de publications françaises ou autres seront

reçus avec reconnaissance : les adresser à M. F. Hawley, Librarian, Stratford-on-Avon.

HOLLANDE. — Nous avons reçu le volume contenant les *Mémoires* du général Dirk van Hogendorp qui fut comte de l'empire, ministre de la guerre en Hollande, gouverneur-général de la Prusse orientale et de la Lithuanie, etc. Ses mémoires ont été publiés par son petit-fils le comte D. C. A. van Hogendorp. (La Haye, Nijhoff; Paris, Pedone-Lauriel, in-8°, xiv et 416 p.).

ITALIE. — M. Angelo de Gubernatis prépare une nouvelle édition, considérablement augmentée, de son « Dictionnaire biographique des écrivains vivants » qui prendra le titre de *Dizionario internazionale degli scrittori viventi.*

— M. David Castelli, professeur d'hébreu à l'Institut supérieur de Florence, vient de publier une histoire du peuple juif depuis les origines jusqu'à la monarchie, d'après un examen critique des sources bibliques *(Storia degl' Israeliti dalle origini fino alla monarchia secondo le fonti bibliche criticamente esposte.* Milan, U. Hoepli, 1887, in-8°).

— La *Société asiatique* d'Italie, fondée par M. Gubernatis, vient de publier son premier volume (E. Loescher, 1887) ; il contient les articles suivants : Schiaparelli, *Inscriptions inédites du musée égyptien de Florence* ; Puini, *Foyer de la tradition des anciens Chinois; Origine de la mort dans la mythologie japonaise* ; Maionica, *le Mitreon de Transylvanie* (découvert à Temesvar en 1881-1883) ; Teza, *Nouveau manuscrit du petit Cânakya* ; Pullé, *Texte du sûtra Jaina le Shatdarçanasamuccaya sûtra* ; Pizzi, *Sémitismes dans le Livre des Rois* ; Werdmüller von Elgg, *Relations politiques et commerciales entre l'ancien empire romain et la Chine* ; A. de Gubernatis, *L'hermaphrodite indien*, Bibliographie, etc.

LUXEMBOURG. — M. W. van Werveke vient de publier, d'après des documents puisés dans de nombreuses archives, un travail sur *L'acquisition du pays de Luxembourg par Philippe le Bon.*

POLOGNE. — A paru le deuxième volume de la traduction, par Siegfried Lipiner, des œuvres poétiques d'Adam Mickiewicz : ce volume (Leipzig, Breitkopf et Hærtel. In-8°, xxxii et 284 p. 6 mark) renferme la traduction de « Dziady » *(Todtenfeier)* avec une introduction détaillée.

RUSSIE. — Sous ce titre, *le Mariage d'un Tsar au Vatican*, le P. Pierling vient de publier un intéressant tirage à part de la « Revue des Questions Historiques ». Il y raconte les négociations qui amenèrent le mariage de Zoé ou Sophie Paléologue avec Ivan III. Il a découvert dans les archives italiennes de curieux documents qui lui ont permis d'identifier des personnages jusqu'ici peu connus. Ce travail qui sera certainement bien venu des historiens russes, se rattache aux études du P. Pierling sur les rapports de la cour de Rome avec la Russie qui seront prochainement réunies en un volume. — L. L.

— On annonce que M. A. Tratchevsky prépare un travail sur les relations diplomatiques de la France et de la Russie sous le règne de Napoléon Ier.

SUISSE. — Le douzième fascicule (troisième fascicule du deuxième volume) du *Schweizerisches Idiotikon, Wœrterbuch der schweizerischen Sprache*, de MM. F. Staub, L. Tobler, R. Schoch et H. Bruppacher (Frauenfeld, Huber) vient de paraître et va du mot *Gunggeler* au mot *Gœtti*, p. 369-528.

— La librairie J. Huber, de Frauenfeld, publie une deuxième série de sa *Bibliothek œlterer schriftwerke der deutschen Schweiz*. Le premier volume est la *Chronik der Gesellschaft der Mahler* (1721-1722) que M. Th. Vetter a éditée, d'après le manuscrit de la bibliothèque de la ville de Zurich (viii et 117 p. 3 fr.). Le second volume qui renfermera les *Discurse der Mahler*, de Bodmer et Breitinger, est en préparation.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 49 — 5 décembre — 1887

259. — **A Compendium of the Social Code for the Parsis,** 40 pages in-4, fac-simile, publié par Dastur Tahmuras Dinshawji Anklesaria. Parsi Fort Printing Press, Bombay, 1887.

Il y a une quinzaine d'années, un jeune Mobed de Bombay, Tahmuras Dinshawji Anklesaria, travaillait à une traduction guzeratie du *Dadistani Dinik* (le livre récemment traduit par M. West, dans le second volume des *Pahlavi Texts).* Il la laissa dormir, les textes pehvis à sa disposition ne lui permettant pas d'éclaircir les obscurités de certains passages corrompus. Quelques années plus tard, passait à Bombay un de ces Mobeds de la Perse qui viennent de temps en temps chercher chez leurs frères plus instruits et plus riches de l'Inde des secours spirituels et matériels. Tahmuras lui demanda s'il y avait en Iran de vieux manus crits du Dadistan : le Mobed Irani lui demanda un fac-similé des premières et des dernières pages du texte pehvi et une description générale et remporta le tout en Perse. Quelques années s'écoulèrent sans réponse, quand un beau jour arrive Khudabakhsh Firoz Abadan avec un vieux manuscrit contenant non seulement le Dadistan, mais les épitres de Minocih, Zad Siparam et ce qu'il y a de mieux, un Ravaet pehlvi unique et un Bundehesh contenant plus du double du Bundehesh connu jusqu'alors en Europe et en Inde.

Tahmuras, émerveillé, commença, à distance, une recherche systématique dans la Perse et il reçut bientôt un nouveau manuscrit contenant le même texte du Bundehesh et le Nirangistan.

En janvier dernier, M. Darmesteter, étant à Bombay et ayant été prié par les Parsis de faire une conférence sur les études zoroastriennes, profita de l'occasion pour proposer d'ouvrir une souscription pour la publication de ces textes précieux, et d'une façon générale de toute la vieille littérature inédite du Zoroastrisme (d'abord la littérature pehlvie pour aller au plus pressé, puis la littérature guzeratie et persane) [1]. La

1. Parsiism its place à History. A lecture delivered at Bombay by Prof. James Darmesteter, Bombay, Printed at the « Voice of India » Printing Press, 32 p. in-8°, 1887.

proposition fut adoptée, un comité fut nommé et bientôt 10,000 roupies (20,000 francs) furent souscrites, somme suffisante pour publier les textes les plus importants. Malheureusement, les choses semblent en être restées là jusqu'à présent; le comité, au lieu de publier simplement les textes les plus anciens tels quels, semble avoir été tenté par l'ambition louable, mais dangereuse, des éditions critiques; les questions de théories et de personnes se sont mises de la partie, et pour l'instant on se recueille sans agir, ce qui après tout vaut mieux que de mal agir.

Cependant M. Tahmuras, en fouillant dans les feuillets qui lui venaient un peu au hasard de l'Iran, faisait une nouvelle trouvaille : vingt feuillets de textes relatifs aux lois civiles (feuillets in-4°, 17 lignes à la page). Les Parsis du moyen âge avaient donc une littérature juridique, bien oubliée, puisqu'ils ont été obligés, il y a quelque trente ans, de se faire ou de se faire faire un code tout flambant neuf, œuvre d'une commission mixte de Parsis et d'Anglais. Or le vénérable Dastur Jamaspji a dans sa bibliothèque une copie toute moderne d'un texte analogue; copie incomplète et dont manquent les 19 premières pages et qui rejoint vers le milieu le texte de Tahmuras dont la première page est numérotée 74. L'origine de la copie du Dastur est encore inconnue : il y a des raisons de croire qu'elle reproduit un manuscrit de Téhéran qui arrivera bientôt à Bombay.

M. Tahmuras, en attendant qu'il publie ses textes pehlvis, soit en accord avec le comité, soit à ses frais, n'a pas perdu de temps et nous donne comme spécimen un fac-similé très clair et très net de ces vingt feuillets juridiques, avec la première page du texte de Jamaspji en imprimé (caractère irani).

L'importance de ces textes, qui devraient être étudiés par un Pehlvisant doublé d'un juriste, ressort à première vue des autorités qui y sont citées et qui sont celles de la littérature classique (les *Gugoshasp* et *Afrag*, du Vendidad, p. 31, 30; le Mobed des Mobeds *Nîshapuhr*, du Vendidad, de l'Arda Viraf, et des épîtres de Minochihr, pp. 14 et 34; *Javân Jim*, le père de Zâd Siparam, pp. 10 et 11; p. 10 il est appelé *Vahisht Bahr*, ce qui semblerait indiquer que le livre appartient à la génération immédiatement suivante, celle de Zâd Siparam même (IXe siècle). Le droit enseigné est celui de l'époque sassanide (« on fait cela [dans la question d'adoption : *satvarî?*] par ordre du Grand Roi : *min farmâni malkân malkâ* », p. 14). Les dernières pages sont précieuses pour l'histoire religieuse et politique des derniers Sassanides : p. 36, histoire d'un temple d'idole démoli par Kakâ et Atûrtôkhm, sous Khosro, fils de Kavât (Anoshirvan) : à la place est élevé un temple d'Atûrroghan : histoire de ce temple et du droit d'hérédité sacerdotale. Page 39 est mentionné Mitro Narsî, le *Vujurk farmâtâr* du roi Behram Gor qui l'établit, semble-t-il, chef des prêtres du feu : ce Mitro Narsî est bien connu par Tabari et par Firdusi; c'est le grand vizir de

Behram, Mihir Narses, le *Buzurgframadhâr*[1] de Tabari (tr. Nœldeke, p. 111) : ceci confirme le témoignage de l'historien qui lui fait terminer sa vie dans la retraite et lui fait bâtir un temple de Mihr-Narsiyan : le premier de ses fils, Zervandâd, est nommé chef des Herbeds par Behram[2].

Ces faits, glanés en passant et à une vue superficielle, montrent ce que donnera une étude plus approfondie du texte : nul n'est plus capable de le faire que M. Tahmuras, qui est sans conteste le premier Pehlvisant de la nouvelle génération de Bombay et qui, dans tout ce qu'il a laissé voir de lui, a montré l'union rare d'un esprit critique et solide avec toute cette science traditionelle dont l'on semble disposé à Bombay à faire trop peu de cas. Nous devons, en remerciant M. Tahmuras, l'encourager à continuer et lui souhaiter le succès et l'appui qu'il mérite à tant d'égards.

J. D.

---

260. — ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ ΤΟΥ ΚΕΝΤΡΙΚΟΥ ΑΡΧΑΙΟΛΟΓΙΚΟΥ ΜΟΥΣΕΙΟΥ ὑπὸ Π. Καββαδία, *γενικοῦ ἐφόρου τῶν ἀρχαιοτήτων. Τεῦχος α' καὶ β'. Ἐν Ἀθήναις, ἐκ τοῦ τυπογραφείου Βλάστου.* 1886-1887, in-8, 160 p.

M. Cavvadias n'a pas perdu son temps depuis qu'il a été nommé, en 1885, à la place d'éphore général des antiquités de la Grèce, laissée vacante par la mort prématurée de Stamatakis. Non-seulement il a imprimé une vive impulsion aux explorations déjà commencées d'Épidaure, d'Éleusis, d'Érétrie, d'Orope, de l'Acropole d'Athènes, mais il a complètement réorganisé le musée de l'Acropole, le Musée Central de Patissia, et donné un commencement de satisfaction au vœu si souvent exprimé par les archéologues, de voir réunis et classés à Athènes les produits de fouilles récentes dispersés dans les petits musées des provinces. Grâce à la construction d'un musée à Olympie, due à la généreuse initiative d'un riche Athénien, M. Zingros, il n'a pas eu à s'occuper des trésors archéologiques découverts par la mission allemande ; ces trésors vont être convenablement installés à Olympie même, et l'on n'aura pas à revenir sur la promesse faite aux habitants de Pyrgos par le roi de Grèce, de laisser à l'Élide les monuments glorieux de son passé. Mais les œuvres les plus importantes exhumées par l'École française d'Athènes à Délos et au sanctuaire d'Apollon Ptoos près d'Akraephiae ont été transportées au Musée Central de Patissia ; il en a été de même des sculptures découvertes par M. C. à Épidaure, de celles qui ont été trouvées à Éleusis par la Société archéologique au cours des fouilles diri-

1. Dans *Gujastak Abalish*, éd. Barthélemy, I, 21, pazend *buzark frmâidâr* (glosé *farmân-dâr*, qui donne des ordres).

2. Ses deux autres fils sont chef des *Vastryos* et chef des *Arteshtar* ; on reconnaît la division des trois classes, auxquelles président les trois fils de Zoroastre.

gées par M. Philios. De la sorte, le *Musée Central* est devenu véritablement digne de son nom; on y trouve réunies toutes les œuvres importantes de la sculpture grecque qui sont restées sur le territoire hellénique, à l'exception des marbres d'Olympie et des produits des fouilles de l'Acropole, qui remplissent l'admirable Musée établi à côté du Parthénon. Les collections locales n'ont cependant pas été détruites : elles conservent les inscriptions, les sculptures de moindre valeur ou trop encombrantes, et sont appelées à s'augmenter rapidement grâce aux nombreuses explorations actuellement en cours. On ne peut que féliciter M. C. de cet ensemble de mesures; si l'opinion unanime des archéologues le soutenait dans sa tâche, il a eu contre lui le particularisme des petites cités grecques, et c'est un vrai bonheur pour la science qu'il ait fini par en triompher.

La réorganisation du Musée Central, accru de tant d'œuvres nouvelles, rendait indispensable la confection d'un catalogue. Celui de M. C. est le premier qui ait été publié en Grèce par un Grec et dans la langue du pays; à cet égard, il marque un progrès sérieux dans les études archéologiques de la Grèce moderne et prouve que la science hellénique renaissante a su profiter des leçons qu'elle a reçues de ses aînées d'Occident. Nous aurions voulu que M. C., en tête de son catalogue, retraçât brièvement l'histoire des musées grecs et des différentes publications dont ils ont été l'objet. Contentons-nous de rappeler ici quelques dates et quelques titres. Dès le mois de mars 1829, un embryon de Musée Central fut inauguré dans l'orphelinat de l'île d'Égine. Nous possédons un inventaire sommaire de cette collection, rédigé à la fin de 1831 par Mustoxydis; elle ne comptait guère encore que 91 statues et bas-reliefs [1]. Au mois d'octobre 1834, Ludwig Ross devint éphore des antiquités et dès lors les acquisitions nouvelles furent transportées à Athènes. En 1836, l'éphore Pittakis obtint un décret royal aux termes duquel la collection d'Égine devait être installée dans la capitale; ce décret reçut une exécution partielle au mois de septembre 1837. Le premier musée d'Athènes fut le temple du Théséion, auquel une barraque construite derrière l'Érechthéion servit d'annexe. A partir de 1837, comme la place manquait, on transporta des marbres au Portique d'Hadrien; la *Tour des Vents* servit aussi de musée depuis 1846. D'autres antiquités étaient déposées au bureau de l'Éphorie générale (Ministère des Cultes) et au Palais Royal; ces deux collections furent réunies à l'Éphorie en 1863. En 1859, la Société archéologique commença à former un musée spécial, qui, d'abord logé dans les bâtiments de l'Université, passa en 1865 au *Barbakeion Lykeion*. Les trouvailles de l'Acropole étaient emmagasinées, tant bien que mal, dans d'affreuses petites bâtisses élevées sur place. Cet état de choses s'est avantageusement modifié dans ces derniers temps. Le musée de l'Acropole a

1. Kekulé, *die antiken Bildwerke im Theseion*, p. 1; Gauthier d'Arc, *Fragments d'un voyage en Italie, en Grèce et en Asie*, Paris, 1831, p. 153.

été réorganisé et reconstruit (1878-1886); un édifice nouveau, appelé Πολυτεχνικόν, a reçu les collections d'Égypte, de Mycènes et celles de la Société Archéologique, autrefois au Barbakeion (1882); enfin, le Κεντρικὸν Μουσεῖον, construit aux frais de M. Bernardakis, est devenu le dépôt général des antiquités à la place du Théséion (1868-1887).

La première notice sur les antiquités des musées d'Athènes est due à C. de Saulcy (*Revue Archéol.*, 1845, p. 257-277.) C'est en 1869 seulement que parut le catalogue de M. Kekulé, *Die antiken Bildwerke im Theseion zu Athen*, complété en 1874 par le livre de M. Heydemann, *Die antiken Marmorbildwerke in der sog. Stoa des Hadrian, dem Windthurm des Andronikus, dem Wärterhäuschen auf der Akropolis und der Ephorie zu Athen.* En 1878 et 1880, MM. Collignon et Martha publièrent des catalogues scientifiques des vases peints et des figurines en terre cuite conservés au Musée de la Société archéologique. Malheureusement, l'École française d'Athènes ne fit rien pour inventorier les collections de marbres, malgré le pressant appel que lui avait adressé M. Perrot (*Rev. Archéol.*, 1870, I, p. 425). De nouvelles publications allemandes furent provoquées, en 1881, par la réorganisation des musées : ce sont le *Katalog der Sculpturen zu Athen*, par L. von Sybel, inventaire général qui comprend 7243 n^os^, et le petit guide de M. Milchhöfer, *Die Museen Athens.* Nous ne mentionnons que pour mémoire les catalogues, nécessairement très sommaires, insérés dans les *Guides en Orient* d'Isambert (1873), de Meyer (1882) et de Baedeker (1883). Le travail de M. de Sybel, qui ne cessera jamais d'être utile, était prématuré, car il décrivait les musées d'Athènes non point réorganisés, mais au moment de leur transformation, M. Cavvadias a compris que la publication d'un catalogue du Musée Central était son premier devoir après la réorganisation de ce musée, et nous sommes heureux de constater qu'il s'est acquitté de cette nouvelle tâche avec autant de célérité que de bonheur. La troisième livraison du catalogue que nous annonçons doit paraître avant la fin de l'année.

Les deux premiers fascicules comprennent la description de 170 statues ou bas-reliefs appartenant à l'art archaïque, à l'art de la belle époque et à celui de la période alexandrine. L'ordre suivi est chronologique; chaque description est suivie d'indications bibliographiques. L'auteur nous promet, dans l'avertissement, une table de concordance des n^os^ du nouvel inventaire avec ceux des catalogues de MM. Kékulé, Heydemann et Sybel. M. C. est bien au courant et sa bibliographie et très complète : je ne vois guère à ajouter que deux références pour l'Apollon de Mégare (n° 13) (*Gazette des Beaux-Arts*, 1862, XII, p. 27 et *Gazette archéol.*, 1879, p. 51), et le *Programme de Dorpat* par M. Loeschke (1887) pour les groupes de Délos (n°s 56-61). Pour le bas-relief d'Eleusis (n° 55), dont la découverte est souvent attribuée à F. Lenormant, il était utile de citer Breton, *Athènes*, p. 371, où les

droits de priorité de MM. Pittakis et Breton sont établis. Nous pouvons donner une idée de l'importance de la série archaïque du Musée Central en disant qu'elle comprend 54 marbres, dont la plupart sont le produit de fouilles récentes : 13 proviennent du temple d'Apollon Ptoos, exploré en 1885-1886 par M. Holleaux, 6 des fouilles de M. Homolle à Délos, 5 des recherches de la Société archéologique à Éleusis. M. C. aurait pu indiquer les auteurs des fouilles auxquelles sont dues ces belles découvertes ; il ne l'a fait que pour les sculptures d'Épidaure (nos 70-91, 92-94, 95, 101). C'est là une petite inconséquence qui sera sans doute corrigée dans la prochaine édition du catalogue.

L'impression du livre est satisfaisante, mais les mots et les noms étrangers sont trop souvent défigurés. Au cours d'une lecture rapide, nous avons remarqué *Metteilungen* (p. 24), *Foucard* (p. 28, 115), *Kirchoff* (p. 45), *Loevy* (p. 47), *Finley* (p. 64), *Baux-Arts* (p. 67), *Strark* (p. 94), *Vieseler* (p. 112). M. Dragatsis est appelé Δαγάτσης (p. 69) et la préposition ἐν est imprimée deux fois de suite à la p. 30.

Nos observations, on le voit, ne portent que sur des vétilles. Le catalogue de M. Cavvadias est excellent ; il servira de modèle aux inventaires des autres musées et contribuera, avec les *Musées d'Athènes* du même auteur, à faire connaître des collections admirables dont la formation et le rapide accroissement sont un titre d'honneur pour la Grèce contemporaine.

Salomon Reinach.

---

261. — **Fragments d'une vie de saint Thomas de Cantorbéry** en vers accouplés, publiés pour la première fois d'après les feuillets de la collection Gœthals-Vercruysse ; avec facsimilé en héliogravure de l'original, par M. Paul Meyer. (Société des Anciens textes français). Paris, Firmin-Didot, 1885, xlii-37 p. in-8.

Comme chacun sait, M. Paul Meyer connaît admirablement les manuscrits littéraires du moyen âge, surtout ceux qui contiennent des œuvres composées en français et en provençal. Depuis un quart de siècle il fouille avec un zèle infatigable les bibliothèques de la France et de la Grande Bretagne ; avec cette bonne fortune justement réservée aux chercheurs patients et méthodiques, il a découvert plus d'un texte important pour la littérature ou l'histoire de notre pays. Il y a quelques années, M. Ruelens, conservateur des manuscrits de la bibliothèque royale de Belgique, lui signalait des fragments d'une vie inédite de Thomas Becket, rédigée en vers français au xiiie siècle. Ce sont quatre feuillets ; ils appartiennent actuellement à Mme Gœthals-Danneel, qui a bien voulu les mettre à l'entière disposition du savant directeur de l'École des Chartes. Ils forment la matière du volume que nous annonçons aujourd'hui, un des plus minces qui aient été

publiés par la Société des Anciens textes français, mais sans contredit un des plus intéressants.

On ignore la provenance du manuscrit dont ces précieux fragments faisaient partie. L'écriture et le style des miniatures qui ornent chacune des pages de l'original, prouvent qu'il a été copié et « illustré » dans la première moitié du XIIIe s., sans doute à la demande et aux frais de quelque grand personnage d'Angleterre. L'auteur du poème était un Anglais, ou du moins un Normand, né en Angleterre; M. P. M. en tire la preuve d'une étude minutieuse de la langue qu'il emploie. L'exécution matérielle du ms. est remarquable. M. M. insiste avec raison sur l'élégance rare des miniatures. On peut d'ailleurs aisément en juger en étudiant les belles reproductions en héliogravure qui complètent le présent volume.

Voici maintenant l'analyse rapide du texte contenu dans les quatre feuillets dont il s'agit. Premier feuillet (112 vers octosyllabiques écrits en trois colonnes) : l'archevêque de Cantorbéry est à Pontigny; Henri II demande inutilement l'intervention du pape dans son différend avec Thomas Becket; il menace les religieux de l'ordre de Citeaux, qui ont donné asile au prélat, de confisquer leurs biens en Angleterre. — Deuxième feuillet (66 vers sur deux colonnes). Le roi de France offre ses bons offices pour réconcilier Henri II et le prélat; dans l'entrevue qu'ils ont ensemble à ce propos, Thomas Becket consent à se mettre à la discrétion du roi son souverain mais en réservant « l'honneur de Dieu ». Cette restriction irrite Henri II qui déplore amèrement les bienfaits dont il a autrefois comblé le prélat. — Troisième feuillet (132 vers sur trois colonnes), Henri II fait couronner roi son fils aîné à Westminster par l'archevêque d'York, au mépris des droits du primat [1]. Ce dernier se plaint au pape, que le roi de France prie de venger Th. Becket. — Quatrième feuillet (122 vers sur trois colonnes). Le prélat débarque en Angleterre malgré les avertissements sinistres qu'on lui donne de différents côtés; il est accueilli avec joie par les paysans; mais des chevaliers et des sergents armés viennent lui reprocher de jeter le trouble dans le pays. L'archevêque leur répond en justifiant sa conduite.

Au total, nous avons là 432 vers octosyllabiques [2], sans compter

---

1. Cette cérémonie n'eut pas lieu à la Pentecôte, 24 mai 1170, comme le dit M. P. M., p. xviij, note; mais, comme le dit Guillaume de Cantorbéry, qu'il cite lui-même, « imminente solemnitate beati Johannis Baptiste » ou plus précisément, comme l'indique la continuation de Florent de Worcester : « in dominica sequenti, que evenit octavo decimo kal. julii, scilicet vigilia Sanctorum Viti et Modesti martyrum et sancte Crescentie virginis »; le couronnement du jeune Henri eut donc lieu le 14 juin. Voy. *Florentii Wigorniensis monachi. Chronicon ex chronicis*, éd. B. Thorpe, (English historical Society). Tome II, p. 138. Cf. Norgate, *England under the Angevin Kings*, II, 72.

2. Tous les vers n'ont pas huit syllabes : bon nombre n'en ont que sept; quelques uns en comptent plus de huit. Ce mélange des vers de sept et des vers de

les rubriques rimées qui expliquent les scènes peintes par l'enlumineur en tête de chaque page. C'est peu assurément. Le poème de Garnier de Pont-Sainte-Maxence compte plus de 5,800 vers. Il est vrai que Garnier accorde une grande place aux réflexions religieuses, politiques, morales et autres, dont il n'apparaît pas de trace dans nos fragments. Cependant on peut avancer hardiment que nous possédons à peine un dizième de l'œuvre originale. L'écart serait plus grand encore si, comme le conjecture M. P. M. (p. xxvij), le poème entier avait de 8,000 à 8,500 vers.

Il faut assurément le regretter, encore que notre poëme ne se distingue pas par des mérites particuliers, au point de vue littéraire ou historique. Le style est simple et clair; on n'en saurait dire beaucoup plus. Autant qu'on peut l'affirmer avec des termes de comparaison aussi imparfaits, notre rimeur anonyme ne saurait être comparé pour la force de la pensée et la vigueur de l'expression au clerc de Pont-Sainte-Maxence. D'autre part, l'auteur est loin d'être un témoin contemporain. M. M. a mis ce point hors de doute : il n'a fait que mettre en vers, en les traduisant librement, les récits contenus dans le *Quadrilogus*, c'est-à-dire dans la compilation qui a été formée en 1198 ou 1199 à l'aide de morceaux empruntés à Guillaume, prieur de Cantorbéry, Jean de Salisbury, évêque de Chartres, Alain, abbé de Tewkesbury et maître Herbert de Bosham [1], tous quatre témoins de la vie ou du martyre du prélat. M. M. a noté avec soin dans sa préface ces emprunts faits par le poète au *Quadrilogus*. Un détail entre autres prouve bien que notre rimeur a simplement suivi cette compilation, sans recourir lui-même aux témoins directs : avant de raconter le couronnement du jeune roi Henri (14 juin 1170), Guillaume de Cantorbéry raconte qu'un prêtre de Sens, Guillaume, attristé par la désolation de l'église d'Angleterre, alla à Rome, et obtint du Pape que le roi d'Angleterre, tout appel cessant, fût soumis à l'anathème et son royaume à l'interdit, à moins que la paix ne fût rendue à l'église de Cantorbéry ». Dans le *Quadrilogus*, cette phrase est placée après le couronnement du jeune Henri, et cet anachronisme a passé dans notre poëme. Composé à l'aide du *Quadrilogus*, ce poëme ne peut être antérieur à l'année 1199. M. M. suppose, avec toute apparence de raison, qu'il a été rédigé peu après 1220, année où le corps de saint Thomas fut transféré, au milieu d'un immense concours de peuple, de la crypte obscure où il reposait depuis le meurtre, dans le riche tombeau qu'on lui avait élevé

huit syllabes, dit M. M. (p. xxxv), n'est pas particulier à notre rimeur. Le même usage se rencontre en d'autres poëmes anglo-normands, notamment dans la *Vie de S. Edouard le Confesseur*, composée vers le milieu du XIV[e] s. et dans le *Roman de Gui de Warwick*.

1. A ces quatre auteurs, il faut ajouter aussi Benoît, abbé de Peterborough ; mais ce dernier n'a parlé que de la mort du prélat, et des évènements qui arrivèrent après cette mort. Nous n'avons, d'ailleurs, de son récit, que ce qui a passé dans le *Quadrilogus*.

derrière le grand autel de la cathédrale. De toute manière, il a été écrit plus de trente ans après les évènements accomplis; aussi ne faut-il lui demander aucun fait nouveau concernant la biographie du prélat. Tout au plus les miniatures ajoutent-elles quelques éléments à l'iconographie ancienne de Thomas Becket (p. XLI). C'est surtout à ce point de vue qu'il faut déplorer la perte de la plus grande partie du manuscrit et aussi, d'autre part, se féliciter des feuillets qu'on en a retrouvés.

Le texte est publié avec la scrupuleuse exactitude que M. P. M. apporte à tous ses travaux. Après avoir comparé la transcription qu'il a fait imprimer aux fac-similés du manuscrit original, je ne vois qu'un point où je lis autrement que M. Meyer. C'est dans la miniature du 3e feuillet. La scène de droite *(recto)* représente le roi Henri II servant à table son fils aîné qu'il vient de faire sacrer par l'archevêque d'York. Derrière le vieux roi un personnage prononce des paroles notées sur une longue banderolle qui part de sa main droite. M. M. lit, page 15 : « Ne (?) majestas nimis inclinata. » Je crois bien qu'il y a *Ecce* au lieu de *Ne;* encore n'oserai-je l'affirmer. M. M. paraît avoir revu de moins près les citations latines qu'il a multipliées dans sa préface [1]; quelques fautes d'impression lui ont échappé, mais ce ne sont que des vétilles.

En somme, il faut remercier vivement M. Paul Meyer de sa nouvelle publication. Puisse-t-il nous donner bientôt l'édition du poème de Garnier de Pont-Sainte-Maxence qu'il a été chargé de préparer pour la collection du Maître des rôles avec les textes français relatifs à Thomas Becket; puisse-t-il aussi ne pas nous faire trop longtemps attendre le poème composé en l'honneur de Guillaume le Maréchal!

Charles BÉMONT.

---

262. — 1. **Friedrich der Grosse als Kronprinz,** von Reinhold KOSER, a. o. Professor an der Universitæt Berlin. Stuttgart, Cotta, 1886. In-8, VIII et 267 p. 4 mark. (5 fr.)

2. **Friedrich der Grosse als Philosoph,** von Eduard ZELLER. Berlin, Weidmann, 1886. In-8 et 298 p. 7 mark. (8 fr. 75).

1. — M. Koser est plus compétent que tout autre pour écrire la vie de Frédéric II. C'est lui qui tout récemment, a publié les mémoires et journaux si intéressants du lecteur de Catt. Il s'occupe depuis longtemps de la correspondance politique du grand roi ; il a pu consulter les documents si nombreux et si importants des archives de Berlin ; *er sitzt an der Quelle*, comme on dit en allemand, il est à la source et il sait y pui-

1. Page viij, on a imprimé *Solisburg* au lieu de *Salisbury*. — Page ix, citation du *Quadrilogus*, 4e ligne, lire: qui *cum*, non *eim*. — Page xv, citation de Herbert de Bosham, ligne 5, lire *tam* affectuosae, non *tum;* 5e ligne avant la fin, arguens *eum*, au lieu de *cum*. — Page xix, citation de Herbert; ligne 3, lire *litteras* impetraverat; ligne 6 : archiepiscopi *Cantuariensis*, au lieu de *Cartuariensis*. — Page xxvj, ligne 4; omnes *conclamantes*, au lieu de *conclamentes*.

ser. Il nous donne aujourd'hui une étude sur Frédéric II, prince royal, et ce travail est le meilleur que nous ayons jusqu'ici sur la jeunesse, encore assez peu connue, du vainqueur de Rossbach [1]. M. K. retrace d'abord l'enfance du prince royal ou, comme on le nomma jusqu'à la paix d'Utrecht, du prince d'Orange, l'enseignement de Duhan de Jandun et de Francke, les jours de *Sturm und Drang*, les premiers démêlés entre le père et le fils. Puis vient le chapitre le plus intéressant, le plus instructif du livre, celui que M. K. consacre à la fuite du jeune prince. Les relations de Frédéric avec Hotham et Guy Dickens, la promesse qu'il donne d'épouser une princesse anglaise, son intimité avec le malheureux Hans Hermann de Katte, sa tentative d'évasion qui est trahie par un page, la colère de Frédéric Guillaume, l'arrestation du prince royal et de son confident, l'interrogatoire des prisonniers, l'execution de Katte à Küstrin sous les fenêtres du *Kronprinz*, tout cela est raconté par M. K. avec une simplicité saisissante, d'après un grand nombre de documents inédits, et l'on saura à l'auteur le plus grand gré de ce récit définitif d'un épisode sur lequel on avait forgé tant de légendes absurdes. Le prince fut grâcié et après avoir juré devant une commission, à haute et intelligible voix, sans « reservationes mentales » qu'il ferait toujours *strikte und gehorsamlich* la volonté du roi, attaché, en qualité d'auditeur, à la chambre des domaines de Küstrin, pour y apprendre son métier de souverain, c'est-à-dire, comme disait son père, non seulement de *Landesherr*, mais de *Wirt* et d'*Oekonomus*. Il habitait dans la ville la maison du prédicateur de la cour ; mais il ne devait, sous aucun prétexte, sortir de la forteresse, et les soldats ne lui présentaient pas les armes. C'est dans la correspondance du directeur Hille avec le général Grumbkow que M. K. a trouvé les informations qu'il nous donne sur ce séjour de Frédéric à Küstrin ; le prince, dit Hille, se pique extrêmement d'avoir de l'esprit ;... il ne connaît presque les Allemands ;... il croit que les Français sont tels qu'ils se dépeignent dans leurs livres. Au bout d'un an, son père le fiança et lui donna un régiment. Le jeune prince qui n'avait pas, comme on l'a cru, de repentir et de remords et qui ne désirait qu'une chose, sortir de Küstrin, échapper à sa captivité déguisée et obtenir sa liberté à quelque prix que ce fût, le jeune prince se consacra tout entier à ses nouvelles fonctions de colonel dans sa garnison de Ruppin, sa « garnison chérie, » comme il ne tarda pas à

1. L'ouvrage est ainsi divisé : I. Dans la maison paternelle *(Im Elternhause)*. II. La tentative de fuite *(Der Fluchtversuch)*. III. A la Chambre et au régiment *(In der Kammer und beim Regiment)*. IV. Rheinsberg. V. La politique du prince royal. VI. Dernières relations de Frédéric avec son père *(Spæteres Verhæltniss zum Vater)*. Il se termine par un appendice *(Anhang)* qui renferme les notes et remarques justificatives et par des annexes *(Beilagen)* : deux poésies du prince royal écrites en 1731, un portrait du jeune Frédéric tracé par Hille dans une lettre à Grumbkow du 8 février 1732 et une relation dictée par Frédéric Guillaume I à Mylius *von des Cron Printzens Hoheit intendirten retraite*.

l'appeler. En 1734, il se rendit à l'armée du prince Eugène et se familiarisa avec le service de campagne. Au retour, il se maria et habita le château de Rheinsberg. M. K. trace le tableau de l'existence que mena Frédéric dans ce « Sans-souci », ne cessant de se livrer à la lecture que son père lui avait si sévèrement défendue autrefois, s'ensevelissant dans les livres, s'entourant de joyeux compagnons qui sont aussi des lettrés, Jordan, Keyserlingk, Fouqué, le major Stille, Chasot, expliquant Descartes et Wolff, entrant en correspondance avec Voltaire. Mais pendant ces quatre années qui semblent vouées uniqnement à la littérature et aux plaisirs de l'esprit, Frédéric étudiait son Europe ; il écrivait ses *Considérations sur l'état présent du corps politique ;* il publiait son *Antimachiavel;* dès 1737, il jugeait la situation de l'Autriche très critique; il ne cachait pas de belliqueuses visées; Seckendorff assurait qu'il commencerait son règne par un grand coup, et son père, le montrant du doigt, disait : « Voilà quelqu'un qui me vengera un jour ». La réconciliation s'était faite entre Frédéric Guillaume et son fils; mais elle n'était pas pleine et entière. M. K. montre qu'il y avait encore des soupçons, des méfiances, et que la confiance ne fut rétablie qu'après la mort de Grumbkow. L'auteur fait là dessus, à propos de certaines paroles fort dures et cruelles qui échappèrent au jeune Frédéric, de fines réflexions (p. 202)[1]. Remarquons encore les pages consacrées au voyage de Königsberg ; M. K. traduit la lettre que Frédéric écrivait alors à Voltaire et qui démontre la maturité de son esprit, qui prouve que le prince admirait sincèrement la sage administration de son père, son infatigable activité, son souci des moindres détails. Le 31 mai 1740 mourait le roi-sergent. Il nous paraît que M. K. l'a jugé trop favorablement, et que dans son désir de rester impartial, de sembler plus juste que ses devanciers, il a jugé Frédéric II, son héros, plus sévèrement qu'il l'aurait dû. Il avoue quelque part que le père et le fils sont tous deux coupables ; mais il ne marque pas assez ce que le père avait de rude et de brutal, pour ne pas dire de barbare. Frédéric Guillaume cachait peut-être un bon cœur sous sa grossière écorce ; mais il s'y prit fort mal pour gagner l'affection de son fils : il n'eut aucune indulgence, aucune pitié pour des égarements de jeune homme; plus d'une fois il saisit Frédéric par les cheveux et le jeta à terre, lui fit les plus sanglantes réprimandes devant toute la cour, l'accabla au point de dire : « Si mon père m'en avait fait autant, je me serais brûlé la cervelle ». Voilà la critique principale que nous ferons à M. Koser. On croit, à le lire, que Frédéric Guillaume n'eut jamais tort ; qu'il avait le droit d'élever son fils à sa façon, de le tourmenter à son gré, de le tyranniser. Dirons-nous encore que M. K. n'a pas donné une assez grande importance aux études militaires de Frédéric, et qu'il ne parle point,

1. Citons cette jolie phrase : Urkundliche, hæssliche Worte; das krankhafte Nachzittern des alten Grolles, der allzu tief sich eingefressen hatte, wie ein Gift, dessen tückischer Rest sich nie ganz aus dem Kœrper ausscheiden læsst.

par exemple, de la lecture de Feuquière, qu'il n'a pas traité avec assez de détail la période de Rheinsberg? Lui reprocherons-nous d'avoir employé le mot *blumenreich* en parlant du style de *Charles XII* (p. 145) et de faire de Gresset un *Epiker* (p. 154)? Nous terminerons plutôt notre article en louant de nouveau les qualités que M. K. a déployées dans ce nouvel ouvrage; la profonde connaissance du sujet entièrement rajeuni par des pièces authentiques, le choix habile des détails, l'heureuse disposition des chapitres, le style clair, facile, élégant. Son livre est le digne commencement d'une grande histoire de Frédéric II. Ajoutons que le récit n'est pas embarrassé par les notes; c'est à la fin du volume, selon l'usage allemand, que M. Koser a relégué les remarques, et on ne lira pas sans intérêt cet appendice important avec toutes ses indications bibliographiques et ses preuves tirées des archives ou des documents imprimés.

2. On nous permettra d'annoncer brièvement le volume de M. Edouard Zeller sur Frédéric philosophe : il comprend, outre l'introduction, sept chapitres : rapports de Frédéric avec les philosophes de son temps et ceux du passé; ses opinions sur les principales questions de la philosophie, Dieu et le monde; la nature et l'homme; la vie morale, ses devoirs et ses lois; la vie de l'Etat; l'attitude de Frédéric à l'égard de la religion; ses idées sur l'enseignement et l'éducation. C'est, comme tout ce qui part de la main de M. Ed. Zeller, une œuvre consciencieuse et solide, un peu froide et sévère, écrite avec une extrême simplicité, remarquable par sa clarté et ses vues d'ensemble, faite naturellement au point de vue allemand et rapprochant, par exemple, Frédéric de Kant et de Lessing. Elle est suivie de remarques *(Anmerkungen)* ou mieux de notes — au nombre de 496 (p. 183-296) — qui renvoient aux passages cités de la correspondance et des œuvres de Frédéric.

A. Chuquet.

---

263. — **Archiv für Geschichte der Philosophie,** dirigé par Ludwig Stein. 1er fascicule, 1887. Berlin, Reimer.

On constate depuis quelque temps une transformation dans le caractère des Revues philosophiques allemandes. Le dogmatisme — qu'il s'appelle idéalisme ou naturalisme — y perd du terrain; on s'occupe davantage de l'histoire des idées dans le passé et dans le présent; on commence même à comprendre que toute la philosophie moderne ne tient pas dans les publications des professeurs allemands et que le mouvement philosophique en France, en Angleterre, en Italie mérite d'être étudié de plus près qu'autrefois. Ce changement était déjà manifeste dans le nouveau cararactère qu'a pris l'année dernière un des plus an-

ciens périodiques consacrés à la philosophie, la *Zeitschrift für Philosophie und philosophische Kritik*. Fondé par Fichte (le fils) et Ulrici, dans un esprit très dogmatique et batailleur, ce recueil est actuellement dirigé par MM. Krohn et Falckenberg. Leur préface exprime très nettement les idées qu'on vient d'esquisser et sonne comme le « Déposons les armes » du chœur de Gounod. Mais la tendance nouvelle est encore plus clairement marquée dans une publication dont nous recevons aujourd'hui le premier fascicule : l'*Archiv für Geschichte der Philosophie*, dirigé par M. Ludwig Stein. M. Stein qui est, croyons-nous, un Suisse, a composé une remarquable étude sur la psychologie stoïcienne dont nous avons rendu compte ici même; il a su s'associer les collaborateurs les plus distingués : MM. Zeller, Diels, Benno Erdmann, etc. Comme l'indique le titre du recueil, le dogmatisme est absolument exclu de la nouvelle Revue; elle est consacrée exclusivement à l'histoire de la philosophie, entendue au sens le plus large. Sur les huit articles de fond du premier numéro, l'un est un aperçu d'ensemble, une sorte de programme signé Zeller; quatre se rapportent à la philosophie grecque, trois à la philosophie moderne; enfin cinq comptes-rendus très nourris étudient le mouvement historico-philosophique en Allemagne et en Angleterre pendant l'année 1886. Ce qui n'est pas moins remarquable que le large éclectisme philosophique qui a présidé à cette nouvelle publication, c'est son caractère international. On a demandé à des Anglais, MM. Bywater et Schurman, le compte-rendu des ouvrages anglais; à un Français, M. Paul Tannery, celui des livres français : et ces comptes-rendus sont publiés dans la langue même où les ont rédigés les auteurs, en anglais et en français. On ne saurait pousser le cosmopolitisme scientifique plus loin! La *Revue critique* n'a jamais reconnu de frontières en matière de science; elle ne peut donc que souhaiter bonne et longue vie à ses nouveaux confrères.

Th. R.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Hartwig Derenbourg a fait tirer à part l'article de quatre pages qu'il avait donné à la *Jubelschrift* publiée à Breslau pour le 70e anniversaire de la naissance du professeur Graetz (31 octobre 1887). Cet article a pour titre *Un passage sur les Juifs au XIIe siècle traduit de l'autobiographie d'Ousâma.* « Juifs et chrétiens unis contre les musulmans, dit M. H. Derenbourg, voilà le spectacle rare que l'autobiographie d'Ousâma présente à deux reprises dans le morceau dont j'offre la traduction à l'illustre historien des Juifs. »

— M. l'abbé F. Vigouroux a fait paraître chez Roger et Chernoviz le tome troisième de son ouvrage *Les livres saints et la critique rationaliste, histoire et réfutation des objections des incrédules contre la Bible*, avec des illustrations d'après

les monuments par M. l'abbé L. Douillard (4 fr.). On sait que l'ouvrage doit former quatre volumes.

— La librairie Steinheil (2, rue Casimir-Delavigne), met en vente une *Collection des alchimistes grecs*, publiée par les soins de MM. Berthelot et C. E. Ruelle. La publication comprendra : 1° une introduction, avec notes scientifiques et nombreuses figures, par M. Berthelot; 2° la réimpression intégrale du plus ancien manuscrit alchimique connu, celui de Saint-Marc à Venise, avec nombreuses notes philologiques et scientifiques; le texte grec et les notes philologiques sont dues à M. Ruelle, les notes scientifiques, à M. Berthelot; 3° la traduction française du manuscrit de Saint-Marc due à M. Ruelle, révisée et commentée par M. Berthelot; 4° des tables très détaillées. L'ensemble de cette publication contiendra environ 1,200 pages in-8° carré sur le type des Documents inédits publiés par le ministère de l'instruction publique. L'éditeur ne met en vente que 150 exemplaires (numérotés). La première livraison vient de paraître et renferme 268 pages d'introduction avec 45 figures, 108 pages de texte grec, et 116 pages de traduction. Prix de la souscription : 60 fr. pendant l'impression ou 80 fr. payables moitié contre remise de la première livraison, moitié contre remise de la dernière.

— Le tome VI de la « Petite bibliothèque d'art et d'archéologie » que publie la librairie Leroux et que dirigeait M. L. de Ronchaud, vient de paraître. Il est dû à M. Eug. Müntz et a pour titre *Etudes iconographiques et archéologiques sur le moyen-âge* (in-8° illustré, 5 fr.). En voici le sommaire : Les pavements historiés du IVe au XIIe siècle. — La décoration d'une basilique arienne au Ve siècle. — La légende de Charlemagne dans l'art du moyen-âge. — La miniature irlandaise et anglo-saxonne au IXe siècle.

— La « Bibliothèque internationale de l'art » que dirige M. Eug. Müntz, s'est augmentée d'un volume nouveau *Marc-Antoine Raimondi*, étude historique et critique, suivie d'un catalogue raisonné des œuvres du maître, par M. Henri Delaborde (librairie de l'art, 29, cité d'Antin). L'autre collection, également sous la direction de M. Eug. Müntz, des *Artistes célèbres*, compte aussi deux nouveaux volumes : *Terburg*, par M. Emile Michel (34 gravures, broché, 3 fr.) et *Gavarni* par M. Eugène Forgues (23 gravures, broché 3 fr.).

— Vient de paraître chez Oudin et chez Picard la « *Table chronologique de l'église de Sarlat, diocèse et pays sarladois*, monstrant le nom, ordre et suite des prélatz qui y ont présidé, soubz quelle religion et forme d'Estat on y a vescu, qui et quelz ont esté les princes et seigneurs qui y ont commandé, avec la fondation des villes, sièges, prinses et reprinses d'icelles et autres divers accidents que ce pays a souferts jusques à présent », par J. Tarde, chanoine théologal de l'église cathédrale de Sarlat, annotée par M. Gaston de Gérard, membre de la Société historique et archéologique du Périgord, précédée d'une notice et introduction par M. Gabriel Tarde, membre de la même Société (ornée de la carte du diocèse et du plan de la ville de Sarlat. In-4°, 12 fr.).

— M. Eugène Rigal, maître de conférences à la Faculté des lettres d'Aix, a publié à la librairie Dupret (collection bleue, in-24, 116 p. 1 fr.), une *Esquisse d'une histoire des théâtres de Paris de 1548 à 1635*. L'auteur se propose de parler, dans un autre travail, de l'organisation théâtrale, des acteurs, des pièces, et, en un mot, de l'état du théâtre français à la fin du XVIe et au commencement du XVIIe siècle. Il a voulu seulement, dans l'*esquisse* qu'il vient de faire paraître, établir quelques faits, fixer certaines dates et faire, s'il est possible, un peu de lumière sur les origines des deux grands théâtres parisiens avant Molière, l'Hôtel de Bourgogne et le Marais.

— Le tome huitième et dernier des *Œuvres du cardinal de Retz* (collection des

« grands écrivains de la France ») a paru à la librairie Hachette par les soins de M. R. Chantelauze. Il contient un avertissement, une introduction et les lettres de Retz à l'abbé Charrier qu'il avait envoyé à Rome pour y solliciter sa promotion au cardinalat, ses lettres à l'abbé Paris, à son intendant M. de la Fons, sa correspondance diverse.

— M. Pellechet a fait paraître des *Notes sur les imprimeurs du Comtat Venaissin et de la principauté d'Orange et le Catalogue des livres imprimés par eux qui se trouvent à la Bibliothèque de Carpentras* (Paris, Picard. In-8°, IX et 171 p.). Ce travail consciencieux sera plus longuement analysé dans un de nos prochains numéros.

— Une nouvelle publication de M. Ch. Henry : *Œuvres et correspondances inédites de d'Alembert* avec introduction, notes et appendice (Perrin. In-8°, 6 fr.).

— Les *Mémoires de la comtesse Edling*, publiés par M. Barthéniev et imprimés à Moscou, sont en vente à la librairie Leroux (6 fr.). La comtesse Edling, née Stourdza, a été demoiselle d'honneur de l'impératrice Elisabeth Alexievna ; et ses mémoires contiennent de nombreux détails peu connus sur Alexandre Ier, sur la campagne de Russie et sur le rôle joué par le tsar dans la campagne de France.

— L'éditeur Fischbacher a fait paraître la deuxième édition des *Mémoires sur la guerre des Français en Espagne*, par M. de Rocca. (In-8°, 404 p.) Nous reviendrons sur ce volume qui a été publié par les soins de M. Gustave Revilliod.

— M. Edouard Maneuvrier publie à la librairie Léopold Cerf un ouvrage intitulé *L'éducation de la bourgeoisie sous la République* (in-8°, 387 p., 3 fr. 50) et qui comprend, outre une introduction, trois parties. I. *Les défauts* (p. 1-73). II. *Les réformes dans la discipline intellectuelle* (p. 77-251). III. *Les réformes dans la discipline morale* (p. 255-372) ainsi qu'une conclusion *L'aristocratie dans la démocratie* (p. 373-384). Un de nos collaborateurs rendra prochainement compte de ce travail remarquable.

— La librairie militaire L. Baudoin a publié des *Etudes sur l'histoire militaire et maritime des Grecs et des Romains* par M. le contre-amiral Serre (in-12, 3 fr.) et le douzième et dernier fascicule de la *Guerre d'Orient en 1877-1878*, étude stratégique et tactique des opérations des armées russe et turque en Europe, en Asie et sur les côtes de la mer Noire, par un tacticien et d'après les documents officiels. (2 cartes et 2 croquis, in-8°, 788 p. 5 fr.)

— A remarquer, dans le n° 9 de la *Revue pour l'enseignement des langues vivantes* l'article où M. I. Kont énumère (p. 370-385), volume par volume, les articles du *Journal étranger* et de la *Gazette littéraire de l'Europe*, concernant la littérature allemande.

— L'*Intermédiaire* du 25 novembre publie, dans ses « trouvailles et curiosités », une lettre inédite de Taillandier, alors président de la Chambre des députés (1848) et demandant au ministre de l'Instruction publique de transformer l'Élysée national en bibliothèque publique.

ALLEMAGNE. — Le deuxième volume du *Lehrbuch der Dogmengeschichte*, de M. Ad. Harnack, le professeur de Marbourg, paraît à la librairie Mohr, de Fribourg en Brisgau ; il est consacré au développement du dogme de l'Eglise et a pour titre *die Entwickelung des Kirchlichen Dogmas* (in-8°, 9 mark).

— Le second volume de l'édition critique d'Hérodote, de M. A. Holder, *Herodoti historiae*, vient de paraître ; il s'intitule *editio major*, pour se distinguer d'une édition classique des cinq derniers livres d'Hérodote que M. Holder publie en même temps, à l'usage des classes, sous le titre de *Belli persici historiae* (Leipzig, Freytag). Nous en reparlerons plus longuement.

— La librairie Teubner de Leipzig, a fait paraître une deuxième édition de la première partie de l'ouvrage de M. F. Blass, *die attische Beredsamkeit*, de Gorgias à Lysias. In-8°, vii et 648 p. 16 mark) ; mais elle annonce qu'elle ne publiera pas une nouvelle édition de la deuxième et de la troisième partie de l'ouvrage.

— Livres à paraître chez Teubner : 1° *Theorie der musischen Künste der Hellenen*, par A. Rossbach et R. Westphal, 3e volume, 2e partie : *Griechische Metrik mit besonderer Rücksicht auf die Strophengattungen und die übrigen melischen Metra*, 3e édition p. p. Rossbach ; — 2° *Plutarchi Chaeronensis Moralia*, rec. Greg. N. Bernardakis ; — 3° *Jamblichi Proteptricus ad fidem codicis Laurentiani* ed. Hermenegildus Pistelli ; — 4° *Hebræisches Uebungs-und Lesebuch, mit hebr. und deutschem Wortregister*, p. p. G. Stier (2e édition très remaniée).

— A l'exemple d'autres universités allemandes, l'Université de Vienne fait paraître un recueil comprenant des dissertations sur la langue et la littérature de l'antiquité classique. Le premier volume de ces *Dissertationes philologae Vindobonenses* (Leipzig, Freytag, in-8°, 348 p. 7 mark) qui vient de paraître, contient trois travaux : C. Kunst, *De Theocriti versu heroico* (p. 1-124) ; Siegfried Reiter, *De syllabarum in trisemam longitudinem productarum usu Aeschyleo et Sophocleo* (p. 125-236) ; Jos. Kubik, *De M. Tullii Ciceronis poetarum latinorum studiis* (p. 237-347).

— Encore une nouvelle étude sur les sources de Diodore ; elle est de M. Erich Bethe (*Quaestiones Diodoreae mythographae*). Gœttingue, in-8°, 106 p.) ; nous y reviendrons.

— La librairie Weidmann, de Berlin, publie une quatrième édition de la *Griechische Mythologie* de Preller, due aux soins de M. Carl Robert ; elle a coupé en deux le premier volume ; la première moitié vient de paraître (in-8°, 428 p.)

— La même librairie fait paraître une troisième édition « améliorée » (verbessert) de la *Geschichte des Elsasses* de M. Ottokar Lorenz et de Wilhelm Scherer (in-8°, x et 574 p. 7 mark).

— M. Herman Schiller, directeur du gymnase et du séminaire pédagogique et professeur de pédagogie à l'Université de Giessen, vient de publier un *Lehrbuch zur Geschichte der Pædagogik* destiné surtout aux étudiants et aux jeunes professeurs (Leipzig, Fues. In-8°, 6 mark).

— Un important ouvrage sur la destruction des Templiers a paru tout récemment à la librairie Mittler, de Berlin. Il est intitulé *Der Untergang des Templerordens* et a pour auteur M. Konrad Schottmüller. Il comprend deux volumes : le premier est divisé en deux parties : 1° *Darstellender Teil* ; 2° *Kritischer Teil* (viii et 760 p.) ; le second renferme les *Urkunden* ou documents (iv et 450 p.). L'ouvrage entier coûte 22 mark 50.

— Le VIIIe volume de l'Histoire des conciles de Hefele, continuée par le cardinal Hergenrœther, paraît à la librairie Herder, de Fribourg en Brisgau. Il est consacré à la période qui suit le concile de Bâle et au dix-huitième concile général ou cinquième concile de Latran (*Die Zwischenzeit vom Basler bis zum fünften Lateran-Concil, das achtzehnte allgemeine oder fünfte Lateran-Concil*. In-8°, viii et 896 p. 9 mark 60).

— Le XXe volume des « chroniques des villes allemandes » (*Chroniken der deutschen Stædte vom XIV bis ins XVI Jahrhundert*) a paru à la librairie Hirzel, de Leipzig. Il forme le premier volume des Chroniques des villes de Westphalie et du Rhin inférieur. Il est consacré à Dortmund et à Neuss.

— Le XXXe volume des publications des archives prussiennes de l'Etat paraît à la librairie Hirzel, de Leipzig. Il renferme la quatrième partie de l'ouvrage de M. Rud. Stadelmann, *Preussens Kœnige in ihrer Thætigkeit für die Landescul-*

tur, et traite de la première partie du règne de Frédéric-Guillaume III, de 1797 à 1807 (in-8°, 8 mark ou 10 fr.).

— Le dernier volume de la collection des *Quellen und Forschungen zur Sprach- und Culturgeschichte der germanischen Vœlker* (Strasbourg, Trübner), dont nous ayons rendu compte, est la *Galante Lyrik*, de M. Max de Waldberg. Depuis, la librairie Trübner a publié le LXIIe volume, *die altdeutsche Exodus*, p. p. M. E. Kossmann; le LVIIIe, *Grundlagen des mittelhochdeutschen Sprachbaues*, par M. Richard M. Meyer; le LIXe, *Ueber die Sprache der Vandalen*, par M. Ferdinand Wrede; le LXe, *die Poetik Gottscheds und der Schweizer, literar-historisch untersucht*, par M. Franz Servaes. Ce dernier travail, qui vient de paraître et sur lequel nous reviendrons, comprend trois chapitres : I. *Gottsched* (p. 6-60); II. *Bodmer und Breitinger* (p. 60-150); III. *Die Litteraturfehde* (p. 151-175).

— Le premier volume du grand ouvrage que M. Franz Muncker nous promettait sur Klopstock, vient de paraître à la librairie Gœschen, de Stuttgart. (*Friedrich Gottlieb Klopstock, Geschichte seines Lebens und seiner Schriften* Erster Halbband. In-8° 5 mark.)

— Signalons tout de suite, en attendant que nous puissions en parler plus longuement, deux volumes nouveaux de la grande édition des *Œuvres complètes de Herder*, publiée par M. Bernhard Suphan à la librairie Weidmann, de Berlin. Ces volumes sont le treizième et le dix-septième. Le treizième renferme la première et la deuxième partie des *Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit*; le dix-septième, les *Zerstreute Blætter* (4e, 5 et 6e recueil), les entretiens intitulés *Gott*, et les *kleine Schriften* de 1786 et de 1787.

— M. A. Berger prépare un travail sur *Wilhelm Meister* et les œuvres du même genre qui l'ont suivi.

— M. Hermann Conrad qui a publié l'an dernier une biographie de George Eliot, doit faire paraître prochainement un ouvrage du même genre, *Thackeray, ein Pessimist als Dichter*.

— M. Anton Bettelheim dont on connaît la remarquable étude sur Beaumarchais, travaille à une biographie de Berthold Auerbach.

— L'éditeur H. Bœhlau, de Weimar, publiera, dès l'année prochaine, une nouvelle revue de littérature allemande, la *Vierteljahrschrift für Literaturgeschichte*, dont le directeur sera M. Bernhard Seuffert, aidé de MM. Erich Schmidt et Bernhard Suphan.

— En même temps que paraît cette nouvelle revue, un autre recueil, très estimable et qui a rendu de grands services, l'*Archiv für Litteraturgeschichte*, cesse sa publication. On lit sur la couverture du quatrième fascicule de l'*Archiv* la note suivante, signée de M. B. G. Teubner : « M. le professeur Dr. Schnorr de Carolsfeld ayant été nommé bibliothécaire général de la bibliothèque royale de Dresde, s'est déterminé à abandonner la rédaction de l'*Archiv für Deutsche Litteraturgeschichte*; la revue finira donc avec le présent fascicule, après avoir été durant quinze années imprimée et éditée, avec de considérables sacrifices, par la librairie soussignée ».

— Parmi les travaux lus à la dernière assemblée des philologues, tenue à Zurich, on relève les suivants : L. Hirzel, *Wieland und Martin und Regula Künzli*; Joh. Crüger, *das Strassburger Theater von der Reformation bis zum dreissigjæhrigen Kriege*; Wackernagel, *Ueber die Geschichte des historischen Infinitivs*; Wœlfflin, *Ueber Bedeutungswandel*; Reifferscheid, *Ueber die Windeck-Handschrift in Zürich*; Morf, *Die Untersuchung lebender Mundarten und ihre Bedeutung für den akademischen Unterricht*; Bæchtold, *der Ring des Heinrich Wittenweiler*; Gutersohn, *Gegenvorschlæge zur Reform des neusprachlichen Unterrichts*; Sachs, *Die*

provençalische Literatur früher und jetzt; Breitinger, *Ueber die Biographen der Frau von Staël;* Kluge, *Schweizerdeutsch und Schriftdeutsch in ihren geschichtlichen Beziehungen;* Wetz, *Zur Psychologie Heinrichs von Kleist;* Hunziker, *Behandlung deutscher Eigennamen im Französischen mit specieller Rücksicht auf das Wœrterbuch von Sachs;* Ritter, *Lettres inédites de J. J. Rousseau à madame d'Houdetot;* Maurer *Fragen über die Organisation des neusprachlichen Unterrichts an den hœheren Lehranstalten Deutschlands, Oesterreichs und der Schweiz.*

— M. Karl Dziatzko a entrepris de publier une collection de *bibliothekswissenschaftlicher Arbeiten* ou travaux concernant le *Bibliothekwesen* et le *Buchwesen.* Cette collection paraît à Berlin, chez Asher ; le premier volume qui en fait partie, est dû à M. Wilhelm Brambach ; il a pour sujet le Psautier (*Psalterium, bibliographischer Versuch über die liturgischen Bücher des christlichen Abendlandes,* IV et 56 p. in-8°, 2 mark ou 2 fr. 50.)

— On a trouvé aux archives de Gœthe, à Weimar, la correspondance échangée entre le grand poète et Henri de Kleist à propos de la *Cruche cassée.*

— Un comité s'est formé à Düsseldorf, pour élever à Henri Heine une statue dans sa ville natale.

— Le 23 octobre est mort à Francfort-sur-le-Main, à l'âge de 77 ans, Jacob Auerbach, frère du romancier et auteur de plusieurs ouvrages sur l'histoire des Juifs en Allemagne.

— Le 10 novembre est mort à Strasbourg, à l'âge de cinquante-trois ans, M. A.-W. Reifferscheid, professeur ordinaire de philologie.

ANGLETERRE. — M. George Herzfeld doit publier pour l'« Early English Text Society » le *Martyrologium* vieil anglais et la *Legatio Nathanis ad Tiberium;* — M. A.-S. Napier (pour la même Société) une édition de toutes les homélies anglo-saxonnes; — M. Holthausen, une édition de l'unique ms. Stowe, 2.40, *Vices and virtues* (1,200); — M. Kœlbing, une édition de la seconde partie de *Bevis of Hampton;* — M. Sidney L. Lee, la quatrième et dernière partie de *Huon of Burdeaux* (avec notes de M. W.-A. Clouston.)

— On sait que M. Ramsay avait exploré en 1886 les vallées phrygiennes du Lykos et du Lysis. Il était reparti pour l'Asie-Mineure au printemps de 1887 ; il vient de revenir à Aberdeen après plusieurs mois de voyage et d'adresser à notre collaborateur M. Salomon Reinach une lettre fort intéressante qui résume les découvertes de sa dernière campagne. On trouvera la traduction de cette lettre ou plutôt de ce rapport, dans la « chronique d'Orient » que M. Salomon Reinach, publiera dans le prochain numéro de la *Revue archéologique;* pour l'intelligence de ce rapport, M. S. Reinach a dressé et fait reproduire, d'après un croquis à grande échelle de M. Ramsay, une carte sommaire de la région.

GRÈCE. — Le 14 octobre 1887, est mort, à Marseille, M. Aristide Bey Baltazzi. Il était propriétaire de l'emplacement de Myrina, et on sait avec quel aimable empressement il permit aux membres de l'Ecole française d'Athènes d'explorer la nécropole de Myrina, avec quelle générosité il céda à la France le tiers des trouvailles.

SUISSE. — M. Th. Ziesing, professeur à Zurich, met sous presse un ouvrage considérable sur Rabelais.

TURQUIE. — La continuation des fouilles de la nécropole de Sidon, sous la direction de Hamdi Bey, doit avoir lieu au mois de février 1887. Les grands sarcophages qui ont été apportés de Saïda, seront installés dans une salle annexe du musée de Tchinly Kiosk, et une somme de 2500 livres turques a été accordée pour la construction de cette salle. Ajoutons à ce propos que M. Eddy a, dans l'*American Journal of Archaeology* (1887), p. 97-101), publié d'intéressantes informations sur le commencement des fouilles de Sidon.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance publique annuelle du 18 novembre 1887.

I. Ordre des lectures

1° Discours de M. Michel Bréal, président, annonçant les prix décernés en 1887 et les sujets de prix proposés.

2° Notice historique sur la vie et les travaux de M. Edouard-René Lefebvre-Laboulaye, membre ordinaire l'Académie, par M. H. Wallon, secrétaire perpétuel.

3° La légende du mari aux deux femmes, par M. Gaston Paris, membre de l'Académie.

II. Jugement des concours

Prix ordinaire. — L'Académie avait proposé pour l'année 1887 les questions suivantes : I. « Etudier d'après les chroniques arabes et principalement celles de Tabari, Maçoudi, etc., les causes politiques, religieuses et sociales qui ont déterminé la chute de la dynastie des Omeyyades et l'avènement des Abassides ». Aucun mémoire n'ayant été déposé sur cette question, l'Académie la proroge à l'année 1890. — II. « Etude sur les contributions demandées en France aux gens d'Eglise depuis Philippe-Auguste jusqu'à l'avènement de François Ier. » Aucun mémoire n'ayant été déposé sur cette question, l'Académie la retire du concours. — L'Académie avait prorogé à l'année 1887 les questions suivantes : I. « Examen historique et critique de la bibliothèque de Photius ». Le prix n'est pas décerné; une récompense de mille francs est accordée à M. l'abbé Pierre Batiffol, pour son mémoire portant pour épigraphe : Θέλεις ὀλύμπια νικᾶν, κἀγώ, καλὸν γάρ ἐστιν. (Epictète.) — II. « Etude grammaticale et historique de la langue des inscriptions latines, comparée avec celle des écrivains romains, depuis le temps des guerres puniques jusqu'au temps des Antonins. » L'Académie décerne le prix à M. Loth, pour son mémoire ayant pour épigraphe : *Consuetudo loquendi est in motu; itaque solet fieri ex meliore deterior, ex deteriore melior.* — III. « Etude sur l'instruction des femmes au moyen âge. Constater l'état de cette instruction dans la société religieuse et dans la société civile en ce qui regarde la connaissance des lettres profanes et des genres divers de littérature vulgaire. Apprécier sommairement le caractère et le mérite relatifs des écrits composés par les femmes, particulièrement du XIe siècle au XVe siècle. » Le prix n'est pas décerné; une récompense de mille francs est accordée à M. Germain Arnaud, pour son mémoire portant pour épigraphe : *Ad hoc tantum liberales artes discendæ sunt ut per instructionem illarum divina eloquia subtilius intelligantur.* — IV. « Exposer la méthode d'après laquelle doit être étudié, préparé pour l'impression et commenté un ancien obituaire. Appliquer les règles de la critique à l'étude d'un obituaire rédigé en France avant le XIIIe siècle. Montrer le parti que l'on peut tirer de l'obituaire pris comme exemple, pour la chronologie, pour l'histoire des arts et des lettres et pour la biographie des personnages dont le nom appartient à l'histoire civile ou à l'histoire ecclésiastique. » L'Académie décerne le prix à M. Auguste Molinier, pour son mémoire portant pour épigraphe : *Domine, tu es portio mea in terra viventium.*

Antiquités de la France. — L'Académie décerne trois médailles : la première à M. Delachenal, pour son *Histoire des avocats au Parlement de Paris*; la deuxième à M. J. Richard, pour son volume intitulé *Une petite-nièce de saint Louis : Mahaut, comtesse d'Artois et de Bourgogne*; la troisième à MM. Lespy et P. Raymond, pour leur *Dictionnaire béarnais ancien et moderne*. L'Académie accorde, en outre, six mentions : 1° à M. J. Philippe, pour son livre intitulé : *Origines de l'imprimerie à Paris*; 2° à M. B. de Mandrot, pour son volume intitulé : *Imbert de Batarnay, seigneur du Bouchage, conseiller des rois Louis XI, Charles VIII, Louis XII et François Ier*; 3° à M. Haillant, pour son *Essai sur un patois vosgien*; 4° à M. Georges Guigue, pour ses *Récits de la guerre de Cent Ans, les Tard-Venus en Lyonnais, Forez et Beaujolais*; 5° à M. Ch. Bémont, pour son livre intitulé : *De la condamnation de Jean sans Terre par la cour des pairs de France en 1202*; 6° à M. Maurice Faucon, pour son ouvrage sur la *Librairie des papes d'Avignon*.

Prix de numismatique. — Le prix de numismatique fondé par M. Allier de Hauteroche, et destiné au meilleur ouvrage de numismatique ancienne, publié depuis le mois de janvier 1885, est décerné, cette année, à M. Ernest Babelon, pour son ouvrage intitulé : *Description historique et chronologique des monnaies de la République romaine, vulgairement appelées monnaies consulaires.*

Prix fondé par le baron Gobert, pour le travail le plus savant et le plus profond sur l'histoire de France et les études qui s'y rattachent. — Le premier prix est décerné à M. le baron de Ruble, pour les cinq volumes qu'il a publiés sur le *Mariage de Jeanne d'Albret* et sur *Antoine de Bourbon et Jeanne d'Albret*. Le second prix est décerné à M. le chanoine Dehaisnes, pour son *Histoire de l'art dans la Flan-*

dre, l'Artois et le Hainaut avant le XVe *siècle* et ses *Documents concernant l'histoire de l'art* dans ces divers pays et à la même époque.

Prix Bordin. — L'Académie avait proposé pour l'année 1887 les questions suivantes : — I. « Relever, à l'aide de documents historiques et littéraires et des dénominations locales, les formes vulgaires des noms des saints en langue d'oui et en langue d'oc; signaler la plus ancienne apparition en France des noms latins auxquels correspondent ces diverses formes. » Le prix n'est pas décerné; une récompense de deux mille francs est accordée à M. A. Thomas, pour son mémoire portant pour épigraphe : *Nuls om nos meraveill de mi s'eu am so que non veirai ja* (Jaufrès Rudel). — II. « Examen critique de la Géographie de Strabon, » etc. Aucun mémoire n'a été déposé sur cette question; l'Académie la proroge à l'année 1890, mais en modifiant le programme (voir ci-après). L'Académie avait, en outre, prorogé à l'année 1887 les sujets suivants : — I. « Étude sur la langue berbère sous le double point de vue de la grammaire et du dictionnaire de cette langue; — insister particulièrement sur la formation des racines et sur le mécanisme verbal; — s'aider pour cette étude des inscriptions libyques recueillies dans ces dernières années; — indiquer enfin la place du berbère parmi les autres familles de langues. » — Aucun mémoire n'ayant été déposé sur cette question, l'Académie la proroge à l'année 1890. — II. « Étude critique sur les œuvres que nous possédons de l'art étrusque; origines de cet art; influence qu'il a eue sur l'art romain. » L'Académie décerne le prix à M. Jules Martha, auteur du mémoire portant pour épigraphe : *In quibusdam laudandi viri, etiam si maximi ingenii non essent, probabiles tamen industria.* (Cic. Brutus, 110).

Prix Louis Fould. — Le prix fondé par M. Louis Fould pour l'*Histoire des arts du dessin jusqu'au siècle de Périclès* n'est pas décerné cette année. L'Académie attribue, à titre de récompense, à M. de Sarzec, pour ses fouilles en Chaldée, et à M. Dieulafoy, pour son exploration des ruines de Suze, le montant des intérêts des trois dernières années provenant de la fondation.

Prix La Fons-Melicocq. — Un prix triennal de dix-huit cents francs a été fondé par M. de La Fons-Mélicocq, en faveur du meilleur ouvrage sur l'histoire et les antiquités de la Picardie et de l'Ile-de-France (Paris non compris), publié dans les trois années qui ont précédé le concours. L'Académie ne décerne pas le prix. Une récompense de douze cents francs est accordée à M. l'abbé Haigneré, pour ses deux ouvrages intitulés : 1° *Cartulaire des établissements civils et religieux du Boulonnais;* 2° *les Chartes de Saint-Bertin.* Une autre récompense de six cents francs est attribuée à M. le baron de Calonne, pour la deuxième édition de son ouvrage intitulé : *la Vie agricole sous l'ancien régime dans le Nord de la France.*

Prix Brunet. — L'Académie avait prorogé à l'année 1887 la question suivante qu'elle avait proposée pour l'année 1885 : « Relever sur le grand catalogue de bibliographie arabe intitulé *Fihrist* toutes les traductions d'ouvrages grecs en arabe; critiquer ces données bibliographiques d'après les documents imprimés et manuscrits. » Le prix est décerné à M. Moritz Steinschneider, auteur du mémoire portant pour épigraphe : *La Grèce était la source unique du savoir et de la droite pensée.*

Prix Stanislas Julien. — Par son testament olographe, en date du 26 octobre 1872, M. Stanislas Julien, membre de l'Institut, a légué à l'Académie des inscriptions et belles-lettres une rente de quinze cents francs pour fonder un prix annuel en faveur du meilleur ouvrage relatif à la Chine. L'Académie décerne le prix à M. Schlegel, pour son dictionnaire hollandais-chinois *(Nederlandsch-Chineesch Woordenboek).*

Prix Delalande-Guérineau. — Mme Delalande, veuve Guérineau, par son testament en date du 16 mars 1872, a légué à l'Académie des inscriptions et belles-lettres une somme de vingt mille francs (réduite à dix mille cinq francs) dont les intérêts doivent être donnés en prix tous les deux ans, au nom de Delalande-Guérineau à la personne qui aura composé l'ouvrage jugé le meilleur par l'Académie. Le prix proposé pour le meilleur ouvrage, dans l'ordre des études du moyen âge, n'ayant pas été décerné en 1886, l'Académie avait prorogé le concours en 1887. L'Académie décerne le prix à M. Julien Havet, pour son ouvrage intitulé : *Questions mérovingiennes.*

Prix de La Grange. — M. le marquis de La Grange, membre de l'Académie, par son testament en date du 4 août 1871, a légué à l'Académie des inscriptions et belles-lettres une rente annuelle de mille francs destinée à fonder un prix en faveur de la publication du texte d'un poème inédit des anciens poètes de la France. L'Académie décerne le prix à M. Le Verdier, pour son édition du *Mystère de l'Incarnation et Nativité de N.-S.-J.-C., représenté à Rouen en* 1473.

Fondation Garnier. — M. Benoît Garnier, ancien consul de France à Batavia, par son testament en date du 11 avril 1883, a légué à l'Académie des inscriptions et belles-lettres la totalité de ses biens (legs réduit d'un tiers en faveur des héritiers, par décret du 27 septembre 1884), à la condition d'affecter chaque année les intérêts du capital provenant de la liquidation « aux frais d'un voyage scientifique à entreprendre par un ou plusieurs Français, désignés par l'Académie, dans l'Afrique centrale ou dans les régions de la haute Asie. » L'Académie, mise en mesure, cette

année, pour la première fois, d'exécuter les clauses du testament, désigne M. René Basset pour une mission au Sénégal; cette mission a pour objet principal d'étudier le *zenaga et ses dérivés* et de recueillir tous les renseignements possibles *sur les langues parlées dans le Soudan occidental et oriental*.

III. Annonce des Concours dont les termes expirent en 1887, 1888 et 1889.

Prix ordinaire de l'Académie. — L'Académie rappelle qu'elle a proposé pour l'année 1889 le sujet suivant : « Etude critique sur le théâtre hindou; en exposer l'histoire, marquer sa place dans l'histoire générale de la littérature de l'Inde, en donnant une attention particulière à la poétique dramatique des Hindous telle qu'elle est développée dans les traités techniques. » Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1888. — L'Académie rappelle en outre qu'elle a prorogé à l'année 1890 la question suivante : « Etudier d'après les chroniques arabes et principalement celles de Tabari, Maçoudi, etc., les causes politiques, religieuses et sociales qui ont déterminé la chute de la dynastie des Omeyyades et l'avènement des Abassides. Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1889. — Chacun de ces prix est de la valeur de deux mille francs.

Antiquités de la France. — Trois médailles de la valeur de cinq cents francs chacune seront décernées aux meilleurs ouvrages manuscrits ou publiés dans le cours des années 1886 et 1887 sur les antiquités de la France, qui auront été déposés au secrétariat de l'Institut avant le 1er janvier 1888. Les ouvrages de numismatique ne sont pas admis à ce concours.

Prix de numismatique. — I. Le prix biennal de numismatique fondé par madame Ve Duchalais sera décerné, en 1888, au meilleur ouvrage de numismatique du moyen âge qui aura été publié depuis le mois de janvier 1886. Le prix est de la valeur de huit cents francs. — II. Le prix de numismatique fondé par M. Allier de Hauteroche sera décerné, en 1889, au meilleur ouvrage de numismatique ancienne qui aura été publié depuis le mois de janvier 1887. — Les ouvrages devront être déposés au secrétariat de l'Institut, pour le concours Duchalais, le 31 décembre 1887; pour le concours Allier de Hauteroche, le 31 décembre 1888.

Prix fondés par le baron Gobert. — Pour l'année 1888, l'Académie s'occupera, à dater du 1er janvier, de l'examen des ouvrages qui auront paru depuis le 1er janvier 1887, et qui pourront concourir aux prix annuels fondés par le baron Gobert. En léguant à l'Académie des inscriptions et belles-lettres la moitié du capital provenant de tous ses biens, après l'acquittement des frais et des legs particuliers indiqués dans son testament, le fondateur a demandé : « que les neuf dixièmes de l'intérêt de cette moitié fussent proposés en prix annuels pour le travail le plus savant et le plus profond sur l'histoire de France et les études qui s'y rattachent, et l'autre dixième pour celui dont le mérite en approchera le plus : déclarant vouloir, en outre, que les ouvrages couronnés continuent à recevoir, chaque année, leur prix, jusqu'à ce qu'un ouvrage meilleur le leur enlève, et ajoutant qu'il ne pourra être présenté à ce concours que des ouvrages nouveaux. » — Tous les volumes d'un ouvrage en cours de publication, qui n'ont point encore été présentés au prix Gobert, seront admis à concourir, si le dernier volume remplit toutes les conditions exigées par le programme du concours. — Sont admis à ce concours les ouvrages composés par des écrivains étrangers à la France. — Sont exclus de ce concours les ouvrages des membres ordinaires ou libres et des associés étrangers de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — L'Académie rappelle aux concurrents que, pour répondre aux intentions du baron Gobert, qui a voulu récompenser les ouvrages les plus savants et les plus profonds sur l'histoire de France et les études qui s'y rattachent, ils doivent choisir des sujets qui n'aient pas encore été suffisamment approfondis par la science. La haute récompense instituée par le baron Gobert est réservée à ceux qui agrandissent le domaine de la science en pénétrant dans des voies encore inexplorées. — Six exemplaires de chacun des ouvrages présentés à ce concours devront être déposés au secrétariat de l'Institut (délibération du 27 mars 1840) avant le 1er janvier 1888, et ne seront pas rendus.

Prix Bordin. — M. Bordin, notaire, voulant contribuer aux progrès des lettres, des sciences et des arts, a fondé par son testament des prix annuels qui sont décernés par chacune des cinq Académies de l'Institut. — L'Académie rappelle qu'elle a proposé : 1° pour l'année 1888 : I. « Exposer méthodiquement la législation politique, civile et religieuse des capitulaires ». Les concurrents devront compléter cet exposé au moyen des diplômes et des chartes de la période carlovingienne. Ils devront en outre indiquer, d'une part, ce que la législation des capitulaires a retenu du droit romain et du droit mérovingien, et d'autre part ce qui s'est conservé du droit carlovingien dans les plus anciennes coutumes. — II. « Étudier l'histoire politique, religieuse et littéraire d'Edesse jusqu'à la première croisade. » Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1887. — 2° pour l'année 1889 : « Etudier les sources qui ont servi à Tacite pour composer ses Annales et ses Histoires ». Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1888. — L'Académie rappelle en outre qu'elle a prorogé : — 1° à l'année 1888, le sujet suivant : « Etude critique sur les ouvrages en vers et en

prose, connus sous le titre de Chronique de Normandie ». Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1887. — 2° à l'année 1890, les deux sujets suivants : I. « Etude sur la langue berbère sous le double point de vue de la grammaire et du dictionnaire de cette langue ; — insister particulièrement sur la formation des racines et sur le mécanisme verbal ; — s'aider pour cette étude des inscriptions libyques recueillies dans ces dernières années ; — indiquer enfin la place du berbère parmi les autres familles de langues ». II. « Examen de la Géographie de Strabon ». Les concurrents devront, après avoir résumé brièvement l'histoire de la constitution du texte de cet ouvrage, étudier les sources d'information et la méthode de Strabon. Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1889. — L'Académie propose en outre pour l'année 1890 le sujet suivant : « Etudier la géographie de l'Egypte au moment de la conquête arabe, d'après les documents coptes et grecs. Relever dans les vies des saints, chroniques, sermons en langue copte et grecque les noms de lieu, nomes, villes, villages, couvents, montagnes et rivières qui y sont cités ; les identifier avec les noms arabes mentionnés dans les historiens et dans les cadastres modernes de l'Egypte. » Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1889. — Chacun de ces prix est de la valeur de trois mille francs.

Prix Louis Fould. — Le prix fondé par M. Louis Fould, pour l'*Histoire des arts du dessin jusqu'au siècle de Périclès*, sera décerné, s'il y a lieu, en 1890. L'auteur de cette fondation, amateur distingué des arts de l'antiquité, a voulu engager les savants à en éclairer l'histoire dans sa partie la plus reculée et la moins connue. — Il a mis à la disposition de l'Académie des inscriptions et belles-lettres une somme de vingt mille francs, pour être donnée en prix à l'auteur ou aux auteurs de la meilleure *Histoire des arts du dessin : leur origine, leur progrès, leur transmission chez les différents peuples de l'antiquité jusqu'au siècle de Périclès*. Par les arts du dessin, il faut entendre la sculpture, la peinture, la gravure, l'architecture, ainsi que les arts industriels dans leurs rapports avec les premiers. — Les concurrents, tout en s'appuyant sans cesse sur les textes, devront apporter le plus grand soin à l'examen des œuvres d'art, de toute nature, que les peuples de l'ancien monde nous ont laissées, et s'efforcer d'en préciser les caractères et les détails, soit à l'aide de dessins, de calques ou de photographies, soit par une description fidèle qui témoigne d'une étude approfondie du style particulier à chaque nation et à chaque époque. — Les ouvrages envoyés au concours seront jugés par une commission composée de cinq membres : trois de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, un de celle des sciences, un de celle des beaux-arts. — Le jugement sera proclamé dans la séance publique annuelle de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — L'auteur de la donation ajoutait : « Dans le cas où aucun ouvrage ne paraîtrait mériter le prix de vingt mille francs ; l'intérêt de cette somme pendant trois ans serait attribué comme accessit à l'ouvrage qui aurait le mieux traité le sujet ou une partie du sujet. Si dans vingt et un ans révolus, au septième concours triennal, le prix ne semblait pas devoir être encore décerné, selon mes désirs, la commission, qui devra toujours être maintenue au complet de cinq membres, pourra proposer de décerner le prix à l'ouvrage qui, sans remplir tout le programme, serait cependant le traité le meilleur et le plus complet sur la question. L'Académie des inscriptions et belles-lettres décidera alors s'il convient de le décerner de suite, ou de l'ajourner à un huitième et dernier concours. Le concours serait ouvert à tous les membres de l'Institut qui ne feraient pas partie de la commission et à tous les savants français ou étrangers ; mais les ouvrages manuscrits ou imprimés devront être écrits ou traduits en français ou en latin. » — Après un nombre de périodes triennales qui excède même le terme fixé, aucun ouvrage n'ayant complètement résolu la question, comme elle était posée, l'Académie décernera le prix en 1890, conformément à cette dernière clause de la donation. — En conséquence, à défaut d'un ouvrage remplissant tout le programme, le prix sera attribué au traité le meilleur et le plus complet sur la question. — Le concours sera ouvert aux membres de l'Institut qui ne feront pas partie de la commission d'examen et à tous les savants français ou étrangers. Les ouvrages manuscrits ou imprimés devront être écrits ou traduits en français ou en latin.

Prix la Fons-Mélicocq. — Un prix triennal de dix-huit cents francs a été fondé par M. de la Fons-Mélicocq, en faveur du meilleur ouvrage sur l'histoire et les antiquités de la Picardie et de l'Ile-de-France (Paris non compris). L'Académie décernera ce prix, s'il y a lieu, en 1890 ; elle choisira entre les ouvrages manuscrits ou imprimés en 1887, 1888 et 1889, qui lui auront été adressés avant le 31 décembre 1889.

Prix Brunet. — M. Brunet, par son testament en date du 14 novembre 1867, a fondé un prix triennal de trois mille francs pour un ouvrage de bibliographie savante que l'Académie des inscriptions, qui en choisira elle-même le sujet, jugera le plus digne de cette récompense. L'Académie, en 1888, décernera ce prix au meilleur travail bibliographique manuscrit ou publié depuis l'année 1885, portant sur des ouvrages d'histoire ou de littérature du moyen âge. Les ouvrages, qui pourront être imprimés ou manuscrits, devront être déposés au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1887.

Prix Stanislas Julien. — Par son testament olographe, en date du 26 octobre 1872 M. Stanislas Julien, membre de l'Institut, a légué à l'Académie des inscriptions et belles-lettres une rente de quinze cents francs pour fonder un prix annuel en faveur du meilleur ouvrage relatif à la Chine. Les ouvrages devront être déposés, en double exemplaire, au secrétariat de l'Institut, le 31 décembre 1887.

Prix Delalande-Guérineau. — Mme Delalande, veuve Guérineau, par son testament en date du 16 mars 1872, a légué à l'Académie des inscriptions et belles-lettres une somme de vingt mille francs (réduite à dix mille cinq francs) dont les intérêts doivent être donnés en prix tous les deux ans, au nom de Delalande-Guérineau, à la personne qui aura composé l'ouvrage jugé le meilleur par l'Académie. L'Académie décernera en 1888 le prix, à un ouvrage manuscrit ou publié depuis le 1er janvier 1886, concernant les études d'antiquité classique. Les ouvrages destinés à ce concours devront être déposés, en double exemplaire, s'ils sont imprimés, au secrétariat de l'Institut, le 31 décembre 1887.

Prix Jean Reynaud. — Mme veuve Jean Reynaud, « voulant honorer la mémoire « de son mari et perpétuer son zèle pour tout ce qui touche aux gloires de la « France », a, par un acte en date du 3 décembre 1878, fait donation à l'Institut d'une rente de dix mille francs, destinée à fonder un prix annuel qui sera successivement décerné par chacune des cinq Académies. Ce prix sera décerné pour la troisième fois, par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en 1890.

Prix de La Grange. — M. le marquis de La Grange, membre de l'Académie, par son testament en date du 4 août 1871, a légué à l'Académie des inscriptions et belles-lettres une rente annuelle de mille francs destinée à fonder un prix, en faveur de la publication du texte d'un poème inédit des anciens poètes de la France; à défaut d'une œuvre inédite, le prix pourra être donné au meilleur travail sur un poète déjà publié, mais appartenant aux anciens poètes. Ce prix sera décerné, s'il y a lieu, en 1888.

Fondation Garnier. — M. Benoît Garnier, par son testament en date du 11 avril 1883, a légué à l'Académie des inscriptions et belles-lettres la totalité de ses biens, legs réduit d'un tiers en faveur des héritiers, par décret du 27 septembre 1884. Les intérêts du capital résultant de la liquidation de la succession doivent être affectés, chaque année, « au frais d'un voyage scientifique à entreprendre par un ou plusieurs Français, désignés par l'Académie, dans l'Afrique centrale ou dans les régions de la haute Asie ». L'Académie disposera pour la deuxième fois, en 1888, des revenus de la fondation selon les intentions du testateur.

IV. Conditions générales des concours.

Les ouvrages envoyés aux différents concours ouverts par l'Académie devront parvenir francs de port et brochés, au secrétariat de l'Institut, avant le 1er janvier de l'année où le prix doit être décerné. — Ceux qui seront destinés aux concours, pour lesquels les ouvrages imprimés ne sont point admis, devront être écrits en français ou en latin. Ils porteront une épigraphe ou devise, répétée dans un billet cacheté qui contiendra le nom de l'auteur. Les concurrents sont prévenus que tous ceux qui se feraient connaître seront exclus du concours; leur attention la plus sérieuse est appelée sur cette disposition. — L'Académie ne rend aucun des ouvrages imprimés ou manuscrits qui ont été soumis à son examen, les auteurs des manuscrits ont la liberté d'en faire prendre des copies au secrétariat de l'Institut.

V. Délivrance des brevets d'archivistes paléographes.

En exécution d'un arrêté du ministre de l'instruction publique, rendu en 1833, l'Académie déclare que les élèves de l'École des chartes qui ont été nommés archivistes paléographes, par arrêté ministériel du 1er février 1887, conformément à la liste dressée par le conseil de perfectionnement de cette École, sont :

MM. de Manneville (Gustave-Henri-Benoît);
Coyecque (Ernest-Joseph-Noël);
Loizeau de Grandmaison (Louis-Joseph Armand);
Jarry (Marie-Louis-Alexandre-Eugène);
Virey (Jean);
D'Allemagne (Henri-René);
Froment (Albert-Pierre-Eugène);
Laloy (Emile-Joseph);
Tournouer (Alphonse Joseph-Henri);
Labrouche (Pierre-Paul-Hippolyte).

Sont nommés archivistes paléographes hors rang, comme appartenant à des promotions antérieures :

MM. Dupond (Jean-Alfred-Berthe);
Isnard (Albert-Léon-Théophile-Marie-Joseph);
Lazard (Léon-Lucien);
De Romanet de Beaune (François-René-Olivier);

Séance du 25 novembre 1887.

M. le secrétaire perpétuel donne lecture de deux décrets par lesquels le président de la République a approuvé l'élection de M. Anatole de Barthélemy, en remplacement de M. Benoist, et celle de M. Célestin Port, en remplacement de M. Desnoyers. MM. de Barthélemy et Port sont introduits et invités à prendre place parmi les membres de l'Académie.

M. Masqueray, directeur de l'Ecole supérieure des lettres d'Alger, transmet à l'Académie une lettre de M. le gouverneur général de l'Algérie qui annonce que, par un décret rendu sur sa proposition, le nom de « Renier » a été donné, en mémoire de feu Léon Renier, à un nouveau centre de population européenne établi au lieu dit Smala ben Merad, commune d'Oued Zenati, arrondissement de Constantine.

M. Weill donne une seconde lecture de son mémoire intitulé : *les Traces de remaniements dans les tragédies d'Eschyle.*

M. Boissier présente, de la part de M. Eugène Müntz, les photographies d'un plan de Rome et d'une vue du Forum, découverts par M. Müntz dans un manuscrit de la bibliothèque de l'Escurial. Ce manuscrit a été exécuté à la fin du XV[e] siècle et probablement sous le pontificat d'Alexandre VI. Le plan de Rome est antérieur à l'année 1499, car on y voit encore la pyramide connue sous le nom de *Meta Romuli* ou *Sepulchrum Scipionum*, qui fut détruite en cette année. La vue du Forum est prise du haut du Capitole. On y remarque, au-delà de l'Arc de Septime Sévère, en avant du temple d'Antonin et de Faustine, un édifice construit en pierres de grand appareil, avec une porte ou arcade cintrée au centre et un fronton triangulaire.

M. Chodzkiewicz communique une lettre datée de Breslau, le 19 novembre, qui annonce une découverte faite en Silésie. Sur les bords de l'Oder, dans une localité appelée *Zakrzew*, on vient de trouver trois tombeaux qui paraissent remonter aux premiers siècles de notre ère et qui renferment, à ce qu'il semble, des objets d'origine romaine. Ces tombeaux ont la forme de grandes caisses rectangulaires, formées de tables de granit longues d'environ 2 m. 50 et larges d'environ 2 m. 25. Parmi les objets découverts, on remarque un grand nombre de bijoux d'argent et d'or, divers ustensiles de bronze et de verre et une monnaie d'or de l'empire romain.

M. P. de Nolhac lit un travail sur les études grecques de Pétrarque, d'après un nouvel autographe du poète qu'il a découvert à la Bibliothèque nationale. Le manuscrit latin 7880 de cette bibliothèque, qui contient une traduction latine d'Homère, faite au XIV[e] siècle par un Grec de Calabre, Léonce Pilate, a été signalé depuis longtemps comme ayant appartenu à Pétrarque. Mais on n'avait pas encore remarqué qu'il porte un grand nombre de notes de sa main, notes qui, si on les imprimait, rempliraient plus d'une centaine de pages in-8°. Ces notes prouvent d'ailleurs que Pétrarque, quoiqu'on en ait dit, n'avait aucune connaissance de la langue grecque.

Ouvrages présentés : — par M. Oppert : Strassmaier, *Babylonische Texte, Inschriften des Nabonidus, Kœnigs von Babylon;* — par M. Paul Viollet : A. de Saint-Julien et Bienaymé, *Histoire des droits d'entrée et d'octroi à Paris ;* — par M. Bergaigne : le D[r] Hamy, *Etudes ethnographiques et archéologiques sur l'exposition coloniale et indienne de Londres ;* — par M. Delisle : 1° Geoffroi de Courlon, *le Livre des reliques de l'abbaye de Saint-Pierre-le-Vif de Sens*, publié avec plusieurs appendices par MM. Gustave Julliot et Maurice Prou; 2° Ch. Molinier, *Etudes sur quelques manuscrits des bibliothèques d'Italie concernant l'inquisition et les croyances hérétiques du* XII[e] *au* XVII[e] *siècle.*

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séances des 9 et 10 novembre 1887.

MM. Muntz et de Laurière communiquent des documents sur le tombeau de Clément V à Uzès.

M. Mowat signale une découverte archéologique faite aux portes de Paris : à Puteaux, où l'on a trouvé un cimetière antique. Plusieurs cercueils en plâtre, de la forme d'un trapèze allongé, sont orientés les pieds au sud-est, des dessins symboliques moulés en relief existent aux extrémités.

M. Courajod présente à la Société la photographie d'un objet de bronze conservé au Musée Correr à Venise et représentant le buste d'un more ou d'un nègre. A l'aide d'un passage du *Traité d'architecture* de Filarète, d'un article de compte du roi René daté de 1448 et d'une citation de Bernard Palissy, il établit que cet objet dont le roi René d'Anjou possédait un autre exemplaire, est un soufflet à vapeur inventé vraisemblablement par Filarète.

M. Ulysse Robert lit un mémoire sur un reliquaire de St-Léger, conservé à l'église de Chaux-le-Châtillon (Doubs) et provenant de l'Abbaye de Steinbach.

Ed. Corroyer.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

// REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 50 — 12 décembre — 1887

264. — William ANDERSON, F. R. C. S. **The Pictorial Arts of Japan**, in-4, pp. XI-276, 80 planches; Londres, 1886, Sampson Low, Marston, Searce et Rivington.

— **Descriptive and historical catalogue of a Collection of Japanese and Chinese paintings in the British Museum**, printed by order of the Trustees, London, Longmans and Co., B. Quaritch, Trübner and Co. 1886; 1 gr. in-8, pp. XI-554-28, 31 planches.

Voici une publication depuis longtemps attendue avec impatience, non-seulement par les amateurs d'art japonais, mais aussi par tous ceux qui pensent, avec M. de Longpérier [1], que l'art de l'Extrême-Orient tient pour nous en réserve tout une série de révélations sur l'histoire artistique d'un monde plus proche du nôtre, celui de l'Inde et de l'Orient aryen. Toutes les publications consacrées jusqu'à présent à l'histoire de l'art japonais ont été surtout l'œuvre de dilettanti ou d'artistes : l'*Art japonais* de M. Gonse, où paraît déjà une intention historique très louable [2], est pourtant avant tout une œuvre de critique d'art.

M. Anderson, médecin de la légation anglaise à Tokio, s'est occupé, durant un séjour de huit années au Japon, à rassembler une vaste collection de peintures japonaises, en s'attachant surtout aux plus anciennes. La tradition de l'histoire de l'art au Japon n'a jamais été perdue : — la révolution vandale d'il y a vingt ans est trop récente et a d'ailleurs été suivie d'une réaction trop rapide, pour oblitérer cette tradition; elle a été fatale aux œuvres mêmes plus qu'à leur histoire. Aussi, grâce à sa familiarité avec les histoires d'art japonaises et à ses rapports avec les savants indigènes, M. A. a été admirablement en état d'interpréter ses collections et de les classer en les comparant avec les autres

1. M. de Longpérier, reconnaissant une aiguière sassanide dans le trésor de Nara, observait : « L'introduction des documents chinois et japonais dans nos études n'aura pas uniquement pour effet la classification des monuments de l'Extrême-Orient suivant la méthode critique européenne, ce qui serait déjà fort désirable; elle nous fournira encore une nouvelle ressource pour l'intelligence plus complète de nos antiquités » (*Œuvres*, I, 306; cf. *Journal asiatique*, 1884, I, 141 sq.).

2. *Revue critique*, 1885, 1°.

collections du Japon et d'Europe. Étant doué, d'ailleurs, d'un esprit critique qui ne se rencontre pas toujours dans le japonisme et à l'abri de l'engouement artistique et superficiel qui a fait tant de ravages dans ces études, il a pu dresser, de l'art japonais, un tableau historique qui sera pour longtemps le guide classique. Le British Museum, ayant acheté la collection de M. A. en 1882, l'a chargé d'en faire le catalogue. Ainsi que l'annoncent les Trustees, « ce catalogue, compilé par M. A. avec l'aide des meilleures autorités indigènes et autres, fournit à la fois le guide nécessaire pour l'étude de la collection et contient le tableau le plus complet, existant à présent, de l'histoire générale du sujet. »

Ce catalogue, qui forme un gros volume de près de six cents pages, avec plus de trente planches, commence par une histoire générale de la peinture, puis donne l'histoire de chaque école en particulier — école bouddhiste, école indigène *(yamato)*, école du *toba*, école chinoise, écoles de Seshiû et de Kano, école populaire, écoles de Kô-rin, de Shijô, de Ganku et école européanisante. Il donne pour chaque école les origines, les sujets, les caractéristiques; la liste chronologique des artistes qui lui appartiennent, avec les détails historiques ou légendaires que l'on connait de leur vie ou de leur œuvre; enfin la description des pièces de la collection qui en relèvent.

L'*Histoire de la peinture* ne fait point double emploi avec le *Catalogue*, quoique les deux textes coïncident en beaucoup de points, principalement en ce qui touche les questions historiques. L'*Histoire* traite de plusieurs points importants qui ne pouvaient trouver leur place dans le *Catalogue*, en particulier de la technique. De plus, le matériel employé est plus large et plus vaste, car l'auteur n'est plus limité là aux richesses de sa seule collection et, sans parler des innombrables gravures intercalées dans le texte, quatre-vingts planches d'une admirable exécution et pour lesquelles il a puisé à toutes les sources, font de ce livre un spécimen absolument représentatif de l'art japonais dans tout son développement et sous tous ses aspects.

La nouveauté du point de vue de M. A. et ce qui distingue heureusement sa méthode de celle de ses prédécesseurs, c'est que, pour étudier et comprendre l'art japonais, il se met en dehors de lui. Le Japonais est peu inventif : il se grime à présent en Européen; pendant douze siècles il s'est grimé en Chinois et son art est chinois, comme sa littérature, comme sa philosophie, comme ses religions. S'il y a eu un art japonais avant l'ouverture des rapports avec la Chine, on peut affirmer que cet art n'a rien de commun avec ce que l'on est convenu d'appeler l'art japonais et n'a pas été plus fécond que ne l'a été, dans le domaine de la religion, le shintoisme indigène des anciens. On a dit longtemps que les Japonais, si inférieurs aux Chinois dans toutes les manifestations du génie créateur, avaient pris leur revanche dans les arts : c'est une illusion due au fait que les comparaisons avaient porté exclusivement sur

les derniers siècles de l'art japonais et de l'art chinois, qui montrent en effet un effort original du premier et une décadence profonde du second. L'on n'avait jamais remonté aux sources anciennes de l'art chinois; la chose d'ailleurs était et est encore difficile : les œuvres anciennes sont bien rares, qui ont survécu à dix siècles de guerres civiles, de conquêtes et de révolutions incendiaires; d'autre part, les amateurs chinois ne sont pas comme leurs confrères du Japon et, non-seulement ne se dessaisissent pas de leurs trésors, mais ne les laissent pas aisément voir à des regards profanes. Les spécimens anciens de l'art chinois étudiés ou rapportés par M. A. sont des pièces chinoises transportées au Japon.

Selon la tradition japonaise, la peinture est apportée au Japon, au v[e] siècle, par un peintre chinois Nan-riu, sous l'empereur Yuriak (457-479) : il s'établit à la cour et son cinquième successeur reçoit de l'empereur Ten-ji (662-671) le titre de *Yamoto-weshi*, « peintre du Japon » ou peintre officiel. La tradition parle également de peintres coréens engagés vers la même époque par la cour du Mikado : en ce temps, la Corée était un centre de civilisation chinoise et c'est d'elle que le Japon aurait reçu le plus anciennement l'éducation chinoise. Pour la peinture en particulier on distingua longtemps au Japon un style coréen et un style chinois. Mais l'art ne commence à se développer sur le terrain japonais qu'avec l'introduction et la propagation du Bouddhisme. Le grand apôtre du Bouddhisme, Shiyautoku (572-621), fils d'un Mikado, n'est pas seulement prêtre et savant, il est calligraphe, peintre et graveur. Le Bouddhisme ne se conçoit pas sans idoles et sans images et il entraîne nécessairement un art après lui.

Cet art bouddhiste que la Chine envoyait au Japon n'était point lui-même d'origine chinoise. Il est difficile de savoir si la Chine avait des peintres avant d'avoir des bonzes, ou si son art national est sorti de l'art bouddhique. Un fait qui peut d'abord nous sembler étrange, accoutumés comme nous sommes à retrouver en Chine toute forme de culture dès les origines et avant toute histoire, c'est qu'en fait il n'y a pas d'indice certain d'une peinture chinoise avant l'introduction du bouddhisme indien. Le premier peintre dont le nom soit conservé, Fueh King, est du 3[e] siècle, c'est-à-dire postérieur de deux siècles à la grande ambassade bouddhique de l'empereur Ming-Ti (67 de notre ère), qui importe en Chine les Sûtras et les images du Bouddha. Les missions suivantes, celles de Fa-Hian au v[e] siècle (399-414), celle de Hiouen-Thsang au vii[e] (629-645), apportent les types sur lesquels l'art chinois fabrique les innombrables images demandées par la piété des fidèles et par les besoins croissants des temples qui se multiplient sur la face de l'empire.

Cet art bouddhiste, importé de l'Inde, reste indien sur le sol chinois, comme il le restera sur le sol japonais. Les divinités du Panthéon bouddhique gardent la physionomie indienne, *ne révèlent pas la physionomie mongole;* l'artiste chinois, et après lui l'artiste japonais, ont

toujours conscience que la figure du Bouddha et des dieux n'est pas une figure de leur race, de celles qu'ils rencontrent autour d'eux. Le costume, l'attitude, les attributs des dieux sont indous, non chinois. Il n'est point jusqu'au choix et à l'arrangement des couleurs qui ne diffèrent dans les peintures bouddhiques chinoises de ce qu'ils sont dans les peintures profanes et ne rappellent les effets chromatiques des œuvres indiennes. Pour se rendre compte de l'identité frappante du vieil art bouddhique chinois avec l'art de l'Inde, l'on n'aura qu'à examiner l'admirable gravure des huit scènes du Nirvâna, par Wu-tao-tsz', le Raphael chinois (VIIIe siècle; planche 70; le tableau même est à Maujuji, Kioto) : l'art indou n'a rien produit de plus indou. Si le rendu des nuages et celui des draperies flottantes a déjà quelque chose des enroulements et des spirales avec lesquels nous ont familiarisés les artistes japonais, la physionomie et l'attitude des personnages et la représentation des animaux sont de l'indien le plus pur; et la figure du Bouddha et certains des animaux qui l'adorent ou l'écoutent nous reportent même, par delà l'Inde, en plein art hellénique et nous rappellent que l'art bouddhique de l'Inde est un legs de la conquête d'Alexandre et de l'empire indo-grec. Car c'est ainsi au seuil des temples grecs que nous ramène, par un détour, cette longue pérégrination de l'art religieux, de l'Empire du Milieu à celui du Soleil Levant et du Djamboudvîpa à l'Empire du Milieu. Cette influence de l'art hellénique sur l'Inde, que faisait prévoir le seul fait de la présence d'un peuple artiste comme les Hellènes, est attestée indirectement par les voyageurs grecs qui au 1er siècle de notre ère retrouvaient jusqu'au rivage du Guzerate les ruines des temples grecs : elle est attestée directement par les monnaies des Indo-Grecs, des Indo-Scythes, des Indo-Parthes et de leurs premiers successeurs indous, Guptas et Vallabhis, qui passent peu à peu, et avec toutes sortes de dégradations et de combinaisons intermédiaires, du type grec, de l'alphabet grec et du Panthéon grec à un type, à un alphabet, à un Panthéon purement indien; plus directement encore, par les sculptures bouddhiques de l'Inde du Nord-Ouest, par les débris ressemblés au Musée de Lahore et qui nous présentent des spécimens que, trouvés partout ailleurs, on rapporterait sans hésitation à l'art hellénistique et à l'art gréco-romain des premiers siècles de notre ère[1].

Sans doute, avec le temps, malgré sa fidélité hiératique, l'art chinois lui-même innova en certains points sur les modèles qu'il avait reçus : il fondit dans le symbolisme bouddhique le symbolisme de la religion préexistante. Ainsi le cobra, qui joue un si grand rôle dans l'art indien, est remplacé en Chine par le dragon national; l'art chinois, qui est presque sans sexe, fait disparaître ces houris aux formes trop riches et aux

1. C'est sans doute par un *lapsus calami* que l'auteur, à la recherche d'influences étrangères dans l'art indien, découvre « une influence sassanide introduite par Darius deux siècles avant Alexandre ». L'art sassanide est postérieur de cinq siècles à Alexandre. Lire *Achéménide :* mais nous entrons ici en pleine hypothèse.

attitudes trop accusées qui jouent un rôle si inattendu dans la légende sculpturale du dieu ascète et étonnent un peu à l'entrée des voûtes solennelles de Karli. Quelques-unes des divinités bouddhiques de la Chine semblent aussi d'origine purement chinoise : telle, entre autres, la déesse *Kwanyin*, la déesse de la Miséricorde, la Marie de la Chine, que les Chinois revendiquent comme divinité prébouddhique et où le syncrétisme tolérant des apôtres du Bouddhisme reconnut une forme d'Avalokiteçvara. Au Japon également l'empreinte grecque devait naturellement devenir de plus en plus faible, à mesure que l'influence qui l'avait imprimée devenait plus lointaine; cependant, elle reste toujours présente jusque dans des œuvres relativement récentes, et le fameux Bouddha de Kamakura, qui n'a que six siècles, par bien des caractéristiques du dessin, en particulier par la physionomie et les draperies, rappelle de beaucoup plus près les sculptures gréco-bouddhiques de Péchaver que les œuvres de l'art japonais proprement dit.

De la première période de l'art bouddique au Japon il ne reste guère que des noms et des légendes [1], pas d'œuvres authentiques. La peinture authentique la plus ancienne est la décoration murale du temple de Nara, qui daterait de la fondation du temple (607) et serait l'œuvre d'un moine coréen et d'un sculpteur fameux, Tori Busshi ; à cette période appartiennent les statues en bois des Rois Devas, découvertes en 1875, au temple de Nara ; ce sont les deux portiers brahmaniques du temple bouddhique, Indra et Brahma, le vajra en main, deux Hercule, à figure démoniaque, d'une vigueur effrayante et d'une vérité anatomique que présente rarement l'art postérieur : elles sont attribuées à un artiste coréen (planche 1 ; cf. planche 4).

Jusqu'au IXe siècle, l'art est aux mains d'étrangers et d'amateurs. Kanaoka, élève d'un émigré chinois, est le premier chef d'école japonais ; il ouvre la seconde période de l'art bouddhique, l'art bouddhique japonais : son nom est vénéré au Japon comme l'est en Italie le nom des vieux maîtres. Ses chevaux sont restés célèbres ; il y en avait un, peint sur un écran, dans un temple de Kioto, qui chaque nuit s'échappait du cadre et galopait dans les champs voisins, sans souci de la moisson. Les paysans reconnurent que c'était le cheval de Kanaoka à la boue qui restait au sabot, ils lui crevèrent l'œil et de ce jour il ne bougea plus. Un autre s'en allait de nuit dévorer dans le jardin les fleurs de Lespedeza ; il fallut l'attacher au cadre par une longe solide. Le petit-fils de Kanaoka, Hirotaka, entreprit, tout jeune encore, de rendre les tortures des damnés dans l'enfer ; à mesure qu'il avançait dans l'œuvre, il sentit

1. Quelques-unes charmantes. Shiyautok, l'apôtre du Bouddhisme, étant mort, son élève Shinsai fit son portrait. Le portrait était presque fini quand l'ombre du mort apparut devant le tableau et, mettant la pupille dans l'œil inachevé, du même coup acheva et consacra l'œuvre de respectueuse affection (Anderson, *Transactions of the Asiatic Society of Japon*, 1879, vol. VII). Son neveu, Chishiou, voulait peindre le dieu du feu, Foudou : le dieu apparut, l'épée à deux tranchants dans la main, et vint poser devant lui.

sa vie s'en aller et, comme Mozart écrivant son *Requiem*, rendit l'âme avec la dernière touche. Ni Kanaoka ni les siens, pour être Japonais, ne sont et ne prétendent s'être affranchis de la tradition chinoise : Kanaoka, nourri dans le culte des artistes chinois de la dynastie des Tang, adopte leurs enseignements, et c'est le représentant éminent d'un art ancien et étranger, non le créateur d'un nouvel art national.

A la fin du XIVe siècle commence la troisième et dernière période de l'art bouddhique avec le moine Chô Densu, le Fra Angelico du Japon : cette période dure encore, mais l'art bouddhique touche à sa fin ; la révolution l'a tué. Chô Densu s'est fait sa place, par sa puissance à individualiser ses personnages, en particulier les cinq cents Arhats, et à rendre « toutes les nuances du caractère apostolique, depuis l'énergie intense du promulgateur jusqu'à l'immobilité et la contemplation abstraite du philosophe prêt à s'absorber dans le Nirvâna. »

Le caractère distinctif de l'art bouddhique, par opposition à l'art séculier, c'est que, tandis que celui-ci, s'adressant à des lettrés, vise surtout à la dextérité calligraphique [1], l'autre, qui s'adresse à la foule, vise à l'effet décoratif et à la sensation : il enlumine, il prodigue l'or et la couleur ; parfois l'or est seul employé. Les motifs sont formés par la légende de Bouddha ; mais certains éléments chinois et même japonais, étrangers au fonds indien, sont entrés dans le cercle de l'artiste bouddhiste. Ses sujets favoris sont, — outre Sakyamuni, Amitâbha et la déesse chinoise adoptée par le Bouddhisme chinois, Kwanyin (v. s.); — les seize *Rakan* ou *Arhant* dont les noms sanscrits ont été restitués avec plus ou moins de certitude par M. Buniyu Nanjio; les *Sennin* (hommes de la montagne ou ermites), qui sont les *Rishis* de l'Inde, mais renforcés en nombre de génies purement *taoistes ; le Dragon*, forme chinoise du *Nâga ;* le *Tigre,* qui semble jouer le rôle du *Sinha* dans l'Inde ; enfin et surtout les sept dieux de la Bonne Fortune, septade étrange et grotesque, répondant assez au Dieu des bonnes gens et traitée familièrement par ses adorateurs. La réunion des sept divinités est relativement moderne, quoique les individus eux-mêmes soient anciens et aient des origines très diverses ; les uns d'origine chinoise et taoiste *(Fuku-roku-jiu*, vieillard à petite tête, représentant la longue vie et qui peut-être n'est autre que Lao-tse en personne ; *Ho-tei,* protecteur de l'enfance ; *Ju-rô,* doublet de *Fuku-roku-jiu) ;* un d'origine shintoiste (le pêcheur *Ebisu,* le fils aîné et infirme du couple créateur) ; les autres d'origine indienne : *Bishamon,* dieu de la guerre et de la fortune, le *Vaiçravana* bouddhique ; *Daikoku,* dieu des cinq céréales, représenté par le rat et le ballot de riz et qui semble répondre à Ganeça ; *Benten,* déesse de l'éloquence et de la mer, la Sarasvatî indienne. On les représente tous les

1. Les critiques d'art chinois ramènent à dix traits calligraphiques toutes les formes de la figure humaine. Les Persans ont également posé en principe l'identité de la calligraphie et du dessin ; un grand calligraphe vaut pour eux un grand peintre. « Nos calligraphes, me disait un Persan très instruit, sont nos Raphael. »

sept sur un bateau naviguant sur la mer de la fortune; le bateau ne touche le port que dans la nuit du nouvel-an.

Nous pouvons passer rapidement sur les autres écoles, aussi importantes au point de vue du japonisme pur, mais d'un intérêt moins direct pour l'orientalisme. Ce sont l'Ecole du *Yamato* ou Ecole nationale (fondée au commencement du XIe siècle; appelée école de Tosa au XIIIe), nationale par les sujets plus que par le traitement qui est chinois; ils illustrent surtout la légende et la tradition populaire, d'origine japonaise ou chinoise, historique ou fabuleuse, et les cérémonies de cour [1]. Au XVe siècle, renaissance chinoise; ou pour parler plus exactement, car l'art du Japon n'avait point cessé d'être chinois, mise à point de l'art japonais, qui n'a point suivi le progrès des écoles chinoises et en est resté à la tradition de l'art des Tang (VIIe-Xe s.); or, dans l'intervalle sont venus l'art des Sung (Xe-XIIe) et l'art des Yuen (XIIIe s.). Un prêtre de Kioto, Jô-setsu, au courant de ces mouvements, fonde la nouvelle école chinoise, illustrée par ses trois élèves Shiûbun, Sesshiû et Kano. Au milieu du siècle dernier, l'école chinoise, ou *Kara-ye*, se divise : le style des Ming (XIVe s.), haut de couleur, à l'opposé du style des Sung et des Yuen, qui est tout de dessin et de calligraphie, vient faire une concurrence désastreuse à l'art austère de l'ancienne école. L'école chinoise du Japon emprunte à la Chine, non seulement son style, mais ses motifs, et elle puise presque toutes ses inspirations historiques, légendaires et religieuses, à la littérature et à l'art des Sung et des Yuen. Son paysage même est le paysage chinois, non le paysage japonais : la nature qu'il reproduit est à l'étranger. Au XVIIe siècle paraît l'école populaire et réaliste, qui prend ses motifs, non plus dans la religion, ni dans les cérémonies de cour, ni dans la légende chinoise ou japonaise, mais dans la vie réelle : c'est l'école qui domine à présent, c'est par elle que l'Europe a appris d'abord à connaître l'art japonais : c'est jusqu'à un certain point l'art japonais proprement dit; car jusque là il n'y a eu qu'un art chinois du Japon.

Nous ne pouvons mieux terminer ce compte-rendu qu'en reproduisant les pages suivantes de M. Anderson, qui montrent l'heureux accord d'esprit historique et de goût artistique qui fait le caractère de sa recherche et qui placent les deux arts dans leur relation véritable (*History*, p. 261):

« Il n'y a peut-être pas d'art qui ait été plus mal compris en Europe que la peinture chinoise. Pour nous, le peintre chinois, présent ou passé, n'est qu'un copiste qui imite exactement, laborieusement et sans discernement, tout ce qui est placé devant lui, se délecte à étaler des couleurs aussi nombreuses et aussi variées que le permettent le sujet et ses honoraires, et n'est original que dans la création des monstruosités. Nulle impression ne saurait être plus contraire au fait, si nous laissons hors de considération le travail fait pour le marché étranger, que tout

1. M. A. donne les légendes le plus souvent traitées; noter en particulier l'histoire de la perle de Mugé Hô-jiu (p. 103) qui est le *Plongeur* de Schiller.

Chinois éclairé renierait. Les vieux maitres de l'Empire du Milieu unissaient la grandeur de conception à un immense talent d'exécution, s'inquiétaient peu de l'élaboration des détails et, sauf dans les peintures bouddhiques, cherchaient leurs meilleurs effets dans la simplicité du blanc et du noir ou dans les harmonies chromatiques les plus effacées. Leur art était imparfait, mais pas plus que celui de l'Europe jusqu'à la fin du XIIIe siècle [1]... Jusqu'à la fin de l'Empire du Sud, en 1279, les Chinois étaient à la tête du monde dans la peinture, comme dans beaucoup d'autres domaines, et leurs rivaux les plus proches étaient leurs élèves, les Japonais.

« La culture japonaise a ajouté à l'art original plus d'un élément de poésie et de grâce; dans l'école de Shijô elle a ajouté quelque chose en fait de vérité; les écoles de *Yamato* (nationale) et *Ukio* (populaire) en particulier ont apporté dans le motif des traits nouveaux sans nombre. Mais pour la force, la palme reste toujours à la Chine et elle peut revendiquer comme siens tous les principes artistiques qui ont guidé la brosse de Kanaoka, Meichô et Motonobu [2]. Il est souvent difficile à tout autre qu'à un expert de distinguer de la peinture chinoise l'œuvre des premiers maîtres de l'école chinoise du Japon et plus d'un dessin qui orne la porcelaine et le laque moderne du Japon peut se suivre ligne pour ligne jusqu'à l'original chinois d'il y a huit ou neuf siècles. L'artiste japonais ne refuse pas son tribut à ses voisins du continent; il a reconnu le génie des vieux maîtres de la Chine en langage gracieux, aussi bien que par la flatterie plus substantielle de son imitation, et le but de son ambition autrefois était de mériter d'être comparé à des hommes tels que Muhki et Ngan Hurie [3]. Mais dans les cent dernières années, tandis que les Chinois se sont reposés sur les chefs-d'œuvres de leurs ancêtres, l'énergie de leurs anciens élèves a présenté le Japon devant le monde comme le représentant de ce qu'il y a de plus beau dans l'art de la grande race touranienne. »

J. D.

---

1. C'était aussi l'opinion de leurs artistiques voisins, les Persans, à la même époque (voir *Revue critique*, l. c.).

2. « La peinture japonaise est l'*avatar* d'un art à présent éteint, l'art de la Chine ancienne et jusque tout récemment elle a conservé intactes presque toutes les caractéristiques qui distinguaient son précurseur de l'art plus scientifiquement construit de l'Europe moderne » (p. 183).

3. On regarde au Japon comme un des plus grands hommages rendus à l'art japonais la commande donnée à Sesshiû (XVe siècle) par un empereur de Chine d'une peinture à exécuter sur un des murs du palais impérial (*Catalogue*, 264).

265. — Fréd. Plessis. **Etudes critiques sur Properce et ses élégies**, avec le fac-simile de six feuillets du Neapolitanus; Hachette, Paris, 1884, in-8; I-XVI; 327 p.

— **Propertiana**: Extrait du Bulletin de la Faculté des Lettres de Poitiers; Paris, Leroux, 1886; in-8, 16 p.

On avait vu paraître dans ces dernières années plusieurs thèses de doctorat traitant des élégiaques latins [1]. On pouvait donc prévoir que la Sorbonne recevrait et au besoin provoquerait [2] une thèse sur Properce. Le livre de M. Plessis était en quelque sorte attendu; il est tout à fait le bien-venu. Il faut savoir beaucoup de gré à l'auteur d'une telle entreprise. Les difficultés y sont telles qu'on serait plutôt tenté de les exagérer que de les méconnaître. Properce est certainement de tous les auteurs latins l'un des plus malaisés non pas même à approfondir, mais simplement à saisir et à bien comprendre. Aux obscurités que le poète a pu volontairement ne pas éviter sont venues se joindre des altérations peut-être légères à l'origine, mais bien vite aggravées, et que le défaut d'une bonne source a rendues pour nous parfois irréductibles. Peu s'en est fallu que Properce ne devînt ainsi un auteur mort dans une langue morte. Scaliger et Lachmann, qui ailleurs portent si souvent avec eux la lumière, ont paru ici obscurcir et compliquer comme à plaisir les questions de critique, de division et d'interpolation des poèmes. Depuis, de nombreux savants ont travaillé à la même œuvre; les éditions, les articles, surtout les « programmes » se sont suivis sans qu'on ait avancé beaucoup, et nous n'avons encore sur Properce rien qui paraisse définitif.

Dans ces conditions, il y avait bien quelque témérité à entreprendre une étude générale d'un tel auteur, étude à la fois scientifique, car il fallait un fonds solide pour asseoir le reste, et aussi littéraire; car que deviendrait l'œuvre d'un poète si l'on ne tâchait pas de le faire goûter? M. P. a été ce téméraire. Il s'est proposé de donner un résumé des meilleurs travaux étrangers sur le texte, sur la division, sur l'authenticité des poèmes de Properce; il a étudié ce qu'on sait et ce qu'on a conjecturé de la vie du poète; enfin, il a tâché de caractériser son talent.

Le but a-t-il été atteint? Je me serais peut-être borné à une réponse affirmative si j'avais écrit plus tôt ce compte-rendu. Mais le livre de M. P. a reçu dans les périodiques français et étrangers [3] un accueil si

---

1. Couat, *Catulle*, Paris, 1875; Larroumet, *de quarto Tibulli libro*, Paris, 1882; Nageotte, *Ovide*, Dijon, 1872.

2. La thèse de M. Plessis est dédiée à M. Benoist. « C'est à lui, dit-il (p. XVI), que je dois d'avoir osé entreprendre et d'avoir pu achever ces études ».

3. Voir les articles de MM. Boissier, *Journal des savants*, avril 1886; P., *Revue de l'enseignement secondaire et de l'enseignement supérieur* de 1886, p. 172; Ellis, *Academy*, 22 mai 1886; Rossberg, *Philol. Rundschau*, 10 juillet 1886; H. Magnus, *Berlin. Philol. Wochenschrift*, 9 octobre 1886; Reisch, *Zeitschr. für die œsterr. Gymn.*, XXXIII, n° 5.

unanimement favorable que je me sens non plus difficile, mais plus libre d'indiquer quels sont à mon avis les désidérata d'un travail très remarquable. Je demande de pouvoir user et abuser de cette liberté. Je crois montrer par là quel prix j'attache à ces *Etudes* et donner d'avance un témoignage d'estime à l'édition qu'annonce M. Plessis. Marquer sur ce terrain particulièrement difficile ce qui reste à conquérir, ce sera aussi marquer indirectement ce que, grâce à M. P., nous avons conquis.

Commençons par des défauts qui frappent tout d'abord, mais qui n'ont rien de bien grave. Il semble que le livre manque d'unité; que les parties écrites d'abord s'accordent mal avec celles par lesquelles l'auteur a fini; que le développement souvent diffus soit ailleurs insuffisant; bref la thèse est inégale, surtout dans le style. Mais, venons à l'essentiel et commençons par une critique générale. Il est bien d'être complet dans un exposé scientifique. Mais là comme partout il y a une mesure à garder. J'ai peur qu'à force de conscience, M. P. ne soit tombé souvent dans l'excès. A quoi bon énumérer toutes les erreurs de critique ou de sens commises par les commentateurs et les éditeurs [1] et tirer d'un programme inconnu, pour la réfuter, telle idée bizarre ou tel système justement et heureusement ignoré? L'avantage était sans doute qu'à l'heure où a paru le livre de M. P. le lecteur pouvait être assuré d'être au courant puisque toute *la littérature* de Properce avait été dépouillée. Mais quel avantage éphémère! Au bout de quelques mois à peine et sûrement après peu d'années, il aura disparu, le livre n'étant plus à jour. Il ne faut retenir dans nos livres que ce qui vaut la peine d'être retenu. Je trouve aussi que M. P. ne se tient pas assez au-dessus des auteurs qu'il cite ou auxquels il fait des emprunts. Il est beau d'être informé; mais il est plus beau encore d'être libre d'esprit et de jugement. Combien de fois reviennent ici et sans grande nécessité les noms, souvent des citations et des traductions de Paley, Potsgate, Schulze, Haupt, etc!

Dans toute la première partie de l'ouvrage on peut louer le jugement droit et en général assez sûr de l'auteur. Les chapitres sur les manuscrits et sur les éditions de Properce sont clairs et intéressants. Le chapitre sur la biographie du poète est bon, quoiqu'il y ait déjà là bien des longueurs [2]. Ensuite le défaut s'accentue. M. P. détaille ses arguments; il les répète et comme, en s'attardant, on finit souvent par se perdre, il lui arrive, même sur des points importants, de déplacer sans le vouloir la question. Prenons comme exemple un sujet qui a

1. Fautes de latin (p. 125, note 1); contre-sens (p. 120 au milieu); erreurs de numérotage (p. 49-50), etc. Fausses appréciations de Pierron (p. 265, note 1, et p. 266); de P. Albert et de Beurlier (p. 302, note 1). M. P. est particulièrement sévère pour Hertzberg. Il y a là, ce me semble, quelque ingratitude.

2. Il m'est impossible d'accepter le sens que M. P. p. 187 donne à *Penates*: patrie, et non famille.

son importance, la division des poèmes en quatre ou en cinq livres. On peut dire que M. P., a consacré une bonne partie de son ouvrage à défendre son système, tant il revient de fois sur ce sujet. Je regrette de constater qu'il ne m'a nullement convaincu. Le plus grave est qu'il paraisse confondre souvent deux choses toutes différentes : d'une part la clarté des références qui exige qu'on ne change pas sans nécessité absolue l'ordre traditionnel [1]; tout le monde tombera vite d'accord pour blâmer ceux qui ont changé dans Properce les numéros des livres et des élégies, mais il y a, d'autre part, et c'est une autre question ou plutôt ici est le nœud de la question, il y a l'ordre chronologique dans lequel les livres et les élégies ont été composés et le nombre des livres tel qu'il était à l'origine. M. P. tâche d'accommoder à son système le fameux passage, II, 13, 17 : *si tres* sint pompa libelli; « il y là, dit-il (p. 104), l'expression d'un désir »; mais raisonnablement l'objet du désir devait être non le nombre des livres, mais ce fait que les livres du poète fussent portés à ses funérailles. Donc le nombre des livres doit ici être exact et constant. « Le passage de Nonius est décisif », dit encore M. Plessis (p. 110). Mais quelle valeur peut avoir une citation où le chiffre III précède immédiatement un mot comme *Jam?*

Ailleurs on trouverait de bien singulières inconséquences. M. P. croit que, dans deux épisodes de IV, I, 89 et suiv., 99 et suiv., il s'agit de prévisions réelles de Properce qui aurait averti Arria et donné à Cinara un bon conseil [2]. Properce dans tous ces vers « serait l'astrologue ». Mais celui-ci n'en a pas fini avec ses horoscopes; il s'adresse ensuite à Properce et, pour montrer qu'il peut connaître son avenir, il lui révèle son passé. Quel est ici l'astrologue? Properce ou une autre personne? Les deux hypothèses, de par les prémisses, se trouvent être également absurdes.

Le livre de M. P. se termine par six fac-similés « légèrement réduits » (voir la note 4, p. 6) dn *Neapolitanus*. Je regrette seulement qu'on ne puisse suivre les changements d'écriture dont il est question p. 7 et suiv., les folios des pl. 2 et 5 n'ayant pas été indiqués. Avant ces fac-similés, se trouve un spécimen critique de trois élégies. J'y trouve les notes trop nombreuses, peu claires, peu décisives et comme il arrive en ce cas [3] parfois insuffisantes.

J'avoue ne pas beaucoup goûter dans le livre ce qui touche à la critique du texte. Je ne puis comprendre comment M. P. assure (p. 90) que la leçon de N, I, 2, 13 : *persuadent* « ne doit même pas être mise en doute ». Comment concilier la leçon III, 15, 9 : *amicus*, qu'il accepte (p. 197) de Carutti, avec ce qu'il dit, p. 86 en haut, de cet éditeur?

1. C'est ainsi que Catulle a du moins échappé à ces changements et qu'on s'est bien gardé de supprimer les numéros 18 à 20, tout en écartant ces poèmes du recueil.

2. Propertiana, p. 13. M. Plessis a traduit ce passage dans un poëme de sa *Lampe d'argile*, qu'il a intitulé : *les deux frères*, p. 148.

3. Par exemple, p. 308, on ne nous dit quel est le texte des mss. au lieu de *et*.

Une leçon de N. : I, 8, 27 : *erat*, rejetée dans le Properce comme une *faute certaine*, est reprise dans les *Propertiana*, p. 6, comme une leçon excellente et caractéristique. Le changement est fait pour rendre circonspect plus d'un lecteur.

Il manque surtout au livre de M. P. une étude sur la composition, sur le style et sur la langue de Properce. Hertzberg avait abordé la question. Elle est fort loin d'être résolue. Il n'est pas facile d'expliquer comment ce poète de l'âge classique a pu composer et écrire d'une manière si différente de ses contemporains.

Le talent du poète est-il tout au moins bien caractérisé? Quoique le chapitre où il est décrit, contienne de fort bonnes pages, d'un excellent style, je ne suis pas sûr que la caractéristique soit suffisante. M. P. me paraît avoir rêvé un Properce autre que celui que nous connaissons. Celui-ci n'était pas sans ressemblance avec ce poète moderne que Doudan représentait comme joignant à une aile d'aigle une aile de corbeau. On devine ce qui suit alors les plus beaux élans. Properce n'est point tel sans doute; mais n'est-il pas très inégal, obscur aussi, plus obscur et moins excusable que ne le dit M. Plessis (p. 285)? Je regrette surtout d'avoir rencontré dans cette partie des phrases qui sont loin d'être heureuses [1].

A une indication anonyme qui se rencontre souvent dans le livre de M. P. (p. 75 et *passim*) : « l'éditeur du Properce de la collection Lemaire » substituons un nom, celui d'un universitaire : M. Rouxelle, ancien censeur des études. Voir la notice sur Nic. Lemaire, de M. P. A. Lemaire, Bar-le-Duc, 1885.

Il ne faut pas que les critiques de détail qui précèdent nuisent à l'opinion qu'on se fera des études de M. Plessis. Des minuties comptent peu dans un ensemble. Le livre est en somme fort remarquable, il contient d'excellentes choses que je n'ai pas même pu indiquer, et, de l'avis des étrangers, il fait grand honneur à la science française.

E. Thomas.

---

266. — **Profils et types de la littérature allemande,** par Ernest Combes. Paris, Fischbacher, 1888. In-8, 479 p. 7 fr. 50.

L'ouvrage de M. Ernest Combes est, dit l'auteur, non pas une histoire complète de la littérature allemande, mais un résumé, une esquisse légère, et « nous prions, dit-il encore, de nous excuser ceux qui

1. P. 304 : « Cynthie un peu plus tard serait peut-être devenue *une chrétienne, une sainte...* Properce cherchait en elle *une épouse* »; p. 306 : « on trouve chez Properce un sentiment *spiritualiste* »; p. 298 : « aucun poète n'a fait preuve d'autant... de *décence dans l'expression* »; p. 281 : « Tibulle plaît au vulgaire parce qu'il ne s'élève pas au-dessus de lui par le sentiment ». Il y a là, je le crains, plus que des erreurs.

chercheraient ici un nom familier ou préféré et auraient le désappointement de ne l'y pas trouver, car le volume n'a rien d'encyclopédique ». Cette *esquisse légère* compte pourtant près de 500 pages; 130 sont consacrées aux origines, au moyen-âge, au XVIe et au XVIIe siècle; dans le reste du volume, l'auteur traite du XVIIIe et du XIXe siècle.

Disons tout d'abord que M. C. « évite tout étalage d'érudition », et il confesse avec bonne grâce que « ce lui fut chose facile ». Cependant, un peu d'érudition ne lui aurait pas nui, et lui eût épargné des fautes et des appréciations superficielles. Ulfilas est, non pas « un Grec d'Asie-Mineure » et un « prisonnier », mais un Wisigoth des bords du Danube, et il mourut en 381, et non en 388 (p. 24). Vilmar a trop vanté l'*Heliand* (p. 26), mais d'autres Allemands l'ont justement apprécié. Otfried n'a pas vécu « au temps des empereurs saxons », puisqu'il dédie son poème à Louis le Germanique. Le bon Lamprecht n'a pas du tout le « ton prétentieux » et M. C., qui est poète, ne devait pas citer en passant et comme avec dédain l'épisode des femmes-fleurs. (p. 35). *Le pauvre Henri* est-il vraiment une « platitude » (p. 57)? Est-ce bien apprécier Gottfried de Strasbourg que de dire tout simplement que *Tristan* est « plein de charmants détails » et que son auteur est « un conteur léger dans tous les sens »? (p. 59). Doit-on, à propos d'un abbé de Saint-Gall de 1291, faire le portrait d'un abbé de Fulda, du XVIe siècle, qui n'a jamais existé que dans l'imagination de l'auteur de *Götz de Berlichingen?* (p. 27). Doit-on citer uniquement, parmi les études dont Walther de la Vogelweide a été l'objet, l'introduction de Karl Pannier dans le petit volume de la *Reclam's Bibliothek*, et où M. C. a-t-il pris qu'on avait lu sur la tombe du poète les deux vers de Hugo de Trimberg? (p. 85). Si M. C. travaillait avec un peu plus d'attention, il ne traduirait pas *Waskenwald* (les Vosges) par « forêt des Vasques » (p. 42); il nommerait Volkér et non « Fölter » l'ami de Hagen (p. 46); il connaîtrait l'origine romane du mot *gral* qui est, selon lui, « haut allemand » (p. 53) et le traduirait, non point par « vase » ou « pot », mais par « plat »; il n'appellerait pas le même personnage tantôt Otto et tantôt Othon IV (p. 77 et 86); il n'oublierait pas le poème de *Gudrun*, comme il oublie plus loin et Christian Günther et Berthold Auerbach; il ne confondrait pas le protecteur de Walther, Frédéric Ier, duc d'Autriche, avec Frédéric Barberousse (p. 85); il rendrait le mot *welsch*, non par « guelfe », mais par « italien » (il s'agit de Thomasin, p. 86); il placerait en 1457 et non en 1458 la naissance de Brant (p. 96) [1]; il n'avancerait pas, d'après la correspondance de Boileau, que le satirique et ses « compères » n'avaient cure de la patrie et que « les dragonnades et la révocation de l'édit de

1. De même, placer en 1768, et non en 1760 la naissance de Zacharias Werner (p. 374), en 1811, et non en 1814, sa conversion, et ne pas imaginer une pièce, *le Triomphe de Luther*, qui n'est autre que la pièce citée quelques lignes plus loin et intitulée *Martin Luther oder die Weihe der Kraft* (p. 376).

Nantes les laissaient plus froids que la dernière réception à l'hôtel de Rambouillet » (p. 116) ; il ne prendrait pas *Horribilicribrifax* et *Daridiridatumtarides* pour des « satires comiques », mais pour une seule comédie, où figurent ces deux capitans (p. 122); il attribuerait à Frédéric-Guillaume Ier, et non à Frédéric Ier, l'expulsion de Wolf (p. 131). Mais M. C. ne parle même pas de la *Poétique* d'Opitz ; il se borne à dire que le *Simplicissimus* « intéresse surtout l'historien » (p. 7), à nommer Ulrich de Hutten *(ibid)*; il prétend que Haller n'a fait dans ses *Alpes* que « mettre la botanique en vers » et « chanter la gentiane » (p. 133); il cite la *Lagosiade* de Zachariä et oublie le *Renommist* [1] où il aurait trouvé matière à un piquant portrait des étudiants allemands du XVIIIe siècle; il n'a pas l'air de soupçonner la révolution littéraire dont Herder fut l'apôtre, n'apprécie guère dans cet inquiet et ardent génie que le théologien, persifle en quelques mots les *Idées*. S'il nomme Winckelmann, c'est pour citer le mot d'un des « admirateurs » de l'auteur de l' « Histoire de l'art dans l'antiquité ». B. Lévy (!) qui a dit : « Winckelmann invoqua l'art, comme Homère les muses, comme Voltaire la vérité » (p. 235-236). [2] Il écrit (p. 216) qu'*Emilie Galotti* pourrait s'appeler *Virginie en Calabre*, comme si Guastalla était en Calabre! Il s'imagine que Bürger a été membre de l'union poétique de Göttingue, (p. 237). Il rappelle la fondation du *Bund* et la danse des jeunes gens autour du chêne, et s'écrie pathétiquement : « Et le domicile paternel pendant ce temps-là ! Et la femme et les enfants ! », oubliant que Voss, Hölty et leurs compagnons étaient alors de simples étudiants, et les prenant pour des « bourgeois ». Plus loin, il nomme ces mêmes poètes des « sacristains en goguette », ignorant sans doute que Voss et Hölty étaient de pauvres hères qui ne purent suivre les cours de l'Université qu'en donnant des leçons et en faisant des poésies de circonstance pour les *bourgeois*. Mais ne dit-il pas encore que Hölty, un des plus charmants *Volksdichter* de l'Allemagne, n'a écrit que « des poésies théologiques »; que Frederic Stolberg, qui fut toujours un chrétien convaincu, avait été libre-penseur (p. 242); que Henri de Kleist se donna la mort après avoir tué *sa femme* (p. 363); qu'*Ernest* Curtius (qu'il confond avec son frère Georges) est « le Burnouf de l'Allemagne » et que M. Mommsen, qui a publié en 1885 le cinquième volume de son *Histoire romaine* (les provinces de César à Dioclétien) « tire l'échelle à la mort de César, car, pour lui, on ne va pas plus loin que le césarisme » ! (p. 471).

Mais c'est assez insister sur les erreurs de M. Combes. Ce que nous lui reprocherons surtout, c'est qu'il assure n'avoir point de parti-pris, et que son livre ressemble à un pamphlet. Pourquoi revient-il à tout propos sur la guerre de 1870? (P. 9, 14, etc.) Sied-il à un homme d'es-

1. Comme il oublie le *Münchhausen* en parlant d'Immermann, p. 425, *Penthesilea et die Hermannsschlacht*, en parlant de Henri de Kleist, p. 364.

2. B. Lévy est cité quatre fois dans l'index alphabétique.

prit — et il l'est — de récriminer inutilement contre les faits accomplis? Puisqu'il voulait écrire un résumé de la littérature allemande, qu'avait-il besoin de faire des plaisanteries, faciles d'ailleurs et bien usées, sur les *Deutschthümler* ou chauvinistes, sur les Allemandes, sur le *Gemüth*, sur ce qu'il nomme l'*Allemanisme* et la *Tudescité* (p. 50), etc.? On regrette de trouver dans un ouvrage qui, malgré sa libre allure, a des visées sérieuses, tant de tirades à la Victor Tissot. Au lieu d'apprécier le *Tristan*, M. C. s'amuse à dépecer l'introduction de Kurtz et, part de là, pour se moquer de la science allemande « grosse gaillarde aux larges hanches, mal peignée, mal lavée, née pour être bouvière, plutôt que pour être bouquetière » (p. 64). Il raille les enthousiasmes de Mme de Staël : « le casque à mèche des bons bourgeois à la Wieland nous avait caché le casque à paratonnerre; le clavecin de Mozart avait abrité les cuivres de Wagner ; les Gretchen nous avaient dissimulé les Thusneldas et surtout les Gotons ; les cathédrales gothiques avaient masqué les casernes » (p. 24). Il raille la *pédagogie*, « science populaire en Allemagne », et qui, ne lui en déplaise, n'est pas du tout inutile en France (p. 138). Il rappelle, on ne sait pourquoi, qu'en 1870 et plus tard, des Français ont « raccroché des épouses prussiennes » et que des Françaises se sont « laissé bâter par des Hans et des Peter » (p. 404). Il s'élève contre les Français qui livrent leurs emplois aux Allemands et leur confient même leurs enfants. « La Prusse nous a bâtonnés; vive la Prusse! Nous forcerons même nos filles à apprendre l'allemand, elles se marieront peut-être encore plus aisément à ces soudards-là. Vive la Prusse! Nous ne jouons déjà plus que sa musique » *(ibid.)*. A quoi bon ces digressions dites patriotiques?

Au reste, même lorsqu'il « s'occupe de littérature » (p. 24) et « reprend ses histoires » (p. 52), M. C. a le ton leste et cavalier, gouailleur et goguenard. Il semble entendre un Parisien qui cause légèrement (« Messieurs, je n'invente pas », p. 51), et conte des anecdotes plaisantes ou grivoises. (Voir p. 92 et 94.) Le *chant d'Anno* lui rappelle la complainte de Fualdès (p. 34). Lorsqu'il retrace la fin des *Nibelungen* et la mort de Kriemhilde, il ajoute que Hildebrand « aurait dû, après ce coup-là, se suicider, pour faire un compte rond ». Il compare les récits de Wolfram à ceux de Patachon (p. 53)! S'il vient à parler du *pauvre Henri*, il dit que le chevalier « comme la lèpre elle-même, tient à sa peau » et que, puisqu'il revient au pays natal avec la jeune fille, « ce n'était pas la peine de se déranger » (p. 57). L'amour de Tristan pour une autre Iseult est « l'homéopathie appliquée aux peines du cœur », et voici un fragment de l'analyse du *Tristan :* « Le mariage a lieu. Le pauvre homme *l'est* autant qu'on peut l'être. Tristan se donne du plaisir à cœur-joie; il en prend plus qu'il n'en laisse, si bien que le roi qui ne pouvait plus mettre son chapeau, soupçonne enfin la vérité et jette les deux complices à la porte. Ils ne demandaient pas mieux! » (p. 59-60). Il raconte la jeunesse de Herder

(p. 182) : « Aima-t-il toujours Jean-Jacques? *Sub judice lis est.* M. Gervinus croit qu'il aima Leibniz et détesta Rousseau. M. Hettner croit qu'il aima Rousseau et Spinoza. La plupart des critiques allemands croient qu'il aima Hamann... Le lecteur peut donc croire ce qu'il voudra ». Il énumère les sociétés littéraires du XVIIe siècle et s'écrie : « Je m'imagine un Poméranien, haut de six pieds, large en proportion, membre de l'Académie des cygnes, ou portant houlette sous le nom de Tityre » (p. 123). Il apprécie les romancières de la période moderne ; « entre vingt, je cite seulement cette dame — Mme Birch-Pfeiffer, — n'envie le mari d'aucune et ne pardonne leurs ouvrages qu'aux défuntes » (p. 366). On voit, par ces citations, que le livre de M. C. n'est pas fait pour inspirer l'ennui, et il faut voir avec quel entrain et de quel ton gaillard il tance et le bon Gellert et le doucereux Gleim et le larmoyant Klopstock. Tâche aisée, il est vrai ; car il est plus facile de se moquer de Klopstock et de l'affubler du nom de Chapelain allemand que de marquer nettement ses qualités et ses défauts, de retracer son influence et de faire revivre son entourage. Il est plus facile d'analyser avec malice et ironie la *Louise* de Voss que de dépeindre la période littéraire du *Sturm und Drang*. Il est plus facile de citer et de persifler des jugements ridicules de Vilmar et de Scherr que de lire Koberstein, Gervinus, Wilhelm Scherer, et les textes eux-mêmes ; plus facile de bafouer le moyen-âge que de l'étudier.

En somme, singulier ouvrage qui est plutôt une *Plauderei*, une conversation pleine de laisser-aller et d'aimable fantaisie « de litteris germanicis et quibusdam aliis » qu'un véritable livre. Le style — on l'a vu de reste, ne serait-ce que par notre citation de l'analyse du *Tristan*, — est celui d'un feuilletoniste ou d'un chroniqueur avec toutes ses négligences, ses familiarités, ses subtilités de mauvais goût. (Voir p. 367 « Le romantisme a eu trop souvent le culte de la charogne. Il embrasse la femme, comme il mange la chasse : faisandée, pour qu'elle soit plus tendre. ») Des observations narquoises, des commentaires, comme en fait le Français né malin, des parenthèses *(diable!)*, *(bravo!)*, *(je le crois!)*, *(paf!)*, *(hé! hé!)* interrompent fréquemment le récit. On sent partout l'improvisation. Est-ce écrire correctement que d'écrire « Faust surtout a célébré le nom de Gœthe à travers le monde » (p. 337), ou encore « nous sommes-nous jamais brûlé pareil encens sous le nez » (p. 15), ou bien « dans le *traité sur l'épigramme*, de Lessing, les étrangetés de Catulle et de Martial sont excusées en faveur du bien dit » (p. 221) ? La composition manque absolument, et l'auteur avoue d'ailleurs que « l'ordre chronologique lui importe peu » et qu'aisément il « s'égare de droite ou de gauche ». Il cite Gutzkow deux fois, la première à la p. 142, au milieu de la grande tirade contre la pédagogie, pour nous informer qu'un personnage du *Königslieutenant* se dit Alsacien et Allemand, la seconde à la p. 363 pour conter que Gutzkow « après une tentative de suicide, fut soigné dans un hôpital près de Bayreuth ».

Et voilà tout ce qu'il nous apprend sur l'auteur d'*Uriel Acosta!* Il parle de Herder après Klopstock et avant Wieland et Lessing. De Haller il court à Basedow, puis à Pestalozzi, copie, pour rendre compte de la méthode de Pestalozzi, une page bizarre de Marc-Antoine Jullien, arrive à Fichte et, à propos de Fichte, attaque le *puérilisme* de Schmid, de Froebel, et de M. Kuhff [1] qui, certes ne s'attendait guère à ce horion au milieu d'une histoire de la littérature allemande (p. 143-147). Après avoir parlé d'Arndt et des poètes de la délivrance, il s'emporte contre ses compatriotes qui ont de brillantes qualités et ne sont trop souvent que des niais, blâme les « politiciens-poètes qui jonglent avec le mot de revanche » et, rimant à son tour, entrant, lui aussi, dans la carrière, débite à Déroulède et *tutti quanti* un « sermon » en seize strophes, chacune de quatre vers (p. 405-406).

Il y a toutefois d'assez bonnes parties dans le livre de M. Combes. Il fait sur les divers écrits de Lessing et de Schiller — par exemple, sur le *Laocoon* et sur *Jeanne d'Arc* — des remarques ingénieuses ou mordantes. Il a bien compris Gœthe, et il l'admire sincèrement, à cœur ouvert, peut-être un peu trop ; il a voulu, dit-il, « détruire ce préjugé qui tient les *Affinités électives* pour immorales, et le *second Faust* pour inintelligible, payer une partie de sa dette envers cet homme de génie dont le commerce procure des heures exquises » (p. 4), et le chapitre qu'il consacre à Gœthe est le meilleur de l'ouvrage. Enfin, d'un bout de son volume à l'autre, il est drôle, amusant, et je sais plus d'un grave lecteur qu'il a déridé ; un ami m'assure qu'il a lu le livre tout d'une traite et en riant de bon cœur.

M. C. a voulu, en effet, résumer « le plus gaiement possible » ses « sensations », ses « impressions » sur la littérature allemande, et il a de l'humour, de la verve, du *Witz*. Ajoutons que, malgré ses erreurs et quoiqu'il ne soit pas au courant, il sait beaucoup ; il connaît bien Lessing, Schiller, Gœthe ; il cite volontiers, trop souvent même, Lafontaine et Molière, Béranger et Courier, Hugo et Musset. Il versifie à ses heures et il n'a pas mal traduit — quoique un peu trop librement — un passage du *Reineke Fuchs* [2], la pièce de Walther *auf der Heide*, un « petit tableau de genre » tiré de la *Flohhatz* de Fischart, le *moine et le chapon* de Hans Sachs, le *Pêcheur* et *le Dieu et la Bayadère* de Gœthe, deux poésies d'Anastasius Grün. Peut-être, si on lui tient compte de sa gaieté, de sa spirituelle bonne humeur, de ses connaissances, de son admiration pour Gœthe, de ses petits vers, lui sera-t-il beaucoup pardonné.

---

1. M. Combes est tout à fait injuste envers M. Kuhff, et il oublie que l'excellent recueil des *Enfantines du bon pays de France* (Fischbacher, 1878) est, avant tout, comme le dit le titre, « le livre des mères ».

2. Dans ce passage de *Reineke*, la confession du renard, M. Combes fait glousser aux dindons le *Çà ira*, chanter au lièvre la *Marseillaise*, et caqueter à la poule les mots « *quatre-vingt-neuf* » ; il y a même des canards qui « sapant l'ordre civil, deviennent communards ».

Un dernier mot, en nous séparant de ce curieux volume, plus récréatif qu'instructif. Nous avons fait des réserves, adressé des critiques; mais, dit M. Combes lui-même (p. 163) « la critique de Lessing est plus avantageuse que les éloges de Gleim. Ne pas confondre écrivain et ami! Tout en professant pour Oronte le respect, au besoin la tendresse la plus sincère, sachons l'avertir que son sonnet ne vaut rien. »

A. Chuquet.

---

267. — **Les Commencements d'une conquête,** par Camille Rousset, de l'Académie française. (Paris, Plon, 1887, 2 vol. in-8, atlas.)

(Premier article).

La conquête de l'Algérie, qui a été le testament politique de la Restauration, est le grand ouvrage de la monarchie de Juillet. C'est l'armée d'Afrique qui a vaincu en Crimée et procuré à la France, pour quelques années, cette gloire et cette suprématie qu'ambitionnaient pour elle, dans leurs desseins contradictoires, les politiques brouillons de 1840. M. Camille Rousset a écrit une très belle histoire de la guerre de Crimée. J'en ai loué, dans le temps, ici même, la sobriété magistrale et le souffle réconfortant de patriotisme. On retrouvera ces qualités dans ces deux volumes. Ils contiennent le récit des campagnes d'Afrique de 1830 à 1840; dix années de luttes pour les combattants, d'épreuves pour la colonie, de tâtonnements et de fautes pour les gouvernements d'alors, d'enseignements et de leçons pour les gouvernements d'après. « L'Algérie, comme l'ancienne Grèce, dit M. R., a eu ses *Temps héroïques*, son âge légendaire. J'appelle de ce nom les dix années de 1830 à 1840... C'est une ère confuse, incohérente, pleine de disparates, mais qui, ce me semble, ne manque ni d'originalité ni de grandeur. Les hommes y sont livrés à eux-mêmes, dans le libre jeu de leurs qualités et de leurs défauts, sans direction, sans contrôle, aux prises avec des difficultés de toute sorte. La France hésite; dix fois, elle semble près de renoncer à cette lutte ingrate, d'abandonner cette Afrique dévorante : l'honneur la retient cependant, et ce sont des défaites à venger qui l'enracinent dans un sol imprégné de son sang. En face d'elle et par elle a grandi un Arabe de génie; lui seul a de la persévérance, un dessein suivi, une volonté que rien ne décourage; c'est un caractère. »

M. Camille Rousset est un historien tout classique. Il est concis et direct; il cherche et trouve le relief, non par l'opposition des couleurs, mais par le rapprochement des grandes lignes. Il peint peu, il trace. Cette histoire qui marche est la plus difficile à composer. M. Thiers y a excellé, mais on s'essouffle à le suivre quand on n'est point rompu au service des étapes; M. R. ménage beaucoup plus son lecteur.

Bien qu'historien militaire de profession et parfaitement informé

des détails et des termes techniques, il s'y complait peu, n'y insiste point et s'arrête surtout aux véritables et décisifs mobiles des actions humaines — les militaires comme les autres — les passions des hommes et leurs caractères. Il s'est beaucoup servi de correspondances contemporaines ; elles donnent aux récits une saveur singulière. J'admire comme tous ces officiers écrivent avec netteté et fermeté, dans la meilleure tradition française. Rien de la teinturerie romantique, alors à la mode en littérature : cela est de bon augure. Si la génération militaire de 1830 a su si bien résister à la contagion du mauvais goût de son temps, pourquoi nos générations militaires ne résisteraient-elles pas au mauvais goût du nôtre? Ce n'est point pure affaire de forme, et la question n'est pas une simple question de style. C'est en fait de guerre surtout que le style est l'homme; la subtilité n'y est point de mise, et les mots n'y veulent point être pris pour les choses. Parmi les officiers que M. R. cite le plus souvent et avec le plus de bonheur, il faut placer hors de pair le colonel de Maussion, qui fut tué à l'ennemi en 1840. C'était un officier de grand avenir, disaient les connaisseurs : il écrivait comme il savait se battre.

Les figures se dessinent comme d'elles-mêmes et par touches successives, au cours des récits de M. Rousset. On voit apparaître, encore au second plan, dans ces volumes, Cavaignac avec sa « fermeté stoïque », les guerriers de la Crimée, Canrobert et Pélissier; puis, sur le premier rang, en plein épanouissement de leur gloire, La Moricière et Changarnier, deux héros bien français, chacun en sa physionomie propre : le premier plus mystique, plus administrateur en même temps, et tout compte fait, plus sensé et plus modeste que le second; celui-ci plus brillant, plus homme d'entreprise, plus confiant en soi, plus hâbleur aussi, et mieux fait pour comprendre Henri IV que Pie IX. Au centre, Abd-el-Kader, fanatique, rusé, vaillant, éloquent, perfide et chevaleresque à la fois, mélange surprenant d'artifice oriental et de grandeur d'âme, qui s'inspire, peut-être, du Saladin de l'histoire et rappelle, à coup sûr, le Saladin du roman.

Nos Français font bonne figure en face de lui, et M. R. est bien venu à invoquer l'Arioste en parlant des exploits des conquérants de Bône. Mais leur héroïsme se déploie moins dans ces hardis coups de main, que dans la constance à supporter les dures épreuves de la guerre, la faim, la fatigue, le froid humide, la maladie, les misères. Il y en a eu de poignantes. « On ne peut, écrit un de ces témoins que je me plaisais à louer tout à l'heure, on ne peut se faire une juste idée, quand on n'a point passé par cette épreuve, de l'état de détresse dans lequel l'homme tombe lorsqu'il est livré sans défense à la pluie, au froid et au vent. Quand l'eau a trempé tous ses vêtements, imprégné sa chair et pénétré presque jusqu'à la moelle de ses os, quand il ne peut pas trouver sur la terre un seul point solide pour s'appuyer et se reposer, quand il ne peut faire un mouvement sans multiplier à l'infini les sensations

douloureuses, il se sent pris d'une angoisse inquiète et d'une sorte d'impatience et d'irritation fébrile contre le sort; ensuite, ses facultés s'émoussent, le cercle se rétrécit autout de lui; il finit par ne plus sentir l'existence que par la souffrance. Les soldats, blottis les uns contre les autres, transis, grelottants, frappés d'une stupeur morne, ne sont plus que l'ombre d'eux-mêmes. Cependant, sous ces glaces de la vie extérieure qui est comme gelée, se conserve la vie morale. Qu'un cri de guerre se fasse entendre, et tous ces fantômes, qui ne semblaient plus appartenir au monde réel, rentrent vaillamment dans l'existence active. »

On le vit bien dans les tranchées de Sébastopol, et on voit bien, à lire *Les commencements d'une conquête*, de quelle race et de quels camps sortirent tous ces obcurs héros enterrés sur les plateaux de la Crimée. Il faut lire le récit des deux expéditions de Constantine : la première qui fut un cruel désastre, et la seconde qui fut si près d'en devenir un pire. Ces récits sont l'éclat et l'honneur du livre. Ils sont remplis de traits dignes des plus beaux exemples de notre histoire nationale. Je voudrais copier en entier le dialogue entre le maréchal Vallée et La Moricière, qui devait commander la première colonne d'assaut. Le capitaine Le Flô le recueillit de la bouche même de La Moricière, et l'écrivit séance tenante, au crayon, sur la manchette de sa chemise. — « Colonel, êtes-vous sûr que la colonne que vous commanderez sera énergique jusqu'à la fin? — Oui, mon général, j'en réponds. — Etes-vous bien sûr que toute votre colonne fera le trajet de la batterie à la brèche, sans tirailler et sans s'arrêter? — Oui, mon général; pas un homme ne s'arrêtera, pas un coup de fusil ne sera tiré. — Une fois sur la brèche, avez-vous calculé quelles seront vos pertes? — ...La moitié de la colonne sera vraisemblablement détruite. — Pensez-vous que, cette moitié étant détruite, l'autre moitié ne fléchira pas? — ...Je réponds de l'affaire sur ma tête. — C'est bien, colonel; rappelez-vous et faites comprendre à vos officiers que demain, si nous ne sommes pas maitres de la ville à dix heures, à midi nous sommes en retraite. — Mon général, demain à dix heures, nous serons maîtres de la ville ou morts. La retraite est impossible; la première colonne d'assaut du moins n'en sera pas. » Ainsi fut fait, et la ville fut enlevée dans un assaut qui, en une demi-journée, résuma toutes les horreurs de la prise de Sarragosse.

Le duc d'Orléans, dont M. Rousset publie une bien belle lettre inédite, écrivait, à propos du général Perregaux : « Il réussit parce qu'il sut employer avec énergie et talent la justice et la persévérance. Ce sont des armes dont on a rarement fait usage en Afrique; elles exigent pour être maniées avec succès, d'autres et plus rares qualités que le courage et l'ambition. » M. C. R. ne ménage personne dans le jugement qu'il porte sur les défaillances qui marquent cette première période. Il est sévère, et justement, pour l'opposition « hargneuse, tracassière, mesquine » que la Chambre faisait à l'entreprise. Il y eut,

paraît-il, un M. Desjobert qui se fit un nom par son anti-algérianisme. Desjobert est loin de nous ! M. Piscatory ne lui cédait en rien, et les économistes, « scientifiquement hostiles », comme le dit avec quelque malice M. R., soutenaient d'arguments abstraits et spécieux la passion des uns, la mauvaise volonté des autres, l'inintelligence et l'incertitude de presque tous. Il y avait un propos, toujours retentissant dans les Assemblées, et que l'on ne se faisait point faute d'employer pour réclamer l'abandon de la colonie naissante. « Je la donnerais volontiers pour une bicoque sur le Rhin, » disait M. Hippolyte Passy. « Ma conviction intime, déclarait le péremptoire et paradoxal comte Jaubert, est qu'au premier coup de canon qui se tirera sur le Rhin, on abandonnera Alger, et que personne n'y pensera plus. » Fort heureusement pour nous, il n'y eut point de coup de canon sur le Rhin en ce temps-là ; on n'abandonna point l'Algérie, on y pensa, au contraire, plus que jamais, mieux que jamais. Lorsque plus tard, le canon se fit entendre du côté de l'Allemagne, l'Algérie était conquise et la France la garda comme une consolation et comme une espérance. Il reste à M. Rousset à raconter cette seconde période, celle à laquelle le nom de Bugeaud est pour toujours associé. Il est déjà à l'œuvre.

Albert Sorel.

---

268. — **Die deutsche Sprache,** von Prof, Dr. O. Behaghel. Leipzig, Freytag ; Prague, Tempsky, 1886. Un volume in-12, 231 pp. Prix : 1 mark.

C'est à une époque où la science linguistique subit une transformation profonde que M. Behaghel a essayé de résumer, à l'usage du grand public, une partie des résultats obtenus pour la langue allemande. Il faut certainement savoir gré à l'auteur du courage qu'il a eu de tenter cet essai. En quelle mesure a-t-il réussi dans sa tentative ? C'est ce qu'il est difficile de dire. La deuxième partie du livre, traitant la grammaire spéciale de l'allemand moderne, nous paraît le mieux répondre au but proposé. Quant à la première partie, nous croyons que trop souvent M. Behaghel ne s'est pas mis à la portée du public auquel il s'adresse. Il y traite même certains problèmes de grammaire philosophique à un point de vue nouveau, de sorte que les spécialistes aussi peuvent en tirer leur profit. Nous terminons par un vœu : que l'auteur reprenne certaines questions abordées dans son livre, pour les traiter dans des monographies spéciales, par exemple, le groupement historique des tribus et des dialectes germaniques, et quelques autres où il est si difficile de s'orienter.

A. B.

CHRONIQUE

FRANCE. — L'intéressante lettre inédite de Villoison à Wyttenbach, parue dans le n° 47 de la *Revue critique*, nous a été communiquée par M. Léon Dorez qui a également composé l'annotation et dont le nom avait été oublié, par une omission involontaire, et dans le sommaire du n° 47, et à la fin de la lettre de Villoison publiée dans ce même numéro.

— Paraît à la librairie Fischbacher *Originé et philosophie du langage ou principes de linguistique indo-européenne* par M. Paul Regnaud, professeur de sanskrit et de grammaire comparée à la Faculté des lettres de Lyon (in-8°, xix et 443 p., 3 fr. 50). Le volume est ainsi divisé : I. Exposé historique et critique des principales théories qui ont eu cours jusqu'ici sur l'origine du langage. II. Esquisse d'une théorie nouvelle. III. L'avenir du langage.

— Vont paraître à la librairie Thorin : 1° la partie du « Manuel des antiquités romaines », de Mommsen et Marquardt, relative à l'*administration financière*, traduite par M. E. Vigié, doyen de la Faculté de droit de Montpellier; 2° le fascicule VIII (fin du tome II) des *Registres d'Innocent IV*, publiés ou analysés d'après les mss. originaires du Vatican et de la Bibliothèque nationale de Paris, par M. Elie Berger ; 3° le III° fascicule des *Registres de Nicolas IV*, recueil des bulles de ce pape, publiées ou analysées par M. Ernest Langlois.

— Le tome II, des *Antiquités grecques* de G.-F. Schœmann, traduites de l'allemand par M. C. Galuski, vient de paraître à la librairie Picard. Ce tome forme la fin de l'ouvrage (5 fr. 50).

— La même librairie publie le 1er volume d'une *Iconographie bretonne* ou liste de portraits dessinés, gravés ou lithographiés de personnages nés en Bretagne ou appartenant à l'histoire de cette province, avec notices biographiques, par M. le marquis de Granges de Surgères. Ce volume comprend les lettres A-K (10 fr.). Le second et dernier volume paraîtra dans le courant de 1888 et contiendra les lettres L-Z, suppléments et tables.

— La librairie des imprimeries réunies, 13, rue Bonaparte, met en vente la onzième livraison de l'*Architecture normande aux* XI° *et* XII° *siècles*, par V. Ruprich-Robert (20 fr.); la douzième et dernière livraison est sous presse.

— M. Henry Harrisse a publié chez A. Donath, libraire-éditeur à Gênes, *Christophe Colomb et Savone, Verzellino et ses mémoires, études d'histoire critique et documentaire* (5 fr.).

— Les éditeurs E. Bouillon et E. Vieweg viennent de publier *La bibliothèque de Fulvio Orsini*, contributions à l'histoire des collections d'Italie et à l'étude de la Renaissance, par M. Pierre de Nolhac (avec huit fac-similés en photogravure ; forme le 74° fascicule de la « Bibliothèque de l'Ecole des Hautes-Etudes, 15 fr.) et vont incessamment faire paraître la troisième édition, revue et augmentée du *Dictionnaire d'étymologie française* d'Auguste Scheler.

— M. G. Hérelle publie, à la librairie Champion, un tome premier de documents sur *la Réforme et la Ligue en Champagne;* le volume contient des lettres conservées en original ou en copie authentique dans les archives municipales de Châlons-sur-Marne, Reims, Sainte-Menehould, Saint-Dizier et Vitry-le-François, 1546-1548 (in-8°, 10 fr.)

— La librairie Isidore Liseux a fait paraître *Les lettres de Madame de Grignan*, par M. Paul Janet (In-8°, 144 p., tiré à 400 exemplaires, sur papier de Hollande. 5 fr.)

— M. A Héron a écrit pour le *Bulletin de la Société normande de géographie* et fait tirer à part (Rouen, 1887, in-8°, 42 p.) une étude intéressante sur *La perte du Canada*. Faite sans prétention, d'après l'ouvrage de M. Parkman — le meilleur guide en cette matière — *(Montcalm and Wolfe)*, cette étude, d'ailleurs d'un style simple et grave, fait honneur à M. A. Héron et à la Société normande de géographie qui a déjà, toute jeune qu'elle est, publié tant de bons et solides travaux.

— Une deuxième édition du premier volume de l'ouvrage de M. Albert Sorel, *L'Europe et la Révolution française, les mœurs politiques et les traditions*, a paru à la librairie Plon. (In-8°, 568 p.)

— M. Eugène de Rozière a fait paraître, à la librairie Larose et Forcel, la *Bibliographie des œuvres de Mignet* (in-8°, 28 p.).

— La librairie Dupret vient de mettre en vente la première livraison d'un ouvrage sur *les peintres et les dessinateurs de la mer*. Cette publication a pour but de faire connaître les artistes qui se sont occupés spécialement de la mer et dont les œuvres se trouvent enfouies dans les musées et les collections privées. Le premier volume sera consacré aux dessins et eaux-fortes de MM. Léon et Armand Paris et paraît en quatre livraisons (in-4°, 50 dessins, 32 gravures et 16 eaux-fortes). M. L. de Veyran a été chargé de la partie littéraire de l'ouvrage (prix de chaque livraison, 7 fr. 50).

— Paraîtront en janvier 1888, par souscription, à la librairie de l'Art, les *Racontars illustrés d'un vieux collectionneur*, par Charles Cousin (in-8°, 350 p. édition à 600 exemplaires, en un volume; 150 fr.).

ALLEMAGNE. — Une nouvelle revue consacrée à la philologie africaine et intitulée *Zeitschrift für afrikanische Sprachen* vient de paraître à Berlin, chez Asher. Le directeur de la revue est M. C. G. Büttner.

— L'Université de Kœnigsberg entreprend, sur le modèle des *Berliner*, des *Leipziger* et des *Wiener Studien* une nouvelle publication philologique qui aura par an deux fascicules (Kœnigsberg, Hübner et Matz). Le premier fascicule vient de paraître en 242 pages. Nous y reviendrons prochainement.

— M. Fr. Kluge, professeur à l'Université d'Iéna, publie à la librairie Trübner, de Strasbourg, un volume d'essais sur l'histoire de la langue allemande, *Sprachgeschichtliche Aufsætze*. L'ouvrage sur lequel nous reviendrons et qui contient 144 pages, est dédié à MM. Rud. Hildebrand et Fr. Zarncke, et comprend les études suivantes : *Kirchensprache und Volkssprache* (p. 1-21); *Maximilian und seine Kanzlei* (p. 22-32); *Luther und die deutsche Sprache* (p. 33-48); *Schriftsteller und Buchdrucker* (p. 49-59); *Schriftsprache und Mundart in der Schweiz* (p. 60-75); *Oberdeutscher und mitteldeutscher Wortschatz* (p. 76-90); *Niederdeutsch und Hochdeutsch* (p. 91-110); *Latein und Humanismus* (p. 111-126); *Oberdeutschland und die Katholiken* (p. 127-143).

— La librairie Hirzel, de Leipzig, a mis en vente les « Souvenirs de ma vie », *Erinnerungen aus meinem Leben*, de Gustave Freytag (in-8°, 5 mark).

— Le comte Ferdinand Eckbrecht de Dürkheim, ancien préfet et inspecteur-général des télégraphes sous le second Empire, vient de publier ses mémoires, en langue allemande, à la librairie Metzler, de Mayence, sous le titre *Erinnerungen aus alter und neuer Zeit*.

ANGLETERRE. — La librairie Williams et Norgate publiera prochainement un ouvrage de M. J. Drummond, intitulé *Philo or the Jewish-Alexandrian philosophy in its development and completion*.

— MM. Stopford Brooke, George Saintsbury, Edmund Gosse et Dowden se sont réunis pour écrire une nouvelle histoire de la littérature anglaise en quatre volumes,

et se sont partagé la tâche en s'attribuant chacun un volume. M. Saintsbury était chargé du deuxième volume qu'il vient de publier chez Macmillan sous le titre *A history of the Elizabethan literature.*

— La Shelley Society a distribué à ses membres une réimpression de l'*Epipsychidion* de Shelley faite par les soins de M. R. A. Potts et accompagnée d'une introduction critique, par M. Stopford Brooke, d'une note par M. Swinburne et d'une notice bibliographique par M. Potts.

— M. Charles Mackay va publier chez les éditeurs Whittaker un dictionnaire du *Lowland Scotch* qui sera, paraît-il, de grand intérêt pour les lecteurs de Burns, de Walter Scott, d'Allan Ramsay, etc.

ESPAGNE. — MM. Baroja, de Saint-Sébastien, viennent de publier une nouvelle édition de la première grammaire basque connue, celle de Larramendi, parue en 1729 et intitulée *El Imposible Vencido, arte de la lengua bascongada.*

ÉTATS-UNIS. — Une société se forme aux États-Unis pour l'étude du folklore ; elle fera paraître une revue qui recueillera les ballades, contes, etc., de la vieille Angleterre, le *lore* des nègres dans les États du Sud, des tribus indiennes de l'Amérique du Nord, du Canada français, du Mexique, etc. Les directeurs de l'entreprise sont MM. Child et T.-F. Crane.

HONGRIE. — La *Revue philologique* de Budapest (nov.-déc.) contient un article de l'archiduc Joseph sur le manuscrit d'une Grammaire tzigane trouvé à Jászóvár. Le titre est : *Fundamentum linguae zingaricae J. J. M. Koritschnyak. Anno 1806.* Le manuscrit, comme on voit, date d'une époque où, dans le reste de l'Europe, on ne s'occupait guère de la langue des tziganes. L'archiduc a publié ce manuscrit in-extenso (26 p.). D'après nos informations, l'archiduc qui s'occupe depuis des années de la langue tzigane, a présenté à l'Académie hongroise une *Grammaire* complète de cette langue. L'ouvrage, selon l'avis des deux académiciens chargés de l'examiner, MM. Budenz et Thewrewk de Ponor, est un chef-d'œuvre linguistique ; il va paraître prochainement avec une Introduction de M. Emile Thewrewk. Ce dernier a dressé non-seulement toute la bibliographie concernant la langue des Tziganes, mais la liste des ouvrages et des œuvres d'art qui s'occupent de cette race si intéressante.

— Signalons encore, parmi les publications récentes de l'Académie hongroise, un Mémoire de M. Goldziher sur les travaux littéraires des trente dernières années concernant la Palestine, et l'opuscule de M. Abel, professeur à l'Université de Budapest, sur les *Biographies* de Térence dans l'antiquité et le moyen-âge. C'est M. H. Omont qui a communiqué les biographies contenues dans les manuscrits de la Bibliothèque nationale.

ITALIE. — Les *Mémoires* de Garibaldi, écrits par lui-même en italien, vont paraître chez l'éditeur Barbera ; ils s'étendent jusqu'à l'année 1874.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 51 — 19 décembre — 1887

269. — S. Dosson. **Etude sur Quinte Curce,** sa vie et son œuvre. Paris, Hachette, 1887, 383 pp. in-8, 1887.

Dans cette thèse pour le doctorat, M. Dosson a examiné toutes les questions qui se rattachent plus ou moins étroitement à Quinte Curce et à son œuvre. Nous allons en parcourir les principales divisions.

La première partie est consacrée à des *Questions préliminaires*. M. D. établit d'abord que, malgré le silence gardé par les anciens, l'*Histoire d'Alexandre* est authentique. Il aurait pu ajouter que son propre travail en est la meilleure preuve. Une œuvre dont on peut énumérer les sources grecques, en partie perdues pour nous; qui témoigne sinon de critique, du moins d'un grand amour de la vérité; dont les erreurs sont souvent imputables aux sources, et en tout cas ne sont pas plus grossières que celles de maint écrivain de l'antiquité; où l'on peut démêler l'influence de la rhétorique et de la philosophie d'une époque déterminée; dont la langue et le style appartiennent aussi à un moment bien caractérisé de l'histoire littéraire; dont les manuscrits enfin forment une série ininterrompue du IXe au XVe s., une telle œuvre n'est pas le pastiche d'un humaniste de la Renaissance ni le remaniement en prose d'un poème du XIIe siècle.

A quelle époque de l'antiquité remonte donc cette histoire? Cette question a reçu des réponses bien différentes. On s'est habituellement servi, pour raisonner, d'un passage obscur, dans lequel l'auteur parle d'une révolution qui s'est passée de son temps (liv, X, 9). Ainsi que l'a très bien vu M. D., ce chapitre ne peut être utilisé que comme vérification. C'est en recueillant les allusions relatives au culte d'Alexandre (IX, 10, 20) et à la situation de Tyr (IV, 4, 21), en rapprochant certains morceaux de Quinte Curce avec les passages parallèles de Sénèque d'une part, de Dion Cassius et de Tacite de l'autre, que l'on peut, par une élimination graduelle, arriver à fixer la date de la publication de l'*Histoire d'Alexandre* entre 37 et 65. Or des princes qui régnèrent alors, Claude est le seul auquel s'applique bien l'allusion du

livre X. Par un examen attentif, M. D. arrive à une précision encore plus grande et conclut : « L'*Histoire d'Alexandre* a dû être achevée soit en 42 soit plutôt en 41. » Toute cette démonstration, poursuivie avec une rigueur mathématique, fait le plus grand honneur à l'*esprit géométrique* de M. D., et la conclusion sera généralement acceptée. Il n'en est peut-être pas de même de l'identification de l'historien avec Curtius Rufus, proconsul d'Afrique, dont parle Tacite (*Ann.* XI, 20). M. Dosson la présente seulement comme une hypothèse et cette hypothèse est séduisante.

La deuxième partie a pour objet *Quinte Curce historien* M. D. apporte dans la recherche des sources la même logique que dans les discussions chronologiques. Il entre dans une série de comparaisons où il nous est impossible de le suivre. Un des résultats les plus nouveaux de sa critique, c'est qu'un historien anonyme, aujourd'hui perdu, a fourni à Quinte Curce une foule de renseignements géographiques, historiques et biographiques ignorés des auteurs dont nous connaissons les œuvres ou l'existence [1]. Après lui, Clitarque surtout, Callisthène, Aristobule, Ptolémée et Trogue-Pompée ont formé le fond de la narration. Les relations des autres historiens ou des géographes ont apporté des détails accessoires ou rectificatifs. La valeur de Quinte Curce dépend donc de la valeur de ces sources et de la méthode qu'il leur a appliquée. Clitarque et Callisthène sont suspects : ils offraient cependant des particularités qu'aucun autre historien ne pouvait donner et qui ne devaient pas être rejetées en bloc sans examen. Les autres autorités de Quinte Curce sont plus sûres ; l'auteur anonyme, en particulier, semble digne de toute confiance. Quant à la méthode, elle est quelque peu naïve, mais prouve beaucoup de bonne foi. Quinte Curce recourt en principe à des témoins oculaires, sans essayer d'ailleurs de chercher quel degré de confiance ils méritent. Il ne contrôle pas leurs récits les uns par les autres : il se contente de grouper les détails successifs et différents de chacun d'eux et tâche de donner ainsi la narration la plus complète. Son seul critérium est la vraisemblance : quand un fait l'étonne ou le choque, il l'accompagne d'un correctif ou il le supprime. Il ne faut pas trop s'indigner d'un tel procédé, assez ordinaire aux écrivains anciens, si l'on songe que c'est encore là presque toute la critique de Saint-Evremond et de Voltaire. Il en est résulté des erreurs géographiques et historiques, des contradictions, des contresens dont les détracteurs de Quinte Curce ont triomphé. Mais si l'on excepte ces inexactitudes, moins nombreuses qu'on ne l'a cru, il nous apprend tant de faits nouveaux, ses descriptions sont si souvent d'ac-

1. Peut-on affirmer d'une manière absolue qu'*un seul* auteur anonyme a été une des sources de Quinte Curce ? Ne serait-il pas beaucoup plus vraisemblable d'en supposer *plusieurs* ? M. D. a consacré un chapitre préliminaire aux historiens d'Alexandre. Etant donné leur nombre, il paraît probable qu'il y en a plus d'un dont le nom même a péri.

cord avec celles des voyageurs modernes, que l'on ne peut sans parti-pris négliger de recourir à lui comme à un guide précieux, sauf à faire le départ qu'il n'a pu ou voulu faire lui-même.

Nous insisterons peu sur la dernière partie : *Caractères du talent de Quinte Curce*. Il faut la lire. On y verra successivement : *Quinte Curce peintre*, plus préoccupé de la personnalité morale que de l'individualité physique, et cependant manquant de sûreté et de décision dans le portrait moral, même et surtout s'il s'agit d'Alexandre ; dédaigneux du détail pittoresque, mais le rencontrant parfois sous sa plume avec un rare bonheur d'expression ; digne de séduire le pinceau ou le ciseau d'un artiste par son art de grouper les personnages, inférieur et confus dans les tableaux de bataille, mais excellant à encadrer les scènes historiques dans les paysages les plus variés et les plus animés ; — *Quinte Curce orateur*, portant jusque dans la narration les préoccupations de la rhétorique de son époque, curieux des effets plus ou moins artificiels qu'elle produit ; n'en évitant pas les défauts, « l'abondance stérile », le vague et l'absence de caractéristique ; faisant de l'histoire un genre oratoire ; — *Quinte Curce moraliste*, stoïcien éclectique à la manière d'Horace vieillissant, amoureux des réflexions et des sentences, cherchant à montrer les mobiles des actions dans des analyses psychologiques prolongées ; scrupuleux au point d'altérer la vérité ou de la taire pour ne pas blesser la pudeur. Le dernier chapitre, *Quinte Curce écrivain*, est consacré à la langue et au style. A propos de la langue, M. D. ne fait guère qu'un résumé des *remarques grammaticales* placées à la suite de sa petite édition (pp. 412 et ss.). Le style est l'objet d'une étude développée. Il nous le montre imagé, pittoresque, scintillant d'alliances de mots, chargé d'imparfaits descriptifs. D'un autre côté, les habitudes oratoires font rechercher par Quinte Curce « les termes les plus généraux » ; la fréquence des traits fait songer à Sénèque ; il n'évite pas les expressions toutes faites, dont la répétition engendre la monotonie ; son langage prend facilement une couleur poétique, où l'on reconnaît surtout l'influence de Virgile ; il lui arrive même souvent d'emprunter le rhythme de la poésie et de sertir dans sa prose, quelquefois des hexamètres entiers, souvent des fins de vers. Enfin la phrase est ordinairement hachée. Quand Quinte Curce fait des périodes, il les jette dans le même moule et ajoute à la monotonie de l'expression la monotonie du mouvement. Par ses qualités comme par ses défauts, le style de Quinte Curce est donc bien de son époque : l'auteur a été un écrivain à la mode. On a même le sentiment qu'il a dû lire des parties de son œuvre dans les salles de récitation publique. C'est ce que confirme le nombre des allusions que les contemporains pouvaient trouver dans ce livre et souligner au passage. Tout cela n'était pas inconnu avant la thèse de M. D. : mais il lui appartenait de le mettre en pleine lumière et de le fortifier par une série de preuves et d'exemples.

Deux appendices terminent l'ouvrage. L'un est le catalogue descriptif des mss. par ordre d'ancienneté : il y en a 123 ; Teuffel n'en comptait que 80. De plus, au moins 9 mss. utilisés par les anciens éditeurs ont disparu. L'autre appendice est l'histoire de Quinte Curce dans l'antiquité et au moyen âge : ces quelques pages si nourries n'ont pas dû coûter le moins de peine à l'auteur.

Tel est, dans ses grandes lignes, cet ouvrage, un des meilleurs qui ait paru depuis plusieurs années sur la littérature latine. Il reste maintenant à formuler quelques critiques, ou plutôt à signaler des lacunes.

Un des mérites de ce livre, c'est la richesse d'information, l'abondance des renseignements bibliographiques. Les moindres brochures ont été parcourues et signalées par M. Dosson. Mais le livre rendrait encore plus de services, si l'auteur avait consacré un appendice à la bibliographie ou tout au moins avait donné une table des auteurs cités. Cette omission est d'autant plus regrettable que M. D., comme c'est son droit, ne donne que la première fois le titre entier des ouvrages et se contente dans la suite de mentionner le nom de l'auteur avec l'antique renvoi *op. l.* De plus, il n'y a pas d'index. Il est vrai que la table des matières, très développée, peut jusqu'à un certain point en tenir lieu, et que chaque détail se trouve à sa place, grâce à une composition parfaitement rigoureuse. Cependant la perfection exigeait ce secours, pour la plus grande commodité du lecteur.

Deux autres omissions sont sans doute volontaires. Le fait est certain pour l'une d'elles : M. D. annonce formellement qu'il ne donnera pas de classification des mss. de Quinte Curce. S'il ne voulait en établir une nouvelle, au moins eut-il été utile de présenter un aperçu de l'histoire du texte et de la manière dont il est aujourd'hui constitué. Ce complément eut fait du livre une véritable encyclopédie de Quinte Curce. Et M. Dosson, qui depuis tant d'années étudie ces questions, n'a-t-il rien à dire de neuf là-dessus ? On a peine à le croire. Mais il réserve sans doute ce travail pour une édition savante de l'*Histoire d'Alexandre*. C'est aussi probablement pour le même motif qu'il n'a pas fait une table des passages de Quinte Curce cités et expliqués dans sa thèse. Espérons qu'il nous donnera bientôt cette édition, complément nécessaire de son beau travail : nous devons le souhaiter pour Quinte Curce et pour nous.

Paul Lejay.

---

270. — 1. **Aufsætze über Gœthe,** von Wilhelm SCHERER. Berlin, Weidmann, 1886. In-8, 355 p. 6 mark.

2. **Charakteristiken,** von Erich SCHMIDT. Berlin, Weidmann, 1886. In-8, 498 p. 8 mark.

3. **Lessing,** Geschichte seines Lebens und seiner Schriften, von Erich SCHMIDT. Berlin, Weidmann, 1884, erster Band. In-8, 487 p. 1886, zweiten Bandes erste Abtheilung. In-8, 346 p. 12 mark.

4. **Karl Gotthelf Lessing,** von Dr. Eugen WOLFF. Berlin, Weidmann, 1886. In-8, 127 p. 1 mark 60.

5. **Gotthold Ephraim Lessings sæmtliche Schriften,** herausgegeben von Karl Lachmann. Dritte auf's neue durchgesehene und vermehrte Auflage besorgt durch Franz MUNCKER. Dritter Band. Stuttgart, Gœschen, 1887. In-8. XVII et 500 p.

1. — C'est une heureuse idée d'avoir réuni en un volume les meilleures études que Wilhelm Scherer avait écrites sur Gœthe et dispersées dans différentes revues. Il y a, dans ces essais, des « combinaisons » très hardies, des hypothèses très hasardées ; mais il y a aussi bien des observations profondes, bien des comparaisons ingénieuses, bien des jugements remarquables tant par le fond que par la forme qui, chez W. S. était toujours soignée, souvent pleine d'éclat, parfois même un peu recherchée ; bref, ces articles sont très instructifs, et leur recueil sera bien accueilli de tous ceux qui aiment Gœthe, et ne se lassent pas d'étudier sa vie et ses œuvres. On trouve dans ce volume les études suivantes : *Gœthe-Philologie* (p. 1-27 ; revue des principaux ouvrages sur Gœthe, mais W. S. n'est-il pas injuste lorsqu'il « avoue qu'il aime mieux lire les feuilletonistes du *Figaro* que l'académicien Mézières ? ») — *Gretchen* (p. 31-36 ; la Gretchen que le jeune Gœthe connut à Francfort avant son départ pour Leipzig, serait peut-être la fille d'un Wagner accusé en 1764 de malversations et on trouverait dans les *Complices* quelques réminiscences de cette liaison) ; — *Gœthe als Rechtsanwalt* (p. 39-46) ; — *Der junge Gœthe als Journalist* (p. 49-71 ; article qui avait paru dans la *Deutsche Rundschau* et que W. S. a développé plus amplement dans l'introduction de la réimpression du premier volume des « Annonces savantes de Francfort ») ; — *Sophie von La Roche und ihre Enkelin* (p. 75-88 ; il s'agit de l'auteur de « Mademoiselle de Sternheim », de sa fille Maximiliane, de sa petite-fille Bettina Brentano) ; — *Gœthe und Adelaide* (p. 91-121) ; rapports de Gœthe et de cette Jeanne Fahlmer qu'on nommait « la petite tante » dans le cercle des Jacobi et qui épousa Schlosser) ; — *Bemerkungen über Gœthes Stella* (p. 125-160 ; soutient et combat tout à la fois l'opinion d'Urlichs) ; — *Gœthes Iphigenie in Delphi* (p. 163-175 ; comment Gœthe eût traité le sujet et comment Halm l'a traité) ; — *Nausikaa* (p. 179-234, une des études les plus longues et les meilleures du volume) ; — *eine österreichische Dichterin* (p. 237-246 ; à propos de la correspondance de Gœthe et de Suleika ou Marianne de Willemer, née à Linz) ; — *Pandora* (p. 249-281) ; — *Neue Faustcommen-*

tare (p. 285-292; sur les commentaires de Marbach, de Schreyer et de Schröer); — *Betrachtungen über Faust* (p. 295-326) et *Fauststudien* (p. 329-352).

2. — C'est M. Erich Schmidt qui a réuni et publié, avec une préface et quelques notes, les articles de W. Scherer sur Gœthe. C'est lui qui a succédé à Scherer. Lui aussi s'est fait connaître par de belles études sur le XVIIIe siècle littéraire; il termine en ce moment une grande biographie de Lessing — dont nous parlerons plus loin — et il vient de rassembler en un volume un assez grand nombre de feuilletons, d'articles, d'essais qu'il avait donnés depuis quelques années à différents journaux. Le recueil est plus varié que celui de Scherer; il renferme des études ou, comme dit M. S., des *caractéristiques*, au nombre de vingt-cinq, sur les auteurs les plus divers. On connaît le savoir étendu de M. S. et aussi les qualités de son style; M. S., ainsi que Scherer, ainsi que les historiens littéraires de la nouvelle école, écrit à la française; la langue qu'il emploie, est agile et alerte; elle ne dédaigne pas l'expression familière; elle abonde en images brillantes, en comparaisons vives, en tournures piquantes. Le recueil s'ouvre par une étude sur *Faust et le* XVIe *siècle* (p. 1-37). Cette étude que nous nous souvenons d'avoir lue déjà dans le IIIe volume du « Gœthe-Jahrbuch », analyse avec finesse les éléments qui facilitaient au XVIe siècle la création du personnage de Faust; les grands évènements de cette époque, les conquêtes nouvelles de l'esprit humain, les découvertes, les inventions, tout ce qu'il y avait alors « de titanisme et de joie sensuelle, de science sérieuse et de charlatanisme » tout cela revit dans le tableau que trace M. S., et, en terminant, il apprécie le livre populaire de Spiess et l'œuvre de Marlowe. L'article intitulé *la découverte de Nuremberg* (p. 38-44), renferme, entre autres citations curieuses, un passage tiré du *Journal* de l'arrière-grand-père de M. Schmidt. Dans *Arioste en Allemagne*, l'auteur esquisse une « caractéristique » du poète italien, fait l'histoire des traductions allemandes du « Roland », et cite, comme point de comparaison, la stanze I, 22, les différentes versions de Dietrich von der Werder, de Werthes, de Mauvillon, de Heinse, etc. Dans *le combat contre la mode dans la littérature allemande du* XVIIe *siècle*, le critique rassemble les principaux passages des satiriques, comme Moscherosch, Logau, Lauremberg et d'autres qui combattirent l'« Ausländerei » de leurs compatriotes. Viennent ensuite une petite étude sur une femme *poète de la Basse-Allemagne*, Anna Ovena Hoyers (p. 85-95), un discours sur le *Simplicissimus*, prononcé aux fêtes de Renchen en 1879 (p. 100-110), un essai sur Haller (p. 111-118) et un autre sur Klopstock (p. 119-159), ce dernier essai, un des meilleurs, sinon le meilleur du volume, original, plein d'aperçus, contenant beaucoup en peu de pages. Nous retrouvons Klopstock dans l'étude suivante (p. 160-177), ou M. S. reproduit un mémoire d'un courtisan de Carlsruhe, le bavard et médi-

sant Ring, sur le séjour du poète à la cour du margrave de Bade et sur sa fuite nocturne. Après Klopstock, son disciple Miller, l'auteur du *Siegwart* (p. 178-198); M. S. raconte, d'après la correspondance inédite du larmoyant romancier et poète, son « odyssée d'amour » et montre avec esprit que Miller n'a fait que transporter dans le *Siegwart*, avec de légers changements, des scènes de sa propre existence. L'essai sur la *Lenore* de Bürger (p. 199-248) renferme une version jusqu'ici inconnue du célèbre poème, et qui, comme dit M. S., tient le milieu entre l'esquisse primitive et la forme définitive, telle que la donna l'*Almanach des muses*; M. S. y a joint de nombreux détails sur le sujet de Lenore dans les diverses littératures. Nous arrivons, en suivant l'ordre chronologique adopté par M. S., aux études sur Gœthe. Signalons le portrait de *Frau Rath*, la mère de Gœthe (p. 249-271), l'essai sur Frederique Brion (p. 272-285, à propos du livre du pasteur Lucius), deux pages sur le nom d'O Ferul qui se trouve dans une lettre de Gœthe à Salzmann et qui avait intrigué les commentateurs (p. 286-287; c'est O Feral, de Dresde, étudiant à l'université de Strasbourg), un article intitulé *aus der Wertherzeit* et inspiré par la publication des lettres de Gœthe à Sophie de La Roche, et à Bettina Brentano (p. 288-301); d'autres articles sur Mme de Stein, sur Marianne-Suleika, sur F. J. Frommann. Citons encore les essais *zur Schillerlitteratur* (p. 340-349), sur Henri de Kleist et ses drames (p. 350-380), sur le génial Ferdinand Raimund (p. 381-402), sur les drames d'Elfride (p. 403-417, analyse des pièces qui traitent le sujet, Bertuch, Klinger, Schiller, etc.), sur Berthold Auerbach (p. 418-436), sur Theodore Storm (437-479). Le volume se termine par la conférence ou, comme nous disons, par le discours d'ouverture que M. Schmidt a prononcé à l'Université de Vienne sur « les chemins et les buts de l'histoire de la littérature allemande ».

3. — Au milieu de ses nombreuses occupations, donnant des leçons à l'Université de Vienne, dirigeant ensuite les archives de Gœthe à Weimar, publiant le texte primitif des lettres d'Italie, découvrant la première version du *Faust*, enfin quittant Weimar pour remonter en chaire et faire à Berlin un cours de littérature allemande [1], M. Erich Schmidt a trouvé le temps de composer une grande biographie de Lessing qui comptera, lorsqu'elle sera terminée, parmi les meilleures œuvres d'histoire littéraire et prendra rang à côté du *Winckelmann* de Justi et du *Herder* de Haym. Cette biographie comprend déjà deux volumes, dont le premier a paru en 1884, et le deuxième en 1886. Le

1. Le premier volume est signé par le « professeur à l'Université de Vienne », et le second par le « directeur des archives de Gœthe à Weimar »; le troisième sera signé par le « professeur à l'Université de Berlin »; les trois volumes du *Lessing* de M. Erich Schmidt nous font suivre ainsi les principaux évènements de sa carrière universitaire et littéraire.

premier volume est divisé en deux livres : I. jusqu'à la guerre de Sept ans; II. de Berlin à Wolfenbüttel [1]. M. S. retrace d'abord l'enfance de Lessing et ses études à Kamenz et à Meissen; il décrit, à ce propos, la Lusace et la ville de Kamenz ; il fait le portrait du père de Lessing ; il expose ce qu'étaient les *Fürstenschulen* et, en particulier, celle de Meissen ou de Sainte-Afra, leur enseignement, leurs exercices; il nous montre le jeune Lessing « la perruque sur la tête, le visage courbé sur les livres et les figures de mathématiques », faisant ses devoirs en se jouant, déjà avisé, audacieux, *moquant*, comme le nommaient ses maîtres qui « accompagnaient de justes espérances pour l'avenir le développement de cet impétueux talent ». Le jeune Afranien se rend à Leipzig; ici, quelques pages sur cette ville qui était devenue l'école de la *Löffelei* et le modèle *der politen Conduite,* sur les gloires littéraires du pays, Gellert et Rabener, sur les professeurs de l'Université, Kästner, Ernesti, Christ, enfin, sur Gottsched et sa fameuse querelle avec les Suisses. Lessing se lie avec Mylius, ce *verbummeltes Genie*, dit M. S.; mais, comme le remarque le critique, l'ambitieux se tourne déjà de tous les côtés, partout où les succès paraissent sûrs et glorieux (p. 74). Il fait des vers anacréontiques, et, à l'imitation de Hagedorn et de Gleim, compose ses froides *Kleinigkeiten.* Comme Kästner, il forge des épigrammes. Ses *Fragments* sont inspirés de Haller et de Klopstock. Enfin, lorsqu'il connait la Neuber et que paraît la seconde édition de la *Schaubühne* de Gottsched, il rêve d'égaler ceux qu'il appelle alors le grand Molière et le divin Voltaire. M. S. analyse le *Damon*, l'*Alte Jungfer*, le *junge Gelehrte,* le *Freigeist, die Juden* ; les essais dramatiques de jeunesse, conclut-il, nous « mènent des bas-fonds d'exercices moraux, de situations comiques, de plaisanteries de domestiques, de plates amourettes et d'imparfaites études de caractères aux libres hauteurs d'une humanité incorruptible, tolérante, et en même temps vaillante » (p. 140). De Leipzig, M. S. nous conduit à Berlin, dans le Berlin de Frédéric II, et ici, selon sa coutume, il fait encore une pause, nous trace un joli portrait de Frédéric littérateur, nous esquisse en traits rapides et justes le *Berlinerthum* d'alors avec ses bons et ses désagréables côtés. L'étudiant est devenu homme de lettres; il se fait traducteur et journaliste; il entre en relations avec Voltaire qui était et « resta pour lui, à maint égard, l'idéal de l'écrivain » (p. 188); il publie ses *Rettungen* et son impitoyable critique de la traduction de Lange; (il fut, dit à ce propos M. S., un « plagosus Orbilius » pour l'Horace allemand, p. 234); il compose *Miss Sara Sampson* ; il noue amitié avec Mendelssohn et Nicolai, un homme qui « a trop longtemps vécu ; on ne connait plus aujourd'hui que le Nicolai d'après 1770 ». Mais

---

1. Erstes Buch *Bis zum siebenjæhrigen Kriege.* Quatre chapitres : I. *Heimat und Schule.* II. *Auf der Universitæt.* III. *Jugendpoesie.* IV. *Der Berliner Literat.* Zweites Buch. Von Berlin bis Wolfenbüttel. Quatre chapitres : I. *Leipzig und Berlin.* II. *Briefe, die neueste Litteratur betreffend.* III. *Breslau*, IV. *Minna von Barnhelm.*

lief (1, p. 270.) [1]. Mais qui appréciera le plus ou moins de *relief de l'incident*, puisque le lecteur ne le connaîtra pas? Et, précisément, cette affirmation très discutable surgit à propos du silence gardé sur les belles et fructueuses opérations du général d'Uzer dans le nord de la province de Constantine, pendant le printemps et l'été de 1833. C'est en vertu de cette même théorie que le récit des évènements nous est présenté avec plus ou moins de détails, non en proportion de leur importance, ce qui serait bien, mais selon que l'auteur les a trouvés plus ou moins pittoresques, où selon que tels ou tels y ont joué un rôle prépondérant; c'est ainsi que les expéditions auxquelles assistent les princes d'Orléans, Lamoricière et Changarnier sont décrites avec un soin scrupuleux. Ces deux derniers capitaines ont toute la faveur de M. C. R., et il en fait un portrait tellement flatté qu'on ne les reconnaît guère; s'il n'est que juste en louant l'intelligence et l'ardeur au travail du premier, la ténacité du second, la bravoure qui leur fut commune à tous deux, pourquoi ne pas nous parler de leurs défauts? Pourquoi ne pas nous montrer leur ambition insatiable, leur égoïsme démesuré, l'absence de scrupules qui les conduisit à gaspiller les fatigues et la vie des hommes qui leur étaient confiés, au profit exclusif de leur gloire personnelle? Nous cherchons en vain l'image du Lamoricière saint-simonien, républicain sous une monarchie qui le comblait de faveurs, peu zélé pour une république dont il eut voulu être le président, défenseur du pouvoir temporel des Papes (ce qui amusa bien ceux qui l'avaient connu jadis) et apportant partout l'esprit d'opposition brouillonne qui mit à une si rude épreuve la patience du maréchal Bugeaud, et plus tard celle du cardinal de Mérode. Où voyons-nous Changarnier tel qu'il fut, duelliste par vocation [2], partageant son régiment en deux factions, peu discipliné (quoique très exigeant en matière de discipline) très infatué de toute sa personne, et, au déclin de sa vie, animé d'une rage inutile et comique contre les institutions que son pays s'était données? En vérité, nous pourrions croire qu'on a plutôt voulu faire le panégyrique du vaincu de Castelfidardo et du Monck en expectative, que le portrait des deux généraux d'Afrique. La figure d'Abd-el-Kader est encore moins ressemblante; M. C. R. lui accorde libéralement « l'*intelligence, la sagacité, la volonté, le génie. Eloquent à l'égal des plus grands orateurs, il maniait à son gré les foules...* » (*1*, p. 218.) Et, plus loin : *issu d'une lignée de saints et d'ascètes...* (*1*, p. 310.) Voilà l'Abd-el-Kader de la légende, — *le sultan né sous les palmes!* — Qui nous montrera le véritable, le petit marabout rusé, fils d'un agitateur obscur, le soi-disant Chérif, qui ne dut

1. Singulière théorie, bien faite pour étonner tous ceux qui, sur la foi des vieux maîtres, croient que l'historien : — *ne doit rien dire qui ne soit vrai, et ne rien cacher de ce qui est vrai.*

2. Voir : *Généraux et soldats d'Afrique*, par le capitaine Blanc, p. 39 et suiv. (Paris, Plon. 1885, in-12). L'auteur est un témoin oculaire et bienveillant pour son ancien chef.

son élévation qu'à notre ignorance, notre crédulité, et aux divisions du commandement; se servant plutôt des supplices comme moyen de persuasion que d'une éloquence très banale; avec cela, féroce et hypocrite, d'une bravoure journalière, couvert du sang de sa propre famille, s'éloignant à dessein du théâtre des crimes ordonnés ou consentis par lui, trompeur au-delà de toute expression, et ne mentant jamais si bien que lorsqu'il invoquait la vérité; enfin, justifiant toujours le vieux dicton qui flétrit sa race : *Une pièce fausse est moins fausse qu'un homme des Hachem.*

Que dire encore de la population civile qualifiée en bloc d'*écume, scories* (I, p. 156) et, plus loin, de *mercantis, cabaretiers,* etc. (passim). Nous savons que ces injures furent pendant trop longtemps à la mode dans un certain monde; un historien devrait en vérifier la valeur. Certes, l'armée d'Algérie traîna à sa suite une bande de débitants de boissons et de déclassés de toute espèce; à quelle armée du monde cela n'est-il pas arrivé? Mais confondre de parti pris cette tourbe avec les audacieux colons, qui, au mépris de leur vie, jetèrent les bases du merveilleux établissement qu'on peut admirer aujourd'hui, c'est le comble de l'injustice. Ce n'est point ainsi que s'expriment les Bugeaud, les Saint-Arnaud et les Bosquet; ils laissent ce débordement de vocables malséants à des atrabilaires semblables à M. de Montagnac; quand on prend un guide semblable, pourquoi ne pas le suivre jusqu'au bout, et ne pas traiter avec lui Bugeaud de *cornichon,* Abd-el-Kader de *polisson,* Yusuf d'*imbécile,* Parchappe de *farceur*, Guénéheuc de *momie* et de *cruche,* et Valée de *vieux chat sauvage,* d'*ogre,* de *fléau* et de *vieux scélérat* [1]? Ce serait aussi légitime que de parler avec un mépris injustifiable des premiers défricheurs du Sahel et de la Mitidja, et que d'appeler *accapareurs* des gens qui furent le plus souvent victimes de la perfidie des indigènes et des hésitations du gouvernement. Et, à ce propos, pourquoi n'avoir pas rendu justice au maréchal Clauzel, en le lavant des indignes accusations proférées contre lui? Ses *Explications* [2] ne sont-elles pas plus que satisfaisantes? En revanche, pourquoi n'avoir pas flétri comme il convenait les Hecquet et les Rigny, et n'avoir pas signalé la singulière attitude du baron Baude, lors de la retraite de Constantine?

M. C. R. croit à la légende des Ben Gana et à leur victoire de Salson (II, p. 410). M. de Galbois y crut aussi, mais pas longtemps; il avait été indignement dupé. Il résulte d'une enquête historique faite par M. Féraud, alors interprète militaire [3], qu'aucun des Ben Gana n'assista au combat de Salson; que les drapeaux, canons et armes pris par

---

1. *Lettres d'un soldat*, par le colonel de Montagnac (Paris, Plon, 1885, in-8°). Voir les pages 26, 84, 69, 80, 89, 111, 125, 155, etc.
2. *Explications du maréchal Clauzel* (Paris, 1837, in-8°).
3. Maintenant ministre plénipotentiaire au Maroc; voir *Revue africaine*, 1884. p. 260 et suiv.

les Nomades, leur furent achetés par l'artificieux Cheikh-el-Arab, qui se fit donner 40,000 francs de ce qui lui en avait coûté 5,000; qu'il ébrécha lui-même son yatagan sur la culasse d'un canon; qu'il coupa enfin les oreilles des askers sur des cadavres abandonnés depuis la veille; ces faits sont connus de tous, et il en resta un proverbe : *Quand la viande est bon marché, le plus misérable en mange.*

On doit savoir gré à l'auteur d'avoir mis au jour quelques documents diplomatiques concernant l'attitude de l'Angleterre dans les premières années de la conquête; mais on pourrait désirer un peu plus de lumière, et on a le droit de s'étonner, en voyant que les conclusions sont tout autres que les prémisses ne le faisaient prévoir. En effet, les documents cités nous montrent clairement que le cabinet de Saint-James ne reconnut jamais franchement notre domination sur la régence (I, p. 229 et suiv.); d'un autre côté, il est avéré que les consuls de S. M. Britannique ne cessèrent pas d'intriguer contre nous et de nous créer des embarras; tous les gouverneurs s'en plaignirent, les uns après les autres [1]; au moment de l'expédition de Constantine, les choses furent poussées à l'extrême; l'Angleterre excita la Porte à prêter secours à Ahmed, et chacun sait qu'il y eut des commencements d'exécution, arrêtés à temps par les amiraux Hugon et Lalande. Comment, après cela, vouloir nous persuader que — *jamais l'Angleterre n'a fait à la France, maîtresse d'Alger, de propositions exigeantes!* (I, p. 163). La vérité est que cette puissance nous fut hostile dès le début, et jusqu'à la fin, tantôt ouvertement, tantôt secrètement, selon qu'elle crut, ou non, avoir besoin de nous ailleurs; l'histoire nous apprend, du reste, qu'il en a été ainsi, toujours et partout.

Nous aurions tout dit, sauf la rectification de quelques noms propres [2] et celles de quelques descriptions peu exactes, si nous n'avions à formuler un reproche beaucoup plus grave, qui a déjà été fait à l'auteur, et duquel il nous semble impossible qu'il puisse se disculper.

A la fin de la préface de sa réédition des *Annales algériennes*, [3].

1. Comment en eût-il été autrement, quand on savait que le plus sûr moyen de plaire au souverain était d'afficher la haine de la France? Laissons parler Ch. Greville, toujours si bien informé, et dont les Mémoires n'ont jamais été démentis, bien qu'on ait trouvé leur publication inopportune : « *Il déteste Louis-Philippe et les Français avec une sorte d'animosité de Jack-Tarr* (sobriquet du matelot anglais). A la fin d'un dîner donné à un des régiments de garde à Windsor, il termine son discours par ces mots : *Quant à la France, je vous dirai que, soit en paix, soit en guerre, je la considérerai toujours comme notre ennemie naturelle, etc.* — Quelques pages plus loin, Greville, au sujet du discours du trône (1834), dans lequel la France est choyée, établit la distinction entre le langage que les ministres *fourrent* dans la bouche du roi, et celui qu'il tient dans ses moments d'abandon. (*Revue des Deux-Mondes*, 1875, p. 532.)

2. *Mustapha ben Moukalled, arabe de grande tente*; (II, 49) il faut lire : *Mustapha ben Mekelech, Turc, fils d'un ancien Bey d'Oran.* — *O Zeitoum*, à rectifier en *O. Zeitoun* — *O. Kadra*, en *O. Khadra*; — lac *Houlloula*, en *Halloula*, etc.

3. *Les Annales algériennes* ont été publiées d'abord en trois volumes (1836-1839); en 1854, l'auteur en a donné une nouvelle édition, dans laquelle il conduit le récit

(1854) M. Pellissier de Reynaud écrivait : « Je dois rappeler à ceux « qui, venant à lire mon livre, après avoir lu une *Histoire de l'Algérie « ancienne et moderne*, reconnaitraient des pages entières qui leur « auraient déjà passé sous les yeux, que ce n'est pas moi qui suis l'em- « prunteur; ces passages sont textuellement pris dans ma première « édition. Cette manière d'écrire est assurément commode pour ceux « qui l'emploient; mais j'avoue que j'aime mieux en subir qu'en faire « l'application. » — Il paraît qu'il était prédestiné à être victime d'emprunts forcés de cette nature; M. Cat, dans le *Bulletin de correspondance africaine* cité par nous dans la première note de cet article, a publié les appréciations suivantes : « M. C. R. a emprunté pres- « que toutes choses à des ouvrages déjà imprimés; il a pillé des idées « toutes faites; il a même copié des passages considérables et des mor- « ceaux tout entiers; il a suivi Pellissier de Reynaud pas à pas; il a « reproduit ses bonnes et ses mauvaises parties; il lui a pris les passa- « ges sur les rapports de Clauzel et de l'armée, sur la manière dont « celle-ci accueillit le résultat de l'enquête, » etc., etc., « et enfin bien « d'autres endroits où l'imitation est manifeste....... De très loin en « très loin, M. R. veut bien citer l'auteur [1] qui lui sert de guide quand « celui-ci affirme un fait curieux dont il a été témoin; cette manière « de citer pourrait induire le lecteur en erreur grave, et lui faire penser « que le reste, où manque cette indication, est original; ce qui n'est « pas....... Qu'y a-t-il de nouveau chez M. Rousset? Çà et là deux ou « trois lignes de descriptions rarement exactes, des morceaux de lettres « d'officiers qui notent une impression toute personnelle et un juge- « ment parfois passionné; il y a aussi plusieurs bons mots de nos « troupiers ». — Ce jugement est dur; est-il motivé? Il sera facile de s'en rendre compte par la comparaison des textes; nous allons en transcrire quelques-uns, pris dans le premier volume seulement :

Contribution des laines.

P. de R., t. I, p. 228 [2].	*C. R* t. I. p. 166.
Le duc de Rovigo, qui avait beaucoup *de sollicitude pour les soldats*,... chercha un moyen *de procurer un matelas à chaque homme*. Comme il n'y avait	*Le Duc de Rovigo*, avec *la sollicitude* d'un bon chef d'armée *pour les besoins du soldat*, s'étant laissé persuader qu'il lui serait facile *de procurer un matelas*

des évènements jusqu'en 1847; un appendice présente le tableau des principaux faits qui ont suivi la prise d'Abd-el-Kader, de 1847 à 1854. C'est un très bon ouvrage, d'un style très net et d'une bonne composition; on l'a incriminé de trop de sévérité dans ses jugements, et de cruauté dans ses railleries; ces critiques s'adressent surtout à la première édition. Quoiqu'il en soit, les *Annales* disent la vérité, et la disent bien.

1. M. Cat eut pu ajouter que les citations mêmes ne sont pas toujours exactes; c'est ce qui arrive notamment pour le portrait de Genty de Bussy, qui se trouve entièrement faussé par la suppression de la dernière phrase. (Cf. C. R., t. I, p. 169, à P. de R., t. I, p. 254).

2. Nous citons l'édition de 1854.

pas de crédit ouvert pour cette dépense, et *qu'on lui persuada que les habitants d'Alger étaient possesseurs de quantités considérables de laine*, il frappa cette ville *d'une contribution de 5400 quintaux de laine, payable en nature, ou en argent sur le pied de 80 francs le quintal. C'était donc 432,000 francs à prélever sur une* population de 20,000 indigènes, ce qui ne faisait *qu'une moyenne de 21 francs par tête*[1]... *La municipalité, qui fut chargée de la répartition*, la fit d'une manière très injuste et très partiale, *de sorte que les rentrées furent lentes et difficiles*, et qu'il fallut plusieurs fois employer *la rigueur. Les versements en nature se réduisirent presque à rien, etc.*

à chaque homme. Alger, lui disait-on, renfermait d'énormes quantités de laines; il n'y avait qu'à commander aux habitants de s'en dessaisir; un arrêté du 7 janvier leur imposa *une contribution de 4500 quintaux, payable, soit en nature, soit en argent, à raison de 80 francs le quintal; c'était* donc une valeur de 360,000 francs à prélever, soit 18 francs en moyenne par tête..... *La municipalité, chargée de la répartition*, s'acquitta de son devoir, ou plutôt y manqua de la manière la plus inique, les réclamations furent nombreuses, *les rentrées difficiles*, et les *moyens de coaction* déplorables..... En fait, *les versements* en *nature furent à peu près nuls...*

Etablissement du blockhaus d'Orléans.

P. de R. t., I, p. 350.

Pendant la nuit, ils envoyèrent reconnaître cet *édifice* improvisé, qu'ils avaient vu s'élever *comme par enchantement*, et dont il ne s'expliquaient que confusément l'usage. Ceux qui furent chargés de cette mission, *s'approchèrent d'abord avec précaution des palissades* qui défendaient les approches du blockhaus, et les *examinèrent* dans tous les sens. *Enfin, l'un d'eux* plus hardi que les autres, *les escalada* et vint regarder ce que contenait *cette maison de bois, où tout était silencieux...* de sorte que l'Arabe ne vit rien. *Il se prit alors à rire* et appela ses compagnons; *mais, en ce moment*, un soldat plus impatient que les autres, lâcha son coup de fusil et le tua.

C. R., t. I, p. 276.

Très étonnés, très intrigués à l'aspect de ce singulier *édifice* qui s'était tout à coup dressé là *comme par enchantement*, une centaine des plus hardis parmi les Arabes *s'en approchèrent pendant la nuit, d'abord avec précaution;* ils tournaient autour, ils se consultaient, *ils examinaient les palissades; enfin l'un d'eux tenta l'escalade;* descendu dans l'enceinte il s'avança *vers cette maison de bois*, sombre, *silencieuse*, la frappa du poing, *et se mit à rire; au même moment*, il tomba mort.

Trahison de Kadour.

P. de R., t. I, p. 364.

Il se présenta à Arzew, où il était connu, avec quelques denrées; *après les avoir vendues, il affecta de craindre de tomber entre les mains de quelques cavaliers d'Abd-el-Kader*, qu'il disait rôder dans le voisinage, et *il demanda qu'on voulut bien lui donner une escorte pour l'accompagner jusqu'à un endroit peu éloigné qu'il désigna.* Le commandant d'Arzew, obtempérant à sa demande, lui

C. R., t. I, 293.

Kaddour, *qui venait d'avoir avec Arzew des relations suivies, s'y présenta un jour* avec trois ou quatre bœufs; *quand il les eut vendus, il affecta la crainte de tomber entre les mains des partisans d'Abd-el-Kader et demanda d'être escorté jusqu'à un endroit qu'il désigna.....* On le fit *accompagner par un maréchal-des-logis et quatre cavaliers des chasseurs d'Afrique. Ils n'a-*

1. On voit que M. *C. R.* n'a guère fait que changer les chiffres donnés par M. P. de *R.* Sur quelle autorité se base-t-il? L'auteur des *Annales* était sur les lieux, et ses fonctions lui permettaient de savoir l'exacte vérité.

donna quatre chasseurs commandés par un maréchal-des-logis; mais, à moins d'un quart de lieue d'Arzew, ces malheureux *tombèrent dans une embuscade dressée, dit-on, par Kadour lui-même.*

vaient guère fait plus d'un kilomètre, quand une soixantaine d'Arabes, *embusqués par Kaddour, se jetèrent sur eux.*

Conversion d'une Mauresque.

P. de R., t. I, p. 402.

Une Mauresque divorcée se présenta au général Voirol, *et lui déclara que son intention était d'embrasser la religion chrétienne... Le cadi d'Alger*, ayant appris ce qui se passait, courut se plaindre au général en chef, *prétendant que la Mauresque n'avait pas le droit de changer de religion, et qu'elle méritait même d'être punie pour en avoir formé le projet. Le général lui répondit... qu'il ne souffrirait pas qu'il lui fut fait la moindre violence* sous prétexte de religion; *que chacun était libre de suivre le culte qui lui convenait...* Renonçant alors à la persuasion, le cadi voulut avoir recours à la force; *il fit enlever la Mauresque par ses chaouchs. Le général, instruit de cet acte de violence, envoya un de ses aides de camp au cadi* pour lui rappeler ce dont ils étaient convenus. *En voyant entrer dans son prétoire cet officier... il se leva de son siège et sortit*, sans lui donner le temps de s'expliquer, *et proclamant à haute voix que la justice de Mahomet n'était plus libre. La Mauresque, à qui on était sur le point d'administrer la bastonnade... s'enfuit à l'église catholique, où elle fut sur le champ baptisée.*

C. R., t. I, p. 326.

Une Mauresque divorcée qui voulait épouser un Français, *avait annoncé sa résolution de se faire chrétienne;* grand émoi dans la population musulmane. *Le cadi prétendait que, non-seulement cette femme n'avait pas le droit de changer de religion, mais que, pour en avoir manifesté l'intention seulement, elle méritait d'être punie. Le général... lui répondit* que, d'après la loi française, *chacun étant libre de suivre le culte qui lui convenait*, la Mauresque était absolument dans son droit, et *qu'il ne souffrirait pas qu'elle fut violentée* ni même inquiétée........ *Le cadi* voyant la néophyte persister dans son dessein, malgré tout ce qu'il avait pu lui dire, *la fit enlever par ses agents. Aussitôt averti, le général lui dépêcha un de ses aides de camp;* mais, *dès que le juge vit entrer l'officier français dans la salle d'audience, il se leva et sortit en criant que la justice du Prophète n'était plus libre. Quant à la Mauresque*, il était temps qu'elle fut délivrée; *car le chaouch du cadi s'apprêtait à lui donner la bastonnade; elle s'en alla tout de suite à l'église catholique, où elle reçut le baptême.*

Je n'ajouterai pas un mot à ces citations; elles ne me semblent que trop probantes; le lecteur jugera [1]. Aussi bien, la tâche que je viens de remplir n'est pas faite pour m'être agréable, et, plus d'une fois, en me livrant aux recherches nécessaires, je me suis senti péniblement affecté en ma double qualité d'ami de l'histoire et d'admirateur respectueux de l'Institut de France.

H. D. de Grammont.

1. Nous aurions pu multiplier ces citations; les lecteurs qui désireront un supplément d'informations peuvent comparer, entre autres : *La description et la prise de Medea* (*P. de R.*, I, 148, à *C. R.*, I, 47); — *Le vandalisme des premiers occupants* (*P.* de *R.*, I, 178, à *C. R.*, I, 105); — *Le massacre des Ouffias* (*P. de R.*, I, 246, à *C. R.*, I, 174); — *L'exécution d'El Arbi et de Messaoud* (*P.* de *R.*, I, 257, à *C. R.*, I, 195); — *L'occupation de Bougie* (*P. de R.*, I, 304 et suiv., à *C. R.*, I, 257); — *La retraite de Desmichels* (*P. de R.*, I, 367 et suiv., à *C. R.*, I, 289 et suiv.), — *Les négociations de Desmichels, l'affaire Sofar*, etc., etc.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 2 décembre 1887.

M. Deloche donne une seconde lecture de son mémoire sur les *Monnaies d'or au nom du roi Théodebert Ier*.

M. P. Charles Robert fait quelques réserves sur les conclusions de ce mémoire. Il ne pense pas que l'administration mérovingienne ait été assez centralisée pour qu'un royaume aussi vaste que celui de Théodebert se soit contenté d'un seul atelier monétaire. Selon M. Deloche, toutes les monnaies de Théodebert présentent une uniformité de type qui dénote un seul atelier, mais il existe un sou de ce prince, frappé à Cologne, dont le type n'est pas le même que celui de Metz. De plus, il est difficile de comprendre pourquoi, si toutes les monnaies avaient été frappées à Metz, on y aurait mis le nom de diverses autres villes.

M. Deloche maintient ses conclusions.

M. Boissier donne lecture d'une lettre de M. Le Blant, qui annonce une découverte importante faite à Rome. Selon la tradition, l'église des martyrs saint Jean et Paul, au mont Célius, a été bâtie sur l'emplacement de la maison qu'habitaient ces deux saints et où ils furent exécutés et ensevelis en 362. On attachait que peu d'importance à cette tradition, consignée dans un texte hagiographique rejeté par Ruinart. Elle vient de recevoir une confirmation inattendue à la suite des fouilles entreprises par un religieux passioniste qui fait partie du clergé de l'église Saint-Jean-et-Paul, le R. P. dom Germano. On a mis au jour plusieurs chambres ornées de peintures, qui paraissent avoir fait partie d'une maison chrétienne du IVe ou même du IIIe siècle de notre ère. Le 25 novembre, ont a dégagé un couloir étroit éclairé par une petite ouverture, peut-être une de ces *fenestrellæ* dont parlent les anciens et qui permettaient de jeter un regard sur la tombe des martyrs. Parmi les peintures, on en remarque particulièrement une qui représente trois femmes accroupies, les bras liés sur le dos et les yeux bandés, évidemment trois victimes attendant l'exécution.

Ouvrages présentés : — par M. Schefer : ALBERUNIS *India*, edited by Edward SACHAU ; — par M. Barbier de Meynard : 1° J. DARMESTETER, *les Origines de la poésie persane* ; 2° LE MÊME, *l'Apocalypse persane de Daniel* (extrait des *Mélanges Renier*); 3° LE MÊME, *Parsiism, its place in history* ; — par M. Croiset : Gustave D'EICHTHAL, *la Langue grecque*, *mémoires et notices*, *1864-1884*; — par M. Schlumberger : L. CHARRIER, *Description des monnaies de la Numidie et de la Maurétanie*, I, *Numidie*; par M. Gaston Paris : P. DE NOLHAC, *la Bibliothèque de Fulvio Orsini* (17e fascicule de la *Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes*) ; — par M. d'Hervey de Saint-Denys : 1° Maurice JAMETEL, *Pékin, souvenirs de l'empire du Milieu* ; 2° le marquis DE CROIZIER, *Notice des manuscrits siamois de la Bibliothèque nationale* ; — par M. Delisle : 1° H. OMONT, *Fac-similés de manuscrits grecs des XVe et XVIe siècles* ; 2° Emile MOLINIER. *l'Orfévrerie limousine à l'exposition de Tulle*.

Julien HAVET.

Séance du 9 décembre 1887.

L'Académie nomme deux commissions chargées de lui présenter des candidats pour les places de correspondants actuellement vacantes. Sont élus : pour présenter des candidats étrangers : MM. Renan, Gaston Paris, Alexandre Bertrand, Gaston Boissier ; pour présenter des candidats français : MM. Georges Perrot, Paul Meyer, Croiset et Anatole de Barthélemy.

M. Oppert communique une note intitulée : *Amraphel et Hammurabi*. L'objet de ce travail est de combattre la thèse qui a été soutenue par M. Halévy, dans une communication faite cette année à l'Académie, et selon laquelle le roi Amraphel du 14e chapitre de la Genèse serait le même que Hammurabi, roi de Babylone, appelé par M. Halévy Kimtu-rapastu. Le roi Hammurabi régna de 2394 à 2339 avant notre ère ; les mots Kimtu-rapastu ne sont pas son nom, mais la traduction assyrienne de son nom Hammurabi, qui appartient à la langue élamite et qui veut dire : « Issu d'une race prospère ». Il n'est pas plus vrai, ajoute M. Oppert, de dire que Hammurabi s'appelait Kimtu-rapastu, qu'il ne le serait de dire que le roi Louis-Philippe s'appelait « le Glorieux Ami des Chevaux ».

M. LE BLANT, directeur de l'Ecole française de Rome, envoie la copie d'une inscription latine inédite de l'époque des Antonins, relative à une donation de sépulture.

M. Lecoy de la Manche commence la lecture d'un mémoire intitulé : *Louis XI et la succession de Provence*.

L'Académie se forme en comité secret.

Ouvrages présentés : — par M. le marquis d'Hervey de Saint-Denys : 1° Terrien de Lacouperie, *the Languages of China before the Chinese;* 2° le même, *Formosa Notes on mss., languages and races;* 3° le même *the Sinim of Isaiah not the Chinese;* 4° A. Mouillesaux de Bernières, *Tung yu so tan, leçons progressives pour l'étude du chinois parlé et écrit;* — par M. Boissier : René Cagnat, *Nouvelles Explorations épigraphiques et archéologiques en Tunisie*, 4e fascicule; — par M. Maspero : Naville, *Goshen and the shrine of Saft el Hineh* (4e vol. de l'*Egypt Exploration Fund*); — par M. P.-Ch. Robert : Arthur Engel et Raymond Serrure, *Répertoire des sources imprimées de la numismatique française*, tome I; — par M. Deloche : Frédéric Moreau, *Album Caranda* (suite); — par M. Georges Perrot : Paul Guiraud, *les Assemblées provinciales dans l'empire romain;* — par M. Siméon Luce : Pierre Lanéry d'Arc, *le Culte de Jeanne d'Arc au* xve *siècle.*

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 23 novembre.

M. Ruelle, associé correspondant, lit une note sur l'énigme alchimique des oracles sybillins.

M. de Laurière donne lecture d'une inscription latine dont il a pris l'estampage dans l'église de Valcabrère (Haute-Garonne).

M. Molinier communique des photographies d'orfèvrerie limousine du xiie et xiiie siècle, en signalant une pièce d'émail provenant de Saint-Sernin de Toulouse et représentant une scène particulièrement intéressante expliquée par des inscriptions; il montre également des photographies d'un devant d'autel en émail du xiie siècle conservé à Bruges en Espagne et qui doit être attribué aux artistes limousins, enfin des épreuves d'un reliquaire en émail de Limoges et d'une plaque également en émail conservée dans la collection Ducatel.

M. Courajod communique le moulage d'une figure d'apôtre, sculptée dans le dernier tiers du xive siècle sur une des voussures de la porte de l'église de la Chasse-Dieu; il définit le caractère de cette figure qui est d'une grande beauté et il la compare avec la sculpture de la première renaissance italienne. Il conclut de cette comparaison que, dès la fin du xive siècle, l'art français était entré dans la voie du style qu'on a depuis qualifié du nom de Renaissance et qui est le style de Ghiberti.

M. le Président lit une note de M. Demaison sur une poterie trouvée près de la Porte de Cérès à Reims.

Ed. Corroyer.

LIVRES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA *REVUE CRITIQUE*

Aug. Dietrich, Ad. de Chamisso, Histoire merveilleuse de Pierre Schlemihl ou l'homme qui a vendu son ombre, suivie d'un choix de poésies. Illustrations de H. Pille. Paris, Westhausser. — Victor Duruy, Histoires des Grecs depuis les temps les plus reculés jusqu'à la réduction de la Grèce en province romaine, nouvelle édition, revue et augmentée. Tome II. Depuis les guerres médiques jusqu'au traité d'Antakidas. 736 gravures, 4 cartes, 5 chromolithographies et 2 planches tirées hors texte. Paris, Hachette. — Eug. d'Eichthal. La langue grecque, mémoires et notices. 1864-1884 Paris, Hachette. — E. Maindron, l'Académie des sciences, histoire de l'Académie, fondation de l'Institut national, Bonaparte, membre de l'Institut national. Paris, Alcan. — Mémoires sur la guerre des Français en Espagne, par M. de Rocca. Deuxième édition. Paris, Fischbacher. — A. Vingtrinier, Le dernier des Villeroy et sa famille, à propos d'un manuscrit de la Bibliothèque de Lyon. Paris, Champion.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 52 — 26 décembre — 1887

A NOS LECTEURS

A partir du 1er janvier 1888, la *Revue critique* paraîtra sous la direction unique de M. A. Chuquet.

Depuis dix ans qu'il remplit les fonctions de secrétaire de la *Revue*, M. Chuquet a acquis une expérience et une autorité qui ont fait de lui le véritable directeur de notre recueil, et nous avons pensé qu'il était plus conforme à la réalité et plus juste de lui laisser la responsabilité et l'honneur de la direction, alors qu'il en avait déjà presque toutes les charges.

Cette modification ne changera en rien le caractère de la *Revue* elle-même. Elle conservera les mêmes collaborateurs, le même plan, le même but, le même esprit, et nous pensons que l'unité de direction lui donnera une vigueur et un élan nouveaux.

Les anciens directeurs ne se séparent point, d'ailleurs, de l'œuvre que l'un d'eux, il y a vingt-deux ans, a contribué à fonder, et à laquelle les autres sont attachés depuis de longues années. Ils continueront à en suivre la marche, à l'aider de leurs conseils et de leur collaboration, à s'intéresser à tous ses progrès. Ils comptent, pour la développer, non-seulement sur le dévouement et l'expérience de M. Chuquet et sur l'activité fidèle de leurs anciens collaborateurs, mais aussi sur l'aide empressée des jeunes savants sortis dans ces dernières années de nos écoles spéciales et de nos facultés. Qu'ils se groupent autour du nouveau directeur; qu'ils mettent au service de la *Revue* les forces, l'ardeur, et, au besoin, l'audace désintéressée de leur jeunesse; que, grâce à eux, la *Revue critique* garde et fortifie ses traditions de conscience et d'indépendance; qu'elle continue à servir, fût-ce même avec un peu

d'intransigeance, la science pure, dégagée de toute préoccupation de personnes, de doctrines ou de parti.

Les Directeurs,
J. Darmesteter, L. Havet, G. Monod, G. Paris.

---

272. — **Der heilige Bernard von Clairvaux,** Eine Darstellung seines Lebens und Wirkens, von Dr G. Hüffer. Erster Band. Vorstudien. Münster, Aschendorff, 1886. In-8, xv et 246 p.

L'auteur de cet ouvrage se propose de nous donner une étude complète de la vie et de l'œuvre de saint Bernard. Le premier volume seul a paru. Il est consacré à la critique des documents et renferme un très grand nombre d'indications nouvelles et d'aperçus importants. Une telle étude s'imposait au nouvel historien de l'abbé de Clairvaux. Les travaux de ses devanciers n'avaient, en effet, rien de définitif. Si remarquables que soient encore les éditions de Merlo-Horst (1641) et de Mabillon (1690), elles renferment bien des inexactitudes. Mabillon, dont l'édition a servi de modèle à celle de Migne, a établi son texte sur des manuscrits très différents ; il n'a pas non plus distingué suffisamment les œuvres authentiques des écrits supposés ou légendaires. M. Waitz a le premier donné une excellente édition de la *Vita Bernardi* dans le tome XXVI des *Monumenta Germaniæ.* Il a établi que les manuscrits de la *Vita* se partagent en deux groupes A et B et que le second, B, est postérieur à l'autre. Malheureusement, l'édition de Waitz n'est que partielle et sa notice est très courte. Ses recherches devaient donc être complétées et nous attendions encore une critique des documents relatifs à saint Bernard. M. H. l'a entreprise et nous devons ajouter qu'il a pleinement réussi.

Le premier résultat qu'il a obtenu a été de faire connaître un très grand nombre de manuscrits nouveaux. L'auteur, dans sa Préface, nous fait part de ses recherches. Il a parcouru les bibliothèques et les dépôts d'archives de la France, de l'Espagne, de l'Italie, des Flandres, de l'Allemagne et de l'Angleterre. Il reconnaît que la France est surtout la terre classique pour l'étude des manuscrits de saint Bernard. La Bibliothèque nationale ne renferme pas moins de 20 manuscrits de la *Vita Bernardi*. Les archives de Clairvaux ont été portées à Troyes, celles de Citeaux à Dijon. Mais l'activité de saint Bernard a été si grande que toutes les grandes bibliothèques de l'Occident pouvaient fournir de précieuses indications. Les efforts de M. H. ont été couronnés de succès. Ainsi, tandis que Waitz signalait seulement cinq manuscrits de l'*Historia miraculorum*, M. H. en connaît onze. Waitz indiquait 22 manuscrits de la *Vita Bernardi prima*, M. H. en a trouvé 102. Nous devons également à M. H. un certain nombre de lettres

inédites de saint Bernard. Cette correspondance avait déjà été formée, du vivant même du saint, par son notaire Geoffroi qui avait réuni 310 lettres (Corpus Epistolarum). Mabillon en inséra 447 dans son édition. Depuis, plusieurs travaux, notamment ceux de Martène, permirent à Migne de publier 495 lettres parmi lesquelles 37 adressées à saint Bernard lui-même. M. H., en tenant compte de toutes les lettres imprimées, porte ce nombre à 509, parmi lesquelles 56 émanant de personnes autres que saint Bernard. A ce nombre, il ajoute 24 lettres et un sermon inédits trouvés en partie dans deux manuscrits espagnols de Tolède et de Madrid, en partie dans les archives françaises ou allemandes et dans les bibliothèques du British-Museum et du Corpus-Christi. (Collège d'Oxford.)

M. H. ne s'est pas borné à signaler des manuscrits nouveaux ou des documents inédits ; il a procédé à une critique minutieuse des textes. Il a examiné successivement les anciennes vies de saint Bernard, les documents légendaires, les Lettres. Nous devons indiquer les conclusions les plus importantes de son travail.

Les plus anciens documents relatifs à saint Bernard sont 1° le *Planctus Odonis*; 2° *les Fragmenta Gaufridi*; 3° les *Miracula in itinere Germanico patrata*. Le premier de ces textes est une oraison funèbre composée par Eudes, prieur, puis abbé de Morimond. M. H. nous a donné le texte critique du *Planctus* avec de nombreux détails sur l'auteur lui-même et les différents manuscrits de son petit ouvrage. L'importance des *Fragmenta* est plus considérable. Ils sont l'œuvre de Geoffroi d'Auxerre, le scribe et l'ami de saint Bernard, qu'il accompagna à Toulouse en 1145, dans sa prédication de la Croisade (1146-1147), et enfin aux grandes assemblées de 1148 à Trèves et à Reims. Après la mort du saint, Geoffroi devint, en 1159, abbé d'Igny, puis en 1162, abbé de Clairvaux. La valeur de ses écrits est donc fort grande. Les *Fragmenta* se rapportent à l'enfance de saint Bernard et aux années de son gouvernement de Clairvaux. Ils avaient déjà été publiés par Mabillon, sous le titre de *Fragmenta ex vita tertia S*ti *Bernardi*. M. H. établit avec une grande précision qu'ils ont été composés en 1145 et sont antérieurs au premier livre de la *Vita I*a . Examinant ensuite quels sont les rapports de ces Fragments avec le texte même de la *Vita*, il conclut que les Fragments ne sont que de simples notes, très complètes, composées pour l'auteur du premier livre de la *Vita* elle-même, c'est-à-dire, pour Guillaume de Saint-Thierry. — Le troisième des documents étudiés par M. H. est relatif à la prédication de la Croisade. Ce document nous a été conservé par 11 manuscrits. Il comprend trois livres : les deux premiers sont l'œuvre de plusieurs écrivains ; le troisième a été écrit par Geoffroi d'Auxerre lui-même. Mais ces différents auteurs sont tous témoins occulaires; ils ont vécu dans l'entourage de saint Bernard, et la valeur historique de leur témoignage est considérable. L'ouvrage fut revu un peu plus tard par un des narrateurs, Philippe,

archidiacre de Liége et ajouté à la *Vita* comme sixième livre.

Nous arrivons aux *Vitæ* elles-mêmes dont M. H. a fait une critique très minutieuse. Elles sont au nombre de deux. La première comprend elle-même deux recensions qui forment deux groupes de manuscrits A et B. Ces deux recensions ont été publiées. Surius, dans les *Vies de Saints,* donne un texte de la première ; Horst et Mabillon se sont au contraire surtout servis de la seconde. M. H. établit, après Waitz, que B est postérieur et doit dater de l'époque comprise entre 1162 et 1165. Cette dernière recension est le résultat d'une révision faite par Geoffroi d'Auxerre lui-même pendant le second séjour qu'il fit à Clairvaux. Elle a d'ailleurs de grandes analogies avec la première. La forme est presque toujours identique, mais A contient un certain nombre de récits qui ne se retrouvent plus dans B (surtout dans le livre IV) ; B renferme, au contraire, deux morceaux qui ne se trouvent pas dans A, le prologue de Geoffroi et l'histoire du Père G. de Montpellier.

Telle que nous l'avons, la *Vita Iª* comprend cinq livres, dont M. H. a déterminé avec exactitude la composition. Le premier livre a été composé par Guillaume, abbé de Saint-Thierry en 1145 et 1146 : nous avons vu que l'auteur s'est servi, pour l'écrire, des fragments de Geoffroy d'Auxerre. Ces fragments ont été également employés par l'abbé de Bonneval, Ernald, qui écrivit le second livre de la *Vita* après la mort de Guillaume et de saint Bernard. Les IIIᵉ, IVᵉ et Vᵉ livres forment dans la *Vita* une partie bien distincte. Ils sont précédés d'un double prologue, celui des évêques et des abbés, et celui de Geoffroi d'Auxerre, ce dernier bien postérieur, puisqu'il date probablement de l'époque de la recension B. Cette dernière partie et les prologues sont l'œuvre de Geoffroi, mais ils ont été composés différemment. Le Vᵉ livre a pour origine un récit de la mort de saint Bernard dédié à l'archevêque de Lunden. Ce récit nous a été conservé dans deux manuscrits importants : 7561 de la Bibliothèque nationale, et un manuscrit de Düsseldorf B. 26. M. H. établit que le manuscrit de Düsseldorf nous donne la rédaction la plus ancienne du récit de Geoffroi. Le second manuscrit, qui porte aussi le nom d'*Autographon*, contient déjà des remaniements ; il peut être considéré comme une transition à la rédaction du livre V. Les deux autres livres III et IV ont été composés également après le récit, mais sans qu'on puisse établir avec certitude la date exacte de leur composition.

Toute cette partie de l'œuvre de M. H. est très intéressante. Les pages qu'il consacre à la *Vita IIª* sont plus courtes. Cette vie a été écrite après le départ de Geoffroi, 1165. Elle a pour auteur l'évêque d'Auxerre, Alain, qui avait été abbé de Larivour près de Troyes. Alain ne se proposait pas de refaire la vie de saint Bernard ; il a voulu seulement donner un abrégé de la première. Son ouvrage a été écrit entre 1167 et 1170 ; l'auteur a eu sous les yeux la recension B. La *Vita Alani* nous a été conservée dans 10 manuscrits, dont le plus ancien,

extrait de Clairvaux, se trouve sous le n° 1485 à la bibliothèque de Troyes.

II. Les documents légendaires relatifs à saint Bernard sont assez nombreux. Le premier, par la date, est une *Vita Bernardi de Jean l'Ermite*. Ce texte avait déjà été publié par Chifflet d'après un manuscrit de Clairvaux. Il se compose de deux livres assez courts comprenant des récits sur la vie et la famille de saint Bernard, récits dont le caractère légendaire est évident. L'auteur a appartenu au monastère de Clairvaux. Doit-il être confondu avec un prieur de ce nom? Chifflet soutient cette opinion qui est très vraisemblable, mais qui, pour M. H., ne repose sur aucun document bien établi; quant à la *Vita*, elle a dû être composée vers 1180.

Le second texte analysé par M. H. porte le nom de *Chronicon Clarevallense*. Il a été également publié par Chifflet, d'après le manuscrit de Clairvaux. D'après M. H., cette chronique ne serait que l'abrégé d'un texte aujourd'hui perdu, beaucoup plus riche en détails. Le nom même de chronique est peu exact, car ce document ne renferme guère qu'une sèche analyse d'évènements survenus entre 1147 et 1192. L'auteur est un moine du couvent qui a écrit au XIII[e] siècle, certainement pas avant 1223. L'importance de sa chronique consiste donc surtout à nous faire connaître les traditions conservées à Clairvaux sur la vie de saint Bernard.

Nous avons dans les *Libri miraculorum* des documents plus utiles. Ces documents, composés vers la fin du XII[e] siècle, étaient divisés en trois recueils. Le premier, celui du moine Goswin, est aujourd'hui perdu; il est mentionné seulement à l'année 1193 par Albéric de Trois-Fontaines. Un second recueil fut composé à l'instigation du prieur Jean, mais ne semble pas avoir eu un grand crédit. Le troisième a pour auteur un moine de Clairvaux, espagnol de naissance, Herbert, qui devint abbé de Mores, dans le diocèse de Langres, retourna à Clairvaux vers 1178, et fut élevé un peu plus tard au siège archiépiscopal de Torres en Sardaigne. Son livre de miracles fut composé pendant son deuxième séjour à Clairvaux, en 1178 ou 1179. Il nous est parvenu dans 7 manuscrits, qui présentent des divergences assez nombreuses. Ce recueil a été utilisé par l'*Exordium magnum Cisterciense;* Césaire d'Heisterbach, dans son *Dialogus miraculorum;* la *Chronique de Clairvaux* et Albéric de Trois-Fontaines. Il nous renseigne avec plus d'abondance que la Chronique sur les traditions de Clairvaux, et le succès qu'il obtint prouve son importance.

L'*Exordium magnum Cisterciense* est le dernier document étudié par M. Hüffer. Les quatre premiers livres de l'*Exordium* ont été écrits à Clairvaux, entre 1165 et 1190. Un manuscrit attribue les deux derniers à Conrad de Eberbach. La composition totale de l'ouvrage n'aurait donc été terminée que vers le commencement du XIII[e] siècle. Les auteurs se sont servis de la *Vita I[a]*, du *Planctus* d'Eudes de Morimond,

et surtout du *Liber miraculorum* d'Herbert. Le texte le plus ancien de l'*Exordium* nous a été conservé dans un manuscrit d'Eberbach, aujourd'hui à Wiesbaden, A. 1865; par la comparaison de ce manuscrit avec les autres, M. H. suppose que le texte a été modifié par des interpolations successives.

La dernière partie du volume de M. H. est consacrée à la correspondance de saint Bernard. Nous n'y insisterons pas. Nous avons signalé déjà les additions faites à Migne par le savant critique. Ajoutons seulement qu'il ne se flatte pas d'avoir entre les mains toutes les lettres de saint Bernard. Il croit, comme Giesebrecht, qu'un très grand nombre de ces lettres sont encore inédites et que nous ne possédons guère que la moitié de la Correspondance du grand réformateur. M. H. s'est borné à signaler ces désidérata et à expliquer l'origine des lettres et du sermon inédits qu'il ajoute à son volume. Il n'a pas voulu faire un commentaire qu'il réserve pour plus tard. Nous ne saurions donc nous étonner que la partie de ses *Vorstudien* consacrée à la correspondance soit la plus courte et la moins complète.

Félicitons, en terminant, M. H. de l'œuvre qu'il a entreprise. Il nous a promis une histoire de saint Bernard; le premier volume nous permet déjà de mesurer l'importance et la valeur scientifique de ce grand travail. Le point de vue de M. Hüffer est celui d'un croyant; qu'importe? Cette conviction intime qui voit dans saint Bernard non-seulement un grand homme, mais un des élus de Dieu, n'enlève rien à la sincérité de la critique et à la rigoureuse précision du jugement.

I. L.

---

273. — **De Ioannis Aurati poetae regii vita et latine scriptis poematibus** thesim proponebat facultati litterarum Parisiensi P. Robiquet. Paris, Hachette, 1887, in-8 de 139 pages.

On est surpris, quand on étudie l'histoire de la Pléiade, d'y voir figurer en si bonne place et d'entendre louer par tout le Parnasse du temps le poète Jean Dorat. Ronsard le glorifie en vingt passages :

> Ecoute, mon Aurat, la terre n'est pas digne
> De pourrir en la tombe un tel corps que le tien :
> Tu fus en ton vivant des Muses le soustien,
> Et pource après ta mort tu deviendras un cygne... [1].

Dorat avait fait, dit-on, cinquante mille vers grecs, latins ou français, dont une partie a été réunie dans un fort volume imprimé en 1586, deux ans avant sa mort. M. Marty-Laveaux, qui en a extrait les vers français pour sa grande édition de la *Pléiade françoise*, n'en a rien tiré qui eût une valeur littéraire, et les rares lecteurs des poésies grec-

1. *Œuvres de Ronsard*, éd. de 1623, p. 136 (sonnet VII du second livre des *Amours*).

ques et latines ne sont pas beaucoup plus heureux. Comment expliquer, devant des titres aussi minces, la place importante que tient Dorat dans la Pléiade et les éloges excessifs qui l'ont accablé de son vivant ? C'est que Dorat a été le maître de grec de la plupart des poètes et lettrés de son temps, et qu'il a recueilli, sous forme de renommée, la reconnaissance de tous les jeunes hommes enthousiastes à qui il a ouvert les sources de l'antiquité. Depuis la maison de Baïf et le collège de Coqueret, jusqu'au Collège de France, où il enseigna le grec à côté de Turnèbe et de Lambin, partout Dorat s'est donné pour mission de former des poètes de l'école nouvelle. Son influence sur la littérature du temps est, à ce point de vue, indiscutable, mais peu connue. Il serait intéressant de retrouver, comme il est possible de le faire, les traces de son enseignement, de démêler les principes qui le dirigeaient, de reconstituer les générations d'élèves qui écoutèrent ses leçons et le mouvement d'esprit qui exista au pied de sa chaire.

On pourrait, autour du nom bien oublié de Jean Dorat, grouper deux séries d'études également attachantes, l'une sur l'hellénisme dans la Pléiade, l'autre sur le Collège de France, dont il fut l'un des maîtres les plus actifs et les plus influents. Quant à l'œuvre poétique de ce mauvais écrivain, qui aurait dû s'appliquer le *Fungar vice cotis* d'Horace, on en pourrait faire bon marché. De même pour sa carrière de poète courtisan et quémandeur, revêtu du titre de *poeta regius*, à l'affût de tous les sujets d'épithalames et d'épitaphes de la cour des Valois ; c'est là un côté de sa vie qui ne peut être passé sous silence, mais qui n'est pas son véritable titre au souvenir de la postérité. Le seul Jean Dorat qui compte dans le XVIe siècle, c'est l'helléniste et le professeur ; c'est l'initiateur des poètes de la Pléiade et de leurs contemporains à la littérature antique qui les a faits ce qu'ils sont. Mais voilà déjà, ce semble, un fort beau sujet, et nous promettrions, à qui voudrait l'étudier à fond, la grande récompense d'un véritable érudit, la certitude d'être utile.

Dorat méritait donc les honneurs d'une large monographie. Nous avions espéré la trouver dans un travail annoncé comme lui étant consacré; mais nous n'avons vu paraître qu'une thèse latine assez courte et due à un historien politique, peu préparé à des études d'un ordre aussi littéraire [1]. La thèse de M. Robiquet est loin d'être sans mérite, ainsi qu'on le verra plus loin ; mais les critiques s'imposent et la plus grave est que le rôle de Dorat, tel que nous avons essayé de l'esquisser, est à peine indiqué par lui. Il n'ajoute rien, sur ce point, du moins, à ce qui est acquis à l'opinion commune, à ce qui se trouve répété dans tous les livres sur la Pléiade. Il a passé, sans s'y arrêter, à côté du vrai sujet. Peut-être d'ailleurs vaut-il mieux qu'il ne l'ait pas traité; il l'eût fait sans enthousiasme, car il ne ménage pas les raille-

1. La *Revue* rendra compte de la thèse française de M. R. : *Paris et la Ligue sous Henri III*.

ries aux ridicules de son héros, et il montre un vrai dédain pour l'école de Ronsard, qu'il sacrifie à celle de Marot. Or, en matière d'histoire littéraire, un goût particulier pour le sujet qu'on aborde n'est pas inutile pour le bien pénétrer; en ce siècle de critique, où l'érudition laudative et déclamatoire n'est plus guère à craindre, cette disposition de l'esprit semble presque une des conditions de la vie et de la vérité dans les études historiques.

La biographie de Dorat, comme celle de presque tous les poètes du temps, offre des lacunes considérables. Une série de points d'interrogation a été laissée par M. Marty-Laveaux, son dernier et consciencieux biographe, et nous ne voyons pas que M. R. ait fait avancer sensiblement la question. Les débuts de carrière du savant limousin seraient particulièrement intéressants à connaître. Ils continuent à rester dans l'ombre. Ce n'est guère qu'en 1540 qu'on constate sa présence à Paris [1], et il n'y a aucune raison d'admettre le *circiter 1537* de M. Robiquet. On peut même avoir des détails sur la première partie de la vie de Dorat, et, pour nous en tenir aux documents imprimés (les seuls dont nous voulions parler dans ce compte-rendu), il en est un qui remonte à 1538 et qui est, par conséquent, le plus ancien témoignage qu'on ait sur notre personnage. C'est une longue pièce de vers latins adressée à Robert Estienne : Dorat n'a point encore quitté Limoges, mais il a appris par son ami Junius Rabirius les belles œuvres qu'Estienne exécute à Paris et tout ce qu'il prépare pour le bonheur des érudits; il fait une description très curieuse de la maison du grand imprimeur, d'après le récit de son ami, et termine en exprimant le désir d'aller lui-même y rendre visite. Le morceau est daté ainsi : *Datum Lemovicibus 4 non. maii, anno 1538.* On ne s'explique pas qu'il ait échappé aux biographes, car il est imprimé deux fois, dans la *Philologicarum epistolarum centuria una* de Goldast, Francfort, 1610, pp. 235-245, et dans la *Stephanorum historia* de Maittaire, Londres, 1709, pp. 94-101. Ajoutons que cette pièce est une des meilleures de l'auteur et qu'il n'a peut-être jamais retrouvé le souffle et l'inspiration de cette œuvre de jeunesse.

Parmi les questions que soulève la biographie de Dorat, on ne peut oublier le préceptorat des pages du Louvre qui lui fut quelque temps confié; ce point nous paraît confirmé par un passage d'Henri Estienne, *Principum monitrix Musa sive de principatu bene instituendo et administrando poema*, Bâle, 1590, p. 96. — On aurait aimé trouver, dans le livre de M. R., une discussion sur le voyage que Dorat aurait fait en Italie, d'après le témoignage des *Scaligerana*. Comme le fait a été admis par tous les érudits [2] et pourrait continuer à figurer dans la biographie du poète, nous tenons à dire ici que ce voyage n'a jamais eu

1. Marty-Laveaux, *Notice sur Jean Dorat*, p. xi.

2. Marty-Laveaux, *l. c.*, p. lxiij. On reste en présence d'un texte de Du Verdier, qui est, comme on le sait, de peu d'autorité.

lieu. Dorat ni ses amis n'y ont jamais fait la moindre allusion; quant au texte des *Scaligerana*, il est facile de voir que ce sont des notes détachées, réunies arbitrairement par une série de fautes de lecture. Il faut lire : *Auratus elegantissimus poeta.* — *Patavii vel Pisae 1200 coronatos habuit Mercurialis;* vient ensuite une surcharge qui se trouvait sur le ms. et a été insérée à tort *(Patavii 1500)*; le reste du passage, où l'on a vu des appréciations désagréables pour Dorat, se rapporte uniquement au professeur de Padoue, Girolamo Mercuriale, à qui Scaliger voulait peu de bien. Les mots *Il couppoit toutes les marges de son Barthole* auraient dû mettre en défiance; est-ce que Dorat, ce lettré fanatique qui n'a jamais aimé que les vers, pouvait avoir Barthole parmi ses livres favoris [1]?

Sur les élèves de Dorat, sur ses amitiés, son enseignement, M. R., s'il reprend jamais son sujet, pourra trouver des renseignements dans les ouvrages suivants : *Georgii Crittonii laudatio funebris habita in exsequiis Petri Ronsardi apud Becodianos*, Paris, 1586, p. 5. — *Les œuvres poétiques d'Amadis Jamyn*, Paris, 1575, ff. 22 v°, 62, 223 v°. — *Recueil des œuvres poétiques de Jean Passerat*, Paris, 1606, p. 378 (élégie à Ronsard sur la mort de Turnèbe). — *Ioannis Passeratii Kalendae Ianuariae*, Paris, 1606, p. 145. — *La Galliade... par Guy Le Fevre de la Boderie*, Paris, 1572, p. 124. — *Première partie des Sonets exotériques de G. M. D. I.* [Imbert], Bordeaux, 1578 [réimpression Tamizey de Larroque, 1872], sonnets 8 et 45. — *Francisci Ducatii* [Le Duchat] *Trecaei praeludiorum libri III*, Paris, 1554, ff. 7 v° et 31. — *Stephani Forcaduli* [Forcatel] *epigrammata*, Lyon, 1554, p. 152. — *Claudii Roilleti Belnensis varia poemata*, Paris, 1556, f. 137. — *Seconde réponse de F. de la Baronie* [Florent Chrestien] *à Messire Pierre de Ronsard, prestre-gentilhomme vandomois*, s. l., 1564, f. 4. — *Epistola quae vere exponit obitum Adriani Turnebi*, Paris, 1565, ff. 7 et 14. — *Gulielmi Calvimontani Sylvarum liber primus*, Paris, 1571, pp. 10 et 18. — *La Cosmographie universelle... auteur en partie Munster, mais beaucoup plus... François de Belleforest*, Paris, 1575, t. I, col. 40; t. II, col. 213 et 316. — *Le grand miroir du monde, par Joseph du Chesne*, 2e éd., Lyon, 1593, p. 560. — *Les Nouvelles Recreations poetiques de Jean Le Masle angevin*, Paris, 1580, ff. 32, 50 v° à 54, 87. — *Le plaisir des champs*, par Claude Gauchet, Paris, 1583, [réimpression Blanchemain, 1869, p. 7]. — *Les*

1. En cherchant dans les correspondances du temps la confirmation de ce fait imaginaire, répété par tant d'historiens, nous avons trouvé le nom d'*Auratus*, au milieu d'une énumération de ses compagnons de voyage, faite par Lambin en 1558, au moment où il était à Imola avec le cardinal de Tournon (Lazeri, *Miscellanea ex mss. Collegii Romani*, Rome, 1757, p. 435; cf. *Epist. Mureti*, I, 13). Mais c'est encore là une mauvaise leçon : dans la même énumération donnée dans les *Epistolae clarorum virorum*, Lyon, 1561, p. 405, on lit, au lieu d'*Auratus*, *Donatus*; il s'agit de l'humaniste florentin Donato Giannotti, nullement de l'érudit limousin qui n'a jamais quitté la France.

premières œuvres poétiques de Joachim Blanchon, Paris, 1583, pp. 279 et 301. — *Regulus, tragédie par Jehan de Beaubrueil*, Limoges, 1582, dédicace à Dorat. — *Les neuf matinées du seigneur de Cholières*, Paris, 1585, pp. 24, 233 et 236. — *Delitiae poetarum Gallorum... collectore Ranutio Ghero*, 1609, t. I, pp. 386 et 508 (pièces de Roland Bétolaud et de Louis de Balzac), t. II, pp. 585 et 603 (pièces de Martial Monier, de Limoges). Etc. [1].

Cette liste serait allongée facilement, avec quelques recherches[2]. M. R. s'est privé, on le voit, d'une foule de renseignements qui pouvaient donner à son travail biographique la vie et la précision qui lui manquent. Il aurait pu également consulter les correspondances du temps, publiées ou inédites, où le nom du célèbre ami de Ronsard se présente à chaque instant. Mais il paraît évident qu'il a, de parti pris, renoncé à traiter à fond cette partie de son sujet pour donner tous ses soins à l'examen et au classement des poésies latines de Dorat. Ces poésies se trouvent, très incomplètes, nous l'avons dit, dans le recueil imprimé en 1586 par G. Linocier. Le volume est assez rare [3] et d'une exécution matérielle déplorable. Il y a des pièces répétées deux fois, d'autres qui ne sont pas authentiques, l'auteur, alors malade, n'ayant pu surveiller l'impression. La lecture, rendue difficile déjà par le style alambiqué du poète, est compliquée encore par des fautes typographiques multipliées. Il faut donc savoir gré à M. R. d'avoir étudié de près ce recueil, et d'en avoir tiré, sous forme de citations, à peu près tout ce qui mérite d'être lu, en rectifiant le texte sur beaucoup de points. M. R. a distribué sous divers titres l'examen des vers de Dorat : les pièces relatives aux évènements publics (où figurent la diatribe contre Ramus et la fameuse apologie de la Saint-Barthélemy), les pièces sur les œuvres des contemporains, les anagrammes, les éloges funèbres et épithalames, les églogues, les vers religieux. Ce travail fastidieux, et par cela même méritoire, donne un résultat intéressant pour l'histoire, surtout dans la partie qui se rapporte aux affaires générales et que M. R. a traitée avec toute la compétence désirable.

Un appendice comprend des pièces latines empruntées à quelques manuscrits de la Bibliothèque Nationale. Nous ne sommes pas de ceux qui les croient tout à fait inutiles à publier, malgré leur absence de va-

1. On ne voit là que des ouvrages de littérature courante. On pourrait y joindre les *tumuli* auxquels Dorat a collaboré et les innombrables ouvrages où il a inséré des vers liminaires. Il y aurait à recueillir encore une foule de renseignements dans les ouvrages d'érudition classique du temps, particulièrement dans les travaux d'Henri Estienne, de Muret et de Lambin ; on y apprendrait à connaître Dorat comme érudit et correcteur de textes.

2. Parmi les travaux modernes, M. R. aurait eu profit, croyons-nous, à consulter la notice sur Dorat dans la *Biographie des hommes illustres du Limousin*, par A. du Boys et Arbellot, Limoges, 1854 (t. I seul paru), et notre compte-rendu du *Muret* de M. Dejob, *Revue critique*, 1882, I, p. 483.

3. Pas autant cependant que le croit M. Robiquet. Deux exemplaires sont à la Bibliothèque de l'Université.

leur littéraire; nous remercions au contraire M. R. de tirer de l'oubli ces documents; mais, si nos souvenirs sur les manuscrits sont exacts, son choix y a été un peu arbitraire et il n'a pas indiqué les pièces qu'il y laissait ensevelies. En outre, la plus intéressante de ces pièces (*ad Camillam Morellam*, p. 133) n'est pas entièrement inédite; la meilleure part figure dans un recueil de Dorat, que M. R. ne paraît pas connaître, et qui est à la suite des poèmes de Buchanan, *Variorum poematum silva* (1568).

En somme, le travail de M. Robiquet n'ajoute rien d'important sur la personne de Dorat et sur son enseignement aux recherches de M. Marty-Laveaux. L'histoire de la Pléiade, cette belle histoire qui reste à faire, n'a rien ou presque rien à y gagner. Mais le livre rendra service aux lecteurs qui ne peuvent aborder facilement les œuvres de Dorat et qui seront bien aises de trouver un guide sérieux et agréable pour les orienter dans ce fatras [1].

P. de Nolhac.

---

274. — **Œuvres poétiques de Boileau**, publiées sur le texte de 1713, édition classique avec une introduction, des notices et des notes par A. Gazier, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris. Armand Colin et Cie, 5, rue de Mézières, Paris. 2 fr. 50.

On pourrait faire un gros livre, et un livre aussi instructif que curieux, sur le bien et le mal qu'on a dit de Boileau depuis bientôt trois siècles : je ne crois pas pourtant que ses détracteurs, à part quelques-uns, puissent être mis dans la balance avec ses admirateurs. Si de nos jours un grand poète, qui avait la plaisanterie lourde, l'a traité de « *perruque indéfrisable* », Voltaire dont l'esprit et le goût étaient si fins répétait à ses contemporains : « Ne dites pas de mal de Nicolas, cela porte malheur. » Sainte-Beuve, pour plaire à l'Ecole romantique et payer peut-être sa bienvenue au Cénacle, fit contre Boileau un article où il lui reprochait surtout de n'avoir pas eu « un sentiment naïf et vrai de la nature et de la campagne. » Parce que Boileau avait été élevé entre Notre-Dame et la Sainte-Chapelle, le jeune critique, alors dans toute la ferveur du romantisme, aurait aussi voulu le voir « s'égarant la nuit tout en larmes sous les cloîtres gothiques », et promenant sa mélancolie « sous les arceaux solitaires. » Il accusait presque l'auteur du *Lutrin* de n'avoir pas vu dans la Sainte-Chapelle autre chose que de gras chanoines « aux visages fleuris. » Ces jolies choses étaient écrites

1. De nombreux errata ont été notés par l'auteur. En voici quelques autres à lui signaler : p. 21, note 3, lire *Canterum* pour *Cauterum*; p. 54, ligne 14, lire *pseudopropheta*; p. 71, dans un sonnet de Du Bellay, lire *clos* pour *dos*; p. 76, lire *Oliverium de Magny* pour *Olivierum D. Maguy*; p. 82, note 2, lire *Boderiae* pour *Boderiam*; p. 111, note 3, lire *Lemovix* pour *le Monix*; p. 135, ligne 16, lire *Utenhorae* pour *Utenouae*.

en 1829, date caractéristique; mais viennent les années, et Sainte-Beuve qui avait ressaisi son indépendance, se reprochera, et cela dans la pleine maturité de son talent, d'avoir fait de la polémique sur le nom de Boileau, au lieu de s'être associé de cœur à l'esprit même de l'homme. Je ne crois pas qu'on ait écrit une dizaine de pages plus sensées, plus éloquentes que celles où il revient sur son premier jugement pour remettre en sa place, *in bono lumine*, l'auteur des *Satires* et de l'*Art poétique*. Cette place est des plus glorieuses, car il y a dans Boileau l'accord d'un beau talent et d'un grand caractère : c'est ce que M. Gazier s'attache surtout à faire ressortir dans la préface de cette édition, et dans de petites notes concises qui en disent souvent plus que les longs développements. Par exemple dans la Satire IX, Boileau se défend d'en vouloir à la personne des méchants poètes, c'est à leurs écrits seuls qu'il s'attaque, *insectatur vitia non homines;* ce sont leurs vers durs ou languissants qui échauffent sa bile, ce sont leurs sots livres qui lui inspirent de la haine. Il n'en veut pas à Chapelain parce qu'il est le mieux renté des beaux esprits, ce qu'il déteste en lui, c'est l'auteur de *La Pucelle*. Sur quoi, M. G. met en note : « Ce sera l'éternel honneur de Boileau d'avoir agi de la sorte : c'est en définitive par patriotisme qu'il a encouru la haine des mauvais poètes. » On ne saurait mieux dire et caractériser d'un mot plus juste le rôle de Boileau au XVIIe siècle. Oui, ç'a été vraiment un poète patriote, parce qu'il s'est toujours montré jaloux de la gloire littéraire de son pays, parce qu'il a défendu toute sa vie la langue française contre l'invasion du mauvais goût, parce qu'il a fait une guerre acharnée aux extravagances de Scudéry et de ses pareils, tandis qu'il est toujours resté l'ami et souvent le conseiller des Racine, des Molière et des La Fontaine. En lui l'homme et la raison, comme on l'a dit d'un autre, ne faisaient qu'un : aussi de tous nos poètes, il n'y en a peut-être pas un, excepté La Fontaine, qui ait laissé dans la mémoire des hommes un plus grand nombre de maximes mieux frappées; c'est comme une monnaie courante que l'on se passe de main en main et dont l'empreinte n'est pas près de se ternir ou de s'effacer. « J'aime tout Boileau, même sa Satire sur l'Equivoque », a écrit quelque part Proudhon : l'admiration de M. Gazier ne va point jusque-là, puisqu'il n'admet pas dans son édition cette satire et quelques autres de la vieillesse du poète, mais il estime assez l'ensemble de son œuvre pour dire nettement « qu'il mérite d'être comparé à ce que la France de Louis XIV a produit de plus grand, avec Corneille, Racine, La Fontaine et Molière. »

Une courte, mais excellente notice biographique, des analyses et des jugements en tête de chaque œuvre particulière, des notes grammaticales et littéraires, des remarques pleines à la fois de finesse et de bon sens[1], avec le soin de faire connaître les principaux personnages qui

1. Comme celle-ci, p. 16 : Boileau a beaucoup *loué* le roi, mais il ne l'a jamais *flatté*.

figurent dans les œuvres de Boileau, recommandent cette édition aux élèves et aux maîtres.

A. Delboulle.

---

275. — **Quellen zur Geschichte der Politik Oesterreichs** wæhrend der franzœsischen Revolutionskriege, 1793-1797, mit besonderer Berücksichtigung der Verhæltnisse Oesterreichs zu Frankreich und Preussen. Urkunden, Staatsschriften, etc nach bisher ungedruckten Originaldocumenten und Copien der k. k. œsterreichischen Archive, herausgegeben von Dr Henrich Ritter von Zeissberg. Wien, Braumüller. In-8. Erster Band, 1882, xviii et 521 p. Zweiter Band, 1885, xx et 500 p. Chaque volume, 12 mark.

Les deux volumes que M. de Zeissberg a publiés, comme suite des deux tomes précédemment édités par Vivenot, ont été et seront les bien-venus dans le cercle — qui s'étend tous les jours — de ceux qui étudient la diplomatie et les guerres de l'époque révolutionnaire [1].

Le premier volume (en réalité, le troisième de la publication) est consacré à l'année 1793 presque toute entière. Il renferme 296 pièces qui, pour la plupart, nous permettent de mieux comprendre et de mieux connaître non seulement la pensée secrète et les sentiments réciproques des souverains et des diplomates, mais encore les difficultés que rencontrait l'Autriche lorsqu'elle tentait, à cette époque, de se rapprocher de l'Angleterre et de la Russie, et les tiraillements, les froissements de toute sorte qui se produisaient en 1793 dans l'alliance austro-prussienne déjà fortement ébranlée par les insuccès de l'année précédente. Thugut dirigeait alors la politique extérieure de la cour de Vienne [2], et sa correspondance avec les représentants de l'Autriche dans l'empire et à l'étranger ainsi qu'avec le quartier général prussien, forme le principal contenu de ce volume. On remarquera particulièrement les lettres échangées entre le ministre et l'ambassadeur d'Autriche à Pétersbourg, le comte Louis Cobenzl, qui rapporte, dans de fort intéressantes et instructives communications, ses entretiens avec les diplomates russes, Ostermann et Markov ; le mémoire le plus curieux est celui du 31 mai (p. 95-105) ; comme toujours, l'Autriche revient sur l'échange de la Bavière « avec un *surrogat* » et demande qu'on lui indique les moyens les plus propres à « égaliser son lot » et celui de la Prusse. Il faut citer aussi les lettres du comte Lehrbach, presque entièrement inconnues jusqu'ici, et qui sont peut-être les documents les plus importants que contient le volume. Lehrbach fut chargé, par deux fois, d'une mission im-

---

1. Nous rendons compte assez tard de cette publication, mais l'éditeur ne s'est pas pressé de nous l'envoyer, et nous l'avons reçue, il y a un an à peine.

2. C'est après la mort de Kaunitz, le 13 juillet 1794, que Thugut, jusque là directeur général des affaires étrangères, reçut de l'empereur le titre de ministre et la charge de toutes les fonctions qui appartiennent à la place de chancelier secret de la cour, de l'État et de la maison impériale (Zeissberg, II, p. xiii).

portante; la première fois, il se rendit au quartier général prussien, sur le Rhin, à Edenkoben, et la seconde fois, à Berlin. D'Edenkoben, où il parut en habit bleu à collet rouge « gleichsam in einer preussischen Uniform » (p. 209) il écrit à Thugut que les Prussiens se plaignent beaucoup de Wurmser et de son fils; il lui transmet les ouvertures de Lucchesini relativement « au point d'indemnité pour la maison d'Autriche », annonce le discrédit de Bischoffswerder et l'influence toujours croissante du *vertueux* Manstein, raconte une conversation avec le prince de Condé et l'impression à la fois triste et comique que produit sur lui la vue de l'étrange costume des émigrés. Le jugement qu'il porte sur le roi de Prusse dans une lettre à Colloredo (p. 318) mérite d'être reproduit : « C'est un vrai Prussien, il haït la maison d'Autriche et admet en politique tout ce qui n'est pas permis, tout ce qui est machiavéliqué, surtout si la Prusse y trouve son avantage ». M. de Z. donne intégralement l'instruction secrète que Thugut remit à Lehrbach lors de sa seconde mission, la note que l'envoyé devait présenter au ministère prussien, le « précis exact de ce qui s'est passé depuis l'arrivée de Lehrbach à Berlin tant aux premières audiences qu'aux entretiens avec les ministres du roi », les lettres du diplomate à Thugut (9-30 décembre). L'avant-dernière de ces lettres contient les mots : « dans tout l'État prussien chacun est plus que jamais excité contre l'Autriche; autant on est tiède à l'égard de la France, autant chacun donnerait presque son dernier liard avec plaisir, si l'on agissait contre l'Autriche... on veut élever l'État prussien à la plus haute puissance par tous les moyens licites et illicites; l'acquisition polonaise a tout magnétisé; les têtes s'échauffent, et l'on dit que la Prusse est devenue un grand État, que dans vingt ans elle doit être plus grande encore » (p. 471-472). Les rapports de Starhemberg, successeur de Stadion et ambassadeur à Londres, ont déjà été mis en œuvre par MM. Hüffer et de Sybel; M. de Z. a imprimé les plus importants qui éclairent dans le détail les négociations relatives à la convention anglo-autrichienne et à la conclusion d'une alliance. Mais le document le plus curieux qui soit écrit de la main de Starhemberg, est sa « conversation entre M. Dumouriez et lui, tenue à Bruxelles, le 10 avril » (p. 4-9); le glorieux aventurier, assez habilement interviewé par Starhemberg, expose quels étaient ses projets, développe son grand dessein sur la Hollande, et assure avec superbe que sa réputation militaire, établie de longue date, a marché à pas de géants depuis l'année précédente, et que l'armée autrichienne, la meilleure qu'il connaisse, serait invincible s'il la commandait ! Mentionnons encore les lettres de Mercy que l'empereur avait attaché à la personne de Cobourg en lui « confiant tout ce qui regardait les négociations et conférences quelconques avec les étrangers » et en le chargeant d'« intervenir toutes les fois qu'il serait question d'entrevue et de pourparlers avec les Français... vu — ajoute l'instruction dans ce style franco-allemand des chancelleries, — que l'expérience a prouvé que les Français ordinairement se

servent de ces occasions pour faire des ouvertures sur divers objets relatifs à la politique, et qu'il est nécessaire que les réponses sur ces ouvertures soient composées de manière qu'elles soient toujours rédigées dans l'esprit du système général et qu'elles puissent se concilier avec l'ensemble des vues dont le comte de Mercy est parfaitement instruit, et dont la connaissance étant étrangère aux officiers militaires, il en arrive qu'avec les meilleures intentions possibles ils sont exposés à tomber dans les pièges que l'astuce française ne cesse de leur tendre » (p. 40-41). Comme dans sa correspondance avec Starhemberg, dont nous avons rendu compte ici même [1], Mercy ne cesse de recommander Mack qui « a été l'âme de toutes les actions militaires », (p. 76) [2] de plaider avec chaleur la cause de Marie-Antoinette qu'il faut à tout prix « arracher à ses bourreaux » (p. 275), et qu'on pourrait sauver par « l'intervention des puissances neutres, comme de la Suède, *la* Danemark ou même de la Suisse qui ont conservé des rapports avec les scélérats conventionnels et seraient peut-être en état de leur faire parvenir des représentations, des offres ou des menaces » (p. 320), enfin de s'élever contre la lenteur des opérations militaires, de prêcher l'activité, l'énergie, la guerre ardente et implacable contre ces Français qui « font sortir de leurs repaires, tantôt des détachements, tantôt des masses nationales, sans que l'on sache presque jamais avant l'explosion ni leurs mouvements ni leurs forces » (p. 371). Lui aussi, comme Starhemberg, a vu Dumouriez, qu'il juge « un homme très dangereux par ses talents, son énergie et son adresse intrigante » et dont il craint les *prestiges* (p. 105). Aux lettres de Mercy, M. de Z. a joint celles de Metternich et de Trauttmansdorff déjà consultées par Ternaux. Pour ce qui concerne les affaires d'Italie et les relations de l'Autriche avec la cour de Turin, il nous donne des extraits de la correspondance de l'envoyé autrichien à Turin, Gherardini (voir surtout sa dépêche du 26 décembre), du comte Wilczek, conseiller de l'archiduc-gouverneur de Milan, et du général qui commandait le corps auxiliaire autrichien, baron de Vins. L'arrestation de Sémonville est un des épisodes les plus remarquables de cette année 1793; M. de Z. a pris pour l'éclairer, dans les lettres du chargé d'affaires autrichien Cronthal et du baron de Buol-Schauenstein, l'envoyé impérial en Suisse, les passages les plus topiques sur les troubles survenus dans le canton des Grisons à la suite de cet incident; signalons surtout le rapport du 11 mai (en allemand) où Cronthal rend compte à Thugut de la « situation actuelle de la libre Rhétie. » Tous les documents que nous venons de citer, sont aux archives d'État. Il reste à parler de ceux que M. de Z. a trouvés aux archives de la guerre. Il n'a reproduit que les pièces qui ont rapport à la politique, et parmi elles, des lettres et rapports de Wurmser, de Waldeck, de Wallis, de Ferraris, de Wartensle-

1. *Revue critique*, 1884, n° 45, av. 192.

2. Même éloge du comte Dietrichstein (p. 255) « Mack, quoique perclu et cloué dans son lit, ferait parfaitement bien aller la machine. »

ben. Naturellement M. de Z. a laissé de côté les papiers déjà publiés en 1831 par Wagner. On lit avec intérêt la correspondance de Wurmser qui blâme l'inaction des Prussiens et leur *stetes Zaudern* (p. 328), désire n'opérer que de son chef et ne dépendre que du *Hofkriegsrath*, ne « se fie qu'à ses propres forces » (p. 243) refuse de bloquer Landau et après la retraite de Wissembourg, s'écrie qu'il devait être *malheureux* et qu'il l'a été à cause de sa *malheureuse* réunion avec le duc de Brunswick (p. 452).

Le deuxième volume publié par M. de Z. comprend les neuf premiers mois de l'année 1794, et le sous-titre *Räumung Belgiens, Finis Poloniae* indique suffisamment ce qu'il contient : l'Autriche abandonne les Pays-Bas, et le dernier partage de la Pologne se prépare. Mais l'empereur a-t-il renoncé à la Belgique pour mieux agir en Pologne? Telle est l'opinion que M. de Sybel a soutenue. Elle a été combattue par Vivenot qui, selon le mot de M. de Z., voyait dans cette réfutation de M. de Sybel la tâche de sa vie, et combattue aussi par M. Hüffer. Les documents que M. de Z. nous communique dans ce deuxième volume, ne tranchent pas, il est vrai, d'une façon définitive cette question si vivement débattue. Comme l'observe l'éditeur, au moment décisif, l'empereur et Thugut étaient dans les Pays-Bas et les résolutions les plus importantes ont été prises verbalement. Mais les pièces imprimées par M. de Z. renferment bien des indications précieuses. On ne pourra plus parler, comme l'ont fait de Pradt et Sybel, d'un grand conseil de guerre qui aurait été tenu le 24 mai et qui aurait formellement décidé l'évacuation de la Belgique. M. de Z. publie une lettre de Mercy à Thugut, du 3 juillet, où le plénipotentiaire autrichien rapporte une conversation avec Cobourg et Waldeck ; ces deux personnages lui déclarent qu'ils ignorent « le système de S. M. relativement à la conservation ou à l'abandon absolu des provinces belgiques » et Mercy répond que « S. M. lui a toujours paru décidée à la plus ferme défense de ses provinces, autant qu'il serait possible de l'effectuer sans toutefois s'opposer à la destruction de son armée » (p. 315). On voit que, le 3 juillet, l'abandon des Pays-Bas autrichiens n'avait pas encore été résolu par l'empereur. Quinze jours plus tard, il est vrai, l'archiduc Charles écrit à son frère François II [1] que « peut-être, en ce moment, pourrait se réaliser le projet dont il lui a parlé, d'amener l'armée peu à peu sur le Rhin, pendant que les Prussiens s'avanceraient pour défendre la Westphalie et la Hollande ». De son côté, Waldeck mande à la même date (18 juillet, p. 345) qu'il faudra se retirer derrière la Meuse et qu'ainsi « l'armée se rapproche de l'endroit où l'idée de S. M. était de la rassembler finalement ». Mais, en réalité, l'abandon de la Belgique n'était que provisoire ; Waldeck lui-même reconnaît qu' « on peut revenir à Bruxelles, quand on le voudra, si les affaires changent de

1. En allemand, p. 342.

face », et, si, le 13 juin, l'empereur a prévu, dans une lettre à Mercy, le cas « où il faudrait que ses armées abandonnent ses provinces belgiques pour couvrir les Etats de sa monarchie », on doit remarquer qu'il déclare ce cas « heureusement encore éloigné » et qu'il ajoute : « j'approuve toutes ces mesures, *quoique j'espère que nous n'en aurons point besoin* »[1]. Le 10 juillet ne se plaint-il pas du découragement et de la lâcheté du gouvernement civil, en assurant que ces actes de timidité ne font qu'alarmer tout le monde et ôtent « les moyens d'administrer un pays qu'un évènement malheureux *ne devait pas encore faire regarder comme perdu* » (p. 329)? N'écrit-il pas le 15 juillet à Waldeck qu'on a bien fait de se retirer derrière l'Escaut et la Dyle, mais qu'il « aime à se flatter que les vues de Waldeck pour le reste de la campagne ne seront point bornées à cette triste défensive », qu'on reprendra l'offensive dès que les circonstances le permettront, qu'on s'efforcera d'envoyer des renforts à l'armée des Pays-Bas (p. 333)? Au fond, l'empereur tenait donc à la Belgique, mais il tenait encore plus à son armée; « tant que la maison d'Autriche conserve une armée, disait Waldeck, elle a tout encore, du moment qu'elle n'en a plus, elle n'est plus rien » (p. 344). Mais comment concilier ces deux choses, la défense des Pays-Bas et la conservation de l'armée? Il faut remarquer qu'à cette époque la politique de la cour de Vienne n'eut guère d'autre mobile que la défiance profonde, incurable que lui inspirait la Prusse. On se souvenait encore de la politique de Herzberg. On était prêt à renoncer aux secours de la Prusse; on ne cessait d'accuser son « peu de volonté » et ses intentions équivoques » (p. 281); on craignait que Frédéric Guillaume II ne mît sur pied un nombre de troupes supérieur au chiffre fixé; on ne lui demandait que son contingent d'empire, 12 à 13,000 hommes, et que le corps auxiliaire auquel l'obligeait son traité d'alliance, 20,000 hommes. Aussi, lorsqu'on apprit le traité de La Haye, on s'alarma, on s'épouvanta. Quel serait l'emploi des troupes prussiennes soldées par les puissances maritimes? Allait-on les faire agir en Flandre? Mais elles gêneraient les armées autrichiennes dans leurs mouvements ou les empêcheraient, sinon de vaincre, du moins d'user de leurs victoires (voir surtout la lettre de Thugut du 8 juin, p. 259). Ne valait-il pas mieux les laisser dans la région où elles se trouvaient déjà, sur la Moselle et sur le Rhin? Mais, si un conflit éclatait, ne profiteraient-elles pas de leur position pour couper à l'armée autrichienne de Belgique le chemin des Etats héréditaires? Le cabinet de Vienne fut quelque temps perplexe; enfin, après mûre réflexion, il consentit à laisser agir en Flandre les troupes prussiennes promises à l'Angleterre et à la Hollande; il pria même les puissances maritimes de leur donner cette mission. Et, en effet, de cette façon, l'empereur n'abandonnait pas les Pays-Bas que les Prussiens étaient chargés de défendre, et défendaient pour lui; en même temps qu'il retenait en

1. P. VIII et 268, réponse à Trauttmansdorff.

Belgique une partie des forces prussiennes, il retirait au contraire une partie des siennes qu'il rapprochait de l'armée du Rhin et de celle de l'empire; les troupes autrichiennes ne pouvaient plus être coupées des Etats héréditaires, et il était loisible d'en disposer à tout moment. Mais la Prusse ne remplit pas les engagements de La Haye ; les évènements se précipitèrent ; Fleurus, des revers successifs, les dissentiments du quartier général, le relâchement de la discipline, les fautes commises par Waldeck amenèrent la retraite de l'armée autrichienne. La question se posa : fallait-il lâcher ou reconquérir la Belgique? L'empereur semble avoir opté pour la conquête ; il change le général en chef, tâche de réorganiser l'armée, assure à l'archiduc Charles que, s'il était sûr des subsides anglais, il ordonnerait la *Wiedereinrückung nach Niederland* (p. 398) et, de son côté, Thugut mande à Mercy que si l'Angleterre offrait des « moyens pécuniaires » et « certaines acquisitions sur la France », l'empereur s'efforcerait de « reprendre les Pays-Bas » (p. 392). Mais on comptait sans les armées françaises ; l'Autriche ne put même se maintenir sur la ligne de la Meuse ; on recula jusqu'à la Roer, puis jusqu'au Rhin, et le sort de la Belgique fut décidé. Les documents (au nombre de 326) que M. de Z. a fait entrer dans son second volume, ne se rapportent pas tous à cette affaire de l'abandon des Pays-Bas autrichiens. Nous y retrouvons des lettres et rapports de Lehrbach, de Starhemberg et de Mercy. Lehrbach, toujours à Berlin, donne les détails les plus circonstanciés sur sa mission, envoie à Thugut « l'état des finances de la Prusse » (p. 3-4), trace le portrait de Möllendorff et de Schulenbourg (p. 53-55), explique la disgrâce de Bischoffswerder (p. 66), rend compte de ses conversations avec lord Malmesbury et des entretiens de ce dernier avec Haugwitz; aussi peut-on dire que la correspondance de Lehrbach complète sur bien des points le *Diary* de Malmesbury. Starhemberg fait part à Thugut de ses conférences avec lord Grenville, des « opinions de la cour de Londres sur la coopération prussienne » (p. 116), de la mission de lord Yarmouth, de la consternation que produit la nouvelle des progrès des Français dans la Belgique (p. 331), de l'accueil fait à l'emprunt autrichien, de la nécessité reconnue par le gouvernement britannique d'avoir un *allié continental* et des conditions qu'il propose à l'empereur, conditions dont la première et « sine qua non » est de « garder la souveraineté des Pays-Bas, le défenseur le plus sûr de la Hollande et le rempart le plus solide contre la France » (p. 407-408). Mercy est encore le mentor diplomatique des généraux et l'administrateur provisoire des pays conquis sur la France — ce qui n'est, dit-il, qu'un emploi *in partibus infidelium* (p. 336). — Une des lettres les plus remarquables qu'il écrit à l'empereur est celle du 9 mars où il montre avec force que la guerre actuelle n'est pas une guerre ordinaire et que la France ne s'épuise pas, car « la tyrannie s'est donné pour magasins toutes les fortunes particulières, pour finances une intarissable fabrication d'assignats, pour trésor réel plus d'or

entassé que n'en ont toutes les puissances réunies, pour soldats tous les habitants. On a imaginé, ajoute Mercy, que les troupes françaises n'étaient qu'un ramassis de bandes indisciplinées et méprisables, et l'on s'est trompé; chaque jour ces troupes s'exercent, elles s'aguerrissent, elles sont dirigées par les anciens corps de l'artillerie et du génie, elles ont pour chefs, pour officiers tous les hommes non décorés qui faisaient la véritable force de l'ancienne armée royale... Aucune puissance ne pourra jamais composer avec la Révolution. Comment la France, ou les scélérats qui la gouvernent, consentiraient-ils à poser les armes; que feraient-ils de leurs soldats; comment les contenir au dedans sans les occuper au dehors; quel aliment à leur agitation autre que la guerre, quelle récompense autre que les pillages des invasions, quelle profession donner à plusieurs millions d'hommes laissés sans état par la destruction du commerce et des manufactures; comment arrêter ce mouvement rapide, accéléré depuis quatre années pour former au centre de l'Europe une république militaire et conquérante; comment supposer la paix entre les rois et leurs assassins; même après la paix, comment gouverner ailleurs, après l'exemple d'un pareil bouleversement resté impuni, après la leçon d'une pareille révolte consacrée par des succès et qui aurait bientôt autant de missionnaires que de complices?.. Cette lutte sanglante ne peut cesser que par l'abaissement, la presque destruction de la France ou par celle de toutes les monarchies. Nul milieu entre ces deux extrêmes... quand cette nation féroce prend pour devise de vaincre ou de mourir, elle impose la même alternative à toute l'Europe » (p. 128-130). D'autres lettres de Mercy, celles qui précèdent et suivent immédiatement Fleurus, mériteraient aussi d'être citées. On sait qu'il reçut une mission extraordinaire à Londres, mais à peine arrivé, il fut pris de la fièvre, remit à Starhemberg le soin de la négociation dont il était chargé, et c'est ce dernier qui, le 26 août, annonce à Thugut la mort de ce « digne et respectable ministre » (p. 402). Nous devons mentionner pareillement les instructions de Louis Cobenzl et ses rapports, aussi importants que les précédents, pour la connaissance des rapports de l'Autriche et de la Russie. Mais ils ne fournissent que peu de renseignements sur l'insurrection polonaise et les évènements qui se passent à cette époque sur la Vistule; c'est dans la correspondance de l'archiduc palatin Joseph, dans les rapports secrets de la police, — dont quelques-uns très curieux — et dans les lettres du vice-président Gallenberg, du comte Harnoncourt, du capitaine-ingénieur Lanfrey, qu'on trouve les informations les plus intéressantes sur les incidents de Pologne, sur les préliminaires du troisième partage, sur le projet d'occuper Cracovie, et l'échec des Autrichiens (à remarquer des billets de Kosciuszko et un entretien de Harnoncourt avec Gallenberg, p. 253, qui prouve qu'on avait pensé dès le mois de mai à prendre possession des trois palatinats de Cracovie, de Sandomir et de Lublin). Mais si copieuse que serait notre

analyse, elle n'épuiserait pas le contenu du deuxième volume de M. de Zeissberg. Bornons-nous donc à citer encore l'heureux choix qu'a fait l'éditeur parmi les pièces relatives à la campagne des Pays-Bas et du Rhin inférieur : rapport de Mack sur sa mission à Londres, lettres de Waldeck qui ne sait où donner de la tête et que l'archiduc Charles accuse, non sans raison, de manquer de sang-froid (p. 339), correspondance de l'archiduc, alors gouverneur des Pays-Bas et de l'empereur François, de Trauttmansdorff et de Metternich, de Clerfayt et de Beaulieu, de Pelser, résident impérial à La Haye, de Wurmser qui annonce sa retraite au-delà du Rhin, s'indigne de la « façon révoltante » dont on le rappelle, et déclare qu'il « s'étourdira sur le passé » en s'occupant de labour, de vaches et de moutons (p. 45-48). Comme dans le précédent tome, on trouve dans le second volume de M. de Z. des dépêches de Gherardini, de l'archiduc Ferdinand, du comte Wilczek qui nous renseignent sur les négociations de Thugut avec la cour de Turin, et sur la genèse du traité conclu à Valenciennes le 23 mai entre l'Autriche et la Sardaigne, des lettres du grand-duc Ferdinand de Toscane, du roi et de la reine de Naples. Terminons par une citation d'un rapport du comte Girola, chargé d'affaires impérial à Gênes ; il raconte (p. 340) que le secrétaire du ministre français, Tilly, est allé à Voltri le 14 juillet au-devant de cinq Français venant de Savone ; parmi eux est « il famoso Buonaparte, Corso d'Ajaccio, generale... giovane d'anni 27 circa, che e da temersi per essere di umore turbido, di spirito ardente repubblicano, di vasta cognizione nel militare, di molta attivita, e di gran corraggio conosciutosi anche nel suo piano dallo stesso eseguito nella ripresa di Tolone » [1].

Les deux volumes que nous donne M. de Z. méritent tous les éloges, et le professeur viennois y déploie des qualités qui mettent sa publication bien au-dessus de celle de Vivenot. Ce dernier était *grossdeutsch* ; il avait donné à son œuvre le titre de « Sources de l'histoire de la politique *impériale allemande* de l'Autriche » ; les pièces qu'il choisissait — et Dieu sait combien il en admettait d'insignifiantes et d'interminables ! — formaient, comme l'observe son successeur, un « codex probationum » pour des vües personnelles, et il cherchait avec une sorte de complaisance à éclairer surtout les affaires d'empire. En outre, et toujours dans le même dessein de justifier la politique du cabinet de Vienne, il reproduisait plutôt les instructions du gouvernement à ses envoyés que les dépêches des envoyés au gouvernement. Enfin, il a commis, dans ses deux volumes, par négligence et dans la rapidité du travail, un certain nombre d'erreurs matérielles. M. de Zeissberg n'a pas publié ses deux tomes dans une intentiqn de polémique ; il n'a choisi ses documents qu' « au point de vue du besoin scientifique » (I, p. VIII). Il

1. On sait que Bonaparte se rendit en juillet 1794 à Gênes pour « conférer sur la défense de la côte » (Iung, *Bonaparte*, II, p. 437.)

ne met pas en première ligne, comme l'a fait Vivenot, la politique de l'État autrichien, et il a modifié le titre de la publication ; au lieu de *deutsche Kaiser-Politik Oesterreichs*, il écrit simplement *Politik Oesterreichs* [1]. Il laisse de côté, dans son second volume, les longs et inutiles débats de Ratisbonne afin de gagner de la place pour d'autres documents bien plus précieux, et il se borne à nous renvoyer au livre que Vivenot a composé, d'après la correspondance du commissaire Hügel, sur « Albert de Saxe-Teschen, feld-maréchal de l'empire ». Il reproduit, outre les instructions de la cour de Vienne, les rapports des envoyés et leur donne une bien plus grande place que dans l'œuvre de Vivenot ; mais il sait jeter par dessus bord ce qui n'a qu'une médiocre importance, et garder l'essentiel ; si cet essentiel se présente sous plusieurs formes, il n'admet, comme il dit, que « l'expression la plus prégnante. » Enfin, la publication de M. de Z. est vraiment scientifique, exempte d'erreurs et d'inexactitudes, ce qu'on ne pouvait dire de celle de Vivenot. Les documents sont reproduits d'après l'orthographe moderne et résumés à la fin de chaque volume dans la table des matières ; un index complet offre les noms de personnes et de lieux qui se rencontrent dans l'ouvrage, sous leur forme habituelle ; les pièces sont accompagnées de courtes et instructives remarques sur leur envoi aussi bien que sur le personnage qui les a rédigées ou transcrites [2]. Ce *Quellenwerk* si bien composé et si important n'est pas d'ailleurs à sa fin ; M. de Zeissberg veut le continuer jusqu'à l'année 1797, et on ne peut que le remercier d'avoir accepté de l'Académie impériale des Sciences une tâche aussi longue, aussi difficile et aussi méritoire.

A. CHUQUET.

---

1. Il confesse, du reste, qu'à la fin du XVIII[e] siècle « die Triebkræfte der Politik des Wiener Hofes lagen wesentlich nicht mehr in dem Zusammenhange mit dem deutschen Reiche, sondern in dem Bewusstsein einer in sich selbst wurzelnden Grossmachtstellung » (I, p. VIII).

2. Nous n'avons à faire que de bien menues observations et chicanes :

Lire tome I, p. 375, au lieu de *Rouault*, « Ruault » ; p. 376, au lieu de d'*Angivilles*, « Angivillers » ; p. 141, au lieu de *Barbaron* et de *Gensonnet*, « Barbaroux » et « Gensonné » (on supposait que les deux conventionnels, ainsi que Noël, accompagnaient Sémonville) ; p. 375 — et table des matières — à Berchiny, Saxe et Royal-Allemand, au lieu de *Divisionen*, « Regimenter » ; p. 85, au lieu de *Bréteuil*, « Breteuil » ; p. 139, au lieu de *Duperiez* « Duperier » (nom du grand-père de Dumouriez) ; p. 329, au lieu de *Grauert*, « Grawert » (c'est le même qui est cité au tome II, p. 396) ; p. 29, au lieu de *Loucadon*, « *Loucadou* » (on le retrouve en 1806) ; p. 308, au lieu de *Ménéhould*, « Menehould » ; pp. 302-303-305 « Sarreguemines » et « Saargemünd » ; p. 302 au lieu de *Seculi*, « Szekuli » ; p. 519, au lieu de *Oberst*, « General » (il s'agit de Thouvenot, voir p. 140 où il est cité avec Marassé et Berneron, « généraux ») ; — tome II, p. 454, au lieu de *Geissau*, peut-être « Geusau » ; p. 323-324, au lieu de *asteur* (lettre de l'archiduc Ferdinand) « à cette heure » ; p. 345, ligne 29, au lieu de *un*, « en » ; p. 348, ligne 8, au lieu de *champe*, « champ » ; p. 340 — et table des matières — au lieu de *Cavailloy*, « Cavaillon » et de *Marmon* « Marmont. »

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Eugène d'Eichthal vient de réunir, sous le titre *La langue grecque, mémoires et notices, 1864-1884* (Hachette, 1887. In-8°, III et 426 p.), les études publiées par son père, Gustave d'Eichthal, à différentes époques et dans divers recueils. Le volume, sur lequel nous reviendrons, est précédé d'une notice sur les services rendus par G. d'Eichthal à la Grèce et aux études grecques, par le marquis de Queux de Saint-Hilaire.

— Une nouvelle revue, le *Moyen-âge*, paraîtra à la librairie Picard, tous les mois, à partir de janvier 1888. Elle a pour directeur MM. A. Marignan, G. Platon, M. Wilmotte. Elle « veut tenir ses lecteurs au courant du mouvement général de la science », et « aussitôt après l'apparition d'un livre ou d'un article de revue, en porter le contenu à la connaissance de ses lecteurs ». C'est un « simple bulletin d'informations » qui publiera le sommaire de plus de *six cents périodiques* européens, des comptes-rendus et des variétés, dûs à la plume des spécialistes les plus compétents. (Prix de l'abonnement annuel : 8 fr.).

— M. l'abbé James Condamin, professeur à la Faculté libre des lettres de Lyon, va publier prochainement, à la librairie A. Picard, une *Histoire de la ville de Saint-Chamond*, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. L'ouvrage formera un volume grand in-4°, enrichi de nombreuses illustrations : il est, dès maintenant, mis en souscription au prix de 20 fr.

— La librairie Thorin met en vente *La satyre des satyres*, par Charles Cotin, avec notes et commentaire, publiée d'après l'édition de la Bibliothèque de l'Arsenal en 1666 (brochure grand in-8° de 24 pages, tirée à cent exemplaires numérotés ; 3 fr.).

— M. Aimé Vingtrinier a publié une étude sur *Le dernier des Villeroy et sa famille* (Champion, in-8°, 111 p.).

— La librairie Plon publie la deuxième édition des deux premiers tomes de l'*Histoire de la monarchie de Juillet*, de M. Paul Thureau-Dangin. Cette seconde édition n'est pas une simple réimpression. Lors de ses premières recherches, l'auteur avait déjà eu communication d'importants documents, entres autres des papiers du feu duc de Broglie et du journal inédit du baron de Viel-Castel. Il a depuis consulté d'autres sources encore; le recueil des lettres reçues par le comte de Molé, les mémoires du comte de Saint-Aulaire (ambassadeur à Rome, à Vienne, à Londres), les dépêches et lettres du baron de Barante (ambassadeur à Turin et à Pétersbourg), la correspondance politique du comte de Bresson (ministre à Bruxelles et à Berlin, et ambassadeur à Madrid), les notes écrites par Duvergier de Hauranne à l'issue de chaque session, etc. Ces documents inédits dont M. Thureau-Dangin a pu déjà se servir dans la suite de son *Histoire*, contenaient aussi d'utiles renseignements sur les faits exposés dans les deux premiers volumes. De là, les changements et les additions souvent considérables que M. Thureau-Dangin apporte, dans cette deuxième édition, au texte primitif. Il a refait absolument, sur un plan nouveau et beaucoup plus développé, le récit des affaires de Belgique et d'Italie.

— *Le Bassin du Rhin* (Rouen, 1887, in-8°, 29 pages) ; sous ce titre, M. Desdevises du Dézert, professeur à la Faculté des lettres de Caen, publie une curieuse étude moins sur la géographie physique, que sur l'importance stratégique du bassin du grand fleuve. Il met en lumière l'habileté avec laquelle l'Allemagne, depuis que le cours du Rhin lui appartient en entier, de Huningue à la frontière hollandaise, a su

tirer parti des ressources qu'il lui offrait pour sa défense : places fortes édifiées ou renforcées aux points où le passage peut être tenté, chemins de fer convergents, qui permettent de concentrer les troupes sur les points menacés et d'y rassembler tous les approvisionnements nécessaires, etc., tout cet ensemble de mesures redoutables, M. Desdevises du Dezert nous le fait très bien connaître.

— Le premier numéro (nos 1 et 2) de la *Revue des patois gallo-romains*, recueil trimestriel publié par M. J. Gilliéron et l'abbé Rousselot (Champion ; prix de l'abonnement annuel, 12 fr.), renferme les articles suivants : Rousselot, introduction à l'étude des patois; Wilmotte, phonétique wallonne; A. Horning, la diphthongue *au* dans deux patois du Barrois ; Gilliéron, importation directe du français à Villard de Beaufort (Savoie) et contribution à l'étude du suffixe *ellum* dans le nord de la France et en Savoie ; Edmont, lexique de Saint-Pol et textes de Saint-Pol, chansons, scène de carnaval, fragment de sermon, conte; Morf, trois chansons de la Surselva (Suisse); Rousselot, textes variés.

— La librairie Champion a fait paraître le *Catalogue* de ses livres de fonds ou en dépôt, qui offre, en 96 pages, la réunion d'un grand nombre de livres importants publiés depuis quinze années sur l'histoire de France

ALLEMAGNE. — M. Franz Fügner, de Nienburg sur le Weser, prépare une nouvelle édition du *Lexicon Livianum* de Hildebrand.

— A l'occasion du 70e anniversaire de la naissance de M. Théodore Mommsen (30 novembre 1887), M. Karl Zangemeister a publié un livre intitulé *Theodor Mommsen als Schriftsteller* (Heidelberg, Winter. In-8o, 4 mark) ; c'est un catalogue des ouvrages et dissertations publiés jusqu'ici par Mommsen; il comprend 949 numéros.

— M. Mendelssohn, de Dorpat, et notre compatriote, M. Pierre Battiffol, préparent en commun une édition critique de l'*Histoire ecclésiastique* de Philostorge, qui sera précédée d'une introduction historique et accompagnée d'un commentaire perpétuel, sur le modèle du Zosime que M. Mendelshon vient de publier *(Zosimi comitis et exadvocati fisci, historia nova.* Leipzig, Teubner. In-8o, liv et 306 p. 10 mark).

— La librairie Tempsky, de Vienne, qui publie maintenant la collection du *Corpus ecclesiasticorum latinorum*, vient de mettre en vente la première partie des *Poetae christiani minores*, volume XVI de la collection (renferme Paulini Petricordiae carmina rec. Petschenig ; Orientii carmina, rec. R. Ellis ; Paulini Pellaei Eucharisticos, rec. G. Brandes ; Claudii Marii Victoris Alethia et Probae cento, rec. C. Schenkl). Sont sous presse : vol. XVII, *Cassianus I pars, Institutiones*, ed. Petschenig ; vol. XVIII, *Priscillianus*, ed. Schepss; vol. XIX, *Lactantius*, ed. G. Laubmann et S. Brandt, et en préparation : *Ambrosius*, ed. C. Schenkl ; *Arator*, ed. H. Schenkl ; *Augustinus, Retractationes et Confessiones*, ed. P. Knoell ; *Sermones*, ed. E. Hauler ; *Epistulae*, ed. Goldbacher ; *Enarrationes in psalmos*, ed. M. Gitlbauer, etc., etc.; *Alcimus Avitus*, ed. A. Kunz ; *Boethius*, ed. Schepss et Stangl ; *Cassiodiorius*, ed. Stettner et Stangl ; *Cyprianus, Dracontius, Eugenius Toletanus*, ed. R. Peiper ; *Faustus*, ed. Engelbrecht ; *Fulgentius Ruspensis*, ed. Wissowa ; *Hieronymus*, ed. A. Reifferscheid et P. Corssen ; *Hilarius Pictaviensis*, ed. A. Zingerle et Seldmayer ; *Julianus Pomerius*, ed. Stowasser ; *Julius Hilarianus*, ed. Nic. Mueller ; *Juvencus*, ed. Huemer ; *Maximus Taurinensis*, ed. Schenkl ; *Optatus Milevitanus*, ed. Zwsa ; *Pacianus*, ed. Nic. Mueller ; *Paschasius*, ed. A. Engelbrecht ; *Paulinus Nolanus*, ed. G. Hartel, *Philastrii liber de haeresibus*, ed. Marx ; *Rufinus*, ed. Wrobel et Niese ; *Tertullianus*, ed. Reifferscheid ; *Valerianus Cimeljensis*, ed. Stowasser ; *Victorinus Rusticus Elpidius*, ed.

W. Brandes; *Victorinus Petaviensis*, ed. Haussleiter; *Vincentius Lerinensis*, ed. Heinrich.

— M. Gregorovius publie à la librairie Brockhaus un deuxième volume de *Kleine Schriften zur Geschichte und Cultur*.

— La deuxième livraison de la 4e édition de l'*Etymologisches Wœrterbuch der deutschen Sprache* de M. Fr. Kluge (Strasbourg, Trübner), vient de paraître : elle commence à *Dach* et finit à *frœhnen*.

— C'est M. Fr Bienemann, de Riga, qui succède à M. Rud. de Gottschall comme rédacteur en chef des deux revues publiées par la maison Brockhaus, *Unsere Zeit* et *Blætter für literarische Unterhaltung*.

— La *Vierteljahrschrift für Litteraturgeschichte*, que nous annoncions tout récemment, est dirigée par M. Bernhard Seuffert dont les principaux collaborateurs sont MM. Erich Schmidt et Bernhard Suphan. Elle paraîtra, à partir de 1888, chez l'éditeur Bœhlau, de Weimar, et contiendra avant tout des études sur la littérature allemande moderne. Elle publiera des documents inédits qui ne seront pas de trop grande étendue, des nouvelles, des remarques critiques, des articles sur les nouvelles publications. Elle doit « devenir un autre *Weimarisches Jahrbuch* et servir l'idéal littéraire dans le sens de Herder, de Gœthe, de Schiller ». Elle remplace l'*Archiv für Litteraturgeschichte* et complète la *Zeitschrift für deutsches Alterthum und deutsche Litteratur*, qui n'a pas assez de place pour donner à la littérature de l'Allemagne moderne l'importance qu'elle mérite. Prix de l'abonnement annuel : 10 mark ou 12 fr. 50.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 16 décembre 1887.

M. Bréal, président, annonce à l'Académie la perte qu'elle vient de faire en la personne de l'un de ses membres libres, M. l'intendant-général P.-Charles Robert, décédé subitement jeudi soir 15 décembre.

La séance est levée en signe de deuil.

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 30 novembre 1887.

PRÉSIDENCE DE M. HÉRON DE VILLEFOSSE.

M. le baron de Baye soumet à la Société une croix en or estampé trouvée dans une tombe longobarde près de Bergame et appartenant à M. Amilcare Ancona de Milan.

M. Flouest communique de la part de M. le comte de la Sizeranne, associé correspondant national de la Drôme, un poids romain en bronze qui porte un S en argent damasquiné, signe caractéristique du *Semis*, et qui a été trouvé dans le nord du département de la Drôme.

M. Pol Nicard lit une note sur l'ouvrage de Bertolotti, « Les artistes français présents à Rome pendant les xve, xvie et xviie siècles ». MM. Müntz et Lecoy de la Marche prennent part à la discussion sur les travaux du peintre Fouquet à Rome. Interpellé par M. le président, M. Courajod explique que Fouquet sans cesser un seul instant de demeurer fidèle à son style national, c'est-à-dire franco-flamand, contracta par ses rapports avec les maîtres ultramontains l'habitude d'une grammaire ornementale nouvelle dont un grand nombre d'éléments étaient puisés plus ou moins directement aux sources de l'art classique. Il rappelle en même temps les observations qu'il a présentées à la Société a propos des émaux peints fixés sur une statuette en bronze de Filarète conservée au Musée de Dresde, émaux qu'il a confrontés avec un émail du Musée du Louvre attribué à Jean Fouquet. Enfin, M. Courajod croit devoir répéter ici à propos des influences réciproques des écoles italienne et française ce qu'il a dit maintes fois au sujet des origines de la Renaissance qui n'est pas née tout d'un coup en Italie du seul contact avec les monuments de l'antiquité classique, mais qui a été préparée et organisée par un vaste mouvement d'ensemble dans lequel la France et la Flandre tinrent à son avis la première place.

Ed. Corroyer.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 27 Vingt-unième année 4 juillet 1887

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 788, 11 juin 1887; LECKY, A history of England in the XVIII century, vols. V a VI (second art.). — Mac Clellan's own history; Memoirs of Robert Lee, his military and personal history, by LONG. (Doyle : le premier de ces ouvrages renferme les lettres et dépêches de Mac Clellan; le second est un beau récit d'une belle carrière militaire.) — COSQUIN, Contes populaires de Lorraine (A. Lang : a peut-être la plus haute valeur parmi les « recent books on the minor mythology »). — Recent theology. — The history of the invention of printing, VII (Hessels). — The codex Amiatinus. (Hort et Westwood.) — Unpublished University statutes (Rashdall). — Coleridge (Brandl). — « Arabia » in the land of Goshen (A. Neubauer). — « The struck eagle stretched upon the plain » (Boult). — A. DARMESTETER, The life of words as the symboles of ideas; La vie des mots étudiée dans leurs significations (H. Bradley : « thoroughly scholary and thoughtful »). — Opinions of some continental scholars on the Moabite Stone. — — Compendiums in Greek palaeography (W. M. Lindsay). — The etymology of « meridies » (M. Aurel Stein). — Barclay V. HEAD, Historia numorum. (Oman : ouvrage qui fait époque; Cp. *Revue critique*, n° 11, art. 58.) — The grave of an Etruscan lady at Todi (W. Mercer). A. latin play at Melbourne.

— N° 789, 18 juin 1887 : Walter PETER, Imaginary portraits (Lyster). — Stafford NORTHCOTE, first earl of Iddesleigh, Lecture and essays. (Ch. J. Robinson.) — Works of Thomas Hill Green, p. p. NETTLESHIP, vol. II. (S. Alexander.) — Jean RÉVILLE, La religion à Rome sous les Sévères (Fr. T. Richards : ouvrage très important et fort soigné). — « God save the queen » in Anglo-Saxon (Skeat). — A memorial to the late archbishop of Dublin. — « Analecta liturgica ». — The history of the invention of printing, VIII. (Hessels.) — Unpublished University archives (Madan). — The myth of Cupid and Psyche. (Isaac Taylor). — Shylock and his predecessors (Clouston). — The fables of Avianus, with prolegomena, critical apparatus, commentary, excursus and index, by Robinson ELLIS. (Wilkins : très louable.) — The Hebrew word « Kipod » (Houtum-Schindler). — Zeichnungen von Sandro Botticelli zu Dante's Göttlicher Komödie, hrsg. v. LIPPMANN; Die acht Handzeichnungen des Sandro Botticelli p. p. STRZYGOWSKI (Higgins). — Euripides at Bedford College.

The Athenaeum, n° 3111, 11 juin 1887 : LUPTON, A life of John Colet, dean of St. Paul's and founder of St. Paul's school. — Col. BUTLER, The campaign of the Cataracts, being a personal narrative of the great Nile Expedition of 1884-85. — Dictionary of National Biography, edited by Leslie STEPHEN, vols. IX a. X, Canute-Clarkson. — Coincidences (Christie, Buchheim, Macray). — George Canning (Stanley Lane-Poole). — The Snob, Cambridge, 1829 (Bowes). — « Pickwick » and its illustrations (H. T. Mackenzie Bell). — R. S. Turner (not. nécrol.).

— N° 3112, 18 juin 1887 : BRANDL, Samuel Taylor Coleridge and the English romantic school, English edition by Lady EASTLAKE, assisted by the author. (Livre qu'il faut juger très sévèrement et qui renferme un nombre incroyable de bévues et d'erreurs.) — KNOLLYS, Sketches of life in Japan. — OLIPHANT, The New English (souvent utile et intéressant). — Augustine BIRRELL, Obiter dicta, second series. — The Snob, Cambridge, 1829. — Notes from Oxford — Who was Nickisson? — Christopher Smart (Sherer). — The portraits of Hawthorne

(R. C. Hall). — The unpublished letters of Thackeray, IV. — The Crawford sale. — Θ Φ (H. J.).

Literarisches Centralblatt nº 25, 18 juin 1887 : Bredenkamps, der Prophet Jesaia erläutert, I, 1-12. — Harnack, die apostellehre und die jüdischen beiden Wege. (Petite et excellente édition.) — Ficker, die Darstellung der Apostel in der altchristlichen Kunst, eine ikonographische Studie. (Beaucoup de fines observations.) — Lippert, Culturgeschichte der Menschheit in ihrem organischen Aufbau, I. (Des connaissances étendues.) — Mühlbacher, Deutsche Geschichte unter den Karolingern, I. (A juger plus tard quand l'ouvrage sera terminé.) — Leop. von Ranke, Weltgeschichte, VII Theil, Höhe und Niedergang des deutschen Kaiserthums, die Hierarchie unter Gregor VII. (Beaucoup de jugements à méditer.) — M. Ritter, deutsche Geschichte im Zeitalter der Gegenreformation u. des dreissigjährigen Krieges, I u. II. (Quand l'œuvre sera terminée, elle sera, grâce au style simple et sain de l'auteur, à sa sagacité, à la liberté de son observation, à son « objectivité », une des productions les plus remarquables de l'historiographie allemande.) — Von der Linde, Kaspar Hauser, eine neugeschichtliche Legende. 2 vols. (Etude qui n'est pas superflue et qui « montre clairement comment la crédulité et l'amour du merveilleux ont pu développer un mythe que les faits auraient dû étouffer dans le germe », termine définitivement le débat.) — R. Lehmann, Vorlesungen über Hülfsmittel u. Methode des geographischen Unterrichts. — Th. Kirchhoff, Kalifornische Kulturbilder. — Brunnenmeister, das Tödtungsverbrechen im altrömischen Recht. (Très louable et marque un progrès essentiel.) — Solf, Die Kaçmîr-Recension der Pancâçikâ, ein Beitrag zur indischen Text-Kritik. (Cp. *Revue critique*, 1886, art. 278, p. 437). — Des Gregorius Abulfarag gennannt Bar Ebhroyo Anmerkungen zu den Salomonschen Schriften hrsg. von A. Rahlfs (publication très méritoire). — Sattler, y Gomeryd, das ist Grammatik des Kymraeg oder der kelto-wälischen Sprache. (Se défier des étymologies de l'auteur, mais sa grammaire est bonne). — Lettres inédites de Mlle de Lespinasse à Condorcet, à d'Alembert, à Guibert, au comte de Crillon p. p. Ch. Henry (très intéressants documents). — Conrad, George Eliot, ihr Leben u. Schaffen dargestellt nach ihren Briefen u. Tagebüchern. (Instructif et impartial.) — Kirchhoff, Volapük. — J. Bauer, Sprachwissenschaftl. Kombinatorik.

Deutsche Litteraturzeitung, nº 25, 18 juin 1887 : de Hoop-Scheffer, Geschichte der Reformation in den Niederlanden von ihrem Beginn bis zum Jahre 1531, p. p. P. Gerlach, mit Vorwort von Nipold (Kawerau). — Kröner, das körperliche Gefühl. — Von Edlinger, Erklärung der Tiernamen aus allen Sprachgebieten (O. Schrader : l'auteur n'a ni les connaissances ni la critique nécessaires pour mettre en œuvre avec succès les matériaux dont il dispose). — De Vogüé, Le roman russe (Brückner : très bon ouvrage, brillamment écrit et le plus important qu'on ait écrit à l'étranger sur la littérature russe). — J. H. H. Schmidt, Synonymik der griech. Sprache. (Haussen : utile.) — Schönemann, De lexicographis antiquis qui rerum ordinem secuti sunt, quaestiones praecursoriae. (E. Maas : soin, savoir, bonne volonté, mais trop peu de précision et de clarté.) — Burghauser, die Bildung des germanischen Perfectstammes, vornehmlich vom Standpunkte der indogerman. Vocalforschung. (Burg : trop peu de critique ; ne peut être recommandé.) — Wolff, Karl Gotthelf Lessing (A. Sauer : soigné). — Bode, Die Kenningar in der angelsächsischen Dichtung, mit Ausblicken auf andere Litteraturen (Brandl : de beaux résultats). — A. Müller, der Islam im

Morgen = und Abendland. IIe vol. (Hurgronje : travail consciencieux qui restera pour longtemps l'œuvre principale pour l'histoire politique des peuples de l'Islam.) — Chronik der Stadt Stuttgart, sechshundert Johre nach der ersten denkwürdigen Nennung der Stadt [1286] p. p. HARTMANN (B. Kugler). — SALZER, Beiträge zu einer Biographie Ottheinrichs. (Kluckhohn.) — BRODE, Max Duncker, ein Gedenkblatt. (Landwehr.) — DRONKE, Lehrbuch der Geographie (Matzat). — A. BURCKHARDT u. R. WACKERNAGEL, Geschichte u. Beschreibung des Rathhauses zu Basel (M. Heyne). — Kirchliche Holzschnittwerke, 16 Tafeln, Abbild. aus der mittelalterl. Sammlung zu Basel, hrsg. von Alb. BURCKHARDT (M. Heyne).

Theologische Literaturzeitung, n° 12, 18 juin 1887 : FURRER, Die hebraïsche Sprache als Sprache der Bibel. (Kautzsch : conférence.) — SCHAFF, The Confessions and Letters of St. Augustin, with a sketch of his life and work. (Harnack : très recommandable.) — RÖSLER, de Katholische Dichter Aurelius Prudentius Clemens, ein Beitrag zur kirchen = und Dogmengeschichte des IV. und V. Jahrhunderts. (Harnack : travail très étendu, très savant, dirigé contre les protestants qui ont jugé Prudence, avant tout contre Brockhaus.) — Blicke auf die Geschichte der lateinischen Bibel im Mittelalter, II. (Ranke.) — HIRSCHFELD, Beiträge zur Erklärung des Korân. (A. Müller.) — O. LORENZ, Heinrich von Melk, der Juvenal der Ritterzeit. (K. Müller.) — K. MÖLLER, Leben und Briefe von Johannes Theodor Laurent, Titularbischof von Chersones, apostol. Vikar von Hamburg u. Luxemburg.

Zeitschrift für katholische Theologie, III Quarthalheft 1887. *Abhandlungen :* GRISAR, der Liber pontificalis. — FLUNK, die Eschatologie Altisraels. — BLÖTZER, die geheime Sünde in der altchristlichen Bussdisciplin. — WESSELY, Ueber das Zeitalter des Wiener Evangelienpapyrus. — *Recensionen :* STOLZ, Homiletik, hrsg. von J. SCHMITT. (P. Guglberger.) — FERRETTI, Institutiones philosophia moralis, I. (Noldin.) — GUTBERLET, Ethik und Naturrecht. (Noldin.) — von WEGELE, Geschichte der deutschen Historiographie seit dem Auftreten des Humanismus. (P. Duhr.) — HAFFNER; Grundlinien der Geschichte der Philosophie. (H. Heggen.) — SCHENZ, Einleitung in die kanonischen Bücher des Alten Testaments. (Knabenbauer.) — LOERARTZ, Die Restitutionspflicht des Besitzers fremden Gutes. (Biederlack.) — CORNELY, Introductio spec. in singulos N. T. libros. (Bickell.) — GIHR, die Sequenzen des römischen Messbuches. (Dreves.) — KNABENBAUER, Commentarius in Prophetas minores. (Bickell.) — *Analekten :* Gf. von Pettenegg's Urkundenbuch des deutschen Ritterordens. (Nilles.) — Zur Encyklika Immortale Dei. (Noldin.) — Eine Entscheidung des h. Officiums über die absol. päpstl. Reservatfälle. (Biederlack.) — Bereicherungen der Patristik des IV Jahrhunderts. (Grisar.) — Die neueste Literatur über biblische Einleitung. (Flunk.) — Platelii S. J. Synopsis cursus theol. (Straub.) — Die geheimnissvolle Gottesschrift Dan. V, 25. (Flunk.) — Eine gelungene Charakteristik des « Altkatholicismus » von anglikanischer Seite.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 28 Vingt-unième année 11 juillet 1887

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 790, 25 juin 1887 : Boswell's life of Johnson, including Boswell's journal of a tour to the Hebrides and Johnson's diary of a journey into North Wales, p. p. G. B. Hill (F. Grant). — Freeman, The chief periods of European history, six lectures read in the University of Oxford, with an essay on Greek cities and Roman rule (Boase : intéressant, parfois et naturellement trop sommaire). — Sir R. Temple, Journals kept in Hyderabad, Kashmir, Sikkim and Nepal (Keene). — The Divina Commedia of Dante Alighieri, translated line for line in the terza rima of the original by Hazelfoot (E. Moore). — Some books on education : B. Buisson, Dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire : encyclopédie admirable; Kehrbach, Kurzgefasster Plan der Monumenta Germaniae paedagogica ; Perry, Reports on German elementary schools and training colleges ; Bigot, Questions d'enseignement secondaire (« often ventose and rhetorical »). — The sources of Marlowe's « Dr. Faustus » (Pantin). — The codex Amiatinus. (Westwood). — The myth of Cupid and Psyche (Cox). — The Stowe missal (Mac Carthy). — The names of the popes Littledale). — « Cave in » (Moyhew). — Penka, Die Herkunft der Arier. (Sayce : comp. *Revue critique*, n° 25, art. 130). — The American Oriental Society. — The Moabite stone (Löwy). — The introduction to Hegel's philosophy of fine art, translated from the German, with notes and prefatory essay, by B. Bosanquet; Outlines of esthetics, dictated portions in the lectures of Hermann Lotze, transl. a. edited by Ladd ; Ed. von Hartmann, Die deutsche Aesthetik seit Kant (J. Sully).

The Athenaeum, n° 3113, 25 juin 1887 : Th. H. Ward, The reign of Queen Victoria, a survey of fifty years of progress, 2 vols. — W. Pater, Imaginary portraits (intéressera tous ceux qui aiment les problèmes psychologiques). — Boswell's life of Johnson, including Boswell's « Journal of a tour to the Hebrides » and Johnson's « Diary of a journey into North Wales », p. p. J. B. Hill, 2 vols. — Sir Stafford Henry Northcote, first earl of Iddesleigh, Lectures and essays. — Weir, The historical basis of modern Europe, 1760-1815. (N'est pas si instructif que Weber, ni si intéressant que Seeley). — Final memorials of Henry Wadsworth Longfellow, edited by Sam. Longfellow (fait suite à la « Vie de Longfellow » publiée l'an dernier). — French books (entre autres Faguet, Etudes littéraires sur le xixe siècle : l'auteur « is a critic who is worth reading and pondering »). — Coïncidences (Max Müller). — Christopher Smart (Edm. Gosse). — Notes from Cambridge (W.) — Discoveries in Thasos, I (Bent).

Literarisches Centralblatt, n° 26, 25 juin 1887 : Oettingen, Christliche Religionslehre auf reichsgeschichtlicher Grundlage, ein Handbuch. — Jahresberichte der Geschichtswissenschaft, im Auftrage der historischen Gesellschaft zu Berlin hrsg. von J. Hermann, J. Jastrow, Edm. Meyer. 5er Jahrgang. — Deppe, Kriegszüge des Tiberius in Deutschland 4 und 5 nach Christo. mit einer Karte des Lagers bei Oerlingshausen (offre une profonde connaissance des localités, décrit les événements avec exactitude et justesse d'après les sources, mérite l'attention des amis de l'antiquité). — Die Urkunden des Deutsch-Ordens-Centralarchives zu Wien, in Regestenform bearbeitet von Ed. G. Grafen von Pettenegg, 1170-1809. — Dändliker, Geschichte der Schweiz, IIe vol. (va de 1400 à 1712 et mérite les mêmes éloges que le volume précédent). — Ordega, Die Gewerbepolitik Russlands von Peter I bis Katharina II, 1682-1762 (offre beaucoup de points très intéressants). — Bastian, Su-

matra und Nachbarschaft, Reiseergebnisse und Studien. — Alex. von Hübner, Durch das Britische Reich, Südafrika, Neuseeland, Australien, Indien, Oceanien, Canada. 2 vols. — Kühnau, Die Trishtubh-Jagati-Familie, Versuch einer rhythmischen und historischen Behandlung der indischen Meitrik (fait honneur à l'auteur dont on suit l'exposé avec le plus grand intérêt). — Adam, La langue chiapanèque (« nouvelle feuille ajoutée à la glorieuse couronne du savant »; voir *Revue critique*, n° 18, art. 98). — Ohse, Zu Platon's Charmides (instructif et clair). — Carton, Histoire de la critique littéraire en France (l'auteur avoue qu'il a voulu faire « un ouvrage exclusivement récréatif et divertissant »). — E. Mérimée, Essai sur la vie et les œuvres de Francesco de Quevedo, 1580-1645 (recherches étendues et profondes, travail excellent). — Krauss, Sreca, Glück und Schicksal im Volksglauben der Südslaven. (Soigné.) — Alfr. Brueckner, Ornament und Form der attischen Grabstelen. (Fait avec bon sens, étude d'ensemble bien composée.)

Deutsche Literaturzeitung, n° 26, 25 juin 1887 : Holtzmann, Lehrbuch der historisch-kritischen Einleitung in das Neue Testament, 2[e] verb. u. verm. Aufl. (Grate.) — Melanchtoniana, Regesten u. Briefe über die Beziehungen Philipp Melanchtons zu Anhalt und dessen Fürsten, p. p. C. Krause. (Brieger.) — H. Hirschfeld, Beiträge zur Erklärung des Korân. (S. Fränkel.) — Passano, Dizionario di opere anonime e pseudonime (Kochendörffer : supplément bienvenu à Melzi). — Poestion, Lappländische Märchen, Volkssagen, Rätsel und Sprichwörter, nach lappländischen, norwegischen u. schwedischen Quellen; Finnische Märchen übers. von Emmy Schreck, mit einer Einleitung von Gustav Meyer. (Thomsen.) — Breusing, die Nautik der Alten. (R. Förster : l'auteur n'est pas philologue de son métier, mais son livre rendra de bons services). — I. E. Brady, die Lautveränderungen der neugriechischen Volkssprache und Dialecte nach ihrer Entwickelung aus dem Altgriechischen dargestellt. (W. Meyer : des matériaux assemblés avec soin, mais c'est à peu près tout.) — H. Gering, Glossar zu den Liedern der Edda. (Niedner.) — Rümelin, die Berechtigung der Fremdwörter (Seemüller). — Görlich, Die nordwestlichen Dialekte der langue d'oïl (Schwan : excellent travail). — Historische Aufsätze, dem Andenken an Georg. Waitz gewidmet. (Ewald.) — A. Schneegans, Sicilien, Bilder aus Natur, Geschichte und Leben (Holm). — Schmarsow, Donatello, eine Studie (Semper). — Schletterer, Studien zur Geschichte der französischen Musik, 3 vols. (Spiro.) — B. Simson, die Entstehung der pseudo-isidorischen Fälschungen in Le Mans. (Loening.)

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 11, 1[er] juin, 1887 : F. W. Schmidt, Kritische Studien zu den griechischen Dramatikern nebst einem Anhang zur Kritik der Anthologie, Band I, zu Aeschylos und Sophokles (Hiller : remarquable, et repose sur une connaissance exacte des tragiques grecs). — Gust. Meyer, Griechische Grammatik, 2[e] Auflage (Bezzenberger : malgré tout, la meilleure que nous ayons). — J. u. Th. Baunack, Studien auf dem Gebiete des Griechischen und der arischen Sprachen, I, 1. (Prellwitz). — Eubel, Geschichte der oberdeutschen [Strassburger] Minoriten-Provinz. (Goedeke). — Erklärung (Nöldeke) et Erwiderung (Paul de Lagarde).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 29 Vingt-unième année 18 juillet 1887

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 791, 2 juillet 1887 : ABBAY, The English church and its bishops, 1700-1800, 2 vols. (Courtney). — Sir Horace RUMBOLD, The Great Silver River, notes of a residence in Buenos Ayres in 1880 and 1881 (Keane). — INGRAM, A history of the Legislative Union of Great Britain and Ireland (G. P. Macdonell : si l'auteur avait été plus mesuré, le livre serait plus utile). — Arthur LILLIE, Buddhism in Christendom. (A. W. Benn). — G. KÖHLER, die Entwicklung des Kriegswesens in der Ritterzeit, II (Oman : études topographiques claires et convaincantes, d'abondants matériaux). — Classical books (éditions classiques publiées en Angleterre et SEECK, die Quellen der Odyssée). — The history of the invention of printing, IX. (Hessels). — « Carfax » (W. Skeat). — The myth of Cupid and Psyche (Isaac Taylor et Alfred Nutt). — A comprehensive commentary on the Qurán, comprising Sale's translation and preliminary discourse, with additional notes a. emendations, together with a complete index to the text, preliminary discourses and notes, by E. M. WERRY, vol. IV. (G. P. Badger). — Egypt Exploration Fund : the Great Temple of Bubastis (E. Naville).

The Athenaeum, n° 3114, 2 juillet 1887 : Continental literature in 1887 : Belgium (Em de Laveleye et P. Fredericq). — Denmark (Viggo Petersen). — France (G. Sarrazin). — Germany (Rob. Zimmermann). Holland (van Campen). — Hungary (Vambéry). — Russia (Serge Varsher). — Spain (Riaño). — Geoffrey Chaucer, forester of North Petherton, Co Somerset (Selby). — Christopher Smart. (J. W. Sherer). — Proff Brandl's life of Coleridge (réponse de M. Brandl et réplique du critique).

Literarisches Centralblatt, n° 27, 2 juillet 1887 : S. Hilarii tractatus de mysteriis et hymni et S. Silviae Aquitanae peregrinatio ad loca sancta, ex codice Arretino ed. GAMURRINI. — SCHAFF a. JACKSON, Encyclopaedia of living divines and Christian workers of all denominations in Europe and America. — JAESCHE, das Grundgesetz der Wissenschaft. — JÄGER, Weltgeschichte in 4 Bänden, I, 1. — Ludw. SCHMID, die Geschichte der Grafen von Zollern von der Mitte des XI bis zum Schluss des XII Jahrhunderts. — Das Buch Weinsberg, Kölner Denkwürdigkeiten aus dem XVI Jahrhundert, bearb. von HÖHLBAUM, I. (Fait avec le plus grand soin.) — Cavour's gedruckte und ungedruckte Briefe, gesammelt, erläutert und mit einer Biographie versehen von L. CHIALA, autoris. Uebersetzung von M. BERNARDI, IV 1860-1861. Die letzten Monate. — GROTHE, Die Hauptmomente der wirthschaftlichen Entwickelung Russlands. — POELCHAU, Die livländische Geschichtsliteratur im Jahre 1885. — BOETTCHER, Die Methode des geographischen Unterrichts. — ROHLFS, Quid novi ex Africa? — von ZALLINGER, die Schöffenbarfreien des Sachsenspiegels. — Hemacandra's Lingânuçâsana mit Commentar u. Uebersetzung hrsg. von R. O. FRANKE. (Fait avec beaucoup de savoir et d'habileté.) — RADLOFF, Proben der Volksliteratur der nördlichen türkischen Stämme, gesammelt und übersetzt, VI, der Dialect der Tarantschi. — Byron, Childe Harold's pilgrimage, a romaunt, p. p. Aug. MOMMSEN. (Bon.) — Gœthe Jahrbuch, VIII. — MASPERO, L'archéologie égyptienne. (Court et sûr, fait avec goût et très utile.) — GRELL, Aufsätze und Gutachten über Musik. — POMPECKI, die Anfangsbuchstaben in der deutschen Rechtschreibung.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 27, 2 juillet 1887 : HARNACK, Die Apostellehre und die jüdischen beiden Wege (Hokzmann). — RÖSLER, Der katholische Dichter Aurelius Prudentius Clemens. (Schanz; lors même

qu'on n'approuverait pas la polémique de l'auteur, on accueillera volontiers son livre qui forme le complément de l'étude de Brockhaus.) — Mach, Die Willensfreiheit des Menschen; Thoden van Velzen, Ueber die Geistesfreiheit vulgo Willensfreiheit, psychologischer Nachweis. — Friedr. Kapp, Geschichte des deutschen Buchhandels bis in das XVII[e] Jahrhundert. (Stieda : livre qui satisfait enfin un besoin depuis longtemps ressenti et qui fait honneur à l'auteur ainsi qu'à la société des libraires allemands.) — Nöldeke, Die semitischen Sprachen, eine Skizze. (Wellhausen : esquisse, en effet, et qui est réussie à tous les égards; c'est dommage qu'il faille s'en contenter.) — Jevons, A history of Greek literature from the earliest period to the death of Demosthenes (E. Heitz : en somme, et malgré des critiques de détail, manuel qui remplit son but). — Louis Havet, Abrégé de grammaire latine à l'usage des classes de grammaire (H. J. Müller : critique minutieuse). — O. Preuss, die lippischen Familiennamen mit Berücksichtigung der Ortsnamen, 2[e] umgearb. und erweit. Auflage; O. Kadler, Germanische Eigennamen der Stadt Rawitsch, in einer etymologischen Untersuchung erklärt. — Manchot, Martin Crugot, der ältere Dichter der unüberwindlichen Flotte Schillers, urkundlich nachgewiesen (Minor : diffus). — H. Conrad, George Eliot, ihr Leben und Schaffen, dargestellt nach ihren Briefen und Tagebüchern (Schönbach : livre écrit avec clarté, attachant, et digne de George Eliot). — Fritz Kühn, Geschichte der ersten lateinischen Patriarchen von Jerusalem (B. Kugler : la tâche était difficile et a été accomplie avec succès). — J. Jaeger, Duderstadt gegen Ende des Mittelalters. (Zimmermann.) — Salamon, Ungarn im Zeitalter der Türkenherschaft, ins Deutsche übertragen von Jurany (von Krones). — K. Biedermann, mein Leben und ein Stück Zeitgeschichte, eine Ergänzung zu des Verfassers « Dreissig Jahre deutscher Geschichte », II B. 1849-1886. (O. Lorenz.) — De Gubernatis, Peregrinazioni indiane, India centrale; India meridionale e Seilan (Oldenberg : récit aimable d'un touriste). — W. Klein, Die griechischen Vasen mit Meistersignaturen (Studniczka : 2[e] édition). — Bühl, Salvius Julianus, I, Einleitung, Personenrecht.

Altpreussische Monatschrift drittes und viertes Heft, April-Juni 1887 : *Abhandlungen :* G. Conrad, Rathsund Gerichtsverfassung von Königsberg (ostpr.) um das Jahr 1722, ein Versuch, mit Benutzung archivalischer Quellen (fin). — Sembrycki, Ueber Ursprung und Bedeutung der Worte « Masur » und « Masuren ». — Beckherrn, Die Stammtafel der Familie Schimmelpfennig, ein weiterer Beitrag zur Kenntniss der Königsberger Stadtgeschlechter. — Wichert, Das Herzogthum Preussen um die Zeit des Regierungsantritts des grossen Kurfürsten (conférence faite le 22 mars 1887). — Reicke, Lose Blätter aus Kants Nachlass. — *Kritiken und Referate.* Publikationen und Republikationen der Königsberger literarischen Freunde, I. Pisanski's Entwurf einer preussischen Literärgeschichte hrsg von Rudolf Philippi. (M. P.) — Hermann Hildebrand, Livonica vornämlich aus dem XIII. Jahrhundert im Vaticanischen Archiv. (M. P.) — Liber mortuorum monasterii beatae Mariae de Oliva p. p. ad. Ketrzynski (M. P.) — Hansisches Urkundenbuch, III, p. p. Höhlbaum. (M. P.). — Kuno Frankenstein, Bevölkerung und Haus industrie im Kreise Schmalkalden seit Anfang dieses Jahrhunderts (E. IV.) — *Mittheilungen und Anhang :* Wolsborn, Drei Artikel der Elbinger Bierträger-Brüderschaft. — Universitäts-Chronik, 1887. — Altpreussische Bibliographie, 1886. — Notizen.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 30 Vingt-unième année 25 juillet 1887

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 792, 9 juillet 1887 : Thomas Carlyle, Reminiscences, in 2 vols., edited by Ch. Eliot Norton; James Kerr, Carlyle as seen in his works (W. Wallace). — Balfour, Leaves from my Chinese Scrapbook (James Legge). — « Popular County Histories ». A history of Berkshire, by Lieut. Col. Cooper King. — Two Tourists in Prairieland; de Mondat-Grancey, Cow boys and colonels; Francis, Saddle and mocassin. — Recent German theology (Harnack, Die Apostellehre und die jüdischen Beiden Wege; Volkmar, Urchristliches Andachtsbuch, die Lehre der zwölf Apostel an die Völker, deutsch hrsg. und in Kürze erklärt; F. L. Steinmeyer, Das hohepriesterliche Gebet Jesu Christi; Paul Christ, die Lehre vom Gebet nach dem Neuen Testament; G. Volkmar, Paulus von Damascus bis zum Galaterbrief). — The history of the invention of printing, X. (Hessels.) — The myth of Cupid and Psyche (G. W. Cox). — The Stowe missal (Whitley Stokes et F. E. Warren). — The Moabite stone (Kautzsch). — The inscriptions from Naukratis. (Hirschfeld). — Kugler's Handbook of painting, « the Italian schools », fifth edition, thoroughly revised and in part rewritten, by Sir Austin Henry Layard (J. Paul Richter).

The Athenaeum, n° 345, 9 juillet 1887 : Memoirs of Wilhelmine, margravine of Baireuth, translated and edited by H. R. H. Prinzess Christian of Schleswig Holstein. — Hugo's Diary; Victor Hugo, choses vues; id., Things seen. — Fragments of Philo Judaeus, newly edited by J. Rendel Harris. — Balfour, Leaves from my Chinese scrapbook. — The Divina Commedia of Dante Alighieri, translated line for line, in the terza rima of the original, by Hazelfoot; Dante's Divina Commedia, its scope and value, from the German of Fr. Heltinger. — Calendar of State Papers, Domestic, 1658-1659 and 1659-1660. — Thorold Rogers, The first nine years of the Bank of England (très important pour ceux qui étudient l'économie politique et en même temps plein d'intérêt pour le « general reader »). — Antiquarian books. — An uncial codex of Demosthenes (Cope Wihitehouse). — « The Miller's tale » (Edward Peacock). — The rev. W. M. Maturin (Mahaffy). — Libraries in the East. — J. M. Smith, Ornamental interiors, ancient and modern. — Miscellanea « Upriste » (Th. Bayne).

Literarisches Centralblatt, n° 28, 9 juillet 1887 : Samuelis ben Chofni trium sectionum posteriorum libri Genesis, versio arabica cum commentario, p. p. Israelsohn. — Calwins christliche Glaubenslehre nach der ältesten Ausgabe vom Jahre 1536 zum ersten male ins Deutsche übersetzt von Spiess. — Alfred Rambaud, Geschichte Russlands von den ältesten Zeiten bis zum Jahre 1884, autor. deutsche Ausg. von Steineck (rendra, en somme, le même service au public allemand qu'aux lecteurs français). — Grünhagen, Geschichte Schlesiens, II. (Termine l'œuvre qui est de grande valeur, et dont l'auteur oblige quiconque étudie l'histoire de l'Allemagne.) — Zieglauer, die Befreiung Ofens von der Türkenherrschaft 1688. (Intéressant et fait d'après les sources.) — Kawerau, Aus Magdeburg's Vergangenheit, Beiträge zur Literatur = und Kulturgeschichte des XVIII Jahrhunderts (recueil d'études soignées et attachantes). — Deutscher Geschichtskalender für 1886, sachlich geordnete Zusammenstellung der politisch wichtigsten Vorgänge im Deutschen Reich. — Otto Wachs, Major a. D., die Weltstellung Englands militärisch-politisch beleuchtet namentlich mit Bezug auf Russland (veut prouver la faiblesse de l'Angleterre, trop de rhétorique; cartes primitives). — Schulthess' europäischer Geschichtskalender, neue Folge, II, 1886, p. p. E. Delbrück. — Kaiser, Bilder und Lebensbeschreibungen

aus der Weltgeschichte, ein Lehr = und Lesebuch. — HUNFALVY, Neuere Erscheinungen der rumänischen Geschichtsschreibung beleuchtet. — B. SCHWABE, Was ist die Sprache und was die Aufgabe der Sprachwissenschaft, ein sprachphilosophischer Essay. (Petit livre d'un ton trop absolu.) — Procli commentariorum in rempublicam Platonis partes ineditae, p. p. R. SCHOELL (a fait beaucoup d'émendations et rendu le texte assez lisible). — Platonis apologia Socratis, with introduction, notes and appendices by J. ADAM (édition faite en son ensemble avec réflexion et méthode). — F. W. SCHMIDT, Kritische Studien zu den griechischen Dramatikern nebst einem Anhang zur Kritik der Anthologie, II, zu Euripides. (De nombreuses conjectures qu'on devra repousser; néanmoins, il ne faut pas méconnaître la valeur d'un livre qui rend de très essentiels services à la critique et à l'exégèse du poète.) — Corippi Africani grammatici, Flavii Cresconii, quae supersunt, p. p. PETSCHENIG (Cette édition était-elle très nécessaire? En tout cas, si on laisse de côté cette question, on ne peut que louer le travail). — LARROUMET, La comédie de Molière, l'auteur et le milieu. (Etude qui sera la bienvenue; elle est claire, ne contient que des faits et des documents, n'est pas sèche néanmoins; en somme, excellent ouvrage.) — THIEMANN, Deutsche Cultur und Literatur des XVIII Jahrhunderts, im Lichte der zeitgenössischen italienischen Kritik. (Des faits nouveaux et intéressants.) — HEAD, Historia numorum, a manual of Greek Numismatik. (Sera salué des côtés les plus divers comme bienvenu et puisse-t-il trouver en Allemagne de nombreux lecteurs; cp. *Revue critique*, n° 11, art. 58.) — WIESELER, Ueber einige beachtungswerthe geschnittene Steine des IV, Jahrhunderts, II, zwei Kameen and zwei Intaglien mit Darstellung römischer Herrscher, die Intaglien. (Savantes recherches.)

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 12, 10 juin 1887 : Ludwig PASTOR, Geschichte der Päpste seit dem Ausgang des Mittelalters, mit Benutzung des päpstlichen Geheim-Archives und vieler anderen grossen Archive bearbeitet, I. (von Druffel : nulle part on a l'impression que Pastor ait fouillé profondément une question; il n'a fait que goûter partout, mais sans produire jusqu'ici beaucoup de miel. Il faut porter sur ce livre un jugement défavorable, et quoique ce jugement soit en contradiction avec les nombreux articles élogieux parus jusqu'à présent, le critique y persiste et s'est, dit-il, efforcé de le justifier par un compte-rendu détaillé. Un des plus grands reproches qu'on puisse faire à l'auteur, c'est de n'avoir donné au public qu'une compilation; les deux tiers de son livre se composent d'emprunts, et jamais l'auteur n'emploie les guillemets pour marquer ces extraits. Il y a également beaucoup de lacunes, notamment en ce qui concerne l'histoire extérieure).— Monumenta Germaniae paedagogica, I. Braunschweigische Schulordnungen von den ältesten Zeiten bis zum Jahre 1828 mit Einleitung, Anmerkungen, Glossar und Register hrsg. von Fr. KOLDEWEY (von Sallwürk).

Theologische Literaturzeitung, n° 13, 2 juillet 1887 : BRIGGS, Messianic prophecy, the prediction of the fulfiment of Redemption through the Messiah. (Moore.) — SZOLD, das Buch Hiob, nebst einem neuen Commentar. (Budde.) — COURDAVEAUX, saint Paul d'après la libre critique en France. (Grase : l'auteur ne fait que reproduire ce qu'ont dit ses devanciers.) — EGLI, Altchristliche Studien, Martyrien und Martyrologien ältester Zeit, mit Textausgaben im Anhang. (Harnack.) — PACHTLER, Ratio studiorum et Institutiones scholasticae Societatis Jesu per Germaniam olim vigentes, collectae, concinnatae, dilucidatae, tomus I, ab anno 1541 ad annum 1599. (Reusch.) — DELBRÜCK, Historische und politische Aufsätze. (Harnack.)

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 31 Vingt-unième année 1 août 1887

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 793, 16 juillet 1887 : Creighton, History of the papacy during the Reformation, vols. III and IV. (H. F. Brown : deux volumes nouveaux qui vont de 1464 à 1518 et comprennent les pontificats de Paul II, Innocent VIII, Sixte IV, Alexandre VI, Pie III, Jules II et Léon X; livre aussi intéressant qu'un roman sans pourtant que l'auteur sacrifie jamais à l'effet pittoresque ; de vigoureux portraits). — Final Memorials of Henry Wadsworth Longfellow, edited by Samuel Longfellow (W. Lewin). — Ellingwood, Scientific theism. (John Owen.) — The pœms of K. F. Relaieff, translated from the Russian by T. Hart-Davies (Morfill). — Books of travel. — The history of the invention of printing, XI. (Hessels.) — The late master of Trinity's copy of the Pisa « Adonais » (W. Aldis Wright). — « Collation of four important manuscripts » (Abbott). — The Stowe missal (Whitley Stokes et B. Mac Carthy). — « The Blue Vase » and « the Prussian Vase » (Wm. Wright). — August Friedrich Pott (not. nécrol.) — The inscriptions from Naukratis. (E. A. Gardner et W. M. Flinders Petrie).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 28, 9 juillet 1887 : Vigouroux, die Bibel und die neueren Entdeckungen in Palästina, in Aegypten und in Assyrien, übers. von Ibach, 4 vols. (Nowack : l'auteur a réuni avec grand soin une foule de matériaux, mais il n'a pas le calme et la sobriété du jugement ; il ignore les difficultés ; il ne possède pas la méthode scientifique ; il manque même de connaissances solides ; d'ailleurs le traducteur n'était pas fait pour sa tâche ; bref, il faut regretter cette traduction, d'autant que le livre de Kaulen suffisait aux catholiques allemands). — Höhle, die Wiederaufrichtung der französisch-reformirten Kirche im XVIII Jahrhunderte durch Antoine Court, I. (Benrath : écrit avec chaleur, n'est pas assez profond). — F. A. Müller, Das Problem der Continuität in Mathematik und Mechanik (Lasswitz). — Speijer, Sanskrit Syntax, with an introduction by H. Kern (Franke : donne une base solide et mérite la reconnaissance). — J. van Leeuwen u. M. B. Mendes da Costa, der Dialekt der homerischen Gedichte, für Gymnasien and eingehende Philologen bearb., aus dem Holländischen übersetzt von Mehler (Prellwitz : ne doit être consulté qu'avec une extrême circonspection). — Wendland, Quaestiones Musonianae, de Musonio stoico Clementis Alexandrini aliorumque auctore (Wellmann : travail de débutant, mais qui se distingue brillamment des travaux de ce genre par la réflexion sage de l'auteur et sa méthode). — R. Meissner, Bertold Steinmar von Klingnau und seine Lieder. (R. M. Meyer : assez bon). — Lettere inedite di Ugo Foscolo a Silvio Pellico tratte dagli autografi e publicate con note e documenti da Hess. Avoli ; Lettere inedite di Luigia Stolberg contessa d'Albany a Ugo Foscolo e dell' abate Luigi di Breme alla contessa d'Albany publicate da Antona-Traversi e Bianchini. (Wiese.) — Juritsch, Adalbero, Graf von Wels und Lambach, Bischof von Würzburg u. Gründer des Benedictinerstiftes Lambach in Ober-Oesterreich, ein Beitrag zum Investiturkampfe (Bernheim). — F. W. Hoffmanns Geschichte der Stadt Magdeburg, neu bearb. von Hertel und Hülsse, I. (von Heinemann : n'offre pas un intérêt particulier au lecteur scientifique). — A. Borgmann und G. Hertel, Geschichte des Klosters U. L. Frauen zu Magdeburg. (von Heinemann.) — H. von Egloffstein, der Reichstag zu Regensburg im Jahre 1608, ein Beitrag zur Vorgeschichte des dreissigjährigen Krieges. (G. Droysen : certifie quelques assertions de ses devanciers). — Vicomte G. d'Avenel, Richelieu et la monarchie absolue, tome III, administration générale, suite ; armée, marine et colonies, cultes, justice (Schirren : sous réserve d'un dernier article sur le quatrième tome,

on ne peut que recommander ce troisième volume, comme la digne continuation des deux premiers; partout recherches soignées dans les archives; partout des renseignements précieux; espérons que cette œuvre excellente ne restera pas un « torso »). — KARASIN, von Orenburg bis Taschkent, Reiseskizzen. (Plein de vie.) — HÜLSEN, das Septizonium des Septimus Severus (Petersen : clair, bien disposé, en un mot fort recommandable). — MARMOTTAN, l'École française de peinture, 1789-1830 (Janitschek : livre qu'en somme on devra consulter souvent). — R. SCHRÖDER, Lehrbuch der deutschen Rechtsgeschichte, I. (Sohm : ouvrage dont il suffit de dire, pour le louer, qu'il peut subsister et qu'il a toute sa valeur à côté de celui de Brunner; c'est un « Lehrbuch » et non un « Handbuch » et il remplit parfaitement son programme). — ASSIRELLI, La famiglia e la societa. (Gumplowicz.)

Revue de l'instruction publique supérieure et moyenne en Belgique, tome XXX, 4e livraison : Société pour le progrès des études philologiques et historiques, 29e séance tenue au Conservatoire royal de Bruxelles, le 17 avril 1887. — A. WAGENER, Qui désignait le premier interroi? (Suite et fin : « Le premier interroi a été désigné de tout temps par les sénateurs patriciens »). — *Comptes-rendus :* ZVETAIEFF, Inscriptiones Italiae inferioris dialecticae in usum praecipue academicum; E. SCHNEIDER, Dialectorum italicarum aevi vetustioris exempla selecta, in usum scholarum, vol. I, dialecti latinae priscae et faliscae exempla selecta, pars 1. (A. de Ceuleneer; deux publications qui faciliteront notablement l'étude des inscriptions italiques; voir sur la première *Revue critique*, n° 7, art. 38.) — STECHER, Histoire de la littérature néerlandaise en Belgique (Gittée : « Un bon livre et un beau livre. ») — Une inscription pélasgo-tyrrhénienne (avec planche) : CARL PAULI, Eine vorgriechische Inschrift von Lemnos; Sophus BUGGE, Der Ursprung der Etrusker durch zwei lemnische Inschriften erläutert; DEECKE, die Tyrrhenischen Inschriften von Lemnos (A. W. : en présence du désaccord complet entre Bugge et Deecke, le doute n'est pas seulement permis, il s'impose; il faut faire, au nom de la science, des réserves formelles au sujet d'interprétations aussi téméraires, et conclure, avec Pauli, que jusqu'à présent, tout essai de traduction des inscriptions de Lemnos est prématuré. Mais on peut considérer comme prouvé que la langue des Pélages-Tyrrhéniens n'était pas du vieux grec, mais un dialecte sémitique; qu'elle se rapproche, par ses formes grammaticales et un certain nombre de mots, de l'étrusque; enfin, que l'assertion d'Hérodote, qui fait venir les Etrusques de la Lydie, ne mérite pas le discrédit dans lequel elle est tombée depuis Niebuhr.) — Ad. REGNIER, De synthesi in lingua sanscrita cum Graeco sermone praesertim comparata (Monseur : thèse qui renferme peu de choses très neuves, mais qui fait bien augurer de tous les travaux qu'elle semble promettre). — F. AUBERT, Le Parlement de Paris, de Philippe le Bel à Charles VII, 1314-1422, son organisation (H. Pirenne : travail énorme qui repose sur des recherches d'archives; très utile et très consciencieuse contribution à l'histoire du droit public français; comp. *Revue critique*, n° 13, art. 69). — H. PIGEONNEAU, Le surmenage intellectuel et la surcharge des programmes (extrait de l'*Université*, du 25 avril 1887).

EM. JULLIEN

LES PROFESSEURS DE LITTÉRATURE

DANS L'ANCIENNE ROME

ET LEUR ENSEIGNEMENT DEPUIS L'ORIGINE JUSQU'A LA MORT D'AUGUSTE

Un volume in-8. 7 fr. 50

DE L. CORNELIO BALBO MAJORE

In-8. 5 fr.

H. BAZIN

LA RÉPUBLIQUE DES LACÉDÉMONIENS DE XÉNOPHON

Étude sur la situation intérieure de Sparte au commencement du IV[e] siècle avant J.-C.

Un volume in-8. . . . . 5 fr.

DE LYCURGO

In-8. . . . . 5 fr.

E. MASQUERAY

FORMATION DES CITÉS

CHEZ LES POPULATIONS SÉDENTAIRES DE L'ALGÉRIE

(KABYLES DU DJURDJURA, CHAOUÎA DE L'AOURAS, BENI MEZAB)

Un volume in-8. 10 fr.

DE AURASIO MONTE

In-8. . . . 4 fr.

JEAN RÉVILLE

LA RELIGION A ROME SOUS LES SÉVÈRES

Un volume in-8. 7 fr. 50

A. WALTZ

DES VARIATIONS DE LA LANGUE

ET DE LA MÉTRIQUE D'HORACE DANS SES DIFFÉRENTS OUVRAGES

Un volume in-8. 5 fr.

DE CARMINE CIRIS

In-8. 3 fr.

CH. CUCUEL

ESSAI SUR LA LANGUE ET LE STYLE DE L'ORATEUR ANTIPHON

Un volume in-8. 5 fr.

Quid sibi in dialogo cui Cratylus inscribitur proposuerit Plato

In-8. 3 fr.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 32 Vingt-unième année 8 août 1887

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 794, 23 juillet 1887 : Thomas Fowler, The principles of morale, part II. Oxford, Clarendon Press (Bern). — Alfred J. Butler, Court life in Egypt. Chapman and Hall. (Am. B. Edwards : écrit un peu à la hâte, mais intéressant, renfermant plus d'un détail curieux.) — Archibald Weir, The historical basis of modern Europa Sonnenschein. (W. O. Connor Morris : malgré des omissions et des fautes, livre instructif; la partie politique est la meilleure; celle qu'on peut nommer la partie sociale, ne mérite pas les mêmes éloges.) — Ch. Mackay, Through the Long Day, 2 vols. Allen. (Noble.) — Some translations from the classics (The odes of Horace, translated by T. R. Clarck; The Alcestis of Euripides, translated by M. D. Gibson; Medea, translated by W. J. Blew; Le Rane di Aristofane, tradotte in versi italiani, Carlo Castellani, Cp. *Revue critique*, 1886, art. 143, p. 501 ; König Oedipus, übersetzt von Emil Müller). — The history of the invention of printing, XII. (Hessels.) — Correspondence : Chaucer's Nun's Priest's Tale (Skeat). — The first English edition of the New Testament in Greek (Nestle). — The Stowe Missal (Warren). — Divination by the winnowing basket (M. A.). — « The Blue Vase » and « the Prussian Vase » (Baring Gould). — Assyrisches Wörterbuch zur gesammten bisher veröffentlichten Keilschriftliteratur unter Berücksichtigung zahlreicher unveröffentlicher Texte, von Dr. Fr. Delitzsch. Leipzig, Hinrichs. (S. A. Smith : on espérait que cette publication, annoncée depuis longtemps, rendrait l'étude de l'assyrien plus aisée; on est désappointé; le livre n'est propre ni au « beginner » ni au « scholar ».) — The « Archiv für Geschichte der Philosophie ». — Prof. Jebb's « Introduction to Homer » (Cox). — W. Armstrong, Notes on the National Gallery (C. Monkhouse).

Literarisches Centralblatt, n° 29, 16 juillet 1887 : Castelli, Storia degl' Israeliti dalle origini fino alla monarchia secondo le fonti bibliche criticamente esposte. Milan, Noepli. CIII et 416 p. (Le spécialiste ne trouvera pas beaucoup de nouveau dans cet ouvrage, mais le grand public auquel le livre est destiné, en aura longtemps besoin, et il faut souhaiter que l'auteur puisse bientôt faire paraître la continuation de son travail). — Ziegler, Zum Entscheidungskampf um den christlichen Glauben in der Gegenwart, ein Wort an die Suchenden unter Deutschlands Gebildeten. — Pfleiderer, die Philosophie des Heraklit von Ephesus im Lichte der Mysterienidee, nebst einem Anhange über heraklitische Einflüsse im alttestamentlichen Kohelet und besonders im Buche der Weisheit, sowie in der ersten christlichen Literatur. Berlin, Reimer. 1886. IX et 384 p. 8 mark. (On ne peut approuver entièrement les résultats auxquels arrive l'auteur, mais son livre renferme tant de choses neuves et instructives et une si juste appréciation d'Héraclite que sa lecture sera une jouissance pour les amis et connaisseurs de la philosophie ancienne). — W. Ihne, Römische Geschichte, der Kampf um die persönliche Herrschaft, VIe vol. Leipzig, Engelmann. IV et 585 p. 6 mark (Rien d'essentiellement nouveau; dans le détail plus d'une remarque excellente; le côté faible, c'est l'histoire des guerres ; à noter le jugement sur Mithridate et sur Cicéron ; mais l'auteur admire vraiment trop Sylla). — Gregorovius, Kleine Schriften zur Geschichte und Kultur. 1er vol. Leipzig, Brockhaus. V et 323 p. 5 mark 40 (sept études où l'on trouve l'union rare d'un profond savoir et d'une exposition attachante : Sardes et son histoire; Alaric a-t-il détruit les dieux nationaux de la Grèce; le monument de Lysicrate; le pays d'Athènes; les monnaies d'Albéric; le rapport d'un gentilhomme bavarois, Ambroise Gumppenberg, sur le sac de Rome; le droit de citoyen romain depuis la

chute de l'empire.) — Maria Stuart's Briefwechsel mit Anthony Babington, herausgegeben von B. Sepp. Munich, Lindauer. x et 83 p. 2 mark; Sepp, Process gegen Maria Stuart zu Fotheringhay 14-24 und 15-25 october 1586 und in der Sternkammer zu Westminster 25 october bis 4 november 1586, nach den Acten dargestellt. München, Lindauer. 1886. vi et 155 p. 5 mark. (Nouvelles productions de l'« infatigable chevalier » de Marie Stuart.) — G. Friedländer, Aus den Kriegstagen 1870. Berlin, Herzt. 1886. (Souvenirs d'un lieutenant de réserve de Spandau). — Wildeis, Schulatlas über alle Theile der Erde mit besonder. Berücksichtigung der Bodenverhältnisse. Leipzig, Fuess. 28 cartes. 1 mark. — H. Brunner, Deutsche Rechtsgeschichte, I Band. Leipzig, Duncker et Humblot. 1887. xii et 412 p. 9 mark 60. (Ouvrage de premier rang; se distingue par deux caractères essentiels, d'abord par son originalité constante et ensuite par la belle simplicité de l'exposition; l'auteur puise toujours aux sources, pénètre de son esprit ce qu'il emprunte aux autres, fait faire dans toutes les parties qu'il traite, un progrès à la science; en même temps il a le calme classique de Savigny, sans sa diffusion). — Hertzka; das Wesen des Geldes. Leipzig, Duncker et Humblot. 1887. viii et 121 p. 2 mark 40. — Polyaeni strategematon libri octo ex recensione Ed. Woelffin, iterum recensuit, excerpta Polyaeni e codice tacticorum florentina addidit, Leonis imperatoris strategemata e Rud. Schoellii apographo subjunxit Joann. Melber. Leipzig, Teubner. xxvi et 562 p. 7 mark 50. (En somme on ne peut que reconnaître avec joie le progrès qui a été fait à de nombreux égards dans cette nouvelle édition), — Lettere inedite di Luigia Stolberg contessa d'Albany a Ugo Foscolo e dell' abate Luigi di Breme alla contessa d'Albany, p. p. Cam. Antona-Traversi e Dom, Bianchini. Rome, Molino. xviii et 275 p. (Ce qui donne sa valeur à cette publication, c'est la longue introduction littéraire et historique d'Antona-Traversi, qui dispensera le lecteur de se traîner à travers tant de lettres inédites ennuyeuses). — Handbuch der Architektur, unter Mitwirkung von Fachgenossen, herausgegeben von den Professoren Jos. Durm, Herm. Ende, Ed. Schmitt und Heinrich Wagner. Darmstadt, Diehl. 1885. II. Theil : die Baustile, historische und technische Entwickelung, II Band, die Baukunst der Etrusker, die Baukunst der Römer, von Prof. Jos. Duhm, mit 327 Abbildungen im Text und 2 Farbendrucken. viii et 368 p. 20 mark. III Theil, I Hälfte : die Ausgänge der classischen Baukunst, christlicher Kirchenbau, die Fortsetzung der classischen Baukunst im oströmischen Reiche, Byzantinische Baukunst, von Dir. Dr. Aug. Essenwein. mit 235 in den Text gedr. Abbildungen, sowie 22 Tafeln. viii et 164 p. 12 mark 60 (malgré leurs grands mérites, ces deux œuvres ne répondent chacune qu'à moitié à notre attente; Duhm n'a fait que traiter la partie technique, et Essenwein, le développement historique, et il eut fallu réunir les deux choses, et la partie constructive, et la partie historique). — Geschichte der deutschen Kunst. Berlin, Grote. I. Dohme, Geschichte der deutschen Baukunst, mit 332 Textillustrationen und 54 Tafeln und Farbendrucken. ii et 445 p. 40 mark (très recommandable; l'auteur sait décrire tous les types et montrer avec une grande finesse les influences diverses). — II. Bode, Geschichte der deutschen Plastik, mit 29 Tafeln und 79 Textillustrationen. 258 p. 24 mark. (Traite surtout et avec détail de la sculpture du Moyen-Age, depuis le xiii[e] siècle, et en particulier de celle du commencement du xvi[e]).

PUBLICATIONS

DU

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

BULLETINS DU COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES ET SCIENTIFIQUES

SECTION D'HISTOIRE ET DE PHILOLOGIE
SECTION D'ARCHÉOLOGIE
SECTION DE GÉOGRAPHIE HISTORIQUE ET DESCRIPTIVE
SECTION DES SCIENCES ÉCONOMIQUES ET SOCIALES

ARCHIVES DES MISSIONS SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES

REVUE DES TRAVAUX SCIENTIFIQUES

REVUE D'ETHNOGRAPHIE

Publiée sous la direction de M. le Dr Hamy, directeur du Musée du Trocadéro.

ANNALES DU MUSÉE GUIMET

Les tomes I à XII ont paru.

MÉMOIRES publiés par les Membres de la Mission archéologique française au Caire. — Les fascicules I à IV ont paru.

PUBLICATIONS de l'École des langues orientales vivantes.
60 volumes sont en vente.

DÉCOUVERTES EN CHALDÉE, par Ernest de Sarzec, consul de France à Bagdad. — Ouvrage accompagné de planches, publié par Léon Heuzey. — Les deux premières livraisons sont en vente.

Sous presse

L'ART ARABE

Par J. BOURGOIN. — Ouvrage accompagné de 300 planches.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 33 Vingt-unième année 15 août 1887

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Athenaeum, n° 3116, 16 juillet 1887 : G. Hooper, The campaign of Sedan, the downfall of the Second Empire (clair, concis, bien ordonné). — The Book of Snobs, by W. M. Thackeray, the Pocket Edition. — C. J. Ribton Turner, History of vagrants and vagrancy, and beggars and begging. (Gros volume de 720 pages qui n'est qu'un mélange confus « farrago » de choses étrangères au sujet). — Edward E. Hale a. E. E. Hale, jun., Franklin in France, from original documents, most of which are new published for the first time. (Beaucoup de détails intéressants, beaucoup de choses neuves et curieuses.) — Fr. Clifford, A history of private bill legislation, 2 vols. — Arthur Lillie, Buddhism in Christendom, or Jesus the Essene. — Reprints. — Public schools in 1887. — « The miller's tale (Br. Nicholson). — Ed. Bonnaffé, Le meuble en France au xvi[e] siècle. — The British school at Athens. — Notes from Siena (W. Mercer).

Literarisches Centralblatt, n° 30, 23 juillet 1887 : Koestlin, Geschichte des christlichen Gottesdienstes, ein Handbuch für Vorlesungen und Uebungen im Seminar, mit zwei Tafeln. Freiburg, Mohr. 1887. x et 263 p. 6 mark. (travail très réussi, livre qui repose sur une base scientifique et qui est écrit également dans un esprit scientifique). — F. V. von Wasserschleben, die drei metaphysischen Fragen nach Immanuel Kant's Prolegomena zu einer jeden künftigen Metaphysik, die als Wissenschaft wird auftreten können, beantwortet, Berlin, Duncker. vii et 115 p. 2 mark. — Von Gutschmidt, Untersuchungen über die Geschichte des Königreichs Osroëne. St. Petersbourg. 1887. Mémoires de l'Académie impériale des sciences de St. Pétersbourg, tome XXXV, 1. (Travail que l'auteur seul pouvait composer et « don précieux que Gutschmid nous a fait, avant qu'une mort prématurée eût mis un terme à son activité infatigable. ») — Franz von Krones, Geschichte der Karl-Franzens-Universität in Graz. Graz, Leuschner u. Lubensky. 1886. xvi et 684 p. 8 mark (l'auteur connaît toutes les sources et a groupé habilement ses documents). — Erich Joachim, die Entwickelung des Rheinbundes vom Jahre 1658, acht Jahre reichsständischer Politik 1651-1658. Leipzig, Veit. viii et 515 p. 13 mark 25. (L'auteur a parfaitement su débrouiller tout le pêle-mêle d'essais, de plans, de négociations et de résolutions et retenir toujours le fil qui menaçait parfois de lui échapper ; son étude est le meilleur travail préliminaire pour une future histoire de l'Allemagne dans la seconde moitié du xvii[e] siècle ; il est le premier qui ait éclairé et exposé une époque jusqu'ici complètement obscure et très intéressante de l'histoire allemande.) — H. Lemcke, Canada, das Land und seine Leute, ein Führer und geographisches Handbuch. Leipzig, Mayer. viii et 203 p. 5 mark. — T. Macci Plauti Captivi recensuit Fr. Schoell, Leipzig, Teubner, xxiii et 136 p. 4 mark. (toujours les mêmes mérites; le ton de la polémique est devenu moins acerbe ; pourtant des changements dans le texte qui ne sont pas des améliorations). — Wrede, Ueber die Sprache der Wandalen, ein Beitrag zur germanischen Namen= und Dialektforschung. Strasburg, Trübner. vi et 119 p. 3 mark (malgré quelques critiques, de détail d'ailleurs, ce travail doit être regardé, ne serait-ce que par l'assemblage des matériaux, comme une utile contribution à la grammaire gothique). — Witkowski, Diederich von dem Werder, ein Beitrag zur deutschen Literaturgeschichte des XVII Jahrhunderts, Leipzig, Veit. v et 144 p. 4 mark. (monographie faite avec beaucoup de soin et de méthode). — H. Gaidoz, La rage et Saint-Hubert, bibliotheca mythica. Paris, Picard iv et 244 p. (nouvel ouvrage qui s'ajoute dignement aux précédents tra-

vaux de l'auteur et qui se distingue, comme toujours, par de profondes études et un savoir étendu, par la connaissance consciencieuse des sources, par une critique réfléchie, par une exposition claire et attachante). — Handbuch der classischen Alterthumswissenschaft in systematischer Darstellung mit besonderer Rücksicht auf Geschichte und Methodik der einzelnen Disciplinen, in Verbindung mit Autenrieth u. A. hrsg. von Dr. Iwan Müller. V. Halbband. Nördlingen, Beck. 1886. 5 mark 50 (renferme des morceaux divers). — Upcott, An introduction to Greek sculpture. Oxford, Clarendon press. XVI et 135 p. (petit écrit recommandable; comp. *Revue critique*, 1887. art. 95, p. 341). — Dumont et Chaplain, Les céramiques de la Grèce propre, vases peints et terrecuites, 1re partie (3e fasc.) Vases peints. Paris, Didot. 1885. (Analyses soignées; toutes les recherches les plus récentes consciencieusement utilisées; voir sur les deux précédents fascicules *Revue critique*, nos du 27 mars 1882 et du 12 janvier 1885).

Gœttingische gelehrte Anzeigen, no 13, 20 juin 1887 : Decimi Magni Ausonii Burdigalensis opuscula recensuit R. Pieper. Leipzig, Teubner. 1886. cxxviii et 556 p. (Seeck : il faudra soumettre à une révision soignée chacun des résultats acquis par Peiper, mais lui savoir gré d'avoir rendu possible cet examen, et c'est à lui, à son travail soigné et consciencieux que nous devrons en grande partie de poser les questions; ce mérite ne peut être amoindri.) — R. Kühnau, Rhytmus und Indische Metrik, eine Entgegnung. Göttingen, Vandenhoeck und Ruprechts Verlag. (H. Jacobi.)

Theologische Literaturzeitung, no 14, 16 juillet 1887 : Henri Bois, La poésie gnomique chez les Hébreux et chez les Grecs, Salomon et Théognis, thèse publiquement soutenue devant la Faculté de théologie protestante de Montauban. (Horst : travaillé avec soin, se lit avec intérêt et profit, fait souhaiter de rencontrer encore l'auteur sur le domaine des recherches théologiques.) — Ledrain, La Bible, traduction nouvelle d'après les textes hébreu et grec, tome premier, les Juges; I et II Samuel; I Rois. Lemerre. (H. Guthe : traduction indépendante; l'auteur s'efforce de donner un texte lisible et agréable; il écrit avec vivacité; on peut lui faire quelques critiques, et ce n'est que lorsque paraîtra le dixième volume, contenant une étude critique, qu'on pourra sûrement connaître à quel point il est familiarisé avec la lecture de la Bible; en attendant, et le jugement étant encore impossible, on ne peut que souhaiter la continuation de l'ouvrage et appeler sur cette traduction l'attention de tous les « Bibelforscher » de l'Allemagne.) — Oscar Holtzmann, das Johannesevangelium untersucht und erklärt. Darmstadt, Waitz. vii et 308 p. 9 mark. (E. Schürer : malgré des critiques, l'auteur est sage, réfléchi, et son livre plus propre qu'aucun autre à orienter sur la question.) — G. Heinrici, Erklärung der Korinthierbriefe, IIe volume : das zweite Sendschreiben des Apostels Paulus an die Korinthier, erklärt Berlin, Hertz. x et 606 p. 10 mark. (E. Schürer : a, en somme, une haute valeur.) — Fr. Loofs, Leontius von Byzanz und die gleichnamigen Schriftsteller der griechischen Kirche, I Buch : das Leben und die polemischen Werke des Leontius Von Byzanz. Leipzig, Hinrichs. et viii 317 p. 10 mark. (W. Möller : travail savant et profond.) — P. Fr. Magani, Ennodio, 3 vols. Pavia, Fusi, 1886. xxxii et 386 p. 324 et 444 p. (Fr. Vogel : a pour but de glorifier Ennodius et ne possède d'autre mérite que de rassembler et de « populariser » les résultats acquis jusqu'ici ; l'auteur unit d'ailleurs à l'enthousiasme que lui inspire son sujet, une extraordinaire application.)

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 34 Vingt-unième année 22 août 1887

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Athenaeum, n° 3117, 23 juillet 1887 : Laurence Oliphant, Episodes in a life of adventure. Blackvood. — Sir Horace Rumbold, The Great Silver River, notes of a residence in Buenos Ayres in 1880 and 1881 Muray. — Paton J. Gloag, Introduction to the Catholic Epistles. Edinburgh, Clark. — Cyril Ransome, A short history of England from the earliest times to the present day. Rivingtons; Arab. B. Buckley, A history of England for beginners Macmillan. — V. Casagrandi, Storia e archeologia romana, Studi critici e polemici, Genoa. (Réimpression de dissertations sur des sujets relatifs à l'ancienne histoire de l'Italie.) — Henri Gaidoz, La rage et saint Hubert. Paris, Picard. (Si le livre est peut-être « occasional » par son origine, en ce temps où il n'est question que de la rage et de M. Pasteur, il est d'une réelle et durable valeur, et on y trouve toutes les qualités connues de l'auteur, un de ceux qui écrivent avec le plus de sagacité et de science sur la mythologie; cet ouvrage est entièrement digne de sa réputation.) — Antiquarian literature (entre autres : The political state of Scotland in 1788, edited by sir Charles Elphinstone Adam). — Philological books : Tacchella, Practical etymology for students of the German language. Nutt (entièrement sans valeur). — Fragments d'une Vie de saint Thomas de Cantorbéry en vers accouplés, p. p. Paul Meyer. Didot.—Alphita, a medico-botanical glossary from the Bodleian ms. Selden B 35, edited by J. L. G. Mowat. Oxford, Clarendon press. — W. H. Lowe, Hebrew grammar (pour les commençants). — D. S. Evans, Dictionary of the Welsh language, p. p. Spurrell (première partie renfermant toute la lettre A d'un ouvrage fait avec soin et patience). — Kwong's educational series, in English and Chinese, the first, the second conversation book, the first reading book, manual of correspondence and social usages, by Kwong Ki-Chiu. Trübner. — Baumann, Londinismen, Slang und Cant. Berlin, Langenscheidt. (Supplément aux dictionnaires anglais-allemands; sera utile à tous ceux qui étudient l'anglais et aux auteurs et collaborateurs du futur « English Dialect Dictionary »). — Our library table : Lay of the Nibelung, translated from the German by Foster-Barham; comte de Franqueville, Le gouvernement et le parlement britanniques (troisième et dernier volume qui est si bien fait qu'il y a peu à en dire; pas d'erreurs). — « Once a week » (W. Besant). — The unpublished letters of Thackeray.—The Tabard and its landlord John Mabb, temp. Elizabeth. — T. G. Jackson, Dalmatia, the Quarnero and Istria, 3 vols. Oxford, Clarendon Press. (Très instructif et intéressant.) — Sir A. H. Layard, Handbook of Painting, the Italian schools, based on the handbook of Kugler, fifth edition, 2 parts, illustrated. — Discoveries in Thasos, II., 3. The Temple of Apollo at Alki (J. Theodore Bent). — Cleopatra's needles (de Goeje). — Emil Naumann, The history of music, translated by F. Praeger, edited by Sir F. A. Gore Ouseley, 2 vols. Cassell. — Drama, recent publications. The Reader Shakspeare's. Walter Smith. — The best plays of the old dramatists, Thomas Middleton, edited by Havelock Ellis, with an introduction by Alg. Ch. Swinburne. Vizetelly. — Miscellanea, Upriste (J. Dixon).

Berliner Philologische Wochenschrift, 11 juin 1887, n° 24 : Sophoclis tragoediae recensuit explanavit E. Wunder. Vol. II, sect. 1, éd. IV cur. N. Wecklein (H. Müller). — A. Jahn, Des h. Eustathius Beurteilung des Origenes (H. Rönsch : excellent). — P. Vergili Maronis Georgicon libri iii, iv. Edited by A. Sidgwick (W. Gebhardi : intéressante introduction.) — C. Sallusti Crispi opera erkl. von R. Jacobs, 9te Auflage von H. Wirz. (A. Eussner : bon dans l'ensemble.) — C. Sallusti Crispi de bello Jugurthino, p. p. P. Thomas, 2e éd. (A. Eussner : sera

consulté avec fruit même en Allemagne.) — Chr. Belger, Beitraege zur Kenntniss der griechischen Kuppelgräber. (A. Furtwaeengler : bon travail sur un sujet peu connu encore.) — R. Kobert, Ueber den Zustand der Arzneikunde vor 18 Jahrhunderten. (Chr. Muff.) — A. Thorbecke, Geschichte der Universität Heidelberg. (H. Bressler : critique défavorable.) — J. E. Sandys, An easter vacation in Greece. (Chr. Belger : commode.)

— 18 juin 1887, n° 25 Aristotelis quae ferebantur librorum fragmenta collegit Val. Rose. (M. Wallies : très soigné.) — T. Macci Plauti comoediae. Tome III fasc. 2 Captivos continens. Rec. F. Schoell. (Commencement d'un compte-rendu développé.) — L. Kuhlmann, Quaestiones Sallustianae criticae. (J. H. Schmalz.) — E. Krah, Beiträge zur Syntax des Curtius. (J. H. Schmalz : méritoire.) — W. Passow, De crimine βουλεύσεως. (Th. Thalheim.) — L. Lange, Kleine Schriften. (H. Schwarz.) — W. Schneidewind, Ueber den Akkusativ des Inhaltes bei den hervorragendsten griechischen Prosaikern. (F. Müller : travail intéressant de syntaxe comparée.) — K. Krumbacher, Ein irrationaler Spirant im Griechischen. (Wäschke : résultat important sur la nature du γ en grec moderne.)

— 25 juin 1887, n° 26 : Platons Gorgias, erkl. von J. Deuschle, 4te Ausgabe von W. J. Cron. (J. Wagner : excellent.) — J. Muhl, Plutarchische Studien. (R. Volkmann : faible.) — T. Macci Plauti Captivi rec. F. Schoell. (O. Seyffert : en somme, remarquable.) — P. Vergili Maronis Bucolicon liber con note di C. Fumagallo. (W. Gebhardi : sans grande valeur.) — J. E. B. Mayor, Thirteen satires of Juvenal Fourth edition revised. (L. Friedlaender.) — Ἡμερολόγιον τῆς Ἀνατολῆς φιλολογικὸν καὶ Ἐπιστημονικὸν τοῦ ἔτους 1887. (P. Papageorg.).

— 2 juillet 1887 : n° 27 : Prisciani Lydi quae extant ed. Bywater (λ : remarquable publication). — A. Kalkmann, Pausanias der Perieget (R. Weil : suggestif). — F. Curschmann, Horatiana (O. Weissenfels). — W. Passow, De crimine βουλεύσεως. J. A. Heikel, Ueber die sogenannte βούλευσις in Mordprozessen (H. Lewy.) — Th. Reinach, Essai sur la numismatique des rois de Cappadoce (X : résultats nouveaux). — Ἡμερολογίον τῆς Ἀνατολῆς. K. Krumbacher, Ein irrationaler Spirant im Griechischen (second compte-rendu de ces publications, cette fois par G. Meyer).

— 9 juillet 1887, n° 28 : Euripides Iphigenie bei den Tauriern, erkl. von Chr. Ziegler (Th. Barthold : bon). — Commentationum Euripidearum specimen scripsit I. Heinsch (Th. Barthold : conjectures sans valeur décisive). — H. Magnus, Studien zu Ovids Metamorphosen (A. Riese : utile). — M. Manitius, Zu Aedhem und Baeda (J. Huemer : instructif). — R. Schneider, Bodleiana (A. Ludwich : textes inédits). — I codici manoscritti della biblioteca Antoniana di Padova descritti ed illustrati dal bibliotecario P. M. Antonio Maria Josa (A. Ludwich : utile). — Le livre des Rois publié par Brugsch-Bey et U. Bouriant (H. : importante publication).

— 16 juillet 1887, n° 29 : M. Rannow, Studia Theocritea (J. Sitzler). — M. Tulli Ciceronis ad M. Brutum Orator, p. p. J. E. Sandys (F. Heerdegen : bon). — G. Fr. Unger, Zeitrechnung der Griechen und Römer (commencement d'un long compte-rendu critique). — F. Byron Jevons, A history of Greek literature (H. Müller : remarquable). — Adalbert Kohn, Mythologische Studien (K. Bruchmann : nouvelle éd. du livre Die Herabkunft des Feuers).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 35 Vingt-unième année 29 août 1887

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

Deutsche Literaturzeitung, n° 29, 16 juillet 1887 : Lipsius, Die apokryphen Apostelgeschichten und Apostellegenden, ein Beitrag zur altchristlichen Litteraturgeschichte, Band II. Hälfte I. Braunschweig, Schwetschke u. Sohn. 1887, 472 p. 16 mark. (Holtzmann : il ne reste plus qu'un fascicule supplémentaire, et l'ouvrage sera terminé en son entier; on sait combien il est méritoire et qu'il sera longtemps définitif.) — Peter Schegg. Biblische Archäologie, nach seinem Tode herausgegeben von J. B. Wirthmüller, I. Land und Leute, Natur und Volksleben. Theologische Bibliothek, VIII, 1. Freiburg i. B., Herder. 1886. xxii et 388 p. 5 mark. (Himpel : donne un beau témoignage de l'infatigable ardeur et des connaissances étendues de l'auteur qui est mort le 9 juillet 1885.) — Frith, Life of Giordano Bruno, the Nolan, revised by Moritz Carriere, The english and foreign Philosophical library, vol. XXXI. London, Trübner, 1887. xii et 395 p. 14 sh. (Natorp : ouvrage destiné au grand public et qui résume les travaux récents de la science allemande et italienne, n'apporte rien de nouveau; quand aura-t-on un exposé scientifique et vraiment fidèle des œuvres de Bruno?) — H. Kern, Grundriss der Pädagogik, Vierte Auflage. Berlin, Weidmann. 1887, XII et 326 p. 6 mark. (E. von Sallwürk : a déjà eu depuis plusieurs années une bienfaisante influence; puisse la quatrième édition du livre exercer la même action salutaire!) — Hermann Paul, Principien der Sprachgeschichte, Zweite Auflage. Halle, Niemeger. 1886, xii et 368 p. 9 mark. (Rud. Meringer : les changements de cette deuxième édition s'étendent surtout au domaine de la syntaxe et utilisent les fines et sagaces remarques de Schuchhardt.) — Hübschmann, Etymologie und Lautlehre der ossetischen Sprache. Sammlung indogermanischer Wörterbücher, Strassburg, Trübner. 1887. x et 151 p. 4 mark. (Justi : travail très méritoire et qui complète les études de Wsewolod Miller; cp. *Revue critique*, 1887, n° 17, art. 90.) — Hermanns Lehrbuch der griechischen Antiquitäten, unter Mitwirkung von H. Droysen, A. Müller, Th. Thalheim und V. Thumser neu herausgegeben von H. Blümner und W. Dittenberger. III Band, II Abtheilung. Albert Müller, Die griechischen Bühnenalterthümer, mit zwei undzwanzig Abbildungen. Freiburg. Mohr. xii et 432 p. 10 mark. (E. Fabricius : de nombreuses répétitions dans tout le livre, parce qu'on n'a pas mis dans un chapitre spécial l'énumération des sources; des notes trop lourdement chargées et hors de proportion avec le texte; mais la tâche était difficile et compliquée; l'auteur a su s'en tirer grâce à une application extraordinaire et avec une habileté digne de tout éloge.) — G. Oemichen, Griechischer Theaterbau, nach Vitruv und den Ueberresten, mit fünf Figuren. Berlin, Weidmann. (E. Fabricius : l'interprétation que donne l'auteur du passage de Vitruve, de même que l'interprétation peu différente de Müller, semble entièrement manquée au critique.) — T. Macci Plauti Comoediae, recensuit, instrumento critico et prolegomenis auxit Fridericus Ritschelius sociis operae adsumptis Gustavo Loewe, Georgio Goetz, Friderico Schoell, tomi III, fasc. II. Captivas continens. Leipzig, Teubner. 1887. xxiv et 136 p. 4 mark. (P. Langen : recension de Schoell; même arrangement que dans le Trinummus; mais, si les deux disciples de Ritschl, Goetz et Schoell, ont les mêmes principes de critiques, le premier est très réservé lorsqu'il s'agit de changer le texte, le second fait au contraire des conjectures hardies qui sont toujours pénétrantes et qui surprennent quelquefois par leur originalité.) — A. Huther, Die verschiedenen Pläne im ersten Theile von Gœthes Faust, Ueber Entstehung und Composition des Gedichtes, ein Versuch. Cottbus, Kittel. 1887, vi et

99 p. 1 mark 20. (Erich Schmidt : renferme peu de germes féconds; il faut désormais attendre le manuscrit de Mlle de Göchhausen, qu'a trouvé l'auteur du compte-rendu. L'article se termine par un long et chaud éloge de Scherer, ainsi que par une vigoureuse réplique à W. Creizenach qui vient de publier, dans le n° 26 du Grenzboten un article intitulé « Wilhelm Scherer über die Entstehungsgeschichte von Gœthes Faust, ein Beitrag zur Geschichte des litterarischen Humbugs ».) — Ch. H. Herford, Studies in the literary relations of England and Germany in the sixteenth century. Cambridge, University Press. 1886. xxx et 426 p. 9 sh. (Edw. Schröder : l'auteur a limité sévèrement son sujet; il connaît la littérature allemande et anglaise de l'époque qu'il traite; il a utilisé les travaux allemands modernes avec une grande indépendance de jugement; d'ailleurs, son ouvrage est bien disposé, écrit avec fraîcheur et sans prétention; le critique a lu le livre chapitre par chapitre, avec une vraie jouissance et non sans s'instruire.) — Kervyn de Lettenhove, Les huguenots et les gueux, étude historiques sur vingt-cinq années du xvie siècle, 1560-1585, six volumes, Bruges, Beyaert-Storie. 1883-1885. iv et 511, 615, 644, 588, 615, 644 p. 36 fr. (Erich Marcks : cp. *Revue critique*, 1884, art. 49, p. 190; art. 128, p. 27; art. 188, p. 348. « Kervyn veut prouver que l'époque dont il fait l'histoire, a été jusqu'ici tout à fait faussement représentée. Il veut démontrer que « rien ne manque aux hontes de ce siècle » et qu'il faut chercher dans ce temps de sang et de boue les origines des passions de la société actuelle; licence effrénée en bas, égoïsme hypocrite chez les chefs, voilà l'esprit de cette « ère voilée de deuil ». En réalité, l'auteur ne fait que courir d'un fait isolé à un jugement général, sans tenir aucun compte des nombreux chaînons intermédiaires. Son œuvre est une suite de faits isolés, et de toutes petites causes naissent les grands effets; tout en somme se ramène aux éléments les plus simples : hypocrisie et égoïsme. Il n'y a pas de développement; ni les caractères ni les mouvements ne *deviennent* chez cet historien, qui découpe son œuvre en une foule de petits chapitres, mais non en périodes. Il va jusqu'à voir dans le parti populaire d'Orange « ces haines impuissantes à rien fonder, mais irrésistibles dans leur œuvre de destruction et de ruines ». Il essaie d'être piquant et spirituel; il raconte bien le détail; mais il n'a pas compris Philippe II. Pourtant, malgré tant de partialité, l'auteur n'aurait-il pas enrichi notre science et notre jugement? Non : nous touchons là à des fautes plus grossières encore. Partout où l'on peut contrôler Kervyn, on voit qu'il n'a pris que des détails isolés et qui l'amènent à se tromper; qu'il a fait ses extraits sans aucun soin et sans un examen sévère; qu'il a commis des fautes de traduction; qu'il a pris dans les manuscrits et les imprimés, sans hésitation aucune, des indications fausses; enfin qu'on rencontre chez lui des lapsus et des erreurs si fortes qu'elles sont impardonnables. Il ne faudra accepter qu'avec précaution les informations données par Kervyn; il faudra vérifier à nouveau, refaire de fond en comble tous ses chapitres; cette masse énorme de faits et de travail est malheureusement presque entièrement perdue; ce qui restera de cette œuvre, abstraction faite des nouveaux documents publiés par Kervyn, c'est l'impulsion qu'elle donne; on examinera encore les jugements et les préjugés opposés à ceux de Kervyn et on se gardera d'idéaliser avec la même étroitesse d'esprit l'époque qu'il a condamnée ».) — Die Provinz Hannover in Geschichts = Cultur = und Landschaftbildern in Verbindung mit C. Dierke, A. Ebert, E. Görges, F. Günther, W. Hering, L. Rosenbusch u. A. Steinworth hrsg. von Joh. Meyer. I Halbband, mit Achtundvierzig Abbildungen im Text und je 1 Vollbild und Doppelvollbild. 2e vollste umgearbeitete und erweiterte Auflage. Hannover,

Meyer. 1887. 768 p. 6 mark. (P. Zimmermann : fort recommandable.) — H. Ludwig, Johann Georg Kastner, ein elsässischer Tondichter, Theoretiker und Musikforscher, sein Werden und Wirken, I und II Theile, 1 u. 2. Hälfte, mit zahlreichen Abbildungen und Verzierungen nach den besten Meistern der Renaissance, Leipzig, Breitkopf und Härtel. 1886. xx et 422, viii, 440 et 32, viii et 424 p. 40 mark. (Schricker : biographie, en trois volumes, d'un musicien strasbourgeois; importante pour la connaissance des relations de l'Alsace et de la France; se lit parfois avec peu d'aisance; mais abondants matériaux). — W. Passow, De crimine βουλεύσεως. Inaug. Dissert. Göttingen. 1886. 44 p. (W. Dittenberger : très méritoire.) — Die Rechtsverfolgung im internationalen Verkehr, p. p. Reuling u. Loewenfeld. I Liefer. Leipzig, Veit. 1887. 160 p. 4 mark. (Brie.) — T. Geering, Handel und Industrie der Stadt Basel, Zunftwesen und Wirtschaftsgeschichte bis zum Ende des XVII Jahrhunderts aus den Archiven dargestellt. Basel, Schneider. 1886. xxvi et 678 p. 15 mark. (W. Stieda : l'auteur n'a pas toujours réussi à grouper sa matière; il mêle parfois ce qui intéresse au point de vue général et ce qui n'est important qu'au point de vue spécialement bâlois; il donne une égale valeur aux grands évènements et aux petits détails; ses jugements ne reposent pas toujours sur des études pénétrantes; mais son ouvrage est une contribution fort méritoire à l'histoire du commerce et de l'industrie.) — Thoumas, Les transformations de l'armée française, essais d'histoire et de critique sur l'état militaire de la France. 2 vols. Paris, Berger-Levrault et Cie. 1887. xii et 578 p., x et 679 p. 20 fr. (C. : ouvrage écrit à la fois avec profondeur, clarté, vivacité, sans chauvinisme, sans prédilection pour le bon vieux temps, et qui renferme des connaissances étendues d'histoire militaire. On le recommande vivement au public allemand. Il dit parfois aux Français d'amères vérités et compare la méthode calme et constante de l'organisation allemande au zèle fiévreux des réformateurs français; on a eu depuis 1870 seize ministres de la guerre en France, et « nous risquons fort de n'avoir plus même la monnaie de Gouvion Saint-Cyr, et d'en être réduits à la petite monnaie ».) — Mitteilungen. (Edition des œuvres de Galilée par M. Ant. Favaro.)

Annalen des Historischen Vereins für den Niederrhein insbesondere die alte Erzdiœcese Kœln. — Sechsundvierzigstes Heft : (Koln, Boisserées). Zum Gedächtniss an Dr. J. H. Mooren u. Dr. A. von Reumont. — W. Harless, Zur Geschichte des Siebengebirges und der Burgsitze desselben. — J. J. Merlo, Nikolaus Gülich, das Haupt der Kölner Revolution von 1680-1685, Beiträge zu seiner Geschichte. — L. Korth, Der heilige Rock zu Köln. — R. Hoeniger, Urkunden und Akten aus dem Amtleute-Archiv des Kolumba-Kirchspiels zu Köln. — H. Hüffer, Der Denkstein der Burg auf dem Godesberg und das Schisma der Kölnischen Kirche von 1215-1216. (Mit zwei Tafeln.) — E. von Oidtman, Haus Kiffelberg bei Linnich, zugleich ein Nachtrag zu « Haus Ertzelbach » — J. J. Merlo, Ein seltener Holzschnitt-Prospekt der Stadt Köln nebst Lobgedicht aus der zweiten Hälfte des XVI Jahrhunderts. — *Literatur :* Das Königliche Schloss zu Coblenz, ein Beitrag zur Geschichte des letzten Kurfürsten von Trier Clemens Wenceslaus und der Stadt Coblenz, mit vier Lichtdruckbildern. Coblenz, Gross. 1886. — *Miscellen :* H. Loersch, eine Nachricht über Jan von Werths Gemahlin. — R. Pick, Zur Geschichte der Stadt Andernach. — R. Pick, Der St. Margarethenkonvent im Beguinenwinkel zu Aachen. — R. Pick, Zu dem Raubzug des Grafen Engelbert von der Mark ins Kölner Erzstift, 1391. — J. J. Merlo, Kunst und Kunsthandwerk im Karthäuserkloster zu Köln.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 36 Vingt-unième année 5 septembre 1887

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 30, 23 juillet 1887 : Andreas Poachs handschriftliche Sammlung ungedruckter Predigten Dr. Martin Luthers aus den Jahren 1528-1546, aus dem Originale zum ersten Male von G. Buchwald. III Band. Predigten aus den Jahren 1537 und 1538. I Hälfte. Leipzig, Grunow. 1885. 272 p. 6 mark *et* G. Buchwald, Die Lutherfunde der neueren Zeit, insbesondere in der Zwickauer Ratsschulbibliothek, Vortrag auf der Meissener Kirchen-und Pastoralconferenz am 30 juin 1886 gehalten. Zwickau, Thost. 1886. 18 p. 50 pf. (Brieger.) — L. Rabus, Grundriss der Geschichte der Philosophie, ein Leitfaden zum Studium der Geschichte der Philosophie und zur Recapitulation. Erlangen, Deichert. 1887. xvi et 224 p. 4 mark. (Hensel.) — M. E. Engel, Grundsätze der Erziehung und des Unterrichts nach Herbart-Ziller und A. Diet terweg. Berlin, Weidmann. 1887. viii et 176 p. 2 m. 40. (Andreae.) — W. A. Clouston, Popular tales and fictions, their migrations and transformations, 2 vols. Edinbourg et Londres, Blackwood. 1887. xviii et 485 p.; viii et 515 p. (Laitner : le livre ne tient pas ce qu'il promet; mais comme introduction « populaire » à un sujet dont l'importance pour l'histoire de l'esprit humain n'a pas encore été appréciée suffisamment, il rendra de bons services et, à cause de maint détail, trouvera également bon accueil auprès du spécialiste.) — Lautensach, Verbalflexion der attischen Inschriften. Gymn. progr. Gotha. 1887. 26 p. (Max Hecht : travail fait avec grand soin, mais qui, en somme, n'a qu'un résultat négatif et ne produit rien de nouveau.) — Karl Krumbacher, Ein irrationaler Spirant im Griechischen. Sep. Abdr. aus den Sitzungsberichten der phil. u. hist. Klasse der baierischen Akademie der Wissenschaften, p. 359-444. 1886. Munich. (W. Meyer : recherches méthodiques et riches en conséquences, qui prendront une place remarquable, quoiqu'on ne puisse approuver tous les résultats.) — J. E. Wackernell, Die ältesten Passionsspiele in Tirol. 1887. iv et 167 p. 5 mark (J. Boltz : contribution de grande valeur à l'histoire du théâtre du moyen-âge en Allemagne). — Alfred Odin, Halle, Niemeyer. 1886. viii et 166 p. 4 mark. Phonologie des patois du canton de Vaud. (H. Morf : travail fait avec grand soin et beaucoup de conscience, mais l'auteur n'est pas encore assez instruit.) — B. W. Head, Historia numorum, a manual of Greek numismatics. Oxford, Clarendon Press. (R. Weil : travail très remarquable qui remanie les quatre premiers livres de la Doctrina d'Eckhel; comp. *Revue critique*, 1887, art 58, page 201). — M. Perlbach, Preussisch-polnische Studien zur Geschichte des Mittelalters. 2 Hefte. Halle, Niemeyer, 1886, viii et 150; viii et 128 p. 10 mark. (Caro : travail très important, à l'argumentation claire, sûre et convaincainte, aux conclusions qui s'imposent. — Erich Joachim, die Entwicklung des Rheinbundes vom Jahre 1658, acht Jahre reichsständischer Politik, 1651-1658. Leipzig, Veit. 1886. viii et 515 p. 13 mark 25. (A. Köcher : étude où les matériaux dépassent par leur abondance les matériaux déjà recueillis dans les travaux précédents; tout point contestable est soumis à un soigneux examen; le travail se fait remarquer par son exactitude et sa solidité critique.) — Politische Uebersichtskarte von Ostafrika nach den neuesten Vorträgen und Besitzergreifungen. Berlin, Reimer. 1887. 2 mark. — 4. Holtzinger, Kunsthistorische Studien. Tübingen, Fues. 75 p. 2 mark 40. (Kraus : consacré surtout à la basilique chrétienne.) — P. Hinschius, das Kirchenrecht der Katholiken und Protestanten in Deutschland. IV Band, I Abtheilung. System des Kathol. Kirchenrechts mit besond. Rücksicht auf Deutschland. Fortsetzung. Berlin, Guttentag. 1886. viii et 490 p. 15 mark. (Sachsse : on connaît la grande va-

leur de l'ouvrage et les qualités qui lui sont propres.) — W. BREITENBACH, Die deutsche Auswanderung und die Frage der deutschen Colonisation in Südbrasilien. Leipzig, Duncker u. Humblot. 1887. 71 p. 1 mark 40. (Hübbe-Schleiden.) — Volaspa, die Weissagung der Seherin, aus dem Altnordischen übersetzt und erleutert von A. HEUSLER. Berlin, Reimer. 1887. 59 p. 1 mark 50. (Niedner : très recommandable.)

Wochenschrift für klassische Philologie, 8 juin 1887, nº 23 : Les musées d'Athènes. Publication de C. RHOMAÏDÈS et P. CAVVADIAS (Trendelenburg : excellent). — HOMERI hymni, epigrammata, batrachomyomachia. Ed. E. ABEL (A. Gemoll : passable). — E. BREY, De Septem fabulae stasimo II (J. OBERDICK, avec des contributions à la question homérique). — J. SCHEDLBAUER, Zur Textkritik von Lykurgs Leocratea (H. Lewy : trente-sept émendations proposées, dont trois évidentes, toutes les autres manquées). — Fragmenta poetarum Romanorum coll. et em. AEM BÄHRENS (Stobwasser : recommandable). — TACITI Historiarum liber II Ed. C. MEISER (Wolff : texte et commentaire traités consciencieusement, au niveau de la science actuelle). — C. WEYMAN. Die Fihur der Litotes (Schmalz : écrit avec une érudition et une circonspection étonnantes).

— 15 juin 1887, nº 24 : L. VON URLICHS, Archäologische Analekten (P. W. : en peu de pages beaucoup de remarques fines). — A. ST. MIODONSKI, De enuntiatis subiecto carentibus apud Herodotum (W. Gemoll : abondants matériaux rassemblés avec soin et utilisés d'une manière convaincante), — SOPHOKLES Oedipus in Kolonos. Erkl. von C. SCHMELZER (Schubert : sans valeur). — J. RIEHEMANN, De litis instrumentis in Demosthenis orat. adv. Neaeram (Kohm : l'auteur défend avec succès l'authenticité de ces « instruments »). — E. STRILLER, De Stoicorum studiis rhetoricis (Volkmann : travail soigné et bien médité). — VERGILII carmina ed. G. THILO (Gebhardi : [1er art.] : bonne édition). — Lyra doctorum. Carmina lyrica a viris doctis recentiorum temporum composita elegit J. DRAHEIM (Stier : choix excellent en général). — SEYFFERT-BAMBERG, Griechisches Uebungsbuch, II, 9te Aufl. (Venediger).

— 22 juin 1887, nº 25 : J. H. HANSEN, De metallis Atticis (Büchsenschütz : sans résultats bien importants). — XENOPHONS Kyropädie I-IV, erkl. von HERTLEIN NITSCHE (Vollbrecht : généralement bon). — — H. VIEZE, De Demosthenis in Androtionem et Timocratem orationibus (Kohm : travail sérieux, mais pas toujours convaincant). — VERGILI Carmina ed G. THILO (Gebhardi : suite et fin). — J. S. SPEIJER, Lanx satura (Sp. prouve que Orcus n'est que le nom du Dieu ; la seconde partie, qui traite de Horace, Sat. I, 5, 87, est moins réussie). — V. HINTNER, Meridies. (Ziemer : H. défend avec succès l'ancienne étymologie de meridies = medidies).

— 29 juin 1887, nº 26 : A. VON URBANITZKY, Elektrizität und Magnetismus im Altertum (M. C. P. Schmidt : excellent ; résultats surtout négatifs). — HERODOTI histor. l. V, ed. A. HOLDER (W. Gemoll : peu de valeur). — PLATONS Gorgias, erkl. von DEUSCHLE-CRON, 4te Aufl. (Liebhold : très recommandable comme édition classique). — DINARCHI orationes tres. Germanice redidit et commentario ill. TH. PLASCHKE, vol. I orat. germ. redd. continens (Kohm : bon). — MARTIALIS epigrammaton libri. Mit erkl. Anm. von L. FRIEDLAENDER (Hübner [1er art.] : tous s'accordent à louer cet ouvrage magistral). — GELLII Noct. Att. libri XX ex res. M. HERTZ. Ed. minor altera. — K. MEISSNER, Latein. Synonymik, 3te Aufl. (Nitsche : augmentée et corrigée). — E. WÖLFFLIN, Archiv für lat. Lexikographie IV, 1 (Landgraf).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 37 Vingt-unième année 12 septembre 1887

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 795, 30 juillet 1887 : D. HORTON, The silver pound. Macmillan. (F. Y. Edgeworth.) — Two German books on Bulgaria : A. KOCH [Court chaplain to his Royal Highness], Prince Alexander of Battenberg. Whittaker; A. von HUHN, The Kidnapping of prince Alexander of Battenberg, translated by Captain F. BEAUFORT. Stanford. (Minchin.) — GLOAG, Introduction to the Catholic Epistles. Edinburgh, T. et T. Clark. (Drummond.) — R. BARTSCH et Ad. HORNING, La langue et la littérature françaises. Paris, Maisonneuve et Leclerc. (Saintsbury : très bon livre à introduire.) — The history of the invention of printing, XIII. (Hessels.) — Correspondence. Dr. Maccarthy's « Fragmenta hibernica ». (W. S.) — Science. Peterson's edition of the « Hitopadesa ». Hitopadesa by Nârâyana, edited by Peter PETERSON. Sanskrit series, n° XXXIII. Bombay. (E. Max Müller : « Peterson, par sa méritoire édition, a obtenu la reconnaissance de tous les sanscritistes, et plus particulièrement la mienne, car il m'a fait l'honneur de me dédier son œuvre ».) — Henry White Wallis, not. nécrol. (Kielhorn.) — Prof. Jebb's « Introduction to Homer ». (Walter Leaf.) — Majolica and Hispano-Moresque at the Burlington Club. (C. M.) — « Notes on the National Gallery. (W. Armstrong.)

The Athenaeum, n° 3118, 30 juillet 1887 : Kate NORGATE, England under the Angevin Kings. 2 vols. Macmillan. (Le titre désappointe ; il fallait écrire « The Angevin Empire during the twelfth century » ou « The rise and fall of the house of Anjou » ; mais l'œuvre est une véritable et importante contribution à notre connaissance de l'histoire de l'Angleterre dans une de ses époques les plus intéressantes.) — Désiré CHARNAY, The ancient cities of the New World, being travels and explorations in Mexico and Central America from 1857-1882, translated from the French by GONINO and H. S. CONANT. Chapman and Hall. — Spanish and Italian folk-songs, translated by Alma STRETTELL. Macmillan. James FERGUSON, Robert Ferguson, the Plotter. Edinburgh, Douglas. — W. MONEY, The history of the ancient town and borough of Newbury, in the county of Berks. Oxford, Parker. — Theological litterature : EWALD, History of Israel; LOOFS, Leontius von Byzanz und die gleichnamigen Schriftsteller der griechischen Kirche, I; Euthymii Zigabeni commentarius in XIV epistolas Sancti Pauli et VII Catholicas Epistolas, nunc primum ad finem codicis antiqui cum prologo et animadversionibus edidit Nicephorus CALOGERAS; Aboth de Rabbi Nathan, p. p. SCHECHTER. — Our library table (G. DUCOUDRAY, Histoire sommaire de la civilisation ; Sanscrit Critical Journal). — Coincidences (F. Max Müller). — Notes and Queries for a bibliography of the works of W. Makepeace Thackeray, VI. (Green.) — « Clytie » (J. Hatton). — Edmund Waterton, not. nécrol. — T. NORTH, The church bells of Hertfordshire, their founders, inscriptions, traditions and peculiar uses, completed and edited by STAHLSCHMIDT, illustrated. Stock. — Lettres adressées au baron François Gérard, peintre d'histoire, par les artistes et personnages célèbres de son temps. 2 vols. Paris, Quantin. — Notes from Crete. (Joseph Hirst.) — H. C. BANISTER, Lectures on musical analysis.

Literarisches Centralblatt, n° 31, 30 juillet 1887 : MAHLER, Biblische Chronologie und Zeitrechnung der Hebräer. Wien, Konegen 1887 XVI et 204 p. 7 mark — von ZEISSBERG, ueber das Rechtsverfahren Rudolfs von Habsburg gegen Ottokar von Böhmen (détaillé et instructif ; comp. *Revue critique*, 1887, n° 32, art. 163). — Karl KOBERSTEIN, preussisches Bilderbuch. Leipzig, Duncker et Humblot. 1887. v et 243 p.

4 mark 50. (Etudes faites avec assez d'habileté et où se marque un patriotisme chaud, mais qui n'ont pas une valeur originale et ne la revendiquent pas; « alles ist Appretur » et l'ouvrage plaira aux lecteurs qui aiment la rhétorique sonore). — K. Blasendorff, Gebhard Leberecht von Blücher. Berlin, Weidmann. 1887. ix et 400 p. 8 mark. (Livre auquel il faut souhaiter un grand nombre de lecteurs ; exposition simple, mais vivante, renferme de nombreuses lettres du maréchal ; trop peu d'importance donnée à la partie militaire). — Edouard Simon, Kaiser Wilhelm und sein Reich, autorisierte deutsche Ausgabe, aus dem französischen. Iena, Costenoble, viii et 483 p. 6 mark. (« Nous autres Allemands sommes de bonnes gens. A peine un étranger, écrit-il quelque chose sur nous, qu'aussitôt l'un de nous le traduit. Mais Simon n'a pu sortir de la peau d'un Français; quoi qu'en disent et l'éditeur et le traducteur, on ne devra pas lui accorder toute confiance ; il n'est pas du tout un « zuverlässiger Gewährsmann »). — Ossipowitsch, Michael Dmitriewitsch Skobolew, sein Leben, sein Charakter und seine Thaten, nach russischen Quellen und vorzüglich nach seinen eigenen Tagesbefehlen. Hannover, Helwingh. 1887. 111 p. 2 mark. (L'auteur dénie à son héros le génie du général et le caractère; il ne lui accorde guère qu'un certain talent de mise en scène). — K. Martin, Westindische Skizzen. Reiseerinnerungen, mit 22 Tafeln u. einer Karte. Leiden, Brill. 1887. vii et 186 p. 15 mark (consacré à l'Amérique néerlandaise, à la côte de la Guyane anglaise et au Vénézuela). — F. Aubert, Le Parlement de Paris de Philippe le Bel à Charles VII, 1314-1422, son organisation. Paris, Picard. 1886. 434 p. 8 fr. (Contribution très importante à l'histoire du Parlement de Paris et qu'il faut recommander à l'attention de la science allemande). — F. Brachmann, Quaestiones Pseudo-Diogenianeae. Leipzig, Teubner. 1885. 78 p. 1 mark 60. (L'auteur a su par une recherche profonde dans le détail atteindre des résultats complètement sûrs et bien plus précis que ses devanciers.) — Κωστομοίρη, *περὶ ὀφθαλμολογίας καὶ ὠτολογίας τῶν ἀρχαίων Ἑλλήνων ἀπὸ τῶν ἀρχαιοτάτων χρόνων μέχρις Ἱπποκράτους*, Athènes, 1887, xvi et 248 p. 5 mark. (L'auteur manque un peu de critique, mais il déploie une érudition étonnante. Son livre, qui doit être accessible aux savants de toute nation, a été écrit en grec ancien. Il aura deux parties encore et il faut souhaiter la prompte continuation de ce vaste ouvrage qui montre que les études historiques sont cultivées avec zèle chez les médecins de la Grèce contemporaine). — Athenaei Naucratitae deipnosophistarum libri XV recensuit G. Kaibel, vol. II, libri V-X, Leipzig, Teubner. 1887. iv et 498 p. 4 mark 80 (deuxième volume de l'édition ; l'éditeur rend un grand service par les nombreuses contributions qu'il apporte à la connaissance de l'écrivain et des classiques cités par lui.) — Alois Brandl, Samuel Taylor Coleridge und die englische Romantik. Berlin, Oppenheim. 1886. xiii et 437 p. 7 mark 50. (Ouvrage important fait d'après les papiers de Coleridge, qui accorde une grande importance aux œuvres de l'écrivain anglais, apprécie fort bien ses qualités et ses défauts, répandra enfin un jugement plus juste sur Coleridge). — Briefe von Gœthe's Frau an Nicolaus Meyer, mit Einleitung, Facsimiles, einer Lebensskizze Nicolaus Meyer's und Porträts Strasbourg, Trübner. 1887. 91 p. — Garlieb Merkel über Deutschland zur Schiller-Gœthe-Zeit. 1797 bis 1806. Nach des Verfassers gedruckten und handschriftlichen Aufzeichnungen zusammengestellt und mit einer biographischen Einleitung versehen von Jul. Eckardt. Berlin, Paetel. 1887. 208 p. 5 mark. (Jugements plats et secs sur les œuvres poétiques du temps, mais des communications et observations intéressantes sur les livres et les revues, particulièrement sur l'Jenaer Literarturzeitung). — Holwerda, die alten Kyprier in Kunst und Cultus, Studien. Leiden, Brill. 1885. xii et 61 p. 4 mark 50. (Dissertation très instructive et écrite

avec une entière compétence). — Alb. BURCKHARDT u. Rud. WACKERNAGEL, Geschichte und Beschreiburg des Rathhauses zu Basel. Basel, Detloff. 1886. III et 63 p. 10 mark. — ADAMY, Architektonik des muhammedanischen und romanischen Stils, mit 253 Holzschnitten und Zink-Hochätzungen. Hannover, Helwingh. 1887. XVI et 472 p. 13 mark.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 38 Vingt-unième année 19 septembre 1887

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 796, 6 août 1887 : Augustine BIRRELL, The life of Charlotte Brontë. Walter Scott. (J. A. Noble.) — Cecil TORR, Rhodes in modern times. Cambridge, University Press. (Tozer : ouvrage qui comble une lacune en littérature.) — Rev. J. M. WILSON, Essays and addresses. Macmillan. (Owen.) — W. J. O'NEILL DAUNT, Eighty-five years of Irish history. 2 vols. Ward et Downey; Barry O'BRIEN, Irish wrongs and English comedies, with other essays. Kegan Paul. (Fagan.) — Biblioteca de las tradiciones populares españolas, tomos VII-XI. Madrid. (W. Webster.) — Some Scotch books. — The teaching of Greek in public schools. — The history of the invention of printing, XIV. (Hessels.) — The Evangelistarium of St. Margaret, queen of Scotland. — Shylock and his predecessors. (Clouston.) — « Initials and pseudonyms ». (R. Thomas.) — Are the Ainos the Aborigines of Japan? (F. V. Dickins.) — Jago's « Englishcornish dictionary ». (L. L. Bonaparte.) — The inscriptions of Naukratis. (Sayce.) — The oldest ms. of the « Hitopadeça ». (Cecil Bendall.) — Prof. Jebb's « introduction to Homer ». (G. W. Cox.) — Dr. Henry PETERSEN, Danske geistlige sigiller fra middelalderen. Copenhague, Reitzel. (G. Stephens.)

Deutsche Litteraturzeitung, n° 31, 30 juillet 1887 : A. KUENEN, Historisch-kritische Einleihung in die Bücher des Alten Testaments hinsichtlich ihrer Entstelung und Sammlung, autor. deutsche Ausgabe von Th. WEBER. I Th., I Stück. Leipzig. O. Schulze. 1885-1887. VIII et 328 p. 8 mark. (Wellhausen : le traducteur a rendu un réel service en traduisant cette œuvre indispensable et qui est un modèle.) — H. A. KOESTLIN, Geschichte des christlichen Gottesdienstes, ein Handbuch für Vorlesungen und Uebungen im Seminar, mit 2 Tafeln. Freiburg i. B., Mohr. 1887. XII et 263 p. 6 mark (Bassermann : n'est pas une histoire critique, n'est qu'un manuel, mais a toutes les qualités qu'on attend, en première ligne, d'un ouvrage de ce genre). — Harald HÖFFDING, Psychologie in Umrissen auf Grundlage der Erfahrung, unter Mitwirkung des Verfassers nach der zweiten dänischen Auflage übersetzt von F. BENDIXEN. Leipzig. Fues. 1887. VIII et 463 p. 8 mark (Stumpf). — Das Gobhilaghryasûtra herausgegeben und übersetzt von Friedrich KNAUER. II Heft, Uebersetzung nebst Einleitung und Erleuterung. (Dorpat, 1886.) Leipzig, Simmel. VI et 210 p. 3 mark 60 (Oldenberg : travail excellent dont l'auteur aura la reconnaissance de tous ceux qui s'occupent du rituel védique). — Léon SICHLER, Histoire de la littérature russe depuis les origines jusqu'à nos jours. Paris, Dupret. 1886. X et 340 p., 3 fr. 50 (Brückner : bien plus mauvais que l'ouvrage de Courrière; le sujet n'est pas ordonné; l'auteur aurait mieux fait d'adopter l'ordre alphabétique; il donne d'ailleurs trop de détails biographiques, accumule les noms d'écrivains et choisit souvent mal ses extraits; ses jugements fourmillent d'inexactitudes et ne renferment fréquemment que des phrases vides). — Scholia in Euripidem collegit, recensuit, edidit Eduardus SCHWARCZ. Vol. I, scholia in Hecubam, Orestem, Phoenissas. Berlin, Reimer. 1887. XVI et 415 p. 9 mark (V. Wilamowitz-Möllendorf : comp. *Revue critique*, 1887, art. 125, p. 461). — B. KAHLE, Zur Entwickelung der consonantischen Declination im Germanischen. Berlin, Haude und Spener. 1887. 54 p. 1 mark 20 (Fr. Burg : bon travail d'ensemble). — Fr. ROEBER, Litteratur und Kunst im Wupperthale bis zur Mitte des gegenwärtigen Jahrhunderts. Iserlohn, Baedeker. 1886. VIII et 168 p. 2 mark 50. (A. Jauer : écrit avec vivacité, et, en somme, fort intéressant.) — Le Roman de Renart, publié par Ernest MARTIN, volume III, les variantes. Strasbourg, Trübner 1887. VIII et 611 p. 12 mark (Stengel : travail qui a coûté beaucoup de peine et dont on saura à l'auteur le plus grand gré). — Leopold von

Ranke. Weltgeschichte, VI Teil, Zersetzung des karolingischen, Begründung des deutschen Reiches, zwei Abtheilungen ; VII Teil, Höhe und Niedergang des deutschen Kaiserthums, die Hierarchie unter Gregor VII, 1e 3e Aufl. Leipzig, Duncker und Humblot. 1885-1886. vi et 337, vi et 278, x et 348 p. 17 et 9 mark (G. Kaufmann : cette œuvre de Ranke a justement excité l'admiration ; il a entrepris de tirer son sujet si vaste des sources mêmes et de le traiter aux mêmes points de vue qu'il avait appris à connaître pendant une longue vie d'étude comme les points essentiels. On a pu juger durement quelques parties de cette œuvre ; mais, en son ensemble, elle mérite les plus grands éloges). — L. Steub, Zur Ethnologie der deutschen Alpen. Salzburg, Kerber. 1887. iv et 97 p. 1 mark 60 (l'auteur a réuni dans ce volume un nombre de petites études et de comptes-rendus). — J. von Falke, Die k. k. Wiener Porzellanfabrik, ihre Geschichte und die Sammlung ihrer Arbeiten, mit 17 Taf. Abbild. Wien, Gerolds Sohn. 1887. 90 p. 15 mark (Jaennicke). — Pfersche, Privatrechtliche Abhandlungen. Erlangen, Deichert. 1886. 390 p. 6 mark. — Mitteilungen, Berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte.

— N° 32, 6 août 1887 : Zucker, Dürers Stellung zur Reformation Erlangen, Deichert. 1886. 80 p. 1 mark 50. (Kawerau.) — Rud. Seydel, Religion und Wissenschaft, gesammelte Reden und Abhandlungen. Breslau. Schottländer. 1887, ix et 417 p. 7 mark 50 (Spitta). — Lieblein, Handel und Schiffahrt auf dem roten Meere in alten Zeiten, nach. ägyptischen Quellen. Leipzig, Hinrichs. 1886. 150 p. 4 mark. (Erman.) — Album paléographique ou recueil de documents imporportants relatifs à l'histoire et à la littérature nationales, reproduits en héliogravure d'après les originaux des Bibliothèques et des archives de la France, avec notes explicatives par la Société de l'Ecole des Chartes. Paris, Quantin, 1887, xii et 50 pl. avec 50 p. 150 fr. (Wattenbach : grand et magnifique ouvrage, d'un haut intérêt pour la France, mais aussi d'une considérable valeur pour l'histoire de l'écriture et pour l'histoire de l'art). — O. Ed. Schmidt, Die handschriftliche Ueberlieferung der Briefe Cicero an Atticus, Quintus Cicero, M. Brutus in Italien. Leipzig, Hirzel, 1887. 6 mark (Œuvre remarquable par sa méthode et par d'importants résultats). — Vorgeschichtliche Altertümer der Provinz Sachsen und angrenzender Gebiete, herausgegeben von der historischen Commission der Provinz Sachsen. I Abtheilung. Heft 1-8, mit in den Text gedruckten Abbild. und Tafeln. Halle, Hendel. 1886-1887, 3 mark le fascicule. — Zeitschrift für deutsche Sprache, hrsg. von Daniel Sanders. Erster Jahrgang, I Heft. Hamburg, Richter, 1887. 48 p. 1 mark (J. Seemüller). — F. Pennier, Les noms topographiques devant la philologie. Paris, Vieweg (ouvrage dont notre revue a déjà rendu compte et qui est ici apprécié avec la même sévérité). — Ant. von der Linde, Kaspar Hauser, eine neugeschichtliche Legende. 2 vols. Wiesbaden, Limbarth. 1887. viii et 408, 416 p. 15 mark (Heigel : à quoi bon ces deux gros volumes ? La question a d'ailleurs été résolue par Mittelstädt. Il faut, en outre, protester contre le ton de l'auteur et contre sa polémique acerbe qui ne peut s'unir à une critique réfléchie). — Chavanne. Reisen und Forschungen im alten und neuen Kongostaate in den Jahren 1884 und 1885. Iena, Costenoble, 1887. x et 508 p. 24 mark (Ruge). — Loeschke, Boreas und Oreithyia am Kypselos-Kasten. Dorpat. 1886, 12 p. (Studniczka : recherches sagaces et pénétrantes). — Alb. Shaw, Ikaria, ein Beitrag zur Geschichte des Communismus, autor. Ausg. deutsch von M. Jacobi, Stuttgart, Lutz. 1886. viii et 139 p. 1 mark 75. (Holst : beaucoup de choses intéressantes.) — Dalitz, Das magdeburgische Füsilier Regiment n° 36 seit seiner Entstehung bis zum Jahre 1886. Berlin, Mittler, 1887. x et 344 p. 7 mark 50. (Dechend.)

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

ANNALES DU MUSÉE GUIMET

TOME I

Recueil de Mémoires de MM. Guimet, Hignard, F. Chabas, E. Naville, E. Lefébure, Garcin de Tassy, P. Regnaud, C. Alwis, L. de Milloué, J. Dupuis, Eitel, Philastre, Ymaïzoumi, Tomii et Yamata. In-4, avec planches............ 15 fr.

TOME II

Recueil de Mémoires de Max Müller, Ymaïzoumi, P. Regnaud, L. Feer, Csoma de Kœrœs. In-4, avec planches.. 15 fr.

TOME III

Le Boudhisme au Tibet, par E. de Schlagintweit, traduit par L. de Milloué. In-4, avec 48 planches.. 20 fr.

TOME IV

Recueil de Mémoires, par E. Lefébure, F. Chabas, A. Colson, P. Regnaud, J. Edkins, L. de Milloué. In-4, avec 12 planches........................ 15 fr.

TOME V

Le Kandjour, recueil des livres sacrés du Tibet. Fragments traduits par Léon Feer. In-4, de 600 pages.. 20 fr.

TOME VI

Le Lalita Vistara (développement des jeux), contenant l'histoire du Bouddha Cakya Mouni, depuis sa naissance jusqu'à sa prédication, traduit du Sanscrit par Ph. Ed. Foucaux. 1re partie, traduction française. In-4, avec planches..... 15 fr.

TOME VII

Recueil de Mémoires, par A. Bourquin, Senathi Radja, L. de Milloué, A. Locard, Coomara Swamy, J. Gerson da Cunha, P. Regnaud. In-4 de 508 pages et 6 planches.. 20 fr.

TOME VIII

Le Yi King, ou Livre des changements de la dynastie des Tcheou, traduit pour la première fois du chinois en français avec les commentaires, par P. L. F. Philastre. In-4.. 15 fr.

TOME IX

Les hypogées royaux de Thèbes, par M. E. Lefébure. Le tombeau de Séti Ier. Un volume in-4, avec 136 planches.................................. 75 fr.

TOME X

Recueil de Mémoires de MM. C. Rau, José Verissimo, S. Habel, A. Bastian, Tomii, S. J. Warren, P. Regnaud, J. Lieblein, Bazin, A. Wiedemann, L. de Milloué, V. Loret, Clermont-Ganneau, etc. In-4, avec 24 planches hors texte. 30 fr.

TOMES XI et XII

Les fêtes des Chinois, annuellement célébrées à Émoui (Amoy). Etude concernant la religion populaire des Chinois, par J. M. de Groot. 2 volumes in-4, avec 24 planches en héliogravure.. 40 fr.

Une remise de 25 o/o est offerte aux acheteurs de la collection complète.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 39 Vingt-unième année 26 septembre 1887

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Athenaeum, n° 3119, 6 août 1887 : RILEY, Athos or the Mountain of the Monks. — F. H. H. GUILLEMARD, The cruise of the Marchesa to Kamtschatka and New Guinea, with notices of Formosa, Liu Kiu and various islands of the Malay Archipelago. 2 vols, with maps and numerous illustrations. Murray. — A Digest of the international law of the United States, edited by Francis WHARTON, 3 vols. Washington, Government printing office. — The Banquet of Dante Alighieri, translated by Eliz. Price SAYER. « Morley's Universal Library ». Routledge. — A. E. WARTE, The mysteries of magic, a Digest of the writings of Eliphas Lévi, with biographical and critical essay. Redway. — Essays introductory to the study of constitutional history, edited by WAKEMAN and HASSALL. Rivingtons. — Vernon LEE, Juvenilia, being a second series of essays on sundry aesthetical Questions. 2 vols. Fisher Unwin. Economical literature. — French books (Jules SIMON, Victor Cousin; G. BOISSIER, Mme de Sévigné; BERTHELOT, Science et philosophie). — Mr. Henry Mayhew. — Literature in Tonga. — Mr. Edmund Waterton. — Notes from Paris. — WORSAAE, The prehistory of the North, based on contemporary memorials, translated with a brief memoir of the author, by H. F. Morland SIMPSON. Trübner. — The royal archaeological Institute at Salisbury.

Gœttingische gelerhte Anzeigen, n° 14, 1er juillet 1887 : H. REUTHER, Augustinische Studien. Gotha, Perthes. VIII et 516 p. (Reuther : l'auteur rend compte de ce livre dont les cinq premières études ont déjà paru dans la « Zeitschrift für Kirchengeschichte » de Brieger, mais paraissent ici changées et augmentées par endroits; il croit qu'il faut rectifier nombre d'erreurs qui ont empéché jusqu'ici de connaître véritablement la doctrine d'Augustin.) — W. HERRMANN, der Verkehr des Christen mit Gott im Anschluss an Luther dargestellt. Stuttgart, Cotta. 1886. IV et 207 p. (Kaftan.) — H. A. KÖSTLIN, Geschichte des Christlichen Gottesdienstes, etc. Freiburg, Mohr, 263 p. (Achelis : la pensée qui a inspiré ce compendium, est très heureuse, et le livre manquait; il est clair et offre une parfaite vue d'ensemble; il a été fait avec le plus grand soin; en quelques endroits pourtant, des lacunes et aussi des inexactitudes; mais l'ouvrage rendra de grands services.) — WEIZÄCKER, Das apostolische Zeitalter der christlichen Kirche, akademische Vorlesungen. Freiburg, Mohr. VIII et 698 p. 14 mark. (Jülicher : doit être corrigé sur cent détails, mais l'auteur a fixé les grands et principaux traits de l'histoire de son sujet et on lui donnera raison; son livre est inestimable comme point de départ pour de nouvelles recherches méthodiques; toutes les questions de détail se traitent bien plus aisément et avec plus de succès lorsqu'on a montré le rapport qu'elles ont ensemble et de quelle influence sera leur solution sur les domaines les plus divers.)

Theologische Literaturzeitung, n° 15, 30 juillet 1887 : Kurzgefasster Kommentar zu den heiligen Schriften Alten und Neuen Testamentes sowie zu den Apokryphen, herausgegeben von H. STRACK und O. ZÖCKLER, Altes Testament, IVe Abtheilung. Die Propheten Jesaja und Jeremia, ausgelegt von C. von ORELLI. Nördlingen, Beck. 1887. XI et 406 p. 5 mark 50 (Guthe). — H. REUTHER, Augustinische Studien. Gotha, Perthes. 1887. VIII et 516 p. 10 mark. (Harnack : études distinguées qui méritent d'être lues avec grand soin et qui sont incontestablement les plus sûres qu'on ait écrites jusqu'ici sur Augustin; tout en montrant Augustin mêlé à son temps et au passé, elles ne lui enlèvent rien de sa grandeur; puissent se trouver des savants qui prennent ces études comme modèle et qui éclaircissent avec le même soin et la même

circonspection les autres et nombreuses questions qu'il faudra vider encore avant qu'on puisse composer une biographie d'Augustin). — Leben des heiligen David von Thessalonike, griechisch nach der einzigen bisher aufgefundenen Handschrift von Valentin Rose. Berlin. Asher. 1887. xvi et 22 p. 1 mark (G. Krüger : édition faite avec un soin qui contraste avec la valeur de ce que nous offre la *Vita*). — Langenbeck, Geschichte der Reformation des Stiftes Halberstadt. Göttingen, Vandenhoeck u. Ruprecht. 1886. vii et 129 p. 2 mark 60. (Kolde : monographie soignée). — Lüdemann, Die neuere Entwicklung der protestantischen Theologie, eine Orientirung für Nichttheologen. Vortrag. Bremen, Roussel. 1885. 38 p. 50 pf. (Reischle : « populär ».) — Luthardt, der Scholastiker Luther (W. Herrmann : 4e fascicule de la « Zeitschrift für kirchliche Wissenschaft und kirchliches Leben » ; la plus importante peut-être des études qu'on doit à l'auteur). — Sterzel, A. Comte als Pädagog, ein Beitrag zur Kenntniss der positiven Philosophie. Leipzig, Fock. 1886, 85 p. 1 mark 50. (Bassermann : étude qui n'est pas sans valeur à cause des nombreuses pensées vraies et instructives qu'offre toujours la pédagogie de Comte).

Wochenschrift für klassische Philologie, 6 juillet 1887, n° 27 : J. Toepffer, Quaestiones Pisistrateae (Holm : beaucoup à redire malgré la sagacité et l'érudition de l'auteur). — Procli commentaria in Rempublicam Platonis ed. R. Schoell (Reitzenstein : fait avec beaucoup de soin). — C. Walther, Num quae imitationis Thucydideae vestigia in Demosthenis oratt. inveniri possint (Kohm : sujet ingrat, résultat négatif). — E. M. Schranka, Der Stoiker Epiktet (Kruszewki). — Martialis. Ed. L. Friedländer (Hübner : 2e art.). — L. Carrionis in A. Gellii Noct. Att. spec. III ed. M. Hertz (E.). — Briefwechsel des Beatus Rhenanus, von A. Horawitz und K. Hartfelder (Kübler : intéressant, très méritoire).

— 13 juillet 1887, n° 28 : J. C. Morgenthau, Der Zusammenhang der Bilder auf griechischen Vasen (W-r : essai louable de trouver des principes dans les compositions de ces vases). — Homeri Ilias. Ed. A. Rzach, II (Weck reconnaît le soin de l'auteur mais lui adresse beaucoup de critiques). — P. Uhle, Quaestiones de orationum Demostheni falso addictarum scriptoribus, II (Lewy). — A. Kopp, De Ammonii Eranii aliorum distinctionibus synonymicis (Zacher : résultats généralement convaincants). — B. Dahl, Zur Handschriftenkunde und Kritik von Ciceros Cato maior (Friedrich : utile). — A. Reuter, De Quintiliani libro qui fuit de causis corruptae eloquentiae (V.). — C. Nohl, Pädagogik für höhere Lehranstalten (Weissenfels : ce livre renferme beaucoup de bonnes idées, mais il n'a pas pour base une « philosophie latente »).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 40 Vingt-unième année 3 octobre 1887

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

Literarisches Centralblat, n° 32, 6 août 1887 : W. Gass, Geschichte der christlichen Ethik, II Band, I Abtheilung, XVI und XVII Jahrhundert. Die vorherrschend kirchliche Ethik. Berlin, Reimer. 1886. xvi et 372 p. 6 mark. — Harms, Logik, aus dem handschriftlichen Nachlasse des Verfassers hrsg. von H. Wiese. Leipzig, Grieben. xii et 308 p. 6 mark. — Jul. Weise, Italien und die Langobardenherrscher von 568 bis 628. Halle, Niemeyer. iii et 287 p. 6 mark. (Beaucoup de remarques de détail à faire, mais elles ne diminuent pas la valeur de l'ensemble, et si l'auteur sait se dépouiller de ses défauts, il pourra produire des œuvres remarquables.) — Fr. Stephan, Verfassungsgeschichte der Reichsstadt Mühlhausen in Thüringen. I Theil, bis 1350. Sondershausen. Eupel. iii et 111 p. 2 mark. (Recherches menées avec beaucoup d'application.) — Klapka, Aus meinen Erinnerungen, aus dem Ungarischen übersetzt vom Verfasser. Zürich, Verlagsmagazin. xii et 474 p. 6 mark 50. (L'auteur, un des plus honorables et des plus habiles chefs de la révolution hongroise, raconte ses souvenirs sans fard et avec impartialité; il n'apporte pas beaucoup de nouveau.) — Tamamchef, der Kampf um Konstantinopel in seiner Vergangenheit, Gegenwart und Zukunft, ein historisch-politischer Beitrag. Wien, Huber et Lahme. 1887. vi et 448 p. 8 mark. (On ne peut guère imaginer un « sinnloseres Geschreibsel ». — Chavanne, Reisen und Forschungen im alten und neuen Kongostaate in den Jahren 1884 und 1885. Iena, Costenoble. 1887. x et 508 p. 24 mark. — Thorold Rogers, The first nine years of the bank of England, an enquiry into a weekly record of the price of bank stock from august 17, 1694 do september 17, 1703. Oxford, Clarendon press. xxxi et 183 p. — Rich. Schneider, Bodleiana. Leipzig, Teubner. 52 p. 1 mark 60. I. Additamenta ad volumen alterum anecdotorum Oxoniensium Crameri. II. De Arcadii qui fertur codice Bodleiano disputatio. III. Excerpta e libris Bodleianis. — Joh. Kreyber, L. Annaeus Seneca und seine Beziehungen zum Urchristenthum. Berlin, Gaertner. 1887. viii et 198 p. 5 mark. (L'auteur manque de méthode et n'a pas de connaissances sûres sur la littérature et les institutions romaines; il n'a pas prouvé ce qu'il avait entrepris de prouver; mais, comme explication savante et instructive d'un sujet intéressant, son livre est estimable et digne d'éloges.) — Alb. Harnisch, Die altprovenzalische Präsens = und Imperfectbildung mit Ausschluss der A Conjugation, nach den Reimen der Trobadors; Marburg, Elwert. 313 p. 8 mark. (Fait avec grand soin et, en somme, excellent.) — Bohnsack, Die Via Appia von Rom bis Albano, eine Schilderung ihrer Entstehung, ihres Laufes und ihrer näheren Ungebungen, nebst einem Anhang, enthaltend das Verzeichniss der vornehmsten Bauwerke an der Via Appia nebst Situationsplan. Wolfenbüttel, Zwissler. 116 p. 1 mark 50. (Intéressant, coloré, mais l'auteur n'est pas assez au courant.) — Schnorr von Carolsfeld, Briefe aus Italien, geschrieben in den Jahren 1817-1827, ein Beitrag zur Geschichte seines Lebens und der Kunstbestrebungen seiner Zeit. Gotha, Perthes. 1886. 555 p. 10 mark. — Spitta, Die Passionen nach den vier Evangelien von Heinr. Schütz, ein Beitrag zur Feier des dreihundertjährigen Schütz-Jubiläums. Leipzig, Breitkopf und Härtel. v et 65 p. 1 mark 50. — Langhans, Geschichte der Musik des XVII, XVIII u. XIX Jahrhunderts, in chronologischem Anschlusse an die Musikgeschichte von A. W. Ambros. 2 vols. Leipzig, Leuckart. iv et 560 p. 10 mark.

Wochenschrift für klassische Philologie, 20 juillet 1887, nos 29 et 30 : E. Hesselmeyer, Die Ursprünge der Stadt Pergamos (Fabricius : résultats principaux bons, mais beaucoup d'erreurs de détail). — Dialectorum

italicarum exempla selecta ed. E. SCHNEIDER (Deecke : assez bon). — M. ZÖLLER, Röm. Staats-und Rechtsaltertümer (Ammann : méritoire, mais mal disposé). — FR. SLAMECZKA, Über die Rede des Demosthenes von der Gesandtschaft (Busse approuve le résultat de l'auteur, que D. a modifié son discours après le procès). — Leben des heiligen David von Thessalonika griech. herausg. von V. ROSE (intéressant ouvrage, découvert par l'auteur même). — MÜLLER-LATTMAN, Griech. Grammatik, 2ter Teil : Syntax (Sitzler : bonne grammaire, mais pas tout à fait adaptée aux besoins de l'école). — TACITI opera rec. J. MÜLLER, II (Wartenberg : très recommandable). — K. SCHULTE, Zur Seneca-Tragödie (Tachau : l'auteur n'épuise pas son sujet). — U. SAILER, Stazio e la sua Tebaide (Nohl : étude peu profonde, mais écrite avec goût). — F. BOELTE, De artium scriptoribus latinis (Golling : convaincant). — J. MÄHLY, Zur Kritik lateinischer Texte (Les conjectures de M. montrent de l'habileté, mais aussi de la légèreté). — VIRGILII grammatici opera ed. J. HUEMER (G. Schultz).

— 3 août 1887, nº 31 : A. BÖCKH, Encyklopädie und Methodologie der philologischen Wissenschaften, hrsg. von E. Bratuscheck, 2te Aufl. von R. Klussmann (Heller : excellent). — AESCHYLI tragoediae. Ed. H. WEIL (Oberdick, 1er article). — HEINSCH, Comment. Euripidearum specimen (Busche : H. s'occupe surtout des Troyennes d'Euripide). — LUCIANUS. Rec. J. SOMMERBRODT, vol. I (Nils Nilén relève beaucoup d'erreurs; il est d'avis que le temps d'une édition critique du Lucien complet n'est pas encore venu). — A. VON BAMBERG, Griech. Schulgrammatik, 18te Aufl. (H. H.)



Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 41 Vingt-unième année 10 octobre 1887

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 797, 13 août 1887 : LUPTON, a life of John Colet. Bell. (R. Bayne). — For a song's sake and other stories, by Philip Bourg Marston, with a memoir by W. SHARP. Walter Scott. (Gray). — Two voyages to Brobdingnag : SETON-KARR, Shores and alps of Alaska. Sampson Low; Stuart CUMBERLAND, The Queen's highway from Ocean to Ocean. Sampson Low. (Robert Brown). — John SKELTON, Maitland of Lethington and the Scotland of Mary Stuart, vol. I. Blackwood. (W. Wallace : est une contribution à l'histoire de Marie Stuart comme Quentin Durward est une contribution à l'histoire de Louis XI). — A history of non-christian religions : CHANTEPIE DE LA SAUSSAYE, Religionsgeschichte, erster Band. Freiburg, Mohr. (Bonn : premier volume d'un fort bon ouvrage qu'il faut s'empresser de traduire et qui sera indispensable). — Some verse translations. — The history of the invention of printing, XV. Summary. (Hessels.) — Correspondence : The myth of Perseus and Andromeda. (Isaac Taylor.) — « Collation of four important manuscripts » (abbé Martin et T. K. Abbott). — Philological books (LANSING, An Arabic manual; Aug MÜLLER, Arabische Grammatik; Acta Sancti Mar Abdu'l Masich aramaice et latine ed. CORLUY; J. SCHREIBER, Manuel de la langue tigraï; G. COLIZZA, Lingua 'Afar nel Nord-Est dell' Africa; REINISCH, die Bilin-Sprache; BARTHOLOMAE, Arische Forschungen, II. — Printed cuneiform writing. (Bezold.) — The Hittites and Pythagoreanism. (Thomas Tyler.) — DEHAISNES, Histoire de l'art dans la Flandre, l'Artois et le Hainaut avant le xve siècle. (Weale : œuvre méritoire.) — Egypt Exploration Fund : Exhibition of minor antiquities at Oxford Mansion (Am. B. Edwards). — Roman (?) pavement recently found in London (Watkin). — A mis-read Roman inscription from Hungary (Haverfield).

The Athenaeum, n° 3120, 13 août 1887 : THORNTON, The Brunswick accession. Rigdway. (Composé surtout avec les papiers inédits de Hanovre; beaucoup de soin et un sain jugement historique.) — CHALMERS, Pioneering in New Guinea. — Maxwell LYTE, A history of the University of Oxford from the earliest times to the year 1530; BRODRICK, A history of the University of Oxford; J. THOMPSON, The Owens College, its foundation and growth. — The present position of European politics or Europe in 1887, by the author of « Greater Britain ». Chapman et Hall. — W. SKEAT, Principles of English etymology, I, the native element. Oxford, Clarendon Press. (Des fautes de détail, mais l'ouvrage renferme à la fois les résultats découverts par d'autres et ceux que ses recherches originales ont fait trouver à l'auteur. — WILKINS, Modern Hinduism. Fisher Unwin. (Utile, quoiqu'un peu plus de soin eût été désirable.) — Antiquarian literature. — The Trent affair. (Tuckerman.) — The Newberry library, Chicago. — « The ancient cities of the New World ». — The Technical Instruction Bill. — MACGIBBON and Ross, The castellated and domestic architecture of Scotland from the twelfth to the eighteenth century. 2 vols Edinburgh, Douglas. — Antike Denkmäler hrsg. vom kaiserlich deutschen archäologischen Institut. Band I, Heft 1, Berlin, Reimer. — O. GRANBERG, Catalogue raisonné de tableaux anciens inconnus jusqu'ici dans les collections privées de la Suède, tome I. Stockholm, Samson et Wallin. — PALUSTRE et BARBIER DE MONTAULT, Mélanges d'art et d'archéologie, orfèvrerie et émaillerie limousines. Picard. — Illustrated books (parmi lesquels MASPERO, Archéologie égyptienne). — The Royal Archaeological Institute at Salisbury.

Literarisches Centralblatt, n° 33, 13 août 1887 : K. MÜLLER, Die Waldenser und ihre einzelnen Gruppen bis zum Anfange des XIV Jahr-

hunderts. Gotha, Perthes. 1886. (Œuvre d'une valeur durable.) — BAUMGART, Handbuch der Poetik. Stuttgart, Cotta 1887. — KNOCKE, Die Kriegszüge des Germanicus in Deutschland. Berlin, Gaertner. 1887 (instructif). — Ach. LUCHAIRE, Recherches historiques et diplomatiques sur les premières années de la vie de Louis le Gros, Paris, Picard. 1886. (Très soigné.) — PETRICH, Aus dem Zeitalter der Befreiung, II. Stettin, Saunier, 1887. — Ed. ENGEL, Griechische Frühlingstage. Jena, Costenoble, 1887. (Très attachant.) — von HENNEBERG, die Gesellschaft für innere Colonisation, ihre Ziele und Bestrebungen erläutert; M. SCHOEN, Innere Colonisation. Leipzig, Duncker u. Humblot. 1887. — HABENICHT, Specialkarte von Afrika im Maasstab von 1 : 4,000,000, 1 et 2. Gotha, Perthes. 1887. — Zeisberger's Indian Antiquary, English, German, Iroquois, the Onondaga and Algonquin, the Delaware, printed from the Original Manuscript in Harvard College Library. Cambridge 1887. — GERBER u. GREEF, Lexicon Taciteum, VI. Leipzig, Teubner. 1886. — MENGE et PREUSS, Lexicon Caesarianum, III. Leipzig, Teubner. 1887. — FENGE, Sprachliche Untersuchung der Reime des Computus. Marburg, Elwert. 1886. (Travail d'un écolier.) — TAPPERT, Bilder und Vergleiche aus dem Orlando innamorato Bojardo's und dem Orlando furioso Ariosto's, nach Form und Inhalt untersucht. Marburg, Elwert. (Très solide.) — Jos. NEUBAUER, Altdeutsche Idiotismen der egerländischen Mundart. Wien, Graeser. 1887. (Fait avec beaucoup de soin et de réflexion.)

Deutsche Litteraturzeitung, n° 33, 13 août 1887 : SZOLD, das Buch Hiob nebst einem neuen Commentar. Baltimore, Siemers 1886. (Nowack : n'est pas au courant.) — GLA, Die Originalsprache des Matthäusevangeliums, Paderborn, Schöningh. 1877. (Schanz : clair et détaillé.) — GOMPERZ, Zu Heraklits Lehre und den Ueberresten seines Werkes. Wien, Gerold. 1887. (H. von Arnim : de très haute importance pour l'étude d'Héraclite.) — BARTHOLOMAE, Arische Forschungen, II-III. Halle, Niemeyer. 1886-87. (Justi : suite qui renferme une quantité de recherches détaillées faites avec la méthode la plus rigoureuse et la plus extrême « Gründlichkeit ».) — Sammlung der griechischen Dialectinschriften, IV, 1, Wortregister zum ersten Bande von Rich. MEISTER, 1886. Göttingen, Vandenhoeck u. Ruprecht. (Dittenberger.) — SCHUBERT, Analecta Sophoclea (programm, Prag), Sophoclis Trachiniae, p. p. SCHUBERT. Leipzig, Freytag. 1886. (Spiro : l'édition est, non pas définitive, mais bonne et pratique.) — FRANCK, Gotthard Ludwig Kosegarten, ein Lebensbild. Halle, Waisenhaus. (Eigenbrodt : beau livre instructif). — Lily, Euphues, p. p. LANDMANN. 1887. Heilbronn, Henninger. (Tanger : on ne peut donner à l'établissement du texte les mêmes éloges qu'à l'introduction.) — Max van BERCHEM, La propriété territoriale et l'impôt foncier sous les premiers califes, étude sur l'impôt du Kharâg. 1686. Genève, Georges. (A. Müller : petit écrit très instructif.) — ZIMMERMANN, das Archiv der Stadt Hermannstadt und der sächsischen Nation. 1887. Hermannstadt. — HERQUET, die Insel Borkum in culturgeschichtlicher Hinsicht. Emden, Haynel. 1886. (W. Möller.) — A. SOREL, L'Europe et la Révolution française, II. (A. Stern : « admirable ».) — PETRICH, Pommersche Lebens-und Landesbilder, II, aus dem Zeitalter der Befreiung. Stettin, Saunier. 1887. (O. Lorenz.) — STEPHANOS, La Grèce au point de vue naturel, ethnologique, anthropologique, démographique et médical. (Très abondant et très bien fait.) — EBE, Die Spätrenaissance, Kunstgeschichte der europäischen Länder von der Mitte des XVI. bis zum Ende des XVIII Jahrhunderts. Berlin, Springer. 1886. (Janitschek : manqué et plein d'erreurs.)

Berliner Philologische Wochenschrift, 23 juillet 1887, n° 30-31 : The Iliad of HOMER. Books XVI-XXIV with notes by W. S. TYLER. (R. Peppmüller; pratique, bien disposé.) — Anhang zu HOMERS Ilias. Schulausgabe von K. F. AMEIS. Erläuterungen zu Gesang XXII-XXIV von C. HENTZE nebst Register. (P. Cauer : indispensable à tout homérisant.) — C. MUTZBAUER, Der homerische Gebrauch der Partikel μέν. (P. Cauer : soigné, mais résultats contestables.) — R. SCHNEE, De Aristophanis manuscriptis quibus Ranae et Aves traduntur. (B. Kübler : des erreurs.) — P. TERENTI Adelphi with notes by A. SLOMAN. (A. G. Engelbrecht : sans valeur scientifique.) — P. VERGILI AENEIS für den Schulgebrauch von O. BROSIN, 2te Ausgabe. (H. Kern : très bonne édition.) — A. GASQUY, De Civitatis jure ex Ciceronianis libris. (M. Voigt : rien de nouveau.) — NEPOTIS liber ed. ORTMANN. (Gemss : 4e édition utilement revue.) — A. WEIDNER, Schulwörterbuch zu Nepos. (Gemss.) — G. GOETZ, Nova meletemata Festina. (K. E. Georges : remarquable.) — UNGER, Zeitrechnung der Griechen und Roemer. (A. Mommsen : fin d'un long compte-rendu défavorable ; ce n'est pas, comme le ferait croire le titre, un manuel.) — G. HUMBERT, Essai sur les finances et la comptabilité publique chez les Romains. (B. Büchsenschütz : excellent travail.) — BOJESEN-HOFFA, Handbuch der römischen Antiquitäten und Litteraturgeschichte, 4te Auflage von J. W. KUBITSCHEK. (M. Zoeller : insuffisant.) — H. SCHEIDEMANTEL, Ueber Hügelgräberfunde bei Parsberg, Oberpfalz. (C. Mehlis : intéressant.) — H. HAGEN, Briefe von Heidelberger Professoren und Studenten vor 300 Jahren. (K. Hartfelder : bons matériaux.) — H. MENGE, Lateinische Schulgrammatik. (Vollbrecht.) — NALA und DAMAJANTI, ein Märchen aus dem Mahâbhârata, ubersetzt von H. C. KELLNER. (Justi.) — R. V. STACKELBERG, Beitraege zur Syntax des Ossetischen. (Justi.)

— 6 août 1887, nos 32-33 : HOMERI Odysseae epitome ed. F. PAULY, ed. IV Cur. C. WOTKE. (R. Peppmüller.) — F. G. HUBERT, Ueber den Vortag der homerischen Gedichte ἐξ ὑποβολῆς. (P. Cauer : intéressant.) — J. SITZLER, Die Lyriker Eumelus, Terpander und Alcman in ihrem Verhältniss zu Homer. (K. Sittl ajoute quelques imitations que l'auteur a omis de signaler.) — ISOCRATES ausgewählte Reden erklärt von O. SCHNEIDER. III Auflage. (W. Grasshoff : sérieusement amélioré.) — R. MAFFEI, Le favole Atellane. (J. Peters : étude sur les Atellanes et les survivances des caricatures campaniennes en Italie.) — A. RIEPPI, Lo scudo di Enea di Virgilio. (E. Kroker : riche en mots, pauvre en idées.) — A. MUELLER, griechische Bühnenalterthümer. (Commencement d'un long compte-rendu.) — J. PSICHARI, l'article féminin pluriel néo-grec et la première déclinaison. (C. Hatzidakis : long compte-rendu assez malveillant ; le livre n'est ni facile ni bien utile à lire.) — Mémoires et documents scolaires publiés par le Musée pédagogique. Dialogus Fabri Stapulensis ; introductio in physicam Aristotelis. Schola Aquitanica Fasc. 2 et 7 p. p. L. MASSEBIEAU. (H. Bressler : intéressantes publications.)

— 20 août 1887, n° 34 : H. SEILING, Ursprung und Messung des homerischen Verses. (A. Ludwich : la seconde hypothèse de l'année sur cette question, fera secouer la tête.) — H. V. HERWERDEN, Lucubrationes Sophocleae. (Wecklein : conjectures spirituelles, quelquefois vraisemblables.) — A. SEEHAUS, De D. Junii Iuvenalis vita. (L. Friedlaender : utile.) — L. BERGMUELLER, Quaestiones Juvenalianae. (L. Friedlaender : de bonnes choses bien exposées.) — A. MUELLER, Griechische Bühnenalterthümer. (G. Oehmichen : en somme, travail soigné, mais qui soulève des objections de détail nombreuses.) — F. OHLENSCHLAGER, Der römische Grenzmark in Bayern. (C. Mehlis : très utile.) — Jahresbericht der Geschichtswissenschaft, V Jahrgang, 1882. (Justi : indispensable aux historiens.)

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 42 Vingt-unième année 17 octobre 1887

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 798, 20 août 1887 : Colvin, Keats. — Saintsbury, Manchester. — The poems of Leopardi, transl. by Townsend. — Recent theology. — Somesday commemoration. Gold in Western Arabia (Burton). — The evangelistarium of St-Margaret of Scotland (Westwood). — The history of the word « gherkin » (Mayhew). — Apollo (Isaac Taylor). — The myth of Andromeda a. Perseus (A. Lang). — « Collation of four important ms. » (Ceriani). — W. Geiger, Civilisation of the Eastern Iranians in ancient times, II, transl. by Barab Dastur Peshotan Sanjana (West). — The inscriptions from Naukratis (Hirschfeld). — The Etruscan numerals seven and nine (Rob. Brown). — Kellogg, Abraham, Joseph a. Moses in Egypt (Am. B. Edwards). — Excavations at Chester (Watkin).

— N° 799, 27 août 1887 : Calender of State Papers, domestic series, 1641-1643 p. p. W. W. Hamilton (S. R. Gardiner). — Garnett, Life of Carlyle (intéressant). — Goster, Greeko-Slavonic (Ralston). — Alex. Bain, On teaching English *et* English composition a. rhetoric. — Munro, Records of service a. compaigning in many lands. — M. Boase's monograph on Oxford (Kerslake). — The myth of Andromeda a. Perseus (Cox). — Sanskrit a. comparative grammar at John Hopkins. — The inscriptions from Naukratis (Gardner). — The antiquity of the Avesta (de Harlez). — Keary, A catalogue of the English coins in the British Museum, Anglo-Saxon series, I. (Bradley).

— N° 800, 3 sept. 1887 : Sayce, The origin a. growth of religion as illustrated by the religion of the ancient Babylonians. (Isaac Taylor : une foule de matériaux, des conclusions neuves et de grande valeur). — Selections from the poetical works of Swinburne. — Riley, Athos or the mountain of the monks (Tozer : attachant, mais prolixe). — Memorials of the church of SS. Peter a. Wilfred, Ripon, I a. II, p. p. Fowler. — The evangel. of St Margaret of Scotland (Warren). — The name of Oxford. (Bradley). — The continuation of the « sentimental Journey » (Smithers). — The antiquity of the Avesta (West). — The Pâli word « Ubbillavita » (Morris). — Documenti per la storia dell' augusta ducale basilica di San Marco in Venezia-Roman inscription found at Chester (Watkin). — Roman (?) pavement recently found in London (Hoskyns-Abrahall).

— N° 801, 10 sept. 1887 : Veitch, The feeling for nature in Scottish poetry. — Letters a. recollections of J. a. M. Mohl; selections from papers of the Twining family. — Frith, Life of Giordano Bruno (Owen : très critiquable). — W. Hahn, Odin u. sein Reich, die Götterwelt der Germanen. (Blind : intéressant). — « On teaching English » (A. Bain). — The name of Oxford (Kerslake, Addy, Hall). — « Collation of four important ms. » (Abbé Martin). — V. Sowa, die Mundart der slovakischen Zigeuner. (Groome). — The Greek Sampi on Indo-Scythian coins (M. A. Stein). — Prof. Jebb's. « Introduction to Homer » (Schmitz). — The antiquity of the Avesta (de Harlez). — Das aegypt. Todtenbuch der XVIII bis XX Dynastie, p. p. Ed. Naville. (Am. B. Edwards.) — Em. Naumann, The history of music (Shedlock).

— N° 802, 17 sept. 1887 : The works of John Marston, p. p. Bullen. — Hooper, The campaign of Sedan; Franklyn, The great battles of 1870 a. blockade of Metz. — Carpenter, England's ideal a. other papers on social subjects. — Havergal, Herefordshire words a. phrases. — Some books on English history. — The antiquity of the name Isis (H. J. R. Murray). — The celtic name of Oxford (Evans). — « On teaching English » (Barnett). — The Stowe Missal (Maccarthy). — Some

books on assyriology : LYON, An Assyrian manual ; POGNON, Les inscriptions babyloniennes du Wadi-Brissa ; AMIAUD et MÉCHINEAU, Tableau comparé des écritures babylonienne et assyrienne (Sayce). — The Finnic origin of the Aryans. — The Hycsos (Isaac Taylor). — Raym. Martini a. the Rev. Dr. Schiller-Szinessy (Neubauer). — J. W. BRADLEY, A Dictionary of miniaturists, illuminators, calligraphers a. copijists, I, A-F. (Westwood). — The age of the walls of Chester (Brock). — Roman inscriptions at Chester (Watkin). — ROWBOTHAM, History of music, vol. III (Shedlock).

— N° 803, 24 sept. 1887 : V. HUGO, Choses vues. — W. MONEY, The history of Newbury. — Ross, Italian sketches-de MANDAT-GRANCEY, chez Paddy ; PICHE, pour l'Irlande. — Some religions biographies. — « On teaching English » (A. Bain). — The antiquity of the name Isis. (Bradley et W. S. Smith). — The Stowe Missal. (Whitley Stokes). — The English pyrrhic (B. Dawson). — « Baby mine » (Mackay). — « Lathe » (Peacock). — Szywird's Punkty Kazan, 1629, p. p. GARBE (Jane Lee). — The letter « sh » on indo-scythian coins (T. de Lacouperie). — The Avesta word « asperenô » (West). — A. DUMONT et CHAPLAIN, Les céramiques de la Grèce propre (Torr). — Roman inscriptions at Chester and the age of the walls. (Watkin et Shrubsole).

— N° 804, 1er oct. 1887 : Sam. LAING, A modern Zoroastrian. — Some historical books : VAMBÉRY, Hungary ; GILMAN, The Saracens ; Count d'HERISSON, The black cabinet ; M. A. BROWN, The icelandic discoveries of America or honour to whom honour is due ; L. M. MACCOLL, The story of Iceland. — An unpublished letter of Wordsworth. — Paris and Tristan in the Inferno (Toynbee). — The name Oxford (Stevenson). — EVANS, A dictionary of the Welsh language, I. (Rhys : commencement d'un très important ouvrage.) — The composition of the « De verborum significatu » of Verrius Flaccus. (Nettleship.) — The letter « sh » on indo-scythian coins (M. A. Stein). — Archaeology a. the date of the Pentateuch (R. S. Poole). — The Ruthwell cross (Black). — A Roman patera found at South Shields (Blair). — Roman inscriptions at Chester (Watkin).

The Athenaeum, n° 3121, 20 avril 1887 : COLVIN, Keats. — The Court Leet records of the Manor of Manchester, IV, 1647-1662, p. p. EARWAKER. — De AINSLIE, Histor. record of the first of the royal regiment of dragons. — PENNY, Ten years in Melanesia. — HORTON, The silver pound and England's monetary policy since the Restoration, together with the history of the Guinea. — Shropshire folklore, a sheaf of glanings, edit. by ch. S. BURNE. — THEAL, History of the Boers in South Africa ; E. W. FIELDEN, My African home or Bush Life in Natal ; MACKINNON, South African traits. — The unpublished letters of Thackeray, VI. — De new han, nigger folktale (Groome.) — WOLTMANN a. WOERMANN, The history of painting, II, Renascence, transl. by BELL. — LEFÉBURE, Les hypogées royaux de Thèbes. — The British Archaeological Association at Liverpool. — The Archaeological institute in Normandy.

— N° 3122, 27 août 1887 : M. MORRIS, Claverhouse (imparfait). — Sir John LUBBOCK, The pleasures of life. — The Roxburghe ballads, XVII, p. p. EBSWORTH. — BLYDEN, Christianity, Islam a. the Negro race. — Cox, A concise history of England and the English people (ne manque pas de mérites, mais a des défauts qui le rendent inférieur aux livres sur le même sujet). — Lady WILD, Ancient legends, mystics charms, a. superstitions of Ireland, with sketches of the Irish past. 2 vols. (Méritoire). — M. BROWN, Skihar sketches with notes on Indian feldsports. — Phi-

lological books; MORFILL, A. simpl. grammar of the Serbian language : bon précis; KITCHIN, An introd. to the study of Provençal : pratique; ZOMPOLIDES, A course of modern Greek, I, element. method : bon et utile; P. W. grammaire albanaise : sera le bienvenu; CUMMINS, A grammar of the old Friesic language, 2e edit : de grande valeur; Th. MORGAN, Handbook of the origin of placenames in Wales a. Monmouthshire; de BERNIÈRES, Kung yü so t'an; POGNON, Les inscriptions Babyloniennes du Wadi Brissa. — French literature (RENAN, Discours et conférences; BENGESCO, Lettres et billets inédits de Voltaire; BRUNETIÈRE, Histoire et littérature, III; de PONTBRIANT, Le capitaine Merle; S. LUCE, Jeanne d'Arc à Domremy). — Lew books. — Meïr Aaron Goldschmidt (not. nécrol.) — The Jew Antonio de Verona (Neubauer). — RUSKIN, Exemples of the architecture of Venice. — The Chaterhouse (R. H. Carpenter). — The British Archaeolog. Association at Liverpool.

— N° 3123, 2 septembre 1887 : Sir Henry E. ROSCOE, Address to the British Association for the advancement of science at Manchester. — The city of Liverpool, municipal archives a. records 1700-1835, p. p. Sir James A. PICTON. — PEREY, Hélène de Ligne. — C. TORR, Rhodes in modern times. — E. MÜNTZ, et P. FABRE, La Bibliothèque du Vatican au XVe siècle (fait avec soin et avec art). — The Book of Ballymote, a collection of pieces, prose and verse, in the Irish language, p. p. Rob. ATKINSON. — Masnavi i ma'navi, transl. a. abridged by WHINFIELD. — Autobiography of a Manchester Cotton manufacturer. — Histor. books : RAWLINSON a. GILMAN, Ancient Egypt; GNEIST, The student's history of the English parliament; A. RAMBAUD. Hist. de la civilisation française : résumé remarquable; PHILIPSON, Marie Stuart et la ligue catholique universelle : intéressant. — Bishop Fell (Pocock.) — Antonio de Verona (Th. Rogers). — The history of an Elizabethan libel (Hall). — FEATHERMAN, Social history of the races of mankind; I. Nigritians; II. Papus a. Malayo Melanesians (Fait avec labeur et utile). — The Charterhouse (Wardle). — The Archaeolog. Institute in Britany. — The Calderstones, near Liverpool (B. M. Broadwood). — A leash of conjectural emendations (Elze).

—N° 3124, 10 sept. 1887 : BOASE, Oxford. — GASTER, Ilchester lectures on Greeko Slavonic literature and its relation to the follkore of Europe during the middle ages. (Rempli d'informations curieuses). — DALY, Ireland in the days of Dean Swift. (1720-1736, Irish Tracts.) — RABINO, La réforme monétaire en Egypte, les monnaies d'Egypte, résumé historique. — The « extermination theory » of the English conquest (Malden). — Antonio de Verona. (L. Wolf.) — The Hermit of Marlow (Frederickson). — Alex. Napier (not. nécrol.) — The British association — WALLIS, Notes on some examples of early Persian pottery. — The Calderstones (Anderson). — Ocho comedias descomocidas, dadas a luz par Ad. SCHAEFFER 2 vols.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 43 Vingt-unième année 24 octobre 1887

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Athenaeum, nº 3125, 17 septembre 1887 : Eleventh rapport of the Histor. manuscripts Commission. Appendix, I à II. — DUPUY, The great masters of Russian literature in the nineteenth century. (Clair et aisé.)— STEDMAN, Oxford, its life and schools. — SAYCE, Lectures on the origin a. growth of religion as illustrated by the religion of the ancient Babylonians. (En somme, très instructif, plein de comparaisons intéressantes et d'idées suggestives.) — RABBE, Shelley, sa vie et ses œuvres (très louable). — WIMMER, die Runenschrift. — French literature (souvenirs du feu duc de Broglie, IV ; COSNEAU, Le connétable de Richemont : Corresp. de M. de Rémusat ; GEOFFROY, Mme de Maintenon ; Mgr BESSON, Vie du cardinal de Bonnechose ; Edm. SCHERER, Grimm ; A. SOREL, Montesquieu ; Corresp. du comte d'Avaux, p. p. BOPPE ; Voyages de Monconys, p. p. C. HENRY, etc.). — The « extermination theory » of the English conquest. (Sayce.) — G. L. M. Strauss (not. nécrol.) — The wife of Harun Al-Rashid. — P. GARDNER, Catalogue of Greek coins, Peloponesus, excluding Corinth. — The Boulaq Museum. — Ida BRÜNING, Le théâtre en Allemagne, 1200-1760 (peu original).

— Nº 3126, 24 septembre 1887 : Marston, For a song's sake a. other stories, with a memoir by SHARP. — FRANKLYN, The great battles of 1870 a. blockade of Metz. — Chronicles of the reigns of Stephen, Henri II a. Richard I, p. p. HOWLETT, vol. III. — The Arniston memoirs, three centuries of a Scottish house 1571-1838, p. p. OMOND. — WICKES, A treatise on the accentuation of the twenty-one socalled prose books of the Old Testament. (Rend un grand service.) — LATIMER, The annals of Bristol in the nineteenth century. — The unpublished letters of Thackeray, VII. — The « extermination theory » of the English conquest (Malden). — The Dictionary of National Biography (liste des futurs art., de Gabb à Gilby). — Education in Parliament. — The library of the People's Palace (W. Besant). — KEARY, A catalogue of English coins in the British Museum, Anglo-Saxon series, I. — Arab lamps (Wallis).

— Nº 3127, 1er octobre 1887 : A. LANG, Myth, ritual and religion (long art. sur ce livre original). — DOBSON, History of the Bassandyne Bible, the first printed in Scotland. — D. G. Rossetti, La maison de vie, trad. par Cl. COUVE ; KNIGHT, Life of D. G. Rossetti. — HIS, Dessins d'ornements de Hans Holbein, facsimilé en photogravure. — The archaeological societies.

Literarisches Centralblatt, nº 34, 20 août 1887 : SCHEPSS, die ältesten Evangelienhandschriften der Würzburger Universitätsbibliothek.—LIEBLEIN, Handel u. Schiffahrt auf dem Rothen Meere in alten Zeiten (méritoire). — DÜMMLER, Geschichte des ostfränk. Reichs, 2e Aufl. I. — MAYR-DEISINGER, Wolf Dietrich von Raittenau, Erzbischof von Salzburg 1587-1612. — HOUTSMA, Uit de aostersche correspondentie van Erpenius, Golius en Varner. — SCHWARTZ, Scolia in Euripidem, I. (correspond aux trois premiers volumes de Dindorf.) — MERGUET, Lexicon zu den Schriften Cäsar's u. seiner Fortsetzer, IV-VII. — MEUSER, Lexicon Caesarianum, I. (excellent.) — Körner, Zriny, p. p. TOMANETZ ; Lessing, Ueber die Fabel, p. p. PROSCH. (Bonnes éditions.) — LAUNITZ (von der), Wandtafeln zur Veranschaulichung antiken Lebens u. antiker Kunst, fortges. von TRENDELENBURG, taf. 24, die Akropolis von Athen. — BLÜMNER, Technologie u. Terminologie der Gewerbe u. Künste bei Griechen u. Römern. IV, 1. (sur les métaux en ouvrages de métal.)

— Nº 35, 27 août 1887 : Gass, Geschichte der christlichen Ethik,

XVIII u. XIV Jahrhundert. (instructif.) — SOLTAU, zur Erklär. der Sprache des Volkes der Scythen. (Etrange.) — Urkundenbuch der Stadt Freiberg in Sachsen, hrsg. von ERMISCH. II. — WENCK, Deutschland vor hundert Jahren. (Très bon ouvrage sur l'Allemagne à la veille de la Révolution française.) — SCHERMAN, philosoph. Hymnen aus der Rig — u. Atharva-Veda-Sanhitâ verglichen mit den Philosophemen der älteren Upanishads. (Utile.) — De sublimitate libellus, p. p. VAHLEN. — JOEL, Zur Erkenntniss der geist. Entwickel. u. der schriftsteller. Motive Plato's. — Cornelii Nepotis Vitae, p. p. ERBE. — CZERNI, Kunst u. Kunstgewerbe im Stifte S. Florian. — PACHTLER, Ratio studiorum et institutiones scholasticae societatis Jesu per Germaniam olim vigentes collatae, concinnatae, dilucidatae, etc., I, 1541-1599.

— N° 36, 3 sept. 1887 : FUNK, Doctrina duodecim apostolorum. — SEUFERT, der Ursprung u. die Bedeutung des Apostolates in der christl. Kirche der ersten zwei Jahrhunderte — P. DENIFLE, Meister Eckharts latein. Schriften u. die Grundanschauung seiner Lehre. (Sera le bienvenu.) — BELOCH, die Bevölker. der griech. röm. Welt. (Livre qui n'était pas encore écrit et qui renferme d'abondants matériaux.) — OHLENSCHLAGER, Die röm. Grenzmark in Bayern. (Exact et bien fait.) — HOENIG, Oliver Cromwell, I, 1599-1642. (Manque de critique et n'est pas au courant.) — HANOTAUX, Etudes historiques sur le XVI[e] et le XVII[e] siècles en France. (D'une lecture aisée.) — Das Kaushitaki Brâhmana, hrsg. u. übers. von LINDNER, I, Text. — FIERVILLE, une grammaire latine inédite du XIII[e] siècle. (Travail consciencieux.) — SELBACH, das Streitgedicht in der altprovenz. Lyrik u. sein Verhältniss zu ähnlichen Dichtungen anderer Literaturen; RAMBEAU, Li jus du pelerin, Li Gieus de Robin et de Marion, Li jus Adan; FEIST, zur Kritik der Bertasage. — Eckstein, Latein. u. griech. Unterricht, p. p. HEYDEN.

— N° 37, 10 sept. 1887 : Novum Testamentum textus Stephanici a. d. 1550, p. p. SCRIVENER. — LAMPRECHT, Deutsches Wirthschaftsleben im Mittelalter, 3 vols. (Travail qui repose sur les recherches les plus zélées et les plus consciencieuses.) — Von SCALA, die wichtigsten Beziehungen des Orientes zum Occidente. (Conférences qui ne peuvent épuiser le sujet.) — B. de Monconys, Voyages, p. p. Ch. HENRY. — SOWA, die Mundart der slovakischen Zigeuner. — CAPPELLER, Sanskrit-Wörterbuch, I-IV. (Sera utile.) — Orlando, die Vorlage zu Pulci's Morgante, p. p. HÜBSCHER. — GREIF, die mittelalterl. Bearbeit. der Trojanersage, ein neuer Beitrag zur Dares = und Dictysfrage. (Fait avec soin.) — The Pilgrimmage to Parnassus p. p. MACRAY. (Très méritoire.) — MANITIUS, zu Aldhelm und Baeda (Instructif.) — LITZMANN, Emm. Geibel, aus Erinnerungen, Briefen und Tagebüchern.

— N° 38, 17 sept. 1887 : SAYCE, Alte Denkmäler im Lichte neuer Forschung. (Clair, vivant, attachant, plein de choses.) — PERLBACH, Preussisch-polnische Studien zur Geschichte des Mittelalters, I-II. (Excellents travaux.) — BUCHWALD, zur deutschen Wirthschaftsgeschichte im endenden Mittelalter. (Destiné avant tout au grand public). — NORGATE, England under the Angevin Kings. (Bon et soigné, trop de digressions.) — ACTON, Die neuere deutsche Geschichtswissenschaft, übers. (Jugement indépendant.) — Bruns, Fontes juris romani antiqui, p. p. MOMMSEN. — LEON, Silabario del idioma tarasco o de Michoacan. — Pisanski's Entwurf einer preuss. Literärgeschichte, p. p. PHILIPPI. (L'éditeur n'est ni complet ni exact.) — Pomponius Gauricus, de sculptura, p. p. H. BROCKHAUS.

— N° 39, 24 sept. 1887 : Euthynii Zigabeni comment. in XIV epistolas S. Pauli et VII catholicas, p. p. CALOGERAS. — BAUMGARTEN, Geschichte Karl's V, 2[e] vol., 1. (Embrasse les années 1521-1525.) — BAUM,

Magistrat u. Reformation in Strassburg bis 1529. (L'auteur, qui est mort, avait du talent.) — KRONES, Zur Geschichte Oesterreichs im Zeitalter der franz. Kriege, mit bes. Rücksicht auf das Berufsleben Baldacci's. — BALFOUR, Leaves from my Chinese serapbook. (Feuilletons.) — REINISCH, die Afar-Sprache, III. — KRÜGER, die Stellung der Handschrift J in der Ueberlieferung der Geste des Loherains. — STENGEL, Beiträge zur Geschichte der roman. Philologie in Deutschland. — MURRAY, A new English dictionary. III, Batter-Boz. — TEN BRINK, Dr. Nicolas Heinsius junior. (Très savant et très attachant volume sur le roman d'aventure du XVII[e] siècle.) — HILLER VON GAERTRINGEN, De Graecorum fabulis ad Thraces pertinentibus. — KEFERSTEIN, Schleiermacher als Pädagog.

— N° 40, 1[er] octobre 1887 : Codex diplomaticus Salemitanus, II, 1267-1300, p. p. WEECH. — Polit. Correspondenz der Stadt Strassburg im Zeitalter der Reformation, II, 1531-1539, p. p. O. WINCKELMANN. — Kong Christian den Fjerdes egenhaendige breve, p. p. BRICKA et FRIEDERICIA, XII. — WIESE. Nachrichten von dem Kirchspiel Schönkirchen. — Haberlin, Carmina figurata graeca, ed. altera correctior. — Q. Horatius Flaccus' Satiren, p. p. KIESSLING. (Beaucoup de choses neuves et justes.) — Gœthe's Briefwechsel mit F. Rochlitz, p. p. W. v. BIEDERMANN. — Antike Denkmäler vom Kaiserl. deutschen archäol. Institut. I, 1.

Gœttingische gelerhte Anzeigen, n° 15, 15 juillet 1887 : Paul de LAGARDE, Probe einer neuen Ausgabe der latein. Uebersetzungen des alten Testaments; Catenae in evangelia aegyptiacae quae supersunt; Novae psalterii graeci editionis specimen; Purim, ein Beitrag zur Geschichte der religion; Onomastica sacra, 2[e] Ausg.; Mittheilungen, II Band (P. de Lagarde rend compte de ses derniers travaux.) — SCHOELL et STUDEMUND, Anecdota I. (von Hoerschelmann : relatif surtout à la métrique.)

— N° 16, 1[er] août 1887 : LUCHAIRE, Histoire des institutions monarchiques de la France sous les premiers Capétiens (Steindorff : études vastes et pénétrantes.) — KÖHLER, Die Entwickelung des Kriegswesens und der Kriegsführung in der Ritterzeit, I et II. (Krebs.)

— N° 17, 15 août 1887 : SCHOELL, Procli commentariorum in rem publicam Platonis partes ineditae. (Bruns.) — WOEIKOF, Die Klimate der Erde. (H. Meyer.)

— N° 18, LUGINBÜHL, Philipp Albert Stapfer, helvetischer Minister der Künste und Wissenschaften. (von Gonzenbach : fait avec grand soin.)

Revue de l'Instruction publique en Belgique, 5[e] livraison, 1887 : CRUTZEN, principaux défauts du système corporatif dans les Pays-Bas autrichiens. — *Comptes-rendus :* de LAGRÈZE, Henri IV, vie privée, détails inédits (Philippson : renseignements nouveaux, mais l'auteur est plutôt un amateur curieux et zélé qu'un véritable historien). — Von SCALA, Ueber die wichtigsten Beziehungen des Orients zum Occidente. (Philippson : deux conférences avec force notes à l'appui). — Codex diplomaticus Rubenianus, I, p. p. RUELENS (Lonchay : commencement d'une très importante publication). — DRENCKHAHN, Latein. Stilistik für die oberen Gymnasialclassen. (Preudhomme : rendra des services.) — SPEIJER, Sanskrit syntax (Michel : travail important et neuf.)

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 44 Vingt-unième année 31 octobre 1887

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 34, 20 août 1887 : HAUCK, Kirchengeschichte Deutschlands, I, bis zum Tode des Bonifatius (Karl Müller : très bon). — RICCI, L'arte dei bambini. — BOETTCHER, die Methode des geograph. Unterrichts. — SCHUM, Beschreibendes Verzeichnis der Amplonianischen Handschriftensammlung zu Erfurt. (Ermisch.) — KOLTZE, an English-Herero dictionary (Eickhoff). — L. WEBER, Quaestionum Laconicarum capita duo (Maass : solide). — Persii, Juvenalis, Sulpiciae saturae, p. p. JAHN, recog. BUECHELER. (Schulz : progrès considérable sur l'édition de Jahn). — ORTNER, Reinmar der alte, die Nibelungen, Oesterreichs Antheil an der deutschen Nationalliteratur (Strauch : œuvre de fantaisie). — Wiezels Veltlinerkrieg, p. p. G. HARTMANN. — WURM, Gotfried Bischof von Langres, 1165. (Kugler : biographie soignée). — Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins, hrsg. von der bad. Commission. — WHITMANN, Conventional cant, its results and remedy. — REIMANN, Rob. Schumanns Leben u. Werke. — Der deutsch-dänische Krieg, hrsg. vom Grossen Generalstabe, II.

— N° 35, 27 août 1887 : THOMA, Ein Ritt ins gelobte Land. — JOEL, Entwicklung Plato's. — OSTERMANN, Die hauptsächlichsten Irrthümer der Herbartschen psychologie. — C. ABEL, Einleit. in ein ägypt. semit. indoeurop. Wurzelwörterbuch (Erman : une bévue à chaque ligne). — E. H. MEYER, Homer u. die Ilias (Gemoll : discutable). — Poetae latini aevi Carolini tomi III pars I rec. L. TRAUBE. (Bon.) — FIRMERY, Etude sur la vie et les œuvres de Jean-Paul Richter (Schönbach : un des meilleurs ouvrages sur Jean-Paul). — v. REINHARDSTOETTNER, Aufsätze u. Abhandlungen. (Storek : instructif.) — STADE, Geschichte des Volkes Israel, I. (Jülicher : l'auteur connaît les sources et les critique avec sagacité.) — GREGOROVIUS, Kleine Schriften zur Geschichte und Kultur, I. (Ewald.) — Lettere e documenti del barone Ricasoli p. p. TABARRINI e GOTTI (Stern). — BERGER, Geschichte der wissenschaftl. Erdkunde bei den Griechen, I (Sieglin : très bon) — BEISSEL, Geschichte der Ausstattung der Kirche des h. Victor von Xanten. — BIBESCO, Au Mexique, 1862.

— N° 36, 3 septembre 1887 : DEATH, The Beer of the Bible (Wellhausen : œuvre d'un brasseur qui ne manque pas d'intérêt). — LOOFS, Leontius von Byzanz u. die gleichnamigen Schriftsteller der griech. Kirche, I. (Bonwetsch : excellent.) — REINISCH, die Afar Sprache. — V. SOWA, die Mundart der slovakischen Zigeuner (Miklosich : détaillé). — WESTPHAL, Griech. Rhythmik. (Spiro : très contestable). — L. LANGE, Kleine Schriften. — HEINZ, Helmbrecht u. seine Heimat. — Lebensbeschreibung Gözens von Berlichingen, Abdruck. — SETTEGAST, die Ehre in den Liedern der Troubadours. (O. Schultz : esquisse.) — GERATHEWOHL, die Reiter u. die Rittercenturien zur Zeit der röm. Republik. (Soltau : entièrement manqué.) — WEIZÄCKER, der Pfalzgraf als Richter über den König. (Altmann : remarquable.) — PETERS, Aus pharmaceutischer Vorzeit in Bild und Wort. (Heyne : manque de connaissances.) — M. HOWITT, Friedr. Overbeck. — KLÖPPEL, Staat u. Gesellschaft.

— N° 37, 10 sept. 1887 : LINK, Christus im Hirten des Hermas ; R. SCHENK, Zum ethischen Lehrbegriff des Hirten des Hermas. (Jülicher). — SIGWART, Vorfragen der Ethik. — PRÄTORIUS, Aethiop. Grammatik (J. Barth : très bon). — WIEDEMANN, Beiträge zur altbulg. Conjugation. (Brückner). — BETHE, Quaestiones Diodoreae mythographae (Maass : solide). — WOLFERMANN, Die Flexionslehre in Notkers althochdeutscher Uebersetz. von Boethius, De consol. phil. (Seemüller). — v. REINHARDSTOETTNER, Plautus, spätere Bearb. plautin. Lustspiele (v.

Weilen : complet, mais trop long et touffu). — The Pilgrimage to Parnassus, p. p. MACRAY (Mosen). — Acta pontificum rom. inedita, II, 97-1197, III, 590-1197, p. p. v. PFLUGK-HARTTUNG (Bernheim). — v. PFLUGK-HARTTUNG, specimina selecta chartarum pontificum rom. (Bernheim). — Regesta episcop. Constantiensium, p. p. LADEWIG. I, 1. — v. BUCHWALD, Deutsches Gesellschaftsleben im endenden Mittelalter, II. (Kaufmann : instructif). — CAMOIN DE VENCE, La vérité sur la condamnation du chancelier Bacon. (König : essai de justification). — Antike Denkmäler, hrsg. vom k. deutschen archäolog. Institut, I, 1. (Furtwängler). — C. ROUSSET, l'Algérie 1830-1840 (très attachant).

— N° 38, 17 sept. 1887 : STELLHORN, Kurgef. Wörterbuch zum griech. Neuen Testament. — W. HÖRNING, Bebel, prof. der Theol. zu Strassburg im XVII Jahrh. (Krauss). — ADAM. La langue chiapanèque (Seler). — LEON, Silabario del idioma tarasco o de Mechoacan. (Seler). — CIPOLLINI, Gli idilli di Teocrito (traduction à remarquer). — RÖNSCH, Semasiolog, Beiträge zum lat. Wörterbuch, I, Substantiva (Georges : très estimable). — GOLTHER, das Rolandslied des Pfaffen Konrad (Pniower : méritoire). — Gœthes u. Carlyles Briefwechsel (R. M. Werner). — LORENZ, Deutschlands Geschichtsquellen, II. (Wyss : suite de cette publication de haute valeur). — GEBHARDT, Adrian von Corneto. — KOBERSTEIN. Preuss. Bilderbuch (Wiegand : feuilletons). — SCHILDER, Totleben (en russe; attachant et chaud).

— N° 39, 24 sept. 1887 : SAYCE, Alte Denkmäler im Lichte neuer Forschungen (Nowack : instructif). — BARTSCH, Die altdeutschen Handschriften der Universitätsbibliothek in Heidelberg. — The Zend Avesta, III, transl. by MILLS (Spiegel). — CHAIGNET, Essai de métrique grecque (Spiro : manque de méthode, mais a des mérites). — WITKOWSKI, Dieterich von dem Werder. — SCHMEDING, Victor Hugo (Kühne : jugement impartial). — CRISTOFORI, Le tombe dei papi in Viterbo. — V. ZIEGLAUER, die Befreiung Ofens 1686. (Krones : soigné). — SCHERER, Melchior Grimm (A. Stern : excellent et se lit comme un roman). — NIELSEN, Kielerfreden 1814, (Schirren). — G. BAPST, L'orfévrerie française au XVIIIe s., les Germain (Jessen).

— N° 40, 1er oct. 1887 : LINSENMAYER, Geschichte der Predigt in Deutschland (Schröder : bon). — Philosoph. Aufsätze Ed. Zeller gewidmet. — Mânava Dharma-Sâstra, The code of Manu, p. p. JOLLY ; Manutîkâsangraha, p. p. JOLLY. (Oldenberg : travaux très importants). — Procli comment. in Rempublicam Platonis partes ineditae, p. p. SCHOELL (Gercke). — Sallusti Catilina, p. p. JORDAN (Scheindler : 3e édition qui a gagné en valeur). — Den förste og anden grammatiske afhandling; Snorres Edda, p. p. DAHLERUS og JONSSON (Burg). — BRANDL, Coleridge (Mosen : intéressante étude psychologique). — H. JORDAN, Die Könige im alten Italien. (Nissen : trois chapitres instructifs). — Kaiserurkunden, p. p. SYBEL u. SICKEL, VIII. (Wattenbach). — Mem. du prince Adam Czartoryski et corresp. avec Alexandre I, p. p. de MAZADE (Caro : le second volume seul est nouveau, l'éditeur puise ses éclaircissements dans le Conversationslexikon et il en a le style, il ne s'est pas soucié de la littérature du sujet). — H. MÜLLER, Griech. Reisen u. Studien. — BODE, Italien. Bildhauer der Renaissance. — Annette von Droste-Hülshoff, Werke, p. p. KRATEN ; H. HÜFFER, Ann. von Droste-Hülshoff u. ihre Werke (Frey : le second ouvrage a les qualités du premier, sans ses défauts).

Berliner Philologische Wochenschrift, 27 août 1887, n° 35 : SOPHOCLES' Antigone verdeutscht mit Erläuterungen von L. W. STRAUB. (H. : bonne traduction.) — A. V. GUTSCHMID, Ueber die Syrische Epitome der eusebianischen Canones. (C. Frick : soigné et approfondi.) — The Eclogues of CALPURNIUS and NEMESIANUS published by C. H. KEENE.

(R. Ehwald : faible, l'éditeur n'est pas au courant.) — C. Wermuth, Quaestiones de M. Tullii Ciceronis epistularum ad M. Brutum libris novem. (Gurlitt : travail insuffisamment mûri.) — L. Ménard, Histoire des Grecs. (Hertzberg : systématique, souvent inexact, mais agréablement écrit.) — Th. Alt, Die Grenzen der Kunst und die Buntfarbigkeit der Antike. (P. Graef : sans aucune valeur, œuvre d'un jurisconsulte qui se mêle à tort d'archéologie.)

— 3 septembre 1887, nº 36 : Euripidis Medea, Schol. in usum ed. Th. Barthold. (Wecklein : de bonnes choses et des témérités. — Tyrrell, The Correspondence of Cicero arranged according to its chronological order with a revision of the text, a commentary and introductory essays. (L. Gurlitt : exécution matérielle admirable, mais le moment d'entreprendre une pareille édition n'est pas venu.) — G. Rauschen, Ephemerides Tullianae. (L. Gurlitt : du bon et du nouveau.) — Baumeister, Denkmäler des Klassischen Alterthums, Lieferung 15-43. (Chr. B.) — A. V. Gutschmid, Geschichte des Königreichs Osroëne. (F. Justi : important.) — K. Knortz, Gustav Seyffarth. (A. Erman : biographie intéressante pour l'histoire de l'égyptologie.)

— 10 septembre 1887, nº 37 : L. Goetzeler, De Polybii elocutione. (F. Hultsch.) — C. Wunderer, Coniecturae Polybianae. (F. Hultsch : compte-rendu polémique.) — K. Reitzenstein, Verrianische Forschungen. (G. Goetz : intéressant pour l'étude de Festus.) — Mitteilungen aus der Sammlung der Papyri Rainer, herausgeg. V. J. Karabacek, 1 et 2. (A. Mommsen : résultats nouveaux pour la chronologie égyptienne.) — W. Faucon, La librairie des papes d'Avignon. (F. Rühl : appartient à la série des beaux travaux que les Français consacrent depuis quelque temps aux trésors du Vatican.)

— 17 septembre 1887, nº 38 : Historia philosophiae graecae, testimonia auctorum conlegerunt Ritter et Preller. Pars 1 septimum edita a F. Schultess. (F. Lortzing : excellent.) — F. Loofs, Leontius von Byzanz. (G. Ruze : soigné, nombreux matériaux.) — G. G. Ramsay, Selections from Tibullus and Propertius. (A. Otto : peu de nouveau, critique défectueuse, belle exécution.) — Thirteen Satires of Juvenal with notes by Pearson and Strong. (L. Friedlaender : des erreurs et des légèretés.) — G. Oehmichen, Griechischer Theaterbau. (C. Muff : étude difficile à lire, mais approfondie.) — H. Schiller, Die Kriegsalterthümer. (Z. : fait partie du Handbuch de Müller, pratique et bien informé.) — C. Bruchmann, Wilhelm V. Humboldt. (Vogrinz : bonne monographie.)

Theologische Literaturzeitung, nº 16, 13 août 1887 : Annales du musée Guimet, tome IX. Paris, Leroux, (Wiedemann.) — Vetus Testamentum Graecum iuxta LXX interpretes et auctoritate Sixti V pont. max. editum; iuxta exemplar originale vaticanum Romae editum 1587 quoad textum accuratissime et ad amussim recusum cura et studio L. van Ess. Leipzig, Bredt. 1887. (Schürer.) — Ryssel, Untersuchungen über die Textgestalt und die Echtheit des Buches Michas. Leipzig, Hirzel. 1887. (Stade.) — Gla, Die Originalsprache des Matthäusevangeliums, historisch-kritische Untersuchung. Paderborn, Schœning. 1887. (Harnack.) — Wilpert, Ein unbekanntes Gemälde aus der Katakombe; der hlg. Domitilla u. die coemeterialen Fresken mit Darstellungen aus dem realen Leben. (Ficker.) — Blicke auf die Geschichte der lateinischen Bibel im Mittelalter, III. (Rank.) — Döllinger u. Reusch, Die Selbstbiographie des Cardinals Bellarmin, latein. u. deutsch mit geschichtl. Erläuterungen hrsg. Bonn, Neusser. 1887. (Harnack.) — Burggraf; Die Moral der Jesuiten. Vortrag. Wittenberg, Herrosé. 1887. (Fay) — Previti, Giordano Bruno e i suoi tempi. Prato. 1887. (Reusch.)

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 45 Vingt-unième année 7 novembre 1887

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, nº 805, 8 octobre 1887 : Prendergast, Ireland from the Restoration to the Revolution, 1660-1690. — Jusserand, Le roman au temps de Shakspeare (Herford : clair, instructif, fait avec grand soin). — Holmes, Our hundred days in Europe. — Wilson (C. T.), Russian lyrics in English verse. — Some books of travel. — The « Henry Irving Shakspere ». — The etymology of « embelif » (Skeat). — The Irish mss. in the Franciscan convent, Dublin. (O' Grady.) — « Variae lectiones » (Woods). — Rich. Hildebrant, Studien auf dem Gebiete der röm. Poesie und Metrik I, Vergil's Culex. (Ellis.) — The Hyksos (Conder). — The Finnic Origin of the Aryans (Woods). —The letters « sh » on Indo-Scythian coins (Terrien de Lacouperie). — The composition of the « De verborum significatu » of Verrius Flaccus (H.) — Revue egyptologique, IV, 3 et 4, V, 1 et 2 (Am. B. Edwards). — « Archaeology and the date of the Pentateuch » (Rob. Smith). -- The age of the walls of Chester (Dryden). — Roman inscriptions at Chester (Raine et Watkin). — The Roman patera found at South Shields (Hoskyns-Abrahall).

— Nº 806, 15 octobre 1887 : Tomlinson, Doncaster, from the Roman occupation to the present time. — Ballade a. rondeaux, chant royal, sestinas, villanelles, etc., p. p. Withe. — Churchward, My consultate in Samoa. — Recent theology. — Magazines and reviews (J. Darmesteter, « Afghan life in Afghan songs », art. paru dans le Contemporary. — Hoccleve's « letter of Cupide » (Toynbee). — Prof. Zimmer and Find Mac Cumail (Whitley Stokes). — « Caving in » (Wedgwod). — An isolated people in Switzerland (Knight : il s'agit du Val d'Anniviers). — Spurrell, Notes on the Hebrew text of the Book of Genesis; Strack, Einleit. in den Talmud. — Λάω, fremere, etc. (Sibree). — Jacob a. Joseph in the inscription of Thothmes III (Groff). — The age of the walls of Chester (Brock). — The Roman patera found at South Shields (Blair).

— Nº 807, 22 oct. 1887 : Cabot, A memoir of Ralph Waldo Emerson. — The metrical chronicle of Robert of gloucester, p. p. Wright. — Ribton-Turner, A history of vagrants a vagrancy, a. beggars a. begging. (Axon.) — Some books on India (Nagendra-Nath Ghose, Kristo Das pal, a study ; Cox, a short history of the Bombay presidency.) — The capture of Samaria by the Assyrians. (Sayce.) — An isolated people in Switzerland. (Coolidge.) — « Cave in » (Mayhew.) — Dante on Alexander and Dionysius (Hoskyns-Abrahall.) — Terrien de Lacouperie, The languages of China before the Chinese (Douglas : patientes recherches.) — Lucien Hall. 5694. (Allen.) — Painted cuneiform writing. (Ward.) — P. Gardner, British Museum catalogue of Greek coins, Peloponnesus. (Oman.) — The age of the walls of Chester (Watkin et Shrubsole.) — Gomme's « Romano-British remains » (Haverfield.)

The Athenaeum, nº 3128, 8 oct. 1887 : The Camelot series, The life, adventures a. piracies of the famous captain Singleton, by Defoe, p. p. Sparting. — Fortunes made in business, vol. III. — Laughton, Studies in naval history, biographies. (du xivᵉ au xixᵉ siècle, de Jean de Vienne à Surcouf). — Alberûni 's India, an account of the religion, phil., lit., chronol., astron., customs, laws a. astrology of India, p. p. Sachau. — Collette, The life and times of Thomas Cranmer. (Le chapitre sur les écrits de Cranmer a seul une valeur historique). — Minor works on English history. — The Dictionary of National Biography (liste des futurs art. de Gilchrist à Goodson). — « Dame Wiggins of Lee » (Dean). — The Shortand Congress. — The coin sales of 1886 a. 1887.

— N° 3129, 15 oct. 1887 : BALLANTYNE, Life of lord Carteret, 1690-1763 (première et bonne biographie du politique). — Shelley, The Wandering Jew, p. p. DOBELL. — The dawn of British trade in the East Indies, as recorded in the Court Minutes of the East India Company, 1599-1603, by H. STEVENS of Vermont, with an introd. by sir George BIRDWOOD. — Aucassin a. Nicolette, edited in old French, a. rendered in modern English by BOURDILLON. — Calendar of State Papers, domestic, 1641-1643. — Antiquarian books. — Philological books; The fables of Avianus, p. p. ELLIS; Lucani Pharsalia, p. p. HASKINS; The poems of L. Minot, p. p. HALE; Kâtyayana's Sarvanukramani of the Rigveda, p. p. MACDONELL; SPEIJER, Sanskrit syntax. — The Royal University of Ireland. — Dictionary of National Biography (liste des futurs art. de Goodwin à Green).

N° 3130, 22 oct. 1887 : FRITH, My autobiography and reminiscences, 2 vols. — Ch. EDWARDS, Letters from Crete. — MUIRHEAD, Historical introduction to the private law of Rome : (très détaillé). — Theological books. — Classical schoolbooks. — The Casket Letters (Philippson). — The Dictionary of National Biography : (liste des futurs articles de Greenacre à Gyles). — Brian fitz Count (Round).

Literarisches Centralblatt, n° 41, 8 oct. 1887 : LIPSIUS, Die apokr. Apostelgesch.u. Legenden, II. 1.(La plus intéressante partie de tout l'ouvrage.) — Chrysostomus, De sacerdotio libri sex, p. p. SELTMANN. — REDLICH, der Reichstag von Nürnberg, 1522-1523. (Bon.) — BEKKER, Beiträge zur engl. Geschichte im Zeitalter Elisabeth's. (Rien de nouveau, confirme les résultats acquis.) — BERGNER, Rumänien. — R. v. GOTTSCHALL, das Theater u. Drama der Chinesen. (Fait avec esprit et goût.) — STOLL Die Sprache der Ixil-Indianer — SCHMIDT, Krit. Studien zu den griech. Dramatikern, III. (Très remarquable et de valeur durable.) — SCHAEFER, Demosthenes u. seine Zeit, 2e Aufl., III. — Apulejus, Amor u. Psyche, übers. von Alb. MOSBACH — Gower's Minnesang u. Ehezuchtbüchlein, p. p. STENGEL. — EULER, das Königthum im altfranz. Karls-Epos. — KÖRTING, gesch. des franz. Romans im XVII, Jahrh., II, der realist. Roman. (Très savant.) — Der Göttinger Dichterbund, I, Voss, p. p. SAUER. (Fait avec fort grand soin.) — KLINGHARDT, Das höhere Schulwesen Schwedens u. dessen Reform im modernen Sinne.

— N° 42, 15 oct. 1887 : H. SCHILLER, Gesch. der röm. Kaiserzeit, II. (De Dioclétien à la mort de Théodose : savant, indispensable.) — NEUBOURG, die Oertlichkeit der Varuschlacht. (Peu sûr.) — Le consulte della repubblica Fiorentina, p. p. GHERARDI. — BERGER, Gesch. der wissensch. Erdkunde der Griechen, I, die Geogr. der Ionier. (Excellent à tous égards. — POGNON, les inscriptions babyl. du Wadi Brissa. (Bon, et même très bon, mais l'auteur a « passé dans le camp antisumérien d'Halévy.) » — SEECK, die Quellen der Odyssee. (Très étendu, soulève mainte discussion.) — Poetae latini aevi Carolini III, 1, p. p. TRAUBE. (Très soigné.) — SCHUTZE, Beiträge zur Poetik Otfrids (Intéressant.) Herder's Briefwechsel mot Nicolai, p. p. O HOFFMANN.

— N° 43, 22 oct. 1887 : LEWINSKY, relig. phil. Anschauungen des Flavius Josephus. (N'avance pas la question.) — M. CARRIERE, die philos. Weltanschauung der Reform. 2e Aufl. — ZIMMERMANN, das archiv der Stadt Hermannstadt u. der sächs. Nation. — Schleswig-holst.-lauenb. Regesten u. Urkunden, p. p. HASSE. I, 5 u. II, 1-4. — BRÜCKNER, Beitr. zur Culturgesch. Russlands im XVII Jahrh. (Très intéressant et instructif). — WINKLER, zur Sprachgeschichte. (Cp. notre n° 42.) — ENGEL, Gesch. der franz. Literatur, 2e Aufl., 1. (Mauvais, et sans espoir.) — STOYLEN, Norske döbennavne. — HEHN, Gedanken über Gœthe. (Dans l'ensemble, agréable à lire.) — URLICHS, Archaeol. Ana-

lekten. — VOGEL, Scenen euripid. Tragödien in griech. Vasengemälden. (Utile.)

Deutsche Litteraturzeitung, n° 41, 8 octobre 1887 : Novum Testam., textus Stephanici, p. p. SCRIVENER (Holtzmann). — SCHAFF a. JACKSON, Encyclop. of living divines. — Altpoln. Sprachdenkmäler, p. p. NEHRING (Brückner : excellent). — Acta semin. phil. Erlangensis, IV, p. p. I. MÜLLER et LUCHS (Dittenberger). — HASSENSTEIN, Ludwig Uhland; H. FISCHER, Ludwig Uhland (Schönbach). — Eb. VOGEL, Neucatalanische Studien (Baist : a de la valeur). — LEHMGRÜBNER, Benzo von Alba (Bernheim). — Fürstenberg. Urkundenbuch, V. — REDLICH, der Reichstag von Nürnberg. 1522-23. — BERGHOFF-ISING, die Entwickl. des landwirtschaftl. Pachtwesens in Preussen. — CHOTARD, Pie VII à Savone (Brosch). — BRUNS, Fontes juris romani antiqui, edit. V, p. p. MOMMSEN (Krüger : très amélioré). — RICHTHOFEN, Untersuch. über fries. Rechtsgesch. III. — JURIEN DE LA GRAVIÈRE, Les corsaires barbaresques et la marine de Soliman le Grand. (Heyck.)

— N° 42, 15 octobre 1887 : VISCHER, die Offenbar. Johannis. — Sulcerana Badensia, p. p. LINDER. — Laas' liter. Nachlass. — Ratio stud. et institut. schol. societ. Jesu per Germaniam olim vigentes, p. p. PACHTLER, I, 1541-1599. — SOLF, Die Kaçmîr-Recension der Pancâçikâ. (Cappeller : tout à fait louable). — OBERHUMMER, Akarnanien, Ambrakia, Amphilochien, Leukas im Altertum. (Bruek : exact, consciencieux.) — Bodleiana, p. p. R. SCHNEIDER. — Novem vitae sanctorum metricae, p. p. HARSTER. (Huemer : bienvenu). — THIS, Die deutsch-franz. Sprachgrenze in Lothringen; Murner, Badenfahrt, p. p. E. MARTIN; Spangenberg, ausgew. Dicht. (Strauch.) — ENGEL, Gesch. der franz. Litteratur (Koschwitz : 2ᵉ édition, sans valeur aucune). — RUPPEL, Die Teilnahme der Patricier an den Tributcomitien (Soltau : ne répond à aucun besoin). — FALKMANN, Beiträge zur Gesch. des Fürstentums Lippe, V. — WENCK, Deutschland vor 100 Jahren (Wohlwill : bon et solide). — G. de CADOUDAL, G. Cadoudal (A. Stern : instructif). — BLASENDORFF, Blücher (O. Lorenz : soigné).

— N° 43, 22 octobre 1887 : Vetus Testam. graece, p. p. van Ess. (Jülicher). — Eug. SCHNEIDER, Würtemb. Reformationsgeschichte. (Schott : de grande valeur.) — Kitâb al-Mauwassa, p. p. BRUNOW (Fraenkel : très louable). — RHYS a. EVANS, The text of the Mabinogion a. other Welsh tales from the Red Book of Hergest (Zupitza). — F. W. SCHMIDT, Studien zu den griech. Dramatikern, III (Kaibel : peu de remarques utiles). — F. LEO, Vindiciae Plautinae (M. Niemeyer : habile). — v. WEILEN, Der ägypt. Joseph im Drama des XVI Jahrh. (Bolte : étude pénétrante.) — T. MOMMSEN, Die Kunst des Uebersetzens fremdsprachl. Dichtungen ins Deutsche. — GRÄF, Die Gründung Alessandrias (Wolfram : soigné). — Urkundenbuch des Bistums Culm, p. p. WOELKY, IV. — LUGINBÜHL, Ph. A. Stapfer. — JAHN, Hexenwesen u. Zauberei in Pommern.

Altpreussische Monatsschrift, Vᵉ et VIᵉ fasc., juillet-septembre 1887 : *Abhandlungen* : KEHLERT, Die Insel Gotland im Besitz des deutschen Ordens. 1398-1408. — Lose Blätter aus Kants Nachlass, Fortsetzung, mitgetheilt von R. REICKE. — SEMBRZYCKI, Zur Stammtafel der Familie Schimmelpfenning u. van Sehren. — *Kritiken und Referate* : HASSENSTEIN, L. Uhland, seine Darstellung der Volksdichtung u. das Volksthümliche in seinen Gedichten. — Alterthumsgesellschaft Prussia 1887. — *Mittheilungen und Anhang* : Burchardt Löbels, Amptschreibers zu Rangnith, vorschreibung den 17 July 1566. — G. Bossert über Paul Speratus. — Universitätschronik 1887. (Fortsetzung.) — Lyceum Hosianum in Braunsberg 1887. — Altpreussische Bibliographie 1886. (Nachtrag und Fortsetzung.) — Literarisches.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 46 Vingt-unième année 14 novembre 1887

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

Berliner Philologische Wochenschrift, 24 septembre 1887, n° 39 : Der Dialekt der homerischen Gedichte, bearbeitet von J. V. LEEUWEN und M. B. MENDEZ DA COSTA. Aus dem holländischen uebersetzt von E. MEHLER. (P. Cauer : laisse à désirer, idées arriérées.) — POLYAENI Strategematon libri VIII ex rec. E. WOELFFLIN, iterum rec. I. MELBER (H. Landwehr : excellente édition). — P. VERGILI MARONIS Carmina, edidit G. THILO (O. Güthling : réaction dans le sens conservateur). — C. IVLII CAESARIS de bello Gallico, rec. H. WALTHER (R. Schneider : soigné). — F. MÜLLER, Historisch-Etymologische Studien über mathematische Terminologie (S. Günther : utiles recherches d'un mathématicien distingué). — POUPIN, La musique chez les Grecs (K. V. Jan : ignorance presque absolue de la question). — C. BAYET, Précis de l'histoire de l'art (Ad. Boetticher : bon). — O. KÜBLER, Lateinische Pensa für die unteren Gymnasialklassen (W. Nitsche).

— 1er octobre 1887, n° 40 : König Oedipus, tragödie des SOPHOKLES übersetzt von E. MÜLLER (Wecklein). — EURIPIDIS Medea für den Schulgebrauch erklärt von S. MEKLER (Wecklein : des choses bonnes et nouvelles). — P. OVIDII NASONIS Metamorphoseon XIII, XIV, edited with notes by CH. SIMMONS (R. Ehwald : défectueux dans le détail, mais quelques nouvelles lectures). — Q. CURTI RUFI, Historiae ed. M. SCHMIDT (E. Hedicke : peu satisfaisant). — Schulwörterbuch zu M. Schmidts Q. CURTI RUFI Historiae von M. SCHMIDT (E. Hedicke). — W. IMMERWAHR, De Atalanta (Roscher : soigné). — G. LOESCHKE, Boreas und Oreithyia am Kypseloskasten (Roscher : remarquable). — L. v. URLICHS, Arkesilaos (O. Bie : bon travail ; l'auteur et le critique admettent l'opinion de Wissowa touchant la Venus Genetrix). — E. OBERHUMMER, Akarnanien, Ambrakia, Amphilochien, Leukas im Altertum. Mit zwei Karten (R. Weil : intéressant).

— 8 octobre 1887, n° 41 : TH. SAARMANN, De Œnomao Gadureno (P. Wendland : approfondi.) — H. BECKH, De Geoponicorum Codicibus. (W. Gemoll). — P. LANGEN, Plautinische Studien. (Commencement d'un long compte-rendu.) — M. ALBERT, Art poétique d'Horace, publié avec introduction et notes. (O. Weissenfels : satisfaisant.) — Antibarbarus der lateinischen Sprache von J. P. H. KREBS, sechste Auflage von J. H. SCHMALZ. (Très bon.) — E. WINDISCH, Georg Curtius. (H. Ziemer : excellente biographie.)

— 15 octobre 1887, n° 42 : PLATONIS Apologia Socratis, with introduction and notes by J. ADAM. (O. Apelt : le fond est aussi louable que l'exécution matérielle.) — CH. WADDINGTON, Mémoire sur l'authenticité des écrits de Platon. (K. Troost.) — P. LANGEN, Plautinische Studien. (G. Langrohr : fin d'un long compte-rendu en somme très favorable.) — S. AVRELI AUGUSTINI Speculum et liber de divinis scripturis rec. WEIHRICH. (H. Rönsch : digne d'éloges.) — A. MARTIN. Les cavaliers athéniens. (Thalheim : sujet traité beaucoup trop longuement, mais avec compétence.) — J. H. SCHMALZ, Deutsche Vorlagen zum Uebersetzen ins Lateinische. (O. Weissenfels.)

— 22 octobre 1887, n° 43 : SOPHOKLES Œdipus Tyrannos erklärt von J. HOLUB. (H. Müller : bon.) — G. GRAEBER, Einige Reste nebengeordneter Satzbildung in untergeordnetem Satzgefüge bei THUKYDIDES und XENOPHON. (G. Behrendt : sujet nouveau, traité avec savoir.) — H. BRAUN, PROCOPIUS Caesariensis quatenus imitatus sit Thucydidem. (Wäschke : très soigné.) — E. REICHENHARDT, Der Infinitif bei LUCREZ. (J. H. Schmalz : complet, bien ordonné.) — VIRGILE par A. COLLIGNON. (H. Kern : non sans mérite, mais du verbiage.) — E. A. FREEMAN, The chief periods of European history. (H. Schiller : rien de nouveau.) — F. GNECCHI, Alcuni aurei romani inediti nella collezione Trivulzio a

Milano (— X — : 76 monnaies d'or inédites.) — H. Müller, Griechische Reisen und Studien. (R. Krumbacher : vulgarisation.) — Ch. de Mouy, Lettres athéniennes. (F. Baumgarten : superficiel, déclamatoire, sentimental ; l'auteur s'obstine à parler d'archéologie, où il n'entend rien, et accumule les erreurs.) — Rivoyre, De l'étude du grec. (Vogrinz : le critique reproche à l'auteur d'avoir comparé l'esprit français à l'esprit grec, et pense que la comparaison devrait plutôt se faire au profit de l'esprit germanique, les Français ayant plutôt l'esprit romain.)

— 29 octobre 1887, n° 44 : E. Rosenberg, Curae Demosthenicae (W. Grasshoff : bon). — A. Cinquini, Andocidis de Codicibus qui in bibliotheca Ambrosiana exstant (H. Lecoq). — Th. Thalheim, De Dinarchi Codicibus. Dinarchi orationes III (W. Grasshoff : deux bonnes publications). — I Carmi di Valerio Catullo tradotti e annotati dal Prof. L. Toldo (A. Magnus : sans valeur, l'auteur n'est pas au courant et procède avec légèreté). — J. W. Beck, De Valerio Probo Berytio (B. Kübler). — J. Poiret, Essai sur l'éloquence judiciaire à Rome pendant la république (J. Peters : intéressant et original.) — L. Correra, Di alcune imposte dei Romani (H. Schiller : bon, sans rien de nouveau.) — D. Rennerknecht, De Argonautarum fabula (G. Khaack reproche à l'auteur d'être ignorant et de n'avoir pas le sens commun). — T. Mommsen, Beitraege zur Lehre der griechischen Präpositionen (G. Vogrinz : excellent). — O. Brugmann, Ueber den Gebrauch des Kondizionalen *ni* in der älteren Latinität (-Z- : intéressant.) — M. Meiring, Lateinische Grammatik. Siebente Auflage bearbeitet von J. Fisch (S. Schäfer.)

Theologische Literaturzeitung, n° 17, 27 août 1887 : Vernes, une nouvelle hypothèse sur la composition du Deutéronome, examen des vues de M. G. d'Eichthal (Horst : témoigne de la grande incertitude des résultats de la critique actuelle). — Friedlieb, das Leben Jesu Christi des Erlösers mit neuen histor. u. chronolog. Untersuchungen. (Schnapp.)— Ehses, Landgraf Philipp von Hessen und Otto von Pack. (Friedensburg.)

— N° 18, 10 septembre 1887 : Poznanski, Ueber die religionsphilosophischen Anschauungen des Flavius Josephus ; Lewinsky, Beiträge zur Kenntniss der relig. Anschauungen des Fl. Josephus (Schürer). — The Christ and the fathers, by a historical scientist (Harnack). — Gloag, Introd. to the catholic epistles (Harnack). Wilhelm, De Minucii Felicis Octavio et Tertulliani Apologetico (Harnack : de bonnes choses, mais l'argumentation n'est pas irréfutable). — Boissier, Commodien. (Ficker : utile et sera le bienvenu). — Witte, Das Leben Tholucks. 1826-1877. — Oldenberg, J. H. Wichern, sein Leben und Wirken.

— N° 19, 24 sept. 1887 : Gossrau, Commentar zur Genesis (Budde). — Tischhauser, Handbuch der Kirchengeschichte (Harnack). — Dalton, Verfassungsgeschichte der ev.-luther. Kirche in Russland (Harnack). — Biedermann, Christliche Dogmatik, II (Kastan). — Sigwart, Vorfragen der Ethik (Kastan). — Biedermann, Ausgewählte Vorträge und Aufsätze.

Wochenschrift für Klassische Philologie, 17 août 1887, n°s 32/33 : Aeschyli tragoediae. Edid. H. Weil (Oberdick : suite de l'article du numéro précédent). — Euripides Herakliden zum Schulgebrauche mit erkl. Anm. von W. Bauer. 2te Aufl. bearb. von N. Wecklein (Tachau : édition remaniée et fort améliorée). — Th. Zielinski, Die Märchenkomödie in Athen (Zacher : bonne contribution aux recherches sur les contes, mais l'essai de prouver que des contes forment le fond de beaucoup de comédies grecques, et notamment des Oiseaux d'Aristophane, est manqué). — E. A. Junghahn, Studien zu Thukydides (Widmann : J. explique les « énigmes » dans Thucydide par la supposition d'un rédacteur inconsidéré). — Fr. Cramer, De perfecti conjunctivi usu potentiali apud priscos scriptores Latinos (Landgraf : bon). — F. Curschmann, Horatiana (Dettweiler : travail estimable, mais peu nécessaire). —

A. Deppe, Kriegszüge des Tiberius in Deutschland (Violet : digne d'attention). — L. Annaei Senecae dialog. libr. XII rec. M. C. Gertz (W. Gemoll : progrès considérable sur les éditions de Haase et de Koch). — Poetae latini aevi Carolini, III, 1, rec. L. Traube (Manitius : ce demi-tome est, sous tous les rapports, digne de ses devanciers). — E. Koch, Kurzgefasste griech. Schulgrammatik, I, 2te Aufl. (Sitzler).

— 24 août 1887, nº 34 : Aeschyli tragoediae. Edid. H. Weil (Oberdick : fin de ce compte-rendu). — Euripides' Iphigenie bei den Tauriern erkl. von Chr. Ziegler (Wecklein : belle édition classique). — Thucydidis libri octo. Ed. Poppo Stahl (Steup : recommandé avec certaines réserves). — W. Deecke, Die italischen Sprachen (Ziemer : précis utile et pratique). — G. Richardson, De *dum* particula apud priscos script. lat. usu (Landgraf : bon).

— 31 août 1887, nº 35 : A. Schneider, Der troische Sagenkreis, in der ältesten griech. Kunst et J. Vogel, Scenen euripideischer Tragödien in griechischen Vasengemälden (Weizsäcker : premier article). — C. Forsman, De Aristarcho lex. Apolloniani fonte (Roellig : somme toute, digne d'attention). — H. Meusel, Lexicon Caesarianum. Fasc. IV (Neitzert). — Horatius. Erkl. von A. Kiessling, II, Satiren (Rosenberg : beaucoup de lumière et beaucoup d'ombre). — H. Planer, De haud et haudquaquam negationum apud scriptores Latinos usu (Landgraf : méritoire). — A. Gehring, Die Behandlung der griechischen Syntax in Obertertia und Sekunda (Sitzler). — L. Havet, Abrégé de grammaire latine (Golling trouve beaucoup à redire).

— 7 septembre 1887, nº 36 : A. Schneider, Der troische Sagen-Kreis in der ältesten griechischen Kunst, et J. Vogel, Scenen euripideischer Tragödien in griechischen Vasengemälden (Weizsacker [2e art.] : le travail de Sch. est riche en résultats; l'auteur a trouvé une méthode sûre pour déterminer le rapport de l'art et de la poésie : le travail de V. est aussi une contribution bienvenue à ce chapitre important). — Homeri Odysseae epitome. Ed. Fr. Pauly. — C. Wotke (Cauer se prononce contre l'usage de cet épitome dans les écoles). — O. Perthes, Die platonische Schrift Menexenus im Lichte der Erziehungslehre Platos (Liebhold : l'auteur s'efforce de prouver l'authenticité de ce dialogue). — F. Vollbrecht, Wörterbuch zu Xenophons Anabasis, 6te Aufl. (Nitsche : beaucoup de remarques de détail). — Ciceronis de natura deorum. Für den Schulgebr. erkl. von A. Göthe (Deiter : en général recommandable). — P. Dettweiler, Symbolae ad collocationem verborum (Landgraf : neuf, très intéressant). — E. Engel, Griechische Frühlingstage (Stürenburg : E. décrit la Grèce moderne dans un style clair, vif, mais un peu négligé; il aime à déclamer contre les philologues et trahit souvent une grosse ignorance dans les questions de philologie ou d'histoire qu'il se flatte de trancher). — Fr. Holzweissig, Griechische Syntax für Schulen. 3te Aufl. (Sitzler). — P. V. Sormani, De Johannis Schraderi philologi vita et scriptis (Kübler : sans valeur).

— 17 septembre 1887, nº 37 : O. Kramer, De Pelopis fabula (Zinzow : le résultat ne satisfait pas, mais l'étude est conduite avec soin et érudition). — G. Oehmichen, Griechischer Theaterbau (Necklein : sans être concluant, l'ouvrage suit une bonne méthode et ouvre de nouveaux points de vue.) — Bodleiana ed. R. Schneider (Egenolff : méritoire.) — K. Krumbacher, Ein irrationaler Spirant im Griechischen (Stier : bon). — H. W. Smyth, The dialects of North Greece. (Cauer.) — Sophokles, I : Aias, II : Antigone, ed. J. Král. (Kübler.) — Quintiliani instit. orat. ed. F. Meister, vol. II (W. Gemoll : très bonne édition; beaucoup d'émendations heureuses.) — O. Riemann, Syntaxe latine (Weissenfels : excellente syntaxe scientifique, fort supérieure à tout ce qu'on a publié jusqu'ici en France). — E. Wölfflin, Archiv für lateinische Lexicographie und Grammatik, IV 2 (Landgraf.)

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 47 Vingt-unième année 21 novembre 1887

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 808, 29 oct. 1887 : Andrew Lang, Myth, ritual and. religion, 2 vols. (Tylor). — Jeaffreson, Lady Hamilton a. lord Nelson (Hooper : intéressant et soigné.) — Mohamed Benani, a story of today. — Salmon, grosticism a. agnosticism a. other sermons. — Some books on education. — The word « mort » in Shakspeare. (Skeat.) — Isis. Thames, Oxford. (Moberly.) — « Cave in » (Wedgwood.) — The etymology of « embelif. » (Paget Toynbee.) — Fick's reconstruction of Hesiod : Hesiods gedichte, by Aug. Fick. (Sayce : arrive en somme à la même conclusion que Paley.) — Sidgwick's edition of the Eumenides. (Paley.) — Jackson, Dalmatia, the Quarnero and Istria, with Cettigne in Montenegro and the Island of Grado, 3 vols. (Browne.) — Gomme's « Romano-British remains ». (Gomme et Watkin.) — Jacob and Joseph in the inscription of Thothmes III. (De Horrack.)

— N° 809, 5 nov. 1887 : A. Church Dictionary, by W. Farquhar Hook, fourteenth edition, adapted to the requirements of the present day, p. p. Hook et Stephens ; Cutts, A dictionary of the church of England ; Benham, A dictionary of religion, an Encyclop. of christian a. other religions doctrines, denomin., etc — Maurice, The revolutionary movement of 1848-1849. (Bien informé.) — O. S. Burke, The South isles of Aran, county Galway. — Sargant, Inductive political economy, vol. J. — Ancient ethnology. (Petrie.) — A Hittite symbol (Sayce.) — Early Hebrew mss. of the Old Testament. (Schiller-Szinessy.) — Ingulfs redivivus. (Round.) — H. W. Wallis, The cosmology of the Rig-Veda. (Munster : très bon ; sujet traité avec beaucoup de clarté et de précision.) — Joret, Flore populaire de la Normandie (de grande valeur.) — Storrie, The flora of Cardiff. — Sidgwick's edition of the Eumenides. (Sidgwick.) — Frith, my autobiography and reminiscences, 2 vols. — Gommei's « Romano-British remains. » (Gomme et Haverfield.)

The Athenaeum, n° 3131, 29 oct. 1887 : Cabot, A memoir of Ralph Waldo Emerson 2 vols. — Dixon, A century of Village Nonconformity. — A collection of letters of Thackeray. — The autobiogr. of Roger North. p. p. Jessopp. — Y Llyvyr Coch o Hergest. y Gyvrol I. The Text of the Mabinogion, and other Welsh tales from the Red Book of Hergest, p. p. John Rhys a. J. G. Evans. — The war of the succession in Spain (Parnell : les exploits de Petersborough seraient une fiction). — « Dame Wiggins of Lee » (Hall). — The life of Mr. James Quin, Comedian, with the history of the stage, to which is added a supplement arranged from authentic sources.

— N° 3132 ; 5 nov. 1887 : E. Renan, Histoire du peuple d'Israel, vol. I. (brillant et attachant.) — Maurice, The revolutionary movement of 1848-49. (Fait avec beaucoup de soin.) — Norman, The corsairs of France (souvent inexact). — Churward, My consulate in Samoa. — Works on Irish history (Prendergast, Ireland from the Restoration to the Revolution 1660-1690 ; Parliamentary memoirs of Fermanagh and Tyrone 1613-1885, by the Earl of Belmore. — Notes a. queries for a bibliography of the works of W. M. Thackeray. — The attack on the Tuileries (lettre de M. Huber à lord Auckland sur la journée du 20 juin). — Book of Hours, Archbishop Scrope. (Wylie.) — Domesday Book (Round). — « Dame Wiggins of Lee » (Dean). — Indian musical instruments and sanscrit songs.

Literarisches Centralblatt, n° 44 ; 29 oct. 1887 : Chantepie de la Saussaye, Lehrbuch der Religionsgeschichte, I. (Intéressant et instructif.) — Ed. Boehmer, des Apostels Paulus Brief an die Römer ausgelegt. —

J. SCHNEIDER, die alten Heer = und Handelswege der Germanen, Römer u. Franken im deutschen Reiche. (Recherches incessantes et dévouées.) — H. HILDEBRAND, Livonica. — Gangeshayagan, Andarze Atrepat Maraspandan, etc., p. p. SANJANA. — WESTPHAL, Allgem. Theorie der griech. Metrik. (3e édit.) — OMONT, Facsimilés de ms. grecs des XVe et XVIe s. — Avieni carmina, rec. HOLDER. (Fait avec soin.) — KREITEN, Molière's Leben u. Werke. (Passable.) — C. LANGE, die latein. Osterferien. — BARTSCH, die altd. Handschr. der Univ. Bibl. in Heidelberg; die Schweizer Minnesänger. — Das Nibelungenlied, hrsg. v. ZARNCKE, 6e edit. — Spangenberg, ausgew. Dicht. — PEARSON, die Fronica. (Exact et soigné.) — SCHUM, Beschreib. Verzeichniss der Amplonian. Handschriften-Samml. zu Erfurt. — v. HEINEMANN, die Handschr. der herz. Bibl. zu Wolfenbüttel, I et II.

— N° 45, 5 nov. 1887 : CHIAPPELLI, Studii di antica letter. christiana. (Rien de nouveau.) — HÜSING, Bernard v. Galen. (Spécimen de l'histoire faite par les ultramontains.) — WIEGAND, die Alamannenschlacht von Strassburg, 357. (Fait avec méthode et grand soin.) — SCHWABE, Studien zur Gesch. des zweiten Abendmahlstreites. — Urkund. v. Hameln bis 1407, p. p. MEINARDUS. — COHN, Zu den Paroemiographen. (Instructif.) — Reinhart Fuchs, p. p. REISSENBERGER; Reinke de Vos, p. p. PRIEN. (deux éditions qui seront les bienvenues.) — ELZE, Grundr. der engl. philologie. I. (Remarquable.) — THIS, die deutsch-franz. Sprachgrenze in Lothringen; Murner, Badenfahrt, p. p. E. MARTIN. — Corresp. between Gœthe a. Carlyle, p. p. NORTON; Gœthe's u. Carlyle's Briefwechsel; Carlyle, Reminiscences; FROUDE, das Leben Carlyle's, übers. v. A. FISCHER; GARNETT, Carlyle. — GIETMANN, Parzival, Faust Job u. einige verwandte Dichtungen. (Ecrit au point de vue chrétien, condamne Faust.) — CLUDIUS, der Plan von Gœthe's Faust erläutert. (Livre qui n'est qu'une erreur.)

Deutsche Litteraturzeitung, n° 44, 29 oct. 1887 : MAHLER, Bibl. Chronol. u. Zeitrechnung. — REUTER, Augustin. Studien. — CHANTEPIE DE LA SAUSSAYE, Lehrbuch der Religionsgesch. I. (Happel : bon travail d'ensemble.) — POSNETT, Comparative literatur (R. M. Meyer : pauvre et borné). — BLASS, Die attische Beredsamkeit, I, 2e edit. (Maass : méritoire, mais l'exposition manque de charme). — L. LANGE, Kleine Schriften, II. — WREDE, Ueber die Sprache der Wandalen (Henning : peu heureux). — Stahr, Lessing, 9e edit. — Est. von Fougières, Livre des Manières, p. p. KREMER (Bischoff : résultats incertains). — M. DUNCKER, Abhandl. aus der griech. Gesch. — Die Urkunden des Deutsch-Ordens-Centralarchives zu Wien. — BRÜCKNER, Beiträge zur Culturgesch. Russlands im XVII Jahrh. (Schiemann.) — Max. MAYER, die Giganten u. Titanen in der antiken Sage u. Kunst. (Koepp : du savoir et un bon jugement sur beaucoup de points). — BOUTMY, Le dével. de la soc. polit. en Angleterre (Laband : attachant).

— N° 45, 5 nov. 1887 : WECKESSER, Zur Lehre von Wesen des Gewissens. — LIKOWSKI, Verfall der unierten ruthen. Kirche, II. — ECKSTEIN, Latein. und griech. Unterricht, p. p. HEYDEN. — JAGIC, Die Menäen für den sept., oct. und nov. in den kirchenslav. Uebers. nach russ. Handschriften (Brückner : soin admirable). — BIEDERMANN, Die Insel Kephallenia im Altertum (Partsch épuise le sujet). — REITZENSTEIN, Verrianische Forschungen. (Keil : extrêmement soigné). — LEMKE, Volkstümliches in Preussen, II. (Kossinna : consacré aux légendes). — GAEDERTZ, Goethes Minchen. (E. Schmidt : très arbitraire.) — VALLAT, Thomas Moore (Brandl : bel essai, mais sans méthode rigoureuse). — STREIT, Zur Gesch. des zweiten pun. Krieges in Italien nach der Schlacht von Cannä. (Nissen : pas assez approfondi.) — Po-

lit. Corresp. der Stadt Strassburg im Zeitalter der Reform. II, 1531-1539, p. p. WINCKELMANN. (Remarquable.) — Corresp. inéd. du comte d'Avaux, p. p. BOPPE (Schirren : bon). — PECHUEL LOESCHKE, Kongoland. — DIERKS, Houdons Leben u. Werke (Bode : modeste).

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 19, 15 sept. 1887 : Dr. Martin Luthers Werke, krit. Gesammtausg. III et IV. (Kolde). — HAUCK, Kirchengeschichte Deutschlands, I (Möller : livre fait avec le plus grand soin et qui offre aux recherches de détail ultérieures un fondement solide et commode). — FESTER, die armirten Stände u. die Reichskriegsverfassung, 1681-1697. (Krebs : beaucoup de lacunes, la politique de Hambourg mal jugée; du bon pourtant, et ne faut-il pas chicaner celui qui donne le premier coup de bêche dans un terrain ingrat et dur ?).

— N° 20, 1er oct. 1887 : USENER, Altgriech. Versbau (Westphal : étude tout à fait intéressante). — PICK, Luther's « eine feste Burg » in 21 Sprachen (Biernatzki). — Gujastak Abalish, p. p. A. BARTHÉLEMY (Justi : excellente édition). — Monumenta medii aevi res gestas Poloniae illustrantia, IX, 1153-1333 (Perlbach).

N° 21, 15 octobre 1887 : Tandareis und Flordibel, ein höfischer Roman von dem Pleiaere, p. p. KHULL (Steinmeyer: beaucoup de critiques à faire). — GESS, Christi Person und Werke, III (Düsterdieck). — THÉVENIN, Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire, institutions privées et publiques aux époques mérovingienne et carlovingienne (Sickel : recueil abondant et très bien composé).

— N° 22, 1er novembre 1887 : SOLTAU, Prolegomena zu einer röm. Chronologie (Niese : grand article de discussion). — STÄLIN, Geschichte Württembergs, I, 2, 1268-1496. (Stälin). — JOACHIM, die Entwickel. des Rheinbundes vom Jahre 1658. (Krebs : on ne peut approuver la conclusion de l'auteur.)

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

Nº 48 Vingt-unième année 28 novembre 1887

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 810, 12 nov. 1887 : BLYDEN, Christianity, Islam and the Negro race (Sayce : très intéressant et remarquable). — Kate NORGATE, England under the Angevin Kings, 2 vols. (Howlett : de petites erreurs, mais « really creditable » et doit faire partie de toute bibliothèque historique). — The Anglo-Indian codes, pp. W. STOKES, I, Substantive law. (Field). — TIKHOMIROV, Russia political and social, translated from the French by AVELING, 2 vols. — Idris Vychan (not. nécrol.) — The first mayor of London (Round). — Ingulfus redivivus (de Gray Birch). — A Hittite symbol (Tyler). — Early Hebrew mss. of the Old Testament (Neubauer). — « Mort » « Amort » (Edmonds). — MERGUET, Lexicon zu den Schriften Cäsars und seiner Fortsetzer ; BOND a. WALPOLE, Caesar's Gallic war (Haverfield). — Etruscan divinity-names (Rob. Brown). — PEARSON, Die Fronica, ein Beitrag zur Gesch. des Christusbildes im Mittelalter. (Weale : étude de grande valeur).

The Athenaeum, n° 3133, 12 nov. 1887 : JEAFFRESON, Lady Hamilton a. lord Nelson, an historical biography based on letters a. other documents, in the possession of Alfred Morrison. (Malgré tout, n'ajoute rien d'important et a négligé quelques sources.) — WAKE, Serpent worship a. other essays, with a chapter on totemism. — BEATTY KINGSTON, Monarchs I have meet, 2 vols. — G. SAINTSBURY, Manchester. — NEWALL, The Highlands of India. — TROLLOPE, What I remember, 2 vols. — The casket letters (Philippson). — The sacred Bo tree of Ceylon (A. Gray). — Church register (Hallen). — Farringdon ward (Sharpe). — The palace at Tyrins (Penrose). — The old German puppet play of Doctor Faust, translated by HEDDERWICK.

Literarisches Centralblatt, n° 46, 12 nov. 1887 : GLA, die Originalsprache des Matthäusevangeliums. — WILHELM, de Minucii Felicis Octavio et Tertulliani Apologetico. (Exact et convaincant.) — SCHULTZE, Gesch. des Unterganges des griech. röm. Heidentums, I, Staat u. Kirche im Kampfe mit dem Heidentum. (Manque de précision en ce qui concerne Constantin ; récit attachant.) — MUND VON POCHHAMMER, Bildnisse der deutschen Kaiser. — HAFNER, Gesch. von Ravensburg. — TOLLIN, Gesch. der franz. Colonie in Magdeburg, 2 vols. (Intéressant, quoique long.) — TCHIHATCHEF, Kleinasien. — Die homer. Hymnen, hrsg. und erläut. von GEMOLL. (Utile.) — Sophocle, p. p. SEMITELOS, I, Antigone. (200 conjectures insérées dans le texte! Quelques-unes acceptables pourtant.) — Le manuel de Dhuoda, p. p. BONDURAND. (Important.) — DEVILLARD, Chrestomathie de l'ancien français. (Il faudrait laisser de côté les étymologies.) — Edda Snorra Sturlusonar, III, 2. — SEEMÜLLER, Seifried Helbling. (Edition définitive pour l'instant.) — Die Gedichte Reinmars von Zweter, p. p. ROETHE. (Travail solide et soigné.) — BLEIBTREU, Gesch. der engl. Literatur im XIX Jahrh. (Remarquable.) — Chronik der Gesellschaft der Mahler, 1721-1722, p. p. WETTER. — WÖRNER, Kunstdenkmäler im Grossherzogthum Hessen. — GÖLLER, Zur Aesthetik der Architektur. — HASE, die Entwickel. des Buchgewerbes in Leipzig, Vortrag.

Deutsche Literaturzeitung, n° 46, 12 nov. 1887 : HEINRICI, das zweite Sendschreiben des Apostels Paulus an die Korinthier. — Chrysostomus, De sacerdotio libri sex, p. p. SELTMANN (Schanz : remarques instructives.) — FOWLER, The principles of morals, II. — Verzeichnis der Incunabeln der Cantonsbibliothek Solothurn, hrsg. von GISI, II. H-Z. — STOLL, die Sprache der Ixil-Indianer. — Zeisberger's Indian dictionary. — Plutarchi de proverbiis Alexandrinorum libellus ineditus

p. p. Crusius. (Warnkross : très bon.) — Sallusti Catilina, Jugurtha, ex Historiis orationes et epistolae, p. p. Eusner (Scheindler : louable.) — W. Müller, Mythologie der deutschen Heldensage (Rödiger : on ne peut être d'accord avec l'auteur dont la méthode est superficielle.) — Ultime lettere di Jacopo Ortis, p. p. Martinetti e Antona traversi. (Wiese.) — Livonica, vornehm. aus dem XIII Jahrh. im. Vatican. Archiv, p. p. H. Hildebrand. (Perlbach.) — Hohoff, Die Revolution seit dem XVI Jahrh, im Lichte der neuesten Forschung. (Marcks : prétend que depuis Luther le monde est engagé dans une fausse voie, et cite les témoignages des écrivains protestants et libéraux ; mais tous ces témoignages sont-ils exacts et que signifient-ils dans le contexte?) — Hamont, Lally Tollendal. (A. Stern : récit clair et attachant.) — Friedrich der Grosse, Denkwürdigkeiten seines Lebens nach seinen Schriften. — Gumprecht, Der Mittlere Isonzo u. sein Verhältnis zum Natisone. — Hasenclever, Der altchristliche Gräberschmuck. (Heinrich : résultat final contestable, mais études faites avec soin.)

Gottingische gelehrte Anzeigen, n° 23, 15 novembre 1887 : Weiss, Lehrbuch der Einleitung in das Neue Testament (Holtzmann). — Deutsche Reichstagsakten IV u. V^er Band (Kagelmacher). — Volkmar, Paulus von Damaskus bis zum Galaterbrief (Grafe : étude pénétrante et sagace).

Theologische Literaturzeitung, n° 20, 8 oct. 1887 : Chantepie de la Saussaye, Lehrbuch der Religionsgeschichte, I. (Holtzmann : répond, comme ensemble, aux exigences d'un pareil manuel). — Riess, Bibel-Atlas (Socin). — Seufert, der Ursprung u, die Bedeut. des Apostolates in der christl. Kirche der ersten zwei Jahrh. (Harnack : solide et utile.) — Egli, die Sanct Galler Täufer. (Stähelin). — Graubner, Ein Beitrag zur Lebensgesch. M. Rinckarts. — P. Cassel, Friedrich Wilhelm II (Meier : parfois des « extravagances »).

— N° 21, 22 oct. 1887 : Annales du musée Guimet, IX. — Neuere Arbeiten zur alten Kirchengeschichte und Patristik; Volkmar, Paulus Damascus bis zum Galaterbrief; Ohle, die Essäer des Philo ; Manen, Marcion's Galaterbrief ; Hilgenfeld. Hermae Pastor ; Wendland, Quaestiones Musonianae ; Nes, Het Nieuwe Testament in de Clementinen ; Haussleiter, Primasius von Hadrumetum; Seltmann, Des hlg. Joh. Chrysostomus περὶ ἱερωσύνης ; Zigabeni comment. in xiv epp. Pauli et vii catholicas, prim. ed. Calogeras; Manchot, die Heiligen (Harnack). — Harnack, Lehrbuch der Dogmengeschichte, II, die Entwickel. des kirchl. Dogmas, 1. (Harnack). — Sepp, Kerkhistorische Studien *et* Bibliothek van nederlandsche kerkgeschiedschrijvers (Kattenbusch). — Andree, Ein Martyrium in Genf, Kulturhistor. Zeitbild aus dem XVI Jahrh. (Stähelin.) — Baur, Lebensbilder aus der Geschichte der Kirche u. des Vaterlandes.

— N° 22, 5 novembre 1887 : Schultze, Geschichte des Untergangs des griech. röm. Heidentums, I Staat u. Kirche im Kampfe mit dem Heidentum, I (Jülicher : désappointe ; mal réussi). — Sell, die geschichtl. Entwickel. der Kirche im XIX Jahrh.; Heinrici, die Forschungen über die paulin. Briefe (Grase). — Gess, Christi Person u. Werk nach Christi Selbstzeugniss u. den Zeugn. der Apostel, III. (Hermann).

Wochenschrift für klassische Philologie, 21 septembre 1887, n° 38 : Griech-Dialekt-Inschriften, hrsg. von H. Collitz IV, (Cauer : index soigné et pratique, du premier volume). — F. B. Jevons, The development of the Athenian democracy (Holm : très ingénieux, mais quelquefois sans les

preuves nécessaires). — HOMERI Odyssea schol. in usum ed. P. CAUER (Sittl : l'essai de réformer le texte d'Homère suivant les résultats de la linguistique mérite un accueil bienveillant). — HERODOTI historiarum liber VI. Scholarum in usum ed. A. HOLDER (W. Gemoll : détaillé). — A. BAUER, Thukydides und H. Müller-Strübing (Widmann : mérite les remerciements de tous ceux qui repoussent le nihilisme de la méthode). — VERGILI Aeneis. Scholarum in usum ed. W. KLOUCEK ; VERGILI Bucolica Georgica Aeneis. Rec. O. GÜTHLING ; VERGILI carmina. Ed. G. THILO (W. Gemoll : la première édition est circonspecte dans la constitution du texte et concise dans les remarques ; la deuxième est une bonne édition classique, sans avoir beaucoup de valeur scientifique ; la troisième est riche de fond). — QUINTILIANI institut. or. l. X. ed. F. MEISTER (W. Gemoll).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

N° 49 Vingt-unième année 5 décembre 1887

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 811, 19 nov. 1887 : Lieut. col. John DAVIS, The history of the second Queen's Royal Regiment, now the Queen's (Royal West Surrey) Regiment, vol. I, the English Occupation of Tangiers from 1661 to 1684 (Rob. Brown). — HUTTON, Essays on some modern guides of English thought in matters of faith (W. Lewin). — BENSON, William Laud, sometime archbishop of Canterbury, a study (S. R. Gardiner : très peu satisfaisant; l'auteur n'a pas pris la peine de vouloir faire un bon livre). — Sophie BRYANT, Educational ends. — SHAND, Half a century, or changes in men and manners. — Classical school books (The Knights of Aristophanes, p. p. MERRY ; The Eumenides of Æeschylus, p. p. SIDGWICK; Cicero, Catilinarian speeches, p. p. UPCOTT). — M. F. S. Haydon (not. nécrol.). — M. Maurice's « The revolutionary movement of 1848-1849 » (K. Blind). — Ingulfus redivivus (Round). — Pythagorean Hittites (Sayce). — Dr South and a maxim of La Rochefoucauld (Evan Daniel). — The Gospel according to saint Matthew in Anglo-Saxon, Northumbrian and old Mercian versions, a new édition, by W. SKEAT (Napier). — Dr. Sweets lectures on phonetics. — The Hittites (Conder). — The old Irish Glosses at Würzburg and Carlsruhe (Whitley Stokes). — R. LOWETT, Pictures from Holland, drawn with pen and pencil. — Clepsydras in Egypt (Griffith).

The Athenaeum, n° 3134, 19 nov. 1887 : Memorials of Coleorton, being letters from Coleridge, Wordsworth and his sister, Southey and Sir Walter Scott to Sir George and lady Beaumont, 1803-1834, p. p. W. KNIGHT, 2 vols. (publication fort intéressante et bien éditée.) — TERRIEN DE LACOUPERIE, The language of China before the Chinese, researches on the Chinese spoken by the pre-Chinese race of China Proper previously to the Chinese occupation (inestimable comme ouvrage à consulter sur la question la plus intéressante et la plus complexe de l'ethnologie de l'Asie du Sud-Est.) — Alumni Oxonienses, the members of the University of Oxford 1715-1886, vol. I ; London Marriage Licences, 1521-1869, Durham Visitation pedigrees, 1575-1615, 1666; The Visitation of Middlesex 1663-1664, p. p. FOSTER — HUTTON, Essays on some of the modern guides of England, thought in matters of faith. — Our library table (entre autres, DEVENDRA DAS, Sketches of Hindoo life.) — The Boleyn family (M.W. Bullen.) — Domesday Book (W. de Gray Birch.) — Lady Hamilton and lord Nelson. (Jeaffreson.) — « Titmarsh » (C. P. Johnson.) — The report of the Deputy Keeper. — The archaic sculpture of the Acropololis (H. Wallis.) — Evang. M'CONNOR, An index to the works of Shakspere.

Theologische Literaturzeitung, n° 23, 19 nov. 1887 : theolog. Jahresbericht, p. p. LIPSIUS VI, 1887. — WICKES, a treatise on the accentuation of the 21 socalled prose books of the Old Testament. (Kautzsch : très méritoire.) — LE SAVOUREUX, Etudes historiques et exégétiques sur l'Ancien Testament. (Horst : recueil d'essais.) — Fdr. ZIMMER, der Römerbrief, übersetzt und kurz erklärt. (Grate : à ne recommander qu'avec de grandes réserves.) — BRAMBACH, Psalterium, bibliograph. Versuch über die liturg. Bücher des christl. Abendlandes (Ranke.) — von SCHERER, Handbuch des Kirchenrechts. I, 2. (K. Köhler : travail scientifique remarquable.) — THOMASIUS, Christi Person und Werk, I. (W. Hermann.) — Theolog. Arbeiten aus dem rhein. wissenschaftl. Predigerverein. (Fay.) — SALTER, die Religion der Moral, übers. von GYZICKI. — Hegels vollständige Ausgabe, XIX Band, Briefe von und an Hegel, hrsg. von K. HEGEL.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 50 Vingt-unième année 12 décembre 1887

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 812, 26 nov. 1887 : (The history of Oxford : Lyte, A history of the University of Oxford, from the earliest times to the year 1530; Boase, Oxford, « Historic towns » (Elton : deux importants ouvrages). — Guppy, The Solomon islands and their natives; The Solomon islands, their geology, general features and suitability for colonisation. (Keane.) — Cruise, Thomas a Kempis, notes of a visit to the scenes in with some account of the examination of his relics. (Kettlewell : écrit au point de vue catholique romain). — The south isles of Aran (Hart). — Ingulfus redivivus (W. de Gray Birch et Warren). — A Hittite symbol (Th. Tyler). — An early English deed (Round). — Langen, Plautinische Studien. (Sonnenschein : comme dans son précédent ouvrage « Beiträge zur Kritik und Erklärung des Plautus », paru en 1880, montre un sens sain et un grand savoir.) — Ekotîbhâva (Max Müller, Sarat Chandra Dâs et Rhys Davids). — The Glaser inscriptions from Yemen (Collins). — The Oghams on the Kirk Michael Cross (Southesk).

The Athenaeum, n° 3135, 26 nov. 1887 : Ernst II, Herzog von Sachsen-Coburg-Gotha, Aus meinem Leben, und aus meiner Zeit, Erster Band. (Premier volume des mémoires du duc Ernest II de Saxe-Cobourg-Gotha, frère du prince-consort; va jusqu'à Olmütz, en 1850; n'est pas aussi intéressant qu'on l'aurait attendu ; style monotone quoique clair; peu de peintures animées et vivantes; toutefois, solide contribution à l'histoire d'une période importante). — Saintsbury, A history of Elizabethan litterature (bon guide; les jugements sont éclairés par des extraits bien choisis qui forment une anthologie instructive; mais, en somme, moins une histoire qu'un essai critique). — The life of Jabez Bunting, by his son Thomas Percival Bunting, continued by the Rev. Stringer Rowe. — Ferd. de Lesseps, Recollections of forty years, translated by Pitman, 2 vols. — The Casket letters (Henderson). — Domesday book (Round). — The Hirst library. — Lady Hamilton and lord Nelson. (Jeaffreson.) — « Dame Wiggins of Lee » (Hall). The life and letters of Charles Darwin, including an autobiographical chapter, edited by his son Francis Darwin, 3 vols. — M. Darwin and M. S. Butler (S. Butler). — Notes from Crete (Hirst). — The « Œdipus Tyrannus » at Cambridge.

Literarisches Centralblatt, n° 47, 19 nov. 1887 : Usteri, Wissenschaftl. u. prakt. Commentar über den ersten Petrusbrief, I, die Auslegung. — Linsenmayer, Gesch. der Predigt in Deutschland von Karl dem Grossen bis zum Ausgang des XIV Jahrh. (Instructif et utile.) — Streit, Zur Gesch. des zweiten pun. Krieges in Italien nach Cannae (cp. *Revue critique*, n° 41, art. 215). — Urkundenbuch des Hochstifts Halberstadt, u. seiner Bischöfe, p. p. G. Schmidt, III, 1304-1361. — Chroust, die Romfahrt Ludwigs des Bayers, 1327-1329 (bon). — Bailleu, Preussen u. Frankreich 1795-1807, diplom. Corresp. II (Cp. *Revue critique*, n° 39, art. 205). — W. Müller, polit. Gesch. der Gegenwart, XX, 1886. — Brämer, Nationalität und Sprache im Königreiche Belgien (œuvre de statistique). — Puschmann, Nachträge zu Alexander Trallianus (cp. *Revue critique*, n° 46, art. 242). — Blass, die attische Beredsamkeit, I von Gorgias bis Lysias 2e Aufl. (moins de diffusion que dans la 1re édition). — Boissier, Mme de Sévigné (très bon petit livre, d'une exposition fort attachante). — Baechtold, Gesch. der deutschen Literatur in der Schweiz, I u. II Lief. (Digne de tous les éloges). — Thorkelsson, Breytingar a myndum vidhtengingarhattar i fornnorsku og fornislensku. — Holland, zu Ludwig Uhland's Gedächtniss (Uhland comme professeur). — Herm. Fischer, Ludwig Uhland (ex-

position d'ensemble très claire et qui manquait). — BELLING, die Metrik Lessing's (quelques bons résultats).

— N° 48, 26 nov. 1887 : REUTER, Augustinische Studien (de grande valeur ; ouvre une voie, « bahnbrechend »). — LIPPERT, Culturgesch. der Menschheit in ihrem organ. Aufbau, Liefer. 12-20, Schluss. (Certains rapports sont trop cherchés, certaines combinaisons trop hardies, mais tout lecteur devra à ce livre instruction et profit.) — LUPUS, die Stadt Syracus im Alterthum. (cp. *Revue critique*, 1887, n° 39, art. 201.) — Deutsche Reichstagsacten unter Kaiser Sigmund, III, 1427-1431, p. p. KERLER. — Johann Vesque von Püttlingen (J. Hoven), eine Lebensskizze aus Briefen und Tagebüchern zusammengestellt mit Briefen von Nicolai, Löwe, Berlioz, Liszt u. a. — STEINHAUSER, Grundzüge der mathemat. Geographie und der Landkarten-Projection. (3e et meilleure édition.) — M. VOIGT, Ueber die staatsrechtliche possessio und den ager compascuus der römischen Republik (très consciencieux) — PERSSON Studia, etymologica. (Beaucoup de savoir ; cp. *Revue critique*, 1887, n° 40, art. 214.) — KREBS, Zur Rection der Casus in der späteren histor. Gräcität, I. (Court et bon.) — Cantiones Bohemicae, Leiche, Lieder und Rufe des XIII, XIV u. XV Jahrhunderts nach Handschriften aus Prag, Jistelnictz, Wittingau, Hohenfurt u. Tegernsee, hrsg. von DREVES (1er fascicule d'une collection qui a pour titre « Analecta hymnica medii aevi, et très important pour l'hymnologie) — Grundriss der romanischen Philologie, unter Mitwirk. von 28 Fachgenossen hrsg. von G. GRÖBER, I u. II. (Souhaitons que l'auteur poursuive heureusement sa difficile entreprise ; cp. *Revue critique*, 1887, n° 14, art. 75.) — Gualteri Burlaci liber de vita et moribus philosophorum mit einer altspan. Uebersetz. der Escurialbibliothek hrsg. v. KNUST. Bibliothek des liter. Vereins. (L'auteur a, par cette publication, de nouveau bien mérité de l'étude de la littérature du moyen-âge.) — ORTNER, Reinmar der Alte, die Nibelungen, Oesterreichs Antheil an der deutschen Nationalliteratur. (Ouvrage d'un jeune enthousiaste qui n'est pas encore mûr pour les recherches scientifiques.) — KEINZ, Helmbrecht u. seine Heimath, 2e umgearb. Auflage. — Heine, Sämmtliche Werke, mit Einleitungen, erläuternden Anmerkungen u. Verzeichnissen sämmtlicher Lesarten, p. p. ELSTER, Lief. 1-20. (Édition faite avec grand soin.) — Sammlung ausgewählter Biographien Vasari's, hrsg. von Carl FREY ; 2. Le Vite di Michelangelo Buonarotti ; 3. Vita di Lorenzo Ghiberti ; 4. Le vite di F. Brunelleschi, zum Gebrauche bei Vorlesungen. (Trois fascicules nouveaux de cette publication très méritoire.)

Deutsche Litteraturzeitung, n° 47, nov. 1887 : PIERSON et NABER, Verisimilia. (Grafe ; cp. *Revue critique*, 1887, n° 43, art. 225.) — FRIEDRICHS, Matronarum monumenta. (Wissowa : d'une utilité très limitée.) — GÜNTHER, Gesch. des mathemat. Unterrichts im deutschen Mittelalter bis 1525 ; SUTER, die Mathematik auf den Universitäten des Mittelalters. (Curtze.) — BRAMBACH, Psalterium, bibliograph. Versuch über die liturg. Bücher des christl. Abendlandes. (Kraus : sera le bienvenu.) — BONDI, Dem hebräisch-phönic. Sprachzweige angehörige Lehnwörter in hieroglyph. u. hierat. Texten. (Krall : intéressant.) — Dissertationes philologae Vindobonenses. (Reimann.) — GIETMANN, Parzival, Faust, Job u. einige verwandte Dichtungen. (R. M. Werner : « conférences sur l'éthique chrétienne ».) — SCHOTTMÜLLER, der Untergang des Templerordens. (Kugler : excellent ouvrage qui par les documents qu'il renferme et par leur mise en œuvre réduit à néant une des plus grandes erreurs et « Schwindeleien » historiques ; l'hérésie des Templiers n'existait pas ; Philippe le Bel les détruisit pour des raisons politiques ;

Clément V les sacrifia pour plaire à Philippe.) — St Gallische Gemeindearchive, p. p. WARTMANN. (Meyer von Knonau.) — CLARETTA, Le relazioni politiche e dinastiche dei principi di Savoia coi Margravi di Baden dal Secolo XV al XVIII. (Heyck.) — Andrees allgem. Handatlas. — Alwin SCHULTZ, Einführ. in das Studium der neueren Kunstgeschichte. (Thode : net et précis.) — O. GIERKE, der Humor im deutschen Recht, 2e Aufl. — Von NATZMER, Unter den Hohenzollern, Denkwürdigkeiten. I, 1820-1832.

— N° 48, 26 nov. 1887 : Th. HARNACK, Luthers Theologie mit besond. Bezieh. auf seine Versöhnungs = und Erlösungslehre, II. — KÖSTLIN, Geschichte der Ethik, I, des classischen Altertums. (Jodl : très recommandable.) — LENGNICK, der Bildungswert des Lateinischen nach dem auf unseren Gymnasien herrschenden Betriebe. (V. Sallwürk.) — Facsimilés de ms. grecs des XVe et XVIe siècles reprod. en photolithogr. d'après les originaux de la Bibl. nat. et publiés par H. OMONT. (Diels : utile et aura grand succès.) — Plauti Rudens p. p. SCHOELL, (Langen.) — Die Gedichte Reinmars von Zweter, hrsg. v. G. RŒTHE. (Seemüller : connaissance intime du détail jointe à l'exposé de vues générales : livre très remarquable.) — MICHAELIS, Neues Wörterbuch der portugies. u. deutschen Sprache, I. (Storck.) — SCHELLHASS, das Königslager vor Aachen und vor Frankfurt in seiner rechtsgeschichtl. Bedeutung. (Below : assez bon, mais souvent contestable.) — Hansisches Urkundenbuch, p. p. HÖHLBAUM, III, 2, mit Glossar von P. FEIT. (Hasse.) — QUÉPAT, Dictionnaire biographique de l'ancien départ. de la Moselle. (L. Müller : vaste travail dont l'auteur a recueilli les matériaux depuis des années avec un soin et une diligence extrêmes ; cp. *Revue critique*, 1887, n° 33, art. 169.) — WEINHOLD, die Verbreitung und die Herkunft der Deutschen in Schlesien. — Herman GRIMM, das Leben Raphaels, I, 2e edit. — ASCHROTT, Strafensystem u. Gefängnisswesen in England. — W. WIEGAND, die Alamanenschlacht vor Strassburg 357. (Hollaender : excellent modèle pour les recherches locales historiques du même genre.) — Neue Erwerbungen der Königl. Museen in Berlin. (P. Seidel.)

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 51 Vingt-unième année 19 décembre 1887

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 49, 3 déc. 1887 : Howard, Beiträge zum Ausgleich zwischen alttestamentl. Geschichtserzählung, Zeitrechnung u. Prophetie einerseits u. assyr. u. babylon. Keilinschriften andererseits. (Nowack : confus et produira confusion). — Busch, Chronicon Windeshemense u. Liber de reform. monasteriorum, p. p. Grube. — Göller Zur Aesthetik der Architektur. — O. Schrader, Linguist. hist. Forschungen zur Handelsgesch. u. Warenkunde; et Ueber den Gedanken einer Culturgesch. der Indogerm. auf sprachwissensch. Grundlage. (Zimmer : manque de connaissances historiques et linguistiques). — Platonis dialogi secundum Thrasylli tetralogias dispositi, p. p. Wohlrab, vol. I. (Bruns : méthode qu'on ne peut approuver). — Platonis Euthyphro, p. p. Schanz; Sammlung ausgew. Dialoge Platos mit deutschem Commentar, p. p. Schanz. — P. Meyer, De Ciceronis in epistolis ad Atticum sermone (Stangl : soigné). — Kawerau, Aus Magdeburgs Vergangenheit (E. Schmidt : bon). — Paul Meyer, Alexandre le Grand dans la littérature française du moyen-âge, 2 vols. (E. Schröder : se déclare désappointé). — Eichner, Beiträge zur Geschichte des Venetianer Friedenscongresses 1177 (Wolfram). — Basler Chroniken, III, p. p. H. Vischer (Wiegand). — E. Bekker, Beiträge zur englischen Geschichte im Zeitalter Elisabeths. (Liebermann : six études relatives à la première moitié de l'année 1560). — Lehfeldt, Die Bau=u. Kunstdenkmäler der Rheinprovinz, I. Koblenz (Kraus).

Berliner Philologische Wochenschrift, n° 45, 5 novembre 1887 : H. Kruse, Ueber Interpolationen in Xenophons Hellenika (W. Vollbrecht : intéressant). — Xénophon, Economique, publié avec des notes par L. Humbert (Vollbrecht : sans importance). — K. Joel, Zur Erkenntniss der geistigen Entwicklung Platos (K. Troost : mérite d'être lu). — Ch. Bigg, The Christian platonists of Alexandria (G. R.). — Ciceros Rede gegen Verres, 4tes Buch, herausgeg. von F. Richter und A. Eberhard (F. Müller : 3e édition). — M. Tulli Ciceronis pro E. Ligario oratio con note italiane di C. Fumagalli (C. Müller : satisfaisant). — F. Ramorino, Notizia di alcuni manoscritti italiani del Cato Maior e del Laelius (H. Deiter). — L. M. Hartmann, De exilio apud Romanos (H. Schiller : bon). — A. von Kampen, Gallia (R. Schneider : bonne carte murale). — O. Keller, Der Saturnische Vers. — F. Ramorino, Del verso Saturnio (K. Klotz). — C. Meissner, Kurzgefasste lateinische Synonymik (F. Müller). — R. Meissner, Lateinische Phraseologie (W. Nitsche).

N° 46, 12 novembre 1887 : Αἰσχύλου ἑπτὰ ἐπὶ Θήβας publié par A. W. Verrall (H. Müller : méritoire). — Esaias Lalin, De præpositionum usu apud Aeschylum (Wecklein). — Demosthenis orationes selectae ed. C. Wotke (Thalheim : rendra service). — Νικηφόρος Καλογερᾶς, Εὐθυμίου τοῦ Ζιγαβηνοῦ ἑρμηνεία εἰς τὰς ιδ' ἐπιστολὰς τοῦ ἀποστόλου Παύλου καὶ εἰς τὰς ζ' καθολικάς (G. Runze). — E. H. Meyer, Achilleis (commencement d'un long compte-rendu). — L. B. Stenersen, Om Kolonos Agoraios (H. Patzig : revient à l'opinion de Wachsmuth et de Curtius sur l'emplacement du Κολωνὸς ἀγοραῖος). — H. Matzat, Kritische Zeittafeln für den Anfang des zweiten punischen Krieges (H. Schiller : beaucoup de choses intéressantes). — Ch. Fierville, Une grammaire inédite du XIIIe siècle (F. Müller : bonne publication qui fait suite aux grands travaux de Thurot).

N° 47, 19 novembre 1887 : Euripides' Medea with notes by G. Glazebrook (Th. Barthold : fait avec goût). — Euripides' Medea with notes

by C. B. Heberden (Wecklein : rien de nouveau). — Ausgewählte Reden des Demosthenes von J. Sörgel (J. Peters). — H. Wilkens, Questiones de Strabonis aliorumque rerum gallicarum auctorum fontibus (R. Schneider : peu de valeur). — A. Feilchenfeld, De Vergilii bucolicon temporibus (M. Sonntag). — A. Regnier, De la latinité des sermons de saint Augustin (K. E. Georges : soigné). — E. H. Meyer, Achilleis (suite du compte-rendu). — F. Poland, De legationibus Graecorum publicis (Lipsius : bon). — G. F. Schoemann, Antiquités grecques traduits par Galuski (Lipsius : bibliographie incomplète).

N° 48, 26 novembre 1887 : C. Robert, Archäologische Märchen aus alter und neuer Zeit (commencement d'un compte-rendu assez sévère). — A. Haake, Die Gesellschaftslehre der Stoiker (Wendland : bon). — A. Reuter, De Quintiliani libro qui fuit de causis corruptae eloquentiae (P. Hirt). — E. Collilieux, Étude sur Dictys et Darès (H. Dunger : intéressant). — E. H. Meyer, Achilleis (fin du compte-rendu de Rodeher; l'ouvrage de Meyer est très important, mais soulève de nombreuses objections). — E. Wilisch, Beiträge zur inneren Geschichte des alten Korinth (G. Egelhaaf). — P. Guiraud, De la condition des alliés pendant la première confédération athénienne (H. Landwehr : peu au courant des travaux allemands). — C. Schumacher, de republica Rhodiorum (H. Landwehr). — H. Omont, Catalogue des manuscrits grecs des bibliothèques des Pays-Bas (E. Hiller : utile et bien fait).

Wochenschrift für klassische Philologie, 28 septembre 1887, n° 39 : Kennerknecht, De Argonautarum fabula. (Stender : fait avec soin.) — Κωστομοίρης, Περὶ ὀφθαλμολογίας καὶ ὠτολογίας τῶν ἀρχαίων Ἑλλήνων, vol. I. (Grande application, mais le sujet méritait-il tant de peine et d'effort ?) — A. Fokke, Rettungen des Alkibiades, II. (Holm : l'auteur ne réussit pas à « sauver » Alcibiade.) — Αἰσχύλου ἑπτὰ ἐπὶ Θήβας... by A. W. Verral. (— I — commentaire suggestif.) — E. Rosenberg, Curae Demosthenicae. (Busse : la critique conjecturale de l'auteur va trop loin.) — K. Zacher, Zur griech. Nominalkomposition. (Immisch : méritoire.) — Ciceronis scripta rec. C. F. W. Mueller, Partie II, vol. III. (Nohl traite de la valeur des mss. dans le Pro Dejotaro.) — Sallusti bellum Cat. und bellum Jug. Schulausg. von J. Prammer. (Th. Opitz n'approuve pas les principes de cette édition classique.) — Ovidii Metamorph. XIII. XIV. Edited by Ch. Simmons. (Schulze : très recommandable.)

— 5 octobre 1887, n° 40 : O. Band, Das attische Demeter-Kore-Fest der Epikleidia, I. (Stengel.) — J. Beloch, Die Bevölkerung der griechisch-römischen Welt. (Jung : les résultats ne doivent pas être acceptés sans critique.) — Th. Bindseil, Reiseerinnerungen aus Sicilien. (Lupus : lecture intéressante.) — H. v. d. Pfordten, Griechische Denominativa. (Angermann : utile.) — C. Busche, Observ. crit. in Euripidis Troades. (Barthold : l'auteur fait preuve d'un bon jugement et de bonnes connaissances.) — Th. Puschmann, Nachträge zu Alexander Trallianus. — Ettore de Ruggiero, Dizionario epigrafico di antichità romane, 1. 2. (Zippel : sera très utile, quand il sera complet.) — W. Streit, Zur Geschichte des zweiten punischen Krieges. (Faltin : résultats dignes d'attention.) — S. Preuss, Vollständiges Lexikon zu den pseudo-cäsarianischen Schriftwerken. (Neitzert : bon supplément au « Lexicon Caesarianum » de Menge et Preuss.) — Selections from Tibullus and Propertius... by Ramsay. (L'auteur est plus heureux dans l'explication que dans la constitution du texte.)

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 52 Vingt-unième année 26 décembre 1887

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 813, 3 déc. 1887 : Saintsbury, A history of English literature (Herford : livre de grand mérite.) — Delitzsch, Neuer Commentar über die Genesis. — Sharp, Life of Shelley (Cotterell : s'ajoute dignement aux bons travaux qu'on possède déjà sur le sujet.) — Laughton, Studies in naval history ; Norman, The corsairs of France (Hooper.) — Ingulfus redivivus. (Round.) — The genealogy of books of adventure. (Westall et Littledale.) — The preterite of « to collide » (Zupitza : demande si *collode* est usité « among educated people » ; non.) — The life and letters of Charles Darwin, including an autobiographical chapter, edited by his son Fr. Darwin, 3 vols (Bennett : premier article). — Philological books : Spiezel, Die arische periode u. ihre Zustände (plein de valeur et d'intérêt) ; Winkler, Zur Sprachgeschichte (cp. *Revue critique*, n° 42, art. 219) ; Moratti, Studii sulle antiche lingue italiche. — Recent emendations of the Aristotelian text (J. C. Wilson.) — H. Wallis, notes on some early Persian lustre vases : notes on some examples of early Persian pottery. — Prof. Maspero (A. B. E. : sur les travaux que prépare l'égyptologue.) — Explorations in Egypt. (Petrie.) — « Die Fronica » (Pearson.) — The age of the walls of Chester. (Watkin.)

— N° 814, 10 déc. 1887 : Mahaffy, Greek life and thought, from the age of Alexander to the Roman conquest. (Très louable.) — Ad. Trollope, What I remember. — Brown, Venetian Studies. — Smiles, Life and labour, or characteristics of men of industry, culture and genius. — The Kama Shastra society. — The late Mr. John Hirst's library. — An autograph of John Harvard. — The countess Lucy (Round.) — « Rasenna » and « Tursenoi » (Ridgeway.) — A Hittite symbol. (Tyler.) — « mort », « amort » (Clar. Cook.) — The Old Testament in Greek according to the septuagint, p. p. H. B. Swete, I. Genesis — 4 Kings ; A handy concordance of the Septuagint, giving various readings from codices Vaticanus, Alexandrinus, Ephraenis with an appendix of words from Origen's « Hexapla ». (Sanday.) — Some classical books : mélanges Renier. (Tout est à consulter) ; nouv. édit. des Opuscula de Madvig. — Dr. Sweet's lectures on phonetics. — The initial point of the Chédi or Kulachuri era. (Kielhorn.) — A Hebrew nickname. (Simmons.) — « Western Asia in the Assyrian inscriptions ». (Delattre.) — Hamerton, The Saône, a summer voyage. (Monkhouse.) — Roman inscribed a. sculptured stones. (Blair.)

The Athenaeum, n° 3136, 3 déc. 1887 : personal remembrances of sir Frederick Pollock, 2 vols. — The story of England, by Robert Manning of Brunne, 1338, edited from mss. at Lambeth Palace and Inner Temple, by F. F. Furnivall, 2 vols. (Ne contient que la première partie de la chronique, qui est complètement dépourvue de valeur historique, car elle n'est qu'une traduction de Wace, mais utile pour l'étude de l'ancien anglais.) — Hodder, The life of Samuel Morley. — The Boleyn pedigree. (W. Rye.) — Church registers (Maclean, Turner, Bulkeley.) — The founder of the « Times ». (Blades.) — Dickens' burlesque of « Othello ». (Kitton.)

— N° 3137, 10 déc. 1887 : Hare, Paris ; Days near Paris. — Wilkinson, Reminiscences of Eton, Keate's time. — Cruise, Thomas a Kempis. (Pas d'argument nouveau.) — Alex. Fergusson, Chronicles of the Cumming Club a. memories of old Academy days. — An autograph of John Harvard. — Notes from Oxford. — Thackerayana. (Christy : sur le nom de Clavering.) — The founder of the « Times ». (Bourne.) — The Boleyn pedigree. (Rye.) — The Scottish Text Society. — M. Fisher's « History of Italian engraving ». (R. Fisher. — Notes from Rome. (Lanciani.) — Roman sculptured stone discovered at Chester. (Watkin.)

Litterarisches Centralblatt, nº 49, 3 décembre 1887 : VOLKMAR, Paulus von Damascus bis zum Galaterbrief. — JORDAN, die Könige im alten Italien. (Fragment, mais très attachant.) — BABO, Synchronist. Wandtafeln für den Geschichtsunterricht, Deutschland, Frankreich, England vom IX-XIX Jahrhundert, II, XII, XIII, XIV Jahrh. (« Antipédagogique ».) — Mme OURSEL, Nouvelle biographie normande, I. — QUÉPAT, Dictionnaire biographique de l'ancien département de la Moselle. (Excellent, travail fait avec le plus grand soin et après de très vastes études; cp. *Revue critique*, 1887, nº 33, art. 169.) — Nouveau recueil général de traités, etc., 2e série, XI. — POTT, Zur Litteratur der Sprachenkunde Europas. (Dernier ouvrage du grand maître.) — Alexandri Aphrodiniensis praeter commentaria scripta minora, De anima liber cum mantissa, p. p. BRUNS. — De REINHARDSTOETTNER, Plautus, spätere Bearb. plaut. Lustspiele (utile). — DEUTSCHBEIN, Kurzgef. engl. Grammatik u. Uebungsstücke für reifere Schüler; *et* Method. Irving-Macaulay-Lesebuch. — Gœthe's Faust in ursprüngl. Gestalt p. p. E. SCHMIDT. (« Monument durable dans l'histoire de la littérature allemande ».) — HÜFFER, Annette von Droste-Hülshoff u. ihre Werke. (Portrait nettement dessiné.) — HÖNES, Ludwig Uhland, der Dichter u. Patriot. — PORTIG. Zur Gesch. des Gottesideals in der bildenden Kunst. (Très peu instructif.) — Rich. HAUPT, die Bau = und Kunstdenkmäler der provinz Schleswig-Holstein, V-VII, Eiderstedt, Flensburg, Hadersleben. J. MÜLLER, Die wissenschaftl. Vereine u. Gesellsch. Deutschlands im XIX Jahrhundert. IV-X.

— Nº 50, 10 décembre 1887 : PREIS, Religionsgeschichte, I. (Ne répond pas à ce titre pompeux.) — F. ZIMMER, derRömerbrief übersetzt und erklärt. — Busch, Chronicon Windeshemense, u. Liber de reform. monast. p. p. GRUBE. (Très soigné.) — Briefw. Landgraf Philipp's des Grossm. p. p. LENZ, II. (Très important.) — Urk. u. Actenstücke zur Gesch. des Kurf. Fr. Wilhelm von Brandenburg, XI, p. p. HIRSCH. — BOIS, La poésie gnomique chez les Hébreux et chez les Grecs, Salomon et Théognis. (Contestable et peu utile.) — Grammaire albanaise. Londres, Trübner. (Ne peut être recommandé.) — Peredur ab Efrawe, p. p. Kuno MEYER. (Répond à un besoin réel.) — AYMERIC et BEAUX, Elem.-Grammatik der franz. Sprache. (Assez bon.) — Gœthe's Werke, hrsg. im Auftrage der Grossherzogin Sophie von Sachsen, 3, I, XIV; 4, I, II. — MAYR, der schwäb. Dichterbund. (De bonnes intentions.)

Deutsche Litteraturzeitung, nº 50, 10 déc. 1887 : K. MÜLLER, die Waldenser u. ihre einzelnen Gruppen bis zum Anfang des XIV Jahrh. — KOLDEWEY, die Schulgesetzgeb. des Herzogs August des Jüngeren von Braunschweig-Wolfenbüttel (Ziegler). — P. DE NOLHAC, La bibliothèque de Fulvio Orsini (Pakscher : indispensable à quiconque s'occupe de l'histoire de l'humanisme). —WESTPHAL, Griech. Harmonik u. Melodie, 3e Aufl. — RIBBECK, Geschichte der römischen Dichtung, I. (Hertz : à beaucoup d'égards, excellent). — OTTMANN, Gramm. Darstell. der Sprache des ahd. Glossars Rb. (Kossinna). — Ida BRÜNING, Le théâtre en Allemagne, I. — FROUDE, das Leben Carlyles, übers. von FISCHER. — STIEDA, Revaler Zollbücher u. = quittungen des XIV Jahrh. — LOEWE, die Stellung des Kaisers Ferdinand I zum Trienter Concil, oct. 1561 mai 1562 (Friedensburg : neuf et intéressant). — Gottlieb von Jenner, Denkwürdigkeiten seines Lebens. — K. MARTIN, Westindische Skizzen. — MINGHETTI, Rafael, übers. von S. MUNZ. — Ed. ROSENTHAL, die Behördenorganisation Kaiser Ferdinands. I. — GARIN, die Anarchisten. — Socialismus u. Anarchismus in Europa u. Nordamerika 1883-1886.

Wochenschrift für klassische Philologie, 12 octobre 1887, n° 41 : M. Engelhardt, Die lateinische Konjugation nach den Ergebnissen der Sprachvergleichung. (Schweizer-Sidler : recommandable malgré ses défauts.) — G. Faltin, Ueber den Ursprung des zweiten punischen Krieges. (Ackermann accepte en général les résultats de F.) — G. Seeck, Die Quellen der Odyssee. (Niese : absolument manqué.) — Th. Saarmann, De Oenomao Gadareno. — Die Episteln des Horatius, deutsch von C. Bardt. (Faltin trouve beaucoup à redire.) — Fr. G. Kiessling, Schulreden, hrsg. von A. v. Bamberg. (Radtke).

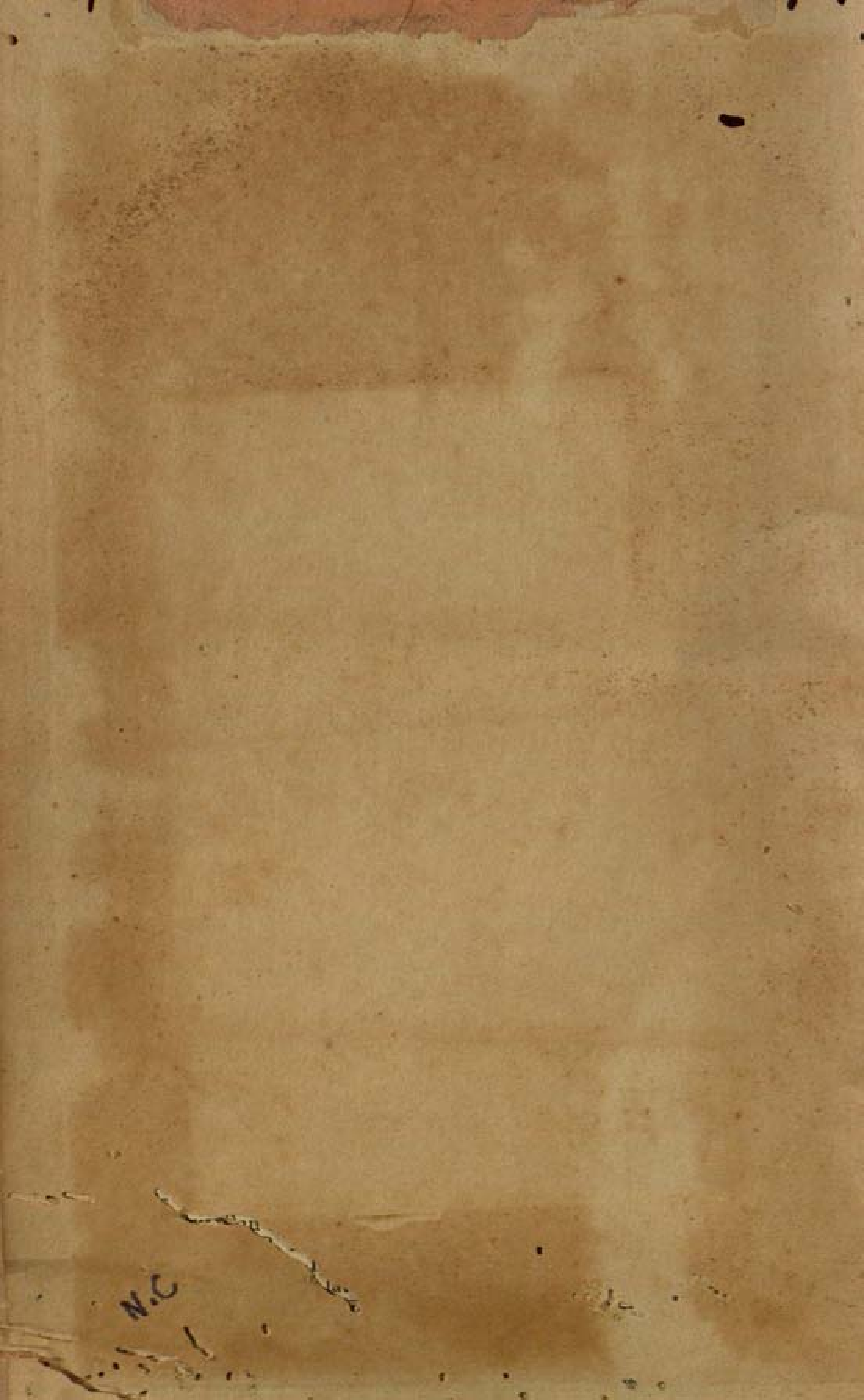
— 19 octobre, 1887 n° 42 : Alb. Müller, Die griechischen Bühnenalterthümer (Cwilinski : bon). — J. Simon, Zur zweiten Hälfte der Inschrift von Gortyn (Lewy : peu de valeur). — Sophokles. I. Oidipus Tyrannos. Erkl. von J. Holub (Schubert : la plupart des « corrections » du texte sont tout à fait manquées). — G. Curtius, Griechische Schulgrammatik; 17te Aufl. bearb. von W. von Hartel (Fritsch : refonte discrète, faite dans cet esprit qui distinguait Curtius). — H. Matzat, Kritische Zeittafeln für den Anfang des zweiten punischen Krieges (Faltin se déclare contre les hypothèses de M.). — H. Magnus, Studien zu Ovids Metamorphosen (Jacoby : étude soignée et finement méditée). — Erbe, Griech. Lesebuch für Untertertia (Ball).

— 26 octobre 1887, n° 43 : A. Enmann, Kypros und der Aphrodite-Kultus (Dümmler : étude sagace et bien conduite). — F. Baumgarten, Die Ruinen Athens (Trendelenburg : bon). — R. Fischer, Quaestionum de praetoribus Atticis saeculi quinti et quarti specimen (Lewy). — G. Knaack, Callimachea (Hiller von Gaertringen). — P. Wendland, Quaestiones Musonianae (Kruszewski : intéressant, résultat principal presque sûr). — H. Veltmann, Römermünzen im freien Germanien und die Varusschlacht, et H. Neubourg, Die Œrtlichkeit der Varusschlacht (P. v. Rohden : deux polémiques sans valeur, dirigées contre Mommsen). — Sallustius. In usum schol. ed. A. Eussner (Schmalz : bon). — The Histories of Tacitus I. II. by Godley (G. A. : bon commentaire qui s'appuie sur les éditions allemandes, surtout celle de Heraeus). — F. Buchwald, Quaestiones Silianae (Schlichteisen : soigné, mais va trop loin quelquefois dans ses conclusions). — F. Basedow, Schul syntax der lat. Prosa, et A. Reitzert, Lat. Elementar-Grammatik (Prümers).

— 2 novembre 1887, n° 44 : E. Engel, Die Aussprache des Griechischen (Kuhn : l'auteur juge sans compétence). — M. Mayer, Die Giganten und Titanen (Heydemann : utile et agréable à étudier). — Per Persson, Studia etymologica (H. v. d. Pfordten : étude fine et circonspecte sur le radical démonstratif « ara »). — Aristotelis fragmenta. Collegit V. Rose (Susemihl : excellent, mais l'auteur tient trop peu compte des opinions des autres savants). — P. Speidel, Elementarstilistik der lateinischen Sprache (Prümers : bon). — Warschauer-Dietrich, Uebungsbuch zum Übers. ins Latein. 4te Aufl. (Golling : bon). — R. Kappf, Studienkalender (Weizsäcker).

— 9 novembre 1887, n° 45 : W. Reymond, Histoire de l'art (Weizsäcker : lecture attachante, mais sans valeur pour le philologue). — G. Mekler, Zur Bildung des griechischen Verbums (H. v. d. Pfordten : méritoire). — Zur Nomosfrage : E. Lübbert : 1° De poesis Pindaricae in archa et sphragide componendis arte; 2° De Pindari studiis Terpandreis (Crusius : compte-rendu détaillé). — H. Kleist, Ueber den Bau der Thukydideischen Reden : II (Widmann : résultats importants). — R. Maennel, Veränderungen der Oberfläche Italiens in geschichtlicher Zeit. I, Das Gebiet des Arno (Faltin : bon). — P. Speidel, Uebungsbuch der latein. Syntax (Prümers).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.


N.C